1
1D
4

COLLECTION

INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS SACRÉS

DU PREMIER ORDRE

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET *, FÉNELON *, MASSILLON *;

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND*, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN*, BALLET, SÉGAUD, SURIAN*, SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY*, PÉRUSSEAU, TRUBLET*, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT*, MAROLLES, MAURY*

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE,

DE LA PLUPART DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS*, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE*, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉROME DE PARIS (GEOFFRIN), RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT;

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE;

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

---

60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE;
6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME CINQUANTE-QUATRIÈME,

CONTENANT LES SERMONS ET PANÉGYRIQUES COMPLETS DU P. D'ALÈGRE, ET LA PREMIÈRE PARTIE DES SERMONS, HOMÉLIES, PANÉGYRIQUES ET ORAISONS FUNÈBRES COMPLETS DE CLÉMENT.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1854.

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE uOttawa
ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE uOttawa LIBRARY ANNEX

SOMMAIRE

DES MATIERES RENFERMÉES DANS LE CINQUANTE-QUATRIEME VOLUME.

LE P. D'ALÈGRE.

Avertissement. . . . . *col.* 9
Sermons complets. 9
Carême. 9
Mystères. 79
Sujets divers. 455
Panégyrique de saint Augustin. 699

CLÉMENT. (PREMIÈRE PARTIE.)

Notice. 715
Sermons, homélies, panégyriques et oraisons funèbres complets de Clément. 717
Avent. — Homélies. 717
— — Sermons. 777
Carême. 913
Mystères et fêtes. 1487
Sujets divers. 1667
Sermons sur le jubilé. 1779
Sermons sur l'état religieux. 1811
Sermons sur les communautés consacrées aux œuvres de charité où l'on ne fait que des vœux simples. . . . 1853

BX
1756
.A2M5
1844
V.54

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

AVERTISSEMENT.

Le P. d'Alègre, prêtre de la doctrine chrétienne, vivait au milieu du XVIIIe siècle. L'absence de renseignements biographiques sur son compte nous fait agir à son égard comme pour le P. Dutreul, reproduit au tome XLVII de notre *Collection*. On sait seulement que les *Sermons* du P. d'Alègre, publiés en deux volumes in-12 (Avignon, L. Chambeau, 1768), ont été augmentés d'un volume après la mort de l'auteur. Nous nous ferions un scrupule de hasarder un jugement sur ces *Sermons;* nous avons cru qu'il valait mieux mettre sous les yeux du public l'appréciation faite par l'éditeur, appréciation assez équitable, en faisant la part toutefois d'une certaine complaisance due à sa position particulière. Nos lecteurs sauront distinguer l'exagération de la stricte justice; l'intérêt que nous ont inspiré les travaux du P. d'Alègre nous détermine à les publier en entier.

—

SERMONS
COMPLETS
DU P. D'ALEGRE.

AVIS DU LIBRAIRE.

Les sermons que je donne au public, parurent si beaux et si excellents, que je m'empressai d'en avoir le manuscrit; je le communiquai à des personnes intelligentes et habiles, qui enchérirent encore sur la haute idée que j'en avais conçue: l'empressement qu'on a marqué à les entendre, lorsqu'ils étaient prononcés de vive voix, les applaudissements qu'on leur a donnés, le désir qu'on a fait paraître de les voir imprimés, tout me fait espérer qu'ils seront favorablement reçus. Partout où ils ont été prêchés, ils ont fait foule: les grandes églises n'étaient pas assez vastes pour contenir le peuple immense qui y accourait: les suffrages des grands et des petits se réunissaient, l'approbation était générale: à peine étaient-ils sous presse, que les vœux du public hâtaient la fin de l'édition. J'ose dire, sans intéresser la réputation de nos plus célèbres prédicateurs, que ces pièces sont d'un grand goût et d'un caractère qui n'a peut-être point encore paru: le goût du siècle étant à présent plus fin et plus délicat, on aime à voir de l'ordre dans un discours: on trouvera dans ceux-ci de la méthode, de la justesse, de la clarté, des figures, des mouvements, un grand nombre de traits singuliers, un tour d'esprit délicat, une imagination étendue et brillante, d'heureuses apostrophes pleines de feu, de force et de grandeur, une expression noble et pompeuse, une foule d'images qui semblent multiplier les êtres par l'exactitude des ressemblances, des portraits pour ainsi dire animés et vivants, une application ingénieuse des plus beaux endroits de l'Ancien et du Nouveau Testament, un style nourri de la lecture des livres saints, et une connaissance parfaite de la religion. On y trouvera surtout cette belle et aimable simplicité qui va au cœur, et qui se fait sentir aux grands et aux petits, aux savants et au peuple. Rien n'y est affecté, ni contraint, tout y est aisé et naturel. Les jeunes prédicateurs y trouveront un excellent modèle sur lequel ils pourront se former, et les fidèles la nourriture la plus solide de leur piété.

Je pourrais m'étendre davantage sur les beautés qui caractérisent ces discours; mais j'aime mieux laisser au lecteur le plaisir et la liberté de les apprécier, que de vouloir prévenir son goût et enlever ses suffrages par avance.

CARÊME.

SERMON Ier.

Pour le mercredi des Cendres.

SUR LA MORT.

Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris. (*Gen.*, III, 19.)

Souvenez-vous, homme, que vous êtes poussière et que vous retournerez en poussière.

Hommes de terre et de boue, divinités d'argile, cendre et poussière, vils jouets du trépas, auriez-vous oublié ce que vous êtes? Faut-il que je vienne aujourd'hui avec l'Eglise réveiller en vous une pensée qui est au milieu de vous, qui vous remplit et vous suit partout. Oui, mes frères, il est arrêté

que tous les hommes mourront : *Statutum est omnibus hominibus semel mori.* (*Hebr.*, IX, 27.) Arrêt certain, arrêt irrévocable, arrêt universel. Arrêt certain ; il est de même date que le monde : Sujets rebelles, vous mourrez, dit le Seigneur à nos pères, vous avez voulu vous placer au-dessus des astres, vous serez humiliés au-dessous des vers ; vous avez prétendu monter au ciel, vous serez ensevelis dans les entrailles de la terre ; vous vouliez des trônes, vous n'aurez que des tombeaux : *In pulverem reverteris.* Arrêt irrévocable ; le Seigneur l'a juré dans sa colère, et le Seigneur ne se repent pas de ses serments. Nous voyons, hélas ! tous les jours la triste exécution de cette sentence. La foudre ne cesse de tomber de toutes parts ; mille à notre gauche sont frappés aujourd'hui, dix mille le seront demain à notre droite. Déjà sur les ruines du monde que vous avez vu naître s'est élevé un monde nouveau, et ce monde nouveau va bientôt disparaître. Bientôt vous mêlerez vos cendres aux cendres de vos pères : *In pulverem reverteris.* Enfin arrêt universel ; l'aiguillon de la mort, c'est le péché, dit saint Paul : *Stimulus autem mortis peccatum est* (1 *Cor.*, XV, 56.) ; lui seul a forgé ses chaînes, bandé son arc, aiguisé ses traits. Dès qu'il parut dans le monde, la mort parut à sa suite traînant le trouble et l'horreur ; dès que nos premiers pères cessèrent d'être innocents, ils cessèrent d'être immortels. Héritiers de leurs crimes aussi bien que de leur sang, nous sommes tous des enfants de mort, puisque nous sommes tous des enfants de péché. O homme ! le crime t'a dégradé et la tombe va te recevoir : *In pulverem reverteris.*

Dans cette fatale nécessité de mourir, que ferons-nous, mes frères ? Nous contenterons-nous de gémir sur nos destinées ? Ah ! laissons aux infidèles ces larmes inutiles. La mort triomphe d'eux sans qu'ils puissent triompher d'elle : l'attendrons-nous de pied ferme et d'un œil stoïque ? Laissons aux prétendus héros du siècle cette constance simulée dont ils se parent. Envisageons la mort d'un œil plus chrétien : méditons en vrais sages les tristes, mais utiles mystères qui se passent dans ces affreux sépulcres ; cherchons, dans la peine du péché, de quoi détruire le péché, et apprenons du tombeau deux importants secrets qui vont partager ce discours.

Dédaigner chrétiennement les faux biens du monde ; s'attacher fortement aux véritables biens du ciel, c'est tout le précis de l'Evangile, tout l'art de bien vivre, toute la science du salut. Or, je prétends que la pensée de la mort nous procure ce double avantage : 1° Elle nous apprend à vivre toujours dans le mépris du monde avec la plus grande magnanimité : sujet du premier point. 2° Elle nous apprend à vivre toujours sous l'empire de Dieu avec la plus grande dépendance : sujet du second point. La pensée de la mort met le monde entier sous nos pieds, mais en même temps elle nous met sous la main de Dieu ; c'est son double effet et le double objet de ce discours.

Esprit saint, généreux distributeur des dons célestes, éclairez mon entendement, sanctifiez mon cœur, purifiez mes lèvres, afin qu'étant pénétré le premier de la vérité de vos oracles, je puisse les annoncer dignement dans ce temps sacré de salut et de réconciliation. Donnez donc à ma voix cette vertu toute puissante qui perce les sépulcres et ressuscite les morts. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Il faut l'avouer, mes frères, la surface du monde a quelque chose de bien séduisant ; ses apparences sont brillantes et ses dehors enchanteurs, l'œil est pour lui ; ses richesses flattent, ses honneurs éblouissent, ses plaisirs transportent, et, de quelque raison qu'on se pique, il est bien difficile qu'un jeune cœur ne soit porté à l'idolâtrer. Qui pourra le fortifier contre une tentation si délicate et le détacher de ces chaînes de fleurs ? Je l'ai dit, mes frères, la pensée de la mort. C'est son premier effet ; en voici la preuve : 1° La pensée de la mort montre le peu de cas qu'il faut faire des fortunes de la terre ; 2° la pensée de la mort nous fait connaître le néant des honneurs de la terre ; 3° la pensée de la mort nous découvre le vide des plaisirs de la terre. Suivons ces réflexions... Amateurs du monde, écoutez-moi avec attention ; j'espère que les vérités que je vais vous annoncer vous dégoûteront enfin de ce monde trompeur que vous chérissez, et qu'elles vous feront rompre ces chaînes honteuses que la passion seule vous fait trouver douces. Commençons.

Je l'ai dit, mes frères, et rien n'est plus vrai : quand on s'arrête à l'écorce des choses, on ne trouve rien de si doux que les fortunes du monde ; on est tout dès qu'on est riche : homme d'esprit, homme de naissance, homme de plaisir. Homme d'esprit, l'opulence vous en donne si la nature vous en a refusé ; le propos du pauvre est sans force, la sagesse dans sa bouche est sans vertu, elle expire sur ses lèvres. Pourquoi ? C'est qu'il est pauvre ; au contraire, le propos du riche est recueilli, ses sottises sont des sentences, ses discours sont des apophtegmes. Pourquoi ? C'est qu'il est riche ; homme de naissance ; la généalogie est l'art d'enter si bien les branches sauvages sur des troncs estimés qu'on ne les distingue plus ; l'intérêt, en unissant la roture à la noblesse, la soudera si bien que l'alliage sera confondu. D'ailleurs, on est toujours noble quand on a un train, de brillants équipages, un nombreux domestique, et l'opulence donne tout cela ; homme de plaisir : ces coffres qui renferment peut-être la fortune de dix citoyens, renferment en même temps la joie, les plaisirs et les jeux. Dès qu'ils s'ouvrent, cet essaim folâtre s'échappe et voltige autour de vous ; les arts asservis obéissent, les fêtes ordonnées renaissent, les festins les plus brillants sont dressés, tout sert le riche ; l'oserai-je dire ? tout, jusqu'à

la vertu; car si le riche le voulait, tant l'illusion de l'opulence est forte, il serait homme de probité; mais hélas! il ne la compte pour rien; les richesses lui suffisent. Si vous n'envisagez l'opulence que sous ce jour avantageux et flatteur, alors, mes frères, que ne ferez-vous pas pour l'obtenir? Vous vous écrierez avec le monde : Heureux qui la possède! Vous n'épargnerez rien pour l'acquérir; vils esclaves de la fortune, vous franchirez les mers, vous parcourrez les terres pour la chercher; soins, peines, sueurs, rapines, injustices, vous n'oublierez rien pour la trouver. Mais saisissez ce flambeau lugubre que tient dans ses mains la triste mort, approchez-le du tombeau, regardez ces objets et écoutez-moi.

Il faut mourir : notre vie n'est qu'un point, l'éclat de l'or qui éblouit l'homme ne touche pas la mort : tous les trésors de la terre ne rachèteront pas vos jours de ce terme fatal qui va les engloutir. Les richesses sont de faibles remparts contre les assauts du trépas; il faut mourir, et mourir bientôt; l'heure plus rapide que le trait, s'envole et tombe dans l'éternité; votre visage annonce une ruine prochaine, la mort se cache dans les rides que l'âge sillonne sur votre front, vos genoux tremblent, votre corps penche vers la terre, vous touchez à votre fin, et déjà l'on devrait préparer votre cercueil. Eh bien! insensés, ne vous contentez pas des demeures de vos pères, donnez-leur une face et un lustre qu'elles n'avaient pas, jetez les fondements d'une maison superbe, faites venir du fond des nations étrangères ces riches étoffes pour la magnificence de vos meubles et la pompeuse vanité de vos parures, projetez de vastes entreprises, poursuivez cette alliance, faites des acquisitions, courez après les postes éclatants, ambitonnez les premiers rangs et descendez dans ce tombeau, voilà votre fin. La mort se rit de vos projets chimériques, elle va moissonner vos années et vos espérances, faites des apprêts comme si vous étiez immortels, travaillez comme si vous deviez toujours vivre. Malheureux! cette nuit même on te demandera ton âme. *Stulte, hac nocte animam tuam repetent a te.* (*Luc.*, XII, 20.)

Il faut mourir, et dans ce moment suprême, que vous restera-t-il de vos richesses, de vos vastes domaines, de ces somptueux ameublements? un triste cercueil, un peu de terre, voilà tout. Versez des larmes, poussez des sanglots et des hurlements, disait l'apôtre de la mort, le grand saint Jacques. A quel affreux dépouillement êtes-vous réduits, grands de la terre, quelle est votre solitude? Vos richesses ont pourri, vos habits sont dévorés des vers, votre argent est la proie de la rouille. Ah! si, malgré ces malheurs que je vous annonce et qui vont bientôt fondre sur vous, vous vous attachez encore à ces fortunes méprisables qui, comme des monceaux de sable, s'écrouleront sur vos têtes; si, en adorant vos trésors, vous adorez toujours une idole fragile : je vous le dis, la rouille de ces biens corruptibles rendra témoignage contre vous, et formera contre votre folie l'accusation la plus complète : *Ærugo eorum in testimonium vobis erit.* (*Jac.*, V, 3.)

Il faut mourir : et à qui laisserez-vous ces biens amassés avec tant de peine? a des enfants dénaturés qui désirent dans leur cœur l'instant qui doit fermer vos yeux et les enrichir; à une épouse volage qui attend votre dernier souffle pour voler à de nouveaux engagements, et qui même dans le court espace de votre deuil, célébrera la fête de son inconstance; à des étrangers avides qui engloutiront dans des festins somptueux, dans des débauches scandaleuses, dans des voluptés criminelles, ces trésors achetés de vos sueurs, de vos épargnes, de votre économie : *Stulte, et quæ parasti cujus erunt?* (*Luc.*, XII, 20.)

Enfin il faut mourir : préparez-vous donc, mes frères, par un abandon volontaire à un abandon forcé; prévenez la mort naturelle par une mort évangélique : puisque celle-là doit vous dépouiller de tout, que celle-ci vous en détache par avance, vous quitterez alors sans regret ce que vous aurez possédé sans attache. Faites passer une partie de vos biens dans l'autre monde par de fréquentes aumônes, au lieu de les laisser à des ingrats par un abandon insensé, puisque le monde passe, que ses richesses ne durent pas plus que lui, contentons-nous de peu, nous aurons peu à perdre. Usons des biens comme d'un dépôt qui va nous être redemandé : imitons ces hommes de la foi, ces saints patriarches qui n'habitaient que des tentes et n'avaient en propre que des tombeaux. Tel Abraham dans sa vie, ne fit d'autre acquisition que celle d'un sépulcre. Ce grand exemple vous sollicite à un grand désintéressement. Oui, chrétiens, la pensée de la mort enfante le mépris des biens de la vie; c'est cette pensée qui a fait tout quitter à de pieux solitaires, à des vierges sages pour suivre Jésus-Christ dans le dépouillement de sa croix : immortel sacrifice par lequel ces âmes généreuses ont porté au pied des autels des biens qui auraient pourri dans le tombeau, ont mieux aimé se faire un mérite de les quitter que de sentir la douleur de les perdre, les offrir à notre Dieu comme un holocauste, que de les laisser en proie à la mort. Premier effet de cette pensée salutaire, elle nous fait sentir le peu de cas que nous devons faire des fortunes de la terre; ce n'est pas tout, elle nous montre également le peu de fond qu'il faut faire sur les vains honneurs : seconde réflexion.

Au premier aspect, les honneurs du monde sont séduisants; il est doux d'être entouré d'adorateurs qui ambitionnent un coup d'œil qu'on laisse tomber sur eux, d'avoir à ses gages des génies esclaves dont les talents calment vos chagrins, amusent votre oisiveté, charment votre ennui, raccourcissent le jour; d'enchaîner une foule d'êtres, pour qui vos caprices sont des règles, vos paroles des ordres, vos désirs des lois. Aussi, pour parvenir à ces postes enviés et périlleux qui

nous placent sur la tête des autres, que ne fait pas l'ambition? C'est elle qui met le fer dans la main du conquérant, le masque sur le visage du courtisan, les livres sous les yeux du savant; c'est elle qui fait rechercher à l'homme parvenu les alliances des grands, qui plie les grands à la servitude et à l'esprit d'intrigue, qui meut toutes les actions, qui donne le branle à tout. Qui pourra donc terrasser cette vanité séductrice? cette simple réflexion : Il faut mourir!

Il faut mourir! écoutez, grands du monde, et ne l'oubliez pas. Nous respectons vos titres, mais la mort les méprise; nous rendons aujourd'hui des hommages à votre puissance; vous-mêmes bientôt en rendrez de plus solennels à celle de la mort. Vous commandez à d'autres hommes; mais la mort vous commande : obéissez!! ne vous est pas libre de résister; il est vrai, par l'élévation où Dieu vous a mis, il vous dit lui-même : *Vous êtes des dieux* (*Psal.* LXXXI, 6, 7); mais il ajoute : Vous mourrez cependant comme les enfants des hommes: vous retournerez dans votre néant quand je vous le dirai; vous viendrez à moi me rendre compte de vos pensées, de vos paroles, de vos actions, de vos jugements, et d'avoir fait les dieux sur la terre, quand je vous appellerai.

Les grands mourront donc comme les petits; et à la mort, que restera-t-il de cette grandeur qui les enfle? Allez dans les tombeaux des rois : qu'en pensez-vous? Les rois sont-ils bien grands? On a dit que leur trône était environné de gloire; la renommée a exagéré leur mérite, l'a porté de province en province, l'a fait passer de nation en nation; la flatterie les a déifiés. Je sais que la vanité flatte toujours la vanité; mais a-t-on jamais osé avancer qu'ils régnassent avec splendeur dans leurs tombeaux? Hélas! il ne reste d'eux que ce qui reste des plus vils mortels, des ossements, des vers, des cendres. Il est vrai qu'en descendant dans ces demeures souterraines, l'orgueil des vivants érige, à l'orgueil de ces illustres morts, de superbes mausolées; on dresse de pompeuses inscriptions, on déclame des éloges magnifiques, mais le cadavre en pourrit-il moins, pour être dans le marbre? Le temps n'efface-t-il pas ces épitaphes orgueilleuses, et la vérité ne réclame-t-elle pas contre ces éloges faux? Ainsi donc seulement, les monarques, les princes, les grands de la terre sont distingués en mourant. Débris d'une vaine grandeur, faibles ressources de la vanité, que vous faites de fortes leçons! que vous m'apprenez à mépriser les honneurs du siècle! Ces hommes puissants, semblables à un torrent qui tombe avec fracas du haut des montagnes, roulent quelques temps et s'abîment enfin dans des gouffres profonds et ténébreux où leur mémoire se perd pour toujours : *Periit eorum memoria cum sonitu.* (*Psal.*, IX, 7.)

Il faut mourir! Ecoutez, vous qui, dans cette profession périlleuse des armes, cherchez moins la gloire de votre patrie, que celle de votre nom. Dans le tumulte des combats, vous bravez la mort; attendez, bientôt la mort saura vous braver à son tour. Elle se sert aujourd'hui de vous pour ses sanglants projets; verges méprisables, elle va vous briser! Tombez sous ses coups, destructeurs de la terre! Alexandre, César, Alaric! superbes vainqueurs, s'écriait Isaïe; ainsi vous allez vous briser contre la pierre du sépulcre : étendus dans vos tombeaux, dormez avec les vers qui triomphent de vous. Que ceux qui vous verront disent dans leur surprise : Est-ce là le triomphateur qui ravagea la terre? qui ébranla les empires? qui fit de l'univers un vaste désert? lui qui enchaînait tant de captifs est enfin captif de la mort! Cette tête chargée de tant de couronnes, est foulée aux pieds des plus vils mortels! Ces yeux fiers et menaçants qui faisaient trembler les peuples entiers, sont fermés pour toujours à la lumière! Ah! je cherche envain le héros, je ne trouve que des cendres. Voilà votre sort, guerriers magnanimes, la tombe ensevelira vos lauriers, et la poussière couvrira votre char; votre nom fera quelque bruit, mais ce bruit s'évanouira et périra avec votre nom : *Periit eorum memoria cum sonitu.* En faut-il davantage pour vous faire oublier la fragilité de ce qu'on appelle gloire? Aussi, pour éteindre la vanité des succès, les Romains dans leurs triomphes avaient un esclave à leurs côtés qui leur criait qu'ils étaient mortels; et nous savons qu'un empereur, après avoir vieilli dans les armes et sur le trône à la vue de l'urne où l'on devait mettre ses cendres, s'écria : Voilà donc où sera renfermé celui à qui l'univers n'a pu suffire!

Il faut mourir! Instruction bien touchante pour ces grands génies, adorateurs de leurs mérites, envieux de celui d'autrui, avides d'estime et de gloire, qui, pour se ménager une réputation d'homme savant, pâlissent nuit et jour sur les livres, et sacrifient un vain nom à un temps précieux qui devait être employé à la charité. Ils mourront; le travail même qui doit les faire vivre dans l'avenir, précipite le terme de leurs ans. Leur nom mourra avec eux, peut-être plutôt qu'eux, et s'il leur survit, leur cadavre, froid et sans vie, ne saurait en goûter la délicieuse satisfaction. D'ailleurs, que de grands auteurs oubliés dans la nuit des temps, que d'auteurs illustres, dont les ouvrages n'existent plus, qui ont fait du bruit et dont la mémoire a été ensevelie pour toujours : *Periit eorum memoria cum sonitu.*

Et combien d'écrivains dont le souvenir n'existe que pour nous rappeler des ridicules? de héros, pour nous montrer de grands défauts? de rois, pour nous effrayer par leurs crimes ou leurs chutes? La postérité, maligne et véridique, ira remuer vos cendres, inquiéter vos ombres, déceler vos vices, censurer vos excès; elle renversera vos statues, détruira vos temples et ne laissera vivre que le souvenir de vos faiblesses; c'est la seule immortalité que donne le monde.

Enfin il faut mourir! Ecoutez, hommes vains, entêtés de votre naissance, et si fiers

du sang qui coule de vos veines? vous nous étalez sans cesse votre nom, votre noblesse, vos aïeux; la vertu de vos pères est la seule chose dont vous ne parlez point; vous n'en avez pas hérité. Vous ignorez quels sont vos véritables ancêtres; votre propre famille vous est inconnue. Venez, suivez-moi, je vais vous montrer ceux de qui vous descendez : ces héros insignes dont vous devez vous enorgueillir. Voici le palais superbe qu'ils habitent. Ouvrez-vous, portes du tombeau : nobles, embrassez vos aïeux; cendre informe, vers hideux, ossements arides, voilà vos frères et vos sœurs : amas de pourriture, fange horrible, vil limon, voilà votre mère, votre père, vos ancêtres : *Putredini dixi : Pater meus es, et mater mea et soror mea vermibus.* (*Job*, XVII, 14.) Le sépulcre égale tous les états : nulle distinction entre les cendres du pauvre et du riche, du noble et du roturier, du roi et du sujet. En faut-il davantage pour guérir votre orgueil? Second effet de la pensée de la mort, elle nous guérit de l'amour des honneurs vains et chimériques qu'offre le monde. Elle nous dégoûte encore de ses plaisirs : dernière réflexion qui mérite votre attention.

La saison des plaisirs est une saison bien dangereuse. Si l'on y entre avec son innocence, on en sort rarement avec elle. Cette fièvre qui consume la jeunesse la précipite d'abîme, en abîme, ces désirs qui restent encore dans un cœur glacé par l'âge font briller aux yeux éteints de la vieillesse des étincelles qui l'allument encore. Tous les temps de la vie semblent faits pour les jeux et les ris. La voix de la volupté est celle de la nature et de nos cœurs; qui en triomphera? La pensée de la mort; cette pensée peut faire d'un mondain voluptueux, dissipé, un homme de mortification.

Il faut mourir. Salutaire réflexion pour ces adorateurs d'une beauté touchante. Quels sont ces attraits qui vous séduisent? Je ne dis pas que c'est une argile vernissée, une poussière colorée, un limon brillanté. Venez au tombeau; je me tais, et je laisse à ces abîmes ténébreux le soin de vous instruire. Où est cette Jézabel si vaine de ses charmes, elle qui ne méditait que des conquêtes, qui avait une foule d'adorateurs et qui enchaînait tous les cœurs; où est-elle? *Ubi, quæso, est?* (*Job*, XIV, 10.) J'entre dans son palais, je parcours ses appartements superbes, tout est dans l'effroi et le silence : je retrouve encore ses meubles si recherchés, ses parures si étudiées, cet autel où elle consultait sur ses grâces et où elle décidait de ses atours; je trouve cette foule d'esclaves qui l'entouraient. Où est donc la divinité? *Ubi, quæso, est?* Ils me répondent en pleurant : Ah! l'encens est éteint; l'idole est tombée de l'autel dans le tombeau. Je vole au sépulcre, que vois-je? Ah! fuyons : non, je ne vous aimerai plus, beautés mensongères, s'écriait saint François de Borgia, chargé des obsèques d'une grande reine. Est-ce là cette beauté que l'univers adorait? En vain les parfums les plus exquis, les baumes conservateurs ont été employés pour suspendre cette dissolution affreuse, cette corruption active : la mort triomphante, après avoir tranché la vie, disperse encore les restes d'un corps abattu. Borgia quitte la cour, cherche la retraite, et proteste à haute voix qu'il ne veut plus servir des maîtres qui pourrissent comme les autres hommes.

Il faut mourir! Salutaire réflexion pour ces femmes sensuelles, ennemies de la croix de Jésus-Christ, idolâtres d'une chair de péché, qu'elles engraissent dans la mollesse; pour ces femmes qui font succéder la parure au sommeil, la table à la parure, les visites à la table, les jeux aux visites, les spectacles aux jeux; qui font de la vie un cercle d'amusements où tout a sa place, excepté la pénitence. Ah! si elles réfléchissaient au terme où elles aboutiront bientôt, à l'heure qui va les appeler à une occupation bien différente, à la mort qui va les frapper, mèneraient-elles cette vie molle et immortifiée? Victimes engraissées, vous n'en sentirez que plus vivement l'aiguillon du trépas; vos corps brillants d'embonpoint n'en pourriront que plus tôt. Plus sages mille fois sont ces personnes qui préviennent les rigueurs de la mort par les rigueurs de la pénitence, qui s'arment elles-mêmes du glaive, qui s'immolent et qui ne laissent rien à faire au trépas. C'est ainsi que des reines sur le trône ont crucifié un corps que la pourriture devait bientôt dissoudre.

Il faut mourir! Salutaire réflexion pour ces amis trop fortement unis, ces époux trop attachés à leurs épouses, ces mères idolâtres de leurs enfants jusqu'à la faiblesse. L'amitié est légitime tant qu'elle est dans ses bornes, mais quand elle les passe, voici ce que la religion lui dit : Ces nœuds si doux seront bientôt rompus, les tendresses éternelles ne sont que dans le ciel : tout ce qui est terrestre passe avec le monde : regardez le tombeau, et votre amour, sans être outré, sera plus pur. La charité purifiant ce qu'il y a de trop humain dans ses attaches, n'y laissera que ce qui existe après la mort; vos penchants seront saints; vous ne formerez que peu de liens, et vous n'aurez pas la douleur de les voir trancher par le glaive du trépas.

Enfin il faut mourir. Salutaire réflexion pour nous faire garder dans les plaisirs permis cette sobriété si recommandée par l'Apôtre. Les païens eux-mêmes, qui n'avaient d'autre Evangile que celui de leur raison, ne connaissaient point de moyen plus sûr et plus efficace. De là vient que pour faire présider la tempérance à leurs repas, on offrait aux convives le spectacle d'un squelette; de là vient que plusieurs buvaient dans des crânes de mort; de là vient cette pensée d'un sage de l'antiquité : On ne saura jamais vivre quand on ne saura pas mourir. Heureux donc, mes frères, ceux qui apprennent de la mort les règles de la vie! heureux ceux qui meurent au monde avant que d'en sortir! plus heureux encore ceux qui le quittent avant que de mourir! La seconde mort, comme l'appelle saint Jean, n'a plus sur eux

d'empire à détruire, d'attaches à rompre, de liens à couper. Grand Dieu, auteur et consommateur de notre salut, écoutez la prière de votre ministre, et daignez exaucer les vœux qu'il va former! Il y a dans cet auditoire, je le présume, des âmes saintes qui n'aiment ni le monde, ni ce qui est dans le monde. Je vous en bénis, Seigneur, et ce n'est pas pour elles que je parle : il en est d'autres, et c'est peut-être le plus grand nombre, je le crains, qui l'aiment jusqu'à la fureur, qui haïssent la solitude, qui abhorrent les mortifications, qui ne vivent que pour les plaisirs, le tumulte et les passions. Que ne puis-je, orateur de la mort, leur prêcher ces lugubres vérités au milieu des morts, élevé sur des cadavres, porté par des ossements desséchés! Saint Chrysostome ne demandait que cette chaire pour ses instructions; mais, Seigneur, au défaut de cette tribune funèbre, faites entendre votre voix, cette voix plus bruyante que le tonnerre, plus redoutable que la foudre : Pécheur, tu mourras : *Morieris et tu et non vives* (IV *Reg.*, XX, 1); qu'au milieu de leurs fêtes, de leur joie insensée, ces mondains voluptueux, ces femmes dissipées, ne voient autour d'eux que des tombeaux ouverts, des cercueils préparés, des suaires déployés, des cadavres épars, des glaives fumants, des spectres hideux et terribles. En vain voudront-ils fuir, ces images les suivront; en vain appelleront-ils les plaisirs du monde, ces fantômes les dissiperont; en vain serreront-ils ces chaînes délicieuses que la volupté donne, cet appareil lugubre les fera tomber. La pensée de la mort nous détache du monde, vous venez de l'entendre. J'ajoute que la pensée de la mort nous attache à Dieu, c'est son second effet et le second objet de ce discours.

SECOND POINT.

Pour entrer d'abord en matière, j'envisage la mort sous trois jours différents : elle est certaine en elle-même; elle est incertaine dans son moment; elle est décisive dans ses suites. Or, il me semble que de quelque manière qu'on la considère, elle nous attache à Dieu, après nous avoir détaché du monde : Comment cela? le voici : 1° sa certitude nous tient sous la main de Dieu dans un état de dépendance : première réflexion. 2° Son incertitude nous tient sous la main de Dieu dans un état d'attention et de vigilance : seconde réflexion. 3° L'importance de ses suites nous tient sous la main de Dieu dans un état d'activité et d'empressement : troisième réflexion.

Premier caractère de la mort : Elle est certaine, tout nous l'annonce, tout nous la prêche, tout nous la donne. Le même sein qui nous donna la vie, nous communiqua en même temps le germe destructeur qui doit la terminer; les langes qui nous enveloppèrent en voyant la lumière, furent l'image du triste suaire qui doit nous couvrir en la quittant; nos berceaux furent comme un essai de nos sépulcres. Dans la suite du temps nous n'avons continué à croître qu'en continuant de mourir. L'enfance a été ensevelie dans l'adolescence, l'âge viril qui l'a remplacée sera bientôt chassé par la vieillesse, qui elle-même le sera par la mort; tout ce qui nous environne nous est meurtrier. L'air que nous respirons nous entame et emporte une portion de notre être; les aliments que nous prenons nous réparent bien moins qu'ils ne nous ruinent, en usant nos ressorts; la terre qui nous porte, exhale continuellement de son sein des vapeurs malignes qui nous détruisent; l'homme lui-même est dans un mouvement perpétuel, mouvement qui le pousse au tombeau. Les divers âges sont comme une succession de différentes vies; chaque instant emporte avec lui une portion de notre durée; l'instant où je parle, est déjà loin de moi, et se trouve retranché de nos jours; nous mourons en détail, avant que de mourir en entier; mais si tout nous donne la mort, tout aussi nous la prêche. Ces maisons que vous habitez sont des maisons de mort, la mort en a chassé vos ancêtres, elle vous en chassera bientôt à votre tour; en distribuant dans vos salles cette foule de portraits de vos aïeux, vous arrangez par ordre les triomphes du trépas; les habits dont vous vous parez sont les dépouilles de plantes détruites ou d'animaux égorgés; le jour qui nous éclaire, en descendant dans notre hémisphère, nous laisse à des ténèbres qui nous annoncent la nuit éternelle du tombeau.

Or, cette certitude de la mort nous tient sous la main de Dieu dans un état de soumission : pourquoi cela? c'est que rien ne marque mieux la souveraine puissance de notre Dieu, que ce droit de vie et de mort qu'il exerce en maître sur tous les hommes; c'est qu'il ne nous fait jamais mieux sentir ce qu'il est, que quand il nous fait sentir ce que nous sommes, et quand le fait-il mieux sentir qu'à la mort? Aussi le comprenait-il bien le Roi-Prophète, quand il s'écriait : Vous tenez dans vos mains le fil de mes jours, ô mon Dieu! vous en avez limité la durée, et moi qui puis décider de celle des autres, je ne puis ajouter un seul moment à ma vie; mon front est couvert de palmes et de lauriers brillants, je me suis enrichi des dépouilles des peuples, j'ai conquis mon royaume par la force de mes armes, la terre a retenti du bruit de mes exploits; n'importe! malgré tous ces titres, je l'avoue, Seigneur, je ne trouve que du vide dans l'homme, et dans l'homme élevé à la royauté, tout est vain en lui, hormis l'aveu de sa vanité. Les rois, semblables aux autres hommes, passent comme une ombre; la mort brise leurs sceptres ainsi que la houlette des bergers; David monarque n'est pas moins mortel que David pasteur. Vous seul, grand Dieu, roi éternel, père des siècles, voyez du haut de votre trône immobile la mobilité du monde et de ses habitants; vous seul dans cet écoulement continuel êtes toujours le même, c'est donc à vous seul que je m'attache et en qui je mets toutes mes espérances : ainsi parlait David.

En effet, mes frères, si les cieux et les astres publient la gloire du Seigneur, le dirai-je? La mort et le tombeau la publient encore d'une manière plus éclatante. Le superbe Antiochus, enorgueilli de ses conquêtes, se donne pour un Dieu : il est frappé ; il touche à son dernier instant ; tient-il le même langage? Non, mes frères. La mort fait d'autres leçons que la santé : *Il est juste, grand Dieu!* s'écrie-t-il, *que tout mortel fléchisse le genou devant une majesté si haute.* (II *Mach.*, IX, 12.) Périsse l'insensé qui ose s'égaler à l'Eternel! qu'en pensez-vous? disait sur le point d'expirer un roi de France : Quel est ce roi qui fait mourir de si grands rois? Et l'on sait qu'un prince digne d'un éternel souvenir, quelques jours avant son trépas, ne voulut pas qu'on l'appelât d'un autre nom que de celui de sa naissance, supprimant pour toujours celui de ses couronnes. Aussi les saints faisaient-ils tous les jours le sacrifice de leur vie, pour honorer la grandeur de ce Dieu qui humilie jusqu'à la poussière tout ce qui n'est pas Dieu comme lui. Excellente pratique! se résigner à la mort en esprit de victime, se placer sur son lit, comme un criminel sur l'échafaud, regarder la mort comme l'exécuteur de la divine justice, et anéanti devant Dieu, lui dire avec l'Apôtre : Contentez-vous, Seigneur, détruisez ce corps de péché; c'est un holocauste dû à votre gloire. Je baise le glaive qui me frappe; le tombeau me tient lieu d'autel, puisque au tombeau comme à l'autel, c'est un sacrifice que je vous offre chaque jour : *Quotidie morior.* (I *Cor.*, XV, 31.) Première réflexion. Ce que la mort a de certain, nous tient sous la main de Dieu dans un état de soumission et de dépendance. J'ajoute que ce qu'elle a d'incertain nous tient dans un état de vigilance et d'attention : seconde réflexion.

Non, mes frères, rien de plus incertain que le jour de votre mort. Ecoutez, vous qui vous promettez de longues années, et qui comptez sur un temps qui vous sera peut-être refusé. Les illusions de la santé, les promesses de la jeunesse, les forces du tempérament ne vous mettront pas à l'abri de ses coups. Combien de fils ont frayé à leurs pères la route du tombeau? La mort moissonne tous les âges. Quelque jeune qu'on soit, l'on est toujours assez vieux pour mourir. Incertitude du temps, incertitude du lieu.

Peut-être mourrez-vous dans ces tables voluptueuses, dans l'ivresse des banquets, dans le tumulte d'une fête couronné de roses et paré de vos plus riches ajustements; peut-être dans les pavots du sommeil, comme Sisara et Holopherne; peut-être dans les bras de ces femmes prostituées, comme ces malheureux Israélites; peut-être dans cette maison où vous vous rassemblez comme les Philistins, verrez-vous la mort venir de loin? Elle qui se cache comme un voleur; qui vous a dit qu'une maladie longue vous laissera le temps de préparer le sacrifice? Combien sont emportés rapidement, sans confession, sans prêtre, sans Dieu? Hélas! moi qui vous parle, j'ignore également mes destinées. Peut-être que cette chaire sera mon tombeau, et que je ne vous ferai plus d'autre instruction, que celle qu'un mort peut faire par son silence à des hommes mortels comme lui. Ce que je sais, c'est que la mort épie le moment pour nous surprendre, que l'Ecriture la compare à ces adroits chasseurs qui retiennent dans leurs filets le volage oiseau qui s'y joue, et qu'enfin il est écrit dans l'Evangile en caractères éternels, que vous mourrez tous précisément, quand vous y penserez le moins : *Qua hora non putatis.* (*Luc.*, XII, 40.)

Or, de cette incertitude, quelle conséquence? Jésus-Christ la tire pour nous. Il faut donc veiller : *Vigilate.* (*Luc.*, XXI, 36.) Et ce que je vous dis, reprenait ce divin Maître en s'adressant à ses apôtres, je le dis à tous ; je le dis aux justes, aux pénitents, aux pécheurs ; je le dis aux justes : Hélas! que faut-il pour qu'ils cessent de l'être? que faut-il même pour qu'ils se trouvent dans un état où ils ne le soient jamais plus? deux malheureux moments, pécher et mourir. Il n'est point d'instant où ils ne puissent pécher, il n'est point de péché après lequel ils ne puissent mourir, il n'est donc point d'instant où ils ne doivent veiller : *Vigilate.* Je le dis aux pénitents : qu'ils se hâtent d'imprimer le feu de la mortification sur des membres marqués du caractère honteux du péché ; elle approche, cette fatale nuit où il n'est plus possible de travailler, où l'on emporte dans le purgatoire les restes d'iniquité qu'on n'a point expié, veillez : *Vigilate.* Je le dis aux pécheurs. O vous, mes frères, pour la conversion desquels je sens les mêmes empressements que l'Apôtre pour les Galates, vous que je voudrais racheter de l'enfer au prix de mon sang, si des pécheurs pouvaient être rachetés par le sang d'un pécheur. Pécheurs qui l'avez peut-être été toujours, et qui voulez peut-être toujours l'être, écoutez non pas ma voix, mais celle de la mort. Il me semble l'entendre vous adresser les mêmes paroles que l'ombre de Samuel évoquée par Saül, adressa à ce malheureux prince : *Cras autem tu.* (I *Reg.*, XXVIII, 19.) Vous renvoyez de jour en jour la grande affaire de votre conversion, attendez, dites-vous aux ministres du Seigneur qui vous pressent de sortir de ces habitudes détestables, attendez, quand les glaces de l'âge auront éteint les feux de la concupiscence, quand la saison des plaisirs sera passée, quand je ne serai plus fait pour le monde, alors je réparerai le passé, je prendrai des précautions pour l'avenir, je me convertirai sincèrement. Insensé! demain peut-être Isaïe viendra dire à Ezéchias : Il faut mourir. Vous qui au pied de cette chaire entendez aujourd'hui ce discours de salut, peut-être demain cité au tribunal de Dieu, vous entendrez votre sentence éternelle : *Cras autem tu* Pardonnez, mes frères, à mes alarmes. Un secret pressentiment me trouble ; je crains que sous les ombres de la nuit qui approche, la mort

Le se cache pour surprendre quelqu'un d'entre nous, et que nous ne joignions l'exemple d'une mort rapide aux tristes exemples que nous en avons déjà. Hélas! notre corps est si fragile, qu'un organe se dérange, toute la machine croule, tout tombe en ruine, tout s'en va en poudre, et sous ces débris, que deviendra notre âme? Déplorable folie! étrange fascination! J'ai étudié ma religion, disait un grand homme (S. Thom.), j'en ai pénétré bien des secrets, dévoilé bien des mystères, fait aux autres bien des leçons; il est une chose néanmoins que je n'ai jamais pu comprendre; j'ai eu beau la prendre dans tous les biais, l'envisager de tous côtés, la tourner dans tous les sens; c'est aujourd'hui, comme d'abord, une énigme impénétrable à mes lumières. Quoi donc? c'est qu'un pécheur qui n'ignore pas l'incertitude du moment de la mort, qui sait que peut-être la dernière heure sonnera dans le jour même, puisse vivre tranquillement dans le crime. Ah! pécheurs, puisque la voix de la mort frappe vos oreilles, n'endurcissez pas vos cœurs; commencez dès aujourd'hui un aveu nécessaire pour l'expiation de vos crimes; le bras de la mort est levé, prenez garde qu'il ne s'abatte sur vous, avant que le prêtre ait élevé le sien pour vous absoudre.

Ce que la mort a d'incertain doit nous tenir sous la main de Dieu dans un état d'attention et de vigilance. J'ajoute en finissant qu'elle est décisive dans ses suites, et que par là elle doit nous tenir sous la main de Dieu dans un état d'activité et d'empressement. Troisième et dernière réflexion.

On l'a dit, et il est vrai, à la mort la fortune éternelle des hommes s'établit ou se ruine : la mort nous dépouille de tout, mais elle ne nous dépouille ni de nos vertus, ni de nos crimes; le tombeau, qui ensevelit tout, n'ensevelit pas nos œuvres : l'éternité tout entière dépend du dernier instant de la vie, l'arbre tombe du côté que l'entraînent ses branches; mais de quelque côté qu'il tombe, il y restera pour jamais. Après la mort, plus de retour à une autre mort, à une autre volonté, à une autre éternité.

Plus de retour à une autre mort. Tous lui paient le tribut, mais ne le lui paient qu'une fois. Grand prince, écrivait un pape à un roi de France qui sollicitait une grâce que les règles ne permettaient pas d'accorder, si j'avais deux âmes, peut-être en sacrifierais-je une pour vous obliger; mais je n'en ai qu'une, et je dois la sauver. J'en dis de même, mes frères; si vous deviez mourir deux fois, vous pourriez, comme vous faites, passer la première de ces vies dans la joie, les plaisirs et les jeux, et la seconde dans les larmes et la pénitence; vous rachèteriez d'une part ce que vous perdriez de l'autre; mais vous n'avez qu'une vie : concluez à qui des deux maîtres vous devez la consacrer.

Plus de retour à une autre volonté. Pendant la vie, pécheurs qui m'écoutez, votre sort est, pour ainsi dire, dans vos mains; il ne tient qu'à vous de vous bien décider. Fussiez-vous aux portes des enfers, vous pouvez encore monter aux cieux; mais à la mort un nouvel ordre des choses commence : la mort qui change tout, rend aussi toutes choses immuables.

Enfin, plus de retour à une autre éternité. Ce qu'éprouve l'âme à ce redoutable moment, faveur ou disgrâce, salut ou réprobation, elle l'éprouve dans tous les siècles. Caïn et Abel sont morts dans l'enfance du monde; quel est maintenant leur état? Le même précisément où le trépas les a fixés. Amassons-donc, mes frères, pour le temps de la moisson, faisons de bonnes œuvres, et entrons dans le sépulcre, les mains pleines de vertus; mais pour y réussir, songeons souvent à la mort, familiarisons-nous avec elle : à l'aspect d'un crâne hideux, quelle femme la plus vaine songerait à sa parure? En contemplant un triste suaire, on sent expirer le goût du luxe, et toutes les passions se taisent devant la cendre du tombeau. Le trépas, disait un ancien, est la meilleure école des mœurs.

Faisons actuellement ce que nous voudrions avoir fait à la mort. Aimons nos ennemis, restituons le bien mal acquis, quittons cette habitude criminelle, soyons chrétiens.

Ah! qu'il est doux d'avoir fait mourir ses vices avant que de mourir soi-même, d'achever sa vie avant sa mort, et de n'avoir plus rien à faire qu'à mourir. Demandons à Dieu la grâce d'une bonne mort : tout dépend de là. La plus excellente vie n'est rien sans une bonne mort; la vie la plus criminelle devient glorieuse si la mort est bonne: c'est que la mort décide de tout. On ne peut juger d'un homme qu'après la mort; il faut le voir dans ce dernier instant, pour décider ce qu'il est : le trépas arrache le masque et découvre tout l'homme.

Plût à Dieu que mes paroles demeurassent écrites dans vos esprits! O mes frères, que mes discours ne sont-ils semblables au poinçon de fer qui mord le plomb et qui ouvre la pierre! La pensée de la mort toujours présente à votre imagination, saurait vous arrêter dans le chemin d'iniquité que vous suivez, vous effrayer dans les bras du plaisir où vous vous noyez, vous ramener à la vertu que vous fuyez; dans les tentations violentes, dans les périls pressants, vous diriez en approchant du tombeau, comme vers un asile sacré : O mort, rapproche-moi de toi, et que le bras de qui voudra vienne me combattre : *Pone me juxta te et cujusvis manus pugnet contra me.* (*Job*, XVII, 3.) Les plaisirs enchanteurs me prennent par la main, leur voix séduisante passe jusqu'à mon cœur, ils m'entraînent. O souvenir de la mort! si tu n'accours, je suis perdu : *Pone me juxta te*, etc. Les honneurs réveillent mon ambition, l'orgueil d'intelligence avec eux, me sollicite; je succombe si tu ne me places sous tes ailes funèbres : *Pone me juxta te*, etc. Cette beauté, en frappant mes yeux, allume tous mes sens; la chair rebelle veut captiver l'esprit, tout mon cœur s'embrase : comment éteindre ces

flammes funestes! O souvenir du trépas! toi seul peux me faire triompher: *Pone me juxta te*, etc. Oui, c'est vous, salutaire pensée de la mort, qui avez fait les saints, qui soutenez aujourd'hui les pénitents, qui peuplez les déserts et les cloîtres, et qui changez la nuit en jour. Remplissez nos âmes, régnez dans nos cœurs, captivez nos sens, fortifiez les faibles, soutenez les forts, soyez enfin la consolation du juste qui n'attend, qui ne souhaite le trépas que pour aller jouir de la gloire et de la félicité éternelle qui lui est promise, et que je vous souhaite au nom du Père, etc.

SERMON II.

Pour le vendredi d'après les Cendres.

SUR LE PARDON DES INJURES.

Ego autem dico vobis: Diligite inimicos vestros. (*Matth.* V, 44.)

Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis.

Quelle loi, mes frères, Dieu seul peut la faire; les chrétiens seuls peuvent l'observer. Mais comme les vrais chrétiens sont rares dans cette lie des siècles où nous vivons, rarement aussi voit-on parmi nous de la charité pour un persécuteur, de la tendresse pour un ennemi, l'oubli des injures. J'entreprends donc aujourd'hui d'attaquer une passion qui, du sein de nos mères où elle naît avec nous, passe dans le berceau pour y faire ses premiers essais; et qui, après avoir développé, ce me semble, toute sa force, épuise toutes ses fureurs dans le printemps de nos jours, ramasse sur le déclin des années tout son venin, et l'exhale encore aux approches du tombeau. Passion déplorable, qui traîne partout le carnage et l'horreur. C'est-elle, vous le savez, qui brise les sceptres, renverse les trônes, détruit les empires, consacre les duels, souffle les guerres, rompt les nœuds les plus saints, se joue des serments les plus sacrés, et qui, sans respecter les droits du sang et de l'amitié, arme le frère contre le frère, l'époux contre l'épouse, une partie du monde contre l'autre. Passion féroce, qui projette les homicides, et qui les exécute, qui prépare les poisons et qui les donne, qui verse le sang, et qui s'y baigne. A ces traits affreux, connaissez la vengeance, cette passion funeste que le monde canonise, qui trouve des partisans jusqu'au pied des autels, et qui se glisse jusque dans l'âme de ceux qui, par le nom qu'ils portent, devraient en être exempts.

Me sera-t-il donné d'éteindre aujourd'hui les feux de cette passion sanguinaire? Inutilement me flatterais-je d'un pareil succès, si votre grâce, ô mon Dieu, ne parle avec moi? En prêchant le pardon des injures, je le sais, je le sens, je prêche une loi crucifiante pour la nature, dure pour la raison; une loi que l'Evangile seul a pu prescrire. Seigneur, qui, au milieu d'un supplice cruel, priiez pour les bourreaux qui vous arrachaient la vie, prêtez-moi quelques étincelles de cette charité qui vous animait; montrez aux ennemis implacables vos plaies sanglantes, faites crier votre sang répandu : que ma voix aujourd'hui ramollisse les cœurs les plus barbares! donnez-moi la force de faire triompher votre loi sainte de tous les préjugés de la passion, et d'étouffer toute inimitié, s'il en est dans le cœur de quelques-uns de mes auditeurs.

Pour y réussir, j'ai à combattre deux erreurs qui règnent dans le monde : les uns prétendent que la loi du pardon des injures est une loi trop dure, et qu'ils peuvent par conséquent s'en dispenser. Première erreur. Les autres conviennent en général de l'équité du précepte, mais ils se persuadent dans le détail qu'ils l'ont suffisamment observé. Seconde erreur. Les premiers sont des chrétiens incrédules qui disputent sur le commandement. Les seconds sont des chrétiens aveugles qui se flattent de l'accomplir. A ces deux erreurs trop répandues dans le monde, opposons deux propositions qui vont faire tout le partage de ce discours. Il n'est point de loi plus juste que celle du pardon des injures : première proposition. Il n'est point de loi plus souvent violée que celle du pardon des injures : seconde proposition. En deux mots, la loi est juste, mais les infracteurs sont communs. Voilà tout mon dessein. Bénissez ce discours de charité, ô vous, Vierge sainte, qui donnâtes au monde le Prince de la paix. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Non, mes frères, il n'est point de loi plus juste que celle qui prescrit le pardon des injures; j'en donne la preuve :

1° Parce que toutes les maximes de la religion l'autorisent; 2° parce que toutes les raisons du vindicatif ne sauraient l'affaiblir. C'est la loi du christianisme, et ce doit être celle du monde. Reprenons par ordre ces deux réflexions, et vous, mes frères, suspendez vos préjugés : j'aurai soin d'y répondre dans la suite de mon discours. Je dis que toute la religion autorise le pardon des injures : pourquoi? parce qu'elle l'ordonne dans les termes les plus précis ; parce qu'elle en donne les motifs les plus pressants.

1° Elle l'ordonne dans les termes les plus précis. Prenez et lisez : *Il a été dit aux anciens* (c'est Jésus-Christ qui parle), *dent pour dent, œil pour œil, vie pour vie. Et moi je dis : Aimez vos ennemis, rendez service à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent : dites du bien de ceux qui vous calomnient.* (*Matth.*, V, 38, 44); c'est moi qui vous le dis, moi qui puis disposer de votre cœur avec plus de liberté que le potier de son argile; moi qui suis le maître de vos penchants, comme je le suis de vos personnes, et qui n'ai point d'autre raison à vous rendre de mes ordres, que la majesté de mon nom et la grandeur de mon empire : *Ego*, moi qui puis vous faire souffrir les feux les plus vifs de l'enfer, si vous refusez de souffrir une injure, me venger de votre désobéissance, si vous vous vengez de votre ennemi, et pour un coup que vous porterez à

votre adversaire, vous accabler de tout le poids de mon courroux : *Ego autem.* Partout ailleurs ce divin législateur par condescendance pour notre faiblesse se contente d'exhorter : ses préceptes les plus absolus et les plus forts ont toujours le ton d'invitation et de prière; mais ici comme il prévoit les obstacles, les répugnances de l'amour-propre, il parle en souverain, il s'explique en maître : *Ego autem dico vobis.* Il le dit à tous, sans distinction d'état, de sexe et de rang. A vous, grands du monde, si jaloux de vos droits, si avides de préséance, si délicats sur le point d'honneur; si vous êtes au-dessus des autres par votre naissance, par vos dignités, par vos richesses, par votre éclat, vous n'êtes pas au-dessus de ma loi : fussiez-vous sur le trône, votre trône est sous mes pieds : *Ego autem dico vobis.*

Il le dit à vous, femmes du monde, femmes trop vaines, qu'un mot échappé irrite et offense, qu'une distraction révolte, qu'un oubli indigne, qu'un mépris transporte jusqu'à la fureur. Le monde se rit de votre impuissant courroux; pour moi, je le condamne, et je dis anathème à quiconque s'emporte contre son frère : *Ego autem dico vobis.* Il le dit à vous, hommes de guerre, nourris dans le tumulte des armes, dans la licence du camp : Vengez, vengez la cause de l'Etat, vous le pouvez, vous le devez même; mais laissez à l'Etat le soin de venger vos querelles ; le prince vous a donné l'épée, non pour détruire ses sujets, mais les ennemis de sa couronne; et s'il vous faut des victimes, c'est parmi les étrangers armés, non parmi les citoyens qu'il faut les chercher. Autrement, si chacun peut s'approprier le droit de punir une offense, que de meurtres injustes! La terre serait teinte de sang; l'enfant dénaturé plongerait le poignard dans le sein de son père, l'époux serait pour sa moitié un époux de sang, et pour se dérober à la fureur des hommes, il faudrait courir dans les forêts avec les bêtes : pardonnez-donc, Jésus-Christ l'ordonne : *Ego autem dico vobis.*

Ce n'est pas tout, il nous commande encore d'aimer; aimer, reprenez-vous, et qui donc? des courtisans qui nous encensent, des parasites qui nous louent, des flatteurs qui nous caressent? non : ceux-là vous devez les fuir ; Jésus-Christ veut que vous aimiez vos ennemis, non-seulement ceux qui ne vous servent pas, qui ne vous font aucun bien, mais encore ceux qui vous persécutent ; non-seulement ceux qui ne vous rendent pas toute la justice qui vous est due, mais ceux encore qui vous noircissent par les calomnies les plus atroces; non-seulement vous n'aurez pour eux ni aversion, ni froideur, ni indifférence, mais ils auront part eux-mêmes à votre amitié, à vos faveurs et à vos vœux. Voilà ce que je vous ordonne.

L'entendez-vous, chrétiens, c'est Jésus Christ qui parle; je ne dis rien de moi-même, je ne fais que vous porter ses ordres marqués en termes précis dans l'Evangile : Si sa parole ne suffit pas pour étouffer vos murmures, pour éteindre tout ressentiment, quelle autorité vous faudra-t-il donc pour vous réduire. *Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.* Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis.

La religion fait plus encore pour nous, elle nous facilite la pratique de ce précepte. Comment? par l'attrait des motifs qu'elle nous propose, motifs de charité, motifs d'intérêt, un cœur peut-il y résister? Et d'abord quelle idée nous donne-t-elle des injures? Dans ses principes ce sont des disgrâces que Dieu permet pour notre bien. Ainsi l'avait compris le saint roi David ; l'audacieux Seméi vomit contre lui mille injures, il lui insulte cruellement, toute l'armée en frémit. *Parlez, prince,* lui dit Abisaï, *et je vous apporte sur-le-champ la tête du coupable. — Que dites-vous? Abisai*, s'écrie David, *vous ne connaissez donc pas votre roi, encore moins votre Dieu.* (II *Reg.*, XVI, 9 et seq.) Ce sont les mains miséricordieuses du Seigneur qui ont armé celles du sujet rebelle qui m'insulte ; laissons-le faire, il sait ce qu'il nous faut; adorons dans le silence sa sainte volonté et bénissons avec amour ses salutaires rigueurs. Ainsi pense l'âme fidèle ; elle dit à un agresseur injuste ce que disait un saint évêque à un tyran victorieux : Je vous salue, fléau de Dieu ; *Salve, flagellum Dei.* Croix délicieuse, précieux affronts qui devez embellir ma couronne! je vous chéris, je vous désire, je vous adore; indignée contre la passion qui la sollicite à la vengeance, calmez-vous, s'écrie-t-elle, mouvements impétueux ! vous ne voulez donc pas que je boive ce calice d'amertume qu'on me présente; ah! vous ne savez pas quel est celui qui me l'offre, c'est mon père; puis-je refuser ce qui me vient d'une main si chère? Non, non, il n'en sera pas ainsi; quand tout l'univers se déchaînerait contre moi, je n'ouvrirais seulement pas la bouche pour me plaindre.... Telle est l'idée que la religion nous donne des injures, et voici celle qu'elle nous donne de votre ennemi. Ce n'est ni un ingrat, ni un perfide, ni un barbare, comme vous le dites, c'est l'ami de Dieu, le fils de Jésus-Christ, votre cohéritier dans les biens éternels, votre frère ; pour quelques traits qui l'avilissent à vos yeux, combien de titres augustes qui doivent vous le rendre respectable! c'est le même baptême qui vous a régénérés, le même esprit qui vous a sanctifiés, le même tribunal qui vous a réconciliés, le même Evangile qui vous a éclairés, le même pain qui vous a nourris. C'est la chair de votre chair, l'os de vos os, un de vos membres, c'est votre frère. En faut-il davantage pour vous faire tomber les armes des mains? A ce nom seul, Joseph répand des larmes, en voyant ceux qui avaient attenté à ses jours. Tremblants à ses pieds, il les relève avec douceur, il les embrasse avec tendresse, il les comble de biens : ne craignez point, leur dit-il avec affection, vos attentats sont effacés de ma

mémoire; vous êtes mes frères, voilà le seul souvenir que je conserve du passé. A ce doux nom, je vous pardonne, j'oublie tout le mal que vous m'avez fait... Tels devraient être sans doute vos sentiments à la vue d'un ennemi. Effacez de votre esprit le sujet de mécontentement qui vous divise, et ne réfléchissez qu'aux nœuds sacrés qui vous unissent, au caractère qui vous lie, caractère d'ami de Dieu retracé tous les jours à vos yeux dans sa personne. Oui, cet homme odieux dont la vue vous trouble, Dieu le supporte dans sa patience, il le prévient dans sa bonté; le soleil qui vous éclaire ne lui refuse pas sa lumière, la pluie qui tombe sur vos campagnes fertilise ses champs; cependant votre Dieu est le premier offensé dans votre querelle, le plus outragé dans votre affront, par conséquent le plus intéressé à la vengeance. Eh quoi! vile poussière qu'un souffle emporte et dissipe, divinité d'argile! homme de terre et de boue! vous vengerez-vous tandis qu'il pardonne? frapperez-vous quand il suspend son bras? ferez-vous la guerre à un homme avec qui vous devez être éternellement réuni dans le ciel, si comme lui vous pleurez vos égarements? irez-vous tremper vos mains dans son sang? Ah! n'entendez-vous pas Jésus-Christ qui vous dit au fond du cœur en faveur de cet ennemi ce qu'écrivait à Philémon l'apôtre saint Paul pour un esclave fugitif dont il sollicitait le retour? cet homme que vous poursuivez est le fils de ma douleur, je l'engendrai dans les chaînes, il est sorti de ma crèche, de mon calvaire, de mon tombeau. Si vous avez pour moi quelque égard, si vous n'avez pas encore perdu toute crainte de me déplaire, rendez-lui votre amitié, je vous la demande pour lui comme je la demanderais pour moi-même; s'il vous a fait quelque tort, ne vous en prenez qu'à moi, je veux bien être sa caution, je vous rendrai tout ce qu'il vous doit; mais vous-même que ne me devez-vous pas? Cependant pour vous satisfaire je vous offre tout mon sang, refuserez-vous un prix dont mon père s'est contenté? Si cet ennemi ne mérite pas votre pardon, je le mérite pour lui. Ah! cruel, je le vois bien, vous êtes insensible à la voix de votre Dieu; vous voulez vous venger, dites-vous : funeste résolution! si je vous disais, volez aux autels, arrachez la coupe sainte de nos tabernacles, foulez-la aux pieds; vous frémiriez sans doute d'un tel discours; eh! n'est-ce pas ce que vous allez faire si vous vous vengez? N'allez-vous pas marcher sur le corps de Jésus-Christ, en foulant aux pieds celui de votre ennemi? N'allez-vous pas frapper l'un et l'autre du même glaive, car quel endroit choisirez-vous de votre ennemi pour porter vos coups? Ah! vous n'en trouverez aucun qui ne soit tout couvert du sang de votre Dieu.

Mais à ce grand motif, la religion en ajoute un second qui doit soutenir votre foi. Motif d'intérêt, la rémission de vos péchés, en est-il de plus fort? Ecoutez, voici pour vous l'endroit consolateur et terrible de mon discours : Vous êtes pécheur, vous le savez; toute la suite de vos jours n'est peut-être qu'une longue suite de crimes; si votre Dieu exige ses droits à la rigueur, c'en est fait, vous êtes perdu sans ressource. Eh bien! voulez-vous rentrer dans son amitié? rendez la vôtre à votre frère, et si le Seigneur ne vous comble pas de ses faveurs, regardez-moi comme un faux prophète. Oui, de la maison de cette personne qui vous a offensé, et à laquelle vous avez pardonné, allez comme ce saint si connu dans les fastes de l'Eglise, allez vous prosterner aux pieds du Sauveur, et dites-lui avec confiance : Pardonnez-moi, Seigneur, comme j'ai pardonné; alors si le crucifix ne penche pas sur vous la tête, comme il la pencha autrefois sur un grand saint, l'esprit consolateur vous rendra secrètement témoignage de l'effet de votre prière par l'onction de sa grâce; vous le voyez, vous êtes en quelque façon l'arbitre de votre sort; vous pouvez écrire votre nom de votre propre main dans le livre des élus. Au contraire, si vous refusez de pardonner, la religion n'a pour vous que des anathèmes; qui n'aura pas fait miséricorde à son frère, n'en recevra point de Dieu. Non, ni la profusion de vos aumônes, ni la ferveur de vos prières, ni l'austérité de vos jeûnes, ni la sainteté des autels, ni le sang de Jésus-Christ, ni votre propre sang, fût-il versé pour sa gloire, ne pourront jamais vous arracher à l'enfer, votre perte est sans ressource; fussiez-vous au lit de la mort, le ministre de la réconciliation ne doit pas vous absoudre; le sacrifice même de l'Agneau, quand vous y assistez dans ces sentiments d'aigreur, n'est plus pour vous un sacrifice de propitiation; et voilà pourquoi un grand pape, Grégoire II, ordonnait à un évêque de ne pas recevoir les offrandes de ceux qui conserveraient du ressentiment contre leur ennemi : De quel front, disait-il, viennent-ils offrir au Seigneur des biens qu'il n'exige pas, tandis qu'ils ne veulent pas lui accorder un pardon qu'il exige? Qu'ils gardent leurs présents comme ils gardent leur haine? C'est pour cela aussi, que dans quelques Eglises, on criait avant la communion : *Nemo contra aliquem.* Qui veut recevoir Jésus-Christ doit se dépouiller de toute inimitié envers son frère; ici point d'aversion, point d'animosité, point d'aigreur, point de ressentiment, point de désir de vengeance : *Nemo contra aliquem.*

Ah! vindicatif, comment osez-vous dire à Dieu qu'il vous pardonne vos offenses, comme vous pardonnez celles de votre ennemi? Comment osez-vous prononcer avec le prêtre ces paroles de douceur : Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, effacez aussi mes iniquités? n'entendez-vous pas sortir du fond de nos tabernacles cette voix de mort : la mesure dont vous vous êtes servi à l'égard des autres, servira pour vous-même; haine pour haine, vengeance pour vengeance? Ministres de la paix, suspendez vos prières pour ces barbares; qu'ils projettent leurs détestables complots! qu'ils assouvissent leur vengeance! ma paix n'est

plus pour eux ; je ne les regarde que comme des hommes de sang, comme des enfants d'anathème, dignes de toute ma colère. Je frémis, chrétiens mes frères, à ces terribles menaces, mais vous, vindicatifs, quelles sont ici vos pensées? Serait-il possible que le sang de Jésus-Christ coulant à grands flots sous vos yeux, ne pût éteindre les feux de votre haine? Quoi! ne sacrifierez-vous pas vos ressentiments sur le même autel où Jésus-Christ sacrifie son corps? Quoi! il lui aura été plus facile de pacifier le ciel et la terre, que de réunir des frères qui n'ont tous qu'une même vocation, une même promesse, une même espérance. Ainsi parle la religion; sera-t-elle écoutée par ses enfants?.. Oui, dites-vous, pourvu que nous-mêmes soyons écoutés à notre tour; toutes les maximes de la religion semblent condamner la vengeance, il est vrai; mais nous avons des raisons puissantes qui autorisent nos ressentiments. Démontrez-en le faux, et nous consentons à nous rendre. Examinons ces raisons si fortes, et faisons voir que si la loi du pardon est la loi du christianisme, elle doit être aussi celle du monde. C'est ma seconde réflexion.

Or, qu'opposez-vous à cette loi si précise? trois prétextes frivoles auxquels je vous prie, mes frères, d'être bien attentifs.

1° La difficulté du précepte ; 2° le caractère de l'offense ; 3° les suites du pardon.

1° La difficulté du précepte. Il est trop dur, dit-on, et il en coûte trop pour pardonner : premier prétexte. Oui, sans doute, il en coûte pour pardonner. Je n'ignore pas ce que disait un de nos martyrs à ses juges curieux de lui voir faire un miracle : je vous aime, répondait-il, quoique mes tyrans, j'embrasse mes bourreaux, comme s'ils étaient mes frères. Ce prodige doit vous suffire; pardonner à un ennemi est un plus grand miracle que de ressusciter un mort. Il en coûte pour pardonner; mais quoi! le ciel est-il promis aux lâches? le joug de Jésus-Christ n'a-t-il aucun poids? une loi qui gêne est-elle moins loi? Il en coûte trop; vous le dites, quand vous êtes l'offensé, mais le dites-vous quand vous êtes l'agresseur? Car, après tout, de quelque bonté de caractère que vous vous flattiez, il est difficile que vous n'ayez jamais désobligé personne. La mer la plus calme a ses tempêtes, l'homme le plus doux a ses aigreurs. Ah! vous savez bien dire alors que la loi est sagement établie, et qu'il faut pardonner quoi qu'il en coûte. Cette difficulté sera-t-elle pour vous seul un titre pour ne pas pardonner ?

Il en coûte trop, mais n'en coûte-t-il rien pour se venger? Les noirs soupçons, les sombres inquiétudes, les perplexités cruelles, les craintes dévorantes, les désirs impatients qui accompagnent toujours cette passion turbulente, ne font-ils pas payer bien cher le triste plaisir du ressentiment? quelle circonspection pour concerter ses desseins? quel secret pour couvrir le complot? quelle prévoyance pour prévenir ceux des autres? si les vôtres ne réussissent pas, quel désespoir? s'ils réussissent, quels remords? si l'agresseur est au-dessus de vos traits, quel dépit? quelle amertume de ne pouvoir l'atteindre? Disons-le en un mot, entreprendre de se venger, c'est ouvrir son cœur à un torrent de tristesse et de chagrin.

Il en coûte trop pour pardonner? N'en coûta-t-il rien aux Joseph, aux David, aux Susanne? Ce qu'ils ont pu, vous le pouvez : ils n'avaient pas comme vous mangé la victime de paix. Le sang d'un Dieu réconciliateur n'avait pas teint leurs autels comme les vôtres : la loi qui mettait des bornes à la vengeance, ne leur prescrivait pas le pardon des injures. Mais sans chercher dans l'antiquité la plus reculée des exemples de douceur et de pardon, combien n'en avons-nous pas sous nos yeux ! Les martyrs, nos pères dans la foi, nos juges devant Dieu, que n'eurent-ils pas à pardonner? comment le firent-ils? combien de fois les vit-on prier pour leurs persécuteurs ! s'intéresser pour la prospérité des empires qui les proscrivaient, élever leurs mains au ciel pour la conversion de ces mêmes tyrans qui se faisaient un barbare plaisir de tremper leurs mains dans leur sang! étaient-ils moins hommes que vous? Non, sans doute, mais vous êtes moins chrétiens qu'eux.

Enfin il en coûte trop pour pardonner : la nature y répugne; mais ce n'est pas un effort qu'on attende de la nature : la grâce est nécessaire pour une action si noble, et cette grâce, Dieu l'a promise, il la donne. Je puis faire des lois dures, dit le Seigneur, mais non pas d'impossibles : ma bonté s'y oppose, et ma grandeur ne l'exige pas. Ne craignez rien : vous combattez sous mes ordres : je saurai bien vous fortifier et vous faire triompher... Mais vous ne savez pas quel est le trait qui me blesse. Second prétexte, le caractère de l'offense. C'est un époux qui maltraite, un enfant qui m'outrage, un parent qui me calomnie, une amie qui me trahit : vous vous trompez, rien de ce qui vous intéresse ne m'est échappé, je le ressens même assez pour vous plaindre. Mais souffrez que je vous le demande : n'exagérez-vous pas le mal qu'on vous fait? la passion grossit tout : ses couleurs sont trop fortes pour être naturelles : le portrait de votre ennemi est trop noir pour n'être pas outré : les autres n'en jugent pas comme vous : votre sensibilité vous fait illusion : mais ne vous êtes-vous pas attiré ces chagrins? n'est-ce pas à vous-même que vous devez vous en prendre? on n'a pas eu toutes les attentions, tous les égards qu'on devait avoir pour vous; mais n'en avez-vous pas manqué le premier? on vous traite avec hauteur : traitez-vous les autres avec bonté? un époux ne vous chérit pas, ne l'avez-vous pas vous-même refroidi? et ne pourrait-on pas vous appliquer avec justice ce que vous appliquez injustement aux autres? Non, reprenez-vous, je n'ai rien à me reprocher : c'est sans cause de ma part que mon ennemi m'outrage. Eh bien, pardonnez d'autant plus volontiers, l'action sera plus héroïque, plus digne de vous, plus di-

gne de Dieu... Mais si je pardonne, dit-on, mon ennemi n'en deviendra pas plus raisonnable, et je serai exposé à de nouveaux affronts. Troisième et dernier prétexte. Les suites du pardon.

Votre ennemi n'en deviendra pas meilleur; qu'importe? vous en deviendrez plus chrétien. S'il est insensible à votre retour, Dieu ne le sera pas à votre générosité : c'est votre Dieu que vous devez regarder et non la créature. Mais d'ailleurs est-il bien vrai que vos démarches ne feront rien sur le cœur de votre ennemi? La douceur a des charmes auxquels il est bien difficile de résister. On ne continue guère de haïr une personne qui ne se lasse point d'aimer, et n'est-il pas écrit qu'une parole modérée brise les flots de la colère qui ne trouvant rien qui s'oppose à son cours, semblable au torrent que rien n'arrête, se contente de faire du bruit. *Responsio mollis frangit iram.* (*Prov.*, XV, 1.)

Mon trop d'indulgence enhardira sa haine, ajoutez-vous, et ma démarche n'aboutira qu'à me faire insulter plus impunément : remarquez, mes frères, que Dieu ne vous défend pas de résister à l'injustice, il n'exige pas que vous abandonniez vos droits, mais il veut que vous les souteniez sans aigreur, et après tout quel avantage votre cause peut-elle tirer de la vivacité de vos ressentiments? J'aurai occasion de pousser ce détail dans ma seconde partie : Je reprends, et je dis : 1° que toutes les maximes de la religion autorisent la loi du pardon; 2° que tous les prétextes des vindicatifs ne sauraient l'affaiblir, d'où je conclus que la loi est juste. J'ajoute qu'il n'est point de loi si souvent violée. C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Non, mes frères, il n'est point de loi si souvent violée que celle du pardon des injures. En voici la preuve : on ne pardonne guère dans le monde : on n'y pardonne mal : les réconciliations sont rares, les réconciliations sont suspectes : entrons dans le détail.

On ne pardonne guère dans le monde. Un coup d'œil sur la scène qu'il nous présente suffira pour nous en convaincre. Qu'y voit-on, je vous prie? quelquefois des vengeances sans haine, plus souvent des haines sans vengeance, presque toujours des haines et des vengeances.

1° Vengeance sans haine : je parle de ces duels meurtriers que la volonté accepte et que la haine n'offre pas toujours. Combats sanguinaires où pour une parole peu mesurée, pour un simple geste, on se fait un devoir d'égorger des citoyens, des amis, des parents, des frères même. Je n'ai pour mon adversaire aucun ressentiment; je suis même au désespoir de cette extrémité où je suis contraint d'en venir, dites-vous; mais il y va de mon honneur, c'est l'usage, et que dirait-on de moi dans le monde, si je pardonnais une telle injure? O monde aveugle et insensé, feras-tu donc toujours la guerre à Jésus-Christ? Il y va de votre honneur, mais n'y va-t-il pas aussi de l'honneur de votre Dieu? et l'honneur d'un ver de terre, mis en compromis, préféré même à l'honneur d'un Dieu : quelle honte! quelle préférence! c'est l'usage, le monde le veut ainsi : mais les édits des princes, les foudres de l'Eglise, le glaive de la mort, les flammes de l'enfer ne doivent-ils pas l'emporter sur les caprices du monde? Voulez-vous donc pour lui plaire, vivre dans l'anathème et mourir sans trouver de terre qui vous reçoive? car vous le savez, chrétiens, telles sont les peines dont l'Eglise a coutume de frapper ceux qui tombent sous le glaive; comme elle présume avec trop de vraisemblance qu'ils sont privés de la gloire, elle juge à propos de les priver du tombeau.

Le monde le veut ainsi : pourquoi donc crie-t-il au scandale, quand il entend des théologiens relâchés, autoriser ces maximes sanguinaires, ces usages détestables? Pourquoi punit-il avec tant de rigueur ces meurtriers illustres, et force-t-il ces héros à fuir et à se cacher dans les antres et dans les forêts? Pourquoi condamne-t-il à l'infamie des supplices de prétendus braves à qui il prodigue son encens? bizarre contradiction! Le monde le veut ainsi : mais vous qui vous dispensez si souvent d'observer la loi de votre Dieu, parce qu'elle vous paraît trop dure, que n'apportez-vous ici la même excuse, pour vous dispenser de la loi du monde, plus dure sans doute que celle de votre Dieu? Le Seigneur vous ordonne de pardonner, il vous défend de tremper vos mains dans le sang de vos frères; vous criez à l'injustice : ennemis de sa loi, pour vous la faire observer, il n'avait qu'à vous commander ce qu'il vous interdit, à faire un précepte du duel, et ce qui vous paraît glorieux ne serait plus qu'une honte.

Le monde le veut ainsi : il regarde comme une grandeur d'âme de ne pas souffrir certains affronts. Si c'est l'effet d'un grand courage de courir brutalement à la vengeance, il n'est donc pas vrai que le courage soit une qualité rare, puisque les vindicatifs sont si communs : Aussi n'est-ce pas à ces traits que vous connaissez vos héros, ô mon Dieu! David épargnant Saül est bien plus grand à vos yeux que David terrassant Goliath : ici David triomphe d'un homme, mais là il triomphe de lui-même.

Enfin le monde le veut ainsi : Que dirait-on de moi? je passerais pour un lâche. Quoi! vous appréhendez un nom, et cette appréhension n'est-elle pas une lâcheté? Esprits forts, vous bravez le ciel, ici vous pliez devant les hommes : leur opinion vous asservit : que dirait le monde? Vivez en saint, soutenez-vous, il vous louera. Après tout, qu'importe qu'il pense ou qu'il dise de vous? Mais vous-même que penserez-vous? que direz-vous un jour? demandez-le à ceux qui, frappés du coup mortel, se voient sur le point d'expirer? Quels sont alors leurs sentiments? Ils embrassent leurs meurtriers, les serrent dans leurs bras, leur pardonnent leur sang; eux qui, auparavant, n'avaient

pu leur passer une parole, meurent en demandant l'amitié de ceux dont ils ont reçu le coup de la mort. D'où vient ce changement? c'est que la mort donne d'autres leçons que le monde. Laissez donc là le monde, et prenez des instructions de la mort : souvenez-vous qu'on vous pardonnera comme vous pardonnez : cette pensée désarmera votre bras, éteindra l'inimitié, détruira la vengeance. Premier désordre : réconciliations rares, parce qu'on se venge sans se haïr. Second désordre : on se hait sans se venger.

Non, on ne se venge pas toujours : mais on n'en aime pas davantage ; la haine règne au fond du cœur et y fait les plus tristes ravages ; haine sourde et enveloppée, elle ne se répand pas toujours avec indécence en démêlés scandaleux, mais semblable à ces nuées remplies de noires vapeurs, elle n'attend qu'une circonstance favorable pour vomir des tempêtes et des foudres. On ne se venge pas toujours dans le monde, mais on laisse aux autres le soin de sa vengeance : Je meurs, disait un vindicatif à ses enfants, et ce sont peut-être les dernières paroles de votre père ; je vous laisse sans biens, quoique vous dussiez en avoir, et je prévois que vous allez passer des tristes jours ; mais ne me l'imputez pas : vous connaissez l'auteur de votre indigence et de vos malheurs ; je n'ai pu le réduire, il était trop puissant et moi trop faible : il a fallu céder à la force et dévorer mon chagrin dans le secret. Je n'ai qu'une chose à vous recommander : c'est la seule que j'exige de vous ; ne lui pardonnez jamais ; songez à venger votre père. Triste exemple! mais qui n'est pas unique. Hélas! nous n'en voyons aujourd'hui que trop de pareils; funestes leçons! elles sont encore dans la bouche de plus d'un père. De là ces haines héréditaires qui passent des pères aux enfants, et se perpétuent de race en race ; de là tant de guerres, d'animosités, de ruptures qui font gémir les vrais chrétiens.

On ne se venge pas toujours dans le monde. Il s'en trouve qui, pour conserver une réputation de sainteté qu'ils ont surprise, évitent des éclaircissements qui donneraient matière à la critique. Mais, hélas! on s'endort dans une dédaigneuse indifférence, ou plutôt dans une haine secrète qu'on porte jusqu'à l'autel et qu'on serait même disposé à porter jusqu'au martyre. Grand Dieu! est-il possible que le cœur de l'homme soit capable de tant d'animosité? Plût à Dieu que cet excès ne fût que simplement possible! mais nos annales en rapportent plus d'un trait. Témoin le malheureux Saprice dont l'histoire est si frappante. Arrêté dans la persécution, il se dit chrétien, on le mène au supplice ; un ancien ennemi l'attend sur son passage, se jette à ses genoux, les baigne de ses larmes : Rendez-moi votre amitié, lui dit-il, j'ai eu le malheur de la perdre; mais je vous la demande au nom de Jésus-Christ qui a versé son sang pour nous, et au nom de votre propre sang que vous allez verser pour sa gloire. Qu'en pensez-vous, chrétiens? Celui qui vient de confesser Jésus-Christ ne va-t-il pas bénir son frère et se réjouir de son retour? Une bouche qui vient de dire : Je puis souffrir, ne va-t-elle pas dire : Je pardonne ; et des mains assez fortes pour embrasser des chaînes, ne le seront-elles pas pour embrasser un ennemi? Non, mes frères, Saprice est insensible, son regard se trouble, son visage pâlit, son cœur se serre; il n'accable pas son ennemi d'injures, mais il garde un criminel silence : il ne se venge pas, mais il ne veut pas pardonner; aussi perdit-il bientôt la foi, et parce qu'il a vécu sans aimer son frère, il meurt en blasphémant son Dieu.... Que l'homme est faible! et qu'il se connaît mal! Dans certains transports de ferveur nous croyons pouvoir affronter les tourments, et nous ne pouvons pas soutenir une parole, à nous en croire, toutes les menaces des tyrans ne sont pas capables de nous ébranler, et une seule raillerie nous renverse : nous volons au martyre, et nous sommes entraînés par la haine ; trop hypocrites ou trop timides pour nous venger, nous nourrissons intérieurement le germe de la vengeance, le ressentiment. Tel est le désordre du monde : on hait sans se venger, mais plus souvent on hait et on se venge tout ensemble : troisième et dernier désordre du monde.

Quel est l'esprit qui y règne? Un esprit de discorde qui souffle les dissensions et les guerres. Entrons dans les familles : qu'y voyons-nous? des frères armés contre des frères, une épouse déchaînée contre son époux, des enfants animés contre leur père, disputant avec aigreur des droits mal établis, des prétentions chimériques, et s'exilant avec scandale de la maison qui les vit naître. Des personnes, qui le croirait? couvertes de l'extérieur de la piété, qui ont trouvé le malheureux secret de faire entrer le ressentiment dans leur sombre vertu, et de confondre la cause de Dieu avec leur propre cause : tantôt c'est un Tertullien sensible qui se déchaîne contre un pontife respectable, parce qu'il a manqué d'égards pour son mérite et qu'il n'en a pas été assez bien accueilli : tantôt c'est un Arius, avare et ambitieux, qui s'élève contre l'oint du Seigneur et contre le Seigneur même, parce qu'on lui a refusé un patriarcat célèbre ; il croit qu'il est de la religion de s'en venger ; et combien d'autres, dit saint Augustin, qui adressent au Seigneur des prières de vengeance? Combien qui font célébrer le sacrifice et rougir l'autel du sang de l'Agneau, pour l'heureux succès d'un procès intenté et poursuivi par des motifs de vengeance? Combien qui reçoivent pieusement le Dieu de paix sur une langue qui a juré la perte d'un ennemi? Il est donc vrai qu'on ne pardonne guère dans le monde.

Je dis en second lieu qu'on y pardonne mal : car les réconciliations chrétiennes doivent être sincères, et les nôtres le plus souvent sont feintes et politiques : les réconci-

liations chrétiennes doivent être promptes, et les nôtres sont presque toujours différées; enfin les réconciliations chrétiennes doivent être éclatantes, et les nôtres sont cachées. Encore un moment d'attention à ces réflexions.

Premier caractère des réconciliations chrétiennes : la sincérité. Jésus-Christ a dit : pardonnez de cœur, c'est-à-dire, comme il a dit ailleurs, aimez, non pas toujours d'un amour d'inclination et de tendresse, il ne dépend pas de vous de le sentir, mais d'un amour d'effet et de désir, il ne tient qu'à vous de l'avoir : *Diligite.* Pouvait-il parler d'une manière plus précise, mais en même temps plus propre à condamner nos réconciliations? Je pardonne à cette personne, dites-vous, je ne lui veux aucun mal, je l'aime même comme il convient de l'aimer, et autant que la charité l'ordonne : langage chrétien en apparence, mais langage démenti par la conduite : si vous l'aimez, pourquoi gardez-vous un silence dédaigneux, quand on s'étend sur ses louanges? Pourquoi, lorsque la critique entreprend de relever ses défauts avec malignité, vous voit-on par un sourire plus éloquent que la critique même, applaudir à la censure? Pourquoi, quand il lui arrive quelque disgrâce, ressentez-vous un plaisir que vous ne sauriez dissimuler? Pourquoi, alarmé de sa prospérité, vous faites-vous un supplice de son bonheur? Pourquoi évitez-vous sa présence? Lui refusez-vous ces devoirs de bienséance que la politesse exige, ces prières que Dieu ordonne, ces services que la charité prescrit? Ou si pressé par les remords de votre conscience, vous lui en rendez quelques-uns, pourquoi affectez-vous de lui laisser ignorer la main d'où part le bienfait? Ah! avouez-le donc, vous ne l'aimez pas : si vous l'aimiez véritablement, vous plaindriez-vous si souvent de lui? Iriez-vous verser dans le sein de vos amis les sujets de mécontentement que vous prétendez avoir reçu de lui? Entendrait-on sortir de votre bouche ce langage païen? Je ne lui ferai aucun tort, mais qu'il n'attende de moi aucune grâce. Je me suis réconcilié avec lui, je l'ai vu, je lui ai parlé, je l'ai embrassé : n'en exigez pas davantage. Si je le voyais plus souvent, je connais mon caractère, je m'échapperais infailliblement. Quoi! il vous serait impossible de vous retenir en sa présence? Et vous l'aimez? Quel amour! Aimer et craindre de voir ce qu'on aime! quel paradoxe! Vous lui avez juré une amitié éternelle; dites plutôt que vous lui avez juré une haine éternelle. Eh! n'a-t-on pas vu dans tous les temps la vengeance se jouer des serments les plus sacrés? Que mon royaume soit divisé, comme vous rompez le pain de vie, disait un empereur à un pape (Henri IV, roi d'Allemagne, à Grégoire VII) qui, pour signe de réunion, offrait le saint sacrifice : terrible serment! fut-il gardé? Vous le savez, vous qui avez lu l'histoire de ce temps-là.

Vous vous êtes réconcilié; mais quel a été le principe de votre retour? Est-ce l'amour de votre frère, ou la crainte de votre ennemi? Est-ce le désir d'éviter la colère d'un Dieu dont vous avez intérêt de ménager la bonté, ou celui d'éviter la colère d'un grand dont vous avez intérêt de ne pas choquer la puissance? Avouez-le de bonne foi, la religion n'entre pour rien dans la paix que vous avez signée, et vous ne la devez qu'à l'impuissance de pousser plus loin la guerre : on promet suivant ses besoins, on tient suivant ses craintes. Enfin, vous vous êtes réconcilié, mais de si mauvaise grâce, d'un air si réservé, que le cœur démentait la bouche : vous avez voulu goûter le cruel plaisir de voir votre ennemi ramper à vos pieds, et de lui faire boire jusqu'à la lie votre mépris et votre indignation. Voilà ce que vous appelez vous réconcilier. Nous ne sommes point la dupe de vos sentiments : ces reproches que vous lui avez fait essuyer jusque dans le baiser de paix, nous disent qu'il ne faudrait que la plus légère étincelle pour rallumer votre ressentiment. Avançons.

Le pardon doit être prompt : rien ne peut excuser nos délais, fallut-il porter nos présents à l'autel, Dieu nous ordonne d'aller auparavant trouver notre frère pour nous réconcilier avec lui : (*Matth.*, V, 24.) Le soleil qui s'est levé sur notre colère ne doit pas se coucher sur notre ressentiment : (*Ephes.*, IV, 26.) Voilà la règle du pardon et le deuxième caractère des réconciliations chrétiennes.

Mais, hélas! est-ce ainsi que l'on pardonne? On compte bien pardonner un jour, dit-on, mais on ne saurait encore s'y résoudre : la plaie est trop fraîche, elle saigne encore. Je ne sais si vous comprenez ce langage, mes frères, mais je sais qu'il doit vous faire horreur, si vous le comprenez. Vous avez dessein de pardonner un jour, c'est-à-dire que vous vous déterminez à haïr une personne que vous aimerez bientôt; jusque là vous êtes résolu de vivre dans la disgrâce de votre Dieu, aussi bien que dans celle de votre frère. Cela s'appelle se condamner de sang-froid aux flammes éternelles, si la mort vous surprend dans ce beau projet de réconciliation.

Si j'étais agresseur, je ferais les premiers pas, dites-vous; mais je suis l'offensé, il est naturel qu'on me prévienne. Prenez garde, chrétiens, il n'est pas vrai que l'offensé soit toujours dispensé de faire les avances : ce principe général souffre des exceptions; car si vous croyez qu'une parole de douceur puisse gagner votre ennemi et le ramener, et qu'au contraire une trop grande raideur l'empêche d'approcher, vous devez alors à la charité ce que vous ne deviez pas à la justice : d'ailleurs, dans tous ces raisonnements le temps fuit, le cœur s'endurcit, la plaie devient profonde, on s'y habitue, on ne la sent plus : obstacles toujours plus grands pour la réconciliation.

Mais il est bon de lui faire sentir sa faute, reprenez-vous. Ingrat, est-ce ainsi que Jésus-Christ vous traite? Il se contente d'un

aveu secret fait à un seul homme; aveu qu'il adoucit encore par l'onction de grâce, et vous, vous demandez un aveu public! Ah! sans doute, elles doivent être éclatantes vos réconciliations; mais non pas dans l'esprit que vous l'entendez : elles doivent être éclatantes, non pas pour mieux humilier votre ennemi ; mais pour réparer le scandale qu'ont causé vos divisions. Vos emportements sont connus, vos éclats ont alarmé le public, vos dissensions ont arraché des larmes aux vrais chrétiens : vous devez réparer tous ces maux, donner des marques solides de réunion et de tendresse; vous devez ce spectacle à la religion, et elle l'attend de vous. Voilà ce que l'on devrait faire, mais voici ce que l'on fait : le respect humain empêche de montrer au-dehors les dispositions intérieures; on aime ses ennemis, mais on ne le laisse pas apercevoir ; on n'oserait passer de suite aux extrêmes; quoiqu'on ne soit plus irrité, on feint de l'être, on ne s'adoucit qu'avec le temps, on ne cède qu'aux sollicitations, on joue le ressentiment qu'on n'a plus : quel abus! quel scandale pour la religion.

La loi du pardon est juste, la religion l'autorise, et par les préceptes qu'elle en fait, et par les motifs qu'elle en donne : les maximes du monde ne pourront jamais l'affaiblir; cependant si malgré toutes les raisons que j'ai apportées pour désarmer le vindicatif, il demeure obstiné, voici, mes frères, le seul trait qui me reste pour le renverser, le même qu'employait saint Paul, l'exemple de Jésus-Christ priant pour ses bourreaux. Approchez, mortels irrités et bouillants de colère; venez plaider votre cause au pied de la croix, de quoi vous plaignez-vous? Vous avez un ennemi, dites-vous, et Jésus-Christ avait tout l'univers ligué contre lui; mais quel tort vous a fait cet ennemi ? Il a noirci votre réputation, flétri votre honneur, détruit votre fortune; je connais votre affliction, elle est grande, j'y suis sensible; mais jetez un coup d'œil sur Jésus-Christ crucifié : *Vide pendentem.* (S. August.) Entendez les cris de la Synagogue, le tumulte des pharisiens, les blasphèmes des soldats contre votre maître; on vous a dépouillé de tout, l'indigence est votre partage, l'injustice triomphe, vous succombez, je le sais, je connais votre faiblesse, je plains votre sort; mais regardez Jésus-Christ en croix : *Vide pendentem.* On lui enlève ses habits, on les tire au sort, on le laisse à une affreuse nudité; il ne lui reste que des épines pour couronne, qu'un roseau pour sceptre : quelle royauté! On attente à vos jours, on aiguise le fer, on prépare le poison, votre vie est en péril, je vois votre danger, j'en frémis d'horreur. Mais jetez un coup d'œil sur Jésus-Christ crucifié . *Vide pendentem.* Ah! tout couvert de plaies, baigné dans son sang, percé de clous, quel spectacle! Il ramasse un reste de vie, et pour quel usage? O ciel! ô terre! ô chrétiens! écoutez, soyez attentifs : *Audi precantem :* Mon Père, *Pater* (*Luc.*, XXIII, 34), vos ordres sont accomplis, mon sacrifice consommé, votre justice satisfaite : je vais mourir. Que votre Fils expirant obtienne la grâce qu'il vous demande ; ô mon Père, *Pater*, vous avez ouvert les cataractes du ciel pour perdre les malheureux qui vous outrageaient, et les submerger avec leurs crimes. Vous avez frappé de mort ceux qui ont insulté vos prophètes; je souffre, je suis meurtri, déchiré, je meurs, écoutez-moi : voyez mes bourreaux, mes persécuteurs, mais pardonnez-leur : *Dimitte.* (*Ibid.*) Faites grâce à mes ennemis, aimez-les comme je les aime; recevez-les pour vos enfants comme je les reçois pour mes frères : *Dimitte.* Oubliez les outrages qu'ils me font. Le sang d'Abel criait vengeance, le mien crie miséricorde : *Dimitte.* Suspendez votre bras vengeur, éteignez vos foudres; que ma croix soit le refuge des bourreaux qui en ont fait mon tourment; que mes plaies leur servent d'asile et mon sang de purification; je meurs, je crie vers vous, et mon dernier cri est un cri de miséricorde : Pardonnez! *Dimitte!*

Exemple attendrissant! Ah! vindicatifs! ce n'est plus aujourd'hui, à son Père, que Jésus-Christ expirant crie, c'est à vous : *Dimitte :* Pardonnez à vos ennemis, comme je pardonne à mes bourreaux. Leur crime crie vengeance; mais votre Rédempteur demande leur pardon; leur injustice allume votre colère, mais son sang doit l'éteindre : *Dimitte.* Un Dieu irrité cède à ma prière : hommes, y résisteriez-vous? Ah! mes frères, cédez à des motifs aussi pressants, courez dans les bras de votre ennemi, ou pour mieux dire, qu'il n'en soit plus; courez dans les bras de votre ami; retrouvez un frère; jouissez des douceurs de la charité, et de l'onction intérieure d'un généreux pardon. Que mes cris soient comme l'airain bruyant qui rallume le courage des héros guerriers, qui vous appelle au combat et à la victoire. Ne formez entre vous tous qu'un peuple de frères, réunis par les liens indissolubles de l'amour divin, afin qu'après avoir été ainsi réunis sur la terre, nous le soyons tous dans le ciel, où règne une charité et une félicité éternelle : c'est la grâce que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON III.

Pour le dimanche de la première semaine de Carême.

SUR LA PAROLE DE DIEU.

Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei. (*Matth.*, IV, 4.)

L'homme ne vit pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.

Faut-il, d'un seul coup de pinceau, vous faire connaître l'excellence, la majesté et le pouvoir de cette parole? Envisageons-la sous différents aspects : féconde et puissante en même temps, elle commande au néant et la matière paraît; le chaos se débrouille, la nature s'embellit, l'astre du jour darde ses feux et commence sa course, comme un géant qui court au combat; les siècles se succèdent comme les flots chassent les flots; les cieux

s'étendent comme une tente qu'on déploie; le vaste océan embrasse la terre comme un vêtement; les airs enveloppent l'univers et le repoussent vers son centre, comme un bras puissant lance la flèche vers le but.

Lumineuse et sainte, elle confond l'erreur, dissipe les ténèbres, éclaire l'esprit, pénètre les cœurs, dompte les passions, brise les idoles, porte la vérité, change les mœurs, enfante un monde chrétien, après avoir créé un monde visible.

Magnifique et miraculeuse, elle rend le jour aux aveugles, la santé aux infirmes, la vie aux morts, épouvante et subjugue la nature, fait trembler les enfers.

Persuasive et triomphante, elle captive l'esprit fort sous le joug de la foi, peuple les forêts, remplit les déserts et les cloîtres, attaque les empereurs sur leur trône, assujettit les césars, fait suivre la croix élevée sur les débris des idoles, triomphe de la chair et du sang, arrache le vieil homme au char de la grâce et conduit au ciel par les larmes et les combats.

En est-ce assez, mes frères, pour vous engager à l'écouter, pour vous engager à la suivre? Oui, sans doute, c'en serait assez, si vos cœurs étaient moins indociles et moins durs. Cependant nous ne nous endormirons pas comme des sentinelles paresseuses. *Criez*, nous dit le Seigneur, *et ne cessez point : semblables au bruyant airain*, ranimez le courage de ces faibles soldats; *élevez la voix*, nous obéissons. (*Isa.*, LVIII, 1.) Je dis au mondain indolent, entendez la parole de Dieu, parce qu'heureux sont ceux qui l'entendent : *Beati qui audiunt.* (*Luc.*, XI, 28.) Je dis au mondain profane : suivez la parole de Dieu, parce qu'heureux sont ceux qui la gardent : *Beati qui custodiunt.* (*Ibid.*)

Quels sont les motifs qui doivent vous porter à écouter la parole de Dieu? Vous le verrez dans mon premier point.

Quels sont les défauts que vous devez éviter en l'écoutant? je vous les exposerai dans mon second point. La religion doit vous amener à nos discours; la religion doit vous en faire profiter. Je sais, mes frères, que l'Ecriture sainte doit toujours en faire le fond; mais devant vous annoncer la parole de Dieu, je me suis encore plus appliqué dans celui-ci à n'employer que la parole de Dieu-même. J'ai puisé, dans l'Ancien et le Nouveau Testament, tout ce que j'ai cru propre à mon sujet. Cependant, comme cette divine parole doit passer par ma bouche, ma voix ne serait qu'un vain bruit qui frapperait l'air, si la grâce ne l'animait. Demandons-la tous ensemble cette grâce, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT

Trois motifs doivent vous porter, chrétiens, mes frères, à écouter la darole de Dieu : 1° nos obligations et les vôtres; 2° la dignité de notre ministère; 3° vos propres besoins.

Nos obligations et les vôtres : premier motif. Oui, c'est l'obligation où vous êtes de remplir vos devoirs, qui nous en a fait une de vous les annoncer. Prophète, disait le Seigneur à Jérémie, faites retentir votre voix dans les places de Sion; reprochez en face à l'infidèle Jérusalem ses affreux scandales, couvrez de confusion ces fronts d'airain qui ne savent plus rougir. (*Jerem.*, XI, 6.) En vain le prophète s'excuse sur la faiblesse d'une langue qui ne sait que bégayer : C'est moi qui vous l'ordonne, reprend le Seigneur : Allez, suivez les ordres de votre Maître; je sais me servir quand il me plaît des instruments les plus faibles; je délie la langue des muets; je suis le Dieu des prodiges, et il n'y a point d'autre Dieu que moi : allez, et ne répliquez point. (*Isa.*, XLVII, 10.) Moïse, en s'excusant aigrit ma colère (*Exod.*, IV, 14), Jonas, en fuyant, fut englouti dans les flots. (*Jon.*, III, 15.) Ecoutez, tremblez et obéissez.

Ministres de Jésus-Christ, nous avons reçu les mêmes ordres de sa bouche; il nous envoie comme son Père l'avait envoyé, et quelle était sa mission? Apprenons-le de la réponse qu'il fit aux députés de Jean : Dites de ma part à l'ange du désert, non point que les sourds entendent, que les muets parlent, que les morts ressuscitent, que la nature m'obéit; ces prodiges, à la vérité, confirment ma doctrine, mais ne sont point le but de ma mission; rapportez-lui que les mystères d'en haut sont révélés aux plus simples, que la nouvelle de paix est annoncée aux enfants, que tous sont évangélisés jusques aux pauvres; à ce seul trait Jean-Baptiste doit me connaître. (*Matth.*, XI, 5.) Saint Paul écrit à son disciple Timothée : *Au nom de ce grand Dieu, par le sang de Jésus-Christ, par son terrible avénement et son règne immortel* (II *Tim.*, IV, 1) : quel début, qu'annoncent des instances si vives? *Prêchez la parole* de vie, ne vous rebutez pas, ne vous lassez pas, parlez en père, parlez en maître, *à temps, à contretemps*, soyez importun, s'il le faut, pour le salut des âmes. (*Ibid.*) *Malheur à moi*, s'écriait cet apôtre, si j'oubliais ma mission, *si je n'annonçais pas l'Evangile;* mon apostolat me fait une *nécessité* de cette obligation. (I *Cor.*, IX, 16.) Enfin, Ancien et Nouveau Testament, tout nous répète, ministres du Seigneur, parlez, élevez la voix, prêchez par tout l'univers, et jusqu'à la consommation des siècles. Voilà le titre que je vous expose aujourd'hui : voilà mes obligations; voici les vôtres : j'emprunte les paroles de la Sagesse pour les annoncer.

Ce n'est pas seulement à vous, hommes que la Providence a placés au plus bas rang, mortels obscurs et ignorés; c'est à vous que je parle, hommes élevés au-dessus des autres, dit le Sage. *Ecoutez*, ô vous, secondes majestés, qui représentez le Très-Haut sur la terre, *qui êtes les dépositaires de la justice*, et qui étendez vos limites jusques aux mers, *vous qui gouvernez une multitude d'hommes*, obéissez à cette parole divine de qui vous tenez votre puissance (*Sap.*, VI, 2), à ce ce Souverain qui commande aux souverains, et de qui émane tout pouvoir; malheur à vous, si vous oubliez les bienfaits du Sei-

gneur ; malheur à tous ceux qui vous méprisent, ô parole de mon Dieu! en courant après de faux biens, en s'écartant de vous ils périront. (*Psal.* LXXII, 27.) La parole divine est donc pour tous les états : tous les états doivent l'écouter avec respect.

Elle est encore pour tous les âges : en vain s'excuse-t-on. La jeunesse est trop délicate, l'âge viril a trop d'affaires, la vieillesse est trop caduque. Ah! mes frères, dans tous ces temps divers, n'êtes-vous pas chrétiens? N'êtes-vous pas fils de Dieu par adoption? Or *celui qui est de Dieu, écoute sa parole* (*Joan.*, VIII, 47), dit saint Jean : obligation d'écouter la parole divine dans toutes les saisons de la vie, dans la santé comme dans les maladies, dans les afflictions comme dans la joie.

Dans toutes les dispositions d'esprit, au milieu des plus grandes occupations, nous devons écouter et suivre cette parole : *Placez-la au milieu de vos cœurs et de vos esprits*, nous dit le Seigneur, *qu'elle soit le signe du pacte que j'ai fait avec vous, et que vous tenez dans vos mains. Ayez-la sans cesse devant les yeux pour ne l'oublier jamais;* ce n'est point assez, *apprenez-la à vos enfants, afin qu'ils la méditent, ornez-en le frontispice de vos maisons, sculptez-la sur vos portes.* (*Deut.*, XI, 18.) Avec quelles expressions plus fortes Dieu pouvait-il nous recommander la soumission, le respect, la pleine obéissance à sa parole? Quelle obligation plus étroite, plus sacrée, plus souvent commandée, disons encore mieux, récompensée?

Oui, si vous observez les ordres de cette parole, dit le Seigneur, vos jours se multiplieront, et votre postérité jouira du même bienfait, *les terres mêmes où vous imprimerez la trace de vos pieds vous seront soumises; depuis le désert jusqu'au Liban, depuis l'Euphrate jusqu'aux mers occidentales, toute l'étendue de ces fertiles pays vous appartiendra;* je marcherai devant vous, je renverserai vos ennemis, et *rien ne résistera à vos efforts.* (*Ibid.* 22, 25.) Ainsi la récompense est à côté de l'obligation, ainsi vous trouvez dans un Dieu qui commande, un Père qui vous fait des promesses : soyez fidèles à écouter sa parole, il le sera à garder la sienne. Envisagez donc vos devoirs et les nôtres ; ce n'est pas assez, envisagez encore la dignité de notre ministère. Second motif pour écouter la parole de Dieu.

Ministres de l'Eglise, nous portons trois caractères représentatifs de la Divinité, à l'autel, au tribunal, à la chaire : à l'autel nous faisons descendre Jésus-Christ sur la terre, dans la chaire nous le portons dans nos bouches, au tribunal nous le formons dans les âmes : à l'autel nous prions pour les pécheurs, dans la chaire nous les épouvantons, au tribunal nous les délions ; toujours par la même autorité, par le même ordre : *Faites ceci en mémoire de moi* (*Luc.*, XXII, 19), voilà le fondement de notre sacerdoce; *tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel* (*Matth.*, XVIII, 18), voilà le titre de notre qualité de juges : *Enseignez toutes les nations* (*Matth.*, XXVIII, 19), voilà l'établissement de notre apostolat ; aussi c'est au nom de la trinité sainte que nous exerçons toutes nos fonctions, nous faisons présider le signe auguste de la croix à l'instruction de la chaire, à l'absolution du tribunal, au sacrifice de l'autel. On ne peut pas nous dire comme aux novateurs : Qui êtes-vous? De qui tenez-vous votre mission? Vous nous connaissez, nous sommes envoyés de l'Eglise, comme les embassadeurs de son Epoux. Si l'empereur, disait saint Chrysostome, vous députait quelqu'un de ses ministres pour vous annoncer ses volontés, avec quel respect ne le recevriez-vous pas? O hommes de peu de foi ! celui qui fait et renverse les rois, qui brise les sceptres des monarques comme les roseaux des marais, Dieu vous envoie dans sa miséricorde des pontifes de ses temples, et vous ne les écoutez pas. Ah! ce n'est point sur nous que tombe le mépris, et plût à Dieu qu'il ne déshonorât que nos personnes! nous nous en consolerions : c'est sur le Maître qui nous députe, qu'il rejaillit, et voilà ce qui allume notre indignation. Je sais que vous exigez souvent de nous des qualités que nous n'avons pas, mais songez que la parole est la même, quoique nos talents soient bien différents. Jean est doux et insinuant; Paul est véhément et profond; Amos est simple, et ne parle qu'aux bergers; Jérémie, lançant les foudres de l'éloquence, épouvante un roi sur le trône, et prêche aux habitants des cours : mais Jérémie et Amos, Paul et Jean sont les ambassadeurs du même Maître. Nous n'avons pas tous les mêmes qualités, mais nous avons tous le même apostolat : *Nous faisons tous les fonctions d'ambassadeurs pour Jésus-Christ*, comme dit saint Paul (II *Cor.*, V, 20) : ce n'est point l'homme, *c'est Dieu qui* parle par nous, et qui *vous exhorte par nous* (*Ibid.*) ; mais cherche-t-on, poursuit saint Chrysostome, dans les ambassadeurs de l'empereur, la supériorité des talents, le faste des richesses, l'éclat de la naissance? Non, non, on ne regarde que le maître dont ils sont l'image. La majesté du trône les investit de ses rayons, et c'est cette majesté qu'on respecte. Que vous importe que nous soyons faibles, pauvres, obscurs? Nous sommes ministres de Jésus-Christ, cette qualité qui d'une part nous confond, de l'autre nous enhardit, et sans elle, moi pécheur, oserais-je m'élever contre des vices moins grands peut-être que les miens? Moi qui connais la faiblesse de mes lumières, oserais-je élever la voix devant ces voyants d'Israël que j'honore comme mes maîtres? moi qui me regarde inférieur dans la société, oserais-je attaquer les grands de la terre, les monarques mêmes? moi seul et isolé dans cette chaire, oserais-je me déclarer contre vous tous? Dans les sociétés mondaines, réglez les rangs sur la naissance et les richesses : nous n'exigeons ni égards, ni honneurs temporels ; nous reconnaissons qu'ils vous sont dûs; nous serons les premiers à vous les rendre; mais dans l'Eglise,

reconnaissez, respectez notre apostolat; notre dignité est anoblie par le dépôt que nous avons reçu; nous sommes les ambassadeurs de Jésus-Christ. Ce titre mérite et exige votre soumission.

Les besoins d'un chacun sont encore un motif pour écouter la parole divine. Que de ténèbres dans l'esprit! Que de passions dans le cœur! Que de préjugés à détruire, d'erreurs à dissiper, de vérités à apprendre! Ecoutez la parole de Dieu, et avec elle vous saurez tout. Flambeau brillant, elle répandra dans votre âme le jour le plus radieux, elle fera ce qu'elle fit autrefois, elle éclairera les sentiers, dirigera les pas, montrera la vertu, conduira à la vérité. Oui, la parole de Dieu sera comme une flamme divine qui jette la clarté la plus vive; elle dévoilera les replis les plus secrets, pénétrera jusque dans ces asiles obscurs où le crime se sauve, où les vices se concentrent : les flots de vos passions sont-ils soulevés comme une mer orageuse? cette parole les calmera.

La voix du Seigneur se fait entendre sur les eaux (*Psal.* XXVIII, 3), dit le Prophète. Bien différente de la parole de l'homme, qui ne peut que vous conseiller et vous exciter, elle produit ce qu'elle ordonne, elle commande et elle opère, elle est pleine de force et de vertu. *La voix du Seigneur se fait entendre d'une manière puissante* (*Ibid.*, 4); plus terrible que le tonnerre, elle frappe les hommes d'effroi, renverse les passions, les erreurs et les crimes. La voix du Seigneur fait trembler les nations : les puissants du siècle, les génies sublimes, les cèdres orgueilleux ont été brisés par cette parole, et ont été réduits à la foi évangélique : *La voix du Seigneur brise les cèdres, même du Liban* (*Ibid.*, 4). Sa victoire dénote sa puissance, elle renverse ces arbres superbes comme on emporte un jeune bélier des montagnes de Sarion. Ames féroces, cœurs aussi hideux et aussi dépouillés que les déserts de Cadès, la parole de Dieu vous ébranlera, vous deviendrez semblables à la biche qu'une frayeur salutaire fait heureusement délivrer de son faon, et dans le même temple où se sont opérés ces prodiges, vous célébrerez la gloire de cette parole.

Et comment cette parole ne changerait-elle pas vos cœurs, puisqu'elle a changé la face de l'univers? Jugez de ce qu'elle doit opérer par ce qu'elle a déjà opéré. Jetez les yeux sur cette vaste étendue de royaumes et d'empires; divisés par l'intérêt, ils se réunissent par la foi : la Grèce ingénieuse, l'altière Rome, la Perse voluptueuse, la Scythie barbare, l'Inde féroce, tout se réunit, suivant l'expression de saint Grégoire, sous un même Evangile. Toutes les sectes déifiées par l'orgueilleuse raison, tous les systèmes philosophiques plient sous le joug du christianisme : le dur stoïcien, l'épicurien voluptueux, l'effronté cynique, le pythagoricien décharné, tous ces hommes vantés, ces génies rares enchaînent leur raison au char de la foi et se glorifient de suivre un même Maître et un même chemin. Les passions divinisées habitent des temples : Vénus est-elle encensée à Gnide, Jupiter au Capitole, la Fortune à Antion? en un mot, les autels sont-ils élevés aux crimes? La parole divine les renverse; sur leur ruine s'élève le signe brillant de notre salut; la croix triomphe des idoles mutilées et des adorateurs convertis : si les mêmes prodiges ne s'opèrent pas dans vos cœurs ce n'est qu'à vous que vous devez vous en prendre : *La parole de Dieu est par elle-même vive et efficace* (*Hebr.*, IV, 12), dit saint Paul, *elle est plus perçante qu'une épée à deux tranchants* (*Ibid.*); mais vous craignez son pouvoir parce que vous chérissez vos passions. Prophètes, nous dites-vous, ne vous obstinez pas à vouloir nous changer, c'est inutilement que vous l'entreprendriez : nous aimons les chemins fleuris de l'iniquité; fuyez, ministres importuns, nous ne voulons point marcher dans les sentiers étroits que vous nous indiquez. Tremblez, lâches chrétiens, tremblez, craignez que Dieu, dans sa colère, ne vous enlève ses ouvriers évangéliques, et qu'il ne transporte sa parole à des peuples barbares qui en feraient plus de fruit que vous. *Le temps viendra*, dit le Seigneur, *où je couvrirai la terre d'une affreuse disette; ce ne sera point une disette d'eau ni de pain, mais la faim et la soif de la parole du Seigneur.* (*Amos*, VIII, 11). Cette terrible menace s'est déjà accomplie sur un royaume entier; l'erreur a son trône dans cette île qui fut autrefois la pépinière des saints. Nous habitons en paix cette terre de Jessé, tandis que le reste de l'Egypte est frappé de plaies et d'endurcissement. Le ciel, sans cesse ouvert à nos besoins, nous prodigue ici tous les jours une manne précieuse, tandis qu'il refuse une seule goutte de rosée à ces contrées ensevelies dans les ténèbres de l'infidélité et de l'erreur. Cependant qu'avons-nous fait pour mériter cet avantage? Qu'ont fait ces peuples abandonnés pour en être exclus? Sont-ce leurs crimes, sont-ce nos vertus qui ont causé cette étonnante différence et cette prodigieuse inégalité? Votre miséricorde, ô mon Dieu! votre prédilection pour nous ont fait ce discernement adorable. Sentez donc, chrétiens, le prix inestimable de ce bienfait; jouissez d'une faveur si marquée; empressez-vous d'entendre la parole divine avec respect, car heureux sont ceux qui l'entendent! *Beati qui audiunt!* J'ajoute encore, suivez-la avec fidélité, car heureux sont ceux qui la gardent : *Beati qui custodiunt!* Vous avez vu les motifs qui doivent vous porter à écouter la parole de Dieu, voyons maintenant les défauts que vous devez éviter en l'écoutant. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT.

Rien de plus fécond en soi que la parole de Dieu, rien cependant, pour l'ordinaire, de plus infructueux : cette divine semence tombe sur des terres arides, ingrates, qui ne lui permettent ni de grandir, ni de fructifier. Je pourrais réduire ces hommes sur qui

la parole n'opère point en trois classes différentes.

Première classe, des auditeurs curieux et critiques; seconde classe, des auditeurs rebelles et indociles; troisième classe, des auditeurs impies et libertins. Les premiers se rendent coupables du crime de mépris et d'insulte, les seconds du crime d'impénitence et d'endurcissement, et les derniers du crime de profanation et de sacrilége. Poursuivons ces trois attentats et ces trois espèces de personnes qui osent les commettre.

Premier caractère de la plupart des auditeurs, caractère de curiosité et de critique. On vient à nos discours comme à des ouvrages d'éloquence : on demande des orateurs et non des apôtres; on suit les talents et non pas la vérité. *Allons entendre*, dit-on, *les discours qui nous parlent du Seigneur* (*Ezech.*, XXXIII, 30); jugeons par nous-mêmes de ce nouveau prédicateur. A cette invitation on court, la foule augmente, l'auditoire grossit. *On vient à vous* (*Ibid.*, 31), dit le Seigneur à Ezéchiel, un cercle brillant vous entoure; assis devant vous, tous gardent le silence, *ils vous écoutent;* mais celui qui vous admire comme celui qui vous blâme, vos panégyristes comme vos censeurs, n'observent point les maximes que vous annoncez. (*Ibid.*). En voulez-vous savoir la raison? Dieu l'apprend au même prophète : C'est que cette multitude curieuse, lui dit-il, entend vos discours et vient à vous comme on court aux spectacles; les grâces de votre style, la richesse de vos expressions, la force de votre éloquence sont pour eux *comme un agréable concert de musique qui flatte les oreilles par un accord doux et mélodieux* (*Ibid.*). Aussi les vérités que vous leur annoncez ne sauraient les convertir, parce qu'ils les changent en chansons qu'ils répètent comme des airs agréables. Si d'une main hardie notre zèle démasque les vices, si nous déchirons ces voiles brillants qui couvrent l'iniquité, si, pour rendre les crimes plus hideux, nous en faisons les portraits, nous sommes sûrs de plaire; pourquoi? Parce que les portraits sont de mode; on aime un pinceau vrai, qui place habilement les couleurs et rende les traits animés et vivants; on aime cette foule d'images qui semblent multiplier les êtres par l'exactitude des ressemblances : d'où vient ce goût presque général? du fond de malignité qui remplit l'auditeur. On est ravi de pouvoir écrire au bas du tableau le nom de la personne pour qui on le croit fait; on crie à son voisin, qui nous crie à son tour : C'est vous qui êtes le sujet de l'invective, le modèle du portrait, l'homme désigné : *Tu es ille vir* (II *Reg.*, XII, 7); application scandaleuse qui fait que la parole ne fructifie pas, parce qu'on ne l'écoute pas avec cette avidité sainte qui la recueille, comme si elle n'était que pour elle, qui s'en nourrit, s'en rassasie, se l'incorpore et s'en engraisse.

Il est cependant des auditeurs plus sincères, qui se reconnaissent dans les caractères que nous traçons, qui disent intérieurement : me voilà : ce sont mes traits, mes passions, mes vices, mes habitudes; c'est mon caractère, c'est mon tableau. Ils confirment la vérité de la parole par l'aveu de la conscience.

Mais quel est le fruit de cette connaissance? Ecoutons saint Jacques (I, 23, 24) : *Ces auditeurs sont semblables à un homme qui se considère dans une glace*, qui y examine tous les traits de son visage; *il s'est regardé, et il s'en est allé;* mais dès qu'il s'est retiré, rien ne lui offrant plus son portrait, il oublie ce qu'il a vu, *et il ne se rappelle plus ce qu'il est.*

De même l'homme sans religion, l'adorateur de l'or, l'esclave de la beauté, celui de l'ambition, l'incrédule, le superstitieux, le vindicatif, le transgresseur de la loi, tous les fameux coupables se sont reconnus dans les vérités que nous avons annoncées; mais ils sont sortis de nos temples, ils se sont plongés dans le cahos tumultueux du monde, ils s'en sont allés et les vérités ont été oubliées, les projets renversés, les crimes continués; on ne s'est plus rappelé de ce qu'on était.

Quelques-uns, alarmés véritablement, n'oublient pas si tôt nos reproches, mais ils se consolent enfin en nous accusant de grossir les objets, d'exagérer.

Telle était l'accusation qu'on portait contre saint Ambroise. A ces plaintes que répondit-il? Plût à Dieu que les cris que je pousse alarmassent les consciences! mais je cherche en vain ces pécheurs timides et désolés : où sont-ils? Je ne les trouve pas; convainquez-moi par des exemples : je les demande, je les souhaite : faut-il exagérer pour effrayer le crime? Quoi! sur les rives du Jourdain Jean-Baptiste exagérait-il, quand il confondait les pharisiens superbes et les soldats licencieux? Pierre exagérait-il, lorsque, avec des discours sans art et sans étude, il fit adorer Jésus-Christ à des hommes encore teints de son sang? Paul exagérait-il, quand il faisait frémir l'injuste Félix en lui parlant du jugement dernier.

On exagère; mais quoi? Sont-ce les dogmes? ils sont sacrés : nous ne saurions les altérer sans que l'Eglise, sans que les pasteurs qui nous surveillent n'y remédiassent. Est-ce la morale? Celle de l'Evangile n'est-elle pas assez sévère? Nous ne vous disons que ce que Jésus-Christ a dit avant nous en termes plus forts et plus énergiques : est-ce le style de nos discours? Mais l'école de Jésus-Christ est-elle une académie profane? Est-ce l'art de bien dire, ou celui de bien vivre, que vous devez y apprendre?

L'enflure des mots qui plaît à l'esprit touche-t-elle les cœurs? Convient-il de semer des fleurs, des discours lugubres qui vous annoncent de vous humilier jusqu'à la poussière? Faut-il rechercher les ornements du langage pour vous dire qu'il faut vous dépouiller des parures de la vanité? Et n'est-il pas indécent que vous cherchiez à voir triompher l'homme qui prêche un Dieu anéanti? Ah! mes frères, en faisant ainsi de la parole de Dieu l'occupation de votre cu-

riosité ou l'objet de votre satire, vous la méprisez, vous l'insultez : premier attentat de la première classe des auditeurs; auditeurs curieux et critiques; premier crime, crime de mépris et d'insulte.

Il en est un autre plus criant encore et néanmoins aussi ordinaire; c'est de venir à nos discours avec un dessein réfléchi de n'en pas profiter. Second crime, crime d'endurcissement et d'impénitence. Qui pourra vous convertir si cette parole ne vous convertit pas? Paul va trouver Félix, il parle des devoirs de la justice à un homme connu par ses concussions, des terreurs du jugement dernier à un homme qui ne craignait que les césars; de la chasteté à un homme qui, après avoir répudié son épouse, vivait dans la débauche : Quel auditeur! juste Dieu! cependant que vois-je? A la voix de Paul, Félix pâlit, temble, frémit de crainte, d'horreur et d'effroi. Et nous, hélas! nous ne saurions vous ébranler, ou si nous réussissons, vous nous dites ce que disait Félix à l'Apôtre des nations : Supprimez ces vérités redoutables, c'en est assez, retirez-vous. Peut-être un jour, dégoûté du monde, accablé par la maladie, aux approches de la mort, je suivrai vos tristes maximes : à présent laissez-moi. (*Act.*, XXIV, 25.) Plongez-vous dans le sommeil et respectez le mien; je vous entendrai une autre fois. Non, malheureux! tu ne l'entendras plus : ce temps favorable ne reviendra plus pour toi. En effet, peu de jours après Félix est rappelé à Rome et il y meurt.... Tremblez, cœurs opiniâtres, tremblez : ce n'est point moi qui vous menace, c'est Jésus-Christ en nous consolant de votre dureté. Voici les paroles qu'il nous adresse : si quelqu'un refuse d'obéir à votre voix, s'il est des villes qui rejettent vos instructions, le sort de Gomorrhe et de Sodome sera moins terrible que le leur au jour des vengeances. (*Matth.*, X, 15.)

Mais quoi! ne tirer aucun fruit de nos discours, est-ce donc un crime plus énorme que celui de ces villes abominables, prostituées aux plus monstrueux excès? de ces villes dont les châtiments terribles sont, selon saint Jude (7), l'image des flammes éternelles. Grand Dieu! si c'était-là un discours que mon zèle m'eût inspiré, je passerais peut-être pour un faux prophète; mais c'est vous, Seigneur, qui parlez, c'est votre oracle : il est tracé dans votre Evangile : je n'y ai rien ajouté. Et, après tout, je n'en suis pas surpris : le ciel n'avait pas tonné contre ces infâmes villes : Enivrée d'un faux bonheur, dans une paix apparente, l'impure Sodome ne se croyait pas coupable, parce qu'elle n'était pas punie : en vain le juste Loth la menaçait. Les sages sont-ils écoutés dans le monde? Parmi ses concitoyens et dans sa famille même, ses prédictions furent regardées comme un délire; mais si l'ange exterminateur eût annoncé à Sodome ses malheurs prochains, s'il lui eût dit que, sans un prompt repentir, ses maisons allaient être la proie du feu vengeur, s'il lui eût annoncé la même parole que nous vous portons : qu'en pensez-vous? Sodome se fût-elle obstinée dans son impénitence : Non, chrétiens, elle se serait convertie : Qui l'assure? Jésus-Christ lui-même : *Cette ville subsisterait encore aujourd'hui* (*Matth.*, XI, 23), dit le Sauveur du monde.

Mais vous, aussi coupables peut-être dans vos passions, combien de fois n'avez-vous pas été menacés non pas des feux du ciel, mais de ceux de l'abîme? Combien de fois ne vous avons-nous pas exposé les cendres de ces villes, et la colère d'un Dieu vengeur? Nos exhortations ont été regardées comme des rêves pieux : Vous êtes venus à nos discours, aguerris contre nos instances, en garde contre les coups que nous vous portons. Que faut-il donc pour vous changer? des miracles? Oui, dites-vous, la résurrection d'un mort ferait plus que vos discours. Non, non, le miracle n'opérerait pas ce que n'opère point la parole de Dieu. Qu'un réprouvé échappé des liens qui l'enchaînent, qu'environné des flammes qui le consument, il se montre dans la chaire que j'occupe, qu'il prêche l'enfer, en présentant l'enfer même, sa parole sera aussi stérile que la nôtre. Jésus-Christ l'a dit expressément à ses disciples : *S'ils n'écoutent point les prophètes, ils ne croiront pas quand même quelqu'un des morts ressusciterait.* (*Luc.*, XVI, 31.)

D'ailleurs, sont-ils nécessaires ces miracles? *Encore quarante jours et Ninive sera détruite* (*Jon.*, III, 4) : c'était le cri de Jonas; c'est le nôtre : nous ne faisons pas des prodiges; Jonas en fit-il? Cependant Ninive se couvrit de cendres. Ah! nouvelle Corozaïm, ville chérie du Seigneur, heureux habitants à qui j'ai l'honneur de parler : prenez garde de vous endurcir à notre voix. Dieu retirerait sa parole, *les gonds du temple crieront un temps, ensuite un long silence succédera à ce cri méprisé.* (*Amos.*, VIII, 3.) Les églises fameuses de l'Egypte ont crié, le temple célèbre où prêchait le grand Chrysostome, celui où brillait le savant Augustin ont poussé leurs cris : ils sont actuellement dans le silence : peut-être ce temple auguste où je parle aujourd'hui, dont les voûtes sacrées répètent mes gémissements, peut-être..... n'achevons pas : Seigneur, frappez; mais épargnez ce trait de vengeance. Finissons.

Les uns viennent à nos discours pour les examiner, les autres pour y résister; les derniers, qui le croirait! pour s'y souiller : ce crime est affreux, mais il est commun : *La parole de Dieu est pure* (*Psal.* XI, 7), la bouche qui l'annonce fût-elle souillée, cette parole reste toujours sainte; celui donc qui la profane est un sacrilége : l'expression est forte, mais elle est vraie; elle est de saint Augustin. Voici comme il s'explique : écoutez, et s'il vous reste un degré de foi, soyez saisis de frayeur. La parole de Dieu n'est pas moins respectable que son corps : voilà le principe établi. Abuser de cette parole n'est pas un moindre crime que de fouler aux pieds le corps de Jésus-Christ; voilà la

conséquence qui en découle. Cette décision vous paraît outrée ; il est aisé de la justifier. D'où vient que l'abus de l'Eucharistie est un si grand crime? parce qu'il attaque Jésus-Christ présent dans le sacrement de son amour, quoique caché sous les faibles espèces du pain et du vin. Or, Jésus-Christ, le Verbe de Dieu, la vérité de Dieu, la sagesse de Dieu, n'est-il pas caché sous cette parole? L'écorce de la lettre n'est-elle pas comme les enveloppes de ces profonds mystères que nous vous exposons? Et la bouche des prédicateurs, malgré l'indignité de leur personne, n'est-elle pas, dit un saint Père, la bouche même de Jésus-Christ? Oui, sans doute, aussi rend-on à cette divine parole renfermée dans les saintes Ecritures, le même honneur qu'au corps du Sauveur sur l'autel. L'encens qui fume dans ce sanctuaire pour la victime qui s'y immole, fume également devant ce livre divin où sont écrites les volontés de l'Eternel. L'Eglise dans ses conciles augustes place d'un côté l'Eucharistie, et de l'autre l'Evangile, pour régler ses décisions sur ces deux flambeaux de sa doctrine : aussi saint Hilaire ne craignait point d'avancer que la chaire était aussi respectable que l'autel. Au pied de l'autel, disait-il, c'est l'homme qui parle à Dieu : dans la chaire, c'est Dieu qui parle aux hommes ; l'autel est le trône de sa miséricorde, la chaire celui de la vérité : là il y est pour s'offrir en holocauste, ici pour enseigner en maître, et là comme ici pour paraître toujours en Dieu ; de là vient que cette parole de Jésus-Christ : *Ceci est mon corps* (*Matth.* XXVI, 26), dont nous nous servons en chaire pour prouver la réalité, se prononce à l'autel pour produire la réalité même, et sert tantôt de matière à nos discours, et tantôt de forme à notre sacrement. La parole de Jésus-Christ est donc aussi sacrée que son corps : souiller celle-là, comme attenter à celui-ci, est donc un sacrilége.

Parole de mon Dieu ! parole plus pure que l'or dans la fournaise, plus pure que les rayons du soleil, deviez-vous être profanée par des scélérats qui méritent vos foudres; par des incrédules qui ne viennent dans vos temples que pour adorer à vos yeux mêmes la créature qui les a séduits? par des femmes mondaines qui portent le désir de plaire jusque sous la chaire qui les condamne ; par des libertins qui, par leurs indécences, viennent scandaliser le juste et encourager les pécheurs? On vient à nos discours, le dirai-je, pour chercher le vice jusque dans les expressions qui le foudroient, pour puiser dans les chastes feux de la charité que nous prêchons, des étincelles qui réveillent une flamme proscrite ; pour se retracer avec plaisir des mystères abominables qu'une déplorable nécessité nous force de révéler; pour verser des larmes douces aux récits attendrissants que nous faisons, ainsi qu'on en répand aux expositions tragiques du théâtre ; pour se jouer de la crédulité d'un peuple pieux et de la sublime simplicité des Ecritures.

A la vue de tant de scandales, de tant de crimes et de tant de profanations, je ne vois plus, Seigneur, qu'une foule d'ossements arides et épars qui remplissent ce lieu saint. Au milieu de ces tristes dépouilles de cette foule de morts qui entourent cette chaire, nouveau prophète, tenterai-je de renouveler le prodige d'Ezéchiel? Prophétiserai-je comme lui? O ossements arides! débris affreux du vieil homme, victimes de la mort du péché, auditeurs froids et insensibles, indociles et incrédules, entendez la parole du Seigneur! ô prodige! ô puissance de cette divine parole! Un bruit soudain se fait entendre, les os s'approchent des os, la chair couvre déjà ces ossements, la peau s'étend sur la chair. Mais c'est peu que d'avoir donné une chair nouvelle à ces hommes sans vie : toute cette structure extérieure, toute l'action de ces ressorts rassemblés dépend de l'union de cet Agent spirituel, de l'âme principe du mouvement et du sentiment, et ce principe manque à ces cadavres. Grâce de mon Dieu, âme de l'homme nouveau, esprit, souffle, parole vivifiante, venez et agissez. Ah ! mes frères, ah ! chrétiens, recevez cette parole, et vivez ; ressuscitez à la grâce, conservez-la précieusement comme le germe d'une vie nouvelle et permanente ; souvenez-vous que cette parole sainte qui vous a fait connaître vos devoirs, gémir sur vos iniquités, détester vos crimes, embrasser la vertu, que cette parole est sur nos lèvres, qu'elle vous parle par notre bouche, qu'elle vous assure, si vous l'écoutez avec de bonnes dispositions, de vous arracher de vos sépulcres ; que si vous la suivez avec fidélité, elle vous conduira en triomphe dans l'empire brillant d'Israël, dans cette céleste patrie, où règne un jour sans fin, une paix inaltérable, et une gloire immortelle. C'est la grâce que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON IV.

Pour le lundi de la première semaine de carême.

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Cum venerit Filius hominis in majestate sua congregabuntur ante eum omnes gentes. (*Matth.*, XXV, 32.)

Lorsque le Fils de l'homme viendra sur le trône de sa majesté, alors toutes les nations se rassembleront autour de lui.

Je prêche le jugement formidable que saint Pierre annonçait à Israël encore tout dégouttant du sang de son maître, et saint Paul à l'Aréopage devant ses tribunaux et ses faux dieux. Ce jugement dont les apôtres faisaient le sujet le plus ordinaire de leurs discours, selon la remarque de saint Chrysostome, et dont l'Esprit-Saint s'est, pour ainsi dire, fait un devoir de venir en personne instruire l'univers, selon la parole de Jésus-Christ : *Cum venerit ille arguet mundum de judicio.* (*Joan.*, XVI, 8.)

Ce jugement terrible, dont la simple peinture étonna dans la Judée les premières têtes de Rome, et dans l'Aréopage les plus grands génies de la Grèce. Ce jugement ef-

froyable dont la seule pensée fit trembler les David au milieu des cours, les Augustin voluptueux dans le sein des délices, les Jérôme pénitents parmi les ours, les Arsène mortifiés dans le creux des rochers, et Félix lui-même, l'incestueux Félix sur le tribunal de l'infidélité et de l'injustice.

Seigneur, je n'ai ni le zèle ni l'éloquence de saint Paul pour traiter avec la même énergie ces vérités effrayantes, mais j'ai cet avantage sur votre apôtre de parler à des chrétiens déjà convaincus de vos jugements, et d'avoir ici d'autres auditeurs sans doute que des Félix.

Cependant, mes frères, une secrète réflexion m'alarme, plus fidèles que Félix dans la spéculation, sommes-nous moins indociles dans la pratique ! C'en est assez, Paul, ne me parlez pas davantage de ce jugement de terreur, cette pensée désolante troublerait mes plaisirs. Ainsi parlait Félix, et n'est-ce pas ainsi qu'on parle aujourd'hui dans le monde ? A quoi bon ces tristes et effrayants discours ? A quoi servent ces traits frappants de l'Ecriture ? A quoi se réduisent ces vérités redoutables ? qu'à inquiéter les justes, alarmer les faibles et désespérer les pécheurs.

Mais quoi ! pour ménager la délicatesse humaine, faudra-t-il donc nous taire, trahir notre devoir et vous laisser ignorer des vérités essentielles de l'Evangile ? Non, mes frères, nous suivrons les ordres précis que nous avons reçus de notre Dieu, nous vous l'annoncerons ce jugement effroyable, et si nous n'avons pas l'avantage de vous plaire, nous aurons peut-être le bonheur de vous intimider. Dans cette espérance j'entre en matière, et j'annonce mon sujet, que je renferme dans cette question.

Qu'est-ce que le jour du jugement dernier ! Ce jour que les prophètes nous ont dépeint sous les couleurs les plus vives ; ce jour dont Jésus-Christ si simple d'ailleurs, et si naturel dans tout le reste de son Evangile, nous a parlé avec tant de grandeur et de majesté ; ce jour dont le secret est si important, qu'il n'est pas connu des anges mêmes ? J'en trouve la définition dans l'Ecriture, et j'en forme le plan de mon discours. C'est le jour du Seigneur, c'est le jour de l'homme : *Dies Domini, dies hominis.* (*Isa.*, II, 12.) C'est le jour du Seigneur, parce qu'il y paraîtra tel qu'il est, première proposition. C'est le jour de l'homme, parce que nous y paraîtrons tous tels que nous sommes, seconde proposition. Le Seigneur nous fera sentir qu'il est Dieu. Il nous fera sentir que nous sommes coupables.

Vierge sainte, que nous verrons dans ce jour à côté de votre Fils, intéressez-vous en notre faveur auprès d'un juge dont nous sommes les enfants et dont vous êtes la mère. Nous vous en conjurons en vous disant avec l'ange, *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

L'homme n'aperçoit Dieu sur la terre qu'à travers les nuages des sens et les voiles de la foi ; aussi combien d'erreurs sur la Divinité ? Et nos autels mêmes ne pourraient-ils pas porter comme celui d'Athènes l'humiliante inscription de Dieu inconnu, *ignoto Deo.* (*Act.*, XVII, 23.) Les grands et les incrédules affectent de méconnaître sa grandeur. Les chrétiens faibles se scandalisent de sa conduite ; ceux-là par leur orgueil ou leur impiété semblent lui disputer son empire ; ceux-ci par prévention ou par impatience sont quelquefois tentés de douter de son équité. Mais, au jour du Jugement, tous les voiles seront levés, les nuages dissipés, les préjugés confondus, pourquoi ? Parce que Dieu y fera paraître toute sa puissance, parce que Dieu y montrera toute son équité : ce sera donc le jour de sa grandeur, ce sera donc le jour de sa providence : reprenons.

Oui, mes frères, au jour du jugement dernier le Seigneur doit faire éclater toute sa puissance. En faudrait-il d'autres preuves que ce bouleversement affreux, qui doit, en ouvrant cette scène terrible, annoncer la venue du Dieu vengeur ? Pour en concevoir quelque idée, remontons à l'origine des siècles et comparons ensemble ce que Dieu fit en créant le monde, et ce qu'il doit faire en le détruisant. La confrontation de ces deux événements vous fera connaître ma pensée ; en voici un léger portrait.

Dieu dit en créant le monde : que les eaux s'épanchent avec douceur sur la terre, qu'elles l'arrosent, qu'elles la pénètrent, qu'elles la rendent délicieuse et féconde. Quand il viendra le détruire, il commandera à la mer de passer ses bornes, ces bornes inviolables, tracées sur la poussière de ses rivages, ces bornes dont elle semblait respecter l'autorité par la courbure de ses flots. Alors rompant avec fracas ces anciennes barrières qui retenaient sa fureur dans l'esclavage, on verra cet élément libre de ses fers déborder avec mugissement et renverser dans sa colère ces superbes édifices qu'élève la vanité des hommes, avec la même aisance que les chaumières des bergers.

En créant le monde, Dieu para la terre de verdure et de fleurs, il l'embellit de ses propres mains, il voulut qu'elle servît de charme et d'enchantement à nos yeux. Quand il viendra le détruire, il couvrira sa face d'ossements secs et arides, des membres épars et infects flotteront sur les eaux, et les regards tremblants ne tomberont que sur des cadavres.

Quand il créa le monde, il ordonna aux étoiles de se placer dans le firmament et de s'y ranger par ordre comme une armée en bataille, selon l'expression du saint homme Job. Quand il viendra le détruire, on verra ces beaux astres, détachés de leur ciel, tomber tout à coup comme des flambeaux éteints, ou plutôt comme une armée dans la confusion et dans le désordre.

A sa voix, le soleil ouvrant sa carrière, s'avança, dit le Prophète, comme un géant superbe, comme un époux glorieux (*Psal* XVIII, 6.) Dans le dernier des jours, *le soleil*

sera dépouillé de sa lumière, la lune ne donnera plus de splendeur (*Matth.* XXIV, 29), ces flambeaux divins rentreront dans une nuit éternelle, et le monde lui-même retombera dans un nouveau chaos.

Mais remarquez les différences pour créer le monde, le Seigneur employa l'espace de six jours : pour le détruire un clin d'œil lui suffira : *In ictu oculi.* (I *Cor.*, XV, 52.) Pour créer le monde Dieu n'appela aucun témoin spectateur de son triomphe, sa gloire fut renfermée dans le secret : pour le détruire, il rassemblera toutes les créatures, tous les yeux verront sa puissance et toute langue confessera qu'il est Dieu. *Exaltabitur Dominus in die illa.* (*Isa.*, II, 11.)

Venez donc, ô incrédules ! vous dont l'orgueilleuse raison voulut tant de fois contester son ouvrage, vous qui dans vos conciliabules de débauche, assis dans la chaire de pestilence, demandiez s'il était un être plus grand que vous. Monde impie ! viens voir s'il est un Dieu : *Si est Dominus.* Est-il donc vrai que l'univers existât par lui-même? Est-il vrai qu'il dût subsister toujours? Répondez, esprits forts : mais vous tremblez. Ah ! ce ne sera plus alors le temps des systèmes : ce sera celui de la vérité.

Les grands du monde ne seront pas moins confondus que les incrédules ; ils seront alors ce que nous sommes, petits comme nous. Princes du peuple, monarques, souverains, potentats, dépouillez vos fronts superbes du diadème, mettez bas vos sceptres et votre pourpre, quittez ce faste et cet éclat qui vous environne : à côté de vos sujets, vous serez sujets comme eux : *Tolle coronam.* (*Ezech.*, XXI, 6.)

Illustres conquérants qui entriez en dieux dans les provinces, héros fameux qui fîtes trembler la terre, savants célèbres qui fîtes l'admiration de l'univers! arrachez ces lauriers qui entourent votre tête, jetez ces marques d'honneur qui font le charme de votre vanité : vos lauriers vont sécher comme la fleur tombée sous la faux; votre science ne l'emportera pas sur celle du berger : *Tolle coronam*

Et vous, sacrés dépositaires de l'autorité souveraine, vénérables pontifes, pasteurs des peuples, prêtres en dignité, vos titres sont à présent bien respectables ; mais vos titres ne vous sont donnés que jusqu'au jour de celui qui doit tout juger : *Tolle cidarim, tolle coronam.* (*Ibid.*)

Mais quoi, direz-vous? La mort n'avait-elle pas assez humilié les grands de la terre? Qu'était-il besoin d'un jugement dernier pour leur faire sentir leur néant? Non, répond saint Chrysostome, la mort ne les avait point encore assez humiliés, jusque dans la poussière de leur sépulcre : ils jouissaient de quelques restes de leur ancienne grandeur : leurs cendres, honorées sous les monuments de leur orgueil, respiraient je ne sais quel air de majesté ; leurs titres faisaient sur l'esprit des hommes une partie de l'impression qu'y faisait autrefois leur autorité ; leurs noms n'étaient plus parmi les vivants, mais on les lisait dans les histoires, et on les louait jusque dans les chaires, tandis que les vers les dévoraient dans leurs tombeaux. Ah ! faibles étincelles d'un feu passager, tu vas t'éteindre, tout doit enfin disparaître, tout doit s'éclipser; déjà les appuis de la grandeur, les richesses ne sont plus; déjà s'accomplit cette menace foudroyante de l'*Apocalypse* (XVIII, 10) : *Malédiction et double malédiction sur cette Babylone orgueilleuse* au luxe de laquelle les Indes et le Pérou pouvaient à peine fournir; déjà sont brisés et ont péri pour toujours, dans un dernier naufrage, ces riches vaisseaux de Tharsis qui fournissaient aux délices et aux faste des grands : *Dies Domini super naves Tharsis.* (*Isa.*, II, 6.) Du haut de son trône le Seigneur Dieu jette sur l'univers un de ces regards impérieux qui font marcher la mort devant sa face, et qui fondent les montagnes comme la cire dans une fournaise ardente. De ses yeux étincelants sortent des fleuves de feu, des torrents de flamme : l'incendie s'allume, la terre n'est plus qu'un vaste bûcher; tout est consumé dans un instant, tout est réduit en poudre, et dans cette désolation générale, le monde sert au monde de tombeau.

Le monde n'est donc plus : je suppose que, survivant à ce désastre de la nature, je m'approche de ces débris fumants, et prenant une poignée de la cendre que je vois de toute part, je me demande à moi-même : Sont-ce là les restes des sceptres des rois ou des houlettes des bergers? Tout se tait, ou plutôt la cendre elle-même semble s'animer pour me dire avec Job : *Parvus et magnus ibi sunt, servus et liber* (*Job*, III, 19); ici sont les puissants et les pauvres, les maîtres et les esclaves, les monarques et les sujets. Tout est confondu; Dieu seul est grand : *Exaltabitur Dominus solus in die illa.*

Cependant, qu'entends-je, chrétiens? Quelle est cette voix majestueuse qui perce les abîmes, qui ouvre les tombeaux, qui pénètre jusqu'au fond des mers, et qui fait partout retentir ces paroles redoutables : Levez-vous, morts, paraissez au jugement : *Surgite mortui, venite ad judicium.* O Dieu ! l'affreux spectacle ! La terre jette ses cadavres, l'enfer vomit ses victimes, le ciel rend ses saints, les os se rapprochent, les chairs se réunissent, les membres se lient, les âmes rentrent dans leur ancienne prison : tous les peuples sont rassemblés, et paraissents tels qu'ils ont été sur la terre. La surprise et l'effroi redoublent, le Seigneur paraît élevé sur une nuée comme sur un char de triomphe, la lumière l'environne, les anges l'accompagnent, les foudres et les éclairs le précèdent et marchent à sa suite. Mortels, baissez les yeux, que tout genou fléchisse ! que toute grandeur s'humilie ! que toute chair s'anéantisse ! que tout esprit se confonde ! Dieu seul est grand : *Exaltabitur Dominus solus in die illa.*

Attachez-vous encore au monde, mes frères ! attachez-vous aux puissants de la terre.

âmes vénales toujours lâchement prosternées devant la grandeur; servez des dieux mortels qui doivent être jugés comme vous. Riches, méprisez encore les pauvres; pauvres, plaignez-vous encore de votre état. O hommes! qui que vous soyez, formez encore des projets ambitieux! O monde! tu n'es plus rien à mes yeux puisque tu dois être un jour si peu de chose.

Mais c'est une fable, dit l'impie, que tout cet appareil pompeux dont on nous parle; ce sont des terreurs d'enfant; ce jugement formidable n'est au fond qu'une chimère. Ce n'est qu'une chimère? Jésus-Christ, qui l'a prédit, nous a donc trompés? Cependant il avait annoncé sa mort, marqué les jours qu'il devait rester au tombeau, fixé la ruine du temple; toutes ses autres prédictions ont eu leur effet, pourquoi celle-là seule demeurerait-elle sans accomplissement? demande saint Augustin.

Ce n'est qu'une chimère? Pourquoi donc les païens, qui n'avaient d'autre Evangile que leur raison, ont-ils reconnu une vérité trop ennemie des passions pour leur devoir sa naissance?

Ce n'est qu'une chimère? Ils étaient donc bien faibles ces grands saints qui se laissaient épouvanter au récit que nous en fait l'Evangile? Sans doute que l'incrédulité, qui n'a de source que la corruption du cœur, d'école que le cercle des femmes, de démonstration que les crimes, aura plus de lumières que les Jérôme et les Augustin? Non, mes frères, ce n'est pas une fable, c'est une vérité de foi, j'ose même dire que c'est une vérité de raison. Dieu doit un jugement à sa puissance, que le monde ose méconnaître, et il le doit encore à sa providence, que le monde ose blasphémer. Seconde réflexion.

Il faut l'avouer, chrétiens, au premier coup d'œil il règne dans le monde une étrange confusion; la Providence semble également négliger et les pécheurs et les justes, et il lui faut nécessairement lever deux scandales apparents : celui du pécheur dans la gloire; celui du juste méconnu.

Celui du pécheur dans la gloire. Je les ai vus, disait David (*Psal.* LXXII, 1 et seq.), dans le sein de la paix, jouir à leur aise des douceurs de l'abondance; exempts des fléaux qu'essuient les autres hommes, n'avoir d'autres peines que le choix des plaisirs; aussi triomphants de leurs succès qu'enivrés de leur fortune. Je les ai vus se livrer aux excès de la débauche et au système monstrueux de l'impiété; leur esprit, séduit par un cœur trop heureux pour être sage, formait des pensées d'incrédulité, et leur bouche s'occupait, à ces tables voluptueuses où regnait la profusion et le luxe, à vomir contre Dieu des blasphèmes. Ils ont dit, ces insensés, s'il daignait abaisser sur nous la hauteur de ses regards, ce Dieu dont on vante si fort la providence laisserait-il le pécheur sur le trône? comblerait-il de faveurs des hommes qui se jouent de ses lois? Ces discours m'ont fait frémir d'horreur, poursuivait-il; ma foi en a été ébranlée, et, dans le trouble qui m'a saisi, mes pieds incertains ont eu peine à soutenir mon corps chancelant.

De ce désordre apparent, que concluait le Roi-Prophète? La nécessité du jugement à venir. Seigneur, continuait-il, pour rassurer ma raison effrayée j'ai pénétré dans votre sanctuaire, j'ai pensé aux dernières destinées de ces hommes si heureux et si peu dignes de l'être; je les ai vus pâles, tremblants, consternés, au pied de votre trône, accuser leurs richesses de leur malheur, se plaindre de leur prospérité, gémir de leur abondance. Je les ai vus.

Mais ce n'est pas tout. Après avoir justifié sa conduite à l'égard des pécheurs, notre Dieu doit encore la justifier à l'égard des justes. Vous le savez, mes frères, les justes souffriront trois sortes d'injustices sur la terre : la première leur est faite par leur humilité, qui cache leur vertu; la seconde, par la malice de leurs ennemis, qui souvent osent la noircir; la troisième, par l'orgueil du monde, qui ne rougit point de la traiter de folie. Il faut donc que, dans une assemblée générale, Dieu fasse connaître le mérite de leur sainteté, dont leur humilité a dérobé la connaissance, la pureté de leur vie, que la calomnie a voulu noircir, et la sagesse de leur conduite, que les mondains ont taxée d'extravagance.

O justes! vous fuyez dans les déserts, vous vous enfoncez dans les antres, vous vous ensevelissez dans les cloîtres; vous craignez les regards des hommes, vous redoutez jusqu'à vos propres regards, et, tandis que le vice audacieux lève la tête, vous vous cachez dans les ténèbres, contents de l'œil de votre Dieu. Un jour viendra où le Seigneur dissipera ces ténèbres volontaires, où il produira tout à coup vos justices comme une lumière qui perce enfin les ombres qui la retenaient dans la captivité; alors paraîtront dans tout leur éclat ces aumônes couvertes d'un profond silence, versées dans le sein d'une indigence honteuse; ces austérités secrètes exercées sur des corps qui n'avaient d'autre crime que celui d'être les vôtres; ces prières vives et humbles auxquelles le cœur donnait naissance et servait de tombeau. On verra que, sous des apparences assez humbles, sous des dehors assez communs, cette jeune personne cachait une grande âme, une âme supérieure au monde et à ses charmes, une âme que les offres les plus engageantes ne purent jamais détacher du service de son premier maître, une âme enfin dont le monde n'était pas digne, parce que le monde n'était pas digne de son Dieu.

Alors, quelle surprise? Comment! dira-t-on, avec tant de jeunesse, tant de vertus! avec tant d'attraits tant de pudeur! avec de si grands talents une si grande humilité! dans un monde si corrompu une si grande innocence! Ah! mes frères, nous qui sommes flattés d'une louange délicate que nous donnent les hommes, quelle douceur de s'entendre louer de la bouche de la vérité même! de cette austère vérité que les apparences ne trompent pas, que l'intérêt ne

gagne pas, que l'adulation ne corrompt pas; quelle gloire de voir le juste Juge placer de sa main sur nos têtes la couronne immortelle! quel triomphe d'avoir pour admirateur de son mérite le censeur même de la vertu!

Seconde injustice qu'essuient les justes, leur vertu noircie, pureté de leur vie reconnue. Hélas! il suffit aujourd'hui de se donner ouvertement à Dieu pour se voir en butte aux traits piquants de la satire; l'éclat de la sainteté, tout respectable qu'il est, est un éclat importun qui alarme des yeux faibles, parce qu'il les force de voir des taches dont on est obligé de rougir. Saint Paul l'a dit, et plusieurs avec lui en ont fait l'épreuve : Tous ceux qui se déterminent à vivre dans l'innocence et la piété doivent s'attendre à vivre dans la persécution et dans les larmes : *Omnes qui pie volunt vivere in Christo, persecutionem patientur.* (II *Tim.*, III, 12.) Combien de chastes Josephs que l'impureté couvre de sa honte pour justifier des attentats! Combien de vertueuses Susannes que l'autorité dédaignée opprime, que la passion méprisée calomnie! Combien peut-être expirent dans les supplices ou gémissent dans l'exil, qui n'ont d'autre crime que de ne pouvoir prouver leur innocence! Le Seigneur-Dieu les voyait du haut de son trône, et cependant il se taisait; il voulait châtier des infidélités légères, tailler de plus en plus ces pierres mystérieuses pour l'ornement de son sanctuaire, imprimer sous le sceau de leurs souffrances le dernier sceau de leur élection : il se taisait donc par amour. Mais au grand jour du jugement il parlera par justice. Paraissez, dira-t-il, âmes noires et perfides, qui jetâtes des ombres sur la vertu de mes saints; osez soutenir en ma présence les chefs d'accusation que vous ne rougîtes pas d'inventer. C'est moi qui veux plaider leur cause; parlez.

Alors la calomnie, confondue, baissant les yeux, gardera un morne silence : *Muta fiant labia dolosa quæ loquuntur adversus justum iniquitatem.* (*Psal.* CXXX, 13.) Je me trompe : la calomnie parlera, elle avouera sa honte, se condamnera de sa propre bouche, et justifiera ces hommes justes, qui n'avaient d'autre crime que leur trop de vertu. Ames saintes, quel cas ferez-vous alors de ces précieux affronts qu'ils vous font essuyer aujourd'hui! O heureux jours! direz-vous, auxquels il nous est arrivé des humiliations, que vous avez été courts et que vous êtes bien remplacés! O années que nous passâmes dans la confusion, que vous êtes bien récompensées! Si le monde nous mit sous ses pieds, nous sommes sur des trônes, si nos noms parurent avec infamie dans les libelles licencieux, ils sont écrits en caractères éclatants dans le livre de vie; si nous fûmes jugés des hommes, nous jugeons aujourd'hui tout l'univers. Ah! chrétiens, quelle joie, quel plaisir, quel triomphe!

Reste encore à justifier la sagesse de leur conduite, de l'injustice du monde, qui la traite de folie. Car voilà son langage : les hommes dévots sont toujours, à l'en croire, de petits esprits, de petits cœurs, des âmes bornées; à l'entendre, leurs oraisons sont de pieuses rêveries; leurs révélations, de saintes extravagances produites par l'austérité des jeûnes; leur assiduité au temple, une véritable oisiveté; pardonnent-ils une injure, c'est lâcheté; négligent-ils de se venger, c'est bassesse; se roidissent-ils contre le torrent de l'exemple, c'est singularité. Ainsi pense le monde. Mais, au jour du jugement dernier, le monde changera de pensée. Grands esprits, vastes génies, venez reconnaître vos illusions et vos erreurs, dira le Seigneur. Comment l'avez-vous donc entendu? Vous avez blâmé la patience de mes saints, et vous n'avez pas vu que vos vengeances n'étaient que des mouvements impétueux d'une passion féroce? Vous avez censuré l'humilité de mes saints, et vous n'avez pas compris que tout votre orgueil n'était qu'un mélange de souplesse et de dissimulation? Voyez-les donc à présent, ces vices consommés; voyez-les dans toute leur infamie. Vous paraissent-ils encore bien nobles? Ou plutôt ne rougissez-vous pas d'avoir pu vous y livrer? O Dieu! le terrible mécompte, s'écrieront alors ces hommes détrompés! *Ergo erravimus a via veritatis.* (*Sap.*, V, 6.) C'étaient donc des vérités, que ces maximes de salut dont nous faisions de si fades plaisanteries? Ils étaient donc les véritables sages, ces chrétiens que nous traitions d'insensés? Quel est leur sort? Quel est le nôtre? Que sont-ils? Que sommes-nous? *Ergo erravimus a via veritatis.*

Triste révolution, mes frères! alors cet ouvrier, cet artisan, ce domestique pieux, qu'à peine daignez-vous ranger dans la même espèce que la vôtre; cette femme simple et ignorée, ce religieux pénitent, ce prêtre obscur sans autre grandeur que celle de son sacerdoce et de ses vertus, s'élèveront dans les airs à côté de Jésus-Christ pour vous fouler aux pieds, illustres impies, fameux insensés, comme on foule la cendre et la boue : car c'est ainsi que l'a marqué le prophète : *Calcabitis impios cum fuerint cinis sub planta pedum vestrorum.* (*Mal.*, IV, 3.)

C'est ainsi qu'après avoir fait sentir sa puissance aux grands, aux superbes et aux incrédules obstinés, notre Dieu justifiera sa providence à l'égard du pécheur dans la gloire, et du juste dans le mépris. D'où je conclus que le jour du jugement dernier sera par excellence le jour du Seigneur : *Dies Domini.* J'ajoute qu'il doit être encore le jour de l'homme : *Dies hominis.* C'est le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT.

Oui, mes frères, le jour du jugement dernier doit être le jour de l'homme, ou, pour parler avec Jésus-Christ, le jour du monde : *Judicium mundi.* Pourquoi? Pour trois raisons que je vous prie de bien retenir : 1° parce que le monde y doit être examiné à la rigueur; 2° parce que le monde y doit être démasqué sans ménagement; 3° parce que

le monde y doit être condamné sans ressource.

Le monde y doit être examiné rigoureusement; sur quoi? Sur ses péchés, sur ses inutilités, sur ses vertus. Sur ses péchés, premier chef de discussion. Péchés de pensées. Ainsi ces pensées de volupté que l'âme, plongée dans de molles rêveries, approfondissait avec plaisir pour se dédommager par le désir d'une régularité forcée, qu'imposait la bienséance ou la gêne. Ces pensées de vengeance, dont on s'occupait avec réflexion, dont on amusait son inaction, dont on eût souhaité l'exécution. Ces pensées de l'amour-propre qui enflait ses talents, qui encensait son mérite, qui s'applaudissait tout bas de ses succès; tout ce détail sera fait dans un instant : *In cogitationibus impii interrogatio erit.* (*Sap.*, I, 9.)

Péchés de paroles. Ainsi ces conversations de libertinage, où l'on apprenait à une jeunesse innocente ce qu'elle eût dû toujours ignorer, où l'on tâchait de s'enhardir mutuellement au crime, et de secouer un reste de pudeur et de timidité naturelle. Ces conversations de médisance, où l'on révélait la honte des familles, les faiblesses du sexe, les infidélités des époux, les ombres du sanctuaire; ces conversations d'incrédulité, où l'on se donnait ces airs de réformer les desseins de Dieu, les maximes de Jésus-Christ les décisions de son Eglise. Enfin ces conversations où l'on vomissait ces blasphèmes qui étonnent la foi, ces imprécations qui méritent la foudre, ces décisions qui attaquent les droits sacrés de la religion. Tout ce détail sera fait dans un moment : *De eo quod locuti fuerint, rationem reddent.* (*Matth.*, XII, 36.)

Péchés d'actions. Ainsi ces injustices palliées, ces fraudes couvertes, ces usurpations qui crient vengeance, ces abominations dont on ne peut parler sans rougir, disait saint Paul, et qu'il est par conséquent bien plus honteux de se permettre; ces profanations de son corps, ces profanations du sang, ces profanations de la nature; coupables pécheurs, vous m'entendez; ministres de la conscience, qui en êtes les sacrés dépositaires, vous en frémissez d'horreur, rien n'échappera de ces attentats, tout ce détail sera fait dans un clin d'œil : *Accedam ad vos in judicio et ero testis velox adulteris.* (*Mal.*, III, 5.)

Péchés d'omission. On ne se contentera pas d'examiner le mal que vous aurez fait, on examinera jusqu'au bien que vous aurez omis de faire. Ainsi ces aumônes refusées, ces prières négligées, ces sacrements abandonnés, ces fêtes que vous n'aurez pas sanctifiées, ces talents que vous n'aurez pas cultivés : *Redde rationem villicationis tuæ.* (*Luc*, XVI, 1.)

Péchés oubliés. Combien qu'ont fait perdre de vue la dissipation des plaisirs, le cri des passions, le tumulte du monde, l'embarras des affaires où l'on se jette quelquefois pour écarter le souvenir trop importun de ses crimes, surtout les délicatesses de l'amour-propre, qui n'aime pas à porter ses regards sur des monstres; le Seigneur-Dieu les avait tous ramassés ces péchés épars pendant le cours d'une longue vie : *Colligata est iniquitas Ephraim.* (*Osee*, XIII, 12.) Il les avait cachés dans les trésors de ses vengeances, comme un créancier renferme avec soin l'obligation de son débiteur : *Signasti in sacculo peccata mea.* (*Job*, XIV, 17.) Il ira les déterrer, ou plutôt il les fera renaître de leurs tombeaux en les arrachant du fond de ces consciences criminelles où ils étaient ensevelis. C'est ce qui faisait trembler David, et ce qui devrait bien nous faire craindre : *Ab occultis meis munda me.* (*Psal.* XVIII, 13.)

Enfin, péchés étrangers. Ainsi cette fille mondaine trop idolâtre d'elle-même pour ne l'être pas des autres, trop empressée à étaler ses charmes séducteurs, pour n'être pas charmée de les avoir fait sentir, se croit simplement coupable de quelque envie de plaire. On lui fera voir qu'elle est responsable de tous les regards qu'elle a souillés, de tous les cœurs qu'elle a entamés, de tous les désirs qu'elle a fait naître.

Ainsi cet homme du monde expose dans sa maison des tableaux licencieux, place sur ses meubles des figures lascives, élève dans ses jardins des statues indécentes; songe-t-il seulement à s'en faire un scrupule? On lui fera voir qu'il est coupable de toutes les pensées impures, de tous les discours obscènes, de tous les scandales enfin que ces représentations infâmes ont produits. Ainsi tout à coup, sans l'avoir prévu, un maître se verra tout couvert des péchés de ses domestiques, un père de ceux de ses enfants, un grand des excès de ses sujets. Ah! Seigneur, où en sommes-nous, si vous nous imputez les crimes d'autrui? Mais pourrions-nous en douter, mes frères, après que Jésus-Christ nous assure que les anges ramasseront tous les scandales pour les faire tomber sur la tête du pécheur scandaleux : *Colligent de regno ejus omnia scandala.* (*Matth.*, XV, 41.) Rien ne sera oublié, tout sera dévoilé dans un instant. Péchés de l'esprit, péchés du cœur, péchés de la chair, péchés du sang; le commencement, le progrès, la fin, le nombre, les espèces, les circonstances : *Numera, divide, pondera.* (*Dan.*, V, 8.) Voilà pour les péchés. On en viendra ensuite aux inutilités, second chef de discussion.

Ainsi cette vie molle et indolente, exempte de vices et de vertus, cette vie où l'on marche doucement dans un certain milieu entre la piété et le monde, où l'on ne parle pas mal de ses frères, où l'on ne parle jamais de son Dieu, où l'on ne se répand pas dans le tumulte des assemblées dangereuses, mais où l'on se renferme dans le cercle choisi de quelques amis délicieux, où l'on ne donne rien à l'impureté, mais l'on dérobe tout à la pénitence; où l'on n'est pas impie, mais où l'on rougirait d'être dévot. Cette vie stérile subira la discussion. Que dis-je? Jusqu'aux pensées vagues et sans objet, jus-

qu'aux paroles perdues et sans fruit, jusqu'aux divertissements innocents par eux-mêmes, mais que l'on aura négligé de sanctifier; tout cela sera pesé dans la balance : *De eo rationem reddent.* (*Matth.*, XII, 36.)

Mais les vertus du moins seront-elles jugées? Oui, mes frères, et j'ajoute que la plupart seront condamnées, troisième chef de discussion.

Oui, dit le Seigneur, Jérusalem elle-même, cette fille du ciel, cette cité sainte, cette ville du Très-Haut, cette figure de l'âme juste, Jérusalem n'échappera pas à la pénétration de mes regards; le flambeau à la main, j'irai fouiller dans tous ses coins : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.* (*Soph.*, II, 12.)

Voilà des vertus, vous dira-t-on, mais quel en a été le motif, le principe, la fin? N'a-t-il pas été tout profane? Dans un monde corrompu, vous avez vécu chaste comme Loth au milieu de Sodome, et la critique la plus maligne a été forcée de respecter l'innocence de vos mœurs. Mais le paganisme eut ses vierges : on en a vu se précipiter dans les flammes plutôt que de laisser entamer leur pudeur. Votre régularité a beaucoup moins été le fruit de ma grâce, que l'effet de l'orgueil ou d'une horreur naturelle que vous aviez du déréglement.

Voilà des vertus; mais ces vertus n'ont-elles pas été hypocrites? Vous avez fait des aumônes, mais vous avez embouché la trompette; vous avez prié dans les églises, mais vous avez cherché d'autres yeux que les miens; vous avez prêché mon Evangile, mais vous l'avez prêché beaucoup plus en pharisien qu'en apôtre.

Voilà des vertus, mais ne les avez-vous pas pratiquées en état de mort? Un péché secret n'en a-t-il pas corrompu tout le mérite, et n'avez-vous pas fait comme ces vils insectes qui ourdissent à grands frais de frêles ouvrages que le vent dissipe bientôt?

Enfin voilà des vertus; mais ont-elles été pleines et suffisantes? Vous avez fait quelque pénitence, mais vous l'avez faite sans ménagement; vous avez versé quelques larmes, mais il eût fallu en répandre des torrents; vous n'avez distribué que les miettes de vos tables, au lieu de donner quelquefois vos tables entières à l'indigent. Vous n'avez donc eu que les apparences de la justice, qui ne pèsent pas assez pour l'emporter sur la réalité et le poids de vos péchés : *Appensus es in statera et inventus es minus habens.* (*Dan.*, V, 27.) Grand Dieu! le terrible examen! Si c'est ainsi que l'on traite Jérusalem, que sera-ce donc de Babylone? Ah! jusqu'aux vertus du ciel, tout tremblera, dit l'Ecriture. Quel sort auront donc les vertus de la terre? O monde! comment pourras-tu soutenir une discussion si sévère? Toi à qui il en coûte tant pour jeter quelques regards rapides sur tes péchés, mais comment pourras-tu supporter la manifestation des consciences qui doit suivre ce rigoureux examen? Second acte du jugement dernier : le monde y doit être démasqué sans ménagement.

Car alors, dit saint Paul, on éclairera les ténèbres les plus profondes et ce que les ténèbres les plus profondes ont de plus ténébreux : *Illuminabit abscondita tenebrarum.* (I *Cor.*, IV, 5.) Quelle confusion! mes frères; pourrez-vous la dévorer? Jugez-en par la peine que vous ressentez lorsqu'il faut approcher des tribunaux de la pénitence, faible figure de ce tribunal supérieur où nos sentences, hélas! seront peut-être réformées; il faut que des remords intérieurs vous y traînent comme des esclaves. On vous voit tout tremblants, l'embarras sur le front, le trouble dans les regards, le saisissement dans le cœur, pâlir à leur aspect comme un criminel qui jette un regard timide sur l'instrument de son supplice. Cependant quelle différence! Ici, c'est un ministre charitable qui tempère avec tout l'art possible l'amertume du remède qu'il présente, et qui prend mille précautions. Hélas! il en prend trop peut-être pour vous rendre plus supportable l'aveu de vos faiblesses. Là, c'est un Dieu qui vous fera boire jusqu'au rassasiement et à la lie le calice de confusion qu'il vous prépare. Loin de jeter sur vos fautes un voile de charité, il dévoilera toute l'indignité de votre vie, il mesurera toutes les hauteurs de ces abîmes d'iniquité dont vous n'avez montré que la surface; ces circonstances sur lesquelles vous passâtes si légèrement aux pieds du prêtre, il se fera un triomphe de les développer successivement et d'en étaler tout le spectacle.

Ici, sûrs du secret, vous confessez sans témoin vos péchés à un homme qui ne vous connaît que par son ministère, ou du moins qui ne doit guère vous connaître autrement. Là, tout l'univers sera spectateur de votre ignominie. Vous avez cherché les ombres; dira le Seigneur; personne ne nous voit, avez-vous dit, péchons avec liberté. Insensés! j'ai tout vu, et je vais tout vous dire. Voilà cette idole sacrilége à qui vous sacrifiâtes et votre âme et votre corps; voilà ces lieux de volupté que vous choisîtes pour assouvir vos désirs, ces lettres furtives que vous envoyâtes, ces présents dérobés que vous reçûtes; les reconnaissez-vous? les nierez-vous? Non, dit Isaïe, vous vous tairez et vous rougirez : *Confunduntur enim ab idolis quibus sacrificaverunt.* (*Isa.*, VIII, 29.)

Alors, mes frères, que verra-t-on? Toute la suite de ces commerces infâmes, ces rendez-vous assignés, ces libertés détestables, ces péchés si honteux que la honte les avait cachés aux anges de l'Eglise : *Illuminabit abscondita tenebrarum.*

On verra que sous les apparences d'une hypocrite régularité, cette fille chrétienne cachait des intrigues abominables; que sous un visage de pudeur, sous un front de modestie, elle portait un cœur brûlé par les désirs, flétri par la volupté. On le verra; et qui donc? Toutes les nations rassemblées; et elle, qui mourrait peut-être de douleur si ce péché mystérieux était seulement découvert à cet auditoire, comment pourra-t-elle supporter une si grande publicité? *Illuminabit abscondita tenebrarum.* Enfin que ne verra-t-on

pas? Ces vengeances implacables, ces perfidies, ces infidélités, ces sacriléges multipliés, on les verra. Et qui encore? des indifférents, des barbares, des étrangers? Non-seulement ceux-là, mais principalement ces parents qui vous regardaient comme un saint, cet époux que vous accabliez de feintes caresses et qui se louait si fort de votre fidélité; ce pieux ministre dont vous avez surpris la diligence. Oui, les yeux que vous craignez le plus maintenant de rencontrer dans vos sourdes pratiques, dans vos licences criminelles, ce sont ceux-là même que Dieu vous réserve au dernier jour

Enfin ici, vous confessez vos péchés à un homme qui les oublie bientôt et qui sûrement ne cherche pas à s'en rappeler le souvenir. Là, le Seigneur, dit Jérémie, gravera en caractères ineffaçables avec un stylet de diamant, sur la colonne immortelle, tous les crimes de votre vie; tous les yeux les liront à chaque instant. Les livres une fois ouverts ne se fermeront plus; l'impression de vos désordres sera toujours également vive : *Peccatum Juda scriptum est stylo ferreo et ungue adamantino.* (*Jerem.*, XVII. 1.) *Montagnes, tombez sur nous; collines, écrasez-nous et ensevelissez-nous* sous vos ruines (*Luc.* XXIII, 30); ce sera le cri des pécheurs. Oui, dit saint Basile, les feux de l'enfern'ont rien de si cruel que la honte de cette manifestation. Examiné avec tant de rigueur, manifesté avec tant d'infamie, le monde enfin sera condamné sans ressource. Troisième et dernier acte du jugement dernier.

Je dis sans ressource, par rapport au Juge qui doit prononcer l'arrêt; par rapport aux saints qui doivent assister à la sentence, par rapport au coupable qui doit en subir l'exécution.

Dans le Juge qui prononcera l'arrêt quel changement! A Bethléem c'est un enfant qui pleure sous le glaive de la circoncision, c'est un agneau qui donne son sang; sur la croix c'est une victime qui s'immole, mais sur son tribunal ce sera un lion qui rugira : *Dominus de cœlo rugiet.* (*Jerem.*, XXV, 30.)

Que dis-je? Sur la terre il fit plus d'une fois éclater la force de son bras par cette seule parole qu'il dit aux soldats qui le cherchaient : C'est moi : *Ego sum.* (*Joan.*, XVIII, 6.) Il les renversa par terre. Si son humilité, dit saint Basile, fit des impressions si fortes sur des hommes déterminés et triomphants, que fera donc sa vengeance sur des pécheurs timides et convaincus? Que fera Dieu au jour de sa gloire, lui qui fit tant de prodiges la veille de sa mort? Si sur le point d'être jugé il parut si terrible, que sera-ce donc quand il viendra juger les autres? Aussi que n'ont pas dit les prophètes sur ce sujet. Ecoutez ces paroles, mes frères, et tremblez.

Le vendangeur se réjouit lorsque, pressant les raisins qu'il a cueillis à la sueur de son front, il en voit sortir avec abondance cette liqueur qui le dédommage de ses peines. De même notre Dieu sera content, dit Isaïe, lorsque, foulant aux pieds ses ennemis, il verra couler de toute part le sang de ces victimes engraissées pour le jour de ses vengeances. Ici c'est un guerrier qui s'anime au combat, qui court à la bataille comme l'ouvrier au salaire; la fureur lui sert de vêtement. Là il aiguise sa colère comme un glaive. (*Sap.* V, 19, 21.) Ce ne sera plus ce bon Pasteur qui nourrissait ses brebis de sa propre chair; ce sera un lion furieux qui se jettera sur sa proie, la déchirera et la dévorera, semblable à un ourse que la perte de ses petits a mise hors d'elle-même, dit Osée (XIII, 8). Le souvenir de ses bienfaits ne fait qu'enflammer sa colère; il n'est si terrible que parce qu'il a été trop bon. Ah! pécheurs, y pensez-vous de vous jeter entre les bras d'un Dieu vengeur qui ne cherche plus les Madeleines, mais qui juge jusqu'aux élus?

Sans ressource du côté de Jésus-Christ, le pécheur trouvera-t-il quelque compassion dans ses saints? Ah! mes frères, loin d'être sensibles à ses malheurs, ils triompheront de ses destinées. Le même Abraham qui pria pour Sodome encore éloignée de son bûcher ne daigne pas s'intéresser pour le mauvais riche au milieu des flammes. Qu'elle périsse cette ingrate Babylone, diront les anges tutélaires qui veillèrent sur votre conduite; elle a méprisé nos conseils, elle s'est moquée de nos menaces, elle n'a fait aucun cas de nos soins, elle a voulu périr; encore une fois, qu'elle périsse! Bien plus, jusqu'à cette tendre mère qui versa tant de larmes sur les écarts de votre jeunesse, qui n'oublia rien pour vous retirer de vos égarements, qui, comme celle d'Augustin, intéressa le ciel et la terre pour gagner votre âme; oui, cette mère elle-même, qui vous aima tant, sera la première à lancer sur vous des anathèmes, à consentir à votre perte, et à bénir le Seigneur de l'équité de ses jugements : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.* (*Psal.* CXVIII, 137.)

Abandonné de Dieu et de ses saints, quelle ressource le pécheur trouvera-t-il en lui-même? que dira-t-il pour se justifier? Prétextera-t-il l'impossibilité des préceptes? La réponse est toute prête. Dans l'innocence du premier âge, vous les avez observés; tant d'autres les ont pratiqués; vous vous êtes blâmé vous-mêmes lorsque vous les avez violés. Mes lois n'étaient pas impossibles, dira le Seigneur, puisque mes conseils mêmes ne l'étaient pas. Se retranchera-t-il sur le refus de la grâce? Et qu'était-ce donc, dira le Seigneur, que ces remords qui vous piquaient jusque dans vos plaisirs, ces désirs de conversion que vous formiez de temps en temps, ces touches secrètes qui vous rappelaient au devoir? Il est aussi vrai que la grâce ne vous a pas manqué qu'il est vrai que vous avez été infidèle à la grâce. Si elle s'est détournée, c'est le comble de vos iniquités qui l'a rejetée.

Niera-t-il les crimes dont on l'accusera? Mais on lui opposera des témoins irréprochables, des témoins reçus : l'Evangile et la conscience. L'Evangile, qui lui dira : Voilà votre foi; la conscience, qui répondra : Voilà vos œuvres; la conscience, qui reprendra :

Voilà ce que vous avez fait; l'Evangile, qui lui dira : Voilà ce que vous deviez faire. Ah! les infidèles eux-mêmes qui n'eurent d'Evangile que la raison, avoueront qu'ils sont coupables. Etes-vous donc moins coupables qu'eux? *Nunquid tu melior es Alexandria populorum?* (*Nahum*, III, 8.)

Enfin prétendrez-vous récuser votre Juge? Ah! mes frères, votre Juge sera Jésus-Christ, votre Sauveur, votre ami, votre frère, votre victime. Qu'aurez-vous à répondre quand, la croix à la main, il vous montrera les coups qu'il a soufferts, les plaies qui l'ont défiguré, tout son sang qu'il a versé? Ah! dit l'Ecriture, à la vue de ce signe de leur salut, les pécheurs consternés ne parleront que par leurs larmes : *Tunc apparebit signum et tunc plangent.* (*Matth.*, IV, 30.)

Dans ce morne silence de toute la nature, l'examen fait, les preuves produites, les prétextes confondus, les anges qui jusqu'alors avaient entouré le trône de Jésus-Christ, partant tout à coup ainsi qu'un tourbillon de feu, le glaive à la main, iront faire cette triste et éternelle séparation qui fera pousser tant de soupirs et de grincement de dents.

Epoux, dites donc le dernier adieu à vos épouses; enfants, envisagez pour la dernière fois vos pères et mères; amis, vous n'avez plus qu'un regard à jeter sur vos amis, l'oracle de Jésus-Christ va s'accomplir : Deux habiteront le même toît dont l'un sera choisi pour la gloire, et l'autre réservé pour les tourments : *Duo erunt in tecto, unus absumetur et alter relinquetur.* (*Luc.*, XVII, 34.)

Cependant chacun ayant pris sa place, Jésus-Christ se tournant du côté des élus : *Venez*, leur dira-t-il, *les bénis de mon Père, possédez un royaume* que vous avez si justement mérité (*Matth.*, XXV, 34); il est temps que vous voyiez ce que vous avez cru sur ma parole, que vous receviez ce que vous avez attendu de mes promesses, que vous jouissiez de ce que vous avez aimé au gré de mes désirs. Vous avez été pour moi et comme moi, haïs, persécutés, maudits des hommes. Eh bien, vous serez bénis de Dieu, l'objet de votre foi, de votre espérance, de votre amour. Le salut, le ciel, la gloire, tout est à vous et pour toujours. Oh! les douces paroles! oh! la délicieuse sentence! mais, oh! le triste retour! oh! l'affreux arrêt! *Retirez-vous de moi*, pécheurs, dira-t-il ensuite aux réprouvés, le regard étincelant de fureur, *allez maudits, au feu éternel* (*Ibid.*, 41) allumé d'abord pour les seuls démons, vous l'avez rendu par vos crimes, votre propre héritage. Idolâtres du monde, vous avez préféré à mes ordres, à mon service, sa faveur, ses applaudissements, ses plaisirs; vous n'avez cherché que les bénédictions des hommes, vous êtes maudits de Dieu. Plus de grâces, plus d'espérance, plus de ciel, plus de salut, plus de Dieu pour vous, qu'un Dieu vengeur et inexorable. Tout est perdu pour vous, sans ressource et pour toujours.

Au même instant la terre s'ébranlera jusques dans ses fondements, le tonnerre grondera avec un épouvantable fracas, la foudre partira, et tandis que les élus fendront les airs pour se placer dans la gloire, les réprouvés, *semblables à la poussière qu'un vent impétueux emporte sur la surface de la terre* (*Psal.* I, 4), seront entraînés par les démons, et tomberont par troupe dans l'abîme qui se refermera sur eux pour toujours.

Voilà, mes frères, une faible peinture du jugement dernier. Sentez-vous bien la différence qu'il y aura entre le sort des bienheureux et le sort des réprouvés. Ceux-là dans le ciel, ceux-ci dans l'enfer; ceux-là dans un royaume immense, ceux-ci dans une étroite prison; ceux-là dans la société des saints, ceux-ci dans la compagnie des démons. Aux premiers des palmes et des couronnes, aux derniers des chaînes et des flammes; aux premiers un Dieu pour récompense, aux derniers les démons pour bourreaux; aux premiers des biens éternels, aux derniers des maux infinis.

Sommes-nous donc bien fondés à vous l'annoncer ce jugement comme terrible et formidable? Mais que faut-il faire pour se le rendre favorable? Le voici en peu de mots, je finis : en prévenir les rigueurs, en conserver la pensée, en mériter les bénédictions.

En prévenir les rigueurs : accusez vos péchés aux pieds du prêtre avec la même exactitude que les démons les accuseront au tribunal de Dieu. Prévenez par une sainte colère contre vos crimes l'implacable colère de votre Juge contre vous. Souvenez-vous que le même Dieu, qui du haut de sa croix vous tend aujourd'hui les bras, n'aura pas toujours les mêmes tendresses, qu'il est un temps pour ses faveurs, et un temps pour ses vengeances : *Tempus amplexandi, et tempus longe fieri ab amplexibus.* (*Eccle.*, III, 5.)

En conserver la pensée. Etes-vous tenté de hasarder une parole de médisance? dites-vous à vous-même : cette parole me serait reprochée au jour du jugement. Un corrupteur en veut-il à votre vertu? Dites-vous à vous-même : si je consentais à ses désirs, j'aurais à en rougir au jour du jugement. Voudriez-vous renvoyer cette confession si nécessaire? dites-vous à vous-même : si je refuse de la faire on saura bien me l'arracher au jour du jugement.

Enfin en mériter les bénédictions. Semez maintenant pour recueillir au temps de la moisson, faites de bonnes œuvres, elles seules vous suivront à ce grand jour et plaidront seules votre cause au tribunal de votre Juge; si vous avez tout à craindre vous pouvez tout espérer.

Mon Dieu! en prêchant votre jugement, je fais le même emploi que Noé fit autrefois en prêchant le déluge. Mais l'aurais-je fait avec si peu de succès? Aurais-je le cruel déplaisir à ce jour redoutable où nous devons tous nous trouver, d'être moi-même l'accusateur de ce peuple pour qui je serais volontiers anathème avec saint Paul? Ou plutôt, sans parler des autres, que n'ai-je pas à craindre pour moi-même? Non, Seigneur, nous avons d'autres espérances. Nous avons fait une trop

longue épreuve de vos miséricordes, pour ne pas attendre un jugement favorable. C'est la grâce que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON V.

Pour le jeudi de la première semaine de carême.

SUR LA PRIÈRE.

Ecce mulier chananæa a finibus illis egressa clamavit, dicens ei : Miserere mei, Domine, fili David, filia mea a dæmonio vexatur. (*Matth.*, XV, 22.)

Voilà qu'une femme chananéenne, qui était sortie de ce pays-là, se mit à crier et à dire à Jésus : Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi : ma fille est misérablement tourmentée du démon.

Voici, mes frères, un grand exemple. C'est une femme idolâtre, une Chananéenne sortie du sein de l'infidélité, élevée dans les ténèbres de l'erreur, nourrie dans la superstition, qui reconnaît la puissance de Jésus-Christ, l'adore comme son Seigneur, lui fait le récit de son infortune, lui expose sa douleur, et sollicite par les instances les plus vives et des cris redoublés cette bonté tendre qu'il a pour les malheureux. Pratiquant ainsi les vertus nécessaires à la prière, elle instruit ceux qui prient et confond ceux qui ne prient pas. Aussi l'Eglise nous la propose aujourd'hui pour modèle, pour nous animer et nous engager à prendre cet esprit de prière que le Seigneur avait promis de verser sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem. Ce fut à la naissance du christianisme que s'accomplit cette prophétie; dans ces temps heureux où le sang de Jésus-Christ, fumant encore, faisait couler avec lui des torrents de bénédictions et de grâce. L'esprit de prière, l'un des fruits le plus précieux de ce divin sang, se répandit dans l'Eglise et fit des premiers élèves de la foi, des hommes d'oraison. Qu'il était beau de les voir dans ces assemblées de religion, dont les *Actes des apôtres* nous ont conservé l'histoire, passer délicieusement les jours et les nuits dans ce saint exercice! Vous les eussiez vus, les regards fixés vers le ciel, la sérénité assise sur leur front, le cœur embrasé de la charité, tantôt dans un majestueux silence adorer sur l'autel l'Agneau victime que l'Apôtre immolait pour eux, tantôt chanter dans l'accord le plus ravissant les poésies de ce roi dont la bouche fut l'organe du Saint-Esprit, et répondre aux cantiques qu'on chante dans le ciel par d'autres cantiques qui en sont une émanation.

Prophète, vous aviez annoncé qu'à des ancêtres dignes de la religion succèderaient des enfants dignes de leurs pères, et que de ces tiges illustres, quoique mortes, sortiraient des rejetons pleins de leurs vertus. Des siècles plus fortunés ont vérifié cet oracle, car il serait inutile dans le nôtre d'en chercher l'accomplissement. Le tumulte des passions, la presse des plaisirs, les agitations du monde, les mouvements de la dissipation, ont étouffé l'esprit de la prière. Il ne paraît presque plus de traces de ce divin souffle, ou s'il en reste, s'il l'on fait encore quelques faibles prières, à quoi se réduisent-elles dans le monde même le plus pieux? A des sons inarticulés, à un bruit sourd, à des élancements passagers, des contorsions ridicules, des expressions peu liées, des soupirs hypocrites, des vœux glacés! Peut-on appeler cet art des lèvres, où le cœur n'a aucune part, peut-on l'appeler prière?

Combattons aujourd'hui ce double abus; montrons au monde l'obligation où il est de prier, et la manière dont il doit sanctifier ses prières; ranimons les uns par les grands avantages qui sont attachés à la prière, apprenons aux autres quelles sont les dispositions qui doivent accompagner la prière. En deux mots, prouvons que ne pas prier, c'est négliger ses plus grands intérêts : vous le verrez dans mon premier point; que prier comme nous prions, ce n'est guère mieux les connaître : vous le verrez dans mon second point. Mais, avant de parler de la prière, prions le Saint-Esprit de parler lui-même à nos cœurs; demandons-lui cette grâce par l'intercession de la Vierge Marie, parfait modèle de la prière. *Ave, Maria,* etc.

PREMIER POINT.

C'est un langage ancien dans le monde que la prière doit être le partage des ministres des autels, et qu'elle doit être reléguée dans les cloîtres; que libres de tous soins, jouissant du repos du sanctuaire, c'est pour ces hommes heureux un devoir indispensable de payer au Seigneur le tribut de leurs lèvres, et de consacrer la tranquillité de leurs âmes à la méditation des vérités éternelles. Ainsi pense le monde, et le monde pense juste en pensant ainsi.

Mais voici où il s'égare : exact envers les autres, indulgent pour lui-même, il prétend que le précepte de la prière n'est point fait pour lui; que des hommes embarrassés dans la multitude d'affaires, perdus dans le dédale des occupations, entraînés par le torrent des égards, des soins, des cérémonies, n'ont ni la facilité, ni les moyens, ni le temps de prier; que ce serait surcharger la morale à pure perte que de vouloir les y contraindre. Malgré ces préjugés, auxquels nous répondrons dans la suite, je soutiens que l'homme du monde doit être un homme de prière, aussi bien que l'homme de l'autel, et que sans exiger de lui la même continuité que nous, il ne peut en omettre une certaine mesure, et ne pas négliger en même temps ses plus chers intérêts. Voici mes réflexions; vous jugerez si elles sont solides.

Ce sont deux principes également certains dans la théologie, que sans la grâce le salut est impossible, et que toute grâce, même quoique d'ailleurs très-suffisante, n'opère pas toujours le salut. Sans le secours de Dieu, notre perte est inévitable, et si le secours de Dieu n'est puissant, notre salut n'est pas assuré. Je dis donc : Qui que vous puissiez être, priez. Pourquoi? 1° Parce que dans le cours ordinaire de la Providence les grâces essentielles ne se donnent qu'à la prière; 2° parce qu'à s'en tenir aux promes-

ses de Jésus-Christ, il n'est point de grâce que la prière n'ait le droit d'obtenir; sans elle nous ne pouvons rien; avec elle nous pouvons tout. En faut-il davantage pour nous engager à prier?

Oui, chrétiens, dans le cours ordinaire de la Providence, les grâces essentielles ne se donnent qu'à la prière; car j'appelle grâce essentielle, celle qui arrache le pécheur à son crime, qui fait triompher le juste au jour de la tentation, qui fait persévérer les saints jusqu'à la fin de la course, et je soutiens que ces grâces ne s'accordent communément qu'à la prière.

D'abord, pour commencer par vous, pécheurs, qui gémissez sous le poids de vos fers, vous voudriez rompre les chaînes qui vous retiennent dans l'iniquité; mais, hélas! en vain levez-vous les bras pour frapper le coup décisif qui doit assurer votre liberté, votre main incertaine demeure suspendue, vous saisissez le glaive et il vous échappe, vous faites des efforts pour rompre vos liens et vous les serrez. Pénitents en idée, pénitents même dans le désir, le péché vous accable et vous l'aimez; il vous déplaît, et vous le commettez; il vous désespère, et vous en êtes les esclaves. Le moyen, dites-vous, de briser le joug d'un tyran si impérieux, de détruire des habitudes si anciennes, de vaincre pour toujours des ennemis si opiniâtres? Le moyen? La prière est l'important secret que la religion nous découvre : priez, et vous vous convertirez.

Car enfin, pensez-vous que, sans le secours du ciel, vous puissiez, je ne dis pas consommer, mais commencer même ce grand ouvrage? Ce serait bien mal vous connaître que d'avoir de pareils sentiments. Ah! s'écrie saint Augustin, nous pouvons bien nous blesser, nous déchirer de nos propres mains, mais il n'est que la main de Dieu qui puisse cicatriser et guérir nos plaies. S'agit-il de nous perdre? Nous avons la force d'un frénétique; mais faut-il nous relever de nos fautes, nous sommes plus faibles que des malades, plus impuissants que des morts. En vain, pour nous délivrer de ce vice dont nous rougissons, appelons-nous à notre secours les sublimes maximes d'une sagesse profane; que servent les raisonnements étudiés d'une sagesse superbe? que servent les froids conseils d'un philosophe orgueilleux, contre les assauts de la volupté? La voix de la raison est bien faible quand le plaisir élève la sienne. De tristes réflexions éteignirent-elles des passions allumées? Votre miséricorde, ô mon Dieu! peut seule nous retirer de ces abîmes que notre iniquité a creusés. Charitable pasteur, si vous ne poursuivez cette brebis fugitive, elle s'éloignera toujours plus du bercail; nous n'avons de ressource que dans votre grâce; elle ramènera le serviteur égaré, comme la brebis qui périssait sans le berger.

Mais vous vous persuadez peut-être que sans la demander, cette grâce, le Seigneur viendra lui-même vous l'offrir? L'esprit souffle où il veut et de la manière qu'il lui plaît. Mais l'a-t-il dû faire? l'a-t-il promis? le fait-il?

L'a-t-il dû faire? Quoi! cette grâce toute-puissante qui fait sortir les Lazare de l'horreur des tombeaux; cette grâce victorieuse qui fait d'un pécheur un saint, d'une victime de mort, une hostie vivante, d'un esclave du démon, un captif de Jésus-Christ; cette grâce, car il vous en faut de pareilles, que la plus longue vie ne mérite pas, ne vaudra pas la peine d'être recherchée? Quoi! Jésus-Christ l'aura payée de son sang, et elle ne vous coûtera pas un seul désir! Ce sera à lui de vous conjurer de vouloir bien la recevoir, et non pas à vous de le prier de vouloir bien vous l'accorder? De maître devenu suppliant, on verra ramper à vos pieds le maître de la grâce, content que vous daigniez ne pas mépriser ses dons, tandis que vous devriez par d'éternels gémissements, par les sollicitations les plus fortes, les cris les plus redoublés, mériter ses faveurs et réclamer sa puissance? Avez-vous jamais vu, mes frères, une conduite pareille dans les grands du monde? Ne croiraient-ils pas avilir le prix de leurs bienfaits, s'ils prévenaient, par une bonté précipitée, les vœux de leurs esclaves? Vous voit-on vous-mêmes rechercher un ennemi qui ne parle point de retour? Puisqu'il est dans son tort, c'est à lui, dites-vous, de faire les avances; s'il veut la paix, qu'il la demande. Vers de terre! Et vous voulez qu'un Dieu rampe devant vous, et que, par des démarches déplacées, il oublie ce qu'il est et ce que vous êtes.

Mais l'a-t-il promis? produisez vos titres, citez ses engagements, montrez le contrat. Je lis bien dans l'Ecriture ces paroles consolantes : Pécheurs, vous réclamerez ma bonté, et j'exaucerai vos désirs; vous pousserez des cris douloureux, et je vous prêterai une oreille attentive et un bras secourable; vous me direz sauvez-moi, Seigneur, et je vous répondrai, me voici, je vous sauve. (*Isa.*, LVIII, 9.) Mais je ne trouve nulle part ces paroles révoltantes : restez tranquille dans votre péché, ne me fatiguez plus par des vœux inutiles, dormez, j'irai vous éveiller. Cet Evangile est celui des passions; il est aussi différent de celui de Jésus-Christ, qu'il l'est de sa conduite.

Je dis de sa conduite, car pour une Madeleine qu'il attire tout à coup par un attrait victorieux, pour un Paul qu'il renverse à sa voix, pour un Pierre qu'il change par la force d'un divin regard, j'en vois une foule innombrable qui achètent leur réconciliation par de ferventes prières. Miséricorde, s'écrie l'un, soyez-moi propice, que la croix me serve de pénitence, et comme une échelle sanglante pour monter à la gloire. Ceux-ci se jettent dans les déserts, s'exténuent par le jeûne, s'épuisent en soupirs, bien persuadés que c'est à ces conditions que Dieu pardonne, et que négliger la prière dans un état de péché, c'est s'exposer à mourir impénitent.

Ainsi l'avait compris David, quand, revenu

de la fatale ivresse où l'avait jeté un malheureux penchant, il disait dans le transport de sa reconnaissance : *Béni soyez-vous, Seigneur, de m'avoir conservé le goût de la prière jusque dans les jours de mon iniquité.* (*Psal.* LXV, 10.) Vous prépariez par là la voie de mon retour, car la miséricorde n'est jamais sans bienfait, que quand la prière est sans attrait.

Cependant ressuscités à la grâce par une conversion solide, il faut encore vous y soutenir par un combat continuel, car tel est notre triste sort sur la terre ; toujours combattre, toujours vaincre, jamais de repos, jamais de trêves, toujours se défendre contre les dehors, toujours attaquer dans le dedans, toujours triompher, et ne pouvoir jamais compter sur des lauriers assurés : telle est la destiné des justes; jugez quelle doit être celle des pénitents. Quels assauts à soutenir? Quelles habitudes à détruire? Quel affreux souvenir à supporter? Ah! s'écriait saint Chrysostome : fuyez l'objet qui vous a enchanté, il vous suivra; traversez les campagnes, passez les mers, enfoncez-vous dans les antres, volez au bout de l'univers, il marchera avec vous, il descendra presque dans le tombeau pour y poursuivre encore vos cendres éteintes. Or, dans ces tentations violentes, qui pourra vous soutenir? La prière, et la prière toute seule. Car c'est un oracle sorti de la bouche de saint Augustin, et adopté par le dernier concile, que Dieu ne commande jamais l'impossible : Quand Dieu commande, disent les Pères de Trente, il nous avertit de faire ce que nous pouvons, et de demander ce que nous ne pouvons pas. Pesez bien ces paroles, chrétiens mes frères : il est donc dans la doctrine de saint Augustin, consacrée par l'Eglise, certaines circonstances délicates, certaines conjonctures critiques, où nous sommes trop faibles pour repousser de front et à force ouverte l'ennemi qui nous attaque; alors toute la ressource qui nous reste, c'est de demander des armes pour parer les traits du tentateur et pour rompre ses efforts : demandez ce que vous ne pouvez pas; priez et comptez sur un secours plus abondant. La parole de Dieu y est engagée; nous pouvons y compter, il est fidèle.

Mais par un triste retour, négligez-vous de prier dans ces instants décisifs où il faut périr ou vaincre? C'en est fait, votre perte est assurée ; nécessité déplorable, mais volontaire ; nécessité qui fera votre malheur, sans cesser de faire votre crime. Demandez ce que vous ne pouvez pas.

Ainsi les saints, instruits dans l'art de la milice chrétienne et dans la science du salut, n'emploient pas d'autres armes dans ces instants délicats où l'ennemi tend tous ses piéges. Quand le plus sage des rois sentait allumer dans son sein les bouillantes ardeurs de cette concupiscence effrénée que la chair attise et que le cœur embrasé répand dans les veines, convaincu que la chasteté est un don d'en haut, et regardant comme un effet de la sagesse d'être persuadé que c'est un don, il s'adressait au Seigneur pour obtenir cette vertu qui transforme les hommes en anges. De là vient que les saints Pères ont appelé la prière le fléau des démons. Quand ces esprits viennent furtivement pour vous surprendre, disait saint Chrysostome, s'ils aperçoivent tracé sur vos fronts le signe auguste de la croix qui préside à nos prières, ils fuient épouvantés. Mais s'ils vous trouvent dans un indigne repos, dans une indolence criminelle, dans un assoupissement léthargique, ils s'enhardissent, ils avancent, ils allument leurs flambeaux, ils causent de vastes incendies; et voilà la véritable cause de ces chutes déplorables qui scandalisent si souvent la vertu. Les anges de la terre tombent quelquefois dans des crimes affreux dont à peine on les eût crus capables : hélas! les anges du ciel n'ont pas été exempts de ces terribles chutes! Veut-on remonter jusqu'à la source, on verra que le relâchement dans la prière a été suivi de l'affaiblissement dans la piété, et que cet affaiblissement a conduit aux plus grands crimes. *Veillez donc et priez pour ne pas entrer en tentation* (*Matth.*, XXVI, 41); c'est la conclusion que tire Jésus-Christ.

Qu'est-ce à dire pour ne pas entrer en tentation, demande saint Jérôme? Est-ce à dire pour ne pas être tenté? Non, répond ce saint Père, car la tentation n'est pas libre, et d'ailleurs, elle n'est pas un mal. Mais Jésus-Christ nous a fait entendre que, pour sortir victorieux de la tentation, il faut joindre la prière à la vigilance : celle-ci pour fuir, s'il est possible ; celle-là pour combattre, s'il n'est plus temps de reculer : la vigilance pour fortifier la place, la prière pour la défendre. Veillez donc et priez ; conclusion de foi qui a autorisé les docteurs les plus exacts à soutenir que, quand on est tenté, on ne peut sans péché omettre la prière.

Mais que servirait, après tout, d'avoir combattu avec courage si l'on ne persévérait jusqu'à la fin. C'est la persévérance qui décide; don précieux qui couronne tous les autres dons. C'est lui qui d'un Saul persécuteur a fait un apôtre évangélique, tandis que sa soustraction fait d'un apôtre un traître et un apostat.

Don nécessaire : sans lui vous n'atteindrez point au but; vous courrez, et vous manquerez la couronne. Don gratuit : Dieu ne le doit à personne, eussiez-vous réuni tout l'héroïsme, toutes les vertus, toutes les œuvres du christianisme? Jugement de mon Dieu, que vous êtes mystérieux! Le Seigneur peut vous réserver à ces temps mauvais, prévus dans ses idées immortelles, où une malheureuse occasion vous surprendra et vous entraînera dans le crime : crime suivi du trépas, et qui terminera une vie édifiante par une fin d'iniquité.

Cette réflexion est frappante, et je ne vous la fais que parce que je puis vous rassurer. Car voici ce que j'ajoute avec saint Augustin : c'est que si Dieu ne doit point la persévérance aux mérites de ses saints, il ne la refuse jamais aux vœux de ses serviteurs.

C'est que la prière est un moyen sûr et même unique pour obtenir ce grand don que toutes nos œuvres ne peuvent mériter. Oui, dit ce saint docteur, quoiqu'il soit constant que Dieu nous ait prévenus dans les bénédictions de sa douceur et la miséricorde de sa grâce, il est constant encore que c'est uniquement à ceux qui prient qu'il accorde ce don précieux, la consommation de ses miséricordes, le plus grand effet de son amour et le dernier gage de notre élection. Il est donc constant que, pour renaître à la grâce, pour y vivre, pour y mourir, nous avons besoin de la prière, et qu'ainsi, dans le cours ordinaire de la Providence, car quelquefois Dieu s'affranchit des lois qu'il s'est prescrites, les grâces essentielles de salut ne se donnent qu'à ceux qui prient.

Ce n'est donc point outrer la morale que de faire de la prière un véritable précepte, que saint Jérôme mettait à côté de la grâce, lui qui prouvait aux pélagiens que la grâce est nécessaire, parce que la prière est commandée. Précepte si rigoureux que les casuistes exacts décident que, passer un temps considérable sans prier, est un péché mortel. Précepte si étendu qu'il est pour tous, que l'impuissance seule en dispense. Pourquoi? Par la même raison : c'est que les grâces de salut ne s'accordent qu'à ceux qui les demandent. J'ajoute que les faveurs les plus éclatantes ne se refusent jamais à ceux qui savent bien les demander. Point de grâce sans la prière; avec la prière point de refus. Seconde réflexion dont je ne veux d'autre preuve que la promesse de Jésus-Christ : *Demandez et vous recevrez.* (*Joan.*, XVI, 24.) Promesse sincère et véritable, constante et irrévocable, universelle et sans exception.

Je dis d'abord promesse sincère et véritable. Celles des grands n'ont point ce caractère : à les entendre, ils sont prêts à vous servir, ils n'attendent que l'occasion. Dans les uns, c'est l'expression de la politesse ordinaire à l'état; dans les autres, c'est le langage de la vanité qui veut enchaîner par l'intérêt; dans presque tous, c'est un art qui ne saurait tromper personne. Aussi les engagements les plus sérieux en apparence ne leur coûtent pas plus à rompre qu'à contracter. Loin de notre Dieu un pareil manége : le déguisement est indigne de sa majesté; il est trop grand pour être aussi petit que les grands du monde. Aussi Jésus-Christ ne craint pas de sceller sa promesse de l'auguste sceau de son serment : *Je vous dis en vérité, tout ce que vous demanderez à mon Père, pourvu que vous le demandiez en mon nom, croyez que vous l'obtiendrez.* (*Marc.*, XI, 24.) Heureux mortels, reprend à ce sujet Tertullien, envers qui le Seigneur s'engage par serment! Malheur aux âmes timides qui se défieraient des serments de leur Dieu!

Mais avez-vous remarqué, chrétiens, l'énergie de ce terme, croyez-vous que vous l'obtiendrez? Jésus-Christ ne nous dit pas d'espérer, mais il nous ordonne de croire. Le fondement de ma confiance est le même que celui de ma foi; bien plus, ma confiance devient un objet de ma foi; l'une ne peut être trompée, que l'autre ne soit fausse; croyez que vous l'obtiendrez. Jésus-Christ ne s'en tient pas là. Les grands permettent seulement de demander; si on est trop assidu, on leur devient importun. Jésus-Christ nous en fait un commandement exprès, il ne se plaint que de notre négligence : Hé quoi! disait-il à ses apôtres, à la source des grâces, vous n'y avez point encore puisé. Me feriez-vous l'injustice de douter de mon amour? Ce que j'ai fait ne vous répond-il pas de ce que j'ai dessein de faire? Seriez-vous exclus de mon cœur, vous qui êtes tous les jours assis à ma table? Fermerais-je l'oreille à vos cris, moi qui les attends avec impatience? Jusqu'ici vous n'avez rien demandé : *Demandez et vous recevrez.* C'est ainsi qu'il nous parle dans la personne de ses apôtres.

Promesse constante et irrévocable : elle est pour tous les temps, pour tous les moments. Les grands n'ont que des instants de bienfaisance; les caprices ont l'empire presque entier de leur vie; si vous les abordez dans ces circonstances fâcheuses, où une distinction contestée, un hommage enlevé, une indisposition survenue, les plongent dans une profonde rêverie, ils vous reçoivent avec chagrin, vous répondent avec fierté, souvent même ne daignent pas vous entendre. Aussi la politique, épiant l'humeur, amène le succès; elle les prend dans ces heures rapides où, enivrés par le plaisir, chatouillés par l'encens, épanouis par la joie, ils ont l'abord plus grâcieux et le front plus serein. Avec Dieu on n'est pas assujetti à toutes ces précautions : ses maisons sont ouvertes, son trône est accessible, son oreille toujours attentive, son cœur toujours le même, son heure toujours la vôtre, la vôtre toujours la sienne.

Enfin, promesse universelle et sans exception; elle s'étend à toutes les personnes, elle embrasse tous les désirs, elle s'étend à tous les besoins. Les grands méprisent les prières des pauvres; ils croiraient se dégrader s'ils s'inclinaient vers eux; quand l'humanité les attendrit, la vanité les distrait; si vous êtes dans la foule, ils vous y laissent; pour mériter leur protection, il faut un nom, une place, ou tout au moins un crédit naissant; ce n'est pas vous qu'ils cherchent, c'est l'éclat; s'il manque en vous servant, ils vous oublient. Pour notre Dieu, dit saint Paul, il est riche pour tous ceux qui l'invoquent; auprès de lui nulle distinction entre le juif et le gentil, le grec et le barbare, le puissant et le pauvre; celui-ci sous le chaume peut lui adresser sa voix, comme celui-là dans ses palais; comme il se suffit à lui-même, il n'est pas plus honoré des soupirs des uns que des vœux des autres; s'il y avait même quelque préférence à accorder, ce serait aux pauvres; ils semblent être plus ses enfants, puisqu'ils ont plus besoin de lui.

La promesse de Jésus-Christ embrasse encore tous les désirs et tous les besoins.

Citez-moi une faveur que la prière n'ait pas obtenue? Le gain des batailles? *Je ne crains pas*, disait David, *ces ennemis si fiers de leur nombre : ils comptent sur leurs chars, sur leurs rapides coursiers, sur la bonté de leurs armes; votre bras, ô mon Dieu, est toute mon espérance.* (*Psal.* XIX, 8.) Josué combat, Moïse prie; celui-là livre la bataille, celui-ci remporte la victoire. Le renversement de la nature? Quels prodiges n'a-t-elle pas opérés? C'est elle qui arrêta l'activité du feu de la fournaise pour en préserver les trois enfants, qui adoucit les lions prêts à dévorer les Daniel, qui fit tomber les chaînes des mains de Pierre, qui fit sortir les morts des tombeaux. Des fléaux du ciel? admirez son pouvoir! le sacrilége Israël adora un veau d'or, Dieu jura dans sa fureur de s'en venger : Nous verrons, dit-il à Moïse, si l'idole qu'il adore le tirera de mes mains. Moïse prie : le Seigneur lui crie : *Cessez vos prières, elles me désarment* (*Exod.*, XXIII, 17) : Moïse continue, le Seigneur pardonne.

La prière, conclut saint Chrysostome, nous rend en un sens supérieurs à Dieu. Que signifie la lutte de Jacob avec un ange, sinon la force de l'homme quand il combat avec le Seigneur, et qu'il est armé de la prière? Oui, le Seigneur cède, et il avoue qu'il est vaincu : que dis-je? il aime ainsi à être défait : telle est la puissance de la prière : c'est parce qu'on ne prie pas qu'on est faible.

On ne prie pas; car combien en voit-on qui ne payent pas seulement au Seigneur le léger tribut du matin et du soir, que lui ont consacré nos besoins et sa gloire? Malheureux! s'écrie saint Chrysostome, comment osez-vous regarder le soleil sans avoir adoré celui qui vous fait jouir de sa lumière? Comment osez-vous entrer dans les sombres profondeurs de la nuit sans avoir béni celui qui, dans l'image de la mort, peut vous faire trouver la mort même?

On n'en a pas le temps, dites-vous; pitoyable défaite! excuse pire que le mal! on n'en a pas le temps; et moi, sans rien déranger, je vais le trouver. Retranchez ce temps emporté par des veilles consacrées au jeu, enlevé par des visites inutiles, par des conversations frivoles, par des amusements criminels, par un sommeil excessif, par des festins ruineux. Retranchez ce temps perdu à vous parer, femmes mondaines; employé à étaler votre prétendu mérite, petits maîtres; consumés à poursuivre des connaissances stériles, savants orgueilleux; passé à déchirer la réputation, railleurs médisants. On n'en a pas le temps : mais quelle affaire l'emporte sur cette grande affaire? Quel devoir plus essentiel que la prière, que l'Ecriture appelle un sacrifice, parce que le cœur y sert de victime? D'ailleurs, quel rang tenez-vous dans le monde, vous qui vous excusez? Etes-vous roi ou ministre? Daniel tenait le second rang dans un empire puissant, et fléchissait sans cesse le genou devant l'Eternel. David régnait, et sept fois le jour il adorait un monarque de qui il reconnaissait qu'il tenait sa couronne. Osez après cela nous donner des raisons pour excuser votre indolence? On en a pas le temps; mais le travail ordonné par la Providence est-il un obstacle à la prière? Le cœur ne peut-il pas se recueillir de temps en temps pour s'élancer vers son Dieu? D'ailleurs, n'est-ce pas prier que de bien faire? Pour qui descend dans les obscures prisons, le cachot est un autel; pour qui visite les malades, l'hôpital est un temple. Mais l'on prie, reprenez-vous, et l'on n'est pas exaucé : c'est donc que l'on prie mal, chrétiens, il ne peut y avoir d'autre cause, et c'est justement la seconde proposition que j'ai avancée. Ne pas prier, c'est négliger ses plus chers intérêts; prier comme nous faisons, ce n'est guère mieux les connaître. Vous avez vu les avantages de la prière : vous allez en voir les dispositions dans cette seconde partie de mon discours.

SECOND POINT.

J'emprunte de saint Augustin le plan de cette seconde partie, et je dis que trois défauts rendent nos prières inutiles : 1° l'état dans lequel nous demandons : *Mali petimus;* 2° le caractère des faveurs que nous demandons : *Mala petimus:* 3° la manière dont nous demandons : *Male petimus.* Eclaircissons en peu de mots la doctrine de ce saint docteur, et prêtez-moi votre attention.

Première raison du peu de succès de nos prières, l'état de celui qui demande : *Mali petimus.* Etat directement opposé à la première disposition qu'exige la prière : disposition de repentir ou d'innocence. Prenez garde cependant, mes frères; je ne prétends pas que la prière du pécheur, précisément parce qu'il est pécheur, soit un crime par elle-même. Me préserve le ciel de jamais prêter ma langue à une doctrine désespérante. Le publicain était pécheur, et Jésus-Christ donna des éloges à sa prière. Je dis seulement que la prière faite dans l'attache actuelle au péché, dans le dessein secret de péché, sans un désir de sortir du péché, loin d'apaiser le Seigneur, aigrit sa colère, et rapporte des peines loin d'attirer des grâces Ainsi l'a dit le Prophète : *Que sa prière même lui soit imputée à péché.* (*Psal.* CVIII, 7.)

Le temple est fréquenté, les autels sont chargés de dons, le sanctuaire fume du sang des victimes et du plus pur encens : c'était le brillant spectacle qu'Israël donnait au Seigneur. Le Seigneur s'en contenta-t-il? Non, chrétiens; il en démêle le motif : le parvis est rempli de victimes, dit-il, mais le cœur est plein de passions; on fait couler à grands flots le sang des béliers, et l'on boit sans pitié celui du pauvre et de l'orphelin. Les filles de Sion parent les autels de fleurs, mais elles s'en couronnent elles-mêmes pour être aussi ornées que les temples; le feu sacré consume les offrandes, mais la flamme proscrite dévore le sein impudique; les louanges sont sur les lèvres, mais l'injustice est dans les mains, la volupté dans les yeux, l'impudence sur le front. A quoi

servent tous ces sacrifices? reprenait le Seigneur irrité : Israël, j'abhorre tes solennités, tes victimes, ton encens : plus tu élèves les yeux vers moi, plus je détourne mes regards; plus tu multiplies tes vœux, plus j'augmente ma haine. Quoi! tu oses tendre vers moi des mains qui dégouttent encore du sang de la veuve que tu pilles, de l'ouvrier dont tu retiens le salaire, d'un frère que tu assassines par tes scandales? Sache que, dans un tel état, immoler des hosties ou égorger un homme, m'offrir de l'encens, ou bénir des idoles, c'est la même chose.

Tel est le jugement que porte le Seigneur de toute prière faite dans l'état d'un péché aimé, et son jugement n'est-il pas équitable? De quel front osez-vous, pécheurs, raconter ses prodiges avec un cœur révolté, placer ses cantiques sur des lèvres impures : vous vous condamnez par vos prières, elles vous sont imputées à péché. Combien parmi vous qui demandent à Dieu, sans le savoir, ce qu'ils craignent le plus d'obtenir? Que d'Augustins adorateurs d'une beauté profane demandent la chasteté? Donnez-la moi, Seigneur, disent-ils; c'est le langage des lèvres, mais le cœur, en secret, d'intelligence avec la passion, ajoute presque aussitôt : Cependant, ô mon Dieu, ne la donnez pas encore; détachez-moi du monde, dit cette femme mondaine, mais attendez la fin de ma jeune saison, attendez que les rides aient chassé les appas; brisez en moi la chaîne de l'habitude criminelle, dit le voluptueux, mais attendez l'instant de dégoût, le moment de satiété; désirs contradictoires, illusions plutôt que désirs, langage d'un cœur qui veut se tranquilliser dans ses désordres, se calmer dans l'iniquité, se persuader qu'il souhaite ce qu'il appréhende; langage hypocrite, langage de péché. *Que sa prière même lui soit imputée à péché.* Avec de pareils sentiments, prétendez-vous être exaucés dans vos prières, vous qui seriez au désespoir de l'être? C'est être bien coupable, de ne point faire de prières, mais c'est l'être encore plus de demander des grâces dont on est bien résolu de ne pas profiter. Première cause de leur inutilité : l'état de celui prie : *Mali petimus.* Autre raison de leur peu de succès : le caractère des biens que l'on sollicite : *Mala petimus.*

Loin que les faveurs que nous sollicitons nous soient utiles, elles sont dangereuses; que ne m'est-il permis de démêler de quel principe partent tous les soupirs qui se répandent autour des autels, de quelle source coulent toutes les larmes qui se versent dans nos temples? Que verrions-nous, je vous prie? dans les uns des vœux criminels, dans les autres des vœux imprudents, dans presque tous des vœux intéressés.

Dans les uns des vœux criminels : celui-ci demande le gain d'un procès injuste, celui-là la réussite d'un projet de vengeance, cet autre la mort d'un riche parent. Ce n'est plus au nom de Jésus-Christ qu'on fait ses prières, c'est au nom de l'injustice, de la haine, de la cupidité, et l'on se flatte d'être exaucé par ce Dieu qui leur a juré une guerre immortelle.

Dans les autres, des vœux imprudents : aveugles, nous demandons comme des grâces ce que Dieu n'accorde que comme des châtiments. Ainsi, cette mère sollicite la santé d'un fils trop chéri; elle ignore que s'il vivait, il serait l'ignominie de ses jours. Sans avoir égard à ses cris, le Seigneur exécute ses desseins de salut; il frappe, la tige tombe, l'enfant n'est plus, la terre pleure sa perte, le ciel se réjouit de sa conquête; de quoi pouvons-nous nous plaindre de la part du Seigneur, que de son trop de bonté? D'autre part, c'est une épouse affligée d'une longue stérilité, qui conjure le Seigneur de bénir son mariage; elle ne sait pas que cet enfant si désiré serait pour elle un supplice continuel par ses déréglements. Dieu qui le sait, et qui veut lui épargner cette douleur, paraît sourd. De quoi se plaint-on de la part de Dieu, que de son trop de bonté?

Enfin, dans presque tous, des vœux intéressés : vous diriez que le Seigneur n'a qu'une bénédiction à donner, celle des biens temporels. C'est à quoi se réduisent tous les souhaits. Ah! chrétiens, cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, tout le reste vous sera accordé. Il n'appartient qu'aux païens de se borner dans un cercle si méprisable; ces dieux d'or et d'argile qu'ils adorent n'ont que de l'or à donner. Que faut-il donc demander? direz-vous. Demandez la victoire de cet orgueil qui vous domine, de cette mollesse qui vous assoupit, de cette envie de plaire qui vous possède, de ce ressentiment qui vous dévore, de cette humeur qui vous maîtrise. Demandez la grâce durant la vie, la persévérance à la mort, la gloire dans l'éternité. Mais que dis-je? M'appartient-il de vous donner de pareilles leçons? Ecoutez un plus grand maître; Jésus-Christ va vous apprendre ce que vous devez demander. Voici comme vous prierez, dit-il à ses disciples.

O Père, le plus tendre des pères, Père tel qu'il n'en est point parmi les créatures, Père commun, Père de tous : *Pater noster* (*Matth.*, IX, 6 et seq.) : vous régnez dans les cieux d'où vous examinez nos besoins, d'où vous exaucez nos désirs, d'où vous couronnez nos faibles mérites : *Qui es in cœlis;* que votre nom soit sanctifié, qu'il soit adoré dans tout l'univers, parmi ces peuples qui sont assis dans les ombres de la mort : *Sanctificetur nomen tuum;* qu'il se hâte d'arriver, ce règne où nous serons assis sur des trônes, où nous serons tous prêtres et rois, où nous serons tous heureux, où notre empire sera le vôtre : *Adveniat regnum tuum;* cependant régnez ici-bas, comme vous régnez dans le ciel, que votre volonté s'accomplisse, et rende cette Jérusalem terrestre, l'image de la Jérusalem céleste : *Fiat voluntas tua;* les richesses que nous sollicitons ne sont pas de ce monde : les trésors du chrétien sont dans le ciel, accordez-nous seulement dans cet exil passager le pain de chaque jour : *Panem nostrum quotidianum da nobis*

hodie; daignez nous pardonner des fautes qui feront à jamais le sujet de nos pleurs : vous l'avez promis à ceux qui pardonnent; et vous, qui lisez dans nos cœurs, voyez l'amour sincère que nous avons pour nos ennemis : *Dimitte nobis debita nostra sicut et nos dimittimus;* si, pour les punir ces péchés, vous permettez que de cruels ennemis nous tentent, faites que nous ne périssions pas dans le combat, mais que nous en sortions victorieux : *Et ne nos inducas in tentationem;* après tout, il y va de votre gloire, vous n'avez pas d'adversaire plus irréconciliable que le péché, c'est le seul mal que nous reconnaissons, le seul mal dont nous vous prions de nous délivrer : *Sed libera nos a malo.*

Les voilà les vrais biens que nous devons demander, ceux justement que nous ne demandons pas : aussi le peu de succès de nos prières vient du caractère des biens que nous sollicitons. Seconde raison que nous avons apportée : *Male petimus.* Mais la dernière cause de leur inutilité, c'est la manière dont nous les demandons : *Male petimus.* Suivez-moi, je vous prie, dans cette dernière réflexion.

La prière, pour être agréable au Seigneur, doit être respectueuse, recueillie et humble; et d'abord quels sentiments de respect ne doivent pas animer nos prières? Jugeons-en par la grandeur de celui à qui nous parlons; c'est à Dieu, à ce Dieu dont les Ecritures nous font des peintures si magnifiques et néanmoins si disproportionnées, ce Dieu qui d'une main mesure les eaux de l'abîme, et de l'autre soutient tout le poids des cieux; qui met les collines dans la balance, qui sème les îles comme on sème la poussière, qui d'un regard fond les montagnes, et devant qui toutes les nations sont comme si elles n'étaient pas, à cette pensée, saisie d'une terreur respectueuse, toute créature doit s'abîmer dans son néant, et cependant jusqu'au pied des autels on s'avance avec fierté; on paraît avec assurance dans un lieu où les anges tremblent, parce qu'on ne voit ni les anges ni ce qui les fait trembler. A peine daigne-t-on s'incliner devant un Dieu que Jésus-Christ, Dieu lui-même, priait la face dans la poussière. Ah! mes frères, si un pareil esprit vous animait, vous verriez naître en vous l'esprit de recueillement, autre condition de la prière.

Quand vous commencez à prier, dites avec saint Bernard : Ne passez pas le seuil de ce temple, pensées importunes, distractions fâcheuses, souvenirs désagréables. Belles paroles! Où sont ceux qui les pratiquent? Loin de rejeter les distractions, nous semblons nous-mêmes appeler ce peuple inconstant; nous nous laissons emporter à leurs mouvements comme une poussière légère, et le temps que nous destinons à la prière semble être celui où nous donnons le signal à un essaim de pensées frivoles. Loin de captiver l'imagination et d'enchaîner les sens, on promène ceux-ci sur tous les objets qui se présentent, on transporte celle-là dans toutes les circonstances de la vie. On se rappelle tout ce qui est étranger, tout ce qui est peut-être criminel; on fuit loin de soi, on se perd, on s'égare, et à peine peut-on se retrouver en sortant de nos temples. Pense-t-on après cela que Dieu écoute des prières dont les hommes mêmes seraient offensés si on leur en adressait de pareilles?

Mais on s'ennuie, dit-on. Ah! lâches chrétiens, votre froideur est votre honte! Quoi! un sujet doit-il s'ennuyer d'être avec son prince? N'est-ce pas cette auguste présence qui rendait les antres, les déserts, les forêts si agréables aux Paul, aux Antoine, aux Hilarion? Ne les entendez-vous pas reprocher au soleil de se lever trop rapidement pour terminer leurs prières? La prière n'est-elle pas ce charme heureux que saint Jacques présentait aux fidèles comme un remède pour dissiper leur ennui? On s'ennuie. Et comment en serait-il autrement? On passe d'une assemblée tumultueuse à une assemblée de piété; on quitte l'autel de la parure pour tomber au pied de celui de l'humiliation. On fait succéder à des lectures passionnées des lectures édifiantes; on lit l'Evangile du même œil qu'on vient de lire un roman. L'esprit rempli d'images voluptueuses, les yeux mouillés de larmes criminelles, le cœur attendri par des peintures séduisantes, comment voulez-vous éprouver les charmes purs de la contemplation? En sortant d'un festin licencieux, en interrompant un jeu ruineux, vous prétendez savourer les délices de la raison, comme si, longtemps après la tempête il ne restait pas dans la mer un mouvement qui en trouble le calme.

On ne sait pas prier, ajoute-t-on : je vous le pardonnerais si on exigeait de vous des discours éloquents; mais, vous le savez, ici le cœur tient lieu d'esprit, les soupirs de pensées, l'amour d'éloquence; le savant fait de plus belles prières que le peuple, mais le peuple en peut faire de plus saintes que le savant. On ne sait pas prier. Mais quoi! n'avez-vous plus de besoins? Si cela est, jouissez de votre abondance, triomphez de votre richesse. Mais que dis-je? Votre misère doit vous instruire : faut-il apprendre au pauvre l'art d'exposer ses besoins?

Finissons, et disons qu'il faut prier avec persévérance, mais avec une persévérance humble. Loin de nous ces prières qui semblent commander les bienfaits : Dieu peut avoir des raisons de différer l'effet de nos vœux, mais nous n'en avons jamais de murmurer de sa conduite. S'il ne couronne pas d'abord nos désirs, c'est pour nous faire sentir, disent les Pères, le prix de ses faveurs, pour éprouver notre soumission, pour récompenser notre patience : soyez importuns, à la bonne heure, mais soyez-le avec humilité. Souvenez-vous de cette femme dont vous parle l'Evangile : elle crie, et Jésus-Christ ne fait pas semblant de l'entendre; elle cherche des protecteurs parmi les apôtres, et Jésus-Christ leur répond durement qu'il n'est envoyé que pour les brebis d'Israël. Se rebute-t-elle de ses dédains? Au contraire, elle s'obstine, elle se jette à ses

pieds, elle élève sa voix douloureuse. Jésus-Christ lui répond en maître que le pain des enfants n'est pas pour de vils animaux. La comparaison était humiliante; cette femme humble ne s'en offense pas. A la bonne heure, réplique-t-elle; mais les plus vils animaux profitent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. C'en est trop; on ne tient pas contre une humilité si constante : Jésus-Christ a beau faire violence à sa charité, il faut qu'elle éclate. O femme! que votre foi est grande! s'écrie-t-il; qu'il vous soit fait ainsi que vous le désirez! Que ce grand exemple nous anime, chrétiens auditeurs, et qu'il nous inspire le goût de la prière. Pères, à la tête de vos familles, maîtres, au milieu de vos serviteurs, adressez en commun des vœux au Seigneur; renouvelez dans ces jours de fer cet âge heureux où la prière était l'occupation de nos aïeux; vous inspirerez à ceux qui vous sont soumis les sentiments dont vous serez pénétrés; vous apprendrez à ces langues innocentes à se délier en prononçant le nom du Seigneur; vous apprendrez à ces enfants chéris à lever leurs faibles mains, à tourner leurs premiers regards vers cette demeure céleste où habite le Père commun; et ce Maître universel récompensera vos prières d'une gloire éternelle. C'est la grâce que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON VI.

Pour le vendredi de la première semaine de Carême.

SUR LA CONVERSION DU PÉCHEUR.

Vis sanus fieri ? (*Joan.*, V.)

Voulez-vous être guéri ?

A combien de ceux qui m'écoutent ne pourrais-je pas adresser ces paroles du Sauveur au paralytique de notre Evangile ? Pécheurs, qui, sous une apparence de santé, cachez des plaies mortelles, vous qui, dans un corps vivant, portez une âme morte, qui, marchant dans les sentiers fleuris du plaisir, traînez un cadavre aussi hideux que celui qui repose depuis plusieurs mois dans le tombeau, ne voudrez-vous jamais guérir? Avez-vous renoncé pour toujours à cette santé délicieuse que donnait la grâce à votre âme, à cette force héroïque qui donnait le mouvement et l'action à une volonté éclairée, enfin à cette vie dont vous jouissiez dans les beaux jours de votre innocence. Voulez-vous être guéris ?

A ces invitations la plupart des pécheurs ne répondent que par le désespoir. Nous avons beau leur dire : Revenez au Seigneur, vous tous qui l'avez offensé ; nous entendons mille voix plaintives qui répondent : Nous avons trop longtemps abusé de sa grâce, pour nous promettre de nouvelles faveurs. Sa bonté, lassée de nos délais, n'a plus de pardon, elle n'a que des vengeances. Que j'insiste cependant, et que je leur représente la miséricorde de Dieu, inquiète sur leur sort, attentive à leurs intérêts, tendant les bras à leur repentir. Dieu peut-être assez bon pour nous recevoir, repliquent-ils, mais nous ne sommes pas assez forts pour rompre nos chaînes : fatal désespoir! mortel découragement! qui fait prendre au pécheur l'affreuse résolution de s'enfoncer toujours plus dans le vice, de se livrer à tous ses penchants, de languir dans ses habitudes, et d'attendre dans le sein des plaisirs, des peines éternelles.

O vous qui, sans tenir le même langage, n'avez ni plus de force, ni plus de confiance; je viens aujourd'hui ranimer votre foi, et dissiper vos vaines terreurs. Pour le faire avec ordre, j'avance deux propositions qui vont faire le partage de ce discours. Quelques grands pécheurs que vous soyez, si vous voulez revenir sincèrement à Dieu, vous avez tout à espérer de sa bonté : première proposition. Quelque anciens pécheurs que vous soyez, vous pouvez encore vous convertir : seconde proposition. Il y a dans le cœur de Dieu assez de tendresse pour recevoir le plus grand pécheur, et pour lui pardonner; vous le verrez dans mon premier point. Il y a dans le cœur du plus grand pécheur assez de liberté pour retourner à Dieu et se convertir; vous le verrez dans mon second point. En deux mots, de la part de Dieu toute assurance de miséricorde; de notre part nul désespoir de salut. C'est tout mon dessein. Mère de miséricorde, réfuge des pécheurs, Vierge sainte, nous réclamons votre secours, en vous disant avec l'ange, *Ave. Maria*, etc.

PREMIER POINT.

C'est un des artifices ordinaires de l'esprit tentateur de porter d'abord au péché par une folle confiance, et d'y retenir ensuite par un coupable désespoir. Pourquoi ne pas satisfaire cette passion? Goûtez ce plaisir, dit-il à une âme qu'il sollicite; il suffira de faire l'aveu de votre péché pour en obtenir le pardon. Il parle et on le croit; sur sa parole on risque un crime, on en hasarde un autre, et on grossit ainsi ses iniquités. Mais la religion parle enfin, la conscience crie, l'enfer effraie, on veut revenir au Seigneur; vain projet, reprend le séducteur, inutile résolution! Le Seigneur est trop irrité pour se laisser fléchir; qui a trop présumé de sa miséricorde ne doit s'attendre qu'aux rigueurs de sa justice.

Seriez-vous la dupe de ses derniers artifices, comme vous l'avez été des premiers? Diriez-vous comme le premier meurtrier de l'univers : *Mon péché est trop grand pour en espérer le pardon* (*Gen.* IV, 13) : penser ainsi, c'est bien mal connaître la bonté du Maître que nous servons. Ah! mes frères, quelque coupables que vous soyez, miséricorde de mon Dieu, c'est de votre part que je l'avance, et je ne crains point d'être désavoué, il est encore des ressources de salut, pourvu que vous soyez sincèrement touchés de vos égarements: le Seigneur est tout disposé à vous les pardonner. Vérité de foi que je fonde sur trois raisons convaincantes : 1° sur la parole d'un Dieu qui l'a révélée; 2° sur l'amour de Jésus-Christ qui l'a signée de son sang;

3° sur votre propre expérience, qui ne vous permet pas d'en douter. Suivez, je vous prie, ces importantes réflexions.

Oui, chrétiens, la parole d'un Dieu y est expresse : à tout repentir sincère, miséricorde assurée. Ainsi s'en explique-t-il dans l'Ecriture : si une jeune épouse, dit le Seigneur par son prophète (*Jerem.*, III, 1) à la fille de Sion, si une jeune épouse, malgré des engagements sacrés, partage avec des complices déplorables un amour que son époux a seul droit d'exiger, que fera cet époux irrité, et que fait-on? La tendresse changée en fureur offrira des scènes dont le public malin se réjouit, ces procès scandaleux dont le barreau retentit, ces divorces éclatants qui éternisent l'ignominie. Voilà l'homme : voici Dieu.

Vous m'avez oublié, poursuit le Seigneur, Vierge peu sage ; malgré des promesses réitérées dans une saison innocente, malgré les faveurs que je vous ai faites dans les épanchements de ma grâce, malgré les semences de pudeur et de vertu que j'avais versées dans votre âme ; lassée de mon joug, dégoûtée de mon service, vous vous êtes répandue parmi les nations ; vous avez partagé leurs jeux, leurs fêtes, leurs plaisirs, leurs folies ; vous êtes devenue l'idole de mille adorateurs ; vous avez préféré leurs faux hommages à mes bienfaits, leurs protestations exagérées à mes solides promesses, leurs perfides empressements à mes sincères tendresses ; n'importe, j'oublie que je suis l'offensé, je me rappelle seulement que je suis père, revenez et je vous recevrai ; rendez-moi un cœur usé par d'indignes passions ; victime d'un feu profane, soyez enfin l'holocauste de mon amour ; le monde a eu vos premiers soupirs, ne me refusez pas les derniers, je m'en contente ; revenez, et je vous recevrai : *Revertere et ego suscipiam te.* (*Ibid.*)

Après des assurances si précises, pécheurs, sur quoi fondez-vous votre désespoir ? Sur le nombre de vos crimes ? Oui, dites-vous, quelquefois les larmes aux yeux ; est-il vie pareille à la mienne? A peine ai-je commencé à connaître mon Dieu, que j'ai commencé à l'offenser? L'iniquité a été prématurée pour moi ; tout enfant que j'étais, j'avais déjà vieilli dans le vice, et je n'ai avancé en âge que pour croître en corruption ; enfin je n'ai manqué de crimes, que parce que les crimes m'ont manqué. Affreux portrait sans doute ; mais quelque affreux qu'il soit, je dis que cette multitude d'iniquités doit animer votre repentir et non pas exciter votre découragement. Car enfin le nombre en fût-il plus grand, toujours est-il borné ; et la miséricorde du Seigneur est sans borne : toujours peut-il être augmenté ! et la miséricorde du Seigneur ne saurait croître. Je dis plus, c'est précisément cette multitude de péchés qui doit ranimer votre ardeur, et vous faire recourir promptement à la grandeur de sa miséricorde.

Ainsi l'avait promis ce roi pénitent, dont les divins cantiques seront à jamais des monuments éternels de la bonté de notre Dieu. Hélas! s'écriait-il dans l'amertume de son âme, dans deux seules actions de ma vie, quelle complication de crimes ! j'ai brûlé pour Bethzabée, et de là quel enchaînement de regards, de pensées, de désirs, de sollicitations, d'infamie? J'ai oublié mon aversion naturelle pour la duplicité ; moi qui avais épargné deux fois Saül mon ennemi ; j'embrasse Urie mon fidèle sujet, et je le fais assassiner ; quel amas monstrueux de crimes! Pour couvrir, Seigneur, tant d'iniquités, j'ai besoin d'une grande miséricorde ; mais après tout, moins je suis digne de votre grâce, plus il y va de votre gloire de vous laisser toucher ; le pardon des grands criminels fait la clémence des grands rois. Vos bontés seront célébrées ici-bas par vos élus, et dans le ciel par les saints. Oui, mon Dieu, *ce sera pour la gloire de votre nom que vous me pardonnerez mon iniquité, car elle est grande* (*Psal.* XXIV, 11) : ainsi parlait un monarque mieux instruit que nous des sentiments de notre Dieu. Qui peut donc encore faire naître vos défiances? l'ingratitude de votre conduite? Oui, reprenez-vous ; si Dieu m'avait marqué moins de préférence, je serais moins coupable de l'avoir abandonné. Mais après tout ce qu'il a fait pour moi, et ce que j'ai fait contre lui, que le grâce puis-je attendre? Il n'est point d'ingratitude égale à la mienne, et d'homme à homme, tout ingrat mérite d'être oublié. D'homme à homme, vous avez raison ; peu sensibles à un bienfait, ils n'oublient jamais une injure ; mais d'homme à Dieu, votre raisonnement n'est pas juste. Que n'avait pas fait le Seigneur pour David? La plus haute contemplation avait été l'exercice de son enfance ; en gardant les troupeaux de son père, il conversait avec les anges de Dieu ; David le publiait lui-même : vous m'avez enseigné dans le secret la vraie sagesse, choisi au milieu des pâtres et placé sur le trône d'Israël ; Dieu le destina à être l'aïeul de son fils. Mais de là que concluait David? Vous l'avez déjà entendu. Plus mon ingratitude est noire, plus il est de votre grandeur, ô mon Dieu, de l'oublier ! Il est beau de ne se venger que par des bienfaits ; vous nous en avez fait une loi, Seigneur, et vous ne vous en affranchirez pas vous-même : vous oublierez le souvenir de mon ingratitude, et vous ne conserverez que celui de mon repentir.

Sont-ce enfin les suites de vos péchés qui vous effrayent? Oui, ajoutez-vous encore, et comment me rassurer sur tant de leçons de libertinage, d'impiété, d'irréligion, sur tant d'intrigues, tant de malheureux stratagèmes pour séduire l'innocence et triompher de la vertu, tant de funestes inventions pour insinuer le crime et pour le persuader? Tout cela doit être puni, et un malheureux dont les exemples, dont les œuvres scandaleuses ont damné tant de personnes qui demandent vengeance au ciel, peut-il entrer dans ce même ciel sans injustice? Peut-il le demander sans folie? N'est-il pas écrit, âme pour âme, vie pour vie, sang pour sang? Je le sais ; mais pour ne point sortir de l'exemple que j'ai cité, voici ce que j'avance. Croyez-

vous que David n'eût donné aucun scandale? Un roi saint ne fait souvent que des hypocrites; mais un roi déréglé fait à coup sûr des prévaricateurs; sans doute que sa chute avait ébranlé la vertu, enhardi le crime, autorisé le libertinage; à la vue de ces malheurs dont le spectacle s'offre à ses yeux, David, bien loin de se livrer au désespoir, s'anime à la pénitence : *Après avoir montré aux méchants la route de l'iniquité*, s'écrie-t-il, *je leur montrerai vos sentiers, ô mon Dieu! et ils se convertiront.* (*Psal.* L, 15.)

A l'exemple de David, appliquez-vous à former des saints, si vous avez fait des pécheurs; que vos paroles guérissent les blessures qu'ont faites vos paroles; que la simplicité de vos habits efface les impressions de votre parure; que votre modestie répare des propos trop peu mesurés; que votre vie mortifiée et pénitente soutienne votre foi; que la miséricorde du Seigneur anime votre confiance; ne craignez pas de dire : Où se trouve l'adorateur de mes faibles appas? Il n'est plus; je soufflais l'incendie sur la terre, et l'incendie le dévore dans l éternité. Seigneur, vous le savez, pour éteindre ces feux brûlants, je verserais jusqu'à la dernière goutte de mon sang; cependant, plus coupable que lui, je respire, il pousse dans les flammes éternelles d'inutiles soupirs, et je puis faire une salutaire pénitence : d'où vient cette différence, ô mon Dieu! Ah! je le reconnais aujourd'hui, c'est à votre miséricorde que je la dois. (*Thren.*, III, 22.) Vous le voyez, chrétiens, ce ne sont point ici les expressions d'un zèle artificieux, ni les pieuses illusions d'une charité indiscrète; ce sont, à la lettre, les oracles saints, la parole du Seigneur, les témoignages de sa miséricorde : première preuve qu'il est sincèrement disposé à pardonner à tout pécheur pénitent. Passons à la seconde raison.

L'amour de Jésus-Christ, qui a cimenté de ses larmes, gravé de son nom, signé de son sang cette consolante vérité; car d'où vient, je vous prie, a-t-il quitté le ciel? Pourquoi a-t-il paru sur la terre? Ecoutez saint Paul, ravi jusqu'au ciel dans le sein de la Divinité; il en savait les secrets, et, dans son langage, pécheurs, comprenez bien quel doit être le vôtre? Trente-cinq années de service et de fidélité, le martyre souffert cent fois, ou plutôt tous les jours, n'avaient point effacé de son souvenir la sanglante persécution qu'il avait faite à l'Eglise. *J'ai été*, disait-il, quelque temps avant sa mort, *j'ai été l'ennemi de Jésus-Christ* (I *Tim.*, I, 13), le blasphémateur de sa croix, le tyran de ses saints : si je n'envisageais que mes crimes, je perdrais bientôt toute confiance; mais voici ce qui me rassure, c'est que *Jésus-Christ ne s'est incarné que pour racheter les pécheurs, et moi surtout, le plus grand d'entre eux.* (*Ibid.*, 15.) Serait-il le Sauveur du monde, s'il ne sauvait en effet personne? Suivez-le de la crèche au Calvaire, toutes ses œuvres annoncent qu'il ne vient pas au monde pour le juger, mais pour le sauver : que veut dire cette oblation prématurée sur l'autel du temple, ce sang à peine formé dont rougissait le glaive de la circoncision, ce nom de Jésus qu'on lui impose, ce transport prophétique du saint vieillard qui l'appelle le Libérateur des nations, le Sauveur d'Israël? A la même question, même réponse : Jésus-Christ n'est pas venu au monde pour le juger, mais pour le sauver.

Que signifient ces tendres paraboles semées à chaque page de l'Evangile? Celle du pasteur qui porte au bercail la brebis fugitive, celle de la femme empressée à chercher une perle de grand prix, du charitable Samaritain percé, pour ainsi dire, des mêmes coups qui ont blessé son frère, de ce père tendre qui reçoit à bras ouverts, qui baigne de ses larmes un fils dissipateur et prodigue? Les explications sont inutiles, quand les oracles sont si clairs : le Fils de l'homme n'est pas venu au monde pour le juger, mais pour le sauver.

A quel propos ces invitations si souvent réitérées? O vous tous qui gémissez sous le poids de vos iniquités, venez à moi et je vous consolerai, prenez mon joug et donnez-moi votre fardeau : c'est la miséricorde que je veux et non pas le sacrifice : les justes méritent mes tendresses, et les pécheurs tous mes soins. Jérusalem, combien de fois ai-je voulu rassembler tes coupables enfants dans les bras de ma miséricorde, comme les poussins sont rassemblés sous les ailes de leur mère, et tu n'a pas voulu? Ces passages et un foule d'autres ne disent-ils pas, à qui veut les entendre, que notre divin Sauveur n'est pas venu pour juger le monde, mais pour le sauver.....

A quel dessein parcourt-il les villes et les campagnes? Pourquoi ces fatigues et cet épuisement à chercher la Samaritaine? cette bonté à consoler la Madeleine, cette indulgence pour la femme adultère, ce titre d'ami des pécheurs, que la malignité lui donne et que son amour accepte? Pourquoi? Faut-il le demander? Jésus-Christ a eu soin de nous l'apprendre: le Fils de l'homme n'est pas venu au monde pour le juger, mais pour le sauver.

Interrogez cette victime sanglante, ces épines, couronne de votre roi, ce roseau, sceptre de sa principauté; ou, si vous n'entendez pas ce langage, suivez-moi au Calvaire; c'est au pied de cette croix que je vous cite : considérez un Dieu mourant et recueillant ses derniers soupirs en faveur de ses propres bourreaux; voyez ce côté ouvert pour vous recevoir, cette tête qui se penche pour vous bénir, ce sang qui ruisselle pour vous purifier, cette soif qui le brûle pour vous sauver. Doutez à présent de son amour, et demandez encore, si vous l'osez, ce que veut dire cet étonnant spectacle? Le Fils de l'homme n'est pas venu au monde pur le juger, mais pour le sauver.

Mais, peut-être, content de mourir pour un petit nombre, a-t-il rejeté la multitude? Peut-être avez-vous été exclu du bienfait de la Rédemption? Langage de désespoir foudroyé par l'Evangile! Croix de Jésus-Christ, montagne du Calvaire, terre arrosée du sang

de mon Dieu, déposez contre quiconque ose le tenir. Si cela était, quel sens auraient donc ces paroles de saint Paul : Jésus-Christ est le Sauveur de tous, et surtout des fidèles; il a été immolé pour tous, victime de tous, et comme tous sont morts par le péché d'un seul, c'est par la mort d'un seul que tous ont été rachetés. Mais qu'est-il besoin de ce témoignage? Le sang d'un Dieu ne l'a-t-il pas gravé sur la croix en caractères ineffaçables? Le Fils de l'homme n'est pas venu au monde pour le juger, mais pour le sauver.

Ah! Seigneur, devez-vous dire : c'est au pied de cette croix que je parais avec confiance; là combien d'objets me rassurent? Si j'y vois une vierge pure, un disciple aimé, j'y vois aussi une Madeleine pénitente. O croix adorable! où la justice de mon Dieu a pesé dans la balance les iniquités du monde; mais le poids a été plus fort que tous mes péchés : ce n'est pas comme David, de la main d'un prêtre de la famille d'Aaron que je serai purifié de mes souillures, l'hissope de Moïse ne sert ici de rien; c'est l'aspersion du sang d'un Dieu (I *Petr.*, I, 2) qui lavera mes iniquités : Jésus-Christ ne s'est incarné que pour racheter les pécheurs.

Après un tel excès de tendresse, la théologie n'a-t-elle pas raison d'avancer qu'elle ne connaît pas de plus grand crime que le désespoir, et que s'y livrer, et s'y abandonner, c'est ajouter à ses iniquités, l'iniquité irrémédiable? Quel fut le crime le plus affreux de l'apôtre apostat? La trahison d'un Dieu. Cependant, tout perfide qu'il était, il pouvait être encore la conquête de ce Maître qu'il vendait. Si Judas livre Jésus-Christ, Pierre ne l'avait-il pas renié? D'où vient que l'un périt à la vue du Calvaire, et que l'autre revient aux doux regards d'un Dieu? Tous deux s'écrient, les larmes aux yeux : *J'ai péché;* pourquoi le même langage produit-il des effets si différents? C'est qu'il ne part pas du même principe : dans l'un c'est désespoir, dans l'autre c'est confiance. *J'ai péché contre le Dieu des miséricordes*, disait l'apôtre pénitent. *J'ai péché contre le Dieu des vengeances*, disait l'apôtre désespéré; *le Dieu que j'ai offensé est trop miséricordieux pour refuser le pardon à mes larmes*, ajoutait le premier; *il est trop juste*, reprenait l'autre, *pour ne pas me punir. Quel intérêt aurait-il à me perdre*, disait Pierre? *Quel avantage aurait-il à me sauver*, disait Judas? *Vivons en pénitents pour mourir en saints*, concluait celui-là; *mourons en furieux*, concluait celui-ci, *puisqu'il est inutile de vivre en pénitent.* A votre avis, lequel de ces deux raisonnements est le mieux fondé, et quel effet produisent l'un et l'autre? Vous le savez : l'espérance sauve l'un, le désespoir damne l'autre.

Loin donc à jamais ces sentiments de défiance de la miséricorde de notre Dieu! qu'ils disparaissent à la vue de ces temples où tous les jours des cantiques consolants nous en retracent le souvenir, à la vue de ces fonts sacrés, de ces tribunaux, de cette chaire, de cette victime qui s'immole continuellement pour les pécheurs! car, c'est encore comme autrefois la soif de notre salut, qui le fait descendre du ciel. Mais qu'est-il besoin de recourir aux oracles de la foi, quand la conscience parle? J'en appelle à votre expérience, preuve personnelle et sensible; dernière réflexion qui mérite votre attention.

Deux choses sont également certaines : 1° que Dieu vous a aimé tout pécheur que vous étiez; 2° qu'il ne vous rebutera pas si vous devenez pénitent. Et d'abord, Dieu vous a aimé, tout pécheur que vous étiez : votre existence le prouve; chaque moment que vous respirez est une faveur : vous méritez de périr, et vous jouissez de la vie : Dieu a-t-il donc voulu votre perte? En vain sa justice s'écriait : coupons, coupons cet arbre, non-seulement stérile, mais gâté; délivrons la terre de ce poids inutile; arrachons-le jusque dans les racines (*Luc.*, XIII, 7); qu'il serve du moins d'aliment au feu de nos vengeances. Non, Seigneur, attendons, disait la miséricorde, peut-être dans une saison meilleure fleurira-t-il et portera-t-il des fruits? Tel était le cri de la miséricorde, et elle fut écoutée.

Ce n'est pas tout : cette bonté tendre vous a poursuivi jusqu'au milieu de vos passions, elle a troublé vos plaisirs par de longs remords, elle a obscurci vos fêtes par de salutaires chagrins, vos joies par ses terreurs, votre ivresse par ses menaces; elle vous a poursuivi dans la solitude, dans les ombres de la nuit, dans le silence des bois, dans le tumulte du monde : ses cris, ses plaintes, ses assauts, sont dans les principes de la foi autant de touches secrètes de la miséricorde qui vous recherchait. Mais, au lieu de répondre à ses empressements, combien de fois n'avez-vous pas fait de coupables efforts pour échapper à ses caresses, à sa vigilance, à ses bontés? Quels mouvements ne vous êtes-vous pas donnés pour vous cacher à ses poursuites? Vous auriez voulu faire un pacte avec votre conscience pour être en paix avec elle, et vous mettre en quelque sorte hors de la portée des traits de la miséricorde. Funeste disposition, que Dieu ne pouvait mieux punir qu'en permettant la réussite de vos funestes projets! Cependant ses empressements semblaient croître avec vos dédains : plus vous vous obstiniez à le fuir, plus Dieu s'attachait à vous poursuivre; vous ne vouliez pas de lui, et il voulait vous aimer malgré vous-même.

En faut-il davantage pour vous montrer sa bonté, pour vous engager à vous jeter dans ses bras? Quoi! dans les jours de vos désordres, lorsque vous preniez plaisir à déconcerter ses mesures, il n'aura cessé de vous aimer, et dans ceux de votre repentir, prêt à retourner à lui, il vous rebuterait? Quoi! ce bon Pasteur, après avoir traversé les précipices, franchi les montagnes, parcouru les plaines, les déserts, les vallées pour chercher la brebis égarée, la dévorerait comme un loup ravissant au moment

qu'elle revient au bercail? Quoi! ce Père tendre ne vous aurait appelé que pour vous perdre? Des sollicitations si pressantes ne seraient que des piéges tendus à votre crédulité? Horreur de le penser; blasphème de le dire. Eh! a-t-il fallu moins de bonté pour vous supporter dans vos péchés, que pour vous pardonner dans votre repentir? Pardonner à un coupable qui reconnaît sa faute, est une bonté commune; mais ne rien négliger pour sauver un malheureux qui s'obstine à se perdre, c'est le comble d'une miséricorde infinie, de la miséricorde de notre Dieu.

Ces témoignages de bonté sont bien capables d'inspirer de la confiance, dites-vous: mais accorder la miséricorde avec la justice. Comment allier ce que dit l'Ecriture de cette sévérité terrible, avec cette patience admirable, de ces menaces redoutables, avec ces promesses consolantes? L'accord en est facile, répondent les Pères; c'est la miséricorde même qui annonce les châtiments par la voix de la justice, pour vous contraindre de revenir à elle par une crainte mêlée d'amour: voilà comment ces deux attributs s'accordent.

Pour vous rendre cet accord plus sensible, comparons notre Dieu: cette comparaison est consacrée par les livres saints: comparons-le à une tendre mère qui, voyant son fils un glaive à la main, en risque de se percer, frémit, tonne, menace: vous diriez que la fureur en a fait une marâtre. (*Isa.*, XLIX, 15.) L'enfant blessé vient-il à pousser des cris, le sang coule-t-il, alors cette mère alarmée, oubliant ses menaces, vole à son secours, essuie ses pleurs, ferme sa plaie et charme sa douleur: image bien naturelle de ce que fait à notre égard ce Dieu que saint Paul (*Ephes.*, III, 15) appelle par excellence le Père des miséricordes, et tellement Père, que toutes les tendresses paternelles de la terre ne font qu'un faible rayon de son cœur; lors donc qu'il nous voit disposés à commettre le crime, il fait gronder la foudre sur nos têtes, il nous menace de ses vengeances. Je vous punirai, dit-il, je vous frapperai dans ma colère, je vous rejetterai. Pourquoi ces menaces, ces terreurs, cette sévérité? Il n'est pas difficile, dit saint Chrysostome, de dévoiler le mystère: notre Dieu ne parle de punir, que parce qu'il voudrait qu'on le désarmât. Venez donc, pécheurs repentants; avouez-lui vos fautes, dites-lui avec confiance: Voici la tête coupable, mon Dieu, frappez, satisfaites votre justice, immolez un criminel, ne reconnaissez plus un fils ingrat qui vous a oublié... *Non*, s'écrie le Seigneur, *non, je ne veux point la mort du pécheur, je ne veux que sa conversion* (*Ezech.*, XXXIII, 11): êtes-vous changé, je le suis aussi.

En est-ce assez, mes frères, pour détruire vos injustes préjugés contre la miséricorde, et pour vous faire conclure avec un saint roi: Plusieurs me disent que je n'ai plus rien à attendre de votre bonté, ô mon Dieu! *Multi dicunt animæ meæ: Non est salus in Deo ejus.* (*Psal.* III, 3.) Si je ne considérais que mes crimes, que n'aurais-je pas à craindre? Il ne me resterait que le désespoir; mais c'est votre miséricorde, Seigneur, que je considère, et votre miséricorde me rassure: vous êtes mon Créateur, mon Sauveur, mon bouclier et mon asile: *Tu autem, Domine, susceptor meus es*(*Ibid.*): vous ne m'avez pas formé pour me perdre, vous ne m'avez pas racheté pour me damner, vous ne m'avez pas supporté si longtemps pour être ensuite sourd à mes cris et à mon repentir. Votre ouvrage ne peut vous être indifférent, votre mort inutile, vos promesses sans effet: puisque le Père m'a accordé son Fils, le Fils son sang, son sang la grâce, bien loin de me faire de mes crimes un sujet de désespoir, je m'en servirai comme d'un motif de pénitence: je réclamerai votre patience, je solliciterai votre bonté: *Tu autem, Domine, susceptor meus es*: Je baignerai de mes pleurs des yeux que j'ai ouverts aux plaisirs: j'éteindrai dans mon sang ces flammes proscrites qui le brûlèrent. J'entamerai par des jeûnes et par des veilles cette chair rebelle qui entama ma pudeur: j'expierai par la profondeur de mes humiliations les fureurs de mon orgueil, par la profusion de mes aumônes, les épargnes de mon avarice, par la sincérité de mes réconciliations, la vivacité de mes vengeances. Si mes premiers jours ont été consacrés à la volupté, mes derniers jours seront comme une espèce de martyre: votre croix, ô mon Dieu, est mon refuge, mon bouclier, et mon secours: *Tu autem, Domine, susceptor meus es.* Non, non, ma confiance ne sera point vaine, c'est dans les plaies de mon Sauveur que je me suis réfugié, mon asile est sacré, je serai sauvé: *Tu autem, Domine, susceptor meus es.*

Oui, chrétiens, il y a dans le cœur de Dieu assez de tendresse, pour recevoir le plus grand pécheur et pour lui pardonner. J'ajoute qu'il y a dans le cœur du plus grand pécheur assez de liberté pour retourner à Dieu et pour se convertir: c'est le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT.

Je l'ai dit, mes frères, dans le commencement de ce discours, le plus dangereux artifice de l'esprit séducteur pour nous porter au crime, c'est de nous persuader que nous serons toujours libres de briser nos chaînes quand nous le voudrons; et j'ajoute ici qu'une de ses ruses des plus ordinaires pour nous retenir dans l'esclavage, c'est de nous faire croire que nos liens sont trop forts pour pouvoir désormais espérer de les rompre. Opposons la vérité au mensonge, dissipons l'illusion, et montrons tout ce que vous pouvez, avec la grâce, en matière de salut. Que faut-il pour une conversion solide? Deux choses: écarter les obstacles et saisir les moyens. Oui, dites-vous, voilà précisément ce qu'il faut, et ce qu'on ne fera jamais. Ces obstacles sont trop puissants, ces moyens trop difficiles. Ames timides, écoutez ces deux réflexions, et jugez si j'ai raison.

1° Je prétends que, de quelque nature que soient ces obstacles, il ne tient qu'à vous de les vaincre : première réflexion. 2° Je prétends que, quelque difficiles que vous paraissent ces moyens, vous pouvez les mettre en pratique : seconde réflexion.

Que d'obstacles s'opposent à ma conversion ! dit un pécheur : obstacles du côté du monde, obstacles du côté des passions. Obstacles du côté du monde : il est fort et je suis faible, ses attraits sont séduisants, et mon imagination est vive : il est difficile de se plaire dans le monde, il est difficile de s'y sauver. Je l'avoue, chrétiens, et je pourrais renchérir sur ce que vous dites; mais de là que devez-vous conclure? Le voici : que vous devez entièrement quitter le monde, si vous en êtes le maître; le voir rarement, si vous ne pouvez pas vous en séparer.

Or, le quitter entièrement, si vous en êtes le maître, c'est le plus sûr parti, et pour plusieurs c'est l'unique. Ainsi répondait saint Jérôme à Vigilance, qui lui écrivait : pourquoi vous enfoncer dans un désert, vous ensevelir dans un antre et célébrer vos funérailles avant votre trépas? « Je fuis, répondait ce grand saint, pour éviter ces piéges séduisants que les passions dressent de toutes parts sur vos pas, pour n'être pas ébloui par cette foule d'objets séducteurs qui vous environnent, pour n'être pas surpris par ces regards passionnés qui portent dans les cœurs des étincelles brûlantes, pour n'être pas infecté par cet air corrompu qu'on respire dans le monde. — Quel soldat êtes-vous, ajoutait Vigilance, si vous ne savez que fuir, si vous ne savez pas combattre? Agir ainsi, c'est éviter le danger, mais ce n'est pas vaincre. — J'avoue ma faiblesse, répliquait saint Jérôme, je connais ma fragilité, j'aime mieux éviter le combat que de risquer la victoire, vivre parmi des ours et faire mon salut qu'au milieu du siècle et me perdre. Croyez-moi, il n'y eut jamais de sûreté de s'endormir auprès d'un serpent; quand même on n'en serait pas mordu, son seul sifflement doit inspirer de la crainte. » Ainsi s'expliquait saint Jérôme. Et combien d'autres vont, à son exemple, peupler les cloîtres, et cacher sous des ombres éternelles des yeux qui ont plu ou qui pourraient plaire à d'autres yeux qu'à ceux du céleste époux? Combien de jeunes vierges, combien de mortels que vous cachez, Seigneur, dans le secret de votre face? « Pourquoi ne ferais-je pas, s'écriait saint Augustin, ce que tant d'autres ont fait? » Si vous êtes libre, pourquoi ne pas vous détacher du monde, qui a si souvent triomphé de votre fragile innocence, et qui triomphera peut-être encore de votre faible repentir?

Mais vous êtes attaché au monde par des liens que l'âge, l'état, la fortune, la Providence même, ne vous permettent pas de couper. Eh bien! pour assurer votre conversion, prenez donc le parti de ne le voir que par nécessité : car, avouez-le de bonne foi, la cause de vos rechutes n'a point été précisément l'empire du monde; il en est encore, grâce au Seigneur, qui dans ce monde vivent en chrétiens; il en est sur le trône et au milieu des grandeurs; il est des Esther et des Mardochée qui retracent dans le siècle les vertus de ceux qui en sont séparés par état. Ce qui vous perd, c'est uniquement l'indiscrète familiarité que vous avez avec lui.

Vos emplois vous obligent d'y paraître, dites-vous. Je le veux, mais n'y paraissez que quand votre devoir l'exige : vous êtes dans un poste qui vous rend tributaires des usages, esclaves des bienséances; il faut recevoir des visites et en rendre, je le sais; mais, sans vous dire que vous les multipliez souvent au gré de la passion, ces visites usitées, pourquoi les faites-vous si longues? pourquoi liez-vous des conversations frivoles et toujours dangereuses avec un sexe qui tire sa force de votre faiblesse et de quelques vains attraits?

Mais il faut bien prendre part à quelques plaisirs, à quelques divertissements, dites-vous encore. J'y consens, pourvu que vous n'en preniez que d'innocents, et que vous ayez soin de les sanctifier; mais vous choisissez ceux qui sont les plus équivoques et les plus suspects. Ne vous y trompez point, chrétiens, pour établir solidement votre salut, vous devez renoncer à tout commerce dangereux, à tout spectacle profane, à toute compagnie mondaine, à tout plaisir proscrit, à toute occasion criminelle : il vous en coûtera d'abord, je ne le dissimule point, mais il viendra un temps où ces efforts seront changés en heureuse habitude, où votre Dieu vous dédommagera de cette violence passagère par des consolations ineffables.

Cependant, il ne suffit pas d'avoir vaincu ce monde extérieur, il faut encore triompher de ce monde domestique que nous portons au dedans de nous, de ces passions qui, comme un peuple mutiné, se soulèvent sans cesse et combattent contre nous dans notre propre sein. Second obstacle plus dangereux encore que le premier.

C'est ici que le pécheur prend plaisir à se faire illusion et à se tromper soi-même : il voudrait bien dompter ses passions, mais il est maîtrisé par le tempérament, captivé par ses penchants, retenu par l'habitude et attaché par de funestes liens. Le moyen, dit-il, de vaincre? Le moyen? Celui que vous employâtes dans des jours de ferveur et d'innocence : car il a été un temps, vous vous en souvenez, sans doute; et plût à Dieu qu'il fût encore ce temps fortuné où tous vos penchants semblaient être dans un heureux équilibre : vous les gouverniez à votre gré ces passions si vives, vous saviez leur commander alors; qui vous empêche de reprendre sur ces tyrans l'empire que vous leur avez si lâchement cédé?

Est-ce l'orgueil qui vous domine? Fuyez l'éclat, évitez les flatteurs, cherchez l'humiliation, ne parlez jamais de vous : peu à peu vous deviendrez humble.

Est-ce la colère qui vous transporte? Rap-

pelez souvent dans votre esprit cette colère éternelle que vous avez méritée : attachez-vous à détruire chaque jour dans votre humeur quelques travers, quelques caprices ; travaillez à réprimer son impétuosité, à fixer son inconstance, à calmer ses inquiétudes, à étouffer ses plaintes, à modérer sa sensibilité, à dissiper ses nuages : bientôt plus égal, plus maître de vous-même, vous serez enfin plus doux.

Est-ce la mollesse qui vous appesantit? Sevrez-vous de quelques plaisirs innocents ; détrempez dans quelque amertume ceux que vous ne sauriez refuser à votre état et à votre faiblesse ; ainsi vous vous accoutumerez insensiblement à la pénitence, et la grâce venant seconder vos essais, vous fera triompher de votre indolence, et vous rendra actif.

Mais il est des habitudes à déraciner, ajoutez-vous. Voilà où je vous attendais, non pour confondre votre lâcheté, mais pour exciter votre courage ; il est inutile, dites-vous, de me flatter ; j'aurais beau faire, mes habitudes sont trop anciennes et trop fortes pour espérer d'en venir jamais à bout ; non, jamais je ne pourrai sortir de cet abîme que je me suis creusé moi-même, il est trop profond ; d'ailleurs je n'aurai pas le courage de l'entreprendre ; si quelquefois j'en forme le projet, mille raisons s'offrent à mon esprit et font échouer mes plus fortes résolutions. Langage impénitent proscrit par la religion. Quelque forte en effet que soit l'habitude, il est de foi que vous péchez toutes les fois que vous en renouvelez les actes : or, seriez-vous coupable, s'il vous était impossible de la vaincre? D'ailleurs, cette habitude est-elle plus forte, plus impérieuse que celle d'Augustin? Trente années de crimes et de désordres avaient allumé l'incendie dans toute son âme ; ancien esclave du vice, il semblait, dit-il lui-même, y être attaché avec des chaînes de fer. Plongé, noyé, abîmé dans la volupté, victime de la chair, jouet de ses désirs, la pureté était pour lui un beau rêve. Cependant, quand il prit la résolution de briser ses chaînes, cet homme, ennemi de la violence et de la contrainte, cet homme, qui ne pouvait se sevrer des plaisirs criminels, se fait un crime des plus innocents. Votre habitude est-elle plus forte que celle de Madeleine? Possédée de sept démons, environnée d'adorateurs, démons visibles et plus redoutables que les autres, ivre de sa frêle beauté, elle ne s'occupait que de plaire aux yeux et de captiver les cœurs : tel était son état. Le vôtre est-il plus triste? Cependant un jour, un seul jour la délivre de tous ces tyrans. Ah! il ne vous en faudrait pas davantage pour réussir dans la même entreprise, si comme cette illustre pénitente, vous preniez une ferme résolution de quitter le péché, de rompre pour toujours ces liens scandaleux, ces liaisons suspectes, ces attachements criminels qui forment, nourrissent et fortifient votre habitude ; il ne vous en faudrait pas davantage si vous vouliez sincèrement votre conversion. Faites des actes contraires aux habitudes qui vous tyrannisent substituez le jeûne aux excès de l'intempérance, le travail à l'oisiveté, la lecture des livres saints à celle des romans, la prière à la médisance, l'assiduité à vos devoirs, aux séances du jeu ; les œuvres de miséricorde aux spectacles : voilà ce qu'il faut faire. Or, je vous le demande, sont-ce là des pratiques si difficiles, et faut-il pour les observer beaucoup de courage? « Nous en avons vu des exemples, nous en voyons encore, disait saint Augustin ; vous en connaissez vous-même, et il ne tient qu'à vous d'être du nombre. »

Les obstacles de la conversion ainsi écartés, il reste encore au pécheur à saisir les ressources de salut que la religion lui présente, et c'est à quoi il ne peut encore se résoudre, ces moyens lui paraissent trop rebutants : examinons sur ce point ses prétentions ; un simple détail suffira pour les détruire.

Premier moyen de conversion : une confession exacte ; c'est la première démarche que vous avez à faire pour rentrer en grâce, et c'est le pas peut-être que vous appréhendez le plus. Comment fouiller, dit-on, dans une vie licencieuse? Comment débrouiller ce chaos d'iniquités? Comment dévorer la honte de mille aveux humiliants? Vaine excuse. Ah! ne faudra-t-il pas vous y résoudre un jour, lorsqu'aux approches de la mort un prophète du Seigneur viendra vous dire avec la sainte liberté d'Isaïe, et sans égard à votre naissance ni à votre rang, songez à votre âme, les moments sont chers, l'éternité approche. Ah! il faudra bien alors descendre dans cet abîme que vous craignez tant d'approfondir aujourd'hui : pourquoi négliger dans la santé ce qu'il faudra faire dans la maladie? A force de différer, croyez-vous alléger le fardeau. D'ailleurs, qu'est-ce que cette confusion que vous redoutez si fort? Confusion chimérique! L'onction de la grâce, l'assurance du secret, la charité du ministre, tout vous rassure : mais, quand elle serait réelle, est-elle à comparer à celle que vous essuierez au jour des vengeances à la face de tout l'univers? Est-elle comparable à cette paix qui sera le fruit de vos efforts?

O vous, qui en avez fait l'expérience, pénitents fidèles, dites-nous d'où vient ce contentement qui brille sur votre front. Ah! je le vois, vous avez rejeté le cruel poison qui consumait vos entrailles, le serpent qui dévorait votre substance est écrasé sous vos pieds, votre conscience est tranquille : voilà la cause de votre joie.

Mais que dire au Seigneur, après de si longs égarements? Ce que disait David dans son retour : J'ai péché contre le Seigneur : *Peccavi Domino.* (II *Reg.*, XII, 13.) Il ne dit que ces deux mots, et dans ces deux mots il dit tout : Les douleurs médiocres sont prolixes, les douleurs profondes sont muettes, leur expression est le sentiment. Cependant, si vous voulez un langage conforme à l'a-

mertume de votre cœur, dites avec l'enfant prodigue : O mon Père ! le voici à vos pieds, cet enfant coupable et infidèle, qui, pour suivre ses passions, a quitté la maison paternelle. Mais, que dis-je? Votre fils! Non, après tant d'ingratitudes, je ne le suis plus; mettez-moi au rang de vos esclaves : trop heureux si vous voulez bien me souffrir parmi eux ! Et c'est maintenant la seule place que je désire. (*Luc.*, XVI, 21.) Ce langage, sans doute, est naturel à la douleur; mais si, malgré cet exemple de repentir, vous êtes encore indifférent : ne perdez pas courage; soyez touché de votre froideur, exposez-la au Seigneur, et faites sortir de la dureté de ce rocher des larmes que vous auriez su tirer de sa tendresse.

Second moyen de conversion : le changement doit être connu et public. Ces conversions politiques et mesurées au compas de la sagesse humaine sont sujettes à de fâcheux retours. On veut ménager Dieu et César, le monde et la religion; le Seigneur et le monde sont également mécontents : le monde, parce qu'on paraît tenir à Dieu, Dieu, parce qu'on tient encore au monde. Il faut donc commencer avec éclat ce qu'on veut continuer avec constance; et tel qu'un athlète redouble ses efforts à la vue des spectateurs, tel un pénitent qui a levé l'étendard de la vertu ne retourne pas aisément à celui du vice. La crainte de la satire, le respect humain, les dérisions domestiques sont des liens qui captivent autant celui-ci que la honte de fuir anime celui-là. Je sais que ces motifs ne sont pas surnaturels, mais le feu de la charité purifie ce que la prudence a édifié.

Choix des sociétés : troisième moyen de conversion. Il en faut avec qui l'on puisse s'amuser innocemment. Ce n'est pas connaître la vertu que de la peindre farouche. L'innocence des mœurs, la paix de l'esprit, donnent à une âme solidement vertueuse cette candeur, cette joie aimable qui la rendent toujours riante. Tranquille au dedans, elle est douce au dehors. Il faut aux mondains des plaisirs tumultueux, des fêtes bruyantes. Ces cœurs rongés de remords ne font diversion avec les chagrins qu'en se fuyant; les saints, heureux parce qu'ils jouissent de la paix, sont aussi calmes que leurs plaisirs sont purs. Cherchons donc l'amitié de ces hommes à qui Dieu a donné la sienne. Fuyons ces hommes qui se font un plaisir impie d'arracher à la grâce ses conquêtes. Divorce éternel avec ces amis apologistes du monde, qui célèbrent sans cesse ses maximes. Combien, pour avoir commercé avec eux, ont repris leurs anciennes habitudes, leurs anciennes passions, leurs anciens défauts?

Quatrième moyen de conversion : la fréquentation des sacrements. Les âmes justes en ont besoin, à plus forte raison les âmes pénitentes pour conserver le don de Dieu. Nos pères, vous le savez, quoique créés dans l'innocence, devaient manger du fruit de vie. Nos temples sont le paradis de la terre, la croix est cet arbre salutaire qui donne l'immortalité. C'est le fruit de l'autel qui empêche de mourir ceux qui le mangent : allez donc le recueillir dans les tribunaux pour le manger à la table sainte. N'écoutez sur de tels sujets, ni les conseils de vos proches, ni les plaisanteries des libertins, ni les répugnances de la nature; la confession est un frein qui captive les passions : heureuses chaînes qui attachent au devoir! prenez bien garde de les rompre. Les passions, comme des monstres déchaînés, vous dévoreraient. Finissons.

Cinquième et dernier moyen de conversion : nouveau plan de vie. Le désordre des mœurs ne vient ordinairement que des désordres de la conduite : pour réformer ce cœur, il faut régler les actions. De sages directeurs, dont les décisions doivent être pour vous des lois, vous marqueront en détail ce que vos besoins exigent. En général, voici la règle d'une conduite chrétienne : ne perdez pas dans un sommeil superflu les prémices de la journée; que la prière remplisse vos premiers moments. Attachez-vous, ne fût-ce qu'un instant, à méditer quelque vérité capitale. Assistez à la messe, et proposez-vous quelque vertu pour fruit : une humeur plus sociable, une humilité plus profonde, une charité plus vive, moins de répugnance pour les affronts, moins de sensibilité aux injures, plus d'amour pour la pénitence; rempli du grand mystère dont vous venez d'être l'heureux témoin, occupez-vous selon votre état, et offrez toujours votre travail à Dieu. Dans le cours de vos occupations, rappelez-vous la présence du Seigneur, tournez vers lui votre cœur, son amour adoucira vos peines; que la mortification accompagne votre repas. On ne demande pas que vous détrempiez, comme David, votre pain dans vos larmes; mais, dans les tables les mieux servies, refusez-vous ce qui vous flatte le plus; le reste du jour, prenez sur votre travail ou sur les bienséances de votre état, le temps de faire quelques lectures pieuses. Délassez-vous, la religion ne vous le défend pas; mais que ce soit toujours innocemment avec des amis de choix qui parlent peu du monde et beaucoup de Dieu. Terminez la journée par le recueillement; examinez vos consciences avec cet œil sévère qui ne sait rien déguiser; humiliez-vous de vos faiblesses, sans vous décourager de vos imperfections. Dormez enfin dans la paix du Seigneur, dans la reconnaissance de ses dons, et dans l'exercice actuel de son amour.

Tel est le plan de vie que vous devez vous proposer en embrassant la vertu. Or, ce plan est-il si difficile dans la pratique? Y a-t-il rien qui soit au-dessus de vos forces? Non, non, vous le voyez, c'est exiger bien peu pour expier des années de crimes, bien peu de mortification pour expier tant de plaisirs criminels, bien peu de régularité pour tant de désordres, bien peu de contrainte pour tant de dissipations, bien peu de modestie pour tant de faste, en un mot bien peu de vertu pour tant de vices.

Mais Dieu se contente de ce peu, et vous-même quelle joie ne goûteriez-vous pas, si vous le lui accordiez? O vous, que la miséricorde a arraché à la tyrannie du péché, que ne pouvez-vous parler à ma place? Vous diriez bien mieux que moi combien le Seigneur est doux à ceux qui reviennent véritablement à lui; vous décririez bien mieux que moi ces heureux moments où, pénétrés d'une crainte salutaire, vous pleurâtes vos égarements : En goûtâtes-vous jamais de plus doux dans le sein de la volupté? Mon Dieu! si le repentir a tant de charmes à votre service, quelles seront donc vos consolations? Si ceux qui ne font que d'entrer dans la carrière de la vertu, qui ont à peine trempé leurs lèvres dans les torrents de votre joie, ne voudraient pas changer leur sort pour les couronnes des monarques, quels saints plaisirs ne réservez-vous pas à ceux qui ont repris depuis plusieurs années un joug qu'ils avaient brisé?

Mais faites-en l'épreuve, mes frères, et vous jouirez des mêmes douceurs : vous avez eu le malheur de goûter le monde, ayez le bonheur de goûter maintenant votre Dieu: Quelque grands pécheurs que vous soyez, il y a dans son cœur assez de tendresse pour vous pardonner, il y a dans le vôtre assez de force et de liberté pour rompre vos chaînes : abandonnez-vous à sa miséricorde, suivez les impressions de sa grâce; quelque grands que soient vos crimes, son amour est encore plus grand. Ah! chrétiens, mes très-chers frères, enfants de la promesse, citoyens des cieux, héritiers présomptifs de la couronne, regardez, reconnaissez, embrassez votre père qui, du haut de sa croix, vous tend aujourd'hui les bras. Et vous, Père céleste, le meilleur des pères, le plus tendre de tous les pères, reconnaissez, recevez, embrassez vos enfants qui se jettent dans le sein de vos miséricordes. Mes frères, que ce jour soit donc l'époque de votre retour, le grand jour de votre réconciliation avec votre Dieu : ce serait le plus beau de vos jours et le plus heureux des miens : et bientôt, unissant votre voix à celle des vrais pénitents, vous béniriez le Seigneur, vous chanteriez le triomphe de sa miséricorde, qui commence ici-bas pour ne finir jamais dans l'éternité bienheureuse. C'est la grâce que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON VII.

Pour le dimanche de la seconde semaine de Carême.

SUR LE CIEL.

Assumpsit Jesus Petrum et Jacobum et Joannem fratrem ejus, et duxit illos in montem excelsum seorsum, et transfiguratus est ante eos. Et resplenduit facies ejus sicut sol : vestimenta autem ejus facta sunt alba sicut nix. (*Matth.*, XVII, 1-2.)

Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère; il les mena à l'écart sur une haute montagne et se transfigura devant eux. Son visage devint brillant comme le soleil et ses vêtements blancs comme la neige, et éclatants comme la lumière.

Ce spectacle ravissant, que l'Eglise nous présente aujourd'hui, n'était que l'avant coureur et la figure de celui que Jésus-Christ donna à ses disciples lorsqu'il monta au ciel pour leur frayer la voie, selon l'expression du prophète Michée : *Ascendet pandens iter ante eos.* (*Mich.*, II, 13.) Après avoir rempli son ministère, établi son sacerdoce, instruit ses apôtres, institué ses sacrements, formé son troupeau, ce divin Sauveur sort de Jérusalem accompagné de ses chers disciples, et là, sur la montagne sainte, après avoir donné ses ordres, recommandé ses fidèles, donné sa bénédiction, il dit le dernier adieu, il s'élève par sa propre vertu sur les ailes des vents, passe les airs, non pas avec la rapidité d'un Elie, mais lentement et comme par degrés, et va prendre enfin possession, parmi les acclamations des anges, d'un empire que lui assuraient et sa naissance et ses vertus. Je l'ai vu, disait plusieurs siècles avant l'événement, le prophète Daniel, perçant dans les profondeurs de l'avenir : je l'ai vu au pied du trône de l'Ancien des jours recevoir de sa propre main la couronne de l'immortalité, et partager avec lui son sceptre et sa royauté.

Mais Jésus-Christ est-il monté au ciel pour jouir tout seul de son triomphe? Non, mes frères, et voici la pensée de saint Augustin là-dessus; lorsque Jésus-Christ monta au ciel le jour de sa résurrection, ce ne fut que pour nous apprendre à ne plus douter de notre propre résurrection; mais lorsqu'il y monta le jour de son ascension, et qu'il alla s'asseoir à la droite de son Père, ce fut pour nous frayer les voies de cette demeure céleste et pour nous faciliter l'acquisition de ses tabernacles éternels. Voilà pourquoi il traîne à son char, non pas comme les anciens conquérants, des rois vaincus et maudissant leurs destinées, mais d'illustres captifs dont il a séché les larmes, et dont il vient de briser les fers : *Ascendet pandens iter ante eos.* C'est donc au ciel que notre Chef nous appelle : il lui tarde, si j'ose ainsi parler, d'être réuni à ses membres épars sur la terre, et son triomphe ne sera parfait, dit saint Paul, que quand le corps entier de son Eglise sera dans la gloire.

Entrons dans les vues de Jésus-Christ, et, puisqu'il nous ouvre le ciel par ses mérites, transportons-nous-y par avance, pour en faire l'objet de nos vœux et de nos réflexions. Apprenons et le prix de la récompense qui nous y attend, et les ressources qu'on nous offre pour la mériter. C'est ce que j'entreprends de vous prouver par ce discours : je le réduis à ces deux propositions qui en feront le partage : pour estimer le ciel, il suffit de le bien connaître : première proposition; pour obtenir le ciel, il suffit de le bien estimer : seconde proposition. Le ciel est le plus grand de tous les bonheurs, premier point. L'estime du ciel est le plus sûr de tous les moyens pour y arriver, second point. Implorons le secours du ciel par l'intercession de la vierge Marie, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Que les choses que l'on compte de vous sont merveilleuses, sainte Jérusalem, cité de

UNIVERSITAS O. M. I.

mon Dieu! Des fleuves de paix y coulent de votre enceinte; on y nage dans des torrents de volupté; le peuple qui vous habite est un peuple de rois, et sa grandeur égale sa félicité même : *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei!* (*Psal.* LXXXVI, 3.) Tel est le portrait magnifique que les Ecritures nous font du ciel; puissions-nous un jour, chrétiens mes frères, en sentir la vérité! Je vais tâcher de développer ces sublimes idées et de vous faire comprendre qu'il n'est point de bonheur qui puisse se comparer au bonheur de l'éternité : 1° parce que le ciel est une récompense préparée par un Dieu; 2° parce que dans le ciel c'est Dieu même qui se donne pour récompense.

Le ciel est une récompense préparée par un Dieu, c'est tout dire; car, quand Dieu veut récompenser en Dieu, que ne doit-il pas faire? Aussi, dès l'éternité même, il hâte le plan de ces demeures éternelles qui n'ont point été bâties par les mains des hommes, mais dont il est lui-même l'architecte et l'auteur, presque autant occupé du bonheur des autres que de son propre bonheur, si j'ose ainsi parler; il ne voulut pas jouir tout seul de sa béatitude, ni se renfermer dans sa gloire : Je formerai des saints, dit-il en lui-même; ces saints me béniront sur la terre, et s'immoleront pour me servir.

Les uns, pour défendre la loi de mes paroles, se placeront en triomphe sur le bûcher comme des conquérants sur leurs trophées, et loin de se plaindre des flammes dévorantes, ils reprocheront à leurs tyrans qu'ils n'ont pas assez de brasiers pour mettre à l'épreuve la fidélité qu'ils m'ont promise; les autres, observateurs de mes conseils, quitteront des palais superbes pour s'ensevelir dans le creux des rochers, et là, victimes de mon Evangile, ils exerceront sur des corps innocents des rigueurs inouïes, et me protesteront encore dans la ferveur de leur amour, que la plus rude de leurs croix, c'est de n'en avoir pas assez. Ceux-ci, ministres zélés pour ma gloire, useront leurs jours au service des âmes, et après m'avoir sacrifié sur l'autel, iront ensuite se sacrifier pour leurs frères, victimes lentes, et par là même plus généreuses de leur zèle. Enfin celles-là dans une chair de boue conserveront une pureté sans tache, prêtes à mourir mille fois plutôt que de laisser entamer leur pudeur, et me réserveront entièrement des cœurs qu'elles eussent pu partager avec d'autres...

Tels sont les saints que formera ma grâce, des vierges pures au milieu de la séduction, des apôtres intrépides malgré les difficultés, des anachorètes contents parmi les épines, des martyrs investis de feu, chantant la douceur de mon empire.

Moi qui, pour quelque ombre de vertu, donne quelquefois aux impies des trônes, dit le Seigneur, laisserai-je de si hautes vertus sans récompense! Ou bien ne donnerai-je à ces vertus que celles de la terre? Quoi! les richesses seraient le salaire du détachement qui les méprise? les honneurs, la couronne de l'humilité qui les fuit? les plaisirs, le prix de la pénitence qui les rejette, et de longs jours tout l'avantage du martyre qui les abrége? Il est vrai, dans la rigueur, je ne leur dois rien, en couronnant leurs mérites, je ne couronnerai après tout que mes dons; le potier peut briser l'argile qu'il façonne, et un maître tel que moi n'est pas redevable à ses esclaves; ils le savent, aussi sont-ils contents de mon service, n'eussent-ils pour toute récompense que la gloire de me servir?

Je puis donc les anéantir à la fin de leurs courses sans blesser ma justice, poursuit le Seigneur; mais une telle conduite ne conviendrait pas à ma grandeur, il n'est pas de ma majesté de me laisser vaincre par la créature; je veux faire entendre à tout l'univers que les saints sont chers à ma tendresse et que je sais récompenser en Dieu. Dans cette pensée il trace le plan d'un nouveau ciel, il fonde une terre nouvelle, il se fait un point d'honneur, s'il est permis de parler ainsi, de faire éclater dans ce nouveau séjour toutes les richesses de sa puissance. C'est l'idée magnifique que nous en donne le prophète Isaïe par ces paroles si énergiques : *Quia solummodo ibi magnificus est Dominus Deus noster.* (*Isa.*, XXXIII, 21.) C'est seulement dans le ciel que notre Dieu est magnifique.

Quoi donc! ne l'est-il pas sur la terre dès cette vie même? Avec quelle profusion ne donne-t-il pas à l'homme, je ne dis pas le nécessaire, mais le délicieux et le superflu? Dans l'ordre de la nature, que n'a-t-il pas fait pour lui? Ces grands corps qui roulent sur nos têtes avec une pompe si majestueuse, ce soleil qui sort des ténèbres pour nous réjouir par sa lumière et qui rentre dans les ombres pour ne pas troubler notre repos; tous ces éléments qui semblent se disputer comme à l'envie le plaisir de nous procurer quelque avantage, ne sont-ce pas des largesses de ses mains? Mais surtout que n'a-t-il pas fait dans l'ordre de la grâce? Quelle multitude de miracles? Quelle suite de miséricordes? Quel enchaînement de bienfaits? N'importe, dit Isaïe, il n'est point si magnifique sur la terre; les dons qu'ils nous y fait, il les fait en Père, il les fait en Sauveur, il les fait en ami; mais dans le ciel, il les fait en Dieu : *Quia solummodo ibi magnificus est Dominus noster.* C'est seulement dans le ciel que notre Dieu est magnifique.

Tout ce que Dieu fait après la mort, il l'exécute d'une manière digne de lui : quand il châtie pendant la vie, c'est un coup léger de sa main; après le trépas, c'est tout son bras qui s'appesantit; s'il perd, c'est sans ressource; s'il frappe, c'est sans adoucissement; s'il brûle, c'est sans soulagement, et s'il venge, c'est sans miséricorde; par une raison toute contraire, dans le ciel il n'épargne rien pour rendre heureux ses élus, parce qu'il veut faire voir jusqu'où il peut pousser son amour : *Quia solummodo ibi magnificus est Dominus noster.* C'est seulement dans le ciel que notre Dieu est magnifique.

Voilà pourquoi l'apôtre saint Paul ne

trouve point de paroles lorsqu'il lui fait parler de la gloire : *L'œil n'a rien vu de tel, l'oreille n'a rien entendu, l'esprit de l'homme n'a jamais rien conçu qui en approche* (I *Cor.*, II, 9); cependant que n'a pas vu l'œil de l'homme? Il a vu l'éclat des astres, les richesses de la nature, les palais des rois, les magnificences des hommes; il a tout vu, mais il n'a pas vu un Dieu. Qu'est-ce que n'a pas entendu l'oreille de l'homme? Voix harmonieuses, concerts ravissants, charmes de la poésie, foudre de l'éloquence, elle a tout entendu, mais elle n'a pas entendu les secrets d'un Dieu. Qu'est-ce que n'a point compris l'esprit de l'homme? Il a mesuré les cieux, sondé les mers, fixé les temps, asservi les éléments, parcouru l'univers; il a tout conçu, mais il n'a pas conçu le ciel; tout ce qu'il en sait, tout ce qu'il peut en dire, c'est qu'il ne peut le comprendre.

Paul lui-même, ce vaste génie, ce docteur des nations, cet oracle de l'univers, Paul, qui a percé les ténèbres de la prédestination, qui a pénétré les abîmes de la grâce, qui a instruit jusqu'aux anges, qui a été ravi jusqu'au ciel, Paul ne fait que bégayer sur cette matière comme un enfant : il se trouble, il se confond; pourquoi? Ah! reprend-il, c'est que Dieu lui-même a préparé la félicité des saints, et quand Dieu ne veut mettre d'autres bornes à sa libéralité que sa puissance, nous n'avons point d'autre parti à prendre que le silence et la soumission : *Quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum.* (I *Cor.*, II, 9.)

Je serai rassasié pour lors, disait le Prophète dans le transport de sa joie : j'aurai non-seulement tout ce que je désire, mais encore tout ce qu'il faut pour ne plus rien désirer; quelque vaste que soit mon cœur, quelque étendus que soient mes désirs, je serai satisfait au delà de mes désirs mêmes, je serai satisfait jusqu'au rassasiement : *Satiabor.* (*Psal.* XVI, 15.) Pourquoi? Parce qu'alors le Seigneur déploiera toute sa gloire, et qu'il est de sa gloire de récompenser en Dieu : *Satiabor, cum apparuerit gloria tua.* (*Ibid.*) Première preuve du bonheur du ciel, c'est la récompense d'un Dieu; seconde raison, c'est un Dieu pour récompense.

Et comment dans le ciel le Seigneur se donne lui-même pour récompense? Le voici, mes frères : 1° en remplissant nos esprits de la claire vue de son essence; 2° en inondant nos cœurs des délices de son amour; 3° en revêtant nos corps des splendeurs de sa gloire. C'est toujours l'Ecriture qui parle; je ne dis rien de moi-même. Reprenons.

Je dis : 1° que Dieu fait le bonheur de ses saints en remplissant leurs esprits de la claire vue de son essence : *Videbimus facie ad faciem.* (II *Cor.*, XIII, 12.) Nous verrons Dieu face à face, premier privilége du ciel. L'avez-vous bien compris, mes frères, ce que c'est que de voir Dieu face à face, ce que c'est que de contempler toutes les beautés de notre Dieu? Cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, que les temps ne ternissent point, cette beauté dont toutes les perfections de la terre ne sont qu'une ombre et un écoulement; cette beauté qu'on voit toujours avec un nouveau plaisir, parce qu'elle est toujours différente d'elle-même? Ah! les saints mêmes qui la voient ne la comprennent pas : il n'est que vous seul, ô mon Dieu! qui puissiez la comprendre. Moïse sur le mont Sinaï demande à contempler la face du Seigneur (*Exod.*, XXXIII, 18); on lui répond que jamais ici-bas mortel ne vit son visage; on ne lui en montre qu'une apparence, et son cœur ne se possède pas; Pierre n'en aperçoit qu'un rayon sur le Thabor (*Marc.*, XVII, 4), et l'ivresse de sa joie trouble en quelque sorte sa raison même. Plus fortunés que Pierre et que Moïse, les habitants de la sainte Sion, plongés dans un abîme de lumières, contemplent à loisir l'éclat de son front, et ne s'appliquent, pour parler le langage de l'Apôtre, qu'à mesurer toutes les hauteurs et à prendre toutes les dimensions de l'infinie majesté qui se montre, qui se découvre : *Regem videbunt in decore suo.* (*Isa.*, XXXVII, 17.)

Mais encore que voient-ils? Ah! chrétiens, ils voient tous les secrets de Dieu même, ces secrets cachés dans son sein dès l'éternité, comme parle saint Paul, cette puissance du Père que tout respecte jusqu'au néant, cette intarissable fécondité qui ne peut s'épuiser que dans la production d'un Fils égal à lui-même, les ardeurs et les feux de l'esprit, lien mutuel de leur amour, toute la suite, tout l'ordre de la Trinité sainte; ils voient cette bonté si douce qui cherchait les pécheurs, cette providence si attendrie qui ne dédaignait pas même les insectes, ce cœur si tendre d'où coulèrent tant de bienfaits, ces trésors si riches d'où furent tirées tant de grâces; que sais-je, dites-le-nous vous-mêmes, vous qui le voyez? Car qui peut parler de la récompense des saints, que les saints mêmes? *Nemo scit nisi qui accipit.* (*Apoc.*, II, 17.) Oui, un enfant à peine sorti des fonts sacrés du baptême, et sur-le-champ moissonné par la mort, en saura plus dans un instant que ces docteurs tant éclairés qui ont enrichi l'Eglise de leurs veilles, et qui ont étonné tout l'univers par l'étendue de leur savoir; bonheur si grand, que toute la théologie nous enseigne que si Dieu l'accordait pour quelques moments à un mortel sur la terre, son âme, frappée de cet éclat, quitterait aussitôt la prison de son corps; bonheur si grand, que la connaissance, quoique imparfaite qu'en ont les réprouvés, allume dans leur cœur des feux plus vifs que tout l'enfer avec ses brasiers; si grand, que si, par une supposition qui n'arrivera jamais, un prédestiné, après avoir goûté les douceurs de la gloire, pouvait ensuite en être privé, sa douleur serait plus vive que celle de tous les réprouvés; si grand, que Jésus-Christ l'a acheté au prix de tout son sang sur la croix. Oui, c'est pour nous mériter ce bonheur ineffable qu'il a consacré ses sueurs, ses larmes, ses travaux, sa mort même. A-t-il

donné un prix si haut pour une félicité vulgaire? si grand enfin, que David n'y pensait qu'en défaillant. Quand paraîtrai-je devant vous, Seigneur, s'écriait-t-il dans les transports de sa joie? Quand viendra ce jour fortuné, le plus beau de mes jours, ou plutôt le seul de mes jours? Car ce n'est pas vivre que de vivre loin de vous : quand verrai-je donc votre visage, ô mon Dieu! *Quando veniam et apparebo ante faciem Dei?* (*Psal.*, XLI, 3.)

C'était un roi qui parlait ainsi, et un roi maître d'un vaste empire, qui portait avec honneur le poids d'une brillante couronne, et surtout, ce qui fait le plaisir délicat d'un bon prince, qui possédait le cœur de ses sujets. N'importe, reprenait-il, trônes, sceptres, couronnes, richesses, grandeurs, distinctions, plaisirs, que pouvez-vous sur une âme dont le trésor est dans le ciel? Vous pouvez éblouir des yeux profanes, mais non pas ceux qui cherchent un Dieu : *Quando veniam et apparebo ante faciem Dei?*

Saint Paul, plein des mêmes ardeurs, s'impatientait d'une longue vie. Bâtiment d'argile, s'écriait-il, quand serez-vous détruit? Murs de boue, quand tomberez-vous? Quand me sera-t-il permis de voir Jésus-Christ, mon Sauveur et mon Dieu, lui qui m'a prévenu de sa tendresse, qui m'a cherché dans mes égarements, qui m'a prédestiné de sa bonté? *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo* (*Philip.*, II, 23.)

Tel est le bonheur des saints. Le croyez-vous, mes frères? et si vous le croyez, pourquoi donc marchez-vous avec tant de froideur? L'affreuse contradiction, disait saint Cyprien! vous demandez tous les jours au Seigneur que son règne arrive, et vous ne voyez qu'en pâlissant l'instant fortuné qui seul peut le commencer. Loin d'imiter ces justes dont parle l'Ecriture, qui regardent le jour de leur mort comme le jour de leur gloire, vous le regardez au contraire comme celui où il faut vous arracher à ce que vous avez de plus cher, et il faut que la mort vous présente malgré vous à votre Dieu, comme un esclave chagrin de ce qu'on le force de paraître devant son maître.

Si vous le croyez, pourquoi donc le désirez-vous si froidement, ou plutôt pourquoi y renoncez-vous si volontiers? Je vous étonne peut-être en vous parlant ainsi, mais sondez bien votre cœur, et vous verrez que je pénètre vos sentiments. « Oui, dit saint Augustin, il est une infinité d'hommes profanes, à qui si Dieu disait, vous vivrez éternellement sur la terre, vous y nagerez dans l'abondance, tout y réussira au gré de vos désirs; libres de chagrin, exempts d'inquiétude, et s'il faut un sceptre pour vous contenter, on ne vous le refusera pas; mais vous ne me verrez jamais dans la gloire, c'est la seule condition que j'exige : oui, dit saint Augustin, il est des hommes profanes qui, dans une pareille circonstance, voudraient fixer leur demeure dans un lieu qu'ils trouveraient agréable, et qui se passeraient de leur Dieu comme d'un être indifférent. » Juste ciel, l'affreuse insensibilité!

Si vous le croyez, pourquoi n'aspirez-vous pas aux premières places, et vous contentez-vous des derniers rangs, sous prétexte que dans la maison du Seigneur les petits sont toujours assez grands? Comptez-vous pour rien d'approcher du plus près du trône de l'Eternel? Vous qui regarderiez comme une faveur marquée d'entrer plus avant dans l'amitié des rois de la terre, sans doute les distinctions de l'autre vie ne vous flattent pas; lâches, prenez garde de manquer les places les moins distinguées. Avançons. L'esprit des saints satisfait, le cœur sera-t-il sans plaisir? Non, mes frères, comme Dieu remplira leurs esprits de la claire vue de son essence, il inondera leurs cœurs des délices de son amour. Second trait de leur félicité, qui n'est pas moins touchant que l'autre.

Quel plaisir, mes frères, pour un tendre père, qui revenu d'un long voyage, voit ses chers enfants, encore jeunes, courir au-devant de lui pour l'embrasser avec transport, et recevoir des marques de sa tendresse! Quelle joie mutuelle de se revoir après une longue séparation, avec sa chère et fidèle épouse! Ils ont mille choses à se dire, mille choses à se demander; alors tout se dit sans parler. Ils ont plaisir à être ensemble, à se voir, à sentir qu'ils sont auprès l'un de l'autre : quelle douceur de se reposer dans le sein d'une tendre amitié et d'un pur amour! Faible figure cependant d'un goût indicible que ressent l'âme fidèle à la vue de son bien-aimé. *Hélas! qu'ils sont longs les jours de mon pèlerinage!* (*Psal.* CXIX) disait-elle avec le Roi-Prophète; forcée de voir le scandale de Cédar, mon cœur s'élançait vers cette région de paix et d'innocence où règne seul en maître le Dieu de sainteté. Enfin les voilà donc passés, ces jours orageux! Je puis jouir de vous, Seigneur : ô l'aimable pensée! Rien n'est capable de me priver de votre présence et de me séparer de vous : ô la consolante réflexion!

Vous qui brûlez d'un feu profane, vous entendez ce que je dis; mais les saints qui brûlent de chastes feux doivent le sentir bien plus vivement, puisque leur amour est alors plus vif, plus constant et plus épuré qu'il n'était sur la terre.

Je dis plus vif : car quelque ardente que pût être leur charité, elle fut toujours ralentie par le poids importun d'un corps de mort, par la distraction des sens, mais surtout par les voiles de la foi, qui nous dérobent les miséricordes du Seigneur, et nous empêchent d'avoir pour ces dons, que nous ne connaissons pas, toute la reconnaissance qu'ils méritent.

Dans le ciel on ne trouve plus cet obstacle : le corps parfaitement soumis à l'esprit, comme il doit l'être et comme il l'était d'abord, respecte les ardeurs de son amour et ne les trouble pas; les sens, qui ont eux-mêmes une félicité propre, ne font qu'allumer dans les âmes une nouvelle ardeur, et

les saints surtout connaissent distinctement toutes les tendresses du Seigneur; ils voient cette prédilection si douce, cette préférence si flatteuse qui les fit séparer de la foule; cette volonté de bon plaisir, comme parle l'Apôtre (*Ephes.*, I, 5), qui les prédestina pour les couronner ; ces circonstances ménagées si à propos pour les rappeler à leur devoir, quand ils eurent le malheur de s'en écarter; ces grands coups qui les terrassèrent comme Saül, cette douceur insinuante qui les toucha comme Madeleine, et cette main miséricordieuse qui les saisit précisément quand ils étaient en état de grâce. A cette vue, ils chantent le cantique de leur délivrance dans le transport de leur joie : de là cet *Alleluia* éternel, cet *Amen* sans fin dont il est parlé dans l'*Apocalypse* (XIX, 4), et dont retentit à toute heure la sainte Sion.

Je dis plus constant : sur la terre notre état est un véritable problème; nous ne pouvons pas répondre un seul instant de notre cœur, et nous pouvons haïr Dieu comme le haïssent les démons, après l'avoir aimé comme l'aiment les séraphins; mais dans le ciel les saints sont assurés de leurs vertus : affranchis pour toujours de cette malheureuse concupiscence qui nous livre de si rudes combats, ils n'ont de liberté que ce qui en fait la perfection, ils n'ont de pouvoir que pour faire le bien comme Dieu même. Or quel plaisir de penser qu'on est dans l'heureuse impuissance d'offenser son Dieu ! Pécheurs qui vous faites un jeu de braver sa colère, vous ne comprendrez pas ce que je dis : donnez-moi des cœurs qui aiment, et je suis sûr de me faire entendre.

Je dis enfin plus épuré: car les plus belles vertus eurent leurs taches : jamais la sainteté la plus parfaite ne fut en tout sainteté. Il est de foi que ces fautes légères furent inévitables aux plus grands saints; ce fut pour eux la source de bien des larmes, mais dans le ciel l'amour est pur et sans mélange; si les saints avaient quelque tache en quittant la terre, le feu du purgatoire les purifia: ainsi, comme tout le cœur est consumé par l'amour, le cœur entier nage dans la joie.

L'esprit et le cœur des saints satisfaits, le corps qui, fut l'instrument de leurs mérites, ne sera-t-il pas aussi le compagnon de leur félicité? Oui, chrétiens ; et comment? Par les qualités toutes divines que Dieu lui communiquera : l'immortalité, l'impassibilité, la clarté, l'agilité. L'immortalité : il est écrit que dans le ciel la mort n'a plus d'empire, ses traits sont rompus, son arc brisé, son aiguillon émoussé : *Mors non erit ultra.* (*Apocal.*, XXI, 4.) L'impassibilité : dans le ciel l'Agneau consolateur ayant une fois essuyé les larmes, les yeux ne s'ouvriront plus pour en verser; les saints seront dans la main de Dieu, et aucune main étrangère ne pourra plus les frapper; ni les froids rigoureux de l'hiver, ni les brûlantes chaleurs de l'été ne troubleront plus l'ordre d'un printemps continuel, parce que les vicissitudes des saisons n'ont point d'entrée dans ses tabernacles éternels. La clarté : car il est écrit (*Philip.*, III, 21) que nos corps seront réformés sur le modèle du corps glorieux de Jésus-Christ. Enfin l'agilité : il est dit que semblables à l'éclair, ils en auront la subtilité.

Tel est en partie le ciel qui nous est promis, mes frères; l'estimez-vous ce qu'il vaut? Hélas! daignez-vous seulement y penser? Pour un faible regard que vous portez en tremblant sur ce délicieux séjour, vous jetez mille regards passionnés sur le monde; vous risquez sa perte sans crainte, vous travaillez à sa possession avec lenteur, vous le perdez sans regret ; qu'on vous dépouille des biens terrestres, vous poussez de hauts cris, vous êtes inconsolables : que vos péchés vous ferment l'entrée du ciel, on ne voit pas couler une seule larme de vos yeux, vous êtes tranquilles : d'où vient ce peu d'estime que vous avez pour la gloire? Souvent de ce que vous ne la connaissez pas, souvent de ce que vous ne travaillez pas à la connaître. Car, pour estimer le ciel, il suffit de le bien connaître ; c'est le plus grand de tous les bonheurs, c'est une récompense préparée par un Dieu, c'est Dieu même pour récompense. J'ajoute que, pour obtenir le ciel, il suffit de le bien estimer : c'est le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT.

Trois grands obstacles nous empêchent d'arriver au ciel : les tentations du monde, les passions du cœur, les croix de la vie. Les tentations du monde qui triomphent de notre faiblesse, les passions du cœur qui s'opposent à nos bons désirs, les croix de la vie qui lassent notre constance. Or je dis que l'estime du ciel, si elle est sincère, lève tous ces obstacles, et suffit pour vaincre toutes ces difficultés : pourquoi? 1° Parce qu'elle nous fait résister aux tentations du monde, en leur opposant un motif capable de les surmonter. 2° Parce qu'elle nous fait étouffer les passions du cœur en les remplaçant par des passions plus nobles et plus saintes. 3° Parce qu'elle nous fait supporter les croix de la vie, en les adoucissant par la vue des plaisirs qui doivent en être la récompense. D'où je conclus que, si pour estimer le ciel il suffit de le bien connaître, pour l'obtenir il suffit aussi de le bien estimer. Entrez avec moi, je vous prie, dans le détail de ces réflexions.

Premier obstacle à l'acquisition du ciel : les tentations du monde. Qu'il est flatteur, mes frères, ce monde perfide au milieu duquel vous vivez! qu'il en coûte pour fermer l'oreille à ses dangereux enchantements, et pour rejeter ses trompeuses amorces! Tentations du côté de ses promesses, tentations du côté de ses exemples.

Tentations du côté de ses promesses : c'est un poste avantageux qu'on présente à une personne peu aisée; on le lui dépeint sous le jour le plus flatteur. Dans une abondance délicieuse, lui dit-on, vous coulerez des jours heureux; exempt des soins fatiguants d'une laborieuse médiocrité, vous pourrez sans

peine fournir à la somptuosité des tables, à la magnificence des parures, à la variété des plaisirs, aux charmes du repos. Tout ce qu'on exige de vous, c'est une injustice ou une faiblesse; mais une faiblesse qui demeurera ensevelie dans le silence du secret, une injustice dont les manéges ne transpireront pas ; avec un peu de complaisance et un peu de souplesse, vous conserverez votre honneur et vous aurez de grands biens; circonstance véritablement délicate, pas bien glissant; qui pourra vous y soutenir? La philosophie avec tous ses raisonnements? Mais elle ne sait que discourir, et il faut agir. La noblesse des sentiments? Mais nous avons supposé que la réputation est à l'abri de la censure, qu'elle est même à couvert de la malignité des soupçons. Qui pourra donc vous faire sortir victorieux du combat? L'estime du ciel, si elle est vive et sincère.

Que me servirait-il d'amasser des richesses injustes, qui comme un monceau de sable s'écrouleraient un jour sur ma tête? dit une âme éprise de l'amour du ciel. J'aime bien mieux m'assurer des richesses immortelles où les vers et la rouille ne se mettent pas (*Matth.*, VI, 20); ces fortunes stables et permanentes qui ne sont pas exposées à la malice des hommes ni aux caprices des hasards; je ne perdrai jamais le ciel pour une vaine argile : j'ai des prétentions plus hautes, des sentiments mieux fondés, des espérances plus grandes. C'est ce qui soutint Moïse dans une circonstance à peu près pareille : éprise de ses attraits, la fille de Pharaon veut l'adopter pour son enfant, et par cette adoption le faire héritier d'un vaste empire (*Heb.*, XI, 24); mais il eût fallu à Moïse, pour accepter ses offres, trahir sa religion, renoncer à sa vocation, offenser son Dieu. Balance-t-il un seul instant de préférer les chaînes du peuple de Dieu au sceptre de l'Egypte, l'obscurité de l'indigence à l'éclat de la royauté, et les souffrances du désert aux voluptés des cours? Non, chrétiens, il rejette avec dédain de si belles espérances : pourquoi? C'est qu'il avait présente à son esprit cette récompense ineffable que les hommes ne donnent pas, et par conséquent qu'ils ne peuvent pas ôter ; cette récompense qui ne laisse pas comme les biens de la terre un vide affreux dans un cœur trop grand pour s'en satisfaire; mais qui absorbe tous les désirs et rend heureux l'homme entier : qui l'assure? c'est saint Paul : *Majores divitias æstimans thesauro Ægyptiorum.* (*Ibid.*, 26.)

Autre tentation du monde : la contagion des exemples; pour s'y sauver, il faut lutter contre le torrent, il faut s'attendre à la critique, à vivre isolé, à se roidir contre la foule : le grand nombre est ennemi de l'Evangile, et si l'on veut le pratiquer, il faut s'attendre à la censure et à vivre loin de la multitude. Tentation violente! hélas! combien y ont succombé, et combien y succombent encore tous les jours! Qui pourra la vaincre? L'estime du ciel. Qu'il sera glorieux pour moi d'être séparée de la foule? Le grand nombre est ennemi de l'Evangile, dit une âme fortement pénétrée de cette pensée. Qu'il sera glorieux pour moi, tandis que la foule sera précipitée aux enfers, de m'élever vers le ciel comme un astre brillant, et de fouler aux pieds ces hommes téméraires, censeurs impudents de ma vertu! qu'il sera doux pour moi d'entendre de leurs bouches cet aveu forcé : Ils étaient les véritables sages, et nous ne fûmes que des insensés (*Sap.*, V, 4); ils ont un Dieu pour couronne, et nous avons les démons pour bourreaux. C'est cette réflexion victorieuse qui soutenait le Roi-Prophète contre la séduction des exemples : il n'avait sous les yeux que des scandales, la corruption était comme générale, et l'ingrat Israël abandonnait sans remords le Dieu de ses pères.

N'importe, reprenait David (*Psal.* CXVIII, 44), quand tout le monde, ô mon Dieu! violerait votre loi, pour moi je la garderai toujours, cette loi sainte; je sais que la critique ne m'épargnera pas, car le trône ne met pas à l'abri de la censure, et la royauté qui nous met en spectacle nous met en même temps en butte à tous ses traits. Mais ces discours passeront aussi bien que ceux qui les tiennent, et cette gloire immortelle qui doit récompenser ma fidélité ne passera pas. Premier effet de l'estime du ciel, elle nous fait surmonter les tentations du monde, en leur opposant un motif capable de les vaincre. Secondement, elle nous fait étouffer les passions du cœur en leur substituant des passions plus nobles et plus saintes.

Ce sont les passions qui nous perdent, surtout l'indolence, l'ambition, la volupté : l'indolence ; dans les prémices d'une conversion, nous portons partout le trait de salut qui nous a percé : alors rien ne coûte, tous les monstres s'évanouissent, tous les abîmes se couvrent, toutes les difficultés disparaissent : porté sur les ailes de la grâce, on ose défier au combat les plus redoutables ennemis. L'onction de l'esprit qui fortifie les nouveaux athlètes les fait toujours compter sur la victoire. Mais le temps vient que Dieu juge à propos de sevrer pour ainsi dire ces jeunes nourrissons de la vertu, autrement ils ne se fortifieraient pas; le temps vient où le poids du tempérament presse de nouveau vers la terre, où le premier goût qu'on avait trouvé dans les vérités du salut s'émousse peu à peu, où l'attrait de la nouveauté qui soutenait dans les commencements de la pénitence n'est plus le même. Alors on se lasse, on plie sous ses propres trophées, on trouve bien dur d'être toujours en guerre, on marche encore, mais lentement ; on est tenté de revenir sur ses pas et de reprendre sa première conduite ; qu'oppose à cette tentation une âme chrétienne? L'estime du ciel.

Ah! j'en ai trop fait, dit-elle, pour reculer désormais ; encore une démarche, et j'arrive au terme : encore un peu de patience, et le ciel s'ouvre à mes vœux ; encore quelques

pas, et la récompense est à moi. Quoi! je perdrais par mon inconstance ces couronnes méritées par tant de travaux! Sur le point de moissonner des lauriers arrosés de mes sueurs, me condamnerai-je à une honteuse défaite? Non, il n'en sera pas ainsi : sur la terre je marcherai toujours en avant sans regarder en arrière; je me reposerai pour toujours dans le ciel à la fin de ma course.

Mais il en coûte, dit-on, pour soutenir tant d'assauts, pour livrer tant de combats, pour remporter tant de victoires; il en coûte : eh! n'en coûte-t-il rien aux amateurs de la vanité pour venir à bout de leurs prétentions? Ah! chrétiens, plût à Dieu que vous marchassiez dans le chemin du salut avec autant d'ardeur que les enfants du siècle courent dans la voie de perdition! Pour vous y animer, je vous dirai avec le prophète Isaïe (XVIII, 2) : Citoyens désignés de la Jérusalem céleste, vous qui êtes destinés à remplir les places vides des anges rebelles, prenez pour modèle de ferveur ces mondains remplis de vains désirs et d'espérances frivoles; consultez leurs esprits, interrogez leurs cœurs, sondez leurs sentiments. Voyez comme ils sont occupés nuit et jour des pensées de leur fortune; est-il d'effort qu'ils ne fassent, de voie qu'ils ne tentent, d'occasion qu'ils ne ménagent, de peine qu'ils ne supportent pour des récompenses douteuses, passagères, nuisibles? Ils vont, ils viennent, ils s'empressent, ils se hâtent, ils courent, ils volent, ils brûlent et se consument dans leurs propres ardeurs : ils plient, ils se métamorphosent, ils forcent leur naturel, ils font combattre leurs diverses passions; ils sacrifient l'une à l'autre, souvent la plus chère à la plus pressée.

Quelque fier et orgueilleux que l'on soit, on paraît soumis et timide. Quelque vif et ardent qu'on soit pour les plaisirs, on les sacrifie à des assiduités ennuyeuses; quelque épargnant et avare que l'on soit, on devient libéral et prodigue; quelque ennemi que l'on soit du travail et de l'embarras, on remplit des emplois pénibles; on s'arrache à ce qu'on a de plus cher, on s'exile au bout de l'univers, on s'apprivoise avec les peuples les plus sauvages; on prend sur soi, sur son indolence, sur ses goûts, sur ses humeurs, sur ses penchants, sur ses inclinations; sur ses aises, sur ses commodités, sur ses plaisirs, sur ses intérêts; sur son sommeil, sur son repos, sur sa santé; ni les peines de l'esprit, ni les troubles du cœur, ni les fatigues du corps ne peuvent arrêter. On ne compte pour rien froid, chaud, vents, pluies, tempêtes, périls, écueils : point d'assaut qu'on ne livre, point de combat qu'on ne soutienne, point de sacrifice qu'on ne fasse.

Voyez ces personnes mondaines du sexe tirer de leur faiblesse un courage, une force au-dessus de l'homme même : quels soins, quelle gêne, quelle attention pour conserver une vaine beauté qui s'efface et s'éteint tous les jours! quelle peine et quel chagrin de ne pouvoir pas suivre certaines modes et certains usages; quelle tyrannie de s'assujettir à certains autres. A quel prix ne faut-il pas acheter les plaisirs : Prend-on la funeste résolution d'oublier la pudeur, il faut oublier la faiblesse et la timidité naturelles, étouffer les troubles, les regrets et les remords de la conscience, se mettre au-dessus des bruits désagréables, des discours publics, des murmures domestiques; surmonter les obstacles, les craintes, les alarmes, éprouver les jalousies, les soupçons, les inégalités; supporter les caprices, les fureurs, les excès, les dégoûts, les inconstances, les infidélités, les imprudences, les indiscrétions, les perfidies, les chagrins, sacrifier les bienséances, les devoirs la réputation, la liberté, le repos, la santé, les intérêts, la fortune, les établissements. Hélas! mondains, à quoi réduisez-vous la sainteté de notre ministère? A faire le détail de vos passions insensées. Vous ne le savez que trop, rien ne tient devant la passion.

Voyez ce guerrier intrépide, quoique élevé dans le sein du repos, s'endurcir de bonne heure aux travaux militaires, affronter toutes les fureurs de la guerre, courir tous les hasards du combat, braver la mort, se familiariser avec elle, et mener dans sa profession une vie mille fois plus rude que toutes les austérités de la religion; et cela pourquoi? Pour mériter, après bien des années, un poste qui aide à couler dans la médiocrité des jours vendus à la patrie. Encore combien qui n'emportent d'un long et pénible service que la gloire stérile de leurs blessures et de leurs plaies?

O monde, s'écrie l'âme chrétienne avec saint Paul, que tu fais de fortes leçons à ma lâcheté! Quoi! les mondains travaillent sans relâche, les héros de la terre répandent tout leur sang pour la gloire, et tu les oublies; et moi je donne un verre d'eau à un pauvre, ce n'est rien, et ce rien m'est cependant compté, ce rien me sera rendu au centuple? Oui, le regret de mes fautes passées, les austérités de la pénitence, la pratique de la loi chrétienne, l'exercice de l'amour divin, m'ouvrent le ciel que la perte de mon innocence m'avait fermé, et me font commencer pour ne jamais finir une éternité bienheureuse.

Eh quoi donc! les mondains et les héros auraient-ils plus de constance pour avoir des récompenses aussi vaines qu'eux, pour cueillir des lauriers chimériques, que n'en aurait un chrétien pour en mériter qui soient dignes de Dieu même?

Autre passion bien dangereuse, l'ambition : nous sommes nés pour être grands, nous le sentons, nous voulons l'être; voilà notre but, et voilà notre malheur; dès que les honneurs et la loi sont en compromis, on sacrifie celle-ci pour parvenir à ceux-là. Briguer les dignités du siècle et aspirer aux couronnes du ciel ce sont des vœux qui se détruisent et qui ne peuvent avoir tous deux leur effet. Aussi de là ces maximes vantées dans le monde, que les scrupules sont nuisibles dans la voie de la gloire, et qu'il faut

mettre quelquefois la conscience à l'écart si l'on veut réussir. Que fait l'estime du ciel ? Elle oppose orgueil à orgueil, ambition à ambition. Je suis fait pour quelque chose de mieux que le monde, dit une âme touchée de cette pensée : comment! j'irais ramper aux pieds des hommes, moi qui dois un jour juger toutes les nations, suivant l'Apôtre (I *Cor.*, VI, 2) ; j'irais, par d'indignes souplesses, mendier la faveur des grands, étudier leurs regards, dévorer leurs rebuts, encenser leurs caprices, moi qui dois un jour être plus grand que tous les grands de la terre, et n'avoir d'autre maître que Dieu seul ! Pour les grandeurs, je n'en veux que de dignes de mon baptême, de mon adoption, de ma naissance : dignes de moi. Il est vrai, je serai inconnu dans le monde ; mais qu'importe, si je brille un jour dans le ciel... Enfin, la volupté impérieuse dont il est si difficile d'étouffer les ardeurs : autre passion bien à craindre.

C'est elle qui séduit l'esprit, qui corrompt le cœur, qui souille le corps, qui tue l'âme, qui peuple les enfers. Que fait l'âme chrétienne pour la vaincre? Elle oppose les plaisirs du ciel à ceux de la terre ; dans ce contraste elle se dit à elle-même : Quels plaisirs peux-tu me présenter, monde perfide ? des plaisirs incertains, des plaisirs partagés, Des plaisirs insuffisants. Plaisirs incertains ; nous les cherchons et ils nous fuient, nous les serrons et ils nous échappent, nous les goûtons et ils disparaissent. Au contraire, les plaisirs du ciel sont des plaisirs certains. Ecoutez ces illustres conquérants de la cité sainte qui nous disent avec saint Paul (I *Cor.*, IX, 24) : Dieu vous tiendra compte de tout ce que vous ferez pour lui : on ne perd jamais rien à son service ; il est infiniment plus libéral à récompenser que sévère à punir ; suivez les sentiers que nous vous avons tracés, et vous arriverez à notre terme ; soyez aussi fidèles que nous l'avons été, et vous aurez la même récompense ; combattez comme nous avons combattu, et la même couronne ne peut vous manquer. Entendez le Roi de gloire qui, la couronne à la main, s'engage à faciliter sa conquête. Voici votre récompense, nous dit-il : *Ecce merces vestra* (*Luc.*, VI, 23), la voici ! encore quelques efforts que je seconderai, encore quelques combats dans lesquels je vous soutiendrai, encore quelques victoires que je vous ferai remporter, et je couronnerai pour l'éternité vos mérites et mes bienfaits.

Plaisirs de la terre, plaisirs partagés : d'une part l'on répond à vos avances et de l'autre on contredit vos inclinations ; vous nagez dans l'abondance, vos biens vous accablent, mais les chagrins vous dévorent, la maladie vous consume ; on sert votre tendresse, mais votre réputation se ternit. Au contraire, les plaisirs du ciel sont des plaisirs entiers : Seigneur, vous enivrerez vos saints de l'abondance des biens de votre maison, ils en seront remplis jusqu'au contentement, jusqu'au rassasiement, jusqu'à l'ivresse : *Inebriabuntur.* (*Psal.* XXXV, 9.) Ce ne sera point goutte à goutte que le Seigneur versera dans leurs seins les douceurs de sa coupe, ce sera par torrent ; ô Dieu ! vous les ferez boire du torrent de vos délices. Ce ne sera pas même la joie du Seigneur qui entrera dans leur cœur, il est trop rétréci pour la renfermer, ce seront eux-mêmes qui entreront dans la joie de leur Maître, qui y nageront de toutes parts, qui y seront submergés.

Enfin, plaisirs de la terre, plaisirs insuffisants : ceux qui en sont les plus épris, en sont-ils les plus satisfaits ? S'ils l'étaient, en chercheraient-ils de nouveaux ? voleraient-ils de volupté en volupté ? Au contraire, les plaisirs du ciel sont des plaisirs solides, surabondants, éternels. Dans le ciel nous serons heureux du bonheur de Dieu même : or un bonheur qui suffit à Dieu doit bien nous suffire. Oui, le ciel estimé ce qu'il vaut, est seul capable de nous dégoûter des vains amusements de la terre : second effet de l'estime du ciel. Elle nous fait étouffer les passions du cœur en les remplaçant par des passions plus nobles et plus saintes.

Ce n'est pas tout, elle nous fait encore supporter les croix de la vie par la vue des plaisirs qui doivent en être la récompense ; c'est son troisième et dernier effet.

La preuve en est dans nos martyrs : ouvrons nos martyrologes : quelle est cette merveille ? Ici j'en vois qui chantent à la vue de leurs corps mis en pièces, ceux-là s'échappent des mains de leurs bourreaux pour voler d'eux-mêmes à l'instrument de leurs supplices. Eh quoi donc les maux ont-ils changé de nature ? Les chaînes ont-elles perdu leur pesanteur ? le feu son activité, la croix ses infamies ? Les corps sont-ils devenus insensibles ? Non, chrétiens, si leurs corps étaient insensibles, leurs âmes seraient sans vertu ; mais s'ils ressentent l'ardeur des brasiers, d'où vient donc qu'il se réjouissent ? Ecoutez : voici l'énigme expliquée, il est vrai, d'un côté ils entendent les menaces des tyrans qui les effrayent, mais de l'autre ils entendent la voix de leur Dieu qui les rassure, ils sentent les fers des bourreaux qui les déchirent, mais ils sont transportés de joie en pensant aux délices sans fin dont ils vont jouir ; ils souffrent dans les flammes dévorantes qui les enveloppent, mais ils chantent en même temps à la vue des trônes et des couronnes qu'on leur prépare. Voilà leur force ; si vous ne m'en croyez pas, croyez-en un des premiers martyrs qui va vous l'apprendre.

« De la Syrie jusqu'à Rome, d'un bout du monde jusqu'à l'autre, j'essuie mille dangers, disait saint Ignace, évêque d'Antioche, dans une de ses lettres que saint Jérôme nous a conservée. Sur la mer, j'entends gronder dans les tempêtes l'arrêt de mon trépas, et dans les flots mutinés, je vois à chaque instant mon sépulcre. Sur la terre, des soldats impitoyables me font souffrir mille douleurs, vrais léopards, plus vous leur faites du bien, plus ils s'effarouchent. »

Voilà un homme bien malheureux, dites-

vous tout bas. Oui sans doute, si son espérance était pour le monde; car si nous n'espérons que pour la terre, nous sommes les plus infortunés de tous les hommes : mais écoutez ce qu'il va dire, et comprenez ce que peut sur un cœur l'espérance du ciel. « Ah! quand viendra-t-il, ce moment heureux, s'écrie-t-il, dans le transport de sa joie, où je serai dévoré par les bêtes qu'on me prépare? Est-il encore bien éloigné? Ah! qu'il me tarde qu'il arrive! Le seul désir qu'il me reste à former c'est qu'elles soient promptes à se jeter sur moi, à me dévorer, à me mettre en pièces; ce n'est pas seulement un désir que je forme, c'est une prière que je fais : le seul malheur que j'appréhende, c'est qu'elles respectent mon corps, comme elles ont respecté quelquefois celui des martyrs. Ah! si ce malheur arrivait, j'irais moi-même les irriter au combat, je les animerais, je les solliciterais, je les forcerais même à me dévorer. »

« Mes chers enfants, poursuivait-il, je connais mes véritables intérêts, le prix de ma victoire, c'est Jésus-Christ, en faut-il davantage pour m'animer? Tyrans, bourreaux, feux, croix, bêtes, supplices, brisement d'os, division des membres, déchirements de la chair, tourments de la terre, tourments des enfers, venez fondre sur moi, je ne vous crains pas! pourvu seulement que je puisse jouir de votre présence, ô Jésus-Christ, l'objet de mes vœux : *Tantum ut Christo fruar.*»

Quel langage, chrétiens! mais ne fut-ce point simplement un langage? «Non, dit saint Jérôme, il le fit bien voir par son courage, quand il entra dans l'arène, quand il vit les lions rugissants fondre et s'élancer sur lui; dévoré de la soif insatiable de souffrir, il dit (chrétiens, ne perdons pas ses dernières paroles) : Je sens les dents des animaux qui commencent à me mordre : je suis maintenant le froment de Jésus-Christ, voilà ma joie; je serai un pain pur, digne d'être présenté à ces tables délicieuses du festin de l'Agneau : c'est ainsi qu'il consomma son martyre, plein de joie et d'espérance. »

Mais il ne fut pas le seul que ces motifs fortifièrent : saint Paul, le grand saint Paul s'en servait aussi. Quels combats n'eut-il pas à soutenir? (II *Cor.*, XI, 24.) Battu par les Juifs, accablé sous une grêle de pierres, pendant trois jours et trois nuits au fond de la mer. Quels périls n'eut-il pas à supporter? Périls dans les déserts, périls dans les villes, périls dans les fleuves, périls de la part des brigands, de la part des faux frères, de la part des gentils (*Ibid.*) ; dévoré par la faim, consumé par la soif, brûlé par le chaud, glacé par le froid : tout lui manquait, mais l'espérance ne lui manquait pas; ce qui me console, disait-il, c'est que j'aurai bientôt fini ma course et que la couronne m'attend au bout de la carrière. (II *Tim.*, IV, 7.) Enfin c'est le motif que présentait au plus jeune des Machabées cette mère généreuse dont il est parlé dans les Ecritures : Mon cher enfant, lui disait-elle (II *Mac.*, VII, 28), ne craignez pas les tourments de la terre, regardez les beautés du ciel; c'est tout ce que je demande de vous, il n'en faut pas davantage pour vous rendre invincible.

Chrétiens affligés, que la même pensée vous fasse supporter de moindres maux, si vous n'avez pas la force de les aimer. Vous tous qui souffrez, et dont le cœur soupire, portez vos regards sur les délices du ciel, vous adoucirez vos peines, et vous dissiperez vos chagrins. Mère désolée, ah! je vois ce qui fait couler vos pleurs; c'est un enfant encore dans le berceau, l'unique rejeton de la tige, l'unique reste de la maison, la mort impitoyable l'a arraché de vos bras; je compatis à votre douleur, je ressens votre tristesse. Mais qui vous empêche de dire : je sais qui a pris cet enfant dans le printemps de ses jours, c'est Dieu qui a voulu sauver son innocence et le cacher dans son sein. Ah! cet enfant est dans le ciel, je l'y verrai un jour pour ne le perdre jamais de vue.

Un revers imprévu vient de renverser votre fortune, des hommes injustes vous ont dépouillé de vos biens, de faux amis vous abandonnent, il ne vous reste qu'un grand nom, et une indigence plus grande encore. Circonstances fâcheuses, j'en conviens, j'y suis sensible; mais que ne pensez-vous avec Jésus-Christ, qu'il est un centuple promis aux vrais pauvres? (*Matth.*, XIX, 2.) Que n'imitez-vous ces premiers chrétiens qui souffraient avec patience la perte de leur fortune, parce qu'ils comptaient sur les biens de l'autre vie.

C'est votre honneur qu'on attaque, et votre honneur vous est plus cher que la vie Ah! je sens toute l'amertume de votre disgrâce : mais pourquoi ne pas vous souvenir que toutes les nations seront un jour témoins de votre innocence, et que si les hommes vous maudissent dans le temps, Dieu vous bénira dans l'éternité? (*Matth.*, V, 11.)

Pauvres, que je vous plains! la terre n'est pour vous qu'une vallée de larmes; elle est stérile même pour vos plus pressantes nécessités : le riche absorbe et dévore tout; votre situation m'afflige. Mais que ne pensez-vous à ces oracles si consolants de l'Ecriture (*Psal.* CXXV, 5), que celui qui sème dans les pleurs recueille dans la joie? que ne rappelez-vous ces paroles de saint Paul : Peuples qui vivez dans les travaux et dans les larmes, vous dont tous les jours sont des jours de deuil et de tristesse, et qui ne voyez les plaisirs que dans l'éloignement, ayez patience, vous jouirez d'un repos éternel dont celui des Juifs n'était que l'ombre.

Chrétiens, qui que nous soyons, pensons au ciel, le séjour des saints, la cité de notre Dieu, notre véritable patrie; à l'exemple des vrais Israélites détenus en captivité (*Psal.* CXXXVI, 6), préférons à tous les plaisirs celui de penser à notre aimable demeure. Rapportons-y toutes nos pensées, nos paroles, nos désirs, nos projets et nos actions; le ciel est notre unique bien nécessaire, et le plus grand de tous les bonheurs. Pour l'estimer il suffit de le bien connaître : c'est une récompense préparée par un Dieu, c'est un

Dieu même pour récompense; pour l'obtenir, il suffit de le bien désirer. Alors point de tentation qu'on ne surmonte, les promesses du monde, la contagion des scandales; point de passion qu'on n'évite, l'indolence, l'ambition, la volupté; point de croix qu'on ne supporte, point de gloire qu'on ne mérite, puisqu'on mérite la gloire éternelle. C'est la grâce que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON VIII.

Pour le mardi de la seconde semaine de carême.

SUR L'HUMILITÉ.

Qui se exaltaverit humiliabitur, et qui se humiliaverit exaltabitur. (*Matth.*, XXIII, 12.)

Quiconque s'élèvera sera abaissé, et quiconque s'abaissera sera élevé.

Quelque parfaites que soient en elles-mêmes toutes les autres vertus, l'humilité, qui est le fondement, est la première disposition qui nous élève à Dieu, nous rend capables de ses grâces, dignes d'être des vases d'élection, propres à contenir les dons célestes; c'est elle qui corrige les défauts, éclaire les sentiers, dirige les pas, conduit à la vérité et forme les vertus.

L'orgueil, au contraire, ce vice fatal, cette passion funeste, a été de tout temps la plaie la plus dangereuse de l'homme, la cause de ses chutes et la source de ses malheurs. L'humilité seule peut remédier à ses maux. Aussi Jésus-Christ semble avoir réuni ses leçons sur la nécessité de cette vertu : ce divin Sauveur ne se contente pas de nous l'enseigner en maître, partout il s'offre à nous pour modèle pour nous la faire aimer et pratiquer. (*Matth.*, XI, 29.)

Grand exemple! mais exemple bien peu imité, surtout dans ces temps d'orgueil où nous vivons. L'humilité, loin d'être la vertu des rois, n'est pas même celle du commun des hommes; elle habite aussi peu les cabanes des pauvres que les palais des puissants, et une âme solidement humble est un aussi grand prodige dans le siècle où nous sommes, que les plus grands prodiges que nous admirons.

Quelle peut être, je vous prie, la source d'un désordre aussi répandu, et néanmoins aussi dangereux? La voici, si je ne me trompe; appliquez-vous, ici s'ouvre tout le plan de mon discours. Les uns négligent l'humilité parce qu'ils la croient un simple conseil, et les autres parce qu'ils la regardent comme une faiblesse. Ceux-là en font le partage de l'autel et du cloître, ceux-ci la renvoient aux âmes basses et sans sentiments; les premiers ne la croient pas nécessaire, quoique d'ailleurs ils l'estiment: les seconds la méprisent, bien loin de s'y croire obligés. Opposons à cette double erreur deux vérités incontestables qui partageront ce discours. Faisons voir qu'il n'est point de vertu plus nécessaire, et qu'il n'est point de vertu plus raisonnable que l'humilité. Il n'est point de vertu plus nécessaire, parce qu'on ne sera jamais saint si l'on n'est humble : premier point. Il n'est point de vertu plus raisonnable, parce qu'il faut être humble même pour être sage : second point. Soyons donc humbles, le salut l'exige, la raison nous y porte : c'est tout mon dessein. Implorons les lumières de l'Esprit-Saint, par l'intercession de la plus humble des vierges, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Avant que d'entrer en matière, distinguons d'abord, chrétiens mes frères, ce qu'il y a de parfait et d'héroïque dans l'humilité, d'avec ce qu'elle renferme d'essentiel et d'indispensable; j'appelle l'héroïsme de l'humilité la disposition d'une âme tellement morte à elle-même, qu'elle ne sent pas même les premières impressions d'un orgueil si naturel aux autres hommes; d'une âme sûre d'abaissements et de mépris, à qui vous faites un vrai plaisir quand vous lui faites une injure, qui vous rend grâces d'un affront comme on remercie d'un bienfait, que vous n'obligez jamais d'une manière plus sensible que quand vous affectez de la désobliger; d'une âme enfin qui vole au-devant des humiliations comme un mondain court à la gloire, qui pour se les attirer, ces humiliations si délicieuses, met en œuvre de pieux stratagèmes et d'innocents artifices que peut inspirer la sainte folie de la croix. Telle fut l'humilité des Paul et des Antoine, telle est encore celle des forts et des parfaits; mais ce n'est point celle dont je parle; et où sont-elles, les âmes qui puissent goûter un langage si triste et si révoltant?

Je parle d'une humilité que les injures ne flattent pas, il est vrai, mais aussi qui ne se laisse pas enfler par les louanges, qui ne cherche pas les mépris étrangers, mais qui se méprise sincèrement elle-même, qui ne vole pas au-devant des affronts, mais qui les supporte dans la patience, trop faible pour aimer les dédains des hommes, mais trop chrétienne pour s'attribuer les dons de Dieu. Or, mes frères, sans cette humilité dont je viens de vous tracer le caractère, que vous ne m'accuserez pas sans doute d'avoir portée trop loin, je soutiens qu'il n'est point de salut. Pourquoi? J'en donne trois raisons qui m'ont paru convaincantes.

1° Parce qu'on ne résistera point aux tentations inévitables dans la vie, sans l'humilité. 2° Parce qu'on ne pratiquera jamais certains points essentiels de la loi, sans l'humilité. 3° Parce qu'on n'aura point de vertu solide et méritoire, sans l'humilité. Soyez donc humbles, je le répète, autrement votre défaite est sûre dans les tentations, votre prévarication certaine contre la loi, et vos vertus stériles et infructueuses. Reprenons.

Il faut l'avouer, mes frères, tout est écueil dans le monde : de quelque côté que nous jetions nos regards, nous ne voyons que dangers; de quelque côté que nous portions nos pas, nous ne rencontrons que piéges. Vous cherchez un divertissement honnête

et vous trouvez des occasions de péché; vos regards innocents se portent sans réflexion sur les objets qui s'offrent à vous, et vous rencontrez des regards passionnés qui jettent dans vos cœurs des étincelles brûlantes; pour pouvoir être coupable, il suffit de pouvoir sentir, et tout conspire dans le monde à surprendre et à réveiller le sentiment.

D'autre part, les démons qui nous assiégent sans cesse ne secondent que trop bien les tentations du monde : avez-vous terrassé quelqu'un de ces redoutables ennemis; bientôt il s'en présente un autre pour vous livrer la bataille; plus irrités que confus de leurs défaites, ils se relèvent aussitôt pour vous attaquer. A force de porter des coups, les bras se lassent, on plie, on succombe sous ses propres trophées, et souvent la suite même de vos conquêtes est pour vous le commencement de vos malheurs. Mais parlons sans figure : avez-vous surmonté la basse, la rampante avarice, la volupté se présente avec ses délices et ses profusions insensées; avez-vous étouffé les bouillantes ardeurs des passions infâmes, l'ambition vient vous surprendre par votre faible, et l'amour de la gloire remplacer celui des plaisirs; et si l'ambition ne vous flatte plus, la colère vous enflamme.

Or, parmi tant de tempêtes, qui évitera le naufrage? Qui pourra se soutenir parmi tant de dangers? disait un pieux solitaire à qui Dieu fit voir, au rapport de saint Jérôme, l'univers entier couvert de piéges; effrayé d'un tel spectacle, « Seigneur, s'écria le saint anachorète, qui pourra se débarrasser de tous ces liens? — L'humilité toute seule, mon fils, lui dit le Seigneur, l'orgueil sera pris dans ses filets, c'est le prince de l'orgueil qui les a tendus. Mais l'âme humble et petite à ses yeux, comme la simple et timide colombe, portée sur les ailes de ma grâce, les passera d'un vol rapide et n'y mettra pas même les pieds. »

Mais des visions du désert ne vous frappent peut-être pas : vous demandez des preuves plus solides : j'y consens. Voici, chrétiens, non plus les révélations d'un solitaire, mais les décisions d'un apôtre; écoutez saint Paul dans son *Epître aux Romains* (I, 12); je ne veux rien dire de moi-même, il n'appartient qu'à saint Paul de nous faire de si terribles leçons : Quel contraste dans les philosophes du paganisme! dit l'Apôtre, quelle opposition de discours et de mœurs! Sont-ce les mêmes hommes dans leurs écoles et dans leur conduite?

Dans leurs écoles ils tonnent contre la médisance : les beaux préceptes que ceux d'un Sénèque sur l'union des cœurs et sur les devoirs de la société! Dans leur conduite ils se déchirent par des discours licencieux que l'envie compose et que la malignité répand.

Dans leurs écoles, ils s'élèvent contre les dieux ridicules qu'encense le vulgaire : ils en font des railleries sanglantes dans leurs ouvrages; ils les badinent jusque sur les théâtres, et, après les avoir joués sur la scène, ils courent avec le peuple les adorer sur l'autel; des hommes si éclairés rampent si indignement devant des reptiles qui rampent devant eux.

Dans leurs écoles ils déclament contre les abominations de l'impureté : ils en découvrent les bassesses, ils en relèvent la honte, ils en flétrissent jusqu'au nom; dans leur conduite ils s'enfoncent dans la boue des passions déshonnêtes, leur instinct brutal rompt les bornes mêmes que la nature a opposées aux débordements de la volupté; dans la chaire ils parlent en chrétiens, dans la conduite ils vivent en bêtes. Je supprime les paroles de l'apôtre saint Paul (*Rom.*, XII, 26, 27), qui, toutes chastes qu'elles sont, pourraient effrayer la timide pudeur; mais je reprends et je demande avec le même Apôtre :

Pourquoi sont-ils tombés dans l'abîme du vice, ces hommes qui par leur esprit s'élevaient jusqu'au ciel? Pourquoi? C'est qu'ils furent superbes; ils se donnèrent pour des sages, ils se perdaient dans leurs pensées, ils se croyaient supérieurs aux autres hommes. Je leur ferai sentir leur faiblesse, dit le Seigneur, pour leur apprendre ce qu'ils sont par eux-mêmes, je les livrerai aux désirs de leur cœur, ils tomberont, et par leur chute ils feront trembler tous les superbes qui s'appuient comme eux sur leur prétendue vertu.

Telle est en effet la loi fondamentale de la Providence, et si j'osais parler ainsi, tel est le plan de son gouvernement, de voler au secours des humbles, et d'abandonner les orgueilleux à leur fragilité : *Constituit Dominus humiliare omnem montem superbum.* (*Baruch*, VII, 7.)

Ecoutez-en la preuve dans un exemple fameux que tous les Pères ont appliqué au sujet que je traite. C'est l'exemple de Samson : il s'endort entre les bras d'une Dalila perfide; qu'elle me lie, qu'elle m'enchaîne, dit-il hardiment dans l'ivresse de sa confiance : je me suis dégagé de ses liens, je pourrai bien les rompre encore : *Egrediar sicut ante feci.* (*Judic.*, XVI, 10.)

Que dites-vous, présomptueux? Vous comptez beaucoup sur vous-même, et vous ne comptez pour rien les ordres de votre Dieu. Le cheveu fatal est coupé, Samson, qu'est devenu votre courage? Vous voilà pris comme un enfant : *Constituit Dominus humiliare omnem montem superbum.*

Combien de Samsons de nos jours ont éprouvé le même sort? Je puis bien voir cette personne, dit un juste, fier de sa piété, je ne risque rien en la fréquentant; il pourrait y avoir du danger pour un autre, mais il n'y a rien à craindre pour moi. Homme présomptueux, que dites-vous? Votre corps est-il pétri d'une autre boue que celui des autres? Ne portez-vous pas dans vous-même le malheureux foyer qui brûle tous les mortels? N'importe, reprend-il, je me connais, mes mœurs sont en sûreté, j'ai de l'éducation, des sentiments, de l'honneur, de la religion, et surtout de la vertu. Il le dit, il le pense; les entrevues continuent,

les entretiens s'animent, le cœur s'attendrit, l'intrigue se noue, le commerce s'engage : qu'arrive-t-il? Une Dalila l'enchaîne, il s'endort entre ses bras; il se réveille, il veut secouer la chaîne, il appelle la grâce; c'en est fait, la grâce n'est plus pour lui : elle n'est que pour les humbles; il tombe, et en tombant il instruit tout l'univers : *Constituit Dominus humiliare omnem montem superbum.*

Remontez jusqu'à la naissance des siècles: partout où vous verrez l'orgueil tenté, vous verrez sa honte et sa défaite. Astre si pur! qui faisiez l'ornement des cieux; ange infortuné, chef-d'œuvre du Très-Haut et le premier prince de son empire, comment avez-vous perdu tout à coup votre éclat et votre beauté? Vous avez dit : Je m'élèverai au-dessus des astres, je romprai les barrières qui me séparent de l'Eternel, je m'assiérai sur son propre trône; ma grandeur égalera la sienne : *Similis ero Altissimo.* (*Isa.*, XIV, 14.)

Lucifer, tu n'es plus qu'un ange de ténèbres; et la seule distinction qui reste à ta vanité, c'est d'être le premier des démons : *Constituit Dominus humiliare omnem montem superbum.*

Qu'est-ce qui perdit la première femme? La malheureuse passion dont je parle : elle approche de l'arbre défendu, elle avance une main tremblante, elle la porte au fruit, elle le détache. (*Gen.*, VI.) Ah! qu'il est beau, dit-elle, et que son goût doit être exquis! Quoi donc? je mourrai pour en avoir mangé? Meurt-on pour si peu de chose? Voilà l'orgueil qui raisonne : Dieu se retire, Eve est vaincue, en mordant sur le fruit de vie elle avale le poison de la mort : *Constituit Dominus humiliare omnem montem superbum.*

N'avez-vous jamais vu, mes frères, de pareils exemples? « Pour moi, j'en ai vu, dit saint Augustin, j'ai vu des hommes de la sainteté desquels j'étais aussi persuadé que de celle des Paul et des Antoine, se démentir enfin, après plusieurs années de constance, et commettre des crimes dont le libertinage même aurait bien su se passer. »

Quelle fut la cause de leur malheur? L'orgueil; témoin ce martyr infortuné dont il est parlé dans les fastes de l'Eglise : attaché depuis plusieurs jours à la croix, après avoir épuisé les tourments de la terre, sur le point de consommer son sacrifice, il touchait de la main à la couronne de justice qu'il avait si bien méritée; on le détache de l'instrument de son supplice; on le jette dans un affreux cachot, pour prolonger ses douleurs en prolongeant ses tristes jours; il s'applaudit de son courage, il triomphe en lui-même, il se croit déjà vainqueur. Juste ciel, que vais-je dire? Grand Dieu! quelle terrible vengeance tirez-vous des orgueilleux! Une femme charitable, mais s'appuyant trop elle-même sur sa faible vertu, pénètre dans ces lieux d'horreur, elle approche du martyr pour le voir; elle le voit; le martyr la regarde, l'examine; ses charmes le frappent; ses yeux se troublent, son cœur s'attendrit; ses désirs s'enflamment; à l'ardeur du martyre succède... Ah! j'en ai trop dit, chrétiens, je reprends toujours avec l'Ecriture : *Constituit Dominus humiliare omnem montem superbum.*

O vous, à qui des sentiments de piété n'ont enfin rapporté que des crimes, vous qui commençâtes par l'innocence et qui donnez maintenant des scandales, justes inconstants, reconnaissez dans l'histoire déplorable de ce martyr présomptueux, l'histoire trop véritable des désordres où l'orgueil vous a jetés. Oui, mon Dieu, devez-vous dire, j'en fais l'aveu public, à la face du ciel et de la terre : quelque faible que je puisse être, si l'orgueil ne m'eût pas fait brusquer les dangers, j'aurais encore toute ma vertu. Le verre n'est fragile que lorsqu'on le fait heurter contre ce qui peut le briser; quand on l'éloigne des objets étrangers, il dure aussi longtemps que les corps les plus durs. Mais je cherchai la tentation, je la trouvai qui venait au-devant de moi; je voulus combattre, Seigneur, vous aviez retiré vos bras : je fus vaincu. Deviez-vous faire sortir triomphant du combat, un téméraire qui se fut attribué tout le prix de la victoire? Etait-il de votre sagesse, était-il même de votre bonté d'enhardir ainsi mon imprudence et de flatter, par un secours déplacé, mon amour-propre? Non sans doute : heureux si cette humiliation, que je dois à mon orgueil peut détruire mon orgueil même, et si après avoir violé votre loi par mon imprudence, je puis désormais apprendre à l'observer par mon humilité : *Bonum mihi quia humiliasti me ut discam justificationes tuas.* (*Psal.* CXVIII, 71.)

En effet, comme il est impossible de résister aux tentations inévitables dans la vie, sans l'humilité, sans elle aussi la pratique de certains points essentiels de la loi est assez impossible. Seconde réflexion. J'en toucherai quelques-uns seulement pour éviter un détail qui nous mènerait trop loin.

Commençons par la foi : qu'un homme soit orgueilleux, et que d'ailleurs il ait des lumières, qu'il est à craindre qu'il ne la perde! Qu'il faut être humble, mes frères, pour plier son entendement sous le joug d'une religion qui veut être crue dès qu'elle parle, et qui ne prétend pas qu'on l'interroge, dès qu'une fois elle a parlé! aussi d'ou sont nées ces hérésies déplorables qui dans tous les temps ont désolé l'Eglise de Dieu? De l'orgueil.

Tertullien paraît à Rome, on ne rend pas à son mérite tous les égards qui lui sont dus au gré de sa vanité : c'est assez, c'en est trop même : le premier des pasteurs est déchiré dans des écrits licencieux où, sous prétexte de défendre les droits de la pudeur, on anéantit ceux de l'unité.

Arius brigue un patriarcat célèbre, c'était celui d'Alexandrie; il remue tous les ressorts de la cabale et de l'intrigue, pour venir à bout de ses desseins : il ne réussit pas, Athanase lui est préféré : c'en est assez, c'en est trop même, on n'a pas voulu l'avoir pour pasteur, on l'aura pour adversaire, et, au défaut des dignités de l'Epouse,

il attentera sur la divinité de l'Epoux : Je dis plus.

Qu'est-ce qui retient la plupart des sectaires dans leurs erreurs? L'orgueil. Témoin ce fameux Polychrone qui mérita tous les anathèmes du sixième concile général : il publie ses nouveautés devant un peuple immense; on lui en demande la preuve : ce n'est point par des discours, dit-il, que je prouve mes sentiments, c'est par des miracles ; qu'on apporte un mort, et si je ne le ressuscite, que je passe pour un fourbe; on étend le cadavre, le nouveau prophète lui commande de se lever; le mort est sourd à sa voix; et Polychrone confus est forcé de convenir que ce prodige est au-dessus de ses forces : il va donc ouvrir les yeux : non, chrétiens, quand on a soutenu l'hérésie jusque dans la vieillesse, ainsi que Polychrone, la vanité la porte jurqu'au tombeau, et du tombeau dans l'enfer, où l'on a tout le temps de la bien connaître.

Triste exemple! mais exemple souvent renouvelé, hélas! parmi les personnes même d'un sexe qui semble n'avoir que les agréments et la légèreté en partage; nous entendons tous les jours raisonner sur nos dogmes, proposer des questions sur nos mystères, quereller la justice de Dieu, lui contester ses droits et disputer même sur son existence : personnes curieuses et superbes, entêtées de quelques lectures mal conçues et mal prises, pleines d'elles-mêmes et de leur esprit, ce n'est point moi qui les représente ainsi, c'est saint Paul (I *Tim.*, V, 13); qui pouvait mieux les connaître que cet apôtre ?

Au contraire, une âme humble est toujours fidèle, quand elle pense que toutes ses lumières sont si faciles à obscurcir, qu'un insecte dans la fange épuise toutes ses connaissances, que toute la raison trouve son tombeau dans un atome. Son esprit se soumet sans peine à ce qu'il ne connaît pas : il plie sous le poids de la révélation, il adhère, dans un silence d'anéantissement, à des ténèbres mystérieuses qui lui dérobent la vue de nos dogmes. Je dis plus : comme c'est l'humilité qui nous empêche de perdre la foi, aussi est-ce l'humilité qui nous la rend quand nous l'avons perdue.

Ecoutez ce prince ivre de sa grandeur, Nabuchodonosor; du haut de son palais, il jette un regard d'admiration et de complaisance sur Babylone : *Quelle ville!* s'écrie-t-il, *et qui en est l'auteur? Moi seul; je suis donc moi seul le Dieu de Babylone.* (*Dan.*, IV, 27.) Quelle erreur! Seigneur, si vous voulez rompre le bandeau qui lui couvre les yeux, abaissez ce dieu prétendu. Le ciel le fait : Nabuchodonosor se traîne dans les forêts (*Ibid.*, 30); l'humiliation est grande, mais elle est utile. Oui, Seigneur, je ne suis qu'un ver de terre, dit-il, et vous êtes le seul dominateur; il est juste que tout mortel fléchisse le genou devant votre majesté, et que toute langue rende hommage à votre grandeur. (*Ibid.*, 31.) Vous voyez, mes frères, comme il est fidèle dans les forêts, lui qui fut infidèle sur le trône, et comme l'humilité lui rend la foi que l'orgueil lui avait enlevée.

Mais la foi n'est pas le seul trésor que l'orgueil dissipe; il détruit toutes les vertus. Qu'est-ce qui souffle les vengeances? L'orgueil. Touchez-les, dit le Roi-Prophète, ces montagnes superbes qui portent leurs têtes audacieuses jusque dans les cieux, bientôt vous les verrez vomir de leur sein des flammes embrasées et des feux dévorants : *Tange montes et fumigabunt.* (*Psal.* CXLIII, 5.)

Qu'un homme soit vain et que vous le preniez par son faible, il se révolte, il s'aigrit, il porte partout le trait qui le blesse, l'amour-propre le lui grossit. Comment! à un homme de votre rang, de votre mérite, une insulte si criante, un affront si sanglant! il faut s'en venger; il y va de votre honneur et de votre gloire; il n'appartient qu'aux âmes de boue de pardonner un mépris, les âmes nobles ne l'oublient pas. C'est ainsi que la vanité parle, et il est impossible qu'elle parle autrement tant qu'elle sera vanité. De là ces antipathies, ces indifférences, ces refroidissements, ces jalousies, ces aversions, ces ressentiments, que l'on nourrit jusqu'à la mort, et qu'on porte au delà même du tombeau.

Au contraire, une âme humble pardonne facilement : tout lui est dû, on ne lui rend jamais ce qu'elle mérite, mais elle est toujours contente, parce qu'elle se persuade ne mériter que ce qu'on lui rend; si l'on a pour elle moins d'égards que pour les autres, comme elle s'estime moins que tous les autres, elle n'en est pas choquée; si elle reçoit un affront, elle n'y est pas insensible, mais elle prend cette croix comme une punition de ses crimes; et la seule vengeance qu'elle connaisse est celle des bienfaits.

Qu'est-ce qui rend insensible aux misères du pauvre? L'orgueil : un homme superbe daigne-t-il seulement abaisser la hauteur de ses regards sur les victimes de l'indigence? Lui qui traite d'égal avec ses maîtres, traitera-t-il d'égal avec ses inférieurs? Aussi sur quel ton leur parlera-t-il, s'il fait tant que de leur parler? L'homme humble, au contraire, les regarde comme ses frères dans l'ordre de la nature, comme ses pères dans l'ordre de la religion, comme ses juges dans l'ordre de la gloire. Aussi ne les approche-t-il qu'avec respect, comme des hommes sacrés, goûtant d'autant plus de plaisir à les soulager, qu'il se fait un honneur de les connaître.

Qu'est-ce qui éloigne du tribunal de la pénitence? L'orgueil : il faudrait courber une tête altière et ramper devant un homme, cela n'accommode pas les délicatesses et les sensibilités de l'amour-propre; si cependant on en approche, on porte la vanité jusqu'aux pieds du prêtre : on exige des égards et des attentions dans un lieu où l'on ne connaît plus les distinctions et les préséances : on affecte de paraître grand, quand on devrait s'abîmer au centre de la terre : on prétend faire plier la fermeté sacerdotale aux décisions de ses caprices : jusque dans l'aveu de

ses crimes, on ne convient pas de son tort : que dis-je? La vanité avoue-t-elle certains crimes? et cette honte sacrilége qui les cache, n'est-elle pas l'effet de l'orgueil?

Au contraire, une âme humble vole avec joie au tribunal de l'humilité; aussi la voit-on s'y présenter dans la posture d'un coupable, grossir ses fautes, se soumettre sans répugnance aux remèdes qu'on lui prescrit, ne marquer d'autre peine que celle de n'être pas encore assez anéantie.

Enfin qui est-ce qui blasphème le saint nom de Dieu? L'orgueil : quel est donc ce maître impérieux qui prétend nous faire la loi? demande l'homme superbe (*Psal.* XI, 5); il affecte de nous contraindre en tout, jusque dans nos paroles : quoi donc! nos lèvres ne sont-elles pas à nous? Est-il donc un autre maître de notre liberté que nous-mêmes? Voilà l'indépendance, par conséquent tous les crimes.

L'homme humble, au contraire, se fait un honneur de servir un aussi grand maître : frappé de sa majesté, il la respecte, il l'adore; loin de murmurer contre les chaînes qu'on lui impose, il les serre, il les embrasse, il les aime. Voilà l'obéissance, la soumission, par conséquent toutes les vertus : je dis toutes les vertus, car il n'est que l'humilité qui les forme, et si l'orgueil nous rend des infracteurs nécessaires de la loi, il rend aussi nos peines inutiles jusque dans nos bonnes œuvres. Troisième et dernière réflexion.

Mes frères, disait saint Augustin en parlant à son peuple : vous êtes chrétiens, et ceux qui vous ont précédés étaient idolâtres; mais comment prouvez-vous cette différence? Vous êtes chastes : malgré le débordement des mœurs, le paganisme eut ses vierges qui pour conserver une pudeur tentée, se précipitèrent dans les flammes. Vous êtes sobres; le paganisme eut ses pénitents qui s'enfoncèrent dans les déserts, et qui ne prenaient de nourriture qu'autant qu'il en fallait pour soutenir une vie qu'ils méprisaient. Vous vivez sans faste, sans ambition : le paganisme eut ses héros qui quittèrent des palais enchantés, pour habiter de pauvres cabanes, qui laissèrent les faisceaux pour retourner à la charrue. Qu'avez-vous donc au-dessus d'eux? Rien, si vous êtes superbes; mais tout, si vous avez l'humilité; c'est la vertu qui leur manquait : leurs vierges ne l'étaient que par vanité, leurs philosophes étaient la dupe de leur amour-propre, leurs pénitents la victime de leur humeur, leurs héros dans le creux de leurs rochers voulaient voir l'univers entier adorer leur mérite.

Mais ne cherchons point jusque dans le paganisme des preuves de cette vérité : ouvrons l'Evangile, et apprenons-la de Jésus-Christ même : Que firent les apôtres, ces hommes dont le monde ne fut pas digne (*Heb.*, XI, 38), que n'eussent fait auparavant les pharisiens qui ne furent dignes que des enfers? Paul, vous châtiez votre corps (I *Cor.*, IX, 17), vous le traitez comme un esclave; avant vous le pharisien jeûnait deux fois la semaine, s'exténuait le visage, portait le deuil de la pénitence jusque sur le front. (*Luc.*, XVIII, 12.)

Paul, vous annoncez l'Evangile, vous l'annoncez à temps, à contre-temps, vous le publiez sur les toits, vous le répandez dans les maisons, vous vous immolez pour sa gloire (*Act.*, XX, 20); avant vous le pharisien assis sur la chaire de Moïse avait usé ses jours à fouiller dans les Ecritures, à pâlir sur les livres saints, à instruire les peuples, à régler leurs mœurs. (*Matth.*, XXIII, 14.)

Paul, peu content d'avoir bravé les fureurs de la terre (II *Cor.*, XI, 25), vous allez encore affronter des naufrages pour gagner à Jésus-Christ des conquêtes : avant vous le pharisien avait couru toutes les mers pour étendre la religion de ses pères. (*Matth.*, XXIII, 15.)

Paul, tous vos jours sont des jours de deuil et de tristesse, tous les glaives pendent sur votre tête, et vous mourez enfin victime généreuse pour votre foi (II *Cor.*, IV, 11); avant vous le pharisien s'était livré au trépas, plutôt que de laisser souiller le temple; avait porté sa tête sur l'échafaud, plutôt que de permettre au sacrilége Antiochus de placer son idole au pied de l'autel : bien loin d'être des apostats, plusieurs d'eux volèrent au martyre. Cependant, mes frères, Paul était un spectacle digne du ciel et de la terre, un vase d'élection, un élu du premier ordre (*Act.*, IX, 15) : les pharisiens n'étaient que des guides aveugles, des sépulcres blanchis (*Matth.*, XXIII, 24), de grands réprouvés : pourquoi cette étrange différence dans des hommes dont la vie paraît la même? Ah! Paul fuyait l'éclat, et eux cherchaient la gloire : Paul se croyait un serviteur de ses frères (II *Cor.*, IV, 5), et eux ambitionnaient les premiers rangs; Paul fut un apôtre et un martyr de Jésus-Christ, et eux ne furent que les martyrs et les apôtres d'eux-mêmes. (*Matth.*, XXIII, 6.)

Oui, mes frères, ne nous trompons pas, c'est l'intention toute seule qui donne le caractère à nos œuvres; si la racine est sainte, les branches le sont aussi; si le motif est corrompu, toutes nos vertus ne sont qu'un amas de poussière que l'orgueil emporte et dissipe bientôt. C'est ce qui faisait qu'un grand pape, écrivant à un patriarche de Constantinople, qui, sous un masque de régularité, cachait des desseins ambitieux, lui marquait : Un extérieur austère vous a donné la réputation d'un saint, vaine réputation, fausse sainteté : vos os sont consumés de jeûnes, et votre esprit est enflé d'orgueil; vous cachez un cœur élevé sous des habits méprisables, et, jusque sur la cendre, vous aspirez à la grandeur. Vous n'êtes pas un saint, vous n'êtes qu'un hypocrite.

En effet, plus on est saint, plus on est humble; qu'une branche soit chargée de fruits, elle s'épanche, disait un pieux solitaire, tandis que vous voyez les rameaux stériles se redresser dans les airs. De même qu'une âme soit chargée de vertus, elle plie sous ce poids respectable, elle se baisse, elle se courbe. Au contraire, une âme frivole, vide de Dieu et

de ses dons, prend l'essor, s'élève et se perd dans ses vaines idées; voilà pourquoi l'Eglise chante que les anges louent la divine majesté, que les dominations tremblent devant elle. Voilà pourquoi saint Jean (*Apoc.*, IV, 10) représente tous les saints mettant leurs couronnes aux pieds de l'Agneau comme un aveu solennel qu'ils ne doivent leurs victoires qu'à la grâce, et qu'ils sont humbles jusqu'au centre de la grandeur.

Aussi le démon, qui comprend parfaitement combien l'orgueil est opposé à la vertu, fait-il tous ses efforts pour nous inspirer de la vaine gloire; c'est par là surtout qu'il attaque les saints. Si je jeûne, disait saint Jean Climaque, je me sais bon gré de ma mortification; si je retranche des mortifications publiques, je m'applaudis de mon humilité; si je donne dans le faste des habits, la vanité s'en fait gloire; si je néglige les soins du corps, la vanité se glisse sous un extérieur négligé; si je me tais, la vanité me dit : C'est prudence; si j'ouvre la bouche, la vanité s'écrie : Quelle éloquence! si je parle contre la vanité, c'est par vanité même que j'en parle, et c'est encore la vanité qui me fait dire que je parle contre elle par vanité. Le prince de l'orgueil fait si bien que la vanité se glisse sous les plus belles vertus; de là vient que tandis qu'on tient tout haut le langage du publicain, *je ne suis qu'un pécheur* (*Luc.*, XVIII, 13), je ne mérite que des mépris; on dit tout bas avec le pharisien : *Je ne suis pas* cependant *comme le reste des hommes, fourbe, adultère, injuste, corrompu.* (*Ibid.*, 11.) De là cet amour des actions éclatantes qui mettent sur la scène, qui donnent en spectacle, qui attirent des regards; de là ces complaisances secrètes sur les bonnes œuvres, cet étalage de ses mérites, cet art ingénieux de mendier les louanges en les rejetant, de faire en sorte qu'en courant toujours au-devant des honneurs, les honneurs semblent eux-mêmes nous chercher; de faire tomber adroitement l'entretien sur des sujets qui peuvent faire penser à nous; cette attention délicate d'écarter avec soin sa vue trop perçante de ses défauts, pour ne s'envisager que du côté qui flatte l'amour-propre. Il est vrai, nous n'embouchons pas nous-mêmes la trompette pour publier notre éloge, mais nous sommes charmés que les autres la prennent à notre place, et la fassent retentir bien haut en notre faveur. Un front étudié et accoutumé à feindre se couvre, quand on nous loue, d'une pudeur hypocrite et commandée; nous paraissons ne respirer qu'à regret l'encens adulateur qui fume à nos yeux, mais ce n'est là qu'un manége de l'amour-propre, le cœur s'enivre lentement et à longs traits de ce doux et délicieux poison que la bouche semble vomir et rejeter, et si nous paraissons renverser d'une main l'autel sacrilége que la vanité nous élève, souvent d'une autre main la vanité sait bien le relever.

Insensés que nous sommes! c'est donc en vain que nous nous mortifions, et comment pourrons-nous demander des récompenses à notre Dieu? Des récompenses à vous, dira-t-il, et pourquoi? Seigneur, *nous avons jeûné, nous avons prié, nous avons fait des aumônes.* (*Matth.*, VII, 22.) Oui, mais vous avez fait ces aumônes pour vous attirer les applaudissements du monde, vous avez pratiqué ces jeûnes pour mériter les louanges du monde, vous avez fait ces prières pour surprendre les regards du monde; allez, puisque vous avez tout fait pour le monde, c'est au monde à faire quelque chose pour vous : qu'il vous paye, ce monde que vous avez si bien servi, pour moi qui ne suis entré pour rien dans vos actions, de quel front osez-vous demander mes couronnes? (*Ibid.* 23.) Vous ne les avez pas crues dignes de vous, vous n'avez cherché que celles du monde, vous avez reçu les récompenses du monde, récompenses aussi vaines que le monde, monde lui-même aussi vain que vous : il ne me reste plus qu'à me venger de votre orgueil, et je le ferai par des coups dignes de moi et dignes de vos crimes. Soyons donc humbles, chrétiens mes frères, autrement notre défaite est sûre dans les tentations, notre prévarication certaine contre la loi, et nos peines stériles malgré nos vertus; c'est une nécessité de l'être, le salut l'exige. J'ajoute que c'est une folie de ne l'être pas, la raison nous y contraint. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT.

Que la naissance inspire la fierté, que l'esprit flatte, que la beauté séduise, que l'opulence éblouisse, que l'estime et la réputation enivrent. L'homme pour s'humilier comme il faut n'a qu'à se sonder et à s'approfondir; du sein de ce nuage obscur que forment ses passions sortira une lumière importune qui lui découvrira malgré lui ce qu'il est depuis son commencement jusqu'à sa fin. C'est dans votre sein, nous dit à tous le Seigneur par son prophète, c'est dans votre sein même que se trouve le motif et la mesure de votre humilité : *Humiliatio tua in medio tui.* (*Mich.*, VI, 14.) Nous avons beau faire, nous sommes obligés de succomber sous le poids de nos misères; il suffit que nous rentrions dans le dedans de nous-mêmes pour y découvrir l'humiliation

Mais il se fait dans le cœur de l'homme comme un combat entre l'amour-propre et ses talents; l'humilité prend plaisir à creuser cet abîme d'imperfections qui font notre fonds, l'amour-propre en détourne ses regards pour s'envisager dans l'idée brillante qu'il se trace de son mérite; dans cette contestation de l'humilité et de l'amour-propre, quel sera le juge de la victoire? C'est à vous, chrétiens auditeurs, que j'en laisse la décision; je vais faire paraître à votre tribunal l'un et l'autre, et vous verrez si les motifs qui justifient les sentiments de l'humilité ne doivent pas l'emporter sur de vains prétextes qui servent de fondement à l'amour-propre; voici donc tout le plan de cette seconde partie.

1° J'exposerai les raisons de l'orgueil et

les réponses de l'humilité. 2° J'apporterai les raisons de l'humilité et les objections de l'orgueil. Reprenons.

Première raison de l'orgueil : la naissance ; n'est-il pas beau, dit-on, de compter des héros parmi ses pères, de lire son nom dans les histoires et d'hériter du sang des grands? Oui, sans doute, dit l'orgueil ; de là, grands du monde, cette affection de parler toujours de vos ancêtres, cette sensibilité, lorsqu'on paraît douter de l'ancienneté de vos titres, ce mépris que vous faites de ceux dont l'origine n'a pas le même éclat.

Que répond l'humilité? Ecoutez, hommes vains : tous tant que vous êtes, dit-elle, vous ignorez encore vos véritables ancêtres, votre propre famille vous est inconnue ; venez, suivez-moi : je veux vous apprendre aujourd'hui quels sont ceux de qui vous descendez, je veux vous montrer ces héros insignes dont vous devez faire gloire; approchez du tombeau, ouvrez. Que voyez-vous? Des vers, de la pourriture, de la cendre ; eh bien ! retenez-le et ne l'oubliez jamais : ces vers sont votre père, cette pourriture est votre mère, cette cendre informe votre origine, voilà tout, et ce tout n'est rien : *Putredini dixi pater meus es.* (*Job*, XVII, 16.)

L'humilité vous dit que cet éclat que vous cherchez dans l'illustration de vos ancêtres, n'est qu'un jour déplacé qui ne sert qu'à montrer vos taches de plus près ; qu'il est aussi certain que vous déshonorez le sang de vos aïeux, qu'il est certain qu'il coule dans vos veines ; qu'afin que leur nom se soutienne avec éclat, il faut qu'il soit porté par d'autres que par vous ; qu'on ne voit pas qu'un homme ait beaucoup de mérite, parce qu'il a eu des pères qui en ont eu ; que la seule noblesse est celle des actions, et que quand on fait des actions au-dessus de sa naissance, on est plus noble que ceux qui le sont et ceux qui ne le sont pas. Battu du côté de la naissance, l'orgueil cherche un retranchement du côté de l'esprit : n'est-il pas beau, dit-il, de percer les mystères que le vulgaire ignore, d'embrasser toutes les connaissances des siècles qui nous ont précédés, de vivre encore dans les temps à venir et de s'assurer après la mort une espèce d'immortalité. Voilà ce qui flatte l'homme savant; de là, grands esprits, ces tons fermes et décisifs, ces opinions libres et hasardées, cet étalage de paroles et d'érudition, ces entêtements et ces obstinations, cet empire que vous prenez dans les entretiens et dans les disputes, cette espèce de tyrannie que vous vous donnez le droit d'exercer sur tous les sentiments qu'oppose à son tour l'humilité ? Elle vous dit que si vous avez des talents et des connaissances, d'autres en ont qui les égalent et qui les surpassent, que ce qu'il vous plaît d'appeler érudition, n'est qu'une ignorance mieux déguisée, que cette raison dont vous vous piquez tant, vous ne l'avez pas eue de votre naissance, et que vous pouvez la perdre avant la mort.

Elle vous dit encore, que cet esprit que vous idolâtrez vous est commun avec des hommes à qui il n'est pas glorieux de ressembler, que tant d'hérésiarques vomis de l'enfer pour le malheur de l'Eglise, un Nestorius à Constantinople, un Arius à Alexandrie, un Pélage à Carthage en avaient autant que vous : que, si vous en doutez, il est certain du moins que les démons en ont davantage. Que l'esprit est un présent que souvent le ciel distribue dans sa colère, qui vous rend peu propre à l'œuvre de Dieu, et qui vous expose évidemment à vous perdre.

Au défaut de l'esprit, l'orgueil a recours à la beauté, et il faut convenir que c'est là son triomphe. Qui voudrait peindre tous les airs et toute les attitudes de l'amour-propre, n'aurait qu'à peindre d'après nature les démarches d'une personne du sexe entêtée de ses attraits. De là, femmes mondaines, ces pas si mesurés, ces modes si recherchées, cet ajustement si étudié, ces manières si affectées ; de là cette idolâtrie de votre figure, cette attention à contempler éternellement une image qui n'est que trop profondément gravée dans votre cœur. Aussi, comme on connaît sur ce point votre faiblesse, mille flatteurs ne manquent pas de la seconder ; on la compare, votre beauté fragile et périssable, à ce que les fleurs ont de plus brillant, à ce qu'il y a de plus éclatant dans les astres ; si vous le croyez, ce n'est pas parce qu'on vous le dit, au contraire, on ne vous le dit que parce que vous le croyez ; mais que répond l'humilité ?

Elle vous dit que cet orgueil est déplacé, et, pour vous le montrer d'une manière peu sensible, elle vous fait cette comparaison : si un tableau fait par un grand maître se vantait de l'éclat de ses couleurs et de la régularité de ses traits, n'aurait-on pas droit de lui dire : En vérité vous êtes bien injuste d'avoir de pareils sentiments ! C'est la main du peintre qui vous a fait ce que vous êtes. Cette figure est trop parlante pour en faire l'application : c'est là que je renvoie vos réflexions, et je poursuis le langage de l'humilité. Elle ajoute que, loin de s'applaudir de leurs charmes, les vierges sages et chrétiennes y trouvent un motif de crainte et d'humilité ; qu'au lieu de les cultiver par tous ces artifices que vous savez si bien mettre en œuvre elles les négligent avec dédain ; que bien loin de placer sur des visages de séduction d'autres grâces que celles que l'auteur de la nature y a mises, elles le conjurent au contraire de défigurer des visages qui pourraient être aux autres une occasion de péché. Témoin cette grande princesse de France qui pour rompre tous les projets d'établissement que son père avait sur elle, obtint du ciel par ses prières d'avoir le visage couvert de lèpre ; de là cette parole d'une autre : *Périssent des attraits qui ont plu ou qui pourraient plaire à d'autres yeux qu'à ceux du céleste Epoux.* L'humilité vous dit enfin que cette beauté que vous idolâtrez n'est au fond qu'une poussière éclatante, une argile vernissée, un limon brillanté ; qu'elle ne sera pas à l'épreuve des années, qu'elle n'est qu'un présent d'une na-

ture avare, qui redemandera dans peu son bienfait, et que le tombeau dans quelques jours saura bien venger vos hauteurs et vos envies de plaire.

Autre charme de l'orgueil, les richesses : comment les riches seront-ils humbles ? Le monde à genoux les encense, on respecte leur pouvoir, on étudie leurs regards, on adhère à leurs caprices : on est tout dès qu'on est riche. Homme d'esprit, homme de cœur, homme à talents, homme de naissance, voilà ce qui plait à l'amour-propre

Que dit l'humilité ? Elle dit que si vous avez des richesses, les autres ont du mérite, que l'abondance de vos biens ne pourra jamais suppléer à la petitesse de votre esprit, et moins encore couvrir la honte d'une origine que rien ne peut réparer. Elle vous dit, que cet art d'élever sur un patrimoine obscur une fortune monstrueuse et précipitée, n'est que trop souvent l'effet de la souplesse et de l'injustice ; que les fortunes si promptes ne sont guère innocentes, et qu'il est étonnant que ce qui imprime sur votre front une tache immortelle puisse enfler votre cœur. Elle vous dit que ces idoles d'or et d'argent sont sorties des entrailles de la terre, et qu'elles y retourneront bientôt ; qu'on ne voit pas après tout qu'une maison superbe, des meubles magnifiques, des habits éclatants, une table bien servie, un nombreux domestique, de brillants équipages fassent un homme rare et fort estimable, et que, pour tirer vanité d'une grandeur si mince et si légère, il faut manquer en soi-même d'une solide et véritable grandeur Enfin ce qui enchante le plus l'amour-propre, c'est l'estime et la réputation ; on ne se contente pas de vivre en soi-même, on veut en sortir pour ainsi dire pour se produire dans l'esprit des autres, et au fond n'est-il pas bien doux de se voir applaudir et rechercher ? Que reprend l'humilité ?

Avouez, grands du monde, que cette réputation dont vous triomphez, vous en êtes redevables moins à vous qu'à vos subalternes ; qu'ils ont eu tout le mérite du succès, tandis que vous en recueillez la gloire ; qu'après tout, cette réputation n'est fondée que sur les caprices et la bizarrerie des jugements humains ; qu'on se borne à la surface qui éblouit, sans approfondir l'intérieur qui échappe. Elle va plus loin : qui sont ceux, vous dit-elle, dont vous recevez les louanges ? Le peuple. Les sages admirent peu ; l'admiration est le fruit de l'ignorance. Rien n'est admirable aux yeux de Dieu, parce que rien n'est nouveau pour lui. Mais quoi donc ! ce peuple pour qui vous avez un mépris souverain, ce peuple que vous daignez à peine honorer d'un seul de vos regards, ce peuple si léger, si inconstant, si capricieux, fait l'objet de votre réputation ? Vous mendiez son suffrage, vous recherchez ses éloges, vous triomphez de ses applaudissements. Voilà ce qu'oppose l'humilité, et qu'est-ce que l'orgueil peut y répondre ? Rien, mes frères. Mais il est temps que l'humilité parle pour elle-même. De quelque manière que l'homme s'envisage, ou du côté de la nature, ou du côté de la grâce, ou dans l'ordre de la gloire, l'homme n'est rien. Voilà sur quoi se fonde l'humilité. A-t-elle tort ? Non, sans doute ; et le premier coup d'œil suffit pour nous convaincre.

Dans l'ordre de la nature, qu'est-ce que l'homme ? Des siècles éternels s'écoulèrent avant qu'il fût ; encore vous entrâtes dans le monde, les larmes aux yeux, les soupirs à la bouche, la tristesse dans le cœur, comme si vous eussiez pleuré le jour de votre naissance et que vous eussiez reproché à la lumière qu'elle vînt éclairer vos malheurs. Vous croissez avec une triste lenteur, vous vous élevez ensuite avec une certaine rapidité et vous vous arrêtez tout à coup dans votre accroissement. Les maladies vous assiégent, tous les maux vous investissent, vous dépérissez insensiblement. A chaque instant vous exhalez une portion de votre être, et vous mourez en détail avant que de mourir en entier. Origine humiliante dont les païens ne célébraient la mémoire qu'en prenant le deuil, en se couvrant de cendres, à peu près comme vous célébrez les funérailles et les obsèques de ceux qui vous sont chers.

Dans son étendue, qu'est-ce que l'homme ? Relégué dans un petit coin de l'univers, c'est un point, c'est un atome qui se perd dans les espaces immenses qui l'absorbent et l'engloutissent de toutes parts. Dans sa durée, chaque instant de sa vie est un pas vers la mort. Du berceau à son trépas il n'est qu'un moment ; veut-il saisir ce moment rapide et fugitif, le temps, comme un tourbillon impétueux, le saisit, l'enveloppe et le roule au tombeau. Dans sa fin la mort le foule aux pieds comme un roi victorieux marche sur un ennemi vaincu. S'il fut le dieu de l'univers, il devient un ver de terre. Qu'êtes-vous donc, grands du monde, si j'écarte ce faste imposant qui vous environne et ce pompeux appareil qui cache votre néant ? Les hommes respectent votre grandeur, mais la mort ne la respecte pas. Nous rendons aujourd'hui des hommages plus solennels à la toute-puissance de Dieu. Le temps nous égale tous ; et l'on ne distingue dans le sépulcre ni les cendres des rois ni celles des peuples. Voilà l'homme dans son corps.

Mais qu'est-il dans son âme, cette plus noble portion de lui-même ? Dans son esprit, l'assemblage de mille erreurs, le jouet de mille illusions, la dupe de ses préjugés ; dans son cœur la victime de mille passions, vrais tyrans qui le déchirent, qui le dévorent, peuple mutin et séditieux qui lui fait toujours la guerre et qui l'empêche de goûter un instant de repos. Voilà ce qu'il est dans l'ordre de la nature.

Qu'est-il dans celui de la foi ? Avant le péché ce fut un néant qui, pur et innocent, depuis le péché n'est plus qu'un néant criminel et défectueux. Nous mourûmes à la grâce avant que de naître à la nature ; la religion nous rangea parmi ses ennemis avant que la société nous comptât parmi ses membres. Dieu vit en nous l'ouvrage du crime

dès qu'il y aperçut l'ouvrage de ses mains, et nous fûmes tous, dit l'Apôtre (*Rom.*, IX, 22), *des vases de honte et d'ignominie*, propres au rebut ou destinés au feu. A ce premier malheur de notre origine, nous ajoutâmes des crimes qui furent l'effet de notre malignité; à peine fûmes-nous sortis des ténèbres de l'enfance que nous nous replongeâmes dans les horreurs du péché. Nos premiers regards furent pour la créature, nous les dérobâmes au Créateur; notre raison ne s'accrut que sur les débris de notre innocence. Nous avons pleuré nos égarements, mais nous ignorons de quelle source ont coulé nos larmes; nous connaissons nos crimes, nous devons trembler sur notre pénitence; car nous ne savons pas si notre place n'est pas marquée dans les enfers.

Par rapport à la grâce tout nous humilie. Nous pûmes la perdre; une fois perdue nous ne pûmes jamais la mériter. Sans elle nous ne pouvons rien par rapport au salut; avec elle le salut n'est pas assuré, parce que nous pouvons toujours la perdre. De nous-mêmes et dans l'ordre de l'éternité nous ne pouvons pas former une seule pensée, pousser un seul soupir, concevoir un seul désir ni pratiquer la charité. Que dis-je? sans elle nous ne pouvons pas même prononcer comme il faut le nom du Seigneur: telle est notre impuissance. Que faut-il donc pour nous humilier?

Mais si je suis juste, dites-vous, n'ai-je pas le droit de m'en glorifier? Puis-je me faire illusion, et, sans me mettre un bandeau sur les yeux, me condamner à la honte du crime, tandis que je sens bien que j'ai de la vertu? Cette objection aurait quelque couleur si l'ordre de l'élection éternelle nous était dévoilé. Mais outre que les saints ignorent s'ils sont dignes d'amour ou de haine et que notre état est un problème pour nous, tout le bien que nous faisons nous ne le faisons pas seuls, mais la grâce avec nous, et la grâce plus que nous. Hélas! qui vous a répondu que l'élévation de votre sainteté ne ferait pas la profondeur de votre chute? Quelque justes que vous puissiez être, ne vous livrez pas à la présomption; mais craignez: on peut être porté jusqu'au ciel pour être ensuite précipité dans l'abîme.

Telles sont, mes frères, les raisons de l'humilité, et sans doute l'orgueil n'a rien à y répondre. Je me trompe, il fait naître de nouvelles difficultés; il soutient qu'un homme humble est un homme inutile; que l'humilité est une faiblesse; que l'ambition doit être la passion des grands cœurs.

Que d'erreurs en peu de paroles! Un homme humble est un homme inutile. Ce fut cependant par l'humilité de la croix que les apôtres triomphèrent de l'univers et firent tomber à leurs pieds les hommes superbes. L'orgueil eût-il exécuté une si haute entreprise? Il est vrai, l'humilité ne produit pas ses talents par ostentation, mais elle les met en œuvre par obéissance; elle ne cherche pas la gloire, mais elle ne refuse pas le travail, d'autant plus sûre du succès que, ne s'appuyant que sur Dieu seul, elle le force en quelque manière de faire réussir ses desseins. L'humilité est une faiblesse. Oui, une humilité basse et rampante, qui prend sa source dans un esprit borné; mais une humilité qui consiste à se connaître et à se mépriser, l'humilité des Augustin, des Chrysostome, des Grégoire, ces vastes génies qui n'eurent d'autres bornes que les bornes nécessaires à l'esprit humain, ces cœurs plus grands que le monde entier, est-elle une faiblesse? Si cela est, j'aime mieux être faible avec eux et comme eux que d'être fort de la force du monde

Enfin l'ambition est l'idole des héros, la passion des grandes âmes. D'où vient donc que l'ambition se cache et se déguise? Est-il homme assez vain, assez affamé de louanges pour oser se déclarer hautement adorateur de son nom et partisan de son mérite? Avec quelle sagesse ne faut-il pas marcher dans la brillante carrière, si l'on veut parvenir au terme? Avec quelle affectation ne paraît-on pas s'en éloigner, lorsqu'on y touche de plus près? Avec quelle précaution ne dérobe-t-on pas aux yeux, je ne dis pas des concurrents intéressés, mais des spectateurs indifférents, tous les mouvements qu'on se donne? En un mot, si l'orgueil est une passion si noble, pourquoi s'enveloppe-t-elle du voile de la modestie?

Voilà bien des raisons, mes frères, pour vous porter à l'humilité; mais il est un plus grand maître qui veut vous l'apprendre. C'est Jésus-Christ, voulant s'expliquer sur la nécessité de cette vertu, voulant donner à tous les hommes des règles de conduite, voulant les instruire de leurs devoirs: Venez tous à moi, leur dit-il: *Venite ad me omnes.* (*Matth.*, XII, 28.) Venez à moi, rois et sujets, grands et petits, riches et pauvres, hommes et femmes, jeunes et vieux, savants et ignorants, tous sans exception, venez à moi; prêtez l'oreille à mes leçons, rendez-vous attentifs à ce que je vais vous dire et retenez-le bien. Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et que par conséquent vous devez l'être: *Discite.* (*Ibid.* 29.) Apprenez-le. Vous l'avez ignoré jusqu'à présent; votre véritable caractère, c'est la vanité: vanité dans les pensées, vanité dans les paroles, vanité dans les désirs, vanité dans les projets, vanité dans les actions, tout en vous n'a été que vanité. Etudiez donc l'humilité, mais étudiez-la dans moi seul: *Discite a me.* (*Ibid.*) Les sages du paganisme ne vous l'apprendront pas; ils ne foulèrent l'orgueil que par un orgueil plus grand encore. Au contraire, tout en moi vous prêche cette vertu. C'est elle qui m'arracha du sein de ma gloire, qui me fit naître dans une crèche, qui me fit payer le tribut aux césars, qui me ferma la bouche devant mes ennemis. J'ai été humble, et je l'ai été de cœur. (*Ibid.*) Ne vous contentez donc pas d'une humilité partagée; soyez humbles de bonne foi; soyez-le pour tous: c'est toute la science de mon Evangile, et par conséquent, mes frères, c'est tout ce que je puis vous souhaiter de plus précieux,

puisque c'est toute la science du salut que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

—

AUTRE EXORDE DU MÊME SERMON.

Pour le troisième dimanche de l'Avent.

Confessus est quia non sum ego Christus. (*Joan.*, I, 20.)

Il confessa la vérité en disant: Pour moi, je ne suis pas le Christ.

La question était embarrassante, la tentation délicate, et j'ose dire qu'il ne fallait rien moins que l'humilité d'un Jean-Baptiste pour échapper à un piége si subtil, et pour sortir glorieux d'un combat si à craindre. Frappée des prodiges de sa naissance, et plus encore des austérités de son désert, la Judée députe vers cet ange de la solitude les princes de son peuple et les docteurs de sa loi (*Joan.*, I, 19), pour apprendre de sa bouche s'il n'est pas le Messie promis à leurs pères, qu'ils attendaient de jour en jour. Si Jean-Baptiste eût assuré qu'il l'était, s'il eût même affecté de garder sur ce point un politique silence, il n'en fallait pas davantage: la Judée tombait à ses genoux, les autels étaient dressés à son honneur, l'encens fumait à sa gloire, Jean-Baptiste était adoré comme un Dieu. Cependant balance-t-il un moment, et sa vertu interdite a-t-elle besoin de se rappeler à elle-même et de se fortifier contre la séduction? Non, mes frères; sans hésiter, sans délibérer, Jean-Baptiste confesse noblement que, loin d'être le Christ, il n'est pas même digne de lui rendre les devoirs les plus rampants (*Ibid.*, 27); que non-seulement il n'est pas le Messie, qu'il n'est pas même un prophète, qu'il n'est que l'écho du désert, le prédicateur de la pénitence (*Ibid.*, 23), le faible interprète du Maître qui l'envoie, que c'est tout, et que ce tout n'est rien : *Confessus est quia non sum ego Christus.* (*Ibid.*, 20.)

Que craignez-vous, grand saint? Pourquoi cachez-vous l'auguste caractère de votre mission divine? Vous êtes Elie et plus qu'Elie, vous êtes prophète et plus que prophète, vous êtes *le plus grand de tous les enfants des hommes* (*Matth.*, XI, 11), l'ange du Nouveau Testament, l'aurore du soleil de justice, la voix du Verbe éternel, le précurseur du Messie, la lampe ardente qui doit éclairer l'univers, au rapport de Jésus-Christ même. Que d'insignes faveurs! que d'illustres prérogatives! que de qualités éminentes! Jean-Baptiste les oublie; il n'est ingénieux qu'à se cacher. Comme il sait que l'orgueil et l'humilité se nourrissent des humiliations aussi bien que de la gloire, il craint également de donner quelque atteinte à sa vertu, soit qu'il dise lui-même des choses qui l'élèvent, soit qu'il en dise qui l'abaissent. Il croit trop avancer en avouant qu'il est la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur : rendez droits ses sentiers, et il ne l'avoue qu'après en avoir été longtemps pressé.

Quel exemple pour toute âme vraiment chrétienne! Quel modèle pour se défendre de la vanité! Quelle leçon pour combattre l'orgueil! Aussi l'Eglise, qui, dans ce saint temps, tâche de disposer ses enfants à recevoir les grâces du Verbe incarné, leur propose Jean-Baptiste comme un modèle parfait de cette humilité, sans laquelle ils ne sauraient participer à l'avénement du Sauveur.

Grand exemple! mais exemple bien peu imité, surtout dans ces temps d'orgueil où nous vivons, etc. (*Ci-devant*, col. 117.)

SERMON IX.

Pour le jeudi de la seconde semaine de Carême.

SUR LA BONNE MORT.

Factum est autem ut moreretur mendicus et portaretur ab angelis in sinum Abrahæ. (*Luc.*, XVI, 22.)

Or il arriva que le pauvre mourut et fut porté par les anges dans le sein d'Abraham.

Voilà nos spectacles, disait autrefois Tertullien aux infidèles : nous vous laissons les luttes de vos athlètes, les combats de vos gladiateurs, les triomphes de vos héros ; nous avons à contempler d'autres combats, d'autres guerres, d'autres victoires : un homme aux prises avec la mort, qui brise son arc et qui se rit de sa puissance ; un homme en butte à tout l'enfer, qui repousse ses attaques et qui rompt ses efforts : un homme qui s'ouvre le ciel, que l'on couronne de lauriers, que l'on fait asseoir sur un trône. Le juste expirant dans le baiser du Seigneur : voilà le grand objet que la religion nous met devant les yeux ; voilà le spectacle sérieux et ravissant que nous offre le christianisme.

C'est le même spectacle que je présente aujourd'hui à votre piété, chrétiens auditeurs : c'est autour du lit du juste mourant que je vous rassemble. Je viens vous apprendre à mourir de la mort des saints, et, pour le faire plus efficacement, je viens vous parler des avantages que les saints trouvent dans la mort. Or, ces avantages, je les réduis à deux, qui vont faire tout le partage de ce discours. Appliquez-vous ; je les renferme dans ces deux propositions : ce qu'il y a de plus désolant dans la mort n'est pas capable d'altérer la paix du juste, première proposition : le juste trouve à la mort de quoi se consoler et se réjouir, seconde proposition. Le juste meurt sans peine : sujet de mon premier point. Le juste meurt avec plaisir : sujet de mon second point. Rien ne l'effraye, tout le rassure : c'est ainsi que meurt le juste; apprenons à mourir de même.

Vierge sainte, mère de notre souverain Juge, nous réclamons dès aujourd'hui votre puissante protection : daignez surtout nous l'accorder dans le dernier moment : aidez-nous à mourir de la mort des justes; nous vous demandons tous ensemble cette grâce, en vous disant avec l'ange : *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Trois choses seulement peuvent troubler le juste à la mort : les horreurs du trépas

qui approche, le souvenir des fautes qu'il a commises, et les terreurs du jugement qu'il lui faut subir. Or, je soutiens que les horreurs du trépas n'ont rien qui le désole, que le souvenir de ses fautes n'a rien qui l'inquiète, que les jugements du Seigneur ne doivent pas le troubler. Il meurt donc sans peine : puissions-nous tous mourir de même : *Ecce quomodo moritur justus.*

Je dis, premièrement, que les horreurs de la mort n'ont rien qui le désole. En effet, que peut-elle lui faire? Tout ce qu'elle fait aux autres, direz-vous : elle l'enlève au monde, elle l'arrache à lui-même; n'est-ce pas beaucoup? Oui, beaucoup sans doute pour le pécheur qui expire, mais non pas pour le juste qui meurt. Car, pour commencer par la perte du monde, de quel œil le regarde-t-il? De quel œil lui-même s'était-il regardé? Si vous demandez à saint Paul quel jugement il en porte, il vous répondra que le monde le plus brillant est, à son égard, un criminel attaché à la roue ou cloué à la croix : *Mihi mundus crucifixus est.* (*Galat.*, VI, 14.) Si vous demandez au monde le jugement qu'il fait de saint Paul, il vous dira le même que saint Paul a fait de lui : *Mihi mundus crucifixus est et ego mundo.* (*Ibid.*)

Ah! pleurez, à la bonne heure, la perte du monde, aveugles mondains! Enchantés de ses fêtes, passionnés pour ses jeux, adorateurs de ses plaisirs, vous avez raison; sa perte doit vous être sensible; je le comprends. C'est à vous qu'il prodigue ses caresses, qu'il distribue ses faveurs, qu'il accorde son encens. Puisqu'en le perdant tout est perdu pour vous, il vous est permis de verser des larmes. Mais le juste, qui n'a point pris de part à ses dangereux amusements, qui s'est sevré de ses mortelles douceurs, qui a détesté ses coupables maximes; ce juste qui fut l'objet de ses dédains, la matière de ses discours, et peut-être la victime de son envie, comment pourrait-il le regretter, ce monde trompeur et perfide? D'ailleurs, qu'y voyait-il? Des scandales, l'Evangile traité de fables, ses promesses de chimères, ses maximes de folie. Il voyait l'impureté triomphante, l'injustice soutenue, la vengeance consacrée, le vice ennobli, Dieu offensé. Affreux spectacle pour une âme qui aime son Dieu! Aussi, que mon exil est long! s'écriait l'un d'entre eux; que je m'ennuie sur la terre! Ah! Seigneur, qu'il me tarde de mourir! *Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est?* (*Psal.* CXIX, 5.) Qui parle ainsi, mes frères? Vous croirez peut-être que c'est quelque malheureux qui, maudissant ses destinées, invoque la mort comme la fin de ses maux? Non; c'est un grand roi, c'est un prophète, c'est David. Mais, prince, vous n'y pensez pas : le monde à genoux vous encense; tout réussit au gré de vos souhaits. Un trône, un empire n'ont-ils pas de quoi vous satisfaire? Vaine satisfaction, répond David, inutiles hommages! Seigneur, si pendant qu'on m'honore on vous blasphème, si tandis qu'on prévient mes désirs on se joue de vos volontés, si l'on vous méconnaît pendant que l'on m'adore, quel plaisir puis-je goûter dans ces tristes applaudissements? O mon âme! le moyen de se plaire parmi les habitants de Cédar, où les idoles sont sur l'autel, où mon Dieu est dans l'oubli, où l'on ne chante point ses cantiques, où l'on insulte ses serviteurs. Aussi le prophète Isaïe nous peint-il le juste qui s'endort sous l'image de Noé, qui, renfermé dans son arche, voit tranquillement les eaux du déluge s'écouler devant lui. C'est ainsi que le juste mourant voit, sans s'émouvoir, la figure de ce monde disparaître à ses yeux. Comme il y vivait sans attache, il le quitte sans déplaisir. Qui pourrait donc l'affliger encore, la perte de la vie?

Il est vrai, chrétiens, il voit un corps qui va retourner en poussière, mais il sait qu'il doit ressusciter pour le jour de la révélation; il sait que la corruption qui l'attend dans le sépulcre sera le germe de l'immortalité dont il doit être revêtu, et que le tombeau, selon la parole et la promesse de Jésus-Christ (I *Cor.*, XV, 53), est cette terre mystérieuse dans laquelle ce grain de froment doit, en pourrissant, se reproduire pour une vie nouvelle; il sait que, sur les débris de ce cadavre, doit s'élever une âme immortelle et une âme dont ce corps de boue enchaînait l'activité, éclipsait la lumière, dégradait l'essence. Que perd-il donc en perdant son corps? Ce que perd un captif que l'on met en liberté : ses chaînes, une prison, des ténèbres. Les aima-t-il véritablement? Dira-t-on que les perdre soit un mal? N'est-ce pas plutôt un bien qu'il doit souhaiter? *Mori lucrum.* (*Philip.*, I, 21.) Que perd-il en perdant son corps? Le plus irréconciliable de ses ennemis; ennemi avec qui il était toujours en guerre, qui ne lui laissait ni trêve ni repos, qui tâchait de l'engourdir par la paresse, de l'énerver par la mollesse, de le corrompre par le plaisir. Voir son ennemi sur le point d'expirer et hors d'état de nous faire insulte, est-ce un mal dont on doit se plaindre? N'est-ce pas plutôt un bien que l'on doit désirer sur toutes les douceurs et les charmes du triomphe? *Mori lucrum.* Que perd-il en perdant son corps? L'objet de ses haines et de ses rigueurs. Car telle est la conduite des justes; en faisant tomber leur chair en lambeaux par de sanglantes macérations, ils font par avance ce que le tombeau doit faire un jour; aussi les voit-on se réjouir de la dissolution de cette enveloppe d'argile. Témoin ce pieux anachorète, qui, rongé par un ulcère qui le laissait en proie à la pourriture et aux vers, faisait retentir le cantique de sa délivrance, et célébrait avec pompe, si j'ose ainsi parler, ses funérailles avant son trépas. On lui en demandait la raison; elle est bien naturelle, répondait-il, ce mur de division tombe, me voilà délivré de ce dangereux ennemi, je suis libre de mes fers; est-il étonnant que je chante mon triomphe? Mais ce que dit saint Paul n'est-il pas généralement vrai : que nous n'aimons pas à être dépouillés de ce vêtement de chair; que nous aimons

mieux le garder : *Nolumus exspoliari sed supervestiri.* (II *Cor.*, V, 4.)

Il est vrai, mes frères, je crois qu'il en coûte pour mourir. Mais l'homme juste avait prévu de loin sa dernière heure; loin de se croire ici-bas dans une cité fixe et permanente, il se regardait comme un voyageur qu'un instant voit passer et qu'un instant voit disparaître; il s'ensevelissait tous les jours dans son tombeau pour y prendre des leçons de la cendre; il faisait depuis longtemps, si j'ose ainsi parler, l'apprentissage de son trépas. Or, des coups auxquels on s'attend sont moins sensibles, et les malheurs prévus sont moins frappants.

Je crois qu'il en coûte pour mourir. Oui, sans doute, le trait de la mort doit entrer bien avant dans une chair molle et immortifiée, et des hommes sensuels et voluptueux, comme la plupart de vous, mes frères, doivent le sentir vivement. Mais cette vie dure et laborieuse, cette vie de croix et de martyre par laquelle le juste commença de bonne heure à se former un corps dévoué au sépulcre, a dû l'endurcir contre son aiguillon. Je crois qu'il en coûte pour mourir; mais le juste adoucit sa peine par sa patience; la religion, entre les bras de qui il expire, l'enchaîne sur le lit de sa douleur; sa soumission lui mérite des grâces dont l'onction sainte adoucit ses maux. La mort ne trouve donc rien à faire en lui : ni liens criminels à rompre, ni secrètes attaches à couper. Concluons donc avec le disciple bien-aimé : *Beati mortui qui in Domino moriuntur!* (*Apocal.*, XIV, 13.) Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur!

Mais quel mystère est renfermé sous ces paroles? demande saint Ambroise; les morts peuvent-ils mourir encore? L'énigme est facile à expliquer, reprend ce Père : bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur; oui, ceux qui meurent à leurs passions, à leurs plaisirs, à leur fortune, à leurs intérêts, à leurs parents, à leurs amis, à eux-mêmes : *Beati mortui!* Heureux ceux qui se sont disposés par un abandon volontaire à un abandon forcé, et qui ont délié peu à peu ces nœuds secrets que la mort rompt brusquement dans les autres : *Beati!* Ils vivaient sans inquiétude, ils meurent sans regret, et tandis que le pécheur désolé s'écrie, les larmes aux yeux : ô mort, que ton souvenir est amer à un homme qui a établi sa demeure sur la terre! est-ce ainsi, cruelle, que tu me sépares des objets les plus chers? *Siccine separas amara mors!* (I *Reg.*, XV, 32.) L'homme juste, ainsi qu'Ezéchias, la voit venir de loin, cette mort, sans que ses regards s'effrayent, que son front pâlisse, que son cœur frissonne; loin de s'attrister de ses destinées, il est le premier à s'en réjouir et à consoler ceux qui s'en affligent; et tandis que les autres gémissent sous son joug, comme des esclaves, lui seul, parmi ces moribonds abattus, conserve toute sa liberté: *Inter mortuos liber.* (*Psal.* LXXXVII, 5.) Les horreurs du trépas n'ont donc rien qui désole le juste.

Le souvenir de ses fautes n'a rien qui l'inquiète : seconde réflexion. Il faut l'avouer, mes frères, les saints n'ont pas toujours été saints; tel meurt dans le baiser du Seigneur, qui vécut autrefois dans sa disgrâce; les couronnes du ciel ne sont pas composées des seules palmes de l'innocence, mais encore de celles du repentir et de la pénitence. Ah! Seigneur, si, pour être du nombre de vos élus, il fallait n'avoir jamais été de celui de vos ennemis, serait-il des prédestinés sur la terre?

L'homme juste a donc vu s'écouler sur sa tête de sombres et de tristes années, une saison noire et obscure, qu'il eut le malheur de passer dans le crime et dans l'oubli de ses devoirs. A la mort, s'en rappelle-t-il le souvenir? Je le crois. Ce souvenir ne lui fait-il pas verser des larmes? Sans doute; mais ce sont des larmes douces qui soulagent le cœur plus qu'elles ne l'attristent, de ces larmes délicieuses qu'on préfère aux plaisirs, de ces larmes ravissantes dont on s'enivre à longs traits, et qu'on serait bien fâché de ne pas répandre. Pourquoi? Parce que le juste trouve dans la pénitence de ses fautes de quoi se rassurer contre leur énormité; il se rappelle qu'il a baigné de ses pleurs des yeux ouverts aux plaisirs; qu'il a tâché d'éteindre dans son sein les flammes proscrites qui le brûlèrent; qu'il a entamé par des jeûnes et par des veilles cette chair rebelle qui entama sa pudeur; qu'il a expié par les profondeurs de ses humiliations les fureurs de son orgueil, par la profusion de ses aumônes les épargnes de son avarice, par la sincérité de ses réconciliations la vivacité de ses vengeances, et qu'en un mot, si les premiers jours de sa vie furent consacrés à la volupté, ses derniers jours ont été comme une espèce de martyre. O bonne croix! dit-il alors; heureuse pénitence, que vous me consolez maintenant! *O bona crux!* Si mes membres furent autrefois marqués du caractère honteux du péché, croix de mon Dieu, vous le voyez aujourd'hui, ils portent la noblesse de votre empreinte. Ah! qu'il est doux alors de voir sur son corps les vestiges du Calvaire et les cicatrices de Jésus-Christ! *O bona crux!* C'était cette pensée qui soutenait un vieux solitaire à qui le démon, pour ébranler sa constance, faisait une vive peinture de ses déréglements. Il est vrai, disait-il, j'ai offensé le Seigneur dans les jours de mon adolescence, mais j'ai fait quatre-vingts ans de pénitence dans les jours de mon repentir. Parlez en ma faveur, épines dans lesquelles je me suis si souvent roulé, échos qui répétâtes tant de fois les accents de mes plaintes, sombres cavernes témoins secrets de mes rigueurs, parlez; mais pourquoi? Tous les justes peuvent-ils faire parler en leur faveur les ronces dégoûtantes et les antres inhabités. Non, mes frères; mais tous peuvent faire parler en leur faveur l'aveu sincère qu'ils ont fait de leurs faiblesses; car, vous le savez, quelques crimes que nous puissions avoir commis, une confession bien faite a la vertu de les remettre, le tribunal

d'où part la sentence du prêtre est le tombeau de nos péchés; le juste peut donc opposer au souvenir de ses fautes le souvenir de ses confessions, ses confessions si exactes, si précises, si bien circonstanciées; il peut opposer cette douleur victorieuse dont il fut percé, ces tendres soupirs qu'il a poussés, ces généreux efforts qu'il fit pour briser sa chaîne; à cette pensée: Seigneur, s'écrie-t-il, vous les avez donc effacées comme le vent dissipe un nuage, ces faiblesses à la vérité bien humiliantes, mais aussi accusées de bonne foi; car c'est vous-même qui l'avez promis: *Delevi ut nubem iniquitates tuas et quasi nebulam peccata tua.* (*Isa.*, XLIV, 22.) Précieuse confusion que j'essuyai! vous m'épargnez une confusion éternelle. O Dieu! puisque vous m'avez fait la grâce de me reconnaître, vous me ferez aussi celle de me sauver; si tout pécheur que j'étais, vous m'avez cherché, pénitent que je suis, vous ne me refuserez pas votre gloire. Oui, dites-vous, si pour avoir obtenu le pardon de ses fautes, on avait toujours reçu l'abolition du châtiment, mais la pénitence qui éteint les feux de l'enfer n'éteint pas toujours ceux du purgatoire.

Quand cela serait, mes frères, cette pensée a-t-elle donc de quoi désespérer le juste? Après tout, il pourrait se dire, dussé-je passer quelque temps dans ces obscures prisons, un jour mes chaînes se briseront, le ciel un jour s'ouvrira à mes vœux, un jour la couronne de justice mise en réserve me sera rendue par le juste Juge; j'ai même lieu d'espérer que mon exil sera court. En effet, le sang de Jésus-Christ que le juste fera couler à grands flots dans tous les temples, et dont il aura soin de faire rougir les autels, les prières des pauvres qui ne l'abandonneront point dans son malheur, lui qui ne les abandonna jamais dans leurs misères, surtout la tendresse de l'Eglise, dont l'amour toujours le même suit ses enfants du baptême au tombeau, et du tombeau dans l'autre vie, tout lui répond d'une prompte délivrance; d'ailleurs le juste trouve dans la mort soufferte avec résignation, de quoi payer toutes ses dettes; car le sacrifice de la vie aussi bien que celui de l'autel a cette vertu. Or, le juste faisait tous les jours ce sacrifice si dur à la nature: *Quotidie morior* (*I Cor.*, XV, 31.) Oui, tous les jours il disait avec saint Paul: Il est juste que je sois un enfant de mort, puisque j'ai été un enfant de péché; il est juste que je sois humilié jusqu'aux vers, puisque je me suis si fort élevé: ainsi parlait le juste dans la santé la plus parfaite: *Quotidie morior.* Mais, quand le moment formidable arrive, c'est alors qu'il donne à son sacrifice un nouveau degré de mérite, en le faisant avec une nouvelle ardeur; il se regarde sur le lit de douleur comme un criminel sur l'échafaud où l'ont conduit ses attentats, ou plutôt comme une victime sur l'autel où l'immole une justice vengeresse et offensée, mais une justice qui s'apaise par l'acceptation des rigueurs. O Dieu! il est donc levé le glaive qui doit me porter le dernier coup? Je n'en murmure pas, Seigneur, je baisse la tête sous votre main toute-puissante; je voudrais avoir mille vies à vous offrir, je vous les donnerais toutes; je souhaiterais que la mienne fût plus pure et plus digne de vous; mais telle qu'elle est, prenez-la, Seigneur, je vous l'abandonne, et je vous l'abandonnerais volontiers, si je pouvais encore la retenir. C'est ainsi que le juste trouve dans la peine du péché de quoi expier le péché: le souvenir de ses fautes n'a donc rien qui l'inquiète.

Les jugements du Seigneur ne doivent pas non plus le faire trembler: troisième réflexion. Il est vrai, mes frères, les jugements de Dieu sont terribles, les saints mêmes les ont craints; mais les saints qui les appréhendent pendant la vie ne les redoutent pas si fort à la mort; il semble que le Seigneur prenne plaisir alors à remplacer une juste crainte par une confiance plus juste encore. Mais qui peut donc le rassurer contre ces formidables jugements? Ce que Dieu a fait pour lui, et ce que lui-même a fait pour son Dieu. Partez, ô mon âme, se dit-il, pénétrée de cette pensée, enfant de la promesse, citoyenne des cieux, fille du prince, héritière du royaume, âme chrétienne, partez avec joie, partez avec assurance: *Proficiscere, anima mea.* (*Eccles. prec.*) Partez au nom du Père qui vous appelle: à ce doux nom, qui pourrait vous troubler? C'est sa main qui vous a formée, comment pourrait-elle vous perdre? *In nomine Patris qui te creavit.* (*Ibid.*) Partez au nom du Fils qui a souffert pour vous: s'il eût voulu vous damner sans ressource, vous eût-il rachetée à si grands frais? Sa vengeance s'annonce-t-elle par des bienfaits aussi marqués? Le sang qui vous a lavée de vos taches ne servirait-il pour vous que pour allumer des feux? Ah! puisque vous avez bu dans le calice de ses douleurs, vous boirez aussi dans la coupe de ses délices, et vous entrerez dans sa gloire, puisque vous avez eu part à ses travaux: *In nomine Filii qui pro te passus est.* (*Ibid.*) Partez au nom de l'Esprit-Saint dont vous avez reçu si souvent les effusions précieuses, lui qui vous a distribué tous ses dons, vous refuserait-il ses couronnes? Ne serait-il pour vous qu'un époux de sang, après avoir été pour lui une épouse si fidèle? Lui qui vous a honorée de ses faveurs, vous exclurait-il de sa présence? *In nomine Spipitus sancti qui in te effusus est.* (*Ibid.*) Partez enfin au nom de tous les saints dont vous avez suivi les exemples, des patriarches dont vous avez imité la foi, des solitaires dont vous avez renouvelé les rigueurs, des vierges dont vous avez pratiqué la pudeur, et des martyrs dont vous avez envié le trépas: allez sans crainte, accompagnée de cette troupe glorieuse, et plus glorieusement encore accompagnée de vos vertus; allez avec confiance vous présenter devant le trône de l'Agneau, il n'est un lion que pour les méchants; on ne brûle point des feux de sa colère, quand on a brûlé de ceux de

son amour, il n'est d'anathème que pour ceux qui n'aiment pas le Seigneur (I *Cor.*, XVI, 22), et le Seigneur fut toujours l'objet de votre tendresse ; allez, votre juge est déjà tout gagné, et vous avez bien plus de sujet d'espérer que de craindre. Telle est la confiance du juste mourant.

Je sais cependant, mes frères, que le son de la trompette fatale glaçait les Jérômes dans les déserts, que les Hilarions investis des ombres de la mort frissonnaient à cette pensée : il me faudra dans quelques heures paraître devant le tribunal de mon Dieu. Mais je sais aussi que le son de cette trompette se dissipa bientôt, que la paix succéda à de courtes épreuves. Vous connaissez sans doute ces mots célèbres que prononçait saint Jérôme, lorsque son âme fugitive errait sur ses lèvres, et que ses frères désolés fondaient en larmes à ses pieds : Ah ! qu'il est doux de mourir, quand on meurt dans le détachement de la terre et dans l'amour de son Dieu ! et cette parole d'Hilarion : « Courage, mon âme, après soixante et dix ans de pénitence, dois-tu craindre de paraître devant ton Dieu ? »

On serait tranquille, dites-vous, si l'on était bien sûr d'être juste ; mais l'on ignore si l'on est digne d'amour ou de haine, et cette incertitude toute seule n'a-t-elle pas de quoi faire trembler les plus saints ?

On ignore si l'on est digne d'amour ou de haine : j'avoue qu'on n'en a pas une certitude entière, qu'on n'en a pas une expresse révélation, qu'on ne pourrait pas faire un acte de foi sur son élection : c'est votre secret, Seigneur, que vous avez caché dans les abîmes de votre sagesse. Mais du reste, au défaut de l'évidence on a des conjectures assez fortes pour exclure non-seulement le désespoir et la défiance, mais encore les craintes dévorantes et les noires agitations ; au défaut de l'évidence, l'on entend au fond du cœur le témoignage de l'esprit, qui ne dit pas, il est vrai, d'une voix bien nette, mais d'un ton qui se comprend, que nous sommes les enfants du royaume et les héritiers présomptifs de la couronne (*Rom.*, VIII, 17); et certainement une jeunesse passée dans l'innocence, un âge mûr sevré des plaisirs, une vie pure dans le grand monde, ou des démarches de conversion constamment soutenue, sont d'heureux préjugés du salut. Saint Paul n'était pas sûr de son élection, puisqu'après avoir été l'apôtre de Jésus-Christ, il craignait un jour d'être la victime des démons; cependant il disait : *Bonum certamen certavi* (I *Cor.*, IX, 27); j'ai combattu le bon combat, le combat de la foi, le combat du Seigneur : *Cursum consummavi* (II *Tim.*, IV, 7); j'ai consommé ma course, j'ai sanctifié les âmes, j'ai converti des pécheurs. (*Ibid.*) Que me reste-t-il donc à attendre ? La couronne de justice que me rendra le juste Juge: *Reddet.* (*Ibid.*, 8.) Il vous la rendra; mais Paul vous l'a-t-il assuré? Non, mais mes œuvres me l'assurent : *Reddet justus Judex.* (*Ibid.*)

Cela serait bon, reprenez-vous, si l'on pouvait répondre de sa persévérance ; mais nous n'ignorons pas que personne au monde ne peut la mériter, et qu'après cent ans de vertus Dieu peut encore nous réserver un moment critique où nous mourions dans l'impénitence. Il est vrai que cette union, concertée de la grâce avec la mort, est un don qui passe nos mérites; il est vrai que, sans blesser la justice et sans violer ses engagements, Dieu n'est pas obligé de nous prendre dans l'heureux instant où nous sommes ses amis ; qu'il peut prolonger nos jours dans des temps plus reculés où il prévoit notre chute. Mais, chrétiens, il ne le fait pas ordinairement, et j'ose même dire qu'il ne doit pas le faire; autrement, pénitents, quittez vos cilices ; anachorètes, sortez de vos antres ; vierges consacrées au Seigneur, rompez vos cloîtres, livrez-vous à la volupté. Je sais d'ailleurs, ce que dit saint Augustin, que si la persévérance ne s'emporte pas de force, on l'obtient en suppliant, et que, si elle n'est pas due à nos mérites, elle n'est pas refusée à nos vœux. Le juste peut donc compter sans présomption sur cette faveur précieuse qu'il sollicite avec tant d'instance, et qu'il demande avec de si grands cris : les jugements du Seigneur n'ont donc rien pour l'homme juste qui soit capable de l'alarmer.

Cela étant ainsi, ô mort, te voilà donc vaincue jusque dans ton triomphe ! *Absorpta est mors in victoria.* (I *Cor.*, XV, 54.) Il est vrai, tu foules le juste à tes pieds aussi bien que les autres; mais, tandis que les autres baissent lâchement la tête pour ne pas voir le coup qui les menace, le juste, quoique sous tes pieds, lève contre toi ses regards, t'insulte et t'adresse l'ironie piquante de l'Apôtre : O mort ! où est ton aiguillon, où est ta victoire? *Ubi est, mors, victoria tua? Ubi est, mors, stimulus tuus?* (*Ibid.*, 55.) Poursuivons ce que dit saint Paul : L'aiguillon de la mort c'est le péché : *Stimulus mortis peccatum est* (*Ibid.*, 56) ; le pécheur tout seul doit donc ressentir sa pointe. Le juste meurt donc sans peine, vous venez de le voir ; je dis plus, il meurt avec plaisir ; c'est ce qui me reste à vous prouver dans cette seconde partie de mon discours.

SECOND POINT.

Du plaisir à mourir ! l'étrange paradoxe ! direz-vous : honorez-moi de votre attention, mes frères, peut-être, après m'avoir entendu, conviendrez-vous de la vérité de la proposition que j'avance, et direz-vous avec un saint homme : Jamais je n'avais pu le croire, mais je comprends bien maintenant, il peut y avoir du plaisir à mourir. Mais quelle peut donc être pour le juste la source de ce plaisir si nouveau? La voici, mes frères : les attentions de l'Eglise qui s'intéresse à son salut, le malheureux pouvoir d'offenser Dieu, dont la mort l'affranchit, l'espérance de la gloire dont il entre en possession par la mort.

Première consolation du juste à la mort : les attentions de l'Eglise qui s'intéresse à son salut. Ah ! tout ce qu'elle fait pour lui

le comble de joie ; la croix de Jésus-Christ qu'elle lui présente, le corps de son Epoux qu'elle lui distribue, l'onction de son Esprit dont elle le purifie, enfin ses propres prières qu'elle met dans la bouche de ses ministres.

La croix de Jésus-Christ qu'elle lui présente, doux objet pour le juste ! mais que lui dit-il alors, cet objet délicieux, et qu'est-ce que le juste lui répond à son tour ? Courage, mon fils, lui dit le Seigneur, vous souffrez, je le vois bien ; mais vous le voyez aussi, j'ai souffert comme vous, j'ai souffert avant vous, j'ai souffert plus que vous, j'ai souffert pour vous. Si vous êtes étendu sur un lit de tristesse, je le fus d'abord dans une vile étable ; si vous finissez par des soupirs, j'ai commencé par des pleurs ; si la douleur vous arrache quelques larmes, mes bourreaux firent couler tout mon sang, et certainement votre calvaire, quel qu'il puisse être, est bien différent de ma croix. Allons, mon fils, un peu de confiance, et vous arriverez jusqu'au bout ; encore quelques efforts, et vous touchez à la couronne ; dans un moment les épines se changeront en fleurs ; ne craignez pas, au reste, vous devez me connaître. Ces plaies sanglantes, ce côté percé, cette chair déchirée, tout vous dit que je suis votre salut, et que je veux sincèrement vous sauver : *Salus tua ego sum.* (*Psal.* XXXIV, 3.) Voilà ce que la croix dit au juste.

Mais voici ce que le juste répond à la croix : O croix ! vous êtes aujourd'hui ma ressource, parce que vous fûtes toujours mon modèle ; je ne crains pas votre présence, parce que je ne me dérobai jamais à vos douleurs ; je vous prends pour mon juge, parce que je vous ai pris pour mon Maître ; j'embrasse votre image, parce que j'embrassai vos rigueurs. Aussi se saisit-il de cette admirable croix, comme un conquérant de l'instrument de sa victoire ; il la serre sur sa poitrine, il la met sur ses yeux, il la colle sur sa bouche. Ah, mon Père ! dit-il à Jésus-Christ, mon Sauveur et mon Dieu ! c'est sur vos lèvres que je rends mon dernier soupir, c'est dans votre sein que j'expire ; je remets mon âme entre vos mains : hélas ! entre les miennes, elle courut toujours des risques, mais, dans les mains de votre amour, entre les bras de votre croix, elle n'a plus rien à craindre, et j'ose même tout espérer : *Domine, suscipe spiritum meum.* (*Act.*, VII, 58.)

Le corps de Jésus-Christ, autre motif de consolation pour le juste. Eh, qui pourrait peindre sa joie, quand il voit cet aimable Maître entrer souvent sous un humble toit pour lui servir de consolateur après avoir été sa nourriture ? Seigneur, dit-il avec le vieillard Siméon, *c'est maintenant que vous renvoyez votre serviteur en paix ; mes yeux ont vu le Sauveur d'Israël* (*Luc.*, II, 29), ils se ferment volontiers à la lumière. Vaines créatures, vous ne méritez pas les regards d'un chrétien qui a eu le bonheur de contempler son Dieu.

C'est alors qu'il peut bien s'appliquer les paroles d'un saint roi : Je suis possesseur de mon Dieu, que peut-il me manquer ? (*Psal.* XXII, 1.) Il m'a nourri de sa chair, il m'a enivré de son sang : tels sont les pâturages où ce bon Pasteur mène ses brebis. (*Ibid.*, 2.) Ah ! qu'il est doux d'être du troupeau d'un tel Pasteur ! que tout l'enfer se déchaîne contre moi ; qu'il redouble ses assauts et ses fureurs. Je suis nourri du corps d'un Dieu fort (*Ibid.*, 5), je suis donc plus fort que tout l'enfer. Seigneur, votre tendre miséricorde ne m'a si constamment suivi jusqu'au dernier de mes jours, que pour me préparer au meilleur de mes jours, à des jours éternels qui doivent couler dans votre maison sainte. (*Ibid.*, 6.)

Tels sont, à la vue de Jésus-Christ, les sentiments de l'homme juste, et ce ne sont point ici des dispositions imaginées ; c'est précisément l'histoire des martyrs. Vous le savez, mes frères, de la table sainte ils couraient aux tyrans, de l'autel à l'échafaud ; quand ils avaient bu le sang de Jésus-Christ, ils versaient volontiers leur propre sang pour sa gloire ; quand ils avaient mangé son corps, ils donnaient le leur à dévorer aux lions : ils mouraient avec délices, pourvu qu'ils mourussent avec leur Dieu. Vous n'ignorez pas la réponse d'un jeune chrétien qui, interrogé par le tyran s'il n'avait point participé aux saints mystères, lui répondit : Sachez que nous ne pouvons vivre sans manger le pain du Seigneur, et quand nous l'avons mangé nous savons mourir.

L'onction de son esprit dont elle le purifie : c'est peu d'avoir nourri ses enfants du pain des forts, l'Eglise fait encore couler sur ses athlètes l'huile du salut ; non-seulement elle veut les fortifier, mais les réjouir. Ah ! quelle consolation pour le juste de pouvoir se dire : S'il me reste quelques taches, si je ne suis pas tout à fait purifié de mes petites souillures, le sacrement de grâce et de bénédiction va tout effacer. Il est vrai, mes yeux ont lavé dans les larmes les regards curieux et indiscrets ; cependant, s'il demeurait encore quelques cicatrices de ces plaies anciennes, elles vont être fermées pour toujours sans qu'il en paraisse le moindre vestige. Il est vrai, mes oreilles ont expié une attention trop facile à des discours séduisants, par ces épines dont je les entourai en les bouchant ensuite à tout entretien profane ; cependant, si quelques traces de ces funestes impressions subsistaient encore, c'en est fait, il n'en restera pas la moindre marque. Il est vrai, ma bouche a puni par un rigoureux silence des paroles peu chastes ; cependant, s'il était sur mes lèvres quelques semences de ce mortel poison, c'est pour toujours qu'elle va être étouffée. Plongez-vous donc, mes sens, dans cette liqueur précieuse, baignez-vous-y lentement. O Dieu ! ma jeunesse va être renouvelée comme celle de l'aigle, je serai un nouvel homme, un soldat aguerri, un athlète prêt à entrer dans la lice : *Renovabitur ut aquila juventus mea.* (*Psal.* CII, 5.) Seigneur, cette onction sainte est sans doute le signe de ma royauté ; une tête ainsi puri-

fiée ne doit porter qu'une couronne : *Impinguasti in oleo caput meum.* (*Psal.* XXII, 5.)

Enfin, les prières de l'Eglise achèvent de calmer le juste. Que la paix soit dans cette maison, c'est le Dieu de la paix qui l'y apporte : *Pax huic domui* (*Luc.*, XVIII, 6), dit-elle d'abord en présentant au malade le corps de Jésus-Christ. Voici, Seigneur, poursuit-elle, vos enfants et les miens; je les ai vus rangés autour de votre table comme de jeunes oliviers épargnés par le tranchant de la coignée. (*Psal.* CXXVII, 3.) Ensuite cette tendre mère cherche partout des secours pour cet enfant qui expire; elle évoque tous les chœurs des anges pour venir l'assister dans ce dernier moment; elle intéresse tous les saints pour le salut de son âme. Regardez mon fils du haut de votre gloire, leur dit-elle, il est votre frère, vous devez le connaître; c'est le même sein qui vous a portés, le même baptême qui vous a régénérés, la même religion qui vous a sanctifiés ; vous qui me devez tout, me refuserez-vous pour lui des prières? Abandonnerez-vous ce juste, malgré mes soupirs, tandis que je ne vous abandonnai jamais, malgré vos infidélités? Seriez-vous insensibles aux cris d'une mère affligée, qui fut toujours sensible à vos malheurs? Elle forme ensuite pour ce juste mourant les souhaits les plus tendres. Je vous perds, mon fils, lui dit-elle, et c'est une perte bien sensible à mon amour; vous faisiez, par vos vertus, la consolation de ma vieillesse, et vous me dédommagiez par votre attachement de l'indifférence de mes autres enfants; partez cependant, car je ne puis m'opposer au bonheur qu'on vous prépare. Qu'aujourd'hui votre patrie soit dans la paix, et votre demeure dans la Sion sainte : *Hodie sit in pace locus tuus et habitatio tua in sancta Sion.* (*Psal.* LXXIII, 3.)

Enfin, s'adressant à Dieu même : N'oubliez pas, Seigneur, la pénitence qu'il a faite de ses fautes; il a pu vous offenser, il était d'une nature fragile, mais il a eu le bonheur de se reconnaître. Oui, mon Dieu! vous effacerez le souvenir de ses faiblesses, et vous ne conserverez que celui des soupirs.

Est-il à l'agonie? Elle ranime son ardeur, elle redouble ses vœux, ses prières, ses cris; c'est une mère tendre qui partage ses douleurs et qui lui prépare des secours : Venez, saints, s'écrie-t-elle; venez, anges du Seigneur, allez présenter ce bon serviteur à un maître meilleur encore; dites-lui qu'il est mon enfant, et que son juge est mon époux: *Subvenite, sancti Dei, occurrite, angeli.* Ah! mes frères, que ces attentions de l'Eglise sont consolantes pour un homme qui vit de la foi, et qui fait que cette Eglise sainte est sûre d'être écoutée par le respect qui lui est dû. Première consolation du juste mourant: les attentions de l'Eglise, qui s'intéresse à son salut. Second sujet de consolation pour le juste mourant : le malheureux pouvoir d'offenser Dieu dont la mort doit l'affranchir.

Car, vous le savez, mes frères, tout est écueil dans la vie, et les plus saints peuvent se plaindre avec un saint roi, que les passions tour à tour ont dressé des piéges sur leurs pas : *In via hac qua ambulabam absconderunt laqueos mihi.* (*Psal.* CXLI, 4.) En deux mots, tel est notre sort : avoir toujours les armes à la main, jamais de paix, jamais de trêve ; toujours en garde contre les dehors, jamais être tranquille au dedans; toujours résister, et ne pouvoir jamais compter sur la victoire; toujours vaincre, et ne triompher jamais, et quand même on serait assez heureux pour triompher, cependant encore toujours craindre. Telle est notre destinée, dit saint Augustin : triste exemple de cette vérité.

Or, mes frères, qu'il était désolant pour l'homme juste de se voir exposé à ces périls qui pourraient faire tomber jusqu'aux voûtes des cieux : entendez-les s'en plaindre. C'est d'eux seuls que nous pouvons bien apprendre leurs sentiments. O Dieu! s'écriait l'un d'entre eux, quel est donc l'affreux mystère qui se passe sous ce voile de chair? Qu'est-ce que je sens, qu'est-ce que je suis? Est-ce Paul que je trouve en Paul même, ou n'est-ce pas un autre qui vit en moi? Cruelle loi des membres, t'opposeras-tu toujours à celle de mon esprit? Feux impurs! vous bouillonnez dans un corps tout exténué par le jeûne. Bouillante passion! le torrent de mes larmes ne fait qu'irriter l'incendie de mes ardeurs; tu l'entretiens sous le sac qui me couvre, tu brûles jusque dans la cendre où je m'ensevelis, et c'est dans mon sang qui coule de toutes parts de mon corps déchiré, pour éteindre tes funestes embrasements, c'est dans mon sang que tu cherches un aliment à ta flamme. Ah! Paul, que ton sort est à plaindre! Triste jouet de ces passions mutinées, tu fais le mal que tu ne veux pas, et tu hais le bien que tu voudrais faire. (*Rom.*, VII, 19.) Seigneur, si les travaux de mon apostolat m'ont pu faire trouver grâce devant vos yeux, si je ne suis pas tout à fait indifférent à votre cœur, délivrez-moi de ce corps de mort, détruisez cet ennemi domestique, et hâtez l'heureux moment où, dégagé de mes liens, je ne pourrai plus vous offenser ni vous perdre : *Infelix ego homo; quis me liberabit de corpore mortis hujus?* (*Ibid.*, 24.)

Tel est donc le cri public d'un juste, le secret langage de tous les saints : il est donc vrai, Seigneur, se disent-ils en soupirant à chaque instant, je puis vous offenser, je puis être un homicide comme Caïn, un adultère comme David, un idolâtre comme Salomon, un apostat comme Judas; je trouve dans mon cœur la semence de tous les crimes, j'en ai les germes tout formés; et que faut-il pour les développer, qu'une malheureuse occasion à laquelle je dois toujours m'attendre? Hélas! est-il un seul jour qui ne me surprenne en quelque faute? Le monde les appelle légères, mais paraissent-elles légères, à qui, à votre amour? Venez donc, ô mort! s'écrient-ils, si vous mettez fin à nos jours, vous finissez aussi toutes nos craintes; car il fut dit autrefois à l'homme: si vous péchez, vous mourrez; on nous dit aujourd'hui;

mourez pour ne plus pécher : *Qui enim mortuus est, justificatus est a peccato.* (*Rom.*, VI, 7.) Consolez-vous, âme fidèle, vos désirs vont être exaucés : levez les yeux, haussez la tête, voyez votre liberté qui approche, votre Rédempteur n'est pas loin : *Levate capita vestra, ecce enim appropinquat redemptio vestra.* (*Luc.*, XXI, 8.) Bientôt vous n'entendrez que des cris de guerre, vous n'entendrez plus des chants de triomphe : le ciel n'est appelé le séjour d'en haut, que parce que c'est le séjour de la paix ; il ne peut être celui de la paix, que parce qu'il est celui de l'innocence. Ainsi l'avait compris saint Cyprien, lorsqu'il disait au peuple de Carthage : « Mes frères, quand vous pleurez ces illustres morts que la peste vient de moissonner, vous ne connaissez ni l'intérêt de vos frères, ni les bienfaits de votre Dieu. Vous pleurez des vierges heureuses que la mort enlève dans toute leur gloire, et dont elle vient d'assurer pour toujours la fragile vertu; qui sait si de plus longues années n'eussent pas été fatales à leur innocence, si la voix de l'enchanteur n'eût pas pénétré ces jeunes cœurs, si leur pudeur n'eût point échoué contre quelque écueil? Eh! combien à qui il fut malheureux de vivre un jour seulement de plus : c'est alors qu'il fallait les plaindre ; mais aujourd'hui, qu'elles sont à l'abri de la séduction, que leur honneur n'a rien à craindre, qu'elles sont à couvert du naufrage dans le port, à quoi bon verser des larmes? Pourquoi pousser tous ces soupirs? Qui pleurez-vous encore, disait cet éloquent évêque, fille affligée? Vous redemandez cette mère chérie, qu'un mal populaire vient de vous enlever; mais peut-être que les tyrans ne l'eussent pas épargnée. Car, nous vivons dans un temps où nous avons d'autres combats à soutenir que ceux des passions, et où, pour être chrétiens, il faut être prêt au martyre : eh bien, s'il lui eût fallu supporter le martyre, que n'avait-elle pas à craindre pour sa faible vertu? Peut-être les tyrans, les bourreaux, les feux, les glaives, les croix eussent ébranlé sa religion. Que n'a-t-elle donc pas gagné par une mort douce? Elle a expiré en paix dans le sein de l'Eglise, elle qui dans d'autres jours serait peut-être entre les bras du paganisme. »

Oui, dites-vous, mais les saints qui perdent en mourant le fatal pouvoir de commettre de nouveaux péchés, perdent aussi l'heureux pouvoir d'amasser des mérites, et d'ajouter à leurs couronnes de nouveaux lauriers. Eh qu'importe, si je ne puis acheter ces couronnes que par le risque continuel de les perdre? S'il ne faut qu'un moment pour détruire tous les mérites d'une longue vie, quoiqu'un plus long espace de jours puisse me fournir la matière de nouvelles vertus, mon choix est tout fait, je ne balance pas un instant, je veux mourir. Un vaisseau, suffisamment chargé et toujours battu de la tempête, ne fait-il pas mieux de gagner vite le port, que de continuer sa course au hasard de s'enrichir davantage? Cependant on a vu des justes demander à Dieu qu'il reculât le moment de leur trépas : il est vrai; mais ces justes ne s'en sont-ils pas repentis? Ezéchias, en laissant le ciel couper le fil de ses jours, se fût épargné bien des larmes; et si un saint évêque de nos Gaules consentait avec saint Paul à voir différer son bonheur pour le service de ses frères, n'ajoutait-il pas toujours avec le même Apôtre, qu'il valait mieux être avec Jésus-Christ : *Cum Christo esse multo magis melius.* (*Philip.*, I, 23.)

Troisième et dernier sujet de consolation pour le juste mourant : l'espérance de la gloire dont la mort le met en possession : c'est ma dernière réflexion. Oui, tandis que le pécheur, épouvanté des vastes idées de l'éternité, où il entre, et de cet ordre nouveau qui va commencer, porte partout des regards timides et incertains, dans ce moment terrible où les héros sont des enfants et où les forts de Moab sont la faiblesse même : *Fortes Moab obtinuit tremor.* (*Exod.*, XV, 15.) Le juste rit, dit l'Ecriture, et se livre aux transports d'un saint plaisir : *Ridebit in die novissimo.* (*Prov.*, XXXI, 15.) Pourquoi? L'Ecriture nous l'apprend; c'est qu'il sait qu'il va se couvrir de gloire, dans la cendre de son humiliation, et que, si son corps rentre dans la poussière, son espérance est pleine de l'immortalité : *Spes illorum immortalitate plena est.* (*Sap.*, III, 4.) Car alors se présentent à ses yeux, réunis sous un seul point de vue, tous ces mérites épars dans le cours d'une longue vie, ces lectures édifiantes, ces prières ferventes, ces aumônes abondantes, ces sacrements si bien reçus. Faut-il après cela s'étonner s'il regarde le jour de son trépas comme celui où l'ouvrier attend son salaire : *Sicut mercenarii dies ejus?* (*Job*, VII, 1.) Il se représente la magnificence et la libéralité du Dieu qu'il a servi : l'espérance qu'il a de posséder cette félicité éternelle produit en lui une joie et des consolations ineffables; il pense avec de saints transports qu'il va être reçu citoyen éternel de la Jérusalem céleste, incorporé avec les sociétés des anges et des bienheureux; participant à la gloire de Jésus-Christ, il se figure que son esprit va être rempli de la claire vue de l'essence de Dieu (I *Cor.*, XIII, 12), son cœur inondé des délices de son amour, son corps revêtu des splendeurs de sa gloire : ces pensées sont d'autant plus consolantes, qu'elles sont fondées sur la foi, sur l'Evangile, sur les promesses de Dieu même. (*Philip.*, III, 21.)

Aussi quelles étaient les dernières paroles des saints, mes frères, vous, qui avez lu si souvent leurs histoires ? Seigneur, disaient les uns, c'est en vous seul que j'ai mis toute ma confiance, et j'ai tout sujet de croire que ma confiance ne sera point confondue : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* (*Psal.* XXX, 2.) O l'heureuse nouvelle! s'écriaient les autres, nous irons dans la maison du Seigneur, cette maison qui n'a point été bâtie des mains des hommes : réjouissez-vous, mon âme, votre délivrance est proche : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt*

mihi, in domum Domini ibimus. (*Psal.* CXXI, 1). Ah! sainte Jérusalem, depuis longtemps je soupirais après vous, et mes pieds suspendus n'attendaient que l'heureux moment de pénétrer dans votre enceinte : *Stantes erant pedes nostri, in atriis tuis, Jerusalem.* (*Ibid.*, 2.) Quand je pensais que déjà les tribus du Seigneur y étaient montées en triomphe, que déjà mes frères, selon la foi et peut-être selon la chair, y avaient été reçus, je brûlais d'impatience de les rejoindre, il me tardait de leur être réuni : *Illuc enim ascenderunt tribus tribus Domini, testimonium Israel ad confitendum nomini Domini.* (*Ibid.*, 4.) Ainsi s'expliquait la vivacité de leurs désirs.

Aussi avec quelle tranquillité mouraient-ils? Voyez-en, chrétiens, un illustre exemple dans celui du patriarche Jacob : dès qu'il sait que son heure approche, il fait assembler ses enfants; il s'entretient avec eux; il leur parle avec la liberté d'un homme qui jouit de la santé la plus parfaite, il leur donne les avis d'un père et les bénédictions d'un prophète : il adore le haut du sceptre de Joseph, symbole de la croix de Jésus-Christ : *Adoravit fastigium virgæ ejus.* (*Heb.*, XI, 21.) La charité se peint sur son front et en chasse les ombres de la mort, il étend ses pieds, il ferme doucement les yeux, il n'est plus, et vous diriez qu'il respire. Cependant Jacob ne devait saluer que de loin la terre promise : le ciel ne devait pas sitôt s'ouvrir à ses vœux; quelle doit donc être la joie du juste qui sait que, quand on meurt dans une parfaite justice, l'on est aussitôt récompensé. Aussi, j'en ai vu, disait saint Bernard (écoutez, chrétiens, il parlait de son propre frère), j'en ai vu à la fleur de leur âge ne désirer que le trépas, chanter à ses approches des cantiques d'allégresse, comme un moissonneur à la vue d'une abondante moisson : *Sicut qui lætantur in messe* (*Isa.*, IX, 3), et qui mouraient en quelque sorte de ne pas mourir assez tôt au gré de leur impatience.

C'est donc ainsi que meurt le juste : *Ecce quomodo moritur justus.* Rien ne le trouble, ni les horreurs du trépas, ni le souvenir de ses fautes, ni les terreurs du jugement. Pourquoi vous seuls alors, mes frères, prenez-vous plaisir, ce semble, à l'effrayer? Pourquoi ne paraissez-vous devant lui que le deuil sur le front, les larmes aux yeux, les soupirs à la bouche, avec des visages funèbres, qui n'annoncent que des malheurs? Pourquoi lui parlez-vous toujours de ce qu'il va perdre, et jamais de ce qu'il va trouver? Pourquoi tant de mystères pour lui dire que le salut approche, et qu'il faut s'y préparer?

Non-seulement les justes meurent sans peine, ils meurent encore avec plaisir : tout les console, les prières de l'Eglise, le souvenir de leurs œuvres, l'espérance de la gloire, l'ardeur de la charité, l'approche de l'Epoux; ils abandonnent volontiers leurs corps à la terre, pour élancer leurs âmes dans les cieux ; ils quittent avec transport leurs dépouilles mortelles, pour se revêtir des vêtements de l'immortalité.

Ah ! mes frères, pour mourir de la mort des hommes saints, imitons-les durant notre vie : moissonnons dans le temps de la récolte, profitons du jour qui luit et qui s'éclipsera bientôt pour toujours : emportons dans la tombe des trésors de bonnes œuvres. L'ambition mettait autrefois dans le tombeau des grands, de l'or et des pierreries, comme un monument éternel de leur grandeur et de leur puissance : loin de nos sépulcres ces richesses profanes et ces ridicules vanités : il est d'autres richesses à mettre dans nos cercueils, et ces richesses sont nos vertus : ce sont elles seules qui subsisteront après le trépas, qui nous accompagneront au trône du souverain Juge, qui y plaideront notre cause, et qui nous feront entendre ces délicieuses paroles : Venez les bénis de mon Père, possédez un royaume qui vous a été préparé dès l'origine des siècles. C'est la grâce que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, etc.

SERMON X.

Pour le vendredi de la seconde semaine de Carême.

SUR L'ENFER.

Mortuus est autem et dives et sepultus est in inferno. (*Luc.*, XVI, 22.)

Le riche mourut aussi et eut l'enfer pour sepulcre.

L'effrayant spectacle que nous présente aujourd'hui l'Evangile? Un riche mort et enseveli dans l'enfer : quel terrible sort? Quelle triste destinée? Riches qui m'écoutez, vous qui ne cherchez qu'à vous procurer des plaisirs, vous que je puis comparer au riche de notre évangile, parce que vous vivez comme lui dans le luxe et la magnificence des tables, tremblez à la vue de sa malheureuse destinée ! Il mourut, et l'enfer fut son tombeau : *Mortuus est autem et dives et sepultus est in inferno.*

Voilà donc, mes frères, le terme des criminelles joies du monde ! Les cris insensés sont remplacés par des larmes amères, les chants efféminés par d'affreux hurlements, les fêtes brillantes par des grincements de dents, les sociétés voluptueuses par la compagnie des démons, la somptuosité des festins par des tourments inexprimables ; les enfants du royaume seront précipités dans les ténèbres extérieurs; là règneront les pleurs et les grincements de dents : *Filii regni ejicientur in tenebras exteriores, ibi erit fletus et stridor dentium.* (*Matth.*, VIII, 12.)

Triste, mais après tout, juste révolution ! Cent fois nous avions tonné, cent fois nous avoins menacé le pécheur, cent fois le pécheur s'était ri de nos foudres et de nos menaces. Tels les citoyens de Sodome se moquaient des remontrances de Loth qui annonçaient le feu du ciel sur l'impure Pentapole (*Gen.*, XIX, 14) : l'avertissement n'était que trop vrai; mais l'effet de l'aveuglement est de cacher au pécheur son aveuglement même. Enfin la mort a frappé les

mondains, et les scélérats sont passés tout d'un coup des ténèbres intérieures de la conscience aux ténèbres extérieures de l'enfer : *Ejicientur in tenebras exteriores.*

Malheur épouvantable! sera-t-il le seul qui ne vous effraye pas? Par quelle fatalité, le plus grand, le seul des maux est celui qu'on ne redoute point? Ah! pour vous le faire craindre, s'écrie saint Chrysostome, pourquoi un réprouvé ne s'élance-t-il pas de l'abîme dans cette chaire de vérité, investi de flammes, accablé de chaînes, couvert de de plaies? Il prêcherait l'enfer par l'enfer même.

Mais ce miracle n'est point nécessaire, nous avons la loi; et qui ne croit pas, dit saint Pierre Chrysologue, à un Dieu descendu du ciel pour vous instruire, croira-t-il à un réprouvé échappé de l'enfer pour vous intimider?

Ouvrons donc cette loi ; lisons l'arrêt terrible de notre Juge contre les pécheurs : il est précis. Allez, maudits, au feu éternel : *Ite, maledicti, in ignem æternum.* (*Matth.*, XXV, 41.) Voilà tout l'enfer, voilà tout le sujet de ce discours. *Ite, maledicti*, retirez-vous, maudits, séparation de Dieu qui maudit le réprouvé : première peine de l'enfer, sujet de mon premier point. *In ignem*, allez au feu, condamnation à des flammes que Dieu a allumées pour brûler les réprouvés : seconde peine de l'enfer, sujet de mon second point. *Æternum*, allez au feu éternel ; éternité de supplice, que Dieu prépare aux réprouvés : troisième peine de l'enfer, sujet de mon troisième point.

Esprit-Saint, remplissez mes auditeurs de vos divines flammes : la crainte des peines que je prêche peut entâmer la conversion, mais la charité seule la consomme. Je vous la demande par l'intercession de Marie. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Le premier désordre du péché consiste à détacher la créature du Créateur : aussi, par un juste retour, le premier châtiment du pécheur sera d'être éternellement séparé de son Dieu. Séparation désolante! châtiment affreux! qui peut en parler dignement que les réprouvés qui les éprouvent, ou que les saints qui en sont pour toujours préservés? Essayons cependant d'en dire quelque chose, et considérons la perte de Dieu : 1° dans son objet et en elle-même ; 2° dans son sentiment et dans le réprouvé.

Dans son objet, elle est infinie, pourquoi? Parce que c'est tout perdre que de perdre un Dieu. Dans son sentiment elle est accablante, pourquoi? Parce que rien ne doit plus tourmenter un damné que cette triste pensée : j'ai perdu mon Dieu

Seigneur, mettez dans ma bouche des paroles dignes de votre colère, et dans le cœur de ceux qui m'écoutent une frayeur de religion qui leur inspire fortement ces vérités redoutables. Reprenons :

1° Perte de Dieu, perte infinie dans son objet : en un mot c'est tout dire ; mais ce mot, qui peut l'expliquer? Quand saint Paul dit aux fidèles de Milet : Vous tous à qui je prêche le mystère de Jésus-Christ, mes chers enfants que j'ai engendrés à l'Eglise, et que je porte dans mon cœur, c'en est fait, il faut se séparer; vous n'entendrez plus cette voix qui vous annonce l'Evangile, vous ne verrez plus ce visage si souvent baigné de sueurs; ces mains qui vous ont distribué le pain de la vie, ces pieds qui vous ont porté la nouvelle de paix, seront bientôt chargés de chaînes (*Act.*, XXI, 23); dans quelque temps cette langue sera muette; et Paul, votre père, votre maître, votre ami, Paul sera bientôt sous le glaive des bourreaux, dans les horreurs du sépulcre : *Ego scio quoniam non amplius videbitis faciem meam, vos omnes per quos transivi prædicans regnum Dei.* (*Ibid.*, 25.) A ces mots, dit le texte sacré, la consternation fut générale, des soupirs sortaient de toutes les bouches et les larmes coulèrent de tous les yeux : *Magnus fletus factus est omnium.* (*Ibid.*, 37.) Jusque-là, remarque saint Chrysostome, ils avaient écouté sans s'émouvoir les fâcheuses prédictions de l'Apôtre, quand il leur avait annoncé que des loups cruels devaient entrer dans la bergerie pour ravager ce troupeau chéri (*Ibid.*, 29); réunis pour la dernière fois sous ses ailes, ils parurent assez tranquilles : ces brebis fidèles ne craignaient rien sous un tel pasteur; mais quand il en vint à cet endroit de son discours, où il leur faisait ses adieux, la douleur alors éclata par des soupirs et des sanglots, et s'expliqua par des pleurs : *Magnus fletus factus est omnium.* (*Ibid.*, 37.) Vous les eussiez vus venir en foule se jeter à son cou, se coller sur ce visage qu'ils ne devaient plus contempler : *Et procumbentes super collum Pauli osculabantur eum.* (*Ibid.*) Ils l'accompagnèrent vers le rivage avec le même appareil qu'on suit une pompe funèbre, leurs regards empressés voudraient retenir le vaisseau qui le porte; ils s'en retournent dans le silence, victimes de leur tendresse, et toujours occupés de cette parole désolante, qu'ils ne reverraient jamais leur apôtre : *Dolentes maxime in verbo quod dixerat quoniam amplius faciem ejus non essent visuri.* (*Ibid.*, 38.)

Mes frères, si la perte d'un Paul parut si grande à ces premiers chrétiens, de quel œil les réprouvés doivent-ils envisager la perte d'un Dieu? Après tout, les fidèles de Milet savaient bien, qu'après quelques années de séparation, ils retrouveraient dans la gloire ce Paul qu'ils auraient alors tout le loisir de contempler sans avoir la crainte de le perdre.

Ici, c'est tout le contraire : quand une fois le Seigneur aura fait entendre aux réprouvés ces glaçantes paroles : C'en est fait, je ne veux plus avoir de société avec vous, je ne serai plus votre Dieu, vous ne serez plus mon peuple, je vous ôte mon héritage comme vous m'avez dérobé votre amour. Je consens à ne vous voir jamais, et jamais aussi vous ne verrez ma face : *Non videbitis*

faciem meam. (*Gen.*, XL, 3.) Cet arrêt d'exil une fois prononcé, rien ne sera capable de faire révoquer au Juge sa sentence; en vain ces infortunés captifs lui crieront-ils du fond de leurs abîmes : eh! Seigneur, de grâce, montrez-nous votre face : *Ostende faciem tuam* (*Exod.*, XXXVI, 13); cette face que que les anges regardent sans cesse et qu'ils désirent de plus en plus de regarder, cette face que les chérubins ne sauraient fixer sans se couvrir de leurs ailes, cette face, dont la beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, ne perd jamais son lustre et son éclat, cette face dont les innocents appas charment les cœurs sans les corrompre, qu'on envisage sans crime, qu'on aime sans danger, montrez-la-nous cette face ravissante, et quel que puisse être d'ailleurs l'accablement de nos maux, nous nous croyons presque sauvés : *Ostende nobis faciem tuam, et salvi erimus.* (*Psal.* LXXIX, 4.)

Point d'autres réponses que ce tonnerre dont retentiront éternellement les enfers : *Ite, maledicti* (*Matth.*, XXV, 41) : retirez-vous, maudits, impies, qui ne fûtes jamais touchés que des beautés profanes, coupables adorateurs de ces mortelles divinités; allez retrouver dans les enfers cette malheureuse créature dont vous entamâtes le premier la pudeur; allez jouir de cette présence qui vous fit passer autrefois de si délicieux moments; contemplez bien ce visage qui vous brûla du feu de l'amour, et qui vous brûle aujourd'hui de celui de ma colère. Vous avez dit, dans l'ivresse de la passion, que vous ne connaissiez point d'autre bonheur que d'être éternellement avec elle ; allez goûter ce plaisir, on ne veut pas vous l'interdire; mais vous recevoir dans mon empire, placer l'impureté à côté de mon trône, vous admettre dans la société de ces vierges que vous immolâtes à vos désirs, et vous donner la liberté jusque dans mon royaume de tenter leur innocence ; mais vous dévoiler ce visage qui ne se découvre qu'aux cœurs purs, non, non, pécheurs, il est inutile de vous y attendre. Un voile éternel vous en dérobera la splendeur : *Non videbitis faciem meam.* (*Act.*, XX, 25.) Quelle parole! chrétiens, quelle perte! Qui peut en expliquer toute l'étendue ? perte d'amis, perte de proches, perte de santé, perte d'honneur, qu'êtes-vous en comparaison de la perte dont je parle. N'eussiez-vous, qu'un fumier, comme le saint homme Job; vous avez tout si vous possédez votre Dieu, mais si vous l'avez perdu, que peut-il vous rester ? Mes frères, vous êtes dépouillés de tout, tous les biens vous sont enlevés; biens de nature, biens de grâce, biens de gloire; vous êtes un enfant sans père, un roi sans trône, une épouse sans époux, un citoyen sans patrie; vous êtes sans ressources dès que vous êtes sans Dieu. Triste état! qui dans la seule appréhension alarmait les plus grands saints.

Coupable d'un double crime, ne m'exclura-t-il pas de son royaume, ce Dieu vengeur? disait un roi pénitent. Ah! qu'il m'ôte ma couronne, mais qu'il me laisse celle de ses saints; qu'il me renverse de mon trône, mais qu'il ne me rejette pas de sa présence : *Nunquid in æternum projiciet Deus?* (*Psal.* LXXVI, 8.) Pour moi, dit saint Jean Chysostome, je regarde la perte d'un Dieu, seule, plus insupportable que mille enfers à la fois.

2° Mais le paraîtra-t-elle également au réprouvé? Oui, mes frères : infinie dans son objet, elle doit être accablante dans son sentiment : seconde réflexion. Il est vrai n'apercevant Dieu, dans cette prison d'argile, qu'à travers les nuages des sens, nous avons peine à concevoir qu'il doive être si dur de ne le jamais posséder. Mais quand le voile de cette chair, une fois tiré, conduits jusqu'à la porte du ciel, on nous aura fait entrevoir cette majesté puissante qui semait la lumière comme la cendre, qui renfermait les mers dans le creux de sa main, qui sur trois de ses doigts balançait tous l'univers (*Isa.*, XL, 12); cette majesté caressante qui n'avait rien épargné pour nous gagner, promesses, menaces, instructions, larmes, sang, crèche et Calvaire; cette majesté patiente, qui avait si longtemps suspendu la foudre pour ne la lancer qu'à regret; cette majesté ravissante, qu'il suffirait de voir un moment pour être heureux toute une éternité; quand on nous aura fait jeter un coup d'œil sur ce délicieux séjour, à peu près comme à ces Amalécites à qui, pour mieux faire sentir leur malheur, on faisait fixer le soleil avant de les priver de sa lumière ; quand on nous aura dit, regardez-la bien cette Sion sainte où la mort n'a plus d'empire, la douleur plus d'accès, où coulent des fleuves de paix, et dont tous les habitants sont des princes et des rois, regardez-la bien cette demeure céleste; ce spectacle vous enchante, mais ce spectacle n'est pas pour vous, alors les yeux fondront en pleurs, on s'abîmera dans la tristesse la plus profonde, et l'on se consumera par d'inutiles regrets : *Magnus fletus erit omnium.*

Un roi dans le berceau perd son royaume sans verser des larmes, un enfant voit porter au tombeau celui à qui il doit le jour sans pousser un seul soupir, il se réjouit même de ces habits lugubres qu'on lui fait porter par bienséance; attendez l'âge de maturité, l'un sentira ce que valait un sceptre, et l'autre, le besoin qu'il avait d'un père. De même le pécheur perd sans respect, quelquefois même avec plaisir, le précieux privilége de pouvoir contempler son Dieu : c'est un enfant que le bandeau de la bagatelle aveugle, c'est un homme hors de lui-même, qui n'a plus dans son ivresse la sagesse dont il se piquait : car voilà son caractère, dit l'Ecriture : *Turbati sunt et moti sunt sicut ebrius, et omnis sapientia eorum devorata est.* (*Psal.* CVI, 27.) Laissez-le dissiper cet enchantement, laissez passer cette jeunesse, alors il comprendra quelle a été sa folie.

Mais ne pourra-t-il pas, direz-vous, détourner son esprit de cette perte désolante? et, puisque son Dieu se fait un devoir de l'oublier, se faire également un bonheur de

l'oublier lui-même? Non, mes frères, le Seigneur saura fixer son attention. Cet homme si volage, cette fille si dissipée, cette femme si épanouie, deviendront tout à coup des gens sérieux, profonds, appliqués. Livré à lui-même, sans être étourdi par le fracas du monde, le pécheur, du creux de ses abîmes, ainsi que le mauvais riche, franchira d'un seul regard les intervalles immenses qui le séparent des cieux. Rendu à soi-même, sorti de son sommeil, il ouvrira les yeux, il verra, quoi? Ces hommes qu'il foulait aux pieds, sur lesquels il n'eût pas daigné faire tomber un seul de ses regards, cette simple femme, ce pauvre artisan, ce Lazare rebuté, ces dévots dont il badinait la dévotion, dont il méprisait la simplicité, il les verra placés dans le sein d'Abraham, nageant dans des torrents de volupté, ayant un Dieu pour couronne, tandis que lui, avec tout son esprit, ses titres, ses richesses, sera plongé dans un océan de malheurs, n'ayant plus Abraham pour père, mais ayant des démons pour bourreaux. A ce spectacle qu'on lui présentera sans cesse, dit l'Ecriture : *Evigilabunt ut videant semper* (*Dan.*, XII, 2), il s'emportera contre lui-même, il grincera des dents, il frémira de désespoir, il formera de stériles désirs de cette béatitude manquée, qu'il commencera pour lors à connaître, il s'élancera pour prendre quelqu'une de ces couronnes qu'il verra sur tant de têtes; mais, rentraîné dans l'abîme par le poids de ses péchés, il sentira que son malheur est sans ressource : voilà pourquoi les Pères ont dit que la connaissance, quoique imparfaite, que les réprouvés ont du ciel, allume dans leurs cœurs des feux plus vifs que ceux de l'abîme, et que le paradis des saints est l'enfer des damnés.

De là ces blasphèmes exécrables, ces impuissantes imprécations, qui n'auront d'autre effet que d'irriter leur désespoir. De là cette haine implacable mêlée d'un amour nécessaire : ils aimeront Dieu comme leur centre, ils le haïront comme leur ennemi ; ils l'aimeront comme étant seul capable de remplir leurs désirs, ils le haïront comme se refusant à leur impatience : d'une part ils voudraient l'anéantir et le damner avec eux; mais de l'autre, ils souhaiteraient d'être admis dans son royaume. O amour ! vous serez leur martyre : leur crime fut de vous éteindre sur la terre, leur supplice sera de ne pouvoir vous étouffer dans les enfers. O haine! vous serez leur tourment, parce que jamais ils ne viendront à bout de vous satisfaire. O haine ! ô amour ! impérieuses passions, vous déchirerez leurs cœurs tour à tour par une guerre cruelle, guerre où le réprouvé sera tout à la fois le vainqueur et le vaincu, mais toujours également à plaindre dans sa victoire ou dans sa défaite.

Epouvantable malheur, mes frères : ne sera-ce point le vôtre? Pécheurs, qui vous immortaliseriez volontiers sur la terre; coupables captifs à qui le souvenir de Jérusalem, votre patrie, n'arracha jamais un seul soupir, qui céderiez la part que vous avez aux joies des saints, qui vous passeriez si facilemen de votre Dieu, qui vivez avec tant de sang-froid dans sa disgrâce, séparés de la société d'Israël, comme parle saint Paul, étrangers à l'égard des alliances, et sans Dieu en ce monde : *Alienati a conversatione Israel : hospites testamentorum et sine Deo in hoc mundo.* (*Ephes.*, II, 12.) Tremblez : le Seigneur, votre Dieu, saura bien se passer de vous : si vous l'effacez de votre souvenir, il vous effacera du livre de vie; si vous le chassez de votre cœur, il vous rejettera de sa face. L'entendez-vous bien, mes frères? Cette excommunication effrayante n'a peut-être rien qui vous étonne aujourd'hui, mais un jour, pécheurs endurcis, vous sentirez tout le poids de cet anathème : Malheur à eux, dit le Seigneur, lorsque je les aurai abandonnés : *Væ eis cum recessero ab eis.* (*Osee*, IX, 18.)

Séparation d'un Dieu maudissant le réprouvé, première peine de l'enfer : *Ite, maledicti*, allez, maudits ; *In ignem*, allez au feu, feu des plus cruels, allumé par les vengeances de Dieu, qui doit brûler les réprouvés : seconde peine de l'enfer, sujet du second point de ce discours.

SECOND POINT.

Le second désordre du péché, c'est d'attacher tellement le pécheur à la créature, qu'il en fait le dieu de ses passions et l'idole de ses désirs. Aussi l'apôtre saint Paul assure-t-il que ces créatures destinées à d'autres usages gémissent de cet état de corruption auquel on les réduit, et ressentent en quelque sorte les douleurs de l'enfantement, de se voir asservies malgré elles à l'iniquité et à l'injustice : *Omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc, vanitati enim subjecta est non volens.* (*Rom.*, VIII, 22.) Le second châtiment que Dieu tirera du péché sera d'affranchir ces créatures captives de l'indigne esclavage où on les retenait, de les armer contre l'impie, et de se servir, pour punir ses déréglements, de ce qui fut l'instrument de ses crimes; et, parce qu'entre tous les êtres le feu est celui qui, par son activité, peut mieux servir ses vengeances, par une sainte émulation, il se présentera au nom des autres créatures, dit saint Paul, et priera en quelque sorte le Seigneur de le mettre en œuvre pour l'accomplissement de ses desseins : *Ignis æmulatio quæ consumptura est adversarios.* (*Hebr.*, X, 27.)

Feu terrible que je vais vous faire considérer sous deux jours différents : 1° en lui-même; 2° dans la main de Dieu. En lui-même, c'est un feu réel et véritable : cette pensée seule doit nous faire frémir. Dans la main de Dieu, c'est un feu surnaturel et miraculeux : cette pensée nous doit effrayer encore davantage. Ce n'est point ici un sujet en l'air, que l'éloquence choisisse exprès pour avoir le plaisir de s'égayer et de déployer ses forces; c'est votre religion, mes frères, que je vous prêche, ce sont vos plus chers intérêts dont je viens vous parler. Reprenons.

D'abord, à n'envisager le feu de l'enfer

qu'en lui-même, c'est un feu réel; en faut-il davantage pour nous faire trembler? Je sais que les passions ne s'accommodent pas de cette doctrine, et que l'impureté surtout voudrait bien s'inscrire en faux contre l'existence de ce feu. Mais la parole de Jésus-Christ y est expresse : Allez au feu : *in ignem.* C'est un juge qui parle, et l'on sait assez qu'un juge doit s'énoncer en termes clairs ; n'est-il pas juste, d'ailleurs, qu'un feu soit puni par un autre feu, et que ces flammes impures, qui embrasèrent des corps de volupté, soient éteintes dans des torrents allumés, dans des flammes plus dévorantes encore que celles du crime? C'est la pensée de Tertullien : *Majoris ignis ardorem inferentes.* Ah! mes frères, cette idée n'a-t-elle pas de quoi vous épouvanter? Quelle funeste activité n'a pas cet élément de feu terrible? C'est lui qui, tombant sur ces villes abominables dont parle l'Ecriture, changea dans un moment tout un vaste pays en un vaste bûcher, et fit de ces régions maudites une espèce d'image des feux de l'autre monde, dit saint Jude : *Factæ sunt exemplum ignis æterni.* (*Jud.*, 7.) Lui qui, dans les derniers jours, doit consumer les cieux, dessécher les mers, réduire en cendres tout l'univers, ensevelir le monde dans le monde même comme dans son tombeau, marcher devant la face du Seigneur, et annoncer à ses ennemis ses jugements terribles : *Ignis ante ipsum præcedet, et inflammabit in circuitu inimicos ejus.* (*Psal.* XCVI, 3.) Dites-moi si vous avez jamais vu quelqu'un de ces fameux scélérats que la torture humaine, faible écoulement de celle de Dieu, immole à des flammes vengeresses? Ce spectacle ne fait-il pas frémir et reculer les plus intrépides? En avez-vous pu supporter la vue sans un secret frémissement? Quand on vous parle de ces chrétiens qu'on faisait servir de torche animée et de flambeau vivant pendant les ténèbres de la nuit, ces peintures ne révoltent-elles pas votre délicatesse? Et ne sentez-vous pas, lorsqu'on vous les présente, ces contre-coups intérieurs qui vous mettent en quelque sorte à la place du patient?

Chrétiens, venez voir d'autres victimes : *Veni et vide.* (*Joan.*, IX.) Entrez dans ces prisons ardentes, voyez les captifs qu'on y retient, chargés de chaînes brûlantes ; ils ne sont pas seulement dans le feu, dit Jésus-Christ, ils y sont enfoncés, abîmés, ensevelis, à peu près comme un mort dans son tombeau que la poussière couvre de toutes parts : *Sepultus est in inferno.* (*Luc.*, XVI, 22.)

Remarquez-vous ce feu vengeur, comme il entre dans ces yeux pleins d'adultères, ces yeux qu'on composait avec tant d'art, qu'on passionnait avec tant de soin, qu'on arrêtait sur tant d'objets, qu'on promenait avec tant de désirs ? L'apercevez-vous ce feu plein de sagesse et de discernement, en entrant à grands flots dans ces bouches qui vomirent si souvent les étincelles de l'enfer en vomissant des chansons lascives, des conversations infâmes, des blasphèmes exécrables et des médisances envenimées ? *Lingua inflammata a gehenna.* (*Jac.*, III, 6.) Le voyez-vous ce feu comme il s'attache à tous les membres, comme il pénètre jusqu'à la moëlle, comme il coule dans toutes les veines, pour ne faire du réprouvé qu'un charbon ardent. Justice de mon Dieu, que vous êtes terrible! ô feu, que vous m'épouvantez! Mais du moins ces victimes brûlantes ne pourront-elles pas tempérer ces ardeurs qui les dévorent? Ecoutez le mauvais riche dans ces gouffres enflammés : je ne vois, s'écrie-t-il, je ne touche, je ne sens, je ne suis que feu : *Crucior in hac flamma.* (*Luc.*, XVI, 24.) Ah ! père Abraham, si du moins Lazare avec l'extrémité de son doigt trempé dans une goutte d'eau effleurait ma langue desséchée, ce serait un adoucissement à mes maux! Quel adoucissement, chrétiens, une goutte d'eau pour une mer entière de flammes; cependant lui est-il accordé ce faible soulagement ? Non, mes frères : Mon fils, tout est changé, répond Abraham (*Ibid.*, 25) : vous goutâtes sur la terre tous les plaisirs de la mollesse, il est juste que vous buviez jusqu'à la lie ce calice de feu dont le Seigneur vous avait menacé dans ses Ecritures : *Ignis et sulphur et spiritus procellarum, pars calicis eorum.* (*Psal.* X, 7.) Tel est dans l'exemple d'un seul le supplice de tous; ô Sauveur des hommes, qui avez versé pour les plus grands impies tout votre sang, vous refusez à des malheureux une goutte d'eau qu'ils vous demandent; le temps des miséricordes est alors passé, cet agneau de Dieu est devenu lion ; il a toute la fureur de celui-ci, parce qu'il eut toute la douceur de l'autre.

Je m'arrête ici, chrétiens, pour vous faire la question qu'un prophète faisait aux Juifs : Qui d'entre vous pourra vivre dans ces feux dont je viens de tracer une faible peinture? Consultez vos forces : *Tentate vosmetipsos.* (II *Cor.*, XIII, 5.) Qui d'entre vous pourra y demeurer ? Répondez : *Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante?* (*Isa.*, XXXIII, 14.)

Sera-ce cet homme abominable à qui les débauches les plus brutales ne coûtent pas le moindre effort? Qui chercha dans des excès que la nature abhorre de quoi réveiller une passion émoussée et que le plaisir a tellement amolli, qu'il n'en connaît plus d'autre que celui que donnent les crimes extrêmes? *Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante ?*

Sera-ce cet homme de bonne chère et de belle humeur, parasite de toutes les tables, avide de tous les mets, curieux de tous les festins, qui se fait un mérite d'exceller dans le bel art de goûter en maître les vins les plus délicieux? Le fiel des dragons doit être un jour son breuvage, dit l'Ecriture : *Fel draconum vinum eorum.* (*Deut.*, XXXI, 33.) S'en accommodera-t-il ? Il ne boira plus que dans des coupes de feu. *Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante?*

Sera-ce cette fille sensuelle, faible et délicate, qui pâlit au seul nom de pénitence, qui observe à peine les jeûnes nécessaires, qui se récrie toujours contre ceux qu'un sage

confesseur lui prescrit? Elle qu'une légère insomnie désole, comment pourra-t-elle soutenir ces nuits éternelles qu'aucun jour n'éclairera jamais? Elle qui n'entend qu'avec ennui dans nos temples les saints cantiques de Sion, comment entendra-t-elle ces hurlements affreux dont retentissent ces lieux funestes; et, puisqu'il faut le dire en un mot, des filles qui ne respirent que les plaisirs, comment pourront-elles ne respirer que des feux? *Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante?*

Enfin sera-ce cette femme abîmée dans la mollesse et fondue dans la volupté? Autrefois Tertullien disait des femmes de ce caractère, car il y en a eu de tous les temps : Ces membres si flattés seront-ils propres pour les tortures, quand la persécution éclatera? Ces têtes si parées iront-elles se pencher sous le glaive? Ces bras qui n'ont d'autre travail que celui de l'indolence, pourront-ils porter des chaînes, et des femmes d'un certain monde sont-elles faites pour le martyre? J'applique à mon sujet les paroles de ce grand homme, et je demande si des femmes qui ne veulent de sociétés que celles qui divertissent, trouveront fort agréable la compagnie des démons ; si une chair assez faible pour ne pouvoir s'accoutumer à la rigueur des saisons, sera tout à coup assez forte pour soutenir l'ardeur des flammes, et si des sens, auxquels on a tout accordé, se plairont dans les feux qui réuniront tous les tourments : *Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante?*

Mais ce feu non-seulement est réel et véritable, il est encore surnaturel et miraculeux : seconde réflexion qui va nous le faire envisager non plus simplement en lui-même, mais dans la main de Dieu. Je dis dans la main de Dieu, car c'est lui qui l'attise, qui le ménage, qui le souffle, qui l'applique; c'est lui qui brûle les damnés : *Uram eos sicut uritur argentum.* (*Zach.*, XIII, 9.) De là, chrétiens, quelle différence entre le feu de la terre, vrai présent de sa bonté, et celui de l'enfer, exécuteur de sa justice!

Notre feu prend par degrés et par intervalles, son action est successive et mesurée; celui de l'enfer prend tout à coup, et tout à coup fait sentir son activité. Réunissez ensemble tous ces hommes de péché, dira Dieu aux démons, au rapport des Ecritures; liez ces mains souillées par mille impuretés, ces pieds toujours prêts à courir dans les voies de l'iniquité, cette langue qui a distillé le fiel d'une médisante malignité, tous ces sens profanés par de secrètes libertés; liez cette âme criminelle à ce corps de volupté, ces perfides amis qui se sont réciproquement gâtés, ces époux et ces épouses qui, par des complaisances détestables, se sont mutuellement damnés, ces ennemis irréconciliables qui se sont éternellement persécutés; rassemblez toutes ces victimes de ma justice irritée, à peu près comme ces stupides brebis qu'on rassemble pour la boucherie : *Congrega eos quasi gregem ad victimam.* (*Jerem.*, XII, 3.) Faites un amas de cette troupe immense; mettez-les en bottes, serrez-les comme des faisceaux : *Alligate.* (*Matth.*, XIII, 30.) L'ordre exécuté, on les jettera au feu, et les voilà déjà qui brûlent, dit Jésus-Christ : *Colligent eum et in ignem mittent et ardet.* (*Joan.*, XV, 6.) Il ne dit pas : Ils brûleront, comme la suite du discours semblait l'exiger, mais ils brûlent, à peu près comme ces pailles légères qui dans un vaste brasier se consument dans un instant, dit ailleurs l'Écriture ; *Stupa collecta synagoga peccantium et consummatio illorum flamma ignis.* (*Eccli.*, XXI, 10.)

Notre feu abrége par son activité les maux qu'il cause par ses rigueurs, et il détruit les corps à proportion qu'il les tourmente: sa vivacité est extrême; les douleurs qu'il cause ne sont pas de longue duree. Il n'en est pas ainsi de celui de l'enfer : il nourrit les corps en même temps qu'il les brûle; il leur donne autant de force pour souffrir qu'il en a pour les affliger; c'est un sel qui, empêchant la victime de se corrompre, lui donne une triste immortalité, mille fois plus funeste que la mort même : *Omnis victima sale salietur.* (*Marc.*, IX, 48.) Comme les crimes des réprouvés seront l'aliment de ce feu, leurs crimes subsistant toujours, il ne manquera jamais de matière, dit excellemment un Père de l'Eglise.

Notre feu a un sentiment fixe, il ne cause qu'une seule douleur; celui de l'enfer les réunit toutes à la fois. Car c'est là que le Seigneur fait pleuvoir les maux de toute espèce : *Congregabo super eos mala.* (*Deut.*, XXI, 23.) Il n'est point de péché, vous dira-t-il, que vous n'ayez trouvé le secret de faire entrer dans ce trésor d'iniquité, auquel une mort digne d'une telle vie vient enfin de mettre le comble : eh bien! il n'est point de fléau que je n'aille tirer du trésor de mes vengeances. Je vous percerai de tant de flèches, que j'aurai, ce semble, épuisé tous mes traits : *Sagittas meas complebo in eis.* (*Ibid.*)

De là concluez, chrétiens, que tous les maux de la terre ne sont qu'une ombre de ceux de l'enfer. Vous plaignez ces malades à qui une maladie vive et aiguë fait jeter des hauts cris; vous donnez des larmes à une indigence extrême, sur le point d'expirer faute de secours; vous soupirez à la vue de ces captifs que l'on jette dans des prisons obscures : quelle croix, dites-vous, quel supplice! Si vous les comparez à ceux de l'enfer, ce sont des jeux, des bagatelles, tout au plus des peines d'enfant, dit saint Jean Chrysostome : *Risus sunt.* Quand Dieu permet que la mort ravage vos familles, que les orages désolent vos campagnes, que la guerre moissonne vos citoyens, le Seigneur est bien irrité, dites-vous : oui, chrétiens, et il a raison de l'être. Cependant, tout irrité qu'il est, dit l'Ecriture, il ne fait distiller sur nos têtes que quelques gouttes de ce calice qu'il fait passer sur les royaumes : *Stillavit super nos maledictio.* (*Dan.*, IX, 11.) Si de simples gouttes en sont si amères, que sera-ce du torrent de sa fureur? dit saint Jérôme : *Si tanta est stilla, quid erit torrens?*

Vous êtes effrayés surtout des tourments de nos martyrs : quand on vous les représente étendus sur les chevalets, attachés à des gibets, courbés sous le glaive; quand on vous les montre roulés sur des pierres aiguës, plongés dans l'huile bouillante, arrosés de plomb fondu; quand on étale à vos yeux leurs membres disloqués, leurs yeux arrachés, leur chair tout en sang, a peine croyez-vous des hommes capables de soutenir de pareilles tortures. Cependant ils souffraient peu, dit l'Ecriture : *In paucis vexati.* (*Sap.*, III, 5.) Ces martyrs de la charité n'enduraient pas la centième partie de ce qu'éprouvent les martyrs de l'autre monde. Les feux où on les précipitait, comparés à ces mers embrasées qui débordent de toutes parts sur les impies, pourraient passer pour un bain délicieux et rafraîchissant : *Hæc omnia risus sunt.* C'est toujours saint Chrysostome qui parle; et il faut bien que la chose soit ainsi, puisque l'espérance d'être délivrés des feux de l'enfer leur faisait supporter avec patience les brasiers de la terre, et leur faisait même chanter sur leur bûcher le cantique de leur félicité.

Arrêtons-nous encore ici, chrétiens, car il est des vérités qu'il faut méditer dans le silence, et que le discours ne fait qu'affaiblir. Permettez-moi de poursuivre la question que je vous proposais il y a peu de moments d'après le prophète, et de vous demander non plus simplement qui de vous pourra demeurer dans les enfers, mais qui d'entre vous n'y tombera pas? *Quis habitabit ex vobis.* (*Isa.*, XXXIII, 14.)

Riches du monde, vous y verrez un riche comme vous, plus innocent peut-être que vous. C'était un homme d'honneur qui savait tirer parti de sa fortune, qui régalait ses amis; un peu dur pour les pauvres, il est vrai. Mais qui d'entre vous ne l'est pas aussi? Du reste, homme essentiel, qui ne devait ses richesses qu'à une succession légitime, qui ne soutenait pas son luxe aux dépens de ses créanciers, qui n'oubliait pas sa naissance pour se donner des airs au delà de sa condition. C'était un homme religieux qui n'égayait pas ses repas des saillies d'incrédulité, qui ne les assaisonnait pas du sel de la médisance, qui ne les parsemait pas des traits obscènes de l'impureté. J'ose dire que vous avez tous ses défauts, sans avoir peut-être toutes ses vertus. De quelque probité que vous vous piquiez, c'eût été à votre jugement un parfait honnête homme, et cet honnête homme néanmoins est parmi les démons, au rapport d'un Dieu.

Qu'y verrez-vous, femmes mondaines? Des femmes faites tout comme vous : une Jézabel, par exemple. Qu'a-t-on à lui reprocher? Elle était charmée de plaire : mais qui d'entre vous ne cherche pas à plaire aussi? Elle aimait la parure, le faste, les grands airs, les parties de plaisir : ce ne sont pas là des crimes, dites-vous. Vous avez raison de parler ainsi; car, autrement, vous lui ressembleriez tout à fait, puisque ce sont là vos plus innocentes passions. Elle était habillée indécemment, je l'avoue. Mais il faut bien donner quelque chose à l'usage, et se mettre selon son rang, ajoutez-vous. Selon vous, c'était une fort honnête femme; néanmoins elle est parmi les démons. Voilà ce qui doit vous faire trembler.

Si l'enfer n'était peuplé que de parricides, de brigands, d'incestueux, je me rassurerais sur vos destinées : car, il est vrai, vous n'êtes rien de tout cela; mais il est rempli de chrétiens lâches, sensuels, mondains. N'est-ce point là votre caractère? Et comment voulez-vous que je me rassure? *Ibi ceciderunt omnes qui operantur iniquitatem.* Pour y être condamné, les grandes iniquités ne sont pas nécessaires : toute iniquité mortelle mérite d'y être précipitée. Séparation d'un Dieu, maudissant le réprouvé : *Ite, maledicti*, allez, maudits : première peine de l'enfer. Feu des plus cruels qui doit brûler les réprouvés, *in ignem*, allez au feu : seconde peine de l'enfer. Enfin, éternité de supplices dont Dieu ne cessera de tourmenter les réprouvés : troisième peine, que je puis nommer l'enfer de l'enfer même : *Ite in ignem æternum*, allez au feu éternel. C'est le sujet de mon troisième point.

TROISIÈME POINT.

Dans quel abîme allons-nous descendre, mes frères? et qu'est-ce donc que cette affreuse éternité dont il me reste à vous parler? En deux mots, voici ce qu'on peut en dire : 1° Cette éternité, envisagée dans toute son étendue, est désespérante; 2° toute l'étendue de cette éternité se fera sentir à chaque instant au réprouvé : c'est-à-dire que les damnés souffriront dans tous les temps, et que tous les temps se réuniront à chaque moment pour les tourmenter.

Grand Dieu, suspendez votre enfer! et, s'il est quelques pécheurs ici qui le méritent, sauvez-les par la crainte de l'enfer même. Je reprends.

Qu'est-ce que l'éternité, envisagée dans toute son étendue? C'est un abîme sans fond, une distance sans bornes, une carrière sans fin, une révolution de jours et d'années que vous n'épuiserez jamais, quelque supposition que vous puissiez faire; c'est-à-dire que l'infortuné Caïn, le premier des réprouvés, depuis plus de sept mille ans, gémit dans les enfers et n'est pas plus avancé que celui qui, peut-être, à l'instant que je parle, y est précipité; c'est-à-dire que les maisons que vous habitez seront détruites, que ces villes qui vous ont vu naître seront en cendres, que les enfants de vos enfants seront au tombeau, que l'univers entier ne sera plus qu'un amas de poussière, et que néanmoins si vous aviez le malheur d'être damné, ô mon Dieu, ne le permettez pas! après une mort que les rides du front vous prophétisent, vos tourments ne seraient pas abrégés d'une seule minute; vous auriez à souffrir encore toute une éternité. Epouvantable éternité, miraculeuse perpétuité de vengeance, déplorable immortalité, que vous m'effrayez! Origène n'a pu la comprendre, je ne m'en étonne point : tout ce qui tient de

l'infini passe de bien loin notre portée ; mais il ne l'a pas voulu croire : c'est ce dont je suis surpris, puisque rien n'est mieux marqué dans l'Evangile. Ceux-ci, dit le texte sacré, en parlant des damnés, iront dans un supplice éternel, comme ceux-là, en parlant des saints, iront dans la vie éternelle ; de part et d'autre, même éternité : de bonheur pour les uns, on l'entend à la lettre ; éternité de tourments pour les autres, il faut donc le prendre littéralement : *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.* (*Matth.*, XXV, 46.)

La croyez-vous, mes frères, cette éternité? Bien des gens en raisonnent dans le monde ; et n'a-t-on pas vu, de nos jours, des femmes de plaisirs, dans des ouvrages aussi frivoles qu'elles, se donner sur ce point des airs d'incrédulité? Répondez, la croyez-vous? Oui, dites-vous, puisque Jésus-Christ nous a révélé ce point capital de notre foi. Et qui doit mieux connaître l'enfer que le juge qui y condamne? Vous la croyez donc, chrétiens, mes frères, et cependant vous péchez encore! Voilà ce qui m'étonne et ce que j'ai peine à accorder. Quand on vous parle de ces canons anciens qui prescrivaient des pénitences si longues et si sévères pour des péchés si communs et si accrédités ; quand on vous dit : autrefois, pour un adultère, on était couvert d'un sac à la porte des temples, la poussière sur la tête et la confusion sur le front, l'humiliation dans la bouche, exposé, comme des anathèmes publics, à l'injure des airs, à la malignité des passants, privé de toutes fonctions et obligé à des macérations sanglantes : ô Dieu, quelle pénitence! vous écriez-vous, et combien de temps durait-elle? Pas moins de dix ans, vous répond-on, et même toute la vie, pour des crimes encore plus grands. Vous insistez, et comment courait-on les hasards d'une satisfaction si rigoureuse? Il fallait que la passion fût bien forte, pour n'être pas arrêtée par un tel frein? Aussi cette sévérité nécessaire rendait-elle rares ces exemples. Mais quelle doit donc être votre fureur? Chrétiens, permettez-moi de vous le reprocher, on ne vous dit pas dix ans de pénitence pour certains péchés, on ne vous dit pas même un enfer de cent mille ans, mais on vous dit un enfer éternel pour une liberté prise ou accordée, pour une parole équivoque, pour un regard passionné, pour une injustice marquée, pour une médisance considérable, pour un ressentiment écouté. Vous la croyez cette éternité, dites-vous, et l'impureté règne dans vos corps ; l'injustice dans vos mœurs, la médisance dans votre bouche et l'inimitié dans votre cœur. Ah! pécheur, si vous le croyez, il faut donc que vous n'y pensiez pas? Non, j'en suis assuré, vous n'y pensez pas : car il n'est point d'homme au monde, surtout d'homme sensé, tel que vous, qui puisse y penser et pécher en même temps.

Incompréhensible mystère! mystère plus étonnant que l'enfer même! Nous prétendons que la seule pensée de l'éternité est capable de nous faire devenir fous, passez-moi ce terme que l'usage a consacré ; et la crainte de cette même éternité ne peut pas nous rendre sages. Nous appréhendons la seule réflexion d'un enfer éternel : c'est pour l'éviter que nous nous jetons étourdiment dans le fracas du monde, dans le tumulte des assemblées, dans la presse des plaisirs, que nous fuyons ces lieux de retraite destinés à nous en rappeler le souvenir ; et nous, qui ne pouvons pas soutenir la pensée de l'enfer, nous bravons ses flammes, nous nous moquons de ses feux ; nous n'avons pas la force de regarder cet abîme, la tête nous tourne, disons-nous, et nous-mêmes, sans qu'on nous y pousse, nous nous y précipitons de plein gré! O ciel, quel ensorcellement! Il y a un enfer et il y a des pécheurs qui ne pensent pas à se convertir pour l'éviter. Il y a un enfer éternel, des chrétiens le savent, et cet enfer éternel est plein de chrétiens! Je n'y comprends rien, mes frères : ce sont là de ces contradictions dont l'expérience seule peut nous convaincre.

Mais cette éternité si désolante dans toute son étendue, ne l'est pas moins dans chacun de ses moments. Pourquoi? Parce que, dans chacun de ses moments, elle se fait sentir tout entière. Vous dirai-je, chrétiens, pour éclaircir ce paradoxe, que chaque instant, par une merveille de cette toute-puissance qui sait faire des prodiges, réunit tous les tourments du passé, du présent et de l'avenir? Oui, un réprouvé sent, par un sentiment réel et effectif, toutes les douleurs qu'il a déjà éprouvées et qu'il doit éprouver encore. Des théologiens l'ont avancé ; mais, puisque l'Eglise ne l'a pas décidé, je veux bien vous épargner ce surcroît d'affliction. Quel sens peut donc avoir votre proposition, direz-vous? On connaît bien que le présent tourmente les damnés ; mais le passé qui n'est plus, l'avenir qui n'est pas encore, comment peuvent-ils le faire souffrir? Le voici, chrétiens : Le passé revient sur ses pas, l'avenir précipite son cours ; le passé les afflige par le souvenir de ce qu'ils furent sur la terre, l'avenir les désespère par la pensée de ce qu'ils sont dans les enfers. Encore un moment d'attention.

Je dis que le passé les afflige, par le souvenir de ce qu'ils furent sur la terre : car il est de foi que ce souvenir leur est toujours présent : *Fili recordare, quia recepisti bona in vita tua.* (*Luc.*, XVI, 25.) Mais encore que se rappellent-ils? Qu'ils ont pu se sauver, qu'ils l'ont voulu quelquefois, qu'ils pouvaient le faire aisément, et néanmoins qu'ils se sont damnés.

Qu'ils ont pu se sauver : oui, je l'ai pu, dit, dans son désespoir, un chrétien réprouvé, je l'ai pu. Ce baptême, dont l'ineffaçable caractère subsiste même dans les enfers, lui rappelle tout à la fois et ses infidélités et ses avantages ; cet Evangile qui a peuplé tant de déserts, ce Tribunal qui réconcilie tant de pécheurs, cet Esprit qui a éclairé tant d'infidèles, cette Eucharistie qui a sanctifié tant de justes, ces secours de salut n'étaient-ils

pas pour moi? dit-il. Il est vrai qu'il ne pouvait rien sans la grâce, mais la grâce a-t-elle manqué au pécheur? Il est vrai qu'il se plaint quelquefois de son abandon; qu'il a dit quelquefois que l'occasion était trop fréquente, le danger plus fort que lui : il l'a dit, mais quand? Dans la chaleur du crime, dans l'ivresse de la passion, dans l'entêtement de l'erreur. Mais dans les enfers il avouera que la grâce ne lui a pas manqué; les lumières du feu qui brille lui rendront la foi que des ténèbres volontaires lui avaient ôtée. Oui, j'ai eu la grâce, Seigneur, dira-t-il, je vous dois cette justice ; empressé pour mon salut, c'est pour moi comme pour les autres que vous avez couru à la croix avec une ardeur que la croix même n'a pu éteindre : ingrat! j'ai abusé de ce sang versé pour la rédemption de tout le monde. O sang dans lequel je devais me blanchir comme les vierges, vous n'avez servi qu'à me souiller par mes profanations! vous m'aviez mérité des couronnes, et vous soufflez maintenant les feux qui me brûlent; vous étiez toute ma ressource, et vous faites aujourd'hui tout mon désespoir. Ah! si le salut n'eût pas été pour moi, je serais malheureux, mais je serais innocent, je n'aurais pour bourreaux que les démons, mais non pas ma conscience, et celle-ci m'absoudrait, quand ceux-là me tourmenteraient; mais j'ai pu me sauver, c'est moi qui ai creusé l'abîme, la malédiction ne vient pas du Seigneur. Que les élus soient nommés les bénis du Père : *Venite, benedicti Patris* (*Matth.*, XXV, 24). Il n'est point dit que le Père nous ait maudits. Marchez donc au milieu de ces flammes que vous avez vous-mêmes allumées, répondront les démons fiers d'un tel témoignage : *Ambulate accincti flammis.* Ne vous plaignez point de vos supplices, vos crimes en ont fourni la matière, et c'est vous seul qui avez soufflé ces feux : *Ambulate accincti flammis vestris quas accendistis.* (*Isa.*, XXX, 11.)

Ce n'est pas tout, les réprouvés se rappelleront qu'ils avaient voulu pendant quelque temps se sauver, qu'ils en ont eu quelquefois le désir. Ils se souviendront de ces années pleines d'innocence, passées délicieusement au service du Seigneur : cette fille élevée sous les ailes d'une mère chrétienne se souviendra de ces beaux jours où la pudeur était peinte sur son visage, et où un front vierge et timide rougissait à la seule prononciation d'un mot équivoque et peu mesuré. J'avais été chaste, se dira-t-elle, jusqu'à ce fatal instant où j'écoutai cet agréable débauché; cruel, reprendra-t-elle, car les complices du même crime seront les victimes du même tourment, cruel, que vous avais-je fait pour séduire ainsi mon innocence? Hélas! dira cet autre, j'avais si bien commencé, fallait-il finir si mal? Je n'avais simplement qu'à avancer la main, et je saisissais la couronne qui tombait sur ma tête; je n'ai pas voulu faire ce dernier effort, et d'autres plus courageux se sont enrichis de mes pertes.

Après tout, lui eût-il tant coûté pour revenir de ses égarements? Quelque pénitence, quelques larmes, un aveu sincère d'une faiblesse surprise, voilà tout; eh! qui l'empêchait de faire cet aveu? Mon orgueil n'a pu dévorer un peu de honte, se dira-t-il à la mort; j'ai voulu la faire cette confession toujours renvoyée, j'avais même quelque douleur de mes fautes, et cette imparfaite douleur, aidée du sacrement, m'eût ouvert le ciel peut-être après quelques années de purgatoire; mais une superbe délicatesse m'a fait encore trop différer; un confesseur est venu, mais il n'était plus temps, il me parlait tandis que je n'étais plus ; il me donnait une absolution inutile, tandis que mon Juge prononçait ma sentence et que j'étais précipité dans les enfers pour y expier mes coupables délais. Belles années, belles heures, précieux moments, vous ne reviendrez jamais! Ah! s'il nous était donné de reparaître sur la terre, la pénitence n'a rien de si affreux qui pût nous rebuter ; ce n'est point ici un discours imaginé, mes frères, c'est à la lettre celui que l'Ecriture leur met à la bouche : *Talia dixerunt in inferno hi qui peccaverunt.* (*Sap.*, V, 14.) Vains regrets, inutiles désirs, tout est consommé ; les portes du ciel et celles de l'enfer sont fermées pour n'être plus jamais ouvertes; aussi, si le passé les afflige, l'avenir les désespère.

La crainte d'un mal est souvent un plus grand mal que le mal même que l'on craint. Voyez ce criminel que l'on conduit au supplice, le deuil de la mort est étendu sur son front, ses regards peuvent à peine fixer les objets qui se présentent, ses genoux chancèlent, ses mains s'abattent, son corps tremble. J'ose dire qu'il a souffert mille morts par l'appréhension d'une seule. Ah! chrétiens, quelle impression ne doit donc pas faire sur l'esprit d'un réprouvé la certitude entière d'un malheur inévitable et éternel? Sur la terre la crainte produit bien la douleur mais la douleur chasse la crainte; car on cesse de craindre quand on souffre ce qu'on redoudait; dans l'enfer la crainte des tourments qui se préparent augmente la douleur de ceux que l'on sent, et, quand une fois sont arrivés les supplices qu'on attend, la douleur qu'ils causent n'exclut pas la crainte; car on a toujours à craindre quand on doit toujours souffrir, dit saint Zénon ; triste pensée qui fait endurer par avance au réprouvé les tourments d'un avenir éternel : *Jam etiam in præsente sentient consequentia tormenta sæculorum*, dit Eusèbe. Taisons-nous et laissons parler l'enfer, car l'enfer parle et fait entendre sa voix : *Dedit abyssus vocem suam* (*Habac.*, III, 10); mais quelles sont les leçons qu'il nous donne? Ecoutez-les, mes frères, et profitez-en : trois sortes de personnes composent cet auditoire : des justes, des pénitents, des pécheurs.

Aux justes, l'enfer dit de conserver avec soin leur innocence, parce que le péché qui nous la fait perdre, nous rend digne de ses feux; fuyez-le donc ce péché, âmes heureuses, entrez dans les horreurs du tombeau aussi pures que vous sortîtes des fonts sacrés

du baptême; portez tous les jours aux pieds du Seigneur cette prière du Prophète : Gardez mon âme, ô Dieu! parce qu'elle est sainte; ne la livrez pas aux bêtes, cette âme qui n'a pas encore commis l'iniquité; temple de votre esprit, qu'elle ne soit jamais celui du démon! *Custodi animam meam, quoniam sanctus sum* (*Psal.* LXXXV, 2.)

Aux pénitents, l'enfer dit de remercier le Seigneur de les avoir tirés de ces gouffres; pécheurs, vous y étiez par vos crimes, vous n'y êtes plus par la miséricorde de Dieu, bénissez-l'en, et dites-lui avec le même prophète : Ah! Seigneur, que les complices de mes débauches et les victimes de mes scandales ne ressentent point les ardeurs de ces feux, qu'ils n'eussent peut-être jamais mérités sans mes conseils et sans mes poursuites! plutôt qu'ils se convertissent à la vue de mes exemples dans la voie de la pénitence et dans le chemin du salut! Que ma main droite sèche, si j'oublie jamais que j'avais mérité un enfer plus profond que celui des autres, des chaînes plus pesantes, des ténèbres plus épaisses, un ver plus piquant, un enfer à part : *Salvasti me a descendentibus in lacum.* (*Psal.* XXIX, 4.)

Aux pécheurs enfin, l'enfer dit: Sauvez-vous, ne tardez pas, le danger approche, encore un moment et l'arbre tombe, encore un jour et le cep inutile est jeté aux flammes; déjà les démons aiguisent leurs glaives, et se font un triomphe de vous tourmenter : *Salva animam tuam* (*Gen.*, XIX, 17.)

Pécheurs, l'entendez-vous, ce langage? Ne voyez-vous pas l'incendie qui vous menace? La fumée de la fournaise monte jusqu'à vous, déjà tout l'enfer vous investit, fuyez donc! mais où? dans les plaies de Jésus-Christ : elles sont encore ouvertes au repentir, et les démons sans doute n'iront pas vous y poursuivre. Oui, Seigneur, devez-vous lui dire, j'espérerai toujours à l'ombre de vos ailes; c'en est fait, je veux sauver mon âme, car c'est la mienne, vous voulez la sauver, car c'est la vôtre. Puissent mes désirs être aussi sincères que vos bontés; trop heureux d'en passer par une pénitence qui ne peut être jamais qu'un faible apprentissage de celle de l'enfer, et qui me promet un bonheur éternel. C'est la grâce que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, etc.

SERMON XI.

Pour le dimanche de la troisième semaine de carême.

SUR L'IMPURETÉ.

Cum immundus spiritus exierit de homine, ambulat per loca inaquosa quærens requiem et non inveniens. (*Luc.*, XI, 24.)

L'esprit immonde, sorti du corps de l'homme, erre dans les déserts, cherchant du repos et n'en trouvant pas.

Je parle d'un péché sur lequel le monde se permet les discours les plus libres, et sur lequel le monde nous interdit les discours les plus réservés, d'un péché qui fait le sel et l'enjouement de la plupart des conversations, et qu'on prétend devoir toujours être banni de la chaire, quoiqu'il n'y paraisse que pour être flétri, comme si ce péché détestable qui fait le grand désordre de la terre, ne devait jamais faire l'objet de nos exhortations. Ah! qu'on cesse de le commettre et les prédicateurs de l'Evangile cesseront de s'élever contre lui. Oui, mes frères, c'est la seule nécessité de notre ministère qui nous arrache ce que nous voudrions ensevelir dans un éternel silence, et je ne parais aujourd'hui dans cette chaire que la rougeur sur le front et la tristesse dans le cœur; rassurez-vous cependant, âmes fidèles : si mon discours a de quoi effrayer les impudiques, je le traiterai d'une manière si réservée, qu'il n'aura rien qui puisse blesser les oreilles chastes.

Envoyez-moi, Seigneur, un de vos anges, comme à Isaïe, pour purifier mes lèvres avec le feu; ne permettez pas qu'une langue employée à faire descendre l'Agneau vierge sur la terre, prononce, même sans le vouloir, des paroles peu mesurées, qui puissent effrayer la timide pudeur; ne souffrez pas que je retrace à des âmes pénitentes des images qu'elles doivent effacer de leur souvenir, ou que j'apprenne à des âmes innocentes ce qu'elles doivent éternellement ignorer.

Pour éviter cet écueil, je puise le plan de mon discours dans l'apôtre saint Paul qui fut l'apôtre de la pureté : *Nous sommes le temple de Dieu*, dit ce grand saint, *et le sanctuaire du Saint-Esprit* (I *Cor.*, III, 16), l'impureté voile ce sanctuaire et souille ce temple : voilà ses effets. En est-il de plus affreux? Prenez donc garde, concluait l'Apôtre, de déshonorer vos corps par des actions indignes; quelque saints que vous puissiez être, vous avez tous besoin de cet avertissement : *Dieu punit les profanateurs de son temple et frappe les violateurs de son sanctuaire* (*Ibid.*, 17); voilà les dangers de l'impureté, en est-il de plus terrible? En deux mots voici mon dessein. Il n'est point de crime plus détestable que l'impureté, sujet de mon premier point. Il n'est point de crime plus dangereux que l'impureté, sujet de mon second point. Les désordres et les dangers de l'impureté forment tout le plan de mon discours. Implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de la Reine des vierges. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Qu'est-ce que l'impureté dans les principes de la religion? 1° C'est une idolâtrie; 2° c'est un sacrilége. C'est une idolâtrie. Pourquoi? Parce que l'homme impur rend à la créature des hommages qui ne sont dus qu'au Créateur. C'est un sacrilége. Pourquoi? Parce que l'homme impur déshonore Jésus-Christ dans ses membres les plus sacrés. Un homme impur est donc un profanateur et un infidèle. Reprenons. Premier caractère de l'impureté, caractère d'idolâtrie. C'est la pensée de Tertullien : *Mœchia affinis idololatriæ*, l'impureté est l'imitation de

l'infâme idolâtrie des païens. Pensée juste et solide. Car, dites-moi, je vous prie, adorer des statues animées ou mortes, offrir aux démons des animaux en sacrifice ou son âme en holocauste, encenser des idoles de chair ou de métal : quel est à votre avis le plus grand crime? Aussi, que fait l'homme idolâtre que ne fasse pas l'homme impur? Ecoutez Jérémie, car je ne veux rien dire de moi-même dans une matière si délicate.

L'homme idolâtre pare son idole de ses propres mains, il lui prodigue ses offrandes, il la couronne de fleurs. Que fait l'homme impur? Il immole sa fortune, sa santé, son repos à celle qu'il chérit; c'est peu que de lui sacrifier ses biens, il emprunte encore pour satisfaire aux caprices d'une beauté qui vend ses complaisances et fait payer les crimes. Que dis-je? Le désordre va plus loin : l'idole fournit elle-même au luxe de son idolâtre, car le scandale de notre siècle, c'est de voir le sexe même, qui autrefois était le prix de l'or prodigué et de l'opulence passionnée, verser aujourd'hui dans le sein d'un jeune insensé toute sa richesse, et l'enchaîner moins par ses charmes que par sa prodigalité. Poursuivons.

Un idolâtre pense à son idole : il s'en occupe dans ses prières, il lui adresse son encens, il lui porte ses vœux : à quoi pense l'homme impur? A l'objet de sa passion. Il porte partout le trait fatal qui l'a blessé, il trouve ses délices dans le souvenir de ses voluptés; sans cesse il bénit ses chaînes; loin de ce qu'il adore il languit; près de ce qu'il aime il respire, il ne voit rien dans l'univers que la beauté qui l'a séduit, et jusque dans le temple saint, sous les yeux du Dieu vivant, au pied de ses autels, cette pensée engloutit toutes les autres et l'absorbe tout entier.

Prophète, vous déploriez la solitude de Sion dans ses fêtes les plus brillantes, pleurez plutôt de ce que nos temples sont trop peu fréquentés : venez ici, Fils de l'homme, venez voir dans le lieu saint des idoles de chair qui adorent le monde et que le monde adore : Voyez-vous ces femmes mondaines, brillantes de grâces empruntées, chargées d'atours, plus parées que nos autels? Elles portent le désir de plaire jusque devant l'Agneau vierge qui s'immole; elles lui disputent des cœurs et lui enlèvent des adorateurs pour s'en attirer les vœux et les regards. Voyez-vous ces mondains la joie peinte sur leur visage, les yeux pleins d'allégresse, le sourire à la bouche? Ils ne daignent pas fléchir le genou devant les autels du Tout-Puissant. Dans le temps même qu'on élève son corps, ils ne pensent qu'à l'objet de leur passion; leurs regards fixés sur leur idole découvrent leurs intrigues, annoncent ou rappellent leurs funestes succès; non, mes frères, il n'est point d'infidèle qui pense si souvent à ses faux dieux, il n'est point même de saint qui pense si souvent au vrai Dieu que l'homme impur à la personne qui l'asservit. Que lui manque-t-il donc encore pour être idolâtre?

L'homme idolâtre fait fumer l'encens devant son idole, il se courbe devant elle, s'incline, il se prosterne, il l'adore. Eh! combien de fois l'homme impur dans l'ivresse de son cœur, a-t-il prodigué à celle qu'il aime le nom de divinité? Langage affreux qui n'est au fond que le langage de l'amour profane. Ces livres détestables dont les auteurs, trop versés dans la science de la corruption, ont peint la volupté sur un trône de fleurs, ne nous représentent-ils pas des adorateurs insensés aux pieds de leurs idoles, leur protestant que leur sort, leurs jours, leur félicité dépend uniquement d'elles? Dieu tout-puissant, jaloux de votre gloire, jusques à quand souffrirez-vous qu'une vile créature soit votre rivale, souvent malgré ses fiertés et ses dédains? Il est vrai l'impureté n'a pas encore usurpé l'encensoir, élevé des autels, divisé ses sujets du peuple saint; mais de là que s'ensuit-il? Qu'ils ne sont pas idolâtres? Non, chrétiens, il s'ensuit seulement que tels que ce roi qui, par un aveuglement étrange, avait fait dresser dans une église des autels pour Jésus-Christ et des autels pour les faux dieux, l'homme impur abandonne à Jésus-Christ l'extérieur et les bienséances, et réserve à son idole la culte et l'amour.

L'impureté est donc une véritable idolâtrie; ce n'est pas tout, j'ajoute avec Tertullien qu'un homme impudique est pire qu'un idolâtre.

Je blâme les apostats, disait ce Père, mais je les plains; ils ont renoncé à Jésus-Christ pour sacrifier à la pierre, il est vrai, mais ils ne l'ont fait que quand les glaives pendaient sur leurs têtes, quand les feux brillaient à leurs yeux; ils sont plus malheureux qu'ils ne sont coupables; mais l'homme impur renonce à son Dieu de sang-froid, les seuls glaives qu'il ait à craindre ce sont ceux que sa passion aiguise, les seuls brasiers qui puissent effrayer ses regards, ce sont ceux de la volupté; mais ces feux, c'est lui-même qui les allume; ces glaives, c'est lui-même qui les forge. Loin de gémir de ses blessures, il les chérit, il aime jusqu'aux flammes qui le dévorent. Tertullien poursuivait que l'impureté, peu contente d'avoir des idolâtres secrets, avait aussi fait des déserteurs publics de la foi, et ce grand homme remarquait que parmi ceux qui se rangeaient sous les étendards du paganisme, on comptait plus d'hommes impurs que d'autres chrétiens. Des bras vendus à la mollesse, étaient-ils faits pour les chaînes du martyre? Leur chair voluptueuse était-elle propre à supporter les souffrances? Des adorateurs de leur corps ne doivent-ils pas l'être des démons, et l'impureté fut-elle jamais la source et l'apprentissage du christianisme?

Je vais plus loin. Quelle fut la cause de l'idolâtrie? L'impureté. Quand est-ce que les mains des Cénites commencèrent à se tailler des dieux de bois? Ce fut quand leur cœur se fut prostitué à des divinités de chair. Croyez-moi, chrétiens, on n'eût jamais parlé d'un Jupiter incestueux, si les incestes eussent été inconnus parmi les

hommes, et l'on n'eût jamais adoré de Vénus impudique, si l'on n'eût auparavant adoré l'impureté même. Enfin, si dans ce siècle déplorable on a vu des chrétiens abjurer leur baptême, anathématiser leur religion, embrasser le Koran, quelles étaient les mœurs de ces apostats? Il est inutile de le dire, tout l'univers l'a su, l'infidélité elle-même a rougi de ces monstres. Premier caractère de l'impureté : caractère d'idolâtrie.

Second caractère, caractère de sacrilége. En voulez-vous la preuve, écoutez saint Paul. Mes frères, disait l'Apôtre aux fidèles de Corinthe, avant que le Verbe fait chair s'incorporât à notre nature, l'impureté était bien un crime, puisqu'elle dégradait l'homme au-dessous de la bête, et qu'elle courbait vers la terre des cœurs qui n'étaient faits que pour le ciel. Après tout, ce n'était qu'un simple péché, les corps sur lesquels elle attentait, n'étaient que des corps profanes : l'homme était coupable, il n'était point profanateur; mais depuis que par son incarnation Jésus-Christ s'est uni à notre humanité par des liens éternels, depuis qu'en vertu de cette alliance nous sommes devenus l'os de ses os, les membres de ses membres, la chair de sa chair; ah! mes frères, quand vous vous livrez à des passions de honte et d'infamie, ce ne sont pas seulement vos membres que vous déshonorez, vous profanez ceux de Jésus-Christ même; ce ne sont pas seulement vos corps que vous souillez, c'est le corps de Jésus-Chrit même que vous faites servir à votre iniquité, qui devient malgré lui le complice de vos crimes, que vous forcez de partager vos débauches, qui ne fait plus qu'un même corps (ah! grand Dieu! quelle indignité!) avec le corps de l'infâme objet de votre passion. Ce n'est pas mon expression, c'est celle de saint Paul : Ne savez-vous pas, dit-il, que celui qui se joint à une prostituée est un même corps avec elle? Arracherai-je donc les membres de Jésus-Christ pour en faire les membres d'une prostituée? *An nescitis quoniam qui adhæret meretrici unum corpus efficitur, tollens ergo membra Christi faciam meretricis?* (1 *Cor.*, VI, 15, 16.)

Car la foi, continuait ce grand apôtre, a dû vous apprendre, chrétiens, quoiqu'en dise une philosophie libertine, que vous n'êtes point à vous : *Non estis vestri.* (*Ibid.*, 19.) Vous n'êtes point les maîtres de vos corps, vous n'en êtes que les gardiens; s'ils sont à vous dans un sens, ils sont à Jésus-Christ dans un sens plus véritable. Quoi donc! ignorez-vous à quel titre il s'est acquis cette possession? Ils étaient des victimes de mort, il en a fait des hosties vivantes; ils devaient être la proie des enfers, il en a fait des héritiers de la gloire, il les a achetés de tout son sang : n'est-ce pas les acheter assez cher que de les payer à si haut prix? C'est donc un vol que vous lui faites toutes les fois que vous les abandonnez à la brutalité de vos passions : mais ce n'est pas tout, c'est encore une profanation que vous faites du sang de Jésus-Christ, parce qu'en les rachetant, ce même sang les a purifiés ; vos corps sont les membres de Jésus-Christ. *Corpora vestra membra sunt Christi.* (*Ibid.*, 15.)

Effrayante théologie! dont Tertullien fut si vivement frappé, qu'il en vint jusqu'à soutenir que toute impureté dans un chrétien était un crime irrémissible ; il se trompait, je le sais, et je ne viens pas ici fermer les puits de l'abîme sur les pécheurs pour qui je serais volontiers anathème; mais enfin, rien de plus vrai que le principe de l'Apôtre sur lequel il établissait le système de son erreur; car outre la consécration générale qu'ont reçue nos corps par l'incarnation de Jésus-Christ, ils en ont reçu une plus particulière par le baptême.

Car vous ne l'avez pas oublié, mes frères; vous avez été lavés dans les eaux du salut, vous avez promis de renoncer à la chair, on vous a mis l'Evangile de pureté sur la tête; quelle profanation de souiller un corps ainsi purifié, en le plongeant dans un gouffre d'infamie, de suivre l'instinct impérieux de cette concupiscence effrénée qui vous domine, de vous moquer de tous les anathèmes de l'Evangile, qui proscrit jusqu'aux regards coupables, d'insulter à Jésus-Christ en lui dérobant des cœurs qui ne sont dus qu'à lui seul, en prodiguant à des complices déplorables un amour que lui seul a droit d'exiger!

Ajoutons que nos corps ont été sanctifiés par la confirmation. Vous y avez été marqués du sceau de la foi, l'onction sainte a coulé sur votre front, et le pontife auguste, en vous imposant les mains, vous a fait entendre que vous deveniez dès lors les temples de la grâce et les soldats de Jésus-Christ. Et ces temples redoutables, ces corps divinisés, si j'ose parler ainsi, vous les violez avec témérité; ce front, le siége naturel de la pudeur, enhardi au crime, ne sait plus rougir des désordres les plus scandaleux : que dis-je, il n'est sensible à d'autre honte qu'à celle d'avoir autrefois rougi dans la première innocence. Ce sceau de la foi que les enfers même respecteraient, le libertinage ne le respecte pas, et loin de suivre la croix de Jésus-Christ, vous vous rangez hautement sous les étendards de l'impureté, le plus grand ennemi de la croix.

Voici quelque chose de plus fort. Vos corps ont reçu par la communion une consécration plus marquée : en communiant, le sang de Jésus-Christ coule dans vos veines, se confond avec votre sang, ne fait plus qu'un même sang avec le vôtre; chrétiens, frémissez : des yeux qui ont contemplé la gloire du Seigneur dans son mystère, se reposent sur des objets dangereux; des cœurs qui ont été remplis de tout un Dieu se livrent à la créature; des lèvres qui ont sucé le sang de l'Agneau pur, distillent le poison de la mort; des membres sanctifiés par l'attouchement de cette chair virginale ne sont plus que des membres de honte et de péché. Portes saintes, portes du ciel, tombez, croulez, soyez dans le deuil (*Jerem.*, II, 12); que la terre s'ébranle dans ses fondements! que l'univers entier soit dans l'effroi! *Balthazar, dans l'ivresse d'un festin somptueux, ordonne*

qu'on lui apporte les vases du temple : il y boit, et tous les conviés y boivent (*Dan.*, V, 2, 3); le crime était grand, aussi la punition fut-elle grande : une main vengeresse trace en même temps l'arrêt sinistre de son trépas. (*Ibid.*, 25.) Mes frères, Balthazar était idolâtre, il se moquait de la sainteté de ces vases : après tout, ces vases, tout respectables qu'ils étaient, n'avaient été que les dépositaires du sang des animaux ; jugez de la différence du châtiment par la différence de la profanation.

Si je vous disais : Volez aux autels, arrachez la coupe sainte de nos tabernacles, foulez-la aux pieds, vous frémiriez d'un tel discours ; ne commettez-vous pas ces horreurs, en livrant vos corps à l'impureté ? Le sang précieux que la communion fait couler dans vos veines, n'est-il pas le même dont rougit la coupe sainte ? Cet autel de pierre sur lequel Jésus-Christ réside, est-il plus sacré que l'autel de votre corps, sur lequel Jésus-Christ veut bien se reposer ? Concluons qu'il n'est point de crime plus détestable en lui-même que l'impureté : l'idolâtrie et le sacrilége en font le double caractère. J'ajoute qu'il n'est point de crime plus dangereux, et qui par conséquent demande plus de précaution. C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Non, mes frères, il n'est point de crime plus dangereux que l'impureté ; j'en donne deux raisons qui doivent nous tenir tous dans une exacte vigilance et dans un saint effroi. 1° Parce qu'il n'est point de péché dont les occasions soient plus fréquentes que le malheureux péché dont je parle ; 2° parce qu'il n'est point de péché dont les suites soient plus terribles.

Il n'est point de péché dont les occasions soient plus fréquentes ; pourquoi ? Parce que tout tente dans le monde, parce qu'il n'est personne qui ne puisse être tenté.

Tout tente dans le monde : le bel âge, l'âge heureux que celui de la jeunesse, si l'innocente simplicité qui l'accompagne lui était plus inséparablement unie. Mais hélas ! que de tentations à surmonter ! Un coup d'œil sur la scène du monde suffira pour nous en convaincre. Quelle éducation donne-t-on à la jeunesse ? C'est le point essentiel d'où dépend tout le reste.

Eprise des vanités du siècle, une mère immodeste, idolâtre de sa fille, la plie aux usages de la société, au lieu de la plier et de la former aux devoirs de son état : elle lui apprend, hélas ! l'art funeste de plaire aux hommes, au lieu de l'instruire de l'art important et si peu connu de plaire à Dieu. Elle l'asservit à des modes indécentes même à des filles païennes, au lieu de l'accoutumer à cette précieuse modestie qui doit faire le plus bel ornement d'une vierge de Jésus-Christ. On lui met sur les lèvres, non plus les sacrés cantiques des filles de Sion, bannis depuis longtemps de la bienséance de nos mœurs et renvoyés à une rusticité vulgaire ; mais on lui apprend les molles chansons des filles de Samarie, ces chansons profanes que la poésie remplit des feux de l'amour, et la musique des modes de la volupté. Est-elle arrivée à cet âge où naissent les plaisirs enchanteurs, tendre victime dévouée au sacrifice, elle est parée de fleurs et chargée d'atours, produite dans la carrière brillante des cercles, environnée d'une foule de flatteurs, enivrée d'éloges et d'encens, célébrée, chantée, adorée : le cœur s'enorgueillit, l'âme s'amollit, l'esprit tourne ; tout l'amour-propre est attaqué, du côté des attraits et des charmes, du côté des grâces et de l'enjouement, du côté même des qualités qu'on n'a pas ; on s'abandonne aisément à la passion qui flatte, on avale à longs traits un poison qui est agréable ; on plaît, on le sent : d'abord on n'en est pas fâché, ensuite on en est bien aise, enfin l'on veut plaire davantage ; on met en œuvre tous les agréments de la nature et toutes les ressources de l'art ; on réussit, la vanité s'enfle, les soupirants s'enhardissent, la vertu s'affaiblit, l'innocence se corrompt, la pudeur crie, mais on ne l'entend plus : la passion maîtrise, le vice bouche les oreilles.

D'autre part, sortis d'un collége où leur innocence a peut-être déjà fait plus d'un naufrage, livrés à eux-mêmes, la plupart des jeunes gens n'avancent en âge que pour courir de nouveaux dangers et croître en corruption. L'étude de l'art militaire, de la médecine, du barreau, du commerce, n'est souvent qu'un spécieux prétexte qui favorise leurs passions : le temps d'étudier des professions si importantes qui intéressent le salut de l'Etat, la vie des citoyens, le sort de la veuve et de l'orphelin, l'opulence de la patrie, ne vient presque jamais ; encore moins celui d'apprendre les leçons de l'Evangile, qu'on ne peut ignorer sans crime ; les ajustements, les cafés, les jeux, les spectacles, les intrigues, les plaisirs remplissent tous leurs moments : se réjouir, se corrompre, se ruiner aux dépens de la santé qu'on ne peut quelquefois plus réparer, voilà les premiers pas, les premières occupations, presque toute l'étude de la brillante jeunesse, l'espérance de l'Etat : peut-on espérer de beaux jours, après une semblable aurore ?

Je veux cependant qu'il entre plus d'ignorance que de malice dans ces funestes essais du monde ; mais le moyen d'y être répandu sans connaître le crime ? et comment le connaître sans être tenté de s'y livrer ? Peut-on habiter dans Sodome sans y être souillé ? On n'ouvre en effet que trop tôt les yeux à ces romans détestables, qui soufflent sur la terre et qui y perpétuent les feux de l'impureté ; romans où, pour éblouir ceux qui les lisent, on peint la volupté sur un lit de roses, trône riant, d'où on la fait gouverner tout l'univers. Dans les cabinets des grands, elle distribue les faveurs, chez les magistrats, elle incline la balance à son gré, dans tous les états elle donne des chaînes et des lois.

O vous qui sucez la substance empoisonnée de ces livres pernicieux, donnez aux

flammes ces pages profanes qui attaquent votre pudeur : les habitants d'Athènes lisaient des ouvrages d'enchantement et de prestiges (*Act.*, XIX, 19) : saint Paul exigea d'eux ce sacrifice, il en connaissait le danger; étaient-ils plus dangereux que les livres que j'attaque, où les prestiges de l'amour et de l'enchantement des passions sont maniés avec tant d'art ? Imitez ces premiers élèves de la grâce, autrement, je vous l'annonce, chastes colombes, si vous l'êtes encore, vous aurez bientôt toute la malice du serpent impur. Assez de périls se préparent sans vous livrer encore à ceux-là : au défaut de ces hommes qui ne sont plus, assez d'autres qui subsistent ne mettront que trop tôt à l'épreuve votre faible vertu.

Je parle de ces sociétés dangereuses où l'innocence ne fait que trop souvent un triste naufrage : vous fréquentez une personne qui n'a déjà que trop d'empire sur vous par ses charmes, sans lui en donner encore davantage par vos assiduités ; la conversation est chaste, mais elle est tendre : on n'y dit rien de grossier, mais on n'y parle que de plaisir; on garde les bienséances, mais on perd la tranquillité du cœur; les dehors sont exacts, mais l'intérieur ne l'est point. Fuyez, le feu s'allume, les flammes font du progrès, vous allez être consumé ; mais cette personne m'est chère, dites-vous; vous l'est-elle plus que le ciel ? On parlera si je la quitte : on ne parlera que trop de ce que vous ne la quittez pas ; je coulerai sans elle de tristes jours : les jours sont-ils tristes quand ils sont innocents; je lui ai promis une fidélité éternelle : votre serment est un crime Je ne puis m'en séparer : si votre prince l'ordonnait, vous le feriez ; oui, mais le cœur resterait aux pieds de ce qu'on aime. Aussi votre Dieu qui ordonne, est plus qu'un roi qui commande.

Mais tous ces raisonnements que vous opposez, sont une preuve sans réplique du danger de ces liaisons, puisqu'il en coûte tant de les rompre. Car de là cette confiance entière, ces tendresses séduisantes, ces dons réitérés, que saint Jérôme appelle avec raison les tristes présages d'une vertu mourante : qui reçoit s'engage ; de là ces lettres furtives, ces rendez-vous suspects, ces libertés criminelles.... Mais n'entrons pas plus avant dans le sanctuaire d'iniquité. Jetons un voile sur ces horreurs qui s'y commettent, suite trop ordinaire des premières chutes.

Cependant nouveaux regards sur la scène du monde, nouveaux dangers : passez dans la plupart des cercles, qu'y voyez-vous ? Ce ne sont pas seulement de jeunes mondains qui attisent à l'envi le feu de l'amour, ce sont des vieillards mêmes qui, glacés par l'âge, sous la neige des cheveux blancs, mettent à la place des voluptés échappées un souvenir aussi dangereux pour la vertu, rappellent des peintures de leurs intrigues passées, offrent des images passionnées de leurs aventures clandestines. Sodome vit-elle jamais de plus grands scandales? *Hæc fuit iniquitas sororis tuæ Sodomæ.* (*Ezech.*, XVI, 49.)

Dans ces maisons criminelles l'art se joint à la nature pour attaquer la pudeur : le pinceau et le ciseau séducteurs, animés par des mains impures, offrent sans cesse aux yeux des chefs-d'œuvre de corruption ; il semble que des esprits immondes échappent de ces tableaux licencieux et de ces statues indécentes pour se répandre de toutes parts et en faire une école muette, mais trop éloquente de péché : des regards innocents ne sauraient les voir sans danger, et je ne sais si Sodome elle-même connaissait ce talent funeste de faire revivre et d'éterniser l'iniquité : *Sodoma soror tua minor te.* (*Ibid.*, 48.)

Parlerai-je de ces danses effrénées où l'âme, maîtrisée par l'agitation du corps, n'est presque plus à elle-même; de ces festins où la raison ensevelie dans les flots d'un vin pétillant ou d'une liqueur volatile, laisse l'homme en proie à la brutalité de l'instinct; de cette mollesse qui, flattant la chair, l'enhardit à la révolte ; de cette oisiveté source féconde des vices les plus affreux; de ces spectacles où l'on porte un esprit égaré, d'où l'on rapporte un cœur blessé? Non, je n'insisterai pas davantage sur ces dangers qui ne vous sont que trop connus : mais il en est un autre que je ne puis passer sous silence, la pauvreté.

Il y a dans cette famille de l'indigence et de la beauté, triste et dangereux assemblage : qu'il est à craindre qu'on n'y fasse entrer la débauche pour en faire sortir la misère? Comment voudrait-on, dit une beauté désespérée, que je n'écoutasse pas la passion de cet homme sans qui je manquerais de tout? Qu'importe que je sois à mes amants, si leurs biens sont à moi? *Vadam post amatores qui dant panes mihi.* (*Osee*, II, 5.)

Maîtres cruels qui abusez ainsi du triste état d'un domestique misérable, voilà votre péché : le premier service que vous exigez est souvent le sacrifice de son honneur. Faut-il que l'innocence à vos gages soit exposée à une tentation si violente? Et vous, âmes vénales, que ne quittez-vous ces lieux d'iniquité, plutôt que d'y exposer votre vertu? En vain dites-vous que c'est la nécessité qui vous y force; quoi donc! ignorez-vous que Jésus-Christ a dit que celui qui habille les lis des campagnes ne vous laissera pas dans la nudité (*Matth.*, VI, 28), que celui qui fait vivre les oiseaux du ciel ne vous abandonnera pas sans substance? (*Ibid.*, 26.) Mais avançons.

Tout tente dans le monde, ce n'est pas assez : j'ai ajouté qu'il n'est personne qui ne soit tenté, par conséquent tous doivent craindre.

On a beau fuir et se retirer, on se porte partout soi-même et avec soi son plus cruel ennemi; fussiez-vous renfermé dans un cloître, confiné dans un désert, enseveli dans un antre, les mouvements de la chair assailliront vos sens, et dans ces moments critiques il faut vaincre ou périr.

« Moi-même, ah! que j'en suis une triste preuve, s'écriait saint Jérôme du fond de son désert : dans cette vaste solitude, brûlé par les ardeurs du soleil, ma seule imagination me fait retrouver tous les délices de Rome ; dans cet antre profond, moi qui n'ai plus de commerce qu'avec les scorpions et les ours, je pense être comme autrefois au milieu d'un cercle mondain, et converser avec les dames romaines; le jeûne a décharné mon corps, desséché ma peau, défiguré mon visage; je déchire, je crucifie ma chair ; je bats, j'enfonce ma poitrine avec la pierre, et dans un homme tout mortifié l'impure flamme vit encore. Indigné contre moi-même, je fuis jusqu'à ma cellule; peu s'en faut que je ne la croie complice de mes pensées; j'avance dans les déserts, je fais retentir tous les échos de mes cris, et souvent la nuit qui vient me surprendre au milieu des forêts, ne fait qu'augmenter par ses noirs fantômes le trouble de mon cœur. Combien de fois abattu, exténué de lassitude et de veilles, mon corps a-t-il enfin succombé? Combien de fois me suis-je vu aux portes de la mort, sans pouvoir rappeler ma raison de ces égarements. Passion terrible! ni jeûne, ni mortifiation ne peuvent dompter tes assauts; ni larmes, ni sang ne peuvent étouffer tes ardeurs : tu brûles sous le sac qui me couvre, tu t'entretiens dans la cendre même où je t'ensevelis : mes soupirs ne font qu'irriter tes feux. O vous, mondains, qui vivez dans le sein des délices, m'avez-vous entendu? poursuivait saint Jérôme : dans le fond d'une solitude, j'ai tant de combats à livrer; vous, mondains, au centre de la séduction, à quoi devez-vous vous attendre? Au dehors vous n'êtes environnés que d'images séduisantes, au dedans de vous est un esprit qui ne cherche qu'à s'égarer. Volage imagination, jusque che dans mon rocher tu m'échappes ; livrée à tous les attraits du monde, qui pourra donc te retenir? Au dedans de vous, mondains, est un cœur si sensible : cruel ennemi, mais ennemi intérieur, il combat jusque dans votre sein, et pour le vaincre, il faut vous vaincre vous-mêmes. »

Mais, chrétiens, écoutez saint Paul : *Malheureux que je suis!* (*Rom.*, VII, 24.) s'écrie-t-il au fort de sa douleur, l'ange de Satan me poursuit sans cesse; la loi de la chair maîtrise ma faible raison (II *Cor.*, XII, 7); *je fais le mal que je hais, je ne fais pas le bien que je chéris* (*Rom.*, VII, 19); et quoique accablé par les fatigues d'un long ministère, quoique courbé sous le poids des années et encore plus sous celui de toutes les Eglises, moi Paul, ravi jusqu'au troisième ciel, je sens comme les autres les feux bouillants d'une concupiscence mutinée (II *Cor.*, XII, 7); je les sens, hélas! et j'ai beau conjurer le Seigneur de les éteindre, il est sourd à ma voix.

Enfin combien d'autres saints se sont roulés dans les épines, ont mis leur chair en lambeaux pour conserver une vertu violemment tentée? Et cependant, mondains, vous nous direz que vous êtes froids au milieu des flammes, et que les objets les plus séduisants ne font pas sur vous l'impression la plus légère : si cela est ainsi, ah! que je vous plains! à force de vous familiariser avec le vice, le vice ne vous a plus épouvantés, et le démon est si sûr de vous, qu'il ne daigne pas vous tenter.

Cependant, dites-vous, si les dangers sont si fréquents, l'impureté n'est pas un si grand crime : ce n'est donc après tout qu'une simple faiblesse, que doivent excuser les ardeurs de l'âge, la multitude des occasions et la pente de notre cœur. Ah! mes frères, que signifie ce langage commun parmi vous? Que l'impureté ne mérite pas l'enfer? Oui, sans doute, ce vice infâme vous accompagnera dans le ciel même. Quelle espérance! quelle foi! quelle morale!

Mais du moins la facilité à commettre le crime n'en diminue-t-elle pas la grandeur? ajoutez-vous. Au contraire elle l'augmente : comment, faibles comme vous êtes, connaissant le danger, vous allez le brusquer; et comme si le péril ne vous trouvait pas, vous allez le chercher! Votre imprudence est-elle excusable?

Mais si les tentations sont violentes, il est donc impossible d'y résister? Anathème à cette doctrine : *Sub te erit appetitus et tu dominaberis illius.* (*Gen.*, IV, 7.) Vous pouvez fuir, vous pouvez donc vous en garantir. Une maladie vous rendrait chaste, et toute la religion ne peut pas vous arrêter. Achevons.

Il n'est point de péché dont les occasions soient plus fréquentes que le péché d'impureté : le danger s'offre partout, le danger est pour tous ; j'ajoute enfin qu'il n'est point de péché dont les suites soient plus terribles : c'est ma dernière réflexion.

Quelles sont ces suites déplorables de l'impureté? 1° Un trouble affreux, 2° un aveuglement étrange, 3° une impénitence presque nécessaire. Renouvelez, je vous prie, votre attention.

Première suite de l'impureté, un trouble affreux. Comme Dieu répand des ténèbres vengeresses sur les cupidités illicites, selon la remarque de saint Augustin, aussi répand-il des amertumes secrètes sur des passions de dissolution, et la paix, le centre unique de nos mouvements, l'objet de tous nos vœux, cette paix que l'homme impur prétend se ménager, le fuit quand il la cherche, et se retire quand il la poursuit : ce n'est pas moi qui l'avance, c'est Jésus-Christ lui-même qui nous le représente cherchant du repos et n'en trouvant pas : *Quærens requiem et non inveniens.* (*Luc.*, XI, 24.) Car, où la trouverait-il, cette paix? Rien ne le console, tout le désespère.

Troubles du côté de l'objet de la passion, du côté de la passion même, du côté de la conscience.

Trouble d'abord du côté de l'objet de la passion. Sexe volage, vous avez confié votre honneur à l'indiscrétion d'un libertin, il est le dépositaire de votre secret; s'il vient à le trahir, comment vous montrer dans le mon-

de? Mais pouvez-vous compter sur un cœur inconstant et orgueilleux qui tient un succès caché comme une portion de sa gloire ensevelie? Pouvez-vous compter sur un homme de plaisir qui, dans les débauches de la table peut décéler votre faiblesse? sur un homme ingrat qui peut porter sa tendresse vers d'autres objets et se dégoûter de vous? Est-il donc si rare de voir des hommes haïr jusqu'à la fureur celles qu'ils ont aimées jusqu'à la folie? et dans cette mortelle inquiétude peut-on goûter le repos?

Trouble du côté de la passion même qu'il faut cacher. Car si l'on forme des soupçons sur votre vertu, filles mondaines, il faut s'attendre aux plus sanglantes censures du monde : il pardonne tout à un sexe, mais rien à l'autre ; il autorise tout ce qui peut faciliter le crime, mais il vous défend ce qui le consomme ; il prétend qu'on s'efforce de plaire, mais il vous méprise si vous avez en captivant été captivées ; il loue les attraits qui font naître l'amour profane, mais il condamne en vous les plaisirs qu'il prodigue ; ses théâtres ne retentissent que des éloges prodigués à l'impureté, mais ses conversations ne roulent que sur des satires : malignes que l'on fait de vos faiblesses : il est donc essentiel de voiler ses intrigues; mais pour y réussir, quelle contrainte! Il faut tromper des yeux clairvoyants, assister avec une mère pieuse à des offices où rien ne pique si l'on n'y trouve ce qu'on chérit, entendre des discours de piété qui réveillent les remords, approcher des sacrements et s'incorporer sa condamnation en se familiarisant avec des sacriléges, affecter des airs modestes, en un mot, jouer un rôle, non-seulement dangereux pour le salut, mais embarrassant. Prophète, vous l'aviez dit, quand on sert des dieux étrangers, on n'a pour partage que la crainte : *Servietis diis alienis qui non dabunt vobis requiem die ac nocte.* (*Jerem.*, XVI, 13.) Et si vous en doutiez encore, croyez-en saint Augustin qui en avait fait l'expérience, et qui assure que plus il se noyait dans la volupté, plus il s'enfonçait dans la douleur.

Enfin, trouble du côté de la conscience : avant de commettre le crime, l'esprit se révolte contre l'homme impur, et lui fait payer par avance la volupté fugitive qu'il veut goûter. Dieu se présente tonnant dans les cieux, et prêt à le foudroyer ; Jésus-Christ réclame ses droits et fait parler ses maximes; la religion crie plus haut que la passion, et murmure d'un sacrifice qu'on fait des biens éternels à quelques instants de plaisir; l'honneur se plaint de ce qu'on étouffe sa voix, et demande pourquoi on oublie la gloire d'un sexe dont la pudeur est la plus belle vertu.

Le crime est-il commis, l'éternité s'ouvre, l'enfer paraît aux yeux du criminel, les démons l'entraînent; la volupté elle-même se change en amertume; en buvant sa coupe enchanteresse, on a trouvé les remords dans le fond; en cueillant ces roses brillantes, on n'a eu en main que des épines; la honte qui marche à la suite de l'impureté, agite son flambeau, et jette un jour odieux. Insensé, s'écrie-t-on, j'ai pu éviter les regards des hommes, mais un œil invisible m'éclairait jusque dans ces lieux ténébreux qu'un crime de ténèbres m'avait fait choisir ; insensé! si je mourais, quelle âme présenterais-je au juge terrible? Une âme insensible à tous ses attraits, passionnée jusqu'à la fureur pour tous les charmes de ses créatures ; une âme indifférente pour une beauté qui ne ternit point, éprise jusqu'à l'emportement pour une vaine beauté dont les vers et la pourriture seront bientôt le partage, une âme de boue qui a tout aimé dans le monde, excepté l'Auteur du monde. De là ces frayeurs qui le glacent et le suivent partout; la main de Dieu est armée contre lui, il voit le glaive suspendu sur sa tête; s'il est dans la nuit, il craint que des fantômes ne l'enlèvent avant le lever de l'aurore ; le mal le plus léger est une maladie mortelle qui va le rendre à la colère de son juge.

La conscience fait plus; elle le compare avec lui-même. Elle lui rappelle ce qu'il a été, et ce qu'il est. Ah! que ne puis-je rappeler ces belles années où j'avais toute mon innocence! s'écrie-t-il : *Quis mihi det ut sim juxta menses pristinos?* (*Job*, XXIX, 2.) Que ne pouvez-vous parler à ma place, victimes infortunées, et dire ici publiquement ce que la conscience vous a fait dire quelquefois à l'écart. Maudit soit le corrupteur qui m'a séduite! heureux jours que je passais dans la crainte et l'amour de mon Dieu, qu'êtes-vous devenus? A ma seule présence les libertins s'observaient, et les sages admiraient ma modestie : *Videbant me juvenes et abscondebantur, senes assurgentes, stabant.* (*Ibid.*, 8.) Tous ceux à qui l'on parlait de ma retenue se faisaient un plaisir de me connaître, et ils m'estimaient encore davantage, quand ils m'avaient connue : *Auris audiens beatificabat me, oculus videns testimonium reddebat mihi.* (*Ibid.*, 11.) Aujourd'hui l'opprobre de mon sang, la honte de ma famille, le scandale de toute la terre, je traîne dans l'infamie des jours passés dans la débauche, on me fuit comme une peste publique, et les moins réservés ne daignent pas même me parler.

En vain pour éviter des remords impérieux, ces âmes agitées voltigent de volupté en volupté, nul plaisir ne les soulage, l'ivresse de leur sens n'est pas capable d'endormir le ver qui les ronge ; juste punition de leur iniquité.

Mais le trouble n'est pas la seule suite de l'impureté; elle produit encore l'aveuglement : Pourquoi? Parce qu'elle ôte la foi et la raison.

Elle ôte la foi, qu'est-ce qui fait les incrédules? L'impureté. Vous qui avez l'usage du monde, dites-moi, je vous prie, qui sont ceux qui regardent la confession comme un manége des prêtres ou une politique de l'Eglise? Ceux qui n'ont à porter aux pieds de ces ministres que des abominations qui font frémir.

Qui sont ceux qui méprisent ouvertement les lois saintes de l'abstinence? Ceux dont les membres sensuels sont prostitués à tous les plaisirs.

Qui sont ceux qui regardent l'enfer comme une chimère? Ceux qui brûlent déjà de ses flammes dans ce monde, et qui craignent ses feux pour l'éternité. Quand le corps est pur, la foi l'est aussi; dites-moi, n'avez-vous jamais entendu de jeunes incrédules vous tenir des discours hardis sur la religion, tourner en ridicule les vérités les mieux établies, et taxer la docilité des peuples d'une imbécille simplicité; demander comme une question, s'il est une Providence, et proposer en forme de problème, s'il est un Dieu! Quelle était la conduite de ces nouveaux apôtres? Le Prophète va répondre, tandis qu'ils furent chastes, ils furent fidèles, ils ne devinrent infidèles que parce qu'ils furent corrompus : *Dixerunt si est Deus, et si est scientia in Excelso, abominabiles facti sunt.* (*Psal.* LII, 2.)

Si même l'on voit aujourd'hui des femmes d'un certain monde proposer des difficultés contre nos mystères, s'élever contre cette affreuse éternité de peines dont on punit dans les enfers une seule pensée illicite, quereller sur ce point la justice de Dieu, faire le procès à sa bonté et à son Evangile, je vous le demande, des femmes de ce caractère avaient-elles une réputation bien pure? Ah! la force prétendue de leur esprit ne vient que de la faiblesse trop véritable de leur cœur. Elles ne font tant de difficulté de se rendre à nos dogmes, que parce qu'elles sont trop faciles à condescendre à des désirs réprouvés; rendez-leur la pudeur, vous faites disparaître tous leurs doutes.

Aussi, où sont nées les hérésies? Dans le sein de l'impureté, voilà leur berceau. Qu'est-ce en effet qu'un hérésiarque? Ecoutez saint Jude : Ce sont des hommes qui changent la liberté de l'Evangile mal entendue dans une licence affreuse de mœurs, et qui font servir la grâce même de Jésus-Christ à des passions insensées des hommes livrés à l'intempérance des tables, pour qui les repas innocents par eux-mêmes sont des occasions d'impudicité : *Hi sunt in epulis suis maculæ, convivantes sine timore.* (*Jud.*, 12.) Arbres maudits, doublement morts à la foi et à la vertu, flots écumants d'une mer agitée, chargés de toutes sortes d'ordures, et faisant gloire de leur propre confusion : *Fluctus feri maris despumantes suas confusiones* (*Ibid.*, 13) : les voilà d'après nature, et c'est l'Esprit-Saint qui vient lui-même de les représenter.

Qui ignore les abominations des gnostiques, les impudicités d'un Montan, les scandales d'un Arius, les incestes d'un Luther? Aussi comment les sectes les plus extravagantes se sont-elles répandues si rapidement? Par l'impureté, un homme paraît qui se dit auteur d'un nouvel Evangile; on s'empresse de savoir de sa bouche quels sont ces secrets mystérieux que le ciel lui a révélés; il répond que le vœu de chasteté est un vœu téméraire, que la continence est impossible, que les vierges consacrées au Seigneur dans les cloîtres doivent quitter la solitude et le célibat; il abolit les jeûnes de l'Eglise, il anéantit le fléau le plus grand de l'impureté, la confession; ce qu'il dit, il le pratique; il n'en faut pas davantage; on a pris les hommes par leur faible; on flatte une passion qui leur est chère; c'en est fait, en faisant naufrage à la pudeur, on fait aussi naufrage à la foi.

Je dis plus, qu'est-ce qui retient souvent les sectaires dans leurs erreurs malgré les raisons les plus évidentes? L'impureté, témoin ce fameux ministre dont il est parlé dans la vie du saint évêque de Genève. François de Sales lui fait toucher au doigt la nouveauté de sa doctrine, l'esprit de schisme qui règne dans sa communion et les variations étonnantes qui la trahissent; d'abord Bèze, c'était le nom du ministre, veut la défendre. Le saint évêque insiste, et Bèze vaincu avoue ses erreurs; c'en est fait, Bèze est donc catholique? Oui, mes frères, s'il eût été chaste; mais Bèze était déréglé, et cela, qui l'eût cru? dans les glaces de la vieillesse, il montre au saint évêque une épouse illégitime et des enfants de péché; il élève les yeux et les mains aux cieux, il verse des larmes : « Je suis catholique, dit-il, en soupirant, et je n'ose le dire. » Ce fut toute sa réponse, il mourut dans le sein de l'hérésie et dans les bras de l'impureté; tant il est vrai que l'impureté nous ôte la foi; j'ajoute encore qu'elle nous ôte la raison.

Les païens eux-mêmes en étaient convaincus, puisqu'ils représentaient l'amour profane un bandeau sur les yeux; l'amour en effet ne voit que ce qu'il adore, il ne voit pas même le bandeau qui le couvre. Ecoutez-en la preuve dans l'exemple de ces infâmes vieillards qui attaquèrent la vertu de la chaste Suzanne; ce sont des hommes accablés sous le poids des années, des juges d'Israël, des sages aux yeux du peuple (*Dan.*, XIII, 20); cependant ils font des propositions détestables, mais quoi? La sévérité de la loi, dont ils sont les interprètes, la délicatesse de leur réputation dont ils doivent être jaloux, surtout la justice du Seigneur qui avait toujours puni de pareils forfaits, ne sont-ce pas des motifs assez forts pour mettre des digues à de pareils excès? Oui, chrétiens, s'ils faisaient attention à ces motifs; mais le feu qui les consume les éblouit et les aveugle; ils détournent les yeux pour ne point voir le ciel, dit l'Ecriture, et pour ne point se souvenir des justes jugements de Dieu : *Averterunt oculos suos.* (*Ibid.*, 9.) Triste exemple, hélas, trop souvent renouvelé! eh! combien de personnes immolent tout à leurs passions : intérêt, fortune, naissance, vie même. Combien que la débauche moissonne dans leur printemps, qui périssent avant que leur temps soit venu, selon la parole de Job : *Antequam dies ejus impleantur, peribit.* (*Job.* XV, 32.) Finissons.

Dernier effet de l'impureté : l'impénitence. Pourquoi? Parce que l'habitude se contracte facilement, parce que l'habitude une fois contractée se rompt difficilement, et parce qu'une fois rompue elle se renoue aisément.

L'habitude se contracte facilement. Dans le commencement d'une passion l'on sait peu jusqu'où l'on s'engage ; l'esclave heureux devient un maître tyrannique. La crainte fait ce que la passion fit d'abord; vous accorderez par nécessité ce que vous ne refusâtes pas par faiblesse, et vous trouverez dans la passion même de l'objet qui l'alluma, le sujet de votre désespoir, votre tourment et encore votre crime. D'ailleurs, la chair devient plus impérieuse, le démon plus hardi, Dieu plus avare de ses dons, vous-même plus fragile.

L'habitude se rompt difficilement. Qui pourrait la rompre? La parole sainte? L'impureté la rend inutile. Ecoutez, ministres du Dieu vivant, disait le Seigneur par la bouche de ses prophètes : *Audite hoc, sacerdotes* (*Osee*, V, 1) : n'allez pas annoncer ma parole à Ephraïm : je connais ces impudiques, ils ne vous écouteront pas; l'esprit impur s'est établi parmi eux : *Spiritus fornicationis in medio eorum est.* (*Ibid.*, 5.) N'espérez plus de les toucher par vos instructions, de les ébranler par vos menaces, de les ramener à leurs devoirs : ils ne pensent point à revenir à leur Dieu : *Non dabunt cogitationes suas ut revertantur.* (*Ibid.*, 4.) Pour moi, mes frères, je n'en veux que l'expérience pour preuve.

Que n'avez-vous pas entendu contre ce vice, vous tous qui avez le malheur d'en être infectés? Et quel effet ont produit les plus fortes exhortations? Le flambeau de la foi à la main, nous vous avons montré cette créature infortunée qui fit le scandale de vos jours : considérez, vous avons-nous dit, ces traits effacés, ces yeux éteints, ce corps maintenant amas affreux de vers et de pourriture; reconnaissez, si vous le pouvez, celui que vous adorâtes : celui que vous adorez aujourd'hui aura bientôt le même sort.

A quoi doivent aboutir, avons-nous ajouté, ces tendresses criminelles? A l'enfer; hommes passionnés, au milieu des flammes éternelles, vous abhorrerez l'objet dont les attraits vous ont perdus. Femmes insensées, vous reprocherez sans cesse à ces esclaves que vous enchaînez, les plaisirs criminels qu'ils vous ont arrachés : Cruel! direz-vous, quel barbare amour que celui qui m'a ainsi perdue? Que n'avons-nous pas dit? Au jour terrible du jugement, avons-nous poursuivi, on dévoilera ces abominations que le soleil n'éclaira pas, ces lieux secrets complices de vos crimes déposeront contre vous comme témoins de vos horreurs. Vous rougirez à la vue de ces lieux de ténèbres que vous aviez choisis pour dérober vos intrigues aux regards des hommes, et pour assouvir vos désirs de volupté : *Erubescetis super hortis quos elegeratis.* (*Isa.*, I, 29.) Nous avons exposé à vos yeux les eaux du déluge, les cendres de Sodome, les ruines de Sichem, la désolation de Benjamin; nous avons fait parler Amnon tombant sous le glaive de son frère, l'infâme Onan frappé de mort; nous avons tonné, les vierges ont tremblé, les hommes impurs sont restés les mêmes.

Qui pourra donc les convertir? Les sacrements? L'impureté ne respecte pas même le sanctuaire, et l'expérience fait voir que les profanateurs de leurs corps le sont ordinairement du corps de Jésus-Christ. Sur des lèvres impures, dans un cœur brûlant d'une flamme criminelle, on ose recevoir le Saint des saints ; un corps de péché sert de temple à l'Agneau vierge, et pour dérober ses crimes le libertinage va se cacher sous les voiles qui servent à couvrir Jésus-Christ et marche d'un pas ferme du crime à l'autel.

Le corps de Jésus-Christ à la main, un grand pape (Adrien) disait à un roi de France (Lothaire), qui par un adultère avait scandalisé tout son royaume, et qui avait exigé cette épreuve pour se laver de tout soupçon : « Prince, si vous êtes innocent du crime qu'on vous reproche, mangez avec confiance l'Agneau sans tache; mais si vous avez souillé le lit nuptial, ne soyez pas assez hardi pour manger avec une bouche impure le pain des vierges. » Eh bien ! qu'en pensez-vous, mes frères? Le prince coupable ne va-t-il pas trembler à ce coup de foudre et reculer? Non, chrétiens, cela serait bon pour d'autres pécheurs, mais pour l'impudique le sacrilége est un jeu. Sans se troubler, sans frémir, sans émotion, il consomme à l'autel le mystère de son impureté.

Est-il enfin d'habitude plus facile à renouer? Ah ! qu'il est facile de retomber! Sept démons pires que celui de l'impureté (*Luc.*, XI, 26), viennent sous ses enseignes assiéger une âme convertie : quel assaut ! D'ailleurs, elle a devant les yeux le premier objet de sa passion, le complice de ses crimes, quelle tentation ! Les premières impressions se renouvellent, quelles attaques ! Les blessures mal fermées se rouvrent et saignent encore, quels périls! Qu'il est à craindre qu'elle n'y succombe et qu'elle ne roule de chute en chute, jusqu'à ce qu'elle tombe dans l'enfer qui fixe son inconstance !

Mais enfin est-il absolument impossible de les vaincre? Non, mes frères. Madeleine ressuscita de sa vie déréglée plus parfaitement guérie que Lazare de son tombeau. Augustin fit vœu de chasteté, lui qui n'avait pu se borner à la contrainte du mariage. Vous pouvez vaincre, mais ce n'est que par des moyens puissants, par le jeûne, la fuite, la prière.

Puisse le sang de Jésus-Christ, qui blanchit même les vierges, qui sanctifie l'autel, qui justifierait l'enfer même s'il pouvait y descendre, vous préserver de ce péché, ou vous en laver si vous avez le malheur de le commettre, afin que vous puissiez posséder la gloire éternelle que Dieu réserve aux âmes chastes, aux âmes vierges et à tous ceux qui auront le cœur pur. C'est la grâce que je

vous souhaite, mes frères, au nom du Père etc.

SERMON XII.

Pour le lundi de la troisième semaine de carême.

SUR LA RECHUTE.

Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus. (*Luc.*, XI, 26.)

Le dernier état de cet homme devient pire que le premier.

Qu'il était néanmoins déplorable, mes frères, le premier état de cet infortuné dont le Sauveur du monde nous a rapporté les malheurs! Triste victime du démon qui le tourmentait depuis longtemps, ancien captif de l'enfer qui le poursuivait sans cesse; pouvait-il se trouver dans une situation plus affreuse? Et quelles disgrâces pouvaient lui être encore réservées? Jésus-Christ a pris soin de nous l'apprendre, et c'est à nous d'y réfléchir. Délivré par un prodige de ce tyran domestique qui lui faisait sentir son joug accablant, cet imprudent énergumène ne sait pas profiter de son bonheur : loin de veiller comme il aurait dû sur son âme, il la laisse sans défense contre les assauts de son premier ennemi; charmé de sa liberté, il ne pense qu'à jouir des plaisirs qu'elle lui procure. Satan saisit ces moments trop favorables à ses desseins : suivi de sept esprits qui marchent sous ses étendards, et qui servent ses fureurs, il attaque son ancien domaine, il s'en empare de force, il triomphe, et rend ainsi le dernier état de cet homme plus déplorable que le premier : *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.*

Image naturelle du pécheur de rechute, à s'en tenir même au sens littéral de l'Evangile : hélas! dans l'état de ses premiers désordres, l'enfer l'avait lié de ses chaînes, son cœur était l'empire des démons (*Ibid.*); comme habitué à la servitude, il obéissait sans résistance; il n'éprouvait ni guerre ni combats, il jouissait de l'indolence d'une fausse paix. Grâces à votre bonté, Seigneur, vous aviez chassé le fort armé de son royaume, vous aviez enlevé ses armes, vous aviez partagé ses dépouilles, et sur les débris de ses trophées vous aviez arboré l'étendard de la croix. Heureuse liberté, précieuse époque, signe sacré, hélas! vous n'êtes plus : ces jours de triomphe se sont écoulés; honteux de plier sous leurs propres captifs, les démons irrités ont réuni leurs forces; leurs noires légions se sont ralliées, ont volé vers cette place ivre de sa prospérité; elles l'ont attaquée, surprise, regagnée : Satan est rentré triomphant et a relevé un trône que Jésus-Christ avait renversé; de sorte que le dernier état a été pire que le premier : *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.*

Entendez-vous ceci, ô vous qui dormez dans vos rechutes? et ne vous plaindrez-vous pas que mes cris importuns troublent en ce jour votre funeste repos? mais en vain élevez-vous des murmures contre la trompette qui vous rappelle à votre rang : ministre de la vérité, je ne la trahirai pas, quelque dure qu'elle puisse vous paraître; j'envisagerai le péché de rechute dans sa cause et dans ses effets.

Je dis : 1° que sa cause la plus ordinaire est une fausse pénitence : sujet de mon premier point; 2° que son effet le plus commun est une impénitence trop réelle : sujet de mon second point. Quiconque retombe a tout sujet de croire qu'il ne s'était pas bien converti. Quiconque retombe a tout sujet de croire qu'il ne se convertira jamais : c'est tout mon dessein. Ce fut à l'occasion de cette doctrine qu'une femme s'écria : Bienheureuse la mère qui vous a porté! (*Luc.*, XI, 27.) Cette mère, c'est Marie. Implorons son secours en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Ne grossissons pas les objets et n'ajoutons pas de nouvelles terreurs à des vérités assez effrayantes par elles-mêmes : je conviens d'abord, pour votre consolation et pour la mienne, que toute rechute ne doit pas rendre une confession suspecte, beaucoup moins décider pour son insuffisance; car enfin pour avoir pleuré nos fautes, avons-nous reçu le privilége de n'en plus commettre? pour avoir rompu avec nos habitudes, sommes-nous dépouillés de nos passions? Ne peut-on pas être repentant sans devenir impeccable? Ne suffit-il pas d'être homme pour être pécheur? Et le dogme de la justice inadmissible n'est-il pas une erreur proscrite par l'Evangile? Il est donc des rechutes qui ne doivent pas nous alarmer sur nos pénitences? Oui, sans doute, et à Dieu ne plaise que je vienne mal à propos désoler les consciences! Mais quelles sont ces rechutes? car c'est ici que la méprise serait dangereuse et qu'il faut s'expliquer avec précision. Les voici.

Rechutes légères et pardonnables, rechutes tardives et éloignées, rechutes imprévues et de surprises, rechutes qui affligent et qu'on tâche aussitôt de réparer : car pour les rechutes mortelles et profondes, promptes et précipitées, prévues et réfléchies, paisibles et chéries, je soutiens qu'elles sont un signe presque assuré qu'on ne s'est jamais bien converti. Pourquoi? J'en donne deux raisons prises de la nature même de la conversion. Raisons qui me paraissent incontestables : mais pour une vraie conversion que faut-il? Une douleur sincère du passé et un propos ferme pour l'avenir. Or un pécheur de rechute tel que je viens de le dépeindre, n'a : 1° aucune douleur du passé; 2° aucun propos solide pour l'avenir. Qu'a-t-il donc eu? Une douleur superficielle, un propos insuffisant. Voilà tout, et conséquemment sa fausse pénitence.

Je dis qu'un pécheur dont les rechutes ont été mortelles, promptes, volontaires et chéries, n'a point eu une douleur sincère du passé : si ses fautes naissaient d'un fond de fragilité où entre plus de faiblesse que de malice, que le cœur désavoue presqu'aussitôt que l'esprit les connaît, qui méritent, il

est vrai, l'expiation d'un feu passager, mais dont les saints eux-mêmes n'ont pas été exempts ; je conviens que ces imperfections, dont il est si difficile de se préserver, ne doivent pas nous décourager, quoiqu'elles doivent toujours nous confondre ; mais quand ce sont des fautes profondes qui éteignent la charité, qui allument la vengeance céleste, qui ouvrent les enfers, je soutiens qu'une âme nouvellement convertie ne peut pas, si elle l'est de bonne foi, y retomber aisément.

Car enfin, si cette conversion prétendue a été non pas seulement l'effet d'une simple bienséance qui exigeait que dans des jours solennels on s'approchât des saints mystères, et qu'on donnât au moins une fois au monde une preuve qu'on était chrétien ; mais si cette conversion était le fruit d'un généreux effort qu'excite une contrition sincère, d'un changement que la grâce inspire et opère, vous avez dû comprendre toute l'énormité des crimes dont vous vous accusâtes aux pieds des saints ministres de réconciliation. Vous avez dû voir la bassesse de cet orgueil, la malignité de ces médisances, l'injustice de ces vengeances, la honte de ces voluptés : vous vous êtes dit à vous-même : Voilà les meurtriers de mon Dieu, ces ennemis implacables qui l'ont attaché à une croix, qui l'ont persécuté, meurtri, assassiné : les voilà ces péchés que mes passions masquèrent de tous les agréments de la séduction, et que la grâce dépouille et laisse à leur propre nature ; qu'ils sont affreux ! quel spectacle d'horreur ! sang de mon Dieu ! grâces éternelles de m'avoir délivré de ces tyrans ! Or, si ces sentiments étaient dans votre cœur, comme dans votre bouche, commettriez-vous ces péchés que vous avez détesté si sincèrement ? Ah ! mes frères, permettez-moi de vous le dire, une haine si faible, une aversion si légère est plutôt un amour déguisé. Ah ! que vous êtes bien plus constants dans vos inimitiés particulières, nous ne le savons que trop, ministres de paix, par les vains efforts que nous faisons pour vous apaiser : votre ressentiment aussi durable que vous, est non-seulement porté jusqu'aux saints autels, mais jusqu'au tombeau ; vous ne le quittez que parce qu'il ne peut plus vous suivre, et qu'il faut nécessairement qu'il expire quand vous expirez : n'y a-t-il donc que la haine du péché, cette haine qui doit surpasser toutes les autres haines, qui sera si froide, si passagère, si inconstante ? Est-ce ainsi que l'ont détesté ces fameux pénitents si connus dans les Ecritures ? Manassès revenu de ses égarements retourne-t-il à ses idoles ? Pierre après avoir pleuré son apostasie, dit-il encore anathème à Jésus-Christ ? Et Madeleine après avoir éteint dans ses larmes ces feux criminels qui la déshonorèrent, renoue-t-elle ses anciennes intrigues.

Encore, si vos rechutes avaient été moins promptes, moins précipitées, peut-être pourrait-on excuser votre inconstance, colorer votre légèreté ? Je sais qu'après avoir marché quelque temps dans les sentiers de la justice, on rencontre des pierres de scandale qui arrêtent et qui font chanceler nos pas : je sais qu'on se déplaît d'être toujours en guerre avec soi-même, qu'après s'être défendu courageusement, on cède quelquefois à l'opiniâtreté de l'ennemi : *Nemo diu fidelis*. Hélas ! n'a-t-on pas vu des héros chrétiens courir avec courage la carrière pénible du combat, toucher au but et succomber en le touchant ? N'a-t-on pas vu des martyrs supporter toutes les souffrances de la persécution, et céder aux charmes de la volupté. Grand Dieu ! vos jugements sont impénétrables, et la fragilité de l'homme doit toujours le faire trembler ; mais qu'un pécheur véritablement converti ne sorte du tribunal de la grâce que pour voler à l'esclavage des passions, qu'échappé du naufrage sur la planche salutaire de la pénitence, il se rejette au milieu des flots tumultueux des cupidités pour se briser contre l'écueil des crimes ? Qu'entre son repentir et ses chutes, il ne mette que deux instants, l'un pour se relever, l'autre pour retomber : ah ! pécheur, je ne puis le croire, quelque désir que j'aie de vous justifier ; vous n'êtes point converti, vous ne l'étiez pas. Eh quoi ! si votre ennemi après de sanglantes injures, vous faisait de magnifiques protestations, et qu'après les magnifiques protestations il recommençât de suite les sanglantes injures, vous prendriez sa réconciliation pour un jeu, ses caresses pour une perfidie, ses serments pour un nouvel outrage. Et bien, mes frères, vous qui avez pris les armes presqu'aussitôt que vous les aviez quittées, que voulez-vous qu'on pense d'une si courte paix ? Je n'ignore pas que Ninive adora de nouveau les idoles qu'elle avait renversées à la voix de Jonas, mais le même jour ne vit pas Ninive pénitente et idolâtre.

Du moins, ah ! du moins, si vous ne fussiez retombés que dans quelques-unes de ces circonstances brusques et impénétrables où la vertu la plus mâle a peine à se soutenir, et où la sainteté surprise et interdite est presqu'aussitôt vaincue qu'attaquée, peut-être pourrait-on encore par un excès de condescendance jeter un voile sur vos infidélités ? Mais vos rechutes ne sont point l'effet des circonstances pénibles, elles sont l'effet de votre choix : l'ennemi n'est point venu à vous, vous avez été à lui : si vous avez fait naufrage, c'est que vous avez cherché les écueils, et que vous auriez été au désespoir de ne pas les rencontrer ; parlons sans figure, vous saviez qu'en lisant ces dangereux romans où sous la cendre d'un feu imaginaire, on n'allume que trop souvent des flammes véritables, ces livres séduisants où l'on apprend par art une passion que la nature ne nous apprend que trop bien, vous saviez que ces portraits voluptueux portaient l'incendie dans votre imagination, la volupté dans votre esprit, les désirs dans votre cœur, les flammes dans votre sang ; et cependant vous les avez recherchés avec avidité, ces malheureux écrits, vous les avez gardés avec soin,

lus avec plaisir, relus avec transport. Non, non, l'impureté n'avait rien perdu de ses droits, vous étiez toujours dans ses chaînes, la pénitence ne les a pas rompues, elle n'a fait que les secouer avec bruit, ce bruit vous a fait illusion mais le Seigneur n'en a pas été trompé.

Vous ne le saviez que trop que cette beauté séduisante vous captivait et était pour vous une occasion de péché ; cependant à peine l'aviez-vous quittée, que vous êtes revolé à ses pieds ; vous n'avez pas même attendu qu'elle vous redemandât votre encens, vous l'avez prévenue, et la même bouche qui jurait à Jésus-Christ un amour éternel, a été renouveler ses serments à la créature. O honte! ô ignominie! perfide, vous avez pu surprendre le prêtre, mais vous n'avez pas surpris votre Dieu. Le prêtre a pu vous dire : Je vous absous ; mais Dieu indigné s'est écrié : Et moi je vous condamne, j'ajoute à tous vos crimes le sacrilége de votre pénitence. Le prêtre a pu vous dire : Allez en paix, mais Dieu a dit: Et moi je vous déclare la guerre ; car vous n'avez point la vraie douleur qui m'apaise.

En effet, mes frères, la contrition est le glaive victorieux qui donne le coup mortel au corps du péché : *Ut destruatur corpus peccati.* (*Rom.*, VI, 6.) Eh! qui pourrait croire que le corps du péché soit mort quand il vit dans ses racines? La contrition est un feu dévorant qui dessèche la source du péché, et comment cette source est-elle desséchée quand on en voit des écoulements? La contrition est un ver rongeur qui détruit jusqu'au germe de l'arbre, et l'arbre est-il attaqué dans son germe, quand il donne des feuilles et des fruits? En un mot, une douleur véritable doit retrancher les occasions du péché, et quand ces occasions subsistent, on ne peut se persuader, sans s'aveugler, que la douleur soit véritable.

Si l'on tombe après une conversion solide et de bonne foi, l'on ne cède qu'après bien des combats, et l'on dispute du moins la victoire. Un enfer qui ouvre ses abîmes, un Dieu qui tonne, la grâce qui crie, la religion qui s'arme, la conscience qui s'effraye, tout semble renforcer notre parti, et rendre du moins notre défaite pénible : tels étaient ces apostats qui, pour conserver leur vie, trahissaient leur foi. Il leur en coûtait pour commettre une telle lâcheté. Oui, vous les eussiez vus semblables aux criminels que l'on mène au supplice, dit saint Cyprien, le front pâle, les yeux abattus, les genoux chancelants, porter sur l'autel sacrilége une main tremblante, et pouvoir à peine ouvrir la bouche quand il fallait renoncer à Jésus-Christ. Je plains de tels pécheurs, parce qu'ils se plaignent eux-mêmes : je m'attendris sur leurs malheurs, parce qu'ils ne sont pas insensibles à leurs disgrâces ; aussi les voit-on bientôt, pressés par les remords de leurs consciences, venir se jeter aux pieds des évêques et s'exposer aux plus rudes pénitences, pourvu qu'on leur accordât encore d'être chrétiens· mais ces alarmes de la foi, vous ne les avez point éprouvées, âmes légères. Ainsi que cette prostituée de l'Écriture, vous avez passé la main sur votre visage ; vous avez dit, péchons. Eh! quel mal nous en est-il arrivé ? Vous avez avalé l'iniquité comme l'eau, et comme un soldat enrôlé, vous avez arboré l'étendard du libertinage. Allez, votre pénitence était un jeu, et votre conversion une hypocrisie.

L'on s'est néanmoins confessé, dites-vous; à la bonne heure, mais s'est-on converti, puisqu'on est retombé? On compte se convertir un jour, reprenez-vous ; ce n'est donc pas pour vous la même chose, se convertir et se confesser. Vous en tombez d'accord : sachez donc que qui se confesse sans se convertir, ne fait rien moins qu'un sacrilége. *Ubi emendatio nulla est, ibi pœnitentia necessario vana.* Oui, l'on s'est confessé une fois tous les ans : la confession est devenue un acte de bienséance plutôt qu'un acte de religion, un manége du monde plutôt qu'un exercice du christianisme, un art des dehors plutôt qu'une douleur intérieure. Sachez que bien loin par là de vous mettre à couvert des foudres de l'Eglise, vous avez allumé celles d'un Dieu vengeur : *Ubi emendatio nulla est, ibi pœnitentia necessario vana.*

On s'est confessé plusieurs fois, dites-vous; j'en conviens, mais toutes les fois on est retombé : on s'est donc confessé par habitude, par hypocrisie, par vanité. Eh! combien de femmes infidèles, pour cacher à un époux des intrigues criminelles, fréquentent nos saints mystères et couvrent leurs adultères du voile sacré qui couvre le corps virginal de Jésus-Christ? Tout au plus, vous vous êtes confessés pour apaiser les cris d'une conscience alarmée, plutôt que pour éviter les malheurs d'un enfer mérité ; moins pour mériter un pardon que vous dédaignez, que pour éviter un trouble qui vous poursuivait, moins pour vous réconcilier avec Dieu qu'avec vous-mêmes.

On a versé des larmes, ajoutez-vous; mais malgré ces larmes on est bientôt retombé : larmes donc de sensibilité, larmes de dépit, larmes si vous voulez de la grâce, mais de la grâce à laquelle on ne répond pas, et non point d'une contrition qui nous change: larmes de sensibilité. Eh! que coûtent-elles à un cœur tendre qui pleure au théâtre des infortunes tragiques, qui pleure à la lecture le triste sort d'une amante trahie? Ah! ces larmes décèlent une âme compatissante, mais non pas un cœur pénitent. Larmes de dépit : l'orgueil confus de voir sa honte découverte, frémit en lui-même et murmure en secret ; on est fâché que les mystères ténébreux de l'iniquité aient été éclairés par le grand jour ; on pleure, non pas la perte de son innocence, mais la perte de sa réputation; on s'embarrasse peu d'être pécheur, mais on est au désespoir de le paraître ; ces larmes enfin prouvent qu'on a beaucoup d'amour-propre, mais non pas que l'on ait quelque repentir. Si néanmoins elles sont plus pures, elles n'en sont pas plus consolantes : c'est l'Esprit-Saint qui soupire par votre bouche, qui gé-

mit dans votre cœur et qui pleure par vos yeux, vous avez été vivement touché ; mais avez-vous répondu à ces émotions salutaires? La grâce a été abondante, mais votre contrition a-t-elle été pleine? Car ce sont deux choses qu'il faut bien distinguer : les impressions de l'une sont involontaires, mais les mouvements de l'autre sont un effet de notre liberté ; et c'est une erreur déplorable, mais ordinaire, de confondre ce que la grâce fait en nous avec ce que nous devrions faire pour répondre à la grâce; aussi ces petites sources de larmes hypocrites sont bientôt taries, ces fronts humiliés sous la tristesse de la pénitence se sont bientôt déridés, à l'aspect des amusements d'un cercle folâtre; ces yeux éteints dans la componction ont bientôt brillé de l'éclat d'un feu profane, et ces mains employées à frapper une poitrine coupable, se sont peu à peu prêtées aux dissipations d'un jeu ruineux ou séduisant. Preuve évidente qu'on n'a point eu de contrition. Premier caractère du péché de rechute. Mais le repentir ne suffit pas, si le propos ne l'accompagne, et peut-on se flatter d'avoir celui-ci quand le premier manque?

Oui, dites-vous, car je l'ai dit de tout mon cœur : Je voudrais me convertir, je l'avoue. Mais que signifie ce langage? Développons ce mystère de séduction : je voudrais me convertir, cela veut dire : je ne suis point un athée qui ne reconnaît point de Dieu, un déiste qui se moque de l'avenir, un impie qui supprime tout péché ; je sais qu'il faut apaiser un Dieu, craindre un avenir, expier ce crime ; je le voudrais, parce que je sens que cela est nécessaire : c'est la conviction d'un esprit naturellement chrétien, plutôt que le dessein d'une volonté efficacement changée. Je voudrais bien me convertir; cela veut dire, si pour me convertir il n'en coûtait rien, que les passions tombassent sans combat, que les chaînes se rompissent sans effort; que l'esprit dominât sans obstacles, je ne m'obstinerais pas à refuser ma liberté, je ne garderais pas mes chaînes, je ne serais pas fâché de voir finir mon esclavage. C'est le sentiment d'un cœur lâche et non pas d'une âme convertie.

Je voudrais bien me convertir, cela veut dire, je serais bien aise qu'on pût allier en même temps les roses de la volupté et les épines de la mortification, la pente des passions et la rigidité de la loi, les devoirs de la charité et le sel de la médisance, la sévérité de la pudeur avec la licence de la débauche, Dieu et le monde : tel est le désir d'un cœur toujours épris des charmes de la nouveauté et des attraits des plaisirs, trop indolent pour chasser le Seigneur de son trône, si le Seigneur l'était assez pour laisser son rival à côté de lui; c'est le désir d'une âme lâche et non pas la résolution d'un cœur généreux qui ne veut que Dieu et qui méprise tout le reste.

Enfin, je voudrais bien me convertir; c'est-à-dire, il serait bien mieux sans doute d'éviter ces désordres dont la raison rougit, ces intempérances dont l'humanité gémit, ces injustices dont la probité est révoltée. C'est un reste de droiture qui fait préférer dans la spéculation la vertu au péché, mais non pas un projet arrêté qui fasse, dans la pratique, quitter le péché pour la vertu; c'est néanmoins cette grande volonté qui fait la conversion, il faut dire décisivement : Je le veux.

Je veux réformer tout ce qu'il y a de déréglé dans ma conduite, ne plus voir cette beauté séduisante, voir au plutôt cet ennemi offensé, restituer ce bien mal acquis, n'en plus acquérir qu'il faille restituer, réparer cette réputation flétrie, ne plus attenter sur une réputation qu'il faut réparer. Je le veux dès aujourd'hui, dès ce moment je mets la main à l'œuvre, point de retardement, point de délai : *Dixi, nunc cœpi.* (*Psal.* LXXVI, 11.) Le voilà le coup victorieux qui renverse le pécheur, qui fit de Paul un apôtre intrépide : *Hæc mutatio dexteræ Excelsi.* (*Ibid.*)

Mais cette volonté pleine, efficace, absolue, dominante, l'avez-vous, pécheur de rechute? Si vous l'avez, pourquoi donc n'exécutez-vous rien? Pourquoi vous voit-on toujours esclave de la volupté et jamais de la mortification, toujours avide du bien d'autrui et jamais dessaisi d'un bien injuste, toujours vindicatif, jamais animé de charité, toujours pécheur, jamais chrétien ; quoi? Vous l'avez voulu, et cependant vous ne l'avez pas fait? Etes-vous donc enchaîné par le fatalisme, conduit par la nécessité, gouverné par des lois invincibles? Appellerez-vous l'hérésie au secours de votre infidélité? L'homme est faible, dites-vous, pitoyable défaite! misérable excuse du péché! *Ad excusandas excusationes in peccatis.* (*Psal.* CXL, 4.) L'homme est faible, mais la grâce l'est-elle aussi? Quoi! cette grâce reçue par le sacrement de la réconciliation, si vous vous en êtes approché dignement, cette grâce n'a pu triompher de vos faiblesses? Quoi! cette grâce dont un seul degré peut vaincre la concupiscence la plus rebelle, dit un saint docteur, reçue dans la plénitude, puisée dans la source même, donnée non-seulement quant à l'habitude, mais encore quant aux secours actuels, secours de soutien et de force, car tel est l'effet de ce sacrement; cette grâce, dis-je, n'aura pu vous soutenir quelque temps contre les assauts d'une cupidité déjà vaincue? Quoi, la charité de Jésus-Christ que l'Esprit-Saint répand dans une âme pénitente, n'aura pu faire que des amis d'un jour? Ah! Seigneur, plutôt que de faire injure à cette grâce divine, j'aime bien mieux croire qu'on ne l'a du tout point reçue; dans ce dernier parti je n'accuse que l'homme de négligence, et dans l'autre je douterais du pouvoir d'un Dieu.

L'homme est faible, mais qu'il ne soit plus question de l'affaire du salut, il pourra tout : il parcourt les cieux et mesure les astres, il traverse la mer et brave les flots, il fouille la terre et lui ravit ses trésors, il dompte les obstacles et corrige la nature par l'art : sciences, talents, connaissances, il acquiert tout; ambitieux, il souffre le froid et le

chaud, la soif et la faim, les périls et les revers pour parvenir; avare, il se refuse tout pour entasser; voluptueux, il immole son repos, ses biens, sa santé pour jouir; le reconnaissez-vous cet homme faible dans ce conquérant qui ébranle la terre pour un trône, dans ce commerçant, qui, au milieu des foudres et des tempêtes vole au bout de l'univers sur un bois fragile, dans ce savant qui, pour découvrir la cause ignorée des torrents de feu qui jaillissent d'une montagne, périt au milieu des flammes qu'elle vomit? Ah! race opiniâtre et téméraire! de quoi n'est-elle pas capable? Quand on veut bien ce que l'on veut, l'on fait toujours ce que l'on doit faire.

On l'aurait voulu néanmoins, on l'a dit, on était dans la résolution de mourir plutôt que d'offenser le Seigneur, c'est-à-dire que si d'un côté se présentait un péché privilégié, un péché d'habitude, un péché secret et avantageux, et de l'autre les maladies, les disgrâces, les croix, les échafauds, les feux, les glaives, le martyre, la mort, vous, grand Dieu, qui lisez dans le cœur, et à qui de belles paroles ne font pas illusion, vous le savez, vous le voyez, il n'est rien au monde qu'on ne souffrît plutôt que de vous offenser. Or, dites-moi, mes frères, si de telles dispositions s'accordent avec de fréquentes rechutes?

Il est dangereux, dit-on, de faire de telles suppositions; cela ne sert qu'à alarmer les consciences, à désespérer les pénitents et à dégoûter des confessions; qu'il soit bon ou pernicieux de faire ces suppositions, c'est une question à part que je n'examine point présentement. Toujours est-il certain qu'un ferme propos doit renfermer une volonté sincère dans quelque repli du cœur; il le faut, aucun théologien n'en doute? Mais votre conduite, pécheurs de rechute, ne fait-elle pas douter avec raison que vous ayez jamais eu cette sincère volonté? Quoi! tous les glaives des tyrans ne vous eussent point fait reculer, et l'aiguillon de la concupiscence vous renverse? Quoi, vous auriez méprisé les tourments des bourreaux, et une froide raillerie vous déconcerte? Quoi, tout l'univers ligué avec l'enfer ne vous eût point séparé de la charité de Jésus-Christ, et une beauté d'argile d'un coup d'œil vous captive et d'une parole vous enchaîne? Quoi, vous fussiez plutôt mort que d'offenser votre Dieu une seule fois, et vous n'avez pas passé un seul jour sans lui faire mille outrages? Non, la chose ne peut pas être, autrement il faut renoncer au bon sens et à la religion. De telles contradictions n'entrent point dans l'ordre des choses possibles.

Aussi l'Eglise, quelque autorité quelle donne à ses ministres pour délier en son nom les pécheurs, leur défend-elle expressément de prononcer des sentences d'absolution sur ces hommes légers, dont la vie n'est qu'un cercle de pénitences et de chutes. Pour moi, disait un saint prélat de France, tout évêque que je suis, puis-je absoudre ces pécheurs qui reprennent d'une main les fers qu'ils quittent de l'autre? Mais ils font de belles promesses; ce ne sont point les promesses qui sauvent, ce sont les effets; ce sont des gens d'honneur, leur parole doit suffire; gens d'honneur à l'égard du monde, mais non pas à l'égard de Dieu; leur probité s'est trahie, je n'y compte plus: *Quomodo absolvere possum?* Et pourquoi dans la primitive Eglise n'accordait-on qu'une seule fois la pénitence canonique? Parce qu'on supposait que des pécheurs assez hardis pour retomber après une satisfaction publique, ne s'étaient jamais bien repentis et étaient indignes d'un nouveau pardon.

Mais s'il en est ainsi, les mauvaises confessions sont donc bien communes; à cette objection qui me fait trembler, que répondrai-je? Avouerai-je, chrétiens, une telle conséquence? Que de tels aveux sont durs! Tâcherai-je de l'éluder? Mais il me faudrait contredire, ou bien il faudrait supposer que les rechutes sont rares, et en ce cas il faudrait démentir l'expérience; car que voyons-nous à l'approche des plus grandes solennités? Les passions prendre une modeste contenance pour éclater de nouveau; les eaux du Jourdain suspendre leurs flots à la vue de l'arche d'alliance, pour reprendre bientôt leur premier cours; des années de crimes pour quelques heures de dévotion; quelque appareil de pénitence et ensuite un déluge d'iniquités; je suis donc bien obligé de le dire avec douleur, et il n'est pas possible d'en disconvenir: Les sacriléges en fait de confession sont communs, cela est dur, mais il faut néanmoins que vous l'entendiez: Dieu me garde de troubler les justes, mais le ciel me préserve de flatter les pécheurs; oui, chrétiens, vous en conviendrez vous-mêmes, ces mondains qui traînent de tribunaux en tribunaux les mêmes penchants, les mêmes habitudes, les mêmes crimes, sont des profanateurs de la confession.

Pourquoi donc les absoudre, dit-on, puisque c'est doubler leurs sacriléges en leur faisant profaner et la grâce de la pénitence et le sang de la communion? O monde! tes traits portent jusque sur nous et percent les coupables ministres dont l'indulgence les a attirés; je réponds avec saint Cyprien qu'une telle absolution est inutile à ceux qui la reçoivent et pernicieuse à ceux qui la donnent, et j'ajoute avec le Prophète: Mon peuple, ceux qui te bénissent ainsi te maudissent en effet, et puisque la malignité du monde m'a forcé à un tel aveu, je veux ici confondre le monde par le monde même, et démontrer par ses paroles que les pécheurs de rechute ne sont que des profanateurs de la confession. Car enfin qu'une personne du monde s'approche de la table sainte, entendons le monde à ce sujet: Quelle marque de changement a-t-elle donné, dit-on? Toujours vicieuse, toujours emportée, toujours avare, toujours galante, toujours la même; sont-ce là des marques qu'elle est à Dieu? Est-ce à ce sceau que son ministre l'a reconnu? Elle est convertie, dit-on; la suite le démontrera, c'est un personnage forcé qui ne durera

pas longtemps ; cette ferveur passera, elle est déjà passée ; nous l'avions prédit ; la voilà encore à l'intrigue, à la vanité, au ressentiment, au jeu, aux spectacles, aux plaisirs ; sa conversion n'était donc qu'une vaine grimace. Voilà ce que dit le monde, ce que vous entendez tous les jours, et ce que je vous répète aujourd'hui, qu'il n'y a pas apparence que le pécheur qui tombe dans la rechute ait été bien converti : première proposition. J'ajoute qu'il y a tout sujet de craindre qu'il ne se convertira jamais. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT

Quand les sources de la grâce diminuent et que la faiblesse de l'homme augmente, vous conviendrez qu'il est comme impossible que l'attaqué ne succombe, et que l'agresseur ne remporte une pleine victoire. Or, tel est le double effet du péché de rechute. 1° Il tarit la source des grâces. 2° Il diminue les forces du pécheur. Dieu devient plus avare de ses dons ; le pécheur devient plus faible. Quel sera donc son sort? Un endurcissement funeste, une impénitence plus funeste encore. Reprenons.

Oui, chrétiens, s'il est un péché qui vous attire la haine du Seigneur, c'est sans contredit le péché de rechute : en voici une figure tirée des livres saints. Quand Josué, au son des trompettes eut fait tomber les murs de l'infidèle Jéricho, il prononça sur les débris de cette coupable cité ces paroles remarquables : Maudit, mille fois maudit, celui qui voudra rebâtir cette Jéricho que le Seigneur a détruite : *Maledictus vir coram Domino, qui suscitaverit civitatem Jericho.* (*Josue*, VI, 16.)

Quand il portera la main au rétablissement de ses ruines, que son enfant premier-né meure à l'instant ; que les autres expirent à mesure que l'ouvrage d'iniquité avancera, et quand enfin il placera les portes de cette nouvelle Jéricho, qu'il perde le dernier de ses fils : *In primogenito suo fundamenta illius jaciat et in novissimo liberorum ponat portas ejus.* (*Ibid.*) Ainsi parla Josué ; peut-être ne fut-ce là que de simples menaces ? Ah ! chrétiens, l'événement justifia la prédiction ; sept cents ans après cette imprécation, sous le règne d'Achab (III *Reg.*, XVI, 34), se trouva un téméraire qui osa rebâtir cette ville frappée d'anathème. Hiel, l'insensé, paya cher son audace : dès qu'il plaça la première pierre, son premier-né mourut aussitôt. (*Ibid.*) Abiram poursuit sans être effrayé d'un pareil châtiment, tous ses fils meurent successivement, hormis un seul, remarque l'abbé Rupert, et ce dernier rejeton, Segub, expira quand on plaça les portes de la ville. (*Ibid.*) Image naturelle de ce qui arrive au pécheur de rechute. Permettez-moi de lui en faire l'application.

A la voix de son ministre, le Seigneur avait détruit les murs de cette ville de péché, renversé Satan de son trône et conquis cet homme de chair. Anathème, avait dit le Seigneur par l'organe du prêtre, anathème à cette cité des passions que mon bras vient de détruire : *Sit civitas hæc anathema.* (*Josue*, VI, 17.) Maudit soit qui voudra la rebâtir : *Maledictus qui suscitaverit civitatem.* (*Ibid.*, 26.) Malgré des ordres si précis, vous avez relevé ces murailles de division, remis Satan sur son trône, ranimé, par le souffle de la cupidité, le corps du vieil homme : voilà l'audace, voici la punition. Dieu vous ôtera les dons de sa grâce, fruit précieux de cette croix dont nous sommes les enfants ; et plus vous multiplierez vos chutes, plus il retirera les bienfaits de son amour. Mais ce ne sont là que des figures, venons à la preuve ; écoutez saint Paul, qui me fait trembler.

Une terre souvent imbibée de la rosée du ciel, et qui malgré les pluies fécondes qui l'arrosent n'a produit que des épines et des chardons, une terre ingrate et infertile est réprouvée ; elle touche à l'anathème, elle va être consumée par le feu : *Proferens spinas ac tribulos reproba est, et maledicto proxima, cujus consummatio in combustionem.* (*Hebr.*, VI, 8.)

L'entendez-vous? pécheurs de rechute : votre réprobation est donc arrêtée : l'anathème est fulminé, le feu est déjà allumé ; encore une rechute et cette réprobatiou sera scellée, cet anathème sera exécuté, ce feu s'élancera sur vous et deviendra votre partage éternel ; vous l'entendrez comme il vous plaira, mais c'est ainsi que saint Paul l'entendait, ou plutôt c'est ainsi que l'entend le Saint-Esprit lui-même, dont saint Paul n'était que la voix ; et jugez si de telles dispositions de la part de votre Dieu ne sont pas l'annonce de votre disgrâce et de son abandon.

Mais pourquoi avoir recours aux oracles de la foi, quand ceux de la raison suffisent? Quoi donc? notre Dieu ne se lasse-t-il point? Est-il comme ces stupides divinités qu'on outrage toujours impunément? Quoi ! la source de ces grâces ne tarira pas pour des ingrats qui s'en moquent, qui s'en font une raison pour s'abandonner plus hardiment au crime? Faible argile, insecte méprisable, ô homme, tu oses t'arroger la vengeance ; tu oses dire, on se lasse d'être indulgent et de pardonner. Les crimes multipliés éteignent la bonté, une trop longue patience est la vertu des lâches : tu parles ainsi, et tu veux que ton Dieu réserve ses caresses à des perfides qui ont trahi leurs serments, leurs promesses, ses grâces, sa loi, son sang ; tu veux que ton Dieu chérisse des impies qui, par le plus sanglant de tous les affronts, l'ont hautement immolé ; à qui? Le dirai-je ? Cieux, terre, hommes, tremblez : à Satan même. Pour moi, je frémis, s'écriait Tertullien, quand je vois cet homme indigne comparer Jésus-Christ au démon : *Comparationem videtur egisse.* Il a essayé des deux, de l'un dans ses désordres, de l'autre dans sa pénitence ; l'ignorance n'a point ici d'excuse, il sait ce que valent leurs services, il le sait, il en a fait l'épreuve : reprenez vos dons et vos bienfaits, ces grâces, ces plaisirs purs, je n'en veux point, dit le pécheur audacieux

à Jésus-Christ, laissez-moi à mon nouveau maître, je vous le préfère et je n'en veux point d'autre.

Vous l'avez dit, le Seigneur l'a entendu, il accomplira vos souhaits, il se retirera; cela est juste; vous n'en voulez plus, il vous quitte; que Satan vous sauve; qu'ils vous secourent, ces dieux nouveaux auxquels vous vous livrez; les voilà, à la vérité, ils sont bien affreux, bien cruels, bien indignes de vous, vous dit le Seigneur : *Hi sunt dii tui.* (*Exod.*, XXXII, 4.) Vous aviez renversé leurs autels, vous les réédifiez, qu'ils vous protégent, qu'ils vous couvrent de leurs ombres : *Surgant et opitulentur vobis.* (*Deut.*, XXXII, 8.) De ma part, n'attendez que ma vengeance après votre mort, et mon indifférence durant votre vie. Ce n'est point ici un discours inventé pour vous effrayer, mes frères, ce sont les propres paroles de votre Dieu. Prophète, disait-il à Amos, fais bien entendre à Damas ces dernières paroles : Vous êtes retombée, Damas, vous avez repris vos premières cruautés et vos anciennes injustices. Je veux bien encore oublier le passé. Je pardonne jusqu'à trois fois; mais, Damas, prenez garde à la quatrième : je me lasserai de votre inconstance, je ne serai pas inconstant comme vous, j'en jure par mon éternelle vérité, et je ne me repens pas de mes serments : *Juravit Dominus et non pœnitebit eum.* (*Hebr.*, VII, 21.) A la quatrième fois, je tonne, j'éclate, j'ouvre le puits de l'abîme, et Damas n'est plus : *Super tribus sceleribus Damasci et super quatuor non convertam.* (*Amos*, I, 3.)

Excusez-moi, chrétiens, je parle avec véhémence, la charité de Jésus-Christ me presse, et vous ne devez pas trouver mauvais que j'entre dans le sentiment du Sage quand il disait : Deux choses m'ont affligé dans le monde : *In duobus contristatum est cor meum.* (*Eccli.*, XXVI, 21.) Un guerrier magnanime dans l'indigence : *Vir bellator deficiens per inopiam* (*Ibid.*, 26); un homme de mérite délaissé : *Vir sensatus contemptus.* (*Ibid.*) Mais j'en ai vu une troisième qui m'a révolté jusqu'à l'indignation : *In tertio iracundia mihi advenit.* (*Eccli.*, XXVI, 25.) Quoi donc? L'inconstance du juste qui passe de la justice à l'iniquité : *Qui transgreditur a justitia ad peccatum.* (*Ibid.*, 27.) Quelle sera sa destinée? Le Sage l'a marqué par ces paroles énergiques : *Deus paravit ad rhomphæam.* (*Ibid.*) Le glaive est sur sa tête, et toute ressource de miséricorde lui est presque fermée; triste prédiction! l'accomplissement n'en est que trop souvent renouvelé à nos yeux. Après un certain nombre de rechutes, car je ne prétends pas que ces malheurs arrivent tout d'un coup, la conscience se tait, la justice intérieure, premier vengeur du crime par le remords, détourne la tête; le flambeau de la raison s'éteint avec celui de la foi. Dieu lui-même garde un profond silence, silence plus affreux que la foudre, silence qui faisait trembler le Roi-Prophète, silence qu'il regardait comme le signe d'une réprobation anticipée, et qu'il comparait à un lac profond dans lequel il s'abîmait : *Deus meus, ne quando taceas a me... Et assimilabor descendentibus in lacum.* (*Psal.* XXVII, 1.) Ainsi donc l'on se confesse toujours, et toujours l'on retombe; on multiplie ses sacriléges, et on se tranquillise sur ses crimes; l'on en vient enfin à ne mettre qu'un court intervalle entre une vie de rechute et une mort d'iniquité. Le péché de rechute tarit donc la source des grâces : premier châtiment.

Mais ce n'est pas tout, il augmente encore notre fragilité, et par là même nous ôte toute voie au repentir. Écoutez encore saint Paul, je ne parle pas de moi-même, il n'appartient qu'à un apôtre de nous donner de si terribles instructions : voici comme il s'explique dans son *Epître aux Hébreux.*

Il est impossible, dit-il, que ceux qui d'abord ont été éclairés des lumières de la foi, et qui néanmoins sont retombés, soient de nouveau renouvelés par la pénitence : *Impossibile est eos qui semel illuminati sunt et prolapsi sunt rursus novari ad pœnitentiam.* (*Hebr.*, VI, 4.) Est-ce du baptême que parle saint Paul en cet endroit? Des Pères l'ont dit, je l'avoue, mais tous n'ont pas suivi ce sentiment, et parmi ceux qui l'ont adopté, la doctrine de l'Apôtre n'est pas moins effrayante. Car vous remarquerez, mes frères, que saint Paul ne dit pas qu'il est impossible aux déserteurs de la religion de recevoir un second baptême qui les justifie. Saint Paul n'eût rien dit qu'on ne sût assez; mais cet apôtre dit ce qu'on ne savait pas peut-être, ce que du moins on est bien aise d'ignorer, qu'il est impossible que de tels pécheurs soient renouvelés par la pénitence qui précédait autrefois le baptême, c'est-à-dire qu'il est bien difficile qu'ils se convertissent avec la même ferveur et qu'ils trouvent dans le sacrement de la réconciliation cette pleine et entière justification que leur première pénitence leur avait procurée en vertu du baptême; non pas après tout, qu'il soit un état où Dieu refuse le pardon à un véritable repentir, lui qui ordonne à son apôtre de se réconcilier soixante-dix-sept fois sept fois. (*Matth.*, XVIII, 22.) Il pardonnera toujours au pécheur qui réclamera sa clémence avec componction; mais saint Paul a voulu nous marquer qu'un pareil retour était une espèce de prodige sur lequel il ne fallait pas compter.

Mais sur quoi donc est fondée cette morale d'impossibilité? Hélas! chrétiens, loin d'être embarrassé sur ce qui y contribue, je le suis sur ce qui n'y contribue pas : le goût des vérités évangéliques émoussé, l'inconstance d'un cœur indécis, l'empire de l'habitude toujours dominant, le désespoir auquel, dans un tel état, il est comme naturel de se livrer; voilà les principes funestes de cette malheureuse impossibilité.

Je dis d'abord le goût des vérités évangéliques émoussé, car enfin que peut-on dire à ces pécheurs qu'ils n'aient entendu? Donnez-moi le plus grand scélérat, un homme consumé de débauches, un pécheur dont la vie ne soit qu'un tissu d'iniquités, un Achab·

loin de désespérer de sa conversion, je pense au contraire qu'il n'est pas facile d'y réussir; oui, j'irais à ce fameux coupable en qui je suppose un reste de religion, j'irais comme le prophète vers Achab (III *Reg.*, XXI, 19); je lui dirais avec tout le zèle qu'une pareille conquête pourrait m'inspirer, c'en est donc fait, pécheur, vous voulez périr, inutile d'entreprendre de vous sauver; vous voilà sans autel, sans sacrifice, sans culte, sans Dieu. Ouvrez les yeux à la lumière, si vous fermez l'oreille à mes discours, et voyez la mort à vos côtés, un juge sur votre tête, un enfer sous vos pieds; ces terribles objets n'ont rien qui vous touche : ah! je vous en conjure au nom de cette âme qui vous doit être chère, au nom d'un salut qui doit vous être précieux, au nom de ce Dieu patient toujours prêt à vous recevoir, au nom de ce divin sang qui coula sur le Calvaire pour vous purifier, et s'il était permis de joindre le serviteur au Maître; au nom de ces larmes que la vue des malheurs qui vous menacent me fait verser. De grâce, ne vous obstinez pas à périr; écoutez mes sanglots et votre intérêt, sauvez-vous. Avec un tel discours, soutenu de la grâce, je puis faire d'une pierre un enfant d'Abraham, je le puis, et l'exemple que j'ai cité en est la preuve.

Achab, frappé de ce tonnerre, se réveille, se repent et se couvre de cendres. (*Ibid.*, 27.)

Mais que dire au pécheur de rechute? Il vous prévient sur toutes les vérités de la religion; ces vérités l'ont frappé, il les a méditées, goûtées, approfondies, il en ferait des leçons au besoin; que ferez-vous donc? Lui peindrez-vous un enfer plus effrayant, un ciel plus délicieux, un Sauveur plus tendre, un Dieu plus miséricordieux, un Evangile plus saint, un salut plus important? Avez-vous à lui présenter un mets plus ravissant que le corps et le sang de Jésus-Christ, une médecine plus salutaire pour ses infirmités que la pénitence, une onction plus sacrée, plus vivifiante que celle de la confirmation, en un mot des sacrements plus efficaces? Lui parlerez-vous d'une éternité plus longue? Non, dit saint Paul, pour de tels pécheurs il ne reste plus de victime; ils l'ont mangée après l'avoir foulée aux pieds; ils ont participé au festin, et le festin les a souillés; ils ont allié le démon à Jésus-Christ; c'en est fait, plus de ressource pour eux, il n'y a plus désormais d'hostie pour leurs péchés : *Jam non relinquitur pro peccatis hostia.* (*Heb.*, X, 26.) En vain leur disons-nous : vous êtes dans le chemin large et fleuri, ce chemin mène à la perdition; nous le savons, répondent-ils; ils conviennent de tout, et ne se réforment sur rien; le sacrilége Achab retombe après sa pénitence. Prophète, ne vous hasardez plus de lui parler; vous avez tout dit, la répétition serait inutile : Achab mourra impénitent, il ne reste plus désormais d'hostie pour ses péchés : *Jam non relinquitur pro peccatis hostia.*

A ce premier obstacle de conversion, joignez le caractère d'un cœur qu'on ne saurait fixer; car Jésus-Christ l'a dit : Celui qui met la main à la charrue pour regarder derrière soi, n'est point propre au royaume du ciel; le Sauveur ne dit pas qu'un tel homme n'entrera pas dans son royaume, ce serait beaucoup dire, mais ce serait moins dire, qu'il n'y est point propre : *Non est aptus regno Dei.* (*Luc*, IX, 62.) Ainsi, mondains, quand vous décidez qu'un homme n'est point propre aux sciences, aux armes, à la politique, cela veut dire qu'on n'en fera jamais un savant, un guerrier, un ministre, ou il faudrait changer leurs inclinations, leur esprit, leur caractère, refondre leur nature, en faire d'autres hommes; et voilà précisément le sens de l'oracle du Sauveur, il faudrait faire un miracle pour faire de ces pécheurs inconstants des prédestinés. L'on vient à bout de briser l'orgueilleux chêne, son inflexibilité contribue même à son renversement; mais le faible roseau qui plie à tout vent, qui cède à la main qui le presse, se courbe, mais ne rompt pas; vous l'inclinez par force, mais il se redresse par nature; de grands coups réduisent en poudre les cœurs de pierre; mais les cœurs de chair, ces cœurs mous, qui s'embrasent successivement de l'amour de Dieu et de l'amour profane, que le souvenir des bontés de Dieu attendrit jusqu'aux larmes, et que la plus petite espérance du monde allume jusqu'à la passion, qui goûtent Dieu quand il se fait sentir, et qui volent au monde quand il leur sourit, qui tombent au pied de la croix et qui courent après les plaisirs, ces cœurs qui essayent de tout, et que rien ne contente; de tels cœurs, tantôt pécheurs, tantôt pénitents, toujours légers, ne sont pas propres au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.*

Ce n'est pas tout : l'empire de l'habitude vient encore fortifier ces difficultés. Vous savez, chrétiens, quelle est sa tyrannie : vous vous rendez maintenant à la volupté qui vous poursuit, un jour viendra que vous poursuivrez la volupté qui vous fuira; vous ferez par usage ce que vous faites aujourd'hui par plaisir. Vous brûlez aujourd'hui pour une beauté dont l'éclat ressemble à une fleur qui vient d'éclore, et votre criminelle constance, plus durable que ses attraits, vous fera bientôt embrasser un cadavre que le temps aura miné sourdement. Si je vous disais que le crime marche avec certains pécheurs jusqu'au tombeau; si je vous disais que l'on voit des femmes vieilles qui veulent dominer jusque dans les glaces de la vieillesse, qui cherchent des regards qui les fuient, qui d'une main aride prennent un miroir pour contempler un visage où le temps a écrit de son doigt l'arrêt d'une mort prochaine; qui bien loin à cet aspect de se repentir de leurs crimes passés, appellent l'art à leur secours pour en commettre de nouveaux, et qui poussent leur indigne faiblesse jusqu'à payer des assiduités criminelles qu'elles ne sauraient plus mériter. Si je vous étalais les tristes effets de l'habitude

vous m'en croiriez à peine, et cependant la vérité seule formerait mes tableaux.

Or, des rechutes multipliées produisent ces habitudes bien plus sûrement que les désordres même continuels; car l'expérience nous l'a appris : quand après avoir suspendu le cours de ses passions on s'y livre de nouveau, c'est un torrent grossi par des eaux ramassées, qui a renversé ses digues, qui inonde, qui submerge, qui ravage tout; on veut se dédommager d'une contrainte par un débordement licencieux, on lâche la bride à une passion qu'on avait un peu retenue, et on assouvit les désirs d'un cœur qu'on ne semblait avoir réprimé que pour l'irriter davantage. Tel est le pécheur de rechute. A la maladie, il se confesse; dans la santé, il retombe : il roule ainsi de chute en chute, jusqu'à ce qu'il tombe dans l'enfer, qui fixe enfin son inconstance.

De cet empire de l'habitude naît le désespoir. Le pécheur de rechute ne compte plus sur son Dieu : quand un homme, après une réconciliation éclatante, nous offense de nouveau, comme il s'imagine que l'offense se grave plus fortement dans l'âme et qu'elle est plus présente au souvenir, il ne s'attend plus à recevoir de pardon et s'obstine dans sa haine; de même quand après une paix solennellement jurée on reprend de nouveau les armes, on ne les quitte plus, on meurt en combattant, on n'ose invoquer une patience si souvent offensée, on craint l'exemple qu'on a donné, et l'on s'enveloppe dans son désespoir. D'ailleurs, un tel pécheur n'ose plus se promettre une solide conversion : A quoi me sert de changer de vie, se dit-il à lui-même, si je ne persévère pas? Puis-je soutenir un nouveau plan de conduite, moi qui suis si souvent retombé? Péchons donc, abandonnons-nous à la dissolution pour nous plonger avec une ardeur insatiable dans toute sorte d'impuretés; enfonçons-nous dans l'abîme, et, devant périr, périssons du moins au milieu des plaisirs. C'est toujours saint Paul qui fait parler ainsi les pécheurs de rechute : *Desperantes semetipsos tradiderunt impudicitiæ.* (*Ephes.*, VI, 19.)

Permettez-moi de finir par où ce grand Apôtre finissait cette matière; il est juste que n'ayant presque rien dit que d'après lui, j'achève par où il a lui-même achevé. Anges tutélaires de mes auditeurs, gravez profondément dans leurs esprits les paroles de cet apôtre.

Quoique nous vous parlions de la sorte, mes frères, quelque désolant que soit ce discours, nous ne l'avons pas fait pour vous désoler, nous nous sommes proposé un autre but; nous avons prétendu vous encourager, vous faire détester vos crimes, vous porter à la pénitence et vous ramener à la vertu : *Confidimus autem de vobis meliora et viciniora saluti, tametsi ita loquimur.* (*Hebr.*, VI, 9.)

Etes-vous tombés souvent, mortellement, volontairement; nous l'avons dit, de telles rechutes doivent vous alarmer, mais le mal n'est point sans remède; vous êtes encore dans un état lié au salut: prévenez les inquiétudes trop tardives du trépas, réparez le mal par le bien; sachez une bonne fois vous réconcilier avec votre Dieu, et vivre bien avec lui; nous l'espérons de votre raison, de votre religion et de votre intérêt : *Confidimus autem de vobis meliora et viciniora saluti.* (*Ibid.*)

Et vous, dont les rechutes ont été rares, quoique mortelles, qui avez chancelé longtemps avant que de tomber, qui avez combattu avant que de vous laisser vaincre, et qui après la défaite vous êtes encore relevés, humiliez-vous, mais ne vous découragez pas. Je ne prétends pas vous alarmer sur vos confessions passées, je vous dis seulement qu'il est des précautions à prendre : fuyez l'occasion : voilà la source du mal. N'oubliez jamais cette parole de Jésus-Christ, qu'il ne suffit pas de fermer l'œil (*Matth.*, V, 29), s'il est un piége, qu'il faut l'arracher; qu'il ne suffit pas de retirer la main (*Ibid.*, 30), si elle est un instrument de perte, qu'il faut la couper. Ce n'est pas même assez, il faut les jeter loin de vous, comme si le Seigneur voulait vous dire par là que vous ne devez plus être en état de les reprendre. C'est ce que nous attendons de vos regrets, de votre pénitence, de votre piété, de votre amour pour notre Dieu, de vos désirs pour le salut : *Confidimus autem de vobis meliora et viciniora saluti.* (*Hebr.*, VI, 9.)

Pour vous qui vous êtes relevés de bonne foi, et qui craignez toujours de tomber, ah! mes frères, prenez confiance, le Seigneur sait ce qu'il vous en a coûté pour vous convertir; il n'oubliera pas vos larmes, vos pénitences, vos combats. Dieu n'est pas injuste, pour oublier vos bonnes œuvres : *Non enim injustus Deus ut obliviscatur operis vestri.* (*Ibid.*, 10.) Il sait combien sincèrement vous avez détesté le péché, avec quelle ferveur vous avez tâché d'en réparer les tristes suites; il n'ignore pas ce que vous avez remplacé d'œuvres de mort et de ténèbres par des fruits de salut et de bénédiction; que vous avez réparé la dissipation des plaisirs par la régularité de la retraite et l'austérité du silence; la mollesse des tables par de religieuses abstinences; de sordides épargnes par de saintes profusions. Le seul désir qui nous reste à former, c'est que vous couronniez des efforts si glorieux par la persévérance; nous souhaitons que chacun de vous fasse paraître jusqu'à la fin le même zèle, afin que votre espérance soit accomplie : *Cupimus autem unum quemque vestrum eamdem ostentare sollicitudinem.* (*Ibid.*, 11.) Levez la tête, le Seigneur approche; étendez la main, vous touchez au but et vous saisissez la couronne immortelle. C'est la grâce que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON XIII.

Pour le jeudi de la troisième semaine de Carême.

SUR L'OISIVETÉ.

Surgens Jesus de synagoga introivit in domum Simonis : socrus autem Simonis tenebatur magnis febribus. (*Luc.*, IV, 38.)

Jésus étant sorti de la synagogue entra dans la maison de Simon, dont la belle-mère avait une grosse fièvre.

Voilà le tableau de la plupart des gens du monde : cet état d'infirmité où l'Evangile nous dépeint aujourd'hui la belle-mère de saint Pierre, est la figure d'une âme oisive. L'oisiveté en effet est une fièvre secrète et dangereuse, qui mine les forces de l'âme, qui altère ses bonnes dispositions, qui répand une amertume universelle sur tous ses devoirs, qui la dégoûte de tout bien et la porte à toute sorte de maux. Ce vice est d'autant plus dangereux, que peu le connaissent, beaucoup moins se le reprochent. C'est cependant le vice le plus répandu de nos jours. C'est le grand vice du monde, un vice universel, la plaie générale du christianisme, la source fatale de tous les vices. Car, à combien de ceux qui m'écoutent ne pourrais-je pas faire le reproche humiliant que le père de famille faisait autrefois aux ouvriers paresseux? Pourquoi demeurez-vous ici le jour entier sans rien faire? *Quid hic statis tota die otiosi?* (*Matth.*, XX, 6.) Pourquoi le jour, en ouvrant et finissant sa carrière, vous voit-il assis dans les places publiques? Nous sommes dans le temps de la moisson, l'occupation ne vous manque pas, vous ne sauriez vous excuser sur la faiblesse de vos forces à soutenir le travail; ainsi votre inaction n'est point le fruit de votre impuissance, mais de votre paresse. Vous aimez mieux traîner dans l'indigence une vie méprisable et inutile, que de couler des jours heureux et sereins que ferait luire sur vous l'application à remplir les devoirs de votre état : vous n'êtes malheureux que parce que vous voulez l'être; votre misère fait en même temps votre honte et votre crime : *Quid hic statis tota die otiosi?* (*Ibid.*) Pourquoi demeurez-vous ici le jour entier sans rien faire?

Chrétiens qui m'écoutez, n'est-ce point votre portrait que je viens de mettre sous vos yeux? Est-ce des ouvriers de la parabole, ou plutôt n'est-ce pas de vous-mêmes que je viens de parler? Dieu vous appelle au travail comme le père de famille les y appelait. Comme eux vous connaissez ses ordres, et vous les violez; peut-être prétendez-vous justifier votre oisiveté en répondant comme ils le faisaient, que personne ne vous a loué : *Nemo nos conduxit.* (*Ibid.*, 7.) Peut-être même pensez-vous n'être point dans le cas du reproche en opposant les agitations et les soins de votre état? Car voilà les deux erreurs qui règnent dans le monde. Les uns conviennent qu'ils sont oisifs, mais qu'il est permis de l'être; premier préjugé. C'est l'erreur des personnes opulentes qui, libres des inquiétudes que donne une fortune moins aisée, n'ont d'autres embarras que le choix des amusements, d'autres fatigues que celles des plaisirs. Les autres avouent qu'il est défendu d'être oisifs, mais ils prétendent que leurs occupations ne les mettent que trop à couvert du soupçon de l'oisiveté; second préjugé : et c'est l'erreur du commun des hommes qui travaillent sans relâche pour la terre, mais dont les travaux mal réglés ne sont comptés pour rien devant Dieu. Ceux-ci s'applaudissent de leur application continuelle au travail, dont ils font le capital de leurs obligations. Ceux-là se rassurent sur l'innocence prétendue de leur oisiveté, qu'ils regardent comme un apanage de leur condition. Nous ne faisons point de mal, disent les uns; et nous, disent les autres, nous nous occupons de nos affaires : or je dis contre les premiers que l'oisiveté est un vice, et que l'opulence n'est point un titre pour l'autoriser. Je dis contre les seconds, qu'en travaillant beaucoup on peut être oisif, et que les embarras de leur état ne les justifient pas du vice de l'oisiveté.

En deux mots : pour tout chrétien l'oisiveté est un crime : c'est le sujet de mon premier point. L'oisiveté cependant est le crime de la plupart des chrétiens : c'est le sujet de mon second point. Implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de la Vierge, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Pourquoi attaquer une passion douce qui, si elle n'augmente pas nos vertus, n'accroît pas aussi nos vices? Pourquoi déclarer la guerre à un penchant qui ne respire que la paix, et troubler par les secousses de l'éloquence le calme d'un cœur assoupi et tranquille? Vous vous trompez, mes frères, vous connaissez mal l'oisiveté : c'est un ennemi qui vous enchaîne en vous endormant; s'il jette sur vos yeux des pavots agréables, il aiguise en même temps le poignard qu'il vous plongera dans le sein au milieu de votre sommeil. Tremblez, l'ennemi le plus redoutable est celui qu'on redoute le moins : la foi, la raison, l'expérience, tout dépose contre l'oisiveté; la foi la représente comme un crime contre Dieu, la raison comme un crime contre la société, l'expérience comme un crime contre nous-mêmes : suivez ces trois vérités.

Je dis d'abord que la foi nous représente l'oisiveté comme un crime contre Dieu. Crime de révolte, crime d'ingratitude : de révolte, parce que Dieu nous a soumis au travail; d'ingratitude, parce que chaque instant que nous perdons est un présent de sa bonté.

Oui, chrétiens, Dieu nous a tous soumis au travail; les riches, les rois mêmes ne sont point exceptés de cette loi : elle est pour tous : c'est la première que Dieu nous ait faite après le péché du premier homme. Ce n'est point une peine imposée seulement à Adam, mais encore à toute sa postérité; et, comme toute sa postérité voit sa vie terminée par le trépas, elle doit aussi voir ses jours remplis par le travail. Riches, vous convenez de cette vérité, tant que votre fortune n'est pas assez éclatante pour satisfaire votre vanité; mais, quand à force de fraudes vous êtes venus à bout d'amasser des trésors d'iniquité, alors, dites-vous, il est

juste de goûter le fruit de ses mains, de se reposer à l'ombre de son activité, et de jouir des plaisirs que procure l'abondance : *Anima mea, multa bona habes, requiesce.* (*Luc.*, XII, 19.) Le précepte est donc condition pour vous. Insensé cette distinction est dictée par votre aveuglement : Dieu ne l'a point faite. Nous sommes, dit saint Bernard, des victimes de pénitence et de mort, et comme nos biens, notre rang, nos dignités ne sauraient nous dispenser du travail, il n'a pas été dit à une portion des mortels, qu'elle était destinée à vivre du pain détrempé à la sueur de son front: *In sudore vultus tui vesceris pane.* (*Gen.*, III, 19.) Mais c'est à tous que l'arrêt est signifié; Dieu a placé l'homme ici-bas pour qu'il y travaillât : *Posuit Deus hominem ut operaretur.* (*Gen.*, II, 15.)

Ne pas se soumettre à cet arrêt, vouloir dormir dans l'oisiveté, est donc une désobéissance formelle, une révolte ouverte contre les ordres de Dieu. C'est comme si vous lui disiez : Oui, je connais vos volontés, je sais que les rois mêmes sur leurs trônes doivent travailler au bonheur de leurs peuples, je sais que depuis le monarque jusqu'au berger tous les hommes sont condamnés à remplir certains devoirs, je le sais, je connais la loi, mais je m'en dispense, je n'obéirai pas : *Non serviam.* (*Jerem.*, II, 20.) Il m'en coûterait trop pour remplir vos commandements, le fardeau est trop pesant pour moi : qu'ils le portent ces hommes malheureux qui, dans une condition obscure, n'ont pour exister que le prix de leurs sueurs; moi qui regorge de richesses, je vivrai dans les plaisirs et non dans les larmes, dans l'indolence et non dans le travail ; je coulerai mes jours dans l'oisiveté ; je romprai le joug, je ne servirai pas : *Non serviam.* Fut-il jamais un langage plus injuste? Comment le recevriez-vous de la part de ces hommes condamnés à vous servir, ô hommes qui désobéissez à votre Dieu? S'ils dédaignaient d'exécuter vos ordres, s'ils ne marquaient de la promptitude, s'ils croupissaient dans la paresse, de quels reproches ne les accableriez-vous pas? Vers de terre, faible argile, vous êtes aux gages de la providence qui vous promet une récompense éternelle, et vous osez vous dispenser d'un travail médiocre que le Seigneur exige? Quelle audace! premier caractère de l'oisiveté: quelle ingratitude! second caractère.

Tous les instants que nous perdons, sont autant de preuves de sa bonté : en effet, du moment que le péché entra dans notre âme, Dieu nous pouvait frapper dans sa justice, et nous ôter des jours dont nous n'usions que pour l'offenser. Tout pécheur, c'est un principe de religion, par son péché même mérite la mort, puisqu'il mérite l'enfer. Tous les instants qu'il vit sont autant de grâces, l'air qu'il respire est une faveur qu'il ne mérite pas, sa vie est un miracle continuel. Où en seriez-vous, pécheurs, si Dieu eût levé les bras dans sa colère? Que de réprouvés moins coupables que vous en ont senti le poids? Ah! si un seul de ces moments que vous perdez leur était accordé, quel usage n'en feraient-ils pas? Le passeraient-ils dans l'inaction et l'inutilité? Ingrats, vous vivez, on vous laisse des jours favorables, on suspend l'arrêt de mort, on vous supporte, et vous, vous perdez ce temps fugitif et précieux, vous dormez dans l'indolence : craignez enfin que Dieu, irrité du mépris de ses dons, ne vous les enlève et n'abrége votre course : craignez qu'il n'éteigne le flambeau qui luit à vos yeux, et ne vous fasse descendre dans les horreurs du sépulcre. Ces châtiments, après tout, ne sont pas rares : une mort imprévue en a surpris plusieurs dans leur indolence. Et il ne nous reste d'autres ressources, à nous ministres des autels, que de hasarder souvent sur des cadavres des sacrements infructueux : affreuse mais commune punition de la révolte et de l'ingratitude. L'oisiveté est donc un crime contre Dieu. Elle est encore un crime contre la société : je le prouve.

N'appelons que la raison à notre secours; elle nous apprendra que l'oisiveté forme des hommes inutiles à la patrie, des hommes même qui lui sont pernicieux. Je dis des hommes inutiles; car mesurez vos devoirs envers la patrie sur la multitude des liens qui vous y attachent. Père de famille, époux, homme en place, citoyen, quelle foule d'obligations? Ne croyez pas qu'elles soient le fruit d'une politique profane; elles sont fondées sur les maximes évangéliques : Rendez à César ce qui est dû à César. (*Matth.*, XXII, 21.) La patrie aura de bons citoyens tant que la religion aura de vrais observateurs de ses maximes. Or, mes frères, l'oisiveté, la molle indolence déracine ces grands principes de la politique et de la religion. La naissance, le grand nom, les exemples illustres parleront en vain : une âme efféminée n'est point faite pour l'héroïsme, pour la défense de l'Etat, pour la gloire des armes; elle rampera dans l'obscurité et la poussière. Que peut un homme à qui la paresse a coupé tous les nerfs? Mettez les éléments dans l'inaction, et l'univers est détruit : le mouvement est le principe de la vie, de l'existence, de l'harmonie; le repos l'est de la destruction et du néant. Que d'hommes nés avec des talents supérieurs, appelés à éclairer l'univers, que l'oisiveté tient dans une éternelle éclipse? Que d'hommes issus d'une source féconde en héros ont dégénéré? Ils languissent dans les bras de la volupté, ne sont qu'un poids inutile à la terre, versent des larmes honteuses aux pieds d'une beauté qui les enchaîne, eux qui devraient en faire verser aux ennemis de la patrie.

Mais plût à Dieu que l'oisiveté bornât à l'inaction et à l'inutilité les cœurs qu'elle remplit! Mères négligentes, vous savez quels ont été les fruits de votre indolence. Vos filles, élevées sans principes et sans éducation, se sont couvertes d'un opprobre qui a percé tous les voiles domestiques et le secret de vos maisons; vos fils vous ont arraché des larmes que vous cachez vainement au public. Il a deviné leurs désordres

et vos chagrins; mais ces crimes sont renfermés dans les familles. Voyons ceux qui sont produits au grand jour et sur la scène du monde.

Quel fléau pour la patrie que l'indolence? Juges paresseux, par conséquent ignorants, montrez-nous ces arrêts qui oppriment l'innocence, violent les lois, et font triompher les crimes. Ah! pour démêler la vérité à travers les nuages dont l'enveloppent des hommes intéressés à l'obscurcir; pour percer le labyrinthe des vraisemblances, n'être point séduit par un faux jour, quelle complication de réflexions, de combinaisons, de calculs! Et l'oisiveté réfléchit-elle? combine-t-elle? Combien de justes ont subi les supplices des scélérats, et dont le sang crie vengeance? Un plus mûr examen, une capacité plus consommée, un travail plus assidu, n'eût pas laissé au ciel de pareilles injustices à venger. Quelle fut la cause de la mort de Jésus-Christ? Je sais qu'un apôtre assure (I *Cor.*, II, 5) qu'elle fut l'effet de l'ignorance des Juifs; mais cette ignorance le fut à son tour de l'oisiveté. Les pharisiens annonçaient que Jésus-Christ était un séducteur (*Luc.*, XXIII, 2), l'ennemi de César, l'infracteur de la loi; sa doctrine, ses miracles, son humilité déposaient le contraire; le peuple cependant, sans examen, suivit le sentiment de ces docteurs. La paresse s'abandonne aisément à l'opinion; ainsi le plus grand de tous les forfaits, le déicide, fut l'effet de la malice des uns et de l'oisiveté des autres.

Perçons ces retraites profondes, ces palais où règne l'oisiveté, où les rois endormis au sein de l'indolence et de la volupté, abandonnent les rênes de leurs empires à des ministres violents et emportés. Peuples malheureux, qui gémissez sous un joug que le Seigneur vous ordonne de respecter, de quels malheurs n'êtes-vous pas assiégés? Vos larmes ne nous instruisent que trop; et comment les cris de l'orphelin, les pleurs de la veuve, les gémissements du pauvre parviendraient-ils aux oreilles d'un prince que la mollesse sépare de ses sujets? Quel vaste intervalle? qui pourra le remplir? Assuérus dort, Aman règne. Israélites, tremblez, votre perte est décidée; mais Esther accourt, le monarque s'éveille, le ministre tombe dans les piéges qu'il dressait à l'innocent. Oui, Assuérus, que sa justice a rendu le plus grand des princes, n'aurait été que le plus grand des tyrans, s'il eût dormi deux instants de plus dans l'oisiveté. Je pourrais multiplier les raisons et les exemples; mais hâtons-nous de prouver que l'oisiveté est encore un mal contre nous-mêmes. Je m'appuierai sur deux vérités : 1° parce qu'elle nous tente; 2° parce qu'elle nous perd.

A quelles tentations ne nous expose pas l'oisiveté? Toutes les herbes venimeuses naissent dans les terres incultes; toutes les pensées vaines, frivoles, criminelles, volent comme un essaim dans l'âme du paresseux. Quels crimes n'embellit pas une imagination oisive? Quels désirs adultères ne nourrit pas un cœur indolent? Quels désordres ne médite pas une chaire paresseuse? Il n'est point de forfaits que l'oisiveté n'enseigne : *Multam malitiam docuit otiositas.* (*Eccli.*, XXXIII, 29.) Il n'est point d'ennemis dont elle ne nous rende la victime, en nous désarmant, en nous endormant, je dis peu, en nous assassinant; car l'oisiveté est à la lettre le tombeau de l'homme. Mais si ce vice est comme le précepteur de tous les vices, j'ajoute, avec saint Chrysostome, qu'il en est encore la source, qu'il ne nous tente pas seulement par ses leçons, qu'il nous perd encore par son germe mortel : *Omnium vitiorum quasi magistra quædam, et quæ origo est otiositas.* Tous les vices, en effet, naissent de l'oisivité, croissent et se fortifient par elle. Où trouvera-t-on un homme indolent et vertueux tout ensemble? La source des plus grandes chutes est la paresse.

Cherchez un vice qu'elle n'ait pas produit? N'est-ce pas elle qui allume les étincelles de la volupté et cause de grands incendies, qui souille les plus chastes colombes et perce les cœurs de plaies impures? *Pariens in eis luxuriam.* (*Id.*) Les amateurs du repos ne le sont-ils pas encore des festins dissolus, de ces repas où l'intempérance préside, où la raison lui est immolée, où la licence lui offre des hymnes et des festons? *Nutriens in eis gulam.* (*Id.*) On s'occupe des autres quand on ne s'occupe pas de soi-même : la médisance remplit le vide de l'oisiveté, et de la licence, à tout dire, naît l'esprit de dissension, de haine et de vengeance : *Seminans inter eos zizaniam.* (*Id.*) Où sont les plus grands crimes? Dans le monde, c'est-à-dire, dans le monde désoccupé. La sphère de ces hommes assujettis à un travail continuel est toujours plus innocente : en voulez-vous savoir la raison? C'est que dans ces conditions pénibles, l'on n'a pas assez de temps pour faire le mal; et dans ces états opulents, l'on en a trop pour faire le bien.

Justifions ces grandes vérités par l'expérience. Appelons les faits au secours de nos maximes; ne laissons aucune ressource à la mollesse et à l'indolence : l'air se couvre d'épais nuages qui lancent des éclairs et des foudres; une pluie de feu tombe avec un bruit horrible (*Gen.*, XIX, 24); l'abominable Sodome n'est plus : vengeance prompte et affreuse; c'est l'oisiveté qui l'a allumée : *Hæc fuit iniquitas Sodomæ, otium ejus.* (*Ezech.*, XVI, 49.)

Joab est à la tête des armées d'Israël, l'arche et les lévites habitent sous des tentes; David dans l'indolence s'endort mollement au fond de son palais : *In domo otiosus remansit.* (II *Reg.*, XI, 1.) Ces moments d'oisiveté sont le tombeau de son innocence; le vainqueur de Goliath est le ravisseur de Bethsabée et le meurtrier d'Urie. David est tout à la fois adultère et homicide : *Adulterio laboravit et homicidium commisit.* Le triomphateur des Philistins a perdu cette force victorieuse qui le rendait la terreur de ses

ennemis, il est le jouet d'une femme et le captif d'un peuple si souvent vaincu. Qui l'a ainsi dompté? L'oisiveté : *Otiose remansit, mox capitur*. Un roi, l'exemple des rois par sa sagesse, a rempli du bruit de sa chute cet univers qu'il remplissait de l'éclat de sa gloire. Salomon est idolâtre et voluptueux, parce qu'il est oisif. Tous ces grands hommes, que les plus puissants obstacles n'avaient pu arrêter, s'arrêtent et tombent devant l'oisiveté : le travail en fit des héros, l'indolence en a fait des coupables. Avouez donc que l'oisiveté est un mal, puisqu'elle fait de si grands maux, puisque la qualité qui lui est opposée, qui est le travail, est de la plus étroite obligation. Obligation qui nous est imposée comme hommes par la loi de la création, comme pécheurs par la nécessité de la pénitence, comme chrétiens par la sainteté de notre état. Mais ce n'est pas assez d'avoir prouvé que l'oisiveté est un désordre ; il faut que je démontre que ce désordre est commun. C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Les mouvements, les agitations perpétuelles que présente aux yeux le tourbillon du monde, semblent démentir la proposition que j'ai avancée, que l'oisiveté est un vice commun. C'est cependant ce paradoxe que je prétends justifier, et pour le faire avec quelque ordre, je distingue deux sortes d'oisiveté : oisiveté d'inaction, qui ne s'occupe de rien de sérieux, oisiveté d'inutilité qui ne s'occupe de rien d'avantageux, c'est-à-dire qu'on perd son temps, ou bien qu'on en abuse. Démontrons ces vérités.

On ne s'occupe de rien de sérieux, on perd son temps; et n'est-ce pas là le génie des hommes de nos jours? Ah! mes frères, vous ne justifiez que trop le reproche qu'on vous fait de frivolité ! Il semble que la bagatelle, les riens brillants, les chimères soient vos idoles privilégiées; la mode, ce protée qui prend toute sorte de formes, est l'objet principal de votre culte ; aussi inconstants qu'elle, vous n'êtes jamais les mêmes; vos occupations et vos goûts changent sans cesse; la légèreté, qui dissipe vos esprits, entraîne vos cœurs. Elle règne jusque dans vos meubles : vos chars peuvent être poussés avec un coup de vent, vos maisons sans solidité ressemblent à ces caprices de l'architecture chinoise ; vos habits, comme les fleurs, se flétrissent souvent dans un jour, et ne peuvent plus être portés le lendemain; semblables aux habitants d'Athènes, vous négligez les devoirs les plus essentiels pour courir après les occupations agréables. Vous ne cherchez jamais le beau dans le vrai, mais dans ce qui est nouveau. On réussira toujours à vous plaire, non pas quand on aura du mérite, mais quand on sera singulier. Parlé-je à des chrétiens, aux disciples d'un maître mortifié, dont la vie, suivant l'expression du Prophète, a été depuis l'enfance un tissu de pénitence et d'humiliations : *In laboribus a juventute*. (*Psal.* LXXXVII, 16.) O honte ! non, vous n'êtes point les fils d'un Dieu, mortels frivoles et inconstants, vous êtes les fils des hommes ; vos inutilités, vos soins infructueux ne me l'apprennent que trop. Ne cesserez-vous jamais de courir après la vanité et le mensonge? *Filii hominum, usquequo diligitis vanitatem et quæritis mendacium?* (*Psal.* IV, 3.)

L'on perd son temps quand on le donne à un sommeil presque continuel, quand on endort sur un lit de pavots une raison faite pour agir, quand, au lieu de réparer dans un repos modéré les forces de la nature, on les enchaîne au contraire dans une léthargie criminelle. O vous, pour qui la vie n'est qu'un songe, un rêve agréable, qui changez un besoin passager en une nécessité continuelle, qui abandonnez vos jours au dieu du sommeil, on ne dira pas de vous à votre trépas que vous avez vécu, mais que vous continuez à dormir. L'inscription de votre sépulcre sera exacte : ici est étendu comme dans son lit, ici dort celui qui dormit toujours : *Hic jacet*.

Si cependant on se réveille quelques instants, à quoi donne-t-on le temps précieux d'un court réveil? Devant un autel dressé par la vanité, se présente l'idole que des mains habiles vont parer, on choisit sur la palette de l'art les couleurs refusées par la nature. Les pierreries les plus précieuses jettent leur feu autour des bras auxquels elles sont attachées. Les glaces multipliées offrent sans cesse aux yeux une image qui n'est jamais assez ornée. On va recueillir dans les cercles des éloges donnés aux habits : voilà les occupations de la femme du monde. Si ces occupations sont un véritable travail, apprenez-moi ce que c'est que l'oisiveté? Il est des hommes désœuvrés qui s'agitent cependant, se remuent dans des sciences politiques : actifs, inquiets et obscurs, ils veulent sonder les mystères du gouvernement, pénétrer le secret des négociations, prévenir les événements, c'est l'espèce des nouvellistes; si des hommes valent par les actions, ceux-ci sont bien méprisables ; ils n'agissent jamais, ils conjecturent toujours; des esprits indépendants, des mortels qui se disent philosophes, rompent les liens de la société, fuient dans une solitude délicieuse; là, dans un calme profond, ils méprisent leurs semblables, s'enfoncent dans de douces rêveries, et savourent les biens de la nature. Bien différents de ces pieux solitaires que la grâce a conduits dans les déserts pour y vivre dans les prières et les larmes, ils ne cherchent la retraite que par goût pour l'oisiveté, par humeur ou par une haine injuste des hommes. Je ne parle pas d'une foule d'occupations bizarres qui absorbent toutes les facultés de l'âme : assis devant une plante, le fleuriste oublie sa famille et s'enracine avec sa fleur; le chasseur infatigable consume sa vie à poursuivre dans les forêts le daim timide, ou à foudroyer sur le déclin du jour un faible animal que le crépuscule enhardit, et qui cherche une innocente nourriture. Je ne parle pas de cet hom-

me qui, possédé du goût d'un instrument, ne se croit né que pour lui. Je ne finirais plus si je m'abandonnais au détail.

Je sais que cette morale est gênante; je sais que ces occupations qui varient et amusent votre oisiveté, vous paraissent innocentes; je sais que vous ne pouvez pas croire que ces conversations où l'on ne parle que pour parler, soient criminelles; que ces entretiens dissipés qui raccourcissent les jours par des frivolités, soient des crimes; vous décidez d'après votre évangile, mais prenez garde que ce n'est point celui que je vous prêche; car enfin, sans vous dire que dans ces conversations qui vous plaisent si fort, la médisance, un enjouement outré, des termes équivoques, des images qui ne sont pas assez couvertes pour ne pas alarmer l'innocence, des libertés criminelles en font le sel, l'agrément et la volupté; je ne vous exposerai que ces paroles de Jésus-Christ au jour des vengeances : Je vous assure que les hommes rendront compte d'une parole inutile : *Amen dico vobis, de omni verbo otioso quod locuti fuerint homines, de eo rationem reddent in die judicii.* (*Matth.*, XII, 36.) Pesez ces paroles, mes frères, et jugez de mes raisons.

J'entends déjà frémir cette foule de personnes oisives. Elles divisent leurs cris : celles qu'une certaine délicatesse conduit, ces femmes de haut étage s'écrient : qui, nous, travailler? Y pense-t-on? Notre santé est si faible, la moindre contention nous tue. Parlez-vous ainsi quand il s'agit de soutenir ces nuits de jeu, ces longs repas, ces gênes de parures? Accordez-vous donc avec vous-mêmes: après tout, Jésus-Christ ne donne point ses couronnes aux lâches : le ciel n'est que pour les forts; ces personnes que le dégoût suit même dans le plaisir, se plaignent qu'il les suivrait bien mieux dans le travail; oui, sans doute, si ce travail n'était accompagné des douceurs de la grâce, s'il ressemblait à vos voluptés, ô hommes sensuels, qu'il cachât des épines cruelles; mais il est rempli de douceurs ; goûtez-les et ne prononcez que d'après l'expérience. Les riches ne veulent point se soumettre au précepte du travail, parce qu'ils s'imaginent qu'il est l'apanage de la misère; il l'est du péché. Pour être riches, êtes-vous innocents, mortels qui couvez votre or? quels trésors d'iniquités n'avez-vous pas amassés sur vos têtes, et prétendez-vous expier vos crimes par une vie oisive et passée dans la mollesse? Mais à quoi nous occuper, dit-on? Ah! mes frères, les objets ne manquent pas, la moisson est abondante, prenez la faux et travaillez : remplissez vos devoirs; n'est-il point de lectures à faire, de prisons à ouvrir, de chaînes à briser, de pleurs à essuyer, d'affaires à régler? Ne perdez plus votre temps, évitez ce désordre. N'en abusez plus, c'est un autre désordre contre lequel je vais prendre les armes, après avoir terrassé le premier.

J'appelle abuser du temps, ne pas l'employer selon les vues de la Providence et selon les devoirs de son état. L'homme avant que d'agir a toujours deux examens à faire; un de lui-même, et l'autre des personnes avec qui il vit : ce ne sont ni les prières multipliées, ni les assiduités dans les églises, ni la prodigalité dans les aumônes, ni une foule d'autres qualités qui forment la solide vertu; c'est l'assortiment de tout cela sur son état et sur ses obligations : il n'y a point de piété véritable sans prudence, parce que la prudence en est la mesure. Ce qui l'excède ou ce qui ne l'égale pas, ne peut être qu'une singularité déplacée, fruit du caprice et de la vanité : une femme du monde, au lieu de veiller sur son domestique, passe ses jours au pied des autels, elle néglige l'intérieur de sa maison pour des exercices de son goût ; cette dévotion tranquille est pour elle plus agréable qu'une vie agissante et occupée. Elle l'embrasse; pour quel motif? Par oisiveté, elle suit son goût, elle a moins à faire.

C'est abuser du temps que de ne pas l'employer dans les vues du salut et de l'éternité, car voilà le point décisif : le motif dégrade souvent l'action. Le monde appelle grand tout ce qui est frappant, il ne juge que par l'écorce; aussi accorde-t-il son encens aux victoires éclatantes, aux succès brillants, aux heureux criminels : ce qui avilit l'homme fait souvent ses héros; mais ces mortels audacieux qui n'ont connu aucun frein, qui n'ont suivi que leur ambition, qui ont consumé leurs jours dans les dangers et les combats, ne sont, malgré leurs lauriers, aux yeux des vrais sages, que des mortels insensés, qui ont fait ce qu'ils ne devaient pas, qui ont négligé ce qu'ils devaient, et qui ne sont par conséquent que des êtres méprisables, vides et oisifs.

On me dira peut-être : entrez dans nos villes, elles sont le siége du travail; voyez cette foule de mains occupées : j'en conviens, on travaille; mais c'est pour augmenter sa fortune : on abrége les voies, on emploie tous les ressorts, on ne néglige rien. C'est le travail de la cupidité : on travaille pour être distingué, pour s'élever sur la tête du vulgaire, pour étendre sa réputation, la célébrité de ses talents, de ses connaissances, de son génie, c'est le travail de la vanité : on travaille pour remplir ses besoins, pour soutenir son existence, parce qu'on ne peut point se dispenser de travailler; c'est le travail de la nécessité : on travaille pour étendre le cercle de ses plaisirs, pour nager dans une plus grande abondance, pour jouir des plus grandes commodités, c'est le travail du luxe : en un mot, on travaille, mais ce n'est point pour Dieu; c'est donc le travail de l'oisiveté, c'est un travail digne de punition, parce qu'il n'est point dirigé vers la fin essentielle de toutes les occupations.

Enfin c'est abuser du temps que de l'employer à un travail déplacé, souvent même nuisible. Un homme en place, bien loin de s'occuper de la science de son état, se jette dans des études de caprice; il apprend ce

qu'il pourrait ignorer avec bienséance, et il ignore ce qu'il devrait apprendre par obligation. Il affecte de savoir tout ce qui peut donner quelque éclat, et se fait un mérite de ne point savoir tout ce qui n'est qu'utile : que d'hommes dont la coupable industrie a prostitué la plume, le pinceau, le burin, le ciseau à l'impudicité, dont l'audace a pour ainsi dire éternisé les amorces du péché, en donnant au marbre et à l'airain ces formes indécentes qui alarment la pudeur? Ceux qui formèrent le veau d'or étaient-ils plus criminels que ces artistes effrontés ? le Fils de l'homme n'a pas où reposer la tête, et les tentes des pécheurs sont vastes, commodes, décorées, remplies d'images voluptueuses. Tremblez, malheureux, qui, par un travail honteux, avez immolé vos talents à l'opulence criminelle : vous trouverez dans vos talents mêmes la source de vos malheurs, et vous, hommes méprisés, mais suivis, vous qui sur un théâtre enchanteur offrez les prestiges réunis de la décoration, du discours, du geste et du drame, vous travaillez à étouffer dans les cœurs les semences que nous y jetons; vous ne réussissez que trop; mais vos succès seront votre honte. Dieu écrit dans sa vengeance les maximes empoisonnées que vous débitez; encore quelques jours, et, frappés de son bras, vous désirerez avoir été mis en pièces par les mains de ces hommes qui vous applaudissent aujourd'hui.

Concluons ce discours, mes frères, par une réflexion bien capable, sans doute, d'effrayer les riches et de consoler les pauvres. Elle est du Prophète : Les riches, disait ce saint roi, plongés dans le calme le plus profond, ne partagent point le travail ordinaire. C'est une espèce d'hommes qui ne portent point les fatigues qui accablent les autres hommes : *In labore hominum non sunt.* (*Psal.*, LXXII, 5.) Les misères répandues sur la terre les respectent, elles n'assiégent point leurs portes; les fléaux communs aux mortels s'éloignent de ces mortels opulents : *Et cum hominibus non flagellabuntur.* (*Ibidem.*) Est-ce bonté de votre part, ô mon Dieu? Est-ce justice? Jugez-en par l'effet de leur opulence : les vices engraissés dans l'oisiveté des riches sont sortis en foule de leurs cœurs : *Prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum.* (*Ib.*, 7.) Fiers et superbes, ils ont jeté des regards dédaigneux sur le pauvre : *Tenuit eos superbia.* (*Ibid.*, 6.) Ils se sont livrés aux désirs d'un cœur corrompu, parce qu'ils trouvaient dans leurs richesses des moyens pour les satisfaire : *Transierunt in affectum cordis.* (*Ibid.*, 7.) Dans l'excès de leur ivresse, ils ont pesé les jugements de Dieu, interrogé ses décrets, blâmé sa providence, censuré ses lois; ils ont osé élever leurs discours contre le ciel : *Posuerunt in cœlum os suum.* (*Ibid.*, 9.) Tout réussissait cependant à leur gré : j'ai été étonné, alarmé, scandalisé de leurs prospérités. Mais, Seigneur, vous avez enfin justifié votre équité; ces hommes heureux en apparence, ces partisans de la mollesse et de l'oisiveté, ces ennemis du travail sont tombés sous vos coups : *Perierunt.* (*Ibid.*, 27.) Dépouillés de leur fortune, oubliés dans la poussière, rongés des vers, ils ne sont plus : *Perierunt.* Leurs crimes sont punis : les flammes éternelles les investissent, leur oisiveté, leur mollesse, leur indolence brûlent, ils sont punis : *Perierunt.* Mais vous, ô pauvres, ô mortels laborieux, Israélites captifs, écriez-vous! J'ai porté le poids du jour, mes peines ont été longues, les fléaux célestes m'ont accablé : *Fui flagellatus tota die.* (*Ibid.*, 14.) Mon sommeil abrégé n'a fait que suspendre mes tourments, mon travail a prévenu le retour de l'aurore, et j'étais couvert de sueurs dès le crépuscule du matin : *Et castigatio mea in matutinis.* (*Ibid.*) Seigneur, j'ai écouté le conseil que vous me donniez : *Vade ad formicam.* (*Proverb.*, VI., 6.) J'ai trouvé dans un vil insecte des leçons de sagesse : *Et disce sapientiam* (*Ibid.*); et en les suivant j'ai évité l'écueil de l'oisiveté : *Homo sapiens attendit ab inertia.* (*Eccli.*, XVIII, 27.) Daignez nous accorder les récompenses que vous nous avez promises, vous sur qui on ne compte jamais en vain : vous nous disiez, pour nous exciter à fuir l'oisiveté : Si vous êtes laborieux : *Si impiger fueris* (*Proverb.*, VI, 11), vous jouirez d'une moisson brillante de faveurs, elle sera comme une source abondante qui coule sans s'épuiser : *Veniet ut fons messis tua.* (*Ibid.*) L'indigence qui vous accable finira, un bonheur inaltérable lui succédera. Vous serez riches pour toujours, et la pauvreté fuira loin de vous : *Egestas longe a te fugiet.* (*Ib.*) Oui, Seigneur, nous nous attachons pour jamais à vous : nous ne travaillerons plus pour les hommes; ingrats, ils oublient notre travail; reconnaissants, ils n'ont que des salaires aussi fragiles qu'eux : c'est vous seul, Seigneur, pour qui nous voulons travailler, parce que vous n'oubliez jamais nos services, et que vous les récompensez d'une gloire qui ne finit plus. C'est la grâce que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON XIV.

Pour le vendredi de la troisième semaine de Carême.

SUR LA GRACE.

Venit Jesus in civitatem quæ dicitur Sichar. (*Joan.*, IV, 5.)

Jésus vint dans une ville de Samarie nommée Sichar.

L'évangile de la Samaritaine est proprement l'évangile de la grâce : *Evangelium gratiæ Dei* (*Act.*, XX, 24); et ce serait m'écarter de son esprit, que de vous entretenir aujourd'hui d'un autre sujet. A ce mot de grâce, n'attendez pas cependant, mes frères, une dispute sèche et contentieuse : la chaire de Jésus-Christ n'est point une chaire de controverse; la vérité doit s'y prêcher sans aigreur, s'y prêcher même avec onction : n'attendez pas non plus que j'entre bien avant dans ces questions profondes que de grands papes ne croyaient pas nécessaires, et que l'événement nous fait voir être dange-

reuses : Seigneur, qui peut sonder les abîmes de vos jugements ? Qui a pris place dans vos conseils éternels ? Qui ne doit pas craindre, s'il entreprend de creuser votre secret, d'être opprimé par l'éclat de votre gloire ? Je me borne uniquement à instruire vos esprits et à toucher vos cœurs, à vous exposer les sentiments de l'Eglise, et à régler le détail de votre conduite : je me renferme dans ces deux questions, auxquelles j'essayerai de répondre : Qu'est-ce que la foi nous apprend de la grâce ? Première question, sujet de la première partie de mon discours. Qu'est-ce que la grâce exige de notre foi ? Seconde question, sujet de la seconde partie. Ce qu'il faut croire de la grâce pour être fidèle ; ce qu'il faut accorder à la grâce pour être saint. C'est tout mon dessein. Mon Dieu ! comme il est impossible de parler de vous sans la grâce, il est impossible aussi de parler de la grâce sans vous, ou plutôt il est impossible de parler de la grâce sans elle-même. Nous vous la demandons par cette Vierge sainte que l'Eglise appelle la Mère de la grâce, et que l'ange salua pleine de grâce, quand il lui dit : *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

En trois propositions, voici, chrétiens, le précis de ce que la foi nous apprend de la grâce. 1° Dans l'ordre de salut, nous ne pouvons rien sans la grâce ; voilà sa nécessité. 2° Dans l'ordre de salut, nous pouvons tout avec la grâce; voilà son efficacité. 3° Dans l'ordre de salut, la grâce ne fait rien sans nous; voilà notre liberté. Seigneur, mettez sur mes lèvres une garde de circonspection, pour ne rien avancer, dans un sujet aussi délicat, que puisse désavouer votre grâce.

1° Dans l'ordre de salut nous ne pouvons rien sans la grâce ; voilà sa nécessité. Vers la fin du IVe siècle parut un homme régulier par état, réformateur par pratique, corrompu par passion; esprit vif, adroit, insinuant, d'une vaste érudition, d'un orgueil sans bornes, d'une grande renommée; dangereuses qualités dans un chef de parti : il s'appelait Pélage : ce novateur idolâtre de la nature, jaloux de sa liberté, prétendit que l'homme sans la grâce pouvait dompter ses passions, mériter la justification, se rendre digne du ciel : ce fut d'abord dans le silence que ce serpent britannique répandit son mortel poison ; comme il eut soin de le cacher sous les fleurs d'une piété hypocrite, un sexe facile à tromper, difficile à détromper, propre à tromper les autres, se laissa prendre à l'appât. Fier de ses succès, l'imposteur lève la tête; mais à peine ses superbes blasphèmes eurent-ils frappé l'oreille des pasteurs, qu'on se réunit pour écraser dans son germe la nouveauté profane. Vingt-quatre conciles s'assemblent en Afrique, la Palestine prend part à la dispute : du creux de son antre, Jérôme, vieux alors, élève la voix, et saisit encore de sa main tremblante cette plume féconde qui avait enfanté tant de doctes écrits; mais le plus grand triomphe était réservé à Augustin : victime la plus triste de la faiblesse de l'homme, il fut la conquête la plus glorieuse de la grâce; aussi il en démontra la nécessité et en fit valoir les droits le plus hautement de tous.

Grâce en effet si nécessaire, que sans elle nous ne pouvons résister aux tentations violentes qui nous assiégent. Ainsi l'avait compris le saint Roi-Prophète, quand il disait : Seigneur, attaqué par de puissants ennemis, les ennemis de mon âme, si je compte sur la victoire, c'est que je compte sur votre bras : *In te eripiar a tentatione.* (*Psal.* XI, 30.) Ainsi l'a décidé saint Paul, quand il enseigne que la grâce nous est donnée comme une arme de salut, pour repousser les traits que nous lancent les démons acharnés : *Quo possitis ignea tela exstinguere.* (*Ephes.*, VI, 16.) Ainsi le reconnaissez-vous vous-mêmes, quand vous conjurez le Seigneur d'écarter la tentation par sa bonté, et par conséquent à plus forte raison de vous y soutenir par sa grâce : *Et ne nos inducas in tentationem, sed libera nos a malo.* (*Luc.*, XI, 4.)

Je sais qu'on a vu des infidèles sans autre Evangile que leur raison, sortir victorieux des plus rudes assauts, et pour conserver leur pudeur, se précipiter dans les flammes : on l'a vu, j'en conviens, et cet exemple devrait bien vous confondre, vous qui vivez dans le libertinage. Mais croyez-vous, mes frères, que ces spécieux triomphes fussent toujours de véritables victoires? Hélas ! à le bien prendre, ils ne furent le plus souvent que d'illustres défaites : ces prétendus sages préféraient le plaisir de la gloire à celui des sens, l'éclat de la réputation aux satisfactions de la nature, et l'espérance d'une belle et flatteuse immortalité, aux horreurs d'une mort courte et passagère. Ainsi ce que perdait la volupté, l'ambition le regagnait, un vice était remplacé par un autre vice; la vertu de ces héros en idée n'était pour l'ordinaire qu'un raffinement étudié et un honnête trafic. Si cependant le motif fut aussi pur que l'action, la chose s'est quelquefois trouvée quoique rarement, remarque saint Augustin, nous ne craindrons pas d'attribuer leur constance aux attraits victorieux de la grâce. Quoi donc, la grâce leur manqua-t-elle entièrement ? Si Dieu ne fut pas assez prodigue à leur égard pour la verser sur eux par torrents, fut-il assez avare pour leur en refuser quelques gouttes ? Croirons-nous que semblable à ces mères dénaturées qui jettent à l'aventure de malheureux enfants victimes du crime qui les a mis au jour, il ait abandonné aux hasards de leurs destinées ces pauvres infidèles dont il était aussi bien que des autres le Créateur et le Père : *An Judæorum Deus tantum, nonne et gentium?* (*Rom.*, III, 29.) Grâce si nécessaire, qu'une fois ennemis de Dieu par le péché, nous ne pouvons plus nous réconcilier avec lui sans son secours. S'agit-il de nous égarer ? Nous n'avons besoin que de nous-mêmes : et sans doute le Seigneur ne nous conduit pas dans ces routes perdues où nous courons follement nous éloigner de lui. Enfin après de longs égarements, voulons-nous

retourner au bercail? Aussi impuissants que les morts dans leurs sépulcres, nous n'avons pas la force de faire un seul pas : nous pouvons bien détester un crime par des motifs humains, car une personne qui se voit la fable de toute une ville pour une faiblesse décelée, peut bien par principe d'honneur gémir sur le malheureux instant où elle s'oublia, maudire le séducteur qui la trompa, cacher même sa honte sous des ombres éternelles : mais si ces larmes ne coulent pas de la grâce, si la religion ne produit pas cette douleur, vous ensanglanteriez toutes les ronces du désert, vous feriez retentir de vos cris les antres de la Thébaïde, que vous seriez toujours les esclaves du vice et les victimes des enfers. Pourquoi? C'est qu'il n'appartient qu'à Dieu seul de rétablir le sceau de l'adoption que le péché a rompu; c'est que la justification est l'effet de sa miséricorde, d'une grande miséricorde que nous ne pouvons pas mériter. C'est la théologie de saint Paul. Il l'avait puisée dans le sein de Dieu même : *Justificati gratis per gratiam ipsius et misericordia sua magna.* (*Rom.*, V, 24.)

Grâce si nécessaire que sans elle les saints cesseraient bientôt d'être saints. Oui, si la grâce abandonne le plus juste, son triomphe sera de peu de durée. Hélas! notre inconstance est si grande par elle-même. Quelles déplorables chutes n'a-t-on pas vues dans l'Eglise! On a vu le pâle anachorète, le vieux solitaire, à la fin de leur course, perdre la couronne qui reposait sur leur tête, aux portes du ciel tomber dans l'abîme; sur le point de mériter un Dieu pour récompense, avoir un démon pour bourreau. On a vu le malheureux Osius, Osius que le grand Athanase appelait avec justice le père des évêques et le maître des conciles, Osius que les intrigues de l'hérésie, les menaces des tyrans, les caresses des grands n'avaient pu corrompre, après un siècle de persévérance, grand Dieu! qui l'eût cru? prêter à l'erreur cette vénérable main qui avait dressé les décisions de l'Eglise, et devenir apostat d'une loi dont il avait été l'apôtre et le martyr! Défiez-vous donc de moi, Seigneur, s'écriait un saint des derniers siècles, convaincu de ces terribles vérités; défiez-vous de moi, car je vous trahirai si vous n'y prenez garde.

Cependant, mes frères, la grâce ne manqua pas à ces forts de Moab devenus des enfants. Je sais qu'on a dit qu'il est des occasions où le juste attaqué peut bien combattre, mais non pas vaincre; faire des efforts, mais non pas triompher; répondre de ses désirs et non pas de soi-même; je le sais. Mais cette doctrine est expressément condamnée par le concile d'Orange, par celui de Trente, par saint Augustin qui nous assure que personne n'est tenté au-dessus de ses forces; qu'il n'appartient qu'aux tyrans de faire des lois qu'on ne puisse observer. Et de là je tire la preuve de la réflexion que j'ai faite. Si nous sommes si faibles avec la grâce, sans la grâce que serions-nous donc? Ah! si le pasteur perdait de vue un seul moment ses agneaux, ils seraient bientôt la proie du loup ravissant. Aussi les porte-t-il entre ses bras, les cache-t-il dans son sein, les couvre-t-il de ses ailes, dit le prophète : *In brachio suo congregabit agnos, et in sinu suo levabit, fetas ipse portabit.* (*Isa.*, XL, 11.)

Enfin grâce si nécessaire que sans elle, en matière de salut, nous ne pouvons pas même les choses les plus faciles. Quoi de plus aisé, ce semble, que de prononcer le nom de Jésus, ce nom que l'enfance balbutie, que le pécheur réclame, que le juste invoque comme par instinct, ce nom si doux à la foi, si consolant à l'espérance, si délicieux à la charité, ce nom qui nous rappelle un Sauveur, un ami, un frère? Cependant saint Paul assure que nous ne dirons jamais : Seigneur, avec le respect que mérite cet adorable nom, si l'Esprit-Saint lui-même ne le met sur nos lèvres. (I *Cor.*, XII, 3.) Quoi de plus facile, en apparence, que d'appeler Dieu notre Père, l'aimer comme notre bienfaiteur, le servir comme notre Maître? Cependant nos cœurs seront froids à son égard si le souffle de l'Esprit-Saint n'allume en nous ses feux divins. C'est toujours l'Apôtre qui parle : N'est-il pas naturel à un captif de désirer sa liberté? Cependant, pécheurs, tout captifs que vous êtes, il faut demander pour vous à l'Esprit-Saint l'affranchissement de vos fers. Tout vient donc de la grâce. La foi, c'est un don de Dieu; les saintes pensées, nous sommes incapables d'en produire, c'est le Seigneur qui les inspire; les bonnes actions, c'est lui qui les fait pratiquer. Faiblesse humaine, que tu es grande! O homme! que tu es peu de chose quand tu n'es pas sous la main de ton Dieu! Orgueil humain, lève à présent ta tête altière. Oh! que j'aime, Seigneur, à exalter votre pouvoir et à foudroyer notre faiblesse, notre vanité! Premier principe de la foi : dans l'ordre de salut nous ne pouvons rien sans la grâce. Voilà sa nécessité.

Second principe de religion : nous pouvons tout avec la grâce. Voilà son efficacité. Oui, chrétiens, point d'obstacle dont la grâce ne triomphe, point de peine qu'elle n'adoucisse, point de vertu qu'elle ne fasse pratiquer.

Point d'obstacle qui l'arrête. Voyez Paul, que conduit à Damas une rage homicide. (*Act.*, XXII, 5.) Ivre du sang d'Etienne, il court comme un furieux qui veut des meurtres pour assouvir les désirs barbares qui le tourmentent. Quel homme pour en faire un saint! quel sujet pour en faire un apôtre! Grâce de mon Dieu! cette victoire est digne de vous. O merveille! à peine le premier trait de grâce est-il lancé qu'il atteint, perce, renverse cet homme rebelle. (*Ibid.*, 7.) Voyez Madeleine, esclave de la volupté, assiégée de mille amants, possédée de sept démons, abîmée dans le crime, est-il de grâce assez forte pour réduire ce cœur obstiné? Oui, mes frères. A peine a-t-elle fait briller ses charmes divins à des yeux épris d'autres attraits qu'aussitôt le bandeau tombe, la passion s'éteint, la pécheresse se convertit. Voyez les apôtres. Suivez-moi, leur dit Jé-

sus-Christ. Mais quelle autorité a-t-il pour se faire suivre? Il est Dieu, mais il ne le leur dit pas; il est le Messie, mais il n'a point encore fait de miracles. N'importe, la grâce parle, et c'est assez. Son impression tient lieu de tout : de miracles, de motifs, de raisonnements. A ces traits, la reconnaissez-vous cette grâce qui tourne et manie nos cœurs avec autant d'empire que la molle argile est façonnée sous la main du potier, qui brise les cèdres avec la même facilité qu'on casse le roseau fragile, qui change les pierres en des enfants d'Abraham, et qui fait quand il lui plaît des captifs, des rois même.

Conquêtes de la grâce, conquêtes bien plus nobles que celles de nos célèbres triomphateurs. Ceux-ci ne doivent leurs succès qu'à la ruse; celle-là n'est redevable des siens qu'à sa propre force. Il faut aux héros un grand nombre de soldats pour vaincre, il ne faut à la grâce pour triompher qu'elle-même. Les victoires des hommes sont de peu de durée ; celles de la grâce, quand elle veut, sont éternelles.

Enfin, en faisant des captifs, les conquérants font des malheureux dont le cœur ne respire que la vengeance. Pour vous, divine grâce, loin de se plaindre de vos rigueurs, le cœur que vous soumettez s'applaudit de votre empire, et, toute victorieuse que vous êtes, vous plaisez au vaincu que vous désarmez. Vous me direz peut-être qu'on ne voit plus de ces triomphes d'éclat; vous vous trompez. N'est-ce pas la grâce qui, dans ces derniers temps, a fait bâtir dans les déserts une maison sainte par un homme qui n'avait connu jusqu'alors que les délices des cours? elle qui a consacré au récit des vertus des saints des écrivains que la volupté avait à ses gages? elle qui a sanctifié les Charles Borromée, les François de Sales, les Vincent de Paul? Et sans aller si loin, vous-mêmes n'avez-vous pas connu que dans ces fêtes licencieuses où tous les moments voués au plaisir semblent exclure celui de la grâce, frappés tout à coup de cette grâce invisible, des cœurs en sont sortis pleins de mépris pour le monde qui les enchantait et remplis d'ardeur pour le cloître qui ne leur inspirait que de l'horreur.

Ce n'est pas tout. Point de peine que la grâce n'adoucisse. Nous sommes surpris en lisant l'histoire des martyrs d'entendre de tendres enfants demander en balbutiant les supplices; de voir de jeunes vierges, dans un corps délicat, endurer le tranchant de l'acier, compter les coups qu'on fait tomber sur elles, comme un conquérant compte ses victoires; chérir leurs plaies comme vous, filles du monde, votre parure, et contempler leurs membres épars avec le même transport qu'un ennemi regarde les dépouilles de son ennemi. Etonnés de ces prodiges, nous nous demandons si ces héros chrétiens étaient de même nature que nous. Oui, ils l'étaient; vers de terre comme nous, cendre et poussière par leur propre fonds, mais héros magnanimes quand la grâce les a remplis. Ne vous étonnez plus si les tourments étaient plus faibles que leur constance. Concevez à présent comment ils pouvaient chanter au milieu des flammes dévorantes. Mais, sans nous attacher à ces grands exemples des premiers siècles, ô vous que la charité rassemble pour le soulagement des malheureux, n'avez-vous jamais vu des pauvres couchés sur la paille se croire plus heureux que des rois sur le trône? Ne voyons-nous pas des pénitents chargés de haires, couverts de cilices, étendus dans la cendre, bénir Dieu, chanter ses louanges, goûter la joie la plus pure et la plus constante? D'où vient cette allégresse délicieuse, cette ivresse sainte, sinon de la grâce?

Enfin point de vertu qu'elle ne fasse pratiquer. C'est elle qui a mis le poignard dans la main d'Abraham; qui étendit Isaac sur le bûcher; qui soutint Jacob au plus fort de sa disgrâce; qui conserva Joseph des flammes de l'impureté. Mais si je voulais parcourir ses triomphes, je suivrais tous les siècles, et tous les âges déposeraient en faveur de ses prodiges. Telle est la grâce depuis surtout qu'en passant par Jésus-Christ elle a pris un caractère d'excellence qui lui est propre et singulier,

Mais prenez garde, mes frères, qu'on pourrait abuser de cette doctrine, et ce serait en abuser que d'en conclure que toute grâce est efficace; qu'il n'en est point de suffisante; qu'on ne résiste jamais à l'impression de la grâce. Si cela était, que signifieraient ces paroles de l'Ecriture : *Cœurs incirconcis, vous combattez sans cesse l'Esprit de Dieu.* (*Act.*, VII, 51.) Jérusalem, j'ai voulu te sauver, et tu cours vers ta perte. Qu'ai-je pu faire pour toi, Israël, que je n'aie fait? Si cela était, le Seigneur aurait donc borné sa tendresse aux seuls élus? les élus seuls auraient donc part à la mort de Jésus-Christ? presque tous les mortels n'auraient donc été créés que pour être la proie des flammes? Oserait-on avouer ces conséquences à la vue de la croix qui foudroie si hautement ce langage? Parlez ici, sainte montagne, montagne du Calvaire qui avez été arrosée du sang de Jésus-Christ. Ah! mes frères, inondés du sang de notre Dieu, ne nous plaignons pas de l'insuffisance de sa grâce. Pourquoi donc maintenant, concluait saint Prosper, ces disputes licencieuses sur le sort des infidèles? Est-ce aux enfants de Jacob de murmurer du partage inégal de la malheureuse postérité d'Esaü? Qu'Esaü en murmure, à la bonne heure. Cependant le Seigneur saura bien lui faire avouer sa justice. Mais vous qu'il préfère et à qui il accorde plus de grâces, est-ce à vous de vous scandaliser de sa prédilection? Achevons.

Dernier principe de foi. La grâce, toute puissante qu'elle est, ne fait rien sans nous; voilà notre liberté. Luther, cet homme de perdition et de péché, incrédule jusqu'à l'apostasie, libertin jusqu'à l'inceste, intempérant jusqu'au scandale, emporté jusqu'à la fureur, impie jusqu'au sacrilége; Luther, cet homme né pour le malheur de la foi, l'ennemi des fidèles, la honte du cloître, le scandale de la religion, soutint que la grâce effi-

cace imposait aux mortels une impérieuse nécessité qui les liait comme des esclaves.

Un siècle après parut un homme d'une vaste érudition, placé sur un siége célèbre, soumis dans ses ouvrages quand il parle des pasteurs, mais trop hardi dans ses sentiments; avec beaucoup d'esprit et plus de lecture encore, il donna un air de nouveauté à une hérésie proscrite, et renouvela par malheur l'hérésie de Luther quoiqu'en termes plus radoucis : en deux mots voici sa doctrine.

Le seul penchant de l'homme, c'est le plaisir; lui seul le fait agir, lui seul le fait vivre. Or il n'est que deux plaisirs, celui qu'inspire la grâce, et celui que fait naître la passion; la sainte délectation d'en haut, et la coupable délectation de l'amour-propre : voici donc tout le mystère. Le plaisir de la grâce est-il plus vif que celui de la passion? Je fais le bien et je ne puis m'empêcher de le faire; le plaisir de la passion est-il plus fort que celui de la grâce? Ma volonté cède aussitôt, sans pouvoir se roidir contre le penchant dominant qui l'entraîne : tristes jouets de cette double impression, nous vivons tour à tour sous l'empire de l'une ou de l'autre, sans être contraints avec violence, la volonté ne se contraint pas, et Luther ne dit jamais le contraire, mais captivés par des liens enchanteurs et asservis à une nécessité douce : système foudroyé dans le moine apostat et dans l'évêque téméraire : dans celui-là par le saint concile de Trente; dans celui-ci par trois grands papes qui, de concert avec le corps des pasteurs, l'ont frappé d'anathème.

Système faux dans tous ses points; car d'abord nous ne croyons pas, dit saint Prosper, que la grâce de la charité soit la seule que Dieu ait dans ses trésors; la crainte ne serait donc plus un don de Dieu, et cette doctrine est réprouvée : non, non, autant de sentiments dans l'âme, autant de ressorts que la grâce fait jouer : cette grâce qui prend toute sorte de formes, dit saint Pierre (*I Petr.*, IV, 10), pour nous conduire par diverses routes au même but; elle frappe, elle atterre à coup de foudres les cœurs des rebelles, elle console les timides par l'onction de sa douceur, elle attache les reconnaissants par les bienfaits, elle tente les intéressés par ses promesses.

Il est des grâces de désir et d'espérance, comme il en est d'attrait et d'amour, un seul et même esprit, conclut saint Prosper, l'esprit de Dieu, opère tous ces mouvements divers, nous les partageant selon son plaisir et nos besoins. D'ailleurs quelque forte que puisse être en cette vie l'impression de la grâce, il est écrit que Dieu a laissé l'homme dans la main de son conseil; que le feu et l'eau, le bien et le mal ont été mis sous ses yeux; il est certain que l'homme mérite en consentant à la grâce; mériterait-il s'il ne pouvait y résister? Et vous Paul, si lorsque vous fûtes terrassé sur le chemin de Damas, vous ne fîtes que suivre en aveugle l'attrait du ciel, c'est à tort que vous vous vantez d'avoir aussitôt renoncé à la chair et au sang. Chose étonnante! Il n'eût point tenu à vous de ne les point écouter. Ah! la voix d'en haut lui dit bien qu'il était dur, mais non pas impossible de résister à l'aiguillon qui le pressait. (*Act.*, XXVI, 14.)

Mais le moyen d'accorder cette toute-puissance de la grâce avec les droits de notre liberté? Dangereuse question, qui fait que l'impie blasphème ce qu'il ignore; mais quoi, dans la conduite des affaires, quels ressorts n'avez-vous pas vus jouer? Vous n'avez pu les prévoir, maintenant même vous ne pouvez les comprendre; vous-mêmes vous prétendez couvrir toutes vos démarches, vous rendre impénétrables, c'est ce qui se nomme entre vous sagesse et prudence, et vous voulez que votre Dieu soit moins caché que vous sur cet accord de la liberté et de la grâce. Les plus grands esprits, les plus savants docteurs ont vu leurs bornes; saint Augustin avoue ingénument qu'il ne fait ici qu'admirer et se taire : il est vrai, des hommes plus hardis et moins humbles ont prétendu jeter quelque jour sur ces mystérieuses ténèbres; ils sont entrés bien avant dans ces controverses profondes; ils ont raisonné beaucoup et n'ont rien éclairci; la foi n'y a rien gagné, la charité y a beaucoup perdu; ils ont parlé de la grâce, moins par l'impression de la grâce que par des motifs d'animosité : ils ont disputé en hommes et non pas en saints. Pour nous, mes frères, laissons ces vaines disputes, prenons le parti du silence; croyons, c'est tout ce qu'on exige. La grâce peut tout faire, et elle peut demeurer sans effet; dans ses secours ordinaires, elle nous rend véritablement capables d'agir, et ne nous laisse aucune excuse lorsque nous n'agissons pas; dans ses plus grands efforts, quoique toujours sûre de vaincre, elle ne nous impose aucune nécessité de lui céder. Comment donc? je n'en sais rien : arrête, raison téméraire et présomptueuse, crains de pénétrer le voile sacré qui couvre des vérités que tout fidèle doit croire, et ne doit point trop sonder. Qui osera décider et parler en maître où saint Paul a tremblé; je tiens les deux bouts de la chaîne sans voir le milieu qui les réunit : j'adore le secret de Dieu dans la nuit de la foi. Vous avez vu ce qu'il faut croire de la grâce pour être catholique, voyons maintenant ce qu'il faut accorder à la grâce pour être saint : c'est le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT.

Qu'est-ce que la grâce exige de notre foi? Ce qui suit naturellement des principes que la foi nous enseigne sur la grâce, permettez-moi de les rappeler. Dans l'ordre de salut, sans la grâce nous ne pouvons rien, avec la grâce nous pouvons tout, la grâce ne fait rien sans nous : ce sont les trois dogmes de religion qui doivent régler notre créance sur cette matière, et c'est de ces trois dogmes que je tire trois conséquences de pratique bien propres à sanctifier nos mœurs.

Nous ne pouvons rien pour le ciel sans la

grâce; la grâce est donc un bien précieux qu'il faut ménager : première conséquence, première réflexion. Nous pouvons tout avec la grâce; quelque puisse être notre faiblesse, nous ne devons donc jamais désespérer : seconde conséquence, seconde réflexion. La grâce ne fait rien sans nous; quelque forte que soit cette grâce, nous devons donc toujours y coopérer : troisième conséquence, troisième réflexion.

Oui, chrétiens, l'absolue nécessité de la grâce nous apprend à la bien ménager; disposition de fidélité aussi rare que légitime. Ce n'est rien, dit-on tous les jours, que de résister à la grâce; le malheur n'est pas grand de ne pas y répondre sur-le-champ; ce qu'on n'a pas fait une fois on pourra le faire une autre.

Ce n'est rien que de résister à la grâce? Je pourrais répondre que parler ainsi c'est en ignorer étrangement le prix. En est-il une seule qui n'ait coûté le sang de Jésus-Christ? Si donc il vous restait un degré de foi, mondains qui m'écoutez, vous devriez la recueillir, cette divine grâce, avec le même empressement que vous eussiez recueilli sur le Calvaire chaque goutte du sang d'un Dieu; que vous ramasseriez sur l'autel les plus petites parties de cette hostie sainte où réside son corps adorable. Et comment conservez-vous les précieux restes de la vraie croix? Avec quel respect les touchez-vous? Avec quelle effusion de cœur les appliquez-vous sur vos lèvres? Ne savez-vous pas que la grâce est le fruit de cet arbre de vie; que cet instrument sacré ne vous est cher que parce que Jésus-Christ est pour vous l'instrument de la grâce?

Ce n'est rien que de résister à la grâce? Si je n'avais affaire qu'à de bons cœurs, je leur dirais que fermer l'oreille à ses cris, c'est s'endurcir à la voix de Dieu même; car c'est lui qui, par sa touche secrète, vous tient le langage qu'il adressait à la Samaritaine : C'est moi qui vous parle, âme infidèle : *Ego sum qui loquor tecum* (*Joan.*, IV, 16); moi qui vous demande si peu; moi qui vous le demande avec tant de douceur; qui, de Maître, devenu suppliant, veux bien m'abaisser à solliciter comme une faveur ce que je pourrais exiger comme une dette; moi qui, pour vous donner droit à ma grâce, me suis fait enfant, médiateur, nourriture, anathème, victime. Hélas! que ne m'en a-t-il pas coûté pour vous l'obtenir, et que vous en coûte-t-il pour la recevoir? Ingrat, vous ne daignez pas y répondre! *Ego sum qui loquor tecum.* Mais il faut quelque chose de plus frappant.

Ce n'est rien que de résister à la grâce? Vous vous trompez; car d'abord c'est perdre cette grâce à laquelle vous résistez, et c'est encore en perdre quelque autre qui eût été la récompense du bon usage de celle-ci : telle est l'économie du salut. Le Seigneur aime à combler de nouvelles faveurs les reconnaissants des anciennes; de même que, par un juste retour, il refuse ses caresses à qui n'a fait aucun cas de ses avances. Soustraction de la grâce, mystère terrible dont la seule pensée glaçait de frayeur le Roi-Prophète. Prévaricateur que je suis, dit-il à Dieu, n'épargnez, pour me punir, ni le fer ni le feu, mais ne gardez pas à mon égard, je vous en conjure, cet affreux silence, silence qui est la marque du jugement le plus terrible et de la condamnation la moins équivoque : *Deus meus ne sileas a me.* (*Psal.*, XXVII, 1.)

Mais en quoi consiste cet abandon redoutable? Dirai-je qu'il est pour tous les hommes une certaine mesure de grâces et une mesure fixe de péchés; que celle-ci comblée, celle-là s'épuise, et qu'après de longues résistances la grâce indignée se retire tout à fait, pour ne pas faire entendre sa voix qu'à ce formidable jour des jugements du Seigneur, où elle se déclarera notre plus mortelle ennemie? Ferai-je sonner bien haut ces paroles de l'Eternel à l'infidèle Damas? *Je pardonnerai jusqu'à trois crimes, mais au quatrième, j'ouvre le puits de l'abîme* (*Amos*, II, 1-3), et Damas n'est plus. Insisterai-je sur ces oracles des livres saints? Pécheurs, *je vous ai tendu la main et vous avez détourné le visage* (*Proverb.*, I, 24); je vous ai offert ma grâce et vous l'avez rebutée; un jour vous la rechercherez et elle vous fuira; elle aura son tour comme vous avez eu le vôtre. De grands hommes ont conclu de ces paroles qu'il n'est plus une seule grâce pour certains impies, et l'Eglise n'a point prononcé sur cet article; si donc je voulais vous effrayer, je pourrais embrasser leurs sentiments sans appréhender la censure. Mais non, nous avouons volontiers, avec saint Augustin, qu'il n'est personne que Dieu prive entièrement de ses faveurs; que ce que nous appelons endurcissement dans cette vie n'est jamais qu'un endurcissement imparfait : *Obstinatio imperfecta.* Cependant nous ne pouvons dissimuler qu'on ne voie quelquefois des demi-abandonnés en matière de grâce. Ouvrez l'Evangile; pour aller en Samarie Jésus quitte la Judée : *Reliquit Judæam.* (*Joan.*, IV, 3.) Sichar doit la visite qu'elle reçoit à la perte qu'en fait Jérusalem; et à combien de filles de Sion la pécheresse de Samarie n'a-t-elle peut-être pas enlevé la couronne? N'en soyons pas surpris; l'obstination des Juifs méritait cette conduite du Sauveur; il quitte la Judée : *Reliquit Judæam.* Craignez qu'une pareille opiniâtreté de votre part ne vous rende dignes d'un pareil châtiment de la sienne? Combien de pécheurs, hélas! surtout après le détestable péché dont saint Paul ne voulait pas qu'il fût jamais parlé (*Ephes.*, V, 3), sont des mois entiers sans une seule pensée de salut, pleins de leurs passions et vides de leur Dieu! Tel qui m'écoute sait ce qu'il en est. Ah! dans le sein des richesses, on ne soupçonne pas aller jusqu'à l'indigence, tant on compte sur sa fortune; ainsi, dans l'affluence des grâces, nous croyons que cette source ne tarira jamais. Nous nous trompons; ce qu'avait dit le Prophète ne s'accomplit que trop : Ceux qui goûtaient l'abondance des chastes voluptés de la grâce dépérissent de disette : *Qui nutriebantur in*

voluptate, interierunt in viis. (*Thren.*, IV, 5.) Après avoir été nourris comme les héritiers d'un royaume éternel, ils sont réduits aux nourritures les plus sales : *Qui nutriebantur in croceis, amplexati sunt stercora.* (*Ibid.*) Epouvantable châtiment! Ne sera-ce point le vôtre, pécheurs qui m'écoutez? Ah! depuis si longtemps vous opposez à la grâce une si grande dureté; combien de fois ne vous a-t-elle pas dit, comme à la Samaritaine : Accordez-moi tel et tel sacrifice : *Da mihi.* (*Joan.*, IV, 3.) Vous êtes-vous rendus à ses désirs? Ah! trop fidèles imitateurs de la pécheresse de Samarie, vous commencez comme elle, sinon à refuser entièrement, du moins à disputer avec la grâce? Comment me demandez-vous à moi : *Quomodo poscis a me?* (*Ibid.*, 9.)

Quelquefois le Seigneur s'offre à vos yeux sous la forme d'un pauvre; riches, vous êtes à la source des biens, et votre salut dépend peut-être d'une légère aumône. Donnez-la moi, vous dit Jésus-Christ par la bouche d'un indigent : *Da mihi.* A-t-il pu vous rendre le témoignage qu'il rend aux élus; et vous me l'avez accordée : *Et dedistis mihi.* (*Matth.*, XXV, 35.) Non, non, vous vous retranchez toujours sur les dépenses de votre état. Comment me demandez-vous à moi : *Quomodo poscis a me?* Puis-je donner dans la situation où je me trouve? La loi n'exige que le superflu; en ai-je? En effet, en est-il aujourd'hui dans les plus brillantes fortunes? Si vous saviez cependant quel est celui qui vous parle, reprend Jésus-Christ, quel est celui qui vous fait cette demande, quittant de vous-même le sein de votre mollesse, vous auriez offert vos secours à ce pauvre; mais vous ignorez le don de Dieu.

Une autre fois, la grâce vous dit tout bas : Un peu moins de vanité dans vos parures, de liberté dans vos regards, de curiosité dans vos lectures, d'enjouement dans vos airs; c'est un rien, mais ce rien, je vous le demande, donnez-le-moi : *Da mihi.* A-t-elle pu ajouter : Ce rien m'a été accordé? *Dedistis mihi.* Non, non, vous prétextez toujours les bienséances de votre sexe. N'est-ce pas ainsi qu'agissent les femmes du monde, dites-vous? qu'est-il nécessaire de se singulariser? Comment me demandez-vous, à moi qui suis Samaritaine : *Quomodo poscis a me?* Ah! si vous saviez quel est celui qui vous parle, vous dit Jésus-Christ, vous ne balanceriez pas à vous rendre; mais vous ignorez le don de Dieu.

A d'autres, la grâce ne cesse de répéter : Quittez le monde, ses dangers sont grands, votre faiblesse est extrême; allez cacher sous un voile éternel des attraits qui vous ont perdue et qui vous perdraient entièrement; ne me refusez pas cette preuve d'obéissance, accordez-la-moi promptement : *Da mihi.* Non, non, répondez-vous; pourquoi quitter le siècle, nous pouvons nous y sauver; nos pères y ont vécu en bons chrétiens; pourquoi ne les imiterions-nous pas? Comment me demandez-vous, à moi qui suis Samaritaine : *Quomodo poscis a me?* Ah! si vous connaissiez celui qui vous parle; mais vous ignorez le don de Dieu.

Du moins, ah! du moins aujourd'hui qu'on vous le fait connaître, n'endurcissez pas vos cœurs. Peut-être est-ce son dernier effort, la dernière lueur d'un flambeau qui s'éteint, le dernier cri de la grâce retenue captive dans l'injustice; elle se tait aujourd'hui, mais à la mort elle sortira de ces abîmes profonds où vous l'avez ensevelie; elle vous reprochera vos coupables résistances, vos délais, vos prétextes. Avançons.

Si nous ne pouvons rien sans la grâce, avec elle nous pouvons tout : quelque pécheurs que vous soyez, il ne faut donc jamais désespérer. Anciens captifs, tout courbés que vous êtes sous le poids de vos iniquités qui, comme des montagnes, se sont élevées sur vos têtes, faites effort, vous pouvez encore rompre vos fers : *Levate capita vestra : ecce appropinquat redemptio vestra.* (*Luc.*, XXI, 28.)

Quoi, direz-vous, après tant d'années passées dans le sacrifice, après des jours usés dans le libertinage, après un si grand nombre de péchés de toute espèce, puis-je encore me convertir? Oui, mes frères; penser autrement, ce serait faire injure à la grâce; d'un scélérat elle fait un saint : l'arbre mort revit, pousse et fleurit encore; le cadavre échappe du tombeau et prend une nouvelle vie. Que de prodiges n'opère-t-elle pas tous les jours? Combien de pécheurs n'a-t-elle pas changés? Oui, dites-vous, ils avaient la grâce, mais moi je ne l'ai pas, je ne la sens pas, je l'attends.

Vous n'avez pas la grâce? quel langage, ô ciel! elle est tout près de vous, dit saint Paul, elle est dans vous-même : *Prope est in ore tuo, in corde tuo.* (*Rom.*, X, 8.) D'où partent ces soupirs, ces sanglots que vous poussez quelquefois sur le triste état de votre âme? D'où partent ces résolutions prises à la face du ciel, de suivre enfin le plan d'une vie nouvelle? Qui vous a fait faire cet aveu humiliant d'une faiblesse ignominieuse, malgré le dépit de votre orgueil, sinon la grâce? *Prope est in ore tuo.* Quel nom donnez-vous à ces lumières intérieures qui vous éclairent, à ces remords secrets que vous ressentez, à ces inspirations que vous éprouvez, à ces invitations qui vous appellent? Une plus longue discussion est inutile : voilà la grâce, nous vous la montrons : *Prope est in corde tuo.* Vous n'avez pas la grâce! ah! mes frères, ne nous plaignons pas de la grâce; elle nous suit partout, elle nous invite, elle nous exhorte, nous prie, nous conjure, nous crie, nous sollicite, nous presse, nous investit, nous heurte pour ainsi dire : hélas! que ne fait-elle pas pour nous changer?

Tantôt c'est une curiosité innocente qui conduit Augustin aux discours du grand Ambroise : *Venit haurire aquam.* (*Joan.*, IV, 7.) C'est là que Dieu l'attend : la grâce repose sur les lèvres de son ministre pour frapper ce pécheur et le convertir : *Venit Jesus, sedebat supra fontem.* (*Ibid.*, 6.) Tantôt c'est un devoir d'état, une bienséance ou

d'amitié ou de famille, qui oblige de se montrer à un convoi funèbre, de verser des larmes sur la cendre d'un mort : *Venit haurire aquam.* C'est là que Dieu attend ce mondain; la grâce sortant du tombeau, si j'ose ainsi dire, se sert de cet appareil lugubre pour lui faire les plus fortes leçons sur la vanité des biens du monde : *Venit Jesus, sedebat supra fontem.* Tantôt c'est l'esprit de vanité, l'attrait du plaisir qui conduit cette jeune personne dans les cercles, elle vient y amuser sa criminelle oisiveté, y boire à longs traits les eaux de Babylone : *Venit haurire aquam;* et c'est là que Dieu l'attend; il lui ménage un heureux affront, une raillerie, un mépris, un trait piquant d'une bouche médisante qui l'arrache au siècle pour la donner à Dieu : *Venit Jesus, sedebat supra fontem.* Telles sont les saintes ressources de la grâce; et après cela, prétendrez-vous qu'elle vous manque?

Mais vous ne la sentez pas, dites-vous. Eh! comment voulez-vous la sentir, pécheurs, cette grâce précieuse, au fond du libertinage, au centre de l'impudicité, dans l'ivresse du crime? Comment la sentir dans ce lâche et voluptueux sommeil qui absorbe vos jours, dans ces séances d'un jeu qui occupe toute votre âme, dans ces assemblées tumultueuses, ces visites inutiles, ces conversations dangereuses, ces parties suspectes où assurément vous ne comptez pas la trouver?

Cependant vous attendez la grâce, concluez-vous froidement. Dites, dites plutôt que c'est elle qui vous attend. Car pourquoi croupissez-vous dans vos désordres, si ce n'est parce que vous regardez la grâce comme une source publique où l'on peut puiser en tout temps? Vous attendez la grâce. Erreur, imposture, mensonge : vous seriez au désespoir qu'elle vous fît rompre ce commerce si doux, restituer ce bien qui vous rend opulent, vous réconcilier avec cet ennemi si odieux.

La preuve en est que, quand elle vous en fait naître la pensée, cette pensée devient un poison qui consume vos plaisirs : aussi tâchez-vous de vous en défaire. Comment? En fréquentant des amis peu chrétiens qui vous tiennent un autre langage, en relisant des lettres tendres qui vous font d'autres impressions, en dévorant des romans qui rallument une autre flamme que celle de la grâce. Que ne faites-vous pas pour ne point céder à ses efforts? Vous fuyez nos temples où elle descend, nos tribunaux où elle siége, nos discours qu'elle anime. Vous attendez la grâce? Oui, vous avez raison; attendez-la, cette grâce qui vous arrache au monde, tandis que vous vous incorporez à lui; attendez-la, cette grâce qui brise vos liens, tandis que vous les serrez toujours plus; attendez-la, cette grâce qui fait dominer la charité pure, tandis que vous brûlez de feux impudiques. Si vous attendez ainsi la grâce, vous ne l'aurez jamais, je vous le prédis; car si nous pouvons tout avec la grâce, elle ne fait rien sans nous : dernier principe de foi, d'où je conclus qu'il faut y coopérer. Troisième et dernière conséquence, troisième et dernière réflexion.

Il faut l'avouer, chrétiens, il se trouve des pécheurs qui vivent à regret sous l'empire des passions, qui pensent à se convertir, qui le désirent, le veulent, en demandent la grâce. Mais voici leur illusion : catholiques en spéculation, ils raisonnent en vrais hérétiques dans la pratique; ils demandent des grâces invincibles qui, sans combat, soumettent toutes leurs passions; des grâces faciles, complaisantes, commodes, qui rompent leurs fers sans qu'ils en sentent le coup, qui brisent leur joug sans effort, qui les transforment en saints sans en faire des pénitents.

Adopter de semblables systèmes, n'est-ce pas se tromper à pure perte? La religion en connaît-elle de ce caractère? Fut-il de grâce plus efficace que celle qui triompha d'Augustin? Quels assauts cependant n'essuya-t-il pas!

Dans le sommeil léthargique où j'étais enseveli (c'est lui-même qui parle), votre grâce, ô mon Dieu! comme un éclair rapide, brillait à mes regards; je croyais la chercher, cette lumière salutaire, mais hélas! à peine un faible jour commençait-il à paraître, que je fermais les yeux de peur de la trouver. Ce n'est pas tout : les plaisirs enchanteurs, comme un essaim folâtre, voltigeaient devant moi et me tiraient doucement. Augustin, disaient-ils, pourriez-vous nous quitter? Et pour qui? Pour une vertu sombre, farouche, larmoyante, épineuse. A ces paroles je soupirais; mon cœur, dans cette guerre intestine, attiré par le ciel, retenu par la passion, indécis sur le choix, se sentait déchiré de divers mouvements : triste guerre! Seigneur, si votre grâce a vaincu, vous savez ce que m'a coûté la victoire. Et vous prétendez, pécheurs, qu'elle ne vous coûte rien! Quelle illusion!

Non, dites-vous, telles ne sont pas nos prétentions! nous voudrions seulement que le Seigneur nous fît part de ces grâces puissantes auxquelles, lui qui sait tout, sait bien que nous nous rendons. Eh! mes frères, à quoi servent ces inutiles désirs? Au lieu de raisonner à pure perte sur le partage inégal des grâces, songez plutôt à bien profiter de celles qu'on vous accorde, et quelle qu'en soit la mesure à votre égard, croyez sans hésiter que vous en avez tous assez pour mériter le ciel, pour pouvoir dire avec raison : je puis aller jusqu'au terme.

Permettez-moi, chrétiens, de finir ce discours par ce beau mot du dispensateur de la grâce à la femme de Samarie : Laissez les plaisirs de la terre et goûtez dans le silence les délices de la grâce en vous rendant à ses invitations. Hélas! mondains, cette eau que vous buvez, loin d'étancher votre soif, ne fait que l'irriter. La jouissance des voluptés charnelles a-t-elle jamais éteint les feux de l'impudique? Au contraire, c'est dans la jouissance même qu'il puise de nouvelles ardeurs : *Sitiet iterum.* (*Joan.*, VI, 13.) Si

les forces lui manquent, les désirs restent. Ce poste si envié, aujourd'hui obtenu, a-t-il amorti l'ambition qui vous dévorait? Au contraire, il a redoublé sa vivacité : *Sitiet iterum.* Ces biens, amassés au prix de tant de risques, ont-ils apaisé cette insatiable soif des richesses? Non; ils l'ont irritée encore plus. On désire, on obtient, et l'on désire encore : *Sitiet iterum.* Les seuls biens de la grâce sont proportionnés à notre cœur; ils le remplissent, le fixent, le tranquillisent et lui servent d'avant-goût pour ces biens éternels qui nous sont préparés dans le centre de la gloire éternelle que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON XV.

Pour le dimanche de la quatrième semaine de Carême.

SUR L'AUMÔNE.

Unde ememus panes ut manducent hi? (*Joan.*, VI, 5.)
Où achèterons-nous du pain pour donner à manger à tout ce monde?

Telle est la compatissante bonté de Jésus-Christ. Il ne pouvait voir de malheureux sans qu'il sentît sur-le-champ le contre-coup de leur infortune. Au spectacle d'une troupe affamée, qui le suit depuis trois jours dans les déserts, son cœur s'ouvre, ses entrailles s'agitent, sa tendresse cherche à lui procurer quelque soulagement. Mais quel soulagement peut procurer à un grand peuple un homme pauvre, qui ne subsiste lui-même que par un secours étranger? Qui reçoit l'aumône est-il en état de la faire? Rassurez-vous, mes frères, Jésus-Christ fera plutôt un prodige que de laisser périr sous ses yeux cet Israël docile, qu'il doit nourrir en qualité de pasteur. Il ne vit que d'aumônes, il est vrai, mais pour aumône il sait donner des miracles. Ah! chrétiens, ce ne sont point des miracles qu'on vous demande pour aumône. Où sont ceux qui puissent dire comme saint Pierre à cette foule de malheureux qui nous environnent : Je n'ai ni or, ni argent à vous donner; cependant ce que j'ai, je vous le donne au nom de Jésus-Christ; levez-vous et marchez : *Argentum et aurum non est mihi, quod autem habeo, hoc tibi do, in nomine Jesu Christi Nazareni : surge et ambula.* (*Act.*, III, 6.) Ces heureux temps ne sont plus; les riches ne sont point des apôtres; sont-ils même des hommes? Hélas! tout est changé. Autrefois on donnait des miracles pour aumône, et aujourd'hui le riche qui la donne est une espèce de miracle. Car que voit-on dans le monde, je vous prie? d'une part, des hommes avides, injustes, cruels, qui, loin de soulager les pauvres, ne s'appliquent qu'à en faire de nouveaux; qui, loin de sécher les larmes du pupille, s'enivrent du sang de l'orphelin et dévorent comme le pain la substance de la veuve, au lieu de la nourrir de leur substance : *Devorant plebem meam sicut escam panis.* (*Psal.* XIII, 4.) D'autre part, ce sont des hommes tels que ces païens dont parle saint Paul, sans égard, sans compassion, sans humanité; des cœurs endurcis, des yeux secs, des mains fermées, qui jouissent en paix de leur abondance, sans s'embarrasser d'en faire part à l'indigent : *Sine affectatione, absque fœdere, sine misericordia.* (*Rom.*, I, 31.) Voilà le monde, et c'est cette dureté du monde que j'attaque aujourd'hui dans ce discours où j'ai dessein de traiter l'importante matière de l'aumône. Et pour le faire avec ordre, je remarque, sur ce sujet, qu'il règne deux abus dans le monde. Les uns ne font pas l'aumône, les autres la font mal. Il faut donc convaincre les premiers et instruire les seconds : montrer à ceux-là l'obligation du précepte, et à ceux-ci les règles du devoir. En deux mots, ne pas faire l'aumône, c'est un crime : sujet de mon premier point. La faire comme on la fait, n'est pas toujours vertu : sujet de mon second point.

Mon Dieu! si jamais j'ai souhaité l'heureux talent de ces hommes qui, par un charme impérieux, forcent les esprits et maîtrisent les cœurs, j'avoue que je l'ai souhaité dans le sujet que je traite; qu'ailleurs je sois abandonné à ma faiblesse, mais qu'aujourd'hui je sois éloquent pour les pauvres, les plus chères délices de votre Fils et la plus noble partie de notre ministère. Puisse ce discours leur procurer avec abondance des soulagements que je ne puis leur accorder que trop faiblement par mes désirs. Vierge sainte, protectrice des affligés, et par là même protectrice des pauvres, nous implorons votre secours. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Est-il donc bien vrai qu'on soit obligé de faire l'aumône? Oui, chrétiens, et je fonde cette obligation sur trois grands principes que je vous prie de bien retenir : sur le précepte de Dieu, sur les intentions de Jésus-Christ, sur votre propre avantage. Ainsi vous devez l'aumône : 1° à Dieu qui vous la prescrit; 2° à Jésus-Christ qui vous la demande; 3° à vous-mêmes qui en profitez. Que n'ai-je l'éloquence du grand Chrysostome, cet infatigable avocat des pauvres, pour vous développer avec force ces trois vérités!

1° Je dis que vous devez l'aumône à Dieu qui vous la prescrit, et qui vous la prescrit dans les termes les plus précis, sous les peines les plus grièves. Dans les termes les plus précis : écoutez comme il s'en explique par la bouche de saint Paul : Vous êtes évêque, disait cet apôtre à Timothée, son disciple, et, par état, vous êtes le père des pauvres. Je sais que vous ne pouvez pas les assister de vos biens; vous n'en avez pas, tout évêque que vous êtes; le seul revenu de votre épiscopat, c'est le martyre. Aidez-les du moins de votre crédit, soutenez-les de votre protection, plaidez leur cause, si vous ne pouvez pas sécher leurs larmes. Leurs cris, vous le savez, n'arrivent guère jusqu'aux oreilles des grands. Ensevelis dans une voluptueuse mollesse, séparés du peuple par des barrières impénétrables, entourés d'un cercle d'adulateurs intéressés à flatter leur délicatesse, l'affreuse indigence leur est in-

connue; leurs regards, familiarisés avec les images de la volupté, n'aiment point à tomber sur le spectacle des misères; à peine croient-ils qu'il soit des pauvres, parce qu'eux-mêmes ne le sont pas. Eh bien! mon cher disciple, vous leur apprendrez qu'il en est; vous leur ferez entendre que, tandis qu'ils sont assis à ces tables voluptueuses, qui plient sous l'abondance et la délicatesse de mets rassemblés, cent familles, qui se regarderaient comme heureuses de profiter de leurs restes, sont en proie aux rigueurs de la faim; que, tandis qu'ils n'ont d'autre embarras que le choix des amusements, et d'autres fatigues que celles des plaisirs, l'artisan, accablé du poids du jour et de la chaleur, peut à peine partager un pain couvert de larmes avec une épouse et des enfants désolés. Vous leur direz, en un mot, que s'ils regorgent du superflu, les pauvres manquent du nécessaire : vous le leur direz, et si vous trouvez leurs cœurs indifférents à de pareils récits, vous le prendrez sur un ton plus haut, vous leur déclarerez nettement que c'est de la part de Dieu que vous leur ordonnez de donner, que c'est en son nom que vous leur prêchez l'aumône; que manquer à la faire, c'est contrevenir à ses ordres: *Divitibus hujus sæculi præcipe facile communicare.* (1 *Tim.*, VI, 18.)

Osez-vous dire, après cela, riches du siècle, que nous avons mauvaise grâce d'imposer sur vos biens un tribut pour les pauvres; qu'ils sont à vous, et qu'après tout, en les retenant, vous ne faites tort à personne? Nous vous répondrons toujours avec saint Paul, que Dieu ne vous a donné ces biens qu'à condition d'en faire part aux pauvres; que les dissiper sans leur rien donner, c'est imiter ces enfants dénaturés qui profitent du bénéfice de la succession sans en vouloir acquitter les charges : *Divitibus hujus sæculi præcipe facile communicare.* (*Ibid.*) Vous l'entendrez comme il vous plaira, mais c'est ainsi que nous l'entendons avec l'Apôtre, ou plutôt c'est ainsi que nous l'entendons avec Dieu lui-même, qui, pour forcer votre dureté, a joint aux ordres les plus précis les menaces les plus terribles,

Vous le savez, mes frères, à ce dernier jour qui doit décider de nos destinées, à ce jour de terreur où la vérité, environnant le trône de l'Eternel, rendra, selon le Prophète, ses derniers arrêts : *Veritas tua in circuitu tuo* (*Psal.* LXXXVIII, 9); à ce jour des vengeances où les livres des consciences seront ouverts, et où chacun recevra selon ses œuvres : *J'ai eu faim*, dira le souverain Juge aux impies, *et vous ne m'avez pas nourri; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; j'étais nu, et vous n'avez pas daigné me couvrir.* (*Matth.*, XXV, 42.) Voilà votre crime! eh bien! allez au feu éternel, et voilà votre châtiment : *Ite in ignem.* (*Ibid.*) Vous n'avez pas voulu me couvrir, vous aurez pour vêtement un vêtement de feu : *Ite in ignem.* Vous n'avez pas voulu me désaltérer, vous ne boirez désormais que dans un calice de feu : *Ite in ignem.* Vous n'avez pas voulu me donner à manger, vous n'aurez pour tout aliment que des charbons de feu : *Ite in ignem æternum* : allez au feu éternel.

Il faut donc que l'aumône soit un précepte bien capital, puisque l'enfer semble n'avoir été creusé que pour en punir le refus : en vain donc cette femme avare, car l'avarice compte encore dans notre siècle plus d'héroïnes que de héros; en vain donc cette femme avare entend plusieurs messes tous les jours, communie plusieurs fois toutes les semaines, passe dans toute une ville pour un modèle de vertu. Vous la canonisez par avance et son arrêt est déjà prononcé; elle porterait son corps dans les flammes, que son âme irait encore dans les feux préparés à ceux qui refusent de faire l'aumône : *Ite in ignem æternum*, allez au feu éternel. Je ne sais si cette réflexion vous frappe, chrétiens, mais je sais qu'elle devrait vous frapper.

Mais pourquoi recourir aux oracles de la foi, quand la voix de la raison se fait bien entendre? Dieu, tout Dieu qu'il est, pourrait-il se dispenser de faire un précepte de l'aumône? Otez-en l'obligation, où serait la Providence? Quoi! tandis qu'il fait vivre les oiseaux du ciel, qu'il pare les lis des campagnes, il laisserait sans secours le chef-d'œuvre de ses mains, des hommes faits à son image. Quoi! prodigue envers les uns, avare pour les autres, il aurait pour les riches les attentions d'un père, et pour les pauvres, les duretés d'une marâtre? Il abandonnerait aux rigueurs du sort les enfants de son sein, à peu près comme ces mères illégitimes qui jettent à l'aventure le fruit de leur péché : dans ce système, Dieu saint, où serait votre sagesse? et n'est-ce pas ce système imaginaire dans l'esprit du Créateur, mais trop bien réalisé par votre conduite, riches inhumains, qui fait tous les jours blasphémer son saint nom? *Per vos nomen Dei blasphematur inter gentes* (*Rom.*, II, 24.) Quel triomphe, je ne dis pas seulement pour les hérétiques, mais encore pour les idolâtres, de voir parmi eux les pauvres mieux secourus que parmi nous? Quel triomphe pour l'impie que ce délaissement apparent du pauvre? Savez-vous ce qu'il en conclut? le dirai-je? et le croira-t-on? Il en conclut qu'il n'est point de Dieu, ou du moins que ce Dieu, satisfait de son sort, ne daigne pas se mêler du nôtre. Eh! s'il prenait soin de l'univers, dit l'impie, verrait-on ceux-là sous des lambris dorés, jouir des plaisirs qui voltigent autour d'eux, et ceux-ci dans des chaumines délabrées, ne pouvoir ni vivre, ni mourir? Une si prodigieuse inégalité ne peut être l'ouvrage d'un Dieu sage : un tel plan de gouvernement ne pourrait que lui faire déshonneur, puisqu'il n'est point de roi juste, s'il était le maître des fortunes, qui n'en voulût faire une distribution plus égale. Le précepte de l'aumône confond ce langage et résout cette difficulté; mais enfin c'est l'infraction de l'aumône qui a fait naître cette impiété; et, tant que les pauvres ne seront pas secourus, on ne cessera de nous

faire ces reproches : *Per vos nomen Dei blasphematur inter gentes.*

L'aumône n'est donc point un simple conseil, comme le monde se le persuade; c'est un devoir absolu, comme l'Evangile nous l'apprend : les pauvres la sollicitent comme un bienfait, mais Dieu l'exige comme une dette; les pauvres la demandent en pauvres, mais Dieu l'ordonne en maître et en roi. De là, quelles terribles alarmes pour tant de mondains qui m'écoutent! Car, où sont-ils, ceux qui, fassent entrer dans le détail de leurs fautes l'infraction du précepte que je prêche? Où sont ceux qui mettent à la tête de leurs péchés ce qui doit faire le premier titre de leur jugement? On s'examine sur tous les autres articles, on s'en accuse; mais il ne vient pas seulement dans l'esprit de s'examiner sur ce point. On trouve mauvais qu'un confesseur exact s'éclaircisse sur cette matière, et qu'il perce des ténèbres où l'on est bien aise de s'envelopper. Déplorable aveuglement que l'on porte du tribunal à l'autel, de l'autel au tribunal, que l'on conserve toute la vie, que l'on entretient jusqu'au tombeau, et qu'on ne quitte enfin que dans l'enfer, où l'on aura tout le temps de le bien reconnaître! Nous mêmes, prêtres du Seigneur, ne fomentons-nous pas quelquefois cette fatale sécurité? Combien de confesseurs manquent de faire sur ce chapitre d'indispensables questions à leurs pénitents! Il faut les laisser à la bonne foi, dit-on, c'est-à-dire qu'il les faut laisser à leurs erreurs et se rendre complices de leur perte pour ne pas troubler un pernicieux repos. Combien manquent de s'éclaircir sur cette matière dès que leur pénitents les accusent de trop de curiosité : ce sont nos personnes, dit-on, et non pas nos biens, qu'il faut connaître : comme si leurs biens n'étaient pas la source de leurs désordres, et que le plus grand de leurs péchés ne fût pas le mauvais emploi qu'ils ont fait de leurs biens. Premier fondement de l'aumône : le commandement de Dieu l'exige. Autre titre qui nous y oblige: la demande de Jésus-Christ.

Car, vous devez savoir, mes frères, que la personne du pauvre doit vous être dans un sens aussi sacrée que celle de Jésus-Christ, non-seulement parce que tous les pauvres portent dans leur pauvreté tous les traits de sa ressemblance, mais bien plus parce qu'en vertu d'un transport irrévocable, Jésus-Christ leur a cédé ses droits. Or, dites-moi si, vous eussiez vécu dans ce temps fortuné, où Jésus-Christ parut visiblement sur la terre, que vous l'eussiez vu à votre porte demander l'hospitalité comme à Marthe, ou de faibles soulagements comme à quelques saints, au rapport des fastes de l'Eglise, avec quel empressement l'eussiez-vous reçu dans votre maison! avec quelle profusion n'eussiez-vous pas fourni à ses besoins! O Dieu! vous seriez-vous écrié dans le transport de votre joie, distributeur des fortunes éternelles, vous pouvez bien sans doute vous passer de mes dons : le Maître des trésors du ciel n'a pas besoin des richesses de la terre : *Dixi Domino : Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges.* (*Psal.* XV, 2.) Cependant, puisque vous vous êtes dépouillé de tout par un excès de tendresse; puisque après vous avoir réduit aux langes d'une crèche, l'amour vous a réduit encore à la nudité d'une croix; puisqu'il vous a fait pauvre pour nous rendre riches de votre pauvreté, aussi, Seigneur, je m'estime trop heureux de pouvoir adoucir vos peines. Tel eût été, j'en suis sûr, votre langage. O hommes de peu de foi, reprend un Père de l'Eglise, où est donc votre religion? *Modicæ fidei, quare dubitasti?* (*Matth.*, XIV, 31.) Ah! c'est ce même Jésus qui réclame votre compassion dans les pauvres; c'est ce même Jésus qui pleure par leurs yeux, qui soupire par leur bouche et qui reçoit par leurs mains; ayez seulement la foi de Dieu, car c'est la foi qui vous manque : *Habete fidem* (*Marc.*, XI, 22), et quand vous verrez ce pauvre couché sur la paille ou sur le fumier, vous direz : C'est Jésus rampant dans une étable. Quand vous verrez cet autre chargé de fers dans les prisons : C'est Jésus-Christ, direz-vous, succombant sous la croix; quand vous verrez ce dernier languissant sur un lit de douleur : C'est Jésus, direz-vous, mourant sur le Calvaire. Sont-ce mes idées, chrétiens? ne sont-ce pas, à la lettre, les oracles de votre Dieu? Vous pourriez vous défier des unes, mais pouvez-vous douter des autres? *Modicæ fidei, quare dubitasti?* (*Matth.*, XIV, 31.)

En vain, riches qui m'écoutez, répondrez-vous à Jésus-Christ, vous reprochant votre dureté pour lui : Seigneur, nous ne vous avons jamais vu ni dévoré par la faim, ni pressé par la soif, ni transi de froid, ni dans la honte de la nudité; si nous vous eussions vu dans un pareil état, nous n'eussions pas manqué de vous assister: *Domine, quando te vidimus esurientem?* (*Matth.*, XXV, 44.) La réponse est toute prête : Ne vous l'avais-je pas dit, que j'avais substitué les pauvres à ma place, que je me tenais obligé de ce qu'on leur donnait, et que j'étais piqué des refus qu'ils essuyaient. Ce n'est pas ainsi que vous l'entendez pour la plupart, mes frères; mais si vous avez de la foi, c'est ainsi que vous devez tous l'entendre : *Habete fidem :* car pourquoi, je vous prie, adorez-vous Jésus-Christ sur l'autel? Parce qu'il a dit, reprenez-vous, en parlant du pain : Voilà mon corps. D'où vient donc que vous ne l'assistez point dans l'indigence? puisqu'il a dit en parlant des pauvres : Je suis en eux, je reçois les secours que vous leur donnez : *Quod uni eorum fecistis, mihi fecistis.* (*Ibid.*) De là cette parole de saint Pierre Chrysologue : Jésus-Christ dans l'Eucharistie et Jésus-Christ dans les pauvres doit être également pour nous un mystère de religion. Dans le premier, il est caché sous des voiles. Dans le second, il est encore sous des langes : dans les tabernacles, il est l'objet de notre culte; dans l'indigent, il est celui de notre charité : là il nous communique ses grâces, ici il attend nos services : là il nous nourrit de sa chair, ici nous le nourrissons des nos

biens : à la table sainte, il nous fait part de son sang, et pour prix de son sang, il se contente quelquefois des miettes de nos tables. Le sacrement de l'autel est plus majestueux et plus grand que celui des pauvres; mais le sacrement des pauvres est plus touchant et plus sensible que celui de l'autel ; aussi les saints ont toujours fait marcher de pair la communion et l'aumône. Témoins les premiers fidèles, qui faisaient succéder les repas des agapes à la fraction du pain. On les voyait, après avoir contemplé les terribles ténèbres de nos mystères, percer les tristes ténèbres des prisons; après avoir bu le sang de Jésus-Christ, sécher les larmes de leurs frères; après avoir goûté dans leur cœur la présence d'un Dieu dont ils n'étaient pas dignes, courir consoler des affligés dignes de leur compassion. On les voyait voler de l'autel au cachot, du sanctuaire à l'hôpital, de l'action de grâces à l'aumône, persuadés qu'en agissant ainsi ils ne quittaient Jésus-Christ que pour Jésus-Christ même.

De là cette parole de saint Jérôme, que le riche, par le mauvais usage de ses biens, ainsi que par la réception indigne du corps de Jésus-Christ, commet un sacrilége ; que comme il s'incorpore sa condamnation en profanant la table du Seigneur, et ne faisant pas un juste discernement du pain sacré qu'on y présente : il mange de même son jugement à la table splendide où il s'assied, s'il ne fait pas part à l'indigent des mets qu'on y sert : *Judicium sibi manducat et bibit* (I *Cor.*, II, 29).

De là cette maxime de saint Ambroise que dans les besoins pressants, on peut vendre hardiment les vases sacrés pour soulager les pauvres, que l'or ne doit pas être dans nos temples et la faim dans l'indigent; qu'un nécessiteux mendiant est aussi précieux qu'un autel ; que dépouiller celui-ci pour vêtir celui-là, c'est dépouiller Jésus-Christ triomphant pour couvrir Jésus-Christ pauvre.

De là cet empressement qu'ont toujours eu pour les pauvres, ces hommes de charité, ces hommes de foi et de miséricorde : les uns, frappés de l'oracle de Jésus-Christ, vendaient tous leurs héritages pour les pauvres, et vendaient même pour eux jusqu'aux livres des Evangiles qui leur avaient appris à tout quitter : les autres s'engageaient à se faire esclaves pour affranchir d'autres captifs, et ne se croyaient libres qu'en cessant de l'être par tendresse : la plupart étaient si connus par leur amour pour eux que pour indiquer leurs demeures aux étrangers qui les cherchaient : Là, vous les trouverez, leur disaient-ils, où vous trouverez une foule de pauvres. Faut-il s'en étonner? Après tout, n'a-t-on pas vu, dit saint Cyprien, les Abraham, les Job, les Judith, donner tout à la fois et des leçons si pathétiques, et des exemples si touchants de charité? Ils se vantaient, avec raison, d'être le pied du boiteux, l'œil de l'aveugle, le bâton du veillard; la miséricorde marchait devant leurs pas, la compassion croissait avec leurs ans, le sein qui leur avait donné l'être, avait fait naître la charité avec eux. Ils croyaient laisser beaucoup à leurs enfants, s'ils leur laissaient, par succession, l'affection qu'ils avaient eux-mêmes pour les pauvres. Nous devrions avoir bien d'autres sentiments, reprend saint Cyprien, les justes de ces temps n'envisageaient les pauvres que comme une portion de l'humanité, et nous ne devons les regarder que comme une portion de Jésus-Christ même. Ils n'y voyaient que des hommes, et nous y découvrons l'Homme-Dieu. En faut-il davantage pour les rendre tout à la fois et l'objet de nos respects et celui de nos tendresses? Voilà, chrétiens, mes frères, ce que la religion nous enseigne, et voilà, en même temps, de quoi lever nos difficultés : Faites l'aumône! Qui vous en empêche?

Ce pauvre n'en est pas digne, objectez-vous? Ce sont de folles dépenses qui l'ont réduit à l'état où il est. Je ne vous dis pas : donnez l'aumône à l'homme. Quand l'homme le mérite, donnez à l'humanité; quand l'homme ne le mérite pas, donnez à Jésus-Christ; car du moins vous accordez que toujours il le mérite. On ne voit partout que des pauvres, reprenez-vous. Eh bien! devez-vous vous lasser de voir partout Jésus-Christ? Ne devez-vous pas savoir que le sacrement du pauvre, aussi bien que celui de l'Eucharistie, a été établi en partie pour nous en rappeler le souvenir, puisque c'est également en mémoire de lui qu'il faut offrir et la victime de l'autel et le sacrifice de l'aumône : *Hoc facite in meam commemorationem.* (*Luc.*, XXII, 19.) Les pauvres ne m'en sauront aucun gré, ajoutez-vous? Je le veux; mais Jésus-Christ vous en marquera sa reconnaissance : Si les pauvres vous doivent quelque chose, vous dit-il lui-même encore mieux que saint Paul, c'est moi qui vous le rendrai. Et quand il ne vous récompenserait pas pour ce bienfait, ingrats, ne lui êtes-vous pas assez redevables pour le lui accorder? *Ego reddam, ut non dicam tibi, quod et te ipsum mihi debes* (*Philem.*, 19) : mais non, chrétiens, quand Jésus-Christ vous demande l'aumône, quand il vous ordonne de la faire, il consulte vos propres intérêts; il n'a pas besoin de vos dons, mais vous avez besoin de vos aumônes; vous devez donc faire l'aumône par rapport à vous-mêmes qui en profitez

Quels avantages en effet n'y sont pas attachés? Ecoutez un saint roi qui va vous l'apprendre : je veux confondre le monde par le plus grand monde, non pas en lui donnant pour maître un cénobite qui raisonne dans sa cellule, mais un docteur qui, instruit sur le trône. Heureux, dit-il, dans ce divin psaume que les riches devraient lire tous les jours, heureux celui qui comprend bien le mystère caché du pauvre! *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem!* (*Psal.* XL, 2.) Heureux pendant la vie! Le Seigneur la lui rendra douce : *Beatum faciet eum in terra* (*Ibid.*) : plus heureux à la mort, le Seigneur le délivrera des troubles du pé-

heur, *In die mala liberabit eum Dominus* (*Psal.* XL, 2) : souverainement heureux dans l'éternité, le Seigneur sera lui-même sa récompense, *Et non tradat eum in animam inimicorum ejus.* (*Ibid.*, 3.)

Heureux pendant la vie! *Beatum facias eum in terra;* heureux d'abord par l'amour des peuples qu'il s'attache. Si nous sommes si jaloux des cœurs, est-il un moyen plus sûr de les gagner? Quelle différence, par exemple, entre une femme mondaine et une charitable femme; celle-là se voit entourée d'une foule d'adulateurs qui en font une idole; celle-ci est environnée d'une foule de pauvres qui l'invoquent comme leur mère; les flatteurs qui encensent la femme mondaine désavouent tout bas les hypocrites hommages qu'ils paraissent lui rendre; les pauvres qui bénissent la femme miséricordieuse ajoutent en eux-mêmes aux éloges qu'ils ne cessent de publier. Celle-là, chargée d'anathèmes de mille créanciers qui ne voient qu'avec dépit l'étalage de son luxe, ne trouve dans sa conscience, si elle y entre, qu'une réponse de mort qui la consterne; celle-ci, chérie de toute une ville qui la regarde avec justice comme le gage le plus assuré de la protection du ciel sur les citoyens, goûte à longs traits le plaisir délicat de sécher les larmes des malheureux, plaisir mille fois plus délicieux que toutes les fausses joies du monde; quelque part qu'elle aille, ses œuvres la suivent et ses œuvres la louent : *Laudent eum in portis opera ejus.* (*Proverb.*, XI, 31.) Aussi le paganisme trouvait tant de grandeur dans cette vertu, qu'il érigeait en divinités les hommes charitables. Grands du monde, un peu de compassion pour les misérables vous assurerait notre attachement; plus vous serez hommes, plus vous nous paraîtrez grands; nous vous laissons le faste qui vous environne, nous ne vous envions vos richesses que parce que nous vous envions le pouvoir de faire des heureux.

Ce n'est pas tout : les faveurs temporelles sont presque toujours le salaire de l'aumône : la charité ne gâte jamais rien, mes frères, c'est le luxe qui perd tout. Où sont-elles, ces familles qui le prenaient sur un vol si haut? Elles ne sont plus; le Seigneur a coupé les rejetons maudits de ces tiges orgueilleuses; de toutes leurs grandeurs, il ne reste qu'un nom, et ce nom n'est rien. Au contraire, jetez un coup d'œil sur ces familles que la miséricorde semble avoir choisies pour son sanctuaire, tout fleurit au gré de leurs désirs : une longue suite des générations qui sortent de ces souches bénies annonce à la postérité que c'est prêter à usure que de prêter au Seigneur, lui-même l'a promis à son Apôtre, et il ne faudrait pas aller bien loin pour trouver parmi vous des preuves de cette vérité : *Qui seminat in benedictionibus, de benedictionibus et metet* (II *Cor.*, IX, 6.)

Mais, après tout, ces bénédictions de la terre ne sont qu'un prélude des grâces bien plus précieuses que Dieu verse sur l'aumône : citez-m'en une seule qu'elle n'obtienne? grâce de foi, grâce de pardon, grâce de miracles. Grâce de foi : voyez ce centurion dont saint Luc nous a rapporté l'histoire : héritiers des ténèbres de ses pères, sans avoir hérité de leurs vices, il adore le vrai Dieu qu'il croit, mais il n'adore point Jésus-Christ qu'il n'a pu connaître; périra-t-il dans son malheur? Non, chrétiens, ses aumônes parlent pour lui, ses mains se sont ouvertes à la compassion, ses yeux s'ouvriront à la lumière; parce qu'il a été charitable, il devient chrétien.

Grâce de pardon : écoutez riches, voici pour vous l'endroit le plus consolant de mon discours, et vous, anges tutélaires de mes auditeurs, gravez profondément dans leurs esprits ce qu'ils vont entendre! Depuis longtemps hélas! riches du monde vous vivez dans le crime; la suite de vos jours, à le bien prendre, n'est qu'un tissu d'iniquités; l'orgueil de la vie, la mollesse de la chair, l'ivresse des sens, voilà ce qui les compose : encore sont-ce là peut-être vos moindres vices; et combien de péchés secrets, apanage ordinaire des richesses, la sainteté de la chaire me force-t-elle de supprimer? Vous le savez, et à bon droit effrayés d'une telle vie, qu'une mort prochaine doit bientôt terminer, vous craignez la justice d'un Dieu qui affecte surtout de traiter les grands avec dureté : *Deus ultionum libere egit* (*Psal.* XCIII, 1). Le moyen, dites-vous, d'apaiser son courroux? Le moyen d'acquitter toutes nos dettes? Ah! mes frères, que je serais content, si vous me faisiez de bonne foi cette question : le moyen! vos richesses, chrétiens, vos richesses; oui les mêmes richesses qui sont la matière de vos péchés par le déplorable abus que vous en avez fait, consacrées par l'aumône qui les sanctifiera, deviendront pour vous, si vous voulez, une ressource de salut. Donnez aux pauvres et tout vous sera remis : l'oracle est écrit, il faut ou que Dieu nous trompe, ou qu'il soit accompli. Quelque pécheurs que vous soyez, vous ne l'êtes pas plus, après tout, que Nabuchodonosor; or à ce nom, qu'on ne prononce qu'avec une espèce d'horreur, vous concevez un impie, un scélérat, un athée : n'importe, lui disait Daniel, faites l'aumône, et que je passe pour un faux prophète, si tout impie, tout scélérat, tout athée que vous êtes, vous ne rachetez pas vos péchés. Non parce que l'aumône justifie par elle-même : en ce cas le sacrement de pénitence ne serait pas nécessaire et cette doctrine est réprouvée; mais parce que passant de la main du pauvre dans le sein de Dieu qui la recueille, elle en rapporte des grâces qui, sagement ménagées, convertissent enfin les plus grands pécheurs : *Peccata tua eleemosynis redime* (*Dan.*, IV, 42) : rachetez-donc vos péchés par des aumônes.

Grâce de miracle : nous en avons un exemple bien touchant dans les *Actes des Apôtres* (IX, 39). Saint Pierre arrive à Joppé le jour que Tabithe meurt, il voit autour de son cercueil, des orphelins, des veuves, des pupil-

les, des faméliques qui poussent des soupirs, qui jettent des cris, qui fondent en larmes : y voit-il ses parents, ses enfants, son époux? L'Ecriture ne le dit pas : O monde, ce n'est point à ton école qu'on apprend la reconnaissance! Qui t'oblige, n'oblige qu'un ingrat : frappé de ce spectacle, l'apôtre veut savoir la raison de ce deuil; c'est, notre mère s'écriaient-ils de concert, en lui montrant les habits que Tabithe avait faits pour eux; c'est notre mère qui vient d'expirer : hélas! que deviendrons-nous sans elle? Rendez-la à nos gémissements, ne la refusez pas à nos pleurs; c'est un miracle que nous vous demandons, saint apôtre; mais il est en votre pouvoir de le faire, et les aumônes de Tabithe méritent que vous le lui accordiez. Saint Pierre ne peut tenir contre tant de voix, *Tabithe, levez-vous* (*Act.*, IX, 40), lui dit-il, c'est Pierre qui vous l'ordonne, c'est tout un peuple qui vous redemande. Tabithe ouvre les yeux, se lève et se mêle parmi ses compagnes. Heureux donc non-seulement pendant la vie, mais encore à la mort, celui qui fait l'aumône : le Seigneur ne le ressuscitera point toujours, mais toujours il le délivrera des troubles du pécheur : *In die mala liberabit eum Dominus.* (*Psal.* XL, 2.)

Oui, chrétiens, à ce jour mauvais censeur des autres jours : à ce jour où les héros sont des enfants, et les forts de Moab, la faiblesse même : *in die mala* : à ce jour où les riches durs, inhumains, frappés du triste sort du mauvais riche que sa dureté précipite dans les enfers, seront saisis et consternés : *in die mala* : L'homme charitable environné de ses bonnes œuvres, attendra en paix le salut de son âme et la rédemption du Seigneur : *liberabit eum Dominus ;* oui, à ce jour où le péché souffre des peines extrêmes parce qu'il souffre sans consolation et qu'il trouve dans l'ardeur du mal qui le brûle comme un apprentissage et un essai des feux éternels qui lui sont destinés : *in die mala* : le Seigneur prend plaisir à charmer les ennuis, à adoucir les douleurs, et à béatifier les peines de l'homme charitable : *liberabit eum Dominus.* Le Prophète nous le représente au pied du lit sur lequel il est étendu, le fortifiant par sa présence, le consolant par son onction : *Deus opem ferat illi super lectum doloris ejus.* (*Ibid.*, 4.) Bien plus, le dirai-je? Le Prophète nous le peint tournant de ses divines mains le lit du malade, comme une mère celui de son enfant chéri : *Universum stratum ejus versasti in infirmitate ejus.* (*Ibid.*) O Dieu la foi seule peut nous faire croire de telles vérités; mais il en est une autre qu'elle nous enseigne : je veux dire qu'heureux pendant la vie, plus heureux à la mort, l'homme charitable est souverainement heureux dans l'éternité : *Non tradat eum in animam inimicorum ejus.* (*Ibid.*, 2.)

De là cet avis de Jésus-Christ : faites-vous des amis de vos biens afin d'entrer dans un royaume où les pauvres évangéliques sont des rois, et où les rois mêmes ne sont introduits que par les suffrages des pauvres évangéliques : et comment Jésus-Christ pourrait-il résister aux vœux de ces infortunés qui s'intéressent pour nos âmes? Quoi de plus touchant que les cris qui sortiront de leur bouche? Miséricorde pour miséricorde, Seigneur, s'écrieront-ils; vous l'avez promis : grâce pour grâce, faveur pour faveur, vie pour vie! les enfants de la paix seront-ils des victimes d'anathèmes? Brûleront-ils de vos feux, ces hommes qui essuièrent si souvent des larmes? Seront-ils captifs dans vos chaînes, ces hommes qui brisèrent nos liens? Ne trouveront-ils pas l'acquit de leurs dettes, dans le paiement qu'ils ont fait des nôtres? Ah! divin Jésus, nous vous entendons : venez, leur direz-vous, les bénis de mon père : possédez un royaume que vous avez si justement mérité : venez reposer dans le sein d'Abraham, vous qui soulageâtes les pauvres Lazares; pour les vêtements dont vous les couvrîtes, je vous donne le vêtement de ma gloire. Pour le pain dont vous les nourrîtes, goûtez la joie de mon festin : pour la boisson que vous leur donnâtes, buvez à jamais dans la coupe de mes délices; nagez dans ces torrents de volupté qui coulent dans mon empire : *Beati misericordes quoniam ipsi misericordiam consequentur.* (*Matth.*, V, 7.)

Avons-nous la foi, mes frères, si nous sommes indifférents à de pareils avantages? Sainte religion que vous êtes consolante dans vos promesses! Quoi, pour un morceau de pain, pour un verre d'eau, pour une légère aumône, un royaume? Quoi, tandis que pour ravir le ciel, les martyrs ont versé tout leur sang, une aumône donnée au nom de Jésus-Christ, suffit pour nous l'obtenir? Ah! riches du siècle que vous êtes inexcusables, si vous ne cédez la graisse de la terre pour la rosée du ciel, des biens périssables pour des trésors incorruptibles, la possession de ce qui vous perd pour racheter votre salut. Reprenons : vous devez l'aumône à Dieu qui vous la commande, à Jésus-Christ qui vous la demande, à vous-mêmes qui en profitez : ne pas faire l'aumône, quand on peut la faire, c'est donc un crime : vous venez de l'entendre; la faire comme on la fait ordinairement n'est pas toujours vertu; c'est le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT.

Quoique toute injustice soit un crime, toute aumône cependant n'est pas vertu : s'il est rare de la faire dans le monde, j'ose avancer qu'il est même plus rare de la faire comme il faut. Pour vous en convaincre je vais vous exposer les dispositions qu'elle exige et les défauts qui l'accompagnent

1° On doit la faire avec libéralité, et on ne la fait qu'avec réserve. 2° On ne doit la faire que par un principe de religion, et on la corrompt par des vues humaines : développons ces deux dispositions et ces deux défauts.

Première disposition qui doit accompagner l'aumône : il faut la faire avec libéralité. Pour éclaircir ce point de morale, un-

tinguons avec la théologie deux sortes de besoins et deux sortes de nécessaires : il est des besoins pressants, il en est de communs. On appelle besoins pressants, tous ceux où il y va de la fortune, de la liberté, de la vie, du salut; on appelle besoins communs, ceux de tant d'infortunés que la dureté des exacteurs a chassés de leurs villages et qui viennent augmenter la misère de nos villes : infortunés qui vivent à la vérité, mais qui n'ont que ce qu'il faut pour soutenir une vie triste et languissante. De même il est un nécessaire à la nature; il en est un autre à l'état. On appelle nécesaire à la nature, tout ce qu'il faut pour subsister : on nomme nécessaire à l'état, tout ce qu'il faut pour en garder les bienséances. Cet éclaircissement supposé : je viens à vous, riches, et je vous dis : rendez ce que vous devez : *Redde quantum debes.* Ne craignez pas au reste que j'aille vous faire des demandes excessives et exhorbitantes. Voici dans les principes de la plus exacte théologie ce que le pauvre a droit d'attendre de vous : s'il se trouve dans les besoins pressants, vous êtes obligés de l'assister de votre nécessaire, je dis nécessaire à la condition et à l'état. Ainsi ce marchand par des accidents que la prudence n'a pu prévenir, voit tout à coup son commerce sur le point de tarir, si par un prêt fait à propos, on ne relève ses espérances : dans ce cas, vous êtes obligés de retrancher, s'il le faut, des dépenses mêmes légitimes, pour soutenir un commerce chancelant. Cet autre insolvable, sans avoir été prodigue, languit dans les prisons, sans espoir d'en sortir, si une main charitable ne lui en ouvre les portes : dans cette extrêmité, vous êtes obligés de prendre sur des plaisirs mêmes innocents pour l'aider à se libérer. Celui-ci sans autre ressource, que des bras que la maladie enchaîne, périt, s'il n'est secouru : dans ce cas vous devez diminuer quelque chose de votre train pour le faire vivre. Enfin celle-là dépourvue des avantages de la fortune, mais parée d'une funeste beauté, tient déjà tout bas le langage du prophète : peu m'importe que mes amants me possèdent, pourvu que mes amants me fassent subsister : *Vadam post amatores meos qui dant panes mihi.* (*Osee*, II, 5.) Dans cette extrémité qui n'est, hélas! que trop commune : il faut, vous gêner vous-même pour ranimer une pudeur expirante : après tout, n'en soyez point surpris, puisque pour sauver l'âme de vos frères, la religion vous oblige à verser, s'il le faut, votre sang, refuserez-vous d'être aumôniers, vous qui dans la disposition de la volonté, devez être martyrs? Voilà pour les besoins pressants ; voici maintenant pour les besoins communs.

La théologie vous oblige à donner aux pauvres, dans ces circonstances, tout ce qui vous reste après un légitime entretien, je veux dire tout le superflu de votre état; mais où le prendre, dites-vous, où le trouver? à peine pouvons-nous fournir aux dépenses indispensables. Ecoutez, chrétiens, excusez moi, je vous prie, si je parle avec quelque véhémence; qui plaidera les droits des pauvres, si ce n'est un homme consacré par état à un ministère de charité ?

J'appelle superflu à l'état : d'abord tout ce que vous donnez aux bienséances excessives. dis en premier lieu, tout ce que vous donnez à vos passions; ce seul fonds bien ménagé suffirait pour soulager bien des misères, car on l'a dit et il est certain, vous aurez toujours beaucoup à donner aux pauvres, si vous n'accordez rien à la cupidité; ainsi le superflu pour cet ambitieux insatiable d'honneurs, de dignités, d'emplois, c'est tout ce qu'il lui en coûte pour acheter un crédit mercenaire, pour payer une protection mendiée, pour reconnaître les services des subalternes et souvent les injustices des maîtres; le superflu pour cet homme qui, par d'heureux hasards sorti de la poussière où il rampait sous nos pieds, se voit protégé de la fortune qui le couvre de son éclat, c'est tout ce qu'il lui en coûte pour former des projets ruineux, pour élever des bâtiments superbes, pour se donner des airs au-dessus de son nom, pour soutenir un faste qui révolte et que le peuple maudit. Ecoutez avec quelle force de pinceau Isaïe le peint : Malheur à vous, s'écrie-t-il, qui joignez maisons à maisons, qui joignez terre à terre, qui engloutissez tout ce qui vous convient, jusqu'à ce qu'enfin le terrain vous manque : *Væ qui conjungitis domum ad domum et agrum agro copulastis usque ad terminum loci.* (*Isa.*, V, 8.) Vous embrassez tout l'univers du train de votre suite, du faste de vos équipages, de la pompe de vos chars, comme si vous étiez les seuls qui deviez l'habiter : *Nunquid habitabitis vos soli in medio terræ?* (*Ibid.*) Je ne vous dis point que les peuples maudissent ces fortunes monstrueuses, trop souvent formées des débris de mille fortunes; qu'on trouve étrange que vous embellissiez encore des palais assez beaux pour ces familles illustres dont vous avez acheté les héritages; que les bois qui les composent gémissent d'être asservis malgré eux à votre vanité, et que les cèdres du Liban, ravis de votre mort, se diront dans leur joie : il ne viendra plus nous couper : *Abietes quoque lætatæ sunt super te, non ascendet qui succidat nos* (*Isa.*, XIV, 8) : mais je vous dis, poursuit le prophète, que le cri des pauvres est monté jusqu'aux oreilles du Seigneur : *In auribus meis sunt hæc, dixit Deus exercituum* (*Isa.*, V, 9), et que ces héritages que vous avez acquis sur la portion du pauvre, élèvent contre vous la voix, tel qu'un lion sur la proie qu'il n'a pu dévorer : *Hæreditas tua quasi leo in silva dedit contra te vocem.* (*Jerem.*, XII, 8, 1.)

Le superflu pour ces hommes de bonne chère, c'est tout ce qu'ils emploient dans ces repas licencieux qui ruinent également et leur salut et leur santé : repas où la raison abîmée dans les fumées de la débauche, laisse les hommes en proie à la brutalité de son instinct; repas où sur une table surchargée se consument dans quelques heures ce dont des familles subsisteraient les mois en-

tiers; c'est tout ce qu'ils emploient pour payer les maudites complaisances d'une vénale beauté qui apprécie le crime, c'est tout ce qu'ils emploient pour flatter leurs sens, pour contenter leurs caprices, pour satisfaire leurs désirs, ces dépenses ne sont que trop réelles et ne vont que trop loin dans le siècle licencieux où nous vivons.

J'appelle en second lieu superflu à l'état tout ce qu'on donne aux bienséances excessives ; car rien de plus commun dans le monde que de les outrer. Ainsi le superflu pour cette femme trop idolâtre d'elle-même, pour ne l'être pas des autres, c'est tout ce qu'il lui en coûte pour élever à grand frais, sur l'autel de la vanité, de quoi tendre des piéges à l'innocence des simples et à la passion de ses adorateurs; c'est tout ce qu'il lui en coûte pour fixer de légers agréments qui lui échappent, pour placer sur son visage d'autres grâces que celles que l'Auteur de la nature y avait mises et pour se surcharger d'un attirail de parures qu'un saint Père appelle les livrées de Satan; car de bonne foi, tout ce faste est-il nécessaire? Serait-elle moins respectable, quand elle serait vêtue plus modestement, et ne vaudrait-il pas mieux qu'elle négligeât son corps pour sauver son âme? *Non possumus animam simul et corpus exornare.*

Le superflu pour ces femmes intéressées, c'est tout ce qu'elles perdent à ces jeux violents, où la moindre perte est toujours celles du temps qu'on y passe : jeux réprouvés par les sages, proscrits par les lois, défendus par la conscience; jeux où les succès d'un époux s'évanouissent dans un instant, où le patrimoine des enfants est follement dissipé, où, bien loin de se mettre en état de soulager les pauvres, on se réduit soi-même à une pauvreté criminelle.

Le superflu pour ces femmes de plaisir, c'est tout ce qu'elles dépensent pour ces amusements dont je supprime le nom par respect dû à ces autels où s'immole l'Agneau vierge; amusements, pour ne pas leur donner un nom plus odieux, où l'on porte ses passions, où l'on va s'attendrir sur celles des autres, où l'on porte un esprit dissipé, d'où l'on rapporte un cœur blessé, où des sentiments feints font naître, hélas! des penchants trop véritables; car enfin avec ces profusions comment pourra-t-on justifier sa dureté envers les pauvres? Dira-t-on que les temps sont trop mauvais? Je ne vous réponds pas que plus les temps sont mauvais, plus les pauvres doivent s'en ressentir, et qu'il est bien étrange que ce qui devrait augmenter votre compassion, puisse colorer votre indifférence; mais je vous dis de plus que les plaisirs étant aussi vifs, les jeux aussi violents, les parures aussi recherchées, la bonne chère aussi commune, les modes aussi suivies, c'est de la dureté des cœurs et non de celle des temps qu'il faut se plaindre. J'appelle enfin superflu à l'état tout ce qui ne paraît nécessaire qu'à une prudence excessive, ou à une secrète défiance. Car voilà ce que signifie ce langage si commun dans le monde : mes premiers pauvres sont mes enfants, il faut bien les avancer : d'ailleurs il est bon de faire des réserves; sait-on ce qui peut arriver? Non; mais on doit savoir que Dieu est un bon père; mais il est écrit, qu'à chaque jour sa malice doit suffire: quoique des épargnes modérées ne soient point défendues, il ne fut jamais permis de jeter des regards inquiets sur un avenir incertain

L'on a des enfants qu'il faut pourvoir, cela est juste, mais les enfants de Dieu, les pauvres, seront-ils abandonnés? Si vous en aviez un de plus, vous trouveriez des ressources pour l'établir, pourquoi les pauvres n'auront-ils pas la portion de cet enfant que vous n'avez pas? Concluez donc que la mesure fixe de l'aumône, c'est tout le superflu de votre état, parce que le superflu n'est pas une chose en l'air, mais un fonds réel; que c'est à bon droit qu'on a frappé d'anathème cette scandaleuse proposition que les particuliers n'ont point de superflu, puisque les rois mêmes n'en ont pas. Concluons que ce n'est donc point assez, pour satisfaire au précepte, que ces aumônes légères distribuées par hasard aux pauvres publics; concluons que, puisque l'arrêt de réprobation lancé contre les riches, est fondé premièrement sur l'infraction de la loi de l'aumône, il faut bien que cette infraction soit commune, puisque les trois quarts des riches sont réprouvés; riches néanmoins qu'on ne peut disconvenir, donner quelques secours aux pauvres, mais qui, selon Jésus-Christ, les donnent trop bornés. Concluez donc qu'il faut faire l'aumône avec libéralité, première disposition, et qu'on ne la fait qu'avec réserve, premier défaut.

Ce n'est pas tout, on ne doit faire l'aumône que par un principe de religion : seconde disposition; c'est tout autre motif qui la donne : second défaut. J'appelle faire l'aumône par un principe de religion, la faire avec charité, la faire par humilité, la faire avec équité, la faire avec prudence; et les aumônes du monde, du moins la plupart sont des aumônes odieuses, des aumônes fastueuses d'iniquité, des aumônes indiscrètes; j'en cite l'expérience pour preuve.

D'abord on doit faire l'aumône avec charité : charité douce, charité universelle. Charité douce : car vous le savez si bien dire, mes frères, la manière dont on donne, fait partie du bienfait; qui oblige avec dureté, désoblige par son bienfait même, et semble dispenser de la reconnaissance qu'un bienfait accordé de bonne grâce doit assurer.

Loin donc ces aumônes forcées, accordées par nécessité, données par dépit, faites, moins pour remplir son devoir, que pour acheter son repos : loin ces aumônes outrageantes, précédées de regards sévères, accompagnées de reproches sanglants, suivies d'un secret chagrin. Loin ces aumônes indifférentes que la main donne, que le cœur ne donne pas, que l'on fait sans rien dire d'amer; mais aussi sans rien dire qui console. Ah! chrétiens, donnez avec joie, et, tels que cet empereur

païen : car, ô mon Dieu ! il faut aujourd'hui des païens pour vous confondre, versez des larmes sur le jour où vous n'aurez pu en sécher. Charité universelle. Je sais qu'il est des pauvres privilégiés qu'on peut et qu'on doit préférer aux autres, de pauvres parents, de pauvres domestiques, de pauvres vassaux; mais enfin il sera toujours injuste de se prévenir contre certains pauvres, sans autre raison, que parce qu'ils ne plaisent pas; il sera toujours injuste dans la distribution des aumônes publiques, de s'attacher à certaines familles, de leur fournir les délices, et de laisser manquer les autres du nécessaire; je m'explique avec d'autant plus de liberté que je sais bien que j'en parle, non pour corriger des abus qui ne sont pas, mais pour prévenir ceux qui pourraient être.

Ce sont de mauvais pauvres, dites-vous, qu'il faut laisser à leurs malheurs. De mauvais pauvres ! avouerai-je qu'il en est; leur ferai-je des reproches dans un discours que la charité m'a inspiré et dicté pour eux? Tout ce que je puis dire, c'est que s'il se trouve de mauvais pauvres, c'est vous, riches barbares qui les rendez mauvais : c'est votre dureté qui enhardit leurs passions, qui occasionne leurs injustices, qui fait naître leurs murmures : si vous étiez plus charitables, soyez sûrs qu'ils seraient plus chrétiens : quoi qu'il en soit, tout mauvais qu'ils sont, Dieu les souffre; il vous ordonne de les faire subsister avec charité, et il veut que l'humilité accompagne vos dons.

Riches, si vous êtes aujourd'hui au-dessus des pauvres, ils seront un jour vos juges : votre naissance, votre rang, vos dignités exigent un grand respect de bienséance; mais vous devez-vous-mêmes aux pauvres un plus grand respect de religion. Loin donc ces aumônes méprisantes qu'on ne daigne pas faire soi-même, que l'on confie à des esclaves qui sont quelquefois les seuls à en profiter. Ah ! que les saints se comportent autrement ! On a vu de grands rois faire asseoir des mendiants à leur table, les servir eux-mêmes, et baiser avec respect la main où ils avaient mis leurs aumônes, à peu près comme l'autel où ils avaient porté leurs dons. Si ces exemples vous étonnent, c'est que vous pensez en hommes et que ces rois agissaient en chrétiens.

Loin encore ces aumônes ambitieuses, que l'on annonce comme les pharisiens au son de la trompette qu'on ne fait jamais qu'avec éclat dans des jours solennels, au milieu d'une assemblée nombreuse, sous des regards qu'on est bien aise de fixer : insensés que vous êtes ! voilà donc toute votre récompense; vous avez cherché les applaudissements des hommes, vous les avez trouvés, car je sais que la vanité a coutume de flatter la vanité. (*Matth.*, VI, 2.) Dieu ne vous tient plus compte de ce que vous n'avez pas fait pour lui. Ce n'est pas, mes frères, remarquez bien ceci, qu'il soit toujours à propos de tenir ses charités secrètes : au contraire, il est de la charité de les faire en public pour consoler les uns, pour exciter les autres, et pour l'exemple de tous; mais enfin, scandale à part, il faut chercher les ténèbres pour pratiquer cette parole de Jésus-Christ : Que votre main gauche ignore ce que fait votre maindroite : elle-même devrait, s'il était possible, ignorer ce qu'elle fait. (*Ibid.*, 3.)

Loin donc encore une fois ces aumônes fastueuses dont on fait trophée jusque dans le lieu saint; car, quoi de plus criant, et néanmoins de plus commun? Combien qui dans les ornements dont ils parent les autels, étaient avec orgueil les trophées de leur naissance? Combien qui, jusque sur la coupe sacrée que rougit le sang de l'Agneau anéanti, font graver les armes de leur maison, placent leur vanité à côté de Jésus-Christ qui la condamne, et veulent paraître grands jusque dans l'hommage de leur humilité? D'autres, sans donner dans cet orgueil aussi grossier, se retranchent dans les délicatesses de l'amour-propre, s'applaudissent tout bas de leur charité, se savent bon gré de leurs bonnes œuvres; ridicule complaisance ! pitoyable vanité ! Savent-elles ces personnes, que ne pas faire l'aumône, c'est un vol, et que s'applaudir de l'avoir faite, c'est être bien fier de n'avoir pas volé !

Enfin, humilité qui exclut tout faste dans ceux qui amassent les charités des fidèles : autre abus que je ne puis passer sous silence. Combien en effet ne se chargent des aumônes publiques qu'afin de recueillir pour leurs personnes un encens sacrilége? Qui dans ce dessein se montrent parées comme des autels jusques devant l'autel où Jésus-Christ se cache, cherchent à fixer des regards dans une action où ils ne doivent tomber que sur les pauvres, et qui sont bien aises qu'on s'attendrisse sur elles au lieu de s'attendrir sur l'indigent.

Il faut faire l'aumône avec équité : c'est-à-dire, qu'il faut la faire des biens dont on est le maître, et non pas de ceux dont on ne peut pas disposer : autre désordre en cette matière. Combien qui d'une main font une aumône, et de l'autre une usure : aussi criminels dans l'aumône qu'ils font, que dans l'usure qu'ils commettent. Car, ne vous y trompez pas, mes frères, la restitution et l'aumône sont des devoirs bien différents : la restitution doit se faire au maître légitime, s'il est connu; l'aumône se peut donner aux pauvres mêmes que l'on ne connaît pas. Celle-ci est par elle-même une vertu, et l'autre suppose toujours un crime : de même, excepté ces aumônes modiques auxquelles un époux est présumé consentir, une femme, sans l'agrément de son mari, ne peut faire des legs furtifs, des présents frauduleux que la vanité offre, que la tendresse accepte, que la cupidité retient toujours, la charité ne l'y oblige pas, et la religion s'y oppose.

Je finis, et je dis qu'il faut faire l'aumône avec prudence, et on la fait souvent sans discrétion. J'entends faire l'aumône avec prudence, la faire d'une manière utile aux autres et à soi-même : or, pour la rendre utile aux autres, il faut joindre le soin de

l'âme à celui du corps; ne soulager celui-ci que pour fortifier celle-là; car il est des pauvres pécheurs et déréglés : voilà l'innocent appas, le charme secret qui les gagne; l'instruction jointe à l'aumône, les biens de l'homme, et la parole de Dieu. En vain leur faites-vous des leçons de vertu, si vous ne les assistez pas dans leurs misères; ils font peu de cas de votre zèle, dès que de beaux discours en sont les seuls effets : de même c'est souvent avec assez peu de fruit, que vous leur faites part de votre abondance, si pour la réformation de leurs mœurs, vous n'ajoutez de salutaires avis; vous charmerez leurs cœurs sans les attirer à Dieu, ils penseront à vous, et ils s'oublieront eux-mêmes; au contraire, un mot dit à propos, quand on le dit l'aumône à la main, rend tout facile : souvent il n'en faut pas davantage pour rompre tout à coup des commerces licencieux, pour faire cesser des blasphèmes scandaleux, pour réunir les enfants et les pères ; un homme aumônier est tout fait pour être un apôtre, souvent même un apôtre fera-t-il moins de conversions qu'un homme aumônier.

Maintenant, pour rendre vos charités utiles à vous-mêmes, faites-les pendant la vie où elles peuvent beaucoup profiter, et ne les renvoyez pas à la mort, où elles vous seront d'une faible ressource : vous comptez bien, dites-vous, que les pauvres auront part à votre testament; vous êtes dans le dessein de leur laisser quelque chose, et sur ce dessein, vous vous dispensez de les soulager. Mais, dites-moi, la mort ne peut-elle pas vous surprendre avant que vous ayez mis ordre à vos affaires? Et si cela arrive, à quoi se réduiront vos projets? D'ailleurs êtes-vous sûr que vos héritiers exécuteront vos intentions? N'avez-vous jamais vu dans le monde des enfants ingrats sur de faux exposés faire casser les dernières dispositions de leurs pères, ou supprimer frauduleusement un acte peu conforme à leurs volontés? Quels mérites peuvent avoir ces aumônes faites à la mort? Je les compare à ces réconciliations d'éclat que l'on fait quelquefois au trépas : on consent à léguer une partie de ses biens, parce qu'on ne peut les garder. C'est une crainte mercenaire des enfers qui fait parler de réunion au trépas, c'est la frayeur toute seule des jugements de Dieu qui dicte ces donations à la mort; ces réconciliations renvoyées sont sujettes à de nouvelles ruptures, de même les aumônes tardives sont bien souvent suivies de repentir. L'ennemi, s'il revient en santé, ne pense plus à son ennemi que pour le poursuivre. L'aumônier à la mort, si la maladie cesse, ne pense aux pauvres que pour les déshériter.

Enfin, pour mettre à profit vos aumônes, ne séparez jamais la visite de l'assistance du pauvre; excellente pratique de piété bien peu usitée, et que je serais heureux de vous inspirer! Vous faites avec exactitude les visites du monde, et vous n'en faites presque point à l'indigent; cependant entre les unes et les autres, quelle différence! Les visites du monde sont au moins inutiles; qu'entendez-vous dans ses cercles? L'apologie d'une mode, la critique d'un ajustement, le débit d'une nouvelle populaire, quoi de plus frivole? Au contraire, les visites du pauvre sont toujours instructives; vous y voyez, dans la soumission des malades, des modèles de la patience des saints; dans les ulcères qui les couvrent, une image des plaies horribles que le péché fait dans les âmes, et dans les cris que la douleur leur arrache, un essai des tortures éternelles que vous avez méritées : quoi de plus salutaire que de pareilles leçons?

Les visites du monde sont souvent dangereuses, un mot de médisance y tue les âmes, un regard trop libre y souille les yeux, une parole peu chaste y corrompt la pudeur. Tout y est écueil; combien qui les commencent avec leur innocence, et les finissent par des péchés! Au contraire, les visites du pauvre sont sanctifiantes, on y expie la mollesse des sens par le soulèvement de la nature, les délicatesses par les abaissements de l'humilité. La pénitence du malade devient en quelque sorte la nôtre; combien qui les ont commencées pécheurs, et qui s'en sont retournés convertis?

Enfin, les visites du monde sont fatigantes. Quelle contrainte pour ménager les humeurs délicates, pour ne pas choquer des esprits hautains, pour ne rien dire qui puisse révolter des cœurs indifférents! aussi, rentre-t-on dans son domestique fâché de la peine qu'on a prise, et on devrait l'être bien plus encore de l'avoir prise sans mérite pour le ciel; au contraire, les visites du pauvre sont consolantes, on peut leur parler avec ouverture, les entretenir avec familiarité, les reprendre avec liberté; il en coûte, je l'avoue, pour visiter des pauvres et des malades, mais qu'il est doux quand, lassé d'un si noble travail, on revient le soir dans sa maison pour prendre sa nourriture après l'avoir distribuée à l'indigent, de goûter le repos de la nuit, après avoir rendu le calme à des cœurs désolés, et de pouvoir se dire avec assurance : voilà un jour plein qui me sera compté pour l'éternité. Je vous tiens un langage peu conforme à votre façon de penser, bien éloigné de votre pratique, combien parmi vous qui ne sont jamais entrés dans ces hôtels obscurs où l'on voit moins des hommes que des restes d'humanité? Ah! mes frères, pour sentir la délicieuse satisfaction de ce que je dis, il faut avoir fait ce que je conseille.

Puisse ce discours vous inspirer une sainte compassion pour les pauvres! qu'on puisse dire un jour de chacun de vous en particulier, ce qu'on a dit de Jésus-Christ même : *Pertransiit benefaciendo.* (*Act.*, XI, 38.) Il a passé sa vie dans les hôpitaux, dans les prisons : là il pansait les uns, ici il relevait les autres, il faisait du bien à tous : *Pertransiit benefaciendo.* Il donnait à tous les pauvres qui demandaient, il prévenait même ceux qui ne demandaient pas, s'attendrissant sur ces familles où la honte ôte la consolation de paraître ce que l'on est; il déguisait ses

bienfaits pour leur en laisser ignorer la source, il a vécu en faisant du bien à tous : *Pertransiit benefaciendo*. On la voyait cette femme charitable, non pas comme tant de femmes mondaines, conduire de tendres enfants dans des assemblées, où leur innocence court plus d'un risque, mais, en mère chrétienne, amener de jeunes vierges dans la maison du pauvre, les faire dépositaires de ses aumônes, pour leur inspirer de bonne heure le goût des œuvres de charité ; enfin à la mort, elle n'a point oublié les pauvres, ils ont eu la première place dans son testament, elle les a recommandés à ses enfants et pour dernier gage de tendresse, elle a voulu que ses cendres fussent mêlées avec les leurs, et que sa chair avec leurs corps reposât dans la paix de la bienheureuse espérance. C'est ainsi qu'elle a vécu, c'est dans ces saintes dispositions, qu'elle est morte faisant du bien à tous : *Pertransiit benefaciendo*. Et voilà pourquoi elle jouit maintenant d'une vie sans fin dans la Jérusalem céleste, le séjour de la paix, le centre de la gloire, le règne de la charité. C'est la grâce que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON XVI.

Pour le mardi de la quatrième semaine de carême.

SUR LE PRIX DE LA PAUVRETÉ.

Hunc scimus unde sit, Christus autem Dominus cum venerit, nemo sciet unde sit. (*Joan.*, VII, 27.)

Nous savons d'où celui-là vient; mais pour le Christ, lorsqu'il paraîtra, personne ne saura d'où il vient.

Tels étaient les prétextes que les Juifs incrédules opposaient à la doctrine et au ministère de Jésus-Christ. Loin de le regarder comme le Messie promis à leurs pères, chaque jour ils formaient de nouveaux doutes sur la vérité de sa mission. Chaque jour ils inventaient et vomissaient contre lui de nouvelles calomnies Tantôt ils l'accusaient d'avoir blasphémé contre Dieu, lui qui venait pour le faire connaître, tantôt de s'être soulevé contre le prince, lui qui avait payé le tribut à César, tantôt d'avoir voulu dominer parmi le peuple, lui qui avait refusé le titre de roi. Selon l'Evangile d'aujourd'hui ils l'accusent d'être possédé du démon : *Dæmonium habes*. (*Joan.*, VII, 20.) Ils publient hautement que les miracles qu'il a opérés à leurs yeux, ne sont que des prestiges pour en imposer à la crédulité du vulgaire. Si vous êtes le Christ, lui disaient-ils, ne tenez plus nos esprits en suspens, dites le nous clairement et donnez-nous en des preuves capables de dissiper nos doutes : *Quousque animam nostram tollis? Si tu es Christus, dic nobis palam*. (*Joan.*, X, 24.)

Que de prétextes, hélas, n'emploient pas les chrétiens de nos jours pour méconnaître Jésus-Christ? Où sont ceux qui le découvrent aujourd'hui, et qui le reconnaissent dans le mystère du pauvre et de l'indigent qui le représentent? Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et Jésus-Christ dans les pauvres sont deux mystères de foi, dit saint Pierre Chrysologue, et en quelque sorte deux sacrements de l'Evangile; c'est sous des apparences bien simples, sous des dehors bien communs, sous des symboles bien peu frappants, que Jésus-Christ se cache dans l'Eucharistie, il se cache dans les pauvres sous les dehors de l'indigent, sous les voiles de la misère, sous les apparences de l'infirmité. Est-il rien de plus vil aux yeux de l'orgueil et de l'erreur? Heureux donc celui qui le découvre sous les haillons du pauvre comme sous le voile de l'Eucharistie? Et d'autant plus heureux que le nuage qui l'enveloppe dans l'Eucharistie est moins épais et moins obscur que celui qui le couvre dans la personne du pauvre : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem*. (*Psal.* XL, 1.)

Le monde comprend-il ce mystère de la foi? Hélas! le sacrement du pauvre lui est aussi peu connu que celui de l'autel ; aussi comme il dédaigne Jésus-Christ sur les autels, il le méprise dans ses pauvres. La richesse est pour lui le souverain bien, et l'indigence le souverain mal. La pauvreté rebute, l'opulence flatte, la pauvreté semble éteindre le mérite, l'opulence semble embellir le crime. Jésus-Christ dit anathème aux richesses, le monde le dit à la pauvreté; heureux, dit celui-ci, le mortel qui coule sa vie dans le sein de l'opulence! Heureux, et seul heureux, dit le Seigneur, celui qui sait savourer les douceurs que j'ai attachées à la pauvreté : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem*.

Pour nous, mes frères, concevons de justes idées de la pauvreté, sentons-en tout le prix : Jésus-Christ l'a choisie en partage, voilà ce qui la doit rendre honorable; un Dieu l'a pratiquée, l'homme refusera-t-il de la suivre? Quoi, chrétiens, vous ne ferez pas par amour et par humilité, ce que de sages païens ont fait par orgueil et par ostentation? Zénon prêche l'indigence et forme des élèves; le philosophe défend la possession des biens, les refuse et s'en dépouille; la félicité du sage du paganisme est dans le mépris des richesses périssables de la terre. Croiriez-vous, ô mortels qui vivez dans un siècle où l'or fait le bonheur de cette lie des siècles, croiriez-vous qu'un pareil maître pût former des disciples? Oui, la singularité a fait des contempteurs des richesses, des pauvres volontaires : à l'école de Zénon, on apprit à estimer, à rechercher, à suivre la pauvreté; pourquoi à l'école de Jésus-Christ n'apprendrions-nous pas à en connaître toute l'excellence?

Sainte pauvreté, oui, c'est à vous que je consacre aujourd'hui ce faible discours comme un hommage public qu'un ministre d'un Dieu pauvre vous offre aux yeux mêmes de l'opulence fastueuse. Puissé-je réveiller le riche endormi sur le duvet, vous venger des mépris du monde et faire sentir tous vos avantages?

Mais pour traiter cette matière avec ordre, j'établis deux propositions qui vont faire le partage de ce discours. La religion doit tout ce qu'elle est à la pauvreté; voilà

son mérite, et le sujet de mon premier point.

La pauvreté, par une sainte reconnaissance, doit tout ce qu'elle est à la religion. Voilà son bonheur et le sujet de mon second point. En deux mots, la religion établie sur la pauvreté, beatifiée par la religion : c'est tout mon dessein. Protectrice des indigents : vierge sainte, qui aimâtes si tendrement la pauvreté, daignez vous intéresser à ce discours, nous vous en conjurons par ces paroles de l'ange, *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Oui, mes frères, la religion chrétienne est établie sur la pauvreté. Pourquoi ? En voici trois raisons qui vont faire tout le fond de cette première partie, 1° Parce que la religion est née dans le sein de la pauvreté. 2° Parce qu'elle s'est étendue par le soin de la pauvreté. 3° Parce qu'elle a été perfectionnée par les rigueurs de la pauvreté; c'est-à-dire qu'elle lui doit ses commencements, ses progrès, son éclat. Reprenons.

Jésus-Christ, en descendant du ciel, apporta sur la terre cette religion auguste qui prend elle-même son origine dans le ciel; mais où la plaça-t-il d'abord ? Où il se plaça lui-même : dans le centre de l'indigence, dans le sein de la crèche. En effet, le berceau de Jésus-Christ fut le berceau de la foi; Joseph et Marie les prémices du troupeau, et Bethléem la première église du monde. Or, que voyez-vous à Bethléem ? La pauvreté comme une reine sur son trône, portant entre ses bras l'auteur du salut et rangeant sous ses étendards les premiers disciples de l'Evangile : Jésus-Christ ne voulut pas naître dans le palais des rois, dans le sein de l'opulence, au milieu des cours. Ah ! la religion règne-t-elle où règnent le faste et les délices? La sagesse, dit l'Ecriture, n'eût jamais son empire dans un royaume où commande la mollesse : *Sapientia non invenitur in terra suaviter viventium.* (*Job*, XXVIII, 13.) Ce fut dans un dénuement, dans un abandon, dans un dépouillement universel qu'il parût parmi les hommes : aussi, vint-il sur la terre, et la terre ne le reconnut pas : *Medius vestrum stetit quem vos nescitis.* (*Joan.*, I, 26.) Dans le ciel, il était riche, dit l'Apôtre; les habitants de ce séjour immortel recevaient tout de sa plénitude; il faisait lui-même la richesse de sa maison. (II *Cor.*, VIII, 9.) Mais, ajoute saint Paul, la pauvreté quitta la terre, monta dans le ciel et arracha le Seigneur de sa demeure et du sein de l'abondance, tant ses charmes eurent pour lui d'empire, tant ses attraits sont puissants; il s'est fait pauvre, il est né de parents pauvres; il eut pour demeure un lieu pauvre, il fut couvert de pauvres langes. Maître du monde entier, à peine trouva-t-il un coin dans l'univers; et n'ayant eu d'abord qu'une étable pour asile, il n'eut pas ensuite où reposer sa tête. Faut-il payer le tribut à César? (*Matth.*, XVII, 26.) C'est un poisson qui lui fournit de quoi payer ce devoir d'obéissance. Au Temple, on le rachète comme on a coutume de racheter les pauvres; il vit d'aumônes, et, si on le voit nourrir une multitude immense de peuples qui le suit dans le désert, c'est un prodige de sa puissance; il n'a rien à donner que des miracles qu'il fait pour les autres, et il ne les fait pas pour lui-même. C'est ainsi qu'il a vécu sur la terre : faut-il s'étonner s'il meurt de même, et s'il ne lui reste sur le Calvaire d'autre bien que la croix, d'autre tombeau qu'un sépulcre emprunté ?

A ne consulter que les vues de la prudence humaine, il était, ce semble, de l'intérêt de l'Evangile que Jésus-Christ parût dans l'abondance; il voulut naître au milieu des Juifs : or, les Juifs attendaient un Messie; et quel Messie ? Un Messie qui donnât des fers à tous les rois de la terre et qui les fît sujets de son peuple; un Messie qui les affranchît de l'esclavage des Romains et qui fît tomber à ses pieds ces tyrans de l'univers; un Messie qui rétablît Israël dans son premier éclat de richesses et d'abondance, et qui fît naître partout sous ses pas les plaisirs et la mollesse. Seigneur, accommodez-vous aux préjugés populaires, donnez quelque chose aux préventions de la chair, suivez ce système des sens, montrez-vous dans l'éclat des richesses, toute la Judée va vous reconnaître pour son libérateur, et vous verrez bientôt tout ce peuple soumis à votre religion. C'est ainsi que nous pensons; mais nous pensons en hommes, et Jésus-Christ pense en Dieu.

J'établirais, nous dit-il, par sa conduite, une religion indigne de moi, une religion de passions et d'amour-propre : je régnerais sur les corps, je serais banni des cœurs; et tandis qu'on encenserait mes autels, on n'aurait au fond d'autre Dieu que la fortune. Non, je veux établir mon empire sur le fondement de la pauvreté : Mes premiers disciples seront des pauvres, les premiers chrétiens de simples bergers, et s'il entre un jour des riches dans mon église, ils n'y entreront que par la pauvreté : je dis par la pauvreté du cœur, par l'esprit de détachement. Il n'est point d'autre voie. Pourquoi? Parce que l'irréligion ne vient elle-même que de l'attachement aux richesses. Voulez-vous vous en convaincre, mes frères, écoutez saint Paul : La source de tous les maux, dit ce grand Apôtre, c'est l'amour des richesses de la terre; c'est pour les avoir désirées avec trop d'ardeur, ces biens fugitifs, que plusieurs ont fait naufrage dans la foi. Elle est venue se briser contre cet écueil formidable, et elle a été submergée dans les flots d'une avare cupidité : *Radix omnium malorum cupiditas, quam quidam appetentes circa fidem naufragaverunt.* (I *Tim.*, VI, 10.)

Suivons l'histoire de la religion. D'où sont nés, dans le monde, les hérésies, les guerres, les schismes? De cette source fatale et empestée. Voyez les novateurs, continue saint Paul, qui, sans doute, connaissait bien leur caractère, voyez-les s'insinuer adroitement dans vos maisons et donnant à des personnes trop faciles à tout croire, et par conséquent à séduire, des louanges affectées, distiller sour-

dement leurs erreurs et leur en faire avaler le poison. Quel est le ressort secret de leurs démarches? L'intérêt : *Mirantur personas quæstus causa* (*Jud.*, 6.); la vue d'un poste éclatant qui les mette à leur aise; des connaissances qui leur procurent les agréments de la vie : *Quæstus causa.* Qu'est-ce qui fit d'Arius un hérésiarque? L'appat d'un patriarcat opulent et célèbre que la cupidité avait brigué et qu'il ne put obtenir, malgré ses intrigues. Eh! qui ne sait qu'un hérétique fameux, forcé par un des plus grands évêques qu'ait eus la France, de convenir de ses erreurs dans une dispute réglée et publique, n'apporta point d'autre raison pour demeurer dans ce parti schismatique dont il était l'âme, que les biens qu'il y possédait et l'incertitude de trouver parmi nous des postes aussi avantageux.

Jetez les yeux sur la surface du monde, dit le Prophète, entrez dans les écoles de l'impiété, voyez ces hommes audacieux, assis sur la chaire du mensonge, demander s'il est un Dieu, et proposer en forme de problème, si ce Dieu, supposé qu'il existe, se met en peine de nos crimes et s'il les connaît : *Dixerunt si est Deus, et si est scientia in excelso.* (*Psal.* LXXII, 11.) D'où vient leur incrédulité? De leur abondance. C'est là qu'elle se forme, c'est là qu'elle se nourrit : *Ecce ipse peccatores et abundantes in sæculo obtinuerunt divitias.* (*Ibid.*, 12.)

Mais pourquoi recourir au temps des prophètes? Ah! notre siècle ne nous fournit que trop de preuves sensibles de cette vérité! Qui sont ceux qui méprisent ouvertement les lois saintes de l'abstinence et qui tournent en ridicule les sages règlements de l'Eglise sur ce point? Ce sont ceux qu'une fortune brillante met en état de se dispenser du jeûne. Les pauvres font aisément, par religion ce qu'ils feraient d'ailleurs par nécessité : il en coûte peu de respecter l'Eglise, quand on est forcé de lui obéir. Qui sont ceux qui regardent les délices du ciel comme une chimère et tout ce qu'on en dit comme des songes d'un esprit crédule et populaire? Ce sont ceux qui, trouvant leurs aises ici-bas, croient pouvoir se passer là-haut des plaisirs qu'on leur promet. Où entend-on proposer des doutes sur nos mystères, faire le procès à la justice de Dieu, prendre à partie sa providence, censurer ses arrêts? Est-ce dans la maison du pauvre? Non, chrétiens, la pauvreté rend fidèle et dissipe tous les doutes. Quand Dieu est notre ressource, on croit aisément en lui : c'est dans les palais des grands, des riches de la terre, que se débitent ces maximes impies : quand on n'a pas besoin de Dieu, si j'ose parler ainsi, on l'oublie bientôt, et, à force de l'oublier, on le méconnaît. Reconnaissez le Dieu de vos pères, disait le prophète Osée à un juif de Babylone, et rendez-lui hommage. De quel Dieu me parlez-vous? répond cet impie. Dans les jours de mon infortune, je l'adorai, il est vrai, mais je suis devenu riche, je ne le connais plus. Dans mes trésors, j'ai trouvé un Dieu, lui seul aura désormais mon encens et mes vœux : *Dives factus sum, inveni idolum mihi.* (*Osee*, XII, 8.) Langage des riches, mais langage impie. Et combien le tiennent aujourd'hui, tout bas, parmi nos mondains!

Les richesses sont donc la première source de l'incrédulité? Eh! qui en doute, dit un saint Père, n'avons-nous pas vu dans cette Eglise naissante et à peine éclose que Jésus-Christ gouverna par lui-même, n'avons-nous pas vu un apôtre succomber à cette tentation délicate, trahir sa vocation et son ministère, tomber du ciel dans l'abîme, et faire frémir par sa chute la religion et ses apôtres? Tant qu'il fut pauvre, il fut fidèle; on le choisit dans le corps apostolique pour manier le peu d'argent qui devait servir à la subsistance commune : le voilà apostat. Jésus-Christ prévoyait sans doute tout le danger des richesses, il savait combien elles étaient opposées à son Evangile, et voilà pourtant qu'il voulut lui donner pour fondement la pauvreté : c'est sur elle que porte tout l'édifice : *Super quo bases ejus solidatæ sunt.* (*Job.* XXXVIII, 6.) Aussi toutes ses attentions furent-elles pour les pauvres : il les appelle les premiers à son berceau, c'est à leurs yeux que le ciel s'ouvre à sa naissance; il les conduit dans les déserts, il veut qu'ils soient les témoins de ses miracles; il leur développe ses secrets, et tandis que le pharisien superbe et le scribe présomptueux, enflés d'une vaine science, se précipitent dans mille erreurs, il donne pour preuve de sa mission, le soin qu'il prend d'évangéliser les pauvres : *Evangelizare pauperibus misit me.* (*Luc.*, IV, 18.) Il était envoyé principalement pour eux : aussi par une sainte reconnaissance les voit-on se ranger autour de lui, marcher sur ses pas, le suivre à travers les déserts et les solitudes, lui faire une sainte violence pour le placer sur le trône, chanter ses triomphes et ses merveilles, l'adorer comme leur Dieu, le bénir comme leur Sauveur, et former ce troupeau choisi, ce corps de religion dont il est tout à la fois et le pasteur et le maître.

Pauvres de Jésus-Christ, apprenez donc aujourd'hui à vous connaître et à chérir votre état; laissez les riches de la terre enivrés de leur fortune et de leur opulence, laissez-les se flatter d'une vaine grandeur : le monde à genoux les encense, on respecte leur pouvoir, tout plie au gré de leurs désirs, on étudie jusqu'à leurs regards, on vole au devant de leur volonté; mais sont-ils véritablement grands? Oui, si la grandeur consiste dans le faste; mais si la religion fait la véritable grandeur, j'ose dire qu'ils sont bien moins que vous aux yeux de Dieu. Néron sur le trône, Paul dans les cachots: Néron maître de l'univers, Paul dénué de tout excepté de la croix; Néron dans les délices, Paul dans les chaînes; un roi de la terre et un pauvre de Jésus-Christ, lequel est le plus grand aux yeux de la foi? La foi qui déteste Néron comme un tyran, honore Paul comme un apôtre, se fait gloire de son indigence et baise avec respect ses fers : respectez les grands de la terre, Dieu l'exige de vous,

c'est l'ordre de sa providence ; un pauvre superbe qui s'élève contre les puissances, qui se raidit contre ses maîtres, qui murmure contre ses supérieurs, qui critique leur conduite, qui publie leurs défauts et qui, par la licence de ses satires veut en quelque sorte se dédommager de sa dépendance ; un pauvre de ce caractère, s'il en était, serait un monstre aux yeux de Dieu, dit l'Ecriture. Respectez donc les grands de la terre, mais aussi respectez-vous vous-mêmes ; obéissez à leur empire, mais ne faites rien d'indigne de votre rang ; soumettez-vous, mais comme un roi détrôné qui se souvient toujours de sa naissance ; n'allez pas par des actions basses et indignes d'un chrétien, flétrir en vous l'image de Jésus-Christ, déshonorer la pauvreté qui fera toujours votre gloire, et scandaliser la religion dont vous fûtes d'abord les fondateurs et les pères : second caractère du mérite de la pauvreté.

Je dis les fondateurs et les pères : car si la religion est née dans le sein de la pauvreté, c'est aussi à la pauvreté qu'elle doit ses progrès et ses conquêtes : pourquoi ? 1° Parce qu'elle a été prêchée par des pauvres ; 2° parce qu'elle a été embrassée par des pauvres ; 3° parce qu'elle n'a été persuadée que par la pauvreté.

1° La religion a été prêchée par des pauvres. Quels sont ceux que Dieu remplit de la foi, dit l'apôtre saint Jacques, pour en remplir ensuite l'univers? A qui dit-il : *Allez, enseignez toutes les nations* (*Matth.*, XXVIII, 19), et rangez-les sous l'empire de ma croix? Est-ce aux riches? Il était, ce semble, de la prudence d'en agir ainsi : l'éclat de l'or qui éblouit les yeux, séduit agréablement les esprits, et quand on peut faire des heureux, on fait aisément des prosélytes. Prudence humaine! tu seras confondue : Jésus n'a à sa suite que des pauvres, c'est par eux qu'il prétend faire plier l'univers sous ses lois : *Elegit pauperes in mundo, divites in fide.* (*Jac.*, II, 5.)

Qu'étaient-ils en effet, ces douze apôtres qui triomphèrent du monde entier? Des pécheurs, des pauvres qui ne possédaient qu'une barque et des filets, des hommes grossiers et obscurs, qui ne sacrifièrent en marchant sur les pas du Sauveur que leur ambition et leurs désirs : qu'était Pierre, le prince des apôtres, et quelle était sa fortune? Ecoutez, pauvres, et consolez-vous : je n'ai ni or ni argent, dit-il au paralytique assis à la porte du temple, je suis dans l'impuissance de vous soulager : hélas! j'ai besoin moi-même du secours des autres, mais si je n'ai rien à vous donner, je puis faire pour vous un miracle : au nom de Jésus de Nazareth, levez-vous et marchez : *Argentum et aurum non est mihi, quod autem habeo, hoc tibi do : in nomine Jesu Christi Nazareni, surge et ambula.* (*Act.*, V, 6.) Ecoutez Paul comme il parle aux fidèles de Corinthe, et comment il établit l'autorité de sa mission : vous savez, leur dit-il, que je ne me suis pas épargné pour vous instruire : nuit et jour je vous ai annoncé l'Evangile, et pour vous gagner à Jésus-Christ je n'ai point craint d'user mes forces et d'abréger mes jours : combien de fois avez-vous vû ce visage baigné de mes sueurs, ces mains tremblantes d'épuisement et de fatigues, ces pieds chancelants et soutenant à peine un corps défaillant et courbé sous le poids de toutes les Eglises. Certes, il n'est point d'ouvrier qui n'ait son salaire ; quand on sème dans les larmes, on recueille dans la joie, et le soleil qui brûle le laboureur dans les campagnes a soin de le payer de son travail par une abondante moisson : je pouvais donc vivre de l'autel, reprend-il (*I Cor.*, IX, 14), moi qui servais l'autel en servant mes frères ; cependant j'ai vécu dans l'indigence, j'ai travaillé de mes mains (*Ibid.*, 18), et le peu de pain que je mangeais pour me soutenir, ce sont ces bras qui l'ont gagné. Pourquoi en ai-je agi de la sorte? C'est pour l'honneur de l'Evangile ; si j'eusse vécu aux dépens de vos biens, vous eussiez pu dire que la religion que je vous prêche est une religion mercenaire (*Ibid.*, 13) ; mais un homme qui n'a point en vue les intérêts de la terre, a-t-il d'autres vues que les intérêts de la vérité ?

C'est ainsi que parlait saint Paul, et il parlait d'après Jésus-Christ. Allez, avait dit ce Dieu sauveur à tous ses apôtres : allez prêcher un Dieu pauvre, mais prêchez-le en pauvre ; allez sans souliers, sans bâton, sans provision, sans subsistance (*Matth.*, X, 10). C'est ainsi que la religion fut d'abord annoncée par des pauvres ; jetez les yeux sur ce tableau, grands du monde, et apprenez à vous humilier. Vous êtes riches, et ce sont ces richesses qui vous enflent le cœur et qui flattent votre amour-propre. Pour réformer en vous ces sentiments si opposés à l'esprit de l'Evangile, rapprochez-les de la foi, et demandez-vous à vous-mêmes : si j'avais été sur la terre dans ces jours heureux où Jésus-Christ voulut bien s'y montrer, m'eût-il choisi pour un de ses apôtres? Et s'il revenait encore parmi nous pour rendre à la religion son premier lustre, mon opulence et mon orgueil seraient-ils pour moi un titre de prétendre à être choisi pour réformateur? Non sans doute, me dit la religion. Comment choisirait-il en effet pour réformer sa religion, des hommes qui en sont d'ordinaire la ruine et le scandale par leurs mauvais exemples? Qui ne sait pas que les malheurs de la foi ne sont venus que des richesses? Tandis qu'on ne possédait rien en propre, l'Eglise fut une Eglise de saints ; la cupidité vint-elle diviser ses biens? le désintéressement disparaît, le cœur s'attache et l'Eglise ne compte presque plus parmi ses enfants que des pécheurs.

2° Ce sont des pauvres que je vois d'abord se ranger sous les étendards de la religion, et non pas des riches. Ah! les riches, bien loin d'en être les protecteurs et les disciples, n'en furent que les persécuteurs et les tyrans. Qui est-ce qui alluma contre le christianisme les flammes dévorantes et les feux ensoufrés? Qui est-ce qui fit élever contre les chrétiens les échafauds et les croix?

Qui est-ce qui arma contre eux la cruauté des bourreaux et la fureur des peuples? Les riches de la terre et les césars. Et faut-il s'en étonner, après tout? N'a-t-on pas vu l'avarice armer les pharisiens contre Jésus-Christ même? *Deridebant eum pharisæi, quia erant avari.* (*Luc.*, XVI, 14.) De là cette parole de Tertullien, si connue, que les césars auraient été chrétiens, si l'on pouvait être chrétien et césar tout ensemble. Aussi que disait saint Paul : Humiliez-vous, riches, jusqu'au centre de la terre, anéantissez-vous : et vous, pauvres, rassurez-vous ; déjà la trompette évangélique a retenti dans tous les coins de l'univers; déjà l'étendard de la croix est arboré dans les nations les plus barbares ; la foi a pénétré jusque dans l'Achaïe, jusqu'au fond de l'Inde, parmi les brachmanes, et Rome, la maîtresse du monde, est devenue le siége de son empire. Les peuples viennent de toutes parts se réunir à l'Eglise, le troupeau se forme, la religion se multiplie. Cependant, mes frères, continuait saint Paul, vous le voyez, il en est peu parmi vous de puissants et de riches; les riches et les puissants ne sont point touchés des prodiges qui vous ont frappés et convaincus; enchantés de leurs idoles, et toujours attachés à des dieux qui flattent leurs désirs et leurs passions, ils demeurent tranquilles dans leur infidélité : *Non multi potentes, non multi nobiles* (I *Cor.*, I, 26). La foi ne compte parmi ses conquêtes que des hommes obscurs, simples, inconnus et méprisés ; les pauvres sont toutes ses richesses : apprenez donc, riches du siècle, à les respecter, ces pauvres qui font l'honneur et la gloire de la religion ; souvenez-vous que c'est par eux que vous êtes entrés dans l'Eglise; c'est sur eux que le regard du Seigneur se fixa d'abord, il les démêla dans la foule, et il ne vous appela qu'après les avoir prévenus; ils vous ont frayé la voie, vous n'avez fait que les suivre; ils sont la racine de cet arbre mystérieux, vous n'en êtes que les branches; si vous êtes leurs pères dans l'ordre de la Providence, vous n'êtes que leurs enfants dans l'ordre de la religion ; si vous leur faites part de vos biens, ils vous font part de leur foi, et vous ne vous êtes enrichis que de leur abondance.

3° Enfin, la religion doit toute sa perfection à la pauvreté. Comment ont-ils vécu ces hommes qui peuplèrent d'abord les déserts, et qui firent fleurir la solitude? ces hommes qui firent respecter la foi aux infidèles, et dont le libertinage n'osa contester la vertu? ces hommes dont le monde ne fut pas digne, et qui par là même furent dignes de la religion? Ecoutez, chrétiens, et admirez : voici le plus beau triomphe de la religion. On vit les grands du monde, les puissants du siècle, les riches de la terre, quitter les villes, s'arracher du sein de leurs proches, et s'enfoncer dans les déserts. Mais en se cachant ainsi dans la solitude y portèrent-ils leurs richesses? Non, sans doute, ils n'y auraient pas trouvé leur salut, et bien loin de faire honneur à la foi, ils en auraient été le scandale; aussi ne les vit-on jamais revêtus, comme les chrétiens de nos jours, de ces habits où le luxe étale avec pompe toute sa magnificence. Habillés comme les pauvres, tous leurs habits portaient le sceau et les livrées de la pauvreté; sobres dans leurs repas, on ne voyait point sur leurs tables ces mets délicieux qui absorbent en un jour ce qui suffirait à la dépense de plusieurs : quelques légumes mal assaisonnés, quelques racines cuites sous la cendre, un peu d'eau, il ne leur en fallait pas davantage. Tels que ces hommes évangéliques, avant l'Evangile même, dont parle saint Paul, ils n'eurent pour demeure que des antres, pour lit des rochers, pour richesses la nudité, et pour trésor l'indigence et la pauvreté : *Circuierunt in melotis, in pellibus caprinis, egentes... Quibus dignus non erat mundus* (*Hebr.*, XI, 37).

Dans le déluge d'iniquités qui inonda toute la terre, où trouva-t-elle un asile, cette religion fugitive jusque dans son propre royaume, et bannie de presque tous les cœurs? Où, chrétiens? Dans les asiles de la pauvreté : dans les cloîtres. C'est là qu'elle est en sûreté, parce qu'elle y est dans l'indigence; elle y est dans toute sa gloire, parce qu'elle n'y a point d'autre éclat que celui de l'obscurité ; aussi tous les fondateurs de ces maisons respectables les ont-ils établies sur les fondements de la pauvreté, afin de mieux suivre l'Evangile, et d'aspirer à la perfection: témoin le saint instituteur d'un ordre assez récent dans l'Eglise, mais distingué par ses vertus ; il ne lui avait donné d'autre fond que la Providence. Sur ce plan il avait établi une communauté à Rome ; on le prie d'en établir une autre à Venise, pour cela on lui offre des terres, des sommes d'argent. Que répond-il? écoutez, chrétiens : il répond que la maison de Rome a bien subsisté sans ces ressources humaines, que celle de Venise peut bien se promettre le même sort; que le Dieu de Venise n'est point différent de celui de Rome, et que puisque la religion a bien voulu recevoir son ordre, il faut que par une pauvreté plus parfaite, il fasse l'honneur de la religion.

Tel est l'esprit des communautés religieuses, et si l'on en a vu quelqu'une dégénérer de la ferveur primitive, j'ose le dire, l'esprit de relâchement n'y est entré que quand l'esprit de pauvreté en est sorti; on n'a molli sur la règle que quand on s'est vu des ressources pour se procurer des adoucissements, et l'on n'a cessé d'être saint que quand on a cessé d'être pauvre.

Je reprends : c'est donc à la pauvreté que la religion doit sa naissance et son éclat; jugez de là, chrétiens, combien un pauvre est respectable aux yeux de la foi : cependant est-il rien dans le monde de si méprisé que les pauvres? Le scandale est criant, dit l'apôtre saint Jacques, je ne puis le dissimuler. Qu'un homme superbement vêtu, suivi d'un nombreux cortége, annonçant une grande fortune par un grand train, entre dans vos assemblées : vous le recevez avec empressement, vous vous levez par respect, vous vous

intéressez à ce qui le touche, vous relevez ses paroles, vous lui prodiguez votre encens, vous n'oubliez rien pour lui plaire; au contraire, qu'il se présente à votre porte, dans vos cercles, un homme qui, par la simsimplicité de sa parure, fasse entrevoir le délabrement de sa fortune, un homme sans suite, sans équipage, sans autre appareil que celui de sa vertu: aussitôt l'on voit des visages sévères, se couvrir d'un deuil concerté, des regards dédaigneux se fixer vers la terre, les bouches muettes garder le silence, à peine lui permet-on l'entrée, on voudrait le fouler aux pieds; s'il dit des oracles, on se donne bien de garde de les remarquer ; on lui permet d'applaudir, mais on trouve mauvais qu'il donne ses avis ; surtout on lui défend de contredire. Voilà le monde, mes frères, vous le connaissez mieux que moi : achevez vous-mêmes le contraste : qu'il se trouve dans vos familles un parent pauvre, vous le désavouez, vous lui disputez sa naissance, vous ne pouvez souffrir qu'on vous en parle; c'est insulter à votre orgueil que de vous rappeler son infortune, vous le regardez comme une tache à votre nom et comme une ombre à votre gloire ; aussi avez-vous grand soin de lui refuser l'entrée de vos maisons, comme à un homme proscrit et décrié, dont la vue seule vous ferait rougir, ou si vous lui permettez de vous approcher, c'est toujours avec mille ménagements et mille précautions : c'est à condition qu'on n'entendra jamais sortir de sa bouche ces doux et aimables noms qu'autorisent le même sang et la même origine. Si vous donnez quelque soulagement à ses malheurs, vous avez grand soin de tenir votre aumône secrète, non pour couvrir votre charité, mais pour ne pas faire rougir votre amour-propre. Voilà le monde : jusque dans les faibles largesses qu'il fait aux pauvres, il mêle des airs de mépris mille fois plus humiliants que son aumône ne peut leur être agréable; s'il ouvre une main charitable, il affecte un visage méprisant, et dédaignant de les assister par lui-même, il confie souvent à des esclaves ce qu'un reste de compassion naturelle ne lui permet pas de leur refuser : à l'entendre, ces hommes sont tous des hommes inutiles et pernicieux que l'oisiveté corrompt, que l'intérêt gouverne, que le libertinage gâte, que la société devrait bannir. C'est ainsi que le monde les traite; encore se sait-il bon gré de ces injures. Ah ! nous du moins, ministres d'un Dieu pauvre, ayons pour les pauvres un amour de prédilection et de tendresse ; prêtres de Jésus-Christ, supportons les riches avec patience, mais traitons les pauvres avec bonté; si nous sommes les serviteurs des uns, nous sommes les pères des autres : prenons garde de donner à ceux-là d'injustes préférences, et de n'avoir pour ceux-ci que des duretés; ne donnons pas, dans un tribunal où toutes les conditions sont confondues et où on ne doit connaître d'autre distinction que l'innocence; ne donnons pas des heures entières aux riches pour leur faire de pompeux discours qui satisfassent notre vanité et qui flattent leur amour-propre, tandis que nous n'accorderons aux pauvres que quelques instants rapides, quelques paroles précipitées, quelques réponses courtes, arrachées par importunité et échappées par impatience : n'ayons pas pour les premiers toute l'indulgence de la loi, et pour les seconds toute la sévérité du ministère; allons plus volontiers consoler l'indigent dans sa cabane, que le riche dans ses palais; ayons pour celui-ci un plus grand respect de bienséance, à la bonne heure; mais conservons toujours pour celui-là un plus grand respect de religion, puisque la religion est établie sur la pauvreté : vous venez de le voir; voyons maintenant la pauvreté béatifiée par la religion. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT.

Bienheureux le riche, dit le monde ! mais bienheureux le pauvre, dit Jésus-Christ ! Pourquoi bienheureux le pauvre? 1° Parce que la religion lui fait trouver dans sa pauvreté des facilités de salut que n'a pas le riche dans son abondance; 2° parce que la religion lui fait goûter dans sa pauvreté les consolations de la grâce, que n'a pas coutume de goûter le riche dans son abondance. Reprenons.

Je dis, 1° que la religion fait trouver à l'indigent dans sa pauvreté, des facilités de salut que n'ont pas les riches dans leur abondance : pourquoi? Parce que dans les principes de la religion, les richesses sont l'écueil de la vertu, et que la pauvreté en est comme la mère et le fondement. Pour ne pas nous étendre dans un détail infini, bornons-nous à trois vertus qui vont en faire la preuve : la foi, l'humilité, la pénitence.

1° La foi : Qu'est-ce qui la fait perdre? Les richesses : je vous l'ai suffisamment prouvé dans la première partie de ce discours : je n'insisterai pas davantage sur ce point.

2° L'humilité : comment les riches seront-ils humbles? Dès qu'ils sont riches, ils sont tous hommes d'esprit, hommes de cœur, hommes à talents, j'ai pensé dire hommes de vertu : aussi, quoi de plus ordinaire dans le monde que de voir des hommes tout récemment sortis de la poussière, lorsque par des voies obliques et détournées ils sont enfin venus à bout de bâtir, sur un patrimoine obscur et incertain, une fortune monstrueuse et précipitée ; de les voir, dis-je, marcher de pair avec leurs maîtres, pousser l'orgueil jusqu'à l'insolence, affecter des airs de grandeur, chercher dans des titres imaginaires une origine empruntée, démentie par moins d'un siècle, et perdre ainsi avec leur médiocrité ou leur indigence, la modestie et la simplicité. L'humilité au contraire est si naturelle au pauvre, qu'il semble que ce soit plutôt en lui une bienséance qu'une vertu. Quelle ambition peut avoir un homme pour qui toutes les routes de la gloire semblent fermées et inaccessibles? Quelle avidité d'honneurs et de distinctions

peut avoir un infortuné qui se croirait trop heureux d'avoir le nécessaire? L'éclat de la réputation peut-il éblouir des yeux accoutumés depuis longtemps à ne voir que l'opprobre et la misère? Chercherait-on des applaudissements, tandis qu'on ne trouve que des dédains et des mépris.

Cependant on voit, dites-vous, des pauvres orgueilleux, j'en conviens; mais un pauvre de ce caractère est un monstre, comme un riche humble est un prodige. On voit des pauvres orgueilleux; mais prenez garde, ce n'est point la pauvreté qui les rend tels par elle-même, puisqu'au contraire elle les humilie. Quoi donc? Me sera-t-il permis de le dire? L'orgueil des pauvres ne vient le plus souvent que de celui des riches; s'il sont à vos gages, vous les traitez comme des esclaves, avec la verge de fer, comme parle l'Ecriture, et jamais avec le sceptre de la bonté; vous leur parlez avec tant d'empire, qu'à la fin vous outrez leur patience et qu'ils vous manquent de respect; ils ont tort, je l'avoue, mais vous êtes encore plus blâmables.

3° La pénitence : ah! pauvres qui m'écoutez, voici pour vous l'endroit le plus consolant de mon discours : vous souffrez, je le sais, et je voudrais pouvoir soulager vos peines. Cependant le dirai-je? Un chrétien qui raisonne suivant les principes de la foi, devrait souhaiter votre état et vous porter une sainte envie. Ah! s'il vous est donné de connaître le dons de Dieu, quel fonds de mérite ne trouvez-vous pas dans votre indigence? Oui, pour être des saints, de très-grands saints, il vous suffit d'accepter avec patience des malheurs que l'impatience ne ferait qu'aigrir.

C'est aux riches de trembler en lisant dans l'Evangile ces préceptes si durs et si mortifiants : *Malheur à vous qui avez vos consolations sur la terre! vous courez grand risque de trouver votre supplice dans les enfers.* (*Luc.*, VI, 25.) Malheur à vous dont tous les jours s'écoulent dans les ris et dans la joie! un jour il vous faudra verser les larmes. Il est rare d'avoir tout à la fois et les bénédictions du ciel et la graisse de la terre. Qui fait son paradis en ce monde, ne doit pas s'attendre à le faire en l'autre. Oui, sans doute, ils doivent faire frémir les riches, ces préceptes si peu connus dans le monde; mais pour vous qui ne voyez le plaisir que de loin, et qui ne comptez vos jours que par vos misères, ces préceptes ne vous regardent pas; ce pain de douleur que vous mangez à la sueur de votre front, et dont vous ne pouvez pas toujours rassasier la faim cruelle qui vous dévore; ces sombres retraites où vous passez de tristes années, victimes de l'indigence et de la honte; le rebut des uns, l'ingratitude des autres, l'indifférence et le mépris de la plupart : voilà des croix, recevez-les avec patience, portez-les avec soumission, j'ose vous répondre de votre salut.

Eh! quel autre pénitence vous faudrait-il? Si vous avez eu le malheur d'offenser votre Dieu, vous trouvez dans votre condition tout ce qu'il faut pour lui satisfaire; jeûnes continuels et plus rigoureux que ceux que l'Eglise ordonne, travail assidu, veilles accablantes, chagrins cuisants, peines d'esprit, épuisement de corps, traverses, mépris, mortifications; il suffit pour vous sauver, d'offrir tout cela à Dieu; il n'en est pas ainsi de vous, riches du siècle, pour assurer votre salut, il faut entrer dans une route inconnue. Vous n'avez aimé jusqu'ici que la joie et le plaisir, il faut verser des larmes; vous ne respiriez que le jeu et la dissipation, il faut vous prescrire des exercices pénibles et laborieux, être vous-mêmes à vous-mêmes un ennemi toujours vigilant et acharné à vous punir. Vous avez flatté votre chair, suivi vos penchants, contenté vos passions; il faut la crucifier à présent, cette chair avec ses convoitises, réprimer vos désirs, arracher vos habitudes; en un mot, après avoir vécu en voluptueux, il faut mourir en chétien et presque en martyr.

Ah! mes frères, comprenez-vous donc à présent cette parole de Jésus-Christ, qu'il est difficile que les riches se sauvent. (*Matth.*, XIX, 23.) Ce n'est pas assez dire, cela va presque jusqu'à l'impossiblité, puisqu'il n'est pas plus possible..... (*Ibid.*, 24.) Mais n'achevons pas; si les apôtres ne purent supporter cette comparaison effrayante, comment pourriez-vous l'entendre vous-mêmes?

Vous me direz peut-être que si d'un côté l'indigence fournit quelque ressource de salut, elle en retranche de l'autre; que l'aumône, par exemple, et la reconnaissance se pratiquent mieux dans l'état des richesses que dans celui de la pauvreté; vous vous trompez, chrétiens, car, pour commencer par l'aumône : n'avez-vous jamais lu dans l'Evangile cette sentence de Jésus-Christ en faveur de la veuve de l'Evangile : *Je vous assure que cette pauvre veuve a plus donné que tous les autres.* (*Marc.*, XXII, 43.) Ceux-ci, après tout, ne se sont retranché que de leur superflu, celle-là, malgré ses besoins extrêmes, a tout sacrifié sans se rien réserver pour sa propre subsistance; un pauvre ne donnât-il que des désirs, son aumône a son prix et sa récompense. Mais d'ailleurs sont-ce toujours les riches qui sont les plus charitables? Et ce qu'avait dit le Prophète, n'arrive-t-il pas tous les jours, qu'on voit ces riches inhumains refuser aux pauvres le plus léger soulagement, tandis que l'indigent partage son pain avec un autre plus indigent?

La reconnaissance : eh! les riches sont presque tous des ingrats; on les voit s'asseoir mollement à des tables délicieuses sans penser seulement à celui d'où leur viennent tous ces dons, tandis que le pauvre ne mange point le peu de nourriture que la Providence lui ménage sans le remercier de ses attentions et de ses soins. Ajouterez-vous que la pauvreté met des obstacles au salut? qu'elle lasse la patience, qu'elle expose la pudeur, qu'elle fait commettre des injustices? Je conviens avec vous qu'il est des pauvres qui

luttent contre la main qui les attache à la croix, qui maudissent leur destinée et qui vomissent quelquefois des blasphèmes ; je sais qu'il est des pauvres qui ne rougissent pas de mettre leur pudeur à prix, et qui disent avec cette femme dont parle le prophète : Si mes adorateurs me font vivre, peu m'importe qu'ils me corrompent : *Vadam post amatores qui dant panes mihi.* (*Osee*, II, 5.) Je n'ignore pas qu'il est des pauvres qui prennent de toutes mains et qui se persuadent faussement qu'il leur est permis de chercher dans l'abondance des richesses, des adoucissements à leur indigence. Mais de là que s'ensuit-il? Qu'il est donc moins facile de se sauver dans la pauvreté que dans l'opulence? Ah! mes frères, la conséquence est fausse, et j'ose dire injurieuse à notre Dieu. Que vous auraient-ils donc fait, Seigneur, ces infortunés, pour les traiter ainsi? N'est-ce pas assez de leur avoir ôté les biens de la fortune, sans diminuer encore leurs ressources de salut? Vous ne les aviez donc créés que pour les exposer dans ce monde aux rigueurs de l'indigence, et dans l'autre aux malheurs d'une réprobation éternelle? Ah! consolez-vous, pauvres, il n'en sera pas ainsi de vous; si vous avez des obstacles à vaincre, vous avez aussi tout ce qu'il faut pour les surmonter : un peu de foi, un peu de courage, ces difficultés s'évanouissent et le salut est à vous.

J'ai dit, en second lieu, que le riche ne goûte pas dans son abondance les douceurs de la grâce que trouve le pauvre dans sa pauvreté; prenez garde, chrétiens, je ne prétends pas que Dieu refuse sa grâce aux riches et qu'il réserve toutes ses faveurs pour le pauvre; le Seigneur ne fait acception de personne, il distribue ses dons comme il lui plaît, et la seule raison de l'inégalité de ses bienfaits, c'est, dit saint Paul, le bon plaisir de sa volonté : *Cujus vult miseretur.* (*Rom.*, IX, 18.) Le riche peut donc avoir des grâces et même plus de grâces que le pauvre, mais la grâce pour le riche, je dis pour le riche le plus juste, est une grâce de détachement et de tristesse, au lieu que la grâce pour le pauvre est une grâce de plaisir et de contentement; en voulez-vous la preuve? Comparez Salomon sur le trône à un religieux dans son désert. Fils d'un héros, héros lui-même, les délices de son peuple, la terreur de ses ennemis, le miracle de tout l'univers, Salomon au plus haut degré de la grandeur jouissait aussi d'une fortune brillante : palais enchantés. Superbes équipages, tables délicieuses, profusions immenses, rien ne lui manquait; la reine du midi en est étonnée (III *Reg.*, X, 5), et si les richesses peuvent faire des heureux, Salomon sans doute devait l'être; surpris moi-même, je m'approche du trône et je demande au roi qui y est assis, s'il est content de son sort? Il me dit en soupirant que sous ces belles apparences se cache le ver rongeur qui le déchire, qu'il avait à ses côtés le chagrin assis sur son trône, et qu'il conclut enfin que tout est vain dans l'homme (*Eccle.*, I, 2), excepté l'aveu sincère qu'il fait de sa vanité; l'entendez-vous, chrétiens, c'est un sage qui parle et un sage qui pour lors était saint. Il avait donc la grâce, mais il n'en avait pas les douceurs; la même grâce qui éclairait son esprit des plus vives lumières, répandait dans son cœur une secrète tristesse. Il avait la grâce, mais il n'en goûtait pas les douceurs.

D'un autre côté je me transporte dans une solitude, j'aperçois dans ces vastes déserts un religieux pauvre, tout lui manque jusqu'au nécessaire. Pâle, exténué, défait, le jour qu'il respire paraît devoir être le dernier de ses jours, son âme fugitive semble errer sur ses lèvres, et le souffle qui l'anime n'est plus qu'une vapeur légère qui va s'éteindre. Je m'approche et je lui demande s'il est content de son état et s'il ne plaint pas sa destinée : il me dit qu'il ne voudrait pas changer le pauvre toit qu'il habite pour le plus beau palais de la terre, l'habit simple et grossier qui le couvre pour la pourpre des rois; voilà la grâce, mais une grâce qui ravit par ses charmes, qui transporte par ses attraits et qui console par son onction.

Et ce n'est pas ici, chrétiens, une réponse que l'on suppose et qui n'exista jamais que dans l'esprit de l'orateur qui l'imagine : tels étaient, vous le savez, les sentiments de saint Bernard et de ses disciples. Un roi de France, instruit de ces merveilles, voulut voir de ses yeux ces anges du désert. Il se transporte dans la solitude de Clairvaux, entre dans le monastère et se fait apporter le pain qu'on servait à la communauté. Pauvres, vous n'en mangeâtes jamais de si insipide et de si révoltant à la nature; aussi le roi frémit en le voyant, plaint ces austères pénitents et se tait. Pour vous, vous ne vous plaignez pas, saints habitants de ces lieux, et tandis qu'un prince, frappé de la seule vue de votre nourriture, donne des soupirs à l'austérité de votre vie, vous êtes contents; je me trompe, mes frères, ils répandent eux-mêmes des larmes; mais de quelle source coulent-elles? Chrétiens, voici le prodige : ils pleurent de n'avoir rien à souffrir, ils ne font rien pour le ciel, disent-ils, parce qu'ils ne font rien qu'avec goût et avec consolation; ils se défient de leur pauvreté, parce qu'ils éprouvent trop de satisfaction dans leur indigence. D'où vient donc cette différence de sentiments? Par quelle sorte d'enchantement la grâce produit-elle des effets si contraires en apparence à ceux qu'elle devait produire? Pourquoi la pieuse Esther gémit-elle de ses parures et de la profusion des tables (*Esth.*, XIV, 16), tandis que Lazare baise son ulcère et voit sans impatience la dureté d'un riche voluptueux, qui refuse à sa faim jusqu'aux miettes de sa table? Pourquoi David ne trouve-t-il aucun goût dans les délices de la cour? pourquoi François pleure-t-il de chagrin de voir un homme plus pauvre que lui dans l'univers? Ah! chrétiens, c'est que la foi fait envisager les choses d'un autre œil que la nature, et que les leçons de la religion sont bien différentes de celles du monde. La religion dit aux riches : Rougissez, enfants

d'Abraham, des mets délicieux, tandis que votre maître fut abreuvé de fiel et de vinaigre; d'habiter des maisons superbes, tandis que votre Sauveur n'a pas où reposer sa tête; de vivre dans les plaisirs, tandis qu'il expire sur le Calvaire.

Au contraire, la religion dit aux pauvres: Chrétiens affligés, consolez-vous, parce que vous portez en vous tous les traits de Jésus-Christ, vous porterez un jour sa couronne; parce que vous avez bu dans le calice de ses douleurs, le temps viendra que vous boirez dans celui de ses délices; il vous fera part de ses richesses, puisqu'il vous a fait part de sa pauvreté. Et voilà, mes frères, ce qui fait la joie et le triomphe du pauvre.

Pauvres, aimez donc votre état, et vous, riches, respectez celui des pauvres; possédez vos richesses, puisque Dieu vous les donne, mais préférez toujours la pauvreté que le ciel vous a refusée. Par ce double moyen vous arriverez les uns et les autres à ce séjour bienheureux où nous serons tous riches, non pas de ces biens périssables qui sont l'écueil de la vertu, mais de ces biens immortels qui doivent en être la récompense. C'est la grâce que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON XVII.

Pour le jeudi de la quatrième semaine de Carême.

SUR LES SOUFFRANCES.

Quam cum vidisset Dominus, misericordia motus super eam dixit: Noli flere. (*Luc.*, VII, 13.)

Le Seigneur l'ayant vue, fut touché de compassion pour elle, et lui dit: Ne pleurez point.

C'est ainsi que Jésus-Christ parla autrefois à la veuve de Naïm, affligée de la mort de son fils, l'unique rejeton de la tige, le seul successeur du nom, des titres et de l'héritage de ses pères: *Noli flere*, ne pleurez point. En vain les citoyens venaient en foule mêler leurs larmes à celles de cette mère désolée; en vain cherchaient-ils des adoucissements à sa douleur. Une tristesse profonde ne goûte guère les consolations humaines; il n'appartient qu'à Jésus-Christ de rendre le calme à un cœur désolé, de faire succéder la joie la plus vive aux larmes les plus amères: Ne pleurez point, dit-il, à cette mère tendre et désespérée, bientôt vous aurez votre fils. Jeune homme, levez-vous, ajouta-t-il, je vous le commande: *Et ait: Adolescens, tibi dico, surge.* (*Luc.*, VII, 14.) Le mort obéit à l'instant, et Jésus-Christ le rendit à sa mère: *Resedit qui erat mortuus, et dedit illum matri suæ.* (*Ibid.*, 15.)

Voilà, mes frères, le grand miracle de la vraie religion; elle seule peut cicatriser et guérir nos plaies; elle seule peut nous consoler dans nos afflictions: Ne pleurez point, dit-elle, au chrétien affligé: *Noli flere.* Faites de la croix l'objet de vos désirs, ou du moins faites-en la matière de vos vertus; vos souffrances seront de peu de durée, et vos consolations seront éternelles; vous trouverez des biens inestimables et éternels dans les maux inévitables et passagers de cette vie. *Noli flere*, ne pleurez point.

Mais, hélas! où sont ceux qui goûtent aujourd'hui ce langage? Où sont ceux qui suivent ces belles leçons? Il est vrai, on porte la croix sur les lèvres, mais on la déteste dans son cœur; on la baise avec respect, mais on la rejette dans la conduite; on se crucifie délicieusement dans un discours pompeux, mais, dans la pratique, on a soin de se ménager tous les plaisirs. Les adorateurs de la croix en sont rarement les disciples, et tel qui en parle en apôtre, la maudit tout bas en réprouvé. Déplorable aveuglement! étrange folie! Nés pour souffrir, nous marquâmes les premiers instants de notre vie par les cris et les larmes; les maladies, les douleurs, les revers nous attendirent dans les différentes saisons de la vie, comme dans des hôtelleries où nous devions nécessairement loger; en avançant, notre chemin est toujours plus hérissé d'épines; un jour instruit l'autre de la malice qu'il doit nous faire, le monde entier n'est qu'un Calvaire, toutes les roses ont leurs épines, leurs richesses ont leurs dégoûts, les dignités ont leurs tourments, le trône a ses croix; nous le savons, nous l'éprouvons, et cependant, au lieu de baisser la tête sous la main invincible qui nous frappe, pour nous faire un mérite de ce que nous ne pouvons éviter, insensés, nous murmurons, nous nous débattons, et en nous agitant pour arracher le trait qui nous perce, nous nous déchirons nous-mêmes, et nous agrandissons la plaie; c'est le christianisme seul qui peut adoucir nos peines. Ce que la philosophie n'a su faire, la religion le produira; oui, cette religion qui doit sa naissance à la croix, par un juste retour, la couvre de fleurs, comme une fille sensible ceint de guirlandes le front de sa mère; aussi combien d'affligés n'a-t-elle pas consolés dans leurs disgrâces?

Je sais que bien des mondains, loin de goûter les consolations de la foi, les rejettent dans leurs malheurs mêmes; je sais aussi qu'ils vivent dans les souffrances, comme les démons dans les enfers; je veux dire la fureur, la rage, le désespoir dans le cœur. Je viens donc fortifier les premiers, et confondre les seconds; encourager le chrétien soumis, m'élever contre le mondain rebelle, essuyer les larmes des uns et purifier celles des autres. Pour y réussir, j'avance deux propositions qui partageront ce discours: ne le perdez pas de vue. Tout chrétien qui s'en tient aux maximes de la foi, trouve un avantage solide dans la souffrance: sujet de mon premier point.

Tout mondain qui se conduit par l'esprit du monde, ne peut trouver dans la souffrance de solide consolation: sujet de mon second point. En deux mots, les ressources de la foi dans les souffrances, le désespoir du monde dans l'affliction: c'est tout mon dessein. O vous! Mère de douleur sur la

terre, et aujourd'hui dans le ciel la consolatrice des affligés, nous réclamons votre intercession. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Si Dieu n'avait d'autre dessein dans les peines qu'il nous envoie, que de goûter le plaisir secret de faire des malheureux, et qu'à l'exemple des hommes, il ne nous châtiât que pour nous perdre, nous aurions peut-être quelque raison de nous plaindre de sa conduite, de murmurer de sa rigueur; je dis peut-être, car après tout, il est permis à l'ouvrier de briser l'argile qu'il façonne, et il fut toujours interdit à l'homme d'entrer en jugement avec son Dieu ; mais si les coups qu'on frappe sur nous ne sont que pour nous perfectionner, si la main n'appuie sur nous que pour nous couronner, si la souffrance fait germer des douceurs qui seraient sans vie dans la prospérité, ne devons-nous pas adorer ces coups qui nous sauvent, baiser cette main qui nous couronne, bénir toutes ces souffrances qui nous béatifient? Or, je soutiens que tels sont les desseins du Seigneur sur un chrétien affligé, et que la religion lui fait trouver tous ces avantages dans la souffrance.

1° S'il est pécheur, la religion lui présente dans ses peines un moyen de conversion. 2° S'il est juste, la religion lui offre dans ses peines un moyen de mérite. 3° S'il est parfait, la religion lui fait goûter dans ses peines les plus douces consolations : ainsi la souffrance convertit le pécheur, perfectionne les justes, béatifie les saints; vous tous qui souffrez, et dont le cœur soupire, je m'estimerais heureux, par ces simples mais solides réflexions, de pouvoir adoucir des chagrins, dont je partage déjà le poids par la charité qui m'unit à vous.

Le premier avantage de la souffrance est de convertir le pécheur; moyen puissant, j'ose même dire presque unique; car, il faut l'avouer, un crime heureux est une tentation bien forte, ce qu'on entreprend avec succès, on le poursuit avec audace; l'instrument de notre fortune ne l'est guère de nos larmes ; le prévaricateur épargné est presqu'à coup sûr un pécheur impénitent : ce n'est pas que ce pécheur ignore les suites de son désordre; mais il trouve dans son désordre de quoi se consoler de ses malheurs; il sait que par ses injustices il a perdu la part qu'il avait aux joies du ciel; mais quand on goûte à longs traits les joies de ce monde, s'embarrasse-t-on beaucoup des délices de l'autre? Et souvent même est-il un autre monde pour le pécheur à qui tout réussit? La conscience parle quelquefois, mais le bruit de la volupté, le cri des plaisirs, le tumulte des passions étouffent bientôt cette voix faible et mourante; Dieu tonne, mais les vices bouchent les oreilles ; il menace de sa colère, mais des flatteurs rassurent contre le danger Dieu lui-même, également juste et compatissant, s'il fait briller la foudre, répand des bienfaits, et pourvu qu'on jouisse de ses bienfaits, on méprise ses foudres; peut-être même le pécheur, dans l'ivresse de son abondance, en vient-il jusqu'à croire que la prospérité qui lui rit, est une récompense de la conduite qu'il mène ; qu'il aurait moins de bonheur, s'il avait moins d'innocence, et qu'il faut bien sans doute que Dieu soit content de lui, puisqu'il est si satisfait de Dieu lui-même.

Seigneur, brisez cette idole de fortune, si vous voulez que son adorateur insensé devienne la conquête de votre bras; traversez le faux bonheur qui l'enivre, autrement c'en est fait de son salut; frappez, et le moment de son infortune sera le jour de son bonheur, ces coups de rigueur seront pour lui des coups de grâce : *Imple facies eorum ignominia, et quærent nomen tuum, Domine* (*Psal.* LXXXII, 17) : couvrez leur visage d'ignominie et ils invoqueront votre nom. N'en seriez-vous pas vous-mêmes la preuve, chrétiens qui m'écoutez? Vous le savez, il a été un temps où, entraînés par l'exemple, emportés par vos passions, séduits peut-être par celles des autres, vous vécûtes dans l'amour des amusements frivoles, dans l'oubli des devoirs essentiels, peut-être dans la dissolution et dans le scandale. Grâces au ciel, les choses ont bien changé aujourd'hui : revenus de la bagatelle, animés par la piété, pénitents jusque dans vos plaisirs, vous vivez dans la pratique des bonnes œuvres, et de la loi chrétienne, dans l'exercice de la prière et de l'amour de Dieu dans l'usage des sacrements; mais rendez hommage à la vérité : les souffrances n'ont-elles pas été l'instrument de votre conversion? Ah! tandis que vous jouissiez d'une santé parfaite, nous avions beau vous conjurer de penser à votre salut; la réponse était toute prête : Attendez, ministres du Seigneur, laissez-nous jouir de notre première aurore, ne demandez pas des fruits dans la saison des fleurs, les réflexions naîtront dans l'âge mûr; la sagesse a sa saison, les plaisirs ont la leur, ne renversons pas l'ordre des choses; soyons heureux aujourd'hui, un jour nous serons sages.

Vous l'avez dit, mais qu'a fait le Seigneur? Miséricordieux jusque dans ses châtiments, il vous a frappé au milieu de vos plaisirs; un mal inconnu s'est fait sentir; on a désespéré de votre guérison, et lorsque vous ne pensiez qu'à vous noyer dans la volupté, vous vous êtes vu tout à coup aux portes du trépas : voilà la souffrance; quel en a été l'effet? Vous avez dit, comme Ézéchias: Au midi de ma carrière, je touche donc à mon couchant? *Ego dixi : In dimidio dierum meorum vadam ad portas inferi.* (*Isa.*, XXXVIII, 10.) Comme l'ouvrier rompt la trame d'une toile à peine ourdie, ainsi le Seigneur va couper le fil de mes jours naissants: *Præcisa est velut a texente vita mea; dum adhuc ordirer succidit me.* (*Ibid.*, 12.) Je vais passer dans la région des morts avec

la même rapidité que l'on transporte la tente du berger : *Generatio mea ablata est et convoluta est quasi tabernaculum pastorum.* (*Isa.*, XXXVIII, 12.) Alors revenu d'un long assoupissement, vous avez, comme la colombe, médité la grandeur de vos offenses et la grandeur de votre Dieu. *Meditabor ut columba.* (*Ibid.*, 14.) Vos yeux, attachés sur ce Dieu si redoutable, jusqu'alors si peu redouté, se sont presque éteints de lassitude et de langueur : *Attenuati sunt oculi mei suspicientes in excelsum.* (*Ibid.*) Pour apaiser son courroux, vous avez poussé des gémissements pareils à ceux du petit de l'hirondelle, qui attend une mère qui ne vient point : *Sicut pullus hirundinis, sic clamabo.* (*Ibid.*) Oui, Seigneur, avez-vous dit, c'en est fait, je veux enfin repasser dans l'amertume de mon âme des jours usés par les passions : *Recogitabo.* (*Ibid.*, 15.) A ces dispositions de frayeur ont succédé des sentiments de confiance : Je le vois bien, mon Dieu, avez-vous repris, vous ne m'avez conduit si près du trépas que pour me convertir par la vue du sépulcre : *Eruisti animam meam ut non periret.* (*Ibid.*, 17.) Aussi, si vous me rendez des jours dont je ne suis pas digne, après le déplorable abus que j'en ai fait, je ne veux les employer qu'à chanter le cantique de ma délivrance et le triomphe de vos bontés : *Domine, salvum me fac et psalmos cantabimus cunctis diebus vitæ nostræ in domo Domini.* (*Ibid.*, 20.) Tel est le crayon de votre conversion, et telle est en même temps la vertu de la souffrance. *Imple facies eorum ignominia, et quærent nomen tuum, Domine.*

Autrefois, remplie de vos charmes, fière de vos attraits, susceptible de tous les dangers du monde, dont vous étiez vous-même une des plus dangereuses tentations, vous cherchiez à plaire, et vous y réussissiez; ce criminel succès enflant votre vanité, corrompait votre innocence. Qu'a fait le Seigneur? Bon jusque dans ses rigueurs, il a ravagé les fleurs d'un visage gracieux, obscurci un teint trop brillant, épaissi des traits séducteurs; ces amants qui vous suivaient, ne trouvant plus les mêmes appas, n'ont plus eu les mêmes tendresses. Voilà l'affliction marquée par le prophète : elle poursuivra ceux qu'elle aimait et ne pourra plus les atteindre : *Sequetur amatores suos et non apprehendet.* (*Osee*, II, 7.) Quel a été l'effet de cette heureuse disgrâce? Vous avez fait par sagesse ce que vous étiez de nécessité de faire par bienséance : n'étant plus propre au monde, vous avez cru que le monde ne vous était plus propre; victime de rebut, il est vrai, mais victime souffrante, vous avez porté au Seigneur les restes du sacrifice, il ne les a pas dédaignés. Que dis-je? Il s'est empressé de les recevoir; tant de complaisance vous a charmé, vous avez formé la résolution de vous attacher à un si bon maître, vous l'avez pris pour votre unique époux, et vous avez avoué que vous n'aviez jamais été si heureuse. Tel est le crayon de votre conversion, et telle est en même temps la vertu de la souffrance. *Imple facies eorum ignominia et quærent nomen tuum, Domine.*

Enfin, car il faut abréger un détail qui ne finirait plus, dévoré par l'ambition, brûlé de la soif des grandeurs, il n'est point de moyen que vous ayez négligé pour parvenir à un poste éminent, et parmi ces moyens employés, combien en était-il d'illicites? Déjà vos projets commençaient à éclore, la brillante carrière s'ouvrait devant vous, les honneurs venaient en foule, la fortune vous ouvrait son temple; mais le Seigneur l'a fermé, il a brisé le roseau fragile sur lequel vous vous appuyiez, le protecteur a manqué, le concurrent a été couronné, vous êtes resté dans la poussière; dans cette bassesse, livré à vous-même, vous avez réfléchi : Les voilà donc, vous êtes-vous écrié, ces protecteurs si ardents, ces amis si empressés, ces postes si assurés, ces rivaux si méprisés; ô monde! fais d'autres adorateurs, tu ne seras jamais mon idole. Grands du monde, s'il vous faut des esclaves, il me faut d'autres maîtres que vous, et vous seul, ô mon Dieu! vous le serez, parce que vous seul méritez de l'être; tel est le crayon de votre conversion, et telle est la vertu de la souffrance. *Imple facies eorum ignominia et quærent nomen tuum, Domine.*

Mais voulez-vous des exemples plus éclatants de la vérité que je vous prêche, ouvrez les annales du monde : partout où vous verrez le pécheur dans l'abondance, vous le verrez dans l'endurcissement; suivez-le dans l'affliction, vous le verrez dans le repentir.

Qu'était Manassès sur le trône? Un sacrilége qui profane le temple, un scélérat capable des plus grands excès, un prince fameux par ses crimes. Qu'est-ce que Manassès dans les fers? Ah! chrétiens, l'obscurité du cachot semble être la clarté des yeux aveuglés par le diadème; les réflexions d'un captif ressemblent bien peu aux vaines pensées d'un roi; ce n'est plus un impie, c'est un prince religieux qui s'écrie : Qui peut porter, ô mon Dieu, l'éclat de votre gloire? (II *Par.*, XXXIII, 18.) Ce n'est plus un monarque coupable, c'est un humble pénitent; il est juste, poursuit-il, que je gémisse sous la pesanteur de ma chaîne, puisque j'ai pu porter la pesanteur de mon péché; ce n'est plus Manassès, c'est un saint.

Qu'était Nabuchodonosor à Babylone? Un insensé qui voulait passer pour un dieu. Suivez cette prétendue divinité dans les forêts, où elle est réduite à l'humiliation des bêtes (*Ibid.*, 30) : c'est un homme soumis qui dit en soupirant : Périsse l'orgueilleux qui se mesure à vous, Seigneur; il est juste que tout fléchisse devant une majesté si haute. Qu'était le fugitif Jonas dans un calme perfide? (*Jon.*, I, 3.) Un rebelle qui méprise les ordres du ciel; entrez avec lui dans les gouffres de l'abîme, c'est un sujet docile; orages, tempêtes, éléments si obéissants à la voix de mon Dieu, portez au trône de sa bonté ma voix suppliante. (*Jon.*, II, 2.)

Qu'était enfin l'enfant prodigue au sortir de sa maison? Un débauché qui dissipe

tout son patrimoine. A-t-il dévoré son bien, ressent-il les rigueurs de l'indigence, c'est alors que les malheurs réveillent sa tendresse; dès qu'il cesse d'être heureux, il commence à redevenir enfant empressé pour son père. (*Luc.*, XV.)

Mais pourquoi tous ces exemples particuliers, tandis que nous avons celui de tout un peuple? Vous connaissez l'inconstance des Israélites, aujourd'hui adorateurs du vrai Dieu, demain adorateurs des idoles; l'histoire de cette nation légère n'est qu'un tissu de crimes et de pénitences. Recherchez les époques de ces divers changements, vous verrez que le commencement de sa prospérité fut la fin de son innocence, et le premier coup de la souffrance, le premier signal du repentir. *Cum occideret eos quærebant eum et diluculo veniebant ad eum.* (*Psal.* LXXVII, 34.)

Tant il est vrai que, dans les principes de la religion, les faveurs les plus éclatantes ne sont pas de grandes grâces, et qu'au contraire les afflictions les plus sensibles sont par elles-mêmes de grandes faveurs : pécheurs qui en avez fait l'heureuse expérience, écriez-vous donc avec Isaïe : Vous m'avez châtié, Seigneur, et en même temps vous m'avez instruit : *Castigasti me, Domine, et eruditus sum.* (*Jerem.*, LI, 18.) Mais quoi? La prospérité ne fait-elle pas des leçons de la vertu comme la souffrance? Il est vrai, mais les leçons de la prospérité sont trop douces pour des cœurs aussi mauvais que les nôtres : il faut que l'adversité nous en fasse de plus fortes et par là de plus salutaires: *Castigasti me, Domine, et eruditus sum.* Aussi, mon Dieu, ne sont-ce pas vos bienfaits qui sont l'objet de mes vœux, je les laisse aux pécheurs, ces redoutables bienfaits : à ces victimes engraissées pour le jour des vengeances, qu'on ne couronne de fleurs que pour les égorger avec plus d'éclat, comme dit saint Cyprien; ah! plutôt, grâces éternelles à cette miséricorde sévère qui, en me sevrant de ces mortelles douceurs, m'a retranché les instruments de ma perte, qui, malgré mes folles résistances, a bien voulu m'arracher aux biens tentateurs, principes ordinaires de réprobation pour les riches : oui, mon Dieu, vous ne m'avez porté des coups si rudes que pour me fortifier comme un généreux athlète, afin que je sois victorieux. *Castigasti me, Domine, et eruditus sum.* Premier avantage de la souffrance. Elle fournit aux pécheurs un moyen de conversion : mais ce n'est pas assez, j'ai ajouté encore qu'elle offre au juste une occasion de mériter. Second avantage de l'affliction. Je sais, mes frères, qu'on peut mériter dans la prospérité comme dans la souffrance; mais je prétends que les vertus de la souffrance sont plus solides en elles-mêmes et d'un tout autre prix aux yeux de Dieu que celles de la prospérité, pourquoi? 1° Parce que les vertus de la prospérité sont des vertus suspectes, au lieu que celles de la souffrance sont des vertus éprouvées; 2° parce que les vertus de la prospérité sont sujettes à de plus grandes attaques, au lieu que celles de la souffrance sont moins exposées; 3° parce que les vertus de la prospérité sont des vertus faciles, au lieu que celles de la souffrance sont des vertus crucifiées : entrons dans le détail.

1° Vertus de la prospérité, vertus suspectes; au contraire vertus de la souffrance, vertus éprouvées. Ainsi l'avait compris Satan lui-même quand il tenait à Dieu ce langage : Vous vous glorifiez, Seigneur, de l'attachement de Job pour vous; vous vantez ses services, vous exaltez sa fidélité : Job vous est fidèle, Job vous aime, et comment en serait-il autrement, pour peu qu'il fasse pour vous, vous faites tout pour lui; ses arbres plient sous le poids de leurs fruits, et il vous en offre seulement les prémices; ses campagnes sont dorées par les moissons les plus abondantes, et il vous fait hommage d'une légère portion de ses grains : ses troupeaux se multiplient, comme les joncs des marais, et il vous immole quelques victimes : vous le caressez, et il vous sert; vous prévenez ses désirs et il exécute vos volontés, le sacrifice est-il si grand? (*Job.*, II, 4.) La merveille doit-elle étonner? Mettez, mettez à d'autres épreuves cette âme héroïque, immolez ses troupeaux, ravagez ses champs, déracinez ses vergers, frappez-le lui-même, et alors si Job affligé est aussi soumis que Job heureux, si, couché sur le fumier, il ne vous bénit pas moins qu'étendu dans la pourpre, je me rends et je reconnais sa vertu. Le Seigneur veut bien accorder la demande de Satan (*Ibid.* 5), Job est éprouvé, Job est frappé, Job souffre; murmure-t-il? Ah! Seigneur, s'écrie ce juste, *vous m'aviez donné des biens, vous me les ôtez* (*Ibid.*, 7); vous en étiez le maître, vous les redemandez; ils étaient à vous, vous les reprenez, quoi de plus juste? *Que votre nom soit à jamais béni.* (*Ibid.*, 10.) L'entends-tu, Satan? Après une soumission si marquée, doute-t-on encore de l'attachement de ce grand serviteur? Non, chrétiens, après une telle épreuve, on ne peut plus en douter, mais aussi, il ne fallait rien moins qu'une telle épreuve, pour mettre son innocence à l'abri du soupçon; ainsi Dieu semble en avoir jugé lui-même et n'avoir reconnu pour vertu véritable que celle qui passe par le feu de la tribulation. Tandis qu'Abraham vit réussir ses desseins au gré de ses désirs, que la multitude de ses esclaves le fit respecter de ses voisins, que la terreur de son nom marchait de pair avec celui les rois, qu'aucun nuage ne troublait la sérénité de ses jours, le Seigneur parut douter de la sincérité de sa tendresse; pour s'en assurer davantage, où plutôt pour l'en rendre plus sûr lui-même : Allez de ce pas, le poignard à la main, allez, dit-il, égorger Isaac. (*Gen.*, XXII, 2.) Quelle parole! C'est un père à qui on parle, c'est un fils unique qu'il faut immoler; n'importe, Abraham obéit, déjà l'autel est dressé, la victime est ornée, le bras est levé, le coup va frapper. (*Ibid.*, 3.) C'en est assez, reprend le Seigneur, Abraham, *je connais maintenant que vous m'aimez*, (*Ibid.*, 12.)

je suis content de vous et vous aurez sujet de l'être de moi.

Mais pourquoi ce doute désolant pour la vertu du juste fortuné, et cette assurance intrépide pour la fidélité du juste souffrant? Ah! mes frères, qu'il est à craindre que le juste heureux n'aime plutôt en Dieu les caresses d'un ami, que les perfections d'un maître; les profusions d'une bonté attentive, que les grandeurs d'une majesté redoutable: enfin qu'il ne s'attache à Dieu plutôt pour l'homme que pour Dieu même. Au contraire un amour souffrant ne fût jamais un amour mercenaire et intéressé: car qui peut servir un maître rigide, que celui qui est conduit par une amitié pure? Il est donc vrai, conclut un saint évêque, qu'on ne se connaît bien que dans la souffrance, la prospérité est un fleuve profond qui nous soutient sur ses eaux, qu'en coûte-t-il pour se laisser soutenir? Mais l'adversité est un torrent qui entraîne; quels efforts ne faut-il pas faire pour n'en être pas entraîné?

2° Ce n'est pas tout, les vertus de la prospérité sont sujettes à mille attaques, tandis que celles de la souffrance en ont très-peu à redouter: citez-moi une seule vertu dont la prospérité ne soit l'écueil, et dont la souffrance au contraire ne soit le soutien: le désir du ciel? Hélas! le nourrit-on dans l'abondance? Qu'il est naturel, au contraire, de vouloir fixer sa demeure dans un lieu où il est si doux d'habiter! Quand la colombe trouve des rameaux verdoyants, des plaines émaillées, des campagnes brillantes, elle s'envole et ne revient plus dans l'arche. (*Gen.*, VIII, 12.) Par une raison tout opposée, n'est-il pas naturel de vouloir sortir d'un monde où l'on ne recueille que des épines, et de soupirer après une terre où il ne croît que des fleurs. Quand la colombe voit les vents déchaînés, les ondes mugissantes, l'univers enseveli sous les flots, elle rentre dans l'arche (*Ibid.*, 9.) Lorsqu'on peut se dispenser de la mortification, n'est-on pas tenté de s'en exempter? Quand les plaisirs volent d'eux-mêmes, de nous-mêmes les rejetons-nous? Et dans le sein de la joie, comment verser des larmes de pénitence? Au contraire, comment n'être pas sobre et tempérant, quand on est dans la pauvreté? Comment rechercher le superflu, quand le nécessaire manque. Comment éviter les croix, quand nous en sommes environnés de toutes parts. La pureté, cette fleur, qu'un simple souffle impur peut flétrir, croît-elle dans la mollesse. Se cultive-t-elle dans l'abondance. Se conserve-t-elle dans le luxe. S'embellit-elle dans les festins. Depuis quand une chair nourrie dans les délices fut-elle une esclave soumise? Un serviteur à qui on délie ses chaînes, ne s'échappe-t-il pas toujours? Et n'est-il pas écrit que les sirènes enchanteresses n'ont d'autre habitation que le palais de la volupté? *Sirenes in delubris voluptatis.* (*Isa.*, XIII, 22.) Au contraire les brasiers de l'impureté s'embrasent-ils dans des membres exténués et défaillants par le jeûne? Le feu s'allume-t-il quand il manque d'aliments pour se nourrir. Et un corps abattu n'est-il pas presque vaincu? Tant il est vrai que la souffrance est la mère des vertus, que la prospérité l'est des passions: aussi la même Ecriture qui nous parle d'un Manassès pénitent dans les prisons, d'un Nabuchodonosor repentant dans les bois, d'un Jonas content dans les abîmes, nous parle d'un Saül désobéissant sur le trône, d'un David adultère dans l'oisiveté de sa cour, d'un Salomon apostat dans l'abondance.

3° Mais les vertus de la prospérité et celles de la souffrance fussent-elles également à l'abri de l'illusion et des dangers, toujours faut-il convenir que celles-là sont des vertus douces et que celles-ci sont des vertus pénibles: celles-là adoucies par la liberté qui les pratique, l'éclat qui les accompagne, et par les charmes qui les suivent. Par la liberté qui les pratique: dans la prospérité on peut être vertueux, mais on l'est parce qu'on veut bien l'être; on fait des sacrifices, mais on choisit l'holocauste; on immole des victimes, mais c'est notre bras qui les frappe; on fait des pénitences, mais elles sont à notre disposition; on sert Dieu, mais la reconnaissance prépare le culte; enfin jusque dans les actions les plus saintes, on conserve cette flatteuse indépendance qui en corrompt souvent le mérite, et qui en diminue toujours le prix.

Au contraire, les vertus de la souffrance sont des vertus pénibles, forcées, si j'ose ainsi parler: on accepte avec résignation la croix, mais c'est Dieu qui nous la donne; on est frappé d'un coup violent, mais on n'a pas choisi soi-même l'endroit sur lequel il devait tomber. On prend le calice, on boit, mais on n'a pas mis la quantité de fiel qu'il faut avaler: vertus d'autant plus pures qu'elles sont moins de notre choix, et qui sont d'autant plus du goût de Dieu qu'elles sont moins du nôtre. Le premier est un captif soumis dans les fers, mais il s'est fait lui-même sa chaîne; le second est un captif soumis dans les fers, mais il les tient d'un maître qui ne l'a pas consulté. Ce n'est pas tout: les vertus de la prospérité sont accompagnées d'un éclat qui les facilite. Dès qu'on est heureux, on est loué; comme on est en vue, les actions jettent des rayons qui sont aperçus. Si vous faites quelque charité, on vante votre compassion pour les pauvres; si vous observez le jeûne, on loue votre abstinence; si vous fréquentez nos temples, on célèbre votre piété. On se paye ainsi de la violence qu'on s'est faite par le plaisir d'être admiré; et cette pensée: Je suis vu, inspire je ne sais quelle ardeur qui enhardit les plus lâches et qui aplanit les difficultés. Au contraire, les vertus de la souffrance sont des vertus humiliées, cachées dans le secret du silence et couvertes de l'ombre de la croix. Hélas! quand on n'a que des malheurs à exposer, a-t-on des éloges à recueillir? Les regards tombent-ils sur les infortunés? Et un homme dans l'affliction n'est-il pas un homme délaissé et oublié? Le premier est un athlète qui combat dans l'arène devant

un peuple immense prêt à célébrer sa victoire, à chanter son triomphe. L'autre est un soldat qui n'a pour témoin de ses combats et pour spectateur de ses efforts que cet œil invisible qui nous suit partout et qu'on ne saurait éviter. Enfin, les vertus de la prospérité sont adoucies par le délassement. Avez-vous essuyé, dans nos temples, la langueur d'une solennité, vous retrouvez dans vos maisons d'innocents plaisirs qui vous récréent. Donnez-vous aux pauvres, vous ne cessez pas d'être riches. Suivez-vous des occupations douces, vous trouvez à leur suite un repos plus doux encore; tant il est vrai que la nature répare ce qu'elle perd, et qu'elle rend ce que la pénitence enlève. Au contraire, la vie du juste dans l'affliction n'est qu'un enchaînement de souffrances: s'il quitte une croix, c'est pour en reprendre une autre; s'il sort de son domestique pour égayer ses chagrins, il entre dans une maison où l'on affecte de le méconnaître; s'il détourne ses regards de ses malheurs, le hasard les fait tomber sur les auteurs de sa disgrâce; s'il veut prendre quelque délassement, le souvenir importun de sa misère vient le tourmenter, sa douleur le suit partout; et si partout il la supporte sans impatience, on peut dire que sa patience est un martyre sans adoucissement. Aussi le Seigneur, qui sait tout ce que valent toutes ces vertus pénibles, a soin de ménager à ses saints les afflictions qui les font naître.

Parce que vous étiez agréable aux yeux du Seigneur, disait l'ange à Tobie. Quoi! mes frères, sans doute il convenait que les biens de la terre, l'éclat de la gloire, les douceurs de l'opulence, fussent la récompense de votre piété. Non, chrétiens, ce n'est pas récompenser la piété que de lui donner pour salaire ce qui en peut être l'écueil; les récompenses redoutables sont abandonnées à l'impie. Mais il a fallu, *Necesse fuit* (*Tob.*, XII, 13), que la tentation vous éprouvât, que vos biens vous fussent enlevés, que l'usage de la vue vous fût ôté, que vous fussiez en butte aux recherches d'un tyran inexorable et aux reproches d'une femme insensée : *Necesse fuit ut tentatio probaret te.* (*Ibid.*) Saint Paul, dans son *Epître aux Hébreux*, ne fait l'éloge des saints de l'Ancien Testament qu'en faisant le récit de leurs souffrances. Vous eussiez vu ceux-là, dit-il, dans la dernière indigence, s'enfoncer dans les antres et parcourir les forêts; ceux-ci, victimes d'un glaive homicide, porter leurs têtes sur l'échafaud et périr dans les tourments que leur faisaient subir leurs propres concitoyens. Ils étaient détestés des grands, maudits du peuple, proscrits, fugitifs, vagabonds : *Circuierunt in melotis, in pellibus caprinis, egentes, angustiati, afflicti.* (*Hebr.*, XI, 37.) Pourquoi cette conduite du Seigneur sur ses prédestinés? Afin que ces héros dont le monde n'était pas digne fussent plus propres aux couronnes immortelles qui leur étaient réservées. C'est toujours saint Paul : *Ut meliorem invenirent resurrectionem.* (*Ibid.*, 35.) Second effet de la souffrance : elle fournit au juste une occasion de mériter.

Enfin, elle fait goûter aux parfaits d'ineffables consolations : dernier avantage, qui mérite votre attention.

Oui, chrétiens, depuis que Jésus-Christ a porté ses lèvres divines sur le calice de sa passion, il y a laissé un goût de délices qui se fait sentir au juste qui vit de la foi. Mais quoi! du plaisir à souffrir? Quel paradoxe! dites-vous. Si vous ne m'en croyez pas, mes frères, interrogez saint Paul : Seigneur, que n'avons-nous pas à souffrir pour votre nom? disait cet Apôtre; victimes dévouées à l'immolation, nous voyons de toutes parts ces glaives suspendus sur nos têtes, nous portons notre âme entre nos mains, nous ne vivons que pour mourir, nous recevons des mortifications journalières, et nous sommes comme des brebis condamnées au couteau : *Propter te mortificamur tota die, æstimati sumus sicut oves occisionis.* (*Rom.*, VIII, 36.) Cependant, bien loin de gémir sous les coups qui nous brisent, nous bénissons nos tyrans; on nous accable d'injures, et nous répondons par d'heureux souhaits; on nous charge de blasphèmes, et nous ne rendons que des prières : *Maledicimur et benedicimus, blasphemamur et obsecramus.* (I *Cor.*, IV, 12.) Entendez-le raconter le détail de ses souffrances. S'il faut se glorifier, dit-il, nous pouvons le faire aussi bien que les autres : nous avons été dans le fond des cachots, dans les profondeurs des abîmes, dans les horreurs des tourments. Vous diriez que c'est un conquérant qui fait l'étalage de ses lauriers et qui se rappelle le souvenir délicieux de ses victoires : *Si gloriari oportet, quæ infirmitatis meæ sunt, gloriabor.* (II *Cor.*, XI, 30.)

Demandez-le à saint Jacques, il vous dira que votre joie, mes frères, votre unique joie, soit de passer par toutes sortes d'afflictions. Laissez au monde ses désirs profanes; un disciple de Jésus-Christ, un élève du Calvaire, un enfant de la croix a renoncé à ces plaisirs grossiers; il en est de plus exquis qu'on lui réserve, celui de la souffrance : *Omne gaudium existimate, fratres mei, cum in tentationes varias incideritis.* (*Jacob.*, I, 2.)

Demandez-le à tous les apôtres, qui sortent de la synagogue battus de verges, couverts de plaies; ils marchent comme des vainqueurs, dit le texte sacré; on ne les voit point se dérober aux regards comme des vaincus: *Ibant.* (*Act.*, V, 41.) Ils marchent teints de leur sang, et néanmoins transportés d'allégresse; et pourquoi sont-ils si joyeux? *Ibant gaudentes.* (*Ibid.*) Pour avoir été trouvés dignes de souffrir pour Jésus-Christ : *Quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.* (*Ibid.*)

Enfin, demandez-le à nos martyrs : ici j'en entends chanter à la vue de leurs corps déchirés, là j'en vois d'inconsolables de la douceur de leurs supplices; mais quels sont ceux qui s'élancent d'eux-mêmes au milieu des flammes? Eh quoi! les maux ont-ils

changé de nature? les chaînes sont-elles sans poids, les feux sans activité, le glaive sans tranchant, la croix sans infamie, les corps sont-ils devenus insensibles? De jeunes vierges se plaindre de ne pas souffrir assez, de tendres enfants jetés au milieu des charbons ardents, des hommes tels que nous chanter le cantique de leur félicité! *Nunquam tam jucunda epulati sumus.*

On a vu ces merveilles, les fastes de l'Eglise en font foi; si nous ne comprenons pas ces mystères, c'est que nous ignorons la vertu de la souffrance.

Mais encore quels secrets appas, quels charmes invisibles trouvaient-ils dans les tortures? Ah! mes frères, ils y trouvaient cet heureux échange qui ravissait saint Paul : des peines d'un moment, disait-il (II *Cor.*, IV, 17), car qu'est-ce que la vie la plus longue comparée à l'éternité? Des peines toujours légères, parce qu'elles sont adoucies par l'onction de la grâce, me produiront le poids immense d'une gloire immortelle. Voilà les promesses; soyons donc fermes, parce que nous touchons au terme; disparaissez, crainte, douleurs, tourments; une éternité de bonheur doit absorber un instant de souffrance. Sainte religion, que vos oracles sont consolants! que vos espérances sont douces! que vos attraits sont puissants! Je ne m'étonne plus, si à la vue de la croix, André se laisse transporter de joie, s'il semble que sa raison s'égare. O bonne croix! s'écria-t-il alors, ô croix! l'objet de mes désirs et l'instrument de ma gloire, délicieuse croix, recevez mon dernier souffle comme vous avez reçu mes premiers vœux; portez-moi dans votre sein comme vous avez porté celui qui m'a racheté : *O bona crux tandiu desiderata, per te me suscipiat qui per te me redemit.* Je ne m'étonne plus de la devise d'une grande sainte, ou souffrir ou mourir; ni de cette autre, vivre pour souffrir, et souffrir pour régner. S'il y a des chagrins cachés, pourquoi n'y aurait-il pas des joies secrètes? Ce qui m'étonne, c'est qu'avec les mêmes espérances, vous ne goûtiez pas, mondains, les mêmes douceurs; quelle en peut être la cause? C'est ce qui me reste à examiner : vous avez vu les ressources de la foi dans la souffrance; voyons maintenant le désespoir du monde dans l'affliction. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT.

Comment un mondain serait-il content dans la souffrance, lui qui ne l'est pas même dans les plaisirs? Le moyen d'être heureux dans la pauveté, quand on est tourmenté au milieu des richesses? Si le trône fait des captifs, sera-t-on libre dans les fers? si les fleurs ont leurs épines, quelles pointes ne doivent pas avoir les épines mêmes? Mais d'où vient le désespoir du mondain dans l'affliction? De la même source que naissent ses chagrins dans la prospérité; cette proposition vous étonne, il semble que des états si contraires devraient produire des effets différents : cependant en voici la preuve, elle mérite votre attention. Deux choses rendent le mondain mécontent dans la prospérité : le vide des plaisirs qu'il goûte, vide qui accable un cœur fait pour les solides biens, le crime des plaisirs qu'il se permet, crime dont la conscience, par ses cris, trouble la fausse douceur. Or voilà ce qui rend un mondain si à plaindre dans l'affliction : il souffre et il est malheureux; pourquoi? 1° Parce que, dès qu'il souffre en mondain, il ne peut trouver dans ses peines que des consolations insuffisantes; 2° parce que, dès qu'il souffre en mondain, il ne peut goûter dans ses peines que de criminelles consolations; ses consolations sont fausses, elles sont des crimes, voilà la cause de son désespoir. Reprenons.

Ses consolations sont fausses : première cause de son malheur : et en effet, quelle consolation le monde peut-il offrir à ses esclaves affligés? Des amis qui les plaignent, dites-vous, des sages qui les encouragent, des amusements qui sauront les distraire : vaines consolations, mes frères; combien d'entre vous n'en ont pas fait la triste épreuve? Je reprends en détail vos trois raisons, démentez-moi si j'en impose : le monde, dites-vous, offre à ses amateurs malheureux des amis qui les plaignent; mais où trouve-t-on dans la disgrâce ces amis si vantés? Dans les jours de votre fortune, vous pensiez en avoir : mille flatteurs vous répétaient sans cesse qu'ils étaient prêts à sacrifier leur vie pour vous; pour votre malheur vous les crûtes. Enfin l'adversité a paru : où sont ils? Tous ont pris la fuite. Si quelqu'un vous a suivi, peut-être ce n'a été que pour profiter de votre naufrage, pour arracher quelques débris de votre fortune, ou pour vous trahir d'une manière plus perfide en vous renonçant sous vos propres yeux. Triste exemple que Jésus-Christ a bien voulu nous laisser dans ses apôtres, du peu de fond qu'il faut faire sur toutes ces amitiés humaines; mais je veux qu'il en reste, de ces amis si fidèles et néanmoins si rares; quoique couché sur le fumier, Job en trouva, je le sais : ô monde! je suis trop assuré de te confondre pour te disputer un si faible avantage; mais que feront-ils, ces habiles enchanteurs, pour charmer vos déplaisirs? Que firent-ils pour adoucir ceux du saint homme Job? (*Job*, XII, 1.) Au premier bruit de ses malheurs, ils accourent, ils approchent, ils voient; quoi? Un corps en pourriture, des plaies qui infectent, un roi dévoré par les vers. (*Ibid.*, 12.) A ce spectacle ils s'étonnent, ils frémissent, et dans l'excès de leur surprise, sept jours ils gardent le silence (*Ibid.*, 13); image naturelle de ce qui se passe dans le monde : on entre dans l'appartement d'un malade étendu sur un lit de douleur, on aperçoit sur un front pâle et dans des yeux éteints l'arrêt de mort, on voit une raison qui s'égare, des sens qui s'éteignent, le tempérament qui croule, la nature qui s'anéantit; à cette vue on pâlit, on soupire, on verse des larmes, on garde le silence, on se retire; triste consolation! disons mieux, véritable surcroît d'affliction. Hélas! qu'annoncent à un malade trop alarm

ces lugubres démonstrations, ces regards noyés de pleurs, ces mains abattues, ces visages effrayés, ces mots inarticulés, ces soupirs redoublés? que lui annoncent-ils? Qu'il n'y a plus de ressource, que l'art est inutile, qu'il faut mourir ; étrange manière de rassurer un mondain, que de lui apprendre ce qu'il redoute le plus, il ne saurait l'éviter; ainsi donc, amis du siècle, vous n'êtes que des consolateurs importuns. *Consolatores onerosi omnes estis vos.* (*Job*, XVI, 2.)

Cependant les amis de Job rompent enfin un long et fatigant silence : que vont-ils faire? Ils poussent des cris, ils pleurent, ils déchirent leurs vêtements; ils donnent mille témoignages de l'affliction la plus vive; c'est ce que font encore les amis du monde : on est infiniment touché, dit-on, de ce malheureux accident ; on ressent toute l'injustice de votre disgrâce, on partage vos peines; langage ordinaire que la bienséance a introduit, que la fausseté dicte et qui ne saurait tromper que ceux qui veulent bien l'être; mais fût-il aussi sincère qu'il est communément imposteur, la consolation en est-elle plus solide? Quoi! la douleur d'un ami est-elle un soulagement à la mienne? Est-ce un plaisir pour moi de lui causer des déplaisirs? N'est-il pas cruel d'être malheureux sans étendre ses malheurs sur ce qu'on chérit, de sentir tout à la fois les coups qu'on nous porte et les contre-coups qui retombent sur nos amis? Non, non, amis affligés, vous n'êtes que des consolateurs importuns : *Consolatores onerosi omnes estis vos.*

Enfin les amis de Job, au lieu de fermer la cicatrice ne font qu'envenimer la plaie : Qu'avez-vous été et qu'êtes-vous? lui disent ces imprudents consolateurs. Qu'avons-nous vu et que voyons-nous? Quel état, et quel état! Que votre fortune était riante! Que votre indigence est extrême! il faut que vous soyez étrangement coupable (*Job*, XXII, 5), puisque vous êtes si cruellement puni; le ciel est ami de l'innocence; ah! sans doute, vos péchés sont montés à leur comble, puisque votre infortune est montée à son dernier degré. Quelle consolation! c'est néanmoins celle du monde : vous avez raison de vous affliger, dit l'un, votre chagrin est très-juste ; cette épouse était digne de votre tendresse, ce parent de votre attachement, cet ami de votre retour ; poursuivez, ami maladroit, vous voulez arracher le trait et vous l'enfoncez, loin d'étouffer la douleur, vous en réveillez le sentiment. En rappeler les objets, n'est-ce pas en aiguiser la pointe? Un autre vous dira avec une naïveté plus cruelle : On a eu tort de pousser la vengeance si loin, mais avez-vous été sage de vous y exposer? Il faut être de bonne foi : si la repartie a été trop vive, le trait de votre part était piquant, et si l'affront est offensant, votre procédé était peu honnête. Qu'en pensez-vous, chrétiens? de tels consolateurs ne sont-ils pas à charge? *Consolatores onerosi omnes estis vos.* (*Job*, XVI, 2.)

Mais un nouveau personnage paraît sur la scène; à l'empressement de ces amis importuns, succède la gravité d'un philosophe compassé; il débite les maximes les plus abstraites d'une sagesse stérile; écoutons ses profondes réflexions, sur lesquelles vous vous appuyez encore : Si tu souffres, c'est ta nature, dit-il, la souffrance est ton élément, comme le vague de l'air l'est du volatile ; regarde tes semblables : combien sont plus malheureux que tu l'es? C'est une satisfaction, que de n'être pas seul ce qu'on est. Né pour souffrir, souffre et tais-toi.

Cruel raisonnement! s'écrie un infortuné; qu'a de commun mon état avec l'état d'autrui? Ma douleur est-elle plus légère, parce qu'il en est de plus aiguë? Les pleurs des malheureux mortels ne tarissent pas mes pleurs, et je ne suis pas moins à plaindre, parce que je ne suis pas le seul à plaindre. Eh bien! poursuit l'importun sophiste, tout change dans l'univers; tes malheurs auront leur cours ; comme tu dois craindre dans la prospérité, espère donc dans l'infortune. Hélas! reprend le misérable impatient, nul rayon favorable n'a percé encore de cet épais nuage qui couvre ma tête; mais quand il devrait percer, jusqu'à ce qu'il échappe, ne suis-je pas condamné aux plus tristes nuits? l'espoir d'un avenir incertain guérit-il des maux présents? et cesse-t-on d'être malheureux parce que peut-être un jour on sera heureux? Que dira-t-il encore? Que les biens que vous perdez étaient périssables; mais étaient-ils moins des biens? répondra-t-on. Oui, la mort est inévitable ; mais sa nécessité change-t-elle ce qu'elle est? Non, non, la douleur ne se paye pas de vaines raisons, il faut des motifs plus solides; et si le monde n'a rien de plus pour se charmer, le monde n'est qu'un consolateur importun : *Consolatores onerosi omnes estis vos.*

Il fait plus, dites-vous, car pour faire diversion, il présente des amusements qui peuvent l'étourdir, qui peuvent le distraire : c'est votre troisième et dernière raison. Des amusements. Hélas! un mondain dans l'affliction peut-il goûter quelque plaisir? Le jaloux Saül est-il flatté de la victoire, tandis qu'un rival en partage l'honneur? (I *Reg.*, XVIII, 8.) L'impie Achab, sur le trône, se plaît-il dans l'abondance, tandis que l'héritage de Naboth lui manque? (III *Reg.*, XXI, 4.) L'orgueilleux Aman jouit-il de l'éclat que répand sur lui l'amour du monarque, tandis que l'inflexible Mardochée le méprise? (*Esth.*, VI, 13.) Le sanguinaire Antiochus fait-il cas de sa couronne, tandis que les braves Machabées dédaignent sa tyrannie? (II *Mac.*, VII, 24.) Tel est le caractère d'un cœur que la religion ne conduit pas : la douleur la plus légère empoisonne ses plus agréables plaisirs, tandis que les plaisirs les plus agréables ne sauraient assoupir la plus légère douleur.

Je dis plus : dans ces plaisirs recherchés qu'on ménage à son chagrin, un mondain ne trouve-t-il jamais de nouveaux chagrins? Dans ces assemblées tumultueuses, un mondain désolé n'y voit-il pas une fausse joie

qui irrite ses vraies douleurs? Un jour, forcé à un jeu modique par une fortune délabrée, ne se rappelle-t-il pas qu'autrefois un jeu plus étendu était l'annonce d'une fortune brillante? A ces tables frugales où des amis sensés vous font asseoir, ne vous souvenez-vous jamais, hommes de bonne chère, de ces tables somptueuses qui ont englouti votre richesse? Or, de tels souvenirs qui se présentent d'eux-mêmes sont-ils bien propres à adoucir vos chagrins? O monde! voilà donc toutes tes ressources épuisées : les maux que tu causes ne sont que trop réels, et tu n'y apportes que d'inutiles remèdes; tu blesses et tu ne guéris pas; tu creuses la plaie et tu ne la fermes pas : tu fais des malheureux, et tu ne les soulages pas; combien de fois, mes frères, n'en avez-vous pas fait l'aveu, du moins par votre conduite? Combien de fois ne vous a-t-on pas vus dévorer tout seuls votre chagrin dans le silence, écarter des amis qui vous fatiguaient par leur importunité, renoncer à ces vaines consolations que vous jugiez bien être insuffisantes? Heureux si vous aviez substitué à leur place celles que la religion vous présentait!

Mais hélas! tel est le désordre du monde: ses consolations sont-elles insuffisantes, le mondain en recherche qui sont des crimes : seconde cause de son malheur. En effet, rebuté du monde, à quoi, je vous prie, a-t-il recours? Au murmure, à la vengeance, au désespoir. Au murmure; car que fait-il dans l'excès de ses peines? Victime involontaire, il s'agite contre le bras qui l'immole; il se roidit contre les coups qu'on lui porte; il lutte contre la main qui l'attache à la croix; il y monte, il est vrai, mais à peu près comme ce scélérat crucifié au côté de Jésus-Christ, pour y maudire ses destinées, pour y vomir des blasphèmes; s'il ne pousse pas l'impiété jusque-là, il se laisse aller à l'impatience. Je ne parle pas, au reste, de ces révoltes involontaires qu'excite une nature consternée par l'affliction. Pour être saint l'on n'est pas moins homme; et le ciel me préserve de faire un crime de ce que le ciel pardonne comme une fragilité! Je ne parle pas même de ces mouvements avoués, à la vérité, mais arrachés dans le fort de la douleur, et pleurés sur-le-champ par la réflexion. Vous connaissez, Seigneur, le limon dont nous fûmes pétris, et vous passez quelque chose à notre faiblesse; je parle de ces plaintes odieuses, de ces discours scandaleux si communs dans le monde : Qu'ai-je fait à Dieu pour me traiter ainsi? Où est sa prudence? où est son équité? Insensé, n'avez-vous donc commis aucun crime? Ne fussiez-vous coupable que d'un seul, que n'avez-vous pas mérité? Hélas! le Seigneur eût pu vous damner pour toujours, et il ne pourra pas vous faire souffrir quelques instants! S'il vous eût traité dans sa colère, vous auriez des démons pour bourreaux, et vous trouvez mauvais qu'il permette que vous ayez des hommes pour ennemis : feu pour feu, lequel est le plus doux, ou celui de l'enfer ou celui de la souffrance? Mais ces péchés ont été pardonnés, je le veux croire; ont-ils été expiés? On connaît vos crimes; où sont vos pénitences? Inconsidéré, purgatoire pour purgatoire, celui de ce monde passager, adouci, méritoire, ne vaut-il pas mieux que celui de l'autre, long, rigoureux, nécessaire, forcé?

Cependant, peu satisfait de ces murmures, le mondain court à la vengeance; loin d'apaiser le véritable auteur de sa disgrâce, on s'en prend à un ennemi qui n'en est que l'instrument: on n'oublie rien pour le noircir, pour le tourmenter, pour lui nuire, pour armer contre lui de perfides amis qui ulcéreront son cœur et allumeront sa haine, comme si l'on devait s'attacher à la pierre qui nous heurte, au lieu de regarder la main qui la lance du haut du ciel; comme si ces ennemis prétendus ne nous servaient pas mieux que vos amis les plus tendres, puisqu'ils vous fournissent l'occasion de mériter; comme si enfin la vengeance elle-même n'était pas un supplice, et que se venger pour moins souffrir, ne fût pas se percer pour percer un ennemi. Martyr d'une vengeance impuissante, on se jette enfin dans un désespoir furieux : de là ces injustices criantes pour réparer les brèches de la fortune: on se croit en droit de tout usurper; de là ces désirs homicides : puisque la vie est un poids, n'est-il pas naturel de s'en décharger? De là enfin l'endurcissement et l'impénitence : qu'importe de recourir à un Dieu qui ne sait que frapper?

Cruelle satisfaction, dont le mondain est enfin la victime. Car de là qu'arrive-t-il? Le voici : indigné de cette opiniâtreté audacieuse, le Seigneur va fouiller dans les trésors de sa colère pour y trouver de nouveaux traits qui accablent ce pécheur. Voici ce qu'en ont dit les prophètes : Quand l'intempérie des saisons a ravagé vos campagnes; quand votre commerce traversé est tombé tout à coup, quand un revers imprévu a porté la consternation dans vos familles; pour rétablir vos affaires, quels moyens avez-vous employés? Ils se sont appuyés sur un bras de chair, disait Isaïe; ils ont mis leur espérance dans leur propre industrie; ils l'ont mise dans leurs iniquités : le Seigneur a dit : Je redoublerai donc, et j'ajouterai un fléau sept fois plus terrible encore : *septulum addam.* (*Levit.*, XXVI, 21.) Si, dans ces tristes circonstances, on les a vus accourir dans les temples, faire retentir le lieu saint de leurs soupirs, le principe de leur retour, quel était-il? Ah! disait Osée, c'est la perte de leurs récoltes qu'ils viennent pleurer; sensibles aux châtiments qui les affligent, peu touchés des péchés qui les attirent, ils ne voient que leurs moissons ou leurs vignes ravagées : *Super triticum et vinum ruminabant.* (*Osee*, VII, 14.) Je redoublerai donc, dit le Seigneur, et j'ajouterai un fléau sept fois plus terrible encore : *septuplum addam.* C'est ainsi que, tandis que les bénédictions du Seigneur retournent sur le juste résigné dans ses malheurs, que la prospérité de Job devient plus brillante; que

dans une extrême vieillesse, plus heureux que dans ses beaux jours, il voit les enfants de ses enfants jusqu'à la quatrième génération, comblés d'honneurs, de richesses et de gloire (*Job*, XLII, 12) ; le Seigneur, voyant que sa colère affaiblie n'a pu amollir le cœur du mondain indocile, verse sur lui le torrent de son indignation, et se venge ainsi de ses criminelles résistances, en ajoutant un fléau sept fois plus terrible encore : *septuplum addam*. (*Levit.*, XXVI, 21.)

Si cependant, par un effet de sa justice, il lui épargne de nouveaux fléaux, pour n'être pas plus affligé en est-il moins inconsolable? Et qui peut le consoler, sinon l'onction de la grâce? Or, cette grâce est-elle pour des hommes qui se font un mérite de la braver? Qui peut le consoler, que ce sentiment d'une conscience pure? Le tombeau doit borner mes maux, mais rien ne borne l'éternité. Et cette consolation est-elle pour un homme qui fait de la souffrance la source de mille péchés, et à qui la religion ne cesse de présenter cette réflexion désespérante : qui supporte mal les douleurs de ce monde les emporte dans l'autre pour n'en être jamais délivré.

Soyons plus sages, chrétiens mes frères : cherchons des consolations plus solides que celles du monde, souvent criminelles, toujours insuffisantes; elles ne peuvent qu'irriter le mal, bien loin de le guérir. Nous en avons, j'ose même dire de surabondantes, seules capables de nous béatifier par nos propres misères. Mais où les puiser? A la source même : dans les plaies de Jésus-Christ, dans les cicatrices de sa chair, au pied du Calvaire. Autrefois saint Chrysostome disait à son peuple : A quoi bon arborer dans vos maisons l'étendard de la croix, si vous avez horreur des afflictions les plus légères? Otez, arrachez, brisez ce signe de salut pour les autres, mais de réprobation pour vous. Je n'ai garde de tenir ce langage, mes frères : je connais trop votre religion pour vous réduire à de pareilles extrémités. Conservez-le, cet instrument de notre rédemption; faites plus : renfermés dans le sein de vos familles, prenez-le à la main, vous tous qui soupirez, et dites-vous à vous-mêmes : Je suis chrétien, voilà donc le Dieu que j'adore; ce Dieu que j'adore a souffert avant moi, a souffert comme moi, a souffert plus que moi. Un Dieu souffrant n'est-il pas capable d'adoucir les peines d'un homme affligé? Oui, mon Dieu, cette croix est ma consolation, ma richesse et mon espoir : *Virga tua et baculus tuus, ipsa me consolata sunt*. (*Psal.* XXII, 4.) Je m'attache à elle, je m'unis à elle; j'y monte dessus comme sur un trône qui sera ma consolation dans ce monde-ci et ma récompense dans la vie éternelle. C'est la grâce que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON XVIII.

Pour le vendredi de la quatrième semaine de Carême.

SUR LES CONVERSIONS RENVOYÉES A LA MORT.

Jesus clamavit voce magna : Lazare, veni foras. (*Joan.*, XI, 43.)

Jésus poussant un grand cri, s'écria : Lazare, sortez du tombeau.

Pourquoi ce grand cri du Sauveur du monde sur un mort de quatre jours? C'est pour nous apprendre, répondent les Pères, que la conversion du pécheur d'habitude est toujours très-difficile, et qu'elle est presque impossible à la mort. Jésus-Christ nous en donne ailleurs une raison bien frappante, et qui mériterait plus d'un discours : Vous me chercherez, dit-il, et vous ne me trouverez pas, et vous mourrez dans votre péché : *Quæretis me et non invenietis, et in peccato vestro moriemini*. (*Joan.*, VIII, 21.) L'entendez-vous, ce tonnerre sorti de la bouche du Verbe incarné, vous qui, pour calmer les orages de la conscience, pour dissiper les terreurs de la religion, renvoyez à un temps éloigné une conversion qui presse, et comptez, après avoir consacré vos plus beaux jours aux enchantements de la volupté, réserver vos derniers moments aux regrets de la pénitence?

Pécheurs, si la frayeur de cet épouvantable arrêt ne vous a pas pénétrés jusqu'au fond des entrailles, si vous n'avez été émus à ce coup de foudre, j'ose le dire, le mal est sans ressource; il ne reste à prendre d'autre parti que celui du silence et des larmes. A quoi sert en effet la voix d'un homme, si celle d'un Dieu ne peut rien? Que peuvent les autres oracles de l'Evangile, si celui-ci n'est pas capable de vous intimider : Vous me chercherez, et vous ne me trouverez pas, et vous mourrez dans votre péché? Demander pardon et ne recevoir que des dédains, verser des pleurs et ne recueillir que des anathèmes, chercher le Seigneur et ne trouver que des démons, mourir dans les regrets et mourir dans l'impénitence, que vous en semble, chrétiens? L'Evangile a-t-il rien de plus effrayant? Ne faut-il pas être enseveli dans un mortel assoupissement pour ne pas se réveiller au bruit d'un tel tonnerre : Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas, et vous mourrez dans votre péché?

Quel silence! Et de tous les silences en est-il de plus dangereux que cette damnable théologie des pécheurs? ils prétendent goûter tous les plaisirs, contenter tous leurs désirs, lâcher la bride à toutes leurs passions, fondés sur ce principe mal entendu, qu'il est toujours assez temps de revenir au Seigneur, qu'on peut à toute heure désarmer sa colère, et qu'il ne tient qu'à nous de terminer par une sainte mort une vie qui n'aura pas été sainte.

Je monte aujourd'hui dans cette chaire pour attaquer les vains sophismes de ces pénitents en idée, et pour ouvrir d'abord mon dessein, voici ce que j'ai recueilli sur cette ma-

tière. Pour se convertir, deux choses sont absolument nécessaires, dit la théologie, le pouvoir et la volonté. La volonté sans le pouvoir ferait des malheureux ; le pouvoir sans la volonté ferait des coupables : l'un et l'autre réunis font les pénitents. Ce principe établi, j'avance cette proposition générale de mon dis ours : vous ne vous couvertirez pas à la mort, pécheurs ; pourquoi ? 1° Parce que vous ne le pourrez pas alors, ou que vous ne le pourrez que très-difficilement : vous le verrez dans ma première partie ; 2° parce que vous ne le voudrez pas alors, ou que vous ne le voudrez que très-faiblement : vous le verrez dans ma seconde partie.

Seigneur, faites qu'effrayé moi-même le premier des vérités glaçantes que je dois annoncer, j'inspire à tous mes auditeurs la même crainte. Puisse ce discours de terreur les rendre immobiles comme la pierre ! *Irruat super eos formido, fiant immobiles quasi lapis.* (*Exod.*, XV, 16.) Ou plutôt puisse-t-il faire sur eux des impressions si vives, qu'elles les obligent à se convertir promptement ! Pour obtenir cette grâce, invoquons la sainte Vierge, l'ennemie du péché et le refuge des pécheurs : *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Pour se tranquilliser dans son péché, et pour se justifier à soi-même ses coupables délais, il faut nécessairement que le pécheur que je combats, se promette à la mort un temps de faveur et une grâce de salut. Il en convient, et c'est uniquement sur ce double avantage qu'il fonde toute sa confiance. Or, pour lui faire sentir la faiblesse de ses prétentions, je soutiens : 1° que ce temps de faveur ne lui sera pas probablement accordé ; 2° que cette grâce de salut lui sera très-probablement refusée ; d'où je conclus qu'il ne se convertira pas alors, parce qu'il ne le pourra pas ou qu'il ne le pourra que très-difficilement.

Anges tutélaires de mes auditeurs, gravez profondément dans leurs esprits les importantes vérités qu'ils vont entendre.

Oui, chrétiens, compter sur un temps de faveur à la mort, c'est vouloir à pure perte se tromper soi-même ; pourquoi ? Parce que peut-être les pécheurs n'auront point de temps à la mort, parce que, s'ils en ont, ils en auront trop peu à la mort ; parce que en eussent-ils assez, ils en auront de trop mauvais à la mort. Ainsi ils comptent sur un temps trop incertain, sur un temps trop court, sur un temps trop épineux.

D'abord, à entendre raisonner ces tardifs pénitents, vous diriez qu'ils ont assisté à ces conseils éternels, où fut à jamais fixée la mesure de leurs jours ; il semble qu'ils tiennent dans leurs mains ces nœuds secrets qui lient leurs âmes à ce corps de boue ; on croirait que, tels que ces impies dont parle Isaïe, ils ont fait un pacte avec le tombeau, et que la mort, si inflexible pour les autres, abandonne à leur gré les droits qu'elle a sur eux : *Percussimus fœdus cum morte, et cum inferno fecimus pactum.* (*Isa.*, XXVIII, 15.) En vain touchés de l'état pitoyable où nous les voyons, leur crions-nous avec un prophète : Ecoutez la parole du Seigneur, vous qui n'habitez que des maisons d'argile : *Terra, audi vocem Domini.* (*Jerem.*, XXII, 29.) Pouvez-vous étendre à votre gré le fil de vos années ? Etes-vous les maîtres de vos destinées ? Qui vous a mis à couvert des surprises de la mort ? Vous vous en promettez une précieuse et tardive, combien d'autres se la promettaient à leur tour, qui sont morts néanmoins d'une mort prompte et imprévue ? Combien, par exemple, pour qui des repas de plaisir ont été des repas funèbres ? qui, passant tout à coup de la table au tombeau, ont vu se changer en hurlements épouvantables les chants bachiques et lascifs dont ils égayaient leurs festins ? Combien ont trouvé dans un sommeil voluptueux, non pas seulement l'image de la mort, tous la trouvent, mais la mort même, que personne n'y croit rencontrer ? Combien, dans la chaleur du crime, expirant entre les bras d'une créature séduite, ont passé dans un moment d'un feu à un autre feu, des flammes de l'impureté aux embrasements de l'autre monde ? Qui vous a dit, pécheurs, qu'un pareil malheur ne vous arrivera pas ? N'est-il pas écrit dans l'Evangile, de la main même de Jésus-Christ que la mort épie le temps de la surprise, qu'elle tend son traître filet sous nos pieds, que vous l'aviez dans vos entrailles, et que vous croirez bien loin de vous ? *Prope est in januis.* (*Matth.*, XXIV, 33.)

Après des oracles si précis, j'admire votre confiance ; Abraham espéra autrefois contre l'espérance, vous faites plus, vous, car vous espérez contre la loi. Abraham crut simplement que le Seigneur ferait un miracle plutôt que de manquer à sa parole ; vous allez plus loin, vous, car vous croyez que la parole d'un Dieu manquera plutôt qu'il ne se fasse un miracle en votre faveur. Ouvrez les yeux à la lumière qui sort de toutes parts, avons-nous poursuivi dans l'ardeur de notre zèle, à ces exemples de morts imprévues ; nous appréhendons qu'on n'en puisse bientôt ajouter un autre, et cet exemple que nous craignons, c'est vous-mêmes qui ne le craignez pas ; vains discours, frivoles alarmes, répondent ces hardis pécheurs : pour un qui meurt de mort subite, il en est cent qui la voient venir de loin, si nous pouvons être du nombre des premiers, peut-être serons-nous aussi heureux que les autres.

Peut-être : ah ! mes frères, votre salut ne roule donc que sur un peut-être, votre éternité est donc réduite à un problème, vous abandonnez donc votre sort au gré des hasards ? Vous comportez-vous ainsi quand il s'agit des intérêts de la terre ? Voudriez-vous, je vous prie, placer tous vos biens sur une seule tête ? Non, dites-vous, sait-on ce qui peut arriver dans la vie ? Vous faites donc plus de cas des fortunes de boues que de celles de l'autre monde ? Et vous êtes sages, et vous vous piquez de l'être ! Dieu saint ! que vous êtes terrible quand vous livrez le pécheur aux ténèbres de son péché.

Peut être! Mais s'il est vrai, comme l'Ecriture nous l'assure, que les impies fournissent rarement la moitié de leur carrière; s'il est vrai que le Seigneur irrité tranche leurs jours dans leur printemps à peu près comme un vent brûlant fait couler la grappe à peine naissante : *Lædetur quasi vinea in primo flore ortus sui* (*Job*, XV, 33); s'il est vrai que le temps est une grâce, que Dieu retire ses grâces à qui abuse de ses dons : à qui doit-il l'ôter ce temps si nécessaire, si ce n'est à des hommes qui s'en font un rempart pour se maintenir dans leurs indignes délais : à des hommes qui n'auraient point commis un second crime, si la foudre eût grondé dès le premier jour, à des hommes à qui cette patience sans bornes, cette touchante bonté qui attendent les pécheurs, n'ont été qu'un appât d'impénitence et un motif d'endurcissement? Peut-être! eh bien! comptez donc avec moi, de combien d'accidents va dépendre votre sort. De l'arrangement de tous les organes de votre corps, de cette multitude innombrable de secrets ressorts qui composent cette fragile machine; qu'un seul ressort se brise, qu'un seul organe se rompe; c'en est fait, la machine croule, tout tombe en ruine, tout s'en va en poudre, et votre âme cependant, que devient-elle sous ces débris? Allons plus loin, votre sort va donc encore dépendre de la brutalité d'un ennemi, du caprice d'un scélérat, de la probité de tous ceux qui vous approchent; il va dépendre de la pureté de l'air que vous respirez, de la solidité des bâtiments que vous habitez, du suc des aliments qui vous nourrissent, et néanmoins vous êtes tranquilles dans votre péché : voilà, je vous l'avoue, une grande force d'esprit, il n'est pas possible d'en pousser plus loin la bravoure.

Etrange fascination! enchantement inconcevable, reprend saint Thomas; j'ai étudié ma religion, disait ce grand homme, j'en ai pénétré bien des secrets, dévoilé bien des mystères, fait aux autres bien des leçons : il est une chose néanmoins que je n'ai jamais pu comprendre; j'ai eu beau la prendre de tous côtés, l'envisager dans tous les jours, la tourner dans tous les sens : après bien des recherches et des raisonnements, c'est aujourd'hui comme auparavant un énigme impénétrable à mes lumières : quoi donc? C'est qu'un pécheur qui n'ignore pas l'incertitude du moment de la mort, qui sait que la dernière heure peut sonner le jour qu'il respire, puisse dormir un seul instant coupable d'un seul péché mortel, et s'exposer de sang-froid à passer tout d'un coup, de ces lits délicieux où s'ensevelit sa mollesse, sur ces lits de charbons ardents tout dressés dans l'enfer à l'impénitence.

Accordons cependant quelque chose à ces tardifs pénitents; je veux qu'ils aient du temps à la mort : en auront-ils assez pour se convertir comme il faut? Je ne le crois pas, et voici sur quoi sont fondés mes doutes : vous savez, chrétiens, que pour ces hommes si prompts au crime et si lents au repentir, tout le temps de l'infirmité n'est pas un temps de pénitence. Hélas! après avoir perdu les plus beaux jours de la santé, ils perdent encore le précieux moment de la maladie; le mal ne fait sentir d'abord que de légères atteintes. Ce n'est rien, dit-on, il faut attendre; le mal augmente, on appelle les médecins; comme ils trouvent toujours des ressources, ils donnent aussi toujours des espérances : enfin le péril se déclare et la mort est annoncée; alors tout interdit on demande un prêtre : mais, ô jugement de mon Dieu! c'est alors que vous commencez à éclater sur l'impie. Le pasteur est occupé, les prophètes sont dispersés; aucun prêtre ne paraît, on court à la ville, on court à la campagne, on court en vain, le Seigneur le permet ainsi : *Famem patientur ut canes, et circuibunt civitatem.* (*Psal.* LVIII, 7.)

Enfin le ministre saint arrive à la hâte, il entre, il ouvre la bouche, mais hélas! déjà le pécheur n'est plus; démentez-moi, si j'avance ici rien que vous n'ayez vu de vos yeux : je veux néanmoins qu'un charitable Isaïe s'empare de la scène pour vous aider à bien mourir; vous l'aurez, je le suppose, mais quand? à la dernière extrémité, lorsque les remèdes de l'art seront tout à fait épuisés, c'est-à-dire quelques heures, et souvent moins avant la mort : quelques heures avant la mort les moments sont chers, et qu'avez-vous à faire? Une confession de toute la vie, c'est la première démarche qu'il vous faudra tenter. Hélas! vos confessions passées n'ont été qu'un amas de sacriléges, la preuve est sans réplique : qui renvoie à se convertir à la mort, remet à la mort à se bien confesser, puisque dans les principes de la foi se bien confesser et se convertir ce n'est qu'une même chose; or repasser dans quelques heures ce qu'on a pensé, dit, fait, omis dans une longue suite d'années; dans quelques heures examiner tous les scandales qu'on a soufferts, tous les scandales qu'on a donnés, tous les scandales dont on a été la cause; dans quelques heures, distinguer dans un corps prodigieux de fortune tous les membres d'injustice; dans un détail immense de devoirs, démêler tous ceux qu'on a négligés; dans une succession d'affaires, toutes celles où l'on s'est mal comporté; dans un flux continuel de paroles, toutes celles qui ont blessé la foi, la pudeur, la charité! dans quelques heures épuiser des recherches auxquelles les mois entiers pourraient à peine suffire; je vous en laisse vous-mêmes les juges; ce projet est-il possible? L'exécution du moins en est-elle aisée?

Mais quelques heures, c'est bien peu, dites-vous; nous comptons mettre ordre à nos consciences, dès que le mal sera sérieux; vous le comptez, mais le pourrez-vous? Eussiez-vous assez de temps pour le faire, auriez-vous un temps assez favorable pour y réussir? Hélas! la déplorable situation que celle où la maladie vous réduit! L'homme est alors au même état où se trouve une ville rudement battue par de puissants ennemis : les fonctions suspendues, un morne silence, un trouble affreux,

une tristesse profonde, règnent partout; chaque citoyen court à la brèche, vole au rempart où le péril commun l'appelle. Telle à peu près une âme qu'assiégent les douleurs du tombeau : en proie au mal qui l'accable, elle pense uniquement à son tourment; rien ne la touche que son malheur; tout autre objet disparaît à ses yeux, et les plus grands génies ne savent en vérité ce qu'ils font alors. Si vous refusez de m'en croire, croyez du moins ceux qu'un long ministère a dû mettre au fait de cette vérité. Je suis obligé d'avouer, disait à une cour célèbre un célèbre prédicateur, que j'ai trouvé à la mort bien peu de personnes qui aient eu autant de bon sens qu'il en fallait pour se bien confesser; peu, très-peu, peut-être point du tout qui aient fait une fin dont Isaïe eût lieu d'être tout à fait content.

Quand il ne l'aurait pas dit, son auditoire eût-il pu en douter? Pourriez-vous en douter vous-mêmes qui m'écoutez? L'accablement de la maladie, tous les objets qui se presentent au moribond, ne servent, hélas! qu'à le distraire; des visages éplorés, des amis en silence, une famille gémissante, une épouse désolée; d'autre part, un testament à faire, des domestiques à satisfaire, des dissensions à terminer. Je vous le demande, dans une confusion si étrange, dans un état si violent, où il reste à peine quelques rayons d'une raison prête à s'éteindre, ou pour une seule voix qui crie : Songe à toi, misérable, songe à ton âme, il en est mille qui s'écrient : Pensez à nous et à notre affliction; comment remplir tant de devoirs, dont un seul exigerait le sang-froid le plus grand, le calme le plus profond, la santé la plus parfaite? On se confesse néanmoins, je le sais, mais je sais aussi comme la plupart s'en acquittent; le sommeil assoupit les uns, le délire saisit les autres; ceux-là s'interrompent pour ne rien dire, ceux-ci vous interrompent par des questions déplacées; tous disent à l'aventure ce qui leur vient en tête, désavouent l'instant suivant ce que l'instant avant ils avaient assuré; ce ne sont que mots en l'air, redites continuelles, méprises sans fin; quelle confession, grand Dieu! et quelle déplorable folie, de renvoyer la plus sérieuse des affaires à un temps où l'on ne voudrait pas prendre conseil de nous sur les plus légers intérêts!

Pécheurs, qu'opposer, je vous prie, à ces simples mais solides réflexions? Ces raisonnements seraient décisifs, à les entendre, si l'affaire du salut était l'ouvrage de l'homme, mais c'est celui de Dieu, reprennent-ils; ils disent qu'ils se fondent sur la grâce : vous vous fondez sur la grâce, pécheurs, c'est donc là où vous m'attendiez? C'est là aussi, je l'avoue, que je vous attendais à mon tour; je prétends que vous comptez sur une grâce que très-probablement vous n'aurez point. C'est ma seconde réflexion.

Pour en venir à la preuve, vous remarquerez avec moi, chrétiens, que la conversion du pécheur mourant n'est pas l'effet d'une grâce ordinaire; pour un coup de cette importance, les grâces les plus fortes ne sauraient l'être trop; la raison le dit, et ceux que je combats en conviennent, puisqu'ils n'établissent le fort espoir qui les endort que sur un surcroît de secours et une surabondance de miséricorde. Or, quelque abondante que puisse être la rédemption de Jésus-Christ, je soutiens qu'une telle grâce n'est point pour de tels pécheurs, et je m'appuie sur la grandeur de Dieu, sur la sainteté de Dieu, sur la conduite de Dieu. Que n'ai-je les lumières d'un prophète et l'éloquence d'un apôtre pour bien faire sentir ces vérités?

D'abord est-il de la grandeur de Dieu de faire un miracle pour convertir des misérables qui ne lui portent que les restes dégoûtants d'un cœur usé par le crime? pour convertir des libertins qui n'ont recours à lui qu'après avoir essayé de tout le reste? pour convertir des femmes de péché qui ne pensent à l'aimer qu'après s'être attachées à mille amants profanes? Le beau sujet de triomphe pour lui que la conquête d'une âme qui ne se jette entre ses bras que quand toutes les créatures l'abandonnent! Non, non, pécheurs obstinés, il est inutile de vous y attendre, vous vous êtes moqués de Dieu pendant la vie, c'était votre temps, celui de la mort est le sien. *Hæc est hora vestra et potestas tenebrarum* (*Luc.*, XII, 53); il se moquera de vous à son tour; lui-même l'assure. Ignore-t-il ce qu'il a résolu? *Ego quoque in interitu vestro ridebo et subsannabo vos.* (*Prov.*, I, 26.) Souvenez-vous que vous avez mille fois dédaigné la grâce, que vous avez négligé les sources, profané les moyens, étouffé les mouvements; un jour vous demanderez une grâce privilégiée, vous la demanderez à hauts cris, cette grâce puissante, efficace, décisive, cette grâce sans laquelle on peut se sauver, et sans laquelle cependant on ne se sauve jamais; mais la réponse est marquée, l'oracle révélé : vous vous êtes endurcis à ses poursuites, il s'endurcira à votre voix : *Ego quoque in interitu vestro ridebo, et subsannabo vos.* Je vous ai appelés, dit le Seigneur, et vous ne m'avez point écouté; j'ai étendu ma main, et nul de vous n'y a fait attention; je rirai aussi à votre ruine, et je vous insulterai, lorsque ce que vous craignez vous arrivera. Ma grâce, à vous, beaux esprits, répliquera-t-il avec l'ironie la plus piquante, qui faisiez de si froides railleries de ses merveilles, qui méprisiez si fort ceux qu'elle favorisait de ses caresses, qui marquiez tant d'indifférence pour ses dons! En vérité vous n'y pensez pas : des hommes qui se sont passés de leur Dieu pendant toute leur vie, pourront bien s'en passer à la mort, et s'en passer après la mort dans l'autre monde. Allez, vous avez méprisé ma loi, vous avez rejeté tous mes conseils, vous n'avez point acquiescé à mes réprimandes; je rirai aussi à votre ruine, et je vous insulterai, lorsque ce que vous appréhendez viendra comme un orage imprévu, et que la mort fondra sur vous comme une tempête : *Ego quoque in*

interitu vestro ridebo et subsannabo vos. Telle est l'idée sérieuse que l'Ecriture nous donne des sentiments du Seigneur à l'égard du pécheur mourant, sentiments conformes à sa grandeur, et plus encore à sa sainteté.

Etrange sainteté, en effet, qu'une sainteté molle, facile, accommodante, qui enhardit l'impiété, fomente le libertinage, se rend complice du déréglement, et voilà précisément ce qu'elle ferait dans le système que j'attaque. Car enfin, si vous êtes en droit, pécheurs, d'attendre la grâce d'une bonne mort après le désordre d'une mauvaise vie, le compagnon de vos débauches, le complice de vos crimes, peut également se la promettre. Pourquoi seriez-vous plus privilégiés que lui? Si vous et lui l'espérez, un troisième peut s'en flatter à votre exemple; cette espérance ouverte à plusieurs, il n'y a plus moyen de l'interdire à personne; voilà donc tout l'univers qui peut croupir dans le vice sous l'espoir d'un pareil secours. Dans cette bizarre supposition, que devient, je vous prie, la pureté du christianisme? Le paganisme n'aurait-il pas raison de lui préférer ses relâchements? Quoi! tandis que l'idolâtrie trouve dans la crainte des peines un frein qui captive ses passions, un chrétien trouvera dans l'incertitude d'une grâce triomphante un attrait à la licence de ses penchants! Saints apôtres, si vous eussiez débité une pareille morale, la gentilité subsisterait encore avec ses vices et ses autels.

Allons plus loin, et voyons si la conduite de Dieu s'accorde avec ses perfections. Que nous apprend la foi sur cet article? Elle nous apprend que dans l'ordre de la Providence, les saints, avec tout leur mérite, ne sauraient mériter une sainte mort. Plus d'une fois on les a vus manquer la couronne qui pendait sur leur tête, perdre des lauriers tout dégoûtants de leur sang. Témoin, dans les premiers temps, cet infortuné qui, des bras de la croix où il était près d'expirer pour la religion, passa et mourut honteusement entre les bras d'une adultère. Témoin, dans ces derniers siècles, ce malheureux Japonais, qui voulant sortir à demi brûlé du feu où on l'avait jeté pour l'Evangile, et repoussé malgré lui par les bourreaux dans le bûcher, périt en apostat au milieu des flammes où un moment de constance lui eût assuré la récompense du martyre. Répondez à présent, mes frères, est-il de l'équité de notre Dieu de prodiguer à ses plus grands ennemis ce qu'il refuse quelquefois, ce qu'il ne tient qu'à lui de refuser à ses amis les plus intimes? Quoi! ce pasteur qu'il aime comme la prunelle de son œil, qui, après l'avoir sacrifié saintement sur ses autels, a été mille fois s'immoler pour ses frères, prêtre de Jésus-Christ par son sacerdoce, victime de Jésus-Christ par sa charité. Quoi! ce pieux solitaire qui, courbé sous le joug, blanchi sous la haire, n'a connu au service du Seigneur d'autre inconstance que celle d'une vie pénitente de jour en jour. Quoi! cette fille forte qui quitta tout pour se sauver, qui eût vu le monde entier à ses pieds sans verser une seule larme, qui dans un asile d'innocence a crucifié un corps qui n'avait d'autre crime que celui d'être le sien. Quoi! ces anges de la terre, ces martyrs de l'amour, ces âmes d'élite, ne sont pas assurées de bien mourir, et un pécheur endurci, dont tous les jours n'ont été qu'une longue iniquité, un monstre à qui il n'a manqué d'attentats que ceux qui ne se sont pas présentés à lui-même, un démon plus à craindre par ses scandales que ceux des enfers, un homme à qui il n'est dû que des foudres, et que la terre devrait vomir, compte avec assurance sur ce grand don, le plus précieux de tous les dons, sans lequel tous les autres ne sont qu'un commencement de grâce, le don de la persévérance! Juste Dieu! encore une fois, que vous êtes terrible, quand vous livrez le pécheur aux ténèbres de son péché! S'il en était ainsi, saints anachorètes, croyez-moi, quittez vos antres; religieux, renoncez à vos engagements; habitants des cloîtres, brûlez vos cilices; vierges consacrées au Seigneur, livrez-vous à la volupté. A quoi bon ces inutiles mortifications? Faites mieux : par un trait admirable de prudence, revenez dans le monde, répandez-vous parmi les nations, partagez leurs jeux, leurs fêtes, leurs festins : ne vous refusez aucun plaisir après une vie de péché, vous aurez à la mort dans un calme profond, une grâce triomphante. Avouez-le, pécheurs, ou les saints sont peu sages, ou vous êtes vous-mêmes de grands insensés.

A ces preuves qu'oppose le pécheur, le voici : A quoi bon ces discours menaçants? N'a-t'on pas vu la grâce par un subit changement convertir tout à coup un fameux coupable? un voleur sur l'instrument de son supplice ? pourquoi, ce qu'elle a fait pour lui, ne le fera-t-elle pas pour nous? Je pourrais d'abord répondre que c'est là un de ces coups de puissance qu'il faut admirer, et non pas une faveur ordinaire à laquelle il faille s'attendre. Je pourrais ajouter avec saint Augustin : en voilà un, afin que personne ne désespère; il est seul afin que personne ne se rassure : je pourrais opposer à cet exemple consolant le triste sort d'un obstiné coupable qui périt même le jour de la miséricorde sous les yeux du Sauveur, à la vue de son sang, de ce sang répandu pour tous les hommes, de ce sang précieux dont cet homme réprouvé était presque couvert : mais non, pour couper court à la difficulté, voici quelque chose de plus décisif; je prétends que ce pécheur était moins pécheur que vous, que la grâce qui le touchait ne viendrait pas à bout de vous réduire, que votre changement comparé au sien serait un vrai prodige, et par conséquent, son exemple loin de fomenter, doit faire disparaître votre présomption.

Qu'avait donc fait ce brigand? surpris les passants par adresse, dépouillé par force les voyageurs, voilà son crime. Citez-en quel qu'autre? Examinons les vôtres : les fraudes dans le commerce, les usures dans le négoce, les injustices dans la magistrature, voilà vo-

tre péché ; et ce péché n'est-il donc pas un vrai brigandage? Mais ce brigandage est-il le seul péché de votre vie? Ne pourrions-nous pas en citer d'autres? Qu'était-ce que ce brigand? Un infidèle qui n'avait jamais vu les miracles du Messie, ni entendu ses oracles, ni éprouvé ses faveurs, ni connu peut-être son nom, qui par conséquent n'opposait à sa conversion qu'une grossière ignorance. Et vous, pécheur, qui l'avez toujours été, et qui ne voulez cesser de l'être qu'à la mort, qu'êtes-vous? Un chrétien honoré du nom du Sauveur, instruit de ses volontés, nourri de sa chair, comblé de ses dons, et néanmoins un chrétien qui, malgré tant d'avantages, mauvais païen dans ses mœurs, ferme ses oreilles aux leçons de l'Evangile, son esprit aux lumières de la foi, son cœur aux cris perçants de la conscience ; un chrétien, en un mot, qui oppose à toutes les poursuites de la grâce une résistance de démon. Enfin ferez-vous au trépas tout ce que fit cet heureux coupable qui devait être pour la gloire de Jésus-Christ la première conquête de sa croix? Votre confession sera-t-elle aussi publique que la sienne, votre douleur aussi vive, votre satisfaction aussi rigoureuse? Allez sur la foi d'un tel exemple, attendez en paix une semblable mort.

Dieu est si bon, reprenez-vous, que les pécheurs, de quelque ordre qu'ils puissent être, peuvent tout espérer de sa bonté, Dieu est bon, j'en conviens, et il faut bien, grand Dieu, que vous soyez bon, puisque vous n'écrasez pas de votre tonnerre l'audacieux pécheur qui se sert de votre bonté pour insulter à votre patience : mais quoi! Dieu sera-t-il moins bon pour refuser un prodige à un misérable qui s'est mille fois refusé à ses invitations : Dieu est bon; mais malgré sa bonté, que de traits vengeurs n'a pas lancés sa justice? Des anges foudroyés, des villes réduites en cendres, un monde entier noyé dans les flots, ne sont-ce pas là des monuments éternels de sa colère? Et qui l'arma cette colère, sinon le sacrilége abus que des ingrats tels que vous firent de sa bonté.

Dieu est bon, et c'est parce qu'il est bon qu'il terminera vos jours par un reste de pitié ; comme il prévoit qu'une plus longue vie augmenterait vos tourments en continuant vos péchés, à quoi peut le porter sa miséricorde sinon à abréger vos années pour adoucir votre supplice? C'est parce qu'il est bon qu'il vous enlèvera du monde pour le préserver de vos scandales, à peu près comme dans une incendie on coupe les maisons embrasées pour empêcher le feu de se communiquer; c'est parce qu'il est bon, qu'il fera de vous un exemple terrible pour servir d'instruction aux autres, et pour sauver par la perte éclatante d'un coupable tout un peuple d'impénitents.

Enfin Dieu est bon : le Prophète le savait aussi bien que vous, mais du même principe il tirait une conséquence toute contraire : Seigneur, s'écriait-il, vous êtes par excellence le père des miséricordes, l'ami des âmes, le Dieu du salut ; pour nous le faciliter ce salut, vous avez employé tout ce que vous avez et tout ce que vous êtes : votre puissance à nous créer, votre sagesse à nous éclairer, votre miséricorde à nous appeler, vos anges à nous conduire, votre esprit à nous instruire, votre propre Fils à nous sauver. Cependant, malgré sa bonté, poursuit le Prophète, ou plutôt à cause de cette bonté méprisée, le Seigneur brisera la tête, perdra les âmes de ces pécheurs obstinés, qui tout environnés de leurs iniquités, marchent à travers de leurs forfaits. Assez et trop longtemps il a attendu, n'est-il pas juste enfin qu'il se venge? *Verumtamen Deus confringet capita inimicorum suorum, verticem capilli perambulantium in delictis suis.* (*Psal.* LXVII, 22.) Avançons : vous ne vous convertirez pas à la mort, pécheurs, parce que vous ne le pourrez que très-difficilement, vous l'avez vu. J'ajoute que vous ne le voudrez pas alors, ou que vous ne le voudrez que très-faiblement. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT.

Oui, chrétiens, il en est peu qui veuillent efficacement se convertir à la mort ; pourquoi? J'en donne deux raisons qui doivent nous tenir tous, et prédicateurs et auditeurs, dans un continuel frémissement.

1° Parce que parmi les pécheurs, les uns s'aveuglent à la mort sur une fausse conversion : première raison ; 2° parce que parmi les pécheurs, les autres désespèrent à la mort d'une conversion véritable : seconde raison. Première source d'impénitence finale pour la plupart des pécheurs : les uns s'aveuglent à la mort sur une fausse conversion, ils jugent du cœur par les lèvres, du sentiment par la langue, de l'intérieur par les dehors; erreur pitoyable! mais erreur trop commune, erreur qui du faux pénitent qu'elle amuse, passe insensiblement aux spectateurs qu'elle séduit; vous assistez au spectacle d'un pécheur mourant, vous le voyez verser des larmes, pousser des soupirs, se frapper la poitrine, recevoir avec tendresse le corps de Jésus-Christ, se coller avec affection sur la croix; il est mort, dites-vous, dans le baiser du Seigneur, muni des sacrements, dans les dispositions les plus heureuses; là-dessus, vous chantez la victoire de la grâce, vous érigez des trophées à son efficacité, plutôt sans doute pour amuser vos remords que pour exalter sa puissance; ainsi moururent vos amis, vos parents, vos pères; leur mort fut assez édifiante, je l'avoue ; mais leur vie, vous le savez, ne l'avait guère été; où sont-ils? Et que penser de leur sort? Viens-je les condamner à une réprobation éternelle, ces hommes si chers autrefois à votre tendresse, si précieux encore à votre souvenir, si secourus même de vos prières? Viens-je les damner sans ressource, ces hommes devant qui l'Eglise fit marcher l'étendard du salut, pour qui elle fit couler le sang de sa victime, dont elle conserve les corps parmi ceux de ses

saints? Vous dirai-je que tandis qu'on répandait dans une ville le pieux détail de leur mort, le Seigneur examinait secrètement l'histoire scandaleuse de leur vie? que tandis qu'on bénissait le ciel sur leur prompt changement, Jésus-Christ réprouvait sans égard leur hypocrite tour, et que malgré cet appareil de dévotion sur lequel on se rassurait, leurs corps n'étaient pas au tombeau, que déjà leurs âmes brûlaient dans les enfers : l'étrange embarras que celui où je me trouve? Faut-il me contredire, en admettant grand nombre de vrais pénitents à la mort, par conséquent grand nombre d'élus contre la parole de l'Evangile.

D'autre part, faut-il lancer l'anathème contre des hommes qui me seraient chers quand ils ne vous seraient rien, et qui me sont bien plus chers encore, dès qu'ils vous appartiennent? Quand saint François Xavier prêchait aux infidèles que sans la foi de Jésus-Christ il est impossible d'être sauvé, où sont donc nos ancêtres, lui répliquaient ses auditeurs alarmés, eux qui n'ont connu ni Jésus-Christ, ni l'Evangile? l'Apôtre du nouveau monde frappé d'une objection qu'il n'avait pas prévue, leur donne à tout hasard pour les calmer une réponse qui ne le calmait pas lui-même : je voudrais bien, mes frères, vous offrir des consolations plus solides; ou plutôt, sans juger les autres, pensez à vous-mêmes, et que l'incertitude de leurs destinées vous fasse prendre la sage résolution d'assurer les vôtres, et de vivre désormais de manière qu'on ne fasse jamais à votre sujet de pareilles questions; mais il a dit les plus belles choses du monde, reprenez-vous? A-t-il rien dit? A-t-il rien fait de plus beau qu'Antiochus? Ce fut un grand pécheur, je l'avoue. Mais dans votre système, ce dut être un grand pénitent : il avait eu dessein de piller le temple, mais il promet de lui rendre le double sur ses biens; il avait scandalisé son royaume, mais il fait amende honorable devant toute sa cour; de tyran des Juifs, il jure qu'il en sera le père; de persécuteur des saints, il s'offre à en être le protecteur; d'ennemi de son Dieu, il s'engage à en donner l'asile : oh! la belle mort! vous fussiez-vous écrié au spectacle si nouveau d'un roi gémissant! ainsi meurent les justes : dites avec l'Ecriture, ainsi meurent les rois scélérats et presque tous ceux qui, à leur exemple, renvoient leur conversion à la mort.

Qu'est-ce donc, demandez-vous, que se convertir efficacement, si de telles conversions doivent être suspectes? Ecoutez-moi : se convertir efficacement, c'est quitter toutes les occasions du péché, rendre tout bien usurpé, aimer ceux qui nous offensent. Où sont ceux qui fassent toutes ces démarches à la mort? Combien gardent dans leur maison l'unique objet qui fit leur crime! En voit-on beaucoup qui par d'amples, mais nécessaires restitutions, consentent à réduire une famille chérie en dépit de ses larmes à sa première obscurité? N'en voit-on jamais baiser le crucifix et refuser d'embrasser leurs frères, ouvrir leurs mains aux pauvres et fermer leur cœur à leurs ennemis, laisser une partie de leurs biens à l'Eglise, et léguer à leurs enfants toute leur haine?

Se convertir efficacement, c'est changer d'idées, d'inclinations, de sentiments, aimer ce qu'on avait haï, rechercher ce qu'on avait fui, brûler jusque sur son propre autel, l'idole à laquelle on avait porté un encens sacrilége. Or, je vous le demande, ces grandes révolutions qui bouleversent les volontés, sont-elles l'effet d'un moment et surtout du moment de la mort? Quoi! dans un moment, ce vindicatif obstiné sera prêt à obliger de ses services celui qu'il ne voulait pas regarder, d'offrir son amitié, à qui il refusait ses bienséances, à donner s'il le faut sa vie pour un agresseur odieux, dont il a mille fois dans le désir versé le sang? Quoi! dans un moment, ces hommes impurs qui n'ont connu d'autre félicité que celle des sens, qui ont suivi le brutal instinct d'une concupiscence effrénée, non pas seulement dans les ardeurs du premier âge, dans la fougue des passions, mais sous la neige des cheveux blancs, presque dans la cendre du sépulcre, éteindront tout à coup des feux irrités, mourront comme de chastes vierges dans les saintes langueurs de l'amour sacré, après avoir vécu en vrai fils de Bélial dans tous les excès de l'amour profane? Quoi! dans un moment ces hommes avides, engraissés d'injustices et de vols, ces sangsues publiques engraissées du sang de la veuve et de l'orphelin, ces avares qui n'ont eu d'autre Dieu que leur trésor, au lieu de n'avoir d'autre trésor que leur Dieu; ces esclaves de la cupidité subitement affranchis n'auront que du mépris pour les fortunes de la terre? Quelle supposition! Quel système! Il ne serait donc pas vrai que l'habitude est un tyran qu'il est difficile de vaincre; que rien n'est plus fort que ce que nous nommons notre faible; qu'on entre ordinairement dans le tombeau tel qu'on est sorti de l'adolescence. Oracles divins que l'Esprit-Saint nous a révélés et qui me donnent droit de conclure que ces faux pénitents mourront comme ils ont vécu, c'est-à-dire, qu'ils porteront leur haine, leur amour, leur avarice jusqu'au trépas, du trépas au sépulcre, du sépulcre dans l'autre monde où ces passions ne les quitteront pas même encore.

Enfin, se convertir efficacement, c'est acquérir un fonds stable de vertu qui se soutienne dans la suite; et ces pénitents de la mort, s'il est permis de parler ainsi, reviennent-ils en santé, ils ne sont pas des pénitents d'un jour; ainsi le nautonier, le vent en poupe, blasphème contre le ciel; la tempête gronde, le nautonier paraît un saint; l'orage cesse, ces saints, faits à la hâte, se démentent aussitôt. De même, aux portes du trépas, vous pleurez, vous gémissez, vous semblez converti : fausse conversion; vous n'attendez pas même que le mal soit entièrement guéri, pour reprendre votre

premier train de vie ; on vous voit bientôt comme auparavant dans ces sociétés libertines, recevoir les affreuses leçons de l'incrédulité ; dans ces bureaux d'usure, vous laisser conduire par le sordide intérêt à des gains illicites, renouer des intrigues que vous aviez été forcé de rompre ; j'en appelle à l'expérience : combien encore languissants, se livrent comme autrefois à un jeu outré, à des veilles fatigantes, des divertissements violents qui ruinent des forces naissantes, et qui creusent un tombeau qui commençait à se fermer ! Rien n'est donc plus vrai que cette parole de Jérôme expirant : Je suis certain, disait à ses frères ce grand homme, dans un temps où l'on a coutume de dire la vérité, je suis certain que de cent mille pécheurs, dont la vie a été vouée au crime, à peine s'en trouve-t-il un seul qui se convertisse : *Vix de centum millibus hominum quorum mala fuerit semper vita, meretur habere indulgentiam veniæ.*

D'où vient donc les absoudre, répliquez-vous? Saint Augustin va vous l'apprendre : nous ne refusons point au pécheur ce qu'il désire, mais nous ne présumons guère qu'il profite de ce que nous lui accordons ; je dois donner l'absolution qu'on me demande, mais le moyen de donner l'absolution que je n'ai pas. Pourquoi donc les rassurer vous-même, dites-vous tout bas en m'adressant la parole ? quelle bizarre opposition entre votre conduite et vos discours ! Ne vous verra-t-on pas comme les autres calmer leurs inquiétudes, adoucir leurs frayeurs, ne leur parler que de pardon? vous les damnez dans la chaire, et au sortir de la chaire, vous les sauverez au pied de leurs lits! Hélas! chrétiens, nous convenons du fait, mais après tout, que voulez-vous que nous fassions? Pour être prêtres, sommes-nous moins hommes? Attendris à la vue d'une famille en pleurs et plus encore à la vue du triste état de notre frère qui expire, lui déclarerons-nous ouvertement pour le désespérer tout à fait, ce que nous vous annonçons aujourd'hui pour vous convertir efficacement? Couperons-nous le seul fil, par lequel il tient encore à la miséricorde? Briserons-nous le roseau déjà froissé ? Eteindrons-nous la mèche fumante encore? Lui dirons-nous nettement : selon toutes les apparences, vous serez damné, pour faire commencer son enfer avant la mort même? Hélas ! il y aurait de la témérité et de la cruauté à tenir un pareil langage; mais enfin, il faut une bonne fois vous en prévenir. Nous ne prononçons l'absolution que parce que la circonstance nous y force; l'amour de Dieu, du moins nous le craignons, je dirais presque, nous le savons, n'entre point dans ses larmes, le péché le quitte et il ne renonce point au péché. En un mot, nous protestons à la face de ces autels que nous prêchons la vérité toute pure au pécheur plein de vie, et que nous sommes contraints, je ne dis pas de la trahir, le ciel nous en préserve ! mais de l'adoucir au pécheur mourant. Hélas ! malgré nos ménagements, il n'est que trop porté à la défiance, car si les uns s'aveuglent à la mort sur une fausse conversion, il s'en trouve beaucoup qui désespèrent alors d'une conversion véritable ; seconde preuve de l'oracle du Sauveur : Vous mourrez dans votre péché : *In peccato vestro moriemini.* (*Joan.*, VIII, 21.) C'est ma seconde réflexion

Oui, chrétiens, il n'est que trop ordinaire, que qui présume le plus du Seigneur, dans la force de la santé, par un terrible mais juste retour, dans les langueurs de la maladie, s'en défie d'avantage ; tant de crimes épars çà et là, dans une longue suite d'années sur lesquels la disposition, la fausse conscience, l'amour-propre, avaient jeté un voile épais, sortent tout à coup de leurs abîmes, pour se présenter au pécheur accablé déjà par le poids de son mal; il voit d'un seul coup d'œil, sous un seul point de vue, les vengeances implacables, les perfidies détestables, les sacriléges exécrables, les plus affreuses impuretés ; il les voit, non sous ces jours imposteurs que savait leur prêter la passion, mais sous les vraies couleurs dont les peint l'Evangile ; à ce spectacle que le démon, acharné plus que jamais à la perte d'une âme qu'il regarde comme sa victime, ne manque pas de peindre dans toutes ses horreurs, le moribond pâlit, les mains lui tombent; grand Dieu ! s'écrie-t-il dans un frémissement, dont le contre-coup paraît sur son visage, est-il quelque miséricorde pour un scélérat tel que moi ? N'est-il pas juste que vous me rendiez mépris pour mépris, haine pour inimitié, guerre pour guerre ? Frappez Seigneur, j'adore en périssant la colère que je mérite ; doublement malheureux de ne pouvoir changer au supplice et de ne pouvoir me plaindre de vos rigueurs : *Cecidit corona capitis nostri, quia peccavimus.* (*Thren.*, V, 16.)

Le pécheur a tort de parler ainsi ; à Dieu ne plaise que j'autorise le désespoir, sous un Maître aussi bon que le nôtre ! mais je dis ce qui est et non pas ce qui doit être. Hélas ! des anges du désert ressentaient au trépas des agitations si cruelles, que toutes les consolations des Ecritures, toute l'onction de la grâce, toute l'espérance d'une éternelle félicité, pouvaient à peine modérer leur crainte ; les pénitents surtout, malgré leurs larmes, tremblaient sur leurs crimes passés. O sang ! ô âmes ! ô salut ! s'écriait un d'entre eux à ce redoutable moment. O sang de Jésus-Christ que j'ai profané ! ô âmes que j'ai scandalisées ! ô salut que j'ai perdu mille fois, et que j'ai fait perdre à tant d'autres ! tristes objets! que vous me causez de cuisants remords, de vives alarmes, de justes frayeurs! Or, si des pénitents et des saints furent tentés de désespoir, des coupables et des pécheurs, seront-ils les seuls tranquilles ? Voici ce qui les désole : ils sentent que s'il leur paraît si difficile de rompre des liens encore faibles, il leur sera comme impossible de délier des nœuds serrés et durcis par le temps; qu'il en est de leur âme comme d'un arbre mal dressé dont la tige portée au

hasard a rendu ses replis tortueux; désormais il est inflexible. Ils savent qu'il y a bien loin des cérémonies de la pénitence aux effets de la conversion, que le prêtre peut les absoudre, mais qu'il n'a pas le pouvoir de les changer; il est donc inutile de penser au retour, concluent-ils : nous nous sommes jetés dans un abîme, dont nous ne viendrons jamais à bout de nous tirer. Là-dessus ils prennent leur parti, portent jusqu'à l'extrémité la fureur, et quand il faut périr, ils veulent du moins périr sans crainte. Là c'est un auteur, qui d'abord épouse l'incrédulité à titre de bel esprit, et qui devient ensuite incrédule par profession, vomit jusqu'à la mort des blasphèmes contre son juge, fait de sacriléges railleries de nos mystères, ne veut pas entendre parler des sacrements. Tel, le dernier siècle, périt au milieu des flammes, un impie qui, forcé par la vivacité de sa douleur d'appeler Dieu à son secours, rougit de ce cri de la nature comme d'un préjugé du berceau. Ici c'est un hérésiarque qui, pour se faire chef de parti, cesse d'être enfant de l'Eglise, aime mieux périr contre les remords de sa conscience à la tête d'une troupe d'apostats, que de mourir simple fidèle. Tel Luther s'enfonce dans des erreurs qu'il ne peut s'empêcher de reconnaître, et, les yeux baignés de larmes, renonce au ciel auquel, à l'en croire, il n'a pas droit de prétendre. Les vices du cœur produisent les mêmes effets que ceux de l'esprit; ce libertin dont tous les jours furent vendus à l'impureté, ennemi du Calvaire, disciple de la volupté, noué d'intrigues, jusqu'à la mort vomit des chansons infâmes, prend des libertés détestables et termine une vie si libertine par un soupir de péché. Cette femme qui semblait n'être au monde que pour pervertir le monde, et pour jouir de la perte de sa réputation en levant l'étendard de l'impudence, son corps tombant par pièces, prend d'une main desséchée une glace de séduction, et, à la vue des ravages que la maladie a faits sur son visage d'iniquité, pleure de ce qu'une beauté qui se flétrit, ne pourra plus lui gagner, comme auparavant, des conquêtes. Ainsi périt le pécheur désespérant d'un solide changement, se livrant à ses destinées, et consentant à sa damnation.

Eh quoi! la religion n'a-t-elle rien qui le console, dites-vous? Hélas! chrétiens, par l'abus qu'il en a fait, tous les objets qu'elle lui présente ne contribuent qu'à l'effrayer. D'abord la croix de Jésus-Christ. A ce signe sanglant le pécheur se rappelle qu'on ne peut être sauvé sans en porter les marques; il les cherche sur son corps et il n'aperçoit à leurs places que les vestiges de la volupté Il se souvient que qui n'a pas vécu en disciple du Calvaire doit être un jour la proie des démons; que tant de sang répandu ne peut être inutile : qu'il faut qu'il nous sauve ou bien qu'il soit vengé. Et je vous laisse à penser si de telles réflexions le rassurent. Jésus-Christ dans son sacrement le trouble encore plus que Jésus-Christ sur la croix; les attentats qu'il a commis sur son divin corps par d'indignes communions l'agitent aussi vivement que le meurtre d'Abel agitait le fratricide Caïn qui s'en était rendu coupable. Et comment voulez-vous qu'une goutte de ce sang me sanctifie, disait un d'entre eux, après que des torrents de ce sang n'ont fait que me souiller? L'onction sainte, en coulant sur ses sens, lui reproche le déplorable usage qu'il en a fait, l'usage qu'il a fait de ses yeux, fournaise d'impureté; de sa bouche, instrument du vice; de ses membres, ministres d'iniquité.

Enfin l'Eglise redouble ses prières pour enfanter de nouveau ce fils de sa douleur; ses cris ne sauraient le faire revenir de ses craintes mortelles. En vain le ministre du Seigneur lui dit : Consolez-vous, mon frère; la paix est dans cette maison : c'est le Dieu de la paix que je vous apporte : Que m'importe qu'elle soit dans ma maison, reprend-il, si elle n'est pas dans mon cœur! Puis-je l'avoir, sachant qu'il est écrit qu'il n'est point de paix pour l'impie; que Jésus-Christ a dit que la paix donnée à des enfants de dissension retourne à celui qui l'a donnée? *Si non fuerit filius pacis, revertetur ad vos pax vestra.* (*Luc.*, X, 5.) Dieu est miséricordieux, ajoutons-nous. Il ne l'était que pendant un temps, réplique-t-il, et ce temps, vous nous l'avez dit plusieurs fois, n'est guère celui de la mort. Ouvrez-vous, portes éternelles, poursuivons-nous, pour recevoir ce nouveau disciple du Sauveur. Montagnes, tombez sur nous, concluent ces infortunés pécheurs, et dérobez-nous aux yeux de notre Juge. Aussi les voit-on souvent jeter de toutes parts des regards furieux, prononcer dans leur rage des sons mal articulés, prendre les prêtres qui les environnent pour des démons prêts à les saisir, ne savoir, en un mot, si la fièvre les dévore ou si l'enfer les consume.

Ainsi périt l'impie. Fasse le ciel que par une prompte conversion aucun des pécheurs qui m'écoutent ne périsse ainsi! Ainsi soit-il.

SERMON XIX.

Pour le dimanche de la Passion.

SUR LA LOI DE DIEU.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi? (*Joan.* VIII, 46.)

Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas?

L'homme est toujours ingénieux à se séduire; l'amour-propre oppose toujours des prétextes aux vérités de l'Evangile. Jésus-Christ a beau nous dire que son joug est agréable et son fardeau léger : *Jugum meum suave est et onus meum leve.* (*Matth.*, I, 30.) Si c'est un joug, comment est-il agréable, répliquent les mondains? si c'est un fardeau, comment est-il leger? Vous ne le comprenez pas, amateurs du monde; je le crois bien : vous n'en avez jamais fait l'épreuve; vous n'avez jamais porté que les chaînes de la volupté. Vous ne connaissez point les douceurs de la justice ni les charmes de la croix; pour persuader votre cœur, comment détruire les erreurs de votre esprit? Vous dirons-nous

que la morale aussi bien que le dogme a ses mystères; qu'il est en fait de mœurs comme en matière de doctrine des paradoxes apparents, et qu'il n'y a point à raisonner quand Dieu parle? Il n'en faudrait pas davantage, sans doute, pour fermer la bouche aux apologistes des passions et aux ennemis de la piété. Mais je veux bien examiner leurs travers, je veux entrer en lice avec le monde et forcer tous les retranchements qu'il nous oppose. Quand nous le pressons de se déclarer pour le service de Dieu, toutes ses raisons se réduisent à deux points : aux amertumes de la vertu et aux plaisirs du vice. A l'entendre, on ne trouve que des épines dans la voie de la grâce, que des fleurs dans le chemin du péché; il lui paraît peu sage de quitter le calme pour la tempête, les délices pour les chagrins, l'enchantement d'une vie douce et commode, pour les contraintes d'une vie dure et crucifiée. Les mondains perdraient trop à cet échange; aussi ne manquent-ils pas de chercher des prétextes pour ne pas accomplir les préceptes, soit dans ce qu'ils ordonnent, soit dans ce qu'ils défendent. Dans ce qu'ils ordonnent, parce qu'ils assurent que le commandement est dur, dans ce qu'ils défendent, parce qu'ils prétendent que ce qui est proscrit est agréable. Mais pour détruire ces erreurs grossières qui font gémir les serviteurs de Dieu, eux qui savent que le joug du Seigneur est doux et le service du monde accablant, j'avance ces deux propositions qui feront le partage de ce discours :

On ne trouve point au service de Dieu ces peines extrêmes qu'on prétend y être attachées : première proposition. On ne goûte point dans l'état du péché ces contentements si doux qu'on soutient en être inséparables : seconde proposition. Le juste n'est point malheureux au service de Dieu, comme on le pense : premier point. Le pécheur n'est point heureux dans les chaînes du vice, comme on le dit : second point.

Implorons le secours de l'Esprit de vérité par l'intercession de la Vierge Marie. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

C'est un artifice ordinaire aux pécheurs de grossir les rigueurs de la vertu, pour pouvoir l'abandonner avec quelque bienséance. Je me figure les députés de Josué qui de retour de l'Idumée jettent l'alarme dans le camp d'Israël. A les en croire, la Palestine est une terre ingrate, aride, semée de ronces; y fixer sa demeure c'est y chercher son tombeau. Mais quand le peuple de Dieu eut vu ce pays délicieux, il s'écria dans le transport de sa joie : Où sont ces épines qui devaient blesser nos pieds? ces géants prêts à traverser notre marche? ces abîmes ouverts pour nous engloutir? Des ruisseaux purs, un vert naissant, de doux zéphirs sont les trésors de ces beaux lieux. Tel serait votre langage, mes frères, si vous aviez vu de près la vertu. Vous en croyez à ses ennemis, quelle est votre injustice! Je vous propose d'observer la loi de votre Dieu; vous me répondez qu'elle est trop dure et trop peu consolante; que ses rigueurs sont extrêmes et ses plaisirs insipides, et moi je prétends vous convaincre du contraire; vous prouver, 1° que ce que la loi prescrit n'est pas difficile; 2° que les douceurs qu'elle fait goûter sont ravissantes. Suspendez vos préjugés et suivez mes raisonnements. On est communément d'assez bonne foi pour convenir que les commandements de Dieu ne sont pas impossibles; mais on se rejette sur les difficultés. Examinons les plaintes.

Ouvrons l'Evangile. Qu'y trouvez-vous écrit? qu'y lisez-vous? *In lege quid scriptum est? Quomodo legis?* (*Luc.*, XII, 26.) Jésus-Christ nous défend d'être détracteur et médisant. Mais, mes frères, quelle est la source des inimitiés, des vengeances, des désordres? Une licence effrénée de tout dire, un penchant malin à flétrir une réputation, l'art criminel de jeter à pleines mains le sel de la satire. Que de maux n'arrêterait pas une charité commandée!

Quomodo legis? Que lisez-vous? Qu'il faut détacher son cœur des biens de la terre. Mais prenez garde que cette attache en vous unissant à ces objets étende vos besoins et ouvre votre cœur à plus de disgrâces. Malheureux prince d'Israël, quel chagrin vous dévore? Vous frémissez, la colère vous transporte : *Indignans et frendens super verbo* (III *Reg.*, XXI, 4); votre âme est noyée dans la tristesse : *Anima tua conturbata est.* (*Ibid.*) D'où vient que vous détournez vos regards, qu'au milieu des festins vous vous refusez jusqu'au premier des aliments? *Avertit faciem, panem non comedit.* (*Ibid.*) C'est que l'héritage de Naboth manque à ce prince, c'est que Naboth s'obstine à le lui refuser : *Ait illi : non dabo.* (*Ibid.*) Voilà ce qui rend Achab malheureux jusque sur le trône.

Que lisez-vous dans l'Evangile? *Quomodo legis?* Pardonnez à vos ennemis; précepte dur à l'homme. Mais consultez bien ses intérêts, et vous verrez que la clémence est la vertu des héros; qu'elle nous approche de la Divinité; qu'elle nous donne sur notre ennemi une supériorité bien délicieuse: qu'elle nous épargne les horreurs de la vengeance, furie qui traîne après elle les noirs soupçons, les perplexités cruelles, les craintes dévorantes, les désirs impatients, la fureur aveugle et dégouttante de sang. Le plaisir de se venger vaut-il l'horreur de tous ces monstres?

Que lisez-vous encore dans l'Evangile? *Quomodo legis?* Qu'il faut combattre ses penchants, réprimer les saillies d'une chair rebelle qui porte ses impressions jusque dans le domaine de l'esprit. Mais n'est-il pas plus doux d'éteindre des flammes funestes que de se laisser consumer par leur incendie; de fermer les yeux à tout objet tentateur que d'avoir à tromper des yeux toujours ouverts sur notre conduite; de porter sur son front les rayons d'une précieuse innocence que d'y avoir gravé le signe de ses débauches, pour parler le langage de Tertullien : *Delictorum stigmata?* Tant il est vrai que l'Evangile, en

réprimant nos passions, ménage nos vrais intérêts; qu'en nous sevrant des plaisirs des sens il nous fait jouir de ceux de l'esprit, et qu'en nous arrachant au crime il nous délivre des remords et nous fait goûter la paix. Allons plus loin. Je prétends que la loi du monde est beaucoup plus dure que la loi de Jésus-Christ. Mondains, démentez-moi si je charge le tableau. Je dis d'abord que ces chemins qu'on nous a peints semés de fleurs sont véritablement semés d'épines. *Vias difficiles.* (*Sap.*, V, 7.) L'ambitieux rampe chez les grands; les clients sèchent à la porte des juges; le politique embrasse un ennemi qu'il voudrait étouffer; le courtisan immole ses goûts aux caprices du prince; le voluptueux cherche des plaisirs qui le fuient ou qui le lassent; le sexe volage épuise les ressources de l'art pour se donner des grâces qu'il ne se trouve jamais; le savant s'ensevelit dans un cabinet pour mettre un doute à la place d'une certitude; l'avare entasse pour ne jamais jouir; le vindicatif expose sa vie pour livrer ses jours aux remords; le pauvre indocile souffre autant par l'envie que par l'indigence; le riche trouve le dégoût dans le sein de l'abondance. En un mot, être esclave des bienséances, suivre le caprice de la mode, s'ennuyer pour amuser les autres, gêner et être gêné par des visites indispensables, cacher ses larmes dans son cœur, montrer dans ses yeux une joie qui n'est point dans son âme, taire ce que l'on pense, dire ce que l'on ne pense pas, voilà les lois du monde; lois dures, que rien n'adoucit, qui accablent de leur poids, et qui font dire à ceux qui les suivent : Nous nous sommes fatigués dans la voie d'iniquité: *Lassati sumus in via iniquitatis.* (*Ibid.*) Il n'en est pas ainsi de votre loi, ô mon Dieu! son joug est doux parce que votre main nous aide à le soutenir. Et que de secours n'avons-nous pas, mes frères, pour être excités à la suivre avec ardeur? Secours d'exemples, secours de sacrements, secours d'inspiration, secours d'habitude.

Ouvrons les fastes de la religion, ces registres de la noblesse des chrétiens. Enfants de l'Eglise, jetez les yeux sur vos ancêtres, voyez la cendre de vos pères sur nos autels; elle vous crie de ne pas dégénérer. Renouvelés dans la grâce par un Dieu fait homme, votre origine est divine; soutenez-la par vos actions; un grand nom est un grand aiguillon pour les âmes bien nées. Si vous chancelez dans votre route, ouvrez les yeux et voyez qu'elle fume encore du sang de Jésus-Christ et de vos frères. Dans les accès de tiédeur, écriez-vous: Quoi! tandis qu'Israël et l'arche du Seigneur sont sous les tentes, j'entrerais dans ma maison pour y faire des festins? *Arca Dei et Israel habitant in papilionibus, et ego ingrediar domum meam et comedam?* (II *Reg.*, XI, 11.) Non, non, il n'en sera pas ainsi; je prendrai les armes, Seigneur, et je combattrai avec vos fidèles soldats : *Per salutem animæ meæ non faciam hanc rem.* (*Ibid.*)

Secours des sacrements : si l'on sent des langueurs au service de Dieu, car on ne vole pas toujours sur les ailes de la grâce, on plie quelquefois sous le fardeau de la croix, on trouve dans ces divines sources de quoi ranimer sa ferveur. Au milieu de nos temples, vrai paradis de la terre et toujours l'arbre de vie, dont le fruit miraculeux donne la force et l'immortalité, la coupe du Seigneur fait oublier toutes les amertumes de la vie : *Date his qui amaro sunt animo, et obliviscantur egestatis suæ* (*Prov.* XXXI, 6, 7.) En un mot, avec le Dieu fort, on n'est faible que quand on veut bien l'être.

Secours d'inspiration : que ne peut pas la grâce? Que ne peut pas la charité? Avec elle toute peine devient plaisir, toute fatigue délassement; la croix est un trône; les chaînes sont des sceptres, les épines, des roses, le fer et la flamme, le lit nuptial. Quoi! l'amour profane pourrait tout souffrir pour une idole de boue: ces amours insensés seront-ils plus puissants que l'amour céleste? dit saint Augustin : *Nunquid amatores feminarum amatoribus suis Deus sinet esse fortiores?*

Ah! mes frères, la grâce adoucit les plus grandes amertumes; au milieu des tourments et des tortures elle répand son onction précieuse et consolante, semblable à ces plantes aromatiques, qui, lorsqu'on les foule, distillent leur baume et leur parfum. Et pensez-vous que notre Dieu, riche en miséricordes, les refusera à ses amis, à ses serviteurs, à ses héros, qui se dévouent pour sa gloire aux exercices les plus laborieux? Si le Seigneur est bon, même aux mauvais, pensez-vous qu'il soit mauvais aux bons, et qu'il refuse ses secours à ceux qui ont cru et compté sur sa parole?

Enfin, secours d'habitude : la nature se plie doucement aux efforts réitérés et constants; les plus grands obstacles s'affaiblissent par un travail assidu; le vieil homme tombe sous les coups redoublés de la main qui l'attaque; la vertu, pénible d'entrée, devient, à mesure qu'on avance dans sa voie, devient, dis-je, supportable, ensuite facile, à la fin délicieuse. On se familiarise avec les exercices de piété, et par l'effet d'une habitude puissante, il en coûterait autant à la sainteté de rompre le joug du Seigneur, qu'à la volupté de briser les chaînes du crime. Anathème donc à ceux qui assurent que la loi de Dieu ne fait que des malheureux! O vous qui parlez ainsi, s'écrie le Prophète, quelle est votre malice d'imposer à cette loi des rigueurs qu'elle n'a pas! Si vous l'aviez goûtée, vous sauriez qu'elle est plus douce que le miel que compose la jeune abeille, plus riche que l'or le plus pur, plus précieuse que ces pierres qui brillent sur le front des rois; en un mot, qu'elle est les délices du cœur qui la suit : *Nunquid adhæret tibi sedes iniquitatis, qui fingis laborem in præcepto?* (*Psal.* XCIII, 20.) Quoi! votre loi, Seigneur, ferait des malheureux? Interrogeons les chrétiens les plus persécutés, les martyrs au fond des cachots; ils baisent leurs chaînes sous les coups, ils bénissent les tyrans dans les flammes, ils chantent leur bon-

heur, Quelle ivresse! Quel excès de joie! O monde! tes faux plaisirs ne sont pas comparables à ces divines voluptés. En voulez-vous savoir la raison? C'est, dit saint Cyprien, que dans l'excès de ses tourments, un martyr trouve la source de sa force et de sa félicité : *Martyr sua pœna armatur.*

Mais vous qui accusez cette loi de dureté, l'avez-vous suivie? Quel sacrifice lui avez-vous fait? Quelle passion lui avez-vous immolée? Quels devoirs avez-vous remplis? Juges iniques, vous la condamnez sans la connaître; je ne vous en crois pas. Un saint roi me vante sa douceur, je me livre à ce qu'il m'annonce; il parle d'après ce qu'il a éprouvé; cette loi était placée au milieu de son cœur. La félicité chrétienne a son trône dans le cœur de l'homme; c'est là qu'il faut la chercher, mais non point dans les dehors, dans l'écorce, dans les vernis. Le faste, les richesses, le diadème peuvent donner un lustre aux misères cachées des monarques, mais ils ne les détruisent pas. Cet arbre est couvert de feuilles, mais le ver est dans la racine; les haillons, les haires, les cilices, les mortifications n'enlèvent pas le calme du juste; les sens sont crucifiés, mais l'esprit est dans l'ivresse de la joie; le corps souffre, mais l'âme triomphe. Permettez que je laisse parler le Prophète; il vous peindra avec force le bonheur de l'homme exact observateur de la loi; vous verrez sa gloire, ses prospérités, ses transports; en un mot, tous les biens réunis. Cœurs incirconcis, âmes de chair et de sang, concevez, s'il est possible, un bonheur que vous n'avez jamais goûté. Le juste qui s'attache à la loi du Seigneur, dit le saint roi, est semblable à ces arbres qui sont plantés le long des eaux; ces terres, toujours fraîches, les entretiennent dans une verdure éternelle; ils portent dans le fécond automne des fruits en abondance; on ne voit point tomber leurs feuilles comme celles des arbres plantés dans des terres sèches et arides; et de quelque côté qu'ils étendent leurs branches, ils donnent des feuilles, des fleurs et des fruits... Quel riant tableau! C'est pourtant celui du vrai observateur de la loi : les rosées du ciel, les eaux de la grâce pénètrent toujours son cœur : *Secus decursus aquarum.* (*Psal.* I, 3.) Fertile en bonnes œuvres, il offre à Dieu des fruits de justice dans cette saison où il faut en avoir produit pour être justifié : *Dabit fructum suum in tempore suo.* (*Ibid.*) Les tempêtes du monde, les vents brûlants des passions ne sauraient le déraciner ni lui enlever ses vertus : *Et folium ejus non defluet.* (*Ibid.*) Et comme il règle ses entreprises sur la loi de Dieu, il jouit dans ce monde même d'une prospérité qui étonne le mondain : *Quæcunque faciet prosperabuntur.* (*Ibid.*)

Ce bonheur, mes frères, est une suite naturelle de l'observation de la loi. Cette loi doit produire des effets, et comme elle est sainte, pure et vraie, elle doit former des hommes, des sages, des heureux. Un des caractères principaux de la loi est la sainteté. Et en effet, en nous élevant à Dieu et nous détachant de la terre, en détruisant les passions par le glaive de la grâce, en commandant les vertus et condamnant les crimes, elle forma un nouvel homme, un homme pur, un homme innocent. Représentez-vous une société de tels chrétiens, et vous verrez l'empire de la justice, de l'innocence, de la charité, de l'harmonie, en un mot, l'empire du ciel établi sur la terre. Aussi Tertullien a dit avec vérité qu'il ne fallait que la raison pour sentir la sublimité de cette loi. La sagesse du Seigneur éclate dans sa loi; il n'y a qu'un Dieu qui en ait pu former le plan; elle prévoit toutes les circonstances, tous les dangers; elle embrasse tous les temps, elle convient à tous les états. Ces législateurs célèbres dans l'histoire, à qui les plus fameuses républiques élevèrent des trophées, ne sont que des politiques dont les vues sont bornées, et qui n'eurent qu'une sagesse aussi faible que leurs vues. Le plus sage d'entre eux, Platon, permet le mensonge et ne frappe que d'un bras timide les meurtres les plus sanglants. Lycurgue souffre la prostitution, défend l'hospitalité, encense le vol, rejette le pauvre et le malade comme des branches nuisibles à sa république. Solon laisse à Athènes tous ses vices; il ne fait que leur tracer des limites. Le cynique est un débauché effronté; le stoïcien un automate insensible; le pyrrhonien un être indifférent à tout; le pythagoricien un jeûneur silencieux. Le chrétien seul est le vrai sage, parce que sa sagesse est le fruit de sa loi, qui est commune même aux plus simples comme aux plus éclairés, quand ils l'observent : *Sapientiam præstans parvulis.* (*Psal.* XVIII, 8.) Dieu est la vérité par essence; tous ses ouvrages sont marqués au coin de la vérité. C'est pourquoi ceux qui ne l'ont point connu et qui ont dicté les lois, sont tombés dans l'erreur; le mensonge était sur leurs lèvres : *Semper mendaces.* Ceux mêmes qui l'ont connu et qui se sont détachés de lui pour s'attacher à certaines sectes, se sont détournés des droits sentiers pour en suivre de tortueux. Aussi voit-on l'homme, c'est-à-dire la fausseté, dans leurs maximes : *Mandata hominum.* Votre loi seule, ô mon Dieu, s'écrie le Prophète, brille de la lumière de la vérité : *Omnia mandata tua veritas.* (*Psal.* CXVIII, 86.) Ou pour mieux dire, elle n'est que la vérité, vérité enseignante, qui ordonne aujourd'hui et qui un jour, devenue vérité vengeresse, punira ceux qui l'auront méconnue dans sa première forme : *In veritate tua disperde illos.* (*Psal.* LIII, 7.)

Or, mes frères, le chrétien, en suivant cette loi, goûte en même temps les plus grandes voluptés, les charmes de la sagesse, les lumières de la vérité, les transports de la sainteté. Citoyens de Babylone, ne vantez plus à ceux de Sion vos plaisirs criminels; vos fêtes, s'écrient-ils, seraient pour nous des jours de deuil; les fleuves qui baignent vos plaines sont-ils comparables aux sources délicieuses et pures qui coulent de nos montagnes? et le son efféminé de vos instruments vaut-il la sublime harmonie des

chants qu'on entend sur les rives du Jourdain? Foulez l'émail de vos prés, couronnez-vous de fleurs, vantez-nous l'opulence de vos villes, restez dans ce prestige, nous vous regardons comme des enfants qui triomphent de leurs frivoles amusements, parce qu'ils n'ont jamais senti de voluptés plus solides : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.* (*Psal.* CXVIII, 85.)

Tel est le langage de tous les justes. Ce langage vous étonne. Quel plaisir, dites-vous, au service d'un Dieu qui tient toujours la victime en haleine, qui ne la laisse respirer qu'autant de temps qu'il en faut pour ne pas succomber sous le poids, qui la fait mourir chaque jour, pour la faire revivre à des peines nouvelles; au service d'un maître qui s'appelle lui-même un époux de sang : *sanguinum sponsus* (*Exod.*, I, 26), et qui n'apporte pour dot que sa croix et ses épines. Ah! chrétiens, répondent les saints Pères, sous ces épines qui vous rebutent, sont cachées des fleurs qu'il est doux de cueillir; de cette croix que vous voyez, coule une onction que vous ne voyez pas : *Crucem vides, unctionem non vides.* La vraie joie ne se trouve que dans la force chrétienne : *De forti egressa est dulcedo.* (*Judic.*, XIV, 14.) Le bonheur est intérieur, et vous ne le cherchez que dans les dehors; la vraie félicité est partout où se trouve la justice, parce que la justice embrasse la paix, *Justitia et pax osculatæ sunt.* (*Psal.* LXXXIV, 11.) Paix solide; elle est immuable comme son principe et son objet; aussi est-elle la paix de Dieu : *Pax Dei* (*Philip.*, IV, 7), paix délicieuse, elle donne cette douce satisfaction qu'on sent quand on fait le bien, satisfaction que je ne saurais peindre parce qu'elle surpasse toute expression, *Pax quæ exsuperat omnem sensum.* (*Ibid.*) Paix inaltérable, les revers la fortune, les rois les plus puissants ne sauraient nous la ravir; paix constante, elle est de tous les temps, de tous les lieux, elle nous suit partout, dans les afflictions, dans les chaînes, sur l'échafaud. Aussi saint Paul, dans ses persécutions, en appelle à sa conscience qui le console : *Gloria nostra hæc est testimonium conscientiæ nostræ.* (II *Cor.*, I, 12.) Est-il inondé d'amertume, accablé de douleur, le mal passe, lui dit la conscience, et le prix de votre patience doit être éternel : *Non sunt condignæ passiones* (*Rom.*, VIII, 18), etc. Ainsi donc l'on est heureux au service du Seigneur, ainsi se vérifient ces paroles du prophète, la paix coule comme un fleuve dans une âme, et la justice comme une mer : *Sicut flumen pax tua et justitia tua sicut gurgites maris* (*Isa.*, XLVIII, 18.)

Pourquoi donc, reprenez-vous, depuis si longtemps que nous servons le Seigneur, ne ressentons-nous point cette divine onction dont vous parlez? Ah! mes frères, en voici la raison; elle ne vous est pas glorieuse, c'est que la loi ne promet de douceurs qu'à ceux qui l'observent tout entière. Car ne vous trompez pas, en matière de piété, il faut tout; il ne suffit pas d'immoler, comme Saül, l'Amalécite; de poursuivre, comme Samson, le Philistin; de renoncer, comme Abraham, à Ismaël : il faut encore sacrifier l'Isaac trop chéri, fuir une Dalila trop aimée, égorger une Agar trop écoutée; voilà ce que vous devez faire et ce que vous ne faites pas. Vous ne refusez point à la loi ce qu'elle exige, mais vous avez la faiblesse d'accorder à la passion quelque chose qu'elle demande; vous évitez les excès de l'intempérance, mais vous ne renoncez point aux raffinements de la volupté; vous n'êtes pas du grand monde, mais vous êtes d'un monde choisi; le cercle est étroit, mais on y ramène tout ce qui plaît; la bienséance de l'âge vous a fait quitter l'étalage d'une parure indécente, mais l'orgueil caché vous fait recourir à une propreté plus recherchée que les atours. Que sais-je? Fervents dans le temple et emportés dans votre domestique, humbles quand on vous loue, mais hautains quand on vous méprise, vous n'étouffez pas toujours l'esprit de Dieu, mais vous contristez souvent l'esprit de la grâce; faut-il être surpris, après cela, que Dieu punisse, par la soustraction de ses faveurs, un cœur indécis qui lui dispute toujours quelque chose? Ce n'est pas que les jours des serviteurs n'aient quelque nuage, il est une paix sèche et amère; Dieu sèvre quelquefois les nourrissons de son amour; c'est pour les fortifier qu'il agit ainsi, autrement ils seraient dans une enfance éternelle, la même mère qui porte dans ses bras un enfant trop faible, ne le tient que par les brassières dans la suite, et le laisse marcher seul à un certain âge; il faut s'accommoder à cette conduite et supporter les épreuves du Seigneur : *Sustine sustentationes Dei.* (*Eccli.*, II, 3.) Le ciel est obscurci, mais bientôt, de ce nuage épais s'échappera un trait de lumière qui annoncera le jour le plus serein; que l'espérance soutienne donc votre foi et ranime votre amour! Le juste n'est point malheureux au service du Seigneur, au contraire, il est heureux, vous venez de le voir; le pécheur n'est point heureux dans les chaînes du crime, au contraire, il est malheureux; c'est le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT.

A s'en tenir aux apparences, que le sort des pécheurs est digne d'envie! Semblables à l'arbrisseau qui croît au pied de l'arbre qui le couvre de ses feuilles, une riante postérité les environne : *Sicut novellæ plantationes in juventute sua.* (*Psal.* CXLIII, 11.) Leurs filles, aussi belles que ces fleurs qui s'ouvrent aux doux rayons du soleil, et plus parées que nos temples dans les jours de solennité, enivrent leur cœur d'une folle joie : *Filiæ eorum compositæ circumornatæ ut similitudo templi.* (*Ibid.*, 12.) L'affreuse indigence n'habite point chez eux, leurs greniers regorgent de fruits : *Promptuaria eorum plena.* (*Ibid.*, 13.) Une heureuse fécondité multiplie chaque jour leurs troupeaux : *Oves eorum fœtosæ.* (*Ibid.*) Ils dorment sur la rose, ils boivent la volupté à pleines coupes, et l'air n'est jamais agité par leurs gémissements : voilà ceux que le monde appelle heu-

heureux : *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt.* (*Psal.* CXLIII, 15.) Eux-mêmes assurent qu'ils le sont; n'en croyez rien, leur bouche est faite à l'imposture comme leurs mains à l'iniquité, *Quorum os locutum est vanitatem et dextera eorum, dextera iniquitatis.* (*Psal.* CXLV, 8.) Pour vous en convaincre, franchissez ces barrières qui défendent leurs palais, entrez dans ces appartements où les murs sont couverts d'or et de soie, voyez et considérez cet homme que l'ennui dévore, que la lassitude consume, que le dégoût accable, importun à lui-même, à charge aux autres, il se fuit et se retrouve sans cesse; un morne silence l'environne, les chagrins voltigent dans les lambris dorés, et l'inquiétude s'assied dans la pourpre. Allons plus loin, pénétrons dans son cœur, fouillons sa conscience, et nous verrons que son tourment est au fond de lui-même : tourments dans les lumières que la conscience répand sur ses désordres, tourments dans les reproches qu'elle lui fait, tourments dans les frayeurs qu'elle lui cause; suivez-moi, je vous prie, dans ces courtes réflexions.

Je dis : 1° Tourments dans les lumières que la conscience répand sur ses désordres. Vous le savez, mes frères, le pécheur, ami de la flatterie, prend toujours le mensonge pour une faveur et la vérité pour un outrage; comme il aime les ténèbres, il déteste tous ceux qui l'éclairent, il fuit tous ceux qui pourraient le détromper, il tâche de s'étourdir, de se cacher à lui-même, de se déguiser ses désordres. De là ces conseils mendiés dans les temps de relâchement pour s'autoriser dans le crime. De là ces cercles de dissipation, de plaisirs, d'affaires, pour s'arracher à l'image trop présente de son iniquité. Que fait alors la conscience? Elle accourt, elle allume son flambeau, elle éclaire ces abîmes jusque dans les recoins les plus secrets, elle porte le jour sur toutes ces horreurs qu'on voudrait vainement se cacher, ces infamies, ces voluptés proscrites dont la nature rougit, ces rapines sourdes, ces vols colorés qui humilient la probité, ces désirs cachés, ces souhaits criminels qui flétrissent la vertu. Elle fait plus : d'une main redoutable, elle déchire le voile dont la passion couvrait ses excès, elle arrache le masque à l'hypocrisie et la présente sous ses traits naturels; ce n'est pas assez, elle élève la voix : non, tu ne m'échapperas pas, dit-elle toujours au fond de toi-même, je serai ton accusateur, ton témoin, ton juge, ton bourreau; je susciterai la nature entière contre toi dans nos églises, les voilà, te dirai-je, ces lieux sacrés que tu as profanés par des pensées mondaines, des regards criminels, des entretiens scandaleux! Les voilà ces tribunaux où une mauvaise honte te lia la langue, où une hypocrite douleur ne fit qu'aggraver ton péché, où une absolution surprise mit le sceau à ta perte; les voilà, ces autels dont tu as souillé la sainteté par d'indignes communions, cette chaire dont tu as méprisé les leçons par un funeste endurcissement, ces fonts sacrés du baptême dont tu as obscurci le caractère par tes mœurs dépravées! Regarde l'astre du jour, il a vu tes crimes, sa clarté te les reproche; fuis dans les ténèbres. Quoi! tu crois y être en repos; voilà l'éclat de ma lumière qui t'investit, où te cacher? où ne pas me trouver? Quel implacable ennemi que la conscience? Toujours attachée à sa proie, semblable au vautour, elle se nourrit dans les entrailles du pécheur. Assassin d'un frère qui était ministre des saints autels. Constant, épouvanté, croyait le voir vêtu des ornements sacrés, tenant une coupe à la main, et lui adressant ces effrayantes paroles : Buvez, mon frère, buvez; je vous présentais autrefois le sang de Jésus-Christ pour la rémission de vos péchés, maintenant je vous présente le mien, pour le châtiment de vos attentats. A ces terribles visions, ce malheureux empereur s'éloigne en vain de sa capitale, il retrouve partout le même objet; tant il est vrai que les grands, malgré la majesté du trône, malgré l'ivresse de leurs plaisirs et la voix de leurs flatteurs, ne sont point à l'abri des lumières de la conscience.

Mon crime me suit partout, disait David; il est toujours présent à ma pensée, il est toujours acharné contre moi : *Peccatum meum contra me est semper.* (*Psal.* L, 5.) Monté-je sur le trône, il s'y assied à mes côtés; suis-je à la tête de mes armées, il se joint au parti de mes ennemis. Souvenir cruel et importun, il m'investit, m'assiége et me confond : toujours je vois Bethsabée, la malheureuse complice de mon crime; toujours je vois l'infortuné Urie, qui me reproche son sang versé : *Peccatum meum contra me est semper.* Mais, prince, le Seigneur vous a pardonné; un prophète vous l'a annoncé de sa part. N'importe, c'est parce que le Seigneur a eu la bonté d'oublier mon crime, que je n'aurai pas l'ingratitude d'en perdre le souvenir : il est effacé du livre de mort, mais il est gravé au fond de ma conscience. Il ne sera peut-être plus la matière de mon jugement, mais il sera toujours la source de mes pleurs; il m'est toujours présent, et sans cesse il s'élève contre moi : *Peccatum meum contra me est semper.* Mais, saint prophète, qui peut vous rappeler ces funestes images? Les fléaux du ciel sont passés, vos ennemis sont vaincus, la paix règne dans vos Etats. Oui, les peuples ont mis bas les armes, mais ma conscience n'a point quitté les siennes; la paix est dans mes Etats, mais la guerre est dans mon cœur; je ne suis plus persécuté par les hommes, mais je le suis toujours par mon crime; mon front est couvert de lauriers brillants, mais ma conscience ne me montre que mon opprobre : *Peccatum meum contra me est semper.* Tourments dans les lumières que la conscience répand sur les désordres du pécheur : premier caractère de sa fausse paix, de son funeste bonheur. Tourments dans les reproches qu'elle lui fait essuyer : deuxième caractère, que je vais vous développer.

L'effet ordinaire de la passion est de nous faire illusion et de nous tromper : elle nous présente en souriant le crime dans une

coupe d'or; les plaisirs surnagent et nous invitent : nous buvons, mais au fond est le remords. Si la volupté chatouille un moment les sens, le remords, qu'on avale avec elle, pénètre dans les entrailles, et, comme un poison violent, les consume et les dévore. Nous voudrions vainement étouffer ce témoin intérieur : athlète plus fort que nous, il nous terrasse; ses reproches nous poursuivent et nous confondent : la conscience nous montre l'horreur de notre désobéissance. Dans la nature, tout est soumis à la voix du Seigneur : Dieu parle, et les éléments restent dans l'ordre qu'il leur a prescrit. L'harmonie des corps célestes, l'arrangement des saisons, toutes ces merveilles que nous ne cessons d'admirer parce qu'elles sont naturelles, prouvent la puissance d'un Dieu à qui rien ne résiste dans l'ordre de la nature : il commande et il est obéi. *Dixit et facta sunt.* (*Psal.* XXXII, 9.) Doit-il renverser cet ordre, il parle : le soleil a entendu sa voix, et s'est arrêté; les rochers l'ont entendue dans les déserts, et ils se sont amollis; la mer l'a entendue, et elle a brisé ses flots; les vents l'ont entendue, et ils se sont calmés; les morts l'ont entendue, et ils sont sortis de leurs tombeaux : tout est soumis à la voix souveraine d'un Dieu qui commande. Je me trompe : il est un être audacieux qui lui résiste : c'est le pécheur. Que répondre à de pareils reproches?

Dira-t-on que la chair est faible, que le tentateur est fort, que les occasions sont fréquentes? Ingrats! la loi de Dieu n'est-elle pas votre appui? Que ne pouviez-vous pas avec elle? Vous l'avez négligée, méprisée, rebutée : votre chute est votre ouvrage. Mais ces hommes qui ont triomphé étaient-ils d'une autre nature que vous? Vous vous excusez sur votre faiblesse, vous qui vouliez passer pour des héros; vous méprisiez les foudres de la guerre, et une beauté d'argile vous enchaîne; forts Samsons, la vue de la mort n'a pu vous glacer, et un regard de Dalila vous a renversés. Insensés! voyez comme la perfide vous traite. Pour fuir ces reproches, se plongera-t-il dans les plaisirs? Mais les plaisirs se faneront comme les feuilles qui couvraient Jonas : le ver les pique à la racine. Si on se livre à l'encens des flatteurs, la conscience dément l'idole, l'adorateur et l'éloge. Dans le cercle des hommes vertueux, elle nous fait rougir de ne pas leur ressembler; dans celui des méchants, elle nous reproche une ressemblance honteuse. Cherchons-nous la solitude, ah! c'est alors qu'elle ramasse toutes ses forces, qu'elle redouble ses assauts, qu'elle poursuit le pécheur, qu'elle ne lui laisse aucun repos, parce que le repos et le péché ne se trouvent point ensemble. Aussi n'est-il point de paix pour l'impie : *Non est pax impiis.* (*Isa.*, XLVIII, 22.) Mais la conscience ajoute à ces reproches la crainte et la frayeur des jugements de Dieu : troisième tourment qui prouve que le pécheur n'est point heureux dans les chaînes du vice.

Le premier homme, Adam, pèche : aussitôt, pâle, tremblant, interdit, il se cache; son crime l'épouvante, sa nudité l'humilie, son ivresse se dissipe, la crainte l'a remplacée. Caïn, son coupable fils, a fait fumer la terre du sang d'Abel, et ce sang innocent le poursuit et le glace de frayeur. Le Seigneur l'assure que nul mortel n'attentera à ses jours : la promesse d'un Dieu ne saurait le calmer. Vagabond, fugitif, il erre sur la terre, et porte en tous lieux cette crainte mortelle qui empoisonne sa vie. Tel est l'impie : une nuée couvre le ciel, un éclair brille, le tonnerre gronde : c'est le glaive vengeur qui va frapper sa tête; s'il entre dans les ténèbres de la nuit, il s'imagine être enseveli pour jamais dans ses horreurs, et ne plus revoir la douce clarté du jour. La religion l'effraye. Je mourrai, se dit-il à lui-même, et je serai jugé selon mes œuvres. Et si je meurs subitement, que deviendrai-je? Mais c'est à la mort que la conscience enfonce le trait. Antiochus, frappé de Dieu, va exhaler son dernier soupir. Durant sa vie, il avait méprisé le Seigneur, combattu son peuple, projeté la ruine de son culte; il venait de détruire Jérusalem, renverser ses murailles et son temple. Il est expirant : alors ce monarque, autrefois téméraire, à présent tremblant, reconnaît ses crimes. Oui, s'écrie-t-il douloureusement, je confesse les maux que j'ai faits à Israël : *Nunc, nunc reminiscor malorum quæ feci in Israel.* (I *Mach.*, VI, 12.) Et combien de mourants, dans les accès d'une terreur vive, nous font douter si ce sont les ardeurs de la fièvre qui les consume, ou le feu de l'enfer qui commence à agir sur eux! Il est des pécheurs, direz-vous, qui meurent sans frayeur, et qui portent la sérénité jusqu'au tombeau. Avez-vous lu dans leur cœur? Connaissez-vous le fond de leur âme, pour parler ainsi? Un front étudié et accoutumé à feindre ne sait-il pas déguiser ses frayeurs, et consommer en secret les tourments de sa conscience? Mais n'est-il pas un endurcissement qui tranquillise? reprenez-vous. Tertullien ne le pensait pas, lui qui assurait que le flambeau de la conscience peut s'obscurcir et non pas s'éteindre : *Conscientia non tam exstinguitur quam obumbratur.* Saint Paul ne le pensait pas, lorsqu'il reconnaît dans les infidèles des pensées qui se défendent, des pensées qui s'attaquent, se renversent et se détruisent : *Cogitationibus inter se accusantibus aut etiam defendentibus.* (*Rom.*, II, 1.) Ce qui est certain, c'est que cet endurcissement consommé ne se trouve point dans l'enfer; le remords n'y meurt pas : *Vermis eorum non moritur.* (*Marc*, IX, 43.) Ce qui est certain, c'est que pour arriver à ce funeste état, s'il existe, il faut avoir perdu la foi. Si vous supposez quelque doute, la paix est impossible : on ne court point sans frayeur les risques d'un malheur éternel.

D'ailleurs, cette incrédulité de conviction n'est pas facile : les démons croient sans vouloir croire. On voudrait bien s'affranchir de ce joug quand on suit le sentier du crime, mais le joug résiste à la main qui veut le

briser. Mais quand quelque scélérat élevé sans religion, sans principes, sans vertu, pourrait à force d'attentats étouffer tout remords, vous qui, nourris dans le sein de l'Eglise, avez sucé la loi de Dieu avec le lait, qui l'avez pratiquée dans l'âge d'or de votre vie, pourriez-vous tellement étouffer votre foi, qu'elle n'eût point de moment d'action? Eteindriez-vous si bien sa lumière, que son éclat ne perçât jusqu'à vos yeux, et n'excitât dans votre cœur la frayeur, la honte et le remords.

C'en est assez sans doute, pour vous convaincre qu'il n'y a point de paix pour l'impie, que l'état de péché est un état de trouble et de peines intérieures. Ainsi donc, mes frères, connaissez aujourd'hui vos véritables intérêts, ouvrez les yeux à la lumière, quittez le monde pour toujours, servez votre Dieu avec ferveur, suivez la loi, soyez chrétiens.

Esdras autrefois voulant expliquer la loi, monta sur un lieu élevé et convenable à son caractère : *Esdras super universum populum eminebat.* (II *Esd.*, VIII, 5.) Elevé dans cette chaire de vérité, moi qui suis inférieur à tous dans la société, je suis aujourd'hui au-dessus de tous par l'excellence de mon ministère, je vous vois rangés autour de moi écoutant mes paroles, et ouvrant vos cœurs à mes sollicitations : tous les Israélites rassemblés autour d'Esdras, n'avaient qu'un même esprit, et l'on aurait dit que cette grande multitude ne formait qu'un seul homme : *Congregatus est omnis populus quasi unus vir.* (*Ibid.*, I.) Aujourd'hui réunis dans ce temple, vous ne faites tous qu'un même corps, dont Jésus-Christ est la tête, et dont vous êtes les membres. Oui cette illustre assemblée n'est qu'un seul homme, mais un homme que Dieu a formé par les mérites de son sang. Esdras en la présence du peuple juif ouvrit le livre de la loi, *Aperuit librum coram omni populo.* (*Ibid.*, 5.) Aujourd'hui à la face des autels et en votre présence, mes frères, je vous ai rappelé les préceptes de votre Dieu, et les douceurs que goûtent ceux qui les observent. Esdras lut depuis le matin jusqu'à midi : *De mane usque ad mediam diem.* (*Ibid.*, 5.) Ah! si je n'écoutais que mon zèle, je ne descendrais plus de cette chaire, où il est si doux de parler à des chrétiens du service de leur Maître. Tous les Juifs écoutaient la lecture de la loi avec une attention respectueuse : *Aures omnis populi erectæ erant ad librum.* (*Ibid.*) Et je le dis avec une sainte satisfaction, je suis édifié de l'attention que vous prêtez à mes discours. Un profond silence régnait parmi la multitude des Israélites : *Silentium faciebant.* (*Ibid.*, 7.) Le même silence règne dans cette assemblée chrétienne. Mais, mes frères, puis-je pousser la comparaison jusque au bout? Tandis qu'Esdras lisait la loi, tout le peuple versait des torrents de pleurs : *Flebat omnis populus cum audisset verba legis.* (*Ibid.*, 9.) Il détestait ses anciennes transgressions, il renonçait à ses crimes, à son inconstance, à ses erreurs; il pleurait : *Flebat.* Il rappelait les miséricordes du Seigneur, ses bontés, ses miracles prodigués; il jurait de ne plus abandonner sa loi, et en même temps touché, attendri, converti, il fondait en larmes : *Flebat.* Hélas! mes frères, votre cœur est-il changé, sentez-vous toute la bonté de notre Dieu et toute votre ingratitude? Jurez-vous au monde une haine implacable, à votre Dieu un amour éternel? Pleurez-vous de componction, de reconnaissance, de tendresse? Oui, je le crois, la grâce du Seigneur agit, mes paroles ont pénétré vos cœurs, comme ces douces pluies qui tombent sur de tendres gazons : *Quasi stillæ super gramina.* (*Deut.*, XXXII, 2.) Les vertus longtemps sans action et sans force, vont germer et fleurir; les vices comme ces plantes venimeuses, vont être arrachés; vous allez courir d'un pas ferme et constant, dans les chemins de la loi, pour acquérir la couronne immortelle, que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

AUTRE EXORDE DU MÊME SERMON.

Pour le jour de la Purification.

Tulerunt illum in Jerusalem ut sisterent eum Domino, sicut scriptum est in lege Domini. (*Luc.*, II, 22.)

Ils portèrent l'enfant à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur, comme il est ordonné par la loi.

Au grand spectacle d'un Dieu qui s'immole; d'une mère vierge qui présente son fils au couteau du grand prêtre; du souverain législateur qui se soumet à l'observation d'une loi faite pour les pécheurs, l'Eglise élève avec raison la voix, et s'adressant à tout l'univers, elle lui crie : Nations, peuples de la terre, soyez dans l'étonnement! *Stupete gentes.* Oui, chrétiens, je le ressens cet étonnement, mais c'est moins pour le mystère que la religion célèbre dans ce jour, que pour un mystère plus inconcevable que j'ai à vous exposer. Je vois que votre esprit inquiet cherche à débrouiller une énigme qui lui paraît ténébreuse : en voici la solution.

Un Dieu se soumet à la loi, c'est un mystère de bonté, il étonne : *Stupete.* L'homme se soustrait à la loi, c'est un mystère d'iniquité, il confond : *Stupete.* Un Dieu, qui pour être obéi n'a besoin que de commander, joint l'exemple au précepte, et ne se contente pas de nous indiquer du bout de la lice le terme où nous devons aboutir, mais il court lui-même la carrière, et laisse sur l'arène les traces sanglantes de ses pas pour guider et assurer les nôtres. L'homme rebelle ferme l'oreille à la voix et les yeux à l'exemple; il cherche des prétextes pour ne pas accomplir les préceptes, soit dans ce qu'ils ordonnent, soit dans ce qu'ils défendent. Dans ce qu'ils ordonnent, etc..... (*Ci-devant*, col. 303.)

SERMON XX.

Pour le mardi de la semaine de la Passion.

SUR LE SCANDALE

Non potest mundus odisse vos : me autem odit, quia ego testimonium perhibeo de illo quod opera ejus mala sunt. (*Joan.*, VII, 7.)

Le monde ne saurait vous haïr ; mais pour moi il me hait, parce que je rends contre lui ce témoignage, que ses œuvres sont mauvaises.

Est-ce donc là le fruit de la mission de Jésus-Christ? Quoi! la venue de ce Messie que tant d'oracles avaient annoncé, tant de patriarches attendu, tant de figures représenté, tant de soupirs appelé; l'arrivée si auguste du Père du siècle futur, du prince de la paix, du libérateur des nations, se termine à lui attirer la haine du monde! Oui, chrétiens, et Jésus-Christ nous en donne la raison. Le monde me hait, nous dit-il, parce que je rends contre lui ce témoignage que ses œuvres sont mauvaises : *Me odit mundus, quia ego testimonium perhibeo de illo quod opera ejus mala sunt.* (*Joan.*, VII, 7.) Pour nous faire haïr le monde, et pour nous inspirer l'horreur que nous devons en avoir, ce divin Sauveur ne s'est pas contenté de nous faire connaître sa corruption et ses dangers, il le frappe partout de ses foudroyants anathèmes : *Væ mundo a scandalis!* (*Matth*, XVIII, 7.) Malheur au monde à cause de ses scandales, s'écrie-t-il! *Væ homini illi per quem scandalum venit!* (*Ibid.*) Malheur à l'homme par qui le scandale est donné! Mais quoi! de si foudroyantes paroles devaient-elles sortir de la bouche de ce Roi pacifique qui venait pour le salut de l'univers? La voix de l'Agneau qui venait pour ôter les péchés du monde, est-elle une voix d'anathème? Quel est donc ce grand crime qui fait prononcer contre tant de pécheurs une réprobation éternelle? *Væ mundo!* Ce crime, vous l'avez entendu, mes frères, c'est le scandale : *Væ mundo a scanaalis, væ homini illi per quem scandalum venit!*

Pour vous arracher à une si terrible punition, je viens aujourd'hui vous armer contre un pareil vice; et pour le faire avec succès, je distingue, avec la théologie, le scandale donné et le scandale reçu. J'appelle scandale donné tout péché public qui peut porter les autres au péché; j'appelle scandale reçu la dangereuse impression que fait sur les esprits et les cœurs un crime étranger. Cette distinction établie, je remarque qu'il règne dans le monde deux espèces d'erreurs très-pernicieuses sur l'article du scandale. Le monde impie regarde comme une gloire d'en donner, le monde dévôt regarde comme un mérite d'en recevoir. Dites à un mondain, qu'outre le péché dont il s'est rendu coupable, il est encore chargé du crime de scandale qu'il a causé : Fausse maxime, répond-il; vaine délicatesse de conscience : c'est la faute de ceux qui se scandalisent. Demandez à un dévôt d'où vient qu'il se scandalise si aisément des faiblesses de ses frères? C'est, répond-il, par tendresse de piété, par sensibilité aux intérêts de la religion, par zèle de la gloire de Dieu. Opposons à ces deux erreurs deux propositions qui vont partager ce discours.

1° Je dis, contre les premiers, que de scandaliser par sa faute le moindre de ses frères, c'est en soi un très-grand péché : sujet de mon premier point. 2° Je dis, contre les seconds, que d'être assez faible pour se scandaliser de toutes les fautes du prochain, ce n'est guère l'effet d'une piété véritable : sujet de mon second point. Donner le scandale c'est toujours un crime; le recevoir n'est pas toujours vertu. Grand Dieu! les anges de l'Eglise sont obligés par état de faire dans votre temple ce que les anges de votre cour feront par vos ordres dans tout l'univers; vous nous assurez vous-même que vous les enverrez au jour du jugement dernier ramasser tous les scandales, et jeter au feu tous les scandaleux : *Colligent de regno ejus omnia scandala.* (*Matth.*, XIII, 41.) Nous allons par avance les recueillir dans ce discours, non pas en anges exterminateurs, mais en anges de paix; non pour en punir les auteurs, mais pour les convertir; non pour les condamner aux flammes, mais pour les en sauver.

Vierge sainte, Mère de l'édification et du bon exemple, nous réclamons votre intercession. *Ave Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Donner par sa faute le scandale, c'est toujours un grand crime. Première proposition que j'avance, et pour en venir à la preuve, voici les trois caractères de ce désordre que je combats; il est énorme dans sa nature, il est funeste dans son aveuglement, il est contagieux dans ses suites, jugez si Jésus-Christ n'a pas eu raison de le frapper d'anathème, et de s'écrier, malheur à celui par qui vient le scandale! *Væ homini illi per quem scandalum venit!*

Je dis que ce péché est énorme dans sa nature : en faut-il d'autre preuve que le portrait que fait l'Evangile du scandaleux? c'est un homicide à qui on demandera compte du sang versé : *Sanguinem ejus de manu tua requiram.* (*Ezech.*, III, 18.) C'est un précurseur de l'Antechrist : *Nunc Antichristi multi facti sunt* (*Joan.*, II, 18.) C'est un démon visible : *Vade retro Satanas scandalum es mihi.* (*Matth.*, XVI, 23.) Est-il rien de plus effrayant que ce crayon? Est-il rien cependant de plus vrai? L'homme de scandale est un homicide des âmes, c'est ainsi que l'Ecriture l'appelle; n'est-ce pas assassiner une âme que de la dépouiller des dons du Saint-Esprit, lui ravir la vie de la grâce, lui donner la mort du péché, et n'est-ce pas le crime du scandaleux? Ennemi des âmes, s'écrie saint Chrysostome, bien plus à craindre que celui des corps. Celui-ci au moins se trahit quelquefois; les apprêts de la fureur en décèlent les desseins, et à force de crier au combat on fournit des moyens pour parer à la surprise. Celui-là cache sa trahison sous le masque de l'amitié, il couvre de fleurs le poignard qu'il a aiguisé, et vous égorge

en vous embrassant : le meurtrier du corps est du moins excusable par l'emportement de la colère, l'atrocité de l'injure, la vivacité du ressentiment ; celui des âmes frappe le coup mortel de sang-froid, dans les charmes d'un doux commerce, sans aucune injure reçue ; le meurtrier des corps ne nous enlève après tout qu'une vie fragile ? Il fait ce que la maladie aurait exécuté, il tourne le sablier un peu plus vite que n'aurait fait la nature ; le meurtrier des âmes nous ravit cette grâce précieuse, dont nous ne sommes point les auteurs, mais les dépositaires ; il nous rend dignes des peines éternelles ; il nous sépare de Dieu qui seul est la vie du chrétien. Aussi l'Eglise frappait-elle autrefois du même anathème l'homicide et le scandaleux, et si les lois épargnent certains scandales, c'est que leur glaive verserait trop de sang s'il répandait celui de tous les scandaleux.

Barbare ! s'écriait le Prophète, comment osez-vous poignarder par le scandale, je ne dis pas des étrangers, mais vos propres frères : *Sedens adversus filium matris tuæ, ponebas scandalum.* (*Psal.* XLIX, 29.) Pestes publiques, m'écrié-je aujourd'hui, vous qui semblez n'être sur la terre que pour la pervertir, comment pouvez-vous scandaliser l'enfant d'une même mère, de cette Eglise qui vous porta tous dans son sein, qui vous nourrit du même pain, qui vous réunit à la même table, qui vous appelle au même héritage ? Vous qui dans ses écarts eussiez dû lui donner des leçons de vertu, dans son innocence, vous lui faites leçon de vice ; vous allumez dans son sein des feux que vous auriez dû éteindre s'ils y avaient brûlé ; et peu content d'avoir mérité l'enfer par vos crimes, vous voulez entraîner votre frère dans le précipice où vous tombez : *Sedens adversus filium matris tuæ, ponebas scandalum.*

Vous serez responsable de sa perte, vous dit le Seigneur, sang pour sang, vie pour vie, âme pour âme, *Sanguinem de manu tua requiram.* (*Ezech.*, XXXIII, 8.) Et ne me dites plus, reprenait saint Chrysostome en parlant à ces femmes effrontées que notre siècle a reproduites, ne me dites plus que vous n'êtes point chargées du salut du prochain, que c'est à lui de se tenir sur ses gardes et que s'il périt, c'est qu'il le veut. Vain langage, c'est vous, c'est vous-même, qui avez aiguisé le fer dont il s'est tué : *Tu gladium acuisti.* C'est vous qui avez armé sa main : *Tu dextram armasti.* Vous avez plus fait, car c'est vous qui avez poussé le bras qui tuait son âme : *Tu crudelem dextram in miseram animam impulisti.* Ah ! n'entendez-vous pas la voix plaintive de votre frère ? Ne voyez-vous pas ces ombres sanglantes, ces âmes blessées à mort, qui effrayent vos regards, comme la tête de Symmaque qui poursuivait le barbare empereur qui l'avait fait assassiner. Les voilà, les voilà devant vous ; perfides, vous disent-elles, reconnaissez l'ouvrage de votre fureur, ces plaies profondes, ces blessures cruelles, ce sang qui fume, ces flammes qui nous dévorent ; si vous n'eussiez jamais existé, nous serions donc heureuses ; justice de notre Dieu, vengez-nous, redemandez à ces monstres le prix de notre sang. *Sanguinem de manu tua requiram.*

Ce n'est pas tout, à ce premier trait, saint Jean en ajoute un autre, il assure que les pécheurs scandaleux sont des Antechrists ; expression forte, mais après tout, expression juste que je vous prie de remarquer, car que fait cet homme de péché ? Il lève l'étendard de la révolte contre Jésus-Christ, il attaque sa doctrine, combat ses maximes, tente ses élus, et prend les mêmes mesures pour détruire l'ouvrage du Seigneur, que le Seigneur lui-même avait prises pour l'établir. Offrons à vos yeux, mes frères, ce triste spectacle, et voyez guerre contre guerre, armes contre armes, soldats contre soldats.

Le Seigneur choisit des apôtres pour les associer à son ministère, les instruit à son école, leur explique ses secrets, en fait des disciples de la vérité avant d'en faire des maîtres de l'univers ; l'homme de scandale pour assurer le succès à ses œuvres de péché, s'associe de jeunes libertins, leur trace ses maximes pernicieuses, les encourage au sacrifice de la modestie, leur découvre la force des passions, les faibles des cœurs, les ruses de l'iniquité. Jésus-Christ publie son Evangile, il le prêche, il l'enseigne, il emploie souvent l'emblème des paraboles. L'homme de scandale sème ces livres dangereux, ces romans passionnés, où sous le voile d'aventures feintes, on peint des crimes vrais, où sous les fleurs de l'esprit on cache les faiblesses du cœur, où sous une gaze légère, on laisse entrevoir la volupté, afin de piquer davantage la curiosité.

Enfin, Jésus-Christ parcourait la Judée, pour faire germer la grâce, pour instruire la femme de Samarie, toucher la Madeleine, convertir les publicains. L'homme de scandale s'insinue dans les cercles, se répand dans les assemblées, pénètre dans les maisons ; ici il sème dans le cœur de cette jeune personne, des principes d'incrédulité pour étouffer plus sûrement le germe de la vertu ; là il fait entendre que ces libertés, dont les scrupuleux s'effarouchent si fort et contre lesquelles on s'emporte dans les chaires, ne sont après tout que d'innocentes faiblesses que l'ardeur de l'âge excite, que la destinée des penchants conseille, et que la sagesse excuse. Ailleurs il annonce que ces feux éternels sont de pieuses chimères, et que quand ils seraient véritables, Dieu ne saurait y condamner pour toujours un être si fragile, pour des péchés si légers, pour des plaisirs si rapides ; or de tels discours font bientôt d'une fille retenue, une fille affichée par l'effronterie et le libertinage ; de mortels vertueux et de pénitents sincères, des hommes corrompus et des exemples d'iniquité, et du champ où le père de famille avait semé le bon grain, une terre couverte d'une malheureuse ivraie ; c'est ainsi que les scandaleux deviennent de vrais Antechrists : *Et nunc Antichristi multi facti sunt.* (*Joan.*, II, 18.)

Ce n'est pas assez, le scandaleux est un démon revêtu d'un corps, car quel est, je vous prie, l'emploi des démons? N'est-ce pas de nous tenter et de nous perdre? Et que fait l'homme scandaleux? Hélas! comme si l'enfer n'eût pas été assez fort dans les combats qu'il nous livre, il lui offre ses services, il s'associe à ses desseins, il travaille à son triomphe, il hâte ses succès; nous le voyons, ministre affreux, agent actif, soldat intrépide, oser tout, tenter tout, ne rien négliger pour lui gagner des conquêtes, et pour étendre son empire. Expliquons-nous.

Dans quels rangs, dans quels états, dans quelles occupations les scandaleux ne font-ils pas l'office de tentateurs, d'instructeurs du crime, de démons? Maîtres licencieux, débauchés, impies, ne transforment-ils pas en scélératesse, l'indigente innocence à leurs gages? Pères, indignes d'un si beau nom, n'offrent-ils pas sans cesse des exemples meurtriers à de jeunes enfants qui se modèlent sur eux? Amis plus cruels que les plus cruels ennemis, n'abusent-ils pas des droits sacrés de la tendresse pour tendre plus sûrement des piéges à l'aveugle confiance? Epoux perfides, ne familiarisent-ils pas aux plus grands crimes, une épouse timide et modeste? Artistes dangereux, ne consacrent-ils pas leurs talents à la volupté qu'ils animent et perpétuent dans le marbre et l'airain? Mauvais citoyens, n'excitent-ils pas le luxe dans les villes, par l'ostentation du faste et le criminel emploi de leurs richesses? Philosophes indépendants, ne déracinent-ils pas le germe de la religion, par des sophismes subtils? Mauvais chrétiens, ne font-ils pas de la religion un jeu, de la vertu une chimère, du crime une nécessité, de la vérité un problème? Voilà le scandaleux dans ses œuvres; le voici dans ses desseins, démon dans ses actions, il l'est encore dans sa fin.

Vous le savez, mes frères, ces substances spirituelles condamnées à des feux éternels, ces tyrans des âmes, ne se proposent, d'autre but que d'assouvir leur malice; ils n'ignorent pas que nos disgrâces n'adouciront pas leurs tourments, que nos larmes ne sauraient tarir leurs pleurs, qu'ils ne cueilleront de leurs victoires, d'autre fruit que le stérile plaisir d'avoir fait des malheureux. Ainsi l'homme de scandale ne cherche dans ses succès que l'affreuse satisfaction de faire échouer une vertu dont l'éclat l'importune, de multiplier le nombre des criminels, de ne périr pas seul, d'entraîner en tombant dans les enfers une multitude de malheureux, et d'étouffer ses gémissements dans une foule de gémissements qu'il cause. En faut-il davantage pour vous inspirer de l'horreur pour un pareil crime? Il est énorme dans sa nature, il est encore funeste dans son aveuglement; second caractère que je vais vous exposer.

Par le plus grand des malheurs, le scandale est d'autant plus à craindre, qu'on le redoute moins; l'amour-propre semble jeter un voile sur ses attentats et la raison les justifier par de spécieux prétextes. Combien qui sont coupables de ce crime, qui s'en croient innocents; et parmi ceux qui s'en croient coupables, combien peu se le croient autant qu'ils le sont? Suivez-moi, je vous prie, dans cet examen.

Je dis d'abord : combien qui en sont coupables, et qui s'en croient innocents? Cette femme du monde au lieu de garder dans ses habits cette précieuse modestie si recommandée aux chrétiens, se montre en public avec tout ce que l'art a de plus recherché, la parure de plus piquant; si elle ajoute à ses fragiles attraits tous les ornements que le désir de plaire a inventés; elle a soin d'étaler tout ce que la nature peut découvrir, elle offre aux yeux qu'elle contraint de baisser par modestie, ou des nudités indécentes, ou des ajustements proscrits; s'en fait-elle un scrupule? Non, chrétiens, et quel scandale, dit-elle, dans une mode autorisée par l'usage?

Quel scandale? Demandez-le à saint Paul, qui met au rang des personnes décriées toutes celles qui ne se voilent pas devant les anges des églises; demandez-le à saint Charles, lui qui ordonnait à ses prêtres de refuser la victime pure à ces femmes de théâtre qui osent effrontément s'asseoir à la table sainte, vêtues comme les Hérodiades. Eh! sans m'attacher à toutes ces autorités, quand on désire si fort d'attirer les regards, est-on bien fâchée d'en attirer d'illicites? Comment, dit saint Chrysostome, pouvez-vous n'être pas criminelle d'adultère, lorsque vous portez un habit qui le fait commettre? *Quomodo non potes esse adultera, cum habitu tuo adulterium committitur?*

Et lorsque vous recherchez, comme vous faites, les endroits fréquentés que vous fuiriez, si vous n'étiez pas parée, n'est-ce pas pour placer le scandale sur le chemin de ceux qui vous verront? *Juxta iter scandalum posuerunt mihi.* (*Psal.* CXXXIX, 6.)

Il faut être bien faible, reprenez-vous, pour trouver du mal dans une chose indifférente. Indifférente! Eh! l'est-elle dès qu'on y trouve du mal? Etait-ce un mal de manger des viandes présentées aux idoles? Non, dit saint Paul, car l'idole n'est rien; néanmoins les simples s'en scandalisent. Malheur à moi, s'écrie l'Apôtre, si je scandalise mon frère en mangeant! *Si esca scandalizat fratrem meum, carnes non manducabo in æternum.* (I *Cor.*, VIII, 13.)

Cette jeune personne souffre des assiduités dont l'habitude augmente le péril, mais dont la passion dissimule le danger; elle se retranche sur l'innocence de ses motifs : à l'entendre ce n'est qu'un simple amusement, une ressemblance de caractère, une sympathie d'humeur, une pente naturelle. Elle n'y voit qu'un délassement innocent, elle ne veut pas y apercevoir le scandale. Filles du monde, n'appelez-vous pas un scandale des fréquentations toujours dangereuses par elles-mêmes? Si votre cœur ne brûle pas de feux illicites êtes-vous bien sûres que vous n'al-

lumerez pas des ardeurs criminelles? Et pourrez-vous justifier d'avoir assassiné l'âme de votre prochain, sous la faible raison que vous n'aviez pas intention de la blesser? Quoi donc! reprenait saint Paul indigné de tous ses scandales, c'est donc en vain que Jésus-Christ aura souffert, qu'il aura été victime, malédiction, homme de douleur, ver de terre? Travaux, larmes, sang d'un Dieu, le scandale vous anéantira; en vain a-t-il échappé aux fureurs d'Hérode, qui voulait l'immoler dans les enfants, le scandale l'égorge dans ses frères. Ah! nous dit douloureusement le Seigneur, voilà donc tout le fruit de mon sang, détruit par les efforts du scandaleux : *Quæ utilitas in sanguine meo?* (*Psal.* XXIX, 10.)

Où sont ceux qui regardent comme un scandale de colporter ces livres passionnés qu'un saint Père appelle les édifices du crime? *Vitiorum monumenta.* Quelle fille du monde regarde comme un scandale de permettre des badinages peu décents, de redire des chansons dictées par l'amour ou la volupté? Quel ami regarde comme un scandale le soin qu'il a de tolérer, de flatter, de servir même les travers d'un ami? Si je parcourais les états, quel vaste champ s'offrirait à mes réflexions! Je vous ferais remarquer que c'est un scandale dans un homme public de tolérer des abus qu'il peut proscrire; dans un maître, de n'avoir aucun soin de ses domestiques; dans un père, de n'avoir pas veillé sur ses enfants. J'ouvrirais les Ecritures; voyez, vous dirais-je, ce qui arrive au grand prêtre Héli? ses fils se dérangent : il en gémit, il les reprend même, mais faiblement; il eût été un très-grand homme s'il n'eût pas été un mauvais père; mais parce qu'il mollit quand il fallait se roidir, le Seigneur se venge, Israël est vaincu, l'Arche est prise, ses enfants sont massacrés, et lui-même est brisé subitement comme une pierre de scandale. Je m'écrierais avec saint Chrysostome: Vous avez beau me dire que vous ne faites pas le mal, lorsque vous le faites faire. Qui sont ceux que punissent les lois? Sont-ce seulement les furieux qui prennent eux-mêmes de mortels poisons? *Num eos qui bibunt mortifera venena?* Ne sont-ce pas encore les traîtres qui les préparent, qui les détrempent, qui les font boire? *An miscentes calices, præparantes ea atque arte sua perdentes alios?* Mais cette morale ne plaît pas aux scandaleux. Eh! peut-elle plaire à des scélérats pour qui tuer une âme est un jeu, selon le même Père? *In alienis luditis animabus.*

Mais s'il est des gens coupables de scandale qui s'en croient innocents, il en est aussi qui, en se croyant coupables, ne croient pas l'être autant qu'ils le sont. Vous croyez, pécheurs insensés, que le péché qui a donné lieu au scandale est plus grand que le scandale qui en a été la suite; vous vous trompez : le Seigneur avait pardonné à David son double crime, lorsqu'il poursuivait encore son scandale. Vous vous imaginez que le scandale n'a qu'un degré fini de malignité, vous vous trompez : le scandale des grands est toujours plus grand que le scandale d'un homme obscur. Vous posez pour un principe que pour scandaliser, il faut l'avoir voulu; vous vous trompez, sans le vouloir directement, il suffit d'avoir fait une action défendue qui pouvait causer du scandale. Vous vous rassurez sur ce que, par le scandale, vous n'avez commis qu'un péché; vous vous trompez, un million de péchés peuvent être l'effet d'un seul péché de scandale : et tous ces péchés vous seront imputés. Ainsi toutes les médisances que vos discours ont occasionnées, tous les désirs que vos indécences, vos parures ont fait naître, tous les doutes sur la foi que vos conversations libres sur la religion ont formés, cette chaîne affreuse, cette déplorable perpétuité de crimes, cette immortalité de vices est votre ouvrage, et elle sera le sujet de votre punition.

Mais je passe insensiblement à ma dernière réflexion. Je veux dire que de tous les péchés il n'en est pas de plus contagieux que le scandale, parce que ses progrès sont rapides et ses suites funestes.

Ses progrès sont rapides. Vous en avez la preuve dans les conquêtes de l'erreur. Quel prodigieux succès n'eut pas la doctrine d'Arius? Des Athanases devenus des Osius; la solitude ébranlée, le premier siége chancelant, l'empire infecté, le sacerdoce divisé, l'univers presque à rien, dit saint Jérôme; telles furent les suites d'un scandale, qui d'un bout de la terre vola rapidement à l'autre bout.

Dans les siècles suivants, quels ravages n'ont pas faits un Nestorius à Constantinople, un Pélage en Afrique, un Luther en Allemagne, un Calvin au milieu de nous! Les temples démolis, les autels renversés, les prêtres égorgés, les cloîtres forcés, le célibat anéanti, les jeûnes supprimés, les biens de l'Eglise envahis et le patrimoine du sanctuaire prostitué; maux légers, si on les compare avec la perte d'une foule d'âmes séduites qui brûlent pour toujours avec leurs apôtres.

Et sans parler de l'hérésie, l'incrédulité, comment s'est-elle répandue dans cet âge de fer? Un homme né pour la honte de la France, pour la ruine des mœurs, pour le scandale de la religion; sceptique intéressant par des digressions agréables, des histoires amusantes, des contes obscènes : satyrique hardi qui ose lancer ses traits contre la tiare des pontifes, le diadème des rois, la balance de la magistrature, les cendres des saints; esprit artificieux qui paraît neutre quand il décide; qui, sans combattre la foi, l'affaiblit; qui dément la vérité des oracles, sans toucher à la sainteté de l'Evangile, qui ne tient pas en main l'étendard de l'athéisme, mais qui fait entendre que les preuves de l'existence d'un Dieu ne sont pas solides : esprit indocile qui s'enveloppe de doute, qui hasarde des conjectures, qui contrarie les faits, qui attaque la vérité, qui ramène tout à la probité. Bayle enfin, quels désordres n'a-t-il pas causés? Et si la jeunesse de nos jours blasphème ce qu'elle ignore et se joue de ce

qu'elle connaît, n'est-ce pas à ce pernicieux auteur qu'il faut s'en prendre? Quel scandale, grand Dieu! quelle source de crimes, d'erreurs et d'indépendance!

En matière de mœurs, quelle funeste fécondité n'a pas le scandale? Les affaiblissements dans la discipline, le relâchement dans la conduite, l'habitude dans le crime, voilà les fruits du mauvais exemple. Comment les familles se familiarisent-elles avec l'iniquité? Par la dissipation de parents scandaleux; un seul ange pervertit la moitié des autres, un seul Antechrist est capable de tenter tous les élus.

Mais ce scandale si facilement commis, est-il si facilement réparé? Hélas! non; Jéroboam défend à ses sujets d'aller adorer Dieu à Jérusalem, Jéroboam meurt, et deux cents ans après, le schisme d'Israël lui est reproché : *Qui peccavit et peccare fecit Israel.* (III *Reg.*, XIV, 16.) Une seule étincelle jetée par un soldat dans le temple de Salomon le consume dans un instant, toute la puissance de Titus ne put le garantir. Un livre, une statue, un bon mot peuvent porter la mort jusque dans la postérité la plus reculée.

A de pareils maux, quels remèdes? Comment détruire ces impressions existantes même, lorsque ceux qui les ont données n'existent plus. Tel est l'effet du scandale des impies; mais s'il est donné par une personne de piété, si les astres du monde s'éclipsent, si les saints se démentent, quel ébranlement ne cause pas leur chute dans l'univers? Les temps s'écoulent et la mémoire de leur crime subsiste; ce malheureux péché franchit les limites des siècles et s'éternise dans l'esprit des hommes. L'iniquité ne veut point perdre de pareilles autorités; malheur donc au monde à cause de ses scandales! *Væ mundo a scandalis!* Mais si le donner est un crime, le recevoir n'est pas toujours vertu, c'est le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT.

Non, mes frères, la facilité de recevoir le scandale, quoi qu'en disent certains dévots, n'est point la preuve d'une vraie vertu, par deux raisons que je vous prie de bien peser. 1° Parce que cette facilité de se scandaliser est suspecte dans son principe. 2° Parce qu'elle est pernicieuse dans ses effets; je parcours légèrement ces deux preuves. Facilité suspecte dans son principe : pourquoi vous scandalisez-vous si aisément, hommes qui vous piquez d'une haute piété et d'une excellence supérieure? Par tendresse de religion, délicatesse de conscience, zèle pour la gloire de Dieu, répondez-vous? Vous le pensez, du moins vous le dites, mais d'autres pensent, disent et prétendent avec raison que c'est basse jalousie, humeur farouche, orgueil secret.

Basse jalousie. Reproduisons ici cette secte si connue dans les Ecritures, ces fameux zélateurs, ces rigoristes amers; citons l'exemple des pharisiens. Fut-il des mortels plus enclins à se scandaliser? Par quelle fatalité Jésus-Christ qui n'était venu que pour déraciner le scandale, devint un sujet de scandale pour ces dévots de la loi? S'il mange avec les publicains, c'est l'ami des pécheurs, disent les pharisiens; s'il reçoit avec bonté Madeleine repentante, c'est un faux prophète; s'il assiste à d'innocents repas, c'est un homme de bonne chère; s'il fait des miracles, c'est au nom de Satan; s'il prêche un nouvel Evangile, c'est l'ennemi des césars; ses discours les plus religieux sont censurés et à peine ouvre-t-il la bouche, que ces dévots de concert crient au scandale : *Audito hoc verbo scandalizati sunt.* (*Marc.*, XV, 12.) Mais quoi? Ces rigoureux censeurs, ces critiques impitoyables fermaient les yeux sur une multitude d'abus criants et ne paraissaient point avoir cette âpreté de zèle, cette véhémence d'indignation pour mille scandales réels; cependant les mêmes hommes relevaient sans cesse les actions les plus merveilleuses de Jésus-Christ et s'en scandalisaient; quelle est la cause de cette fureur? Une basse jalousie : passion inquiète qui ne connaît point de jours de fêtes et de repos, qui cherche dans les vertus d'autrui les aliments du feu qui la dévore; chagrine, qui maigrit de l'embonpoint des autres; funeste, qui tourmente plus le cœur de l'envieux que l'objet de l'envie; honteuse, qui n'ose s'avouer et se couvre toujours de quelque honorable prétexte; voilà la source des scandales pharisaïques. Jésus-Christ s'attachait les peuples qui se dégoûtaient de ces orgueilleux pédagogues. Il établissait son crédit sur la ruine de leur autorité, il bâtissait son Eglise sur les débris de leur Synagogue, il faisait respecter la sainteté de sa vie en dévoilant l'hypocrisie de leurs mœurs; il n'en fallut pas davantage pour armer l'envie, elle agita ses affreux serpents, elle secoua son lugubre flambeau, elle cria partout au scandale.

Le même cri part tous les jours du même organe, je veux dire que l'envie fait trouver du criminel dans les actions les plus indifférentes et souvent même dans les plus saintes : un mortel converti, guéri de ses blessures, changé, touché, s'approche souvent de nos mystères; la foule des personnes habituées aux approches de la table sainte crient au scandale, condamnent cet heureux pénitent et son guide fidèle. Pharisiens jaloux, apprenez qu'il suffit d'être vivant pour avoir part à la nourriture de ceux qui vivent; qu'on doit chercher dans le sanctuaire des feux qui augmentent les nouvelles ardeurs de la conversion, et qu'enfin le pain des forts est surtout pour les faibles; mais ce qui vous fait scandaliser si fort est une basse envie; vous voulez primer dans le monde dévot, vous rougissez d'avoir des concurrents. Le bruit d'une éclatante conversion alarme des oreilles qui voudraient s'approprier tous les éloges. Vous êtes désespérés que les regards que vous voudriez tous réunir sur vous, tombent sur des personnes qui vous éclipsent. Vous ne vous récriez pas contre

les communions fréquentes. Cette différence de langage a une cause facile à trouver, c'est que ceux qui ne communient pas vous laissent toute la gloire de le faire, c'est que ceux qui le font souvent partagent avec vous la gloire des fréquentes communions. C'est que l'envieux ne veut point de partage, point de concurrence, point de rivalité.

Sexe naturellement jaloux, qui voudriez anéantir les grâces et la beauté dans vos semblables pour en avoir la propriété exclusive, femmes du monde vous vous scandalisez de ce qu'une jeune personne qui fait profession de vertu paraît quelquefois dans les cercles. Comment allier, dites-vous, les fleurs des amusements avec les épines de la religion? Les ris des grâces avec les pleurs du christianisme, l'enjouement du commerce avec la tristesse évangélique! Mais quoi, une jeune personne ne peut-elle pas se permettre des amusements innocents? Le christianisme n'est-il qu'une religion sombre et farouche, et l'Evangile qui prêche les larmes ne recommande-t-il pas la douceur? Je vous entends; ce qui vous scandalise est ce qui vous inquiète; l'envie vous dévore, vous craignez des agréments que vous n'avez pas, vous redoutez de perdre des admirateurs équitables qui savent apprécier les choses suivant leur valeur, vous avez un secret dépit d'être disgraciées de la nature et que votre rivale en soit embellie, vous voudriez, en un mot, que dès que les cercles ne sont pas faits pour vous, ils ne fussent plus faits pour les autres. Première source des scandales, basse jalousie. Humeur farouche, autre principe que je vais attaquer, suivez-moi, je vous prie.

Il est des hommes sombres et mélancoliques qui répandent leur bile sur tout ce qui les environne; jamais satisfaits d'eux-mêmes, comment le seraient-ils des autres? Leur imagination obscurcie noircit tous les objets, et leurs tristes regards semblent flétrir l'aimable vertu en tombant sur elle; tel était Tertullien. Un grand pape reçoit à la pénitence des hommes sortis de l'esclavage de l'impureté, et frappe d'anathème tous ceux qui osaient fermer le puits de l'abîme sur ces criminels repentants; à cette nouvelle, Tertullien s'alarme, il crie, il tonne: « Est-ce ainsi, dit-il, que l'impudicité triomphe à l'abri du premier siége? La volupté trouve un asile jusque sur le trône de la sainteté: ô honte! ô mœurs! ô scandale!... »

Mais pourquoi ces cris? Est-ce zèle de discipline? Tertullien le prétend: non, c'est humeur, Tertullien était d'un caractère âpre, il se faisait un Dieu dont le cœur ressemblait au sien, il croyait qu'il ne pardonnait jamais. Humeur encore; Tertullien avait paru à Rome, il n'y avait point ces regards, cet accueil que sa vanité attendait, ce prétendu mépris, cet oubli, cette froideur apparente l'irrita; il fut charmé de trouver des scandales imaginaires pour satisfaire une humeur chagrine qui le consumait, une vanité qui le tourmentait, pour se décharger enfin d'une bile qui l'étouffait. Que de Tertulliens dans nos jours? Que d'hommes farouches qui décident la religion, non sur les traits invariables qui la caractérisent, mais sur leur noirceur; qui pèsent les actions des hommes non à la balance du vrai, mais au poids de la passion qui les agite, qui enfin assoient leur jugement non sur l'essence des choses, mais sur les antipathies qui les maîtrisent.

Ce ministre des autels a-t-il le malheur de vous déplaire? Dès lors votre humeur change ses vertus en vices: c'est un télescope qui dans vos mains se tournant à votre volonté, grossit ou diminue les objets; aussi à vos yeux son courage évangélique est traité d'indépendance, sa douceur d'indolence, son humilité de bassesse, sa charité de flatterie, sa religion d'hypocrisie, sa prudence de fourberie adroite, en un mot, vous lui faites des crimes de ses bonnes qualités, et vous vous faites à vous-même un scandale de ses bonnes œuvres. Mais ne fût-ce ni humeur, ni jalousie, c'est orgueil secret qui vous rend susceptible de scandale.

L'humilité ne se scandalise pas aisément; qui sait se mépriser n'a guère de pente à condamner les autres, et l'homme qui se connaît véritablement ne s'étonne pas des chutes des pécheurs, parce qu'il sait qu'il peut encore tomber plus bas. Tel était ce fameux solitaire qui spectateur d'un grand crime, s'écria: « Malheur à moi, qui puis en commettre un plus grand! » Ainsi se comporte l'humilité; mais l'orgueil qui nous remplit de nous-mêmes, qui nous fait regarder comme des êtres excellents et distingués, qui nous inspire une estime profonde pour nos rares qualités, ce même orgueil se plaît à dégrader les autres mortels, à attaquer leurs vertus, à censurer leur conduite avec de profonds gémissements, elle se plaint des vices trop communs de la corruption générale, de l'hypocrisie universelle, en un mot, comme il s'estime uniquement, il dédaigne tout le reste, il se scandalise également des crimes et des vertus, parce qu'il croit malignement les premiers et ne croit point charitablement les autres.

L'humilité excuse le coupable par la droiture de l'intention, par la force de la tentation, par la continuité de l'attaque, par la surprise de la circonstance; les faux dévots n'ont point ces égards, ne connaissent point ces ménagements, ils ne sont point fâchés de se scandaliser au sujet du prochain, parce qu'en jetant les yeux sur eux-mêmes, ils gagnent au parallèle et se disent intérieurement: oui, je vaux mieux. Ah! Seigneur, disait David, vos vrais serviteurs toujours inquiets sur leurs actions, ne vont point éclairer les défauts de leurs frères; assez occupés de leur conduite, ils laissent à vos jugements celle des autres, et s'ils ne peuvent pas fermer les yeux sur tous les scandales, ils tâchent du moins de n'en être point ébranlés et de convertir les scandaleux, car ceux qui chérissent votre loi jouissent d'un calme heureux et n'éprouvent jamais le scandale: *Pax multa diligentibus legem tuam*

et non est illis scandalum. (*Psal.* CXVIII, 65.) Facilité non-seulement suspecte dans son principe, mais encore pernicieuse dans ses effets, dernière réflexion.

Que de maux ne produit pas un mal? Semblable à un arbuste vénéneux, il porte le poison et la mort de tous côtés; tel est le scandale : il se multiplie, il s'accroît à chaque instant par chaque bouche. Ah! qu'un solitaire oublie un moment son état; qu'un ange des églises fasse une chute dont les anges du ciel n'ont pas été préservés; que de faux dévots scandalisés scandaliseront d'autres faux dévots. Ce n'est point ici Jérémie, attendri sur les opprobres d'Israël, qui verse des larmes de douleur, c'est le pharisien qui embouche la trompette sous prétexte d'annoncer le danger, et qui publie le crime dont il a été scandalisé pour en scandaliser les autres. Bien différent de cet empereur qui eût couvert de son manteau le scandale du sacerdoce, il tire le rideau qui cache sa honte; médisant aux yeux baissés et aux sanglots entrecoupés, il bénit Dieu en maudissant les hommes; il fait sa cour au Seigneur et le procès à ses ministres; il condamne l'univers et se glorifie lui seul; il fait plus, par une malignité secrète que la vraie piété ne connaît pas, mais qui s'allie fort bien avec la fausse, il rejette charitablement sur toute une famille le malheur de quelqu'un de ses membres; il rend responsable tout ce qui porte le même nom, tout ce qui sort de la même source, du crime d'un particulier, et parce qu'un mortel a été prévaricateur dans ses devoirs, il conclut que tout ce qui a le même sang peut l'être également.

Eh! à qui pourra-t-on se fier, se diront les impies dans leurs assemblées clandestines, si ceux que nous regardions comme des saints n'ont été que des hypocrites? Les autres ne jouent sans doute qu'un même personnage; il ne faut qu'une occasion pour les démasquer; la vertu n'est qu'une chimère, la piété un prestige, la ferveur une grimace. De cette source, quelles conséquences ne tirent-ils pas? Ils en concluent que les ministres, pour être les dépositaires des oracles, n'en sont pas plus convaincus pour cela; que le solitaire porte la pénitence sur le corps et la concupiscence dans le cœur; que le dévot, avec des désirs profanes, sait l'art de les dissimuler ou de les satisfaire en secret; que l'orateur a dans la chaire des discours bien différents de la conduite qu'il a dans le monde.

Voilà, mes frères, les tristes effets du scandale; tels sont les rapides progrès qu'il fait: on condamne sans réflexion, on juge sans examen, on confond la doctrine et l'homme. N'imitez pas les œuvres des pharisiens, disait Jésus-Christ, mais écoutez leurs instructions; vous ne pouvez pas approuver leur conduite, mais respectez leur autorité; vous ne devez pas faire ce qu'ils font, mais vous êtes obligés de faire ce qu'ils vous disent, et leurs scandales, fussent-ils encore plus grands, vous devez honorer en eux le grand homme dont ils sont les successeurs; ils remplissent la chaire de Moïse : *Super cathedram Moysi sederunt.* (*Matth.*, XXIII, 2.)

Supportons donc, mes frères, avec patience le scandale du prochain, et armons-nous de vigilance pour ne jamais scandaliser nos frères. Il est vrai, s'écriait saint Augustin, nous ne sommes plus dans ces temps affreux où le glaive était aiguisé contre les têtes des chrétiens; de telles persécutions ne nous menacent plus : *Non tales nos persecutiones urgent;* mais nous en souffrons de plus dangereuses dans ce siècle de corruption. Les crimes multipliés, encensés, couronnés de fleurs, s'offrent sans cesse aux yeux du juste; le voluptueux nage dans la joie et l'opulence; le riche étale sans cesse tout ce que le luxe a de plus séduisant, la beauté n'est plus qu'un don funeste qui ne s'occupe qu'à allumer des feux effrénés; nous sommes arrivés à ces temps où l'iniquité abonde, où l'imprécation du Fils de Dieu semble se réveiller. Malheur au monde à cause de ses scandales! *Nostra tempora abundant illo, væ quod clamavit Dominus,* « *Væ mundo à scandalis!* » (*Matth.* XVIII, 7.) Ce n'était point, ajoute-t-il, en son corps que Loth, au milieu de Sodome, était persécuté, c'était en son esprit; sa grande persécution était les vices, les exemples, les scandales des Sodomites : *Persecutio ejus facta mala Sodomitarum.* Et voilà la nôtre. Ah! mes frères, les plaintes, les cris, les gémissements de saint Augustin, sont aujourd'hui les miens; et quels crimes laissons-nous à commettre à nos descendants, nous qui avons surpassé tous les crimes de nos pères? Quand est-ce que le sexe s'est plus glorifié de son effronterie, de son indécence, de sa parure, de ses passions? Quand est-ce qu'il a plus scandalisé? Quand est-ce que l'esprit a été plus indépendant, plus irréligieux, plus incrédule, plus évaporé, plus audacieux? Quand est-ce qu'il a plus scandalisé? Quand est-ce que la science a été plus enflée, plus vaine, plus scepticienne, plus amie des doutes, plus ennemie de la vérité? Quand est-ce qu'elle a plus scandalisé? Quand est-ce que l'opulence a plus méprisé la pauvreté, plus payé les crimes, plus tendu des embûches à l'innocence, plus fait de criminels? Quand est-ce qu'elle a plus scandalisé? Quand est-ce que la noblesse a plus été livrée à la licence, la magistrature à la vénalité, le commerce à la fraude? Quand est-ce enfin qu'on a causé plus de scandale? Quand est-ce aussi qu'on en a plus reçu? Le dévot se scandalise, l'homme à probité se scandalise, le méchant même se scandalise. O honte! ô lie des siècles! il semble que le scandale ait tout enveloppé de ses ombres, qu'il couvre tout de ses voiles ténébreux. Grâce de mon Dieu, brillez, percez cet affreux nuage; faites régner la charité et les vertus: par là les cœurs, plus indulgents, ne se scandaliseront plus, les cœurs, plus reformés au christianisme, ne donneront plus de scandale; ce peuple qui m'environne, qui m'écoute, s'édifiera, s'éclairera mutuellement, comme ces astres qui roulent sur nos têtes et qui se prêtent leurs clartés; il

sera uni par l'amour et par la vertu dans ce monde, et dans l'autre par les récompenses éternelles que vous promettez et réservez à vos élus. C'est la grâce que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON XXI.

Pour le vendredi de la semaine de la Passion.

SUR LA CROIX.

Pontifex prophetavit quod Jesus moriturus erat pro gente, et non tantum pro gente, sed ut filios Dei qui erant dispersi, congregaret in unum. (*Joan.*, XI, 52.)

Le grand prêtre prophétisa que Jésus devait mourir pour la nation, et non-seulement pour la nation, mais encore pour rassembler tous les enfants de Dieu qui étaient dispersés.

Ces paroles seraient un paradoxe si l'événement ne les avait justifiées; il semblait, au contraire, que la croix devait éloigner tout le monde de Jésus-Christ, bien loin de l'attirer. Un supplice ignominieux ne pouvait jamais paraître aux yeux de la raison une route à la gloire ni à la félicité; les hommes, pour tendre à ce double but, n'en avaient jamais couru de pareille. Mais il était réservé à la Divinité de confondre la raison, de montrer à l'univers que sa sagesse avait des ressources au-dessus de l'entendement humain, et de se donner une carrière jusqu'alors inconnue. Jésus-Christ fait briller son signe parmi les nations : *Elevabit signum in nationibus* (*Isa.*, V, 26), et ce signe lui attire tous les peuples, comme il l'avait prédit lui-même. Quand je serai attaché à la croix, dit-il, quand je serai élevé de la terre, j'attirerai tout à moi : *Si exaltatus fuero a terra omnia traham ad me.* (*Joan.*, XII, 32.) Les triomphateurs du siècle, ces conquérants rapides que l'ambition, suivie du succès, a rendus la terreur de leurs contemporains, ces heureux criminels qui ceignent leurs fronts de palmes et de lauriers, élèvent par vanité à leurs propres conquêtes des trophées cimentés du sang et des larmes des peuples; le conquérant paisible de nos âmes, le destructeur du corps, du péché, le vainqueur de la mort et des enfers, Jésus-Christ, élève un trophée, mais il le couvre de ses propres larmes, il l'arrose de ses sueurs, il le teint de son sang précieux. Là, le marbre et l'airain, en retraçant la fausse gloire du vainqueur, n'expriment que trop bien la honte, la misère et l'ignominie du vaincu; ici, un bois ensanglanté ne nous annonce que la félicité du vaincu, en nous peignant les souffrances, les plaies, les sacrifices du vainqueur. Aussi la gloire et la splendeur dont brillaient les trophées des conquérants du siècle, ont été changés en scandale et en folie, et la folie et le scandale du trophée de Jésus-Christ ont été changés en gloire et en splendeur. Ainsi le temps, qui détruit les monuments des hommes, affermit ceux d'un Dieu; les empires passent, les inscriptions triomphales s'effacent, les trophées des héros du siècle disparaissent, mais le règne de Jésus-Christ est éternel; sa croix durera autant que la main divine qui l'a édifiée, et le signe du Seigneur, élevé parmi les nations mortelles, existera encore au milieu d'un peuple nouveau et d'une génération immortelle : *Elevabit signum in nationibus.*

Chrétiens, approchez-vous de cet étendard sacré, venez entendre les merveilles de ce signe sacré élevé parmi vous, je lui consacre aujourd'hui mes éloges pour vous porter à lui consacrer votre vie. La croix est donc l'objet de mon discours; je vais peindre sa grandeur, faire sentir sa sublimité, engager les mauvais chrétiens à la porter, les lâches à la porter avec ferveur, et les pénitents à la porter jusqu'au terme. Pour remplir ce dessein, je considère la croix, sous deux points de vue qui doivent la rendre bien respectable. Je dis d'abord que la croix est le triomphe de Dieu : vous le verrez dans ma première partie. Je dis ensuite que la croix est le triomphe de l'homme : vous le verrez dans ma seconde partie. O vous, Vierge sainte, qui au pied de cette croix fûtes percée d'un glaive de douleur, sollicitez pour nous cette heureuse sensibilité qui ouvre les cœurs aux pointes de la grâce, daignez prier votre Fils pour vos enfants, nous vous en supplions par ces paroles de l'ange. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Oui, mes frères, la croix est devenue le triomphe de Dieu, et pour entrer d'abord en matière, en voici les raisons. La croix est l'étendard de notre salut : *vexillum salutis;* elle est la chaire de notre Maître : *cathedra docentis;* elle est enfin le siége de notre juge : *sedes judicantis.* Par la croix, Dieu triomphe du péché comme rédempteur; par la croix, Dieu proscrit le péché comme législateur; par la croix, Dieu punit le péché comme juge : suivez, je vous prie, ces trois réflexions. 1° L'homme dégradé, avili, tombé de son trône, percé de coups, terrassé, mort, avait besoin d'une main qui l'arrachât au trépas, qui le guérît de ses plaies, qui le relevât de sa chute, qui lui rendît la vie, la force et le sceptre : un Dieu seul pouvait opérer cette multitude de prodiges, un Dieu aussi prit cette chair fragile et abjecte, et se revêtit de nos infirmités pour guérir nos langueurs : *Verbum caro factum est.* (*Joan.*, I, 14.) Mais à qui devons-nous ce grand mystère qui étonna l'univers, et qui accable la raison à la croix? Cette proposition vous surprend, mais elle n'est pas de moi; elle est de saint André, archevêque de Crète. Si la croix n'eût point existé, dit ce grand saint, Jésus-Christ ne serait point descendu sur la terre, et le Verbe ne se serait point revêtu de l'humanité : *Si crux non esset, Christus in terra non fuisset, non humanitatem induisset Christus.* Aussi en jetant les yeux sur les Ecritures, nous trouvons une foule de figures qui annoncent cette croix réparatrice, et qui raniment en même temps notre foi, notre amour et notre culte; les mortels ont foulé aux pieds la justice, ils ne marchent plus que dans leurs propres sentiers; le Seigneur s'irrite et jure d'exterminer cette race perfide : qui sauvera les hommes du courroux

d'un Dieu vengeur? l'arche salutaire, elle flottera au milieu des eaux du déluge. Et cette arche, que représentait-elle? La croix, planche sacrée sur laquelle nous nous sommes sauvés du naufrage du péché : *Arca crucis lignum figurabat.*

Le conducteur du peuple hébreu frappe de plaies l'Egypte, épouvante Pharaon sur son trône, divise les mers dans leurs gouffres, tire des sources vives du rocher aride; il opère toutes ces merveilles avec une verge qu'il tient dans ses mains, et cette verge était la figure de la croix : *Moyses per figuram Crucis signa ac portenta patravit.* Josué combat, Moïse étend les bras : dans cette pénible posture soutient-il ses mains élevées? l'Amalécite succombe ; les abaisse-t-il? l'Israélite est défait, pourquoi? Parce que de la figure de la croix dépend le salut du peuple juif : *Statuisset Amalec de superato Israele trophæum nisi se Moyses in crucis conformasset modum.* Des serpents monstrueux font périr sous des morsures cruelles un peuple parjure; Israël affligé se repent, qui le délivrera de ce fléau meurtrier? La figure de la croix. On attachera un serpent d'airain en travers au sommet d'un arbre, le mourant éperdu jettera un œil à demi éteint sur le signe et il sera guéri : *Crucis Moyses signum effingebat recto ligno transversum serpentem reum exponens.* Ici c'est Isaac qui porte le bois préparé pour son sacrifice ; là c'est Jacob qui voit une échelle mystérieuse qui s'élève jusqu'aux cieux. Tantôt c'est l'invincible Josué qui élève son bouclier contre une ville proscrite, et qui, le bras tendu, ne l'abaisse point qu'elle ne soit prise. Dans un autre endroit c'est Eliacim couvert d'une robe sanglante qui porte la clef du palais de David ; partout je trouve l'image de ce bois sacré qui devait fournir notre grande victime ; partout je trouve la figure de cet arbre divin qui devait donner à la terre le fruit du salut.

Ainsi donc, mes frères, si par le bienfait de la création, vous appartenez à Dieu comme un domaine, par le bienfait de la croix, vous lui appartenez comme une conquête; vous étiez esclaves du démon, et vous êtes devenus les serviteurs de Dieu ; vous étiez des vases de réprobation, vous êtes des enfants de grâce; vous étiez proscrits, vous êtes absous : mais délivrés de vos chaînes, de la mort et du péché, vous n'êtes point à vous : *Non estis vestri* (I *Cor.*, VI, 19) ; vous êtes à votre conquérant, à votre libérateur, à Jésus-Christ : l'esclave appartient à celui qui l'achète, le Sauveur vous a achetés, non pas avec un or périssable, mais avec sa vie précieuse sur cette croix, autel de sa charité : l'Agneau pur a versé tout le sang de ses veines pour vous purifier, pour vous délivrer, pour vous conquérir; en vous rachetant à un si haut prix, il n'a pas cru vous trop payer : *Empti enim estis pretio magno.* (*Ibid.*, 20.) Voilà le titre de domination qu'il a sur vous, c'est son amour et son sang qui le lui donnent; il est votre souverain par miséricorde, soyez ses sujets par reconnaissance; obéissez à ses ordres comme un enfant obéit à son père, embrassez cette croix comme votre appui, volez à elle comme un roi court à son trône, et suivez-la comme un vaillant soldat sous l'étendard de son prince : souvenez-vous que c'est par elle que vous devez triompher de vous-mêmes, parce que c'est par elle que Jésus-Christ, comme rédempteur, a triomphé du péché. J'ajoute encore que c'est par la croix que Dieu a proscrit le péché comme législateur : seconde réflexion, second triomphe de la croix.

C'est de la croix, comme d'une chaire élevée entre le ciel et la terre, que Jésus-Christ dicte ses oracles, condamne le péché et ordonne les vertus, et afin qu'on ne puisse pas douter qu'il ait cette puissance législative qui accompagne le souverain, le titre de sa royauté est écrit sur son trône : *Scripsit autem et titulum Pilatus et posuit super crucem.* (*Joan.*, XIX, 16.) Aussi, que toute langue, s'écrie saint Paul, confesse que Jésus-Christ est véritablement Seigneur et possesseur de la gloire de Dieu son Père : *Omnis lingua confiteatur quia Dominus noster Jesus Christus in gloria est Dei Patris* (*Philip.*, II, 19.) Les Juifs eurent beau se récrier contre une inscription qui démontrait leur sujétion, leur injustice et leur rébellion, Pilate fut inflexible, Jésus-Christ fut reconnu pour roi, et le titre de sa royauté, dit saint Augustin, fut publié en trois langues comme un fait confirmé par trois témoignages, qui en constatent l'authenticité : *Tribus linguis tanquam tribus testibus titulus est approbatus.*

Peuples soumis au joug de la religion, entourez cette croix instructive ; chrétiens, rassemblez-vous aux pieds de la chaire de votre maître : il ne vous donne qu'un précepte, en l'accomplissant, vous remplissez toute la loi. Ceux qui appartiennent à Jésus-Christ, dit saint Paul, crucifient leur chair avec leurs vices et leurs concupiscences : *Qui Christi sunt, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis.* (*Galat.*, V, 24.) Tout le christianisme est donc un crucifiement, *crucifixio* : les chrétiens sont un peuple crucifié ; leur roi est un roi crucifié. Or, comme le monde abhorre la croix, il ne saurait être le roi du chrétien qui l'adore; mais si la croix est le sceptre du Christ et son trône; si elle est le sceau du chrétien et son espérance, elle est encore l'abrégé de la morale évangélique : *compendium Evangelii.* Ce livre est aussi sacré que celui des Evangiles, ou pour mieux dire c'est une partie de l'Evangile, l'Evangile d'exemple et de pratique qui s'unit à l'Evangile d'instruction et qui le confirme. Tous lisent ce livre, dit saint Bernard, mais tous n'en entendent pas le mystère de la même façon : *Hunc librum omnes legunt, sed non eodem modo ejus mysteria omnes intelligunt.* C'est que les passions, les erreurs et les préjugés corrompent notre cœur et que le cœur donne toujours ses impressions à l'esprit ; la croix donne des leçons : cette croix est éloquente, dit saint Paul : *Verbum crucis.* (I *Cor.*, I, 18.) Mais si elle

trouve des personnes qui l'écoutent, en trouve-t-elle beaucoup qu'elle change et qu'elle conduise à la pratique des vertus, à la fuite du vice, à l'accomplissement du christianisme, c'est-à-dire au crucifiement? Je vois des gens qui l'écoutent, j'en trouve peu qui la suivent : *Auditor verbi non factor.* (*Jac.*, I, 23.) Ah! mes frères, si votre Dieu, ne laissant éclater que sa majesté, nous eût donné des commandements comme aux Juifs, au milieu des éclairs et des tonnerres; s'il eût tracé sur la pierre ses ordres souverains, esclaves respectueux, viles créatures, n'aurions-nous pas dû obéir avec respect et tremblement au Maître de l'univers? Et aujourd'hui que dans sa chaire teinte de son sang, sur ce trône douloureux, sur cette croix où il s'immole pour nous, il nous demande des vertus qu'il a lui-même pratiquées, refuserons-nous d'obéir? Regardez-moi, vous dit-il, regardez la face de votre Christ : *Respice in faciem Christi.* (*Psal.* LXXXIII, 10.) Je n'exige de vous que ce que j'ai fait moi-même; soyez humble de cœur, parce que je l'ai été, patient, parce que j'ai souffert avec constance; pardonnez à vos ennemis, parce que j'ai pardonné à mes bourreaux; oubliez les injures, parce que j'ai oublié vos attentats; fuyez les délices de l'intempérance, parce que j'ai bu le fiel et le vinaigre; écoutez les cris des pauvres, parce que j'écoute vos besoins; aimez-moi, parce que je vous ai aimé, jusqu'à répandre mon sang pour vous; obéissez-moi, parce que j'ai obéi à mon Père; suivez-moi, parce que je marche devant vous : en un mot, faites selon le modèle que je vous ai laissé : *Fac secundum exemplar.* (*Exod.*, XXV, 40.) Cœurs tendres et généreux, quelles instructions plus persuasives pour vous? Quelle éloquence plus victorieuse que celle de la croix? Ces paroles doivent redoubler votre amour. Cœurs froids et insensibles! des discours si attendrissants doivent réveiller en vous, créer même la sensibilité, si elle n'y est pas. Je ne vous parle point ici de vos engagements, je ne vous retrace point vos devoirs, je ne vous peins point les liens que vous avez contractés dans votre baptême : je ne vous parle que de votre reconnaissance; elle doit être plus active, plus forte, plus pressante même que vos engagements, vos devoirs et vos liens. L'Apôtre, en contemplant cette chaire sublime, ne voyait plus de précepte, n'entendait plus la Loi : il ne voyait et n'entendait que l'amour, que la charité, qu'un tendre retour qui le dévorait pour son Dieu : *Charitas Christi urget nos.* (II *Cor.*, V, 14.) En considérant ces plaies, s'écrie saint Bernard, nous contemplons les incendies intérieurs de l'amour immense de Jésus-Christ. *Vulnera cernimus, intus immensi amoris incendia contemplamur.* Quoi! la vie d'un pécheur, d'un vil insecte, l'être le plus méprisable, serait plus précieuse que celle d'un Dieu! je consacrerais mes jours aux voluptés, aux crimes, au monde, tandis que Jésus-Christ immole les siens pour moi? Je fermerais l'oreille aux cris d'un sang versé pour ma rançon? Je méprisérais les instructions de cette chaire divine? Je me déchargerais d'une croix que mes iniquités ont rendue une nécessité, et la sainteté même la portera, tandis que je m'en décharge? Seigneur, votre grâce triomphe, je vole aux pieds de cette croix; je proteste à la face du ciel et de la terre de suivre, avec la plus scrupuleuse sévérité, les préceptes qu'elle me donne. Non, Seigneur, mes serments ne seront plus vains c'est l'amour qui les fait; cet amour, qui a triomphé d'un Dieu, va triompher de mon cœur, victime attachée à cette croix que j'adore! Voici une autre victime qui s'unit à votre immolation, permettez que mon sang se mêle au vôtre : que je sois un homme de souffrance, incorporé à l'homme de douleur; que je souffre avec vous; que je vive dans votre sein; que je meure dans vos bras : je ne fais que suivre vos traces, que prendre de vos mains le glaive qui a percé votre cœur : et mon sacrifice pour vous n'est qu'un acte de reconnaissance de votre sacrifice pour moi : *Immolor super sacrificium.* (*Philip.*, II, 17.) Ainsi donc, Jésus-Christ sur la croix proscrit le péché, comme législateur; par la croix, il le punit comme juge : dernier caractère de son triomphe.

Enfin, le moment des vengeances est arrivé, le temps qui était le règne de la miséricorde est fini, l'éternité qui s'ouvre par l'empire de la justice, offre un nouvel ordre de jours. Pécheurs, voici le jugement du monde : *Nunc est judicium mundi.* (*Joan.*, XII, 31.) La terre a tressailli dans ses fondements, un feu dévorant a consumé tout ce qu'elle avait d'impur; la nature tremblante a rendu les débris de l'humanité qu'elle contenait dans son sein, la poussière animée au son de la trompette a présenté l'universalité des mortels pâles et effrayés; un morne silence, une crainte vive, une horreur respectueuse remplissent l'univers. Anges du Seigneur, vertus célestes, milice divine, dévancez votre Maître; prophètes, apôtres, martyrs, hommes crucifiés, cour glorieuse de l'immortel, prenez place, vous serez bientôt assis sur des trônes pour juger les tribus d'Israël : *Sedebitis judicantes duodecim tribus Israel.* (*Matth.*, XIX, 28). Mais le voilà qui s'avance ce Dieu terrible : voûtes du ciel abaissez-vous! terre reste immobile! mortels soyez saisis de frayeur! le Fils de l'homme est assis sur son trône, et son signe est devant lui au milieu des cieux : *Tunc parebit signum Filii hominis in cœlo.* (*Matth*, XXIV, 30.) O lumière immortelle de la croix! sa splendeur remplit les airs, elle obscurcit le soleil, elle éteint la lune, elle efface les étoiles, elle est le seul astre qui brille, qui règne, qui remplit ce nouvel univers : *Sol obscurabitur et luna non dabit lumen suum.* (*Ibid.*, 29.) C'est à la lueur de ce flambeau radieux, c'est aux clartés vives de sa croix que Jésus-Christ distinguera ses serviteurs, des esclaves du monde; ceux qui ont le sceau de la bête, de ceux qui portent son empreinte; ceux qui ont les cicatrices de son crucifiement, de ceux qui ont les honteuses blessu-

res du péché; hommes charnels, cœurs de boue, âmes viles, que deviendrez-vous devant ce lion de Juda que vous avez blessé cruellement? Entendez ses rugissements; ce n'est plus l'agneau de paix, l'homme de douleur, la victime muette, c'est le Dieu des armées, l'immortel, le vengeur des crimes qui se réveille, qui s'arme pour vous punir; vous jetterez-vous aux pieds de ses saints que vous avez méprisés? Songez que ce sont des juges inflexibles dont le cœur décide sur la vérité, et non pas sur les larmes; réclamerez-vous cette Vierge sainte dont vous avez dédaigné ici-bas la tendresse? L'appellerez-vous votre mère? Vos crimes vous ont rendus ses ennemis. Elle est intéressée à la gloire de son Fils, elle partage son indignation, elle demande votre perte; vous prosternerez-vous devant cette croix que vous avez toujours regardée avec horreur, que vous n'avez jamais portée? Elle ne donne plus des fruits de miséricorde, elle ne donne que des fruits de justice; si de ces branches saintes pendent des couronnes immortelles, pour ceindre le front des justes, de son sein enflammé partent des éclairs et des foudres qui écrasent les impies tels que vous. Fuyez, fuyez : le désespoir, l'horreur, les feux éternels sont votre partage, votre arrêt est prononcé, le Dieu des vengeances se lève armé de sa croix. A cet aspect terrible, le pécheur fuit, les abîmes souterrains s'ouvrent devant ses pas, les flammes infernales s'élancent : il recule épouvanté; mais en jetant les yeux sur le signe sacré qui le poursuit, sur ce signe qui ne lance que des carreaux, sa terreur est vaincue par une plus grande terreur, il ne consulte plus, il se précipite lui-même dans ces prisons éternelles, qui se referment sur leur proie et qui la retiennent pour jamais dans leur sein ténébreux. Telle est la victoire de la croix, tel est le triomphe de Jésus-Christ au jour du jugement : telles sont les vengeances que nous devons redouter, si nous n'aimons pas ce signe sacré, si nous ne le suivons pas, si nous ne le portons pas. Concluons donc, mes frères, que la croix est le triomphe de Dieu, soit qu'on le regarde comme rédempteur, soit qu'on le considère comme législateur, soit enfin qu'on le reconnaisse comme juge. Mais elle est encore le triomphe de l'homme: c'est ce que je vous prouverai dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

Dieu seul peut nous donner des idées de la véritable grandeur, parce que Dieu seul la connaît, Dieu seul la possède. Que le bruit des armes donne de la célébrité aux héros du siècle! Que le génie élève aux distinctions les hommes à talent! Que l'esprit attire des éloges! Que le faste de l'opulence éblouisse! Que le grand nom enivre! Que la beauté séduise! L'humiliation seule de la croix rendra l'homme grand, parce qu'elle le rendra sage, parce que la grandeur et la sagesse sont inséparables et qu'elles naissent de l'humilité; Celui qui s'humilie sera glorifié : *Qui se humiliat exaltabitur.* (*Luc.*, XIV, 11.) La raison de cette doctrine est facile à trouver : il n'est point de solide édifice sans fondement; tout ce qui est bâti sur la vanité n'a pour appui qu'un sable mouvant, tout ce qui est édifié sur l'humiliation porte sur le rocher ferme; la grandeur des hommes sans humiliation tombe en s'élevant, elle dure peu, elle disparaît pour toujours, celui qui se glorifie sera humilié : *Qui se exaltat, humiliabitur* (*Ibid.*) Mais le triomphe de l'homme crucifié sera solide, son abaissement servira à sa gloire; il triomphera même par ses humiliations : comme ces germes heureux qui sont jetés dans la terre pour y prendre de profondes racines, ils sont cachés pendant un temps, ensuite ils végètent, ils croissent, ils deviennent de grands arbres, ils étendent leurs branches dans les airs, ils couvrent la terre d'un ombrage salutaire, tel est le triomphe de l'homme par la croix. Mais pour donner un plus grand jour à cette vérité, je m'appuie sur trois principes que je vous prie de bien retenir : je dis que la croix est le triomphe de l'homme, parce que par la croix l'homme devient le possesseur de tous les dons célestes : *Crux universorum donorum arbitra et datrix.* Par la croix l'homme est conformé sur le modèle de la Divinité, il devient un autre Christ : *Alter Christus.* Par la croix l'homme est établi l'héritier du royaume d'un Dieu crucifié : *Hæredes crucifixi.* Par la croix l'homme a la grâce pour trésor, par la croix, l'homme a un Dieu pour modèle, par la croix, l'homme a le ciel pour héritage : Suivez-moi.

1° C'est avec raison que l'Eglise nous expose la croix comme son grand trophée, et qu'elle la salue comme son unique espérance : *O crux ave! spes unica;* et comment ne le serait-elle pas, puisqu'elle nous applique en détail les mérites d'un sang qui a été versé jusqu'à la dernière goutte dans ses bras, puisqu'elle a été le lit sur lequel Jésus souffrant a enfanté le chrétien, puisqu'enfin elle porte les fruits de salut et de vie. Aussi, selon saint Léon, elle est la source de toutes les grâces : *Omnium causa gratiarum.* Grâces de rémission, grâces de sanctification, grâces de consolation.

Nos crimes sont-ils montés à leur comble? avons-nous, comme David, péché devant le Seigneur? sommes-nous devenus des enfants de colère, des vases de malédiction? Effrayés, consternés, épouvantés, comment désarmer le bras céleste, où trouver un protecteur, une rançon, un asile? C'est dans les bras de la croix, c'est dans les plaies sacrées de mon Sauveur que je me réfugierai; ma confiance ne sera point vaine, mon asile est sacré, je serai sauvé. Du milieu de ces profondes blessures, dans le sein de cette croix, j'élèverai mes douloureuses prières vers le ciel, et je serai exaucé. Si ma vie n'a été qu'un tissu d'erreurs, un enchaînement de mensonges et d'illusions; si j'ai corrompu mes voies, si j'ai été un ouvrier d'iniquité, je m'en repens, Seigneur, j'en suis contrit,

j'en suis humilié; mais si mes cris perçants, mes brûlants soupirs, mes larmes, quoique abondantes, ne vous touchent pas, voici une victime qui vous désarmera : jetez les yeux sur le prix de ma rançon, sur cet autel teint encore du sang de notre victime, sur ce grand prêtre qui se jette entre vous et moi, me frapperez-vous de vos foudres, Père céleste? voudrez-vous les lancer sur ce bois sacré, signe de la nouvelle alliance, comme cet arc tracé dans la nue le fut du pacte que vous fîtes avec Noé et ses enfants; mais si vous vous repentez de vos promesses, si vous oubliez vos serments, tonnez, frappez, vengez-vous. Sur quelle partie de ce criminel repentant tombera votre tonnerre qui ne soit tout couvert du sang de votre Fils? Avons-nous besoin de secours pour notre salut? courons à la croix, demandons au nom de Jésus crucifié, et nous obtiendrons tout : lumières pour nous conduire dans les sentiers ténébreux, prudence pour nous diriger dans les incertitudes; force dans les assauts, courage dans les périls, magnanimité dans les revers, victoire dans les combats. Ici la croix sera un glaive redoutable, un bouclier sûr avec lequel nous triompherons; là elle sera une colonne lumineuse qui marchera devant nous, dans les ronces et la nuit des déserts; tantôt elle se changera en couronne triomphale pour animer notre valeur; toujours elle sera le trône et la gloire du vrai chrétien. Faut-il vaincre des charmes trop séduisants, rompre des chaînes enchanteresses, obtenir une pureté pénible? De la croix comme d'une source abondante, découleront des eaux vives et fraîches qui tempéreront les bouillonnements d'un sang impétueux, qui éteindront les ardeurs d'une passion criminelle. Défaillez-vous dans le chemin des vertus? sentez-vous affaiblir votre goût dans la piété? marchez-vous d'un pas lent dans la mortification? avancez la main, étendez-la sur cet arbre sacré, prenez des fruits qui vous fortifieront, vous nourriront, vous réjouiront; cueillez, mangez, vous serez rassasiés. Enfin souhaitez-vous des grâces de consolations? du haut de sa croix Jésus-Christ répandra dans vos cœurs une onction qui fera oublier toutes vos peines. C'est cette onction divine qui consolait les martyrs au milieu des flammes, et les enivrait de joie sous le tranchant des couteaux; c'est elle qui brise les pointes de la douleur, qui change les tortures en délices, et qui rend la croix un fardeau léger et agréable; dans les afflictions intérieures, dans les peines extérieures, elle nous soulage, dans les malheurs elle nous console, dans les revers elle nous soutient, dans les dangers elle nous défend. Croix de Jésus-Christ, signe consolateur, quels prodiges éclatants n'avez-vous pas opérés pour le bonheur de l'univers? Constantin, en péril, invoque cette croix salutaire; elle brille dans les cieux, et Maxence est défait. Clovis, trop faible contre des ennemis puissants, met toute sa ressource dans ce signe sacré; il triomphe, et devient le premier roi chrétien de cette grande monarchie. Combien de fois le Croissant n'a-t-il pas été renversé par des princes qui combattaient sous les étendards d'un Dieu crucifié? Dans les divers accidents de la vie, au milieu des débris de la fortune, parmi les tempêtes les plus furieuses et les orages les plus violents, la croix paraît-elle, le nuage fuit, le jour brille, le calme revient.

Vous ne concevez pas cette vérité, mondains qui ne cherchez que les plaisirs, les jeux, la dissipation, pour charmer vos ennuis et tromper les chagrins qui vous dévorent. Nous avons nos croix comme les autres, direz-vous; d'où vient que ce fardeau, qu'on nous dit si léger, est pour nous si pesant? C'est que, comme vous le portez malgré vous, en murmurant, en l'abhorrant, vous le portez seul : Jésus-Christ n'en partage le poids qu'avec les vrais chrétiens, avec les vrais pénitents, avec les vrais crucifiés. S'il a promis ses consolations à la vie mortifiée, ce n'est qu'autant que la mortification est libre et volontaire; il ne les a point promises aux souffrances de la mollesse, de la vanité, de l'intempérance, aux amis du monde, aux ennemis de la croix. Impies! voilà la solution de la difficulté. Mais les consolations de la croix ne sont jamais si douces pour les âmes qui l'ont portée que dans les derniers instants de la vie, qu'au moment de l'immolation, qu'à la mort. Que dis-je, à la mort! Non, mes frères, il n'est point de mort pour les fidèles, il n'est qu'un doux sommeil : *Huic mors non est mors sed somnus.* Jésus-Christ a triomphé de la mort par la croix, il l'a enchaînée comme captive au pied de son trophée; il nous a assuré une vie qui ne finira plus. Comme nous étions morts dans la personne du premier père, nous avons été vivifiés dans la personne du second, de sorte que notre mort est devenue semblable à celle de notre Chef, que l'Apôtre appelle les prémices de ceux qui s'endorment : *Primitiæ dormientium Christus.* (I *Cor.*, XV, 20.) Endormez-vous dans le baiser du Seigneur, âmes crucifiées, sommeillez sur cette croix salutaire, que vous avez prise pour autel, tandis que l'impie, comme un holocauste involontaire, sera lié au bois douloureux, se débattra dans les convulsions et périra dans les douleurs. Le juste est fait pour le doux sommeil, le repos est le fruit de l'innocence; le méchant seul est condamné au glaive de la mort, le trépas est l'enfant du péché. Ainsi donc par la croix l'homme a la grâce pour trésor : premier caractère de son triomphe; j'ajoute que par la croix, l'homme a Jésus-Christ pour modèle : second caractère.

2° L'homme, dans sa création, avait été fait à l'image de Dieu; mais cette divine ressemblance a été effacée par le péché. Il fallait, pour rendre à l'homme sa première forme, qu'un Dieu rédempteur lui imprimât de nouveau ses traits sublimes, qui le rendaient l'expression de son modèle : les cieux s'ouvrirent, Jésus-Christ naquit, et la Divinité, en prenant elle-même la forme d'esclave, rendit à la nature humaine son

ancienne dignité, de sorte qu'en s'humiliant jusqu'à notre bassesse, elle nous éleva jusqu'à sa grandeur. Jésus-Christ s'associa à notre nature, il nous associa à la sienne, il nous rendit ses frères; disons plus, il nous fit les membres d'un corps dont il est le chef. O hommes! ô chrétiens! reconnaissez votre excellence : *Agnosce, o homo, dignitatem tuam*, non pour vous enfler d'un orgueil téméraire, mais pour vous en glorifier dans la croix de Jésus-Christ, à qui vous en êtes redevables : *Glorificate*. (I *Cor.*, VI, 20.) Prenez bien garde qu'ayant un Dieu crucifié pour modèle, vous devez, pour lui ressembler exactement, être crucifiés comme lui, vous devez être un autre Christ : *Alter Christus;* aussi saint Paul crie sans cesse : Portons la mortification de Jésus-Christ dans nos corps : *Mortificationem Jesu Christi in corpore nostro circumferentes.* (II *Cor.*, IV, 10.) Ce n'est que par la croix que nous pouvons véritablement nous mortifier, nous élever à Jésus-Christ, devenir ses membres, nous diviser; car, pour suivre un Dieu, pour l'imiter, pour être changé en lui, il n'y a qu'un moyen, et ce moyen, Dieu lui-même nous l'apprend : Celui qui veut venir après moi, dit-il, doit porter sa croix : *Tollat crucem suam.* (*Matth.*, XVI, 24.) C'est pour cette raison, grand Apôtre, que vous n'êtes jamais si rempli de joie que lorsque vous souffrez davantage, parce qu'alors vous êtes l'image la plus vive et la plus ressemblante de Jésus-Christ : *Superabundo gaudio in omni tribulatione.* (II *Cor.*, VII, 4.) Que les grands de la terre, en étalant les titres fastueux de leur noblesse, s'enivrent d'un fol orgueil, ils sont les enfants des héros du monde. Paul, vous vous glorifiez avec raison dans vos tribulations, puisqu'elles vous rendent digne de votre naissance, vous êtes l'enfant de la croix: *Glorificamus in tribulationibus.* (II *Cor.*, VI, 4.) Un chef romain montrait à ses soldats ses cicatrices : Voilà mes ancêtres, disait-il, et vous, vous comptez vos travaux, vos emprisonnements, vos agonies, voilà vos titres, votre gloire, votre noblesse : *In laboribus plurimis, in carceribus abundantius, in plagis super modum, in mortibus frequenter.* (II *Cor.*, XI, 23.) Disciple généreux du plus généreux des maîtres, vous vous croiriez indigne de lui appartenir si vous ne vous associiez à ses souffrances, si vous ne vous modeliez sur sa croix; osons-nous nous servir de son expression énergique, si vous ne vous configuriez sur sa mort : *Ad cognoscendam societatem passionum illius, configuratus morti ejus.* (*Philip.*, III, 10.) Aussi tout le désir qui vous anime est de vivre et de mourir sur la croix de Jésus-Christ : voilà votre triomphe, vous n'avez point d'autre ambition : *Mihi absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.* (*Galat.*, VI, 14.) Crucifié comme la victime que vous adorez, que vous servez et que vous prêchez à l'univers, vous pouvez nous annoncer avec confiance ces paroles qui annoncent votre parfaite conformité avec Jésus-Christ, conformité que vous avez prise sur la même croix, où son amour l'a attaché : soyez mes imitateurs comme je le suis de Jésus-Christ: *Imitatores mei estote sicut et ego Christi.* (I *Cor.*, IV, 16.)

Chrétiens, entendez-vous les paroles de Paul? les suivez-vous? avares, sensuels, ambitieux, vindicatifs, hommes d'iniquité, êtes-vous les imitateurs de l'Apôtre, les imitateurs d'un Dieu crucifié? Ah! quittez un nom que vous déshonorez, suivez un monde couronné de fleurs, puisque vous en êtes parés; le roi que vous avez choisi, n'a qu'un diadème d'épines, il ne doit point commander aux amateurs des délices, de l'opulence, de la mollesse; ce temple n'est point l'asile, ni le sanctuaire des adorateurs du monde : Ouvrez les yeux : il n'y a ici qu'un maître, Jésus-Christ, qu'un trône, la croix, qu'un peuple, des crucifiés : fuyez, éloignez-vous, vous n'êtes point dans l'empire que vous cherchez; ou touchés et convertis, voulez-vous être véritablement chrétiens, regardez cette croix, conformez-vous à ce modèle et vous serez regardés comme de vrais serviteurs de Jésus-Christ. Mais finissons en ajoutant que par la croix, l'homme a le ciel pour héritage : c'est le dernier caractère de son triomphe. Redoublez votre attention.

Jésus-Christ en mourant nous a laissé un double héritage : sa croix, héritage douloureux : et son royaume, héritage glorieux. Ce n'est qu'en recueillant la première succession que nous avons des droits à la seconde, qui n'embrassera pas la croix comme héritier du crucifié : *Hæredes crucifixi* n'entrera jamais dans le ciel comme héritier de Dieu : *Hæredes quiden Dei* (*Ibid.*) : il faut donc, comme il l'apprend lui-même le suivre sur la croix, si nous voulons le suivre dans sa gloire : parce que ce n'est que par les mortifications de la croix, que nous pouvons entrer dans le royaume de Dieu : *Quoniam per multas tribulationes oportet nos intrare in regnun Dei.* (*Act.*, XIV, 21.)

O vous, qui semez de fleurs les routes du Calvaire, vous qui arrachez les ronces du sentier étroit, qui couvrez de pourpre et d'or, un chemin de larmes et de mortification, qui déchargez les mortels du fardeau indispensable de la croix, ou qui l'allégez au point que ce n'est plus un fardeau : corrupteurs de la sévère morale de l'Evangile, je vous le dis en pleurant, *flens dico*, vous êtes les ennemis de la croix de Jésus-Christ : *Inimicos crucis Christi* (*Philip.*, III, 18), mais en même temps, vous l'êtes des pécheurs que vous égarez, vous l'êtes de vous-mêmes qui vous perdez avec eux, vous couvrez avec art les précipices du péché, mais vous ne sauriez les détruire, ils n'en sont pas moins terribles pour être déguisés. Insensés! en fuyant le flambeau de la croix et ne suivant que les lueurs trompeuses d'une raison toujours subtile, vous marchez avec sécurité, mais vous tomberez avec les âmes que vous guidez; et votre chute en vous couvrant d'ignominie vous livrera à la peine des assassins de Jésus-Christ; car les corrup-

teurs de la morale ne sont pas moins coupables à ses yeux que les meurtriers de son corps.

Et vous, mes frères, qu'un penchant naturel n'engage que trop à fuir la croix, et à prêter l'oreille aux conseils des faux prophètes, entendez aujourd'hui vos véritables intérêts, ce n'est que par elle que vous pouvez monter au ciel : il n'y a point d'autre chemin que Jésus-Christ a pris lui-même et qu'il a couvert de son sang pour le distinguer de tout autre. Si j'en connaissais un, je vous l'apprendrais, mais je ne puis ni vous tromper, ni me tromper. Oserais-je vous dire, que les plaisirs, les honneurs, les richesses y conduisent, tandis que je les vois anathématisés par Jésus-Christ, tandis que Jésus-Christ naît dans la pauvreté, vit dans le mépris et meurt sur la croix . Non, mes frères, point de victoire sans combat, point de ciel sans croix : vous désirez recueillir le salaire des sueurs, du sang, de la mort d'un Dieu, et vous refusez lâchement de le payer au prix qu'il l'a acheté ; vous cherchez des trophées et vous voulez dormir dans le repos ! vous ambitionnez des couronnes, mais vous craignez d'entrer dans la lice. Athlètes indignes de ce nom, sachez que ce n'est que sur l'arène et le fer à la main qu'on triomphe : il faut choisir, ou accepter la croix dans le temps, ou renoncer au ciel pour l'éternité : il n'y a point de milieu, quiconque ne porte point la croix sur la terre, la portera dans les enfers : les oracles sacrés sont précis : Abraham nous l'apprend en parlant du mauvais riche : Souvenez-vous que vous avez joui des douceurs, des plaisirs pendant la vie et que Lazare n'a goûté que l'amertume de la douleur : *Recordare quia recepisti bona in vita tua et Lazarus similiter mala.* (*Luc.*, XVI, 25.) Les choses sont changées maintenant, Lazare est ici dans la joie et il est consolé de ses maux, et vous abandonné à la justice vengeresse, vous êtes tourmenté : *Nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris.* (*Ibid.*)

Voyez, réfléchissez, examinez, chrétiens, si vous voulez suivre la conduite du mauvais riche, ou celle de Lazare : si vous voulez être heureux dans les tabernacles éternels, ou boire dans les sources troublées des délices passagères du monde; si vous voulez porter votre croix avec Jésus-Christ, ou la porter avec les démons. Ah ! mes frères, c'est vous offenser que de mettre en délibération une si grande affaire; la prudence vous éclaire, votre parti est pris, vous voulez être heureux, embrassez donc cette croix, mangez de son fruit, vous verrez que Jésus-Christ en a corrigé l'amertume en l'arrosant de son sang : prenez sur vos épaules ce bois sacré que le Seigneur appelle sa principauté, il l'a porté le premier et il le portera avec vous; il en a déjà amollit la dureté, il en a détaché les nœuds et les branches trop aiguës, il l'a couvert de fleurs et de parfums; prenez enfin cet auguste fardeau, songez qu'un Dieu est à vos côtés; songez qu'il le partage, songez qu'il brûle de vous en récompenser. Soldats de Jésus-Christ, suivez les traces de votre roi, l'exemple du maître, est la loi du sujet. Abimelech monta autrefois sur la montagne de Selmon, accompagné de tout le peuple : *Abimelech ascendit in montem Selmon cum omni populo.* (*Judic.*, IX, 48.) Pour nous, peuple choisi, pour nous appelés à un nouveau royaume et à une nouvelle vie, nous montons avec Jésus-Christ sur la montagne du Calvaire : Le chef des Israélites l'arma de la hache et coupant une branche d'arbre il en chargea ses épaules : *Et arrepta securi, præcidit arboris ramum, impositumque ferens humero.* (*Ibid.*) Le pontife des chrétiens, le prince de la nouvelle loi, le roi des nations, ne porte pas seulement le rameau mais l'arbre entier. Le général des juifs leur ordonna de faire ce qu'il avait fait : *Quod me videtis facere, cito facite.* (*Ibid.*) Jésus-Christ nous donne le même ordre, il ne nous reconnaîtra pour ses disciples qu'autant que nous obéirons fidèlement. Mais chrétiens qui m'écoutez, apprenez que les Israélites dociles coupèrent aussitôt des branches et suivirent Abimelech, *Ramos de arboribus præcidentes sequebantur ducem.* (*Ibid.*, 29.) Qu'un tel exemple excite en vous une sainte émulation : sujet d'un Dieu crucifié, réveillez-vous, levez-vous, prenez vos croix, suivez celle de votre maître comme votre étendard, marchez sur ses traces, remplissez une courte carrière, le terme est prêt, le combat ne sera pas long, la récompense est éternelle. C'est la grâce que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, etc.

SERMON XXII.

Pour le dimanche des Rameaux.

SUR LA COMMUNION INDIGNE.

Quanto magis putatis deteriora mereri supplicia qui Filium Dei conculcaverit, et sanguinem testamenti pollutum duxerit in quo sanctificatus est ? (*Hebr.*, X, 29.)

Quels supplices ne méritent pas ceux qui foulent aux pieds le Fils de Dieu, et qui profanent le sang de l'alliance qui les a sanctifiés ?

Porter une main parricide sur le corps d'un Dieu, frapper le cœur qui nous a aimés jusqu'à la croix, répandre le sang précieux qui nous a purifiés dans la pénitence et sanctifiés dans le baptême ; quel crime horrible ! Chrétiens, vous n'en concevez pas peut-être de plus grand ; en voici un cependant qui me paraît infiniment plus épouvantable. Recevoir indignement le corps de Jésus-Christ, boire indignement son sang, le souiller, le profaner, l'avilir, ce crime est-il possible ? Et s'il l'est, l'est-il à des chétiens ? Hélas, mes frères, pourquoi n'en est-il de ce forfait, comme de celui contre lequel un peuple sage ne fit point de loi ? Parce qu'il jugea qu'il ne se commettrait jamais ; je n'aurais pas la douleur de vous parler de l'indigne communion, ni vous celle d'entendre une si triste matière : mais tout est possible à l'homme corrompu, et ce qui serait comme impossible à d'autres hommes, est un jeu pour des chrétiens profanateurs.

Soutenez ma faiblesse, grand Dieu; donnez-moi des paroles pénétrantes ; mettez

dans ma bouche votre tonnerre, car il ne vous reste que votre tonnerre, pour effrayer ces audacieux pécheurs, qui abusent du plus saint de vos sacrements : *A voce tonitrui formidabunt.* (*Psal.* CIII, 7.) Vous, cependant, sacrés Lévites, reprenait saint Chrysostome, prêchant le même sujet, fermez exactement la porte de ce temple, prenez bien garde qu'aucun infidèle ne se glisse dans cet auditoire, quel triomphe pour eux, et quelle honte pour nous, s'ils savaient que des chrétiens ne croient la présence réelle de leur Dieu sur ses autels, que pour insulter à son amour et pour faire de l'Eucharistie le plus grand des crimes?

L'indigne communion est donc le plus terrible spectacle qui s'offre dans la religion; c'est ma proposition générale : en voici la preuve : 1° Parce que l'homme y étale la plus criminelle audace; sujet de mon premier point; 2° parce que Dieu y déploie sa plus forte vengeance; sujet de mon second point. Ce n'est pas pour faire déserter la table du Seigneur que je m'élève aujourd'hui contre les profanateurs qui la souillent; si je parle avec force, c'est uniquement pour l'honneur d'un Dieu, qui malgré mon indignité, a bien voulu me confier son sacré corps. *Ave, Maria,* etc.

PREMIER POINT.

Quand on rappelle le souvenir de cet apôtre qui vendit son Dieu, et de ces Juifs qui le crucifièrent; on se figure des monstres dignes de l'exécration de l'univers, de la foudre des cieux, des tourments de l'enfer.. .. Arrêtez, mes frères, si vous êtes du nombre des profanateurs que j'attaque, vous prononcez votre propre sentence; ce monstre, c'est vous. En effet, je trouve dans l'indigne communiant une audace qui porte le double caractère de perfidie et de cruauté. Je le prouve.

Caractère de perfidie : 1° Parce que tout profanateur livre Jésus-Christ à ses plus irréconciliables ennemis; 2° parce que tout profanateur emploie, pour trahir Jésus-Christ, les signes de l'amitié la plus tendre; 3° parce que tout profanateur vend Jésus-Christ, pour satisfaire les plus basses passions. Ecoutez-moi, et jugez-vous.

Le plus cruel ennemi de Dieu, c'est l'esprit des ténèbres, et c'est à l'esprit de ténèbres que l'indigne communion livre son Dieu : *Immolaverunt dæmoniis.* (*Psal.* CV, 37.) Est-ce une exagération? Examinons-le : communier indignement, c'est communier en état de péché mortel, et celui qui est dans cet état, est l'esclave de Satan, Satan est son roi, il règne en maître dans son âme, il commande en tyran, les passions sont ses ministres, la volonté captive ne fait qu'obéir. Ainsi donc le pécheur porte le sceau de ces esprits impurs qui le maîtrisent, son âme est leur empire; son cœur est leur trône, c'est dans cet enfer intérieur qu'il place Jésus-Christ. Ah! profanateurs sacriléges! à quelles humiliations réduisez-vous le Souverain de la nature! A quelles divinités l'immolez-vous! est-il possible que ce grand Dieu soit enseveli dans ces gouffres d'iniquité, dans ces consciences corrompues, qu'aux pieds de Satan élevé sur un autel usurpé, il entende de sa bouche ces insultantes paroles : Vous vous flattiez de m'avoir enchaîné à votre croix, vous vous vantiez d'avoir vaincu; où sont vos prétendus triomphes? Connaissez enfin votre erreur, voyez-la cette âme rachetée, non pas de mon sang, mais du vôtre; est-elle à vous? Est-elle à moi? Elle vous méprise, elle me chérit; elle vous fuit, elle me cherche; vous tombez du trône et j'y règne : *Immolaverunt dæmoniis.*

Ne croyez pas adoucir l'horreur de votre crime en répliquant que Jésus-Christ par la communion n'entre que dans vos corps, que le démon ne possède que nos cœurs; ne vous scandalisez pas, chrétiens, de ce que je vais dire. Si sans régner dans vos âmes, le démon n'habitait que vos corps, on pourrait absolument y placer Jésus-Christ. Un concile du ve siècle, respectable par les grands évêques qui s'y trouvèrent, je parle du premier concile d'Orange, ordonna de communier les énergumènes baptisés, c'est-à-dire, ceux des fidèles, sur qui l'esprit de ténèbres exerçait sa tyrannie, sans avoir de leur part mérité un pareil sort. On pensait que par la communion, Jésus-Christ rendrait à ces malheureux captifs leur ancienne liberté, et briserait pour jamais leurs chaînes honteuses; on le pensait et l'événement ne trompait guère l'espérance. Mais quand Satan possède vos âmes, ah! bien loin que Jésus-Christ donne des lois à ses ennemis, il essuie leurs insultes, il gémit dans leurs liens il est le jouet de tout l'enfer, dont il cesse en un sens d'être le maître pour en devenir la victime. Saint Apôtre, vous demandiez autrefois (II *Cor.*, VI, 15), quelle société il pouvait y avoir entre Jésus-Christ et Bélial, ce que vous ne pouviez comprendre est accompli : Jésus-Christ est dans le même cœur où se trouve Bélial, non pour renverser comme autrefois les idoles des Philistins, et pour régner sur leurs débris, mais pour tomber lui-même en la présence de ses plus cruels ennemis ; ô ignominie de nos jours, ô crime de tout profanateur, mais tirons le rideau sur les excès, et passons à d'autres : Suivez-moi.

Un apôtre perfide se servit d'un baiser de paix pour trahir son maître (*Matth.*, XXVI, 19), et employa une marque de tendresse pour signal de son forfait. Ce crime pouvait-il être égalé? Ah! mes frères, il est surpassé, tout profanateur va plus loin, suivons-le. L'hypocrisie, crime affreux, puisqu'il se déguise en vertu, l'hypocrisie prête au scélérat les plus beaux dehors du christianisme; il vole déjà de tribunal en tribunal; il se concerte avec les prêtres; j'entends avec ces confesseurs indulgents qui répandent indistinctement le sang d'un Dieu, il se courbe sous une main qui devrait s'appesantir sur lui et qui le bénit en l'envoyant au banquet de l'Agneau; homicide de l'Esprit-Saint dont il vient de rejeter l'alliance jusque dans le

sacrement de réconciliation, révolté contre le Père, à qui il déclare intérieurement une guerre éternelle ; que fera-t-il contre le Fils? Son parti est pris depuis longtemps, la haine dans le cœur, le respect sur le front, le traître marche, il s'avance, il se mêle parmi les fidèles, il se range parmi les justes, il prend place parmi les enfants ; en vain au fond de ses tabernacles Jésus-Christ lui crie amoureusement, *Mon ami, quel est votre dessein?* (*Matth.* XXVI, 50.) La douceur de ces reproches ne fait qu'enhardir sa fureur, le voilà qui franchit l'espace du sanctuaire, il est au pied des autels, il touche à la table sainte, le voilà donc, Seigneur, celui qui doit vous trahir ; c'est cet homme humblement prosterné qui frappe sa poitrine, qui s'incline jusque dans la poussière, qui met la main à la coupe sacrée (*Ibid.*, 23); c'est cette femme qui, les yeux baissés, le corps humilié, l'esprit en apparence recueilli, prend place au festin sacré; c'est cette fille à qui quelques pratiques extérieures de dévotion ont donné une réputation de piété, qui, les larmes aux yeux, les soupirs à la bouche, la prière sur les lèvres, dans des transports extatiques, se présente au sacré banquet... Ainsi donc on enveloppe des voiles de la vertu, ses perfides desseins, on affecte cette tendresse vive et imposante pour consommer son crime, on ne dit pas seulement au démon, *saisissez-vous de celui que je baiserai* (*Ibid.*, 48) mais de celui que je mangerai, dont je me nourrirai, du sang duquel je vais m'abreuver, lorsque son corps sera dans ma bouche, lorsque son sang teindra mes lèvres; saisissez-le, prenez-le, c'est lui. La perfidie connaît-elle après cela d'autres excès? Oui, celui de vendre Jésus-Christ pour satisfaire les plus basses passions.

Car n'est-ce pas ici le comble de l'audace du profanateur? Ah! grand Dieu! voici l'abomination dans le lieu saint: non, jamais l'enfer n'inspirera rien de si exécrable. L'histoire rapporte que pour flétrir le christianisme d'un opprobre éternel, un empereur païen fit placer sur le Calvaire une idole de Vénus, et sur le tombeau du Sauveur une statue de Jupiter; ce crime quoique du paganisme vous étonne sans doute, frémissez de celui de nos jours.

Ce n'est plus parmi les idoles muettes et insensibles, c'est au milieu des passions les plus tumultueuses, vivantes et animées, qu'on place la pureté même, on unit les membres de Jésus-Christ à des membres prostitués, la vie à la mort, la lumière aux ténèbres, la sainteté au crime, la même créature qui vient de jurer au monde un amour éternel, scelle sa promesse par le sacrilége de l'indigne communion, cette langue qui a porté l'esprit de ténèbres, selon l'expression de saint Augustin, cette langue si souvent souillée de discours dissolus, encore toute trempée du poison de la mort, allumée des flammes de l'impureté, fumante de mille passions, cette même langue porte l'Agneau vierge, le Fils de l'Eternel, le Verbe fait chair, le sang du Très-Haut, du Dieu vivant, du Dieu saint, se mêle avec le sang d'un cadavre, circule dans un corps profane nourrit l'homme de péché, ce sang, le dirai-je? est pour une foule d'hypocrites comme un vernis précieux qui couvre un bois pourri; car, mes frères, l'horreur est portée à son comble, la mesure verse, le crime a franchi les limites, et l'on voit des scélérats qui couvrent leurs abominables dissolutions de l'ombre respectable des autels et viennent cacher leurs impuretés sous les mêmes voiles qui cachent Jésus-Christ. A ce dernier excès de perfidie, mon cœur se serre, l'expression me manque, je frémis, et peu s'en faut que je ne borne ici mon discours. Mais non, chrétiens, je vais continuer à vous instruire, continuez-moi votre attention.

La perfidie est le crime des âmes basses, et la cruauté l'est ordinairement de la perfidie, le cœur du méchant est fait de façon qu'il punit ordinairement ceux qu'il offense; nos plus mortels ennemis, nos persécuteurs les plus cruels, sont ceux qui nous ont le plus indignement manqué; or, comme la perfidie a été le premier caractère que nous avons trouvé dans l'indigne communiant, la cruauté, la barbarie sera le second et ma seconde réflexion.

En rapprochant les traits qui forment cette cruauté. Je trouve qu'elle est excitée par l'ingratitude, par la fureur et par la malice ; suivez-moi dans cette analyse, elle est intéressante, je dis : 1° Que cette cruauté est formée par l'ingratitude. Quel est donc ce grand crime pour lequel vous me persécutez, disait aux Juifs le Sauveur du monde, est-ce pour avoir éclairé les aveugles, redressé les boiteux, donné l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, guéri les malades, rendu la vie aux morts? Si ce sont là des crimes; je ne pouvais être plus coupable, vous avez raison de vous venger, mais quel crime de vous avoir aimés, et de vous avoir comblés de bienfaits. Et que vous fallait-il donc pour vous gagner? Tel, et plus touchant encore, est le langage que Jésus-Christ tient à tout profanateur; écoutez-le parler par son Prophète, *Encore si c'eût été un ennemi qui m'eût ainsi traité?* (*Psal.* LIV, 13.) Si l'affront m'avait été fait par des idolâtres, sur qui n'a pas luit la lumière de mon Evangile, par des Juifs marqués du sceau de ma colère, par des hérétiques nés dans le sein de l'erreur, le coup porté par de telles mains ne m'eût pas été si sensible; *je l'aurais supporté* (*Ibid.*); peut-être que mes ministres chargés de veiller à l'honneur de mon corps, m'eussent dérobé à leur fureur; peut-être que je me fusse caché, mais vous qui, enfantés dans mon Eglise, devîntes par le baptême les enfants de l'adoption, les héritiers de mon royaume, l'objet de ma prédilection; vous que j'avais faits la chair de ma chair, l'os de mes os, mes propres membres pour vous unir plus intimement à moi, vous incorporer à mon corps et ne faire avec vous qu'un même tout; vous qui, portés sur les ailes de ma grâce, marchiez dans ma maison et habitiez avec moi le même temple (*Ibid.*,

24); vous qui dans la ferveur d'une innocence, hélas! que vous avez perdue, goûtiez si souvent à ma table ces délicieux festins où je suis en même temps et le mets qu'on y sert et le maître qui le donne. Quoi, c'est vous, ingrats qui ne répondez à mes grâces que par des forfaits, et qui ne payez mes bienfaits que par des sacriléges? Enfant chéri, est-ce vous qui levez le poignard contre moi? ô mon fils, vous frappez le cœur de votre père! Pardonnez, mes frères, la douleur m'arrête la parole, je ne puis poursuivre et je suspens cette touchante invective qui doit vous attendrir si vous avez des cœurs.

C'est donc dans l'indigne communiant que se vérifient ces mystérieuses paroles du Sage, qu'un jour le Sauveur honorerait des ingrats de sa présence, les nourrirait de sa chair, et leur ferait boire son sang: ingratitude d'autant plus criante qu'elle est moins timide et plus constante. Les autres ingrats évitent le commerce, la rencontre, les regards même du bienfaiteur dont ils n'ont pas reconnu les services; mais c'est peu pour l'indigne communiant de haïr Jésus-Christ, il faut qu'il coure à sa table même pour faire éclater sa fureur; les autres ingrats ne soutiennent pas de sang-froid le reproche de leur ingratitude, ils veulent ne rien devoir; cependant ils rougissent si on leur montre le titre de leur dette; mais le mauvais communiant endurci contre la honte, se rit des reproches de Jésus-Christ, et consomme à la vue même du bienfaiteur, son sacrilége affreux. Enfin, la plupart des ingrats ne tiennent guères contre un nouveau bienfait; à force d'attentions on les gagne, à force de caresses on se les attache; mais l'indigne communiant s'irrite des nouvelles faveurs, les richesses l'endurcissent, il accumule ses crimes avec ses communions· injure si sensible à Jésus-Christ que des peuples ont cru, qu'indigné d'une telle ingratitude, il quittait l'hostie sainte avant qu'on la présentât à l'indigne communiant; mais non, ces peuples se trompaient, Jésus-Christ reste dans l'hostie pour être tout à la fois le témoin de l'ingratitude et la victime du chrétien profanateur, second trait qui forme sa cruauté.

Si les Juifs firent mourir Jésus-Christ sur la croix, l'indigne communiant le fait mourir sur l'autel, car *quiconque mange indignement le pain sacré, et boit indignement le calice du salut; celui-là*, dit saint Paul (I*Cor.*, XI, 27), *se rend coupable du corps et du sang de Jésus-Christ.* Epouvantables paroles! capables d'ébranler les plus intrépides scélérats; ah! si le meurtre d'un homme est un si grand crime, parce que tout homme porte l'image de Dieu, concevez, si vous le pouvez, quel doit être le crime du meurtrier de Dieu même? L'eussiez-vous cru, Seigneur, qu'un nouveau Calvaire vous était destiné, que de nouveaux bourreaux devaient attenter sur vos jours, divin Agneau qui, triomphant de la mort, sorti glorieux du tombeau, vous flattiez de ne plus mourir? l'eussiez-vous pensé que vos propres brebis dussent vous égorger? Les autres pasteurs se nourrissent du troupeau, et ici c'est le troupeau qui met à mort le pasteur; c'est votre troupeau qui vous immole, car qui a renouvelé ces plaies qui vous défigurent? Je vous entends, c'est, dites-vous, dans ma propre maison qu'on a porté ces coups. Eh! qui donc? Des hommes qui se disent chrétiens et qui se vantent de m'aimer; mais ne nous donne-t-on pas de vaines frayeurs, direz-vous? Saint Paul ne nous dit-il pas que Jésus-Christ est impassible? (*Hebr.*, VI, 6.) J'en conviens; mais saint Paul publie hautement que tout pécheur, et à plus forte raison tout profanateur crucifie de nouveau Jésus-Christ; voilà, reprenez-vous, ce qu'on ne peut accorder; accusez donc saint Paul de contradiction? Non, dit saint Augustin, il n'y en a point dans les paroles de l'Apôtre; car si le profanateur ne fait pas expirer Jésus-Christ dans sa personne, il le fait expirer dans ses dons. S'il n'est pas homicide d'effet, il l'est de désir; il ne tient pas à lui que le meurtre ne se consomme, son impuissance seule l'empêche de l'accomplir : je me trompe, il ôte dans un sens la vie à Jésus-Christ; je le prouve.

Quoique Jésus-Christ soit dans un état de mort et d'immolation sur nos autels, il y exerce encore les fonctions d'une vie toute spirituelle et toute divine; car, par la communion il nourrit les âmes, il sanctifie les cœurs, il assure aux corps jusque dans le règne du tombeau, une portion d'immortalité; mais dans le cœur d'un sacrilége, que peut faire Jésus-Christ? il le demande par son Prophète; guérira-t-il les plaies d'une âme qui chérit les blessures? Enflammera-t-il de la charité divine, des victimes brûlantes de l'amour du monde? Portera-t-il les délices des cieux dans des cœurs enivrés des voluptés de la terre? Enfin Jésus-Christ, tout Dieu qu'il est, changera-t-il en temple de sa chair, les temples des passions, et ressuscitera-t-il pour la gloire, des corps tout couverts des vestiges du crime? Qu'en pensez-vous? Jésus-Christ fera-t-il ces prodiges? Quel est donc son état au fond de ces consciences impures? Il y est sans action, sans mouvement, sans vie : mort spirituelle qui me paraît plus surprenante dans un Dieu, que celle qu'il endura sur le Calvaire! déicide encore plus affreux!

Enfin, la barbarie de l'indigne communiant a sa source dans la malice la plus consommée. Les Juifs ne persécutaient Jésus-Christ que dans les jours de sa chair; mais le profanateur que je combats, l'outrage dans ceux de sa gloire; incapable de lui porter la guerre dans le ciel, il attend le moment où le prêtre le fait descendre en terre, et alors prenant le poignard, il le poursuit, et le frappe jusque sur son autel. Je dis plus : la mort de Jésus-Christ sur le Calvaire fut sans doute violente et douloureuse, du moins ne fut-elle pas sans éclat? La nature en deuil la pleura, les créatures les plus insensibles parurent s'en attendrir (*Matth.*, XXVII, 51) : ici la scène change.

Celui que saint Paul appelle non-seulement le Dieu fort, mais la force même de Dieu; celui devant qui les chérubins s'inclinent avec respect, je le vois insulté, meurtri, égorgé, et le soleil ne s'éclipse pas, la terre ne tremble pas, l'autel ne se renverse pas, le temple ne croule pas; de sorte que Jésus-Christ peut se plaindre à plus juste titre que sur la croix d'être abandonné du ciel et de la terre. Disons quelque chose de plus décisif : l'immolation sur le Calvaire fut le crime de l'ignorance. Si Jésus-Christ, dit saint Paul (*I Cor.*, II, 8), eût été connu, il n'eût point été crucifié; mais vous, sacriléges profanateurs, vous l'avez mis à mort le connaissant bien; le ministre de son alliance s'avançant vers vous, a élevé sa voix : *Voilà*, a-t-il dit, *l'Agneau de Dieu! voilà celui qui efface les péchés des hommes!* (*Joan.*, I, 29.) Vous êtes en sa présence, devant ses yeux, votre cœur lui est connu; si vous êtes coupables, n'avancez pas, tremblez! le crime serait commis à la face du Juge qui doit le punir. Le voilà! c'est un Agneau, il est vrai, mais prenez garde que c'est l'Agneau de Dieu; s'il en a la patience et la douceur, il en a la justice et la puissance. Il n'est sur l'autel que pour effacer les péchés du monde, il n'y est donc pas pour autoriser le sacrilége... Seigneur, avez-vous repris, hypocrite que vous êtes! je l'avoue à la face du ciel et de la terre, *je suis indigne que vous entriez chez moi.* (*Matth.*, VIII, 8.)

Impie, que venez-vous de dire? L'arrêt est sorti de votre bouche; vous êtes indigne de recevoir votre Dieu, non pas seulement de cette indignité nécessaire, même aux plus grands saints, mais de cette indignité personnelle qui ne peut convenir qu'aux pécheurs les plus déterminés; vous n'en doutez pas, vous en faites insolemment l'aveu vous-même à Jésus-Christ, et cependant rien ne vous retient. Arrêtez donc, ministres du Seigneur, prêtres de Jésus-Christ n'entendez-vous pas les cris de votre maître? Arrachez-moi, vous dit-il, de ces mains injustes; ne me placez pas dans ces bouches impies, délivrez-moi de ces hommes de péché; mais que voulez-vous, chrétiens, que nous fassions? Ces cris sont étouffés par ceux de notre charité; nous ne croyons envoyer à la table de l'Agneau que des justes, et souvent sans le vouloir, nous y faisons asseoir des profanateurs; nous devenons avec douleur les instruments forcés d'un sacrilége que nous détestons. Ah! pourquoi ma main n'a-t-elle pas séché quand j'ai donné le pain de vie à ces cadavres ambulants, à ces âmes gangrénées de crimes? Pourquoi la coupe sacrée qui renfermait le sang de mon Dieu ne s'est-elle pas renversée, plutôt que de passer sur les lèvres de l'impie? C'est, Seigneur, que par un mystère profond et terrible, vous avez voulu nous donner un spectacle effrayant de l'audace de l'homme corrompu; mais il convient pour votre justice que vous nous donniez celui de la vengeance d'un Dieu irrité. C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Deux espèces de maux peuvent attaquer l'homme coupable. Dieu juste et terrible dans ses vengeances, les sépare ou les réunit suivant la mesure des crimes et celle de sa gloire offensée. Aussi, comme dans la communion indigne, l'homme a montré l'audace la plus criminelle, Dieu, de son côté, offre la punition la plus complète; punition temporelle ou assemblage de maux temporels, punition spirituelle ou assemblage de maux spirituels; suivez-moi, je vous prie, dans ces deux réflexions.

Je dis d'abord assemblage de maux temporels : Jésus-Christ les avait annoncés à Jérusalem dans le dernier jour de sa miséricorde, où, les larmes aux yeux et le cœur serré de tristesse, il entra dans cette ville criminelle. La prophétie ne manqua pas de s'accomplir. L'accomplissement excite encore la terreur de ceux qui lisent l'histoire de ces malheureux temps : Jérusalem assiégée de toutes parts, ses tours renversées, son temple ruiné, l'autel teint du sang des prêtres égorgés, les palais remplis de cadavres épars; le glaive, le feu, la disette s'unissant pour détruire ce monde d'habitants malheureux; la mère affamée, égorgeant de ses mains un fils qui lui tend les bras, et préparant un festin dont la nature a horreur; enfin une grande ville fumante de carnage et ensevelie sous les cendres, telle fut la vengeance que Dieu tira de ce peuple perfide. Dix-sept siècles se sont écoulés : la Judée vomit ce peuple coupable, le bras de l'Eternel le dispersa sur la terre et la terre indignée sembla se refuser à ses habitants sacriléges; ces brebis égarées portèrent le sceau du déicide et apprirent dans leur dispersion, que le sang de l'Homme-Dieu était tombé sur elles. Plus coupables par une mauvaise communion que Jérusalem par la mort du Messie, serons-nous, plus épargnés?

Détrompons-nous, mes frères, détrompons-nous : la foudre se forma sur le Calvaire, pour frapper ce peuple homicide; c'est sur l'autel que se forme l'orage qui doit fondre sur le profanateur. Ecoutez saint Paul : J'apprends, écrivait-il aux Corinthiens, qu'il règne parmi vous des infirmités et des langueurs. (*I Cor.*, XI, 30.) Qu'une mort prompte et imprévue porte la désolation dans le sein de vos familles et moissonne votre jeunesse au printemps de ses années; étonnés de ces disgrâces vous en cherchez la cause; allez dans vos temples, c'est là que vous la trouverez. Vous vous présentez à la table de Jésus-Christ, avec aussi peu de religion que si vous paraissiez à une table profane; vous mangez le pain des anges avec aussi peu de discernement que si vous mangiez un pain commun. Voilà le désordre : étonnez-vous encore du châtiment? Or, mes frères, du temps de saint Paul, le désordre était rare; car alors, loin de profaner le sang de Jésus-Christ, la plupart des chrétiens versaient leur propre sang pour sa gloire; l'Eucharistie faisait moins de sacriléges que

de martyrs ; aujourd'hui que le désordre est plus commun, la punition serait-elle plus rare? Nous ne voyons pas, dites-vous, de ces exemples; les Corinthiens n'en voyaient pas non plus; mais saint Paul les voyait pour eux; et vous-mêmes n'en faites-vous pas tous les jours l'épreuve? Ah! le Seigneur paraît depuis longtemps irrité : il nous le fait entendre par les divers fléaux dont il nous frappe : ces coups redoutables sont, comme la voix dont il se sert pour parler aux nations criminelles : mère affligée, vous redemandez cet enfant chéri, épouse inconsolable, vous pleurez cet époux fidèle; tendre ami, vous regrettez cet ami si digne de votre souvenir, il n'est point de famille qui n'ait plus d'un sujet de verser des larmes; les rois sont armés contre les rois, les nations s'entretuent : la mort comme un général d'armée victorieux couvre la terre et la mer des victimes de sa faux sanglante. Des bruits souterrains et des secousses épouvantables tiennent l'univers dans l'alarme, la terre entr'ouverte engloutit dans ses entrailles des villes entières, avec leurs habitants; des vapeurs empestées, mêlées à l'air, sont respirées par des peuples malheureux, et confondues avec leur sang, font des ravages prompts et contagieux ; le deuil semble courir de nation en nation et imprime partout la terreur du trépas; la misère attaque les provinces, poignarde les villes, assassine les campagnes ; enfin on ne voit partout que calamités, qu'indigence, que chagrin, que désolation, que maladies, que mort... Hommes de peu de foi, qui donnez tout au hasard sans règne de la Providence, ouvrez les yeux, percez le nuage qui vous couvre. La main qui vous abat, c'est le péché qui arme cette main terrible : reconnaissez le salaire de vos crimes, et craignez que ces malheurs ne soient que le commencement de ceux que la justice divine vous réserve, si sourds à sa voix menaçante, vous différez de travailler à détourner ses vengeances.

Or, si tout péché est capable d'attirer tant de fléaux, le plus grand crime que la religion connaisse, l'indigne communion ne doit-elle pas les multiplier? Dans les premiers temps du christianisme, ces vengeances exemplaires étaient communes. Ainsi cette femme au sortir de la table sacrée expira dans l'assemblée des fidèles ; ainsi le téméraire enfant fut devoré par le feu du ciel; ainsi ce prince adultère, si connu dans nos histoires, trouva dans l'hostie un glaive tranchant qui termina ses jours. Ce ne sont point ici des faits hasardés, qu'une pieuse crédulité avoue sans connaissance; c'est ce qu'avait vu saint Cyprien et ce qu'il rapporte. Qui vous a dit, sacriléges profanateurs, que le fléau n'ira pas jusqu'à vous? Seigneur, renouvelez ces prodiges, armez ce même bras, paraissez sur la voûte enflammée des cieux, renversez ces audacieux, et que leurs têtes fumantes effrayent ceux qui oseraient les imiter; que ces bouches impures après avoir reçu votre corps sacré, se ferment et exhalent avec leur dernier soupir une âme coupable ; que ces langues souillées qui osent vous porter, sèchent et éprouvent l'éternel silence du trépas ; que votre sang précieux produise le même effet que ces eaux mystérieuses, dont parlent vos Ecritures : l'épouse adultère qui osait les boire, voyait sa chair se détacher et ses os se désunir ; que le profanateur après avoir bu votre calice, voie son corps tomber en dissolution : « Vous êtes digne de cette punition, disait Tertullien, dans ce temps où les fidèles emportaient chez eux l'hostie sainte : qu'elles soient coupées, ces mains impures qui osent toucher le plus pur de nos mystères.... » Mais de tels coups seraient des faveurs, Dieu nous punirait en père, et il prétend se venger en Dieu ; il le fait par un assemblage de maux spirituels, suite trop ordinaire de mauvaises communions. Seconde réflexion.

Quels sont-ils ces maux terribles dont le Seigneur frappe les profanateurs? Les voici : endurcissement pendant la vie; désespoir à l'heure de la mort; réprobation dans l'éternité.

Endurcissement pendant la vie : est-il aveuglement plus étrange que celui de ce peuple autrefois si chéri! Il lit les Ecritures sans les comprendre ; il attend le Messie qui est déjà venu ; il refuse de connaître ce qu'il doit croire; le voile du temple est déchiré, et ce voile de malice qui couvre ses yeux subsiste encore : image naturelle de ce qui arrive à l'indigne communiant. Dieu l'abandonne à son crime et son crime l'endurcit; en multipliant ses communions, il multiplie ses attentats. Le premier sacrement de l'Eglise devient ordinairement pour des pécheurs de ce caractère le dernier de leurs forfaits; alors tout est facile, les digues rompues, la conscience étouffée, la vertu chassée, le crime se déborde sans obstacles, il ravage tout, et ne laisse en passant que l'affreuse image d'une âme renversée, sans action et sans force : quels désordres ne suivent pas un pareil désordre? quel forfait redoute celui qui a mangé son jugement? quelles menaces peuvent intimider ces profanateurs que le maître d'un Dieu n'intimide pas? Consultez l'expérience. Avant cette indigne communion, cet homme n'était pas un saint, il est vrai, mais il n'était pas un impie : il s'est approché de l'autel avec une conscience souillée et de ce germe impur sont sortis tous les vices les plus affreux? Dès lors les impressions de la grâce ont diminué, la crainte d'un enfer s'est dissipée, la foi de nos mystères s'est éteinte ou altérée ; il est tombé dans les plus grands excès : d'abord profanateur de son corps, il l'a été ensuite de celui de Jésus-Christ; et profanateur du corps de Jésus-Christ, il l'est devenu avec moins de retenue de son propre corps ; son front sans pudeur est devenu d'airain, sa conscience semblable à un rocher a été en vain battue des flots tumultueux de la grâce : sa raison esclave de ses passions n'a plus été qu'un orateur habile qui a plaidé la cause de la cupidité. Enfin sa vie s'est passée dans un cercle de dissolu-

tions et de sacriléges, de sacriléges et de dissolutions. Et vous seul, ô mon Dieu, dont l'œil pénétrant fouille jusqu'aux entrailles de la terre, vous seul pouvez mesurer la profondeur de ses chutes, parce qu'il n'est donné qu'à vous seul de sonder les abîmes. Voyez cet apôtres fameux par sa perfidie, ce traître qui fut en même temps le plus ancien des profanateurs. A peine a-t-il reçu le corps du Dieu vivant, que l'esprit de ténèbres s'empare de lui, prend possession de son corps, maîtrise son âme, remplit son cœur, obscurcit son esprit.... (*Joan.*, XIII, 27.) L'Eucharistie devient un poison, une semence de mort que l'indigne communiant s'incorpore, de sorte qu'il ne peut presque plus séparer ce crime de lui-même. C'est peut-être ce péché, à la mort, pour lequel le disciple que Jésus aimait n'ose pas dire de prier, ou bien ce péché contre le Saint-Esprit, qui n'est remis ni dans ce monde, ni dans l'autre. Ce n'est pas cependant que les larmes de la véritable pénitence ne puissent laver et expier toutes sortes de crimes; mais c'est qu'elles sont rarement répandues. Pour moi, reprenait saint Chrysostome, je regarde l'indigne communion comme un feu, j'oserais presque dire que c'est comme le feu de l'enfer, qui s'attache à l'âme pour la dévorer. C'est quelque chose encore de plus terrible, poursuivait ce grand docteur; car je vous l'avoue, mes frères, et je vous conjure de penser tous comme moi : j'aimerais mieux être en enfer que de profaner jamais le sang de l'alliance.

A un endurcissement si funeste succède un désespoir à la mort mille fois plus effrayant : *Mon crime est trop grand pour pouvoir obtenir grâce* (*Gen.*, IV, 13), s'écriait Caïn. Qu'avait donc fait ce malheureux pour parler ainsi ? il avait trempé ses mains dans le sang du juste Abel : quelle sera donc la punition de ceux qui ont profané le sang de Jésus-Christ, la justice même, *ce sang qui crie plus haut que celui d'Abel* (*Hebr.*, XII, 24), dit saint Paul? Voyez l'apôtre perfide, à la vue du Calvaire, sous les yeux du Sauveur, au jour de la rédemption, il périt en furieux, sans vouloir se reconnaître, parce qu'il avait livré le sang du juste. Pécheurs responsables du même sang, craignez le même sort. Oui, ces communions, sur lesquelles l'aveuglement jette un voile épais, ces communions hasardées sur des doutes inquiétants, après des communions mal faites, ces communions qui n'ont été suivies d'aucun fruit de vie, d'aucun changement, d'aucun retour vers la vertu; ces communions inspirées par la vanité et l'ostentation, commandées par la politique, l'intérêt, l'habitude, faites par le mépris, l'abus, l'impiété ; ces communions sacriléges évoquées par la justice divine, citées par la vengeance céleste, gravées sur l'airain de l'éternité, sortiront de ces abîmes profonds, où elles dormaient dans les ténèbres, et effrayeront la nature entière. A ce spectacle, quels seront vos sentiments ? répondez, profanateurs, Dieu me préserve de vous inspirer de vaines terreurs ; mais Dieu me garde de vous cacher la vérité! Il vous arrivera ce qui est arrivé à tant d'autres : vous avez vécu en sacriléges vous mourrez en désespérés. Où suis-je? que vois-je ?.... quel sera mon sort? s'écrie, dans un secret gémissement, un pécheur expirant, à qui, pour la dernière fois, on porte le corps de Jésus-Christ, qu'il avait souvent et indignement reçu. Ah! l'arrêt est prononcé, la foudre brille, elle va m'écraser! Le juge paraît, ma sentence est dans sa bouche, mon supplice est dans sa main ; arrêtez, ministres de ce Dieu redoutable, vous portez ma mort! En vain, pour le consoler, nous l'assurons que le sang qui a effacé tous les péchés du monde, peut effacer les siens; que ce sang purifierait l'enfer, s'il pouvait y couler. Sang précieux, s'écrie-t-il en frémissant, sang d'un Dieu! Hélas! vous êtes pour moi comme vous avez été pour les Juifs, un sang qui crie vengeance, un sang qui demande ma perte, qui sollicite mon supplice ; car quelle ressource puis-je trouver dans un sang que j'ai profané? N'importe, reprenons-nous, ces Juifs à qui vous vous comparez n'ont été punis que parce qu'ils n'ont pas eu confiance en lui; pour combien de cette nation endurcie n'a-t-il pas été la source du salut? Ah! les Juifs, répond-il, ne l'ont versé qu'une fois, et moi, malheureux! mille fois je l'ai versé; les Juifs n'en connaissaient pas le mérite, et moi j'en savais tout le prix; les Juifs le répandirent dans les jours des souffrances de l'Homme-Dieu; et moi, je l'ai répandu dans les jours de sa gloire. Ah! comment ce sang offert laverat-il des torrents de sang qui n'ont fait que me souiller? le passé ne me rappelle que des profanations; c'en est fait, l'avenir n'a pour moi que des supplices. C'est ainsi qu'il parle, et au milieu des cris douloureux d'une rage épouvantable, d'un désespoir fatal, il expire.... Il expire! ah! mes frères! ah! chrétiens! quel est son sort? quel est son partage? Je tremble, je frémis; mais je le dis avec force, l'enfer, dernier châtiment de l'indigne communion. La preuve en est dans saint Paul, l'oracle est prononcé : Quiconque communie mal, mange son Sauveur, son juge, son crime et son jugement. (1 *Cor.*, XI, 29.) Epouvantable arrêt! Non, jamais saint Paul n'avait rien dit de si terrible : l'univers n'avait rien entendu de pareil. On savait bien qu'on lisait au criminel sa sentence; mais qu'on lui fît manger sa condamnation, qu'on lui incorporât sa condamnation, qu'on ne fît de lui et de sa condamnation qu'un même tout, on n'avait rien entendu de semblable, et c'est ce qui était réservé à l'indigne communiant. Prophète de l'ancienne loi, vous disiez autrefois que Dieu grava sur la pierre de l'autel les abominations qui se commettaient dans le temple; sainte Eglise, vous signâtes, dit-on, la déposition d'un hérésiarque, avec une plume trempée dans le sang de Jésus-Christ. Dieu fait plus :

ce n'est pas sur l'autel qu'il écrit les sacriléges, ce n'est pas en caractères effaçables qu'il signe l'arrêt de réprobation du profanateur, c'est au fond du cœur, en lettres du sang profané qu'il grave la condamnation et le crime : Je descendrai moi-même dans ce cœur, dit-il : j'y lirai; et qu'y verrez-vous, Seigneur? mon sang, ajoute-t-il, qui demande vengeance.... Aux autres pécheurs on produira le livre fatal dépositaire de leurs crimes ; mais aux profanateurs point d'autre livre que le sang de Jésus-Christ. Le sacrilége aux pieds de son Dieu n'aura pour accusateur, pour témoin, pour juge que le sang qu'il a profané : *Sanguis erit in signum.* (*Exod.*, XII, 13.) A cette vue la discussion est inutile, l'examen est fait, les preuves sont produites, les témoins sont entendus, les prétextes confondus, le procès est instruit, la sentence est portée, le sang de Jésus-Christ triomphe, la foudre gronde, éclate, l'enfer est ouvert, le profanateur y est précipité.

Ai-je dit quelque chose de trop, mes frères? hélas! ai-je tout dit, en ai-je même dit assez? Etes-vous bien convaincus de l'énormité de ce crime? Croyez-vous qu'il soit assez commun pour faire trembler le plus grand nombre? Ah! Seigneur, si dans ces jours où la pompe d'une solennité sainte, semble appeler à votre table une foule de chrétiens, du haut de l'autel où vous reposez, il vous plaisait de faire le choix public de vos convives : où êtes-vous, justes revêtus de la robe d'innocence, paraissez? Combien auraient le sort du malheureux de l'Evangile? combien seraient exclus de la table du festin? Si vous ne m'en croyez pas, croyez-en le Seigneur, qui s'en plaint par son prophète : Ne me parlez plus des solennités de Juda, elles me déplaisent. Voyez-vous tous ces peuples qui viennent environner mon sanctuaire; vous croyez que je me plais à leurs hommages? Vous vous trompez : la plupart sont des téméraires qui ont méprisé ma loi, des criminels qui ne mettent point de différence entre le saint et le profane, des profanateurs qui me souillent jusque sur mes autels. La conscience rongée de remords, le crime dans le cœur, esclaves d'une passion favorite, une foule d'hypocrites se parent des dehors de disciples fidèles, s'assoient parmi mes enfants, participent à mon banquet sacré; les perfides! sous un voile d'amitié, ils m'immolent à l'ambition, à l'envie, à la jalousie, à la vanité, à l'injustice, à l'avarice, à la médisance, à la calomnie, à la haine, à la vengeance, à l'impureté, à toutes sortes de passions déréglées. C'est pourquoi j'ai répandu mon indignation sur eux, ajoute le Seigneur notre Dieu, j'ai fait retomber leurs crimes sur leurs têtes, et je les consumerai dans le feu de ma colère.

Mais, peut-être vous flattez-vous encore, mes frères, de n'être pas du nombre de ces sacriléges? Eh bien! nous en allons juger. Sacrés lévites, prêtres de l'Eternel; dépositaires du corps et du sang de Jésus-Christ, avancez dans le sanctuaire, ouvrez les saints tabernacles, placez sur l'autel le corps de votre Maître, entourez-le. Et vous, chrétiens, allez porter la main sur cette auguste victime, osez protester que jamais par une communion indigne, vous ne vous êtes rendus coupables du corps et du sang du Fils de Dieu; mais non, n'exigeons point une épreuve qui nous ferait craindre nous-mêmes. Ministres du Seigneur, entre Dieu et le peuple, arrêtez-les; il y en a qui tremblent, leur conscience s'y oppose, le parjure les effraye; qu'ils versent donc des torrents de larmes sur leur attentat, qu'ils tâchent de le réparer par une salutaire pénitence..... Et vous, chrétiens, pour connaître si vous n'avez rien à craindre sur la profanation du plus saint de nos mystères, appliquez-vous les règles que Jésus-Christ a laissées à son Eglise. L'apôtre saint Paul les a renfermées dans ces paroles : *Que l'homme s'éprouve avant de manger ce pain* de vie *et de boire ce calice.* (I *Cor.*, XI, 28.) Prenez garde : épreuve ne signifie pas un entier abandon, ce serait un scandale dans l'Eglise et encourir ses censures. Mais aussi épreuve ne signifie pas précipitation, ce serait une erreur des plus dangereuses. Qu'est-ce donc qu'un chrétien qui s'éprouve bien lui-même? Voici, en finissant mon discours, la règle et la pratique d'une bonne communion : c'est un homme qui examine s'il est véritablement changé et converti avant d'approcher de la sainte table ; si non-seulement le crime ne subsiste plus dans son cœur, mais s'il l'a expié par une sincère pénitence, et si à la force de la pénitence il a ajouté un désir ardent de se nourrir du corps de Jésus-Christ. Voilà les trois épreuves que le Sauveur demande de nous : épreuve de changement, épreuve de pénitence, épreuve de ferveur.

Jugez-vous donc vous-mêmes à la rigueur, avant que de recevoir votre redoutable juge. Affranchissez-vous de la tyrannie du péché qui vous domine, fléchissez la colère de Dieu, dont vous avez bravé la haine, suppléez à la faiblesse de votre pénitence, par la vivacité de votre amour pour Jésus-Christ; ce juste arrangement réjouira les anges, rassurera les ministres, sera pour vos guides et pour vous une règle infaillible de conduite; et après avoir reçu dignement votre Dieu pendant la vie, vous aurez le bonheur de le posséder éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON XXIII.

Pour le vendredi saint.

SUR LA PASSION.

Omnis anima quæ afflicta non fuerit die hac peribit de populis suis. (*Levit.*, XXIII, 29.)

Toute âme qui ne sera pas affligée dans ce jour, sera retranchée du peuple.

Vous n'ignorez pas, mes freres, le triste sujet qui nous rassemble : ce concours nom-

breux, malgré le son de nos cloches suspendu, cet appareil funèbre, ces voiles de deuil qui couvrent nos autels, ces flambeaux éteints, ces chants lugubres, tout nous annonce la mort d'un Dieu. Victime de la rage des prêtres, de la malice des Juifs, de nos crimes, Jésus-Christ a été attaché à une croix; il a consommé son sacrifice, satisfait la justice de son Père, versé son sang jusqu'à la dernière goutte; il n'est plus : que la cendre couvre nos fronts, que nos gémissements frappent les voûtes sacrées de ce temple, que nos larmes coulent en abondance ; car toute âme qui ne sera pas affligée dans ce jour sera retranchée du peuple saint : *Omnis anima quæ afflicta non fuerit, die hac peribit de populis suis.*

Déicides, dont les mains dégouttent encore du sang de l Agneau pur, s'écriait saint Pierre, en parlant aux Juifs; vous avez donné la mort à l'Auteur de la vie : il n'est qu'un moyen pour réparer un si grand crime, c'est que vous en fassiez pénitence : *Pœnitemini.* (*Act*,. III, 19.) Je vous adresse les mêmes paroles aujourd'hui, chrétiens perfides, ce sont vos crimes qui ont crucifié l'Auteur de votre salut, vos mains se sont trempées dans son sang, vous avez préparé le bois sur lequel il est expiré, composé l'affreuse boisson qu'il a bue, aiguisé la lance qui a ouvert son côté ; vous êtes ses bourreaux, ses assassins, ses meurtriers : point d'autre ressource pour vous que la pénitence : *Pœnitemini.* Repentez-vous : que toutes nos chaires évangéliques ne retentissent plus que d'un même cri, qu'elles annoncent dans tout l'univers, que toute âme qui ne sera pas affligée, repentante dans ce jour d'iniquité, soit retranchée du peuple saint : *Omnis anima quæ afflicta non fuerit, die hac peribit de populis suis.*

Mais cette affliction, ce repentir, cette pénitence, pour être efficace, doit être vive, entière et sincère. Pour la rendre telle, je trouve dans le douloureux sujet que je prêche aujourd'hui, tout ce qui peut vous y exciter : de grands motifs, un grand modèle, de grands moyens. Jésus-Christ au jardin des Oliviers, motif de pénitence, qui en condamnant nos froideurs, doit la rendre vive : sujet de mon premier point. Jésus-Christ dans les tribunaux de Jérusalem, modèle de pénitence, qui, en condamnant nos ménagements, la rend entière : sujet de mon second point. Jésus-Christ sur la montagne du Calvaire, moyen de pénitence, qui en condamnant nos défiances et nos découragements, la rend sincère : sujet de mon troisième point.

O croix, la chaire de notre Maître, le tribunal de notre Juge, le lit de notre Epoux, le trône de notre Dieu; croix dans les bras de laquelle nous avons été enfantés, et sur laquelle nous devons mourir; croix, notre ressource durant la vie, notre refuge à la mort, notre port dans l'éternité; croix de Jésus-Christ, nous vous adressons le cantique de l'Eglise : *O crux, ave*, etc.

PREMIER POINT.

C'était un spectacle bien touchant, que de voir un grand roi, David, suivi de peu de sujets, accompagné de l'arche du Seigneur, marchant nu pieds et dans un morne silence, fuyant un fils ingrat qui en voulait à ses jours et à sa couronne, et traversant le torrent de Cédron pour se rendre à la montagne des Oliviers : mais c'en était un sans comparaison, bien plus attendrissant, de voir l'Arbitre des rois, le Créateur de l'univers, un Dieu fait homme, après avoir institué son sacerdoce, établi son Eglise, nourri son troupeau de sa chair, accompagné de quelques apôtres; de le voir, dis-je, pour arriver au jardin des Oliviers, ou plutôt pour aller au-devant d'un perfide qui doit le trahir et le vendre, passer le torrent de Cédron : il passe ce torrent, disent les Pères, pour nous apprendre que nous sommes tous appelés à le passer, à y boire dans notre chemin de pénitence, à le grossir par nos larmes, par notre sang même, s'il le faut.

Deux grandes circonstances forment le tableau des événements successifs qui se passèrent dans le jardin des Oliviers : 1° la tristesse de Jésus-Christ; 2° l'abandon de ses apôtres : ces circonstances sont de puissants motifs pour rendre notre pénitence plus vive, si nous les examinons avec soin.

1° La tristesse sainte de Jésus-Christ : en quel état nous le représente l'Evangile? Saisi, éperdu, consterné, tremblant, défaillant; *Mon âme*, s'écrie-t-il, *est triste jusqu'à la mort* : (*Matth.*, XXVI, 38.) quel langage! Est-ce celui d'un Dieu? de ce Dieu qui un moment auparavant parlait de son trépas avec une sécurité étonnante; qui, comme une victime volontaire, en marquait la manière et le jour, qui, désignant le traître, l'engageait à consommer son attentat; qui prédisait à Pierre ses parjures, à tous ses apôtres le scandale dont ils allaient être frappés à son occasion, qui marchaient à l'exécution des prophéties sanglantes, comme si elles eussent dû s'exécuter sur une autre tête que la sienne. Par quel étrange renversement cet homme, ce même homme qui avait si souvent prêché le mépris de la vie, si ardemment désiré le baptême de son sang, qui n'était venu au monde que pour être victime, anathème, malédiction, qui, dans la suite, fortifiera les martyrs au point de les faire chanter au milieu des flammes, de les faire coucher sur le tranchant des haches, comme sur un lit de fleurs, de leur faire supporter les dislocations, les fractures, les brisements de leurs os et les déchirements de leurs chairs, comme des chatouillements agréables; par quel subit changement le même homme tremble-t-il, pâlit-il, se trouble-t-il? Par un miracle, et ce miracle est produit par son amour, cet amour plus fort que la mort, plus cruel que ses bourreaux, réunit et détaille en même temps tous ses tourments : il présente à ses regards, et il le voit, des clous, des fouets, une croix, une lance, un Calvaire; il fait retentir à ses oreilles, et il les entend, des cris, des calomnies, des insultes, des blasphèmes: cet Agneau sans tache sent déjà déchirer ses membres, couler son sang, échapper son

âme : *mon Père*, s'écrie-t-il, *mon Père* (*Matth.*, XXVII, 39), nom inutile, il ne touchera pas le cœur du Père céleste, le meilleur cependant de tous les pères : c'est Jacob revêtu des habits d'Esaü, Isaac ne le reconnaît point pour son fils; il l'appelle en vain son père : Père céleste, vous refuserez-vous aux désirs de votre fils, de ce cher fils en qui vous avez mis vos complaisances. Oui, je m'y refuserai, dit le Seigneur, parce que je l'ai frappé à cause des péchés de mon peuple : n'attendons pas d'autre réponse : voilà le sujet de l'inflexibilité du Père céleste, et c'est aussi celui de la tristesse de Jésus-Christ : il se voit chargé du poids de tous les forfaits, l'Agneau pur se voit souillé de toutes les impuretés de l'univers, la sainteté se voit couverte de tous les crimes des pécheurs, et le Verbe de Dieu est comme le but sur lequel tombent tous les traits des iniquités des hommes et des vengeances du Très-Haut. Pas un seul homme qui ne soit pour lui un sujet de tourments. Où est l'innocent que cet homme de douleur distingua dans la suite des siècles présents à ses yeux, et qu'il excepta du nombre de ses persécuteurs? Est-ce quelqu'un d'entre vous? Est-ce moi? Ah! j'en frémis : dans quel état parus-je alors devant vous, ô mon Dieu?

Mais ce qui consomme les tourments de Jésus-Christ, c'est la connaissance qu'il a de l'inutilité de son sang pour le grand nombre; je souffre pour tous, s'écrie-t-il, par la bouche de son prophète, et je souffre en vain pour plusieurs, je veux les sauver tous aux dépens de ma vie, et presque tous se perdront malgré moi. A cette désolante réflexion, la nature accablée succombe, les organes les plus délicats laissent échapper le sang qu'ils renferment; le premier homme éprouva une sueur ordinaire en punition de son crime; et pour les nôtres, le juste en éprouve une de sang; la terre en est déjà imbibée. Jésus-Christ affaibli, tombe sans mouvement, la face contre terre, et les bras étendus, comme s'il eût pris par avance le plan de sa croix, pécheurs endurcis, voyez l'état où vous avez réduit votre Dieu; combien de fois, pour vous arrêter sur le bord du précipice, ne s'est-il pas jeté sur votre chemin dans la même posture où il est aujourd'hui? Mais le scélérat obstiné dans son crime, a foulé à ses pieds le Fils de Dieu, dit l'Apôtre.

Coulez de mes yeux, larmes salutaires du plus vif repentir, pour vous joindre à ces larmes de sang que l'amour exprime du corps de Jésus-Christ. Ah! si la seule ressemblance du péché fit sur le Seigneur une impression si vive, qu'il ne pût sans un miracle survivre à sa douleur, quelle horreur ne doit pas me causer le péché même?

Cependant, quand à nos pieds vous venez exposer vos crimes et en solliciter le pardon, quand nous vous prescrivons des remèdes trop amers à votre goût, quel est alors votre langage? Mon Père, éloignez de moi ce calice d'amertume; ne me parlez pas de cette restitution qui me réduirait à ma première indigence, de cette réconciliation qui humilierait ma vanité, de cette mortification qui chagrinerait ma mollesse; portez à d'autres ces coups meurtriers, ma délicatesse a besoin qu'on la ménage; il me faut des pénitences commodes, faciles et plus faciles peut-être que le péché. Ah! cachez ce cruel calice, je ne saurais l'approcher de mes lèvres : que notre fermeté insensible à vos cris ne se prête point aux adoucissements que sollicitent vos passions! Répondez-vous comme Jésus-Christ à son Père inflexible : *mais que votre volonté soit faite et non la mienne!* (*Ibid.*) Ah! si cela était, l'on verrait bientôt les anges des églises, tels que cet ange du ciel qui apparut à l'Homme-Dieu pour le fortifier, s'empresser autour de vous, sécher vos larmes, dissiper vos craintes, soutenir vos pas, vous fortifier; mais, loin de subir la loi, vous voulez la faire, vous changez le tribunal d'autorité en une école de dispute, vous tentez de faire plier la fermeté sacerdotale sous vos goûts dépravés, et peut-être, hélas! trouvez-vous de faibles ministres qui ont la lâcheté de se prêter à vos coupables désirs.

Ah! que les vrais pénitents tiennent une conduite bien différente, quand, méditant cette première circonstance de la passion du Seigneur, ce pénitent universel, suivant l'expression des Pères, ils s'écrient, en le voyant étendu contre terre, pleins d'une sainte indignation contre eux-mêmes : *si le bois vert est ainsi traité, comment le sera le bois sec* (*Luc.*, XVIII, 31), lui qui est l'aliment naturel des flammes. Jésus-Christ a fait presque tous les frais de mon salut, ce qui me reste à faire est peu de chose et je ne le ferai pas? Quoi! mauvais fils du meilleur de tous les maîtres, profiterai-je du bienfait de la succession sans en vouloir acquitter les charges? Ainsi parlent tous ceux qui ont une horreur véritable du péché et qui en ressentent une douleur vive : avançons. La tristesse de Jésus-Christ expie nos joies criminelles : le lâche abandon de ses disciples ajoute encore à ses douleurs et nous fournit de nouvelles instructions et de nouveaux motifs de pénitence.....

Qu'il est doux de verser son chagrin dans le sein d'un ami? Le cœur se soulage par l'épanchement de ses peines ; le fardeau est plus léger quand il est partagé : notre sensibilité diminue par la sensibilité des cœurs qui nous sont liés, et les larmes versées dans la solitude, qui sont amères, parce qu'on les verse seul, ont une espèce de douceur quand elles se mêlent aux larmes que nous donne l'attendrissement de nos amis. Jésus-Christ est privé de cette consolation : l'homme de douleur est voué tout entier aux tourments : ce divin Maître avait pris avec lui ses plus chers disciples, Pierre, Jacques et Jean (*Matth.*, XXVI, 37); témoins de son triomphe sur le Thabor, il les choisit pour être spectateurs de ses souffrances à Gethsémani, pour leur apprendre que les douleurs sont la voie du ciel et que, dans les principes de la religion, la croix n'est pas un moindre

bienfait que la gloire; s'il s ouvre à eux sur le déplorable état de son âme, sur la tristesse de son cœur, il les exhorte, oserai-je dire? il les conjure de ne le point abandonner, de partager cette cruelle agonie avec lui, de joindre, de réunir leurs vœux aux siens : tout est inutile, Jésus revient, dit l'Evangile, et les trouve endormis (*Matth.*, XXVI, 40); ô apôtres, c'est ainsi que vous êtes attachés à votre divin Maître? Pierre, qu'est devenu ce courage que vous vantiez il n'y a qu'un moment? Ah! ce lâche sommeil est l'avant-coureur de votre parjure, et vous, enfant du tonnerre, qui, porté sur les ailes de l'aigle, devez voler d'un pôle à l'autre, apôtre privilégié, vous n'avez pu supporter une heure de veilles : Jésus-Christ ne peut s'empêcher de leur en faire des reproches; mais ses reproches n'opèrent pas plus que ses sollicitations : il faut que la prophétie s'accomplisse, il faut qu'il soit abandonné des hommes, il faut qu'il souffre, que l'affliction le consume sans trouver des consolations, il faut qu'il donne aux pénitents des motifs et des leçons de pénitence.

Quoi! dit-il, lâches chrétiens, je vous appelle dans mes temples, je vous demande quelques instants de prière, de faibles hommages, et vous me les refusez? Vous consacrez vos jours à la parure; aux festins, aux jeux, à des visites frivoles, à des conversations inutiles, aux spectacles dangereux, et vous ne pouvez pas veiller une heure avec moi. Quel besoin n'avez-vous pas cependant de veiller, vous, dont la vie n'est qu'un enchaînement de dangers, qu'un cercle de dissipations; souvent tentés par le monde, toujours tentés par vous-mêmes, quelquefois vous-mêmes tentateurs, vous portez un esprit léger, un cœur faible, une chair rebelle, il n'y a que la vigilance la plus active qui puisse vous sauver, et vous dormez? Tandis que Jésus, le Saint des saints, la sainteté même, le maître de la nature à qui tout obéit, veille et prie avec plus d'ardeur dans son agonie mortelle; il redouble sa vigilance, ses vœux, ses efforts, parce qu'il lutte, non pas comme Jacob contre un ange, mais contre Dieu même.

Cependant, le mystère d'iniquité s'avance, Satan et ses infâmes légions ont enfin obtenu contre le saint de Dieu, ce pouvoir tant désiré, leurs satellites approchent; Judas à leur tête conduit cette infernale troupe... (*Ibid.*, 47.) Judas, ne me trompé-je point, Judas? Ce disciple choisi parmi tant d'autres, le dépositaire des aumônes, du ministère, de la puissance, des secrets, du corps de Jésus-Christ? Judas? Cet apôtre destiné à annoncer l'Evangile à l'univers, à faire connaître les œuvres de Dieu, à fonder la religion, je le vois à la tête des ministres de Satan? O colonnes, tremblez! ô cieux, étonnez-vous! ô justes, craignez! Il y a dans le cœur des plus grands saints la semence des plus grands crimes : point d'iniquité dont l'avarice ne soit la source, plein de cette passion, Judas accourt pour perdre Jésus-Christ, et quel lieu choisit le perfide pour consommer son forfait? Le même jardin où Jésus s'était si souvent retiré avec lui, où Judas n'avait pas conversé avec les prophètes, avec les anges du Seigneur, avec le Seigneur des prophètes et des anges : et qui prend-il pour complices de son attentat? Une troupe insolente de valets, de scélérats rassemblés à la hâte, entre les mains de qui la fureur multiplie les armes : mais quel est l'immense salaire d'une si horrible perfidie? Je rougis de le dire, mais le traître ne rougit point de le demander : *d'où vient*, disait Joab à un de ses soldats, *que tu n'as pas percé le rebelle Absalon? J'aurais récompensé ton zèle de dix sicles d'argent* (II *Reg*, XVIII, 11); *m'en eussiez-vous offert mille, je n'eusse jamais trempé mes mains dans le sang du fils de mon roi!* (*Ibid.*, 12.) Absalon, néanmoins était le persécuteur de son père, le meurtrier de son frère, le ravisseur du trône, Judas, pour trente deniers, vil prix des esclaves, vend le meilleur des Maîtres : ô honte! ô détestable avarice! à quels affreux excès ne portes-tu pas les hommes?

Mais, le perfide, ne sait-il pas que Jésus-Christ peut rompre ses complots? Ne l'a-t-il pas vu se dérober aux fureurs d'un peuple prêt à le lapider? La passion fait-elle tous ces raisonnements? Une âme affermie dans la résolution de se plonger dans le crime écoute-t-elle la raison? Le premier effet de l'aveuglement n'est-ce pas de cacher au pécheur l'aveuglement même? Cependant le Seigneur, qui ne voit qu'à regret la perte d'un apôtre encore cher à sa tendresse, va faire un miracle en sa présence pour le toucher; Jésus-Christ, qui avait fui quand on avait voulu le faire roi, s'avance avec intrépidité quand on veut lui ôter la vie. *Qui cherchez-vous?* (*Joan.*, XVIII, 4) dit-il, d'un ton de Maître à cette troupe que le perfide apôtre avait rassemblée : *Jésus de Nazareth* (*Ibid.*, 5), lui répondirent-ils. *C'est moi*, reprend Jésus; *je le suis.* (*Ibid.*, 6.) A cet aveu, ces scélérats déterminés et triomphants, frappés comme d'un coup de foudre, chancellent, reculent et tombent à la renverse; forcés de céder à cet homme qu'ils viennent enchaîner, ils sont à ses pieds, étendus dans la poussière; ils ne se relèveront, ils ne se saisiront de lui qu'autant qu'il voudra le permettre, qu'autant qu'il leur en donnera l'ordre.

Ici, chrétiens, permettez-moi une réflexion. Vous vous plaignez amèrement quand un ami vous abandonne, quand un ami vous trahit. Cœur insensible, cœur ingrat, dites-vous du premier, il ne paie mes services que d'une dédaigneuse indifférence; plus je m'efforce de le lier par les nœuds des bienfaits, plus l'ingrat travaille à les briser et à me fuir. Cœur perfide, cœur affreux, dites-vous du second; il abuse de ma confiance pour me perdre; il m'égorge avec les armes que j'ai mises dans ses mains; il perce le cœur que je lui ai ouvert. Ce double trait est sensible, j'en conviens. Jésus-Christ ne fut pas indifférent à de pareils événements. Mais entre votre sort et le sien quelle différence! Vos amis vous abandonnent dans vos disgrâces;

ils vous trompent lorsque vous les accablez de bienfaits. Mais n'est-ce pas là le dénouement ordinaire des liaisons humaines? Après tout, ne vous trompez-vous pas vous-mêmes? La délicatesse de vos festins, le choix de vos cercles, le bruit de votre opulence, le concours de votre jeu, la célébrité de vos amusements, la pompe de vos fêtes, le partage de vos plaisirs, n'était-ce pas ce qu'ils aimaient? Tant que vous avez joui de ces criminels avantages, vous avez joui de leurs adorateurs, vous avez été entouré de courtisans, de parasites, de flatteurs que vous appelez vos amis; ils ont disparu avec votre fortune; cela était naturel; on cherche ce qu'on aime. Ils ne vous aiment point, ils n'aiment point votre infortune; ils vous fuient : aussi voit-on que les amis des malheureux sont aussi rares que les malheureux sont communs. Jetez un coup d'œil sur le délaissement de Jésus-Christ et vous rougirez de vos plaintes. Voyez ce qu'il est et ce que lui doivent ceux qui l'abandonnent, et ne pourrait-il pas vous dire ce qu'il disait à l'apôtre perfide? Vous-même qui vous plaignez des infidélités qu'on vous fait, n'avez-vous pas trahi le Fils de l'homme par un baiser? Oui, vous l'avez trahi quand, la conscience rongée de remords, convaincu de votre indignité, vous vous êtes présenté à la sainte Table. N'avez-vous pas, comme Judas, caché votre dessein parricide sous le voile de l'amitié? Le crime dans le cœur, vous vous êtes assis parmi les justes; esclave d'une passion favorite, vous vous êtes paré des dehors de disciple fidèle. Jésus-Christ, qui vous connaissait, avait beau vous dire : Qui cherchez-vous? Cette parole qui renversa les soldats ne vous a point fait reculer. Vous avez répondu avec assurance : Je cherche Jésus, et je le cherche pour l'immoler à la vengeance, à l'ambition, à l'injustice, à l'impureté. Celui que vous cherchez, vous dit le Seigneur, ce Jésus, c'est moi, qui ai fait servir ma puissance pour vous créer, ma providence pour vous conserver, ma miséricorde pour vous pardonner, ma parole pour vous instruire, ma grâce, mes travaux, mes larmes, mon sang pour vous sauver. Ce langage attendrissant vous a trouvé insensible ainsi que l'apôtre dénaturé; le Sauveur vous a conjuré par les termes sacrés de l'amitié, et l'amitié a été méprisée. Coupable d'une pareille trahison, ne méritez-vous pas d'être trahi? Avez-vous bonne grâce de vous plaindre? Répondez! Que dis-je? rougissez et taisez-vous!

Effrayés du tumulte et craignant moins pour leur Maître que pour eux, les apôtres se préparent à tirer le glaive (*Joan.*, XVIII., 19). A quoi pensez-vous, disciples insensés? avez-vous déjà oublié ce que vous dit Jésus-Christ quand vous invoquâtes le feu du ciel sur Samarie? Vous ignorez quel est votre esprit et le mien : l'Agneau paisible n'est pas un loup ravissant. Celui qui ne brise pas le roseau froissé, qui n'éteint pas la mèche fumante encore, n'a garde d'autoriser la violence et le meurtre : qui meurt pour les hommes n'est pas altéré de leur sang. S'il porte un glaive, ce n'est point pour frapper les corps, mais les vices. Malgré des ordres si précis, Pierre, qui n'écoute que l'accès fougueux d'un zèle indiscret, frappe à l'oreille un des serviteurs du pontife (*Ibid.*, 2). Jésus qui conduit sa main ne lui permet de faire du mal que pour avoir occasion de faire du bien. Il commande à Pierre de mettre l'épée dans le fourreau. N'ai-je pas à mes ordres les armées de mon Père, dit-il; ces armées invisibles prêtes à accourir au premier signal de ma voix; mais il faut que les prophéties s'accomplissent. A cette parole qu'attendaient avec empressement les anges et les hommes, ceux-là pour voir commencer le grand ouvrage de la rédemption et ceux-ci pour y contribuer par leur malice, les soldats se jettent sur Jésus et le lient. Il le souffre pour nous apprendre que son esclavage volontaire est l'effet, la peine et le remède du mauvais usage de notre liberté. Divines chaînes, vous nous liez à notre Dieu, et vous faites des esclaves du démon, des serviteurs, des captifs libres de la grâce. Ainsi donc le Verbe est entre les mains des pécheurs, le véritable David est à la merci de ses sujets révoltés, l'arche est livrée aux Philistins; c'est le jour de la malice des hommes et de la puissance des anges de ténèbres. Ici commence l'histoire publique des ignominies du Sauveur. Suivons ce grand captif dans la ville de Jérusalem devant les différents tribunaux où il nous donnera un modèle de pénitence. C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Après avoir essuyé dans la route tout ce qu'on peut imaginer de fureur dans un ennemi, Jésus-Christ arrive enfin à Jérusalem lié comme un coupable; il paraît devant trois tribunaux différents : 1° devant celui de Caïphe, où l'envie le condamne; 2° devant celui d'Hérode, où l'impiété le méprise; 3° devant celui de Pilate, où la politique le livre aux plus cruels tourments. Recueillons avec soin les différentes circonstances de l'Evangile Jésus-Christ va nous fournir un modèle de pénitence, qui condamne nos délicatesses et nos ménagements et nous instruit à faire le sacrifice en entier quand il s'agit de le rendre à Dieu; Jésus-Christ souffre dans le cœur chez Caïphe, dans l'esprit chez Hérode, dans le corps chez Pilate. Suivez-moi.

D'abord le Sauveur est mené chez Caïphe, homme injuste, assis dans la chaire de pontife. Spectacle trop commun dans une patrie d'exil pour les justes et dans une terre d'abondance pour les méchants; aussi voit-on le superbe ravir la récompense du pauvre vertueux, l'esprit d'intrigue s'élever comme la fumée, et l'hypocrite fleurir comme l'herbe des champs. La passion de Caïphe était l'envie; nous en allons voir les déplorables effets.

Pierre entre chez le pontife à la suite de Jésus-Christ, et ses premiers pas sont suivis d'un renoncement. C'est dans la maison d'un grand que vient échouer sa fragile vertu. Il apprendra que ce n'est point chez les grands

qu'il faut chercher Jésus-Christ; il n'y a été que par force et pour y être humilié. Sur une simple accusation d'être son disciple, il proteste ne le connaître pas. Perfide apôtre, avez-vous oublié votre vocation, vos engagements, tant de miracles et la gloire du Thabor? Pierre le sait, mais il n'ose le dire. Sa première chute eût dû lui ouvrir les yeux. Mais une tentation négligée en attire une autre; le péché endurcit le cœur et le dispose à un nouveau péché. Une heure lui est donnée pour se reconnaître et il n'en profite pas; le nombre de ses parjures égale celui de ses serments. Faible apôtre, qu'eussiez-vous fait devant Caïphe, au pied de son tribunal, si dans son vestibule, devant une servante, vous n'avez pas la force de vous déclarer pour votre Maître? Sans doute qu'il eût pu aller aussi loin que Judas si Jésus-Christ ne lui eût tendu la main pour le tirer de l'abîme. Mais Jésus-Christ jette sur Pierre un de ces divins regards qui portent dans une âme le trait de salut. Vaincu par des charmes si puissants, le coupable se retire et soulage sa douleur par des torrents de larmes. Bientôt, par une triple protestation d'amour, il effacera la honte de sa désertion; bientôt, rempli d'une sainte audace, il plantera l'étendard de la foi dans une ville où il se montra si lâche; bientôt il rendra à Jésus-Christ un témoignage de sang, lui qui avait refusé celui de la parole. Mais vous, chrétiens, qui souvent dans une assemblée profane n'avez osé soutenir la querelle de Jésus-Christ, qui par la crainte d'une piquante raillerie, d'un fade bon mot, n'avez osé avouer d'être les sectateurs de la vertu; qui, conduits par le respect humain, n'avez osé vous déclarer hautement les partisans d'une morale qu'il est si glorieux de suivre. Vous avez renoncé à un extérieur réglé, retranché vos aumônes, abrégé vos prières, déserté les églises, souri à un mot équivoque, suivi le plaisir, dit comme Pierre : Je ne connais point cet Homme-Dieu, ses sentiers, sa grâce, sa doctrine. Seigneur, regardez dans votre miséricorde ces apostats si communs; qu'un trait de votre lumière leur fasse voir et détester comme à Pierre leur faiblesse et leur lâcheté!

Retournons à Jésus-Christ. L'envie, ce monstre ténébreux qui déchire le cœur qu'il remplit; qui, logé dans les âmes les plus viles, attaqua toujours les vertus les plus sublimes, l'envie a ourdi sa trame d'iniquité; elle va consommer son ouvrage. Caïphe, ce pontife hypocrite et jaloux, cherche en même temps la perte de Jésus-Christ et l'art de colorer son infâme dessein. Il mendie des dépositions; juge inique, il devient lui-même l'accusateur de celui dont il doit recevoir les justifications. Il n'attend pas les suffrages, il les insinue; il prononce sans examen, il oublie les bienséances de son état : il se met en fureur; il déchire ses habits. (*Matth.*, XXVI, 61.) Jésus-Christ a dit : Je détruirai ce temple pour en rebâtir un autre. Jésus-Christ parle de son corps, vrai temple de Dieu, bâti dans le sein d'une vierge, détruit sur la croix, rétabli par la résurrection. L'imagination allumée de Caïphe ne voit dans cette parole que la destruction du temple matériel de Jérusalem. Sur un si faible motif, il s'emporte aux plus noires injures. (*Ibid.*, 63.) Jésus-Christ cependant gardait le silence. L'amour de la vie rend les hommes éloquents, le désir de la perdre rend Jésus-Christ muet. Il avait ses desseins; il voulait nous racheter et nous instruire : il fait l'un et l'autre. Il nous justifie devant son Père en se laissant condamner devant les hommes; il répare notre innocence en se laissant traiter comme coupable; il nous donne la vie en se livrant à la mort. Que son silence est éloquent, persuasif, instructif!

Des hommes envieux noircissent votre vertu, des bouches exercées à l'imposture, des langues formées au mensonge répandent sur vos plus saintes actions le fiel de la calomnie. Quels conseils vous donne l'amour-propre? démasquez l'imposture, attaquez-la, renversez-la, foulez-la aux pieds, triomphez; que vous dit le silence de Jésus-Christ? Voilà votre modèle. Jésus se taisait. Hommes tempérants! les débauchés blâment votre sobriété, votre vertu n'est que le fruit d'une avarice sordide, vous ne vous refusez la délicatesse des mets que parce que vous chérissez le plaisir d'entasser : que vous dit alors la vanité? montrez ces pauvres que vous nourrissez, ces malades que vous secourez, ces orphelins que vous entretenez; que vous conseille le silence de Jésus-Christ! voilà votre modèle. Jésus se taisait. Prêtres du Seigneur, les vices, démasqués par votre zèle, vont vous peindre de leurs propres traits, transformer vos vertus en crime, votre simplicité en stupidité, votre fermeté en rigorisme, votre retenue en hauteur, votre charité en amour profane. Que vous conseille un emportement secret? vengez-vous, vengez votre état, votre ministère flétri; que vous dit le silence de Jésus-Christ? voilà votre modèle! Jésus se taisait : abattu il n'y a que quelques instants devant le tribunal de Dieu, comme le plus faible des hommes, maintenant devant le tribunal des hommes, Jésus-Christ montre la tranquillité d'un Dieu : s'il rompt ce profond silence, c'est quand on l'interroge sur son Evangile (*Joan.*, XVIII, 21), et c'est pour renvoyer Caïphe à ses auditeurs comme aux juges les mieux instruits de sa doctrine; en même temps une main sacrilége frappe cette face auguste devant qui les cieux tremblent et les chérubins se voilent de leurs ailes. (*Ibid.*, 22.) Feux du ciel! tombez, s'écrie saint Chrysostome, anges, accourez, abîmes de la terre, ouvrez-vous, tourments des enfers, punissez cet horrible attentat : Oza touche l'arche et il est puni de mort, les Bethsamites la regardent indiscrètement et ils sont frappés d'une désolation générale; Jéroboam étend la main pour menacer un prophète et sa main sèche; et le Dieu des prophètes, Jésus-Christ, ne trouve point de vengeur! n'en soyons point surpris, il ne demande pas vengeance, il n'écrit pas l'injure sur la poussière, dans la chaleur de l'opprobre, il

répond avec douceur à l'infâme valet qui l'avait frappé. *Si j'ai mal parlé, montrez-moi en quoi j'ai mal parlé, mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous?* (*Joan.*, XVIII, 23.)

Noblesse vindicative! vous qui semblez n'être privilégiée à porter à vos côtés un fer homicide, que pour laver dans le sang le moindre affront qu'on vous fait, vous qui croyez que la véritable grandeur consiste dans une brutale férocité, qui faites consister l'honneur non pas dans une clémence magnanime, mais dans une vengeance cruelle, voyez votre Dieu; l'insulte qu'il a reçue est de celles que les maximes du monde prêchent de ne jamais pardonner; celui qui l'a commise est un homme dont la basse condition ajoute même l'affront; celui à qui elle est faite est d'un rang dont la sublimité est au-dessus de nos idées; un Dieu cependant pardonne et vous courez assouvir votre barbare courroux dans le sang d'un homme qui n'a offensé qu'un homme; plongez ce glaive dans les entrailles d'un malheureux qui se repent peut-être de sa faute; arrachez la vie à votre frère, à un ami, à un mortel qui l'aurait peut-être dans la suite immolée pour vous, et voyez Jésus-Christ qui pardonne.

Une si grande douceur aurait dû toucher Caïphe. Oui, s'il n'avait pas été conduit par l'envie; c'est la seule des passions que rien n'adoucit, les vertus mêmes dont on se sert pour la calmer, sont autant de motifs qui l'irritent; l'admiration chez elle se change en fureur, et ce qui forme dans tous les cœurs les attachements les plus tendres, allume dans celui de l'envieux les haines les plus terribles; *au nom du Dieu vivant*, s'écrie Caïphe, *je vous conjure de nous déclarer si vous êtes le Christ, le Fils de Dieu!* (*Matth.*, XXVI, 63). Pontife impie! quel langage sort de votre bouche! de quel front osez-vous employer un nom que vous allez faire servir à votre iniquité : s'il est vivant, ce Dieu que vous ne craignez pas d'invoquer, comment n'appréhendez-vous pas ses carreaux! vous demandez à Jésus-Christ s'il est le Fils du Très-Haut : l'ignorez-vous? les boiteux qu'il a redressés, les aveugles qu'il a éclairés, les malades qu'il a guéris, les morts qu'il a ressuscités, les démons qu'il a chassés, ne vous l'ont-ils pas appris? Caïphe n'interroge pas son cœur avant que d'interroger la vérité; aussi la vérité va parler à Caïphe sans se faire entendre: Vous l'avez dit, répond Jésus, je le suis; un jour vous me verrez sur un char de nuée, accompagné de gloire, de puissance et de majesté. Jésus-Christ n'ignorait pas qu'il ne serait pas cru, mais, s'il parle à des gens qui ne le croient pas, il instruit en même temps l'Eglise; il nous apprend qu'en matière de foi, la liberté sacerdotale doit mépriser tout danger; il condamne ces hommes incertains qui, catholiques au fond du cœur, mais malheureusement engagés dans le parti de l'erreur par des liens d'éducation, d'amitié, d'intérêt, n'osent briser leurs chaines et avouer leurs sentiments. Jésus-Christ tient une conduite tout opposée; mais quel sera l'effet de sa fermeté? Hélas! les sublimes vérités passent dans l'esprit des grands pour de grands blasphèmes, vous l'avez entendu, dit Caïphe, à son conseil : l'imposteur a blasphémé : *qu'avons-nous besoin de témoins?* (*Ibid.*, 65.) N'est-il pas digne de supplices? le cœur avait déjà prononcé, la bouche répète l'arrêt du cœur : il est digne de mort; voilà comme la vérité est payée! voilà quel fut le salaire que reçut Jésus-Christ pour l'aveu de sa divinité, pour cet aveu qui fonde la religion dont il est le premier martyr. Morts qu'il a ressuscités, malades qu'il a guéris, accourez, prenez sa défense, arrachez-le à l'exécution d'une sentence de sang: les ingrats! ils n'osent paraître. Jésus est délaissé, Jésus est livré à la fureur de ses ennemis. (*Ibid.*, 67.) déjà on lui crache au visage, on le charge d'injures, on le frappe à la tête avec cette piquante ironie : *Prophète, devine qui t'a frappé* (*Ibid.*, 68), c'est pour la seconde fois que l'opprobre couvre sa face; cendres des prophètes et des patriarches, vous qui brûliez du désir de voir cette divine face, ranimez-vous, approchez et reconnaissez-la si vous le pouvez; et vous, femmes mondaines, venez voir le fard de la tête dont vous vous glorifiez d'être les membres; que dis-je, fuyez, retirez-vous! votre aspect est plus cruel aux yeux du Sauveur que celui de ses persécuteurs. Voyons maintenant Jésus-Christ à la cour d'Hérode, second tribunal, second modèle de pénitence, pénitence d'esprit.

Hérode est charmé de le voir parce qu'il se persuade qu'il amusera son oisiveté par quelque miracle (*Luc.*, XXIII, 8): telle est la religion des grands, elle n'est pour eux qu'un spectacle; ils font cas des saints quelquefois, mais ils n'admirent que les dons extraordinaires et ne les admettent souvent dans leur société que pour servir de voile à leurs vices; Jésus-Christ ne fait point de prodige, parce qu'il ne convient pas à un Dieu de contenter la vaine curiosité d'un homme; Hérode le méprise (*Ibid.*, 11); tel est chez les grands le sort d'une vertu humble; la sagesse chez eux est folie et la croix scandale; d'ailleurs Jésus-Christ n'est point un orateur artificieux, un panégyriste flatteur qui réveille la vanité par un encens agréable, qui vante à Hérode la gloire de son règne, l'éclat de ses victoires, la majesté de sa cour; il n'est point adulateur, c'en est assez pour être traité d'insensé et pour être revêtu d'une robe blanche, habit conforme au mépris du prince : étrange accueil! faut-il en être surpris? Tel devait être le sort de Jésus-Christ à la cour du meurtrier de Jean : Hérode envoie le Sauveur à Pilate (*Ibid.*), et c'est le troisième tribunal où il essuiera de nouveaux affronts et où, après avoir souffert dans son esprit en passant pour insensé chez Hérode, il va achever le modèle de pénitence en souffrant dans son corps les douleurs les plus vives.

Figurez-vous un de ces hommes si communs dans le monde, grands partisans de l'innocence quand il n'y a point de risques à courir en le devenant, amis des lois, mais

plus amis de leurs dignités, protecteurs de la vérité, mais adorateurs de César, esprits adroits et politiques qui approuvent ou condamnent suivant les temps et les circonstances, et qui regardent tous les objets comme ayant deux anses par lesquelles ils ne manquent pas de les prendre, selon que leur intérêt le demande. Tel était Pilate, il était païen, et Jésus-Christ lui est livré comme un profane, comme le coupable universel chargé des péchés des gentils et des Juifs et destiné à mourir pour les uns et pour les autres : *Quel est son forfait?* (*Joan.*, XVIII, 29.) demande Pilate à ses accusateurs : on l'accuse d'avoir blasphémé contre Dieu, lui qui venait le faire connaître, de s'être soulevé contre le prince, lui qui avait payé le tribut à César, d'avoir voulu dominer parmi le peuple, lui qui avait refusé le titre de roi; l'imposture était trop grossière, la passion trop visible, la fureur trop marquée pour échapper à un juge aussi pénétrant que Pilate : aussi traite-t-il ces accusations de clameurs frivoles et populaires; que fera-t-il? il se déchargera de la cause du juste, et la remettra à l'iniquité; il ne veut pas condamner l'innocence, mais il veut bien la la laisser condamner. (*Ibid.*, 31.) Déplorable distinction! *Prenez-le vous-mêmes*, dit-il, et *jugez-le suivant votre loi.* (*Ibid.*) Les Juifs répondent qu'ils n'en ont le pouvoir. (*Ibid.*) Il ne leur était pas permis en effet de faire mourir un coupable; mais leur était-il défendu d'absoudre un innocent? Ici la victime est examinée avec plus de soin, elle est trouvée sans crime, et c'est pour cela qu'elle doit être immolée.

Inquiet, Pilate sort, rentre, et toujours incertain de ce qu'il doit faire, parce que toujours il flotte entre sa fortune et son devoir; *êtes-vous roi* (*Ibid.*, 33) dit-il à Jésus-Christ? Jésus-Christ qui jusqu'alors n'avait pas publié sa royauté, la confesse; c'est que son règne est celui de la croix; aussi déclare-t-il qu'il n'est pas de ce monde (*Ibid.*, 36), de ce monde où l'on viole si hardiment les plus grandes lois, et où l'on garde si scrupuleusement les moindres bienséances, de ce monde où il y a moins de péril à commettre le mal qu'à le condamner, de ce monde qui renonce Jésus-Christ, dont le démon est le prince, qui ne reconnaît point le père, pour qui le Fils n'a point prié et chez qui n'habite point le Saint-Esprit : hélas! tout est faux dans ce malheureux monde, et l'empire de Jésus-Christ est celui de la vérité.

A ce mot de vérité, Pilate lui demande ce que c'est que la vérité? (*Ibid.*, 38.) Il s'adresse à la vérité même, il lui parle et sans attendre sa réponse, il sort, image de ces hommes qui ne la veulent pas connaître, parce qu'ils ne la veulent pas soutenir; je ne trouve aucun crime, dit-il, dans ce prétendu coupable (*Ibid.*); eh bien! renvoyez-le donc absous; il n'a pas la force de résister en face de l'iniquité, il cherche un tempérament pour sauver en même temps la vie du juste et l'amitié de César. *Vous savez*, leur dit-il, *que l'usage est de vous proposer à la Pâque la délivrance d'un captif: choisissez de Jésus et de Barrabas.* (*Ibid.*, 39.) Etrange comparaison! Barrabas chef d'une troupe de séditieux, et Jésus prince de la paix; Barrabas qui dépouillait ses frères, et Jésus qui faisait du bien à ses ennemis; Barrabas qui ôtait la vie aux hommes, et Jésus qui la rendait aux morts : sur qui tombera le choix? Ah! chrétiens! si Jésus-Christ est délivré, nous sommes perdus, c'en est fait de notre salut, notre grande victime nous manquera, nous périrons : non, non, la malice des Juifs nous sauve. Barrabas est préféré. (*Ibid.*, 40.) O vous qui m'écoutez, vous frémissez d'une si indigne préférence! ingrats! ne la renouvelez-vous pas chaque jour? Ne criez-vous pas continuellement que vous ne voulez plus de Jésus-Christ, de son humilité, de sa pauvreté, de sa croix, que vous voulez Satan, l'esprit de ténèbres, l'ennemi de Dieu? ne préférez-vous pas le démon au Sauveur? en péchant, tout péché, en effet, est une détermination libre, toute détermination libre est un acte délibéré; or, qui dit délibération, dit comparaison, qui dit détermination, dit choix; voici donc ce qui s'est passé dans votre cœur : Jésus-Christ vous présente ses attraits, le démon ses charmes : celui-là vous fait des promesses, celui-ci vous offre des plaisirs, l'un et l'autre vous sollicitent de le prendre pour maître, voilà la concurrence; peut-être avez-vous balancé quelque temps, vous vous êtes enfin décidé : en faveur de qui a été la décision? En faveur du crime. En vain la conscience vous disait-elle comme aux Juifs : Jésus est votre prince, votre roi, votre Sauveur; le démon est le père du mensonge, le tyran des âmes, l'ennemi du salut : n'est-ce pas le premier que vous voulez servir? Que Jésus-Christ cherche ailleurs des sujets, nous sommes lassés de son empire, répliquent tumultueusement les passions : *Que ferons-nous de Jésus*, reprend la conscience? (*Matth.* XXVII, 22.) *Qu'il soit crucifié*, crient les passions! (*Ibid.*, 23.) *Mais quel mal a-t-il fait?* ajoute la conscience (*Ibid.*) : il contrarie nos penchants, s'écrient plus haut les passions, il épie nos actions, il juge nos pensées, voilà son crime : *Qu'il soit crucifié!* triste réflexion! je la quitte pour un spectacle plus triste encore.

Pilate fit quelques efforts pour arracher le Sauveur à la fureur de ses ennemis, mais la voix de nos crimes qui demande son trépas est plus puissante que celle de Pilate; les Juifs redoublent leurs instances parce qu'ils sentent sa faiblesse : inconstance des faveurs et de l'estime de la multitude! Tel qui criait depuis peu *salut et gloire au Fils de David* (*Matth.*, XXI, 9, 15), crie aujourd'hui: *crucifiez-le!* Pilate ne peut s'y résoudre, mais il ne veut pas choquer les Juifs, que fait-il? cruel par compassion, il condamne Jésus à une flagellation douloureuse (*Joan.*, XIX) : étrange arrêt! s'il est criminel, pourquoi l'absoudre? s'il est innocent, pourquoi le punir? Seigneur, il faut bien que vous ayez des crimes que Pilate ne connaisse pas, puisque votre Père vous laisse traiter ainsi; oui, Seigneur,

vous en avez, et ce sont les miens et ceux de tous les hommes; déjà l'on dépouille celui qui orne les cieux, qui donne aux lis des vêtements de gloire, qui lui-même a la lumière pour vêtement. Soleil, fuis, abîme-toi dans les flots de la mer; nuit, règne sur la terre, et couvre ton auteur de tes ombres! Séraphins, investissez-le de votre splendeur, et vous, qui étendez vos ailes sur le propitiatoire, anges de l'arche, venez les déplier sur le corps de votre Dieu; je parle en vain, il faut qu'il ne lui reste pour habit que les plaies, le sang et la honte; on lie donc à une colonne ces mains qui lancent la foudre; nu au milieu d'une soldatesque insolente, de loups furieux, le tendre Agneau voit son corps exposé à leur rage : verges, fouets, chaînes de fer, tout est propre pour servir leur fureur, leurs mains cruelles sont armées, l'air retentit de coups redoublés : avec moins de fureur sur nos campagnes désolées tombe une grêle funeste; le corps s'ouvre sous de larges blessures; les coups réitérés ne portent plus que sur des os ensanglantés; les peaux déchirées, les veines ouvertes, les chairs détachées, volent de toutes parts; le prétoire est inondé de sang; l'épuisement seul arrête la haine de ses bourreaux, leur lassitude leur tient lieu de pitié : Jésus-Christ soutient à peine les débris de ses membres déchirés : quelle leçon!

Jésus souffre qu'on le dépouille de ses vêtements parce qu'il veut nous revêtir de sa justice : la nudité de Jésus-Christ expie ces nudités infâmes qui ont pour principe l'impureté, pour effet le scandale, ces parures recherchées, fruits de la mode, aliments de la vanité : craignez, femmes mondaines, que ces corps découverts avec si peu de pudeur ne soient un jour revêtus de flammes éternelles. Et vous, hommes de faste, que ces habits si riches ne soient votre condamnation au jour des vengeances : femmes voluptueuses, hommes efféminés, vous qui n'avez du temps que pour les parures, les festins, les visites, les jeux, les spectacles, les plaisirs, de force que pour le libertinage, de santé que pour la débauche; vous que la voix lugubre de l'Eglise a eu peine d'arracher du sein des voluptés pour vous engager à pleurer avec elle dans ce triste jour, jetez vos yeux à peine ouverts à la clarté sur votre Dieu, et vous, corps sanglant, visage défiguré, joues meurtries, lèvres livides, prêchez la pénitence à ces cœurs insensibles, hélas! elle est universelle; elle embrasse tout le corps de Jésus-Christ : on joint l'insulte à la cruauté, on lui met un vil manteau sur les épaules, une couronne d'épines sur la tête, un roseau à la main, on fléchit le genou devant lui comme devant un roi de théâtre, avec ces paroles de mépris : *Je vous salue, roi des Juifs.* (*Matth.*, XXVII, 29.)

Venez, âmes chrétiennes, venez recueillir les oracles du vrai Salomon; le voilà sur son trône, le sceptre à la main; il porte sur ses épaules la marque de sa royauté et de son empire, ainsi que l'avait prédit Isaïe : Salomon, dans sa gloire, mérita-t-il de l'univers des respects aussi sincères? Tous les diadèmes des monarques doivent s'humilier devant ces épines, les sceptres devant ce roseau, la pourpre devant ce manteau; et, dans la vérité, le sceptre des rois n'est qu'un roseau; ce roseau seul de Jésus est un véritable sceptre qui se change en verge de fer pour les impies qui osent le mépriser. C'est de ce roi que vous êtes les sujets, chrétiens qui m'écoutez. Or quelle est la plus haute fortune d'un sujet, le comble de sa gloire? Mondains, je veux m'en tenir à vous. Impie Aman, ministre ambitieux, parlez : quel est l'éclat qui flatterait le plus votre vanité? Ce serait, répond-il, d'être donné en spectacle à tout le peuple, orné du manteau royal de mon maître, le front ceint de son diadème, son sceptre dans mes mains. (*Esther*, VI, 8.) Chrétiens, regardez Jésus : voilà votre roi, cette majesté souffrante, meurtrie, ensanglantée. Votre gloire, votre bonheur, en quoi consiste-t-il? Répondez. Ah! Seigneur, si les Juifs vous renoncent pour leur roi, je vous reconnais pour le mien; permettez que je reçoive une portion de la royauté que vous réservez à vos sujets. Non-seulement j'adore cette couronne, mais je veux la porter : que ces salutaires épines percent ma tête remplie de tant de vaines pensées; qu'en les dissipant, qu'en les terrassant, elles me fassent véritablement régner!

Dans cet état humiliant, Pilate montre aux Juifs le Sauveur, et, comme ils auraient pu le méconnaître, tant il était défiguré, il leur apprend que c'est cet homme qu'ils lui ont remis : *Voilà l'homme* (*Joan.*, XIX, 5), leur dit-il; oui, le voilà cet homme que tant d'oracles avaient annoncé, tant de figures représenté, tant de soupirs appelé; cet homme que les prophètes avaient nommé l'Admirable, le Dieu fort, le Père du siècle futur, l'Ange du grand conseil, le Prince de la paix; le reconnaissez-vous? Le voilà : quel contraste! Maintenant moins homme qu'un ver de terre, maintenant l'opprobre des hommes, le rebut du peuple, la victime universelle, le voilà; cet aspect qui aurait adouci les monstres les plus féroces, irrite la fureur de ce peuple insensé; il lui envie le peu de sang qui coule dans ses veines, le souffle qui lui reste. Qu'il meure! crie-t-il; nous avons une loi, et cette loi le condamne. Ingrats! ce n'est pas votre loi, c'est son amour qui le condamne. Pilate se rend à leurs clameurs (*Ibid.*, 16; *Matth.*, XXVII, 24) : voilà à quoi se réduit la justice des hommes; il se lave les mains, à la vérité, mais cette eau lave-t-elle son âme du déicide qui va être commis?

Ainsi Jésus est livré à la volonté des hommes, et dans le peu d'instants qu'il a à vivre, son cœur tendre voit périr l'apôtre perfide et en gémit. Le scélérat confesse son forfait; il est trop grand pour qu'il se flatte du pardon, il est trop pesant pour qu'il puisse supporter le fardeau. Il rend le prix de son attentat, et, ne prenant conseil que de son désespoir, il attente à ses jours, et consomme tous ses crimes en se pendant.

Fin affreuse qui doit faire trembler tous les sacriléges qui profanent le corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ! Les pontifes ne voulurent pas souiller, disaient-ils, le trésor du temple en recevant un argent de sang, tandis qu'ils souillent leur conscience du plus horrible crime en livrant aux bourreaux le vrai temple de Dieu. Ah ! finissons: notre victime est couronnée ; la voilà dévouée irrévocablement au sacrifice. Suivons-la au Calvaire, où elle nous donnera des moyens de pénitence en condamnant notre découragement par sa fermeté et sa résignation. C'est le sujet de mon troisième point.

TROISIÈME POINT.

C'était un spectacle bien touchant que celui du jeune Isaac marchant vers la montagne chargé du bois de son sacrifice. (*Gen.*, XXII, 6.) Dès qu'il apprend que le Seigneur l'a choisi pour victime, quel héroïsme dans ce tendre enfant ! Aussitôt, transporté d'allégresse, il se couronne lui-même de fleurs, il baise mille fois le glaive qui doit l'immoler, il se hâte de construire le bucher, il se place dessus, et tend le cou à la main paternelle qui tient l'acier étincelant et qui le lève pour frapper. C'est ici un Isaac bien différent : l'ancien était condamné par la demande que Dieu avait faite, et celui-ci est condamné parce qu'il l'ordonne lui-même. Aussi point d'ange du ciel pour le soustraire à l'immolation, point de voix céleste qui se fasse entendre dans les airs pour arrêter le bras du sacrificateur. Il faut que l'holocauste soit consumé ; la victime mourra, sa propre charité la dévorera. Les liens ici sont inutiles, il n'en est besoin que pour ces victimes involontaires qui se débattent avec la main qui doit les immoler. Ministres, avides de son sang, hâtez-vous de dresser son autel, l'Agneau pur a plus d'impatience d'y être placé que vous n'en avez de l'y égorger. Suivons Jésus-Christ dans cette marche douloureuse où toutes ses traces sont couvertes de son sang ; gardons-nous bien de les arroser de nos larmes. Qu'on en verse au sacrifice de la jeune vierge de Galaad ; qu'elles coulent des yeux d'un tendre père à celui d'un fils unique : victimes communes, les larmes pouvaient leur convenir, Jésus les désavoue ; elles lui feraient injure. S'il est martyr, il ne l'est que de l'amour, et l'amour ne veut point de larmes.

Voilà donc notre grand prêtre revêtu des ornements de son sacerdoce, montant au temple de la vraie Sion, et marchant vers l'autel où l'hostie propitiatoire sera offerte de ses mains. S'il permet qu'on l'aide à porter l'instrument de son trépas, ce n'est pas qu'il manque de force et de courage pour en soutenir seul le douloureux fardeau, c'est pour nous apprendre que, quoiqu'il ait abondamment satisfait à son sacrifice, il faut, pour nous en appliquer le mérite, prendre sur nous une portion de sa croix ; mais que ce ne soit pas comme Simon le Cyrénéen, en la traînant par force (*Matth.*, XXVII, 32) ; que ce soit au contraire en nous modelant sur l'immense charité de Jésus-Christ : charité si grande qu'elle lui fait fermer les yeux sur ses propres souffrances pour ne voir que les maux qui vont fondre sur la ville ingrate qui lui arrache la vie (*Luc.*, XXIII, 27). S'il les lui annonce, ce n'est qu'avec des sanglots et des soupirs pour l'engager à conjurer l'orage. Le glorieux rejeton de Jessé, presque insensible à l'aspect de la hache qui va le couper au pied, ne s'occupe que de la destruction des roseaux. Ah ! pécheurs, vous crie le Seigneur, repentez-vous, sauvez-vous ; je m'oublie dans cet instant, je ne pense qu'à vous ; soyez touchés de mon état, non pour moi, mais pour vous. Quoi ! seriez-vous plus insensibles que l'enfer ? Je le confonds ; plus inexorables que mon Père, je le désarme. Ce sang qui éteint les foudres ne pourra remuer vos cœurs ! En disant ces tendres paroles, il arrive au Calvaire.

Ici se réalisent toutes les figures, ici se dissipent les ombres, ici la vérité brille. Dans les anciens sacrifices, la victime était offerte, son sang était répandu autour de l'autel, sa peau était détachée, sa chair coupée par morceaux, ses membres placés sur le bucher pour être consumés par le feu du sanctuaire. Tel Jésus-Christ, Agneau destiné à l'immolation, a vu déjà son sang couler, et sa peau se détacher sous les coups de fouet au prétoire ; il verra maintenant ses membres non divisés, mais disloqués sur la croix, et cloués comme un autel, pour y être dévorés par le feu de son amour. Il n'est pas besoin de prêtre qui allume le feu, sa charité en fera les fonctions et prêtera ses brûlantes flammes. Jésus se couche sur l'instrument de son supplice, devenu, dit saint Léon, non plus l'autel du temple, mais l'autel du monde entier. Il étend ses bras pour nous faire entendre qu'ils sont ouverts aux pécheurs et qu'ils les embrassent. La seule inscription de sa croix le fait assez connaître (*Ibid.*, 38) : il est roi, mais un roi de bonté ; il est juste que toute langue le confesse ; en vain veut-on faire changer ce glorieux titre ! Pilate, assez lâche pour accorder la mort de Jésus, ne le sera pas assez pour accorder cette grâce aux Juifs (*Joan.*, XIX, 22) ; après avoir été son bourreau, il semble devenir son apôtre.

D'une autre part cependant, quelle profonde humiliation ! C'est entre deux scélérats qu'on crucifie Jésus (*ibid.*, 28) ; il veut nous apprendre par là que quelque pécheur que l'on soit, on est toujours près de lui par la pénitence, et qu'il est toujours près de nous par sa grâce ; il est vrai qu'en pardonnant au voleur contrit et laissant le voleur impénitent dans son crime (*Luc.*, XXIII, 43), il fait déjà sur la croix ce qu'il fera sur une nuée au jugement dernier, je veux dire, que par une séparation éternelle, il mettra les uns à sa droite et les autres à sa gauche. Mais enfin il ne perd qu'un endurci qui le blasphème, et il sauve un pénitent qui le confesse ; le bon larron devient le premier confesseur de son règne, le premier apologiste de son in-

nocence, le premier martyr de son nom; il lui consacre tout ce qu'il a de libre : son cœur pour croire sa divinité, et sa langue pour confesser sa gloire; il est vrai que cet effort héroïque est un fruit de la grâce, et cette grâce un fruit de la croix.

Touchés de ce grand exemple, disons avec cet heureux pénitent dans les peines que nous souffrons : tous ces maux sont une juste rétribution de nos péchés. Mais Jésus-Christ, qu'avait-il fait qui méritât un traitement pareil à celui qu'il endura? Langage de résignation; tenez-le, chrétiens, et Jésus-Christ vous répondra comme à cet illustre prédestiné : Compagnons de mes souffrances, vous le serez de ma gloire; tout dégradé que vous me voyez, j'ai des couronnes à donner; oui, mon amour vous le promet, et ma justice vous le tiendra. Ainsi, le Seigneur répand ses grâces sur un scélérat crucifié à son côté, il ne tient pas à lui qu'elles coulent même sur ses bourreaux. Mon Père, s'écrie-t-il, jetez un coup d'œil sur votre fils qui agonise; les volontés des mourants sont sacrées; voici les derniers vœux que je forme; mon Père, pardonnez à mes bourreaux parce qu'ils ne savent ce qu'ils font (*Luc.*, XXIII, 34) : ô excès d'amour! qui ne voit dans ses plus cruels ennemis que des créatures qui lui sont chères, et qui pardonne même à ceux qui semblent ne mériter aucun pardon.

Mais dans le temps qu'il donne de si grandes preuves de son amour, on fait à sa puissance le plus insultant défi : *Lui qui sauve les autres*, s'écrient les Juifs, *ne peut pas se sauver lui-même :* s'il est ce qu'il dit être, *qu'il descende de sa croix* (*ibid.*), et nous croirons en lui. On conclut qu'il n'a fait que de faux miracles pour ses frères, puisqu'il n'en fait aucun pour lui-même; mais quand il en aurait fait, ils auraient été sans succès, comme ceux qu'il avait déjà opérés, ressusciter un mort est un plus grand prodige que de se détacher de la croix, et ce prodige n'avait point touché les pharisiens; d'ailleurs il voulait nous apprendre que ce qui est sur la croix par obéissance, ne doit jamais la quitter sans son ordre : il était réglé dans les conseils éternels, que si Jésus-Christ n'eût été la victime de notre salut, il n'y avait plus d'espoir pour l'homme pécheur : son amour pouvait-il accepter les offres qu'on lui faisait, de descendre de l'instrument de son supplice?

Quelles étaient vos douleurs à l'aspect de tant de douleurs, Vierge sainte? jugez-en, mère tendre, par tout ce qui se passe dans vos entrailles quand un fils chéri souffre! Que le contre coup de pareilles souffrances est terrible! Ah! c'est bien aujourd'hui que s'accomplit à la lettre la prédiction du saint vieillard; un glaive de douleur divise votre âme; les mêmes clous qui attachent votre fils à la croix, vous y crucifient avec lui; Jésus-Christ le voit, et ses yeux presque éteints se rallument pour expirer sur vous; sa langue défaillante prononce encore votre nom, et c'est en notre faveur : Femme, je n'ose vous appeler mère (*Joan.* XIX, 26), votre fils expire, vous n'en avez plus, femme, voilà votre fils, et il montrait le disciple bien aimé : substitution mystérieuse et prophétique qui nous met tous à la place de l'apôtre : ainsi sa charité songe à nous dans son agonie, elle nous enrichit, elle nous donne Marie pour mère.

En est-ce assez? Non, chrétiens, il faut que tous ses sens souffrent un tourment particulier pour expier les péchés des nôtres : *j'ai soif*, s'écrie-t-il; on lui présente du fiel et du vinaigre. (*Ibid.*, 28.) Israël, est-ce ainsi que Dieu t'abreuva dans les déserts, lorsqu'il fit jaillir des eaux vives du sein d'un stérile rocher? Chrétiens ingrats, qui vous joignez aux Juifs par la foule des crimes que vous commettez, breuvage plus amer que le fiel que vous présentez au Seigneur, est-ce ainsi que Jésus-Christ vous désaltère à sa table, lorsqu'il vous offre pour boisson ce sang qui fait l'ivresse des saints? Votre soif, ô mon Dieu! n'est point celle que s'imaginent vos persécuteurs', c'est la soif du salut des hommes, qui ne sera éteinte que quand vous les verrez régner avec vous dans le ciel : *j'ai soif;* on lui présente cet affreux breuvage, et il en prend tout ce qu'il en fallait pour ajouter une souffrance de plus à ses souffrances, une souffrance qui couronne toutes ses souffrances. *Tout est* donc *consommé* (*ibid.*, 30) : oui, chrétiens, c'est Jésus-Christ qui l'assure, tout est consommé, il ne manque plus, ni à la religion un pontife, ni à l'Eglise un chef, ni aux gentils un libérateur, ni aux Juifs un Messie, ni au monde une victime; tout est consommé. Alors, pour montrer que l'amour était le seul prêtre de son sacrifice, Jésus poussa un grand cri, cri du véritable Abel, dont le sang ne demande pas vengeance, mais miséricorde pour les pécheurs, et, après avoir remis son âme entre les mains de son Père, il reçoit le dernier coup, le coup mortel que lui porte sa charité; il incline la tête, il expire, il n'est plus. (*Ibid.*)

Je suspends ici mon discours pour laisser parler la nature, dans son désespoir, elle renverse toutes ses lois et menace de se replonger dans le néant. Le soleil fuit épouvanté, et abandonne l'univers à d'épaisses ténèbres, les éléments se confondent, les vents déchaînés sifflent dans les airs, de pâles éclairs offrent un jour plus noir que la nuit, la foudre allumée gronde, éclate; les rochers se divisent et montrent leurs arides seins, la terre ébranlée dans ses fondements s'agite sur ses gonds; les morts sortent de leurs tombeaux; des spectres effrayants voltigent dans les horreurs de la nuit; tout annonce la mort d'un Dieu, tout s'élève contre ses bourreaux, tout demande vengeance du sang innocent..... (*Matth.*, XXVII, 51.) Mais sur qui tombera cette vengeance si terrible? Chrétiens qui m'écoutez, tremblez pour vous-mêmes.

Nous lisons dans le *Deutéronome* (XXI, 3), que, lorsqu'on trouvait sur un chemin un cadavre étendu, et qu'on ignorait les auteurs du meurtre, on assemblait les anciens des

villes circonvoisines, et que, la main étendue sur le mort, on les faisait jurer qu'il n'avaient point été complices de l'assassinat.

Il ne s'agit pas aujourd'hui du meurtre d'un homme, vous le savez, mes frères, mais du meurtre d'un Dieu. Ah ! si le meurtre d'un homme est un si grand crime, parce que tout homme porte l'image de Dieu, concevez, si vous le pouvez, quel doit être le crime des meurtriers de Dieu même!...

Le voici, ce Dieu trouvé sur le Calvaire au milieu de vos villes, défiguré, couvert de plaies, assassiné, égorgé cruellement par des brigands furieux; il est décidé que tous les pécheurs ont participé à cet attentat si énorme : pour distinguer les innocents des coupables, ce ne sont pas seulement les anciens des villes circonvoisines, ce sont tous les peuples de l'univers qui sont cités pour étendre la main sur ce corps sacré, et pour jurer qu'ils n'ont point été complices du déicide ; usant de la liberté que me donne la grandeur de mon ministère, du haut de cette chaire évangélique, je vous cite à présent tous tant que vous êtes, mes frères, venez porter la main sur ce corps précieux, sur ce corps encore sanglant; dites, prononcez, jurez que vos mains n'ont point attenté à sa vie ; qu'elles n'ont point ouvert ce côté, percé ces pieds, éteint ces yeux, qu'elles ne se sont point baignées dans ce sang précieux; jurez que vos crimes ne l'ont point crucifié; que, toujours attachés à la vertu, vous ne vous êtes point ligués avec les méchants; que vous n'avez point condamné le juste qui est devant vous; que vous n'avez point demandé sa mort; que vous ne l'avez point immolé. Et vous, corps sacré que je tiens dans mes mains, entendez les serments qu'il vont faire ; recevez-les, et que le soupçon du crime soit effacé, s'ils osent jurer qu'ils n'ont point été vos meurtriers : venez donc l'un après l'autre, mais prenez garde que les coupables n'avancent pas, le crime serait commis sur le corps du Juge qui doit le punir; avancez-vous seulement, vous qui avez conservé votre innocence pure et entière, qui n'êtes souillées d'aucune tache; vous, âmes heureuses, en qui le péché n'a jamais habité, au milieu desquelles le Seigneur a toujours demeuré, dont jamais il ne s'est retiré ; vous qui avez conservé fidèlement le précieux trésor de la grâce et de la pureté qui vous a été confié dans le baptême : voilà le corps, étendez la main, jurez ; mais quoi? Vous tremblez tous, aucun de vous n'ose avancer, votre conscience s'y oppose, le parjure vous effraie, vous gardez un morne silence, vos yeux attachés à la terre n'osent pas seulement s'élever sur ce corps divin, vous vous sentez tous coupables de péchés, et la plupart d'entre vous peut-être de péchés énormes.....

Ah! barbares, c'est donc vous qui avez crucifié Jésus! c'est vous qui l'avez ainsi meurtri, qui l'avez déchiré, qui l'avez assassiné! vos mains sont encore teintes de son sang! O honte! ô crime! ô perfidie! Divin Jésus, c'est dans votre famille que s'est opéré l'ouvrage sanglant de l'iniquité; c'est votre peuple chéri qui vous a porté le coup mortel; ce sont des hommes qui se disent chrétiens, et qui se vantent de vous aimer, qui ont fait couler votre sang; ce sont vos propres enfants qui vous ont arraché la vie!

Ah! les paroles me manquent, les sanglots m'étouffent, mes larmes coulent en abondance. Perfides! c'est donc ainsi que vous avez payé les bienfaits de votre Dieu? Cruels! était-ce donc-là l'amour que vous lui portiez? ces plaies affreuses étaient les caresses que vous lui réserviez!...

Mais je sens que mes reproches vous attendrissent, la douleur se peint sur vos fronts, les pleurs coulent de vos yeux, le remords n'est point éteint dans vos cœurs; quelque grands que soient vos crimes, l'amour de votre Dieu est encore plus grand. Si vous vous repentez sincèrement de vos péchés, si vous êtes bien résolus à ne plus les commettre, élevez les yeux et regardez votre grande victime qui vous pardonne, qui oublie vos crimes, qui vous rend son amour. Regardez la face de votre Christ; son sang qui coule abondamment sur vous, quoique versé par vos mains, vous sanctifiera si votre conversion est véritable, si votre pénitence est vive, entière, sincère et constante. Oui, Seigneur, ils sont véritablement contrits; prosternés devant vous, humiliés dans la poussière, brisés de douleur, ils se jettent entre vos bras ouverts pour les recevoir; ils vous demandent miséricorde, ils réclament votre amour, ils sollicitent votre bonté; que ce jour soit donc le grand jour de réconciliation. Enfants, reconnaissez, embrassez votre Père; et vous Père céleste, le meilleur de tous les pères, reconnaissez, embrassez vos enfants; véritable Jacob, rendez-leur votre tendresse, et daignez leur accorder votre bénédiction. Au nom du Père, etc.

MYSTÈRES.

SERMON Ier.

Pour la fête de Pâques.

SUR LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

Surrexit. (*Marc.*, XVI, 6.)
Il est ressuscité.

Quels furent les transports de Jacob, ce tendre père, lorsqu'il apprit que Joseph, son cher fils, Joseph, le digne objet de tous ses soins et de sa tendresse, Joseph, qu'il croyait mort, était vivant. Depuis combien d'années, inconsolable de sa perte, ce bon père ne se nourrissait-il que de ses larmes! L'heureuse nouvelle, enfin, quand on vient lui apprendre

que ce Joseph tant pleuré, non-seulement vit, mais qu'il règne en Egypte ! Il se lève aussitôt : quel vif empressement ! Il jette bas les vêtements de sa tristesse : *Sufficit mihi si Joseph vivit* (*Gen.*, XXVIII, 18) : Ah ! c'est assez pour moi, s'écrie-t-il dans les transports de sa joie, si Joseph est vivant ! Que je meure à présent, rien ne me retient plus sur la terre, pourvu que je voie mon cher Joseph, et que je meure entre ses bras. Pourquoi, mes frères, disait un saint docteur, le dévôt saint Bernard, pourquoi suspendre si longtemps notre joie par une parabole. Voici bien plus que Jacob, voici plus que Joseph : véritable Sion, les larmes n'ont été que trop longtemps votre partage ! Assez et trop longtemps vos murs ont été revêtus de deuil ; Eglise de Jésus-Christ, séchez vos pleurs ; et vous chrétiens, venez prendre part à la joie de votre mère ; vos yeux depuis assez longtemps ne sont frappés que d'objets lugubres et sombres : jour heureux que le Seigneur a fait, il est temps que je me réjouisse en ta lumière : Jésus est ressuscité ! *Surrexit*. Voyez ce tombeau vide : les liens du sépulcre n'ont pu l'arrêter ; non-seulement il est vivant, mais il a vaincu la mort et détruit son empire. Mon Jésus règne au ciel, sur la terre, aux enfers : je vivrai donc à présent sans trouble, et je mourai sans crainte. Que m'importe tout ce qui se fait, tout ce qui se fera dans le monde : mon Jésus est vivant, cela seul m'intéresse : *Sufficit mihi si Jesus vivit*.

Beaux transports ! que ne vous y livrez-vous, mes frères. Vous pouvez vous y livrer sans crainte. Pourquoi ? C'est que Jésus-Christ est ressuscité, et que nous ressusciterons nous-mêmes un jour. Chrétiens, enfans de l'éternité, c'est ce beau nom que l'Ecriture nous donne, élevons-nous donc aujourd'hui au-dessus de la terre ; regardons avec un généreux mépris le tombeau ; nous y entrons, il est vrai, mais nous en sortirons, et ce sera pour toujours ; notre défaite est passagère, et notre triomphe est éternel. Cette inscription magnifique que j'imagine aujourd'hui sur le tombeau de Jésus, nous regarde tous, mes frères : *Resurrexit !* Un jour viendra que cette inscription pourra de même être substituée sur nos tombeaux à la place de ces lugubres mots qui renferment, ce me semble, le triste hommage que le monde rend à la mort. La résurrection est pour nous le gage de cette magnifique espérance ; ne pensons plus qu'à mériter d'avoir part aux prérogatives glorieuses de la résurrection de Jésus-Christ. C'est sous ce point de vue que les saints docteurs, toujours attentifs à considérer nos mystères du côté le plus intéressant pour nous, saint Augustin, surtout, et saint Chrysostome, ont envisagé celui-ci, et voici les deux raisonnements qu'ils tirent l'un et l'autre de saint Paul.

Jésus-Christ est ressuscité, donc il y aura une résurrection générale de tous les morts, ce sera le sujet de mon premier point. Jésus-Christ n'est entré dans la gloire de sa résurrection que par les souffrances de sa mort donc il faut avoir part à ses souffrances pour avoir part à la gloire de sa résurrection, ce sera le sujet de mon second point. En deux mots, la résurrection de Jésus-Christ est le gage et la règle de notre espérance pour la résurrection future. Puisque Jésus-Christ est ressuscité, il est incontestable que nous ressusciterons, c'est ce que je démontrerai d'abord ; mais ressusciterons-nous dans l'état de la gloire où Jésus-Christ est ressuscité ? Ce sera sur la conformité de notre vie avec celle de Jésus-Christ qu'il faudra le décider ensuite. Avant que de commencer, félicitons Marie sur l'heureux triomphe de son Fils. *Regina cœli*, etc.

PREMIER POINT.

Voici, mes frères, quel était le raisonnement de saint Paul, dans sa première *Epître aux Corinthiens*, dont je dois tirer toute la substance de ce discours : Si l'on dit que Jésus-Christ est ressuscité, comment peut-on dire qu'il n'y a point de résurrection ? *Si Christus prædicatur quod resurrexit a mortuis, quomodo quidam dicunt quoniam resurrectio mortuorum non est* (I *Cor.*, XV, 12)

Car, si les morts ne ressuscitent point, Jésus-Christ n'est point ressuscité, et de même si Jésus-Christ n'est point ressuscité, c'est en vain que nous attendons une résurrection. Selon l'Apôtre, il y a donc une raison essentielle entre ces deux dogmes : le dogme de la résurrection de Jésus-Christ et le dogme de la résurrection future. Or, continue l'Apôtre, le dogme de la résurrection de Jésus-Christ est appuyé sur des preuves et même sur des démonstrations incontestables : *Nunc autem Christus resurrexit* (*Ibid.*, 20) ; donc il n'y a plus de doute raisonnable à former, plus de difficultés solides à faire sur le dogme de la résurrection. Donnons à ce raisonnement une juste étendue, sans ajouter autre chose aux pensées de l'Apôtre que le commentaire de saint Jean Chrysostome et de saint Augustin.

Oui, mes frères, disait l'Apôtre, il y a une liaison essentielle entre la résurrection de Jésus-Christ et la nôtre ; car Jésus-Christ est le premier de ceux pour qui la mort n'est qu'un sommeil : *Primitiæ dormientium* (*Ibid.*) S'il est appelé le premier, il faut donc qu'il y en ait d'autres après lui. C'est pour cela que l'Apôtre poursuit : La mort était entrée dans le monde par le péché d'un homme ; celui qui par sa mort a détruit le péché, doit donc avoir ramené la vie. Ainsi, comme tous sont morts, tous aussi recouvrent la vie, mais chacun à son rang, dit l'Apôtre : *Unus quisque in suo ordine* (*Ibid.*, 23), Jésus-Christ le premier, *Primitiæ Christus*, ensuite ceux que Jésus-Christ a délivré.

L'interprétation de saint Augustin donnera plus de jour et plus de force à ce premier raisonnement. Avez-vous pris garde, mes frères, que Dieu nous ayant tous condamnés à la mort, en punition du premier péché, il ajoute cependant aussitôt, en parlant au serpent qui nous avait séduits : Je

mettrai la semence d'une guerre éternelle entre toi et le fruit de la femme ; ce fruit de la femme, c'est Jésus Christ; il écrasera ta tête, et ton pouvoir sur lui sera borné à lui mordre le talon : *Conteret caput tuum, et insidiaberis calcaneo ejus* (*Gen.*, III, 15). Prédiction, dit saint Augustin, qui fut accomplie à la lettre; car, par une mort passagère, et seulement de quelques jours, ce fut la morsure du serpent, Jésus-Christ acquit le droit d'une résurrection à une vie éternelle, voilà la tête du serpent écrasée. Cette interprétation me paraît magnifique ; mais autant elle établit la nécessité d'une résurrection pour Jésus-Christ, autant elle la démontre par rapport à nous-mêmes. En effet, poursuit saint Augustin, Jésus-Christ ne combattait pas le serpent par lui-même, c'était proprement notre guerre qu'il soutenait contre lui ; c'est donc pour nous qu'il a vaincu; aussi nos droits, qui sont le fruit de sa victoire, doivent être réglés sur ceux de notre chef : *Primitiæ Christus.* Donc c'est encore pour nous une nécessité de mourir : voilà la morsure du serpent, donc aussi cette mort n'est que passagère, ou la tête du serpent n'est point écrasée. Sentez-vous mes frères, la liaison nécessaire entre la résurrection de Jésus-Christ et la nôtre ?

Approfondissons cependant encore davantage la pensée de l'Apôtre. Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, disait-il, c'est en vain que vous croyez : *Vana est fides vestra.* (I *Cor.*, XV, 17.) Pourquoi? Parce que vous êtes encore dans le péché. *Adhuc enim estis in peccatis.* (*Ibid.*, 18.) Par conséquent ceux qui ont cru en Jésus-Christ sont eux-mêmes perdus : *Qui dormierunt in Christo perierunt.* (*Ibid.*) Mais d'où ces conclusions se tirent-elles? De ce que l'Apôtre ajoute un peu plus bas que la mort est entrée dans le monde par le péché, que le péché est, pour ainsi parler, le trait de la mort dont elle s'est servie pour nous percer. *Stimulus mortis peccatum est.* (*Ibid.*, 56.) Le péché reste donc, si la mort n'est point désarmée, et comment a-t-elle été désarmée, si Jésus-Christ n'est pas ressuscité? Et de plus, en supposant Jésus-Christ ressuscité, si nous ne ressuscitons nous-mêmes, elle est donc armée contre nous, et par conséquent le péché reste encore. *Adhuc estis in peccatis.* (*Ibid.*, 17.)

Mais quelle différence y aurait-il? C'est le raisonnement que saint Jean Chrysostome, en particulier, tirait encore de saint Paul, quelle différence entre le premier et le second Adam? Le premier Adam venant de la terre, dégradé par le péché, avili, corrompu, et pour cela même condamné à retourner en poudre : *Primus homo de terra terrenus.* (*Ibid.*, 47.) Et le second Adam venu du ciel, auteur de toute sainteté, saint lui-même, et le Saint des saints par essence, *Secundus de cœlo, cœlestis.* (*Ibid.*) Quelle justice les aurait confondus l'un et l'autre dans la poussière et l'infection? Et en ressuscitant pour notre justification, comme dit encore l'Apôtre, il avait anéanti en nous le vieil homme, il nous avait fait renaître en lui pour devenir de nouvelles créatures, des germes spirituels, des enfants adoptés. Or, la nouvelle créature sera-t-elle confondue avec l'ancienne? Cette chair toute méprisable qu'elle est en elle-même, élevée à un ordre spirituel et et divin par l'incarnation du Verbe, divinisée en quelque sorte par le sang d'un Dieu qui a coulé sur elle, ne doit pas rester confondue avec la vile boue qui compose les êtres inanimés de l'univers, ou bien, mes frères, il faut conclure ainsi que concluait l'Apôtre, que tout le système de la religion n'est qu'une pure fable que nous croyons en vain : *Vana est fides vestra.* (*Ibid.*, 17.)

Enfin, ajoutons encore avec saint Augustin, que nous croyons en vain, si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, car tout le système de la religion porte pour ainsi dire sur cette base, la résurrection de Jésus-Christ; je dis encore sur cette autre, la résurrection des morts. Quelle preuve Jésus-Christ donne-t-il de la vérité de sa mission, de sa divinité? Mes frères, on vous l'a dit cent fois, toujours sa résurrection. Tantôt, sous la figure du miracle de Jonas, cette nation infidèle demande des prodiges, disait-il, mais on ne lui montrera point d'autre prodige que celui de Jonas : *Signum non dabitur ei nisi signum Jonæ prophetæ.* (*Matth.*, XII, 39.) Tantôt sous l'emblême du temple : Détruisez-le, disait-il aux Juifs, en trois jours je le relèverai : *Solvite templum hoc, in tribus diebus reædificabo illud.* (*Joan.*, II, 19.)

La résurrection de Jésus-Christ était donc devenue l'argument décisif en faveur de sa divinité, malgré tous les autres miracles qu'il avait opérés : sans ce dernier dénouement, qu'eût-on pu penser d'un homme qui terminait sa vie sur un gibet? Quoiqu'on eût pu dire, son silence n'eût-il pas été regardé comme un aveu de toutes les accusations intentées contre lui? Sa patience n'eût-elle point été soupçonnée d'impuissance et de faiblesse? Comment les apôtres eussent-ils osé se montrer dans le monde? Comment y eussent-ils été regardés? Comme des génies faibles qui s'étaient laissé séduire ; c'était sans doute l'épithète la moins déshonorante que l'on eût pu leur donner. Aussi, mes frères, telle était la situation de tous les esprits pendant les trois jours qui s'écoulèrent entre la mort de Jésus-Christ et sa résurrection ; mais Jésus-Christ ressuscité, sa parole est dégagée, toutes ses promesses sont accomplies, et ses ennemis confondus.

Cependant, mes frères, avez-vous remarqué, quand Pilate et Caïphe lui demandent s'ils est le Fils de Dieu, à quelle période il les renvoie pour les convaincre. Un jour, leur dit-il, vous verrez le Fils de l'homme en puissance et en majesté venir juger tous les peuples. La résurrection générale des morts est donc véritablement dans la pensée de Jésus-Christ, même une espèce de supplément à la preuve de sa divinité.

Car enfin, c'est la preuve sur laquelle insistaient davantage saint Augustin et saint Chrysostome; quelque décisif que soit l'ar-

gument tiré de la résurrection de Jésus-Christ en faveur de sa divinité, il est pour ainsi dire trop éloigné de nous pour fermer tout à la fois la bouche à l'impie. Les nations conjurent encore contre le Seigneur et contre son Christ; c'est encore à présent le véritable règne du prince des ténèbres; il n'est point d'image plus sensible de l'économie qui règne aujourd'hui dans le monde que ce qui se passait dans les jours de la passion de Jésus-Christ; la divinité, partout cachée, est en butte aux fureurs de la noire impiété: quelles horreurs, quels blasphèmes de la passion ne se renouvellent pas tous les jours, même au sein du christianisme? En proie à la fourberie triomphante, la justice n'est-elle pas souvent un titre de prédomption? Le vice seul a droit de se montrer à découvert, il n'a plus même besoin d'emprunter le masque de la vertu pour se cacher; où sont encore dans le monde les disciples de Jésus-Christ? S'il est quelqu'un qui soit vraiment fidèle, ose-t-il paraître? Jésus est partout calomnié, partout persécuté; calomnié dans ses dogmes et dans sa morale, persécuté dans tous ceux qui le représentent, dans ses disciples, dans ses ministres, dans ses pontifes même, trahi peut-être, hélas! par ceux qui sont le plus intéressés à le défendre, vendu servilement par les uns, lâchement renoncé par les autres, victime tantôt d'un sordide intérêt, tantôt d'un vil respect humain; n'est-il pas livré tous les jours, du moins dans vos cercles, aux jugements qu'on y porte contre lui? Vous semblez endormi, Seigneur, tandis que votre silence consomme le triomphe de l'impie; quel miracle nouveau vengera la divinité et justifiera la Providence? Le miracle d'une résurrection générale, répondent les deux saints docteurs que j'ai cités; c'est pour cela, comme dit saint Paul, dans la suite du même raisonnement, qu'il faut que Jésus-Christ règne encore, à présent; encore, c'est-à-dire qu'il défende, qu'il gouverne, qu'il conserve le royaume qu'il s'est acquis : c'est son Eglise : *Oportet illum regnare* (I *Cor.*, XV, 25) : l'Eglise militante, il faut encore y donner des combats y remporter des victoires; le péché, la mort, y exercent encore des restes de tyrannie; le triomphe ne sera complet qu'à ce dernier période que nous attendons. Alors tous les ennemis de Jésus-Christ seront mis à ses pieds; toute domination, toute autorité, toute puissance sera anéantie : plus de rois que Jésus-Christ, plus de sceptre que la croix de Jésus-Christ, sceptre de fer pour briser les têtes orgueilleuses de ceux qui lui ont résisté et qui ont troublé la paix de son empire; sceptre d'or, verge de bénédiction et de douceur pour rendre à jamais son Eglise glorieuse et triomphante. Voilà, mes frères, le triomphe complet. Mais quelle en est l'époque? Quand la mort, dit l'Apôtre, sera tout à fait détruite et renfermée pour toujours dans le tombeau : *Novissima autem inimica destruetur mors.* (I *Cor.*, XV, 26.)

Consolante époque! par conséquent, mes frères, époque que la résurrection de Jésus-Christ nous fait envisager dès aujourd'hui, et qu'elle nous promet. Oui, je ressusciterai, je voudrais que mes paroles pussent s'écrire maintenant en caractères ineffaçables : *Quis mihi tribuat ut scribantur sermones mei?* (*Job*, XIX, 23.) Je voudrais d'un stylet de fer les graver sur l'airain ou sur le marbre, ou plutôt, je voudrais les imprimer en traits de flammes dans le plus profond de vos cœurs : *Scio quod Redemptor meus vivit.* (*ibid.*, 25.) Oui, je sais que mon Rédempteur est vivant, et de là je conclus que le tombeau ne possédera mon corps que pour un temps, je sais que la corruption à laquelle je suis condamné n'est que passagère; oui, je sortirai du sein de la terre : *De terra surrecturus sum* (*Ibid.*) Ce corps, cette chair, oui, cette chair que je touche à présent, dont mon âme, à la vérité, doit être séparée, qui, séparée de mon âme, sera jetée dans le tombeau, y deviendra cendre et poussière, cette même chair sera rétablie, mon âme y sera de nouveau unie pour la vivifier, pour l'animer, *Rursum circumdabor pelle mea.* (*Ibid.*, 26.) Et mes yeux alors, ces mêmes yeux qui reçoivent à présent la lumière du jour, ces mêmes yeux dont nous nous voyons tous aujourd'hui les uns les autres, recevront la douce impression que fera sur eux le Soleil de justice à la faveur de la brillante clarté dont le corps glorieux de mon Rédempteur éclairera le monde. Je le verrai, en même temps, nous nous reverrons tous les uns les autres, *Et in carne mea videbo Salvatorem meum quem visurus sum ego et oculi mei conspecturi sunt.* (*Ibid.*)

Telle est, mes frères, l'espérance qu'un juste de l'ancienne loi concevait déjà de la nouvelle résurrection du Messie qu'il attendait. Espérance flatteuse, tout éloignée qu'elle est. Espérance solide que la résurrection de mon Sauveur a gravée profondément dans le plus secret de mon cœur : *Reposita est hæc spes mea in sinu meo.* (*Ibid.*, 27.) Quelles peuvent être les objections dont se servira l'impie pour la détruire? L'Apôtre les a prévenues au même endroit, en combattant, en réfutant les incrédules de son siècle. Insensés, dit-il, toute la nature offre sans cesse à vos yeux une image de la résurrection; le grain que vous jetez dans le sein de la terre y meurt toujours avant que de se reproduire; ainsi la corruption semble pourtant être le principe de la vie; cette vicissitude continuelle des choses terrestres qui ne se renouvellent qu'en périssant, la concevez-vous mieux que la résurrection des corps? Mais la réponse qui confond à jamais tout esprit curieux, amateur des disputes, c'est le fait que nous annonçons aujourd'hui : *Nunc autem resurrexit Christus.* (I *Cor.*, XV, 30.) Si la résurrection des corps est impossible, Jésus-Christ n'est donc pas ressuscité; si l'on est est en droit de nier la résurrection parce qu'elle est incompréhensible, on est donc en droit de nier la résurrection de Jésus-Christ; Mais Jésus-Christ est ressuscité, c'est un fait qu'on ne peut sans folie révoquer en doute, ni contester : *Nunc autem resurrexit Chri-*

stus. (I *Cor.*, 15, 30.) C'est la seconde partie du raisonnement de l'Apôtre.

Nous l'établissons avec lui, non pas seulement par des conjectures; en voici cependant une bien forte. Jésus-Christ était mort, il avait été enseveli, on gardait son tombeau. Remarquez, dit saint Jean Chrysostome, pourquoi garder son tombeau? Nous nous souvenons, disent les Juifs à Pilate, que cet imposteur a dit qu'il ressusciterait. Quoi! si c'est un imposteur, qu'ont-ils à craindre? Que ses disciples, ajoutent-ils, ne viennent la nuit enlever son corps; puisqu'ils se précautionnent avec tant de soin contre cette surprise, ils s'ôtent donc cette réponse.

Cependant, le tombeau de Jésus-Christ se trouve vide; si son corps y eût été, ils n'auraient pas manqué de le produire. Des témoins endormis! quels témoins! N'insistons pas davantage. Voici quelque chose de plus fort qu'une conjecture. Preuve qu'il est ressuscité, dit saint Paul, c'est qu'on l'a vu: *Visus est.*

Le témoignage des apôtres paraîtra-t-il suspect? de ces hommes si peu prévenus en faveur de leur Maître, que sa mort avait étouffé toute espérance dans leurs cœurs; si timides, qu'aussitôt que leur Maître est pris ils n'osent plus se montrer ni s'avouer pour ses disciples; si incrédules, qu'aucun d'eux ne veut s'en rapporter au témoignage d'un autre pour croire sa résurrection; chacun veut voir par lui-même; pour quelques-uns, ce n'est pas même assez, ils veulent le toucher. Cependant, si ce témoignage est suspect, celui de plus de cinq cents disciples le sera-t-il? *Visus est plus quam quingentis fratribus.* (I *Cor.*, XV, 6.) S'il l'est encore, celui de Paul, du moins, le sera-t-il? C'est Paul qui l'atteste: *Visus est et mihi.* (*Ibid.*, 8.) Ah! continuait cet Apôtre, si nous ne l'avions vu, s'il ne nous eût en quelque sorte obligé à le reconnaître en se montrant à nous, qu'est-ce donc qui nous engagerait à courir tant de dangers, à braver la mort, affronter les supplices, pour l'attester, pour le persuader aux autres hommes? *Ut quid periclitamur omni hora?* (*Ibid.*, 30.) Quelle fureur nous engagerait, mes frères, à vouloir vous tromper aux dépens de notre propre vie? car nous mourons lentement, tous les jours, pour établir au milieu de vous cet Evangile. Or, que répondre à cet argument de l'Apôtre?

Saint Jean Chrysostome, en le traitant, allait plus loin. Oui, disait-il, la prédication des apôtres, mais surtout le succès de leur prédication, voilà ce qui lève toutes les difficultés, voilà ce qui démontre. Qu'on ne dise donc pas: Si Jésus-Christ était véritablement ressuscité, que ne se montrait-il au milieu de Jérusalem, en présence de ses ennemis? Je crois, mes frères, que c'est la seule objection sérieuse qu'on ait faite contre la résurrection de Jésus Christ. La réponse, nous la tirons, non plus du témoignage des hommes, mais du témoignage de l'esprit même de Dieu.

L'apparition de Jésus-Christ au milieu de Jérusalem n'eût pas encore, ce semble, levé toute difficulté, tout objet de doute; n'aurait-on pas pu dire que c'était un fantôme, ou même que quelque ressemblance de traits eût occasionné l'illusion? Ce n'est donc pas Jésus-Christ qui paraît au milieu de Jérusalem, en présence de ses ennemis; c'est son esprit, l'esprit de Dieu, qui frappe, qui étonne tout Jérusalem par sa descente sensible sur les apôtres. Quelque chose de plus persuasif encore. Il les remplit de sa vertu; il leur fait opérer les plus surprenants prodiges. Qu'en pensez-vous, mes frères, pouvait-il être une manière plus convaincante de prouver la résurrection de Jésus-Christ que de la faire publier par les muets, de tirer des morts du tombeau pour l'annoncer? Que pouvaient répondre les Juifs de tout pays, de toute nation, qui l'entendaient? Douze pécheurs simples et grossiers, attester en toutes sortes de langues la résurrection de Jésus-Christ; que pouvait répondre la Synagogue même à des aveugles qui, subitement éclairés, s'écriaient: par ce Jésus que vous avez crucifié, mais qui est ressuscité, je vois?

Prendra-t-on le parti, continue saint Chrysostome, de nier les miracles? mais, preuve de leur vérité, de leur réalité, c'est que ce témoignage a convaincu tout l'univers de la résurrection de Jésus-Christ: on dit qu'autrefois les disciples d'un séducteur, le plus grand ennemi du christianisme, feignirent que leur Maître était ressuscité; mais quelle fut l'issue de cette fourberie? y gagnèrent-ils un seul disciple? purent-ils persuader personne? s'en souvient-on même à présent? mais, à la voix de ces disciples qui attestent la résurrection de Jésus-Christ, le monde entier a cru; voilà le grand miracle, voilà la grande preuve; preuve dont les murs mêmes de nos villes, ces temples, ces autels, font foi; preuve, dit saint Jean Chrysostome, qui non-seulement démontre tous les anciens miracles, mais qui, par rapport à nous maintenant, tient lieu de tout, preuve par conséquent qui va sans doute à la démonstration, s'il est, par rapport à des faits, preuve démonstrative.

Goûtez donc maintenant, mes frères, toute l'énergie de ce raisonnement: Jésus-Christ est ressuscité; donc nous ressusciterons tous. Qu'il est consolant, en effet, dit saint Ambroise! (Et l'espérance qu'il produit nécessairement dans un cœur qui le goûte n'est-elle pas un sentiment bien doux?) *Juvat credere, sperare delectat.* Car, quand même ce serait une illusion, poursuit ce Père, je vous avoue que j'aimerais à me tromper ainsi; et le sentiment de mon cœur adopte-t-il l'illusion de mon esprit? mais non, autant l'espérance est douce, autant la foi en est solide, et la douceur du sentiment redouble par la solidité même de la foi: *Juvat credere, sperare delectat.* Qui de nous, en effet, ne désire de vivre dans ce corps tout misérable, tout méprisable qu'il est à présent, tout sujet, tout condamné qu'il est à la corruption? Hélas! oui, nous l'aimons, mi-

serables mortels que la seule fragilité de notre corps entraîne de jour en jour dans le tombeau; en vain nous efforçons-nous de retenir le faible souffle d'une vie fugitive! Elevons-nous donc dès à présent, par la foi, au-dessus de notre nature, dans un asile assuré contre la mort, où nous n'aurons plus rien à craindre de ses traits. Ah! que cette espérance est douce! que cette foi s'accorde bien avec tous les sentiments de mon cœur: *Juvat credere, sperare delectat.*

Mais hélas! que dis-je? n'est-ce point, en effet, une trop douce illusion qui nous séduit! il est certain, à la vérité, que nous ressusciterons, mais cette résurrection est-elle autant à désirer pour nous qu'elle l'a paru d'abord? Car, en effet, comment et dans quel état ressusciterons-nous? c'est ce qui me reste à examiner dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

Voici, mes frères, un grand mystère que je vous annonce aujourd'hui, disait l'Apôtre au même endroit qui m'a fourni déjà toute l'idée de la première partie de ce discours. *Ecce mysterium vobis dico.* (I *Cor.*, XV, 51.)

Il est certain que nous ressusciterons tous: *Omnes quidem resurgemus* (*ibid.*), mais le sort de tous ne sera pas le même: *Sed non omnes immutabimur* (*Ibid.*); en un moment, en un clin d'œil, au premier son de la dernière trompette, car la trompette du Seigneur sonnera, poursuit l'Apôtre: *Canet enim tuba* (*ibid.*, 32), aussitôt, tous les morts ressusciteront: *resurgemus omnes.* Mais qui seront ceux qui seront changés, c'est-à-dire qui entreront dans un état d'immortalité glorieux, dans un état de conformité avec le corps glorifié de Jésus-Christ, notre modèle et notre chef? Nous, répond l'Apôtre: *Nos immutabimur* (*ibid.*, 51); nous qui sommes ses disciples, nous qui participons maintenant à ses souffrances et même bien plus, selon que nous aurons plus ou moins souffert, nous aurons plus ou moins de gloire; car, comme une étoile diffère en clarté d'une autre étoile, il en sera de même dans la résurrection des morts: *Sic et resurrectio mortuorum.* (*Ibid.*, 42.) C'est du corps de Jésus-Christ, centre de toute clarté, que rejailliront sur les corps des élus les rayons de la gloire, mais avec proportion, dit l'Apôtre, selon qu'ils auront été plus ou moins conformes au corps de Jésus-Christ crucifié: *Sic resurrectio mortuorum.* Et voilà, mes frères, le principe sur lequel il nous reste à examiner aujourd'hui quel sera notre état au grand jour de la résurrection générale que nous attendons.

1° Etat de gloire pour ceux qui souffrent à présent pour Jésus-Christ et comme Jésus-Christ, et par conséquent mystère consolant pour eux que le mystère de la résurrection de Jésus-Christ; 2° Etat d'horreur et de confusion pour ceux qui vivent à présent dans les délices et la mollesse, par conséquent mystère effrayant, mystère désespérant pour eux que le mystère de la résurrection de Jésus-Christ.

Ah! mes frères, que ne puis-je supposer ainsi que l'Apôtre, que je ne parle qu'à de vrais disciples de Jésus-Christ, j'écarterais volontiers les affreuses idées des corps hideux destinés à l'étang des flammes. Tâchons cependant de peindre d'abord et de représenter à vos esprits la gloire de ces corps spiritualisés, divinisés sur le modèle d'un corps glorieux de Jésus-Christ; dès qu'il est ressuscité, la mort perd à jamais sur lui tout son empire: *Mors illi ultra non dominabitur.* (*Rom.*, VI, 9.) Ce n'est point ici une de ces résurrections passagères, telle que fut celle des fils de la veuve de Sarepta et de Naïm. Lazare ressuscité par Jésus-Christ, ne ressuscite que pour mourir; aussi, n'était-ce là, mes frères, que les préludes, pour ainsi dire de la victoire que Jésus-Christ devait remporter sur la mort. Ce n'était que des figures pour disposer les esprits au grand miracle d'une résurrection immortelle.

La résurrection que nous attendons a donc un grand modèle; le terme de notre espérance, disait saint Paul, c'est le grand jour de notre Seigneur Jésus-Christ: *Exspectamus Dominum nostrum Jesum Christum* (*Philip.*, V, 21): qui réformera notre corps, *Qui reformabit corpus humilitatis nostræ*, sur le modèle de son propre corps glorifié, *Configuratum corpori claritatis suæ.* (*Ibid.*).

Qu'ils paraissent, à présent, les tyrans qui l'ont condamné, les bourreaux qui l'ont crucifié: son corps, victime d'abord de leur fureur en succombant sous leurs coups, s'est rendu supérieur pour toujours à toute leur puissance. *Christus resurgens jam non moritur.* (*Rom.*, VI, 9.) Et voilà, mes Frères, où se borne de même contre nous le pouvoir tant redouté de ces tyrans, auxquels vous vous croyez soumis! s'étend-il au-delà de votre corps! et sur votre corps même que peuvent-ils? qu'ils exercent contre lui toute leur puissance, ils ne peuvent l'exercer sans la perdre et vous y soustraire pour toujours; *Christus resurgens jam non moritur.* (*Ibid.*)

Non, non, mes frères, on ne meurt qu'une fois; pensée bien terrible en un sens, mais bien consolante dans l'autre; cet appareil de mort que je redoute, les horreurs du tombeau qui m'épouvantent, il faut les subir une fois. Mais, en les subissant une fois, je m'en affranchis pour toujours. Que mes yeux se ferment donc à la lumière; ils s'y ouvriront bientôt, et ce sera pour ne la perdre jamais; que les organes de mes sens soient confondus, ils seront rétablis et je ne pourrai plus en perdre jamais l'usage; que ce corps de boue s'altère et se corrompe, qu'il retombe en vers et en poussière, le jour vient, il est proche, où sa première forme doit lui être rendue, et rendue pour toujours.

Tendres liaisons, sociétés aimables; pourquoi crains-je de vous quitter? Ah! mes frères, que les charmes du commerce le plus doux sont tempérés ici-bas par les frayeurs d'une prompte séparation! la mort s'offre sans cesse à nos yeux, la mort parait armée, prête à briser les plus beaux nœuds: Quoique vous fassiez, il faudra donc vous en sé-

parer et bientôt : soit que ce soit vous qui les quittiez, soit que ce soient eux qui vous quittent, il faudra vous en séparer, de ce tendre père, de ce fidèle ami, de ces époux chéris. Mais après en avoir été quelque-temps séparés, vous leur serez réunis et dans ce beau jour de la réunion future, le plaisir sera pur et sans mélange, sans amertume et sans crainte; la mort accablée sous ses propres trophées restera seule enchaînée dans les tombeaux, tous ses traits lui seront arrachés, toutes ses armes seront brisées. Voici le second privilége de la résurrection de Jésus-Christ, le corps impassible entrera dans tous les priviléges des esprits : la belle vie, mes frères, que cette vie nouvelle! Mais vous, hommes sensuels, éloignez-vous, ce n'est point encore à vous que je parle : ô vous qui souffrez, écoutez-moi, croyez-vous à présent que le bien de l'homme puisse consister dans l'inaction et l'indolence, dans le sommeil de la mollesse et de l'oisiveté? Croyez-vous que le bien de l'homme puisse dépendre da la somptuosité des tables, du luxe des meubles et des vêtements? vraies misères de l'homme, puisqu'une grande partie de notre bonheur doit consister à en être affranchis à la vue du corps ressuscité de Jésus-Christ. Pouvez-vous donc à présent, rien regretter, rien désirer, de ce qu'on nomme les plaisirs et les délices du monde.

Mais quelles couleurs emprunterai-je assez vives pour en dépeindre la beauté! ô corps glorifié de mon Jésus! en vain m'efforcerai-je de peindre à vos yeux les brillantes clartés de l'astre du jour! le corps glorifié de Jésus-Christ est lui-même ce soleil qui éclaire ce céleste séjour. *Lucerna est Agnus.* (*Apocal.*, XXI, 23.) O corps glorifié de mon Jésus, il fait la joie des saints et le bonheur des anges : c'est de là comme de leur centre que s'élancent les rayonnants éclairs, dont brillent les corps de tous les saints, tels que des flambeaux, dit l'Ecriture, qui promènent leur lueur à travers les forêts; *Tanquam scintillæ in arundineto* (*Sap.*, III, 7), tels plutôt que des étoiles dont se pare une brillante nuit : *Sicut luna perfecta.* (*Psal.* LXXXIII, 38.) Ecartez-en toutes les difformités, dont le péché a déparé ce corps en y établissant son empire. Ecartez-en toutes les ombres dont il avait obscurci cette belle image du Créateur : quel œil mortel pourra le suivre dans son agilité? la matière la plus épaisse ne peut la retarder, la plus opaque ne peut arrêter le trait perçant de ses regards, qui pourra démêler son essence? docile au commandement de l'esprit auquel il est uni, il le dilate à son gré, il le resserre, il n'a pas pas la moindre propriété de ce qui est matière, qu'autant qu'il veut l'avoir, il paraît, il disparaît, il se prête ou se refuse au mouvement de tout corps étranger. Est-ce une douce illusion qui nous séduit! on pourrait le croire, si nous n'avions sous les yeux pour modèle et pour gage, Jésus-Christ ressuscité.

Ici, je vois qu'il s'échappe aux embrassements empressés de Madeleine, là cependant il se laisse toucher, il se fait examiner et sentir par un disciple incrédule : ici il se montre à des disciples consternés et ne dédaigne pas de voyager et de converser avec eux; là tout à coup il disparaît à leurs yeux comme un éclair; tantôt il se présente à ses apôtres dans le cénacle, les portes étant fermées, et ensuite pour les convaincre qu'il n'est pas un fantôme, comme il le pensent, il mange, il boit avec eux. Aujourd'hui il se proportionne à la faiblesse de leurs regards et demain s'élevant sur un char étoilé et de nue, il les frappera par le plus petit rayon de sa gloire; qu'il laissera tomber sur eux : Ah! mes frères, qui de nous ne désire à à présent d'avoir part un jour aux prérogatives de cette résurrection glorieuse? Mais qui de nous a droit de l'espérer? O vous tous qui souffrez, c'est vous que cette consolation regarde! Méditez-les donc à présent, et goûtez-les à loisir tous ces beaux traits, vous pauvres, vous pour qui cette terre, véritable vallée de larmes, ne produit que des ronces et des épines; ah! que vous importe à présent que le monde soit pour vous un séjour de douceur et de délices! votre vie n'est point pour cette habitation terrestre qui doit être détruite : vous ne vivez ici-bas que pour un temps et combien de temps devez-vous y vivre! votre corps et votre âme seront réunis un jour pour une vie nouvelle et glorieuse : c'est à cette vie qui ne finira plus qu'il faut penser.

Méditez-les, goûtez-les à loisir ces beaux traits, vous pour qui ce corps accablé d'infirmités continuelles n'est qu'un objet de douleur, justes affligés, innocentes victimes de la jalouse fureur d'un monde que votre austère vertu éprouve, martyrs de la vérité, trop sincères pour n'être point redoutés, trop craints pour n'être point calomniés, persécutés; martyrs de la charité et de la justice, de la pénitence et de la mortification; méditez-les, goûtez-les à loisir, ces beaux traits, vous serez abondamment récompensés un jour des travaux que vous essuyez à présent pour votre Dieu. Car vous portez maintenant en vous-même l'image de l'homme céleste, voilà, selon saint Paul, ce qui justifie votre espérance : persécutés comme lui, souffrant comme lui, mourant comme lui, vous ressusciterez donc comme lui. *Qualis cœlestis, tales et cœlestes* (I *Cor.*, XV, 48) : ce n'est que par la souffrance qu'il est entré lui-même dans la gloire de sa résurrection.

N'en cherchons point d'autres preuves que la parole de Jésus-Christ même ressuscité : ses apôtres étaient scandalisés de ses souffrances et de sa mort, c'est dans cette disposition qu'il les trouve, quand il leur apparaît dans le chemin d'Emmaüs : pour lever ce scandale, que leur dit-il? il a fallu, pesez bien tous les termes : *Oportuit* (*Luc.*, XXIV, 46), oui, il a fallu que le Christ souffrît, *Oportuit Christum pati* (*Ibid.*), et pourquoi? pour qu'il méritât sa gloire, la gloire de la résurrection, selon l'explication des saints docteurs, faites donc cette remarque avec moi, je vous prie : n'était-il pas d'ail-

leurs le Saint des saints, impeccable même comme homme, exempt nécessairement de toute souillure de péché? Ce n'est pas cependant par cette exacte justice qu'il a mérité la gloire de sa résurrection, puisqu'il a fallu qu'il souffrît : *Oportuit pati*, et ce n'est qu'en conséquence de ses souffrances et de sa mort qu'il pouvait entrer dans la gloire de sa résurrection : *Et ita intrare in gloriam suam* (*Luc.*, XXIV, 46) : n avait-il pas rempli toute la Judée de ses bienfaits! il avait répandu les dons de Dieu dans toute la Palestine, il avait formé des adorateurs à son Père en esprit et en vérité ; cependant il faut de plus encore qu'il souffre et qu'il meure, et ce n'est qu'en conséquence de ses souffrances et de sa mort qu'il entre en effet dans l'état glorieux de sa résurrection.

Principe démontré dont nous concluons avec l'Apôtre que, pour être un jour semblables à Jésus-Christ ressuscité, il faut que nous soyons à présent semblables à Jésus-Christ crucifié. Dieu, disait saint Paul en un autre endroit, ne nous a prédestinés que sur le modèle de son Fils : *Prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui.* (*Rom.*, VIII, 29.) Entendez ce terme de prédestination comme il vous plaira, mes frères, une conformité parfaite avec Jésus-Christ, voilà la destination des Chrétiens : les prérogatives de notre résurrection doivent être les mêmes que celles de la sienne, le mérite de notre côté doit donc être le même que le sien. *Prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui :* aumônes, prières, œuvres de charité et de zèle, rien de tout cela ne suffirait pour Jésus-Christ : *oportuit pati*, rien de tout cela ne peut donc suppléer en nous à la souffrance pour entrer dans la gloire de la résurrection.

Les saints docteurs en donnent une raison qui me paraît sensible : c'est que le péché nous rend redevables à la justice divine, indignes de ses grâces jusqu'à ce que nous ayons satisfait, car la satisfaction de Jésus-Christ nous met en état de pouvoir satisfaire ; mais elle ne nous ôte point l'obligation : or la satisfaction, pour être exacte et proportionnée, doit se faire par l'instrument de l'offense ; la chair doit être l'instrument de la satisfaction, puisqu'il a fallu que Jésus-Christ même satisfît pour nous dans sa chair. De plus, la résurrection des corps est la récompense de la chair; il faut donc que le mérite vienne en quelque sorte et autant qu'il se peut de la chair même.

Votre corps, mes frères, disait un saint docteur en commentant le même chapitre de saint Paul, oui, votre corps est, pour ainsi parler, la semence de votre résurrection. Quelle est votre semence? jugez par là du fruit qui doit éclore : la semence est stérile, si elle ne meurt d'abord dans le sein de la terre, disait Jésus-Christ même, en comparant son corps à un grain de froment; il faut donc, concluait-il, qu'il périsse, qu'il meure dans l'ignominie et la souffrance pour vivre ensuite et ressusciter dans la gloire. Et de là, par rapport à nous-mêmes, il concluait ensuite qu'aimer à présent et flatter nos corps, c'est les haïr, c'est les perdre; d'où il s'ensuit, ce que dit encore saint Paul, qu'il faut semer à présent dans la douleur pour recueillir un fruit de gloire : *Seminatur in ignobilitate, surget in gloria.* (I *Cor.*, XV, 43.)

Oui, mes frères, continuait l'Apôtre, nous serons glorifiés avec Jésus-Christ, pourvu cependant que nous souffrions avec lui : *Si tamen compatimur ut et conglorificemur.* (*Rom.*, VIII, 17.) Etre glorifié avec Jésus-Christ, c'était l'espérance de Job, mais de Job étendu sur un fumier; c'était l'espérance de nos martyrs dans les prisons, sur les échafauds et sous les glaives de leurs tyrans : *Si tamen compatimur ut et conglorificemur.*

Aussi voyez, mes frères, quels sont ceux que Jésus-Christ a ressuscités. Consolés déjà par la manifestation de sa gloire, ce sont des disciples qui ont pleuré sur son tombeau, qui ont eu part à ses outrages, qui boiront comme lui un calice d'amertume : preuve prématurée du choix qu'il doit faire un jour de ceux qu'il associera à sa gloire.

En effet, quelles sont ces troupes brillantes qu'il rassemble autour de la croix? quels sont ces corps que le corps glorieux de Jésus-Christ couronne des rayons de sa gloire? C'est l'Eglise qui nous répond par ces paroles de l'Ecriture : *Hi sunt qui venerunt de tribulatione magna.* (*Apoc.*, VII, 14.) Ce sont ceux qui sont sortis d'un océan de tribulations, qui ont été plongés dans les flots du sang de l'Agneau, qui ont essuyé comme lui dans leur chair de violents combats ; ils ont semé dans la tristesse, ils recueilleront un fruit de joie; ils ont semé dans l'ignominie et la douleur, ils recueilleront un fruit de gloire : *Seminatur in ignobilitate, surget in gloria.* (I *Cor.*, XV, 43.) Et c'est pour cela, disait saint Léon, pape, que les apôtres, animés de l'esprit de Dieu, ont établi dans l'Eglise un temps de pénitence pour disposer les chrétiens à célébrer avec joie la résurrection de Jésus-Christ; car pour ressusciter avec Jésus-Christ, il faut avoir été attaché à la croix avec lui. Non, continuait ce grand pape, selon la doctrine de l'Apôtre, point d'espérance solide de participer à la gloire de Jésus-Christ qu'après avoir participé à ses douleurs. Ah! sur cette règle, mes frères, le mystère que nous célébrons aujourd'hui est-il donc un mystère d'allégresse et de consolation pour vous? Car enfin, sous prétexte que l'Eglise aujourd'hui est dans la joie, laisserons-nous le pécheur se livrer à des transports qui ne sont point pour lui? Après avoir passé toute l'année et les jours même consacrés plus spécialement à la pénitence et aux larmes, dans la dissipation des fêtes mondaines, dans l'oisiveté, dans la mollesse, le jeu et la débauche, enfin vous venez aujourd'hui dans nos temples; vous venez, dites-vous, prendre part à la joie de l'Eglise, entendre traiter les consolants mystères dont elle trace le souvenir à ses enfants. Ah! mes frères, malheur à nous, si nous vous laissons aujourd'hui dans cette dangereuse illusion! Non, les consolations

de la religion ne peuvent s'accorder avec les joies du monde : partout où se trouvent les unes, il faut qu'elles anéantissent les autres.

Retournez donc plutôt dès à présent sur vos théâtres, c'est là qu'une agréable illusion fera goûter à vos esprits une satisfaction qui leur convient; retournez dans vos cercles et dans vos assemblées, c'est là que l'heureuse rencontre des objets que vous adorez saisira vos cœurs, les inondera d'une joie qui peut véritablement vous flatter; retournez à vos tables de festins et de débauches, c'est là que la volupté préparera des plaisirs dignes de vous. Mais dans ce lieu saint, que pouvez-vous espérer d'entendre? Hélas! vous ne semez que corruption, vous ne recueillerez qu'un fruit de corruption : *Qui seminat in carne sua, de carne et metet corruptionem.* (*Galat.*, VI, 8.)

Vous prétexterez peut-être la dignité de votre rang, que vous avilissez tous les jours dans l'usage des plaisirs auxquels vous vous livrez sans bienséance? Vous excuserez-vous sur la faiblesse d'une santé mille fois prodiguée pour contenter vos passions? Prétextez ce que vous voudrez, mes frères, vos prétextes n'anéantiront pas un principe fondé sur la parole expresse et sur l'exemple même de Jésus-Christ. Vous semez la corruption dans votre chair, vous ne recueillerez qu'un fruit d'horreur et de corruption : *Qui seminat in carne sua, de carne et metet.*

Vous flatterez-vous donc de faire assez, du moins d'avoir assez fait pendant ces derniers jours de pénitence pour pouvoir jouir des consolations de la religion? Mais qu'avez-vous donc fait? Avez-vous fait assez pour mettre une conformité exacte entre votre corps et le corps de Jésus-Christ crucifié? Et pour dire quelque chose de plus précis, sans sortir du texte de saint Paul, avez-vous assez fait pour pouvoir dire avec lui que, sans cette espérance de la résurrection que nous vous promettons, vous seriez les plus misérables de tous les hommes : *Miserabiliores sumus cunctis hominibus.* (1 *Cor.*, XV, 19.) C'est-à-dire cette espérance vous engage-t-elle à combattre toutes vos passions, à vous roidir contre tous les penchants de la nature, à refuser à vos sens toutes les satisfactions qu'ils désirent, à dompter vos corps, à les miner peu à peu, à les macérer par les jeûnes, par les abstinences, par les austérités? Cette espérance vous engage-t-elle à braver les railleries, les mépris et les persécutions du monde, à vous réjouir de lui déplaire? Cette espérance est-elle toute votre joie? l'unique plaisir que vous goûtez, que vous recherchez sur la terre? Mais osez le dire dans ce sens, que vous êtes les plus misérables des hommes : *Miserabiliores sumus cunctis hominibus.*

Le direz-vous, vous surtout qui ne ressentez peut-être jamais ce que c'est qu'une seule nécessité, un seul besoin de la nature? vous qui ne croyez jamais avoir assez de force pour soutenir, je ne dis pas les jeûnes, mais seulement les abstinences les plus sévèrement prescrites? vous surtout qui, dans l'usage des plaisirs dont vous composez tout le tissu de votre vie, n'avez jamais d'autres inquiétudes que d'en prévenir le dégoût, en les variant et les changeant sans cesse? Comment donc vous promettrai-je aujourd'hui un corps glorieux dans la vie future? La semence d'un corps glorieux, dit l'Apôtre, c'est un corps crucifié, un corps de douleur. Mais vous, mes frères, qui ne semez dans votre chair que la corruption des voluptés terrestres, que pouvons-nous vous promettre qu'un fruit d'horreur et de corruption? *Qui seminat in carne sua, de carne et metet.*

Sortez donc enfin, sortez du tombeau, mondains et mondaines, qui ne connaissez ni le jeûne, ni la prière; beautés idolâtres qu'un jour de jeûne, une nuit de veille avait fanées; sortez du tombeau, corps engraissés dans les délices de l'Egypte, membres fortifiés et nourris dans la myrrhe et les parfums. Grands du monde qui ne vous comptez nés que pour les plaisirs, qui ne comptez les plaisirs faits que pour vous; dieux de la terre qui trouvâtes enfin l'art admirable de ne connaître la douleur que par idée; délicates mondaines, dont tout le soin fut de parer, d'entretenir, d'idolâtrer vos corps, sortez, sortez du tombeau! Dieu! quelle horreur! quels cadavres hideux, qui ne traînent après eux que corruption et pourriture! Le désespoir dans le cœur, la fureur dans les yeux, le blasphème à la bouche; allez, anciennes pâtures des vers, allez, non plus dans vos tombeaux, ce sort était trop doux pour vous; mais dans les feux éternels : *Ite, maledicti, in ignem æternum.* (*Matth.*, XXV, 4.) Déjà un tourbillon de flammes les environne, les légions infernales s'en emparent et les entraînent : allez donc, anciennes pourritures des vers, corps ressuscités pour une mort éternelle, allez servir enfin de pâture aux feux vengeurs du vaste abîme : *Discedite, ite in ignem æternum.*

Dieu! par quel tableau vais-je finir? Ah! mes frères, pour vous présenter en finissant, quelque idée plus consolante, il faut que je change d'objet, car je ne puis adresser des consolations qu'à ceux qui peuvent s'appliquer les principes que je viens d'établir. C'est donc à ceux-là enfin, que je dirai ce que saint Paul disait encore, en finissant le même chapitre dont j'ai extrait tout ce discours : Mes frères, rendons grâces à Dieu qui nous a donné la victoire par Jésus-Christ : *Gratias Deo qui dedit nobis victoriam per Jesum Christum.* (1 *Cor.*, XV, 57.) Soyons certains, continue l'Apôtre, que les travaux que nous essuyons à présent pour le Seigneur ne seront point perdus : ne nous rebutons pas : *Stabiles estote et immobiles, labor vester non est inanis.* (*Ibid.*, 58.) Le temps du trépas est proche; cette espérance doit bien maintenant adoucir toutes nos peines; mais souvenons-nous que la persévérance seule réalisera notre espérance : *Stabiles estote et immobiles, scientes quod labor vester non est inanis in Domino.* (*Ibid.*)

Vous cependant qui, selon tout ce que je viens de dire, n'avez, hélas! qu'un droit

trop douteux à tant de magnifiques promesses, que vous dirai-je enfin? Ah! mes frères, voici le grand jour de réformation; vous avez mangé, ou du moins vous vous disposez à manger le corps de Jésus-Christ, ce pain spirituel qui spiritualise en quelque sorte dès maintenant notre chair pour nous servir de gage de la résurrection future. Ah! souvenez-vous, je vous en conjure, que c'est la chair d'un Dieu crucifié, ce corps sacramentel de Jésus-Christ. La croix, voilà votre modèle et votre règle : la gloire de Jésus-Christ ressuscité, c'est le beau terme où cette croix doit vous conduire. Puisse le sacrement en être enfin pour vous le gage! formez vos résolutions, tracez-vous un plan de vie pour l'avenir sur ce que vous imprimeront ces trois objets, n'en considérez, n'en écoutez plus d'autres. Ah! quelle joie pour nous alors de vous annoncer, de vous promettre, de vous donner déjà la paix que Jésus-Christ ressuscité donnait à ses disciples. C'est la grâce que je vous souhaite, au nom du Père etc.

SERMON II.

Pour la fête de Pâques

SUR LE MÊME SUJET.

Surrexit. (*Marc.*, XVI, 6.)
Il est ressuscité.

Ne demandez plus, chrétiens, quel est celui qui sort d'Edom avec des vêtements teints de sang? (*Isa.*, LXIII, 2.) Ne cherchez plus quelle est la cause de la couleur de ses habits qui ressemblent à ceux du vendangeur qui a pressé les raisins? (*Ibid.*) C'est par sa propre vertu qu'il a foulé à ses pieds ses ennemis, qu'il a brisé leurs complots, délié ses fers, repris la vie, qu'il est ressuscité. *Surrexit.* (*Ibid.*, 3.)

C'est à présent qu'il s'écrie, en sortant des horreurs du tombeau : c'est moi qui étais abandonné, qui cherchais du secours de toutes parts, qui jetais mes yeux lassés de pleurs et de veilles sur tout ce qui m'environnait, qui poussais des soupirs jusques aux cieux que j'avais fondés, et qui étaient devenus d'airain pour moi, qui tendais la main pour être soulagé, et qui ai vu mes amis retirer leurs bras, un de mes serviteurs me trahir, l'autre me renier, et les moins coupables m'abandonner; il a donc fallu succomber sous la puissance de la mort, mais mon bras m'a sauvé, je n'ai eu recours qu'à moi, les ténèbres ont fui, le sépulcre s'est ouvert, l'Immortel a repris la vie, il est ressuscité : *Surrexit.*

Chaste épouse, finis ton deuil, ton divin époux respire encore; ministres des autels, quittez la cendre, l'Agneau que vous adorez, quoique tombé sous le couteau de ses meurtriers, se relève de nouveau : un jour, le plus grand des jours que le Seigneur a fait, ce jour jette ses rayons naissants, et éclaire la victoire du maître de la nature : déjà les voûtes des cieux s'ouvrent pour le recevoir, la terre tressaillit pour l'adorer, les âmes des justes rompent leurs entraves pour le suivre, le péché n'a plus de force, la mort d'aiguillon, la captivité est captive, Jésus-Christ est ressuscité : *Surrexit.*

Peuple chrétien, livrez-vous à la joie la plus vive, c'est à présent que vous êtes véritablement les enfants de l'éternité; la résurrection de Jésus-Christ est le gage de la vôtre, le tombeau n'aura qu'une puissance passagère sur vos corps, votre défaite sera courte, et votre triomphe éternel. Au lieu des tristes inscriptions qu'on grave sur vos sépulcres, ils ont vécu, ils ne sont plus, inscriptions qui sont un hommage que les humains rendent à la mort, qu'on trace ces mots glorieux qui se vérifieront un jour, et qui font l'espérance des ossements arides qui reposent ici. Ils ressusciteront, parce que celui qui doit leur rendre la vie est ressuscité : *Surrexit.*

J'envisage donc la résurrection de Jésus-Christ sous un double point de vue bien consolant pour nous : je considère d'abord la résurrection de Jésus-Christ comme un motif d'espérance pour le chrétien, vous le verrez dans mon premier point. Je considère ensuite la résurrection de Jésus-Christ comme un moyen de salut pour le chrétien, vous le verrez dans mon second point. Jésus-Christ est ressuscité pour nous arracher à la mort, Jésus-Christ est ressuscité pour nous arracher au péché; c'est tout mon dessein. O vous! Vierge sainte, illustre spectatrice du grand triomphe de votre fils, faites passer dans nos cœurs cette joie pure que vous ressentîtes quand il sortit du tombeau : *Regina cœli*, etc.

PREMIER POINT.

En jetant les yeux sur les écrits de l'Apôtre des nations, il semble que le fondement de sa doctrine, de sa loi, de sa mission, soit le grand mystère de la résurrection, et qu'il l'ait toujours en vue. Je vous annonce, dit-il aux Corinthiens, mon Evangile : *Notum facio vobis, fratres, Evangelium meum.* (I *Cor.*, XV, 1.) Et cet Evangile contient les deux plus importantes vérités : 1° que Jésus-Christ est mort pour nos péchés, suivant le témoignage des Ecritures : *Quod Christus mortuus est pro peccatis nostris secundum Scripturas.* (*Ibid.*, 5); 2° qu'il est ressuscité le troisième jour, suivant les mêmes Ecritures : *Et quod resurrexit tertia die secundum Scripturas.* (*Ibid.*, 4.) S'il parle à Timothée, il le conjure de se rappeler que Jésus-Christ est ressuscité : *Memor esto Christum Jesum resurrexisse ex mortuis.* (II *Tim.*, II, 8) Ah! s'écrie-t-il, dans un autre endroit, si Jésus-Christ n'est point ressuscité, votre foi est vaine, ma prédication est inutile : *Si Christus non resurrexerit, vana est fides vestra, inanis est prædicatio nostra.* (I *Cor.*, I, 4.)

En cherchant la raison de l'empressement de saint Paul, à mettre sous les yeux des fidèles la sublimité de ce mystère, je la trouve dans l'intérêt qu'il prend à la conséquence qu'il en veut tirer. Si tout le monde sait, dit-il, que Jésus-Christ est ressuscité,

comment se trouve-t-il des personnes qui nient la résurrection des morts? *Si Christus prædicatur quod resurrexit a mortuis, quomodo quidam dicunt quoniam resurrectio mortuorum non est.* (I *Cor*, I, 12.) Jésus-Christ est ressuscité, donc nous ressusciterons : conséquence consolante pour les justes, conséquence que saint Paul exposait aux premiers chrétiens pour les encourager au mépris d'une vie périssable qui devait être suivie d'une vie immortelle, conséquence que je tire aujourd'hui pour votre instruction, et pour fortifier votre espérance; aussi je vous présente trois motifs que je détaillerai dans ce discours. Par notre résurrection nous jouirons de trois avantages : d'une nouvelle vie, d'une nouvelle raison et de nouvelles connaissances. Suivez moi, je vous prie.

Qu'il est consolant pour l'homme, lorsque la mort lève son bras sur lui, qu'elle le frappe, qu'elle le foule aux pieds, de savoir qu'à son tour, il triomphera d'elle, qu'il reprendra une nouvelle vie, et que la mort sera détruite pour toujours : *Novissima destruetur mors!* (I *Cor.*, XV, 26.) Ce sépulcre que vous regardez avec horreur, ce tombeau où le nom, la puissance, les distinctions, où tout enfin, excepté la vertu, vient se briser, ce tombeau doit vous être plus précieux que le sein de vos mères ; que cette proposition soit un paradoxe pour l'impie, elle est un dogme pour le chrétien : écoutez-en le développement. Dans le sein de votre mère, vous avez puisé ce germe de mort qui s'étend insensiblement, et qui vous détruira; dans le sein du tombeau vous recevrez cette semence d'immortalité qui perpétuera votre durée dans tous les siècles : dans le sein de votre mère, vous avez été formé d'un limon proscrit, sujet à toutes les infirmités et à toutes les douleurs d'une vie passagère; dans le sein du tombeau, ce limon de nouveau pétri par une main divine, sera séparé de tout mélange impur pour ne former qu'une masse lumineuse, agile et impassible : dans le sein de votre mère vous échappiez du néant pour jouir quelques moments de la lumière, et être plongé dans les ombres de la mort; dans le sein du tombeau, vous briserez les chaînes du trépas, et vous vous élancerez vers les tabernacles immortels : votre mère vous a donné une vie périssable, le tombeau vous en rendra une qui ne finira plus ; disons mieux : votre mère n'était qu'un tombeau dans lequel vous faisiez même dès l'instant de votre formation l'apprentissage de la mort, et le tombeau deviendra une seconde mère, dans le sein de laquelle vous serez renouvelé à une meilleure vie : aussi pénétré de cette vérité, rempli d'une espérance consolante, Job s'écrie avec transport : Oui, j'ai dit à la pourriture : Vous êtes mon père, et aux vers : Vous êtes ma mère : *Putredini dixi : Pater meus es, mater mea, vermibus.* (*Job*, XVII, 14.)

O vous, pour qui la vie est un poids, vous qui rampez dans la misère, qui coulez vos jours dans la souffrance, qui ne semblez exister que pour l'humiliation, la douleur et le mépris; soutenez avec constance vos infortunes et vos revers; vous trouverez votre consolation dans le tombeau; vous quitterez dans les bras de la mort une vie que la religion vous fit un devoir de mépriser, et de la cendre du sépulcre vous tirerez une nouvelle existence qui réparera les rigueurs de la première; résurrection glorieuse, bienfait plus grand encore que la création, vie immortelle, fruit de la vie mortelle, qu'il est doux de vous croire, s'écrie saint Chrysostome, qu'il est doux de vous attendre! *Juvat credere, sperare delectat.* Fussiez-vous une illusion, elle est si douce que le sentiment du cœur souscrit volontiers à l'erreur de l'esprit. Mais non, la foi en est aussi solide que l'espérance en est ravissante ; hélas! nous désirons si fort de vivre dans un corps périssable que chaque pas anéantit, que chaque pas porte au tombeau; nous retenons avec tant de soin le faible souffle d'une vie fugitive, et nous n'ambitionnerions pas de reposer dans cet asile élevé, où la mort ne saurait pénétrer, où ses traits ne sauraient atteindre; ah! que cette espérance est délicieuse! que cette foi s'accorde bien avec les sentiments de mon cœur! *Juvat credere, sperare delectat.*

Mais hélas! que dis-je? N'est-ce point en effet un brillant fantôme qui me séduit? Le sadducéen regarde cette doctrine comme une erreur, l'épicurien la traite de chimère, le sceptique la considère avec indifférence : insensés! qui ne souhaitent leur anéantissement que parce qu'ils n'ont pas la force d'être immortels, et si la destruction ne peut s'obtenir que par un souhait, n'est-il pas indigne de la souhaiter? Je n'examine point ici la question de l'immortalité de l'âme; ce désir naturel de vivre, de penser, de connaître, ces soupirs vers un objet plus grand que tout ce qui nous environne, cette inquiétude dans la jouissance du présent, cette activité qui nous emporte toujours vers l'avenir, cette soif insatiable d'établir une réputation qui nous survive; toutes ces raisons sont autant de preuves que cette portion de nous-mêmes échappera au trépas, et qu'elle ne sera point confondue avec la masse des êtres inanimés : je ne parle ici que de la résurrection des corps, parce que je pense que cette démonstration emportera l'autre, et qu'elle ne laissera aucun voile sur la vérité d'une nouvelle vie, aucune inquiétude sur l'objet de la plus douce des espérances.

L'Apôtre avait prévenu l'objection de l'incrédule et c'est la force de son raisonnement que j'emploie aujourd'hui : les mêmes traits doivent être lancés contre les mêmes ennemis. Insensé, dit-il, *Insipiens*, toute la nature offre sans cesse à vos yeux une image de la résurrection. Le cercle des êtres meurt et se reproduit continuellement, l'univers puise cette jeunesse agréable, cette vie constante dans la destruction et le remplacement de ses parties : les fleurs meurent et renaissent, les feuilles tombent et reparaissent, les saisons liées entre elles se succèdent, se chassent et se succèdent encore; le grain

que vous jetez dans la terre ne s'y reproduit qu'après y être mort : *Tu quod seminas non vivificabitur nisi prius moriatur.* (I *Cor.*, XV, 36.) Le savant appliqué à l'étude des objets physiques, voit que rien ne se perd dans la nature, que la dissolution des corps devient un principe de fécondité, et que du sein de la mort échappe sans cesse la vie. Pourquoi Dieu ne pourra-t-il pour l'homme, ajoute le même Apôtre, ce qu'il peut pour le grain de froment? Ah ! il le pourra et il le revêtira à son gré du même corps dont il l'avait jadis revêtu : *Deus autem dat illi corpus sicut vult.* (*Ibid.*, 38.)

Mais quand les corps seraient soumis à l'anéantissement par leur nature, ils en seraient exempts par leur dignité. Tout méprisables qu'ils sont, ils ont été associés à la nature divine par l'incarnation du Verbe : cette chair, condamnée à retourner en poudre, parce qu'elle appartenait au premier Adam, et que par là elle était terrestre. *Primus homo de terra, terrenus.* (*Ibid.*, 47.) Cette chair, dis-je, est rappelée à la vie par son union avec le nouvel Adam qui l'a rendue céleste, *Secundus de cœlo cœlestis.* (*Ibid.*) Or la créature nouvelle sera-t-elle confondue avec l'ancienne? Non, non, une chair divinisée, en quelque sorte, par le sang d'un Dieu qui a coulé sur elle, ne sera plus mêlée à la méprisable argile qui compose les êtres inanimés de l'univers. Nous jouirons donc d'une nouvelle vie par la résurrection : premier motif d'espérance; nous jouirons d'une nouvelle raison : second motif qui n'est pas moins intéressant que le premier.

Je sais, mes frères, que malgré les éloges qu'une foule de philosophes orgueilleux ont donnés à la raison, elle est impuissante par elle-même à nous faire pratiquer le bien, que toute sa force vient de la grâce et qu'elle peut toujours résister à son action. Nous devons donc trembler sous un pareil guide, nous devons nous en défier, nous devons souhaiter une nouvelle raison plus pure, plus solide, plus lumineuse que la première. Je sais aussi que les philosophes lugubres et mélancoliques ont voulu dégrader cette faculté et la placer au-dessous de l'instinct : sagesse insensée qui renferme la perfection humaine dans le cercle étroit de l'animalité ! La raison est une émanation de la divinité : mais cet écoulement a été vicié par le péché; il a perdu cette clarté divine qu'il tenait de son principe : la grâce lui a rendu ses premiers rayons; mais la résurrection les augmentera et les assurera pour toujours.

Pour mieux sentir les avantages d'une nouvelle raison, examinons, sans partialité, celle dont nous jouissons et pesons-la à la balance de la sévère équité. La raison nous a été donnée pour approcher, comparer, examiner les objets divers et régler nos actions sur la vérité et la convenance des choses. C'est un roi placé sur le trône pour faire le bonheur de ses sujets par l'exécution des lois; c'est une lumière intérieure dont l'éclat doit servir de phare à toutes les autres puissances : c'est le timon de l'âme qui en doit diriger le mouvement et l'action. Voilà ce qu'elle doit être, voici ce qu'elle est : Esclave des passions, dont elle se dit la reine, elle suit bien plus leurs lois qu'elle ne leur en donne; séduite par l'avarice, c'est elle qui applaudit à son insatiabilité et qui l'encourage à entasser. Enivrée par la vanité, elle ose parcourir les cieux, interroger la Divinité et mépriser ses égaux ; dévorée par l'ambition, elle est l'orateur du faste, de la dignité, du rang; animée par la vengeance, elle donna la première trempe à l'acier et prépara le suc mortel des poisons. Allumée par la tendresse, elle tendit des piéges à l'innocence et dressa des embûches à la vertu ; emportée par les flots de la haine, elle éteignit son flambeau dans le sang pour n'en être point éclairée dans son naufrage. Tel est le pouvoir du cœur sur cette fière raison. Jetons un coup d'œil sur celui qu'a sur elle la vivacité de l'imagination. Ce n'est point par l'essence des choses qu'elle en juge, c'est par les apparences. Elle se trouble, elle s'agite, elle s'effraye, elle craint, elle espère, suivant que l'imagination lui peint les objets. L'assassinat de César ne fit aucune impression sur le peuple romain; la vue de sa robe sanglante excita sa pitié et arma sa fureur.

Tantôt victime de l'opinion, elle recherche l'estime de ses ennemis mêmes ; Alexandre, au milieu d'un fleuve rapide qu'il passe à la nage avec ses troupes, s'écrie : O Athéniens ! dans quels périls ne me précipité-je pas, pour mériter votre admiration ? Ici elle se prête à la barbarie de la coutume et élève sa voix pour persuader à l'épouse indienne de se brûler, afin d'honorer le trépas d'un époux qui la traitait en esclave ; là elle juge de la conduite par les événements : elle absout les heureux coupables et condamne le mérite malheureux; elle règle son estime, non sur l'excellence des choses, mais sur leur rareté ou sur leur brillant ; enfin elle s'égare au gré du cœur, de l'esprit et de l'imagination : ce n'est pas assez. Que ne peuvent pas sur elle le tempérament, l'humeur, les circonstances, les organes? quelques fibres desséchées la dérangent, quelques vaisseaux obstrués l'assoupissent, un peu de vin la trouble, la tristesse l'abat, la joie la relève, la haine l'allume, la crainte la glace; enjouée quand le sang et les esprits abondent, elle est sombre dans le mélancolique, chagrine dans le bilieux, indolente dans le phlegmatique. A peine a-t-elle germé dans l'enfance que, dévorée par l'intérêt et l'ambition dans l'âge viril, elle s'éteint dans la vieillesse : triste, mais trop vrai crayon de cette raison à qui une foule d'hommes irréligieux et indépendants élèvent des autels et consacrent des temples, et dont le vrai chrétien se défie et qu'il subordonne toujours aux maximes invariables de la foi.

Quels héros a produits cette raison, dans les divers âges de l'univers? Des conquérants ambitieux qui, la flamme à la main, ont embrasé la terre : des Alexandre, des

César, des Démétrius Poliorcètes; des rois qui ont protégé les arts par vanité, après avoir souillé leurs mains dans le sang de leurs sujets; des Denis, des Auguste, des Philippe, des prétendus sages qui n'avaient d'autre système que la singularité : un Diogène effronté, un Héraclite larmoyant, un Pyrrhon indécis, un Epictète insensible; et si nous parlons de ces hommes qui, de nos jours, se disent les sectateurs de la raison, nous trouverons des philosophes audacieux qui regardent la religion comme le joug du vulgaire; la justice, comme une obligation de convention qui serait détruite, si la convention l'était; les vertus, comme une monnaie dont on acquitte ses dettes, quand on est forcé de s'acquitter; les crimes, comme les ingrédients nécessaires pour l'harmonie d'une société où tout est bien; la soumission au souverain, comme un loi imposée au plus faible par le plus fort, et qui cesse quand le plus fort est devenu le plus faible.

Je sais, mes frères, et je le dis avec la plus douce consolation, je sais qu'il est une raison épurée par la foi qui produit encore de vrais sages, qui forme encore de vrais chrétiens; mais cette raison, tout épurée qu'elle est, a ses taches; l'homme se trouve encore dans le saint; le juste commet chaque jour des fautes, suivant l'Ecriture; elles ne sont pas mortelles à la vérité, mais elles sont des fautes : ces légères blessures peuvent en attirer de meurtrières. Quel est le chrétien le plus parfait qui n'ait à craindre, dans cette vie? Qui est-ce qui, ici-bas, dans un vase d'élection, ne porte un germe de mort? Qui peut se discerner et assurer qu'il atteindra au but? Ah! mort, tardive mort! hâte-toi, viens-moi saisir dans l'heureux instant, viens mettre le sceau à ma félicité, viens réformer en moi cette raison débile qui m'alarme sans cesse, viens m'enrichir d'une nouvelle raison.

Oui, mes frères, ce sera dans le ciel que notre raison connaîtra, aimera, pratiquera constamment le bien. Plus de faiblesses alors, plus de chutes, plus de vicissitudes; toutes les facultés subordonnées à cette souveraine lui obéiront avec docilité et promptitude; les passions soumises et tranquilles seront semblables à la surface unie du vaste océan, quand les vents sont enchaînés et qu'un beau jour dore les airs; l'imagination ne sera plus un miroir infidèle qui augmente, diminue, ou renverse les objets pour en donner de fausses impressions; la volonté attentive et dans le silence écoutera la justice et la suivra; l'esprit attaché à l'unique objet de son bonheur, ne sera plus distrait par des êtres séduisants qui l'appelaient sans cesse. Le corps glorifié n'aura que des organes impassibles, immortels, radieux, dont tous les mouvements, tout le jeu, toutes les sensations concourront à la félicité. Heureux jour! où notre raison sera véritablement sagesse, parce que la vérité seule l'occupera; où elle régnera véritablement, parce que toutes les puissances reconnaîtront ses ordres comme elle reconnaîtra ceux du Très-Haut; où son empire ne sera plus troublé, parce que Dieu l'établira pour toujours; où ses opérations se ressembleront et ne se contrediront plus, parce que ses principes seront immuables, ses idées lumineuses; où enfin elle ne connaîtra ni nuage, ni sédition, ni contradiction, mais où elle jouira sans cesse de son Dieu, d'elle-même et de tout l'univers. Ajoutons que de nouvelles connaissances, se joignant à une nouvelle vie et à une nouvelle raison, seront un nouveau fruit de notre résurrection : troisième et dernier motif de nos espérances. Je me hâte de le prouver.

Il y a dans l'esprit de l'homme un ressort secret qui l'agite sans cesse, qui le pousse hors de lui-même et qui le porte dans tout l'univers. La plupart des philosophes ont blâmé cette activité, et ils n'ont pas senti qu'elle était l'effet de l'excellence de son être. L'agitation est la vie de l'esprit; si elle est modérée, elle sera un bien; si elle est trop vive, elle le desséchera; si elle est mal dirigée, elle l'égarera. Son action la plus propre est de chercher; aussi est-il prompt et rapide. Il vole au delà des mers, il s'élève jusqu'aux cieux, il pénètre dans les abîmes les plus profonds. Son but, sa fin sont la vérité : mais comme la vérité réside dans le sein de Dieu, c'est là qu'il doit la chercher, c'est là qu'il la trouvera. Hors de ce point, il ne rencontrera qu'erreurs, doutes et ténèbres. Tel a été le fruit de presque toutes les connaissances humaines. Il semble que le dépôt de cette science si vantée ne soit que celui de notre faiblesse. Après de longs travaux, des expériences réitérées, une application suivie, on n'a eu que des résultats incertains, favorables à des opinions contradictoires; de sorte qu'un des plus sages philosophes de l'antiquité, Socrate, a avoué qu'il n'était certain que d'une chose, de sa profonde ignorance.

Fouillons dans les archives de l'esprit humain, pénétrons dans ces sanctuaires élevés aux sciences, ouvrons cet amas immense de livres, qu'y trouvons-nous? Les erreurs d'une foule de savants qui ont sacrifié leurs veilles et leurs fortunes à la gloire d'une stérile invention, qui ont enflé, grossi, embarrassé les matières pour leur donner du prix par la difficulté de les posséder; une métaphysique qui énerve l'esprit à force de l'aiguiser; une logique qui répand des doutes sur l'évidence même; les principes mal établis des arts à peine ébauchés, les faits obscurs d'une histoire peu lumineuse, les beaux rêves d'une poésie séduisante, des systèmes agréables, des romans ingénieux, quelques vérités noyées dans une foule d'erreurs, de mensonges et de frivolités. Vous vous imaginez que je charge le tableau, mais je me tais pour laisser parler un homme devant qui nos philosophes modernes s'inclinent comme devant l'oracle de la raison. Après avoir dévoré une foule de volumes, parcouru les arts et les sciences, il médite un livre dans lequel il veut renfermer tout ce que l'homme a de certain. Dans trois pages, dit-il, j'aurai tout embrassé. O homme

orgueilleux ! être sublime ! vante à présent tes connaissances ; tu cours après des mensonges ; tu comptes posséder la vérité, et tu ne tiens que son simulacre !

Oui, Seigneur, vous avez recélé la vérité dans votre sein ; nous ne la voyons ici-bas que sous un voile ; les objets les plus prochains, les corps qui nous environnent et que vous avez semés autour de nous pour nos besoins, nous sont inconnus ; mais lorsque la mort nous ouvrira les yeux ; lorsque, nous appelant à vous, vous daignerez vous communiquer à vos élus ; lorsque la félicité, la lumière, la vraie science couleront comme un torrent dans nos âmes, alors de nouvelles connaissances nous rempliront, de nouvelles clartés nous investiront, de nouvelles idées nous enrichiront. Chrétiens, qui coulez vos jours dans un pénible travail, qui ne savez aujourd'hui que souffrir avec patience, aimer votre Dieu avec persévérance, mourir avec résignation, quelle scène s'ouvre à vos regards dans l'instant de votre trépas ! Ecriez-vous à ce brillant spectacle : Oui, la mort est un gain : *Mori lucrum.* (*Philip.*, I, 21.) Doués de nouveaux sens, de facultés proportionnées à votre état, vous êtes égalés par la pénétration, par l'intelligence, par le génie, aux Augustin, aux Jérôme, à ces grands hommes qui prirent un essor si élevé dans cet univers. Vous qui vous traîniez jadis à pas lents, qui rampiez sur la surface de la terre, volez dans les espaces immenses avec l'agilité de la pensée; découvrez les ressorts cachés de la nature, la sagesse des lois générales, les merveilles de la création ; suivez d'un pas égal les corps célestes dans la rapidité de leur course, mesurez la grandeur et la distance de ces globes semés dans la voûte des cieux, embrassez le système du monde visible et la théorie du monde invisible ; jouissez d'un Dieu qui vous aime et qui vous récompense; contemplez-le sans cesse, adorez-le sans cesse, unissez votre voix, vos chants à l'hymne immortel que chantent les esprits bienheureux, déposez vos couronnes aux pieds de l'Agneau, et dans des encensoirs d'or offrez-lui l encens le plus pur.

Ah ! mes frères, ces images ravissantes m'embrasent, je m'en remplis avec délices, je vous les expose avec transport. Cette nouvelle vie, cette nouvelle raison, ces nouvelles connaissances ne sont-elles pas capables d'exciter vos espérances ? Mes chers frères : *Fratres mei dilecti* (I *Cor.*, XV, 58), soyez fermes, soyez immobiles, soyez abondants dans l'ouvrage du Seigneur : *Stabiles estote et immobiles, et abundantes in opere Domini.* (*Ibid.*) Mais soyez-le sans vous décourager, sans vous lasser : *Semper*, parce que votre travail ne sera pas inutile : *Quod labor vester non est inanis* (*Ibid.*) ; parce qu'après avoir trouvé dans la résurrection de Jésus-Christ un motif d'espérance, vous trouverez encore en elle un moyen de salut. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT.

C'est une réflexion bien touchante que celle que fait un Père de l'Eglise. En quelqu état qu'on considère Jésus-Christ, dit-il, attaché sur la croix ou sortant du tombeau, victime de la rage de ses ennemis ou triomphant de leur injustice, humilié ou glorieux, faible ou fort, vainqueur ou vaincu, il est tout entier à nous, toujours occupé de nos maux, toujours sensible à nos infirmités, toujours en quelque sorte destiné à notre usage : *Totus in usus nostros.* S'il ressuscite aujourd'hui, il veut que nous partagions son triomphe, il veut que nous ressuscitions à la grâce, que notre âme échappe aux liens du péché et qu'elle reprenne une vie que le crime lui avait arrachée. La nouvelle gloire dont il jouit, rejaillit sur nous; l'empire de sa puissance est employé à cimenter notre bonheur, et sa résurrection n'est pas seulement pour nous un motif d'espérance, elle est encore un moyen de salut. Gloire immortelle, honneurs, actions de grâce à la miséricorde de Jésus-Christ ressuscité, qui est assis à la droite de son Père qui règne dans les cieux et s'occupe du bonheur de son peuple. Non, le Dieu d'Israël ne ressemble pas aux faibles mortels qui oublient dans la prospérité, ceux qui leur étaient chers dans l'affliction ; s'il rompt les liens de la mort, il ne rompt pas ceux de sa tendresse ; s'il monte dans le ciel, il ne nous abandonne pas sur la terre ; s'il sort du sépulcre, il ne laissera pas notre âme dans le tombeau du péché. Attendons notre salut, notre félicité, notre résurrection spirituelle de sa résurrecton glorieuse : trois raisons confirment ce que j'avance. C'est que nous trouvons dans Jésus-Christ ressuscité la constance d'un ami, les secours d'un Sauveur, la puissance d'un Dieu; trois moyens de salut que je vais vous exposer, qui prouvent la résurrection des âmes mortes à la grâce, bienfait plus précieux que la vie rendue à nos corps au jour où la trompette les appellera de la cendre au tribunal du Dieu vivant.

Je sais que c'est une maxime généralement reçue qu'il n'y a de l'amitié qu'entre les égaux, que l'affection disparaît à mesure que les rangs s'éloignent, que du roi au sujet il y a une chaîne de supériorité et de subordination, mais non pas une union de sentiments et de cœurs, qui suppose toujours un rapprochement et une communication. Je veux que cette maxime soit un dogme pour le monde ; elle ne l'est point dans la religion. Quelque vils que nous soyons, quelque parfait que soit notre Dieu, il veut bien remplir le vaste intervalle qui le sépare de nous ; il veut bien devenir notre ami, il veut bien joindre à tous ses attributs celui d'amour, de tendresse, de charité : *Deus charitas est.* (I *Joan.*, IV, 8.) Pécheurs, que ce doux nom vous rassure; accourez vers ce divin ami, exposez-lui votre funeste état, vos plaies mortelles, votre trépas ; demandez-lui la guérison, la vie, la santé ; il vous l'accordera; son cœur sera touché de vos misères, et il s'attendrira sur votre sort.

Il est vrai, vous avez rompu les nœuds de

l'amitié, vous l'avez offensé, vous vous êtes ligués avec son plus cruel ennemi, avec le péché; mais un repentir sincère le désarmera, il brisera vos chaînes, il vous pardonnera. Ne le confondez jamais avec les amis du siècle: amis impérieux et tyranniques, ils veulent toujours que nous rampions devant eux; amis orgueilleux, ils s'offensent avec autant de facilité qu'ils pardonnent avec peine; amis dissipés, ils vous oublient pour ne s'occuper que de leurs plaisirs; amis intéressés, ils ne voient qu'eux, et s'ils vous apprécient, ce n'est qu'autant que vous leur êtes utiles; amis hypocrites, ils s'acquittent en expressions de ce qu'ils retranchent en sentiments; amis inconstants, ils vous abandonnent suivant l'humeur qui les domine, le caprice qui les maîtrise, les circonstances qui les décident; amis tumultueux, ils n'excitent que des tempêtes, leur élément est la confusion, le bruit et le désordre; amis faibles, ils n'ont de l'activité que pour vous faire partager leurs peines et se décharger des vôtres; amis défiants, ils vous chérissent comme des personnes qu'ils doivent haïr; amis flatteurs, ils encensent vos vices et nourrissent vos défauts; amis importuns, ils font d'un commerce aisé et agréable une société épineuse, toujours hérissée de soins et d'égards minutieux; amis capricieux, ils s'échauffent, se glacent, s'approchent, s'éloignent, fuient, reviennent par accès et sans raison; amis... Mais abandonnons ce détail, celui qui s'intéresse à votre sort n'a que des perfections, tandis que les autres n'ont que des vices; quelque grand qu'il soit, il est bon, compatissant et miséricordieux; nulle barrière ne le sépare de vous, nul garde ne veille aux portes de son temple pour en défendre l'entrée; nul moment, nulle occupation ne le cachent à l'humble mortel empressé de le voir; au faîte de la gloire, il conserve sa tendresse; la terreur et la fierté environnent le trône des rois, parce que les rois n'ont qu'une grandeur empruntée qui, au défaut de rayons, lance des foudres : la bonté et la clémence sont au pied du trône de l'Eternel, parce que la plus grande joie du ciel est le changement d'un pécheur. Ames plongées dans le tombeau du crime, cadavres spirituels qui, dans l'affreuse solitude du sépulcre, n'offrez qu'un spectacle hideux, qu'une affreuse infection, ne vous plaignez plus que dans votre misère vous n'avez trouvé aucun secours; que vos proches ont fui, que tous vos amis vous ont abandonnés; il vous en reste encore un, que sa constance a attaché auprès de vous, qui a été touché de vos pleurs; ami tendre, vous l'avez offensé et il vous pardonne; ami généreux, vous lui avez donné la mort et il vous rend la vie; ami puissant, il parle aux morts et les morts l'entendent : *Mortui audiunt vocem.* (*Joan.*, V, 25); et ceux qui l'entendent reprennent la vie : *Et qui audiunt, vivent.* (*Ibid.*) Entendez-le donc, âmes à qui il parle, vivez : premier moyen de salut : vous trouvez en Jésus-Christ ressuscité la constance d'un ami; vous trouverez encore les secours d'un Sauveur, second moyen qui mérite vos réflexions.

Il fallait que Jésus-Christ justifiât le titre qu'il avait pris de Sauveur, non-seulement par ses prodiges, ses exemples, sa parole, son trépas, mais encore par sa résurrection; il fallait qu'il triomphât de la mort et qu'il la foulât aux pieds : *Inter mortuos liber* (*Psal.* LXXXVII, 6), tandis que tous les autres hommes devraient être terrassés par cette ennemie comme par un roi victorieux : *Et calcet super eum quasi rex, interitus* (*Job*, XVIII, 14.) Le tombeau qui avait humilié toutes les générations humaines, fut pour lui un sujet de gloire : *Sepulcrum ejus gloriosum.* (*Isa.*, XI, 10.) Et la fin de l'Homme-Dieu confirma l'excellence de ses œuvres : *In fine hominis denudatio operum illius.* (*Eccli.*, XI, 29.) C'est le dernier moment de la vie des héros qui décide de l'opinion que nous devons en avoir, c'est la résurrection de Jésus-Christ qui prouve sa mission, démontre le prix de ses secours, assure son caractère de Sauveur. Ses plaies sanglantes sur le Calvaire annonçaient bien à l'univers son extrême tendresse pour lui : mais ses plaies lumineuses, ses blessures plus brillantes que le soleil, son corps glorieux et ressuscité, prêchent bien plus persuasivement la foi que nous devons à ses promesses et les prodiges qui seront opérés par l'onction de sa grâce.

Juifs insensés, nation charnelle, osez dire à présent qu'il se sauve de vos mains, comme vous le disiez quand vous l'attachiez à la croix : vous l'avez porté dans le sépulcre après l'avoir immolé sur le Calvaire, vous avez demandé que son sang coulât sur vous et sur vos enfants, et il a coulé : vous avez voulu son supplice et sa mort; il a été crucifié, et il n'est plus; remplissez vos engagements, vous aviez promis que s'il descendait de la croix, vous croiriez en lui : *Descendat nunc de cruce et credimus ei.* (*Matth.*, XXVII, 42.) Voici un prodige bien plus étonnant : la terre s'ébranle, le sépulcre s'ouvre, le Sauveur ressuscite. Il est donc véritablement Sauveur : il a donc en lui des secours que vous ignoriez, un pouvoir qui lui fait dompter la mort, des forces plus grandes que les vôtres, des grâces plus abondantes que vos crimes. Oui, mes frères, c'est par l'efficace de son sang précieux, par cette abondance de dons, de faveurs, par cette voix qui appela le monde du sein du néant et le fit éclore, par cette parole qui commanda à Lazare de sortir du tombeau et le rendit à la vie; enfin par le caractère du Sauveur qu'il ressuscitera nos âmes : quelle multiplicité de prodiges dans ce prodige! Nos yeux sont-ils fermés à la lumière, la clarté de sa grâce les éclairera; sommes-nous sans action, sans mouvement, sans ressort, la force de sa grâce agira en nous et nous agirons avec elle : nos cœurs sont-ils glacés et engourdis, la chaleur de la grâce l'animera de ses saintes ardeurs; sommes-nous des cadavres hideux et effrayants, la beauté de la grâce nous rendra des objets dignes de tendresse

et d'amour; sommes-nous stériles, sans mérite, sans vertus, la fécondité de la grâce en multipliant nos œuvres, multipliera nos couronnes; sommes-nous enfin un amas de pourritures et de corruption, l'onction de la grâce nous changera en vases d'élection, en pierres précieuses, en astres radieux : ainsi la destruction du péché, la résurrection de vos âmes est produite par les secours d'un Sauveur, elle l'est encore par la puissance d'un Dieu : dernier moyen de salut qui terminera ce discours.

La puissance est le partage de Dieu, comme la faiblesse est celui de l'homme : aussi son nom est le Tout-Puissant, parce que sa puissance n'a point de limites : or, quelle est l'application principale de ce pouvoir? Est-ce dans la création de cet astre brillant que l'œil ne peut fixer, de ce flambeau, source inépuisable de lumières et de chaleur? mais cette clarté, ces feux vivifiants ne sont versés que pour féconder, embellir, rajeunir la terre ; est-ce dans la formation de ce globe que nous habitons, de cette terre qui nous sert de marchepied ? mais elle n'est qu'un sol préparé pour les différentes végétations et pour toutes les productions matérielles qu'opère sans cesse la nature ; est-ce enfin dans la variété prodigieuse des fleurs, des fruits, des animaux et d'une foule d'êtres qui peuplent les airs, les eaux et les forêts ? mais toutes ses créatures ont été soumises à l'homme comme à leur roi : c'est donc l'homme qui est l'objet le plus intéressant de la puissance d'un Dieu : objet si cher à l'Immortel qu'il quitte le ciel pour converser avec lui dans son état d'innocence, qu'il le quitte encore pour être sa rançon dans son état de dégradation, par le pouvoir immense qui accable la raison. Un Dieu se fait homme et verse son sang pour nous : un Dieu meurt et ressuscite pour laisser dans le tombeau un germe d'immortalité qui se répande dans nos sépulcres et nous rende la vie. Aussi saint Paul n'a pas craint de dire que notre bonheur est tellement attaché au bonheur d'un Dieu, que si les morts ne ressuscitent pas, Jésus-Christ est encore dans le tombeau : *Si mortui non resurgunt, neque Christus resurrexit.* (I *Cor.*, XV, 16.) Saint Paul en donne la raison : c'est qu'il est le chef auquel doivent être unis les membres, c'est qu'il est le premier né qui doit être suivi de ses frères, c'est qu'il est le père du siècle futur, par conséquent nous devons être les enfants de la résurrection, ainsi que l'assure Jésus-Christ lui-même : *Cum sint filii resurrectionis.* (*Luc.*, XX, 36.)

Dieu rendra donc la vie à nos âmes par sa puissance, parce qu'il est le Dieu des vivants et non pas le Dieu des morts : *Non est Deus mortuorum, sed vivorum.* (*Marc.*, XII, 27.) Mais nos âmes ne sont-elles pas immortelles, me direz-vous? oui, elles le sont, comment peuvent-elles mourir? comment peuvent-elles ressusciter ? Ecoutez saint Augustin qui répond à votre objection : la vie du corps consiste dans l'union avec Dieu : *Vita corporis anima est, animæ, vita Deus est.* Quand l'âme habite dans le corps, le corps est vivant, quand elle en est séparée, le corps est mort; de même, tant que Dieu habite dans l'âme, l'âme est vivante, dès qu'il n'y habite plus, l'âme est morte : *Moritur corpus cum recedit anima, moritur ergo anima si recedat Deus.* L'âme peut donc sans cesser d'exister, cesser de vivre, parce qu'elle peut cesser d'être unie à Dieu, qui est sa vie : elle peut, par le péché, perdre son Dieu ; elle peut tout à la fois être existante et morte, elle peut être, selon saint Bernard, la proie de cette mort vivante qu'il redoutait si fort : *Horreo mortem vivacem.* Mort, parce qu'elle tuait l'âme en la séparant de son Dieu qui en est la vie; vivante, parce qu'elle lui laisse son immortalité qui est un effet de l'indivisibilité de la substance.

Pèlerins et étrangers sur cette terre périssable : *Peregrini et hospites.* (*Hebr.*, XI, 23.) Quand est-ce que nous arriverons à notre céleste patrie, à cette maison de l'éternité : *In domum æternitatis?* (*Eccle.*, XII, 5.) Enfants de la tribu de Ruben, quand est-ce que s'accomplira la bénédiction de Moïse, que Ruben vive et qu'il ne meure plus : *Vivat Ruben et non moriatur.* (*Deut.*, XXXIII, 6.) Ce sera, Seigneur, quand par notre résurrection nous nous serons unis indivisiblement, quand jouissant de vous, nous ne craindrons plus de vous perdre par le péché, quand plongés dans votre sein lumineux, nous y puiserons sans cesse le bonheur, la vérité et la vie. Espérance douce qui consolait Job au milieu du plus affreux dépouillement et qui lui donnait des forces plus grandes encore que les revers qui l'accablaient. Prosternés aux pieds de ces autels, images du tombeau et de la gloire de Jésus-Christ, puisqu'il y meurt et qu'il y revit chaque jour, disons avec ce saint homme de l'ancienne loi : Je sais que mon Sauveur est en vie : *Scio quod Redemptor meus vivit.* (*Job*, XIX, 25.) Je sais qu'un jour je ressusciterai : *Et in novissimo die de terra surrecturus sum.* (*Ibid.*) Conviction qui enivre mon cœur et me remplit de joie, qui me fait oublier toutes mes peines et qui est pour moi la plus vive et la plus agréable des certitudes : *Scio.* Nul doute n'obscurcit ma foi; mon cœur, mon esprit, ma raison sont d'accord avec elle : *Scio.* Cette nouvelle vie s'assortit si bien avec la justice de mon Dieu, avec les vrais intérêts de ses serviteurs, que j'en suis persuadé, convaincu, que je la crois vivement. *Scio.* Je reprendrai un nouveau corps, une nouvelle raison, de nouvelles connaissances, je serai revêtu d'une nouvelle peau : *Et rursum circumdabor pelle mea.* (*Ibid.*, 26.) Mon âme vivifiée par la constance d'un ami immortel, par le secours d'un Sauveur, par la puissance d'un Dieu, verra éternellement l'objet de son amour : *Videbo Deum meum.* (*Ibid.*, 27.) Motifs puissants d'espérance, moyens assurés de salut, soyez toujours présens à mon souvenir, soyez placés dans mon sein : *Reposita est hæc spes mea in sinu meo.* (*Ibid.*) Souvenir précieux qui m'apprend, ô mon Dieu! à vous être fidèle jusqu'au trépas, puisque vous m'avez été fidèle jusqu'au

delà du tombeau, qui me sollicite à vous consacrer mes derniers soupirs, puisque j'ai eu tout votre sang, qui m'apprend à ne vivre que pour votre amour, puisque vous n'êtes ressuscité que pour me faire vivre dans la bienheureuse éternité. C'est la grâce que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON III.

Pour la Conception ou pour la Nativité.

SUR LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE.

.psa conteret caput tuum. (*Gen.*, III, 15.)
Cette femme, ô serpent, écrasera ta tête.

Enfin, après la révolution de tant de siècles, elle paraît cette créature si souvent promise et si longtemps attendue, sur qui n'a pu s'étendre la commune malédiction : formée sous un ordre de décrets nouveaux donnés pour elle seule, elle sort des mains du Créateur, chef-d'œuvre de sa toute-puissance, digne objet de ses complaisances les plus douces ; l'enfer veut en vain étendre ses droits sur elle, la grâce a prévenu, le premier regard du Créateur fut sur elle un regard d'amour ; que toute la nature se hâte de lui rendre hommage ! oui, je vous salue, Eve nouvelle plus parfaite et plus fidèle que la première, Eve véritable, puisque c'est par votre fils, c'est sur votre modèle que nous avons tous été régénérés.

Sous quelle idée attendez-vous, mes frères, que je vous représente aujourd'hui Marie ? De tant d'éloges consacrés à son honneur, auquel dois-je m'attacher dans cette auguste solennité ? La peindrai-je à vos yeux comme l'arche de la nouvelle alliance, l'aurore du Soleil de justice, l'aube pure et sans tache du jour naissant de la loi de grâce ? Telle et plus belle encore parut Marie dès le premier moment de son immaculée conception ; mais quel serait mon dessein ? Serait-ce d'entrer dans ces spéculations abstraites, dont l'école a coutume d'envelopper la naissance de Marie ? Non, chrétiens, un objet plus intéressant et plus instructif me fixe aujourd'hui ; je veux vous parler moins de ce qu'on en dit, que de ce qu'elle exige ; moins de ses prérogatives, que de son culte ; voici donc tout le plan de ce discours.

La dévotion à Marie eut toujours et aujourd'hui plus que jamais deux sortes d'ennemis : l'incrédule indocile et le lâche chrétien ; celui-là la déshonore par sa critique et ses blasphèmes, celui-ci la décrédite par son indifférence ou ses abus ; il se trouve encore de prétendus esprits forts qui traitent le culte de Marie de culte frivole et populaire, mais il se trouve aussi des esprits faibles qui tombent sur ce point dans des excès dont la religion gémit : dans les uns, c'est impiété ; dans les autres, ignorance ; essayons d'attaquer ce double désordre, et tâchons de vous prouver deux propositions qui feront le partage de ce discours. 1° Tout chrétien doit avoir une tendre dévotion pour la sainte Vierge ; première proposition, sujet de mon premier point. 2° La sainte Vierge ne reconnaît pour dévotion solide que celle qui est digne d'un chrétien ; seconde proposition, sujet de mon second point. Défendez vous-même votre cause, Vierge sainte, vous m'avez plusieurs fois assisté dans d'autres sujets où vous n'étiez pas si fort intéressée, que ne dois-je pas me promettre dans une occasion où il y va de votre gloire ? Priez Jésus-Christ votre cher fils de mettre sur mes lèvres des louanges dignes de vous, et des règles dignes des chrétiens, c'est la grâce que nous vous demandons en vous disant avec l'ange : *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Un culte que concourent et apprennent à justifier et ce que les décisions de la foi ont de plus certain et ce que la conduite de l'Eglise a de plus respectable est sans doute un culte bien solide et qui mérite tous nos empressements. Or tel est le double fondement sur lequel j'établis la dévotion à Marie, car je prétends : 1° que tous les principes de la foi l'autorisent, première réflexion ; 2° que la pratique de l'Eglise ne tend qu'à l'inspirer, seconde réflexion. En faut-il davantage pour convaincre tout esprit raisonnable et surtout pour toucher tout cœur chrétien. Reprenons.

Oui, mes frères, plus de dévotion plus conforme aux principes de la foi que la dévotion à Marie : quels sont ces principes, demandez-vous ? Les voici, mes frères, suivez-moi, je vous prie. Marie est mère de Dieu, premier principe de religion : une mortelle mère d'un Dieu ! c'est, dit saint Anselme, tout ce qu'on peut dire et penser de Marie de plus grand, en un mot c'est tout dire, ce seul mot décide la question.

Au quatrième siècle il se rencontra un homme, grand partisan en apparence d'une morale austère, et au fond grand ennemi de toute piété, un homme amateur des systèmes, idolâtre de ses pensées, entêté de son mérite, un homme souple, adroit, insinuant, qui savait beaucoup, mais qui ne savait pas qu'il est dangereux de trop savoir quand on n'est pas humble ; il s'appelait Nestorius : ce novateur en dépit de la tradition ne craignit pas d'avancer dans la chaire de sa cathédrale devant un peuple immense cette scandaleuse proposition : anathème à quiconque osera soutenir que Marie est mère de Dieu ! le Dieu des chrétiens a-t-il donc une mère ainsi que les dieux du paganisme ? Jésus-Christ était-il autre chose qu'un pur homme ? Un Dieu qui naît, un Dieu d'un jour, d'un moment, ô le plaisant Dieu ? Il dit : mais tout l'auditoire frémit à un pareil discours : accoutumés à un autre langage les fidèles se bouchèrent les oreilles ; un pieux catholique armé d'une sainte audace et convaincu que lorsqu'il s'agit de la foi, tout chrétien est soldat et dans un temps tout laïque devient prêtre, reproche en face à Nestorius ses erreurs. Frappé d'une pareille nouveauté, tout Constantinople fut en alarmes, on cria

de toutes parts, Cyrille d'Alexandrie éleva sa voix; les solitaires firent retentir la leur du creux de leurs antres, le patriarche de Jérusalem parla, le Saint-Siége fit briller le glaive, on assemble un concile à Ephèse, trois cents Pères s'y trouvent, l'hérésiarque refuse d'y paraître, son jugement est porté, mais en quels termes?

Qu'il soit déposé, s'écria le concile, *cet homme audacieux qui d'une main sacrilége a osé remuer les bornes posées par nos ancêtres! étranger à Marie, qu'il le soit à Jésus-Christ? Mérite-t-il de consacrer le corps du Fils, lui qui n'a pas rougi d'attenter sur l'honneur de la mère.*

A cette nouvelle attendue avec empressement, qui pourrait vous dire quelle fût la joie du peuple de Constantinople? A peine parurent les Pères du concile que tout se remua, les rues furent parées comme dans un jour de fête, mille cris d'acclamation retentirent de tous côtés : bénis, s'écriaient les fidèles serrant les genoux des prélats, bénis ceux qui sont venus au nom du Seigneur, nous rendre la mère de notre Dieu, et par conséquent notre mère! le flambeau à la main, ils les conduisaient dans leurs maisons comme des vainqueurs chargés de dépouilles; la victoire de Marie paraît à ces hommes de la foi leur propre triomphe; longtemps après se perpétua le souvenir de cette mémorable journée, je vous salue, ô Ephèse, s'écriait saint Cyrille dans le transport de sa joie, heureuse ville qui vîtes aborder dans vos ports de toutes les contrées de l'univers tant de saints évêques, illustres vengeurs de la gloire de Marie, je vous salue.

Marie est donc mère de Dieu, puisqu'elle est mère de Jésus-Christ, et que Jésus-Christ est Fils de Dieu, Dieu lui-même. N'entreprenons pas au reste de mesurer la hauteur d'une telle élévation : que l'éloquence ici demeure muette, et qu'un silence respectueux exprime ce que la parole ne peut révéler; Seigneur, il n'est donné qu'à vous de la sonder, parce qu'il n'appartient qu'à vous de creuser de pareils abîmes : *Deus, quis intueris abyssos.* (*Dan.*, III, 55.) Mais tirons les conséquences qui sortent de ce principe : quelles sont-elles, demandez-vous? Les mêmes précisément qu'on tira à Ephèse, qu'il faut donc honorer Marie, car je raisonne et je dis :

Marie est mère de Dieu; elle fait donc comme un ordre à part des autres créatures; non-seulement elle est au-dessus de tous les hommes, elle est encore au-dessus des anges : ces esprits célestes ne sont destinés qu'à porter les ordres de l'Eternel, tel est leur ministère, dit saint Paul : *In ministerium missi.* (*Hebr.*, I, 14.) Marie a été choisie pour porter dans son sein Dieu lui-même, voilà sa gloire. Or, disputer des hommages à une créature que Dieu a jugée digne de ses regards, refuser sa confiance à qui il a confié son propre Fils, n'est-ce pas vouloir être plus délicat que le Très-Haut, plus éclairé que le ciel même?

Marie est mère de Dieu; c'est donc elle qui mit au monde notre Libérateur, c'est de son sang que fut formé ce divin sang versé pour nous sur le Calvaire; nous lui devons notre victime, ah! chrétiens, et nous lui contesterions notre amour! Elle a contribué à notre Rédemption, et nous ne ferions rien pour son culte! généreuse fille d'Abraham, elle eût égorgé de ses propres mains son cher Isaac pour notre salut, dit saint Ambroise, et après tant de tendresse de sa part, nous n'aurions pour elle que de l'indifférence! Ingrats qui parlez ainsi, quelle sorte de cœurs sont les vôtres?

Marie est mère de Dieu, elle est donc le Temple de l'Esprit-Saint, car vous n'ignorez pas cette parole d'un Père, si un Dieu, la pureté même, devait prendre un corps, il ne pouvait le prendre que d'une vierge qui devait concevoir sans cesser d'être vierge; elle ne pouvait concevoir que Dieu! Saint Chrysostome va plus loin : il ne craint pas de comparer en merveille la génération de Jésus par Marie à la génération du Verbe par son Père; ici, dit-il, c'est une personne divine qui engendre avant le lever de l'aurore demeurant toujours Vierge, et là, c'est une personne humaine qui enfante dans la plénitude des temps sans perdre sa virginité: or, un temple sanctifié par la présence de l'esprit du Seigneur, ne mérite-t-il pas nos respects? Croirons-nous indigne de nos attentions celle qu'il a comblée de ses faveurs? Après l'avoir faite son Epouse, sera-t-elle l'objet de nos mépris? Qui pense ainsi? Sont ce des chrétiens ou des infidèles?

Enfin Marie est mère de Dieu, elle a donc eu sur Jésus-Christ une sorte d'empire; ne vous scandalisez pas de cette proposition, je ne dis rien que la plus austère théologie puisse désavouer, je ne parle même que d'après l'Evangile; vous y avez lu que le Seigneur obéissait à Marie : *Erat subditus* (*Luc.*, II, 51) : venez, hommes incrédules, ennemis couverts, ou peut-être déclarés de cette Vierge sainte; car hélas! il n'en est que trop dans ce malheureux siècle, siècle d'irréligion où une critique insensée voudrait arracher aux saints les palmes qui les couronnent et détrôner même s'il était possible la mère de Jésus-Christ; venez, téméraires, répondre à cet exemple : quoi! vous osez combattre une autorité qu'un Dieu n'a pas rougi de reconnaître! Vous ne voulez pas vivre sous l'empire de celle aux lois de laquelle un Dieu même s'est soumis! Allez, le fils n'est pas digne sans doute de vos hommages, puisque la mère qu'il a tant honorée, ne mérite que vos dédains; renoncez donc à Jésus-Christ aussi bien qu'à Marie, ou ne séparez pas ce qu'a uni Jésus-Christ par des liens éternels, premier principe de la foi sur lequel j'établis le culte de Marie. Elle est mère de Dieu.

Second principe qui ne me paraît pas moins décisif en cette matière, c'est que Marie a surpassé tous les saints en mérite : vous savez, mes frères, qu'il est permis

d'honorer les saints : quand l'Ecriture ne le dirait pas, la raison seule le fait comprendre : si l'on rend à des princes sur le trône des respects légitimes, quoiqu'après tout leur trône ne soit qu'une poussière brillante et qu'ils ne soient eux-mêmes que de pompeux néants, pourquoi ne rendrait-on pas aux princes de la Jérusalem céleste, aux immortels assis sur des trônes incorruptibles les égards qui leur seront dus ? Dieu même les glorifia jusqu'à l'excès, dit David : à leur voix il bouleversa la nature, suspendit son tonnerre, ouvrit et ferma les cieux : son exemple n'autorise-t-il pas le nôtre ? ce qu'il a fait en leur faveur par miséricorde, ne justifie-t-il pas ce que nous faisons à leur égard par reconnaissance et par religion ? Or, de ce principe, qu'il est juste d'honorer les saints, je conclus qu'à plus forte raison nous devons honorer celle qui, selon l'Eglise, est la reine ; car, entre celle-là et ceux-ci, quelle différence ! Les saints furent tachés dans leur origine ; ils portèrent comme les autres en naissant l'anathème sur la terre : si Jérémie et Jean-Baptiste furent sanctifiés dans le sein de leur mère, il est certain qu'ils ne furent pas conçus dans la sainteté : à vous seule était réservé ce précieux privilége, vierge sainte ; ainsi pensent de grands hommes : tel est le désir de la piété, la tradition de cette célèbre université, nommée avec raison le concile perpétuel des Gaules, telles sont les intentions de l'Eglise, c'en est bien assez pour tout homme qui raisonne ; mais c'est la foi, dit-on, qu'il faut écouter : écoutons-la donc.

Tous les saints, vous dit-elle, commirent quelque faute dans le cours de leur vie ; la plus pure vertu fut flétrie par quelque tache, la sainteté la plus parfaite ne fut jamais en tout sainteté.

Marie, c'est un article de notre créance, dans l'espace de soixante et douze ans qu'on croit communément qu'elle a vécu sur la terre, n'a pas commis un seul péché, non, pas un seul mensonge officieux, pas une seule parole de médisance, pas un seul mot inutile, pas la moindre dissipation, pas la plus légère résistance à la grâce ; dans une si longue suite d'années, tous les jours, toutes les heures, tous les moments de sa vie furent pleins, elle eût toujours été la même si elle n'eût pas augmenté en vertus ; toutes les richesses des saints comparées aux siennes tiennent bien moins de l'abondance que de la pauvreté ; les martyrs au milieu des feux étaient froids, comparés à sa charité ; et si mille vierges ont offert à Dieu comme elle le sacrifice d'un cœur et d'un corps pur, leur sacrifice fut toujours bien inférieur à celui de Marie : *Adducentur regi virgines post eam.* (*Psal.* XLIV, 15.) N'est-il donc pas bien naturel de rendre des honneurs plus marqués à une créature si supérieure ? N'est-il pas naturel de distinguer dans nos fêtes celle que la vertu a si bien distinguée de tous les saints ?

Enfin, troisième principe de la foi : supérieure aux saints en mérite, Marie leur est également supérieure en gloire : nouveau motif de lui rendre un culte particulier. Faudrait-il d'autre preuve de la vérité que j'avance que le ravissant spectacle de sa triomphante Assomption ? Mais hélas ! qui peut parler de son bonheur ? Pour moi, je l'avoue, j'ai toujours craint d'en venir à cet endroit de mon discours : c'est ici que les expressions, les images, les pensées, que tout, hors le zèle, me manquent pour vous donner une idée raisonnable de sa gloire : est-il étonnant après tout que je me trouve dans une pareille impuissance ? Les plus grands génies ne l'ont-ils pas éprouvé avant moi ? Je souhaiterais bien vous en dire quelque chose ; c'est saint Bernard qui parlait ainsi à ses religieux, car, qui de nous peut se taire dans un si beau jour ? Mais j'appréhende, écoutez, esprits forts, qui vous piquez à ce sujet de modération et de délicatesse, écoutez un esprit plus fort que le vôtre ; j'appréhende toujours d'en dire trop peu : les saints eux-mêmes, éblouis de son éclat, s'écrient dans le transport de leur surprise : Quelle est cette fille chérie du ciel qui vient du désert, qui s'élève du Liban accompagnée de ses vertus et doucement appuyée sur son bien-aimé ? Les prophètes, les patriarches, ses aïeux se réjouissent de voir l'héritière de leur sang moins encore que de leur foi, autant élevée au-dessus d'eux qu'eux-mêmes sont élevés au-dessus des autres hommes ? Ouvrez-vous, poursuivent-ils, portes éternelles, c'est l'Eglise qui leur met ces paroles à la bouche, ouvrez-vous pour cette femme forte par qui nous furent fermées celles de l'abîme ? Sein d'Abraham, recevez dans la joie de votre Maître, cette servante fidèle qui reçut tant de talents et qui les fit valoir au centuple. Mais qu'aperçois-je ? C'est le Sauveur adorable qui met de sa propre main sur la tête de sa mère la couronne de justice qu'elle a si bien méritée. O séraphins ! abaissez-vous ; suprêmes intelligences ! humiliez-vous ; élevez pour Marie un trône au-dessus des trônes les plus élevés. C'est à sa droite que le Dieu de majesté fait asseoir la reine des vertus : *Astitit regina a dextris.* (*Psal.* XLIV, 10.) Sa gloire n'est donc inférieure qu'à celle de Dieu même ; ce n'est point un mot en l'air, c'est précisément ce que la foi nous apprend : *Solo facta minor Virgo tonante.* Citoyens désignés de la Sion sainte, serons-nous les seuls à disputer des hommages à la reine que tous les habitants du céleste empire reçoivent avec tant d'acclamations ? Refuserons-nous de joindre nos voix à celles des anges qui célèbrent son triomphe ? Ne jetterons-nous point de fleurs avec eux sur son passage ? N'entourerons-nous point en esprit comme eux le trône de sa magnificence ? Ne serons-nous pas ravis de commencer ici-bas un culte qui doit être un culte éternel dans le ciel, si nous avons le bonheur d'y entrer ?

La dévotion à Marie est donc conforme aux principes de la foi : mais l'est-elle également aux intentions de l'Eglise ? Oui, sans doute, mes frères, la conséquence est néces-

saire, l'épouse et l'époux n'ont pas des sentiments différents : aussi, combien de monuments éternels du zèle de l'Eglise pour Marie! D'abord dès qu'il s'est élevé dans son sein quelqu'un de ces hommes hardis qui, adorant le mensonge qu'ils ont appris, blasphémant la charité qu'ils ignorent, ont prétendu dérober à cette Vierge sainte quelqu'un de ses priviléges, l'Eglise a crié sur-le-champ, et s'est armée de la foudre. Ainsi au IIe siècle Cérinthe lui dispute l'intégrité de son enfantement; au IVe, Jovinien lui conteste la virginité : j'ai déjà parlé de Nestorius, il est inutile de le redire; dans les derniers temps, peu satisfaits d'avoir insulté le fils dans l'adorable sacrement de ses autels, les protestants voulurent encore déshonorer la mère jusque dans le sein même de sa gloire,

Pour faire rougir l'impiété de ces hommes détestables, l'Eglise déclara solennellement que Marie avait véritablement enfanté le Messie; que son enfantement n'avait fait que rendre sa virginité plus pure; que son culte, étant lié à celui de son fils, devait autant durer que la religion même : qu'était-il besoin qu'elle le déclarât par ses anathèmes? Ses prières laissent-elles quelques doutes de ses sentiments? faites avec moi, je vous prie, cette réflexion, chrétiens : dans cette liturgie célèbre que nous récitons, ministres du Seigneur au saint autel, liturgie qui vient sans contredit des siècles les plus reculés, dans quels termes parlons-nous de cette auguste Vierge? sur le point de prononcer les paroles terribles qui immolent, ainsi que le glaive, l'Agneau victime, nous honorons, disons-nous, la mémoire de cette Vierge glorieuse, nous la reconnaissons pour la mère de notre Dieu; oui, ce même Dieu que l'amour va faire descendre du ciel en terre, se reposa d'abord dans son chaste sein : *Memoriam venerantes gloriosæ semperque Virginis Mariæ*, etc. (*Can. Miss.*) Et ailleurs : délivrez-nous, Seigneur, de tous maux, maux passés ce sont nos crimes, maux présents ce sont nos passions, maux à venir ce sont ceux de votre justice : *Libera nos, quæsumus, Domine, ab omnibus malis.* (*Ibid.*) Si nous ne méritons pas d'être écoutés par nous-mêmes, nous espérons que Marie voudra bien parler pour nous, et nous savons qu'elle mérite d'être exaucée par le respect qui lui est dû : *Intercedente gloriosa Virgine.* (*Ibid.*) Enfin dans presque toutes les oraisons, l'Eglise prie le Père par le Fils, et le Fils par la mère; tel est son zèle pour sa dévotion.

Mais ce n'est pas tout : de toutes les dévotions, la plus illustre dans l'Eglise, j'entends toujours après celle de Jésus-Christ, c'est la dévotion à Marie : parcourez toutes les générations, vous verrez les rois mêmes briser leurs sceptres au pied de ses images; et encore dans ce siècle déplorable où Jésus-Christ trouverait bien peu de foi, s'il venait le juger, nous avons la consolation de voir les grands de la terre faire consister une partie de leur grandeur à s'humilier devant ses autels; de voir les monarques les plus puissants se croire autant honorés du titre de ses serviteurs, que de celui de maîtres du monde : c'était l'oracle du Prophète que l'événement a justifié, les plus riches du siècle se présenteront devant vous en suppliants : *Vultum tuum deprecabuntur omnes divites plebis.* (*Psal.* XLIV, 13.)

Vous en serez une preuve éternelle, religieux prince, que la France comptera toujours parmi ses plus grands rois : le poison de l'hérésie avait infecté plusieurs de vos provinces, lorsque vous eûtes recours au nom de Marie, nom toujours fatal à l'erreur, et redoutable à l'enfer même qui en est l'origine : vous lui offrîtes votre peuple comme un héritage béni, une nation choisie, un peuple de conquête : vous vous couvrîtes, vous vous armâtes de ce bouclier de la foi par un vœu public et solennel qui se ratifie chaque année, et ce vœu, en vous attachant vous et vos sujets au culte de la mère de Dieu, vous affranchit des ennemis de l'Eglise. A l'exemple de ce grand roi et de ses fidèles sujets, offrons-nous à Marie ; c'est d'abord en mon nom, mais c'est aussi au vôtre que que je parle, mes frères, et je vous prie de dire au fond du cœur ce que le zèle et la reconnaissance me mettent à la bouche : recevez mes hommages et ceux de mes auditeurs, Vierge bénie entre toutes les vierges, c'est un tribut légitime que nous vous devons ; nous vous vouons jusqu'à la fin de nos jours un attachement éternel; heureux et mille fois heureux qui vit et meurt sous votre empire : *Vultum tuum deprecabuntur omnes divites plebis.*

Mais que fais-je? Je blesse justement ces esprits délicats que je voudrais gagner : voilà précisément ce qui les révolte, ces honneurs que nous rendons à Marie : on dit que nous en faisons une idole sacrilége que toute la religion doit proscrire : mais qui le dit? et à qui le dit-on? Qui le dit? Des hommes accoutumés à ne voir nos sentiments qu'à travers de leurs préventions, et à les déguiser tout exprès pour pouvoir plus sûrement les combattre : à qui le dit-on? A nous, chrétiens, qui protestons si hautement que Marie n'est qu'une pure créature tirée comme les autres des abîmes du néant : quoi! prétend-on nous faire idolâtrer malgré nous-mêmes? Il est vrai, Vierge sainte, quand nous voyons l'univers entier rangé sous vos étendards, nous nous écrions avec un ancien prophète : Que vos pavillons sont beaux, ô Jacob! que vos tentes sont charmantes, ô Israël! *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israel!* (*Num.*, XXIV, 5.) Que l'hérésie en murmure, et nous range parmi les païens, en dépit de l'hérésie, quoi qu'en dise la calomnie, nous ajouterons avec le même prophète : Non, non, il n'est point de statue dans Israël, on n'adore point d'idole dans Jacob : *Non est idolum in Jacob, nec videtur simulacrum in Israel.* (*Num.*, XXIII, 21.) Faut-il s'étonner à présent si l'Eglise a tout mis en œuvre pour répandre le culte de Marie? Témoins ces temples superbes consacrés à Dieu sous

son nom : que l'erreur à son gré taxe de nouveauté sa dévotion : les pierres vénérables de ces bâtiments magnifiques publieront à jamais par leur éloquent silence sa respectable antiquité : témoins ces autels partout érigés à sa mémoire, ces saintes associations où l'on fait une profession plus marquée de la servir. L'Eglise le sait, elles sont sous son œil, elle les autorise par ses indulgences : en faut-il davantage pour fermer la bouche à toute incrédulité? Témoins ces ordres tout entiers également dévoués à la plus grande gloire du Fils, et à la plus grande gloire de la mère? ces offices sacrés, où sont célébrés avec tant de pompeuses grandeurs, les savants écrits des Basile, des Jérôme, des Chrysostome, des Augustin; ces hommes si purs dans leurs sentiments, si profonds dans leurs raisonnements, si étendus dans leurs lumières, qui consacrèrent leurs plumes et leur bouche à recueillir et à publier ses louanges? On en convient, mais on répond modestement que les Pères sont outrés par un pieux excès : ah! pardon, saints docteurs, si je rapporte ici les blasphèmes de l'erreur! Quoi! ils sont outrés par un pieux excès, ces hommes dont l'esprit n'eut d'autres bornes que celles de l'esprit humain, dont les ouvrages n'auront d'autre fin que la fin même des siècles : quel langage! Vengez-vous de ces ingrats, Vierge sainte! qu'ils ne soient jamais..... Mais n'achevons pas; pourquoi dans un jour de joie former des vœux d'anathème? Ah! plutôt, triomphez de ces rebelles : si la conquête est difficile, elle en sera plus digne de vous : à vos pieds sont tombées toutes les hérésies, et vos traits sont si puissants, que vous régnez, quand il vous plaît, dans le cœur de ceux qui refusent de vous connaître : *Sagittæ tuæ acutæ, populi sub te cadent.* (*Psal.* LXIV, 6.)

Mais à quoi m'arrêté-je? Invectiver contre l'hérésie? Eh! je devrais lancer la foudre contre une infinité de catholiques d'apparence du moins et de nom, mille fois plus coupables que l'incrédule et l'impie : car, jusqu'où n'ont point porté la licence contre cette auguste Vierge, ces sacriléges chrétiens? Quels traits impurs n'a pas vomis contre elle une poésie lascive, dans des vers détestables, dignes des feux du ciel et de ceux de la terre : quels discours ne tient pas sur l'adorable secret de sa féconde virginité, ou de sa Conception Immaculée, une jeunesse livrée à d'infâmes passions? qui n'étant que chair par le désordre, ne peut comprendre le mystère de l'esprit de Dieu : mais tirons le voile sur ces horreurs.

Mais quoi! La dévotion n'a-t-elle pas ses bornes? Elle les a, qui en doute? Mais si elle a ses bornes, elle a aussi son étendue; si elle a ses excès, elle a aussi sa perfection : tâchons de marquer l'un et l'autre : tout chrétien doit avoir une tendre dévotion pour Marie, j'ai tâché de vous en convaincre : Marie ne reconnaît de vraie dévotion que celle qui est digne d'un chrétien : vous avez vu les preuves de son culte, voyons-en maintenant la pratique; c'est le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT.

J'appelle dévotion chrétienne à Marie une dévotion sage et prudente qui s'éloigne également de tout excès. Or, je remarque que deux abus sont ordinaires en cette matière : les uns donnent trop, les autres donnent trop peu au culte de Marie. Les premiers sont des pécheurs impénitents qui, réduisant tout à quelques faibles prières, ne font aucun effort pour détruire leurs passions : les seconds sont des mondains indolents. J'oppose à ce double désordre deux caractères directement contraires : je soutiens 1° que la dévotion à Marie doit être une dévotion de fidélité et d'imitation; 2° une dévotion d'empressement et de confiance. Caractère de fidélité et d'imitation qui condamne toute impénitence et toute lâcheté : caractère d'empressement et de confiance qui condamne toute insensibilité : vous tous qui aimez Marie, donnez-moi vos attentions.

Premier caractère d'une solide dévotion à Marie, caractère de fidélité et d'imitation : vous le savez en effet, nous ne pouvons honorer Marie qu'autant que nous l'imitons, et vous n'ignorez pas en même temps que rien n'est plus juste, et même plus ordinaire parmi les hommes, que de vouloir ressembler à l'objet que l'on aime : ainsi le Seigneur lui-même veut-il être servi. Ecoutez comme il s'en explique, et jugez des volontés de Marie par les prétentions de Dieu. Prophète, je vais faire éclater ma colère contre mon peuple, je vais lui en faire ressentir les plus redoutables effets, mon bras va s'appesantir sur lui : eh! qu'a-t-il donc fait, Seigneur, reprenait le Prophète surpris, qu'a-t-il donc fait ce peuple autrefois si chéri, pour se rendre indigne de vos anciennes miséricordes? Vos temples ouverts et fréquentés, vos autels chargés de dons, et enrichis de parfums, vos sacrifices continuellement multipliés, des victimes sans nombre expirant sous le glaive, ne sont-ce pas là des preuves suffisantes de sa religion, de sa piété? vaine religion, poursuit le Seigneur, fausse piété, ce peuple m'honore du bout des lèvres, mais son cœur, son perfide cœur est bien éloigné de moi; voilà, chrétiens, ce que Marie pourrait dire à plusieurs de ces dévots prétendus, moins d'éclat et plus d'effet, moins d'extérieur et plus de réalité; sachez qu'on ne m'honore que par mes vertus, que du moins il faut vouloir m'imiter pour me plaire.

Examinons-la présentement sous l'œil de Dieu; cette imitation de Marie qui devrait faire le capital de votre dévotion, en fait-elle seulement l'accessoire? Entrons dans un court détail. Dans Marie, quelle patience! Sortie d'un sang illustre, comptant parmi ses ancêtres de saints rois dont le Fils de Dieu se fait honneur en quelque sorte dans les Ecritures, elle vit pauvre, obscure, inconnue, n'ayant rien de grand au dehors

qu'une grande modestie dont le monde fait peu de cas : se plaint-elle de son sort? Au contraire, elle adore, elle aime, elle grossit les ténèbres qui la cachent aux yeux des mortels, tandis qu'Hérode, fier de sa prospérité, enivré d'un faux bonheur, triomphe sur un trône usurpé; loin de ce tribut qui lui appartient par droit de naissance, Marie n'envie point à Hérode son sceptre, point d'autre sceptre pour elle que la croix de son Dieu! et vous, mes frères, que vous soyez d'un certain nom, mais que les malheurs des temps, que les disgrâces de la fortune, et peut-être les désordres de vos aïeux vous ensevelissent dans la poussière, et par conséquent dans l'oubli! Ah! votre sensibilité s'en irrite, votre impatience en murmure, votre amour-propre jette les hauts cris; vous cherchez à vous dédommager d'une obscurité forcée par le souvenir flatteur de vos titres. Racontez-vous la plaintive histoire de vos malheurs, vous ne manquez pas de rappeler qui vous êtes, moins sans doute pour intéresser la compassion, que pour satisfaire votre vanité : est-ce ainsi que vous prétendez imiter Marie?

Dans Marie, quelle fuite de tout éclat? Dès l'âge le plus tendre volant au temple, elle s'enveloppe de l'ombre du sanctuaire, se cache elle-même, ne veut avoir pour témoin de sa ferveur que le Dieu même qui la lui inspire; dans la suite elle est alarmée du court éloge qu'un ange envoyé du ciel fait de ses vertus, ce langage séduisant l'étonne, elle en cherche l'auteur, et tout interdite, elle s'imagine presque l'avoir trouvé dans le père du mensonge; et vous, mes frères, vous ne vous attachez qu'à des vertus brillantes, vous voudriez même dans Marie des vertus plus distinguées : le même orgueil qui vous fait admirer dans les grands le faste dont ils sont environnés, vous fait aussi principalement respecter dans les saints les dons extraordinaires de la grâce qui les donnent en spectacle.

Enfin, dans Marie, quelle pureté! Rougissez, anges saints, la vôtre n'est qu'une ombre de la sienne; et vous-mêmes, chrétiens, ne l'appelez-vous pas la reine des vierges de la terre et des anges? Par quel renversement arrive-t-il donc que vous n'aimez que ce qui vous corrompt? Ces parures si recherchées, ces airs si efféminés, ces spectacles si passionnés, ces libertés si détestables, ces nudités abominables, ces jeux dont le prix est toujours quelque badinage de péché? Cependant on espère mourir comme une sainte amante dans les chastes langueurs de l'amour sacré, après avoir vécu en vraie Jézabel dans tous les raffinements de l'amour profane; des filles de Bélial, prétendent expirer comme la mère d'un Dieu, et combien voit-on de pécheurs, et surtout de pécheresses esclaves d'une passion favorite, sans regret de leurs péchés, sans remords de leurs crimes; des personnes pour qui tout est vertu excepté la vertu même, s'endormir dans une molle indolence, vivre tranquillement dans une léthargique sécurité à l'abri d'une dévotion mal entendue pour Marie, sous prétexte qu'elles sont agrégées dans ces saintes confréries que l'Eglise autorise, revêtues de ses pieuses livrées, enrôlées sous ses étendards; parce qu'elles récitent quelques froides prières, débris uniques d'une innocence qu'elles n'ont plus; parce qu'elles fréquentent ses temples, célèbrent ses fêtes, parent ses autels, avec quelles mains, juste Dieu! des mains aussi souillées, peut-être que vos autels sont purs, elles croiraient manquer de confiance, si elles doutaient un seul moment de leur salut! O plaie de l'Eglise! ô scandale de la religion! ô abus digne de toutes les larmes d'un Jérémie! téméraires dévots, fausses dévotes, comptez-vous donc acheter de Marie le droit fatal de crucifier Jésus-Christ? Non, non, pour bien honorer la mère, il faut se bien garder d'offenser le Fils; pour bien honorer Marie, il faut imiter ses vertus: voilà ce qu'on devrait faire, et voilà justement ce qu'on ne fait pas : on salue tous les jours Marie, pleine de grâce, et on se fait un jeu de résister à la grâce; on récite ses paroles de l'humilité de Marie : Voici la servante du Seigneur : *Ecce ancilla Domini.* (*Luc.*, I, 38.) Et l'on affecte un air d'empire sur les autres; on lui dit : Nous crions vers vous, pauvres exilés, et ce riche qui le dit, voudrait s'éterniser ici-bas; on lui demande la graisse de la terre, et l'on perd sans douleur les richesses de l'éternité. On la conjure d'amortir les salutaires ardeurs d'un mal violent qui nous éprouve, et l'on attise les damnables feux d'une infernale cupidité dont on est brûlé. Ah! mes frères, est-ce ainsi que vous prétendez honorer et imiter Marie?

Mais après tout, quel est mon dessein? Prétends-je insinuer que les saints tout seuls doivent recourir à Marie? Me préserve le ciel d'une telle pensée! Non, non, chrétiens, tout pécheur, sincèrement touché, peut et doit avoir pour elle un vif empressement, une tendre confiance. Second caractère d'une vraie dévotion à Marie; vous en serez convaincus, si vous faites réflexion avec moi que, tout pécheurs que nous sommes, Marie veut nous secourir et qu'elle le peut.

Elle veut nous secourir : ah! j'en donne une raison bien touchante! c'est qu'elle est notre mère; je dis notre mère, et je ne le dis point au hasard; avant de l'avancer j'ai consulté votre cœur, Vierge sainte! et je l'assure dans le triomphe de ma joie : rappelez-vous en effet ce jour, ce grand jour, digne d'un éternel souvenir où du haut de sa croix le Seigneur Jésus, jetant sur Marie un regard de tendresse, et lui montrant le disciple bien aimé, *femme*, dit-il, *voilà votre fils;* il tiendra ma place, et il me représentera à vos yeux, vous serez sa mère; le beau présent! la riche succession! précieuse parole! dernier gage de Jésus mourant; si jamais je vous oublie, que ma main droite se sèche, que ma langue immobile s'attache à mon palais!

Cela nous regarde aussi bien que saint

Jean, dit saint Augustin; saint Jean a été substitué au Sauveur, nous avons tous été substitués à cet apôtre; l'adoption est donc mutuelle, et l'adoption est scellée de tout le sang d'un Dieu ; jugez maintenant, ô mères qui m'écoutez! par l'amour extrême que la nature vous donna pour vos enfants, jugez d'une partie de l'affection du cœur de Marie pour les chrétiens, de ce cœur sorti des mains de Dieu dans les plus vives ardeurs de sa bonté pour nous, de ce cœur assez tendre pour servir de matière au cœur d'un Dieu Sauveur de tous; de ce cœur qui, si près de la miséricorde incarnée, a dû brûler des mêmes feux qui consumaient Jésus-Christ. Pour vous, pécheurs désolés, qui gémissez de vos liens et qui voudriez les rompre, la douce pensée qu'on vous présente? Tourmenté que je suis par ma conscience, pouvez-vous dire, gâté jusqu'à la moelle de mes os par mes iniquités, environné de mes forfaits que je traîne partout avec moi, comme un criminel traîne sa chaîne, il me reste une ressource dans mon malheur. Du haut de son trône, Marie daigne abaisser la majesté de ses regards sur un misérable tel que moi, elle sent mes maux plus que je ne les sens moi-même; j'irai donc avec assurance porter aux pieds de sa grandeur mes besoins et mes vœux; j'emprunterai, pour la toucher plus sûrement la voix de l'Eglise; je lui dirai avec elle, poursuivi de tous côtés par les bras d'un Dieu vengeur qui veut une victime à sa colère : C'est de l'ombre de vos ailes que je viens me couvrir, Vierge sainte; dans l'inondation des eaux, la prudente colombe se retira dans l'arche; arche mystérieuse, souffrez que, pour conjurer la tempête, je me cache dans votre sein : *Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei genitrix.* De grâce ne rejetez pas mes prières ; les lèvres qui les forment, ne sont pas pures, je l'avoue, mais c'est précisément parce qu'elles ne sont pas pures, que je m'adresse à vous pour en obtenir le chaste feu qui fait les vierges : *Nostras deprecationes ne despicias.* Délivrez-moi de cet enfer qui peut m'engloutir, il dilate ses portes, un seul mot de votre bouche, est capable d'éteindre l'incendie qui me menace; après tout, quand la compassion, l'inclination ne vous y porteraient pas, la reconnaissance vous y oblige en quelque sorte; vous nous devez en partie ce que vous êtes, le Verbe ne s'est fait chair que pour verser son sang; pourquoi répandre son sang, sinon pour expier nos crimes? Ce sont donc nos crimes qui font votre gloire, si j'ose ainsi parler; votre trône est formé des débris de notre innocence; vous n'eussiez jamais été mère d'un Dieu, si nous n'avions jamais été ses ennemis : *Sed a periculis cunctis libera nos semper Virgo gloriosa et benedicta.* Oui, pécheurs, vous pouvez hardiment tenir ce langage; si c'est celui de la confiance, c'est aussi celui de la vérité. Jésus-Christ disait : Si un fils demande du pain à son père, ce père sera-t-il assez barbare pour lui présenter un serpent? Je dis la même chose : Si un enfant de la foi s'adresse à Marie pour en obtenir la grâce de sa conversion, au lieu de solliciter des faveurs, insultera-t-elle à ses larmes? *Nunquid serpentem porriget?* (*Matth.*, VII, 10.) Non, non, Vierge sainte, nous reconnaissons trop votre cœur, vous n'êtes pas pour rien notre mère, titre consolant qui nous rassure : *Exsultabimus et lætabimur in te, memores uberum tuorum.* (*Cant.*, I, 3.)

Marie veut nous secourir, ce n'est pas assez, la bonté ne suffit pas toujours, aussi ai-je ajouté qu'elle le peut encore. Demandez ce qu'il vous plaira, disait à Bethzabée, le roi Salomon, un fils tel que moi ne sait rien refuser à une mère telle que vous : *Pete, mater* (III *Reg.*, II, 20); n'est-ce pas ce que le véritable Salomon dit à Marie : Ne craignez point, parlez, que vous faut-il? Je n'oublie pas qui je suis, je me souviens qui vous êtes; tout est dû à vos mérites, tout est dû à votre dignité; demandez et tout vous sera accordé : *Pete, mater.* Oui, répond saint Augustin, et l'Eglise, en canonisant sa sainteté, a canonisé sa doctrine; oui, comme le Fils n'a qu'à montrer ses plaies pour attendrir le cœur du Père ; la mère n'a qu'à montrer son sein virginal pour toucher le cœur de son Fils. Que pourrait refuser le Père à un Fils qui a versé son sang pour sa gloire? Que peut refuser le Fils à une mère à qui il doit ce sang versé pour nous? Elle est en un mot la médiatrice des pécheurs envers son Fils, comme lui-même est le médiateur des pécheurs envers son Père, voilà l'ordre de la predestination. Marie n'est point la source de la grâce, nous le savons, mais nous soutenons qu'elle y puise à son gré, et qu'elle n'y puise jamais sans la faire couler sur nous. Quoi! Jésus-Christ pourrait-il rejeter les vœux d'une telle mère, d'une mère si tendre qui, après l'avoir enfanté parmi les contradictions, prit tant de soin de son éducation, d'une mère si sage qui ne demande après tout que sa gloire, en lui demandant notre salut, d'une mère si humble qui ne parle pas avec cet air impérieux qui commande les grâces, mais avec ce ton respectueux qui a des charmes si puissants! Quoi! Jésus-Christ aurait fait sur la terre la volonté de ses saints, et il boucherait les oreilles aux cris de sa mère dans le ciel? A la prière d'une autre Marie, il aurait ressuscité son frère Lazare, parce que cette sainte amante avait reçu le Sauveur dans sa maison, et Marie qui l'a conçu dans son sein, qui l'a porté entre ses bras, ne pourrait pas l'engager à faire entendre aux pécheurs cette voix toute puissante qui arrache à l'enfer ses conquêtes? Non, non, il n'en est pas ainsi : Vierge sainte, vous êtes sa mère, et ce titre seul nous assure l'effet de votre protection : *Exsultabimus et lætabimur in te, memores uberum tuorum.* (*Cant.*, I, 3.) Que les téméraires qui désavouent votre crédit, éprouvent eux seuls la vérité de leur doctrine, ou plutôt les suites de leur impiété.

Mais que dis-je? et où m'emporte mon zèle? Catholiques en spéculation, combien se

comportent sur ce point en vrais hérétiques dans la pratique? Il faut le dire à la gloire d'un sexe et à la honte de l'autre; tandis que celui-là se flatte de dévotion pour Marie, que celui-ci se fait une sorte d'honneur de n'en point avoir; tout au plus a-t-on pour elle quelque tendresse dans les jours de l'adolescence; arrivés à la maturité de l'âge, la plupart des hommes l'ont entièrement oubliée : tel qui m'écoute a passé des années entières sans penser une seule fois à elle; il semble même que plus on se pique d'esprit dans ce siècle malheureusement trop ingénieux, moins on se pique de dévotion pour Marie; qui est-ce qui rougit de ces religieuses pratiques que la piété de nos pères consacra à son culte? Qui est-ce qui jette sur ceux qui les observent un ridicule sacrilége? Des savants pleins d'eux-mêmes, de beaux esprits entêtés de leur savoir. Ce sont des dévotions du peuple, disent-ils : laissez-les donc, hommes vains, ces menues pratiques indignes de vous; tandis que le peuple jouira des faveurs de Marie, privés de son secours dont sans doute vous croyez n'avoir pas besoin, jouissez seuls de votre abondance.

Pour vous, chrétiens mes frères, peuple fidèle, méprisez leurs sacriléges dérisions, fuyez leurs scandaleux exemples; en quelque état que vous soyez, jetez-vous entre les bras de Marie : état de souffrance particulière; percée du glaive de douleur, Marie n'ignore pas ce qu'il en coûte pour souffrir, elle vous obtiendra la grâce de sanctifier vos peines : état de calamité publique; à sa voix le Seigneur apaisé met bas la foudre. Coupables comme nous le sommes, c'est par elle, j'ose le dire, que nous respirons encore et que nous vivons : état de tentation violente; si l'aiguillon de la volupté pique votre chair, si le vent de l'orgueil enfle votre esprit, si le démon de la vengeance enflamme votre cœur, invoquez son nom; on ne s'égare pas avec un tel guide, on est secouru avec une telle protection, on ne tombe point avec un pareil appui. Etat de péché même et de crime; mouillez vos chaînes de vos larmes, priez-la d'engager son Fils à frapper le coup de grâce; malheureux captifs, la liberté vous sera bientôt rendue. Combien de pécheurs, et de pécheurs même scandaleux, se sont trouvés touchés tout d'un coup, parce qu'au plus fort de leurs vices ils ne l'avaient point oubliée; dites-lui, qui que vous puissiez être, avec toute la ferveur dont vous êtes capables, ce que vous dites si souvent sans la réflexion que vous devez y apporter.

Sainte Marie, mère de Dieu : *Sancta Maria, mater Dei*, priez pour nous : *ora pro nobis*, pour nous pécheurs : *pro nobis peccatoribus*. Mais pécheurs maintenant déterminés à ne l'être plus, priez pour nous pendant notre vie : *Nunc*. Car hélas! mille ennemis nous environnent, tout l'enfer nous assiége, l'orage grossit de toutes parts, peu s'en faut que nous ne périssions : *Nunc*. Mais surtout priez pour nous à l'heure de notre mort : *In hora mortis*. A cette heure décisive qui termine le temps pour commencer les années éternelles : *In hora mortis;* à cette heure où les démons acharnés redoublent leurs efforts, où les péchés passés paraissent des monstres, où nos vertus mêmes paraissent presque des péchés : *in hora mortis;* à cette heure où de tous nos titres il ne nous reste que celui de chrétien, de tous nos biens qu'un triste suaire, plus encore pour les vers que pour nous, de tous nos noms que celui de Jésus et de Marie : *in hora mortis*. Ah! qu'alors ils ne sortent jamais de notre bouche ces doux, ces précieux noms! Puissions-nous expirer, Vierge sainte, les lèvres collées sur la croix de votre Fils et les regards tendrement fixés sur votre image. Puisse celui qui vient de publier vos louanges, puissions-nous tous, assistés de vous à la mort, mourir de la mort des justes, et vous voir à jamais sur le trône de votre gloire. C'est la grâce que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, etc.

AUTRE EXORDE DU MÊME SERMON.

Pour l'Annonciation.

Missus est angelus Gabriel a Deo ad virginem desponsatam viro cui nomen erat Joseph. (*Luc*, I, 27.)

L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu à une vierge qu'un homme nommé Joseph avait épousée.

Voici, mes frères, un grand mystere : le Seigneur envoie un des principaux ministres de sa cour, Gabriel. Ce nom, disent les saints docteurs, promet d'abord quelque éclatante nouvelle, ce nom signifie la force de Dieu. En effet cet ambassadeur céleste est envoyé pour annoncer le grand mystère de la puissance, autant que de la miséricorde de Dieu. Il déclare à Marie qu'elle est bénie entre toutes les femmes, qu'elle a trouvé grâce aux yeux du Seigneur, qu'elle concevra un fils à qui elle donnera le nom de Jésus; qu'elle sera remplie du Saint-Esprit, que le fruit qui naîtra d'elle sera saint par excellence, qu'il sera Fils du Très-Haut, qu'il rétablira le trône de David et qu'il régnera éternellement.

Cette vierge s'effraye et se trouble d'abord; quoique mariée, assurée de sa virginité, elle répond qu'elle ne connaît point d'homme; mais, apprenant qu'elle peut être tout ensemble vierge et mère d'un Dieu, elle donne avec une humble résignation son consentement à l'accomplissement de ce mystère : Voici la servante du Seigneur, dit-elle; qu'il me soit fait selon votre parole : *Ecce ancilla Domini; fiat mihi secundum verbum tuum*. (*Luc.*, I, 38.)

Quel mystère! chrétiens. Quelle langue pourrait jamais l'expliquer, dit saint Bernard? Quel esprit pourrait jamais le comprendre? Quelle langue annoncera la double génération du Verbe, non-seulement cette génération éternelle qui lui communique la propre substance de son Père, mais la génération temporelle même dans le sein d'une vierge? L'une n'est pas moins ineffable que l'autre, dit saint Jean Chrysostome; le poids

de la majesté de Dieu m'accable, si je considère la première; la profondeur de son anéantissement m'étonne et me confond, si j'ose entreprendre de méditer la seconde.

Adorons donc, chrétiens, adorons dans le silence la grandeur de ce mystère : prenons un sujet plus proportionné à notre faiblesse et plus utile pour nous. Jetons les yeux sur Marie, et rendons-lui une partie des hommages qu'un Dieu même semble lui avoir prodigués en la choisissant pour sa mère : fille de l'Eternel, mère du Verbe, épouse du Saint-Esprit, comblée de grâces, prodige de vertu, abîme d'humilité, élevée au comble de la gloire : mortels, que d'éclatantes dignités ! que d'insignes faveurs ! que d'illustres prérogatives rassemblées dans une pure créature ! Le ciel les célèbre par des cantiques éternels, la terre les admire, l'Eglise en fait l'objet de sa vénération et de son culte. Cependant, le dirai-je, chrétiens, dans le sein même de l'Eglise, la dévotion à Marie rencontre deux sortes d'ennemis, l'incrédule indocile et le lâche chrétien ; celui-là la déshonore, etc. (*Ci-devant* col. 411.)

—

AUTRE EXORDE DU MÊME SERMON

Pour l'Assomption de la sainte Vierge.

Introduxerunt arcam Domini, et posuerunt eam in loco suo in medio tabernaculi. (II *Reg.*, VI, 17.)

On fit entrer l'arche du Seigneur, et on la plaça dans un lieu digne d'elle, au milieu même du tabernacle.

Les plus beaux spectacles de la terre ne sont rien en comparaison de ceux du ciel : ce que fit David pour une arche matérielle n'était qu'une faible image de ce que l'héritier éternel de son sceptre, le véritable David, devait faire pour une arche incorruptible, de ce que fait aujourd'hui Jésus-Christ pour Marie. Assis à la droite de son Père dans la splendeur des saints, du haut de son empire il jette un regard de complaisance sur sa sainte mère qui languissait sur la terre. Hélas ! séparée de son bien-aimé, forcée d'habiter parmi les citoyens de Cédar, que ses jours lui semblaient longs ! que son exil était rude ? Consolez-vous, Vierge sainte, le moment si désiré arrive enfin : rompez vos liens, chaste colombe, élevez-vous ; c'est un Père, c'est un Fils, c'est un Epoux qui vous appellent; prenez l'essor : déjà s'ouvrent devant vous les portes éternelles, déjà paraissent en foule les anges, ministres du Très-Haut. Jésus-Christ vous attend dans ces tabernacles fortunés qui n'ont point été bâtis par la main des hommes : partez et placez-vous sur le trône de distinction que son amour vous a destiné : *Introduxerunt arcam Domini, et posuerunt eam in loco suo in medio tabernaculi;* on fit entrer l'arche du Seigneur et on la plaça dans un lieu digne d'elle, au milieu même du tabernacle.

Qu'attendez-vous, mes frères, de mon ministère dans ce grand jour ? Voulez-vous que j'étale à vos yeux ces couronnes immortelles que Marie reçoit dans le ciel ? Véritablement l'amour l'exige ; aussi ai-je dessein de vous dire quelque chose de son bonheur dans la suite de ce discours ; mais un objet plus intéressant me fixe, je veux vous parler moins de ce qu'on lui donne que de ce qu'elle exige, moins de sa gloire que de votre devoir, moins de son triomphe que de son culte ; voici donc tout le plan de ce discours.

La dévotion à Marie eut toujours, et aujourd'hui plus que jamais, deux sortes d'ennemis, etc. (*Ci-devant*, col. 411.)

SERMON IV.

POUR LE JOUR DE NOEL.

Evangelizo vobis gaudium magnum quod erit omni populo, quia natus est vobis hodie Salvator qui est Christus Dominus. (*Luc.*, II, 10.)

Je vous annonce une nouvelle qui doit être pour tout le monde le sujet d'une grande joie : Il vous est né aujourd'hui un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur.

Cieux trop lents à exaucer nos soupirs, quand vous ouvrirez-vous pour pleuvoir le juste ? Terre si souvent arrosée de nos pleurs, quand germerez-vous le Sauveur d'Israël ! Siècles trop tardifs, coulez plus rapidement, et apportez-nous le libérateur que nous attendons ? Jour lumineux, qui dois éclairer la naissance du Messie de Jacob, ouvre enfin ta carrière ? Tels étaient les vœux des patriarches, les cris des prophètes, les souhaits de Juda, l'espérance de l'univers ?

Enfin, nos désirs sont accomplis. les nuées se sont abaissées, la terre a porté son fruit, le rejeton de Jessé vient de fleurir, et les temps par leur révolution ont amené sur la terre une justice éternelle qui abolira la tyrannie du péché : la tyrannie du péché ? Hélas ! chrétiens, tel devait être l'effet de la naissance de Jésus ; mais par l'abus continuel de ce mystère, il semble que l'iniquité veuille se cacher à l'ombre de la crèche, et trouver dans un Dieu naissant de quoi justifier ces excès. Ici s'ouvre tout le plan de ce discours ; appliquez-vous, je vous prie : deux sortes de personnes abusent de la naissance de Jésus-Christ ; les incrédules et les mondains : les incrédules s'en scandalisent, les mondains en présument trop : un Dieu enfant ? Quel paradoxe ! dit l'impie : voilà ce qu'il ne veut pas croire ; voilà ce qui sert selon lui à justifier son incrédulité : un Dieu Sauveur, dit le mondain, quel sujet d'assurance ? Puisqu'il a tout fait, qu'avons-nous à faire ? Voilà le prétexte dont il se couvre pour rester dans son désordre : opposons à cette double erreur deux propositions qui partageront ce discours : Le mystère de la naissance de Jésus-Christ, loin d'affaiblir notre foi, doit au contraire la fortifier et l'établir : sujet de mon premier point. Le mystère de la naissance de Jésus-Christ., loin de fomenter nos passions, doit au contraire les condamner et les anéantir : sujet de mon second point. Celui qui vient de naître est le Seigneur : *Qui est Christus Dominus;* l'incrédule doit se soumettre. Celui qui vient de naître est le Sauveur : *Natus est nobis Salvator;* le pécheur doit se convertir : c'est tout mon dessein.

O Verbe fait chair, souveraine raison réduite à l'enfance, daignez animer ma parole !

Et vous, la plus heureuse des mères, Vierge sans tache, accordez-moi votre secours : *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

La naissance de Jésus-Christ, loin de scandaliser notre foi, doit au contraire l'établir, et cela par trois motifs : 1° par les prophéties qui l'ont annoncée; 2° par les miracles qui l'ont accompagnée ; 3° par les effets qui l'ont suivie.

Je dis, en premier lieu, par les prophéties qui l'ont annoncée. Jetons les yeux sur cette nuée de témoins, qui de siècle en siècle ont prédit cette naissance en des termes si précis ; écoutez ce patriarche célèbre , Jacob au lit de mort : le sceptre ne sortira point de Juda, ni la puissance de sa race, jusqu'à ce que celui qui doit venir, celui que les nations attendent, arrive : et quel autre que le Messie devait être l'attente de l'univers ? Ces fameux conquérants , ces destructeurs des faibles mortels, qui firent subir aux rois vaincus le joug d'une domination tyrannique, loin d'être le désir des peuples, en furent l'exécration. C'était donc le Messie seul que cet oracle regardait, le vainqueur pacifique du péché, l'amour, la gloire , le salut du genre humain : les circonstances démontrent cette vérité : la Judée n'était-elle pas alors tributaire de l'empire romain? Tribu de Juda, où était ton sceptre? L'impie Hérode règne sous l'autorité d'Auguste.

Ecoutons Daniel agité de l'esprit de Dieu, qui crie; retenez-le bien, ne l'oubliez jamais : *Scito ergo et animadverte.* (*Dan.*, IX, 25.) Encore soixante et dix semaines, et la prévarication sera anéantie : l'iniquité cessera pour faire place au règne de la justice : mais par qui doit s'opérer ce prodige ? Par celui dont le prophète marque la vie et la mort, et qu'il désigne à ne pouvoir y être trompé : partisans des systèmes, supputez à votre gré les semaines de Daniel; votre critique ne saurait favoriser la cause de l'impie : quelque parti que l'on prenne, le temps est écoulé, le Messie est donc venu.

Mais ce n'est pas assez, tout est marqué jusqu'au lieu même de la naissance du Sauveur : O Bethléem, s'écrie Zacharie, cité de Juda, que ton bonheur est digne d'envie ! ton enceinte est petite, mais que celui que tu dois renfermer est grand! C'est toi qui donneras à Israël le chef qui doit le conduire. Or, vous savez, mes frères, que la Synagogue assemblée ne put s'empêcher d'appliquer ces paroles au Messie, et que sur cette décision les mages furent à Bethléem.

Enfin, voici les expressions du sublime Isaïe : Ecoutez, peuples, nations infortunées, couvertes des ombres de la mort ; prêtez l'oreille à ma voix : un enfant nous a été donné , car l'avenir et le présent sont la même chose pour le Seigneur : un fils nous est né. O l'heureuse nouvelle! que de majesté dans ce tendre enfant! Il porte sur ses épaules les marques de son empire ; son nom est l'ineffable; il s'appellera l'admirable, le maître des conseils, le Père du siècle futur le Prince de la paix ; pour tout dire en un mot, il se nommera Dieu. Quel autre que le Messie peut être peint sous des traits si relevés? Synagogue aveugle, comment as-tu pu faire tomber sur tes rois ce qui ne convient qu'au Maître de tes souverains? Quelle différence entre tes monarques et celui que peint Isaïe ? Ceux-là, souvent accablés sous le poids de leur couronne, succombent sous un fardeau trop pesant pour eux : dans le berceau du moins ils ne sauraient être distingués : ils rampent comme les plus vils des mortels , et ces enfants appelés à conduire de grands peuples ont besoin d'être conduits eux-mêmes, et loin d'être les rois de leurs sujets, ce sont au contraire leurs sujets qui les gouvernent dans cet âge.

Pour cet enfant qui nous est né, il tient sa puissance de lui-même; ce n'est point aux conventions des peuples qu'il la doit : aussi, comme la principauté lui est naturelle! il s'en joue, pour ainsi dire, dans son berceau. Les rois dans leur naissance n'ont rien d'admirable : leurs premiers jours sont inutiles, les autres sont souvent criminels, et fussent-ils un tissu de victoires, ces victoires sont toujours des malheurs que le Sage déplore; ils meurent enfin, et quoique ensevelis dans le marbre, ils l'infectent en pourrissant : mais la royauté du monarque d'Isaïe est un tissu de prodiges, sa naissance est une merveille, une vierge l'enfante sans cesser d'être vierge : *Virgo concipiet, virgo pariet.* (*Isa.*, VII, 14.)

Les rois ordinaires, loin de donner des conseils, ont un conseil qui règle leur conduite : le roi d'Isaïe n'a besoin du conseil de personne; c'est à lui qu'il faut en demander : *Vocabitur consiliarius.* (*Isa.*, IX, 6.) Les rois ordinaires ne peuvent ajouter à leur vie un seul moment : maîtres du sort des autres, ils ne le sont pas de leurs destinées ; leur fin est marquée, le temps d'une main rapide les y entraîne ; le roi d'Isaïe enchaîne le temps, fait marcher les années, et il est seul le maître des siècles futurs : *Pater futuri sæculi.* (*Ibid.*)

Enfin, les rois ordinaires font la guerre à leur gré, mais ils ne sauraient donner la paix de même : le roi d'Isaïe pacifie tout à sa voix, et s'il est le Dieu des armées, il est aussi le Dieu de la paix : c'est donc le Messie seul que la prédiction d'Isaïe regarde; les rois ordinaires n'en sauraient être le sujet : mais convient-il à Jésus-Christ cet oracle? L'état humilié dans lequel il naît s'accorde-t-il avec des traits si distingués? Oui, chrétiens, et les miracles qui accompagnent sa puissance trahissent en quelque sorte son humilité : seconde réflexion, seconde preuve de notre foi.

Quand les enfants des rois viennent au monde, le royaume semble renaître avec eux; la joie, les fêtes, les réjouissances publiques annoncent ces événements; mais si la terre applaudit, le ciel est muet; et s'il était permis aux anges tutélaires des royaumes de s'expliquer, ils n'auraient souvent que des larmes à répandre, parce qu'ils ne voient souvent dans ces nouveaux césars,

que de grands criminels; ici c'est précisément le contraire. Jésus-Christ vient parmi les siens, et les siens ne le connaissent pas : *Sui eum non receperunt.* (*Joan.*, I, 11.) Les grands de Jérusalem, ensevelis dans leurs palais, laissent ce divin enfant dans une crèche. Aveugles! vous ignorez le prix du bienfait qui vous est accordé, mais le ciel qui le connaît rendra à Jésus les hommages les plus marqués.

Déjà les légions brillantes de la milice céleste s'empressent de former la cour de ce Dieu nouveau-né; déjà, suivant l'expression de saint Paul, des armées invisibles d'esprits bienheureux l'environnent, le bénissent et l'adorent, selon l'ordre qu'ils en ont reçu du Père céleste. J'entends retentir dans les airs ce cantique sublime : gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre paix soit aux hommes : *Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus.* (*Luc.*, XIX, 38.)

Ce ne sont point là des éloges pompeux que la vanité rend à la vanité, c'est le langage de la vérité tenu à la vérité même. Cet enfant dans son mystérieux silence triomphe déjà des démons : il les enchaîne à sa crèche, je les entends s'écrier : fils de David, pourquoi venez-vous nous tourmenter avant le temps? *Jesu, Fili David, quid venisti ante tempus torquere nos?* (*Matth.*, VIII, 29.) Ne suffit-il pas que pendant le cours de votre ministère vous nous chassiez des corps par votre parole, et des âmes par votre grâce? Pourquoi prévenir ces malheureux moments? Pourquoi dans le berceau même venir nous faire la loi? Oui, mes frères, les fastes de l'Eglise en font foi; les oracles du paganisme finissent quand Jésus-Christ paraît : on avait beau par de sacriléges sacrifices, les conjurer de s'expliquer : en vain, pour apaiser leur courroux prétendu, un peuple superstitieux et barbare faisait rougir les autels du sang de mille victimes qu'il cherchait souvent dans ses familles. En vain multipliait-on les holocaustes, redoublait-on les vœux, réclamait-on les ministères des pontifes : Inutiles efforts ! les oracles demeuraient muets et la parole de l'Apôtre se trouve vérifiée, que Jésus-Christ doit dépouiller les principautés et les puissances, non pas encore en les attachant à la croix, mais en les écrasant dans sa crèche.

Voilà le premier coup porté à l'idolâtrie. Voilà cette pierre mystérieuse détachée de la montagne, qui brise ces colosses impies que l'erreur publique avait élevés au mensonge : c'en est fait, les idoles vont tomber, leur décri va se répandre, leur culte va être enseveli dans la honte et l'oubli : et l'étable qu'un saint Père a nommée avec raison la première Eglise du monde, va bientôt enfanter le christianisme dans l'univers. Que dis-je, bientôt? déjà la vocation des mages a commencé le prodige : écoutez, chrétiens, voici le triomphe de Jésus naissant.

Il est dans une étable et il commande aux cieux; il souffre dans une crèche, et il est le Maître des grandeurs : ses yeux versent des larmes et ses mains ont allumé les feux de l'étoile de Jacob; il est soumis à Marie et à Joseph, et les anges tremblent devant lui. Il se fait inscrire parmi les sujets de César, et des monarques viennent se ranger parmi les siens; il n'a pas où reposer sa tête, et il voit à ses pieds les trésors de l'Orient. Ce n'est en apparence qu'un enfant, et les sages lui doivent leur sagesse. Je sais que tous les rois n'iront pas sur les traces des mages reconnaître ce nouveau Salomon; mais enfin en voilà déjà trois que sa grâce attire, et n'en eût-il attiré qu'un seul, c'est toujours une grande merveille. Je sais que bientôt Hérode doit se déclarer contre lui; mais ce complot sert à relever la dignité de celui contre qui on le fait. Le tyran de ses sujets devait-il épargner son Maître? Et n'était-il pas naturel que celui qui avait plongé le poignard dans le sein d'une épouse, voulût l'enfoncer dans celui d'un roi enfant? Qu'il est glorieux à Jésus-Christ d'avoir eu un tel ennemi? L'audace et la crainte d'un tel monstre prouvent la principauté du Sauveur. Et Hérode, tout cruel qu'il était, ne l'aurait pas été jusqu'à immoler les enfants des Juifs, s'il n'eût voulu arracher la vie à l'auguste enfant que des monarques vont adorer.

Enfin, si nous faisons attention aux effets qui ont suivi la naissance de Jésus-Christ, nous trouverons dans cette dernière réflexion une nouvelle preuve de cette foi. Quels sont-ils ces effets? Nous l'avons déjà dit : gloire à Dieu et paix aux hommes! gloire à Dieu, que le paganisme ne connaissait point, que le judaïsme n'honorait point, que le philosophe voulait trop connaître.

Que le paganisme ne connaissait point : hélas! dans quel état était l'univers avant la naissance de Jésus-Christ? Partout je trouve la Divinité méconnue, avilie, dégradée; la bête changée en Dieu; l'insecte dans la fange, les végétaux dans les champs, les astres dans les cieux, les hommes sur la terre avaient des adorateurs; les aveugles mortels tremblaient devant les ouvrages de leurs mains, et la Grèce orgueilleuse s'inclinait aux pieds du marbre taillé par Phidias. L'homme victime de ses erreurs offrit ses respects et son encens à tout ce qu'il aimait, à tout ce qu'il haïssait : il osa faire des dieux, et quels dieux? s'écrie Tertullien : vous ne voudriez pas, ô vous qui les adorez, que vos fils fussent des rebelles comme Jupiter, vos filles adultères comme Vénus, vos domestiques voleurs comme Mercure. Vous valez donc mieux que vos dieux. Insensés, vous foulez aux pieds leurs cendres, vous connaissez leurs tombeaux et vous leur dressez des autels? Leur néant est encore gravé sur leurs sépulcres, et vous osez assurer qu'ils sont immortels? Vous condamnez leurs passions et vous pliez le genou devant leurs simulacres? Vous détestez leurs forfaits et vous embrassez leurs images? A peine sont-ils des hommes, et vous en faites des dieux? Extravagance pitoyable! mais extravagance consacrée! C'est ainsi que la créature usurpait la gloire qui n'est due qu'au Dieu véritable

Or, que fait Jésus-Christ? Il vient pour restituer au Très-Haut cet honneur que l'idolâtrie lui avait dérobé : comment? Par l'humiliation la plus entière, par l'adoration la plus parfaite, par l'anéantissement le plus profond. Un Dieu homme, un Dieu esclave, un Dieu enfant! Seigneur, ne vous plaignez plus des mortels; voilà la réparation la plus exacte et la plus glorieuse que vous puissiez vous-même souhaiter. Gloire à Dieu au plus haut des cieux!

Ce n'est pas tout : le vrai Dieu, quoique connu en Israël, *Notus in Judæa Deus* (*Psal.* LXXV, 20), n'y était point honoré; le culte de la Synagogue avait dégénéré en un culte extérieur et purement de cérémonie. Pourvu que le peuple superstitieux pût crier : Temple, Temple, malgré les désordres les plus scandaleux, il se croyait sauvé; les victimes, l'encens, les offrandes, les fleurs remplissaient le temple; les adultères, les meurtres, les mensonges, la duplicité, tous les crimes enfin inondaient l'âme. Or, que fait Jésus-Christ? Il vient par une adoration intérieure réparer le scandale de cette adoration simulée : écoutez saint Paul.

Quand Jésus-Christ faisait son entrée dans le monde, dit cet apôtre, et c'est aujourd'hui qu'il la fait, mes frères, non pas avec cet éclat qui doit l'accompagner à son second avénement, mais avec cette modestie et cette simplicité qui, selon les prophètes, devaient caractériser sa naissance : quand donc il fit son entrée; il dit à son Père : O mon Père, je sais que les holocaustes anciens ne peuvent vous plaire; qu'avez-vous à faire de la chair des génisses? Quel honneur peuvent vous rendre des hosties qui luttent contre la main qui les immole : il vous faut un autre sacrifice; vous voulez qu'on vous immole sa volonté; c'est l'hommage du cœur que vous demandez, et c'est celui que je viens vous rendre : parlez, Seigneur, vos désirs seront pour moi des ordres; je me soumets par avance à toutes vos volontés.

Enfin, il régnait avant la naissance de Jésus-Christ une inquiète philosophie qui, n'écoutant que la voix de la raison, ne croyait que ce qui était de son ressort et de son étendue, et qui, par là, dérobait au Seigneur cette gloire délicate, cet hommage flatteur dont il s'est montré toujours si jaloux; je veux dire le sacrifice de l'esprit et de ses lumières. Jésus-Christ vient confondre cet orgueil indocile, captiver cette raison superbe sous le joug de la foi. Comment? En lui proposant le mystère de sa manifestation dans notre chair, mystère qui déconcerte tous nos vains raisonnements, et qui nous oblige d'adorer dans un silence d'anéantissement, et avec un humble respect, le ciel réuni avec la terre, le temps avec l'éternité, Dieu avec l'homme et l'homme avec Dieu. Gloire à Dieu au plus haut des cieux.

C'était sans doute beaucoup d'avoir rendu à Dieu la gloire que les passions injustes lui avaient disputée; mais ce n'est pas tout, il fallait encore rendre aux hommes cette heureuse paix qu'ils avaient eux-mêmes chassée. Paix soit aux hommes sur la terre; c'est ce que fait Jésus-Christ en les réconciliant avec son Père, en les réconciliant avec leurs frères, en les réconciliant avec leur propre cœur.

Je dis d'abord en les réconciliant avec son Père : c'est la doctrine de l'Apôtre : Jésus-Christ, dit-il, pacifie toutes choses sur la terre et dans le ciel : *Pacificans sive quæ in terris, sive quæ in cœlis sunt.* (*Coloss.*, I, 20.)

Vous le savez, mes frères, il régnait entre Dieu et l'homme une guerre aussi ancienne que le monde, guerre annoncée d'abord par la bouche de l'Eternel, déclarée ensuite par les prophètes, terminée enfin par son Fils dans les derniers temps; funeste guerre qui laissait nos corps en proie à la douleur et sans consolation, et qui faisait de nos âmes la pâture des flammes éternelles; guerre dont un déluge universel n'avait pu ralentir la fureur, et qui, malgré tant de coups éclatants frappés sur la tête des coupables mortels, subsistait encore dans son entier. C'en est donc fait de la génération des hommes?

Non : levez la tête, nous crie le prophète; voici votre salut qui approche, votre rédemption n'est pas loin : *Levate capita vestra, ecce enim appropinquat redemptio vestra.* (*Luc.*, XXI, 28.) Elle est parmi nous, cette rédemption si désirée, puisque nous possédons le Rédempteur si longtemps promis : *Redemptionem misit populo suo.* (*Psal.* CX, 9.) Déjà les larmes qui coulent de ses yeux éteignent les feux dévorants qu'ont mérités nos crimes; déjà les tendres soupirs de ce divin Enfant ont demandé grâce pour nous; aujourd'hui pour la première fois, la justice et la paix se sont embrassées; la justice qu'une telle victime vient d'apaiser; la paix qui suit un Dieu pacificateur qui daigne habiter parmi nous : *Justitia et pax osculatæ sunt.* (*Psal.* LXXXIV, 21.)

Hélas! cette paix que nous n'avions plus avec Dieu, nous ne l'avions pas alors davantage avec nos frères, et j'ose dire que l'un était l'effet de l'autre : car, enfin, celui qui se rit des ordres de son maître, respectera-t-il les prétentions de ses égaux? Un homme assez hardi pour prendre les armes contre son roi, sera-t-il assez timide pour n'oser les porter contre les sujets de son prince? Et la charité sera-t-elle écoutée quand la religion ne le sera pas? Aussi, avant Jésus-Christ, quel triste coup d'œil nous présente la scène du monde! La discorde toujours altérée de sang soufflait partout la dissension et le carnage; la moitié de l'univers était armée contre l'autre, et la terre n'était qu'un vaste champ de bataille où les mortels s'égorgeaient avec une fureur renaissante; Jésus-Christ paraît et la paix vient avec lui, l'histoire en fait foi; tout était calme dans l'empire quand le Sauveur naquit à Bethléem, cette maison de la paix; car telle est la signification de son nom.

Le temple de la guerre fermé, ses portes d'airain scellées, Bellone, les mains attachées derrière le dos avec des chaînes aussi fortes que les diamants, le glaive changé en faucille et moissonnant nos guérets, le sol-

dat devenu laboureur, aiguillonnant dans les paisibles sillons les bœufs tardifs qui traînent la fertile charrue. Telles sont les images que les poëtes nous ont tracées de ces beaux jours : l'adulation attribuait cette paix à Auguste; mais la religion en rend gloire à Jésus-Christ, qui par là, disent les Pères, voulait faciliter la connaissance de son Evangile, et faire faire aux hommes un apprentissage du bonheur de son règne et de la douceur de ses lois.

Réconcilié avec Dieu et avec ses frères, que restait-il à l'homme que d'être en paix avec son propre cœur? C'est dans ce cœur que se trouvent les semences et les germes de nos attentats contre nos frères. Ces guerres éclatantes qui désolent l'univers ont été d'abord projetées dans l'âme; les passions, appelées à ce conseil intérieur, y ont réglé les assauts, les attaques, les combats; ce grand bruit d'armes n'est que le contre-coup d'un bruit plus sourd et plus intime qui retentit d'abord dans le cœur. Or, que fait Jésus par la grâce de sa crèche? Il rend à ce cœur déchiré la paix que l'injustice de ses désirs lui avait ravie. Comment? En guérissant les hommes de cette malheureuse cupidité qui ne dit jamais : c'est assez, et qui, selon saint Jacques, est la source de tous nos troubles; en voulez-vous la preuve? ouvrez l'Evangile, et lisez.

Vous y verrez des pasteurs qui vont à Bethléem pour être spectateurs de la merveille que l'ange leur avait annoncée : c'étaient des pauvres, et des pauvres sans doute peu contents de leur état, qui portaient avec douleur le joug de l'indigence : car telle était alors la pauvreté qui régnait sur la terre, dit saint Bernard, farouche, inquiète, désespérée; ils voient Jésus-Christ plus pauvre qu'eux. Ah! c'en est assez, ils s'en retournent transportés de joie, louant et glorifiant Dieu, dit l'Evangile : *Reversi sunt pastores laudantes et glorificantes Deum.* (*Luc.*, II, 20.)

Qui l'eût dit cependant, mes frères, qu'après les merveilles d'un Sauveur naissant, qui font, en quelque sorte, qu'il est plus Dieu dans une étable que dans le ciel même. Qui l'eût dit, que la crèche aussi bien que la croix dût être le scandale du monde, et que ce divin enfant pût déjà dans son berceau lui adresser ces paroles : Bienheureux celui qui ne se scandalisera pas de mon enfance! *Beatus qui non fuerit scandalizatus in me!* (*Matth.*, XI, 6.) Car, quoi de plus commun que ce scandale? Je dis commun parmi les libertins, parmi les hérétiques, parmi les mondains: parmi les libertins, car ils sont venus ces jours marqués par l'apôtre saint Jude, où l'impiété, adorant le mensonge qu'elle a appris et blasphémant la vérité qu'elle ignore, s'attache surtout à ce mystère qui condamne les passions de l'impie. Jour où une jeunesse effrénée, où un sexe qui a perdu cette pudeur qui lui était naturelle, raisonnent sur le prodige d'une vierge mère, et pèsent à la balance du libertinage la pureté de la foi! jour où l'innocente simplicité de nos pères, qui portaient à Jésus naissant des hommages d'amour, a fourni l'occasion de jeter un ridicule sur les plus respectables cérémonies! Mais taisons-nous, et laissons aux foudres du ciel et aux flammes de l'enfer à venger ces attentats que l'iniquité m'a forcé de produire.

Je dis commun parmi les hérétiques : car il s'est trouvé, mes frères, de prétendus zélateurs de la gloire qui, par un faux respect, se sont révoltés contre sa crèche : Ne me parlez pas, disait Marcion, d'une vile étable; loin de moi ces langes indignes de la majesté du Très-Haut : *Tolle viles pannos et dura præsepia.* Esprits faibles, adorez un Dieu enfant; pour moi, je n'adore que le Dieu fort : un Dieu d'un jour, d'une heure, d'un moment, ne sera jamais mon Dieu.

Je dis enfin commun parmi les mondains : car qu'y voit-on? Des hommes fiers de leur grandeur laisser au peuple adorer le Sauveur naissant, et dans cette nuit sainte qui présida à son divin enfantement croupir dans la mollesse ou le sommeil; des hommes esclaves de l'intempérance, souiller cette nuit auguste par des excès honteux, et de la même bouche dont ils ont célébré la naissance de cet enfant Sauveur, chanter le triomphe d'un dieu que le paganisme fit présider à ses repas; des hommes voluptueux qui couvrent leurs iniquités des ombres mêmes de cette nuit salutaire qui nous donna le Réparateur du péché. Ah! mes frères, tels sont les forfaits que nous voyons multiplier chaque jour.

O impies! ô hérétiques! ô mondains! vous vous perdez dans la profondeur des mystères de l'Incarnation d'un Dieu, et le chrétien y trouve son salut, parce que, docile à la voix de Dieu, il se soumet à sa parole, et que la naissance de Jésus-Christ, loin d'ébranler sa foi, ne fait que la fortifier. J'ajoute que le mystère de la naissance de Jésus-Christ, loin de fomenter nos passions, doit au contraire les condamner et les anéantir. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT.

Oui, mes frères, la crèche de Jésus-Christ est le tombeau des passions, il n'en est aucune qui ne trouve à Bethléem son jugement et sa condamnation. Pourquoi? 1° Parce que l'amour des richesses est détruit par la pauvreté de Jésus naissant; 2° parce que l'amour de la gloire est confondu par les humiliations de Jésus naissant; 3° parce que l'amour des plaisirs est foudroyé par les douleurs de Jésus naissant. Trois réflexions que je vous prie de bien retenir.

La grâce de Dieu s'est répandue sur nous, dit saint Paul, surtout pour nous instruire : les belles leçons qu'elle nous donne! Tâchons de les comprendre et de n'en rien perdre ; première leçon, leçon de pauvreté : Allez à Bethléem, qu'y verrez-vous? Un Dieu qui choisit une mère pauvre, un lieu pauvre, des adorateurs pauvres. Une mère pauvre, quel exemple! Jugement de mon Dieu, que vous êtes différent de nos faibles

pensées! Toutes les filles de Sion aspiraient à la gloire d'enfanter le Messie, toutes se promettaient de fixer sur elles les regards du céleste Epoux. Elles triomphaient, dans l'attente de donner un libérateur à leur patrie, et de partager avec ce nouveau roi sa puissance et sa royauté. Sur qui tombera le choix? quelle sera cette fille privilégiée? L'eussions-nous cru, mes frères, une fille inconnue, obscure, retirée, sans autre gloire que sa vertu, sans autre trésor que son innocence, sans autres biens que ceux du ciel; et voilà la condamnation du monde. Car, qu'y voit-on? Le mépris de la pauvreté et l'horreur de l'indigence : le sang méconnaît le sang; un fils parvenu fuit un père sous les haillons; le parent accablé de misère rappelle en vain à un parent opulent les titres de son origine. Fleuves superbes! vous ne voulez point avouer une source faible qui jaillit à travers de vils roseaux.

Un lieu pauvre. Quand les enfants des rois viennent au monde, mille mains s'empressent à parer leur berceau; ils ont leur maison, leur cortége, leur cour, et les césars naissants sont déjà les dieux de la terre. En sera-t-il ainsi de Jésus-Christ, devant qui ces dieux prétendus ne sont que des hommes, et ces hommes, de vils néants? Hélas! non. Il eût pu naître dans le sein des richesses; mais alors il eût attiré nos respects sans détruire nos vices, notre cupidité eût même cherché dans son exemple des prétextes à ses désirs, et cette pauvreté évangélique, qui fait la base de la religion, eût été inconnue parmi nous.

Je dis plus : Jésus-Christ pouvait naître à Nazareth dans la famille de sa sainte mère; mais la famille de Marie, quelque pauvre qu'on l'imagine, ne l'eût pas été encore autant que la crèche de Bethléem : de la paille, des langes, une étable, c'est tout ce que le monde offre à l'auteur du monde, à son Créateur, à son Dieu : Allez, riches, bâtissez des palais superbes; allez, pauvres, plaignez vous encore de votre pauvreté? Entendez sortir de la crèche des paroles que prononce ce divin Enfant. Malheur à vous, riches, dont le trésor est sur la terre : Eternel bonheur aux pauvres qui n'ont d'autres trésors que la pauvreté.

Des adorateurs pauvres : ce sont des bergers à qui les anges révèlent d'abord ce mystère; ce sont des bergers que le ciel va chercher pour les conduire aux pieds du Sauveur; ce sont des bergers qui forment la cour de ce nouveau Roi. Il est vrai, des grands seront appelés à son étable, des mages verront l'astre de Jacob; mais enfin, les riches n'y seront appelés qu'après les pauvres, il faudra même qu'ils se dépouillent en partie de leurs trésors et que, pauvres déjà dans le cœur, ils fassent encore à l'extérieur comme un apprentissage de la pauvreté.

Méprisez donc à présent ces pauvres, avec lesquels Dieu se range : riches, ne leur ouvrez jamais une main charitable, montrez-leur toujours un visage courroucé; ne daignez pas les assister par vous-mêmes, confiez à des esclaves ce qu'un reste de compassion ne vous permet pas de leur refuser. Qu'ils ne paraissent dans vos cercles que pour y voir des fronts sévères, des regards indignés, des airs de hauteur; ô mon Dieu, que votre conduite est différente; si l'on ne fait peu de cas des pauvres, de quel œil regarde-t-on la pauvreté? Où sont ceux qui regardent avec la même indifférence et l'or de l'Orient et la paille d'une étable? L'encens et la myrrhe de Sabée, et les rustiques dons de la campagne? La cupidité seule donne des lois; tous courent après les richesses, parce qu'il faut être riche aujourd'hui pour être quelque chose, nouvelle condamnation du monde; l'amour de la gloire confondu par les humiliations de Jésus naissant. En est-il une plus profonde? Humiliation dans l'état où il naît, humiliation dans la manière dont il naît, humiliation dans l'obéissance où il naît.

Que voyez-vous à Bethléem? L'éternelle raison dans l'enfance; le Verbe sous les voiles fragiles de la chair, les mains qui ont formé l'univers emmaillottées, des yeux devant qui tout s'anéantit, baignés de larmes; l'immensité renfermée dans une crèche, la Majesté du Très-Haut réduite aux misères de l'humanité; voilà tout l'appareil de son entrée dans le monde. Aussi saint Paul dit que Jésus-Christ, par amour, s'est anéanti : *Exinanivit semetipsum.* (*Philip.*, II, 7.)

Humiliation dans la manière dont il naît : c'est d'une vierge, à la vérité, mais dont la virginité était un mystère aux yeux des justes et un scandale aux yeux des impies : Joseph eut besoin d'un miracle pour abandonner de faux soupçons, et ce miracle ne se fit pas pour bien des personnes, quoique la gloire de Jésus-Christ semblât l'exiger. Mais un Dieu humilié devait-il travailler à faire éclater sa gloire? Humiliation dans l'obéissance qu'il rend à un prince; la vanité persuade à Auguste de faire le dénombrement de son empire; il oblige ses sujets à s'inscrire dans le lieu de leur origine; Jésus-Christ n'est pas encore et il obéit déjà; Marie le porte dans son sein, mais c'est lui qui la conduit; elle est sa mère, il est son guide; le Maître d'Auguste se fait mettre au rang de ses sujets; quel exemple et quel titre pourrait tirer l'homme du néant où l'abîme un tel mystère? Titre de noblesse; sans remonter jusqu'aux splendeurs éternelles où le Verbe est engendré avant le lever de l'aurore et la naissance des siècles, à qui ce titre convenait-il mieux qu'à cet auguste rejeton de la tige de Jessé, dans qui revivaient tous les droits de David sur les plus beaux sceptres du monde? Titre de science! A qui ce titre convenait-il mieux qu'à celui qui renferme tous les trésors de la sagesse, pour qui les ténèbres n'ont rien d'obscur, qui fouille dans les pensées et qui lit dans les replis des cœurs? titre de grandeur! A qui ce titre convenait-il mieux qu'à celui que David avait vu de loin plus élevé que Salomon dans sa gloire, assis sur un trône plus brillant et plus durable que le soleil, ayant

à ses pieds toutes les nations vaincues et bénies en lui ? Enfin, titre de sainteté ! A qui ce titre convenait-il mieux qu'à celui qui ne connut jamais l'iniquité, qui ne put jamais la connaître, aux yeux de qui les astres ont leurs ombres, et devant qui les anges ne sont pas sans défaut? Allez, orgueilleux mortels, formez encore des projets, soyez ivres de votre naissance, faites valoir votre capacité, étalez vos titres, applaudissez à vos vertus : ô orgueil, que tu es redoutable, si l'humilité de Jésus ne t'abat et ne t'anéantit.

Enfin, l'amour des plaisirs est foudroyé par les douleurs de la naissance de Jésus-Christ. Troisième et dernière condamnation du monde : entrons encore dans l'étable, que vois-je? où suis-je? Mes yeux ne me font-ils pas illusion? Est-ce là ce Dieu qui enivre les saints des torrents de volupté? Le prince de ce délicieux séjour dont tous les objets sont une source de félicité? Ce grand Dieu qu'il suffit de voir pour être heureux pendant une éternité? Quel état? Quel trône? Quel sceptre? Quelle cour? Quels plaisirs? Ne vous scandalisez pas, mes frères, tout avait été marqué dans les Ecritures.

Cette victime émissaire de l'ancienne loi était la figure de ce qui devait arriver dans la plénitude des jours ; le pontife, au nom de tout le peuple, mettait la main sur la tête de cette victime et la chargeait de toutes les malédictions et de toutes les iniquités du peuple : il la chassait du temple, sans qu'il fût permis d'en avoir soin désormais. Maudite, elle devait errer et périr sans secours au milieu des déserts. Tel à peu près le Fils de Dieu, par une exception libre, chargé de nos iniquités et par là chassé, pour ainsi dire, passez-moi le terme, chassé par son amour de la cour céleste dans le monde ; et dans cet état, quels sentiments pouvaient saisir son cœur, que des sentiments de tristesse? Entendez-vous ces cris? Ce n'est point l'excès de ses maux, c'est l'excès de nos iniquités qui les arrache.

Voyez-vous ses larmes? Ce ne sont point ses malheurs qui les lui font verser, ce sont les nôtres qui en sont la source : nouveaux objets, nouvelles douleurs ; j'aperçois un enfant glacé par le froid : ô soleil, astre du monde, hâte ton cours, darde ta lumière, prête tes feux à celui dont tu les tiens; un jour tu les éteindras d'horreur, pour ne pas le voir expirer! et toi, terre! pour qui réserves-tu ces riches productions qui couvrent ton sein? Tu les accordes à de coupables mortels dont le poids te souille, et tu les refuses au Maître qui te les donne!

Mais que dis-je? Où m'égarai-je? Non, non victime de mon péché, c'est à vous de souffrir, souffrez ; la souffrance est votre partage : mais pourquoi, mes frères? Etait-il donc d'une nécessité indispensable que Jésus souffrît? Non, sans doute ; la théologie nous enseigne que la seule Incarnation du Verbe, dans quelque état qu'il eût voulu naître, suffisait pleinement pour réparer la gloire d'un Dieu offensé : pourquoi donc ces douleurs? Ah! mes frères, pourquoi? C'est qu'il voulait nous instruire ; c'est pour nous qu'il souffre et non pas pour lui.

Riches du siècle, hommes sensuels et voluptueux, osez dormir dans la pourpre ; un Dieu est étendu pour vous sur la paille : pénitents, osez refuser les mortifications ; un Dieu fait pénitence pour vous : que la crèche aussi bien que la croix, condamne hautement cette vie délicieuse et commode, ennemie de la contrainte et de la gêne, cette vie où l'on ne donne rien aux crimes, mais où l'on ne refuse rien aux sens, où l'on ne prend pas des plaisirs proscrits, mais où l'on prend tous les amusements que l'on croit innocents; où l'on n'est pas scélérat, mais où l'on n'est pas pénitent.

Que le spectacle de Jésus naissant faisait sur les saints d'autres impressions? Voyez Jérôme à Bethléem dans l'étable qui présida à cet heureux enfantement. Quoique déjà exténué par le jeûne, accablé de veilles, desséché par le soleil, il s'indigne encore contre lui-même, il se reproche ses lâchetés, il redouble ses austérités ; il venge sur sa chair les douleurs que ses crimes ont causées à son Dieu : suivons cet exemple, chrétiens, autant du moins qu'il est nécessaire pour retracer en nous Jésus naissant ; car, ne vous y trompez pas, il faut ressembler à cet Enfant pour être sauvé : *Nisi efficiamini sicut parvulus iste, non intrabitis in regnum cœlorum.* (*Matth.*, XVIII, 3.)

Esprit de mensonge, disait un saint docteur, la vérité sortit une fois de ta bouche ; tu avais promis à nos pères qu'ils seraient semblables à des dieux : *Eritis sicut dii.* (*Gen.*, III, 5.) Il ne tient qu'à nous de l'être; soyons pauvres de cœur, humbles d'esprit, mortifiés de corps; nous serons tels que le Verbe de Dieu, le Fils de Dieu, Dieu lui-même : *Eritis sicut dii.* La naissance de Jésus-Christ est donc tout à la fois et la preuve de notre foi, et la condamnation de nos vices ; c'est la preuve de notre foi : venez donc, mes frères, rendre hommage à Jésus-Christ naissant et le reconnaître pour votre Maître, humiliez-vous en sa présence, anéantissez-vous, parce qu'il est Jésus-Christ votre Seigneur : *Qui est Christus Dominus.* (*Luc.*, II, 11.) Puisque cette naissance est la condamnation de nos vices, venez donc porter vos passions au pied de la crèche; reconnaissez-le pour votre Roi et votre Sauveur : *Natus est vobis Salvator.* (*Ibid.*)

Mais, sachez qu'il est venu comme Juge des méchants qui s'obstinent à vivre dans le crime ; et combien n'en est-il pas que cette heureuse naissance n'a point changés! Pour qui Jésus-Christ n'est qu'un signe de contradiction : *In signum cui contradicetur.* (*Ibid.*, 34.) Impies, criminels endurcis, persécuteurs de mon Dieu, épargnez-le du moins dans sa crèche. Quoi! Les larmes de ce tendre enfant ne vous touchent pas? Quoi! Ses soupirs ne vous désarment pas? Quoi! Vous voulez l'égorger jusque dans son berceau? Barbares! n'est-ce donc pas assez, que vous deviez un jour vous enivrer de son sang, sans faire par avance de son étable un Cal-

vaire? Mais pourquoi changer un jour d'allégresse en un jour de deuil? Seigneur, aujourd'hui enfant, divin Législateur, qui ne donnez d'autre loi que l'amour, soyez le salut de votre peuple; ramollissez nos cœurs, changez-les par votre avénement; triomphez du vieil homme, et que vos mains, qui aujourd'hui nous apportent la grâce, nous préparent des couronnes immortelles. C'est la grâce que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, etc.

SERMON V.

POUR LA PENTECÔTE.

Emittes Spiritum tuum et creabuntur et renovabis faciem terræ. (*Psal.* CIII, 30.)

Seigneur, vous enverrez votre Esprit, et ils seront créés, et vous renouvellerez la face de la terre.

Depuis le tendre enfant couché dans le berceau jusqu'au vieillard courbé sous le poids des années, et les forts de Juda et les filles de Sion, tous seront inondés de l'effusion de ma grâce; et comme toute chair doit voir un jour le Sauveur d'Israël, un jour aussi toute chair ressentira la présence de mon Esprit, avait dit le Seigneur Dieu par son prophète : *Effundam de Spiritu meo super omnem carnem.* (*Isa.*, XLIV, 3.) Aujourd'hui la prophétie s'accomplit : Jésus-Christ dégage sa parole, il monte dans sa gloire, l'Esprit saint en descend : par un heureux commerce, par un précieux échange, dit un Père de l'Eglise, le ciel reçoit une chair humaine et nous envoie un Esprit tout divin : *Hominem portavit ad cœlum, et Deum misit ad terras.*

Voilà, en effet, qu'un grand bruit se fait entendre, le ciel s'entr'ouvre, la terre tremble, le cénacle est ébranlé, une lumière douce éclate : l'Esprit consolateur sous le symbole d'un feu mystérieux tombe sur les apôtres; tout Jérusalem est témoin du prodige, tout Jérusalem en est frappé; en deux mots, c'est toute l'histoire de la Pentecôte et l'objet de nos réflexions.

Un Dieu vient donc encore sur la terre, mes frères, et c'est pour la seconde fois que la majesté suprême veut bien habiter parmi nous. Seigneur, qu'est-ce que l'homme, pour daigner vous souvenir de lui dans les jours de votre triomphe? Toute la Trinité sainte devait donc s'intéresser à mon salut. C'était peu qu'un Dieu créateur eût jeté le premier le plan de ce grand ouvrage; c'était peu qu'il eût été cimenté par le sang du Dieu rédempteur, il fallait encore que le Dieu sanctificateur vînt le consommer par sa grâce, et lui imprimer le dernier sceau de sa perfection. Je dis le consommer par sa grâce, car un Dieu peut-il quitter son empire sans un dessein digne de lui? Et quel autre dessein que celui du salut peut être digne d'un Dieu? Aussi c'est uniquement ce qui l'attire. Le prophète l'avait dit, l'événement l'a justifié : *Emittes*, etc. C'est à cette idée qui m'a paru la plus touchante que je m'attache dans ce discours : nous y verrons tour à tour le double triomphe de l'Esprit sanctificateur, triomphe sur les apôtres, triomphe par les apôtres; d'abord ce qu'il a fait en eux, ensuite ce qu'il a fait par eux : en deux mots qui partageront ce discours.

Les apôtres changés par l'Esprit-Saint, sujet de la première partie : *Emittes Spiritum tuum et creabuntur.* Les apôtres pleins de l'Esprit-Saint changeant à leur tour le monde entier, sujet de la seconde partie : *Et renovabis faciem terræ.* Des hommes nouveaux, un monde nouveau, c'est le magnifique spectacle que je dois vous présenter.

O Esprit, dont je célèbre aujourd'hui les merveilles, il est impossible à tout mortel de parler de vous sans vous-même : prédicateur invisible, donnez-moi une de ces langues de feu qui se reposa sur vos apôtres, pour embraser tous ceux qui m'écoutent de vos saintes ardeurs, et vous, qui reçûtes sans doute dans ce grand jour une surabondance de grâces, Vierge sainte, chaste Epouse de cet Esprit qui vous couvrit de son ombre, nous réclamons votre secours. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Avant la descente du Saint-Esprit, tout était à réformer dans les apôtres. Ne vous scandalisez point de cette proposition, chrétiens, leur esprit et leur cœur avaient également besoin des leçons de ce nouveau maître; leur esprit, pour lui apprendre des vérités qu'il ne comprenait pas encore; leur cœur, pour réprimer des passions qu'il voulait toujours ménager. Ils étaient aveugles, et ils étaient faibles, tel était leur état. Que fait l'Esprit-Saint, cet Esprit de lumière et de force? Il triomphe des ténèbres de leur esprit et des passions de leur cœur.

Je dis, 1° des ténèbres de leur esprit. Pourquoi? Parce que d'hommes grossiers qu'étaient les apôtres, il en fait des docteurs de la vérité. Je dis, 2° des passions de leur cœur. Pourquoi? Parce que d'hommes faibles qu'étaient les apôtres, il en fait des martyrs de l'Evangile. Il les soutient et il les éclaire. C'est ainsi qu'il les change, ou plutôt qu'il les crée : *Emittes*, etc.

1° Il faut l'avouer, chrétiens, quand nous nous rappelons l'histoire des apôtres, quand nous rapprochons les premières années des derniers temps de leur apostolat, lorsque nous en comparons et les faibles commencements et les fins glorieuses, nous avons peine à les comprendre, nous les perdons pour ainsi dire de vue; et sans le témoignage exprès des Ecritures nous ne pourrions jamais nous persuader que ce soient les mêmes hommes qui reçurent publiquement l'Evangile, qui furent formés par Jésus-Christ et qui réformèrent l'univers, qui, d'abord disciples du Seigneur, furent ensuite les maîtres du monde.

Quelle comparaison, en effet? Qu'avons-nous vu, et que voyons-nous? Qu'étaient les apôtres il y a peu de jours, et que sont-ils aujourd'hui? Hélas! avant la descente du Saint-Esprit je les vois ensevelis dans l'ignorance la plus prodigieuse. Combien d'u-

tiles leçons du Seigneur inutilement données à ces hommes grossiers! En vain ce qu'il ne proposait au peuple que sous les voiles de la parabole, le leur développe-t-il dans le plus beau jour : après les explications les plus précices, ils demandent encore de nouveaux éclaircissements, et, s'il était permis de parler ainsi, pour satisfaire à toutes leurs questions, Jésus-Christ avait besoin de toute sa patience. Cent fois il leur avait dit, par exemple, que, son règne étant celui de la vérité, son règne par conséquent n'était pas de ce monde où le mensonge est pris pour un bienfait, et la vérité pour un outrage. N'importe; ils se persuadent qu'il doit rétablir le sceptre d'Israël. Le jour même de son Ascension, ils n'avaient pu se défaire des préjugés populaires des Juifs qui, peignant le Messie des couleurs de leur orgueil, se le représentaient comme un monarque donnant des fers au monde entier : *Si in tempore hoc restitues regnum Israel.* (*Act.*, I, 6.) Cent fois il leur avait dit qu'il devait être baptisé du baptême de son sang, qu'il avait commencé par une crèche pour finir par une croix, et que son berceau avait été comme l'essai ou le prélude de son Calvaire. N'importe, Pierre n'entend rien à ce langage; il ne veut pas que son Maître aille à Jérusalem s'exposer à la mort; il devient un sujet de scandale à Jésus-Christ même. Cent fois il leur avait dit sans nuages et à découvert qu'il devait réunir les débris de son corps, vrai temple de Dieu, bâti par l'incarnation, détruit par sa mort, rétabli par sa résurrection. Thomas se défie de ses prédictions : il veut le voir de ses yeux, le toucher de ses mains, savoir s'il vit de lui-même.

Les autres disciples eurent également mille doutes sur un fait si avéré. Pour les forcer à se rendre, il fallut l'offrir à l'expérience de tous leurs sens : déplorable aveuglement dont il leur fit plus d'une fois, malgré toute sa douceur, les plus vifs reproches. Hé quoi, leur disait-il, depuis si longtemps que le soleil de justice brille à vos regards, un seul rayon n'a pu percer les voiles qui vous en dérobent la clarté! Aveugles volontaires, jusque dans le sein de la lumière, vous fermez les yeux au céleste flambeau qui vous éclaire; tout est mystère pour vous; et, si près de la Vérité incarnée, vous l'écoutez sans la comprendre, vous la possédez sans la goûter, vous la touchez sans la connaître : *Adhuc et vos sine intellectu estis.* (*Matth.*, XV, 16.) Jusque-là donc ils étaient des disciples et non des maîtres, des brebis tout au plus et non des pasteurs; ils étaient des hommes, ils n'étaient pas des apôtres. Ils n'étaient pas des apôtres, et néanmoins les voilà destinés à convertir l'univers. Grand Dieu, quel sera l'édifice bâti sur de tels fondements? Quelle sera l'Eglise appuyée sur de pareils soutiens? Si tout jusqu'aux lumières d'Israël est enveloppé de ténèbres, que sera-ce donc des ténèbres mêmes? *Ipsæ tenebræ quantæ erunt!* (*Matth*, VI, 23.)

Venez, Esprit-Saint, dissiper leurs nuages, détruire leurs erreurs. Nos vœux sont exaucés, mes frères; du haut des cieux, Jésus-Christ leur envoie cet Esprit si nécessaire, source féconde de tout bien, gage précieux de son amour, et comme l'appelle excellemmenl saint Augustin, le vicaire de ses tendresses : *Vicarius Redemptoris* C'en est assez, le bandeau tombe, les ténèbres s'évanouissent; doués du don de science et de sagesse, ils entrent dans les profondeurs des mystères, dans les abîmes de la grâce, dans le secret de la prédestination. Les prophètes n'ont rien de si obscur, les Ecritures de si caché, la religion de si élevé qu'ils ne comprennent. Les voilà tout à coup les interprètes du ciel, les prodiges du siècle et les oracles du monde entier. Nouveau spectacle, nouvelle merveille : ils parlent dans un instant les langues de tous les peuples que la solennité avait rassemblés à Jérusalem. On en est surpris : on devait l'être. Ces hommes ne sont-ils pas des pêcheurs nés dans un coin de la Galilée, se disent entre eux les témoins d'un si grand prodige? Et par quel enchantement nouveau ont-ils donc su notre langue? Parthes, Mèdes, Elamites, Phrygiens, Crétois, Arabes, tous en sont étonnés (*Act.*, II) : c'est qu'ils ne savent pas que les apôtres ont eu pour maître l'Esprit-Saint, et qu'on fait de rapides progrès à l'école d'un pareil maître. Cependant avec quelle divine éloquence, avec quelle supériorité de raisonnement ne prêchent-ils pas Jésus-Christ? Les plus savants sont forcés de se rendre : la Synagogue en corps leur demande raison de leur doctrine; la Synagogue réduite au silence, ne trouve d'autre ressource que de les obliger à le garder.

Mais pourquoi ces preuves étrangères, tandis que nous en avons de subsistantes? Je parle de ces livres immortels que nous ont laissés ces maîtres du monde; livres où vous avez remarqué sans doute, non pas cette science fastueuse et superbe qui fait les philosophes et les savants, mais cette science surnaturelle et divine relevée au-dessus des vains artifices de l'humaine sagesse; livres qui surpassent même ceux de l'ancienne Ecriture. En lisant les auteurs sacrés, on croit entendre des hommes inspirés de Dieu : c'est pour ainsi dire Dieu même en personne qu'on croit entendre parler dans les écrits des apôtres. Quelle profondeur de pensée dans un saint Pierre! quelle force de théologie dans un saint Paul! quelle vivacité d'image dans un saint Judes! quelle tendresse de sentiments dans un saint Jean! quelle pureté de morale dans un saint Jacques! Tout ce qu'ont dit depuis les plus grands hommes approche-t-il de ces livres précieux? Quoiqu'ils y aient puisé comme dans leur source, on voit bien après tout qu'ils n'ont fait que puiser. Malgré la beauté de leurs écrits, on sent qu'ils parlent en saints, mais non pas en apôtres.

Esprit-Saint, voilà votre ouvrage. A vous seul appartient d'ouvrir la bouche des muets de délier la langue des enfants, de tirer la

lumière du sein des ténèbres : *Dixit de tenebris lumen splendescere.* (II *Cor.*, IV, 6.)

Ne vous offensez pas, chrétiens, de la triste réflexion que je ne puis m'empêcher de faire. Cette ignorance grossière qui nous étonne dans des apôtres élevés à l'école de Jésus-Christ n'est-elle pas le partage de la plupart des fidèles nés et nourris dans le sein de la foi? Combien d'habiles politiques, d'aréopages fameux, de femmes cultivées, se trouveraient fort embarrassés s'il leur fallait répondre sur les premiers éléments du christianisme! Après tout, faut-il en être surpris? La religion ne tient-elle pas le dernier rang dans l'éducation que donne le monde? Qu'y apprend-on, je vous prie, à la jeunesse? On l'instruit à fond de l'art important de s'ajuster avec délicatesse, de se présenter avec grâce, de s'énoncer avec pureté, de faire un compliment avec goût, d'en recevoir avec politesse, d'avoir un air vif et enjoué, et Dieu sait si, conduites par de pareils maîtres, ces volages colombes n'ont pas bientôt en d'autres articles, toute la science de l'impur serpent! Met-on quelques livres entre les mains de l'enfance, ce sont des satires piquantes, des histoires amusantes, des romans pernicieux. Méditer les livres saints, c'est une étude trop sèche et trop ennuyante. Ainsi se perpétue dans les familles une succession de ténèbres : on les a reçues de ses pères; on les lègue à ses enfants comme un apanage de leur naissance. L'Esprit-Saint les dissipera-t-il ces coupables ténèbres? Il n'est pas obligé de faire des miracles, et d'ailleurs le consulte-t-on dans le monde? L'y connaît-on même? Et combien peut-être dans cet auditoire pourraient répondre avec les disciples d'Ephèse qu'ils ignorent s'il est un Esprit-Saint : *Sed neque si Spiritus sanctus est audivimus.* (*Act.*, XIX, 2.) Retournons aux apôtres. D'hommes grossiers qu'ils étaient, l'Esprit-Saint en fait des docteurs de la vérité. Ce n'est pas tout; d'hommes faibles qu'ils étaient, l'Esprit-Saint en fait des martyrs de l'Evangile : second triomphe de sa grâce; deuxième réflexion : *Emittes Spiritum tuum et creabuntur.*

2° O apôtres de Jésus-Christ, pardonnez si je découvre ici vos défauts. Vos passions font votre gloire et la nôtre; votre mérite fut de les vaincre, notre bonheur est que vous les ayez vaincues. Nous ne le dissimulerons donc pas, mes frères; avant la descente de l'Esprit-Saint les apôtres avaient leurs vices : l'ambition, la lâcheté, l'horreur de la souffrance. L'ambition; ce sont des âmes vaines que l'éclat de je ne sais quel royaume chimérique éblouit. Deux d'entre eux, vous le savez, demandent à Jésus-Christ la première place dans son empire. L'émulation des premiers rangs les porte bientôt à des intrigues secrètes et tantôt à des ruptures ouvertes. Vous avez lu avec quelle vivacité ils disputaient sur les préséances le jour même que leur Maître s'abaissa jusqu'à leur laver les pieds. Aujourd'hui quel changement! Ce sont des hommes tout divins que l'amour de Dieu seul embrase; que le désir de le faire connaître réunit; parmi lesquels on n'entendra plus d'autres contestations que celles que l'humilité fera naître. Tous s'appellent les serviteurs des peuples, quoiqu'ils en soient les princes; et leur chef, oubliant les droits de sa primauté, souffre sans murmure que son inférieur le reprenne. Dans les premiers temps, quelle lâcheté! La voix d'une simple servante fait de Pierre un parjure. Les autres suivent Jésus-Christ jusqu'au Thabor pour l'abandonner au Calvaire. Guerriers intrépides quand il n'est pas question de combattre, timides brebis quand le pasteur est frappé, ils se dispersent et le livrent à la merci de ses ennemis. Aujourd'hui, quel contraste! On cherche les apôtres dans les apôtres mêmes; on ne les y trouve plus. Pleins du Dieu qui les anime, quel zèle ne font-ils pas paraître pour les intérêts de Jésus-Christ? Voilà Pierre, le moins hardi de tous, qui rompt enfin un très-long silence; il élève la voix : *Levavit vocem suam.* (*Act.*, II, 14.) Ecoutons ce qu'il va dire : O Israël! vous avez fait mourir l'auteur de la vie. Celui que vous avez crucifié était votre Dieu; mais sachez que ce Dieu vainqueur de la croix l'est également du tombeau. Nous l'avons vu vivant; nous venons vous le dire. Quelle parole! quelle sainte audace! Parler pour un homme qu'on avait en horreur, prêcher son triomphe et sa gloire aux complices de sa mort et aux ennemis de sa résurrection, reprocher à ses concitoyens le plus grand crime qui puisse se commettre sous les cieux : un déicide. Pierre, y pensez-vous? Et les Juifs n'ont-ils pas raison de vous accuser de transport et d'ivresse? *Hi ebrii sunt.* (*Ibid.*, 15.)

Non, chrétiens; autrefois Pierre avait trop craint le monde, il est juste qu'il commence à le braver. Pouvait-il le faire d'une manière plus éclatante? Pour parler avec plus de liberté, il choisit le jour le plus solennel, l'assemblée la plus nombreuse, une fête publique où il avait autant d'yeux ouverts sur sa démarche qu'il y a d'hommes parmi les nations qu'éclaire le soleil, autant de bouches prêtes à le condamner qu'il y a de langues qui partagent l'univers. Et dans quel lieu, je vous prie? Dans un lieu où rien ne s'offrait à ses regards qui ne fût capable de les effrayer, dans un lieu où il apercevait des mains encore teintes du sang de Jésus-Christ, où il voyait les tribunaux où il avait été cité, les juges qui l'avaient condamné, les bourreaux qui l'avaient crucifié. Et à qui tient-il ce langage? A des auditeurs obscurs, à un peuple léger, facile à persuader? Non; c'est aux princes des prêtres, aux docteurs de la loi, à tout ce qu'il y avait dans Israël de plus respectable et de plus respecté Quel courage! Mais Pierre fut-il le seul qui leva l'étendard de la croix? Non, mes frères; tous les autres, marchant sur ses traces, n'attendent que ce premier signal pour se déclarer. Vous diriez que d'abord faibles roseaux cédant au moindre vent, pliant au gré de la tempête, aujourd'hui ce sont des colonnes d'airain, selon l'expression des Ecritures

inébranlables aux plus rudes secousses, insensibles aux plus cruels assauts.

Enfin, avant le jour de la Pentecôte, quel fond d'immortification dans les apôtres! Une heure de vigilance les alarme, la plus légère contrainte les déconcerte, la moindre disgrâce les révolte, le plus léger mépris les indispose; ces grands noms de pénitence, d'abnégation, de renoncement n'étaient pour eux simplement que des noms. Aujourd'hui ce sont d'autres hommes. Que n'ont-ils pas à souffrir, et comment le souffrent-ils? Que n'ont-ils pas à souffrir, et à quoi ne doivent-ils pas s'attendre après un coup d'éclat tel que celui qu'ils viennent de faire? J'imagine voir, dit saint Jean Chrysostome, dans ces temps où la mer est le plus orageuse, au moment même d'une tempête, lorsque les flots mutinés s'élevant jusqu'aux cieux entr'ouvrent le fond de l'abîme, les airs d'autre part obscurcis de nuages dans une affreuse nuit ne retentissant que de tonnerres, j'imagine voir quelques particuliers sans art, sans expérience, monter une faible barque pour aller à travers des rochers renommés par les plus fameux naufrages, attaquer une flotte nombreuse et redoutable que conduisent des ennemis cruels et puissants. Oui, poursuit ce saint docteur, telle fut à peu près la situation des apôtres lorsqu'au sortir du cénacle ils entrent dans le monde pour le convertir. D'une part persécutés par les Juifs; de l'autre, en qualité de Juifs eux-mêmes, haïs, détestés des gentils, ils trouvent contre eux toute la terre. Les césars et les grands font de les exterminer le premier point de leur politique; les prêtres et les pharisiens de la Judée, le sénat de Rome et ses augures, les philosophes et les orateurs de la Grèce, les brahmanes des Indes et les mages de la Perse, tous forment en même temps contre eux le même projet sanguinaire. Troupeau dévoué à l'immolation, ils portent sans cesse leur âme sur leurs lèvres; ils entendent retentir de tous côtés l'arrêt de leur trépas. Tous les jours, pour ainsi dire, sont des jours de mort et de martyre. Etaient-ils insensibles aux douleurs et supérieurs aux tourments? Non, mes frères. La voix de l'Esprit-Saint n'étouffe pas le cri de la nature; en donnant la force de vaincre, il ne dispense pas de la peine du combat. On ne cesse pas d'être homme parce qu'on devient apôtre. Ils triomphent, il est vrai; le Prophète l'avait marqué : *Dominare in medio inimicorum tuorum.* (*Psal.* CIX, 2.) Mais enfin leur vie est partout le prix de la victoire; ils sont les premières victimes qu'on égorge dans les temples qu'ils ont élevés au vrai Dieu; leur sang rougit l'autel sur lequel ils voulaient faire couler celui de leur Maître. Hosties de Jésus-Christ avant d'être ses pontifes, ils souffrent donc. Mais comment? Avec quelle assurance, avec quelle patience, avec quel plaisir! Avec quelle assurance : les met-on dans les fers? ils répondent avec saint Paul que la parole de Dieu est libre dans les fers mêmes : *Verbum Dei non est alligatum.* (II *Tim.*, II, 9.) Les menace-t-on des plus cruelles tortures? ils ajoutent avec le même, que qui vit en apôtre peut mourir en martyr : *Nihil horum vereor.* (*Act.*, XX, 24.) Leur ordonne-t-on du moins le silence? ils répliquent avec un autre que quand Dieu défend de se taire les hommes n'ont pas droit de défendre de parler : *Obedire oportet Deo magis quam hominibus.* (*Act.*, V, 29.) Avec quelle patience! Disciples fidèles du Dieu victime qu'ils annonçaient, ils pardonnent à leurs bourreaux, s'intéressent pour le bonheur des empires, lèvent vers le ciel des mains suppliantes pour la conservation de ces mêmes tyrans qui se font un jeu cruel d'égorger ces agneaux pacifiques. On peut leur arracher la vie, mais non pas la moindre plainte. Enfin, avec quel plaisir! Voilà le miracle : nouveau combat, nouvelle sorte de victoire. On se lasse de les tourmenter, ils ne se lassent point de souffrir ces hommes dont on avoue que tout le crime est d'avoir voulu rendre vertueux d'autres hommes; ces hommes qui ne furent jugés coupables que parce qu'ils furent trouvés trop innocents. Je les vois à Jérusalem, premier champ de bataille, sortir baignés de sang, tout couverts de plaies, et néanmoins transportés de joie d'avoir été jugés dignes de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ. Dans la suite des temps interrogez-les chacun sur l'instrument de son supplice : Jean dans le bain de plomb fondu, d'huile bouillante; Barthélemy entre les mains de ceux qui lui coupent et lui arrachent la peau; Jacques sous le glaive d'Hérode Agrippa; Thomas sous la grêle des traits dont on le perce; Pierre et Paul à la cour de Néron, persécuteur de tout le genre humain et premier persécuteur de l'Eglise. Demandez-leur ce qu'ils pensent de leur sort; tous vous tiendront le langage d'André sur sa croix : O croix! précieuse croix. Heureux qui vous accepte, plus heureux qui vous désire, souverainement heureux qui meurt entre vos bras. O jour où il nous est donné de terminer nos autres jours, vous êtes le plus beau jour de notre vie! *O bona crux tandiu desiderata!*

Telle est, mes frères, la force victorieuse de l'Esprit sanctificateur; il change des hommes ignorants en docteurs de l'Evangile, des hommes faibles il en fait autant de martyrs de la vérité. Mon Dieu, quand vous voulez vous rendre maître d'un cœur, que vous savez bien le manier à votre gré? Quand ferez-vous, grand Dieu, un pareil miracle sur mon âme? *Innova signa, immuta mirabilia.* (*Eccli.* XXXVI, 6.) D'épaisses ténèbres m'aveuglent, le torrent de mes passions toujours m'entraîne; c'en est fait, je péris, si votre Esprit ne dessèche ces torrents dangereux par le feu qu'il est venu souffler sur la terre, et s'il ne substitue à mes ténèbres les divines lumières qu'il vient répandre aujourd'hui. Trop conforme aux apôtres par mes ténèbres, je leur ressemble encore mieux par mes passions; victime de l'ambition qui me dévore, esclave du respect humain qui me captive, ennemi de la croix qui me révolte, j'ai tous leurs vices, quand aurai-je leurs vertus? Quand serai-je humble comme eux,

intrépide comme eux, pénitent comme eux? Vous le pouvez faire, divin Esprit; vous pouvez dessécher ce torrent des passions qui m'entraîne par le feu que vous apportez aujourd'hui dans l'univers, éteindre les flammes de la terre par celles du ciel et faire de moi un martyr de la charité comme vous fîtes des apôtres des martyrs de l'Evangile: *Innova signa, immuta mirabilia.* Avançons: les apôtres changés par l'Esprit-Saint, vous l'avez vu. Les apôtres à leur tour remplis de l'Esprit-Saint réforment le monde entier, seconde partie de la prophétie : *Emittes Spiritum tuum et renovabis faciem terræ.* C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Les apôtres trouvèrent à réformer dans le monde tout ce que l'Esprit-Saint avait trouvé à réformer en eux, les ténèbres et les passions des idolâtres. Or, ce triomphe qu'il avait déjà remporté par lui-même, il le perpétue par le ministère des apôtres, et après les avoir changés par sa vertu, il s'en sert comme d'instruments pour changer le monde. Car, 1° les apôtres dissipent les ténèbres de l'idolâtrie par la lumière de l'Esprit-Saint; 2° ils détruisent les passions des idolâtres par la force de l'Esprit-Saint. Appliquez-vous. Si vous avez vu des hommes nouveaux, vous allez voir maintenant un nouveau monde. Reprenons.

1° Il régnait dans les esprits avant l'effusion du Dieu sanctificateur des ténèbres encore plus épaisses que celles qui couvraient la nature lorsqu'elle sortit des mains du Dieu créateur. Ecoutez, chrétiens, le triste détail des erreurs de ces temps infortunés, et donnez quelques larmes à l'aveuglement de vos pères. Combien de peuples plongés dans une ignorance ancienne vivaient sans culte, sans temples, sans autel, et par conséquent sans Dieu dans ce monde, comme parle saint Paul : *Sine Deo in hoc mundo.* (*Ephes.*, II, 12.) Ceux qui s'étaient fait une religion arbitraire étaient-ils plus sages? Partout je ne vois que des horreurs, là des bêtes que l'on érige en divinité, ici des divinités dont on fait des bêtes; l'insecte dans la fange, le prince sur le trône, avaient également des adorateurs; le vrai Dieu n'était plus connu comme le Dieu du monde, mais comme celui des Hébreux. Il se nommait le Dieu d'Abraham, comme s'il n'eût plus été celui de toute la nature. La terre, qui devait être le temple de sa gloire, n'était plus qu'un temple d'idole, le vrai Dieu n'avait qu'un seul temple dans tout l'univers. A mesure que cet univers se peuplait d'habitants, il se remplissait de nouvelles divinités, le nombre des dieux surpassait presque celui des hommes, et l'aveuglement était si général, que peu contents d'adorer les ouvrages du Tout-Puissant, d'aveugles mortels se courbèrent devant l'ouvrage de leurs mains. L'homme oublia si profondément que Dieu l'avait fait, qu'il crut à son tour pouvoir faire un Dieu. Le plus sage des peuples le cherchait dans les jardins, d'autres ne rougissaient pas de faire d'un tronc inutile ou d'un meuble une divinité. Le marbre et la pierre recevaient aussi des hommages, et ce qu'il y avait de plus affreux, c'est qu'on dressait des autels à des hommes qui n'avaient de l'humanité que ses vices, et jusque sur leurs cendres où le doigt de la mort avait gravé leur néant en caractères éternels, on leur portait des veux. En vain les philosophes et les savants se moquaient-ils à l'écart de ces dieux ridicules dont on dotait la naissance et le trépas, il leur était permis de les badiner en secret, de les jouer même sur les théâtres, mais il leur était ordonné de les encenser au pied des autels; et après avoir déclamé contre ces maîtres indignes de l'être, ces vastes génies venaient ensuite avec la foule ramper devant des insectes qui rampaient eux-mêmes devant eux. Caton, l'oracle du paganisme, se conformait au peuple dans son culte, et ne craignit point d'avancer que de vouloir détromper sur cet article, je ne dis pas une province, un royaume, beaucoup moins tout l'univers, mais une seule ville, une seule bourgade, une seule maison, c'était tenter l'impossible, et qu'il entrait dans un pareil dessein de la folie. Tel était le monde le plus poli, le plus distingué, le plus savant; tels serions-nous encore sans l'Esprit-Saint, car il était écrit que les ténèbres séparées par l'esprit du mensonge couvriraient toute la nature jusqu'à ce que l'Esprit-Saint vînt l'éclairer par le ministère des apôtres : *Tenebræ et palpatio in æternum donec effundatur Spiritus de excelso.* (*Isa.*, XXXII, 14.) Les apôtres portent chez tous les peuples cette divine lumière. Le flambeau de la foi à la main, ils parcourent toutes les contrées: ce n'est point seulement dans les confins de Dan et de Bersabé que se renferme leur zèle ainsi que celui de Moïse ; tout ce que le soleil éclaire devait recevoir l'influence de ces astres nouveaux. A peine ont-ils reçu leur dernière mission le jour de la Pentecôte, que je vois ces hommes dont le cœur était aussi élevé que le ciel et plus vaste que la terre réunis tous ensemble, douze hommes seulement, Pierre à leur tête, le chef et l'âme de l'entreprise, délibérer de concert. Et de quoi s'agissait-il? De réformer tout l'univers. Douze hommes d'une part, l'univers de l'autre; quel dessein! Aussi chacun ne se charge de rien moins que de la conversion de plusieurs empires. Encore ces géants évangéliques, se trouvant trop bornés dans leur carrière, se replient-ils sur leurs premières traces pour ne s'arrêter enfin qu'aux dernières extrêmités du monde, *in fines terræ.* La Judée, la Syrie ne suffisent point à Pierre. Paul qui avait reçu, quoique un peu plus tard, les prémices de l'Esprit, après avoir parcouru toute la Grèce, vient le rejoindre à Rome. Les prisons d'Hérode n'ont plus que les fers de Festus, rien ne peut ralentir l'impétuosité de l'Esprit qui les transporte. Ah! qu'ils sont beaux les pieds de ces hommes qui ne se lassent point de porter le salut et la paix aux autres hom-

mes! *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem!* (*Rom.*, X, 15.)

Telle fut leur ardeur, quel en fut le succès? Déjà la Synagogue chancelle et s'ébranle pour tomber bientôt aux pieds de l'Eglise. Il se fait à Jérusalem une révolution publique de doctrine, le décri se répand sur le judaïsme. En deux prédications de saint Pierre huit mille Juifs se convertissent, et, pleurant leur déicide, sont lavés dans le sang qu'ils avaient répandu; d'autre part, au bruit de ces trompettes évangeliques la superbe Jéricho tombe, les temples sont sans autels, les autels sans victimes, les victimes sans sacrificateurs, le paganisme sans Dieu; un nouveau monde sort enfin du sein des ténèbres, et ce nouveau monde est un monde chrétien. Ce n'est point une exagération, c'est le témoignage exprès de l'Apôtre; pour croire, il faut avoir entendu. Mais, demandait-il, les nations barbares ont-elles entendu l'Evangile? Oui, reprenait saint Paul, l'Evangile de Jésus-Christ a été porté aux quatre coins de la terre, le salut a été offert à tout l'univers, et ceux qui périssent, c'est par leur faute: *In omnem terram exivit sonus eorum.* (*Rom.*, X, 18.) Dans une apologie célèbre adressée aux empereurs et lue en plein sénat, Tertullien disait ensuite avec cette noble assurance que la vérité seule inspire: Vous nous persécutez, ô césars; loin de nous en plaindre, nous vous en bénissons. Qui sait vivre en bon chrétien sait mourir en sujet fidèle. Tandis que vous dictez des arrêts sanguinaires, nous ne sommes impatients que de l'exécution; sachez cependant que si nous périssons, c'est par religion et non par faiblesse; nous respectons les ordres de Dieu, mais nous sommes en état de craindre peu les menaces des hommes. Ne voyez-vous pas qu'il ne tiendrait qu'à nous de prendre les armes et de jeter la confusion dans tout l'empire; les chrétiens forment un corps capable de se faire redouter, si leur Dieu n'était pas la seule chose qu'ils redoutent. Vos villes, vos campagnes, vos armées, vos palais, tout, excepté vos temples, est rempli de chrétiens, et si un disciple de Jésus-Christ pouvait être un traître à sa patrie, sachez, princes, que jusque dans vos cours, dans votre propre famille nous pourrions trouver plus d'un traître: *Urbes, castra, forum, palatia ipsa implevimus.*

Tels furent encore une fois, mes frères, les rapides progrès de l'Evangile; les apôtres en furent les moyens, mais après tout, il faut l'avouer, l'Esprit-Saint en fut l'auteur. Divins pêcheurs, si l'univers entier devint votre proie, suivant la prédiction de Jésus-Christ, les peuples ne tombèrent dans vos filets que parce que lui-même les y fit tomber. Dieu des vertus et des merveilles, c'est à vous que nous en renvoyons aussi bien qu'eux toute la gloire; aux pieds de votre trône doit être porté le premier hommage de notre reconnaissance: *Tenebræ et palpatio in æternum donec effundatur Spiritus de excelso.*

Permettez-moi maintenant, mes frères, de vous le demander: si l'Esprit-Saint revenait sur la terre, trouverait-il parmi nous cette divine foi que les apôtres ont prêchée par ses ordres? *Putas, inveniet fidem in terra?* (*Luc.*, XVIII, 8.) J'avoue qu'il ne se trouverait pas d'idolâtres dans ce royaume; mais ne trouverait-il pas des incrédules? Ah! l'incrédulité est devenue, parmi nous, un titre d'esprit et une sorte de gloire. La jeunesse corrompt ce qu'elle sait et blasphème ce qu'elle ignore; nos mystères sont exposés à des dérisions profanes et insensées; ce sexe même sur qui la religion paraît faire des impressions plus profondes, ne cherche que trop souvent à secouer un joug qui captive ses penchants. Jésus-Christ a presque autant d'ennemis dans le monde chrétien qu'il en avait d'abord dans le monde idolâtre. Cependant, l'oracle est prononcé, prenez-y garde, mes frères, Jérusalem infidèle, coupable enfant de pères qui ont mis à mort les prophètes du Seigneur: *Jerusalem, Jerusalem quæ occidis prophetas* (*Luc.*, XIII, 34), c'est sur vous que retombera tout le sang qui aura été versé pour cimenter la créance que vous renvoyez aux âmes vulgaires: *Veniet super vos omnis sanguis justus qui effusus est.* (*Matth.*, XXIII, 35.) Branches corrompues, branches adultères entées sur l'olivier franc, craignez le sort des branches primitives, craignez d'être rompues et brisées pour toujours; l'Eglise ne se ressentira pas de votre perte; sa bonne séve subsistera toujours; le retranchement même du bois superflu ne fera que rendre meilleurs ses autres fruits. Vous surtout, pécheurs, qui retenez cette foi dans l'injustice, souvenez-vous que la foi est une grâce, que Dieu la donne par miséricorde et qu'il l'ôte par justice; que ce Dieu terrible disperse les ténèbres comme la lumière; qu'il aveugle dans les jours de sa colère comme il éclaire dans ceux de sa bonté; et que quand l'Esprit-Saint ne trouve en nous que cet orgueil inquiet qui veut tout savoir et ne rien faire, il nous livre à un esprit de vertige qui nous précipite enfin dans l'erreur. Vous en avez, hélas! une preuve trop sensible dans ce royaume qui nous environne, l'Angleterre, cette île fameuse, qui semble n'être détachée du reste du monde qu'afin qu'on y puisse voir plus distinctement les traces de la vengeance divine; autrefois l'asile de la religion, n'est-elle pas aujourd'hui le centre de l'hérésie? Elle qui, dans ses beaux jours, consola l'Eglise de ses pertes, dans ces derniers temps ne fait-elle pas l'objet de ses douleurs? Après lui avoir donné des martyrs, elle immole ses enfants. Jésus-Christ y fut sur le trône, ses membres y sont dans les fers. On l'encensait sur ses autels, on ne lui sacrifie plus que dans les autres: on l'a forcé, qui l'eût cru? de chercher d'autres voiles que ceux de son amour. Tandis que l'Angleterre fut l'île des saints, la religion y fixa son empire: l'esprit de la foi ne s'envola de ces régions maudites que quand la volupté y accourut pour en aveu-

gler les habitants. Mais avançons. Après avoir détruit les erreurs de l'univers qui, vieilli dans l'idolâtrie et enchanté de ses idoles, était devenu sourd à la voix de la nature, il fallait encore attaquer ces passions déplorables qui désolaient toute la terre, et qui seules avaient fait tous les idolâtres : c'est ce que font les apôtres toujours soutenus par la force de l'Esprit-Saint : seconde réflexion.

En voulez-vous la preuve? Encore un coup d'œil sur le triste spectacle que nous offre l'histoire de ces premiers temps. Autrefois Dieu, tenant conseil en lui-même, avait dit : Faisons l'homme à notre image, et gravons au fond de son être quelque trait de la Divinité. Tel fut le premier ouvrage du Créateur : tout y était beau. Le péché fit bientôt un nouvel ouvrage où tout fut renversé. Pendant l'espace de quatre mille ans, l'homme oublia son innocence primitive; la terre, encore dégoûtante et toute trempée des eaux du déluge, se vit bientôt inondée d'un nouveau déluge d'iniquités. L'amour impur avait partout des temples; l'amour conjugal n'en avait aucun : les autels n'étaient que pour les vices. Pour s'enhardir au crime, on en était venu jusqu'à encenser des dieux criminels. Nouvelles horreurs! Ici une aveugle fureur pousse les pères à égorger leurs enfants et à les voir d'un œil content brûler au milieu des flammes; là les sages eux-mêmes se font un sacrilége trophée de ces excès honteux, dignes des feux du ciel et de la terre, que saint Paul leur reproche dans l'*Epître aux Romains :* en un mot, dans ces jours de péché tout était vertu, excepté la vertu même. A la vue de ces désordres, les apôtres ressentent ces frémissements de zèle qu'éprouvait saint Paul parmi les Athéniens : ils parlent, ils tonnent, ils foudroient, ils bouleversent toutes les idées; ils annoncent de nouvelles richesses et une nouvelle pauvreté, un royaume à venir et des habitants qu'on ne connaissait pas, une vie nouvelle et une nouvelle mort; ils prêchent l'humilité dans les grandeurs, la pénitence dans les plaisirs, le dénûment de toutes choses dans l'assistance de tous les biens. A cette voix de l'Esprit-Saint parlant par leur bouche, l'univers entier se remue : *Dedit vocem suam, mota est terra.* (*Psal.* XLV, 7.) D'abord on se soulève; mais enfin les idoles tombent, et celles qu'on adorait sur les autels et celles que chacun servait dans son cœur. Car, on l'a remarqué, et il est certain, celles-ci avaient élevé les autres. On n'adorait une Vénus impudique que parce qu'on se laissait maîtriser par l'amour sensuel. Les idoles du dehors furent dissipées dès que celles du dedans ne subsistèrent plus; les vices rentrèrent dans les enfers, dont ils étaient sortis; l'aimable pudeur revint sur la terre, où elle n'habitait plus; et Jérusalem, le berceau du christianisme, devint le séjour de la sainteté. Quelles vertus, en effet, ne firent pas éclater les premiers fidèles! Le détachement des biens : on les apportait aux pieds des apôtres. La virginité, auparavant en opprobre, on s'en fit un honneur. La charité : ils ne faisaient qu'un cœur et qu'une âme. Le recueillement : toujours on les voyait dans le temple, intéresser le ciel par leurs vœux. L'amour de Jésus-Christ : ils rompaient tous les jours son corps sacré. La foi : ils en furent et les disciples et les martyrs. Quelle Eglise! Elle est aussi belle que celle du ciel. Quel fut l'auteur de ce changement? Vous sans doute, divin Esprit. La nature n'entra pour rien dans une affaire qui passe de beaucoup ses forces : l'orgueil du Capitole ne s'accommode point de l'humilité de la croix; la volupté, qui ne veut que des ris, ne goûte point le sérieux de la pénitence. Une révolution si générale et si prompte ne peut être l'effet que de l'abondance de votre grâce et du pouvoir de votre bras : *Hæc mutatio dexteræ Excelsi.* (*Psal.* LXXVI, 11.)

Arrêtons-nous ici, chrétiens, et réfléchissons un peu sur nous-mêmes. Nous nous glorifions d'avoir eu de tels ancêtres. Mais ne rougiraient-ils pas d'avoir de pareils descendants? Peut-on, sans verser des larmes, se rappeler ces heureux temps, et comparer ce que nous sommes avec ce qu'ont été nos pères? Si l'Esprit-Saint revenait parmi nous, reconnaîtrait-il son ouvrage? Le christianisme d'aujourd'hui est-il bien différent de l'ancien paganisme? Sans la foi de nos registres, saurions-nous presque qu'il est des chrétiens? Je vous défie de me citer aucun vice des premiers idolâtres dont je ne vous fasse voir des exemples dans notre siècle. Quoi! règne-t-il dans le sexe plus de décence et de modestie? Voit-on plus de probité dans les engagements? Non, dit saint Augustin; car autrefois on connaissait la religion des promesses : aujourd'hui on en fait un jeu. Remarque-t-on plus de fidélité dans les emplois? Non; car, au rapport des païens mêmes, autrefois on s'enrichissait par des voies légitimes : aujourd'hui, des fortunes trop rapides pour être innocentes sont le fruit de la souplesse et de l'iniquité. Venez donc encore, divin Esprit, créer un nouveau monde : vous trouverez autant à réformer dans celui-ci que dans le premier. Cette seconde victoire ne vous sera pas moins glorieuse que votre premier triomphe.

Mais, sans pousser plus loin cette morale, disons quelque chose de plus personnel. J'ai trois questions à vous proposer en finissant; et c'est par votre conduite que je veux les résoudre. Avez-vous reçu l'Esprit-Saint? Première question. Si vous le possédez, ne le contristez-vous point? Seconde question. Si vous lui obéissez, faites-vous tout ce qu'il faut pour ne le jamais perdre? Troisième question.

Première question. Avez-vous reçu l'Esprit-Saint? *Spiritum sanctum accepistis credentes?* (*Act.*, XIX, 2.) Je sais qu'on vous le donna dans le baptême, que vous le conservâtes dans l'enfance. Mais, hélas! depuis combien de temps ne l'avez-vous pas perdu! Il ne faut qu'un péché mortel dans un cœur pour lui faire céder la place aux esprits de ténèbres : et combien de péchés n'avez-vous pas à

vous reprocher! Quel est donc votre état, pécheurs impénitents? Hélas! sans cet esprit de vie, vous étiez plus morts que les morts mêmes au fond de leurs sépulcres. Sur ce pied-là, combien de morts dans cet auditoire? Tout autant qu'il s'y trouve de pécheurs. Car tout pécheur, dit saint Cyprien, se survit lui-même, et porte en marchant son propre tombeau : *Funus tuum circumfers.* Parmi les membres de l'Eglise, combien de membres secs et arides, semblables à ces ossements épars que vit le prophète Ezéchiel! Qu'en pensez-vous, chrétiens? Revivront-ils, ces morts de quarante ans peut-être? Ces hommes ensevelis dans une habitude damnable, et déjà comme plongés dans le puits de l'abîme, ressusciteront-ils? *Putas ne vivent ossa ista?* (*Ezech.*, XXXVII, 3.) Il ne tient qu'à vous, divin Esprit, d'opérer cette merveille : *Ingressus est in ea Spiritus, et vixerunt.* (*Ibid.*, 10.) A votre souffle, les cœurs glacés se fondent; vous savez tirer de la dureté des rochers des larmes que vous tireriez de leur tendresse : *Flabit Spiritus tuus et fluent aquæ.* (*Psal.* CXLVII, 18.) Il le peut; mais l'a-t-il fait? Et nous donnez-vous la consolation de le croire, vous que les fêtes de la Pentecôte retrouvent toujours dans le même état? Car, dites-moi, depuis le temps que vous célébrez ce grand jour, avez-vous moins de vices? Avez-vous plus de vertus? Etes-vous moins idolâtre d'une vaine beauté, funeste présent que le ciel vous fit dans sa colère? Etes-vous moins esclave de cette ténébreuse passion, de ce vice honteux, de cet esprit impur, qui, par un arrêt aussi ancien que le monde, n'habita jamais avec l'Esprit de sainteté? *Non permanebit Spiritus meus in homine, quia caro est.* (*Gen.*, VI, 3.) Etes-vous moins possédé de l'esprit du monde, le plus grand ennemi de l'Esprit de Dieu? *Spiritum quem mundus non potest accipere.* (*Joan.*, XIV, 17.) Epouvantable anathème, bien capable d'effrayer ces personnes mondaines, mondaines dans leur jeunesse, mondaines dans leur vieillesse, mondaines même dans leur dévotion, qui portent la mort sur le front, la piété sur les lèvres et le monde dans le cœur!

Seconde question. Si vous avez reçu l'Esprit-Saint, ne le contristez-vous pas? Hélas! avec quel succès vous a-t-il parlé par la bouche de ses ministres et par ses propres inspirations! Sacrifiez, vous a-t-il dit, cette légère froideur, qui aboutira, si vous n'y prenez garde, à une haine véritable; rompez ce commerce de tendresse; et craignez que cet esprit rebuté ne s'éloigne enfin pour ne revenir jamais. Encore, si l'on se contentait de le contrister en soi-même; mais on tâche de l'étouffer dans les autres. Combien, par de piquantes plaisanteries, déconcerte-t-on une piété naissante!

Troisième question. Enfin, que faites-vous pour ne le point perdre? Justes, vous portez cet Esprit dans des vases fragiles, à travers mille écueils. Prenez-vous garde de ne pas heurter contre les pierres qui se trouvent sur votre route? Gardez-vous ce trésor du ciel avec la même attention qu'un avare conserve ceux de la terre? Adressez-vous souvent à Dieu, dans l'humilité la plus profonde, cette prière d'un saint Roi dont le cœur fut le temple, la bouche, l'organe de l'Esprit-Saint : Seigneur, je vous abandonne mes richesses, je consens que vous m'arrachiez mon diadème; mais, de grâce, ne m'ôtez pas cet Esprit, sans lequel il n'est pas de solide bien dans ce monde, il n'est point de couronne dans l'éternité : *Spiritum sanctum tuum ne auferas a me.* (*Psal.* L, 13.)

Daigne cet Esprit nous attacher à lui par ces nœuds éternels, par ces beaux liens avec lesquels il réunit le Père et le Fils! Puisse cet Esprit, qui nous donne part à l'adoption des enfants, qui prie en nous par d'ineffables gémissements, qui verse avec ses divines mains la charité dans les âmes, nous recueillir tous dans sa gloire! Ainsi soit-il.

SUJETS DIVERS.

SERMON Ier.

SUR LA SAINTETÉ.

Sancti estote, quia ego sanctus sum. (*Levit.*, VI, 44.)
Soyez saints, parce que je suis saint.

C'était ainsi que Dieu parlait autrefois aux Israélites, et si, dans la loi figurative, il faisait aux Juifs un précepte de la sainteté, jugez si l'ordre ne doit pas être encore plus précis pour les chrétiens dans la loi de grâce. Les païens, en se prostituant aux crimes, semblaient les justifier par leur culte : leurs dieux étaient encore plus vicieux qu'eux; mais les chrétiens, qui ont une loi sainte, un héritage saint, un Dieu saint, ne sauraient, sans trahir leur espérance, leur religion, leur foi, renoncer à une sainteté ordonnée et nécessaire. Vivre dans le crime, et professer le christianisme, est une contradiction monstrueuse. C'est porter dans ses mains l'arrêt de sa condamnation : c'est faire les apprêts de son supplice; c'est aiguiser le glaive dont on doit être égorgé; ainsi, comme cette inconséquence déplorable n'est que trop commune, Dieu nous rappelle à nos devoirs, à nos engagements, à nos promesses, à ses préceptes, à la sainteté : soyez saints : *Sancti estote*, et la raison qu'il en apporte est fondée sur un motif bien glorieux, parce que je suis saint : *Quia ego sanctus sum.* Le Seigneur se donne à

nous comme un modèle, comme un maître, comme un roi. Sujets, imitez votre prince; disciples, soyez semblables à votre maître; chrétiens, conformez-vous à votre Dieu : soyez saints, parce que votre roi, votre législateur, votre Dieu, votre modèle est saint. Ce cri salutaire, cet ordre sublime, ce précepte divin a peuplé l'Eglise de généreux martyrs, de confesseurs illustres, de vierges sans taches, d'humbles solitaires, de justes, de saints : chrétiens, voilà vos pères, vos ancêtres, vos guides.

A ce spectacle, quels sont vos sentiments? Vous admirez ces héros de la foi; des lâches tels que vous admirent toujours ce qui les étonne et ce qu'ils n'imitent pas. Vous les invoquez, des malheureux tels que vous, accablés de besoins, réclament des secours qui leur manquent : mais vous vous gardez bien de suivre leurs traces, d'être les imitateurs de Jésus-Christ, d'être saints, parce que votre Dieu est saint : vous tâcherez de justifier votre lâcheté par deux erreurs assez ordinaires dans le monde : on ne croit pas la sainteté nécessaire, on ne la croit pas possible. J'oppose à la première erreur cette première vérité, que la sainteté est d'une obligation indispensable pour tous les états : première proposition. J'oppose à la seconde erreur cette seconde vérité, qu'il est possible dans tous les états de parvenir à la sainteté : seconde proposition. En deux mots, vous devez être tous des saints, premier point. Vous pouvez être tous des saints, second point. Implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de la Vierge Marie. *Ave, Maria*, etc..

PREMIER POINT.

Pour se dispenser d'une sainteté gênante et incommode, voici le système flatteur que l'amour-propre, toujours fécond en stratagèmes, a mis en vogue de nos jours, l'imposteur! Il lui a plu de distinguer deux sortes de christianisme : un christianisme parfait, et un christianisme mitigé : à l'en croire, le premier est celui de l'autel, le second est celui du siècle. Il abandonne à celui-là tout ce qui lui paraît dur et trop pénible, il réserve à celui-ci ce qui lui paraît plus facile et plus doux. Par cet habile partage, il se flatte d'avoir ménagé les droits de la conscience, et les intérêts des passions : car le monde, je le dis même, le monde le plus voluptueux et le plus déréglé ne renonce pas nettement aux espérances du ciel, ne consent pas de sang-froid à sa réprobation : il se réduit simplement à soutenir qu'il faut mettre une grande différence entre le mérite du salut et le mérite de la sainteté, et rien n'est plus ordinaire, mondains, que d'entendre débiter dans vos cercles cette belle maxime, qu'il faut se sauver dans le monde, mais qu'on ne doit pas s'y piquer de vouloir être un saint. Or, pour détruire ce premier préjugé de la cupidité, je dis que nous sommes tous étroitement obligés de travailler à la sainteté : pourquoi? 1° Parce que pour se sauver, il faut être un saint; 2° parce qu'on n'est saint, qu'autant qu'on n'omet rien de ce qu'il faut faire pour se sauver, c'est-à-dire, que le salut n'est promis qu'à la sainteté, et que la sainteté ne consiste essentiellement qu'à faire son salut. Puissent ces importantes vérités ne sortir jamais de vos esprits, et faire de ceux qui m'écoutent autant de saints.

Oui, chrétiens, le salut n'est promis qu'à la sainteté : si ce n'est pas là le système du monde, c'est celui de l'Evangile. S'il faut observer tout ce qu'enseignent les prédicateurs, disent les mondains, où sont donc ceux qui seront sauvés? Où sont-ils? Jésus-Christ va vous l'apprendre; sa réponse ne peut vous être suspecte : distributeur des couronnes éternelles, il n'ignore pas ce que coûte la victoire ; le Dieu qui fait les saints doit savoir à quel prix s'achète le salut. Quels sont donc ceux qui seront sauvés? Dites-le-nous, Seigneur? Ce sera celui, répond Jésus-Christ, qui, grand aux yeux des hommes, sera toujours petit à ses propres yeux, celui que l'orgueil n'aura point enflé, l'honneur ébloui, l'encens entêté; celui qui, dépouillant tout désir, sera pauvre d'ambition, de vanité, de cupidité : *Beati pauperes spiritu* (*Matth.*, V, 3); bienheureux les pauvres d'esprit.

Ce sera celui qui, possédant son âme dans la patience, aura regardé une injure comme un bienfait, un ennemi comme un frère, une vengeance comme un crime : on ne règne parmi les élus qu'après avoir régné sur soi-même ; le Dieu pacifique ne reconnaît pour ses enfants que les enfants de la paix : *Beati pacifici* (*Ibid.*); bienheureux ceux qui sont doux.

Ce sera celui qui brûle de la soif de la justice; qui, méprisant les trésors de la terre, n'accumule que des vertus; qui, dégoûté des faux plaisirs du monde, n'a faim que de ceux de l'innocence : *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam* (*Ibid.*) ; bienheureux ceux qui sont affamés et altérés de la justice. Ce sera celui qui, pur et sans tache, déteste de boire dans la coupe de la volupté; qui, conservant son cœur chaste et son esprit sans souillure, sait que le Dieu saint ne se montre point à des yeux profanes, et que l'Agneau vierge réserve ses lis aux âmes vierges comme lui : *Beati mundo corde* (*Ibid.*, 8), bienheureux ceux qui ont le cœur pur.

Enfin ce sera celui qui aura souffert pour la bonne cause, qui aura été couvert de confusion pour la gloire de Dieu, qui aura porté sa croix, et mangé son pain avec larmes. Dans le ciel on ne couronne que les crucifiés, on ne reçoit que les humbles, on ne console que les affligés : *Beati qui lugent* (*Ibid.*, 5) ; bienheureux ceux qui pleurent!

Telles sont en abrégé les béatitudes de la terre essentiellement requises pour mériter celles de l'éternité : voilà ce qu'il faut faire dans tout état pour faire son salut : je dis dans tout état, car Jésus-Christ ne distingue pas le prêtre dévoué à son service de l'homme du siècle livré à d'autres soins : et je ne sache pas que l'Evangile de

l'autel soit différent de celui du monde : or je réponds et je soutiens que pour remplir tous ses devoirs, dont l'omission d'un seul exclut à jamais du ciel ; il faut être saint.

Pour être humble au sein des grandeurs, non de cette hypocrite humilité qui ne consiste que dans de vaines paroles, et qui jouit de tout dans un intérieur enveloppé, mais de cette humilité solide pour qui les éloges sont des tourments, les honneurs des fardeaux , les distinctions des supplices ; de l'humilité des Théodose, des Charlemagne, des Louis : sans contredit, il faut être un saint.

Pour être doux, non pas de cette douceur mondaine qui met le miel sur les lèvres et le fiel dans le cœur, qui enchaîne la langue et délie les passions, qui présente des festons de fleurs, et qui cache dessous le poignard qui vous embrasse et vous assassine, mais de cette douceur évangélique qui sait tout aimer, tout supporter, tout souffrir, qui ne connaît ni le ressentiment, ni la colère, ni la vengeance, de la douceur des Basile, des Ambroise, des François de Sales : sans contredit, il faut être un saint.

A quels autres qu'aux saints appartient-il d'être détachés des richesses ? Non pas de ce détachement fastueux des Bias, des Zénon, des Diogène, pauvreté que la vanité inspira, et que la singularité suivit. Mais de ce détachement de cœur que l'héroïsme dicta, que l'idée des biens du ciel forma, qu'un Dieu pauvre pratiqua, du détachement des Athanase, des Chrysostome, des Charles Borromée : sans contredit, il faut être un saint.

A quels autres qu'aux saints appartient-il de conserver dans l'affluence des délices une pureté, non pas comme la pureté du monde qui se contente de fuir les derniers crimes sans éviter les occasions, qui ne doit qu'à la fierté, à la crainte de l'indiscrétion un pénible triomphe : mais une pureté fondée sur la vertu, qui fuit jusqu'à l'ombre du péché, qui voile les regards, qui enchaîne la chair, qui proscrit jusqu'aux désirs, jusqu'aux images, jusqu'aux pensées ; la pureté des Agnès, des Agathe, des Joseph dans le célibat, des Monique, des Elisabeth, des Clotilde dans le mariage.

Enfin, car ce détail serait infini, pour porter sa croix, non pas à la manière du monde, qui ne blâme point les murmures, les plaintes, les cris, mais seulement les imprécations, les blasphèmes, le désespoir ; pour la porter dans l'esprit de Jésus-Christ, qui fait baiser la main qui nous frappe, adorer l'autel qui nous reçoit, bénir le coup qui nous immole ; pour souffrir comme les Job, les Tobie, les Mardochée, sans contredit, il faut être un saint.

A ce raisonnement si simple qu'oppose le monde ? Il se plaint qu'on outre les choses ; qu'on surfait la morale, qu'après tout pour se sauver, il suffit de garder la loi. Nous en convenons ; mais ce n'est pas là ce dont il s'agit ; la question est de savoir si pour garder la loi il ne faut pas être un saint.

Pour se sauver, il suffit de garder la loi ; il faut donc avoir une foi si ferme, si solide, si inébranlable, que toutes les menaces des tyrans, les glaives des bourreaux, les tourments de la terre ne soient pas capables de nous la faire abjurer. Or, cette foi est la même que celle des martys : c'est donc la foi des saints. Pour se sauver, il suffit de garder la loi ; il faut donc avoir une charité douce, prête à obéir malgré les révoltes de la nature, disposée à égorger comme Abraham le cher Isaac, à braver comme Judith les plus grands périls, à s'exposer comme Esther aux horreurs du trépas ; cette charité désintéressée qui aime Dieu pour ses charmes et non pas pour ses seuls bienfaits, pour ses perfections, et non pas pour ses récompenses, qui n'aime en Dieu que Dieu même : or, cette charité noble est la même que celle des bienheureux dans le ciel : selon l'Apôtre, c'est donc la charité des saints.

Forcé dans ce premier retranchement, le monde cherche une autre réponse : il laisse aux saints les premiers trônes de la gloire ; il ne s'élève pas si haut ; il dit qu'il se contente des dernières places. A la bonne heure ! Mais le lâche doit savoir que ce dernier rang dans le ciel n'est que pour les saints : le Seigneur a des couronnes pour les vertus, comme le monde en a pour les vices. Dans le monde il est des couronnes pour l'ambition, pour la fraude, pour l'intempérance ; mais il n'en est que pour les crimes : le Seigneur a des couronnes pour la justice, pour la charité, pour la pudeur, mais il n'en a que pour la sainteté. C'est lui-même qui l'assure ; tous les habitants de la céleste Jérusalem doivent être saints ; il est donc vrai que la sainteté ne consiste essentiellement qu'à faire son salut ; le monde n'en convient pas, afin de se dispenser de la chercher là où elle est ; il l'agrandit, il l'étend, il l'outre exprès dans son esprit, pour pouvoir plus librement la négliger dans ses mœurs.

En effet, qu'est-ce qu'un saint, suivant les idées du monde ? C'est un homme de prodiges qui commande à la nature, qui enchaîne les éléments, qui captive la mort, qui décèle l'avenir. Religion de mon Dieu, est-ce ainsi que vous en jugez ? Au contraire, elle nous dit d'abord qu'on peut être saint sans faire des miracles. Ouvrez les yeux, regardez le ciel, et voyez si, parmi les illustres habitants qui le remplissent, les plus grands sont ceux qui ont opéré les plus grandes merveilles. Où sont ceux de Jean-Baptiste ? Ceux de la Mère de Jésus-Christ ? Le Seigneur lui-même n'a-t-il pas prédit que ses apôtres en feraient de plus éclatants que les siens ? La religion ajoute qu'on peut faire des miracles sans être saint. Ecoutez la parole de votre Dieu, et instruisez-vous.

Plusieurs, au jour du jugement, me diront : Seigneur, nous avons prophétisé en votre nom, nous avons chassé les démons en votre nom, nous avons fait des merveilles inouïes en votre nom. Mondains, voilà de grands saints dans votre système ; au senti-

ment de Jésus-Christ, ce sont de grands réprouvés. Poursuivez et lisez : Retirez-vous, ouvriers d'iniquité, vous avez commandé aux tempêtes et vous n'avez pas su maîtriser vos passions, vous avez fait trembler les enfers et vous en avez suivi les maximes, vous avez fait des miracles et vous vous êtes noircis de forfaits : allez, brûlez des feux de l'abîme, après avoir éteint ceux de la terre. Autrefois vous fûtes les instruments de ma puissance, aujourd'hui vous serez les victimes de ma fureur.

Enfin, la religion nous dit que si les saints ont fait des miracles, ce n'est point pour avoir fait des miracles qu'ils ont été saints, et la raison qu'elle nous en donne est sans réplique : c'est qu'il dépend de nous d'être saints, et qu'il ne dépend pas de nous de faire des miracles.

Qu'est-ce encore qu'un saint, selon les principes du monde? C'est un homme privilégié que Dieu comble de ses caresses, à qui il fait part de ses faveurs, qui est noyé dans les douceurs de la grâce comme dans un fleuve délicieux; qui ne marche pas, mais qui vole vers la félicité qui l'attend. Autre erreur qui détruit l'exemple des bienheureux! Paul, ravi jusqu'au troisième ciel, ne trouva-t-il pas dans les révoltes d'une chair indocile un contre-poids amer à la sublimité de ses dons? Thérèse, gémissant sous le poids de la croix, ne fut-elle pas la plus grande partie de sa vie comme Jésus-Christ sur le Calvaire; c'est-à-dire, dans des sécheresses, des dégoûts qu'on peut mieux sentir qu'exprimer? En était-elle moins sainte? Ah! elle avait moins d'attraits, mais plus de force, moins de plaisirs, mais plus de mérite, moins de consolations, mais plus de gloire.

Qu'est-ce enfin qu'un saint, à consulter les préjugés du monde? C'est un homme à part, singulier, extraordinaire, dont toutes les démarches sont éclatantes, tous les pas remarquables, toutes les actions illustres. Faux système. Si l'orgueil se glisse dans ces démarches imposantes, l'homme à part, l'homme admiré n'est qu'un cadavre hideux au jour de l'équité; c'est un fruit brillant, mais un ver en a rongé l'intérieur; c'est un beau fruit, mais il est gâté. Faux système. Si l'amour-propre anime cette éloquence victorieuse qui entraîne les peuples, qui subjugue les esprits, qui attendrit les cœurs, l'homme singulier, l'homme applaudi, l'homme à talents, l'homme couru n'est qu'une cymbale retentissante, un airain qui appelle au combat, mais qui n'est en lui-même qu'un instrument méprisable. Faux système. Si l'ostentation dirige ces aumônes abondantes, ces prières redoublées, ces jeûnes rigoureux, l'homme extraordinaire, l'homme vanté n'est qu'un pharisien hypocrite. En un mot, ce n'est pas l'éclat des actions, c'est la pureté de l'intention qui fait les saints.

Maintenant qu'est-ce qu'un saint, au jugement de la religion? En deux mots, le voici : c'est l'exact observateur de sa loi. Le portrait est fait : je n'y ajoute plus rien; tous les traits sont rassemblés. Ainsi qu'est-ce qu'un saint dans les armes? C'est un héros qui soutient le trône par sa magnanimité, qui défend la patrie par ses périls, qui va à la victoire par le trépas; qui n'immole point ses jours à l'ambition, à la vanité, à la fortune, mais à son pays, à son prince, à son Dieu; qui, sous le casque, offre un cœur pur; qui, le glaive à la main, frappe sans colère; qui, couvert de lauriers, s'en dépouille pour les porter à l'autel; qui, au milieu d'un camp, des armes et des soldats, présente aux yeux le grand homme, le sage, le chrétien : tels furent les Sébastien, les Georges, les Martin, les Maurice, les Victor. Voilà, homme d'épée, ce que, dans votre état, il suffit d'être pour être saint; mais voilà aussi ce que, pour être saint, il faut nécessairement être.

Qu'est-ce qu'un saint dans la magistrature? C'est un homme qui, regardant son état comme une consécration, soutient la sainteté des lois par la sainteté de sa conduite; qui, dans ce sacerdoce légal, est infatigable dans le travail, aveugle à la protection, sourd à l'amitié, insensible à la flatterie, en garde contre les piéges de l'éloquence, inaccessible à la fraude, ami constant de l'équité; qui, assis dans le tribunal de la justice, prononce des arrêts qu'elle avoue, et voit toujours devant ses yeux ce juge incorruptible qui jugera un jour les jugements des hommes et les pèsera à la balance de la plus exacte vérité. Qu'est-ce qu'une sainte dans l'état du mariage? C'est une femme qui, selon l'excellent portrait que nous en a tracé saint Paul, aime son époux comme Jésus-Christ aime son Eglise, a pour sa famille la tendresse de Jésus-Christ pour les fidèles, fait de ses enfants des prédestinés pour le ciel comme Jésus-Christ fait de vrais chrétiens, des élus pour la gloire; une femme qui regarde son mari comme son maître, ses serviteurs comme ses frères, sa maison comme un troupeau dont elle est le pasteur; une femme vigilante sur ses domestiques, attentive à les faire instruire et à les faire approcher des sacrements, plus attentive encore à s'en approcher elle-même; qui ne rougit point de ses devoirs, qui les connaît, qui les remplit; maniant tour à tour l'aiguille et le fuseau, charitable dans ses œuvres, obligeante et réservée dans ses discours; une femme enfin qui bannit de sa maison les jeux proscrits, les divertissements suspects, les conversations dangereuses; presque toujours renfermée chez elle, rarement répandue au dehors; toujours occupée, jamais oisive. Une femme de ce caractère n'est, aux yeux du monde, qu'une femme d'honneur; mais, aux yeux de Dieu, c'est une âme juste : le Seigneur l'avoue, l'applaudit, la canonise : c'est une sainte.

Enfin, qu'est-ce qu'un saint dans l'état commun de la société? C'est un homme craignant Dieu, plein d'amour pour lui, toujours attaché à son service, irréprochable dans sa conduite, fils respectueux, tendre époux, père équitable, aimable maître, ami effectif, fidèle sujet; c'est un homme désin-

téressé dans ses vues, ennemi de toute acquisition injuste, de tout émolument suspect, de tout gain illicite, n'estimant de vrai bien que celui qu'on répand dans le sein des pauvres; c'est un homme modéré dans ses désirs, content de l'état où la Providence l'a placé, se possédant dans l'adversité, ne s'oubliant point dans la prospérité. Voilà ce que vous appelez simplement l'honnête homme; mais voilà ce que votre Dieu appelle l'homme de miracle, le saint et le grand saint. Qui est celui-là? dit le Seigneur. Nous vanterons son bonheur, parce qu'il a fait des choses merveilleuses dans sa vie : il a été éprouvé et trouvé parfait : sa gloire sera éternelle.

Mais quoi! direz-vous, les saints n'ont-ils fait que cela? N'ont-ils pas ajouté à la loi la pratique des conseils? Ce qui fut en eux surérogation sera-t-il pour nous un devoir? A cette difficulté je réponds : 1° que ce qui vous paraît pur conseil, dépouillé de certaines circonstances, devient un précepte rigoureux dans bien des cas. Arsène, vous fuyez la cour des Théodose, vous vous arrachez aux honneurs qui s'empressent sur vos pas, vous courez dans la solitude : qui sait si les dangers auxquels vous eût exposé un caractère naturellement fier et ambitieux ne vous firent pas une nécessité d'un sacrifice en apparence volontaire? Jérôme, vous vous exténuez de jeûnes, vous vous épuisez en veilles, vous habitez les cavernes : qui sait si les feux séditieux d'une chair rebelle ne vous obligèrent pas à la dompter par le frein des austérités? Madeleine, vous quittez le monde, vous fuyez dans la solitude, vous cherchez l'obscurité et l'oubli, vous versez des torrents de larmes, vous châtiez votre chair : qui sait si la faiblesse de votre cœur, la profondeur de vos chutes, la fragilité de votre sexe, n'exigeaient pas de vous cette rupture éclatante avec le monde et ces austérités secrètes sur votre corps?

Ainsi, pour en venir au détail de vos mœurs, s'interdire une lecture trop amusante à laquelle un âge sérieux et glacé pourrait se livrer sans péril, ce n'est peut-être qu'un conseil; je dis peut-être, car je reconnais toutes les délicatesses d'une vertu que le moindre souffle pourrait corrompre; mais pour vous qui avez une imagination si vive, un esprit si léger, un cœur si sensible, dans une saison si dangereuse vous l'interdire, c'est un précepte. Ainsi, crucifier son corps, mortifier sa chair, immoler ses membres, ce n'est peut-être qu'un conseil à qui n'a pas senti leur funeste empire; mais pour vous, qui n'avez fait, hélas! que trop d'épreuves de votre faiblesse et de sa force; pour vous, qui gémissez sans cesse sous le poids des chaînes du vieil homme autrefois trop ménagé, enchaîner, captiver, punir vos sens, c'est un précepte.

Enfin, faire un divorce éclatant avec le monde, pour plusieurs ce n'est qu'un conseil mais pour vous qui avez tout ce qu'il faut pour lui plaire, pour vous qui êtes ouvert à toutes les tentations, à tous les dangers, à tous les périls, qui ne pouvez, de votre aveu, rester dans le monde sans vous perdre, sans perdre bien des personnes, vous ensevelir dans la solitude, c'est un précepte.

Mais si ce sont de purs conseils, y sommes-nous obligés? dites-vous. Non, chrétiens, mais de là que s'ensuit-il? Que vous n'êtes pas tous appelés au degré le plus parfait de la sainteté; j'en conviens, mais êtes-vous dispensés d'être saints? Non, non, c'est une erreur; et, pour la détruire, retenez bien ceci : les saints ont observé les conseils parce qu'ils étaient saints; mais ils n'ont pas été saints précisément pour avoir observé les conseils; la raison en est évidente : qui garderait les conseils sans garder les préceptes ne serait jamais sauvé, tandis que celui qui pratiquerait les préceptes sans conseils, serait assuré d'avoir part à la gloire. Pourquoi? Parce que si, pour se sauver, il faut être un saint, la sainteté ne consiste essentiellement qu'à se sauver : double preuve de l'obligation où nous sommes de travailler à devenir saints. Nous devons donc être saints, vous l'avez vu. Nous pouvons être saints; c'est le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT.

Telle est l'iniquité du monde, que les honneurs qu'il rend aux saints lui servent de prétexte pour se dispenser d'atteindre à leur sainteté; l'encens qui fume autour de leurs corps, les autels dressés sur leurs tombeaux, les temples bâtis sous leurs noms : tout cet appareil majestueux leur fait mettre une distance infinie entre leur nature et la nôtre; on se fait une idée exagérée de leurs qualités, de leurs talents, de leurs forces; on se les peint comme des géants d'une autre taille que la nôtre, comme des héros sans passion, sans faiblesse, sans défaut; de là se repliant sur soi-même et se trouvant un esprit volage, un cœur passionné, une âme débile, l'on s'avilit, l'on se dégrade, l'on se décourage, l'on conclut qu'il était facile aux saints de l'être, et qu'il est impossible que nous le devenions. Splendeur des saints, rayons de cette gloire sublime qui les investit, pénétrez les cieux, éclairez les airs et dissipez ce nuage de séduction qui voile presque tous les yeux; et vous, chrétiens, appliquez-vous à la proposition que j'avance : Nous pouvons tous être des saints? Pourquoi? 1° Parce que les saints ont eu les mêmes obstacles que nous à la sainteté; 2° parce que nous avons, pour arriver à la sainteté, les mêmes moyens qu'eurent les saints.

Je dis que les saints eurent les mêmes obstacles que nous à la sainteté : obstacles intérieurs, obstacles extérieurs; combats au dehors, frayeurs au dedans.

Obstacles extérieurs d'abord du côté du monde. Il était tel alors qu'il est aujourd'hui, aussi flatteur dans ses caresses, aussi contagieux dans ses exemples, aussi séducteur dans ses maximes, aussi faux dans ses honneurs, aussi profane dans ses plaisirs : la

preuve est que les saints aimaient mieux le fuir que le combattre; on les voyait, comme nous en voyons de nos jours, courir dans la solitude, captiver leurs passions, immoler l'homme aux pieds de la croix, briser leur chair contre la pierre du désert, cacher dans les horreurs des forêts des attraits qui auraient été la source de mille crimes, oublier un monde trop aimé qui les aurait perdus, et dont les images voluptueuses les suivaient même au milieu de la solitude, préférer le séjour des bois à celui des palais, le silence de la retraite au tumulte des cercles, la société des ours à la compagnie des hommes.

Obstacles du côté de l'état que les saints avaient embrassé: il me semble que du sein de la gloire, ces bienheureux que nous honorons nous adressent les mêmes paroles qu'adressait Tertullien au paganisme: Enfants des saints, prenez courage, vous pouvez être ce que nous sommes, puisque nous avons été ce que vous êtes : exposés comme vous à la dépravation des mœurs, à la contagion des mauvais exemples dans les villes; à la licence des armes dans la profession militaire; aux opinions vendues à l'intérêt, à la volupté, à la faveur sur le tribunal de la justice; aux faux jours de la ruse, aux chicanes de la malice dans le barreau; aux murmures, aux plaintes dans l'indigence; à la mollesse, aux plaisirs dans les palais.

Car, mes frères, c'est une erreur de croire qu'on ne trouve des saints que dans les prisons, sur les échafauds, dans les recoins des solitudes: les Zacharie, les David, les Suzanne : voilà des saints dans le sein de leur famille, dans le tumulte des villes, au milieu des cours; les palmes glorieuses que leurs mains cueillirent croissent dans les mêmes champs que vous foulez; les couronnes qu'ils jettent aux pieds de l'agneau ont été formées parmi les mêmes épines dont vous vous plaignez; l'Eglise, dans le dénombrement qu'elle fait de ses élus, en compte autant dans la royale tribu de Juda que dans celle des négociants d'Ephraïm, autant dans les tribus laïques et séculières que dans la tribu sacerdotale de Lévi. Aussi, l'Apôtre a-t-il dit que les saints jugeront les nations; pourquoi? Parce qu'il n'est aucun homme sur la terre qui ne trouve dans quelque saint de son état la condamnation de sa lâcheté.

Maintenant, si des obstacles extérieurs nous passons à ceux du dedans, nous verrons que loin de nous être personnels, les saints en eurent à vaincre de plus difficiles que nous : frayeurs au dedans.

D'abord du côté des habitudes anciennes, car n'allez pas vous persuader que les saints ont toujours été saints. Hélas! que d'années écoulées dans les tempêtes des passions! Quelle noire saison devança la belle saison de leur vie! Non, leurs guirlandes ne sont pas toutes composées des fleurs de la première innocence! Combien qui ne le sont que de celles qu'ont fait germer les pleurs du repentir! Pardonnez, grands saints, si dans un discours consacré à votre triomphe, je rappelle l'histoire de vos faiblesses; vos chutes sont aujourd'hui la matière de votre gloire, parce qu'elles firent autrefois le sujet de vos larmes, et d'ailleurs le souvenir de vos égarements peut autant contribuer à nous instruire que celui de vos exemples.

Combien dont la jeunesse fut livrée à la fougue de la volupté, l'âge mûr aux fureurs de l'ambition, la vieillesse à la soif d'entasser et peut-être aux passions des premiers ans! Combien dont les iniquités, grossies de jour en jour et entassées les unes sur les autres, s'élevèrent comme des montagnes au-dessus de leurs têtes! C'est un d'entre eux qui parle ainsi : les David, les Madeleine, les Paul, les Augustin, ne sont-ils pas des preuves éclatantes de la fragilité de notre nature; des preuves consolantes de la bonté de notre Dieu; des preuves décisives de l'indolence et de la malignité de l'homme? Ah! si nous ne pouvons être saints par l'innocence, soyons-le du moins par le repentir; élevons-nous dans les cieux; quelque route que nous prenions, elle sera toujours glorieuse si elle nous conduit à ce but.

Nous avons trop d'obstacles à la pénitence, reprenez-vous : mais croyez-vous donc que les saints n'en eurent aucun? Voici un David, au centre de la cour, trempant son pain dans ses larmes, noyant son lit de ses pleurs, se couvrant de cendres : pensez-vous qu'une telle vie ne dût pas être pénible? Lui était-il indifférent de se donner en spectacle à tout un royaume, aux yeux malins des courtisans, aux médisances du vulgaire; d'essuyer la dérision de ses sujets, la critique de ses proches, les discours des impies, discours dont retentissaient même les lieux de leurs débauches, les asiles de leur intempérance?

Si vous voyez Madeleine prosternée aux pieds de Jésus-Christ, le suivant jusqu'à la croix, réparant enfin par de longues années de pénitence quelques années de faiblesse, pensez-vous que de pareils sacrifices ne lui coûtèrent aucun effort? Ah! qu'un jeune cœur dans l'ivresse du premier âge se dérange et s'oublie aisément! Mais qu'il rompe des engagements si chéris, qu'il quitte des amants passionnés, qu'il renonce à un empire séduisant, qu'il se condamne à des larmes éternelles : rien de plus difficile.

Mais il vous est impossible, dites-vous, de détester vos désordres : ah! si vous pensiez comme les saints à la noirceur de vos crimes, si vous pensiez quel est l'offenseur et l'offensé, toute la bonté de l'un et toute l'ingratitude de l'autre; si vous pensiez comme eux à l'enfer que vous avez mérité, au nom de Jésus-Christ que vous avez profané, à votre Dieu que vous avez trahi, à votre âme que vous avez sacrifiée; si vous y pensiez comme ces heureux pénitents, je vous défierais de vous tenir contre tant de motifs; les armes tomberaient de vos mains, les crimes fuiraient de votre cœur, et la vertu triompherait dans votre âme.

Obstacles du côté du tempérament : tous n'eurent pas ce caractère souple et docile qui se plie sans effort à la vertu; si cela était, que signifieraient donc ces plaintes douloureuses : Je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne voudrais pas; corps de péché, maison de Satan, quand tomberez-vous en ruine? Précieuse liberté! quand serez-vous totalement décidée pour le bien? Quand n'éprouverez-vous plus de vicissitude? Adoption si désirée de la charité, quand viendrez-vous?

Quels liens n'eurent pas à briser les premiers fidèles, élevés à l'école des passions, disciples d'un Jupiter incestueux, d'une Vénus impudique, d'un Mars parricide, d'une Junon implacable, d'un Mercure sans foi? Croyez-vous donc que les premières leçons étaient assez bien effacées par celles du christianisme, pour qu'il n'en restât aucune trace; que le luxe des conquérants de l'univers s'accommodât de la pauvreté de l'Evangile et que l'orgueil du Capitole s'humiliât devant la crèche de Bethléem? Ah! mes frères, soyez bien persuadés que ces pères de la foi se firent des violences extrêmes, qu'il leur en coûta pour immoler leur chair, pour porter des chaînes, pour répandre leur sang, et qu'ils se dirent plus d'une fois avec saint Paul, qui se le disait au nom de tous : Nous souffrons, nous pleurons, nous gémissons en nous-mêmes : *Ipsi intra nos gemimus.* (*Rom.*, VIII, 23.)

Sans remonter si haut, croyez-vous que le saint évêque de Genève, la gloire de l'Eglise et le flambeau du dernier siècle, eût reçu de la nature cette douceur à toute épreuve, respectée de l'erreur, aimée par les pécheurs, admirée par ses ennemis mêmes; la nature, vous le savez, l'avait fait bouillant, ardent, impétueux : pour devenir affable, modéré, complaisant, que d'efforts, que de combats, que de victoires!

Les saints eurent donc, pour être saints, les mêmes difficultés à vaincre que nous : nous pouvons donc les surmonter aussi bien qu'eux. Il ne s'ensuit pas, direz-vous, s'ils eurent les mêmes obstacles, qu'ils n'eussent de bien plus puissants secours. Autre erreur du monde qu'il faut détruire; et pour commencer par les secours extérieurs, dites-moi : les sacrements sont-ils moins efficaces par eux-mêmes? Le baptême n'a-t-il plus les mêmes eaux purifiantes; la confirmation, le même esprit sanctificateur; la pénitence, la même vertu de rémission; l'autel, la même victime; la religion, le même fondement; la chaire, la même parole? Ce conseil du Sauveur, Vendez tous vos biens et suivez-moi, conseil qui fit autrefois habiter les déserts par les Antoine, vivre sur des colonnes par les Siméon, peupler les antres et les forêts par les Arsène, ne s'annonce-t-il pas dans les temples? Cet oracle évangélique, Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il perd son âme? oracle qui convertit les François-Xavier, et qui d'un esclave de l'ambition en fit un apôtre du nouveau monde, ne trouve-t-il plus de place dans nos discours? Les exemples illustres qui soutiennent, qui réveillent, qui fortifient le zèle, la vertu, la piété, sont-ils disparus de la terre? Beauté volage, enivrée de l'encens des flatteurs, charmée du tumulte des fêtes, ravie des cercles profanes du monde! une sœur consacrée dans le cloître, ou retirée dans l'intérieur d'une maison que vous fuyez, ne condamne-t-elle pas vos légèretés? Père impie, qui vivez sans loi, sans culte, sans Dieu! un fils qui observe la première, remplit le second et obéit au dernier, ne condamne-t-il pas votre impiété, votre irréligion? Perfide époux, qui violez les engagements les plus sacrés! une femme qui ne se venge que par la douceur, la patience et les larmes, ne condamne-t-elle pas vos débauches, votre libertinage, vos infidélités? Vous le voyez, chrétiens, la vertu a toujours des modèles qui nous animent, les Ecritures, des leçons qui nous dirigent, les sacrements, des grâces qui nous sanctifient.

Mais que peuvent tous les secours étrangers, reprenez-vous, sans la grâce intérieure? Autre objection du monde, objection plus commune aujourd'hui que jamais; tous aujourd'hui se mêlent d'attaquer la grâce de mon Dieu, de la citer à leur tribunal, de la juger; ils la rendent responsable de leur perte; ils soutiennent qu'elle fut surabondante dans les saints, pour insinuer adroitement ou qu'ils n'en ont point, ou qu'ils n'en ont qu'une insuffisante. Blasphèmes dont le ciel frémit, terre arrosée du sang de Jésus-Christ, déposez contre ces audacieux! L'esprit souffle où il veut, je le sais : *Ubi vult spiritus spirat* (*Joan.*, III, 8) : mais je sais aussi que l'esprit souffle partout : *Spiritus replevit orbem terrarum.* (*Sap.*, I, 7.) L'esprit remplit tout l'univers; la mesure des dons n'est point égale, je le sais encore, mais aussi n'exige-t-on pas une égalité de vertus; il est divers degrés de dons, mais il n'en est point à qui tout don soit refusé : on accorde cinq talents à celui-ci, trois à celui-là, un seulement à cet autre : où sont ceux qui n'ont reçu aucun talent? Celui qui en avait reçu cinq pouvait les perdre, parce qu'il pouvait les enfouir; celui qui n'en avait reçu qu'un pouvait en mériter davantage en faisant valoir celui qui lui avait été confié : c'est notre fidélité qui fait notre abondance, en matière de grâces comme en matière de biens, quiconque n'est pas dissipateur est bientôt riche.

D'un autre côté, si la grâce n'était pas suffisante, vous ne seriez donc pas coupables quand vous péchez; d'où viendraient donc ces remords qui vous déchirent, ces craintes qui vous glacent, ces frayeurs qui vous dessèchent? Ah! combien de saints dans le ciel ont été moins favorisés que nous; combien de réprouvés dans les enfers, de païens dans l'idolâtrie, de sauvages

dans les bois, avec moins de secours que nous, sont cependant inexcusables ! Tous doivent donc être saints, tous peuvent l'être; vivez pour le devenir comme ces justes, ces hommes de la foi, vos pères dans la religion; vous les honorez, vous les réclamez. Insensés ! pourquoi courir à leurs tombeaux, si vous refusez de suivre leurs exemples? L'extrême disproportion qui se trouve entre vos mœurs et leur vie dément tous les hommages que vous rendez à leur mémoire; imitez-les, si vous les honorez, ou cessez d'être leurs admirateurs si vous refusez de les prendre pour modèles; allez loin de ces temples où la sainteté réside; allez porter votre encens aux cadavres de ces fameux criminels dont vous suivez les maximes : vos mœurs confirmeront votre culte; allez sur le sépulcre où repose cette idole que vous adorâtes; jetez des fleurs sur ces ossements qui furent vos maîtres et qui dorment avec les vices qui les animèrent; voluptueux, allez recueillir les dernières étincelles du feu qui vous consuma, il est caché sous la cendre que vous arrosez de vos larmes; allez auprès de la poussière des hommes à talent, des grands politiques, des fameux conquérants, confirmer vos idées de discernement et de goût, et prendre des leçons de cet héroïsme que vous ambitionnez. Mais laissez reposer en paix dans nos temples, parmi les vœux et les prières, les reliques de ces saints hommes qui ne surent qu'aimer Jésus-Christ, que souffrir pour Jésus-Christ, que vivre et mourir pour Jésus-Christ; qui n'ont été saints, en un mot, que pour n'avoir pas vécu comme vous vivez. Ah ! que dis-je, mes frères? N'affligez plus ces cendres qui sont encore sensibles à vos désordres : rappelez-vous que ce sont celles de vos pères, de vos protecteurs, de vos modèles, qui vous appellent à la même sainteté, à la même vie, au même héritage. Mais de vous seul, Seigneur, émane la sainteté, parce que vous seul pouvez nous conserver sans péché; répandez sur nous votre grâce, elle nous rendra purs et sans tache aux yeux de votre justice, devant votre tribunal de gloire; elle nous fera jouir de la magnificence et de cet empire éternel que vous promettez à vos saints, et elle nous ouvrira la porte de cette gloire sainte, pure et infinie, que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, etc.

SERMON II.

SUR LE PURGATOIRE.

Miseremini mei, vos saltem amici mei, quia manus Domini tetigit me. (*Job.*, XIX, 21.)

Ayez pitié de moi, vous du moins, mes chers amis, parce que la main du Seigneur m'a touché.

Que venez-vous d'entendre, chrétiens, et d'où peuvent sortir ces prières touchantes, les sons lugubres, ces tristes accents? Ce n'est pas du creux des tombeaux. Le sépulcre, il est vrai, fait des leçons bien fortes de la misère de l'homme et du néant des grandeurs, mais après tout ses leçons sont muettes, et son langage est caché; les morts qui y sont étendus ne parlent que par leur silence, et la voix de la cendre qui les couvre ne se fait entendre qu'aux yeux. Ce n'est pas non plus du ciel que partent ces soupirs plaintifs et ces sombres gémissements; la même main qui y distribue les couronnes sèche les larmes des vainqueurs, et loin d'y entendre des cris de tristesse et de deuil, tout y retentit du cantique de l'Agneau et des hymnes d'une allégresse éternelle. Mais n'est-ce point des enfers que sortent ces plaintes? Hélas ! les noirs habitants de ces lieux ténébreux ne demandent point de soulagement à leurs malheurs, et la main du Tout-Puissant ne les touche pas seulement, mais les foudroie et les écrase. C'est donc dans le purgatoire que s'accomplissent à la lettre les paroles du saint homme Job que l'Eglise consacre dans ces fêtes lugubres, dans ces fêtes, où après nous avoir conduits sur le tombeau des morts, nous avoir montré des ossements arides, des cendres éparses, elle nous transporte tout à coup dans le purgatoire, pour offrir à notre esprit les tourments de ces âmes infortunées que la flamme purifie. Aussi pour nous rendre sensibles à leurs douleurs, cette mère tendre nous répète leurs paroles : Ayez pitié de moi, vous, etc.

Permettez-moi, chrétiens, d'entrer dans les desseins de l'Eglise, et de plaider aujourd'hui la cause de ces illustres captifs. Je viens vous entretenir de la piété que nous devons avoir envers les morts, piété éteinte dans les uns, mourante dans les autres, excès communs dans le monde. Car les uns ne prient pas, et les autres prient mal : ceux-là ne croient pas, ceux-ci agissent faiblement, quoiqu'ils croient : deux abus auxquels je tâcherai de remédier dans ce discours. J'entreprends donc de prouver à ceux qui ne croient pas, qui ne prient pas, que rien n'est si assuré que les peines des âmes du purgatoire : c'est le sujet de mon premier point. A ceux qui croient, mais qui prient mal, que les peines de ces âmes sont extrêmes, et peuvent être facilement soulagées : c'est le sujet de ma seconde partie. Certitude du purgatoire contre l'incrédule pour l'engager à croire; rigueurs du purgatoire, et facilité en même temps de les adoucir contre les tièdes pour les engager à prier comme il faut : voilà tout le partage de ce discours. Esprit saint, mettez de la persuasion dans mes paroles, et de la compassion dans mes auditeurs. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Quelque sensibles que nous rende l'amour-propre à nos malheurs, et par conséquent quelque indifférents qu'il nous rende aux malheurs des autres, il est néanmoins des malheureux auxquels nous ne pouvons refuser des larmes, auxquels nous sommes comme forcés d'accorder du secours, surtout quand nous sommes assurés de l'excès de leurs malheurs; or rien n'est plus assuré que les peines des âmes du purgatoire.

Je sais que l'hérésie les nie, que l'incrédule

les conteste, que l'esprit fort s'en moque, que le mondain n'y pense pas. Je sais que dans ce siècle surtout, aussi follement incrédule pour tout ce qui le flatte que malignement indocile pour ce qui le gêne, le dogme du purgatoire est un dogme de notre créance qui souffre de plus grandes contradictions, et contre lequel, catholiques sur tout le reste, bien d'orthodoxes eux-mêmes seraient tentés de se récrier. Or, à l'incrédulité, à l'hérésie, à l'esprit fort nous opposons : 1° les décisions de l'Ecriture ; 2° les oracles de la tradition ; 3° les principes de la foi ; 4° l'évidence même de la raison.

1° Les décisions de l'Ecriture : nous opposons à l'hérésie l'exemple connu de l'illustre Machabée. Ce héros encore plus fameux par sa piété que par ses combats, cet homme plein de l'esprit de Dieu, eut le malheur d'acheter sa victoire par la perte de quelques-uns de ses soldats. Sa première attention fut de choisir ce qu'il y avait de plus précieux dans le butin, de l'envoyer au temple de Jérusalem, d'y faire célébrer des sacrifices pour les âmes de ses frères qui avaient succombé sous le glaive ennemi. Il établissait donc un état mitoyen entre le ciel et l'abîme, puisque dans le ciel on n'a pas besoin de sacrifices, et que dans l'enfer on n'a plus d'espérance. Se trompait-il? L'hérésie l'a pensé, elle a eu du moins le front de le dire ; on a traité l'action de ce héros de faux zèle, Judas Machabée d'homme populaire et superstitieux. N'en soyons pas surpris : la Synagogue devait-elle être plus ménagée que l'Eglise? Des hommes assez hardis pour attaquer Jésus-Christ jusque sur ses autels, devraient-ils respecter les saints de Moïse? Mais quoi qu'en dise l'hérésie, un tel exemple est toujours d'un grand poids, et certainement j'aime mieux être faible avec un aussi grand homme, que d'être fort avec elle. Ce n'est pas tout : pour se débarrasser de ce texte incommode, l'hérésie a jugé à propos de retrancher des Ecritures le livre qui le contient, comme si c'était au caprice des particuliers de se former un corps de livres saints, comme si l'autorité qui décide en faveur des uns, ne décidait pas également pour les autres? Pourquoi crois-je qu'un tel livre est divin? Saint Augustin répondait, et nous répondrons de même : Parce que l'Eglise le reconnaît, et nous le met en main comme tel ; autrement c'en est fait de la foi, et l'Ecriture aurait le sort des systèmes. Concluons donc avec l'auteur sacré et avec l'Eglise, que c'est une pratique sainte de prier pour les morts : *Sancta et salubris est cogitatio* (I *Mach.*, XXII, 46); afin que les liens de leurs péchés qui les retiennent encore soient brisés : *Ut a peccatis solvantur.* Il est donc un lieu de souffrances où les péchés sont punis, et où ils sont pardonnés, c'est-à-dire qu'il est un purgatoire.

Que l'hérésie nous explique bien nettement ce que Jésus-Christ prétendait faire entendre, quand il disait qu'il est de certains péchés qui ne seront remis ni dans ce monde ci ni dans l'autre? Que signifie ce discours? S'il n'est pas des péchés qui doivent être remis dans l'autre monde, et s'il en est de ce caractère, il est donc une prison ténébreuse dont parle ailleurs l'Evangile, d'où l'on ne sort qu'après avoir payé jusqu'au dernier denier de sa dette, mais d'où l'on sort aussi quand les dettes sont entièrement payées.

Au décisions de l'Ecriture, nous ajoutons les oracles de la tradition. Ainsi, au IIe siècle, nous opposons à l'hérésie le savant Tertullien qui exhortait fortement une femme veuve de prier pour l'âme de son époux, et de célébrer avec larmes l'anniversaire de son trépas.

Au IIIe siècle, nous opposons saint Antoine, ce docteur si éloquent, mais si judicieux, qui promettait de prier le reste de ses jours pour les empereurs Valentinien et Théodose, pour son frère, pour ses parents, pour ses amis. Cette effusion de son cœur n'était-elle qu'une pieuse rêverie? Et quand ce grand saint conjurait ensuite le Seigneur, dans des termes si vifs et si tendres, de le préserver de ce feu jaloux et purifiant, devint-il tout à coup un esprit faible et un génie vulgaire?

Au IVe siècle, nous opposons saint Augustin, qui rapporte d'une manière si touchante comment sa pieuse mère conjurait à la mort les prêtres du Seigneur de ne pas l'oublier à l'autel. Lui-même, dans le livre de ses confessions, lui-même fait pour Monique la même prière à ses lecteurs ; il parle partout des sacrifices offerts pour les morts, comme d'un usage universellement reçu dans l'Eglise, et qu'on ne peut blâmer sans folie. Était-ce un visionaire, un esprit crédule que saint Augustin? Et l'hérésie qui l'a si hautement vanté, quand elle l'a cru favoriser ses erreurs, va-t-elle tout à coup le dégrader quand il combat ses systèmes?

Nous lui opposons un concile général, le concile de Chalcédoine, qui louait avec justice la religion d'une femme illustre qui, par son testament, avait légué une partie de ses biens afin qu'on se souvînt d'elle après sa mort. Mais si je voulais développer dans toute son étendue cette foule d'autorités, cette nuée de témoins, le temps s'écoulerait et ne suffirait pas : *Deficiet me tempus enarrantem* (*Hebr.*, XI, 32.) Puis-je omettre cependant cette liturgie célèbre d'une antiquité si ancienne, si reculée, que nous récitons à l'autel, et où nous disons en levant vers le ciel des mains suppliantes : Répandez, Seigneur, vos bénédictions sur nos frères, sur ces hommes de la foi, qui attendent dans un état de douleur, mais avec une certitude entière de votre grâce, ce repos et ce salut éternel, cette société si douce, cette communion si désirée avec vos apôtres et vos saints bienheureux. Puis-je omettre ce que dit là-dessus saint Chrysostome : Mes frères, disait cet éloquent docteur, quand le diacre dit tout haut à l'autel : Prions pour ceux qui dorment en Jésus-Christ : quelle est cette voix? N'est-ce pas la voix du diacre même? Non, mes frères, c'est la voix de l'Esprit-Saint qui inspire toujours l'Eglise par la-

quelle le diacre est député pour ce ministère : *Non diaconus est, sed Spiritus* (S. August.) C'est la voix de la victime étendue sur l'autel, la voix de son amour, la voix de son sang : *Non diaconus est, sed hostia.*

Et ici, chrétiens, qu'il me soit permis, en passant, de vous faire sentir tout l'avantage de l'Eglise catholique sur les Eglises protestantes. Après avoir enterré leurs morts elles les abandonnent aux vers et à la pourriture, leur tendresse s'ensevelit avec eux, et leur souvenir ne sourit pas à ce qu'elles ont chéri. Ah ! que l'Eglise catholique pense bien différemment ! Son amour accompagne ses enfants jusque dans la solitude du tombeau, elle reconnaît dans leurs cendres les racines des temples de l'Esprit-Saint, sa tendre sollicitude lui fait embrasser ces ossements qui ressusciteront un jour pour une meilleure vie, et lorsqu'elle ne peut plus leur accorder ses sacrements, elle les aide de ses suffrages. Sainte Eglise, vous êtes donc la véritable mère, car la véritable mère fut toujours celle qui aima le plus : *Filius est ejus quæ plus diligit.* Je sais que l'hérésie répond que l'Eglise s'est trompée, et que les Pères ont été dans l'erreur ; mais il est beau de s'égarer avec de tels guides ; ou plutôt de tels guides, des hommes si saints sont des guides plus sûrs qu'un prêtre simoniaque et un moine apostat.

Mais poursuivons, et aux oracles de la tradition, ajoutons les principes de la foi. Que nous enseigne-t-elle ? Deux vérités incontestables, toutes les deux décisives pour le dogme que je prêche.

Première vérité : Rien de souillé n'entrera jamais dans le royaume du ciel ; non-seulement la Jérusalem d'en haut est fermée aux injustices, aux homicides, aux impudicités ; elle est encore fermée aux plus petits mensonges, aux médisances les plus légères, aux infidélités les moins criantes ; le ciel n'est que pour les vertus, le vice le plus pardonnable n'y trouve point d'entrée. Or, combien de justes qu'une mort imprévue surprend dans quelque faute vénielle ? Où sont-ils ? Exclus de la cité sainte, seront-ils précipités dans l'enfer ? Grand Dieu ! s'il en est ainsi, que deviendra votre Eglise, où seront les élus ? Mais non, ce sont des justes et les flammes de l'abîme ne sont point pour des âmes qui brûlent du feu de la charité : il est donc un purgatoire où se purifient ces âmes coupables, et où elles expient leurs infidélités. Ce n'est pas tout.

Seconde vérité : Les péchés méritent encore après leur pardon une peine temporelle, et le pénitent justifié n'est point dispensé de souffrir ; ainsi David, quoique absous de son crime, vit moissonner dans la fleur de ses ans le fruit de son iniquité : ainsi Ézéchias vit en punition d'un léger orgueil son royaume en proie à mille malheurs. Tel est Seigneur, le droit de votre justice ; ce n'est pas à nous de nous en plaindre, c'est à nous de l'adorer.

Or, combien de justes meurent sans avoir satisfait à cette rigoureuse justice, sans y avoir satisfait sérieusement, sans y avoir satisfait pleinement, sans avoir même commencé à y satisfaire ; et qu'on ne nous dise pas, avec l'hérésie, que les douceurs de la mort achèvent, quoiqu'à la hâte, de purifier la victime et de la rendre digne des tabernacles éternels ? Car combien qui meurent d'une mort douce et tranquille ? Combien qui meurent tout à coup, et sans l'avoir prévu ? Combien de victimes peu soumises, et qui luttent à la mort contre le glaive qui les immole, et qui se débattent avec la main qui va les frapper ? Parlons sans figures. combien meurent dans des mouvements d'impatience qui, sans être de grands crimes, sont néanmoins des péchés ? Il est donc un purgatoire où se payent ces restes de dettes, où cet or, mêlé à des corps impurs, est mis au creuset pour en être séparé, où sous le ciseau se taillent ces pierres mystérieuses, dignes d'entrer dans l'édifice de la Sion sainte, où se forme cette épouse glorieuse dont parle l'Apôtre, qui n'a ni taches, ni rides, et qui peut paraître avec gloire devant le chaste époux, et marcher à la suite de l'Agneau.

Enfin, aux décisions de l'Ecriture, à l'autorité des Pères, aux principes de la foi, nous ajoutons même l'évidence de la raison ; car, mes frères, cette raison nous démontre que tous les crimes ne méritent pas la même punition. Il est des fautes dont la noirceur doit être punie dans toute la rigueur de la justice divine ; il est de ces fautes légères qui ne sont dignes que d'une expiation proportionnée. Or, comme Dieu pèse les hommes dans la plus sévère équité ; qu'il n'admet dans son royaume que la sainteté la plus épurée ; qu'il enlève souvent le juste avant que la pénitence ait purifié en lui les taches légères : Dieu, dans ces circonstances, laisse à sa justice, mais à sa justice conduite par l'amour, le soin d'une punition expiatoire. Aussi cette doctrine, fondée sur l'équité, fut celle de l'Eglise dans tous les temps : on a beau se récrier, elle est née avec l'Eglise, elle durera autant qu'elle ; car je demande aux ennemis de ce dogme qu'ils m'assignent le moment où elle a commencé, où elle a été inconnue, quand enfin arriva cette étrange variation dans la foi. Où en sont les auteurs, les premiers conciles qui l'ont autorisée, les premiers fidèles qui l'ont adoptée ? Quoi donc, quand on entendit parler de ce dogme inouï, n'était-il pas des pasteurs zélés qui criassent à la séduction ? Les sentinelles d'Israël étaient-elles toutes endormies ? La garde de Sion n'avait-elle plus de voix ? Et le monde catholique se trouva-t-il tout à coup hérétique sans le savoir ?... Quel paradoxe, grand Dieu ! Qu'il est glorieux à votre Eglise d'avoir de tels adversaires ! Nous demandons encore à l'hérésie pourquoi les schismatiques de l'Orient, ces irréconciliables ennemis de l'Eglise romaine ; pourquoi les Juifs eux-mêmes, ces implacables ennemis du nom chrétien, ont conservé la foi du purgatoire, eux sans doute qui n'eussent pas manqué de la proscrire,

s'ils eussent pu la contester... N'attendons pas de réponse, l'hérésie ne manque jamais d'invectives, mais les raisons ne sont pas de son goût. Concluons qu'il est un purgatoire où souffrent les âmes de nos frères, motif puissant pour réveiller la sensibilité, pour engager à prier, et pour désarmer l'incrédule. Passons à présent aux motifs qui raniment la ferveur de ceux qui croient, et qui les engagent à prier comme il faut. C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Chrétiens tièdes, mais sensibles, vous croyez qu'il est un purgatoire, et vous priez comme si vous ne le croyiez pas, ou comme si les peines qu'on y souffre étaient légères, ou bien enfin, comme s'il en coûtait beaucoup pour les adoucir. Ah! pour ranimer votre ferveur, je viens aujourd'hui vous exposer les excessives rigueurs de ces lieux souterrains, et la facilité que vous avez de les soulager. Oui, les tourments du purgatoire sont extrêmes; car les fautes qu'on y expie allument la colère d'un Dieu; et qui peut comprendre jusqu'où va sa colère? *Quis novit potestatem iræ tuæ?* (*Psal.* LXXXIX, 11.)

Ouvrez-vous, affreux abîmes, sombres cachots, ouvrez-vous et offrez à nos yeux ces âmes captives que vous retenez; quelles flammes dévorantes les enveloppent et les consument! flammes allumées par l'amour divin, flammes allumées par la colère du Tout-Puissant; car Isaïe l'avait bien marqué par ces paroles : *Abluet Dominus sordes filiarum Sion in spiritu judicii.* (*Isa.*, IV, 4.) Il purifiera les taches des filles de Sion par le feu de son jugement, et son jugement ou sa colère sont ici une même chose. *Et in spiritu ardoris* (*Ibid.*), et par le feu de son amour.

1° Le feu de son amour : ah! chrétiens, qui pourrait tracer les peines extrêmes que la charité leur fait souffrir? Je dis la charité, car ces âmes sont mortes dans la justice; elles expirèrent sur le sein de leur époux, sur les lèvres de leur bien-aimé, entre les bras de l'amour; elles aiment leur Dieu, sans cesse elles pensent à ses traits. Cette idée ravissante ranime leur ardeur, enflamme leurs désirs; elles s'empressent, elles courent, elles volent pour se réunir à ce Dieu qu'elles adorent, à ce Dieu si digne d'être adoré..... Vains efforts, essor inutile; un bras plus puissant qu'elles les repousse, l'objet qu'elles recherchent les fuit; elles ont beau crier : Prince de la sainte Sion, ouvrez-nous les portes : *Attollite portas*, etc. (*Psal.* XIII., 9.) Le prince leur répond d'une voix irritée : Restez dans vos cachots, vous n'en sortirez pas encore : *Non exies inde.* (*Luc.*, XII, 59.) Ah! mes frères, être du nombre des saints, et n'être pas du nombre des bienheureux, mériter des couronnes, et gémir dans les fers, être prédestinés pour la gloire, le sentir, le savoir, et ne pas contempler le Dieu de majesté! Ames saintes qui m'écoutez, vous comprenez quel doit être le martyre de la charité souffrante; mais vous, âmes indifférentes, qui n'entendez rien à ce langage, comprenez quelles sont les souffrances des flammes allumées par la colère de Dieu.

2° Il est dans le purgatoire un feu allumé par la vengeance divine; c'est saint Grégoire qui l'assure dans des termes bien énergiques : Ils seront, dit-il, baptisés dans le feu : *Igne suo baptizabuntur.* C'est le dernier baptême; le baptême de l'eau nous lave de nos premières souillures, celui du feu nous purifiera de nos dernières fragilités, et comme le premier fut nécessaire pour nous incorporer à l'Eglise de la terre, le second est nécessaire pour nous faire entrer dans l'Eglise du ciel : *Igne suo baptizabuntur.* Vous dirai-je que tous les maux d'ici-bas ne sont rien en comparaison de ce que souffrent ces âmes. C'est saint Augustin qui l'assure : cependant, que n'ont point enduré nos martyrs? Etre plongé lentement dans l'huile bouillante, voir ses membres déchirés, être assis sur des siéges enflammés, roulé sur des pierres aiguës et tranchantes, jeté parmi les scorpions et dévoré par les bêtes. O Dieu! quel supplice, et ce n'est néanmoins qu'une faible image de ce qu'endurent les martyrs de l'autre monde. Dieu saint, que votre justice est terrible! ô chrétiens! que vous êtes insensibles, si de tels malheurs ne vous touchent pas.

Mais quels malheureux encore! Ecoutez, chrétiens, ce que je vais dire : ce sont peut-être des parents les plus chéris, la cruelle mort les a moissonnés, ils ne sont plus. Hélas! ils assistaient avec nous à nos fêtes, à nos solennités, et aujourd'hui nous les célébrons sans eux. Peut-être êtes-vous ici placés sur les cendres? Ils sont donc entrés dans la région des ténèbres et les ombres de la mort, ces hommes si aimés? Ils ne sont donc plus?... Je me trompe, ils vivent encore, vous ne foulez que leurs dépouilles; ils vous ont précédés dans le sépulcre, où vous les suivrez bientôt; mais leurs âmes, en y laissant leurs entraves, ont pris leur essor, elles existent; mais où sont-elles? Dans l'enfer? Non, non, nous ne pouvons le croire; ces hommes avaient des mœurs, de la piété, de la religion. Au ciel? Hélas! ils n'eurent pas assez de vertu pour y monter de plein vol, leur sainteté fut trop imparfaite : il est vrai, on les voyait quelquefois à l'autel de Jésus-Christ, mais on les trouvait dans les assemblées du monde; ils paraissaient dans nos temples, mais ils se répandaient dans nos cercles; ils ne donnaient pas dans la débauche, mais ils chérissaient la délicatesse; ils soulageaient le pauvre dans ses besoins, mais ils recherchaient les commodités; ils n'avaient pas de grands vices, mais ils n'étaient pas sans défauts, et si leur cœur brûla de charité, dans la charité même il se mêla souvent des étincelles de l'amour-propre. Ils sont donc à présent dans le purgatoire; à présent des fleuves de feu les inondent, les investissent, les dévorent; à présent la colère du Tout-Puissant les

poursuit, les atteint, et les frappe. Ah! délivrez-nous, s'écrient-elles, de ces prisons obscures, de ces flammes douloureuses, de ce bras redoutable, rompez nos fers, sauvez nos âmes : *Educ de custodia animam meam...* (*Psal.* CXLI, 8.) Fermerez-vous les oreilles à ces lugubres voix, chrétiens, mes frères, vous sont-elles inconnues, et peuvent-elles vous être étrangères?

Epoux, c'est la voix de cette épouse fidèle que vous aimâtes avec tant d'ardeur; souvenez-vous de ses derniers adieux, de ses dernières paroles, quand vous serrant entre ses bras et vous donnant des preuves de sa mourante tendresse, elle vous conjura de lui conserver après son trépas une partie de cet attachement sincère que vous eûtes pour elle pendant sa vie. Ingrat! pouvez-vous l'oublier, cette aimable Rachel, malgré vos protestations et vos serments?

Enfant, cette tendre mère qui prit tant de soin de votre jeunesse, qui essuya tant de frayeurs au moindre péril qui vous menaçait, qui n'avait des yeux que pour vous, qui n'était contente qu'avec vous, qui, loin de vous, soupirait sans cesse, auriez-vous oublié les innocentes caresses qu'elle vous prodigua si souvent? Le tombeau qui l'a fait disparaître de vos yeux l'a-t-il fait disparaître de votre souvenir? Le sépulcre qui a reçu son corps a-t-il enseveli votre tendresse? Parce que la mort a rompu les liens de la nature, a-t-elle rompu ceux de la religion; et parce que sa vie est éteinte, votre charité l'est-elle aussi?

Ami, c'est cet ami constant, cet aimable Jonathas, qui vous confia ses secrets avec tant de candeur, qui essuya vos larmes, vous consola dans vos peines avec tant de bonté, qui vous assista dans vos besoins avec tant de générosité, en qui vous trouvâtes des ressources si consolantes. Pouvez-vous donc oublier ces entretiens si charmants que vous eûtes avec lui, ces jours délicieux que vous passâtes ensemble? Et pourra-t-il se plaindre que, dès qu'il a cessé de vivre, vous avez cessé de l'aimer? *Oblivioni datus sum tanquam mortuus a corde.* (*Psal.* XXX, 15.)

Mais encore, pourquoi souffrent-ils? Hélas! pour avoir eu pour vous trop d'amitié. Oui, cette épouse souffre parce qu'elle eut trop de faiblesse pour son époux, parce qu'elle s'en occupa trop, parce qu'elle lui obéit trop. Oui, cette mère souffre parce qu'elle eut trop d'indulgence pour son enfant, parce qu'elle ne redressa pas ses penchants, parce qu'elle négligea son avancement, qu'elle ne corrigea pas les écarts de son adolescence. Oui, cet ami souffre parce qu'il eut trop de complaisance pour son ami, parce qu'il épousa ses querelles, qu'il servit ses ressentiments, qu'il partagea ses chagrins. Ah! puisque nous sommes l'occasion de leurs souffrances, soyons du moins la ressource de leurs malheurs.

Mais encore, pour combien de temps souffrent-ils? Si c'est pour quelques moments, leur sort serait-il si à plaindre? Quand cela serait, chrétiens, un jour, un instant de telles douleurs sont plus longs que mille années : *Dies unus tanquam mille anni.* (II *Petr.*, III, 8.) Mais non, les peines du purgatoire sont plus longues qu'on ne pense; peut-être y souffre-t-on des siècles entiers; l'Eglise du moins autorise des fondations de cette durée. Et puisque les anciens canons prescrivaient les quinze années de pénitence pour certains crimes, et par conséquent des siècles pour les mêmes crimes multipliés, et cela sous le règne de la bonté, dans une loi de charité, dans les jours de salut; qu'est-ce donc sous le règne de la justice, sous l'empire de la vengeance, au grand jour de l'affliction? Ah! mes frères, que leurs peines doivent être extrêmes; mais aussi que de moyens n'avez-vous pas pour les soulager!

Le sacrifice de la messe : car il est de foi que ce sacrifice auguste, qui sanctifie la terre, étend sa vertu jusque dans l'autre monde, et que l'endurcissement des damnés et des démons peut seul résister à son efficace. Oui, jusque dans l'ancienne loi, à ce cri seul : *Autel! autel!* à cette parole : *Temple saint, temple du Dieu vivant*, la foudre s'éteignait entre les mains du Seigneur, son bras levé pour foudroyer l'ingrat Israël suspendait son tonnerre. Autel, autel, où coule non plus le sang des animaux, mais le sang de Jésus-Christ; temple du Dieu vivant, où se conserve, non plus comme autrefois le symbole, mais la réalité même! Autel, temple du Dieu vivant, ce ne sont ni Moïse, ni Elie qui s'adressent en faveur des criminels dignes de la plus sévère vengeance, ce sont les pontifes du Seigneur, les prêtres de Jésus-Christ qui vous invoquent pour un peuple d'élus et pour des âmes mortes dans l'innocence. Oui, chrétiens, faites offrir la victime sans tache pour ces victimes prédestinées, et leurs feux s'éteindront tout à coup, du moins ils n'en ressentiront pas si vivement les ardeurs.

La communion : dites à Jésus-Christ, quand vous aurez le bonheur de le recevoir : Seigneur, qui vous donnez à moi sous le voile de votre amour, déchirez, pour les captifs désolés, le voile qui couvre votre visage; faites leur bonheur, divin Agneau, qui voulez bien faire ma nourriture; soyez leur libérateur, vous qui êtes ma victime. Je sens tout le prix d'une telle grâce, mais je sens celui de l'hostie que je reçois.

L'aumône : pour délivrer leurs frères de l'esclavage, on vit autrefois des saints se mettre en captivité. Chrétiens, on ne vous demande pas un si grand sacrifice; mais on exige un peu de vos biens. Vous êtes pécheurs, dites-vous, et vous ne croyez pas que vos prières méritent d'être exaucées. Eh bien! cherchez donc des vœux plus efficaces et des prières plus saintes. Allez, secourez tant de justes dans l'affliction, versez vos libéralités dans leur sein, marquez-leur vos intentions. Non, le Seigneur ne tiendra pas contre tant de cris, et ces innocentes victimes fléchiront son courroux.

La pénitence. Voici, chrétiens, le secret de la religion. Heureuse société que celle du

christianisme : le ciel s'intéresse pour la terre, la terre pour le purgatoire, les membres vivants pour les membres morts; c'est la communion des saints. Or, en vertu de cette communion, nous pouvons transporter à nos frères souffrants les austérités que nous exerçons sur nous-mêmes; et comme saint Paul remplissait dans sa chair ce qui manquait à la passion de Jésus-Christ, nous pouvons remplir dans la nôtre ce qui manque à leur pénitence; c'est-à-dire que vous pouvez transporter aux âmes du purgatoire vos mortifications, vos jeûnes, vos prières; et qu'en vertu de cette cession, que le Seigneur veut bien accepter, vous abrégez leurs peines et vous hâtez leur délivrance

Vous me direz peut-être que dans ce transport de mortification tout le profit est pour elles et toute la peine pour vous, et que vous pourriez vous plaindre, avec le Roi-Prophète, que vous vous mortifiez en vain : *Sine causa mortificamur.* Vous vous trompez, chrétiens, car si vous aviez le bonheur de délivrer une de ces âmes, quelle ressource pour tous, et quelle assurance de salut! Vous oublieraient-elles dans la gloire, ces âmes bienheureuses qui vous seraient redevables de leur bonheur? Ah! l'ingratitude est le vice de la terre; mais la reconnaissance est le partage des saints, elle est une partie essentielle de leur caractère; oui, l'échanson hors de la prison oublie Joseph, mais Joseph près du trône n'oublie pas ses frères. Si vous êtes pécheurs : Ah! Seigneur, s'écrieront-elles, miséricorde pour miséricorde, grâce pour grâce, faveur pour faveur, tirez des abîmes de l'iniquité ces homme charitables qui nous ont tirés des abîmes de votre justice, rompez leurs liens comme ils ont brisé nos chaînes; éteignez pour eux les feux de l'enfer comme ils ont éteint pour nous ceux du purgatoire, faites-en des saints comme ils ont fait de nous des heureux; si vous êtes justes, elles demanderont des secours pour vous pendant votre vie, la persévérance au bout de votre course et la gloire après la mort. Ah! chrétiens, vous cherchez tous les jours au ciel et sur la terre des protecteurs qui prennent en main vos intérêts, en trouverez-vous de plus ardents que ceux dont je parle?

Ce n'est pas tout, Dieu saura bien vous dédommager de vos peines et vous rendre avec usure ce que la charité vous aura fait donner. C'est un service que vous lui rendez, quand vous en rendez quelqu'un aux âmes du purgatoire. Accélérer leur bonheur, c'est seconder ses désirs; il les punit, sa sainteté l'y oblige : mais il les aime, sa bonté l'y engage. Dans cette triste nécessité de punir ceux qu'il aime, il voudrait trouver quelqu'un qui le désarmât et le forçât à pardonner. N'est-il point quelque Moïse qui prie pour mon peuple?... Vous priez, il se rend, il vous remercie, pour ainsi dire, de la douce violence que vous lui faites; il aura soin de vous au jour de votre affliction; il permettra qu'on s'intéresse pour vous, comme vous vous êtes intéressé pour les autres, lui-même en inspirera la pensée à de saints pontifes, à de pieux chrétiens, il vous procurera des secours des personnes mêmes dont vous n'en attendiez pas... Au contraire, je vous annonce qu'un cœur indifférent pour ses frères touvera encore des cœurs plus indifférents pour lui, et si vous les oubliez, ces frères infortunés, votre mémoire périra dans le tombeau, et vos douleurs seront ensevelies dans les horreurs d'un éternel silence.

Hâtons-nous de secourir ces âmes souffrantes, tombons aux pieds des saints autels, humilions-nous en la présence du Seigneur : *Procidamus ante Deum* (*Psal.* XCIV, 6); élevons nos cris jusqu'aux cieux, gémissons, pleurons : *Ploremus coram Domino* (*Ibid.*); rappelons lui ses anciennes miséricordes, disons-lui, oui, nous avons un Dieu qui pardonne et qui compatit : *Misericors et miserator.* (*Ibid.*, 15.) Eh quoi! Seigneur, voudriez-vous armer votre justice, cette puissance redoutable, contre une feuille que le vent emporte? *Contra folium quod vento rapitur ostendis potentiam tuam?* (*Job*, XIII, 25.) Voudriez-vous consumer de vos flammes, poursuivre par votre vengeance une paille sèche? *Stipulam siccam persequeris?* (*Ibid.*) Tendre pasteur, ce sont vos brebis que vous immolez; époux sacré, ce sont vos épouses que vous tourmentez; père chéri, ce sont vos enfants que vous condamnez au feu. Ah! déchirez ce terrible arrêt, suspendez vos coups..... Si la justice arme votre bras, que la bonté le désarme; si le vice vous irrite, que nos larmes vous attendrissent; nous sommes vos enfants, ceux que votre vengeance poursuit sont nos frères; nous intercédons pour eux, ne remplissez pas votre famille de deuil. Si nos frères sont vos débiteurs, nous voici pour être leurs cautions, nous nous chargeons de leurs dettes, nous allons puiser dans le trésor de vos mérites de quoi les acquitter, nous allons vous payer par vos propres dons, je prendrai le calice du Seigneur : *Calicem salutaris accipiam* (*Psal.* CXV, 13), j'invoquerai son nom, *Et nomen Domini invocabo.* (*Ibid.*) Ce sang versé sur nos autels coulera jusque dans les abîmes profonds, et en éteindra les feux. C'en est fait, ce sang précieux agit, les taches s'effacent, les chaînes tombent, les gouffres s'ouvrent, les justes s'envolent dans la gloire immortelle, que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON III.

CONTRE LA FAUSSE PIÉTÉ ENVERS LES MORTS.

Facta collatione, duodecim millia drachmas argenti misit Jerosolymam offerri pro peccatis mortuorum sacrificium. (II *Mach.*, XII, 43.)

Judas Machabée ayant recueilli d'une quête qu'il fit faire douze mille drachmes d'argent, les envoya à Jérusalem, afin qu'on offrît des sacrifices pour les péchés de ces personnes qui étaient mortes.

Qu'il est beau, chrétiens mes frères, de voir ce héros, dont les fastes sacrés ont immortalisé les victoires, de le voir occupé dans les premiers moments de son triomphe à prier pour les compagnons de sa valeur, pour ces hommes généreux qui avaient im-

molé leur vie au salut de la patrie! Dans un temps où les conquérants du siècle, enivrés des douceurs de la victoire, ceints de lauriers et de palmes, admirent leur puissance, se rassasient de leur grandeur, et osent s'égaler à Dieu; dans un temps où les triomphateurs profanes, exhaussés sur les débris des trônes et sur les cadavres égorgés, voient encore les traces du sang de leurs ennemis qui fume sur la poussière, ou donnent des chaînes à ceux que le glaive a épargnés; Judas Machabée, fermant les yeux à sa victoire, ne les ouvre que sur les glorieuses victimes d'Israël, et ne s'occupe que des sacrifices expiatoires pour le salut de leurs âmes. Ainsi, héros équitable, il récompense également tous les soldats : à ceux que le Dieu des combats a sauvés de la mort, il distribue les précieuses dépouilles des ennemis; et à ceux que le bras tout-puissant du même Dieu a moissonnés, il offre des prières et des larmes. Exemple mémorable que je viens aujourd'hui, chrétiens, vous mettre sous les yeux. Puisse-t-il vous toucher et vous engager à le suivre!

Votre état, il est vrai, ne vous met pas, comme ce grand guerrier, dans la périlleuse position de voir vos frères abattus et expirants dans le champ de l'honneur pour la défense de votre pays; mais loin des foudres guerriers, tranquilles au milieu de vos villes, ne voyez-vous pas la mort, armée de son dard meurtrier, qui livre chaque jour de sanglantes batailles, renverse vos parents, terrasse vos amis, et vous menace vous-mêmes. Ce lieu respectable qui nous assemble aujourd'hui n'est-il pas rempli des victimes du trépas; ces demeures souterraines ne sont-elles pas les tristes demeures de vos devanciers et d'une foule de vos contemporains? Et cette terre ne recèle-t-elle pas dans son sein les débris de ces vêtements de chair et de ces dépouilles mortelles? En faut-il davantage pour rallumer votre zèle, pour vous engager à prier pour les morts, et pour solliciter en leur faveur le Père de miséricorde? Je sais qu'affectant de la sensibilité pour les peines qu'ils souffrent, vous paraissez compatir à leurs tourments; vous nous étalez une piété bruyante et peu méritoire, une piété pharisaïque que j'attaque dans cette chaire, et que je souhaite pouvoir détruire pour faire germer dans vos cœurs la piété chrétienne. Heureux si je réussis, heureux si j'allume en vous cette piété solide et agissante, la seule vraie, la seule expiatoire. Mais sa naissance doit être fondée sur la destruction de celle qui n'est que trop commune parmi vous, et dont voici le caractère en deux mots; comme la piété solide pour les morts est une piété sincère, qu'elle est universelle, la vôtre est au contraire vaine et chimérique, partielle et infructueuse. Oui, je le dis avec regret, mais je le dis avec force : votre piété pour les morts est fausse et hypocrite, je le prouverai dans ma première partie, votre piété est restreinte et superficielle, je le prouverai dans la seconde : vices de la première, insuffisance de la seconde. Attachons-nous à ces deux objets après avoir salué la protectrice des âmes souffrantes : *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Je dis que la piété de la plupart des chrétiens envers les morts est une piété fausse et hypocrite, car nous vivons dans un siècle où l'on donne beaucoup à l'extérieur et aux bienséances, et fort peu au devoir et à la religion; dans un siècle où l'on a réduit en principe et en système le bel art de se masquer aux yeux des hommes et de déguiser ses sentiments, et où, pourvu que l'on paraisse ce que l'on doit être, on s'embarrasse fort peu, en effet, d'être ce que l'on paraît. Ainsi, cette épouse semble inconsolable sur la maladie de son époux; elle lui rend tous les services de l'amitié la plus tendre; elle lui jure qu'elle voudrait, au prix de son sang, le racheter du sépulcre; que le désir le plus vif de son cœur est de le précéder ou de le suivre dans le tombeau; que sans doute la douleur l'empêchera bien de lui survivre; que si la cruelle mort, cependant, épargne encore ses tristes jours, aucun autre ne partagera ses tendresses; qu'elle lui gardera jusqu'au trépas la fidélité qu'elle lui a promise, et que le souvenir d'un objet si cher sera la seule consolation de ses douleurs. Beau langage! mais n'est-ce point un langage vain et faux? Ne joue-t-on point son personnage? Jugeons les hommes sur les actions; comparons les promesses aux effets. Poursuivons. Le mal s'aigrit et les cris redoublent; l'époux expirant exhale son âme fugitive, et l'épouse défaillante s'évanouit et semble être morte auprès de lui. Cependant on revient, on se précipite sur les restes de ce tendre époux, on se colle sur lui, on l'enlace dans ses bras, on s'y unit à n'en être séparée qu'avec violence. Juste ciel! quelle douleur! on se couvre du deuil le plus lugubre, on se renferme dans l'intérieur de sa maison, on paraît inconsolable..... Me permettrez-vous, chrétiens, de pénétrer ces dehors, d'examiner le fond du cœur, et de juger d'après l'intérieur? Je les trouve, les vrais motifs qui causent ces larmes, car il en est plus d'un qui engage à les verser, et je vois que les unes sont des larmes de vanité, les autres des larmes d'intérêt, et les autres des larmes d'amour-propre.

1° Des larmes de vanité. On pleure pour avoir la réputation d'être tendre, on pleure pour être plaint, enfin l'on pleure pour éviter la honte de ne pleurer pas. Cette vanité triste et fatigante se trouve surtout dans un sexe qui, voyant que les routes de la gloire lui sont fermées, prétend aux distinctions pour la tendresse, et se pique surtout de la qualité de bon cœur. C'est cette gloire d'une belle et immortelle douleur qui a fait que certaines femmes ont continué opiniâtrement leurs soupirs, lors même que le temps, qui consume tout, aurait dû essuyer leurs larmes. Telle est l'ambition des Artémise, exemples cependant rares, car le personnage

forcé se dément; on se trahit sans y penser, on se décèle par lassitude, ou, si l'on garde le masque jusqu'au bout, on se dédommage dans l'intérieur et dans la solitude. Combien ne portent qu'à regret un deuil incommode que proscrit un importun cérémonial? Combien qui méditent de nouveaux établissements dès le moment même que les anciens viennent d'être dissous par le trépas? Mais toutes ces scènes sont intérieures; on jouit de tous les plaisirs de l'inconstance, on s'abandonne à la folle joie des mauvais cœurs, et on recueille cependant la délicieuse réputation de personne sensible. Et d'où sont venus tous ces différents degrés de deuil, dont les dernières teintes sont des parures pour la vanité la plus raffinée? D'où vient qu'on pleure plus un parent qu'un ami, un oncle qu'un cousin? C'est que nous ne pleurons ni les uns ni les autres, car toute douleur qui a une mesure est bien légère, et toutes les larmes que la vanité arrache sont bien faibles.

2° Larmes d'intérêt. Hommes de théâtre, de quel rôle n'êtes-vous pas capables quand l'intérêt vous le dicte? Enchaînés au chevet des malades, vous ne leur montrez tant d'assiduités, tant de douleur, que pour vous faire largement payer par des donations insinuées à propos, extorquées avec adresse? De quelles douloureuses grimaces n'achetez-vous pas la succession d'un ami et d'un parent? Mais si vos espérances trompées s'évanouissent avec la vie d'une personne sur les biens de qui vous comptiez; si des héritiers plus habiles que vous ont prévenu l'effet de cette douleur intéressée, ou ont su la surpasser, alors votre cœur se développe; vous vous exhalez en reproches, et la lecture de ce testament, où votre nom n'est jamais suivi de la clause d'un legs désiré, cette lecture allume votre colère, et elle est cent fois interrompue par des invectives. Voilà votre vrai caractère; vous pleuriez il n'y a qu'un moment cet homme que vous détestez à présent. De quelle source partaient vos larmes? De la même qui fait votre désespoir : de l'intérêt.

3° Larmes d'amour-propre. Combien de fois n'arrive-t-il pas que les morts ont l'honneur des larmes qui ne coulent que pour les vivants, et qu'on se pleure uniquement soi-même quand on semble ne pleurer que ses amis? Ainsi une famille commençait à se produire avec éclat et à tenir un rang illustre dans le monde, mais sa grandeur, mal affermie, ne reposait que sur une seule tête qui en était le fondement; la tête est abattue, le fondement tombe, tout s'ensevelit dans le tombeau. On pleure alors, mais quoi? La perte d'un appui et d'un soutien, c'est-à-dire qu'on se pleure soi-même.

D'autre part, une illustre maison sur le penchant de sa ruine ne se soutient que par un faible enfant, idole d'une mère ambitieuse, idole d'un père entêté de ses titres, idole d'une opulente famille; chacun concentre en lui ses délices, sa joie, son espérance; l'idole est renversée, la fleur se fane, ce dernier rejeton sèche et périt; l'enfant meurt. On pleure alors, mais quoi? La perte de ses projets et de son nom, c'est-à-dire on se pleure soi-même.

Quelquefois un malheureux, en butte aux persécutions, accablé de disgrâces, ne trouve d'asile que dans le sein d'un généreux protecteur; sous ses ailes, comme dans un fort inaccessible, il pourrait braver la fureur des envieux et les rigueurs de l'indigence. Le port manque, le protecteur expire, voilà le malheureux rejeté au milieu des flots. L'on pleure alors, mais quoi? La perte de son bonheur et de sa fortune, c'est-à-dire que l'on se pleure soi-même.

Cet ami nous estimait; ses liens étaient fondés sur la bonne opinion qu'il avait de nous; il était notre panégyriste, nous étions ses héros. Cet ami meurt; l'on pleure alors, mais quoi? La perte d'une portion de sa gloire, d'une louange délicate, d'un encens flatteur; notre existence semble s'étendre avec le nombre des personnes qui nous accordent leurs suffrages; ces personnes ne sont plus, et nous nous rétrécissons, c'est-à-dire qu'on se pleure soi-même.

Filles de Cédar, vous avez fait l'essai de vos traits sur un jeune cœur trop faible encore pour leur résister; vous étiez l'idole de cet esclave qui vous offrait sans cesse ses hommages; il brûlait pour vos charmes, il adorait vos yeux, il n'existait que pour vous; il meurt. L'on pleure alors, mais quoi? Un sujet de moins, une conquête perdue, des chaînes rompues, c'est-à-dire l'on se pleure soi-même.

Si cependant les larmes sont plus pures, la piété n'est pas plus solide. A quoi se borne-t-elle? A couvrir les murailles de nos temples d'un deuil fastueux, à faire des obsèques magnifiques, à dresser des tombeaux où le marbre est prodigué; voilà l'expression la plus vive de la douleur la plus tendre. Ah! chrétiens, moins d'appareil et plus de piété, moins de dépenses et plus de charité, moins de fastes et plus de prières. Ces groupes qui sont le chef-d'œuvre du ciseau satisfont l'œil du curieux et ne soulagent point les morts; ces inscriptions orgueilleuses sont des titres pour la vanité des vivants, mais elles sont démenties par la cendre qu'elles couvrent et qu'on ne saurait distinguer de celle du plus vil sujet. Mais on doit ces monuments au nom qu'on a porté, aux charges qu'on a possédées, aux richesses qu'on a laissées. Ainsi donc un héritier avide s'acquitte de la reconnaissance qu'il doit; il assigne une légère portion d'une succession immense à l'habileté de quelques artistes, et tandis qu'on dresse le mausolée, il se répand dans les cercles; il vit dans les délices, il court de plaisirs en plaisirs, il est dans les palais, et l'infortuné qui est décédé est dans le sépulcre; il couche dans le duvet, et l'infortuné est étendu sur la terre; il s'enivre de volupté, et l'infortuné gémit dans les feux : *Dum superbit impius, incenditur pauper.* (*Psal.* X, 10.)

Demeurez donc et souffrez dans le fond

de vos abîmes, âmes pénitentes qui brûlez d'impatience de sortir, et n'attendez point de secours de vos proches, trop heureuses encore si, vous laissant en proie à vos flammes, ils ne vont pas chercher dans votre mémoire de quoi en troubler le repos.

Ingrats! n'entendez-vous pas mille voix qui s'élèvent de dessous la terre, qui percent les tombeaux sur lesquels vous êtes rassemblés et qui vous reprochent votre dureté. Hypocrites, entendez leurs cris et corrigez-vous d'une piété fausse; et vous, chrétiens lâches, apprenez à prier avec ferveur et connaissez l'injustice de votre conduite par le tableau que je vais en faire dans mon second point.

SECOND POINT.

La piété de la plupart des chrétiens est infructueuse et superficielle, parce que la plupart des chrétiens sont sourds aux leçons que nous fait le purgatoire; et quelles leçons! leçons de crainte pour les justes; leçons d'épouvante pour les pécheurs; leçons de précaution pour tout le monde. 1° Leçons de crainte pour les justes : le purgatoire leur apprend à connaître Dieu, à connaître le péché, à se connaître eux-mêmes. A connaître Dieu : nous nous en formons, chrétiens, des idées bien étranges; nous nous figurons un Dieu qui ne poursuit que les grands crimes, qui n'en veut qu'aux attentats, et qui ferme les yeux sur tout autre infidélité. Ouvrez le purgatoire, qu'y voyez-vous? Des saints, et cependant des saints tourmentés; et pourquoi? Pour des fautes que vous regardiez comme des vertus. Dieu terrible! qui n'apprendra pas à vous craindre? *Quis non timebit te, Rex gentium?* (*Jerem.*, X, 7.) Vous les aimez et vous les brûlez; ils sont vos amis et ils sont vos victimes : *Misereris et crucias*. Mystérieux tourments que la justice prépare et que l'amour ne détourne pas! *O tormenta misericordiæ! Crucias et amas.* La raison s'en étonne, et peu s'en faut que le juste ne demande avec Job la balance pour peser ensemble la rigueur de ses peines et la légèreté de ses fautes : *Utinam appenderentur peccata mea quibus iram merui et calamitas quam patiar in statera!* (*Job*, VI, 2.) Voilà donc ce Dieu si bon! le connaissez-vous à présent? Le voilà ce Dieu si bon! et ces péchés que vous traitiez de bagatelles, commencez-vous à les connaître? Des antipathies secrètes pour des personnes dont le caractère ne revient pas; des envies de plaire dans un sexe qui ne s'éteignent que quand l'âge a semé des rides sur le front, et qui souvent, sur des visages oubliés par la nature, veulent encore dominer par le secours de l'art; des mensonges divertissants pour égayer la conversation, pour embellir les faits, pour animer l'attention; des dissipations dans la prière, des atteintes à la charité. Qu'est-ce que tout cela dans l'idée du monde? D'innocentes faiblesses, des imperfections pardonnables, peut-être même d'heureuses qualités. Pense-t-on seulement à s'en accuser? Si l'on s'en confesse, pense-t-on à pleurer; si on les pleure quelquefois, n'est-on pas toujours prêt à recommencer? Cependant, ouvrez le purgatoire? vous n'y trouvez que ces sortes de péchés, mais vous les y trouvez tous.

Mais un moment de réflexion sur vous-mêmes, justes qui m'écoutez; on demande s'il est des chrétiens qui soient exempts du purgatoire, et si le plus grand nombre y est condamné. Origène répondit que personne n'en était exempt et que tous avaient besoin de ce feu qui purifie. Cette opinion est une hérésie. Eh! quoi, nos martyrs avaient-ils besoin d'être purifiés par le feu, eux qui l'avaient été par leur sang? Tandis qu'on les invoque à l'autel, seraient-ils tourmentés dans ces noires prisons? Tandis que leurs dépouilles reçoivent les hommages des fidèles, leurs âmes seraient-elles investies de feux? Eux que nous réclamons comme nos protecteurs auraient-ils besoin de nos prières? Ce système est donc insoutenable. Mais à juger du sort des chrétiens par tout ce que nous voyons devant nos yeux, ne pourrons-nous pas hardiment assurer que le plus grand nombre doit aller en purgatoire? Car, de bonne foi, avouons-le, mes frères, y en a-t-il beaucoup parmi nous qui aient conservé l'innocence de leur baptême, ou qui puissent se flatter d'avoir reçu la grâce entière de leur justification? Ce que dit un grand Pape n'est-il pas exactement vrai : Que comme nous sortons tous souillés du ventre de nos mères, ainsi nous entrons presque tous pécheurs dans le sein du tombeau? Dites-moi, chrétiens, venge-t-on Dieu sur la terre? Lui fait-on une juste réparation? Y voit-on une légère image de la pénitence des premiers temps? Y en a-t-il beaucoup qui ne bâtissent qu'en or et en argent, comme parle saint Paul? Et combien qui mêlent à leur édifice du bois et de la paille et toutes sortes de matières combustibles? C'est toujours l'Apôtre qui parle. Cette vie si mêlée d'amour-propre, de vanité, de complaisance; tant de temps donné à l'inutilité, tant d'aigreur dans le caractère, tant d'impatience dans sa famille; ces jeûnes si radoucis, ces prières si abrégées, ces mortifications si immortifiées; voilà le monde, je dis le plus saint, et plaise à Dieu, chrétiens, que ce soit là votre portrait. Où sont donc les hommes sans défaut? Je les cherche, je ne les trouve pas. Décidez maintenant : où iront-ils, chrétiens? Où iront ces hommes si imparfaits? Ils seront sauvés, je l'avoue; mais ils seront sauvés par le feu, dit saint Paul : *Ipse autem salvus erit, sic tamen quasi per ignem.* (I *Cor.*, XIII, 15.)

2° Mais si le juste est à peine sauvé, que deviendra le pécheur? Et si la foi du purgatoire doit faire frémir les plus saints, ne doit-elle pas épouvanter les criminels? Car enfin, si Dieu emploie le feu pour purifier ses amis, à quoi doivent s'attendre ses ennemis? Dieu des vengeances! si le ministre de vos autels, si le prêtre de votre alliance, si le pasteur que vous aimez comme

la prunelle de vos yeux, si le solitaire que vous avez enlevé du monde et caché dans le secret de votre face, si ces personnes pieuses et édifiantes dont on canonise par avance les bonnes œuvres et la piété, si ces chastes épouses, ces vierges consacrées ont encore besoin d'être épurées par le feu; épargnerez-vous, grand Dieu, des hommes dont la vie n'est qu'un enchaînement de scandale, d'injustice, de corruption; des fornicateurs, des adultères, des incestueux, des profanateurs de vos mystères, des monstres d'impiété? Epargnerez-vous le pécheur? Hélas, chrétiens, nul péché mortel n'entrera dans le purgatoire. C'est un lieu où il n'entre que des vertus : où iront donc ceux qui n'ont que des crimes? où iront-ils? Je le disais il n'y a qu'un moment, que le plus grand nombre ira dans le purgatoire. Pardonnez-moi, chrétiens, je me suis trompé, je vous ai flatté, je me suis flatté moi-même, une trop douce confiance m'a abusé; je devais vous dire avec Jésus-Christ que le grand nombre marche par la voie large, et que la voie large conduit à l'enfer. Je devrais vous dire avec saint Paul : Point de purgatoire pour les détracteurs, il n'y a qu'un enfer; or les détracteurs, les injustes, les sensuels, les femmes impudiques, les hommes de péché, n'est-ce pas là le grand nombre?

3° Enfin, leçon de précaution pour tout le monde : pécheurs, vous vous précipitez dans l'enfer par le péché, arrachez-vous de cette voie par la pénitence; il ne tient qu'à vous de vous préserver encore du purgatoire par une vie mortifiée, par la pratique des bonnes œuvres, par le saint usage des indulgences.

Ne négligeons rien, nous avons besoin de tout; surtout ne nous reposons pas sur la piété de nos héritiers, disposons par avance d'une partie de notre bien pour notre soulagement. Laisser toutes ses richesses à ses successeurs, c'est se déshériter soi-même, comme parle Salvien. Mais à quoi servent ces avis? Hélas! bien loin de craindre le purgatoire, nous le regardons comme une grâce; nous sommes contents, disons-nous, d'y aller. Ah! mes frères, quiconque parle ainsi reconnaîtra un jour son erreur à loisir.

Telles sont les réflexions que la vue du purgatoire nous présente; ces peines inexprimables effraient salutairement les cœurs, et les tiennent en garde contre ces faiblesses imperceptibles que la négligence laisse glisser dans l'âme. Pénétré d'une sainte crainte, on fuit les fautes les plus légères parce que les fautes les plus légères seront expiées par le feu le plus vif. On s'attendrit sur les souffrances de ces justes qui sont condamnés à passer par la douloureuse purification des flammes; on intercède pour elles ce Juge qui a promis de n'être pas sourd aux prières redoublées de ses enfants, on le désarme et on le réconcilie avec son fils, qu'une faute pardonnable avait rendu odieux. Quel triomphe! mais il est le fruit d'une piété entière, et la vôtre est restreinte et partagée aussi est-elle insuffisante; poursuivons.

Je n'ignore pas que la charité pour les morts a ses degrés et ses règles, aussi bien que la charité pour les vivants; qu'il est juste de s'occuper d'abord de ses proches avant que de s'occuper des étrangers, et que nos pères doivent avoir les prémices de nos vœux comme ils ont eu nos premières tendresses. Aussi, n'est-ce pas ce que je blâme; mais ce que je ne puis souffrir, chrétiens, c'est que nous nous intéressions tellement pour nos amis et pour nos parents, que nous négligions entièrement tous les autres. C'est que ceux-là aient toutes nos prières et que nous laissions ceux-ci dans l'oubli; c'est qu'en un mot nous foulions tous les jours à nos pieds les tombeaux des pauvres, sans pousser sur eux le moindre soupir; de sorte que dans leurs sépulcres, ils peuvent se plaindre comme Israël dans les chaînes et dire : Tant de personnes passent près de nous, et aucune d'elles cependant ne prononce sur nous ces paroles consolantes : reposez en paix, âmes souffrantes, que la paix du Seigneur soit avec vous! *Et non dixerunt qui præteribant, Benedictio Domini super vos, benediximus vobis in nomine Domini.* (*Psal.* CXVIII, 8.) Quelle cruauté! mais doit-on être surpris? Doit-on s'étonner qu'on abandonne après leur mort ceux qu'on dédaigna pendant leur vie; que la même insensibilité qui ferma nos yeux sur leur indigence ferme encore nos cœurs sur leurs tourments? Et si l'on n'est pas touché des misères que l'on voit, comment le sera-t-on de celles qu'on ne voit pas? Mais quoi, chrétiens, la pauvreté qui fit leur malheur ici-bas fera-t-elle encore leur malheur en l'autre monde? Et après leur avoir fait verser tant de larmes, entretiendra-t elle encore pour eux des feux dévorants? Le dirai-je, chrétiens, ce triste sort des pauvres dans le purgatoire est un scandale pour le monde, qui de là prend occasion de révoquer en doute ce dogme de notre foi.

Il n'est pas juste, dit-on, qu'un pauvre soit plus longtemps tourmenté parce qu'il a moins de ressource, qu'un riche soit plustôt délivré parce qu'il a de plus grands biens Il ne tient qu'à vous de lever ce scandale. Je sais que l'Eglise y a pourvu en priant en général pour tous ses enfants, je sais que le Seigneur a des ressorts secrets qui nous sont inconnus, que les prières de surcroît pour les uns sont réparties sur les autres, et que l'abondance de ceux-ci peut suppléer et supplée en effet à la disette de ceux-là, je le sais; mais ce qui prouve les attentions de notre Dieu ne justifie pas votre indifférence.

Surgite ergo in adjutorium illis. Levons-nous donc tous à l'envi pour les secourir, conclut saint Bernard. Allez, ministres de la nouvelle alliance, anges du testament, hâtez-vous de délivrer ces âmes abandonnées, allez parler pour elles, vous parlerez toujours avec force et succès, ayant pour

victime un Homme-Dieu en vos mains : *Ite, angeli veloces, ad gentem convulsam.* (*Isa.*, XVIII, 2.) Et vous, chrétiens, allez avec eux délivrer les âmes gémissantes dans le purgatoire ; vous le pouvez, dit l'apôtre saint Jude ; vous ne ferez pas une aumône, une prière, une communion ; vous n'obtiendrez pas une indulgence pour eux, que vous ne diminuiez leurs tourments : *Illos vero salvate de igne rapientes.* (*Jud.*, 23.) Et vous, pauvres, allez prier pour les pauvres comme vous, c'est la seule aumône que vous puissiez leur faire ; mais surtout n'oubliez pas vos bienfaiteurs, faites parler pour eux leurs bienfaits ; dites : Voyez, mon Dieu, les vêtements dont ils nous ont couverts, le pain dont ils nous ont nourris, les aumônes qu'ils ont versées dans notre sein, nous leur devons tout ; notre dette est la vôtre, car nous sommes vos membres : acquittez-nous, acquittez-vous, Seigneur, revêtez-les de votre gloire ces hommes de miséricorde qui se sont dépouillés pour nous, n'oubliez pas dans leurs prisons ces âmes charitables qui se souvinrent de nous à leur mort, et puisqu'ils furent les ministres de votre providence, qu'ils deviennent l'objet de vos bontés. Ouvrez-leur les tabernacles saints, qu'ils jouissent de votre demeure, qu'ils vous voient face à face et qu'ils partagent votre gloire. C'est la grâce que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON IV.

SUR LA PÉCHERESSE DE L'ÉVANGILE.

emittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum. (*Luc.*, VII, 4.)

Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.

Voici, mes frères, un événement des plus illustres qui ait signalé la venue de notre Maître sur la terre, et une preuve des plus incontestables de la vérité, de la sainteté, de la toute-puissance de sa mission. Le Christ, selon que l'avaient prédit les prophètes, ne devait rien avoir de cet éclat temporel, de ces pompes extérieures qui caractérisent les conquérants du monde ; ce n'est pas qu'il ne dût avoir ses victoires, mais elles ne devaient avoir rien d'humain. Il devait dompter ses ennemis par la grâce, et régner sur eux par son amour. Il y a plus : différent des héros du siècle, qui accablent ceux qu'ils ont une fois soumis, qu'ils chargent de chaînes les plus pesantes, lui, tout au contraire, il devait récompenser ceux qu'il aurait vaincus de la sorte, prendre leur protection, les décharger de leur fardeau, effacer leurs fautes. Ainsi l'avaient prédit les prophètes, et c'est ainsi qu'agit notre divin pontife dans l'évangile d'aujourd'hui.

Il y triomphe d'une pécheresse ; mais ce n'est que par son amour qu'il en triomphe. Les efforts, la violence n'ont aucune part à sa conquête ; la charité, la douceur, l'onction en ont seules tout l'honneur. L'esprit de cette femme était aveugle, l'amour saint en triomphe par sa lumière qu'il y répand, par la foi qu'il lui communique. Son cœur ne goûtait que le crime, les lois du crime, les plaisirs du crime ; l'amour saint en triomphe par le repentir amer qu'il lui inspire, par les œuvres satisfactoires qu'il lui fait embrasser. Il fait plus : après avoir triomphé d'elle, il s'élève en quelque sorte, et va, pour ainsi dire, triompher de Dieu lui-même, dont il désarme le bras vengeur, dont il obtient les faveurs les plus signalées (car c'est ainsi, qu'après avoir triomphé de nous par son amour, le Seigneur veut qu'en un sens nous triomphions de lui par le nôtre). Mais pour ne rien perdre d'un triomphe si beau et donner en même temps quelque ordre à une matière si importante, distinguons-y deux choses : un amour pénitent de la part de la pécheresse ; un amour rémunérateur de la part de Dieu. En deux mots, voici tout mon dessein.

Les caractères de l'amour saint dont brûle la pécheresse : premier point. Les caractères de la récompense que cet amour lui fait obtenir : second point. C'est le partage de cette homélie, après que nous aurons imploré le secours de la sainte Vierge, l'avocate des pécheurs. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Qu'une personne accoutumée depuis longtemps à la piété, en qui la vertu aurait eu tout le loisir de jeter ses racines les plus profondes, eût tenu la conduite qui est rapportée dans l'évangile que nous expliquons, nous la louerions sans doute, mais enfin nous n'en serions pas surpris, regardant son zèle, sa vivacité, ses transports comme l'effet d'un heureux penchant et d'une sainte habitude pour le bien ; mais quand on fait réflexion que c'est ici une pécheresse, c'est-à-dire, non pas si vous voulez une personne plongée dans les derniers désordres, ou qui eût poussé le crime jusqu'aux excès les plus affreux ; l'Evangile ne le dit pas ; mais une personne jusqu'alors toute dissipée, toute volage, tout occupée de ses jeux, de ses plaisirs, de ses amusements, de ses parures ; une personne dont la vie molle, sensuelle, inutile, semblait ne laisser rien attendre que de criminel. Quand on fait, dis-je, toutes ces réflexions, peut-on s'empêcher de convenir qu'il faut nécessairement qu'il se soit opéré en elle un de ces prodiges les plus extraordinaires, qui sont en droit de s'attirer l'admiration de tous les hommes, et les éloges même des bienheureux esprits ? Or, qui l'a opéré ce prodige ? Le voici, c'est l'amour saint : *Dilexit multum.* L'amour ou du monde, ou du péché, ou de soi-même, puisque, dans le fond, ces trois amours sont une même chose. L'amour du monde opposait à la conversion de la pécheresse deux obstacles qui paraissaient presque invincibles : du côté de son esprit, c'étaient des ténèbres qui l'aveuglaient ; du côté de son cœur, c'étaient des attaches qui le retenaient. Or, l'amour saint dont elle brûle a deux caractères essentiellement opposés à ceux-là ; il est éclairé pour dissiper toutes les ténèbres : premier caractère. Il est

prompt, actif, généreux pour rompre toutes les attaques : second caractère. Entrons dans un plus grand détail de l'un et de l'autre. Pécheurs ou justes qui m'écoutez, voici un modèle, voici de quoi nous instruire, nous confondre et nous encourager tout à la fois; tâchons de n'en rien perdre.

Le premier obstacle que l'amour du monde oppose à la conversion, ce sont les ténèbres dans lesquelles il précipite le pécheur; il lui dérobe la lumière véritable, il aveugle son esprit, il le courbe vers les choses de la terre, il lui fait prendre sans cesse le bien pour le mal, et le mal pour le bien. Un objet fait-il une agréable impression sur ses sens? Flatte-t-il sa vanité, son amour-propre? C'en est assez pour en faire son bien suprême, pour y mettre sa dernière fin. Un autre objet, au contraire, combat-il sa cupidité? humilie-t-il son orgueil, mortifie-t-il la moindre de ses passions? Ah! il le fuit, il l'a en horreur, il le déteste. Pourquoi? Parce qu'il est aveugle, qu'il ne sait pas la différence du vrai d'avec le faux.

Dieu lui-même, dit saint Augustin, se plaît quelquefois à répandre les ténèbres les plus épaisses sur ces forces d'esprit qui ne cherchent qu'à s'aveugler: et voilà dans quel état il faut se représenter la pécheresse. Il importe peu, au fond, de savoir les crimes qu'elle a commis; cet aveuglement est le partage de tous les pécheurs volontaires ; ils sont tous dans les ténèbres, courant après de vains songes, réalisant tous les fantômes d'une imagination égarée, et prenant pour véritable bien tout ce qu'un amour déréglé et profane leur représente comme tel. Triste état! funeste situation! nuit obscure, pendant laquelle on ne saurait travailler, puisqu'on n'y connaît ni ses devoirs, ni ses crimes! Telle était, dis-je, la pécheresse, aveugle comme tous les autres, insensible à ses propres maux comme tous les autres, lorsque la grâce, principe de tout bien, commença tout à coup à paraître et à allumer en elle un feu nouveau. Aussitôt, comme en un réveil qui succède à des charmes trompeurs, ses nuages tombent, ses préjugés se dissipent; elle ouvre tout à coup les yeux à la lumière, elle connaît: *Cognovit*. (*Luc.*, VII, 47.)

Le premier objet qui se présente à elle, c'est Jésus-Christ Homme-Dieu, qui, par le don de sa grâce, vient de répandre en elle son amour. Il est sans doute qu'elle l'avait vu plusieurs fois; mais étant encore comme endormie dans le sommeil de la mort, étant encore vide de charité, et par conséquent aveugle : *Non enim intratur in veritatem, nisi per charitatem;* elle ne l'avait pris encore que comme un homme ordinaire. Rien ne l'avait frappée en lui, ni la sainteté de sa vie, ni la grandeur de ses miracles, ni la pureté de ses lois; que sais-je? Peut-être pensait-elle de lui comme le commun de la Synagogue, que ce n'était ici qu'un Samaritain, un séducteur, un homme indigne de toute croyance? Oh! elle en a bien maintenant d'autres idées, *cognovit;* elle connaît que c'est ici le chemin qui mène à Dieu, la vérité qui sauve, la voie qu'il faut suivre, l'Agneau qui ôte les péchés du monde; elle aperçoit en lui son Maître, son Médecin, son Créateur, son Rédempteur, *cognovit;* elle croit en lui comme en l'Auteur de toute justice; elle espère en lui comme en la source de toute miséricorde, *cognovit;* elle le connaît. Il est incroyable, mes frères, combien une âme qui commence à aimer son Dieu, à rentrer en elle-même, en un mot, à vouloir se convertir juge de Jésus-Christ et de sa religion différemment de ce qu'elle en pensait tandis qu'elle n'aimait encore que le monde. Auparavant, pour ne rien dire de plus fort, elle écoutait tout ce que nous lui disions, sans rien découvrir de grand dans nos mystères, de consolant dans nos promesses, de terrible dans nos menaces; aujourd'hui ce n'est plus cela, tout la saisit, tout la touche; elle trouve dans les moindres objets un fond de méditation inépuisable; les vérités viennent se présenter à elle sous une autre face, dans un autre point de vue qui la frappe, qui la pénètre, qui lui paraît digne de l'occuper sans cesse : on peut assurer dès lors que c'est ici comme le premier pas de sa conversion, et pour ainsi dire, les premiers symptômes de cette crise salutaire qui est sur le point de la vivifier.

Qu'est-il donc arrivé de nouveau à la pécheresse? A-t-elle lu de nouveau? A-t-elle étudié de nouveau? Non, mes frères; mais elle a aimé de nouveau et elle a connu : *Dilexit multum, cognovit*. (*Luc.*, VII, 47.) Et, certes, la connaissance de Jésus-Christ n'est pas l'effet des longues spéculations; on ne l'acquiert ni par l'étude, ni par les efforts pénibles de l'esprit: la voie abrégée pour le connaître, c'est de l'aimer; le progrès que l'on fait dans son amour est la mesure du progrès que l'on fait dans sa connaissance, l'un suit de l'autre, l'un est la règle de l'autre. *Si quis diligit me, manifestabo ei meipsum* (*Joan.*, XIV, 21), nous dit-il lui-même, je me manifesterai, je me ferai connaître à celui qui m'aimera : *Manifestabo ei meipsum.* Aimez-vous le Seigneur Jésus? sentez-vous pour lui ce zèle, cette ardeur, cet empressement à lui plaire qu'éprouvait autrefois la pécheresse? Allez, mon cher frère, tranquillisez-vous; fussiez-vous d'ailleurs le plus ignorant de tous les hommes, vous en savez assez puisque vous connaissez Jésus-Christ, c'est-à-dire, celui en qui ce Père céleste a renfermé tous les trésors de sa sagesse, de sa science : *Si quis diligit me, manifestabo ei meipsum.* Mais ayez passé toute votre vie à la recherche de ce qu'il est; parlez sans cesse de lui et de sa religion; sachez concilier tous les mystères, développer ses profondeurs, expliquer ce qu'il y a de plus abstrait et de plus difficile; si, avec tout cela vous ne l'aimez pas, c'est-à-dire, et prenez garde à ces principes qui sont d'un détail infini, d'une étendue immense dans la pratique, c'est-à-dire, si vous n'avez pour lui un amour dominant et de préférence, s'il ne tient le premier rang, non-seulement dans votre esprit, mais dans votre cœur qui est la place principale qu'il vous demande;

si vous ne vivez pour lui, si vous ne lui rapportez vos actions, au moins par quelque amour, je le dis, et je le dis hardiment, vous ne le connaissez pas encore, au moins en la manière dont il veut être connu de nous : *Non intratur in veritatem nisi per charitatem;* ou pour mieux dire, c'est l'apôtre saint Jean qui nous assure que celui-là se trompe grossièrement qui, sans l'aimer, se flatte de le connaître. Mais vous avez tant travaillé pour acquérir cette connaissance, lu tant de livres, médité si souvent sa grandeur : désabusez-vous, mon cher frère, la moindre étincelle, le plus petit degré de son amour vous en aurait infiniment plus appris que toutes vos recherches. Les pharisiens lisaient sans cesse les Ecritures; ils les savaient par cœur, elles ne parlent que de Jésus-Christ; cependant ils ne le connaissaient pas; pourquoi? Parce qu'ils ne l'aimaient pas; et une pécheresse, sans toutes ces lettres, sans toute cette érudition, sans toute cette science, le connaît : pourquoi? Parce qu'elle l'aime : *Dilexit multum, cognovit.*

Heureux au moins si ce peu de connaissance que nous en avons, soit par les lumières de la foi, soit par les divines Ecritures, contribuait à faire naître en nous cet amour, comme elles le firent croître dans le cœur de la pécheresse! En elle ces deux choses se produisent mutuellement; l'amour qu'elle a pour son Dieu lui en donne la connaissance; cette connaissance augmente encore son amour; elle connaît parce qu'elle aime; elle aime parce qu'elle connaît : *Cognovit, dilexit multum.* Et pouvait-il en être autrement, puisqu'elle comprend que celui qu'elle aime ne s'est revêtu d'un corps mortel, ne s'est exposé à tant de fatigues que pour la guérir, pour la sauver? Un cœur tant soit peu reconnaissant peut-il faire attention à des vérités si capitales sans être transporté d'un nouvel amour? Oui, se disait-elle à elle-même, je suis donc la brebis égarée que ce divin Pasteur vient chercher; j'étais aveugle, il vient m'éclairer; j'étais morte, il vient me ressusciter. Oh! que ces vues donnaient une nouvelle force à son amour! qu'elle se sentait vivement pressée d'aimer un Dieu qui l'avait aimée le premier, et cela dans le temps qu'elle en était indigne! Heureux, dis-je, si ces mêmes lumières produisent en nous le même amour; mais aussi si elles ne le font pas, convenons-en de bonne foi, ou nous ne sommes que des aveugles qui ne connaissons rien dans notre sainte religion, ou nous ne sommes que des ingrats qui ne méritons que toutes sortes d'anathèmes : *Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema.* (I *Cor.*, XVI, 22.) Anathème à quiconque n'aime pas le Seigneur Jésus; et voilà qui est plus certain que toutes ces frivoles dispenses dont on vous amuse dans le monde.

Comme si c'était désormais une chose problématique, s'il est nécessaire de vous aimer et de vous aimer d'un amour de préférence, bonté ancienne et toujours nouvelle, qui, ayant tout fait pour l'homme, ne lui demande que son amour. Pour s'éclaircir sur un sujet si important et qui est le fondement de toute la morale chrétienne, le point fixe d'où il faut partir, c'est sans doute celui de la révélation divine : or, la voici cette divine révélation : *Si quis non amat Dominum Jesum, anathema sit.* C'est-à-dire, donc qu'à quelque instant qu'on considère l'homme agissant d'une manière délibérée, si dans cet instant il n'a aucun amour pour son Dieu, aucun ni actuel ni habituel, il est sous l'anathème lancé par saint Paul, c'est-à-dire dans une malédiction affreuse, dans une mort horrible, dans un péché énorme, et dont il ne peut sortir qu'en commençant d'aimer le Dieu qu'il n'aimait pas auparavant : *si quis non amat Dominum Jesum, anathema sit.* Disons-le donc hardiment d'après lui, et pourquoi craindrions-nous de crier encore plus haut que le monde et ses partisans? Anathème à quiconque n'aime pas le Seigneur Jésus, et mille fois anathème au monde, à l'esprit du monde, aux préjugés du monde, qui voudraient donner atteinte au premier, au plus grand, au plus essentiel de tous les préceptes, et sans lequel l'observation de tous les autres ne saurait avoir rien de justifiant et de méritoire par rapport au salut : *si quis non amat Dominum Jesum, sit anathema.*

Ce n'est pas tout, *cognovit*, elle connut. Et quoi, mes frères? Que Jésus-Christ était l'unique bien que l'on dût aimer; que, hors de lui, il n'y avait rien qui dût nous plaire; qu'il ne fallait s'attacher qu'à lui, ne travailler que pour lui, ne vivre, ne respirer, n'aimer rien qu'en lui et pour lui : toutes ces idées suivent naturellement de sa connaissance, et quiconque ne les a pas, il ne doit pas être censé le connaître. Elle les eut donc ces idées, elle les eut, et dès lors la voilà désabusée du monde, déprise de ses plaisirs, détrompée de ses grandeurs, n'y trouvant plus de toutes parts qu'un vide affreux, qu'un néant épouvantable. Elle l'avait autrefois aimé ce monde, elle avait fait consister tout son bonheur à pouvoir en être aimée; que n'avait-elle pas fait pour cela? Soins, modes, parures, complaisances, tout avait été mis en usage, et, malheureusement pour elle, n'avait que trop bien réussi. Ah! prévenue d'amour pour son nouveau Maître, le regardant comme le centre de tous les biens, elle ne voit plus dans le monde que vanité dans ses promesses, inutilité dans son bonheur, inconstance dans ses charmes, fausseté dans ses attraits; elle comprend que tout n'y est qu'imposture, artifice, mensonge, déguisement; que ses louanges sont trompeuses, ses joies insipides, ses amusements dangereux, ses biens funestes; que ce qu'on lui a dit à l'avantage de sa beauté, les empressements que l'on a fait éclater pour lui plaire, partaient moins d'un fonds d'estime qu'on eut pour elle, que d'un fonds de mépris, ou tout au plus de l'amour-propre de ceux qui la suivaient, et que malgré toutes leurs protestations les plus solennelles, sous leurs serments réitérés, sous leurs transports ridicules, c'est bien moins elle qu'ils aimaient qu'eux-mêmes.

Ce n'est pas là ce que vous en pensez, jeunes personnes du siècle, et nous n'en sommes pas surpris, nous en voyons facilement la cause : elle n'aime que son Dieu, et vous, vous n'aimez que le monde. Son amour l'éclaire, le vôtre vous aveugle : celui-là lui tient lieu de lumière, celui-ci vous tient lieu de bandeau : elle a été ce que vous êtes, mais elle en a horreur. Vous êtes ce qu'elle était, mais vous vous y plaisez : non, la différence ne saurait être mieux marquée ; vous ne trouvez rien d'aimable dans le Seigneur, elle en fait ses plus chères délices ; sa présence vous importune, elle le cherche de toutes parts, vous le fuyez, elle le suit : disons tout, vous le haïssez, elle l'aime. Oh ! si après l'avoir imitée dans ses égarements, vous pouviez vous résoudre à l'imiter dans son retour, bientôt vous deviendriez comme elle, vous penseriez comme elle, vous jugeriez comme elle, éclairées par le saint amour. Oh ! que tout le reste vous paraîtrait frivole, pesant, odieux, insupportable. Car non, mes frères, le changement de la pécheresse ne vient ni d'inconstance ni de légèreté ; ce n'est ici ni jaloux caprice, ni quelque rebut essuyé de la part du monde qui l'entraîne vers Jésus-Christ. Elle est à la fleur de son âge, le monde ne peut pas encore la quitter, sa beauté la met à couvert de ses disgrâces, si l'on peut appeler disgrâce, ô mon Dieu, ce qui est une marque des plus sensibles de votre protection ; elle foule aux pieds le monde dans le temps qu'elle en est le plus suivie, le plus recherchée.

Que diront à la vue d'un tel exemple tant de personnes qui, sur le retour de l'âge, malgré les rides et les cheveux blancs, abandonnées du monde, ne peuvent se résoudre à l'abandonner ; méprisées, baffouées du monde, ne peuvent s'empêcher de l'idolâtrer ; que diront-elles à la vue d'un tel exemple ? mais au moins, si nous sommes sages, qu'en dirons-nous à notre tour ? Le voici, mes frères ; nous dirons qu'elles ne connaissent ni Jésus-Christ, ni le monde : non, elles ne connaissent pas le monde, pourquoi ? Parce qu'elles l'aiment, et que c'est le propre de cet amour d'aveugler ceux qu'il captive ; elles ne connaissent pas Jésus-Christ, pourquoi ? Parce qu'elles ne l'aiment pas et que son amour est capable de nous éclairer.

Mais continuons à voir ce que cet amour découvre à la pécheresse : *cognovit*. Elle connut que Jésus-Christ était non-seulement l'unique bien que l'on dût aimer, mais encore l'unique règle que l'on dût suivre ; que tout ce qui ne se rapportait pas à cette règle était mal, plus ou moins, selon qu'il y avait plus ou moins de distance ; et voilà sur quel principe elle va juger désormais de ses égarements pour en reconnaître l'énormité et le nombre. Jusqu'alors sa conduite lui avait paru sans reproche ; était-il fort surprenant, ne l'ayant jamais confrontée avec la règle ? N'est-ce pas ainsi, n'est-ce pas par ce même défaut que tant d'amateurs du siècle se flattent d'être fort justes ; qu'ils se tranquillisent malheureusement sur l'état déplorable de leur âme ? Ils ne se comparent jamais à Jésus-Christ ; ils ne se mesurent jamais sur sa croix, sur son Evangile. Jusqu'alors, dis-je, sa vie lui avait paru assez innocente, elle aurait cru pouvoir facilement le prouver : il est vrai, si vous voulez, que ce qu'il y avait de gens de bien dans la même ville, commençaient déjà à la regarder comme une pécheresse : *Mulier quæ erat in civitate peccatrix*. (*Luc.*, VII, 37.) On comprenait sans peine à son air dissipé et volage, à sa manière de s'habiller, de parler, de marcher même, que le dernier naufrage ne tarderait guère d'arriver, si malheureusement il n'était déjà fait : *Mulier quæ erat in civitate peccatrix*. Mais dans le fond est-il sorte de crimes que le monde ne se croie en droit de justifier et sur lequel il ne se flatte avoir une infinité d'excuses ? Elle ne les ignorait pas ces excuses, et combien de fois ne s'en était-elle pas servie elle-même pour s'autoriser dans son luxe, dans sa mollesse, pour apaiser les remords de sa conscience lorsqu'il s'en élevait quelqu'un, elle les savait et ne les avait que trop sues. Mais non, elle n'oserait plus y avoir recours ; non, n'attendez plus qu'elle se dise à elle-même qu'un tendre engagement est un commerce de politesse, qu'un jeu continuel est un amusement licite, que les spectacles profanes sont des délassements permis ; que l'oisiveté est l'apanage des richesses ; qu'un air libre, dissipé, répandu, étourdi, sied bien à des jeunes gens. C'est ainsi que parlent, ô mon Dieu ! ceux qui ne vous aiment pas assez pour vous connaître, pour savoir que vous devez être la règle unique de toutes nos actions, la solution de nos difficultés, que tout ce qu'on ne saurait vous rapporter est un mal, et que tout ce qu'on ne vous rapporte pas est un défaut ou au moins inutile au salut. Revenue à son cœur, comme parle l'Ecriture, une sainte confusion s'empare d'elle-même, en se voyant si fort éloignée de Jésus-Christ, c'est-à-dire si fort éloignée de la vie qu'elle aurait dû mener, de la conduite qu'elle aurait dû suivre. Ces sortes d'esprits, dit saint Bernard, ne se dissimulent rien. Juges d'eux-mêmes inexorables, ils ne se pardonnent quoi que ce soit. De là la sainte colère où ils entrent contre eux-mêmes ; la confusion salutaire qu'ils ont de leurs égarements ; la contrition souveraine, universelle qu'ils en conçoivent, la résolution constante qu'ils prennent de mourir mille fois plutôt que de pécher de nouveau ; le dessein généreux qu'ils forment de satisfaire incessamment à la divine justice, d'embrasser courageusement les exercices les plus laborieux de la pénitence, les jeûnes, les veilles, les retraites, les macérations, tout ce qu'il y a de plus austère : utile sévérité, continue ce saint docteur, cruauté digne de compassion qui attire efficacement la miséricorde de Dieu sur une âme, lorsqu'il la voit ainsi zélée pour lui contre elle-même. Celle-ci ne saurait plus se lasser de souffrir dans cet état ; d'un côté l'horreur de ses anciens désordres, d'un au-

tre côté l'amour pour son nouveau Maître, tout la pousse, tout la presse, tout l'entraîne, tout fait sur elle l'impression la plus sainte, la plus douce, la plus aimable et en même temps la plus forte.

Mais avant d'aller plus loin, reprenons toutes ces circonstances, puisque ce sont ici les premières démarches d'une âme qui se convertit. Pécheurs que nous sommes, ayant besoin de conversion, tous tant que nous sommes, pourquoi en laisserions-nous échapper quelqu'une sans nous l'appliquer? Oui, mes frères, commençons par nous rendre un peu sensibles aux vérités saintes de notre religion, c'est-à-dire, commençons par les écouter et les lire un peu plus assidûment que nous ne l'avons fait jusqu'ici, par les méditer un peu plus sérieusement. Voilà ce que j'appelle vouloir véritablement connaître Jésus-Christ, ce qu'il est, ce qu'il exige de nous. Sans cela il nous arrivera infailliblement ce qui arrive à tant d'autres, de prendre un fantôme pour Jésus-Christ, ou Jésus-Christ lui-même pour un fantôme; mais aussi si cette connaissance est accompagnée de cet amour qui est appelé si souvent par saint Augustin : *charitas veritatis*, j'ose vous le dire, dès lors, toutes les joies du monde nous paraîtront insipides; dès lors nous jugerons un peu plus sainement du nombre et de l'énormité de nos désordres : surtout, ce qui est capital en cette matière, dès lors nous en concevrons une salutaire horrreur à l'exemple de la pécheresse. Pour cela donc excitons en nous le saint amour, réveillons-le, pour ainsi dire, pour toutes les œuvres satisfactoires. Tous nos efforts n'y suffiront pas, j'en conviens; eh bien! outre ces efforts qui sont inomissibles, conjurons le Seigneur par les vœux les plus empressés, par les prières les plus constantes, de le répandre lui-même en nous ce saint amour, principe de toute véritable contrition. Certainement, dit saint Augustin, nous nous déplairons à nous-mêmes à mesure que le Seigneur nous plaira davantage. Certainement nous haïrons le péché à mesure que nous aimerons davantage la souveraine justice; non, sans doute, que la crainte ne puisse être un principe de conversion, puisqu'il est écrit qu'elle est le commencement de la sagesse : nous-mêmes nous vous le proposerons lorsque toutes les autres voies seront inutiles. Oui, lorsque nous vous verrons insensibles aux bontés de notre Dieu, nous vous ferons appréhender sa colère; lorsque ses bienfaits ne vous toucheront plus, nous vous menacerons de sa fureur; mais après tout, outre qu'afin que la conversion soit parfaite, il faut ramener cette crainte elle-même à l'amour, attendu que toute seule elle ne saurait changer le cœur, souffrez que nous n'insistions pas davantage sur la crainte, expliquant un Evangile où nous ne voyons autre chose que le triomphe de l'amour saint. C'est lui qui, éclairant l'esprit de la pécheresse, dissipe toutes ses ténèbres : premier caractère. C'est lui qui, embrasant son cœur, rompt toutes ses attaches : second caractère.

Il ne faut pas douter en effet que toutes ses passions ne murmurassent de son nouveau dessein, qu'elles ne fissent tous leurs efforts pour le renverser et le détruire; que le démon, toujours attentif à ce qui se passe en nous, jaloux de notre bonheur, alarmé des moindres projets de conversion que l'esprit enfante, ne fît tout son possible pour la retenir dans ses liens, quoique l'Evangile ne le dise pas. Qui est-ce qui ignore que ce n'est pas sans beaucoup de peines qu'on revient à Dieu après l'avoir abandonné? Que ce changement de Maître coûte de combats extraordinaires! Alors, dit saint Augustin qui l'avait éprouvé lui-même, alors, on se sent retenu non par une puissance extérieure, mais par notre propre volonté plus dure que le fer : le démon s'en étant saisi, il en compose la chaîne par où il nous retient captifs : car, cette volonté, en se déréglant, devient passion; cette passion, faute de lui résister, se tourne en habitude; cette habitude, à force de l'avoir suivie, devient une espèce de nécessité. Ce sont comme autant d'anneaux engagés les uns dans les autres, dont il paraît presque impossible de se débarrasser. Ce qui paraissait encore plus difficile par rapport à la pécheresse, à cause de la dissipation dans laquelle elle avait vécu, de la vivacité naturelle de son cœur et de la familiarité malheureuse qu'elle avait contractée avec le mal. A ce moment tout se réveille, tout ce que le monde a de plus flatteur, le péché de plus séduisant, la complaisance de plus énergique, tout parle, tout se plaint, tout soupire, tout murmure, mais plus généreuse que nous, sa conversion ne sera pas le fruit d'une victoire longtemps disputée; ce ne sera pas après plusieurs délais, ce ne sera pas, pour ainsi dire, à plusieurs reprises qu'elle se donnera à son Dieu, c'est sur-le-champ : *ut cognovit*. C'est sur-le-champ qu'elle prendra sur elle de haïr le péché, de détester le péché, de quitter le péché : *ut cognovit*.

Cherchez ailleurs un amour de mon Dieu moins actif ou plus faible, passions humaines, vous l'arrêterez, vous suspendrez son cours, vous le vaincrez peut-être. Hélas! c'est de la sorte que vous nous avez si souvent vaincus : ici tous vos efforts sont inutiles, on ne vous écoute seulement pas, et vous n'êtes capables d'en imposer qu'à ceux qui sont assez lâches pour se donner le loisir de vous entendre. Non, mes frères, ne nous amusons jamais à disputer contre nos passions, quand il s'agira de nous convertir : désabusons-nous, elles sont plus éloquentes que nous, elles auront toujours l'avantage : le véritable moyen, l'unique moyen de les vaincre, c'est, pour ainsi dire, de les brusquer, de rompre sur-le-champ avec elles, sans leur donner le moindre relâche, le plus petit intervalle. Tel est l'exemple que la pécheresse nous a donné : à peine a-t-elle découvert où est son nouveau Maître qu'elle court, qu'elle vole pour aller se jeter à ses

pieds : *ut cognovit*. Et certes, un amour aussi ardent que le sien, un amour qui faisait sur son âme une impression si forte, si vive, si étonnante, était-il capable de s'arrêter, d'attendre au moins une occasion plus favorable que celle d'un festin, lieu qui paraissait si peu convenir aux larmes de la pénitence, lieu où elle ne pouvait n'être pas exposée à une infinité de railleries et de mépris. C'est bien de tous ces égards que l'amour pénitent s'embarrasse? Y pense-t-il seulement? Il ne connaît qu'une seule bienséance qui est de se réconcilier avec le Seigneur, quand on a eu le malheur de l'offenser. Du reste tous les lieux, tous les instants lui paraissent également propres pour aller pleurer à ses pieds, pour tâcher de le fléchir par des torrents de larmes. Que savons-nous nous-mêmes, si elle ne choisit pas ce lieu à dessein, soit pour avoir occasion de réparer publiquement des scandales publics (ce qui est un devoir indispensable), soit pour se mettre elle-même dans l'heureuse nécessité de persévérer dans la vertu, ne pouvant plus, après ce qu'elle fait ici, tourner la tête, regarder en arrière, sans s'exposer à des mépris plus grands encore ; mais, quel que soit le motif principal qui la détermine, sentez-vous combien elle condamne de faux pénitents? Parlons plus juste, tant de véritables pécheurs? Les uns, au lieu de chercher Jésus-Christ là où il est, semblent affecter de lui tourner le dos : ils savent bien qu'ils le trouveraient infailliblement dans sa loi sainte, dans son Evangile, dans la fermeté d'un ministre exact, éclairé, plein de charité et de zèle ; c'est justement là qu'ils ne le cherchent pas : ils veulent le trouver dans le monde, dans les préjugés du monde, dans la probabilité d'une morale relâchée ; il leur faut des ministres complaisants à l'excès, des oreilles sourdes, des yeux aveugles, des mains flexibles toujours en l'air, toujours en mouvement, pour répandre des bénédictions; des bouches toujours ouvertes pour annoncer la paix du Seigneur, sans exiger ni fuite d'occasions, ni cessation d'habitude, ni restitution, ni pardon d'injures, ni instruction, ni épreuve. Dans les autres, ce ne sont que délais, que détours, que retardements ; ce sont toujours plus de ménagements à garder. Eh! mon Dieu, que dirait-on de moi, si l'on s'imaginait que je pense à me convertir? que je pense à changer de vie? Ce sont toujours plus de précautions à prendre : on voudrait, s'il était possible, n'être aperçu de qui que ce soit, que personne ne sût rien de ce changement, et cela non par humilité, mais par orgueil, parce que l'on craint les railleries, qu'on n'ose confesser Jésus-Christ, qu'on rougit de l'Evangile, qu'on a honte de paraître chrétien, qu'on veut se conserver une porte toujours ouverte vers le monde, afin d'y pouvoir revenir toutes les fois qu'on se dégoûtera du service du Seigneur. Oh! que vous connaissez mal vos véritables intérêts : que vous aimez peu le Seigneur, que votre conversion est équivoque? N'entendez-vous pas la pécheresse qui vous crie par sa conduite qu'il ne faut rien ménager avec le le monde? qu'il faut rompre brusquement avec lui? faire même, s'il est nécessaire, un coup d'éclat qui lui ôte toute espérance de pouvoir jamais se réconcilier avec nous ; qu'il est d'ailleurs certaines rencontres dans lesquelles le Seigneur semble faire une effusion de ses dons plus abondante ; qu'il faut en profiter, que la grâce s'écoule avec ces moments, et alors malheur à quiconque ne l'a pas saisie.

Mais voyez, mes frères, jusqu'où la porte, la sainte vivacité de son amour, c'est peu de dire qu'il a été plus fort que sa cupidité, qu'il a prévalu sur elle, il fait plus. Il arrache cette semence funeste de tous les maux, il la déracine, il l'anéantit, c'est un glaive à deux tranchants, qui, s'insinuant dans tous les replis de son âme, y coupe tous les liens qui la retenaient dans la captivité ; c'est un feu dévorant qui consume toutes les épines qui piquaient auparavant ce misérable cœur, c'est un sacrificateur plein de zèle qui fait main basse sur toutes les idoles que s'était forgées son amour-propre; c'est une eau sainte qui lave tout, qui expie tout ; son orgueil, ses joies, ses parures, ses scandales. Je dis son orgueil, c'était lui qui l'avait conduite dans le monde; qui lui avait fait rechercher cette troupe de vils adorateurs à qui l'encens de la plus basse flatterie ne coûta jamais rien ; c'est aussi par lui qu'elle commence son sacrifice. La voyez-vous prosternée aux pieds de son divin Maître dans la posture la plus humiliée, n'osant se présenter devant lui, se jugeant indigne de ses regards : *Stans retro secus pedes Domini* (*Luc.*, VII, 38) ; ou pour entrer dans la pensée de saint Grégoire, ce fut comme une protestation solennelle qu'elle ne voulait plus suivre que Jésus-Christ. Jusqu'alors, dit ce Père, elle avait été comme devant les pieds de Jésus-Christ, méprisant ses lois, transgressant ses préceptes, portant, pour ainsi dire, les armes contre lui, maintenant elle se tient derrière ses pieds parce qu'elle ne veut plus suivre que leurs traces : *Stans retro secus pedes Domini*. En même temps, c'est un saisissement intérieur qui empêche sa langue de parler; mais, ô mon Dieu, qu'est-ce que son cœur ne vous disait pas? Quels remords, quelle douleur, quel brisement, quelle amertume? Oh! que ce langage vous plaisait! qu'il était éloquent pour vous fléchir, quel sacrifice, Seigneur? Ainsi puisse notre esprit être humilié en votre présence, et notre cœur contrit par la détestation sincère de tous nos égarements!

La pécheresse s'était livrée aux fausses joies du monde ; mais voyez par quelles larmes elle en demande pardon ; ce sont deux torrents qui partent à la fois de ses yeux avec une ardeur, une impétuosité, une véhémence qui portent le caractère de son amour ; ils coulent sur les pieds de Jésus-Christ, ils les arrosent; *Lacrymis cœpit rigare pedes ejus*. (*Ibid.*) Mais bientôt comme se reprochant à elle-même de profaner des pieds si saints, si respectables par des larmes

qu'elle regarde comme souillées; oh! elle se hâte de les essuyer avec tout ce qu'elle a de plus précieux, ses cheveux si soigneusement arrangés jusqu'à ce jour se dérangent pour un si saint usage; *Capillis capitis sui tergebat.* (*Luc.*, VII, 38.) Autrefois si jalouse du présent que la nature lui avait fait, elle cherchait de toutes parts les mains les plus habiles, l'art le plus exquis pour en relever l'éclat, combien de moments consumés à ce criminel exercice? Elles le savent toutes ces personnes mondaines. (Et autrefois en parlant de la sorte on n'aurait paru vouloir caractériser que les personnes du sexe; dans un siècle aussi pervers que le nôtre, les hommes eux-mêmes encore plus mous, encore plus efféminés que des femmes, se trouvent compris sous les mêmes traits.) Combien de moments consumés à ce criminel exercice? Elles le savent toutes ces personnes mondaines, les heures entières ne leur suffisent pas; ce premier soin emporte presque tout leur temps, à peine leur en reste-t-il pour leurs plaisirs, je n'ai garde de dire pour leur salut, malheureusement ce n'est guère là ce qui les occupe; cependant ce sont ces mêmes cheveux dont elle se sert pour essuyer les pieds de son divin Maître, comme par un mouvement tout à la fois et d'amour pour son Dieu, et d'indignation contre elle-même, contre la faiblesse qu'elle avait eue de s'attacher à des cheveux. *Capillis capitis sui tergebat.* Il est facile de conclure de là quel mépris elle dut faire de toutes ces autres parures dont les personnes de son sexe ont toujours été si follement curieuses, de ces modes indécentes, de ces ornements dont la vanité égale l'immodestie : sans doute qu'elle n'estima aucune de ces choses plus que ses propres cheveux, qu'elle ne semble plus garder que pour un si saint usage : *Capillis capitis sui tergebat.* Et se colant, pour ainsi dire, sur ses pieds, ainsi arrosés de ses larmes, ainsi essuyés avec ses cheveux, elle ne cesse de les baiser; mais avec une ardeur, un empressement qu'il serait impossible d'exprimer. Quelle vivacité! quel transport! ne dirait-on pas qu'elle est sur le point d'expirer, ou d'amour pour son Dieu, ou d'horreur pour ses anciens désordres? Au moins est-il certain qu'elle souhaiterait de tout son cœur mourir de l'un et de l'autre; elle voudrait bien posséder son Dieu tout entier, le recevoir dans sa maison, lui préparer elle-même le festin, le servir à table, mais l'énormité sous laquelle se représente sa conduite passée ne le lui permet pas, elle s'estime trop heureuse d'être soufferte à ses pieds, d'avoir la liberté de les baiser; elle se hâte, pour ainsi dire, de profiter avidement de la liberté qu'on lui laisse : *Osculabatur pedes ejus.* (*Ibid.*) Marques infaillibles d'un cœur contrit et humilié, d'un cœur bien rempli de l'amour pénitent, lequel à mesure qu'il soupire pour les dons les plus élevés, ce qui forme, ce qui soutient, ce qui nourrit sa confiance, par un sentiment sincère d'humilité, se juge indigne même des moindres : *Osculabatur pedes ejus.* C'est ainsi que la Chananéenne ne demande que les miettes qui tombent de la table; l'enfant prodigue qu'à être reçu au rang des serviteurs, et la pécheresse qu'à pouvoir baiser les pieds de son divin Maître : *Osculabatur pedes ejus;* ou si elle les abandonne un seul instant, ces pieds sacrés, ces pieds adorables, ce n'est que pour répandre sur eux les parfums les plus exquis : *Unguento ungebat.* Oh! c'est maintenant que cette liqueur doit nous paraître précieuse; il ne s'en exhalait autrefois qu'une odeur de mort; c'étaient des scandales publics, des piéges tendus perpétuellement à la pudeur, à la timide innocence, maintenant, c'est une sainte édification, c'est une réparation authentique de ses désordres, c'est la bonne odeur de Jésus-Christ qui non-seulement embaume la maison du pharisien, mais qui embaumera l'Eglise jusqu'à la consommation des siècles : *Unguento ungebat.* C'est ainsi, conclut saint Grégoire, qu'elle consacre saintement à son Dieu ce que jusqu'alors elle avait consacré criminellement au monde, au péché, à elle-même; c'est ainsi qu'elle trouve de quoi offrir autant de sacrifices, qu'elle avait eu d'occasions d'offenser le Seigneur; tant il est vrai que tout sert à la pénitence quand une âme aime bien son Dieu; son amour lui fait prendre mille formes pour exprimer sa douleur, il trouve mille manières pour se faire jour, malgré tous les obstacles. Là ce sont les pauvres figurés par les pieds de Jésus-Christ, sur lesquels elle répand le superflu de ses biens, figuré par ses cheveux, quelquefois même son propre nécessaire, toujours les larmes de sa compassion. Les pauvres, dis-je, qu'elle embrasse, pour ainsi dire, par l'ardeur de sa charité, pour s'en faire des amis et des protecteurs auprès du souverain Maître; tantôt c'est le dernier rang où elle se colle, tantôt ce sont les armes de la justice qu'elle prend contre elle-même, partout c'est la bonne odeur de Jésus-Christ; ce sont ses pieds, ses mains, ses yeux, tous ses sens qui sont crucifiés à la fois, se jugeant digne de toutes sortes de châtiments; ne croyant pouvoir jamais assez exprimer son repentir, à son gré, ce n'est jamais assez de jeûnes, assez de veilles, assez de macérations; nous n'oserions jamais lui prescrire tout ce qu'elle a le courage de s'imposer, nous nous contentons pleins d'admiration des effets prodigieux de la grâce, et couverts quelquefois de nos propres larmes, nous nous contentons de lui adresser ces paroles célèbres de saint Augustin : *Ama et fac quod vis.*

Puisque c'est l'amour saint qui vous guide, laissez-vous aller à ses attraits, il ne saurait vous conduire que bien : *Ama et fac quod vis :* aimons Dieu, mes frères, et nous l'éprouverons à notre tour; et bientôt une sainte ferveur prendra la place de cette lâcheté malheureuse, qui dégrade, qui avilit, qui rend inutiles toutes nos pénitences. Aimons Dieu, mes frères, mais aimons-le de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes

nos forces : la mesure de l'aimer, vous le savez, c'est de l'aimer sans mesure. Aimons Dieu, mes frères; il est si aimable, il récompense si libéralement l'amour que nous avons pour lui; c'est ce que vous allez voir par rapport à la pécheresse : c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Non, mes frères, le Seigneur ne laisse jamais sans récompense, ni l'amour que nous avons pour lui, ni rien de ce que cet amour nous fait entreprendre. Que le monde méconnaisse les travaux de ses propres adorateurs; que malgré le zèle, la fidélité qu'ils ont pour son service, il les frustre indignement du salaire qu'il leur a promis et qu'ils en attendent, il n'y a dans tout cela rien de fort surprenant; le monde est essentiellement injuste : mais en Dieu, tout étant la souveraine équité, quoique dans le fond il ne nous doive jamais rien, ne craignons pas cependant que ce soit en vain que la pécheresse l'aime, qu'elle a tout quitté pour le suivre, qu'elle lui a fait un généreux sacrifice de tout ce qu'elle avait le plus aimé jusqu'alors. Le même Evangile nous apprend ce qu'elle a reçu pour récompense, savoir, en premier lieu, la protection glorieuse qu'elle trouve auprès du Fils de l'homme; en second lieu, le pardon général de toutes ses fautes qu'elle obtient : voilà ce qui nous reste à méditer pour fournir cette homélie.

Je dis, en premier lieu, la protection glorieuse qu'elle trouve auprès du Fils de l'homme. A peine est-elle arrivée dans la salle du festin, à peine s'est-elle prosternée aux pieds de Jésus-Christ son divin Maître, qu'aussitôt tout se soulève. Elle peut lire sur le visage de tous les assistants l'indignation qu'ils ont conçue, que leur langue garde le silence; leur air, leurs gestes, leur maintien, tout l'accuse de témérité, tout lui reproche sa conduite passée : elle a beau n'avoir pris que le dernier rang, on le lui envie encore; et l'orgueil pharisaïque, aveugle sur ses larmes, son repentir, sa pénitence, ne rappelle que ses désordres, ses scandales, ses excès : c'est une pécheresse, disent-ils, en eux-mêmes, c'est une pécheresse indigne par conséquent d'entrer dans un lieu où nous nous trouvons : ils ne s'arrêtent pas, les injustes! Ecoutez, ministres du Seigneur, ce que j'ai à dire ici pour notre propre consolation : ils ne s'arrêtent pas, les injustes! ils font retomber sur Jésus-Christ même le contre-coup de leurs murmures; *hic si esset propheta* (*Ibid.*, 39); c'est-à-dire, qu'ils révoquent en doute sa sainteté et ses lumières, parce qu'il souffre une pécheresse à ses pieds, comme s'il était rien de plus beau, rien de plus grand, rien qui prouvât mieux la Divinité que de voir un pécheur ou une pécheresse se convertir, pleurer sur leurs égarements passés, demander à en faire pénitence; et où voudrait-on que se réfugiât une misère infinie, sinon aux pieds de l'infinie miséricorde? Voilà à quoi vous devez vous attendre, ô vous qui voulez sincèrement vous convertir; le monde vous méprisera, le libertin vous raillera, le pharisien vous insultera, le faux dévot vous rebutera; en un mot vous serez persécuté ou d'une manière ou d'autre; c'est un oracle infaillible : *Omnes qui pie volunt in Christo vivere, persecutionem patientur.* (II *Tim.*, III, 12.)

Si nous étions assez chrétiens, je m'arrêterais ici, mes frères; je vous ferais envisager dans les croix inséparables de la conversion une partie de la récompense d'un véritable pénitent : je vous exhorterais à en désirer de semblables, et en cela j'aurais la consolation de ne vous rien dire qui ne fût conforme à ce que pensait la pécheresse, rien qui ne fût pris dans l'esprit intime de notre sainte religion, et que je ne puisse justifier par les idées que s'en formaient les premiers fidèles : mais non, s'il le faut, ménageons un peu plus votre faiblesse : épargnons à votre lâcheté une vue qui lui serait peut-être trop à charge, et sans nous arrêter à vouloir vous faire désirer ses croix comme une grande récompense, contentons-nous de vous apprendre à les supporter comme un mal qui finira bientôt, et certes le Seigneur ne destine pas si fort ses serviteurs à souffrir, qu'il refuse de prendre leur défense. Voyez-le se déclarer en faveur de la pécheresse, calmer l'orage, faire taire les médisants sans les rendre ses premiers admirateurs : voyez cette femme si profondément humiliée et par les sentiments propres de son cœur, et par les soupçons des pharisiens injustes, placée tout à coup au-dessous de toutes ces têtes orgueilleuses qui osaient la mépriser, et cela par la bouche de Jésus-Christ, seul digne estimateur de toutes choses : et si nous n'avons pas assez de foi pour regarder comme une grande récompense, ces contradictions attachées à la pratique de la vertu, refuserons-nous ce titre à l'honneur d'avoir Jésus-Christ même pour avocat; puisqu'enfin, s'il est pour nous, qui sera contre nous; s'il nous protége, qui osera nous attaquer?

Mais, dites-vous peut-être, vous n'avez jamais rien éprouvé de semblable : il est bien vrai que lorsque vous avez voulu faire le moindre pas du côté de la vertu; que vous avez paru vouloir réformer votre conduite, vous éloigner de certaines compagnies, vous interdire certains usages, on s'est élevé contre vous de toutes parts. Tout, jusqu'à vos parents, à vos meilleurs amis, vous a taxé d'orgueil, de singularité, de bizarrerie : pour le Seigneur, il a toujours paru garder le silence, on vous en croit pécheurs; mais pourquoi le Seigneur a-t-il paru insensible? je pourrais vous dire que c'est parce qu'il voulait vous dédommager par les consolations intérieures, toujours infiniment au-dessus de ce que vous souffriez, et de ce que vous méritiez : elle le comprenait bien, la pécheresse, que c'est ici les grandes récompenses, elle qui, toute pénétrée de ces consolations divines, les préférait à toutes ces joies qu'elle eût jamais éprouvées; mais non, j'aime mieux m'en tenir à une autre raison qui malheureusement n'est que trop cer-

taine ; le plus souvent, il l'a fait, il a paru garder le silence à votre égard ; ou parce que votre conversion n'était pas sincère, ou parce que vous-même vous avez manqué de constance dans votre conversion. Je m'explique. Quoiqu'il y ait si peu de personnes qui paraissent pieuses, il y en a encore moins qui le soient effectivement, qui pratiquent la vertu pour la vertu même, qui aspirent à la justice intérieure, qui aient Dieu en vue, qui lui rapportent ce qu'elles sont; pourvu que le dehors de la coupe soit net ou le paraisse, le dedans ne les touche guère, sépulcres blanchis, ce sont des motifs temporels qui les déterminent pour la plupart, c'est fantaisie, caprice dans les unes, c'est politique, respect humain, pure bienséance dans les autres, surtout lorsqu'on est d'un certain état, d'un certain âge, qu'on fréquente certaines personnes. On veut paraître pieux; on trouve trop pénible de l'être, on cherche à plaire aux yeux des hommes; pour ceux de Dieu on n'y pense pas, ou l'on y pense trop faiblement.

Tel fut sans doute le pharisien de notre évangile : il fait un festin magnifique à Jésus-Christ, rien de plus beau en apparence, rien de plus grand, rien de plus louable; mais sondons, examinons les replis de son cœur, nous y verrons l'orgueil, la présomption, l'hypocrisie, ordonner, assaisonner tous les mets et les corrompre. Or, je vous le demande, serait-il juste que le Fils de Dieu se déclarât pour ces sortes de personnes? Et qu'ont-ils donc fait pour lui ces chrétiens charnels pour avoir part à une telle récompense? Que le monde à qui ils ont voulu plaire par ces dehors affectés, par cet extérieur, par ce plâtre, que le monde prenne leur défense, à la bonne heure; voilà ce qui est à sa place; c'est pour le monde qu'ils ont travaillé: pour le Seigneur, il se plaît au contraire à les humilier, à les confondre de nouveau afin de les convertir, comme il le fait par rapport à Simon : voyez-vous cette femme? *Vides hanc mulierem?* (*Luc.*, VII, 44.) C'est ici le cœur qui parle, c'est une conviction véritable de son état, c'est un repentir sincère de ses fautes, c'est une humilité profonde qui abaisse son esprit, bien autrement que ne l'est son corps: *Vides hanc mulierem?* Voyez-vous cette femme? Le respect humain n'a d'autre part dans tout ce qu'elle fait, que celle d'être méprisée, d'être foulée aux pieds, s'embarrassant peu de l'estime des hommes; ce n'est que son Dieu qu'elle aime, ce n'est que lui qu'elle cherche, ce n'est qu'à lui qu'elle offre ses larmes, ses parfums, tous les débris de ses mondanités passées : voilà quels sont ceux dont le Seigneur prend tôt ou tard la défense et non pas ces idoles de zèle, comme parle Ezéchiel, qui n'ont pour toute piété qu'un extérieur inutile.

En second lieu, ce qui peut avoir contribué à son silence à votre égard, c'est votre peu de constance dans le bien; les premières contradictions vous ont effrayés, consternés à un tel point, que sur-le-champ vous avez tourné la tête et regardé en arrière. Oh! désabusez-vous, il faut persévérer si l'on veut être secouru : *Vides hanc mulierem?* Voyez-vous encore un coup cette femme? S'est-elle rebutée pour tous les soupçons injustes que l'on a conçus contre elle? A-t-elle abandonné ces pieds adorables où elle s'était placée d'abord ? Non, mes frères : *Non cessavit* (*Ibid.*, 47); elle n'a point cessé! et prenez garde à cette expression du Fils de Dieu ; il ne dit pas qu'elle ne cesse point, mais qu'elle n'a point cessé : *Non cessavit.* Ce qui marque une continuité d'actions qui porte le caractère de la persévérance; ce qui marque qu'il y avait déjà quelque temps que, malgré tous les secrets reproches des pharisiens dont elle ne pouvait presque pas s'apercevoir elle-même, elle s'occupait d'un si saint office, lorsque le Fils de Dieu se déclara en sa faveur. Qu'on s'irrite contre elle, qu'on l'accuse, qu'on la méprise, qu'on murmure, tout est inutile; l'affliction, les croix, la honte, l'ignominie, rien ne saurait l'en arracher; le glaive, la mort même ni suffiraient pas : *Non cessavit.* Elle n'a point cessé.

Ne doutez pas que le Seigneur ne veuille également prendre votre défense; attendez en paix l'heure et le moment qu'il a résolu de vous secourir; le temps n'est peut-être pas si éloigné que vous pourriez le croire, mais quand viendra-t-il ce temps? Quand? Lorsqu'on pourra dire de vous ce que l'Evangile dit par rapport à la pécheresse : *Non cessavit.* Elle n'a point cessé. Vous voulez, femme mondaine, réformer votre conduite, corriger votre luxe, vous interdire ces modes indécentes, ces jeux excessifs, ces spectacles profanes; vous voulez, homme du monde, abandonner un crédit funeste au salut de votre âme, renoncer à la société d'un ami puissant, mais dangereux ; attendez-vous à trouver d'abord bien des contradictions et des peines; mais quand finiront-elles? Le voici ; quand on pourra dire de vous : voyez-vous cette personne? On s'est élevé contre elle de toutes parts, on l'a méprisée, on lui a insulté ; les uns l'ont traitée de capricieuse, les autres d'insensée ; cependant la voilà, elle est toujours la même, également fidèle à ses devoirs; elle ne reprend plus les parures qu'elle a quittées, elle vit toujours dans la retraite qu'elle a embrassée, dans la même modestie, dans la même humilité; il y a donc du surnaturel dans sa conversion, le doigt de Dieu paraît visiblement dans une persévérance dont l'homme par lui-même est incapable : *Non cessavit.* Elle n'a point cessé : ce sera alors, dit saint Augustin à son peuple, comme une chose qu'il avait éprouvée lui-même, aussi bien que plusieurs de ses auditeurs, qu'il ne craignait pas de prendre à témoin, ce sera alors que vous verrez tomber ces accusations injustes qui vous font aujourd'hui tant de peine, que vous verrez les mépris se changer en admiration, et les médisances en éloge ; mais aussi, sans cette persévérance, que peut-il arriver d'une démarche faite du côté de la vertu? Si non de devenir un sujet de railleries à tous les

hommes, comme celui dont parle l'Evangile, qui promet de bâtir une grande tour et qui ne l'achève pas; c'est-à-dire que, sans cette persévérance, on n'a que la juste confusion de passer pour un esprit léger, inconstant, bizarre, volage, qui ne sait ce qu'il veut, ni ce qu'il ne veut pas; on n'a que la juste confusion d'avoir fait une action d'éclat, digne de mépris aux yeux des hommes, et indigne de toute sorte de salaire aux yeux du Maître souverain.

Je vous retiens trop longtemps; il vous tarde sans doute d'en venir à la seconde récompense, à la grande récompense de la pécheresse : je veux dire, au pardon général de toutes ses fautes qu'elle obtient : *Remittuntur tibi peccata tua.* (*Luc.*, VII, 48.) Vos péchés vous sont remis : quelle parole en effet, qu'elle est consolante ; et qu'est-ce qu'un véritable chrétien ne voudrait point faire pour l'entendre prononcer en sa faveur? Vos péchés vous sont remis, c'est-à-dire, le Seigneur a oublié tous vos désordres, il ne vous les imputera plus, il ne vous en punira plus; vos péchés vous sont remis, c'est-à-dire, le démon a perdu tous les droits qu'il avait sur vous; le puits de l'abîme est fermé, le pacte que vous aviez fait avec la mort est aboli; vos péchés vous sont remis, c'est-à-dire le ciel est redevenu votre patrie, les anges vous attendent pour entrer en société de leur bonheur, Dieu lui-même s'apprête à vous couronner encore un coup : quelle récompense ! Où trouver des termes pour l'exprimer? Non, je ne veux plus de toutes ces récompenses que promet le monde, je ne saurais plus les souffrir, elles me paraissent toutes affreuses, insipides, insupportables, quand je pense à celle-ci. Oh ! qui me donnera d'entendre prononcer sur moi ces mots si consolants ! vos péchés vous sont remis : qui me donnera, après les avoir entendus, de mourir ou de douleur d'avoir offensé un Maître si bon, ou de joie de me voir reconcilié avec un Père si tendre? Mais qu'avait donc fait la pécheresse pour avoir part à une telle faveur? Car enfin ce ne serait pas trop de l'acheter aux dépens de mille vies, si nous les avions; qu'avait-elle donc fait? Le voici, je l'ai dit à l'entrée de ce discours : *Dilexit multum.* Elle a beaucoup aimé : non, ne faites plus attention ni à ses soupirs, ni à ses larmes, ni à ses parfums répandus, ce ne sont là que des effets que l'amour ne manque jamais de produire du plus au moins quand il est véritable (donnez-moi, dit saint Augustin, un amour oisif, un amour qui ne se manifeste pas par les œuvres et vous n'en trouverez point). Remontons donc à la source : remontons à la cause : *Dilexit multum.* Elle a beaucoup aimé : tout le reste peut être inutile, l'amour ne saurait l'être; tout le reste peut être équivoque et ne faire que des hypocrites, l'amour saint peut tenir lieu de tout le reste.

Oui, mes frères, un cœur bien rempli, bien pénétré de cet amour, oh ! quel spectacle aux yeux du souverain Maître ! voilà ce qui le touche, ce qui le fléchit, ce qui attire promptement sa miséricorde. Car, peut-être êtes-vous surpris, et de la célérité avec laquelle le Fils de Dieu absout la pécheresse, et du délai que l'on observe à votre égard; mais, faites une réflexion qui se présente naturellement. Jésus-Christ connaissait le cœur de cette femme, il le voyait embrasé de l'amour saint, détestant ses désordres de la manière la plus vive; au lieu que nous ne connaissons pas le vôtre, nous ne pouvons que le sonder, pour ainsi dire, par les diverses épreuves que nous exigeons. Non, nous ne connaissons pas votre cœur : hélas, peut-être que si nous le connaissions bien, nous vous retiendrions encore plus longtemps; et que dis-je? que le Fils de Dieu connaissait le cœur de la pécheresse. N'était-ce pas lui qui lui avait donné ce cœur nouveau? qui avait créé en elle ce cœur pur? qui l'avait embrasé de l'amour saint? au lieu que nous ne pouvons que travailler par ces pénitences préparatoires à faire naître en vous cet amour qui seul peut changer votre cœur, vous réconcilier avec Dieu, et sans lequel toutes les absolutions qu'on vous donnerait ne serviraient qu'à vous rendre plus coupable que vous n'étiez auparavant.

A quoi m'arrêté-je? est-il besoin de s'étendre si longtemps pour prouver la nécessité de cet amour, même dans le sacrement de pénitence? notre évangile n'en dit-il pas infiniment plus par ce peu de paroles que nous n'en pourrions dire par toutes nos explications? que porte-t-il? qu'y lisons-nous? Beaucoup de péchés lui sont remis : *Remittuntur peccata multa.* Pourquoi? parce qu'elle a beaucoup pleuré? non; parce qu'elle a beaucoup appréhendé? non; parce qu'elle s'est beaucoup humiliée? non. Pourquoi donc beaucoup de péchés lui sont-ils remis? parce qu'elle a beaucoup aimé : *Quoniam dilexit multum.* La mesure de son amour est la mesure de la rémission qu'on lui a accordée : si elle avait peu aimé, peu lui aurait été remis; si elle n'avait point aimé, rien ne lui aurait été remis : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.* Je vous l'avais bien dit, que c'était ici le triomphe de l'amour saint. Voyez maintenant si j'ai surfait la vérité en quelque chose; voyez comment cet amour triomphe tout à la fois et des ténèbres et des attaches de la pécheresse; voyez comment il triomphe de Dieu lui-même, dont il désarme le bras vengeur, dont il obtient les faveurs les plus signalées. Elle a beaucoup aimé, et dès lors elle a connu Jésus-Christ, elle a méprisé le monde, elle a eu horreur de ses égarements; elle a beaucoup aimé, et dès lors, malgré ses habitudes invétérées, ces liens si étroitement serrés, elle a couru vers Jésus-Christ, elle a expié à ses pieds son orgueil, ses fausses joies, ses parures, ses scandales; elle a beaucoup aimé, et dès lors son Dieu même est devenu son avocat, son panégyriste; elle a beaucoup aimé, et dès lors elle a reçu le pardon de toutes ses fautes : ce qui est le comble, le chef-d'œuvre de l'amour de Dieu à notre égard : *Remittuntur peccata multa, quoniam dilexit multum* Oh !

le beau triomphe que celui de l'amour saint! il n'y manque plus qu'une chose, c'est qu'il triomphe de nous à notre tour. Que je m'estimerais heureux, mes frères, si le Seigneur, qui se plaît quelquefois à mettre en œuvre tout ce qu'il y a de plus infirme, daignait se servir de mon ministère pour vous embraser de ce feu divin! Alors, certes, il ne serait plus besoin de vous rien prescrire sur vos devoirs, de vous marquer jusqu'où vous devez porter les travaux de la pénitence; alors vous-mêmes, vous ne nous accuseriez plus d'un excès de sévérité dans les œuvres satisfactoires que nous exigeons de votre part, soit avant, soit même après votre réconciliation : l'amour saint toujours éclairé vous instruirait lui-même; toujours prompt, actif, généreux, il vous conduirait avec cette ardeur, cette vivacité, cette véhémence qui en sont inséparables.

Mon Dieu, si jamais dans certaines occasions importantes vos ministres ont pris la liberté de s'adresser à vous d'une manière plus spéciale pour vous demander quelque grâce extraordinaire pour leurs auditeurs, pour ces auditeurs vers qui vous nous envoyez vous-même, quelque indigne que je sois de me comparer à eux, j'ose aujourd'hui à mon tour implorer votre bonté, solliciter votre tendresse paternelle. Non, Seigneur, ce ne sont ni des honneurs temporels, ni des richesses passagères que nous vous demandons; ce n'est pas même que vous détourniez de dessus nous tant de fléaux qui nous accablent, nous nous en reposons sur votre volonté toujours sainte, toujours adorable; ce que nous vous demandons, mais avec toute l'ardeur, avec toute la vivacité dont nous puissions être capables, c'est de répandre en nous votre saint amour, cet foi vive qui, opérant par la charité, produit le salut; afin que nous puissions recevoir cette paix que vous donnez ici à la pécheresse, et qui consiste dans le pardon de toutes nos fautes, dans une réconciliation entière avec vous : *Vade in pace, fides tua te salvam fecit.* (*Luc.*, VII, 50.) C'est, mes frères, la grâce que je vous souhaite au nom du Père, etc.

SERMON V.

Pour le dimanche de la Quinquagésime.

SUR LA FOI.

Jesus dixit illi: Respice, fides tua te salvum fecit. (*Luc.* XVIII, 42.)

Jésus lui dit : Voyez, votre foi vous a sauvé.

La foi, qui est un don de Dieu, devient la source et la mesure de ses autres dons : c'est ce que nous voyons dans l'aveugle, dont il est parlé dans notre évangile, dont la foi vive lui mérita la guérison de son double aveuglement. Mais ce qui comble de gloire cet aveugle, ce qui le comble de joie, ce témoignage éclatant que Jésus-Christ lui rend, cet éloge qu'il fait de sa foi, doit être pour nous le sujet d'une confusion salutaire et d'une crainte continuelle : *Fides tua te salvum fecit:* Votre foi vous a sauvé. Je ne puis y penser, disait autrefois saint Jérôme, sans rougir de honte, sans verser un torrent de larmes. Car, où en serai-je, que deviendrai-je, si je suis traité selon ma foi? Ce n'est pas, continue ce Père, que je forme aucun doute sur la vérité de ma religion, que je veuille me soustraire à mes devoirs les plus essentiels. Si je m'entretiens avec Dieu dans le saint exercice de la prière, si j'annonce ses volontés, si je publie ses louanges, c'est que je suis uni d'un même esprit avec le prophète, qui me fait dire avec lui : J'ai cru, c'est pour cela que j'ai parlé. Mais je me trouve forcé d'ajouter avec lui que je me trouve comme lui dans une étrange humiliation; que je me regarde comme perdu, si le degré de cette foi timide et si lâche devient la règle de mon jugement.

Concevez donc, mes frères, les mêmes remords, les mêmes craintes, demandez-vous souvent à vous-mêmes : Où est ma foi? où en est l'idée? où en sont les œuvres?

Car ce n'est qu'au défaut de cette idée si noble et si grande, de ces œuvres si nécessaires, qu'on se trouve dépourvu d'une vertu qui est la racine et le fondement de toute vertu. On aime à se persuader qu'on a la foi, parce qu'on est né de parents qui nous l'ont transmise, qui ont été fidèles à nous instruire de ses vérités; mais la foi fait-elle sur nous les impressions saintes qu'elle y devrait faire? mais la foi opère-t-elle sur nous ce qu'elle y devrait opérer? C'est pour vous mettre à portée d'en juger, et vous aider à découvrir ce que vous dissimulez peut-être vous-mêmes à vous-mêmes, que je viens comparer les avantages que doit produire la foi avec ceux qu'elle produit sur la plupart des chrétiens. Ainsi 1° les avantages que nous procure la foi, vous les verrez dans mon premier point; 2° les qualités que doit avoir la foi pour nous procurer ces avantages, vous les verrez dans mon second point. Implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de la sainte Vierge Marie. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

L'ennemi le plus dangereux de l'homme, c'est sa raison livrée à elle-même, donnée à la créature, pour chercher le créateur. La plupart des hommes en ont abusé malheureusement pour s'éloigner de Dieu, pour s'aveugler sur les vérités les plus intéressantes, pour s'endormir dans les désordres les plus honteux. Les plus éclairés d'entre les païens ont éprouvé ce que j'avance, d'autant plus insensés, qu'ils se croyaient plus sages; d'autant plus aveugles, qu'ils croyaient avoir acquis plus de lumières et de connaissances. Ils s'égaraient dans leurs vains raisonnements, ne prenant pour guide qu'une raison hautaine et superbe, ils devinrent le jouet de leurs pensées et de leurs illusions. Emportés par des diversités de systèmes et d'opinions, on les vit enfanter chaque jour de nouvelles extravagances, de nouveaux paradoxes; les uns doutant de tout, passaient leur vie dans des recherches inutiles, et dans des irrésolutions continuelles, les autres

n'en voulant croire qu'à leurs sens faibles et trompeurs ne pouvaient pas se persuader qu'il y eût en nous une substance absolument dégagée de la matière ; ceux-ci, pour se procurer sur la terre, je ne sais quelle espèce d'immortalité chimérique, avaient imaginé pour les âmes des transmigrations ridicules et bizarres ; ceux-là pour avoir plus de sectateurs, et se mieux distinguer de tous les autres, se flattaient d'avoir trouvé le secret de se rendre heureux par la possession prétendue du souverain bien. La créance de tous était de n'en avoir presque point. L'erreur de tous était de méconnaître les créatures, jusqu'à les prendre pour des dieux, jusqu'à transférer aux bêtes les plus ennemies de l'homme les honneurs qui ne sont dus qu'à Dieu seul; et comme le déréglement de l'esprit passe bientôt au cœur, que la volonté suit bientôt les erreurs de l'entendement, qu'il se forme entre ces deux facultés comme un commerce d'erreur qui les trompe tour à tour, vous le savez, et l'Apôtre nous en fait une effroyable peinture, à quels infâmes désordres se livrèrent tous ces athées de cœur, tous ces philosophes de l'antiquité païenne. Or, n'en serait-il pas ainsi de nous? Ne pousserions-nous pas aussi loin les égarements de l'esprit, la corruption du cœur, si nous ne trouvions dans la foi un flambeau pour nous éclairer, et une règle pour nous diriger, si la foi n'était seule capable de fixer notre esprit, de régler notre cœur, deux avantages que j'attribue à la foi et que je vais tâcher de développer en peu de mots.

Ce qui fait le grand malheur de l'homme, c'est son inconstance et son ignorance, c'est une certaine inquiétude d'esprit qui le rend léger et vacillant; qui, le promenant à tout moment dans les vides espaces du pour et du contre, détruira demain les connaissances d'aujourd'hui, lui fera quelquefois donner pour des principes incontestables les absurdités les plus grossières. A force de vouloir se tenir en garde contre l'erreur et la séduction, à force d'appréhender qu'on ne prenne les ténèbres pour la lumière, les apparences pour la vérité, on ne sait tout au plus que douter. On hésite, on balance sur le parti qu'on doit embrasser, ou bien on abonde dans son propre sens, l'on devient l'adorateur de ses propres sentiments; et cependant sur ce qu'on croit savoir, que d'incertitudes, que d'oppositions, que de contrariétés! Une opinion en fait tomber une autre, une expérience en dément une autre, un système en renverse un autre; et qui sait si les erreurs qu'on croit y remarquer ne sont pas déjà remplacées par d'autres qui nous paraîtront peut-être un jour moins supportables? On est forcé d'avouer que la longueur du travail, que la sublimité du génie ne servent à l'homme qu'à lui découvrir l'incertitude de presque toutes les choses qui ne sont dans la nature; en sorte qu'il serait le plus malheureux de tous les êtres, s'il n'était fixé par la foi sur ce qu'il y a d'essentiel et de nécessaire!

Car, ce n'est pas simplement sur ces matières frivoles, que le faible de la raison humaine se fait sentir. C'est particulièrement en matière de religion. Les païens l'ont éprouvé, ils en sont la preuve, aussi bien que nos frères errants qui, refusant de soumettre leur raison à l'autorité de la révélation, ont fait tant de tristes naufrages dans la foi. Nous avons vu jusqu'où la fureur de disputer, la démangeaison d'innover sans fin, les a emportés. Nous avons vu combien de sectes, de schismes les divisent et les partagent. Leurs chefs qui se détestaient réciproquement, se sont-ils jamais entendus entre eux, se sont-ils jamais soutenus dans les principes de leur religion prétendue renouvelée? Que de révolutions arrivées dans ce tissu d'erreurs qu'ils regardaient comme autant de points essentiels et fondamentaux de leur réforme prétendue. Variations étranges, changements funestes qui les ont à la fin précipités dans ce libertinage de créance où vivent toujours ceux qui renoncent à l'unité de la foi, et, de leur aveu, le projet d'une confession de foi qui fût fixe, permanente, commune à tous, quoique si souvent tentée, quoique si souvent désirée, est une de ces idées qui n'ont encore pu se réaliser. Tout ce qui varie est suspect. C'est nécessairement l'ouvrage de l'homme.

La foi catholique a ceci de particulier, qu'elle est invariable dans ses maximes, inébranlable dans ses fondements. Tout au contraire, bâties sur le sable, toutes les sectes que l'esprit d'erreur a enfantées, n'ont eu que l'instabilité pour partage. Tristes productions de l'extravagance de l'esprit humain, opposées souvent les unes aux autres, elles ne se sont malheureusement réunies que pour rompre le lien sacré de la foi, que pour s'écarter de plus en plus, et comme à l'envi l'une de l'autre du centre de l'unité.

Venez donc, flambeau divin qui éclairez, sans jamais vous consumer, venez diriger mon esprit, venez le fixer parmi les déserts de l'Egypte vers le but qu'il se propose, celui d'entrer dans la véritable terre de promission. Alors point de ténèbres qu'il ne perce, point de mystère qu'il ne croie, point d'illusion qu'il ne dissipe, point de prévention qu'il n'écarte, point de doute qu'il ne lève; et la raison en est, que si la foi est ce mélange sacré de ténèbres et de lumières, que les Pères de l'Eglise comparent à cette colonne de feu qui s'obscurcissait durant le jour, et qui éclairait le peuple pendant la nuit, elle ne laisse pas d'être la preuve des choses qui ne paraissent point : *argumentum non apparentium.* (*Heb.*, XI, 1.) Elle ne laisse pas de convaincre l'esprit de la vérité de ce qu'il croit, en le réduisant à un point fixe et déterminé, en ne lui permettant point d'errer au gré de ses incertitudes et de ses légèretés. Et ne sent-on pas, au reste, que les dogmes de l'incrédulité sont mille fois plus obscurs et moins intelligibles que les mystères sublimes de notre sainte religion? qu'en secouant le joug sacré de la foi, on retrouve-

rait des abîmes infiniment plus profonds que dans la soumission?

Je crois un Dieu en trois personnes. Je confesse que trois ne font qu'un, et en le croyant je vais, ce me semble, contre ma raison. Or, je dis que c'est l'incompréhensibilité de cet auguste mystère, dont je ne découvre aucune trace dans ce vaste univers, et sur lequel l'homme n'a jamais pu former les moindres conjectures, qui me délivrent des incertitudes, des agitations si naturelles à l'esprit humain. Je dis que c'est la profondeur de ce dogme sublime qui porte à l'égard de ma raison même, un caractère de divinité qui contribue à la soumettre, qui lui fait sentir, que si Dieu propose à ma créance des mystères au-dessus de ma raison, il les autorise par des merveilles qui sont au-dessus de la nature. Le Saint-Esprit m'apprend que Dieu est grand dans ses desseins, incompréhensible à l'esprit humain. Saint Augustin m'assure que toute la raison qu'on peut rendre de ces grands mystères, c'est la toute-puissance de celui qui les a révélés. Dès lors j'en demeure là, mon esprit est arrêté; en vain voudrait-il se donner carrière pour se livrer à une curiosité inquiète, la foi le captive sous le joug de la révélation, la foi le tient enchaîné sous le poids de l'obéissance. C'est pour lui une barrière qu'il ne saurait franchir, un frein qu'il ne saurait rompre; en vain voudrait-il tenter d'approfondir les abîmes sacrés de la sagesse et de la science de Dieu, la foi lui fait sentir qu'il ne le pourrait, sans courir le risque d'être accablé de la majesté du Tout-Puissant, que tant que nous sommes enveloppés des ténèbres de notre mortalité, il n'est pas donné à l'homme de sonder la profondeur, la hauteur de ces mystères impénétrables. En vain voudrait-il former des doutes sur la vérité de la religion, la foi les écarte en lui faisant sentir qu'il vaut mieux croire à Dieu qu'à ses sens, s'en rapporter à la parole du Seigneur qu'à la parole de l'homme, en lui faisant comprendre que le meilleur usage que nous puissions faire de nos lumières, c'est de les sacrifier à l'autorité de celui de qui nous les tenons. En gravant dans notre esprit ce beau principe d'un ancien, que si nous étions dans l'erreur en croyant ce que nous croyons, nous aurions droit de l'imputer à notre Dieu, de le rendre responsable de nos égarements; puisqu'en nous laissant guider par la foi, c'est lui-même qui nous a guidés, qui nous a fixés, qui nous a conduits : *Domine, si error est quod credimus, a te decepti sumus.* Du sein de ce principe une fois bien approfondi, sortent des lumières capables de dissiper tous les nuages dont l'impiété s'efforce d'obscurcir notre foi.

Et ne m'opposez pas que les tempêtes, dont la barque mystérieuse de l'Eglise se trouve quelquefois agitée, peuvent ébranler les esprits, y jeter des doutes, des défiances, des incertitudes, les faire flotter au gré des vents et des opinions humaines. Ne me dites pas que nos livres sacrés étant remplis d'une sainte obscurité, il est mal aisé d'en pénétrer le véritable sens, qu'ils semblent fournir aux partis opposés des armes pour s'entredétruire; car je soutiens que les hérésies doivent affermir notre foi au lieu de l'ébranler, puisqu'elles nous ont donné lieu de nous convaincre par nous-mêmes, de l'infaillibilité des promesses que Jésus-Christ a faites à son Eglise; que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre cette chère Epouse qu'il a acquise au prix de son sang; qu'étant bâtie sur la pierre ferme, Jésus-Christ lui-même en étant la pierre angulaire, elle résistera à jamais aux vents et aux tempêtes; qu'il saura bien la sauver comme il sauva autrefois l'Eglise de Damas, lorsqu'on la croyait perdue, en changeant les loups en agneaux, les persécuteurs en apôtres. D'ailleurs vous savez qu'il y a dans l'Eglise catholique des arbitres éclairés, des juges infaillibles pour éclaircir ce que nos livres saints ont d'obscur, pour terminer les différends que l'orgueil fait naître, pour arracher la zizanie que sursème de temps en temps l'homme ennemi dans le champ du Père de famille; qu'inspirées par l'Esprit-Saint, les décisions de l'Eglise universelle sont autant d'oracles incontestables; qu'en y acquiesçant, nous sommes assurés d'acquiescer à la parole d'un Dieu; qu'enfin au milieu de ces petits schismes, de ces apparences de division qui scandalisent quelquefois la foi, sans en rompre l'unité, sans en altérer la substance, nous savons à quoi nous en tenir en demeurant toujours inviolablement attachés à la doctrine qui a Jésus-Christ pour auteur, les apôtres pour docteurs, la piété pour fondement : doctrine qui, participant à l'immutabilité de son divin auteur, était hier ce qu'elle est aujourd'hui, et sera toujours la même dans les siècles des siècles, en ne déchirant jamais la robe sans couture, en ne nous séparant jamais des sentiments de cette mère tendre qui nous a tous engendrés à Jésus-Christ. Béni soit donc à jamais le jour fortuné qui versa dans nos contrées les premières semences du christianisme, qui fit de chacun de nous les domestiques, les héritiers de cette foi divine, précieuse, seule capable non-seulement de fixer notre esprit, mais encore de régler notre cœur.

Le cœur de l'homme n'est pas moins difficile à régler que son esprit à fixer. Comme il faut agir en conséquence de ce qu'on croit, le cœur est le premier à se révolter contre les vérités qui le gênent, et le dernier à s'y rendre. Dominé par le triste penchant qui le porte au mal, il obéit comme de lui-même à la loi des passions, et par une fatale contradiction dont la foi seule nous apprend la véritable cause, souvent l'esprit est éclairé sans que le cœur en soit moins corrompu. Il connaît le bien, il fait le mal. La raison livrée à elle-même se porte à ce qu'il y a de plus déraisonnable; sans la foi elle ne produit ordinairement qu'orgueil, qu'opposition à la grâce, que corruption; parce que sans la foi il est impossible de plaire à Dieu.

On les a vus ces génies si forts et si subtiles de l'antiquité païenne, entraînés, malgré la vivacité de leur raison et de ses lumières, dans ces excès monstrueux, que déplorait autrefois le Docteur des gentils en écrivant aux Romains; ces faux sages du paganisme donnaient à la vertu les éloges les plus magnifiques, ils la regardaient comme leur unique et souverain bien, ils s'étaient élevés par la connaissance des choses créées jusqu'à celle du Créateur; mais comme ils ne vivaient pas de la foi, leur cœur démentit bientôt leur bouche : bientôt ils perdirent la juste idée qu'ils avaient conçue de la divinité, et au lieu de faire passer la vérité de l'esprit dans leur cœur, ils s'abandonnèrent à cette corruption générale qui passa du cœur à l'esprit, de l'esprit au corps, mettant leur bonheur dans ce qu'il y a de plus infâme; rien n'échappa à leur dépravation.

Et ces crimes ayant été commis par des hommes, qui doute que d'autres hommes ne puissent les renouveler encore? qu'en proie aux vices de l'esprit, aux volontés de la chair, nous ne fassions revivre les mêmes horreurs, si la foi ne venait à notre secours pour mettre un frein à nos désirs, pour modérer nos passions? La raison seule ne saurait en venir à bout. Elle nous dit, il est vrai, d'user à l'égard des autres comme nous voudrions qu'on en usât à notre propre égard; mais la foi va bien plus loin pour couper jusqu'aux plus profondes racines de la cupidité, pour saper le péché par ses fondements, non seulement elle nous oblige d'être doux et reconnaissants, mais encore de bénir ceux qui nous maudissent, d'accabler de bien ceux qui nous accablent de maux.

La raison inspire bien à la vérité de l'horreur, de l'aversion pour certains vices honteux et grossiers, qui portent avec eux un caractère de laideur et de difformité naturelle, mais pour nos autres passions, elle les flatte, elle les fomente, elle les excuse, elle les justifie, elle les dissimule, elle nous insinue que ce sont des penchants que la nature nous donne, qu'on ne pèche point en les satisfaisant; la foi nous éloigne de tous les vices, nous apprend toutes les vertus, la seule ombre du péché lui fait horreur, elle en est l'ennemie jurée; et comme il n'y a rien qui fasse plus d'impression sur notre cœur que l'espérance des récompenses, la foi en promet d'éternelles. Si elle défend de faire aucun fonds sur les richesses périssables de la terre, c'est pour nous procurer l'acquisition de trésors solides et durables que les vers et la rouille ne peuvent point corrompre : si elle propose les croix, les austérités, les mortifications comme autant de moyens de salut, c'est en nous assurant que nous serons un jour dédommagés pleinement et avec usure de ce qu'il y a de pénible et de rigoureux dans la voie du ciel; si elle condamne jusqu'aux moindres désirs pervers qui se forment dans le cœur, jusqu'aux moindres pensées mauvaises qui s'élèvent dans notre âme, et auxquelles nous donnons un libre consentement, c'est en nous assurant que Dieu nous tiendra compte des bonnes actions, des bonnes intentions, qu'il mettra dans la balance tout le bien que nous aurons fait et que nous voulions faire; et c'est là où la raison la plus éclairée, la philosophie la plus lumineuse n'ont jamais pu atteindre. Ce sont là des règles saintes que les législateurs de la Grèce ont ignorées. Tout ce qu'ils ont pu faire, dit saint Augustin, ç'a été de régir les hommes par la crainte, d'arrêter leurs mains pour les empêcher de ravir le bien d'autrui, sans pouvoir réformer le cœur pour l'empêcher de le désirer. Tout ce qu'ils ont pu faire, ç'a été de cacher sous l'écorce de quelques vertus apparentes des vices réels et intérieurs, de révêtir de tous les brillants dehors d'une humilité fastueuse un orgueil secret et raffiné; leurs maximes n'ont servi qu'à produire plus de circonspection dans le crime, plus d'hypocrisie dans la vertu, et ne vit-on pas ces prétendus docteurs de la sagesse païenne, après avoir soutenu quelque temps l'orgueil de leur raison en public, s'abandonner en secret à toutes les faiblesses de la nature corrompue?

Mais ce qui fait, pour ainsi dire, le chef-d'œuvre de la foi, c'est de réformer le cœur, c'est de régler la volonté, parce que c'est par le cœur que nous sommes ce que nous sommes, justes ou pécheurs. La foi nous apprend qu'il n'est point de vraies vertus que celles qui sont animées de l'esprit de charité, que celles qui se pratiquent dans la vue de Dieu, qui se mesurent sur sa volonté, sur l'ordre qu'il a lui-même prescrit. Ainsi elle condamne toutes les aumônes données par ostentation, les réconciliations faites par politique, par intérêt, la dévotion qui dégénère en superstition, fait négliger le principal pour l'accessoire, ces mortifications qui n'exténuent le corps que pur enfler le cœur et l'esprit; ainsi elle distingue le fidèle de l'infidèle, les enfants de la femme libre d'avec ceux de l'esclave; ainsi elle rend les chrétiens saints, irrépréhensibles devant Dieu et devant les hommes, en les remplissant de cette justice abondante et parfaite, si éloignée de cette injustice fausse et pharisaïque que Jésus-Christ réprouve dans l'Evangile.

Ainsi, vous tous qui êtes appelés à la foi, vous devez vous persuader que la médiocrité est un état désirable; que les biens du monde sont souvent de vrais maux; que les adversités temporelles sont souvent des faveurs de Dieu; que les honneurs, les dignités du siècle sont des vapeurs qui passent et s'évanouissent. Oui, dites-vous, et c'est ce que la raison sage et éclairée pourrait bien apprendre, indépendamment de la foi, si elle peut l'apprendre, quoique très-imparfaitement, peut-elle le faire réduire en pratique? Peut-elle déterminer un cœur qui n'aime point le bien en lui-même, s'il ne le regarde comme son propre bien? Peut-elle rectifier cet amour-propre qui renverse tout ordre, s'il n'est dirigé par la foi, perfectionné par la charité? D'ailleurs, comme vous n'agissez que pour plaire aux hommes ou à vous-mêmes, vous soutiendrez-vous

longtemps? Rendus à vous-mêmes, ne vous dédommagerez-vous pas en secret de toutes les violences que vous vous êtes faites en public? Personnages de théâtre, n'ôterez-vous pas le masque? Ne déposerez-vous point le caractère prétendu d'honnête homme, dès que vous aurez perdu de vue les témoins dont vous mendiez l'approbation et les éloges? D'ailleurs, la complaisance que vous avez en vous-mêmes, en vous élevant un autel dans votre propre cœur, en vous regardant comme la dernière fin de vos actions, vous tiendra-t-elle lieu d'une récompense assez pleine, assez solide? Non, outre que ces deux motifs ne sauraient jamais être innocents, c'est qu'ils ne furent jamais assez puissants pour soutenir un cœur naturellement faible contre les attaques des passions.

Il n'appartient qu'à la foi d'intéresser notre cœur par des motifs capables de mettre un frein à nos désirs, de nous inspirer l'amour de la vraie vertu. Et en effet, qui peut découvrir ce que la foi nous découvre? Qui peut se remettre sous les yeux ces prodigieux anéantissements du Verbe, l'excès de l'amour incompréhensible d'un Dieu crucifié pour sa créature, sans se sentir touché, pénétré, embrasé d'amour, de respect, de reconnaissance? Quel est l'homme assez insensible à ses propres intérêts pour n'être pas entraîné dans le parti de la vertu, à la vue de cette couronne de gloire que la foi fait briller à ses yeux? Quel est le voluptueux assez tranquille dans le péché, assez endurci dans le désordre, pour ne pas frémir, trembler à la seule idée de ces lieux affreux, où la foi m'apprend que des feux vengeurs sont le moindre supplice que Dieu réserve aux libertins? Remontons jusqu'aux premiers âges; voyons comment un Abel triompha de la jalousie d'un frère perfide et cruel, comment Isaac et Jacob furent les héririers des promesses, comment Joseph s'arracha des bras de la volupté, comment Job se soutint dans l'adversité, comment Moïse brava les fureurs de Pharaon. Rappelez la mémoire de ces grands hommes qui vous ont précédés dans le christianisme, de tant de saints martyrs, d'illustres vierges, qui ont passé par autant d'épreuves que l'ingénieuse cruauté des tyrans pût inventer de tortures. N'est-ce pas par la foi, dit l'Apôtre, que ces héros des deux Testaments vainquirent les royaumes, opérèrent la justice, se rendirent dignes des promesses du Seigneur? N'est-ce pas par la foi qu'ils écrasèrent les monstres qui voulaient les dévorer, qu'ils enchaînèrent les passions qui voulaient les asservir? *Per fidem vicerunt regna, operati sunt justitiam, adepti sunt repromissiones.* (*Hebr.*, XI, 33.) Oui, dites-vous; mais si la foi a cet avantage par-dessus la raison de fixer l'esprit et de régler le cœur, eh! d'où vient donc que tant de chrétiens, légers et inconstants dans leur créance, corrompus et dérangés dans leurs mœurs, déshonorent ce qu'ils professent? Ah! c'est qu'ils n'ont point de foi, ou plutôt c'est que leur foi n'a pas les qualités qu'elle doit avoir pour leur procurer ces avantages: vous l'allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

A considérer les mœurs dépravées des chrétiens de nos jours, à les entendre réduire en problèmes les dogmes les plus incontestables de notre sainte religion, promener à leur gré une raison aveugle dans ces sacrés labyrinthes de la prédestination et de la grâce, pour blasphémer ce qu'ils ignorent, pour étendre ou resserrer, selon leur caprice, les mérites infinis du sang de Jésus-Christ, et en réfléchissant que, depuis près de dix-huit siècles que le christianisme a été si miracusement établi, on est encore réduit, tous les jours, à composer de nouveaux ouvrages pour démontrer par méthode et par principe la divinité, la vérité de notre foi, je ne dis pas seulement contre les Juifs et contre les infidèles, mais je dis contre l'incrédulité scandaleuse de la plupart des chrétiens, ne serait-on pas tenté de croire que les deux avantages, que j'attribue à la foi, de fixer l'esprit et de régler le cœur, sont vains et chimériques et qu'ils ne subsistent que dans mon imagination? Mais écoutez-moi et vous cesserez d'être étonnés de ce que cette foi divine et puissante n'opère presque plus rien sur l'esprit et le cœur de ceux qui la professent. Quand je dis que la foi fixe l'esprit, je ne parle pas de cette foi vague, inconstante qui, tenant l'esprit dans une incertitude continuelle et le portant tantôt à croire, tantôt à ne pas croire, le détermine enfin à ne croire rien du tout. Quand je dis que la foi règle le cœur, je ne parle point de cette foi morte ou mourante, stérile et sans action, qui dément dans la pratique ce qu'elle se pique de croire dans la spéculation; je parle d'une foi simple et humble, seule capable de fixer l'esprit; je parle d'une foi vive et agissante, exemplaire et édifiante, seule capable de régler le cœur.

La foi doit être humble, c'est-à-dire qu'il faut croire les vérités de la foi sans vouloir trop les approfondir; qu'il faut se soumettre humblement à tout ce que la révélation de Dieu nous enseigne.

Vouloir trop raisonner sur la foi, c'est en ôter tout le mérite, c'est détruire l'idée que nous en avons, c'est la rendre comme impossible; puisqu'il est de son essence d'être couverte de voiles et de nuages jusqu'à ce que la lumière de la gloire nous mette en évidence les vérités qu'elle nous propose à croire. Et certes, si nous ne croyions que ce que nous voyons, si nous ne souscrivions qu'à des vérités sensibles et palpables, y aurait-il là quelque chose de surhumain? aurions-nous quelque chose au-dessus de l'infidèle? Mais que, malgré la contradiction de nos sens, nous fassions à notre Dieu un sacrifice de nos lumières; que nous nous inscrivions en quelque manière en faux contre l'expérience de tous les hommes pour réunir les vérités les plus inalliables, pour confesser d'esprit et de cœur un Dieu homme, une mère vierge, un seul Dieu en trois personnes, c'est là l'hommage qu'exige le Dieu que nous adorons.

Quoi donc! faut-il croire en stupides et en ignorants? En doit-il être des chrétiens comme de ces infidèles qui donnent une créance aveuglé à des extravagances sacriléges, aux rêveries impies du fameux imposteur qui fonda leur empire et leur secte? Non, non, la foi a son raisonnement et sa prudence, obscure d'un côté, lumineuse de l'autre; elle est appuyée sur l'autorité de la révélation, et c'est sur cette révélation qu'est fondée la vérité de la doctrine que nous avons reçue. Ainsi, sans altérer la foi, on peut détailler les raisons qu'on a de croire; sans entrer dans des discussions vaines et curieuses, sans employer les discours persuasifs de la sagesse humaine, on peut démontrer qu'il n'y a rien de plus conforme à la raison que de se soumettre à la foi; qu'une religion prédite par tant de prophètes, cimentée du sang de tant de martyrs, embrassée par tant de peuples, défendue par tant de saints personnages, pardessus tout cela révélée, a tous les caractères de divinité qu'elle peut avoir; mais que d'orgueilleux mortels se donnent la liberté de raisonner sur les matières de la religion comme sur les secrets de la nature; qu'assujettissant à leur faible raison la parole d'un Dieu, ils osent s'ériger en sages contradicteurs de ses volontés incompréhensibles. Qu'ils imaginent des inconvénients, des impossibilités dans les décrets éternels de sa providence; qu'ils veuillent aller plus loin que n'ont été les docteurs de la foi et ne s'arrêtent point où s'est arrêté lui-même un apôtre élevé jusqu'au troisième ciel; qu'ils prétendent acquérir sur nos sacrés mystères des éclaircissements qui ne servent souvent qu'à en affaiblir la créance, c'est vouloir persévérer dans l'incrédulité, c'est vouloir, disent les Pères, faire de notre foi une foi des sens et de la raison; *Fides sensuum et rationis.* C'est avoir oublié que le caractère du vrai chrétien, c'est d'adorer en esprit et en vérité ce qu'il croit sans le voir, ce qu'il admire sans le comprendre.

O homme, quelle est votre témérité! Vous ne vous connaissez pas vous-même, et vous prétendez approfondir des mystères qui sont si fort au-dessus de vous? Tout est impénétrable pour vous dans les choses de la nature les plus communes. L'union de votre âme et de votre corps est pour vous une énigme que vous ne sauriez expliquer; et vous prétendez développer l'ineffable mystère d'un Dieu fait chair. Baissez les yeux devant ces augustes ténèbres que vous ne sauriez percer. Admirez, révérez ce qu'il n'est pas donné à l'homme de pénétrer. Croyez des mystères qui sont au-dessus de notre raison sans y être contraires; et par cette humble simplicité vous vous affermirez de plus en plus dans la créance de vos Pères. Vous serez en état de dire comme nos premiers ancêtres dans la foi : que si vous ne savez pas disputer de la foi, vous savez mourir pour la foi : *Disputare nesciunt, mori sciunt;* que si vous n'êtes pas en état de le prouver par vos raisonnements, vous êtes en état, par la grâce de Jésus-Christ, de la sceller de votre sang. Echappés des filets que tend sans cesse à la simplicité de notre foi le démon de l'incrédulité et de la contention, vous vous donnerez de garde des doctrines nouvelles et étrangères, vous croirez humblement et sans incertitude, fermement et sans inquiétude.

Mais non, qu'on est éloigné de cette foi humble et simple, surtout dans le malheureux siècle où nous vivons, siècle pervers où l'on nie tout, où l'on doute de tout, où l'on se refuse même à l'évidence la plus caractérisée; siècle pervers, où l'on a vu des hommes au milieu du christianisme, vouloir tourner en illusion la sublimité de nos mystères, la grandeur de notre sainte religion; siècle de dispute et de contention, où il n'est que trop vrai, ce que dit un ancien, que les siècles les plus éclairés ne sont pas toujours ceux où l'ou trouve plus de foi; car, sans parler de tant d'impies, de tant de prétendus esprits forts, qui, ne donnant que les dehors à la religion publique et dominante, vivent au dedans d'eux-mêmes dans une incrédulité positive et consommée; sans parler de ces prétendus philosophes qui révoquent tout en doute, qui se font de tout des matières de problèmes et se frayent insensiblement un chemin à l'athéisme, combien de docteurs téméraires, qui, voulant conformer la révélation de Dieu à leurs hypothèses, au lieu de conformer leurs hypothèses à la révélation, déterminent le sens des divines Ecritures avec autant de hardiesse et de liberté qu'ils détermineraient le sens d'un auteur profane? Combien qui se jouent du texte sacré pour autoriser les folles visions de leur cœur, qui, se livrant à une intempérance de raisonnement, semblent vouloir disputer avec Dieu sur les moyens qu'il a pris pour nous sauver, et lui reprocher presque de n'avoir point fait tout ce qu'il aurait pu faire, on d'avoir pu mieux faire tout ce qu'il a fait. Combien de mondains sans études, sans caractère, décident, prononcent dans des cercles profanes d'un air imposant, d'un ton ferme et hardi sur les matières les plus abstraites, sur les questions les plus épineuses de notre sainte religion? Combien de personnes du sexe s'imaginent que c'est leur faire injure, que c'est manquer aux égards qu'on doit avoir pour elles, que de leur ordonner avec l'Apôtre de se taire, de s'humilier, d'admirer, de révérer ce qui n'est pas donné à l'homme de pénétrer? Combien qui, en lisant ces critiques incirconspects qui se sont échappés sur les matières de la religion, avalent le poison de l'incrédulité caché sous l'écorce de quelques plaisanteries sacriléges toujours assaisonnées du sel de l'imposture?

Prenons-y garde, mes frères, ne nous piquons point d'être plus éclairés que ceux qui nous ont précédés. Ils n'avaient pas besoin, comme nous, pour être affermis dans la foi, qu'on leur en démontrât à tout moment les preuves, les principes, dans des ouvrages parés exprès de tous les agréments de la nouveauté; leur foi ne dépendait point du succès de leurs réflexions, mais de la forte persuasion où ils étaient que, dès qu'un chrétien est assuré que Dieu a parlé,

il doit souscrire aveuglément à tout ce qu'il a dit. Et, en effet, trop de curiosité tient souvent de l'infidélité : moins nous avons de lumières étrangères, plus nous montrons de soumission et de foi. Les novateurs des derniers temps, sous prétexte de vouloir épurer, réformer la religion, l'ont altérée, l'ont déshonorée, l'ont affaiblie, l'ont corrompue. Une curiosité inquiète, une philosophie subtile et idéale, une manière de n'en vouloir croire qu'à leur propre sens, de vouloir tout assujettir à leur examen particulier, leur firent rompre le lien sacré de l'unité. L'or le plus pur, entre leurs mains, se changea en vil plomb. Ils creusèrent longtemps dans les sources de la vérité sans la trouver, parce qu'ils ne la cherchaient pas avec simplicité, avec docilité, avec soumission.

Pour nous, mes frères, laissons-nous guider par la foi; ne poussons point notre raisonnement plus loin que les apôtres; souvenons-nous que dans notre religion il y a des choses qui ne peuvent être connues que jusqu'à un certain point, et qui au delà sont inexplicables. Arrêtons-nous où l'esprit humain doit s'arrêter, où Paul s'est arrêté lui-même; respectons les barrières sacrées posées de la main du Tout-Puissant, de celui qui a mis des bornes à la mer. Admirons, adorons dans un respectueux silence ce qu'il n'est pas donné de pénétrer. Dépouillons-nous de nos sentiments particuliers, pour ne nous attacher qu'à ceux de l'Eglise universelle, qui est la colonne de la vérité; et, notre esprit étant une fois fixé par une foi simple et humble, efforçons-nous de régler notre cœur par une foi vive et agissante, exemplaire et édifiante.

Si le salut ne dépendait que d'une foi purement spéculative, et qu'il fût libre de vivre comme l'on voudrait, en adhérant simplement aux vérités qu'elle nous enseigne, le salut des chrétiens serait trop aisé, leur foi trop peu méritoire, dit saint Augustin : *Delicatius crederetur in Christum.* La porte qui conduit à la vie ne serait pas si étroite, et le nombre des prédestinés ne serait pas si petit. Mais le moyen de donner dans un piége si visible et si grossier, lorsque l'apôtre saint Jacques déclare en termes exprès que la foi sans les œuvres ne sert de rien; que c'est un corps sans âme qui ne vit plus, un cadavre qui répand au loin une odeur de mort; qu'en vain nous nous rassurons sur la pureté de nos sentiments, si ce que nous faisons ne répond pas à ce que nous croyons : *Fides sine operibus mortua est.* (*Jac.*, II, 26.)

Et en effet serait-il bien possible que toute la sainteté du christianisme, que tout le mérite de la passion de Jésus-Christ, que toute la force de cette grâce médicinale et victorieuse ne se réduisît qu'à nous faire garder certains dehors, à nous assujettir à je ne sais quelles cérémonies de pratiques extérieures, qui n'opéreraient aucun changement réel et effectif dans notre conduite? Il n'en va pas ainsi, dit saint Jérôme : il ne sert de rien d'être séparé des juifs et des païens par le corps de la religion, par l'extérieur des sacrements, si on leur ressemble par le cœur et par les mœurs. Il ne sert de rien de croire en chrétien et de vivre en païen : *Quid prodest christiane credere et gentiliter vivere?* Il ne sert de rien d'avoir la foi, si notre foi n'est ni vive, ni agissante, ni exemplaire, ni édifiante.

Mais quoi! N'avons-nous donc pas cette foi vive et agissante? Tous les chrétiens ne l'ont-ils pas? N'avons-nous pas cette foi exemplaire et édifiante? Nous fréquentons les temples, nous entendons même présentement la parole sainte; nous offrons tous les jours au Seigneur le sacrifice du soir et du matin; à certaines fêtes solennelles, nous nous réunissons pour aller tous puiser les eaux salutaires dans les fontaines sacrées de la miséricorde; nous allons nous renouveler de temps en temps par les sacrements des vivants et des morts : n'est-ce donc pas là avoir cette foi vive, agissante, exemplaire et édifiante?

Ah! mes frères, eh! ne vous en imposez pas vous-mêmes à vous-mêmes. Eh! ne vous abusez pas sur un point si important. Tous les devoirs extérieurs que vous remplissez, toutes ces pratiques auxquelles vous vous assujettissez, sont des marques bien équivoques, des preuves bien incertaines de votre foi, si vos passions sont toujours aussi fortes et aussi vives, si vous n'en êtes ni moins attachés aux biens présents ni moins ardents pour les plaisirs du monde, que votre vie ne soit plus qu'un tissu de vices, d'emportements, de débauches. Eh quoi! tout cet extérieur, qui ne suffisait pas même pour faire un véritable juif dans le temps de la loi de Moïse, suffirait-il pour faire un véritable chrétien sous la loi de grâce et d'amour?

Vous croyez un Dieu, mes frères, et les démons le croient comme vous, et peut-être plus fermement que vous : *Dæmones credunt.* (*Jac.*, II, 29.) Et que leur sert cette foi, qui ne produit chez eux qu'un tremblement naturel et inutile au salut? *Et contremiscunt.* (*Ibid.*) Vous croyez un Dieu, et vous parlez, vous agissez comme si vous n'en croyiez point; car tous les jours vous attribuez à je ne sais quelle déesse bizarre et capricieuse tous les différents événements de la vie, et vous prostituez à la créature un encens qui n'est dû qu'au Créateur. Vous croyez un Dieu qui s'est abaissé jusqu'à l'homme pour élever l'homme jusqu'à lui : vous ne vous occupez ici-bas que des moyens de vous agrandir, de vous élever au-dessus des autres, de parvenir à de grands emplois et à des postes éminents. Vous croyez une éternité, et vous ne vous occupez que des soins de la vie présente, et jamais vous ne portez la vue dans ce terrible avenir. Vous craignez un enfer, vous espérez un paradis : que faites-vous pour éviter l'un, pour mériter l'autre?

Quel affreux contraste entre un esprit tout brillant de lumières, tout plein de belles idées sur la religion, et un cœur tout fumant de l'odeur de ses passions, un cœur rempli de péchés, tout de glace pour Jésus-Christ

crucifié, qu'il adore et qu'il préconise! La religion que vous professez vous enjoint la pratique de toutes les vertus, la fuite de tous les vices; elle vous fait un précepte des précautions nécessaires pour vous abstenir même de l'apparence du mal, et votre vie est un renversement de toute vertu; votre cœur semble être comme le domicile des crimes les plus honteux. Est-ce donc là vivre de la foi?

Saint Justin, faisant autrefois à l'empereur Antonin l'apologie de notre foi, insistait particulièrement sur la vie pure et innocente des chrétiens. Il tirait du tableau de leurs vertus la preuve la plus complète et la plus caractérisée de la sainteté de notre foi. Eh! où nous mènerait aujourd'hui ce raisonnement? Ne serait-on pas en droit de le détorquer contre nous à la ruine et au grand scandale de notre foi; car hélas! que sont-ils devenus, ces beaux jours du christianisme naissant, où Tertullien disait avec tant d'assurance aux tyrans et aux persécuteurs : Entrez dans les prisons, et si vous voyez quelqu'un dans les fers, qui soit accusé d'autre crime que d'avoir confessé le nom de Jésus-Christ, assurez-vous qu'il n'est pas chrétien. Oserions-nous faire aujourd'hui ce défi aux nations infidèles? Nous surpassent-elles en crimes?

Souffrez donc, mes frères, que je vous demande, avec l'Apôtre, si vous avez la foi, si ce que vous faites répond à ce que vous voyez, si votre conduite fait honneur à vos sentiments, si du gros de votre vie il résulte la moindre preuve en faveur de la sainteté de votre foi : *Vosmetipsos tentate si estis in fide.* (II *Cor.*, XIII, 5.) Un chrétien qui vit de la foi est un homme tout transformé en Jésus-Christ, qui exprime en lui Jésus-Christ, qui retrace les vertus dont ce divin Sauveur a donné l'exemple. Eh bien, un sérieux retour sur vous-mêmes, rendez-vous justice, jugez-vous vous mêmes : avez-vous le moindre trait de ressemblance avec ce divin Sauveur? Aimez-vous vos ennemis comme il aima les siens?

Le zèle de la maison de Dieu vous dévore-t-il? Faites-vous marcher l'action à côté de l'instruction? Un chrétien qui vit de la foi fait de son corps une victime, vous faites du vôtre une idole. Il est l'image d'un Dieu crucifié, vous en êtes la honte. Il se mortifie en tout, il se surmonte en tout, vous suivez en tout vos penchants, vos commodités, vos aises. Un chrétien qui vit de la foi hait le monde et tout ce qu'il y a dans le monde; et vous ne vivez que pour le monde et vous n'avez d'attrait que pour le monde, et vous ne soupirez, vous n'aimez qu'à vous produire dans les grandes assemblées du monde. Un chrétien qui vit de la foi est un religieux observateur des vœux sacrés de son baptême, vous en êtes les perfides violateurs. Pompes du siècle, faste éblouissant, modes indécentes, parures brillantes : voilà les vanités que vous abjurâtes dans le sacrement de votre régénération, et voilà les vanités dont vous êtes plus épris que jamais, dont vous faites plus que jamais votre occupation, vos délices. Ne serez-vous pas un de ceux qui dans ces jours se croiront en droit de se préparer à la pénitence par des excès, des dissolutions païennes qui déshonorent le christianisme? Et au lieu de venir, dans cette arche de la nouvelle alliance, pleurer avec l'Eglise sur les désordres de ses enfants, n'irez-vous pas, dans des cercles mondains, applaudir à ces travestissements scandaleux que Dieu déteste si hautement dans les Ecritures? *Vosmetipsos.*

Pouvez-vous donc dire avec quelque sorte de vraisemblance que vous soyez les enfants de la foi, le peuple conquis, la nation sainte? Et ne serait-on pas en droit de vous traiter plutôt d'enfants de Bélial, la race d'Amalec, le peuple incirconcis que Dieu frappe d'anathème dans l'Ecriture? Fidèles dans l'esprit, idolâtres dans le cœur, vous êtes vous-mêmes un prodige de contradiction; la foi souffre en vous, elle rougit en vous, elle perd en vous ce qu'elle a gagné dans vos pères : *In vobis patitur opprobrium lex Christiana maledictum.* Ne pas avoir cette foi, c'est le plus grand de tous les malheurs; mais croire les vérités qu'elle enseigne et vivre comme si on ne les croyait point, c'est le plus grand de tous les crimes; et s'il y avait un péché irrémissible, ne pourrait-on pas dire que c'est celui-là? Et c'est cependant, hélas! le péché de la plupart des chrétiens. Peut-être est-ce le mien; peut-être est-ce le crime de la plupart de ceux qui m'entendent. *Vosmetipsos*, etc.

Approche-t-il donc, ou serait-il déjà venu, ce temps déplorable où Jésus-Christ dit, dans l'Evangile, que le Fils de l'homme ne trouvera presque plus de foi sur la terre : *Filius hominis veniens, putas invenit fidem in terra?* (*Luc.*, XVIII, 8.) Aussi corrompus que notre foi est sainte, aussi mauvais que des hommes peuvent l'être, à quelles affreuses vengeances sommes-nous réservés par cette foi si indignement déshonorée, si cruellement outragée? Craignons donc que ce divin flambeau ne vienne à la fin à s'éclipser à nos yeux; qu'il ne porte ses rayons dans un autre hémisphère. Quelle punition plus terrible! ce fut celle de ce peuple que Dieu avait le plus favorisé de ses dons, et qu'il réprouva par un effet de sa justice, en transportant son royaume à une nation qui produisît de meilleurs fruits; et n'est-ce pas encore le terrible châtiment qu'exerce tous les jours notre Dieu sur tant de mondains, sur tant d'impies à qui une vie impure et criminelle a fait perdre la foi, selon la parole d'un grand pape : *Per hoc quod quis nequiter vivit, perdit quod salubriter credit?* Parce que la foi se déclare contre leurs passions, ils se déclarent eux-mêmes contre la foi.

L'impureté est chez eux le germe de l'incrédulité, et l'incrédulité est chez eux la peine de l'impureté. *Per hoc quod*, etc. C'est le déréglement des mœurs qui les a précipités dans l'égarement des opinions. C'est le libertinage de conduite qui les a menés

directement au libertinage de créance. *Per hoc*, etc. A force de vivre comme s'il n'y avait point de vie après celle-ci, ils se sont persuadés qu'il n'y en a point, parce qu'il serait de leur intérêt qu'il n'y en eût point effectivement pour eux ; et si le mauvais chrétien ne dit pas absolument qu'il n'y a point d'enfer, dans une intrigue d'injustice, d'ambition, de galanterie, pense-t-il, croit-il autrement?

Ne nous punissez pas, Seigneur, par ce terrible châtiment dont vous punîtes autrefois, sous les yeux de nos derniers ancêtres, le royaume de ces insulaires, autrefois le sujet de la foi la plus pure et la plus brillante , et maintenant devenu le plus affreux de l'abîme, d'où sortent en abondance les ténèbres les plus épaisses, les vapeurs les plus contagieuses du schisme, de l'erreur, de l'impiété, de l'hérésie, du tolérantisme; ce nombre presque innombrable de sectes qui n'ont de foi et de religion qu'autant qu'une faible raison peut leur en laisser prendre. Fallût-il nous affliger de toutes les calamités temporelles, ne nous épargnez pas; mais conservez-nous le don de la foi, ne nous retranchez point comme les branches de cet olivier franc sur lequel nous avons été entés par la foi. Ne nous ôtez pas votre vigne pour la donner à d'autres vignerons, et quoique nous ayons commis l'iniquité, qu'il ne nous reste que la confusion sur le visage! Tempérez, mon Dieu ! votre grande miséricorde. Conservez-nous la foi, rassemblez-en les précieuses étincelles, et ranimez-la, réchauffez-la, cette foi languissante et morte ; simple et humble, qu'elle fixe notre esprit; vive et agissante, qu'elle règle notre cœur, et qu'elle nous rende dignes de voir face à face, au grand jour de l'éternité, ce que nous ne voyons que comme en un miroir et en des énigmes. C'est la grâce que je vous souhaite mes frères, au nom du Père, etc.

SERMON VI.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

Diliges Dominum Deum tuum. (*Matth.*, XXII, 37.)
Vous aimerez le Seigneur votre Dieu.

O amour ! c'est pour la seconde fois que je parle de vous ! J'ai cru vous faire plaisir, mes frères ; car s'ennuie-t-on jamais d'entendre parler de l'objet bien-aimé ? O amour ! c'est bien peu noblement que je parle de vous! Vous me le pardonnerez, mes frères; car l'amour s'embarrasse peu des termes, pourvu qu'on lui parle de l'objet aimé. O amour ! il est encore nécessaire de parler de vous. Car, hélas! puis-je me flatter que ceux qui m'écoutent brûlent de vos feux? Telle est la bizarre contradiction de notre siècle, siècle où le nom de charité est dans presque toutes les bouches, et où la charité même est bannie de presque tous les cœurs; siècle où l'on a composé des volumes sans nombre pour développer, dit-on, le commandement de la charité, et où l'on parle de la charité avec tant de fiel et d'amertume, qu'on voit bien que c'est pour tout autre motif que celui de la charité même.

Mais que fais-je? Pourquoi déclame-t-je contre les autres? Je ne pense pas que je me foudroie moi-même de mes propres anathèmes et que je trouve dans la condamnation de leur indifférence la condamnation de mon insensibilité. Mon Dieu, vous le savez cependant, si jamais mon esprit fut complice de la lâcheté de mon cœur. Quelque peu que je vous aime, je n'ignore pas ce que je vous dois d'amour; et ma raison indignée frémit encore maintenant que je m'accuse de ma dureté. Tout pécheur que je suis, daignez, mon Dieu ! tirer votre gloire de ma bouche. Je voudrais, en vous faisant aimer, Seigneur, vous venger de vous aimer si peu moi-même. Ecoutez, chrétiens, voici le plan de ce discours.

L'amour dans l'homme coule de source, mais de cette source il n'en sort pas toujours des eaux pures; il n'en sort trop souvent que des torrents débordés. Nous sommes faits pour aimer : mais ce n'est pas toujours Dieu que nous aimons; et ce qu'il y a de plus dangereux, c'est qu'en fait d'amour nous prenons aisément le change; nous confondons un feu profane avec le feu sacré, le feu de la terre avec celui de l'autel; et nous croyons brûler des ardeurs des séraphins, tandis que nous n'avons d'ardeur que pour nous-mêmes ou pour le monde.

Pour ne nous pas tromper dans un sujet où la méprise a des suites éternelles, il est donc essentiel de marquer aujourd'hui les caractères de l'amour divin ; et pour le faire plus sûrement, c'est dans le commandement même de l'amour que je prétends les trouver. Appliquez-vous.

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, *Diliges*, voilà la loi : en voici l'explication dans la loi même. 1° Celui que vous devez aimer est un Maître : *Diliges Dominum.* Aimez-le donc d'un amour d'obéissance et de soumission ; premier caractère de l'amour divin : premier point. 2° Ce Maître qu'on vous propose d'aimer est un Dieu : *Dominum Deum.* Aimez-le donc d'un amour de préférence et de distinction ; second caractère : second point. 3° Ce Dieu qu'on vous oblige d'aimer, c'est en particulier le vôtre : *Dominum Deum tuum.* Aimez-le donc d'un amour de bienveillance et d'inclination : troisième point. C'est tout mon dessein.

O vous! que l'Eglise appelle la Reine de la charité, charité, reine elle-même des autres vertus! Vierge sainte, c'est votre secours que nous réclamons, *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Le premier caractère de celui qu'on nous propose d'aimer, c'est celui de Seigneur et de Maître : *Diliges Dominum.* Seigneur tout-puissant, de son empire relèvent tous ceux de la terre. C'est lui qui donne les sceptres et

qui les brise, qui fait les rois et qui les détrône, qui commande au néant et qui s'en fait obéir. Il a parlé, tout a été. Qu'il parle encore, et rien n'existe. Son front fait fuir les montagnes, ses regards percent les abîmes, sa bouche vomit le tonnerre, ses mains ébranlent l'univers, ses pieds ont pour escabeau tout le monde. Que de grandeur! Que de majesté! Maître parfait sans aucun défaut, je cherche son commencement, je m'élève successivement pour le trouver sur les ruines de tous les êtres. Déjà je ne vois plus que le chaos de l'univers, mon esprit éperdu le cherche encore, et mon esprit le trouve seul subsistant dans toute l'éternité. Je cherche sa fin, j'entasse pour cela siècles sur siècles; je vois les cieux se dissoudre, les éléments se confondre, la terre s'écrouler: toute créature a disparu et lui seul encore subsiste.

Je cherche l'étendue de ses perfections, je raisonne, je dispute, j'approfondis, et après bien des raisonnements je suis forcé de convenir que tout en lui est incompréhensible, jusqu'à son incompréhensibilité même. Or, un tel Maître comment doit-il être aimé, si ce n'est d'un amour de soumission et d'obéissance? Mais en quoi consiste cette obéissance? A quoi se réduit cette soumission? En deux mots, le voici : 1° Cette obéissance doit être celle d'un sujet fidèle; 2° cette soumission doit être celle d'un enfant attaché. C'est-à-dire, en un mot, que nous n'aimons pas un Dieu, si nous n'observons toute sa loi, et qu'il ne suffit pas même d'observer toute sa loi, si nous ne l'observons par amour. Reprenons.

1° Je dis que nous n'aimons pas Dieu si nous n'observons toute sa loi, et que par conséquent dès que nous cessons d'en observer quelque point, nous cessons dès lors entièrement de l'aimer. Je sais qu'il a paru de nos jours un homme assez hardi pour contester cette vérité, qui jusqu'alors n'avait point souffert de contradiction. Il a prétendu, cet homme dangereux, qu'il était des tentations si violentes, des circonstances si critiques, des pas si glissants, que le juste, demeurant toujours juste, pouvait succomber un instant à des efforts redoublés; que la charité était pour lors obscurcie, non pas éteinte; affaiblie, mais non pas perdue; et qu'en un mot, la charité pouvait dominer habituellement dans un cœur où la cupidité, sa rivale, n'avait eu que peu de temps l'empire. Doctrine frappée de la foudre par la voix des pasteurs, mais foudroyée auparavant par la voix de Jésus-Christ même. Ecoutez, mes frères, comme il s'en explique, et instruisez-vous.

Quel est celui qui m'aime, demande-t-il dans son Evangile? Voici sa réponse : Celui qui garde mes préceptes, et les garde tous, celui-là seul peut se flatter de m'aimer : *Qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui diligit me.* (*Joan.*, XIV, 21.) Ainsi celui qui m'aime, c'est cet homme qui, dans un commerce délicat, ne s'écarte jamais dans les routes détournées de la duplicité, qui ne connaît ni les usures palliées, ni les fraudes couvertes, ni les complots injustes; qui, pouvant tout tromper, s'il le voulait, ne le veut point parce que je le défends : *Ille est qui diligit me.*

C'est cet homme qui ne craint ni les discours de la satire, ni les soupçons de l'envie, ni la critique des railleurs, ni la singularité de la conduite, qui méprise la calomnie, et qui ne redoute que moi : *Ille est*, etc.

C'est cet homme humble dans la grandeur, chaste dans l'abondance, modeste parmi les louanges et pénitent dans les plaisirs : *Ille est qui*, etc. Sur ce principe, mes frères, combien de faux amants démasqués et d'hypocrites du divin amour sans ressource?

Elle n'aime donc pas Dieu, cette femme qui, dans les pieuses saillies d'une oisive oraison, lui fait mille serments de fidélité, et qui, dans la pratique, ne voudrait pas pardonner une seule injure, se réconcilier avec ses ennemis. Aime-t-elle Dieu, cette femme qui assiége les autels, investit les temples, entend plusieurs messes tous les jours, communie plusieurs fois la semaine, et qui néglige ses enfants, méprise son époux, est insupportable à son domestique? Aime-t-elle Dieu, cette femme qui, au seul nom d'amour, ne peut retenir ses soupirs, et qui soupire également sur les tristes aventures d'un amour profane; qui, du même œil dont lele a pleuré la mort douloureuse de Jésus-Christ, verse des larmes sur le sort d'une insensée qu'une folle passion précipite dans les flammes? Non, non, reprend le Seigneur : mon amour ne consiste point dans le charme d'une imagination enflammée, dans un tempérament tendre et sensible, dans des sensations douces et voluptueuses Je veux un amour plus fort, plus décisif. Le seul caractère auquel je le reconnais, c'est celui des œuvres : *Qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui diligit me.*

Celui des œuvres. Ah! mes frères, où en sommes-nous donc encore une fois? Si Dieu par ma bouche faisait à tout cet auditoire cette délicate question qu'il fit lui-même au chef des apôtres : M'aimez-vous? *Amas me?* (*Joan.*, XXI, 17.) Oui, diriez-vous, Seigneur, vous le savez, je vous aime : *Tu scis.* (*Ibid.*) Je le sais, pourrait répondre Jésus-Christ dans son indignation; je le sais, perfide! C'est donc peu de ne pas avoir mon amour, il faut encore mentir à ma vérité! Vous m'aimez! et la moindre difficulté vous arrête, le moindre obstacle vous abat, la plus petite contradiction vous rebute quand il s'agit de pratiquer mes commandements! Vous m'aimez! et vous cachez dans un coin de votre cœur une idole favorite que la loi condamne; et vous gardez dans vos maisons des dieux que ma loi redemande, et vous cultivez des liaisons que mon Evangile proscrit! Vous m'aimez! et vous ne gardez de mes préceptes que ceux qui ne gênent pas beaucoup vos inclinations, qui ne crucifient pas votre amour-propre, qui flattent même vos secrets penchants! Car les autres, plus mortifiants et plus austères, le renoncement à

soi-même, la fuite des dangers, la patience dans les croix, ils vous révoltent et peut-être vous scandalisent.

Petits vers de terre! vous êtes si délicats en fait d'amitié! vous poussez la jalousie aussi loin qu'elle peut aller; vous ne reconnaissez plus pour ami celui qui, fidèle sur tout le reste, a eu le malheur dans un seul point de vous déplaire; et vous trouvez mauvais que votre Dieu exige les mêmes égards, fasse valoir les mêmes droits, mette au même prix ses tendresses!

Vous m'aimez! Oui, quand il n'en coûte rien pour le dire, quand il est glorieux de le prononcer. A peu près comme ces soldats qui défient l'ennemi quand il n'est plus question de combattre, et qui prennent honteusement la fuite aux premières approches de l'ennemi; de même dans la ferveur d'une communion vous volez au martyre, et le jour même vous ne pouvez prendre sur vous de sacrifier un misérable entêtement! Vous sortez de mon banquet comme des lions qui ne respirent que le feu de l'amour, et ces lions si déterminés au moindre choc sont renversés par terre. Ce Dieu que vous paraissez aimer si fort à l'autel, bientôt à la maison vous l'oubliez. Ah! que je vous plaindrais, pères, maîtres, époux, si vos enfants, vos domestiques, vos épouses, ne vous aimaient pas davantage! Allez, traîtres amants, votre amour n'est que mensonge, votre charité qu'illusion. Je veux un amour effectif et réel : le seul caractère auquel je le reconnais, c'est celui des œuvres : *Qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui diligit me.*

Celui des œuvres! Ah! mes frères, la désolante conclusion. Il n'est donc presque plus d'amour de Dieu sur la terre, puisqu'on ne voit partout que des torrents d'iniquité; Dieu n'a donc presque plus de véritables amis, puisqu'il a si peu de serviteurs fidèles. Et cette parole de l'Ecriture n'est donc que trop fondée, que, quoique notre Dieu soit de tous les maîtres le plus aimable, il est cependant de tous les maîtres le moins aimé. Ah! disait dans un sujet presque semblable l'éloquent saint Jean Chrysostome, prêtres du Dieu vivant, vous du moins qui devez brûler de son amour, fermez avec soin les portes de ce temple et prenez garde qu'aujourd'hui aucun idolâtre, aucun hérétique ne se glisse dans cette assemblée. Quel scandale pour la religion, s'ils étaient témoins des reproches que nous sommes forcés de faire. Murs de Sion, renfermez donc exactement dans votre enceinte nos paroles et nos plaintes; qu'elles ne transpirent pas jusqu'à Geth; qu'Ascalon n'en ait pas de connaissance : *Nolite annuntiare in Geth neque in compitis Ascalon.* (II *Reg.*, I, 20.) Quel triomphe serait-ce pour les incirconcis s'ils apprenaient que des chrétiens, les disciples de la croix, les élèves du Calvaire, les enfants de la dilection sont sans amour pour le Dieu même qu'ils adorent. Mais enfin, à la vue de tant de crimes dont nous sommes souvent les témoins, il faut convenir qu'on n'aime pas Dieu, ou qu'on peut l'aimer et l'offenser tout ensemble, contre l'oracle de Jésus-Christ. *Qui habet*, etc.

Si l'on ne vous aime, ô mon Dieu! que quand on vous sert, je ne vous ai donc pas aimé dans ces jours mauvais où j'ai vécu dans le crime. Souveraine majesté, ravissante beauté, je ne vous haïssais pas peut-être, les démons seuls sont capables de vous haïr; mais certainement je ne vous aimais pas. Que faisais-je donc alors dans le monde, si j'y étais sans vous aimer? O jours que je voudrais racheter de tout mon sang, jours de péché, tristes saisons, sombres années, que vous me causez de regrets! Oui, tout le ciel seul pourra sécher mes pleurs; encore quoique la foi m'apprenne que la douleur n'y a plus d'accès, il me semble que jusque dans le ciel les pénitents devraient gémir de ne vous avoir pas toujours aimé.

2° Ce n'est point assez, mes frères, d'observer la loi de Dieu pour l'aimer, il faut encore du moins quelquefois observer cette loi par amour. Prenez garde à cette seconde proposition, je vous prie; il ne suffit point d'obéir à Dieu comme un sujet fidèle, il faut encore lui obéir en enfant attaché.

On entendit, le siècle dernier, sortir d'une bouche qui avait eu l'honneur de consacrer Jésus-Christ ce blasphème exécrable, que tout ce qu'on exigeait du chrétien, c'était d'éviter le péché par la crainte des peines, de garder le précepte pour se mettre à couvert du châtiment, et qu'en un mot on pouvait aller voir Dieu sans l'avoir aimé. Ah! disait saint Chrysostome, la crainte du Seigneur sans doute est bonne, et nous voudrions, mondains, faire retentir à vos oreilles nuit et jour son tonnerre; mais sachez qu'il n'est pas écrit seulement : Vous craindrez votre Dieu; mais il est encore écrit : Vous l'aimerez, *Diliges*. Sans cela, cœurs lâches et indignes d'une récompense qui consiste à aimer, allez tremper dans l'abîme avec les démons.

Or, mes frères, parmi ceux qui gardent la loi, où sont ceux qui la gardent par amour? C'est la seconde question que je propose et sur laquelle il faut que vous répondiez. Hélas! les Pères de l'Eglise ont déjà fait ce reproche aux prétendus justes de leur temps. Enfants des saints, s'écriaient-ils, fils des martyrs, qu'est devenue en nous la vertu de nos pères? La moindre tentation renverse nos résolutions les plus fermes; on n'a plus besoin, pour nous faire renoncer à Jésus-Christ, ni de prisons ni de glaive : l'amour de la volupté, un léger intérêt suffisent pour nous vaincre et pour faire apostasier même les plus sages d'entre nous. Pourquoi tant de faiblesse, je dis même parmi les forts? Ah! c'est que nous craignons beaucoup et que nous aimons peu. La force qui vient de la crainte est une force qui s'évanouit dès qu'on cesse de penser au danger qui la fait naître, au lieu que la force que l'amour inspire est plus constante et plus pure, parce qu'elle est plus douce et plus tranquille.

A combien de chrétiens, d'ailleurs exacts sur leurs droits, ne pourrait-on pas appliquer ces paroles? Est-ce par amour que vous ob-

servez la loi, vous qu'on ne réduit qu'à coups de foudre; qui n'accordez au Seigneur que ce que vous ne pouvez lui refuser; qui, contents d'éviter les grands crimes, vous permettez mille légères infidélités? Allez, vous craignez d'être damnés, mais vous ne l'aimez pas.

Est-ce par amour que vous observez la loi, vous qui ne la pratiquez qu'en murmurant contre ses prétendues rigueurs? Ah! l'amour ne connaît point toutes ces plaintes; elles n'ont d'autre principe que la crainte et la lâcheté. En voici, dans un exemple fameux, une preuve sans réplique. Agag et Isaac sont tous deux condamnés par le même Dieu au même sacrifice; le roi d'Amalec paraît à l'autel, mais c'est une victime tremblante qui frémit, qui s'agite, qui se désespère à la vue du couteau qui doit l'égorger. Isaac, au contraire, porte lui-même sur la montagne le glaive et le bois du sacrifice; d'un œil tranquille il monte sur le bûcher; il se livre au supplice, tout prêt, s'il le fallait, à se plonger lui-même le poignard dans le sein. D'où vient cette différence? Ah! l'un n'est qu'un esclave qui obéit par contrainte, l'autre est un enfant qui obéit par amour. Vous qui ne portez le joug qu'en gémissant, vous qui le trouvez trop dur, trop accablant, vous craignez d'être damné; vous ne l'aimez pas.

Est-ce par amour que vous observez la loi, vous qui dans vos meilleures actions n'avez devant les yeux que les feux de l'autre monde; qui pardonnez, par exemple, pour éviter le châtiment d'un Dieu qui défend de se venger, et jamais pour reconnaître le tendre amour qui vous a pardonné tant de crimes; qui vous purifiez avant que d'approcher de l'autel pour vous mettre à couvert de l'anathème de l'Apôtre, et jamais pour répondre aux faveurs du Dieu que vous recevez; qui ne vous taisez sur vos frères que pour ne pas sentir les charbons brûlants qui sont réservés aux langues médisantes, et jamais pour imiter la bonté d'un Dieu qui supporte les plus grands pécheurs? Allez, vous craignez d'être damnés, mais vous n'aimez pas.

Où sont-ils donc, mon Dieu, ceux qui vous aiment, si votre amour ne se trouve pas parmi ceux-là mêmes qui paraissent vous servir? Où sont-ils? Si Jésus-Christ venait sur la terre, trouverait-il dans quelqu'un de vous cette charité noble qui n'aime en vous que vous-même? *Putas, Filius hominis inveniet?* (*Luc.*, XVIII, 8.) Oui, mes frères, il en trouverait. Il est encore, grâce au ciel, des Catherines de Sienne, des Thérèses, des François de Sales qui disent avec vérité : Oui, mon Dieu, je vous aime; et n'y eût-il ni enfer à éviter ni paradis à gagner, je vous aimerais tout également, Dieu de vertus.

Les hommes eux-mêmes ne veulent-ils pas qu'on les aime par amitié pure, sans aucun retour d'intérêt? Et jusqu'où des amants insensés n'ont-ils pas porté sur ce point une idolâtrie détestable? Ce qui était dans eux passion forcenée, injustice criante, n'est qu'un tribut juste et légitime que nous devons, Seigneur, à vos perfections. Quand il n'y aurait nulle habitude à attendre, je n'en serais pas moins fidèle à votre loi. N'est-ce pas assez d'honneur à une vile créature de pouvoir contribuer à votre gloire? Ainsi parlaient les saints. Je sais que ce langage des saints a été traité d'extravagance, de bel excès, de chimérique raffinement; mais les saints, pour être saints, ne sont pas des insensés, et leur folie après tout sera toujours plus à désirer que la fausse sagesse du monde. Premier caractère de l'amour de Dieu : amour d'obéissance et de soumission; soumission d'un sujet, obéissance d'un enfant : *Diliges Dominum.* Ce n'est pas assez; celui que nous devons aimer est un Dieu, il faut donc l'aimer d'un amour de préférence et de distinction. Second caractère, etc.

SECOND POINT.

Second caractère de l'amour de Dieu, amour de préférence et de distinction; c'est-à-dire en deux mots, 1° que nous devons aimer Dieu par-dessus tout; 2° que nous ne devons rien aimer que d'une manière subordonnée à l'amour de Dieu. Ne perdez rien de cette double instruction.

Je dis que nous devons aimer Dieu par-dessus tout; c'est ainsi que l'entendit saint Paul, ce grand zélateur de la charité. Qui pourra, disait-il, me séparer de Jésus-Christ? J'en donne le défi à toute la terre. Serait-ce la tribulation avec ses amertumes : *An tribulatio?* (*Rom.*, VIII, 35.) La tentation avec ses dangers : *An angustia?* (*Ibid.*) La faim avec ses rigueurs : *An fames?* (*Ibid.*) La nudité avec son infamie : *An nuditas?* (*Ibid.*) La persécution avec ses violences : *An persecutio?* (*Ibid.*) Le glaive des tyrans avec tous leurs supplices : *An gladius?* (*Ibid.*) Non, je l'assure, je le soutiens, j'en suis certain autant qu'on le peut être : *Certus sum* (*Ibid.*, 38), que ni la mort la plus affreuse, ni la vie la plus traversée, ni les puissances les plus déchaînées, ni les principautés les plus engageantes, ni les démons même les plus furieux, le ciel ni la terre, non plus que les enfers, ne me sépareront jamais de l'amour que je voue à mon Dieu, et qui lui est dû par tant de titres : *Certus sum.* Mon Dieu, c'est ainsi qu'on vous parle quand on vous aime.

Qui d'entre vous oserait parler ainsi, mes frères? Nous ne sommes pas obligés de parler comme un saint Paul, reprenez-vous. Oui, quand Paul parle en apôtre, je l'avoue; mais ici Paul ne parle qu'en simple chrétien : et la preuve, c'est qu'il ne parle pas en son nom, mais au nom de chaque fidèle : *Quis nos separabit a charitate Christi?* (*Ibid.*, 35.)

Je sais que des hommes délicats traitent ces suppositions de dangereuses; qu'à les entendre il suffit d'aimer Dieu en général, sans prévenir, par une imagination discrète, des combats qu'on n'aura jamais à soutenir; qu'autrement c'est se tenter à pure perte, et alarmer les âmes sans raison. Mais je sais aussi que telle n'était point la délicatesse des anciens pasteurs, qui prétendaient avec justice que, pour éprouver son amour, on

devait s'interroger soi-même, se demander souvent, pour s'endurcir contre les assauts du monde : Est-il rien ici-bas, biens, famille, honneurs, réputation, est-il rien qui me fît chanceler ? Eh bien ! mes frères, répondez donc aux questions que je vais vous faire d'après eux et d'après saint Paul.

Dites-moi : si Dieu appesantissait sa main sur vous comme il l'appesantit sur le saint homme Job ; qu'il vous enlevât cette santé que vous ménagez, cet enfant que vous chérissez, cette épouse que vous idolâtrez, cette fortune qui vous est si chère, cette estime dont vous êtes si jaloux ; si d'un poste éclatant il vous faisait passer tout à coup sur le fumier, voilà la tribulation avec ses amertumes, *Tribulatio ;* l'aimeriez-vous, ce Dieu non plus caressant et prodigue, mais sévère et crucifiant ? Je ne demande pas si vous seriez indifférent à de pareils coups, la charité ne rend point insensible ; je ne demande pas même si la force de la douleur ne vous arracherait pas ces plaintes légères que désavoue bientôt la réflexion : la charité a ses langueurs ; mais je vous demande si, trop lâche pour vous clouer de vos propres mains à la croix, vous souffririez du moins qu'on vous y attachât sans murmure, et si, trop faible pour boire avec délices le calice d'affliction, vous ne le boiriez pas du moins dans la patience ? Répondez ; si le cœur n'est pas dans cette disposition, vous n'avez pas plus d'amour de Dieu qu'un infidèle : cela est de foi.

Si vous étiez assailli de la tentation la plus violente, la plus conforme à votre humeur, à votre caractère, à vos penchants : *An angustia?* résisteriez-vous ? Je ne vous demande pas si vous consommeriez l'œuvre du péché, la politique a ses sages ; mais je vous demande si vous ne vous rendriez pas au secret, et si vous ne gémiriez pas tout bas des motifs de bienséance qui tiennent la raison captive. Auriez-vous le courage de vous défendre bien sérieusement ? Répondez ; si le cœur n'est pas dans cette disposition, vous n'avez pas plus d'amour qu'un infidèle : cela est de foi.

Réduit à la dernière nécessité, si, pour vous retirer du moins d'une affreuse indigence, il ne fallait qu'une injustice dérobée dont personne ne serait instruit : *An fames?* ne la commettriez-vous pas ? Ah ! combien d'autres l'ont commise, dit le Seigneur, et n'ont pas rougi de me mettre en concurrence avec un vil morceau de pain : *Violabant me propter pugillum hordei et fragmen panis.* (*Ezech.*, XIII, 19.) Seriez-vous du nombre, pauvres qui m'écoutez ? Ou plutôt, vous croiriez-vous assez riches dès que vous auriez l'amitié de votre Dieu ? Répondez ; si le cœur n'est pas dans cette disposition, vous n'avez pas plus d'amour de Dieu qu'un infidèle : cela est de foi.

Abrégeons ce triste détail ? Si un ennemi vous avait fait un outrage marqué, un de ces outrages qu'on ne pardonne pas dans l'Evangile du monde : *An percutio?* guerriers, ne tireriez-vous pas le glaive ? Soldats, n'exigeriez-vous pas du sang ? Auriez-vous la force de sacrifier noblement un vain honneur à celui du plus grand Maître ? Répondez ; si le cœur n'est pas dans cette disposition, vous n'avez pas plus d'amour de Dieu qu'un infidèle : cela est de foi.

Enfin, si tous les glaives des tyrans pendaient sur votre tête, si pour se déclarer pour Jésus-Christ, il fallait s'exposer aux tourments, si l'on n'était chrétien qu'à condition d'être martyr : *An gladius?* confesseriez-vous Jésus-Christ sur l'échafaud, sur la croix, au milieu des bûchers ? Répondez ; si le cœur n'est pas dans cette disposition, vous n'avez pas plus d'amour de Dieu qu'un infidèle : cela est de foi.

Mais pourquoi avoir recours aux décisions de la foi où la voix de la raison se fait si bien entendre ? Eh ! ne vous dit-elle pas qu'il faut tout sacrifier pour l'objet aimé ? Vous régnerez, disait Jonathas à David, et je serai le premier de vos sujets, vous aurez l'honneur de la souveraineté et moi le plaisir de la dépendance : je ne me plaindrai pas du sort qui ne me dépouille que pour vous enrichir. Jonathas a donné son cœur à David, il peut bien lui céder une couronne : *Tu regnabis super Israel, et ego ero tibi secundus.* (I *Reg.* XXIII, 17.)

S'il voulait éprouver ma vertu, disait un sage païen, austère partisan de la pauvreté, à qui un empereur qui voulait le sonder envoyait de grands biens, s'il voulait tenter ma vertu, il devait m'offrir tout son empire.

Qu'est-ce que le monde ne devrait pas nous offrir pour nous détacher du parti de notre Dieu ? Serait-ce assez des richesses de la terre, des empires mêmes de l'univers ? Non, mes frères, il devrait nous offrir un autre Dieu, et encore un Dieu plus grand que le nôtre. Mais, hélas ! pourquoi parler d'une pareille épreuve ? Ses moindres faveurs suffisent tous les jours pour nous débaucher. Nous aimons Dieu, nous le préférons à tout, nous le disons : c'est le langage du berceau que vous n'avez pu oublier encore. Mais, hélas ! notre conduite le dit-elle ? Et nos désirs, nos projets, nos espérances ne sont-ils pas une preuve du contraire ? Nous aimons Dieu par-dessus tout, nous le disons ; mais l'ambition vient aussitôt qui donne le démenti aux hypocrites amants : Non, non, Seigneur, dit-elle, ce cœur n'est point à vous, ses protestations sont fausses ; il est à moi : car pour parvenir à mes honneurs, il n'est rien qu'il ne soit prêt à m'accorder : *Venit ambitio et dicit, Plane meus est.*

La volupté vient et dit également : Il est à moi, car à peine lui ai-je montré mes charmes, qu'il a bientôt oublié les vôtres : *Venit voluptas et dicit, Plane meus est.*

L'avarice vient à son tour, et tient le même langage : Ah ! Seigneur, comment ce cœur serait-il à vous ? Il est dans ses trésors, et son trésor c'est lui-même : *Venit cupiditas et dicit, Plane meus est.* Or, aux cris de toutes les passions que pouvons-nous répondre ?

Cependant, dites-vous, c'est demander

beaucoup que d'exiger un tel amour. Hélas! n'en accordez-vous point tous les jours autant et plus peut-être à un amour profane? Voit-on de grands attachements sans une entière préférence? Dès que le cœur est pris, on ne compare plus rien à ce que l'on aime. Pères, mères, enfants, époux, biens, devoirs, honneurs, santé, dans la concurrence de l'objet aimé, tout est compté pour rien, tout est oublié. On aime ailleurs, dit-on, c'est tout dire; le cœur est pris, on n'en demande pas davantage. Amour abominable, quand il est prodigué à la créature, nous l'avons dit; mais amour nécessaire, quand il est question du Créateur. Ne pas le préférer à tout, ce n'est pas aimer Dieu.

2° Je vais plus loin, car je prétends que non-seulement nous devons aimer Dieu pardessus tout, mais encore que nous ne devons rien aimer que d'une manière subordonnée à l'amour de Dieu. Il est des amours innocents, quoique différents de celui de la charité, il est vrai, et le milieu fixé par l'Eglise ne m'est pas inconnu; mais ces amours, quelque innocents qu'on les suppose, doivent toujours être subordonnés à l'empire de la charité. Je m'explique : aimer un enfant, c'est un amour que la nature inspire; mais aimer un enfant jusqu'à s'endormir sur ses vices pour s'épargner la peine de le corriger, mais l'aimer jusqu'à négliger son avancement pour ne pas gêner son indolence, mais l'aimer jusqu'à lui procurer d'illicites plaisirs pour amuser son oisiveté, c'est un amour que la charité réprouve, parce que c'est plus aimer un enfant que Dieu même. Aimer un époux, c'est un amour qu'on ne peut trop recommander dans un siècle où la plupart des mariages n'ont du sacrement que l'impossibilité de les rompre; mais aimer un époux jusqu'à prendre parti dans toutes ses querelles, sous prétexte que son amour et le vôtre ne peuvent être séparés; mais l'aimer jusque dans ses actions, sous prétexte qu'on n'est pas libre de les empêcher; mais l'aimer jusqu'à consentir aux plus infâmes désirs, sous prétexte qu'on ne veut pas le mécontenter, c'est un amour que la charité réprouve, parce que c'est plus aimer un époux que Dieu même.

S'aimer soi-même, c'est un amour né avec nous; car personne, dit saint Paul, n'a haï sa chair : *Nemo carnem suam odio habuit* (*Ephes.*, V, 29); mais l'aimer jusqu'à flatter tous ses sens, satisfaire tous ses penchants, idolâtrer son propre corps; c'est un amour, femmes mondaines, car c'est vous surtout que cet endroit de mon discours regarde; c'est un amour que la charité réprouve, parce que c'est plus s'aimer que Dieu même; second caractère de l'amour de Dieu, amour de préférence et de distinction : *Diliges Dominum Deum*. Achevons. Ce Dieu qu'on nous oblige d'aimer, c'est en particulier notre Dieu; nous devons donc l'aimer d'un amour de bienveillance et d'inclination : *Deum tuum*. Troisième réflexion que je poursuis sans m'interrompre.

TROISIÈME POINT

Quand j'ai dit, mes frères, qu'il faut avoir pour Dieu un amour de bienveillance et d'inclination, j'ai voulu dire en trois mots que, lorsqu'on aime véritablement Dieu, on en fait 1° l'objet de ses pensées; 2° l'objet de son zèle; 3° l'objet de ses désirs.

1° Je dis qu'on en fait l'objet de ses pensées. Le froid amour que celui qui ne pense jamais à l'objet aimé! Tels ne sont pas les amours profanes; un amant insensé s'occupe éternellement de la créature qu'il adore. Uniquement concentré, si j'ose parler ainsi, dans l'objet qui lui est cher, on le voit le chercher quand il est absent, le saisir lorsqu'il se présente, le rappeler dès qu'il s'éloigne, languir lorsqu'il croit qu'il doit lui échapper. Ah! qu'ils sont courts les moments où il jouit de ses entretiens! Qu'ils sont délicieux les instants où, plongés dans de molles rêveries, il se retrace les charmes victorieux qui ont forgé ses fers! Partout il porte le souvenir de sa passion, dans le tracas des affaires, dans le tumulte des assemblées, dans le calme du repos, trop souvent, juste Dieu! dans l'enceinte de vos temples! Voilà ce qui s'appelle aimer, dit-on, dans le monde. Oui, mes frères, mais sur ce pied, comment pouvez-vous vous flatter d'aimer votre Dieu?

Vous aimez votre Dieu, vous le dites, et jusqu'aux pieds des autels, quelquefois après une communion, votre esprit s'égare, voltige de plaisirs en plaisirs, se promène de cercles en cercles, et ne peut s'entretenir d'un quart d'heure de réflexion; mensonge et contradiction. Vous aimez Dieu, vous le dites, et vous ne pouvez pas souffrir qu'on vous en parle; vous trouvez mauvais qu'on vous en fasse souvenir. Vous traitez d'hommes dévots et importuns ceux qui jettent l'entretien sur cette matière. Qui l'eût cru? Penser à vous, beauté immortelle! c'est pour le monde un contre-temps fâcheux; ce qui devrait faire ses délices est pour lui une espèce de tourment, et néanmoins il vous aime!

Vous aimez Dieu, vous le dites, et vous ne lui payez pas même ce faible tribut du matin et du soir qui ont consacré vos besoins et sa gloire, et vous le faites avec une précipitation qui marque assez votre dégoût, surtout avec un ennui qui trahit votre insensibilité. Je sais qu'il est des sécheresses qui sont plutôt la preuve délicate d'un amour solide que la marque d'un amour équivoque. C'est un éclaircissement que je dois ici à la consolation des âmes droites. Mais que leurs sécheresses sont différentes des vôtres! Les vôtres sont volontaires, et non pas les leurs; elles se plaignent, et vous êtes tranquilles; elles n'épargnent rien pour retrouver leur bien-aimé, et vous faites tout ce qu'il faut pour l'éloigner encore davantage. Aussi je les respecte jusque dans leur prétendue froideur, et je vous reproche avec raison une criminelle indifférence, indifférence pour Dieu! Voûtes sacrées de cet au-

guste temple, fendez-vous à une telle parole! Que direz-vous, mes frères, pour excuser une telle infidélité?

Que vous êtes incapables de réflexions profondes, et que vous n'êtes pas faits pour méditer? Ah! faut-il donc tant de mystères pour nous faire trouver dans l'univers de quoi penser à notre Dieu? Quoi! quand vous jetez les yeux au ciel, vous ne pouvez pas dire : Là, réside l'objet de mes tendresses. Quand vous contemplez les mers, vous ne pouvez pas dire : Les élévations de la mer sont admirables; le Seigneur est admirable dans les flots. Quand vous regardez d'abondantes moissons, vous ne pouvez pas vous dire : C'est mon Dieu qui me les donne; ce n'est qu'une image des biens éternels qu'il m'a réservés. Quand ce tendre enfant avec ses mains innocentes vous caresse, vous ne pouvez pas dire : Puisque cet enfant m'aime avec tant d'ardeur, moi-même, enfant de Dieu, comment dois-je l'aimer?

Ah! le juste qui vit d'amour encore plus que de la foi, découvre partout, jusque dans le moindre atôme, cette main paternelle qui porte le ciel et la terre, et qui nous porte avec eux. Ainsi, ces solitaires dont parle saint Jérôme le trouvaient, ce Dieu, dans les ruisseaux qui arrosaient leurs bocages, dans le chant des oiseaux qui peuplaient leurs bois, dans les fruits des arbres qui leur servaient de nourriture. Temps heureux! qu'êtes-vous devenu? Hélas! n'avons-nous pas aujourd'hui le déplaisir de voir des chrétiens passer toute leur vie sans s'occuper de leur Dieu, arriver à la mort sans l'avoir aimé? En vain leur répétons-nous : Faites, mon frère, un acte d'amour de Dieu; c'est alors plus que jamais que le précepte de la charité presse; ils ne nous comprennent pas. Faire un acte d'amour de Dieu, c'est pour eux un langage nouveau. Aidez-moi donc, disent-ils, à le produire? Apprenez-moi comme il faut s'y prendre pour le former? Anges tutélaires de ces indignes chrétiens, après un tel aveu pouvez-vous ne pas frémir? O mes frères! peu s'en faut que je n'interrompe ici mon discours pour donner un libre cours à mes larmes!

2° Ce n'est point assez que Dieu soit l'objet de nos pensées; il faut encore, si nous l'aimons, qu'il soit l'objet de notre zèle. Je vous aime, mon Dieu, disait David, et parce que je vous aime, je sèche de douleur quand je vois que les hommes ne vous aiment pas : *Tabescere me fecit zelus meus.* (*Psal.* CXVIII, 139.) A cette vue, quoique la douceur soit dans mon caractère, je ne suis plus maître de moi-même : la charité me transporte, et me fait persécuter à toute outrance ces ingrats qui osent vous offenser; je les chasse de ma présence; je leur ferme l'entrée de mon palais; je voudrais les exterminer de tout mon royaume: c'est la première pensée qui m'occupe, le premier soin qui m'intéresse, le premier souhait que je fais : *In matutino interficiebam omnes peccatores terræ.* (*Psal.* C, 8.)

Ce zèle me brûle, reprenait saint Paul, le sang me bout par les veines : je meurs de voir mon Dieu si mal aimé. De là ces travaux immenses, cette soif des âmes, cette ardeur des croix pour établir par toute la terre le beau règne de l'amour. Je compte pour rien mes sueurs, disait-il, pourvu que l'Evangile fructifie. Qu'importe que Paul soit foulé aux pieds et accablé de coups, pourvu que Jésus-Christ profite de mes peines, et que mes souffrances le fassent connaître? C'est ainsi que parlaient les saints. Sont-ce là vos sentiments, mes frères?

On peut aimer Dieu sans être apôtre, dites-vous : oui, sans être apôtre du monde entier comme un Paul, il est vrai; mais non pas sans être apôtre de vos domestiques, de vos enfants, de votre famille, pères et mères; et si je vois, par votre indolence, vos domestiques sans instructions, vos enfans sans piété, votre famille sans union, sans charité; si, contents d'être aimés de ceux-ci, d'être servis de ceux-là, vous vous mettez peu en peine que Dieu le soit des uns et des autres, que puis-je penser de votre amour?

Dieu n'a pas fait de vous des apôtres, il est vrai. Mais quoi! sans être apôtre, ne pourriez-vous pas, si vous l'aimiez bien, saisir mille occasions qui se présentent tous les jours de le faire aimer? Ne pourrier-vous pas fléchir, attendrir un cœur qui verse dans votre sein le fiel de la haine; rompre par de charitables avertissements des amitiés suspectes, des intrigues secrètes, des sociétés trop chéries dont on vous a fait la confidence; toucher, gagner, convertir par un mot de salut cette jeune personne qui commence à s'oublier; fermer la bouche à ces audacieux impies qui, au hasard d'ébranler les faibles, tournent en dérision les choses les plus saintes? Mes frères, l'amour est ingénieux à saisir les circonstances qui s'offrent si souvent de glorifier l'objet aimé. Achevons.

3° Dieu étant devenu l'objet de vos pensées, la matière de votre zèle, il sera bientôt l'objet de vos désirs. Dernier effet de son amour. Dans le monde on regarderait avec raison comme une étrange et nouvelle manière d'aimer, de trouver bon l'éloignement, et de ne rien craindre que l'approche de ce qu'on aime : il est donc juste, mes frères, que, quand on aime véritablement Dieu, on ne désire rien tant que de lui être réuni. Aussi ne voyons-nous, dans les écrits et dans les histoires des saints, que d'amoureux empressements de le voir, et de douloureuses complaintes d'en être séparé.

Quand paraîtrai-je devant vous, Seigneur? disait David; car pour confondre les froideurs du monde, il est bon de leur donner pour maître, non pas un cénobite dans sa cellule, mais un docteur assis sur le trône; quand paraîtrai-je devant vous, mon Seigneur? Quand viendra ce jour fortuné, le plus beau de mes jours, ou plutôt le seul de mes jours? Car ce n'est pas vivre que de vivre loin de vous, Dieu de mon cœur : *Deus cordis mei* (*Psal.* LXXII, 26), mon éternelle

portion : *Pars mea in æternum.* (*Psal.*, LXXII, 26.) Il n'est rien sur la terre, il n'est rien, même au ciel, si ce n'est vous seul, que je désire : *Quid mihi est in cœlo et a te quid volui super terram?* (*Ibid.*, 25.)

Saint Paul ressentait les mêmes ardeurs. Vous auriez dit que sa grande âme, brisant les liens qui la retenaient captive dans cette maison de péché, eût voulu voler dans le sein de son bien-aimé comme la colombe dans l'arche. Tabernacle d'argile, quand serez-vous détruit? Murs de boue, quand tomberez-vous par pièces? s'écriait-il; ô Dieu! vous refuserez-vous encore aux vœux de votre Apôtre? Et mon amour ne sera-t-il jamais rassasié de vous? *Desiderium habeo dissolvi et esse cum Christo?* (*Philip.*, I, 23.)

Quel langage! Est-ce celui du monde? Où sont-ils ces divins embrassements, ces saintes impétuosités, ces nobles saillies qui, selon l'Esprit-Saint, bravent les rigueurs de la mort, écartent toutes les horreurs du sépulcre, et cherchent dans les cendres du tombeau le germe de l'immortalité? Où sont-ils, hélas! ils sont bien rares parmi nous; d'où je conclus toujours que notre Dieu n'est guère aimé.

Notre Dieu n'est guère aimé. Ah! Paul, reprenez donc la foudre, faites donc encore gronder l'anathème. Anathème à qui n'aime pas le Seigneur Jésus! *Qui non amat Dominum Jesum sit anathema!* (I *Cor.*, XVI, 11.) Terrible malédiction! affreuse excommunication! parole désespérante! Les anathèmes de l'Eglise, quoique infiniment redoutables à la foi, ne sont prononcés que par le ministère des pasteurs. Celui dont parle saint Paul est sorti de la bouche de Jésus-Christ. Les anathèmes de l'Eglise ont du moins cet avantage, qu'ils tendent à réveiller le pécheur et à le retirer de son péché. L'anathème dont parle saint Paul livre le pécheur à ses ténèbres et à son crime. Les anathèmes de l'Eglise sont moins des châtiments que des remèdes : aussi l'Apôtre ne livre à Satan le corps de l'incestueux de Corinthe, qu'afin que son esprit fût sauvé au jour du Seigneur. Ah! mes frères, l'anathème dont parle saint Paul enveloppe et le corps et l'âme dans les horreurs d'une réprobation éternelle. Car voilà le sens de ces glaçantes paroles : Anathème à quiconque n'aime pas le Seigneur Jésus, c'est-à-dire qu'ils n'aiment jamais leur Dieu, ces cœurs insensibles, et qu'ils n'en soient jamais aimés! L'entendez-vous, chrétiens? voilà votre enfer, et un enfer plus redoutable que l'enfer même.

Non, jamais saint Paul n'avait rien dit de plus énergique. Ne vous jamais aimer, mon Dieu, n'être jamais aimé de vous! Ah! plutôt n'être jamais aimé de personne! plutôt être l'objet de l'exécration publique! Est-il possible que cet anathème tombât sur la tête de quelques-uns de ceux qui m'écoutent? Quoi! pourrions-nous bien ne pas aimer non plus un Dieu puissant, redoutable, majestueux, mais un Dieu caressant, un Dieu fait chair, un Dieu sauveur? *Dominum Jesum.*

Prophète, vous vous trompez étrangement, quand dans les transports de votre zèle vous vous écriez : Que ne brisez-vous les cieux, Seigneur, pour descendre au milieu de nous? *Utinam disrumperes cœlos et descenderes!* (*Isa.*, LXIV, 1.) Quel rocher assez dur pourrait résister à l'impression du feu qui marche devant vous? Tout serait enflammé : les cœurs les plus froids s'embraseraient, toutes les glaces se fondraient : *Sicut exustio ignis tabescerent aquæ et arderent igne.* (*Ibid.*, 2.)

La première partie de vos souhaits a été accomplie, saint prophète : les cieux se sont ouverts, ils s'ouvrent encore tous les jours. Le juste est descendu : le voilà encore maintenant sur nos autels. Mais l'autre partie de vos oracles a-t-elle parmi nous son effet? Où sont ces saintes flammes, ces divines ardeurs, cet incendie d'amour que vous nous promettiez? *Sicut exustio ignis*, etc.

Du moins mes frères, j'ai tâché de vous inspirer cet amour. Le Seigneur m'est témoin que je lui ai demandé pour vous cette grâce, en tenant avec la main la sainte victime de nos autels, je la demande encore cette pieuse faveur : c'est pour l'obtenir que je fléchis en esprit mes genoux devant son trône : *Cujus rei gratia flecto genua mea.* (*Ephes.*, III, 14.)

Sainte charité, soumettez pour toujours à votre empire ce peuple chrétien qui a eu la patience de me supporter. Qu'ils vous aiment, Seigneur, ces fidèles que vous avez tant aimés! Que le plaisir de vous aimer leur tienne lieu de tout autre plaisir! Mais qu'ils vous aiment sans inconstance! Des amis d'un jour eux-mêmes n'en voudraient pas : *In charitate radicati et fundati.* (*Ibid.*, 17.) Puissent-ils ne jamais oublier et les bontés du Père et les tendresses du Fils, méditer souvent l'amour que celui-là a eu pour eux, amour éternel et avant tout les temps, amour parfait et sans espérance, amour universel et sans ménagement : telle est son étendue, telle est sa mesure. Les saints, qui la comprennent, en sont ravis d'étonnement : *Ut possitis comprehendere cum omnibus sanctis quæ sit latitudo et longitudo, et sublimitas et profundum* (*Ibid.*, 18); réfléchir chaque jour sur les tendresses du Fils, d'un Fils qui leur apporta la grâce, qui versa pour eux son sang, qui les nourrit encore de sa chair : *Scire etiam superemineutem scientiæ charitatem Christi.* (*Ib.*, 19.)

Leurs cœurs fussent-ils aussi durs que la pierre, vous pouvez, Seigneur, si vous voulez, les amollir : *Potens es omnia facere superabundanter quam petimus.* (*Ibid.*, 20.) Mais non, ce sont des bons cœurs, des cœurs reconnaissants, des cœurs sensibles : le moindre souffle de votre Esprit suffira pour les embraser. Alors, tout transportés de votre amour, ils vous glorifieront sur la terre avec Jésus-Christ votre Fils : *Ipsi gloria in Ecclesia et in Christo Jesu* (*Ibid.*, 21); et recueillis un jour dans votre sein, ils vous béniront sans cesse, et vous aimeront sans craindre désormais de ne vous pas aimer,

in omnes generationes sæculi sæcutorum (*Ephes.*, III.) *Amen.*

SERMON VII.

SUR L'OUBLI DU SALUT.

Elegit nos in Christo ante mundi constitutionem ut essemus sancti et immaculati in conspectu ejus. (*Ephes.*, 4.)

Dieu nous a choisis en Jésus-Christ avant la création du monde pour être saints et sans tache à ses yeux.

Qui pouvait mieux savoir le secret du salut qu'un apôtre transporté au troisième ciel, associé aux conseils de Dieu même? Aussi voilà en peu de mots tout ce que l'on peut dire sur son importance : heureux si je pouvais bien vous faire comprendre cette théologie de saint Paul? Remarquez d'abord, chrétiens, que c'est Dieu lui-même qui nous a choisis pour être saints. Les entreprises des rois paraissent toujours intéressantes, elles fixent l'attention des peuples; il faut bien que ce soient de grandes affaires, dit-on, puisque ce sont les affaires des grands; ces affaires des grands ne sont après tout néanmoins que les affaires des hommes; l'affaire du salut est l'affaire d'un Dieu. Comme il en doit être un jour l'arbitre, il en fut d'abord l'auteur : *Deus elegit.* Il nous a choisis ; notre destinée n'est point un effet du hasard, du caprice, de l'humeur : tel est souvent le sort des affaires des hommes; tel n'est point celui de notre salut, c'est un dessein concerté, un plan réfléchi, un choix médité : *Elegit nos.* C'est nous qu'il a choisis; quoiqu'il soit le Sauveur de tous les hommes, il l'est cependant singulièrement des fidèles : *Maxime fidelium.* Marqués du caractère de l'adoption, revêtus des livrées de Jésus-Christ, teints de son sang, nous sommes les citoyens des élus, les héritiers des promesses, les enfants du royaume, c'est nous qui méritâmes d'abord son attention et qui fûmes les premiers objets de ses tendresses : *Elegit nos.*

In Christo : c'est en Jésus-Christ qu'il nous a choisis. Agneau égorgé dès l'origine des siècles, son sang fut offert pour notre réconciliation avant d'être versé pour nos crimes; la charité lui porta dès l'éternité même les premiers coups, les bourreaux n'en furent dans le temps que les ministres. Il fut médiateur de notre paix avant d'en être la victime, et son amour prévint tous ses malheurs : *Ante mundi constitutionem.* Dieu ne renvoya point l'affaire de notre salut à la création de l'univers; non, avant le commencement du monde, avant qu'il fût des temps, lorsque rien n'existait encore, Dieu seul avec lui-même avait déjà pris ses mesures dans ses conseils éternels, il avait tracé le plan de notre élection et gravé de sa propre main dans le livre de vie la destinée de tous les mortels; le monde lui-même ne subsiste que pour notre salut, c'est pour les élus que Dieu le tira du sein de l'abîme; c'est pour les élus qu'il le conserve, et quand le nombre des élus sera rempli, il est de foi que le monde rentrera dans ses premières horreurs : *Omnia propter electos.*

Ut essemus sancti et immaculati in conspectu ejus. Nous ne fûmes pas choisis pour occuper des postes éclatants sur la terre, mais pour être assis sur des trônes de gloire dans le ciel. Ce ne fut pas pour amasser des trésors fragiles et périssables, ce fut pour mériter les richesses incorruptibles; ce ne fut pas pour être savants, puissants, distingués, ce fut pour être purs, chastes, saints, dit saint Paul : *Ut essemus sancti.* Tel est, chrétiens, l'estime que Dieu fait du salut. Est-ce ainsi que vous en jugez? Ses sentiments sont-ils les vôtres, et faites-vous du moins pour votre âme une partie de ce qu'il a fait pour vous sauver? J'entreprends de vous faire voir dans ce discours que vous pensez bien autrement, et que vous agissez d'une manière tout opposée; et pour garder quelque ordre dans cette matière, j'avance deux propositions et je dis : 1° que de toutes les affaires il n'en est point de plus méprisée que celle du salut; c'est le sujet de la première partie. 2° Je dis que de toutes les affaires il n'en est point de plus négligée que celle du salut; deux désordres dignes de toutes les larmes d'un Jérémie, qui vont faire l'objet de ce discours, après avoir salué cette Vierge bienheureuse que les Pères ont appelés la médiatrice du salut. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Quand je dis, chrétiens, qu'on méprise le salut, je ne parle pas d'un mépris de raisonnement et de réflexion; les démons mêmes n'en sont pas capables. Non, on convient dans une spéculation vague et sèche que le salut est l'affaire importante, l'affaire décisive, l'unique affaire, et nous entendons tous les jours les mères les plus mondaines faire sur ce point à leurs enfants les plus touchantes et les plus belles leçons; mais je soutiens que dans le détail des mœurs, dans la pratique et dans mille circonstances le salut tient toujours le dernier rang dans notre esprit. Pourquoi? J'en donne deux raisons : 1° parce qu'on rougit du salut; 2° parce qu'on sacrifie tranquillement son salut. Vous trouverez peut-être mauvais, chrétiens, que je n'aie à vous annoncer que des vérités désolantes; je sais que le monde n'aime dans un discours qu'une morale piquante et agréable, mais je n'ai point lu dans l'Evangile qu'un ministre de Jésus-Christ dût ménager le goût et la délicatesse du monde, et j'aime mieux, avec Salvien, vous déplaire pour un moment, que de vous voir périr de sang-froid pour toute une éternité. Je reprends donc et je dis :

1° Qu'on rougit du salut; en voulez-vous la preuve? Ecoutez-moi. Qu'on vous dise d'une personne qu'elle est d'une naissance distinguée, qu'elle compte une longue suite de héros parmi ses ancêtres, que le sang des grands de la terre coule dans ses veines, vous enviez son sort et vous nommez heureux ceux qui possèdent ces frivoles avantages : *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt.* (*Psal.* CXLIII, 15.) Mais qu'on vous dise à vous-mêmes que votre naissance vient de

Dieu, que vous comptez parmi vos pères tous les héros de la foi, que vous êtes l'héritier de leurs espérances aussi bien que de leur religion; ces idées n'ont rien qui vous piquent, et vous n'ajouterez jamais avec le Prophète : Heureux qui peut se flatter d'une grandeur aussi relevée ! *Beatus populus cujus Dominus Deus!* (*Psal.* CXLIII, 15.)

Qu'on vous dise que cette personne a reçu de la nature un génie vaste, capable de tout, elle devient l'objet de votre admiration et peut-être de votre jalousie : *Beatum.* Mais qu'on vous dise de cette autre qu'avec un esprit ordinaire et des talents bornés elle a reçu un cœur chrétien capable des plus grandes vertus, on vous parle un langage étranger, et de pareils discours n'ont rien pour vous que d'ennuyant.

Qu'un homme ait trouvé l'art, par des voies obliques et détournées, d'élever sur un patrimoine obscur une fortune trop prompte pour être innocente, vous louez son industrie, vous applaudissez à ses succès : *Beatum dixerunt.* Mais qu'une personne dépourvue des biens de la fortune et riche de ceux du ciel avance tous les jours de vertus en vertus, augmente à chaque instant le trésor de ses mérites et ajoute chaque jour à sa couronne quelques lauriers, un tel spectacle vous est tout à fait indifférent, et loin de lui porter une sainte envie, vous seriez au désespoir de lui ressembler.

Qu'un concurrent s'établisse sur vos ruines, qu'il vous supplante dans vos entreprises, qu'il vous précède dans la carrière des honneurs, son élévation alarme votre vanité et pique votre amour-propre. Mais que les émules et les complices de vos crimes, portés sur les ailes de la grâce, entrent dans les voies du salut et vous laissent derrière eux errer tristement au gré des passions, vous voyez d'un œil sec et tranquille, quelquefois même d'un œil critique et malin, le prodige de leur changement, vous en faites la matière de vos dérisions et de vos satires. Il est donc vrai que le salut fait l'objet de vos mépris, puisqu'il fait celui de vos censures. De là qu'arrive-t-il? Le voici, chrétiens.

Vous avez levé publiquement l'étendard du crime, vous vous êtes endurcis le front contre la honte, vous avez secoué tout respect humain dans ces jours déplorables où vous oubliâtes le Dieu de votre salut. Voulez-vous enfin revenir au Seigneur et rompre de bonne foi les chaînes de votre captivité ? Ah ! la timidité veut alors des ménagements infinis, la crainte des Juifs ensevelit dans le silence et dans l'obscurité des œuvres de piété et de lumière, et après s'être fait gloire de ses égarements, on a bien la faiblesse de rougir de son retour. De là, lorsqu'il s'agit de remplir certains devoirs de religion sur lesquels il a plu à un monde profane de répandre un air de ridicule et de mépris, on néglige de s'en acquitter, on craindrait du moins de le faire en public, on cherche les ombres et le secret.

De là enfin, lorsqu'il est question de s'expliquer sur les motifs de ses actions, on dira volontiers que c'est l'honneur et la probité qui en sont le principe; on se croirait flétri si on avouait, ce qui néanmoins souvent est vrai, que c'est la foi et la religion qu'on a en vue. Vous faites l'aumône, et la charité toute seule a ouvert votre main à l'indigence; on donne à votre charité les éloges qui lui sont dûs, on dit que vous avez de la vertu : ces éloges qui devraient, ce semble, flatter votre orgueil, ne font que blesser votre délicatesse; vous répondrez avec un certain ton d'indignation et de surprise que ce n'est point par dévotion que vous secourez les pauvres, mais par une compassion naturelle qui prend sa source dans un cœur tendre et sensible. Vous n'avez pas voulu prêter votre ministère à des projets d'iniquité, on dit que vous êtes un bon chrétien : vous répondez avec un certain air d'étonnement et de chagrin que vous êtes simplement un honnête homme. Non pas certes, chrétiens, que l'humilité vous fasse jeter un voile sur la pureté de votre intention; non, c'est qu'au fond vous redoutez la réputation d'une personne dévote, c'est que vous préférez les actions de la nature à celles de la grâce, les œuvres de l'homme à celles de Dieu, et les vertus morales aux vertus du salut: preuve évidente que vous en rougissez.

2° Je dis, en second lieu, qu'on sacrifie tranquillement son salut, preuve qu'on le méprise. 1° On le sacrifie à des doutes et à des conjectures. Est-il question des affaires temporelles, l'on prend toujours le parti le plus certain? Il ne s'agit pas de savoir, dit-on, si telle voie pourrait me conduire au terme, dès lors qu'elle est plus détournée et qu'on risque en la suivant de s'égarer ; cette voie, quelque belle qu'elle paraisse, ne me convient pas, cette autre plus épineuse en apparence est cependant plus sûre, il faut donc la prendre et y marcher constamment. Est-il question du salut ? Ah! mes frères, on raisonne tout autrement : on vous dit que tel contrat est une usure palliée, tel droit une criante exaction, telle acquisition une véritable injustice; on vous le dit, et ceux qui décident ainsi sont les plus éclairés et les plus sages. N'importe, ce ne sont pas ceux qui sont écoutés ; d'autres plus souples et plus commodes feront plier la règle à vos passions, s'ajusteront à vos intérêts et vous prophétiseront les désirs de votre cœur; vous vous en tiendrez à leur décision, et vous préférerez leurs suffrages. On vous dit que ces assiduités trop marquées, ces entrevues trop fréquentes que vous avez avec cette personne pourront vous mener plus loin que vous ne pensez, que ces sociétés trop chéries ne sont pas sans danger, et que dès lors que le cœur y est, la religion n'y peut pas être; on vous le dit, et certainement ceux qui vous tiennent ce langage ont tous les préjugés pour eux; d'autres plus flatteurs et moins austères vous diront que pour une personne de votre caractère il est bon de voir un certain monde, qu'il ne faut pas se faire un crime de ce qui n'est qu'un simple enjouement, qu'autrement il faudrait renoncer

à la société et s'ensevelir dans un cloître. Dans ce conflit de sentiments, quel est celui que l'on choisit? Celui qui contente ses passions et non pas celui qui s'attache à la loi; on prend l'opinion qui plaît à la vue, on laisse celle qui gêne la liberté, et l'on court même ainsi à risquer son âme, à hasarder ses destinées et à faire de tout son salut un vrai problème.

2° On le sacrifie à des lenteurs et à des délais sans fin. Est-il question des affaires temporelles, on s'empresse, on sollicite, on fait entrer l'univers entier dans sa cause, sans cesse on la présente à son souvenir; on s'en occupe à chaque instant, on en porte même le souvenir et les sombres inquiétudes jusque dans le repos et le calme de la nuit; on saisit tous les moyens d'en sortir avec honneur, et parmi tous ces moyens, les plus prompts et les moins tardifs sont toujours préférés aux autres. Pourquoi? Ah! dit-on, c'est une affaire de la dernière conséquence; je suis ruiné si je succombe, je perds tout en la perdant. Grand Dieu! vous l'avez dit et il est vrai, les enfants du siècle sont plus prudents que les enfants de lumière.

S'agit-il de l'affaire du salut? Les sages selon le monde sont de véritables insensés, semblables à ces enfants qui se jouent dans les places publiques le couteau à la main sans apercevoir le danger qui les menace; ils marchent tranquillement sur le bord de l'abîme sans remarquer l'orage qui gronde sur leur tête et l'enfer qui se creuse sous leurs pas. Qu'on les presse de revenir à Dieu, qu'on leur crie comme l'ange qui sauva Loth et sa famille : Sortez de Babylone, voyez-vous les feux qui s'allument, les flammes qui vous investissent, l'incendie qui s'approche, fuyez promptement! Ah! le feu peut s'éteindre, répondent-ils d'un ton indolent, les flammes n'ont pas encore gagné jusqu'à nous, l'incendie n'est pas si près que vous le dites : *Exspecta.* Parlons sans figure. On dit que je suis jeune, je ne suis qu'à l'entrée de ma carrière, je vois développer devant mes yeux une longue suite de jours, attendez donc encore : *Exspecta.* Cependant la jeunesse est-elle écoulée, les conjurons-nous de tenir leur parole? Attendez encore, vous dit-on : *Exspecta.* Les passions sont trop vives, la vertu trop austère, le tombeau trop éloigné, les affaires trop multipliées : *Exspecta.* Quand les glaces de la vieillesse auront amorti les feux qui nous dévorent, quand nous serons dégagés de cette foule d'occupations qui absorbent tout notre temps, quand nous serons à nous-mêmes, alors nous penserons sérieusement à l'éternité.

La vieillesse sera donc la saison de se donner à Dieu; mais combien n'arrivent jamais à ce terme tant désiré et néanmoins si redouté? Ezéchias est-il le seul qui vit le Seigneur prêt à trancher le fil de ses jours par une mort prématurée? D'ailleurs la vieillesse ne conserve-t-elle pas souvent les folies de la jeunesse? Les vices de l'adolescence ne s'insinuent-ils pas jusque dans la moëlle des os? Pour être moins éloigné du sépulcre, est-on plus près de son salut? Ah! l'on vous tient toujours le même langage, et l'on meurt avec d'autant plus de crimes que l'on a eu plus de désirs.

3° On le sacrifie à toutes les passions. A quoi pense cette foule d'hommes avides que l'intérêt possède? Ah! c'est au dieu aujourd'hui si adoré : à l'or et à l'argent. Voilà ce qui fixe toute leur attention; un dieu en chasse un autre, un dieu fait oublier l'autre. Oui, hommes avares, vous sacrifiez de sang-froid et sans remords votre salut à une cupidité sans bornes et sans mesure; les biens de l'éternité vous touchent peu, pourvu que vous amassiez des biens fragiles, qui, comme un morceau de sable, s'écroulent sur vos têtes à mesure que vous les grossissez; votre trésor est sur la terre, votre cœur n'est pas fait pour le ciel, et vous comptez pour rien la perte des fortunes immortelles, pourvu que vous voyiez augmenter de jour en jour vos espérances et vos revenus. Car telle est votre folie, dit le Prophète : *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem.* (*Psal.* CV, 24.)

Vous le sacrifiez paisiblement et sans alarmes, hommes ambitieux, qui, pour parvenir à de vains honneurs, récompense ordinaire de l'intrigue et de la cabale plutôt que des services et des talents, mettez en œuvre, je ne dis pas seulement des voies basses et indignes qui vous font monter en rampant à des postes maudits, mais encore à des voies illicites et défendues que toute la religion condamne, et que votre orgueil seul peut justifier. Ah! les distinctions de l'autre vie vous sont fort indifférentes, pourvu que vous soyez respectés ici-bas; la gloire des hommes vous est plus chère que celle de Dieu. Car telle est leur folie, dit le Prophète : *Pro nihilo habuerunt*, etc.

Vous le sacrifiez, riches voluptueux, vous qui fixeriez volontiers votre tabernacle sur la terre, vous qui vous immortaliseriez ici-bas, si vous pouviez vivre toujours à l'ombre de votre abondance et jouir en paix de votre mollesse; oui, vous le sacrifiez à vos plaisirs. Ah! pourvu que vous soyez heureux dans le monde, que vous importe d'être prédestinés pour le ciel! Vous céderiez avec joie le droit que vous avez à l'héritage des saints, s'il vous était permis d'habiter perpétuellement avec les pécheurs. Car telle est votre folie, dit le Prophète : *Pro nihilo*, etc.

Enfin vous le sacrifiez, jeunesse licencieuse, à cette divinité criminelle à qui vous prodiguez vos vœux, vos encens, votre culte, et qui, au fond, est bien plus votre dieu que Dieu même. Ah! pourvu que vous puissiez gagner son cœur, peu vous importe de perdre votre âme! son salut et le vôtre sont pour vous un jeu, pourvu que vous veniez à bout de vos détestables desseins. Car telle est encore leur folie, dit le Prophète : *Pro nihilo*, etc.

Tel est, chrétiens, le mépris qu'on fait de son salut; on est sensible à tout, excepté aux intérêts de son âme. Qu'on ait perdu un vil morceau de terre, on se désole; qu'on ait perdu son éternité, on se rassure; et, ce qui

est plus étrange, c'est que l'on prétend encore se sauver. S'il y a un fanatisme dans le monde, certainement c'est celui-là; j'en jure par moi-même, dit le Seigneur. Sensible expression! elle est digne de la colère d'un Dieu. J'en jure par moi-même, non, ils n'entreront jamais dans mon repos, ces hommes de chair et de sang qui ne connaissent d'autre plaisir que celui des passions; mes récompenses sans doute ne sont pas dignes de leur attention, c'est le dernier de leurs soins : *Ipsi vero non cognoverunt vias meas, ut juravi in ira mea : Si introibunt in requiem meam.* (*Psal.* XCIV, 11.)

Enfin on le sacrifie, le dirai-je et le croira-t-on? à sa paresse, à son indolence. Ecoutez, chrétiens, ce que je vais dire, et jugez si l'on peut pousser plus loin le mépris de son salut. Nous trouvons quelquefois des pécheurs qui nous disent avoir passé des vingt, trente, quarante années, sans s'approcher des sacrements; à de pareils discours les mains nous tombent de surprise et nous ne pouvons revenir de notre étonnement. Nous croyons d'abord que la honte de faire l'aveu mortifiant de quelque grand désordre, ou que quelqu'un de ces péchés secrets qui ne laissent après les avoir commis que la confusion et le désespoir, les ont empêchés d'avoir recours à notre ministère et de venir chercher dans la pénitence un remède à leurs maux; alors nous leur disons, la douleur dans le cœur et les larmes aux yeux : Quoi, mon frère, avez-vous bien pu braver les foudres de l'Eglise? quoi, par une excommunication volontaire, vous vous êtes vous-même retranché du corps de Jésus-Christ? quoi! vous avez donc renoncé à votre salut? Sans doute que vous vous êtes rendu coupable de quelque crime éclatant, et que la crainte d'en venir à une déclaration honteuse vous a fait déserter nos tribunaux. C'est ainsi que nous leur parlons; écoutez ce qu'ils répondent.

Ces délais, nous disent-ils, qui vous révoltent ne viennent point de quelque péché monstrueux; notre vie n'a rien eu de fort criant, nous avons vécu à peu près comme vivent les autres hommes, et ceux-là mêmes que le monde estime. Ils le disent, chrétiens, et le malheur est qu'ils ne disent que trop vrai. Nous insistons, cependant, et nous demandons d'où vient donc ce retardement scandaleux et cette coupable indifférence? Enfin on nous l'avoue, un fond de paresse et de nonchalance sont les seules raisons de leurs délais; ils conviennent qu'il n'entre dans cet éloignement de nos mystères que beaucoup de lâcheté et d'indolence. Grand Dieu! des chrétiens tiennent un tel langage! Des chrétiens l'entendent peut-être sans frémir! Nouvelle preuve de la proposition que j'ai d'abord avancée. Je veux dire que, de toutes les affaires la plus méprisée, c'est l'affaire du salut. Vous venez de le voir, je poursuis et j'ajoute que le salut est de toutes les affaires la plus négligée par ceux mêmes qui d'ailleurs l'estiment.

—

SECOND POINT.

Deux sortes de personnes négligent l'affaire du salut : 1° celles qui n'y pensent pas assez sérieusement; 2° celles qui n'y travaillent pas assez efficacement. Voyons si ce désordre n'est pas le plus grand et le plus commun dans le monde.

1° Qu'est-ce que le monde par rapport au salut? Ne parlons pas de nous-mêmes, on nous accuse d'ignorance sur cet article; on dit que nous ignorons ce que c'est que le monde. Je le veux; aussi bien notre état nous en sépare-t-il? Mais je vais citer au monde un témoin qu'il ne pourra récuser; ce témoin, c'est un monarque, et qui connaît mieux le monde qu'un roi? Qu'est-ce donc que le monde par rapport au salut? En deux mots, voici son caractère; c'est une terre d'oubli : *Terra oblivionis.* (*Psal.* LXXXVII, 13.) Pour nous en convaincre, suivons la vie de la plupart des hommes, depuis le premier usage de leur raison jusqu'aux approches du tombeau, nous verrons que rien n'est oublié dans le monde, que Dieu qui l'a formé.

A peine est-on sorti de l'enfance, que l'on se replonge dans les horreurs du péché? A peine commence-t-on à se connaître soi-même, que l'on commence à mépriser son Dieu; les premiers regards sont pour la créature, on les dérobe au Créateur. Les premières inclinations sont pour la terre, rarement sont-elles pour l'éternité. On s'attache d'abord à des objets profanes qui parlent aux yeux; on diffère de servir un maître invisible qui ne se montre qu'à la foi. Le cœur aime le crime avant que le crime soit bien connu. Le sein de nos mères est pour ainsi dire le tombeau de notre vertu, et la raison ne croît que sur les débris de notre innocence. C'est toujours David qui parle : *Erraverunt ab utero.* (*Psal.* LVII, 4.) Les jours précieux de la jeunesse, à quoi les emploie-t-on? A nouer des intrigues, à se faire des adorateurs, à lier des amitiés tendres, non pas ces amitiés que la grâce cimente, mais qu'assortit le naturel, ces amitiés écueil fatal de la pudeur, par conséquent écueil funeste du salut. On se livre alors à cette passion ténébreuse, trop sensible image des ténèbres de l'enfer; on brûle de ces feux coupables qui ont fait si souvent tomber ceux du ciel sur la terre. Un sexe en corrompt un autre. Ainsi que l'enfant prodigue, on se consume dans la débauche et le libertinage; heureux si, à son exemple, on revenait de ses égarements. Mais hélas! tous les imitateurs de ses désordres le sont-ils de son retour? Et s'il est une passion qui fasse oublier jusqu'à l'assoupissement et à l'ivresse tous les intérêts du salut, n'est-ce pas, dit le Sage, la passion malheureuse dont je parle? *Tenebroso oblivionis velamento dispersi sunt.* (*Sap.*, XVII, 3.)

Mais n'est-il pas après tout, me direz-vous, une jeunesse moins criante et moins déréglée? J'en conviens, mes frères. Ah! grand Dieu! s'il n'était pas parmi nous quelque trace de pudeur et d'innocence, depuis long-

temps nous aurions eu le sort de Sodome et de Gomorrhe, et les flammes du ciel ne seraient plus suspendues sur nos têtes : *Nisi Dominus Sabaoth reliquisset nobis semen, sicut Sodoma facti essemus.* (*Rom.*, IX, 29.)

Oui, il est une jeunesse moins criante et moins déréglée, je l'avoue, mais je dis que cette jeunesse, pour être moins licencieuse, n'en est guère plus sage, et que, si ce n'est pas toujours un temps de crime, ce n'est pas aussi un temps de salut. Qu'est-ce donc, me demanderez-vous? Une espèce de charme et d'enchantement. L'on s'épanche sur tout ce qui frappe, on vit dans une dissipation éternelle; on n'est jamais avec soi-même, on craint les pensées sombres, on appréhende une vertu sérieuse, on n'aime que les ris. Exercices, règles de piété, examen exact et journalier de conscience, fréquentation des sacrements, lectures édifiantes, saintes conversations; vous êtes, il est vrai, des moyens sûrs et essentiels de sainteté, mais vous ne présentez rien que d'austère à une jeunesse bouillante et sans frein, on vous néglige. C'est alors, dit-on, la saison des jeux et des plaisirs, ce n'est donc point la saison de la grâce et du salut. Cependant, avançant avec les années dans cette partie de l'âge où l'on pense à se produire et à paraître dans le monde, devient-on plus sérieux et plus chrétien? Jugeons-en par l'éducation qui décide du salut éternel en vous dressant au vice ou à la vertu.

Eprise des vanités du monde, une mère imprudente, idolâtre de sa fille, la pliera aux bienséances et aux usages de la société; la formera-t-elle aux règles et aux devoirs de son état? Elle lui apprend l'art funeste et trop facile de plaire au monde, ou la style aux modes indécentes qui seraient un crime dans des filles infidèles. L'accoutume-t-on à cette précieuse modestie qui doit faire l'ornement d'une vierge chrétienne? On lui dit tout ce qu'elle ne peut savoir sans crime; on lui cache tout ce qu'elle ne peut ignorer sans danger; on lui met sur les lèvres, non pas les louanges et les cantiques du Seigneur; vos cantiques et vos louanges, ô mon Dieu! n'entrent plus depuis longtemps dans les bienséances de nos mœurs; on les laisse à une stupide rusticité; on lui met sur les lèvres les chansons et les airs d'un monde profane; on lui apprend la science du monde, on ne lui parle jamais de celle des saints. Commet-elle innocemment quelques fautes contre la politesse? on l'en reprend avec aigreur. Risque-t-elle évidemment son salut? on garde un cruel silence.

Telle est l'éducation qui règne aujourd'hui dans la plupart des familles. Hélas! il me suffirait peut-être d'entrer dans vos maisons pour vous en faire voir la preuve; et Dieu sait si un jeune cœur, idolâtre de sa liberté, avec une éducation aussi molle et aussi corrompue, ne soupire qu'après la vertu! Dieu sait si sa perfection et son salut sont l'objet le plus ordinaire de ses empressements et de ses soins!

Dans tous les états, dans toutes les conditions de la vie, à quoi pense-t-on? A tout, excepté à son salut. Dieu peut se plaindre encore comme autrefois, par son Prophète, qu'il est le seul oublié dans l'univers : *Oblivioni datus sum tanquam mortuus a corde.* (*Psal.* XXX, 13.) On pense à s'établir, à se faire une fortune sur la terre, à se procurer un poste honorable, à couler des jours heureux. Pense-t-on à s'assurer une fortune dans le ciel, à mériter la récompense des justes, à éviter la punition des méchants? Pensent-ils au salut, ces hommes qui, surchargés de leurs affaires temporelles, pour se rendre importants, prennent sur eux mille affaires étrangères et se rendent comme médiateurs universels de tout le public? Hélas! après une longue vie, il se trouve qu'ils n'ont pas vécu un seul jour. Oui, tout bien supputé, dans cinquante années à peine peut-on trouver vingt-quatre heures pour Dieu.

Il y a cinquante ans, disait un fameux courtisan au lit de la mort, il y a cinquante ans que je pense nuit et jour aux intérêts de mon maître, et je n'ai pas pensé un seul jour, une seule fois même aux intérêts de mon âme. Combien qui pourraient tenir le même langage! Le désordre est universel, dit le Seigneur. Les juges d'Israël m'ont aussi oublié eux-mêmes du haut de ces tribunaux subalternes où ma main les a placés; ils ne lèvent jamais les yeux vers le tribunal souverain où l'on renfermera un jour tous leurs arrêts, et où les juges mêmes seront jugés. Ils décident de la destinée des autres, et ils sont indifférents sur la leur : *Scientes legem nescierunt me.* (*Jerem.*, II, 8.)

Voilà, mes frères, la source fatale de ce torrent de péchés qui inonde aujourd'hui toute la terre, l'oubli du salut. Ecoutez Jérémie : L'impiété a fixé son règne parmi nous, le mystère d'iniquité se consomme, toute chair a corrompu sa voix; il n'y a plus de foi dans Israël : *Desolatione desolata est terra.* (*Jerem.*, XII, 11.) Quelle peinture! Quel peut donc être le principe de tous ces maux? Le voici : c'est qu'on ne pense pas au salut, du moins on n'y pense point sérieusement. Voilà le grand désordre, le désordre général; personne n'en est excepté : *Eo quod nemo sit qui recogitet corde.* (*Ibid.*)

Réveillez, ô mon Dieu! par quelque grand coup de votre miséricorde, réveillez ces âmes profondément assoupies sur leur éternité! Troublez leurs indignes plaisirs, troublez même leur repos et leur sommeil! Qu'ils n'entendent jamais, ces pécheurs fugitifs, gronder votre tonnerre sans penser à eux-mêmes! Qu'ils se disent : Oui, c'est nous seuls que le ciel menace; c'est contre nous seuls qu'il lance ses traits; c'en est fait, nous sommes perdus : *In ira tua turbabis eos.* (*Psal.*, LXXXII, 16.) Affaire du salut, affaire négligée parce qu'on n'y travaille pas efficacement. Seconde réflexion.

2° Nous n'avons que deux moyens pour réussir dans l'affaire du salut; je veux dire qu'il faut conserver l'innocence primitive du baptême, ou réparer les désordres d'une jeu-

nesse critique et dangereuse. Mais cette innocence, hélas! qui peut se flatter de la posséder? O grâce qui me fûtes autrefois donnée lorsqu'on m'imprima le sceau de mon adoption! o grâce qui m'élevâtes à la dignité d'enfant de Dieu, dignité mille fois plus relevée que celle des rois de la terre! combien de fois ne vous ai-je pas exposée à des occasions délicates, où la vertu des anges mêmes se fût démentie! Combien de fois ne vous ai-je pas sacrifiée à mes ressentiments, à mon orgueil, à mes calomnies, à mes injustices! O robe de l'agneau que le pontife saint, en m'imposant l'Evangile sur la tête, me chargea de présenter à mon Juge sans tache et dans toute sa beauté! ne puis-je pas dire de vous ce que les fils de Jacob disaient de Joseph, leur frère: que vous avez été la proie d'un loup ravissant? *Fera pessima devoravit.* (*Gen.*, XXXVII, 20.) Vœux de mon baptême, combien de fois ne vous ai-je pas violés! Hélas! un seul péché mortel suffit pour perdre l'innocence, et combien de péchés mortels dans cet âge tendre où le démon compte ses conquêtes par ses tentations, et ses victoires par ses combats, dans un âge où tout porte au crime un esprit volage, une imagination molle, des sens plus vifs, un cœur plus sensible! J'en appelle à vos consciences, mes frères, n'avez-vous jamais offensé votre Dieu dans ces jours mauvais et ténébreux qui doivent faire à jamais le sujet de vos larmes, et que vous ne pouvez réparer (c'est là l'unique ressource) que par une pénitence sérieuse et sans ménagement? Car voilà son véritable caractère.

Qu'est-ce qu'un pénitent? Ecoutez, chrétiens, Tertullien va vous l'apprendre. Un pénitent est un homme qui porte partout le remords de sa conscience et l'image de son péché, un homme qui, comme David pour une seule faiblesse, se condamme à coucher sur la cendre, et à mêler son breuvage avec ses pleurs, qui imprime le feu de la mortification sur une chair marquée du caractère honteux du péché, qui la prive de presque tous les plaisirs permis pour se punir d'un seul plaisir criminel. Hélas! puis-je vivre dans les délices de la terre, moi qui ai offensé le Dieu du ciel? dit-il, avec un ancien pécheur revenu de ses égarements. *Quo mihi epulas, qui Dominum læsi?* Un pénitent est un homme armé contre lui-même pour prendre en main les intérêts de la justice de son Dieu, un homme crucifié au monde, étranger à la terre, et toujours occupé des années éternelles; un homme enfin qui voit partout son salut incertain et fugitif, et l'opère avec crainte et tremblement; tel est le portrait d'un vrai pénitent. Est-ce le vôtre, mes frères? souffrez que je vous le demande : vous reconnaissez-vous à ces traits? Et tandis que je viens de les tracer, avez-vous pu vous dire à vous-même : C'est moi qu'on vient de dépeindre?

Votre pénitence est-elle universelle et sans partage? Vous avez sacrifié un penchant, avez-vous sacrifié toutes vos passions? Vous combattez un ennemi, n'est-il point quelqu'autre que vous ménagez? Vous luttez peut-être contre le démon de l'impureté, luttez-vous aussi contre le démon de l'orgueil?

Votre pénitence est-elle sincère et sans adoucissements? Saint Paul châtie son corps par des macérations sanglantes et douloureuses, de peur, disait-il, d'être lui-même un réprouvé? C'était un Paul, vous êtes un pécheur, et ce corps vous l'idolâtrez; il a été la source de vos désordres et vous en fomentez les inclinations; il n'a été que trop fort pour le mal, et il est toujours trop faible pour la mortification. Votre pénitence est-elle constante et sans retour? Aujourd'hui dans les larmes, demain dans les plaisirs; aujourd'hui dans les tribunaux de la pénitence, demain dans des maisons de scandale; aujourd'hui au service de Jésus-Christ et demain dans les fêtes du monde . dites-moi, où sont les marques de votre changement? où sont les fruits de votre conversion? Votre salut est-il en meilleur état qu'autrefois? Avez-vous plus de bonnes œuvres à présenter à votre Juge? Et cette parole de saint Ambroise n'est-elle pas exactement vraie, qu'il est plus rare de trouver de véritables et de sincères pénitents qu'une innocence parfaite et sans tache ?

Grand Dieu! s'il n'est plus de pénitence sur la terre; si d'ailleurs il n'est plus d'innocents parmi nous, où sont donc ceux qui se sauvent? Etonnante question! Qu'avez-vous à lui répondre, mes frères? J'entends les apologistes du monde qui me disent : Vous faites le monde plus coupable qu'il n'est : le salut n'y est point aussi fortement négligé que vous le faites; et pour n'y être pas dévot, on ne laisse pas d'y faire de bonnes œuvres. Eh! quelles bonnes œuvres, je vous prie? On assiste aux divins mystères, non pas régulièrement tous les jours, mais du moins aux jours marqués; on fréquente les Sacrements, non pas si souvent à la vérité que les hommes parfaits, mais du moins à certaines solennités; l'on rend non pas à toutes les heures, mais du moins le matin et le soir ses hommages à Dieu : n'est-ce pas là le capital, le nécessaire, l'essentiel de la religion; et vivre ainsi n'est-ce pas faire son salut? Tel est le langage du monde, telle est l'objection secrète que vous avez faite dès le commencement de ce discours? Mais voici ce que j'y oppose.

D'abord combien qui ne font pas même ces légères avances du salut dont vous parlez! combien qui, courbés bassement ver la terre, ne portent jamais leurs regards vers le ciel! combien qui ne payent pas même à Dieu le tribut de leurs premières paroles, et pour qui une demi-heure de prière chaque jour est une gêne et un supplice! Combien qui ne font pas, pendant une annnée entière, une seule réflexion sur leur âme, et qui vivent ici-bas comme des animaux stupides et abrutis, pour qui tout doit mourir avec eux : *Sicut equus et mulus quibus non est intellectus.* (*Tob.*, VI, 17.) Ceux-là du moins ne travaillent point à leur salut.

On fait des œuvres de salut, mais combien qui les font par d'autres vues que par celles du salut! Ah! ces fruits, si beaux en apparence, ne sont-ils pas gâtés par le ver de l'orgueil, de la vanité, de l'amour-propre? Pouvez-vous assurer que Dieu seul entre dans vos actions? Or ces œuvres ainsi flétries par des motifs étrangers, ces injustices de l'homme qui seront un jour pesées au poids du sanctuaire, seront rejetées, dit Jésus-Christ; ils auront une récompense, mais une récompense aussi vaine qu'eux, les applaudissements de la terre et les mépris du ciel. Ceux-là du moins ne font pas leur salut.

3° On fait des œuvres de salut, mais les fait-on en état de grâce? Car vous n'ignorez pas ces paroles de l'Apôtre : Sans la charité je ne suis rien; oui, quand je répandrais tout mon bien dans le sein des pauvres, si je le répands en état de péché, les biens du ciel ne sont pas pour moi; quand je verserais autant de larmes que tous les anachorètes de la Thébaïde en ont autrefois versé, si je les verse en état de péché, je serai encore condamné aux grincements de dents et aux pleurs éternels; quand je livrerais mon corps aux flammes, si je le livre en état de péché, mon âme sera encore la proie du feu des enfers. Affreuse théologie qui damne presque tous les chrétiens! Car parmi ceux qui vivent avec une sorte de régularité, combien qui font leurs jeûnes, leurs prières, leurs aumônes dans un état de péché, je dis d'un péché secret qu'ils ne connaissent pas même. Si leurs œuvres ne sont pas et ne peuvent jamais être des œuvres de salut, à quoi donc les comparer? Aux efforts impuissants, dit un prophète, de ces vils insectes, l'horreur des hommes et le rebut de la nature, qui n'ont pas plutôt ourdi leurs frêles ouvrages et tendu leurs faibles filets, qu'on en coupe la trame, et qu'ils deviennent le jouet des vents : *Opera eorum opera inutilia.* (*Isa.*, LIX, 6.) Ceux-là donc encore ne font point leur salut.

4° On fait des œuvres de salut, mais en fait-on suffisamment pour se sauver? Quoi! mes frères, croyez-vous donc que certaines heures du jour, certains jours de la semaine donnés à la dévotion, et le reste prodigué sans mesure à la vanité, à la bagatelle, au jeu, à des inutilités, au plaisir (car voilà toute votre vie), suffisent pour mériter le ciel? Si cela était, l'Ecriture aurait exprimé en termes bien forts les soins les plus légers et les plus faibles travaux. Le ciel ne serait donc plus la couronne d'immortalité qu'on ne peut emporter sans combattre, sans vaincre, sans mourir les armes à la main? Ce ne serait donc plus la cité sainte, placée sur la cime des plus hautes montagnes, à laquelle on ne peut arriver qu'à travers des rochers et des précipices? Les saints se seraient donc étrangement trompés en marchant par des routes si difficiles? Si l'on pouvait si facilement faire son salut; s'il en coûtait si peu pour se sauver, pénitents, quittez le cilice; saints anachorètes, séchez vos larmes; religieux, renoncez à vos vœux; vierges sages, qui vous immolez dans le cloître, laissez-là vos haires; vous êtes bien simples de vous sauver à si grands frais.

Détrompez-vous, chrétiens, il y a mille âmes dans les enfers qui en ont fait beaucoup plus que vous n'en faites, et qui sont damnées néanmoins pour n'en avoir pas fait assez; cependant, chrétiens, ne vous désespérez point; Dieu m'est témoin que je ne cherche pas à vous donner de vaines terreurs; vous avez tout à craindre, il est vrai, mais aussi vous pouvez tout éviter; vous pouvez vous sauver, vérité de foi, et c'est la volonté de Dieu : *Hæc est enim voluntas Dei sanctificatio vestra.* (I *Thess.* IV, 3.) Oui, Seigneur, vous le voulez. Hélas! tout me le dit, jusqu'au nom même que je porte. Si votre fils expire sur la croix, c'est pour arracher l'arrêt de ma condamnation; si son sang a coulé sur le Calvaire, c'est pour éteindre les flammes de mon supplice; si je me perds, je ne dois imputer ma perte qu'à moi-même; car, hélas! le Seigneur a tout mis en œuvre pour nous sauver; ses lumières, ses inspirations, ses grâces, ses sacrements, son Évangile, rien n'a été épargné! Que dis-je? n'en serez-vous point surpris, chrétiens? Il n'est pas jusqu'à l'enfer qui n'entre dans la place de votre salut; c'est moins la colère du Tout-Puissant que sa tendre miséricorde qui a allumé les feux de l'abîme. Je veux les sauver, dit le Seigneur, mais je connais leur cœur mercenaire; ils sont sensibles à la douleur, il faut les prendre par leur faible, il faut intéresser leur amour-propre; s'ils ne m'aiment pas par le grand motif d'une charité épurée, du moins ils s'aimeront assez eux-mêmes pour ne pas se rendre éternellement malheureux; je veux les forcer à ne pas se perdre; l'enfer touchera des âmes dures que mon amour n'aura pu gagner. Dieu veut donc vous sauver, chrétiens; mais, mes frères, le voulez-vous vous-mêmes? Parlez. Eh! quelle folie serait la vôtre, si vous ne le vouliez pas! Eh! quoi donc, ô mon Dieu, mon salut vous doit-il être plus cher qu'à moi-même? Que vous importe de briser dans votre fureur un vase d'iniquité? M'est-il indifférent d'échapper aux rigueurs de votre vengeance? Mes larmes vous feront-elles verser des pleurs? Seriez-vous moins heureux en me perdant? Mais en vous perdant quelle sera votre ressource?

Sauvez donc votre âme, mes frères, c'est tout ce qui me reste à vous dire : *Salva animam tuam.* (*Gen.*, XIX, 17.) Peut-être touchez-vous aux portes du tombeau. Oserai-je vous l'avouer? un secret pressentiment me trouble; car on craint toujours pour ceux qu'on aime. Je crains que sous les ombres de la nuit qui approche la cruelle mort ne se cache pour surprendre quelqu'un d'entre vous; et si Dieu vous appelait à lui dans ce moment même, quelle âme auriez-vous à lui présenter? Vous frémissez, cette pensée vous alarme, vous êtes fâchés que je vous trouble par ce souvenir importun; je suis fâché moi-

même de vous déplaire; mais enfin puis-je vous le dissimuler? Sauvez-vous, mes frères, sauvez-vous : *Salva animam tuam.*

Peut-être faudrait-il sonder des abîmes, repasser dans l'amertume vos premiers ans, réparer, par une confession bien faite, tous les défauts de vos confessions passées? Eh bien, qu'attendez-vous? Ah! réglez une bonne fois l'état de vos consciences; sachez au juste où vous en êtes avec Dieu. *Salva animam tuam.* Si vous différez, tout est perdu; déjà le feu du ciel va tomber; déjà l'abîme est ouvert sous vos pas; déjà l'enfer a dilaté ses portes, dit Isaïe; déjà la fumée de la fournaise s'élève jusqu'à nous, les flammes vengeresses commencent à vous envelopper de toutes parts; fuyez donc promptement et sauvez-vous. Mais où fuyons-nous, grand Dieu? A l'ombre de vos autels, au pied de votre croix, Sauveur adorable, jusque dans vos plaies, jusque dans votre cœur; dans cet asile nous serons tranquilles; car vous voulez nous sauver; je l'ai dit, et vous accomplirez sur nous vos desseins : *Tu exsurgens misereberis Sion, quia tempus miserendi ejus, quia venit tempus.* (*Psal.* CI, 14.) Sauvez-vous donc, encore une fois, chrétiens, je vous en conjure par tout ce sang qui vous a rachetés; si je connaissais quelque chose de plus tendre, je l'emploierais : *Salva animam tuam.* Daignez les accomplir, ces désirs de paix, pour cette portion de votre Eglise, pour mes frères, pour vos enfants : *Propter fratres meos et proximos vestros.* (*Psal.* CXXI, 8.)

Châtiez-les, s'il le faut, vous ai-je dit, Seigneur; je vous abandonne leurs biens, leurs emplois, leurs espérances, leurs personnes même, quoique sans doute elles me soient infiniment chères; mais pour leurs âmes, ah! Seigneur, accordez-les à mes soupirs et à mes vœux. *Da mihi animas, cætera tolle tibi.* (*Gen.*, XIV, 21.) Telle était la prière de saint Paul, lorsque dans un vaisseau battu de la tempête, il conjurait le Dieu qui commande aux orages et aux mers de sauver la vie à ceux qui l'accompagnaient dans sa course; l'ange lui répondit qu'en considération de ses mérites on lui avait donné toutes les âmes de ceux qui étaient avec lui dans le vaisseau; (*Act.*, XXVII, 24.) c'est aujourd'hui la même prière que j'ose vous faire, Seigneur; vous voyez les dangers qui nous menacent, nous sommes au milieu de mille écueils, les vents soufflent de toutes parts, et nous sommes toujours sur le point de faire naufrage. Il est vrai, je ne suis pas un Paul, je ne suis qu'un serviteur inutile, je n'ai point de mérites à vous présenter; je n'ai que des péchés qui me font frémir; mais après tout, Paul vous parlait pour des infidèles, Seigneur; je vous parle pour des chrétiens; Paul ne vous demandait qu'une vie périssable et passagère, je vous demande des âmes immortelles et nées pour le ciel; ne me les refusez donc pas, Seigneur : *Da mihi animas*, ou plutôt donnez-les à votre Fils, donnez-les à votre amour. Heureux si, réunis dans ce saint temple, nous pouvons tous être réunis dans la Sion sainte, et que là, aux pieds de votre trône, et prédicateurs et auditeurs, nous puissions chanter pour toujours ce beau cantique des enfants de la fournaise : Gloire éternelle au Dieu qui nous a sauvés. *Amen.*

SERMON VIII.

POUR UNE VÊTURE RELIGIEUSE.

Dominus beneficit mihi, eripuit oculos meos a lacrymis pedes meos a lapsu. (*Psal.* CXIV, 8.)

Le Seigneur a été bienfaisant à mon égard, il a séché la source de mes larmes, il a préservé du précipice mes pas.

C'est ainsi qu'Israël, après avoir longtemps gémi sous le joug de Babylone et porté des fers étrangers, se voyant enfin de retour dans sa patrie et rendu au séjour de ses pères, bénissait la main paternelle qui avait essuyé ses larmes en faisant cesser ses malheurs, et qui avait préservé ses pas du précipice en le retirant d'une ville profane et corrompue, le centre des dangers et le siége de la séduction : *Dominus beneficit mihi, eripuit oculos meos a lacrymis et pedes meos a lapsu.*

Les miséricordes de Dieu sur votre âme, ma chère sœur, sont plus marquées, quoique moins éclatantes, que ses bontés pour son cher Israël. Babylone est la figure du monde, la servitude du peuple est l'image de votre exil; ses fers représentent votre captivité, et son retour dans la terre promise votre entrée dans le séjour de la religion. Bénissez donc avec Israël ce grand Dieu qui vous a prévenue dans les bénédictions de sa douceur, et dites-lui, dans le transport de votre reconnaissance et avec le Roi-Prophète, dont je continue à vous appliquer les paroles : Seigneur, puisque vous êtes l'auteur de ma délivrance, vous serez à jamais le Dieu de mon cœur; vous en aurez toutes les tendresses, puisque vous en avez exaucé les vœux : *Dilexi quoniam exaudivit Dominus vocem orationis meæ.* (*Psal.* XXX, 23.)

Le voilà donc arrivé, ce jour le plus beau, le plus pur, ou plutôt le premier de mes jours. Car hélas! les autres jours sont passés dans le monde, et n'ont été pour moi, vous le savez, que des jours de tristesse, de deuil et de mort : *Circumdederunt me dolores mortis.* (*Psal.* CXIV, 3.) Quand je pensais que les périls y naissaient sous les pas, que la raison n'y croissait que sur les débris de l'innocence, qu'il était si facile de vous perdre et si affligeant de vous avoir perdu : *Pericula inferni invenerunt me* (*Ibid.*) : ah! dans cette pensée, du fond de l'abîme j'invoquais votre nom, Seigneur, je vous conjurais de sauver mon âme, d'écarter la tentation, de briser mes liens : *Nomen Domini invocavi.* (*Ibid.*, 4.) L'humble confiance formait mes vœux, les prières de l'humble confiance sont toujours écoutées; c'est l'amour qui les dicte, c'est l'amour qui les exauce : *Liberatus sum.* (II *Tim.*, IV, 17.) Enfin je puis lever la tête, ma rédemption approche, ma rédemption même est déjà commencée. Précieuse liberté, que vous m'êtes chère! O mon âme, entrez dans le lieu de votre repos! A l'ombre des saints autels vous n'aurez plus d'autre soin que de plaire au céleste

Epoux qui vous aime : *Placebo Domino in regione vivorum.* (*Psal.* CXIV, 9.) Vos yeux ne s'ouvriront plus pour verser des larmes, vos pas chancelants ne craindront plus de tomber comme autrefois ; ici règne l'aimable paix et l'heureuse innocence. *Dominus benefecit mihi.*

C'est à cette idée que je m'attache dans ce discours, où je tâcherai de vous faire voir que la grâce, en vous enlevant au monde, vous enlève à ses chagrins, et en vous retirant du siècle, vous préserve de ses périls. En deux mots, qui vont partager ce discours, vous trouverez dans le cloître toutes les douceurs de la religion, premier point. Vous trouverez dans le cloître toutes les assurances du salut, second point. O vous, sous les auspices et sur les pas de laquelle cette vierge sage entre aujourd'hui dans la terre des saints, Vierge sainte, qui vous retirâtes vous-même dès l'âge de trois ans dans le temple, c'est votre secours que nous réclamons. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Oui, ma chère sœur, à la place des chagrins cuisants qui déchirent le monde, vous trouverez dans le cloître toutes les douceurs de la religion ; pourquoi ? En trois mots le voici.

1° Parce que la grâce vous les assure ; 2° parce que la conscience vous les promet ; 3° parce que votre règle elle-même en doit être la source : *Eripuit oculos meos a lacrymis.* Anges tutélaires de mes auditeurs, gravez profondément dans leurs esprits les paroles de salut qu'ils vont entendre.

1° Je dis d'abord que la grâce vous assure dans le cloître toutes les douceurs de la religion ; car en matière de morale, c'est un principe certain que Dieu mesure l'étendue de ses faveurs sur la grandeur de nos sacrifices ; qu'incapable de se laisser vaincre en libéralité, il nous rend le centuple du peu que nous lui accordons, et que la seule avarice d'un cœur rétréci peut interrompre le cours de ses divines largesses. Sur ce principe jugez, ma chère sœur, de ce que vous avez lieu d'attendre de sa bonté, par les généreux efforts que son tendre amour vous a fait faire, et les saints plaisirs que sa grâce vous prépare pour le prix des victimes que sa grâce vous a fait immoler. Et d'abord, pouvez-vous lui faire un plaisir plus sensible que de quitter un monde qu'il a toujours détesté, un monde où l'on ne connaît son Evangile que pour le critiquer, où l'on ne parle de ses serviteurs que pour en médire, où l'on ne reconnaît son Fils que pour le déshonorer, où l'on n'entend la voix de son Esprit que pour l'étouffer, où l'on n'est chrétien que par des sacrements que l'on profane ; monde où toutes les passions, ces irréconciliables ennemis de la Divinité, sont sur le trône, où l'ambition a ses héros, l'avarice ses héroïnes, la vengeance ses apologistes, la volupté ses panégyristes, et les plus grands crimes leurs partisans ; monde insensé dans ses déréglements, insensé dans sa sagesse même, corrompu dans ses vices et souillé même dans ses vertus, que Jésus-Christ a paru oublier sur la croix, et dont il dédaigne d'être le prince ? Mais que dis-je ? si tel est le monde, où est donc le mérite de s'en séparer ?

Le mérite n'est pas grand à qui l'envisage sous ces noires couleurs sous lesquelles je viens de le représenter. Mais hélas ! ce monde imposteur a une autre face : s'il tue les âmes, il flatte les sens ; s'il révolte par ses scandales, il éblouit par ses fêtes ; si la vertu est indignée de ses désordres, la cupidité est flattée par ses amusements ; l'air qu'on y respire est un poison, mais le poison est au fond de la coupe, les dehors en sont flatteurs. Quel triomphe donc pour ce grand Dieu de le voir confondu, ce monde perfide, à un âge où il est si naturel de l'aimer, par un sexe qui naturellement en est idolâtre, dans une cérémonie d'éclat que le monde lui-même ne peut ignorer ! Je me trompe, ce n'est pas seulement aujourd'hui que vous lui dites un éternel adieu, vous n'eûtes jamais pour lui que de l'indifférence. En vain les autres filles de Sion allaient-elles sous vos yeux étudier ses maximes, se plier à ses lois, prendre part à ses divertissements : plus éclairée et plus sage, vous pleurâtes leur aveuglement, vous gémîtes sur leur témérité, et découvrant à travers les voiles séduisants dont le perfide se couvre toute la malignité de ses desseins, le premier regard que vous jetâtes sur lui fut un regard de mépris et d'éloignement. Elles avaient beau vous dire, ces vierges imprudentes : Qu'il est aimable, ce monde que vous fuyez ! que ces spectacles ont d'agréments, sa liberté de charmes ! *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt* (*Psal.* CXLIII, 15), vous repreniez avec la sainte indignation d'un roi qui méprisait le monde jusque sur un trône, qu'un monde adulateur a toujours encensé : Dites, dites plutôt : Bienheureux le peuple qui sert le Seigneur. Le monde, dont vous nous vantez si fort les dangereux attraits, ne flatte que pour tromper, ne caresse que pour perdre, ne couronne ses victimes que pour les égorger : *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus* (*Ibid.*).

Combien de fois, dans la ferveur de vos prières ou dans l'ardeur de vos communions, n'avez-vous pas ajouté avec le même Prophète dont je ne puis me lasser d'admirer la vertu : Vos autels, mon Dieu, vos autels, c'est tout ce qu'il me faut : je suis contente d'un tel partage. Libre encore selon mon état, mais déjà captive selon mon cœur, eh ! qu'il me tarde, poursuivez-vous, d'être liée de vos chaînes, d'être enchaînée par vos mains, d'être immolée par l'amour ! Cruel amour, pourquoi me faire languir si longtemps hors de la présence de mon bien-aimé ! O Dieu ! qui me donnera des ailes de colombe, pour m'envoler de Cédar dans l'asile de votre sanctuaire ! Vous l'avez dit, vous l'avez pensé, et ce n'est pas ici un de ces compliments trop ordinaires que la vanité donne à la vanité ; sacrés autels, devant lesquels je parle, je vous prends à témoin de la vérité de mes paroles : *Deus scit quia non mentior.* Je l'ai

entendu, et quoique votre modestie doive en souffrir, je ne puis m'empêcher de le redire.

Grand Dieu, qui ne laissez pas le plus léger sacrifice sans son salaire, laisserez-vous sans récompense tant de vertus, vous qui nous assurez dans le saint Evangile que votre joug est agréable et votre fardeau léger? Ne ferez-vous sentir le poids de ce fardeau et la pesanteur de ce joug qu'à cette fille forte qui l'a porté de si bonne heure, et qui est bien résolue de le porter jusqu'au tombeau? Protecteur de la simplicité, la tromperez-vous dans son attente? Secret rémunérateur de l'humilité, priverez-vous de vos douceurs cette âme si ennemie de l'éclat, qui vient s'ensevelir toute vivante dans un sépulcre volontaire? Consolateur des affligés, à qui prodiguerez-vous vos aimables caresses, si ce n'est à cette fille courageuse qui vient se vouer aux exercices les plus pénibles, et célébrer, si j'ose ainsi parler, ses funérailles avant son trépas. Fidèle dans vos promesses, ne les violerez-vous qu'à son égard. Bon, même à vos ennemis, ne seriez-vous mauvais qu'à votre servante; et pourriez-vous bien ne répondre à ses vifs empressements que par de rebutantes froideurs? Non, non, ma chère sœur, le penser serait erreur, le dire serait blasphème; l'Evangile vous aurait séduite, et vous pourriez vous plaindre à Dieu de Dieu même.

2° Mais pourquoi tant de raisonnements quand les faits parlent? La preuve de la vérité que j'avance est dans vous-même, et la grâce ne vous a pas sans doute refusé des douceurs que vous goûtez déjà dans la paix de la conscience : *Eripuit oculos meos a lacrymis* Seconde réflexion. Sans doute que s'il est permis de goûter quelque joie dans une terre soumise à l'anathème, il n'en est point de plus solide que cette réflexion : Je suis à Dieu. Quelle douceur dans cette pensée : J'aime mon Dieu et mon Dieu m'aime; je suis contente de lui dès lors qu'il est satisfait de moi; si mon cœur est à lui je suis sûre de ses faveurs! Or, qui peut avoir plus d'assurance d'être à lui que cette chaste amante qui m'écoute? Pour nous, chrétiens, il le faut dire à notre confusion, nous nous flattons de l'aimer, mais quelle preuve lui en donnons-nous? Si nous lui accordons quelque part dans l'holocauste, est-ce la meilleure part que nous lui cédons? Vous faites quelques aumônes, mais vous retenez toujours la plus grande partie de vos biens; vous obéissez à vos supérieurs et à vos maîtres, mais vous commandez à vos inférieurs, et vous marchez de pair avec vos égaux; un jour vous faites abstinence, le lendemain vous êtes conviés à un repas délicieux; si vous pratiquez quelque pénitence, vous vous dédommagez par de vains amusements; c'est beaucoup de vous interdire les plaisirs proscrits. Où sont ceux qui sachent se priver de ceux mêmes qui sont innocents? Notre amour, hélas! est donc bien suspect et bien faible! Aussi la paix de nos consciences est-elle souvent troublée par des doutes fatigants et par de secrètes alarmes.

Pour vous, ma chère sœur, vous êtes à l'abri de toutes ces inquiétudes. Votre sacrifice est sans réserve; richesses, honneurs, flatteuses espérances, établissement avantageux, tout est immolé. Vous voilà dans un état de mort où du moins Dieu seul saura que vous vivez; le monde ou n'en saura rien ou n'y prendra plus d'intérêt; à votre trépas il ne se fera parmi vos proches aucun changement ni dans leurs desseins ni dans leurs fortunes : non, pas même dans leur habillement. Il n'y aura ni pompe ni deuil. Y aura-t-il des larmes? Oui, sans doute, vous êtes trop chère à leur tendresse. Mais enfin ces larmes tariront bientôt; vous renoncez au monde et le monde renonce à vous. Démarche bien sensible, je l'avoue; mais enfin, après une telle démarche, vous pouvez sans présomption dire à Dieu que vous l'aimez, et dès que votre amour est sans soupçon, votre tranquillité doit être sans nuage; de là ce calme profond qui règne dans les maisons religieuses : qui a la paix avec son cœur l'a toujours avec ses frères. Ces divisions éclatantes et ces guerres domestiques dont le bruit retentit si souvent dans le siècle, ne sont que le contre-coup du tumulte, des passions dont le dedans est agité. Ici l'union est sans trouble, parce que les passions sont sans désir. Vous en avez déjà fait l'heureuse épreuve. Qu'avez-vous trouvé dans cette communauté sainte? Dans celle qui y commande, quelle douceur, quelle charité! Elevée à l'école de Jésus-Christ avant d'être placée à la tête des autres, elle imite la condescendance de ce divin Maître qui laisse aux rois des nations la domination et l'empire, pour ne se réserver que la patience et l'humilité. Par quel charme ravissant ne tempère-t-elle pas la rigueur de l'autorité en en portant tout le poids et en ne l'employant que pour le soulagement de celles qu'elle gouverne? Entre les autres membres de ce corps respectable, quel accord et quel concert! On s'empresse à prévenir vos désirs, à deviner vos peines, à aplanir vos difficultés, et on n'y remarque d'autres contestations que celles que l'humilité peut y faire naître; ici donc se vérifient ces paroles d'un prophète : La paix y coule comme un fleuve, parce que la justice y est comme une mer : *Sicut flumen pax tua, et justitia tua sicut gurgites maris.* (*Isa.*, XLVIII, 18.)

Chantez donc, ma chère sœur, le cantique du Roi-Prophète : O l'inestimable bonheur d'habiter tous ensemble à l'ombre du même autel et de n'avoir tous qu'un même cœur, comme nous n'avons qu'une même règle.

3° La règle, si le monde en est cru, c'est ce qui doit faire votre supplice; cependant, si l'on s'en rapporte encore à l'expérience, c'est ce qui doit faire votre consolation. Mais quel plaisir dans un état qu'on peut appeler un long martyre, où l'on tient sans cesse la victime en haleine pour ne la laisser respirer qu'autant qu'il le faut pour ne pas succomber sous le poids, et où elle meurt chaque jour pour renaître tous les jours à des

croix nouvelles! Quel plaisir dans une pauvreté si entière, dans une obéissance si absolue, dans une mortification si constante, dans des oraisons si fréquentes, dans des exercices continuels!

Profanes mondains, s'il y a des douleurs secrètes, pourquoi ne voulez-vous pas qu'il y ait de secrètes douceurs? Si sous un front riant et serein vous cachez tous les jours des mortifications si sensibles, d'où vient que vous ne voulez pas que sous un extérieur affligé on puisse avoir un cœur content? Des enfants entêtés de leurs jeux comprennent-ils qu'il puisse y avoir des plaisirs plus solides? Respectez du moins le don de Dieu, et ne blasphémez pas ce qu'un coupable aveuglement vous fait ignorer.

Quel plaisir demandez-vous dans une pauvreté si entière? Mais moi je vous demande s'il n'est pas bien consolant de pouvoir se dire : Telle je suis aujourd'hui, tel était autrefois le céleste époux auquel je m'attache; il n'avait pour emploi qu'une condition méprisable, pour asile que la retraite d'un artisan, pour fonds que la charité des peuples; couché d'abord dans une crèche, il n'eut pas ensuite où reposer sa tête; il commence par une étable, il finit par une croix. O Jésus! vous m'avez appris que le disciple n'est pas au-dessus du maître, trop heureux de partager votre abandon, et d'être aussi riche que le Dieu que j'adore.

Quel plaisir dans une obéissance si absolue! Le premier coup d'œil, je l'avoue, n'est pas ici pour la religion, c'est un grand sacrifice que celui de sa volonté; il est dur de ne pouvoir disposer ni de son temps, ni de son travail, ni de sa personne, et de ne pouvoir pas dire une seule fois par soi-même: Je le puis et je le veux; cela est dur à la nature, j'en conviens. Ah! grand Dieu, c'est ici l'élève qui instruit le maître et qui lui fait des leçons qu'il aurait bien de la peine à pratiquer; mais enfin l'habitude, l'exemple, la grâce surtout rend tout facile; et qu'il est consolant à une âme qui vit de la foi de pouvoir se dire: Toutes mes actions sont dans l'ordre de la Providence; je ne fais pas une démarche que le ciel n'ait réglée, et moins je fais ma propre volonté, plus je suis assurée de faire celle de mon Dieu. Faire la volonté de son Dieu, cette volonté dont l'accomplissement fait le bonheur des saints, cette volonté que Jésus-Christ, le Saint des saints, s'est fait un bonheur d'accomplir, est-il occupation plus douce, est-il état plus délicieux à l'amour?

Quel plaisir dans des mortifications si constantes! Voulez-vous l'apprendre? Transportons-nous ensemble dans le désert de Clairvaux. Voyez-vous dans le fond de ce bois ce solitaire pâle, exténué, languissant; vous diriez que son âme erre déjà sur ses lèvres, que l'air qu'il respire n'est plus qu'un souffle qui s'éteint, et que le jour qui l'éclaire doit être infailliblement le dernier de ses jours. Est-il content? Ah! il ne voudrait pas changer le pauvre toit qu'il habite pour les palais des puissants, le vêtement qui le couvre pour la pourpre des rois, et le cilice qui le pique pour tous les plaisirs des grands de la terre. Et ce n'est pas ici un langage en l'air qui n'exista jamais que dans l'esprit de l'orateur qui l'imagine pour l'ornement de son discours. Si vous avez parcouru les fastes de l'Eglise, vous y avez dû remarquer plus d'un exemple de ce caractère: je me borne au trait suivant que j'ai cru d'autant plus propre à mon sujet que c'est l'ordre dans lequel vous entrez qui va vous le fournir. Ma chère sœur, un de nos rois, instruit des merveilles de Clairvaux, voulut voir de ses yeux ces anges du désert; il s'y rend avec sa cour, se fait ouvrir les portes du monastère et veut surtout qu'on lui apporte le pain que mangeaient les religieux; il le voit, il frémit, il les plaint et il se tait. Vous plaignez-vous vous-mêmes, saints habitants de ces lieux? et tandis qu'un prince, frappé de l'austérité de votre abstinence, donne des soupirs à vos prétendus malheurs, vous-mêmes répandiez-vous des larmes sur votre destinée? Oui, chrétiens, ils en répandent : mais de quelle source, je vous prie, coulent leurs pleurs? Ah! voici le prodige : ils ont vu dans l'Evangile que la voie du salut est une voie semée d'épines; celle où ils marchent leur paraît semée de fleurs : inquiets sur leur état, ils s'adressent au saint abbé qui les gouverne; c'était saint Bernard : ils lui disent qu'ils ont trop de consolation sur la terre pour espérer celle de l'éternité, que puisqu'ils goûtent la joie du paradis dans le monde, ils ont tout lieu de craindre d'être privés dans l'autre de ses douceurs. Ils le disent, ils le pensent, et le saint abbé qui les entend et qui ne peut à ce discours retenir ses larmes, peut à peine rassurer leurs esprits alarmés. Mais poursuivons.

Quel plaisir dans des oraisons si fréquentes! Demandez-le aux Paul, aux Antoine, qui se plaignaient au soleil de venir trop tôt rompre leurs prières pour les rendre à d'autres exercices qui n'étaient pourtant ni moins utiles, ni moins pieux. Mais peut-être que les discours d'un anachorète font peu d'impression sur vous : eh bien! je vais confondre le monde par ceux que le monde révère le plus, par ceux qui ne peuvent lui être suspects, je ne lui veux donner pour le convaincre que des docteurs assis sur le trône. Voyez le Roi-Prophète qui, pour chanter la loi du Seigneur, se lève avant le lever de l'aurore, qui la chante sept fois le jour, qui se lève au milieu de la nuit pour la chanter encore. Ah! quel plaisir de répéter ces divins psaumes qui brûlent encore du beau feu qui les a composés, et de répondre aux hymmes du ciel par d'autres hymmes qui nous en sont venus. Pensez que les saints eux-mêmes regardent comme une partie de leur félicité de faire éternellement retentir le cantique de l'Agneau. Jugez si ce qui fait leur bonheur dans le ciel peut faire le malheur des hommes sur la terre.

Quel plaisir enfin dans des exercices si

continuels! Demandez-le à ces vierges qui se sont retirées dans les cloîtres, à cette sœur autrefois comme vous l'idole du monde, aujourd'hui l'humble servante de Jésus-Christ. Demandez-leur si les exercices qui vous paraissent si fatigants ont pour elles tant d'amertumes : il n'en est aucune qui ne vous réponde que sous les épines qui vous rebutent, sont cachées des fleurs qu'il est doux de cueillir; que vous voyez leurs croix, mais que l'onction qui les rend délicieuses ne vous est pas connue, et que les véritables joies ne se trouvent que dans la force chrétienne : *De forti egressa est dulcedo.* (*Judic.*, XIV, 14.) Aucune qui n'ajoute avec saint Augustin : Ah! quel plaisir, Seigneur, de se sevrer pour vous de tous les plaisirs! Les larmes que la pénitence verse dans votre maison sont plus douces que les ris des théâtres. Les rois qui ne vous aiment pas sont des esclaves, et vos serviteurs qui vous aiment jouissent de tous les avantages du trône. Aucune qui ne s'écrie avec l'apôtre des Indes, « C'est assez Seigneur, assez de contentement de mon sort, assez d'expérience de vos caresses; assez de pressentiments de mon éternelle félicité, élargissez mon cœur, ou resserrez le vôtre; car mon cœur étant aussi borné et le vôtre aussi prodigue, il faut nécessairement que mon âme succombe à tout le poids de vos dons, il faut que Xavier soit moins heureux, ou bien il faut que Xavier meure. » Les en croirez-vous, mes frères, et pourquoi voulez-vous ne les pas croire, ce sont vos amis, vos proches, c'est votre sang? Quel intérêt ont-elles à vous séduire? Mais vous-mêmes pourquoi vous refuser à une vérité que vous ne pouvez après tout vous empêcher de reconnaître? Que vous soyez dans la tristesse, n'est-ce pas à ces chastes épouses que vous allez raconter la plaintive histoire de vos malheurs? N'est-ce pas dans leur sein que vous versez les chagrins qui rongent le vôtre? Ne sentez-vous pas auprès d'elles je ne sais quel charme divin qui suspend du moins vos douleurs, et qui vous force de vous écrier, que les véritables croix sont pour le monde et les solides douceurs pour la religion. C'est donc à vous, ma chère sœur, de dire encore une fois avec le Prophète : Béni soyez-vous, Seigneur, de m'avoir séparée d'un monde que l'on peut appeler un vrai Calvaire où chacun a sa croix et son tourment; d'un monde où l'on n'acquiert point de biens sans gêne, où on ne les possède point sans inquiétudes, où on ne les perd point sans désespoir; d'un monde où il faut se ranger sous des maîtres durs, hautains, capricieux, dont il faut étudier les humeurs, ménager les caprices, encenser les erreurs; d'un monde où l'on vous porte envie, si vous réussissez, où l'on vous accable si vous succombez, où l'on vous calomnie si l'on vous estime, où l'on vous oublie si vous vous oubliez : *Dominus benefecit mihi, eripuit oculos meos a lacrymis.* Première réflexion : vous trouverez dans le cloître toutes les douceurs de la religion; j'ajoute que vous y trouverez aussi toutes les assurances du salut.

SECOND POINT.

Oui, mes chères sœurs, vous trouverez dans le cloître toutes les assurances du salut. Pourquoi? 1° Parce que dès aujourd'hui vous en quittez les dangers; 2° c'est que dans la suite vous en aurez toutes les facilités; 3° parce qu'à la mort vous en goûterez les plus douces espérances.

1° Je dis que dès aujourd'hui vous en quittez les dangers; que d'obstacles dans le monde à qui veut faire son salut! obstacles communs, obstacles particuliers.

Obstacles communs : ne parlons pas des autres états, bornons-nous à votre sexe. Quelle licencieuse liberté le monde, je ne dis pas un monde pervers, mais un monde poli ne lui accorde-t-il pas? Regarder avec curiosité pour être regardé avec convoitise, donner des passions et en recevoir, se permettre des airs enjoués, des lectures passionnées, des discours tendres, des nudités indécentes, des parures recherchées, vous le savez, voilà ce qu'il enseigne, ce qu'il tolère, ce qu'il commande, autrement vous n'êtes pas à la mode; votre pudeur est trop farouche, vous n'êtes pas faite pour la société. Telles sont les leçons qu'il débite et les discours qu'il tient. Or, Dieu sait si ces germes du vice, jetés dans des jeunes cœurs, n'y font pas bientôt éclore les passions les plus criminelles, et n'ont pas bientôt souillé des colombes qui se plaisent avec lui. Dans le cloître vous serez, si j'ose parler ainsi, sous la tutelle de la pudeur, vous lirez tous les jours l'Evangile de retenue, on ne vous inspirera jamais que des maximes de modestie; vous ferez même un vœu d'une virginité inviolable, et cette pureté de cœur sans laquelle on ne voit pas Dieu sera la première de vos règles.

Obstacles du côté de l'empire des mauvais exemples. Je sais que vous n'en eussiez trouvé que d'édifiants dans une maison où vous avez sucé la piété avec le lait, il est vrai; mais enfin que vous vous fussiez répandue dans le monde, je dis même par bienséance et par devoir, qu'eussiez-vous vu dans ces cercles? Des filles peu chrétiennes chanter des airs profanes, sourire à des mots équivoques, en laisser échapper quelquefois d'ambigus; de jeunes libertins allumer à l'envi le feu de la passion par des conversations abominables qui font rougir le ciel et souillent la terre même; des vieillards eux-mêmes sous la neige des cheveux blancs réveiller des flammes éteintes par le souvenir de leur coupable volupté; en un mot vous eussiez vu le vice triomphant et la vertu méprisée; tentation délicate! Car hélas! en apercevant toujours le mal, qu'il est aisé de le souffrir, ensuite de le commettre! Ici, vous n'avez sous les yeux que des exemples édifiants, vous n'apercevez qu'une émulation de sainteté qui ranimera votre ferveur; celle-là vous apprendra l'humilité, celle-ci l'obéissance, cette autre la persévé-

rance, et toutes la mortification et l'austérité.

Obstacles du côté de l'empire du respect humain. Si l'on mène une vie à part, que ne dit pas un monde censeur? Tantôt il l'attribue aux ravages d'une maladie fâcheuse qui a flétri une naissante beauté; il dit qu'il entre plus de politique que de piété dans les grimaces de réforme, qu'on ne quitte le monde que quand on n'y peut plus paraître avec les mêmes agréments, et qu'on ne prend le parti d'être sage que parce qu'autrement on passerait pour ridicule; d'autres fois ces conversions publiques ne sont, à l'entendre, qu'un feu de jeunesse, une vanité cachée ou un caprice d'enfant. Tel est le jugement qu'il en porte et la critique qu'il en fait: jugement, critique déplacés tant qu'il vous plaira, mais enfin la satire n'est pas gracieuse, et ce n'est pas une chose aisée d'être chrétien parmi un monde si malin et si railleur. Ici, ma chère sœur, vous n'aurez point à combattre une mauvaise honte, vous trouverez l'étendard de la piété planté dans tous les cœurs, arboré sur tous les fronts. A quelque degré de perfection que vous puissiez atteindre, vous aurez toujours beaucoup à faire pour devenir aussi sainte que celles qui ont blanchi sous le joug, et loin d'être singulière en vous donnant à Dieu, ce serait une singularité de n'y être pas.

Obstacles particuliers. Je dis particuliers à votre âge, celui de la jeunesse. Vous voici, disait saint Cyprien, en parlant à de jeunes vierges de son siècle, vous voici dans le moment critique, je dis critique, surtout pour la pudeur: réfléchissez avec moi, poursuivait-il, si vous avez lu nos Ecritures, quels sont ceux que vous avez remarqués avoir été plus courageusement tentés sur cette vertu? Le jeune Joseph, la jeune Suzanne, le jeune Ammon; c'est que tel fut toujours le premier faible d'un jeune cœur, les autres passions ne se développent que peu à peu; il leur faut des occasions, des objets, tous les âges ne leur en fournissent pas: mais pour ce vice, il naît hélas! avec nous, au dedans de nous est renfermé le malheureux foyer qui nous brûle; toujours selon saint Cyprien, le moindre souffle, le premier souffle suffit pour l'allumer: pour pouvoir en être capable, il suffit de pouvoir sentir, et tout ne conspire-t-il pas à surprendre le sentiment dans un âge où les sens sont plus vifs, l'imagination plus légère, les mœurs moins austères, les flatteurs plus caressants? Aussi combien périssent tous les jours à nos yeux, et combien, combien peu se relèvent de leur chute! Les anciennes impressions sont plus durables, le premier pli ne se redresse pas aisément; et combien encore qui dans les derniers jours ont encore à lutter contre une terre sèche et glacée, parce qu'ils ont passé comme les autres une jeunesse sensuelle et voluptueuse. O jeunesse source d'erreurs et de passions, jeunesse, non d'un moment, mais de plusieurs années: jeunesse sans joug, sans frein, qui pourra modérer tes fureurs, amortir tes ardeurs, retenir tes saillies? L'état que vous embrassez, ma chère sœur; là s'éteignent les feux proscrits, le fruit qui tente est trop éloigné; là, l'innocence n'est point exposée à devenir la proie d'un regard, le voile sacré dont on va couvrir votre front, en vous cachant aux yeux du monde, doit cacher également le monde à vos yeux; là, les discours séduisants d'une troupe d'adulateurs n'ont point d'accès, ils vont porter à d'autres un sacrilége encens qu'ils feraient ici fumer en vain; là, il n'est plus permis à la chair de faire la loi, un jeûne rigoureux la lui fait à elle-même, et quand même les images du siècle pourraient se glisser dans le cloître, le portrait d'un ennemi est toujours moins dangereux que l'ennemi même. C'est donc à vous, ma chère sœur, de vous écrier avec le prophète: *Anima nostra sicut passer erepta est de laqueo venantium.* (*Psal.* XXIII, 7.) Les pêcheurs ont en vain tendu leurs filets pour me retenir dans leurs piéges, vous les avez rompus, Seigneur, ces perfides lacets, grâces immortelles à votre miséricorde: car hélas! pouvais-je me flatter d'échapper à tant de périls? Avais-je plus de sainteté que David, plus de sagesse que Salomon? Ma fuite est une preuve de ma faiblesse; on ne fuit que parce qu'on craint, mais qu'on est heureux de craindre des dangers si redoutables! *Laqueus contritus est et nos liberati sumus.* (*Psal.* CXXIII, 7.)

Avançons. C'est peu d'avoir quitté les dangers du monde; j'ajoute que vous trouverez dans ce cloître les facilités du salut que certainement le monde ne vous eût point données. Seconde réflexion.

2° Première facilité du salut dans le calme qui règne dans le cloître; car vous le savez, l'esprit du Seigneur est ami de la paix; s'il parle dans le trouble, il parle si bas qu'à peine peut-il être entendu: *Non in commotione Dominus.* (III *Reg.*, XIX, 11.)

Or le trouble est comme nécessaire dans le monde. Veut-on se recueillir: des contretemps imprévus surviennent; c'est un procès à solliciter, un époux à contenter, des enfants à conduire, des domestiques à instruire, des bienséances à garder.

Ici c'est tout le contraire: la chaste tourterelle peut gémir à son aise sans qu'on vienne interrompre son gémissement sacré; le changement des bonnes œuvres est la seule distraction qu'on y connaisse; on n'y entend point le fracas des plaisirs tumultueux, le bruit des aventures tragiques, le ton des passions dangereuses, le sifflement du serpent enchanteur, l'éclat des chutes funestes, les flots d'un siècle orageux; je dis qu'on ne les entend point; car telle est l'obligation d'une sainte religieuse, de fermer l'oreille à toute autre voix qu'à celle de Dieu, et vous ne pouvez sans crime, grands du monde, venir rompre la tête de vos prospérités et de vos misères, et entretenir de vos affaires ou de vos nouvelles des âmes qui ne prennent plus de part qu'à l'histoire du siècle futur et aux intérêts de l'éternité.

Par quelle fatalité arrive-t-il qu'après que les épouses de Jésus-Christ vous ont dit un éternel adieu, vous veniez les poursuivre jusque dans le secret de sa face? Puisqu'elles ne troublent pas vos assemblées et vos jeux, n'interrompez pas leur recueillement et leur silence; mais cette leçon n'est pas nécessaire à une vierge sainte qui avait trouvé le secret de le faire au milieu du siècle. Ici donc, contente de votre sort, vous laisserez les morts, selon l'expression de Jésus-Christ, ensevelir leurs morts, et vous cependant, dans le repos du sanctuaire, vous pouvez descendre dans votre cœur le flambeau d'une main, le glaive d'une autre; le flambeau pour en éclairer les sombres profondeurs, le glaive pour en retrancher jusqu'au moindre rejeton du vice; là vous pourrez à loisir par des examens journaliers étudier le livre de la conscience, livre si important qu'il semble que la plupart des autres n'aient été faits que pour le lire; par ce moyen vous aurez toujours votre âme sur vos lèvres, prête à la rendre au Seigneur de qui vous l'avez reçue.

Deuxième facilité dans l'ordre de vos exercices. Dans le monde, les justices sont capricieuses, et les vertus presque toujours déplacées; c'est l'humeur qui les fait naître; on prie quand il faudrait travailler, on travaille quand il faudrait prier. Une femme, par une pieuse oisiveté, passe devant les autels un temps qu'elle devrait consacrer à son domestique. On perd le mérite de ses bonnes œuvres, parce qu'on les fait par sa propre volonté. Ici tout est réglé, jusqu'aux paroles; tout est piété, jusqu'aux aliments; tout est mesuré, jusqu'au sommeil; tous les devoirs sont marqués, et pour devenir une sainte du premier ordre, il suffit de bien faire ce qu'on fait tous les jours; moyen sûr, c'est l'unique. Quand un ange descendu du ciel vous enseignerait une autre voie, vous devriez lui dire anathème. Saint François de Sales, cet homme si habile dans la science du salut, avait coutume de dire que si la Providence l'avait placé dans le cloître, il eût fait consister toute sa perfection dans l'accomplissement littéral de sa règle; et s'il se rencontrait dans une maison religieuse quelqu'un de ces caractères outrés qui ne prennent des règlements d'une communauté que ce qui cadre avec leurs idées, menant une vie à part, dans des lieux où les maximes ne doivent former qu'une même société: je le dis hardiment, il est à craindre que ce ne soit des anges des ténèbres que Satan travestit en anges de lumières; je les verrais faire des miracles que je douterais de leur sainteté.

Troisième facilité dans la pénitence de ses fautes. On peut pécher dans le cloître; le monde le dit, et l'on ne peut à peine en disconvenir. Le démon tend ses piéges dans le désert comme dans le siècle; mais avec cette différence qu'il sollicite d'abord ici aux péchés mortels marqués, et que là, au contraire, il ne commence ses attaques que par des infractions légères. C'est ce qui consolait un pieux solitaire: Après tout, disait-il, quand j'aurais violé quelque point de la règle, ce serait un mal sans doute, mais enfin le mal ne serait pas extrême, et j'aurais toujours sauvé le capital de la loi. On peut pécher dans le cloître et pécher même mortellement; je le sais: Satan paraît quelquefois dans l'assemblée des saints. On a vu des martyrs, sur le point d'avoir un Dieu pour couronne, avoir tout à coup un démon pour bourreau, et les anges de la terre ne sont pas sans doute exempts de ces chutes déplorables auxquelles ont été sujets les anges du ciel. Je sais qu'en se portant soi-même, on porte toujours avec soi ses dangereuses passions, que les feux cachés sous la cendre se réveillent quelquefois, et qu'une vertu que n'avaient pu amollir les délices de Sodome vient échouer dans les cavernes de Segor. Grand Dieu! vous seul habitez dans la sainteté, et l'homme est capable de tout dès qu'il est entre les mains de son inconstance. Mais après tout on ne peut disconvenir que ces exemples ne soient aussi rares dans la religion qu'ils sont fréquents dans le siècle, et qu'il est aussi ordinaire dans le cloître de voir des pénitents sans crime, qu'il est commun de voir parmi vous, mes frères, des crimes sans repentir. On peut pécher dans le cloître, je l'avoue, mais dans cette région de lumière, le nuage se dissipe bientôt; on a trop de regards qui éclairent les démarches, trop de surveillants qui observent les liaisons, trop de témoins qui peuvent accuser les coupables. D'ailleurs l'attitude de l'hypocrite est trop contrainte pour durer longtemps; il faudrait abuser des sacrements dont l'usage est si souvent prescrit, étouffer des remords qui ne peuvent manquer de se faire sentir, cacher dans la confession ce qu'on ne peut guère déclarer sans changer de conduite. Dans le monde rien de plus commun qu'un funeste endurcissement dans le crime, les sacrements n'y sont point de règle, les occasions reviennent sans le vouloir, la liberté y est presque entière. Dieu seul est souvent l'unique maître qu'on ait à craindre, et un Dieu qui ne se montre qu'à la foi paraît-il redoutable à qui n'écoute que ses penchants?

Enfin l'on peut pécher dans le cloître, mais l'on trouve dans son état de quoi satisfaire sur-le-champ pour son péché. Si la vierge peu sage n'a désavoué assez promptement les idées du crime, si elle a repris par le plaisir la plus légère portion des biens qu'elle avait quittés par des vœux, si elle a nourri dans son cœur quelques ressentiments cachés, elle trouve dans l'accomplissement de la règle une pénitence si rigoureuse que pour les plus grands crimes l'Eglise ne pourrait pas exiger une plus grande réparation. La plupart même de ses fragilités peuvent s'expier dès le même jour; une parole indiscrète est-elle échappée de sa bouche, aussitôt un rigoureux silence punit son immortification. A-t-elle été dissipée dans ses prières, des oraisons plus réfléchies succèdent à ses distractions. Dans le monde au contraire, si l'on veut se convertir, combien n'en coûte-t-il pas? Il faut verser des

larmes après n'avoir cherché que les ris, châtier son corps après en avoir contenté tous les désirs, et après avoir vécu en voluptueux, mourir lentement comme un martyr. Or, dites-moi, un tel changement est-il facile? Est-il facile de se dégrader par une sage modération, après avoir brillé par une folle magnificence; et s'il est difficile de déchirer le vêtement qui scandalise, combien ne le sera-t-il pas davantage d'arracher l'œil qui a séduit.

3° Mais c'est trop parler du remède où le mal est si peu connu : passons à ma dernière réflexion; je veux dire qu'à la mort vous aurez les plus douces espérances de votre éternelle félicité. 3° Je dis à la mort, et je puis bien vous rappeler ici cette triste idée, puisque l'Eglise regarde comme vos funérailles la cérémonie que vous allez faire, et que tout doit vous faire souvenir que vous mourez au monde, et que le monde meurt pour vous; ces cierges qui vont être allumés à l'autel, image naturelle de ces flambeaux qui doivent éclairer votre trépas, cet habit saint dont on va vous revêtir, figure parlante du drap mortuaire qui vous couvrira dans le sépulcre, et les prières qu'un pieux ministre va faire pour votre âme, représentations vives de celles que feront un jour autour de votre lit les ministres sacrés. Or, à cette heure qui finit les temps pour commencer les années éternelles; or, à cette heure où les conquérants pâlissent comme les autres, et où les forts de Moab reculent comme des enfants: *Fortes Moab obtinuit tremor* (*Exod.*, XV, 15); quelle sera votre confiance! Il est vrai le, Seigneur veut sauver tous les hommes, l'Apôtre l'a dit, et au défaut de l'Apôtre, sa bonté le dit assez. Parmi tous les hommes, il veut sauver particulièrement les fidèles, et le sang de la victime qu'un saint et vénérable pontife va verser sur l'autel ne nous permet pas d'en douter.

Mais, parmi les fidèles, ceux que sa miséricorde veut surtout sauver, ce sont ces âmes choisies qu'il porte sur les ailes de sa grâce dans ces asiles de salut; et s'il est des élus dans le monde, comme il en est sans doute, on peut dire que c'est dans le sein même de la religion qu'est cachée l'élite même des élus. En effet, ma chère sœur, s'il n'avait point eu sur vous des desseins de prédestination, pourquoi, quand il en laisse tant d'autres errer tristement au gré de leurs passions, vous aurait-il tirée du torrent d'iniquité pour vous conduire comme par la main aux saints autels? Mais d'ailleurs, n'avons-nous pas tout lieu d'espérer que vous aurez pour favorable un juge que vous prenez aujourd'hui pour époux et auquel vous donnez des marques si touchantes de votre tendresse.

Finissons, et tirons de cette cérémonie sainte une instruction propre à tous ceux qui ont eu la patience de m'entendre; et pour commencer par vous, saintes filles, qui voyez avec joie cette nouvelle compagne de vos travaux s'associer à votre maison, renouvelez intérieurement les vœux que vous avez déjà faits avec la même ferveur qu'elle se dispose un jour à les faire. O Dieu, devez-vous dire, quand même les engagements que je contracte ne seraient pas des engagements éternels et sans retour, quand je pourrais encore les rompre, ah! je n'userais de ma liberté que pour serrer mes liens davantage! Toute la terre en pleurs et à mes genoux ne serait pas une barrière assez forte pour me retenir, tant ils sont beaux ces fers, tant ils sont aimables ces liens : *Funes ceciderunt mihi in præclaris.* (*Psal.* XV, 6.)

Vous que la Providence a placés dans d'autres états, contents de votre choix, ne blâmez pas du moins celui des autres; qu'on n'entende jamais sortir de votre bouche ces paroles qui tiennent du blasphème, qu'à un certain âge on est incapable de se décider sur la vocation, qu'il faut du temps et de la maturité pour prendre un parti sujet à bien des larmes quand il est pris témérairement et à un âge moins avancé; on se lie tous les jours dans le monde par les liens d'un sacrement éternel; on se fixe dans des états où le repentir est très-commun. Quelque jeune que l'on soit d'ailleurs, n'est-on pas toujours assez vieux pour porter le joug du Seigneur? Et qui êtes-vous pour oser blâmer sur ce point les règles de l'Eglise?

Vous qui conçûtes autrefois des desseins de religion et qui semblez maintenant avoir oublié vos premiers projets, prenez garde de contrister en vous l'esprit de Dieu. Vous ne sentez plus, dites-vous, le même attrait, et vous ignorez, à vous entendre, quelle en est la cause : ne serait-ce point que d'autres attraits ont fait impression sur votre cœur, que la voix de l'enchanteur vous a séduites, que le monde a commencé à vous plaire et Jésus-Christ à vous ennuyer? Si cela est, revenez, filles de Sion, rompez avec le tentateur, imprudentes colombes que les campagnes verdoyantes ont amusées; l'orage se forme, les eaux vont déborder: entrez dans l'arche pour vous mettre à l'abri de la tempête.

Mais ce n'est plus moi, chrétiens, c'est cette sainte fille qu'il faut entendre; ce qu'elle va faire est bien plus touchant que ce faible discours. Allez donc à l'autel, victime de la pénitence, allez commencer votre sacrifice : la croix y est arborée, l'encens prêt, le glaive tiré; jeune Isaac, marchez vers la montagne, chargé de votre propre bûcher; le feu brûle déjà dans le sanctuaire; le bois, c'est vous qui l'avez porté; la victime, vous ne demandez pas quelle elle est : vous le savez: c'est vous-même. Consolez-vous, au reste : si vous donnez beaucoup, vous recevrez encore plus; le Dieu d'Abraham vous donnera, non pas les bénédictions de la terre, c'est trop peu pour tant de vertus, mais le centuple dans ce monde et l'éternelle béatitude dans l'autre. *Amen.*

SERMON IX.

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Ego vici mundum. (*Joan.*, XVI, 33.)

J'ai vaincu le monde.

C'est de tout temps que Jésus-Christ et le monde se sont disputé l'empire des cœurs:

leur guerre est aussi ancienne que la religion même. Jésus-Christ vint autrefois sur la terre commencer cette guerre en personne, lorsque, armé du glaive qui sépare les nœuds les plus doux, il prétendit se faire dans l'univers un nouveau royaume, et pour mieux dire, se faire un royaume de tout l'univers. Ce qu'il ne fait plus par lui-même, il le fait par ses ministres, que l'Ecriture appelle les hommes de sa droite, les chefs de ses armées; armés de l'Evangile et de la croix, ils étendent l'empire de leur divin Maître, lui gagnent de nouveaux sujets et le font encore triompher du monde en lui enlevant ses conquêtes et ses dépouilles.

Mais d'une autre part, pour se venger de ses pertes, le monde, ou plutôt le démon, son prince et son roi, envoie de toutes parts les partisans de ses maximes, les apologistes de ses lois, les héros de son parti, pour grossir la foule de ses sectateurs et pour multiplier ses victoires. Hélas! leurs succès ne sont que trop rapides, puisqu'ils enlèvent tous les jours à Jésus-Christ ses serviteurs, et qu'ils forment de la plupart de ses sujets des déserteurs et des transfuges!

Comment donc est-il vrai, chrétiens, que Jésus-Christ ait vaincu le monde, puisqu'il semble, au contraire, que ce soit le monde qui triomphe de Jésus-Christ? Rassurez-vous, chrétiens, voici le faible de l'un et la force de l'autre. Le monde pour triompher se déguise et se masque; les bords du calice qu'il présente sont enchantés, mais le poison est au fond de la coupe, et le perfide a grand soin de le cacher. Il promet des plaisirs et il ne donne que des peines; il doit ses succès à ses artifices : ce n'est pas un conquérant, c'est un traître.

Jésus-Christ ignore tous ces manéges, toutes ces ruses; quand il veut vaincre, il s'annonce, il se montre à découvert, il ne dissimule pas ce qu'il en doit coûter pour le suivre; il ne parle que de renoncement à soi-même, de violence à se faire, de croix à porter; ce n'est qu'à la force de sa loi qu'il doit ses conquêtes. Ce n'est pas un imposteur, c'est un conquérant. Je me trompe : Jésus-Christ use d'artifice, ainsi que le monde; il oppose stratagème à stratagème, il se déguise, il se masque. Mais remarquez la différence : le monde promet de faux plaisirs pour ne causer que des afflictions véritables, et Jésus-Christ ne promet que des afflictions apparentes pour faire goûter d'innocents plaisirs : il peut se flatter d'être supérieur au monde : *Confidite, ego vici mundum.*

Non, ce n'est pas ici, mes frères, un avantage imaginaire, la preuve en est sensible, elle est en vous-mêmes, elle est sous vos yeux, vous la trouvez dans votre cœur, vous la trouvez dans ces vierges sages qui vont vous dire un éternel adieu. Jésus-Christ sera leur partage, le monde est le vôtre : êtes-vous heureux en vous attachant au monde, sont-elles à plaindre en se consacrant à Jésus-Christ? Je soutiens que leur état est digne d'envie et que le vôtre ne mérite que des larmes. En effet, dites pourquoi leur état vous paraît-il si affreux? Ce sont sans doute les engagements irrévocables qu'elles vont contracter aux pieds des autels. Qu'est-ce qui rend votre condition si douce? C'est sans doute l'affranchissement où vous êtes de ces vœux. Pauvreté entière, obéissance aveugle, mortification continuelle, voilà leur destinée, elle ne peut faire que des malheureux, dites-vous; au contraire, richesses abondantes, flatteuse liberté, plaisirs toujours nouveaux, voilà votre sort, et vous soutenez qu'il ne peut faire que des heureux : or, je soutiens tout le contraire, et pour la gloire de Jésus-Christ que vous allez choisir pour votre époux et pour votre consolation. Mes chères sœurs, j'avance trois propositions qui vont partager ce discours.

Je dis 1° que vous trouverez plus de douceur dans votre pauvreté que le monde dans son abondance, premier point; 2° je dis que vous éprouverez plus de satisfaction dans votre obéissance que le monde dans sa liberté, second point; 3° je dis que vous goûterez plus de contentement dans votre pénitence que le monde dans ses plaisirs, troisième point. C'est tout mon dessein. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Je l'ai dit, ma chère sœur, et ce n'est point un paradoxe, oui, vous trouverez plus de douceur dans votre pauvreté que le monde dans son abondance. Pourquoi, c'est 1° que vous ne trouverez point dans votre pauvreté les peines qui accompagnent nécessairement les richesses; 2° parce que le monde ne trouve pas dans ses richesses les consolations qu'il ne tient qu'à vous de goûter dans votre pauvreté. Reprenons.

1° Le seul flambeau de la raison à la main, quelle source abondante de croix ne découvrons-nous pas dans les richesses? Croix dans leur acquisition, croix dans leur conservation, croix dans leur perte : croix dans leur acquisition; que n'en coûte-t-il pas pour les amasser? Suivons la cupidité dans tous ses détours; ici vous verrez l'un braver les fureurs de la guerre, courir le hasard des combats, exposer sa tête au caprice du sort, mener dans la condition militaire une vie mille fois plus rude que toutes les austérités de la religion. Et pourquoi, pour mériter après bien des années un poste qui soulage l'indigence, et qui aide à couler dans une médiocrité sombre et obscure des jours usés et vendus à la patrie; encore combien qui ne remportent d'un long et pénible service que la gloire flétrie et douloureuse de leurs blessures et de leurs plaies! O monde! rends donc ici hommage à Jésus-Christ : je ne puis m'empêcher de le dire; tes héros, tes héros versent tout leur sang pour ta gloire et tu les oublies. Un chrétien donne un verre d'eau à un pauvre, et Jésus-Christ le récompense. Mais poursuivons.

Là vous en verrez voguer sur la mer, affronter ses dangers, se jouer des écueils, contempler de sang-froid dans ses ondes écumantes l'image de leur sépulture qui se creuse sous leurs pieds, et entendre à cha-

que instant gronder dans les tempêtes l'arrêt de leur trépas. Qu'en pensez-vous, mes frères, sont-ils heureux? Répondez-moi : mais il n'est pas nécessaire, la mort a répondu pour vous que la félicité n'est pas dans ses abîmes : *Abyssus dixit, Non est meum.* (*Job.*, XXVIII, 14.) Celui-là s'épuise et se consume dans des études sèches et dégoûtantes; idolâtre d'une réputation lucrative et mercenaire, il prête au public une plume vénale, il fait des intérêts des autres ses propres intérêts; dès lors plus esclave que les esclaves mêmes, étranger dans sa propre maison, il ne peut disposer ni de son temps ni de lui-même, sa vie n'est au fond qu'un triste ennui. Enfin dans ces états mêmes où la fortune plus prompte et plus docile semble voler au gré des vœux et des désirs, que d'attentions et d'embarras! Epurer et châtier des comptes, éclairer sans cesse des domestiques et des subalternes, toujours en garde contre la fraude et la surprise, éternellement rempli et occupé de ses affaires, essuyer souvent l'indignation des peuples qui murmurent hautement contre ces fortunes trop rapides pour être innocentes; voilà ce qu'on fait pour être riche, en faut-il tant pour être malheureux? Ah! Seigneur, vous avez bien raison de comparer les richesses aux épines; on ne les touche jamais sans ressentir leur pointe, et la main qui les cueille en est toujours ensanglantée; on les sème dans les larmes, mais les recueille-t-on dans la joie? Non, mes frères, s'il en coûte pour les acquérir, il n'en coûte pas moins pour les conserver.

2° Ménager les plus minces intérêts, supputer les moindres produits, entrer dans les détails les plus légers, régler les dépenses d'une maison, porter l'œil sur des esclaves conjurés contre des biens qu'ils ne voient qu'avec envie, se retrancher le superflu, souvent même le nécessaire pour fournir au faste des habits, aux bienséances de l'état, aux fureurs du jeu : d'autre part appréhender toujours quelque révolution subite, voir de ses yeux des familles dont l'opulence semblait la plus à l'épreuve et la mieux cimentée fondre et s'écouler tout à coup par des malheurs soudains que la prudence ne pouvait prévoir, que l'adresse ne pouvait parer; penser ensuite que l'orage qui vient d'éclater sur la tête des autres pourrait bien ensuite tomber sur nous : enfin essuyer mille procès injustes qu'une cupidité jalouse de vos succès et malheureusement féconde en ressources ne manque point de vous susciter; alors solliciter des juges, toujours trembler dans l'incertitude du jugement, porter même les frayeurs et les agitations du jour dans le silence et dans le repos de la nuit, et après bien des inquiétudes, avoir ensuite le déplaisir mortel de voir l'injustice soutenue l'emporter sur le bon droit, ce n'est plus être heureux sans doute, ou bien, si c'est l'être, c'est acheter bien cher la félicité.

3° Mais si l'on vient à les perdre, ces richesses, le fruit de tant de sueurs, quel désespoir! oui, quel désespoir pour un mondain naturellement fier et superbe, de voir des enfants distingués par leur naisssance ramper dans la poussière, parce qu'on n'a pas des biens suffisants pour les pousser! Quel chagrin de ne pouvoir leur laisser qu'un grand nom, sans les moyens d'en soutenir la grandeur! Quelle douleur de se voir en mille circonstances préférer des hommes nouveaux récemment sortis de la poussière, et qui rampaient autrefois à vos pieds, de les voir en état de se mesurer avec vous et de vous enlever, à force d'argent, des postes qui étaient dus à votre rang et à vos services! Quel désespoir de ne pouvoir plus paraître avec bienséance dans les fêtes du monde, de traîner partout avec sa présence l'idée de son infortune, d'être obligé de prendre de toutes mains pour soutenir un état prêt à s'éteindre et déjà victime d'une orgueilleuse pauvreté, voir encore disparaître avec confusion le fantôme emprunté de sa fortune! Ah! s'il était permis de percer ces dehors brillants qui imposent, d'entrer dans ces maisons opulentes qui paraissent si délicieuses, que nous y verrions peut-être de larmes, que nous y entendrions de soupirs! Un front dissimulé et accoutumé à feindre sait cacher ses déplaisirs; mais pour être cachés, sont-ils moins réels, et un malheureux cesse-t-il de l'être pour affecter un bonheur qu'il n'a pas?

Tel est l'état du monde: est-ce le vôtre, mes chers frères? Non sans doute; vous éprouvez déjà par avance la vérité de cette parole, que le peu que possède le juste vaut mille fois mieux que toutes les fortunes despécheurs : *Melius est modicum justo super divitias peccatorum multas.* (*Psal.* XXXVI, 16.) A l'abri des embarras des richesses et des travaux d'une indigence extrême, vous voilà tels que voulait être le plus sage des rois. La malice même de chaque jour n'est pas pour vous; tranquilles sur le présent, le lendemain ne vous inquiète pas. Vous n'avez point d'ailleurs à redouter les accidents soudains qui ruinent les autres maisons. David sur le déclin de ses années disait qu'il n'avait jamais vu l'homme juste abandonné de la Providence et contraint de manger un pain étranger : *Junior fui, etenim senui.* (*Psal.* XXXVI, 25.) Et un saint fondateur qui non-seulement n'avait pas voulu que ses maisons eussent des rentes, mais qui n'inspirait pas même à ses religieux de prévenir la charité des fidèles, répondait aux citoyens de Venise qui le pressaient d'accepter des terres pour la communauté qui venait de s'établir, que celle de Rome avait subsisté sans ces ressources humaines, et qu'il ne croyait pas que le Dieu de Venise fût différent du Dieu de Rome. Il est vrai, vous ne vivrez pas dans la somptuosité de l'abondance, la frugalité réglera vos repas; vous ne jouirez pas du plaisir d'une table délicate et voluptueuse; mais quel plaisir peut-on goûter à ces tables cruelles où l'on boit la sueur de l'artisan, et où l'on s'enivre du plus pur sang de ses veines? Quel plaisir dans ces repas funestes qui ruinent la

santé, qui abrégent les jours, et qui au milieu de la course font apercevoir le tombeau, terme fatal et précipité de la carrière. Le vêtement et la nourriture, c'est tout ce qu'il nous faut, disait l'Apôtre; oui, mes chers frères, c'est tout ce qu'il faut, le surplus serait un fardeau pour vous; le simple nécessaire sera votre bonheur.

Cependant il s'en trouve dans la religion, nous dit-on, qui murmurent de leur pauvreté, bien loin d'y trouver leur bonheur, et qui ne pensent qu'avec regret aux biens qu'ils ont laissés dans le monde.

Je le suppose, mes sœurs, sans l'examiner; mais je n'en conclus pas qu'ils sont malheureux; je conclus au contraire qu'ils ne sont à plaindre que parce qu'ils ne pratiquent pas assez la pauvreté. Car dites-moi, je vous prie, ces religieux qui gémissent de leur pauvreté, qui sont-ils? Ne sont-ce pas ceux qui n'oublient rien pour se faire dans le sein de la religion un état plus commode peut-être que celui qu'ils ont laissé dans le siècle? ceux qui font habiter la mollesse dans les antres et dans les déserts, contre la parole de Jésus-Christ, qui renvoie la mollesse aux maisons des grands et aux palais des rois? Ne sont-ce pas ceux qui sauvent du naufrage tout ce qu'ils peuvent sauver, qui prétendent se faire payer bien cher l'obligation de faire pénitence, et qui ne prennent de la pauvreté que ce qu'ils ne peuvent se dispenser d'en prendre? Ce religieux, au contraire, qui cherche toutes les rigueurs du cloître, qui enchérit sur celles de sa règle; pour qui le vêtement le plus simple sera toujours le meilleur, qui préférera toujours ce qu'il y a de plus dégoûtant à ce qui pourrait flatter son goût; ce religieux dont la cellule, image naturelle du Calvaire, ne présentera pour tout ornement qu'une triste croix, qui se refusera jusqu'à ces douceurs légères qui paraissent innocentes et permises, qui annoncent néanmoins l'immoralité et la délicatesse; demandez-lui s'il est mécontent de son sort, il vous répondra qu'il ne le changerait pas pour tous les trônes du monde.

Mais d'où vient donc ce goût si nouveau qu'ils trouvent dans la pauvreté? Qu'est-ce qui peut le faire naître? La religion, qui n'a que des consolations pour les pauvres évangéliques, tandis qu'elle n'offre que des objets désolants aux riches du monde. Seconde réflexion.

2° Il est consolant pour vous, ma chère sœur, de pouvoir vous dire à vous-même : Oui, telle que je suis aujourd'hui, tel était autrefois le chaste Epoux auquel je m'attache; il n'avait pour tout emploi qu'une condition méprisable, pour retraite que la boutique d'un artisan, pour subsistance que la charité des peuples; couché d'abord dans une crèche, il n'eut pas ensuite où reposer sa tête. O Jésus! vous m'avez appris que le disciple n'est pas au-dessus du Maître, trop heureux donc d'être semblable au Dieu que j'adore!

Il est désolant pour vous, riches du siècle, de penser que l'Auteur de votre salut a dédaigné votre état; il n'est pas né dans la pompe comme les césars, devez-vous dire. Son palais fut une étable, son sceptre un roseau, ses richesses quelques aumônes; et s'il est vrai qu'il n'y aura d'élus que ceux qui seront trouvés conformes à Jésus-Christ, grand Dieu! quel sera donc mon partage?

Il est consolant pour vous, ma chère sœur, de penser qu'en renonçant aux richesses, vous vous êtes dégagée de mille périls. Pourquoi vous le cacher? Si vous eussiez demeuré dans le siècle, peut-être n'en eussiez-vous pas fait un meilleur usage que les autres. Peut-être les eussiez-vous fait servir au luxe, à la mollesse, à l'ambition, à la volupté. Béni soyez donc, Seigneur, d'avoir tout à la fois, en m'inspirant le désir de quitter les fortunes de la terre, tari la source de mes larmes, et préservé mes pas du précipice : *Dominus benefecit mihi, eripuit oculos meos a lacrymis, pedes meos a lapsu.* (*Psal.* LV, 13.)

Il est désolant pour vous, riches du siècle, de faire réflexion que tous les vices sortent en foule du sein de votre abondance. L'orgueil; vous n'avez pour les pauvres que des yeux hautains et superbes; à peine daignez-vous abaisser sur eux la majesté de vos regards. L'oisiveté : quand on n'a pas besoin de travailler pour vivre, on néglige aisément le travail. L'impureté : il règne dans les conditions opulentes un libertinage affreux qui raffine sur les premières débauches, qui se fait un art de la dissolution, et qui cherche dans de nouveaux crimes des ressources contre le dégoût du crime même.

Enfin il est consolant pour vous, ma chère sœur, de vous rappeler les promesses faites à la pauvreté : que de douceurs dans ce seul mot de l'Evangile : Bienheureux les pauvres, le royaume du ciel est à eux! Au contraire, quel coup de foudre pour vous, riches du monde, que ces anathèmes terribles lancés contre vous dans l'Ecriture! anathèmes épouvantables, mais cependant si précis qu'il faut en quelque sorte faire violence au texte sacré pour vous sauver; aussi les apôtres demandaient-ils à leur divin Maître si le ciel était pour eux.

Je vous préviens. Cependant, dites-vous, on peut se sauver dans les richesses, et se perdre dans la pauvreté. On peut se sauver dans les richesses, je l'avoue, et à Dieu ne plaise que je ne vienne ici fermer le ciel à ceux à qui Jésus-Christ après tout ne le ferme pas. On peut se perdre dans la pauvreté, j'en conviens encore : il est peu d'élus, et il est beaucoup de pauvres. Mais, dites-moi, comment se sauve-t-on dans les richesses, comment se perd-on dans la pauvreté? L'on ne se sauve dans les richesses que lorsqu'on est pauvre de cœur, on ne se perd dans la pauvreté que lorsqu'on est riche en désirs; ce n'est que l'amour de la pauvreté qui sauve les riches; ce n'est que l'amour des richesses qui perd les pauvres. Or est-il donc si facile à un riche de se détacher des richesses? Ah! quand on ne ren-

contre que des fleurs sur sa route, qu'il en coûte pour haïr un exil si aimable, et qu'il est aisé de fixer son tabernacle dans un lieu où il est si doux d'habiter! Au contraire, on méprise aisément une terre maudite où l'on ne possède que des ronces, et qu'il est naturel de vouloir sortir d'un monde où l'on ne laisse rien que des pleurs! Vous pouvez donc bien le dire avec les apôtres : Voilà, Seigneur, que j'ai tout quitté en me séparant d'une famille que le sang seul m'eût fait aimer, quand je n'y aurais puisé aucune vertu, et que la vertu seule me rendrait aimable, quand le sang ne m'y aurait pas attachée : *Ecce nos reliquimus omnia.* (*Matth.*, XIX, 27.) Mais, vous le savez, je n'ai tout quitté que pour vous suivre; un encens étranger n'a point corrompu mon sacrifice : oui, c'est pour vous seul que je m'immole, quelle sera ma récompense? Il est inutile de la chercher dans l'Evangile, elle est par avance dans votre cœur; déjà Jésus-Christ vous a fait entendre cette délicieuse parole : O vous qui dans cette cérémonie sainte anéantissez sous les pieds de ma croix les maximes séduisantes du monde, vous qui foulez généreusement aux pieds cette idole de la fortune qu'adorent d'aveugles mortels! Vierges sages et prudentes, voici le bonheur qui vous est préparé : obscures présentement, cachées à l'ombre de mes autels et dans le secret de ma face, un jour viendra, et ce jour n'est pas éloigné, que les grands du monde, autrefois si fiers de leurs biens, alors si honteux de leur indigence, ramperont devant vous; et qu'après avoir été l'objet de leurs mépris ou de leur critique, assises sur un trône de gloire à côté de l'Eternel, vous serez les juges de leur sort et les arbitres de leur destinée : *Sedebitis et vos judicantes duodecim tribus Israel.* (*Luc.*, XXII, 30.) Il est donc vrai que vous trouverez plus de douceur dans votre pauvreté que le monde dans son abondance. Mais est-il également vrai que vous goûterez plus de satisfaction dans votre obéissance que le monde dans sa liberté?

SECOND POINT

N'est-ce pas ici, ma sœur, une de ces propositions hasardées qu'on avance sans raison, plutôt pour surprendre l'auditeur que pour le convaincre? Non, ma sœur, c'est une vérité dont la preuve est facile. Je la renferme en deux mots : 1° Quelque liberté que vous ayez dans le monde, vous y avez des maîtres à qui il doit beaucoup plus vous en coûter d'obéir qu'aux supérieurs qu'impose la religion. 2° N'eussiez-vous aucun maître dans le monde, c'est en cela précisément que votre sort est moins heureux que celui de la religion. Reprenons.

Oui, ma sœur, dans le monde, aussi bien que dans la religion, on a ses maîtres : les petits dépendent des grands, et les grands de plus grands qu'eux encore. Reste donc à comparer votre obéissance à leur soumission, et à décider laquelle des deux est la plus pénible. La décision est facile, et il est évident que les serviteurs de Jésus-Christ sont bien moins à plaindre que les esclaves du monde : les esclaves du monde sont obligés de se condamner à mille bassesses, à mille indignités. Je vois celui-là aussi régulier à faire sa cour qu'on la lui fait régulièrement à lui-même; de patron qu'il était, devenir suppliant à son tour, et ne s'élever si haut au-dessus des uns que parce qu'il est le premier à ramper aux pieds des autres. Je vois celui-ci, malgré son caractère naturellement fier et hautain, assaillir éternellement les riches et les grands, chercher jusque dans leurs regards une réponse favorable à ses desseins, louer leurs défauts, encenser leur mérite, enfler leurs talents, et par une adulation mercenaire, adorer tous leurs caprices. J'en vois un autre, sur le déclin d'une autorité qui chancelle, mendier la faveur fugitive, et par mille souplesses dont on rougit pour lui, s'efforcer de la retenir. Or, pour des hommes orgueilleux, quel supplice!

Tout se sent au contraire dans la religion de la majesté du maître qu'on y sert : c'est à lui seul qu'on obéit dans la personne des supérieurs; ce n'est pas précisément leur mérite particulier, ni leurs qualités propres qu'on envisage; on ne se propose que l'autorité dont ils sont dépositaires et l'image de Jésus-Christ qu'ils représentent; on plie, mais avec dignité; on se soumet, mais avec noblesse; on obéit en rois, mais non pas en mercenaires.

Les maîtres du monde sont des maîtres incommodes, capricieux, bizarres, fiers, insoutenables; des hommes qui font sentir toute leur pesanteur à d'autres hommes, et qui vous traitent avec d'autant plus de hauteur que vous rampez avec plus de bassesse. Dans la religion, vous n'obéirez, ma chère sœur (et déjà vous en avez fait la douce épreuve), qu'à des personnes charitables et complaisantes, pleines de tendresse et de bonté, élevées à l'école de Jésus-Christ, ce Dieu si caressant et si aimable; elles savent, à son exemple, laisser la domination aux princes des peuples, et ne se réserver qu'un ministère de grâce et de charité; des personnes qui n'ont d'autre privilége que d'observer elles-mêmes la règle avec plus de rigueur, et de l'adoucir autant qu'elles le peuvent aux autres; des personnes enfin à qui vous obéiriez par inclination, quand même le devoir ne vous y obligerait pas.

Aussi, dans le monde, combien de mécontents qui luttent en secret contre le joug qui les accable, qui murmurent haut ment de l'empire tyrannique avec lequel on les gouverne, et qui, s'ils n'osent s'en plaindre par politique, dévorent leur chagrin dans le silence; tandis que l'on voit, au contraire, régner dans les cloîtres le calme, le repos et la paix.

2° Mais peut-être n'avez-vous point de maître qui vous commande; vous jouissez d'une entière liberté, je le suppose; mais je soutiens encore que vous êtes moins heureux qu'on ne l'est dans la religion.

Je l'avoue, le premier coup d'œil n'est pas

ici pour les maisons régulières : c'est un grand sacrifice que celui de sa volonté ; il est dur de ne pouvoir disposer ni de son temps, ni de son travail, ni de sa personne, et de ne pouvoir pas dire une seule fois par soi-même : Je le veux. Elevons-nous cependant au-dessus des préjugés de la nature, et goûtez, ma chère sœur, la consolation de la foi.

1° C'est une consolation pour vous de pouvoir vous dire : Moins je fais ma volonté, plus je fais celle de mon Dieu, et toute la suite, tout l'enchaînement de mes actions porte cet aimable et précieux caractère.

Mais ne peut-on pas également dans le monde faire la volonté de Dieu? Oui, on le peut, puisqu'on le doit, et que les saints l'ont faite; mais prenez garde, quoiqu'on soit indispensablement obligé de l'accomplir, il est moins facile néanmoins de la connaître. Les commandements règlent les actions ordinaires, mais non pas toujours le détail de la conduite. Par exemple, la loi vous dit qu'il faut vous mortifier ; mais jusqu'à quel point? Elle ne l'explique pas. Cependant vous ferez des pénitences où la grâce aura moins de part que l'humeur, et l'Evangile que l'amour-propre. Vous vous saurez bon gré de vos jeûnes, et, tout couvert de cilices, vous irez demander en triomphe la récompense de vos austérités; mais on vous répondra que les récompenses du ciel ne sont point dues au tempérament, à la vanité, au caprice, et que vos jeûnes seront réprouvés, parce qu'ils étaient les vôtres : *Ecce sic jejuniis vestris invenitur voluntas vestra.* (*Isa.*, LVIII, 3.)

2° L'obéissance à la règle est un moyen sûr et prompt d'arriver à la perfection la plus sublime. Moyen sûr : vous n'en avez point d'autre ; et quand un ange du ciel vous enseignerait une autre voie, vous devriez lui dire anathème, avec saint Paul. Saint François de Sales, cet homme si éclairé dans les matières du salut, avait coutume de dire que si la Providence l'eût placé dans le cloître, il eût fait consister sa vertu dans l'accomplissement littéral de tous ses devoirs; et s'il se trouvait dans une maison quelqu'un de ces caractères outrés qui ne prennent des règles d'une communauté que ce qui cadre avec leurs idées, et qui mènent une vie à part dans des lieux où l'on ne doit former tous qu'une même société; je le dis hardiment, ce sont des anges de ténèbres que Satan travestit en anges de lumière; je les verrais faire des miracles, que je douterais encore de leur sainteté.

Mais ce que la règle prescrit est si léger! La vertu ne consiste point à faire de grandes choses, mais à se proposer de grands motifs dans les petites choses que l'on fait. Nous ne lisons pas que la sainte Vierge ait prêché l'Evangile aux idolâtres, ait signé la religion de son sang, se soit même exposée aux tourments du martyre; mais nous savons qu'elle était petite à ses yeux, ennemie des singularités, fidèle à ses devoirs; et nous savons en même temps qu'elle est la Reine des saints

Mais les personnes qui nous commandent ne peuvent-elles pas se tromper? A moins qu'on ne vous commande des choses évidemment opposées à l'Evangile (car alors désobéir aux hommes, c'est obéir à Dieu), vous n'avez rien à craindre : on peut se tromper, mais l'obéissance ne vous trompera pas.

Moyen prompt. Dans une année vous aurez amassé plus de mérite qu'un mondain pendant toute sa vie. Vos jours seront des jours pleins et sans vide; tous les pas de votre carrière, étant consacrés par l'obéissance, seront des pas de salut; les actions mêmes les plus indispensables à la nature ne seront point étrangères à votre sanctification ; en ne faisant rien que de commun et d'ordinaire, vous serez placée plus haut dans la gloire que des apôtres et des martyrs.

Dans le monde la perfection n'est pas si aisée; on n'a pas pour y parvenir les facilités dont je parle, mais on y a des obstacles qu'il est important de ne pas taire. On n'ose se mettre en état de servir Dieu sous les yeux de ceux qui se font un plaisir impie de le méconnaître : souvent on devient indévot et dissipé, de peur de passer pour indiscret et pour ridicule; les désirs que la grâce avait fait naître, la contradiction des langues les a bientôt dissipés.

Il serait inutile, ma chère sœur, de vous exhorter à lever ici l'étendard de la piété : vous le trouverez arboré sur tous les fronts et planté dans le cœur ; vous n'aurez qu'à faire ce que font les autres, et vous n'aurez point à craindre la singularité. La règle que vous observez à leur exemple pourra bien mortifier l'amour-propre, mais non pas le flatter.

3° Cette obéissance religieuse vous met à couvert des grands crimes. Le démon tend ses piéges dans le calme du désert, comme il les tend dans le tumulte du monde, avec cette différence cependant qu'ici il sollicite d'abord aux péchés marqués, et que là au contraire il ne commence ses attaques que par les légères infractions. C'est ce qui soutenait un pieux solitaire. Après tout, disait-il, quand j'aurais violé quelqu'une de mes règles, ce serait mal sans doute, mais le mal ne serait pas extrême, et j'aurais toujours sauvé le capital de la loi; et quand même on pourrait s'oublier dans le cloître jusqu'à des fautes mortelles, jusqu'à des désordres d'éclat, on trouve abondamment dans son état de quoi satisfaire à son Dieu. L'observation exacte de ses devoirs est pour une religieuse une satisfaction si rigoureuse, que quand on aurait commis les plus grands crimes, l'Eglise ne pourrait pas exiger une autre réparation. Mais c'est déjà trop parler du remède dans un lieu où le mal est si peu connu. Il est aussi ordinaire dans la religion d'y voir des pénitences sans crime, qu'il est commun dans le monde d'y voir des crimes sans pénitence. Si cependant un mondain après de longs écarts veut revenir à soi-même, qu'il doit lui en coûter ! Il lui faut se condamner à verser des larmes, lui qui ne connut jamais que les plaisirs, manger un pain de douleur et d'amertume après s'être

livré aux délices et aux profusions, châtier son corps après l'avoir flatté, se résoudre pour ainsi dire soi-même et mourir lentement comme un martyr après avoir vécu en voluptueux.

Telles sont, ma chère sœur, les consolations que la foi vous fait trouver dans ces règles; elles doivent être sensibles à des personnes qui pensent sérieusement à se sauver, et le monde est bien à plaindre de n'avoir d'autre guide que soi-même et de flotter au hasard entre les mains de son inconstance et de sa liberté.

Pourquoi donc, dira-t-on, voit-on quelquefois des personnes qui se plaignent de leur règle? La réponse est toute simple, c'est qu'elles ne la pratiquent pas. On cherche des tempéraments, des modifications, des sens favorables pour l'expliquer à son gré; on suppose de faux prétextes, des incommodités imaginaires, des besoins chimériques pour s'en dispenser. Alors on sent le fardeau parce qu'on le traîne, ainsi que Simon le Cyrénéen; on plie sous la croix, parce qu'on ne la porte pas; on n'est malheureux que parce qu'on n'a pas assez de force pour ne vouloir pas l'être. Mais finissons. Le pauvre de la religion est plus heureux que le riche du monde, la liberté du monde moins désirable que l'obéissance de la religion, enfin la pénitence dans la religion plus délicieuse que toutes les vaines joies du monde.

TROISIÈME POINT.

Du plaisir dans la pénitence, quel paradoxe! dit le monde. Quel paradoxe, dites-vous. Je vous étonnerais donc bien plus si je vous disais qu'on trouve du plaisir dans le martyre. Cependant que signifient autre chose ces chants de triomphe de tant de chrétiens sur leurs bûchers? Pourquoi voit-on des hommes inconsolables d'avoir en vain cherché les tourments? Pourquoi s'empaparaient-ils des mains de leurs bourreaux, impatients de voler à l'instrument de leur supplice? Ah! c'est qu'à ces maux de la terre ils opposaient l'espérance des biens éternels, et que les torrents de la grâce dont ils étaient inondés tempéraient l'ardeur des feux dont ils étaient investis. Or ce qui faisait la consolation des martyrs, ce sera précisément, ma chère sœur, ce qui fera celle de votre état. Je veux dire 1° l'onction de la grâce, 2° l'espérance du ciel, grâce plus abondante dans le cloître que dans le monde; espérance du ciel moins solide pour le monde que pour le cloître. D'où je conclus toujours que les plaisirs du monde ne rendent pas si heureux que la pénitence même du cloître.

1° Grâce plus abondante dans le cloître que dans le monde. Oui, ma chère sœur, vous embrassez un état où l'air est plus pur, le ciel plus ouvert, la rosée plus féconde et votre Dieu plus familier, disait saint Bernard; je n'en veux d'autre preuve que l'action que vous allez faire. Notre Dieu ne se laisse jamais vaincre en libéralité: lui qui promet le centuple, acquitte sans doute sa parole, et la mesure de ses dons est toujours proportionnée à la grandeur de nos sacrifices. Or est-il un sacrifice plus grand que celui que vous allez faire? Ce n'est pas pour vous inspirer une vanité criminelle, c'est pour louer le don de Dieu, c'est pour vous répondre de ses faveurs, je le dis, il l'emporte dans un sens sur celui des martyrs. Ceux-ci voyaient, il est vrai, le glaive des tyrans levé sur leur tête, s'ils refusaient de sacrifier aux dieux; mais ils voyaient aussi le glaive de l'Eternel prêt à les frapper s'ils trahissaient leur religion; les tyrans leur faisaient entendre des menaces effrayantes, mais Jésus-Christ leur faisait entendre ces paroles plus effrayantes encore: Je désavouerai devant mon Père celui qui m'aura désavoué devant les hommes. On allumait devant eux les flammes de la terre, mais ils voyaient dans ces brasiers ardents une image des brasiers éternels; un feu amortissait un autre feu, et la vue des démons dont ils avaient été les victimes leur rendait plus supportable d'avoir des hommes pour bourreaux: il leur fallait essuyer de grands supplices, ils avaient de grands motifs pour les endurer. Ces motifs, vous ne les avez pas, ma chère sœur. Jésus-Christ en vous demandant votre cœur ne l'a pas demandé en maître, il l'a demandé en époux. Vous eussiez absolument pu le servir dans le monde, votre entrée en religion n'était peut-être pour vous qu'un simple conseil; en vous refusant à ses tendres invitations, il n'eût pas fait gronder la foudre, il se fût contenté de verser des pleurs; votre sacrifice est d'autant plus grand qu'il est plus libre; il n'a point été arraché par la crainte, il n'est l'effet que de votre bon cœur. D'ailleurs ce qui soutenait les martyrs, c'était la brièveté de leurs tourments: Mes douleurs ne peuvent durer que peu d'instants, se disaient-ils à eux-mêmes; le trépas en peu d'heures finira mon supplice, et le ciel s'ouvrira à mes yeux. Dans la religion, au contraire, le martyre est moins vif, il est vrai, mais il est plus long; on y tient sans cesse la victime en haleine, on ne la laisse respirer qu'autant qu'il en faut pour ne pas succomber sous le joug; elle meurt chaque jour pour ne pas succomber à des croix nouvelles, et tel qui eût souffert le martyre de la foi, se fût peut-être lassé de souffrir celui du cloître. Enfin l'intérêt seul de leur gloire devait retenir les martyrs s'ils avaient été tentés d'une faiblesse. De quel œil l'Eglise regardait-elle les apostats? Ils étaient anathèmes à leurs frères, ils traînaient dans la honte et dans l'opprobre des jours lâchement dérobés à Jésus-Christ. Aussi s'en trouve-t-il parmi les hérétiques que la vanité fit martyrs, si cependant on peut appeler martyrs des hommes qui ne le sont que par vanité. Au contraire, à ne consulter que les préjugés du monde, il était de votre gloire d'y rester. Vous n'ignorez pas quelles sont ses préventions contre votre état; si vous l'oubliez, il vous oublie.

Tel est votre sacrifice, ma chère sœur. Pouvez-vous donner davantage, mais y avez-vous aussi plus à recevoir? Ah! les martyrs

chantaient sur leurs bûchers des chants de triomphe, et investis de charbons ardents à peine en ressentaient-ils la chaleur. Pourquoi? C'est que les torrents de grâce dont ils étaient inondés éteignaient les feux dévorants dont ils étaient environnés. Or, ces torrents de grâce ne coulent-ils pas aussi dans les cloîtres, puisqu'on y fait de plus grands sacrifices que sur l'échafaud? et en y coulant ne font-ils pas couler avec eux des torrents de plaisirs qui vous sont inconnus, mais que goûtent à loisir ces âmes saintes? Vous ne m'en croyez pas, ma sœur, mais croyez-en l'expérience : comparez Salomon sur le trône à un religieux dans le désert, et voyez si le monde fait des heureux, et si la religion fait des esclaves. Fils d'un héros, héros lui-même, les délices de son peuple, la terreur de ses ennemis, le miracle de tout l'univers, Salomon, au faîte de la grandeur, nageant dans l'opulence, palais enchantés, superbes équipages, table délicieuse, profusions immenses, la reine du Midi en est surprise : si le monde peut faire des heureux, Salomon sans doute devait l'être. Surpris moi-même, je m'approche du trône et je demande aussi s'il est content de son sort : Salomon me dit en soupirant que sous ces belles apparences se glisse un ver rongeur qui le déchire, que le chagrin est assis avec lui sur le trône, et que tout est vain dans l'homme, hormis l'aveu sincère qu'il fait de sa vanité : *Omnia vanitas.* (*Eccle.*, I, 2.)

D'un autre côté je me transporte dans une solitude de Clairvaux, j'aperçois dans ces vastes déserts un pauvre religieux; la pénitence peinte sur le front, il en porte les vestiges sur son visage pâle, exténué, défait; le jour qu'il respire paraît être le dernier de ses jours; son âme fugitive semble errer sur ses lèvres; le souffle qui l'anime n'est plus qu'une vapeur légère qui s'éteint : je m'approche et je lui demande s'il est content : il me répond qu'il ne voudrait pas changer le pauvre toit qu'il habite pour le plus beau palais des monarques, l'habit simple et grossier qui le couvre pour les habits éclatants qu'étalent le faste et le luxe, et le cilice qu'il porte pour tous les plaisirs des rois.

Mais quel plaisir, dites-vous, dans ces oraisons fréquentes, dans ces longues méditations? Profanes mondains, ne blasphémez pas du moins ce que vous ignorez, ne vous moquez pas du don de Dieu. Quel plaisir dans ces oraisons fréquentes! demandez-le au saint Roi-Prophète, demandez-lui pourquoi il se levait dès l'aurore pour chanter la loi du Seigneur, pourquoi il la chantait sept fois le jour, pourquoi au milieu de la nuit il se levait pour la chanter encore? Demandez-le aux Antoine et aux Bernard, qui se plaignaient dans leurs prières que le soleil venait trop tôt les interrompre, pour les rendre à d'autres exercices qui n'étaient cependant ni moins utiles ni moins pieux : Demandez-le enfin aux saints mêmes, si ce n'est pas pour eux une partie de leur félicité de chanter le cantique éternel de l'Agneau, et pensez si ce qui fait le bonheur des saints dans le ciel peut faire le malheur des hommes sur la terre; mais vous ne sentez pas tous ces plaisirs; vous êtes donc moins heureux dans vos plaisirs que ces vierges pénitentes dans le cloître.

2° Mais si telles sont vos consolations pendant la vie, ma chère sœur, l'espérance des biens éternels vous consolera bien davantage à la mort. Je puis bien vous présenter ici cette triste idée, puisque l'Eglise regarde comme vos funérailles la cérémonie que vous allez faire, et que tout vous rappelle que vous mourez au monde et que le monde meurt pour vous. Ces cierges qui vont être allumés à l'autel, image naturelle des flambeaux lugubres qui éclaireront votre trépas; cet habit saint dont on va vous couvrir, figure du drap mortuaire qui vous couvrira dans le sépulcre; les prières que ce pieux et sage ministre des saints autels va faire pour votre âme, vives représentations des prières que feront un jour autour de votre lit les ministres du Seigneur. A cette heure donc, ma chère sœur, quelle sera votre joie? Il est vrai, le Seigneur veut sauver tous les hommes : l'Apôtre le dit, mais, au défaut de l'Apôtre, sa bonté seule nous le fait croire. Parmi tous les hommes, il veut encore plus particulièrement sauver les fidèles : le sang de la victime sainte qui vient de couler sur l'autel ne nous permet pas d'en douter; mais parmi tous les fidèles, ceux qu'il veut surtout sauver, ce sont ces âmes choisies qu'il porte sur les ailes de sa grâce dans ces asiles d'innocence et de paix; et s'il est des élus dans le monde, comme il en est sans doute, c'est dans le sein de la religion qu'il a caché l'élite même de ses élus. Hélas! ma chère sœur, s'il n'avait pas eu sur vous des desseins de prédestination, pourquoi, quand il en laisse tant d'autres errer tristement au gré de leurs passions, courir dans les sentiers larges qui conduisent à l'enfer, vous a-t-il tirée du torrent de l'iniquité pour vous conduire par la main à ses autels? Je ne présume pas, Seigneur, de mon élection, c'est votre secret, je le répète, mais je me rappelle vos anciennes miséricordes sur mon âme, et j'espère tout de vos bontés.

Oui, ma chère sœur, vous pouvez tout espérer de ses bontés, et il ne me reste plus qu'à dire avec le Roi-Prophète : Seigneur, affermissez votre ouvrage, soutenez mes pas, couronnez vos dons, conservez-moi dans les dispositions saintes où votre grâce me met aujourd'hui : *Conserva me, Domine, quoniam speravi in te.* (*Psal.* XV, 1.) Non, ce n'est pas sur ma faiblesse que je compte, c'est sur la force de vos bras; avec un tel secours, je serai fidèle à exécuter les miennes. Le désir de mon cœur était de me réunir à cette maison si sainte, si régulière, si édifiante; vous avez exaucé mes vœux, soyez donc à jamais, ô mon Dieu, mon héritage, soyez la portion de mon calice; vous seul pouvez bien me suffire : vous suffisez bien aux désirs de tous vos saints : trop avare est celui à qui le Seigneur ne suffit pas : *Dominus pars hæreditatis meæ.* (*Ibid.*, 5.) Je sais qu'en m'attachant à vous, je

vais me lier à bien des devoirs, quand même les vœux que je vais faire à la face de vos autels, et en face de vos anges qui vous les porteront pour les ratifier dans le ciel, ne seraient pas des vœux éternels et sans retour, quand je pourrais encore les rompre et les révoquer, ces vœux, ah! Seigneur, je n'userais de ma liberté que pour serrer mes liens davantage; toute la terre en pleurs et à mes genoux ne seraient pas une barrière assez forte pour me retenir, tant ils sont beaux, ces fers, tant ils sont aimables, ces liens. O jour de mon triomphe! si jamais je vous oublie, que j'oublie plutôt ma main droite! Pour vous, ô monde profane, je veux pour toujours vous oublier; vous ne me verrez plus dans vos fêtes et dans vos assemblées; je vous oublie vous-mêmes, ô mes pieux parents! non pas dans mes prières sans doute, je vous dois trop pour vous refuser des vœux; je n'oublierai pas encore les exemples de vertu que vous m'avez donnés; mais j'oublierai vos affaires, vos noms mêmes seront à peine sur mes lèvres. Vous seul, Seigneur, serez ma joie. Déjà les douceurs que je ressens me répondent des autres douceurs que vous me préparez, et après avoir fait ma consolation sur la terre, vous ferez ma consolation pendant toute l'éternité. *Amen.*

SERMON X.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

Diliges Dominum Deum tuum. (*Matth.*, XXII, 37.)
Vous aimerez le Seigneur votre Dieu.

En quatre mots, chrétiens, voilà tout l'Evangile : vous n'amasserez pas des biens injustes; vous ne tremperez pas vos mains dans le sang de vos frères; vous ne souillerez pas un lit étranger. Tous ces préceptes particuliers sont renfermés dans l'amour de Dieu. D'où saint Paul conclut que tout l'Evangile, bien entendu, se réduit à cette seule parole : Vous aimerez. C'est aussi à cette parole que va se réduire ce discours.

Mais, mon Dieu, est-ce à un homme faible à parler le langage des anges? Convient-il à un pécheur, je ne dis pas seulement de raconter votre justice, mais d'ôter le voile qui couvre votre face et d'étaler aux yeux du peuple les victorieux attraits de votre divine beauté? Ah! chérubins qui entourez le trône de l'Eternel, et qui voyez de plus près ses charmes ravissants, esprits de lumière et de feu, descendez du plus haut des cieux dans cette chaire pour y prêcher vous-mêmes ce discours. Prédicateurs invisibles, donnez de la force à ma voix, et purifiez mes lèvres avec le plus brûlant de vos charbons.

Puissé-je, ô mon Dieu, répandre dans cette chaire ce beau feu que je puise si souvent à l'autel, parmi les anges qui le soufflent! Puisse le même amour qui consacre Jésus-Christ par ma bouche, qui remet les péchés par mes mains, vous gagner aujourd'hui des conquêtes par ma voix! Puissé-je surtout moi-même ne communiquer que de mon abondance, et ressentir le premier les saintes ardeurs que j'ai dessein d'allumer dans ceux qui m'écoutent! En trois mots, voici tout le plan de ce discours. Toutes sortes de motifs doivent nous engager à aimer Dieu.

Je dis 1° des motifs de devoir, car il mérite bien qu'on l'aime : premier point.

2° Je dis de reconnaissance, car il nous a toujours aimés : second point.

3° Motifs d'intérêt, car c'est le plus grand de tous les avantages de posséder son saint amour : troisième point. C'est tout mon dessein. Saluons celle que l'Eglise appelle Mère de dilection. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Quelle est donc la déplorable nécessité de notre ministère, d'être forcé de prouver en règle l'obligation d'aimer Dieu, non pas à des Juifs ou à des barbares, mais aux disciples de la charité, aux enfants de la dilection? Eh! à quels siècles étions-nous réservés, mes frères, s'il faut prouver aux uns qu'il est un Dieu qu'ils affectent de méconnaître, et aux autres, qu'il faut aimer un Dieu qu'ils ne peuvent s'empêcher d'adorer? Ecoutez-le donc, cœurs insensibles : vous devez aimer le Seigneur votre Dieu. Pourquoi? 1° parce qu'il est uniquement aimable; 2° parce qu'il désire sincèrement d'être aimé; 3° parce qu'il commande même absolument qu'on l'aime. Reprenons.

1° La raison toute seule nous dit, mes frères, qu'il faut aimer ce qui est aimable, et qu'il faut aimer davantage ce qui mérite plus d'être aimé. Or, quelle perfection ne possède-t-il pas, ce grand Dieu, à qui je voudrais pour toujours vous attacher? ce Dieu qui habite dans la sainteté, dont le trône a pour appui la justice et la sagesse, qui trouve des taches dans le soleil et des défauts dans ses anges; ce Dieu qui sème la lumière dans les airs comme on répand la poussière dans les campagnes, qui range les astres en forme de bataille aussi facilement qu'on range les soldats pour le combat, et qui déplie les cieux comme on déplie un vêtement; ce Dieu qui fait marcher les siècles devant sa face, qui fond les montagnes comme la cire par le seul éclat de son front, qui renferme toutes les mers dans le creux de sa main, et qui sous trois de ses doigts balance tout le monde? car c'est sous ces traits majestueux que nous le représentent les prophètes. Qu'ils sont ravissants les immortels attraits de cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, que les temps ne flétrissent pas, dont les beautés de la terre ne sont qu'une ombre, dont l'éclat des lis n'est qu'un faible rejaillissement! dit-il lui-même dans les Ecritures : *Pulchritudo agri mecum est.* (*Psal.* XLIX, 11.) Et quelles sont-elles donc ces créatures rivales de sa gloire à qui vous transportez votre encens et vos vœux, qui vous charment et qui vous transportent? Elles ont des perfections qui les rendent aimables, dites-vous. Je le veux : car aussi bien l'amour souffre-t-il qu'on le contredise? Mais de qui les ont-elles, ces perfections

si vantées? Est-ce d'elles-mêmes ou de leur Dieu? Hé quoi! le ruisseau vous fait oublier la source? les bienfaits vous font méconnaître le bienfaiteur? S'il eût été plus avare, vous eussiez été moins ingrats.

Elles ont des perfections qui les rendent aimables; mais pour combien de temps les ont-elles? Ne peuvent-elles pas les perdre à chaque instant? Cette personne vous enchante par des manières douces et des airs enjoués : attendez le retour de l'âge et les rides du front, elle vous rebutera par ses contre-temps et ses chagrins. Celui-ci vous enlève par la candeur de sa modestie et par la bonté de son caractère : attendez que la fortune, le portant sur ses ailes, l'ait élevé à un certain rang, il vous révoltera par ses dédains et ses hauteurs. Cet autre vous plaît par sa probité toujours la même et par son inflexible équité : attendez quelque circonstance critique et délicate, vous serez indigné de ses perfidies ou de ses injustices.

Elles ont des perfections qui les rendent aimables; mais ces perfections si charmantes ne sont-elles pas mélangées de grands défauts? Cette profane beauté qui vous séduit et vous enchaîne n'a-t-elle point ses caprices et ses légèretés? Ce bel esprit, dont les licencieuses saillies vous paraissent d'un si bon goût et vous divertissent si fort, n'a-t-il donc point ses complaisances et ses fiertés? Et cet amant adulateur, qui vous caresse et qui vous flatte, n'a-t-il point ses dégoûts et ses inconstances?

Mais ce qui vous gagne surtout, c'est la bonté : cette seule qualité tient lieu de toutes les autres. N'eût-on ni naissance, ni fortune, ni esprit, l'on a toujours assez de mérite dès qu'on a quelque bonté. Ah! mes frères, oubliez tous ces faibles rayons de bonté humaine, si cependant il en reste encore sur la terre. Je dis, s'il en reste : car si vous exceptez ces hommes privilégiés à qui la religion donne un cœur élevé qui va puiser ses sentiments jusque dans le sein de Dieu même, voit-on encore parmi nous quelques vestiges de bonté? Mais quelle différence entre les bontés des hommes et la bonté de Dieu!

Bonté de Dieu pour moi, nous le dirons bientôt, universelle. Ce n'est pas la vôtre, faibles mortels : si vous êtes bons et compatissants pour quelques-uns, vous êtes cruels et indifférents pour tous les autres. Un petit nombre d'amis, il n'en faut pas davantage pour épuiser toute votre sensibilité, grands du monde : nous le voyons, votre cœur se resserre à proportion que votre puissance s'agrandit. Quand la fortune vous a mis en état de tout pouvoir, j'entends que vous dites froidement et avec sécheresse que vous ne pouvez rien.

Bonté de Dieu pour moi, bonté patiente et à toute épreuve. Ah! il fait du bien, lors même qu'on l'a offensé : et sa modeste bonté, si j'ose parler ainsi, déguise ses bontés pour les laisser ignorer. Telle n'est pas la vôtre, faibles mortels; le moindre affront suffit pour vous armer de la foudre. Quand l'empereur Théodose, prince d'ailleurs assez bon, vengea dans Thessalonique une de ses statues déshonorée, plus de douze cents âmes furent les victimes de sa colère. C'en serait fait de nous, si après certains péchés nous tombions entre les mains des hommes; notre bonheur, qui le croirait? est de tomber en celles de Dieu.

Disons-le donc encore tous avec Jésus-Christ, vous êtes bon, Seigneur; l'enfance le dit, et c'est le premier mot qui sort de sa bouche. Le pécheur l'espère, puisque c'est sur cette assurance qu'il croupit dans son péché : l'impie, tout impie qu'il est, ne peut s'empêcher de le reconnaître. On le vit le siècle dernier dans cet athée qui, jusque dans les flammes qu'avait méritées son athéisme, réclama comme par instinct vos miséricordes. Mais vous seul êtes véritablement bon, Seigneur; les hommes ne le sont qu'à demi, ils ne le sont que par faiblesse; vous seul l'êtes par sagesse et par raison : *Nemo bonus nisi solus Deus.* (*Marc.*, X, 18.) C'était cette pensée des perfections de notre Dieu, dont se servit le premier des anges pour soutenir les autres dans le schisme de Lucifer. Dès qu'il vit, s'il est permis de parler ainsi, ces premiers soldats de l'Eternel ébranlés, ainsi qu'un chef intrépide, il courut de rang en rang avec ces paroles de lumière et de feu : Lâches que faites-vous? vous désertez le parti du Seigneur? Quel est donc ce nouveau maître à qui vous allez vous attacher? En est-il d'assez puissant pour entrer en concurrence avec lui? En est-il quelqu'un qui puisse lui disputer la victoire : *Quis ut Deus?* (*Psal.* CXII, 5.) Que ne m'est-il donné de parcourir tous les royaumes, d'aller trouver ces hommes si fort passionnés pour le monde et si froids pour leur Dieu, et d'une voix forte et tonnante leur adresser ces mêmes paroles: *Quis ut Deus?* Amateurs de la créature, quand le serez-vous de votre Dieu? Ne rougirez-vous pas de lui préférer une vile poussière? Et sera-t-il dit que l'argile aura des adorateurs, tandis qu'il n'aura lui-même que notre indifférence? *Quis ut Deus?*

2° Mais c'est peu d'être infiniment aimable : notre Dieu désire encore sincèrement d'être aimé : nouveau motif qui doit allumer en nous son amour. Tels ne sont pas les grands de la terre : ce serait leur faire un mauvais compliment de leur dire qu'on les aime. Pauvre peuple, ils veulent parmi vous des esclaves, mais non pas des amis. Protestez-leur que vous les respectez, que vous les honorez : à la bonne heure, ils entendent ce langage; mais les assurer qu'ils ont gagné votre cœur, qu'ils sont chers à votre tendresse, ce serait ignorer les bienséances et le prendre sur un ton trop familier. Telle n'est point la délicatesse du bon maître que nous servons : il souffre qu'on l'approche, que dis-je, il souffre? il ne souhaite rien tant que notre amour. Ainsi s'en expliquait Jésus-Christ: Je suis venu, dit-il, apporter un feu sur la terre : *Ignem veni mittere in terram.* (*Luc.*, XII, 49.) Quel feu? Seigneur, daignez nous l'apprendre. Serait-ce le feu

des combats et des guerres? Divin Agneau qui ne brisez pas le roseau froissé, qui n'éteignez pas la mèche fumante encore, vous ne nous avez pas donné la paix du ciel pour nous ôter celle de la terre. Serait-ce le feu des passions, de la cupidité, de l'ambition, de la vengeance, de la volupté? Ah! ces damnables feux ne s'allument que dans les enfers : les démons seuls les attisent ; ils ne sont déjà que trop répandus, et c'est pour les éteindre que vous devez verser tout votre sang. Ce feu, dit Jésus-Christ, c'est celui de l'amour. Puisse-t-il brûler tous les peuples ce divin feu! c'est la fin de mon ministère, le prix de mes travaux, l'objet de mes désirs : *Et quid volo nisi ut accendatur?* (*Ibid.*) Si vous vous défiez de ses paroles, croyez-en du moins ses actions.

Quand Madeleine toute fondante en pleurs vint se jeter à ses pieds dans la maison du pharisien, ce bon maître écouta-t-il les murmures de cet homme austère qui trouvait trop de liberté dans cette démarche de l'amour? Au contraire, il prend le parti de cette sainte amante, la justifie publiquement : et bien loin de blâmer la vivacité de son empressement, il accorde le pardon de ses péchés à sa tendresse. Faut-il s'étonner après tout si dans une loi de dilection il nous invite à lui donner nos cœurs, lui qui dans une loi de terreur s'en déclare si souvent jaloux? Pourquoi toutes ces hosties, disait le Seigneur aux Juifs par son prophète? Vos temples regorgent des victimes qu'on y immole; vos autels plient sous le poids des dons qu'on y offre, les bras se lassent, les glaives s'émoussent, les sacrificateurs ne suffisent pas; vos autels nagent, en quelque sorte dans le sang qui ruisselle à grands flots ; c'en est assez pour honorer ma grandeur, mais c'en est trop pour satisfaire mon amour. Je ne veux pas qu'on me craigne toujours en juge, je veux qu'on m'aime quelquefois en père. Quoi donc! ai-je toujours la foudre à la main? ne sais-je annoncer que des menaces? n'ai-je donc rien qui puisse me faire aimer ? Doux langage ! Et n'est-ce pas celui qu'il fait entendre tous les jours à notre cœur égaré? De maître devenu tout à coup suppliant, nous le voyons assiéger ce cœur rebelle, vouloir en faire sa conquête et s'en ménager la possession. A-t-il réussi dans ses desseins, son amour triomphant s'applaudit du succès? il vole au ciel, avertit les saints de chanter sa victoire, se fait une fête de son bonheur. Ses desseins de paix ont-ils été inutiles? Vous le voyez, cet amant tout en pleurs assis à la porte de ce cœur obstiné, murmurer de son trop d'inconstance, se plaindre de sa résistance, et gémir de ce qu'on ne l'aime pas. Eh! Seigneur, reprenait saint Augustin touché d'un tel spectacle, n'était-ce donc pas assez que vous me permissiez de vous aimer? devais-je même espérer d'un Dieu si grand une si grande condescendance? Fallait-il encore que vous vinssiez vous-même solliciter mon amour, et le chercher comme une grâce? Quel charme! mais quelle confusion! Vous voulez être le Dieu de mon cœur, et ce cœur indocile ne veut pas être votre temple : c'en est trop, le voilà ce cœur que vous désirez, Seigneur, méprisez-le après tant de dédains, prenez-le vous-même, je n'ai pas la force de vous le donner : je ne veux vivre que pour me laisser consumer par le beau feu de la charité comme ces flambeaux qui se consument devant vos autels pour votre gloire. Achevons.

3° Non-seulement notre Dieu est uniquement aimable, non-seulement il désire sincèrement d'être aimé, il veut encore absolument qu'on l'aime : dernière réflexion, plus pressante encore que les deux autres. Vous ne l'avez pas sans doute oublié, chrétiens, ce jour si fameux dans nos Ecritures et si digne d'un éternel souvenir, où le Sinaï tout en feu ne vomissait que des tonnerres, où des éclairs étincelants brillaient de toutes parts, où les Juifs consternés attendaient avec frayeur au pied de la montagne sainte le dénouement de cette action si effrayante. Parmi le fracas des foudres et les orages embrasés, sort du fond de la nue une voix douce et ravissante : Ecoutez, ô Israël! le Seigneur, qui vous parle, est seul votre Dieu; vous l'aimerez de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces : voilà mon commandement, instruisez-en vos enfants, racontez-leur ce que vous avez vu, dites-leur que je veux qu'on m'aime; j'aurais pu vous imposer une loi dure et accablante, mais je ne vous présente qu'une loi douce et de bonté. Aussi vous aurez toujours ces paroles présentes à l'esprit, dans l'intervalle de votre sommeil vous y penserez, à votre réveil vous vous les rappellerez, vous vous en occuperez dans vos voyages. Vous ferez plus : vous les attacherez à votre main, vous les porterez sur votre front, vous les écrirez sur les murs de vos maisons et sur le frontispice de vos portes : voilà le précepte. Mais à quoi nous oblige-t-il? à deux choses : 1° à éviter tout ce qui pourrait détruire ou blesser même la sainte charité; 2° à en produire quelquefois des affections et des actes. Car, nous disons anathème à cette doctrine qui, dans les derniers siècles, a scandalisé l'univers, je veux dire que pour être sauvé il suffit de ne pas haïr Dieu, sans qu'il soit nécessaire de l'aimer; doctrine impie qui tombe d'elle-même. Mais dans quel temps et dans quelles circonstances est-on obligé de produire des actes de charité? Odieuse question, qui a causé de nos jours tant de disputes! froide question, qui a fait naître l'indifférence, l'insensibilité, le dégoût! On a voulu savoir au juste les bornes précises de ses devoirs, se tenir avec Dieu sur la réserve, avoir la balance en main pour ne pas lui en trop accorder. Mes frères, on ne fait pas toutes ces questions quand il s'agit de l'amour du monde; et, en vérité, c'est aimer bien faiblement que de demander sérieusement quand il faut qu'on aime. Ecoutez cependant, lâches chrétiens, et ne l'oubliez pas. On est obligé de faire un acte d'amour de Dieu quand, perçant les nuages de l'enfance, la raison commence à le con-

naître; et vous êtes inexcusables, pères et mères, qui tournez les premiers regards de vos enfants vers la créature, au lieu de les porter au Créateur. Vous y êtes obligés quand vous approchez du tribunal de la pénitence; car vous ne devez pas ignorer qu'un amour du moins commencé est alors absolument nécessaire : c'est là doctrine du concile de Trente, la décision des papes, les sentiments du clergé. Vous y êtes obligés à la mort, et parmi les derniers soupirs de votre vie il doit du moins s'en trouver un de charité : voilà donc tout, dites-vous. Non, non, chrétiens indignes de l'être, qui voudriez bien qu'on ne vous en demandât pas davantage; sachez que vous êtes obligés d'en faire dans certaines tentations violentes où les feux du ciel peuvent seuls éteindre ceux de la terre, et de plus de temps en temps dans le cours de votre vie. Mais combien de fois? tous les jours, toutes les semaines, tous les mois? L'Eglise ne l'a pas fixé; nous ne prétendons pas le fixer avant elle; mais nous remarquerons seulement que l'incertitude de l'application du précepte doit nous le faire plus souvent pratiquer. Première réflexion : nous devons aimer Dieu par devoir, car il mérite bien qu'on l'aime : vous l'avez vu. J'ajoute que nous devons l'aimer par reconnaissance, parce qu'il nous a toujours aimés.

SECOND POINT.

Il faut l'avouer, chrétiens, il est rare de trouver des âmes assez sublimes pour n'aimer en Dieu que Dieu même. La plupart veulent des bienfaits qui intéressent leur amour; c'est trop peu pour eux d'un objet infiniment parfait, il leur en faut encore d'infiniment bienfaisant. J'aime qui m'aime, dit-on tous les jours dans le monde, et l'amour qui me convient est un amour de retour. Eh bien! mes frères, si le devoir ne suffit pas pour vous engager à aimer votre Dieu, aimez-le par reconnaissance : car quel amour ne vous a-t-il pas témoigné? En trois mots en voici les trois caractères :

1° Amour éternel et avant tous les temps; 2° amour prévenant et de sa part sans espérance; 3° amour entier et sans ménagement.

1° Amour éternel et avant tous les temps. Dans une solitude bienheureuse, avant la naissance de l'univers, Dieu jouissait de lui-même; mais il ne voulut pas habiter tout seul ses propres grandeurs. Comme il possédait une surabondance de bonté, il lui plut de verser sur nous un écoulement de sa plénitude, et vous n'étiez pas encore que vous étiez aimés : *In charitate perpetua dilexi te.* (*Jerem.*, XXXI, 3.) C'est cet amour qui bâtit la sainte Sion, qui dressa les trônes qui nous y sont destinés, qui de ses propres mains cueillit les fleurs qui doivent former nos couronnes. Parlons sans figure : c'est cet amour qui, par un enchaînement de grâces que nous ne méritions pas sans doute, nous sépara des infidèles, fit luire à nos yeux le flambeau du salut et nous enfanta dans le sein de l'Eglise pour nous perdre heureusement dans celui de Dieu. Le dirai-je, le croira-t-on? C'est cet amour qui arma la justice, qui creusa les enfers, qui alluma ses feux. S'ils ne me craignent pas, dit le Seigneur, c'en est fait, ils sont perdus : je les connais, ils seront moins sensibles à mon amour qu'à ma crainte, à mes délices qu'à ma colère, au bonheur des élus qu'au supplice des réprouvés. Eh bien! faisons-les craindre pour les gagner, tonnons pour les ramener, peuplons le ciel par l'enfer même. Et ce n'est point ici une subtilité vaine, c'est à la lettre la théologie de saint Jean Chrysostome; c'est ce dont la raison ne me permet pas de douter : car pourquoi tout ce grand appareil, ce bruit, ce fracas avec lequel il bande son arc, il manie ses flèches, il fait gronder sa foudre? Quand on veut perdre un ennemi, n'a-t-on pas bien soin de le lui cacher? Mais il ne fait tant d'éclat que parce qu'il est bien aise qu'on l'entende, et il ne cherche à être entendu que parce qu'il est ravi d'être détourné. O feux de l'enfer, concluait Tertullien, vous me prêchez la bonté de mon Dieu, et vos flammes, que je croyais n'avoir été allumées que pour le craindre, sont néanmoins au juste qui vit de la foi un motif pressant de l'aimer : *O Deum ad inferos usque misericordem!* Amour donc éternel et avant tous les temps. Dites-moi, mes frères, l'amour des hommes a-t-il ce caractère? Je ne demande pas s'il est éternel, il ne peut pas l'être; je demande seulement s'il n'a pas ses intervalles et s'il est constant. Tel qui vous recherche aujourd'hui vécut autrefois avec vous dans l'indifférence; vous l'aimez aujourd'hui jusqu'au crime, comme vous le haïssiez autrefois jusqu'au scandale. Si votre amitié remonte jusqu'aux premiers ans, combien de fois n'a-t-elle pas été ralentie! Pourquoi? vous le savez : pour des riens. Les amis jusqu'au tombeau sont-ils communs? Cependant quel feu n'ont pas les amitiés de la terre! Souffre-t-on le reproche d'ingratitude? Quels éloges ne prodigue-t-on pas aux bons cœurs! Et ces deux amis de l'antiquité, dont l'un s'offrit à mourir pour l'autre, ne sont-ce pas des héros que nous admirons? Mon Dieu, ne serons-nous donc indifférents que pour vous seul? Parmi tant d'ardeurs dont la religion nous embrase, serons-nous insensibles? Serons-nous toujours froids parmi tant de feux?

2° Cependant, non-seulement son amour fut éternel et avant tous les siècles, il fut encore prévenant et de sa part sans espérance. Je dis prévenant, et c'était la pensée qui touchait saint Jean : *Ipse prior dilexit nos.* (I *Joan.*, IV, 10.) Il nous a aimés le premier, et il le fallait bien ainsi, puisque c'est son amour qui nous donne le peu d'amour que nous pouvons avoir pour lui. Souvenez-vous, chrétiens, du triste état où vous étiez quand son amour jeta sur vous les yeux : Aliénés de la conversation d'Israël, comme parle l'Apôtre, exclus de l'héritage des saints, perdus dans les gouffres du péché, c'est sa main qui vous tira du précipice, qui vous rétablit dans vos droits, qui vous ouvrit les

cieux. Petits vers de terre, si vous êtes les offensés vous exigez qu'on fasse les avances; quoique le premier outragé, l'amour de votre Dieu fit les premières poursuites. C'est son amour qui fit naître dans vos cœurs ces remords impérieux qui vous traîneront aux pieds du prêtre, son amour qui parla par votre langue, qui soupira par votre bouche, qui pleura par vos yeux; son amour qui mit en œuvre tant d'innocents stratagèmes pour vous retirer de vos égarements, qui vous frappa par la mort de vos proches, qui vous intimida par la terreur de ses jugements, qui vous ménagea une disgrâce fortunée, un contre-temps salutaire, un heureux affront, et qui pour vous enfanter à la grâce remua le ciel et la terre.

Mais encore pourquoi tous ces empressements? que lui revient-il de notre conversion? quel profit retire-t-il de notre retour? Quand nous serions tous dans les enfers, en serait-il moins dans sa gloire? Nos malheurs seraient-ils un obstacle à sa félicité, lui qui s'est passé de nous dans les siècles éternels avant de naître, ne pourrait-il pas se passer encore de nous éternellement après notre mort? Si donc il nous a fait du bien, c'est sans le moindre intérêt; s'il nous caresse, c'est par sa bonté; s'il nous aime, c'est pour le seul plaisir de nous aimer. Ah! peut-on dire ces choses froidement et les entendre avec indifférence? Dites-le-moi encore, mes frères, les amitiés des hommes ont-elles ce caractère de tendresse? Si les grands font tant que d'aimer, chose en vérité bien rare et bien peu commune de nos jours, font-ils jamais les premiers pas? Par combien de souplesses faut-il s'insinuer auprès d'eux, étudier leur faible, sonder leur caractère, ménager leur humeur? Les amitiés des hommes sont-elles désintéressées? On cherche un protecteur qui favorise, un nom qui fasse honneur, une société qui divertisse : on se cherche soi-même, on n'aime que soi; mais poursuivons.

3° Amour de Dieu, amour universel et sans ménagement : dans l'ordre de la nature, dans l'ordre de la grâce. Dans l'ordre de la nature nous ne sommes pour ainsi dire qu'un bienfait subsistant de sa bonté, et tout ce qui est en nous crie contre nous; si nous sommes des ingrats, cette âme qui est une portion de lui-même, ce corps qui est l'ouvrage de ses mains, cette santé que la Providence vous donne, cette maladie que son amour tendrement irrité vous envoie. D'abord il nous fit de rien, il nous refait à chaque instant de la même manière. Souple argile, nous sommes toujours en sa puissance, et le prodige c'est que quand cette argile insolente s'élève contre lui pour l'insulter, il la soutient, et pour la briser tout à coup ne la laisse pas tomber par terre. Toutes les créatures qui nous environnent nous prêchent également ses attentions. Le soleil n'est fait que pour nous éclairer, la terre que pour nous porter, la mer que pour fournir à nos délices. Ecoutez le langage universel de toutes les créatures : c'est pour vous, mortels, que le Seigneur nous a faites, s'écrient-elles; le jour l'annonce à la nuit, la nuit le redit au jour; toutes les saisons tour à tour le redisent. Il est donc vrai que tout l'univers est à nous : ô ciel! et nous ne sommes pas encore à notre Dieu! O Père, ô Père! vos enfants ne vous aiment pas; vous êtes oublié dans votre propre famille, ils s'endorment sur votre sein, et jusque sur votre sein ils vous méprisent.

Dans l'ordre de la grâce quel enchaînement de bienfaits! toute la Trinité est à notre usage, le Père nous a créés, le Fils nous a rachetés, l'Esprit-Saint nous sanctifie. Tout l'Evangile est à nous, ses lumières nous éclairent, ses menaces nous réduisent, ses espérances nous consolent. Tous les sacrements sont pour nous; celui-là nous fait naître, celui-ci nous fait croître et cet autre nous nourrit : tout en nous est marqué au sceau de la grâce, et nous à présent qui pensons aux dons de Dieu nous n'ignorons pas sans doute que cette pensée est un don de Dieu même; et nous, mes frères, qu'une attention gagne, qu'une parole désarme, qu'une complaisance enflamme, qu'un service transporte, nous n'aimons pas encore! cela est-il possible? Nous ne connaissons donc pas notre Dieu; car notre Dieu est amour, dit saint Jean : *Deus charitas est.* (I *Joan.*, IV, 7.) Et comment connaître l'amour sans l'aimer, reprend saint Bernard? *Quidni amatur amor.*

Mais écoutez, chrétiens, voici une autre voix qui peut-être se fera mieux entendre : c'est la voix qui part du Calvaire, la voix qui sort de ce tabernacle, qui crie sur cet autel, c'est la voix de l'amour. Le voilà ce Dieu que je vous propose d'aimer. Pour s'attacher à vos cœurs, que voulez-vous qu'il fasse? N'est-ce pas assez que de se dépouiller de toute sa gloire? Est-ce trop peu de s'incarner, de naître? eh bien, il mourra! Mourir! est-ce encore trop peu? il mourra dans les supplices. Votre cœur est-il content d'un tel amour? le sien ne l'est point; il lui faut les supplices les plus cruels et les plus infâmes. Le voilà ce Dieu chargé de vos iniquités pour vous en décharger, abattu sous les coups que vous avez mérités, souffrant toutes les peines dont vous deviez être punis; couronné d'épines, la chair sillonnée de blessures, chancelant sous le fardeau de sa croix, les pieds, les mains percés, le côté ouvert, abreuvé de fiel, déchiré jusqu'aux os : un Dieu qui aime ainsi mérite-t-il enfin que vous l'aimiez?

Ah! chrétiens, c'est avec les mêmes clous qui ont percé le roi de gloire que je voudrais en lettres de sang, du sang de Jésus-Christ, graver dans vos cœurs le plus grand précepte de l'amour dont je vous ai parlé dans l'autre partie : vos cœurs seraient-ils assez insensibles pour résister à l'impression qu'un style si ordinaire doit sans doute y faire? La croix de Jésus-Christ sera le signe que je mettrai à votre main pour vous empêcher de l'oublier; la croix de Jésus-Christ sera l'objet qui le rappellera sans cesse à votre

esprit ; la croix de Jésus-Christ arborée dans vos places, dans vos chemins, ne cessera de vous en rappeler le souvenir. Que ne puis-je, pour accomplir toute la loi, l'aller inscrire encore avec le sang de Jésus-Christ à l'entrée de vos maisons, dans vos appartements, sur tous vos meubles ? *Scribes in ostiis domus tuæ.* (*Deut.*, VI, 9)

Pères et mères, voici ce que vous direz à vos enfants attendris sur un spectacle si touchant : Nous étions esclaves, et esclaves du péché, livrés à la mort, destinés à l'enfer : *Servi eramus.* (*Ibid.*, 21.) Un Dieu nous a affranchis au prix de tout son sang : *Educit nos* (*Ibid.*, 23); et pour toute reconnaissance de tant d'amour, il ne nous demande autre chose, sinon que nous l'aimions : encore pour récompense de notre amour qui lui est dû par tant de titres, il nous promet un bonheur anticipé sur la terre, un bonheur éternel dans les cieux : *Ut bene sit nobis cunctis diebus vitæ nostræ.* (*Ibid.*, 24.) Car, si nous devons aimer Dieu par devoir et par reconnaissance, j'ajoute que nous devons encore l'aimer par intérêt ; dernière réflexion que je poursuis sans m'interrompre.

TROISIÈME POINT.

Oui, chrétiens, tous nos intérêts sont réunis dans la charité. Pourquoi ? Le voici.

1° Parce que la charité imprime un caractère de mérite à nos actions. 2° Parce qu'elle anoblit nos vertus. 3° Parce qu'elle facilité la pratique de nos devoirs.

1° Je dis qu'elle imprime un caractère de mérite à nos actions. Je sais que sans elle, je dis : sans cette charité sanctifiante qui nous rend justes aux yeux du Seigneur, tout ce que nous faisons n'est pas péché ; car nous disons anathème à cette doctrine désespérante des novateurs de nos jours, que tout ce qui n'est pas fait dans l'état de grâce est toujours nécessairement gâté par le poison de la cupidité : doctrine insensée, puisque dans ce cruel système le pécheur ne pourrait se disposer à sa conversion que par des crimes ; mais je dis que sans la charité nos vertus sont stériles pour le ciel, et je l'avance après saint Paul : oui, disait cet apôtre (I *Cor.*, XIII, 3), quand je livrerais mes membres à tous les brasiers de la terre, si mon cœur n'est pas brûlé du feu de l'amour, mon corps sera encore consumé par les flammes de l'enfer. Si vous voyiez un homme distribuer son bien aux pauvres, parler le langage des anges, faire de plus grands miracles que ceux d'un Dieu, vous le croiriez un saint ; s'il n'a pas la charité c'est un airain sonnant, une cimbale retentissante, reprend saint Paul, voilà tout et ce tout n'est rien. L'Ecriture le compare à ces vils insectes qui ourdissent à grands frais des toiles, ouvrages que le vent dissipe et détruit bientôt, ou à un arbre mort qui n'a plus sa séve ni sa verdure. Par le défaut seul de cette reine des vertus, combien d'actions perdues pour le ciel ! Ce solitaire se roule parmi les épines, habite parmi les ours ; s'il n'a point la charité, bien loin d'avoir un Dieu pour couronne, il n'aura comme les autres qu'un démon pour bourreau. Cet homme du monde se pique de son exacte probité, et il est vrai que la veuve et l'orphelin ne se sont jamais plaints de ses injustices : n'importe, s'il n'a pas la charité, son espérance est parmi les hypocrites. Cette femme prie Dieu comme un séraphin dans nos églises ; si dans ses entretiens elle mord comme un serpent, si elle n'a pas l'amour de ses frères et par une suite nécessaire l'amour de Dieu, fût-elle un ange du ciel, sa place est marquée dans l'abîme. Jugez après cela, chrétiens, si le plus grand de tous les préceptes n'est pas le plus grand de tous nos intérêts : ce n'est pas tout.

2° La charité qui fait nos mérites anoblit nos moindres vertus. Je sais qu'agir par le motif d'une crainte surnaturelle, c'est agir par un motif saint, puisque c'est agir par un motif dont les saints se sont servis eux-mêmes. Si cette crainte ne suffit pas pour faire des justes, du moins ne fait-elle pas des hypocrites, et nous disons anathème à ceux qui ont osé soutenir qu'incapable de gagner le cœur, elle ne peut tout au plus qu'arrêter la main. Je sais encore qu'agir par un motif d'espérance, c'est agir par un motif digne de nous, et nous condamnons avec toute l'Eglise ceux qui ont cru qu'on pouvait être indifférent pour son salut et sacrifier à un fantôme de charité ses destinées éternelles. Mais nous savons aussi qu'agir par un motif d'amour c'est agir par un motif plus noble, plus grand, plus relevé ; et pour en douter, il faudrait ne pas connaître le caractère propre de ces vertus. Le serviteur dit : Je travaille à l'excès, je n'en peux plus ; mais que faire ? il faut obéir ou être puni. Le mercenaire dit : Il m'en coûte beaucoup, mais je serai bien dédommagé de mes peines. L'ami dit au contraire : Je fais tout pour l'objet que j'aime, parce qu'il mérite d'être aimé. L'un gémit sous le joug et le traîne en esclave ; l'autre envisage la récompense et s'anime au combat ; le dernier bénit et baise ses liens, parce que c'est l'amour qui l'enchaîne. Quoi de plus sublime ? mais aussi quoi de plus consolant ? Pauvres, vous vous plaignez de ne pas faire de grandes aumônes : l'amour est toujours riche. Donnez une obole par amour, vous faites une action digne des louanges d'un Dieu. Simple peuple, vous ne pouvez pas prêcher l'Evangile : consolez-vous, on n'exige de vous ni le zèle d'un pasteur, ni les ardeurs d'un prophète ; instruisez vos enfants par amour, vous avez le mérite d'un apôtre. Etendu sur un lit de douleur, vous voudriez la santé pour pouvoir soulager les malades : consolez-vous, souffrez seulement par amour ; vous êtes aussi grand aux yeux de Dieu que si vous visitiez les hôpitaux d'une ville. Je dis plus : les plus petites actions sont anoblies par l'amour. Prenez vos repas par amour, votre sommeil par amour, vos divertissements par amour, pour réparer vos forces, pour mieux remplir vos devoirs, pour travailler à la gloire de Dieu. Ce sont des riens, il est vrai, mais ces riens sont consacrés, sanctifiés et

comme divinisés par l'amour. Après tout je n'en suis pas surpris, puisque la charité parfaite dans des cas de nécessité nous purifie sans baptême, nous justifie sans absolution, acquitte nos dettes sans pénitence, et peut changer tout à coup un démon en ange. Achevons.

3° Je dis enfin qu'elle facilite la pratique de nos devoirs et qu'elle rend aisé ce qui paraît d'ailleurs de plus rebutant. Oui, les commandements de Dieu sont les délices de ceux qui l'aiment, ils ne sont à charge qu'à ceux qui ne l'aiment pas. David, vous aviez raison de dire que les voies de Dieu sont dures, et qu'il faut tout l'empire de ses menaces pour nous y faire marcher : *Propter verba labiorum tuorum custodivi vias duras.* (*Psal.* XVI, 4.) Vous parliez ainsi dans une loi de crainte qui faisait plier les genoux devant l'Eternel : *Quid dignum Deo offeram, curvabo genua Excelso.* (*Mich.*, VI, 6.) Mais les enfants de la dilection tiennent un tout autre langage. Lui-même tenait un langage bien différent, quand il sentait les délicieuses douceurs de la loi. Il se levait avant le lever de l'aurore pour la chanter; il la chantait sept fois le jour; au milieu de la nuit il se levait pour la chanter encore : c'est elle qu'il regardait comme son unique partage, qu'il regardait comme l'adoucissement de ses maux, qu'il aimait comme le plus pur plaisir de son innocence. Aussi la préférait-il à tout l'or et à toutes les richesses de la terre; et, selon lui, un conquérant n'avait pas plus de joie à contempler les dépouilles de ses captifs qu'il en avait lui à pratiquer la loi de son Dieu : *Lætabor ego super eloquia tua sicut qui invenit spolia multa.* (*Psal.* XVIII, 162.) Et vous, mes frères, vous vous plaignez que sa sévérité vous rend malheureux; ah! c'est que vous ne l'aimez pas, répond un père! *Non capit ignitum eloquium frigidum pectus.* Se plaignait-il de la sévérité de la loi, ce généreux martyr dont il est parlé dans les fastes de l'Eglise? Etendu sur un lit de feu, il voyait déjà ses membres se noircir, ses moelles se fondre : murmurait-il contre la rigueur? au contraire, il s'enivrait de supplices, il demandait de nouveaux tourments, et disait au tyran de retourner son corps à demi brûlé, et de prendre de sa chair ce qu'il faudrait pour se satisfaire : *Versa et manduca.* D'où lui venait cette intrépidité, demande saint Léon? Le voici : c'est que le feu du dedans était plus vif que celui du dehors; le feu de la charité plus brûlant que celui du martyre. Interrogez les pénitents? Demandez-leur si la mortification a pour eux tant d'amertumes; tous vous répondront avec saint Augustin : Quand il vous plut, Seigneur, d'abaisser ma tête sous votre aimable joug, combien trouvai-je tout à coup de douceur à me sevrer du monde? *Quam suave mihi subito factum est carere suavitatibus nugarum?* Au lieu qu'un moment auparavant je craignais si fort de les perdre, je me faisais alors un bonheur d'y renoncer. Pourquoi? parce que vous les chassiez de mon cœur pour y entrer à leur place, avec les délices de votre amour : *Ejiciebas enim eas et intrabas pro eis omni voluptate dulcior.*

Quoi donc, mes frères? l'amour aura pu porter un saint Ignace à irriter les bêtes pour venir lui déchirer les membres, et vous trouverez trop dur de pardonner à ceux qui ont déchiré votre réputation! Quoi! l'amour aura fait désirer aux martyrs les glaives et les croix, et vous trouverez trop dur de souffrir avec patience une maladie qui vous éprouve! Quoi! l'amour aura porté sur ses ailes les anachorètes dans les épines des déserts, et il ne pourra pas vous séparer des compagnies licencieuses qui vous corrompent! Quoi! l'amour les aura dépouillés de tous leurs biens et leur aura fait tout vendre, jusqu'au livre de l'Evangile qui leur avait appris à tout quitter, et ce même amour ne pourra pas vous arracher des richesses injustes qui vous perdent! Expliquez-moi donc ce mystère, car pour moi, je l'avoue, je n'y comprends rien.

Expliquez-moi donc encore pourquoi l'amour de Dieu ne pourra faciliter tout ce que facilitent tous les autres amours de la terre? Jacob aime Rachel : quatorze ans de servitude ne paraissent que des moments à son amour. Voyez cette tendre mère, avec quelle joie elle porte son enfant entre ses bras; c'est l'amour qui lui rend léger le fardeau pesant à tout autre. Voyez ce marchand braver les tempêtes, fatiguer toutes les mers, et, comme si la mort devait lui manquer sur la terre, aller là chercher jusque dans les flots; c'est l'amour qui lui rend délicieux ce qui serait pour d'autres un vrai martyre. Voyez ce jeune insensé soupirer aux pieds d'une idole souvent insensible, essuyer ses caprices, supporter ses dédains, dévorer ses rebuts; pourquoi tant de patience avec un caractère ordinairement si emporté? Il est brûlé d'un amour frénétique, il n'en faut pas davantage, la passion ne lui permet plus de se plaindre.

Mais un objet plus noble me touche : Jésus-Christ nous aime, et parce qu'il nous aime la pauvreté la plus dénuée, la plus basse humiliation, l'abandon le plus entier, sont des charmes pour son amour. Je dis plus : mais est-ce à moi à le dire? parlez encore une fois, sainte montagne, montagne du Calvaire! croix de mon Dieu! sang de Jésus-Christ! Ah! mes frères, que nous disent-ils? Jésus-Christ vous a aimés; parce qu'il vous aime il a donné son âme pour des hommes qui ne aimaient pas, et il renouvelle encore avec joie son sacrifice pour des pécheurs qui en abusent. Allons, mes frères, sortira-t-il encore de votre bouche des blasphèmes si communs parmi vous? Qu'à la vérité notre Dieu est infiniment aimable, mais aussi qu'il en coûte bien pour l'aimer : *Durus est hic sermo.* (*Joan.*, VI, 61.) Ah! cette loi est dure sans doute à des hommes aussi durs que tous ceux qui ne rougissent pas de le dire : *Durus, sed duris.*

Il en coûte trop pour aimer Dieu? Dites-le-nous, victimes infortunées qui gémissez

dans les enfers, quel est votre plus grand supplice? Sont-ce les ténèbres qui vous environnent, le ver rongeur qui vous déchire, les torrents de flammes qui vous inondent? Non, c'est l'impuissance où vous êtes d'aimer votre Dieu; une étincelle de son amour vous rendrait supportables tous les feux de l'abîme.

Il en coûte trop pour aimer Dieu? Dites-le-nous, saints habitants du ciel, quelles y sont vos délices? Sont-ce les couronnes qui sont sur vos têtes, les douleurs dont vous êtes affranchis, les trônes de gloire sur lesquels vous êtes assis? Non, c'est l'amour qui vous consume, qui vous pénètre, dont vous êtes enivrés.

Il en coûte pour aimer Dieu, mes frères? nous ne le savions pas; mais vous-mêmes, d'où le savez-vous, je vous en prie? En avez-vous fait l'épreuve? Où sont les passions que l'amour vous a fait immoler, les ressentiments qu'il vous a fait sacrifier, les austérités qu'il vous a fait pratiquer? Certes il vous convient bien de vous plaindre, vous qui ignorez encore ce que c'est qu'aimer.

Mon Dieu! c'est de votre cœur que partent toutes les étincelles qui embrasent les nôtres; qu'elles tombent sur tous ceux qui m'écoutent, ces divines étincelles, pour les embraser de ce beau feu! Nous devons tout à votre amour, mais le plus grand don qu'il puisse nous faire, c'est de nous donner l'amour que nous pouvons avoir pour vous; j'ai la consolation de penser, Seigneur, que le feu sacré n'est point encore éteint. Il est ici bien des personnes qui vous aiment; en serait-il qui ne vous aimassent pas? Je ne le puis croire : car ce n'est pas vivre que de ne pas vous aimer. Augmentez seulement leur amour! car il peut toujours croire jusqu'à ce que nous arrivions à ce bienheureux séjour où l'amour est pour toujours fixé : *Amen.*

SERMON XI.

SUR L'ENFER.

Mortuus est dives et sepultus est in inferno. (*Luc.*, XVI, 22.)

Le riche mourut, et il fut enseveli dans l'enfer.

Ils meurent donc comme le reste des hommes, comme les plus misérables des mortels, ces hommes qui s'immortalisent volontiers sur la terre, et à qui des flatteurs mercenaires promettent après la mort une immortalité; si les autres plient sous leurs lois, la mort sait bien les faire plier sous les siennes; si leurs richesses peuvent leur procurer quelque joie, elles n'ont pas le pouvoir de les exempter du trépas; le sépulcre engloutit tout dans ses gouffres, et l'on ne distingue point dans le tombeau les cendres nobles des cendres roturières : *Mortuus est dives.*

Mais si la mort respecte si peu les riches, l'enfer traite encore avec plus de rigueur les mauvais riches, tel que fut celui dont Jésus-Christ nous a rapporté les crimes, et dont en même temps il nous a dépeint les malheurs; l'étrange révolution qui se fit dans sa personne, chrétiens, au lieu de ces agréables débauches qui s'empressaient à l'envi d'égayer son humeur : on nous le représente environné de démons cruels qui ne s'occupent qu'à aigrir sa disgrâce. Ce n'est plus ce grand du monde qui portait des habits superbes et des ornements si riches; c'est un triste captif qui n'a pour parure que des chaînes, et pour tout vêtement que des flammes. Ce n'est plus ce voluptueux qui étanchait à long trait une soif irritée dans des boissons délicieuses, c'est une victime brûlante à qui on refuse une faible goutte d'eau, pour modérer les ardeurs qui ne cessent de le dévorer. Ce n'est plus une idole de la terre, c'est un réprouvé dans les enfers : *Mortuus est dives, et sepultus est in inferno.*

Exemple effrayant que le Sauveur du monde proposait aux riches de Jérusalem pour les convertir, par la crainte d'un pareil supplice; mais exemple dont il n'est pas dit que les grands de Jérusalem aient été beaucoup touchés, et contre lequel sans doute ils ne manquèrent pas de se roidir avec assurance.

C'est encore ce qui se voit de nos jours : l'enfer qui peuplait autrefois tant de déserts ne fait plus d'impression que dans ces déserts mêmes qu'il peuple quelquefois encore. Il y fait trembler des âmes saintes pour qui sans doute il n'a pas été creusé, tandis qu'il n'obtient pas un seul soupir de ceux pour qui ses flammes sont allumées. D'où vient ce désordre, mes frères? de deux principes trop ordinaires que j'ai dessein de combattre aujourd'hui. Appliquez-vous, ici s'ouvre tout le plan de ce discours. Les uns ne sont pas pleinement convaincus de la vérité de cet enfer qu'on leur prêche. Quoique chrétiens par le baptême et catholiques de profession, ils ont sur cet article des doutes embarrassants et des perplexités cruelles. Ils trouvent, disent-ils, dans ce mystère des contradictions choquantes dont ils ne peuvent trouver le dénoûment dans les principes de cette religion même. Ou c'est incrédulité ou du moins incertitude. Avec une telle disposition est-il étonnant qu'un discours sur l'enfer soit pour eux un discours perdu? Les autres croient en spéculation la vérité de cet enfer, mais dans la pratique ils n'en tirent aucune conséquence; ils s'endorment dans une molle indolence; ils en rejettent même la réflexion. Si ce n'est pas endurcissement, c'est du moins indifférence. Avec de tels sentiments, il n'est pas étrange qu'ils n'en tirent aucune utilité. Double contradiction dont il faut éclaircir l'une et dont il est important d'attaquer l'autre dans ce discours, que je réduis à ces deux propositions qui vont en faire tout le partage. Ne les perdez pas de vue.

Le dogme de l'enfer, tel que la religion nous le propose, ne renferme aucune contradiction qu'avec les principes de la foi on ne puisse aisément lever : première proposition, premier point.

Mais la conduite des chrétiens tels que

nous les voyons se comporter sous nos yeux, renferme des contradictions que la religion ne pourra jamais concilier avec la foi de cet enfer : seconde proposition, sujet du second point. En deux mots, la vérité de l'enfer démontrée aux esprits flottants et indociles, les moyens d'éviter l'enfer pris de l'enfer même, proposés aux cœurs lâches ou obstinés, c'est tout mon dessein. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Le Dieu que la religion nous oblige d'adorer est un Dieu juste, et ce Dieu juste punit, dit-on, un péché passager par des tourments sans fin : première contradiction. Le Dieu que la religion nous oblige d'aimer est un Dieu bon, et ce Dieu bon punit une faiblesse échappée par des supplices extrêmes : seconde contradiction. Le Dieu que la religion nous oblige de respecter est un Dieu sage, et ce Dieu sage emploie pour brûler des réprouvés des moyens qui visiblement n'y ont aucune proportion : troisième et dernière contradiction. Telles sont en abrégé, mes frères, les difficultés de l'impie et les doutes des chrétiens chancelants. Dieu punit trop longtemps, dit-on, ce qui ne fait que passer, et punit trop rigoureusement ce qui n'est que fragilité. Il punit aveuglément, puisqu'il prend pour exécuter ses desseins des moyens qu'il ne devrait pas employer.

Sainte religion, levez-vous pour défendre la cause de votre Maître, et faites triompher son équité victorieuse des vains efforts de l'incrédulité.

En trois propositions, chrétiens, voici le dénoûment de ces contradictions apparentes, tiré des principes de la religion même aussi bien que de la raison. Attention. 1° Je dis que, bien loin que le dogme de l'enfer blesse en aucune manière la justice de Dieu, il était au contraire de son équité de créer un enfer. Première vérité. 2° Je dis que, bien loin que le dogme de l'enfer donne la moindre atteinte à la bonté de Dieu, Dieu nous donne au contraire des preuves de sa miséricorde jusque dans l'enfer même que sa colère a creusé. Seconde vérité. 3° Je dis que, bien loin que le dogme de l'enfer nuise le plus légèrement à la sagesse de Dieu, Dieu ne fait nulle part mieux éclater sa sagesse que dans cet enfer même où il tourmente les damnés. Troisième vérité. L'importance de la matière demande pareillement toute votre attention.

1° Je dis qu'il était de l'équité de Dieu de créer un enfer, loin qu'il soit contre sa justice de l'avoir creusé. J'en donne une raison que l'incrédulité ne pourra jamais affaiblir; c'est qu'il est des pécheurs dans le monde, qu'il est de l'ordre que ces pécheurs soient punis et qu'il est évident néanmoins qu'ils ne le sont pas toujours sur la terre. Il est des pécheurs dans le monde ; c'est là, chrétiens, une de ces vérités de fait dont il n'est pas permis de douter. Je sais qu'il s'est trouvé quelques impies qui ont osé jeter des nuages sur une vérité si claire. Ce que les siècles de nos pères n'avaient point encore entendu prononcer, un tas de libertins n'a pas rougi de le dire que ces distinctions du vice et de la vertu, de l'innocence et du crime, sont de vaines idées auxquelles on nous a accoutumés dès le berceau et qui n'ont de réalité que dans des imaginations faibles. On l'a dit, mais l'univers entier en a été scandalisé, et des impies mêmes ont eu horreur d'une telle nouveauté.

Quoi donc ! indépendamment de ces lois de la vérité qu'a prescrites une police nécessaire, il serait permis aux époux de violer la fidélité qu'ils ont promise à leur épouse, aux sujets de se départir de la soumission qu'ils ont vouée à leur prince, aux enfants de se dépouiller du respect que la nature toute seule leur inspire pour leurs parents ! Quoi ! à n'envisager les choses que dans leur origine, l'enfant pourrait sans crime plonger un poignard dans le sein de sa mère, le sujet rebelle attenter au sceptre de son roi, l'épouse adultère se prostituer à de nouveaux amours, et pour assouvir plus librement son brutal instinct, abréger par le poison les jours d'un époux dont la vie paraîtrait trop longue à son impatience ! Quoi ! les brigands, les incestueux, les parjures sont innocents eux-mêmes; ce sont nos caprices tout seuls qui les rendent criminels ! Grand Dieu, que vous êtes terrible quand vous livrez l'homme à ses ténèbres, et qu'il est glorieux à la religion d'avoir de tels hommes pour ennemis!

D'ailleurs, chrétiens, que signifient ces remords impérieux qui vous tourmentent après certaines actions ? Remords qui ne viennent pas de nous-mêmes, puisqu'ils ne servent qu'à nous déchirer, remords que l'on ne peut s'empêcher de sentir, lors même que l'on peut se promettre l'impunité, remords dont les reproches libres et indépendants ne respectent pas plus le monarque sur le trône que le scélérat dans sa captivité. Si mon action est innocente, la conscience a tort de me la reprocher. Mais non: ce juge incorruptible en prononce autrement et condamne tout à la fois et le pécheur et le péché. Il est donc vrai qu'il est des pécheurs sur la terre, mais il n'en est pas moins de l'ordre qu'ils soient punis. Ainsi Tertullien raisonnait-il contre Marcion : Le plaisant Dieu que le vôtre, lui disait-il ; un Dieu qui s'endort dans une molle indolence, qui n'est pas touché des blasphèmes qu'on vomit contre lui, qui laisse les saints sans récompense et les impies sans châtiments. Ecoutez donc, ô peuple ! reprenait-il avec cette ironie piquante qu'il savait manier en maître, écoutez: voici un Evangile tout nouveau que Marcion vient vous prêcher. Jusqu'ici l'on vous avait parlé d'un Dieu si éclairé, qu'il connaît jusqu'aux pensées, si saint, qu'il réprouve jusqu'aux désirs, si puissant, qu'il n'épargne pas même les têtes couronnées ; maintenant on a trouvé un autre Dieu, ô l'heureuse nouvelle ! un Dieu bon, facile, complaisant, qui n'ouvre pas les yeux, qui n'étend pas les mains, qui ne sait ce que c'est que la vengeance. Peuples, péchez donc avec liberté, ne mettez point de frein à vos passions, as-

souvissez tous vos penchants, le Dieu de Marcion est un Dieu commode qu'on peut braver avec impunité : *Audite hæc, peccatores, quique hoc nondum estis ut esse possitis, Deus melior inventus est qui nec ulciscitur nec offenditur.* Raisonnement sans réplique; car enfin, qu'est-ce qu'un Dieu s'il n'est pas saint? qu'est-ce qu'un Dieu s'il ne hait pas le crime? qu'est-ce qu'un Dieu qui hait le crime et qui le laisse commettre impunément? Petits vers de terre, qui prétendez faire le procès au Très-Haut, trouvez-vous mauvais qu'un roi juste se défasse d'un scélérat? et ne blâmeriez-vous pas sa coupable ignorance s'il laissait triompher le vice à l'abri de l'impunité? Et qui êtes-vous donc, ô hommes! pour interdire à votre Dieu ce que vous permettez à des hommes tels que vous? Il est donc de l'ordre que le péché soit puni. Mais cette loi équitable est-elle toujours sans réserve? Non, chrétiens; et j'avoue que si ce monde était le seul lieu de la scène où il se dût passer la punition des pécheurs, nous aurions sujet de murmurer contre Dieu. Qu'y voyons-nous, je vous prie? Ce que le spectacle de l'univers nous a tant de fois présenté : l'innocent Abel expirant sous le glaive d'un frère injuste, la timide vertu étouffée par l'autorité de l'iniquité triomphante, les Hérode sur le trône et les Jean-Baptiste dans les chaînes, les Pierre et les Paul sur l'échafaud, ces hommes à qui l'on ne peut reprocher d'autres crimes que leur trop de sainteté. Les Néron et les Dioclétien sous la pourpre, ces monstres en qui l'on reconnut à peine les premiers traits de l'humanité. N'est-ce pas ce que nous voyons encore tous les jours? Des innocents calomniés, des hypocrites applaudis, des indigents dépouillés et des avares enrichis, des pécheurs dans l'éclat et des saints dans l'oubli. Dieu juste, en sera-t-il toujours de même? Non, chrétiens; indépendamment de la foi, la raison nous le fait sentir : il doit y avoir des démons pour les uns et des couronnes pour les autres. Etrange aveuglement que celui de l'impie! cette confusion apparente le révolte. Mes frères, il demande hautement où est la justice, et ce même homme, si fort scandalisé de cette espèce d'injustice, ne veut point d'une autre vie où ce désordre soit réparé et où chacun reçoive selon ses mérites : quelle contradiction! Que veut-il donc? Que Dieu reçoive dans la sainte Sion des misérables enflés par l'orgueil, abrutis par la débauche, noyés dans l'intempérance, corrompus par la volupté; qu'il place dans ses tabernacles l'impureté parmi les vierges, la brutalité parmi les anges et ses ennemis sur son propre trône? Admirable prétention! projet infiniment sage! Quoi donc encore? Que tout périsse dans le tombeau, que l'âme soit détruite avec le corps, et que le tombeau engloutisse l'homme tout entier? Triste nécessité où l'impie serait réduit! Ils aiment mieux être anéantis tout à fait pour ne point souffrir, que de subsister éternellement pour être toujours tourmentés. Un néant stupide a pour eux plus d'appas que des flammes dévorantes; ils trouvent mieux leur compte à se retrancher eux-mêmes du nombre des créatures que d'être associés malgré eux à celui des réprouvés. Ce n'est pas conviction, mais intérêt, dit excellemment Minutius Felix : *Malunt exstingui penitus quam ad supplicia reparari.* Ces hommes, qui se piquent de raison et de noblesse de sentiments, veulent que nos âmes soient aussi matérielles que la pierre et aussi rampantes que le reptile. Mais cette vaine défaite est pour eux d'un faible secours; car en supposant même que nos âmes ne soient pas de purs esprits, doctrine insensée dont le bon sens rougira éternellement, toujours est-il vrai que Dieu pour conserver cette âme, et la conserver aussi longtemps qu'il le voudra, lui qui l'a tirée du néant, selon eux, peut bien l'empêcher d'y retomber. Et puisque, toutes matérielles qu'on les suppose, elles sont néanmoins capables de douleur, comme une triste expérience nous l'apprend, Dieu pourrait donc encore les faire souffrir après le trépas? Il le pourrait, jalouse qu'il le devrait. Pourquoi? je l'ai déjà dit : parce qu'il est juste que le vice ait son tourment. Aussi les païens, sans d'autre Evangile que celui de leur raison, reconnaissent-ils ces enfers que l'incrédule ose supprimer. Témoins ces fleuves de feu, ces hydres effrayantes, ces puits sombres, ces vautours, ces affreux mugissements, ces supplices variés dont ils ont fait des peintures si effrayantes. De là cette parole d'un païen que la foi d'un enfer était aussi répandue que celle des dieux, et qui reconnaît ceux-ci doit nécessairement croire celui-là. A la bonne heure, dit-on, qu'il y ait un enfer, on le veut croire, mais un enfer éternel pour un péché d'un moment, il y aurait de l'injustice; on n'y saurait consentir. Si c'est un chrétien qui parle ainsi, je lui réponds que la révélation y est expresse, et que la parole d'un Dieu doit le soumettre. Est-ce à vous, homme faible, de lui prescrire la loi? et tout ce qu'il a fait ne l'a-t-il pas fait avec équité? S'il réplique que cette réponse est hautaine, qu'elle ne ménage nullement notre délicatesse et qu'elle consterne le cœur humain, je lui réplique à mon tour que tout ce qui est hautain est odieux et déplacé dans la créature; mais qu'il est naturel et à sa place quand il est question du Créateur; que c'est à lui d'ordonner et à nous de nous taire, et qu'en un mot ces réponses ne sont hautaines qu'à toute hauteur superbe qui raisonne avec Dieu. Oui, chrétiens, ce sont nos seules passions qui nous rendent si indociles. Nous croyons aisément qu'il est un paradis, et nous avons toutes les peines du monde à nous convaincre qu'il soit un enfer, comme si l'Evangile ne s'énonçait pas aussi clairement sur un point que sur l'autre, et que si Jésus-Christ a pu nous tromper par des terreurs imaginaires, il n'ait pas si bien pu, pour nous animer à la vertu, nous séduire par des promesses sans effet, dit le pape saint Grégoire. Mais non, le ciel n'a rien qui nous révolte parce qu'il nous flatte, et l'enfer presque rien qui nous persuade, parce qu'il dé-

sole les orgueilleux criminels toujours prévenus contre leur juge.

Mais entre un péché passager et une éternité de tourments, où est la proportion ? Siècle raisonneur, il te faut donc du raisonnement? Mais vous, esprits supérieurs, qui nous faites avec tant de pompe cette objection proposée mille fois et mille fois confondue, où avez-vous puisé cette belle maxime, que la durée de l'action doit régler celle du châtiment? S'il en est ainsi, commencez d'abord par faire le procès à la justice humaine, car elle est visiblement en défaut, puisque pour un vol, une fraude, un homicide d'un moment, elle oblige un homme d'errer en proscrit toute sa vie sur les mers; elle le retient le reste de ses jours dans les chaînes, elle lui fait souffrir mille morts par l'appareil du tourment. Oui, dites-vous, mais ses tourments ne sont pas éternels. Quand la chose serait ainsi, quelle conséquence en tireriez-vous? Dieu n'a-t-il point d'autres droits que les hommes? Mais vous vous trompez; car, quand même nos jours seraient éternels, la justice humaine ne pourrait-elle pas, pour un assassinat d'un instant, en priver le coupable sans qu'on pût trouver à redire à son jugement? Ce n'est donc pas sur la durée du crime, mais sur le caractère de l'offense qu'il faut mesurer le châtiment. Or, ce péché que vous traitez de bagatelle, dont vous triomphez insolemment, renferme une offense infinie, puisqu'il se trouve dans l'objet offensé une majesté sans bornes, et qu'il se trouve au contraire une petitesse sans mesure dans l'objet offensant. Ce n'est donc point trop pour le punir que cet enfer éternel qui vous révolte tant. Mais d'ailleurs, mes frères, ne perdez pas cette réflexion, elle est de saint Grégoire. Le désir du pécheur est immortel quoique l'action du péché ne soit que d'un moment; oui, l'homme avare, s'il pouvait s'éterniser sur la terre, amasserait éternellement; l'homme orgueilleux, s'il pouvait fixer ici-bas son tabernacle, serait insatiable d'honneur éternellement; l'homme impie, s'il était maître de ses destinées, voudrait assouvir ses passions, outrager la pudeur, vivre avec la créature qui le captive éternellement : on peut bien l'en croire, puisqu'il ne rougit pas de le dire à l'idole qui l'enchante. Oui, s'il n'y avait ni mort, ni enfer, le pécheur demeurerait dans le péché éternellement. Il est donc juste qu'à cette éternité de désirs criminels dans lesquels il meurt et dans lesquels il persiste réponde une éternité de tourments. Première vérité : le dogme de l'enfer tel que la religion l'enseigne, loin d'attaquer la justice de Dieu, est au contraire une preuve évidente de son équité; mais ne donne-t-il point d'atteinte à sa bonté? Non, mes frères, je soutiens au contraire que cet enfer, tel que la religion l'enseigne, est un monument de ses miséricordes. Seconde vérité.

2° Mais quoi! disent des chrétiens raisonneurs, pour une faiblesse échappée des peines si extrêmes? Vous le trouvez donc mauvais, vous qui parlez ainsi? Mais, dites-moi, qui vous força de nouer cette intrigue, de ménager ces entrevues, d'écouter ce jeune libertin, d'attiser le feu par les regards, les projets, les réflexions? qui vous a contraints de commettre ce péché contre les révoltes de la nature, la crainte des événements, les remords de la conscience? Quoi donc! y a-t-il des tentations invincibles? Etes-vous liés par des chaînes qui vous captivent? N'êtes-vous point dans la main de votre conseil, vous plaindrez-vous de la grâce? Le mauvais riche s'en plaint-il à Abraham? Et d'ailleurs la même religion qui vous oblige de croire un enfer ne nous assure-t-elle pas que si vous avez tout à craindre, vous pouvez aussi tout éviter? Sur quoi donc retombe votre perte? Est-ce sur un Dieu qui vous a donné tous les moyens de vous sauver, et qui a mis le salut dans vos mains ou sur vous-mêmes.

Mais l'homme est si faible, reprenez-vous? Il vous sied, pécheurs, de tenir ce langage? Appelez-vous faible un homme que toutes les caresses d'un père, toutes les poursuites d'un ami, tout le tonnerre d'un Dieu n'ont pu ébranler? Appelez-vous faible, un homme que le danger d'une mort prochaine, le péril d'une mauvaise mort, tous les feux de l'enfer n'ont pu seulement intimider? Quoi donc, ne vous avait-on pas dit, pécheurs, que cet enfer serait votre partage? Vous y avez consenti, vous en êtes convaincus; c'est le prix du crime, à ce prix vous l'avez commis, et vous osez encore vous plaindre, téméraires, êtes-vous trop punis? Quelle contradiction! Je vais plus loin, et j'avance que bien loin de murmurer contre la rigueur de cet enfer, quiconque raisonne suivant les principes de la foi doit remercier le Seigneur d'en avoir allumé les feux. Je vous étonne, mes frères; ce sont là de ces paradoxes, dites-vous tout bas, qu'il est impossible de justifier. C'était néanmoins le paradoxe de Tertullien, et après lui de saint Chrysostome. O Dieu miséricordieux jusque dans les enfers, s'écriait l'un! *O Deum usque ad inferos misericordem!* Chrétiens, reprenait l'autre, rendez vos actions de grâces au Seigneur, non pas seulement parce qu'il a préparé des couronnes à ses saints, mais encore de ce qu'il a soufflé dans les abîmes des feux pour ses ennemis : *Pro ipsa gehenna oportet Deo agere gratias.* Mais comment ce qui est l'effet d'une colère implacable peut-il être le gage d'une bonté prévenante? C'est que Dieu a voulu faire servir son courroux à votre salut et peupler le ciel par l'enfer même. Je le prévois, disait-il, ces hommes que les bienfaits devraient gagner seront insensibles à ma tendresse; ces cœurs durs, mauvais, ingrats, l'amour n'aura point sur eux d'empire; les motifs de reconnaissance ne les toucheront pas, la crainte toute seule pourra les empêcher de se perdre. Eh bien! effrayons-les donc, afin de les convertir; tonnons pour les retenir et pour les sauver. La preuve, chrétiens, qu'il n'a jamais eu d'autre dessein en creusant les enfers, ce sont les me-

naces mêmes qu'il nous fait de nous y précipiter, continue saint Chrysostome; il se comporte envers nous comme une bonne mère à l'égard d'un enfant chéri : à voir la manière dont elle lui parle vous la prendriez pour une marâtre : si vous jouez avec ce couteau, lui dit-elle, je vous châtierai; ce pauvre enfant malgré tous ses avis s'enfonce-t-il le couteau dans la main, et vient-il tout éploré lui montrer sa plaie? à cette vue cette mère si furieuse tout à coup s'apaise, essuie son sang, sèche ses larmes sans pouvoir elle-même retenir les siennes, et tâche par ses caresses de calmer la douleur dont elle ressent le contre-coup, percée du même trait qui a blessé son enfant : de même, dit saint Chrysostome, avant qu'on commette le crime, Dieu tonne, il aiguise le glaive, il étale ses feux : Si vous péchez, dit-il, je fondrai sur vous, je vous précipiterai dans ces abîmes. Pourquoi arranger ses flèches avec tant d'appareil, bander son arc avec tant de fracas? Ah! dit ce père; c'est afin que tout le monde l'entende et s'empresse à le désarmer; quand on veut perdre un homme a-t-on coutume de le lui dire? Aussi, malgré ses avertissements a-t-on franchi le pas? Ne vous désespérez pas, nous crie-t-il? Jetez-vous entre mes bras, on trouve toujours des ressources dans ma bonté: *Minatur gehennam Deus, non quo gehennam inducat, sed quo a gehenna liberat, alioquin si torquere vellet non jam ante minatus esset, terret verbo quonimus opere torqueat.* L'enfer est donc un monument éternel des miséricordes de notre Dieu, puisque les moyens que l'on prend pour sauver un homme, quelque violents qu'ils puissent être, sont toujours des preuves de bonté. Seconde vérité.

3° Mais sont-ils également des preuves de sa sagesse? Troisième difficulté de l'impie. Un feu matériel brûler des âmes spirituelles, un feu violent ne pas consumer le corps qu'il tourmente, un feu immortel qui subsiste sans aliment, quelle chimère! et où est la sagesse de choisir pour punir des coupables, des supplices qui choquent évidemment toute raison? O vous qui raisonnez ainsi, un jour dans les enfers vous aurez tout le temps de bien comprendre ce que vous affectez d'ignorer maintenant. Mais si les heureux sont ceux à qui la foi tient lieu d'expérience, malheur à ceux à qui l'expérience fera naître enfin la foi! *Væ quibus hæc prius experienda sunt quam credenda!* Je ne vous dis pas présentement que Dieu peut faire plus que vous ne pouvez imaginer, que s'il fait des miracles d'amour, il en peut bien faire aussi de sévérité, que tout est incompréhensible en lui jusqu'à son incompréhensibilité même, et qu'une raison qui s'abîme dans un insecte et qui trouve son tombeau dans un atome, doit respecter aussi certaine profondeur, baisser les yeux et adorer. Non, il vous faut des réponses plus précises, l'on va vous satisfaire.

Vous demandez comment un feu matériel peut agir sur des âmes toutes spirituelles? Mais quoi, vous qui vous piquez de cette philosophie moderne qui voit tout clairement, jusqu'aux mystères, partisans de la raison, vous ne savez pas que le feu qui vous brûle aujourd'hui quand vous y mettez la main, ne produit pas cette douleur dans votre corps, masse informe, incapable de sensation, mais dans votre âme seule susceptible de sentiment! Et pourquoi ce même feu qui vous tourmente ici bas à l'occasion de votre corps ne pourrait-il pas vous tourmenter dans les enfers, comme un instrument fragile dans la main du Tout-Puissant? Mais non, ce que cette philosophie récente a de contraire à la religion, vous le saisissez avec empressement pour l'opposer à la foi, tandis que vous rejetez avec dédain ces principes qui s'accordent avec la foi pour vous opiniâtrer dans votre incrédulité. Vous demandez comment un feu violent ne consume pas les corps auxquels il s'attache, comme s'il était si difficile de comprendre que Dieu répare les pertes que ces corps pourraient faire, et les rendre ainsi toujours propres aux tourments. Vous demandez comment un feu immortel subsiste sans aliment : je ne vous dis pas que son aliment sont les crimes des réprouvés, et que puisque les crimes ne sont jamais effacés, ce feu ne manque jamais de nourriture : *Escas ardoribus crimina ministrabunt.* Mais je vous dis : le souffle du Seigneur qui l'a d'abord allumé ne peut-il pas lui fournir de la matière, ou plutôt lui en servir lui-même, et par sa propre vertu l'entretenir éternellement? A la bonne heure, dites-vous; mais quand cet enfer serait moins rigoureux ou surtout quand il ne serait pas éternel, la sagesse du Seigneur en paraîtrait-elle moins, et ce système radouci ne conviendrait-il pas mieux au but que s'est proposé sa providence, je veux dire à l'innocence des mœurs et à la suppression du péché?

Non, mes frères, et la preuve en est sensible, elle est sous vos yeux : vous croyez la vérité d'un purgatoire, mais parce que ce purgatoire est passager; bien loin d'y penser avec frayeur, vous consentiriez, dites-vous froidement, à passer par ses feux. Les lois humaines, quoique armées du glaive, coupent-elles court à tous les brigandages? Mais je dis plus : si malgré la foi de cet enfer éternel, l'on voit parmi les catholiques qui le croient des torrents d'iniquités, ôtez la foi de cet enfer, resterait-il parmi les hommes de la probité, et même ne serait-il pas vrai de dire que le Dieu de la terre ne serait plus le Dieu de personne? Preuve évidente de la vérité de cet enfer; car ce qui réprime les passions n'est point une illusion de la cupidité, puisque l'erreur ne fut jamais le germe de la vertu, dit Tertullien, et de la sagesse du Tout-Puissant, puisque rien ne montre mieux les lumières d'un législateur que de retenir les sujets dans le devoir et d'effrayer le vice malgré les ombres. Voilà, chrétiens, tout ce que l'incrédulité la plus subtile a jamais ramassé contre ce point capital de la foi. Vous voyez s'il est rien de plus faible, et si le prophète n'avait pas raison de dire que l'impiété ne fera jamais que de vains efforts pour attaquer la reli-

gion : *Defecerunt scrutantes scrutinio.* (*Psal.* LXIII, 7.)

Ce sont néanmoins des esprits forts, dites-vous, qui proposent ces difficultés. Y pensez-vous, mes frères? Appelez-vous esprits forts des hommes mous, légers, dissipés, endormis dans l'oisiveté, nourris dans la bagatelle, enchaînés par les plaisirs; des hommes que l'orgueil et l'impureté ont rendus incrédules, qui croiraient un enfer s'ils étaient humbles, s'ils étaient chastes, ou si tout le monde s'accordait à le rejeter? Appelez-vous esprits forts des hommes qui ne séduisent que des esprits faibles, une jeunesse facile à gagner, des personnes dont le cœur est entamé, et qui ne grossissent leur secte que de quelques femmes de péchés? *Captivas trahentes mulierculas oneratas peccatis.* (II *Tim.*, III, 6.) Appelez-vous des esprits forts des hommes d'une science légère ou même d'une ignorance profonde, qui n'ont d'autres écoles que des cercles, d'autres démonstrations que leur penchant, d'autres raisonnements que de fades plaisanteries, et d'autres maîtres en fait de religion que ses plus grands ennemis? Appelez-vous esprits forts des hommes qui pâlissent à la vue du trépas, à qui la mort fait changer de sentiment, et qui, après avoir combattu la foi de l'Eglise, veulent mourir comme ses enfants? Appelez-vous esprits forts des hommes qui se font une gloire puérile de penser autrement que les esprits les plus forts de tous les siècles, les Tertullien, les Grégoire, les Chrysostome, les Augustin? Enfin, appelez-vous esprits forts des hommes qui risquent les destinées les plus affreuses sur quelques doutes légers et téméraires? Car, si cet enfer est véritable, incrédules, quel sera votre sort! Savez-vous ce que c'est que de tomber entre les mains d'un Dieu vivant? Vous raisonnerez tant qu'il vous plaira sur la terre, mais enfin vos raisonnements finiront, et cette éternité ne finira pas.

Préservez-nous, grand Dieu, de cette prétendue force d'esprit! si l'incrédule traite notre soumission de simplicité, nous lui porterons compassion comme à un insensé qui ne trouve de raison que dans des insensés tels que lui, et nous vous bénirons éternellement, Dieu du ciel et de la terre, d'avoir bien voulu révéler vos mystères aux humbles et aux enfants, et de les avoir cachés aux sages et aux superbes. Cependant avançons : le dogme de l'enfer, tel que la religion l'enseigne, ne renferme aucune contradiction qu'avec les principes de la religion et de la raison même on ne puisse aisément lever. Vous l'avez vu : mais la conduite des chrétiens qui croient la vérité d'un enfer, tels que nous les voyons se comporter sous nos yeux, renferme des contradictions que la religion ne pourra jamais concilier avec la foi de cet enfer même.

SECOND POINT.

Il y a un enfer, les chrétiens le croient, et cependant parmi ces chrétiens il y a des pécheurs sans pénitence : première contradiction. Il y a un enfer, les chrétiens le croient, et cependant, parmi ces chrétiens, il y a des pénitents sans ferveur : seconde contradiction. Il y a un enfer, les chrétiens le croient, et cependant parmi ces chrétiens il y a des justes sans précaution : troisième et dernière contradiction. Contradictions choquantes que toute la religion ne pourra jamais concilier avec la foi de cet enfer. Pourquoi? Je le répète, et c'est à vous, mes frères, de le bien retenir, parce que la foi de l'enfer doit, 1° anéantir le péché; 2° animer le repentir; 3° obliger le juste à s'observer; trois moyens sûrs de l'éviter, tous pris, comme vous le voyez, de l'enfer même. Reprenons.

1° Il y a un enfer, les chrétiens le croient, et cependant, parmi ces chrétiens, il y a des pécheurs sans pénitence : première contradiction. Car, mes frères, est-il rien de plus propre à empêcher le péché ou à convertir le pécheur que cet enfer dont je parle? Je dis d'abord à empêcher le péché. Pourquoi? parce qu'il n'est point de tentation, quelque forte qu'on la suppose, dont le spectacle de l'enfer nous puisse faire triompher, témoins nos martyrs; on ne nous contestera pas cet exemple, de tous les chrétiens ce furent sans doute les plus tentés. Mais comment sortirent-ils victorieux du combat? Le voici : d'une part ils voyaient le glaive des tyans levé sur leur tête, s'ils refusaient de sacrifier aux faux dieux; d'un autre côté ils apercevaient le glaive de l'Eternel prêt à les frapper, s'ils trahissaient leurs consciences. Les juges courroucés leur faisaient entendre ces menaces effrayantes : Ou courbez-vous devant l'idole, ou attendez-vous à voir vos corps tout déchirés. Mais Jésus-Christ au fond de leurs cœurs leur répétait ces paroles décisives : Il vaut mieux entrer dans le ciel un peu défiguré que d'être précipité dans l'abîme avec tous ses membres. On allumait sous leurs yeux les flammes de la terre, mais ils découvraient dans ces bûchers ardents l'image de ces brasiers éternels sans comparaison plus à appréhender. Un feu amortissait donc un autre feu, et la vue des démons dont ils auraient été les victimes, s'ils avaient succombé dans le combat, leur rendait plus supportable d'avoir pour bourreaux des hommes qui ne pouvaient les tourmenter que peu de temps. Ainsi qu'ils trouvaient dans la pensée de l'enfer, ainsi que nous le lisons dans les actes de leurs martyres, de quoi résister aux plus rudes assauts.

Pécheurs dans des tentations beaucoup moins fortes, qui pourrait vous empêcher de vous servir des mêmes armes et d'appeler comme eux au secours votre religion? Quand vous sentîtes, par exemple, les bouillantes ardeurs de cette concupiscence mutinée qui vous sollicitait au crime, qui vous empêchait de rappeler ces ardeurs immortelles destinées à punir un seul regard passionné, et d'imiter ce pieux solitaire qui, tenté sur ce point (car on peut l'être jusque dans le désert), approchait sa main de la flamme, et for-

cé de la retirer bientôt, s'écriait : Et comment pourrais-tu supporter les feux de l'autre monde, toi qu'une étincelle de celui-ci fait reculer? Car il n'est point d'incendie de la volupté, dit Tertullien, qui ne s'éteigne ou qui ne s'amortisse à la vue de ces torrents allumés, auxquels les voluptueux doivent s'attendre : *Incendium ignibus exstinguetur.* Quand le ressentiment vous portait à poursuivre un ennemi, que ne vous sauviez-vous de ce Dieu redoutable qui condamne jusqu'au désir de la vengeance? Et quand la malignité vous pressait de médire de vos frères, que n'aviez-vous devant les yeux ces paroles du Prophète : Langues médisantes vous serez percées de flèches, vous serez consumées par des charbons ardents : *Quid apponatur tibi ad linguam dolosam, sagittæ Potentis acutæ cum carbonibus desolatoriis.* (*Psal.* CIX, 4.) Cette réflexion toute seule vous eût retenus dans le devoir, car on oblige à faire par crainte ce qu'on ne peut obtenir par raison; si celle-là ne peut commander aux passions, celle-ci du moins pourra les contraindre, dit saint Clément d'Alexandrie. Mais on n'y pense pas, dites-vous, et voilà justement ce qui m'étonne, car quoi de plus naturel à un homme menacé du dernier supplice que de s'occuper de son tourment?

Ces réflexions sont trop chagrinantes, reprenez-vous. Il est vrai, aussi est-ce pour les éviter que vous vous jetez étourdiment dans le fracas du monde, dans le tumulte des assemblées, dans la presse des plaisirs, que vous fuyez ces lieux de retraite destinés à vous en rappeler le souvenir, et que vous n'entendez qu'avec dépit le prédicateur qui vous en parle. Mais voilà encore un mystère incompréhensible, un mystère plus étonnant que l'enfer même, voici une nouvelle contradiction. Vous prétendez que la seule pensée d'une seule éternité malheureuse est capable de vous faire devenir fous (passez moi ce terme), et la crainte de cette éternité ne peut pas vous rendre sages; vous n'avez pas la force de soutenir le spectacle de l'enfer, et vous vous moquez de ses flammes; vous vous jetez hardiment dans ses feux, vous n'avez pas le courage de regarder cet abîme; la tête vous tourne, dites-vous quelquefois, et vous-mêmes sans qu'on vous y pousse, vous vous y précipitez de plein gré? Est-ce fureur, est-ce fascination, ou bien les deux tout ensemble? Mais je veux qu'une occasion malheureuse vous ait surpris tout à coup pourquoi cette pensée de l'enfer ne vous fait-elle pas aussitôt vous relever de vos chutes? J'ai étudié ma religion, disait un saint docteur, j'en ai pénétré les secrets, j'en ai dévoilé bien des mystères, mais il est une chose que je n'ai jamais pu concevoir; j'ai eu beau la prendre de tous les côtés, l'envisager dans tous les jours, la tourner dans tous les sens, après bien des raisonnements, c'est aujourd'hui comme d'abord une énigme impénétrable à mes lumières. Quoi donc? c'est qu'un pécheur qui croit un enfer puisse dormir tranquillement coupable d'un seul crime; comment ne se dit-il pas en tremblant: ce doux sommeil qui m'enchante, image de la mort par lui-même, peut être pour moi le commencement d'un sommeil éternel, et peut-être dans cette nuit même passerai-je de ce lit délicieux où je suis enseveli mollement sur ces lits de charbons ardents qui sont tous dressés dans les enfers à l'impénitence? En faudrait-il davantage pour lui faire mouiller sa couche de ses larmes et pour entamer du moins sa conversion? Cependant combien qui, coupables de plusieurs désordres y croupissent tranquillement des années entières et courent de sang-froid tous les hasards d'un enfer mérité! O folie des hommes, reprend à ce sujet saint Chrysostome, nous craignons excessivement des maux que des hommes comme nous peuvent nous faire, et nous sommes insensibles à ceux dont un Dieu tel que le nôtre peut nous châtier, semblables à ces enfants qui pâlissent à la vue d'une ombre et qui mettent étourdiment leurs mains dans le feu : *Illic trepidaverunt timore ubi non erat timor.* (*P. al.* LII, 6.) Cela n'est pas croyable, et néanmoins cela serait. Les démons croient et tremblent, dit l'Ecriture : *Dæmones credunt et contremiscunt.* Plus endurcis que les démons, les chrétiens croient et ne tremblent pas, ils tremblent et ne se convertissent pas, ils croient à la parole d'un Dieu et ne tremblent pas à ses menaces, ils ne se convertissent pas au bruit de son tonnerre; quel renversement! Job ne pouvait concevoir comment un homme sage eût pu goûter d'un mets qu'il eût su devoir lui coûter la vie : *Nunquid potest aliquis gustare quod gustatum affert mortem.* (*Job*, VI, 6.) Et nous trouvons du goût dans le péché, nous qui n'ignorons pas que l'enfer en est le salaire; quel aveuglement! Bien plus, on en voit, ô Dieu! que vais-je dire? qui, dans un péril évident où le trépas semble inévitable, dans un naufrage présent qui leur fait entrevoir le tombeau sous leurs pas, l'esprit convaincu et la conscience tourmentée, refusent de revenir au Seigneur, s'enveloppent dans le désespoir, s'abandonnent à leurs destinées et consentent froidement à être damnés pour toujours. Il vous semble, mes frères, que je me contredis en supposant dans ces pécheurs un reste de foi; aussi ai-je avancé que croire un enfer sans se convertir, c'est de toutes les contradictions la plus sensible.

2° Mais en voici une autre qui, pour être moins frappante, n'en est pas moins réelle; c'est qu'il y a un enfer, et que malgré la foi de cet enfer, il se trouve des pénitents sans ferveur. Seconde contradiction. Je dis contradiction, car est-il rien de plus capable de soutenir et d'animer notre pénitence que cette double pensée : j'ai mérité l'enfer et je puis le mériter encore? Demandez aux premiers chrétiens pourquoi ils renoncent si hautement au spectacle du cirque, aux divertissements de l'amphithéâtre, aux enchantements de la scène; en un mot voici leur réponse : Nous craignons un enfer, dit Tertullien. Interrogez saint Jérôme sur le dessein de sa retraite, dites-lui : Eh! pourquoi

vous enfermer dans les déserts, vous ensevelir dans les tombeaux, et célébrer en quelque sorte vos funérailles avant le trépas? Il n'a qu'un mot à vous dire : Je crains l'enfer : *Ego ob gehennæ metum tali me carcere damnaveram.* Demandez au solitaire, dont parle Bède, pourquoi revenu de l'enfer où Dieu l'avait fait descendre en esprit, il exerce sur son corps des cruautés inouïes ; à la même question même réponse : J'ai vu bien d'autres rigueurs, disait-il à ceux qui le plaignaient : *Acerbiora vidi.* C'était celle que Tertullien mettait à la bouche de tous les pénitents à qui les mondains étonnés pouvaient faire la même demande. S'ils vous disent : Pourquoi macérer votre chair, ensanglanter vos membres, vous faire mourir de vos propres mains, dites-leur : J'ai offensé mon Dieu, j'ai mérité sa colère ; ces mortifications qui vous surprennent ne sont qu'un faible abrégé d'une éternité de tourments : *Deliqui, dicite, in Deum, et periclitor in æternum perire, itaque maceror et excrucior.* Si l'on ajoute, reprenait saint Pacien : Réjouissez-vous comme les autres, c'est assez verser des larmes, venez égayer votre douleur, paraissez dans nos cercles, prenez part à nos amusements, asseyez-vous à nos tables, répondez : Cela est bon pour des âmes innocentes que le souffle du péché n'a point infectées ; pour moi qui eus le malheur de goûter des voluptés proscrites, je dois me sevrer des plaisirs les plus permis : un homme à peine retiré de l'enfer et qui porte encore la trace de ses flammes, peut-il se livrer aux joies de la terre et goûter quelque divertissement quand il ne voit partout que des feux : *Si quis ad balneum vocet, recusate delicias ; si quis ad convivium roget, dicite : Ista felicibus, quo mihi epulas qui Dominum læsi.* Un païen lui-même de cette secte impure, débordée par principes, et prophète jusque dans le libertinage le plus affreux, disait que cette pensée seule, il y a un enfer, jette des nuages sur les jours les plus riants et empoisonne les joies les plus piquantes.

C'est donc de cette pensée, mes frères, que vous devriez vous armer, soit dans les croix que la providence vous ménage pour expier des fautes passées, soit dans celles que vous vous imposez à vous-mêmes pour suppléer à celles de la providence. Ainsi, âme pénitente, vous vous plaignez de cet époux qui d'abord vous aima jusqu'au crime, et qui vous hait aujourd'hui jusqu'à la fureur, et le moyen, dites-vous, de vivre avec un homme de ce caractère? Dites-vous à vous-même : Si Dieu m'eût traitée comme tant d'autres, je serais actuellement parmi les démons, qui me feraient essuyer bien d'autres chagrins. Société pour société, celle d'un homme capricieux vaut mieux encore que celle des démons. Si le Seigneur vous afflige d'une maladie, il vaut encore mieux être étendu sur un lit de douleur que d'être enseveli dans des gouffres de flammes ; si la calomnie vous range parmi les coupables, tandis qu'au fond vous êtes innocent, faites cette réflexion : Si Dieu m'eût châtié dans sa colère, il y a longtemps que je serais dans les enfers avec tout ce qu'il y a au monde de scélérats ; mais hélas ! le mal est qu'on ne s'occupe que des douceurs de la grâce qui nous caresse ; comme elle sèche nos larmes, on se persuade aisément qu'elle défend d'en verser, l'on perd le souvenir du naufrage pour se contempler avec plaisir dans le port. Cependant tout nous rappelle, mes frères, ces actions qui nous coûtèrent d'abord tant de pleurs ; là, peut-on se dire en mille occasions, je perdis mon innocence : ici, je regardai cette personne dont la vue fit sur mon cœur de si dangereuses impressions. Voilà le tribunal où je portai mes faiblesses, voici le ministre qui fut le confident de mes malheurs. Ah ! Seigneur, disait un roi pénitent, si vous aviez eu la bonté d'effacer mon crime du livre de mort, je n'aurai pas l'ingratitude de l'effacer de ma mémoire ; il s'assied avec moi sur mon trône, il m'environne dans mon palais, il me suit dans mes plaisirs, il repasse sans cesse devant mes regards, et, jusque dans les ombres de la nuit, son image m'est toujours présente : *Peccatum contra me est semper.* (*Psal.* L, 5.) Ainsi se comportaient ces illustres pénitents que saint Jean-Climaque avait vus de ses yeux. Je vous prie, mes frères, de ne pas oublier ce qu'il en rapporte, et de ne l'oublier jamais.

Au milieu du monastère dont j'étais abbé, il y avait, dit-il, une prison affreuse, dont la vue seule faisait horreur : là se renfermaient pour toujours des captifs volontaires, pour y pleurer des faiblesses que la passion leur avait arrachées : autant de pain qu'il en fallait pour ne pas mourir, et encore un peu de pain mêlé avec la cendre, quelques herbes insipides, sans d'autre assaisonnement que celui de leurs pleurs, c'était toute leur nourriture ; les uns, exposés aux injures de l'air et aux rigueurs des saisons, passaient les jours et les nuits dans des postures gênantes pour s'empêcher de dormir, et se reprochaient leur lâcheté quand le sommeil avait pu les surprendre ; les autres, les mains liées derrière le dos, le visage penché vers la terre, le corps courbé de lassitude, n'osaient porter leurs regards vers le ciel, et se croyaient indignes de la lumière ; ceux-là macéraient leur corps, se frappaient la poitrine, se chargeaient de chaînes, poussaient des soupirs, rugissaient comme des lions, et demandaient encore à leurs frères s'il y avait quelque pardon pour eux ; vous eussiez vu ceux-ci brûlés par l'ardeur du soleil, les yeux creux, le visage enflammé, la langue hors de la bouche, les genoux endurcis, la peau collée sur les os et séchés comme l'herbe, ressemblant à des criminels renfermés dans des cachots, ou à des démoniaques possédés des démons, être insensibles à tout, si ce n'est au souvenir de leurs crimes. Quand ils étaient sur le point d'expirer, ils me priaient, dit saint Jean Climaque, de les priver de la sépulture, et de jeter comme des bêtes des hommes qui n'avaient pas toujours vécu en chrétiens ; ce qu'on leur accordait quelquefois, ajoute-t-il, afin que pénitents pendant la vie ils le fussent encore après la mort.

Cette pénitence est une espèce d'enfer, dites-vous, mes frères : N'importe, répliquaient-ils, au rapport de saint Jean Climaque, si cet enfer passager peut nous exempter de cet enfer éternel qu'ont mérité nos crimes, nous ne voulons point d'autre paradis jusqu'au trépas. Voilà ce que peut, chrétiens, la pensée de l'enfer fortement imprimée dans un pécheur revenu de ses égarements ; et j'ose dire que c'est le seul défaut de cette pensée qui fait que l'on voit de nos jours des pénitences si différentes ; pénitence partagée qui fait le sacrifice d'une passion, mais qui a bien soin d'en épargner une autre, qui combat avec bruit un ennemi qui déplaît et qui entretient des liaisons secrètes avec un ennemi qui flatte, qui lutte contre le démon de l'impureté et qui écoute celui de la vengeance. Pénitence inconstante que l'on voit tantôt dans les larmes, tantôt dans les plaisirs, quelquefois dans les tribunaux de nos églises, d'autres fois dans des maisons de volupté, de la table de Jésus-Christ s'asseoir à une table de jeu, et du pied de la croix voler aux fêtes du monde ; pénitence radoucie qui se condamne à un repas frugal et qui se dédommage par des festins somptueux, qui ne fréquente pas le grand monde, mais qui s'attache à des amis délicieux, qui se renferme dans un cercle plus étroit, mais qui sait y faire entrer tout ce qu'elle aime, et qui a trouvé le malheureux secret de faire habiter sous le même toit les dehors des déserts et la mollesse des princes. Ah! chrétiens, si vous faisiez réflexion à ces pénitences éternelles que vous avez mérité de faire, et que font maintenant des malheureux qui l'avaient moins mérité que vous, vous rougiriez de l'extrême opposition qui se trouve entre ces pénitences mitigées et la foi d'un enfer si rigoureux. Seconde contradiction.

3° Enfin troisième et dernière contradiction. Il y a un enfer, les chrétiens le croient, et parmi ces chrétiens il y a des justes sans appréhension. Je finis : car, enfin, sur quoi peut être fondée leur assurance? sur la sainteté de leur état, sur le privilége de leurs faveurs, sur l'innocence de leur vie? Je soutiens que la foi de cet enfer peut et doit servir de contre-poids à la témérité présomptueuse que ces pensées présomptueuses pourraient leur inspirer.

Car, pour commencer par la sainteté de l'état, fut-il état plus saint que celui des anges ? Vivant dans la justice et dans l'amour, environnant le trône de l'Eternel, et tout près de sa majesté sainte, quelle élévation! quelle grandeur! Cependant Jésus dit à ses disciples : J'ai vu Lucifer tout à coup tomber des cieux au plus profond de l'abîme, et de prince qu'il était dans mon empire devenir dans les enfers le chef des réprouvés : Vidi *Satanam cadentem de cœlo* tanquam *fulgur*. (*Luc.*, X, 18.)

Quant au privilége des grâces, qui en reçut jamais de plus éclatantes que les apôtres? Grâce de vocation : Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, leur disait le Sauveur du monde, c'est moi-même qui vous ai démêlés dans la foule, qui vous ai rassemblés sous mes ailes, qui vous ai couverts de mon ombre, qui vous ai attirés sur la trace de mes pas. Grâce de lumière : Ce que je ne découvre au peuple que dans l'obscurité des énigmes, je vous le montre dans le grand jour de la vérité ; mes mystères sont pour les autres, mais je n'ai point de secret pour vous. Grâce d'autorité : Prêchez mon Evangile, gouvernez les nations, déliez les pécheurs, commandez au ciel même. Grâce de prodiges : Guérissez les infirmes, éclairez les aveugles, redressez les boiteux, faites sortir les morts de leurs tombeaux. Voilà des hommes bien privilégiés. Cependant, parmi ces hommes à part, pour ainsi dire, il s'en trouve un réprouvé : *Bonum erat ei, si natus non fuisset homo ille.* (*Matth.*, XXVI, 24.)

L'innocence des mœurs doit éveiller la vigilance et non pas fomenter la présomption. Hélas! pour tomber dans l'enfer, il ne faut que deux moments, pécher et mourir : il n'est point d'instant où les justes ne puissent pécher ; il n'est point de péché après lequel ils ne puissent mourir ; ils doivent donc toujours trembler : *Qui stat videat ne cadat.* (I *Cor.*, X, 12.)

Mais cette crainte de l'enfer est imparfaite, dit-on ; elle peut convenir à des pécheurs qui sont éloignés de la voie, tout au plus aux pénitents qui ne font que d'entrer dans la carrière, mais non pas à des justes qui y marchent depuis longtemps. Cependant, saint Paul ne dédaignait pas de se servir de ce motif ; quoique associé aux saints, il craignait d'avoir sa place parmi les démons ; quoiqu'il eût vu des mystères qu'il n'est pas permis à l'œil de contempler, il appréhendait ces supplices éternels qu'il est impossible de bien comprendre. Cet ange du ciel pensait-il qu'il pouvait être un ange réprouvé? *Ne forte reprobus efficiar* (I *Cor.*, IX, 27.) Pour moi, disait saint Bernard (écoutez justes), un juste qui l'était plus que vous ; pour moi, quand je pénètre en esprit dans cette terre d'oubli, cette région de mort, ce séjour de larmes, le sang me glace dans les veines, tous mes membres frissonnent et mes genoux tremblants peuvent à peine soutenir un corps qui chancelle : *Totus tremo atque horreo ad memoriam regionis istius.* Enfin, l'on sait que le père de tant de saints, le séraphin de la terre avait coutume de dire à ses religieux : Prenez garde, mes enfants, la volupté passe, mais les tourments de l'enfer ne finissent point : *Fratres, voluptas brevis, pœna perpetua.* Il n'est donc point de juste qui ne puisse et ne doive s'écrier avec un saint roi : Que la crainte de votre enfer, grand Dieu, saisisse si vivement mon âme, qu'elle passe jusqu'à ma chair, qu'elle la lie, qu'elle la serre si fortement, cette chair indocile et rebelle, qu'elle la rende sans mouvement pour le mal et sans action pour le péché, à peu près comme un homme cloué à la croix, qui ne peut se remuer dans une situation si violente, dit saint Remi : *Confige timore tuo carnes meas.* (*Psal.* CXVIII, 120.)

Me sera-t-il permis de le remarquer, chré-

tiens; on s'est trop attaché de nos jours à décrier cette crainte salutaire que le Roi-Prophète avait canonisée par avance, et qu'il eût voulu perpétuer dans tous les temps : *Timor Domini permanens in sæculum sæculi.* (*Psal.* XVIII, 10.) Il s'est même trouvé des hommes téméraires qui ont osé taxer de péché toute crainte que la charité ne fait pas naître. L'Eglise a frappé d'anathème cette doctrine désespérante, et a toujours adressé à ses fidèles ces paroles du même Prophète : vous tous, mes chers enfants, qui que vous puissiez être, vous-mêmes saints du Seigneur, aimez, à la bonne heure, un si bon maître; mais craignez aussi un si sévère vengeur : *Timete Dominum omnes sancti ejus.* (*Psal.* XXXIII, 10.) Que le feu de son amour vous embrase, mais que celui de ses enfers sache vous épouvanter; les ardeurs de l'un serviront à entretenir les ardeurs de l'autre, et votre charité sera plus tendre et plus parfaite, quand vous aurez devant les yeux ces peines éternelles dont le sang de mon Epoux vous a délivrés : *Timete Dominum.*

Mais si la foi de l'enfer doit faire trembler les plus saints, vous, mondains, bien éloignés sans doute de leur sainteté, quelle doit être votre crainte! Dieu de vengeance, si le pasteur que vous chérissez comme la prunelle de vos yeux, si ces solitaires que vous avez cachés dans le secret de votre face, si ces chastes épouses que vous avez blanchies dans le sang de l'Agneau, peuvent tomber dans cet enfer, vous, mondains, dont les jours se passent dans les plaisirs, l'injustice, la dissolution, à quoi devez-vous vous attendre? Ah! saint prophète, vous avez raison de dire que l'enfer a dilaté ses portes, que les démons ne s'occupent plus qu'à forger des chaînes, qu'ils allument tous les jours de nouveaux feux : *Dilatavit infernus os suum.* (*Isa.*, V, 14.) Mondains, s'il en est dans cet auditoire, des mondains tels que vous courent comme de stupides brebis, et y sont précipités par troupe : *Sicut oves in inferno positi sunt.* (*Psal.* XLVIII, 15.)

Laissons à part l'Evangile; je ne veux que le monde même pour démontrer au monde sa condamnation; le monde damné par le monde, voilà ce qui doit vous faire trembler. Car, quoi de plus ordinaire que d'entendre le voluptueux faire le procès à l'avare, et l'avare, à son tour, réprouver le voluptueux? Quoi de plus commun que d'entendre les médisants invectiver contre les joueurs, et les joueurs, à leur tour, lancer l'anathème contre les médisants? Oui, les mondains trouvent en enfer des places toutes prêtes pour leurs semblables; et vous, grand Dieu, bien plus éclairé et bien plus sévère que le monde, ne ratifierez-vous pas tous ces jugements? Ah! Seigneur, ne permettez pas que ce malheur arrive à ces fidèles qui m'écoutent! Des membres de votre Eglise deviendront-ils la victime des démons? les conquêtes de votre croix seront-elles l'objet de votre colère, et des chrétiens nourris du corps de Jésus-Christ n'auraient-ils pour aliment que des flammes? Non, mon Dieu, je ne le puis croire. Mais vous-mêmes, mes frères, pensez-vous à détourner ce malheur? Pensez-y, c'est tout le fruit de ce discours. Vous vous plaignez quelquefois qu'on vous effraye sur cet enfer redoutable, sans vous fournir les moyens de l'éviter; mais ces moyens, on vous les donne. Quoi? l'enfer même. Portez-le, cet enfer, dans vos assemblées pour en bannir la médisance, dans vos festins, pour en proscrire l'intempérance, dans vos jeux, pour en bannir tous ceux où le hasard préside, où l'on perd un temps énorme, où l'on dérange ses affaires, où l'on néglige sa famille, où l'on trompe des époux, où la passion domine, où le salut est risqué. Cette pensée de l'enfer vous convertira si vous êtes pécheurs, vous animera, si vous êtes pénitents, à vous repentir, vous retiendra même, si vous êtes justes, et vous fera mériter un bonheur éternel que je vous souhaite. *Amen.*

SERMON XII.

SUR LA CHARITÉ.

Audistis quia dictum est : Diliges proximum tuum. (*Matth.*, V, 43.)

Vous avez ouï dire qu'il est écrit dans la loi : Vous aimerez votre prochain.

Combien de fois, en effet, ce précepte vous a-t-il été annoncé? Vous en avez entendu expliquer le sens, approfondir l'étendue, développer le motif, lever les difficultés, détruire les prétextes. Serai-je plus heureux aujourd'hui, mes frères, à vous en démontrer la pratique?

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, disait notre divin législateur : *Diliges Dominum.* (*Matth.*, XXII, 37.) C'est le premier précepte, le plus grand précepte de la loi : *Magnum mandatum.* (*Ibid.*, 36.) Il est grand en effet, ce précepte, et dans son motif et dans son objet. Le motif et l'objet c'est Dieu lui-même : *Magnum mandatum.* Il est grand dans ses devoirs, il renferme l'accomplissement de toute la loi. Tous les autres préceptes ne sont même qu'une feinte et comme une explication de celui-ci. *Magnum*, etc. Cependant, ajoute Jésus-Christ, un second précepte est semblable au premier : *Simile secundum.* (*Ibid.*, 39.) Vous aimerez le prochain : *Diliges.*

On convient aisément du moins, dans la spéculation, de l'étendue et de l'excellence du premier précepte. La ressemblance du second avec le premier fera le sujet de ce discours; je la tire de son étendue et de son motif. Le précepte de la charité même est presque infini dans son étendue, vous le verrez dans le premier point; mais il ne peut être trop étendu pour son motif, vous le verrez dans le second point.

Esprit de charité! réchauffez dans mon cœur cette aimable vertu; qu'elle y allume le beau feu d'un zèle vif et tendre, d'un zèle efficace, qui de toutes mes paroles fasse autant de traits de flamme, pour embraser tous les cœurs de ceux qui m'écoutent. Daignez, o Marie, m'obtenir cette grâce; c'est dans cette intention que je vous salue. *Ave*, etc.

PREMIER POINT.

On ne parle que de charité dans le monde; chacun fait profession de cette vertu, chacun la loue; mais la profession publique qu'on en fait marque assez qu'en la louant presque personne n'en connaît l'étendue. Pour moi, j'ose assurer qu'elle est sans bornes ; et voici comment je prétends le prouver : 1° par l'universalité de son objet; 2° par la manière dont elle nous est enjointe; 3° par le modèle qui nous en est donné.

1° La charité même est universelle dans son objet, et tellement universelle, que ni la différence des climats, ni des conditions, ni le combat des passions, ni la mort même, ne peuvent rompre ses nœuds.

D'abord la charité chrétienne ne se resserre donc pas dans le sein d'une famille, dans le cercle d'une société; les murailles d'une ville, les frontières d'un empire ne peuvent la renfermer; elle embrasse tout l'univers de cette généralité parfaite; excepté un seul homme, ce n'est plus charité. Le prochain est son objet, et aucun homme n'est étranger à un autre homme : *Diliges*, etc.

Vous séparerez tant qu'il vous plaira les mortels, par la diversité, par l'éloignement des climats qu'ils habitent; ils sortent tous d'une même souche, la même main les a formés, et remontez à leur première origine, vous leur reconnaîtrez à tous un même père: *Proximum*.

Vous distinguerez tant qu'il vous plaira les mortels par les différents rangs qu'ils ont imaginés entre eux; monarques et sujets, grands et petits, riches et pauvres, tous se trouvent confondus dans une même classe de nature et d'essence, un corps formé en tous de la même boue, un esprit capable en tous des mêmes opérations; voilà les hommes; en connaître un, c'est les connaître tous: *Proximum*.

Vous différencierez tant qu'il vous plaira les mortels par l'inégalité de leurs talents ; ce sont les mêmes faiblesses dans tous, et les plus beaux génies ne diffèrent des plus simples qu'à raison de notre commune ignorance : *Proximum*. Tout est donc proche, du moins tout se rapproche à un même terme, à la mort, et ce riche qui s'applaudit de la fertilité de ses campagnes, et ce pauvre qui manque du plus absolu nécessaire, et ce grand, ce noble, ce monarque, qui comptent comme des vertus les noms de leurs ancêtres; et ce guerrier qui ne parle que de gloire et d'héroïsme, et cet esprit fameux qui se flatte de je ne sais quelle immortalité. Mortels infortunés, prenez tous différentes routes, elles vous ramèneront tous à un même terme, à la mort. Là, qui que nous soyons, nous reviendrons tous nous confondre dans une égalité pafaite, les uns avec les autres : *Proximum*. Tout est donc proche : l'objet de la charité embrasse donc tout : *Diliges proximum*. Et les passions qui troublent tout dans le monde ne peuvent même altérer la charité.

En effet la charité n'unit pas seulement les humeurs liantes, les tempéraments sympathiques, elle unit les plus difficiles, les plus antipathiques caractères. La charité n'unit pas seulement les seuls cœurs vertueux, elle tient l'homme de bien étroitement uni de cœur à l'impie, et l'amour même, qui divise les esprits, ne peut rompre les nœuds, dont la charité lie les cœurs. La charité n'unit pas seulement le client à son protecteur, elle unit le chrétien à ses ennemis mêmes. Le glaive des tyrans en peut briser les chaînes, et le souffle impétueux ni de l'envie ni de la haine ne peut éteindre les chastes feux qui la nourrissent: en voici la raison, c'est que le propre objet, l'objet véritable de la charité, c'est Dieu qu'on aime dans l'homme. Quel que soit l'homme, Dieu ne mérite pas moins que nous l'aimions : que ce principe étend la charité!

Formez-vous l'idée du plus méchant caractère; marquez-en chaque trait des couleurs les plus noires : cet homme, par exemple, ennemi de l'équité, vendu au mensonge, intraitable, inaccessible aux accommodements, aux explications, aux excuses; ce calomniateur hardi, esprit fertile en malice pour donner à tout des interprétations odieuses, infatigable dans la recherche des actions et des intentions des autres. Oui, cet homme est renfermé dans l'objet de charité, ainsi que le caractère le plus doux, le plus patient, le plus aimable, parce que tous deux sont également renfermés dans Dieu, qui est le premier et le principal objet de la charité. Si la haine, la colère, seulement la froideur ou l'indifférence me séparent du premier, c'est de Dieu que je me sépare, la charité par conséquent n'est plus en moi... Ce persécuteur déclaré dont les sourdes intrigues, les noirs complots ne tendent qu'à ma ruine, cet ennemi juré qui m'accable de sa puissante haine, ce tyran même dans les fers duquel je languis, sous le glaive duquel j'expire, tous y sont renfermés dans l'objet de la charité, ainsi que le protecteur le plus zélé, l'ami le plus tendre, parce que tous également sont renfermés dans Dieu, premier et principal objet de la charité; si la haine, la colère, seulement la froideur et l'indifférence, me séparent des premiers, c'est de Dieu que je me sépare, la charité par conséquent n'est plus en moi.

Ce n'est pas à dire cependant que la charité trouble l'ordre qui semble établi par la nature dans son universalité même, elle souffre des règles. C'est sans préjudice des droits de l'amitié qu'elle a ses devoirs pour les ennemis les plus mortels, même en confondant tous les hommes, les réunissant tous sous le beau nom de frères, comme dans le sein d'une seule famille ; elle respecte les droits sacrés du sang, et permet au cœur les doux épanchements d'une sage tendresse, admet les préférences légitimes, lors même qu'elle proscrit sévèrement la réserve, l'exception, l'indifférence ; mais à condition que ce soit Dieu qui me dirige et me décide en tout, car si c'est le caprice, l'intérêt où la passion qui règlent les rangs dans mon cœur, ce

n'est plus Dieu qui est le premier objet de mon amour, par conséquent la vraie charité n'est plus en moi ; la mort même ne peut enfin restreindre l'objet de la charité. Les morts dans leurs tombeaux conservent sur nous les droits que la charité leur avait donnés pendant la vie. A l'abri de la charité, leurs noms restent parmi nous, hors d'atteinte à la médisance et à la censure ; bien plus, la mort leur acquiert même de nouveaux droits sur nous. Ce qu'ils ne peuvent plus pour eux-mêmes, la charité nous en charge, du soin de leurs dépouilles mortelles, du soin de leur honneur, de l'exécution de leurs volontés. Mais surtout, ah ! mes frères, l'enfer seul brise les liens de la charité. En quelque état que nous soyons du reste, tous membres d'un même corps, sous un seul et même chef, Eglise, soit militante en terre, soit triomphante aux cieux, soit souffrante encore dans les prisons de la divine justice, nous nous appartenons tous les uns aux autres ; et comme la charité dans les cieux attendrit sur nos besoins nos frères couronnés de gloire, la même charité doit nous attendrir sur les maux de nos frères qui souffrent. L'Eglise triomphante intercède pour nous ; c'est à nous d'intercéder à notre tour pour l'Eglise souffrante. Le prix du sang de notre Chef descend du ciel pour nous et sur nous : c'est par notre canal qu'il doit percer et pénétrer l'abîme. Ainsi tous frères, nous nous entraînons tous, et la charité, franchissant toutes les bornes, embrasse également dans son objet tous les pays, toutes les conditions, tous les caractères, tous les siècles, et de plus elle embrasse et renferme dans son objet et le ciel et la terre et l'abîme, voilà son étendue dans son objet. Voyons si nous la fixerons par la manière dont elle nous est enjointe. Vous en connaissez l'objet, étudiez-en les devoirs.

2° Ecoutez donc, chrétiens, votre législateur et votre maître ; voici mon précepte, dit-il : *Præceptum meum.* (*Joan.*, XV, 12.) Un précepte particulier, un précepte nouveau que je vous donne : *Novum mandatum.* (*Joan.*, XIII, 34.) Qu'est-ce donc, demande saint Jérôme? que vous vous aimiez les uns les autres : *Ut diligatis invicem.* Mais comment ce précepte est-il nouveau, continue saint Jérôme? N'est-il pas de l'ancienne loi comme de la nouvelle? Sans doute, répond le Père ; mais il est nouveau par l'étendue des devoirs qu'il impose : or, s'il est nouveau dans ce sens, quels sont donc les devoirs?

L'ancienne loi n'a-t-elle pas proscrit toute injustice? Par son exacte sévérité met-elle à couvert de la fureur ou de l'avidité des passions humaines, non-seulement la vie, mais les biens, et jusqu'à la moindre partie des fortunes? La charité chrétienne a donc aussi pour la sûreté publique les mêmes règles ; mais elle ne se borne pas à cela, puisque c'est un précepte nouveau : *Præceptum.*

L'ancienne loi n'étend-elle pas sa sévère morale jusque sur les pensées, sur les paroles, sur les désirs? elle étouffe, dans un esprit et dans un cœur avide, les moindres mouvements contraires aux intérêts du prochain ; elle établit des peines contre le médisant, ainsi que contre le calomniateur ; bien plus, elle prescrit des devoirs à l'égard des ennemis mêmes. Car, selon la remarque de saint Jérôme, ce n'était point dans la loi de Moïse, c'était dans la loi pharisaïque qu'il était permis de rendre mal pour mal, haine pour haine : que peut faire de plus la charité chrétienne, ce précepte nouveau, *Mandatum novum?*

Jusqu'à quel point l'ancienne loi a-t-elle étendu le précepte de l'aumône? le détail dans lequel est entré le Seigneur est presque sans bornes. Outre la dîme exacte de tous les biens, outre les obligations de chaque année, de chaque mois, de chaque semaine, consacrées à l'entretien des prêtres ; de plus, certaine portion sur chaque récolte certaine somme par an, sur le total des biens, sont réservées pour les pauvres, et cela sans préjudice aux aumônes journalières. Encore le Seigneur veut-il qu'on semble abandonner, comme par mégarde, ce dont on aurait besoin à un malheureux souvent aussi honteux de recevoir le soulagement de sa misère que de le demander? Ah ! mes frères, que prescrira donc le précepte nouveau, *Mandatum novum?*

Véritablement il ne fixe rien ; mais n'est-ce pas pour cela même que j'ai droit de dire qu'il est sans bornes? Le précepte du Seigneur ; le précepte nouveau, c'est que nous nous aimions les uns les autres : *Ut diligatis invicem.* (*Ibid.*) Il n'est pas besoin de donner des lois à celui qui aime ; aimez, cela suffit ; c'est l'amour que notre maître ordonne.

Oui, ce sentiment tendre, affectueux, ce sentiment si doux, qu'on a sans pouvoir l'exprimer, et qu'on peut d'autant moins exprimer qu'on le ressent davantage ; ce sentiment délicat qui, par une charmante illusion que le cœur fait à l'esprit, me fait regarder comme moi-même ce que j'aime ; voilà véritablement le précepte du Seigneur : *Sicut teipsum.* (*Matth.*, XXII, 39.) En sorte qu'on veuille, pour ce qu'on aime, tout ce qu'on voudrait pour soi-même ; en sorte qu'on regarde comme fait à soi-même tout ce qui arrive à ce qu'on aime ; voilà le véritable amour. Aussi sont-ce là les deux grands traits qui peignent la charité chrétienne : *Sicut teipsum.* Suivez le détail qu'en faisait saint Paul.

Elle n'est ni ambitieuse, ni dédaigneuse : *Non est ambitiosa.* (I *Cor.*, XIII, 5.) Elle ne porte point envie aux mérites ni aux talents d'autrui ; elle ne brigue ni dignités, ni titres ; elle laisse à chacun ses droits. Soumise sans bassesse, elle est ferme sans hauteur. Bien loin de vouloir supplanter personne, l'emporter sur personne, elle paraît même ignorer les avantges qu'elle a : *Non æmulatur.* (*Ibid.*, 4.) Elle ne connaît donc point ces airs de domination hautaine, ces froideurs affectées, ces manières réservées du délicat orgueil, cet art si connu dans un certain monde d'imprimer poliment du respect : *Non inflatur.* (*Ibid.*) Elle n'est ni précipitée, ni téméraire ; aussi rien de vrai-

ment poli que la charité; ce qu'on appelle éducation, manières, usage du monde, cache l'amour-propre et l'orgueil, la charité les détruit. La politesse est un dehors heureux que la charité anime et vivifie; elle adoucit ce qu'il y a de dur et de brusque dans l'humeur même, et n'épargne ni les tons décisifs qu'elle réprime, ni le son de la voix qu'elle modère : *Non agit perperam.* (I *Cor.*, XIII, 4.)

Elle est donc bien éloignée de la colère et de la haine. Placez-la dans le sein de l'injustice, véritablement elle s'afflige, elle gémit, elle pleure, ainsi que la colombe : *Non gaudet super iniquitate.* (*Ibid.*, 6.) Mais ennemie de l'éclat qu'un zèle amer inspire, elle plaint, elle ménage le criminel en cherchant à détruire le crime : *Non irritatur.* (*Ibid.*, 5.) Tout cela, parce que l'homme charitable aime le prochain comme lui-même, et par conséquent il ne peut souffrir en soi, par rapport à autrui, ce qu'il ne pourrait souffrir en autrui par rapport à lui-même : *Quodcunque tibi non vis fieri, alteri ne feceris.* De même tout ce qu'il voudrait pour soi-même il le veut pour ses frères : *Et quæcunque vultis ut vobis faciant homines, facite illis.* (*Tob.*, IV, 16; *Luc.*, VI, 31; *Matth.*, VII, 12.)

Ne voudriez-vous point qu'on supportât, qu'on respectât, qu'on dissimulât du moins tous vos défauts; c'est en effet la loi que vous imposez dans le monde à tous ceux qui vous sont soumis; c'est pour cela que la charité chrétienne est patiente : *Patiens est.* (I *Cor.*, XIII, 4.) L'homme charitable souffre tout, il ne sait pas même penser le mal : *Non cogitat malum.* (*Ibid.*, 5.) Mais en fait de biens, de vertu, il est crédule, il croit tout : *Omnia credit.* (*Ibid.*, 7.) Jamais il ne manque d'excuse pour couvrir les fautes de ses frères. Il supporte même avec bonté les vicieux, toujours dans l'espérance qu'ils se convertiront : *Omnia sperat.* (*Ibid.*)

Ne voudriez-vous pas qu'un chacun vous plaignît dans vos maux, qu'on compatît à toutes vos peines, qu'on s'empressât surtout à vous porter secours? C'est en effet ce dont vous vous plaignez tous les jours, que dans le monde on ne trouve plus de service réels, plus d'amis dans les disgrâces, plus même de consolations, que des consolations amères et importunes; c'est pour cela que la charité chrétienne est bienfaisante : *Benigna est.* (*Ibid.*) L'homme charitable est généreux, il étudie tous les moyens, il ménage toutes les occasions de rendre service, il est prodigue, il ignore tous termes de refus, et de plus, en donnant, il sait assaisonner ses dons de manières si aimables, qu'on croirait, en recevant de lui, lui rendre service; de dispositions si pures, qu'il n'attend pas même de reconnaissance.

Mais surtout, c'est le cœur que vous voulez dans les bons offices que l'on vous rend. Les services les plus essentiels ne vous plaisent qu'autant qu'ils partent d'une main sincèrement amie; c'est pour cela que le précepte de la charité captive surtout le cœur : *Diligatis.* L'homme charitable ne cherche que le vrai. La flatterie est un monstre qu'il abhorre, et la politique conserve pour lui son véritable nom, le nom de fourberie : *Congaudet veritati.* (I *Cor.*, XIII, 6.) Aussi, toujours sincère, il est invariable; qu'il change d'état ou de condition, il ne changera jamais ni de sentiment, ni de conduite : dans quelque situation que vous soyez vous-même, toujours vous le trouverez le même à votre égard : *Nunquam excidit.* (*Ibid.*, 8.) Ne voudriez-vous pas rencontrer ces dispositions dans les autres; c'est pour cela que la charité vous les prescrit : *Et quæcunque*, etc.

3° Cependant la charité chrétienne a quelque chose encore de plus noble que tout cela : voici véritablement le précepte nouveau. Consultons son modèle. Un Dieu incarné, qui expire pour nous du haut de sa croix, nous crie, voici mon précepte, que vous vous aimiez tous les uns les autres comme moi-même je vous ai aimés tous : *Sicut dilexi vos.* (*Joan.*, XIII, 34.)

Je ne suis donc plus surpris que saint Paul donne pour caractère distinctif de la vraie charité un désintéressement parfait, un entier oubli de soi-même : *Charitas non quærit quæ sua sunt.* (I *Cor.*, XIII, 5.) Jusque dans l'asile le plus secret du cœur, elle va détruire l'idole de l'amour-propre, pourvu que Dieu soit aimé, le prochain servi, que tout tende et se rapporte à Dieu; l'homme charitable est content, content d'être dans l'oubli, pourvu que le vrai mérite domine; content d'être persécuté, pourvu que la vérité triomphe : *Non quærit quæ sua sunt.*

Notre modèle dit encore davantage : *Sicut dilexi vos.* Mais oserai-je poursuivre? Le caractère ne vous a déjà paru peut être que trop outré; et que sert de peindre la vertu sous des traits qui ne peuvent plus intéresser le cœur, dès qu'ils la feront passer pour un fantôme.

Oui, c'est chimère, c'est fantôme; je ne dis pas pour cet ambitieux qui, pour s'élever, entasse sans cesse débris sur débris de fortune; pour ce voluptueux qui, renfermé dans l'impénétrable asile de sa mollesse, a trouvé l'art de s'y rendre inaccessible aux cris du malheureux; pour ces âmes prétendues héroïques, fières d'un barbare honneur qui ne s'acquiert qu'au prix du sang. Ah! je n'ai pas besoin de notre modèle pour les confondre. Parmi les païens et les publicains mêmes, une telle conduite est en horreur : *Nonne et ethnici et publicani hoc faciunt.* (*Matth.*, V. 47.)

Mais c'est chimère, c'est fantôme que la charité que je viens de décrire, pour nos chrétiens mêmes les plus vertueux et les plus parfaits. Vous avez le cœur compatissant et tendre : mais ce cœur compatissant et tendre fait des exceptions, et a des réserves. D'une part, il se renferme dans un cercle étroit d'amis qui épuisent toute votre attention, et tous vos soins. Pour tous les autres, votre faible tendresse se borne à de stériles souhaits. A l'égard de vos ennemis, ce cœur charitable croit faire beaucoup de ne point

les accabler. Ah! quelle charité, charité païenne : le publicain ne fait-il pas du moins autant que vous? *Nonne et ethnici*, etc.

Vous êtes complaisant, populaire, affable; mais il faut acheter votre affabilité par des assiduités, des honneurs et des respects. Vous êtes prompt à rendre service, mais vous exigez qu'on s'abaisse à vous prier. Vous êtes généreux, mais vous voulez que votre générosité soit bien placée. Vous voulez vous faire un mérite aux yeux des hommes, de savoir connaître et priser les talents; vous êtes aumônier, mais prudent et réservé, avare jusque dans vos aumônes; vous avez grand soin qu'il n'en coûte rien à votre luxe. Ah! mauvais riche! si des miettes de ta table tu prolonges la vie d'un Lazare malheureux, quel païen, quel publicain n'en a pas fait autant et plus que toi? *Nonne*, etc.

O christianisme! ô religion! vous n'en êtes pas moins la plus noble et la plus excellente des lois; mais ce n'est plus que dans notre Evangile, ce n'est plus dans notre conduite; c'est dans votre chef, non plus dans vos disciples. Achevons cependant enfin : s'appauvrir pour enrichir des pauvres, comme un Dieu s'est fait pauvre pour nous; consentir à son déshonneur pour mettre à couvert l'honneur de ses frères, comme un Dieu a souffert l'opprobre et l'ignominie pour nous; sacrifier sa propre vie pour sauver des malheureux, comme un Dieu s'est immolé pour nous. Jusque-là s'étend le sens des paroles de saint Paul : *Charitas non quærit quæ sua sunt;* parce que jusque-là s'étend le précepte renfermé dans votre modèle : *Sicut dilexi vos.*

Prenez garde cependant, mes frères, que c'est dans la concurrence des intérêts spirituels de nos frères, avec nos intérêts temporels seulement : sacrifier tout pour l'intérêt de nos frères, nos biens temporels, notre vie temporelle à leur vie éternelle, c'est ainsi que, dans la vérité la plus exacte, notre Jésus nous a aimés : *Sicut...* Et c'est dans ce sens que saint Jean concluait que nous devons tous être prêts à mourir les uns pour les autres : *Et nos debemus pro fratribus animas ponere* (I *Joan.*, III, 16.)

Quelles bornes fixerai-je donc au précepte de charité. Son objet embrasse tous les hommes, tous quels qu'ils soient : aux portes de l'enfer, là seulement s'arrête la charité. L'expression du précepte ne fixe rien par rapport à ses devoirs. L'amour que nous avons pour nous-mêmes, point d'autres règles pour l'amour que nous devons à nos frères; le modèle qui nous en est donné va bien plus loin que le pied de la croix de Jésus-Christ; en voilà la dernière borne; mais un si grand précepte est-il appuyé d'un motif proportionné véritablement à son étendue? oui, mes frères, et je vais le prouver dans mon second point.

SECOND POINT.

De quelque façon que la charite considère Dieu, soit qu'elle s'attache à lui-même, soit qu'elle considère le prochain, elle ne reconnaît d'autre motif efficace pour la déterminer que Dieu même. En faut-il d'autre en effet? Celui-ci fait disparaître tous les autres. Développons-le donc aujourd'hui par rapport au prochain ce beau motif? Un Dieu tout charité dans sa nature, qui veut être honoré principalement par la charité; un Dieu tout charité dans ses œuvres, qui n'exige de nous pour toute reconnaissance que charité; un Dieu tout charité dans sa gloire, qui semble enfin ne prescrire et n'ordonner pour tout mérite que la charité.

1° Je m'élève d'abord au sein de Dieu. Si j'ose pénétrer dans son essence, je n'y découvre que charité. Amour ineffable du Père pour son Fils, amour qui forme cette incompréhensible union, qui lie les trois personnes divines ensemble; amour ineffable qui cependant nous est donné pour modèle de l'amour que nous devons avoir les uns pour les autres : *Unum sint sicut nos.* (*Joan.*, XVII, 21.) En sorte que nous ne soyons tous que charité, mes frères, comme Dieu lui-même n'est que charité : *Deus charitas.* (I *Joan.*, IV, 8.) Un Dieu dont l'essence est la charité, quel culte en effet peut-il prescrire qu'un jour de charité?

Aussi, quand il fait annoncer aux mortels, dans les jours de sa miséricorde, une loi vraiment digne de lui, la charité fait toute l'essence de cette loi : tellement, mes frères, que la charité devient la marque distinctive du chrétien. O Père! ô mon Père, disait le Législateur, ces disciples que vous m'avez donnés, faites qu'on les reconnaisse à la manière de s'aimer les uns les autres! Sa prière aussitôt est écoutée, sa charité passe en proverbe. Il n'est pas besoin d'autre recherche, d'autre information pour les reconnaître. Voyez, se disaient les uns aux autres, les païens étonnés; voyez comment ils s'aiment et se soulagent.

Les premiers ministres de la religion, les apôtres connaissaient l'esprit de leur maître, ils connaissaient l'esprit de la religion c'est pour cela qu'ils ne prêchaient que charité : Aimez-vous les uns les autres: *Diligite.* Courte parole qu'ils répétaient sans cesse : Cela suffit, ajoutaient-ils, ce mot renferme tout le christianisme : *Si solum fiat, sufficit.*

Il suffit, en effet; car remarquez encore que tout l'exercice extérieur de la religion, n'est en quelque sorte qu'un symbole, ou même un exercice continuel de charité, une seule Eglise qui nous rassemble tous en son sein, enfants d'une même mère; un seul temple qui nous renferme tous, nous réunit en unité d'hommage et de prière envers un même Dieu;

un seul sacrifice commun à tous, une seule et même table où nous participons tous au même pain, tous fils d'un même père.

Est-il donc étonnant après cela que la religion ne doive son origine et ses progrès qu'à la charité? L'origine du christianisme, quelle est-elle? Un Dieu qui se fait homme pour nous réunir tous en lui, pour nous réunir tous avec lui à la divinité; voilà, mes frères, tout le christianisme, et qui en dressa, qui en exécuta le plan, sinon la charité?

Les progrès du christianisme, demandez-les, demandez-en la cause? En croiriez-vous Tertullien? La charité des premiers fidèles parut aux gentils avoir quelque chose de divin qui les charma; chacun voulut s'engager dans une secte que l'on voyait avoir réalisé, plus même que les belles idées d'amitié qu'avaient imaginées les anciens sages.

Mais enfin la décadence aussi du christianisme, recherchez-en l'époque. L'ambition, la vanité, le luxe entrèrent dans le monde avec la cruauté; et alors la pudeur et la douce modestie furent proscrites avec la charité. Ramenez la charité dans le monde, vous y ramènerez toutes les vertus; la charité fait donc vraiment l'essence du christianisme; mais venons à quelque chose de moins abstrait, de plus sensible et de plus tendre. Le Seigneur est tout charité dans ses œuvres : quelle reconnaissance lui témoignerons-nous pour ses bienfaits?

2° Nous tenons de lui l'être et la conservation journalière de notre être; cet air que nous respirons, c'est le souffle de sa parole vivifiante qui l'a formé; cette lumière qui nous éclaire, c'est lui qui l'a allumée, qui la conserve et qui l'entretient pour nous : que lui rendre pour ces bienfaits? *Quid retribuam.* (*Psal.* CXV, 12.) Veillez seulement à l'entretien, et pourvoyez généreusement au soulagement de vos frères, qui sont dans le besoin; il regardera tout ce que vous lui ferez comme fait à lui-même : *Mihi fecistis.* (*Matth.*, XXV, 40.)

Dès les premières années il vous a prévenu par sa grâce; il nourrit votre âme encore tous les jours d'un pain de vie; il n'est ni lumière dans votre esprit, ni sentiment dans votre cœur, que son énergique charité n'y ait produits et n'y conserve : que lui rendre pour ces bienfaits? *Quid*, etc. Hélas! il est tant de brebis égarées! ramenez-les au vrai Pasteur. Que de séduction, que de scandale dans le monde! Soutenez les faibles qui chancellent, éclairez les aveugles qui s'égarent faute de guide pour les conduire; il regardera tout ce que vous leur ferez comme fait à lui-même : *Mihi fecistis.*

Surtout ce qu'il a fait, ce qu'il fait pour vous tous les jours, il le fait avec tant d'amour; quelle généreuse tendresse! Animez donc surtout toutes vos œuvres extérieures d'un amour généreux, vif, compatissant et tendre. Il se regardera lui-même comme l'objet de votre amour : *Mihi fecistis.*

Oui, mes frères, lui-même, c'est en effet lui-même qui en est l'objet; il nous réunit tous, lui-même s'unit à nous pour ne faire qu'un seul corps dont nous sommes les membres et lui le chef; et comme, selon la pensée de saint Paul expliquée par saint Jean Chrysostome, tout ce qui se fait aux membres d'un corps, c'est véritablement et plus particulièrement au chef même qu'il se fait; ainsi, par cette merveilleuse industrie, tout ce que nous rendons de service à nos frères, c'est à Jésus-Christ même dont ils sont membres, qu'il est rendu : *Mihi fecistis.*

A Jésus-Christ : ah! mes frères, soutenez-moi par votre attention, je vous prie, dans le nouveau champ qui se présente à mon imagination. Je voudrais vous faire sentir la charité de Dieu; c'est de Jésus qu'il faut l'apprendre : son nom seul, sa chair, toutes les actions de sa vie, surtout sa passion, sa mort, tout nous la prêche. La charité de Dieu, apprenons-la donc de Jésus, son nom seul nous l'enseigne. Pourquoi en effet un Dieu Sauveur? Enfants de colère par où l'avions-nous mérité; nous ses ennemis, par quels services, qu'attendait-il de nous? vermisseaux de terre, moins encore à ses yeux! qu'est-ce donc qui a pu faire former à la Divinité le grand projet de nous sauver? Demandez-le à Jésus, il vous dira, Dieu a tant aimé le monde : *Sic Deus dilexit mundum.* (*Joan.*, III, 16.)

La charité de Dieu, apprenons-la de Jésus; sa chair même nous l'enseigne. Pourquoi un Dieu fait chair? sans s'incarner, le Tout-Puissant ne pouvait-il pas nous sauver? Il le pouvait sans doute, mais, selon la pensée de saint Paul, pour être en un sens plus compatissant à nos misères, pour nous sauver en quelque sorte plus efficacement; il a fallu qu'il fût en tout semblable à nous, qu'il participât comme nous au sang et à la chair; sans cela que lui manquait-il donc? L'expérience et le sentiment de nos misères, répond l'Apôtre. Mais quoi, sa science universelle ne suffisait-elle pas pour les connaître? Sa toute-puissance ne suffisait-elle pas pour les guérir? Elles suffisaient bien véritablement en elles-mêmes, mais elles ne suffisaient pas pour sa charité; de là cette chair, ces infirmités, ces faiblesses de notre nature dont se revêt la Divinité : pourquoi? Demandez-le encore une fois à Jésus : il vous dira Dieu a tant aimé le monde : *Sic Deus dilexit mundum.*

La charité de Dieu; ne cessons donc de l'apprendre de Jésus : toutes ses actions nous l'enseignent, toutes ses œuvres sont des œuvres de charité. Voici en peu de mots tout l'abrégé de son histoire; il paraît de lieu en lieu, de ville en ville, faisant à tous du bien. Quel zèle pour le salut du monde! que de vives instances, que de pressantes sollicitations! il s'abaisse à prier. Point de misères qui n'excite sa tendresse,

il en verse des pleurs, ici sur le tombeau de Lazare, là sur l'ingrate Jérusalem ; voici comment un Dieu nous aime : *Ecce quomodo amabat.* (*Joan.*, XI, 36.)

La charité de Dieu; ne nous lassons donc pas de l'apprendre de Jésus. Son agonie, sa mort : ah! l'éloquent langage! L'approche du moment fatal, qui doit faire triompher ses ennemis, la pensée des tourments qu'on lui prépare, jette l'alliance dans son cœur. Il voit déjà des bourreaux acharnés, des chaînes, des épines préparées, une croix dressée; il entend déjà les accusations qu'on entame contre lui, les blasphèmes, les cris séditieux d'un peuple ingrat qui demande sa mort; il sent déjà déchirer tous ses membres. Au milieu de tant d'affreux objets, qu'est-ce qui le remplit, qu'est-ce qui le soutient? La charité.

Ne passons pas légèrement sur ces objets. Point de plaies sur son corps, point de gouttes de sang qui ne publient sa charité. Un coup d'œil sur la croix, un moment de méditation sur cet objet, considérez, voyez comment notre Dieu aime : *Ecce*, etc. La charité lui fait oublier les maux qu'il souffre, pour ne penser qu'à ceux que l'attentat commis envers sa personne va attirer sur ceux qui le commettent. Ce sont des accusateurs, de faux témoins, des bourreaux mêmes : mais il les chérit, il intercède pour eux, et, tandis qu'ils le crucifient, il offre pour eux son sacrifice ; voilà comment Dieu nous aime : *Ecce*, etc. Enfin, son dernier soupir est un soupir d'amour : pardonnez-leur mon Père ; en disant ces mots il expire.

Rapprochez maintenant ce motif des règles de charité que j'ai prescrites, le précepte est universel dans son objet; la charité chrétienne ne souffre point de réserve, elle ne fait point exception de personne. Ah! mes frères, si Jésus-Christ a excepté quelqu'un de son sacrifice, je vous permets d'excepter celui-là de votre amour. Mais c'est un persécuteur déclaré, l'ennemi juré de votre repos et de votre fortune; l'est-il donc plus que ne l'étaient pour Jésus-Christ les Juifs qui le livrent, les gentils qui le condamnent, les bourreaux qui le crucifient? L'est-il plus que vous ne l'étiez à vous-mêmes, lorsque, transgresseurs hardis de ses lois, vous avez troublé toutes ses œuvres, confondu ses desseins de miséricorde, renouvelé tous ses tourments? Cependant, il vous a recherché le premier, il vous a prévenu par sa grâce, il vous a offert votre pardon. Plaignez-vous donc maintenant de ce que nous voulons que vous recherchiez votre ennemi même, que vous fassiez de votre côté tout ce qui dépend de vous pour vous réconcilier avec lui. Ah! mes frères, si votre Dieu ne vous eût pas prévenu, que seriez-vous maintenant? Allez donc, faites de même : car, après tout, ne devez-vous rien à votre Dieu, pour un amour si noble et si généreux? Eh bien! il a substitué votre frère à sa place, tout ce que vous ferez à votre frère, il le regardera comme fait à lui-même : *Mihi fecistis.*

La charité chrétienne est immense dans ses devoirs. Faites à vos frères tout ce que vous voudriez qu'on vous fît à vous-mêmes. Voilà la grande règle de la charité. En vérité, mes frères, en est-ce assez pour le motif qu'on vous propose? Un Dieu s'en est-il tenu là pour vous? Par conséquent quand je vous dirais à présent de vous oublier, de vous sacrifier pour votre frère, qu'auriez-vous à me répondre pour vous en dispenser? Quand je vous demanderais tous vos biens jusqu'à vous appauvrir pour les pauvres, c'est pour Jésus que je vous les demanderais : oseriez-vous les lui refuser? Quand je vous demanderais le sacrifice de votre vie, de votre réputation, pour sauver la vie où l'honneur de votre ennemi le plus mortel; ce n'est pas pour lui que je vous le demanderais ce sacrifice, c'est pour Jésus-Christ : craindriez-vous la mort pour un Dieu crucifié pour vous? pour un Dieu que son amour engage à souffrir pour vous la plus sanglante ignominie; craindriez-vous d'être outragé, de perdre votre honneur?

Avouez donc du moins que, quelque rigoureux que soit le précepte de la charité chrétienne, le motif est infiniment supérieur au précepte même. Cependant, ce n'est pas tout encore; car la charité de Dieu ne se renferme pas dans son essence, elle ne se répand pas seulement dans ses œuvres, elle le suit dans sa gloire.

Oserai-je entreprendre de tracer ici un léger crayon de la céleste béatitude? Ce n'est encore que charité : un Dieu dont la charité fait toute la béatitude, heureux en l'aimant lui-même et par son seul amour; un Jésus pontife éternel, exerçant la charité la plus noble par une médiation toute-puissante; la troupe brillante des élus qu'un amour ineffable, confondant pour ainsi dire dans la substance même de la divinité, rend heureux du bonheur de Dieu même, et par là rend tous heureux mutuellement du bonheur les uns des autres.

Remarquez cela, mes frères, plus particulièrement je vous prie : c'est là en effet, remarque un saint docteur, ce qui démontre mieux l'excellence de la charité, sur toutes les autres vertus. Toutes les autres vertus, poursuit ce Père, ont, je ne sais quel caractère humiliant, qui nous retrace toujours le néant de notre nature. La foi ne suppose-t-elle pas notre ignorance? La pénitence suppose le péché, ainsi des autres : ce ne sont toutes que des remèdes à nos vrais maux; mais la charité, j'entends la charité, comme s'étendant de Dieu au prochain, la charité, c'est la vertu du ciel; aussi toute autre vertu n'y a point lieu : celle-là seule s'y trouve, elle ne suppose aucun défaut dans la pratique, elle suppose au contraire, ou plutôt elle fait la perfection de sa nature.

Faire à présent sur la terre ce que nous devons faire éternellement dans les cieux; changer à présent la terre en ciel, pour jouir dès à présent des douceurs ineffables que la charité fait goûter dans les cieux, voilà le précepte que notre Dieu nous impose; car, pour tout mérite, enfin, il semble ne nous

demander que la charité. Cette dernière proposition suit naturellement de la première, que j'ai d'abord démontrée; car, si la charité fait toute l'essence du christianisme, il s'ensuit que c'est spécialement à la charité qu'est dû le céleste héritage.

Pauvres mortels! la pensée de la mort vous glace sans cesse, et surtout l'irrévocable arrêt, qui doit décider à ce moment votre destinée éternelle, déconcerte votre cœur alarmé. Soyez charitable, et ne craignez plus rien : la charité suffit, dit saint Jean. Oui, elle suffit pour désarmer la mort, et désarmer à notre égard le Juge le plus redoutable.

Sous quelle idée, en effet, voulez-vous envisager la mort? Regardez-la comme un dépouillement universel. A cet égard, l'homme charitable ne meurt pas; il a prévenu la mort en se dépouillant lui-même; il s'est fait devancer dans l'éternité par ses trésors; c'est la mort qui va les lui rendre : regardez la mort comme la fin de toutes les attaches. A cet égard, l'homme charitable ne meurt pas, tout ce qu'il aime est un Dieu : Dieu, qui fut toujours le seul motif, fut toujours aussi par conséquent le seul véritable objet de son amour. C'est à la mort qu'il va commencer à en jouir; mais regardez la mort comme le commencement d'une autre vie. A cet égard, enfin, l'homme charitable meurt; mais la mort est pour lui le commencement d'une vie de félicité. Heureux donc alors l'homme chrétien qu'on sentira laisser un vide dans la société : autour de son tombeau retentiront les regrets, les soupirs et les plaintes; éloge non suspect, le plus beau des éloges. Heureux celui qui, pour convoi funèbre, au lieu de ces superbes convois dont se repaît encore la vanité du siècle, n'aura qu'une troupe de pauvres fondant en pleurs et redemandant leur père.

Attendri par leurs gémissements, alors le Seigneur se lèvera lui-même, dit le Prophète, pour prendre la défense de l'homme charitable : *Exsurgam.* (*Psal.* XI, 6.) Qu'a-t-il à craindre? Son Juge même devient son protecteur et son avocat : *Exsurgam, dicit Dominus.* (*Ibid.*)

Ah! qu'ils tremblent, ces riches impitoyables, ces cœurs ulcérés de haine, aigris d'envie, ces cœurs froids, indifférents, qui n'ont su vivre que pour eux-mêmes. C'est à eux de trembler : j'entends sortir du milieu de la nue étincelante la voix qui les confond, la foudre qui les écrase. J'étais pressé de la faim, et vous ne m'avez point nourri; j'avais soif, et vous ne m'avez point désaltéré : maudits, allez au feu!

Mais cet arrêt ne peut tomber sur l'homme charitable, ou l'homme charitable, selon la remarque de saint Augustin, serait condamné sur un faux titre; et la sentence de notre Juge serait, dans la réalité, ou injustement dictée ou faussement énoncée, si quelqu'un de ceux qui ont couvert la nudité des pauvres, apaisé leur faim, éteint leur soif, n'allait pas jouir du royaume préparé. C'en est là, en effet, le véritable titre, le titre sur lequel est fondé proprement notre droit. Aussi prenez garde, dit saint Jean Chrysostome, que toutes les autres vertus semblent oubliées dans l'arrêt de notre Juge. La charité suffit donc. Le royaume de charité peut-il être fermé à la charité?

Aimons-nous donc, mes frères; aimons-nous tous les uns et les autres, parce que notre Dieu nous a aimés; aimons-nous comme Dieu nous a aimés. Ces deux mots renferment tout ce qu'on peut dire de la charité : ils en renferment et le motif et le modèle. Que le modèle serre étroitement le précepte! mais que ce modèle renferme un grand motif! Etudions-les donc sans cesse, et le motif et le modèle : l'un et l'autre nous feront vivre ici-bas de cette vie de charité, dont nous devons vivre éternellement dans les cieux, séjour de paix et de bonheur, où nous conduit le Dieu tout charité, Père, Fils et Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON XIII.

SUR L'ÉDUCATION.

Defunctus efferebatur filius unicus matri suæ. (*Luc.*, VII, 12.)

On portait au tombeau un fils unique.

Quelle tristesse, quelle démonstration de douleur, dans une famille, à la mort d'un enfant! Hélas! dit saint Jean Chrysostome, cet enfant était peut-être mort devant Dieu depuis longtemps; il était mort à la grâce sans qu'un père et une mère si tendre, sans qu'aucun de ceux qui veillaient à son éducation s'en fussent aperçus. Ah! pères et mères, n'aimerez-vous donc jamais vos enfants, ne les élèverez-vous donc jamais que pour la terre? Ne comprendrez-vous jamais l'importance de l'éducation même?

En effet, le plus important de tous les arts, c'est l'éducation chrétienne; mais il est aussi le plus difficile, et cette difficulté ne s'éprouve que trop par le peu de feu des éducations ordinaires. Sur qui en rejeter la faute? Sur les parents, ou sur les maîtres qui en étaient chargés? Les uns et les autres tâchent de se justifier sur le défaut de naturel et de disposition dans leurs élèves. Mais, quoi qu'il en soit, mes frères, si l'on voit quelquefois des naturels heureux éclore et se former d'eux-mêmes dans le sein de la corruption, des Josias, par exemple, sortir de la cour et du sein des amours; si l'on voit au contraire des gouverneurs les plus vertueux et les plus habiles de Joïada, par exemple, ne former à l'Etat et à la religion que des fous cruels, impies et sacriléges, il faut avouer d'autre part que ces exemples sont rares.

On peut donc établir en général, comme un principe certain, que le succès des éducations dépend toujours, et presque également, des soins des parents ou des maîtres, et de la correspondance des élèves.

Que les uns et les autres m'écoutent aujourd'hui : je ne séparerai point dans ces deux parties de ce discours les devoirs mutuels des uns et des autres. Les parents et

les maîtres aiment ordinairement à nous entendre foudroyer les vices de leurs enfants, dont ils sont souvent les victimes; les enfants, d'un autre côté, se plaisent à voir grossir les obligations de leurs parents et de leurs maîtres, pour les rendre seuls comptables de tous leurs vices. Mais, aujourd'hui, qui que vous soyez, pères, mères, maîtres, enfants, je ne puis vous absoudre que les uns avec les autres, je ne puis vous condamner que les uns par les autres.

Vous tous qui êtes chargés d'une éducation, respectez l'enfant confié à vos soins; mais vous surtout, enfants, respectez vos parents et vos maîtres. Première règle de l'éducation, qui fera le sujet de la première partie de ce discours.

Vous tous qui êtes chargés d'une éducation, aimez l'enfant confié à vos soins; mais vous surtout, enfants, aimez vos parents et vos maîtres. Seconde règle d'éducation, seconde partie.

En deux mots, mes frères, un devoir mutuel de respect et d'amour : c'est ce que j'entreprends d'établir et de diriger dans ce discours. Si je pouvais y réussir, ah! mes frères, l'Etat n'aurait plus que de bons sujets; mais surtout la religion n'aurait que des enfants parfaits : quelle douce société commencerait à se former parmi les hommes! Esprit-Saint, répandez sur mes lèvres la grâce de sagesse et de discrétion; je vous la demande, et j'ose me la promettre par l'intercession de Marie. *Ave*, etc.

PREMIER POINT.

Que des enfants doivent respecter, hononorer ceux que le ciel leur a donnés pour pères, ou que leurs pères leur ont donnés pour maîtres, c'est, mes frères, une de ces règles générales de conduite qu'on trouve gravées dans le fond de tous les cœurs; et, même avant que d'en pouvoir démêler les motifs, je ne sais quel penchant entraîne d'abord la première enfance à s'y conformer. Mais dire à des parents ou à des maîtres qu'ils doivent respecter leurs enfants, n'est-ce pas une de ces propositions inouïes qui révoltent d'abord, et auxquelles on croit faire grâce en ne les regardant que comme des paradoxes proposés que pour réveiller et amuser l'attention?

Quoi qu'il en soit de ces principes pris en eux-mêmes, je n'en ai besoin aujourd'hui que par le rapport qu'ils peuvent avoir au bonheur ou au malheur des éducations; et, sur ce rapport, voici deux propositions auxquelles je vous prie d'être attentifs.

1° Une éducation ne peut être que malheureuse, si celui qui y préside, quel qu'il soit, n'est respecté de son élève. Première proposition. 2° Un maître, quel qu'il soit, ne se fera jamais respecter de son élève s'il ne le respecte en quelque sorte lui-même. Seconde proposition.

Il est vrai, mes frères, que de toutes vos occupations domestiques celle que vous regardez aujourd'hui comme la moins personnelle est l'éducation de vos enfants. On ne voit plus que parmi le peuple le plus grossier et le plus simple les enfants croître sur le sein de leurs mères. Mais vous vous réservez toujours, et vous devez le faire, une inspection vague et générale sur leur éducation. Quelque vague qu'elle puisse être, soyez assurés que c'est de vous que dépend toujours le succès; et tout dépend d'abord de vous en faire respecter

1° C'est à cet âge, en effet, que les passions commencent à s'élever dans leur cœur, Si le respect ne leur sert de frein, n'espérez plus les réprimer jamais. La crainte du châtiment, et le châtiment même sont de mauvais garants d'une constante obéissance : vous ferez des esclaves et jamais des cœurs vertueux.

C'est à cet âge d'autre part que les premières semences de vertu qui sont dans le fond de notre nature commencent à éclore. Il est essentiel, pour tout le reste de la vie, de les enraciner fortement, de les développer, de les mûrir à propos pour en hâter et en assurer les fruits; mais cet âge, mes frères, est véritablement trop faible pour être susceptible d'aucun motif raisonné : d'ailleurs, le sentiment dès lors s'explique plus fortement pour le vice que pour la vertu. Votre autorité doit leur tenir lieu de tout motif, et il n'est d'autre motif que ce respect.

C'est à cet âge encore que la nature leur parle plus fortement en votre faveur. Le nom de père est un nom respectable pour eux, sans qu'ils sachent pourquoi. Ce n'est que peu à peu et avec peine même que ce sentiment s'étouffe dans leurs cœurs. Ah! si vous le laissez en effet s'étouffer, oui, tout est perdu sans ressource. Malheureux pères, quelles vipères élevez-vous dans votre sein, et plaise à Dieu que l'infâme Absalon périsse meurtrier, incestueux, révolté du moins avant que d'être parricide? Plaise au ciel que la vie des indociles enfants d'Héli malheureux soit abrégée avant qu'ils déshonorent la vieillesse de leur père, et fassent éclater contre Israël la colère du Seigneur. Combien de scènes pareilles se passent dans le monde et y sont renfermées dans l'intérieur des domestiques. N'espérez pas que l'autorité d'un maître, quel qu'il puisse être, supplée jamais au défaut de la vôtre. La nature, en effet, ne parle point pour lui comme pour vous; dépositaire de votre autorité, c'est tout le titre pour se faire respecter; mais que lui servira-t-il, ce titre? Une famille est un théâtre continuel de guerres intestines. Le père et la mère ne semblent, tour à tour, appliqués qu'à se décréditer l'un l'autre dans l'esprit de leurs enfants. Une mère, par exemple, ne choisira-t-elle pas quelquefois le sein d'un fils qu'elle idolâtre, pour y verser les larmes que son époux fait couler; tandis qu'un père également indiscret, tracera, d'après son épouse, le tableau des vices qu'il prétend faire éviter à sa fille. Prophète, honorez-moi du moins en présence du peuple, disait Saül à Samuel; le monarque ne croyait plus pouvoir compter sur la soumission de son peuple, si le

prophète semblait l'autoriser par son exemple et perdre le respect. Et vous, mes frères, que voulez-vous que pensent de vous vos enfants, spectateurs de vos continuelles discordes, témoins des reproches sanglants que vous vous faites mutuellement l'un à l'autre; vous serez trop heureux s'ils se contentent d'en gémir dans le secret de leurs cœurs. Mais n'arrive-t-il jamais qu'ils soient eux-mêmes le flambeau de vos divisions domestiques? Ne trouvent-ils jamais dans le sein de l'un un asile ouvert contre la sage sévérité de l'autre? Qu'aura donc un étranger à attendre de vous pour se faire respecter?

En vain donnera-t-il les leçons les plus sages, si le respect ne fixe la distraction, ne captive l'imagination, n'enchaîne les penchants de l'enfance; à peine elle écoute, elle oublie aussitôt, elle ne profite de rien: pourquoi tout cela, mes frères? Par la même raison que nous-mêmes nous faisons toujours très-peu de cas des avis de ceux pour qui nous n'avons toujours que du mépris ou de l'indifférence.

Que vous cherchiez avec soin un gouverneur habile, sage et surtout vertueux pour lui confier votre enfant, que vous le choisissiez entre mille, vous avez raison sans doute, vous ne pouvez apporter que trop d'exactitude à ce choix; mais ne croyez pas avoir tout fait quand vous l'avez trouvé.

Quand je vois un grand empereur, Théodose, obliger les Césars, ses enfants, à se tenir debout en présence d'Arsène, ah! mes frères, je me promets tant de l'ascendant que le maître prendra sur l'esprit de ses deux élèves; mais quand je verrai dans l'intérieur de vos familles un maître, revêtu peut-être d'ailleurs du plus respectable caractère, confondu quelquefois dans le rang de vos plus vils mercenaires, surtout quand ils s'apercevront de vos hauteurs et de vos dédains à son égard, quand ils le verront peut-être obligé de ramper sous vos domestiques mêmes, quand ils entendront les railleries, les censures amères que vous faites de ses moindres défauts, quand ils sentiront comment vous autorisez leur indocilité, avec quelle vivacité vous prenez contre lui le parti de tous leurs vices; ah! l'éducation la mieux réglée et la plus sage sera toujours inutile, et le mépris que vous inspirez pour le maître fera toujours mépriser ses leçons.

J'entends avec plaisir saint Irénée louer la miséricorde du Seigneur, de lui avoir donné Polycarpe pour maître. Ses leçons, dit-il, se gravaient profondément dans mon cœur dès ma première enfance; elles y sont demeurées très-présentes et très-vives, et je m'occupe sans cesse à les repasser dans ma mémoire, où, grâce à Dieu, je les retrouve encore. Polycarpe était non-seulement un saint, c'était un saint reconnu saint par son élève, et l'éloge que ce saint évêque Irénée me fait ailleurs de mon maître, m'annonce, indépendamment de cet aveu, le fruit qu'il avait retiré de ses leçons.

Enfants indociles, apprenez cependant que rien ne peut jamais vous affranchir du respect que vous devez à vos maîtres et à vos parents. Ce n'est point à vous à voir leurs défauts et leurs vices, que le Seigneur révèle à Samuel encore enfant, le crime et la punition d'Héli, son maître; Samuel n'oubliera pas pour cela ce qu'il lui doit: sa docilité n'est ni moins prompte, ni moins respectueuse; voilà votre modèle. En quelque état que Noé paraisse aux yeux de ses enfants, le devoir des enfants est de s'aveugler plutôt que de le voir; et toi, Cham indiscret, qui en prends occasion de manquer au respect que tu dois à ton père, tu seras maudit du Seigneur. Oui, maudit; c'est la menace que le Seigneur en fait en mille manières. Fils de l'homme, disait le Seigneur à son prophète, prononce en mon nom le jugement sur cette ville impie et abominable à mes yeux. As-tu vu ces enfants dénaturés qui osent insulter et leur père et leur mère? Ah! c'est là la source de tous leurs désordres, et c'est là surtout ce qui enflamme ma colère contre eux. Je vengerai les pères de leurs enfants, et, en les vengeant, je les punirai par leurs enfants mêmes.

Pères et mères, que n'avez-vous donc fait plutôt subir à vos enfants la terrible loi portée contre eux dans l'ancienne Ecriture? elle vous ordonnait, si vous aviez un enfant indocile et rebelle à votre autorité, de le traîner vous-mêmes en présence des juges; c'est un monstre; il faut que la nature soit purgée, qu'on le lapide, dit le Seigneur!

Mais trop faibles, trop lâches pour vous faire respecter, on ne devrait pas attendre de vous un trait de justice aussi sévère. Vous avez remis au Seigneur le soin de votre vengeance: vous ne serez que trop vengés, enfants maudits du Seigneur: voici quel sera votre sort. Tout ceci est tiré du livre de l'*Ecclésiastique*. Une enfance indisciplinable ne m'annonce qu'une jeunesse libertine. Les penchants vicieux se fortifieront et le désordre croîtra avec l'âge: quelle autorité reconnaîtra celui qui ne reconnaît pas celle d'un père? Après avoir étouffé les sentiments de la nature, conservera-t-il ceux de la religion? Mauvais sujet, ou plutôt membre inutile dans la société, il en sera l'opprobre et la risée. Puisse le jour qu'il maudira sans cesse être effacé du nombre des jours. Aussi mauvais père qu'il fut mauvais enfant, il sera encore plus malheureux que celui qui a eu le malheur de l'engendrer. Chanaan sera maudit avec Cham pour ne transmettre à sa postérité la plus reculée qu'un héritage de crime et de malédiction: l'enfant dénaturé aura des enfants pour son supplice, et ses enfants plus intraitables qu'il ne le fut lui-même, le couvriront d'opprobres, l'accableront de douleurs, et préviendront le temps de sa vieillesse pour le précipiter dans le tombeau.

Entendez-vous, malheureux enfants, la foudre qui gronde sur votre tête, ô mon fils, concluait l'*Ecclésiastique;* écoutez donc plutôt, recueillez avec respect toutes les paroles de votre père: *Judicium patris audite, filii.* (*Eccli.*, III, 2.) Dans le temps, dans l'éternité,

tout dépend pour vous de votre docilité, de votre obéissance : *Sic facite ut salvi sitis.* Si vous craignez le Seigneur, honorez donc vos parents; servez-les comme vos maîtres, que tous vos discours, toutes vos actions soient à leur égard des témoignages de respect : *In opere et sermone.* (*Eccli.*, III, 9.) Honorez-les dans leurs faiblesses mêmes, en les dissimulant, ou les supportant avec patience : *In omni patientia, honora patrem.* (*Ibid.*) Et si vous élevez votre fortune au-dessus de celle de vos ancêtres, quelque nom que vous vous fassiez dans le monde par vos mérites et par vos talents, n'en prenez point occasion de les mépriser ou de les méconnaître : *Ne spernas in virtute tua.* (*Ibid.*, 15.) Joseph arrosant de ses pleurs Jacob son père, et ne rougissant point de sa condition de berger, me paraît plus grand, que lorsque assis à côté de Pharaon, il est reconnu pour Sauveur et pour maître de l'Egypte. Ayez donc soin de vous attirer comme lui la bénédiction de votre père, c'est le meilleur héritage que vous puissiez transmettre à vos enfants : *Benedictio patris firmat domos.* (*Ibid.*, 11.)

Cependant j'en reviens toujours à vous, pères et mères : hélas! en effet, j'exhorte et je menace en vain vos enfants; si vous n'avez soin vous-mêmes de leur imprimer de bonne heure ce respect qui leur est ordonné, nos prières, nos exhortations, nos menaces, auront toujours trop peu d'effets; et j'ose ajouter, prenez garde, je vous prie, que jamais vous ne leur inspirerez ce respect qu'ils vous doivent qu'en les respectant en quelque sorte vous-mêmes. C'est ma seconde proposition; je m'explique.

2° C'est, mes frères, une grande règle d'éducation que je trouve non-seulement dans les saints docteurs, mais dans les sages mêmes du paganisme : ne considérez jamais un enfant que vous avez à former, que sous l'idée de ce qu'il doit être un jour au sortir de vos mains; de même qu'un statuaire habile ne pense point au marbre brut qu'il travaille, qu'il façonne, il n'a dans l'esprit que le chef-d'œuvre qu'il se propose d'en faire.

Nous vous permettons ici, pères et mères, d'être noblement ambitieux : vous destinez dans votre famille un soutien, un appui dans cet enfant; élevez plus haut, si vous voulez, vos pensées et vos vues, destinez à l'Eglise un Phinées dans la personne de cet enfant, à la robe un Esdras, à l'état un Daniel, un David dans les armées; mais ne vous souvenez que de ce que vous en voulez faire; perdez l'enfant de vue pour n'envisager que le magistrat, le politique, le guerrier; mettez en usage cette maxime, vous surtout qui présidez à des éducations étrangères : votre enfant, quelque jeune qu'il soit, sent déjà ce qu'il doit être un jour, vous le choquez si vous paraissez l'oublier.

Cependant on ne regarde dans un enfant que la faiblesse, la timidité et la dépendance de l'enfance; c'est par là qu'on le méprise et qu'on s'attire son mépris. Non, non, mes frères, ce n'est pas en lui exagérant sans cesse avec hauteur les droits que vous avez sur lui; ce n'est pas en lui faisant sentir peut-être avec barbarie le droit de votre autorité, que vous vous en ferez respecter.

Des parents et des maîtres ne savent qu'accoutumer un enfant à craindre, à trembler devant eux : on le tient dans une servile contrainte, qui ne lui permet ni d'élever les yeux sans rencontrer aussitôt un regard menaçant et farouche, ni de proférer une parole sans s'attirer un reproche.

Des parents et des maîtres veulent passer pour infaillibles dans l'esprit de leur élève, qu'il soit innocent ou coupable, dès qu'il leur plaît de l'accuser, il faut qu'il se condamne; ouvrir la bouche pour se disculper avec respect, quelque ménagement que ce puisse être, c'est une aggravation de crime qui les transporte.

Des parents et des maîtres, se croyant tout permis avec un enfant, en font le jouet de leur humeur capricieuse et bizarre. D'un moment à l'autre, ils louent et blâment la même chose, défendent aujourd'hui ce qu'ils ordonnèrent hier, récompensent sans choix, punissent sans sujet; d'une main ils sèchent tendrement les pleurs, qu'ils font couler brutalement de l'autre; tout cela s'appelle rendre souples des enfants; mais s'en font-ils respecter?

Non encore une fois, mes frères, vous ne ferez que décourager et abâtardir par cette tyrannie le caractère le plus beau et le plus heureux. S'il est fier et vain, vous offensez son amour-propre et ses passions irritées dans son cœur, qui produisent une rigueur, un dépit, qui à mesure que l'âge l'affranchira de la crainte, ne lui laissera que du mépris pour vos leçons et pour votre personne.

Pour prévenir ce malheur, écoutez, parents chrétiens, une autre règle d'éducation que vous donne saint Jean Chrysostome : regardez dans votre enfant ce qu'il doit être par rapport à vous en particulier; dans la société il doit être votre protecteur, votre appui; c'est là l'ordre de la Providence, dit saint Jean Chrysostome, c'est par là qu'elle a voulu lier, pour ainsi dire, tous les âges : *Sic voluit Deus humanum genus coalescere.* Il a rendu les pères et les maîtres nécessaires à l'enfance : *Patres magistros constituit;* afin que les pères et les maîtres à leur tour trouvassent des soutiens et des appuis dans leur vieillesse; *ut tui curam in senectute gerant.* N'oubliez jamais cet ordre de la Providence, et surtout n'oubliez point ce que cet enfant doit être un jour à votre égard devant Dieu, pendant l'éternité tout entière, votre couronne ou votre désespoir, l'auteur de votre salut ou le consommateur de votre réprobation éternelle. Ah! toutes les fois, poursuit saint Jean Chrysostome, que vous jetterez sur lui les yeux, toutes les fois que vous aurez quelque leçon à lui donner, quelque correction ou quelque innocente caresse à lui faire, imaginez-vous l'entendre vous citer au tribunal de Dieu, pour y rendre compte

de la manière dont vous en agissez avec lui-même; et, décidant peut-être par là votre destinée éternelle, qu'il vous paraîtra respectable sans cette idée !

Nous ne verrons plus une aveugle complaisance vous faire descendre aux familiarités les plus basses; l'enfant lui-même en reconnaît déjà toute l'indécence, même en profitant de votre faiblesse, qui vous avilit peu à peu à ses yeux. Nous ne verrons plus ces puérilités ridicules, sous lesquelles, en vérité, il semble voir qu'on prenne à tâche d'étouffer les premières étincelles d'une raison qui commence à se développer dans un enfant. On se hâtera au contraire de lui faire entendre la voix de la raison et du devoir; on la lui fera remarquer dans le fond même de sa nature, et peu à peu on s'accoutumera à la découvrir lui-même et à la suivre.

Au lieu d'ébranler ces cerveaux tendres encore, par de vaines frayeurs qui ne servent, qui ne peuvent que les affaiblir; s'il faut les étonner par la crainte, on ne fera tonner à leur oreille que la voix de la religion. Ah! mes frères, tout est fait, si vous pouvez les y rendre sensibles, vous pouvez compter sur leur docilité, leur obéissance et leur respect; mais il faut pour cela les respecter vous-mêmes, ne pas regarder, ce qu'ils sont, mais ce qu'ils deviendront un jour, du moins en considérant ce qu'ils sont, ne point vous tromper sur l'idée que vous vous en faites.

Rien de plus faux que l'idée que l'on a ordinairement de l'enfance. On s'imagine qu'un enfant ne pense ni ne raisonne, il ne sait dit-on que sentir. Erreur dans laquelle les enfants ne se plaisent quelquefois que trop eux-mêmes à vous confirmer; afin que vous en donnant en quelque sorte sur leur maligne vigilance, ils puissent mieux vous pénétrer et vous comprendre; regardez tous un enfant comme un censeur éclairé et presque toujours intègre. Vous vous dérobe-rez plutôt à l'ennemi le plus intéressé à vous connaître qu'à votre élève; s'il a des défauts à corriger, commencez donc à vous examiner vous-mêmes, et ne lui laissez jamais entrevoir des passions.

La bouillante vivacité de l'un vous irrite; mais êtes-vous plus doux, plus patient que lui? L'opiniâtreté de l'autre vous choque; est-ce donc dans vous seul une vertu de ne jamais céder? La légèreté de celui-ci vous choque, l'avantage de la raison que vous avez sur lui justifie-t-il en vous tous les caprices? La difficulté de concevoir dans celui-là vous impatiente, vous désespère; mais était-ce donc à lui de vous suivre ou à vous de l'attendre? Cependant vous ne lui pardonnez rien, il ne vous pardonnera rien; vous le censurez, il vous censure; vous l'irritez, il vous irrite; si vous lui marquez du mépris, il vous méprise. Peut-être que la sujétion dans laquelle vous le tenez captivera ses sentiments, quoiqu'ils éclatent assez souvent.

Mais quand il ne sortirait pas des bornes du respect, comptez que tout enfant qu'il est il est homme dans le fond de son cœur; du moins, il vous rend à la rigueur les mêmes sentiments que vous avez pour lui. Allez donc après cela lui faire des leçons que vous démentez par votre conduite: mères colères, entreprenez de réprimer par les plus indécentes saillies, les innocentes vivacités de votre enfant. Venez, pères mondains, après avoir consommé tout le jour dans la distraction des plaisirs, venez le soir faire à votre fils de belles leçons, d'application et d'amour du travail; et vous, maîtres licencieux, que je viens d'entendre débiter devant votre élève les plus scandaleuses railleries sur la religion, allez ensuite lui prêcher avec force, la crainte de Dieu et le respect des choses saintes.

Dans le sein de presque toutes les familles, que voient autre chose les enfants que ce bizarre assemblage de maximes chrétiennes et de conduite toute mondaine. Une mère au sortir des assemblées, des spectacles et des cercles, veut inspirer à sa fille le dégoût du monde, le goût de la retraite, et toute brillante encore de parures et de pierreries, lui vante philosophiquement la modeste simplicité. Le père à son tour, au milieu d'un festin, l'esprit déjà troublé par la débauche, donne à son fils des règles de tempérance; tandis que d'autre part, un maître qui viole ouvertement toutes les bienséances, ne peut souffrir la moindre indiscrétion dans un enfant. Leçons dirai-je seulement inutiles, leçons dangereuses dont la raison de l'enfant certainement plus formée que vous ne pensez, démêle déjà toute la bizarrerie, bizarrerie qui lui fait regarder toute éducation comme un jeu pour l'amuser, ou un cérémonial pour l'étourdir.

Vous tous qui êtes chargés d'une éducation, sentez donc enfin ce que vous devez de ménagement et comme de respect à l'enfance. Car enfin, si vous consultiez quelquefois votre foi, reprend saint Chrysostome, que vous découvrirait-elle dans cet enfant? Sur son front, continue ce docteur, vous liriez le sceau de la divine adoption; c'est à vous de veiller pour empêcher le péché de le rompre. Sa langue est encore assaisonnée du sel précieux de la sagesse que vous devez y conserver; sa tête, sa poitrine portent empreint le caractère d'enfant de Dieu; c'est vous qui répondrez à Dieu, s'il s'y altère; son cœur est le vrai sanctuaire de l'Esprit-Saint, et vous en êtes, pour ainsi parler, le gardien; dans son âme vous découvririez le principe et le germe de toutes les vertus; c'est à vous à les y faire éclore. Jésus-Christ vous montre autour de lui les célestes armées campées nuit et jour pour le défendre: vous partagez avec elles ce bel emploi.

Pour moi, mes frères, je vous l'avoue, à cette vue j'entre dans les sentiments de Job, une sainte frayeur me saisit. Ah! que ne puis-je revenir à ces beaux jours du printemps de mon âge, où, digne objet des complaisances de l'Eternel lui-même, il prenait soin de me garder, de me conduire. Hélas! il jouit cet enfant des avantages que j'ai perdus; je le

répète en vain, il me confond, il m'humilie; malheur à moi, mais surtout malheur à celui qui lui sera une occasion de chute. Plût au ciel qu'il fût plutôt précipité dans le fond de la mer! Voilà des réflexions, pères et mères, qu'il faut vous rappeler sans cesse; affermissez par ces réflexions le respect dans vos cœurs, puisque vous ne vous ferez jamais respecter de vos enfants si vous ne les respectez vous mêmes, puisque tout est perdu pour eux s'ils ne vous respectent. Un retour mutuel de respect entre les enfants et ceux qui les élèvent, c'est donc, comme si je l'avais dit, mes frères, le premier principe des éducations. Mais au retour mutuel de respect, il faut joindre un retour mutuel d'amour. Je vais développer et expliquer ce second principe dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

Tout parle en faveur de l'enfance pour lui gagner les cœurs : je ne sais quel secret murmure de la nature sollicite pour elle; la candeur, la simplicité de cet âge ont un charme qui prévient, et dont on se défend rarement. Mais il faut avouer aussi, mes frères, que l'enfance n'est pas moins prévenue en faveur de ceux qui veillent à sa conduite: la tendresse, la sensibilité de cœur lui sont comme naturelles; et j'ose dire qu'un Absalon rebelle et parricide est un monstre presque aussi rare qu'une Athalie dénaturée. Le point essentiel est donc de diriger cet amour naturel et comme essentiel dans les uns et dans les autres.

Pour le diriger, voici trois règles que je lui prescris. 1° Qu'il soit tendre et compatissant dans les maîtres et les parents, reconnaissant dans les élèves; 2° éclairé dans ceux-là, docile dans ceux-ci; 3° et surtout chrétien dans les uns et dans les autres. Voyons quelle influence ont ces trois règles sur le système de l'éducation.

1° L'enfance est sujette à mille faiblesses, à des défauts sans nombre; c'est la matière à l'exercice de cet amour compatissant que je demande : en voici la pratique.

D'abord, que de faiblesses générales, essentielles à l'âge de l'enfance! L'ignorance est en naissant notre premier apanage; quelles ténèbres sur nos esprits, quelle peine à saisir, à concevoir les moindres objets! Ajoutez cet amour, le premier qui paraît dans les enfants, l'amour de l'indépendance, fuite du travail, aversion pour toute règle, dissipation presque impossible à fixer, distraction que rien n'arrête, non rien que l'idée du plaisir : voilà d'abord un portrait général de toute enfance.

Mais que de traits particuliers diversifient ensuite chaque sujet : c'est dans celui-ci une timidité que rien ne rassure; il trouve en tout des difficultés qui le désespèrent; tout est insurmontable à cet esprit resserré par la crainte. Dans celui-là, c'est, au contraire, une confiance présomptueuse que rien n'effraye, vanité qui déjà se croit infaillible en tout et veut dominer partout. Ici quelle vivacité impétueuse! elle rompt tous les freins. Là c'est, au contraire, une lente pesanteur que rien ne réveille; dans les uns naïveté incapable de se taire, et qui ne cherche à tout propos qu'à se répandre; dans d'autres dissimulation, cœur double, pétri de mensonge, lèvres amères de feinte, sur lesquelles la vérité ne repose jamais.

Qu'il faut d'amour pour ménager de tels sujets! 1° Ménagement pour l'ignorance de la jeunesse. Un père, un maître mettent leur gloire à briller eux-mêmes dans leurs élèves; ils se font une sotte vanité de l'avancer; ils veulent lui apprendre tout à la fois : ainsi, en le chargeant on l'accable, on rend stérile un esprit à force de culture. Du moins ce qu'on voit certainement tous les jours, c'est que ces fruits mûris trop tôt, à force d'art, perdent la moitié de leurs savoirs.

2° Ménagement pour l'aversion même que l'enfance a de l'ordre : très-peu de règles, et, s'il en faut, les faire doucement passer sous d'autres noms, ou que ce soit l'enfant lui-même qui, sans y penser, se les prescrive : sûre méthode de faire aimer la gêne même et la contrainte.

Ménagement jusque dans l'ardeur que l'enfance a pour le plaisir. Tout est perdu, mes frères, si l'enfant se fait une idée triste et sombre de la vertu; si la liberté se présente à lui sous une figure agréable, et c'est là le défaut des éducations. On met tout le plaisir d'un côté et tout l'ennui de l'autre : l'ennui dans l'étude et le travail, tout le plaisir dans les amusements. Le travail y tient toujours lieu de punition, le divertissement de récompense. Que peut faire un enfant qui voit cette règle, que courir ardemment après les jeux.

Ménagement surtout pour les penchants particuliers. Un naturel timide, qu'on n'ose exposer, dit-on, se fane et se flétrit à l'ombre et dans l'obscurité où on le laisse; et cet esprit pusillanime, pour qui on n'a que des reproches, achève de se décourager et de s'abattre entièrement. D'autre part on irrite une vivacité qu'on veut éteindre tout à coup, tandis qu'à force d'aiguillon on fait dégénérer la lenteur en insensibilité. Enfin, toute passion qu'on veut détruire de hauteur, avec éclat, est peut-être enfin obligée à se cacher; mais elle reste d'autant plus dangereuse pour la suite qu'elle a été plus longtemps et plus violemment contrainte.

C'est de là, mes frères, que plusieurs grands maîtres ont conclu l'avantage des éducations domestiques sur les éducations étrangères, c'est de là qu'ils ont pris occasion de serrer les obligations des pères et des mères, d'élever par eux-mêmes leurs enfants. Ils croyaient en effet que le seul amour maternel pouvait inspirer ces sentiments de compassion et de tendresse, ces adresses innocentes, et ces ingénieux supports; mais ils ne faisaient pas réflexion à ce que peut la charité. Ne la voyons-nous pas en effet tous les jours mille fois plus tendre et plus ingénieuse que la nature?

Chaque père, chaque mère, aiment, disent-ils, leurs enfants; mais ils sont trop vifs pour supporter leurs défauts? Et qui les sup-

portera donc si un père, si une mère ne les supportent pas?

Ils aiment, disent-ils, leurs enfants? Mais une marâtre jalouse, impérieuse, s'empare de l'esprit d'un époux complaisant. Sara ne peut voir la tendresse d'Abraham partagée entre Isaac et Ismaël, il faut qu'Ismaël sorte de la maison de son père.

Ils aiment leurs enfants; mais celui-ci est disgracié de la nature. Hélas! il n'en était que plus à plaindre! Ce Miphiboseth sera peut-être le soutien de votre famille; tandis que tout le reste de votre coupable race périra sous le glaive du Seigneur.

Ils aiment leurs enfants ; mais n'en est-il pas un qui emporte toutes les marques effectives d'amour, et ne laisse souvent aux autres qu'une froide et stérile tendresse. Rébecca est pour Jacob, Isaac pour Esaü, et plaise au ciel que ce soit aux desseins du Seigneur que servent les artifices de Rébecca pour surprendre Isaac en faveur de Jacob.

La préférence la plus juste et la plus légitime aura toujours de dangereuses suites. Que s'en est-il fallu que Jacob ne fût la victime du dépit jaloux de son frère ? et que de larmes lui coûtera dans sa vieillesse la prédilection qu'il témoigne lui-même trop indiscrètement au vertueux Joseph.

Ce sont ces défauts de tendresse, surtout d'une tendresse égale, qui altèrent le plus souvent la reconnaissance dans les enfants. Mais avouons aussi qu'il est des enfants qui prennent prétexte de tout pour s'affranchir du devoir de la reconnaissance. Car qu'était-ce après tout que la prédilection de Jacob pour Joseph, et quel tort faisait-elle à ses frères jaloux ? Mais un trait de vertu qu'on récompense dans un enfant pour piquer les autres d'émulation, leur paraît une odieuse préférence, et souvent il arrive que c'est l'enfant chéri qui croit avoir lieu de se plaindre. Arrivé à un âge mûr, il se rappelle avec malignité tous ses sujets frivoles de mécontentement, il rend comptables de tous ses défauts ceux qui étaient chargés de sa conduite, et souvent, s'applaudissant d'en avoir fait sa dupe, il leur fait un crime de leur tendresse même et de leur complaisance pour lui. Heureux le père qui pourra dans sa vieillesse se passer du secours d'un tel enfant ; heureux à plus forte raison le maître qui sera à l'abri d'un tel élève ! Mais qu'ils s'attendent du moins l'un et l'autre à devenir les objets de ses railleries les plus amères, de sa satire la plus piquante ; peut-être si l'occasion s'en présente, de ses reproches les plus sanglants.

Vous frémissez d'horreur, mes frères, je le vois, contre de tels fils; mais tous les jours vous applaudissez dans vos cercles à de pareils disciples. Ah! souvenez-vous, enfants, qui que vous soyez, je ne vous dirai pas seulement comme Tobie le disait à son fils : Souvenez-vous de l'obligation à ceux qui vous ont donné l'être : souvenez-vous surtout de ce qu'endura pour vous celle qui vous porta dans son sein; souvenez-vous des inquiétudes, des soins que vous lui donnâtes si longtemps; mais souvenez-vous, dirai-je à présent, de ce que coûta votre éducation : c'est une espèce d'enfantement plus long et plus douloureux que celui qui vous a mis au jour.

Salomon partageant son trône avec Berzabée, sur le sein de laquelle il avait puisé la première sagesse; Joseph offrant toutes les richesses de l'Egypte à un père qui l'avait formé si soigneusement, de sa propre main, à la vertu; non plus que Joas confiant toute son autorité au vertueux grand prêtre qui l'avait élevé dans l'enceinte du temple. Non, mes frères, ni les uns, ni les autres ne rendent point encore autant qu'ils ont reçu.

Mais un modèle digne d'être proposé véritablement, d'être suivi, est celui de Jésus-Christ même. Rappelez-vous donc sans cesse, disait un saint docteur, les tendres soins de notre Jésus pour son auguste mère, et pour celui qu'il avait établi le gardien de son enfance. Jusqu'à l'âge de trente ans, qu'il commença sa vie publique, il leur fut soumis : c'est tout ce que dit de lui l'Evangile. Tout le reste de sa vie, pendant ce long espace d'années, put être caché : mais sa reconnaissance ne doit point l'être : elle le suit jusqu'au Calvaire, ajoute ce saint docteur. Attaché à la croix, victime du genre humain, tout occupé qu'il est du grand ouvrage de notre rédemption, pour laquelle il est prêt de consommer son sacrifice, il doit quelque chose de particulier à sa mère : *Vel crucis affixus curam gerebat matris.* Les douleurs qu'il endure ne peuvent le distraire de l'attention qu'il doit avoir à soulager celles de sa mère; il est sur le point de la quitter : qui aura désormais soin de sa vieillesse? Il charge de ce soin le plus chéri de ses disciples : s'il avait quelque chose de plus cher que Jean, il le donnerait à sa mère; non pas, mes frères, que Marie eût véritablement besoin de ce secours, non pas que Jésus ne suffît toujours seul à Marie, mais pour nous apprendre que la reconnaissance, surtout la reconnaissance pour une mère, est le dernier sentiment qui doit mourir dans nos cœurs : *Docens non negligere parentes usque ad extremum spiritum.*

Que la reconnaissance des enfants soutienne donc, anime la reconnaissance des parents et des maîtres; de même que la tendresse de ceux-ci excitera la reconnaissance de ceux-là? Car, s'il est vrai, mes frères, comme je l'ai dit, que le défaut de tendresse, dans les uns, attire les sentiments de reconnaissance dans les autres, il n'est pas moins vrai que des parents, des maîtres surtout, voyant l'ingratitude qui commence à se trahir dès l'âge le plus tendre, jugeant surtout par la conduite ordinaire du peu de reconnaissance qu'ils doivent attendre, dans la suite, de leurs enfants, sentent, peu à peu la tendresse se glacer, presque malgré eux, dans leur cœur.

Amour compatissant et tendre dans les parents et les maîtres, reconnaissant dans les enfants, c'est donc la première règle. Amour éclairé dans les uns, docile et soumis dans les autres, c'est la seconde.

2° C'est à vous, pères et mères, que j'adresse cette règle : c'est, en effet, une plainte très-ordinaire de ceux que vous chargez de l'éducation de vos enfants, que l'amour jette toujours sur vos yeux un bandeau qui vous aveugle sur tous les vices.

Le respectable Héli est le dernier à savoir les sacriléges de ses enfants. A peine il peut les croire. Tout juge intègre qu'est Samuel, il croit lui faire une injustice que de soupçonner seulement la probité de ses fils. Absalon se révolte, tout Israël le suit : il est presque déjà parricide, et David, le poignard dans le sein, ne peut encore que l'absoudre. Jugez par là, mes frères, des pères vulgaires : que sera-ce des mères, que sera-ce des parents eux-mêmes corrompus ?

Quoi qu'il en soit, n'arrive-t-il pas tous les jours que, aux yeux d'un père aveugle, d'une mère idolâtre, les signes les plus équivoques de vertu deviennent des prodiges ? Une vivacité quelquefois indiscrète reçoit le beau titre d'une noble saillie. Une saillie, peut-être heureuse, paraît un effort du génie le plus rare, un caprice sera le signe évident du discernement le plus exquis. Gardez-vous, amis trop sincères, de vouloir dessiller les yeux à ces aveugles volontaires. Souvent c'en est assez pour concevoir leur haine : il faut être avec eux ou dupe de la maligne imposture, ou lâches adorateurs des vices de leurs enfants. En effet, les vices mêmes, ne les érige-t-on pas en vertu? La grossièreté la plus stupide s'appelle candeur, naïveté aimable la plus indolente, oisiveté, distraction charmante. La simplicité se nommera flegme et prudence, et l'étourderie, gaieté d'esprit, enjouement d'imagination. Que sais-je ! une parole obscène, qui devrait faire frémir, n'a-t-elle point d'admirateurs ? et la plus basse des passions, la brutale colère, ne sera-t-elle pas travestie en grandeur d'âme ?

Je ne prétends pas cependant, mes frères, qu'il faille reprendre, censurer toujours des enfants : je sais au contraire qu'il n'est rien qui les rebute davantage et qui soit toujours plus propre à leur laisser leurs vices. On peut tout corriger à la fois. L'amour le plus éclairé feint donc quelquefois d'être aveugle, et rarement faut-il montrer que l'on remarque ce qu'on ne peut corriger encore. Attachez-vous à l'essentiel et n'y négligez rien. Mais vous, enfants, rendez-vous de bonne heure dociles ; écoutez les leçons, profitez des avis, et n'oubliez jamais l'amour de vos parents ou de vos maîtres, à se faire violence pour en venir à la sévérité.

Qu'entends-je dire de vous, mes enfants ? *Quare fecistis res quas ego audio, pessimas* (1 *Reg.*, II, 23), disait le grand prêtre d'Israël à ses détestables fils. Quelle réputation vous faites-vous dans Israël ? Quoi ! vous faites prévariquer le peuple, vous qui devriez être ses guides ? *Nolite, filii mei.* (*Ibid.*) Corrigez-vous donc, mes enfants, et n'attirez pas sur vous les fléaux du Seigneur dont le terrible contre-coup frappera le cœur de votre père plus vivement que le coup ne pourra vous frapper vous-mêmes.

Rien de plus tendre, mes frères, que ces reproches, mais les cœurs d'Ophni et de Phinées n'étaient plus sensibles à la tendresse : *Non audierunt vocem patris sui.* (*Ibid.*, 25.) Ophni et Phinées périrent sous la main du Seigneur ; Héli périra lui-même. Enfants, retenez bien cet exemple pour avoir obligation à ceux qui vous conduisent de leur sévérité même. Une correction sévère aurait sauvé ces deux malheureux fils ; mais vous, pères et mères, retenez cet exemple : ne laissez point au Seigneur le soin de punir vos enfants. Regardez comme un des principaux devoirs de la tendresse même de les soustraire à son courroux.

Qu'ils s'éloignent cependant de ma vue, qu'ils sortent de ma pensée ces tyrans cruels et sanguinaires de l'innocente enfance ! Oui, mes frères, en général, on peut dire, et c'est saint Chrysostome qui le dit, que les punitions inspirent des vices plus dangereux que ceux mêmes que l'on voudrait corriger, qu'elles ne font que des esclaves, et qu'elles éteignent presque toujours les sentiments d'honneur. Que faire ? me répondrez-vous. Ah ! mes frères, aimez-vous, reprend saint Chrysostome, et faites-vous aimer. L'amour, mais un amour éclairé, sera toujours plus heureux que la crainte, pourvu que vous, enfants, vous n'obligiez jamais vos parents et vos maîtres à sortir de cette règle. Car alors nous leur dirons, nous leur répéterons sans cesse avec l'Ecriture de vous courber par le poids de leur autorité, malgré vous-mêmes : *Curva illos.* (*Eccli.*, VII, 25.) Nous leur dirons véritablement avec saint Paul, de prendre garde d'allumer la colère, le dépit, l'indignation dans vos cœurs, par leur correction : *Nolite provocare ad iracundiam.* (*Ephes.*, VI, 4.) Mais nous ajouterons cependant avec l'Ecclésiastique, que trop de ménagement pour un enfant est une moisson de chagrin pour ceux qui l'élèvent : *Lacta filium contristabit te.* (*Eccli.*, XXX, 9.) Que la familiarité surtout et une complaisance l'enhardissent à tout entreprendre : *Non corrideas illi, ne doleas.* (*Ibid.*, 10.) Un cheval qu'on ne dompte pas de bonne heure devient fougueux : il en est de même des passions d'un enfant, domptez-les, de quelque façon que ce puisse être, il n'importe, pourvu qu'en effet vous les domptiez : *Curva, tende ne induret.* (*Ibid.*, 12.) Nous avouons avec l'Apôtre qu'une conduite sévère souvent les abat, les décourage ; mais nous ajoutons, avec saint Chrysostome, qu'il vaut encore mieux les contenir par la crainte que les abandonner au vice, leur abattre le cœur que les laisser corrompre, en faire des esclaves que des enfants effrenés.

Mais, avant d'en venir à ces extrémités, car ce sont des extrémités auxquelles on ne doit se déterminer enfin que comme aux remèdes violents dans les maladies désespérées, il faut connaître à fond le caractère de l'enfant qu'on a entre les mains, et c'est alors surtout que l'amour doit être éclairé dans les parents et dans les maîtres, docile et soumis dans les enfants ; enfin, qu'il soit chrétien

dans les uns et dans les autres. C'est la troisième règle et la plus importante de toutes.

3° Qu'il est beau d'entendre Salomon raconter avec complaisance la manière dont le sage David l'élevait et le formait à la vertu dans son enfance. Moi, qui suis à présent roi d'Israël, j'ai été enfant, enfant chéri de mon père. *Ego fui filius patris mei tenellus.* (*Prov.*, IV, 3.) Chéri surtout d'une tendre mère dont j'étais l'unique : *Unigenitus coram matre mea.* (*Ibid.*) Mon père, tout roi qu'il était d'un grand empire, regardait cependant comme un de ses principaux devoirs de m'instruire par lui-même : *Et docebat me...* (*Ibid.*) Ecoutez, mon fils, me répétait-il sans cesse, toute votre félicité dépend de votre docilité à suivre mes leçons : *Audi, fili mi, suscipiat verba mea cor tuum, et vives.* (*Ibid.*, 14.) Qu'est-ce donc, mes frères, ce que David enseigne avec tant de soin à ce fils auquel il destine son sceptre et sa couronne? les secrets de la politique mondaine? l'art de remplir ses trésors, de se faire respecter de ses peuples et de dompter ses ennemis? Non, non, mes frères; quelque chose de plus important demande les soins et l'attention de David : Mon fils, possédez la sagesse; c'est-là l'unique nécessaire : *Posside sapientiam, fili mi.* (*Ibid.*, 5.)

Ah! leçons inconnues dans les éducations d'aujourd'hui. Sans m'engager dans un trop long détail, souffrez seulement, mes frères, que je vous demande, dans l'éducation de vos enfants, combien de temps est employé pour les instruire dans la religion. Un certain nombre d'heures est réglé tous les jours pour toutes sortes d'exercices. Ce ne sont que maîtres de toute espèce; les maîtres des mœurs, les maîtres du christianisme, où sont-ils?

C'est l'affaire, répondez-vous, d'un gouverneur éclairé, vertueux, choisi principalement pour cet emploi. Maîtres chrétiens, c'est donc à vous qu'il faut que je m'adresse? Mais non, mes frères, c'est vous, pères, que Dieu en a chargés; c'est à vous qu'il en demandera compte. Ah! que de maîtres damnés par leurs élèves damneront et de pères et de mères!

Car enfin, mes frères, pour ce qui regarde la santé, pour tous les besoins temporels, vous en reposez-vous sur d'autres absolument? Un père veut juger par lui-même des progrès de son fils dans les sciences, une mère veut être témoin de tous les exercices de corps qu'on ordonne pour son fils; elle préside elle-même à toutes les leçons qu'on lui donne; mais les leçons du christianisme, s'en informent-ils ni l'un ni l'autre?

A quoi penseront donc, dans la suite de l'âge, ces enfants qui ne vous voient occupés pour eux que des vils amusements de la terre? Comment s'accoutumeront-ils à regarder l'affaire de leur salut ces enfants qui voient que c'est, dans leur éducation, ce qui tient le dernier lieu, ce qui paraît intéresser le moins? Gémissez, sainte religion, de la distraction : l'oubli de Dieu où l'on vit dans le monde, en voilà la source; elle est dans l'âge le plus tendre. En voulez-vous encore une preuve d'exemple? Quel fut le malheur des Caïnites, selon la remarque de l'Ecriture? C'est d'être nés d'un père corrompu, qui, ne pensant qu'à se faire un établissement solide sur la terre, se mit peu en peine d'apprendre autre chose à ses enfants que l'art de s'agrandir et de passer commodément la vie. Malheur trop commun dans notre siècle. A peine les enfants sont-ils nés qu'on semble oublier que ce soient des êtres raisonnables. Comment donc se souviendrait-on qu'on vient d'en faire des chrétiens? On commence par dissoudre les corps dans les délices et la mollesse. Prêchons-leur ensuite la pénitence et la mortification, comment nous écouteront-ils? A mesure qu'ils grandissent toute l'attention se porte aux défectuosités du corps; pour les défauts de l'âme, ils se découvrent en vain; on passe tout à la faiblesse de l'âge. Qu'ils vivent, ah! qu'ils vivent ignorants, capricieux, libertins peut-être déjà; ah! il n'importe, pourvu qu'ils vivent. La correction la plus légère, une réprimande, un moment de contrainte pourrait altérer leur santé, on leur épargne tout; si on leur donne quelquefois des leçons sérieuses, l'honneur, leurs ancêtres, ce sont les seuls mots qu'on fait retentir à leurs oreilles. Ainsi, les vertus fondamentales de la religion sont étouffées, et plus on réussit à les étouffer, plus on s'applaudit. N'a-t-on pas même enfin trouvé l'art détestable de devenir habile aux dépens de la pudeur? Les poésies les plus libres, les fables les plus licentieuses, n'est-ce pas..... mais finissons, mes frères.

Tendres enfants, pourquoi suis-je forcé à vous adresser enfin, malgré moi, une leçon si contraire à toutes celles que je vous ai données jusqu'à présent? Mais enfin, c'est le Sage qui vous la donne : Mon fils, vous dit-il, si les pécheurs veulent vous allaiter de leur venin : *Si te lactaverint peccatores, fili mi* (*Prov.*, I, 10), ah! prenez garde de vous laisser surprendre par la douceur de ce breuvage qu'ils vous présentent : *Ne acquiescas eis.* (*Ibid.*) Non, ne regardez jamais comme vos pères ces cruels qui, courant à votre perte, peu contents de périr seuls, veulent vous associer à leurs crimes afin de vous associer à leur malheur. Votre père, votre véritable père, c'est le Seigneur. Souvenez-vous que vous êtes à lui avant que d'appartenir à vos parents. Souvenez-vous de l'adoption que vous avez contractée en Jésus-Christ; c'est là votre véritable noblesse. Elevez vos pensées vers ce bel héritage que notre Père nous promet dans les cieux; c'est là qu'il faut tendre, mon fils. Si vos parents, fût-ce un père, fût-ce une mère, veulent vous arrêter dans la voie où Dieu vous appelle, ah! plutôt, c'est l'expression de saint Bernard, foulez aux pieds et l'un et l'autre.

Le respect, l'amour que vous leur devez peuvent-ils balancer celui que vous devez à Dieu? Qui vous aime davantage d'eux ou du Père céleste? Qui vous a fait plus de bien?

Se sont-ils sacrifiés, sont-ils morts pour vous? Votre Dieu l'a fait. Vous promettent-ils? Sont-ils en état de vous donner un royaume éternel? Votre Dieu vous le promet, il vous le donnera. Et que peut enfin contre vous leur colère? Vous menaceront-ils d'un enfer? Vous puniront-ils d'une éternité de supplices? Votre Dieu vous en menace, il vous en punira.

Suivez donc, mon fils, la voie que Jésus-Christ vous a marquée par les traces de son sang, et non pas celles que ceux-ci vous tracent par leurs désordres : *Ne ambules cum eis, fili mi.* (*Ibid.*) Dans tout le reste, votre respect ne peut être trop profond, votre amour trop soumis et trop tendre ; mais sitôt qu'ils mettront en compromis ce que vous devez à Dieu, non, ne reconnaissez plus d'autre père que votre Dieu. Et vous, pères et mères, vous vous plaindrez peut-être de ce que nous donnons de pareilles leçons à vos enfants; mais c'est moi qui me plains de ce que nous sommes obligés de les leur donner. Et qui de nous a plus de droit de se plaindre?

Vous les aimez, dites-vous (je finis par ce trait de saint Chrysostome), vous les aimez? Mais quelles marques leur donnez-vous de votre amour? Vous vous empressez de leur laisser de grands établissements, de riches héritages, de brillantes fortunes. Et, dussiez-vous leur laisser un diadème, qu'est-ce que tout cela? Tout cela les suivra-t-il dans le tombeau? Un trésor véritable à leur laisser, c'est celui qu'Abraham destinait à Isaac dès le berceau, la protection du Seigneur; celui qu'Isaac donnait à Jacob, l'héritage des miséricordes de Dieu ; celui que Jacob transmettait à ses douze enfants, les bénédictions célestes ; celui que le pauvre père Tobie laissa à son fils pour tout bien, une vertu pure, une succession de charité, un riche trésor que ni la vicissitude des temps, ni les malheurs des années, ni les efforts d'aucun ennemi ne peuvent endommager ; trésor qu'ils emporteront dans le tombeau, et qui doit faire à jamais leur joie et leur couronne : c'est là véritablement les aimer.

Vous les aimez, dites-vous, et vous n'êtes occupés qu'à les rendre souverainement et éternellement malheureux? Hélas! entraînés par le seul poids de la concupiscence, ils chancelaient; vous les voyiez prêts à tomber. A qui était-ce donc de leur tendre la main pour les soutenir? A vous, sans doute, et c'est vous qui les poussez au précipice et qui hâtez leur chute. Est-ce là les aimer?

Vous leur avez donné la vie, quel bienfait! Bienfait cruel! Que ne la leur ôtiez-vous dès le berceau? Pourquoi la leur conserver avec tant de soin? Quand je vous vois si inquiets sur leur santé, si attendris sur leurs besoins, si affligés à la seule idée de leur perte; ah! malheureux, m'écrié-je au dedans de moi-même, malheureux, que craignez-vous, craignez-vous qu'il n'échappe à l'enfer une victime? et c'est là les aimer, cela s'appelle aimer!

Non, non, mes frères, corrigez donc désormais votre amour par la religion; songez à devenir pères d'enfants illustres, mais illustres dans la foi. Pour cela tout dépend en premier lieu de vous en faire respecter, puisque leur éducation sera toujours malheureuse s'ils ne vous respectent pas, mais pour vous en faire respecter, il faut les respecter en quelque sorte vous-mêmes, en considérant ce qu'ils seront un jour, ce qu'ils sont déjà par rapport à vous et devant Dieu. Tout dépend en second lieu de vous en faire aimer en les aimant vous-mêmes d'un amour tendre qui excite leur reconnaissance, d'un amour éclairé cependant qui les retienne dans la soumission, mais surtout d'un amour chrétien qui imprime profondément le christianisme dans leur cœur. Heureux le père qui aura suivi cette belle méthode dans l'éducation de ses enfants; ses enfants seront sa gloire et sa joie pendant sa vie, dit l'Ecclésiastique : *Laudabitur, gloriabitur in illo.* (*Eccli.*, XXX, 2.) Ils seront sa consolation, son soutien dans sa vieillesse, son espérance même au moment de sa mort : *In obitu suo non contristatus est.* (*Ibid.*, 5.) Il meurt, mais c'est comme s'il ne mourait pas : *Mortuus, quasi non mortuus* (*Ibid.*, 4) ; puisqu'il laisse après lui des successeurs de sa vertu qui perpétueront son nom et sa mémoire : *Similem reliquit post se.* (*Ibid.*) Enfin il les retrouvera pour se réunir à eux au sein de Dieu où ils seront sa couronne dans l'éternité bienheureuse. *Amen.*

SERMON XIV.

SUR LE TEMPS COMPARÉ A L'ÉTERNITÉ.

Puer crescebat et confortabatur plenus sapientia, et gratia Dei erat in illo. (*Luc.*, II, 40.)

L'enfant croissait et se fortifiait; il était rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui.

Pourrait-on, mes frères, le dire pareillement de nous que nous croissons en sagesse à mesure que nous croissons en âge? mais comment le pourrait-on dire de Jésus-Christ? La divinité peut-elle prendre des accroissements nouveaux? la plénitude de la divinité était en lui, comme dit saint Paul, dès les premiers instants de son existence humaine ; sans doute il ne pouvait se perfectionner ; ce qui est infini ne peut croître : mais, répondent les interprètes après les saints docteurs, la grâce de Dieu qui était en lui comme dans sa source, ne se manifestait que peu à peu, la science et la sagesse dont il était le trésor, ne se produisaient aux yeux des hommes que par degré et comme avec mesure par proportion à son âge : c'est le sens des paroles de l'Ecriture; *Puer*, etc.

Il voulait être notre modèle, et il le fut dans tous les âges, c'est pour cela même qu'il suspendit en quelque sorte d'abord, les opérations mystérieuses de sa divinité. Comme son corps ne croissait qu'avec les ans, son âme ne semblait se perfectionner qu'avec son corps : belle leçon des progrès successifs que nous devrions faire de jour en jour dans la vertu.

Mais hélas! nos années s'accumulent, et avec elles nous n'accumulons que nouveaux crimes : nos habitudes vicieuses s'enracinent de plus en plus, tandis que nos organes se fortifient; et plus les connaissances de notre esprit, les sentiments de notre cœur se développent, plus les passions semblent prendre d'empire et sur l'un et sur l'autre. Ainsi le temps s'écoule et nous nous écoulons avec lui, et nous parvenons au terme fatal de notre vie, avant que nous ayons pensé sérieusement à la fin pour laquelle elle nous avait été donnée.

Croyons-nous donc une éternité dans laquelle nous devons entrer après que cette vie passagère sera finie? Croyons-nous que l'usage que nous aurons fait de cette vie décidera de notre sort pour l'éternité? Voilà, mes frères, des réflexions solides que nous ne devrions jamais perdre de vue, que la circonstance du temps où nous sommes devrait nous rappeler, particulièrement aujourd'hui, et que je veux tâcher en effet de graver profondément dans vos esprits et dans vos cœurs.

Une éternité, un instant, je ne separerai point ces deux idées; elles sont bien propres à se relever mutuellement l'une et l'autre. L'éternité devant les yeux, venez donc apprendre ce que c'est que le temps.

Il est une éternité; donc toutes les choses du temps, par rapport à nous, ne sont rien : premier point; le temps est le prix de l'éternité; donc rien de plus précieux que l'éternité : second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Rien de plus grand d'une part que l'homme, rien de plus méprisable de l'autre; bizarre assemblage de grandeur et de misère, de faiblesse et de force; moins que le néant, dit le Psalmiste, il porte cependant ses désirs jusque sur l'infini; plus faible qu'une feuille que le vent emporte, il s'élève par je ne sais quel sentiment intérieur jusqu'aux plus sublimes projets. Que veut dire cette contradiction apparente? Serait-ce pour l'accabler du funeste désespoir que Dieu, en le formant, lui aurait inspiré cette soif insatiable de bonheur, et eût allié dans lui tant de faiblesse avec des sentiments si hauts? Affreuse idée qui nous représente comme un tyran le meilleur de tous les père! Pourquoi donc ce Dieu qui nous aime, en voulant que nous cherchions notre bonheur, un bonheur éternel, nous a-t-il de toutes parts environnés de misères et comme investis de la mort? C'est, mes frères, la preuve la plus sensible de la vérité que j'ai avancée, qu'il est pour nous une autre vie après celle-ci, une vie éternelle; mais quel mépris cette assurance de l'éternité ne doit-elle pas nous inspirer pour notre vie? Remarquez comment les vérités de notre sainte religion se soutiennent mutuellement et se prouvent l'une par l'autre : tourmenté par le plus impétueux désir d'être heureux, l'homme s'agite en vain pour le trouver ce bonheur après lequel nécessairement il soupire. S'il rentre en dedans de lui-même pour le trouver, son propre fonds le rebute et l'effraye : *Non est quo intret quia mala sunt.* S'il s'échappe au dehors, tous les objets le repoussent en le désespérant : *Non est quo exeat quia dura sunt.* C'est la pensée de saint Augustin, et voici les conclusions que j'en tire avec ce saint docteur. Donc ce qui peut nous rendre heureux, n'est point sur la terre; cette terre n'est donc pour nous qu'un lieu d'épreuves : il est donc une autre vie, une vie éternelle qui doit nous élever au-dessus de toutes les choses de cette vie : ce n'est que l'explication de la première proposition, qui doit faire le fonds de cette première partie. Il est une éternité, donc toutes les choses du temps, par rapport à nous, ne sont rien.

Vous ne le nierez certainement pas, mes frères, qui que vous soyez, vous voulez être heureux. Eh quoi! ces cris, ces larmes, cette affreuse impuissance d'une enfance imbécile, cette affreuse présomption, cette audacieuse indocilité, tant de désirs, tant de travaux infructueux d'une adolescence intraitable, ces dégoûts, ces traverses, ces disgrâces, ces dangers dans lesquels se passe l'âge viril, cette caducité, ce retour d'enfance, malheureux partage d'une vieillesse incommode et chagrine : est-ce donc là le bonheur que votre cœur désire? Cependant la force de votre esprit, capable de tout connaître, semble vous le promettre. Rentrez-y donc, qu'y trouverez-vous? pas une idée juste, pas une connaissance exacte de la moindre créature qui vous environnera, un amas d'obscurités, d'incertitudes, de faussetés. Fouillez dans la nature, esprits profonds : que seront toutes vos découvertes, sinon les anciennes erreurs de l'esprit humain, plus propres à vous instruire de sa vanité, que des effets et propriétés de la nature? Cependant vous voulez tout connaître, et ce n'est partout qu'obscurités, que difficultés dont la passion seule et l'ignorance peuvent n'être point effrayées? Fût-ce la vérité même, embarrassée de tant de nuages, je ne puis l'embrasser qu'en tremblant; mais ce n'est partout que faussetés : faussetés dans les principes; les sens trompeurs font ceux de la plupart des hommes : l'amour de la nouveauté, le préjugé, la passion les dictent presque à tout le reste : faussetés dans le raisonnement; grâce aux folles inventions de notre esprit, rien de plus embarrassé maintenant que l'usage de la raison même : en voulant en faire un art, ne semble-t-on pas avoir voulu la perdre? A force d'être philosophes, combien cessent d'être raisonnables? Faussetés dans les conclusions; la lumière ainsi que les ténèbres nous aveuglent, une vérité imparfaitement connue nous jette en mille erreurs.

Si, peu satisfait de votre esprit, vous rentrez dans votre cœur même? Ces passions fougueuses, sources intarissables de l'insipide ennui, de l'accablante tristesse, des inquiétudes dévorantes, de l'insensé désespoir; ces penchants violents qui nous détournent sans cesse du vrai bien pour nous

séparer sous la guide des sens vers les routes dont le terme est la perdition; ces soulèvements, ces révoltes de notre chair, ces guerres intestines de notre âme; ajoutez ces ridicules extravagances d'une imagination impérieuse qui captive presque toujours le cœur et la raison, ainsi que les sens : est-ce donc là le bonheur que votre cœur désire?

Du moins, les outrages que l'on trouve dans les objets extérieurs ont-ils peut-être en douceurs de quoi calmer, de quoi étourdir les sentiments de tant de maux? J'y consens, n'examinons point les épines dont ces roses sont hérissées; je veux que le plaisir de les cueillir en fasse oublier les piqûres. Je n'ai, mes frères, qu'un mot à demander, cette félicité remplit-elle l'âme, répond-elle à l'ardeur avec laquelle vous l'avez désirée? Tels que nos premiers parents, nous sentons tous notre excellence; l'homme est fait pour tout connaître, posséder tout; mais il veut, avant le temps et dans le lieu d'épreuve, jouir de ce qui ne doit être que récompense. Impatient d'être heureux, il porte la main sur tout; l'arbre défendu n'est point respecté : qu'y gagne-t-il enfin? Les yeux s'ouvrent : *Aperti sunt oculi eorum.* (*Gen.* III, 7.) Cette connaissance si vantée, cette félicité si attendue se bornent à connaître votre misère et votre nudité; aussi l'on poursuit un fantôme de richesses, un fantôme de plaisirs, un fantôme de grandeurs; l'empressement qu'on a de l'atteindre, ne laisse réfléchir ni aux fatigues de la poursuite, ni aux risques de le manquer, ni aux peines de le retenir. On l'atteint, la jouissance aussitôt rompt le charme; c'est comme un sommeil trompeur dont la flatteuse illusion ne faisait qu'enivrer les sens. *Dormierunt somnum suum.* (*Psal.* LXXV, 6.) Au réveil les yeux enfin s'ouvrent : *Aperti...* Et l'on ne trouve rien entre ses mains : *Nihil invenerunt.* (*Ibid.*) Encore une fois est-ce là le bonheur que votre cœur désire?

Mais enfin quand l'enchantement pourrait durer tout le temps de votre vie, cet espace de temps quel est-il donc? quel peut-il être? Promenez votre imagination, égarez vos sens sur quel objet il vous plaira, cet objet vous annoncera de lui-même qu'il doit tôt ou tard vous échapper. L'air que vous respirez, les aliments qui vous soutiennent, toutes les saisons tour à tour, le froid, le chaud également vous le redisent que vous êtes sujet à la dissolution. Vous ne pouvez jouir de la vie même qu'en la perdant peu à peu, et insensiblement par parties. Ces agréments qui en font la douceur par leur propre usage se consument; ces liaisons, ces douces amitiés, la mort les a brisées. L'usage qu'il a fallu faire de vos richesses, les a fait nécessairement passer en d'autres mains; le lever de l'aurore a dissipé ces spectacles, ainsi qu'une ombre frivole. Formez de nouvelles liaisons, renouez d'autres parties, tout s'écoulera de même. En vain, sur ce penchant rapide qui l'entraîne vers le tombeau, l'homme voudrait s'arrêter sur ce passage pour goûter un peu de miel qui s'y rencontre : *Gustans gustavi paululum mellis.* (1 *Reg.*, XIV, 43.) Le temps est comme un tourbillon qui l'emporte, inexorable à ses soupirs, à ses regrets : *Et ecce morior.* (*Ibid.*) Enfin est-ce là le bonheur que votre cœur désire?

Que l'impiété étale donc à présent son système; vous voulez être heureux : voilà le grain de sable contre lequel se briseront toujours vos raisonnements; eussiez-vous pu trouver un bien réel : l'homme, qui s'aime, s'aime sans bornes, par conséquent il ne peut être heureux jusqu'à ce qu'il ne soit assuré de son immortalité, parce qu'il ne peut jusque-là cesser de craindre.

Quels sont donc ces bruits confus? J'entends dans une folle ivresse une troupe dissolue qui s'écrie : Livrons aujourd'hui nos cœurs à la joie sans réserve, couronnons-nous de fleurs, préparons des festins, hâtons-nous, la mort approche, demain nous ne serons plus? Discours contradictoire; quoi! vous êtes heureux, et vous ne craignez pas de perdre votre bonheur? Le glaive est suspendu sur votre tête, un simple fil le tient encore, vous le voyez, il va frapper au milieu du festin, et vous voulez que nous pensions que vous en pouvez goûter les charmes? La plus parfaite des créatures devient donc ainsi la plus misérable : mais accordez avec ce système aucun des attributs de la Divinité. Quoi? un Dieu bon m'aura créé pour me rendre malheureux, pour accroître mon supplice? Un Dieu sage aura mis dans moi la plus violente passion d'être heureux; un Dieu saint m'aura donné pour fin des plaisirs dont je ne puis me procurer la plus grande partie sans violer les droits les plus sacrés, sous un Dieu juste et tout-puissant; le scélérat le plus hardi sera le plus heureux, le plus infortuné sera celui dont la main sera plus timide à commettre le crime!

Le dogme d'une autre vie, d'une vie éternelle, c'est, mes frères, la seule solution à tant d'énigmes : concluons donc, ah! que cette assurance d'une vie éternelle doit à son tour nous inspirer d'indifférence et de mépris pour tout ce qui n'est que pour le temps. Dans ce point d'opposition avec l'éternité, qu'est-ce, en effet, que la vie? que sont ses biens, ses maux, qu'est-ce que tout le monde?

Dès le premier moment, dès votre être, vous fûtes créés pour exister toujours. Que l'on abrége donc tant qu'on voudra cette portion de vie que vous devez passer dans un corps, qu'on l'étende, qu'on la prolonge pendant des siècles entiers, on ne retranche véritablement rien de votre durée, on n'y ajoute rien. Imaginez quelle carrière sur la terre serait pour vous un objet d'ambition; la vie des anciens patriarches. Oui, vous parviendrez jusqu'au neuvième, jusqu'au dixième siècle; mais ces siècles enfin s'écouleront. Où sont maintenant nos pères qui virent passer sur leur tête ces surprenantes révolutions de siècles? O ombre de notre vie, sommeil passager, herbes futiles, que

vous subsistez peu dans nos campagnes! Créatures immortelles, cette fleur qui s'épanouit le matin et qui le soir est fanée, mérite-t-elle d'attirer vos regards? *Et dignum dulcis super hujuscemodi aperire oculos tuos.* (*Job*, XIV, 3.) Cependant vous ne pensez qu'à retenir cette portion fugitive de votre être; ce que vous appelez vivre, ne pas mourir, fait votre unique affaire, occupe toute votre attention, épuise tous vos soins. Première inconséquence : cette vie, après tout, ne sera que la durée de votre corps, et sa durée finie, votre âme s'élèvera sur les débris de cette vile matière : elle la verra s'altérer, se corrompre, prendre successivement toutes sortes de formes; elle, cependant, incorruptible, supérieure à toute vicissitude, ne changera ni de propriété, ni de nature : connaître, aimer, voilà sa vie. Pour la perdre, il faudrait qu'elle perdît les objets de sa connaissance et de son amour; ses objets sont Dieu éternel, immuable, les autres esprits, éternels comme elle : qu'importe donc ce que deviendra son corps; elle vivra toujours, et c'est sur ce corps que vous fixez toutes vos pensées : *Et dignum*, etc. Le dénicater, le parer, l'idolâtrer ce corps, lui procurer tous les agréments, en écarter tout ce qui peut lui nuire, c'est là votre unique occupation, votre unique affaire. Seconde inconséquence : qu'est-ce, en effet, que tous les biens, qu'est-ce que tous les maux de cette vie? Ces sentiments de douleur et de tristesse dont vous redoutez seulement jusqu'à l'idée, combien dureront-ils? Quelle sera de même la durée de vos amusements? Voyez-les tant qu'il vous plaira; je supposerai, si vous voulez, l'impossible : de toute la suite de votre vie ne faites qu'une chaîne non interrompue de purs plaisirs sans mélange d'aucun mal; mais dites-moi, je vous prie, qui de vous se plaindrait d'une heure de chagrin qui devrait être suivie de cent années de joie? Qui de vous estimerait une heure de plaisir, qui entraînerait après soi un siècle de douleur? Une heure contre un siècle, ce n'est rien, dites-vous, mes frères, vous vous trompez. Une heure est un espace de temps bien borné, il est vrai, mais un siècle est un espace de temps borné de même. A un siècle, je substituerais autant de millions d'années qu'un siècle renferme d'instants; cette innombrable multitude de siècles encore aurait-elle de la proportion avec une heure, mais de l'infini au fini, la proportion manque et tout nombre est fini, il n'y a que l'éternité qui est sans bornes. *Et dignum*, etc.

Insensés, pourquoi donc ces soupirs et ces regrets? Le son flatteur des joies mondaines qui retentissait, il n'y a qu'un moment à vos oreilles, a-t-il donc plus duré que vos douleurs? il a duré bien moins. Pauvres, qui que vous soyez, vous croyez une éternité, et vous regardez quelque misère comme insupportable! riches, heureux du siècle, vous croyez une éternité, et vous pouvez goûter ici-bas aucuns plaisirs illégitimes! Troisième inconséquence.

Un orgueil raisonnable m'enlève donc au-dessus de toutes ces faibles créatures qui m'environnent; j'en considère avec dédain les révolutions diverses : qu'est-ce que le monde entier?

Quel théâtre, et sur ce théâtre, quelle variation prodigieuse de décorations et de scènes! L'univers, à chaque siècle, change d'idoles et de tyrans : je vois les trônes renversés tour à tour l'un sur l'autre; j'embrasse d'un seul coup d'œil tous les empires. Les métaux les plus précieux composent ce brillant colosse; faible que je suis, j'admire, et soudain une pierre, un grain de sable se détache d'un roc et réduit tout en poudre. Ah! disparaissez, pompeux néant, m'écrié-je à cette vue, vous êtes trop vil pour moi : *Et dignum.*

Voilà cependant, mes frères, ce qui vous charme, ce qui vous enchante, ce que vous adorez; nous sommes immortels, donc tout ce qui n'est que pour le temps, n'est rien par rapport à nous. Tout ce qui n'est que pour le temps est fini, du fini à l'immortalité, il ne peut y avoir de proportion : donc de vous à toutes les grandeurs, à toutes les richesses, à toutes les magnificences du monde, il ne peut y avoir aucune proportion. Une obole peut se comparer à des millions d'or amoncelés, la plus étroite cabane au plus vaste palais, une goutte d'eau à l'Océan; mais rassemblez tout ce que le temps a de plus parfait, joignez l'excellence de tous les êtres matériels que vous admirez le plus, tout cela ne peut entrer en comparaison avec votre véritable grandeur.

Nous sommes immortels, c'est, mes frères, cette pensée qui doit faire et qui fait le véritable sage. Ces colosses de puissance que redoute le faible vulgaire (j'appelle vulgaire l'homme dégradé par l'oubli de son immortalité), ces colosses de puissance, dis-je, ne l'étonnent ni l'effrayent. Qu'on fasse briller le glaive à ses yeux, qu'on étale le plus redoutable appareil de supplice, il ne verra périr que ce qu'il devait perdre; qu'on lui ravisse ses biens, qu'on le flétrisse dans son honneur, il connaît en lui-même une excellence à laquelle personne ne peut toucher. C'est lui qui, dans un sens exact, ne ressent ni plaisir ni peine; c'est-à-dire qu'il n'est ni enivré ou dissipé par la joie, ni consterné ou abattu par la douleur. L'homme immortel voit s'écrouler devant lui les voûtes immenses des cieux, la lumière des astres s'éteindre, les éléments embrasés se confondre sans que rien puisse jamais endommager sa propre substance.

Pourquoi un si beau caractère est-il si rare? On dit, mes frères, qu'autrefois un philosophe dans une ville de Grèce, par la seule preuve de l'immortalité sut inspirer au peuple un tel dégoût de la vie qu'on voyait chacun courir volontairement à la mort. Mon Dieu, que disait-il? Votre parole est-elle moins efficace? Et que concluons-nous? Est-il donc plus facile de mourir que de vivre comme devant toujours vivre? Ah! l'on vit assez comme si l'on était immortel

sur la terre. On ne cesse d'entasser projets sur projets, projets pour le lendemain, projets pour les années suivantes, projets pour ses amis, projets pour étendre sa maison, et agrandir ses héritages. Où sont les projets que l'on forme pour l'éternité? Quatrième et dernière inconséquence.

Mais si ces maximes étaient suivies dans la pratique, me dira-t-on, ne renverseraient-elles pas toute la société? Il n'y aurait plus de subordination parmi les hommes; de ce mépris des affaires temporelles naîtrait une inaction universelle. O monde que tu es malheureux! si tu ne peux subsister que par l'esprit d'erreur et de vertige : mais non, mes frères, ce ne sont pas là les conclusions que fait tirer la pensée de l'éternité; elle ne dépeuple pas les villes, elle les police, elle les règle; elle ne fait point abandonner les affaires temporelles, elle les rapporte à leur véritable fin, elle ne détruit point la subordination, mais elle empêche qu'il y ait des tyrans, de vils flatteurs, de bas esclaves.

J'imagine donc une société d'hommes uniquement occupés de leur éternité. Les princes, les magistrats, pleins d'une noble indifférence pour leurs grandeurs, seront bien éloignés d'en abuser. Les sujets dociles respecteront sans bassesse, aimeront sans contrainte, la puissance à laquelle ils sont assujettis. On n'aura point à se prémunir contre la sédition, ni la cabale, contre la ruse ni la violence : les grands seront sans crainte, personne ne portant envie à leurs grandeurs. Les pauvres, que dis-je, il n'y en aura point, le riche estimera trop peu sa richesse pour la préférer au soulagement de son frère. Bien loin de négliger les affaires temporelles, on s'y appliquera même avec plus d'ardeur, mais on s'en occupera sans s'y livrer, les rapportant toujours à quelque chose de plus noble, à l'éternité; on n'y verra donc point d'oisifs. Quelque vil en effet que soit le temps, il est le prix de l'éternité : donc rien de plus précieux que son emploi. Sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

O temps, ô temps! que puis-je exprimer de la légèreté, de la rapidité de ta course? Tu finis, tu t'envoles sans que je le sente; et tandis que j'en parle, je ne sens rien de toi, sinon que tu es écoulé. Aussi court que volage, le temps ne nous est même donné que par parties. Qu'est devenu le passé? L'avenir n'est point encore, et sera-t-il par rapport à nous? Et ce présent, qu'est-ce que ce présent dont vous croyez jouir? Mes frères, le moment où j'en parlais, n'est déjà plus.

Oui, dans ses réflexions chagrines, l'homme, tous les jours entraîné par le tourbillon de ce torrent, gémit, pleure, se plaint de sa rapidité. Ah! mes frères, que sert de nous en plaindre? Nous perdons le temps, en nous plaignant qu'il est court; puisqu'il est court, pensons donc à en profiter; car enfin, quelque méprisable qu'il doive paraître en lui-même, il est le prix de l'éternité, c'est-à-dire, il nous est donné pour mériter une éternité, et pour la mériter cette éternité, il peut suffire; comment donc devons-nous l'employer ce temps? Mais commençons par appuyer d'abord tout ce que j'ai dit jusqu'à présent, et tout ce que je dois dire dans la suite d'une réflexion qui peut-être vous paraîtra singulière, mais elle est solide. De tous les raisonnements philosophiques que l'on fait sur la nature de nos âmes, on ne peut, ce me semble, rien conclure efficacement sur leur état après la mort. La seule parole de Dieu peut, en effet, décider, cette question importante que nos âmes, comme nous le croyons tous, comme la raison, d'accord avec notre sentiment intime, nous le persuade, que nos âmes, dis-je, soient des esprits absolument différents, parfaitement distingués de la matière, substances qui, n'ayant point de parties, ne peuvent s'altérer ni se corrompre, substances qui, s'élevant au-dessus de tout être matériel, s'occupent d'objets, tout autres que ceux qui tombent sous nos sens, et par conséquent doivent être d'une nature tout autre que toutes les substances sensibles qui nous environnent. Substances dont la vie est de connaître et d'aimer, qui, par conséquent, peuvent agir et vivre tant qu'il subsistera des objets de leur pensée, et qui par une dernière conclusion, s'occupant par la connaissance et par l'amour d'objets qui ne peuvent périr, exigent par leur propre nature de ne point périr elles-mêmes. De tous ces raisonnements, dis-je, quelque concluants qu'ils soient, que conclure en effet? Celui qui a créé ces âmes, ne peut-il pas les anéantir? Et quand même on supposerait au contraire, qu'elles ne sont qu'une matière plus subtile, plus parfaite que celle qui compose les autres êtres de l'univers; encore dans ce système absurde et contradictoire, autant qu'impie, faudrait-il avouer que celui qui les a créées peut les conserver, et qu'étant éternel lui-même, il peut les conserver éternellement. Tout dépend donc, mes frères, de la pure volonté de Dieu, par rapport à l'état de nos âmes après la mort. Toutes spirituelles qu'elles sont, Dieu pourrait les anéantir; toutes matérielles qu'on les supposerait, il pourrait les conserver; donc pour savoir ce qu'elles deviendront, c'est à sa seule parole qu'il faut avoir recours. Or, que dit Dieu, que nous révèle-t-il? Eh! mes frères, tout le système de la religion ne porte-t-il pas, pour ainsi parler, sur le système que je démontre? Sans cette vérité, c'est en vain que Jésus-Christ naît, en vain il souffre, il meurt en vain; sans elle à quoi tendent toutes ses promesses, toutes ses menaces? Sans elle tous nos livres saints ne renferment que chimère, la création, la chute, la dégradation du premier homme; si l'on ne suppose cette vérité, ce ne peut être qu'une fable; la foi des anciens patriarches ne serait qu'une pitoyable illusion; la constance de nos martyrs ne pourrait passer que pour aveuglement et fana-

tisme. Revenons donc, mes frères, et consultons plus particulièrement les livres saints, sur ce qui doit arriver à nos âmes après notre mort.

1° Cette vie finie, nous entrerons tous dans une vie nouvelle, c'est la seule solution qui tranquillisait le Prophète-Roi sur le bonheur temporel des impies et l'oppression continuelle dans laquelle il voyait languir les gens de bien. L'Ecclésiaste raisonnait de même. Le juste jugement de Dieu après la mort remettra tout dans l'ordre pour la nouvelle vie qui doit commencer alors. Quand Jésus-Christ nous exhorte à ne point ménager nos corps, à ne point craindre ceux qui veulent les détruire, n'est-ce pas toujours par l'espérance qu'il nous donne d'une vie nouvelle qui doit succéder à celle-ci?

2° Or, cette vie nouvelle sera une vie ou de joie et de délices, ou de supplices et de douleurs; point d'état mitoyen, marqué ni dans l'une ni dans l'autre Ecriture. Le purgatoire n'est qu'un lieu de passage, mais, dans les maisons de l'éternité, pour me servir de l'expression de l'Ecriture, tout est saint, tout est immuable, tout est fixe; d'une part un séjour de ténèbres et d'horreurs, funeste habitation des anges perfides, disent les prophètes ainsi que les apôtres, où le feu, allumé par la colère du Tout-Puissant, ne s'éteindra jamais; de l'autre part un tabernacle, dit Esaü, dont les richesses ne peuvent être comparées à aucuns trésors de l'univers, d'où la mort, la douleur, tout signe, et tout effet de la douleur sont bannis à jamais; où il n'y a plus aucune vicissitude à craindre; de quelque côté que l'arbre tombe, soit à droite pour entrer dans la construction de ce magnifique tabernacle, soit à gauche pour brûler dans ce feu, il ne se relèvera point, dit Jésus-Christ.

3° Mais, ce qu'il faut encore plus particulièrement remarquer, c'est que l'état d'un chacun sera fixé selon ses œuvres. Dans cette vie nouvelle tout est récompensé : oui, l'impie portera la juste récompense de son iniquité, dit l'Ecclésiastique, presque dans les mêmes termes que saint Pierre. L'empire éternel, de même le diadème de gloire et de puissance, comme dit le Sage, est le prix de la vertu : car la couronne que Dieu donnera à ses élus, est, comme dit saint Paul, une couronne de justice. Hâtons-nous donc, mes frères, hâtons-nous de marcher sans relâche dans les sentiers de la droiture. C'était la conclusion de saint Paul, c'était celle de Jésus-Christ même : La lumière du jour luit encore pour vous, profitez-en, mes frères; quand la mort vous aura plongés dans la nuit éternelle, en vain vous voudriez, il ne sera plus temps; non vous ne pourrez plus espérer le bien. Plus de mérites en effet après la mort. Pour mériter les peines ou les récompenses éternelles, nous n'avons que le temps : et n'est-ce pas là, selon la pensée du Sage, ce qui fera le désespoir des pécheurs. Hélas! s'écrieront-ils, notre vie est passée, le temps s'est écoulé, il n'en est plus pour nous. Ainsi qu'un vaisseau qui, sur la surface de l'onde, ne laisse qu'un faible sillon qui, l'instant après se dissipe; ainsi qu'un oiseau qui fend les airs, on entend le bruit de son aile : mais on ne peut en remarquer la trace, ainsi nous avons cessé d'être? Toute cette puissance qui nous enflait, n'était donc qu'une légère écume que la tempête a dispersée. Oui, pécheurs, mais vos œuvres sont restées : vous avez disparu dans le temps, mais vous subsisterez dans l'éternité : et l'usage que vous avez fait de ce temps si court et si volage réglera votre état pour l'éternité. Puisqu'en effet, selon tout le système de la religion, à cette vie passagère doit succéder une autre vie; puisque tout état dans cette vie nouvelle est permanent et fixe, puisque notre état y est fixé en récompense ou en punition de nos œuvres; puisqu'enfin il n'y a plus d'œuvres méritoires après la mort, c'est donc pour mériter l'éternité que le temps nous est donné, mes frères, et ne nous en plaignons pas; car, pour mériter l'éternité, le temps, quelque court qu'il soit, peut suffire.

Parce que nous ne sommes point faits pour les affaires du monde, aucun temps ne peut suffire pour en terminer aucune parfaitement. La plus longue vie n'est-elle pas trop courte pour établir solidement sa fortune et celle de sa famille? Acquerrez-vous jamais de quoi pouvoir braver sûrement l'indigence? Suffit-il de vouloir être riche pour le devenir? Pour placer des enfants, suffit-il de le vouloir? Il faut, vous le savez, même avec les circonstances les plus favorables, il faut des années, que ce serait une folie de se promettre; et combien de fois, dans le cours des prospérités les plus brillantes, la mort vient-elle tout à coup dans un moment, moissonner les plus belles espérances? Aussi ne sommes-nous point faits pour devenir riches.

Pour monter à un degré d'honneur, où l'ambition puisse être satisfaite, la vie de l'homme est trop courte. On n'avance qu'à pas lents dans la carrière de la gloire; par combien de degrés ne faut-il pas passer? Combien de temps ne faut-il pas s'arrêter sur chacun? et quand on est sur le point d'arriver au comble, un souffle d'adversité souvent ne renverse-t-il pas, ne précipite-t-il pas dans la poussière d'où l'on était sorti? Aussi ne sommes-nous point faits pour devenir grands.

Pour devenir savants, la vie, la plus longue vie certainement est trop courte. En vain je m'ensevelis dans la retraite, je me prive de tous les plaisirs, je m'arrache à toute autre occupation, je renonce à la fortune, je ne fais que me désespérer et me décourager de plus en plus par la certitude que j'acquiers de mon ignorance : le plus facile de tous les arts, pour le posséder parfaitement, demanderait toute la vie de l'homme. Que de siècles n'a-t-il pas fallu pour perfectionner chaque science; encore pouvons-nous assurer qu'on y ait réussi? Aussi, ne sommes-nous point faits pour devenir savants.

Mais, prenez garde, mes frères, parce que

nous sommes faits pour mériter l'éternité, parce que le temps ne nous a été donné que dans cette vue, la vie la plus courte y suffit : pour mériter l'éternité, il ne s'agit pas d'être théologien ou philosophe, il ne s'agit que de croire. Ce n'est pas par de longs raisonnements, par des spéculations abstraites, qu'il faut dompter nos passions, corriger nos erreurs, la vie la plus longue n'y pourrait suffire; mais l'habitude de toutes les vertus que Dieu nous infuse, nous donne la facilité de les produire, et la grâce actuelle, toujours prête à nous éclairer, à nous animer, nous soutient dans la pratique. Nos moindres actions, nos moindres désirs sont reçus pour prix de l'éternité; n'eussions-nous en notre pouvoir qu'un seul moment, Dieu nous en tiendra compte. Un seul moment suffit donc pour mériter un bonheur éternel; mais un seul moment suffit aussi pour mériter un supplice sans fin. Votre raison s'en scandalise et s'en révolte peut-être.

Vous ne pouvez comprendre, dites-vous, que Dieu punisse si sévèrement, punisse éternellement une action momentanée; quelle proportion d'un péché qui ne dure qu'un instant à une éternité de supplices! Appliquez-vous, mes frères : la voici cette proportion que vous demandez, et la voici de trois différentes manières.

Je trouve la première dans l'acceptation libre que vous en faites; une peine est toujours proportionnée au crime quand le coupable s'y soumet : j'ose ajouter qu'elle lui est même inférieure quand il la brave; or, nous vous en menaçons tous les jours de cette peine, nous vous en faisons les descriptions les plus pathétiques et les plus terribles; nous ne vous laissons ignorer ni aucune des actions par lesquelles vous pouvez la mériter, ni aucun des moyens par lesquels vous pouvez vous y soustraire. Quel effet produisent nos menaces, quel fruit retirez-vous de nos instructions? Vous abstenir, comme vous faites, à courir tous les risques d'une vie mondaine et libertine, n'est-ce pas vous y soumettre à cette peine, n'est-ce pas la braver? elle est donc juste.

La seconde proposition se tire de la nécessité de cette peine. Tout châtiment est juste quand il est nécessaire pour faire observer la loi. Eh! que ferions-nous, mes frères, si les peines de l'enfer n'étaient pas éternelles? Leur éternité même peut-elle mettre la loi de Dieu à l'abri de nos insultes? A-t-elle pu jusqu'à présent pénétrer vos cœurs d'une véritable crainte? Les craindriez-vous donc si elles n'étaient point éternelles? Une éternité a-t-elle pu éteindre le feu de la passion qui vous domine, fixer votre coupable légèreté, modérer la saillie de vos désirs ambitieux, endurcir vos corps aux travaux de la pénitence : vos cœurs seraient-ils assez généreux pour servir Dieu par amour pur? A peine la crainte lui conserve-t-elle encore quelques adorateurs. L'éternité des peines était donc nécessaire, elle est donc juste.

La troisième proportion de la peine au crime se démontre par l'exacte proportion du châtiment avec la récompense. L'excès de la miséricorde répond aux objections que l'on fait de l'excès de justice. Eternité de peines à celui qui emploie mal un seul instant; voilà, mes frères, ce qui scandalise votre foi : éternité de récompenses à celui qui s'en sert en vue de Dieu; voilà de quoi confondre votre incrédulité.

Oui, mes frères, éternité de peines pour ce moment de plaisir : hélas! ce n'était qu'un moment, malheureux moment, où follement enivré par la vue d'un objet séduisant, mon faible cœur se complut dans ma pensée criminelle et nourrit ce funeste fruit de mon esprit corrompu. Une éternité de supplices pour ce moment de plaisir; mais aussi une éternité de récompenses pour le simple désir d'une volonté pieuse et sincère, pour cette affection, ce mouvement d'un cœur saintement ému. Mon Dieu, vous êtes juste! Que ma raison s'étonne, elle n'a point droit de se scandaliser!

Eternité de peines pour ce moment de joie criminelle, où, attiré par l'appareil de ce spectacle, entraîné par le bruit d'une pompe mondaine, au milieu de tout ce qui irrite, de tout ce qui favorise des passions déjà trop fortes en moi, j'allai témérairement exposer ma fragile innocence; pour ces moments équivoques passés si légèrement, qu'à peine puis-je moi-même les condamner ou les absoudre; pour ces soupirs, pour ces regards adressés à une idole, hélas trop sensible, une éternité de supplices pour ces moments de plaisir; mais aussi une éternité de récompenses pour ces moments de contrition et de regret, pour cette larme versée saintement sur mes désordres, pour ce soupir tendrement poussé vers le ciel; une éternité de récompenses pour ces moments dérobés à la société du monde et aux compagnies du monde, pour m'entretenir avec Dieu, dérobés au soin de mes affaires temporelles pour m'instruire de mes devoirs par rapport à l'éternité. Oui, mon Dieu, vous êtes juste; si ma raison s'étonne, elle n'a point droit de se scandaliser. Dans l'usage du temps, quoi de plus léger qu'une parole? Eternité de supplices pour ces discours licencieux; hélas! cependant je ne faisais que feindre ce que je n'étais pas : mon cœur était innocent du crime de mes lèvres, sans que mon esprit fût impie; ma bouche adopta pour un moment le système de l'impiété, et, sans être corrompu, j'amusai mon esprit à couvrir de mots ambigus les infamies de la volupté. Malheureux moments qui seront dans l'éternité mon désespoir! Quoi de plus imperceptible qu'un desir? Le temps qui me l'a emporté ne m'en a jamais amené la jouissance. Eternité de peines, cependant, pour ce désir presque aussitôt étouffé que formé dans mon cœur, pour ces voluptueuses rêveries dont j'entretenais ma passion naissante, dans lesquelles je me consolais de la gêne qui contraignait ma passion : les voilà fixés dans l'éternité tous ces moments si courts et si volages qui fixent mon état pour l'éternité. Mais, chrétiens, ils peuvent la fixer, au contraire, votre

éternité, ces entretiens pieux et charitables, ces sentiments produits par la charité dans un cœur qui n'a rien de plus à donner, et qui gémit en secret de son impuissance; ces bonnes résolutions prises dans des moments de grâce et de salut, ces transports même d'un cœur embrasé d'amour, qui forme à la gloire de son Dieu des projets qui ne seront point exécutés. O mon Dieu! que je dois adorer avec crainte, mais surtout avec amour votre exacte justice! Ma raison s'en étonne, elle s'y perd; mais quel sujet aurait-elle de se scandaliser?

Le connaissez-vous ainsi, mes frères, ce temps dont vous pensez si peu à profiter : *Statue tibi speculum, pone tibi amaritudines.* (*Jerem.*, XXXI, 21.) Ne perdez point de vue l'éternité; c'est un objet bien effrayant, j'en conviens; mais servez-vous de la frayeur salutaire que cet objet vous inspire, pour exciter votre vigilance et votre ardeur à faire usage du temps qui doit être le prix de votre éternité : *Statue...* Le passé, l'avenir; oui, l'avenir, ne dût-il même être jamais en votre pouvoir autant que le présent, peuvent vous servir pour l'éternité. Etudiez-donc un moment : ah! que ce moment sera bien étudié; étudiez, mes frères, la manière de vous en servir ainsi : *Statue tibi speculum.* Retournez sur le passé dans l'amertume de vos cœurs. Quel sujet de contrition! Quelle matière de pénitence dans cette multitude innombrable de péchés que vous avez commis! Le temps, qui les a emportés, ne les a point anéantis; ils subsistent, ils sont fixés dans l'éternité. Mais, que dis-je? Oh! que le temps est précieux! Il peut ce que ne peut pas l'éternité même; les larmes que vous verserez, les regrets que vous aurez dans le temps, effaceront en un moment ce que l'éternité avec tous ses feux, avec toutes ses larmes, ne pourra purifier. Remettez donc sans cesse devant vos yeux, rappelez à votre mémoire tous ces moments employés, soit par votre esprit, soit par votre cœur ou par vos sens, à entretenir, à flatter, à satisfaire vos passions, et que ce souvenir, toujours présent à vous, fournisse deux sources intarissables : *Pone tibi amaritudines.* Mais aussi, rappelez sans cesse à votre mémoire tant de grâces que vous avez reçues de la miséricorde de votre Dieu, tant de bons sentiments qu'il a mis dans votre cœur, tant d'actes de vertu qu'il vous a donné la force de faire. Ils sont fixés dans l'éternité; mais, prenez garde : le temps qui vous reste peut encore vous priver de leur mérite. Veillez donc, mais veillez sans cesse : un moment suffit pour tout gagner, mais un moment aussi suffit pour tout perdre : *Statue...* Quelle circonspection, quelle défiance de vous-mêmes ne doit pas vous inspirer la triste épreuve de votre faiblesse! Mais, d'autre part, de quelle confiance, de quelle noble assurance les miséricordes du Seigneur ne doivent-elles pas vous animer : *Statue... Pone...*

Formez donc des résolutions pour l'avenir, faites des protestations, demandez des grâces, imaginez des moyens de rompre vos habitudes, pensez à la manière de mettre ces moyens en pratique, tracez-vous un plan de vie nouvelle : *Statue...* N'oubliez pas les épreuves auxquelles Dieu pourra mettre votre fidélité, prévenez les tentations qui peuvent s'élever contre vous, endurcissez d'avance votre cœur contre les attraits dont le monde pourra se servir encore pour l'amollir, aussi bien que contre toutes les terreurs qui pourraient le décourager et l'abattre : *Pone tibi amaritudines.* Je vous ai déjà avertis, mes frères, que Dieu vous tiendrait compte pour l'éternité des résolutions mêmes sincères et efficaces que le temps ne vous permettrait pas d'exécuter entièrement. Quelle abondante moisson de mérites, l'avenir même, tout incertain qu'il est, ne peut-il pas vous fournir! Profitez de tout, ne négligez rien : *Pone tibi, pone tibi.*

N'est-ce point là déjà, mes frères, de quoi bien employer le temps présent? Entrons cependant encore dans quelque détail sur cet article. En considérant le temps par rapport aux différents usages qui le partagent, j'en distingue de trois sortes; ils sont tous également précieux pour votre éternité : *Pone tibi speculum.*

Temps des affaires. Il est des obligations indispensables. La Providence qui vous a placés dans l'état où vous êtes, veut que vous en remplissiez les devoirs; elle a destiné les uns aux pénibles travaux du corps, les autres à ceux de l'esprit. En vous donnant des enfants, elle vous a chargés de leur éducation, elle vous ordonne de conserver ces biens qu'elle a mis entre vos mains pour en être l'économe, et vous qu'elle a établis juges, chefs pasteurs de son peuple, vous devez vous instruire de ses besoins, vous en occuper, y prévoir? Une simple attention aux ordres de la Providence, vous rendra toutes ces actions utiles et méritoires pour l'éternité. Les commencer dans la vue de la pure gloire de Dieu, les continuer sans dissipation, les finir sans empressement, sans impatience, c'est le seul art de ne point les perdre pour l'éternité : *Statue.*

Temps de délassements. Ils sont nécessaires à notre faiblesse. Il est des plaisirs auxquels on ne peut éviter dans la société de prendre part : moments toujours dangereux qui cachent un poison subtil. Le moyen de s'en préserver, c'est d'y porter une volonté simple et pure, de s'y rappeler de temps en temps à la présence de Dieu, de n'y point perdre l'éternité, cela peut-être en corrompra pour vous les charmes. Enfin voulez-vous qu'ils vous sauvent ou qu'ils vous perdent pour l'éternité? *Pone tibi amaritudines.*

Temps libres enfin. Il en est toujours des temps libres pour celui qui sait ménager tous les instants. La destination de ceux-ci est d'être tout entier et sans réserve consacrés au soin de votre salut. Quittez, quittez, mes frères, tous vos amusements frivoles, toutes vos correspondances inutiles, renfermez-vous dans le cercle des occupations essentielles à votre état, réduisez vos plaisirs à ce que le pur devoir vous prescrit et

à ce que la simple nécessité exige : que vous aurez de moments à employer pour Dieu ! Après tout, que diriez-vous d'un homme qui ne trouverait point de temps pour satisfaire aux besoins de la nature ? Je vous le dis à vous, qui que vous soyez, oiseux empressés, malheur, oui malheur à celui qui se laisse tellement accabler par les affaires mondaines, qu'il néglige le soin de son éternité ! *Pone, Pone...*

En un mot, en quelque situation que vous soyez, mes frères, je vous adresse en finissant les paroles de saint Paul : le temps est court, qu'en conclure? Que tous les biens, tous les plaisirs du monde ne méritent pas de posséder nos cœurs, que les chagrins et les tristesses de la vie ne doivent point nous accabler. Le monde n'est qu'une vaine figure qui passe, que ceux qui vivent dans ce monde ne s'y attachent donc pas; surtout puisqu'il est une éternité, toutes choses du temps ne sont rien par rapport à nous, c'est ce que vous avez vu dans la première partie.

Le temps est court, profitons-en donc pendant que nous l'avons, puisqu'il est une éternité dont il est le prix, que chaque instant mérite d'être soigneusement ménagé; chacun de ces instants, si courts et si rapides, nous a été acheté par tout le sang de Jésus-Christ ; Jésus-Christ ne nous l'a acheté par tout son sang qu'afin qu'il pût être pour nous le prix de l'éternité , et c'est, mes frères, parce que chacun de ces instants a été acheté par tout le sang de Jésus-Christ, que toute l'éternité ne sera pas trop longue pour en récompenser le bon usage, non plus que pour en punir la perte : c'est là le précis de tout ce que vous venez de voir dans la seconde partie.

O mes chers frères, admirons donc avec reconnaissance l'ineffable bonté ! Mais aussi adorons en tremblant la rigoureuse justice de notre Dieu. Non, non, détournez-vous, mon esprit, de la pensée de ses vengeances. J'aime mieux m'abîmer tout entier aujourd'hui dans la méditation de ses seules bontés : *Momentaneum et leve.... æternum gloriæ pondus.* (II *Cor.*, IV, 17.) Pour un moment, pour le plus rapide, le plus court des moments, un poids éternel de gloire, je vous le souhaite : *Amen.*

SERMON XV.

SUR LA PERSÉVÉRANCE OU LA RECHUTE.

Venit Jesus et stetit in medio, et dixit eis: Pax vobis ! (*Joan.*, XX, 19.)

Jésus apparut à ses disciples, et étant au milieu d'eux, il leur dit : La paix soit avec vous !

Cette paix, que Jésus-Christ ressuscité donnait à ses disciples, cette paix qu'il leur laissa comme le dernier gage de son amour en les quittant pour retourner à son Père, les ministres de l'Evangile l'annoncent aujourd'hui dans toutes les chaires, et leur unique désir serait en finissant cette carrière de pouvoir de même vous la laisser. Mon Dieu, vous voyez les plus secrets replis du cœur. L'homme ne peut juger que sur les apparences ; vous qui connaissez seul les dispositions de ceux qui nous écoutent, vous pourrez seul juger de nos succès. Enfin toutes les apparences seraient-elles assez trompeuses pour que nous eussions tort de nous consoler et de nous réjouir avec votre peuple dans la douce confiance que nous lui laissions en effet votre paix.

Non, mes frères, j'aime à mieux augurer de la situation de vos âmes, et tout semble concourir à confirmer aujourd'hui cet heureux présage, une piété naturellement si tendre, et qu'en effet nous avons vu si souvent et si facilement s'émouvoir, cette ardeur pour la divine parole dont saint Jean Chrysostome félicitait son peuple, et dont je puis sans doute vous féliciter encore plus justement que lui, puisque je puis ajouter bien mieux et à bien plus juste titre que ce ne sont pas certainement les charmes flatteurs, les grâces étudiées de l'éloquence humaine que vous avez pu y chercher.

D'ailleurs quel spectacle charmant venez-vous de donner à l'Eglise, ses ministres à peine ont pu suffire à contenter votre ferveur. Vous connaissez la tendresse généreuse et désintéressée de leur zèle, vous voyez habituellement comment la charité les soutient dans les plus rudes travaux ; vous-mêmes jugez donc combien ils se sont crus heureux de vous voir encore pendant ces derniers jours de fête seconder leurs pieuses intentions, et, si j'ose ainsi m'exprimer, les accabler en quelque sorte du poids de vos dévotions. Vous avez accusé, pleuré vos péchés, vous avez mangé le pain des anges, les œuvres de religion, de pénitence et de miséricorde, ont été vos seules occupations. Tant de vertus sembleraient ne demander à présent que des éloges ou du moins un discours tout de consolation ; cependant permettez-moi, mes frères, de l'avouer, je ne sais quel funeste pressentiment me déconcerte et me trouble. Quel sera l'effet des résolutions que vous avez formées, combien de temps du moins durera-t-il ? Dans dix jours, dans moins peut-être, que restera-t-il de vos vertus?

Avouons-le à notre confusion, mes frères, voilà le grand défaut, le défaut ordinaire de toutes nos dévotions. C'est qu'elles ne durent pas plus que toutes les cérémonies qui les font naître; défaut qui toujours les rend infructueuses, et vous le verrez dans la première partie; mais c'est trop peu dire, j'ajouterai qu'il les rend funestes et ce sera le sujet de la seconde partie. L'inutilité et même le danger de nos prétendues dévotions, c'est tout le plan de ce discours. Que je serais heureux si je pouvais fixer enfin votre inconstance dans le bien et rendre éternelle une piété qu'on a déjà vue peut-être tant de fois naître, périr et renaître. C'est la grâce que nous allons demander au Seigneur par l'entremise de Marie : *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT

J'ai nommé d'abord vos dévotions infructueuses; mais prenez garde ici de rien confondre ; ce n'est pas l'hypocrite que j'attaque

Ame double qui fait un trafic honteux de la religion et qui abuse des dehors de la piété pour en arroger au vice toutes les prérogatives. Caractère odieux, dont à Dieu ne plaise que je soupçonne, mes frères, aucun de vous!

Cœurs fragiles mais vertueux, que la faiblesse plutôt que la volonté, rentraîne quelquefois vers la terre; ce n'est point vous aussi que je prétends confondre, je chercherais plutôt à vous encourager et à vous animer.

Je parle d'une piété assez vive pour faire rougir et repentir du crime, non pas assez pour le corriger; assez sincère pour faire promettre, non pas assez pour faire exécuter; assez tendre pour émouvoir le cœur, non pas assez forte pour le transformer; piété de presque tous les chrétiens de nos jours, piété qui rend le cœur contrit à l'approche de presque toutes les grandes fêtes, et qui le laisse aussi mondain qu'auparavant, sitôt que la fête est passée; piété qui conduit aux pieds d'un confesseur, au banquet même de Jésus-Christ toutes les fois que l'Eglise y invite, mais qui perd aussitôt après le souvenir de toutes les résolutions qu'on y a prises. Ce sont donc aujourd'hui, dans ce cœur dont je parle, tous les plus grands sentiments de religion, qui demain céderont la place à toutes les maximes du monde. Aujourd'hui nous les voyons ces chrétiens sur la sainte montagne avec Moïse, et demain nous les retrouverons dans la foule des adorateurs du veau d'or : en un mot rien d'égal, rien d'uniforme, rien de constant dans leurs dévotions; voilà ce que j'appelle et je dis que ce sont des dévotions infructueuses. 1° Parce qu'elles sont insuffisantes pour nous convertir à Dieu ; 2° parce qu'elles sont insuffisantes de même pour convertir Dieu à notre égard. Ne perdez pas de vue ces deux points, je ne m'en écarterai pas.

Et d'abord qu'est-ce que se convertir? Est-ce former des plans de vie ou les exécuter, rougir de ses défauts ou les réformer, tenter pour ainsi dire et essayer la vertu ou la pratiquer? Qu'est-ce que se convertir? Jugeons-en, mes frères, par quelques-uns des beaux exemples de conversion qui sont marqués dans l'Ecriture. Qu'est-ce que se convertir? C'est, comme Zachée, non pas seulement dans un transport de dévotion subite, courir à la rencontre de Jésus-Christ, s'efforcer pour le voir, fendre la presse pour le toucher, l'inviter à venir dans sa maison, l'y recevoir. C'est principalement ouvrir ces trésors d'iniquité, en séparer exactement jusqu'à la dernière obole de ces fruits d'usure et de brigandage, rendre jusqu'au quadruple pour réparer le tort d'une injuste détention, et après cela surtout renoncer à un commerce illégitime et prévenir la rechute en quittant l'occasion; voilà ce que j'appelle se convertir.

Se convertir, c'est comme saint Pierre, non pas dans un mouvement de légèreté quitter sa barque et ses filets, c'est suivre constamment Jésus-Christ, et si peut-être ensuite, dans des circonstances délicates et critiques où l'on se rencontre, le respect humain, la timidité, la faiblesse font renoncer ce divin Maître, se convertir c'est, au premier regard que Jésus-Christ daigne jeter sur nous, au premier rayon de sa grâce, sortir du danger où l'on s'était imprudemment jeté, verser des larmes amères, pleurer toute sa vie, surtout aller ensuite affronter la Synagogue qu'on avait redoutée, prêcher Jésus-Christ à ceux même devant qui on l'avait renoncé, le suivre jusqu'au pied de la croix, y être attaché avec lui; voilà ce que j'appelle se convertir.

Se convertir, c'est comme saint Paul, non pas dans un sentiment de terreur dont on est saisi, malgré soi, s'écrier : Seigneur, que voulez-vous que je fasse? C'est obéir à la voix qui commande, ensuite écouter l'inspiration de la grâce qui parle dans le secret du cœur, se rendre docile aux conseils de l'Ananie auquel Dieu nous envoie : surtout c'est de persécuteur devenir apôtre dans les cercles, dans les compagnies, où les bienséances de votre état vous engagent et vous retiennent; persécuter, combattre hardiment la doctrine du monde, prendre pour règles de vos discours ainsi que de votre conduite, l'Evangile et ses maximes. Voilà ce que c'est que se convertir; vous n'avez rien fait de tout cela, vous ne vous êtes donc point convertis. Allons plus loin cependant.

Qu'est-ce que se convertir? Le saint concile de Trente l'a décidé en un mot : c'est aimer Dieu. Quelle sentence contre vous, dévots volages! Oseriez-vous me dire que vous aimiez hier un objet que vous abandonnez aujourd'hui? Je crois que saint Paul était converti, qu'il aimait Dieu quand il sentait pouvoir se rendre ce magnifique témoignage : Oui, je suis sûr que ni les persécutions ni la mort ne pourront me séparer de Jésus. Osez de même vous le rendre ce témoignage; mais peut-être ne l'avez-vous déjà que trop dit : Oui, mon Dieu, je suis sûr. Inconstants! n'achevez pas : dès demain non pas la mort, mais un léger respect humain vous fera violer votre serment. Ce ne sera ni la faim, ni la nudité, ni la soif qui vous feront murmurer contre la Providence, votre seule délicatesse suffira pour vous arracher des plaintes; il ne sera besoin ni de glaives ni de prisons pour vous ébranler, la moindre amorce de plaisir que vous présentera le monde, le premier charme qu'il fera briller à vos yeux renverseront tous vos projets. Dites après cela que vous étiez convertis et que vous aimiez le Seigneur! Que feront vos ennemis, ô mon Dieu, si c'est ainsi que l'on vous aime? Et quels regards pourrez-vous jeter sur de semblables cœurs?

N'est-il pas juste que Dieu règle son amour pour nous sur celui que nous avons pour lui? Et, s'il suit cette règle, que pouvez-vous en attendre? Le voici, mes frères : soyez vous-mêmes vos propres juges : ce qu'aurait à attendre de vous un de vos amis prétendus, avec qui ce sont toujours nouvelles réconciliations à faire, ou un ennemi qui viendrait aujourd'hui pleurer à vos pieds une offense que vous le verriez prêt à renouveler le lendemain. Je sais, mes frères, que dans les plus vives amitiés il est quelquefois

des refroidissements. On peut offenser, on offense même, hélas! souvent un ami délicat et jaloux des droits de l'amitié : quand l'offenseur revient de bonne foi, c'est alors que par des redoublements d'amour on serre encore plus étroitement les premiers liens. Il en est de même de Dieu à notre égard; il est jaloux. Ses amis, même les plus sincères, l'offensent souvent; ils reviennent à lui, et quel ami retrouvent-ils? Il offre, il promet, il accorde le pardon le plus généreux. Oui, mes frères; mais vous supposez des cœurs convertis, et j'ai commencé par montrer que vous ne l'étiez pas.

Peuple aussi volage que l'ancien Israël, écoutez ce que pense de vous le Seigneur : Aurai-je besoin de la multitude de vos victimes : *Quo mihi multitudinem victimarum vestrarum dicit Dominus.* (*Isa.*, I, 11.) Je ne veux plus de vos holocaustes : *Plenus sum.* (*Ibid.*) Ne m'offrez plus de sacrifices, votre encens est abominable à mes yeux : *Incensum abominatio est mihi.* (*Ibid.*, 13.) Et pourquoi? C'est, ajoute le Seigneur, que je ne puis plus supporter le retour ennuyeux de vos cérémonies. C'est tantôt le sabbat, tantôt de nouvelles hymnes, ce sont mille solennités différentes auxquelles vous venez régulièrement dans mon temple. Non, je ne puis souffrir tous ces signes extérieurs de dévouement à mon culte, qui n'ont aucune influence sur votre conduite, toutes ces résolutions, ces promesses qui ne sont suivies d'aucune exécution. Si vous voulez que je reçoive vos hommages, que mon cœur se retourne vers vous, commencez par purifier ces mains que vous élevez à mon trône toutes pleines de sang, pleines du moins de vols et d'injustice: *Lavamini.* (*Ibid.*, 16.) Allez jusque dans les replis les plus secrets de votre cœur, détruire l'idole qui partage avec moi votre encens, jusque dans votre imagination même, allez en effacer l'image : *Auferte malum cogitationum vestrarum.* (*Ibid.*) Alors venez à moi, dit le Seigneur, vous éprouverez les effets de ma plus tendre miséricorde; mais je suis le seul Seigneur, je ne veux ni partage, ni mélange, et je ne vois autre chose en vous : *Vinum tuum mistum est aqua.* (*Ibid.*, 22.)

Vos princes, vos magistrats viennent à vos jours de fête charger mes autels de leurs présents; mais leurs présents sont les fruits de leurs concussions, de leur brigandage, et le lendemain, pour se dédommager des offrandes qu'ils m'ont faites, ils retourneront sur vos tribunaux rendre comme auparavant la justice, et dépouiller la veuve et le pupille pour venir à une autre solennité faire ostentation de libéralité dans mon temple : *Principes tui socii furum.* (*Ibid.*, 23.)

Au milieu de vous, dans toutes les conditions, dans tous les états, jusque dans la tribu de Lévi, dans la famille même d'Aaron, tout est vénal ; on vend le prêt, on vend les services, on vend les bienfaits même d'autrui, on vend sa main au crime, jusqu'à son corps, on le livre à la plus infâme prostitution : voilà le peuple qui vient m'offrir le sacrifice, et après le sacrifice chacun retourne à son honteux négoce; je ne vois pas plus de gratuité qu'auparavant, pas une restitution : *Omnes sequuntur retributiones* (*Ibid.*); et vous prétendez que je me convertirai à votre égard? *Et non convertam.* (*Ibid.*, 25.) Eh! commencez vous-mêmes à vous convertir à moi : *Convertimini.* (*Ibid.*)

Mais je me suis converti, direz-vous sans doute, je me suis approché des sacrements, je me suis accusé de mes péchés; le ciel m'est témoin de ma sincérité dans l'humble aveu que j'en ai fait, j'ai promis de me corriger, j'en avais la résolution sincère; je suis même allé jusqu'à la table sainte manger le pain de force pour me soutenir; qu'est-ce que se convertir, si ce n'est pas là le faire?

Ah! mes frères, que m'avez-vous dit? Je vous avoue que j'avais la faiblesse de ne pas oser pénétrer jusqu'à ce point délicat de ma matière, pourquoi me forcez-vous à y rentrer? Quelle vérité faut-il à présent que je vous annonce? Mon Dieu, que notre ministère est terrible! Serons-nous toujours condamnés à faire le triste emploi des Jérémie et des Michée, à n'avoir que du mal à prophétiser à votre peuple; cependant j'en atteste le Seigneur avec le prophète : *Vivit Dominus* (II *Paral.*, XVIII, 13), aucune parole ne sortira de ma bouche que celle que lui-même y aura mise : *Quodcunque dixerit Dominus sic loquar.* (*Ibid.*)

Ainsi que le cœur de ce malheureux roi d'Israël, ce malheureux monde est rempli aujourd'hui d'une certaine espèce de prophètes, uniquement occupés à flatter toutes les passions ; ce sont tous les mondains les uns par rapport aux autres; ils ont fait un corps de religion qu'ils ont mis en vogue; parmi eux le dogme de la miséricorde divine y sert de principe pour tranquilliser tous les pécheurs, et n'est-ce pas à ce monstrueux système qu'ils voudraient que nous accommodassions tous nos discours? *Sit sermo tuus similis* (III *Reg.*, XXII, 13), disait à Michée un courtisan d'Achab : *Et loquere bona* (*Ibid.*), et que vos discours soient conformes aux nôtres, et ne nous annoncez rien que d'heureux.

Eh bien! j'y consens, dit le prophète, rassurez-vous, allez en paix : *Vade in pace.* (IV *Reg.*, V, 19.) Oui, mes frères, vous dirons-nous de même, le Seigneur est avec vous? Ne craignez rien, la route étroite s'élargit, les sentiers raboteux s'aplanissent sous vos pas, le ciel va s'ouvrir de lui-même à votre approche : *Tradet eam Dominus* (III *Reg.*, XXII, 15.) Toutes les sentences d'absolution qui ont été prononcées sur vous en terre, ont été ratifiées dans le ciel; le sang de l'Agneau n'a été sur vous que pour vous purifier; marchez donc à présent, marchez sans crainte sur l'aspic et le serpent : *Vade, propera.*

Mais on sent trop bien ce que signifie ce langage; on veut être trompé plus adroitement. Ah! Prophète, reprend Achab en parlant à Michée, je vous supplie de ne m'annoncer que la vérité : *Adjuro te ut non lo-*

quaris nisi quod verum est. (II *Paral.*, XVIII, 15.) Vous voulez la vérité, mes frères, eh bien! la voici.

Vous vous êtes approchés des sacrements, dites-vous, et moi je réponds que, malgré toutes vos confessions, toutes vos communions, vous ne vous êtes point convertis au Seigneur et le Seigneur ne s'est point converti à vous. Qu'ont été toutes vos confessions et toutes vos communions au premier portrait que je vous ai tracé de ces inconstants que j'allais combattre; je suis assuré que plusieurs d'entre vous n'ont pas eu peine à s'y reconnaître; eussiez-vous cru que le portrait allait devenir si odieux? En ai-je donc peut-être grossi les traits? Suivez-moi.

1° Si vous vous étiez convertis dans le sacrement de pénitence, vous auriez eu une volonté sincère et efficace de ne plus pécher, car sans cela point de sacrement, tout le monde en convient. La volonté humaine est volage, il est vrai, mais change-t-elle sitôt quand elle veut fortement? Ah! mes frères, dans les affaires du monde nous admirons toujours votre constance. S'agit-il de vous réconcilier avec un ennemi? en vain la religion l'exige, l'intérêt même y engage, tous les motifs les plus forts, surtout ceux de la religion, échouent contre votre invincible opiniâtreté; les résolutions humaines qui regardent le salut sont-elles donc d'une autre nature que celles qui regardent le monde! Du moins il faut du temps pour effacer une idée forte qui a fait agir une fois, il faut du temps pour remettre le cœur dans une disposition qu'il abhorre, il résiste, il combat, il faut du temps pour ces combats, ces résistances.

Il est vrai que la plus forte inclination de l'homme est vers le mal, la constitution de notre nature nous porte sans cesse au péché; aussi je plains une âme qui, revenue de bonne foi de la folie du monde, mais attachée à son commerce par des liens qu'elle ne peut rompre, se trouve rejetée par nécessité dans une occasion qu'elle déteste sans l'avoir recherchée; cependant l'occasion réveille subitement les passions endormies, ranime toute la vivacité d'un tempérament sensible à l'attrait du plaisir; je la plains, et même une rechute ne me fera pas soupçonner la sincérité des résolutions qu'elle avait prises.

Mais vous qui, dès le lendemain de vos prétendues conversions, retombez dans les mêmes désordres, parce que vous vous rejetez dans les mêmes occasions; vous, qu'au sortir de l'église, on rencontre sur les théâtres, dans les cercles, mêmes écueils où votre innocence avait échoué la première fois. Vous n'avez donc point eu cette résolution forte et efficace, donc il n'y a point eu de conversion de votre côté à l'égard de Dieu.

2° Nos sacrements, outre la grâce sanctifiante, renferment et confèrent des grâces actuelles qui aident, qui soutiennent pour empêcher de retomber; vous vous êtes confessés, vous avez communié, montrez-nous l'effet de ces sacrements que vous avez reçus? L'état d'immutabilité n'est point attaché à nos sacrements. Non, sans doute; qui peut s'assurer de ne retomber jamais? Mais du moins, les rechutes sont moins fréquentes; si l'attache n'est pas tout à fait déracinée, elle s'affaiblit du moins, et diminue peu à peu.

Je sais encore qu'une âme nouvellement convertie est souvent exposée à des tentations plus violentes même qu'auparavant: le démon chassé de sa demeure prend avec lui sept autres démons plus méchants encore que lui pour y rentrer; mais je sais aussi que le Seigneur, qui permet que nous soyons tentés, est fidèle, comme dit saint Paul, et que sa fidélité l'oblige à redoubler ses secours à mesure que la tentation redouble.

Dans ce cruel combat de la chair contre l'esprit, je plains cependant ce solitaire qui retrouve dans son imagination tous les objets du péché qu'il avait quitté, en qui le feu de la concupiscence se rallume sous le sac et sous la cendre dont il se couvre, et quand après le combat je le vois livré aux remords, recourir à la pénitence, criant miséricorde dans l'incertitude de savoir s'il a été vainqueur ou vaincu, ah! mes frères, je le plains, eût-il été vaincu! sans douter pour cela s'il avait reçu la grâce de pénitence, quoique la grâce de pénitence, comme dit saint Paul, soit une grâce de stabilité: *Pœnitentiam stabilem.* (II *Cor.*, VII, 10.)

Mais vous qui, sans combat, avec la même facilité, avec la même promptitude, retombez toujours, vous n'avez donc pas reçu la grâce de stabilité, ni la grâce de sainteté, donc il n'y a point eu de conversion du côté de Dieu à votre égard.

Non, vous n'avez pas eu la grâce de sainteté, c'est-à-dire, la grâce sanctifiante; cette grâce consiste dans l'habitude de sainteté, elle en est du moins inséparable; or, j'ai démontré que vous n'aviez jamais véritablement aimé Dieu, donc vous n'avez point reçu l'habitude de charité, donc, ni la grâce de sainteté, donc, point de conversion du côté de Dieu à votre égard.

Cependant, car voici sur quoi vous vous rassurez, j'ai senti, dites-vous, mon cœur fortement ému, j'ai pleuré, j'ai gémi sur mes désordres; ce sont mes gémissements et mes larmes, l'humiliation de mon cœur qui ont engagé les ministres du Seigneur à m'accorder la réconciliation; je me suis donc converti et le Seigneur a eu certainement pitié de moi.

Achab, mes frères, quand Elie lui parla, en fit autant que vous, il pleura, il gémit, il se revêtit d'un cilice, il se couvrit la tête de cendre, en avez-vous fait autant? Mais Achab ne renversa point ses idoles, Achab ne restitua point aux enfants de Naboth l'héritage de leurs pères; sa conversion en ce point ne fut que trop semblable à la vôtre, et que lui dit Elie?... Voulez-vous, mes frères, que je vous console de la même manière? j'y consens: « La foudre que le Seigneur avait fait

gronder sur votre tête, sera réservée pour votre postérité aussi bien coupable que vous; non, vous ne serez point puni vous-mêmes en cette vie, mais pour l'autre, mais pour l'éternité. » Ah! mes frères, elle ne promet rien à Achab, je n'ai rien non plus à vous promettre.

Vous avez pleuré, vous avez gémi, dites-vous, mais ces gémissements, ces larmes, n'est-ce point un hommage forcé que Dieu vous a arraché par la torture que vous ont fait subir les remords de votre conscience? Vous avez même peut-être, ensuite de cette prétendue conversion, exercé des œuvres de miséricorde; mais cette charité n'a-t-elle point été, pour ainsi dire, extorquée par la terreur de la mort, par une crainte tout humaine des horreurs de l'enfer, plutôt que par une crainte véritablement chrétienne, et par un véritable amour de la justice?

Vous avez pleuré, vous ayez gémi, je veux même que vos larmes aient été surnaturelles, qu'elles aient été l'effet d'une véritable aversion pour le péché, et non pas de la crainte de quitter l'objet de votre passion; je veux que vous ayez pleuré, non pas comme Agag devant Samuel, mais comme David même en présence de Nathan; cependant vous n'avez pas quitté votre péché, j'ai droit d'en conclure que vos larmes vous ont été inutiles.

Vous avez pleuré, vous avez gémi, c'est-à-dire que la grâce vous a livré un violent combat, c'est-à-dire que Dieu a fait un puissant effort sur votre cœur; mais j'ai tout lieu de croire que cette grâce a été inutile. En effet, dit saint Grégoire pape, que je voie un juste violemment tenté, je ne le juge coupable, je ne le condamne que quand je le vois abandonner la justice; je vois de même un pécheur fortement ému, jusqu'à ce que je lui voie abandonner son péché, non encore une fois, non je ne puis l'absoudre.

Et voilà pourquoi saint Augustin dit que c'est insulter Dieu, que de lui demander pardon d'une faute qu'on est prêt de commettre le lendemain: *Irrisor est*. Voilà pourquoi dans la primitive Eglise on n'accordait jamais deux fois la réconciliation pour un même péché public; un pécheur scandaleux était pénitent jusqu'à la mort, et saint Cyprien, ce docteur énergique, les termes me manquent pour exprimer sa pensée : *Luxuriantur in Christo*, disait-il, c'est une espèce de prostitution spirituelle de recourir sans cesse à la pénitence pour retomber sans cesse: *Luxuriantur in Christo*.

Mais n'est-ce pas là, me direz-vous, jeter le trouble dans les consciences, porter les âmes au désespoir? Assurément, mes frères, nous devons craindre d'effrayer ces âmes, qui, ne pouvant souffrir ni les peines de la vertu, ni les remords du vice, ne cherchent qu'à s'établir dans une fausse paix, en se faisant un genre de vie mitoyen, pour ainsi dire, entre le vice et la vertu; qui, ne pouvant se passer du monde, font consister tout le christianisme à en reconnaître, à en avouer, à en pleurer les égarements; qui, pour se persuader à elles-mêmes qu'elles sont chrétiennes, s'approchent régulièrement des sacrements, et retournent aussitôt dans les plaisirs du monde, se dédommager de la gêne et de la contrainte que leur a imposées la religion. Oui, mes frères, il faut craindre de troubler dans ces cœurs une paix achetée peut-être au prix de mille sacriléges.

S'il s'agissait d'un impie, sans foi et sans mœurs, vous seriez ravis que nous fissions tourner contre lui les plus cruelles menaces de la colère de Dieu; on aime à entendre foudroyer des vices dont on peut se croire innocent. Si je parlais à quelque grand pécheur qui depuis vingt ans n'eût point approché des sacrements, vous frémiriez, vous seriez les premiers, sans doute, à lancer contre lui l'anathème. Eh bien! que le plus innocent d'entre vous lui jette la première pierre; mais qu'il prenne garde qu'elle ne retombe sur lui : *Tu es ille vir.* (II *Reg.*, XII, 7.) Oui, c'est vous qui êtes cet homme : depuis combien de temps approchez-vous des sacrements? Toutes vos habitudes sont-elles déracinées? Etes-vous plus innocents, parce que vous pourriez m'opposer à chaque crime que je pourrais vous reprocher, un nombre presqu'égal de sacriléges? Vous êtes donc ce pécheur, et vous êtes pire que lui; du moins, n'a-t-il pas joué la religion, ni abusé des sacrements? Vous êtes donc ce pécheur, parce que toutes vos prétendues dévotions ont été inutiles, vous êtes pire que lui, l'inutilité même de vos dévotions les a rendues funestes; c'est ce que vous allez voir dans la seconde partie.

SECOND POINT.

Impossibile est eos qui semel sunt illuminati, gustaverunt bonum Dei verbum et prolapsi sunt, rursus renovari ad pœnitentiam. (*Hebr.*, VI, 4.) Il est impossible que ceux qui, ayant été déjà éclairés une fois, ont goûté le don de Dieu, et cependant sont retombés, soient encore renouvelés dans la pénitence. Qui parle ainsi? Saint Paul.

Il est impossible.... Prenez garde, mes frères, je sais que ces paroles, mal entendues dans ces premiers siècles, donnèrent lieu à une hérésie proscrite : c'est l'erreur de ces rigoristes outrés, qui refusaient absolument la pénitence à certains crimes. A Dieu ne plaise qu'une si détestable maxime sorte jamais de ma bouche!

Il est impossible.... N'entendez donc pas une pénitence qui ôte absolument toute ressource de salut. J'aurais bien assez de quoi vous effrayer en réduisant ces paroles à leur sens exact et propre pour exprimer une difficulté telle, qu'il est vrai de dire, selon le cours ordinaire de la Providence, que vous ne vous convertirez pas, du moins que vous ne ferez pas une pénitence meilleure que les précédentes, et j'ai démontré qu'elles avaient été très-probablement inutiles.

Voilà donc, mes frères, quel est enfin le fruit de vos prétendues dévotions; non-seulement elles sont insuffisantes pour vous convertir à Dieu, mais encore elles vous dis-

posent à ne vous convertir jamais; non seulement elles sont insuffisantes pour convertir Dieu à notre égard, mais encore elles le disposent à ne retourner jamais à vous.

Quand j'aurai prouvé ces deux propositions, rassurez-vous, mes frères, si vous l'osez, parce que toute espérance de salut ne vous est pas absolument ôtée. Mais il est très-probable que si vous continuez à faire de votre vie, comme vous avez fait jusqu'à présent, un cercle continuel du crime à la pénitence et de la pénitence au crime, il est, dis-je, très-probable que vous ne vous convertirez pas totalement, probable que ce serait un miracle dans l'ordre de la grâce aussi grand, dit saint Augustin, que la résurrection d'un mort dans l'ordre de la nature, s'il en arrivait autrement. Cependant un mort peut ressusciter, vous vous convertirez aussi peut-être; Dieu peut-être aura pitié de vous. Je dis cependant :

1° Vous ne vous convertirez pas. Première proposition. Je l'avance sur la parole de Jésus-Christ, qui m'assure que vous n'êtes point propre pour le royaume de Dieu; sur la nature des remèdes qui pourraient vous convertir, comparés aux dispositions actuelles de votre cœur; mais je tremble sur toutes vos dispositions futures.

Memores estote uxoris Lot (*Luc.*, XVII, 32), disait notre divin Maître à ses disciples, toute la Pentapole est en feu; Sodome et ses détestables alliés, en proie aux flammes vengeresses, éprouvent en périssant combien est terrible dans ses conseils le Seigneur, dont le bras les confond. Triste figure, disent les saints docteurs, du jugement qui s'exerce encore sur l'univers : une seule famille, quatre personnes seulement sont sauvées de l'embrasement universel. Autre symbole du petit nombre de ceux qu'il plaît à Dieu d'appeler spécialement. Vous qui avez eu le bonheur d'être de ce petit nombre, âmes choisies, à qui l'ange du Seigneur a été envoyé : *Memores*, etc.

Si vos yeux, une fois témoins des magnificences du Seigneur, se retournent vers les spectacles du monde, non, vous n'êtes plus propres au royaume de Dieu; il faut marcher dans cette voie d'un pas égal, d'un pas constant. Vous avez mis la main à la charrue, dit ailleurs Jésus-Christ, pour défricher le champ de votre cœur, pour en déraciner les vices et les habitudes : hâtez-vous, le temps est court, il presse : un regard indiscret, un coup d'œil en arrière suffirait pour vous perdre : *Nemo mittens manum ad aratrum, et respiciens retro aptus est regno Dei.* (*Luc.*, IX, 62.)

Mais vous voudriez la justification de cette menace; elle est dans le cœur de ces prétendus pénitents que je combats; leur cœur est tel à présent, que je ne vois plus rien qui puisse le changer.

En effet, mes frères, sur quoi nous fondons-nous pour espérer la conversion d'un pécheur? Quelquefois nous espérons que l'âge mûr fixera le feu bouillant d'une volage jeunesse, qu'alors les semences de vertu qu'une main soigneuse y a jetées dans l'enfance pourront enfin y germer; mais votre esprit, aussi inconstant aujourd'hui que jamais, nous ôte cette ressource. Combien de fois cette semence précieuse a-t-elle poussé dans votre cœur? Vous l'avez toujours étouffée; que peut-il en rester à présent qu'une racine languissante, qui produira toujours quelques feuilles stériles, jamais de fruit.

Quand on nous parle d'un grand pécheur, d'un homme obstiné dans le crime, nous nous flattons du moins qu'un coup extraordinaire de la main du Seigneur l'atterrera comme un autre Paul. Ces exemples sont rares, cependant nous en savons. Quand le Seigneur se montre dans l'appareil redoutable de sa colère, nous voyons plus d'un Manassès se convertir; mais le Seigneur vous a tant de fois menacés, frappés de cette sorte! et avec quel fruit! quel fléau lui reste-t-il! quelle foudre pour vous abattre!

Il vous a frappés dans l'endroit sensible de votre cœur en vous enlevant votre idole Vous jurâtes alors de ne servir d'autre maître que le Seigneur; quelques jours après une nouvelle intrigue vous rendit une nouvelle idole, aux pieds de laquelle vous allâtes oublier votre serment.

Il vous a frappés dans vos biens : combien de temps la verge du Seigneur ne cesse-t-elle de vous avertir? Lorsque le danger est plus présent, nous vous voyons en larmes venir assiéger nos autels, et en quittant ces autels, vous retournez dans le commerce du monde tâcher, dites-vous, de réparer l'injustice des saisons; et comment? En multipliant vos usures, en vous endurcissant plus que jamais à la misère du pauvre délaissé.

Vous avez été frappés dans votre corps; y a-t-il longtemps encore que l'ange exterminateur faisait briller autour de vous son glaive étincelant? Ne vous a-t-on pas vus vous-mêmes sur un lit de douleur, demander au Seigneur la santé comme Ezéchias pour faire pénitence, pour réparer vos scandales? Vous avez été exaucés; où sont-elles ces réparations, ces pénitences? Votre santé rétablie a réveillé toutes vos passions; vos passions réveillées ont renouvelé vos excès. Quelle ressource enfin vous reste-t-il encore?

Il est des jours où la religion revêt ses vérités de je ne sais quoi d'extraordinaire qui remue les cœurs les plus insensibles. Mais ce sont ces jours mêmes de dévotions les plus singulières dont vous avez le plus abusé; quel effet puis-je m'en promettre pour la suite que celui que nous avons vu jusqu'ici? c'est-à-dire vous continuerez à y venir pleurer des péchés, qui seront de nouveau commis dès le lendemain. Quelquefois, dans ces sortes de jours, la voix du Seigneur, qui parle par la bouche de ses ministres avec force et magnificence, renverse les cèdres; mais vous, vous êtes de ces faibles arbrisseaux que tout vent fait fléchir, qu'aucun n'abat. Plût à Dieu! votre cœur fût-il de pierre, encore quelquefois en avons-nous brisé. Mais il est de cire, il prend toutes les

formes, et n'en conserve aucune. Actuellement même que je vous parle, j'ose croire que les vérités que je vous annonce font impression sur vous; mais quel en sera le fruit? Je puis en répondre, sans trop me hasarder peut-être, un mouvement de terreur, dont on est saisi malgré soi. Mais, au sortir de cet auditoire, par exemple, les uns ne se plaindront-ils pas que j'ai voulu les effrayer, peut-être que j'ai outré cette matière; les autres, à force de s'examiner, viendront à bout de se persuader que rien de ce que j'ai dit ne les regarde. Quelques-uns, ah, mon Dieu! détournez ce malheur, n'iront-ils pas chercher dans un nouveau sacrilége la fausse paix que j'ai peut-être troublée? Les plus dociles seront ceux que ces effrayantes pensées retiendront pour quelques jours dans le devoir; mais que dans un mois, dans huit jours, je redemande à la plupart d'entre vous le fruit de ce discours, aurai-je le bonheur d'en trouver un seul qui même s'en souvienne? Ne se fixera-t-on donc jamais? Oui, mes frères, on se fixe; cet état de vicissitude est un état trop violent, il y a trop de contradictions entre ces dévotions et ces mondanités pour qu'un esprit raisonnable puisse longtemps se souvenir. On se fixe donc enfin, et voici comment ces motifs, qui réveillent de temps en temps, à force d'être présentés à l'esprit, perdent leur efficace. Telle est la nature de l'homme : il s'accoutume à tout; les remèdes les plus salutaires, dont on use souvent, deviennent tout à fait inutiles. Dans quel état vous vois-je donc enfin, mes frères! dans un état pire que celui des plus obstinés pécheurs. D'où vient que Jésus-Christ avertit toujours ceux qu'il guérit de prendre garde à la rechute? *Ne quid deterius tibi contingat?* (*Joan.*, V, 14.) De peur, dit-il, que leur état ne devienne encore plus dangereux qu'auparavant. D'où vient que saint Pierre assure expressément qu'il eût été beaucoup plus avantageux à ces pécheurs de n'avoir jamais connu la voie de la justice. Ah! fille de Sion, continue l'Apôtre en expliquant ici le mot du prophète : Fille de Sion, que vous êtes devenue vile et méprisable en retournant dans vos anciennes voies! *Quam vilis facta es iterans vias tuas.* (*Jerem.*, II, 36.) Non, dit saint Chrysostome, en commentant la pensée de saint Pierre; non, tout ce que la nature a de plus sale et de plus infect ne nous donne qu'une idée faible du malheur de celui qui retourne à son péché : *Canis ad vomitum, sus in volutabro luti.* (II *Petr.*, II, 22.) D'où vient enfin que nous voyons tous les jours ces sortes de pécheurs tomber dans un aveuglement que rien de ce qui flatte leurs passions ne leur semble plus illicite : tels qu'ils justifient tous les jours après dans eux-mêmes ce qu'ils condamnent le plus sévèrement dans la conduite d'autrui; les autres dans un tel endurcissement du cœur, qu'aucun sacrilége, quelque reconnu qu'il soit, ne leur imprime plus de remords; la plupart, dans cette espèce d'hypocrisie, qui, ne regardant tous les dogmes de la foi que comme autant de fantômes imaginés pour effrayer les esprits timides, n'observent plus de la religion que des dehors de pure bienséance.

Et ce ne sont pas là, mes frères, des vérités abstraites; ce sont des vérités de sentiment et d'expérience. Pour l'expérience, je ne citerai pas des exemples particuliers que nos auditeurs se persuadent toujours d'être uniques, parce que nous n'avons pas assez de temps pour en choisir un entre mille.

C'est l'exemple de tout un peuple, d'un grand peuple; vous connaissez l'inconstance du peuple juif, quelle fut l'inconstance de ses vicissitudes? un déicide, un aveuglement dont nous voyons encore à présent, que ni les plus éclatants de ses miracles, ni l'accomplissement le plus sensible des prophéties, ni la conversion de l'univers entier n'ont pu rompre le charme : un semblable jugement n'est-il pas prêt à être porté contre nous?

Car, enfin, quand cet état de vicissitude pourrait durer de notre côté, il ne peut durer du côté de Dieu; et c'est le sens de ma seconde proposition. Dieu ne se convertira pas.

2° En effet, il est un terme que Dieu met librement à ses bontés. Je ne prétends pas insinuer par là que sa grâce nous manque absolument. Non, mes frères, nous ne le pensons pas; mais nous connaissons, d'autre part, et nous ne pouvons vous le dissimuler, le discernement que Dieu fait dans la distribution de ses grâces. Il est des grâces qui sont très-suffisantes, et véritablement, prochainement même suffisantes pour vous convertir, mais que vous rendrez probablement inutiles pour accorder en même temps sa sainteté, sa justice; le Dieu terrible vous en promet-il d'autres?

Quand j'ai commencé cette seconde partie par le fameux texte de saint Paul, il est impossible que ceux qui retombent soient reçus de nouveau à la pénitence, je soupçonne, mes frères, que quelques-uns d'entre vous pourront m'avoir accusé d'en abuser contre le sens et l'intention du grand Apôtre.

J'avoue donc que le flot des Pères entend ce passage de l'impossibilité qu'il y a de recouvrer cette grâce abondante du baptême, qui remet et la peine et la coulpe du péché, impossibilité qui ne doit aussi s'entendre que d'une difficulté externe, puisque la charité parfaite a le même effet absolument que le baptême; mais il est très-difficile que cela arrive : et pourquoi, demandent les saints docteurs? parce que l'ingratitude du pécheur qui retombe, détourne Dieu de lui donner des grâces assez fortes et assez abondantes pour opérer dans son cœur cette parfaite charité : j'en conclus donc qu'à mesure que le pécheur retombe, Dieu s'éloigne, la grâce s'affaiblit, et c'est ainsi que s'exerce peu à peu ce terrible jugement sous lequel il ne vous restera plus bientôt peut-être que les grâces absolument nécessaires pour vous rendre absolument inexcusables. Quelle que soit votre habitude, un crime n'est pas plus

privilégié qu'un autre crime ; écoutez, voici ce que dit le Seigneur :

Super tribus sceleribus Damasci. (*Amos*, I, 3.) J'ai converti Damas après trois crimes ; mais une quatrième fois il est retombé : *Eo quod trituraverint in claustris ferreis.* (*Ibid.*) Il ne cesse d'imposer un joug de fer à ses ennemis, il ne veut pas pardonner, ou s'il pardonne, ce n'est jamais qu'en apparence, ou si sa bouche et sa main offrent la paix, son cœur ulcéré ne médite que vengeance, ou s'il pardonne de cœur, c'est toujours avec restriction, avec réserve; ou s'il pardonne entièrement et de bonne foi, c'est à des conditions insupportables, c'est en exigeant les satisfactions les plus dures, les plus humiliantes. C'en est donc fait, ajoute le Seigneur : *Super quatuor.* (*Ibid.*) Je le traiterai désormais comme il traite ses frères : *Non convertam.* (*Ibid.*)

Super tribus sceleribus Gazæ (*Ibid.*, 6) ; Gaza a déjà éprouvé trois fois ma clémence ; mais elle revient toujours à son humeur hautaine : *Eo quod transtulerit captivitatem perfectam.* (*Ibid.*) On ne cesse, dans cette ville impie, de captiver le Fils de Dieu ; on ne s'y repaît que de fables ; on n'y aime que le mensonge, leurs cercles libertins s'érigent en arbitres de mes lois et de mes mystères ; on veut y juger de tout, on m'y juge moi-même, dit le Seigneur, tandis que le tolérantisme le plus détestable y autorise la licence d'esprit et de cœur, la vérité seule et la seule vertu n'osent y paraître. Ah ! c'en est trop enfin : *Super quatuor* (*Ibid.*,5, 7) ; je vais les livrer enfin à l'esprit de vertige qu'ils aiment : *Non convertam.* (*Ibid.*)

Super tribus sceleribus Edom. (*Ibid.* 5, 11.) Edom n'est pas plus doux, pas plus traitable qu'auparavant, quoique je l'aie déjà reçu trois fois en grâce : *Eo quod persecutus sit fratrem suum.* (*Ibid.*) Parmi ce peuple perfide, le frère n'est point en sûreté avec son frère, l'ami même avec son ami, leurs langues, plus cruelles et plus meurtrières que que le fer philistin, n'épargnent personne. Ces lâches, vendus à la cabale, partisans de fourbe et d'imposture, ne sont habiles qu'à noircir la vertu ; c'est entre eux à qui saura le mieux supplanter son voisin ou le détruire. Enfin, la voix de tant de malheureux, dépouillés par leurs sourdes intrigues ou opprimés par leurs violences ouvertes est montée à mon trône : *Super quatuor.* (*Ibid.*, 3.) Puisqu'ils ne veulent pas rendre justice ; je suis le seul Seigneur, je la rendrai : *Non convertam.* (*Ibid.*)

Super tribus sceleribus Israel, super tribus sceleribus Juda. (*Amos*, II, 6, 4.) Israël et Juda ne cessent de violer l'alliance que j'avais jurée avec leurs pères : *Eo quod abjecerit legem Domini.* (*Ibid.*, 4.) Entre le père et le fils, entre l'épouse et l'époux règne une honteuse émulation pour la débauche ; dans les grands ce n'est que lâcheté, mollesse ; parmi les pauvres impatience et murmure, chacun court après les plaisirs, et la voix de la nature même est à peine encore écoutée. Trois fois cependant ils m'ont demandé pardon, jusqu'à trois fois, je leur ai pardonné ; mais ils sont retombés dans leurs désordres : *Super quatuor.* (*Amos*, I, 3.) Ma patience est à bout, leur iniquité est à son comble : *Non*, etc. Et vous, mes frères, disait saint Augustin, savez-vous combien de fois le Seigneur a résolu de vous pardonner ? Pharaon, poursuit ce Père, après la première rechute est endurci. Pour moi je ne suis point surpris de cette étrange sévérité de notre Dieu ; le caractère de ces pécheurs que je combats est marqué à des traits trop odieux.

1° Ingratitude. Le premier péché sans doute en était une. Car, quoi de plus ingrat qu'une créature qui abuse des bienfaits de son Dieu pour l'offenser ? Mais il y a ici quelque chose de plus ; ce Dieu offensé vous avait offert votre pardon ; et vous avez étouffé sa grâce dans votre cœur. Qu'est-ce donc s'il vous avait en effet pardonné ? c'était le comble de ses bontés, c'était le comble de votre ingratitude.

2° Perfidie. Vous avez trahi tous les serments que vous aviez faits à ses ministres, serments faits sur le sang même de Jésus-Christ que l'on vous appliquait.

3° Mépris de Dieu. La première fois que vous êtes tombés, vous pouviez vous excuser peut-être sur l'ignorance, vous pouviez dire que vous ne connaissiez pas les objets des passions profanes, que vous avez été entraînés par le préjugé, séduits par les sens. Mais, quand vous retombez, c'est avec connaissance de cause que vous péchez, vous avez fait l'épreuve du vice et de la vertu : c'est après avoir comparé les douceurs de l'un et de l'autre, que vous prononcez en faveur de Bélial ; et quand, au sortir de vos dévotions, vous retournez dans les plaisirs du monde, c'est, dit Tertullien, une espèce de pénitence que vous allez faire au démon, des pénitences que vous aviez faites à Jésus-Christ... Vantez après cela la miséricorde de notre Dieu ; car c'est là votre ressource. Oui, mes frères, la miséricorde de notre Dieu est infinie ; mais, dit saint Augustin, montrez-nous-en un seul exemple sur un pécheur de rechute. Ah ! mes frères, que cette induction est terrible !

Nabuchodonosor, poursuit ce Père, après une vie toute d'abomination et de scandale, trouve grâce auprès du Seigneur. Pharaon pécheur de rechute est endurci ; Manassès, quel monstre d'iniquité ! cependant il est reçu à la pénitence. Roboam pécheur de rechute meurt dans son péché.

David, coupable d'un adultère et d'un homicide, s'humilie devant Dieu, Dieu lui pardonne. Saül, par une seconde désobéissance, consomme sa réprobation. Rappelez-vous tous les plus grands pécheurs dont il est parlé dans l'Ecriture et sur qui le Seigneur a signalé sa miséricorde par les plus grands prodiges, vous n'en trouverez pas un seul converti et pénitent plus d'une fois ; c'est saint Augustin qui parle ainsi : ce grand docteur était lui-même sans doute un bel exemple de l'infinie bonté de Dieu ; il résista long-

temps à la grâce, mais une fois converti il fut constant.

Et n'est-ce pas en effet en vous rassurant sur la miséricorde de Dieu, comme vous le faites, que vous l'insultez plus cruellement? Venez, se disaient les uns aux autres les Israélites, retournons au Seigneur, c'est lui qui nous a frappés; mais il nous guérira, faisons pénitence aujourd'hui, demain nous serons rétablis dans notre premier état de gloire et d'opulence, après demain nous reprendrons notre premier genre de vie, et vous pensez que des sentiments si bizarres ne suffisent pas pour déterminer tout à fait le Seigneur à la vengeance. L'arrêt s'exécutera donc enfin : *Non convertam.* Soit, comme dit saint Augustin, que Dieu pendant le cours de vos vicissitudes, vous enlève dans le temps de vos mondanités, soit, comme ajoute saint Chrysostome, qu'il permette que vous vous aveugliez, et vous vous endurcissiez de telle sorte que vous ne fassiez plus la moindre démarche vers lui. Hélas! en mille manières s'exécute ce terrible arrêt : *Non convertam.*

Il n'est même que trop ordinaire (je frémis, mes frères, en le disant et pour vous et pour moi : enfin c'est saint Thomas qui parle ainsi), il n'est que trop ordinaire que Dieu après tant de pénitences, tant de rechutes, enlève à un pécheur tous les objets de sa passion. Le pécheur se croit alors véritablement converti, parce qu'il ne retombe plus; mais ce n'est que l'occasion qui lui manque, le cœur n'est pas changé : il perdra même le goût du crime sans se repentir comme il faut pour obtenir son pardon; le comble du malheur sera qu'enfin la paix vienne à calmer son âme, alors, selon l'expression du prophète, c'est une victime que Dieu se réserve pour signaler ses justes fureurs.

Ah! mes frères, disait le grand Apôtre : *Confidimus de vobis dilectissimi meliora tametsi ista loquimur* (II *Thess.*, III, 4); quoique nous vous parlions ainsi, nous concevons pour vous de meilleures espérances; à Dieu ne plaise que nous vous fassions illusion en vous dissimulant le danger où vous êtes; mais à Dieu ne plaise aussi que nous vous portions au désespoir en exagérant votre malheur. Il est vrai que vous avez été jusqu'ici dans une voie bien suspecte, mais il est encore temps de revenir. Il est vrai que le temps de la vengeance allait peut-être succéder au temps de la miséricorde; mais l'arrêt n'est point encore porté, vous pouvez le prévenir. Vous vivez, vous respirez encore, hâtez-vous donc de recourir à ce même Dieu que vous avez si cruellement outragé. Couvrez-vous de ce même sang que vous avez si indignement profané. Mettez-vous à l'abri de cette même croix à laquelle vous avez attaché de nouveau le Roi de gloire. Ce sont tous ces objets, mes frères, qui nous font concevoir pour vous de meilleures espérances : *Confidimus*, etc.

En quelque état que vous ayez été jusqu'ici notre douleur n'est donc point sans consolation; un pressentiment plus heureux que celui dont je me plaignais au commencement de ce discours me rassure au contraire, et m'inspire à présent des sentiments tout autres que ceux que l'esprit prophétique inspirait à saint Paul, prêt à quitter ses Eglises de la grâce. Bien loin de nous affliger, comme l'Apôtre s'affligeait de ne plus les revoir, nous osons au contraire nous flatter que nous aurons encore plus d'une fois occasion de vous renouveler le souvenir des vérités que nous vous avons souvent annoncées. Bien loin de craindre pour vous ce que craignait saint Paul que des loups ravisseurs ne vinssent après lui désoler ce troupeau, ah! je ne puis que me réjouir au contraire en me consolant du peu de fruit que j'aurai fait moi-même par l'espérance plutôt que par la certitude même, du bien qu'opéreront au milieu de vous des ministres plus éclairés, plus éloquents, plus sages, plus dignes en un mot d'être secondés par la grâce dans l'exercice de leur ministère.

Tout ce qui peut fonder chrétiennement les plus douces espérances se réunit donc en votre faveur, d'une part le zèle infatigable de tant de dignes ministres, chargés habituellement du salut de vos âmes, surtout de cet illustre pasteur. Sa sensibilité tendre et paternelle à tous les besoins de son troupeau, sa charité prévoyante, industrieuse et toujours efficace pour les soulager tous, sans doute attirera votre bénédiction, ô Dieu de miséricordes, sur ses travaux; d'autre part la docilité de tout ce peuple à écouter et à suivre sa voix, les marques non suspectes d'attachement et d'estime et surtout de confiance que chacun s'empresse à lui donner, répondent à ses succès; enfin, Seigneur, quel zèle de votre maison, zèle le plus ardent et le plus pur, anime ceux qui se sont chargés volontairement de l'entretien de votre culte! Leurs soins généreux, leur scrupuleuse et délicate attention pour orner de plus en plus vos saints autels et donner de jour en jour plus de décence et plus de majesté à votre service, fixeront sans doute vos regards de complaisance sur les hommages qu'on vous rend en ce lieu.

Qu'il me soit permis cependant, mes frères, en finissant, d'ajouter encore un seul mot pour tâcher par un dernier effort d'obtenir ce que je me suis proposé dans ce discours. Pour toute reconnaissance, pour tout prix de son ciel, le Seigneur ne vous demande autre chose sinon que vous lui consacriez le peu de temps qui vous reste encore à vivre sur la terre. Est-ce trop, mes frères? la vie est-elle trop longue? pourquoi la partager ainsi?

Pécheurs qui, pendant les jours de fêtes et de dévotion, êtes revenus de bonne foi à votre Dieu, n'oubliez jamais les larmes que vous avez versées, ne perdez point le souvenir des remords dont vous avez été glacés : *Ecce sanus factus es.* Grâce à tant de remords, à tant de larmes, vous voilà guéris des plaies de vos anciens péchés; ah! ne péchez donc plus : *Jam noli peccare.* (*Joan.*, V, 14.) Qu'irez-vous rechercher dans les

plaisirs du monde? Des sujets de nouveaux regrets, de nouvelles larmes. Encore qui sait si le Seigneur vous fera la grâce de les avoir ces remords, de les verser ces larmes, qui le sait? *Quis scit si convertatur Dominus?* (*Jonas*, III, 9.) Car, hélas! en vous faisant tout espérer de la miséricorde de notre Dieu, nous ne pouvons vous donner de sécurité contre les droits de sa justice.

Pour vous, pécheurs, qui avez tout sujet de craindre que cette dévotion n'ait été pour vous aussi infructueuse que tant d'autres qui ont précédé, hâtez-vous, je vous conjure; qu'une résolution prompte, sincère et efficace, c'est-à-dire suivie d'exécution, en répare les défauts, au plus tôt et dès aujourd'hui, s'il est possible; demain peut-être il ne sera plus temps : demain peut-être vous allez passer sous l'empire d'une inexorable justice; hélas! qui sait si vous vivrez demain? *Quis scit?* Mais si ces vérités terribles ne font sur vous aucune impression, si vous n'êtes pas dans ces dispositions à une sincère pénitence, du moins je prie le Seigneur qu'il vous inspire la pensée de ne plus vous approcher de nos sacrements, afin de ne pas forger contre vous de nouvelles foudres, ou plutôt je le supplie, ce Dieu de miséricorde, qu'il daigne vous les donner ces dispositions, les accepter après vous les avoir données pour en couronner un jour les fruits dans sa gloire éternelle. *Amen.*

SERMON XVI.

SUR LA MADELEINE.

Mulier erat in civitate peccatrix. (*Luc.*, VII, 37.)
Il y avait dans la ville une femme pécheresse.

Qu'importe, mes frères, quelle soit cette femme pécheresse dont parle notre évangile? Ne recherchons point par une vaine curiosité ce que l'Esprit-Saint semble avoir voulu dérober à notre connaissance; quand on a sous les yeux de si beaux exemples, il ne s'agit de les étudier que pour s'instruire à les imiter.

Pour moi, dit saint Grégoire, pape, quand je réfléchis sur ce modèle de pénitence, je vous avoue, mes frères, que les paroles me manquent, et l'attendrissement qui saisit mon cœur ne me laisse que des larmes à verser pour les mêler à celles de cette illustre pénitente.

Cependant, continue ce saint docteur, un autre objet me frappe et me touche autant que le premier: c'est la bonté de Jésus qui reçoit cette pécheresse; est-ce assez dire? qui la reçoit, ne faudrait-il pas dire, qui l'appelle et qui l'attire? Disons l'un et l'autre : car la même miséricorde qui l'attire au dedans, la reçoit au dehors : *Mariam venientem, Jesum suscipientem, suscipientem et trahentem.*

Fixons donc aussi notre vue sur de si beaux objets; tâchons de ne rien perdre de ce double spectacle : aussi bien, comme disait saint Augustin en expliquant à son peuple ce même évangile, nos jours de pénitence touchent leur terme. Voici donc le temps de ranimer toute notre ferveur : je suppose, mes frères, qu'en commençant cette carrière de pénitence, de jeûne et de mortification, vous êtes tous entrés dans ces vues de l'Eglise, et que vous avez regardé ces jours de pénitence comme une disposition prochaine à la conversion de vos cœurs. Les jours enfin s'écoulent, le temps approche, le temps où la miséricorde de notre Dieu, comme dit un prophète, va rompre toutes les digues que lui opposait sa justice. Notre Pâques, Jésus, est prêt à s'immoler, son sang va couler à longs flots; déjà parmi les cris lugubres, les tristes plaintes que l'Eglise commence à pousser sur la mort de l'unique Dieu son cher Epoux. Quelle voix d'autre part commence à retentir à mon oreille? Une voix chrétienne qui vous invite tous à venir vous purifier et vous renouveler dans le baptême de sang qui se prépare, la voix de la victime qui s'immole au Calvaire vous appelle au banquet de sa chair.

Convertissez-vous donc, mes frères, hâtez-vous, le temps presse, nous vous en avons apporté déjà tant de motifs! Celui que nous venons de vous insinuer doit vous suffire, et d'ailleurs nous vous y croyons déterminés.

Mais quelquefois une ombre de pénitence nous fait illusion, on reste impénitent en se croyant converti; pour en juger sainement, je viens vous représenter avec saint Grégoire un miroir de pénitence. Pour cela je partage simplement et naturellement notre évangile en deux parties.

La pénitente de l'évangile sera le sujet de mon premier point. Le jugement que Jésus-Christ en fait sera le sujet de mon second point.

PREMIER POINT.

Saint Paul donnait en un seul mot tout le précis des règles de pénitence; où le crime, dit-il, a abondé, la grâce de justice abonde à son tour : *Ubi abundavit delictum, superabundavit et gratia.* (*Rom.*, V, 20.) C'est, mes frères, le sens moral que saint Jean Chrysostome donnait aux paroles de l'Apôtre, que ce saint docteur appliquait lui-même à la pécheresse de l'Evangile.

Le scandale, les instruments de son péché, l'amour du monde, source de ses péchés et de ses scandales, tout avait été grand en elle pour le crime : *Abundavit delictum.* C'est pour cela que la grâce qui la transforme, aujourd'hui en fait un grand modèle de pénitence : *Super*, etc...

C'est-à-dire en trois mots que je vais expliquer, elle rend sa pénitence généreuse, sage et sincère.

1° Généreuse, pour proportionner l'éclat de sa pénitence à l'éclat de ses scandales et la hardiesse de sa pénitence, si j'ose ainsi m'exprimer avec saint Jérôme à la hardiesse de ses scandales. Elle était pécheresse, dit l'Evangile : *Peccatrix :* mais ne cherchons point à enlaidir d'imagination son tableau. Je sais jusqu'où les saints Pères ont poussé

le sens de cette expression ; mais, mes frères, sans être livré publiquement au péché, on n'en est pas moins souvent obligé de rendre sa pénitence éclatante et publique. Car qu'est-ce que la pénitence? dit un saint docteur, c'est en effet la destruction et l'anéantissement même du péché et de ce principe incontestable de morale, que le péché ne peut être remis, si tout le tort qu'il a fait n'est réparé.

1° La pécheresse avait offensé les gens de bien, par son désordre, c'est le premier sens de ce mot, *peccatrix*. Et vous, mes frères, combien de fois de même par vos péchés, quoiqu'ils ne fussent pas de la même nature, avez-vous pénétré de la plus vive douleur les vrais serviteurs de Dieu, il faut donc les consoler à présent par votre pénitence, surtout ce sage Pasteur qui courut si longtemps en vain après sa brebis fugitive. Il faut de vous-mêmes le consoler par votre docilité, à venir, recevoir, écouter et suivre ses conseils. Ces dispensateurs de la divine parole que vous avez presque désespérés, Dieu le sait, dans l'exercice de leur ministère, il faut à présent les consoler par votre avidité à les entendre, et surtout par votre ferveur à profiter de leurs leçons, consoler l'Eglise entière par votre assiduité constante à ses prières et à ses offices, et tout cela publiquement, parce que leur douleur n'a été que trop publique.

Je pardonne à Nicodème toujours juste de vouloir éviter les yeux du peuple et de se cacher dans les ténèbres pour venir consulter Jésus-Christ; mais la pécheresse doit aller le chercher à la table même d'un pharisien, *in domo pharisæi ;* c'est-à-dire d'un des plus austères zélateurs de la loi, parce que si la Synagogue a été offensée de ses scandales, elle doit être édifiée et consolée par sa pénitence.

2° La pécheresse avait été une occasion de péché pour quantité de cœurs dont elle avait ravi l'innocence. C'est le second sens de ce mot : *Peccatrix*. Hélas! vous-mêmes, mes frères, n'êtes-vous coupables que de vos propres péchés? Maîtres trop habiles dans la science du mal, n'avez-vous point fait de disciples. Il faut donc à présent non-seulement changer de conduite, mais de langage dans vos sociétés, et dans vos cercles substituer les maximes de l'Evangile à celles du monde. Je permets à ceux qui n'ont péché que dans le secret de leurs cœurs d'y renfermer leurs soupirs et de confier leurs douleurs aux silences et aux ténèbres de la retraite; mais les larmes de la pécheresse doivent couler publiquement, et si toute la ville a été témoin de son désordre, toute la ville doit être témoin de sa pénitence.

Oui toute la ville avait été témoin de son péché, car l'Evangile l'appelle pécheresse, dit saint Chrysostome, comme pour nous faire entendre que son nom même c'est le péché, et le péché de toute la ville, ajoute saint Chrysologue : *Appellationem habuit peccatum totius civitatis peccatum ;* péché de toute la ville. Par cette expression toute forte qu'elle paraît, saint Cyprien cependant n'entendait qu'une de ces femmes mondaines, invulnérables encore aux traits de la médisance la plus maligne, scrupuleuses observatrices de toutes les bienséances, mais qui par le luxe et l'indécence de leurs somptueuses parures, par la licence de leurs discours, par l'artifice avec lequel elles composent toute leur personne, par leur indiscrète affectation de ne se montrer qu'avec agrément et éclat et de toujours paraître, enlèvent peut-être à la grâce plus de conquêtes que la plus attitrée des pécheresses.

Mais péchés de toute une ville, cette expression même est-elle assez forte pour peindre ces funestes artisans d'iniquité qui savent si bien, les uns par leurs pinceaux, les autres par leurs plumes, autoriser et éterniser les amorces du crime? Ah! qui de ces pécheurs, qui de nous-mêmes peut savoir jusqu'où s'est étendue la funeste influence de ses scandales? Il faut donc, ainsi que la pécheresse, saisir des occasions décisives, des circonstances de remarque et d'éclat, afin que s'il se peut personne n'ignore qu'on est véritablement converti.

Et ne prétextez pas pour vous en dispenser, mes frères, qu'il faut tenir ses bonnes œuvres cachées, et par respect pour la religion même éviter les railleries des libertins; car c'est ainsi que dans le monde la lâcheté se couvre du voile de la modestie, et le respect humain prend le masque de la religion. Hardie autrefois pour la débauche, la pécheresse, dit un saint docteur, l'est encore plus dans sa conversion : *In operibus mundanis impudens, inverecunda pro salute.*

Dès là que la grâce l'a touchée, elle ne voit plus rien, elle n'examine plus rien que son péché; que les complices de ses désordres pensent ce qu'ils voudront d'un changement si soudain, elle sera trop heureuse si son exemple les touche, heureuse même encore s'il lui attire leurs railleries. Elle n'a pas craint ce que pensaient, ce que disaient les gens de bien des avis mondains, craindra-t-elle ce que les libertins penseront et diront de sa vie pénitente? Elle n'a que trop cherché à plaire au monde; c'est pour cela même qu'elle comprend qu'elle doit commencer par braver le monde, chercher à lui déplaire pour plaire à Jésus-Christ : *Quantum in operibus*, etc. Elle entre donc dans la salle du festin. Que sa hardiesse offense les conviés et celui chez qui elle ose entrer ainsi, la douleur qui la presse ne lui permet pas de tant réfléchir; les bienséances de son état, de son sexe, de sa religion, ne lui présentèrent que de faibles obstacles quand il s'agit de contenter ses passions, pourquoi les bienséances du monde l'arrêteraient-elles aujourd'hui dans les signes de sa pénitence? Elle n'est point en peine comment elle soutiendra dans la suite cette éclatante démarche; c'est parce qu'elle connaît sa fragilité, parce qu'elle se défie d'elle-même, qu'elle veut d'abord par un coup d'éclat faire un divorce si public avec le monde qu'elle se mette dans l'impossibilité de renouer jamais avec lui : *Quantum*, etc.

Et prenez garde, mes frères, que ce n'est

point la ferveur de la pénitence que cet exemple vous conseille ; c'est l'essentiel de la pénitence qu'il vous prescrit. En sorte même que cette réparation dans vos scandales, proportionnée exactement à leur éclat, ne peut, disent les théologiens, faire partie de la satisfaction que vous devez d'ailleurs à Dieu pour venger sa justice, parce que la satisfaction doit être composée d'œuvres libres et de surérogation, au lieu que celle-ci est de précepte, d'un précepte si étroit, ajoute saint Thomas, qu'elle est une des dispositions essentielles qui doivent, autant qu'il se peut et du moins dans votre intention, précéder la réconciliation même.

Pécheurs publics, et qui de nous, mes frères, n'est pas ou n'a pas été dans ce temps pécheur public? qui de nous n'a point eu de complices ou de témoins de son péché? qui de nous n'a pas fait gémir ou déshonoré par sa conduite l'Eglise notre mère? Notre pénitence doit donc être publique en ce sens, généreuse pour la réparation de nos scandales et sage en second lieu comme celle de la pécheresse l'est encore, et dans les moyens qu'elle prend pour fléchir Dieu, et dans les instruments qu'elle emploie pour lui satisfaire, et dans la crainte qu'elle a de ne point faire encore assez.

2° Elle apporte, dit l'Evangile, un vase plein d'une liqueur odoriférante, et se tenant derrière aux pieds de Jésus : *Stans retro secus pedes ejus.* (*Luc.*, VII, 38.) Ah! mes frères, sa seule posture ne vous annonce-t-elle pas une pénitente? Confuse du souvenir de ses crimes, elle n'ose se montrer en présence de son Dieu : *Retro.* Ce n'est point cependant qu'elle se cache ainsi que le premier pécheur. Hélas! elle ne désire rien tant qu'un seul regard de ce Dieu de miséricorde, mais elle s'en croit indigne. Aux pieds de son Juge, c'est là que doit être un coupable : *Retro secus pedes.* Elle n'entreprend pas d'excuser ses crimes ni même de les déclarer. Hélas! ils ne sont que trop connus. Elle se tait; mais que ce silence est éloquent! dit saint Chrysostome; quel aveu plus expressif sa bouche eût-elle fait de ses désordres? qu'eût-elle dit de plus fervent pour en demander grâce? *Silentio loquens, clamans silentio.*

Ses larmes d'ailleurs parlent assez en sa faveur : *Lacrymis cœpit rigare pedes.* (*Luc.*, VII, 38.) Elle sait que rien n'est plus efficace auprès de Dieu que les pleurs. Il rejette quelquefois, dit saint Augustin, les prières des pécheurs; mais il ne peut résister à leurs larmes. C'est, ajoute saint Cyprien, une espèce de second baptême, dans lequel les pécheurs retrouvent toujours la grâce du premier qu'ils ont perdue, véritable baptême de pénitence que la pécheresse se croit absolument désormais nécessaire : *Fletibus se abluit, lacrymis se baptizat.* Que Jean toujours juste, toujours vierge, versant sur le sein de son Dieu des larmes d'amour, s'entretienne familièrement avec lui de ses plus doux mystères; là la pécheresse ne doit que se taire et pleurer humblement à ses pieds : *Lacrymis cœpit rigare pedes.* Mais quelle abondance de larmes! c'est un torrent qui inonde en quelque sorte les pieds de Jésus. Elle a raison, sans doute.

Car souvenez-vous, pécheurs, dit saint Jean Chrysostome, que l'abondance des larmes doit être proportionnée à la multitude et à l'énormité des crimes : *Lacrymæ pro ratione promissorum.* Quelques gouttes échappées de vos yeux pourront emporter ces fautes légères que saint Paul appelait des pailles. Mais ces amas énormes de crimes que la concupiscence a élevés comme une digue entre le ciel et nous, il faut des fleuves de larmes pour les renverser : *Lacrymis*, etc.

Ah! mes frères, quand nous n'aurions pas à nous reprocher des fautes de la même espèce que celles de la pécheresse de notre évangile, sommes-nous beaucoup plus innocents? et ces yeux mêmes qui peut-être ont lancé tant de traits assassins, tant de flammes meurtrières, qui peut-être ont versé si souvent tant de feintes larmes pour séduire ceux qui pourraient résister à leurs feux; ces yeux n'en ont point à répandre sur les ravages qu'ils ont faits.

Cependant je vous vois si sensibles à la moindre disgrâce: la crainte d'un revers de fortune trouble vos yeux. Qu'on vienne à présent vous annoncer la mort d'un père, d'un ami, d'un enfant, rien ne pourra les sécher. Pécheurs, à quoi prodiguez-vous vos larmes? Votre âme se perd, le feu de l'enfer s'allume, le ciel vous échappe, un Dieu expire, voilà de quoi pleurer. Et qui donnera du moins à mes yeux assez de larmes pour déplorer une si grande insensibilité? *Lacrymis*, etc.

Mais ces larmes que la pécheresse répand sur les pieds du Sauveur, elle les essuie de ses cheveux : *Capillis tergebat.* (*Luc.*, VII, 38.) Ils furent autrefois les instruments de sa vanité, objets chéris de ses plus tendres soins, c'est pour cela qu'elle croit à présent ne pouvoir les avilir assez, ou plutôt n'est-ce pas pour les sanctifier sur les pieds de Jésus qu'elle les emploie à cet usage? de même qu'elle s'empresse à y purifier une bouche qui fut si longtemps le malheureux organe de la passion qui corrompit son cœur : *Osculabatur pedes* (*Ibid.*), et ce qu'elle eut de plus précieux dans ses parures, ces parfums exquis qui consacraient son corps à la volupté et à la mollesse, ils sont encore pour les pieds de Jésus : *Ungebat unguento.* (*Ibid.*)

Ne cherchons pas de mystère dans cette conduite, tout y est naturel; c'est l'accomplissement littéral de ce que saint Paul ordonna dans la suite, que tout ce qui a servi au péché serve de même à la pénitence. Sentez donc à présent en vous-mêmes, pécheurs, examinez quels ont été les instruments de vos désordres. Sont-ce ces richesses au prix desquelles vous achetâtes en effet si souvent vos illicites plaisirs? Est-ce cet appareil de mondanité dont vous nourrîtes votre orgueil ou que vous tendîtes autour de vous comme un piége pour surprendre les cœurs? Sont-ce ces dignités ces charges, qui vous four-

nirent un moyen toujours infaillible de satisfaire vos passions, souvent aux dépens d'un peuple malheureux qui en était la victime ? *Servire exhibuistis iniquitati.* (*Rom.*, VI, 91.) Voilà donc ce qui doit servir à présent à votre pénitence : *Exhibete servire pœnitentiæ et justitiæ.*

Il ne s'agit donc plus, dit saint Jean Chrysostome en appliquant cet endroit même de saint Paul ; non il ne s'agit plus de vous réduire dans les bornes de la modestie chrétienne ; c'est l'obligation des âmes justes, celle des pécheurs est de venir avec la pécheresse essuyer les pieds de Jésus-Christ de leurs cheveux, c'est-à-dire, en retranchant ce luxe qui vous a fait pécher; il faut de plus, tout ce que vous y consacriez autrefois, il faut dis-je, l'employer à revêtir les pauvres qui sont les membres de Jésus-Christ : *Capillis capitis sui tergebat.*

Il ne s'agit donc plus de renoncer à vos plaisirs criminels, de régler chrétiennement l'usage que vous ferez de vos richesses, c'est là l'obligation des âmes justes. Celle des pécheurs, c'est de venir avec la pécheresse répandre leurs parfums sur les pieds de Jésus, c'est-à-dire, tout ce que vous pourriez maintenant, selon votre état et la bienséance de votre condition, employer à des plaisirs honnêtes, il faut vous en priver pour l'employer à la religion ou à la charité : *Unguento ungebat...* L'équité, la droiture sont la vertu des âmes toujours chrétiennes et toujours justes. Celles des pécheurs sont l'abaissement et l'humiliation; il ne s'agit donc plus de ne pas abuser de vos emplois pour opprimer les malheureux, pour vous enrichir de la substance du peuple ; il faut avec la pécheresse de l'évangile venir baiser les pieds de Jésus-Christ, c'est-à-dire, ne vous servir de tout ce qui vous élève dans le monde, que pour vous abaisser davantage, en devenant du moins le consolateur, le protecteur, le père de tous les malheureux : *Osculabatur pedes ejus.*

Poussez vous-mêmes plus loin ce détail; en un mot tout ce qui vous a servi à offenser le Seigneur doit vous servir à lui satisfaire; selon l'expression de saint Grégoire, en parlant de la pécheresse, même les holocaustes de votre pénitence doivent être pris dans les instruments de vos péchés : *Exhibuistis.*

Mais croirez-vous de plus, mes frères, que ce n'est là qu'une règle très-adoucie de la pénitence? Saint Paul lui-même nous en avertit en la donnant : il parle en homme, dit-il : *Humanum dico* (*Rom.*, VI, 19) ; en homme qui connaît toute la faiblesse de notre nature, et qui veut y avoir égard : *Humanum dico propter infirmitatem carnis vestræ.* (*Ibid.*) Et c'est ce que la pécheresse semble encore nous indiquer par son exemple. Car pourquoi aux pieds de Jésus, ses larmes, ses cheveux, ses parfums? Ah ! c'est qu'elle compte pour rien tout ce qu'elle fait; elle sait qu'un prophète autrefois voulait qu'on retournât à Dieu, avec dix fois plus d'ardeur qu'on en avait fait paraître en s'éloignant de lui : *Decies tantum convertentes requiretis eum.* (*Baruch*, IV, 28.) En mesurant ce qu'elle fait sur cette règle, que fait-elle en effet en comparaison de ses crimes? Et vous, mes frères, que vous prescrivons-nous en comparaison des vôtres?

Saint Grégoire, pénétré de cette maxime, dit qu'il ne sait comment un homme qui a péché mortellement une fois dans toute sa vie, peut encore se permettre aucun plaisir, quelque innocent qu'il puisse être, entretenir encore aucune liaison, aucun commerce avec le monde, recevoir ou se laisser rendre aucun honneur dans la société. Un homme qui a péché mortellement une seule fois, ne devrait plus que prier, que pleurer dans la cendre et sous le cilice. Ah ! voilà, mes frères, la perfection de la pénitence et non pas ce que nous avons dit jusqu'ici.

Et qu'est-ce cependant encore que cette pénitence en comparaison de ce que le péché mérite? Aussi ce sont là, mes frères, les sentiments dans lesquels je me représente la pécheresse aux pieds de Jésus-Christ, comme un sujet vaincu jette toutes ses armes, et lui-même se jette aux pieds de son roi ; mais il ne se flatte pas par là de mériter sa grâce : il n'a devant les yeux que l'image de son crime qui l'épouvante, et s'il attend encore la vie, ce n'est plus que de la clémence de son vainqueur. Oui, telle était, dit saint Chrysostome, la pécheresse, tel doit être devant Dieu un pécheur pénitent. Hélas ! en effet trop assuré d'avoir péché, qui peut s'assurer de se repentir comme il faut pour en obtenir le pardon ? car j'en ai vu, ajoutait saint Grégoire, dont les pleurs avaient défiguré le visage ; qui renfermés dans des antres ou même dans des tombeaux, ont expiré dans le martyre de la mortification; et je ne sais cependant si j'ai vu un seul vrai pénitent. Qui se rassurera donc après cela, mes frères, et croirons-nous en faire assez?

Ah ! vous du moins, tandis que nous tremblons, rassurez-vous, consolez-vous, illustre pénitente : oui, vous pouvez compter sur la miséricorde d'un Dieu que vous aimez. Une pénitence guidée, animée par l'amour est toujours véritable et sincère. Troisième qualité de la pénitence de la pécheresse : *Dilexit multum.* (*Luc.*, VII, 47.)

3° Ce n'est donc pas ici, mes frères, un masque de pénitence que bien des circonstances forcent à prendre après bien des délais, pour les rejeter ensuite aussitôt que les circonstances qui l'ont fait prendre seront passées. L'amour, mais un ardent amour, amène la pécheresse aux pieds de Jésus-Christ. Ne nous arrêtons plus à considérer ses démarches extérieures; c'est dans son cœur que je voudrais à présent vous faire entrer pour réformer le vôtre sur ce modèle....

C'est un cœur véritablement contrit, un cœur brisé par la douleur, tel que le Seigneur le demandait par ses prophètes, c'est-à-dire, dans le sens où la théologie l'explique, un cœur à qui le Seigneur a fait perdre toute sa dureté, un cœur amolli par la grâce pour le rendre docile à tous les mouvements

qu'elle lui imprime; contrition essentielle à la vraie pénitence.

C'est un cœur véritablement humilié, tel que celui que David pénitent présentait au Seigneur, c'est-à-dire, comme saint Augustin l'explique, un cœur que la vue de ses crimes remplit de honte et d'horreur contre lui-même; humiliation essentielle à la vraie pénitence.

C'est un cœur entièrement changé, tel qu'Isaïe le demandait à Israël, c'est-à-dire, comme le prescrit expressément le sage concile de Trente, un cœur absolument détaché du monde, un cœur qui déteste souverainement tous les objets de son péché; changement donc essentiel à la vraie pénitence.

Mais contrition, humiliation, changement du cœur que je ne suis pas surpris de trouver dans notre pénitente, parce qu'elle aime beaucoup : *Dilexit multum;* et c'est parce qu'elle aime beaucoup que nous en concluons que tout ce qu'elle fait au dehors n'est rien en comparaison de ce qui se passe dans son âme ; c'est parce qu'elle aime beaucoup, que nous en concluons encore que les larmes qu'elle verse ne marquent point assez la douleur de son cœur, que la posture humiliée qu'elle prend est un faible symbole de l'humiliation de son âme, que l'usage auquel elle emploie les objets de sa vanité désigne trop faiblement l'horreur qu'ils lui inspirent : *Dilexit multum.*

C'est parce qu'elle aime beaucoup que saint Cyprien conclut que, tandis qu'elle sacrifie au dehors son luxe et ses parures sur les pieds de Jésus, son cœur est lui-même un autel sur lequel elle immole une autre victime : *Dilexit multum;* c'est parce qu'elle aime beaucoup que saint Cyprien ajoutait que, tandis qu'elle ne répand au dehors que des larmes pour laver ses forfaits, son cœur répand déjà du sang pour les mieux effacer : *Dilexit multum.*

Ah! mes frères, où avait-elle donc été blessée d'un si beau trait d'amour? Saint Augustin croit nous l'apprendre. Ce Père dit qu'elle venait d'entendre de la bouche même de Jésus-Christ ce beau discours qu'il avait fait aux Juifs, et qui est rapporté dans l'Evangile immédiatement avant l'histoire de sa conversion; les traits de miséricorde et de douceur sous lesquels Jésus s'y peint lui-même avaient blessé son cœur. Seigneur, si vous daigniez donc encore les essayer, ces mêmes traits, contre les pécheurs de notre siècle : car hélas! c'est en vain que vous nous députez à présent pour ce même ministère; nos discours sont trop faibles, on s'en plaint, et sans doute on a raison de s'en plaindre ; mais enfin nous est-il impossible, Seigneur, de peindre tous les charmes divins de votre aimable personne? Cependant, mes frères, quand la pécheresse commença de l'aimer, le vit-elle sous des traits aussi nobles que ceux sous lesquels on vous le montre tous les jours? Quoi! du haut de cette croix où il expire ne part-il pas des traits assez perçants pour vous toucher? Du fond de ce tabernacle où lui-même réside, ne sort-il pas un feu assez ardent pour embraser vos cœurs? Ah! mes frères, que nous puissions donc une fois dire de vous que vous avez aimé, et nous n'aurons plus rien ensuite à vous prescrire; votre pénitence sera généreuse. Vous vous porterez assez de vous-mêmes à la réparation de vos scandales : elle sera sage ; quels qu'aient été les instruments de vos péchés, ils ne vous paraîtront pas suffire encore en instruments de pénitence ; enfin elle sera sincère, et s'il nous reste encore quelque chose à vous dire, ce ne sera que pour vous consoler en vous appliquant le jugement que Jésus-Christ a fait de la pénitence de notre pécheresse. C'est à présent ce qui nous reste à faire; mais pour prévenir également les pécheurs contre le désespoir, la présomption et la pusillanimité même encore, il faut le développer à loisir et tout entier dans la seconde partie.

SECOND POINT.

Voici, mes frères, tout le précis, et si j'ose ainsi m'exprimer, l'analyse exacte du jugement de Jésus-Christ au sujet de la femme pécheresse. 1° C'est un jugement de bonté, qui doit faire l'impression la plus vive sur des cœurs pécheurs pour les ramener à la pénitence. 2° C'est d'autre part un jugement de justice, sur lequel nous pouvons et nous devons même juger nos pénitences. 3° C'est enfin un jugement de miséricorde en même temps, et de justice, qui instruit les pécheurs d'une double obligation que Dieu leur impose, obligation qu'il contracte de son côté à leur égard, après la rémission même de leurs péchés. Reprenons :

1° Une pécheresse fameuse qui s'est signalée par son désordre vient à Jésus : non-seulement elle ose se prosterner à ses pieds, elle ose le toucher; Jésus la reçoit, il la souffre ; bien plus, il s'expose pour elle au jugement injurieux du pharisien; enfin il prend sa défense, il l'absout. Pécheurs, ne perdez rien de tous ces traits.

Pour vous engager aujourd'hui à vous repentir et à faire pénitence, nous n'emploierons donc point les menaces que la colère de notre Dieu fait tomber sur les pécheurs impénitents. J'aime mieux essayer les traits les plus doux de sa miséricorde contre des cœurs qui se flattent d'être bons et sensibles, et qui le sont sans doute.

Venez donc à Jésus, vous dirons-nous d'abord, il est prêt à vous recevoir. Voyez comment il reçoit la pécheresse qui est à ses pieds : lui échappe-t-il contre elle un seul mot de reproches ? la remet-il un seul instant?

Mais que dis-je? comment pourrait-il la rejeter ou la remettre? Il l'avait attendue si longtemps. S'était-il même contenté de l'attendre? Combien de fois l'avait-il sollicitée par le mouvement intérieur de sa grâce? S'était-il jamais rebuté de ses résistances? Quelle dut donc être sa joie, quand il vit que le dernier trait, le trait d'amour qu'il

avait lancé contre elle venait de faire dans son cœur une large blessure, quand il la vit, expirante d'amour autant que de douleur, tomber à ses pieds et lui rendre les armes !

Je désirais, il n'y a qu'un moment, de pouvoir vous faire entrer dans le cœur de la pécheresse ; c'est le cœur de Jésus même que je voudrais à présent vous montrer ; mais du moins jugez de ce qui s'y passe par la complaisance avec laquelle il souffre cette pécheresse : on s'étonne peut-être de cet excès de complaisance et de bonté dans un Dieu si longtemps outragé. Ah ! croyez-moi, mes frères, il a plus de joie de voir la pécheresse à ses pieds qu'elle même n'en a de pouvoir y être reçue ; il craint plus de la rebuter qu'elle ne craint de l'être ; il souhaite plus de l'absoudre qu'elle de recevoir son pardon.

Et ce n'est là, mes frères, que le symbole des dispositions de Jésus à votre égard ; et ces sentiments pour vous dans le cœur de votre Dieu, ne méritent-ils aucun retour vers lui de votre part? Depuis combien de temps vous attend-il ! Je ne vous dirai pas à présent que, fatigué de vos délais, il passera, et qu'il viendra peut-être un temps où vous le chercherez sans pouvoir le trouver. Non, mes frères, eh bien ! il vous attendra toujours tant que vous vivrez ; il ne cessera de vous attendre : est-ce donc là véritablement un motif pour vous de différer encore?

Depuis combien de temps vous sollicite-t-il? Comptez, si vous pouvez, tous les coups qu'il a frappés à la porte de votre cœur : non, mes frères, je ne vous dirai pas encore, qu'irrité de vos résistances, peut-être il cessera de frapper, et laissera l'aveuglement et l'endurcissement se former dans votre âme ; je veux qu'il ne vous retire point sa grâce ; j'avouerai, si vous voulez, qu'il ne cessera point de vous l'offrir : est-ce donc là véritablement un motif de vous obstiner à la rejeter et à la rendre inutile?

Tout pécheurs que vous êtes, il désire votre salut avec plus d'ardeur que le plus parfait de ses saints n'a désiré le sien propre. Encore une fois, je ne vous dirai pas que l'excès de sa miséricorde se changera en un excès de justice ; il a tout employé pour vous sauver, eh bien ! il emploiera tout encore : est-ce donc là véritablement un motif pour que vous ne vouliez rien faire de votre côté? Qu'en pensent vos cœurs? admettent-ils ces conséquences ? Mon Dieu, l'ingratitude passe parmi nous pour un monstre, devient-elle donc une vertu selon l'idée des hommes quand on est ingrat envers vous ? Car enfin, mes frères, sa patience à vous entendre, à vous supporter dans vos égarements, ne donne-t-elle pas occasion tous les jours aux jugements les plus injurieux à sa gloire ? En voici toujours la figure.

Un pharisien, dit l'Evangile, est scandalisé que la pécheresse prenne tant de liberté et de la complaisance que Jésus a pour elle. Si cet homme dit-il, était un prophète, il saurait quelle est cette femme qui le touche. Oui, c'est ainsi, dit saint Augustin, que raisonnent encore les impies : s'il y avait une Providence, verrait-on tant de crimes impunis? Mais faux raisonnement, poursuit ce Père, il est fondé sur la justice, mais il ne s'accorde pas avec la miséricorde de notre Dieu.

Si cet homme était un prophète, il saurait quelle est cette femme qui le touche. Ah ! c'est, au contraire, parce qu'il est un prophète qu'il dissimule, qu'il paraît même ignorer les péchés de cette femme : *Dissimulans peccata;* parce qu'il est ce grand prophète envoyé surtout pour les pécheurs, afin de les appeler à la pénitence, afin de les consoler dans leur pénitence, afin de récompenser leur pénitence par la rémission de leurs péchés : *Dissimulans peccata hominum propter pœnitentiam.* (*Sap.*, XI, 24.)

Et c'est de même parce qu'il y a une Providence, mais une Providence qui ne cherche à se manifester que par le salut de tous les hommes ; c'est pour cela qu'elle ne punit pas aussitôt qu'on l'offense : *Dissimulans peccata ;* afin de laisser aux pécheurs le temps d'expier leurs péchés par la pénitence : *Dissimulans.*

Si cet homme était un prophète, il saurait quelle est cette femme qui le touche. Ah ! sans doute il le sait, il sait ce qu'elle a été, mais il craint de le laisser paraître : *Dissimulans ;* parce qu'il craint d'intimider ou même de couvrir de la moindre confusion une pénitente, que son amour et sa douleur ont déjà rendue aussi agréable à ses yeux que si elle n'eût jamais péché : *Dissimulans*, etc.

C'est ainsi, mes frères, qu'il nous voit nous-mêmes tels que nous avons été, tels que nous sommes, tels que nous serons un jour. Hélas ! ne vous verra-t-il jamais que pécheurs? Cependant il le dissimule ; sa providence semble endormie, sa miséricorde enchaîne sa justice : *Dissimulans ;* parce qu'il espère toujours de nous rendre aussi pénitents ; l'oserai-je ajouter ? parce qu'il goûte déjà par avance la douce joie de nous voir pénitents : *Dissimulans*, etc.

Jusques à quand lui ferons-nous donc attendre cette pénitence ? et ne lui donnerons-nous jamais la satisfaction de prononcer sur nous, comme sur la pécheresse, un arrêt d'absolution?

O femme ! vos péchés vous sont remis. Si je pouvais vous faire sentir toute la consolation que cette courte parole renferme, mais il n'y a que des cœurs déjà pénitents qui puissent la sentir. Quoi donc ? mes frères, dois-je croire que votre péché vous plaît de telle sorte que vous ne souhaitiez pas même d'en être délivrés ? *Remittuntur tibi peccata tua.* (*Luc.*, VII, 47.)

Dois-je croire que l'amitié de votre Dieu vous soit tellement indifférente que vous ne souhaitez pas même de la recouvrer ? Serait-il possible que vous fussiez tellement insensibles à sa haine, que vous ne vouliez point

recevoir le pardon qu'il vous offre? *Remittuntur tibi peccata tua.*

Dois-je croire que l'empire du démon dont vous êtes esclaves a pour vous tant de charmes que vous ne souhaitez pas même de briser vos fers? Quoi! l'aimable empire d'un Dieu, qui ne veut régner sur vous que pour vous rendre heureux, n'a-t-il rien qui vous touche et qui vous flatte? *Remittuntur*, etc.

Dois-je donc croire que vous avez porté la fureur contre vous-mêmes jusqu'à renoncer à ce bel héritage que notre Père céleste nous a préparé dans les cieux. L'enfer n'a-t-il plus rien qui vous effraye? Êtes-vous tout à fait déterminés à éprouver toutes les rigueurs d'un Dieu dont vous vous obstinez à refuser les bienfaits? *Remittuntur*, etc.

Non, mes frères, je ne puis croire que vous aimiez mieux le trouble et les remords glaçants qui sont la suite inévitable du crime, que cette aimable paix que votre Dieu vous offre, et qu'il est prêt en effet à vous donner: *Vade in pace.* (*Luc.*, VII, 50.) La paix de Dieu qui surpasse tout ce qu'on peut en dire, tout ce qu'on peut sentir: *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum.* (*Philip.*, IV, 7.)

Dites-nous vous-même à présent, illustre pénitente, quel changement se fit en vous, lorsque vous la reçûtes de la bouche même de votre Dieu? Le monde vous avait-il jamais procuré de semblables douceurs? Dans l'ivresse même de vos plaisirs les plus délicieux, aviez-vous jamais ressenti un si pur, un si parfait contentement?

Crûtes-vous donc alors avoir acheté trop cher le bien d'entendre cette belle parole: *Vade in pace?* Regrettiez-vous le torrent des larmes que vous veniez de verser? Crûtes-vous en vous retirant devoir rougir de la marche hardie que vous aviez osé faire? Vous repentîtes-vous d'avoir prodigué tous vos parfums sur les pieds de Jésus? Ah! plutôt que de larmes vous fit verser encore la joie dont votre cœur se sentit tout à coup inondé! combien de temps, transportée hors de vous-même dans l'extase de reconnaissance et d'amour où vous entrâtes, demeurâtes-vous encore la bouche collée sur les pieds de Jésus! *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum.* (*Phil.*, IV, 7.)

Mais vous, mes frères, combien de fois vous êtes-vous déjà montrés dans l'église en qualité de pénitents? Cependant, cette paix que Jésus-Christ donne à la pécheresse vous est encore inconnue. Hélas! que faut-il que je vous réponde? Vous vous plaignez quelquefois, mes frères, que dans nos discours nous ne faisons le plus souvent que grossir les traits hideux de vos tableaux et fulminer contre vous des anathèmes. Peut-être même ne nous regardez-vous que comme ce pharisien de l'Évangile, qui semblait ne reconnaître d'autre attribut de Dieu que sa justice. Vous l'avez vu aujourd'hui, mes frères, si nous méconnaissons la miséricorde de notre Dieu. Mais enfin jugez donc aussi vous-mêmes vos pénitences sur le second arrêt que Jésus-Christ prononce au sujet de la femme pécheresse, et que j'ai nommé un jugement de justice.

2° Véritablement il réprouve, il condamne ce pharisien qui voudrait éloigner des pieds de Jésus une pécheresse pénitente, qui voudrait que ses larmes coulassent en vain. Mais, mes frères, ce sage et charitable pasteur qui, après vous avoir vu déjà plusieurs années de suite pleurer à ses pieds vos désordres, peut-être même après vous avoir assistés à un lit de mort, où il reçut vos serments, a toujours eu la douleur de vous voir manquer à toutes les paroles que vous lui aviez données: le confondrez-vous avec ces faux docteurs, parce qu'il se défie à présent de vous, et n'ose faire aucun fond sur vos promesses?

Mais ce docteur éclairé, ce ministre intègre de l'Évangile, qui dans le commerce du monde, témoin tous les jours de vos mondanités, a la douleur de vous les entendre justifier et vous obstiner à vouloir passer pour innocents dans le sein même du crime; le confondrez-vous avec ces faux docteurs, parce que même en vous parlant de la miséricorde de Dieu, obligé qu'il est de vous expliquer les conditions auxquelles elle vous est promise, il ne peut jamais conclure que le regret et le désespoir dans le cœur, en se plaignant de ne pouvoir vous appliquer aucune des consolations de l'Évangile.

Eh bien! mes frères, jugez donc aujourd'hui par vous-mêmes si je dois vous consoler par l'exemple de la pécheresse. Voyez cette femme: *Vides hanc mulierem* (*Luc.*, VII, 44): Jésus-Christ l'absout et réprouve quiconque la condamne; mais c'est une vraie pénitente qui, dès que Jésus-Christ s'est montré à elle, s'est hâtée aussitôt de venir demander sa grâce; elle est venue librement, volontairement la demander; tandis que pour vous, il faut que les horreurs de la mort ou la caducité de la vieillesse, ou du moins les lois les plus sévères de l'Église, soutenues de ses anathèmes les plus terribles, vous forcent à venir, oserai-je le dire? donner une scène de conversion.

Je dis une scène; en effet, voyez-vous cette femme? *Vides hanc mulierem;* aussitôt qu'elle est convertie, elle ne ménage plus rien, elle commence par une rupture éclatante avec le monde, elle ne réserve rien de tous les anciens objets de son péché; et vous, me dites-vous, mes frères, quelle démarche vous avez faite pour vous rapprocher de votre Dieu?

Hélas! c'est, comme vous l'avez vu, la pécheresse qui, blessée jusqu'au fond du cœur, des traits les plus ardents d'amour, pleure aux pieds de Jésus; et n'est-ce pas, au contraire, Jésus lui-même qui, toujours méconnu, toujours méprisé, toujours outragé, pleure à vos pieds sans pouvoir encore à présent même vous attendrir par ses larmes? Décidez donc enfin vous-mêmes si le jugement prononcé sur la pécheresse vous convient, ou si vous n'êtes pas vous-mêmes le pharisien que Jésus-Christ condamne

Car, encore une fois, voyez-vous cette femme? dit Jésus au pharisien même, *Vides hanc mulierem :* elle a arrosé mes pieds de ses larmes, elle les a essuyés de ses cheveux; depuis qu'elle est entrée, elle n'a cessé de les baiser; elle y a répandu le plus odoriférant de ses parfums. Ah! pharisien, cette femme a fait ce que tu devais faire, et ce reproche ne vous convient-il pas, autant du moins qu'à celui à qui Jésus le fait?

En effet, depuis qu'il est entré par sa grâce dans votre cœur, a-t-il pu arracher de vos yeux une seule larme? *Aquam non dedisti.* (*Luc.*, VII, 44.) Et lors même que vous allâtes le recevoir à la table sainte, aviez-vous préparé la demeure que vous lui présentiez? Aviez-vous pris soin de la purifier par une seule larme? *Aquam*, etc.,

Mais surtout quel sacrifice ensuite avez-vous fait? Un seul de vos ajustements a-t-il été mis à ses pieds? Un seul malheureux a-t-il profité de votre conversion? Un seul pauvre s'est-il réjoui que vous fussiez pénitent? C'est là, dit saint Chrysostome, le vrai parfum, le parfum de l'amour qu'il faut répandre sur les pieds de Jésus *Oleo non.* (*Ibid.*)

Mais du moins votre famille s'est-elle aperçue de votre conversion? Vos enfants vous ont-ils senti plus vigilants sur leur éducation? Vos domestiques ont-ils trouvé en vous plus de charité, plus de patience et de douceur? Le monde vous a-t-il vu plus recueilli, plus modeste dans les églises, plus réservé dans les cercles? C'est là le véritable parfum, dit saint Ambroise, le parfum du zèle et du bon exemple, qu'il faut répandre encore sur Jésus-Christ : *Oleo caput non unxisti.* (*Ibid.*)

Surtout enfin quelle réconciliation avez vous faite? Avez-vous un seul ennemi de moins? *Osculum non dedisti.* (*Ibid.*) Quelle marque d'amour avez-vous donc donnée à votre Dieu? Avez-vous soutenu l'honneur de ses autels, défendu la pureté de son culte, protégé les droits, vengé les intérêts de vos ministres, imposé silence à l'impureté, confondu l'erreur? *Osculum*, etc. Eh! qu'avez-vous donc fait? C'est donc au pharisien que vous êtes semblable, non pas à la pénitente de l'Evangile. Appliquez-vous donc à vous-même le jugement que vous méritez.

Pour vous, pécheurs, véritablement pénitents, écoutez enfin, car il me reste encore quelque chose à vous dire : c'est Jésus-Christ qui va vous instruire dans une courte parabole, de ce que vous devez à votre Dieu, de ce à quoi il s'engage à votre égard après votre justification même; et c'est ce que j'ai nommé le jugement de miséricorde en même temps et de justice.

3° Un créancier avait deux débiteurs : le créancier c'est Dieu, nous sommes tous les débiteurs, mais la dette de tous n'est pas la même; l'un doit cinquante deniers, l'autre cinq cents. Simon le pharisien, par exemple, à qui Jésus parle, est un orgueilleux, plein d'idée de sa propre justice, mais homme austère et irréprochable dans sa conduite. La pécheresse est une scandaleuse, comptable à Dieu du libertinage de toute une ville, cependant ni l'un ni l'autre, celui qui doit le plus comme celui qui doit le moins n'a de quoi s'acquitter; il faut que le créancier charitable remette à tous deux également la dette entière; qu'en pensez-vous, lequel doit maintenant à son créancier magnifique le plus de reconnaissance et le plus d'amour? La question n'est-elle pas facile à résoudre? C'est sans doute celui à qui la plus grosse dette a été remise; ainsi jugea le pharisien, et Jésus-Christ approuva sa réponse : *Recte judicasti.* (*Luc.*, VII, 43.)

Mes frères, la miséricorde de Dieu sur nous doit donc être la mesure de notre reconnaissance; voilà la première conclusion que j'en tire avec saint Augustin. Car pourriez-vous penser que l'arrêt de grâce étant prononcé, tout fût fait pour le pécheur absous?

Il est vrai que le Seigneur oublie ses crimes; mais il n'en convient que mieux au pécheur même de s'en ressouvenir; s'en souvenir, pourquoi? Pour amortir sans cesse par ses larmes une concupiscence que ses péchés passés ont enflammée, mais que la rémission des péchés n'a point éteinte; s'en ressouvenir, pour s'exciter de plus en plus à venger la justice d'un Dieu qui, en se relâchant de ses droits, n'a pas prétendu tout à fait les perdre. S'en ressouvenir surtout pour enflammer de jour en jour son amour par proportion de la dette remise.

Or qui de nous, mes frères, poursuit saint Augustin, qui de nous sait combien le Seigneur lui a remis? Le pharisien croit avoir peu besoin de la miséricorde; c'est pour cela qu'il aime peu, et c'est pour cela même qu'il est convaincu d'injustice. Mais parmi nous, mes frères, est-il quelqu'un, est-il même un pharisien qui puisse se flatter d'être innocent? Et quand vous ne seriez pas coupables de ces crimes noirs qui font les grands pécheurs, à qui d'ailleurs en êtes-vous redevables? Vous avoir empêchés de les commettre, n'est-ce pas véritablement vous les avoir remis? Pour moi tout ce que je sais, c'est la faiblesse et la corruption de mon cœur, encore suis-je certain que je ne la connais pas tout entière : sans savoir tout ce que le Seigneur m'a remis, j'en sais donc toujours assez pour avouer que je suis de tous les pécheurs celui à qui le Seigneur a fait le plus de miséricorde.

Non je ne mettrai donc plus de bornes à ma reconnaissance et à mon amour. Mais avez-vous jamais fait, mes frères, reprend saint Chrysostome, une remarque bien consolante pour les plus grands pécheurs. C'est que les saints les plus illustres non-seulement ceux qui se sont le plus distigués par leur amour, mais de plus ceux que Dieu semble avoir favorisés davantage, ce sont ceux qui furent d'abord les plus grands pécheurs, un David adultère et homicide, un Paul persécuteur, un Pierre après avoir renoncé son maître, Augustin lui-même que je viens de citer; j'aurais tout dit ce semble

en le nommant, si je n'avais à ajouter encore la pécheresse de notre évangile.

Car enfin, mes frères, cette femme qui n'avait été connue jusqu'alors que par son désordre, n'est plus connue désormais que par son amour; et c'est pour cela, dit saint Ambroise, que l'Evangile ne la nomme plus nulle part pécheresse; il ne parle plus que du commerce étroit de l'amitié vive et tendre qu'elle entretint toujours depuis ce temps avec Jésus-Christ. Cette femme, ajoute encore saint Ambroise, qui avait été le scandale ou plutôt le péché de toute une ville, devient en quelque sorte l'apôtre de la pénitence, non-seulement dans une ville, mais dans la Galilée et la Judée et dans tout l'univers; et qui pourrait compter, ajoute saint Laurent Justinien, tous les pécheurs que ses discours pendant sa vie, son seul exemple depuis sa mort ont convertis. Mais aussi cette pécheresse gagne de telle sorte le cœur de Jésus, dit saint Augustin, qu'il ne peut plus refuser aucun miracle à sa prière. Voulez-vous, dit saint Chrysostome, que je vous la montre à présent aux pieds de la croix où cette femme plus forte que les apôtres mêmes a le courage de suivre son Jésus, recevant sur elle les dernières gouttes de ce sang divin pour achever de laver ses crimes. Et n'est-ce pas aussi cette femme pécheresse, disent les mêmes docteurs, qui mérite d'être témoin une des premières de la résurrection de Jésus-Christ.

Ah! mes frères, de tout cela concluait saint Chrysostome, c'est donc ainsi vous tous qui vous croyez justes, que vous verrez un jour les plus grands pécheurs vous précéder dans le royaume de Dieu; mais nous ne pouvons nous dissimuler à nous-mêmes la grandeur de la dette dont nous sommes chargés, que cette réflexion anime donc notre ferveur; osons tenter de grandes choses, grands pécheurs, c'est à nous surtout qu'il convient d'en faire.

Entrons tous, mes frères, dit saint Chrysostome, dans les sentiments de saint Paul; qu'il est vrai, disait ce grand apôtre : *Fidelis sermo* (I *Tim.*, I, 15) : mais que cette vérité est consolante, et qu'elle doit être reçue de nous avec joie : *Fidelis sermo et omni acceptione dignus* (*Ibid.*); qu'il est vrai que Jésus-Christ est venu dans ce monde pour sauver les pécheurs dont je suis le premier et le plus grand : *Quod Christus Jesus venit in hunc mundum, peccatores salvos facere quorum primus ego sum.* (*Ibid.*) Hélas! oui, mon Dieu, je suis le plus grand des pécheurs, les saints les plus illustres l'ont pensé d'eux comme l'Apôtre; mais ce que la seule humilité leur fit penser d'eux-mêmes, Seigneur vous le savez, n'est que trop vrai de moi; *primus.* Cependant, mon Dieu, vous m'avez fait, du moins vous me ferez miséricorde, afin que Jésus-Christ fasse paraître en moi toute sa patience, toute la force de sa grâce, dont la surabondance ne se montre mieux nulle part que où le crime abonde : *Ideo misericordiam consecutus.* (*Ibid.*, 16.) Afin que je serve ensuite d'exemple à tous les autres pécheurs, exemple de pénitence, mais surtout exemple de votre miséricorde : *Ideo*, etc. Car qui pourra désespérer, ô mon Dieu, quand on verra que vous m'avez sauvé; gloire donc en soit rendue, concluait l'Apôtre et concluons tous de même; actions de grâces éternelles au Roi des siècles, qui, sans avoir aucun besoin de nous, a bien voulu nous sauver et nous racheter par son cher Fils : *Regi sæculorum immortali honor et gloria.* (*Ibid.*, 17.) *Amen.*

PANÉGYRIQUE DE S. AUGUSTIN.

Liberasti me a perditione et eripuisti me de tempore iniquo, propterea confitebor et laudem dicam tibi. (*Eccli.*, LI, 3.)

Vous m'avez délivré du péché et vous m'avez tiré du péril dans un temps d'iniquité. Je vous rendrai d'immortelles actions de grâces et je chanterai vos louanges.

Tenir du ciel un génie supérieur et un cœur droit, ce sont les bienfaits dont nous sommes les plus jaloux; quel plus déplorable sort que de les dégrader par nos propres crimes! qu'est-ce, en effet, le plus brillant esprit quand Dieu l'abandonne? Un phosphore passager dont la clarté frauduleuse nous égare, un sophiste dangereux dont les opinions et les chimères prennent les dehors des réalités, un esclave soumis qui rampe dans l'habitude; que dirai-je enfin? Une vapeur légère qu'un souffle produit, élève, soutient, pousse, abat à son gré. Mais si telle est la condition de l'esprit, lorsque la grâce ne le dirige pas, quelle est celle de notre cœur, lorsque Dieu ne le remplit point! Vil jouet des passions, il en est le temple, l'autel et la victime; vide de l'objet qui seul peut faire son bonheur, il court après des fantômes qui se dissipent, lorsqu'il les embrasse; il désire, il obtient, il jouit, il se dégoûte, et il désire encore; il quitte un vain plaisir pour un plaisir plus vain, il brise des chaînes qui l'accablent, et se forge de nouveaux fers; il cherche des fleurs et ne cueille que des épines; il soupire après le calme et il est sans cesse agité par la tempête; il voudrait être libre, mais il ne fait que changer de tyran; ainsi, ô mon Dieu! vous punissez le crime par le crime; ainsi, en vous oubliant, nos cœurs sont vos premiers vengeurs : est-ce l'image de l'homme que je viens de tracer! de cet être si vain, si présomptueux! Comment unir tant de faiblesse et tant de vanité! Oui, mes frères, tel est l'homme, lorsqu'il suit ses propres sentiers, tel fut Augustin lorsqu'il s'éloigna de Dieu, plein de doutes, déchiré par les remords,

jamais en paix, toujours vaincu par les passions ; il ne trouva que sous le joug victorieux de la grâce cette lumière et ce repos qui devaient être les fruits précieux de sa défaite ; c'est alors seulement qu'il commence à respirer, et que transporté des charmes de cette paix qui lui était inconnue, il s'écrie, vous m'avez délivré du péché, et vous m'avez tiré du péril dans un temps d'iniquité; mais quel fut l'effet d'une faveur si signalée! la reconnaissance la plus vive, la grâce avait triomphé d'Augustin, Augustin fit triompher la grâce; il en exalta la puissance, il en soutint les intérêts, il en célébra la victoire, il en chanta la louange : je vous rendrai d'immortelles actions de grâce, et je chanterai vos louanges.

Pouvais-je vous donner une idée plus noble, plus relevée, plus consolante, des miséricordes de Dieu et de la soumission de ses saints? Pouvais-je choisir un modèle, un exemple plus brillant des triomphes de la grâce et de la reconnaissance à cette même grâce? Aussi ne m'écarterai-je pas de ce double point de vue. Je m'appliquerai, dans la première partie de ce discours, à vous montrer la grâce triomphante dans Augustin : Vous m'avez délivré du péché, et vous m'avez tiré du péril dans un temps d'iniquité : *Liberasti me a perditione, et eripuisti me de tempore iniquo*. Ce sera le sujet de mon premier point. Dans la seconde partie, je vous ferai voir la grâce triomphant par Augustin : Je vous rendrai d'immortelles actions de grâces et je chanterai vos louanges : *Propterea confitebor et laudem dicam tibi*. Ce sera le sujet de mon second point. En un mot, la miséricorde de Dieu à l'égard d'Augustin pécheur, la reconnaissance d'Augustin converti à l'égard de Dieu, Augustin disciple, Augustin apôtre de la grâce, voilà tout le sujet de son panégyrique.

Esprit-Saint qui en fites votre organe, ce sont vos dons, vos victoires, vos œuvres que je loue; accordez-moi les lumières nécessaires pour en parler dignement, je vous les demande par l'intercession de Marie. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Toute sainteté est l'ouvrage de la grâce; en couronnant nos vertus, Dieu ne couronne que ses propres dons; mais il est des saints qui sont plus particulièrement la conquête de la grâce, parce qu'elle en a triomphé d'une manière plus éclatante. Ouvrons les fastes de l'Eglise, parcourons les victoires de la grâce, examinons ses plus brillants trophées : il n'en est point qui étonne plus les esprits que la conquête d'Augustin; le triomphe dans les autres défaites est pour ainsi dire imparfait, ici il est entier; là il est prompt, ici il est le fruit de longues attaques; là il est facile, ici il est pénible. La grâce attaque, renverse Saül, mais ce n'est qu'un superbe que l'orgueil aveugle; le vice était dans l'esprit. La grâce combat, touche Madeleine, mais c'était une femme mondaine, avide d'encens, insatiable d'hommages, remplie du désir de plaire; le vice était dans le cœur. Mais dans Augustin elle trouve tout à la fois et les passions du cœur et les égarements de l'esprit; il était l'ennemi de la vertu par les déréglements du cœur; il était l'ennemi de la vérité par les erreurs de l'esprit : chaînes indissolubles à rompre, ténèbres impénétrables à éclairer. Vous seule, grâce de mon Dieu, avez délivré Augustin de ce double précipice où il devait périr! Vous m'avez délivré du péché, et vous m'avez tiré du péril dans un temps d'iniquité.

1° Triomphe de la grâce sur le cœur d'Augustin. Quelle foule d'ennemis ne porte pas l'homme dans son propre cœur! quel empire a jamais nourri plus de tyrans! et pour notre malheur ce sont des ennemis dont nous chérissons les blessures, des tyrans dont nous bénissons les victoires. Principe malheureux de nos plaisirs et de nos peines, germe unique de nos sentiments, notre cœur nous entraîne par une pente si douce, qu'on s'abandonne volontiers à couler par elle dans le précipice; si la raison réclame ses droits, le cœur la force bientôt de justifier ses goûts, ou la laisse murmurer, et s'y livre. Ainsi l'homme, contraire à l'homme, se fait une guerre cruelle, déchire ses entrailles de ses propres mains, et multiplie ses blessures sans jamais dompter le mal qui le consume. D'un trait vainqueur vous pourriez, ô mon Dieu! réunir ses facultés divisées, mais il faut qu'Augustin, appelé à être le défenseur de la grâce, en sente mieux que tout autre la nécessité; il faut qu'il soupire après une délivrance qui ne pouvait être son ouvrage, qu'il fasse l'essai de son impuissance, et que, bien convaincu de sa faiblesse, il adore la main bienfaisante qui a daigné le relever de sa chute.

Je n'entreprends de vous faire la peinture des désordres d'Augustin que pour vous faire admirer davantage la force de la grâce dans le miracle de sa conversion. Pécheurs, voyez dans ses malheurs l'image des vôtres, et admirant la grâce qui l'en retira, déplorez l'aveuglement qui vous y retient. Captivé sous les lois de la plus tyrannique de toutes les passions, dès l'âge le plus tendre il en avait senti les traits et avalé le poison avant même d'en connaître les dangers et d'en prévoir les suites; il avait un caractère naturellement tendre, vif, passionné; il joignait tous les agréments du corps aux qualités de l'esprit; il possédait tous ces dangereux talents de la nature qui rendent si aimable dans le monde, cet art funeste d'aplanir les voies des vices et cette adresse pernicieuse de faire tomber la vertu même dans le piége.

Carthage vit les désordres de sa jeunesse et détourna les yeux en gémissant; il ne marche pas, il vole au crime; une seule chute l'entraîne au fond du précipice; la corruption de son cœur commence par ce qui consomme celle des autres; sa raison obscurcie ne distingue plus les charmes d'une affection légitime des prestiges d'un amour effréné; sa volonté pervertie n'a de

liberté qu'autant qu'il en faut pour être coupable; enchaînée par l'habitude, elle faisait le mal par une espèce de nécessité, si elle ne le commettait pas déjà par un funeste attrait. Misérable, il est charmé de l'être; captif, il n'a pas la force de briser ses fers; il n'a pas même le désir de les soulever; que dis-je? glorieux de ses chaînes, il adore son esclavage, il vante ses fers, il les resserre sans cesse, il les porte en Afrique, en Italie, il les offre avec ostentation à l'univers, et il l'étonne autant par le scandale de ses mœurs que par la supériorité de son génie. Ce n'est pas assez, et quelle limite peut arrêter, ô mon Dieu! un cœur livré à lui-même? Augustin était non-seulement esclave du crime, comme il le dit lui-même, mais encore plus de la malice du crime; il aimait le mal pour le mal; il aurait rougi à la vue d'un mortel plus débauché que lui; il voulait combler la mesure du vice, et, par une vanité que nous aurions peine à croire si une jeunesse effrénée ne la renouvelait de nos jours, il s'attribuait des vices qu'il n'avait pas commis; séduit ainsi par une gloire honteuse d'enchérir sur les désordres de ses contemporains, il se couvrait d'une iniquité dont il n'était point coupable, comme s'il eût dû paraître moins estimable étant moins criminel.

Grand Dieu! qu'est-ce qu'un cœur uniquement créé pour vous, quand il s'attache indignement aux créatures, et qu'il brûle honteusement pour elles? C'est un amas de corruption qui fait horreur. Tel était l'état déplorable d'Augustin, telles étaient les profondes blessures de son cœur; dans les courts intervalles où la raison luit à ses yeux, dans l'aurore de la grâce, il ne peut se regarder sans effroi; il pense quelquefois à Jésus-Christ, dont le nom retentit à ses oreilles dès le berceau; à la sainteté de sa doctrine, gravée dans sa mémoire depuis l'enfance; aux tendres soins de Monique, cette vertueuse mère, qui joint les prières aux larmes pour le retirer de ses égarements, qui ne le perd jamais de vue, le suivant partout pas à pas, de Tagaste à Carthage, de Carthage à Rome, de Rome à Milan, intéressant sans cesse le ciel et la terre pour le salut de son âme; mais à ces rayons de vérité se mêle toujours un fond de ténèbres : que de résolutions prises et manquées! que de combats inutiles! Il s'attaque et se défend, il se livre mille assauts et les repousse; il tombe, il se relève et il retombe encore; il aperçoit le précipice et il ne s'en garantit pas; il tâche de se retenir sur le bord de l'abîme, et il s'y précipite jusqu'au fond; il ne fait pas le bien qu'il voudrait faire, et s'abandonne au mal qu'il déteste; pilote qui voit le port et qui cède à la tempête, il voudrait bien gagner la terre, mais il se livre à l'inconstance des flots. Etrange captivité! il déteste ses chaînes et cependant il les caresse, il les aime; il voudrait sortir de son esclavage, et néanmoins il veut y demeurer; il demande à Dieu son élargissement, et il craint d'être exaucé; ses efforts impuissants sont semblables à ceux d'un homme assoupi, qui, voulant s'éveiller, ouvre les yeux, soupire, étend les bras, lève la tête, mais qui retombe à l'instant dans son lit et se replonge dans un sommeil plus profond. Funeste assoupissement, sommeil léthargique, qui pourra vous dissiper? Vous seule, grâce de mon Dieu, pouvez opérer ce prodige; faites luire votre lumière, autrement c'en est fait d'Augustin. O ciel! mes vœux sont exaucés : l'éclair brille, la grâce atteint, frappe, change ce cœur rebelle. Que toute la terre publie la magnificence de cette victoire : le cœur d'Augustin est vaincu; la victoire des passions va devenir le modèle de la perfection chrétienne; le siége du vice va devenir le trône brillant de la vertu; bientôt le disciple des passions sera l'apôtre de la foi. L'empire, divisé entre deux puissances ennemies, est soumis au parti de la justice; le vieil homme a été immolé par le nouveau; la grâce règne, mais Augustin n'est pas encore chrétien, sa défaite n'est pas complète; du triomphe de son cœur la grâce passe à celui de son esprit.

Le règne de l'esprit est une domination flatteuse qui place les talents à côté de l'héroïsme; il donne cette fierté qui ose souvent dédaigner la naissance, comme si le mérite et la naissance n'étaient pas des faveurs du ciel, que nous ne tenons point de nous-mêmes, et que nous devons rapporter à leur véritable fin. L'homme d'esprit est aussi jaloux de ses idées que le voluptueux l'est de ses plaisirs. Augustin était né avec un esprit supérieur, dont la pénétration embrassait ce que les sciences ont de plus abstrait, dont la finesse moissonnait dans les arts ce qu'ils avaient de plus agréable, dont l'étendue saisissait tous les genres, qui, divisés, demandent l'homme entier; génie du premier ordre, la nature semblait s'être épuisée en le formant; il n'y avait rien de si caché qu'il ne découvrît, rien de si embarrassé qu'il ne démêlât, rien de si sublime qu'il n'atteignît, rien de si vaste et de si profond qu'il ne comprît, depuis ses premiers principes jusqu'à ses dernières conséquences : génie heureux, capable d'aller à la sagesse si le génie seul pouvait y aller; inventeur des arts, si les arts avaient été ignorés : insatiable, il s'attachait à tout, il sondait tout; ambitieux, il ne dédaignait aucune espèce de gloire; historien savant, il connaissait l'univers et ses habitants; physicien profond, il avait étudié la nature et l'avait surprise dans ses opérations; dialecticien subtil, il accablait ses rivaux sous le poids du raisonnement; éloquent orateur, il possédait l'art séduisant d'enchaîner par la parole les esprits et les cœurs. Homme rare, esprit unique, les siècles se sont écoulés et ne nous en ont pas encore rendu un semblable.

Mais, hélas! qu'est-ce que le plus grand génie quand il n'a pour se soutenir que ses propres ailes? Jugez-en, mes frères, par le tableau d'Augustin. La vanité l'enivre; quelle flatteuse perspective que l'estime publique! pour la mériter, pour l'entretenir, que n'ose-t-il pas? Il cherche à pénétrer l'avenir, à déchirer les voiles du

temps, à interroger les astres ; il se couronne des lauriers de la poésie, il harangue dans les chaires de Carthage et de Rome, et il efface les plus grands orateurs. La gloire le suit partout : heureux, sans doute, s'il suffisait pour l'être de vivre dans l'opinion des autres ; mais vous le savez, mes frères, la renommée n'est qu'un bien étranger, l'idée que les hommes ont de nous n'ajoute rien à notre excellence, elle nous laisse tels que nous sommes ; la vertu seule, et l'approbation de celui qui seul l'apprécie et la récompense, peuvent faire la véritable félicité.

Enfin, les yeux d'Augustin, longtemps fixés sur des sciences frivoles, se tournèrent sur lui-même ; il se cherche sans se trouver, il s'étudie sans se connaître, il s'examine sans se deviner ; l'essence de son âme, la simplicité de sa nature, la noblesse de son origine, l'étendue de ses désirs, le choix d'un culte, la double loi des sens et de la raison, l'action de sa liberté, les causes du mal et du bien, quelle foule d'idées dignes de ses recherches ! Il voudrait pénétrer l'énigme, il s'impatiente ; ami du fard du langage, les Ecritures sont trop simples à son gré ; toujours rempli de l'enflure des idées de Platon, de l'élégance du style de Cicéron, de l'aménité de Virgile, il ne peut goûter la science qui édifie. C'est ainsi, ô mon Dieu ! que vous cachez vos mystères aux superbes et que vous ne les révélez qu'aux humbles ; c'est ainsi que vous vous voilez aux regards des grands dans les sciences, et que vous ne vous découvrez qu'aux petits.

Venez, lui dirent alors les sectateurs de Manès, l'Eglise vous propose des mystères incompréhensibles, vous n'aurez à croire parmi nous que ce que vous concevrez ; votre intelligence sera la règle de votre religion : quel attrait pour un bel esprit ! Langage séduisant pour l'orgueil, système sacrilége, qui cite Dieu au tribunal de la raison ; il est le vôtre, esprits forts, ennemis de nos mystères, qui condamnez tout ce qui passe la faiblesse de vos conceptions ; aveugles présomptueux ! la nature, voilée pour vous, est à chaque instant inaccessible à vos regards ; que de prodiges physiques que vous ne sauriez concevoir et que vous croyez ! Soyez donc d'accord avec vous-mêmes, et convenez que le Dieu des merveilles que vous admirez dans l'univers a droit de vous réduire à avouer des vérités dans la religion qui vous seront toujours mystérieuses. Tristes échos de vos devanciers impies, vous avez parlé comme les impies ; vos ouvrages prétendus philosophiques, ces productions insensées de votre inquiétude ne font que renouveler des erreurs depuis longtemps réfutées. Cependant, flatté de la proposition qu'on lui fait, Augustin se laisse entraîner ; la beauté de son esprit et la supériorité de son génie furent pour lui, comme pour le premier ange, le principe de son malheur et l'origine de son crime. Le voilà donc sectateur d'une opinion monstrueuse, reste des idées chimériques d'un philosophe païen. Les manichéens parlent, Augustin écoute ; ils dogmatisent, Augustin est entraîné ; il applaudit, il se livre aux mêmes mensonges ; il se forme deux divinités, l'une du bien, l'autre du mal. Qu'ajouterai-je ? enfin, il est manichéen, Ah ! ce n'est pas assez : il devient le plus dangereux défenseur du nouveau système ; il attaque déjà les faibles, il les combat, il leur fait rendre les armes, et pensant avoir triomphé de leur foi, lorsqu'il n'a triomphé que de leur ignorance, il s'anime par ces malheureux succès à tenter de nouvelles victoires. Mais ne pensez pas qu'il jouisse longtemps du fruit de ses triomphes : l'erreur se décèle par elle-même ; le système le plus spécieux ne subsiste qu'autant que dure le prestige ; tôt ou tard la vérité reprend ses droits, le nuage se dissipe, le jour perce, et le mensonge démasqué paraît dans toute sa difformité. A peine Augustin l'aperçoit, qu'effrayé des abîmes qui l'environnent, il s'efforce de s'arracher au péril. En vain Fauste, l'oracle des manichéens, à la solidité des raisonnements d'Augustin oppose les charmes de l'éloquence : faible ressource pour contenter un esprit vaste à qui rien n'en impose ; sectaire impie, les étincelles de ton langage pourront charmer la vanité d'Augustin, mais il n'en sera pas ébloui ; il découvre malgré toi, peut-être malgré lui-même, toute l'illusion de tes dogmes. Heureux si cette conviction pouvait le détromper et le conduire à la véritable religion ; mais, hélas ! son orgueil l'a rendu indigne de ce bienfait ; incertain, égaré, allant de secte en secte, d'opinion en opinion, au gré de son caprice ; ne pouvant rien connaître, ne sachant lui-même ce qu'il est, il doutera de tout, il laissera l'erreur pour se jeter dans les bras de l'incertitude ; il cessera d'être manichéen pour devenir académicien. O Dieu ! qu'est-ce que le plus beau génie du monde si la foi ne l'éclaire pas ? C'est un chaos, tel qu'était l'univers avant la création ; tout y est néant ou ténèbres, vide affreux ou sombre obscurité. Ainsi descendent au fond de l'abîme ces esprits transcendants qui prétendent s'ouvrir le sanctuaire de la sagesse, ainsi devant les clartés qui environnent l'Etre suprême s'éteint le flambeau de cette raison dont nous sommes si fiers, comme les astres s'effacent devant le soleil lorsqu'il paraît, et le laissent briller seul sur le trône des airs. Livré à un pyrrhonisme universel, Augustin abandonne Carthage pour courir à la capitale du monde. Bientôt la gloire qu'il y acquiert lui ouvre les plus grands postes, on lui confère la préfecture de Milan, il l'accepte : époque heureuse qui sera celle de son changement, ne la perdons pas de vue.

Ambroise, cet évêque immortel dont le nom percera les derniers âges, Ambroise remplissait Milan de ses vertus et de son éloquence : la curiosité si commune aux esprits orgueilleux s'empare d'Augustin ; tel que ces auditeurs empressés qui s'invitaient les uns les autres aux instructions d'Ezéchiel, cet esprit altier, qui ne se fie guère à

la voix publique, veut décider par lui-même du mérite de l'homme de Dieu; il se mêle à la foule; il écoute Ambroise qui lance les foudres de l'Evangile; chaque coup de tonnerre abat une erreur. Augustin effrayé, troublé, confondu, ne se connaît plus; la lumière brille, la vérité naissante croît, s'élève et darde tous ses feux, ainsi que le soleil, lorsqu'il sort du sein des eaux et qu'il parcourt sa carrière. Grâce de mon Dieu, vous triomphez; Augustin est éclairé, mais sa volonté résiste encore; la grâce l'invite, mais la volupté l'arrête; la miséricorde l'appelle, mais les passions l'enchaînent avec des guirlandes de fleurs; la vérité lui plaît, mais les plaisirs le séduisent, plaisirs dangereux dont la voix est si persuasive; son esprit veut captiver ses sens, et les sens se révoltent contre l'esprit. Dieu parle, Augustin écoute; Dieu menace de sa colère, mais l'habitude entraîne Augustin; ses désirs s'élèvent jusqu'au ciel, mais ses passions l'attachent à la terre; il demande des forces, et il craint de les obtenir; il s'efforce de sortir de son esclavage, et il fuit son libérateur; la nécessité de se convertir lui paraît pressante, mais il demande le lendemain : demain, demain, s'écrie-t-il d'une voix entrecoupée de sanglots. Hélas! mon Dieu! pourra-t-il demain ce qu'il ne peut aujourd'hui, si vous ne lui donnez vous-même des forces?

Fut-il jamais combat plus opiniâtre et plus douloureux? Augustin contre Augustin, cœur contre cœur, esprit contre esprit, l'homme nouveau contre l'homme ancien; contraire à lui-même, il veut et ne veut pas, il avance et il recule, il court et il s'arrête, il commence et il n'achève pas. Ainsi déchiré par cette guerre intestine, dans la plus cruelle des agonies, il verse des torrents de pleurs et tombe abattu de faiblesse, le visage contre terre. Peut-être votre crainte pour Augustin redouble? Ah! rassurez-vous, mes frères, la grâce de mon Dieu, qui le veut au nombre de ses conquêtes, est une de ces grâces puissantes qui entraînent même les plus rebelles; grâce divine, vous n'abandonnerez pas cet illustre infortuné dans le pénible enfantement de l'homme nouveau. Cette conquête est digne de votre gloire; une abondance de miséricorde régnera où règne un excès de misère. C'en est fait, Augustin, en vain résistez-vous. Voici le coup victorieux qui doit triompher de vos efforts et vous terrasser. Une voix du ciel se fait entendre : prenez et lisez, dit-elle; les *Epîtres* de l'Apôtre étaient sous ses mains; il les ouvre, il les lit, il est changé. Anges du ciel, réjouissez-vous! Eglise, triomphez! fidèles, rendez grâce au Très-Haut! Quelles espérances pour l'avenir! Quelle victoire! Augustin; quel triomphateur! Paul. Augustin et Paul, le Docteur et l'Apôtre de la grâce, tous deux également sa conquête, tous deux également ses plus illustres défenseurs. Admirons, mes frères, et adorons en même temps l'ordre de la miséricorde du Seigneur, qui se sert de l'un pour coopérer à la conversion de l'autre. En effet, aux paroles puissantes de saint Paul, Augustin rend les armes; ses ténèbres se dissipent, ses chaînes se brisent, ses passions sont domptées, son esprit est éclairé, son cœur est rempli; du sein des ténèbres s'élève l'astre qui doit éclairer le monde; du sein de l'erreur naît le docteur de la vérité; du sein de l'orgueil sort l'humilité la plus profonde; du sein de la corruption s'élève la chasteté la plus délicate, la charité la plus généreuse; porté sur les ailes de la grâce, Augustin va faire des prodiges; déjà ses sentiments s'élèvent, ses intentions se purifient, son zèle s'enflamme, ses affections prennent l'essor, et sa volonté se fixe à la seule félicité des saints : c'est ainsi, ô mon Dieu! que de la cendre de l'homme rebelle vous faites renaître, quand il vous plaît, un nouvel homme, un vrai adorateur, un vrai chrétien.

Déjà Augustin se prépare au jour brillant de sa génération; le grand Ambroise s'applaudissant d'un tel trophée répand sur sa tête humiliée les eaux salutaire du baptême. Augustin est donc chrétien; pasteur si digne de l'être, soleil radieux qui touchez à votre couchant, plongez-vous sans crainte dans le sein de l'éternité : un nouvel astre vous remplacera. Ambroise, volez vers la Jérusalem céleste, et laissez à Augustin le soin d'éclairer le monde chrétien.

C'est ainsi, mes frères, que la grâce triomphe d'Augustin en dissipant les égarements de son cœur et de son esprit : vous m'avez délivré du peché et vous m'avez tiré du péril dans un temps d'iniquité : *Liberasti me a perditione et eripuisti me de tempore iniquo.* Voyons maintenant quelle est l'étendue de la reconnaissance d'Augustin, ou, pour mieux dire, comment la grâce triomphe par Augustin : je vous rendrai d'immortelles actions de grâces et je chanterai vos louanges : *Propterea confitebor et laudem dicam tibi.* C'est le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT.

Qu'il est difficile de mesurer notre reconnaissance sur le bienfait! Notre vanité n'aime point à devoir, notre intérêt n'aime point à payer : que d'ingrats dans l'ordre de la nature et de la grâce! Augustin tenait tout d'elle, onction du cœur, lumières de l'esprit; aussi lui rapporte-t-il tout; aussi offre-t-il à la grâce un double hommage qui réponde au double bienfait : nous avons vu les faveurs précieuses qu'il a reçues, voyons comment il s'en acquitte; je vous rendrai d'immortelles actions de grâce et je chanterai vos louanges.

Quel sacrifice sanglant se fait dans le cœur d'Augustin! Ses passions chéries tombent de l'autel où elles régnaient et sont égorgées aux pieds de la vertu qui reprend son sceptre. La volupté, cette ennemie de l'innocence, expire sous le glaive de la pénitence; les plaisirs enchanteurs, dépouillés de leurs roses, sont foulés sous les pieds de la sévérité triomphante; les honneurs, ces fantômes brillants qui enivrent la plupart des hommes, se dissipent comme une vapeur légère; l'idole des richesses est abattue et mutilée

par les mains de l'aumône. Enfin, le cœur d'Augustin est comme un temple purifié dans lequel règne et domine le seul Dieu digne d'être adoré; pour nous en convaincre, suivons-le rapidement dans la solitude où il se renferme, dans le saint ministère qu'il exerce et dans l'éminente prélature où il est élevé.

A peine Augustin est-il sorti de la piscine sacrée et revêtu de la robe d'innocence, qu'il s'ensevelit dans la solitude pour ne s'occuper que de Dieu, et déplorer dans les exercices de la vie religieuse les moments infortunés qui n'avaient pas été employés à l'aimer. Sombres déserts, forêts épaisses, témoins secrets de la vie d'Augustin, dites-nous, s'il est possible, pendant les quatre années qu'il vécut au milieu de vous, quelle fut la rigueur de ses jeûnes, la ferveur de son oraison, l'excès de sa pauvreté, l'ardeur de sa charité, la ponctualité de son obéissance, la profondeur de son humilité. Précieuse humilité! vertu qui consacrez toutes les autres, fondement nécessaire de notre sanctification, c'est vous qui inspirez, qui commencez et qui finissez le sacrifice du cœur d'Augustin. L'homme du monde le plus grand et le plus vain, anéanti à ses propres yeux, se croit le dernier des hommes, quand il est reconnu le maître par ses talents et ses vertus extraordinaires; il fallut le surprendre, et surmonter ses résistances, ses prières, ses larmes, pour l'ordonner prêtre; il ne monte qu'en tremblant à l'autel; il frémit quand il voit entre ses mains la sainte victime.

Mais quel nouveau genre d'humilité inconnu jusqu'alors à tous les siècles? Augustin écrit, répand dans tout le monde et perpétue d'âge en âge le détail humiliant de ses faiblesses. Les trophées dressés à l'orgueil des princes sont détruits; leurs statues sont renversées, le temps a effacé leurs épitaphes orgueilleuses, leurs arcs de triomphe ensevelis sous leurs ruines ne sont plus qu'un amas de poussière; mais les malheurs d'Augustin passent de siècle en siècle; il en perpétue le souvenir, il en éternise la honte, il en immortalise la pénitence; ce ne sont ni des péchés publics, ni des péchés à réparer, ce sont des fautes secrètes et pardonnées dont cet illustre pénitent fait à l'univers le détail humiliant.

Qu'il en dut coûter à l'amour-propre pour faire un pareil aveu! Jugez-en, mes frères, par la peine que vous ressentez vous-mêmes lorsqu'il vous faut approcher des tribunaux de la pénitence; il faut que des remords intérieurs vous y traînent comme des esclaves; on vous voit tous tremblants, l'embarras sur le front, le trouble dans les regards, pâlir à leur aspect, comme un criminel qui jette un regard timide sur l'instrument de son supplice; cependant quelle différence! Sûrs du secret, vous confessez sans témoins vos péchés à un ministre charitable qui vous rend plus supportable l'aveu de vos faiblesses, qui les oublie bientôt et qui ne cherche jamais à s'en rappeler le souvenir. Mais Augustin offre les siennes à tout l'univers, il dévoile à la postérité toute l'indignité de sa vie; il en développe les circonstances, il en étale tout le spectacle, tous les yeux peuvent les lire à chaque instant.

Quels cris ne dut pas pousser la vanité! Nous avons vu des philosophes embrasser la pauvreté, et jeter leurs richesses dans le sein des mers, mépriser les plaisirs et vivre dans le jeûne et le silence, dédaigner les honneurs et les rangs distingués; mais nous n'en avons jamais vu qui fussent humbles de cœur et comment l'auraient-ils été? eux que la vanité conduisait, eux qui ne travaillaient qu'à étendre leur réputation par la singularité de leurs mœurs et de leurs doctrines; disons-le donc à la honte de la raison: l'ennemi le plus difficile à vaincre, celui qui n'a point vaincu la philosophie, celui dont la grâce a triomphé dans Augustin, c'est l'amour insatiable de la gloire; peu de faits dans l'histoire sont plus connus que les égarements d'Augustin, peu de livres sont aussi répandus que ses *Confessions* : brillez à jamais dans l'Eglise, illustre trophée élevé à l'humilité par les mains d'Augustin! Ouvrage immortel, tribunal que la sainteté dresse contre l'amour-propre; passez de siècle en siècle, coulez encore après sa mort larmes précieuses qui avez effacé les crimes de sa vie! Existez à jamais, monument respectable qui attestez les miséricordes de mon Dieu, et la reconnaissance de mon saint. A cette victoire signalée sur la sensibilité de son cœur, l'humilité d'Augustin joint un autre triomphe non moins éclatant. Le succès de ses productions, cette tendresse naturelle qu'on a pour ses ouvrages ne peuvent arrêter la sévérité de sa censure. Il entreprend la révision de ses écrits, juge inexorable en sa propre cause, il ne rougit point d'apprendre à la postérité que, comme sa vie n'a pas été sans tache, son esprit n'a pas été sans défaut. L'intérêt de sa réputation, celui du rang qu'on occupe, le triomphe qu'on prépare à des jaloux, sont autant de barrières qui semblaient devoir arrêter Augustin; obstacles trop puissants pour la plupart des hommes, ils ne le furent point pour lui. Il corrige, il retranche, il explique, il rétracte et soumet tout à l'examen de la vérité. Rayon sensible de la Divinité! vérité sainte, recevez le plus pur des hommages, et vous esprit de feu, charité active, embrasez un cœur si digne de vos flammes.

Oui, mes frères, la charité fut le mobile de ses actions, de sa conduite, de ses vertus; mais c'est surtout dans son épiscopat qu'elle brilla avec plus d'éclat. En vain comme le Prophète il appréhende la hauteur du jour, en vain craint-il que l'éclat des honneurs quoique innocent ne l'aveugle, en vain s'éloigne-t-il des villes où l'on avait besoin d'un évêque : comment se dérober à la violence des hommes quand Dieu est d'intelligence avec eux pour mettre sur le chandelier de l'Eglise une lampe dont il veut se servir pour l'éclairer? Augustin est placé sur le siége d'Hippone malgré ses résistances, et déjà il est l'appui des faibles, le guide

des forts, le défenseur de la veuve, le père de l'orphelin; c'est le rocher d'Horeb dont les eaux jaillissantes éteignent la soif d'Israël; son peuple ne connaît de besoins qu'autant qu'Augustin les ignore. Ses consolations et ses aumônes rendent le ciel plus calme et le jour plus serein aux malheureux pour qui respirer est un tourment, et vivre est un poids. Les bornes de ses revenus furent seules les bornes de ses largesses : je me trompe : après avoir épuisé son patrimoine et celui de son église, les vases sacrés furent sa ressource; il crut servir Dieu et entrer dans ses vues en dépouillant ses autels pour couvrir ses membres.

Je passe ici mille traits dont l'histoire de sa vie est toute semée. Son amour pour Dieu, sa tendre piété, sa ferveur dans les prières, demanderaient un discours entier. Mais pour peindre son cœur, souffrez que je prenne ses pinceaux, que j'emprunte ses expressions; elles seront bien plus éloquentes que tous mes discours : *Faites que je vous connaisse, ô mon Dieu, comme vous me connaissez*, s'écriait-il; *entrez dans une âme qui ne désire que vous, et qui possédera tout si elle vous possède; je ne veux respirer que pour vous aimer; votre amour est mon existence, c'est un poids violent qui m'entraîne vers vous comme vers mon centre: oui, Seigneur, je vous aime à jamais; vous frappâtes mon cœur et il vola à vous ; le ciel, la terre, l'enfer, tout me dit de vous aimer; je ne suis sensible à l'ordre de vos ouvrages que parce que j'aime l'ouvrier. Je ne crains les peines de votre justice que parce que je vous aime ; je n'aime que vous, je ne soupire qu'après vous, je ne cherche que vous, je ne veux que vous : tout m'est odieux non-seulement hors de moi-même, mais encore dans moi-même si vous ne lui prêtez vos attraits; sans vous, ô mon Dieu! toute abondance est misère et indigence : donnez-vous donc à moi puisque je vous aime, donnez-vous à moi afin que je vous aime davantage. Feu divin, qui brûlez sans cesse, consumez, dévorez mon cœur, qu'il n'en reste plus rien, ou s'il en reste quelque chose, que ces restes soient vous, ou changés en vous.*

Je m'arrête ici pour respirer; quel cœur assez froid pour n'être pas embrasé par une peinture si vive? J'avoue que le mien s'échauffe, s'agrandit, et que peu s'en faut que je ne m'écrie avec Augustin, comme il le fait dans une sainte exagération qui renferme tous ses transports. Oui, mon Dieu, je vous aime, et je vous aime avec tant d'ardeur que si j'étais Dieu et que vous fussiez Augustin, je voudrais être Augustin pour que vous fussiez Dieu. Délire sublime que les âmes tièdes ne goûteront jamais : pour en connaître le prix il faut le voir avec les yeux de ces hommes divins que la charité seule anime. Mais aux hommages du cœur d'Augustin ajoutons ceux de son esprit; cette nouvelle reconnaissance mérite votre attention. Je vous prie de vouloir bien me l'accorder.

Dans quelle vaste et brillante carrière se présente Augustin à mes regards! Que de travaux et de gloire! Que d'ennemis attaqués et vaincus! Que de palmes immortelles ce vainqueur cueille dans le champ de l'Eglise! Les vents de toutes les hérésies soufflent, tous les monstres naissent en même temps; partisans du mensonge, corrupteurs de la foi, manichéens, donatistes, ariens, joviniens, vous Fauste, Pélage, Julien, paraissez et tombez sous les foudres du Docteur de la grâce; que votre cendre profane se ranime encore aujourd'hui et rende témoignage à la gloire des triomphes d'Augustin! Entrons dans le détail de ses victoires : il prend la plume et s'élève d'abord contre les manichéens, parmi lesquels il avait vécu et dont il avait soutenu les erreurs; secte détestable, tu nourrissais dans ton sein, sans le savoir, le plus terrible ennemi de tes dogmes; tu avais enchaîné aux colonnes de ton temple ce redoutable Samson qui devait les renverser. Oui, mes frères, Augustin combat de leurs propres armes ces dangereux séducteurs; il renverse la divinité imaginaire devant laquelle il avait fléchi le genou; en vain un des principaux de la secte prétend s'opposer à l'ardeur de son zèle : le téméraire Fortunat tombe sous les coups de la vérité et cache dans les ombres du silence un front couvert de honte et de confusion. Félix, le subtil Félix, après trois jours de résistance, cède malgré ses sophismes à la clarté des preuves. Ainsi la grâce triomphe par son captif, ainsi elle enchaîne ses ennemis.

Avançons, ce ne sont encore que les prémices de ses victoires. Quels sont ces furieux qui suivent les drapeaux de Donat? Ils n'entreprennent pas seulement de renverser les solides fondements de la religion; mais ils foulent aux pieds les lois de l'humanité: les meurtres sont pour eux des actions héroïques ; les autels renversés fument du sang des pontifes, l'or du temple est pillé par ces avares sectaires. Comment arrêter ce torrent? Votre plume, Augustin, changera-t-elle ces barbares? Non. Il propose à ces rebelles un parti que leur vanité accepte; il offre une dispute publique avec assurance que s'ils sont les vainqueurs, trois cents évêques catholiques céderont leurs siéges aux pasteurs schismatiques. Augustin seul porte tout le poids de la dispute, lui seul repousse tous les traits; il parle, il tonne, il foudroie; la rapidité de l'éclair n'a rien de si prompt que ses victoires : déjà les plus opiniâtres apologistes du mensonge ont rendu les armes; Pétilian retarde sa chute de quelques instants, mais il succombe comme les autres. Les donatistes, livrés au silence et au désespoir, laissent aux catholiques les cris de joie et le triomphe à Augustin.

Ne faisons que nommer les extravagances des priscilianistes, proscrits en Espagne, condamnés en France et terrassés en Afrique par la force victorieuse du grand évêque d'Hippone. Jetons un coup d'œil sur cette hydre dont les têtes renaissent après qu'on les a abattues. Arius à demi mort emporte un reste de vie du combat des Athanase et

des Hilaire; il nie la divinité du Verbe. A ce blasphème Augustin prend la foudre, venge le ciel et fait rentrer dans l'éternel silence l'ennemi du Très-Haut.

Quels ouvrages immortels ne remplissent pas les instants de repos que lui laissent ses travaux apostoliques! Tantôt contre les idolâtres il démontre le ridicule de leurs fictions; tantôt contre Jovinien, il relève l'excellence de la virginité au-dessus du mariage. Tantôt il combat les partisans des erreurs d'Origène; partout il soutient les mœurs, la foi, la discipline, la tradition et semble terrasser les hérésies qui devraient naître. Vivez éternellement, livres précieux que l'Eglise conserve dans ses archives, comme le plus riche dépôt, livres dans lesquels son esprit vit encore et qui le rendez à jamais l'interprète de l'Evangile, l'arbitre des disputes, la voix des orateurs sacrés, le guide des savants, l'organe de l'Eglise, le défenseur de la grâce, le modèle des pasteurs, le docteur universel du monde chrétien.

Mais quel ennemi, plus redoutable que tous ceux qui ont paru, s'arme dans les glaces de l'Angleterre? D'Albion il vole aux bords du Tibre, et ce serpent couvert de fleurs ose répandre son venin au pied du premier trône de l'Eglise. Esprit souple, quoique d'un orgueil sans bornes, habile à dissimuler ses sentiments, habile à les répandre, flatteur dans ses paroles, insinuant dans ses manières, circonspect dans ses démarches, régulier dans ses mœurs, Pélage n'eut que trop de succès: un extérieur de piété, un langage dévot, un air pénitent lui formèrent bientôt un grand parti. On réussit aisément à séduire quand aux qualités les plus aimables, on réunit ce mérite touchant que leur prête l'hypocrisie.

C'est à l'abri de ce manteau que l'artificieux Pélage pénètre dans les maisons, se glisse dans les palais, forme des assemblées; persuadé que la plupart des hommes s'embarrassent peu de la doctrine, pourvu qu'on ne touche point à leurs vices, qu'ils croiront tout ce qu'on voudra, pourvu qu'on leur laisse faire tout ce qui leur plaît, ce moine rusé flatte secrètement les passions pour mériter la confiance des peuples et la protection des grands: voit-il la foudre des papes et des conciles prête à fondre sur lui, il la détourne et l'écarte par une soumission apparente; il trompe les Paulin et les Jérôme: cet adroit protée change de forme selon les vues qui le favorisent: il regarde tous les objets comme ayant deux anses par lesquelles il ne manque pas de les prendre selon que ses intérêts le demandent: qu'importe qu'il avoue et condamne ses erreurs; bientôt il les fait reparaître sous de nouveaux titres présentant les apparences de la vérité, mais portant toujours intérieurement le même venin. Comment parer des coups que porte sourdement un perfide qui semble combattre sous les mêmes drapeaux? Ce fin politique, cet adroit hypocrite eut beau faire, il n'échappa ni aux yeux ni aux coups d'Augustin; la même main chargée des dépouilles de Manès et de Donat renversa ce nouvel adversaire et déchira le voile imposteur qui le couvrait.

Ce novateur, idolâtre de la nature, jaloux de sa liberté, prétendit que l'homme sans la grâce pouvait dompter ses passions, mériter la justification, se rendre digne du ciel: selon lui, Jésus-Christ n'est point le Rédempteur des hommes, chaque mortel peut payer sa rançon et être son propre sauveur. Notre nature n'a jamais été dégradée: la révolte d'Adam ne fut nuisible qu'à lui seul, la grâce ne fut jamais nécessaire, les eaux du baptême ne sont qu'un remède superflu, une cérémonie stérile, sans vertu, sans efficace; l'homme naît avec un fond de justice naturelle: cette funeste loi des sens n'a rien de pernicieux; l'homme parfaitement maître de ses actions peut, avec les secours de sa volonté, accomplir la loi du Seigneur et devenir l'ouvrier de son salut.

Tel était le langage du fameux hérésiarque, langage d'autant plus à craindre qu'il flatte l'orgueil de la nature; que l'homme, vain comme il est, est presque pélagien en ouvrant les yeux: hérésie d'autant plus contagieuse qu'elle avait pour appui les talents de Célestius, aussi habile que son maître, et ceux de Julien, plus habile encore que l'un et l'autre.

Accoutumé à triompher sous les étendards de Jésus-Christ, Augustin attaque encore ces nouveaux ennemis de sa grâce, il les poursuit dans le monde entier, et force leur ignorance à reconnaître les faiblesses que leur orgueil désavoue: en effet, Augustin entre dans les plus sombres replis du cœur humain, il l'analyse, le dissèque, le divise jusqu'à la fibre, atteint jusqu'aux ressorts qui le meuvent, remonte jusqu'à la source de la contagion, jusqu'au péché du premier homme, principe de notre corruption, des peines éternelles et de la mort. Ensuite, tel qu'un aigle rapide, il s'élance dans le sein de la Divinité, en voit jaillir les eaux fécondes de miséricorde qui font germer le juste, le gage de notre réconciliation. On dirait que ce n'est pas l'homme, mais Dieu qui parle.

Aussi Pélage, forcé de reconnaître la nécessité de la grâce, cherche en vain à couvrir sa défaite par des distinctions subtiles; Augustin l'accable à mesure qu'il se défend; il le pousse; il le presse, il lui montre, par l'Evangile et saint Paul, que la grâce n'est pas seulement nécessaire pour agir avec moins de difficulté; mais que sans elle, l'homme ne saurait ni agir, ni vouloir même le bien; que quand Dieu l'accorde, c'est toujours un présent de sa miséricorde; que quand il la refuse, c'est toujours un châtiment de sa justice; que quand il sauve ses élus, il couronne ses propres œuvres; que quand il condamne les méchants, il punit leurs propres forfaits. Pélage oppose-t-il le libre arbitre à l'efficacité de la grâce? Prétend-il inférer la destruction de l'un de l'existence de l'autre? Augustin sent la force du raisonnement, mais il n'en est pas ébranlé: il

soutient une grâce triomphante et il laisse la volonté maîtresse de ses actions; il ne diminue rien de l'efficacité victorieuse de la grâce de Dieu, quoiqu'il défende en même temps les priviléges de la liberté de l'homme; c'est ainsi qu'il publie la dégradation de notre nature contre un orgueilleux, et la miséricorde du Rédempteur contre un ingrat. Les pontifes se reposent sur le zèle d'Augustin : les conciles forment leurs anathèmes sur ses oracles. Jérôme, courbé sous le poids des lauriers qu'il a remportés sur les hérétiques, suspend ses travaux, et assis à la barrière, il se contente d'applaudir aux victoires d'un vaillant athlète qui fait triompher la grâce.

Disons-le, mes frères, Augustin après tout suffisait lui seul pour confondre cette hérésie, il n'avait besoin que de sa propre expérience : il avait été longtemps la victime la plus triste de la corruption de la nature humaine, et il fut la conquête la plus glorieuse de la grâce qui prévient, qui éclaire notre esprit et touche notre cœur, qui dans ses secours ordinaires nous rend véritablement capables d'agir, et ne nous laisse aucune excuse lorsque nous n'agissons pas, et qui, dans ses plus grands efforts, quoique toujours sûre de vaincre, ne nous impose aucune nécessité de lui céder. Faibles créatures que nous sommes, ne cherchons pas à en savoir davantage : la curiosité déplacée précipite dans des abîmes impénétrables où notre raison se perd : Dieu souffle où il veut, comme il veut et quand il veut. Contentons-nous de savoir, pour notre consolation, qu'il veut bien toujours souffler où l'humble prière l'appelle. Ce n'est pas pour la sonder, que la grâce nous est donnée, c'est pour en suivre les attraits. Seigneur, daignez nous les faire sentir, ces attraits ravissants qu'éprouva, que défendit Augustin : la grâce avait triomphé de son cœur et de son esprit : Augustin lui sacrifia l'un et l'autre, jusqu'à ce que, consumé des flammes du divin amour, il alla recevoir les couronnes immortelles que tant de travaux, de combats et de gloire, lui avaient accumulées dans le ciel. C'est la grâce que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père, etc.

NOTICE SUR CLÉMENT.

Denis-Xavier Clément naquit à Dijon, en 1706, et mourut à Paris, le 7 mars 1771, avec une grande réputation de piété. Il se livra de bonne heure à la chaire et à la direction spirituelle, tout en luttant courageusement contre une difficulté naturelle de langage, et rendit des services réels à l'Eglise, en ramenant des incrédules et des libertins à la charité et à la vertu. Ses succès lui valurent tour à tour l'abbaye de l'église collégiale de Ligny, l'abbaye de Marcheroux, les titres d'aumônier et prédicateur ordinaire du roi de Pologne, et de prédicateur du roi. Ses *Sermons* ont été imprimés en 1770-1771 en 9 vol. in-12 (Paris, Guérin et Delatour), après avoir été, pour la plupart, imprimés isolément en 1741, 1742, 1746, 1747, 1752, et insérés par extraits dans les *Lettres sur les ouvrages de piété*, de l'abbé Joannet. A ces catégories appartiennent son *Discours sur la politique* et son *Sermon sur la confession sacramentelle*, qui n'ont pas été reproduits dans l'édition dont nous avons parlé plus haut. Le caractère de son éloquence, sans atteindre au talent de persuasion de Bourdaloue, d'onction de Cheminais, de brillant et d'animation du P. Neuville, procède cependant en quelques points de ces illustres prédicateurs. Il a le mérite rare, à son époque, de ne pas donner dans l'érudition profane et de puiser ses arguments dans les livres saints. Les divisions de ses sermons paraissent nouvelles et quelquefois singulières, mais il y a du mouvement, du pathétique, de la rapidité, sans exclure cependant la simplicité. Il a mis avec une grande sagacité le doigt sur la plaie qui divisait la chaire chrétienne à son époque; il pense qu'on ne pourra remédier au clinquant, à l'affectation du bel esprit qui *du théâtre gagnait la chaire, des romans passait dans les traités de dévotion* qu'en s'occupant des Pères de l'Eglise, dont il croit qu'on ne peut trop déplorer l'espèce d'oubli dans lequel on les laisse.

« Il semble, dit-il (*Maximes pour vivre chrétiennement dans le monde*), qu'on se fasse un point d'honneur de les négliger. Le clinquant du siècle a, pour ainsi dire, obscurci à nos yeux l'or pur et solide des premiers ministres de la religion. Je crois que si les personnes pieuses, surtout les dames chrétiennes, commençaient à s'en occuper un peu sérieusement, bientôt on en ramènerait la mode. On lit les sermons des prédicateurs modernes, et à peine connaît-on ceux des premiers prédicateurs de l'Evangile. Je conseille de lire les traductions des sermons de saint Chrysostome, de ceux de saint Augustin, enfin de leurs homélies sur le Nouveau Testament, c'est-à-dire sur ce livre des livres où tous les docteurs se sont instruits, dont je voudrais qu'un chrétien ne quittât la lecture que quand il le sait par cœur. Encore faudrait-il qu'il le relût, 1° pour ne pas l'oublier, 2° pour y apprendre quelque chose de nouveau. »

Outre ses *Sermons*, on a de Clément quelques ouvrages de piété plusieurs fois réimprimés; il y montre le même esprit, mais la froideur y règne généralement. Nous cite-

rons : 1° *Avis à une personne engagée dans le monde* (Paris, Guérin et Delatour, in-24); —2° *Entretiens de l'âme avec Dieu* (Paris, 1745, in-8°; Lille, Lefort, 1817; Alais, Martin, 1826, in-18); — 3° *Exercices de l'âme pour se disposer aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie* (Paris, 1751, in-12; Paris, 1807; Toulouse, Douladoure, 1811; Avignon, Bonnet fils, 1812; Paris et Lyon, Périsse frères, 1822; Lyon, Rusand, 1825, in-12); — 4° *Exercices spirituels de saint Ignace*, trad. du latin (Paris, Saillant et Nyon, 1762, in-12); — 5° *Heures et prières pour remplir saintement les principaux devoirs du christianisme* (Paris, 1756, in-12); — 6° *Instruction sur le sacrifice de la messe, avec des exercices pour la bien entendre* (Paris, Guérin et Delatour, 1763, in-12; — 7° *La Journée du chrétien, sanctifiée par la prière et la méditation* (Paris, Desaint, 1766, in-18), réimprimée très-soigneusement; — 8° *Maximes pour se conduire chrétiennement dans le monde* (Paris, Guérin, 1749, in-12); le même, avec l'*Eloge historique de feue madame Henriette de France*, 1753, in-12 (Lille, Lefort, 1812, in-18; Toulouse, Douladoure, 1820, in-12; Avignon, Séguin, 1826, in-18); — 9° *Méditations sur la Passion de Jésus-Christ* (Paris, 1763, 3 vol. in-12); — 10° une édition du *Bréviaire de Paris*, tout en français, avec un supplément (1767); — 11° *Instruction sur les indulgences et sur les conditions requises pour les gagner* (Paris, Hérissant, 1762, in-12). On doit, malgré les nombreuses réimpressions des derniers ouvrages que nous venons d'énumérer, préférer les anciennes éditions, plus belles et plus correctes.

SERMONS

HOMÉLIES, PANÉGYRIQUES ET ORAISONS FUNÈBRES

DE

CLÉMENT.

AVENT.

HOMÉLIES.

HOMÉLIE I.

SUR LA PRÉDICATION DE SAINT JEAN.

Pour le premier dimanche de l'Avent.

Factum est verbum Domini super Joannem Zachariæ filium in deserto, et venit in omnem regionem Jordanis, prædicans baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum. (*Luc.*, III.)

La voix du Seigneur se fit entendre à Jean, fils de Zacharie, dans le désert, et il parcourut tout le pays qui est le long du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés.

C'est la voix de Jean-Baptiste qui va se faire entendre dans cet auditoire, ainsi qu'autrefois sur les rives du Jourdain. Plaise au Seigneur de lui donner encore aujourd'hui la même efficace pour éclairer et convaincre les esprits, pour toucher et convertir les cœurs

Le Messie va paraître au milieu de vous, disait aux Juifs le divin Précurseur : *Post me venturus est.* Préparez-lui les voies : c'est-à-dire, disposez-vous à le recevoir, à écouter sa doctrine, à profiter de ses bienfaits : *Parate viam.* Il est déjà même au milieu de vous : *Medius vestrum stetit.* Et vous ne l'avez point encore reconnu à tant de prodiges qui ont annoncé sa naissance, à tant de faveurs qu'il vous a faites, à tant de charmes divins qui brillent dans son adorable personne : *Vos nescitis.* Hâtez-vous donc de prévenir la vengeance qui est prête à éclater. Un médiateur tout-puissant est venu pour vous réconcilier avec Dieu son Père ; mais il faut remplir de votre côté les conditions de l'alliance qu'il vient proposer et conclure. Ingrats ! si vous mettez le comble

à vos désordres, ou par l'impénitence, ou par une pénitence fausse et simulée, la foudre encore suspendue va tomber. Ah! Messieurs, tout ce discours vous convient-il moins qu'il ne convenait aux Juifs? Est-il difficile de vous en faire l'application?

Nous sommes sur le point de célébrer la mémoire de la naissance de Jésus-Christ. L'Eglise veut que nous vous disposions à la célébrer avec fruit, en vous apprenant à profiter des avantages que nous a procurés cette heureuse naissance. C'est dans cette vue qu'elle a établi ce saint temps, pendant lequel elle redouble ses prières, elle fait redoubler l'instruction. Nouveaux précurseurs du Dieu Messie, tâchons donc encore de lui préparer les voies. C'est Jean-Baptiste dans le désert qui doit être notre guide et notre modèle. Les dispositions qu'il exigeait du peuple juif, ce sont celles que nous devons nous efforcer d'inspirer à ceux qui viennent nous entendre. Aussi, Messieurs, les quatre principaux discours que j'aurai l'honneur de vous faire ne seront qu'une interprétation littérale, un commentaire exact de ceux dont Jean-Baptiste faisait retentir les rives du Jourdain.

Nous y trouverons les plus pressants motifs de pénitence : motifs de terreur et motifs d'amour; les règles les plus exactes de pénitence, non-seulement pour effacer la tache, mais encore pour réparer les effets du péché.

O vous, dont l'heureuse présence sanctifia le précurseur de votre Fils dans le sein de sa mère, auguste épouse de l'Esprit-Saint, daignez opérer sur moi du moins une partie de ce que vous opérâtes sur Jean-Baptiste, pour me rendre digne de le remplacer, en préparant ainsi que lui les voies à votre divin Fils. Un esprit intrépide comme le sien, un cœur touché de même et pénétré des vérités évangéliques, une éloquence vive et tendre : c'est ce que j'oserai demander par votre intercession, pour la gloire même de votre Fils et l'avantage de ceux qui m'écoutent. *Ave, Maria.*

Non, nous ne ferons jamais difficulté d'employer les motifs de terreur pour engager les pécheurs à retourner à Dieu. Nous les employons même avec d'autant plus de confiance, que ce sont ceux qui ont ordinairement plus de succès, selon la remarque de saint Jean Chrysostome. La crainte n'est elle point un don de Dieu? Ah! puisse-t-elle pénétrer vivement mon cœur, et de mon cœur passer dans tous ceux à qui je parle! Le divin Précurseur est mon modèle. Dois-je négliger aucun des motifs dont il se sert? Les prophètes avant lui s'en servaient. Combien de fois leur voix, semblable aux mugissements d'une mer en courroux, jeta-t-elle un trouble heureux, une consternation salutaire parmi les tribus d'Israël! Et Jésus-Christ lui-même, entre tant de traits de la plus tendre miséricorde, ne fait-il pas aussi briller ses foudres? Combien de fois cet Agneau pacifique, qui n'était venu sur la terre que pour être immolé, pour nous sauver, s'est-il montré dans le redoutable appareil d'un juge inexorable! Les apôtres, et après eux tous les saints docteurs ne croyaient pas certainement rendre des cœurs plus coupables en leur inspirant un vif effroi des jugements de Dieu. Et pourquoi l'Eglise nous représente-t-elle aujourd'hui, dans l'Evangile qu'elle propose à nos réflexions, les terribles descriptions que faisait Jésus-Christ de son second avénement, sinon pour qu'une frayeur salutaire nous engage à profiter des grâces du premier? Hâtons-nous donc d'entrer dans des vues si sages et si saintes.

La vengeance du Seigneur vous menace, vous dirons-nous d'abord avec le saint Précurseur : et ce sera le sujet de la première partie. Mais savez-vous combien la vengeance du Seigneur est terrible? Vous le verrez dans la seconde. Tarderez-vous donc encore à la désarmer par une sincère pénitence?

PREMIÈRE PARTIE.

Le royaume de Dieu est proche, disait Jean-Baptiste : c'est-à-dire, le Seigneur est prêt à faire éclater sa puissance dans l'univers. Déjà je crois voir son trône dressé; les exécuteurs de ses volontés souveraines n'attendent que le signal; les impies seront forcés à le reconnaître aux traits de sa vengeance dont il les accablera : *Appropinquavit regnum.* (*Luc.*, XI.) Pourriez-vous croire que vous n'avez pas besoin de le fléchir? Vous flatteriez-vous de vous soustraire à sa colère? Qui vous aurait donc inspiré cette confiance présomptueuse? *Quis ostendit vobis fugere a ventura ira?* Tous tant que nous sommes, mes frères, reconnaissons de bonne foi, 1° que nous sommes trop coupables pour n'avoir point à craindre les effets de sa divine justice; 2° que nous n'avons aucun prétexte qui puisse nous faire espérer de l'éviter. Nous avons donc tout sujet de croire que sa vengeance, en effet, nous menace : *Appropinquavit regnum.*

Nous n'osons véritablement vous adresser, Messieurs, l'outrageant reproche dont l'intrépide Précurseur accablait ceux qui venaient l'entendre. Cependant la colère du Seigneur doit-elle être moins allumée contre nous, qu'elle ne l'était contre les Juifs? *Viperarum progenies.* En effet sommes-nous moins criminels que ne l'étaient nos pères?

Deux sectes principales partageaient la Synagogue. Ne pouvons-nous pas dire qu'elles partagent encore presque également le christianisme et qu'elles remplissent aujourd'hui nos auditoires comme autrefois ceux du divin Précurseur, pharisiens d'une part, sadducéens de l'autre : *Multos pharisæorum et sadducæorum venientes.* (*Matth.*, III.) C'est impiété raisonnée dans les uns, frivole superstition dans les autres, irréligion systématique dans ceux-ci, religion contradictoire dans ceux-là. Hélas! mon Dieu, du fond de votre sanctuaire, où vous examinez les actions des hommes, que voyez-vous aujourd'hui parmi nous? Le libertinage et l'incrédulité tiennent publiquement école; un système d'athéisme, du moins d'athéisme pra-

tique, se repand de jour en jour et gagne peu à peu tous les membres les plus nobles de la société. Ici, l'on fait profession de ne rien croire; là, on vit comme si on ne croyait rien : *Multos sadducœorum.* D'autre part, sous un amas bizarre et monstrueux de superstitions, la religion même est presque anéantie. Une innombrable multitude de traditions et de cérémonies prend fastueusement la place de l'humble et simple foi. L'impitoyable et jalouse hypocrisie s'arme d'un zèle amer et fanatique, et sa plus grande ennemie est la vraie piété : *Pharisœorum multos.* Cependant et les uns et les autres se rassemblent quelquefois autour de nous pour nous entendre : *Multos pharisœorum et sadducœorum venientes.* Les uns ne croyant rien, ou croyant trop faiblement ce qu'ils croient, sont bien éloignés de pouvoir être intimidés par nos menaces; les autres s'estiment trop justes pour permettre à la crainte d'entrer jamais dans leurs cœurs.

Et voilà précisément, Messieurs, ce qui doit nous faire trembler davantage. Cette époque d'une perversion presque totale dans la société fut toujours en même temps la triste époque des vengeances du Seigneur. N'est-ce pas ce que le saint précurseur représentait encore aux Juifs? Notre Dieu vous a menacés tant de fois par ses prophètes, ses menaces ont été toujours inutiles, il vient enfin lui-même : *Ventilabrum in manu ejus*, tel qu'un laboureur qui entre dans sa grange, le van à la main, pour nettoyer son aire et séparer la paille du bon grain. Ah! quel sera parmi nous le bon grain? Qui de nous peut se flatter de n'être point de cette paille destinée au feu : *Paleas comburet.*

Les traits dont le Prophète-Roi peignait les mœurs de son siècle forment un tableau trop fidèle du nôtre. Où est celui qui cherche sincèrement le bien et qui le pratique fidèlement? *Si est intelligens aut requirens Deum.* (*Psal.* XIII.) Dans quel âge, dans quelle condition de la vie le trouverons-nous.

Ne dirait-on pas que le vice se suce véritablement avec le lait? La science du mal semble prévenir toutes leçons, et c'est comme par instinct qu'on commence à devenir coupable. Dans l'âge mûr est-il encore quelqu'un qui puisse même se souvenir d'avoir été innocent? La raison, sitôt qu'elle commence à éclore, ne fait que redoubler la fougue des passions. On devient scélérat par goût et par réflexion, après l'avoir été d'abord par tempérament et par nature; et même après avoir perdu le goût du crime, après en avoir senti les amertumes, on s'y obstine enfin par l'habitude : *Omnes declinaverunt* (*Ibid.*)

Qui sont donc ceux qui peuvent passer pour innocents? *Si est intelligens aut requirens Deum.* On ne voit partout qu'esclaves insensés des désirs les plus abominables, qui ne reconnaissent de dieu que les objets de leurs folles passions. La volupté domine les uns et les fait ramper lâchement aux pieds d'une idole de chair, à laquelle les moindres sacrifices qu'ils fassent sont ceux de leur santé, de leur honneur et de leur fortune. L'avarice trouble les autres par l'éclat éblouissant de l'or, pour lequel ils renoncent habituellement tous les jours, non-seulement au repos, mais à toutes les douceurs les plus légitimes de la vie. Les moins criminels ne sont-ils pas peut-être ceux dont toute l'attention se porte sur leurs corps pour les délicater, les énerver et les dissoudre par la mollesse : *Abominabiles facti sunt.* (*Ibid.*)

Ceux mêmes dont les mœurs paraissent plus réglées sont-ils plus saints? *Si est intelligens aut requirens Deum?* Est-il quelqu'un qui porte de vrais fruits de vertu? Presque tout ce qui en reste sur la terre ne vient que du tempérament : on est chaste par froideur et par apathie, humble par pusillanimité, modéré, tempérant par délicatesse, dévot par faiblesse, zélé par humeur, aumônier par sensibilité de caractère. Les passions adroitement masquées ne sont-elles pas le plus souvent le principe et l'âme de ce qu'on nomme vertu? On est sincère, fidèle, honnête homme par intérêt; retenu, officieux par ambition; doux, poli, charitable par vanité, et quelquefois religieux par mondanité même. Si nous voulions approfondir davantage, la vertu mal entendue n'est-elle pas tous les jours la source de mille désordres? Par zèle on est impérieux, vindicatif, intraitable; par détachement on est insociable et farouche; crainte de scandale, on est hypocrite et quelquefois sacrilége pour l'honneur, à ce qu'on prétend, de la religion. *Omnes simul inutiles facti sunt.* (*Ibid.*)

Où s'est donc réfugiée l'innocence? Reste-t-il quelque part quelque étincelle de vraie vertu? *Si est intelligens aut requirens Deum.* La bouche de la plupart est comme l'ouverture d'un sépulcre infect qui, sans cesse exhale les indices non suspects de la corruption qui y est renfermée : *Sepulcrum patens est guttur.* (*Ibid.*) Il n'en sort que railleries amères sur la religion et médisances atroces contre la pure vertu : *Os maledictione et amaritudine plenum.* (*Ibid.*) Le venin que cachent ces langues d'aspic distille de leurs plumes. Leurs bouches seules, quoique érigées en oracles dans les cercles, ne porteraient point des coups assez mortels à l'innocence et à la foi, il faut que des arts éternels viennent à leur secours pour éterniser leurs scandales : *Venenum aspidum sub labiis.* (*Ibid.*)

Quelle fureur, d'autre part, inventa ces sciences meurtrières pour ravager et dépeupler l'univers! Ah! les mains sanguinaires n'attendent pas que l'autorité les arme du glaive; on fait consister la gloire et l'héroïsme à braver toutes les lois, pour faire rougir la terre de la cruauté de ses enfants. On n'entend parler que de vols, de brigandages et de meurtres; et n'est-on pas obligé tous les jours de détruire ignominieusement une partie du genre humain pour mettre l'autre en sûreté : *Veloces pedes ad effundendum sanguinem.* (*Ibid.*) L'affliction, le trouble se répandent partout. Reste-t-il la moin-

dre lueur qui nous fasse entrevoir les sentiers de la justice, de la charité et de la paix? Pouvons-nous espérer de voir rétablir la concorde, je ne dis pas entre les nations diverses, mais seulement entre les tribus et les familles d'un même peuple : *Contritio et infelicitas in viis eorum, et viam pacis non cognoverunt.* (*Psal.* XIII.)

Ne rentreront-ils donc jamais en eux-mêmes, ces endurcis? *Nonne cognoscent?* (*Ibid.*) Non, car ils ne craignent point les jugements de Dieu : *Non est timor Dei.* (*Ibid.*) Un jour viendra qu'ils éprouveront sa puissance, alors ils le craindront. Mais en vain peignons-nous ainsi les mœurs de notre siècle. On en est frappé, on y reconnaît véritablement le siècle en général; mais chacun en particulier croit faire exception au tableau. Ah! Messieurs, y fissiez-vous, en effet, exception, fussiez-vous justes, et les seuls justes dans la société, dès que je montre, et vous ne pouvez certainement en disconvenir, que la société en général est criminelle, que Dieu par conséquent est irrité contre elle; qui que vous soyez, c'est assez pour vous faire trembler. Qu'avaient fait les enfants de Ninive? Pourquoi sont-ils enveloppés dans l'arrêt général qui condamne tout le peuple à la pénitence? C'est la remarque de saint Jean Chrysostome. Mais qu'est-il besoin parmi nous d'insister sur cette remarque? Sont-ce donc les plus justes qui se croient exempts de désarmer la colère de Dieu? Les plus justes sont ceux qui, ensevelis dans la retraite, y font de leur corps une victime, qu'ils ne cessent de purifier par leurs larmes, qu'ils se hâtent d'immoler au Seigneur par le jeûne, par tous les exercices de la mortification. Il n'est pas besoin de leur prêcher la pénitence. Quel désordre, quel étrange renversement! Ce sont les pécheurs seuls qui croient n'en avoir pas besoin.

Cependant il est certain, c'est une vérité de foi, qu'il n'y a que la pénitence qui puisse réparer la brèche que le péché fait à notre âme, dès que nous sommes une fois assez malheureux pour nous y livrer. Deux routes seulement conduisent à la vie : l'innocence et la pénitence. Avez-vous donc toujours constamment frayé la première? Où est celui qui n'a souillé jusqu'à présent par aucun acte, par aucun désir, par aucune pensée illicite la robe précieuse de son baptême? N'eussiez-vous commis qu'un seul péché; c'en est assez pour enflammer contre vous la colère de notre Dieu, c'en est donc assez pour vous obliger à la pénitence. Eussiez-vous pleuré ce péché depuis le moment même auquel il a été commis; eussiez-vous depuis macéré votre chair par tous les instruments les plus rigoureux de la mortification chrétienne, savez-vous, dit saint Grégoire, si le Seigneur a bien voulu accepter votre pénitence; savez-vous si vous vous êtes repentis comme il faut, pour engager la miséricorde à vous faire grâce? C'en est donc encore assez pour vous obliger à continuer votre pénitence. Ou bien sous quel prétexte prétendez-vous vous soustraire à la vengeance du Seigneur : *Quis ostendit vobis fugere a ventura ira?* (*Luc.*, III.)

D'abord espéreriez-vous peut-être que vous serez sauvés par la vertu de vos pères? Funeste illusion des Juifs, contre laquelle saint Jean croyait devoir les prémunir : *Ne cœperitis dicere: Patrem habemus Abraham.* Que servit en effet à Esaü d'avoir Isaac et Abraham pour pères? Que servit à Saül d'avoir Samuel pour intercesseur auprès de Dieu? Que servirent les prières de Moïse même à sa sœur et à son frère? C'est la remarque de saint Jean Chrysostome sur cet endroit de l'Evangile : *Ne cœperitis dicere: Patrem habemus Abraham.*

Vous honorez, ainsi que les Juifs, la mémoire de vos pères dans la foi, vous réclamez leur intercession, et, comme Israël attendait son salut des mérites d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, vous vous confiez de même à la miséricorde que vous obtiendra l'intercession de tous les protecteurs que vous prétendez vous faire auprès de Dieu. Vous comptez sur les promesses que Jésus-Christ a faites à son Eglise, sur les mérites infinis du Rédempteur, dont l'Eglise ne cesse de vous faire l'application par toutes sortes de moyens que sa tendresse imagine tous les jours. Oui, tout cela, j'en conviens, est d'un grand poids, peut vous servir infiniment devant Dieu, reprend saint Jean Chrysostome, mais à condition que vous ferez pénitence : *Vim habent, sed si pœnitentiam agamus.* De même encore toutes ces dévotions, ces pratiques extérieures de piété, auxquelles vous êtes si fidèles, peuvent faire partie d'une pénitence de surérogation; mais rien de tout cela ne peut suppléer jamais à la pénitence essentielle : *Vim habent, sed si pœnitentiam agamus.* Malgré la confiance d'Israël à la protection de ses pères, malgré l'austérité des pharisiens et leur attachement à la lettre de la loi, malgré même l'irréprochable vertu de tant de justes qui restaient encore dans Israël, et dont l'Evangile fait l'éloge, que disait saint Jean, quels sanglants reproches, quelles foudroyantes menaces ne faisait-il pas! dit encore saint Jean Chrysostome.

Zacharie, poursuit ce Père, voyait autrefois une faux suspendue, qui volait, pour ainsi dire, sur les têtes coupables; il la faisait remarquer pour frapper d'épouvante. Jean-Baptiste fait davantage : *Non jam falcem volantem.* C'est une cognée acérée : *Securim exacutum.* Elle ne menace pas, elle est à la racine de l'arbre : *Non minitantem, sed admotam.* A la racine, dis-je, non pas seulement aux fruits, non pas seulement aux branches : *Non fructibus, non ramis, sed radici,* pour signifier, conclut saint Chrysostome, que le mal sera bientôt extrême et sans remède : *immedicabilia mala;* sans aucune espérance de guérison : *Sine ulla spe curationis*; à moins qu'on ne prévienne la vengeance du Seigneur par une prompte pénitence.

Ne vous rassurez donc plus sur la miséricorde de notre Dieu. Sans recourir aux rai-

sonnements dont on se sert communément pour lever ce prétexte, raisonnements fondés : 1° sur l'idée même de la miséricorde, qui ne peut être contradictoire à la Divinité; or, elle serait contradictoire si elle détruisait les droits de la justice; raisonnements fondés : 2° sur les conditions auxquelles la miséricorde est promise aux pécheurs ; car elle n'est point promise absolument, elle ne s'exerce point indistinctement et sans choix; une pénitence sincère en est le prix : raisonnements fondés : 3° sur la nature du péché d'impénitence; l'ingrate obstination qu'il renferme intéresse en quelque sorte la miséricorde même à venger le mépris que le pécheur fait de la grâce qu'elle lui offre. Sans entrer, dis-je, dans ces raisonnements, arrêtons-nous, ainsi que le saint Précurseur, à des exemples, reprend encore saint Jean Chrysostome : *Sicut patres vestri, ita et vos.*

Vous n'êtes point meilleurs que vos pères, serez-vous traités différemment? Ces grands qui vous ont précédés dans les places éminentes que vous occupez; ces hommes de délices, qui possédaient avant vous ces mêmes objets que vous idolâtrez, on les a vus, chacun dans leur siècle, vous-mêmes ne les avez-vous point vus, tels que vous êtes aujourd'hui, enflés d'un vain orgueil, environnés d'une troupe d'adorateurs, ne trouvant rien d'assez splendide, rien d'assez voluptueux dans la nature : *Sicut patres vestri, ita et vos.* Eh bien! que sont-ils devenus? Ces théâtres où vous allez tous les jours donner au public des spectacles plus indécents peut-être et plus dangereux que ceux mêmes qui y sont représentés, ces théâtres ne vous rappellent-ils pas le souvenir des idoles qui s'y montraient avant vous? Ces superbes palais, ces domaines immenses ne vous rappellent-ils pas le souvenir de ceux qui les possédaient avant vous? Venez donc maintenant avec moi sur leurs tombeaux. Cet amas de poudre et de cendres : voilà maintenant ce qu'ils sont. Ah! Que dis-je ? Et plût au ciel que l'infection de leurs tombeaux fût la borne fatale de leur malheur! Vous qui frayez la même route, ne vous conduira-t-elle pas au même terme ? *Sicut patres vestri, ita et vos.*

Mais vous avez, dites-vous, le temps de vous soustraire au danger. Ah! Messieurs, c'est sur votre tête que la tempête gronde; et votre sécurité redouble nos alarmes. Oui, déjà la cognée est à la racine de l'arbre : *Securis ad radicem.* Vous êtes dans la plus grande force de l'âge, pleins de santé et de vigueur, tous vos ennemis ou vos rivaux vaincus vous laissent libre enfin la carrière de la gloire et de la fortune. Jonathas infortuné, c'est dans cette circonstance même que le jugement, mais un jugement irrévocable, se porte contre vous. Un seul degré vous sépare encore du trépas.

Securis ad radicem. Saint Jean Chrysostome en faisait la remarque; nous la faisons de même; et parce que nous la faisons fréquemment, ceux sur qui elle ne s'est point encore vérifiée semblent croire qu'elle ne se vérifiera jamais sur eux. Il est vrai que nous la faisons fréquemment cette remarque; mais hélas! nous ne la faisons toujours que trop véritablement pour quelqu'un; et celui qui se rassure aujourd'hui davantage est peut-être celui qu'elle regarde de plus près.

Securis ad radicem. C'est saint Paul qui m'autorise à le dire, c'est Jésus-Christ même. Dans le temps où l'on sera le plus en assurance, dit saint Paul; dans le temps où l'on ne parlera que de joie, de festins, de plaisirs, c'est alors que viendra le jour de vengeance. Comme il est arrivé dans les jours de Noé et dans les jours de Loth, dit Jésus-Christ, ainsi dans toutes les générations il arrivera qu'une aveugle confiance sera toujours, comme elle a toujours été, la dernière annonce de la prochaine exécution de mes menaces. Et sur quel siècle ce pronostic terrible peut-il tomber plus justement que sur le nôtre? Le libertinage fut-il jamais, et même peut-il être plus tranquille, l'irréligion plus hardie, l'ivresse des passions plus profonde et plus léthargique?

Voulez-vous cependant, Messieurs, des indices encore plus certains? Les apôtres, à l'endroit de l'Evangile que l'Eglise nous fait lire aujourd'hui, demandent à leur Maître quand arrivera la dernière vengeance dont il menace l'univers? Voyez les arbres qui couvrent vos campagnes, leur répond Jésus-Christ; quand ils commencent à bourgeonner et à fleurir, vous jugez que l'été approche : *Videte ficulneam.* (*Luc.*, XXI.) C'est comme s'il disait, selon l'interprétation de saint Grégoire : de même que l'approche de la belle saison se reconnaît à la nouvelle vie que semblent alors reprendre toutes nos campagnes, ainsi la décadence et la destruction successive de toute la nature seront le signal du dernier fléau dont Dieu dans sa colère doit frapper l'univers. La dernière tribulation, continue saint Grégoire, doit, en effet, être précédée de quantité d'autres, et il faut que les maux temporels et passagers se multiplient, pour annoncer et faire craindre le dernier des malheurs, le malheur éternel.

Un jour cette prédiction s'accomplira sur toute la race des hommes. Elle commence à s'accomplir de jour en jour sur les particuliers mêmes. Et comme alors (prenez garde à ceci, Messieurs, je vous supplie) comme alors, dis-je, le dérangement des saisons, le tumulte des guerres étrangères et intestines, la corruption de l'air, les secousses violentes de la terre, le bouleversement du firmament, le désordre de toute la nature, annonceront le dernier avénement de notre juge; de même, aujourd'hui et tous les jours, les malheurs que Dieu successivement nous envoie sont, si j'ose ainsi m'exprimer, les messagers de sa colère et les avant-coureurs de ses vengeances.

Ces traverses que vous avez déjà tant de fois éprouvées dans votre fortune, ces frimats qui ont ravagé vos côteaux et désolé vos campagnes, ces feux vengeurs qui ont

réduit vos maisons et vos héritages en cendres; cette consternation, ces deuils, cette solitude que la mort a portés dans vos familles; ces douleurs vives et aiguës qui, subitement, au milieu de votre course, vous ont fait craindre de trouver le tombeau; ces maladies habituelles sous lesquelles votre santé chancelle, se mine peu à peu de jour en jour et succombe, ah! voilà, Messieurs, les pathétiques voix qui doivent jeter le trouble et l'effroi dans votre âme, en vous répétant sans cesse ces terribles mots du Prophète-Roi : Oui, le Seigneur a déjà bandé son arc, il le tient prêt, il a disposé ses flèches, instruments d'une prompte mort. Le trait va partir, si vous ne vous hâtez enfin de désarmer son bras par une vraie pénitence : *Nisi conversi fueritis, gladium suum vibrabit.* (*Psal.* VII.) Trop coupables pour n'avoir pas sujet de craindre, vous n'avez d'autre part aucun prétexte qui puisse vous faire espérer de vous soustraire à ses coups; sa vengeance vous menace donc; et voulez-vous éprouver combien sa vengeance est terrible ? hâtons-nous de vous le faire voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

L'espérance des impies, disait le Sage, est comme une écume légère que la tempête disperse, ou comme une fumée que le vent emporte et dissipe. Ils jouissent à présent de leurs crimes, les insensés, sans crainte et sans remords. Parce que le Seigneur diffère à les punir, ils le croient sans justice, sans colère, ou peut-être même sans providence. S'il laisse échapper de temps en temps sur eux quelques-uns de ses fléaux, ils les regardent comme des coups d'un hasard incertain, dont un hasard plus heureux les guérira, ou dont ils sauront eux-mêmes se sauver par leur propre industrie. Mais que devient tout à coup leur confiance, quand, selon l'expression d'un prophète, le Seigneur les éveille par le bruit éclatant de ses vengeances? Il prend ses armes pour les frapper de plaies qui causeront leur douleur et leur confusion éternelles. Le zèle de sa propre gloire, reprend le Sage, formera son armure; il se couvrira de sa justice comme d'une cuirasse impénétrable; sa colère inflexible, toute-puissante, sera le trait qu'il aiguisera contre ses ennemis; et sa science, son discernement infaillible dirigeront ses coups. Alors l'univers entier combattra sous ses ordres, et toutes les créatures conspireront pour le venger. Vengeance redoutable. Par où, Messieurs, voulez-vous en juger? Par les figures qui nous en sont tracées, par les exemples qui nous en ont été donnés, par les descriptions qui en sont faites? C'est sur l'autorité des saints docteurs que nous allons les expliquer.

C'en est une figure bien simple, à la vérité, mais bien terrible, que ce que dit saint Jean, en nous représentant Jésus-Christ sous le symbole d'un laboureur, le van à la main, nettoyant son aire.... Son aire, c'est le monde. Son Père lui a donné la disposition souveraine. Toutes les nations de la terre sont assujetties à ses lois. En qualité de législateur, il en est le juge nécessaire. A présent les justes et les pécheurs sont mêlés et confondus dans le monde, comme le grain, la paille et l'ivraie dans une grange. Mais la séparation se fera, non-seulement au grand jour du jugement dernier, époque éloignée peut-être et dont, en effet, l'éloignement rassure toujours trop les pécheurs; époque dont véritablement nous n'avons pas besoin pour les frapper. La mort fait tous les jours ce discernement terrible. Le jugement final n'y ajoutera rien que l'appareil. Dès maintenant la discussion se fait, le jugement s'exerce, l'arrêt se porte. Le bon grain est renfermé dans les greniers du père de famille, figure du séjour de la gloire préparé aux élus. La paille represente les pécheurs : emblème qui marque trop faiblement encore le mépris que le Seigneur en fait. Avec dédain il les rejette, il les réprouve, il les foule aux pieds, dit un prophète, comme de faibles jouets qu'on abandonne au gré des vents. Ah! qu'ai-je dit? Non, non ce n'est pas avec dédain, c'est avec horreur qu'il les rejette. Le feu est leur partage : *Paleas comburet.* (*Luc.*, III.)

A cette figure une autre succède. C'est un arbre stérile qui sera coupé, desséché, dépouillé de toutes ses feuilles et de toutes ses branches, réduit en cendres. Jésus-Christ s'est aussi servi de cette figure. Tout arbre, dit-il, ainsi que son saint Précurseur, oui, tout arbre de quelque espèce qu'il soit : Dieu ne fait point acception des personnes; quelque rang que vous teniez, quelque place que vous occupiez, quelques talents que vous ayez, quelque fonction que vous exerciez : tout arbre, *omnis arbor;* s'il ne porte pas de bons fruits: prenez garde, Messieurs, il n'est point dit : tout arbre mort et tout arbre qui ne fait point d'ombrage, ou qui ne produit point de fleurs; il n'est pas dit: tout arbre qui porte des fruits dangereux, séduisants et empoisonnés; il ne suffit donc pas d'avoir une apparence spécieuse, d'être utile au plaisir et à l'agrément de la société, de paraître animé de la vie de la grâce; il ne suffit pas de ne point commettre de crimes, de se guider toujours par les lois de l'honneur; ce sont de bons fruits que le père de famille exige; des vertus vraiment chrétiennes sont essentielles à tout chrétien : tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu : *Omnis arbor quæ non facit fructum bonum, excidetur et in ignem mittetur.* (*Ibid.*)

Redoublez votre attention, Messieurs, reprend saint Jean Chrysostome, ou plutôt frémissez d'horreur et d'effroi. Le Seigneur va se montrer dans un appareil plus redoutable, et donner des signes encore plus frappants de sa colère. Tout ce que l'Evangile nous raconte aujourd'hui n'en est qu'une figure. Il y aura, dit Jésus-Christ, des signes prodigieux dans le soleil, dans la lune et dans tous les astres du firmament: *Signa in sole.* (*Luc.*, XXI.) Sur la terre, tous les peuples seront consternés et plongés dans la désolation : *Pres-*

sura in terris. (*Luc.*, XXI.) Sur la mer, un bruit effroyable se fera entendre par l'agitation tumultueuse des flots : *Præ confusione sonitus maris.* (*Ibid.*) Les hommes sécheront de frayeur dans l'attente des maux dont l'univers est menacé : *Arescentibus hominibus.* (*Ibid.*) Et comment les hommes ne seraient-ils point troublés, quand les vertus mêmes du ciel sont ébranlées? *Virtutes cœlorum movebuntur.* (*Ibid.*) Alors paraîtra le signe du fils de l'homme. Pécheurs, vous le verrez : *Videbunt.* (*Ibid.*) Tel qu'un éclair qui part de l'orient, et qui dans un clin d'œil porte son effrayante clarté jusqu'aux extrémités de l'occident, tel se montrera le Seigneur, dit sur le même sujet un autre Evangéliste : *Sicut fulgur.* (*Matth.*, XXIV.) Quelque part que les hommes aillent se cacher pour éviter sa vengeance, partout son bras redoutable les poursuivra, les atteindra, les accablera : *Ubicunque.* (*Ibid.*)

Tout cela, Messieurs, suivant l'interprétation la plus commune, n'est, dans le sens littéral, que la description de la ruine de Jérusalem et du sac affreux de la Judée ; mais, selon les saints Pères, toute l'énergie des paroles ne peut s'entendre que des vengeances que le Seigneur doit exercer en général contre tous les pécheurs ; et c'est pour cela même que l'Eglise, voulant nous frapper d'une crainte chrétienne, nous fait entendre aujourd'hui cet évangile. Or pourquoi, demande saint Grégoire pape, dans ce tableau emblématique des vengeances du Seigneur, pourquoi ce soulèvement de toutes les créatures, pourquoi ce bouleversement de l'univers? Parce que nous abusons de toutes les créatures pour offenser le Seigneur, répond ce saint pape : *In cunctis deliquimus;* il est juste que toutes les créatures deviennent les instruments de notre châtiment : *In cunctis ferimur;* afin que la prédiction du Sage soit accomplie ; tout l'univers combattra pour le Seigneur contre les insensés : *Pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos.* (*Sap.*, V.)

Prédiction qui, même indépendamment du dernier jugement, s'accomplit littéralement tous les jours contre tous les pécheurs. Combien de fois avez-vous abusé de cette lumière qui vous éclaire? Le soleil à regret prête tous les jours ses rayons à la consommation de vos injustices. Est-il un seul être, soit animé, soit inanimé, dans l'univers, dont vous ne fassiez le ministre de quelqu'une de vos passions? Que de richesses dans la nature, dont le Seigneur voulait que vous vous servissiez pour le glorifier! Tous ces beaux dons de sa miséricordieuse providence ont été profanés par les crimes auxquels vous les avez fait servir, tantôt par vos intempérances et votre débauche, tantôt par votre mollesse et par votre luxe, tantôt par votre ambition et votre cruauté. Mais enfin l'ange du Seigneur a le glaive en main pour vous frapper. Le soleil va se cacher pour vous dans une nuit éternelle; toute la nature sensible s'anéantit pour vous à jamais ; et le tombeau vous attend pour punir par ses horreurs, ses ténèbres, sa nudité et sa poussière infecte, les voluptés criminelles auxquelles vous avez prostitué votre corps et tous ses sens : *Pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos.*

Ces traits de colère ne sont cependant que le prélude, ah! disons mieux, disons la figure de ses véritables vengeances. Voulez-vous donc écouter ce qu'il a fait? Quiconque l'entendra, disait le Seigneur, je veux que son sang en soit glacé d'effroi, et que ses oreilles mêmes en soient étonnées et étourdies d'horreur *Quicunque audierit, tinnient aures ejus.* (I *Reg.*, III.)

Pour juger comment le Seigneur exerce ses vengeances contre le péché, considérez dès maintenant toute la nature qui vous environne, interrogez tout l'univers. Le dérangement des saisons, l'infécondité de la terre, les frimats, les glaces, les brûlantes chaleurs, les nuages orageux, les foudres enflammées, la contagion des airs, les tempêtes de l'océan, les guerres qui changent en solitude les plus florissants empires : remontez à la première cause de tant de maux inévitables. Leur cause, Messieurs, vous la savez, c'est un seul péché personnel au premier homme, dont le Créateur veut se venger, et dont pour se venger, il semble devoir punir toute la nature. Non, ce n'est en effet la punition que d'un seul crime. Encore cette punition ne remplit-elle pas la vengeance du Seigneur!

Pour qu'elle soit entièrement satisfaite, c'est sur un Dieu, son propre Fils, qu'il faut que ses coups tombent. Si nous n'étions accoutumés à ce langage, pourrions-nous l'entendre sans frémir? *Quicunque audierit, tinnient aures ejus.* Un Dieu sujet lui-même à toutes les infirmités, à toutes les disgrâces que le péché avait attirées sur la terre; un Dieu mourant sur un gibet; c'est ainsi qu'il faut qu'un Dieu se venge! Par la mort de l'Homme-Dieu le péché vraiment est expié, il est détruit. Mais malheur, ah! malheur à l'insensé qui le fera reparaître encore dans le monde! Comment le Seigneur se vengera-t-il? Et comment se vengeait-il déjà sur les pécheurs, même avant que ce sang divin eût coulé sur la terre?

Prophète, disait-il à Ezéchiel, préparez vos lamentations funèbres, chantez vos plus lugubres cantiques de deuil : *Assume lamentum, cane lugubre.* (*Ezech.*, XXVI.) Pour laver la terre souillée par les crimes des hommes, elle est noyée dans un déluge universel, et toute cette race coupable est ensevelie dans les flots. Un feu vengeur dévore des provinces entières. Tout un peuple de murmurateurs insolents périt dans les déserts ; la peste enlève les uns, la famine consume les autres, la terre ouvre son sein pour engloutir le reste. Particularisons davantage ces détails ; c'est le Seigneur même qui l'ordonne : *Assume lamentum, cane lugubre.*

Fils de l'homme, avez-vous remarqué ce mortel impérieux qui faisait taire et trembler toute la terre au seul bruit de son nom? Tel qu'un lion formidable dans les forêts, il répandait l'effroi parmi les nations, et comme

un dragon de la mer, il semblait tenir tous les flots sous sa puissance. On eût dit que dans toute l'étendue de l'univers personne n'osait respirer que par ses ordres. C'est moi qui l'avais élevé, dit le Seigneur, et il m'a méconnu. Son peuple, n'osant contredire ses volontés impies, s'est prêté aveuglément à tous ses injustes projets. Terre, écoutez. Je vais consterner tous les peuples par le bruit effrayant que fera sa ruine. Il périra ; je changerai toutes ses campagnes en tombeaux, et, d'un même coup, j'entraînerai dans le fond de l'abîme et le prince et les sujets. C'est de Pharaon que je parle, dit le Seigneur, et de toute son armée.

Plus vous êtes élevés et puissants aujourd'hui, continue le Prophète, plus vous avez de génie, de talents héroïques, plus vous procurez d'avantages et d'agréments à la société, plus sera profond l'abîme où je vous ferai descendre. Et savez-vous où vous descendrez? Où sont descendues avant vous tant de générations criminelles, et l'Assyrien efféminé et l'Elamite perfide et cruel ; où sont maintenant Caïn le fratricide, le dénaturé Cham, l'indocile et intempérant Esaü, Absalon le révolté, tant d'autres qui, comme vous, chacun dans leur siècle, se sont laissé emporter aux désirs effrénés de leur cœur, et malgré les grâces que je n'ai jamais cessé de leur prodiguer se sont obstinés dans leurs désordres.

Voilà, Messieurs, les menaces que nous vous faisons tous les jours de la part du Seigneur. Oui, grand Dieu, c'est votre ordre exprès qui nous enhardit à les faire, car vous nous menacez nous-mêmes de votre indignation la plus sévère, si nous dissimulons aux pécheurs les formidables arrêts de votre colère. Dites à l'impie que s'il ne se convertit il mourra. Ministres de ma parole, si vous avez la faiblesse de n'oser lui parler avec cette intrépide fermeté que j'exige de vous, il périra dans son iniquité et vous me rendrez compte de son âme. Peut-être aussi vos menaces ne le toucheront-elles pas ; mais du moins vous vous sauverez vous-mêmes, et je dégagerai votre parole par des châtiments qui surpasseront vos menaces mêmes.

Ainsi, Messieurs, arriva-t-il à Daniel par rapport au fameux roi de Babylone. Ah! mes chers frères, pouvons-nous bien dire avec ce prophète, troublés comme lui des épouvantables images que l'Esprit de Dieu nous représente : Ah! que l'accomplissement de ce que nous prévoyons puisse retomber sur vos ennemis seuls : *Hostibus tuis sit.* (*Dan.*, IV.) Mais si vous ne vous rendez dociles à notre parole et aux conseils que nous dicte pour vous notre zèle et notre tendresse, l'accomplissement se fera sur vous comme il se fit sur le roi de Babylone : *Sermo completus est.* (*Ibid.*) Au moment où, se promenant dans ses vastes palais, il s'admire lui-même dans les ouvrages de sa puissance et s'applaudit de sa propre gloire, ce n'est plus Nabuchodonosor, Messieurs (prodige éclatant de la colère toute-puissante de notre Dieu!), c'est une bête insensée, féroce, qu'on est obligé de chasser de la société des hommes. Errant dans les bois et sur les montagnes, sans autre retraite que les cavernes, paissant l'herbe des champs, qu'il est heureux du moins sous la main vengeresse du Seigneur d'apprendre enfin à le reconnaître et à le craindre.

Mais bonheur dont nous ne pouvons flatter les impies ; s'ils ne se hâtent de prévenir la vengeance, les derniers coups dont le Seigneur irrité les menace sont des coups d'ennemi, comme il le dit lui-même, des coups d'un ennemi pour toujours irréconciliable. Nous n'avons que des figures trop faibles pour les représenter ; l'Ecriture ne nous fournit point d'exemples assez forts pour nous aider à les comprendre. Pour les décrire, il faudrait être descendu dans l'empire ténébreux des vengeances éternelles, où la présence du Tout-Puissant ne se fait plus sentir que par les effets de sa colère. C'est là qu'il entraîne successivement et qu'un jour il rassemblera tous les pécheurs. Le feu, le soufre dans lequel il les tourmente n'est que la moindre partie du calice de douleur dont il les abreuve : *Ignis et sulphur pars calicis.* (*Psal.* X.)

L'Evangile en fait une description détaillée dans la parabole du mauvais riche ; tâchons de l'expliquer en peu de mots. Le lieu où cette incompréhensible vengeance s'exerce, c'est l'enfer : *In inferno.* (*Luc.*, XVI.) Vaste prison, dit saint Basile, qui, dans son abîme profond, renferme confondu avec les démons tout ce qu'il y eut de plus scélérat et de plus abominable dans l'univers. C'est un chaos affreux : *Chaos magnum* (*Ibid.*), expression qui en marque le trouble et le désordre. Là chacun des réprouvés est dans les tourments. Prenez garde, dit saint Jean Chrysostome, ce n'est pas un seul tourment, ce sont à la fois toutes les différentes espèces de tortures : *In tormentis.* Ah! quel changement de scène pour les pécheurs qui y sont précipités! reprend saint Basile. A la place de ces symphonies douces, tendres, mélodieuses, des gémissements, des soupirs, des grincements de dents continuels! A la place de ces tables délicieuses, une soif brûlante, des cris, des hurlements confus pour demander, hélas! la plus petite goutte d'eau, qui ne sera jamais accordée! A la place de ces spectacles enchanteurs, une nuit profonde, d'épaisses ténèbres, dont la plus faible clarté n'adoucira jamais l'horreur! *In tormentis.* Et tout cela sans espérance, sans aucune ressource; un gouffre immense les sépare de tout le reste de la nature : *Chaos magnum firmatum est.* Il n'y a donc plus pour eux de secours à attendre, dit saint Jean Chrysostome, ni du côté du ciel ni du côté de la terre. Plus de miséricorde pour eux dans le ciel ; la terre est pour eux sans pouvoir; les peines ainsi que les crimes, tout est fixé, tout est immuable dans ce lieu : *Chaos magnum firmatum est.* Cependant, pour augmenter leur supplice, la connaissance, le souvenir leur restent encore, dit saint Grégoire : la connaissance des moyens de salut dont ils ont abusé, pour les opposer à l'impuissance absolue à laquelle ils se trouvent réduits ; le souvenir des délices qu'ils ont

goûtées sur la terre pour les opposer aux maux dont ils sont accablés; la connaissance du souverain bien dont ils pouvaient se procurer la jouissance, pour rendre plus vif le sentiment de la perte qu'ils en font; le souvenir des justes qu'ils ont raillés, méprisés, persécutés, pour redoubler leur honte et leur confusion par le reproche de leur injustice : *Recepisti bona... Lazarus mala... nunc consolatur... tu cruciaris.* (*Luc.*, XVI.) Pour cela Dieu permet que leurs yeux étincelants percent jusqu'au séjour de la gloire : *Vidit Abraham.* (*Ibid.*) A cette vue, quels remords, quelle fureur! C'est là ce ver dont Jésus-Christ parle, ver rongeur qui les déchire, les dévore et se nourrit dans leurs cœurs du désespoir qu'il y ranime sans cesse.

Il faut connaître Dieu, tel qu'il est, pour bien sentir ce que c'est que le perdre. Etre privé de Dieu pour jamais, c'est la plus grande peine des réprouvés, c'est la cause même et le principe de toutes les autres peines qu'ils endurent; toutes les autres ne seraient rien sans celle-là; et celle-là seule suffirait pour les rendre souverainement malheureux sans toutes les autres. Grand Dieu! daigneriez-vous donc encore me soutenir, et m'animer pour faire sentir ce que c'est que vous perdre? Vous êtes le premier principe de toutes choses, vous en êtes nécessairement la dernière fin. Vous perdre, c'est donc être pour jamais éloigné de son centre, d'un centre auquel tendent toujours tous les désirs de l'âme, vers lequel l'âme se porte et s'élance sans cesse avec tout ce qu'elle a d'action : de là quelle violence, quelle fougue dans des passions les plus vives et toujours frustrées. Vous êtes la source de tous les biens et de tous les plaisirs; tout ce que les créatures ont de beauté, d'agrément et de douceur, n'est qu'une faible émanation de votre essence féconde. Vous avoir perdu, c'est donc être dans une impuissance absolue, dans une incapacité complète de posséder jamais aucun bien, de goûter jamais aucun plaisir, de trouver jamais aucune consolation: de là quel déchirement, dans un cœur qui veut nécessairement être heureux, et qui jamais ne pourra l'être!

Voilà, Messieurs, tout ce que nous pouvons vous dire des vengeances du Seigneur. Mais après tout cela, nous sommes obligés de vous avertir que c'est tout autre chose encore que ce que nous pouvons vous en dire. Les figures, les exemples, les descriptions mêmes restent infiniment au-dessous de la réalité. Non, Messieurs, nous ne pouvons vous donner d'idée exacte de la justice, non plus que de la miséricorde de notre Dieu, de ses châtiments, non plus que de ses récompenses. Eh bien! voulez-vous donc faire vous-mêmes l'épreuve de la manière dont il punit? Hélas! peut-être en effet êtes-vous sur le point d'en faire l'épreuve! Car la vengeance nous menace de près; nous la méritons, sans aucune espérance de pouvoir nous y soustraire. Une prompte pénitence est donc la seule ressource qui nous reste. C'était la conclusion de saint Jean, c'était de même celle de Jésus-Christ, après les terribles menaces qu'il avait faites aux Juifs dans l'Evangile que nous lisons aujourd'hui.

Prenez garde à vous, disait-il. Ce sont les mêmes paroles que je vous adresse en finissant : *Attendite vobis.* (*Luc.*, XXI.) Que vos cœurs ne se laissent point appesantir par les délices des tables, par les charmes de la volupté, par les embarras de l'avarice ou de l'ambition, par les soins inquiétants de cette vie : *Negraventur corda vestra.* (*Ibid.*) Le jour du Seigneur viendra au moment que vous y penserez le moins : *Repentina dies.* (*Ibid.*) Le filet de la mort est déjà peut-être tendu autour de vous; il va vous envelopper, vous laisserez-vous surprendre? *Laqueus superveniet.* (*Ibid.*) Ah! veillez donc, veillez dans la prière et dans la pénitence : *Vigilate* (*Ibid.*); afin que vous méritiez d'éviter tous ces malheurs qui vous menacent, et quand le fils de l'homme viendra vous citer à son tribunal, que vous puissiez y paraître avec confiance : *Ut digni habeamini fugere ista omnia et stare ante filium hominis* (*Ibid.*), pour y entendre l'arrêt de votre félicité éternelle. Ainsi soit-il.

HOMELIE II.

Pour le deuxième dimanche de l'Avent.

SUR LE MÊME SUJET.

Ecce ego mitto angelum meum ante faciem tuam, qui præparabit viam tuam ante te. (*Matth.*, XI.)

J'envoie mon ange devant vous pour vous préparer le chemin.

C'était à Jean-Baptiste, prêchant sur les rives du Jourdain, que Jésus-Christ lui-même appliquait ces paroles du prophète Malachie. Ministres de l'Evangile, elles nous conviennent sans doute. Chargés que nous sommes de préparer les voies au Dieu Sauveur, continuons donc à imiter le zèle et à suivre la méthode de Jean-Baptiste, pour inspirer à nos auditeurs les dispositions que le saint précurseur exigeait du peuple juif; c'est-à-dire pour les déterminer à une sincère pénitence.

Mais, Messieurs, que l'aveuglement de l'homme est étrange, disait à ce sujet saint Augustin; il se couvre successivement, pour favoriser ses désordres, des prétextes les plus contradictoires. S'agit-il de s'enhardir à pécher ou de se tranquilliser dans le péché, il ne se représente la Divinité que sous l'idée d'une miséricorde toujours lente à punir et plus prompte encore à pardonner : *Sperat ut peccet.* Ensuite, si la conscience s'alarme, si la grâce presse de se convertir, la timidité, l'abattement, le désespoir succèdent à la confiance présomptueuse. Ce Dieu qu'on croyait sans vengeance, quand on voulait l'offenser, paraît un tyran sans pitié, dès que l'on pense à revenir à lui : *Desperat ut peccet.*

Il ne suffit donc pas d'étonner, de troubler les pécheurs dans le sein de leurs crimes : il faut, après les avoir frappés d'une crainte salutaire, les ramener doucement aux pieds de la miséricorde de notre Dieu.

C'est aussi ce que faisait le divin Précurseur. Après avoir consterné son auditoire par les plus sanglants reproches, par les menaces les plus atterrantes, il faisait luire en-

suite le beau jour d'une douce espérance. Aux châtiments terribles dont il avait menacé, il opposait les plus magnifiques récompenses et contrebalançait, pour ainsi dire, les signes trop certains de la colère de Dieu, par les gages assurés de sa plus tendre miséricorde. Ah ! Messieurs, ce n'est point, en effet, la confusion des pécheurs, c'est leur conversion que nous avons en vue ; et sitôt que nous les voyons ébranlés, bien loin de leur fermer l'accès au trône de la miséricorde, nous ne cherchons, au contraire, qu'à le leur faciliter.

C'est donc dans l'espérance que vous aurez été touchés des menaces du Seigneur, que nous venons aujourd'hui vous rassurer. Et pourquoi d'ailleurs vous ferions-nous l'injustice de croire que vos cœurs seraient moins sensibles à l'amour qu'à la crainte? Non, c'est par les traits de la bonté de notre Dieu, que je compte achever ce qu'ont commencé les traits de sa justice.

Les promesses que le divin Précurseur faisait aux Juifs vous regardent, Messieurs : je vous les adresserai dans la première partie; et, dans la seconde, vous verrez les assurances certaines que nous avons, aussi bien que les Juifs, de l'accomplissement de ces promesses. Implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Une abolition générale et sans réserve de tous les crimes, la plus abondante effusion de toutes sortes de grâces, c'est la double promesse que saint Jean faisait aux Juifs et que nous vous faisons, ainsi que lui, de la part de notre Dieu.

Une abolition générale et sans réserve de tous les crimes. Remarquez d'abord, je vous prie, à qui saint Jean faisait cette promesse : c'était à tous ceux qui venaient l'écouter : *Prædicans in remissionem peccatorum.* (*Luc.*, III.) C'était donc à des publicains engraissés de la substance du peuple, aussi bien qu'au peuple même, peuple le plus volage et le plus indépendant qui fût dans l'univers. C'était à des pharisiens, idolâtres de leur propre vertu, hypocrites censeurs du reste des hommes, moralistes austères pour les autres, et se permettant à eux-mêmes tout ce qu'ils se flattaient de pouvoir tenir secret ; ayant toujours à la bouche les beaux noms de Moïse et des prophètes, non pas par zèle pour la Synagogue, mais par amour et par zèle pour eux-mêmes, afin de se rendre recommandables au peuple, de se faire valoir et même craindre parmi les grands. Oui, c'était à ces pharisiens, aussi bien qu'aux sadducéens, voluptueux incrédules, ne croyant rien de tout ce qui pouvait gêner et contraindre leurs passions ; c'était à des guerriers entêtés follement de la frénétique manie du point d'honneur, ne reconnaissant de gloire et d'héroïsme que l'effusion brutale du sang humain, premiers tyrans des peuples qu'ils faisaient profession de défendre, et plus cruels à leur propre patrie que ne l'eussent été les ennemis les plus furieux et les plus animés. C'était de même à des magistrats aussi difficiles à détromper que faciles à prévenir, négligents à s'instruire, et présomptueux au point de se croire infaillibles sur tout ; ne mettant sur leurs yeux le bandeau de la justice que pour s'aveugler sur les droits de leurs clients, ne saisisssant le glaive que pour venger leurs propres passions, et peut-être ne prenant la balance que pour vendre leur faveur et leur crédit toujours au plus offrant. C'était encore à des riches impitoyables, ne connaissant les misères publiques que par le profit qu'ils savaient en retirer pour l'agrandissement de leur propre fortune ; aussi bien qu'à des pauvres, séditieux murmurateurs, toujours disposés à la révolte, et se croyant autorisés à se dédommager par mille fourberies de l'inhumanité des riches dont ils étaient opprimés. C'était à des grands, accoutumés à dissiper pour le luxe et dans la débauche le légitime prix des sueurs et des travaux de l'ouvrier; aussi bien qu'à l'ouvrier frauduleux, avide, habile à éluder les droits, à déguiser son travail, et toujours estimant la légitimité de ses profits sur les règles de son insatiable cupidité.

Oui, Messieurs, tels étaient, selon le texte même de l'Evangile, ceux qui se rassemblaient dans le désert pour écouter saint Jean : c'était à ceux-là que le saint Précurseur promettait la rémission prochaine de leurs péchés : *Prædicans in remissionem peccatorum.* (*Marc.*, I.)

Ne dites donc pas : Ces promesses de miséricorde peuvent avoir lieu pour des pécheurs qui ne sont coupables que de quelques crimes. Ah! que ce serait mal connaître notre Dieu que de raisonner de la sorte, dit saint Jean Chrysostome ! Qui fut plus scélérat, qui se rendit plus indigne de toute grâce que le fameux roi de Babylone? poursuit ce saint docteur. Après avoir longtemps prodigué son encens aux statues de bois et de pierres, son orgueil insensé l'aveugle au point de ne reconnaître, et de ne vouloir qu'on reconnaisse dans toute l'étendue de ses Etats d'autre dieu que lui-même. Alors Dieu menace, et le monarque s'endurcit. Enfin la patience du Seigneur se lasse, il lui envoie cependant encore un prophète : et prenez garde, je vous prie, Messieurs, à la manière dont il s'exprime : Prince, écoutez le conseil que je vous donne : *Rex, consilium meum placeat tibi.* (*Dan.*, IV.) Hâtez-vous d'apaiser le Seigneur. Quoi ! après tant de crimes, après l'abus de tant de grâces, est-il donc temps encore? Oui, sans doute, il est encore temps : vous obtiendrez votre pardon : *Ignoscet.* (*Ibid.*) David, adultère et homicide, reçoit il un arrêt moins favorable? Manassès, souillé de tous les crimes, fait-il une pénitence infructueuse? Ah ! je dirai bien plus que tout cela, ajoute saint Jean Chrysostome : ce qui me vient à l'esprit peut passer pour incroyable : *Ego etsi supra fidem loqui videar.* Je le dis avec assurance cependant : le péché de Judas même n'était point au-dessus du remède que la pénitence nous offre : *Neque illud Judæ peccatum majus esse dixerim, quam auxilium, quod nobis a pœnitentia offertur.*

Le saint Précurseur avait donc raison, sans doute, de n'exclure personne de l'amnistie qu'il promettait de la part du Seigneur, sous la seule condition d'une sincère pénitence : *Prædicans baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum.* (*Luc.*, III.) La miséricorde de Dieu est prête à éclater, disait-il, elle veut se signaler par de grands prodiges. Le salut vous est offert, il est offert à tous les hommes, toute chair en profitera : *Omnis caro.* (*Ibid.*) Oui, toute chair, quelque corrompue qu'elle soit par le péché, toute chair, dans le sens même où l'Ecriture entendait ce mot, quand elle appelait ainsi par mépris le genre humain dégradé, après que ses forfaits eurent obligé l'Esprit de Dieu à le quitter : *Omnis caro.* Toute chair, c'est donc à dire tout homme, quelque livré qu'il soit aux désirs de la chair, quelque enfoncé dans le bourbier infect des voluptés charnelles, tout homme peut dès maintenant rentrer en grâce : *Videbit omnis caro salutare Dei.* (*Ibid.*)

Que le Prophète-Roi connaissait bien les sentiments de notre Dieu, qu'il les exprimait avec énergie ! C'est un juge équitable, disait-il, mais il n'a pas moins de bonté que de puissance. Le voit-on chaque jour éclater de colère contre ceux qui l'offensent? *Nunquid irascitur per singulos dies?* (*Psal.* VII.) Oh ! qu'il s'en faut qu'il nous traite comme nos péchés le méritent : *Non secundum peccata fecit nobis.* (*Psal.* CII.) Que de patience, que de tendresse pour les pécheurs mêmes les plus obstinés ! Autant il y a de distance entre le ciel et la terre, autant il a donné d'étendue à sa miséricorde : *Secundum altitudinem cœli a terra.* (*Psal.* XI.) A plus forte raison comment en agit-il à l'égard de ceux qui reviennent à lui? Avec quelle joie leur remet-il toutes leurs iniquités? Il referme, il guérit toutes leurs plaies, il leur rend tout leur premier éclat, leur première beauté, ainsi qu'à l'aigle sa jeunesse : *Propitiatur, sanat, redimit, coronat.* Connaissant la matière dont il nous a formés, se souvenant que nous ne sommes que poussière, il a pour nous la même compassion, la même tendresse qu'un père ressent pour ses enfants. Ah ! bien davantage. La plus tendre mère oubliera plutôt le fruit de ses entrailles que notre Dieu n'oubliera ses créatures : *Quoniam ipse cognovit figmentum nostrum, recordatus est quoniam pulvis sumus.* (*Psal.* II.) Il est vrai, continue le prophète, que si vous ne changez de conduite, vous verrez bientôt briller le glaive de sa justice, comme je vous le faisais remarquer dernièrement. Déjà son arc est bandé : *Arcum tetendit.* (*Psal.* VII.) Déjà il tient en main les instruments de sa vengeance : *Paravit vasa mortis.* (*Ibid.*) Mais à quelle intention toutes ces menaces, tous ces apprêts redoutables, sinon pour vous engager, pour vous obliger, en quelque sorte, à vous convertir? *Nisi conversi fueritis.* (*Ibid.*) Que peut-il en effet chercher en menaçant, sinon qu'on le désarme?

Aussi, quand on s'obstine à mépriser et ses promesses et ses menaces, ne dirait-on pas qu'il craint que la foudre ne lui échappe ah ! bien plus que l'homme ne semble le craindre lui-même ? Dès les commencements, quand les iniquités du genre humain multipliées à l'excès, montées à leur comble, l'obligèrent à submerger toute la terre, que se fit-il pas avant que de s'y résoudre et même en s'y déterminant?

L'inquiétude le saisit, il semble craindre de prendre trop tôt une résolution si contraire aux sentiments de sa tendresse ; il veut examiner, pour ainsi dire, et voir de plus près avant que de prononcer l'arrêt. Ensuite il l'intime à Noé, afin que les remontrances de ce sage patriarche engagent les hommes à vouloir mériter leur grâce. Hélas ! c'est en vain. Le Seigneur, dit l'Ecriture, se repent donc d'avoir formé des créatures obstinées invinciblement à être misérables : *Pœnituit quod fecisset* (*Gen.*, VI) ; son cœur se serre, se pénètre de la plus vive douleur ; il ne peut prononcer l'arrêt qu'en soupirant : *Tactus dolore cordis.* (*Ibid.*) Sans doute, il est donc vrai qu'il n'a point créé pour avoir le barbare plaisir de manifester sa gloire et sa puissance par le supplice de ses créatures !

Hélas ! s'il se plaisait à punir, dit toujours saint Jean Chrysostome, depuis combien de temps toute cette nouvelle race du genre humain serait-elle détruite ? S'il se plaisait à punir, combien serait-il au ciel de bienheureux ? Combien d'hommes est-il, en effet, qui n'aient jamais péché ? S'il se plaisait à punir, depuis combien de temps serions-nous les victimes de ses vengeances? Moi-même hélas ! vous tiendrais-je à présent ce discours, et qui de vous l'entendrait?

C'est pour cela qu'enfin, même en punissant, il ménage en quelque sorte ses coups. Ils ne tombent sur Pharaon que successivement ; en sorte que ce n'est que l'inutilité de l'un qui le force à en porter un autre. Tout abominable qu'est Sodome, il permet encore à Abraham de le prier en sa faveur ; et jusqu'où va, Messieurs, la condescendance d'un Dieu qui paraissait enflammé d'un si terrible courroux ? Abraham lui-même en est surpris, il craint de l'irriter contre lui-même. Non, non, parlez sans crainte, illustre patriarche, votre Dieu ne cherche qu'à pouvoir sauver ; ne vous contentez pas de demander grâce en faveur de cinquante justes, s'il en reste dix seulement dans Sodome, Sodome ne périra pas ; et en effet elle ne périt que parce qu'il ne lui reste pas la moindre ressource qui puisse autoriser la miséricorde à lui pardonner.

Ah ! loin donc, loin de nous à jamais ces prophètes semblables à Jonas, qui croient leur gloire intéressée à l'accomplissement de leurs menaces ! Quoi, prophète, parce que vous savez, dites-vous, que le Seigneur ne cherche qu'à être désarmé, qu'il s'attendrit facilement, qu'il est toujours prêt à pardonner les plus grands crimes : quoi ! c'est pour cela que vous fuyez à Tarse et que vous vous obstinez à ne point prêcher dans Ninive. Oh ! Messieurs, que David avait bien raison de mieux aimer tomber entre les mains de Dieu qu'entre les mains des hommes ! Si le sort de Ninive avait dépendu du prophète, Nini-

ve était sans ressource. Mais c'est un Dieu plein de miséricorde que Ninive a offensé. En faveur de cette ville criminelle, il arme contre son prophète même les vents et les tempêtes, les flots et les monstres de la mer. Une suite de prodiges amène malgré lui le prophète à Ninive. Son pressentiment s'y vérifie. Il prêche, Ninive se convertit; Dieu pardonne. Le prophète en murmure ouvertement. Ah! prophète austère, impitoyable, c'est à ton égard maintenant que la miséricorde de Dieu me surprend. Un vent du midi sèche tout-à-coup un lierre épais qui couvrait Jonas de son ombre contre les rayons du soleil. Tu t'en plains, prophète, tu le regrettes, dit le Seigneur; et moi je perdrais sans regret une grande ville toute entière : *Tu doles super hederam; et ego non parcam Ninive?* (*Jon.*, IV.) A quel titre ce lierre t'appartenait-il donc? L'avais-tu planté, l'avais-tu fait croître? Et moi, je serais insensible à la perte de mes plus chères créatures : *Tu doles super hederam; et ego non parcam Ninive?*

Que nous aimons, Messieurs, à vous annoncer ces vérités consolantes. C'était pour avoir droit de faire de belles promesses que Jean-Baptiste commençait par menacer. Il représente aux Juifs un père de famille exact et sévère; mais s'il jette au feu les pailles inutiles, il ramasse le bon grain dans ses greniers : *Triticum congregabit in horreum.* (*Luc.*, III.) Si d'une part on voit une cognée déjà posée à la racine de l'arbre, un feu vengeur dont l'arbre stérile sera la proie; de l'autre, en même temps, on voit un baptême d'esprit, un baptême de feu et de grâce : *Baptizabit vos Spiritu sancto et igne.* (*Matth.*, III.)

Remarquez cette expression extraordinaire du divin Précurseur, dit saint Jean Chrysostome. Il s'en sert pour signifier la plus abondante effusion de toutes sortes de faveurs, que vous prépare la miséricorde la plus tendre pour vous consoler dans votre pénitence, vous soutenir dans votre pénitence, et récompenser enfin votre pénitence.

Ecoutez donc ceci, pécheurs ou pénitents timides, qui vous représentez sans cesse avec exagération les attributs les plus terribles de la Divinité pour en conclure un désespoir raisonné de votre pardon. Tantôt c'est sa sainteté qui vous effraie, et, la mettant en comparaison avec la corruption que vous sentez en votre cœur, vous en concluez que vous ne pouvez être qu'un objet d'horreur à ses yeux. Oui, le Seigneur est saint, mais c'est parce qu'il est saint, que sa miséricorde l'engage à produire en vous la sainteté, dont il est l'auteur même, afin de vous rendre dignes d'approcher de lui : *Baptizabit vos Spiritu sancto.*

Tantôt c'est la pensée de sa justice et de sa puissance qui vous trouble, et, les mettant en comparaison avec les châtiments que vous avez mérités, vous en concluez qu'étant aussi coupables que vous l'êtes, vous ne pourrez jamais échapper à sa vengeance. Oui, le Seigneur est tout-puissant. il est juste, et c'est parce qu'il est tout-puissant, qu'il peut vous rendre dignes de ses récompenses comme il peut vous accabler du poids de ses châtiments; c'est parce qu'il est juste, que sa miséricorde le presse de vous purifier, de vous pardonner, pour qu'il puisse vous rendre heureux : *Baptizabit igne.*

Tantôt c'est sa science infaillible qui vous épouvante, et, la mettant en comparaison avec la multitude de vos crimes, vous en concluez qu'il est impossible qu'il daigne s'abaisser jusqu'à avoir compassion de vous. Oui, le Seigneur sonde les replis les plus secrets de votre conscience, aucun détour de votre cœur ne peut échapper à ses yeux; mais c'est parce qu'il vous connaît, que sa miséricorde lui représente sans cesse, comme je le remarquais il n'y a qu'un moment avec le prophète, la fragilité de l'argile dont il vous a formés, le penchant naturel au mal, l'aveuglement, l'ignorance que vous a laissés la grâce même d'adoption dont il a bien voulu déjà vous honorer, afin que cette vue l'engage encore à vous la rendre : *Baptizabit vos Spiritu sancto et igne.*

Il n'est donc point d'attribut de la Divinité que la miséricorde ne tourne, en quelque sorte, à votre avantage. Mais ce qui vous décourage surtout, pécheurs ou pénitents timides, n'est-ce pas l'épreuve tant de fois réitérée de votre faiblesse, la connaissance des dangers auxquels votre innocence est exposée dans le monde, le sentiment encore actuel de l'empire qu'a pris sur vous la passion dont vous êtes les esclaves? Mais quoi! le Seigneur n'est-il pas assez puissant pour vous soutenir? *Potens est Deus.* (*Luc.*, III.) Je puis de sa part vous le promettre : il n'attend autre chose, sinon que vous vouliez sincèrement, efficacement être libres : aussitôt tous vos ennemis, confondus, tomberont à vos pieds. Votre corruption, votre faiblesse, ne sont point supérieures à sa puissance : *Potens est Deus.* C'est lui-même qui vous a placés dans cet état dont vous vous plaignez; les devoirs n'en peuvent être au-dessus des forces qu'il est prêt à vous communiquer; la grâce vous suffit pour en éviter tous les piéges : *Potens est Deus.* Votre âme, de plus, fût-elle aussi dure, aussi sèche qu'un rocher, le Seigneur peut la transformer; et sitôt que de votre côté vous voudrez vous livrer aux opérations de sa grâce, il est prêt, du sien, à la rendre digne d'Abraham même : *Potens est Deus ex lapidibus istis suscitare filios Abrahæ.* (*Ibid.*)

Mais je compare la plupart des chrétiens de nos jours à saint Pierre, qui court sur les eaux à la rencontre de Jésus-Christ. Dans un mouvement de ferveur, il dit à son Dieu : Si c'est vous, Seigneur, ordonnez que j'aille à vous. Venez, dit Jésus-Christ. Pierre croit à la parole de son Maître, c'en est assez; la mer respecte sa confiance; il marche sans danger tant qu'il marche sans crainte. Mais un coup de vent survient, la frayeur saisit Pierre; aussitôt il chancelle, il enfonce, il est sur le point de périr. Homme de peu de foi, pourquoi doutez-vous? Ah! que je crains

que votre défiance ne fasse votre plus grand danger!

Craindriez-vous peut-être que, même après vous avoir pardonné, il ne se souvînt encore de vos anciens désordres, et que ce souvenir n'entretînt dans son cœur je ne sais quels sentiments de froideur, d'indifférence et de réserve à votre égard? C'est en effet ainsi que l'on pense et que l'on agit dans le monde à l'égard d'un ennemi réconcilié. Mais que le Seigneur agit et pense différemment! La perfidie de Pierre, sitôt que Pierre se fut repenti, l'empêcha-t-elle de devenir chef de l'Eglise? Les fureurs, les cruautés de Paul empêchèrent-elles ce persécuteur de devenir un vase d'élection? Mais, pour ne point perdre de vue notre Evangile, voyez, dit saint Jean Chrysostôme, ce que Jean-Baptiste promet aux Juifs en récompense de leur pénitence, s'ils retournent au Seigneur: c'est un baptême de grâce et de feu : *Baptizabit vos Spiritu sancto et igne.*(*Matth.*, III.)

Or c'était, continue saint Jean Chrysostôme, leur promettre tout ce que le Seigneur avait fait pour leurs pères les plus favorisés; c'était leur promettre davantage : oui, plus qu'à Abraham, plus qu'à Moïse, plus qu'aux prophètes : *Baptizabit vos Spiritu sancto et igne.* Un baptême de grâce, où, après avoir noyé entièrement toutes vos iniquités, vous puiserez des forces supérieures à toutes les attaques du monde, de l'enfer et de votre propre concupiscence : *Baptizabit Spiritu sancto.* Un baptême de feu, d'où vous sortirez plus brillants et plus purs que l'or ne sort du creuset où on l'éprouve : *Baptizabit igne.* Un baptême de grâce, dans lequel votre âme sera ornée et enrichie de tous les plus beaux dons, de la plus grande abondance des dons de l'Esprit saint : *Baptizabit Spiritu sancto.* Un baptême de feu, dans lequel vos cœurs enflammés du plus pur amour s'uniront le plus intimement, s'uniront indissolublement à la Divinité même : *Baptizabit igne.* Un baptême de grâce, tel que fut celui que reçurent les apôtres eux-mêmes, quand l'Esprit saint descendit visiblement sur eux en forme de langues de feu, par conséquent une égale mesure, ou plutôt une semblable plénitude de toutes les faveurs que Dieu peut faire à ses créatures : *Baptizabit vos Spiritu sancto et igne.*

Entrez donc à présent sans crainte, entrez avec confiance, pécheurs, qui que vous soyez, hâtez-vous d'entrer dans ces routes de pénitence que nous vous montrons. Au premier aspect, j'en conviens, tout y rebute, tout effraie; c'est un désert aride et stérile, qui ne semble arrosé que de flots amers de larmes, qui paraît ne produire que des ronces aiguës, des épines piquantes. Mais sitôt que vous aurez eu le courage d'y entrer (le Seigneur n'attend de vous que cette première démarche), il va y faire pleuvoir une manne céleste qui vous dégoûtera bientôt de tous les fruits les plus délicieux de l'Egypte. Des sources d'eau vive jaillissantes des rochers vous suivront dans toute votre route; et le terme est une terre où le miel et le lait coulent à longs flots. L'expression allegorique de Jean-Baptiste est encore plus forte que celle-ci : *Baptizabit vos Spiritu sancto et igne.*

Ah! Messieurs, ces promesses ne sont-elles pas si magnifiques, que vous douterez peut-être qu'elles puissent s'accomplir? Tâchons donc de vous en donner les assurances; ce que le divin Précurseur faisait à l'égard des Juifs, essayons encore de le faire de même à votre égard. Ce doit être le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Voilà l'Agneau de Dieu : ce mot suffit pour nous assurer de toute la miséricorde du Seigneur : *Ecce Agnus Dei.* (*Joan.*, I.) Mais prenez garde, Messieurs, je vous prie, comment le Précurseur dispose peu à peu ses auditeurs à croire l'accomplissement de ses promesses.

Ce n'est pas lui-même qui les accomplira. Il n'est que la voix qui les annonce et les publie, qui invite à s'y préparer et à s'en rendre digne : *Vox clamantis : Parate viam.* (*Luc.*, III.) Elles seront accomplies par celui dont il n'est que le précurseur, auquel il ne se croit pas digne de rendre les services les plus abjects : *Cujus non sum dignus solvere corrigiam.* (*Ibid.*) Quel est-il donc? C'est celui sur lequel vous verrez descendre l'Esprit-Saint, ajoute saint Jean; c'est le Fils de Dieu : *Hic est Filius Dei.* (*Joan.*, I.) Voilà, en effet, le gage le plus efficace de toutes les promesses les plus magnifiques.

Car, 1° de quels prodiges de puissance ne nous assure pas ce mystère d'un Dieu incarné? 2° Cet Homme-Dieu est notre médiateur, notre pontife et notre victime; quel droit ne nous donne-t-il pas d'attendre tout de la justice même de Dieu? 3° Enfin, lui-même il doit être notre juge; que ne pouvons nous pas nous promettre de sa miséricorde?

La première pensée est de saint Jean Chrysostome, et voici comment ce grand docteur la développait. Quoi de plus étonnant et de plus incompréhensible que ce que Jean-Baptiste insinuait aux Juifs, ce que la foi nous enseigne, ce que nous croyons tous : que le Verbe de Dieu égal en tout à son Père, consubstantiel à son Père, a daigné prendre une naissance temporelle dans le sein d'une vierge. Lorsque vous entendez ce sublime mystère, mes frères, élevez donc vos pensées, élevez les sentiments de vos cœurs. Non, vous ne pouvez vous former de trop nobles idées de votre destination, ni concevoir de trop grandes espérances. La fin du mystère doit répondre, en effet, à la sublimité du mystère. Pourquoi le Fils bien-aimé de l'Eternel aurait-il voulu devenir fils de David; pourquoi aurait-il pris la forme d'esclave, se serait-il revêtu de toutes les apparences du péché? Pourquoi, surtout en prenant une naissance temporelle, eût-il choisi pour ancêtres (saisissez, je vous prie, Messieurs, cette réflexion de saint Jean Chrysostome) non-seulement des justes comme Abraham, Isaac et quelques autres; non-seulement même des

pécheurs pénitents, comme David : mais des pécheurs obstinés endurcis, comme Achaz; des idolâtres même, comme Salomon; et ce qui me surprend encore davantage, des femmes pécheresses, comme Bethsabée, et des prostituées même, comme Rahab. Entrez donc maintenant dans le véritable esprit de ce mystère : il devient fils de l'homme, afin que vous deveniez fils de Dieu; il prend toutes les apparences du péché, pour détruire le péché même; il tire son origine des pécheurs et des pécheresses les plus insignes, pour qu'aucun pécheur ne puisse se croire exclu de la grâce de la rédemption. Et c'est pour cela que le saint Précurseur le désigne sous l'emblème d'un agneau dont le sang efface les péchés du monde; c'est trop peu dire : non-seulement il les efface; mais il les détruit, il les anéantit entièrement : *Tollit peccata mundi.* (*Joan.*, I.) Cette réflexion est encore de saint Jean Chrysostome.

Oh! Que c'était bien là véritablement, Messieurs, une heureuse nouvelle! conclut ce Père : *Vides ab ipso statim principio quam læta sint hæc nuntia.* Nous avons bien raison, sans doute, de nommer *Evangile*, c'est-à-dire heureuse nouvelle, une loi qui nous annonçait de si beaux et si consolants mystères. Quelle impression devait-elle faire sur les Juifs à qui Jean-Baptiste l'annonçait? Mais nous, Messieurs, y serons-nous donc moins sensibles que les Juifs? La certitude que nous avons de ce mystère est bien supérieure à celle que les Juifs pouvaient en avoir : notre joie doit donc être bien supérieure à la leur. Douterez-vous que le Seigneur puisse et veuille opérer en votre faveur les merveilles qu'il vous promet? Douterez-vous qu'il le puisse? Quoi! celui qui peut abaisser la Divinité jusqu'à l'humanité, ne peut-il élever l'humanité jusqu'à la Divinité même? Lequel des deux, en effet, est le plus difficile : que le Fils de Dieu devienne homme, ou que l'homme devienne fils de Dieu? *Multo est difficilius Deum hominem fieri, quam hominem Dei filium consecrari.* Sont-ce vos péchés, vos misères, qui vous font défier de cette promesse? Mais la bassesse et la corruption de notre nature n'ont pas empêché le Verbe de Dieu de s'incarner. Cette nature toute misérable, toute corrompue qu'elle est, est devenue sa propre nature; pour sa propre gloire il est donc intéressé, en quelque sorte, à la purifier, à l'élever. Par conséquent vous pouvez douter encore moins qu'il ne veuille opérer ce prodige. Celui qui vous donne son Fils peut-il après cela vous refuser quelque chose? Le présent qu'il vous fait renferme déjà tous les autres. Ainsi raisonnait saint Paul.

Sa justice même le sollicite maintenant en notre faveur. Ce Dieu incarné est notre médiateur, notre pontife et notre victime : notre victime, dis-je, puisqu'il est l'Agneau immolé pour les péchés du monde; notre pontife, il doit l'être puisqu'il est la victime; étant Fils de Dieu, personne n'avait droit de l'immoler que lui-même : notre médiateur; par la vertu de son sacrifice, il fléchit la colère de son Père, il nous réconcilie avec lui, et tout ce que son sang répandu veut obtenir, il l'obtient. Le sacrifice d'un Dieu est infini, le sacrifice d'un homme est applicable à l'homme. Voilà tout le précis de la doctrine de saint Paul, et il en concluait : Quelle défiance le sacrifice d'un Homme-Dieu peut-il donc vous laisser? Et vous mêmes, Messieurs, combien de fois, sans y faire peut-être réflexion, en avez-vous éprouvé l'efficace?

Trop semblables, en effet, au premier fils de l'homme, après avoir exécuté vos criminels projets, vous ne pensiez qu'à fuir un Dieu qui ne cessait de vous rappeler. Hélas! vous n'avez que trop réussi peut-être à l'oublier : *Egressus Cain a facie Domini.* (*Gen.*, IV.) Cependant il vous avait scellés, pour ainsi parler, du sceau de sa miséricorde : *Posuit Dominus signum* (*Ibid.*); ce sceau, c'est le sang de son Fils. Toutes vos iniquités n'ont pu l'effacer encore, ne pourront l'effacer jamais. Vous avez beau fuir le Seigneur; partout où vous fuyez, ce sceau divin vous suit, ce sang reste sur vous. Votre esprit en détourne en vain sa pensée pour confirmer l'endurcissement de votre cœur : ah! Dieu le considère sans cesse pour fixer sa miséricorde sur vous : *Posuit Dominus signum.* Que de dangers ce signe précieux n'a-t-il pas écartés déjà de dessus vos têtes, que de foudres prêtes à vous écraser n'a-t-il pas suspendues? *Posuit Dominus signum ut non interficeret.* (*Ibid.*) Combien de fois ce signe précieux n'a-t-il pas tempéré l'ivresse de vos passions mêmes, pour vous empêcher de tomber dans les derniers excès? Ces sentiments d'honneur et de probité qui vous sont toujours restés, même au milieu de vos désordres, pensez-vous les devoir à une nature viciée dans son origine, ensuite corrompue volontairement par un exercice libre et réfléchi du crime? C'est ce signe précieux qui vous a tant attiré de grâces, dont vos continuelles résistances n'ont pu même encore à présent tarir la source; la grâce qui parle maintenant à votre cœur, qui vous sollicite et vous presse, ce signe précieux la fait maintenant même descendre encore sur vous. Si vous y êtes enfin fidèles à cette grâce, de combien d'autres ce même signe ne vous assure-t-il pas? De tout cela concluons, en raisonnant encore avec saint Jean Chrysostome.

L'espérance et la foi sont deux vertus chrétiennes qui se prêtent la main, pour ainsi parler, l'une à l'autre; notre espérance est fondée sur notre foi. Or, pensez-vous, chrétiens, que notre foi ne soit pas assez solidement établie? Croyez-vous que Jésus-Christ est mort pour vous? Si vous le croyez, peut-il vous rester aucune défiance? Est-il quelque grâce que vous ne puissiez espérer? Quels que soient vos péchés, ah! pensez-vous qu'il faille quelque chose de plus que le sang d'un Dieu pour les effacer et vous les remettre? Quelles que soient les grâces que vous demanderez, faut-il plus que la mort d'un Dieu pour les mériter?

Il est vrai, continue saint Jean Chrysostome, que si vous ne pouviez espérer qu'en vos propres mérites, si c'était sur vos propres œuvres qu'il fallût fonder votre confiance, vous ne pourriez, vous ne devriez que désespérer. Mais votre Dieu vous donne son Fils, et vous pouvez douter de son amour? Le Fils de Dieu se charge de vos iniquités, il les expie par l'effusion de tout son sang, il offre ce sang pour prix de toutes les grâces de son Père; c'est donc de ses mérites que vous vous défiez?

Mais il faut s'appliquer, direz-vous, les mérites de ce sang précieux; il coule en vain sur les pécheurs. Ah! que dites-vous, mes frères? C'est pour les pécheurs au contraire qu'il a été versé. Il faut qu'ils veuillent en être purifiés : oui, sans doute; serait-il juste qu'il leur obtînt malgré eux des grâces qu'ils ne veulent ni demander ni recevoir? Mais vous, ne voulez-vous donc pas profiter de toutes les grâces de la rédemption? Vous le voulez sincèrement et efficacement. Je vous réponds sans crainte : allez en paix, vous en profiterez.

Si la pensée des dispositions que le sang de Jésus-Christ exige dans ceux sur qui il coule, pour opérer sur eux, balance encore la douceur de ce sentiment dans votre cœur, eh bien! dites avec moi, et répétez sans cesse : Oui, mon Dieu, rien de ce que j'ai fait ne mérite que vous daigniez m'approprier le sang de Jésus-Christ, ce sang que j'ai tant de fois profané; mais, mon Dieu, c'est dans cet état même que je suis un sujet plus propre à signaler votre miséricorde et à montrer tout ce que peut le sang de votre Fils; c'est dans cet état même que je crois que vous me ferez grâce, non pas à cause de moi-même, non pas en considération de mes œuvres, mais à cause de votre grande miséricorde et des mérites infinis de votre Fils. Si j'étais moins coupable, vous auriez bien moins de gloire à me pardonner; le sang de votre Fils aurait bien moins de gloire à mériter mon pardon. Pour la gloire de l'un et de l'autre, du sang de votre Fils et de votre grande miséricorde, je dois donc croire, oui, mon Dieu, je crois fermement, non-seulement que vous me pardonnerez, mais que vous m'accorderez toutes vos faveurs. Un sentiment fondé sur un raisonnement aussi solide ne peut être présomptueux et téméraire. Appuyons-le cependant encore par une troisième réflexion.

Cet Agneau de Dieu que Jean-Baptiste montrait aux Juifs, que nous vous montrons de même, que vous croyez venu pour être la victime du péché, c'est le juge même qui doit juger les pécheurs; car il est le Fils de Dieu, et l'Eternel a confié toute espèce de jugement à son Fils. Pour cela même encore, pour figurer cette fonction de juge que le Messie d'Israël doit exercer, le saint précurseur le représentait comme un laboureur, le van à la main, faisant le discernement de la paille et du bon grain. Or, qui que nous soyons, mes frères, si nous voulons maintenant seconder ses intentions, entrer dans ses vues, que pouvons-nous avoir à craindre d'un tel juge? Examinons en effet quels sont ses sentiments et ses dispositions à l'égard des plus grands pécheurs. C'est dans son cœur même que je veux à présent vous faire remarquer le gage des promesses qu'il vous a faites.

Jean-Baptiste disait tout, ce me semble, par ce seul mot : l'Agneau de Dieu. Rien, en effet, ne le peint mieux, ce Sauveur aimable; il a toute la douceur, toute la simplicité de l'agneau; il n'est né que pour être immolé. Il n'est pas venu pour juger, dit-il lui-même, mais pour sauver; non pas que le jugement ne lui appartienne, je viens de le dire; mais parce qu'il ne veut exercer la fonction de juge qu'en prononçant des arrêts de grâce et d'absolution.

Aussi comment en agit-il avec tous les pécheurs pendant sa vie mortelle? Il pousse la complaisance pour eux à un tel excès que les Juifs et ses disciples mêmes en sont offensés. Mais, selon la belle remarque de Tertullien, il aime mieux qu'on doute de sa divinité que de sa miséricorde : *Maluit de sua divinitate quam de sua patientia dubitari.* Comment reçoit-il la pécheresse, quand elle vient se jeter à ses pieds? Il aime mieux que les pharisiens le soupçonnent de ne point connaître cette femme, que de la confondre elle-même par le moindre reproche, pour faire remarquer qu'il la connaît : *Maluit de sua divinitate quam de sua patientia dubitari.* Comment reçoit-il Zachée, quand il vient à sa rencontre? Il n'attend pas que ce publicain le prie de venir en sa maison, lui-même il s'y invite. La Synogogue s'en scandalise; mais il aime mieux qu'on révoque en doute sa sainteté même, en l'accusant de se plaire avec les pécheurs, que de rebuter et d'intimider aucun d'eux par sa sévérité : *Maluit de sua divinitate quam de sua patientia dubitari.*

Qu'il semble, en effet, se plaire avec les pécheurs! On dirait qu'il néglige pour eux les justes mêmes. C'est un pasteur qui quitte toutes ses brebis dociles pour aller dans les déserts rechercher une seule qu'il a perdue. Ah! comment l'accueillera-t-il en la retrouvant? Il veut en quelque sorte lui épargner jusqu'aux peines et aux difficultés du retour; il la charge sur ses épaules pour la rapporter lui-même. Enfin, il semble aimer mieux être soupçonné de rigueur pour les justes, que pour les pécheurs mêmes : *Maluit de sua divinitate quam de sua patientia dubitari.*

C'est sous ce trait singulier et presque inconcevable qu'il se représente dans la fameuse parabole de l'enfant prodigue. Mais, Messieurs, ne cherchons point de traits allégoriques pour le peindre. Etudions plutôt encore une ébauche de son caractère, qu'il fait lui-même dans l'évangile que l'Eglise propose aujourd'hui à nos réflexions.

C'est Jean-Baptiste qui, des prisons d'Hérode, où il est détenu, envoie deux de ses disciples à Jésus-Christ; non pas assurément pour s'instruire lui-même selon la remar-

que d'Origène et de saint Jean Chrysostome ; il n'ignorait point ce qu'était Jésus-Christ, lui qui l'avait annoncé, qui l'avait montré à son peuple; mais pour l'instruction de ses disciples mêmes, il les envoie lui demander s'il est le Messie attendu depuis tant de siècles. Que répond Jésus-Christ ? A quelles marques veut-il qu'on le reconnaisse ? A ses merveilles ; mais prenez garde, Messieurs, que ce ne sont que des prodiges d'amour et de bonté : des aveugles éclairés, des boiteux redressés, des malades guéris, des morts ressuscités, mais surtout des pauvres soulagés, non-seulement par la cessation de leurs misères temporelles, mais surtout par l'espérance solide d'une félicité future qui leur est annoncée, promise, assurée par ce nouvel Evangile.

C'était bien certainement ainsi que Jean-Baptiste le connaissait, qu'il l'avait fait connaître ; mais il voulait de sa bouche même une confirmation de tout ce qu'il en avait publié. Or Jésus-Christ la donne, avec quelle authenticité, avec quelle énergie ! Cet homme que vous êtes allés entendre prêcher dans le désert, dit-il au peuple, n'est pas un roseau chancelant : c'est-à-dire, selon l'interprétation de saint Jérôme, un homme sur la parole duquel il ne faille faire aucun fond, un homme léger et indiscret dans ses promesses. C'est un prophète, et même plus qu'un prophète ; tout ce qu'il vous a prêché est donc vrai. Oui, sur sa parole vous pouvez espérer, attendre l'entière abolition de tous vos crimes, la plus abondante effusion de grâces. Le gage qu'il vous a donné de l'accomplissement de ses promesses dans un mystère, chef-d'œuvre de la puissance, de la justice et de la miséricorde de l'Eternel, ce gage est donc indubitable.

Mais enfin, Messieurs, pourquoi Jésus-Christ, ajoute-t-il : Heureux celui qui ne sera pas scandalisé de moi ! Après tant de magnifiques promesses, après tant d'assurances si belles, de quel scandale, ô mon Sauveur, pouvez-vous donc être l'occasion ou le sujet ? Hélas ! mes chers frères, d'un scandale trop commun dans notre siècle, scandale qui déchire le plus cruellement le cœur de ce Rédempteur adorable, scandale qui lui est d'autant plus sensible que c'est de son amour même et de sa tendresse, que l'on abuse pour l'outrager. Malheur, ah ! malheur à vous, si cette miséricorde si tendre devenait pour vous un prétexte de continuer à pécher, ou de différer votre conversion ! Oui, voilà le scandale dont il se plaint : *Beatus qui non fuerit scandalizatus in me.* (*Luc.*, VII.) Hé quoi ! parce que le Seigneur est miséricordieux, vous continuez, vous continuerez à l'offenser. Oh ! sentez aujourd'hui, de grâce, sentez tout l'odieux, toute l'inconséquence de ce raisonnement

Parce que vous êtes bien fondés, dites-vous, à espérer que le Seigneur aura pitié de vous et vous pardonnera, vous ne vous convertissez pas encore. Mais, mes frères, c'est au contraire parce qu'il est prêt à vous pardonner, que nous vous pressons, que nous vous conjurons de vous convertir promptement. Ah ! si sa justice était inexorable, si la grâce de pénitence vous était enlevée, si vous étiez tout à fait sans ressource, nous ne vous prêcherions plus. C'est donc parce que vous pouvez obtenir miséricorde, qu'il faut la solliciter, la mériter par une prompte pénitence.

Et quand il serait vrai que vous pourrez toujours l'obtenir, serait-ce donc un motif qui pût vous autoriser à différer? Que diriez-vous d'un fils qui, parce qu'il n'aurait point à craindre d'être déshérité par la plus tendre des mères, ne payerait son amour que de mépris ? Comment regarderiez-vous un lâche cœur qui, connaissant votre faible pour lui, n'aurait pour vous que des froideurs et de l'indifférence, et se ferait un jeu de vous insulter, parce qu'il vous saurait assez généreux pour ne vouloir pas vous venger ? Ah ! ne sont-ce point là des monstres d'ingratitude qui font horreur ?

Mais est-il aussi vrai que vous le dites, que vous pourrez toujours vous convertir et obtenir grâce ? Car enfin, la miséricorde de notre Dieu est infinie; oui, sans doute, dit saint Augustin, nous l'avouons, et nous ne cesserons de l'avouer; pécheurs, écoutez, concevez, goûtez cette consolante parole : *Audi et gaude.* Notre Dieu ne veut que nous rendre heureux, c'est toujours à regret qu'il nous punit : il est patient, il attend, il supporte longtemps les pécheurs ; il est libéral et prodigue, en quelque sorte, à leur égard, quand ils se convertissent, ils les comble de ses grâces les plus abondantes : redoublez votre joie, nous ne pouvons qu'y applaudir encore : *Audi et gaude.* Mais nous ne pouvons nous empêcher de conclure avec saint Augustin : Autant le Seigneur est miséricordieux, autant il est vrai; or, il vous menace, quoique ses menaces ne soient que conditionnelles ; si vous vous obstinez à les mépriser, il faut qu'il les accomplisse; il les accomplira quoiqu'à regret. Oui, nous sommes obligés de vous le dire, et soyez assurés, mes chers frères, que nous avons plus de peine à le dire que vous n'en avez vous-mêmes à l'entendre. Oui, ces redoutables fléaux dont le saint Précurseur menaçait les Juifs, cette mort imprévue et soudaine, cette mort terrible dans le péché, ce jugement rigoureux et sévère, cette condamnation irrévocable, cet étang de feu et de soufre, tout cela deviendra donc enfin votre partage : *Ad extremum treme.* Que cette dernière parole vous saisisse de crainte et de frayeur. Mais qu'enfin tout votre effroi cesse, dès que vous voudrez retourner à ce bon Père.

Il nous a fait entendre sa voix, disait le saint roi pénitent. Messieurs, vous venez pareillement de l'entendre : *Locutus est Deus.* (*Psal.* LXI.) Il m'a appris deux choses, continuait David; ce sont ces deux mêmes vérités dont j'ai tâché de vous pénétrer dans ces deux discours, puissiez vous ne les oublier jamais ! *Duo hæc audivi.* (*Ibid.*) Le Seigneur est puissant et juste; c'est à lui seul proprement que la puissance appartient : *Potestas*

Dei est. (*Psal.* LXI.) Mais, mon Dieu, votre attribut, en quelque sorte le plus cher, celui dans lequel vous semblez vous complaire davantage, c'est la miséricorde : *Et tibi, Domine, misericordia.* (*Ibid.*) Miséricordieux et puissant, concluait le Prophète, vous rendrez à chacun selon ses œuvres. *Reddes unicuique* secundum *opera sua* (*Ibid.*) Ah! Messieurs, hâtons-nous donc de rectifier, de purifier les nôtres par une sincère pénitence, afin qu'elles soient dignes d'être couronnées par ce Dieu puissant et miséricordieux dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE III.

Pour le troisième dimanche de l'Avent.

SUR LE MÊME SUJET.

Vox clamantis: Dirigite viam Domini. (*Joan.*, I.)
Voici la voix qui crie : Préparez la voie du Seigneur.

Frappés et attendris par les motifs, soit de terreur, soit d'amour, que Jean-Baptiste prêchait sur les rives du Jourdain, les Juifs s'écrièrent de toutes parts: Que ferons-nous pour éviter ces foudres qui grondent sur nos têtes, pour profiter de ces promesses que notre Dieu nous fait? *Interrogabant eum turbæ dicentes : quid faciemus?* (*Luc.*, III.) J'ose croire, Messieurs, que vous êtes maintenant dans les mêmes dispositions. Que ferez-vous donc pour préparer les voies au Dieu Sauveur : c'est-à-dire, pour vous disposer à la rédemption? Le saint Précurseur prêchait aux Juifs un baptême de pénitence : *Prædicans baptismum pœnitentiæ* (*Ibid.*) ; et c'est ce que nous venons vous prêcher pareillement aujourd'hui.

Il n'est personne qui ne convienne de la nécessité de la pénitence pour obtenir la rémission du péché; et comme il n'est personne qui ne s'avoue pécheur, il n'est conséquemment personne qui ne reconnaisse le besoin qu'il a de pénitence. Mais, hélas! qu'on se trompe sur la manière de la faire! Entre tous les abus, disaient les Pères du concile de Latran, il n'en est point qui trouble davantage la sainte Eglise que la fausse pénitence : *Inter cætera unum est quod sanctam maxime perturbat Ecclesiam : falsa scilicet pœnitentia.* Nous avertissons donc, ajoutaient-ils, nous supplions nos chers frères les évêques et les prêtres de prendre garde, de veiller soigneusement à instruire les peuples; crainte que de fausses pénitences ne leur fassent illusion, et ne les précipitent à leur perte éternelle : *Ne falsis pœnitentiis animas decipi et in infernum pertrahi patiantur.*

L'illusion la plus ordinaire est de réduire toute la pénitence à la simple confession, je veux dire, à la déclaration des péchés, c'en est véritablement une partie; mais le sacrement même n'est que pour ceux qui veulent d'ailleurs faire pénitence. En quoi la pénitence consiste-t-elle donc proprement? Saint Thomas la définissait : une vertu qui détruit en nous le péché, et qui satisfait pour le péché; d'où je conclus la nécessité d'une double pénitence, indépendamment de la déclaration sacramentelle des péchés, et c'est ce que nous appelons les trois parties du sacrement de pénitence que je vous propose, Messieurs, pour la matière de trois discours. Avant que de commencer, implorons les lumières de l'Esprit-Saint. *Ave, Maria.*

Le premier effet essentiel de la vertu de pénitence est donc de détruire le péché. Or, c'est dans notre cœur qu'il prend d'abord naissance; c'est dans notre cœur qu'il faut commencer à l'étouffer. Il éclata ensuite au dehors, nos mœurs corrompues furent le fruit pervers que produisit cette racine maudite; en coupant la racine, il faut anéantir les fruits qu'elle a portés. Aussi remarquez, Messieurs, que le saint précurseur non-seulement prêche un baptême de pénitence qui purifie le cœur : *Baptismum pœnitentiæ*, mais il exige de plus, des fruits de pénitence qui se manifestent dans la conduite : *Fructus pœnitentiæ.* (*Ibid.*) Le changement du cœur, c'est donc la première règle de pénitence pour détruire le péché, et ce sera le sujet de la première partie de ce discours. Le changement de conduite, c'est la seconde règle, et le sujet de la seconde partie.

PREMIÈRE PARTIE.

La pénitence est toujours nommée dans l'une et l'autre Ecriture une conversion; conversion de cœur, ajoute-t-elle. Convertissez-vous à moi, dit le Seigneur : *Convertimini* (*Joel*, II); mais c'est dans votre cœur et dans toute l'étendue de votre cœur que je veux cette conversion que je vous demande : *Convertimini in toto corde vestro.* (*Ibid.*) Tâchons de vous en convaincre encore davantage, avant que d'expliquer dans le détail les changements que la pénitence doit opérer dans le cœur.

Que l'homme est adroit à se tromper lui-même! disait à ce sujet saint Grégoire. Mais en nous trompant nous-mêmes, espérons-nous vous tromper, ô mon Dieu? Nous prenons les pensées d'autrui qui nous frappent pour nos propres pensées, les sons de notre bouche pour les idées de notre esprit, et les fantômes les plus volages d'une imagination superficielle pour les affections de notre cœur. Voilà, en premier lieu, comment une apparence de pénitence nous fait illusion tous les jours.

Cent fois on vous l'a dit, Messieurs, que la contrition doit être intérieure, et c'est précisément ce que je viens de vous dire en d'autres termes. Si vous aviez le privilége de lire dans le fond des consciences, comment recevriez-vous un ennemi qui viendrait à vos pieds réciter l'amende honorable la plus solennelle d'un outrage qu'il vous aurait fait, et dont vous ne verriez aucun regret, aucun repentir dans son cœur? Lui pardonneriez-vous? Or, n'est-ce pas ce que nous faisons tous les jours à l'égard de notre Dieu? Nous parlons en pénitents, nous agissons même quelquefois en pénitents, et nous restons pécheurs, parce que le cœur n'est point changé.

Le Seigneur s'en plaignait autrefois. Ce peuple, disait Isaïe parlant au nom de Dieu, ce peuple ne se rapproche de moi que de bouche; tout le culte qu'il me rend n'est que sur ses lèvres, lèvres mensongères que le cœur dément. S'il me craint, ou s'il paraît me craindre, ce n'est qu'en conséquence de certaines maximes qu'on lui inspire, et qui lui sont tout à fait étrangères; ni l'esprit ni le cœur n'en sont pénétrés, et son retour à moi est le fruit involontaire d'événements qui ne dépendaient point de lui, qu'il n'a pu ni éviter ni prévoir : *Timuerunt me mandato hominum et doctrinis.* (*Isa.*, XXIX.)

On entend un ministre de l'Evangile, qui représente avec force l'énormité du péché et ses affreuses suites; il fait tonner la vengeance du Tout-Puissant, il s'arme de tous les traits de son amour; il fait parler le sang d'un Dieu victime du péché. A ces vives images, le pécheur, presque malgré lui-même, est étonné, il s'attendrit, il se croit pénitent : pénitence vaine; c'est l'imagination qui est frappée, le cœur n'est point changé : *Timuerunt mandato hominum et doctrinis.*

On lit les sentiments d'une âme pénitente qui retourne tendrement à son Dieu; ses regrets, sa tristesse émeuvent le cœur même; on croit entendre ses soupirs, et voir couler ses larmes : on gémit, peu s'en faut qu'on ne pleure avec elle. C'en est assez pour se croire pénitent : pénitence vaine encore; eh! les sentiments de cette âme sont-ils les vôtres? *Timuerunt mandato hominum et doctrinis.*

N'est-ce pas cependant ce qui arrive tous les jours? Que dis-je? en fait-on même tant pour se faire illusion et se croire pénitent? On veut s'approcher des sacrements. Pour s'y disposer comment s'y prend-on? Après une recherche souvent très-superficielle des actions principales de sa vie, on dit à Dieu qu'on se repent de l'avoir offensé. Des livres écrits avec toute la plus tendre onction de la pénitence fournissent les plus vives protestations, les résolutions les plus étendues, les plus belles promesses. On les récite, on les prononce, on jure à Dieu qu'on se repent, qu'on l'aime. C'est la bouche qui le jure; le cœur n'est point complice du serment; mais on parle en pénitent, le cœur reste pécheur. *Timuerunt mandato hominum et doctrinis.*

Cependant on agit quelquefois en conséquence; oui, l'on agit en pénitent. On va se prosterner, s'humilier au sacré tribunal; on demande, on sollicite l'arrêt d'absolution, on promet de tout faire pour s'en rendre digne. Il est vrai que ce sont là des dehors de pénitent; mais j'en reviens toujours au point essentiel : le cœur est-il changé? Eh! combien de ces sortes de pénitences prétendues n'ont d'autre principe que le préjugé de l'enfance soutenu par l'usage du monde même entretenu par votre propre habitude? *Timuerunt mandato hominum et doctrinis.*

Ne vous rassurez pas même entièrement sur le changement qui a paru ensuite dans votre conduite. Le changement de conduite est essentiel à la pénitence; je l'ai avancé, et je dois ensuite le prouver; mais les œuvres doivent avoir leur première source dans le cœur. Votre conduite n'est plus la même qu'autrefois; n'est-ce point parce que les circonstances sont changées? L'affaiblissement de votre santé vous a retiré de la débauche : la décadence de votre fortune vous a fait quitter le jeu, les spectacles et les fêtes mondaines; l'ambition, peut-être même certaines circonstances vous ont fait prendre une route de probité et de vertu que vous présumez devoir vous abréger le chemin des grandeurs et des richesses. C'est donc à dire, que ce qui était autour de vous est changé, mais point de changement en vous-même. Vos passions, dit saint Grégoire, telles qu'un cheval fougueux et sans frein, vous emportaient dans la carrière du vice. Une barrière imprévue se rencontre; soit l'honneur, soit l'intérêt, soit peut-être même la nécessité, vous arrête tout à coup au milieu de votre course. Votre main a bien cessé de commettre le crime, mais votre cœur n'a pas cessé de l'aimer.

C'est donc dans votre cœur même qu'il faut rentrer, pécheurs, suivant le précepte du prophète : *Redite, prævaricatores, ad cor.* (*Isa.*, XLVI.) O vous seul arbitre, arbitre souverain des volontés humaines, nous savons que ce changement du cœur ne peut être que votre ouvrage; vous seul pouvez ramener à vous une âme qui s'en est écartée. Il ne vous faut, à la vérité, pour cela, quand il vous plaît, qu'un seul acte, l'acte le plus simple de votre volonté puissante. Mais n'y comptez pas, Messieurs, sur cette transformation subite. Pourquoi? Parce qu'il est une conduite ordinaire de providence, suivant laquelle la grâce ne fait dans un cœur que des progrès successifs. Pour assurer votre pénitence, il faut donc non-seulement demander et solliciter la grâce par les plus vives instances, mais surtout en étudier l'économie secrète, afin d'y correspondre.

D'abord Dieu nous prévient ordinairement par un simple désir de retourner à lui : c'est le moment du salut, saisissez-le; livrez votre cœur à ce désir; bientôt vous le sentirez s'accroître; méditez les motifs qui s'offriront à votre esprit. Mais le tumulte du monde, permettez-moi de le dire, est peu propre à ces réflexions. Pour méditer les saints commandements de Dieu, le prophète pénitent descendait de temps en temps du trône et se séparait de la cour Non, non, le Seigneur ne se rencontre point au milieu de ces tourbillons violents, qui sans cesse agitent le monde; sa voix se fait rarement écouter dans le bruit orageux que les passions y excitent : *Non in commotione Dominus, non in igne.* (III *Reg.*, XIX.) C'est ordinairement un souffle léger; et faible il faut être dans le calme pour l'entendre : *Sibilus auræ tenuis.* (*Ibid.*) Dégagés de tous les soins, de tous les embarras de la terre, dans le secret du moins de vos appartements, et surtout, ainsi que David, dans le silence de la nuit, pénétrez-vous de la religion; réveillez la foi, ranimez l'espérance par toutes sortes de motifs, réchauf-

fez la charité dans votre cœur. La grâce, qui vous a d'abord prévenus, secondera peu à peu vos efforts; et vos efforts réitérés vous attireront de nouveaux accroissements de grâce, jusqu'à ce que votre cœur soit enfin tout à fait changé. Pitoyable illusion, mes frères, si vous vous flattez d'être pénitents, sans que votre esprit soit pénétré des véritables motifs de pénitence, sans que votre cœur en soit ému.

Je ne prétends pas cependant insinuer par là que la contrition doive être sensible. Qui fut plus pénitent que David? Quelquefois cependant il se plaignait tendrement à son Dieu de n'éprouver que distraction dans son esprit, de ne sentir que sécheresse et aridité dans son cœur. La grâce qui agit sur le cœur ne fait donc pas toujours passer son impression jusque sur les sens. La vérité, dont on est le plus fortement convaincu, ne jette pas toujours cette lumière éclatante, qui la fait en quelque sorte voir et toucher, et de même, un sentiment n'est pas moins sincère pour ne point se déclarer dans les sens par un ébranlement, une commotion sensibles.

Je fais cette réflexion pour vous, âmes délicates et timorées, qu'on ne peut jamais rassurer sur vos pénitences, qui gémissez, pleurez sans cesse de regret et peut-être de désespoir, croyant toujours avoir en vain pleuré. Vous voudriez dans votre cœur une douleur sensible qui vous assurât de votre conversion. Ah! croyez-moi, les efforts que vous avez faits et que vous faites pour imprimer profondément dans vos esprits les grandes vérités de la religion, les réflexions continuelles dont vous vous occupez sur les motifs de conversion et de pénitence, ce sont des gages de retour à Dieu plus certains que ne seraient les attendrissements les plus passionnés dans votre âme.

Mais sans ces réflexions profondes, sans cette étude constante de la religion, quoi que vous sentiez, votre pénitence m'est toujours suspecte, parce que naturellement même, et suivant les principes de la philosophie la plus exacte, si l'esprit n'est pénétré, le cœur ne peut être vraiment ému; à plus forte raison ne peut être changé. Or le changement de cœur, comme vous venez de le voir, est essentiel à la pénitence. En ce sens, que je viens d'expliquer, la contrition doit être intérieure et surnaturelle. Avançons, continuons à développer les qualités de la vraie pénitence, en examinant en quoi consiste ce changement du cœur.

Saint Jean l'exprimait, ce me semble, par une figure assez usitée dans l'Ecriture. Il considère le cœur de l'homme comme une campagne; le péché, comme un torrent impétueux qui se déborde, y fait les plus terribles ravages; il en a confondu toutes les routes; ce ne sont plus que détours tortueux, raboteux sentiers, ravines profondes, hauteurs impraticables. Il s'agit à présent de tout rétablir dans le premier état : abattre les montagnes : *Mons humiliabitur* (*Luc.*, III); combler les vallées : *Vallis implebitur* (*Ibid.*); redresser, aplanir les voies : *Prava in directa, aspera in vias planas.* (*Ibid.*) Voilà, Messieurs, sous des symboles allégoriques ce que la pénitence doit produire dans les cœurs. Mais écartons toutes les figures,

La sincérité, la droiture se rencontrent toujours dans un cœur véritablement touché : *Prava in directa.* Confus de ses égarements, il devient humble, il s'abaisse, il s'anéantit devant le Dieu qu'il a offensé : *Mons humiliabitur.* Mais son humiliation ne le porte point au découragement, il s'élève jusqu'à son Dieu par une douce confiance en ses miséricordes : *Vallis implebitur.* L'espérance lui inspire un noble courage; rien ne lui semble plus difficile; il est prêt à tout entreprendre, capable de tout faire pour mériter son pardon : *Aspera in vias planas.* Pécheurs qui vous croyez pénitents, jugez vos conversions sur ces caractères.

Est-il véritablement droit et sincère, votre cœur, dans ces remords que vous imprime la seule crainte des jugements de Dieu, ou l'épreuve que vous faites peut-être déjà de ses vengeances anticipées? Suivez-moi, je vous prie, Messieurs. Ceci est important et demande plus de réflexion. Je vais copier saint Augustin.

Vous craignez, nous dites-vous, ces abîmes de feu, ces étangs de soufre allumés par le souffle de la colère du Dieu terrible. Vous dirai-je que c'est à tort que vous craignez? A Dieu ne plaise! Le plus illustre, le plus sincère des pénitents craignait; et puissiez-vous craindre ainsi que lui! Dirai-je que cette crainte par elle-même est incapable de changer le cœur et de lui ôter l'affection au péché. Le saint concile de Trente reconnaît que les Ninivites frappés de cette crainte ont obtenu miséricorde. A plus forte raison ne dirai-je donc pas que cette crainte, prise présisément en elle-même, aggrave le crime du pécheur, et le rend devant Dieu plus coupable. C'est à cette proposition que le saint concile de Trente dit anathème. Craignez donc, oui, craignez, mes frères; rien n'est plus juste. Le Seigneur ne se représente lui-même dans l'Ecriture sous ces idées terribles de Dieu fort, de Dieu vengeur, de feu consumant, que pour nous exciter à le craindre. Mais souffrez que je vous interroge, disait saint Augustin, traitant à fond cette matière : Lorsque vous portez votre pensée sur cet affreux séjour où les reprouvés souffriront des tourments éternels pour leurs passagères délices; dites-moi, je vous prie, si ces feux étaient éteints, ou si vous étiez assurés de n'en courir jamais les risques, sondez, examinez votre cœur, pécheriez-vous? Vous pécheriez. Ah! votre crainte est hypocrite, et votre pénitence conséquemment inutile par défaut de sincérité.

Pénitence de même encore inutile et fausse par défaut d'humiliation. Le concile de Trente l'exige, en effet, comme une condition essentielle à la pénitence. Saül a prévariqué publiquement contre l'ordre exprès du Seigneur; Samuel le lui reproche, et le coupable, en présence de tout le peuple témoin et complice de son crime, tourne sa

prévarication même en sujet de gloire, il s'en applaudit comme d'une vertu. Le prophète le confond, mais Saül est-il humilié? Il prie, à la vérité, Samuel d'intercéder pour lui; mais il veut encore que le prophète le ménage. Ah! Messieurs, qu'une âme vraiment touchée est dans une disposition bien différente! Voyez David, comment il est saisi, troublé dès le premier reproche que lui fait le prophète Nathan. Qui peut, en effet, ne se pas troubler à la vue de son péché?

Pécheur, ô la plus ingrate des créatures! savez-vous que celui dont vous avez bravé la majesté est ce même créateur à qui vous êtes redevable de tout ce que vous avez, de tout ce que vous êtes? Ces créatures mêmes dont vous abusâtes pour l'outrager, vous les devez à son amour; c'est lui qui les avait créées pour votre usage. Dans le temps même que vous l'offensiez il vous portait, pour ainsi dire, entre ses bras, et s'il ne vous eût soutenu, conservé, dans ce temps même vous retombiez en poudre. Pouvez-vous le savoir, sans que le souvenir de votre ingratitude vous couvre de honte et de confusion?

Pécheur, ô la plus insensée des créatures! savez-vous que celui que vous avez offensé possède seul tout ce qui peut vous rendre heureux? S'il prononce l'arrêt de votre misère, vous êtes malheureux à jamais et sans ressource; qu'il daigne au contraire vouloir vous rendre heureux, rien ne pourra mettre obstacle à votre bonheur. Ah! faible mortel, vapeur qu'un souffle dissipe, ombre, fantôme qu'un instant détruit, vous avez osé braver le Dieu fort, le Dieu tout-puissant, éternel. Vous le savez, et la pensée de votre folie ne vous fait pas rentrer dans le sentiment de votre néant.

Pécheur, ô la plus furieuse des créatures! vous voyez tous les autres êtres qui composent l'univers se plier d'eux-mêmes à l'ordre suprême et se ranger sous les lois du Créateur. Vous le savez cependant, que vous, qui seul lui résistez, vous êtes sa créature chérie, que dans toutes ses productions il n'eut d'autre vue, d'autre intention que votre avantage et votre félicité. Pouvez-vous douter s'il vous aime? Hélas! pour vous convaincre de son amour, que n'a-t-il point fait? Il a fait descendre son Fils en terre, il le livre aux tourments; et tandis qu'il le livre aux tourments, vous vous joignez à ses ennemis pour demander sa mort, à ses bourreaux pour le crucifier. Vous le savez, et tant de perfidie, tant de fureur ne vous fait pas expirer de regret.

Voilà, Messieurs, voilà les vrais motifs de pénitence. Je ne puis croire pénitent celui qui n'est pas pénétré de ces idées; et croirai-je pénétré de ces idées celui qui n'en est pas, je ne dis plus saisi, je ne dis plus troublé, attristé, humilié, mais confondu, anéanti? Pénitence fausse par conséquent encore par le défaut d'humiliation.

Mais humiliation sans découragement, sans pusillanimité, sans faiblesse. Loin donc, loin de nous cette frayeur de désespoir, la frayeur d'Adam après qu'il eut péché. J'ai entendu votre voix, dit-il, et je me suis caché. Se cacher du Seigneur, serait-ce là l'effet de la pénitence? Eh! pourquoi se cacher? O terre, au contraire réjouis-toi, s'écriait le Prophète, oui, le prophète pécheur, mais pénitent; terre, réjouis-toi, c'est le Seigneur qui règne; son empire fait le bonheur de ses sujets! Si vous avez perdu vos ornements, qui vous rendaient agréable à ses yeux, l'ornement de votre innocence; allez vous prosterner aux pieds du Créateur, allez le supplier de réformer son ouvrage, que la cupidité a corrompu. Mais loin de vous, encore une fois, loin ces tristes et désespérantes idées qui vous représenteraient la Divinité comme un tyran qui ne cherche qu'à punir. Non, ce n'est pas ainsi, disait saint Paul, que l'Evangile nous fait connaître notre Dieu; point de repentir qui détruise l'espérance; la pénitence en ce sens ne convient qu'aux démons, ajoute l'Apôtre; l'enfer en doit être le séjour. Pénitence fausse par le défaut de confiance.

La vraie pénitence, en effet, doit être réglée par les lumières de la foi. Or si la foi nous fait voir l'énormité de nos crimes, en même temps elle nous apprend combien le Seigneur est bon, compatissant et riche en miséricorde. Ainsi, la confusion dont l'énormité de notre péché nous couvre, se modère par la considération des miséricordes infinies du Seigneur. D'une part on est prêt à tout; de l'autre on se sent capable de tout pour rentrer en grâce. C'est le courage enfin qui doit animer la pénitence, qui caractérise la vraie pénitence.

Non, sans doute, non, vous n'êtes donc point pénitents, vous qui ne trouvez assez facile aucun des moyens que le Seigneur vous prescrit pour obtenir miséricorde; vous qui croyez impossible de vous rappeler dans un détail exact la quantité, la qualité, les circonstances des péchés que vous avez commis; vous à qui un seul coup d'œil jeté à la hâte sur votre conscience paraît suffire; vous surtout, dont la langue timide n'ose proférer le récit des crimes dont votre main hardie ne craignit point de se souiller; non, vous n'êtes pas pénitents.

Non, sans doute, non, vous n'êtes donc point pénitents, vous qui ne paraissez jamais au tribunal qu'armés de toutes sortes d'excuses pour couvrir la honte de vos crimes, de toutes sortes de prétextes pour en éluder le châtiment; vous qui ne vous sentez jamais assez de force, ni pour expier le péché, ni même pour le fuir, ni pour vous roidir contre votre concupiscence criminelle, ni pour en amortir, en éteindre les feux; non, vous n'êtes pas pénitents.

Non, sans doute, non, vous n'êtes donc pas pénitents, vous qui trouvez toujours impraticable toute espèce de satisfaction pour vos péchés; vous qu'après mille injustices commises, soit contre la réputation, soit contre la fortune de votre prochain, nous

ne pouvons déterminer à prendre aucun moyen d'en réparer aucune ; vous qui, après mille et mille scandales donnés de toutes parts dans le monde, n'osez donner à l'Eglise aucun spectacle d'édification ; non, vous n'êtes pas pénitents.

Non, vous n'êtes pas pénitents, vous-mêmes, vous qui vous défiez sans cesse des miséricordes du Seigneur, qui passez vos jours dans le doute alternatif s'il a daigné vous faire la grâce de vous repentir, ou s'il vous fera celle de ne plus retomber. Ah ! malheureux, les forces que votre Dieu vous donne pour briser vos chaînes, vous les usez à pleurer votre esclavage et à vous en plaindre ; et peut-être même perdez-vous tout le fruit de votre pénitence pour vous en trop méfier. Pénitence fausse par le défaut de courage.

Oui, je l'avoue, mes frères, même après la conversion la plus parfaite, il faut vous attendre à trouver des difficultés et des obstacles dans la pratique de la vertu, il faut vous attendre à des tentations plus violentes même peut-être que celles que vous aurez essuyées auparavant. Mais enfin la grâce, si vous lui êtes fidèles, vous en fera triompher. Si votre cœur est vraiment changé, son changement influera en effet sur votre conduite. C'est la seconde règle de pénitence pour détruire tout à fait le péché ; et ce sera le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La pénitence, comme disait saint Jean Chrysostome, et comme vous venez de le voir, Messieurs, ne consiste donc pas en paroles, c'est-à-dire en protestations extérieures de repentir, en promesses, en serments de se corriger, quelque affectueuses, quelque tendres que puissent être les paroles dans lesquels on les exprime ; ni même précisément dans l'aveu le plus expressif, dans la déclaration la plus sincère de ses désordres : *Pœnitentia est non quæ verbo prædicatur.* C'est dans le cœur même que la pénitence doit effacer la tache du péché : *Pœnitentia est quæ ex ipso corde delet maculam impietatis.* Cependant, ce n'est pas même encore assez. La pénitence doit se montrer par les œuvres ; et pour rendre plus littéralement la pensée de saint Jean Chrysostome, ce sont les œuvres qui doivent confirmer la pénitence : *Pœnitentia est quæ operibus firmatur.* Pourquoi, en effet, continue ce saint docteur, le Seigneur, invitant les Juifs à la pénitence, leur dit-il, non-seulement d'arracher leur impiété de leurs cœurs : *ex cordibus vestris,* mais encore de l'ôter de devant ses yeux : *a conspectu oculorum meorum.* Ces deux expressions ne doivent point signifier une seule et même chose ; la première ordonne le changement intérieur du cœur : *a cordibus vestris ;* la seconde, le changement extérieur de conduite : *a conspectu oculorum meorum.* Ainsi tous les saints docteurs l'ont pensé ; et ce que dit Tertullien : que la pénitence est toujours vaine et inutile lorsqu'elle est sans correction de mœurs, est dit, ou en mêmes termes, ou en termes équivalents par tous les autres Pères : *Ubi emendatio nulla, ibi pœnitentia vana.*

Mais prenez garde, Messieurs, jusqu'où s'étend cette seconde règle de pénitence. Elle ordonne, en premier lieu, non-seulement de ne plus tomber dans les anciens désordres, mais encore de substituer aux péchés qu'on a commis la pratique des vertus contraires ; de même qu'elle renferme, en second lieu, non-seulement une résolution générale de ne plus pécher, mais surtout une résolution efficace pour nous faire éviter constamment toutes les occasions de tout péché. Tout cela, Messieurs, est compris dans ce que le saint archevêque de Reims disait au grand Clovis : « Prince ! si vous êtes véritablement converti, proscrivez désormais, condamnez aux flammes, brûlez vous-même ce que vous avez adoré jusqu'à présent ; et ce que vous avez persécuté, détruit, rétablissez-le pour en faire l'objet de tous vos hommages : *Incende quod adorasti, adora quod incendisti.* » Ceci demande un grand détail, hâtons-nous d'y entrer.

Les Juifs demandaient à Jean-Baptiste ce qu'ils devaient faire pour se convertir au Seigneur. Vous avez vu, Messieurs, que c'étaient, selon le texte de l'Evangile même, des publicains chargés du maniement des deniers publics, accoutumés à colorer leurs exactions du spécieux prétexte des droits et des intérêts de César ; en quoi le saint précurseur faisait-il consister leur conversion ? A se contenter de leurs profits légitimes, à ne rien exiger au delà de ce qui leur était ordonné : *Nihil amplius quam quod constitutum est, faciatis.* (*Luc.*, III.) C'étaient des militaires accoutumés à pousser jusqu'à la cruauté, jusqu'à la brutalité peut-être, les droits de la guerre, et surtout ceux de la victoire ; que leur ordonne le saint précurseur ? De n'user ni de fraude à l'égard de leurs supérieurs, ni de violence à l'égard de leurs subalternes, ni de mauvaise foi envers leurs alliés, ni de concussion contre leurs ennemis ; d'attendre toute la récompense de leurs travaux et de leurs services des bonnes grâces et de la libéralité de leurs princes : *Neminem concutiatis, neque calumniam faciatis, et contenti estote stipendiis vestris.* (*Ibid.*)

Voilà la première règle du changement de conduite. Mais est-ce assez ? Non, Messieurs. Si les uns et les autres se sont nourris et engraissés du sang du peuple, les exercices de la vertu, de charité et de miséricorde doivent faire à présent partie de leur pénitence. Que celui qui a deux robes en donne à celui qui n'en a point : *Qui habet duas tunicas, det non habenti* (*Ibid.*), et que celui de même qui vit dans l'abondance donne son superflu, fasse part de son nécessaire même à celui qui est dans l'indigence : *Et qui habet escas, similiter faciat.* (*Ibid.*) Appliquez-vous à vous-mêmes, Messieurs, cette première règle.

Avares, l'amour insatiable de l'argent vous a fait violer dans tous les points le précepte de la charité chrétienne. En retournant dans

les replis secrets de votre cœur, vous n'y avez découvert qu'insensibilité, inhumanité pour les pauvres; en examinant tous les membres dont est composé le corps prodigieux de votre fortune, vous n'y avez remarqué qu'injustices : ici la substance de la veuve, là le patrimoine du pupille, partout un monstrueux assemblage de tous les fruits que peuvent produire l'usure, la simonie et toutes sortes de contrats illégitimes. Saint Paul à présent vous ordonne de mettre fin à toutes vos intrigues : *Qui furabatur jam non furetur.* (*Ephes.*, IV.) Mais est-ce assez? Non, Messieurs. L'Apôtre veut que, même après les restitutions nécessaires, vous vous occupiez désormais, en travaillant de vos mains, à quelque ouvrage utile : *Magis laboret operando manibus quod bonum est* (*Ibid.*), afin d'avoir de quoi donner à ceux qui sont dans le besoin : *Ut habeat unde tribuat necessitatem patienti.* (*Ibid.*)

Ambitieux, la carrière des honneurs a été pour vous une école de vanité; la soif des grandeurs, qui vous dévorait, vous a conduits à la source de tous les crimes; les degrés par lesquels vous vous êtes élevés ont été tantôt la fortune d'un rival immolé injustement à votre jalouse fureur, tantôt la réputation de tous les concurrents qui vous faisaient ombrage. Le prophète à présent vous ordonne de purifier vos mains, de les soustraire aux œuvres d'iniquité : *Quiescite agere perverse... Lavamini.* (*Isa.*, I.) Mais est-ce assez? Non, Messieurs; il veut que vous appreniez à faire le bien : *Discite bene facere* (*Ibid.*); que vous assistiez l'opprimé, que vous adoptiez l'orphelin, que vous défendiez la veuve : *Quærite judicium, subvenite oppresso... defendite viduam.* (*Ibid.*)

Idolâtres de la chair, suffit-il de même à présent pour vous de renoncer à vos abominations, de ne plus fréquenter ces lieux de débauche, de ne plus tendre de piéges à la vertu de cette Susanne innocente, de rendre à son époux cette Sara que vous lui avez frauduleusement ravie, de quitter cette Dalila perfide, dont les caresses insidieuses vous ont séduits? Non, cela ne suffit pas. Il faut consacrer désormais à la vertu tout ce que vous avez employé à la séduction, vous priver d'autant de plaisirs innocents que vous vous en êtes permis de criminels, et surtout enfin ces attraits malheureux, cause de la perte de votre âme et de celle de tant d'autres; il faut à présent les noyer dans les larmes, ou les défigurer par les armes de la pénitence.

L'amour-propre, l'amour du monde, grands de la terre, jusqu'ici vous a retenus comme captifs enchaînés par des liens de fleurs entre les bras de la mollesse; quel luxe immodéré! que de folles dépenses et de table et de jeu! Que vous dirai-je enfin? Suffit-il à présent pour vous de remplir les vides de votre oisiveté par des occupations utiles, de rentrer dans les bornes que la bienséance de votre état vous prescrit? Non, Messieurs. Vous qui n'avez été jusqu'ici que trop semblables à l'orgueilleux Aman, ce sont les sentiments de la fidèle Esther qu'on doit à présent retrouver en vous. Pouvez-vous dire avec cette vertueuse princesse : Oui, mon Dieu, vous le savez, que je hais la gloire des impies; cette marque d'honneur qu'on a mise sur mon front, vous savez que je l'ai en horreur; ces superbes festins, où la nécessité m'engage, dans le secret de mon cœur, je les corromps par mes larmes; au milieu de ces joies, de ces fêtes éclatantes, auxquelles je suis obligée malgré moi de prendre part, mon cœur, vous le savez, mon cœur ne se réjouit, ne se réjouira jamaisqu'en vous?

Voilà, Messieurs, les fruits de pénitence que le divin Précurseur demandait aux Juifs : *Facite fructus pœnitentiæ.* (*Luc.*, III.) Car, selon la remarque de saint Grégoire, pape, il ne suffit pas qu'un arbre ne soit corrompu, ni dans son cœur, ni dans sa racine; il faut qu'il porte des fruits. Aussi le saint Précurseur ajoute que tout arbre qui ne sera pas fertile en bons fruits sera coupé et jeté au feu. Comparez ces deux textes l'un avec l'autre : *Faites des fruits de pénitence..... Tout arbre qui ne portera pas de bons fruits sera réprouvé, brûlé* (*Ibid.*); vous en conclurez certainement que les fruits de bonnes œuvres sont essentiels à la vraie pénitence : oui, tellement essentiels, que le saint concile de Trente exige, pour disposition nécessaire à la réconciliation dans le sacrement même, du moins le commencement d'une vie nouvelle : c'est-à-dire un exercice du moins commencé des vertus opposées aux vices que l'on a commis. Avançons. Avec la résolution, ajoute le concile, de ne plus pécher dans la suite : *Cum proposito non peccandi de cætero;* mais résolution sincère et efficace, qui s'étende non-seulement à toutes les actions, à tous les temps, à toutes les circonstances de votre vie, mais encore à toutes les occasions de tout péché.

Ne vous y trompez pas, mes frères, disait saint Paul, on ne se moque point de notre Dieu : *Deus non irridetur.* (*Galat.*, VI.) Il lit dans le fond des cœurs, il pénètre les replis les plus tortueux des consciences, il n'est point d'avenir pour lui, tout est toujours présent à son infaillible connaissance. Hé quoi! vous viendriez pleurer à ses pieds un péché dont vous seriez bien déterminés à vous abstenir tant que dureront les circonstances qui vous ont fait recourir à la pénitence; mais dans lequel vous ne pouvez vous promettre de ne pas retomber quand les affaires ou les plaisirs du monde vous rappelleront et réchaufferont dans vos cœur le feu de la concupiscence! Quelle dérision! dit saint Chysostome. Quoi! vous venez demander pardon de vos péchés en général, tandis qu'il en est un sur lequel vous n'oseriez vous-mêmes interroger votre conscience : c'est pour les uns un attachement de cœur, pour les autres un commerce prohibé, pour la plupart l'intérêt ou le point d'honneur; cependant vous promettez tout en général. Quelle dérision! Quoi! vous pourriez vous croire pénitents d'un désordre dont, en effet, vous ne vous êtes corrigés

qu'en tombant dans le vice contraire. Ainsi le libertin qui se convertit devient superstitieux; le superstitieux devient indévot; le mondain s'érige en apôtre, et devient zélé jusqu'au fanatisme; tandis que l'ambitieux, sous prétexte de pénitence, se plonge dans l'oisiveté, enfouit ses talents, et se rend tout à fait inutile à la patrie. Quelle pénitence, ou plutôt quelle dérision!

La résolution de ne plus pécher, que le saint concile de Trente exige, doit donc essentiellement s'étendre à tous les péchés en général. J'ai ajouté de plus : et à toute occasion de tout péché. Pourquoi? Parce que la pénitence est essentiellement une destruction entière du péché; or le péché subsiste dans sa cause tant que l'occasion subsiste. Parce que la pénitence ôte essentiellement toute affection, toute attache au péché; par conséquent à tout ce qui peut faire revivre le péché. Parce que la pénitence doit nécessairement prémunir contre toute espèce de rechute; or la rechute est toujours prochaine dans l'occasion prochaine de retomber. Parce qu'enfin la pénitence renferme dans son essence même une douleur souveraine d'être tombé dans le péché; que lorsque vous y restez vous vous obstinez à rester sur le penchant du précipice, et je croirai, dit saint Bernard, que vous êtes fâché d'être tombé.

Mais pour rendre ceci plus instructif, distinguons deux sortes d'occasions de péché : les unes tellement criminelles en elles-mêmes qu'elles font partie même du péché; parce que, par leur propre nature elles portent au péché; les autres qui, par elles-mêmes innocentes, deviennent dangereuses par les dispositions, les inclinations du cœur qui s'y engage; or je dis que la fuite des unes et des autres est essentielle à la pénitence.

Nous en avons la preuve et le modèle dans la conduite du saint roi pénitent. Il avait obtenu miséricorde; et c'est, dit-il, parce qu'il avait obtenu miséricorde : *Quoniam exaudivit Deus vocem fletus mei* (*Psal.* VI), qu'il protestait vouloir s'éloigner pour jamais de tout ce qui l'avait perverti, de tout ce qui pourrait le pervertir encore : *Discedite, mea qui operamini iniquitatem.* (*Ibid.*) Flatteurs qui m'avez corrompu, objets enchanteurs qui m'avez séduit, complices de mes crimes, instruments de mon iniquité, retirez-vous de moi, puisque le Seigneur a bien voulu déjà exaucer la voix de mes pleurs : *Discedite, a me omnes qui operamini iniquitatem, quoniam exaudivit Deus vocem fletus mei.* Ce motif est bien digne d'un véritable pénitent; le ressentiment de la grâce que son Dieu lui a faite lui fait redouter encore davantage le danger.

J'appelle occasions naturelles de péché tous ces livres pervers dont le bel esprit prétendu ne cesse d'inonder le public, et ceux qui, sous prétexte de religion raisonnée, enseignent à s'affranchir philosophiquement du joug de la foi; et ceux qui, corrompant le cœur par leurs maximes, apprennent en même temps par leurs intrigues l'art de séduire. Dans les uns et dans les autres presque à chaque page le péché subsistant, si j'ose ainsi parler, se rencontre. L'effet essentiel de la pénitence est donc, s'il se peut, de les détruire : les détruire, du moins par rapport à vous, en vous engageant non-seulement à cesser de les lire, mais à les bannir pour toujours de vos maisons; oui, c'est l'effet essentiel de votre pénitence.

J'appelle occasions naturelles de péché toutes ces parures, ces modes indécentes, qui se multiplient de jour en jour, pour prêter à la volupté déjà trop puissante de nouvelles armes de séduction; tous ces ameublement immodestes, peintures, statues lascives, amorces trop efficaces de la concupiscence. Et les unes et les autres feront toujours revivre la passion, et par conséquent le péché dans vos cœurs. L'effet essentiel de votre pénitence est donc de vous en détacher, de vous les faire proscrire.

J'appelle occasions naturelles de péché toutes ces sociétés libertines. Tant que vous les reverrez, ces amis prétendus, que la passion du jeu ne rassemble que pour s'épuiser par forme d'amusement et se ruiner les uns les autres; tant que vous les fréquenterez, ces compagnies, où c'est à qui prostituera plus indécemment sa raison, et prodiguera plus ignominieusement sa santé à la débauche; tant que vous entretiendrez quelque commerce avec cette personne, dont l'esprit et les grâces ont pris tant d'ascendant sur votre cœur; tant que vous conserverez ce qui vous en rappelle la mémoire : ah! pouvez-vous vous flatter qu'étant si proche du précipice, vous aurez la force de n'y pas tomber? La pénitence, qui doit essentiellement vous prémunir contre la rechute, doit donc nécessairement vous écarter du danger.

J'appelle occasion naturelle du péché l'oisiveté, source de tous les vices. C'est elle qui vous a mis en main ces livres pernicieux, qui ont corrompu votre innocence ou votre foi; c'est elle qui vous a peu à peu engagés dans ces gouffres du jeu où s'est engloutie enfin, ou s'engloutira du moins bientôt votre fortune; c'est elle qui vous a conduits dans ces compagnies, où vous avez contracté la funeste habitude d'être amusé, et d'amuser les autres aux dépens de toutes les réputations; c'est elle qui, peut-être par un hasard malheureux, tel que l'éprouva David, dans le temps que votre cœur était le plus innocent, fit tomber sous vos yeux la Bethsabée, cause de tous vos crimes. Croirai-je que vous en avez une douleur souveraine, si vous ne remontez maintenant jusqu'à leur première source pour la tarir? Un tissu d'occupations utiles, attachantes, même laborieuses, est donc enfin l'effet essentiel de votre pénitence.

Mais doit-on étendre cette règle jusqu'aux occasions accidentelles de péché. Oui? Messieurs. L'état, par exemple, où vous êtes engagés, n'a rien de criminel en soi, mais vos dispositions le rendent dangereux pour

vous. Vous êtes magistrat, mais sans pénétration, ou sans fermeté pour rendre la justice; vous êtes chargé d'enseigner le prochain, mais sans science et sans talents pour vous instruire. Votre état est pour vous l'occasion de chutes continuelles : il faut y renoncer. Vous êtes engagé au service d'un grand, de qui vous espérez toute votre fortune, mais qui veut faire de vous le ministre secret de ses passions criminelles : il faut le quitter. Cette double décision est de saint Grégoire, et elle est appuyée de l'autorité de tout un concile, du concile général de Latran sous Innocent II.

Votre cœur est si sensible si susceptible des impressions du péché, que les lectures, qu'on pourrait regarder comme les plus indifférentes, sont toujours quelque brèche à votre innocence; que jamais vous ne sortez des compagnies, des assemblées, de celles même qui peuvent passer pour les plus réglées, sans avoir à reprocher quelque chose à vos sens, du moins à votre cœur. Le fruit de votre pénitence doit être, je ne dis pas seulement une vigilance plus circonspecte, mais une retraite plus austère. C'est la décision de saint Bernard.

Et ces décisions, Messieurs, sont fondées sur la parole de Jésus-Christ même. Quand même ce seraient, dit-il, votre pied, votre main ou votre œil, qui vous seraient une occasion de chute, tout nécessaires qu'ils vous sont, retranchez-les, et jetez-les : *Abscinde et projice.* (*Matth.*,V.) Ce n'est point un conseil, c'est un précepte, dit saint Grégoire, suivant le sens naturel des paroles de Jésus-Christ; puisqu'il ajoute que les ménager, c'est exposer son salut éternel. Ce poste, cet emploi, quelque honorables, quelque avantageux qu'ils nous soient : *Abscinde, projice.* La faveur de ce grand, quelque influence qu'elle doive avoir sur votre fortune : *Abscinde, projice.* Ces occupations, ces lectures, quelque intéressantes qu'elles vous paraissent pour vous instruire : *Abscinde, projice.* Ces cercles, ces connaissances, ces amis, quelque utiles que d'ailleurs ils puissent vous être : *Abscinde, projice.* Tous les agréments de la vie, tous les avantages temporels, toute votre fortune d'une part, et le salut éternel de l'autre, lequel doit être préféré? *Expedit ut pereat unum membrorum, quam totum corpus eat in gehennam.* (*Matth.*, V.) Pouvez-vous balancer sur le choix? Jésus-Christ ne laissse point de milieu entre l'un et l'autre.

Maintenant donc, enfin, retournons sincèrement et efficacement à notre Dieu. *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.* (II *Cor.*, VI.) Oui, j'ose le dire : voici un des temps les plus favorables à la conversion, voici des jours de salut. L'Agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde, va paraître : c'est-à-dire, les mêmes prodiges de miséricorde, qui s'opérèrent à sa naissance, sont prêts à se renouveler. Ils le sont toujours, j'en conviens; ses mystères une fois consommés tiennent ouverte en tout temps sur nous la source des grâces. Mais dans ces jours, où nous en célébrons la mémoire, elles coulent encore avec plus d'abondance. Profitons-en donc, de ce temps favorable au salut; employons ces jours qui nous restent, jusqu'à la naissance du Dieu Sauveur, à méditer dans le silence du recueillement les grands motifs que la religion nous offre; ils toucheront, ils pénétreront. ils changeront nos cœurs; et le changement de nos cœurs influera sur notre conduite. Quittez surtout, quittez dès à présent, toutes les occasions de péché; dès à présent exercez-vous à la pratique des vertus contraires aux vices auxquels vous vous êtes abandonnés. Puissiez-vous par ces dispositions assurer en effet votre pénitence, pour mériter enfin de voir le salut du Seigneur qui nous est annoncé : *Et videbit omnis caro salutare Dei.* (*Luc.*, III.) C'est la grâce que je vous souhaite, au nom du Père, etc. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE IV.

Pour le quatrième dimanche de l'Avent.

SUR LE MÊME SUJET.

Vox clamantis : Parate viam Domini, rectas facite semitas ejus, (*Luc.*, III.)

Voici la voix qui crie : Préparez la voie au Seigneur, rendez droits ses sentiers.

O vous, que j'ai chargé d'annoncer mon Evangile à Sion, disait le Seigneur à Isaïe, redoublez aujourd'hui vos efforts, élevez avec force votre voix : *Exalta in fortitudine vocem, qui evangelizas Sion.* (*Isa.*, XL.) Dites à mon peuple : Voici votre Dieu qui va paraître : *Ecce Deus vester.* (*Ibid.*) Déjà il tient en main les récompenses dont il est prêt à vous couronner : *Merces ejus cum eo* (*Ibid.*); hâtez-vous donc de vous préparer à le recevoir, de disposer vos cœurs à profiter de ses grâces : *Parate viam, rectas facite semitas ejus.*

C'est, Messieurs, ce que nous avons fait jusqu'à présent, à l'exemple du divin Précurseur; mais plus les jours de miséricorde approchent, plus nous devons ranimer notre zèle. Je vous supplie de m'honorer aujourd'hui d'une attention singulière. Voici sur la matière de la pénitence le point où l'on se trompe le plus souvent, et, si j'ose le dire, le plus grossièrement. J'entre donc dans ce nouveau champ avec toute la timidité qu'inspire un sujet le plus épineux, le plus contredit, et par conséquent le plus difficile à persuader. Mais, mon Dieu, vous qui m'ordonnez d'élever ma voix, sans rien craindre : *Exalta vocem, noli timere* (*Isa.*, XL); j'ose me flatter que vous me soutiendrez par votre grâce.

Ce n'est pas sans raison, dit saint Grégoire, pape, que Jean-Baptiste demandait aux Juifs non-seulement des fruits de pénitence, mais de dignes fruits de pénitence : *Facite fructus dignos pœnitentiæ.* Il ne suffit pas, en effet, que la pénitence opère d'abord sur le cœur, et se manifeste ensuite au dehors par des œuvres de justice; il faut que ces œuvres soient exactement proportionnées au péché. L'essence de la vertu de pénitence

consiste également en deux choses, comme je l'ai dit d'après saint Thomas : à détruire le péché, et à satisfaire pour le péché. Elle détruit le péché par le changement qu'elle produit dans le cœur et dans la conduite; elle satisfait pour le péché en réparant ses funestes effets.

Or, le péché a deux principaux effets : l'un par rapport au prochain, l'autre par rapport à Dieu même. Le tort qu'il a fait au prochain, vous verrez dans la première partie comment la pénitence doit le réparer; la dette qu'il a fait contracter envers Dieu, vous verrez dans la seconde comment la pénitence doit et peut l'acquitter. En deux mots, le péché nous a rendus redevables au prochain et à Dieu; la pénitence doit satisfaire à l'un et à l'autre. C'est la matière et le plan de tout ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Convenons d'abord qu'il est certains péchés qui n'ont aucune influence sur le prochain, qui se sont passés, pour ainsi dire, entre Dieu seul et nous; dont par conséquent nous ne sommes comptables qu'à la majesté suprême que nous avons offensée. Mais qui de nous n'est coupable que de ceux-là; et nos péchés les plus ordinaires ne sont-ils pas au contraire ceux qui ont le prochain pour premier objet? Qu'ils l'attaquent soit dans sa réputation, soit dans sa fortune, soit dans le plus cher et le plus précieux de ses biens, le salut éternel; le devoir essentiel de la pénitence est de réparer tout le tort, quel qu'il soit, que nous avons fait. Sans cela n'espérons point de miséricorde.

Cette décision est une maxime qui ne fut jamais contestée dans la théologie. Le péché, dit-on, ne peut être remis, si tout ce qu'il a ravi, à qui que ce soit, n'est restitué : *Non dimittitur peccatum, nisi restituatur ablatum.* Le principe d'où sort cette maxime est, comme dit saint Thomas, que la pénitence est une partie de la vertu de justice; or, la vertu de justice consiste essentiellement à rendre à chacun ce qui lui est dû; que doit-on plus légitimement à quelqu'un que ce qu'on lui a injustement ravi? C'est pour cela que les saints docteurs appelaient la pénitence, avec le saint roi pénitent, un sacrifice de justice; sacrifice par lequel on se dépouille non-seulement de ce qu'on possède injustement, mais, s'il le faut, de ce qu'on a le plus légitimement acquis; pour rendre exactement au prochain autant qu'on lui a ravi : *Sacrificium justitiæ.* (*Psal.* IV.) Jusqu'à ce que vous l'ayez fait, ce sacrifice, le Seigneur ne peut vous pardonner, dit saint Augustin, parce que le sceptre de son empire est, comme l'appelle le prophète, un sceptre d'équité, qui doit tout contenir, ou tout remettre dans l'ordre; par conséquent, conclut ce Père, il ne peut laisser nos injustices impunies. Si vous ne prévenez mon jugement, disait-il autrefois à son peuple, si vous ne rendez justice contre vous-même au pupille, à la veuve et à l'opprimé; moi, qui suis le Seigneur, je dois la rendre, je la rendrai.

N'avez-vous pas été, par exemple, de ces hommes que le Prophète-Roi dépeint sous des traits si hideux : ces hommes dont toutes les traces sont marquées par des troubles, des dissensions et des disgrâces, et qui ne marchent nulle part qu'à la lueur du flambeau de la discorde : *Inquinatæ sunt viæ illius omni tempore* (*Psal.* X), qui toujours en embuscade, s'il est permis d'ainsi parler, n'attendent que le moment de desservir et de nuire : *Sedet in insidiis* (*Ibid.*); que de noirs complots formés, que de funestes trames ourdies dans leurs secrets conseils, pour perdre l'innocent! *Sedet in occultis ut interficiat innocentem.* (*Ibid.*) Qui aurait pu cependant s'en défier? Ils ne parlent sans cesse que de probité, d'honneur et de religion; les doux noms de charité et d'amitié sont toujours sur leurs lèvres : *Os plenum dolo* (*Ibid.*); et par de subtiles feintes ils déguisent si habilement le coup qu'ils portent, qu'on croirait qu'ils ne cherchent qu'à servir, lors même qu'ils assassinent : *Insidiatur ut rapiat dum attrahit.* (*Ibid.*) En deux mots, si vous avez troublé la paix de la société, ou des familles par vos rapports, ou par vos intrigues; si vous avez flétri la réputation de votre prochain par vos médisances, ou vos calomnies : voilà l'effet de votre péché, qu'il faut essentiellement réparer : *Non dimittitur peccatum, nisi restituatur ablatum.*

Oh! qu'il est vrai, Messieurs, qu'un seul trait de malignité ou peut-être de simple indiscrétion laisse souvent après soi de terribles suites! C'est une étincelle que suit un long embrasement. Cet embrasement cependant il faut l'éteindre; prendre toutes les voies de conciliation pour rapprocher ces deux amis, ces deux frères que vous avez désunis; dissiper les soupçons que vous avez jetés dans leurs esprits, calmer les défiances que vous leur avez inspirées; et si pour réussir il ne vous reste d'autre moyen que celui-ci, il faut vous y résoudre; vous jeter, pour ainsi dire, entre eux pour attirer sur vous toute leur haine et détourner sur vous tous les coups qu'ils se portent. Dussiez-vous en être la victime, il faudra l'être, parce qu'à la rigueur vous leur devez la paix que vous leur avez injustement ravie.

Si c'est par des détractions calomnieuses que vous avez détruit la réputation du prochain, vous devez la lui rendre en vous rétractant aussi publiquement que vous avez été publiquement calomniateur. Dût-il vous en coûter votre propre réputation, vous la devez au prochain à qui vous avez injustement ravi la sienne.

Ah! que je vous plains bien davantage si vous n'avez que découvert des défauts réels, mais secrets! Que la réparation est difficile! Il la faut cependant. Et quel droit aviez-vous en effet sur la réputation de votre frère? qui vous avait constitué son juge ou son accusateur? Il faut donc maintenant devenir vous-même son défenseur et son panégyriste; et

cela je ne dis pas avec autant de zèle et d'ardeur : l'ardeur du zèle pourrait être suspecte à la malignité du monde et serait un moyen plutôt d'aggraver le mal que de le réparer ; mais je dis avec autant d'adresse que vous en avez eu pour le décrier et le noircir. Soyez aussi habile à vanter ses talents que vous l'avez été à exagérer ses vices ; couvrez ses défauts avec autant d'art que vous en avez eu pour obscurcir ses vertus.

Mais, de plus, vos médisances, vos calomnies, vos rapports, vos intrigues, ont eu peut-être une triste influence sur l'état et la situation de celui qui en était l'objet ; il faut encore la réparer. Ce poste, cet emploi que vous lui avez fait manquer, il faut du moins équivalemment les lui rendre ; ce protecteur que vous lui avez fait perdre, il faut le remplacer ; ce crédit dont vous l'avez fait déchoir, il faut le rétablir ou l'en dédommager. Jusque-là s'étendent les conséquences du principe incontestable que j'ai posé d'abord : qu'il n'y a de pardon à espérer de Dieu qu'autant qu'on répare tout le tort que le péché a fait : *Non dimittitur peccatum, nisi restituatur ablatum.*

Nous convenons cependant que le succès ne dépend pas toujours de vous, nous ne disons donc pas que Dieu l'exige ; car nous savons que sa miséricorde tempère toujours sa justice. Hélas ! il est bien plus facile de nuire que de servir ; un instant, le trait le plus léger suffisent souvent pour faire une plaie qu'aucun temps, aucun soin, aucun art ne peuvent ensuite guérir. Voilà, pécheurs pénitents, ce qui doit redoubler pour l'avenir votre circonspection et votre vigilance. Mais pour le présent que vous dirai-je ? Il vous reste encore un moyen, il le faut employer.

Je le reconnais, ô mon Dieu ! ce moyen unique qui me reste, c'est de prier, de pleurer, de gémir sans cesse aux pieds de votre trône. O vous, arbitre souverain de toutes choses, vous qui tenez tous les esprits et tous les cœurs en votre main, daignez vous-même réparer les funestes effets de mon péché ! Que l'orage que j'ai formé contre mon prochain éclate, retombe tout entier sur ma tête ; je le mérite, je m'y soumets.

Si vous êtes dans cette disposition, sans doute Dieu vous pardonnera, mes frères. Quel que soit votre péché, il en tirera non-seulement sa gloire, mais l'avantage réel de ceux que vous avez offensés ; l'injustice de votre péché sera donc en effet réparée. Voilà pour vous consoler et tranquilliser votre conscience ; mais aussi ne vous faites pas illusion, c'est à condition que cette disposition sincère et efficace vous engage à ne rien ménager, à tout faire, et cela pendant tout le cours de votre vie, pour détruire de votre côté, autant qu'il pourra dépendre de vous, les malignes influences de votre injustice. J'en dis autant du tort que vous pourriez avoir fait à la fortune de votre prochain.

En combien de manières n'est-elle pas attaquée tous les jours ? Vous êtes magistrat ; soit par inapplication aux affaires, soit par défaut de pénétration, peut-être encore plus criminellement, ou séduit par des charmes trop flatteurs, ou ébloui par l'éclat de l'or, entraîné du moins par le crédit et la faveur, vous avez porté l'arrêt inique qui a maintenu l'oppresseur contre l'opprimé. Vous, chargé de la discussion des intérêts particuliers, vous avez négligé, soit par mauvaise foi, soit par ignorance, de mettre en évidence le droit de celui-ci ; vous avez malignement donné couleur aux injustices de celui-là. De quelque façon que ce soit, vous avez porté coup à une fortune légitime ; c'est à vous rigoureusement à rétablir de vos propres biens la brèche que vous lui avez faite.

Vous êtes militaire : n'avez-vous point vexé les peuples ou connivé du moins aux vexations de vos subalternes en les autorisant, en les dissimulant, peut-être même en les leur rendant en quelque sorte nécessaires par le refus injuste de leurs profits légitimes ? C'est vous personnellement, en ce cas, qui en êtes comptable à titre de justice.

Vous êtes homme d'affaires. Ah ! si vous vous étiez toujours contenté des gains permis, verrait-on vos fortunes si monstrueuses et les eût-on vues si rapides ? C'est à vous surtout que je puis bien dire ce que disait un prophète : que les voies du Seigneur ne sont pas vos voies. Ce sont donc les maximes de l'Eglise et non pas celles du monde qu'il faut consulter à présent sur tous vos prêts et vos emprunts, sur tant de surprises que vous avez faites à la bonne foi du prince même, sur les ruses que vous avez imaginées, les violences que vous avez mises en usage pour faire, dites-vous, valoir ses droits, sur la manière même dont les vôtres ont été soutenus par ceux que vous avez proposés pour les régir. Vous êtes responsables, en effet, de leur probité et de leur justice. En un mot, tant qu'il restera dans vos trésors une seule obole ravie à César ou à son peuple, non, vous ne pouvez compter sur votre pénitence.

Vous êtes engagé dans le commerce ; n'avez-vous point négocié votre argent même pour le faire accroître plus rapidement ? La bonne foi, la droiture ont-elles réglé tous vos achats, toutes vos ventes ? Mais surtout ne vous êtes-vous pas cru peut-être autorisé à vous dédommager sur les uns des pertes que vous avez essuyées des autres ? L'injustice de celui-ci n'excuse point la vôtre à l'égard de celui-là, et prenez garde surtout que l'injuste détention de votre bien ne vous dispense pas de restituer celui que vous détenez injustement vous-même.

En quelque état, en quelque situation que vous puissiez être, votre fortune, quelle qu'elle soit, n'a-t-elle rien que de juste et de légitime ? N'avez-vous point acheté d'un juge inique l'héritage du plébéien sans faveur ? Par ruse ou par menace n'avez-vous point obtenu de celui-ci des cessions forcées ? Quelle pénitence surtout croiriez-vous avoir faite, de quelle rémission pourriez-vous vous flatter tant qu'il vous restera quelques dettes frauduleuses à acquitter ? Si vous êtes dans ce cas, pénitent, aujourd'hui c'est le publicain Zachée qui doit être votre modèle :

Defraudavi reddo quadruplum (*Luc.*, XIX) : rendre jusqu'au quadruple pour réparer exactement tout le tort que votre injustice aurait pu faire. Tout ce qu'on appelle accommodements, arrangements dans le monde peut vous mettre à couvert devant les hommes, mais ne vous justifie pas devant Dieu. Les fourberies, les injustices d'un créancier cruel qui abusa de votre malheur peuvent bien vous dispenser devant Dieu de donner ce qu'en effet vous n'avez pas reçu, mais elles ne peuvent vous dispenser d'acquitter le réel de votre dette. L'impuissance seule, j'entends non pas une impuissance prétextée par votre cupidité ni colorée du prétexte des dépenses auxquelles votre rang, dites-vous, vous oblige, mais une impuissance absolue peut vous justifier, et seulement même pour le temps que durera cette impuissance. Les aumônes dont vous soulageriez les pauvres, les présents dont vous chargeriez les autels ne vous acquitteront pas, parce que la restitution doit se faire à celui à qui l'injustice a été faite. Ce n'est qu'après toutes les recherches nécessaires et dans l'impossibilité de le découvrir que les pauvres peuvent entrer et qu'ils entrent, en effet, dans tous ses droits. Toutes les autres bonnes œuvres, jeûnes, prières, ne remplacent pas cette obligation, et jusqu'à ce que vous l'ayez remplie, je dis, conformément à mon principe, que votre péché subsiste, parce que votre injustice subsiste : *Non dimittitur peccatum, nisi restituatur ablatum.*

Mais, hélas! plût à Dieu que vous n'eussiez nui à votre prochain que dans sa réputation ou dans sa fortune! Cruels assassins, c'est dans son âme même que vous avez mis le poignard pour lui donner la mort, une mort éternelle. C'est cette âme que je viens à présent vous redemander de la part du Seigneur; que ferez-vous pour la ressusciter à la grâce?

Vous lui avez ravi la foi. La réputation de bel esprit vous donna crédit dans le monde; vous en abusâtes pour mettre en faveur les maximes les plus dangereuses, pour donner couleur aux sophismes les plus captieux; dans combien d'esprits avez-vous jeté les semences de l'incrédulité! Trop habile à tout contredire, à répandre des ombres et des ténèbres sur tout, à faire valoir également et le pour et le contre, que de partisans, que de disciples n'avez-vous point faits ou du moins ébauchés au pyrrhonisme! Railleur indiscret, ou plutôt sacrilége, à quel mystère n'eûtes-vous point l'art de prêter un agréable ridicule? Est-il quelqu'une de nos cérémonies que vous n'ayez su rendre suspecte par vos blasphèmes ingénieux?

Vous avez ravi au prochain son innocence. Quels traits de séduction n'avez-vous pas imaginés et mis en usage pour vous soumettre ce malheureux cœur déjà trop faible par lui-même? Quel art pour lui cacher l'horreur du précipice où vous vous proposiez de le conduire pour lui en semer les routes de fleurs? Hélas! vous n'avez que trop réussi.

Vous n'avez que trop réussi, pères et mères, à inspirer l'esprit du monde à vos enfants. Qu'ils en ont bien pris toutes les manières dans vos exemples et dans vos discours toutes les maximes! A quoi pensez-vous donc que la pénitence à présent vous oblige? Si vous avez ravi l'héritage ou quelque partie des biens de votre prochain, vous convenez que vous devez les lui rendre. C'est le plus précieux de tous ses biens que vous lui avez enlevé; la justice à cet égard peut-elle ne vous obliger à rien?

Vous avez fait le mal, 1° par vos exemples; c'est 1° par vos exemples qu'il faut le réparer, dit saint Ambroise; c'est à vous que convient une pénitence éclatante et publique, continue ce Père. En effet, Messieurs, n'était-ce point là dans les premiers siècles la véritable intention de l'Eglise? La réparation des scandales était le fruit qu'elle se proposait des pénitences et des confessions publiques. Sa discipline a changé sur ce point, j'en conviens; mais l'esprit est toujours le même. La décision du saint concile de Trente à ce sujet est remarquable; faites-y, je vous prie, attention. L'Apôtre, dit-il, avertit que ceux qui ont péché publiquement doivent être repris publiquement. Il n'est donc pas douteux, ajoute le concile, que si quelque pécheur a été une occasion de chute au prochain, il ne doive subir une pénitence proportionnée à son crime. Or cette proportion, en quoi consiste-t-elle? Les Pères du concile l'expliquent : de sorte que par le témoignage public de son retour à Dieu il rappelle à la vertu ceux qu'il a engagés dans le crime par ses scandales : *Ut quos exemplo suo ad malos mores provocavit, suæ emendationis testimonio ad rectam revocet vitam.* Quoique l'usage de ces sortes de pénitences, tel qu'il était autrefois, soit aboli, l'obligation dans le fond reste donc cependant toujours la même.

Vous avez fait le mal, 2° par vos discours; c'est 2° par vos discours qu'il faut le réparer, dit saint Augustin. Aussi le saint roi pénitent, suivant la remarque de ce Père, ne se contentait pas de reconnaître publiquement son péché : *Iniquitatem meam annuntiabo* (*Psal.* XXXVII); il se croyait obligé de plus à enseigner aux impies les voies de la justice pour les y faire entrer : *Docebo iniquos, et convertentur.* (*Psal.* L.)

Si vous avez abusé de votre esprit pour accréditer l'erreur et colorer le libertinage, employez-le maintenant à faire triompher la vérité et la pudeur. Si l'autorité que vous aviez en main vous a servi pour faciliter et couronner le crime, qu'elle vous serve désormais à le réprimer. C'est à peu près ce que saint Augustin écrivait à un illustre néophyte, et souvenez-vous surtout, ajoutait-il, de fortifier les instances de votre zèle par le secours de vos prières. Jusque-là le Seigneur est toujours prêt à vous redemander ces âmes que vous avez perdues.

Mais enfin, quel que puisse être le succès dont j'avoue encore ici que vous ne pouvez répondre, que le Seigneur, par conséquent, ne peut exiger absolument de vous; quand

vous aurez fait de votre côté, sans aucun ménagement, sans aucune réserve, tout ce qui peut dépendre de vous; quand, par exemple, nous vous verrons, pécheurs scandaleux, dans les sentiments d'un illustre pénitent, ce beau génie du dernier siècle, trop souvent imité dans la licence, jamais bien copié dans les grâces naïves de sa plume, et malheureusement, hélas! encore moins suivi dans sa pénitence. Moribond qu'il était, au rapport d'un de ses amis, il voulait se faire traîner sur une claie dans les rues et dans les places de cette capitale. Mais du moins quand nous vous verrons comme lui, après une rétractation solennelle, après une amende honorable, faite authentiquement aux bonnes mœurs et à la foi, mourir dans les larmes, sous un sac et sur la cendre; alors, oui certainement alors je vous croirai pénitents.

J'ai dit mourir dans les larmes, dans un cilice et sur la cendre. Car, outre la satisfaction que nous devons au prochain, nous en devons une encore à Dieu; elle va faire le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

L'épée de Dieu dont Adam fut frappé, dit saint Augustin, était comme le présage de tout ce que sa descendance malheureuse aurait dans la suite à souffrir pour réparer son innocence. En effet, le péché, quoique détruit par la pénitence, reprend saint Grégoire, pape, laisse toujours, outre la satisfaction que l'on doit au prochain, une dette envers la divine justice. Etablissons d'abord la réalité de cette dette, ensuite nous verrons quelles sont les manières de l'acquitter.

Le Seigneur Dieu pardonne sans doute au pécheur pénitent, disait encore saint Augustin, mais c'est à celui qui se punit lui-même. Il ne se relâche des droits que notre péché lui a donnés sur nous, qu'en nous chargeant de les exercer nous-mêmes, et nous établissant, selon la belle expression de saint Cyprien, les vicaires de sa fureur : *Pœnitenti parcit Deus, sed se ipsum punienti.*

C'est là, Messieurs, la pure doctrine du saint concile de Trente qui s'exprime dans les mêmes termes, et il en donne la raison : parce qu'il convient, dit-il, que ceux qui, après avoir été délivrés de la servitude du péché, ont violé de propos délibéré le temple de l'Esprit-Saint et profané ses dons, ne soient pas reçus aussi facilement, aussi parfaitement en grâce que ceux qui, avant leur baptême, auraient péché par ignorance. D'ailleurs la divine miséricorde même, continuent les Pères du concile, ne doit point nous remettre nos péchés sans en exiger une satisfaction convenable, crainte que l'impunité n'enhardisse et ne semble autoriser les pécheurs au crime.

Sur ces raisonnements simples est fondé cet article de notre sainte foi, qu'outre la souillure contractée par le péché, il est une peine à l'obligation de laquelle il nous soumet. Cette peine était une peine éternelle; l'éternité nous a été remise, mais la peine même n'est que commuée, il faut la subir. Il est vrai que Jésus-Christ a satisfait plus que suffisamment pour chacun de nous; mais vous savez qu'il faut s'appliquer cette satisfaction, et le saint concile de Trente encore dit anathème à ceux qui penseraient que par la foi seule on se rend propres les mérites de Jésus-Christ. On se les applique par les œuvres de pénitence, selon la doctrine même de saint Paul, qui, reconnaissant qu'il manquait quelque chose à la passion de Jésus-Christ, par rapport à chacun de nous : *Desunt passionum Christi* (*Coloss.*, I), croyait devoir y suppléer pour lui-même : *Adimpleo* (*Ibid.*), en châtiant son corps et le réduisant en servitude : *Castigo corpus meum.* (*Col.*, IX.)

Les indulgences mêmes que l'Eglise nous accorde ne peuvent dispenser de cette obligation; car la pénitence est la première condition essentielle pour les gagner; et ce n'est en effet, qu'à ceux qui commencent avec ferveur à faire pénitence, que l'Eglise prétend remettre le surplus des satisfactions qu'ils devraient faire.

Ah! mes frères, si votre main s'endort et se refuse à ces durs exercices, une autre main saura punir. Dieu vivant, Dieu fort, qu'il est terrible de tomber entre vos mains! Rien en effet n'établit plus solidement la nécessité d'expier à présent nos péchés par les rigueurs de la mortification, que ce que l'Eglise nous enseigne du purgatoire. Les supplices qu'on y endure, quels qu'ils soient, servent à purifier entièrement des âmes déjà justes et innocentes, et surtout à acquitter la dette pour laquelle elles n'ont pas eu soin de satisfaire. La rémission des péchés nous laisse donc encore redevables à la divine justice; et cet effet du péché subsiste jusqu'à ce qu'il ait été détruit par la pénitence, soit dans cette vie, soit dans l'autre.

Que l'on vous connaît peu, Seigneur, quand on répond froidement qu'on se soumet à souffrir toutes les peines expiatoires de l'autre vie plutôt que de subir à présent les travaux de la pénitence! Et surtout, mes frères, qu'une telle résolution me rend vos conversions suspectes! Quoi! vous aimez assez peu votre Dieu pour consentir à être privés de sa possession; pendant combien de temps? Eh! qui le sait? Parce que vous serez assurés de le posséder, peu vous importe quand vous le posséderez. Quel amour! Cependant l'amour de Dieu fait partie essentielle, du moins ce dont tous les théologiens conviennent, est un effet essentiel de la pénitence. Et vous êtes pénitents! Quoi! vous êtes encore tellement attachés aux biens, aux plaisirs de la vie, que vous ne pouvez vous résoudre à vous en priver; vous aimez encore assez votre corps pour ne pouvoir prendre sur vous de le crucifier? Quels pénitents, grand Dieu! Cependant la pénitence renferme essentiellement une haine souveraine du péché, par conséquent de tout ce qui nous a portés

au péché, de tout ce qui nous a servi pour le péché; par conséquent haine souveraine de ces richesses, de ces délices mondaines qui ont été pour nous les amorces du péché, de notre corps même qui a été le malheureux instrument de notre péché. Et vous êtes pénitents! Quoi! vous estimez assez peu la béatitude céleste pour n'avoir aucun empressement d'en jouir; et parce que vous êtes assurés de ne pas souffrir éternellement, vous voulez bien que votre bonheur soit retardé! Quel a donc été le motif qui vous a portés à retourner à Dieu? Que je crains que la plus basse crainte, la crainte seule des supplices éternels n'ait été le mobile de toutes vos démarches, sans aucun amour de la justice : motif insuffisant pour la vraie pénitence; et vous êtes pénitents! Quoi! vous avez assez peu d'idée de la puissance et de la justice de notre Dieu, pour ne pas redouter ses châtiments, quels qu'ils soient! Parce qu'ils ne sont point éternels, vous consentez, dites-vous, à les souffrir; eh! que feriez-vous donc si l'enfer n'était point éternel? Et vous êtes pénitents!

Mais plût à Dieu que nous n'eussions en effet à vous menacer que de ces supplices passagers! Permettez-moi d'ajouter encore une nouvelle réflexion : c'est que, suivant tous les saints docteurs, et plus particulièrement suivant saint Bernard, le péché, quoique détruit en lui-même et dans ses effets, vit cependant encore en quelque sorte, dans son habitude, c'est-à-dire, dans la facilité qu'il a fait contracter à pécher de nouveau. C'est contre elle enfin, que toute la sévérité de la pénitence est nécessaire.

Un grand philosophe en donnait une raison qui me paraît aussi convaincante que sensible. Dès que l'homme s'étant distrait de la présence de son Dieu, a laissé remplir la capacité de son esprit et de son cœur par la beauté et la douceur du plaisir sensible, la cupidité prend le dessus, les passions se révoltent, les sens n'obéissent plus. Adam d'abord en fit l'épreuve; ce fut en lui le premier effet de la concupiscence; nous l'éprouvons de même. C'est une espèce de poids qui nous incline sans cesse vers la terre, et qui nous y rentraînera toujours infailliblement, si nous n'avons une attention continuelle à le diminuer, ce poids, en retranchant de nos plaisirs, en émoussant la vivacité de nos sens, en domptant notre chair par la pénitence.

La grâce de Jésus-Christ suffit, j'en conviens, pour amortir et même éteindre entièrement les feux de la concupiscence, pour nous délivrer du joug de nos habitudes criminelles; mais l'Evangile qui ne nous prêche qu'abnégation, privation des plaisirs et crucifiement de la chair, s'accorde avec la raison pour nous apprendre que la mortification des sens et de la chair est une disposition que Dieu exige indispensablement de nous, pour nous affranchir et nous soutenir par sa grâce.

En vain donc, s'écriait saint Bernard, raisonnant à peu près de la même manière, en vain la flèche qui nous avait blessés est arrachée; la plaie reste et saignera toujours, toujours prête à se rouvrir avec plus de danger qu'auparavant, tant qu'elle ne sera pas lavée par nos larmes, tant que le fer et le feu de la pénitence n'y auront point été portés.

Répandus que vous avez été jusqu'à présent dans les fausses joies du monde, vos cœurs s'y sont amollis. Pénitents aujourd'hui, gardez-vous de trop compter sur votre douleur; déjà je vous vois retomber dans les mêmes excès, si vous n'asservissez sous le joug de la mortification cette chair si longtemps idolâtrée. Ainsi parle saint Grégoire.

Vous, que l'amour des richesses a endurcis sur les malheurs de vos frères, il faut tendre au remède en remontant jusqu'à la source du mal. Votre obligation, c'est maintenant, non pas de donner aux pauvres le superflu, mais de vous priver en esprit de pénitence, d'une partie de votre nécessaire pour leur en faire part, dit saint Jean Chrysostome.

Le charme des compagnies a produit dans votre âme une dangereuse sensibilité; votre innocence y échouera toujours. Il faut, pour quelque temps du moins, et jusqu'à ce que le charme soit dissipé, vous concentrer dans la retraite et vous refuser les douceurs même innocentes de la société, selon saint Cyprien.

Ce n'est encore là cependant que le premier détail des voies de pénitence, ainsi s'expriment les saints docteurs. Ils insistent véritablement sur la privation des plaisirs; la pénitence, dit saint Jean Chrysostome, ne se rencontre nulle part avec les délices : *Non possunt una subsistere confessio et deliciæ.* Ils insistent sur l'aumône; l'aumône, dit le même saint docteur, est, pour ainsi parler, l'aile de la pénitence; celle-ci ne peut sans celle-là s'élever au trône de la miséricorde : *Nequit pœnitentia volare sine ala eleemosynæ;* et si vous êtes pauvres vous-mêmes, la pénitence, continue-t-il, doit vous rendre industrieux pour suppléer à l'aumône par mille autres exercices de charité. Ils insistent sur la retraite, la tristesse et les larmes; ils en donnent pour exemple le saint roi pénitent, qui de temps en temps se dépouillait de sa pourpre, mettait bas sa couronne, se séparait de sa cour, pour aller seul dans le silence de ses appartements secrets se livrer à toute sa douleur : *Factus sum sicut passer solitarius.* (*Psal.* CI.) Loin de tout ce qui pouvait le distraire, il élevait au ciel sa voix plaintive et rugissait, en quelque sorte, dit-il lui-même, dans les accès immodérés de ses gémissements : *Rugiebam a gemitu cordis* (*Psal.* XXXVII); de ses yeux coulaient deux torrents de larmes, il s'en abreuvait pendant le jour, et la nuit il en trempait la cendre sur laquelle il reposait son corps exténué : *Exitus aquarum deduxerunt oculi mei.* (*Psal.* CXVIII.) A l'exemple de David les saints docteurs ajoutent celui de tous les pénitents, dont il est

parlé dans l'une et dans l'autre Ecriture ; ils appuient ces exemples du précepte d'un prophète ; Israël, disait-il, la joie ne te convient plus : *Noli lætari, Israel* (*Osee*, IX); depuis que tu as outragé ton Dieu, la tristesse et les pleurs sont devenus ton unique partage : *Quia fornicatus es a Deo tuo* (*Ibid.*) ; cependant ils vont encore plus loin.

Ce que disait saint Pacien, ils le disent tous en différents termes, l'exténuation de la chair : *Detrimenta carnis ;* Les travaux les les plus durs : *Vitæ labores ;* par conséquent les veilles, les abstinences, les jeûnes sont les actes propres et essentiels des pénitents : *Sunt proprii actus pœnitentium.*

Voulez-vous, mes frères, ajoute saint Jean Chrysostome, un modèle exact de la vie que doit mener un pénitent. C'est la vie de saint Jean dans le désert. Il prêchaît aux Juifs la pénitence ; pourquoi ne dit-il rien des exercices de la mortification? C'est, répond le saint docteur, qu'il se contentait de les enseigner, et il les enseignait, en effet, suffisamment par son exemple ; sa vie était une espèce de supplément à sa prédication. Il les enseignait, dit toujours saint Chrysostome, par son vêtement : *a vestimento ;* cette peau de chameau dont il était couvert, selon la remarque de l'Evangile, condamne donc bien efficacement votre luxe, prétendus pénitents. Il les enseignait par les aliments dont il se nourrissait : *et a cibo ;* quelques légumes les plus vils et les plus insipides un peu de miel sauvage, desquels il usait même si sobrement, que l'Evangile ne craint point de dire qu'il ne prenait aucune nourriture; mondains, qui vous dites pénitents, quel contraste avec les somptueuses délices de vos festins! Il les enseignait par son habitation même : *et a domo ;* c'était un désert, où il s'était retiré dès les premières années de sa jeunesse ; et remarquez encore que c'était dans ce désert qu'il consacrait à la pénitence tous ceux qui voulaient retourner à Dieu.

Prétends-je donc vous faire un précepte de cette vie extraordinaire, continue saint Chrysostome ; prétends-je vous engager à quitter entièrement le monde, et à fuir, sur les traces de Jean-Baptiste dans le désert, pour vous y vouer absolument à la pénitence? Je vous avoue, reprend notre saint docteur, que je ne puis m'empêcher de vous le conseiller, de vous y exhorter. Ah! plût à Dieu que je pusse le persuader à quelqu'un de ceux qui sont encore en situation de le pouvoir! Mais à Dieu ne plaise que j'en fasse un précepte : *Non jubeo, sed suadeo, sed hortor.* Le précepte, après tout, le précepte exprès et rigoureux c'est en général d'être pénitent. Oui, jusque dans vos palais, grands du monde, dans le sein de vos familles, dans l'exercice de vos emplois, qui que vous soyez, vous tous qui avez péché, il faut indispensablement faire pénitence : *Saltem in civitatibus degentes pœnitentiam exhibeamus.*

Quoi! vous croirez suffisamment la faire, en récitant quelques prières, qu'un confesseur prudemment indulgent, pour ne point vous rebuter, se sera contenté de vous prescrire? Si l'Eglise a relâché la sévérité de son ancienne discipline, souvenez-vous, je vous prie, que ce n'est que pour la police extérieure; et le saint concile de Trente vous avertit, que vous n'en êtes pas moins obligés d'exercer dans le secret contre vous-mêmes le jugement sévère qu'elle exerçait autrefois publiquement contre les pécheurs.

Vous prétextez la délicatesse de votre tempérament, la faiblesse de votre santé. Eh! vous étiez autrefois, vous êtes peut-être encore si robustes pour le crime : *Mutent, mutent gentes fortitudinem* (*Isa.*, XLI), dit Isaïe. Vous aviez autrefois, n'avez-vous pas encore assez de force pour veiller des nuits entières dans les assemblées mondaines, pour soutenir la fatigue de vos plaisirs tumultueux : *Mutent fortitudinem.* Quelle honte de prétexter maintenant que vous n'en avez point assez pour entreprendre aucun travail, pour supporter aucun dégoût, aucune gêne en vue de Dieu! S'agissait-il de plaire au monde, de flatter votre vanité, de servir votre ambition, d'avancer votre fortune; votre santé résistait à tout; assiduités les plus gênantes dans les palais des grands, voyages les plus pénibles et les plus périlleux, études les plus opiniâtres, contentions d'esprit les plus forcées, abstinences les plus longues et les plus dures, rien ne semblait vous incommoder, rien ne vous coûtait. *Mutent fortitudinem.* Quoi! maintenant qu'il s'agit de satisfaire à Dieu, tout altère votre santé; l'abstinence ainsi que le jeûne épuisent, dites-vous, vos forces; à peine êtes-vous capables d'une application assez soutenue pour fixer quelques moments votre esprit à la contemplation des vérités éternelles.

Et vous vous croyez pénitents! La vraie pénitence, dites-vous, consiste dans la componction du cœur, j'en conviens; mais dites aussi dans les œuvres de pénitence. Le jeûne, il est vrai, tous les autres exercices de la mortification ne sont qu'un masque de pénitence sans la conversion du cœur, dit saint Jean Chrysostome; mais il ajoute que se croire converti, sans vouloir rien faire, rien souffrir pour expier ses péchés, c'est une illusion. Quand le Seigneur, par la bouche de ses prophètes, exhorte son peuple à revenir à lui, c'est dans toute l'étendue de son cœur qu'il lui ordonne de se convertir; mais il ajoute toujours, par le jeûne, par les gémissements et par les larmes : *In jejunio, in fletu, in planctu.* (*Joel*, II.) Quand l'Ecriture parle de pénitences qui ont été agréées par le Seigneur, ne dit-elle pas toujours qu'elles furent faites sur la cendre et sous le cilice : *In cinere et cilicio.* (*Luc.*, X.)

Pour ne point vous rebuter de la religion, faut-il donc à présent changer de langage; faut-il vous prêcher une autre morale que celle des prophètes, et vous annoncer un autre Evangile que celui de Jésus-Christ? Ah! malheur, s'écrie saint Cyprien, malheur à ceux qui vous promettent ainsi la paix! Paix fausse, paix funeste, poursuit ce Père;

elle ne servirait qu'à vous tromper et à vous perdre, en même temps qu'elle perdrait les ministres lâches et prévaricateurs, qui auraient la faiblesse ou la témérité de vous la donner : *Pacem dantibus funestam, recipientibus nihil profuturam.* Mais à Dieu ne plaise, Messieurs, que nous croyions avoir jamais besoin, je ne dis pas d'altérer, mais même de dissimuler devant vous la doctrine de nos pères! Non, c'est la pénitence dans toute l'étendue, dans toute la rigueur que je lui ai donnée, que je viens à présent vous annoncer, et que j'ose en quelque sorte publier au milieu de vous, de la part de notre Dieu : *Nunc annuntiat Deus hominibus ut omnes pœnitentiam agant.* (*Act.* 17.)

Ce Dieu même, ce Dieu que vous avez si indignement outragé, mes frères, ce Dieu, maître absolu de votre destinée, arbitre souverain de votre bonheur et de votre malheur éternel, vous invite lui-même à retourner enfin à lui : *Annuntiat Deus.* Ecoutez ces foudres qu'il fait gronder sur vos têtes; voyez ces couronnes qu'il fait briller à vos yeux; que prétend-il par ce contraste éclatant de miséricorde et de justice, sinon vous engager plus efficacement à éviter ses châtiments et à mériter ses récompenses? *Annuntiat Deus ut pœnitentiam agant.*

Oui, vous tous, qui que vous soyez, c'est à vous que ces invitations s'adressent : *Omnes pœnitentiam agant.* Quelque pécheurs que vous ayez été, que vous soyez encore, il n'est point de crimes qui surpassent la miséricorde de notre Dieu. Quelque vertueux que vous puissiez être; il n'est point de vertus assez pures pour n'avoir pas besoin d'être encore purifiées par la pénitence : *Omnes pœnitentiam agant.*

Mais c'est une vraie pénitence que le Seigneur exige de vous : une pénitence qui change entièrement votre cœur, et qui réforme toute votre conduite; une pénitence qui répare tout le tort que vous avez fait au prochain, et qui satisfasse à toute la rigueur de la divine justice : *Pœnitentiam agant.*

Grands de la terre, c'est à vous d'en donner l'exemple aux peuples. Ainsi que le monarque et les princes de Ninive, entraînez-les aujourd'hui sur vos traces dans les voies de la pénitence : *Omnes pœnitentiam agant.*

C'est à nous surtout d'en donner l'exemple, ministres du Seigneur. En vain nous la prêchons avec force; c'est par notre manière de vivre que nous devons y engager les peuples, ainsi que le saint précurseur. Plus notre ministère est saint, plus il nous expose, et plus nous avons par conséquent besoin de pénitence pour nous-mêmes : *Omnes pœnitentiam agant.*

Et vous, peuple chrétien, imitez de votre côté les exemples de vos maîtres et de vos pasteurs. Oui, grâces au ciel, vous avez des modèles à suivre. Eh! qu'attendriez-vous donc encore pour vous convertir? C'est à présent que le Seigneur vous invite à le faire, c'est à présent qu'il le faut : *Nunc, nunc annuntiat Deus hominibus ut omnes pœnitentiam agant.* Il vous donne maintenant sa grâce; que savez-vous s'il daignera vous la donner demain? *Nunc annuntiat.* Vos passions, repondez-vous, sont trop vives aujourd'hui; hélas! le seront-elles moins demain? *Nunc annuntiat.* Les difficultés de la pénitence vous rebutent aujourd'hui, mais les difficultés seront-elles moindres demain? *Nunc annuntiat.*

Non, non, que les difficultés ne vous rebutent point, mes frères, dit encore saint Jean Chrysostome; il ne s'agit que de commencer avec courage. Dans les voies de la pénitence il n'est rien d'effrayant que la première entrée, continue ce saint docteur; à peine l'aurez-vous franchie que vous y trouverez mille délices, délices préférables à toutes celles que vous avez goûtées dans le péché. Ah! faites-en l'épreuve. L'onction du Seigneur, qui déjà s'offre à vous, bientôt vous entraînera, vous soutiendra, vous fera voler jusqu'au terme où vous rencontrerez le salut éternel : *Et videbit omnis caro salutare Dei.* (*Luc.*, III.) Ainsi soit-il.

SERMONS.

SERMON Ier.

SUR LA CONFESSION.

Pour le dimanche entre Noël et la Circoncision.

Revelentur ex multis cordibus cogitationes. (*Luc.*, II.)

Que les pensées les plus secrètes des cœurs soient découvertes.

Il faut absolument, indispensablement que cet oracle s'accomplisse sur chacun de nous; et si nous ne l'accomplissons volontairement nous-mêmes, suivant les intentions de notre divin Rédempteur, telles qu'elles nous sont déclarées et expliquées par son Eglise, avec quel éclat, avec quelle affreuse confusion pour nous le fera-t-il un jour!

Triste nécessité de la confession, qui alarme et fait frémir le pécheur. En effet, c'est une obligation dure et difficile, j'en conviens; mais je dis que c'est précisément parce qu'elle est dure qu'elle est nécessaire. Cette proposition vous étonne sans doute, mais j'ajoute que, si le joug de la confession est nécessaire, il devient par là même le joug le plus léger. Expliquons-nous d'une manière plus claire et plus sensible.

Voici, Messieurs, le plus bel accord de la justice et de la miséricorde de notre Dieu. Le Seigneur, en recevant les pécheurs à la réconciliation, devait venger sa gloire ou-

tragée : voilà les droits de sa justice ; mais en sauvant les droits de sa justice, sa miséricorde demandait qu'il eût égard à la faiblesse de l'homme. Or c'est ce qu'il fait en imposant aux pécheurs l'obligation de la confession. Elle est nécessaire pour venger la gloire de Dieu : vous le verrez dans la première partie. Elle ne peut paraître trop pénible, puisqu'elle nous sauve du jugement de Dieu : vous le verrez dans la seconde.

Je dis donc encore une fois, qu'il ne pouvait y avoir une institution plus divine que celle de la confession : c'est une institution de justice, puisqu'elle venge la gloire de Dieu ; c'est une institution de miséricorde puisqu'elle nous délivre du jugement de Dieu. La première réflexion démontrera que nous devons nous y soumettre, et la seconde, que nous devons la rechercher, la désirer, l'aimer. Mais mon Dieu, pour faire goûter ces deux vérités, quelque sensibles que j'espère de les rendre, il faut un puissant effort de votre grâce sur les cœurs de ceux qui m'écoutent ; la nature réclame trop fortement ici contre votre loi, pour que nous puissions étouffer si aisément ses cris. Commençons donc par implorer les lumières de l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

N'attendez pas ici de moi, Messieurs, une controverse abstraite pour établir le dogme de la confession. *Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les cieux* (*Matth.*, XVI) ; ce seul mot de notre divin Maître est un écueil inévitable, contre lequel viendront toujours échouer les vains raisonnements de tout contradicteur. Celui qui a le droit de condamner ou d'absoudre peut-il porter un jugement équitable s'il ne connaît les crimes? doit-il absoudre sans choix, condamner par caprice? Or comment sera-t-il instruit s'il ne l'est par le coupable?

C'est de ce raisonnement si simple que le saint concile de Trente a conclu que le précepte de la confession pour les pécheurs est renfermé dans le droit que Jésus-Christ donne à ses ministres de les absoudre ; et si quelqu'un n'est pas convaincu par ce raisonnement, il ne le sera par aucun autre.

Mais sans chercher à disputer, comme je cherche à vous instruire, je vais cependant plus loin, et je prétends trouver dans le cœur du pécheur même la preuve qui démontre la justice de Dieu en nous assujettissant à la confession. La distraction et l'amour-propre ont été les deux sources de tous nos crimes. Or, la confession venge Dieu par les endroits qui nous ont fait pécher ; elle punit nos distractions par l'examen rigoureux auquel elle nous oblige, elle humilie notre amour-propre par la confusion dont la déclaration nous couvre. C'est par là certainement qu'elle nous paraît si dure et si pénible ; et c'est précisément par là qu'elle est nécessaire.

1°. Messieurs, il est dur, oui, sans doute, c'est une obligation difficile à remplir, de pénétrer les plus secrets replis de sa conscience. Quelle recherche pour se rappeler tant d'actions, de discours, de désirs, de pensées, qui souvent ont fait de toute une vie un tissu continuel d'iniquités! C'est là cependant le premier devoir que la confession nous impose. Anathème, dit le saint concile de Trente, à celui qui dira qu'il n'est point nécessaire de déclarer tous les péchés mortels les plus secrets, pour en recevoir le pardon dans le sacrement de pénitence! Or, pour les déclarer il faut les connaître ; connaissance d'autant plus difficile, par conséquent examen d'autant plus long et plus pénible, que la vie a été plus chargée de crimes. Commencez donc à remarquer ici cette économie de justice, qui proportionne la vengeance au crime, la peine de la recherche au degré de la distraction.

Distraction de toute la loi de Dieu, et par conséquent de nos devoirs les plus essentiels ; distraction occasionnée dans les uns par l'enchaînement continuel de leurs plaisirs, dans les autres par l'embarras perpétuel de leurs affaires ; distraction suivie dans la plupart des consciences fausses. Suivez-moi, Messieurs, je vous prie, en vous montrant jusqu'où s'étend l'obligation de l'examen, je pourrai vous guider et vous diriger pour le faire.

Seigneur, combien y a-t-il de chrétiens qui ne savent pas même dans un détail exact quels sont vos saints commandements? Ils les ont sus dans leur première enfance ; c'est-à-dire dans le temps qu'ils n'étaient encore en état ni de les pratiquer ni de les comprendre. Depuis, une distraction continuelle les a peu à peu effacés de leur mémoire ; des principes de probité naturelle, de ce que le monde appelle honneur, c'est tout ce qui les dirige. Voilà pourquoi, Messieurs, dès que vous voulez retourner au Seigneur, la première démarche que vous devez faire, c'est d'aller, si j'ose ainsi m'exprimer, à l'école de sa loi, en étudier, en méditer sérieusement tous les articles, confronter à chacun de ses points chacune des actions de votre vie.

Comparer d'abord les dispositions de vos cœurs aux règles de la charité chrétienne. La grande règle, vous le savez, c'est la croix d'un Dieu expirant pour les péchés du monde, offrant son sacrifice pour ceux qui le crucifient. Or, s'accordent-elles avec cette règle vos exceptions, vos réserves, vos froideurs, vos indifférences, vos haines, vos animosités vos désirs de vengeance? Mais de peur de vous tromper vous-même dans cet examen, interrogez vos ennemis. Vous vous plaignez d'eux, mais ne se plaignent-ils point de vous, surtout depuis que vous êtes en discorde avec eux? vous eussent-ils même offensé les premiers, de quelle manière en avez-vous agi à leur égard? Avez-vous fait tout ce qui était en votre pouvoir pour vous réconcilier avec eux, et les réconciliations que vous avez prétendu faire, ont-ils eu sujet d'en être contents, l'ont-ils été?

Comparer les dispositions de votre esprit aux règles de la foi. Votre raison est-

elle entièrement soumise au joug de la révélation ; la négligence à vous faire instruire ne vous a-t-elle pas laissé ignorer quantité d'articles ; la manie du bel esprit ne vous a-t-elle pas fait succomber à la folle envie d'approfondir certains mystères? Mais pour vous faciliter cet examen, interrogez l'Eglise ; n'aura-t-elle pas à se plaindre que vous avez trahi ses intérêts dans quelque circonstance délicate, ou par complaisance, ou par respect humain? ne trouverait-elle pas au rang de vos livres les plus chéris quelqu'un de ceux qu'elle a proscrits? Interrogez les ennemis mêmes de la religion, et regardez les éloges qu'ils vous prodiguent peut-être comme votre condamnation. Serrons davantage ce détail inépuisable.

Que vous prescrit l'espérance chrétienne? Cette attache à la vie, aux plaisirs de la terre, ces frayeurs de la mort s'accordent-elles avec le désir ardent des biens du ciel, que vous prescrit cette vertu?

Que vous prescrit la religion? Les prières que vous faites, la manière dont vous les faites suffisent-elles pour rendre au Seigneur le culte que vous lui devez?

Que vous prescrit la vertu d'humilité? Est-ce humilité, ou n'est-ce pas un raffinement d'orgueil qui vous rend doux, affable, populaire dans le commerce du monde? et votre exactitude à vous faire rendre les honneurs et les préférences que l'on vous doit a-t-elle toujours un motif assez pur?

Savez-vous même jusqu'où s'étend l'obligation du grand précepte de la charité? en avez-vous fait un seul acte dans tout le cours de votre vie, surtout de cette charité pure qui fait le veritable objet du premier commandement? Mettez votre cœur à l'épreuve; n'est-il rien dans le monde que vous aimiez autant que Dieu?

Avouez, Messieurs, que ce commencement de détail vous effraye. Quoique à peine j'aie le temps de l'ébaucher, j'en puis dire assez cependant pour vous faire sentir à vous-mêmes si vous remplissez l'obligation d'examen que la confession vous impose. Avançons donc.

La distraction où vous avez vécu a été occasionnée par les affaires et les plaisirs du monde auquel vous êtes livrés. C'est pour cela qu'il faut à présent, si vous voulez retourner à votre Dieu, les interrompre, du moins pour quelque temps, afin de les examiner, de les juger, et vos plaisirs et vos affaires.

Demander compte à tous vos sens en général des satisfactions que vous leur avez accordées. Comment avez-vous traité votre corps? l'avez-vous regardé comme un ennemi que vous êtes chargé d'abattre et de dompter, ou n'en avez vous pas fait votre idole? quelle conformité entre votre corps et le corps de Jésus-Christ crucifié? Voilà votre modèle et votre règle.

Demander compte en particulier à chacun de vos sens : à votre goût sur ses intempérances et ses délicatesses; à vos yeux sur leurs regards et sur tous les objets qui les ont occupés ; à votre main non-seulement sur toutes ses actions, mais sur tous ses gestes, gestes d'indignation, d'impatience, de médisance, de mépris; à votre langue (ah! quel instrument de péché!) ce flux continuel de paroles n'est-il que frivole et vain? la gaieté de vos conversations n'a-t-elle coûté des larmes à personne? vos cercles n'ont-ils pas été animés aux dépens de la religion et de la pudeur? et l'enjouement fatal de votre esprit n'a-t-il pas triomphé de la candeur et de la simplicité de la jeunesse?

Vous demander compte à vous-mêmes de toutes vos occupations, de toutes vos affaires; et sur le motif : est-ce toujours le devoir, n'est-ce pas le plus souvent la passion qui vous les a fait entreprendre? Et sur les moyens, est-ce en effet, comme vous le prétendez, la calomnie qui sème ces bruits désavantageux sur votre droiture? qu'en pensent ceux avec qui l'intérêt vous a associé? qu'en disent ceux dont vous avez été le maître de régler la fortune? Allez plus loin.

Jusqu'à quel point vos affaires vous attachent-elles? Jugez par votre vivacité dans la poursuite, vos chagrins, vos impatiences dans les traverses, vos inquiétudes sur le succès, si la volonté de Dieu est le désir dominant dans votre cœur. Jusqu'à quel point vous occupent-elles? La passion qui vous anime vous a-t-elle laissé toujours assez maître de vous-même pour respecter des jours privilégiés et consacrés au Seigneur? Quelle différence avez-vous mise entre ceux-ci, entre les jours du saint repos et les jours du travail?

Cependant cette recherche est facile pour des chrétiens qui, sachant que leur unique affaire est de se sanctifier, rentrent tous les jours et plusieurs fois le jour au dedans d'eux-mêmes, pour discuter et leurs actions, et leurs affections, et leurs pensées; qui, dès qu'ils se trouvent coupables de la moindre faute, se hâtent de recourir au remède que le sacrement leur présente. Mais toute cette foule de mondains, qui ne servent plus le Seigneur que par un reste de religion que leur a laissé l'habitude ou le préjugé de l'enfance, ah! je conçois comment ils doivent trouver cette discussion difficile, et c'est là justement l'économie de justice que je prétendais démontrer.

Mais ils ne savent que trop bien alléger ce joug qu'ils trouvent si pesant et si dur, Quelle honte, mes frères! L'examen d'une partie souvent considérable de votre vie vous occupe moins de temps que vous n'en employez chaque jour à la revue de votre domestique.

C'est, Messieurs, que la distraction dans laquelle vous vivez a formé, dans la plupart de vous, des consciences fausses. Rendez gloire à la vérité : au commencement que vous êtes entrés dans le monde, votre cons-

cience jugeait-elle de la plupart de vos actions comme elle en juge à présent? Regardait-elle tous ces discours libres, ce langage ambigu comme un agrément de conversation; toutes ces voies obliques de s'enrichir comme des adresses permises; ces jeux, ces assemblées, ces spectacles comme des bienséances d'état et de condition? regardait-elle ce commerce d'intrigue comme un simple commerce de politesse? Et pourquoi donc ne vous êtes-vous engagés qu'avec timidité dans ce train de vie que vous suivez à présent sans scrupule? Ah! c'est que votre conscience parlait alors; ses remords étaient un frein qui vous arrêtait encore. Mais peu à peu le torrent vous a emportés, le tumulte des plaisirs et des affaires vous a distraits des cris de votre conscience, et les a enfin étouffés entièrement.

Il faut à présent y revenir à ces premières, années de votre âge. Votre foi est-elle encore aussi simple, aussi docile qu'elle l'était alors; votre candeur n'est-elle point altérée; votre front ne s'est-il point endurci; qu'auriez-vous craint de dire et de faire alors? C'est encore sur cette règle qu'il faut vous examiner et vous juger. Ce n'est pas tout.

Vous nous avez ouï plusieurs fois traiter à fond, établir certains dogmes qu'on se fait à présent un point d'honneur de contester dans le monde, combattre certains vices devenus, pour ainsi dire, à la mode dans notre siècle. Nous ne vous avons point convaincus, disiez-vous alors : eh! le moyen de dissiper les ténèbres que le préjugé formait sur vos esprits? Aussi traitiez-vous de déclamations nos preuves les plus solides, de morale outrée les plus pures maximes de l'Evangile. Il faut y revenir maintenant à cette morale; vous les rappeler, ces déclamations prétendues, ce n'est plus au monde à juger de votre conduite, c'est à l'Eglise, à ses ministres. Si vous êtes dans la voie du salut en pensant, en vivant comme on vit, comme on pense dans le monde, c'est un confesseur sage, instruit qui doit le décider. Ce n'est pas tout encore.

Malgré toute la fougue de vos passions, n'est-il pas certaines actions contre lesquelles a réclamé votre concience? n'en est-il pas une infinité que l'habitude du crime vous a fait commettre, sans que vous puissiez à présent en démêler ni la malice ni le degré de la malice? Dans une imagination salie habituellement, que de pensées presque impossibles à discerner des désirs du cœur; que de désirs qu'on peut douter si l'action n'a pas suivi, du moins en partie; que d'actions auxquelles on ne sait plus quelles bornes a mises la passion, dans l'ivresse où toutes les facultés de l'âme étaient plongées! Et ces remords, et ces doutes que vous traitez le plus souvent de vains scrupules, il faut vous les rappeler, il faut les éclaircir. Il est rare que vous le puissiez par vous-mêmes; mais vous avez l'Eglise et ses ministres pour vous décider; et du moins l'intégrité de la confession demande que vous les soumettiez à leur jugement.

Mais on est, dit-on, dans la bonne foi: c'est-à-dire, on lève tous ses doutes sur les règles de son amour-propre, on décide tous ses scrupules sur les préjugés du monde, on se déclare donc soi-même innocent, et l'on est dans la bonne foi.

Mais on a consulté, ajoute-t-on. Oui, l'on a consulté presque toujours ceux qui, aveuglés des mêmes préjugés, imbus des mêmes principes, suivent les mêmes maximes : et, sur leur autorité, on est dans la bonne foi.

Ah! Messieurs, quand après toutes les recherches que je vous ai indiquées jusqu'à présent, vous aurez, de plus, pris les avis, suivi les conseils de ceux d'entre les ministres de l'Eglise qui sont les plus instruits, les plus intègres, les plus incapables de vous tromper et de se tromper eux-mêmes, alors je vous croirai dans la bonne foi.

Car, malgré toute cette attention, toute cette exactitude, qui peut se flatter encore d'avoir sondé l'abîme de son cœur. Hélas! nous sommes si misérables que nous ne pouvons même sentir toute notre misère; mais le Seigneur la connaît, recourons donc à lui. S'il conserve dans ses trésors toutes nos iniquités, comme dit le Prophète, ce n'est pas dans l'intention de nous en punir. Grand Dieu! n'attendez donc pas le jour de votre justice pour me les révéler; que je les voie dans ces jours de miséricorde où je puis encore en obtenir le pardon! Oui, Messieurs, il vous les découvrira lui-même; mais il veut que vous fassiez de votre côté toutes les recherches, toutes les discussions dont vous êtes capables, afin que sa gloire soit vengée de vos distractions par la peine de l'examen; de même, en second lieu, qu'il vous assujettit à la confession humiliante de vos péchés, en punition de votre amour-propre.

Humiliation, premier devoir du pécheur dans le tribunal de pénitence : humiliation qui n'est que la juste punition de cet empire despotique, ou peut-être de cette tyrannie que vous exercez sur ceux que votre rang, votre naissance ou votre fortune vous ont soumis; juste punition de cette espèce de bonté dont vous savez vous faire honneur dans le monde, même en humiliant par vos popularités insultantes ceux qui sont obligés de recourir à vous; juste punition surtout de ces dédains capricieux, de ces hauteurs, peut-être de ces critiques amères et indécentes dont vous avez si souvent payé le zèle généreux des ministres que le Seigneur vous avait envoyés.

Mais punition qui, dès-là même qu'elle est juste, me fait tenir pour suspectes ces pénitences d'éclat d'un pharisien qui vient se donner en spectacle à un tribunal d'humiliation, avec autant de pompe qu'il en affectait auparavant dans les fêtes du monde; suspectes de même toutes ces pénitences cachées qui n'amènent, au contraire, aux pieds des ministres de Jésus-Christ que des

Nicodèmes timides travestis avec art, à la faveur du silence et des ténèbres de la nuit. Eh! que craignez-vous donc, mes frères? Est-ce d'être reconnus pour pécheurs, ou de passer pour pénitents? Pourquoi vous déguizez-vous, femme de Jéroboam, disait un prophète : *Cur te aliam esse simulas, uxor Jeroboam* (III *Reg.*, XIV); venez, venez à découvert et sans feinte : *Ingredere.* (*Ibid.*) Vos crimes ont éclaté dans le monde, il faut que la réparation soit éclatante; le respect humain vous a fait craindre de paraître, ou d'être en effet plus innocents que ceux que vous fréquentiez; il faut maintenant, à la face de l'Eglise, subir la honte d'avoir été pécheurs; à la face du monde, puisque c'en est une, il faut la subir la honte d'être pénitents, et, par une déclaration sincère et volontaire, venez subir encore toute la confusion que mérite votre péché.

Déclaration sincère, second devoir du pécheur au tribunal de pénitence : declaration qui n'est, en effet, que la juste punition de cet aveuglement volontaire qui vous a fait accommoder l'Evangile aux lois et aux maximes du monde, et donner des noms de vertu à tous les vices; punition juste, surtout, de cette hypocrisie qui cachait si soigneusement un cœur corrompu, peut-être des mœurs tout à fait déréglées sous un extérieur modeste et réservé; qui faisait rougir par art votre front des crimes auxquels vous aviez voué tous vos sens; qui vous a rendus si longtemps vertueux par intérêt, scélérats par inclination, gens de bien selon le monde, sans christianisme devant Dieu.

Mais punition qui, dès-là même qu'elle est juste, me fait tenir pour suspectes (tout ceci, Messieurs, est de saint Bernard) suspectes ces déclarations embarrassées qui enveloppent les crimes sous des tours ingénieux, des termes adroitement ménagés; ces déclarations étudiées, qui ne présentent aucun péché qui ne soit couvert de son excuse; ces déclarations orgueilleuses qui, chargées d'un récit fastueux de jeûnes, d'oraisons et d'aumônes, ensevelissent, pour ainsi dire, les fautes sous le nombre des vertus; suspectes de même ces déclarations extorquées, comme les nomme saint Bernard, de ces pécheurs qui ne peuvent jamais se résoudre à s'accuser eux-mêmes. Un juge a moins de peine à arracher d'un criminel l'aveu de son crime, il faut, en quelque sorte, les surprendre : à peine la prudence de Salomon et la finesse de Daniel suffiraient pour les convaincre par eux-mêmes. Cependant ils ne veulent rien celer, mais ils ne veulent rien accuser.

Ah! mon fils (souffrez, mes frères, que je vous adresse ces tendres paroles que Josué disait à Achan), rendez au Seigneur, par un humble aveu, la gloire que vous lui avez ravie par votre crime : *Redde gloriam Domino Deo, fili mi* (*Jos.*, VII), parlez sans crainte, ne cachez rien : qu'avez-vous fait? *Ne abscondas.* (*Ibid.*) Plus humbles qu'Achan, reprend ici saint Jean Chrysostome, prévenez l'accusation de votre juge, si vous voulez en obtenir votre pardon, et attendez encore avec soumission l'arrêt que les ministres du sacrement jugeront à propos de prononcer.

Soumission, troisième devoir du pécheur dans le tribunal de la pénitence; soumission qui n'est que la juste punition de cette opiniâtreté qui vous endurcit si souvent contre toutes les invitations, toutes les promesses, toutes les menaces du Seigneur; punition juste de cet esprit d'indépendance qui fit de votre raison corrompue par la passion l'unique arbitre que vous voulussiez reconnaître dans la morale.

Mais punition qui, dès là même, me fait tenir pour suspectes toutes ces réconciliations obtenues par adresse d'un ministre du sacrement, qu'on a longtemps cherché, qu'on trouve enfin, ou moins éclairé ou plus faible. Saint Cyprien se plaignait de la lâcheté des chrétiens de son siècle, qui sans cesse allaient, dit-il, de prisons en prisons, mendier, auprès des saints martyrs, des indulgences pour se soustraire aux pénitences que prescrivaient les saints canons : nouvelle méthode d'anéantir l'Evangile, s'écriait ce saint docteur. Ah! Messieurs, une méthode bien plus nouvelle, c'est celle qui semblait réservée à notre siècle, celle de ces prétendus pénitents qui, ne trouvant jamais de confesseurs assez commodes a leur gré; ou, craignant qu'un même confesseur, auquel ils s'adresseraient souvent, n'approfondît trop bien le secret de leurs cœurs, courent sans cesse de tribunal en tribunal. Méthode bien plus nouvelle encore, c'est d'intimider en quelque sorte les ministres du sacrement de pénitence, marquant dans le public du sceau d'un rigorisme outré tous ceux qu'on n'a point trouvés assez favorables à ses passions. Ne cherche-t-on pas, en effet, quelquefois à les faire passer pour des docteurs dangereux qui troublent les consciences : *Tune ille es qui conturbas Israel* (III *Reg.*, XVIII)? disait Achab au prophète Elie. Non, non, répondit le prophète, ce n'est point moi qui trouble Israël, c'est vous-même : *Non ego turbavi Israel, sed tu.* (*Ibid.*)

Si l'Evangile est presque anéanti de nos jours, chrétiens, ce n'est donc pas par ce ministre sage, qui sait que la miséricorde de Dieu est toujours prête à recevoir tous les pécheurs, mais qui cherche à vous faire entrer dans les vues de cette miséricorde pour vous engager à mériter votre pardon; si l'Evangile est anéanti, c'est pour vous-mêmes qui, vous faisant une fausse idée de la bonté de notre Dieu, l'érigez en prétexte pour vous soustraire aux droits de sa justice : *Non ego turbavi Israel, sed tu.* Si les voies de la pénitence sont devenues si peu frayées, non, ce n'est point la faute de ce ministre qui les connaît, et qui, guidé lui-même par la voix de l'Eglise, qu'il sait ne pouvoir vieillir jamais, voudrait vous y conduire; mais c'est votre propre faute, vous qui vous obstinez à demeurer dans la voie large, et qui voudriez que l'on vous conduisît au ciel par une autre route que par

le sentier étroit que Jésus-Christ nous a tracé : *Non ego turbavi Israel, sed tu.* Enfin, si l'Eglise pleure tous les jours la désertion de ses sacrements, ce n'est pas à ce confesseur qu'il faut s'en prendre ; à ce confesseur, dis-je, qui ne vous prêche que la nécessité d'en approcher, et même fréquemment ; mais c'est à vous-mêmes qu'il faut vous en prendre; à vous qui, après avoir passé toute votre vie, et vivant encore dans le crime, avez trouvé l'art de mettre une différence essentielle entre approcher des sacrements et se convertir : *Non ego turbavi Israel, sed tu.*

Il faut donc avouer, Messieurs, que la confession est une obligation dure, pénible et difficile à remplir, et par l'examen qui doit précéder, et par la confusion qui l'accompagne. Mais, pécheurs, c'est la nature même de votre péché qui vous a soumis à l'un et à l'autre. Plus vous avez été engagés dans le crime, plus le retour est difficile : voilà la justice de Dieu ; puisque la peine de l'examen est proportionnée au degré de la distraction; puisque la confusion est d'autant plus grande que l'amour-propre a été flatté davantage. Mais enfin, qu'est-ce que la peine de cette recherche ; qu'est-ce que la mortification de cette honte? Voici maintenant l'économie de la miséricorde de notre Dieu : l'obligation de la confession ne peut paraître trop pénible, puisque la confession nous délivre du jugement de Dieu. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le pécheur, en s'abandonnant au crime, dit saint Thomas, était sorti de la miséricorde de Dieu pour entrer dans l'ordre de sa justice ; et que les droits de cette justice sont terribles ! Le pécheur, par ses distractions criminelles, s'était soumis à l'examen d'un Dieu ; en s'élevant dans son cœur insensé, ainsi que l'ange rebelle, il avait intéressé, en quelque sorte, ce Dieu jaloux à le confondre. Mais aussitôt que le pécheur veut retourner à Dieu, reprend saint Thomas, Dieu lui remet en main tous les droits de sa justice, et ne se réserve à exercer qu'un jugement de miséricorde. Plaignez-vous donc à présent, mes frères, que le joug de la confession est un joug trop dur et trop pénible. 1° Vous deviez être examinés par le Seigneur lui-même, et il s'en repose ici sur vous. 2° Il devait lui-même vous confondre, vous condamner, vous punir, et il se contente de la honte légère dont vous couvre le simple aveu et l'aveu même secret de votre péché. Toute cette idée est de saint Jean Chrysostome, dont je ne ferai plus que vous représenter un fidèle extrait.

Ah ! mes chers frères, dit cet éloquent docteur, si vous saviez ce que c'est d'être examiné par un Dieu, que vous seriez éloignés de vous plaindre ! Aujourd'hui, disait le Sage, parce que le Seigneur paraît endormi, le pécheur se repose tranquillement dans le sein de ses crimes. C'est maintenant le jour de l'homme dans le for intérieur de sa conscience, il ne répond qu'à soi-même; et le Seigneur, ainsi que le père de famille, après avoir distribué ses talents (ses talents sont ses grâces) semble s'éloigner et laisser à ses serviteurs le pouvoir et le temps de les faire valoir ou de les enfouir. Mais le retour est proche ; le jour de Dieu succédera bientôt au jour de l'homme. Ces péchés qui, accumulés sans nombre s'effaçaient mutuellement de votre mémoire, que vous croyiez pardonnés dès que vous aviez pu les oublier, je les ai renfermés, dit le Seigneur, et je les conserve dans mes trésors : *Condita sunt apud me, et signata in thesauris meis.* (*Deut.*, XXXII.)

Dites-nous à présent que la pratique d'examen que je vous ai prescrite est trop sévère; que l'obligation, que l'intégrité de la confession vous en impose, n'est pas possible à remplir. Aimez-vous donc mieux que le Seigneur lui-même porte un jour dans votre conscience le flambeau de sa colère ?

Il est trop difficile à présent de rentrer dans votre esprit, pour lui demander compte de toutes ses pensées ; dans votre cœur, pour l'interroger sur tous ses désirs ; dans votre imagination, pour en exiger la représentation de tous ses fantômes; dans votre mémoire, pour repasser sur toutes les traces que chaque objet qui a frappé chacun de vos sens y a laissées. Cet examen sera facile un jour, quand le Seigneur, laissant tomber sur vous un rayon de son infaillible science, vous rendra comme présents en un instant tous les instants de votre vie ; mais que cet instant sera terrible !

Il est trop difficile à présent de vous recueillir quelque temps dans le silence de la retraite, pour examiner et juger, sur les règles de la saine morale, cette multitude d'affaires qui vous épuisent, ce cercle de plaisirs qui vous enchantent. Cet examen sera facile un jour, quand la mort aura fini toutes vos relations, toutes vos liaisons criminelles; quand elle aura anéanti tout ce monde sensible à votre égard, et que vous vous trouverez seul avec Dieu. Rien ne vous distraira plus alors ; vous ne connaîtrez plus d'affaires que celle de votre salut, mais le temps d'y travailler sera passé ; plus de plaisirs que ceux du ciel, mais l'examen qui va se faire décidera s'ils sont pour vous. Ah ! que ce coup d'œil est terrible.

Il est trop difficile d'interroger votre conscience sur tous les remords, tous les scrupules, tous les doutes qui l'ont agitée; de repasser sur toutes ces règles de conduite que vous vous étiez formées à vous-mêmes, et de les comparer à toutes ces instructions de vos pasteurs que vous avez négligées, à ces explications de la loi de Dieu que vous avez entendues et que vous regardiez comme une morale outrée; mais que cet examen sera facile quand, les sceaux du grand livre du Seigneur étant rompus, vous verrez toute la loi claire et distincte dans tous ses points, sans interprétation captieuse qui l'obscurcisse, sans exception favorable qui l'adoucisse. Alors chaque action de votre vie ira, pour ainsi dire, d'elle-même se ranger

sous chaque article de la loi qui l'approuve ou la condamne; chaque action jointe à tous ses motifs, revêtue de toutes ses circonstances, débarrassée de tout prétexte et dans son degré précis de malice. Mais que cette vue sera terrible!

Terrible, et pourquoi? Je ne prétends pas dire encore à cause de ses suites; je m'en tiens à présent précisément à la matière de cet examen redoutable.

Car enfin, serrons tant que nous voudrons la morale, nous ne pourrons jamais exiger de vous qu'une recherche dirigée par toutes les règles que la prudence peut prescrire pour ne point se tromper; car autant il est certain que l'intégrité de la confession est absolument nécessaire pour recevoir la réconciliation au tribunal de pénitence, autant il est incontestable que cette intégrité que nous demandons n'est qu'une intégrité morale; et que l'exactitude de la recherche, jointe à la bonne foi du pénitent, dans le sens que j'ai donné à l'un et à l'autre, suppléent tous les jours à l'impuissance où nous sommes de connaître toute notre misère. C'est la règle que saint Jean Chrysostome donnait à son peuple; et que le saint concile de Trente adopte, en prononçant anathème à quiconque dirait que l'intégrité de la confession, telle que l'Eglise catholique l'exige, est impossible.

Précieux avantage! Mais à votre tribunal, Seigneur, il n'a point lieu. Que de mouvements du cœur tellement imperceptibles qu'ils échappent à tout autre œil que le vôtre! Que de pensées dans un esprit volage, qui ne laissent après elle aucune trace! Que de paroles échappées presque sans réflexion dans la chaleur de la conversation ou de la dispute! Quand même toutes ces fautes ne seraient pas parfaitement libres en elles-mêmes par le défaut de délibération elles sont libres dans leur cause, dans l'habitude que j'ai volontairement contractée, et c'est assez pour me rendre coupable.

Encore si c'était là, Seigneur, tout ce qui me rend criminel à vos yeux? Mais que de péchés d'autrui dont je me suis chargé sans le savoir! Que d'âmes j'ai peut-être perdues par les folies de ma jeunesse, même sans le vouloir, et criminellement cependant, dit saint Cyprien, parce que sans intention de les perdre, je ne laissais pas de fournir criminellement la cause de leur perte! Hélas! mon Dieu, bien plus, pas un de mes péchés peut-être qui ne soit multiplié au centuple par le péché du scandale; et que puis-je en savoir? Puis-je savoir quelle impression a été faite sur les cœurs par tous les discours que j'ai tenus, tantôt contre la religion, et tantôt contre la pudeur? Puis-je savoir quel coup mes médisances ont porté à la réputation du prochain? Puis-je savoir combien de fautes contre la charité mes rapports indiscrets ont fait commettre? Suis-je même innocent dans mes bonnes œuvres prétendues? Ah! je tremble, Seigneur, que je ne sois presque aussi coupable devant vous par mes vertus mêmes que par mes vices; car mon amour-propre cache si profondément dans mon cœur les ressorts de mes actions, que je ne puis en démêler la plus grande partie.

C'est là, Messieurs, un détail qui doit véritablement effrayer, et non pas celui que j'ai fait dans la première partie. Qui sera donc juste à vos yeux, ô vous devant qui les cieux ne sont point assez purs, qui trouvâtes vos anges mêmes souillés. Hélas! quand j'aurais passé toute ma vie à me purifier dans mes larmes, je ne pourrais encore que me jeter à vos pieds, juge terrible, pour vous prier de ne point entrer en jugement avec moi.

Non, non, il faut que sa justice soit satisfaite; il exercera ce jugement. Qui sera donc absous? Ecoutez, Messieurs, ce sera celui qui aura été absous pendant sa vie au tribunal établi par Jésus-Christ; il n'y aura plus même par rapport à lui de recherche à faire : c'est la pensée de saint Jean Chrysostome. Le jugement est exercé, ou si le Seigneur entre lui-même dans cet examen, il ne trouvera plus rien à condamner; tout est remis, tout est effacé. Oui, ces péchés mêmes qui dans une recherche exacte échappèrent aux lumières qu'il plut à l'Esprit saint d'accorder à ses prières et à ses larmes, ces péchés qu'il ne put donc pleurer qu'en général, qu'il ne put soumettre qu'en général au jugement de l'Eglise, ils se trouveront effacés; car, comme dit saint Jean Chrysostome, le juge assis en terre a tout remis; et le juge assis en terre dicte lui-même, en quelque sorte, l'arrêt au juge dont il tient son pouvoir.

Or, revenons, mes frères, et concluons. Exiger de vous que, pour vous soustraire à ce jugement redoutable d'un Dieu irrité, vous vous recueilliez en esprit de pénitence; que vous imploriez par vos gémissements et par vos larmes la grâce qui seule peut vous aider à vous connaître suffisamment; qu'éclairés de son flambeau, vous fassiez toutes les recherches dont vous êtes capables pour sonder l'abîme de votre cœur; que vous interrogiez, que vous consultiez encore les guides que le Seigneur vous a donnés; est-ce là, qu'en pensez-vous maintenant, mes frères, vous imposer un joug intolérable?

Mais quoique ce soit là ce à quoi l'on manque le plus ordinairement dans le monde, ce n'est pas là cependant ce dont on se plaint davantage. La honte d'être remarqué comme pénitent par un monde qu'on aime encore, et dont on craint les jugements; la honte d'être reconnu pour pécheur par un homme à qui l'on est obligé de faire le récit humiliant de ses faiblesses; mais surtout la honte de dépendre des caprices, dit-on, d'un homme qui peut-être abusera de l'autorité que Jésus Christ lui donne : n'est-ce pas ce qui éloigne la plupart des mondains du sacrement de pénitence? Vous voyez, Messieurs, que je ne prétends rien dissimuler. Saint Jean Chrysostome se faisait autrefois

les mêmes objections en parlant à son peuple, et voici ce qu'il répondait :

Eclatez dès à présent, retentissez à nos oreilles, redoutable trompette, qui citerez tous les morts au tribunal du Dieu vivant! Vous l'entendrez un jour, cet effroyable son; et, dociles malgré vous à cette voix : Levez-vous, morts! vous paraîtrez avec tout l'univers en présence de votre Juge. Alors les anges, armés de leurs glaives de feu, feront enfin la séparation des pécheurs et des justes.

Ah! mes frères, vous craignez à présent de paraître pénitents aux yeux du monde. Car combien de pécheurs se trouvent engagés dans des sociétés auxquelles l'intérêt ou la bienséance ne leur permettent pas de renoncer; ce sont ces sortes de sociétés, où l'on a marqué au coin du ridicule la fréquentation des sacrements. C'est bien assez, prétend-on (l'Eglise, dit-on, n'oblige pas à davantage) de s'en approcher tous les ans une fois; c'est-à-dire, tous les ans une fois, venir faire le récit informe et mal digéré des mêmes crimes; c'est-à-dire, tous les ans une fois, venir dans nos églises prendre le masque et faire le personnage de pénitent; c'en est assez, et c'est ainsi que se forment des habitudes qui ne s'ensevelissent que dans le tombeau; c'est ainsi que se consomme un endurcissement, dont le charme n'est rompu que par la mort. Cependant quelquefois la grâce parle encore, elle montre le danger, elle presse d'en sortir; mais il faudrait, ou quitter ces sociétés qu'on aime, ou s'exposer à en devenir la fable et la risee; on ne peut se résoudre ni à l'un ni à l'autre.

Eh bien, non, vous n'en serez point séparés, de ces sociétés chéries; vous avez craint d'être mis au nombre des justes, vous en serez exclus. Qu'ils se réunissent tous ensemble ces impies esprits forts, dont la cabale audacieuse a formé un corps monstrueux de lois et de maximes, qui rend le seul vice honorable, la vertu seule honteuse; qu'ils se réunissent à eux tous ces prétendus honnêtes gens du monde, dont la probité dangereuse donne couleur à ces damnables maximes.

Quoi? me répondrez-vous sans doute, est-ce donc un crime de suivre un usage que l'Eglise même autorise? Une fois l'an, dit-elle. Oui, mes frères, une fois l'an, répondent les théologiens, pourvu que le délai de la confession ne vous expose pas au danger de tomber plusieurs fois successivement dans les mêmes fautes, et de contracter par là l'habitude; et quoi de plus prochain que ce danger? Une fois l'an, ajoutent les docteurs, pourvu que le délai ne fasse point risquer l'intégrité de la confession, en occasionnant l'oubli de quelques-uns de vos péchés; et ce risque est-il si éloigné, mes frères? Une fois l'an, par conséquent, sans préjudice du soin que vous devez avoir, de ne point hasarder le salut de votre âme; une fois l'an, sans préjudice de l'obligation habituelle de correspondre à la grâce de Dieu quand elle vous sollicite de rentrer en vous-mêmes; grâce que la seule crainte des jugements des hommes vous fait étouffer dans votre cœur.

On craint les jugements des hommes, Seigneur, et l'on ne craint pas les vôtres! Prenez donc garde, mes frères, poursuit saint Chrysostome, comment le tentateur se joue ici de votre faiblesse. Trouviez-vous le péché honteux quand vous le commîtes? Et vous le trouvez honteux quand il s'agit de le réparer? Dites-moi, je vous prie, en quoi l'ignominie consiste-t-elle? Si vous avez honte de vous avouer pécheurs, c'est donc dans le péché que l'ignominie consiste. Or, si c'est le péché en lui-même qui est honteux, l'action qui l'efface, qui le répare, ne peut l'être.

Mais je sens, Messieurs, que ces sortes de motifs échoueront toujours contre le préjugé de l'amour-propre. Écoutez-donc, Ephraïm, disait un prophète (*Ose.*, XIII), c'est encore saint Jean Chrysostome qui lui donne l'interprétation morale que vous allez entendre : Ton iniquité est demeurée liée dans le fond de ton cœur, parce que tu as caché ton péché; mais enfin, les douleurs de l'enfantement vont te saisir. Un moment de réflexion, je vous prie, sur l'énergie de cette expression.

L'esprit-Saint compare le pécheur qui n'ose avouer son péché à une de ces malheureuses victimes de la volupté qui voudrait cacher, qui cache en effet quelque temps et sa honte et son crime; mais enfin, les douleurs de l'enfantement trahissent son secret. Hélas! s'écriait à ce sujet saint Ambroise, insensé que je suis, je voudrais me cacher; je le puis à présent; mais le pourrai-je toujours? Eh! que deviendrai-je, Seigneur, quand, selon l'expression d'un autre prophète, vous me révélerez, vous me reprocherez en face toute ma turpitude : *Revelabo in facie pudenda tua.* (*Nahum*, III). Non-seulement je la verrai, l'univers entier la verra; autant qu'il y a eu d'hommes sur la terre, autant de témoins de mon ignominie, autant d'accusateurs qui s'élèveront contre moi : *Ostendam gentibus.* (*Ibid.*)

Quoi donc! Est-ce à dire que si vous faites à présent l'humble aveu de vos crimes, ils ne seront point révélés au jugement de Dieu? Quelques docteurs l'ont prétendu; mais non, pourquoi seraient-elles cachées, les surprenantes opérations de la grâce dans mon cœur? Oui, qu'elles paraissent, toutes les cicatrices des blessures que le péché fit à mon âme; qu'elles soient belles, j'ose le dire, couvertes du sang de Jésus-Christ, que l'humble aveu que j'en ai fait m'a appliqué.

Et nous craindrons encore la honte prétendue de la confession? Ah! mes frères, reprend saint Jean Chrysostome, si pour vous faire mériter ce précieux avantage d'être délivrés de la confusion de son jugement, le Seigneur vous avait ordonné de vous laisser conduire par ses ministres, en présence de tout un public, pour y révéler vous-mêmes, ou y entendre révéler toute votre faiblesse, essuyer les reproches, subir

la peine qu'elle mérite ; à quoi ne devriez-vous pas vous résoudre? Mais non, mes frères, poursuit cet éloquent docteur : *Non homini dicis, ut te probris impetat, non conservo, ut in publicum proferat.* Vous êtes seul avec un ministre de Jésus-Christ, ou, pour parler plus exactement encore, c'est à Dieu seul que vous faites l'aveu que nous vous demandons : *Deo soli.* Car (c'est encore le raisonnement de saint Chrysostome) il n'y a que Dieu qui puisse remettre les péchés ; celui que Dieu députe pour vous les remettre est donc, en quelque sorte, un Dieu pour vous, c'est-à-dire il en prend la place : *Dic Deo soli et dimittitur.*

Nos premiers chrétiens le savaient, ce que c'est de pouvoir se soustraire à la confusion du jugement de Dieu. La honte de déclarer secrètement leurs péchés à un prêtre leur paraissait trop légère pour mériter cette faveur ; on en voyait tous les jours qui se soumettaient volontairement à toute la honte d'une confession publique ; pour prévenir les scandales, l'Eglise fut obligée de modérer leur ferveur. Le peuple de Constantinople, à la voix de son grand archevêque, le sentait, ce que c'est de pouvoir se soustraire à la confusion du jugement de Dieu. L'heureux docteur qui, tenant à son peuple le même langage à peu près que vous venez d'entendre, était presque à chaque phrase interrompu par les cris qui retentissaient de toutes parts : Qu'il est bon, notre Dieu, qu'il est incompréhensible dans ses miséricordes! Nous, hélas! nous parlons à des cœurs qui ne sont sensibles que pour le monde, qui sont insensibles pour vous, ô mon Dieu!

Mais enfin, cependant, me direz-vous ; ce prêtre auquel il faut que je confie mon secret, n'abusera-t-il point de l'autorité que Jésus-Christ lui donne? Rendez justice à l'Eglise, vous-mêmes, mes frères ; oui, je suis assuré que vous en pensez mieux que vous ne voulez le paraître ; vous ne pouvez ignorer l'intégrité de ceux à qui elle confie ce délicat ministère. Après tout, quel abus peuvent-ils faire de leur autorité? Ministres de Jésus-Christ, ils savent que le même précepte qui vous oblige à la confession les oblige de leur côté au secret le plus sacré, le plus inviolable. Ministres de l'Eglise, ils savent qu'elle ne les laisse jamais maîtres de votre secret dans quelque circonstance, de quelque manière, sous quelque prétexte, pour quelque raison que ce puisse être. Et une déclaration faite sous le sceau du secret le plus inviolable, pour éviter la honte de la manifestation publique de votre conscience à la face de tout l'univers, c'est donc là, mes frères, ce que vous trouvez si terrible?

Quel autre abus encore peuvent-ils faire de leur autorité ? Ils n'en ont que pour vous absoudre. Il est vrai qu'ils peuvent ouvrir et fermer, retenir et remettre : mais, prenez garde, mes frères, que, dans ce tribunal, tout ce pouvoir de retenir et de lier se réduit à différer de vous absoudre : et encore ne peuvent ils différer de vous absoudre que pour vous absoudre ensuite plus efficacement. Et une sentence d'absolution, car ils ne peuvent en prononcer d'autre à ce tribunal, une sentence d'absolution à recevoir pour éviter la condamnation la plus authentique et irrévocable ; c'est donc là, mes frères, ce que vous trouvez si terrible?

Je me représente ici le Seigneur sous la figure de David, qui poursuit Absalon révolté. Quelque ingrat, quelque dénaturé qu'il soit, ce bon père ne veut point le perdre : *Servate mihi puerum Absalom.* (II *Reg.*, XVIII.) C'est ce que le Seigneur semble dire encore à ses ministres : Tout pécheur qu'il est, sauvez-le moi ; je ne vous donne pouvoir sur lui qu'afin que vous me le sauviez : *Servate mihi puerum Absalom.* Instruits qu'ils sont par cette voix des intentions de leur maître, compatissants d'ailleurs à vos maux par le sentiment même de leur propre faiblesse, guidés de plus et dirigés dans l'exercice actuel de leur ministère par ce Dieu qui veut vous sauver, quelle frayeur peuvent-ils donc vous inspirer encore ?

Mais après tout je raisonne en vain, me direz-vous sans doute ; tous ces raisonnements n'empêchent pas que la confession ne soit, de tous les exercices de la religion, le plus dur et le plus difficile. Il est vrai, Messieurs, et je l'avoue ; aussi doit-elle l'être. Car (prenez garde à ceci, je vous prie) presque toutes les autres pratiques de la religion conviennent à l'homme innocent, celle-ci est pour l'homme coupable ; toutes les autres pratiques de la religion ne tendent qu'à honorer Dieu, celle-ci tend à le venger ; elle doit donc être la plus pénible. Mais n'avouerez-vous pas aussi avec moi que ; quelque pénible qu'elle soit, puisqu'elle nous délivre du jugement de Dieu, c'est une institution de la plus grande miséricorde?

Concluons donc enfin en nous appliquant, chacun en particulier, tout le raisonnement dans ce discours.

Certainement je suis pécheur. Hélas ! mon Dieu, quand ma conscience oserait m'absoudre, que de créatures, témoins ou complices de mon péché, se soulèveraient contre moi! Sais-je donc ce que c'est d'être pécheur? Redevable à la justice de Dieu, soumis à sa malédiction, objet de sa haine, digne de toute sa colère : voilà ce que c'est qu'être pécheur. Dieu cependant, m'offre un moyen de me réconcilier avec lui ; et ce moyen me paraît trop dur. Ah! je ne sais pas ce que c'est que la haine de Dieu!

Ce moyen, c'est la confession : moyen unique et absolument nécessaire ; car, comme je l'ai dit d'abord, la contrition parfaite, la pure charité justifie, il est vrai ; mais la contrition parfaite renferme essentiellement le désir de la confession, et laisse toujours l'obligation de s'y soumettre. Donc il n'y a plus de milieu pour moi : ou la confession, ou toute la haine, toute la colère de Dieu sur moi. Dans cette alternative, je n'ai plus de sentiment que pour louer et bénir les miséricordes de mon Dieu. Le Prophète l'a dit (et il est bien vrai) que les œuvres de sa miséricorde l'emportent infiniment sur

toutes les autres œuvres, principalement sur les œuvres de sa justice. Qu'est-ce en effet que la peine de la recherche à laquelle me soumet sa justice, en comparaison de la sévérité de l'examen dont sa miséricorde me délivre? Qu'est-ce que l'humiliation de la déclaration à laquelle me soumet sa justice, en comparaison de la confusion du jugement dont sa miséricorde me délivre? C'est donc un jugement de pure miséricorde? Ah! si dans les tribunaux humains on n'exigeait pas davantage, quel coupable verrait-on périr?

Mais enfin, mes frères, puisque nous ne pouvons tous actuellement nous rendre témoignage que de notre péché, hâtons-nous tous de recourir au remède que notre Dieu nous offre. Puisque aucun de nous ne peut se rendre témoignage de ne point pécher un seul jour de sa vie ; recourons fréquemment à notre remède. Hâtons-nous d'exercer, exerçons fréquemment ce jugement sur nous-mêmes, crainte que le jugement de la justice divine ne nous surprenne : hâtons-nous de solliciter, faisons tout pour mériter l'arrêt d'absolution qui peut se prononcer sur nous en terre, puisqu'il est toujours ratifié dans les cieux, où nous conduise, etc. Ainsi soit-il.

SERMON II.

SUR LA CONNAISSANCE DE SOI-MÊME.

Pour le dimanche entre la Circoncision et les Rois.

Angelus Domini apparuit in somnis Joseph. (*Matth.*, II.)

L'ange du Seigneur apparut en songe à Joseph

Que c'est un beau spectacle que celui d'un juste entre les mains de la Providence! Se défiant de ses propres lumières et de ses propres forces, il attend toujours pour agir que la volonté de Dieu se manifeste à lui et le décide. L'humble connaissance, qu'il a de lui-même, lui inspire cette sage défiance, qui n'a rien cependant de pusillanime. Autant il se connaît lui-même, autant il connaît le Seigneur en qui il se confie; aussi se sent-il capable de tout, il ose tout, dès qu'il est assuré d'être conduit et soutenu par sa main toute-puissante.

C'est donc une parole vraiment divine, comme dit saint Bernard : une parole qui nous est venue des cieux : connaissez-vous vous-même. Elle fut autrefois la première leçon de philosophie de tous les sages; elle est encore aujourd'hui le premier principe de la vraie sagesse, la sagesse chrétienne : *Nosce te ipsum.*

Or c'est cette parole que je viens vous adresser aujourd'hui, très-assuré de vous aplanir toutes les voies de la pénitence, dans lesquelles j'ai tâché jusqu'ici de vous faire entrer, si je puis vous la faire goûter, cette parole, et vous en faciliter la pratique; mais, mon Dieu, ce n'est pas l'ouvrage d'une éloquence humaine. L'affreuse ignorance où, tous tant que nous sommes, nous vivons de nous-mêmes, et les causes de cette ignorance; les avantages de la connaissance de soi-même, et la manière de se les procurer, quelle vaste matière! Ce n'est pas encore là cependant à quoi ce discours doit se borner. Il faut suivre le cœur de l'homme dans ses replis les plus cachés, développer l'homme tout entier dans toutes ses parties, surprendre tous ses secrets, éclairer tous ses mystères soit de vice soit de vertu, fouiller, si j'ose ainsi m'exprimer, jusque dans le fond de sa nature, quelle recherche, et qui peut y suffire, si votre grâce, Esprit-Saint, ne le dirige? il faut un miracle; mais j'ose y compter, sur ce miracle; et dans cette confiance, voici de la manière la plus simple comment je saisis ce grand sujet.

Il est étonnant que si peu de personnes se connaissent; proposition qui sera le sujet de la première partie. Pourquoi donc est-il si rare de se connaître? question à laquelle je répondrai dans la seconde. En deux mots, Messieurs, les avantages que cette connaissance nous procure, je les proposerai d'abord pour vous exciter à vous étudier vous-mêmes; les obstacles qui s'opposent à cette connaissance, je les détaillerai ensuite, pour vous aider et vous diriger dans cette étude : c'est tout mon dessein. Mais si j'ai compté, pour le remplir, sur l'assistance de l'Esprit-Saint, c'est par votre intercession, ô Marie! *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que sert, Messieurs, tout ce qu'on appelle science humaine? Grands philosophes, génies fameux, quel fruit retirez-vous de vos recherches? Vous rendent-elles meilleurs ou plus heureux? Misérables victimes d'une vanité folle, ce que vous apprenez vaut-il en vérité la peine qu'il vous coûte?

Après la connaissance de Dieu, que la religion nous donne, il n'est qu'une science véritablement nécessaire, et qui pourrait suffire : c'est la science de nous-mêmes. Je dis : elle est absolument nécessaire pour être vertueux; elle suffit pour être heureux. N'est-il donc pas bien étonnant, comme je l'ai dit d'abord, que les hommes s'y appliquent si peu, qu'elle soit si rare?

Non, dit saint Augustin, dont je vais extraire toute cette première partie; non, il n'est point possible d'être vertueux si l'on ne se connaît soi-même. On ne peut éviter le mal si l'on ne connaît comment on est disposé pour le mal; on ne peut pratiquer le bien si l'on ne connaît comment on est disposé pour le bien : *Quales simus ad malum et quales ad bonum.* Voilà les deux premiers points de nos recherches, dès que nous voulons nous appliquer à la vertu.

Quales simus ad malum. D'abord vous trouverez dans le plus profond de votre cœur une semence malheureuse de tous les vices, une funeste fécondité de mal, une proclivité naturelle à toutes sortes d'erreurs : vous les reconnaîtrez en vous; elles sont en tous les hommes. Développons un moment le cœur humain en général; et vous, Messieurs, suivez-moi, je vous prie, dans les

replis secrets de votre cœur, où je vais pas à pas vous conduire.

Ce germe de vice commun à tous les hommes, vous le reconnaîtrez en vous dans cet amour d'indépendance, qui ne se soumet jamais qu'à regret et qui ne peut souffrir qu'aucun autre ait de la peine à se soumettre; dans cette haine de toute règle, qui sait toujours trouver des charmes dans l'objet le plus disgracieux, dès qu'il est défendu; dans cette envie démesurée de s'agrandir et de s'étendre, à qui la seule timidité, crainte de se détruire en trop s'enflant, peut faire respecter des bornes. Un être qui s'établit comme le centre de l'univers, le centre de tous les êtres : voilà l'homme. Hommes vertueux, hommes parfaits, prodiges de sainteté, héros du christianisme, approfondissez un moment votre concupiscence : vous allez y découvrir le principe de tous ces crimes honteux pour lesquels on a dressé des échafauds, inventé des tortures. Rien de moins chimérique, Messieurs; et vous-mêmes, pour vous reconnaître à ce tableau, quelque hideux qu'il soit, abolissons pour un moment toutes les lois, placez-vous dans une circonstance où l'impunité soit assurée à tout ce que vous oserez; pour vous y reconnaître encore mieux, supposez-vous nés, élevés dans les forêts du Nouveau-Monde, parmi ces peuples brutaux et sauvages qui les habitent : tous les traits de ce tableau se montreront en vous à découvert dans toute leur noirceur. L'éducation que vous avez reçue, la police qui s'observe dans nos villes, les règles de société que nous avons établies entre nous, les ont couverts, pour ainsi dire, ces traits hideux; mais ils n'en sont pas moins dans votre cœur. Seulement, que votre miséricorde, ô mon Dieu, se retire, aussitôt mon penchant vicieux, mis en liberté, bravera les trop faibles digues du préjugé, de l'honneur et des lois. Mais à présent je n'en crains rien, de ce penchant funeste, parce que dès que j'en connais ainsi le désordre, votre miséricorde, Seigneur, marche devant moi pour éclairer mes pas et prévenir mes chutes : *Misericordia tua ante oculos meos* (*Psal*, 22); et elle me suit, cette même miséricorde, pour m'affermir sitôt que je chancelle et me relever dès que je viens à tomber : *Et subsequetur me.* (*Ibid.*) En effet, l'humble connaissance de notre misère est toujours une des premières lumières que l'Esprit-Saint répand dans nos âmes, pour nous disposer aux grâces plus prochaines qui nous soutiennent ou nous relèvent. L'ignorance, ou du moins la distraction volontaire dans laquelle on vit de soi-même, occasionna dans tous les temps toutes les grandes chutes : *Quales simus ad malum.*

Mais ce penchant commun au vice en général se détermine dans chaque cœur à quelque vice particulier. C'est l'endroit faible par où le tentateur ne manque pas de l'attaquer. Si on ne le connaît, à combien de surprises ne s'expose-t-on pas?

Trois diverses concupiscences, comme parle saint Jean, diversifient tous les caractères et rassemblent tous les hommes en trois différentes classes : convoitise de la chair dans les uns, c'est-à-dire un goût de volupté, une sensibilité naturelle pour le plaisir; convoitise des yeux dans les autres, c'est-à-dire passion d'intérêt, soif des richesses, envie d'avoir, qui, à mesure qu'elle acquiert, s'irrite et s'enflamme davantage; orgueil de la vie, chimère d'honneur, entêtement de vanité, ambition, flatteur appât de réputation et de louanges. Ce sont là, comme dit saint Jean, les trois grandes passions qui sont, pour ainsi parler, les trois éléments du monde : *Omne quod in mundo est.* (1 *Joan.*, II.) Le point capital, pour nous, c'est de savoir lequel des trois est plus particulièrement le nôtre. Faute de le savoir, on ne peut prévenir la tentation, on s'y expose. Comment y résistera-t-on?

Faute de le savoir, une jeune personne se hâte de se jeter dans le monde. Prise aussitôt à l'amorce dangereuse de ses plaisirs, elle ne refuse à ses sens rien de ce qui peut les flatter; le luxe et la mollesse, les compagnies et leur immodeste liberté, le théâtre et ses scandales, rien ne lui semble dangereux, faute de se connaître.

Faute de se connaître, un jeune présomptueux, entêté de la folie d'être savant, du moins de le paraître, promène son indiscrète curiosité de lecture en lecture; il se croit assez fort pour affronter toutes les railleries, tous les sophismes de l'irréligion. Cependant, peu à peu, sans s'en apercevoir, il sape les fondements du christianisme dans son esprit et dans son cœur; le voilà devenu athée de créance, libertin de profession, faute de se connaître.

Faute d'être connues, toutes les passions s'établissent et s'enracinent dans un cœur. Les hauteurs de ce grand impérieux font l'effroi de tous ceux qui l'approchent, de ses amis même les plus intimes sont l'entretien de tous les cercles, tandis que lui-même il s'applaudit encore de sa modeste popularité. L'humeur sombre, chagrine, délicate, impatiente de cette femme mondaine est la croix de tout son domestique, tandis qu'elle ne fait des vœux au ciel que pour obtenir à son époux, à ses enfants, un caractère aussi doux, aussi liant, aussi paisible qu'elle suppose le sien. Il s'accuse encore d'être prodigue, désintéressé jusqu'à l'indolence sur ses propres affaires, cet homme qui, usurier public, monopoleur déclaré, reconnu fourbe et parjure, est l'exécration de toute une ville.

Egale nécessité de se connaître du côté du bien ainsi que du côté du mal : *Quales simus ad malum et quales ad bonum.* L'ignorance où l'on vit de ses dispositions à la vertu, de ses forces pour la vertu, de ses motifs dans la pratique de la vertu, fait toutes les vertus déplacées, toutes les vertus manquées, toutes les fausses vertus du monde.

Vertus déplacées. C'est le zèle indiscret d'un homme du monde, d'une femme chrétienne, qui veulent faire tête à tous les ennemis du christianisme; sans talent comme

sans caractère, ils s'érigent en censeurs du vice, en défenseurs de la foi, et font gémir la religion du secours toujours dangereux qu'ils lui portent. C'est au contraire l'humilité pusillanime, la timide modestie, qui étouffe sous le boisseau une lumière qui, posée sur le chandelier, éclairerait où l'État ou l'Eglise. L'ignorance où l'on vit de ses talents déplace donc tout : Marie s'ingère dans les fonctions de Marthe, et Marthe dans celles de Marie, faute de se connaître.

Fausses vertus. Comme on n'examine point les ressorts qui déterminent les mouvements du cœur, qui sont le mobile des actions, tel se croit généreux qui ne cherche qu'à se faire remarquer; une compassion tout humaine, une bonté de caractère, passe pour charité chrétienne; on ne remarque ni l'esprit de singularité qui se cache sous un extérieur mortifié, ni l'aigreur qui allume un zèle bouillant contre les impies. La passion quelquefois se déguise sous le masque d'amitié toute sainte, et ses intrigues se font canoniser sous le nom de commerce de dévotion. Si l'on étudiait son caractère, on trouverait que cette patience, cette douceur dont on s'applaudit, ne sont qu'une insensibilité naturelle. Que de conversions de dépit, de caprice, ou peut-être même de désespoir! Que de consciences délicates et scrupuleuses par attachement au propre sens, par opiniâtreté, par amour-propre! L'ignorance où l'on vit des motifs qui animent et qui soutiennent dans la pratique de la vertu gâte donc tout; on s'endort dans la fausse sécurité qu'inspire une vertu plâtrée, faute de se connaître.

Vertus manquées; demi-vertus, pour ainsi dire. Ah! Messieurs, connaissons-nous nous-mêmes, connaissons non-seulement notre faiblesse naturelle, non-seulement nos penchants naturels, non-seulement les semences naturelles de vertu qui sont dans notre cœur; connaissons-nous nous-mêmes, sentons les forces que nous donne pour la vertu la grâce de Jésus-Christ. Sainte religion, que de héros se formeront en votre sein! On ne verra plus de ces âmes timides qui, n'osant rien tenter de grand, s'arrêtent toujours dans les bornes d'une honteuse médiocrité; âmes lâches, à qui le pas à faire du précepte au conseil semble impossible, et qui se familiarisent tous les jours avec les fautes légères, par la fausse persuasion qu'elles ne peuvent les éviter. Elles entendront dans le fond de leur conscience la voix qui criait à celle de Paul : Je puis tout en celui qui me fortifie : *Omnia possum* (*Philip.*, IV.) On n'entendra donc plus les plaintes scandaleuses de ces prétendus chrétiens qui semblent reprocher à Dieu la vivacité de leur humeur, qui, malgré leurs résolutions les plus sincères, toujours, disent-ils, les emporte; la facilité de leur naturel, que le monde débauche presque sans qu'ils s'en aperçoivent; la violence des tentations auxquelles, sans cesse en butte, jamais ils ne résistent qu'à moitié; les ennuis, les dégoûts, les sécheresses, qui leur rendent inutile la grâce même de la prière. On ne se plaindra plus de tout cela; on osera tout tenter, parce qu'on sera sûr de tout pouvoir : *Omnia possum.* On bravera les tentations les plus violentes, on défiera le monde et ses attraits les plus charmants, on goûtera les dégoûts mêmes du service de Dieu; oui, dès qu'on sera sûr de le pouvoir : *Omnia possum.* On ne manque la vertu que faute de courage, et l'on ne manque de courage que faute de se connaître.

Qu'on se connaisse donc, on sera vertueux; la connaissance de ce qu'on est du côté du vice, infaillible préservatif contre le vice; la connaissance de ce qu'on est pour la vertu, sûre école de vertu. Qu'on se connaisse, on est heureux; je dis heureux, non pas de ce bonheur d'ivresse, ouvrage des passions tumultueuses, qui ne se soutient que par l'ignorance du véritable bien; je dis heureux de ce bonheur tranquille que la paix du cœur nous procure.

Créatures humaines, voulez-vous pénétrer avec moi dans les principes de votre vraie grandeur? *Agnosce dignitatem tuam.* (S. Leo.) Créatures spirituelles, souvenez-vous que cette machine de boue, ce corps, que vous appelez l'homme, n'en est que la plus vile partie; au dedans est l'esprit qui l'anime, esprit indépendant de tous les êtres de l'univers, hormis de Dieu. Créatures immortelles, souvenez-vous que si cette machine de boue doit se dissoudre, l'esprit qui l'anime vivra toujours, est fait pour toujours vivre; que le court espace de temps qu'il agit dans un corps n'est qu'un point, pas même un point de sa durée : *Agnosce dignitatem tuam.* Pénétrés de cette noble pensée, vous cesserez de nommer bien, de nommer mal, ce qui n'est que pour cette matière périssable. Des biens si courts sont-ils des biens? Est-ce un vrai mal que ce qui passe?

Créés pour la même fin, pour laquelle Dieu lui-même existe; pour l'aimer et pour le connaître; destinés au même bonheur qui fait la félicité de Dieu; toujours le connaître, toujours l'aimer : *Agnosce dignitatem tuam.* Que vous vous dégradez en abaissant vos pensées, en égarant vos désirs sur tout ce qui n'est point Dieu! Prodiguer ailleurs vos soins, rechercher ailleurs votre bonheur, c'est vous méconnaître.

Créés encore à la ressemblance de Dieu, vous portez en vous son image empreinte; un écoulement précieux de ses divines perfections fait l'essence de votre nature; j'y vois une ébauche de tous les traits de sa beauté, ébauche qui, quelque imparfaite qu'elle soit, vous rend le chef-d'œuvre de sa toute-puissance, et, par la participation de son essence, vous faisant participer à son empire, vous établit roi de la nature; que de grandeur! *Agnosce dignitatem tuam.* Ainsi la connaissance de nous-mêmes, après nous avoir élevés au-dessus de tous les biens sensibles, nous dispose à trouver le vrai bonheur en réglant et fixant nos désirs.

Car si de cette haute et sublime contemplation de nous-mêmes, chacun en particulier nous descendons dans la recherche exacte des talents de notre esprit, des situations de

notre cœur, quelle paix, quelle tranquillité dans la société et dans tous les états qui la composent! Passions, monstres féroces, ouvriers de discorde, de fureur et de trouble, bientôt apprivoisées, pour ainsi dire, par cet innocent artifice, vous allez vous-mêmes concourir à la félicité du monde.

L'ambitieux, en connaissant ses forces, modérera ses désirs. La confiance téméraire est l'âme de toutes les passions éclatantes et fougueuses; ôtez la présomption, toute la fougue des passions est calmée. Otez la présomption, on ne s'agitera plus pour écarter un concurrent qui fait ombrage; l'envieux ne se déchirera plus des traits cruels de sa propre envie; on s'abandonnera sans peine aux conseils salutaires, et l'opiniâtreté ne nourrira plus le trouble de son cœur par l'attachement à ses propres idées. Vous sentez, Messieurs, ce que je dois conclure; car vous savez que ce qui entretient la présomption, c'est l'aveuglement sur soi-même.

Que l'on se connaisse, et je suis certain que personne ne se croira plus de vrais talents que pour la place où il se trouve. C'est une Providence éclairée qui l'y a placé; la présomption, du moins, ne doit-elle pas être pour elle? Chacun se tiendra donc renfermé dans son état, content de son état. Quelle source de paix et de bonheur! Sans désir violent, sans empressement d'en sortir, chacun ne s'occupera qu'à remplir son emploi, à cultiver les talents dont il trouve en soi le germe et le principe. S'il sent ses devoirs au-dessus de ses lumières et de ses forces, sachant se rendre justice, il saura modestement descendre; du moins il saura s'éclairer des lumières, s'aider des forces et des talents d'autrui; par conséquent sans crainte de succomber sous un fardeau trop pesant, à l'abri des mépris outrageants et des revers cruels par la connaissance modeste de soi-même.

Ainsi, dès que nous serons détachés de nous-mêmes et de tous les biens sensibles, satisfaits de notre état, où tendront enfin, où se fixeront tous nos désirs? Dans Dieu seul. Plus de désir que pour le connaître et pour l'aimer; et la connaissance de nous-mêmes le remplira encore ce désir innocent et tranquille.

Cette pensée est de saint Bernard. Il dit que la connaissance de nous-mêmes est, pour ainsi parler, une science préliminaire à la connaissance de Dieu; et l'amour pour un objet tel que le Dieu que nous servons suit toujours les degrés de la connaissance. Or la connaissance de sa grandeur naît de la connaissance de notre bassesse: la connaissance de ses bontés s'épure et se perfectionne par la connaissance de l'excellence et de la force qu'il met en nous; sa Providence éclate à nos yeux à mesure que nous étudions les voies secrètes par lesquelles il nous conduit; et c'est du fond de l'abîme qui nous fait apercevoir la distance infinie de lui à nous, que nous nous écrions dans les transports de notre admiration, de notre amour et de notre reconnaissance : Qu'il est saint, qu'il est juste, mais surtout qu'il est bon, le Dieu qui nous a faits ce que nous sommes! Qui ne l'aimera, qui ne le louera de siècle en siècle des miséricordes qu'il fait en nous? Célébrons sa gloire, chantons ses bontés, invoquons sa puissance : *Confitemini, invocate;* parce qu'il a fait dans nous, ainsi que dans nos pères, éclater successivement et sa justice, et sa puissance, et surtout sa bonté : *Quia fecit nobiscum secundum suam misericordiam.*

N'est-il donc pas, en effet, bien étonnant, Messieurs, qu'une connaissance si avantageuse soit si rare? Hâtons-nous d'en rechercher les raisons pour leur donner une juste étendue. Ce sera le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Trois causes de notre aveuglement sur nous-mêmes : la distraction, la flatterie, l'amour-propre : la distraction, qui nous empêche de réfléchir sur nous; la flatterie, qui ne nous laisse voir à nous-mêmes que sous des traits faux, sous une image étrangère; l'amour-propre, qui nous fait haïr, ou du moins méconnaître la vérité toutes les fois qu'elle se montre à nous.

Et d'abord, le moyen, Messieurs, que nous nous connaissions, nous? Nous sommes toujours hors de nous; et si quelqu'un de nous quelquefois rentre en soi-même, c'est d'une manière si légère, si superficielle, qu'il lui est vraiment impossible d'en tirer aucun fruit.

Oui, tous tant que nous sommes, nous sommes toujours hors de nous. Il semble, en vérité, que nous ayons je ne sais quelle horreur de nous-mêmes, qui détourne toujours nos regards de dessus nous. Nous craignons d'être seuls, d'être livrés à nos réflexions; de là vient que la retraite est le plus horrible des tourments pour la plupart des hommes; l'inaction ne nous ennuie que par les retours fâcheux qu'elle nous oblige à faire sur nous-mêmes; et s'il arrive quelquefois que nous y soyons malgré nous, aussitôt ne cherchons-nous pas, et manquons-nous de trouver, de quoi nous distraire?

Tantôt par le tumulte des affaires. Je sais, Messieurs, qu'il en est qui sont absolument indispensables. J'adore avec soumission l'ordre de la Providence, qui, condamnant tous les hommes au travail, assigne à chacun sa condition, et dans sa condition, son emploi. Je loue celui que je vois appliqué tranquillement à jouer dans la société le rôle qui lui est tombé en partage; qui sait se répandre au dehors sans se perdre lui-même de vue, et revenant toujours au point où l'ordre de son Créateur le rappelle, rapporte uniquement à sa dernière fin tout ce qu'il fait et tout ce qu'il médite.

Mais l'esprit de vertige qui remue, qui anime toute la machine du monde, n'y laisse pas des occupations si tranquilles. Dans cette prodigieuse multitude d'hommes que je vois empressés de toutes parts, tous travaillent pour autrui, pas un seul pour soi-même; nous ne sommes tous, à le bien prendre,

que les ministres ou des affaires ou des passions les uns des autres.

Ce qu'on appelle penser à soi, revenir à soi, qu'est-ce à dire dans le monde? Travailler à l'entretien de cette vie : une grande partie du genre humain ne sait même porter plus haut ses vues et ses pensées; former, exécuter des projets, des systèmes de réputation et de fortune : c'est par cet art que les âmes nobles et héroïques savent s'enfler dans leur idée pour perdre le sentiment de leur bassesse naturelle; par un ouvrage modéré charmer l'ennui de l'inaction et de la retraite, réveiller, ranimer le goût du plaisir : c'est là ce qu'on appelle penser à soi, revenir à soi. Tout autre retour, idée chagrine, dont on sait encore mieux se distraire dans le sein des plaisirs.

A cet effet, l'ennui, l'inaction des hommes trouvent des asiles ouverts de toutes parts. Ici, dans les cercles illustres, aux dépens de la charité, on se confirme dans les idées avantageuses qu'on a de soi, et peut-être a-t-on l'art de justifier tous ses désordres par les censures amères qu'on fait ou qu'on entend faire de la religion. Là, le jeu remue les passions violentes, et par les grands ressorts de mouvements contraires, transporte tout entière hors de soi une âme tour à tour agitée de joie, d'espérance et de douleur. Ailleurs, l'oisive troupe de ces hommes qui font métier d'amuser et de divertir les autres hommes se trouve toujours prête à repaître de mille objets nouveaux, toujours étrangers, un esprit ou vide ou fatigué de réflexions trop sérieuses.

A cet effet s'apprêtent les tables du festin, si propres à faire une agréable diversion aux murmures impérieux d'une raison austère, et à fixer tout à fait aux plaisirs de la terre une âme qu'on enchaîne sous l'empire des sens.

A cet effet se dressent les théâtres, s'accordent les symphonies passionnées, où chacun s'empresse d'aller prendre l'intéressante leçon que l'on y donne, de préparer et de goûter sans remords tous les plaisirs.

Voilà toute la vie du monde, vie de dissipation continuelle. Et qu'en penserez-vous, Messieurs? Pour moi, je trouve que ce qui nous dissipe et nous distrait encore davantage, ce sont nos réflexions mêmes; car on en fait. Il est des esprits réfléchis qui pensent et méditent sans cesse; mais ils s'occupent de tout autre objet que d'eux-mêmes. Oui, mes frères, disait saint Augustin, nous sommes curieux de savoir tout ce qui se passe hors de nous. Nous voulons connaître, nous connaissons, en effet, tous les siècles qui nous ont précédés; nous avons mesuré l'étendue des cieux, compté les flambeaux célestes qui nous éclairent; nous pénétrons dans les profonds abîmes; les entrailles de la terre n'ont pu dérober à nos regards aucun des secrets de la nature; notre âme avide, impatiente de savoir, échappe toujours, échappe seule à ses recherches. Ceux mêmes qui l'ont choisie pour sujet de leurs études ne l'ont envisagée, ne l'envisagent que comme un objet tout à fait étranger : aucun d'eux s'applique-t-il jamais ses propres découvertes? Moi-même, ajoutait saint Augustin, je cherche maintenant à développer le cœur de l'homme, et je sens bien que mes passions, mes sentiments se dérobent à ma vue, tandis que je développe, tandis que je peins et que je combats les sentiments et les passions des autres. Tous tant que nous sommes, nous sommes donc toujours véritablement hors de nous; ou si quelquefois nous y rentrons, c'est, comme j'ai dit, d'une manière si légère et si superficielle, que nous ne pouvons en retirer aucun fruit.

Car quelquefois un reste de religion, certains remords de conscience qu'il n'est pas possible d'étouffer entièrement nous avertissent qu'il faut rentrer au dedans de nous-mêmes. Comment le faisons-nous?

Il faudrait alors examiner dans un détail exact, non-seulement toutes nos fautes, mais toutes nos vertus; non-seulement toutes nos actions, mais tous les mouvements de nos cœurs; non-seulement nos désirs, mais jusqu'à nos pensées les plus secrètes, jusqu'aux égarements de l'imagination la plus volage. Est-ce là ce qu'on fait? On repasse vaguement et à la hâte sur les actions principales de sa vie; le reste, discours, désirs, pensées, c'est, prétend-on, un détail de minuties indigne d'intéresser un esprit occupé.

Cependant, il faudrait pénétrer jusqu'au ressort secret qui détermine notre cœur, rechercher quels sont les véritables principes de nos actions extérieures : si c'est crainte des hommes ou crainte de Dieu, qui enchaîne le penchant que nous nous sentons à certains vices; si c'est tempérament, préjugé d'éducation, sentiment de ce qu'on nomme honneur; ou respect pour la loi de Dieu, attachement à la religion, qui porte à la pratique de certaines vertus. Est-ce là ce qu'on fait? On ne consulte de la loi rien que la lettre; pourvu qu'on la pratique, on se félicite d'une vertu qui distingue à l'extérieur des autres hommes; pense-t-on même que ce soit le motif qui décide toujours de la nature d'une action morale, dès qu'elle n'est pas criminelle en elle-même?

Mais il faudrait surtout nous attacher à reconnaître la disposition habituelle de notre cœur; pour cela nous placer en esprit dans les occasions délicates : car tel s'applaudit souvent de la fermeté de sa foi, à qui peut-être il faudrait moins qu'il ne fallut à Pierre pour le faire renoncer à Jésus-Christ. L'homme qui veut se connaître se tente lui-même, s'éprouve lui-même par la tentation; et s'éprouvant de toute manière, découvre enfin l'endroit faible de son cœur. Est-ce là ce qu'on fait? Au contraire, ne regardons-nous pas ces suppositions comme des épreuves dangereuses, capables, disons-nous, de réveiller les passions : oui, passions endormies, dont le fatal silence, en nous aveuglant, nous prépare aux chutes les plus rudes.

Mais pour réussir dans tout cela, voici surtout ce qu'il faudrait : étudier quels sont

les objets qui nous occupent le plus agréablement et le plus souvent, par où la lenteur attaque plus souvent notre cœur, y fait plus souvent brèche; épier, pour ainsi dire, et surprendre notre âme dans ses mouvements les plus involontaires; réfléchir sur toutes les impressions que font sur nous les différents objets, remarquer si l'impression ne varie pas, dans quelles circonstances elle varie; suivre notre esprit et notre cœur dans toutes leurs situations diverses, prendre garde aux sentiments qui y dominent, quels sont les événements qui les irritent et qui peuvent plus facilement les calmer. Est-ce là ce qu'on fait? Ah! Messieurs, personne a-t-il le temps de le faire? Il faudrait une attention continuelle sur nous-mêmes; en sommes-nous capables, dans la distraction continuelle où nous vivons tous. Ainsi qu'un vaisseau sur une mer agitée, chacun se laisse emporter au gré des vents et des flots; c'est bien assez de trembler à ces grands coups d'orage, qui font entrevoir le fond de l'abîme; est-ce y penser, d'exiger que l'on compte chaque flot qui le bat, chaque secousse que lui donne la tempête?

Mais, dans cette épineuse recherche, on pourrait s'aider de certains livres ou de certains discours, qui serviraient comme de fil, pour pénétrer dans les replis secrets de chaque conscience : fidèles miroirs, qui rendent trait pour trait les plus exactes ressemblances. On en trouve plusieurs de ce caractère, il faudrait en faire étude. Est-ce là ce qu'on fait? Véritablement rien de plus à la mode aujourd'hui que les lectures, mais lectures qui sont elles-mêmes une autre espèce d'amusement et de distraction; ou si l'on fait encore quelques lectures sérieuses et profitables pour le cœur, ne sont-elles pas si rapides, si distraites, qu'à peine sait-on ce qu'on a lu, et même ce qu'on lit.

Le moyen donc qu'on puisse se connaître? Ajoutez encore à la distraction où chacun vit, la flatterie.

Presque chacun de nous se trouve renfermé dans une certaine sphère plus ou moins vaste où il domine : un magistrat, dans l'étendue de sa juridiction, un maître dans son domestique, un père du moins dans sa famille. C'est la règle que quiconque est soumis par état flatte celui qui le domine, respecte tous ses défauts, adore toutes ses passions, encense tous ses vices. Ainsi le courtisan veut être dédommagé par ses vassaux de l'encens qu'il prodigue à son prince; ainsi d'état en état, comme chacun est obligé de flatter quelqu'un, chacun veut être flatté à son tour; et tout le commerce du monde se trouve réduit à un commerce de flatterie.

Nous avons tous besoin les uns des autres; et le prix des services, n'est-ce pas toujours la flatterie? La flatterie, c'est le grand art d'apprivoiser, comme l'on dit, les passions humaines pour les faire servir à notre utilité particulière. Vient-on à bout d'un orgueilleux qu'en le confirmant dans la haute idée qu'il a de lui-même? Comment prend-on l'avare, qu'en louant sans cesse et sans pudeur la sagesse de son économie prétendue? Voilà ce qu'on appelle savoir son monde, prendre chacun par son faible. Admirable maxime qui réduit tout le commerce de la société à un commerce de flatterie!

Entre les égaux mêmes, qu'est-ce à présent que l'amitié? En est-il qui soit vraiment sincère? Eh! Messieurs, vos prétendues règles de politesse n'en ont-elles pas banni toute ouverture de cœur et toute confiance? C'est donc à présent dans le monde à qui se trompera le mieux, et le grand art est de savoir persuader aux autres que l'on a d'eux toute autre idée que celle qu'en effet on en a. Ainsi, jusqu'au commerce même de l'amitié, tout n'est enfin que flatterie.

Mais il est surtout certains états dans le monde que tout semble conspirer à aveugler. Dans ces états on est idole dès le berceau. D'abord l'orgueil, la vanité, la molle délicatesse y président à la première éducation de l'enfance; d'aveugles parents, une mère surtout, exigent (c'est la sûre manière de leur plaire) que tout soit adoré dans leur naissante idole, aux oreilles de laquelle rien ne retentit jamais que les maximes de l'aveugle soumission que chacun doit à ses caprices. Aussi a-t-on grand soin de contenter, de prévenir ses moindres désirs; tout est objet d'admiration dans sa personne; chacune de ses paroles est un oracle digne d'être applaudi; dans ses actions tout charme, tout enchante, et, jusque dans ses défauts et dans ses vices, une aveugle complaisance sait toujours trouver un merveilleux adorable.

Ainsi croissent tous ceux que l'on appelle les grands du monde, les dieux de la terre; et à mesure qu'ils croissent, croît avec eux ce préjugé flatteur que tout mérite en eux et de l'encens et des autels. Viendra bientôt, surtout par rapport à un sexe à qui tout ceci convient principalement et presque sans distinction, viendra une troupe insensée d'adorateurs ou simulés ou sincères, et les uns et les autres, également de concert pour les aveugler. Comme chacun prend le ton d'eux, ils s'imaginent aisément que c'est à eux de le donner à tous. Plaise au ciel du moins qu'ils n'étendent pas leur despotique empire jusque sur les dogmes de la religion! C'est un crime de les contredire; ils s'arrogent surtout l'infaillibilité. On les a de bonne heure accoutumés à n'être contrariés en rien; n'être pas de leur avis en quelque chose, c'est pour eux une démonstration que l'on a tort. Eh bien! puisque pour leur plaire il faut leur applaudir, on leur applaudira. On a fait passer en règle et en devoir de se soumettre toujours, du moins en apparence, à leurs décisions; de plier, de ramper toujours, du moins extérieurement, sous leurs lois; contre leur feinte modestie, de prendre en tout le parti de leurs vices et de paraître ravi, transporté des défauts mêmes qui répugnent et révoltent le plus dans leur air ainsi que dans leurs manières.

A travers l'épais nuage que forment autour d'eux les vapeurs d'encens qu'on leur prodigue, comment se fera jour la vérité?

Nous-mêmes, ministres de l'Evangile, nous ne savons comment soutenir auprès d'eux la vérité de notre caractère; on exige de nous tant de ménagements que nous tremblons sans cesse de trahir les intérêts de notre Dieu. Il faut flatter tous les portraits de leurs vices, en adoucir tellement les couleurs qu'ils en perdent tout ce qu'ils auraient pu avoir d'intéressant et de propre à toucher. Crainte de perdre leur confiance, et par là de tout désespérer, il faut toujours abandonner d'abord le moins essentiel ; et pour l'essentiel même, on le touche si légèrement, on l'enveloppe, on le déguise avec tant d'art, sous tant de tours, tant de figures, qu'à peine y peut-on démêler et reconnaître le vrai.

Quoi! nous-mêmes (hélas!) contribuerons-nous donc à les tromper? Mais enfin, que pouvons-nous faire? Offrons une vérité nue, elle révolte : c'est là, dans tous les hommes, l'ouvrage de l'amour-propre, toujours habile à tout justifier, toujours, surtout, en garde contre tout ce qui pourrait arracher son bandeau : troisième cause de notre aveuglement sur nous-mêmes.

Ce qu'on nomme amour-propre est naturel à l'homme; nécessairement nous nous aimons; c'est l'ordre de la Providence qui nous a formés et qui nous aime. Mais cet ordre était qu'en nous aimant nous nous appliquassions à nous perfectionner de plus en plus. La dépravation de la nature l a perverti, ce bel ordre. Parce que nous nous aimons, nous ne cherchons qu'à nous confirmer dans l'idée favorable de nos talents et de nos vertus en nous justifiant surtout à nos yeux.

Comment s'aimerait-on sous ces traits odieux qui font des uns l'horreur, des autres la risée de la société? Cette personne, que je nommerais volontiers le fléau des réputations, comment s'aimerait-elle si elle voyait comment elle est redoutée de tous ceux qui croient avoir le malheur d'être connus d'elle; et cet autre, l'effroi de la veuve et du pupile, que les ressorts d'une fourbe politique viennent de tirer de la poussière où croupissaient ses ancêtres, et qui se grossit, s'enfle chaque jour de concussions et de brigandages; comment, dis-je, s'aimerait-il si l'amour-propre n'avait l'art d'adoucir ces traits hideux jusqu'à les faire tout à fait disparaître.

Tantôt c'est en tirant d'un fond tout corrompu quelques restes de semences de religion et de vertu; on s'en applaudit, on s'en félicite. Ainsi le plus scélérat, pensant à tant de crimes énormes qu'il n'a pas encore osé commettre, trouve moyen de s'estimer homme de bien.

Tantôt c'est en se comparant aux autres hommes. Combien n'en connaît-on pas qui, avec la même conduite, et même avec une conduite moins régulière, à ce qu'on pense, sont cependant aimés et estimés dans le monde? Pourquoi ne porterions-nous pas de nous un jugement que nous voyons autorisé par ceux qu'on porte ouvertement de nos semblables?

Tantôt, c'est en considérant ses défauts dans le point de vue qui les met en opposition avec les défauts contraires : artifice admirable, qui donne, en effet, une couleur de vertu à tous les vices, artifice à la faveur duquel le vindicatif le plus brutal s'applaudit de n'être ni timide ni lâche; le voluptueux de n'être point avare; et l'impie de n'être point hypocrite.

Je n'épuiserais jamais le détail de toutes les adresses de l'amour-propre. Le remède à ses surprises serait un ami fidèle et sincère, assez habile pour pouvoir nous connaître, assez généreux pour ne pas vouloir nous tromper. Quel trésor! mais se trouve-t-il? Oui, je crois qu'on le trouverait, si on le cherchait en effet? Mais on feint de le chercher, et rien que craigne tant notre amour-propre.

Car enfin, Messieurs, qui oserait se charger auprès de vous d'un tel emploi? Une peinture trop ressemblante que je vous ferai de vous mêmes suffira pour me rendre odieux à jamais; si je parais avoir trop bien découvert votre faible, me voilà suspect pour toujours.

Entreprendrai-je après cela de proposer d'autres remèdes contre l'amour-propre qui vous aveugle? L'amour-propre est en garde contre tout. Dirai-je : consultez, interrogez vos ennemis? Point de meilleur maître qu'un ennemi, disait un sage, dans l'art de se connaître; les avis les plus sûrs viennent de lui. L'amour-propre y trouverait trop peu son compte; il suppose comme un principe que la haine aveugle toujours; et sur ce principe, être blâmé, censuré par un ennemi dans quelque point, c'est assez pour faire de ce point le plus bel endroit de notre vie.

Dirai-je donc : consultez, interrogez les personnes sages et désintéressées? Mais c'est assez d'être censeur pour devenir suspect; tout censeur passe toujours ou pour manquer de lumières, ou pour être prévenu d'envie.

Dirai-je : consultez, du moins, interrogez la voix publique? La voix publique! Oui, véritablement, quand elle loue, c'est une voix sacrée, qu'on décorera volontiers du privilége d'infaillibilité; mais si elle condamne, c'est un jugement de populace qui même ne mérite pas qu'on en appelle.

Que de voiles multipliés sur nos esprits, pour nous dérober la connaissance de nous-mêmes! Cependant après tout, Messieurs, sont-ils si difficiles à lever? Ah! pour peu que nous voulussions être de bonne foi avec nous-mêmes, nous saurions bien y réussir. Car enfin nous savons si bien connaître les autres hommes; nous démêlons toujours sûrement, prétendons-nous, dans les actions même les plus équivoques, le motif secret qui en est le ressort; rien ne nous échappe, nous perçons tous les masques sous lesquels la passion d'autrui se déguise à nos yeux. Pour cela même, il ne nous faut ni une longue habitude avec les personnes que nous jugeons ainsi, ni beaucoup de réflexion sur

leur conduite. Il ne vous faut qu'une conversation pour décider de l'esprit et des talents de cet homme d'étude, de la droiture et de la pénétration de ce magistrat; il ne vous faut qu'un démêlé léger avec cette personne, pour asseoir un jugement irrévocable sur son humeur et son caractère; il ne vous faut quelquefois qu'envisager un inconnu : vous lisez, dites-vous, sur son visage et dans ses yeux tout le secret de son âme.

Prétendez-vous donc être le seul impénétrable? Mais ignorez-vous qu'on prétend vous connaître aussi bien que vous prétendez connaître les autres? Tel que vous jugez, vous juge à son tour. Celui dont vous blâmez l'humeur fougueuse, s'en prend de ses vivacités à vos hauteurs; et ce voisin, que vous accusez d'être si peu liant, s'excuse sur votre excessive délicatesse. Pourquoi prétendez-vous que les autres se trompent dans leurs jugements, tandis que vous prétendez être infaillible dans les vôtres? Non, non, Messieurs, le plus souvent nous nous rendons, en effet, justice les uns aux autres; mais que sert la justice que nous nous rendons ainsi? Toujours elle nous rend plus criminels, souvent elle altère notre repos. Ce n'est que la connaissance de nous-mêmes qui peut servir, comme je l'ai montré, à nous faciliter la vertu, à nous procurer le bonheur. Ecartons donc enfin les ténèbres, que répandent sans cesse autour de nous et la dissipation de notre vie, et la flatterie dont nous enivrent ceux qui vivent avec nous, et les adresses de notre amour-propre.

Mais, Seigneur, il n'appartient qu'à vous de dessiller tout à fait nos yeux; votre grâce seule peut dissiper l'affreuse nuit qui nous couvre. Ouvrez donc, dès à présent, ouvrez à nos yeux ces grands livres, où votre exacte justice a gravé en traits ineffaçables nos œuvres, nos pensées et nos plus secrets penchants. C'est là, Messieurs, que nous verrons nos portraits non flattés. Un jour nous les verrons, mais trop tard; c'est maintenant que cette vue peut nous être utile. Mon Dieu, que votre bonté fasse donc à présent ce que fera alors votre justice! Mon amour-propre en rougira sans doute; mais ne faut-il pas que tôt ou tard il en rougisse? Confusion salutaire que celle dont vous me couvrirez aujourd'hui; puisqu'elle peut seule prévenir l'horrible confusion, dont votre jugement me couvrira.

Que ne puis-je, Messieurs, avant que de finir, vous la décrire, l'horrible confusion d'une âme qui, toujours aveuglée sur elle-même, se voit tout à coup, quand la mort a tiré toutes les voiles. Elle se voit telle qu'elle est aux yeux de Dieu. Alors une telle horreur d'elle-même la saisit, qu'aussitôt, prévenant l'arrêt de son Juge, elle se condamne elle-même, elle se précipite; elle voudrait un abîme plus profond que l'enfer, pour se dérober à la vue de son Dieu, à la vue des créatures, à la vue d'elle-même; c'est pour cela qu'elle invoque les collines et les montagnes, pour la cacher ou la détruire. Voilà, Messieurs, ce que doit opérer en nous la connaissance trop tardive de nous-mêmes.

Et nous craindrons après cela les peines et les difficultés de cette recherche? Votre grâce, ô Dieu des miséricordes, nous aidera, nous soutiendra, nous en fera goûter les fruits, et dans cette vie par la solide paix qu'elle nous procurera, et dans l'autre vie par la béatitude éternelle dont elle nous aura frayé le chemin, et où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON III.

POUR LA FÊTE DE LA TOUSSAINT.

Laudemus viros gloriosos parentes nostros. (*Eccli.*, XLIV.)

Célébrons ces hommes glorieux qui sont nos pères.

Quels éloges, en effet, ne méritent-ils pas, ces hommes que l'Esprit-Saint nous ordonne de louer? Le Seigneur lui-même les a glorifiés, continue l'ecclésiastique, après les avoir choisis pour être dans leurs siècles, les uns les instruments de sa puissance, d'autres les ministres de sa miséricorde, tous les images vivantes de sa sainteté. La vertu fut toute la richesse de la plupart d'entre eux; et ils ne se sont tous rendus illustres et glorieux que par le mépris généreux qu'ils ont fait des dignités et de la gloire. Mais le Dieu, pour les intérêts duquel ils se sont sacrifiés toute leur vie, les a élevés après leur mort au-dessus de toutes les puissances de la terre. Les noms des plus fameux héros du monde sont tombés en oubli; si quelques-uns subsistent dans le souvenir des hommes, ils ne sont, la plupart, que des objets, ou de mépris ou d'horreur; mais la mémoire de ces hommes simples que le Seigneur glorifie, elle est en bénédiction sur la terre et y sera toujours.

Louons donc, concluait l'ecclésiastique, célébrons ces hommes vraiment glorieux. D'abord la reconnaissance nous en impose le devoir : ils sont nos pères : *Laudemus viros gloriosos parentes nostros.* Ce sont eux qui nous ont transmis et conservé le précieux dépôt de la foi; tant que la terre possédera cet inestimable trésor, ils auront droit d'en exiger un tribut de louanges. Notre propre intérêt nous engage à les honorer; le Seigneur les a rendus dépositaires de sa toute-puissance; de combien de faveurs leur sommes-nous déjà redevables? Ce n'est peut-être qu'en leur considération que Dieu nous conserve encore. Peuples, célébrez donc à l'envi leur gloire et leur vertu, qui fut la source de leur gloire; que l'Eglise aujourd'hui retentisse de leurs éloges : *Sapientiam ipsorum narrent populi, et laudem eorum nuntiet Ecclesia.* (*Ibid.*)

Ce sont là, Messieurs, des sentiments dans lesquels il n'est personne d'entre nous qui ne paraisse entrer de soi-même. Quel éclat, en effet, quelle pompe dans les fêtes que nous célébrons à l'honneur des saints, sur-

tout dans celle que nous célébrons aujourd'hui à l'honneur de tous les saints! Cependant, entre nous combien en est-il dont la conduite, combien dont la créance même dément l'hommage extérieur! Et, tandis que nos mains brûlent publiquement l'encens sur les autels, l'esprit incrédule des uns, le cœur corrompu des autres ne le désavouent-ils pas dans le secret? L'esprit incrédule a donc ses prétextes pour se confirmer dans l'erreur, ainsi que le cœur corrompu pour s'autoriser dans le vice. Attaquons également aujourd'hui et les uns et les autres; et, pour consacrer efficacement ce discours à la gloire des saints, tâchons d'apprendre à les honorer et à profiter de leurs exemples : c'est la fin que je me propose dans les deux parties de ce discours. Pour réussir,

J'attaquerai, 1° la licence des esprits incrédules sur le culte des saints; ensuite je tâcherai de ramener le cœur humain de ses égarements sur l'imitation des vertus des saints. En deux mots, il faut honorer les saints, il faut les imiter; ce que la foi catholique nous ordonne de croire sur le culte des saints; ce que la morale évangélique nous prescrit sur l'imitation des vertus des saints : c'est tout mon dessein. Commençons par saluer la reine même des saints et adressons-lui notre premier hommage. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est vrai, Messieurs, comme dit saint Jérôme, que tout croire indifféremment c'est, à proprement parler, ne rien croire; la foi doit être éclairée, et la crédulité même n'est plus pieuse si elle est sans choix et sans discernement. Ce que saint Paul disait du zèle en particulier doit s'entendre également de toutes les vertus en général : que rien ne peut honorer Dieu sans être réglé par la science.

A Dieu ne plaise donc que j'autorise ici de chimériques visions une dévotion superstitieuse, sous prétexte de combattre la licence des esprits incrédules! Rejeter tout, admettre tout sans examen, ce sont deux écueils. Ah! Messieurs, plût à Dieu que nous n'eussions à vous prémunir que contre le second! Nous ne vous reprocherions pas longtemps de trop croire. Mais aujourd'hui c'est un pyrrhonisme détestable, qui s'établit de toutes parts sous le beau nom de critique sage et de culte épuré. Il traite tout de simplicité populaire; et l'histoire des saints, et le respect qui leur est dû, et le mérite de leur médiation, rien n'est à couvert de ses réformes. C'est donc sur ces trois points que j'attaque aujourd'hui tout esprit incrédule; et je prétends le convaincre : 1° de témérité dans sa critique outrée sur l'histoire des saints; 2° d'irrévérence envers Dieu dans les doutes qu'il forme sur la sainteté de ceux que l'Eglise propose à notre culte; 3° d'erreur expresse et formelle dans ses raisonnements sur le mérite de la médiation des saints. Tâchons de traiter à fond cette importante matière.

Et d'abord, qui sont-ils donc ces austères censeurs, qui jugent sans appel la vérité de nos annales? Non, certainement nous ne leur disputerons aucune des qualités qui leur conviennent. Nous reconnaissons toute la sagacité de leur esprit dans la conduite des affaires mondaines; nous admirons le vif enjouement qui les fait briller dans les sociétés et dans les cercles. Ils excellent dans cette espèce de littérature amusante, qui fait le véritable goût de notre siècle; ce sont des hommes à talents, aux décisions desquels nous nous ferons toujours un devoir de céder dans tout ce qui sera du ressort de leurs connaissances. Mais, entre eux, combien en est-il qui aient porté le flambeau de la critique dans la nuit des anciennes histoires pour y démêler le faux du vrai? Combien qui se soient donné la peine de rechercher les monuments antiques pour y découvrir l'époque, la suite, les preuves des faits que nous rapportons?

Sur quoi donc doutent-ils? C'est qu'en croyant, ils craignent, disent-ils, de se tromper; mais en ne croyant pas ne courent-ils aucun risque. N'est-on dans l'erreur qu'en affirmant le faux; n'en est-ce point une de nier le vrai?

Car enfin, pas une de ces histoires, quelque apocryphe que vous la supposiez, pour laquelle cependant nous n'apportions des preuves. Nous ne les avançons pas de nous-mêmes; nous en savons la source et l'origine. Oui, répond-on, des siècles grossiers et crédules par ignorance se sont trompés et séduisent les simples. Mais quels siècles traite-t-on de la sorte? Souvent sans le savoir, ceux mêmes où vivaient les Basile, les Grégoire, les Chrysostome et les Augustin. Et quand nous n'aurions à citer en faveur de ces faits que la tradition de l'Eglise, car, souvenez-vous, Messieurs, je vous prie, que je ne prétends pas, j'en ai d'abord averti, vous faire tout croire indifféremment et sans choix. Je parle pour les saints dont l'Eglise autorise le culte; et par rapport à ces saints, je parle des faits que l'Eglise adopte.

Mais la tradition de l'Eglise, n'est-ce pas à présent la plus faible de toutes les preuves; et cela depuis quand? Pour trouver la première origine de cette critique outrée que je combats, remontez à deux ou trois siècles au plus. Il est vrai que l'ignorance et les vices, également répandus alors parmi les peuples, n'avaient que trop déshonoré l'Eglise; c'était cependant toujours l'Eglise sainte, toujours guidée, toujours régie par l'Esprit-Saint. Les Pierre de Cluny, les Bernard dans le XIIe siècle, les Dominique ensuite, les Thomas d'Aquin, les Bonaventure, les Gerson, les Albert, les Laurent, les Justinien, jusque dans le XVe siècle, et tant d'autres étaient-ils moins sages, moins éclairés que nous? Mais l'erreur, qui parut ensuite, avait intérêt à décrier l'Eglise des siècles qui avaient précédé; pour avoir un prétexte de réformer, il fallut d'abord crier au scandale.

Ce fut donc alors qu'on vit, pour la première fois, de l'école des Luther et des Calvin sortir ces grands critiques, qui, pour convaincre l'Eglise d'avoir prévariqué dans son culte, attaquèrent toutes les annales et prétendirent en démontrer la fausseté. Le champ ouvert à la critique, chacun voulut s'y distinguer. Des savants n'employèrent plus leurs lumières qu'à répandre des ténèbres sur tout; et l'on regarda, comme le plus beau fruit d'une longue et pénible étude, d'avoir trouvé de quoi combattre et rendre suspectes les autorités les plus respectables. L'histoire, et sacrée et profane, devint un vaste théâtre, où chacun se crut en droit de porter le trouble et la confusion; bientôt on ne sut plus à quoi s'en tenir sur rien; n'était-ce pas ce que l'on prétendait? C'était, en effet, un grand acheminement au pyrrhonisme universel, où l'on voulait conduire, d'avoir su faire des problèmes de tous les faits les mieux constatés autrefois; et voilà, Messieurs, où nous en sommes précisément aujourd'hui. Sans critique il n'est plus permis d'aspirer au titre de bel esprit; la manie du bel esprit est universelle : voilà pourquoi chacun veut critiquer.

Cependant, critique-t-on tellement à la légère qu'on ne s'appuie d'aucun principe; suivez-moi, je vous prie. Chacun dresse à sa propre raison un tribunal, c'est là que tout doit être examiné, et rien n'y passe, si la raison ne le conçoit. On n'a pas respecté nos dogmes mêmes; eh! quel respect devions-nous espérer pour l'authenticité de nos histoires.

On y voit souvent des événements extraordinaires, par lesquels Dieu se plaît à déconcerter toutes les mesures de la prudence humaine, en se montrant avec éclat le maître et l'auteur de la nature. La singularité de ces sortes de traits révolte; c'en est assez pour les nier.

La grâce toujours variée dans ces opérations et toute miraculeuse jusque dans les plus simples, conduit ces élus par différentes routes. C'est le langage de saint Paul, et après lui de tous les saints docteurs; mais ces routes sont inconnues à la nature, le plus souvent contraires aux règles de la sagesse mondaine; c'en est assez pour tout nier.

Parlons de révélations, de visions, d'extases, de ces combats sensibles que quelques saints ont été obligés de livrer aux esprits infernaux. Un geste dédaigneux, un ris moqueur, c'est la seule réponse qu'on y oppose.

Prenez donc garde, Messieurs, que ce ne sont pas précisément les saints qui sont les objets de votre censure, c'est Dieu lui-même. Mortels, eh! comment vous appellerai-je, vous qui prétendez régler la providence de notre Dieu, limiter sa puissance, mettre des bornes à sa miséricorde; quelle étude avez-vous donc faite des voies de Dieu? Les plus grands saints, nos pères dans la foi, les plus illustres docteurs n'ont cru devoir que les adorer et se taire. Le Seigneur vous a-t-il fait entrer, vous en particulier, dans ses conseils pour vous révéler ce qu'il a voulu, ce qu'il a pu inspirer ou permettre. Concluons donc : critique outrée, critique folle sur l'histoire des saints; et ajoutons : 2° scandaleuse irrévérence envers l'Eglise ou plutôt envers Dieu même, dans les doutes qu'on forme sur la sainteté de ceux qui sont proposés à notre culte.

Saisissez, je vous prie, ma pensée, et prenez-en le sens exact. On demande sur quoi nous pouvons croire que tels saints, par exemple, méritent en effet les honneurs qu'on leur fait rendre. Hé quoi! Messieurs, permettez-moi d'abord cette réflexion, quel intérêt le cœur de l'homme peut-il donc avoir, ou quelle fureur l'engage à dégrader les saints, à dépeupler le ciel. Mais il faut aujourd'hui tout prouver dans les règles. Appliquez-vous donc : voici quels sont sur cette matière les raisonnements de saint Thomas.

Il ne peut, dit-il, y avoir dans l'Eglise une erreur condamnable : *In Ecclesia non potest error esse damnabilis.* Or, quelle erreur plus monstrueuse, continue le saint docteur, que d'honorer un pécheur comme un saint? *Sed hic esset error damnabilis.* Quoi! vous concevez, mes frères, que dans ces temples, où réside l'Agneau vierge et sans tache, le libertinage et l'erreur puissent recevoir des hommages autorisés. Vous pensez que ce sang divin puisse couler sur nos autels en action de grâces pour ceux qui seraient les victimes des flammes éternelles; et que dans la célébration du plus saint des mystères, l'Eglise puisse s'unir en Jésus-Christ à ceux qui seraient les objets de sa haine. Est-ce ainsi que vous pensez de l'Eglise de Jésus-Christ, est-ce ainsi que vous pensez de Jésus-Christ même?

Car, ajoute saint Thomas, Jésus-Christ ne doit-il pas, selon la promesse qu'il en a faite, veiller toujours sur son Eglise, l'assister d'une protection spéciale pour l'empêcher de tomber dans l'erreur? Sur qui pensez-vous donc que retombent ces indécentes railleries que vous osez faire tous les jours dans vos cercles sur les actions les plus éclatantes des saints les plus solennellement révérés? Jésus-Christ en est le véritable objet, selon la doctrine de saint Thomas; Jésus-Christ toujours attentif à préserver son Eglise de l'erreur dont vous l'accusez : *Divina providentia præservat.*

N'objectez donc plus que ces jugements de l'Eglise, sous lesquels nous voulons captiver vos esprits, n'ont d'autre fondement que le témoignage des hommes souvent faux, toujours incertain. Non, répond saint Thomas, non, mes frères, ce n'est point le témoignage des hommes qui fait leur authencité, c'est l'inspiration de l'Esprit saint qui gouverne toujours l'Eglise et dicte lui-même ses jugements : *Præcipue per instinctum Spiritus sancti.* Par conséquent, supposer que la prévention ou la fourberie et l'imposture peuvent surprendre l'Eglise, que l'ignorance de certains faits peut l'égarer, que le plus souvent l'intérêt, la brigue, la faveur président à ses décisions; qu'est-ce que tout cela, sinon blasphémer également et l'Esprit-Saint

et l'Eglise, accuser l'Eglise d'avoir été abandonnée par l'Esprit, accuser l'Esprit-Saint d'avoir abandonné l'Eglise?

Sont-ce donc là des dogmes de foi, reprend-on aussitôt? Je n'ai point dit que c'en fût, rappelez-vous ma proposition; mais je conclus avec saint Thomas qu'il faut croire, du moins d'une créance pieuse et religieuse: *Pie credendum est*, et que la refuser cette créance, c'est une irrévérence scandaleuse envers l'Eglise, envers Dieu même. L'erreur expresse et formelle, c'est, comme j'ai dit, 3° l'incrédulité sur le mérite de la médiation des saints.

Pour le prouver avec plus de force et d'efficace, permettez-moi, Messieurs, de remonter jusqu'à la première époque de la pratique de l'Eglise. Aussitôt qu'elle eut des saints, on la vit commencer à célébrer leur gloire; la mémoire des honneurs rendus à leurs triomphes n'est pas moins ancienne que celle de leurs combats, et à peine les échafauds dressés furent teints du sang des martyrs, qu'on vit s'élever des autels où fuma l'encens à l'honneur de ces innocentes victimes.

Pour en remarquer les premières traces, nous ne nous éloignons que de quarante ans, tout au plus, du siècle des apôtres. Ce que l'erreur nous reproche aujourd'hui, les premiers ennemis de notre foi le reprochèrent à nos pères, et les mêmes écrits qui attaquaient la divinité du christianisme traitaient déjà d'idolâtrie le culte des saints. Mais l'Eglise n'abandonna pas son culte parce qu'il était calomnié. La fureur des tyrans s'étendit jusque sur les dépouilles mortelles de nos martyrs; la piété des fidèles n'en fut que plus empressée à les venger par toutes sortes d'honneurs. A travers les supplices on voyait courir les chrétiens pour arracher des cadavres sanglants d'entre les mains de leurs bourreaux; jusqu'aux extrêmités de l'empire on les voyait voler pour les acheter au prix de toutes leurs richesses. Enfin le christianisme triompha, le culte des saints reçut un nouvel éclat de son triomphe. Bientôt l'erreur s'éleva, l'erreur plus emportée, plus furieuse que ne l'avait été le Paganisme même. L'Eglise aussitôt alarmée prit en main la défense de ses enfants glorieux avec autant de zèle qu'elle en avait montré pour venger l'honneur de son Epoux même. Les efforts, la violence de l'hérésie n'aboutirent enfin qu'à multiplier les autels, à étendre notre culte, en augmentant le nombre de nos martyrs.

Quelles sont donc ces nouveautés qu'on nous reproche, ces superstitions qu'on prétend abolir? Elever des temples, dresser des autels à l'honneur des saints? Mais ignore-t-on que des trois premières basiliques bâties par Constantin même, une fut dédiée sous l'invocation de Marie, une autre sous l'invocation des apôtres saint Pierre et saint Paul. Quoi donc? Exposer dans nos temples les reliques des saints? Mais saint Ignace d'Antioche, dans le premier siècle, ne rapporte-t-il pas que l'on n'offrait ordinairement les saints mystères que sur les tombeaux des martyrs? Est-ce donc de célébrer avec éclat, avec pompe les fêtes particulières de quelques saints? Mais les éloges chrétiens que nous ont laisés saint Chrysostome surtout, et saint Augustin, ne renferment-ils pas des preuves sans réplique en faveur de ces solennités? Que serait-ce donc enfin; invoquer les saints, réclamer leur intercession dans l'action même de notre sacrifice? Mais qu'on produise les plus anciennes liturgies, les martyrs alors reconnus n'y sont-ils pas de même expressément nommés?

Sur le principe de cette tradition constante, depuis les premiers siècles jusqu'à nous, le saint concile de Trente ordonne à tous les ministres de l'Evangile d'enseigner aux peuples que les saints qui règnent avec Jésus-Christ dans le ciel offrent à Dieu leurs prières pour les hommes; qu'il est donc utile et salutaire de les invoquer.

Cette doctrine est-elle injurieuse à la médiation de notre Rédempteur? On le dit; mais, Messieurs, est-ce faire outrage aux mérites de Jésus-Christ de dire que les saints les lui représentent pour nous, afin de l'engager à nous en appliquer les fruits? Est-ce détruire l'efficace de la médiation de Jésus-Christ de prendre les saints pour médiateurs auprès du Médiateur même? Non, non, il n'est au ciel ni sur la terre point de nom qui nous sauve, que l'adorable nom de Jésus-Christ.

Censurez donc à la bonne heure, l'Eglise censurera avec vous, quiconque placerait tellement sa confiance dans les saints, qu'il fît de leurs mérites personnels le motif et le fondement de son espérance. Mais dire que les saints ont un pouvoir de supplication auprès de Dieu, que nous devons honorer en eux les favoris du Tout-Puissant par des hommages qui retournent nécessairement au Tout-Puissant même; que leurs vertus méritent nos éloges, parce qu'elles sont les dons de Dieu; que nous devons respecter leurs reliques comme les sanctuaires de l'Esprit-Saint, et, selon l'expression de saint Jean Chrysostome, les vases qui portèrent Jésus-Christ, les instruments de ses merveilles; penser, parler ainsi, quel outrage est-ce faire au Seigneur? Or c'est là la vraie doctrine de l'Eglise, doctrine incontestable qui est l'objet de la foi pure de ses enfants.

Vantez l'excellence et l'avantage du culte spirituel: c'est, en effet, la fin de la religion, et le culte extérieur n'est établi que pour y conduire. Censurez donc encore, à la bonne heure! Oui, nous censurerons avec vous, je ne sais quelle espèce de dévotion prétendue, qui n'amène au pied des autels que des oisifs indifférents, inappliqués; une vaine curiosité les y amuse à peu près de la même manière dont elle les amuse dans les fêtes du monde, en repaissant leurs yeux de la pompe du spectacle, leurs esprits des charmes étudiés d'un discours éloquent; leurs oreilles... Ah! c'est ici surtout que nous vous

permettons de crier au scandale, si vous voyez les abominations du siècle, introduites dans le lieu saint, si vous entendez l'harmonie du théâtre retentir dans la maison de Dieu, et les louanges des saints monstrueusement mêlées aux accords séducteurs qui servent à chanter le triomphe des passions profanes. Mais prêter à l'Eglise des intentions qu'elle réprouve, lui supposer des pratiques qu'elle condamne, pour la rendre responsable de tous les défauts et de tous les abus dont l'hypocrisie ou la superstition de quelques-uns déshonore et défigure son culte ; ensuite sur ces suppositions, sous ces prétextes, railler indistinctement la piété des peuples, calomnier la probité des ministres mêmes, répandre un ridicule agréable sur les uns et les autres, enfin (ce qui n'est que trop commun dans un certain monde aujourd'hui) de l'indévotion la plus formelle faire un titre, non plus seulement de bel esprit, mais de probité même et de religion. Ah! Messieurs, l'erreur a-t-elle jamais porté plus loin la licence?

Ayez donc soin de distinguer exactement entre les abus du culte et le culte même. L'Eglise, avec un zèle égal, s'élève contre les uns, et soutient et défend l'autre. Qu'est-ce donc enfin? qui nous empêcherait de reconnaître le mérite de la médiation des saints, de briguer leurs suffrages? Puisque l'Eglise les invoque, elle n'a point cru qu'ils manquassent de pouvoir ou de volonté pour nous assister.

J'ai vu, dit l'ange de l'*Apocalypse*, j'ai vu sept esprits, l'encensoir à la main, présenter au Seigneur les prières des fidèles. Ils connaissent donc, en effet, les vœux que nous leur adressons. Il est vrai que Dieu seul sonde les cœurs et en pénètre les replis ; mais n'a-t-il pas, mille fois, découvert à ses saints, pendant leur vie mortelle, les plus secrets désirs de ceux pour qui la charité ou l'amitié intéressait leurs cœurs? Maintenant, au séjour de la gloire, où ils sont, en quelque sorte, transformés en lui, leurs connaissances seraient-elles plus bornées? Serait-ce donc de tendresse qu'ils manqueraient pour nous? Ces cœurs enflammés autrefois d'une charité si ardente se seraient-ils refroidis tout à coup dans le centre même de la divine charité?

Machabée vit Onias et Jérémie, dans le sein de la gloire qui les environnait, sensibles aux maux de leurs frères, élever leurs mains innocentes vers le trône de Dieu, s'empresser à désarmer sa justice : figure expressive et naturelle de ce qui se passe tous les jours parmi nous. Ces saints que nous révérons eurent toute leur vie des sentiments si tendres pour leurs frères! *Hic est fratrum amator.* (II *Mach.*, XV.) Les intérêts de l'Eglise surtout les touchèrent toujours si vivement : presque tous ils furent les victimes, ou de la charité, ou de la foi : *Fratrum amator et populi Israel.* (*Ibid.*) Leur charité compatissante s'étendit jusque sur ceux qui les persécutaient le plus cruellement. Combien d'entre eux firent une espèce de violence à la justice de Dieu et arrachèrent la foudre d'entre ses mains armées pour prendre leur défense! Pouvez-vous les supposer insensibles aux hommages de ceux qui les révèrent? *Hic est fratrum amator et populi Israel.*

J'imagine cependant une figure plus douce et plus tendre encore, par conséquent plus vraie de leurs dispositions à notre égard. Frappés, éblouis de l'éclat qui les environne, ainsi que les enfants de Jacob, quand ils reconnurent leur frère sur le trône de Pharaon, nous tombons à leurs pieds, nous frappons la terre de nos fronts; mais de leur côté, plus tendres que Joseph, ils s'approchent de nous, ils nous recueillent avec bonté : Je suis votre frère, mes frères, nous disent-ils, que craignez-vous? *Ego sum Joseph frater vester, nolite pavere.* (*Gen.*, XLV.) Ils ne se croient heureux que pour nous soulager; l'aimable Providence qui les a conduits avant nous au terme de la félicité, leur semble avoir voulu nous ménager en eux des protecteurs et des appuis : *Præmisit me Deus ut reservemini.* (*Ibid.*) Notre Dieu, ajoutent-ils, nous a comblés de gloire, il a remis toute sa puissance entre nos mains : *Deus fecit me dominum universæ terræ.* (*Ibid.*) Demandez donc? vous disent-ils, mes frères, exposez-nous les désirs de vos cœurs : vous ne manquerez d'aucun secours dans cette vie pénible, jusqu'à ce que vous soyez arrivés au terme que notre Maître commun vous destine, ainsi qu'à nous.

Tels sont, Messieurs, leurs sentiments pour nous; comment nous convient-il de les reconnaître? Est-ce par une critique outrée de leur histoire, par des doutes outrageants sur leur sainteté et sur le bonheur dont ils jouissent, par des défiances injurieuses sur le mérite de leur médiation? Mais j'ai montré que cette critique était déraisonnable; ces doutes, une irrévérence marquée, non-seulement envers l'Eglise, mais envers Dieu même; ces défiances, une erreur expressément proscrite. Ainsi j'ai tâché d'abord de réprimer la licence des esprits sur le culte des saints : attaquons maintenant le cœur humain dans ses égarements sur l'imitation de leurs vertus : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Une illustre dame romaine, envoyant un chrétien en Asie pour y acheter les corps des saints martyrs, lui donnait une instruction bien importante et que nous devons tous nous appliquer. O Boniface, lui disait-elle, souvenez-vous que c'est à un emploi de religion que je vous envoie : l'honneur que vous allez rendre aux martyrs exige principalement que vous travailliez à leur être semblable. Aussi, Messieurs, telle fut toujours la doctrine de l'Eglise; et le saint concile de Trente a pris soin de nous en instruire dans les termes les plus exprès et les plus forts; les voici : *Que les évêques et les prêtres avertissent les peuples que, par les tableaux et les images que nous exposons dans les églises, notre intention est de renouveler*

dans la mémoire des fidèles et de leur inculquer les principes et les maximes de notre sainte foi. Le grand *fruit que l'on retire des images des saints en particulier, c'est qu'elles nous font ressouvenir des bienfaits de notre Dieu, et de plus que la vue des actions héroïques nous excite à conformer notre conduite aux modèles qu'on nous représente. Si quelqu'un pense ou prêche autrement,* ajoute le concile, *qu'il soit anathème!*

Mais, hélas! c'est en vain que nous prêchons, en effet, cette morale; le cœur humain se révolte aussitôt. En vain nous insistons sur la nécessité d'imiter les saints; on se couvre de deux préjugés généralement autorisés dans le monde. Ce serait une témérité, dit-on, de vouloir imiter les saints, du moins il est inutile de le faire : voilà le premier prétexte; voici le second : Si Dieu faisait les mêmes grâces, ajoute-t-on, si l'on se trouvait dans les mêmes circonstances, on ferait encore tout ce qu'ont fait les saints. Suivez-moi, Messieurs, vous verrez comment cette matière va se développer peu à peu d'elle-même.

D'abord, vous vous formez une fausse idée de la sainteté; de là votre erreur, qu'il serait téméraire de prétendre imiter les saints. Vous faites consister la sainteté dans l'éclat des actions extérieures, elles en sont au plus les signes; on peut faire des actions les plus extraordinaires et même des prodiges sans être saint. Que de saints, au contraire, ont mené la vie la plus obscure et la plus ordinaire! Marie elle-même, la Reine des saints, a-t-elle fait dans toute sa vie une seule action éclatante? En quoi consiste donc la sainteté? Dans le motif qui anime et dirige nos actions, quelles qu'elles soient, selon l'état où la Providence nous a placés.

Principe incontestable, sur lequel saint Bernard disait avoir établi tout son plan de vertu. Former, exécuter de grands projets pour la gloire de Dieu, ce n'est un héroïsme qu'aux yeux des hommes, le plus souvent fascinés et séduits. Cymbale résonnante, par exemple, que l'organe de cet orateur, qui entraîne à sa suite les peuples par le torrent de son éloquence; actions perdues que toutes les aumônes d'un pharisien qui se dépouillerait avec ostentation pour revêtir les pauvres; mouvements inutiles que ceux de ce géant évangélique qui, avec la rapidité du vent et de l'éclair, volerait, éclairerait, en volant, l'un et l'autre hémisphère; si ce n'est l'esprit de Dieu qui le remue, si ce n'est l'impression de la divine volonté qui lui donne le mouvement; l'action la plus vile aux yeux des hommes, faite avec une intention droite, sera mille fois plus agréable, et par conséquent plus méritoire devant Dieu. Quand le Seigneur n'exigerait pas de vous les mêmes sacrifices qu'il a exigés de certains saints, quand il ne vous inspirerait pas les mêmes projets, vous n'auriez donc aucun droit d'en conclure que vous ne pouvez imiter leur sainteté.

Mais vous vous formez, 2° une idée fausse des obligations du christianisme; de là votre seconde erreur, qu'il est inutile d'imiter les saints. Il est vrai que leurs actions extérieures ne sont point nécessaires; mais le principe d'où elles partaient, quelque éclatantes qu'elles fussent, est nécessaire, essentiel au christianisme. J'avoue que Dieu ne vous demande pas, comme à Abraham, par exemple, le sacrifice sanglant de votre fils; mais la disposition habituelle de tout sacrifier, votre famille également et votre honneur et votre fortune à la volonté du Seigneur est essentielle à tout chrétien. J'avoue que Dieu ne vous a pas choisi, comme saint Paul, pour être un vase de l'Evangile; mais la vertu de zèle n'est pas moins essentielle pour vous que pour saint Paul, et si Jésus-Christ ne vous a pas dit, comme aux apôtres : *Allez, enseignez toutes les nations* (*Matth.*, XXVIII), il a dit pour vous, comme pour eux, qu'il désavouerait devant son Père quiconque aurait rougi de lui devant les hommes.

Cependant on affecte dans le monde de mettre une différence essentielle entre ces deux termes : la sainteté et le christianisme. Je vis en honnête homme dans mon état, dit celui-ci; n'est-ce point assez pour être chrétien et se sauver? c'est-à-dire : éviter les crimes notés d'infamie, ne se livrer à aucun excès, mais ne se refuser ni plaisirs, ni douceurs; ne point ravir le bien d'autrui, mais conserver avec soin, même avec cruauté, s'il le faut, ce qu'on nomme le sien; donner quelques quarts d'heure chaque semaine au service de Dieu, tout le reste de son temps, le partager entre les affaires et les amusements du siècle; n'être ni fourbe ni parjure, mais, par toutes sortes de voies, pourvu qu'elles soient autorisées par le monde, tendre sans cesse à l'établissement et à l'agrandissement de sa fortune; espérer l'accomplissement des promesses de Jésus-Christ, espérer la vie future, mais ne pouvoir entendre parler de quitter la terre, et pour penser sérieusement à l'éternité, attendre que la vieillesse vienne annoncer qu'on est mortel, cela s'appelle être honnête homme; mais cela suffit-il pour être chrétien, pour se sauver? Hélas! mes frères, c'est ainsi, selon l'interprétation de plusieurs saints docteurs, que vivait le mauvais riche dont parle l'Evangile (*Luc.*, XVI), quand il fut surpris par la mort et enseveli dans les enfers.

Je sais que la mondanité est proscrite, dit une femme raisonnable, qui prétend vivre chrétiennement et se sauver; mais je suis engagée par état dans le commerce du monde; sans être mondaine, il faut donc que je vive en femme du monde. Admirable distinction! c'est-à-dire, accomplir certains devoirs d'état que l'on réduit assez ordinairement à une simple inspection vague et générale sur son domestique; du reste, ne connaître d'application sérieuse que celle qu'on donne à ces arts frivoles et voluptueux qui sont les seuls recherchés, les seuls considérés dans notre siècle; se faire du jeu une véritable affaire et une occupation régulière de tous les jours, mettre la fréquentation du

théâtre au rang des exercices les plus honnêtes et peut-être les plus nécessaires; se prêter à toutes les bienséances du monde, et dans un flux et reflux continuel de visites perdre tous les moments que les autres amusements laissent libres dans le cours de la journée; enfin, réduire aux termes de pure politesse la galanterie la plus marquée, et se permettre tout ce que le monde n'a pas frappé au coin du déshonneur : cela s'appelle dans le monde être chrétienne et vouloir se sauver. Hélas! mes frères, si nous en croyons saint Cyprien, la pécheresse dont parle l'Evangile, quelle qu'elle soit, n'avait point à se reprocher d autre désordre.

En effet, considérez de bonne foi, je vous supplie, à quel système de vie et de conduite Jésus-Christ a promis la vie éternelle. C'est aux pauvres d'esprit, c'est-à-dire à ceux dont le cœur est entièrement détaché de toutes les richesses, de toutes les dignités mondaines; c'est à ceux qui pleurent, qui sont persécutés, qui traînent durement dans le mépris ou dans l'oubli du monde une vie souffrante et laborieuse; c'est à ceux qui sont altérés de la justice, qui voient avec chagrin leur exil prolongé sur la terre, qui ne soupirent qu'après le moment de leur dissolution pour être réunis à Jésus-Christ; c'est à ceux qui se font une violence continuelle, qui combattent sans cesse leurs passions et contrarient tous leurs penchants. Or, c'est là certainement ce que vous appelez la sainteté; c'est donc à la sainteté que Jésus-Christ promet le royaume éternel.

Le nombre des élus est donc bien petit, répondrez-vous sans doute. Hé quoi! mes frères, est-ce là un nouvel Evangile? N'est-ce pas ce que nous vous répétons tous presque tous les jours? Oui, le nombre des élus est petit, aussi petit que celui des saints; car, encore une fois, ce n'est qu'à la sainteté qu'est promis le salut éternel.

Toutes les vocations sont-elles donc les mêmes, faut-il confondre tous les états, imposer à tous les mêmes règles? Non, Messieurs, mais les vertus chrétiennes sont les mêmes pour tous les états, et n'ont de différence que dans la forme sous laquelle chaque état particulier leur donne occasion de se manifester et de se produire.

Après tout, direz-vous encore, n'est-il pas différents degrés de gloire et de béatitude au ciel, par conséquent différents degrés de vertus? J'en conviens, Messieurs, mais le dernier même, oui, le dernier degré de gloire au ciel ne se donne qu'à la sainteté. Prenez garde, je ne puis trop en revenir à ce principe, je ne prétends pas dire aux actions éclatantes et héroïques qui font admirer les saints, mais aux vertus intérieures qui ont été le principe de cet héroïsme extérieur dans les saints, les degrés de plus ou de moins dans ces vertus forment les différents degrés de gloire au ciel.

Il est différents degrés de gloire au ciel : et vous n'aspirez qu'au dernier. Il y paraît, sans doute. Mais enfin, ce dernier degré même est-il promis à une vie oisive et voluptueuse, pourvu seulement qu'elle ne soit pas tout à fait libertine; à une vie qui soit un tissu continuel de péchés, qu'on se promet seulement de rétracter par la pénitence avant que de mourir. Hélas! mes frères, changez tout le système de la religion; aux maximes de l'Evangile, substituez des maximes toutes contradictoires; en conséquence de ce changement, qu'aurez-vous à changer dans votre conduite?

Il est différents degrés de gloire au ciel, et vous laissez aux saints les premiers. Ah! quel langage! Et que de chrétiens se sont perdus, se perdent tous les jours, trompés, séduits par ce sophistique raisonnement! Car enfin, savez-vous quel rang Dieu vous destine? Est-ce à vous de choisir? Et si Dieu n'avait point laissé de milieu pour vous entre le plus haut degré de gloire au ciel et l'enfer; auriez-vous droit de vous en plaindre? Un prince ne peut-il pas exiger d'un sujet qu'il mérite ses plus insignes faveurs, sous peine d'encourir sa haine et sa disgrâce? Et vous, mes frères, vous prétendez dicter à Dieu l'ordre de ses conseils et de ses jugements sur vous.

Mais vous ne vous sentez appelés à rien de plus grand; je le conçois. Car il est certain que Dieu ne nous conduit que par degrés et comme pas à pas au terme où il nous destine. Or, pourriez-vous bien à présent vous assurer et me dire que Dieu n'exige de vous autre chose que ce que vous faite? Commencez donc par écouter avec docilité, suivre avec courage l'inspiration présente de la grâce; ensuite vous verrez si Dieu ne vous appelle à rien de plus parfait. Mais, tant qu'indociles et rebelles aux premières grâces, vous vous obstinerez à demeurer dans la route du vice, pouvez-vous décider quelle couronne Dieu voulait vous faire mériter dans la carrière de la vertu?

Pressé par tant de raisonnements, le monde cherche à se rassurer; et la lâcheté dégénère en présomption. On se flatte que, si Dieu faisait les mêmes grâces qu'il a faites aux saints, si l'on se trouvait dans les mêmes circonstances, on ferait encore ce qu'ils ont fait. C'est le second prétexte, fondé sur une fausse idée qu'on se fait et de la grâce et de ses propres forces.

En effet, Pierre n'avait-il point vu la transfiguration de Jésus-Christ quand il le renonça? Quand Judas vendit et trahit son divin Maître, il avait été témoin de ses prodiges; lui-même n'avait-il pas fait des miracles en son nom. Tant il est vrai que les plus grandes faveurs, les grâces les plus extraordinaires ne rendent point impeccable, n'entraînent pas invinciblement, n'attachent pas invariablement à la vertu.

Ils ont Moïse et les prophètes, dit Jésus-Christ, ils les ont rejetés; quand les morts ressusciteraient, ils ne croiraient pas davantage. Vous n'avez point ouï, comme Israël, la voix de Dieu retentir dans la nue, il est vrai; mais depuis combien de temps se fait-elle entendre au fond de votre cœur par l'inspiration secrète de la grâce? Vous n'avez

point vu, touché, comme Thomas, le corps de Jésus-Christ; mais la grâce intérieure de la foi porte dans votre esprit une lumière aussi vive et même en un sens plus vive que ne peut être celle que produit le témoignage des sens. Saint Paul concluait de là que vous avez les mêmes priviléges en substance ; par conséquent tout ce qu'il faut selon vous-même, pour porter la vertu au même degré d'héroïsme.

Pourquoi donc rejetez-vous sur Dieu la honte de votre faiblesse? La grâce dans les saints les plus favorisés a-t-elle anéanti les difficultés, changé la nature, détruit le tempérament, transformé les états et les conditions? La délicatesse de l'âge, le feu bouillant des passions, la caducité de la vieillesse, n'était-ce pour eux, comme pour vous, des obstacles aux austérités de la pénitence? Les Louis, les Edouard, les Henri sur le trône, un Boëce à la tête des conseils d'un grand roi avaient-ils moins de soins, moins d'embarras que vous? Le désert avait-il mis le grand Antoine à l'abri de la tentation? La grâce de l'apostolat avait-elle rendu Paul lui-même insensible aux révoltes de la chair? La face de la cour était-elle différente, avait-elle moins d'illusions, moins de charmes, moins de dissipations, moins de scandales pour les Elisabeth que pour vous. La grâce ne détruit donc pas les obstacles, mais la grâce demande de la coopération.

Rien de plus contradictoire, Messieurs, que le pécheur avec lui-même. S'agit-il de s'exposer à la tentation, il compte sur la grâce; s'agit-il ensuite de résister à la tentation, il se plaint que la grâce lui manque. Ainsi, lâches et faibles dans les plus légers combats, nous faisons les héros contre des ennemis éloignés et que nous n'aurons probablement jamais à combattre. Que je vous propose aujourd'hui pour modèle le détachement de la vie, la pureté angélique, l'innocence scrupuleuse de certains saints ; vous vous excuserez sur ce que Dieu, dites-vous, ne fait pas à tous les mêmes grâces. Cependant, que j'insiste en vous demandant ce que vous feriez donc dans les circonstances éclatantes et décisives où se sont trouvés les saints; tous aussitôt protesteront qu'ils feraient encore tout ce que les saints ont fait. Sentez-vous, Messieurs, la contradiction de ce langage?

Quoi! si votre pudeur se trouvait, ainsi que celle de Joseph et de Susanne, en compromis avec votre honheur, votre liberté, votre vie; vous consentiriez à tout sacrifier. Dieu! quel Joseph, que ce jeune homme, dont le front endurci de bonne heure par les discours les plus licencieux, ne sait déjà plus rougir que de la vertu! Quelle Susanne, que cette jeune mondaine, dont la feinte modestie n'est qu'un piége plus adroit pour surprendre les cœurs, et s'en mieux assurer la conquête.

Quoi, réduit sur un fumier, ainsi que Job, en butte aux railleries et aux insultes de vos ennemis, aux reproches de vos amis, vous béniriez, vous adoreriez la main qui vous frappe; vous qui dans la prospérité vous rendez nécessaire l'usage de tous les plaisirs, pour qui le moindre plaisir manqué est une grande disgrâce.

Quoi, s'il s'agissait de rendre témoignage à Jésus-Christ vous endureriez les tourments, vous monteriez sur les échafauds, vous braveriez la mort, chrétiens efféminés, élevés dans la mollesse, et qui regardez la vie comme le souverain bien. Est-ce donc dans vos festins, à vos tables de jeu, sur vos théâtres, dans vos cercles, est-ce là que se fait l'apprentissage du martyre? Vous souffririez la dislocation violente de tous vos membres, vous qui ne pouvez résister à un seul mot de raillerie? Essayez votre corps, et il ne peut souffrir la moindre imtempérie d'une saison tant soit peu rigoureuse, la douleur la plus légère l'abat; et vous ne redouteriez ni brasiers ardents, ni roues, ni chevalets, ni bains d'huile bouillante? Vous verriez tranquillement la mort présente à vous sous les formes les plus terribles, vous qui n'en pouvez soutenir le point de vue le plus éloigné, sous la forme même la plus naturelle et la plus tranquille.

Mes frères, ne nous flattons donc plus. Reconnaissons notre faibblesse, pour nous défier de nous-mêmes; nous en faisons tous les jours d'assez tristes épreuves. Reconnaissons la force de la grâce, pour mettre notre confiance en Dieu; mais reconnaissons aussi que la grâce demande de notre côté de la correspondance. Entrons dans toutes les vues de Dieu sur nous, quels que puissent être ses desseins; formons-nous sur les exemples des saints une juste idée de la sainteté et des devoirs du christianisme.

Mais, si les préjugés de vos cœurs trop fortement enracinés ont résisté aux différentes preuves dont j'ai tâché de les combattre, je ne concluerai pas, en vous invitant à venir rendre aux saints l'hommage éclatant de votre culte. Non, sortez plutôt, sortez de nos temples; est-ce par dérision que vous venez honorer dans les saints la haine du monde, la pauvreté, la pénitence? Si ce n'est point par dérision, c'est un arrêt que vous venez prononcer contre vous. Vous venez ici chanter avec nous : malheur au monde, malheur donc à vous qui aimez le monde!

Ah! pour vous accorder avec vous-mêmes, allez prodiguer votre encens et vos hommages aux cadavres de ces grands pécheurs, victimes destinées à l'étang des flammes éternelles. Ce sont là ceux que vous imitez, ce sont ceux que vous devez honorer. Oui, sur le tombeau où repose à présent l'idole que vous avez adorée, allez, voluptueux, recueillir les étincelles du feu proscrit que vous cherchez à rallumer dans votre cœur. Allez auprès des cendres de ces grands politiques, de ces conquérants fameux, ces nobles cœurs qui ont su se faire un nom aux dépens de leur vie et de leur âme; allez vous confirmer dans vos idées de grandeur et de noblesse, prendre des leçons de ce que

vous nommez l'héroïsme et la gloire. Sur la poussière qui nous reste de ces superbes génies, qui les premiers ont trouvé l'art de douter méthodiquement de tout ce qu'on ne comprend pas, c'est là qu'il faut aller apprendre à éluder les décisions les plus authentiqnes, à confondre le sens des Ecritures; c'est là qu'il faut aller chercher des armes pour combattre la foi. Mais laissez ici reposer en paix, parmi nos vœux et nos prières, les cendres de ces hommes simples, qui n'ont su qu'aimer Jésus-Christ, que souffrir et mourir pour Jésus-Christ.

O vous tous que la piété des vrais fidèles honore en ce jour, apôtres, martyrs, confesseurs de Jésus-Christ, recevez les hommages que nous venons vous rendre au nom de la sainte Eglise; en considération de ces hommages purs, daignez vous intéresser pour nous auprès de Dieu. Et nous, mes frères, tandis qu'ils intercéderont pour nous, profitons de ces moments de grâce pour former nos désirs et présenter nos vœux au trône du Tout-Puissant : *Et nunc orate Deum omnium.* Prions ce Dieu, qui a fait déjà parmi nous tant de merveilles, qui nous a donné tant de preuves de sa miséricorde : *Deum qui fecit nobiscum secundum suam misericordiam*, qu'il nous accorde cette sainte et douce allégresse de cœur que produit une bonne conscience : *Det nobis jucunditatem cordis.* (*Eccli.*, L.); qu'il réveille notre foi, et que tous, humblement soumis à la voix du pasteur, rentrent dans le bercail : *Credere Israel nobiscum* (*Ibid.*); qu'il étouffe toute semence de division et de discorde entre les chrétiens, afin que tous les peuples, réunis par les doux liens de la charité, jouissent ensemble sur la terre de cette aimable paix, figure précieuse, délicieux avant-goût de la paix éternelle : *Et fieri pacem in diebus nostris per dies sempiternos.* (*Ibid.*) *Amen.*

SERMON IV.

POUR LE JOUR DE LA COMMÉMORATION DES MORTS.

Nolumus vos ignorare, fratres, de dormientibus. (I *Thess*, IV.)

Nous ne voulons pas vous laisser ignorer ce qui regarde l'état de nos frères morts.

C'était pour consoler les fidèles que saint Paul, écrivant à ceux de Thessalonique, se croit abligé de les instruire sur l'état de leurs frères morts : *Nolumus vos ignorare, fratres, de dormientibus, ut non contristemini.* Un motif plus pieux encore nous presse aujourd'hui, mes frères, de vous faire à leur sujet une leçon plus étendue, j'ose dire et plus importante : *Nolumus vos ignorare, fratres, de dormientibus.*

Quel ravage, en effet, la mort a-t-elle fait, et fait-elle encore tous les jours autour de nous? Qu'est devenue cette partie du monde qui nous a vus naître? Pères qui nous donnâtes la vie; tendres mères dont le sein fut notre première demeure; fidèles amis, dont le commerce eut pour nous tant de charmes, où êtes-vous? Hélas! Messieurs, autrefois ils fréquentaient avec nous ces temples; à présent, toutes nos solennités s'y célèbrent sans eux; ils habitaient ces maisons où nous occupons aujourd'hui leur place; ils faisaient l'agrément de nos cercles qui les regrettent en vain tous les jours. Hélas! ils ne sont donc plus : quelle parole!

Messieurs, abandonnez vos cœurs au mouvement de tendresse qui les saisit; ne retenez point les pleurs dont ce triste souvenir ouvre encore de nouveau la source. Ce n'est point la sensibilité en général que l'Apôtre condamne, c'est la sensibilité de ces hommes qui sont sans espérance : *Non contristemini, sicut cæteri qui spem non habent.* (*Ibid.*)

Saint Jean Chrysostome, qui reprochait cette sorte d'infidélité à son peuple avec tant de force et d'énergie, employait d'autre part toute la vivacité de son éloquence pour l'attendrir chrétiennement. Dans cette vue, il transportait subitement son auditoire sur les tombeaux des morts : c'est là, disait-il, sur cette espèce de chaire, qu'il trouvait les plus belles leçons d'une philosophie chrétienne.

L'Eglise nous présente aujourd'hui les mêmes objets. Cet appareil lugubre, ce spectacle de mort qu'elle étale à nos yeux, que nous inspire-t-il? C'est aujourd'hui une fête de deuil, d'un deuil général. Vos yeux n'ont-ils point de larmes à y répandre? Mais quelles sont les larmes que la religion vous permet, nous ordonne de verser? Elle cherche véritablement à nous attrister; mais en nous attristant, elle soulage notre douleur : *Contristemini*, disait saint Augustin, *sed non sicut cæteri qui spem non habent.*

Voici donc un de ces grands jours, où, comme dit l'Ecriture, celui qui ne s'affligera pas doit être séparé du peuple saint : *Contristemini.* Mais surtout qu'il soit anathème celui qui ne s'affligera que comme font les infidèles qui n'ont point d'espérance : *Sed non sicut cæteri qui spem non habent.* L'état de nos frères morts a véritablement de quoi nous affliger : vous le verrez dans la première partie. Mais il y a de quoi nous consoler par notre douleur même, vous le verrez dans la seconde. En deux mots, Messieurs, réveiller et régler votre sensibilité : c'est la double fin que je me propose dans ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il me semble, Messieurs, que si nous pouvions penser comme les infidèles et les impies, que le coup de la mort détruit l'homme tout entier et n'en laisse qu'une poignée de cendres et une légère vapeur qui se dissipe dans les airs, il me semble, dis-je, que le sort de nos frères morts serait plutôt à envier qu'à plaindre. Hélas! lequel, en effet, vaut le mieux, de n'être point, ou d'être misérable? Et qui de nous est heureux ici-bas? Si nous avions des larmes à répandre sur ceux que nous aimons, ce serait donc en mémoire du jour de leur naissance, qui les mit en possession de tant de maux, plutôt que du jour de leur mort qui les en délivra.

Mais ne raisonnons point dans une supposition chimérique. En effet, le Seigneur qui se nomme partout dans ses Ecritures notre Dieu, le Dieu de nos pères, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, n'est point le Dieu des morts, mais le Dieu des vivants. C'était, Messieurs, le raisonnement de Jésus-Christ même, pour convaincre les Juifs de la résurrection future.

Ils vivent donc ces hommes qui nous ont précédés sur la terre, qui nous ont précédés dans le tombeau, dont nous occupons aujourd'hui la place, et que nous suivrons bientôt dans le sépulcre; ils vivent et nous vivrons de même qu'eux, lors même que nous aurons disparu comme eux du milieu de ceux que nous appelons les vivants. Mais n'est-ce point là ce qui devrait nous consoler de leur perte, l'assurance qu'ils vivent, l'espérance de les revoir bientôt? Oui, Messieurs, si leur sort n'était peut-être (hélas!) plus misérable encore dans cette vie nouvelle qu'il ne l'était en celle-ci.

Il en est véritablement entre eux qui, placés au sein de Dieu, plongés dans un torrent de délices ineffables, ne vivent que pour être heureux à jamais. Ce n'est point pour ceux-là que l'Eglise est en deuil; hier, dans le plus magnifique appareil de triomphe, elle chantait leur gloire, applaudissait à leur bonheur et briguait leurs suffrages. Il en est qui, sous la main vengeresse d'un Dieu, qui ne sera jamais leur Dieu que pour les punir, expient, expieront à jamais dans les tortures des crimes qui ne seront jamais suffisamment expiés. Ah! leur sort ne mérite point de compassion, il ne doit inspirer que de l'horreur.

Pour qui donc cet appareil de deuil, pour qui ces lugubres concerts, tant d'objets attendrissants présentés à nos yeux; sur qui l'Eglise pleure-t-elle et veut-elle nous faire pleurer? Il en est donc aussi dont l'état doit en effet nous attrister. Mais quand nous serions insensibles à leur sort, le serons-nous du moins au retour qu'il nous fait faire sur nous-mêmes?

1° Il en est dont l'état doit nous attendrir. Ils souffrent, et que souffrent-ils, et qui sont-ils ceux qui souffrent?

Tous les péchés peuvent être effacés dans cette vie, mais il en est qui ne le seront point dans l'autre; il en est donc aussi qui le seront; pour les expier est cette prison d'où l'on sort, mais d'où l'on ne sort qu'après avoir payé jusqu'au dernier sou de sa dette: voilà, Messieurs, la pure doctrine de notre Evangile. Qui dit prison, dit un lieu de souffrance; et combien de ceux qui meurent peuvent se flatter d'en être exempts? Parmi les prédestinés, en est-il beaucoup qu'une pleine justice, selon la belle expression de Lactance, une vertu assez mûre ait entièrement purifiés? Qui peut se répondre ici-bas de marcher toujours avec assez de circonspection pour ne rien ramasser de la fange du monde?

Chrétiens, disait saint Augustin, en appliquant à ce sujet le chapitre troisième de la première *Epître* de saint Paul *aux Corinthiens*, nous bâtissons tous sur le fondement véritable, c'est Jésus-Christ. Mais dans l'édifice, que nous élevons, que de bois, que de paille se trouvent mêlés avec l'or et l'argent, et les pierres précieuses que nous y employons! Avant que notre édifice soit reçu, pour faire partie de la cité sainte, il faut qu'il subisse l'examen d'un Dieu qui éprouve tout par le feu : *Quale sit opus probabit ignis.* (I *Cor.*, III.) L'or et l'argent résisteront à l'épreuve, ils seront admis; mais il faut que le bois et la paille soient auparavant consumés. Celui qui aura bâti sera donc sauvé : *Salvus erit* (*Ibid.*); cependant ce ne sera qu'après avoir passé par le feu : *Salvus erit, sic tamen quasi per ignem.* (*Ibid.*)

Triste sort de notre nature, disait sur le même sujet saint Grégoire! Nous entrons tous souillés au monde; presque tous nous en sortons souillés. Etait-il besoin de révélation pour nous apprendre cette vérité humiliante? L'amour-propre ne peut la déguiser à notre conscience. Ce que le saint concile de Trente décide, notre seule fragilité nous le fait assez sentir; que nous offensons tous le Seigneur, tous les jours et de mille manières. Voilà le bois, la paille qui doivent être consumés par le feu : *Salvus erit, sic tamen quasi per ignem.*

En effet, reprend saint Grégoire, étant entrés souillés dans le monde, nous fûmes purifiés par l'eau; sortant souillés du monde, qui nous purifiera? Le feu : *Igne suo baptizabuntur.* C'est le dernier baptême, poursuit ce Père; le baptême de l'eau nous introduisit dans l'Eglise militante; le baptême de feu nous introduira dans l'Eglise triomphante : *Salvus erit, sic tamen quasi per ignem.*

Prenez garde cependant, mes frères, reprend saint Augustin; ne pensez pas que nous prétendions que ce feu ait la vertu de purifier les fautes mortelles. Ce sont ces sortes de pailles, dont l'apôtre dit ailleurs qu'elles doivent brûler dans un feu éternel : *Paleas comburet igne inextinguibili?* (*Matth.*, III.) Car elles ne peuvent être consumées que dans cette vie par le feu de la contrition Mais les offenses mortelles, selon la doctrine de l'Eglise, toutes remises qu'elles sont par le sacrement de pénitence, nous laissent redevables à la divine justice qu'il faut satisfaire. Voilà encore, dans la pensée de saint Paul expliquée par les Pères, le bois, la paille, qui doivent être consumés par le feu de l'autre vie : *Salvus erit, sic tamen quasi per ignem.*

Car qui de nous fait véritablement pénitence dans celle-ci? Comparons la vie molle et délicate de tous nos chrétiens avec les durs travaux de la pénitence prescrits autrefois par les saints canons. Cependant ces pénitences n'étaient dans ces premiers siècles que pour expier des péchés que nous commettons tous les jours; elles n'étaient que pour remplir dans la chair des pécheurs les restes des souffrances de Jésus-Christ comme saint Paul croyait devoir y suppléer par

rapport à lui-même. Non pas qu'il manque quelque chose aux souffrances de Jésus-Christ, mais parce que Jésus-Christ n'a souffert que pour nous délivrer des tourments éternels, et pour nous rendre utiles et méritoires les maux passagers qui nous restent à souffrir. Quoique le fruit du sang de Jésus-Christ nous ait été appliqué par les sacrements, il faut donc encore souffrir, ou dans cette vie, ou dans l'autre : *Salvus erit, sic tamen quasi per ignem.*

Sans tout cela, mes frères, suivez, je vous prie, tout le raisonnement de saint Augustin; quelle idée aurions-nous de la Jérusalem céleste? Non-seulement, dit ce Père, les médisants, les meurtriers, les voluptueux en sont pour jamais exclus; mais de plus, ajoute-t-il, c'est cette Eglise glorieuse, qui ne doit avoir ni tache, ni ride, selon l'expression de saint Paul. Or ces petits péchés que nous commettons tous les jours, ce sont les taches qui la souilleraient; ces restes de dettes à acquitter, ce sont les rides qui la défigureraient. Avant que nous soyons incorporés à cette assemblée des saints, qui fait l'Epouse de Jésus-Christ, il faut donc que ces taches soient purifiées, que ces rides soient effacées; et c'est, pour revenir à la première expression de saint Paul, le bois, la paille qui doivent être consumés, avant que notre ouvrage soit reçu : *Salvus erit, sic tamen quasi per ignem.*

Voilà, Messieurs, le grand argument, argument tiré du fond même de la religion, qui démontre non-seulement qu'il y a un lieu de souffrance passagère dans l'autre vie; mais encore que la plus grande partie des prédestinés y passera. Je sais qu'on nous accuse de mal entendre, de mal expliquer l'Ecriture, en raisonnant ainsi. Mais ces raisonnements, nous les tiront des saints docteurs, non-seulement de saint Augustin que j'ai cité, mais de tous les autres. On en convient, et l'on répond modestement que les saints Pères ont été dans l'erreur.

Dans l'erreur! Ah! Messieurs, qu'il est beau de s'égarer, en suivant de tels guides! Si je m'égare, c'est le grand Chrysostome qui m'égare, en m'assurant ce dogme expressément révélé par l'Esprit-Saint; c'est saint Cyprien qui m'égare; c'est saint Ambroise qui demandait à Dieu, comme une grâce singulière, d'être préservé de ce feu qui purifie; c'est saint Jérôme qui m'égare; c'est tout un concile, le concile de Chalcédoine, qui louait la piété d'une illustre dame, d'avoir pourvu par son testament, en faisant quantité de legs pieux, à abréger le temps de ses souffrances dans l'autre vie; c'est le saint concile de Trente qui m'égare, en s'égarant lui-même sur les traces de l'ancienne Eglise, sur les traces des apôtres mêmes; car dès le IIe siècle, Tertullien citait la tradition, une tradition apostolique en faveur de ce dogme. Qu'en pensez-vous, Messieurs; avec quels guides doit-on craindre plus raisonnablement de s'égarer, en suivant tous les saints docteurs, ou Luther et Calvin?

Il est donc après cette vie, pour la plupart des justes mêmes, un temps de souffrance. N'est-ce point assez pour vous attendrir sur leur sort? Ils souffrent, et qui peut dire quel est leur tourment?

Non, nous n'entreprendrons point de le décrire. Ils sont sous l'empire de la justice vengeresse du Tout-Puissant; c'est tout ce que nous en savons, tout ce que nous pouvons en dire. Seigneur, qui comprend jusqu'où s'étend votre colère : *Quis novit potestatem iræ tuæ* (*Psal.* LXXXIX); et quand on pourrait le comprendre, l'effroi, dont on serait saisi en le comprenant, laisserait-il la liberté de l'exprimer? *Quis præ timore tuo iram dinumerare?* (*Ibid.*) Hélas! le moindre effort de votre colère anéantirait aussitôt vos créatures, si votre toute-puissance, secondant votre terrible justice, ne les fortifiait pour les rendre capables d'en soutenir le poids : *In ira tua defecimus* (*Ibid.*); et l'aspect d'un Dieu irrité porte dans les cœurs un effroi, qui seul équivaut à tous les supplices : *Et in furore tuo turbati sumus.* (*Ibid.*) Les iniquités, qui les défigurent encore à vos yeux, exposées aux rayons de votre divine lumière, leur paraissent dans toute leur laideur; et les larmes amères, qui coulent sans cesse de leurs yeux, marquent trop faiblement le repentir cruel qui les déchire : *Posuisti iniquitates in conspectu tuo.* (*Ibid.*) Jusqu'à quand, Seigneur, serez-vous irrité contre eux? Ne vous laisserez-vous point fléchir par leurs gémissements et par leurs larmes? *Usquequo?* (*Ibid.*) Hélas! ils aiment, ils désirent un Dieu, qui se dérobe toujours à leurs empressements, un Dieu dont la justice s'oppose à leurs plus légitimes désirs; justice inexorable, vengeance toute-puissante, qui supplée, en quelque sorte, au défaut des organes pour imprimer à des âmes séparées de leurs corps les sensations les plus vives de douleur que tous les instruments de supplice puissent produire; non, rien de tout ce que nous sentons sur la terre ne peut-être comparé avec ce qu'ils souffrent. Jusqu'à quand souffriront-ils donc ainsi? *Usquequo?* Mes frères, répond saint Augustin, encore une fois, que pourrions-nous en dire? Mille ans devant le Seigneur c'est comme un jour; et un jour de pareilles souffrances dure plus que mille ans : *Mille anni tanquam unus dies; dies unus tanquam mille anni.* (*Idid.*)

Leurs souffrances cependant à la vérité passeront; mais quand? Hélas! plusieurs l'ignorent, dit saint Grégoire, et ne souffrent que dans la cruelle attente de souffrir encore et davantage. L'or, en effet, n'est point pur, sitôt qu'il est dans le creuset, disait Tertullien; il faut du temps pour qu'il laisse dans le feu tout le mélange impur de terre et de crasse qui l'infecte. Combien de temps? Dieu le sait, Dieu seul, Dieu en présence duquel mille ans c'est comme un jour : *Mille anni tanquam unus dies.* Et dans cette affreuse incertitude, n'y eût-il que cette incertitude

même; quand finiront des maux inexplicables, quand on jouira d'un bien le plus ardemment désiré; qu'un jour, qu'un seul instant doivent paraître longs? *Dies unus tanquam mille anni.*

Du moins, dans cette affreuse situation où ils languissent, ne trouveront-ils point de cœurs compatissants, de cœurs sensibles? Du milieu de ces flammes, qui les pénètrent, qui les dévorent, ils crient vers vous; fermerez-vous l'oreille à leurs cris? *Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos* (*Job*, XIX) : ayez pitié de moi, vous du moins; vous! Et qui? Vous qui fûtes liés avec eux pendant leur vie des nœuds les plus étroits et les plus doux : *Saltem vos amici mei.* (*Ibid.*)

L'avez-vous donc oublié pour toujours, est-il tout à fait effacé de votre mémoire, ce tendre ami autrefois tant pleuré? Doux souvenir (ah! qu'il doit pénétrer par sa douceur même) de tant de mouvements que ce fidèle Jonathas se donna pour la conservation de vos jours, des conseils de sagesse dont il soulageait vos perplexités, des entretiens aimables dont il avait soin de charmer vos ennuis, surtout de cette générosité prodigue qui remplit si souvent les vides de votre fortune; doux souvenir, ne reviendrez-vous pas aujourd'hui du moins attendrir nos cœurs : *Saltem vos amici mei.*

L'avez-vous oubliée pour toujours, cette fidèle épouse que vous eussiez voulu devancer ou accompagner dans le tombeau? Doux souvenir (ah! qu'il doit pénétrer par sa douceur même) des agréments que répandait sur votre vie la compagnie de l'aimable Rachel, de tant de protestations non suspectes d'une éternelle amitié, surtout de ces dernières larmes, de ces derniers adieux, gages précieux de sa fidèle et constante tendresse; doux souvenir, ne reviendrez-vous pas aujourd'hui du moins attendrir nos cœurs : *Saltem vos amici mei.*

Les avez-vous oubliés tout à fait, sont-ils pour toujours effacés de votre mémoire, ces vertueux parents, ce sage père, cette tendre mère, tant honorés autrefois, tant regrettés, et que vous eussiez voulu, au prix de votre sang, racheter du tombeau? Doux souvenir (ah! qu'il doit pénétrer par sa douceur même) de tant de larmes que vous leur fîtes verser, des soins qu'ils prirent de votre éducation, des inquiétudes que leur donnèrent vos premières démarches, des douleurs que leur causa votre enfance, surtout de ces innocentes caresses par lesquelles leur amour s'épanchait si souvent en votre sein : doux souvenir, ne reviendrez-vous pas aujourd'hui du moins attendrir nos cœurs? *Saltem vos amici mei.*

Et vous, pères et mères, que nous vîmes si longtemps inconsolables de la perte prématurée de l'unique de votre cœur, rappelez-vous aujourd'hui la beauté de ce naturel qui commençait à se former pour la vertu, les flatteuses espérances que vous avaient données un esprit cultivé, un cœur développé en sentiments, même avant l'âge; tant de qualités aimables, qui justifiaient votre amour, ne peuvent-elles réveiller votre tendresse? *Saltem vos amici mei.*

Et vous pauvres, rassemblez-vous sur ce tombeau qui renferme votre consolatrice et votre mère. S'il le faut, nous vous montrerons, comme les premiers fidèles montrèrent à saint Pierre, les ouvrages dont cette vertueuse Tabithe occupait ses mains pour vous vêtir et vous nourrir par son travail. Combien de temps avez-vous subsisté, peut-être subsistez vous encore de ses bienfaits : ce souvenir, ces objets ne pourront-ils attendrir aujourd'hui vos cœurs par reconnaissance? *Miseremini mei, saltem vos amici mei.*

Mais enfin, si vous êtes tout à fait insensibles à l'état de ces morts que nous vous invitons à pleurer aujourd'hui, le serez-vous du moins à ce qui vous touche; le serez-vous à ce que votre sort doit avoir de commun avec le leur? En effet, vous mourrez certainement comme eux; et ne serez-vous pas punis comme eux?

En vérité, tous tant que nous sommes, mes frères, nous ne jetons jamais sur les morts que des regards vagues et superficiels. Nous les assistons à leur dernier moment, nous leur fermons les yeux, nous les conduisons au tombeau, nous venons ensuite pleurer sur leur sépulture, sans nous rien appliquer jamais à nous-mêmes de ce que nous faisons pour eux. On dirait que nous nous croyons d'une autre nature; et, parce que nous regardons la mort comme éloignée encore de nous, peut-être nous étourdissons-nous jusqu'à ne pas penser que nous devons mourir.

Apportez aujourd'hui, mes frères, d'autres yeux, d'autres pensées à cette pompe funèbre; pensez que c'est vous-mêmes pour qui nous sollicitons aujourd'hui la compassion des autres fidèles, que c'est vous qui, enveloppés de draps mortuaires, couchés dans un cercueil, êtes livrés en proie à la corruption. O misérable chair que j'idolâtre, tu n'es donc qu'herbe, et tout ton agrément, toute ta grâce est comme la fleur des champs!

Pleurez donc dès maintenant, pleurez ce corps si chéri qu'il vous faudra quitter, ces sociétés si aimables auxquelles il faudra vous arracher, ce monde si charmant dont l'éclat s'évanouira comme une ombre, ces titres d'honneur, ces richesses qui vous échapperont comme un fantôme; dans cette pensée, vous livrerez-vous encore à la joie; les plaisirs du monde auront-ils de quoi séduire vos cœurs?

Je voudrais cependant vous faire pénétrer plus avant que ces tombeaux. Retournez donc encore pour un moment avec moi dans les cachots de la divine justice, où je vous ai conduits il n'y a qu'un moment. Ce sont des justes, des saints, des amis de Dieu qui y souffrent; ils y souffrent les plus affreuses tortures. Et vous, pécheurs, qui vivez dans le crime, qui très-probablement y mourrez, quel sera donc votre sort?

Mais arrêtons-nous précisément à la supposition qu'il nous est permis de faire au-

jourd'hui. Ce fleuve de feu, ces vagues ardentes, ces tourbillons de flammes dévorantes, où se peuvent expier certains péchés, où les restes de péché se consument; ce sera donc là du moins votre partage : *Pone, pone illam super prunas vacuam* (*Ezech.*, XXIV), disait saint Augustin en commentant le prophète. Qu'elle soit précipitée dans le feu, qu'elle y reste cette âme : *Pone, pone super prunas;* jusqu'à ce que toutes ces petites fautes, qu'elle a sans cesse accumulées en les méprisant comme petites : toutes ces paroles inutiles, toutes ces pensées vaines et frivoles, tous ces mensonges prétendus officieux, toutes ces railleries regardées comme innocentes, toutes ces distractions traitées d'involontaires, toutes ces négligences dans le service du Seigneur, tant d'occasions de vertus, tant de bonnes œuvres omises, tant de défauts dans la pratique des bonnes œuvres et des vertus; jusqu'à ce que tout soit consumé : *Pone, donec æs concalescat.* Qu'elle y demeure jusqu'à ce qu'une exacte justice soit satisfaite pour tous les péchés dont elle s'est repentie, mais qu'elle a négligé d'expier sur la terre; jusqu'à ce que la douleur fait égalé le soin qu'elle a eu de délicater sa chair; jusqu'à ce que la mesure du supplice puisse contre-balancer la mesure de sa mollesse, jusqu'à ce que sa patience à souffrir puisse répondre à l'horreur qu'elle a eu de la souffrance : *Pone donec omne stannum diffluat.*

Ah! mes frères, continue saint Augustin, il ne tient qu'à vous aujourd'hui de traiter, pour ainsi dire, avec le Seigneur, pour vous racheter de cette terrible sentence. Mais l'homme aveugle aime mieux jouir du présent qui s'offre, et courir tous les risques de l'avenir dont on le menace. L'arrêt se portera donc, il s'exécutera contre vous, de même qu'il a été porté, de même qu'il s'exécute contre ceux qui vous ont précédés : *Pone, pone super prunas, donec concalescat æs ejus, et stannum diffluat.*

Si vous voyiez actuellement, Messieurs, comme le roi de Babylone, cette terrible sentence se tracer en traits miraculeux sur ces murs : quoi! vous ne trembleriez pas? Ah! mille voix s'élevant de dessous terre, de dessous ces tombeaux sur lesquels vous êtes rassemblés, vous l'annoncent; bien plus, cœurs insensibles, elles la sollicitent contre vous : *Pone, pone super prunas.* Ce mondain les méprise, ces tortures, parce qu'elles passeront, dit-il; cet autre en distrait toujours sa pensée, pour se livrer plus tranquillement au plaisir; celui-là n'en écoute parler qu'avec un ris moqueur d'incrédulité ou de doute; celui-ci, même en les croyant, semble ignorer qu'il y ait des malheureux qui les endurent; tous vivent enfin comme si rien de tout cela ne les regardait. Seigneur, faites-leur éprouver ce qu'il en est, qu'ils les sentent ces tortures, n'est-ce pas encore une peine trop légère de leur cruauté? *Pone, pone super prunas.* Et comme ils ont oublié leurs frères, qu'on les oublie de même; qu'ils y soient jusqu'à ce qu'ils aient par eux-mêmes satisfait à toute la rigueur de votre justice, jusqu'à ce que leur insensibilité soit expiée, jusqu'à ce que la vivacité de la douleur ait égalé le degré de leur distraction criminelle : *Donec concalescat æs ejus et omne stannum diffluat.*

Hélas! il n'en sera que trop véritablement ainsi, surtout si vous n'ouvrez, du moins aujourd'hui, vos cœurs à la compassion et à la tendresse. Pleurez donc sur ces malheureux qui souffrent; leur situation n'est-elle pas assez à plaindre? Les liens qui vous unissent à eux ne sont-ils pas assez étroits, pour que vous ressentiez vivement le contre-coup de ce qu'ils souffrent? Pleurez du moins sur vous-mêmes. Le sort de ceux-ci vous annonce quel doit être le vôtre, vous mourrez comme ils sont morts, vous souffrirez comme ils souffrent, surtout si vous êtes insensibles à leurs maux : *Contristemini.* C'est la conclusion de cette première partie. Mais que votre douleur ne soit point sans consolation, parce que votre douleur même peut devenir utile : *Sed non sicut qui spem non habent;* c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le christianisme a ceci de particulier, ou, pour mieux dire encore, de merveilleux : que, même en affligeant, il console. Tous les objets de cette religion divine sont frappants par eux-mêmes, rien de plus propre à remuer les cœurs; mais ils sèchent en même temps les larmes qu'ils font couler; ou du moins la foi donne je ne sais quelle douceur aux larmes mêmes qui deviennent plus précieuses que les joies les plus pures.

Ainsi, Messieurs, l'appareil de mort que l'Eglise étale à nos yeux, le souvenir que ces lugubres cérémonies nous rappellent de ce que nous avons jamais fait de pertes plus sensibles, de ce que la condition de notre nature a de plus humiliant et de plus triste: ce souvenir, ces objets émeuvent, bouleversent les consciences; il est difficile d'être assez dur pour refuser des larmes. Mais l'Eglise aussitôt nous invite avec l'Apôtre à nous consoler, et même à nous réjouir par ces objets qui nous attendrissent et nous effrayent : *Consolamini in verbis istis.* (I *Thess.*, IV.) Comment et pourquoi?

1° Parce que si l'état de nos frères morts est digne de compassion par lui-même, il est en notre pouvoir de les soulager : premier motif de consolation. 2° Parce que, si l'état de nos frères morts nous fait faire un triste retour sur nous-mêmes en nous annonçant ce que nous serons un jour, il nous indique en même temps un sûr moyen de nous préserver de ce que leur état a véritablement de malheureux et de terrible : second motif de consolation. Pleurons donc, mes frères; mais non pas comme les infidèles qui n'ont point d'espérance. Consolons-nous par nos larmes mêmes en les rendant profitables à nos frères morts, et par là profitables à nous-mêmes : *Itaque consolamini invicem in verbis istis.*

En effet, c'est un principe incontestable de

notre foi que nous pouvons soulager nos frères morts, et les moyens de les soulager que notre foi nous fournit sont innombrables et tous efficaces. Et d'abord nous trouvons le fondement de ce principe dans l'ancienne Ecriture. Mais, Messieurs, remarquez, je vous prie, la subtilité des ennemis de l'Eglise; ils retranchent du corps des divines Ecritures tout ce qui les gêne dans leurs nouveaux systèmes, ensuite ils nous portent le défi de les convaincre par l'Ecriture.

Comme si c'était au sens propre de chacun à se former un corps de livres saints. La même autorité qui décide en faveur des uns ne décide-t-elle pas également pour les autres? Pourquoi croyons-nous que tel livre en particulier est un livre divin? Saint Augustin répondait, nous répondons de même : Parce que l'Eglise le reconnaît, nous le met en main comme tel. Pourquoi donc en rejetterais-je un autre qu'elle reconnaît, qu'elle me met en main, marqué du même sceau d'authenticité? Mais on croit avoir droit aujourd'hui de rejeter, d'admettre au gré de son caprice, d'expliquer à sa façon tout ce qu'on admet. Les saints Pères se sont trompés, dit-on; l'Eglise a été dans l'erreur. Oh! j'avoue qu'il est difficile de vaincre des ennemis qui se défendent ainsi.

Laissons-les donc s'applaudir follement d'une pareille victoire. C'est à vous, fidèles dociles, que je prétends parler, et même moins pour vous confirmer dans votre foi que pour vous consoler; vous consoler, dis-je, par l'exemple de l'illustre Machabée, ce pieux général des armées d'Israël, ce zélé restaurateur d'un culte pur. Il eut une seule fois la douleur d'acheter la victoire par la perte de quelques-uns de ses braves soldats. Son premier soin fut, aussitôt après le combat, de choisir le plus précieux du butin et de l'envoyer au temple de Jérusalem, non pas en action de grâce de sa victoire, mais pour y faire offrir des sacrifices, sacrifices d'expiation pour les âmes de ses frères tués dans le combat.

On traite l'action de Judas de faux zèle, Judas lui-même de superstitieux. N'en soyons pas surpris; la Synagogue ancienne devait-elle être plus ménagée que l'Eglise? Mais ce n'est pas Judas, c'est l'auteur sacré qui conclut : C'est donc une pratique sainte et salutaire de prier pour les morts. Et prenez garde à ce qui suit, afin que les liens de leurs péchés qui les retiennent encore soient brisés : *Ut a peccatis solvantur.* (II *Mach.*, XII.)

Ce n'est donc pas une consolation frivole que nous vous accordons en vous permettant de prier sur les tombeaux des morts; c'est une consolation réelle et solide, puisque vos prières soulagent leurs peines. Dans la pensée de Tertullien, qui appelait ces prières des offrandes pour les morts : *Oblationes pro mortuis;* dans la pensée de saint Augustin, qui distinguait si exactement la pompe des funérailles qu'il permettait comme une espèce d'allégement à la douleur des vivants : *Solatia vivorum,* et les prières qu'il conseillait, qu'il ordonnait pour le soulagement des morts : *Subsidia mortuorum;* dans la pensée de saint Basile, dont nous lisons encore ces prières simples et touchantes qu'il appelait prières expiatoires pour ceux qui sont retenus dans le lieu de supplice : *Preces expiatorias pro his qui in inferno detinentur.*

Mais que saint Jean Chrysostome surtout est éloquent sur cette matière! Penseriez-vous, mes frères, disait-il à son peuple, que ce fût sans fondement que nous nous souvenons de nos frères morts dans la célébration des saints mystères et que nous prions pour eux la Victime immolée pour les péchés du monde : *Non sunt hæc temere excogitata.* Lorsque le diacre ou le prêtre à l'autel élève la voix et vous dit : Prions pour ceux qui dorment en Jésus-Christ, quelle est cette voix, mes frères? Non, ce n'est pas la voix du diacre même : *Non diaconus est;* c'est la voix de l'Esprit-Saint qui inspire toujours l'Eglise, par laquelle le diacre est député pour ce ministère : *Non diaconus est, sed Spiritus;* c'est la voix de la Victime même qui, alors exposée sur l'autel, consumée par le feu de son amour, offre elle-même son sacrifice et en demande l'application pour tous ceux qui peuvent en avoir besoin et à qui il peut être utile : *Non diaconus est, sed hostia.* Ah! que nous dites-vous, me demanderez-vous, mes frères. Un mystère étonnant, le plus grand des mystères. Les anges, les archanges sont autour de l'autel, frémissant de crainte et de respect en présence du Fils de Dieu qui s'immole. Et vous pensez que ce qui se fait alors peut être une superstition, un jeu de théâtre? *Putas hæc quæ fiunt scenice fieri.* C'est donc en vain de même que nous prions pour l'Eglise, pour les prêtres, pour l'assemblée des fidèles. A Dieu ne plaise que nous le pensions. C'est cependant le même Esprit qui dirige, la même foi qui anime toutes nos cérémonies : *Fide fiunt.* C'est donc par notre foi que nous croyons que nos frères morts peuvent être soulagés par nos prières. La même foi qui nous fait croire que Jésus-Christ est immolé sur nos autels, que son sacrifice nous est utile, est utile à l'Eglise, la même foi nous fait croire qu'il sert de même aux âmes des morts : *Cuncta fide fiunt.*

Hâtons-nous donc, mes frères, puisque nous pouvons véritablement les soulager, hâtons-nous de les purifier dans le sang de Jésus-Christ. Depuis combien de temps peut-être, sur le bord de cette piscine salutaire, attendent-ils une main charitable qui veuille les y descendre? Tous les jours, mille fois le jour, l'ange du Seigneur vient agiter ce bain sacré pour lui donner efficace; le sang d'un Dieu versé par les ministres coule autour d'eux sans cesse, il ne leur faut que le bon office d'une main qui les y plonge.

C'est ainsi, poursuit saint Jean Chrysostome, que le Seigneur attache ordinairement les faveurs qu'il veut bien faire à certaines personnes à la demande qu'il veut que d'autres lui en fassent. Et c'est là certainement l'état où se trouvent ces âmes justes sur le sort desquelles j'ai tâché de vous attendrir;

elles ne peuvent rien pour elles-mêmes. Du fond obscur de leurs cachots, elles vous prient : *Vim patior, responde pro me.* Je souffre d'affreux tourments, sans espérance d'aucun soulagement s'il ne me vient de votre part : *Vim patior.* Répondez donc pour moi, soyez ma caution ; satisfaites, vous qui seul le pouvez : *Responde pro me.* A quel autre que vous peuvent-elles avoir recours, puisque le Seigneur ne veut recevoir pour elles de satisfaction que de vous? Mais de vous il les recevra certainement, mes frères. Allons donc tous avec confiance nous présenter à l'autel ; mais souvenons-nous d'y invoquer les confesseurs et les martyrs ; joignons-y leurs noms à ceux de nos frères qui souffrent, car nous ne faisons tous qu'un seul corps, une même Eglise. Ainsi réunis, nous obtiendrons miséricorde pour tous ceux qui en ont besoin et en considération des prières que nous ferons : *Et a precibus*, et surtout en considération des dons que nous offrirons : *Et a donis*, et même en considération de ceux dont nous interposerons le crédit en leur faveur : *Et ab iis qui cum ipsis vocantur.*

Enfin tout ce que nous ferons de bonnes œuvres, quelles qu'elles soient, peut également leur être utile; notre intention seule leur en fera l'application. Autrefois, reprend encore en un autre endroit l'éloquent saint Jean Chrysostome, autrefois les gentils, à la mort de leurs proches, brûlaient avec leurs corps tout ce qui leur avait appartenu sur la terre. Notre douleur, mes frères, sera-t-elle moins éloquente que la leur, sera-t-elle plus avare? Ce qui a appartenu à ces morts vous le possédez. Nous ne vous demandons pas un sacrifice aussi frivole que l'était celui de ces malheureux qui n'avaient aucune espérance ; nous ne vous demandons pas que ces biens soient réduits en cendres; jouissez-en, à la bonne heure; faites-les profiter pour votre usage. Mais auriez-vous la cruauté d'en refuser le nécessaire à ceux qui vous les ont acquis, qui vous les ont laissés? Vous eussiez voulu autrefois perdre toutes ces richesses pour les conserver eux-mêmes; vous le voudriez encore ; vous le dites, et je veux le croire. J'applaudis à votre douleur, j'admire, je loue votre reconnaissance. Un service infiniment plus grand que ne serait celui de les retirer du tombeau, vous pouvez le leur rendre; il ne vous coûtera pas même tant. Eh! réglez vos aumônes sur votre douleur, piquez-vous de prodigalité par reconnaissance : c'est le premier motif de consolation que je vous ai promis. Nos frères morts peuvent être soulagés; nous avons plusieurs moyens, tous efficaces, pour adoucir leurs peines.

Mais rendons-nous justice, mes frères. Ce ne sont pas les morts que nous pleurons, c'est nous-mêmes. Encore si nous versions sur nous des larmes véritablement chrétiennes; mais nous pleurons. Hé quoi! dit saint Jean Chrysostome, nous pleurons la solitude dans laquelle ils nous laissent.

Par exemple, une famille commençait à se produire avec éclat, à tenir un rang dans le monde; mais sa grandeur, encore mal affermie, posait comme sur une tête qui en était le fondement; c'était un père, un ami, un protecteur. Cette tête est abattue; le fondement tombe : honneurs, plaisirs, fortune, tout est enseveli dans son tombeau. D'autre part, une illustre maison, sur le penchant de sa ruine, ne se soutient que par un faible enfant. Idole d'une famille ambitieuse, chacun concentre en lui ses délices, sa joie, son espérance; l'idole est renversée ; avec elle tous les projets s'évanouissent. Quelquefois un malheureux en butte aux persécutions, accablé de disgrâces, n'a trouvé d'asile que dans le sein d'un généreux protecteur; sous ses ailes comme dans un port inaccessible, il pouvait braver et la fureur des envieux et les rigueurs de l'indigence; le port manque, voilà le malheureux rejeté au milieu des flots

Dans ces tristes circonstances, la nature frémit, la chair se révolte; c'est alors qu'on voit ces yeux noyés de pleurs qui se refusent aux douceurs du sommeil ; ces soupirs étouffés expirant sur des lèvres muettes ; ces cœurs flétris qui semblent recevoir à regret le souffle de vie. Ah! douleur détestable, reprenait saint Jérôme : *Detestandus dolor.* Oui, détestable; je ne dis pas seulement dans les principes de la foi, mais dans les principes de l'amitié même. Cœurs ingrats, cœurs mercenaires, c'est vous, ce n'est point votre ami, votre père, votre protecteur, que vous pleurez. Ils souffrent, en effet, infortunées victimes d'une justice vengeresse, et vous les laissez souffrir dans le lieu trop réel de leur supplice, tandis que sur la terre, où ils n'existent plus, votre froide reconnaissance s'épuise en regrets, en éloges, quelquefois en folles dépenses pour honorer en eux un vain nom qui ne sert le plus souvent qu'à redoubler leurs tourments. Encore le temps les sèche-t-il bientôt ces larmes ingrates et stériles; on s'accoutume peu à peu à se passer de ces personnes avec qui l'on voulait s'enfermer dans le tombeau, et si le retour de certains jours et de certains objets en rappelle quelquefois la mémoire, un attendrissement de cœur, quelques soupirs, quelques larmes en sont tout le fruit.

Non, mes frères, non, je ne puis croire cependant que l'espérance ait fait luire un faux jour dans ces lieux sombres. Les anges destinés à la consolation de ces âmes leur ont annoncé l'approche de ce saint jour; et la joie a pénétré jusque dans ce séjour de douleur. Non, ce ne sera point en vain; je croirais faire injure à votre piété d'insister davantage. Employons plutôt le peu de temps qui nous reste à refermer chrétiennement la plaie, dont le retour, que leur état nous a fait faire sur nous-mêmes, a blessé nos cœurs.

En effet, mes frères, nous sommes tous, comme eux, des victimes dues à la mort; nous les suivons pas à pas, d'autres nous suivent; nous les avons poussés dans le tombeau, d'autres nous y poussent à notre tour; cette tombe, que vous mouillez aujourd'hui de vos pleurs, se rouvrira demain

pour vous : voilà le sort de nos corps ; celui de nos âmes quel sera-t-il? Affligeante réflexion, je vous l'avoue. Mais, Messieurs, l'espérance chrétienne nous fait regarder ces morts, qui nous ont précédés, comme destinés à jouir éternellement de la gloire ; travaillons donc à les rejoindre au sein de Dieu ; et j'ajoute qu'un des meilleurs moyens de les y rejoindre, c'est de hâter leur bonheur : voilà certainement un sujet solide de consolation, mais de consolation chrétienne pour nous-mêmes : *Consolamini invicem in verbis istis.*

Revenez donc encore sur leurs tombeaux, et écoutez enfin. C'est la pénitence qu'ils vous prêchent, dit saint Jean Chrysostome, et ils le font bien plus éloquemment que nous ne pourrions faire, ces crânes desséchés, ces squelettes décharnés, ces ossements arides ; ils vous invitent à rompre tout attachement criminel, auquel la mort vous arrachera tôt ou tard malgré vous-mêmes.

Ecoutez, ils vous la prêchent bien plus éloquemment que nous ne pourrions faire, ces morts, que vous vîtes autrefois dans la prospérité, dans l'abondance ; ces morts que vous vîtes moissonnés, ainsi qu'une tendre fleur, au midi de leurs ans ; ils vous invitent à vous convertir, mais sans retard. Faible ressource, vous crient-ils, que la santé et la jeunesse ; nous fûmes ce que vous êtes; nous eûmes la même vigueur; nous étions, comme vous, dans la force de l'âge; le torrent nous a emportés, il vous emportera de même.

Ecoutez encore, et surtout; ils vous la prêchent bien plus éloquemment que nous ne pourrions faire, ces fleuves de feu où ces âmes languissent. Ah! ce n'est là, vous crient-elles, qu'une faible image du feu de l'enfer qui s'allume déjà pour vous. Ces lâches complaisances que nous eûmes pour vous, vous crient ces anciens amis; ces criminels plaisirs que nous goûtâmes ensemble, vous crient ces complices de vos désordres, que ne nous en a-t-il pas coûté sur la terre pour en obtenir le pardon; et ce que notre délicatesse nous en a laissé à expier, comment l'expions-nous? Hâtez-vous donc non-seulement de pleurer ainsi que nous; mais versez des larmes encore plus amères; et, s'il se peut, ne laissez rien à punir à un Dieu aussi incompréhensible dans ses punitions qu'il l'est dans ses récompenses.

Oui, Messieurs, vous l'obtiendrez la même miséricorde que ceux qui vous ont précédés ont obtenue; vous l'obtiendrez même plus entière, si vous voulez la mériter par une pénitence plus généreuse. Ne quittons point leurs tombeaux, sans y avoir pris ces sages résolutions; et rentrant dans le commerce du monde, ne pensons à survivre que pour profiter du temps que Dieu consent à nous donner encore.

Pénétrés de cette pensée, nous changerons nos yeux en deux sources intarissables de larmes; mais c'est dans ces larmes que nous trouverons la plus solide consolation pour nous-mêmes. Car aussitôt la foi nous représentera ce que l'Apôtre montrait aux premiers fidèles : tous ces ossements rassemblés par l'ordre du Tout-Puissant, ranimés par sa parole vivifiante; au lieu de cet amas de poussière des corps brillants de gloire, volant à la rencontre d'un Dieu qui vient les couronner : *Mortui resurgent.* (I *Cor.*, XV.) Et nous ensuite, ajoute l'Apôtre, nous qui arrosons maintenant leurs cendres de nos pleurs, purifiés nous-mêmes par les larmes de pénitence qu'ils nous invitent à verser : *Nos qui vivimus* (I *Thess.*, IV), nous nous élèverons avec eux dans les airs, et nous irons nous réunir à eux pour toujours dans le sein de Jésus-Christ. *Rapiemur cum illis* (*Ibid.*); consolante espérance, concluait l'Apôtre : *Consolamini invicem in verbis istis.* (*Ibid.*)

Consolante aujourd'hui d'autant plus qu'en aidant nos frères morts par nos prières, nous rendons cette espérance encore plus solide pour nous-mêmes; c'est la suite de la pensée de saint Jean Chrysostome. Car, si le soulagement de ces âmes dépend de nous, comme vous l'avez vu, il est très-probable que notre salut dépend d'elle.

Ne croyez donc pas perdre pour vous-mêmes le mérite des œuvres que vous offrez pour le soulagement des morts. 1° dit saint Thomas, le mérite est inaliénable ; la récompense, qui leur est due au ciel, n'est promise qu'à ceux qui les font. 2° La vertu impétrative qu'elles ont ne peut être encore que pour vous; c'est donc la satisfaction seule que vous cédez; mais 3°, ajoute saint Thomas, que ne gagnez-vous pas par cette cession même que vous en faites? Car la prière pour les morts est, entre les œuvres de charité, une des plus héroïques, par conséquent une des plus agréables à Dieu.

Sa miséricorde ne cherche qu'à se communiquer : ce n'est jamais qu'à regret qu'il punit. Vous ne pouvez, si j'ose, ainsi le dire, mieux mériter auprès de lui, qu'en forçant les obstacles qui s'opposent aux tendres effusions de son amour. Sa justice même vous y invite; car, vous pouvez lui satisfaire d'une manière beaucoup plus noble que ces âmes souffrantes ne le peuvent pour elles-mêmes. Vos satisfactions sont libres, les leurs sont forcées; d'ailleurs elles ne peuvent que souffrir, et leurs souffrances, quelque rigoureuses qu'elles soient, sont toujours une satisfaction infiniment disproportionnée. Pour vous, mes frères, vous pouvez offrir les mérites de Jésus-Christ, renouveler son sacrifice, sacrifice dont le mérite peut satisfaire avec surabondance à la divine justice.

Il ne demande qu'à couler dans cette intention, ce sang divin : *Serva, serva eos* (*Joan.*, XVII) ; c'est ce que vous dit, aujourd hui sur tout, ce Dieu victime. Ces âmes pour qui j ai versé tout mon sang ne sont point encore en possession de ma gloire, elles ont besoin de satisfaction : *Serva, serva eos.* Le supplément à ma passion, qui leur est nécessaire, elles ne peuvent l'attendre que de vous. Par reconnaissance de mon amour, de cet amour qui

m'a rendu votre victime, faites couler sur elles quelques gouttes de ce sang que je prodigue pour vous : *Serva eos, ut ubi sum ego et illi sint mecum.* (*Joan.*, XVII.)

Que n'aurez-vous donc point à espérer pour vous-mêmes d'un Dieu si tendre, si vous secondez les vues de sa tendresse? Que n'auriez-vous point à espérer de ces âmes mêmes? Vous cherchez tous les jours au ciel et sur la terre des protecteurs, qui prennent en main vos intérêts auprès de Dieu. En trouverez-vous, pouvez-vous en souhaiter de plus zélés et de plus ardents que des saints qui vous étaient unis par les liens du sang et de l'amitié, et qui, de plus, vous deviendront redevables de leur entrée dans l'éternelle béatitude?

Mais, Messieurs, je reviens encore sur mes dernières traces (c'est en deux mots tout le fruit de ce discours). Pour rendre nos prières plus utiles à nos frères morts, animons-les d'une sincère pénitence; de même que pour rendre notre pénitence plus utile à nous-mêmes, nous en ferons sentir les fruits aux âmes souffrantes de nos morts.

Dans ces sentiments, réunissons donc tous et nos cœurs et nos voix. Autel, autel! *Altare, altare!* (III *Reg.*, XIII.) Temple du Dieu vivant! *Templum Domini!* (*Jerem.*, VII.) A ces deux mots, dans l'ancienne loi, la foudre s'éteignait toujours entre les mains du Dieu des vengeances. Autel, où se verse à présent non plus le sang des animaux, mais le sang de Jésus-Christ. Temple du Dieu vivant, où se conservent non plus des symboles, mais la réalité même! Autel, temple du Dieu vivant, je m'adresse à vous; non pas comme Elie, comme Moïse, en faveur de criminels dignes des plus sévères vengeances; mais pour une partie du peuple saint.

Mon Dieu! en considération de cet autel où votre Fils se fait victime, en considération de ce temple dont votre même Fils est la pierre de fondement, la miséricorde doit être entière et sans réserve.

Attollite portas, principes vestras (*Psal.* XXIII) : Princes de la Jérusalem céleste, renversez les barrières qui ferment encore l'entrée du royaume de la gloire; portes du ciel, ouvrez-vous; recevez ces nouvelles dépouilles qui vont orner le triomphe du Dieu Sauveur.

Et vous, saintes âmes, lorsque vous serez admises enfin dans les tabernacles éternels, souvenez-vous de nous, dont les vœux vous en auront ouvert l'entrée; intercédez pour nous, priez le commun Juge qu'il hâte aussi notre délivrance; afin qu'affranchis de cette prison, déchargés de ces chaînes qui nous retiennent sur la terre, nous participions bientôt à votre bonheur. Ainsi soit-il.

SERMON V.

SUR LA CONCEPTION IMMACULÉE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Ipsa conteret caput tuum. (*Gen.*, III.)
Cette femme, ô serpent, écrasera ta tête

Enfin, après la révolution de tant de siècles, elle paraît cette créature si souvent promise et si longtemps attendue, sur qui n'a pu s'étendre la commune malédiction. Formée sous un ordre de décrets nouveaux donnés pour elle seule, elle sort des mains du Créateur, chef-d'œuvre de sa toute-puissance, digne objet de ses complaisances les plus douces. L'enfer veut en vain étendre ses droits jusque sur elle, la grâce a prévenu; le premier regard du Créateur fut sur elle un regard d'amour. Que toute la nature se hâte de lui rendre hommage.

Oui, je vous salue, Eve nouvelle, plus parfaite et plus fidèle que la première; je vous salue, Eve véritable; puisque c'est par votre Fils, c'est sur votre modèle que nous avons tous été régénérés!

Mais, Messieurs, avant que d'entrer dans cette matière, que je me propose de traiter aujourd'hui, commençons par la dégager de toutes les spéculations abstraites dont l'école l'enveloppe. D'abord, dispute qui voudra sur la nature du péché et de la grâce. Qu'ai-je besoin de savoir en quoi consiste la tache du péché originel? La grâce de Jésus-Christ l'a effacée, voilà ce qui m'importe. Ensuite qu'on fasse consister en quoi l'on voudra la nature de cette grâce, en deux mots, en voici tout le mystère.

1° Elle répare toute la difformité de ma nature. 2° Elle en répare toute la faiblesse, j'en prends le modèle dans Marie; car enfin, la grâce qu'elle a reçue n'est point autre que celle qui est en nous. Ecartons seulement toute idée de réparation; la nature ne fut jamais corrompue ni affaiblie en elle. Pour la gloire de Dieu, dont elle doit être la mère; pour la gloire du ciel, dont elle doit être la reine; pour la honte du serpent, dont elle doit écraser la tête, supposons, Messieurs, ce principe.

Eh! pourquoi me tourmenterai-je l'esprit par la frivole distinction d'instants imaginaires, pour trouver un instant où la mère de mon Dieu soit esclave de l'enfer? Esprit humain, est-ce là tout le fruit de ta philosophie? Non, Marie n'existe point, que la grâce n'existe en elle. Mais comment la grâce exista-t-elle en elle dès ce premier moment? Marie n'avait-elle point été renfermée dans le décret commun de malédiction, ou bien en fut-elle ensuite exceptée? Vaine dispute. Contentons-nous d'apprendre d'elle à estimer la grâce, à profiter de la grâce de Jésus-Christ.

Marie sort des abîmes du néant, parée de tous les ornements de la grâce de Jésus-Christ. Dans cette première partie, vous admirerez l'excellence et le prix de la grâce qui nous est offerte. Marie sort des abîmes du néant, munie, environnée de toute la force de la grâce de Jésus-Christ. Ce sera la seconde partie, qui vous en fera reconnaître la force et l'efficace. En deux mots, ni difformité, ni faiblesse de la nature dans Marie: voilà le prix, voilà la force de la grâce de Jésus-Christ. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le prix de la grâce de Jésus-Christ (mais, Messieurs, prenez garde jusqu'où je prétends pousser cette matière) prix tel qu'il équivaut du moins à celui de l'innocence originelle, dans laquelle notre premier père avait été créé par le Seigneur : c'est le sujet de cette première partie. 1° La gloire, 2° le bonheur de l'état d'innocence, ce n'est, en effet, qu'un faible crayon du bonheur et de la gloire où nous élève la grâce de Jésus-Christ. J'en donne Marie pour exemple : voilà ma preuve. Car retenez, Messieurs, le principe que j'ai d'abord insinué, principe qui ne peut être contesté, ce me semble, savoir : que la grâce qui est donnée à Marie est la même que celle qui est offerte à tous les hommes; que la grâce de préservation qui est dans Marie n'est point autre que la grâce de réparation qui est en nous. Or, par la vertu de cette grâce, que le premier moment de la conception de Marie est pour elle, d'abord, un moment glorieux !

Dès lors elle est aimée de son Dieu. Enfant de Dieu, image de la Divinité, reine de la nature : tous ces beaux noms sont faits pour elle. Dieu considère son ouvrage, il l'approuve, il l'admire. Tous les traits de la beauté céleste brillent en elle ; Dieu voit en elle sa propre image, il s'y complaît, et le ciel entier n'est occupé qu'à louer le Créateur de son chef-d'œuvre.

Quelle est donc celle-ci, s'écriait le Sage, en faisant parler toutes les créatures dans le prophétique transport de son étonnement, quelle est celle-ci, qui sort des mains du Créateur? La nature entière n'a rien qui lui soit comparable. L'aurore à son lever jette un éclat moins doux; au milieu de sa course, la lune a moins de blancheur, et les plus purs rayons du soleil sont moins purs. Ils sont donc revenus, ces heureux jours, où entre Dieu et sa créature régnait le doux commerce de l'amour. Entre Dieu et Marie ce ne sont plus que témoignages réciproques, que mutuels transports d'amour. Le Créateur invite toute la nature à admirer son ouvrage : *Tota pulchra es, amica mea* (*Cant.*, I) ; et Marie à son tour invite toute la nature à admirer son Créateur : *Ecce tu pulcher es, dilecte mi.* (*Ibid.*) A ces beaux traits, tout reconnaît sa supériorité, tout se soumet à son empire ; et déjà dans le sein d'une femme le ciel entier vient révérer sa reine. Venez-y donc apprendre à vous glorifier, mortels !

L'état dans lequel notre premier père fut formé au jardin de délices, cet état si parfait que vous regrettez tous les jours, vous eût-il donné de plus beaux titres? Car enfin, quel eût été, dans cet état, l'ornement de notre nature? Vous ne le nierez pas sans doute; c'eût été l'innocence. Or, vous le retrouvez, cet ornement inestimable, dans le sang de Jésus-Christ qui vous le rend. Qu'entends-je donc, disait saint Chrysostome. Quoi? mes frères, vous soupirez sans cesse après la belle économie de la nature parfaite, et vous ne vous glorifiez que dans les œuvres du péché qui l'a détruite ? Vous vous glorifiez dans cet empire, que vous exercez, dieux de la terre; et cet empire, quelque juste, en effet, quelque légitime qu'il soit, quelque doux que je le suppose, n'est-ce pas la peine du péché? Vous vous glorifiez dans votre opulence, riches du siècle; ignorez-vous que ce qui fait aujourd'hui la matière de votre luxe ne fut inventé d'abord que pour couvrir la nudité honteuse du péché? Qu'on rappelle le premier état de l'innocence originelle, tout sera commun dans les biens, égal dans les conditions et les fortunes. Mondains, étalez donc à présent tous vos titres. Eh ! ce sont tous les titres de la dégradation de la nature.

Votre vrai titre d'honneur, chrétiens, le méconnaissez-vous? En vous nommant, je viens de le dire. Mais pour vous le faire mieux sentir, suivons encore Marie dans la carrière où la grâce de Jésus-Christ l'a fait entrer. Venez d'abord à Nazareth. Un ange y offre la maternité divine à une créature. Mais par où cette créature a-t-elle fixé sur elle le choix de Dieu ? Parce qu'elle est pleine de grâce. Passez à Bethléem. Là, une créature met au monde le Créateur, acquiert une espèce d'empire sur son Créateur, commande en effet au Créateur, qui obéit et se soumet. Par la dignité, par les droits d'une mère de Dieu, jugez, Messieurs, du prix de la grâce, de la gloire de l'état de grâce qui élève ainsi la créature. Mais allons plus loin.

Dieu se choisit une mère, et pour la rendre digne de lui, la seule qualité qu'il veut en elle, c'est la grâce; tout le reste, tout ce que le monde appelle humiliation, pauvreté, bassesse, tout cela lui convient; tout cela ne dégrade donc point notre nature; la grâce de Jésus-Christ couvre donc tout cela. Dieu se choisit une mère, et la seule prérogative dont il l'honore, c'est une plus prompte infusion de grâce; la seule attention de providence qu'il a sur elle, c'est qu'elle n'en soit point privée un seul instant. Ne fût-ce qu'un instant, cette privation momentanée de grâce dans la Mère déshonorerait le Dieu son fils. Toutes les lois de providence seront plutôt renversées, les décrets les plus généraux souffriront plutôt exception. Concluez combien la grâce est précieuse, puisque la seule privation de la grâce paraît flétrissante, puisque la plus courte privation de la grâce paraît si flétrissante au Créateur. Allons encore plus loin.

Parce que Marie est prédestinée pour être mère de Dieu, elle est remplie de grâce. Ensuite, par un choix de la plus exacte justice, elle est choisie pour concevoir un Dieu, parce qu'elle se trouve en effet pleine de grâce; et aussitôt cette plénitude de grâce l'élève au-dessus de toutes les créatures, la rend toute-puissante, en quelque sorte, auprès du Tout-Puissant, l'établit reine et souveraine de la nature, reine des anges mêmes, lui soumet et la terre et le ciel et les enfers.

Concevez-vous par là combien la grâce de Jésus-Christ répare avantageusement notre nature. L'état d'innocence même, encore une fois, lui eût-il donné de si beaux droits? Pour trouver encore à présent un état de gloire et de perfection subsistant dans le monde, c'est donc sur ce modèle qu'il faut le chercher.

Mais le croirez-vous, mes frères? dit saint Jean Chrysostome : en le cherchant sur ce modèle, vous le trouverez (l'oserai-je dire?) dans cet enfant, qui sort du saint baptême. Vous ne le comptez encore pour rien dans la société; à peine vous semble-t-il faire partie du genre humain. Cependant la grâce de Jésus-Christ a opéré en lui; par là même, c'est lui qui véritablement est rétabli dans tous les droits de l'innocence originelle.

Voyez ce pauvre, ajoutait saint Augustin, sous le toit rustique qui le couvre, sous les vils haillons dont il est revêtu; tout pauvre qu'il est, s'il est juste, c'est le chef-d'œuvre de la divine toute-puissance? Qu'il est parfait! Il n'a ni rang, ni distinction dans la société; mais que lui importe? Il mérite, il a l'approbation du Créateur; que lui faudrait-il davantage? Qu'il est grand? Il ne possède cependant ni dignités ni titres dans le monde; mais que sont tous les titres mondains, en comparaison de celui dont il est orné? Il est le véritable enfant de Dieu. Que de beautés en lui! Quelque avili qu'il semble être par l'obscurité de sa fortune, est-il rien de plus beau dans la nature que la ressemblance de Dieu même? elle est empreinte en lui. Par conséquent que de puissance, quoiqu'il n'ait ni crédit, ni pouvoir auprès des hommes! Mais il est favori du Tout-Puissant; comme image de la divinité, il a part à son souverain domaine : dès à présent même réellement il l'exerce. En voulez-vous une preuve sensible? Voici celle que saint Jean Chrysostome tirait de l'Ecriture.

Dix justes seulement, disait ce Père, et deux vastes royaumes seront garantis de la foudre; dix justes seulement, et Sodome et Gomorrhe seront préservées du feu du ciel. Déjà une fois le seul Loth avait sauvé la Pentapole; et Abraham seul, parce qu'il était juste, avait été plus fort que cinq rois conquérants. Ainsi tous les jours arrive-t-il encore parmi nous, continue saint Jean Chrysostome; nous n'y faisons aucune attention, mais le fait n'en est pas moins réel. Oui, c'est par la médiation de quelques justes méconnus, méprisés, persécutés peut-être parmi nous, que cette grande ville subsiste dans l'état florissant où je la vois. Car notre Dieu ne sait rien qu'en considération de ses élus, comme il le dit lui-même. Aveugles que nous sommes, nous regardons la multitude et la bravoure de nos soldats, l'expérience de nos généraux, les remparts de nos places, les ressources de nos finances comme la barrière impénétrable de cet empire; c'est ainsi qu'autrefois, pour résister à l'Assyrie, le monarque de Juda comptait sur ses forces et sur celles de l'Egypte. Mais le Seigneur avait attaché le salut de Jérusalem à deux justes seulement, qu'il ne put y trouver. Ce sont donc ces justes qui heureusement se rencontrent parmi nous, poursuit saint Jean Chrysostome; oui, ce sont eux qui nous procurent ces succès souvent inopinés, qui nous gagnent des victoires, qui nous donnent la paix; ce sont vraiment leurs prières qui sont encore aujourd'hui le soutien et l'inébranlable appui du trône de notre monarque; ce sont leurs gémissements qui font descendre sur nos campagnes la rosée qui les rend fertiles; et c'est dans leurs larmes que s'éteint tous les jours la foudre que nos crimes ne cessent d'allumer entre les mains de Dieu, pour nous consumer. Voilà la gloire de l'état de grâce : en voici le bonheur.

Comment donc, direz-vous? Ce juste vit dans l'humiliation, la douleur et les larmes; la perfection de notre nature s'accorde-t-elle avec l'état pauvre et souffrant où il languit? Soutenez votre attention, Messieurs; voici, de tous les préjugés le plus difficile à combattre, et qu'on détruit, en effet, plus rarement.

Dites-moi d'abord, je vous prie, pensez-vous que Marie, dans l'état même où elle est conçue, ne puisse pas s'appeler une créature heureuse, et même la plus heureuse des créatures? Cependant elle est conçue, elle naîtra, elle doit enfin vivre et mourir dans l'état que vous regardez comme le plus misérable. Pour sauver la contradiction, il faut donc nécessairement conclure que la misère n'est pas ce que le monde pense. La vraie misère, en effet, c'est la privation de la grâce; le vrai bonheur, c'est de la posséder. En voici la preuve.

Autrement, quelle idée auriez-vous de notre foi? C'est le raisonnement de saint Paul, selon l'interprétation de saint Jean Chrysostome. Dans cette économie de providence, sous laquelle il a plu à Dieu de nous créer, la foi ne me montre la misère qu'à la suite du péché. Or, je vois une nouvelle Eve toujours exempte de péché, toujours pure, dont le premier moment de vie est un moment de grâce, et le premier moment de grâce un moment de douleur. Si la malédiction consiste dans la douleur, la foi est donc anéantie : *Exinanita fides.* (*Rom.*, IV.)

Quelle idée me donneriez-vous du Rédempteur, poursuit saint Chrysostome, toujours en commentant saint Paul? Sa grâce, la plénitude même de sa grâce, est en Marie. Cependant elle souffre, elle est destinée à souffrir toute sa vie, jusqu'à la mort; et le flambeau de sa raison, qui, par le privilége de sa conception, n'eut jamais de ténèbres ni d'éclipse, ne commence donc à l'éclairer dès ce premier moment que pour la rendre plus malheureuse. Est-ce là l'accomplissement de la promesse qui m'était faite d'un Rédempteur? *Abolita promissio.* (*Ibid.*)

Mais vous, qui penseriez ainsi, oseriez-vous venir dans le lieu saint mêler votre voix à nos cantiques? Pour cette enfant conçue dans la pauvreté et la douleur, l'Eglise

aujourd'hui ne nous met à la bouche que des chants de félicitation et de joie. Dès maintenant elle est remplie de grâces, dès maintenant nous ne savons qu'admirer et célébrer son bonheur : *Felix namque es sacra Virgo Maria.* Dès maintenant le Seigneur est avec elle; dès maintenant nous publions qu'elle est comblée de toutes sortes de bénédictions : *Benedicta tu in mulieribus.* (*Luc.*, I.)

En effet, Messieurs, quel plaisir semblerions-nous prendre toujours à vouloir dégrader nous-mêmes notre nature? Quoi! pensez-vous que pour notre premier père, au jardin de délices, dans l'état d'innocence, la béatitude consistât dans l'exemption de la douleur et de la mort, dans la tranquille jouissance des biens de la terre, dans le paisible empire qu'il exerçait sur toute la nature. De cette béatitude toute naturelle, votre cœur serait-il content? Et cette élévation de la nature, cette espèce de proportion que le Créateur avait mise entre lui-même et l'homme, ce commerce qu'il avait établi entre le ciel et la terre, l'espérance, la capacité de le posséder lui-même, sa possession anticipée par la connaissance et par l'amour; ah! toutes tes délices, charmant Eden, tous tes plaisirs tranquilles sont-ils comparables à ce bonheur? Et voilà, Messieurs, ce que la grâce de Jésus-Christ a rétabli dans nous. Qu'avons-nous donc à regretter encore?

Dans la croix de Jésus-Christ n'ai-je pas plus que l'arbre de vie? Dans le sang de Jésus-Christ n'ai-je pas plus que le fleuve de paix? Essuyez vos larmes, vous tous, qui que vous soyez, qui souffrez, quoi que ce soit que vous puissiez souffrir; si la grâce de Jésus-Christ est en vous, vos regrets et vos pleurs lui font injure. Vous possédez votre Dieu autant que, dans l'économie de la nature parfaite, vous eussiez pu le posséder; et vous vous croiriez misérables! Laissez les regrets et les larmes pour ces malheureux en qui est morte la grâce de Jésus-Christ. Oui, ce sont eux qui sont véritablement misérables. Quelqu'élevés qu'ils soient au-dessus de vos têtes, je vois une disproportion infinie entre Dieu et eux; se peut-il un vide plus affreux? Quelque douces que paraissent entre eux les liaisons de la société, le commerce est rompu entre eux et le ciel; quelle plus triste solitude! Quelque nombreuses que leurs possessions soient, ils ne possèdent point Dieu; quelle misère! Non, non, ne vous laissez point surprendre et éblouir par l'appareil éclatant, par le fracas tumultueux de leurs bals, de leurs festins et de leurs spectacles. La paix de Dieu n'est point en eux. O quel enfer!

D'autre côté cependant, ils souffrent véritablement, ces justes, j'en conviens. Ceux-ci languissent dans une affreuse solitude, où les laisse un monde qui les dédaigne; mais dans cette pauvre cabane le ciel entier est avec eux : le beau cortège! la belle cour! Ceux-là gémissent dans une horrible disette, où un monde qui les oublie ne pense pas même à venir les soulager; mais ils possèdent Dieu; ils sont riches du même trésor, du seul trésor que notre Dieu donne à sa mère; ils sont heureux du même bonheur.

Rachetés du sang de Jésus, apprenons donc enfin à connaître le mal. Délivrés de la mort, quel aveuglement de soupirer encore sur le chemin de la vie, où la grâce de Jésus-Christ nous fait entrer! Affranchis de l'esclavage, quelle stupidité de répandre des larmes sur les cicatrices légères qui nous sont restées de nos blessures! Non, messieurs, ce n'en sont que les cicatrices. Autrement (permettez-moi d'ajouter encore cette pensée) ce serait en vain que le Dieu de paix aurait combattu pour nous S'il manque quelque chose à notre bonheur, il manque quelque chose à sa victoire. Où sera-t-elle cette femme qui devait écraser la tête du serpent? Je la trouve aujourd'hui conçue, il est vrai, dans la grâce, mais aussi conçue dans la douleur; si la grâce ne suffit pas pour faire notre bonheur, le serpent, vaincu d'une part, se relève et triomphe de l'autre, et la victoire de Marie est incomplète.

La seule infamie, le seul malheur que nous ayons vraiment à craindre, c'est donc la perte de la grâce. La grâce est cette arche divine qui faisait toute la gloire et tout le salut d'Israël. Si j'ai eu le malheur de la perdre, j'entre à présent dans les sentiments de douleur dont fut accablée cette généreuse Israélite, épouse du grand prêtre, quand elle apprit que, Israël vaincu par les Philistins, l'arche du Seigneur était prise. La déroute, le carnage de son peuple, le triomphe de ses ennemis, la mort tragique et sanglante de toute sa famille, de son époux même, rien de tout cela ne la touche, elle ne semble pas même y faire attention : *Non respondit neque animadvertit.* (I *Reg.*, IV.) La seule perte qui l'occupe, ah! c'est la perte de l'arche; avec elle toute la gloire, toute la ressource, toute l'espérance d'Israël est perdue; elle ne peut lui survivre : *Translata est gloria ex Israel, quia capta est arca Dei.* (*Ibid.*) On veut en vain la consoler en lui apprenant qu'elle est devenue mère d'un fils; faible consolation, qui l'indigne plutôt qu'elle ne la soulage : *Non respondit neque animadvertit.* La perte de l'arche absorbe, épuise tout le sentiment de son âme; il ne lui reste de forces en mourant que pour exprimer la cause de la douleur sous laquelle elle succombe : *Translata est gloria ex Israel, quia capta est arca Dei.*

Consolateur importun, monde impie, si tes traîtresses faveurs ont réussi à me séduire; non, non, ne me vante plus les plaisirs ni les avantages que tu m'as procurés : quand tu m'aurais élevé au faîte même de la grandeur mondaine, dois-je en être flatté? J'ai perdu tout mon bonheur, toute ma gloire; à quoi pourrais-je encore être sensible? *Translata est gloria ex Israel, quia capta est arca Dei.* Qu'on m'annonce toutes les disgrâces, toutes les pertes, celles de ma réputation, de toute ma fortune, de tout ce que j'ai de plus cher au monde, en quelque état que je sois réduit, rien ne me touche; tout le sentiment de mon cœur est épuisé

par le regret cuisant que doit me causer la perte de la grâce : *Translata est gloria ex Israel, quia capta est arca Dei.* Que j'aie seulement le bonheur de la recouvrer, je vous remercierai, mon Dieu, je vous bénirai de tout le reste; sans peine je me soumettrai à toutes les suites les plus humiliantes et les plus douloureuses de mon péché. La grâce recouvrée, qu'aurais-je à regretter encore?

Oui, je vous bénirai, Dieu toujours juste et plus miséricordieux encore; je vous bénirai de m'avoir laissé la souffrance en partage, puisque par la grâce de Jésus-Christ la souffrance opère en moi le vrai mérite, par conséquent le vrai bonheur.

Je vous bénirai de m'avoir imposé la nécessité de mourir, puisque par la grâce de Jésus-Christ la mort devient pour moi la porte de la vie.

Je vous bénirai surtout de ne m'avoir pas rendu l'impassibilité avec l'innocence. Je n'en aurais été que plus éloigné de ma véritable patrie, et plus en risque de la perdre. Hélas! je n'en aurais été que plus attaché à la terre, et la terre eût détourné du ciel mes pensées et mes vœux.

Heureuse mort, par conséquent, heureuses souffrances! Tombe, hâte-toi de tomber, corps de boue, mur importun qui me sépare de mon Dieu! Souffrances, croix, cuisantes douleurs, hâtez-vous de le réduire en poudre! Et vous, source de mon bonheur et de ma gloire, grâce de Jésus-Christ, croissez seulement dans mon âme! La vie n'a pour moi de douceur qu'autant que je vous y sens croître. Croissez donc, et, à mesure qu'elle croîtra dans mon cœur, qu'il se hâte de tomber ce corps de boue, qu'il me laisse au plus tôt aller jouir de Dieu!

Mais, Messieurs, si vous êtes maintenant persuadés de l'inestimable prix de la grâce, je sens de mon côté tout le poids de l'objection que vous allez me faire. Plus elle est estimable, cette grâce, Hélas! direz-vous, plus je dois regretter l'état heureux où je l'eusse possédée avec cette douce facilité de la conserver. Attendez, Messieurs, vous raisonnez toujours sur de faux principes; encore un moment d'attention. Vous allez voir que la grâce de Jésus-Christ a réparé avec avantage, non-seulement la difformité, mais encore la faiblesse de notre nature. Vous avez vu quel est le prix; voyons à présent quelle est la force de la grâce du Rédempteur : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ne sens-je donc pas, hélas! le joug de fer appesanti sur la malheureuse descendance de notre commun père. Voyez, disait saint Augustin, voyez cette enfance laborieuse; dans elle déjà que de vrais maux! que d'erreurs, quelle ignorance, quelle concupiscence, que de tourments! Nous-mêmes, à mesure que nous croissons, nous les avons sentis, encore tous les jours nous les sentons s'accroître. Je reconnais, il est vrai, oui, mon cœur en convient, qu'il n'est de bien pour moi que dans la grâce. Mais en vain je la cherche, en vain je tâche à m'y fixer, Dieu s'est caché pour moi dans une nuit obscure, et, au milieu des ténèbres où je marche, je ne trouve souvent que l'erreur pour me conduire. Après tout, que me servirait de rencontrer la vérité? je sens au dedans de moi-même un obstacle presqu'invincible à la suivre. La grâce de Jésus-Christ, en effaçant mon péché, n'en a point anéanti les œuvres, et la concupiscence, ainsi que l'ignorance, m'en est restée. Joug de fer, qui accable les malheureux enfants d'Adam!

Est-ce donc y penser, me direz-vous sans doute, de proposer pour exemple des effets de la grâce une âme privilégiée, préservée des suites du péché en même temps que du péché même; un entendement toujours pur, éclairé des plus vives lumières aussitôt que formé; une volonté toujours saine, sans déréglement dans les passions, sans mouvement désordonné dans la concupiscence? Votre cœur sent trop bien cet accablant contraste; entre Marie et vous, concluez-vous, ce ne peut être qu'opposition de contradiction pure.

Oui, Messieurs, l'opposition n'est que trop forte peut-être, mais certainement elle n'est pas où vous pensez. Quoi qu'il en soit, pour mieux sentir toute la force de la grâce de Jésus-Christ, voyons cependant, d'abord, le rapport qu'elle met entre Marie et nous; ensuite nous verrons en quoi l'opposition consiste. L'opposition, plus que le rapport même, fera retomber sur nous toute la honte de notre faiblesse.

Du rapport, reprenez-vous, entre Marie et nous! Eh quoi! de la lumière aux ténèbres peut-il y avoir quelque rapport? Eh bien! Messieurs, poussez donc tant loin qu'il vous plaira l'opposition que vous imaginez entre vous et Marie; je répondrai.

D'abord pour l'esprit. Dans Marie, les plus belles connaissances sont infuses; l'idée de Dieu et de sa perfection si pure et si claire, que rien ne la peut offusquer; la main de l'auteur qui l'a formée s'empreint si profondément en elle, qu'elle ne lui laisse aucun doute de ses merveilles. Ce n'est donc pas comme en nous. De ces belles idées, précieux écoulement de la Divinité sur notre nature innocente, qu'avons-nous conservé? Je sens bien que j'en porte encore naturellement quelques restes dans mon fonds; mais brouillés, confondus avec les images sensibles, ils semblent reculer à mesure que je les cherche. Oui, ces idées mêmes, les plus simples idées du bien, du mal, de la Divinité, sont toutes altérées dans moi.

Dans Marie, une connaissance habituelle de tous ses devoirs; toute la loi est écrite dans son cœur en traits si marqués que rien ne peut en effacer aucun vestige. Pour moi, presque toute vérité m'est obscure; je marche sans cesse, sans jamais bien savoir quelle route je dois tenir, et la loi la plus simple, la loi de la nature a pour moi des détours que j'ignore.

Dans Marie, de ces deux belles prérogatives suit une heureuse facilité d'élever

promptement son esprit à la contemplation des vérités éternelles : le doux recueillement est naturel à son cœur, et le sein de Dieu est son centre. Tandis que dans moi ce corps mortel émousse toutes mes pensées; je veux élever mon esprit et je retombe dans mes sens; ma raison à tout instant s'égare, et mon cœur se dissipe dans les grossières images dont ils me remplissent.

Je conviens avec vous, Messieurs, de tout cela. Mais prenez garde, je vous prie, vous détaillez très-bien les désordres de la nature corrompue par le péché, mais vous n'ajoutez pas les remèdes qu'y apporte la grâce de Jésus-Christ.

1° A l'aveuglement de la raison elle oppose le don de la foi, dont l'habitude infuse en nous ne peut être déracinée, pas même par aucun péché, que par le péché formel d'infidélité.

2° A la séduction des sens elle oppose l'Ecriture, la doctrine, la loi de l'Evangile, toujours présentes à nous pour les consulter.

3° A tous les déréglements de notre esprit la grâce intérieure, ce pur rayon de la raison divine, toujours prêt à nous éclairer.

Dans cette grande lumière, osez vous plaindre à présent de vos ténèbres. Car enfin quelles connaissances de l'état de la nature parfaite vous reste-t-il à regretter? Je ne puis croire que ce soient ces vaines notions qui composent parmi nous ce que nous appelons science. Mais si c'est pour la conduite que vous désirez des lumières, en peut-il être de plus vives pour vous porter à aimer Dieu, que celles de la foi? Pouvez-vous, pour satisfaire la raison même, souhaiter une évidence plus certaine : je ne dis pas dans les dogmes; mais du moins dans les principes de la religion? Quel plan plus juste, plus détaillé de vos devoirs pouvez-vous demander, que celui que vous trace l'Evangile.

On se plaint de l'aveuglement de la nature. O ciel! dans quel pays et dans quel siècle? Nous en vantons tous les jours les connaissances. Je les admire avec vous, j'en bénis Dieu. Le plus petit de nos enfants a plus de moyens de s'instruire, que n'en avaient autrefois les guides mêmes de nos pères. Ah! levez-vous donc, levez-vous contre nous, peuples qui dormez à l'ombre de la mort, le moindre des rayons de la lumière qui nous luit eût dissipé toutes vos ténèbres.

Hélas! Messieurs, tandis que nous disputons entre nous pour comprendre comment la grâce de la rédemption a pu s'étendre jusque sur eux, infortunées victimes de la divine vengeance, ils sont forcés d'en reconnaître la justice; et tandis que nous nous égarons dans nos folles pensées en voulant les justifier, ils nous accusent et crient vengeance de l'abus que nous faisons de nos lumières. Prévenons le jugement qu'ils sollicitent; laissons à Dieu son secret. Que nous importe de savoir comment ils sont inexcusables? Le point de foi demeurera toujours inébranlable au milieu de toutes nos disputes. Personne n'est dans l'impossibilité d'apprendre ce qu'il ignore, et s'il lui était absolument impossible, l'impossibilité l'excuserait toujours, parce que Dieu ne commande, ne peut commander rien d'impossible : trois grands principes du docteur de la grâce, principes dont je conclus que, quelque supérieures qu'aient été les lumières de Marie, la grâce de Jésus-Christ guérissant en nous la plaie de l'ignorance faite par le péché, comme elle en préserva Marie, opère en nous pour l'esprit; en premier lieu je n'ai point dit autant, j'ai dit seulement le même effet que dans Marie. Avançons, voici pour le cœur.

Il est vrai que toutes les passions nous sont restées; au lieu qu'il n'en est aucune de déréglée dans le cœur de Marie. Il est vrai que le feu de la concupiscence n'est point éteint en nous par les eaux du baptême, au lieu qu'il ne reste aucune étincelle de ce malheureux feu dans le cœur de Marie. Le bel état véritablement que celui où cette vierge immaculée est conçue : le corps assujetti à l'âme, et l'âme à Dieu; l'appétit sensuel soumis à la raison, la raison à la loi. Sous un ordre de providence qui écarte tous les dangers, ou qui proportionne toujours le secours au danger! mais avouez que si la grâce est moins abondante en vous que dans Marie, ce n'est pas certainement ce dont vous avez droit de vous plaindre. Car après tout, cette force d'inspiration dans la volonté, non plus que cette vivacité de lumières dans l'esprit, ne fut pas nécessaire à Marie précisément pour conserver la grâce, mais pour en acquérir ce trésor immense qui put la rendre digne d'être la mère de son Dieu. Par conséquent, si la grâce du Rédempteur guérit encore en vous la plaie de la concupiscence, comme elle en préserva Marie, quel sujet de vous plaindre vous reste-t-il encore? Ah! c'est que la grâce est trop faible, répondez-vous sans doute.

C'est ainsi que d'abord vous prenez parti pour votre passion; vous examinez, vous tentez, pour ainsi dire, les forces de la grâce, et tandis que vous tentez ainsi (terrible, mais juste jugement de Dieu!), la grâce se retire; vous l'étouffez par vos délais, à qui devez-vous vous en prendre de vos défaites? Ces délais mêmes, ce temps que vous employez à combattre la grâce, voilà ce qui vous confond, ce qui vous convainc que la grâce avait donc remis vos facultés dans l'équilibre.

Mais si la grâce eût été assez forte, répondez-vous, je n'eusse point balancé; elle eut emporté sur-le-champ le consentement de mon cœur; c'est-à-dire, Messieurs, qu'il vous eût fallu une grâce (je le dis hardiment) telle que Marie elle-même n'en eut jamais : une grâce qui emportât votre volonté subitement et malgré vous; une grâce dont l'opération, semblable aux enchantements fabuleux, créât tout à coup en vous l'acte salutaire, et vous transformât en un instant. Mais, Messieurs, ce n'est point là la grâce du Rédempteur. La grâce du Rédemp-

teur perfectionne la nature, et vous en voulez qui la détruise. La grâce du Rédempteur rétablit la liberté, et vous en voulez qui vous entraîne servilement et malgré vous; la grâce du Rédempteur élève à la puissance du mérite surnaturel, et vous en voulez qui vous fixe invinciblement à la pratique du bien, et par là vous en ôte tout le mérite.

La grâce que Marie reçoit détruit-elle sa liberté? Non sans doute, tout ce qui ôte la liberté ôte le mérite : c'est la doctrine constante et immémoriale de l'Eglise, doctrine enseignée et défendue par saint Augustin, ainsi que par tous les autres Pères. Mais la grâce que reçoit Marie la prévient, l'éclaire, l'aide, la soutient : en voilà tout l'effet, effet que produit en vous la grâce que vous nommez la plus faible. Quelque faible qu'elle soit, toujours par conséquent assez forte, selon la décision d'un saint concile, du concile d'Orange tenu contre Pélage, assez forte, dis-je, pour résister à la plus violente tentation.

Après tout cependant, ajoutez-vous, Marie est conçue sans péché, et par la vertu de la grâce qui l'en préserve, est conçue impeccable. Il est donc des grâces qui, sans gêner la liberté, sont cependant infailliblement efficaces. Oui, Messieurs, voilà donc enfin les grâces que vous demandez, des grâces infailliblement efficaces, des grâces qui vous rendent impeccables comme Marie. Mais si cette efficacité de la grâce, si l'impeccabilité de Marie même ne consistait..... Arrêtons. Qu'elle consiste en quoi l'on voudra, il n'importe, ce n'est là que dispute d'école, question de système. Quelque parti que l'on embrasse, il faut toujours en revenir au point de foi qu'il n'est point de grâce, quelle qu'elle soit, qui ait son effet que par une coopération purement libre du côté de celui à qui elle est donnée.

Mais enfin, Messieurs, voulez-vous connaître quelle est la véritable différence entre Marie et vous? La voici maintenant. Marie reçoit la grâce au moment de sa conception, et depuis ce premier moment elle ne s'occupe qu'à se pénétrer de l'inestimable prix de cette grâce, à en conserver dans son cœur et à en augmenter le trésor. Pour nous, mes frères, nous recevons la grâce quelquefois sans y penser, sans faire réflexion que nous l'avons; ou si nous y pensons, ce n'est que pour la combattre. Elle nous éclaire et nous nous aveuglons; elle nous attendrit, et nous nous endurcissons. Encore un moment de réflexion sur ce contraste; il le faut pour achever l'apologie de la grâce de Jésus-Christ.

Marie reçoit infuses les plus belles idées qui peuvent la porter à son Dieu; nous, Messieurs, nous les recevons de notre foi. Mais la première application de l'esprit de Marie est à contempler, à étudier ces belles idées que Dieu a mises dans son fonds. Pour nous, à peine la foi nous éclaire que nous opposons à son flambeau le malheureux esprit de question; comment cela se peut-il? Pourquoi cela serait-il ainsi? La raison partout veut monter sur le tribunal de la foi; jusqu'à l'existence de Dieu, nous sommes forcés de tout proposer en forme de problème. Disputer sur tout, c'est la science de notre siècle; on ne médite, on ne goûte plus rien, on ne croit rien qu'on ne l'explique.

Marie reçoit infuse la connaissance la plus étendue de ses devoirs. De notre côté manquons-nous de docteurs pour nous instruire? Nous avons en main la loi de Dieu, presque tous les jours on nous l'explique. Mais Marie d'abord se rend attentive à la première voix de sa raison; d'abord elle la consulte, et ne la consulte que pour y conformer sa conduite. Pour nous, à la grâce du ministère établi pour nous instruire, nous opposons un mépris outrageant pour le ministre; on pèse le poids de son autorité, on étudie tous ses défauts pour l'affaiblir, et en affaiblissant le poids de son autorité, l'on croit se mettre en droit de révoquer en doute ce qu'il annonce. Au flambeau de la raison épurée, rectifiée par la grâce intérieure s'oppose la cupidité, et jamais la cupidité ne manque de beaux prétextes, de sophismes captieux pour surprendre la conscience, et la conscience séduite décide toujours hardiment pour la cupidité contre la loi.

Marie au moment de sa conception reçoit le penchant le plus fort, la plus douce inclination vers le bien Vous ne pouvez le nier, mes frères, vous le sentez de même lorsque la loi vous presse, ce doux penchant à l'accomplir. Mais Marie, par une coopération prompte et fidèle, seconde l'action de la grâce en elle. La première inclination qui se fait sentir à son cœur la porte vers Dieu; et le premier mouvement de son cœur est pour Dieu. Dans nous, en vain la grâce amortit le feu de la concupiscence, diminue la tyrannie des passions; au secours des passions, au secours de la concupiscence, nous appelons tous les objets les plus séduisants et les plus flatteurs. Quand voulez-vous donc, mes frères, où voulez-vous que la grâce ait en vous son effet?

Partout où je vous vois, dit saint Jean Chrysostome, partout je ne vous vois que lutter contre la grâce, ou bien vous aguerrir contre elle. Tantôt c'est dans un cercle libertin où vous allez prendre des armes pour combattre toute l'évidence de notre foi et toute la morale de l'Evangile; tantôt c'est à une table licencieuse où vous allez avec réflexion éteindre le flambeau de votre raison; tantôt c'est à un spectacle profane, où de propos délibéré, vous allez chercher à attendrir votre cœur; tantôt c'est dans la solitude même, où, privé de la vue des objets réels, vous cherchez dans un livre amusant des portraits animés toujours plus dangereux que les objets mêmes, d'autant qu'ils sont toujours flattés; tantôt, presque toujours, c'est dans un commerce frauduleux où vous n'êtes occupé qu'à irriter dans votre cœur la cruelle soif de l'argent. Quand voulez-vous donc, où voulez-vous que la grâce ait en vous son effet?

Du moins enfin, répondez-vous, si je puis

m'aveugler et m'endurcir, c'est là certainement une des suites du péché. La grâce de Jésus-Christ ne m'a donc pas rendu tout l'apanage de mon premier état. Eh! Messieurs, vous répétez toujours un faux principe. La grâce du premier état, tous ces beaux apanages ne rendirent pas Adam invincible; il a péché. Ajoutez tout ce qu'il vous plaira, j'en reviendrai toujours au point de foi, que je ne puis trop vous rappeler : Dans tout ordre de providence, où entre le mérite du côté de la créature, il ne peut entrer du côté de Dieu point de secours, point de moyens, qui nécessitent la créature.

Mais arrêtons-nous là, Messieurs. Plus loin c'est le sanctuaire de la Divinité. Où veux-tu pénétrer, faible esprit? Tu vas te perdre. Contente-toi d'adorer, et jouis de ce que Dieu te donne. S'il donne davantage à sa mère, as-tu droit de t'en plaindre? S'il donne moins à d'autres, est-ce à toi d'en murmurer? L'Esprit de Dieu souffle où il veut.

Folles pensées, vagues opinions, sortez de mon esprit; vous ne faites que troubler mon repos! Esprits curieux, multipliez vos questions, vos controverses; je vous abandonne vos connaissances; non, je n'en ai pas besoin. Eh! qu'ai-je besoin de savoir disputer sur la grâce? Ce qui m'importe, ce que je veux savoir, c'est le bel art d'y correspondre. S'échauffe qui voudra dans la dispute; voici toute la théologie de mon cœur.

Faisant hommage au Rédempteur de tout ce que j'ai de forces, j'irai sans cesse au pied du trône de la médiation, par mes tendres action de grâces, par mes humbles prières, reconnaître mon néant et ma faiblesse. Je ne veux étudier les aimables propriétés de la grâce que dans les charmes que je sentirai à en suivre l'attrait. Pour son inefficace, hélas! je n'ai que trop de sujet de l'avouer: mes remords m'en convainquent. Mais à moi seul toute la confusion; mes regrets et mes larmes rendront gloire à la justice et à la fidélité de mon Dieu. Puissent toutes mes actions, pendant tout le reste de ma vie, être autant de monuments des triomphes de sa grâce!

Je vous exhorte donc, je vous conjure, mes chers frères, par les mêmes paroles que l'apôtre saint Paul : Ah! que ne puis-je ajouter que je le fais avec autant d'affection, de zèle; que ne puis-je me flatter de le faire avec autant de succès que lui : oui je vous conjure de ne plus recevoir en vain la grâce de Jésus-Christ. *Exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis* (II *Cor.*, VI.) S'il est au monde quelque chose, qui doive vous être cher, c'est par là que je vous en conjure. *Exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.* Par votre âme, mes chers frères, la grâce en est le plus riche trésor; pourquoi le prodiguer ainsi? Par votre nature même, la grâce en est tout l'ornement et le soutien; pourquoi ainsi la dégrader? Par votre paradis, votre béatitude éternelle, la grâce en est le prix et le gage; voulez-vous donc y renoncer? Par votre Rédempteur, par le sang de Jésus-Christ... Oh! si vous saviez le don de Dieu, si vous étiez bien pénétrés du prix immense auquel la grâce vous est acquise!

Cette croix, ces épines, ces clous, tout ce sang, pour le sang de Jésus-Christ est-ce trop peu, pour vous convaincre de ce que vaut la grâce, est-ce trop peu, pour vous la faire estimer? Tous les jours, dans les douceurs de vos méditations, ces objets vous attendrissent. Eh! que servent ces volages feux d'amour? Ils vous attendrissent trop peu, ces grands objets.

Cette croix, ces épines, ces clous, tout ce sang, tout le sang de Jésus-Christ voilà ce qu'a coûté la grâce. Et au sortir de nos temples, au sortir de vos oratoires, où vous avez médité ces grands objets, vous allez en fouler aux pieds tout le prix. Ah! mes frères, il ne s'agit plus seulement de vous attendrir, il faut vous pénétrer.

Cette croix, ces épines, ces clous, tout ce sang, tout le sang de Jésus-Christ voilà par où je vous conjure de ménager la grâce. Par la fragilité même de cette grâce, je vous en conjure, mes chers frères. Peut-être après celle-ci n'en sera-il plus pour vous; peut-être n'y a-t-il plus pour vous de temps que cet instant; peut-être la lumière, qui vous luit encore aujourd'hui, va se changer, se changera demain en efficace d'erreur.

O mes chers frères, par cet instant qui vous reste et qui va s'envoler, je vous conjure d'en profiter; par cette grâce qui est présente encore à votre cœur et qui va s'échapper, je vous conjure d'en faire usage. Cette parole que je vous adresse aujourd'hui, voilà la grâce que vous avez encore. Cette lumière, qui vient de se répandre dans votre esprit; ce mouvement, qui vient de s'exciter dans votre cœur... Car, hélas! mon Dieu, ne serais-je donc qu'une cymbale résonnante? Ah! si la charité manque à mon cœur pour animer ma voix, que l'ardeur de la vôtre, ô mon Dieu, lui donne la force et l'efficace. Le poids de mes iniquités pourrait-il avoir arrêté ou suspendu les effets de votre miséricorde? Réflexion bien terrible pour nous; mais réflexion inutile pour vous, mes frères.

Mon Dieu! produisez-la donc, votre grâce, dans tous ces cœurs. C'est par le sang de Jésus-Christ que je vous en conjure. Par ce sang j'ai droit de l'attendre, j'ai droit de l'obtenir; oui, certainement, je l'obtiendrai. Mes frères, par ce même sang, ne pourrais-je obtenir de vous que vous vouliez en profiter? Jurez donc, mes frères, jurez de remplir de votre côté les conditions de l'alliance de grâce. Dieu vous jure de ne point vous abandonner; le sang de son fils en est le gage; il vous promet sa grâce. Jurez donc, mes frères, jurez aussi sur ce même sang d'y correspondre. *Amen.*

SERMON VI.

POUR LE JOUR DE NOEL.

Natus est vobis hodie Salvator. (*Luc.*, II.)
Il vous est né aujourd'hui un Sauveur.

Je ne sais en vérité, disait saint Bernard,

si je pourrai développer aujourd'hui mes pensées. Tous mes sens, étonnés par la multitude des merveilles qui se présentent à moi, suspendent, pour ainsi parler, toutes les facultés de mon âme. Ma langue est muette, ma raison se trouble, ma mémoire se perd. Seigneur, votre prophète m'ordonne cependant de publier les prodiges de votre grâce. O vous, dont les miséricordes me confondent, ranimez mes esprits, soutenez-moi !

Mes frères, il vous est né un Sauveur. Quelque fatigués que vous soyez, continuait saint Bernard, par les veilles de la nuit et par les dévotions de la journée, je vous supplie de faire un effort sur vous-mêmes, pour m'honorer pendant quelques moments de toute l'attention que mérite un si beau mystère.

La grâce de Dieu s'est répandue sur nous, dit saint Paul, surtout pour nous instruire. Les belles leçons qu'elle nous donne ! Tâchons de les prendre et de n'en rien perdre. Entrons, pour cela, tous ensemble dans l'étable de Bethléem ; nous y verrons, mais de la manière la plus sensible : 1° Ce que nous devons à Dieu ; 2° Ce que nous devons plus particulièrement à Jésus même.

Au reste, Messieurs, ne croyez pas que je prétende, par l'opposition apparente de ces deux termes, séparer et distinguer notre Jésus de la Divinité. Loin de moi la pensée de cet horrible blasphème ! Si vous voulez une expression plus exacte, je dis donc : ce que nous devons à Dieu comme Créateur, l'exemple de Jésus naissant vous l'apprendra dans la première partie. Ce que nous devons à Jésus spécialement comme Rédempteur, je tâcherai de vous l'enseigner ensuite dans la seconde partie, après que nous aurons imploré le secours du ciel par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Mes frères, que devons-nous à Dieu ? Allons l'apprendre a Bethléem. Nous sommes hommes, donc nous ne sommes rien devant Dieu. Je dis trop peu. Nous sommes en quelque sorte, moins que rien, puisque nous sommes pécheurs. Sous ces deux titres : hommes et pécheurs, voici une double obligation que la divine justice vous impose : l'anéantissement et la douleur.

1° En qualité d'hommes, c'est l'anéantissement qui nous convient devant Dieu. L'exemple que nous avons sous les yeux en établit la nécessité, en règle la manière, détruit les prétextes, en montre l'avantage. Reprenons, je vous prie.

Le Verbe s'est fait chair, dit saint Bernard : et parce qu'il s'est fait chair, il a été anéanti. *Verbum caro factum, exinanitum Verbum.* Expliquez ces paroles comme il vous plaira. S'unir à la nature humaine, c'était un anéantissement pour le Verbe; est-ce là d'abord le sens que vous voulez leur donner? Il est noble et réel sans doute. En effet, qu'était le Verbe? En se faisant homme, que devient-il?

Consubstantiel à son père, il devient consubstantiel à la terre; éternel, ainsi que son Père, il naît dans le temps; pur esprit, esprit nécessaire, immuable, souverain, il s'unit à un corps ; et par ce corps il est assujetti à la révolution des années, soumis à des puissances humaines. L'immortel, par une suite nécessaire, devient redevable à la mort; l'impassible se trouve sujet à la douleur. Concluons : en se faisant ce que nous sommes, le Verbe s'est donc anéanti : *Verbum caro factum exinanitum, Verbum.* Donc nous ne sommes que néant devant Dieu. Allons plus loin.

Supposé que le Verbe se fît chair, il ne pouvait être trop anéanti. Pourquoi? Pour nous apprendre qu'il n'est point d'abaissement trop profond pour ce qui est chair. S'il était un terme plus bas que le néant, c'est là que l'homme devrait se réduire. En s'unissant à notre nature, le Verbe s'était soumis à toute la bassesse de sa nouvelle condition : *Verbum caro factum.* Or, pour montrer à quelle profondeur descend cet abîme de notre bassesse, le Seigneur voulut user sur lui de tous ses droits : *Exinanitum Verbum.*

En effet, aveugles que nous sommes, nous ne sommes que trop portés à nous estimer quelque chose. Si le Verbe eût paru dans le monde revêtu de notre nature, mais environné des pompes humaines, tout anéanti qu'il eût été, même au sein de ces prétendues grandeurs, nous en eussions pris occasion d'estimer ces vanités mondaines. Non, non, en quelque état que l'homme soit, sur le trône ainsi que dans la poussière des conditions les plus communes, il est également néant. Pour en convaincre, mais sans réplique, il fallait nous frapper par l'accablant contraste non-seulement du Verbe fait chair : *Verbum caro factum;* mais du Verbe réduit à l'état le plus humilié : *Exinanitum Verbum.*

Le Verbe naît, il naît enfant; l'éternelle raison ne s'exprime aujourd'hui que par des cris et des larmes. Quelques langes les plus vils, une crèche, un peu de foin : voilà tout l'appareil de son entrée dans le monde. Le Verbe est-il assez anéanti?

Examinons toutes les circonstances de sa naissance: ce sont encore, pour ainsi dire, autant de degrés d'anéantissement.

Pourquoi naît-il dans une étable? A considérer les apparences, ce n'est point par choix, c'est par nécessité. Il ne trouve à se loger nulle autre part; et c'est pour cela même qu'il naît à Bethléem, non pas à Nazareth. En effet, dans la maison de Joseph et de Marie, quelque pauvre qu'on l'imagine, il n'aurait pu certainement être réduit à un état si vil. Voilà donc enfin, Messieurs, ce qui met le monde entier en mouvement; c'est pour anéantir le Verbe de Dieu. Oui, c'est pour anéantir le Verbe de Dieu, qu'Auguste, dans les mouvements de sa vanité capricieuse, ordonne un dénombrement de tout son peuple.

L'édit de ce prince portait que tous les

sujets de l'empire allassent se faire inscrire, chacun dans le pays de son origine. En conséquence de cet ordre, un Dieu obéissant, même avant que de naître, se rend à Bethléem, et se trouve réduit à naître dans une étable.

A Bethléem : pourquoi encore? Il était essentiel pour la gloire que Dieu voulait tirer de l'Incarnation de son Verbe, que ce mystère fût manifesté dès son premier accomplissement : de là l'étoile brillante qui l'annonce en Orient; de là les concerts des anges, qui en avertissent les bergers; de là le trouble d'Hérode même, et le massacre des enfants. Mais remarquez que cette manifestation devait se faire sans préjudice à l'état d'anéantissement où le Verbe devait être réduit. Or Marie était trop connue à Nazareth; on y eut fait bien plus d'attention à l'apparition de l'ange, à l'arrivée des mages, au meurtre des enfants qui se fût fait à Nazareth, si Jésus y fût né; au lieu que tous ces événements, quelqu'extraordinaires qu'ils fussent, se passant dans un endroit où la Vierge était inconnue, le souvenir s'en effaça bientôt; à peine même y fit-on quelque réflexion dans le bruit confus et tumultueux des étrangers que le dénombrement du peuple avait attirés dans cette petite bourgade.

Revenons maintenant, Messieurs. Que veut dire ce mystère d'un Dieu-Homme, d'un Dieu-Enfant, ignoré, rebuté du monde entier? Cet état d'enfance, hommes qui que vous soyez, voilà l'état qui vous convient. Nous établirons encore mieux la nécessité en développant la manière.

Etre enfant, c'est-à-dire, anéantir devant Dieu sa raison, perdre sa sagesse. La parole toute-puissante du père se tait, la sagesse éternelle se condamne au silence; et le faible esprit de l'homme veut raisonner. Quand Dieu révèle ou qu'il commande, la créature se soulève; elle prétend trouver des contradictions dans sa parole, des impossibilités dans ses commandements. En vérité, Messieurs, s'il faut juger selon les apparences, est-il une contradiction plus énorme, une plus grande impossibilité, que de réduire le Verbe éternel à l'état d'un enfant? Mais le Seigneur veut être glorifié par l'anéantissement de son Verbe; et la raison de l'homme refusera de s'anéantir pour rendre hommage à la divine grandeur!

Etre enfant, c'est-à-dire, n'être compté pour rien parmi les hommes. Quel rang Jésus tient-il dans le monde au moment de sa naissance? Appliquez-vous, Messieurs, à ce contraste; il me paraît frappant. Qu'Auguste, le tyran de Rome, fixe sur lui les yeux de l'univers, qu'il attire à lui seul tous les hommages et des peuples et des rois; que les philosophes de la Grèce comptent parmi leurs disciples tout ce que le monde avait de grands et de sages; que les orateurs de Rome fassent trembler par le foudre de leur éloquence les monarques mêmes sur leurs trônes; qu'Hérode, dans la Judée, par sa cruelle politique, se rende redoutable jusqu'aux extrémités de l'Egypte, tandis que Jésus languit, couché dans une étable : que vous en semble? Ce contraste ne vous paraît-il pas un renversement, un désordre monstrueux dans la nature? Ah! mes frères, Jésus compté pour rien dans le monde, et nous, estimés, applaudis; Jésus qui veut être ignoré dans le monde, et nous qui nous complaisons dans nos prétendues vertus, qui cherchons les occasions d'éclat pour faire briller nos talents et les donner en spectacle; Jésus qui naît par choix dans l'obscurité et l'indigence, et nous qui courons après les grandeurs, qui souhaitons l'autorité, qui briguons la faveur des puissants de la terre : n'est-ce pas là le monstre et le désordre renouvelés?

Etre enfant, c'est-à-dire, ne se compter pour rien soi-même. L'anéantissement, en effet, ne consiste pas précisément à vivre inconnu dans le monde; mais prenez garde à ceci, je vous prie : tout est indifférent à un enfant; la gloire et l'humiliation, la pauvreté et la richesse, tout lui est égal. Etre manifesté, ou non; connu dans les hameaux, ou dans les cours : il n'importe à celui qui ne cherche que la gloire du Seigneur. Regarder d'un même œil et l'or de l'Orient, et la paille d'une étable, l'encens et la myrrhe de Sabée, et les rustiques dons de la campagne : c'est là le véritable état d'enfance et de mort à soi-même; et c'est aussi le dernier degré d'anéantissement que Jésus enfant nous enseigne, dont il nous impose l'obligation par son exemple.

Est-il quelque prétexte qui puisse nous en dispenser, qui que nous puissions être? Non, non, disparaisse après ce mystère d'un Dieu enfant, disparaisse devant Dieu toute créature! Quel titre pourrait la retirer du néant où la plonge un tel mystère? Titre d'opulence? Mais à qui convenait-il mieux qu'au maître du ciel et de la terre? Et le maître du ciel et de la terre, c'est cet enfant. Titre de noblesse? Sans remonter jusqu'aux splendeurs éternelles, où le Verbe est engendré avant tous les temps dans le sein de son Père; à qui ce titre convenait-il mieux qu'à cet auguste rejeton de la souche de Jessé, dans qui revivaient tous les droits de David sur le plus beau sceptre du monde, à qui il avait été réservé par une exception formelle dans le décret même qui en transporta la jouissance à une tribu étrangère? Et ce fils de David, ce prophète attendu, du sceptre duquel les Assamonéens n'avaient été que les gardiens et les dépositaires, c'est cet enfant. Titre de science, de sagesse, de vertu? Mais ne considérez encore cet enfant que comme homme; la plénitude de la science, tous les trésors de la sagesse, tout enfant qu'il est, résident en lui comme en leur source. Reste-t-il encore quelque prétexte?

L'intérêt mal entendu de la gloire de Dieu voudrait quelquefois faire reparaître la créature. Sous prétexte de bonne intention, de zèle même, on veut soutenir son rang, sa dignité, son caractère; on veut croître en

estime et en faveur. Ah! Messieurs, la vraie gloire de Dieu consiste dans l'anéantissement de ses créatures. Voyez ce que la faiblesse de l'enfance peut entre les mains de Dieu. L'obscurité d'une crèche a commencé ce qu'ensuite acheva la folie de la croix. Encore une fois, disparaisse donc à présent devant Dieu toute créature.

Je ne sais, Messieurs, qu'un seul moyen de la tirer de son néant; et ce moyen c'est l'état même d'anéantissement. En voici les avantages que nous démontre encore notre mystère.

La Divinité y descend dans le néant de la nature humaine, et la Divinité ne brille nulle part d'un si grand éclat de majesté que dans ce néant même. D'abord, que de puissance! Nous ne savions auparavant ce que Dieu pouvait de grand; le ciel et la terre l'annonçaient. Mais eussions-nous jamais pensé qu'il pût s'abaisser si profondément? La raison humaine n'y voit que répugnances et contradictions; pour les surmonter que de puissance!

Que de sagesse! La sagesse humaine eût-elle pu jamais imaginer un tel moyen de nous sauver? Ce moyen cependant était le plus propre; jugez en par son efficace. Opérer les plus grandes merveilles par les plus vils instruments, n'est-ce point le chef-d'œuvre de la sagesse?

Que de bonté, d'autre part! Payer pour des pécheurs, dit saint Bernard, n'est-ce pas plus que de leur pardonner gratuitement? Payer pour des pécheurs, cela semble indigne de la majesté de notre Dieu; mais il n'en est que plus digne de sa bonté.

Enfin, avec tant de bonté quel accord de justice! L'homme asservi au démon par justice est affranchi plus par justice que par puissance. La vengeance divine ne peut exiger rien davantage; la réparation est même au-dessus de l'outrage.

Néant glorieux! glorieux à la Divinité; glorieux à l'humanité même. Elle s'anéantit dans une étable; et cette étable est changée en palais; j'y vois pour courtisans des rois. De cette étable l'Homme-Dieu fait trembler Hérode sur son trône. Déjà même il se venge; il se sert de la jalouse rage de ce tyran pour punir, par le massacre de leurs enfants, les cruels qui ont refusé de le recevoir.

Néant glorieux pour nous de même, si nous savons de même nous y réduire.

Fourbe tentateur, vil esprit de mensonge, disait à ce sujet un saint docteur, la vérité sortit une fois de ta bouche contre toi-même, et sans que tu le susses! Il avait promis à nos premiers pères qu'ils seraient semblables à Dieu : *Eritis sicut dii.* (*Gen.*, III.) Oui, il ne tient qu'à nous, en effet, de l'être. La crèche de cet enfant, c'est le véritable arbre de science qui, nous ouvrant les yeux, nous découvre notre néant; et par là nous rend tel que Dieu même : *Eritis sicut dii.* Oui, dans cet état d'enfance, de petitesse, de pauvreté, de mépris, dans cet état de néant vous serez tels que le Verbe de Dieu, la force de Dieu, la sagesse et la raison de Dieu : *Eritis sicut dii.* Pourvu cependant encore, qu'en qualité de pécheurs vous vous mettiez dans le même état de douleur.

En effet, Messieurs, l'anéantissement est essentiel à l'homme; sorti du néant, le néant est en quelque sorte sa nature; mais la douleur n'est qu'accidentelle à l'humanité. Dans l'état même d'innocence, l'homme n'était devant Dieu que néant, mais il n'était point sujet à la douleur. La douleur, suivant le système que le Créateur s'était proposé librement en nous formant : je dis librement, car nous reconnaissons qu'un autre système était possible : mais suivant le système présent, la douleur, dis-je, ne devait entrer dans le monde qu'avec la mort, et la mort par le péché. Mais étant devenus pécheurs, nous fûmes irrévocablement condamnés à souffrir, et dans l'esprit et dans le corps : dans l'esprit par la tristesse, dans le corps par la douleur; tristes préludes de la mort.

Pécheurs, entendez-vous ces cris, voyez-vous ces larmes d'un Dieu enfant? Faibles expressions de la tristesse où son âme est plongée, et plongée nécessairement; pourquoi? Parce qu'il est chargé de nos péchés. En ce sens, sens juste et véritable, tout innocent, tout saint qu'il est par lui-même, toute immaculée qu'est son origine, il naît pourtant pécheur. Cette victime, qui se nommait dans l'ancienne loi la victime émissaire, n'était qu'une faible figure de ce qui devait arriver dans la plénitude des jours.

Le pontife, au nom de tout le peuple, mettait les mains sur la tête de cette victime, et la chargeait de toutes les iniquités; ensuite il la chassait du temple, sans qu'il fût permis à personne d'en prendre soin désormais. Maudite, il fallait qu'elle errât et périt sans secours dans les déserts.

Tel à peu près, Messieurs, le Verbe de Dieu, par une acceptation libre, chargé de nos iniquités; en conséquence de cette acceptation et par son seul amour, chassé, pour ainsi dire. (Ah! passez-moi la rigueur de ce terme), chassé de la céleste cour, tel il entre dans le monde; et dans cet état quels sentiments peuvent être dans son cœur, que des sentiments de tristesse? La grandeur de l'outrage que le péché fait à Dieu, l'énormité de sa malice, la profondeur des maux où il a plongé les mortels, la rigueur de ceux qu'il va lui faire souffrir : quels objets! Maintenant, pécheurs, concevez-vous ces cris, sentez-vous ce que veulent dire ces larmes d'un Dieu enfant? Ce n'est pas tout.

Il souffre dans son corps. Ce corps, le plus délicat et le plus tendre qui fût jamais, exposé aux intempéries de la plus rude des saisons, au milieu de la nuit, n'a, pour s'en garantir, qu'une étable, une crèche, un peu de paille. O membres de mon Dieu glacés de froid! ô terre! ô soleil! Astre du monde, précipite ton cours, c'est ton Créateur que ton absence glace. Un jour tu reculeras d'horreur, pour ne point le voir expirer; et tu ne te hâtes point de le réchauffer à sa naissance. O terre! ô toi du moins, que ne te hâtes-tu de le couvrir? Pour qui sont ces riches pro-

ductions que sa parole toute-puissante a fait sortir de ton sein? Mais que dis-je, et où m'égaré-je? Non, non, victime de mon péché, c'est à vous de souffrir, souffrez; la souffrance est votre apanage.

La souffrance est votre apanage, et la joie et l'abondance seraient le mien! Riches du siècle, oui, dormez à présent sur le duvet et sous la pourpre; un Dieu est étendu pour vous sur de la paille. A l'abri de toutes les incommodités de la nature, dans l'asile de votre mollesse, enivrez-vous de plaisirs toujours nouveaux; un Dieu, couché pour vous dans une étable, endure les froids les plus piquants du nord. Redoublez, ranimez la joie de vos cercles; un Dieu pleure pour vous dans une crèche. Et vous, pécheurs pénitents, allez en paix, ne goûtez que douceurs; la loi de dompter notre chair, de laver dans notre sang les souillures du crime, cette loi ne vous regarde plus, elle est accomplie; Jésus a fait pénitence pour vous.

Quel langage, mon Dieu! parce que l'innocent a souffert pour le coupable, le coupable ne souffrira plus rien? Parce que le Saint des saints, pécheur par représentation seulement et en figure, a dû, dès son enfance, être l'homme de douleur, l'homme de péché aura acquis le droit d'être l'homme de plaisirs et de délices! Est-ce ainsi que vous concluez, mes frères? Cependant voici, selon tous les Pères, en particulier selon saint Jean Chrysostome, la vraie doctrine de saint Paul. Si Jésus-Christ a voulu souffrir ainsi, c'est moins pour satisfaire à la divine justice, que pour nous instruire comme nous devons nous-mêmes lui satisfaire. Ecoutez-en la preuve.

Il est de foi que la seule incarnation du Verbe, Jésus-Christ fût-il né dans les délices de l'opulence, eût satisfait pleinement à la justice de Dieu et réparé sa gloire; pourquoi donc a-t-il voulu souffrir? il était Dieu, heureux nécessairement, même en tant qu'homme, dans la partie supérieure de son âme unie substantiellement à la Divinité; heureux du bonheur et de la joie de Dieu : comment donc a-t-il pu être dans l'amertume et la douleur? C'est un mystère, où la raison échoue; on ne l'explique que par la toute-puissance de celui en qui et par qui il s'opère. Moi, j'en conclus ceci :

Il souffre volontairement et par choix; donc nous devons aussi nous réduire volontairement nous-mêmes à un état de douleur et de souffrance. Non content des maux essentiels à la nature qu'il s'unissait, il a voulu l'accabler, pour ainsi dire, par le surcroît le plus douloureux d'afflictions volontaires : donc ce n'est pas assez pour nous de plier sous la main de Dieu, quand elle nous frappe; ce n'est pas assez de nous soumettre aux maux auxquels la Providence nous assujettit; il faut de même affliger notre chair par un surcroît de supplices volontaires. Par conséquent :

Estimer, aimer tout état qui nous ouvre la carrière de la souffrance, le regarder comme une grâce, frayer avec joie les voies semées d'épines; au défaut de la main du Seigneur, quand elle nous ménage, prévenir nous-mêmes et exécuter sur nous l'arrêt de ses vengeances : voilà l'obligation que les douleurs de Jésus enfant nous imposent.

Du moins, rentrer sans cesse avec lui dans des sentiments de componction et de tristesse; au sein du monde même, jusque dans les divertissements innocents auxquels nous sommes obligés de prendre part, n'oublier jamais que nous sommes pécheurs; pénétrés de cette pensée, noyer sans cesse notre âme dans des flots d'amertume : voilà l'obligation que les pleurs de Jésus enfant nous imposent.

En deux mots, Messieurs, l'anéantissement, comme hommes; comme pécheurs, la douleur : c'est ce que nous devons à notre Dieu. Mais que devons-nous en particulier à Jésus lui-même, ce Rédempteur aimable, dans l'anéantissement où son amour le réduit pour nous? Envisageons notre mystère sous un nouveau point de vue : l'adoration la plus profonde, la plus tendre confiance, la reconnaissance la plus vive, c'est ce que nous allons vous enseigner à lui rendre : sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

J'ai dit, d'abord : adoration. Ce Jésus, cet enfant qui vient de naître, c'est le Messie, par conséquent le Fils de Dieu. J'ai ajouté : adoration la plus profonde; c'est le Verbe anéanti : voilà notre premier devoir.

C'est le Verbe de Dieu. Tel l'avait vu de loin, l'avait chanté David. Il l'avait vu plus grand que Salomon en gloire aussi bien qu'en sagesse, assis sur un trône plus brillant et plus durable que le soleil; toutes les nations à ses pieds vaincues et bénies en lui. Il l'a chanté dans les lumières éternelles, sortant avant l'aurore, sortant nécessairement du sein de son Père.

Il l'a vu Dieu, que Dieu avait oint pour régner sur toute la terre. Il a chanté les charmes et la force invincible de son empire de vérité, de douceur et de justice, empire immuable dans l'éternité.

Tel il l'a vu, il l'a chanté, oui, Messieurs, cet enfant qui naît aujourd'hui. A quelles marques voulez-vous le reconnaître? C'est incontestablement le rejeton de Jessé, prédit par Isaïe; consultez les registres publics de l'empire, vous l'y verrez inscrit dans la famille de David. Il naît à Bethléem, ainsi que l'avait prédit Michée. A ces deux traits, Hérode le reconnaît, il tremble.

Entrez dans l'étable même où il naît. Une Vierge mère, selon la prédiction d'Isaïe, le met au monde sans douleur. A ce seul trait, Joseph le reconnaît, il tombe à ses pieds; Marie l'adore.

Examinez l'époque de sa naissance. Le voici dépeint sous des traits plus frappants, auxquels on ne peut le méconnaître. Son précurseur a déjà paru, selon la prophétie de Malachie; et les montagnes de la Judée ont retenti du bruit de la naissance d'un enfant qui devait lui préparer les voies :

Præibis ante faciem Domini. (*Luc.*, I.) L'esprit prophétique, éteint depuis quatre cents ans, se ranime selon la dernière prophétie. Zacharie inspiré vient d'annoncer le prochain avénement de l'enfant tant promis : *Visitavit et fecit redemptionem.* (*Ibid.*) Elisabeth l'a reconnu dans le sein de sa mère : *Mater Domini mei.* (*Ibid.*)

Que les esprits curieux, partisans de système, disputent tant qu'il leur plaira; voici des points fixes sur lesquels il faudra toujours que tous viennent se réunir. Le Messie, suivant Daniel, devait naître sous la quatrième monarchie. Celle des Mèdes avait été détruite, la Perse avait perdu l'empire, la Grèce même était esclave ; Auguste règne à Rome, quand Jésus naît.

Le Messie, suivant Aggée, devait naître avant la destruction du second temple, dont il devait lui-même faire la gloire en y entrant. Or, depuis la naissance de cet enfant, combien de temps le second temple subsista-t-il? Soixante et dix ans : le temps qu'il fallait, à peu près, pour abolir entièrement l'ancienne loi par une promulgation suffisante de la nouvelle.

Ne multiplions pas les réflexions ; je tenterais en vain de les épuiser toutes. Répondez seulement, tribu de Juda, où est votre sceptre? L'Ascalonite, Hérode, l'esclave des Romains est sur votre trône : voilà le terme prescrit par Jacob ; le Messie est donc arrivé?

Oui, le voilà; c'est mon Jésus, tout le démontre. Que j'aime à voir ainsi tout s'accorder pour le faire reconnaître ! Aussi, Messieurs, à peine est-il né que toute la terre semble prendre part à sa naissance. Dans la plus grande partie de l'univers, selon la remarque de mille historiens, les oracles se taisent, les démons enchaînés frémissent dans les enfers. Les sages en Orient suspendent leurs spéculations, et ne veulent plus observer au firmament d'autre signe que celui qui les conduit à une crèche. Un ange vient d'en haut annoncer cette heureuse nouvelle : Il vous est né un Sauveur; les armées célestes s'empressent à en féliciter les mortels; les airs retentissent d'acclamations et de cris d'allégresse : *Gloire au ciel, paix en terre.*

A tant de traits du Dieu manifesté en chair, tout accourt, tout s'empresse autour de sa crèche, et sages et rustiques, bergers et rois. Allons nous joindre à eux, mes frères. Que l'état de nudité et d'opprobre où il est réduit ne nous rebute pas. Ses humiliations mêmes démontrent qu'il est Dieu ; le Messie devait naître dans cet état, les prophètes l'avaient désigné sous ces traits ; et sous ces traits les saints docteurs, un saint Grégoire, un saint Bernard entr'autres, ne le trouvaient que plus digne de nos adorations et de nos hommages : *Tanto dignius honorandus, quanto et indigna suscepit.*

Grands de la terre, venez donc à ses pieds abaisser votre orgueil; venez, frappant la terre de vos fronts, faire à sa pauvreté le sacrifice de votre or et de votre pourpre ; venez aux pieds de ce Dieu, dépouillé de tout, reconnaître la vanité de votre luxe, faire hommage de vos grandeurs à ce Dieu anéanti. Plus il est dépouillé et humilié, plus il mérite de sacrifices : *Tanto dignius honorandus, quanto et indigna suscepit.*

Sages du siècle, venez lui offrir votre encens, l'encens de vos éloges. Que toute langue célèbre ses merveilles, que l'univers ne retentisse plus que de ses grandeurs. Ma bouche ne s'ouvrira donc plus que pour publier ses louanges, mon esprit ne concevra de pensée que pour faire connaître au monde le prodige du verbe anéanti. O Verbe enfant ! daignez, surtout aujourd'hui, animer ma parole; donnez efficace à mon discours, tandis que j'inviterai tous les peuples à venir vous adorer.

Oui, mes frères, allons l'adorer ; adorons sans crainte, de cette adoration proprement dite, de cette adoration souveraine, que Dieu s'est réservée à lui seul. Loin de nous ces distinctions proscrites dès les premiers siècles de la religion ! Jésus est Dieu, c'est Jésus que j'adore ; il est Fils de Dieu par nature, je ne reconnais point en lui d'adoption ; je ne puis en aucun sens l'avouer serviteur ni créature ; j'adore sans réserve, je ne sais en tout sens qu'adorer. Un Dieu qui se réduit à un état si vil, qu'il devient un objet de scandale et de contradiction pour ma raison, me paraît aujourd'hui n'en mériter que mieux mes adorations et mes hommages : *Tanto dignius honorandus, quanto et indigna suscepit.*

Oui, j'adore ; venez, mes frères, adorer avec moi cette chair même, formée de terre il est vrai, cendre, boue par sa nature, ainsi que la mienne, mais c'est la chair de mon Dieu. Mystère que ma faible raison ne peut comprendre ; mais mon esprit soumis le croit. Voici ce marchepied de l'Eternel, que l'Eternel même m'ordonne d'adorer. Plus cette chair est avilie, plus elle souffre, plus elle mérite mes respects : *Tanto dignius honorandus, quanto et indigna suscepit.* Adoration, premier devoir. Confiance et la plus vive, c'est le second.

Approchez, demandez, mes frères, vous pouvez tout obtenir, tout vous sera donné ; voici votre roi et le roi le plus tendre. Un roi, ciel ! dans quelle pompe ! Aussi, Messieurs, ce ne sont pas les faibles avantages que le monde vante, qu'il faut venir lui demander. Lui demanderiez-vous des richesses et des grandeurs à ce roi qui n'a pour palais qu'une étable? Mais d'autre part, dans ce néant même où il se réduit, qu'il est grand ! Monarques de la terre, vos cœurs n'ont rien d'assez pompeux, vos trésors n'ont rien d'assez riche, vos plus formidables armées n'ont rien d'assez puissant pour servir d'emblème à sa gloire. Héros, vainqueurs des nations ; princes, pères des peuples, qui que vous soyez, avec les sentiments les plus tendres, avec la plus haute puissance, eh ! que pouvez-vous pour vos sujets? Condamnés comme nous aux infirmités de la nature,

aux vicissitudes du temps, aux horreurs de la mort; hélas! vous ne pouvez rien pour vous-mêmes.

Or, ce qu'ils ne peuvent, mes frères, ni pour eux-mêmes, ni pour vous, c'est ce que peut, ce que fera pour vous le Sauveur qui nous naît. Interrogeons nos cœurs. Nous avons besoin de constance dans les misères de cette vie, car dans quelqu'état que l'on soit, quel est celui qui n'a point à souffrir? Approchez, entrez dans cette étable que vous inspire la seule vue de cet enfant? Entendez-le, qui vous dit déjà : Les oiseaux du ciel ont des nids, les bêtes des champs ont des tanières, et le Fils de l'Homme n'a pas un endroit où il puisse reposer sa tête. Ce qu'il méprise, mérite-t-il vos désirs et vos regrets?

Vous avez besoin de force et de consolation contre les frayeurs de la mort. Venez, mes frères, venez dans cette étable prendre des sentiments nobles, dignes des disciples de ce nouveau Sauveur. Venez y remplir votre esprit d'idées justes sur la vanité de ce monde : ombre qui passe, herbe qui se sèche, songe qui se dissipe en un instant. Venez, comme Siméon, tenant cet enfant entre vos bras, braver la mort et ses horreurs.

Chrétiens! eh, pourquoi craindriez-vous à présent la mort? Est-ce pour vos péchés? Mais vous tenez en main une victime capable d'apaiser entièrement la divine justice. Est-ce pour la sévérité des jugements de Dieu? Ah! si cela était, que vous entreriez mal dans l'esprit de notre mystère! Ce juge que vous redouteriez, mes frères, dit saint Bernard, c'est cet enfant; et cet enfant ne vient que pour sauver. Pourquoi fuiriez-vous sa présence? Je conçois comment le premier pécheur devait fuir, continue saint Bernard, quand la voix du Créateur le surprit dans son péché; déjà le glaive étincelant brillait à ses yeux. Mais cet enfant ne porte point la foudre. Craignez-vous ses faibles mains emmaillottées? Pour que vous n'ayez pas même sujet de dire, ainsi que notre premier père : *J'ai ouï votre voix, et je me suis caché* (*Gen.*, III); cet enfant est muet; les cris qu'il pousse ne sont-ils pas plus propres à inspirer la pitié que la crainte. Cependant tout enfant qu'il est, il est déjà terrible; mais ce n'est qu'à nos ennemis.

Nous en avions de deux sortes, continue saint Bernard : le péché et la mort. Le premier est déjà vaincu par sa naissance; il en a triomphé en s'unissant notre nature. Cette nature, que le prince du péché se glorifiait d'avoir assujettie tout entière, il se l'unit, mais purifiée de toute tache, affranchie de toute servitude; le péché, d'abord, est donc vaincu. La mort ne tardera pas de venir en captive à son tour pour orner son triomphe.

En attendant cette dernière victoire, approchez cependant encore; venez, entrez dans cette étable. C'est le vrai paradis terrestre, poursuit toujours saint Bernard. Il me semble y voir jaillir à longs flots quatre fleuves plus grands, plus fertiles que ceux qui arrosaient le jardin des délices. Ici un fleuve de miséricorde où seront noyés tous vos crimes; là, le torrent de sagesse. Justes, venez vous y désaltérer de la justice. D'autre part, quelle source de grâces, qui va faire vivre toutes vos œuvres pour une vie éternelle. Ailleurs, enfin, c'est la fontaine de charité, où toutes vos passions étant purifiées, vos cœurs s'enflammeront du saint amour. Puisez avec joie, puisez sans cesse dans ces sources divines, dont les eaux rassemblées concourent à vous conduire à cet océan de voluptés où vous serez enivrés des joies de Dieu : *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris.* (*Isai.*, XII.)

Telle est la fin de cette heureuse naissance, que je vous annonce aujourd'hui; à cet effet coulent ces larmes d'un Dieu enfant, larmes précieuses! Quelle honte, mes frères, si vous y étiez insensibles! Faut-il encore insister beaucoup pour exciter vos cœurs à la reconnaissance?

Insensé que j'étais, reprend saint Bernard, dans le discours qui suit immédiatement celui que je viens d'extraire tout entier; je jouais sur une place, tandis qu'au sanctuaire des conseils de mon roi se portait contre moi l'arrêt de mort. Le fils unique du monarque, héritier de la couronne, apprend que je suis condamné (suivez, Messieurs, je vous prie, cette belle parabole). Touché de mon sort, le prince s'offre à son père pour mourir à ma place; sa tête est acceptée. Aussitôt dépouillé des marques de sa dignité, traîné hors du palais où il devait régner, revêtu d'un sac, il est conduit au supplice; je le vois. Étonné de ce spectacle, j'en demande la cause : je l'apprends. Que ferai-je alors, conclut saint Bernard, continuerai-je mon frivole amusement? Ah! Messieurs, dans une telle circonstance, que diriez-vous d'un vil esclave qui agirait ainsi?

Or, voilà précisément la circonstance où nous nous trouvons aujourd'hui. Nous méritions la mort, nous étions condamnés. Attendri sur notre sort, le Fils de Dieu consent à être puni pour nous. Le voilà dépouillé de sa gloire, prêt à souffrir, qui souffre déjà pour nous; on nous le montre, et quels sentiments ce spectacle produit-il dans nos cœurs? Ne continuerons-nous pas de nous livrer à une folle joie? Interrompons-nous pour un seul jour nos divertissements?

Hélas! en effet, mes frères, disait à son peuple l'éloquent saint Jean Chrysostome, n'est-il pas pour aujourd'hui, du moins pour quelques jours de cette octave, des spectacles déjà préparés dans cette ville? n'est-il pas des théâtres déjà dressés qui vous attendent? N'est-il pas entre vous des rendez-vous déjà donnés, des parties déjà nouées pour demain, pour ce soir, pour cette nuit même? Ah! mes chers frères, continuait ce grand docteur, je vous conjure par cette crèche, par cette étable, par ces vils drapeaux où se réduit un Dieu qui naît pour vous : ces objets ne sont-ils pas assez touchants pour vous attendrir? Ne pourrai-je obtenir de

vous, par des objets si tendres, que vous vous absteniez de vos joies dissolues, du moins pour ce peu de jours que nous consacrons à honorer ses humiliations et ses douleurs. En considération des pleurs qu'il verse pour vous, ne pourrai-je obtenir que vous interrompiez, du moins pour ce peu de jours, vos plaisirs tumultueux, vos jeux immodérés, vos assemblées licencieuses? Est-ce donc trop vous demander? Non, je ne puis croire que votre reconnaissance veuille se resserrer dans des bornes si étroites.

Si je vous montrais actuellement auprès de vous Jésus glacé de froid, sans secours, couché sur un peu de paille; si je vous disais qu'il languit à présent dans quelque chaumine, dans quelque étable de cette ville, que feriez-vous? à quoi vous croiriez-vous obligés par reconnaissance? Ah! sans doute, Messieurs, transportés tout à coup par les mouvements de la piété la plus tendre, vous iriez dépouiller vos plus riches appartements pour orner son berceau? Quelle joie serait-ce pour vous de le couvrir de votre lin, de le revêtir de votre pourpre! Non, non, arrêtez ces frivoles saillies d'une dévotion stérile qui vous séduit.

Je vais la mettre, Messieurs, à une terrible épreuve, cette reconnaissance que vous croyez peut-être si sincère. Le voilà, voyez-le auprès de vous, votre Jésus dans le même état où je viens de le décrire. Le voilà, c'est ce pauvre orphelin, cet enfant nu qui vous tend les bras, qui implore, par ses faibles cris, votre assistance : *Clamant lacrymæ*. Le voilà; c'est ce pauvre exposé à toutes les intempéries des saisons, sous ce vil haillon qui le couvre à peine, sans pouvoir le garantir de leur rigueur : *Clamant, clamant panni*. Le voilà dans cette cabane, à votre porte. Riches cruels, regardez-le qui languit. Hélas! il expire sous vos yeux de besoin : *Clamant, clamant panni*.

Ne regardez plus ces pauvres comme vos frères; en qualité d'hommes, vos égaux et vos semblables, fermez-leur les entrailles de votre compassion; ce n'est pas pour eux-mêmes que j'implore votre secours; c'est pour Jésus qui souffre en eux : *Clamat stabulum, clamat præsepe, clamant panni*. C'est envers eux que vous devez vous acquitter de ce que vous devez à Jésus; il leur a transporté ses droits. Voulez-vous donc l'entendre, à son second avénement, vous reprocher de l'avoir méconnu, de l'avoir laissé languir, périr de faim, de froid, de soif et de misère?

Non, prévenons, Messieurs (c'était encore la conclusion de saint Bernard), en profitant des grâces qu'il nous fait, de la miséricorde qu'il nous offre à son premier avénement, prévenons les terreurs du second; par une adoration profonde, par une tendre confiance, par une reconnaissance sans bornes mettons, dès à présent, notre juge dans notre parti

Divin enfant, salut du monde, prédit par tant d'oracles, annoncé par tant de prophètes, désiré par tant de patriarches et tant de rois, ma foi perce aujourd'hui tous les voiles qui vous cachent à mes yeux! Je reconnais dans un faible enfant, j'adore mon Dieu, mon Rédempteur. Dans cet enfant qui naît aujourd'hui à Bethléem, je contemple, je confesse celui qui subsiste de toute éternité. O Dieu enveloppé de langes, juge des vivants et des morts, renfermé dans une étable, couché dans une crèche, en qui mettrai-je mieux ma confiance qu'en vous? Toute mon étude sera donc désormais pour vous connaître, et vous faire connaître de ceux qui vous ignorent. Déjà toute ma joie est de vous posséder, comme toute mon ambition se borne à vous posséder un jour dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON VII.

POUR LE JOUR DE LA CIRCONCISION.

Postquam consummati sunt dies octo, ut circumciderentur puer, vocatum est nomen ejus Jesus. (*Luc.*, II.)

Le huitième jour, depuis la naissance de l'enfant, étant arrivé, jour auquel il devait être circoncis, on lui donna le nom de Jésus.

Que cette solennité, Messieurs, est consolante! Que l'année commence par un beau jour! les cieux enfin se sont ouverts; Dieu nous a fait présent de son cher Fils unique. Il n'y a que peu de jours que nous l'avons vu naître; tout nous annonce, tout nous prouve aujourd'hui qu'il est né pour nous sauver.

Que veut dire, en effet, cette cérémonie, dit Origène? Le Seigneur avait ordonné à Abraham que dans toute sa postérité chaque enfant fût circoncis le huitième jour de sa naissance. Mais soit que la circoncision fût la marque honteuse, soit qu'elle fût la douloureuse expiation du premier péché, quel rapport pouvait-elle avoir avec l'enfant né de Marie? Sa chair, ouvrage de l'Esprit-Saint, sainte par conséquent dans son origine même, ne pouvait avoir de tache à expier. Que pouvait donc signifier sur elle le caractère de la circoncision? Ah! chrétiens, répond Origène, le nom de Jésus qu'on lui donne explique ce mystère. La plaie qu'il reçoit, marque non pas un pécheur, mais la victime du péché; et le peu de sang qu'il verse aujourd'hui, ajoute saint Augustin, ce sont, pour ainsi parler, des arrhes qu'il nous donne, pour nous engager tout le reste.

Voici donc, ô mon Dieu, enfin voici une victime digne de vous! frappez, vous pouvez venger votre gloire. Vos coups se sont perdus trop longtemps sur de viles créatures, presque aussi indignes de vous avoir pour juge que de vous avoir pour père. Signalez votre vengeance par de plus nobles coups. Voici un enfant d'Adam; il en porte la marque. Votre justice demande qu'il périsse; mais votre foudre, en tombant sur lui, tombera sur votre Fils; quelle victime faudra-t-il encore à votre colère?

Pour vous, Messieurs, quels seront aujourd'hui vos sentiments? Que de vérités sublimes, surtout que de vérités consolantes nous annonce ce Jésus circoncis! Recueillez-vous donc, je vous supplie; suspendez du

moins pour quelques moments les distractions tumultueuses dont le monde vous impose en ces jours la frivole nécessité. Le présent que le ciel nous a fait mérite bien quelques moments d'attention. Gloire à Dieu par Jésus : paix et salut aux hommes ; en deux mots, voilà tout le dessein de ce discours.

La gloire que Jésus, en qualité de Sauveur, rend à son Père, nous apprend comment nous devons honorer le Seigneur : sujet de la première partie.

Le salut que Jésus, en qualité de Sauveur, procure à la terre, nous apprend ce que nous avons droit d'attendre du Seigneur : sujet de la seconde partie.

O Jésus ! il n'est point d'autre nom qui puisse faire la gloire et le bonheur de l'univers. Quelle consolation, quel avantage pour moi de pouvoir consacrer encore cette année les prémices de ma voix à célébrer vos merveilles ! Jésus, ô le plus beau de tous les noms, régnez donc, régnez seul dans mon cœur, soyez seul à ma bouche ! Vous donnerez la force et l'onction à ma parole, pour vous imprimer dans les cœurs de tous ceux qui m'écoutent. Souffrez que j'appuie auprès de vous cette prière de l'intercession de votre auguste mère. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pourquoi un Sauveur ? que veut dire ce Jésus ? pourquoi ce sang déjà versé ? comment le Seigneur Dieu, maître toujours indépendant, s'est-il déterminé à nous donner et à sacrifier pour nous son Fils unique ? Tout cela, Messieurs, suppose des vérités bien humiliantes pour nous d'une part, et bien glorieuses de l'autre. Nous avions besoin d'un sauveur ; hélas ! nous étions donc tombés dans la disgrâce de notre Dieu. Il fallait un réparateur au monde ; le monde était donc devenu indigne de son sage ouvrier. Il nous fallait un médiateur et un pontife ; le commerce était donc rompu entre le ciel et l'homme. Affligeantes idées ; mais n'y pensons que pour nous consoler par la méditation de la gloire que sut en tirer notre Dieu. Il nous donne un Jésus, et aussitôt ce monde devient le plus parfait ouvrage qui pût sortir des mains du Créateur ; les divines perfections y brillent dans le plus bel éclat ; le plus parfait, le plus divin des cultes est assuré à la Divinité. En deux mots, Dieu manifesté au monde, le monde capable d'honorer vraiment Dieu ; voilà, Messieurs, les deux merveilles opérées par Jésus pour la gloire de son Père.

Mais quoi ! se pouvait-il un ouvrage plus magnifique que le premier ouvrage du Créateur ? Après une éternité, pour ainsi dire, entière, où seul il se suffisait à lui-même, Dieu se détermine enfin à sortir de son sanctuaire éternel pour la production des créatures. Quelle magnificence et que de majesté ! La puissance du Créateur éclate de toutes parts ; quelle profusion de prodiges ! Regardez, mes frères, que vous en semble ? Le beau trône pour le Créateur, que ce ciel étoilé ; le magnifique temple, que cette terre ! Quel ordre et quelle économie règnent partout ! Tout est digne de l'approbation même du Créateur. Non, je ne pourrais imaginer rien de plus grand, si je ne connaissais un Jésus, un Dieu sauveur. Mais sitôt que je le connais ah ! que tout le reste me paraît vil ! Voici le vrai chef-d'œuvre de la Toute-Puissance ; un monde, dont fait partie un Dieu même incarné. Sentez-vous, Messieurs, tout ce que ce mot signifie ? Un Dieu incarné ne laisse plus dans ce monde rien de profane ; prenez garde comment et pourquoi. En s'incarnant, un Dieu s'unit au corps et à l'esprit ; et par là, sanctifie, divinise en quelque sorte la nature tout entière.

Maintenant, c'est Jésus qui me donne l'idée juste que je dois avoir de mon Dieu. Il l'avait donnée lui-même véritablement à son prophète, en lui disant : Je suis celui qui suis, et rien n'est devant moi. Mais cette idée magnifique ne me semblait encore jusqu'alors appuyée suffisamment sur aucune de ses œuvres. Quand il crée l'univers, je l'entends commander au néant ; je suis effrayé de sa puissance ; l'ordre qu'il établit partout me découvre sa sagesse ; dans la création de l'homme même, de l'homme libre, capable également et du mal et du bien, je reconnais, j'admire et sa justice et sa bonté. Mais l'oserai-je dire, Messieurs ? Pour me le faire connaître véritablement tel qu'il est, il fallait qu'Adam péchât, il fallait que le désordre arrivât dans le monde. Car c'est alors, c'est en conséquence de ce désordre, que Jésus paraît, pour réparer l'outrage fait à son Père, et c'est alors qu'abîmé dans mon néant, il faut absolument qu'enfin je me récrie : O Dieu ! qu'il est semblable à vous ! Vous êtes infini dans votre essence, infini dans tous vos attributs ; tout ce grand univers n'est rien devant vous.

En effet (concevez, je vous prie, toute la grandeur de notre Dieu), encore une fois, pourquoi un Dieu sauveur, sinon, parce que la gloire de Dieu une fois blessée, rien ne pouvait plus la réparer qu'un Dieu ? En vain vous renverserez tout cet univers, vous proscrirez tous les mortels, vous condamnerez à des supplices éternels tous les enfants d'Adam, le péché n'est point réparé, la vengeance de Dieu n'est point satisfaite. Offrez à Dieu toutes les vertus dont toutes les créatures peuvent être capables ; que Dieu crée des êtres encore plus parfaits ; que toutes les créatures possibles, s'il se peut, rassemblées se dévouent dans les exercices de la pénitence la plus austère, le péché n'est point réparé, la vengeance de Dieu n'est point satisfaite. Que toutes les intelligences célestes s'incarnent, qu'elles expirent toutes ensemble dans les plus longs et les plus cruels tourments, le péché n'est point encore réparé, la vengeance de Dieu n'est point satisfaite. Pourquoi tout cela ? La raison, Messieurs, en est simple et sensible ; parce qu'il n'y aurait point de proportion entre la personne offensée et la personne qui satisfait ; point de proportion par consé-

quent entre la satisfaction et l'offense. Jésus, un Dieu incarné, pouvait seul la mettre, cette proportion, pouvait donc seul satisfaire. O grandeur ! ô majesté de mon Dieu ! La concevez vous enfin, mes frères? Concevez de même sa bonté.

Non, tous les dons prodigués au premier homme dans l'état d'innocence, les mêmes dons communiqués à sa postérité tout entière, cet héritage de grâce et de vertu promis à tout le genre humain, tout cela ne la manifestait point suffisamment. Toutes les délices du paradis terrestre, ah ! bien plus, cette gloire, ce bonheur éternel qu'il nous préparait dans son propre sein, était-ce même assez pour la manifester telle qu'elle est. Un Dieu qui aime sa créature jusqu'à livrer et à sacrifier son Fils unique pour la sauver; voilà le comble, l'excès vraiment incompréhensible d'amour et de bonté ; et voilà ce que notre Jésus, un Dieu incarné, pouvait seul nous apprendre.

Ce ne sont là cependant encore que les apprêts, pour ainsi dire, de la merveille que Jésus doit opérer à la gloire de son Père. Enfin le Créateur va tirer de son ouvrage une gloire vraiment digne de lui. L'Homme-Dieu, qui le précède dans toutes ses voies, lui fait rendre des hommages dont il doit être content.

Notre Jésus ne naît, il est vrai, que dans la plénitude des temps ; mais il n'en est pas moins avant tous les siècles dans les desseins du Créateur. Il était hier, dit l'Apôtre, comme il est aujourd'hui : c'est-à-dire, c'est par Jésus, en considération de Jésus seul, que dès les premiers jours la pénitence d'Adam est élevée au mérite d'œuvres satisfactoires, et que ses larmes ont la vertu d'effacer son péché. C'est par Jésus, en considération de Jésus seul, que les sacrifices d'Abel sont acceptés. C'est Jésus qui, déjà médiateur, arrête le bras de Dieu prêt à tout noyer dans le déluge; un juste se sauve, mais il n'est juste que par Jésus. C'est par Jésus, en considération de Jésus seul, que la foi d'Abraham lui est imputée à justice, et mérite les récompenses dont Dieu la couronne. Enfin sans Jésus il n'est point d'hommages que le Créateur veuille recevoir de sa créature. La loi même qu'il donne à Moïse ne peut lui plaire que par ce qu'elle prépare à Jésus; l'odeur de ses plus purs holocaustes ne monte à son trône que parce qu'ils représentent le grand sacrifice de Jésus; la multitude de ses cérémonies ne lui agrée qu'autant qu'elles sont les figures de l'avénement et des mystères de Jésus. Voilà, Messieurs, la grande théologie de saint Paul expliquée par saint Augustin.

Mais maintenant, ombres, disparaissez, puisqu'enfin la lumière nous éclaire! Le grand Orient nous a visités d'en haut; Jésus est né. C'est maintenant surtout que l'homme peut louer son Dieu, lui rendre grâces; c'est maintenant que nous avons une victime digne de lui être offerte, un principe de vertus et de mérites propres à l'honorer.

Pour rendre cette pensée plus sensible, sans sortir des bornes de la vérité la plus exacte, supposons le premier système du Créateur, en faveur du monde, exécuté de point en point; supposons Adam toujours fidèle, toujours juste. Il eût adoré, il eût loué son Créateur, le Créateur eût accepté ses hommages; mais eussent-ils été à la rigueur, dignes de Dieu? Eh ! Messieurs, quelle proportion peut-il y avoir du néant à l'Etre suprême, de l'homme à Dieu? Il est vrai que ç'auraient été les hommages d'un fils adoptif à son père; mais ce n'auraient pas moins été les hommages d'une créature au Créateur; par conséquent hommages infiniment disproportionnés. Maintenant par Jésus ce sont les hommages d'un Dieu. Ecoutez, je vous prie, je ne ferai plus que copier saint Paul.

Mais prenez garde, d'abord, à toute la force de la pensée du grand Apôtre. Dieu, dit-il, s'est repenti d'avoir fait l'homme, tout parfait qu'il était au moment de sa création; Adam dans l'état d'innocence, Dieu s'est repenti de l'avoir fait; mais il ne peut se repentir de l'avoir réparé, et, si j'ose me servir de cette expression, de l'avoir refait, pour ainsi dire, en Jésus-Christ. Comment et pourquoi? c'est que Dieu est en Jésus-Christ, poursuit l'Apôtre, lui-même se réconciliant le monde : *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi.* (II *Cor.*, V.) Ainsi nous sommes tous en Jésus-Christ. Dieu est en lui; par ces admirables secrets nous sommes rapprochés de la Divinité; la distance infinie que l'essence divine laissait nécessairement entre elle et nous est remplie; le mur de division, que le péché de plus y avait élévé, est renversé. Néant que nous étions, par notre nature, rabaissés au-dessous du néant par le péché, nous sommes créés de nouveau en Jésus-Christ : *Creati in Christo Jesu.* (*Ephes.*, II.) En conséquence de cette création nouvelle nous devenons fils de Dieu, dieux en quelque sorte par Jésus-Christ, *filii Dei* (*Rom.*, VIII); faisant réellement partie du corps d'un Dieu qui se fait notre chef : *Concorporales* (*Ephes.*, III) ; nous sommes déjà en buelque sorte citoyens de la cité sainte : *Cives sanctorum.* (*Ephes.*, II.) Elevons donc nos esprits et nos cœurs ; nous pouvons louer et adorer notre Dieu; oui, nous le pouvons dans Jésus-Christ : *In Christo Jesu.* (*Ephes.* III.) C'est par lui, c'est dans lui, que les anges mêmes louent, adorent et tremblent ; nous nous joignons à eux, pour ne faire avec eux, sous un commun chef, qu'un seul chœur de louanges ; avec eux nous chantons : Honneur et gloire, Père éternel, à votre majesté par Jésus-Christ. Ainsi, soit que j'adore ou que je remercie, soit que je loue ou que je demande, c'est toujours par Jésus-Christ : *Per Dominum nostrum Jesum Christum.* (*Ephes.*, VI.) C'est en effet la conclusion de toutes nos prières. En voilà la raison, que vous n'aviez peut-être jamais approfondie : c'est que nous ne sommes rien devant Dieu sans Jésus-Christ. Mais aussi prenez garde qu'étant unis à Jé-

sus-Christ nous sommes assurés que nos louanges, nos actions de grâces, notre prière, nos hommages sont tels que Dieu ne peut en recevoir de plus nobles, de plus dignes de lui. Encore une fois, comment cela? Je ne puis trop répéter ce beau principe : c'est que je suis tout par Jésus-Christ. Ce n'est plus moi, vile créature; je le reconnais par ma foi en Jésus; c'est Jésus-Christ en moi qui loue et qui adore, qui demande et qui remercie : *Per Dominum nostrum Jesum Christum.*

Ensuite voulez-vous une victime digne d'être offerte à notre Dieu? O Seigneur, disait le Prophète, s'il faut vous adorer selon la grandeur de votre majesté, le Liban n'a point assez de bois pour vous dresser des autels; la terre ne produit point assez d'animaux pour fournir à vos sacrifices: qu'est-ce que le cœur de l'homme même? Il n'a pas de désirs à vous immoler. Cependant, dans toute autre économie de religion que celle qui est donnée par un Homme-Dieu, eussions nous pu davantage? Mais nous l'avons à présent, cet Homme-Dieu, pour auteur et consommateur de notre culte, nous pouvons donc à présent bâtir des temples; notre Jésus lui-même en est la pierre de fondement : *Ipso summo angulari lapide Christo Jesu.* (*Ephes.*, II.) Sur ce fondement tout édifice est un temple saint digne de Dieu : *Omnis ædificatio crescit in templum sanctum.* (*Ibid.*) Dressez des autels au Seigneur; tenant la place de Jésus, revêtu de son sacerdoce, tout indigne que j'en suis, ministre de ce nouveau Melchisédech, représentant l'Homme-Dieu, seul pontife ainsi que seule victime de ma religion, je me présente sans crainte; joignez-vous tous à moi, mes frères, c'est en votre nom, comme au mien, que je dis hardiment : Recevez, Père saint, recevez cette hostie. Cette hostie, c'est Jésus. Il est homme, je puis l'offrir et l'immoler; il est Dieu, son sacrifice est infini; il n'est point créature : loin de nous ce mot de blasphème; je reconnais qu'aucune créature n'est digne d'être offerte à son Dieu.

Quelles que soient, en effet, toutes les créatures, de quelque côté que je les considère, plus je les examine, plus j'y remarque le néant. Dans mon cœur, mon misérable cœur, je trouve moins encore, puisque, encore une fois, j'y trouve le péché. Mais en vertu de mon union avec Jésus-Christ, je n'agis plus que par Jésus-Christ, ou plutôt c'est lui-même qui agit en moi, donc il mérite en moi. Oui, c'est à Jésus que tout vrai mérite appartient; notre dignité, notre mérite devant Dieu vient de la grâce, et la grâce est par Jésus.

Sur ce beau fondement, je dis donc encore avec l'Apôtre : Où serait maintenant le sujet de me glorifier? Ma foi en Jésus anéantit en moi toute gloire propre. Je poursuis donc avec saint Paul : Si vous m'ôtez mon Jésus, vous ne me laissez que le néant. Donnez-moi une loi sans un Jésus, qui me donne la force de l'accomplir; la loi ne me conduit qu'à la mort, c'est l'interprétation de saint Augustin sur saint Paul. Séparez mes œuvres de celles de Jésus; mes œuvres devant Dieu n'ont ni prix ni mérite. C'est Jésus qui me distingue, c'est Jésus qui m'anime; il est ma vie, il est ma gloire, il est mon tout. Ainsi par la foi en Jésus toute créature disparaît devant Dieu. Précieux anéantissement où la foi nous réduit; c'est par là que nos vertus l'honorent; c'est ainsi que nos mérites le glorifient; sa justice s'y manifeste autant du moins que sa bonté : sa bonté, par la communication qu'il me fait des mérites de Jésus; sa justice, parce que les mérites qui me sont communiqués méritaient véritablement le bonheur infini dont il me récompense. Il me récompense donc en Dieu magnifique, mais en Dieu juste; je dirai tout en un mot : Il me récompense en Dieu, comme il est honoré en Dieu.

La belle religion, mes frères, le beau culte! Dans cette religion, le chef, le pontife, l'adorateur, la victime, tout est Dieu; la créature n'y entre pour rien, que comme membre de l'Homme-Dieu. Culte par conséquent vraiment divin, culte durable; jusqu'à la consommation des siècles il durera. Le pontife est toujours vivant, dit encore saint Paul : *Semper vivens.* (*Hebr.*, VII.) Assis à la droite de Dieu, placé au plus haut des cieux, ministre d'un tabernacle dressé de la main de Dieu même, il intercède toujours : *Semper vivens ad interpellandum.* (*Ibid.*) La victime de même, quoique mille fois par jour immolée, est encore vivante et le sera toujours. Le sacerdoce est donc éternel; le Seigneur en a juré : *Sermo jurisjurandi* (*Ibid.*); et sans doute il doit être éternel, et par la qualité du pontife, et par la qualité de la victime; et pontife et victime, c'est le même fils, qui est toujours dans l'état de perfection : *Filium ie æternum perfectum.* (*Ibid.*) Mon Dieu, que mon cœur se complaît à vous voir ainsi honoré! Je vous rends grâces, ô mon Dieu! par Jésus-Christ, de ce qu'une si belle foi a été annoncée par toute la terre.

Recueillons-en tout le précis en deux mots : Jésus seul est grand dans le monde, le monde n'est rien devant Dieu que par Jésus-Christ. Il n'est donc rien que nous devions considérer, aimer, estimer que Jésus-Christ, ou par rapport à Jésus-Christ. Jésus seul peut honorer Dieu, et mériter de Dieu quelque chose. C'est donc à Jésus qu'il faut nous unir par la foi et par les œuvres, et d'esprit et de cœur, pour nous approcher de Dieu, pour le glorifier et mériter ses récompenses. N'honorer que Jésus-Christ dans les créatures; n'honorer Dieu que par Jésus-Christ; quelle influence ces deux courtes conclusions n'ont-elles pas sur toute la morale! Mais hâtons-nous de voir, en conséquence de cette gloire que Jésus rend à son père, quel est le salut qu'il nous procure. C'es le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

L'Ecriture, Messieurs, n'est nulle part si

magnifique que quand elle nous promet notre Jésus. Soit qu'elle le figure dans son histoire, soit que ses prophètes l'annoncent, ce ne sont partout que les plus douces images. Dans son histoire, tantôt c'est un Joseph trahi, vendu par des frères envieux; mais, toujours frère, il devient leur Sauveur. Tantôt c'est un Moïse toujours en butte aux contradictions d'un peuple ingrat, dont il rompt cependant les fers presque en dépit d'eux-mêmes. Parlerai-je du tendre Jonathas, de tous les amis le plus tendre, qui prend la défense de son cher David contre ses propres intérêts mêmes; toujours prêt à lui céder son trône aux dépens de ses droits, et, s'il le faut, de sa vie même. Que dirai-je encore du jeune berger, le grand vainqueur de Goliath? Ouvrons plutôt les prophéties; attachons-nous à une seule: que tous les traits en sont frappants![3]

Un enfant, dit Isaïe, nous a été donné. Roi par le double droit de sa double naissance, fils de David et Fils de Dieu. Fils de David, il s'asseoira sur son trône. Fils de Dieu, Dieu lui-même, il fondera un empire éternel; et son règne sera le règne de la paix; aussi l'appellera-t-on Prince de paix, Père de l'éternité, Ange du grand conseil; son nom admirable signifie encore plus que tout cela. Israël, que de merveilles la charité de votre Dieu va-t-elle opérer en votre faveur! Par ce divin enfant, vous allez jouir d'une paix inaltérable; vous n'aurez plus d'ennemis.

Mais quels étaient-ils donc, demande saint Augustin, les ennemis dont la défaite devait nous assurer la paix. Aux ravages faits dans notre nature, pouvons-nous méconnaître, mes frères, le prince du péché? Mais ses fers enfin sont brisés; et, si nous le voulons, ils le sont pour toujours. Voici les trois degrés par où nous fait passer notre Jésus, pour nous conduire au salut que son nom nous promet. Il nous purifie de nos péchés; il nous aide à n'en plus commettre; il nous conduit à la vie où nous n'en pourrons plus commettre. Tout cela, Messieurs, est de saint Augustin. Tâchons de développer les trois pensées de ce savant docteur.

Il est vrai que nous ne laisserons pas de naître toujours enfants d'Adam, par conséquent pécheurs; mais nous avons un premier-né dans le sang duquel nous pouvons tous renaître. Ne mettons point de bornes à la grâce qui nous est faite.

Dans l'ancienne loi, disait saint Paul, le sang des animaux purifiait les souillures de la chair; comment le sang de Jésus-Christ, dans la nouvelle économie, ne purifierait-il point les consciences? Le Sauveur prie; peut-il n'être pas écouté? Les désirs d'un Dieu seraient-ils inefficaces? Il appuie sa prière de son sacrifice, il verse son sang; la voix de son sang pourrait-elle être rejetée? Le sang d'Abel cria vengeance, et il l'obtint; le sang d'un Dieu demanderait-il en vain miséricorde?

O vous qui êtes les dépositaires de ce sang, ministres de Jésus-Christ, qui tenez en main les clefs de cette source inépuisable, n'annoncez plus que paix. Criez sans cesse, ainsi que l'Apôtre: paix à ceux qui sont proche; paix à ceux qui sont loin; paix à tous; la paix est générale, elle est pour tous.

Si tous n'en profitent pas, c'est le secret de Dieu; adorons, sans vouloir pour cela mettre des bornes à la puissance, ni à la bonté du Rédempteur. Le beau principe de saint Paul reste toujours: Le mérite d'un Dieu est infiniment au-dessus de toute offense de l'homme; l'arrêt de proscription n'a donc pu s'étendre plus loin que l'arrêt de grâce. Mais qu'est-il besoin de controverse et de dispute? C'est à vous que je parle, chrétiens; je n'ai donc besoin de parler que pour vous; et du moins il est certain que parmi vous il n'est personne qui n'ait droit de s'appliquer les fruits de la rédemption.

Grâce universelle, et pour tous les péchés. C'est toujours le même principe d'où sort encore cette conséquence. La satisfaction d'un Dieu doit nécessairement être, non-seulement entière, mais surabondante même. Un seul péché attira la malédiction sur tous les hommes; tous les péchés sont effacés par la bénédiction d'un seul. La consolante théologie qui donne à notre confiance toute l'étendue qu'ont les mérites d'un Dieu! On vous l'a dit cent fois; goûtez-en, je vous prie, aujourd'hui la raison; la multitude de vos péchés eût-elle surpassé le nombre des cheveux de votre tête; le sang d'un Dieu suffit pour obtenir tout pardon. Pierre apostat, Paul persécuteur ont trouvé grâce. Ah! chrétiens, que je voudrais bannir aujourd'hui pour toujours de vos cœurs, non-seulement le désespoir, mais la défiance même et la timidité. Hélas! vous l'avez dit déjà peut-être, trop fidèle imitateur du premier fils de l'homme: *Major est iniquitas mea quam ut veniam merear.* (*Gen.*, IV.) Mon iniquité est trop grande pour que je puisse désormais obtenir mon pardon. Oui, mes frères, pour que vous le méritiez par vous-mêmes, quelque léger que soit votre péché, il est bien vrai; mais quelle pourrait donc être une iniquité si monstrueuse que le sang d'un Dieu ne la pût effacer?

Grâce sans restriction; elle s'étend à tous les temps de notre vie; ne soustrayons rien aux mérites de notre Rédempteur. Mille fois déjà réconciliés, oui, vous pouvez encore l'être. Mais, hélas! direz-vous, pécheur timide: Tant de fois rebelle, après avoir fait de toute ma vie un cercle perpétuel de pénitence et de rechute, chimère de mon siècle; chrétien, quand on me parle avec force de ma religion, mondain pire qu'idolâtre dès que je suis dans les cercles du monde; chrétien dans les églises et dans les jours de solennité publique, mondain dans les jours de fêtes et d'assemblées profanes; ne suis-je pas maintenant du nombre de ceux dont il est dit qu'ils voudront se sauver et ne le pourront pas?

Ah! que dites-vous, mes frères? Croyez-

en plutôt ces sentiments de componction et de tendresse qui viennent de s'exciter dans votre cœur; croyez-en ces larmes que la considération des bontés de notre Dieu vous fait répandre. Livrez-y vos cœurs sans contrainte, à ces sentiments de tendresse; laissez-les couler en liberté, ces larmes de pénitence, et soyez sûrs que mêlées au sang de votre Rédempteur elles suffisent pour effacer tous vos crimes.

Mais ces mêmes pleurs ont déjà tant de fois mouillé mes yeux, sans laisser jamais dans mon cœur que stérilité et sécheresse. Eh bien! n'en croyez donc plus que la miséricorde de notre Dieu. Pensez-vous que, s'il eût voulu vous perdre, il vous eût donné son Fils? O mon Jésus! déjà je vois dans un triste avenir toutes vos veines rompues, votre corps déchiré; je vous vois expirant sur une croix. Voilà ce à quoi votre amour pour nous vous engage; et vous ne réservez que pour la croix les restes de ce sang au prix duquel vous achetez dès à présent le titre de Sauveur.

Qui que nous soyons tous, allons donc maintenant charger de toutes nos iniquités la tête de cette victime d'anathème qui s'abandonne à nous. Approchez, faible jeunesse, presque aussitôt coupable que sensible, qui n'avez fait déjà que trop souvent la triste épreuve de la dépravation de la nature, venez, sur la tête de cette victime, déposer tant d'iniquités, dont j'épargne le détail aux restes de votre pudeur. Et vous, vieillesse même, accablée sous la pesanteur de vos crimes encore plus que sous le poids des ans, qui que vous soyez, venez-y déposer tant de péchés de mollesse et de luxe, d'inhumanité pour les membres de Jésus-Christ, d'injustice et d'irréligion, tant de péchés..... Mais pourquoi, dans un jour d'amnistie et de pardon, semblé-je vous les reprocher encore? Pourquoi m'en souvenir quand Dieu promet de tout oublier? *Non, non memorabor amplius.* (*Jerem.*, XXXI.)

Que votre fragilité, tant de fois éprouvée, ne vous effraye plus aujourd'hui. En vous déchargeant de vos iniquités sur la tête de la victime, mettez, si j'ose ainsi parler, mettez la main même dans son sang. Quelle force n'y puiserez-vous pas? Ah! si vous le voulez, vous allez devenir invincibles.

Il est bien vrai cependant encore que nous serons toujours sujets aux révoltes de la chair, aux insultes de la concupiscence. La paix ne sera jamais si parfaite sur la terre qu'il ne reste à nos ennemis, pour nous livrer la guerre, une partie de leurs anciennes forces; mais cette guerre ne peut être à présent que la matière de notre triomphe. Les divines assistances coulent sur nous par tant de sources, qu'il ne tient qu'à nous de toujours vaincre, que nous ne pourrons jamais être vaincus si nous ne voulons l'être.

Chargé de nos dépouilles mortelles, Jésus, cet innocent Jacob, ne cesse de prier son Père. Par nous-mêmes, il est vrai, nous ne méritons rien; nous ne pouvons lever au ciel que des mains souillées mille fois par la révolte : *Manus, manus sunt Esaü.* (*Gen.*, XXVII.) Mais c'est la voix du tendre Jacob, c'est la voix de Jésus qui demande : *Vox quidem, vox Jacob est.* (*Ibid.*) Le Dieu juste pourra-t-il refuser quelque chose à cette voix? C'est la voix de son Fils. Il prodigue donc ses bénédictions à ce cher Fils. Mais, pour notre bonheur, il est en nous, nous sommes en lui, et nous profitons seuls de la bénédiction qu'il mérite.

Que le monde, à présent, pour séduire nos cœurs, étale donc ses plus puissants attraits, s'arme des fureurs les plus violentes. Ah! pour lui résister, répondez-vous, qu'il faut une puissante grâce! Il est vrai, répond saint Augustin, mais aussi quelle grâce plus forte qu'un Dieu incarné, un Dieu crucifié? *Quæ potentior gratia?*

Pour en reconnaître toute la force et toute la vertu de cette grâce, comparez-la, disait saint Augustin (j'extrais de ce saint docteur tout ce qui va suivre), oui, comparez-la, Messieurs, à celle d'Adam dans l'état d'innocence, sans concupiscence, sans passion. Vous êtes étonnés sans doute que j'ose seulement proposer ce parallèle. Cependant Dieu, dit saint Augustin, avait créé dans cet état le premier homme, pour montrer ce que pouvait par lui-même le libre arbitre. Or, qu'a-t-il pu? Dès le premier jour Adam tomba. Vous êtes indignés de sa faiblesse? Mais comment donc cet homme si faible s'est-il ensuite relevé? comment s'est-il soutenu si longtemps? Neuf cents ans, malgré le feu de la concupiscence, malgré la fougue des passions, malgré les révoltes de la chair, neuf cents ans n'ont pu lasser sa constance. D'où vient cette différence? Ah! reconnaissez par là l'avantage de la grâce du Rédempteur. C'est ainsi qu'elle rend invincible le libre arbitre, qui, sans elle, n'avait que succombé, n'aurait peut-être encore que succombé.

Mais depuis surtout que ce sang divin a coulé sur la terre, quelle force a-t-il communiquée à notre nature? Hélas! je le sais, ce n'est point nous qu'il faut en citer pour exemple et pour preuve, nous qui ne nous plaignons sans cesse de l'inefficacité de la grâce que parce que nous ne sommes occupés qu'à l'étouffer sans cesse dans nos cœurs. Mais interrogez les apôtres, voyez les martyrs : *Hoc sanctorum martyria docuerunt*, continue saint Augustin. A-t-on vu mollir ou chanceler ces cœurs endurcis, pour ainsi dire, dans le sang de l'Agneau? Comptez, si vous pouvez, tous les héros que cette grâce a faits, qu'elle fait encore tous les jours; les riches qui se sont dépouillés et appauvris, en quelque sorte, pour aider et soulager les pauvres; les pauvres qui ont préféré leur pauvreté à toutes les richesses; les vierges qui ont imité sur la terre la vie des anges; les pasteurs qui ont sacrifié leur vie pour leur troupeau. Dans quel état, dans quelle condition, dans quel sexe, dans quel âge, dans quel pays, dans quel siècle, ne trouverez-vous pas une multitude innombrable de ces exemples de l'héroïsme le plus parfait?

Et pourquoi ne leur deviendrons-nous pas semblables à ces héros de la religion? Sans doute il ne tient qu'à nous de l'être par la grâce de Jésus-Christ si nous voulons lui correspondre.

Recevez donc dès à présent, ô mon Jésus, recevez ce beau nom, ce nom devant lequel tout genou doit fléchir; vous en êtes bien digne. Salut, gloire à l'Agneau qui a sauvé le monde! Paix, allégresse, joie, chant de triomphe sur la terre! S'il est le Sauveur, nous, mes frères, nous sommes les sauvés. Que craignons-nous donc, chrétiens? Déjà nous portons ce beau nom, auquel tous nos ennemis tremblent; encore un moment de combat, dans lequel il ne tiendra qu'à nous de vaincre; le prix de la victoire sera de ne pouvoir plus même être attaqués : *Novissima libertas, non posse peccare,* dit toujours saint Augustin.

Maintenant, ajoute ce Père, nous sommes vraiment libres, puisque le Fils de Dieu nous a affranchis. La promesse en avait été faite : *Si vos Filius liberaverit, tunc vere liberi eritis.* La promesse est accomplie; rien ne peut plus nous asservir malgré nous-mêmes; pour que nous devenions esclaves de Satan, il faut que notre volonté y consente librement et par choix. Mais que notre nature sera encore perfectionnée quand nous ne pourrons plus nous-mêmes l'asservir! Précieux avantage; mais il est récompensé, il faut le mériter, et nous pouvons le mériter par la grâce. C'est le dernier terme où nous conduit le Rédempteur : *Novissima libertas non posse peccare.* Ce troisième avantage suit nécessairement des deux premiers. Achevons en deux mots.

Par le péché de notre premier père, c'est toujours saint Augustin qui parle, nous avions perdu, mes frères, une immortalité; mais qu'est-ce à dire une immortalité? Comme Adam, nous eussions pu peut-être ne pas mourir : *Prima immortalitas erat posse non mori.* Mais qu'est-ce à dire encore ne pas mourir? Conserver cette union, cette dépendance mutuelle de notre âme et de notre corps, ne point sortir de cette prison qui resserre et dégrade notre âme. Car c'est sans doute, disent les saints docteurs, c'est une vraie prison. Si vous connaissiez l'excellence de votre âme, si vous saviez combien ses fonctions sont bornées ici-bas, que ce corps vous serait à charge, que vous vous réjouiriez dans la pensée que votre âme doit en être bientôt affranchie! Un jour cependant il vous sera rendu. Le Fils de Dieu, en s'unissant au corps, a trop ennobli cette vile matière pour qu'elle ne participe pas à la récompense; mais il vous sera rendu réformé sur le modèle du corps glorifié de Jésus-Christ, dit saint Paul. Il dépendra de l'âme, sans que l'âme en soit embarrassée. Qu'il sera glorieux, qu'il sera beau! subsister l'éternité entière dans cet état; dans cet état ne pouvoir plus mourir : voilà l'immortalité qui nous est assurée par Jésus-Christ : *Non posse mori,* parce que dans cet état nous ne pourrons plus abandonner la justice : *Bonum non posse deserere.* Ah! mes frères, si par la perte de l'immortalité première, au prix de la mort s'il fallait acheter ce second avantage, l'avantage de ne pouvoir être séparé de son Dieu, la mort n'est-elle point une grâce?

Oui, je chanterai donc à présent sous les débris de ce corps tombant en ruines. Surpris de mes transports, le monde me demandera le sujet de ma joie. Je vois d'un côté, répondrai-je, les cieux ouverts; Jésus, le père de l'éternité, mon Jésus, à la droite de son Père, qui m'appelle, qui m'invite à venir partager son héritage; d'autre part, je sens un mur épais élevé entre lui et moi, ce misérable corps qui me sépare de lui; comment ne me réjouirais-je pas en le voyant tomber?

Ah! mes frères, que mon sujet m'a conduit heureusement à cette dernière réflexion; que je m'y arrêterai volontiers, surtout aujourd'hui, dans ce renouvellement d'année! Qu'est-ce, en effet, à le bien prendre, que ce renouvellement? Oserai-je dire, Messieurs, ce qui me semble? C'est comme l'anniversaire de la vanité de notre vie. En effet, que nous annoncent ces années qui s'accumulent? Ce temps, en s'écoulant, que nous dit-il, mes frères? Qu'ainsi toute chose créée s'évanouit; notre vie décroît sans cesse; tout nous pousse dans le tombeau; nous-mêmes nous nous y précipitons tour à tour les uns les autres. Que vous dit cette jeunesse, à vous, vieillards? Qu'il faudra bientôt lui céder une place dont vous-mêmes, jeunes gens, vous serez chassés à votre tour par cette enfance que tous les jours vous voyez naître.

Combien de fois déjà, Messieurs, à pareil jour, vous l'a-t-on dit, que plusieurs de ceux qui se voyaient alors ne se reverraient point certainement l'année suivante? Eh bien, vous a-t-on trompés? Regardez, examinez autour de vous : où est cet ancien complice de vos désordres? qu'est devenue cette compagne de vos plaisirs? Pourquoi ces habits de deuil que je remarque dans cette assemblée? Hélas! épouses éplorées qui venez de voir un tendre époux arraché d'entre vos bras; enfants désolés, amis fidèles, vous avait-on trompés? Que de larmes encore mal séchées dont je viens de rouvrir la source! Jusque sous nos yeux n'avons-nous pas des tombeaux à peine encore refermés?

En sera-t-il, Messieurs, de cette année qui commence autrement que des dernières? Il est certain que la faux de la mort pend sur la tête de quelqu'un d'entre nous; sur qui tombera-t-elle?

Du reste, Messieurs, je ne prétends pas vous offrir ici des images effrayantes. La mort ne peut être un objet redoutable pour un chrétien. Entrons dans les sentiments de Siméon; aussi heureux que lui, nous avons vu la rédemption d'Israël. Qu'est-ce donc qui nous retiendrait à présent sur la terre?

Vaines créatures, qui que vous soyez, vous viendrez comme moi dans le tombeau; une

commune loi nous y entraînera tous par une même chute. Que m'importe que vous veniez après moi, ou que ce soit moi qui vous suive?

Fantômes de la cupidité, richesses, dignités, puissances, m'amuserez-vous encore? Pauvres mortels, que j'ai pitié de vous, quand je vous vois, l'un contre l'autre acharnés, vous disputer avec fureur un vil pouce de terre? Que les empires se partagent, règne qui voudra sur la terre. Ah! mes frères, c'est au ciel qu'on règne. Ce que nous devons désirer de voir, c'est le règne de Jésus; son empire est éternel, et nous devons tous y avoir part avec lui.

Que le souvenir de nos crimes ne vienne point nous distraire de ce doux sentiment. Oui, je sais qu'il me faudra paraître à un tribunal sévère; mais j'y suis dès à présent réconcilié, si je veux l'être. Je sais qu'il faudra subir l'arrêt d'une exacte justice; mais cette justice est entièrement apaisée par une satisfaction infinie, qu'il ne tient qu'à moi dès maintenant de m'appliquer.

C'est à ce moment, mes frères, au moment de la mort, que l'on goûte les douceurs de la religion. Qu'il est doux alors d'avoir un Sauveur! Le nom de Jésus à la bouche, qu'il est doux de mourir entre les bras de Jésus! Venez donc, Seigneur Jésus, venez bientôt! Portes du ciel, ouvrez-vous! Mes frères, je n'ai plus de sentiment pour former d'autres vœux. D'un côté, le monde même m'avertit de sa fragilité; d'autre part, mon Jésus me promet des biens éternels; et je pourrais laisser encore égarer mes désirs vers les biens du monde; et je pourrais former des vœux pour nous retarder la jouissance du seul vrai bien. Non, non, Seigneur Jésus, venez bientôt, venez mettre le sceau à notre délivrance!

Hujus rei gratia flecto genua mea ad Patrem Dominum nostrum Jesum Christum. (*Ephes.*, III.) Dans cette unique vue, je fléchis aujourd'hui les genoux devant le Père de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Bénissez-nous tous, Père céleste par les mérites de votre Fils; par lui maintenant nous sommes vos enfants. Bénissez-nous, non pas de la bénédiction terrestre d'Esaü; le dégoût du monde, l'amour de la vie future, votre paix, mon Dieu, votre royaume, voilà ce que nous vous demandons par Jésus-Christ. A lui donc, et par lui au Père saint, honneur et gloire; à nous salut et paix. Ainsi soit-il.

SERMON VIII.

POUR LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE.

Cum natus esset Jesus in Bethleem Judæ in diebus Herodis regis, ecce magi ab Oriente venerunt Jerosolymam dicentes : Ubi est qui natus est rex Judæorum? (*Matth.*, II.)

Jésus étant né à Bethléem, ville de la tribu de Juda, sous le règne d'Hérode, des mages vinrent d'Orient à Jérusalem et y demandèrent : Où est le nouveau roi des Juifs qui vient de naître?

Nous sommes le peuple des gentils; ces mages, dont parle l'Evangile, en étaient les prémices, dit saint Augustin; leur vocation à la foi fut donc, en quelque sorte, notre propre vocation. Mais cette réflexion si consolante d'une part me conduit naturellement à une autre bien effrayante au contraire. La gentilité appelée à la foi, la Synagogue est proscrite. La lumière paraît dans la Judée, et les Juifs y ferment les yeux; elle semble ne servir qu'à les aveugler davantage, tandis qu'elle éclaire les peuples idolâtres de l'Orient. Des princes du fond le plus reculé de l'Arabie, selon l'interprétation la plus commune, quittent leurs Etats pour venir reconnaître et adorer le Sauveur promis et donné au peuple juif, tandis que le roi de Judée, Hérode, le persécute, et pour le faire mourir dans le berceau, met en usage et les ruses les plus basses et les plus inouies cruautés.

Voilà, Messieurs, un beau sujet qui se présente à nos réflexions; ne séparons pas les deux idées de ce contraste. Autant l'une nous donnera de joie et d'espérance, autant l'autre nous inspirera de frayeur et de crainte; toutes deux serviront également à nous instruire.

Ainsi s'accomplit encore tous les jours la terrible prophétie faite de vous, ô mon Sauveur! que vous serez un signe de contradiction dans le monde; auteur du salut des uns, et en même temps occasion de la perte des autres : je dis occasion, car vous ne voulez la perte de personne; vous voulez sincèrement nous sauver tous, et celui qui se perd ne peut accuser que soi-même de sa perte.

Grand point de dogme et de morale, qu'une simple explication de l'Evangile va mettre dans le plus beau jour de l'évidence. C'est le plan général de ce discours. Vous y verrez comment se consomme la réprobation du peuple juif et la vocation des gentils à la foi. Hérode et son peuple d'une part, les mages de l'Orient de l'autre, seront les principaux personnages de cet instructif tableau. Le contraste en relèvera chaque partie.

La conduite de Dieu à l'égard des mages et des Juifs fera le sujet de la première.

La conduite des mages et des Juifs à l'égard de Dieu fera le sujet de la seconde.

Esprit divin, qui éclairâtes saint Paul, lorsqu'il entreprit de traiter ce grand sujet, daignez m'éclairer de même, mais en me pénétrant comme lui d'une respectueuse frayeur qui me retienne sur les bords du profond abîme. Non, Seigneur, je ne veux savoir que ce qu'il faut pour m'instruire moi-même, en instruisant votre peuple. Je vous demande cette science utile et discrète par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Notre Dieu ne veut perdre personne; par conséquent, il ne réprouve positivement personne. Israël, ta perte ne vient que de toi-même. J'ose même avancer que la miséricorde du Seigneur brille et éclate encore plus dans sa conduite à l'égard des Juifs réprouvés qu'à l'égard des mages mêmes appelés à la foi. Cette proposition, toute extraordi-

naire qu'elle paraît d'abord, va se justifier par un simple détail.

En Effet, comparons 1° la lumière dont Dieu éclaire les Juifs à celle dont il éclaire les mages; 2° les épreuves auxquelles il met les mages à celles auxquelles il met les Juifs. Je n'en conclurai pas que ce soit le gentil, qui, par lui-même, se distingue du Juif. A Dieu ne plaise que nous pensions ainsi! Le gentil n'est rien que par la grâce; c'est une miséricorde toute gratuite qui le distingue; il ne pensait pas même au Seigneur, quand il eut le bonheur de le trouver, comme dit saint Paul, en citant Isaïe. Mais, Messieurs, ce que je veux conclure, c'est que si le Juif est réprouvé, c'est lui-même qui force le Seigneur à le réprouver, ou plutôt encore, c'est lui-même qui se réprouve. *Perditio tua, Israel.* Entrons en matière.

Jésus naît à Bethléem, ville de la tribu de Juda : *Cum natus esset Jesus in Bethleem Judæ.* Son étoile en même temps, dit l'Evangile, paraît en Orient : *Stellam ejus in Oriente.* Comparons d'abord grâces à grâces. Il paraît certain que l'apparition de l'étoile en Orient fut pour les gentils la première grâce de vocation prochaine à la foi.

Quels qu'aient été ces mages dont parle l'Evangile, princes de Perse, selon l'opinion la plus commune, ou philosophes de Chaldée; ou si l'on veut, comme quelques-uns l'ont pensé, disciples et successeurs du fameux Balaam, si connu dans l'histoire de l'ancienne Ecriture; il est certain qu'ils étaient idolâtres, tous les saints docteurs en conviennent, et c'est pour cela même que nous les appelons les prémices de la gentilité convertie.

Est-il besoin de peindre ici l'état affreux où se trouvait alors tout l'univers? Depuis que l'homme, maîtrisé par ses passions, en avait fait des dieux, il n'était plus de frein qui pût réprimer la licence. Les plus monstrueuses impiétés, les plus sales infamies, la cruauté la plus brutale étaient devenues des mystères de religion, qu'on est surpris de voir consacrés dans les écrits philosophiques des plus sages de la Grèce. Au milieu de ces épaisses ténèbres étaient nés les mages. Ai-je donc eu tort d'avancer que l'apparition de l'étoile fut pour eux la première grâce, je dis grâce prochaine de salut?

Car avant que d'aller plus loin, faisons, je vous prie avec saint Paul, une remarque très-importante à mon sujet. Si Dieu avait abandonné les gentils à leur sens réprouvé, c'étaient eux-mêmes qui s'étaient égarés dans leurs vains raisonnements et leurs folles pensées. Leur idolâtrie fut le fruit de leur orgueil, et le déréglement de leurs mœurs fut la suite de leur idolâtrie. Cependant, continue l'Apôtre, Dieu ne cessait de les rappeler encore à lui. Ils voyaient ses ouvrages, ses ouvrages leur annonçaient sa divinité et son éternelle puissance; en sorte, conclut l'Apôtre, qu'ils étaient vraiment inexcusables : *Ita ut sint inexcusabiles.* (*Rom.*, I.

Cependant, Messieurs, il n'en était pas moins vrai que les mages étaient encore autant éloignés du salut que les Juifs en étaient proches. C'est la réflexion de saint Jean Chrysostome. Enfants d'Abraham, ils étaient les héritiers des promesses, les gardiens de la loi, les dépositaires des prophéties. Le vrai Dieu n'avait dans tout l'univers qu'un seul temple, et ce temple était parmi eux; s'il était connu quelque part dans ce monde, ce n'était que sous le nom de Dieu des Juifs. Depuis plus de deux mille ans, il ne cessait de les disposer par toutes sortes d'attentions de providence à l'avénement du Messie qu'il leur avait promis. Comptez, si vous pouvez, toutes les grâces qui avaient précédé celle-ci. Mais il faudrait rappeler toute la vie d'Abraham et des autres patriarches, tous les prodiges de l'Egypte, tous ceux du désert, tous ceux de Chanaan. Il faudrait raconter toutes les victoires de cette nation et toutes ses défaites, toutes également marquées du sceau de la toute-puissance et de la miséricorde de Dieu; sa dispersion, son rétablissement, également encore miraculeux l'un et l'autre. Il faudrait détailler toutes les merveilles de ses derniers héros. Enfin le Sauveur arrive, c'est du sang de David, c'est au milieu de Juda, dans le centre de cette tribu privilégiée qu'il veut naître. Le soleil se lève donc, il brille avec éclat, il répand la plus vive lumière dans la judée : *Cum natus esset Jesu in Bethleem Judæ.* L'orient ne voit que son étoile : *Vidimus stellam ejus.*

A Dieu ne plaise cependant que nous prétendions diminuer par cette réflexion le prix de la miséricorde faite à nos pères! Reconnaissons donc que la grâce que reçurent les mages fut une de ces grâces de prédilection que Dieu choisit dans ses trésors pour attaquer la volonté par les armes qu'il connaît les plus propres à assurer sa victoire. C'est la remarque expresse de saint Jean Chrysostome. Il s'agissait d'abord, dit ce Père, de rendre leurs esprits attentifs à la lumière dont il voulait les éclairer; à cet effet il fait briller un astre nouveau dans les cieux. Ils devaient sans doute en être frappés, ces hommes accoutumés à contempler le firmament, et même, selon le sentiment de saint Jean Chysostome et de quelques autres docteurs, à y chercher les destinées humaines. Condescendance admirable de notre Dieu, qui daigne se proportionner à nos faiblesses, pour s'insinuer dans nos cœurs par nos faiblesses mêmes. C'est ainsi qu'il ménage toujours équitablement le libre arbitre, l'amenant doucement à vouloir ce qu'il a résolu, afin que dans l'exécution de ses desseins, l'obéissance de l'homme éclate autant que sa propre puissance.

Quelque proportionnée cependant que soit sa grâce à toutes les dispositions de nos esprits et de nos cœurs, encore n'en triomphe-t-il pas toujours. La grâce que reçurent les Juifs l'était-elle moins que celle que reçurent les mages. Dieu se sert de tous les organes les plus propres à toucher son peuple, à le rendre attentif et docile; la voix de Zacharie miraculeusement éteinte et rétablie par un second miracle pour annoncer l'avénement prochain du Dieu Sauveur; la voix des anges

qui retentit aux environs de Bethléem ; la voix d'Anne et de Siméon qui le montrent dans le temple au peuple assemblé; que d'autres prodiges encore bien plus éclatants, bien plus marqués que l'apparition d'un nouvel astre!

Car enfin, Messieurs, quel rapport pouvait-il y avoir, dit encore saint Jean Chrysostome, entre un phénomène dans les cieux et la naissance d'un Messie? Mais ce fut votre grâce intérieure, ô mon Dieu, qui fit le reste. L'étoile les avertit de se rendre attentifs à votre voix; votre voix s'expliqua, ou ce que j'aimerais mieux croire, ajoute ce Père, l'étoile ne fut que la figure de la vertu qui agissait sur leurs esprits et sur leurs cœurs. Quoi qu'il en soit, si la grâce agit fortement sur eux, l'épreuve à laquelle ils furent mis, d'autre part, cependant n'en fut pas moindre.

D'abord il fallait quitter leurs pays et leurs Etats, venir à l'autre extrémité du monde; et pourquoi cette éclatante démarche? Pour trouver un enfant : *Qui natus est;* un enfant, roi à la vérité: *Qui natus est rex.* Mais dans quelque sens qu'ils pussent le croire roi, quelle raison, dit saint Jean Chrysostome, pouvait les déterminer à lui apporter de si loin leurs hommages? Que de raisons au contraire ne devaient pas les arrêter? La dignité de souverain; lui convient-il d'aller ainsi chercher un maître? Le respect qu'un souverain doit lui-même avoir pour sa propre couronne, peut-il aller de lui-même l'assujettir et la mettre aux pieds d'un enfant? Les devoirs de souverain; doit-il abandonner son peuple? Quelque puissant qu'ils puissent supposer que ce nouveau roi serait un jour, que pouvaient-ils en attendre alors? Qu'attendre d'un enfant qui vient de naître? *Qui natus est rex.* Ce n'est pas même de son père qu'ils briguent l'amitié et la faveur. Le père de cet enfant n'est pas roi, ils le savent, puisque c'est à Jérusalem, à la cour du monarque de Judée qu'ils demandent où est né le nouveau roi : *Ubi est qui natus est rex Judæorum?* De plus encore, sur quel indice le cherchent-ils! Ils ont vu son étoile: *Vidimus stellam ejus.* Quoi qu'on puisse dire et supposer de l'apparition de cette étoile, que pouvait-elle fonder qu'une conjecture très obscure et très-incertaine? Mon Dieu, vous les conduisiez donc déjà, dès les commencements de leur vocation, par les routes les plus ténébreuses; tandis que vous faisiez luire au milieu de votre peuple la plus vive et la plus pure lumière!

C'est la réflexion de saint Augustin. En effet, ce qui était épreuve pour les mages était grâce pour les Juifs. Oui, c'est pour éclairer son peuple que le Dieu d'Abraham amène du fond de l'Orient des princes qui annoncent à Jérusalem la naissance du Messie; et c'est pour cela même, ajoute saint Augustin, que l'étoile qui avait conduit les mages jusque dans la Judée, disparaît tout à coup dès qu'ils y sont arrivés : nouvelle épreuve pour les mages, nouvelle grâce pour les Juifs.

Privés de leur guide, ces princes sont obligés de s'informer à Jérusalem : *Venerunt Jerosolyma quærentes.* Leur arrivée devait naturellement frapper le peuple; en effet, elle le frappa : *Turbatus est Herodes et omnis Jerosolyma.* Jérusalem ne pouvait donc plus ignorer que le Messie était né. Les prêtres consultés répondent précisément que c'est à Bethléem, ville de la tribu de Juda : *In Bethleem Judæ* La prophétie est claire, ils la reconnaissent, ils en conviennent: *Sic enim scriptum est.*

Remarquez ici, Messieurs, que les Juifs alors ne pouvaient se dissimuler que les temps prédits par les prophètes étaient arrivés. Ils étaient convaincus de l'accomplissement prochain des prophéties, que la flatterie les leur fit appliquer à leur tyran même, que quelques-uns ne rougirent pas de reconnaître pour le Messie. La Samaritaine, quand Jésus lui parla, dit expressément qu'elle savait que le Messie était prêt à venir. Par conséquent lorsque les mages arrivèrent à Jérusalem, lorsque les docteurs de la loi furent obligés de convenir que c'était à Bethléem que l'Enfant promis devait naître, lesquels devait-on plutôt croire, ou les mages ou les Juifs?

A quelle épreuve si difficile leur foi fut-elle donc mise? Il est vrai qu'ils attendaient un Messie dans l'appareil éclatant d'une puissance formidable, propre à les affranchir du joug des empereurs de Rome, capable de relever le trône de David et de lui rendre son premier lustre. Cependant il n'était né à Bethléem qu'un faible enfant, fils de David à la vérité, mais dégradé, en quelque sorte, par l'indigence et par l'obscurité de ses parents.

Pensez-vous, Messieurs, que ce fût là une épreuve difficile pour les Juifs? je le veux; qu'était-ce donc pour des gentils? Des princes de Perse devaient-ils être plus portés que le peuple de Judée à reconnaître un roi dans une étable? Les prophètes mêmes avaient annoncé l'état obscur et pauvre du Dieu-Messie. A tous les traits d'humiliation, les Juifs pouvaient donc et devaient le reconnaître. Les mages, pour rassurer et affermir leur foi chancelante et timide, en entrant dans l'étable de Bethléem, avaient-ils un pareil secours?

Voilà donc ma première proposition démontrée : la conduite de Dieu à l'égard des Juifs, plus miséricordieuse véritablement qu'à l'égard des mages mêmes. Si le Juif est réprouvé, à qui pourra-t-il donc s'en prendre? Mais nous, mes frères, si nous le sommes, à qui nous en prendrions-nous? Car (permettez-moi maintenant ce retour sur nous-mêmes) la conduite de Dieu à notre égard n'est-elle pas encore plus miséricordieuse qu'elle ne le fut, non-seulement à l'égard des mages, mais à l'égard des Juifs mêmes? Pour en juger, comparons encore, je vous prie, grâces à grâces, épreuves à épreuves. Voici l'instruction où je voulais vous amener.

Quoi donc! en est-il besoin parmi nous

de cette instruction? Sont-ce les chrétiens à qui il faut prouver que, s'ils se perdent, leur perte ne peut venir que d'eux-mêmes? Pour nous sauver, qu'est-ce que le Seigneur pouvait donc encore faire?

La religion porte le caractère de l'évidence la plus parfaite. Les mystères mêmes, tout mystères qu'ils sont, sont établis sur des preuves qui vont à la démonstration, et qui forcent les suffrages de la raison la plus indocile. La fureur des hérétiques et des incrédules n'a servi qu'à obliger les défenseurs de la foi à la développer davantage: que de docteurs aussi habiles qu'intègres ne cessent de consacrer leurs veilles à étudier la religion, pour la mettre à la portée des plus faibles génies! Qu'est-ce que le Seigneur pouvait donc encore faire?

La morale n'est pas moins claire que le dogme. Est-il possible aux esprits les plus bornés d'ignorer à présent une seule règle de conduite. La doctrine évangélique s'explique tous les jours; elle s'explique si souvent et en tant de manières, que personne ne peut manquer de loisir pour l'entendre, autant même par goût que par nécessité, avec autant d'agrément que d'utilité et de profit. Qu'est-ce que le Seigneur pouvait donc encore faire?

Le scandale de la croix est levé. Les césars, les monarques et les princes se joignent aujourd'hui aux mages d'Orient pour adorer un Dieu enveloppé de langes, couché dans une étable. Le christianisme est non-seulement autorisé, mais ordonné par les lois. L'irréligion, tout audacieuse qu'elle est, est obligée du moins de se masquer. Quelque sujet que nous ayons de crier contre les scandales, nous rendons volontiers justice à l'éminente vertu de quantité de saints qui sont encore parmi nous, le monde même les reconnaît; tout corrompu qu'il est, il les respecte et les honore.

Pour être vraiment chrétiens, quelles épreuves avons-nous donc à essuyer? Si la cupidité s'allume, la grâce intérieure en amortit les feux. Et sans entrer dans un plus long détail, pécheurs qui que vous soyez, pour vous faire avouer que Dieu ne veut point votre perte, c'est la voix de votre conscience qu'il suffit de vous faire entendre. Ces remords qui vous poursuivent jusque dans le sein de vos crimes, qui vous en arrachent quelquefois presque malgré vous-mêmes, parlent assez fortement contre vous en faveur de la Divinité.

Ce ne sont encore là cependant que les grâces générales qui nous sont communes à tous. Si chacun en particulier voulait à présent descendre dans le détail de la conduite particulière de Dieu à son égard, que de traits de la plus singulière miséricorde! Ah! mes frères, est-ce donc à nous qu'il convient de nous plaindre des décrets du Seigneur?

Eh! qu'auront donc droit de dire ces idolâtres du nouveau monde, pour qui n'a pas encore lui le beau jour de l'Evangile? Cependant, comme je l'ai déjà dit en citant saint Paul au sujet des premiers idolâtres, ils sont véritablement inexcusables. Le Seigneur, qui les condamne justement, ne les jugera pas sur la loi de l'Evangile qu'ils ignorent; c'est encore saint Paul qui parle ainsi; mais, ajoute le grand apôtre, ils ont au dedans d'eux-mêmes une loi qui s'explique à leurs cœurs; c'est sur elle qu'ils seront jugés. La grâce ne leur manque point pour l'accomplir. S'ils l'accomplissent avec les forces que la grâce leur donne, le Seigneur, dit saint Thomas, en raisonnant sur saint Paul, est assez puissant pour les éclairer et les rendre dignes de devenir des vases de miséricorde. Il n'est point de pierres que notre Dieu ne puisse changer en fils d'Abraham. Il le veut toujours et en tout temps; mais il faut que la volonté de l'homme se prête, pour ainsi dire, à l'opération de la grâce et la seconde. Notre Dieu ne veut perdre personne, vous venez d'en voir la preuve dans sa conduite à l'égard des Juifs ainsi que des mages. Si l'homme est réprouvé, c'est donc véritablement lui-même qui se réprouve; vous allez en juger encore mieux par la conduite des Juifs opposée à la conduite des mages : sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il est vrai, Messieurs, que le salut n'est l'ouvrage ni de nos désirs, ni de nos efforts mêmes; mais de la miséricorde que Dieu daigne nous faire : Oracle prononcé par saint Paul sur le sujet même que je traite, oracle dont nous connaissons la vérité; mais que nous expliquons avec saint Jean Chrysostome, interprète aussi judicieux qu'éloquent panégyriste de saint Paul (*in Epist. ad Rom.*) : *Non es volentis solum nec currentis solum ;* ce sont les termes de saint Jean Chrysostome, et saint Grégoire de Naziance, à qui l'Eglise a donné par excellence le surnom de théologien, s'exprime de la même manière : *Sed etiam miserentis Dei.* Saint Augustin, le grand docteur de la grâce, pense de même. Nous ne pouvons vouloir, dit-il, si la grâce ne nous prévient; lors même que nous voulons, il faut encore que la grâce nous aide et nous soutienne; mais il faut aussi que notre volonté agisse et seconde l'opération de la grâce, qui ne peut non plus nous sauver seule que la volonté peut agir seule. C'est dans ce sens qu'il est certain, conclut saint Augustin, que le salut n'est point l'ouvrage de celui qui veut, ni de celui qui court: mais de Dieu qui fait miséricorde : *Manifestum est ergo nec volentis nec currentis, sed miserentis esse Dei.*

L'exemple que l'Apôtre ajoute ensuite est véritablement terrible : Jacob élu, Esaü proscrit. Mais en regardant ces deux frères comme la figure des prédestinés et des réprouvés, c'est par saint Augustin que nous expliquons encore saint Paul; Esaü n'arriva point au terme, parce qu'il ne voulut pas : *Noluit Esaü.* Il était appelé; s'il eût répondu à la vocation, le Seigneur lui aurait donné les forces capables de le soutenir dans la carrière : *Si voluisset et cucurrisset, Dei adjutorio pervenisset.* Mais il méprise la voca-

tion : voilà ce qui le réprouve : *Nisi vocatione contempta reprobatus fieret.*

L'endurcissement des réprouvés, dont l'Apôtre parle encore dans la suite du même chapitre de son *Epître aux Romains*, n'est jamais ordonné ni résolu, mais seulement permis de Dieu. Quand l'Ecriture dit que Pharaon fut endurci, elle-même s'explique en disant que ce fut Pharaon qui s'endurcit lui-même : *Aggravavit Pharao cor suum.* (*Exod.*, VIII.) Encore saint Augustin ne veut-il pas qu'on reconnaisse d'autre endurcissement qu'un endurcissement imparfait : *Obstinatio imperfecta;* endurcissement qui n'est qu'une diminution, jamais une soustraction totale de grâces, en sorte que personne, quel qu'il soit, n'est réprouvé que pour avoir méprisé la vocation : *Vocatione contempta reprobus.* La prédestination à la grâce est toujours purement gratuite : voilà véritablement un dogme de foi que nous reconnaissons, que nous défendons autant que qui que ce puisse être. Que la prédestination à la gloire soit également gratuite, nous en convenons si l'on veut. Mais voici deux autres dogmes de foi que nous exigeons aussi qu'on reconnaisse : la réprobation n'est jamais que notre propre ouvrage, et notre prédestination ne se consomme jamais que par notre correspondance à la grâce. C'est pour rendre sensibles ces deux dogmes que j'ai proposé d'une part l'exemple des mages, de l'autre celui des Juifs. Voyons donc comment les uns sont réprouvés par leur résistance opiniâtre à la grâce, en même temps que nous apprendrons des autres à assurer notre salut par notre fidélité à correspondre. Soutenez votre attention, je vous prie.

Comparons donc 1° l'empressement des mages à l'indifférence des Juifs. Nous avons vu l'étoile en Orient, disent les mages, et nous sommes venus : *Vidimus et venimus.* La grâce de l'Esprit-Saint, dit à ce sujet saint Grégoire, ne souffre jamais de délai. Il est de sa nature de ne pouvoir faire, de ne faire en effet jamais qu'une impression passagère; si l'on diffère, l'idée qu'elle a fait naître dans l'esprit s'efface, le mouvement qu'elle a excité dans le cœur se dissipe, la grâce demeure sans effet. Les mages arrivent à Bethléem; ils y trouvent Jésus-Christ. Ce fut, selon la remarque d'un saint docteur, le fruit de leur empressement. S'ils eussent tardé quelque temps, son retour à Nazareth, son voyage au temple de Jérusalem, ou sa fuite même en Egypte l'eussent dérobé peut-être pour toujours à leurs recherches. Le Seigneur est-il obligé de nous attendre? Profitons des premiers moments, ce sont toujours les plus précieux; dès que la grâce parle, hâtons-nous, imitons les mages. Quelle diligence, en effet, durent-ils faire! En treize jours, des rives du Saba sur les confins de l'Arabie, ils arrivent dans la Judée; et dans cet espace de temps, si court pour les mages, mais si considérable pour les Juifs, nous ne voyons à Bethléem que quelques bergers, qui y sont amenés par les anges le jour même de la naissance du Sauveur.

Cependant vous avez dû déjà remarquer combien de voix éclatantes avaient dès lors annoncé la naissance du Messie. Les concerts des anges n'avaient-ils été entendus que par les bergers? Mais en vain le ciel parle à des cœurs occupés des soins de la terre. Les ordres de César tiennent tous les esprits attentifs au dénombrement du peuple. Anges du Seigneur, vous appellerez en vain tous ces hommes qui ne pensent qu'aux droits de leur naissance, à la généalogie de leurs ancêtres, à la fortune qu'ils attendent des bonnes grâces de César. Les mages sont les premiers qui paraissent, dans la Judée, s'intéresser à la naissance du Messie, et qui s'informent du lieu où il est né : *Venerunt Jerosolymam dicentes: Ubi est qui natus est rex Judæorum.*

Mais prenez garde, mes frères, à la générosité de cette demande, et comparez-la, 2° à la timide politique des Juifs. Les mages ignoraient-ils donc qu'Hérode était roi de Judée du consentement de César et des Romains? Ils étaient à sa cour. Les crimes, surtout les cruautés que ce tyran avait fait servir déjà tant de fois à son ambition pour monter sur le trône et s'y maintenir, n'avaient rendu le nom d'Hérode que trop célèbre dans tout l'empire. Quoi! l'on ose dans son propre palais venir lui demander où est le roi des Juifs!

Hérode est-il un prince dont on ose réveiller la jalousie? Le meurtrier de son épouse, l'assassin de ses propres enfants est-il un rival à braver? O princes vraiment généreux, vraiment grands, dit saint Jean Chrysostome, qui, même avant que de connaître Jésus-Christ, en deviennent les premiers confesseurs en présence du plus cruel des tyrans! Ils ont quitté leurs Etats, ils sont prêts à sacrifier leur vie même.

O vous, Sauveur aimable, qui les attirez à vous, que cette action généreuse dut vous toucher, surtout par opposition à la conduite de votre peuple! Il se trouble, dit l'Evangile. Mais pourquoi? C'est encore la remarque de saint Jean Chrysostome. Qu'Hérode se trouble, je le conçois, ajoute ce Père; il craint pour son sceptre : *Turbatus est Herodes.* Mais, encore une fois, pourquoi Jérusalem avec lui? *Et omnis Jerosolyma cum illo.* Ah! mes frères, ces vils esclaves n'ont d'autres sentiments que ceux de leur maître. Ils craignent César, ils redoutent Rome, ils tremblent sous les lois du maître que Rome et César leur ont donné. Malheureuse crainte, qui commence aujourd'hui leur réprobation, la consommera dans la suite; qui leur fait aujourd'hui méconnaître, leur fera dans la suite crucifier Jésus-Christ. Ils se troublent aujourd'hui avec Hérode; bientôt ils s'écrieront avec Pilate qu'ils n'ont point de roi que César. Mais voyons la suite; approfondissons davantage le trouble, la consternation d'Hérode, et comparons-les, 3° à la joie des mages : *Gavisi sunt gaudio magno valde.*

La grâce en effet, mes frères, porte toujours la paix et l'allégresse dans un cœur, surtout à mesure qu'il en suit l'attrait. Elle

ne trouble que quand on lui résiste; mais alors quand on lui résiste elle fait du cœur de l'impie, selon l'expression d'un prophète, une mer agitée dont les flots mutinés se heurtent et se brisent sans cesse : *Cor impii quasi mare fervens.* (*Isa.*, LVII.)

Il sent malgré lui, cet impie, l'obligation d'aller reconnaître et adorer un Dieu qui attire à ses pieds des princes du fond de l'Orient. Son ambition s'y oppose; et son ambition réveillée dans son cœur lui rappelle tous ses anciens crimes. Voilà ce qui le trouble : *Turbatus est.* Il est trop instruit dans la loi des Juifs pour ne pas savoir que cet enfant-roi que cherchent les mages est le Messie; il ne s'y trompe pas. Aussi c'est du lieu où le Messie doit naître qu'il s'informe auprès des prêtres et des docteurs : *Sciscitabatur ubi Christus nasceretur.* Ah! ce Messie, c'est un juge qu'il redoute, qu'il croit déjà voir le glaive à la main prêt à le punir. Son cœur criminel enfante donc le plus noir des projets; mais son projet même aussitôt l'épouvante : *Turbatus est.* Le remords de ses premiers forfaits n'était pas étouffé. C'était bien là l'occasion de voir, ainsi que les historiens le rapportent de lui, les têtes sanglantes de son épouse et de ses enfants : Mariamne, Aristobule, Alexandre lui redemandant compte de leur sang répandu. Un grand attentat, tel qu'un déicide, n'est-il pas propre enfin à affermir pour toujours, à assurer dans une paix profonde l'empire des passions sur son cœur? C'est en vain qu'il l'espère; mais il s'y détermine, et tremble encore en s'y déterminant : *Turbatus est.* Impies, vous chercherez en vain la paix. Peut-on l'avoir quand on est en guerre avec Dieu même? *Quis restitit ei et pacem habuit?* (*Job*, XIX.)

Mais Hérode trouvera-t-il des complices et des exécuteurs de son barbare dessein? Oui, Messieurs, il en trouvera. C'est le malheur des grands de ne jamais manquer de pouvoir pour exécuter les plus grands crimes. Les mains ainsi que les cœurs des lâches sujets sont vendus au plus cruel des princes; ils entrent dans tous ses sentiments. Son trouble les a consternés, sa fureur armera leurs mains; ils sont prêts à servir sa vengeance : *Omnis Jerosolyma cum illo.*

Déjà, dit saint Jean Chrysostome, les prêtres eux-mêmes trahissent le Messie : *Facti proditores*, c'est l'expression de ce Père. Ils connaissaient leur maître, ajoute-t-il, ils devaient se défier de sa fourberie, craindre sa cruauté. Mais ils n'ont point assez de courage pour lui rien refuser. Ce sont cependant les princes du sacerdoce, les scribes, les docteurs de la loi tous assemblés. Et de quoi le peuple sera-t-il capable?

Mais tout sert à vos desseins, Seigneur. La trahison de la Synagogue instruit les mages. Est-il rien qui démontre mieux combien son endurcissement est volontaire? Ceux-ci cependant se remettent en marche; l'étoile reparaît. Ah! que la joie qui les saisit à cette vue fait un terrible contraste au trouble, à l'agitation où ils ont laissé Jérusalem et son prince! Ce contraste annonce enfin le double dénoûment qui va suivre.

Mais avez-vous jamais fait attention, dit un saint docteur, à l'énergie des paroles de l'Ecriture pour exprimer la joie des mages : *Gavisi sunt gaudio magno valde.* Il n'est point d'expressions assez fortes pour peindre les transports d'une âme qui se sent dans la voie du salut. Les mages sont près d'y arriver : déjà ils sont à Bethléem. Ah! mes frères, reprend saint Jean Chrysostome, si c'eût été un roi de la terre qu'ils fussent venus chercher, quelle eût été leur douleur et leur confusion à la vue d'une étable! La joie dont ils sont pénétrés prouve bien la fermeté de leur foi : *Gavisi sunt.* Contents du seul témoignage de l'étoile qui s'arrête sur l'étable, ils y entrent : *Et intrantes.* Mais quel spectacle frappe leurs yeux. Un faible enfant, dit saint Léon, enveloppé de quelques mauvais langes, qui a besoin de tout. Et de quoi n'a-t-il pas besoin celui dont le berceau est une crèche? Cependant il ne peut encore exprimer ses sentiments que par des cris et par des larmes. Auprès de lui sa mère dans l'état le plus humilié. Mais, reprend encore saint Chrysostome, l'Esprit-Saint qui les dirige intérieurement par sa grâce, autant, encore plus que visiblement par son étoile, l'Esprit-Saint leur découvre un Dieu dans cet enfant; c'est pour cela qu'ils tombent à ses pieds et l'adorent : *Procidentes adoraverunt.* Aussitôt tous leurs trésors lui sont ouverts. Leurs cœurs sont à lui; ils n'ont rien qu'ils ne lui sacrifient : *Apertis thesauris.* Les présents qu'ils lui font sont conformes à l'usage de leur pays; mais ils le sont encore plus aux sentiments de leurs cœurs. Il est leur roi, il est leur Dieu, un Dieu Sauveur déjà prêt à mourir, et qui doit en effet mourir pour eux un jour.

Quelle leçon pour la Synagogue! tandis qu'à Jérusalem on pense à l'égorger pour qu'il n'y règne pas. Des princes d'Orient viennent mettre leurs couronnes à ses pieds, et par l'or qu'ils lui offrent se reconnaissent déjà ses vassaux et ses tributaires. On l'accusera de blasphème sur la montagne de Sion, pour s'être nommé Fils de Dieu. Bientôt fumera sur ses autels, déjà je vois sur son berceau tout l'encens de Sabée. Synagogue infidèle, regarde cette myrrhe qui lui est présentée; c'est la triste annonce du crime que tu médites et qu'un jour tu consommeras. Tu te chargeras du crime de sa mort; la gentilité en recueillera les fruits. En reconnaissance du sang qu'il doit verser, déjà pour embaumer son corps l'Arabie lui apporte ses parfums : *Aurum, thus, et myrrham.*

Après cet acte éclatant de l'adoration la plus parfaite, les gentils entrent dans tous les priviléges des véritables enfants de Dieu, dit encore saint Jean Chrysostome. Voilà leur élection consommée par leur correspondance à la grâce. Ce n'est plus une étoile qui les conduit, c'est un ange qui leur parle et qui leur annonce les volontés de l'Eternel; il leur ordonne de ne point retourner à la cour d'Hérode. Le fourbe les attendra donc en

vain. Trompé dans son attente, trompé par sa propre fourberie, il espère être mieux servi par sa cruauté. Il ne ménage plus rien; les campagnes de Bethléem sont inondées de sang. Pour n'être point enveloppé dans le massacre, Jésus est obligé de fuir. Prenez garde; je dis obligé, car il ne fuit pas de lui-même. Ainsi Dieu n'abandonne son peuple que parce que son peuple même l'y contraint.

Cependant encore il reviendra. La miséricorde de notre Dieu ne se lasse point de revenir à nous. La réprobation du peuple juif ne sera tout à fait consommée que quand en effet il se sera souillé du sang de son Sauveur. Encore alors même cet aimable Sauveur demandera-t-il grâce et l'obtiendra pour chacun de ses bourreaux mêmes qui voudront l'obtenir. Tant il est vrai qu'il n'y a point de réprobation consommée que par notre obstination à vouloir la consommer nous-mêmes. Et c'était, Messieurs, ma proposition.

Proposition véritablement bien consolante d'une part; cependant, selon saint Paul même, bien effrayante de l'autre. Car enfin (voici le raisonnement de l'Apôtre), quoique le peuple juif ne soit réprouvé que par sa faute, il n'en est pas moins réprouvé. C'était autrefois le peuple choisi, favorisé de Dieu; c'étaient, pour me servir de l'expression même de saint Paul, les branches naturelles de l'olivier franc qui portait les fruits de salut et de vie. Les branches naturelles ont été rompues, nous sommes entés à leur place. Mais, hélas! si le Seigneur n'a point épargné les branches naturelles, nous épargnera-t-il? Elles ont été rompues à cause de leur incrédulité; c'est par la foi que nous sommes entés à leur place. Craignons donc, concluait l'apôtre : *Tu fide stas, time* (*Rom.* XI), craignons de perdre la foi.

Ah! mes frères, notre crainte ne sera-t-elle pas du moins aussi bien fondée que celle des chrétiens de Rome, à qui saint Paul écrivait? Vous avez vu, à la fin de la première partie de ce discours, la conduite de Dieu plus miséricordieuse encore à notre égard qu'à l'égard des Juifs mêmes; maintenant serait-il difficile de vous montrer notre conduite à l'égard de Dieu, encore plus ingrate que celle des Juifs? Tout odieux que serait le parallèle, en serait-il moins vrai?

Tous les jours on annonce Jésus-Christ au milieu de nous; et si parmi nous on voit moins de consternation et moins de trouble qu'on n'en vit à Jérusalem à l'arrivée des mages, n'est-ce pas parce qu'il y a parmi nous encore plus d'indifférence sur la religion? Hélas! la personne même de Jésus-Christ est-elle, autant qu'elle le paraît, à l'abri de de nos insultes? Il habite réellement nos temples; et comment y est-il traité? Plût à Dieu qu'il n'y eût que des incrédules qui le méconnussent, des indifférents qui l'abandonnassent? Mais par quel excès de rage, hypocrites sacriléges, venez-vous abuser de l'état de faiblesse où l'a réduit son amour, pour le crucifier de nouveau dans vos cœurs? La conduite d'Hérode même, dit saint Jean Chrysostome, eut-elle rien de plus cruel et de plus fourbe?

Mon Dieu, puis-je donc bien m'écrier à présent avec saint Paul: si vous n'eussiez laissé parmi nous quelques semences de vertu dans des cœurs qui soutiennent et conservent encore le christianisme, malgré la corruption du siècle; *Nisi Dominus sabaoth reliquisset semen* (*Rom.*, IX); ne serions-nous pas devenus déjà comme Sodome? *Sicut Sodoma facti essemus.* (*Ibid.*)

Cette réflexion cependant ne suffit pas, ce me semble, pour nous rassurer. En effet, ces semences de vertu restaient parmi les Juifs, comme en convient saint Paul lui-même. Les autres apôtres, tant de fidèles disciples, cette belle Eglise, de Jérusalem en sont la preuve. Tant de fruits précieux de vertu n'empêchèrent pas le Seigneur de proscrire en général la nation tout entière. Ah! Messieurs nous ne nous apercevons que trop tous les jours que cette réflexion vous touche peu. Mais j'en prends à témoin le Seigneur lui-même : que moins cette réflexion touche un peuple, plus ce peuple aveugle a sujet de craindre.

Après tout, quelle que soit, quelle que puisse être la conduite de Dieu par rapport à la vocation et la réprobation des nations, ce n'est pas, il faut en convenir, ce qui doit nous intéresser davantage. Partout le Seigneur a des élus; l'essentiel pour nous est d'être du nombre. Grâce à sa miséricorde, chrétiens, nous sommes tous dans la voie du salut. Si nous n'arrivons point au terme, ce ne peut être que notre faute; mais pour y arriver que faisons-nous?

Le Seigneur, pour toute reconnaissance de ce qu'il a fait pour nous, ne nous demande autre chose, sinon que nous profitions de ses grâces. Ce n'est ni l'or, ni l'encens, ni la myrrhe que les mages lui offrent qu'il exige de nous, dit saint Augustin; quand on les lui présente, s'il les reçoit, continue ce Père, ce n'est qu'afin d'avoir quelque chose à récompenser en nous; mais ce qu'il veut véritablement, ah! c'est notre salut, il n'exige de nous rien autre chose : *Nihil aliud exigit, nisi salutem nostram;* nous lui avons tout donné si nous méritons qu'il nous sauve : *Omnia sibi præstari putat.* Je sais que pour le mériter il en coûte; mais nous en coûtera-t-il jamais autant qu'il lui en a coûté à lui-même?

Mes frères, que faut-il donc enfin vous dire, que faut-il faire pour vous déterminer à vouloir vous sauver, c'est-à-dire, à vouloir être heureux? N'est-il pas étonnant qu'il soit nécessaire de venir si souvent vous solliciter, vous presser, vous importuner en quelque sorte, employer tout l'artifice de l'éloquence, déployer toute la force du raisonnement, remuer tous les plus grands ressorts des passions, et pourquoi? Pour vous déterminer à vouloir vous sauver, à vouloir être heureux. Mais le plus étonnant n'est-ce pas qu'on ne puisse encore y réussir?

Car, en vérité, Messieurs, puis-je vraiment me flatter d'avoir seulement fait naître ce désir dans vos cœurs par tant de discours que j'ai eu l'honneur de vous adresser? Mon Dieu! vous savez cependant si je cherche autre chose, ou si j'ai négligé ce qui pouvait pour cela dépendre de moi : non je ne le crois pas : *Non enim subterfugi quominus annuntiarem omne consilium Dei vobis.* Toute la grâce que je vous demande donc en finissant, ô mon Dieu! c'est que vous daigniez, par le ministère de quelque autre plus digne d'être secondé par votre grâce, opérer le bien que mes iniquités ont sans doute empêché. Pour moi en particulier, ce que je vous demande, c'est que le poids de mes crimes ne soit point aggravé par le compte que vous pourriez me demander du succès de mon ministère. Enfin, Seigneur, daignez nous sauver tous par Jésus-Christ votre cher Fils, c'est l'unique but de nos travaux et de tous nos vœux.

SERMON IX.

Pour les premiers jours de l'an.

SUR LE TEMPS COMPARÉ A L'ÉTERNITÉ.

Puer crescebat et confortabatur, plenus sapientia, et gratia Dei erat in illo. (*Luc.*, II.)

L'enfant croissait et se fortifiait. Il était rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui.

Pourrait-on, Messieurs, le dire pareillement de nous, que nous croissons en sagesse à mesure que nous croissons en âge? Mais comment le pouvait-on dire de Jésus-Christ? La Divinité peut-elle prendre des accroissements nouveaux? Or, la plénitude de la Divinité était en lui, comme dit saint Paul, dès le premier instant de son existence humaine. Sans doute, il ne pouvait se perfectionner : ce qui est infini ne peut croître. Mais, répondent les interprètes, après les saints docteurs, la grâce de Dieu qui était en lui comme en sa source, ne se manifestait que peu à peu; la science et la sagesse, dont il possédait tous les trésors, ne se produisaient aux yeux des hommes que par degrés et comme avec mesure, par proportion à son âge. C'est là le sens des paroles de l'Ecriture : *Puer crescebat et confortabatur, plenus sapientia, et gratia Dei erat in illo.*

Il voulait être notre modèle et il le fut dans tous les âges. C'est pour cela même, Messieurs, qu'il suspendit d'abord, en quelque sorte, les opérations merveilleuses de la Divinité. Comme son corps ne croissait qu'avec les ans, son âme semblait ne se perfectionner qu'à mesure que croissait son corps même. Belle leçon des progrès successifs que nous devrions faire de jour en jour dans la vertu.

Mais, hélas! nos années s'accumulent, et avec elles nous n'accumulons que nouveaux crimes. Nos habitudes vicieuses s'enracinent de plus en plus, tandis que nos organes se fortifient, et plus les connaissances de notre esprit et les sentiments de notre cœur se développent, plus les passions semblent prendre d'empire et sur l'un et sur l'autre. Ainsi le temps s'écoule, nous nous écoulons avec lui; et nous parvenons au terme fatal de notre vie avant que nous ayons pensé sérieusement à la fin pour laquelle elle nous avait été donnée.

Croyons-nous donc une éternité dans laquelle nous devons entrer après que cette vie passagère sera finie? Croyons-nous que l'usage que nous aurons fait de cette vie décidera de notre sort pour cette éternité? Voilà, Messieurs, des réflexions solides que nous ne devrions jamais perdre de vue, que du moins la circonstance actuelle du renouvellement d'année devrait nous rappeler vivement. Aussi ce sont ces réflexions que je veux tâcher aujourd'hui de graver profondément dans vos esprits et dans vos cœurs.

Une éternité, un instant, je ne séparerai point ces deux idées; elles sont bien propres à se relever mutuellement l'une et l'autre. L'éternité devant les yeux, venez donc apprendre ce que c'est que le temps.

Il est une éternité; donc toutes les choses du temps, par rapport à nous, ne sont rien : sujet de la première partie.

Le temps est le prix de l'éternité; donc rien de plus précieux que son emploi : sujet de la seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Rien de plus grand, d'une part, que l'homme, rien de plus méprisable de l'autre. Bizarre assemblage de grandeur et de misère, de faiblesse et de force; moins que le néant, dit le Psalmiste, il porte cependant ses désirs jusque sur l'infini; plus faible qu'une feuille que le vent emporte, il s'élève par je ne sais quel sentiment intérieur, jusqu'aux plus sublimes projets. Que veut dire cette contradiction apparente? Serait-ce pour l'accabler entièrement d'un funeste désespoir que Dieu, en le formant, lui aurait inspiré cette soif insatiable de bonheur, et eût allié dans lui tant de faiblesse avec des sentiments si hauts? Affreuse idée qui nous représenterait comme un tyran le meilleur de tous les pères! Pourquoi donc ce Dieu, qui nous aime, en voulant que nous cherchions notre bonheur, un bonheur éternel, nous a-t-il de toutes parts environnés de misère, et comme investis de la mort? C'est, Messieurs, la preuve la plus sensible de la vérité que j'ai d'abord avancée, qu'il est pour nous une autre vie que celle-ci, une vie éternelle. Mais quel mépris cette assurance de l'éternité ne doit-elle pas nous inspirer pour tout ce qui ne regarde que cette vie! Remarquez comment les vérités de notre sainte religion se soutiennent l'une et l'autre, se prouvent, en quelque sorte l'une par l'autre.

Tourmenté par le plus impétueux désir d'être heureux, l'homme s'agite en vain pour trouver ce bonheur, après lequel nécessairement il soupire. S'il rentre au dedans de lui-même pour le trouver, son propre fonds le rebute et l'effraye : *Non est quo intret, quia mala sunt.* S'il s'échappe au de-

hors, tous les objets extérieurs le repoussent en le désespérant : *Non est quo exeat, quia dura sunt.* C'est la pensée de saint Augustin ; et voici les conclusions que j'en tire avec ce saint docteur : donc ce qui peut nous rendre heureux n'est point sur la terre ; cette terre n'est donc pour nous qu'un lieu d'épreuve. Il est donc une autre vie, une vie éternelle, qui doit nous élever au-dessus de toutes les choses de cette vie. Or ce n'est là que l'explication de la première proposition qui doit faire le fonds de cette première partie : Il est une éternité ; donc toutes les choses du temps, par rapport à nous, ne sont rien.

Vous ne le nierez certainement pas, qui que vous soyez, mes frères : vous voulez être heureux. Hé quoi ! ces cris, ces larmes, cette affreuse impuissance d'une enfance imbécile ; cette aveugle présomption, cette audacieuse indocilité, tant de désirs, tant de travaux infructueux d'une adolescence intraitable ; ces dégoûts, ces traverses, ces disgrâces, ces dangers dans lesquels se passe l'âge viril ; cette caducité, ce retour d'enfance, malheureux partage d'une vieillesse incommode et chagrine ? est-ce donc là le bonheur que votre cœur désire ?

Cependant la force de votre esprit, capable de tout connaître, semble vous le promettre. Rentrez-y donc, qu'y trouverez-vous ? Pas une idée juste, pas une connaissance exacte de la moindre des créatures qui vous environnent, un amas d'obscurités, d'incertitudes, de faussetés. Fouillez dans la nature, esprits profonds, que feront toutes vos découvertes, sinon les découvertes des anciennes erreurs de l'esprit humain, plus propres à vous instruire de sa vanité, que des effets et des propriétés de la nature ? Cependant vous voulez tout connaître ; et ce n'est partout qu'obscurité. Que de difficultés, dont la passion seule et l'ignorance peuvent n'être point effrayées ! Fût-ce la vérité même, enveloppée de tant de nuages, je ne puis l'embrasser qu'en tremblant. Mais ce n'est partout que fausseté : fausseté dans les principes ; les sens trompeurs sont ceux de la plupart des hommes : l'amour de la nouveauté, le préjugé, la passion les dictent presqu'à tout le reste. Fausseté dans le raisonnement : grâce aux folles inventions de notre esprit, rien de plus embarrassé maintenant que l'usage de la raison même ; en voulant en faire un art, ne semble-t-on pas avoir voulu la perdre ; à force d'être philosophes, combien cessent d'être raisonnables ? Fausseté dans les conclusions ; la lumière, ainsi que les ténèbres, nous aveuglent ; une vérité imparfaitement connue nous jette en mille erreurs.

Si peu satisfaits de votre esprit, rentrerez-vous dans votre cœur ? Ces passions fougueuses, source intarissable de l'insipide ennui, de la glaçante tristesse, des inquiétudes dévorantes, de l'insensé désespoir ; ces penchants violents, qui nous détournent sans cesse du vrai bien pour nous égarer, sous le guide de nos sens, dans les routes dont le terme est la perdition ; ces soulèvements, ces révoltes de notre chair, ces guerres intestines dans notre âme ; ajoutez ces ridicules extravagances d'une imagination impérieuse, qui captive presque toujours également le cœur et la raison, ainsi que les sens ; est-ce donc là le bonheur que votre cœur désire ?

Du moins les avantages que l'on trouve dans les objets extérieurs ont-ils peut-être en douceur de quoi calmer, de quoi même étourdir le sentiment de tant de maux ? J'y consens, n'examinons point les épines dont ces roses sont hérissées ; je veux que le plaisir de les cueillir en fasse oublier les piqûres. Je n'ai, Messieurs, qu'un mot à demander : cette félicité remplit-elle l'âme ? Répond-elle à l'ardeur avec laquelle vous l'avez désirée.

Tels que nos premiers parents, nous sentons tous notre excellence. L'homme est fait pour tout connaître, posséder tout. Mais il veut avant le temps, et dans le lieu d'épreuve, jouir de ce qui ne doit être que récompense. Impatient d'être heureux, il porte la main sur tout ; l'arbre défendu n'est point respecté. Qu'y gagne-t-il enfin ? Oui, les yeux s'ouvrent : *Aperti sunt oculi eorum.* (*Matth.*, IX.) Cette connaissance si vantée, cette félicité si attendue se bornent à connaître sa misère et sa nudité.

Ainsi l'on poursuit un fantôme de richesse, un fantôme de plaisir, un fantôme de grandeur. L'empressement qu'on a de l'atteindre ne laisse réfléchir ni aux fatigues de la poursuite, ni aux risques de le manquer, ni aux peines de le retenir. On l'atteint ; la jouissance aussitôt rompt le charme ; c'est comme un sommeil trompeur, dont la flatteuse illusion ne faisait qu'enivrer les sens : *Dormierunt somnum suum.* (*Psal.* LXXV.) Au réveil, les yeux enfin s'ouvrent : *Aperti sunt oculi* (*Matth.*, IX) ; et l'on ne trouve rien entre ses mains : *Nihil invenerunt.* (*Psal.* LXXV.) Encore une fois, est-ce là le bonheur que votre cœur désire ?

Mais enfin, quand l'enchantement pourrait durer tout le temps de votre vie, cet espace de temps, quel est-il donc, quel peut-il être ? Promenez votre imagination, égarez vos sens sur quel objet il vous plaira ; cet objet vous annoncera de lui-même qu'il doit tôt ou tard vous échapper. L'air que vous respirez, les aliments qui vous soutiennent, toutes les saisons tour à tour, le chaud, le froid également vous le redisent, que vous êtes sujets à la dissolution. Vous ne pouvez jouir de la vie même qu'en la perdant peu à peu, et insensiblement par parties. Ces agréments, qui en font la douceur par leur propre usage, se consument ; ces tendres liaisons, ces douces amitiés, la mort les a brisées ; l'usage qu'il a fallu faire de vos richesses les a fait nécessairement passer en d'autres mains ; le lever de l'aurore a dissipé ces spectacles, ainsi qu'une ombre frivole. Formez de nouvelles liaisons, renouez d'autres parties ; tout s'écoulera de même. En vain sur ce penchant rapide qui l'entraîne dans le tombeau, l'homme vou-

drait s'arrêter, pour goûter un peu de miel qui se rencontre sur son passage : *Gustans gustavi paululum mellis* (I *Reg.*, XIV); le temps est comme un tourbillon qui l'emporte, inexorable à ses soupirs et ses regrets : *Et ecce morior.* (*Ibid.*) Enfin, est-ce là tout le bonheur que votre cœur désire ?

Que l'impie étale donc à présent son système. Vous voulez être heureux, voilà le grain de sable contre lequel se briseront toujours tous ses raisonnements. Eussiez-vous pu trouver un bien réel ; l'homme qui s'aime nécessairement, s'aime sans bornes ; par conséquent il ne peut être heureux, jusqu'à ce qu'il soit assuré de son immortalité, parce qu'il ne peut jusque-là cesser de craindre.

Quels sont donc ces bruits confus? J'entends une troupe dissolue qui s'écrie dans une folle ivresse : Livrons aujourd'hui nos cœurs à la joie sans réserve, couronnons-nous de fleurs, préparons des festins, hâtons-nous, la mort approche, demain nous ne serons plus. Discours contradictoire. Quoi ! vous êtes heureux, et vous ne craignez pas de perdre votre bonheur? Le glaive est suspendu sur votre tête, un simple fil le tient encore, vous le voyez; il va frapper au milieu du festin, et vous voulez que nous pensions que vous en pouvez goûter les charmes ?

La plus parfaite des créatures devient donc ainsi la plus misérable. Mais accordez avec ce système aucun des attributs de la Divinité. Quoi ! un Dieu bon m'aura créé pour me rendre malheureux? Pour accroître mon supplice, un Dieu sage aura mis dans moi la plus violente passion d'être heureux? Le Dieu saint m'aura donné pour fin des plaisirs dont je ne puis me procurer la plus grande partie, sans violer les droits les plus sacrés? Sous un Dieu juste et tout-puissant, le scélérat le plus hardi sera le plus heureux? Le plus infortuné sera celui dont la main sera plus timide à commettre le crime?

Le dogme d'une autre vie, d'une vie éternelle ; c'est, Messieurs, la seule solution à tant d'énigmes. Concluons donc : Ah ! que cette assurance d'une vie éternelle doit à son tour nous inspirer d'indifférence et de mépris pour tout ce qui n'est que pour le temps. Dans ce point d'opposition avec l'éternité, qu'est-ce en effet que la vie? Que sont ses biens, ses maux? Qu'est-ce que tout le monde?

Dès le premier moment de votre être, vous fûtes créés pour exister toujours. Que l'on abrége donc, tant qu'on voudra, cette portion de vie, que vous devez passer dans un corps; qu'on l'étende, qu'on la prolonge pendant des siècles entiers ; on ne retranche véritablement rien de votre durée, on n'y ajoute rien. Imaginez quelle carrière sur la terre serait pour vous un objet d'ambition ; la vie des anciens Patriarches? Oui, vous parviendrez jusqu'au neuvième, jusqu'au dixième siècle. Mais ces siècles enfin s'écouleront. Où sont maintenant nos premiers pères, qui virent passer sur leurs têtes ces surprenantes révolutions de siècles? O ombre de notre vie ! sommeil passager ! herbe futile, que vous subsistez peu dans nos campagnes ! Créatures immortelles, cette fleur qui s'épanouit le matin, et le soir est fanée, mérite-t-elle d'attirer vos regards ? *Et dignum ducis super hujuscemodi aperire oculos tuos.* Cependant vous ne pensez qu'à retenir cette portion fugitive de votre être ; ce que vous appelez vivre, ne pas mourir, fait votre unique affaire, occupe toute votre attention, épuise tous vos soins, première inconséquence.

Cette vie, après tout, ne sera que la durée de votre corps ; et sa durée finie, votre âme s'élèvera sur les débris de cette vile matière. Votre âme la verra s'altérer, se corrompre, prendre successivement toutes sortes de formes ; elle cependant, incorruptible, inaltérable, supérieure à toute vicissitude, ne changera ni de propriété ni de nature. Connaître, aimer, sera sa vie ; pour la perdre, il faudrait qu'elle perdît les objets de sa connaissance et de son amour. Ces objets sont Dieu éternel et immuable, les autres esprits éternels comme elle. Que lui importe donc ce que deviendra son corps? Elle vivra toujours. Et c'est sur ce corps que vous fixez toutes vos pensées : *Et dignum ducis super hujuscemodi aperire oculos tuos.* Le délicater, le parer, l'idolâtrer ce corps, lui procurer tous les agréments, en écarter tout ce qui peut lui nuire, c'est là votre unique occupation, votre unique affaire seconde inconséquence.

Qu'est-ce, en effet, que tous les biens, qu'est-ce que tous les maux de cette vie? Ces sentiments de douleur et de tristesse, dont vous redoutez peut-être jusqu'à l'idée, combien dureront-ils? Quelle sera de même la durée de vos amusements? Variez ceux-ci tant qu'il vous plaira. Je supposerai, si vous voulez, l'impossible : de toute la suite de votre vie, ne faites qu'une chaîne non interrompue de purs plaisirs sans mélange d'aucun mal. Mais, dites-moi, je vous prie, qui de vous se plaindrait d'une heure de chagrin, qui devrait être suivie de cent années de joie? Qui de vous estimerait une heure de plaisir qui entraînerait après soi un siècle de douleur? Une heure sur un siècle : ce n'est rien, dites-vous. Mes frères, vous vous trompez. Une heure est un espace de temps bien borné, il est vrai, mais un siècle est un espace de temps borné de même. A un siècle je substituerais autant de millions d'années qu'un siècle renferme d'instants, cette innombrable multitude de siècles encore aura quelque proportion avec une heure. Mais de l'infini au fini, la proportion manque, et tout nombre est fini, l'éternité est sans bornes. *Et dignum ducis super hujuscemodi aperire oculos tuos.* Insensés, pourquoi donc ces soupirs et ces regrets? Le son flatteur des joies mondaines, qui retentissait, il n'y a qu'un moment à vos oreilles, a-t-il donc plus duré que vos douleurs? Il a duré bien moins. Pauvres, qui que vous soyez, vous croyez une éternité, et vous regardez

quelque misère comme insupportable. Riches, heureux du siècle, vous croyez une éternité, et vous ne pouvez goûter ici-bas aucun plaisir illégitime : troisième inconséquence.

Un orgueil raisonnable m'élève à présent au-dessus de toutes ces faibles créatures qui m'environnent; j'en considère avec dédain les révolutions diverses. Qu'est-ce que le monde entier?

Quel théâtre! et sur ce théâtre, quelle variation prodigieuse de décorations et de scènes! L'univers, à chaque siècle, change d'idoles et de tyrans; je vois les trônes renversés successivement l'un sur l'autre. J'embrasse d'un seul coup d'œil tous les empires; les métaux les plus précieux composent ce brillant colosse. Faible que je suis, j'admire; et soudain une pierre, un grain de sable se détache d'un roc, et réduit tout en poudre. Disparaissez, pompeux néant, m'écrié-je à cette vue; ah! vous êtes trop vil pour moi. *Et dignum ducis super hujuscemodi aperire oculos tuos.* Voilà cependant, mes frères, ce qui vous charme, ce qui vous enchante, ce que vous adorez!

Nous sommes immortels; donc tout ce qui n'est que pour le temps n'est rien par rapport à nous. Tout ce qui n'est que pour le temps est fini; du fini à l'immortel il ne peut y avoir de proportion. Donc de vous à toutes les grandeurs, à toutes les richesses, à toutes les magnificences du monde, il ne peut y avoir aucune proportion. Une obole peut se comparer à des millions d'or amoncelés, la plus étroite cabane au plus vaste palais, une goutte d'eau à l'océan; mais rassemblez tout ce que le temps a de plus parfait, joignez l'excellence de tous les êtres matériels que vous admirez le plus; tout cela ne peut entrer en comparaison avec votre véritable grandeur.

Nous sommes immortels. C'est, Messieurs, cette pensée qui doit faire et qui fait le véritable sage. Ces colosses de puissance que redoute le faible vulgaire (j'appelle vulgaire l'homme dégradé par l'oubli de son immortalité), ces colosses de puissance, dis-je, ne l'étonnent ni ne l'effrayent. Qu'on fasse à ses yeux briller le glaive, qu'on étale le plus redoutable appareil du supplice; il ne verra périr que ce qu'aussi bien il devait perdre. Qu'on lui ravisse ses biens, qu'on le flétrisse dans son honneur, il connaît en lui-même une excellence à laquelle personne ne peut toucher. C'est lui qui, dans un sens exact, ne ressent ni plaisir ni peine; c'est-à-dire, il n'est ni enivré ou dissipé par la joie, ni consterné ou abattu par la douleur. L'homme immortel voit s'écrouler devant lui les voûtes immenses des cieux, la lumière des astres s'éteindre, les éléments embrasés se confondre, sans que rien puisse jamais endommager sa propre substance.

Pourquoi un si beau caractère est-il si rare? On dit, Messieurs, qu'autrefois un philosophe, dans une ville de Grèce, par la seule preuve de l'immortalité, sut inspirer au peuple un tel dégoût de la vie, qu'on voyait chacun courir volontairement à la mort. Mon Dieu! que disait-il? Votre parole est-elle moins efficace, et qu'en concluons-nous? Est-il donc plus facile de mourir que de vivre comme devant toujours vivre? Ah! l'on vit assez comme si l'on était immortel; oui comme si l'on était immortel sur la terre. On ne cesse d'entasser projets sur projets : projets pour le lendemain, projets pour les années suivantes, projets pour ses amis, projets pour sa famille, projets pour étendre sa maison et agrandir ses héritages; où sont les projets que l'on forme pour l'éternité? Quatrième et dernière inconséquence.

Mais si ces maximes étaient suivies dans la pratique, me dira-t-on, ne renverseraient-elles pas toute la société? Il n'y aurait plus de subordination parmi les hommes; de ce mépris des affaires temporelles naîtrait une inaction universelle. O monde, que tu es malheureux, si tu ne peux subsister que par l'esprit d'erreur et de vertige! Mais non, Messieurs, ce ne sont point là les conclusions que fait tirer la pensée de l'éternité. Elle ne dépeuple pas les villes, elle les police et les règle; elle ne fait point abandonner les affaires temporelles, elle les rapporte à leur véritable fin; elle ne détruit point la subordination, mais elle empêche qu'il y ait des tyrans, de vils flatteurs, de bas esclaves.

J'imagine donc une société d'hommes uniquement occupés de leur éternité. Les princes, les magistrats, pleins d'une noble indifférence pour leur grandeur, seront bien éloignés d'en abuser. Les sujets dociles respecteront sans bassesse, aimeront sans contrainte la puissance à laquelle ils sont assujettis. On n'aura point à se prémunir contre la sédition ni la cabale, contre la ruse ni la violence. Les grands seront sans crainte, personne ne portant envie à leur grandeur. Les pauvres, que dis-je? Il n'y en aura point. Le riche estimera trop peu sa richesse, pour la préférer au soulagement de son frère. Bien loin de négliger les affaires temporelles, on s'y appliquera avec plus d'ardeur; mais on s'en occupera sans s'y livrer, les rapportant toujours à quelque chose de plus noble, à l'éternité. On n'y verra donc point d'oisifs; quelque vil, en effet, que le temps soit, il est le prix de l'éternité; donc rien de plus précieux que son emploi, sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

O temps! ô temps! que puis-je exprimer de la légèreté, de la rapidité de ta course? Tu fuis, tu t'envoles, sans que je le sente; et tandis que j'en parle, je ne sens rien de toi, si non que tu t'es écoulé. Aussi court que volage, le temps ne nous est donné que par parties. Qu'est devenu le passé? L'avenir n'est point encore; et sera-t-il par rapport à nous? Et ce présent, qu'est-ce que ce présent dont vous croyez jouir, mes frères?.... Le moment où j'en parlais n'est déjà plus.

Ainsi, dans ses réflexions chagrines,

l'homme tous les jours, entraîné par le tourbillon de ce torrent, gémit, pleure, se plaint de sa rapidité. Ah! mes chers frères, que sert de nous en plaindre? Nous perdons le temps, en nous plaignant qu'il est court. Puisqu'il est court, pensons donc à en profiter. Car enfin, quelque méprisable qu'il doive paraître en lui-même, il est le prix de l'éternité; c'est-à-dire, il nous est donné pour mériter une éternité; et pour la mériter, cette éternité, il peut suffire; comment donc devons-nous l'employer pour l'éternité?

Mais commençons par appuyer d'abord tout ce que j'ai dit jusqu'à présent, et tout ce que je dois dire dans la suite d'une réflexion qui peut-être vous paraîtra singulière; mais elle est solide. De tous ces raisonnements philosophiques que l'on fait sur la nature de nos âmes, on ne peut, ce me semble, rien conclure efficacement sur leur état après la mort; la seule parole de Dieu peut décider cette question importante. En effet, que nos âmes, comme nous le croyons tous, comme la raison, d'accord avec notre sentiment intime, nous le persuade : que nos âmes, dis-je, soient des esprits absolument différents, parfaitement distingués de la matière; substances qui n'ayant point de parties ne peuvent ni s'altérer ni se corrompre; substances qui, s'élevant au-dessus de tout être matériel, s'occupent d'objets tout autres que ceux qui tombent sous nos sens, et par conséquent doivent être d'une nature tout autre que toutes les substances sensibles qui nous environnent; substances dont la vie est de connaître et d'aimer, qui par conséquent peuvent agir et vivre tant qu'il subsistera des objets de leur pensée; et qui, par une dernière conclusion, s'occupant par la connaissance et par l'amour d'objets qui ne peuvent périr, exigent par leur propre nature de ne point périr elles-mêmes. De tous ces raisonnements, dis-je, quelque concluants qu'ils soient, en effet que conclure? Celui qui a créé ces âmes ne peut-il pas les anéantir? Et quand même on supposerait au contraire qu'elles ne sont qu'une matière plus subtile, plus parfaite que celle qui compose les autres êtres de l'univers; encore, dans ce système absurde et contradictoire autant qu'impie, faudrait-il avouer que celui qui les a créées peut les conserver; et qu'étant éternel lui-même, il peut les conserver éternellement. Tout dépend donc, Messieurs, de la pure volonté de Dieu, par rapport à l'état de nos âmes après la mort. Toutes spirituelles qu'elles sont, Dieu pourrait les anéantir. Toutes matérielles qu'on les supposerait, il pourrait les conserver. Donc, pour savoir ce qu'elles deviendront, c'est à sa seule parole qu'il faut avoir recours. Or, que dit Dieu? que nous révèle-t-il? Eh! Messieurs, tout le système de la religion ne porte-t-il pas, pour ainsi parler, sur cette vérité que je démontre? Sans cette vérité, c'est en vain que Jésus-Christ naît; en vain il souffre, il meurt en vain; sans elle à quoi tendent toutes ses promesses et toutes ses menaces? Sans elle tous nos livres saints ne renferment que chimères : la création, la chute, la dégradation du premier homme, si l'on ne suppose cette vérité, ne peuvent être que des fables; la foi des anciens patriarches ne serait qu'une pitoyable illusion; la constance de nos martyrs ne pourrait passer que pour aveuglement et fanatisme.

Revenons donc, Messieurs, et consultons plus particulièrement les livres saints sur ce qui doit arriver à nos âmes après notre mort. Cette vie finie, nous entrerons tous dans une vie nouvelle. C'est la seule solution qui tranquillisait le Prophète-Roi sur le bonheur temporel des impies, et l'oppression continuelle dans laquelle il voyait languir les gens de bien. L'*Ecclésiaste* raisonnait de même. Le juste jugement de Dieu, après la mort, remettra tout dans l'ordre, pour la nouvelle vie qui doit alors commencer. Et quand Jésus-Christ nous exhorte à ne point ménager nos corps, à ne point craindre ceux qui peuvent les détruire, n'est-ce pas toujours par l'espérance solide qu'il nous donne d'une vie nouvelle qui doit succéder à celle-ci?

Or cette vie nouvelle sera une vie ou de joies et de délices, ou de supplices et de douleurs. Point d'état mitoyen n'est marqué ni dans l'une ni dans l'autre Ecriture. Le purgatoire n'est qu'un lieu de passage. Mais dans les maisons de l'éternité, pour me servir de l'expression des livres saints, tout est immuable, tout est fixe. D'une part, un séjour de ténèbres et d'horreur, funeste habitation des anges perfides, disent les prophètes ainsi que les apôtres, où le feu allumé par la colère du Tout-Puissant ne s'éteindra jamais. D'autre part, un tabernacle, dit Isaïe, dont les richesses ne peuvent être comparées à aucun des trésors de l'univers; d'où la mort, la douleur et tout signe, tout effet de la douleur et de la mort sont bannis à jamais, où il n'y a plus aucune vicissitude à craindre. De quelque côté que l'arbre tombe, soit à droite pour entrer dans la construction de ce magnifique tabernacle, soit à gauche pour brûler dans ce feu, il ne se relèvera point, dit Jésus-Christ.

Mais 3° ce qu'il faut plus particulièrement encore remarquer, c'est que l'état d'un chacun sera fixé selon ses œuvres. Dans cette vie nouvelle, tout est récompense. Oui, l'impie portera la juste récompense de son iniquité, dit l'*Ecclésiastique* presque dans les mêmes termes que saint Pierre. L'empire éternel de même, le diadème de gloire et de puissance, comme dit le Sage, est le prix de la vertu; car la couronne que Dieu donnera à ses élus est, comme dit saint Paul, une couronne de justice.

Hâtons-nous de marcher sans relâche dans les sentiers de la droiture : c'était la conclusion de saint Paul, c'était celle de Jésus-Christ même. La lumière du jour luit encore pour vous, profitez-en, mes frères; quand la mort vous aura plongés dans la nuit éternelle, en vain vous voudriez, il ne

sera plus temps; non, vous ne pourrez plus opérer le bien. Plus de mérites, en effet, après la mort. Pour mériter les peines ou les récompenses éternelles, nous n'avons que le temps. Et n'est-ce pas là, selon la pensée du Sage, ce qui fera le désespoir des pécheurs? Hélas! s'écrieront-ils, notre vie est passée, le temps s'est écoulé, il n'en est plus pour nous. Ainsi qu'un vaisseau, qui sur la surface de l'onde ne laisse après soi qu'un faible sillon qui dans le moment se dissipe; ainsi qu'un oiseau qui fend les airs, on entend le bruit de son aile, mais on ne peut en remarquer la trace; ainsi nous avons cessé d'être. Toute cette puissance qui nous enflait, n'était donc qu'une légère écume que la tempête a dispersée. Oui, pécheurs, mais vos œuvres sont restées. Vous avez disparu dans le temps, mais vous subsistez dans l'éternité; et l'usage que vous avez fait du temps, de ce temps si court et si volage, réglera votre état pour l'éternité. Puisqu'en effet, selon tout le système de la religion, à cette vie passagère doit succéder une autre vie; puisque tout état dans cette vie nouvelle est permanent et fixe; puisque notre état y est fixé en récompense ou en punition de nos œuvres; puisqu'enfin il n'y a plus d'œuvres méritoires après la mort; c'est donc pour mériter l'éternité que le temps nous est donné, mes frères. Et ne nous en plaignons pas; car, pour mériter l'éternité, le temps, quelque court qu'il soit, peut suffire.

Parce que nous ne sommes point faits pour les affaires du monde, aucun temps ne peut suffire à en terminer aucune parfaitement. La plus longue vie n'est-elle pas trop courte pour établir solidement sa fortune et celle de sa famille? Acquerrez-vous jamais de quoi pouvoir braver sûrement l'indigence? Suffit-il de vouloir être riche pour le devenir? Pour placer des enfants, suffit de le vouloir? Il faut, vous le savez, même avec les circonstances les plus favorables, il faut des années, que ce serait une folie de se promettre; et combien de fois, dans le cours des prospérités les plus brillantes, la mort vient-elle tout à coup moissonner dans un moment les plus belles espérances! Aussi ne sommes-nous point faits pour devenir riches.

Pour monter à un degré d'honneur où l'ambition puisse être satisfaite, la vie de l'homme est trop courte. On n'avance qu'à pas lents dans la carrière de la gloire. Par combien de degrés ne faut-il pas passer? Combien de temps n'est-on pas arrêté sur chacun? Et quand on est sur le point d'arriver au comble, un souffle d'adversité souvent ne renverse-t-il pas, ne précipite-t-il pas en un clin d'œil dans la poussière d'où l'on était sorti? Aussi ne sommes-nous point faits pour devenir grands.

Pour devenir savant, la vie, la plus longue vie certainement est trop courte. En vain je m'ensevelis dans la retraite, je me prive de tous les plaisirs, je m'arrache à toute autre occupation, je renonce à la fortune; je ne fais que me décourager et me désespérer de plus en plus par la certitude que j'acquiers de mon ignorance. Le plus facile de tous les arts, pour le posséder parfaitement, demanderait toute la vie de l'homme. Que de siècles n'a-t-il pas fallu pour perfectionner chaque science! Encore pouvons-nous assurer qu'on y ait réussi? Aussi ne sommes-nous point faits pour devenir savants.

Mais prenez garde, Messieurs, parce que nous sommes faits pour mériter l'éternité, parce que le temps ne nous a été donné que dans cette vue; la vie la plus courte y suffit. Pour mériter l'éternité, il ne s'agit pas d'être théologien ni philosophe, il ne s'agit que de croire. Ce n'est pas par de longs raisonnements, par des spéculations abstraites qu'il faut dompter nos passions, corriger nos erreurs; la vie la plus longue n'y pourrait suffire. Mais l'habitude de toutes les vertus que Dieu nous infuse, nous donne la facilité de les produire; et la grâce actuelle, toujours prête à nous éclairer et à nous animer, nous soutient dans la pratique. Nos moindres actions, nos moindres désirs sont reçus pour prix de l'éternité. N'eussions-nous en notre pouvoir qu'un seul moment, Dieu nous en tiendra compte. Un seul moment suffit donc pour mériter un bonheur éternel; mais un seul moment suffit aussi pour mériter un supplice sans fin. Votre raison s'en scandalise, s'en révolte peut-être.

Vous ne pouvez comprendre, dites-vous, que Dieu punisse si sévèrement, punisse éternellement une action momentanée. Quelle proportion d'un péché qui ne dure qu'un instant à une éternité de supplices? Appliquez-vous, Messieurs, la voici cette proportion que vous demandez; la voici de trois différentes manières.

Je trouve la première dans l'acceptation libre que vous en faites. Une peine est toujours proportionnée au crime quand le coupable s'y soumet; j'ose ajouter qu'elle lui est même inférieure quand il la brave. Or, nous vous en menaçons tous les jours, de cette peine, nous vous en faisons les descriptions les plus pathétiques et les plus terribles, nous ne vous laissons ignorer ni aucune des actions par lesquelles vous pouvez la mériter, ni aucun des moyens par lesquels vous pouvez vous y soustraire. Quel effet produisent nos menaces? Quel fruit retirez-vous de nos instructions? Vous obstiner, comme vous faites, à courir tous les risques d'une vie mondaine et libertine, n'est-ce pas vous y soumettre, à cette peine? n'est-ce pas la braver? Elle est donc juste.

La deuxième proportion se tire de la nécessité de cette peine. Tout châtiment est juste quand il est nécessaire pour faire observer la loi. Eh! que feriez-vous, mes frères, si les peines de l'enfer n'étaient point éternelles? Leur éternité même peut-elle mettre la loi de Dieu à l'abri de vos insultes? A-t-elle pu jusqu'à présent pénétrer vos cœurs d'une véritable crainte? Les craindriez-vous donc si elles n'étaient point éternelles? Cette éternité a-t-elle pu éteindre le feu de la passion qui vous domine, fixer votre coupa-

ble légèreté, modérer la saillie de vos désirs ambitieux, endurcir vos corps aux travaux de la pénitence? Vos cœurs seraient-ils assez généreux pour servir Dieu par pur amour? A peine la crainte lui conserve-t-elle encore quelques adorateurs. L'éternité des peines était donc nécessaire; elle est donc juste.

La troisième proportion de la peine au crime se démontre par l'exacte proportion du châtiment avec la récompense. L'excès de miséricorde répond aux objections que l'on fait contre l'excès de justice. Eternité de peines à celui qui emploie mal un seul instant, voilà, Messieurs, ce qui scandalise votre raison. Eternité de récompenses à celui qui s'en sert en vue de Dieu, voilà de quoi confondre votre incrédulité.

Oui, mes frères, éternité de peines pour ce moment de plaisir. Hélas! ce n'était qu'un moment: malheureux moment où, follement enivré par la vue d'un objet séduisant, mon faible cœur se complut dans ma pensée criminelle, avoua ce funeste fruit de mon esprit corrompu! Une éternité de supplices pour ce moment de plaisir! Mais aussi une éternité de récompense pour ce simple désir d'une volonté pieuse et sincère, pour cette affection, ce mouvement d'un cœur saintement ému! Mon Dieu, vous êtes juste! Que ma raison s'étonne, elle n'a point droit de se scandaliser.

Eternité de peines pour ce moment de joie criminelle, où, attiré par l'appareil d'un spectacle, entraîné par le bruit d'une pompe mondaine, au milieu de tout ce qui irrite, de tout ce qui favorise des passions déjà trop fortes en moi, j'allai témérairement exposer ma fragile innocence; pour ces moments équivoques, passés si légèrement qu'à peine puis-je moi-même les condamner ou les absoudre; pour ces soupirs, pour ces regards adressés à une idole hélas! trop sensible. Une éternité de supplices pour ces moments de plaisir! Mais aussi une éternité de récompenses pour ces moments de contrition et de regret, pour cette larme versée saintement sur mes désordres, pour ce soupir tendrement poussé vers le ciel; une éternité de récompenses pour ces moments dérobés à la société, aux compagnies du monde pour m'entretenir avec Dieu, dérobés au soin de mes affaires temporelles pour m'instruire de mes devoirs par rapport à l'éternité. Oui, mon Dieu, vous êtes juste! Si ma raison s'étonne, elle n'a point droit de se scandaliser.

Dans l'usage du temps, quoi de plus léger qu'une parole? Eternité de supplices pour ces discours licencieux! Hélas! cependant, je ne faisais que feindre ce que je n'étais pas; mon cœur était innocent du crime de mes lèvres; sans que mon esprit fût impie, ma bouche adopta pour un moment le système de l'impiété, et, sans être corrompu, j'amusai mon esprit à couvrir de mots ambigus les infamies de la volupté. Malheureux moments qui feront dans l'éternité mon désespoir! Quoi de plus imperceptible qu'un désir? Le temps qui l'a emporté ne m'en a jamais amené la jouissance. Eternité de peines cependant pour ce désir, presque aussitôt étouffé que formé dans mon cœur; pour ces voluptueuses rêveries dont j'entretenais ma passion naissante, dans lesquelles je me consolais de la gêne qui contraignait ma passion. Les voilà fixés dans l'éternité tous ces moments si courts et si volages; ils fixent mon état pour l'éternité. Mais, chrétiens, ils peuvent la fixer au contraire, votre éternité, ces entretiens pieux et charitables, ces sentiments produits par la charité dans un cœur qui n'a rien de plus à donner et qui gémit en secret de son impuissance; ces bonnes résolutions prises dans des moments de grâce et de salut; ces transports (mêmes d'un cœur embrasé d'amour, qui forme, à la gloire de son Dieu, des projets qui ne seront point exécutés. O mon Dieu! que je dois adorer avec crainte, mais surtout avec amour, votre exacte justice! Ma raison s'en étonne, elle s'y perd; mais quel sujet aurait-elle de se scandaliser?

Le connaissez-vous ainsi, Messieurs, ce temps dont vous pensez si peu à profiter? *Statue tibi speculam, pone tibi amaritudines.* (I *Jerem.*, XXXI.) Ne perdez point de vue l'éternité; c'est un objet bien effrayant, j'en conviens, mais servez-vous de la frayeur salutaire que cet objet vous inspire pour exciter votre vigilance et votre ardeur à faire usage du temps qui doit être le prix de votre éternité: *Statue tibi speculam, pone tibi amaritudines.*

Le passé, l'avenir, oui l'avenir, ne dût-il être même jamais en votre pouvoir, autant que le présent, peuvent vous servir pour l'éternité. Etudiez donc un moment (ah! que ce moment sera bien employé!), étudiez, mes frères, avec moi la manière de vous en servir ainsi : *Statue tibi speculam.*

Retournez sur le passé dans l'amertume de vos cœurs. Quel sujet de contrition, quelle matière de pénitence, dans cette multitude innombrable de péchés que vous avez commis! Le temps, qui les a emportés, ne les a point anéantis : ils subsistent, ils sont fixés dans l'éternité. Mais que dis-je? oh! que le temps est précieux! il peut ce que ne peut l'éternité même. Les larmes que vous verserez, les regrets que vous aurez dans le temps, effaceront en un moment ce que l'éternité, avec tous ses feux, avec toutes ses larmes, ne pourra purifier. Remettez donc sans cesse devant vos yeux, rappelez à votre mémoire tous ces moments employés, soit par votre esprit, soit par votre cœur ou par vos sens, à flatter, à entretenir ou à satisfaire vos passions; et que ce souvenir, toujours présent à vous, fournisse à vos yeux deux sources intarissables de larmes : *Pone tibi amaritudines.* Mais aussi rappelez sans cesse à votre mémoire tant de grâces que vous avez reçues de la miséricorde de votre Dieu, tant de bons sentiments qu'il a mis dans votre cœur, tant d'actes de vertu qu'il vous a donné la force de faire. Ils sont fixés de même dans l'éternité; mais, prenez garde, le temps qui vous reste peut encore vous priver de leur mérite.

Veillez donc, ah! veillez sans cesse. Un moment suffit pour tout gagner, mais un moment aussi suffit pour tout perdre : *Statue tibi speculam.* Quelle circonspection, quelle défiance de vous-mêmes ne doit pas vous inspirer la triste épreuve de votre faiblesse! Mais, d'autre part, de quelle confiance, de quelle noble assurance, de quelle ardeur les miséricordes du Seigneur ne doivent-elles pas vous animer! *Statue tibi speculam, pone tibi amaritudines.*

Formez donc des résolutions pour l'avenir, faites des protestations, demandez des grâces; imaginez les moyens de rompre vos habitudes, pensez à la manière de mettre ces moyens en pratique, tracez-vous un plan de vie nouvelle : *Statue tibi speculam.* N'oubliez pas les épreuves auxquelles Dieu pourra mettre votre fidélité; prévenez les tentations qui peuvent s'élever contre vous; endurcissez d'avance votre cœur contre tous les attraits dont le monde pourra se servir pour l'amollir, aussi bien que contre toutes les terreurs qui pourraient le décourager et l'abattre : *Pone tibi amaritudines.* Je vous ai déjà avertis, Messieurs, que Dieu vous tiendrait compte pour l'éternité des résolutions mêmes, sincères et efficaces, que le temps ne vous permettrait pas d'exécuter entièrement. Quelle abondante moisson de mérites l'avenir, même tout incertain qu'il est, ne peut-il donc pas vous fournir! Profitez de tout, et ne négligez rien : *Statue tibi speculam, pone tibi amaritudines.*

N'est-ce point là déjà, mes frères, de quoi bien employer le temps présent? Entrons cependant encore dans quelques détails sur cet article. En considérant le temps par rapport aux différents usages qui le partagent, j'en distingue de trois sortes; ils sont tous également précieux pour l'éternité : *Statue tibi speculam.*

Temps des affaires. Il est des occupations indispensables; la Providence, qui vous a placés dans l'état où vous êtes, veut que vous en remplissiez les devoirs. Elle a destiné les uns aux pénibles travaux du corps, les autres à ceux de l'esprit; en vous donnant des enfants, elle vous a chargés de leur éducation; elle vous ordonne de conserver ces biens qu'elle a fait passer entre vos mains pour en être l'économe; et vous, qu'elle a établis juges, chefs et pasteurs de son peuple, vous devez vous instruire de ses besoins, vous en occuper, y pourvoir. Une simple attention aux ordres de la Providence vous rendra toutes ces actions utiles et méritoires pour l'éternité. Les commencer dans la vue de la pure gloire de Dieu, les continuer sans dissipation, les finir sans empressement, sans impatience, c'est le grand art de ne les point perdre pour l'éternité : *Statue tibi speculam.*

Temps des délassements. Ils sont nécessaires à notre faiblesse; il est des plaisirs auxquels on ne peut éviter, dans la société, de prendre part. Moments toujours dangereux. Qu'ils cachent un poison subtil! Le moyen de s'en préserver, c'est d'y porter une volonté simple et pure, de s'y rappeler de temps en temps à la présence de Dieu, de n'y point perdre de vue l'éternité. Cela, peut-être, en corrompra pour vous les charmes; mais enfin voulez-vous qu'ils vous sauvent ou qu'ils vous perdent pour l'éternité? *Pone tibi amaritudines.*

Temps libres, enfin. Il en est toujours, des temps libres, pour celui qui sait ménager tous les instants. La destination de ceux-ci est d'être, tout entiers et sans réserve, consacrés au soin de votre salut. Quittez, quittez, mes frères, tous vos amusements frivoles, toutes vos correspondances inutiles; renfermez-vous dans le cercle des occupations essentielles à votre état; réduisez vos plaisirs à ce que le pur devoir vous prescrit et à ce que la simple nécessité exige : que vous aurez de moments à employer pour Dieu! Après tout, que diriez-vous d'un homme qui ne trouverait point de temps pour satisfaire aux besoins de la nature? Je vous le dis à vous, qui que vous soyez, oiseux empressés : Malheur, oui, malheur à celui qui se laisse tellement accabler par les affaires mondaines, qu'il néglige le soin de son éternité : *Statue tibi speculam, pone tibi amaritudines.*

En un mot, en quelque situation que vous soyez, mes frères, je vous adresse, en finissant, les paroles de saint Paul : Le temps est court. Qu'en conclure? Que tous les biens, tous les plaisirs du monde ne méritent pas de posséder nos cœurs; que les chagrins et les tristesses de la vie ne doivent point nous abattre. Ce monde n'est qu'une vaine figure qui passe : que ceux qui vivent dans ce monde ne s'y attachent donc pas. Puisqu'il est une éternité, toutes les choses du temps, par rapport à nous, ne sont rien : c'est ce que vous avez vu dans la première partie.

Le temps est court. Profitons-en donc pendant que nous l'avons. Puisqu'il est une éternité dont il est le prix, que chaque instant mérite d'être soigneusement ménagé! Chacun de ses instants, si courts et si rapides, nous a été acheté par tout le sang de Jésus-Christ. Jésus-Christ ne nous les a achetés par tout son sang qu'afin qu'ils pussent être pour nous le prix de l'éternité. Et c'est, Messieurs, parce que chacun de ces instants a été acheté par tout le sang de Jésus-Christ, que l'éternité même ne sera pas trop longue pour en récompenser le bon usage, non plus que pour en punir la perte : c'est là le précis de tout ce que vous venez de voir dans la seconde partie.

Oh! mes chers frères, admirons donc avec reconnaissance l'ineffable bonté, mais aussi adorons en tremblant la rigoureuse justice de notre Dieu. Non, non, détournez-vous, mon esprit, de la pensée de ses vengeances : j'aime mieux m'abîmer tout entier aujourd'hui dans la méditation de ses seules bontés! *Momentaneum et leve... Æternum gloriæ pondus.* Pour un moment, pour le plus rapide, le plus court des moments, un poids éternel de gloire. Je vous le souhaite, etc.

CARÊME.

SERMON Ier.

Pour le mercredi des cendres.

SUR LA MORT DES PÉCHEURS.

Pulvis es, et in pulverem reverteris. (*Gen.*, III.)
Vous êtes poudre, et vous retournerez en poudre

L'arrêt est porté. Hélas! il s'exécute à la rigueur. Est-il besoin, mes frères, de vous en rappeler le souvenir? Tout n'est ici-bas que mort; de tous côtés, sous nos yeux, le genre humain tombe en ruines. Déjà, sur les débris du monde qui nous a vus naître, un monde nouveau s'est élevé, et ce monde nouveau, déjà vieilli, va disparaître. Ainsi que l'herbe des champs, l'homme fleurit le matin; le soir il languit, il se dessèche; déjà flétri, il est foulé aux pieds.

Cette vérité n'est-elle pas assez sensible par elle-même? Pourquoi l'Eglise emploie-elle les cérémonies les plus frappantes pour nous la remettre sous les yeux? Mais moi, Messieurs, pour entrer dans ses vues, que dois-je donc faire? Etaler à vos yeux l'effrayant appareil d'une bière, d'un linceul, d'un tombeau? On n'est déjà que trop effrayé, sans doute, au seul nom, à la seule idée de la mort. Dois-je donc vous consoler plutôt sur la nécessité de ce terrible passage? Mais, permettez-moi de le dire, sur quoi pourrais-je appuyer les paroles de consolation que je voudrais vous adresser?

Faites pénitence! voilà le cri qui doit retentir aujourd'hui dans cet auditoire; faites pénitence, la mort vous en fournit le plus pressant motif. Ainsi que Jonas dans les rues de Ninive, je parais aujourd'hui dans cette chaire; encore quarante jours, hélas! mes frères, pour plusieurs d'entre nous, moins peut-être; encore quarante jours, et vous ne serez plus.

Ah! plaise au ciel que ma voix, aussi efficace que celle du prophète, opère au milieu de vous le même changement que celle de Jonas opéra dans Ninive! Plaise au ciel que ces quarante jours qui vont suivre soient pour nous des jours de deuil, de pénitence, après lesquels Ninive, la coupable Ninive, soit détruite, et sur ses débris s'élève une Jérusalem toute sainte!

C'est dans cette intention, Messieurs, pour me conformer à celle de l'Eglise, que je veux commencer aujourd'hui par vous représenter la mort sous son point de vue vraiment terrible, et le voici : c'est qu'il est presque impossible de se convertir au moment de la mort; vous le verrez dans la première partie, et j'en conclurai dans la seconde : donc, dans la certitude que nous avons de mourir tous un jour, dans l'incertitude où nous sommes du moment où nous devons mourir, c'est pour nous une nécessité indispensable de nous convertir sans délai.

Implorons le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'idée de la mort renferme trois idées, sous lesquelles on se la représente le plus communément : idée d'abandon, idée de destruction, idée de jugement. L'idée d'abandon nous dit que nous abandonnons tout, et que tout nous abandonne; l'idée de destruction nous représente ce corps, organe de nos plaisirs, qui tombe en ruines; l'idée enfin de jugement nous montre un Dieu terrible, un Dieu vengeur prêt à examiner et à punir. Sous ces trois points de vue, la mort est sans doute un objet effrayant, mais pour qui? Je dis pour le pécheur impénitent; et pourquoi? J'ajoute : parce qu'il lui est presque impossible de se convertir alors.

En effet, le moment de la mort est un moment de séparation, où il faut quitter tout ce qu'on a de plus cher dans le monde; est-il temps alors de s'en détacher? Le moment de la mort est un moment de douleur et de trouble pour une âme accablée sous le poids d'un corps qui tombe et se corrompt; est-il temps alors d'appliquer cette âme aux pénibles recherches que demande une vraie conversion? Enfin, le moment de la mort est le moment du Juge qui doit fixer notre éternité par un arrêt irrévocable; est-il temps alors de le fléchir? Un tableau simple et naturel d'un homme mourant va résoudre, mais d'une manière bien terrible, ces trois problèmes.

Représentez-vous d'abord, Messieurs, un homme dans un lit de mort. Autour de lui une famille consternée, une épouse éplorée, des enfants désolés, de tendres amis fondant en pleurs. Voilà le premier sacrifice que doit faire cet homme, qui s'est fait de tous ces objets autant d'idoles pendant toute sa vie; et dans quel temps faut-il en faire le sacrifice? Dans le temps qu'il reçoit les plus précieuses marques de leur amour, dans le temps qu'il n'a plus qu'un moment à jouir de leurs embrassements.

Cependant ils lui échappent, le monde entier s'évanouit. Déjà le soleil commence à s'éclipser à ses yeux; déjà brille le funeste flambeau qui doit éclairer ses funérailles; l'air même qu'il respire devient pour lui un principe de mort, peu à peu il le suffoque et l'étouffe. Ici donc une troupe de médecins pâlissants; là un prêtre, le crucifix en main, qui annonce la terrible sentence : *Disposez-vous, il faut mourir.* Autre sacrifice à faire alors de cette vie, qu'on ne s'est occupé qu'à se rendre douce et agréable, par la jouissance de tous les plaisirs.

D'autre part, il faut penser à ses affaires. Alors repassent nécessairement dans l'esprit ces trésors amassés avec tant de fatigue, con-

servés par tant d'attentions et tant de soins, ces maisons, ces héritages, où, selon l'expression de l'Ecriture, on reposait si agréablement son cœur. Le seul droit qui reste enfin sur eux est de s'en dessaisir en d'autres mains.

Enfin un charitable pasteur s'empare de la scène pour ne plus la quitter. Trop instruit par votre conduite des secrets de votre cœur, il vous en fait remarquer toutes les attaches, il en dévoile à vos yeux tous les désordres. Ah! Messieurs, quel spectacle dans le cœur de ce mourant!

Des habitudes formées souvent dès la plus tendre jeunesse, entretenues depuis, enracinées, vieillies, pour ainsi dire, par un long et constant exercice du crime; pensez-vous qu'elles se rompent en un instant? C'est ici une haine invétérée; après avoir si longtemps aigri la plaie de son cœur, la fermera-t-on tout à coup et dans un moment? Dans cet autre, c'est un amour illégitime, dont il a sans cesse attisé le feu, soufflé l'incendie par mille rêveries, mille désirs criminels, pour ne rien dire davantage; l'éteindra-t-il dans un instant? Ailleurs, une molle délicatesse, dont on a nourri dans son cœur l'amour du monde; toutes sortes d'attaches ont serré peu à peu les liens qui retenaient ce cœur enchaîné sur la terre : liaisons tendres et familières, sociétés aimables, spectacles, assemblées, parties de table, parties de jeu; toutes ces chaînes se briseront-elles en un moment, pour que cet esclave subitement affranchi ne soupire plus qu'après le ciel? Dans celui-ci, une humeur vive et bouillante, accoutumée à ne souffrir aucun frein, soudain se calmera; la douce, la patiente humilité prendra la place de ces hauteurs impérieuses, de cette impatiente colère, de ces fougueuses saillies? Ah! quel prodige, mes frères, et quel est donc l'espèce d'enchantement qui opérera subitement cette singulière métamorphose?

Nous vous pressons tous les jours de faire ces changements dans votre cœur. Lorsque nous ébranlons le plus vivement vos consciences, nous vous déterminons quelquefois à commencer ce grand ouvrage; mais aussitôt le travail vous épouvante; la passion, dites-vous, est trop forte; mais quoi! le sera-t-elle moins quand vous aurez encore fortifié l'habitude par mille actes nouveaux réitérés?

Mais, répondez-vous, la vue d'une mort prochaine est bien capable de détromper un cœur. La mort lève enfin tous les voiles; tous les objets des passions s'évanouissent. J'en conviens; et vous pensez que ce moment est le plus propre à s'en détacher? Quel moment! mes frères, moment où l'amour est toujours plus vif, les tentations plus fortes, les motifs plus insuffisants.

Quand tout nous quitte, il est facile, prétendez-vous, de tout quitter. Ah! quelle philosophie! N'avez-vous donc jamais éprouvé de revers? Quand quelque disgrâce imprévue fait brèche à votre fortune, est-ce alors que votre cœur y sent le moins d'attache? Quand une séparation nécessaire arrache l'objet d'une passion d'entre vos bras, est-ce alors que votre cœur souffre moins du tourment de l'absence?

Ah! rendez, rendez-moi mes dieux, s'écriait le premier idolâtre en Israël. Il court avec fureur après une tribu entière, qui lui enlève l'objet de son culte abominable : *Deos meos, quos mihi feci, tulistis.* (*Gen.*, XXXI.) Triste état d'un pécheur mourant; mais la mort, l'inexorable mort glace jusqu'à ses soupirs dans sa bouche, et ne lui laisse que le désespoir dans le cœur.

Deos meos, quos mihi feci, tulistis. Les mouvements irréguliers de son corps trahissent le trouble de son âme. Touché de l'agitation qui le saisit, ministre du Seigneur, nous lui portons en vain des paroles de consolation et de paix. Qu'avez-vous, mon frère? lui disons-nous; qu'est-ce qui trouble encore le repos de votre âme? *Deos meos, quos mihi feci, tulistis.* Hélas! je perds tout ce que j'ai de plus cher; et vous me demandez ce qui me trouble : *Et dicitis : Quid tibi est?*

Ce qui le trouble? Ah! que nous le découvririons aisément, surtout si nous avions assez de foi, dit saint Jean Chrysostome, pour remarquer autour du lit de ce malade la troupe des esprits infernaux. Ils n'eurent jamais tant de rage, poursuit ce saint docteur; animés par la crainte de perdre leur proie, quels lions rugissants! Jamais ils n'eurent tant d'adresse; l'adroit serpent se plie, se replie en toutes formes; son souffle empesté porte le poison dans tous les sens; il endort; enfin, ne réveille que pour jeter d'avance dans le cœur tous les frémissements de l'enfer.

Cependant, dites-vous, c'est une nécessité de tout quitter; et la nécessité produit souvent la vertu. Oui, la voici cette vertu que la nécessité produit : celle d'Antiochus. Frappé de la main de Dieu, ce scélérat illustre sent d'où part le coup qui le blesse; une frayeur subite s'empare de son âme : *Renovata est in eo tristitia magna.* (I *Mach.*, VI.) Qui ne le croirait véritablement converti? C'est une réparation solennelle qu'il veut faire au Seigneur : *Vovavit amicos.* (*Ibid.*)

Je me souviens, dit-il en leur présence, des crimes que j'ai commis : *Reminiscor malorum quæ feci.* (*Ibid.*) Je reconnais dans eux la source du torrent de douleurs qui se répand sur moi : *Propterea invenerunt me mala ista* (*Ibid.*) Une folle vanité m'a épuisé de forces en courant après une fumée d'honneur; dans la jouissance brutale de mes désirs, j'ai épuisé mon corps : *Propterea invenerunt me mala ista.* Mais je promets... Impies, non, ne promettez rien. La vue du danger a fait couler ces larmes, les horreurs de la mort ont enfanté ce repentir; on craint de quitter la terre; cette crainte hypocrite calmée ou dissipée, les regrets, les promesses s'évanouiraient aussitôt; le cœur est donc scélérat et impie jusque dans sa prière : *Orabat scelestus.* (*Ibid.*)

Quand tout nous quitte, c'est une nécessité de tout quitter; donc rien que de forcé dans ce prétendu détachement; donc rien

que d'inutile. Quand la terre manque, il faut bien se tourner du côté du ciel, donc rien que de sensuel, et de terrestre dans ce retour ; donc rien que d'inutile. Et ne sont-ce pas là, Messieurs, ces conversions d'éclat, ces morts chrétiennes et exemplaires, dont on a soin de répandre les détails dans une ville, sur lesquels les pécheurs se rassurent, et dont nous-mêmes quelquefois, en frémissant, nous sommes obligés de bénir Dieu?

Quels traits emprunterai-je maintenant, quels traits assez forts pour décrire le cruel tourment d'une âme, qui sent peu à peu se dissoudre les liens qui l'unissaient à l'organe de ses plaisirs? Les sens s'émoussent, les facultés s'épuisent; à peine elle voit, à peine elle entend. Un froid mortel se glisse dans toutes ses veines; déjà le sentiment l'abandonne. Un sang demi-glacé n'envoie plus au cerveau que par intervalle des vapeurs malignes et grossières. Mille fantômes troublent une imagination languissante; les esprits épuisés ne coulent plus que d'un mouvement faible et lent. Un voile épais couvre tout à coup la mémoire; le cœur, serré par les douleurs les plus aiguës, ne peut plus même vouloir, ni aimer, ni haïr : assoupissement, léthargie, terreurs paniques. Regarde, pécheur, ce corps pâle et exténué, ces yeux éteints, cette bouche ouverte, rappelant avec peine un air qui la fuit, ces poumons sanglotants, cette poitrine enflée, ce visage livide ; soutiens un moment pécheur, cet effroyable aspect ; et dis-nous, cet objet sous les yeux, quel est le génie assez fort pour se promettre d'exécuter des projets de conversion, dans ces tristes circonstances.

A peine, dans les jours les plus sereins d'une santé parfaite, la plus forte contention peut suffire aux recherches d'une véritable conversion. D'autre part nous éprouvons tous les jours que toute application est impossible à un esprit distrait par le plus léger sentiment de douleur. Comparez ces deux vérités l'une avec l'autre, et jugez ensuite : si pénétrer les replis d'un cœur, dont on s'est déguisé toute sa vie les secrets et les détours; distinguer dans un corps prodigieux de fortune tous les membres formés par l'injustice ; se rappeler tant de pensées criminelles, tant d'illicites désirs; parmi tant de conversations odieuses, démêler les médisances, les calomnies, les rapports, tout réformer, tout réparer : jugez, dis-je, si c'est là l'ouvrage d'une attention épuisée par le plus vif sentiment de douleur, et de plus, partagée par une infinité d'objets les plus saisissants, les plus capables de troubler et d'abattre.

Voyez-vous, en effet, ce grand, ce Balthazar, qui, au milieu de ses plaisirs et dans le sein de sa brillante cour, vient de voir tracer son arrêt. D'abord tout est saisi de crainte : *Commutata est facies.* (*Dan.*, V.) Ensuite, quel est le premier soin ? De faire venir les sages et les docteurs : *Ingressi sunt sapientes omnes.* (*Ibid.*) On consulte, on délibère, pour écarter le mal temporel qui menace ; et avant qu'on ait eu le temps de penser à l'éternel, le roi Balthazar est au tombeau : *Eadem nocte interfectus est.* (*Ibid.*)

Il est vrai que le mal n'a pas toujours un si rapide cours ; mais que voyons-nous tous les jours arriver dans le monde? Au commencement d'une maladie, une famille cruellement pieuse, éloigne avec soin du malade toute idée de mort; on le flatte d'une fausse espérance : il craint la mort, dit-on, à quoi bon l'effrayer? N'ose-t-on pas nous tenir à nous-mêmes ce bizarre langage? Ah ! malheur à nous, si nous avions la faiblesse de nous y laisser surprendre ! Rien ne nous presse donc jamais pour recevoir les sacrements. Cependant le mal empire, le corps s'affaiblit, l'esprit se confond, la mort arrive : voilà le moment précis qu'on réservait pour Dieu. Que dis-je, pour Dieu? Ce sont ces derniers moments qui sont les plus précieux pour le monde : précieux surtout pour une famille, dont il faut assurer les droits, prévenir les différends, régler les partages. Que reste-t-il pour les pensées de l'éternité?

Mais je veux vous placer dans les circonstances les plus avantageuses. Je vous suppose dans un lit de mort, déterminé à quitter la vie, sans délire, sans léthargie, et même, si vous voulez, sans douleur; occupé tranquillement à examiner et à régler les affaires de votre conscience. Ah ! quel objet enfin, quel sujet de désespoir dans cette multitude de crimes, dont il faut alors même aller rendre compte à un Juge si longtemps oublié ou méprisé !

N'est-il donc pas toujours temps de le fléchir? Messieurs, je ne viens point ici mettre des bornes à la miséricorde de notre Dieu, ni fixer les droits de sa justice, mais s'il est vrai, comme il nous en menace, qu'il est un temps où le pécheur ne le trouvera plus : *Quæretis me, et non invenietis* (*Joan.*, VII), ce temps, le plus probablement, quel peut-il être? L'en croirez-vous lui-même, mes frères? Eh bien ! écoutez-le : Je vous ai tant de fois appelés, je ne cesse de vous appeler encore ; et vous vous obstinez toujours à fermer l'oreille à ma voix. Je vous tends la main pour vous ramener à moi ; et, toujours distraits par les objets de vos désirs insensés, vous n'y faites pas même attention ; mes conseils sont négligés, mes menaces sont méprisées. Un jour, ce dont je vous menace arrivera ; la mort fondra sur vous comme une tempête. Alors, continue le Seigneur, surpris et consternés, ils m'invoqueront ces impies qui me méprisent aujourd'hui ; et moi, à mon tour, je ne les écouterai pas ; il paraîtront empressés à me chercher, mais ils ne me trouveront point ; ils ne m'ont pas craint, lorsqu'il fallait me craindre ; enfin ils craindront ; et c'est ce moment (prenez garde, le moment de la mort dit le Seigneur : *In interitu*) oui ; c'est ce moment que j'attends, pour rire à mon tour de leurs frayeurs et de leurs larmes, et pour

insulter à leur malheur : *In interitu vestro ridebo et subsannabo.* (*Prov.*, I.)

Cependant, dites-vous, plusieurs se sont convertis de la sorte, et ont obtenu miséricorde. Eh bien! Messieurs, citez-en donc des exemples : le voleur, qui expire à la droite de Jésus-Christ : oui, mes frères, dit saint Augustin, je l'avoue, en voilà un ; afin que personne ne tombe dans le désespoir : *Unus es, ne desperes.* Mais poursuivez, je vous prie. Hélas! il est le seul ; afin que personne ne se rassure : *Solus est, ne præsumas.* Du moins, si les fastes de l'Eglise en fournissent peut-être quelques autres exemples, aucun certainement dont vous puissiez vous prévaloir et vous faire l'application. La grâce, en effet, qui convertit au moment de la mort tous ces pécheurs que vous pourriez citer, fut pour eux la première grâce, j'entends la première grâce prochaine de salut ; or est-ce là le cas dont il s'agit par rapport à vous ?

Mais j'en ai vu moi-même, ajoutez-vous, j'en connais un grand nombre qui sont morts en saints, après avoir vécu en scélérats. Moi-même aussi j'en ai vu, répond saint Augustin ; j'espère, il est vrai, pour chacun en particulier : car ce n'est point à nous à juger ceux qui sont sous la main du souverain Juge ; mais aussi, je vous l'avoue, je frémis, je tremble en espérant. Et vous-mêmes, Messieurs, si vous voulez juger sûrement de la sincérité de ces conversions, rappelez-vous aussi tous ceux qui sont relevés de ces maladies mortelles, après avoir donné les signes les plus éclatants de la plus parfaite conversion. Combien en connaissez-vous qui ne soient pas retourrés presqu'aussitôt à leurs anciens désordres? Pour moi, ce que je sais, c'est que, dans les premiers siècles du christianisme, ces conversions tardives, différées à la mort, étaient si suspectes à l'Eglise, qu'elle n'honorait pas même du nom de chrétiens ceux qui n'avaient reçu le baptême que dans le temps d'une maladie dangereuse. S'ils en relevaient, elle leur donnait un nom particulier qui marquait l'espèce de mépris qu'elle faisait d'eux ; et jamais ne les admettait à aucune fonction du sacré ministère. Ce que je sais, en effet, surtout, c'est que la plupart ne se souviennent pas même de ce spectacle édifiant qu'ils ont donné.

Accordons enfin tout ce qu'on peut nous demander, convenons que ces conversions ont été sincères et véritables. Eh bien ! Messieurs, ce sont des exceptions aux règles générales de la Providence ; et je vous défie d'en conclure autre chose. En effet, dans un esprit accablé, abattu, épuisé, tel que je le décrivais, il n'y a qu'un moment, une grâce d'illustration : c'est-à-dire, une idée assez vive pour représenter tout à coup comme souverainement haïssable ce qu'on a toujours trouvé plein de charmes ; dans un cœur saisi, serré, presque sans sentiment, une grâce d'inspiration, c'est-à-dire un mouvement qui retourne subitement la volonté vers ce qu'elle a toujours fui : n'est-ce point un miracle ?

La toute-puissance de notre Dieu ne dépend, je le sais, ni des dispositions du cœur humain, ni d'aucune circonstance. La sagesse magnifique qui nous gouverne se plaît quelquefois à s'affranchir des lois qu'elle s'est elle-même prescrites. Eh bien ! comptez-y donc, si vous l'osez : oui, comptez-y sur ce miracle ! *Mitte, mitte te deorsum.* (*Matth.*, IV.) Le bras de Dieu peut vous soutenir dans la plus rude chute ; précipitez-vous du haut de cet édifice : *Mitte, mitte te deorsum.* Le Seigneur a ordonné à ses anges de veiller sur vos démarches : ce qu'il a marqué de son sceau ne peut périr : *Mitte, mitte te deorsum.* Qu'en pensez-vous, Messieurs? s'exposer sur cette présomptueuse confiance, est-ce stupidité, est-ce folie?

Vous espérez une grâce extraordinaire ; et moi, Messieurs, non pas même fondé sur les oracles de l'Esprit-Saint, mais selon le cours de la seule nature, je crains pour vous la soustraction des grâces les plus ordinaires ; c'est-à-dire une telle faiblesse dans l'entendement qu'il ne soit plus capable de réfléchir à rien ; un tel serrement de cœur, qu'il ne puisse plus former aucun désir ; un tel assoupissement dans les sens qu'ils ne puissent plus recevoir aucune impression ; un tel épuisement d'esprit qu'il ne fournisse plus à aucune fonction de l'âme : car voilà certainement le cours ordinaire de la nature.

Cependant il peut absolument se faire qu'il en arrive autrement. Peut-être y a-t-il un eexception en votre faveur dans les décrets de Dieu ! Encore une fois, comptez-y donc à présent, mes frères! mais qu'un jour, au lit de la mort, vous changerez de situation d'esprit et de langage. Pharaon, tant de fois effrayé par la voix de Moïse, trouve toujours dans les discours de ses flatteurs de quoi calmer ses alarmes. Un jour viendra où il voudrait, aux dépens de sa couronne, l'avoir écouté ! Enfin, le voyez-vous tout à coup enveloppé dans les flots de la mer !

Pécheurs, toujours impénitents, voilà votre image. Lorsqu'enfin les torrents de la divine justice auront, pour ainsi parler, brisé les digues que la miséricorde lui oppose depuis longtemps, alors, mais trop tard, vous connaîtrez, si nous vous annoncions la vérité. Alors aussi, de notre côté, nous changerons de langage. Nous vous en prévenons, mes frères, nous ne vous parlerons plus que de la divine miséricorde. Ah ! c'est que nous savons quel sujet de désespoir aura votre cœur ! En vain même, pour peu qu'il soit capable encore de réflexion et de sentiment, en vain tâcherons-nous de le calmer. Le ministre de l'Eglise ne cessera de vous crier la paix, mais la conscience répondra : point de paix, il n'est point de paix pour l'impie. Dieu est miséricordieux, vous dirons-nous ; oui, je le sais, répond la conscience, mais cette consolation ne me regarde pas : il n'est plus temps. Non, non, probablement, il ne sera plus temps alors ! mais certainement c'est à présent qu'il est temps : hâtez-vous donc d'en profiter. Il faut donner plus

d'étendue à cette conclusion ; réveillez votre attention, je vous supplie.

SECONDE PARTIE.

Attendre pour se convertir le moment de la mort, ou même le temps d'une maladie mortelle, c'est s'exposer au risque le plus probable de mourir impénitent. Pour résister à cette vérité et ne pas en conclure à se convertir sans délai, il faut, Messieurs, que vous avouiez une de ces trois propositions : ou que vous ne pensez pas que vous mourrez, ou que vous croyez qu'il vous reste assez de temps à vivre pour mettre un intervalle entre votre conversion et votre mort, quoique vous différiez encore ; ou enfin, que vous vous imaginiez n'avoir pas besoin de pénitence.

1° Mes frères, serait-il possible que vous ne pensassiez pas à mourir ? Je vous le pardonnerais, reprend ici l'éloquent saint Jean Chrysostome, si ne pas penser à cette vérité c'était l'anéantir, si ne pas penser que vous mourrez c'était vous exempter de la mort ; si c'était du moins la retarder de quelques jours, ou même de quelques instants ! Mais hélas ! dites-moi donc, que gagnez-vous à écarter cette pensée ? Jouir plus tranquillement de la vie, me répondrez-vous sans doute : c'est-à-dire jouir plus tranquillement de votre péché ; c'est-à-dire prévenir sûrement tous les remords que vous causerait votre péché ; c'est donc à dire vous exposer évidemment au risque d'être surpris par la mort, par conséquent de mourir dans votre péché ; par conséquent, enfin, du moment de la mort vouloir faire le commencement d'une éternité de supplices ? Ah ! funeste oubli ! sécurité funeste !

Vous ne pensez point à la mort ! Je vous le pardonnerais encore, si n'y avoir point pensé c'était une excuse qui pût vous servir au tribunal de Dieu ; si c'était un titre que vous pussiez lui représenter pour l'engager à avoir pitié de vous au moment de votre mort. Mais, mes frères, ce Dieu qui vous avertit sans cesse dans ses Ecritures de veiller, de prier, de vous tenir sur vos gardes pour n'être point surpris ; ce Dieu qui, selon la belle remarque de saint Ambroise, n'a voulu nous tenir dans l'incertitude du moment de notre mort qu'afin de nous faire comprendre que toute notre vie doit être une préparation continuelle à la mort ; ce Dieu, dis-je, comment recevra-t-il cette excuse ? Vous justifiera-t-elle, cette excuse ? ou plutôt, comme l'ont expressément décidé les saints docteurs, ne rendra-t-elle pas votre péché en quelque sorte irrémissible ?

Vous ne pensez pas à la mort ! Encore une fois, je vous le pardonnerais, si c'était une vérité abstraite, difficile à trouver, qui souffrît beaucoup de difficultés. Mais (hélas !) vous ne pensez pas à la mort, tandis que tout vous annonce que vous devez mourir ! *Morte morieris.* (*Ezech.*, XVIII.)

Quoi ! serait-il besoin de prouver aux hommes qu'ils sont mortels ? Non, non, sans doute ils le savent, mais ils voudraient se le dissimuler ; s'ils ne peuvent se le dissimuler, ils cherchent à s'en distraire ; et, si malgré eux, on les ramène à cette pensée, ils s'étourdissent pour n'y penser que comme à une vérité spéculative qui semble ne les intéresser en rien, dont en effet ils ne concluent rien pour leur conduite.

Vous mourrez ! ah ! mes frères, une fois au moins pensez-y sérieusement, et approfondissez toute la signification de ce mot ! Ne le sentirez-vous jamais ? Vous mourrez : c'est-à-dire que ce monde, avec tous ses biens, toutes ses dignités, tous ses plaisirs, toutes ses sociétés, tout ce monde qui vous environne, va vous échapper et s'évanouir devant vous comme un songe ; et voilà cependant ce qui attache votre cœur. Ah ! mes frères, puisqu'il faut nécessairement le quitter tôt ou tard, quelle folie ! (ne le concevez-vous donc pas ?) quelle folie d'y établir votre bonheur !

Vous mourrez ! c'est-à-dire que le tombeau doit être votre demeure ; là votre corps sera jeté, pour devenir la proie des vers ; et voilà ce qui attire à présent tous vos soins ! Quelle folie d'en faire votre idole, de ce corps qui ne sera bientôt qu'un vil amas de poudre ?

Vous mourrez ! c'est-à-dire que vous paraîtrez enfin au tribunal d'un Juge inexorable, maître souverain de votre destinée éternelle ; et c'est ce Dieu que vous offensez, que vous bravez tous les jours. Puisqu'il doit décider de votre bonheur ou de votre malheur éternel, quelle folie de ne pas vous réconcilier avec lui ?

Quelle folie donc de ne pas se convertir ; puisqu'il faut mourir ? Mais on n'y pense pas. Oui, l'esprit de vertige fascine, aveugle, emporte tous les hommes ; en vain même je leur rappelle, je leur inculque maintenant cette pensée, je fais d'inutiles efforts pour les en pénétrer, si votre grâce, Seigneur, ne daigne parler avec moi. Parlez donc vous-même, faites tonner à l'oreille de leurs cœurs cette voix terrible, plus terrible que le foudre et la tempête : *Pécheur, tu mourras !* Ce corps n'est que poudre, il va retourner en poudre ; ce monde n'est qu'un songe, il est prêt à s'évanouir ; tu paraîtras à mon tribunal, pécheur, et quel compte pourras-tu me rendre ? *Morte morieris.*

Hélas ! Seigneur, parleriez-vous en vain vous-même ? En effet, déjà je les vois, ces pécheurs, qui effrayés de cette voix cherchent à s'en distraire. Mais, de grâce, ô mon Dieu, qu'elle les poursuive, qu'elle ne leur donne point de relâche, jusqu'à ce qu'elle les ait entièrement changés !

Jusque dans ces cercles et dans ces assemblées, où je vois déjà celui-ci qui recommence à se livrer au charme du plaisir qui l'enflamme, que cette voix le poursuive et le trouble, en ne lui représentant que tombeau, informe amas de vers et de pourriture : Pécheur, voilà ce que tu deviendras *Morte morieris.*

Jusque dans ces bureaux, où l'appas du gain vient déjà de reconduire ce malheureux

esclave de l'idole de la fortune; que cette voix le poursuive et le trouble, en ne lui représentant que bières ouvertes, linceuls déployés : Pécheur, de toute cette fortune qui te coûte tant de soins et tant de fatigues, voilà tout ce que la mort te laissera bientôt : *Morte morieris.*

Mais, du moins, Messieurs, vous pensez maintenant à la mort; et quelle conséquence en tirez-vous? Avouez que vous vous rassurez sur l'éloignement où vous la supposez encore. Cependant si la mort vous surprenait aujourd'hui...

Vous pouvez, dites-vous, jouir à présent du monde et de ses plaisirs. Quand l'âge aura mûri vos réflexions, calmé la plus grande fougue de vos passions; quand votre fortune sera solidement établie, votre famille pourvue, toutes vos affaires arrangées : alors il sera temps, et vous le promettez sincèrement, de ne plus penser qu'à assurer votre éternité. Ah! mes frères, avant que de prendre tout à fait ce parti, comptez, je vous supplie, avec moi de combien d'accidents va donc dépendre le salut de votre âme.

1° De l'arrangement de toutes les parties de votre corps, de cette multitude innombrable de ressorts qui composent, et font mouvoir cette machine fragile; qu'un seul se dérange, c'en est fait, tout se dément, tout se brise et retombe en poussière. Vous le reconnaissez, vous le dites vous-même tous les jours, qu'il est bien plus étonnant comment une machine si composée et si frêle d'un instant à l'autre ne périt pas, qu'il ne l'est comment elle périt. Et s'il lui arrive un seul d'une infinité d'accidents, qui peuvent à tout moment lui arriver, votre âme, mes frères, votre âme, que deviendra-t-elle sous ses débris?

2° Que d'événements imprévus du côté du dehors! Le salut de votre âme va donc dépendre de la brutalité d'un ennemi, du caprice d'un scélérat, de la probité de tous ceux qui vous approchent. Le salut de votre âme va dépendre de la pureté de l'air que vous respirez, du suc des aliments qui vous nourrissent, de la solidité des bâtiments que vous habitez; et vous pouvez vivre tranquillement!

La mort, telle qu'un voleur, comme dit Jésus-Christ, se cache de toutes parts pour vous surprendre. Elle se cache dans les lieux que vous fréquentez avec le plus de plaisir, dans vos rendez-vous les plus agréables : dans l'aimable vallée de Sorec l'infortuné Samsom la rencontre. Elle se cache sous les objets les plus charmants d'une passion favorite : Holopherne la trouve dans la main de Judith. Amnon au milieu des joies d'un festin, Isboseth dans les bras du sommeil, la fille de Jephté dans les embrassements de son père, jusque sur le tribunal de leur iniquité dans la bouche d'un enfant les infâmes juges d'Israël la rencontrent. Elle se cache dans les asiles mêmes qu'on se prépare contre elle : Saül dans ses propres armes, Sisara fugitif dans la tente de Jahel; combien, vous le savez, vous le voyez tous les jours, l'ont rencontrée dans les remèdes mêmes, par lesquels ils cherchaient à l'éloigner! Elle se cache sous les prospérités les plus brillantes : sur un char de triomphe, Josaphat se trouve plus que jamais exposé à ses coups; dans le sein d'une victoire le coupable Abimélech la rencontre.

Je tremble hélas! qu'à tant d'exemples on ne puisse bientôt en ajouter un autre; et cet exemple que je crains, l'oserai-je dire? c'est vous-mêmes. Vous riez peut-être de ma frayeur; mais, dites-moi donc, qu'est-ce qui vous rassure?

Vous savez certainement que les dignités et les richesses sont de mauvais remparts contre les surprises de la mort. Aucun art, aucune industrie ne peuvent en prévenir les coups, bien moins en guérir la blessure, et plus vous êtes élevés au-dessus des autres hommes, plus je tremble pour vous. Quand le Seigneur, irrité se détermine enfin à se déclarer par quelque grand coup de justice, ce n'est guère sur le peuple, c'est sur les chefs que tombe la première foudre : sur Pharaon en Egypte, sur Saül en Israël, sur Balthazar, et avant lui déjà sur Nabuchodonosor à Babylone. Qu'est-ce donc encore qui vous rassure?

Votre jeunesse? Mais Ezéchias est-il le seul, qui, frappé subitement à la moitié de ses jours, se plaigne de voir sa course à peine commencée prête à finir? Le même coup n'enlève-t-il pas tous les jours les Jonathas et les Saüls? Que d'Absalons, que d'Abels, ont frayé, même à leurs pères, la route du tombeau! Qu'est-ce donc qui vous rassure?

La force de votre tempérament, votre santé? Mais est-il quelque chose qui puisse garantir d'un accident? La force même de Samson le mit-elle à couvert d'une perfidie? Et sans parler d'accidents imprévus, l'état de santé et celui d'une maladie mortelle sont-ils ordinairement séparés par quelque intervalle sensible? La gloire, la prospérité, la puissance, la force de la jeunesse, tout concourt à enivrer Alexandre; il ne pense qu'à se faire passer pour immortel, peu s'en faut que lui-même il ne croie l'être; c'est alors qu'il est frappé du coup de mort.

Ah! c'est ainsi que, dans tous les siècles et dans tous les jours de chaque siècle, le monde se détruit successivement et par parties. Nous sommes tous ici-bas comme au milieu des débris de l'univers; la foudre ne cesse de tomber; mille sont frappés à notre droite aujourd'hui, mille le seront demain à notre gauche. Environnés que nous sommes de toutes parts de morts et de mourants, nous demeurons tranquilles. Que faut-il donc pour nous faire trembler?

Avez-vous donc porté la fureur jusqu'à renoncer absolument au salut de votre âme? Du moins êtes-vous tout à fait déterminés à courir tous les risques d'une mort dans le péché? Car enfin, Messieurs, si vous étiez frappés subitement aujourd'hui, ou d'une mort imprévue, ou du moins d'une maladie mortelle, encore une fois, que deviendrait votre âme? Et qui vous a promis un seul jour de délai du côté de la mort?

Il faut donc que vous croyez enfin que vous n'avez pas besoin de conversion et de pénitence. Si cela est, véritablement, je n'ai plus rien à vous dire. Mais encore un moment d'attention. Quoi! vous croiriez n'avoir pas besoin de rentrer en vous-mêmes, vous, qui, vivant dans une dissipation continuelle, différez de jour en jour, et d'année peut-être en année, de vous approcher des sacrements? Quoi! vous n'auriez pas besoin de faire des réflexions sérieuses sur la religion, vous, dont la foi flottante et incertaine chancelle à tout instant, et, pour me servir de l'expression de saint Paul, tourne à tout vent de doctrine? Mais sans entrer dans aucun examen détaillé, je n'ai qu'une question à vous faire. De bonne foi répondez-moi, je vous prie: Voudriez-vous que la mort vous surprît tout à coup, à ce moment même où je vous parle? Voudriez-vous actuellement être cités au tribunal de notre Dieu? Vous frémissez, mes frères, qu'est-ce donc qui trouble votre conscience? Il faut y mettre ordre dès aujourd'hui; puisque vous ne savez s'il sera temps demain. Peut-être, en effet, le pourrez-vous demain; mais peut-être aussi ne le pourrez-vous pas. Sur cette incertitude convient-il de risquer votre destinée éternelle? Il est certain qu'il y a un jour de votre vie, qui n'aura point de lendemain. Ce jour, quel est-il?

Que voudriez-vous donc avoir fait à l'heure de votre mort? Ne vous faites pas illusion; c'est aujourd'hui qu'il faut le faire, du moins le commencer. Vous voudriez certainement alors être détachés de cœur de toutes ces créatures, objets ou occasions de votre péché. Il faut donc y renoncer dès aujourd'hui; car vous y renoncerez alors moins que jamais. Le détachement que vous en ferez paraître est très-suspect, et sera très-probablement inutile.

Vous voudriez avoir fait une exacte revue de toutes les actions de votre vie. Il faut donc la faire dès aujourd'hui; car certainement vous ne la ferez point alors, ou vous la ferez mal.

Vous voudriez vous être concilié la faveur de votre Juge par des aumônes, des jeûnes, des pénitences. Il faut donc les faire dès aujourd'hui, ces œuvres de charité et de pénitence; car il est très-probable que votre Juge, inflexible alors, n'aura plus pour vous que des sentiments de rigueur.

Tout cela, encore une fois, dès aujourd'hui il faut du moins le commencer. Hélas! je tremble que le temps qui nous reste ne soit même trop court pour quelques-uns d'entre nous. Pardonnez-moi, Messieurs, si j'insiste peut-être avec trop de vivacité et de chaleur. Hélas! c'est que je ne sens que trop combien j'ai peu fait d'impression sur la plupart d'entre vous; et surtout combien durera peu celle que j'ai peut-être faite sur quelques-uns. Cependant, avant que de vous quitter, je voudrais vous avoir tout à fait déterminés. Je ne sais, en effet, de quel esprit naît dans mon cœur l'inquiet empressement qui me saisit. Oserai-je enfin vous l'avouer? Un funeste pressentiment me trouble. Ah! je crains que sous les ombres de la nuit qui va suivre, la mort ne se cache pour surprendre quelqu'un d'entre nous; je crains que ce ne soit ici, pour quelques-uns, le dernier effort de la miséricorde de notre Dieu, et qu'ils n'éprouvent, dès demain peut-être, l'horrible sévérité des jugements dont je viens de vous menacer.

Ah! mes chers frères, je vous conjure donc, c'est tout ce que je puis encore faire, par tout le soin que vous devez avoir du salut de votre âme, par toutes les joies du ciel que vous risquez de perdre, par tous les tourments de l'enfer auxquels vous vous exposez, hâtez-vous, encore une fois je vous en conjure, hâtez-vous de vous mettre en état de ne point craindre cette funeste prédiction. Ainsi soit-il.

SERMON II.

Pour le jeudi après les Cendres

SUR LA MORT DES JUSTES, OU SUR LA CRAINTE DE LA MORT.

Multi ab Oriente et Occidente venient et recumbent cum Abraham et Isaac et Jacob in regno cœlorum. (*Matth.*, VIII.)

Plusieurs viendront d'Orient et d'Occident et reposeront dans le sein d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, au royaume des cieux.

C'est des gentils que parlait ainsi notre divin Maître. Touché de la foi vive et généreuse d'un centurion romain qui était venu lui demander la guérison d'un de ses esclaves, en même temps qu'il s'afflige de l'indocilité et de l'endurcissement de son peuple d'Israël : *Filii regni ejicientur*, il se représente, avec la satisfaction la plus douce, la prochaine conversion des différents peuples de l'univers : *Multi ab Oriente et Occidente venient;* et déjà d'avance il se réjouit de les placer dans le sein d'Abraham : *Recumbent cum Abraham.*

Tendresse admirable de notre Dieu pour tous les pécheurs, quels qu'ils soient! De quelque énormes crimes qu'ils aient été souillés, dès qu'ils reviennent à lui, ils rentrent dans tous les droits de leur adoption, comme si jamais ils ne l'eussent perdue : *Recumbent in regno cœlorum.* Tendresse de notre Dieu, encore plus efficace, ce me semble, pour émouvoir et gagner les pécheurs, que les traits les plus redoutables de sa justice!

Au commencement de cette carrière de pénitence, où l'Eglise nous invite et nous appelle, elle met tout en œuvre pour nous y faire entrer. Hier, en versant sur nos têtes les cendres sanctifiées par la bénédiction de ses ministres, elle nous consacrait, en quelque sorte, à la pénitence. Les cendres, en effet, en furent de tout temps le symbole; et c'était pour nous mettre en situation d'observer à la lettre le précepte du Seigneur : *Faites pénitence dans la cendre*, qu'elle en marquait nos fronts. Les paroles funèbres, dont elle accompagnait cette lugubre cérémonie, en renferment le plus

pressant motif. Aussi, dans toute l'étendue de l'univers, tous les ministres de l'Eglise ont fait retentir dans les chaires, ainsi qu'au pied des autels, ce foudroyant arrêt : *Vous êtes poudre, et vous retournerez en poudre.* (*Gen.*, III.) Nous l'avons annoncé aux pécheurs, pour les faire rentrer en eux-mêmes, saisis d'un juste effroi ; aujourd'hui la même intention nous engage à vous le présenter sous un nouveau point de vue.

Vous avez vu, Messieurs, ce que la mort a de vraiment terrible ; il convient sans doute de vous montrer ensuite ce que le christianisme y fait trouver de consolant. Mais cette consolation ne regarde que les justes ; hâtez-vous donc de rentrer dans les voies de la justice : c'est la même conclusion que je répète ; mais je l'appuie d'un nouveau motif. La mort n'a rien d'effrayant pour un vrai chrétien : ce sera le sujet du premier point. Hélas ! mes frères, que conclure donc des frayeurs excessives que nous avons de la mort ? Vous le verrez dans le second point. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que le païen craigne la mort, je le conçois ; c'est pour lui le monstre le plus terrible ; et rien n'est plus insensé que l'orgueil de ces sages prétendus qui la bravaient. La séparation violente d'une âme et d'un corps créés pour être unis ensemble, doit être nécessairement douloureuse à la nature. Que le pécheur qui vit presque en païen la redoute, je le conçois encore mieux : il en a plus de sujet que le païen même. En vain s'efforce-t-il de s'étourdir et de se distraire par le bruit tumultueux qu'excitent autour de lui les passions auxquelles il s'abandonne ; l'idée du tribunal terrible auquel la mort doit enfin le citer le poursuit malgré lui sans cesse pour jeter le trouble et l'effroi dans son âme et corrompre ses plaisirs les plus doux. Mais c'est d'un juste, d'un vrai chrétien que je parle : éclairé par une foi vive, animé par une ferme espérance qu'a-t-il à craindre dans la mort ?

1° La foi qui l'éclaire le soutient contre les frayeurs de la mort, soit qu'il la regarde dans sa cause, soit qu'il l'envisage en elle-même, soit qu'il la considère dans ses effets, soit qu'il l'examine dans ses suites : il n'a vécu, il ne vit que pour Jésus-Christ, comme saint Paul ; c'est un vrai gain pour lui, de même que de mourir : *Mihi vivere Christus est ; et mori lucrum.* (*Philip.*, I.)

Et d'abord, la cause de la mort, la foi nous la découvre dans le péché. Elle ne vient de Dieu, dit saint Augustin, qu'en tant qu'elle est une peine qu'il inflige. Ce saint docteur en conclut que la crainte de la mort est essentielle à notre nature, qui, dans sa première origine, ne devait point mourir. Mais étant nés pécheurs, en vain nous tourmenterions-nous pour nous soustraire à l'irrévocable arrêt qui nous condamne tous à la mort ; il s'exécutera sans nous, et malgré nous. Vous êtes aujourd'hui dans le rang le plus distingué, vous occupez les postes les plus brillants, fussiez-vous sur le trône même, demain vous ne serez que poudre : *Hodie rex est*, disait le Sage, *cras morietur.* (*Eccli.*, X.) Vous étonnez aujourd'hui l'univers par le bruit éclatant de vos exploits, de vos talents, de vos qualités héroïques, de vos vertus ; demain il ne restera de vous parmi les hommes qu'un faible souvenir, qui se dissipera même bientôt : *Hodie rex est, cras morietur.* Fatal effet du péché ! Il soumit un Dieu même, un Dieu incarné pour nous à la mort, continue saint Augustin. En naissant homme, il était né mortel, il fallait qu'il mourût ; en effet, il est mort. Et moi je résisterais ? Non, toute la ressource qui me reste est de me soumettre ; et prenez garde comment la foi me soutient dans cet acte de soumission. Si le péché causa la mort, la mort est l'expiation, et, si j'ose me servir de cette expression de l'Ecriture, la mort même du péché ; en ce sens, reprend saint Jean Chrysostome, que depuis la mort de l'Homme-Dieu incarné et mort pour moi, en conséquence et par les mérites de son incarnation et de sa mort, l'acceptation volontaire de la mort est devenue la pénitence la plus méritoire que l'homme puisse offrir à Dieu pour son péché.

Plein de cette idée, le juste qui vit de la foi se met lui-même à la place du premier pécheur : *Vous êtes poudre ;* c'est à lui que cet arrêt s'adresse : sur son lit de mort, il se regarde comme un criminel sur le gibet où l'ont conduit ses crimes ; ou plutôt comme une victime sur l'autel où l'immole une justice vengeresse, à laquelle il est assuré de satisfaire par son sacrifice même.

Que la nature y répugne, il se réjouira de ses répugnances parce qu'elles rendront son sacrifice plus méritoire. Que la chair frémisse et frissonne d'horreur, l'esprit docile enchaînera cette victime rebelle pour la faire souffrir et expirer sous le glaive du Seigneur. Et d'abord, Messieurs, sous ce premier trait, qu'est-ce que la mort a d'effrayant ? Pour moi, je n'y vois rien que de grand et d'héroïque : *Mori lucrum.*

Examinons donc ce que c'est que la mort en elle-même. C'est la séparation de notre âme et de notre corps : séparation douloureuse, je l'ai déjà avoué ; mais qu'y découvre la foi ? Un corps qui va retourner en poussière, mais une âme immortelle qui s'élèvera sur les débris de son corps ; et ce qu'il faut singulièrement remarquer, une âme dont ce corps mortel enchaîne la plus noble activité, éclipse les plus belles lumières, dégrade l'excellence au point de la rendre incapable de la plupart de ses opérations les plus sublimes. Eh ! que perd-elle donc, cette âme, en perdant son corps ? Elle perd, Messieurs, ce que perd un prisonnier qu'on met en liberté : des chaînes, une prison ; fût-il assez insensé pour les aimer, dira-t-on, que les perdre soit un mal ? *Mori lucrum.*

Examinez la mort du côté de ses effets. Véritablement, elle anéantit à notre égard

toute la nature matérielle, elle rompt toute société sensible. Aussi, Messieurs, si vous regardiez comme de vrais biens tous ces êtres qui nous environnent, sans doute, ah! sans doute, vous devriez craindre la mort, qui certainement vous les enlèvera. Mais que dit encore la foi de cette espèce d'anéantissement? Quoi! ces objets terrestres qui réveillaient sans cesse toutes mes passions, avec lesquels j'étais toujours en guerre, et dont je ne fus jamais vainqueur qu'en les fuyant; ces sociétés mondaines où je ne goûtai jamais de joies pures, jamais que des plaisirs trompeurs qui firent verser à mes yeux tant de larmes, déchirèrent mon cœur de tant de regrets; est-ce un mal d'en être délivré? Remarquez donc, Messieurs, la mort anéantit véritablement le riche, parce qu'elle lui ôte toutes ses richesses; elle anéantit le grand, le noble, le monarque; elle le dépouille de tous ses titres, elle renverse son trône, elle brise son sceptre et sa couronne; mais si j'ose ainsi m'exprimer, elle consomme le chrétien, le juste, parce qu'elle le met dans l'état même d'impeccabilité et d'une justice invariable. La mort n'est-elle donc pas pour le juste, dans les principes de la foi, un véritable gain? *Mori lucrum.*

Car, après tout, quand l'amour de notre corps, l'amour de ce monde où nous vivons, serait tellement essentiel à notre nature, que le moment de la séparation jetât nécessairement le trouble dans nos cœurs; la réflexion de la foi serait encore infiniment supérieure au sentiment de la nature.

Instruit par la foi, je sais que la corruption à laquelle je suis condamné est le germe de l'incorruptibilité. Le tombeau c'est, pour me servir de la parabole de Jésus-Christ, la terre dans le sein de laquelle ce grain de froment doit, en pourrissant, se reproduire à une vie nouvelle. Si ma nature frémit donc à l'aspect du tombeau, la foi la soutient par la vue anticipée d'une résurrection prochaine. Si je suis effrayé par la pensée de la corruption qu'entraîne après soi la mort, la foi y oppose la pensée de la gloire, de l'immortalité, de l'impassibilité future. Que la mort soit un mal, c'est donc un mal dont dépend le souverain bien pour mon corps même: *Mori lucrum.*

Instruit par la foi, je sais encore que l'absence de ces objets chéris qu'il me faut à présent quitter, n'est que momentanée; les uns plutôt, les autres plus tard, nous nous rendons successivement au même terme où nous devons tous nous rejoindre. Si la nature se trouble donc encore et se révolte, sentant se dissoudre tant de liens si doux qu'elle avait elle-même formés, la foi me soutient jusque dans les derniers embrassements de tant de personnes chéries, d'entre les bras desquels la mort va m'arracher; elle me console par la douce pensée d'une réunion prochaine, après laquelle les passions n'altéreront plus, l'intérêt ne troublera plus, la crainte de la séparation ne diminuera plus les douceurs de notre commerce. Que la mort soit un mal, c'est donc encore un mal dont dépend le souverain bien pour la société même : *Mori lucrum.*

Ainsi la religion n'étouffe pas les sentiments de la nature, mais elle les corrige; et si le juste qui meurt entre les bras de la religion, s'afflige encore et se trouble, que vous dira-t-il, Seigneur ? *Anima mea turbata est; quid dicam?* (*Joan.*, XII.) Ce que Jésus-Christ, prêt à mourir pour les péchés du monde, disait à son Père, répond saint Jean Chrysostome. Oui, mon Dieu, l'humanité répugne et voudrait résister à l'arrêt que votre justice a porté contre moi : *Anima mea turbata est.* Mais il est juste, Seigneur, que vous glorifiiez votre saint nom : *Clarifica, Pater, nomen tuum.* (*Ibid.*) Voici votre victime, immolez-la. Il est juste que votre gloire soit vengée par la mort d'une créature qui vous a outragé; il est juste que ce corps, qui fut l'instrument de mon péché, périsse; il est juste que vous m'enleviez tant d'objets qui trop longtemps ont partagé mon cœur : *Clarifica, Pater, nomen tuum.* Mais glorifiez aussi votre saint nom en manifestant sur moi votre miséricorde, en accomplissant toutes les promesses que vous m'avez faites, de me rendre un jour dans la gloire, ce corps qui va périr dans la corruption, de me réunir dans votre sein à cette société de justes, ou qui m'ont précédé, ou que je vais précéder moi-même : *Clarifica, Pater, nomen tuum.* Et l'espérance, venant au secours de la foi, répond à ce juste dans le fond de son cœur : Oui, c'est ainsi que j'ai glorifié mon nom dans tous mes saints, en vengeant ma justice par leur mort, en signalant ma miséricorde par leur salut; et c'est ainsi que je veux encore le glorifier dans toi-même : *Et clarificavi, et clarificabo.* (*Ibid.*)

Espérance qui fait la différence essentielle entre le juste et le pécheur; parce que sans elle toutes les vérités de la religion, quelque consolantes qu'elles soient en elles-mêmes, comme vous venez de le voir, ne peuvent qu'accabler du plus cruel désespoir; mais espérance solide dans le cœur du juste; pourquoi? Parce qu'elle est fondée sur ses dispositions présentes à l'égard de Dieu, et sur les dispositions de Dieu à son égard. Cela, je l'avoue, ne fait point une certitude ; mais prenez garde aussi que l'espérance suppose toujours l'incertitude. Or, une espérance bien fondée, malgré l'incertitude qui l'accompagne, ne suffit-elle pas, je ne dis pas pour bannir tout à fait la crainte, mais pour en corriger l'excès en consolant?

Car enfin, nous savons que la persévérance finale, c'est-à-dire l'enlèvement dans l'état de justice, est une grâce tellement gratuite que la vie la plus sainte ne peut mériter proprement une bonne mort. Mais, Messieurs, dans l'incertitude où nous laissent toujours nécessairement, et les décrets de Dieu, et notre correspondance à ses desseins, sous une Providence sage, également juste et miséricordieuse, qui a plus de droit d'espérer cette grâce? Serait-ce un pécheur qui, comptant que le dernier moment de vie suffit

pour mériter l'éternité, de cette maxime vraie, spéculativement, j'en conviens, mais le plus souvent fausse, et toujours dangereuse dans la pratique, s'est fait un prétexte pour persévérer constamment dans ses désordres, en attendant le moment précis auquel se donne la grâce de la persévérance pour recourir à Dieu? Ou, d'autre part, ne serait-ce pas plutôt un pécheur qui, arrêté tout à coup dans la carrière du crime par la crainte des jugements de Dieu, s'est allé plonger aussitôt dans la piscine sacrée de la pénitence; qui en même temps s'est retiré de toutes les occasions de son péché, en a réparé l'injustice; et envers Dieu par la mortification la plus sévère, et envers le prochain par la restitution, l'aumône, le bon exemple; qui depuis n'a cessé tous les jours de se purifier par tous les exercices les plus saints et les plus pénibles de la religion, d'adresser au Père des miséricordes, d'ardentes prières pour en obtenir cette grâce qu'il savait ne pouvoir mériter; qui, toutes les fois ensuite qu'il a senti le feu de la concupiscence se rallumer dans son cœur, aussitôt s'est hâté de l'éteindre et dans son sang et dans ses larmes, et d'en rétracter par la contrition les mouvements les plus involontaires. Voilà, Messieurs, ce que j'appelle un pécheur justifié par la pénitence.

Cependant nous ne prétendons pas encore lui donner, à ce pénitent même, une assurance parfaite; en vain prétendrions-nous la lui donner. Le plus juste tremble, il est impossible de ne pas trembler; le grand Hilarion, au rapport de saint Jérôme, frémissait aux approches de son Juge : *Tu crains, mon âme*, s'écriait-il, *tu crains de quitter ce misérable corps! Qu'est-ce donc qui te trouble?* Mais sentez aussi, Messieurs, combien il est consolant de pouvoir se rappeler alors, ainsi qu'Hilarion, le nombre des années qu'on a servi le Seigneur. Si le souvenir des crimes qu'on a commis vient à troubler, n'est-il pas bien consolant de pouvoir lui opposer le souvenir des larmes qu'on a versées? Saint Paul lui-même tremblait, ne sachant, disait-il, s'il était digne d'amour ou de haine; mais du moins n'est-il pas bien consolant de pouvoir ajouter, comme l'Apôtre, qu'on n'a rien cependant à se reprocher? Enfin, si la pensée de la divine justice effraye, quelle douce consolation de pouvoir en adoucir les frayeurs par la pensée d'une miséricorde dont on a reçu déjà, dont on reçoit surtout alors, les plus beaux et les plus tendres gages?

Tant de grâces reçues! Si cette vue d'un côté fait trembler les plus justes à ce moment, où il faut aller rendre compte à Dieu de leur usage; quelle confiance d'autre part ne doit-elle pas inspirer? La main qui sauva ce pécheur de la tempête, dans le temps qu'emporté par le tourbillon de ses passions impétueuses il était sur le point de périr; la main qui l'a conduit si longtemps à travers tant d'écueils, ne prétendait-elle lui montrer le port que pour l'abandonner au plus triste naufrage? pensée injurieuse à notre Dieu, dit saint Augustin; mais pensée que je ne crois pas même pouvoir inquiéter le juste dans les circonstances où il se trouve.

En effet, tous les plus beaux, les plus tendres objets de la religion semblent être pour le juste qui meurt. Un Dieu en croix, c'est son juge, sur les lèvres duquel il va remettre son dernier soupir; un Dieu sa victime, prêt à renouveler, qui renouvelle en effet son sacrifice pour achever de le purifier dans les flots de son sang; un Dieu son Sauveur, qui vient s'incarner, en quelque sorte, dans son cœur, afin que le transformant en lui-même, il lui rende encore plus propres tous les droits qu'il lui acquit sur son héritage.

N'est-ce pas ce qu'Isaïe voulait figurer prophétiquement, en nous représentant le juste qui meurt sous la figure de Noé, qui, renfermé dans son arche, voit les eaux du déluge s'écouler? Oui, c'est ainsi que le juste mourant voit le monde disparaître à ses yeux. Ah! quel affreux déluge! Déluge de tribulations et de misères, déluge de tentations, où sont péries tant d'âmes, où lui-même a manqué de périr. La colombe lui apporte le rameau d'olivier; c'est l'Esprit saint, qui descend dans son âme par l'opération efficace des sacrements, et lui apporte le symbole de paix : *Amodo jam dicit Spiritus.* (*Apoc.*, XIV.) Vos travaux sont passés, âme fidèle, vos combats sont finis : *Amodo jam dicit Spiritus.* Un long repos, une paix inaltérable en vont être le prix : *Requiescant a laboribus.* (*Ibid.*) L'arc du Seigneur paraît dans la nue, signe mystérieux de l'alliance que le Seigneur a faite avec lui; c'est ce que je disais il n'y a qu'un moment, la croix de Jésus.

L'Eglise, plus tendre que jamais, plus inquiète que jamais sur son sort, se présente au milieu de tant de consolants objets, pour lui en faire encore mieux goûter toute la consolation. Sortez, âme chrétienne, s'écrie-t-elle, en soupirant tendrement vers son Epoux par la bouche de ses ministres, sortez de la prison de votre corps : *Proficiscere, anima christiana.* Allez vous présenter au tribunal de votre Dieu, allez sans crainte : au nom du Père, qui vous a créée; il ne vous a point créée pour vous perdre : *In nomine Patris qui te creavit;* au nom du Fils qui a versé pour vous tout son sang; un si grand prix ne peut être inutile : *In nomine Filii qui pro te passus est;* au nom de l'Esprit saint qui a établi sa demeure en votre cœur; tant de miracles d'amour ne peuvent aboutir qu'à vous sauver : *In nomine Spiritus sancti qui in te effusus est.* Elle appuie ces puissants motifs de ses vœux les plus ardents et les plus empressés, elle intéresse le ciel entier à sa prière; elle évoque, en quelque sorte, dit saint Jérôme, tous les chœurs des anges et des saints, pour venir à la rencontre de cette âme, pour la protéger et la défendre.

Environnée de tant de gages de la miséricorde de notre Dieu, cette âme tremblera-t-elle donc encore? Non, sans doute, non,

une âme vraiment chrétienne ne tremblera pas. Pénétrée des vérités de sa foi, elle acceptera la mort comme une nécessité avantageuse; animée surtout d'une vive espérance, elle s'y livrera tranquillement comme à un doux sommeil qu'un beau réveil doit suivre dans peu.

Mais, Messieurs, est-ce nous que ces idées consolantes regardent? est-ce à nous qu'elles peuvent s'appliquer? C'est ce que nous allons examiner présentement; et c'est sur les frayeurs mêmes que nous avons de la mort, que je veux vous en faire juger. Renouvelez votre attention pour cette seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Après tout ce que je viens de dire dans la première partie de ce discours, je ne suis point étonné que saint Cyprien et saint Augustin trouvassent une véritable contradiction entre ces deux termes : être chrétien et craindre la mort. Il en est cependant une crainte raisonnable, nous en sommes convenus, nous l'avons reconnu : crainte naturelle, dont Jésus-Christ même n'a pas voulu s'exempter; crainte chrétienne dont furent frappés la plupart des saints. C'est cette double crainte que la religion corrige : la première par les lumières de la foi; la seconde par les douceurs de l'espérance. Mais est-ce là, mes frères, la crainte qui vous agite et vous trouble? Pour en juger, voyons 1° ce qui la produit en vous, cette crainte; 2° ce qu'elle produit actuellement en vous; 3° ce qu'elle y produira surtout dans la suite au moment de votre mort.

Vous craignez la mort! Ah! mes frères, il n'est rien dans la mort de plus à craindre peut-être que cette crainte même que vous en avez; c'est la réflexion de saint Augustin. Qui sont, en effet, ceux qui la craignent? Quand et comment, et jusqu'à quel point la craignent-ils?

Chose étonnante, Messieurs. Nous le voyons tous les jours, et c'est toujours pour nous un paradoxe presque incompréhensible. Est-ce un jeune homme qui craint la mort? Ce jeune homme, dans le cours des espérances les plus brillantes, pouvant raisonnablement se flatter d'une carrière aussi longue que glorieuse, tel qu'Ezéchias, dans le plus beau printemps de ses jours : qu'un prophète vienne lui annoncer qu'il faut se disposer à tout quitter : véritablement, il est saisi d'abord de ces premiers mouvements d'une crainte naturelle et indélibérée; mais le moment d'après il est tout résigné, il fait généreusement son sacrifice. Ah! si la vie, s'écrie-t-il, n'est, après tout, autre chose que ce que j'en ai vu jusqu'ici : *Si sic vivitur* (*Isa.*, XXXVIII), est-elle un si grand bien, et mérite-t-elle qu'on la regrette? Les passions, en effet, n'ont encore parlé que faiblement en lui; du moins le monde n'a pas eu le temps encore d'obscurcir les lumières de sa raison, de captiver son cœur, et de lui faire goûter ses amertumes mêmes.

Mais ce vieux mondain, ce Joab, par exemple, en qui un long exercice du crime a étouffé tous les remords, à qui une longue prospérité a fait oublier toutes les disgrâces, accoutumé depuis longtemps à prévenir par toutes sortes de forfaits toute espèce de revers, et à trouver des charmes dans les agitations, les intrigues, les traverses et les dangers d'une vie toujours tumultueuse : allez lui annoncer que ses jours sont en danger. Cent fois il a bravé la mort pour la gloire et pour le plaisir; et tout à coup il se dément, il tremble, il fuit lâchement au pied des saints autels qu'il a profanés tant de fois, pour y sauver les restes malheureux d'une vie proscrite et déshonorée.

Est-ce cependant le plus ordinairement un malheureux qui craint la mort? Il la craint, oui, tant qu'il lui reste encore quelque espérance; mais réduisez-le au désespoir d'être jamais heureux : ah! bientôt toutes les horreurs de la mort s'évanouissent. Passions violentes et fougueuses, combien de fois n'avez-vous pas renouvelé sur la scène du monde le spectacle sanglant d'un Saül se précipitant sur ses propres armes? Du moins, si le sentiment de la nature arrête ces furieux transports, que de Jobs vous entendrez, dans l'excès de leurs maux, demander la mort pour toute grâce, et s'écrier en gémissant : Hélas! le peu de temps qui me reste à vivre sur la terre ne s'abrégera-t-il pas? *Nunquid paucitas dierum meorum finietur brevi?* (*Job*, X.)

Qui sont donc enfin ceux qui craignent la mort? Ce sont, dit saint Augustin, tous les heureux du siècle. Voyez-les, tous ces Agags du monde; ils ont fait de leur corps leur seule idole; ils tremblent, ils frémissent de sa dissolution : *Pinguissimus ac tremens.* (I *Reg.*, XV.) Ces grands voluptueux, ces riches engraissés de la substance publique, ces hommes de délices, dont tout semble occupé à prévenir jusqu'aux moindres souhaits : *Pinguissimus ac tremens.* Dans les conditions, même communes, quand tout vous rit, quand tout appuie et seconde vos vœux; quand vos passions satisfaites ou sur le point de l'être ne vous offrent qu'agréments, que douceurs, que plaisirs sur la terre; quand un protecteur en crédit va récompenser vos services; quand un commerce florissant vous promet une prompte fortune : *Pinguissimus ac tremens.* Oui, qu'on leur parle de la mort à tous ces hommes : ah! ce sont eux qui s'écrieront en frémissant : Cruelle mort, est-ce ainsi que tu nous sépares? *Siccine separat amara mors?* (*Ibid.*) Faut-il une autre preuve de ce que je prétendais que c'est l'attachement à la terre qui produit en nous la crainte de la mort?

Quand, en effet, et comment la craint-on? La craignez-vous, Messieurs, quand il s'agit de satisfaire vos passions? Ce héros la craint-il, quand l'ambition et l'amour de la gloire lui font affronter mille morts à chaque instant? Ce faux brave la craint-il, quand par un vain et tyrannique point d'honneur, il va risquer sa vie pour venger un affront? Ce voluptueux la craint-il quand, prodiguant

sa santé dans toutes sortes de débauches, il abrége évidemment ses jours pour prolonger ses plaisirs? Eh! tous tant que nous sommes, la craignons-nous, quand, tantôt pour avancer notre fortune, tantôt pour flatter notre vanité, nous entreprenons les travaux les plus pénibles, nous nous refusons les soulagements les plus permis, nous nous surchargeons d'ouvrage, nous nous minons par les veilles, nous nous consumons d'inquiétudes? Mais nous la craignons dès qu'il s'agit de faire quelque chose pour Dieu, de mortifier nos sens, de macérer notre chair, de prier, de méditer, de jeûner, de faire la moindre abstinence. Preuve donc que c'est le monde, ses biens, ses plaisirs que nous aimons; et que nous les aimons encore plus que nous ne craignons la mort.

Jusqu'à quel point, en effet, la craignons-nous encore? Mes frères, si l'on vous faisait actuellement la proposition que saint Augustin faisait à son peuple : Je suppose, disait-il, qu'il vous soit offert, qu'il ne tienne qu'à vous de vivre toujours sur la terre, sans inquiétudes, sans infirmités, sans chagrins; seulement, pour ne point vous mettre à une épreuve trop délicate, dans cet état mêlé de joies et d'amertumes, dans lequel nous vivons presque tous ici-bas; et qu'il ne s'agisse pour cela que de renoncer à la possession de Dieu dans la vie future; permettez-moi de vous le demander : Dans cette supposition, que feriez-vous? Sondez bien, examinez de bonne foi les dispositions, les sentiments de votre cœur. Mais que dis-je? est-il besoin d'un si long examen? Eh! votre cœur n'est-il pas depuis longtemps tout décidé? Le choix que saint Augustin tremblait de voir faire à son peuple, ce choix que le saint docteur regardait comme une disposition mortelle, comme un état habituel de péché, ce choix, dis-je, n'est-ce pas celui que non-seulement vous feriez, mais que vous avez cent fois désiré de pouvoir faire? Balanceriez-vous un seul instant à sacrifier tout le bonheur de la vie future à l'assurance du bonheur prétendu dont vous croiriez jouir ici-bas? et ne vous croiriez-vous pas très-heureux de pouvoir vous racheter de la mort par ce sacrifice? Preuve donc que vous n'êtes véritablement attachés qu'à la terre, que vous n'aimez que la terre, et que vous ne craignez la mort que parce qu'elle doit nécessairement vous enlever à la terre. Or qu'est-ce en second lieu qu'une telle crainte pourrait produire en vous?

Vous craignez la mort! Ah! si ce n'était en vous que ce sentiment naturel, qui semble se marquer dans tous les êtres animés de l'univers, ce sentiment même vous engagerait raisonnablement à vous familiariser peu à peu avec l'idée de la mort; pour vous convaincre et vous pénétrer de la vanité de ce monde, fantôme frivole qui vous échappera nécessairement tôt ou tard, de la vanité de cette vie, souffle faible et léger qui, dans le temps peut-être où vous y penserez le moins, tout à coup se dissipera, pour vous détacher surtout par ses réflexions, et de l'un et de l'autre. Ce sentiment vous engagerait à vous rappeler fréquemment la pensée de la mort, pour faire à Dieu, pour lui renouveler sans cesse votre sacrifice.

Mais vous craignez la mort; et parce que vous la craignez, vous ne cherchez qu'à vous distraire de cette pensée importune : que vous devez mourir; ou à étourdir, en vous le sentiment naturel qui vous prononce malgré vous l'arrêt de mort. Pour l'étourdir ce sentiment, pour l'éloigner, cette pensée, on dirait que vous voulez vous faire à vous-même illusion, et vous persuader que vous êtes immortels.

Que serviraient autrement ces projets immenses et sans bornes, ces entreprises interminables et sans fin, que vous ne cessez de former de jour en jour, d'année en année, pour l'exécution desquels il faudrait des siècles, et que vous vous flattez toujours d'exécuter?

Que serviraient autrement (qu'il me soit permis de le dire), ces puériles délicatesses de nos lâches mondaines, qui ne peuvent pas même prononcer ou entendre prononcer le nom de mort, qui fuient et qui ne voudraient en quelque sorte, ni voir ni entendre, sitôt qu'un appareil funèbre s'offre à leurs yeux, ou que des sons lugubres leur annoncent le dépérissement continuel et journalier du genre humain?

Qu'ils tremblent, qu'ils pâlissent, qu'ils frissonnent, et les uns et les autres, qu'ils meurent, pour ainsi parler, de frayeur de mourir; toutes les fois que le hasard, ou plutôt votre grâce, ô mon Dieu, réveille en eux le sentiment de leur mortalité; certainement je n'en suis pas étonné, mes frères. Mais quoi? est-ce donc là tout ce que produit en vous la crainte de la mort?

Cependant la plupart philosophiquement nous disent que c'est moins la mort qu'ils craignent, que les suites de la mort et les jugements de Dieu. Ah! plût à Dieu, mes frères, plût à Dieu qu'il fût vrai ce que vous nous dites, reprend saint Jean Chrysostome! Moi-même je frémis encore plus que vous, j'ose le dire; oui, je frissonne, je tremble dans cette crainte et pour vous et pour moi. Mais, continue ce saint docteur, si nous craignions ainsi, nous travaillerions à corriger notre vie. Car enfin, si dans une maladie mortelle, vous aviez en main le remède pour vous guérir, vous contenteriez-vous de gémir, de pleurer, de vous plaindre, et au lieu de perdre le temps en vains regrets, n'en profiteriez-vous pas pour vous procurer la guérison?

Quelle honte donc, mes frères, conclut saint Chrysostome, quel désordre, ou plutôt quelle illusion! Vous désirez de vivre, dites-vous, pour expier vos péchés. Mais ignorez-vous que nous ne vivons ici-bas que pour multiplier de plus en plus nos fautes? Les plus justes eux-mêmes pèchent sans cesse; et ceux qui sont retournés au Seigneur de la meilleure foi n'interrompent-ils pas tous les jours par de nouvelles offenses la pénitence qu'ils ont commencé de faire des an-

ciennes? Si vous haïssiez vraiment le péché, vous désireriez donc d'être affranchis de la nécessité de le commettre. Mais vous désirez et vous vous contentez de désirer d'expier vos péchés. Que faites-vous, en effet, pour en obtenir le pardon? Où sont les pénitences que vous faites? Quelles mesures avez-vous prises, ou prenez-vous du moins maintenant pour rompre vos habitudes? Ne dites donc pas que vous désirez de vivre pour expier vos péchés; eh! vous ne craignez la mort que parce qu'au contraire vous aimez votre péché, conclut saint Jean Chrysostome.

Vous craignez de mourir, parce que vous craignez le jugement de Dieu. Le saint Prophète était pénétré de cette crainte, dit saint Grégoire de Nysse. Mais parce qu'il en était pénétré, il suppliait le Seigneur de daigner lui faire connaître si sa fin était proche : *Notum fac mihi, Domine, finem meum* (*Psal.* XXXVIII); et, persuadé que la mesure de ses jours était déjà considérablement abrégée, il examinait avec soin ce qui lui manquait encore de vertus : *Ut sciam quid desit mihi* (*Ibid.*); et prenait le parti de s'observer avec plus de circonspection que jamais : voilà, mes frères, continue ce saint docteur, une crainte vraiment sage. Tel qu'un voyageur qui craint d'être surpris, il prend toutes ses précautions de bonne heure, pour arriver sûrement à la céleste patrie, dont il se regarde déjà comme citoyen. Mais vous, que faites-vous, mes frères, pour vous rendre, en effet, favorable le jugement de Dieu? Où sont les bonnes œuvres, dont vous vous faites précéder au tribunal de votre Juge; quelles vertus pensez-vous à pratiquer? Encore une fois, ne dites donc pas que vous craignez la mort, parce que vous craignez le jugement de Dieu. Non, vous ne craignez la mort, que parce que vous n'avez ni désir du ciel, ni crainte de l'enfer, dit encore saint Jean Chrysostome. Et quel pourra donc être enfin le dernier fruit de cette crainte?

Certainement, vous ne vous flattez pas que la crainte de la mort vous empêchera de mourir. Les précautions qu'elle vous fait prendre pour vous conserver, pourront bien reculer un peu ce terme inévitable; mais il faut enfin y venir. Et peut-être même que tant de précautions, que la crainte de la mort vous fait prendre, et surtout l'enchaînement successif d'affaires et de plaisirs, dans lesquels vous ne cherchez qu'à vous étourdir sur cette crainte, l'ivresse continuelle où sont habituellement plongés tous vos sens, ne font qu'accélérer votre dernière heure. Eh bien! dans quelle situation vous trouverez-vous donc, quand elle arrivera?

Ah! Messieurs, que j'avais raison de dire qu'il n'est peut-être rien de plus à craindre dans la mort, qu'une crainte telle que vous l'avez! Soit que je la considère dans sa cause, soit que je l'examine dans ses effets, non-seulement elle vous prive de toutes les consolations de la religion; mais de plus elle vous livre nécessairement à tout le désespoir de l'impie et du païen même.

1° J'ai découvert la cause de votre crainte dans votre attachement au monde. Eh! quelle consolation pourriez-vous donc attendre de la religion? Les lumières de la foi, qui éclairent alors le juste, ne le consolent que par le mépris généreux qu'elles lui ont inspiré pour le monde. Cette première consolation ne vous regarde donc pas.

2° Je n'ai découvert aucun effet de votre crainte pour la réformation de votre conduite. Si elle a opéré quelque chose en vous, ce n'est qu'une distraction et un étourdissement continuels, ou peut-être même une plus grande mollesse pour éloigner, prétendez-vous, le plus qu'il vous sera possible, le moment de votre mort. Qu'aurait donc encore la religion de consolant pour vous? Les douceurs de l'espérance, qui soutiennent alors le juste, ne le consolent que par la pensée du bon usage qu'il a fait des grâces du Seigneur, et de l'attention continuelle qu'il a eue de mettre à profit tous les moments de sa vie, pour se disposer à la mort. Cette seconde consolation ne vous regarde donc pas davantage.

Par une crainte toute païenne de la mort, confondu avec l'impie, et le païen même, il ne vous reste donc enfin que le funeste désespoir de l'un et de l'autre. D'où vient, en effet, leur désespoir? 1° De ce qu'enfin, malgré tous leurs efforts, ils sentent se briser tous les liens qui les attachent au monde et à la vie. Vous n'y avez pas un moindre attachement qu'eux; votre désespoir doit donc être le même. 2° Leur désespoir vient de l'incertitude affreuse où ils se trouvent de ce qu'ils vont devenir enfin après leur mort. Mais que deviendrez-vous de même? Y avez-vous pensé plus qu'eux; avez-vous fait plus qu'eux, pour vous procurer à ce moment les douceurs d'une solide espérance?

Craignez donc, oui, craignez la mort. Ah! qu'il me soit permis de le dire, vous ne la craignez pas encore assez. Mais, comme je viens de le montrer, c'est la crainte même que vous en avez, telle que vous l'avez, qui doit vous la faire craindre. Celui-là doit, en effet, craindre la mort, disait saint Cyprien, qui ne connaît point de Jésus, qui n'a point été régénéré par l'esprit et par l'eau. Jésus seul a désarmé la mort, il a véritablement, comme dit saint Paul, délivré ceux que la crainte de la mort tenait dans une triste servitude; mais à quelle condition? A condition, selon la doctrine de l'Apôtre, que par la foi ils abdiqueraient, en quelque sorte, leur première naissance, et deviendraient en lui de nouvelles créatures. Or, que vous sert la connaissance de ce Jésus, que vous sert même le précieux caractère de son adoption, si, par votre conduite, dans toute la suite de votre vie, vous avez démenti l'un et l'autre? Celui-là doit craindre la mort, reprend saint Augustin, qui n'aime pas Jésus-Christ; car c'est sur lui que tombent tous les anathèmes de saint Paul. Et comment l'aimerait celui qui ne veut point aller à lui? Comment voudriez-vous aller à lui, vous qui voudriez toujours vivre, s'il était en votre

pouvoir? Ignorez-vous donc qu'on ne peut aller à lui que par la mort?

Oui, vous devez donc craindre la mort. Car celui-là doit la craindre, ajoute saint Cyprien, qui ne peut s'attendre qu'à passer de cette vie à une mort éternelle, et à qui le délai de la mort procure du moins l'avantage de lui retarder des supplices qui n'auront point de fin. Encore une fois, craignez-la donc; mais pour peu qu'il reste en vous d'étincelles de foi, pour peu que vous vous aimiez raisonnablement encore, et que tout sentiment et tout désir d'un bonheur éternel qui s'offre à vous, ne soient pas étouffés dans votre cœur, craignez-la de telle sorte que vous vous mettiez en état pour la suite de ne plus la craindre.

Pour cela, craignez par-dessus tout, craignez uniquement la véritable mort, la mort dans le péché, la mort éternelle. Celle-là seule mérite, à proprement parler, le nom de mort; celle-ci, dit encore saint Augustin, n'est qu'un simple passage : *Ipsa est vera mors, ista migratio est.* Qu'est-ce, en effet, que ce que nous appelons mourir, poursuit ce Père? Quand une âme se sépare de son corps, elle ne fait que se décharger du plus pesant des fardeaux : *Relictio corporis, depositio sarcinæ.* Heureuse, vraiment heureuse, si elle n'emporte pas avec elle un autre fardeau, le fardeau du péché, qui la précipite dans l'abîme : *Si alia sarcina non portetur.*

Cependant, dans quelque disposition que vous puissiez être, nous ne serons point surpris de vous entendre répugner à quitter ces dépouilles mortelles : *Nolumus exspoliari* (II *Cor.*, V), disait le grand Apôtre; mais sans désirer précisément d'être dépouillé de ce corps, désir que nous avouons véritablement être opposé à la nature, vous souhaiteriez, ainsi que saint Paul, de le voir, ce corps, passer de cet état de misère et de mortalité à un état de gloire et d'immortalité bienheureuse : *Nolumus exspoliari, sed supervestiri.* (*Ibid.*) Parce que, de plus, la foi vous le représentant, ainsi qu'à lui, ce corps mortel, comme l'instrument de toute iniquité : *Corpore mortis* (*Rom.*, VII), vous soupireriez, ainsi que lui, après le moment qui doit le réduire en poudre : *Quis me liberabit?* (*Ibid.*) La foi vous le représentant comme une prison qui nous sépare de Jésus-Christ: *Peregrinamur a Domino* (*Ibid.*), vous languiriez d'impatience, désirant d'être affranchi : *Cupio dissolvi.* (*Philip.*, I.) Et la mort vous trouvant dans ces dispositions ne pourrait plus que vous combler de joie : *Ego jam delibor* (II *Tim.*, IV), parce que la mort ne serait plus pour vous qu'un moment d'affranchissement : *Tempus resolutionis* (*Ibid.*), un moment de victoire et de triomphe : *Corona justitiæ.* (*Ibid.*)

Mais tout cela dépend (je ne puis trop insister sur cette conclusion) de pouvoir se rendre le témoignage que se rendait saint Paul : d'avoir fidèlement, scrupuleusement conservé la foi, d'avoir heureusement fourni sa carrière : *Cursum consummavi, fidem servavi.* (*Ibid.*) Ah! Messieurs, au lieu de nous tourmenter et de nous consumer par d'inutiles frayeurs de la mort, c'est donc ce à quoi il nous faut commencer à travailler, nous hâter de travailler, travailler sans relâche. Dieu nous en fasse à tous la grâce! Ainsi soit-il.

SERMON III.

SUR LA PRÉDESTINATION.

Pour le vendredi après les cendres.

Sitis filii Patris vestri qui in cœlis est, qui solem suum facit oriri super bonos et malos, et pluit super justos et injustos. (*Matth.*, V.)

Comportez-vous en véritables enfants de votre Père céleste, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et verse sa rosée sur les justes et sur les pécheurs.

C'est donc sans présomption, mes frères, que nous pouvons tout attendre de notre Dieu. La lumière de sa grâce ne cesse d'éclairer tout esprit : *Solem suum facit oriri super bonos et malos;* et sa rosée féconde est toujours prête à descendre dans tous les cœurs : *Pluit super justos et injustos.* Soit que vous ayez été effrayés de l'horrible malheur d'un pécheur qui meurt dans son péché, soit que vous ayez désiré et envié le bonheur d'une âme juste qui se trouve au moment de paraître devant le Juge suprême; quelque motif enfin qui ait pu vous déterminer à retourner à Dieu, montrez que vous êtes les vrais enfants de ce Père de miséricorde, en prenant en lui la plus tendre confiance : *Sitis filii Patris vestri qui in cœlis est.*

A toute l'impression que peuvent faire et le malheur des pécheurs d'une part et le bonheur des justes de l'autre, on n'oppose, en effet, que trop souvent l'impuissance où l'on prétend être d'éviter l'un et de se procurer l'autre; et pour faire en quelque sorte tomber le Seigneur en contradiction avec lui-même, à toutes les invitations qu'il nous fait d'être heureux, on ose opposer l'immuable éternité de ses décrets. C'est pour détruire ce prétexte, et par là même enlever au libertinage d'esprit et de cœur sa plus spécieuse ressource, que je veux vous entretenir aujourd'hui du grand mystère de la prédestination de Dieu.

Mystère véritablement incompréhensible. Mais quoi! parce qu'il est incompréhensible, n'oserons-nous jamais en parler, dit saint Augustin. Encore si l'erreur et l'impiété étaient muettes, nous respecterions volontiers dans un humble silence le secret du Seigneur. Mais l'incrédule aujourd'hui n'ose-t-il pas braver la Divinité jusque sur le trône de ses justices, tandis que l'impie s'endort au bruit même du foudre que le Seigneur fait gronder dans la nue où il se renferme. Chacun dogmatise hautement et sans pudeur; l'incrédulité soutenue par le libertinage, le libertinage à son tour aidé de l'incrédulité se répandent de jour en jour et s'accréditent. Dans ces circonstances, convient-il de nous taire et de regarder tranquillement l'incendie prêt à réduire en cendres la maison de notre Maître?

Quel scandale, après tout, pouvons-nous donc craindre, en prêchant le mystère de la prédestination de Dieu ? Ce mystère, dit saint Prosper, ne peut scandaliser que deux sortes de personnes : ceux qui ne l'approfondissent pas assez, et ceux qui veulent trop curieusement l'approfondir. Or, c'est là précisément le double scandale, que le malheur de notre siècle nous invite à combattre, et que j'entreprends, en effet, de lever aujourd'hui : scandale de la raison contre le dogme trop curieusement approfondi ; scandale du cœur tiré du dogme mal pénétré contre la morale. Je dis donc et voici, Messieurs, le plan de ce discours : Le mystère de la prédestination renferme des vérités incompréhensibles ; ne cherchons point à les approfondir, mais servons-nous-en pour exercer notre foi : sujet de la première partie. Le mystère de la prédestination renferme des vérités consolantes; pénétrons-y donc et servons-nous-en pour ranimer notre confiance et notre ardeur : sujet de la seconde partie. Reine des prédestinés, priez pour nous. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Notre sort est entre vos mains, ô mon Dieu! Avant que nous fussions, avant que le monde fût, il a été réglé dans le secret de vos conseils; et l'arrêt porté avant le commencement des siècles ou pour ou contre nous est à jamais irrévocable. Le livre, le grand livre de vie est scellé; le sceau ne peut se rompre; nos noms y sont-ils renfermés? Hélas! il est scellé pour nous, le secret est impénétrable.

Faibles créatures, objets, dirai-je ou de haine ou d'amour, vases, dirai-je d'honneur ou d'ignominie : nous n'en savons rien; ce terrible mystère vous effraye, vos inquiétudes, vos terreurs sont justes, qui pourrait les condamner? Mais vous cherchez dans votre raison de quoi vous rassurer. Qu'y pouvez-vous trouver? En vain formerez-vous toutes sortes de différents systèmes; jusqu'à un certain point on raisonne; mais il en est un où tout raisonnement se perd.

Esprits à systèmes, divisez tant qu'il vous plaira ce qui est indivisible, l'acte de Dieu; distinguez des instants à l'infini dans ce qui ne peut avoir d'instants, dans l'éternité. Placez ensuite le décret de prédestination dans lequel vous voudrez de ces instants imaginaires : que Dieu me destine à la gloire avant que de prévoir mes mérites; ou qu'il prévoie mes œuvres avant que de décider de mon sort; l'un ou l'autre système m'est égal; et l'un n'est pas plus lumineux que l'autre pour moi.

Maître absolu, Créateur souverainement libre, que de différents ordres de providence le Seigneur ne pouvait-il point choisir? Pourquoi donc celui-ci où tant de créatures périssent? Elles périssent par leur faute, il est vrai; mais enfin il pouvait les empêcher de périr. De plus, dans cet ordre de providence librement établi, pourquoi celui-ci est-il tellement appelé, qu'il réponde à la vocation, tandis que l'autre ne reçoit que la grâce à laquelle il peut véritablement consentir, il ne tient qu'à lui de consentir, mais à laquelle il ne consentira pas? De quelque manière que la vocation se fasse, que son efficace consiste en quoi il vous plaira : je n'entre point dans cette dispute; le mystère reste toujours le même, également insoluble de quelque façon que l'on raisonne. O Dieu, qui ne faites point acception des personnes, est-ce donc là l'œuvre de votre miséricorde? Créateur infiniment juste, est-ce là l'économie de votre sagesse?

Oui, mes frères. Vous m'en demandez la preuve; mais je vous ai déjà prévenus que je ne viens point pour éclairer, je ne prétends que confondre votre raison. Vous voudriez cependant du moins quelque explication; non, encore une fois, je ne sais rien que reconnaître mon ignorance; et mettant par respect le doigt sur ma bouche, je vous répète, en frémissant moi-même : Croyez, faible mortel, croyez sans approfondir; c'est un mystère impénétrable. Cependant quelque obscur, quelque impénétrable que soit ce mystère, je dis : notre raison ne peut avoir droit de s'en plaindre; et j'ajoute : la raison bien plus ne peut que l'approuver et s'y soumettre. Ainsi raisonnait saint Augustin.

C'était là, en effet, Messieurs, le dernier retranchement d'une hérésie de toute part foudroyée; le mur de division, pour ainsi dire, entre l'Église et l'erreur, Augustin et Pélage. Pourquoi Dieu choisit-il ceux-ci; ne choisit-il pas ceux-là? Cent fois cette question est proposée au saint docteur; toujours il répond de la même manière : *O homo tu quis es?* (*Rom.*, IX.) Hommes, qui êtes-vous? Le limon, dit-il à celui qui l'a formé : pourquoi m'avez-vous fait ainsi? (*Ibid.*) L'Apôtre lui-même, quand il voulut sonder cet impénétrable mystère, n'en fut-il pas effrayé, ne s'écria-t-il pas : O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu! Qui peut connaître ce que pense le Seigneur, qui est entré dans ses conseils? (*Rom.*, XI.)

Mais, reprend saint Augustin, n'est-ce point éluder la difficulté plutôt que la résoudre, et vouloir accabler par l'autorité, quand on ne peut convaincre par le raisonnement? Non, répond le saint docteur, dans ces deux mots : homme, qui êtes-vous? est renfermée la solution la plus exacte. Prenez garde comment. Reconnaissez votre faiblesse, reconnaissez votre péché, et vous avouerez que votre raison n'a certainement aucun droit de se plaindre.

Incrédules donc, qui que vous soyez : et vous d'abord, incrédules par principe et par système, proposez-nous toutes vos difficultés, tous vos doutes. Qu'un décret éternel et immuable, dites-vous, n'ébranle jamais par le moindre degré d'impulsion le libre arbitre; que Dieu veuille tous nous sauver, qu'il puisse tous nous sauver; et cependant qu'il fasse un choix, et qu'en effet si peu se sauvent : qui pourrait le comprendre? Non, sans doute, vous ne pouvez le comprendre. Mais cet acte que,

dans l'ordre de la grâce, vous ne pouvez comprendre, dans l'ordre naturel seulement expliquez-moi ce que c'est; ce Dieu que vous croyez, mais dont les opérations vous scandalisent, comment existe-t-il? Cette gloire céleste qui vous est promise, concevez-vous ce que c'est? Autres questions, autres mystères : mortels, reconnaissez donc votre faiblesse. Partout vous vous égarez dans les voies de la nature, et vous voulez pénétrer les profondeurs de la Divinité; vous ne pouvez comprendre comment Dieu existe, et vous voulez comprendre comment il opère; vous ne pouvez comprendre le bonheur que Dieu vous prépare, et vous voulez comprendre comment il lui plaît de vous y conduire. Juges aveugles retirez-vous; ce n'est que témérité dans vos raisonnements.

Incrédules politiques, incrédules de bel esprit et de mode, dans la conduite des affaires mondaines que de ressorts secrets avez-vous vu jouer; vous n'aviez pu les prévoir; maintenant vous ne pouvez encore les comprendre. Vous-mêmes vous prétendez couvrir toutes vos démarches, vous rendre impénétrables : c'est ce qui se nomme entre vous prudence et sagesse. Mais quoi? Les ressorts de la divine Providence doivent-ils être moins au-dessus de vos forces et la sagesse éternelle doit-elle être moins impénétrable que la vôtre? Juges de mauvaise foi, retirez-vous; ce n'est que témérité, que folie dans vos raisonnements.

Incrédules libertins, ce n'est dans vos raisonnements qu'inconséquence. Vous ne comprenez pas, dites-vous, un mystère de prédestination; mais comprenez-vous mieux un Dieu sans providence? Vous ne comprenez pas une liberté coupable; mais pouvez-vous comprendre un Dieu auteur du crime? Eh! mes frères, ne s'agit-il donc que d'autoriser vos passions; franchissez toutes les barrières, rompez entièrement le joug onéreux de la religion. Car enfin, une éternité ne vous embarrasse-t-elle pas encore? Niez donc, puisqu'il ne s'agit que de nier, qu'est-ce qui vous arrête; dans le sein de vos plaisirs, calmez votre conscience qui se soulève; réjouissez-vous dans l'espérance d'une destruction entière. Allez encore plus loin. L'idée d'un Dieu ne vous gêne-t-elle pas encore? Imposez silence à la raison, faites taire tous les sens; un hasard capricieux, un aveugle destin assortiront bien mieux votre système. Juges passionnés retirez-vous; ce n'est dans vos raisonnements que témérité, que folie et contradiction.

A moi donc, à nous tous, faibles mortels, ténèbres et confusion! Vous avez, ô mon Dieu, jeté sur moi-même un voile que ma raison ne peut lever; oserais-je vouloir déchirer celui qu'il vous a plu de mettre entre vous et moi? Je sais en général, il est vrai, quelles sont les perfections de mon Dieu; mais puis-je savoir quelle est leur étendue? Non, je n'en sais que ce qu'il faut pour avouer à sa gloire que tout ce que je puis dire et penser de lui, c'est que je ne puis le comprendre, ni comprendre même jusqu'à quel point il est incompréhensible.

La sagesse, la justice et la bonté sont les fondements de son trône, il est vrai, mais qu'en concluez-vous? Sur l'idée de ces perfections connues vous réglez, dites-vous, votre foi; toutes elles vous rassurent contre ce dogme qu'on vous prêche. Ce dogme est injuste et cruel, ajoutez-vous; donc il n'est point révélé.

Revenons, Messieurs, à un principe plus simple, principe qui est incontestable. Mon Dieu est juste; toutes ses œuvres sont équité pure; mais équité que je ne puis comprendre. Mon Dieu est bon, son nom même est charité; charité infiniment aimable; le serait-elle infiniment si je pouvais la comprendre? Mon Dieu est la sagesse même; mais sagesse cachée aux prudents du siècle, sagesse qui me convainc de folie, dès que je veux m'en former une idée. Sur ce principe, voici comment il faut raisonner : Mon Dieu a prévu la perte de ses créatures, il a créé cependant : je ne puis le comprendre; mais il est révélé : donc en cela même il est infiniment sage. Dans un autre système de providence, même en nous créant libres, il pouvait tous nous attirer à lui sans violer les droits de notre liberté; il le pouvait, il ne l'a pas voulu : je ne puis le comprendre; mais il est révélé : donc en cela même il est infiniment bon. Il ne voyait encore aucun mérite en nous; avant la vocation première il n'était point de mérites, il ne pouvait y en avoir, lorsqu'il a fait librement cette différence terrible, dont vous vous plaignez, dans la distribution de ses grâces. Choix de mon Dieu, mystère incompréhensible, mais mystère révélé; il est révélé : donc il est infiniment juste.

Voilà, Messieurs, un raisonnement simple et facile; raisonnement d'ignorance, dites-vous, j'y consens; c'est donc le plus propre à ma nature; c'est par là même qu'il est solide, parce qu'il convient à ma faiblesse. Mais qu'il est bien plus accablant encore, celui qui convient à mon péché! Hommes! qui êtes-vous, pour oser demander compte à l'Eternel de sa conduite? Enfants d'un père coupable, quel est votre héritage? Pécheurs! c'est là tout votre titre; sur ce titre, qu'avez-vous à demander au Seigneur?

Nous étions tous plongés dans la masse de perdition, c'est-à-dire nous étions tous enveloppés dans l'arrêt de condamnation porté contre notre premier père. (Voici, Messieurs, la pure doctrine de saint Augustin, et dans ses propres termes.) Si Dieu nous y eût tous laissés, nous n'eussions pu nous en plaindre; quiconque il en retire, c'est miséricorde pure. Or sa miséricorde nous sera-t-elle un titre pour insulter sa justice? Il a pitié de ceux qu'il veut, il punit ceux qu'il veut, sans que la miséricorde s'oppose aux droits de la justice, ni la justice aux doux épanchements de la miséri-

corde. Mais soit qu'il punisse ou qu'il sauve, il ne sauve jamais que celui qui ne méritait rien, c'est donc miséricorde pure; mais aussi quand il punit, il ne punit jamais que celui qui le mérite, c'est donc justice. Il n'est point de mérites avant la grâce, elle n'est plus grâce si on la mérite, et même ce que nous croirions avoir donné, nous n'eussions pu le donner, si nous ne l'avions reçu : donc dans la distribution des grâces, quel que soit notre partage, nous n'avons aucun droit de nous plaindre. Et de quoi nous plaindre, nous, qui ne pouvons sans ingratitude, nous dispenser de remercier celui qui a bien voulu nous donner ce que nous ne méritions pas?

Du reste, ne cherchons pas à pénétrer plus avant. Adorons dans le tremblement et le silence l'œuvre de Dieu, tout enveloppé qu'il est dans la nuit de la foi. Pécheurs, qui osez porter un regard indiscret sur le trône de la divine puissance, ah! souvenez-vous que c'est votre Juge qui y est assis Respectez le livre de vie, redoutez-en l'auguste sceau, votre sentence y est écrite, et quelque sévère qu'elle puisse être, elle ne peut être que juste. Pécheurs, votre unique droit maintenant est donc de trembler et de croire. Vous ne comprenez pas, croyez : croire sans comprendre, c'est la juste peine de votre péché. Si votre raison orgueilleuse se révolte, tremblez; ses révoltes sont la peine, la terrible peine de votre péché. Tremblez donc et croyez, c'est tout ce que je puis vous dire; tremblez surtout de ne plus croire. La plus terrible peine de l'orgueil humain, c'est qu'enfin Dieu nous livre à l'incrédulité.

Ah! mes frères, évitons cet abîme. Quelque obscur, quelque impénétrable que soit notre mystère, la raison ne peut avoir aucun droit de s'en plaindre. Bien plus, ai-je ajouté, elle ne peut que l'approuver et s'y soumettre. Partout ailleurs, en effet, que trouve-t-elle? Rien que de rebutant pour l'esprit, et de désolant pour le cœur; le mystère seul, tout impénétrable qu'il est, satisfait également et mon esprit et mon cœur.

Pour le reconnaître de la manière la plus sensible, voyons un moment où la raison peut conduire par toutes ses recherches. Où a-t-elle enfin conduit ceux qui l'ont voulu suivre?

Socin, d'abord, ne la comprenait pas, cette bonté de Dieu; et, parce qu'il ne la comprenait pas, il a nié tout décret, toute prescience même. Par là le nœud est tranché, il est vrai; mais, Messieurs, est-ce là éclaircir la religion, ou plutôt n'est-ce pas la renverser? Qu'est-ce donc qui soutiendra désormais ma confiance? On m'ôte tout mon appui, tout ce qui me soutenait dans les divers événements de ma vie; on me livre à la conduite d'un Dieu aveugle, plus aveugle que le destin. Si ce sont là vos lumières, sages du siècle, ah! j'aime bien mieux mon ignorance. Orgueilleuse raison, tu me désespères! Frivoles et vains raisonnements, sortez, sortez de ma pensée!

Pélage pareillement ne la comprenait pas, cette justice de Dieu, et pour la comprendre il invente des mérites sans la grâce, des mérites avant la grâce, fondements et principes de la prédestination. Captieuse solution d'un mystère insoluble; mais en voulant trop me donner on m'ôte tout; on m'enlève mon unique bien, mon espérance. Car enfin, s'il est vrai que mon salut dépend de mes forces naturelles, je tombe dans le plus affreux désespoir. Mon cœur le sent et me le dit sans cesse, que dans l'ordre du salut, si je suis abandonné tout à fait à moi-même, je ne puis que me perdre. Ah! que ne me laissait-on ma pauvreté et ma misère. Orgueilleuse raison tu me désespères. Frivoles et vains raisonnements, sortez, sortez de ma pensée!

Est-ce tout? Non, Messieurs, voici d'autres systèmes. Ici l'on me dit que la volonté de Dieu, en créant les hommes, était expressément de sauver les uns, de réprouver les autres, et que sa gloire le demandait ainsi. Ensuite on se partage; on dispute, pour trouver cependant une cause à cet affreux décret de réprobation. Qu'on la trouve ou non, peu m'importe; il s'ensuivra toujours, et l'on ne craint pas de l'avouer, qu'en conséquence de cette volonté, notre Dieu opère en nous le mal comme le bien, que son amour et sa haine sont la cause nécessaire de tout ce que nous faisons. Est-ce donc là le Dieu que mon cœur peut aimer et qu'il désire?

Où irai-je enfin pour rassurer ma raison étonnée, et consoler mon cœur alarmé? Eglise de Jésus-Christ, vous m'ouvrez votre sein. Ah! je m'y retirerai, avec la simplicité d'un enfant, j'irai me jeter et trembler entre ses bras. Avec bonté elle essuiera mes larmes, et calmera du moins l'excès de mes frayeurs. Quelle consolation, en effet, pour moi de reconnaître dans sa doctrine le vrai caractère de la Divinité : un mystère véritablement incompréhensible à la raison; mais tout proportionné aux désirs de mon cœur, et auquel toutes les difficultés même de ma raison ne peuvent porter aucune atteinte. Appliquez-vous, je vous prie, Messieurs; la voici cette doctrine de l'Eglise; on ne blasphème le plus souvent notre foi que faute de la connaître.

L'Eglise m'enseigne, il est vrai, qu'il y a dans Dieu un décret de prédestination : c'est-à-dire un décret particulier de donner la gloire à un certain nombre d'hommes; que ce nombre est déterminé de toute éternité, sans qu'il puisse jamais s'y faire aucune mutation : voilà le dogme, dogme sans doute bien au-dessus des forces de ma raison. Mais aussi elle m'enseigne qu'il y a dans Dieu une volonté générale et sincère de sauver tous les hommes; par conséquent une espèce de prédestination générale pour tous; quelque déterminé que le nombre des élus soit dans l'idée de Dieu, elle m'enseigne que cette connaissance ne nous impose jamais aucune nécessité : voilà ce dogme bien au-dessus des forces de ma raison, tout conforme aux désirs de mon cœur, sans que les difficultés

de ma raison puissent y porter aucune atteinte.

L'Eglise m'enseigne que la grâce est un grand principe de la prédestination, qu'elle est toujours purement gratuite, en sorte qu'avant elle et sans elle je ne puis avoir en moi le principe d'aucun bien, méritoire du salut éternel. Elle m'enseigne une différence bien terrible entre les grâces que Dieu nous donne. En quoi que ce soit que cette différence consiste, il n'importe : les unes me font opérer le bien ; avec les autres je puis vraiment l'opérer, mais je ne l'opère pas. Dieu, sans aucune injustice, sans autre raison cependant que sa volonté souveraine, me donne ou les unes ou les autres : voilà le dogme, dogme bien au-dessus des forces de ma raison. Mais aussi elle m'enseigne que la grâce, cette première cause de la prédestination, n'opère pas toute seule; quelque gratuite qu'elle soit, c'est toujours nous qui lui manquons, jamais elle qui nous manque; quelque inefficace qu'on la suppose, c'est toujours par notre faute qu'elle est inefficace ; quelque puissante, quelque victorieuse qu'on la conçoive, c'est toujours sans aucun préjudice à la liberté de l'homme, sans préjudice au vrai mérite qu'il acquiert; mais qu'il n'acquiert que par les forces que la grâce lui donne : voilà ce dogme bien au-dessus des forces de ma raison, conforme à tous les désirs de mon cœur, sans que les difficultés de ma raison puissent lui porter aucune atteinte.

L'Eglise me permet de penser que le décret de prédestination est dépendant ou indépendant de mes mérites : cela n'est point de dogme. Mais elle m'enseigne, et dans tout système elle veut que j'en revienne à ce principe, que la vie éternelle, terme de la prédestination, ne se donne qu'en vue des mérites, et quelque gratuit qu'on suppose le décret même d'élection, elle m'ordonne de croire que personne n'est jamais exclu que parce qu'il s'obstine très-librement à s'en rendre indigne : voilà le dogme qui, tout supérieur qu'il est à ma raison, rassure également mon cœur et satisfait ma raison même.

Sainte religion, que votre doctrine est donc pure! Aimons-la, Messieurs, cette sainte religion; attachons-nous à sa doctrine; qui pourra l'entendre et la blasphémer encore? Ce sera le superbe ; car elle résiste au superbe ainsi que le Dieu qui l'a dictée. Loin donc, loin de moi, maudit orgueil! Esprit-Saint, faites naître dans mon cœur les sentiments divins que ma religion m'inspire!

Naissez dans mon cœur, sentiments d'humilité, sentiments de ma faiblesse et de ma misère! C'étaient ceux de l'Apôtre. De quoi me glorifierais-je, disait-il (*Rom.*, XI), moi, rameau sec et stérile par moi-même, enté, il est vrai, sur Jésus-Christ; en cela consiste toute ma gloire. Je ne me glorifierai donc plus que dans la grâce, c'est-à-dire, dans les seules miséricordes de mon Dieu.

Naissez dans mon cœur, sentiments de docilité et de foi! C'étaient ceux du tendre Salvien. Je suis homme, disait-il, je ne comprends point les secrets de mon Dieu, aussi ne veux-je point y pénétrer. Il me suffit de savoir ce que je dois croire; je crois, je ne veux savoir rien davantage.

Naissez dans mon cœur, sentiments de frayeur et de crainte! C'étaient ceux du Prophète-Roi. A son exemple, je méditerai le jour et la nuit cet effrayant mystère, et m'arrosant sans cesse de mes larmes, j'interromprai mon sommeil, j'interromprai toutes mes occupations par ces paroles entrecoupées de sanglots : Ah! Seigneur, m'auriez-vous donc rejeté de devant votre face.

Mais surtout naissez dans mon cœur, sentiments d'amour, d'ardeur et de confiance! Ce sont là surtout ceux dans lesquels ma religion veut me faire entrer; ils sont appuyés sur des vérités solides. Il ne s'agit donc plus de nous contenter de croire; il nous est permis, il nous est même ordonné d'approfondir. Le mystère de la prédestination renferme des vérités consolantes; pénétrons-y donc, et servons-nous-en pour ranimer notre confiance et notre ardeur.

SECONDE PARTIE.

Que servent, Messieurs, tant de raisonnements, tant de disputes sur les mystères de la prédestination et de la grâce? Voici deux grandes vérités, deux vérités fondamentales, pour ainsi dire, auxquelles en revenait toujours saint Augustin. Eh, Messieurs, sans faire et proposer tant de problèmes sur la doctrine de ce sage docteur; prenons-le pour modèle, ainsi que pour guide, et reconnaissons tous, qui que nous soyons, avec lui : 1° que notre prédestination dépend de Dieu, dont la grâce en est le premier principe. Reconnaissons, 2° que notre prédestination dépend de nous-mêmes. Ensuite expliquons, comme nous voudrons; concilions, comme il nous plaira, ces deux dogmes; Augustin nous avoue pour ses disciples. Il n'en demandait pas davantage à Pélage; à cette seule condition, il offrait la paix au prédestinatien de son siècle. Etudions-les donc à présent, Messieurs; tâchons de les approfondir, ces deux vérités importantes : la première pour ranimer toute notre confiance à un Dieu qui veut très-sincèrement nous sauver tous : la seconde pour réveiller toute notre vigilance, exciter toute notre ardeur, et apprendre enfin à ne nous défier désormais que de nous-mêmes.

D'abord, où sont-ils ces contradicteurs téméraires, qui veulent mettre des bornes à l'amour immense de notre Dieu? Ames timides, qui vous défiez de ses bontés, paraissez; le Dieu d'Israël veut bien entrer en jugement avec son peuple. Ainsi parlait autrefois un prophète (*Habac.*, II), au peuple de Juda. Cieux, écoutez : que la terre prête silence; voici ce que dit l'Éternel :

Mon peuple, pour te rassurer dans tes indignes frayeurs, cent fois je t'ai dit que je t'aime; et tu demandes, ingrat, quelles sont les preuves de mon amour. Mon peuple! qu'ai-je donc pu faire de plus que ce que j'ai fait? Je t'ai donné la vie, je t'ai donné

mon Fils, mon esprit tous les jours je te le donne ; tout annonce en toi mes miséricordes ; et tu m'accuses de t'avoir créé pour être la victime de mes justices. Blasphème, dont l'enfer n'a jamais retenti ! Terre arrosée du sang d'un Dieu, as-tu pu l'enfanter ?

A la face du ciel, ouvrage de la miséricorde autant que de la puissance. La sombre nuit annonce au jour les bontés de notre Dieu, et le jour les redit à la nuit qui doit suivre. Pour le pécheur ainsi que pour le juste ces astres brillants fournissent leur carrière. Notre Dieu ne fait point acception des personnes.

A la face de ces temples, asiles de la miséricorde, centre de paix et d'union, où retentissent sans cesse ces doux cantiques : une seule Eglise pour tous, un seul Christ pour tous, un Dieu, un seul Dieu également pour tous.

Ici se conserve le gage de notre alliance, nos noms écrits dans le livre des enfants de Dieu. Là mille fois rebelles, nous fûmes mille fois réconciliés avec lui. Hélas ! s'il eût voulu notre perte, nous avons tant de fois mérité de périr. Que la vocation, que la justification précède donc, ou suive, ou accompagne le décret même d'élection, nous pouvons toujours également dans tout système nous appliquer le consolant raisonnement de saint Augustin : Nous avons été appelés, nous avons été justifiés, nous avons donc tout droit d'espérer la couronne ; ou les grâces de notre Dieu seraient de ces faveurs insidieuses qui, plus cruelles, en quelque sorte, que sa colère même, ne serviraient dans ses trésors qu'à mieux assurer notre perte. Outrageante pensée, ah ! si jamais vous veniez à éclore dans mon cœur, fonts sacrés, tribunaux de pénitence, où mon Dieu ne se fait juge que pour être forcé à ne point condamner, déposez, oui déposez contre moi, portez témoignage pour le Créateur.

C'est toujours en lui pure bonté ; ses décrets ne concourent jamais à précipiter notre chute. J'avouerai, si l'on veut, qu'ils nous déterminent au bien, sans préjudice cependant à notre liberté ; mais qu'on avoue aussi qu'en aucun sens jamais, pour nous faciliter le mal, ils ne rompent l'équilibre du libre arbitre de l'homme. Sa puissance nous soutient et nous relève ; jamais elle ne fait tomber. Sa science prévoit tous nos crimes ; mais elle n'en est point cause. Sa justice les punit, mais toujours à regret ; l'intention de la justice n'est que de récompenser : et voilà, Messieurs, tout le mystère de la prédestination de Dieu. Mystère, que je ne concevais d'abord que sous les plus terribles idées, il n'offre plus maintenant à mon esprit et à mon cœur que les plus consolantes images.

La prédestination de Dieu est éternelle. (Voici maintenant, Messieurs, la doctrine de cœur de saint Augustin : ce n'est plus le docteur qui combat, comme vous l'avez vu jusqu'ici ; c'est le saint qui, pénétré de sa foi, exprime à Dieu ses sentiments.) Oui, la prédestination de Dieu est éternelle. Ah ! c'est donc toujours trop tard que je vous aime, éternelle bonté ! Avant la naissance de l'aurore, avant que les collines fussent, j'étais déjà présent à votre esprit : j'étais l'objet de votre amour ; vous pensiez à moi, et vous n'y pensiez que pour me préparer vos bienfaits.

La prédestination de Dieu est immuable. Grâces en soient rendues à l'Eternel ; il n'éclaire point pour aveugler ensuite, il ne bâtit point pour détruire. Grâces donc à l'Éternel, qui m'a éclairé : voilà surtout ce qui soutient mon espérance contre l'inconstance de ma nature.

La prédestination de Dieu est cachée ; je ne sais, personne ne le sait, quelle doit être sa destinée. Merveilleuse industrie de l'aimable sagesse de mon Dieu ! Mon ignorance est le rempart de mon humilité, le fondement de mon espérance, l'aiguillon de ma lâcheté, le motif de ma sollicitude.

La prédestination enfin est pour peu de personnes ; le nombre des élus est petit. Ah ! plutôt donc que ma langue desséchée se glace dans ma bouche, plutôt que je cesse de publier les miséricordes de mon Dieu ! Le nombre des élus est petit ; aussi je le reconnais avec amour et avec confiance : les faveurs que mon Dieu m'a faites, bien peu de créatures les ont reçues.

O peuples, malheureux peuples, qui dormez encore à l'ombre de la mort, Tyriens, Sidoniens ! La justice de leur jugement fait éclater la miséricorde dans le nôtre. Sur le bord de l'abîme, où ils restent plongés, nous nous récrions : Qu'elle est grande, qu'elle est aimable, la miséricorde qui nous sauve !

Pourquoi donc parmi nous, mes frères, ajoute saint Prosper, ces disputes contentieuses pour savoir si Dieu veut sauver l'infidèle ? Tout vous assure qu'il veut vous sauver ; eh ! que vous importe le reste ? Est-ce aux enfants de Jacob à murmurer du partage de la malheureuse postérité d'Esaü ? Qu'Esaü en murmure, à la bonne heure encore ; cependant le Seigneur saura bien lui faire avouer sa justice. Mais vous, qu'il préfère, était-ce donc à vous de chercher dans sa prédilection même un titre de défiance.

Venez donc enfin, qui que vous soyez, paraissez au pied du Calvaire, écoutez la voix qui s'y fait entendre : Mon peuple, vous dit le Seigneur, qu'ai-je pu faire de plus pour te marquer mon amour, réponds-moi. Un coup d'œil sur cette croix, et réponds-moi ?

Cet objet devant vous, Jésus en croix, dites-nous donc maintenant, mes frères, à quoi vous voulez mettre des bornes : à sa puissance, ou bien à son amour ? A sa puissance ? Le sang d'un Dieu ne suffirait donc pas pour laver mes forfaits, tous les forfaits du monde ; le sang d'un Dieu ne serait pas un prix suffisant pour le rachat des créatures. C'est donc son amour qu'il faut restreindre. Son amour ! l'amour d'un Dieu mourant en croix, victime de son amour !

Nature, ô nature ! tu tressaillis, tu fus ébranlée, jusque dans tes fondements, à la vue de ce Dieu souffrant. Voici un prodige

plus surprenant encore que celui de la mort d'un Dieu : c'est une créature, qui doute de l'amour de ce Dieu qui expire. En vain sa voix mourante, entrecoupée par ses derniers sanglots, vous le dit, mes chers frères : Je ne viens que pour sauver et non pour perdre; en vain elle demande grâce, même pour ses bourreaux : Pardonnez-leur, mon Père! Et vous pensez que s'il n'obtient pas le pardon qu'il demande, c'est qu'il ne veut point l'obtenir? Les Juifs n'étaient-ils pas moins impies? Ils le crucifiaient; mais du moins n'imputaient-ils pas leur forfait au défaut de son amour. Ils le blasphémaient; mais du moins ne le rendaient-ils pas comptable de leurs blasphèmes.

Eh bien, Messieurs, pour vous convaincre enfin tout à fait de son amour, demandez-lui à lui-même ce qu'il vous faut de plus? Voilà votre victime; elle est prête à tout, demandez. Demandez-lui plus de sang; mais il n'en reste plus une seule goutte dans ses veines. Demandez plus de tourments; mais la rage industrieuse de ses bourreaux n'en trouve plus à lui faire souffrir. Enfoncez donc davantage ses clous et ses épines; renouvelez ses plaies que vous ne pouvez plus multiplier. Pourvu que vous soyez sauvé, à ce prix tout lui sera doux. Mais pour votre salut il faut que deux volontés concourent; outre celle de Dieu, il faut la vôtre. Pour fléchir celle de Dieu, c'est assez, c'est trop de tourments. Pour vous attendrir maintenant sur vous-mêmes, encore une fois demandez, que faut-il davantage?

Non, mon Dieu, non; c'en est assez, c'est trop. Que ferons-nous, s'écria le peuple d'Israël, après un discours presque semblable, et plein d'images certainement bien moins touchantes qu'un prophète venait de lui adresser? Que ferons-nous pour marquer au Seigneur notre reconnaissance? quel encens ferons-nous brûler sur son autel? quel sang y ferons-nous couler? Ecoutez, tribus d'Israël, répondit le prophète : Voici tout ce que le Seigneur exige de vous : c'est que vous marchiez avec empressement, avec ardeur en sa présence. Notre prédestination dépend de Dieu : motif de confiance; mais elle dépend aussi de nous; réveillons toute notre vigilance, et excitons toute notre ardeur. J'appuie ce second dogme de trois principes sur lesquels vous aurez soin, Messieurs, de vous juger vous-mêmes.

Premier principe. L'économie de la religion est une économie de grâce et de menace, de promesse et d'invitation, de miséricorde et de justice; ne séparons jamais toutes ces idées. Le soleil luit encore à vos yeux : voilà la grâce; profitez-en, de peur que les ténèbres ne vous surprennent: voilà la menace. Que les promesses que notre Dieu nous fait sont magnifiques! Son royaume nous est destiné; nous l'y verrons lui-même; au sein de la félicité, nous braverons la douleur et la mort : voilà la promesse; mais, chrétiens, il faut vous rendre dignes de toutes ces faveurs; il faut être fidèles à ce Dieu libéral: voilà l'invitation. Notre Dieu ne veut pas la mort du pécheur : voilà la miséricorde; mais il veut qu'il se convertisse pour mériter la vie : voilà la justice. Concluons : Donc, dans la conduite de notre prédestination, il faut que notre volonté seconde la volonté de Dieu : conclusion de dogme. Donc, pour assurer notre élection, notre volonté doit être du moins aussi sincère que la volonté de Dieu : conclusion pratique; appliquez-la-vous, mes frères, et jugez-vous vous-mêmes.

Second principe. Quelque empressée que soit la volonté que Dieu a de vous sauver, il ne peut vous sauver sans vous. Cette proposition est de saint Augustin. S'il n'y a point de libre arbitre, disait ce Père, Dieu ne peut juger le monde. Le royaume de Dieu est le règne des saints; rien de souillé n'y peut entrer. Le royaume de Dieu, dans l'économie où nous vivons, est récompense. Donc, la grâce qui nous choisit ne suffit pas, ne peut suffire, si notre propre industrie n'y correspond; conclusion de dogme. Donc notre empressement à coopérer à la grâce doit du moins égaler l'empressement de Dieu à nous prévenir : conclusion pratique; appliquez-la-vous, mes frères, et jugez-vous.

Troisième principe. Quelque absolue même que vous supposiez la volonté que Dieu a de vous sauver, vous en particulier, jamais vous ne serez sauvé sans vos mérites. Il n'est point de système qui détruise cette vérité. Prédestination antécédente, prédestination conséquente; il n'importe quel système vous vouliez admettre : sans mérites il n'est point de prédestination à la gloire. Dans le premier système, ils entrent comme moyens; dans le second, ils entrent comme cause. Qu'ils en soient ou les moyens ou la cause, il s'ensuit toujours : Donc notre prédestination ne se consommera jamais sans nos mérites : conclusion de dogme. Donc c'est à nous de travailler, pour assurer, par nos œuvres, le décret de notre élection : conclusion pratique; appliquez-la-vous, mes frères, et jugez-vous vous-mêmes.

Mais que servent tous ces raisonnements, disent d'abord tous nos chrétiens présomptueux? Est-il donc quelqu'un de nous qui ne veuille se sauver? Ah! mes frères, s'il est vrai, comme vous le dites, que vous voulez vous sauver, je n'ai plus rien que de consolant à vous dire. Oui, réjouissez-vous, vous dirai-je, troupeau fidèle, troupeau chéri; bannissez toute inquiétude, toute alarme; reposez tranquillement dans le sein de votre Dieu, et soyez assuré que rien désormais, puisque vous le voulez, rien ne pourra vous en arracher jamais. Mais, hélas! vous voulez vous sauver. Ah! qui êtes-vous, vous qui le dites, et où me le dites-vous?

A la voix d'un ministre de l'Evangile qui vous sollicite, vous presse, vous menace, et voudrait vous arracher presque malgré vous, l'objet de votre passion, vous le dites pour endurcir votre cœur contre tous ses efforts; aux pieds d'un confesseur qui d'une main timide tremble de répandre sur vous le

sang de Jésus-Christ pour votre condamnation, vous le dites, pour rassurer votre conscience sur l'inutilité de tant de remords, de tant de résolutions et de tant de promesses toujours stériles; dans certains jours de dévotion singulière, où l'Eglise, pour vous attendrir, met en usage tout ce qu'elle a de plus touchant dans ses mystères, de plus majestueux et de plus tendre dans le spectacle de ses cérémonies ; vous le dites, vous croyez même le dire alors sincèrement. Mais souffrez que je m'instruise plus à fond des dispositions de vos cœurs.

Au milieu de ces divertissements tumultueux, de ces jeux passionnés, écueils de votre innocence et de votre fortune; dans ces assemblées nocturnes, sous ces bizarres déguisements; sur ce théâtre de séduction, où toutes les passions sont érigées en divinités qu'on encense, c'est là, jeunesse encore trop sensible, trop fragile sexe, c'est là que je vous le demande : voulez-vous vous sauver?

Dans le sein de votre abondance et de votre mollesse, grands de la terre, que ma voix n'y peut-elle pénétrer? J'irais troubler les accords de ces symphonies molles et séduisantes, interrompre les clameurs confuses de vos festins, ces conversations licencieuses, où un cercle profane s'érige en arbitre souverain de toutes les réputations, de la religion même. Ah! malheureux, vous dirais-je, est-ce donc là que vous voulez vous sauver?

Au milieu de vos occupations les plus sérieuses, dans ces bureaux d'usure et de brigandage, sur ces tribunaux, où l'avarice (ne parlons pas de passions plus criminelles), où l'avarice, dis-je, souvent met son poids, pour faire pencher la balance de la justice; dans cette accablante multitude d'affaires, dont la seule cupidité fait le devoir et règle l'étendue; jusque dans l'obscur asile de vos études, j'irais vous distraire de ces profondes rêveries, dont nuit et jour l'idole de votre vanité vous occupe, de ces maudites rêveries, où vous préparez avec tant d'art le poison le plus subtil; et arrachant d'entre vos mains ces livres contagieux, premiers corrupteurs de votre innocence et de votre foi; arrachant de dessous votre plume ces écrits infâmes, trop sûrs interprètes du libertinage de votre esprit et de votre cœur. Hélas! mes frères, m'écrierai-je, est-ce donc ainsi que vous voulez vous sauver?

Oui, je le voudrais, répond aussitôt un présomptueux indolent; mais mes attaches sont trop fortes, je ne puis les rompre encore ; j'attends le moment du Seigneur, j'attends la grâce pour les rompre. Ministres de l'Evangile, que notre ministère est donc vain! Jamais tant de ministres du ministère de grâces; et au milieu du ministère les grâces manquent encore! Serait-ce donc la faute des ministres? Mes frères, pour les justifier, je ne veux que votre propre témoignage. Quelle assiduité, quelle vigilance, quelle circonspection dans l'exercice de leur ministère! Vous le voyez, vous l'éprouvez tous les jours. Quel zèle, quelle force, quelle véhémence, quelle onction, quelle tendresse dans leurs discours! Presque tous les jours vous l'entendez. Mais ce ne sont là que des grâces extérieures, qui ne suffisent pas, je le sais. Quoi donc! Est-il possible qu'ils ne portent jamais aucune lumière dans vos esprits, qu'ils n'ébranlent jamais vos consciences? Vous attendez la grâce, dites-vous. Ah! chrétiens, presque à chaque instant, sous mille formes diverses, elle se présente à vous; maintenant même la voici qui vous presse. Ces images lumineuses qui quelquefois vous saisissent, ces jours frappants, sous lesquels on vous fait envisager les mystères de la religion, voilà la grâce. Ces peintures naturelles dans lesquelles vous êtes forcés de vous reconnaître, ces traits hideux dont on marque vos vices, et qui vous en font concevoir de l'horreur presque malgré vous-mêmes, ces remords glaçants qu'on vous imprime, et qui souvent vous poursuivent jusque dans le sein de vos plaisirs; voilà, mes frères, voilà la grâce. De toutes parts autour de vous, par mille canaux divers, je vois couler le sang de Jésus-Christ. Quelle grâce attendez-vous encore?

Une grâce de choix et de prédilection, dites-vous. Si Dieu de toute éternité m'a choisi; elle ne peut dans le temps me manquer, cette grâce. Eh bien, attendez-la donc, je vous entends, cette grâce victorieuse, qui sans combat soumette toutes vos passions, et en l'attendant, fortifiez de plus en plus leur tyrannique empire ; cette grâce toute-puissante, qui sans efforts brise vos fers, et en l'attendant serrez-en tous les jours davantage les nœuds; cette grâce efficace, qui force tous les obstacles, aplanisse toutes les difficultés, et en l'attendant, multipliez-les sans cesse, ces difficultés et ces obstacles; cette grâce créatrice, si j'ose me servir de ce terme, qui, sans vous, tout à coup forme en vous un cœur nouveau, et en l'attendant, livrez, livrez ce cœur à toutes les amorces du péché, fortifiez ses penchants vicieux, enracinez ses habitudes. Attendez-la cette grâce de prédilection, en augmentant tous les jours votre ingratitude; cette grâce qui vous arrache au monde, attendez-la au milieu de tout ce que le monde a de plus séduisant; cette grâce qui fasse dominer en vous la pure charité, attendez-la en attisant sans cesse en votre cœur le feu de la volupté. Ah! chrétiens, quelle morale!

Cependant, ajoute-t-on enfin (car voici le grand argument du double libertinage, et d'esprit et de cœur), ou je suis prédestiné, ou je ne le suis pas. Si je le suis, que servent tous ces raisonnements? La grâce viendra certainement, pour me sauver infailliblement, au moment marqué par le Seigneur. Mais si j'ai le malheur de n'être point prédestiné, que serviraient tous mes efforts? Jamais il n'y aura de miséricorde pour moi.

O mes chers frères, vous qui raisonnez ainsi, répond en premier lieu Tertullien, prenez-vous garde comment le tentateur

vous séduit et vous trompe? Est-ce ainsi qu'il raisonne lui-même dans la pratique? De l'immutabilité de votre prédestination conclut-il l'inutilité des efforts qu'il fait pour vous faire tomber? Et vous, de l'immutabilité de votre prédestination vous concluez l'inutilité de votre résistance. Est-ce ainsi que vous raisonnez vous-mêmes dans la conduite de vos affaires mondaines? De l'incertitude de l'immutabilité des décrets de Dieu concluez-vous l'inutilité de vos efforts pour avancer votre fortune, établir votre réputation, faire fleurir votre commerce, pour placer vos enfants, pour conserver et rétablir votre santé? Hé quoi! de l'incertitude, de l'immutabilité de ces mêmes décrets de Dieu vous concluez l'inutilité de vos efforts pour sauver votre âme.

Si je suis prédestiné, je n'ai donc qu'à m'endormir tranquillement dans le sein de mes crimes, en attendant la grâce qui doit m'en tirer. Est-ce bien votre cœur, Messieurs, qui parle ainsi? Quoi! si Dieu vous a aimés de toute éternité d'un amour de préférence, faut-il à présent vous faire un titre de son amour pour vivre impunément son ennemi; et le pardon qu'il vous accordera doit-il être pour vous un motif de vous obstiner dans la révolte?

Ou vous êtes prédestinés, ou vous ne l'êtes pas. Travaillez donc, conclut saint Augustin, pour que vous le soyez; efforcez-vous, concluait saint Pierre, pour assurer votre élection par vos bonnes œuvres. Mais le décret est éternel, il est immuable; efforcez-vous, travaillez, n'importe, ajoute saint Ambroise. Dieu, si cette alternative était possible, révoquerait plutôt son arrêt éternel, dit ce Père, que de vous sauver sans vos mérites, que de vous damner si vous êtes saints. Mais l'un ne se peut non plus que l'autre.

La grâce supposée (et reposez-vous-en, Messieurs, sur la bonté de notre Dieu), la grâce, dis-je, supposée, votre sainteté est entre vos mains : dogme de foi inébranlable; si vous êtes saints, vous ne pouvez être que prédestinés : incontestable principe; donc votre prédestination est entre vos mains : voilà ma solution.

Mais, mes frères, voulez-vous approfondir davantage? Hélas! il ne me reste plus rien que d'effrayant à vous dire. Ou vous êtes prédestinés, ou vous ne l'êtes point. Montrez-moi vos œuvres, et je vous répondrai; tout système m'autorise. Si les œuvres sont la cause du décret d'élection, montrez-moi la cause, et je jugerai de l'effet qui doit suivre. N'en sont-elles que les moyens? N'importe, montrez-moi vos œuvres, montrez-moi les moyens que vous employez, et je jugerai de la fin où vous arriverez.

Mais ces œuvres ne sont point encore, répondez-vous; c'est que la grâce n'est point encore; mais elles ne peuvent manquer d'être un jour; la grâce viendra. Hélas! dites plutôt : la grâce se retirera de moi, l'Esprit-Saint m'abandonnera; et ce seul raisonnement que vous formez n'est-il pas une preuve qu'il vous a déjà peut-être abandonnés? Ou vous êtes prédestinés, ou vous ne l'êtes pas. O vous qui raisonnez ainsi, que j'aurais droit de vous dire : Non, vous ne l'êtes pas; mais c'est par votre faute, ajoute saint Chrysostome. Car, comme dit saint Paul (I *Tim.*, IV), parce que vous méprisez la vérité, Dieu vous livre à l'esprit d'erreur et de mensonge.

Mais que fais-je? Hélas! mon Dieu, je voulais ne publier que vos miséricordes, et je me vois donc forcé de faire briller encore le glaive de votre justice. Non, ne cherchons point à effrayer. J'entends la voix de mon Sauveur qui du haut de sa croix me crie : N'annoncez que paix à mon peuple. Mais il n'est point de paix, ô mon Dieu, pour l'impie. Non, qu'il se convertisse et qu'il vive, qu'il commence à goûter mes douceurs.

Oubliez, j'y consens, Messieurs, tout le reste de ce discours; cette seule image me suffit : Jésus-Christ en croix qui vous invite, qui vous appelle, qui vous promet ses plus douces faveurs; le sang de Jésus-Christ dans lequel vous avez été régénérés, le sang de Jésus-Christ, dans lequel vous fûtes tant de fois purifiés, le sang de Jésus-Christ, dont vous pouvez sans cesse encore vous arroser et vous couvrir. Maintenant donc sur un gage si beau, assurés de tous les secours de notre Dieu, entrez dans la carrière avec confiance. La couronne déjà brille à vos yeux, le terme est proche; efforcez-vous pour y atteindre.

Puissions-nous tous ainsi, par une foi docile, par une ferme confiance, par une noble ardeur, consommer à l'envi le décret de notre élection. C'est à vous seuls pour cela que je m'adresse, c'est vous seuls que j'en conjure. Du côté de mon Dieu, je suis trop assuré de son amour, pour oser jamais m'en défier. Il ne tient donc qu'à vous, mes frères; accomplissez, je vous conjure, le tendre souhait que j'en forme au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

Pour le premier dimanche de Carême.

SUR L'OBLIGATION DU CARÊME.

Ductus est Jesus in desertum a Spiritu, ut tentaretur... Et cum jejunasset quadraginta diebus et quadraginta noctibus, postea esuriit. (*Matth.*, IV.)

Jésus fut conduit dans le désert par l'Esprit-Saint pour y être tenté; et après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, il sentit du besoin.

Saint Jean Chrysostome voyant tout son peuple assemblé dans les premiers jours du carême, se sentait pénétré, dit-il, de la plus douce joie; il n'en pouvait modérer les transports; sa vive éloquence les faisait éclater par les plus tendres félicitations qu'il se croyait autorisé à lui faire.

Oh! quel changement, s'écriait-il, trois ou quatre jours de jeûne ont-ils déjà fait parmi nous! Quel contraste, mes frères, entre l'agitation, le tumulte, le trouble, l'espèce de fureur, qui, ces jours derniers, remuaient

toute cette grande ville, et la douce tranquillité, le calme et la paix que nous y voyons régner aujourd'hui! Admirable vertu du jeûne! En si peu de temps il a étouffé tous les cris de la volupté, éteint tous les feux des passions; vos pensées déjà ne sont plus les mêmes; vos cœurs sont transformés, le jeûne semble leur avoir donné des ailes pour s'élever au-dessus de la terre et pénétrer jusqu'aux cieux; sur vos fronts et sur vos visages (me trompé-je?) je crois voir briller une sérénité toute céleste: Babylone est changée en une cité sainte, en une vraie Jérusalem.

Quelle consolation pour moi, continuait le saint docteur, d'avoir à vous parler dans des dispositions si heureuses! Imaginez quelle serait la joie d'un bon père qui se verrait environné d'une nombreuse troupe d'enfants bien nés et dociles, toujours occupés à le convaincre de leur amour par la délicatesse de leurs attentions et l'assiduité de leurs services. Non, mes frères, non (ah! pardonnez-moi ces sentiments!), cet heureux père ne goûte pas une satisfaction si pure que celle qui se glisse actuellement dans mon cœur à la vue de cette assemblée chrétienne, revenue sincèrement de toutes les folies du siècle, pleine d'un noble dédain pour tous les plaisirs de la terre, uniquement empressée à se nourrir de la divine parole. O la belle preuve de cet oracle de notre divin Maître! que ce n'est pas le pain terrestre qui donne à l'homme sa principale vie! Hâtons-nous, conclut le saint docteur, hâtons-nous d'en profiter de ces dispositions si heureuses, pour tâcher de les fixer et de les rendre, s'il est possible, invariables.

Ainsi parlait saint Jean Chrysostome. Hélas! mes frères, plût à Dieu que les mêmes sentiments pussent aujourd'hui s'emparer de mon âme, et la remplir sans aucun mélange d'amertume! Plût à Dieu que, assuré de la justesse de l'application que je voudrais vous faire de ces éloges, je n'eusse à vous occuper, comme faisait le saint docteur, que de l'agréable peinture des fleurs de toutes sortes de vertus, dont ce saint temps, comme un vrai printemps spirituel, va embellir la face du christianisme! Du moins, ne puis-je me flatter que ce discours vous les inspirera ces dispositions si chrétiennes, pour vous faire, en effet, mériter ces éloges?

L'Eglise, aujourd'hui, pour nous animer à remplir avec ferveur la carrière qu'elle nous ouvre, nous offre un modèle; étudions-le : c'est Jésus-Christ. Son Esprit, c'est-à-dire l'Esprit-Saint, le conduit dans le désert pour y essayer, si j'ose ainsi parler, ses forces et commencer son triomphe sur l'ennemi de notre salut : *Ductus est Jesus in desertum a Spiritu, ut tentaretur.* Il emploie quarante jours à se préparer au combat; et comment s'y prépare-t-il? Par le jeûne : *Cum jejunasset.* Aussi remporte-t-il une pleine victoire, et pour l'en féliciter, les anges descendent du ciel et viennent le servir : *Et ecce angeli ministrabant ei.*

Mes frères, nous avons une grande guerre à soutenir, une insigne victoire à remporter contre Satan. Apprenons de Jésus-Christ à nous y préparer. Macérer notre chair par le jeûne, c'est la première leçon qu'il nous donne : sujet du premier point; mais jeûne qui, en macérant notre chair, tourne vraiment au profit de notre âme, c'est la seconde leçon : sujet du second point. Plaise au ciel que je puisse vous apprendre à passer ce saint temps selon les vues de Dieu et de l'Eglise pour vous rendre vraiment dignes du grand prix qui nous attend à la fin de la carrière! Demandons-en la grâce à l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que le jeûne soit ordonné, du moins en général, est-il besoin, Messieurs, de le prouver? Je lis, j'examine tous les saints, dit saint Augustin; partout je vois inculqué le précepte du jeûne. Saint Augustin l'y voyait, oui, dans le Nouveau Testament même : *In evangelicis litteris.* Ce n'est donc point un joug de la loi mosaïque dont la liberté de l'Evangile nous ait affranchis. Quand Jésus-Christ donnait tant de règles si sages pour rendre le jeûne plus saint et plus parfait, sans doute il en supposait l'obligation, dit saint Thomas. Ce sont les figures de l'ancienne loi que Jésus-Christ, en les remplissant, a vraiment détruites, dit saint Léon, pape; mais pour le jeûne, il en est comme du Décalogue même; la nouvelle loi n'a fait que perfectionner l'ancienne. Ah! malheur à celui qui ne voit pas dans l'Evangile ce qu'y ont vu tous nos pères et nos maîtres dans la foi : *Ego in evangelicis litteris, totoque instrumento, quod appellatur Testamentum Novum, video præceptum esse jejunium.*

Mais, Messieurs, ce que saint Augustin avouait ne point trouver dans l'Evangile, c'est à quel jour et en quel temps le jeûne est de précepte. Jésus-Christ en laissa la détermination à son Eglise, ajoute ce saint docteur; de là l'institution du carême, institution la plus respectable par son antiquité, la plus authentique par la promulgation, qui tous les ans s'en renouvelle, la plus sage par la manière dont en est réglée la pratique, la plus salutaire enfin et même la plus nécessaire pour ses effets.

Qu'on remonte si loin que l'on voudra dans l'Histoire de l'Eglise, on ne nous montrera certainement nulle part l'époque de l'institution du carême. Le premier de nos conciles généraux en supposait déjà la tradition immémoriale. Les évêques, disciples et successeurs des apôtres, ne s'en expliquent point autrement que nos pasteurs des derniers siècles. Où donc peut mieux avoir lieu la belle règle de saint Augustin? Que tout ce qui s'observe dans l'Eglise, et dont on ne peut montrer le premier établissement, est incontestablement d'institution du moins apostolique. Allons plus loin cependant.

Les pharisiens reprochaient un jour à Jésus-Christ de n'imposer aucun jeûne parti-

culier à ses disciples. Ah! répond notre divin Maître, leurs jours de pénitence et de jeûne viendront. L'Epoux va leur être enlevé; alors, plongés dans la tristesse et dans le deuil, ils jeûneront.

Cet oracle, soit simple prédiction, comme quelques-uns ont pensé, soit véritable précepte, comme d'autres le soutiennent; cet oracle, dis-je, ne tarda pas à s'accomplir. Sitôt que Jésus-Christ eut souffert pour le salut du monde, l'Eglise, sa véritable épouse, se regardant comme veuve, crut devoir faire éclater son deuil; elle le porta partout où elle étendit ses conquêtes; et, pour le rendre plus solennel et le perpétuer dans tous les siècles, elle établit pour chaque année un certain temps, quarante jours, pendant lesquels tous ses enfants, dans l'abstinence et dans le jeûne, fissent une espèce de deuil de la passion et de la mort de Jésus-Christ.

Etablissement qui dès lors passa pour un précepte strict, non-seulement quant à la substance, mais quant au temps et à la durée de ce jeûne. Le nombre de quarante jours parut consacré, bien moins par les exemples de Moïse et d'Elie, que par celui de Jésus-Christ. Fixée par cet exemple, l'Eglise regarda, dit saint Grégoire, cette quarantaine comme la dîme, si j'ose ainsi parler, de chaque année, qu'elle se crut obligée de vouer spécialement à Dieu par la pénitence. Fixée de même par la Pâque chrétienne que son Epoux venait d'instituer, elle en fit l'époque qui régla le commencement de ce jeûne. Qu'était-il, en effet, de plus convenable, dit saint Jérôme, que de préparer à la joie de la résurrection de Jésus-Christ par le deuil de sa mort, et de disposer en même temps aux délices du festin spirituel par la privation des délices de la chair?

Saints apôtres, votre intention est passée jusqu'à nous dans les canons que nous nommons apostoliques. C'est là que tous les conciles, d'âge en âge, ont pris la foudre dont ils frappent tous les infracteurs de la loi du carême. Non, non, dit un d'entre eux, il ne mérite point de participer à la joie de la pâque, il s'en est exclu en se rendant coupable de la passion du Seigneur, celui qui n'a point rempli toute cette sainte quarantaine de jeûne.

Jeûner en tout autre temps, c'est un acte de piété, dit saint Léon, pape; nous l'approuvons, nous le louons, dit saint Jérôme; c'est en effet un puissant remède contre le péché, c'est une ample matière de récompense, dit saint Augustin. Mais, reprend saint Jérôme, dans ce temps si justement consacré à la pénitence et aux larmes, dans toute l'étendue de ce temps si précisément fixé par un exemple, qui doit être censé faire loi: *Tempore congruo*, l'institution du moins apostolique impose une indispensable nécessité: *Secundum traditionem apostolicam ex necessitate sit.* Ne pas jeûner alors, c'est un vrai péché, un péché grief, dit saint Augustin: *Peccatum est*; c'est une impiété, dit saint Léon: *Impium est*; et du nombre total retrancher un seul jour, c'est se rendre coupable de la transgression de toute la loi, dit saint Ambroise: *Unius diei violator, totius quadragesimæ transgressor.*

Voilà, Messieurs, ce que l'Eglise nous intime encore tous les ans; mais avec quelle authenticité, quel appareil! Un zèle partout unanime réunit, à cet effet, toutes les voix de nos premiers pasteurs. Instruction, exhortations, supplications, menaces, tout est employé pour rendre les enfants dociles à l'ordre de leur Mère. Dans le même dessein, pour faire, s'il est possible, plus d'éclat, ils ouvrent toutes les bouches consacrées à l'Evangile; ce n'est qu'un seul cri dans toute l'étendue de l'univers: cri de pénitence et de jeûne. Jusqu'aux murs des temples matériels semblent le crier à leur manière. Tout y est en deuil, tout inspire la tristesse, les images voilées, les autels presque nus et dépouillés, toute parure éclatante bannie, tout chant de joie interrompu, ornements, cantiques, harmonie lugubre. Les pontifes et les prêtres plus assidus que jamais, plus profondément que jamais prosternés dans le sanctuaire, n'y poussent que des gémissements. Les fidèles eux-mêmes.... Ah! mes frères, avez-vous jamais fait attention comment vous-mêmes, entrant du moins à l'extérieur dans les sentiments de l'Eglise, vous avez concouru à vous annoncer les uns aux autres, et à vous imposer à vous-mêmes cette loi d'abstinence et de jeûne.

Je me représente ici cette circonstance frappante de la prédication de Jérémie: Quand le prophète (*Jerem.*, XIX), par ordre de Dieu, prenant à sa main un vase d'argile, entraîna tout Jérusalem à sa suite dans la vallée d'Ennom. (Remarquez que c'était le lieu de la sépulture ordinaire du peuple.) Là le prophète montrant à ceux qui l'écoutaient ce frêle vaisseau, et le brisant contre les tombeaux de leurs pères: Maison de Juda, s'écria-t-il, voilà ce que vous êtes, voilà ce que vous deviendrez.

Un spectacle encore plus frappant que celui-là même, c'est, mes frères, celui auquel vous vous prêtâtes avec tant d'édification dernièrement. Vous souvient-il de ces cendres que nous versions et que vous veniez recevoir sur vos têtes. Vous souvient-il des foudroyantes paroles dont nous accompagnions cette lugubre cérémonie, et de l'atterrante explication qu'ensuite on vous en fit dans presque toutes les chaires? Ah! je soutiens que c'était, du côté de l'Eglise, vous annoncer de la plus pathétique manière; que c'était, de votre côté, vous imposer à vous-mêmes de la manière la plus précise toute la rigidité de la loi du carême.

L'idée, en effet, le seul nom de la mort, disait Tertullien, est un arrêt d'abstinence et de jeûne. O mort! tu entras dans le monde par l'intempérance de notre premier père. N'y eût-il point d'autre loi du jeûne, la cause du mal en indique, en prescrit le remède. Cherchez aussi, tant qu'il vous plaira, dans les divines Ecritures: les cendres, emblème expressif de la mort, le sont partout de la pénitence et du jeûne; les cendres et le

jeûne, vous ne trouverez nulle part l'un séparé de l'autre.

C'est donc véritablement ce à quoi vous condamnait le Seigneur, et vous vous condamniez vous-mêmes par ces cendres versées, par cet arrêt de mort prononcé sur vous : *Ad fletum, ad planctum in die illa.* (*Isa.*, XXII.) Que le vent l'emporte et l'efface, cette poussière ; l'arrêt est immuable et s'exécutera. Oui, le vent l'emporte en effet, cette poussière, mais j'ose le dire, elle laisse sur vos fronts une espèce de caractère qui, même malgré vous, vous consacre et vous dévoue à la pénitence : *Ad fletum, ad planctum in die illa.* Quelle contradiction par conséquent, concluait le prophète, si l'on vous voyait après cela dans les divertissements et dans les festins ! *Et ecce lætitia, occidere vitulos, comedere carnes.* (*Ibid.*) Oui, ces animaux que vous feriez égorger ensuite pour vos usages, ces viandes proscrites dont vous chargeriez vos tables, ces sensualités, ces délicatesses que vous vous permettriez dans vos repas ; monstrueux contraste avec la cendre dont la trace reste sur votre front : *Ad fletum, ad planctum ; et ecce lætitia.*

Plaignez-vous maintenant qu'elle est trop dure, qu'elle est tyrannique, cette loi. J'en appelle à nos premiers fidèles ! Revivez, vous surtout, illustres et saints docteurs, qui vous plaigniez autrefois de l'indulgence qu'on avait eue d'en relâcher la sévérité primitive. Ah ! que diriez-vous aujourd'hui ? Mais, Messieurs, respectons en tout l'économie de l'Eglise et admirons sa tendresse, en effet, toujours sage jusque dans sa sévérité.

Que le roi de Ninive étende indistinctement sa loi de jeûne sur tout son peuple ; que l'ancienne Synagogue, dans ses jours de deuil et de désolation, interdise la mamelle même aux enfants. Pour l'Eglise, elle sait que ce que Jésus-Christ exige c'est de véritablement macérer notre chair, non pas de l'accabler et de la détruire ; c'est la mortification, non pas la mort qu'il ordonne. Mais remarquez ce que je dis : c'est la mortification, c'est la macération de la chair qu'il nous prescrit, et décidez de la pratique sur ce principe.

La loi de l'Eglise est donc proportionnée sagement à nos forces. Elle ne prétend, disait saint Jérôme, ni en suspendre, en arrêter l'accroissement dans l'âge tendre ; ni en éteindre, en étouffer les faibles restes dans la vieillesse ; elle en respecte, en quelque sorte, l'affaiblissement dans les infirmités ; elle en craint l'entier épuisement dans des travaux indispensables et trop pénibles, et les ménage même avec prudence pour des œuvres plus sublimes soit de charité, soit de zèle. O tendre Mère ! jusqu'où n'avez-vous pas porté votre aimable condescendance ? Mais d'autre part jusqu'où vos enfants n'en ont-ils pas porté l'abus ?

L'Eglise, en effet, a vraiment égard à vos forces ; mais prenez garde que c'est, suivant la judicieuse réflexion de saint Basile, pour la nécessité, non pas pour la mollesse ; elle épargne les forces nécessaires, oui pour la vie et non pour le plaisir.

Prétextez donc que le jeûne incommode. Eh ! c'en est là précisément la fin. La chair et l'esprit, disait saint Paul, sont ici-bas dans une guerre continuelle ; le jeûne y vient au secours de l'âme. Peut-il affaiblir la concupiscence sans émousser l'activité des sens ; et, comme dit encore saint Basile, les forces qu'il donne à l'esprit, ne faut-il pas qu'il les ôte à la chair ?

Prétextez votre santé trop faible. Mais avant que de le dire, l'avez-vous éprouvé ? Qu'il vous sied donc bien de le dire, vous qui venez tout récemment encore de vous disposer au carême en prodiguant votre santé à toutes sortes de voluptés et de débauches ; qu'il vous sied bien de dire qu'une santé qui résiste habituellement à toute la fatigue des plaisirs, aux veilles et à l'intempérance, ne pourrait supporter l'abstinence et le jeûne !

On ne peut supporter le jeûne ! Et quel jeûne, Messieurs ? Autrefois à peine on permettait d'ajouter au pain et à l'eau pris une seule fois le jour quelques fruits et quelques légumes. Aujourd'hui, quelle facilité, quelle indulgence ! Usez-en cependant ; à Dieu ne plaise que nous les condamnions ! Mais de ces mitigations mêmes concluez combien l'Eglise désire de vous faire conserver l'essence même du carême. L'essence, je ne puis trop le redire, c'est une pénitence, une mortification de la chair. Or sous ombre d'abstinence, dit saint Augustin, varier plutôt que retrancher les délices du goût ; sous ombre de jeûne, ne changer que d'heure pour satisfaire également ses sens à l'ordinaire, ne différer que pour prolonger ses repas, n'en diminuer le nombre que pour en augmenter l'abondance, est-ce là pénitence ? Eh ! qu'importe donc, conclut ce Père, quand et comment on flatte, on entretienne une concupiscence qu'il s'agissait réellement de tempérer et de punir ?

Il est, en effet impossible, disait saint Léon, pape, que dans le commerce habituel du monde, dans cette dissipation presque continuelle où nous vivons, dissipation soit des affaires soit des plaisirs même permis, il est, dis-je, impossible que les âmes les plus justes ne se souillent peu à peu. C'est donc un admirable trait de la divine Sagesse de nous avoir ménagé cette espèce de remède pour nettoyer, si j'ose ainsi parler, la crasse et purger toutes les affections vicieuses que, dans le reste de l'année, nous aurions pu contracter. Vous en concevez par là la nécessité pour les plus justes ; ah ! que dirons-nous des pécheurs ?

Sainte quarantaine, s'écriait saint Augustin ! (Messieurs, que de beautés touchantes dans ce morceau du saint docteur ! Appliquez-vous-y, je vous prie ; c'est presque toute sa sixième *Homélie sur le jeûne du Carême.*) Temps heureux, temps vraiment favorable pour honorer Dieu, favorable pour l'apaiser, favorable pour demander, favorable pour obtenir, favorable à la pratique de toutes les vertus, favorable à la destruction de tous les vices ! Mes frè

res, recevons-le donc, accueillons-le, pour ainsi parler; ce saint temps, je ne dis pas avec respect, avec soumission, mais avec joie, avec amour. Jeûnez, parce que vous avez péché; jeunez, pour ne pécher plus; jeunez, pour rentrer en grâce avec Dieu; jeûnez, pour persévérer dans la grâce que vous aurez reçue. Mais que la durée de ce jeûne ne vous effraye ni ne vous rebute. Plus le jeûne sera long, plus efficace sera le remède, plus abondante sera la rédemption. Quarante jours: pour tous nos différents besoins, est-ce donc trop? Non, le terme ne pouvait être fixé avec plus de sagesse; il n'est ni trop court pour obtenir, ni trop long pour mériter. Qu'il paraisse long à celui qui ne reconnaît point ses fautes, qui ne s'en repent point, qui néglige ou qui désespère d'obtenir grâce. Mais pourquoi parler de désespoir? Dans ces heureux jours je crois voir tout ouvert; oui, l'Eglise ouvre déjà tous ses trésors de miséricorde. Me flatté-je? Tous les cœurs ne s'ouvrent-ils pas au repentir et toutes les bouches à l'aveu de leurs désordres? Les cieux en même temps vont s'ouvrir pour admettre nos regrets et nos vœux, et nous renvoyer le pardon.

Autrefois, Seigneur, votre vengeance éclata pendant quarante jours pour punir l'univers. Votre sagesse aujourd'hui fixe le même terme à vos miséricordes pour le purifier. Que j'aime à me représenter sous un vrai déluge de grâces, de même, mais bien plus heureusement qu'autrefois, sous un déluge de colère, l'iniquité confondue, la justice triomphante, le vice abîmé, la vertu couronnée et portée jusqu'aux cieux! Quarante jours de jeûne et de pénitence opéreront ces effets merveilleux... Flatteuse illusion peut-être! Ils peuvent vraiment les produire, mais parmi nous les produiront-ils?

Hélas! mes frères (permettez-moi cette idée et cette expression), ces quarante jours vont être pour nous un temps de véritable crise. Mais que vais-je dire, et quelque intéressant que soit ce discours, qui de vous daignera y faire attention, ou du moins s'en ressouvenir? Tout pécheur que je suis moi-même, je viens aujourd'hui faire auprès de vous l'emploi du juste Noé, je viens inviter les pécheurs à se mettre à l'abri du foudre qui déjà gronde sur leurs têtes. L'Esprit de Dieu qui me saisit, me force presque malgré moi-même à vous le dire. Ah! grand Dieu, pardonnez-le moi! Peu s'en faut que je n'ose vouloir, ainsi que Jonas, résister à vos ordres, et fuir de devant votre face, non pas certainement dans la crainte que vous ne pardonniez dans l'intervalle de ces quarante jours, mais vraiment dans la crainte que nos instructions ne rendent ce peuple encore plus coupable, et ne hâtent l'exécution de nos menaces. D'une part, l'excès d'irreligion, et conséquemment de crimes, auquel nous sommes enfin parvenus; de l'autre, tant de fléaux que le Seigneur fait successivement tomber et toujours inutilement sur nous, ne nous autorisent que trop à menacer enfin le siècle de son dernier naufrage. Eh! Messieurs, saint Augustin parlant à peu près ainsi prophétisa-t-il faux pour l'Afrique, et en particulier pour sa malheureuse Hippone? Toute la grâce que put obtenir le saint pasteur fut de n'en être pas témoin lui-même.

Cependant, ajoutait-il encore, contre ce déluge de maux que je vois prêt à nous submerger je vous montre, je vous offre encore une ressource. Voici l'arche, qui sera toujours victorieuse des vents et des flots. Comme Noé recut tous ses enfants dans son arche et y sauva les tristes débris du genre humain; ainsi notre unique désir serait à présent de vous rassembler tous dans celle-ci: c'est l'Eglise; on ne peut non plus y périr que dans l'arche; venez donc, hâtez-vous de venir y chercher un asile. Mais souvenez-vous que l'Eglise est à présent dans la tristesse et les larmes, dans l'abstinence et dans le jeûne. A ces signes de pénitence on reconnaîtra ceux qui veulent appartenir à cette arche mystique. Puissions-nous en multiplier assez le nombre pour qu'ils soient en état de faire violence à la justice de Dieu et de sauver encore la société même. Ah! mes frères, du moins vous en particulier, j'ose de la part de Dieu vous le promettre, vous échapperez au naufrage et vous vous sauverez vous-mêmes.

Je ne suis donc plus étonné que saint Jean Chrysostome, comme vous l'avez vu au commencement de ce discours, entrât dans les plus beaux transports de joie dès qu'il voyait approcher le carême. C'est une ressource immanquable, disait-il, que nous avons tous les ans contre la colère de Dieu, ou plutôt contre nous-mêmes. Comment cela? Parce qu'il n'est personne, ajoute le saint docteur, qui ne se soumette avec joie à la loi du carême.... Il n'est personne!,.. O l'heureux temps! Oui, poursuit saint Jean Chrysostome, les empereurs, les monarques, les princes ne s'en croient pas plus dispensés que le simple peuple; la cour en donne l'exemple à la ville, la ville le donne à la campagne; l'artisan le plus laborieux modérera plutôt son travail que son jeûne; jusqu'aux pauvres mêmes se font un scrupule d'user à présent de la libéralité du riche. Idolâtres, hérétiques, venez tenter aujourd'hui nos chrétiens, promettez, menacez, nous sommes certains que vous n'engagerez aucun d'eux à toucher les nourritures proscrites.

O saint docteur, que vous aviez bien profondément imprimé ces sentiments dans tous les cœurs! Plus d'un siècle après, on vit, dans un temps de disette, un de nos empereurs les plus religieux (Justinien) vouloir autoriser le peuple à enfreindre l'abstinence du carême, sans qu'un seul, je dis un seul, des chrétiens osât se le permettre.

Aussi, Messieurs, tout ce que saint Jean Chrysostome croyait devoir faire pendant ce saint temps, c'était d'inviter, d'exhorter son peuple, non pas à jeûner, mais à hono-

rer, comme il le dit lui-même, à sanctifier le jeûne. Jeûner, en effet, ce n'est pas assez selon l'intention de l'Eglise. Le jeûne qu'elle prescrit doit, en macérant notre chair, tourner véritablement au profit de notre âme. C'est ce que nous allons tâcher de vous apprendre dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ne cessez, prophète, d'élever votre voix et d'instruire mon peuple, disait le Seigneur à Isaïe. (*Isa.*, LVIII.) Plusieurs d'entre ce peuple paraissent à présent me chercher et vouloir se rapprocher de moi; et ne m'accuseront-ils pas d'injustice si je me refuse à leurs empressements? Nous avons jeûné, nous jeûnons, diront-ils, nous nous sommes humiliés devant vous, et vous ne nous avez point regardés. Oui, vous avez jeûné, continue le Seigneur; mais votre jeûne était-il digne de moi? Est-ce vraiment pour moi que vous avez jeûné, comme s'exprime un autre prophète : *Nunquid jejunium jejunastis mihi?* (*Zach.*, VII.) Jeûner pour le Seigneur, c'est réellement mettre son jeûne à profit pour son âme. Expliquons-nous : 1° consacrer à la religion ce qu'on retranche au monde; 2° consacrer à la charité ce qu'on retranche à la cupidité : voilà, mes frères, ce qu'ont enseigné les prophètes et tous les saints docteurs; et voilà proprement ce que j'ai nommé macérer sa chair au profit de son âme.

Je dis que la première obligation du carême, outre le jeûne; ou plutôt la première règle pour honorer et sanctifier le jeûne, selon l'expression des saints docteurs, est de consacrer à la religion ce qu'on retranche au monde. Il faut donc, en effet, commencer par retrancher au monde, oui, du moins une partie du temps que l'on donnait habituellelement à son commerce, à ses affaires et à ses plaisirs, pour le donner de surcroît, ce temps, à la religion.

C'est Jésus-Christ lui-même qui, en consacrant notre jeûne par son exemple, en a de même consacré, pour ainsi dire la forme, dit saint Augustin. Avant que de commencer sa vie publique, il veut s'y disposer par le jeûne; et c'est dans le désert que l'Esprit divin le conduit d'abord. Là quelle pût être pendant ces quarante jours de jeûne son occupation, sinon de s'entretenir avec son Père et de traiter, de concerter avec lui, le grand ouvrage de la Rédemption du genre humain? Enfin, quelle est, après ce long et rigide jeûne, la première leçon qu'il nous donne : leçon, ce me semble, la plus propre et à nous diriger et à nous soutenir dans l'imitation qu'il prétendait que nous fissions un jour de son exemple? Le pain de la terre, dit-il, n'est pas la seule nourriture de l'homme; malheur donc à celui qui en fait l'unique objet de ses inquiétudes et de ses soins! Ce n'est pas même la plus nécessaire; malheur par conséquent encore à celui qui la préfère, et qui fait de se la procurer son occupation principale! La parole de Dieu : voilà ce qui fait vraiment vivre l'homme; puisque c'est ce qui le fait vivre pour l'éternité.

Admirable maxime que nous ne devons point perdre de vue pendant tout ce saint temps. Ce monde à présent, mes frères, conclut saint Augustin, doit donc être pour nous une espèce de désert où, comme séparés de la société, oubliant pour quelque temps les intérêts charnels, nous portions sur nos âmes toute l'attention dont nous privons nos corps.

L'Eglise regarda toujours cette occupation chrétienne comme essentielle au carême. Autrefois il n'était pas besoin d'interdire aux chrétiens les assemblées et les fêtes profanes; elles étaient toutes proscrites alors. Les théâtres étaient fermés, tous les spectacles suspendus; jusqu'aux affaires publiques étaient interrompues. C'étaient donc les occupations les plus légitimes, les plaisirs les plus innocents que les saints docteurs exhortaient leurs peuples à retrancher, du moins en partie, pour en consacrer le temps à la religion. Et pourquoi de nos jours encore l'Eglise, pendant tout ce saint temps, multiplie-t-elle ses offices, allonge-t-elle ses prières? pourquoi de toutes parts autour de nous la voix des ministres retentit-elle sans cesse? Est-ce donc pour les ministres seuls que les solennités redoublent dans nos temples? Hélas! et pour qui la loi de Dieu s'y explique-t-elle si fréquemment?

Vous prétendez jeûner, disait saint Ambroise. En effet, vous vous abstenez scrupuleusement des viandes proscrites, vous restreignez précisément vos repas dans les bornes étroites que l'Eglise prescrit; mais rien de changé dans vos occupations habituelles et journalières. La même cupidité vous emporte toujours dans le même tourbillon d'affaires; sans nécessité, sans besoin, ni du côté du prochain ni du vôtre; tous les moments de chacune de vos journées sont employés pour la terre. Même empressement agite ceux-ci, même application concentre ceux-là, même ardeur les intéresse et les occupe tous pour une fortune temporelle. Ce qui pourrait être innocent le reste de l'année ne l'est plus aujourd'hui. Dans tout cela, poursuit saint Ambroise, qu'y a-t-il pour Dieu, qu'y a-t-il pour votre âme? Le culte de Dieu, le soin de votre âme, voilà cependant ce qui doit maintenant préférablement à tout vous occuper. Sans cela... ah! quelle morale! mes frères. Mais enfin faut-il donc vous en prêcher d'autre que celle des saints docteurs? Sans cela, je vois bien que vous avez changé l'heure et la matière de vos repas, mais je ne vois pas que vous ayez jeûné pour le Seigneur : *Videri potes tardius te refecisse, non Domino jejunasse.* Le saint docteur se sert ailleurs d'une expression plus forte encore : Vous avez beau vous abstenir ainsi de nourriture; non, vous ne jeûnez pas : *Quamvis abstineas, non jejunas.*

Vous prétendez jeûner. Et quel de vos amusements ordinaires avez-vous retranché? Je ne parle pas des plaisirs illicites; les détester, les fuir, c'est l'obligation essentielle

et permanente de tous les jours de votre vie. L'obligation du carême, c'est de vous priver des plus permis, dit saint Grégoire. Etendez si loin qu'il vous plaira cette règle; plus vous l'étendrez, plus vous entrerez dans l'esprit des saints docteurs. Cependant une vaine curiosité vous amuse toujours de lectures agréables et frivoles; votre esprit léger ne cherche pas moins à se dissiper, à s'évaporer de toutes parts dans les compagnies et dans les cercles du monde; le jeu n'est-il plus un remède à votre inaction contre l'ennui qui partout vous poursuit et vous dévore? Quelque innocents que je suppose tous ces plaisirs en eux-mêmes, puis-je dire que si vous jeûnez vous jeûnez vraiment pour le Seigneur? *Quamvis abstineas, non jejunas.*

Vous prétendez jeûner. Et vous n'êtes ni plus fervents dans le service de Dieu, ni plus assidus dans nos temples, ni plus avides de la divine parole. La vraie demeure d'un chrétien pendant toute cette suite de jours, dit saint Augustin, c'est l'église. La seule infirmité ou des occupations absolument indispensables doivent vous la faire quitter. Si ce sont les embarras de la cupidité ou les sollicitudes de l'ambition qui vous en éloignent, attendez-vous, je vous en avertis, mes frères, à être traités comme déserteurs par Jésus-Christ. Y venir dès le matin, reprend saint Ambroise, y passer une bonne partie de la journée, rendre grâces à Dieu, demander pardon de ses péchés passés, prendre des mesures pour éviter la rechute, ou prier, ou lire, ou entendre l'explication des divines Ecritures, voilà toute la vie d'un chrétien pendant le carême. Autrement ne nous vantez pas votre abstinence et votre jeûne. Vous jeûnez, j'en conviens; mais ce n'est pas pour le Seigneur, puisque ce n'est pas pour le profit de votre âme : *Quamvis abstineas, non jejunas.*

Savez-vous en effet, mes frères, reprenait saint Augustin, comment je regarde le temps du carême? C'est un temps de récolte spirituelle où nous devons pourvoir notre âme pour tout le reste de l'année; faire provision de forces pour résister aux ennemis de notre salut, de grâces pour soutenir nos forces, de mérites pour attirer sur nous les grâces. Mais cette récolte, cette provision, comment les ferez-vous? Ecoutez, le saint docteur l'enseigne : Le temps que vous donnez au jeu tous les jours, je vous le demande pour de saintes lectures; le temps que vous perdez en conversations vaines et frivoles, employez-le à converser avec des guides éclairés qui vous dirigent, ou à entendre des ministres zélés qui vous instruisent, et de tant d'heures que vous prodiguez à un travail utile véritablement, mais non pas certainement indispensable, quoi! ne pourriez-vous rien retrancher pour méditer la loi de Dieu et pleurer vos péchés?

Hélas! mes frères, dit encore saint Augustin, toujours occupés pour notre corps, ne ferons-nous jamais rien de particulier pour notre âme? Car enfin, de tous vos plaisirs, de toutes vos affaires, quel est l'objet? Prenez donc garde, je vous supplie, quelle immense partie de votre vie est employée pour votre corps, et dites-nous de bonne foi quelle est celle qui se rapporte directement au soin de votre âme? Qu'est-ce cependant que votre corps? Un peu de poussière; et votre âme est l'image de Dieu. Quoi! l'image de Dieu vous semble-t-elle moins mériter d'attention qu'une vile portion de terre? Vous l'affligez maintenant, il est vrai. Je l'ai toujours supposé dans cette seconde partie, et j'ai trop de plaisir à le croire, en effet. Oui, vous macérez votre chair par l'abstinence et par le jeûne; mais, je vous en conjure, achevez donc. Car je ne puis vous le dissimuler, conclut saint Augustin, si vous ne spiritualisez, pour ainsi dire, votre jeûne par de longues et fréquentes prières, par une assiduité constante à demeurer dans nos églises et à y écouter la parole de Dieu, par une application réfléchie à ce que vous y aurez entendu, et par une suite de sérieuses lectures, hélas! je tremble que ce remède que vous croyez donner à votre âme ne devienne pour elle une espèce de poison qui ne servira qu'à envenimer ses plaies : *Ipsa medicamenta convertuntur in vulnera.* Encore une fois, achevez donc, et faites enfin tout ce qu'il faut pour que votre abstinence et votre jeûne profitent vraiment à votre âme. Consacrer à la religion ce qu'on retranche au monde, c'en est le premier moyen; mais ce n'est pas le seul. Il sera encore sans effet si vous ne consacrez de plus à la charité ce que vous retrancherez à la cupidité.

C'est ce sur quoi le Seigneur insistait davantage par son prophète. Je n'ai plus à vous proposer, Messieurs, que l'interprétation des saints docteurs sur ce beau morceau d'Isaïe. Vous jeûnez, disait le Seigneur, et vous n'êtes ni plus doux et plus humains dans la société, ni plus traitables à l'égard de ceux qui vous sont soumis ou qui vous doivent, ni plus charitables envers les pauvres. Eussiez-vous passé tout ce temps comme les plus grands jours de deuil, dans la retraite, dans la tristesse et les larmes, vêtus de sac, couverts de cendres; eussiez-vous poussé la mortification jusqu'à tomber en défaillance et à ne pouvoir soutenir votre tête; est-ce donc là ce qui s'appelle un jeûne et un jour agréable au Seigneur? *Nunquid istud vocabis jejunium et diem acceptabilem Domino?* (*Isa.*, LVIII.)

1° On dirait que vous ne jeûnez que pour exciter des troubles et des querelles : *Ecce ad lites et contentiones jejunatis.* (*Ibid.*) Votre voix aigre, hautaine, impérieuse, ou satirique et mordante, retentit de toutes parts. Ainsi vous prétendez jeûner? Non, non, mes frères, reprend saint Augustin; c'est sur toute espèce de dissensions et de discordes que votre jeûne doit s'étendre. Ce temps, dit ailleurs le saint docteur, est un temps de miséricorde dans le ciel; ce doit être un temps de miséricorde sur la terre. Que quiconque a fait tort se hâte de satisfaire; que quiconque a souffert se hâte de pardonner. Saint Jean Chrysostome et saint Grégoire veulent

davantage; ils veulent que tous à présent conspirent, que chacun de son côté fasse effort et s'empresse, cherche et saisisse toutes les voies de conciliation pour rétablir une paix parfaite dans la société. Ah! plût à Dieu qu'on le vît à présent s'établir et s'observer parmi nous ce beau jeûne, ce vrai jeûne que le Seigneur approuve et prescrit! *Jejunium quod elegi.* (*Isai.*, LVIII.)

2° Quelle dureté de votre part à l'égard de ceux qui, de quelque façon que ce soit, vous sont redevables! *Omnes debitores repetitis.* (*Ibid.*) Mais quoi! demande saint Jérôme, le Seigneur fait-il un crime d'exiger la justice? Non, mes frères, répond ce saint docteur; mais exiger avec violence, exiger avec rigueur ce qu'on ne peut vous rendre, voilà le crime. Sous prétexte de justice, enlever à un misérable son plus absolu nécessaire, l'enchaîner, comme dit le Prophète, et plonger, retenir son corps ainsi que son âme dans la plus désolante affliction, oui, voilà le crime. Ainsi vous prétendez jeûner? Non, non, continue le Seigneur lui-même; déliez, brisez ces chaînes, rompez ce joug de fer que vous avez imposé. Rien de plus juste en effet, dit saint Grégoire, dans un temps de macération et de pénitence, rien de plus juste que de renoncer à une justice trop sévère qu'on pourrait exiger. Il n'est point de moyen plus sûr d'engager Dieu à remettre avec bonté lui-même tant de dettes dont nous sommes chargés envers sa justice; car voilà le jeûne qu'il approuve et qu'il veut : *Jejunium quod elegi.*

3° Quel profit le pauvre a-t-il retiré de votre jeûne? Ah! je ne vois pas moins dans ce temps qu'en tout autre des troupes de misérables joncher, pour ainsi dire, et nos rues et nos places, expirant de faim; je n'entends pas moins aujourd'hui qu'autrefois leurs lamentables cris, leurs sanglots redoublés exposer leur misère à des oreilles toujours sourdes, et solliciter des cœurs toujours également insensibles à la pitié. Dans vos prétendus jours de jeûne, dit un autre prophète, quand vous prenez votre nourriture, ah! vous ne pensez donc qu'à vous-mêmes : *Vobis comedistis et vobismetipsis bibistis.* (*Zach.*, VII.) Ne se nourrir que pour soi-même, c'est, dit saint Grégoire, se procurer à soi-même, sans procurer en même temps aux pauvres les aliments, qui sont des dons du Créateur, communs à tous. Non, ne prétendez pas jeûner ainsi. Le pain que vous vous retranchez, dit le Seigneur, donnez-le à celui qui a faim; recueillez dans vos maisons ceux qui sont sans hospice; des ornements et des parures de votre luxe, dont ce temps de pénitence ne vous permet pas de faire usage, faites des vêtements à ceux que vous trouverez nus; surtout que ce soit avec joie, avec effusion de cœur que vous assistiez le pauvre, et remplissiez son âme affligée de consolation. Voilà enfin, voilà le jeûne que j'approuve et que je veux, dit le Seigneur : *Jejunium quod elegi.*

Sur ce dernier article, la morale des saints Pères est remarquable. Ce n'est qu'une voix uniforme de tous, pour nous avertir que l'essence même du carême consiste presque également et à se retrancher une partie de la nourriture ordinaire, et à donner aux pauvres la partie dont on se prive. Ce que le soleil est au jour, ce que l'âme est au corps, dit saint Pierre Chrysologue, l'aumône l'est au jeûne; et jeûner, sans jeûner pour le pauvre c'est tromper Dieu.

Elle vous étonne, Messieurs, cette morale. Ce redoublement d'aumône, que saint Augustin dit être du précepte le plus étroit pendant le carême; cette abondance, du moins cette commodité du pauvre que saint Ambroise dit devoir résulter de notre jeûne; surtout ces reproches amers que tous également faisaient à leurs peuples, de jeûner pour leur cupidité, si les pauvres ne profitaient pas de leur jeûne : avouez que tout cela vous semble inconcevable. Saint Jean Chrysostome en fournit l'explication. C'est qu'alors, selon le témoignage de ce saint docteur, il n'y avait pendant le carême aucune différence entre la table du riche et celle du pauvre; partout même frugalité, même simplicité, non-seulement sans luxe, mais presque sans apprêt. Ah! je conçois, et vous concevez sans doute par là, comment les pauvres pouvaient profiter si abondamment du jeûne des chrétiens. Mais aujourd'hui, mes frères, le carême semble ne rendre vos tables que plus raffinées, plus délicates, plus abondantes et toujours plus coûteuses. Eh! comment conclut saint Augustin, comment leur dirons-nous de nourrir le pauvre de leur jeûne, à ces hommes dont le jeûne ne fait que doubler la dépense? Mais aussi, concluons avec le prophète : Est-ce là ce que vous appellerez un jeûne et un jour agréable au Seigneur? *Nunquid istud vocabis jejunium et diem acceptabilem Domino?* (*Isa.*, LVIII.)

Achevons : car je ne puis enfin vous laisser ignorer, mes frères, que ce ne sont encore là que des moyens pour vous faire arriver à la véritable fin de l'institution du carême. Cette fin, c'est la transformation de vos cœurs, le changement de toute votre conduite, en un mot, une vraie pénitence capable de vous réconcilier parfaitement avec Dieu. Saint Jean Chrysostome appuyait cette dernière réflexion sur ce que l'Ecriture dit des Ninivites. On ne peut certainement un jeûne plus parfait que celui de ce peuple; cependant remarquez, dit ce Père, que ce ne fut pas précisément leur jeûne qui désarma la colère de Dieu. Quoi donc? Le Seigneur vit leurs œuvres : *Vidit Deus opera.* (*Jonas*, III.) Et quelles œuvres? poursuit le saint docteur. Qu'ils s'étaient convertis, qu'ils avaient quitté leurs péchés : *Quia conversi sunt.* (*Ibid.*) Voilà ce qui touche le cœur de Dieu : *Et misertus est Deus.* (*Ibid.*) Mais osons ajouter que ce jeûne, si vous l'observez de la manière dont nous venons de vous le prescrire de la part de l'Eglise, vous y conduira certainement, à cette véritable conversion que nous avons uniquement en vue.

O mes chers frères, réchauffons donc aujourd'hui toute notre ardeur, et ranimons notre

courage! Tel qu'un sage pilote, dit saint Pierre Chrysologue, qui, se mettant en mer, oublie pour un temps tout ce qu'il a de plus cher; il laisse, pour ainsi parler, sur le rivage tous les attachements qui pourraient l'attendrir, le faire regarder en arrière et même le distraire; il est tout entier à son travail, pour se prémunir contre les écueils et les tempêtes, et profiter des vents favorables qui le conduisent au port : tels nous devons être à présent, poursuit le saint docteur. Nous commençons une course longue et difficile, mais où il y a le plus à gagner pour nous. Renonçons pour un temps aux soins de notre habitation terrestre, perdons de vue la terre, portons au ciel tous nos regards; c'est là que luit l'astre divin qui doit régler notre marche; assurons-la surtout par une soumission prompte et fidèle à la discipline de l'Eglise; sous ce guide, déployons les voiles de toutes les vertus, surtout de la miséricorde; la croix de Jésus-Christ est la boussole qui nous dirigera; ayons les yeux continuellement fixés sur elle, elle nous fera sûrement éviter tous les écueils. Quels que puissent être les vents des tentations, les flots de la concupiscence, les orages de la chair, le souffle divin de l'Esprit-Saint nous poussera heureusement au port : c'est la sainte Pâque qui nous attend, mes frères. Quel prix inestimable nous y est préparé pour ce peu de travail et de pénitence! Tout ce que le Seigneur promettait à son peuple en récompense du jeûne dont il venait de prescrire la méthode : ce repos, cette douce allégresse, cette brillante lumière, ne peuvent en être que de trop faibles ombres. Jésus-Christ ayant jeûné quarante jours dans le désert est servi par les anges : voilà, mes frères, la vraie figure de notre récompense : *Ecce angeli accesserunt et ministrabant ei.*

Oui, déjà je crois voir dresser de la main des anges mêmes cette table spirituelle et divine, où, pour prix de notre abstinence et de notre jeûne, nous recevrons le pain des forts, ce pain au-dessus de toute substance, qui nourrit nos âmes et les fait vivre pour l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON V.

Pour le lundi de la première semaine de Carême.

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Cum venerit Filius hominis in majestate sua, et omnes angeli ejus cum eo, tunc sedebit super sedem majestatis suæ, et congregabuntur ante eum omnes gentes. (*Matth.*, XXV.)

Lorsque le Fils de l'homme viendra dans l'appareil de sa majesté, accompagné de tous ses anges, il s'assoiera sur son trône, et toutes les nations du monde paraîtront devant lui.

Fils de l'homme, dit un jour le Seigneur à son prophète, écoutez avec attention et retenez fidèlement ce que je vais vous révéler aujourd'hui; allez l'annoncer à mon peuple, et surtout ne lui cachez, ne lui dissimulez rien. Aussitôt, continue Ezéchiel, je vis une main qui étendit devant moi un grand livre écrit de toute part; mais hélas! je n'y lus que des lamentations, des malédictions et des anathèmes : *Scriptæ erant in eo lamentationes et carmen et væ.* (*Ezech.*, II.)

N'est-ce point là, Messieurs la triste situation où se trouvent trop ordinairement les ministres de l'Eglise? Elle leur ouvre l'Evangile, et leur ordonne de venir vous l'expliquer : *Ecce manus missa ad me in qua erat liber et expandit illum.* (*Ibid.*) Grand Dieu! fortifiez-nous, ainsi que vous fortifiâtes autrefois votre prophète; donnez-nous un front de diamant, un cœur de roche. Effrayés nous-mêmes des épouvantables images qui se présentent à nous, non, nous n'aurons jamais la force de les rendre; et comment oserions-nous prononcer tant d'horribles malédictions qui toutes (hélas!) retombent sur nous-mêmes.

Tels étaient, Messieurs, les sentiments de saint Grégoire de Nysse commençant à parler à son peuple du jugement dernier. Seigneur, si je pouvais du moins inspirer à ceux qui m'écoutent une partie de l'effroi dont je me sens saisi! Pénétrés de la crainte de Dieu, disait l'apôtre saint Paul, nous tâchons d'en pénétrer les autres : *Scientes timorem Domini, hominibus suademus.* (II *Cor.*, V.) Rien, en effet, de plus propre à émouvoir les pécheurs, à soutenir les justes dans la pratique de la vertu que les terreurs de ce grand jour. Saint Jean Chrysostome remarque que c'était le sujet le plus ordinaire des exhortations que les apôtres faisaient aux premiers fidèles. C'est aussi un des sujets qui se traitent le plus souvent dans nos chaires. Mais hélas! mes frères, l'habitude que vous avez de l'entendre traiter n'a-t-elle pas peut-être endurci vos cœurs contre l'impression qu'il y devrait sans doute faire? Dieu des vengeances, ne serait-ce donc que pour rendre nos auditeurs plus inexcusables que nous viendrions, ainsi que vos prophètes, leur annoncer vos terribles jugements. Mais enfin, vous nous ordonnez de parler; nous obéissons à vos ordres.

Ecoutez donc, mes frères, voici le jugement du monde : *Judicium mundi.* (*Joan.*, XII.) C'est le tableau général que Jésus-Christ nous ordonne de vous tracer. Le monde confondu, convaincu et condamné, ce sont les trois images qui le composeront. Le monde confondu par la vanité de ses biens : sujet de la première partie; convaincu d'erreur dans ses jugements; sujet de la seconde partie; condamné pour l'injustice de ses œuvres, sujet de la troisième partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Tout annonce à présent la vanité des choses humaines, disait saint Jean Chrysostome en traitant expressément ce même sujet. Leur vicissitude continuelle est une espèce de démonstration permanente de leur triste instabilité. Rien n'est produit dans l'univers que par la destruction d'un autre être. Un monarque même ne s'élève sur le trône, que parce que son prédécesseur en est renversé. Qu'est-ce donc que le monde?

Un vaste théâtre, dont la scène change sans cesse. Que sont à présent tous les plus grands héros de l'antiquité? Un peu de poudre. Bientôt il ne restera pas davantage de celui qui fait aujourd'hui la terreur ou les délices des nations.

Cependant, reprenait saint Jean Chrysostome en raisonnant sur une pensée de saint Paul, le néant du monde ne sera parfaitement démontré qu'au grand jour du Seigneur. C'est à cette époque fatale qu'il faut nécessairement renvoyer l'entière confusion du monde. Car enfin la mort n'enlève aujourd'hui que le monarque, par exemple; son sceptre lui échappe, mais son sceptre reste et subsiste après lui. Le voluptueux de même enseveli dans le tombeau, les plaisirs du monde ne sont pas moins vifs ni ses fêtes moins riantes; et pareillement les richesses dans leur flux et leur reflux continuel ne font que changer de possesseur. Il faut donc avouer que les grands revers, les révolutions éclatantes qui arrivent sur la scène du monde prouvent plutôt la vanité du grand, du voluptueux et du riche que celle de la grandeur même, de la richesse et des plaisirs. Pour confondre le monde avec éclat et sans réplique, c'est au dernier des jours que je viens le citer; jour affreux où je trouve enfin l'entier anéantissement de la grandeur, la cessation totale de tout plaisir sensible, et, si j'ose ainsi m'exprimer, le tombeau du monde même.

C'est, dit un saint docteur, ce que l'Esprit-Saint montrait en figure à Daniel. J'ai vu, dit le prophète, quatre animaux monstrueux qui fixèrent l'attention de l'univers et s'en rendirent maîtres. Ce sont, dit un ange au prophète, les monarchies du monde : *Regna sunt quæ consurgent de terra.* (*Dan.*, VII.) Je les considérais avec étonnement, continue Daniel, quand tout à coup je vis dresser un trône étincelant de flammes, où l'Eternel se vint asseoir. Un torrent de feu roulait devant lui; lui-même était environné de mille millions d'anges prêts à exécuter ses ordres. Aussitôt les cieux s'ouvrirent; une nue éclatante portait le Fils de l'homme : *Ecce cum nubibus cœli Filius hominis.* (*Ibid.*) Il s'approcha de l'Eternel qui lui remit toute sa puisance pour juger l'univers. Alors enfin je regardai ce qu'étaient devenus ces colosses prodigieux qui étonnaient la terre. Je les vis morts, étendus aux pieds du trône de l'Eternel : *Et vidi quoniam periisset corpus ejus.* (*ibid.*) Les temps avaient été donnés pour bornes à leur puissance. Les temps sont passés. Il n'est plus de grandeur que celle de l'Eternel et de son Fils : *Et vidi quoniam ablata esset potestas.* (*Ibid.*)

Ne parlons donc pas de ces signes éloignés dont Jésus-Christ nous menace, de ces guerres intestines qui déchireront le sein des empires, le sein des familles mêmes, en armant les sujets révoltés contre leurs maîtres et les enfants contre leurs propres pères; de ces guerres étrangères qui ébranleront les plus puissantes monarchies et renverseront les trônes le plus solidement fondés. Tout cela ne précédera le jour du Seigneur, que pour annoncer la chute prochaine de la grandeur même : *Ablata potestas.*

Jusque-là, grands du monde, dans la poussière même de vos tombeaux, vous jouissez de quelques restes de votre ancienne grandeur. Vos cendres honorées sous les monuments mêmes de votre vanité conservent encore je ne sais quel caractère de majesté; et vos noms, du moins dans la mémoire des hommes, semblent faire toute l'impression que faisait autrefois votre puissance. Mais bientôt, dit saint Jean Chrysostome, la terre ébranlée jusque dans ses fondements renversera tous ces ouvrages fastueux de la puissance humaine; et la gloire de ces maîtres du monde va s'ensevelir enfin pour toujours sous les ruines confondues de leurs palais et de leurs tombeaux.

La voilà donc cette fameuse Babylone, que vous avez bâtie pour être le monument éternel de votre puissance; c'est à vous, qui que vous soyez, que je viens l'annoncer de la part du Seigneur : *Tibi dicitur, rex* (*Dan.*, IV); non-seulement ce que Daniel annonçait au roi de Babylone, que votre empire passera : *Regnum tuum transibit a te* (*Ibid.*); que la mort vous chassera de ces palais où vous régnez, vous séparera de la société des hommes sur lesquels vous dominez aujourd'hui : *Et ab hominibus ejicient te.* (*Ibid.*) Portez plus loin votre vue, et dans un avenir plus proche peut-être que vous ne pensez, dans un avenir du moins certainement inévitable, voyez-les ces palais eux-mêmes devenus, selon la forte expression de Malachie, comme un peu de paille qu'un feu dévorant consume en un instant : *Sicut stipula* (*Malach.*, IV); afin, continue toujours le prophète, qu'il ne reste plus sur la terre la moindre racine d'aucune grandeur humaine : *Radicem non derelinquet.* (*Ibid.*)

Le terrible point de vue, mes frères! Le Seigneur, qui arrive dans tout l'appareil de sa majesté, fixe enfin sur lui seul l'attention de l'univers. Lui seul alors paraîtra redoutable, lui seul sera redouté. Tous les hommes, quels qu'ils aient été pendant leur vie, seront tous dans un niveau parfait. Monarques de la terre, dépouillez vos fronts du diadème, jetez bas, laissez votre pourpre : *Tolle, tolle coronam.* (*Ezech.*, XXI.) A côté du dernier de vos sujets vous n'aurez rien plus que lui. Héros fameux, savants célèbres, ôtez enfin toute ces marques d'honneur : *Aufer, aufer cidarim.* (*Ibid.*) Il ne vous reste plus aucun avantage sur le plus simple des bergers; et votre nom n'a rien de plus imposant que le sien. Dépositaires de l'autorité souveraine, pontifes, pasteurs du peuple, vos titres sont à présent respectables; mais ils ne vous sont donnés que pour en jouir jusqu'au jour de celui qui doit tout juger : *Aufer cidarim, tolle coronam.* La distinction, la gloire, l'autorité, la puissance, tout est réservé, tout appartient au Juge seul des vivants et des morts.

O monde, vante-nous donc à présent tes grandeurs! Tes plaisirs ont-ils rien de plus

solide? Il est inutile de distinguer ici entre les plaisirs permis et ceux qui ne le sont pas. La cessation totale de tous les plaisirs de la terre, c'est une des époques fatales qui marqueront la venue du Seigneur.

De là, dit un saint docteur, le deuil général dont se couvrira toute la nature à la première approche de ce grand jour. Ah! quel plaisir pourrait avoir lieu dans cette affreuse désolation prédite en tant de manières par les prophètes, annoncée si expressément par Jésus-Christ? D'une part les airs empestés, chargés de vapeurs malignes; de l'autre la terre resserrée, et refusant aux hommes leur nourriture; la mort, armée du double dard de la famine et de la peste, porte la consternation de contrée en contrée. Que d'horribles phénomènes dans les cieux! Les étoiles éclipsées, le soleil perdant sa lumière, la lune teinte de sang. Bien loin de penser encore à la volupté, les hommes sécheront tous de frayeur et d'effroi. O jour de tribulation, de calamité, de misère, jour de ténèbres et d'horreur! s'écriait un prophète. Je troublerai, dit le Seigneur, j'épouvanterai tous les hommes: *Tribulabo homines.* (*Soph.*, I.) Ainsi que des insensés, frappés d'aveuglement, ils erreront çà et là sans tenir de route certaine; leurs mains seront sans force, l'épouvante dont ils seront saisis glacera tous leurs sens; mais leur cœur surtout se fanera de douleur et de tristesse. Tels que des daims timides, continue le prophète, ils chercheront à fuir la majesté du Dieu qui les poursuit; frappés de la terreur qu'il leur imprime, ils iront se cacher dans les cavernes et dans les antres, jusque dans les abîmes de la terre. Hélas! ils ne trouveront nulle part d'asile assez sûr pour calmer ou diminuer leur frayeur. Ils se rencontreront l'un l'autre, ils voudront s'éviter, et demeureront immobiles d'effroi. Mais moi-même, grand Dieu, que prétends-je décrire? En vain j'emploie toutes les expressions que vous avez dictées à vos prophètes; je sens que je peins trop faiblement. Et ce n'est là que le prélude de votre arrivée, Dieu des vengeances. Ah! que sera-ce du moment où vous paraîtrez?

Il paraît, en effet, comme je l'ai dit, pour anéantir tous les plaisirs, ainsi que toutes les grandeurs de la terre. C'est donc pour cela qu'il continue à annoncer sa venue, par la destruction de tous les instruments de tout plaisir sensible. En vain ils ont amassé des richesses, disait le prophète Isaïe: ils ont embarrassé tout l'univers de leurs superbes équipages; ils l'ont couvert des temples de leur luxe; et pour éterniser, en quelque sorte, leur mollesse, ils ont réduit en art chacune de ses inventions. Mais le jour du Seigneur, continue le prophète, sera le dernier jour de tous ces arts voluptueux inventés pour corrompre l'âme en la flattant par tous les sens. Ils seront tous brisés et périront dans un dernier naufrage, ces riches vaisseaux de Tarse qui fournissaient à leurs délices : *Dies Domini super naves Tarsis* (*Isa.*, II); et vous, beautés de la terre, vous serez démasquées, votre fausseté se trahira; quand le Seigneur viendra se montrer dans sa gloire, vous paraîtrez enfin ce que vous êtes, un peu de boue, un vil amas de poudre : *Dies Domini super omne quod visu pulchrum est.* (*Ibid.*) Mais qu'est-il besoin de détails? Quel plaisir, en effet, quel agrément du monde pourrait rester, quand le monde même périra?

Vous tous qui êtes attachés à ce monde, éclatez en gémissemements et en regrets, continue le Prophète; voici le jour de ravage, le grand jour de carnage et de meurtre: *Ululate, vastitas a Domino.* (*Isa.*, XIII.) Les vases de la fureur du Tout-Puissant se répandent sur la terre pour la détruire; déjà ce n'est plus qu'une vaste solitude sans un seul habitant. Si les guerres, les pestes et les famines ont épargné quelques hommes, ils périront sous le glaive du Seigneur. Car c'est moi-même, dit le Seigneur, qui tirerai le glaive; il ne rentrera point dans fourreau tant qu'il restera un seul homme. Le juste et l'impie tomberont également sous les efforts redoublés de mon bras. Ensuite, continue le Seigneur, je remuerai le ciel : *Super hoc turbabo cœlum.* (*Ibid.*) Le soleil sortira de sa route ordinaire pour enflammer toute la nature; les étoiles embrasées porteront l'incendie dans toute l'immense étendue des cieux. La mer mugissante franchira ses bornes pour inonder et abîmer la terre; mais, selon la prédiction de saint Pierre, l'élément du feu prendra le dessus sur tous les autres, les consumera tous, desséchera la mer même. La terre en même temps perdra son équilibre : *Movebitur terra de loco suo.* (*Ibid.*) J'avais pensé d'abord à prendre une figure de ce grand jour dans ce que l'Ecriture raconte de la Pentapole réduite en cendres. Non, non, jamais on ne vit rien qui puisse aider à se former l'idée de cette désolation générale, on ne peut rien imaginer qui en approche. Représentez-vous, si vous voulez, tout ce grand univers comme une vaste fournaise où les flammes concentrées, en quelque sorte, se replient sur elles-mêmes pour dévorer en un instant tous les ouvrages du Créateur. Il n'y a donc plus de firmament, plus de ciel, plus de terre, plus de mer, dit saint Jean Chrysostome : *Cœlum, terra abiit, et mare jam non est.*

Elevons-nous maintenant sur ces ruines. Placés sur cet amas de cendres qui font à présent ce bel univers, regardez, vous dirai-je, mes frères : voilà donc enfin, voilà ce que c'est que le monde. A la vue de ce triste chaos, où par une dernière révolution vient de retomber toute la nature, qu'en pensez-vous maintenant? vous demandé-je; le monde est-il assez bien confondu? Vos cœurs à présent le trouvent-ils aussi aimable? Vous, pauvres, regretterez-vous encore ses biens, ses grandeurs, ses plaisirs? Vous riches, y serez-vous encore attachés? Mais, Messieurs, ce n'est là, si j'ose m'exprimer ainsi, que le premier acte du jugement du monde.

Confondu par la vanité de ses biens, voyons-le convaincu; convaincu d'erreur dans ses jugements, sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le monde n'est que mensonge et fausseté. Il est faux dans ses biens; il l'est encore plus dans son esprit. Ses biens ne sont que vanité; ses jugements ne sont qu'erreur. Cependant il juge de tout, il juge la Divinité même. N'est-il pas juste, Messieurs, que le Seigneur ait son tour? Le jugement que chaque homme subit en particulier après sa mort, punit le vice, couronne la vertu; Dieu est vengé. Mais cette vengeance secrète et cachée intéresse trop peu le monde. Ses préjugés n'en règnent pas moins. D'une part, la Divinité toujours est en butte aux sophismes calomnieux de l'incrédule et de l'impie; tandis que la vertu, d'autre part, est méconnue, souvent persécutée; et quelquefois le vice, en prenant les dehors de la vertu s'en arroge les droits, en usurpe le prix. Le Seigneur se doit à lui-même, il doit à la vertu une réparation publique et solennelle. En conséquence il faut, selon l'expression de saint Paul, que nous soyons tous manifestés au tribunal de Jésus-Christ, afin que le monde authentiquement convaincu d'erreur fasse enfin le double hommage qu'il a si longtemps refusé 1° à la Divinité, 2° à la vertu.

Entendez-vous, disait le Prophète, ces insensés, qui dans leurs écoles de libertinage et de débauche applaudissent au hasard heureux auquel ils se croyaient redevables de leur existence ; ils s'exhortent et s'animent l'un l'autre à se hâter de jouir des voluptés, dont un entier anéantissement les privera bientôt. Les plus modérés y agitent en forme de problème s'il est un Dieu: *Si est Deus* (*Psal.* LXXII); et au cas qu'il faille admettre un Dieu, s'il est une providence : *Aut si est scientia in Excelso.* (*Ibid.*) Ah! tremblez, incrédules, reprenait saint Jean Chrysostome, tremblez. Ce n'est pas, continuait ce sage docteur, que je prétende aujourd'hui vous réfuter en règle et par principe : non, ce n'est pas ici le lieu; mais ce que vous ne croyez pas aujourd'hui vous le verrez un jour. Quelle accablante conviction, mes frères, que celle dont on vous menace, et que je vais vous annoncer!

Tous les hommes ensevelis sous les débris du monde réduit en poudre ; les anges partiront des quatre parties de l'univers; *la trompette fatale sonnera*, dit saint Paul (I *Cor.*, XV); *en un clin d'œil*, au premier ordre du Tout-Puissant, quel nouveau frémissement dans toute la nature! Les os épars çà et là se rapprochent, les cendres de l'univers semblent se ranimer. Un bruit épouvantable de tonnerre se fait entendre; les portes de l'enfer se brisent, le brillant empirée s'entrouvre, les âmes sortent. Au même instant, ce qu'il y a eu d'hommes depuis le commencement du monde jusqu'à ce dernier jour, tous reparaissent sous les mêmes traits qu'ils eurent chacun pendant leur vie : Ah! venez, savants orgueilleux, aveugles adorateurs de vos propres génies, venez à présent, et dites-nous : Est-il donc vrai ou que ce monde exista toujours, ou que de lui-même il est sorti du néant? Est-il donc vrai que dans l'homme il n'est rien outre la matière; que ce qui pense et veut en nous n'est qu'une faible vapeur, un feu subtil et léger, qui se dissipe et se perd dans les airs? En vain nous tâchons aujourd'hui de dessiller vos yeux. Ah! la majesté de Dieu les dessillera malgré vous-mêmes. Monde impie, viens donc voir à présent s'il y a un Dieu!

Le soleil anéanti, les étoiles par conséquent éteintes, dans une affreuse nuit dont rien ne peut plus adoucir les horreurs, l'innombrable multitude du genre humain ressuscité errant dans les ténèbres de l'épouvantable cahos de la nature; tout à coup, ainsi qu'un éclair : *Sicut fulgur* (*Luc.*, X.) le Fils de Dieu paraît et remplit tout l'univers de sa lumière. Ah! le soleil dans le plus beau des jours, jette un éclat moins vif et moins perçant. Il vient dans toute la majesté d'un Dieu, pour se faire reconnaître Dieu par les incrédules et les impies. N'est-ce point assez dire? Hélas! mes frères, s'écriait saint Jérome expliquant le Prophète; hélas! personne ne peut imaginer la majesté de ce grand jour : *Quis poterit cogitare?* Ah! qui pourra donc en soutenir la vue? *Quis stabit ad videndum?* Les vertus même du ciel en seront émues et troublées, dit l'Evangile; et les impies où se cacheront-ils? Ils chercheraient en vain à se cacher. La majesté de Dieu, qu'ils voudraient éviter, les poursuivra; ou plutôt sa puissance, à laquelle rien ne résistera plus alors, sa puissance les entraînera malgré eux au pied de son trône.

Des nuées enflammées, étincelantes d'éclairs, bruyantes de foudres et de tonnerres le formeront, ce trône, selon la description qu'en faisait le prophète. Les Séraphins, continue-t-il, se voilant la face de leurs ailes, le soutiendront au milieu des airs. Mais ce que je voudrais représenter, c'est la majesté du Juge même. Tel qu'un guerrier redoutable, dit encore un prophète, il s'armera pour la vengeance : ses yeux étincelants du feu de sa colère, sa voix semblable aux mugissements d'une mer en courroux; autant il eut de plaisir autrefois à répandre ses bienfaits, autant dit-il, il en aura pour lors à signaler sa juste fureur. Son indignation, après avoir désolé l'univers, s'arrêtera, s'attachera tout entière sur l'homme. La croix, objet de vos railleries et de vos mépris, esprits incrédules, la croix sera son sceptre. Ah! quelle foudre plus atterrante que cet ancien instrument de salut?

Doutez donc encore s'il est une Providence. Les traits sous lesquels nous vous la représentons aujourd'hui, vous semblent peindre un Dieu capricieux, barbare, qui allume des feux éternels pour des créatures qu'il peut sauver. Alors vos abominations, mises au grand jour en contraste avec tant de grâces que vous avez reçues, la justifieront cette Providence, pour vous rendre

seuls coupables de votre perte. La fausse idée, que vous vous formez de la miséricorde, vous semble un principe incontestable pour établir un tolérantisme universel surtout en matière de foi. Sur ce principe, vous croyez rendre gloire à Dieu, en ouvrant indistinctement le séjour de la béatitude à tous les hommes. Mais la justice a ses droits aussi bien que la miséricorde. Vous les avez méconnus ; vous en ferez l'épreuve. La rigueur de ses coups vous apprendra s'il sait frapper : *Scietis quia ego Dominus percutiens.* (*Ezech.*, VII.)

Rassurez-vous cependant, esprits forts, tandis que les plus saints, frémissant de crainte dans l'attente du moment où la discussion commencera, demanderont en grâce à leur Juge de ne point les juger, et n'oseront se flatter d'être purs à ses yeux. *Nunquid melior es?* Etes-vous donc plus innocents, plus justes? Mais vous êtes plus intrépides.

Eh bien rassurez-vous; tandis que cette multitude de malheureux, qui sont péris dans les ténèbres de la gentilité, avoueront par leurs cris, leurs hurlements affreux la justice du Dieu prêt à les condamner. *Nunquid melior es?* Avez-vous donc reçu moins de grâces? Avez-vous mieux profité de celles que vous avez reçues?

Rassurez-vous cependant encore, osez même faire le procès à l'Eternel qui les condamne. Accusez-le de n'avoir point fait assez pour vous sauver, ou de vous condamner sans sujet : accusez-le, tandis que tous les esprits infernaux, transportés de désespoir et de rage, vous reprocheront tant de moyens de salut que vous avez négligés; vous reprocheront la patience de Dieu qui vous a si longtemps soufferts, attendus si longtemps. *Nunquid, nunquid melior es?* N'êtes-vous comme eux coupables que d'un seul crime? Le sang de votre Juge a-t-il coulé pour eux comme pour vous? Ah! taisez-vous enfin en présence du Seigneur : *Ante faciem Domini silete.* (*Soph*, I.) Oui vous vous tairez alors, vous serez convaincus. Et la Divinité triomphera pour faire triompher la vertu.

A cet effet d'abord, au mouvement confus, au bouleversement tumultueux de la nature succédera tout à coup un calme profond. Tout se fait en présence du Seigneur qui juge avec tranquillité l'univers, dit l'Ecriture : *Cum tranquillitate judicas.* (*Sap.*, XII.) Les consciences alors seront manifestées, les plus secrets replis de cœur seront découverts. Ce sera, si j'ose ainsi m'exprimer, le tableau général du genre humain; la vie de chaque particulier y sera représentée dans le détail le plus circonstancié, le plus exact, de vos actions, de vos démarches, de vos conversations, de vos réflexions les plus secrètes, aucune n'y manquera. Par un des plus inconcevables prodiges, la vue de chaque homme au même instant embrassera chaque partie de cet immense tableau, sans que la multitude y fasse aucune confusion d'objets, sans que la vue distincte qu'un chacun aura de tous les autres hommes distraye l'attention qu'il aura sur soi-même. Mais ce que je vous prie, Messieurs, de remarquer plus particulièrement, c'est que chaque objet sera représenté avec ses vraies couleurs; point de vices palliés, point de vertus masquées; les crimes y seront caractérisés dans leur degré précis de malice; et rien n'y paraîtra vertu que la plus pure vertu.

La lumière des impies, selon l'expression de Job, s'éteindra donc enfin : *Lucerna impiorum extinguetur.* (*Prov.*, XIII.) C'est-à-dire, toutes ces fausses règles de conscience, que le monde autorise généralement de son suffrage, disparaîtront; et vous verrez si cette morale que nous vous prêchons aujourd'hui, outre en effet l'Evangile et excède vos forces. C'est-à-dire, tous ces prétextes, dont vous croyez si bien justifier votre conduite, s'évanouiront; et vous verrez si votre état vous obligeait, en effet à ces prétendues bienséances que vous vous permettez; si votre santé exigeait, en effet, ces dispenses que vous prenez. C'est-à-dire, tous les masques, dont vous vous couvrez pour en imposer au public et peut-être à vous-même, tomberont; et vous verrez votre réputation de justice changée tout à coup dans la plus horrible confusion. Alors ceux, en qui la vertu aura été reconnue pure, s'élèveront, dit le Sage (*Sap.*, V), contre les impies qui les ont persécutés. La séparation des uns et des autres deviendra nécessaire, et finira une seconde scène du jugement du monde.

Qu'on vous dise, mes frères, que la mort un jour vous séparera de tout ce que vous avez de plus cher au monde; cette triste idée sans doute vous fait frémir : séparation momentanée, qui ne peut même être comparée à celle-ci, séparation éternelle, séparation aussi humiliante pour les uns que glorieuse pour les autres. Mais c'est ici surtout que tes jugements, monde aveugle, seront bien confondus. Tu ne reconnais de distinction entre les hommes que celle qu'y mettent la naissance, les emplois, surtout les richesses, le bel esprit, la faveur; la vertu nulle part n'est comptée pour faire rang dans le monde. La vertu seule alors distinguera les hommes tous réduits à deux seules classes : les pécheurs et les justes.

Les anges qui, jusque-là environnant le trône du Fils de Dieu auront fait son cortége, partant ainsi qu'un tourbillon de feu, le glaive en main, vont faire cette séparation dernière. Tous les liens de la nature, tous les liens de la société se brisent. Plus de relations jamais, discorde, guerre éternelle entre ces deux amis, ces deux frères, entre l'épouse et l'époux, entre le père et le fils. Plus de société jamais qu'avec les démons pour ce monarque impie, ce conquérant orgueilleux et cruel, ce fourbe courtisan, ce favori adulateur, ce grand voluptueux, ce riche impitoyable, ce savant rempli de lui-même; tandis que ce pauvre à qui vous ne daignez pas même accorder ce que vous prodiguez à vos animaux les plus inutiles, cet

artisan, ce domestique qu'à peine vous daignez croire d'une même nature que vous, cette femme simple, ignorée dans le monde, s'élèveront dans les airs à côté de Jésus-Christ pour vous fouler aux pieds, illustres impies, comme on foule la cendre et la poussière, dit un prophète.

En les voyant, ces justes, quel affreux désespoir saisira les pécheurs. Un repentir trop tardif déchirera leurs cœurs; et poussant d'inutiles soupirs, ils s'écrieront enfin : les voilà donc, ces hommes que nous avons méprisés comme des insensés. Ah! insensés nous-mêmes, nous nous sommes lassés dans les routes épineuses de l'iniquité. Que nous ont servi tant de travaux? Quel fruit avons-nous retiré de nos prétendues vertus? Quelle trace à présent pouvons-nous montrer de notre ancienne puissance? Voilà donc où nous ont conduits toutes nos lumières? *Ergo, ergo erravimus.* (*Psal.* LIII.) Oui, nous nous sommes trompés : aveu désespérant de leurs erreurs; désespérant, puisqu'il est inutile. Le monde convaincu n'a plus à attendre qu'un arrêt de condamnation. Convaincu d'erreur dans ses jugements, il sera condamné pour l'injustice de ses œuvres : sujet de la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

La conduite du monde suite de ses jugements. Ses jugements ne sont qu'erreur, ses œuvres ne peuvent être qu'injustice. Or, je dis : 1° l'injustice de ses œuvres démontre la justice de sa condamnation; et j'ajoute : 2° la sévérité de sa condamnation est la plus accablante démonstration de l'injustice de ses œuvres.

J'étais pressé de la faim, et vous ne m'avez point nourri, dira le souverain Juge; voilà l'injustice du monde, en vain il cherche à l'excuser. Quand est-ce donc, Seigneur, que nous vous avons vu parmi nous dans le besoin? Frivole excuse. Ne vous en avais-je point avertis, répondra Jésus-Christ, que tout ce que vous feriez au dernier des misérables, je le regarderais comme fait à moi-même? Or, dans ce seul crime d'injustice, tout léger qu'il semble être, que de sujets de la plus juste condamnation! Toute cette idée, Messieurs, est de saint Jean Chrysostome.

1° La facilité de faire ce qu'on vous demandait. Car enfin, ce pauvre vous demandait-il de partager avec vous la profusion et la délicatesse de vos tables, le luxe et la mollesse de vos appartements, la richesse et la somptuosité de vos équipages? Hélas! il ne vous demandait que le plus absolu, le plus vil nécessaire; vous le lui avez refusé : premier degré de votre injustice.

2° La misère réelle de celui qui vous demandait, et sa nature. C'était un pauvre expirant de besoin, et vous avez dédaigné d'abaisser un regard sur lui pour considérer son état déplorable. Cependant c'était votre frère, égal à vous par la condition de sa nature, peut-être supérieur à vous par sa vertu qui le rendait le favori de Dieu : deuxième degré de votre injustice.

3° La dignité de celui qui recevait. C'était Jésus-Christ. Il vous l'a dit tant de fois et si expressément, qu'il a transporté aux pauvres tous les droits qu'il a sur vous, qu'il les a substitués à sa place pour recevoir les témoignages de votre reconnaissance : troisième degré de votre injustice.

4° Les promesses, les menaces qu'il vous a faites. Vous ne pouviez ignorer que ses récompenses étaient à ce prix, que l'enfer ne pouvait s'éviter que par la pratique des œuvres de miséricorde : quatrième degré de votre injustice.

Cependant, parce que Jésus-Christ n'énonce pour motif de son arrêt que l'omission des œuvres de miséricorde, est-ce à dire que c'est là la seule injustice du monde qui sera condamnée? Non, répond Origène; car, comme il n'y aura rien de récompensé qu'une pleine et entière justice, quoique Jésus-Christ n'énonce de même que la pratique des œuvres de miséricorde dans l'arrêt qu'il prononce en faveur des élus; ainsi toute espèce d'injustice, quelle qu'elle soit, sera condamnée et punie. Mais prenez garde, mes frères, reprenait saint Augustin, ne passons pas légèrement sur ces réflexions. L'arrêt qui sera prononcé nous intéresse de trop près pour que nous ne cherchions pas à l'approfondir dans toutes ses parties.

Jésus-Christ n'énonce que l'omission des œuvres de miséricorde pour motif de l'arrêt de condamnation qu'il prononcera contre le monde. Pourquoi? Parce que cette omission, dit saint Augustin, et après lui, saint Grégoire, pape, quelque criminelle que je l'aie démontrée, est cependant la plus légère des injustices du monde. Or, si les omissions sont ainsi condamnées, les crimes mêmes, comment le seront-ils? La condamnation est juste, elle est assurée contre celui qui n'a pas nourri son frère; l'usurier qui l'a dépouillé, le vindicatif qui l'a persécuté, le médisant qui l'a décrié et noirci, seront-ils absous?

L'injustice envers le prochain est jugée digne des supplices éternels; comment donc la plus monstrueuse des injustices, l'injustice envers Dieu même ne le serait-elle pas? *Allez, maudits, allez au feu.* (*Matth.*, XXV.) Arrêt général, qui véritablement n'est prononcé personnellement qu'au riche avare et insensible, mais qui frappe également tous les autres pécheurs. Sans doute, ils n'attendront pas qu'il leur soit signifié; ils se condamneront, ils se précipiteront eux-mêmes (Eh! quelle grâce pourraient-ils attendre?) ces incrédules, dont la raison hautaine a voulu pénétrer dans les desseins du Tout-Puissant, censurer ses œuvres et juger ses décrets; ces voluptueux qui ont prostitué à des idoles de chair des adorations qui n'étaient dues qu'à l'Eternel? Ils se sont éloignés de Dieu pour s'attacher aux créatures : voilà leur injustice. N'est-il pas juste que le Seigneur s'éloigne d'eux, qu'il les rejette et les réprouve? *Discedite.* (*Ibid.*) Ils ont méconnu les droits de Dieu, en violant ses lois : voilà leur injustice. N'est-il pas juste que Dieu leur fasse

enfin sentir tout l'ascendant qu'il a sur eux, toute leur dépendance? *Discedite.* Trop peu contents de périr seuls, ils ont atteint du funeste poison qu'exhalaient leurs esprits et leurs cœurs, des cercles, des sociétés, peut-être des provinces entières, ces grands, en mettant toujours leur estime et leur faveur au prix du crime; ces femmes mondaines, en allumant partout le feu de la concupiscence des traits enflammés que leurs regards lançaient dans les cœurs, surtout ces beaux esprits, en consacrant leurs plumes à l'irréligion tour à tour, et à la volupté : voilà l'excès, le cruel excès de leur injustice. N'est-il pas juste qu'ils soient rangés parmi ces esprits infernaux dont ils ont si bien secondé la rage pour la perte des âmes? *Discedite.*

Allez, maudits, allez au feu éternel qui était allumé pour Satan et pour ses anges rebelles. Malheureux monde; ah! comment soutiendras-tu cette voix? Le premier pécheur frappé, atterré par les paroles du Seigneur qui l'appelle, s'enfuit, ne pense qu'à se cacher. Cependant, dit saint Basile, c'était la voix d'un Dieu miséricordieux, touché de la plus tendre compassion sur le triste sort de sa créature dégradée. Vous pécheurs, comment entendrez-vous cette voix d'un d'un Juge irrité : *Allez, maudits, allez au feu?* Quel épouvantable coup de foudre! Pour l'éviter, s'il est possible, c'est sous les montagnes, c'est au centre de la terre qu'ils voudraient se cacher : *Montes, cadite super nos.* (*Ose.*, X.)

On ne peut comprendre, dit-on, comment un Dieu bon peut vouloir accabler et perdre ainsi ses créatures. Ancienne objection prévenue et réfutée en mille manières par tous les saints docteurs. Cependant on en conclut encore que toutes ces terribles descriptions que nous recueillons dans l'Ecriture, ne sont que des figures. Mais, Messieurs, ces prétendues figures, les saints docteurs les ont toutes entendues, ainsi que nous, dans un sens littéral et le plus rigoureux. Si ce sont des figures, voici comment : c'est que ces descriptions, quelque vives, quelque affreuses qu'elles soient, restent infiniment au-dessous de la réalité.

Seigneur! vous êtes véritablement incompréhensible dans l'exécution de vos décrets, ainsi que dans vos décrets mêmes. Mais en faisant cet hommage dû nécessairement à la grandeur de notre Dieu; voici la conclusion que je tire contre le monde de sa propre objection : il faut donc que l'injustice du monde soit bien criante pour que Dieu la punisse ainsi.

Car : 1° comparez la miséricorde infinie de notre Dieu avec l'inexorable justice qu'il exerce. Allez, maudits, allez au feu, dans un feu éternel, qui était préparé pour les démons. Est-ce là, mes frères, la voix de cet Agneau qui n'est venu que pour être immolé, d'un Sauveur qui ne juge point, qui ne veut que sauver, et qui veut nous sauver tous? Ici il se dépeint comme un juge sans miséricorde : *Absque misericordia* (*Osee*, I); un Juge intéressé à perdre son coupable, qui efface en quelque sorte de sa mémoire tout ce qui pourrait encore l'attendrir : *Non addam ultra misereri, sed oblivione obliviscar* (*Ibid.*); un Juge insensible aux remords, que les larmes semblent irriter, qui ne se complaît que dans les tourments : *Complebo furorem et consolabor* (*Ezech.*, V.) Il invite ses élus et ses anges à insulter au désespoir de ses ennemis foudroyés; il leur ordonne de chanter un cantique de triomphe sur la perte et la désolation de l'univers : *Celeuma quasi calcantium concinetur adversus omnes habitatores terræ.* (*Jerem.*, XXV.) Cependant les traits de sa miséricorde semblent encore, presque malgré lui, percer la nue d'où partent les foudres de sa colère. C'est la remarque d'Origène, de saint Augustin et de saint Jean Chrysostome. *Allez, maudits...* Il ne dit pas maudits de moi ni de mon Père. La bénédiction vient du Seigneur; c'est pour cela qu'il a dit aux élus : Venez, les bénis de mon Père; mais la malédiction, pécheurs, elle ne peut venir que de vous-mêmes. *Allez au feu.* Ce n'était point pour vous qu'il était destiné; Dieu ne prépare que des récompenses; c'est encore pour cela qu'il a dit aux élus : Venez posséder le royaume qui vous est préparé; mais le feu éternel n'était préparé que pour les anges perfides. Concluons : ah! quelle injustice de votre part a donc obligé votre Juge à vous y condamner?

Car 2° comparez l'excès de sa sévérité à l'exactitude toujours rigoureusement proportionnelle de sa justice. Il bannit les pécheurs de sa présence, il leur jure une haine éternelle : *Discedite a me.* (*Matth.*, XXV.) Hélas! mes frères, qui pourrait exprimer ce que c'est que la haine de Dieu? Son amour fait toute la béatitude de l'homme; sa haine doit donc être le souverain malheur. Haïs, réprouvés de Dieu, où iront-ils? Dans un feu : *In ignem.* Feu réel et véritable, dit saint Augustin; mais feu tout miraculeux, capable d'agir sur des esprits ainsi que sur des corps, puisque c'est pour des esprits que le souffle tout-puissant du Seigneur l'avait allumé : *Ignem paratum angelis.* Epouvantable feu qui s'unit en quelque sorte, ajoute saint Augustin, à la substance qu'il brûle pour la pénétrer tout entière, la dévorer, sans la consumer jamais; car c'est un feu éternel : *Ignem æternum.* Feu toujours allumé pour tourmenter toujours : c'est encore la remarque de saint Augustin, confirmée par saint Grégoire pape, et dont l'Eglise a fait une décision de notre foi; car le supplice est éternel aussi bien que le feu : *Ignem æternum, supplicium æternum.* Feu, dont l'action fera les plus vives impressions de douleur, sans que l'impression, quelque vive qu'elle soit, puisse rompre jamais le lien qui aura réuni le corps et l'âme du réprouvé. Années, siècles, écoulez-vous! Vous appartenez à l'éternité, mais vous ne pouvez en faire partie, *æternum.* L'éternité, continue saint Augustin, c'est comme une mer immense; les années et les siècles en sortent, comme les fleuves sortent

de l'Océan sans le diminuer jamais; ils y rentrent sans pouvoir le grossir. Quelle raison vous donnerons-nous de ce prodige? ajoutait saint Grégoire. Le Seigneur est juste. Les peines que souffrent les réprouvés ne pourront jamais l'apaiser, parce qu'ils sont incapables de repentir; toujours ils mériteront donc de souffrir. Car notre Dieu, quelque irrité qu'il soit, ne peut jamais punir au delà de ce que l'offense mérite. En faisant annoncer son jugement par son prophète, il disait autrefois que la cuirasse et le bouclier dont il s'armerait contre les pécheurs, pour rejeter contre eux les traits qu'ils lui avaient lancés, seraient l'équité et la justice. (*Sap.*, V.) Il a dit par lui-même que la balance dont il se servirait pour peser nos actions serait celle dont nous nous serions nous-mêmes servi. (*Matth.*, VII.) Encore une fois, concluons donc : Quelle est l'injustice de notre part, qui engage un Juge et si bon et si juste à prononcer un tel arrêt : *Retirez-vous, maudits, allez dans un feu éternel, préparé pour le démon et pour ses anges?* (*Matth*, XXV.)

Déjà cependant je vois l'arrêt s'exécuter; car l'indignation du Seigneur, dit encore le prophète, ne s'arrêtera point qu'il n'ait accompli tous les projets de sa vengeance : *Donec faciat et compleat.* Les cieux s'ouvrent d'abord, le firmament plus brillant que jamais découvre le séjour de la gloire. Les réprouvés le voient, ce royaume de délices, ils en voient toutes les beautés; mais ces beautés, ces délices ne sont point pour eux; ils ne les voient que pour augmenter leur regret et leur désespoir d'en être privés pour toujours. Au même instant la terre s'ébranle jusque dans son centre; les tonnerres redoublent avec un épouvantable fracas; la foudre part, et d'un seul coup précipite, entraîne tous les réprouvés dans l'abîme, qui se referme sur eux pour toujours.

Voilà donc le dernier dénoûment de cette affreuse scène, que je viens de décrire; voilà ce que vous verrez, concluait le Prophète, ce que vous comprendrez au dernier des jours : *In novissimo dierum intelligetis.* (*Psal.* LXXII.) Hélas! mes frères, disait saint Jean Chrysostome, malheur à nous, malheur à moi peut-être en ce terrible jour! Pour moi, je vous avoue que cette pensée me saisit, et me glace d'horreur. Puissent mes larmes éteindre l'incendie dont je suis menacé! Car enfin, continue saint Jean Chrysostome, quoique j'aie toujours eu trop peu de part aux biens, aux plaisirs et aux dignités de ce monde, pour que mon cœur puisse s'intéresser à sa destruction; quoique jamais, grâces au ciel, mon esprit n'ait approuvé ses erreurs; ah! je le confesse, je ne me sens que trop coupable de ses injustices. Saint docteur, pouviez-vous le dire de vous? C'est moi certainement qui dois le dire, c'est moi qui ne suis que trop réellement ce que la seule humilité vous faisait craindre d'être, ce serviteur inutile, qui a rendu inutile le talent que le Père de famille lui avait confié, qui peut-être en abuse : *Idcirco lacrymis confundor*, continue saint Jean Chrysostome. Mais enfin serais-je assez malheureux pour être le seul dans cet auditoire, en qui mon discours eût produit ce sentiment de repentir et d'effroi? Je viens de faire aujourd'hui à peu près le même emploi que Noë, et ne l'ai-je point fait avec aussi peu de fruit? Oh! mes chers frères, vous dirai-je donc encore, pourquoi vous attacher à un monde qui tombe en ruines et se détruit tous les jours par parties, en attendant sa dernière destruction? Pouvez-vous raisonnablement vous rassurer sur les préjugés de ce monde aveugle? Ses jugements sont-ils assez bien fondés pour que vous les préfériez à la parole de Jésus-Christ, parole infaillible, qui ne passera pas, dit-il lui-même, et dont vous reconnaîtrez enfin la vérité, mais trop tard, quand le ciel et la terre ne seront plus? Renoncez donc enfin aux injustices du monde, afin de n'être point enveloppés dans sa condamnation. Puissions-nous tous, mes frères, nous tous surtout qui sommes aujourd'hui rassemblés dans ce lieu, entendre alors de la bouche de notre Juge ce consolant arrêt : *Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous est préparé!* (*Matth.*, XXV.) Ainsi soit-il.

SERMON VI.

Pour le mercredi de la première semaine de carême.

SUR L'INFLUENCE DE LA RELIGION SUR LES AFFAIRES TEMPORELLES.

Regina Austri.. .. Venit a finibus terræ audire sapientiam Salomonis; et ecce plus quam Salomon hic. (*Matth.*, XII.)

Une reine de l'Orient est venue des extrémités de la terre pour entendre les oracles de sagesse que prononçait Salomon, et voici ici plus que Salomon.

Qu'était-ce, en effet, Messieurs, que toute la sagesse de Salomon, en comparaison de celle de notre divin Législateur? Que de contradicteurs cependant celle-ci n'a-t-elle par trouvés et ne trouve-t-elle pas tous les jours dans le monde? Je ne suis point surpris que la simplicité de l'Evangile ait révolté les écoles orgueilleuses et d'Athènes et de Rome; mais qu'après avoir confondu la fausse sagesse des unes et des autres, l'Evangile soit encore traité de folie, que ses maximes passent pour être presque contradictoires aux règles de la prudence : il est inconcevable comment ce préjugé s'est établi et se soutient si généralement parmi nous.

Notre divin Maître, suivant la remarque de saint Grégoire pape, ne dit-il pas à ses apôtres et à tous ses disciples d'être prudents comme le serpent? *Estote prudentes sicut serpentes* (*Matth.*, X); il ne condamne donc point la prudence. Mais il ajoute : soyez en même temps simples comme la colombe: *Simplices sicut columbæ.* (*Ibid.*) Il veut donc que dans toute notre conduite l'adresse du serpent règle, éclaire et dirige toujours la simplicité de la colombe; et qu'à son tour

la simplicité de la colombe tempère, adoucisse et réprime, en quelque sorte, la finesse du serpent.

Ainsi l'entendait saint Paul, continue saint Grégoire. Mes frères, écrivait-il aux Corinthiens dans sa première *Epître*, en ce qui regarde la prudence gardez-vous de devenir enfants : *Fratres, nolite pueri effici sensibus.* (I *Cor.*, XIV.) Ils ne jugent des choses que par les sens ; aussi se trompent-ils presque toujours ; un faux éclat les séduit sans cesse. Quand Jésus-Christ nous ordonne de leur être semblables, c'est du côté de la ruse, ils n'en ont point : *Sed malitia parvuli estote.* (*Ibid.*) Pour ce qui est de la prudence, soyez des hommes faits : *Sensibus perfecti.* (*Ibid.*)

Tâchons d'expliquer et de développer cette admirable maxime. Dans ces temps de pénitence, et par conséquent de recueillement, de réflexions et de résolutions pour la réformation de votre conduite, n'est-il pas bien convenable de tâcher de vous apprendre à diriger chrétiennement vos pensées, vos projets et toutes vos vues sur les affaires qui vous occupent, et doivent en effet vous occuper habituellement.

Ecoutez donc, m'écrierai-je d'abord avec le Prophète, vous tous qui que vous soyez, enfants des hommes, habitants de la terre, rendez-vous tous attentifs à ce discours : *Terrigenæ, filii hominum..... Auribus percipite, qui habitatis orbem.* (*Psal.* XLVIII.) Je voudrais que ma voix aujourd'hui pût se faire entendre aux monarques mêmes sur leurs trônes, ainsi qu'aux ministres dans les conseils, et jusque dans les cabanes des plus simples bergers : *Simul in unum, dives et pauper, audite.* (*Ibid.*) L'influence de la religion sur toute notre conduite civile et politique, c'est le sujet que je me propose de traiter dans ce discours : non pas précisément (prenez garde je vous prie) par rapport à l'autre vie et à l'éternité; certainement ce n'est pas ce qu'on peut révoquer en doute; mais par rapport au temps présent même.

Je dis donc que si l'on ne donne la religion pour base à toute sa conduite, on ne peut raisonnablement se flatter ni de projeter rien de sage, ni d'exécuter rien d'heureux. En deux mots, l'influence de la religion sur les projets pour les rendre vraiment sages : sujet du premier point. L'influence de la religion sur les succès pour les rendre sûrement heureux : sujet du second point. Esprit de sagesse, inspirez-moi je vous en conjure par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je suis bien éloigné de prétendre, Messieurs, que la folie du monde consiste précisément à former des projets pour cette habitation terrestre. Rompre tout commerce avec les hommes pour ne s'entretenir qu'avec Dieu, se dépouiller de tout, renoncer absolument à tout pour faire de l'éternité sa seule affaire ; c'est bien là sans doute, et vous en conviendrez, je pense, avec moi, la plus haute sagesse. Mais aussi j'avoue que ce n'est qu'un conseil que tous ne sont pas appelés à suivre, qu'il n'est pas même possible de faire suivre à tous.

Exilés sur la terre, nous sommes condamnés à travailler dans notre exil ; et le Créateur plaça l'homme, même l'homme innocent, dans le jardin pour le cultiver et le garder. Pourquoi la sage providence de notre Dieu, en nous formant, attacha-t-elle à chacun de nos sens deux sentiments, un de plaisir, un autre de douleur, sinon pour nous avertir sans cesse qu'elle nous oblige à la conservation de nos corps, tout méprisables, tout misérables qu'ils sont? Ce monde que nous habitons, la religion nous apprend qu'il fut créé pour nous. Comment le Créateur aurait-il prétendu nous en interdire la jouissance? Il l'abandonne à nos disputes pour exercer la sagacité, pour amuser l'activité de nos esprits ; et ces biens, tout vains, tout frivoles qu'ils sont, il a prétendu nous les donner comme d'innocents soulagements aux misères et à l'ennui de notre exil.

Belle philosophie que saint Augustin développait ainsi : La religion ne condamne donc pas les affaires temporelles, mais elle les dirige ; et bien loin de leur être contraire, je dis qu'elle a sur elles une telle influence qu'elle seule d'abord en rend les projets sages, et par la fin qu'elle leur propose, et par l'examen qu'elle en fait, et par les bornes qu'elle leur prescrit.

Qu'il est beau de voir (l'Ecriture elle-même semble prendre plaisir à nous les peindre) un sage ministre, un vertueux magistrat, un grand roi, qui savent remuer à propos tous les ressorts d'une profonde politique ; tantôt un Moïse, un Josué, qui consacrent leurs précieux loisirs à donner un corps de bonnes lois à un grand peuple ; tantôt un Zorobabel rempli du grand projet de relever la gloire de sa patrie ; ensuite un Mardochée, un Daniel appliqués à rétablir la liberté dans les conseils, remettre l'ordre dans les finances, faire fleurir les arts, étendre le commerce, cimenter la paix dans les Etats des princes dont ils avaient la confiance ! Le Seigneur lui-même ne se montre-t-il pas à la tête des armées d'un monarque guerrier, d'un David, par exemple, exterminant au loin tous les ennemis de son peuple? Et que dirai-je des conseils du pacifique Salomon, tant que l'Esprit-Saint le dirige, pour élever la gloire d'Israël au-dessus de celle de tous les peuples ; ces conseils où se traitaient, pour ainsi dire, les intérêts de l'univers entier, où le prince, arbitre de la paix et de la guerre, contenait en respect les nations par le seul aspect de sa majesté, les condamnerons-nous? A Dieu ne plaise !

Que j'aime à voir de même ces beaux génies, ces esprits lumineux que le Seigneur semble avoir créés pour être comme ces astres bienfaisants qui éclairent, échauffent et vivifient la nature; non-seulement ces Néhé-

mies, ces Esdras, interprètes des lois ; non-seulement ces prophètes qui, toujours absorbés dans le sein de la Divinité, n'en sortent que pour nous en dévoiler les mystères, nous en révéler les merveilles et nous en intimer les ordres ; mais ceux-mêmes qui, comme Salomon, curieux observateurs de la nature, sont occupés sans cesse à en surprendre les secrets. Quelque partie qu'ils en embrassent, depuis le firmament jusqu'au centre de la terre, du cèdre jusqu'à l'hysope, de l'homme jusqu'au plus vil insecte ; oui, j'aime à les voir autant quand ils se plongent, s'ensevelissent dans la nuit de leurs retraites laborieuses pour y nourrir, y ranimer leur foyer de chaleur et de lumière, que quand ils reparaissent pour renouveler par leurs influences favorables la face entière de l'univers.

J'aime à voir, bien plus, dans l'obscurité même d'un tranquille domestique la femme forte que l'Ecriture prend soin de nous décrire, tantôt par sa pénible industrie, tantôt par son économe sagesse, entretenant la paix, bannissant l'oisiveté, faisant régner l'abondance dans sa famille ; et, soit que je la voie, comme la vertueuse Abigaïl, corriger par sa prudence les fautes d'un époux indiscret, soit que, nouvelle Judith, nouvelle Esther, elle ose même se servir des avantages de son sexe pour triompher des ennemis de sa patrie, j'admire, je respecte en elle l'inspiration de l'Esprit-Saint.

J'admire encore, je respecte un bon père, qui met sa gloire à élever dans son sein, pour l'Etat et la religion, des enfants dignes de lui. Je loue les soins qu'il prend, comme Tobie, pour leur assurer une fortune, surtout pour leur inspirer des sentiments proportionnés à leur naissance, et je ne puis même blâmer son travail et son industrie pour transmettre à sa postérité, comme Abraham, une illustre opulence.

En quoi donc, me direz-vous, consiste la folie du monde ? Le Seigneur du haut de son trône, dit un prophète, a vu tous les projets que formaient les mortels : *Vidit Deus cogitationes*. Il a vu, il a loué les systèmes de ce politique instruit à l'école de la religion, qui ne cherche à affermir le trône que pour en faire un appui plus solide à la foi, qui ne s'agrandit que pour étendre l'empire de la religion, qui ne veut être redouté que pour contenir dans le devoir les ennemis de la justice. Appliqué à rendre heureux son peuple dans la vue d'en faire un peuple plus religieux, s'il donne des lois, le grand but auquel il les rapporte est de maintenir ou de faciliter la pratique de celles de l'Eternel. Aussi le blasphémateur, le schismatique et le parjure éprouveront-ils les premiers la sévérité du glaive qu'il tient en main. Voilà les pensées du sage : *Cogitationes sapientum*. (I *Cor.*, III.)

Mais, d'autre part, qu'a vu le Seigneur dans les pensées des hommes : *Cogitationes hominum?* (*Psal.* XCIII.) Partout ce ne sont qu'indifférents sur la religion : ici des Michols, par exemple, qui, bien loin de regarder la pompe des grands comme un trophée qui doit servir au triomphe du saint culte, croient tout extérieur de piété indécent à la dignité de leur rang et de leur naissance ; là des Galliens, des Festus, tels que ceux dont il est parlé dans les *Actes*, qui, ne connaissant dans la religion d'autre intérêt qu'un intérêt purement politique, traitent ses dogmes d'opinions, sa morale de superstitions ou tout au moins de pratiques arbitraires ; d'autre part un peuple trop semblable à celui d'Athènes du temps de saint Paul. Le bel esprit, le savoir et la politesse fleurissent, règnent parmi ce peuple ; on y est curieux de tout savoir, et par conséquent de tout voir et de tout entendre ; Paul y parle, il y est écouté ; il plaît, c'est tout le fruit qu'il en retire. Ainsi que toute autre science, la religion n'y sert que d'amusement aux uns, de matière d'étude et de dispute aux autres. Voilà les pensées de l'homme : *Cogitationes hominum*, et voilà la vanité, vraie folie : *Vanæ sunt*. (*Ibid.*)

Le Seigneur a vu, il a loué les desseins de ce sage chrétien qui, soupirant sans cesse après sa vraie patrie, soumis cependant en esprit de pénitence à l'arrêt qui l'en tient éloigné, forme en gémissant des projets d'établissement sur la terre de son exil. Les richesses qu'il a reçues de ses pères ne sont qu'un dépôt dont il est responsable ; fidèle économe, il doit veiller à les conserver ; si la Providence en fait naître l'occasion, il peut, il doit même les accroître. Il consulte ses talents, le Seigneur lui en demandera compte ; quels qu'ils soient, il doit les cultiver, il cherche à les produire pour les faire servir à l'honneur de la religion, au bien général de la société, surtout pour le soutien des faibles et le soulagement des malheureux. Voilà les pensées du sage : *Cogitationes sapientum*.

Mais, d'autre part, qu'a vu le Seigneur dans les pensées des hommes : *Cogitationes hominum?* Partout le fruit d'une cupidité insatiable dans ses désirs et démesurée dans ses vues, dont le centre est la terre, dont les biens terrestres sont la fin. Rapporter uniquement à soi toutes les créatures : les richesses pour contenter sa volupté, les talents pour servir son ambition, les emplois pour flatter son orgueil ; voilà les pensées de l'homme : *Cogitationes hominum*. Et voilà la vanité, vraie folie : *Vanæ sunt*.

Prenez garde, Messieurs, à la raison qu'en a donné saint Jean Chrysostome : c'est que tout cela renverse l'ordre, dégrade l'homme. Composés que nous sommes de corps et d'esprit, pour laquelle de ces deux parties de nous-mêmes nos premiers soins doivent-ils être ? Nous sommes faits et pour le ciel et pour la terre, laquelle de ces deux fins doit être subordonnée à l'autre ? Parlez, sages mortels, vous-mêmes dites-le-nous : ce monde, pour qui fut-il fait ? Pour vous sans doute ; mais vous, pour qui ? La terre n'est qu'un exil, la patrie c'est le ciel. Parlez donc encore, sages mortels, vous-mêmes dites-le-nous, qu'est-ce que l'homme ? Un être, plu-

tôt un fantôme, qui paraît ici-bas comme un éclair, brille un moment, puis aussitôt s'évanouit; être cependant qui, par le droit de son essence, porte ses vues et ses prétentions sur l'éternité même; d'un côté, chair périssable, sujette aux vers, à la corruption, vile boue, cendre, poignée de poudre qu'un souffle emporte; d'autre part, esprit, image de la Divinité, plein de facultés, capable d'opérations toutes divines. Mais s'il borne au temps ses pensées, il renonce à son être immortel; ses vues s'abaissent-elles pour se fixer sur la terre, ce n'est plus un esprit, dit l'Ecriture, ce n'est que chair : *Caro est.* (*Psal.* LXXVII. *Vanæ sunt.*

Folles pensées que les pensées de l'homme!

La religion le remet dans ses droits; elle lui conserve son excellence et sa noblesse par la fin qu'elle donne à ses projets, en rapportant et subordonnant toujours le plus vil au plus noble, le périssable à l'éternel, le corps à l'esprit, la terre au ciel.

Poussons cependant plus loin ce parallèle du sage mondain d'une part et du sage chrétien de l'autre, pour mieux faire sentir la supériorité de la religion. Partout où celle-ci ne préside pas, ce ne sont que des projets non-seulement vains : *Cogitationes vanæ;* mais projets étourdis, indiscrets : *Dissipatæ cogitationes.* (*Job*, XVII.) On ne consulte pas, on consulte mal, on se détermine encore plus mal.

Avant de se déterminer, le mondain consulte-t-il, et sur quoi? Ce n'est presque jamais sur le projet même qu'il médite, il le suppose toujours juste et légitime; il ne s'agit que de la manière d'exécuter. C'est le conseil d'Israël contre Benjamin. Benjamin s'est rendu coupable, il faut le punir et venger l'injure brutale qu'une de ses villes a faite à un lévite; oui, sans doute; mais comment? Faut-il pour cela le détruire et l'anéantir sans ressources? Il ne vient pas même en pensée que l'on puisse en douter. Quel moyen prendra-t-on pour y réussir? C'est uniquement ce qu'on recherche, l'unique point sur lequel on délibère.

Ainsi tous les jours arrive-t-il dans le monde. Comment s'y prendre pour atteindre à ce degré d'honneur, pour parvenir à ce poste, pour former cette alliance, pour nouer cette intrigue? Grand sujet des délibérations humaines, vaste champ où s'exerce la politique mondaine. Mais convient-il en effet d'aspirer à cet emploi? cette alliance, cette intrigue n'ont-elles rien qui puisse intéresser la probité, les bonnes mœurs et la justice? On ne pense rien de tout cela. C'était là pourtant le point capital; aussi c'est à quoi le chrétien, guidé par la religion, s'attache d'abord; il examine ses projets dans leur source même. L'envie de se montrer sur ce théâtre n'est-elle pas le fruit d'un aveugle amour-propre? Le projet de cette affaire n'a-t-il pas été enfanté par une cupidité qui a jeté le voile sur tous les motifs d'honneur qui doivent en détourner? Comparez maintenant conseils à conseils, et décidez quel est le sage.

Le mondain, quand il consulte, que consulte-t-il? C'est Achab qui délibère s'il fera la guerre à la Syrie. Il assemble une troupe de faux prophètes qui tous lui ont vendu lâchement la vérité; mais point de Michée; prophète trop sincère, il n'annonce que malheurs; le monarque qui veut être flatté craint son inflexible droiture.

Ainsi, jusque dans le sein des familles particulières, chacun a sa troupe d'amis complaisants, accoutumés à lire sur le visage et dans les yeux les réponses qu'on veut entendre. Ce sont là ceux dont on a grand soin de composer son conseil. Se décider sur leur avis, est-ce le parti du sage? Quel est celui du chrétien? Il prend la loi de Dieu pour son unique guide, il n'approuve et ne condamne que sur les oracles de cette règle immuable de vérité; et, si la loi quelquefois est obscure, il suit l'avis du Prophète, il en va chercher l'interprétation dans la bouche de celui que le Seigneur a établi pour garder la science. Décidez encore quel est le sage.

Mais enfin le mondain, quand il se détermine, sur quoi se détermine-t-il? Malheureux Loth qui, obligé de se séparer de son oncle Abraham, pouvant choisir et s'établir dans le canton qui lui plairait le plus, arrête ses yeux sur Sodome; sa beauté le charme, sa fertilité l'enchante; il préfère Sodome.

Triste et trop naturelle figure d'une jeune personne, dans ce moment critique où il s'agit de se décider sur le choix d'un état. Des parents vraiment sages la laissent alors maîtresse de son sort : *Ecce universa terra coram te est.* (*Gen.*, XIII.) Aussitôt l'éclat enchanteur du monde fascine ses yeux, charme ses sens, séduit son cœur et l'entraîne; sans réflexion et sans expérience, la voilà donc dans le torrent du siècle. Une humeur ardente et vive entraîne l'un dans la périlleuse carrière de l'ambition, tandis qu'un tempérament tranquille et mou enchaîne l'autre entre les bras de la voluptueuse oisiveté; chacun court au gré de la passion qui le domine. Heureux et vraiment sage celui-là seul qui, docile à la voix de la religion, se recueille alors dans le sein du Seigneur pour écouter ses ordres, qui essaie ses forces et les compare aux devoirs de l'état où son penchant l'appelle, sacrifie, s'il le faut, son inclination à son devoir. Ainsi la religion nous détermine. C'est donc la religion qui fait le véritable sage, non-seulement par la fin qu'elle lui propose en ses projets, mais par l'examen qu'elle lui en fait faire; j'ajoute et par les bornes qu'elle leur prescrit; au lieu que ce ne sont dans le sage mondain que pensées vaines : *Vanæ cogitationes;* pensées indiscrètes : *Dissipatæ cogitationes* et de plus inquiétantes, affligeantes et désespérantes pour le cœur : *Torquentes cor.* (*Job*, XVII.)

En effet, le mondain est immense dans ses projets, parce qu'il est infatigable dans ses désirs. Voyez le fameux monarque d'Assyrie, qui assemble en conseil tous ses généraux, tous ses satrapes, tous les princes de sa cour. De quoi s'agit-il donc? Il va déclarer le projet qu'il médite, écoutez-le : c'est de se défendre dit-il, contre tous les

peuples de l'univers et de subjuguer toute la terre. Quelle folie! direz-vous. Quelle folie? Eh! Messieurs, il ne manque peut-être que l'occasion pour faire un Nabuchodonosor de chacun d'entre vous, si ce n'est la religion qui vous modère. La cupidité est la même dans tous les hommes, et la cupidité, dans quiconque s'y laisse emporter, ne dit et jamais ne dira : c'est assez. Les projets, les désirs naissent donc et renaissent sans fin les uns des autres; un accroissement de fortune n'est regardé que comme une espèce d'acheminement à un accroissement plus considérable ; l'acquisition que l'on fait d'un pouce de terre fait aussitôt jeter les yeux et porter les désirs sur le voisin; une dignité à laquelle on s'élève n'est qu'un degré pour monter plus haut. Ce sont donc tous les jours embarras nouveaux, nouvelles inquiétudes, tantôt pour écarter un concurrent, tantôt pour l'emporter sur un rival, tantôt pour étendre son crédit et sa réputation, tantôt pour agrandir ou pour défendre son héritage : *Cogitationes torquentes cor.*

La religion seule instruit le vrai chrétien à se borner. Il possède ses biens sans attache; si l'occasion se présente, il les augmente sans avidité; c'est par nécessité qu'il les conserve, il peut se contenter du simple nécessaire; toujours également satisfait dans tous les états par où la Providence le fait passer. Et c'est, Messieurs, cette subordination parfaite aux volontés de Dieu, qui fait le plus beau trait du sage formé par la religion. Suivons rapidement le sage David dans les différentes situations où il se trouva pendant sa vie, nous en aurons le plus beau des modèles.

Destiné à porter le sceptre d'Israël, dès sa première adolescence il connaît sa destination et demeure berger sans aucun empressement de se produire; appelé à la cour où bientôt il doit régner, il y paraît courtisan soumis et sans faste; héros sans orgueil, il ne fait pas une seule démarche pour hâter ou prévenir les moments du Seigneur; banni, proscrit, fugitif, sans haine, sans aigreur contre ses ennemis; dans toutes les situations les plus opposées toujours le même, il sera roi sans ambition, conquérant par devoir. Voulez-vous que nous relevions ce portrait magnifique par le contraste de son rival?

Un prince uniquement occupé à se maintenir sur le trône, et qui de moments en moments précipite sa chute en voulant la retarder; toujours glacé de crainte, déchiré d'envie, transporté de fureur; un prince que le désir de retenir un sceptre qu'il sent glisser de ses mains indignes, tantôt fait descendre aux ruses les plus basses, tantôt porte aux plus indécents excès; livré continuellement aux noires vapeurs d'une mélancolique frénésie; toujours le trouble dans l'esprit, la plainte et le reproche à la bouche, le désespoir dans le cœur; ne sachant à qui se fier, parce qu'il se défie de celui qui méritait le plus sa confiance, et ce qui met le comble à son chagrin, obligé de devoir la vie l'honneur et la couronne à un sujet qu'il s'obstine à perdre; forcé, même en voulant le percer, d'admirer ses vertus : est-ce là le portrait de Saül? C'est, à peu de chose près, celui de tout mondain dont les ambitieux et frivoles projets, toujours ou traversés ou en danger de l'être, sont une source intarissable de craintes, d'inquiétudes et de désespoir.

La religion seule, encore une fois, fait projeter, agir sans trouble. On ne veut rien qu'autant que Dieu le veut; et comme indépendamment de cette volonté suprême on ne souhaite point de succès, on n'a point de ce qu'on appelle revers de fortune à craindre. Dans certaines conjonctures délicates et difficiles, où souvent se trouve en défaut toute prudence humaine, bien loin de se livrer, comme fait le mondain, par je ne sais quel désespoir raisonné, à un hasard ou à un destin qui n'ont de réalité qu'en son idée païenne, le chrétien, tel que le vertueux Josaphat, se tourne du côté du Seigneur et remet tout entre ses mains. Nos ressources sont épuisées, lui dit-il avec ce sage monarque; c'est à vous maintenant, Seigneur, à nous diriger et à nous conduire. Enfin l'arrêt même de mort, qui jette nécessairement l'alarme et l'effroi dans le cœur, porte le désordre et la confusion dans les systèmes du sage mondain, semble respecter en quelque sorte la tranquillité de ce vrai sage. Le premier point de son système était, en effet, d'attendre la mort à chaque instant, de régler, de mesurer toutes ses pensées sur cette attente. C'est là surtout, Messieurs, à ce dernier moment, que je voudrais vous demander quel a été le sage.

Mais n'allons pas si loin. Cette réflexion, toute juste qu'elle est, m'éloignerait de mon sujet, qui ne considère l'influence qu'a la religion sur les affaires que par rapport à cette vie présente. Nous avons vu celle qu'elle a en effet sur les projets, pour les rendre vraiment sages; voyons celle qu'elle a sur les succès, pour les rendre sûrement heureux.

SECONDE PARTIE.

Le plus intéressant ou plutôt l'essentiel, par rapport aux projets qu'on a formés, aux entreprises quelles qu'elles soient que l'on médite, c'est sans doute de les conduire, de quelque manière que ce puisse être, à un succès heureux. Aussi, c'est ici que brille et prétend triompher la sagesse mondaine. Moi, je soutiens que c'est à la religion qu'il est dû, ce triomphe; et c'est pour le lui assurer que je dis, et je veux en convaincre pleinement tout esprit raisonnable, qu'il n'est sans le religion point de succès certains, du moins point de constants, et qui tôt ou tard ne soient sujets au retour le plus tragique.

Gardez-vous, disait le Sage, de révoquer en doute une Providence, crainte de l'intéresser à détruire et à dissiper tous vos desseins. Pourquoi, disait le Seigneur à son peuple dans le désert, vous ai-je toujours tenu jusqu'ici dans cette alternative continuelle de gloire et d'humiliation, de pros-

périlés et de disgrâces? C'est afin que vous ne disiez pas dans votre cœur que vous vous êtes soutenu par votre force et votre industrie; mais qu'au contraire, dans tous les événements, vous vous souveniez du Seigneur votre Dieu, qui non-seulement fait réussir ou échouer tous les projets, mais qui même donne et ôte à son gré la prudence, abat et relève le courage comme il lui plaît. Mais tâchons de donner plus de force à cette première pensée. Je veux en pousser la preuve jusqu'à la démonstration : je n'ai besoin pour cela que de faire une supposition bien simple.

Je vous suppose, vous, qui que vous soyez, maître absolu du désir de mon cœur; en sorte qu'il soit uniquement en votre pouvoir de le remplir; en sorte que je ne puisse espérer de succès qu'autant que vous voudrez permettre que j'en aie; en sorte que je ne puisse même prendre de mesures justes pour réussir, à moins que ce ne soit vous qui me les inspiriez. Ensuite je vous demande : Si j'ai quelque dessein qui m'intéresse, quels moyens pour le faire réussir me suggérera la vraie prudence? La voie la plus courte et la plus sûre, ne sera-ce pas de tâcher de vous mettre dans mon parti? Serais-je sage de prendre des moyens qui vous outragent?

Sagesse du siècle, que tu es donc folle en tes desseins! Le Seigneur Dieu n'est-il plus le maître absolu qui gouverne le monde, sans la permission duquel je ne puis pas même détruire un vil insecte, sans l'ordre duquel un atome ne se déplace pas dans l'univers? Qu'est-ce qu'on appelle hasard et fortune? Est-il rien qui ne suive l'ordre invariable de ses décrets? Et la prudence d'une créature adopte des moyens qui choquent la gloire de l'Etre suprême; et dans les secrets de la politique mondaine on fait entrer des ressorts qui contrarient ses volontés? A ce seul trait que tu es donc folle en tes desseins, sagesse du siècle!

Cependant, direz-vous, ce Dieu qui gouverne tout ne laisse-t-il pas ordinairement agir les causes qu'il a d'abord arrangées? Oui, Messieurs. Mais pensez-vous que dans ces causes arrangées par sa sagesse entre jamais la transgression de ses lois? Mais aussi, ajouterez-vous, ne laisse-t-il pas quelque chose à faire aux créatures qu'il a douées d'activité? Et de leurs déterminations libres ne fait-il pas le plus souvent dépendre le flux et le reflux des événements? Oui, Messieurs, quelquefois, j'en conviens; mais avouez aussi que quelquefois il se plaît à les confondre. Dans l'incertitude de ce qu'il voudra faire, le succès sera donc très-incertain : et c'est ma proposition même. Cependant est-ce assez dire, puisqu'il a juré lui-même de les confondre tôt ou tard, tous ces projets injurieux à sa gloire?

Oui, sa parole y est engagée, disait saint Paul en citant Isaïe. Malheur, malheur à vous, sages prétendus, qui avez cru cacher à Dieu vos conseils dans la profondeur de vos cœurs, et envelopper dans les ténèbres vos œuvres criminelles! Folle pensée! C'est, continue le prophète, comme si l'argile prétendait se façonner elle-même en telle ou telle forme, en dépit de l'ouvrier. Ecoutez donc enfin. C'est moi, ajoute le Seigneur, qui enverrai sur vous l'esprit d'étourdissement et de vertige, pour vous faire égarer dans toutes vos voies. Il dit qu'il le fera; il peut le faire. Le fera-t-il? Ne le fera-t-il pas? Qui peut vous en répondre?

Ah! sans doute il le fera, dit saint Jean Chrysostome. Sa gloire y est intéressée. La gloire de sa justice. Ils ont dit dans leurs cœurs insensés, ces prétendus sages : Non, il n'est point de Dieu; ou s'il en est, il ne voit pas; ou s'il voit, il néglige les affaires des mortels. Opprimons donc le juste; par force ou par adresse, élevons-nous sur ses débris; engraissons-nous de concussions et de brigandages; noyons nos soucis, étouffons nos remords dans les larmes, dans le sang du peuple qu'on nous livre. Ils ont dit, ils ont fait : et moi, dit le Seigneur, du haut de mon trône, moi qui les vois, qui les entends, abandonnerai-je ma providence à leurs blasphèmes?

La gloire de sa puissance, en second lieu, y est intéressée. Ils ont cru, peut-être s'en sont-ils vantés, qu'ils n'avaient pas besoin de son secours pour se défendre de leurs ennemis, se garantir de leurs piéges et résister à leurs efforts. Et le Seigneur ne montrerait pas qu'il n'est de puissance vraiment efficace que la sienne dans l'univers!

La gloire enfin de sa sainteté et de sa sagesse y est intéressée. N'ont-ils pas cru mettre sa sagesse en défaut dans le gouvernement du monde? Par leurs trames cachées, leurs sourdes intrigues, leur artificieuse dissimulation, n'ont-ils pas espéré de l'emporter sur la franchise et la simplicité du juste que Dieu protége? Et le Seigneur laisserait prévaloir leur malice sur la fidélité et la soumission à ses lois!

Non, certainement, elle ne prévaudra pas, conclut saint Jean Chrysostome. Le sang d'Abel, dont la terre est trempée, crie vengeance, et Dieu ne le redemanderait pas, ce sang innocent, de la main du détestable fratricide qui l'a répandu! Cet ambitieux politique ne s'est agrandi que par les plus cruelles fourberies, et la voix qui retentit dans Rama, la voix de Rachel désolée, qui redemande ses enfants égorgés, ne serait point écoutée! Ah! le Seigneur se manquerait à lui-même.

Interrogez là-dessus tout ce qu'il y eut de plus sage parmi les hommes. David, dans sa vieillesse, veut apprendre à son fils l'art de se rendre lui-même heureux en faisant prospérer son peuple. Et quelles leçons, Messieurs, lui donne-t-il? Ecoutez, mon fils, dit-il; ce sont les voies de la vraie sagesse que je veux vous apprendre : *Vias sapientiæ monstrabo tibi.* (*Prov.*, IV.) Ah! je n'en connais point d'autres que les sentiers de la justice : *Semitas æquitatis.* (*Ibid.*) En voulez-vous le détail? Soyez fidèle et scrupuleux observateur de la loi de votre Dieu : *Ten-*

disciplinam. (*Prov.*, IV.) Conservez votre cœur dans l'innocence; fermez votre bouche à la supercherie, et vos oreilles aux conseils des flatteurs; que toutes vos voies soient toujours droites, et ne vous engagez jamais dans les détours tortueux de l'imposture. La route de l'impie paraît quelquefois plus brillante; mais elle est trop peu sûre. Tôt ou tard les ténèbres l'enveloppent; il chancelle, il tombe et ne se relève plus. Mais la prudence des justes, ajoutait David, si vous la possédez, mon fils, elle fera votre bonheur et votre gloire; elle affermira votre trône, elle relèvera l'éclat de votre couronne, et vous fera surmonter toutes les difficultés, tous les obstacles qui s'opposeraient à vos desseins.

Salomon éprouva ce que lui avait promis son père; il sentit l'influence de la religion sur les prospérités, même temporelles. Aussi, quels éloges magnifiques ne fit-il pas dans la suite de cette vraie sagesse? Il la définit lui-même, et ne la définit pas autrement que son père. C'est de cette prudence des justes, qui consiste précisément à craindre Dieu, à respecter et observer ses lois, c'est d'elle qu'il disait que la douce joie, l'aimable paix, l'accompagnent, que les richesses et la gloire marchent à sa suite; elle fait, ajoute-t-il, la sûreté des villes et la tranquillité des familles; elle est partout la source d'une vie innocente et paisible; sous ses lois tous les Etats prospèrent.

Une femme douée de cette vraie sagesse apporte dans sa maison l'abondance de tous les biens, dit-il encore ailleurs; elle fait la félicité de son époux, et prépare une situation heureuse à ses enfants, qui, de leur côté, seront sa gloire. Une fille sage et prudente est, en effet, un véritable héritage pour l'homme fortuné à qui Dieu la destine. L'homme prudent, d'autre part, est plus estimable et même plus utile à la société que le plus profond politique et le plus brave guerrier; il sera recherché partout; les grands et les petits, les rois et les peuples, lui donneront à l'envi leur confiance, et chacun voudra traiter avec lui. Dans les assemblées mêmes de religion, l'homme prudent et sage, c'est-à-dire dont la parole n'est point démentie par les œuvres, qui instruit autant par ses exemples que par ses discours, cet homme, dis-je, est surtout désiré; il semble donner un nouveau poids aux ordres de Dieu, qu'il y intime; chacun l'écoute avec plaisir, avec respect, et sa parole efficace remue, émeut, dirige et conduit tous les cœurs.

Insisterons-nous davantage sur une vérité dont les sages du paganisme, quoiqu'elle ne leur fût que très-imparfaitement connue, ont fait à leur manière une de leurs principales maximes? Et nous-mêmes, ministres de la divine parole, dirons-nous jamais rien de plus exprès et de plus fort sur ce sujet que ce que disait le fameux orateur de la Grèce? Permettez-moi, Messieurs, de vous le faire entendre. Il s'agissait de consoler son peuple de ses disgrâces actuelles, et de le rassurer sur les progrès rapides d'un ennemi puissant. Comment s'y prenait-il?

Il ne se peut, s'écriait-il, non, certainement, il ne se peut qu'un parjure, un imposteur, jouisse d'une puissance de longue durée. Toute fortune fondée sur la mauvaise foi et l'injustice ne peut se soutenir longtemps; sa propre constitution la trahit, il faut que bientôt elle tombe d'elle-même. Les édifices doivent avoir pour fondement des pierres solides; le fondement des actions des hommes, c'est la vérité et la justice. Qui que ce soit aux actions duquel ce fondement manque, ah! n'enviez point sa prospérité; quelque brillante qu'elle soit, ne vous en laissez point éblouir. Plus le faîte de l'édifice s'élève, plus son propre poids l'entraîne. Pour moi, qu'on me donne l'option, je préférerai l'état presque désespéré d'un homme juste; et pourquoi? De grâce, remarquez, mes frères; ce que pensait un sage païen, des chrétiens ne le penseront-ils pas? Oui, je trouve l'état de ce juste préférable, quelque malheureux qu'il paraisse, parce qu'il est fondé à compter sur l'assistance divine, avec laquelle il peut aisément réparer toutes ses pertes. Ce sage politique en revenait toujours à ces principes; dans toutes les circonstances, c'était sur ces maximes qu'il voulait diriger et faire agir son peuple. Ah! que l'infracteur des serments, le transgresseur des lois, disait-il encore ailleurs, dispute mal à l'homme juste les faveurs de la Divinité! Quoi! l'assemblage monstrueux de tant de crimes et de forfaits, qui se sont, pour ainsi dire, réunis pour former ce colosse énorme de puissance qui fait trembler la terre, ne présagerait pour la suite rien de funeste? Et pour qui donc le ciel garderait-il sa colère et ses vengeances?

Quel triomphe, Messieurs, pour la religion, que ce témoignage! mais quelle confusion, quelle honte pour nos esprits forts, nos sages prétendus! Jamais n'en rougiront-ils? Nous, du moins, mes frères, profitons-en, de ce témoignage, pour réformer ou diriger nos pensées; d'autant plus que ces sages païens n'entendaient et ne pouvaient entendre qu'une justice, une probité morale, bien faible et bien imparfaite, aussi peu féconde en ressources que peu solide et peu ferme dans sa confiance à un Dieu dont elle avait si peu d'idée. Mais épurons-la, perfectionnons-la, cette probité morale, par les maximes de notre sainte religion; et leur proposition, cette maxime si constamment reçue parmi eux : Que rien n'est vraiment utile s'il n'est honnête, reviendra précisément à la proposition que j'ai d'abord avancée : Que les maximes de la religion ont une telle influence sur les affaires, qu'il n'est sans elles point de succès certains, du moins point de constants.

Tant de fois j'ai gémi dans le secret de mon cœur, disait le Sage, sur le triste sort de la simple innocence, en voyant le fourbe parjure prospérer dans tous ses desseins. Par ses discours artificieux, ses perpétuels raffinements il séduisait impunément le

juste simple et crédule; son cœur perverti ne désirait jamais en vain, ses démarches couvertes arrivaient toujours à leur fin. Habile surtout dans l'art de semer des querelles et des discordes par ses secrètes intelligences, se feignant ami de tout le monde, il s'élevait sur les débris de quiconque se confiait en lui; je tremblais. Mais bientôt, conclut le Sage, il a été surpris lui-même dans ses propres finesses; sa confusion, sa honte, sa chute précipitée, ont justifié la providence de notre Dieu.

La jalousie des enfants de Jacob, par exemple, vient à ses fins par une suite concertée de cruautés et de crimes. Ils semblent n'avoir plus rien à craindre du mérite d'un frère trop aimable et de la prédilection d'un père trop tendre; Joseph est dans les fers. Ils s'applaudissent d'avoir trouvé le moyen, sans se rendre fratricides, d'éluder et de rendre faux et inutiles les signes trop peu équivoques de sa future grandeur. Ah! qu'avez-vous fait, insensés? C'est par ces voies mêmes que vous lui avez frayé le chemin du trône, et c'est dans l'Egypte, où vous l'avez fait conduire en esclave, que vous tomberez un jour à ses genoux.

Absalon, par mille bassesses, mille souplesses, mille détours, tente d'abord, séduit enfin la fidélité d'Israël. Un crime hardi, mais coloré d'un spécieux prétexte, commence par le défaire d'un aîné, rival qui le gêne; ensuite, par des remords feints et simulés, il regagne la confiance; par une apparence de piété il endort la prudence de son père. Tout réussit au gré de ses désirs : Israël se déclare pour Absalon; David est obligé de fuir; le plus sage des hommes, Achitophel, dont l'Ecriture ne craint pas de comparer les lumières à celles du Seigneur même, semble assurer au fils rebelle le plus complet succès. David, en effet, se croit perdu. Voici précisément le moment du Dieu des justices. Il met la division dans les conseils d'Absalon; son ministre scélérat périt de sa propre main sur un gibet, et lui-même, tandis qu'il croit échapper au carnage dans la déroute de son armée, il est arrêté comme miraculeusement, et suspendu dans les airs, pour livrer à la lance de Joab ce cœur impie et dénaturé.

Joab lui-même a voulu se rendre nécessaire à son maître; il y a réussi par une lâche complaisance à servir toujours à propos ses passions, surtout en se délivrant, tantôt par adresse et tantôt par violence, de tous ceux qui pouvaient lui faire ombrage. Il a réussi; réussira-t-il toujours? Il croit le faire en élevant sur le trône, dans la personne d'Adonias, une idole dont il s'est assuré; mais, malgré toute sa valeur et toute sa prudence, Salomon triomphe, et tous les lauriers dont ce guerrier invincible s'est couvert pendant sa vie ne déroberont point sa vieillesse à la foudre vengeresse du Seigneur.

Salomon enfin, lui-même, oublie-t-il ces belles règles de sagesse que nous lui avons ouï prescrire, tombe-t-il dans les écueils qu'il a lui-même prévus, il voit se former l'orage qui s'apprête contre lui, il le voit sans pouvoir l'éviter; toute sa sagesse, toute sa puissance y échouent, et Jéroboam, échappé à ses poursuites, fera retomber sur le fils la punition que le Seigneur, par un dernier trait de miséricorde, n'épargne au père même qu'en considération des premières années de son règne.

Concluons donc enfin, avec le Prophète, qu'il n'est point de prudence, point de mesures justes contre le Seigneur. O peuple sans intelligence et sans lumière! disait Moïse à son peuple de la part de son Dieu. (Hélas! mes frères, ce terrible et sanglant reproche, des chrétiens devraient-ils s'exposer à l'entendre?) Que ne lui reste-t-il, à ce peuple, le plus faible rayon de prudence! continue le Seigneur; il me connaîtrait, il comprendrait ma conduite, et démêlerait l'économie secrète de mes conseils. Lui-même il daigne aussitôt nous les découvrir pour nous confondre. Profitons des lumières qu'il nous donne, et apprenons à nous tenir humblement dans l'attente respectueuse de l'exécution de ses décrets.

J'ai dit en moi-même, ajoute-t-il, où sont-ils ces prétendus dieux qui se croient, indépendamment de moi, les arbitres de leur sort et les maîtres souverains de la destinée des autres hommes? *Dixi : ubinam sunt?* (*Deut.*, XXXII.) Où sont-ils ces lâches et vils esclaves, qui regardent avec étonnement ces idoles de grandeur et de puissance, et leur prostituent follement, au préjudice de ma gloire, l'hommage de leur espérance et de leur crainte? *Ubinam sunt?* Je pouvais, d'un seul signe de ma volonté toute-puissante, renverser, dissiper, réduire en poudre l'idole avec tous ses adorateurs; mais j'ai mieux aimé différer. Prenez donc garde qu'il ne fait que diffférer : *Distuli* (*Ibid.*); et il ne diffère que pour sa propre gloire. C'est pour mieux éprouver ses serviteurs fidèles, c'est en même temps pour confondre avec plus d'éclat leurs superbes ennemis : *Ne superbirent.* (*Ibid.*) Si je faisais toujours prospérer le juste, continue-t-il, si je couronnais d'abord par des succès l'équité de ses projets et la sagesse de ses mesures, peut-être s'en attribuerait-il la gloire. De même, si j'arrêtais dès l'entrée de sa carrière, ce fourbe, ce cruel, cet insatiable ambitieux; si, dévoilant ses trames criminelles sitôt qu'elles sont ourdies, traversant ses injustes desseins sans leur donner le temps d'éclore, je l'écrasais dans sa poussière avan tqu'il en eût pu sortir; il méconnaîtrait la main dont il serait frappé et n'accuserait que des causes naturelles, ou ne s'en prendrait qu'à lui-même de sa disgrâce : *Ne superbirent et dicerent : manus excelsa et non Dominus fecit hæc omnia.* (*Ibid.*) Il faut donc que le juste gémisse et languisse quelque temps sous le joug de l'impie, pour qu'il soit élevé dans la suite avec plus de gloire, et que son élévation paraisse véritablement mon ouvrage; il faut pareillement que l'impie prospère et que, prévalant en apparence contre moi, il semble porter son trône jusqu'au dessus, des nues en rivalité du mien,

pour qu'il soit précipité d'une chute plus éclatante et plus rude, et que sa chute même fasse reconnaître la main d'où part le trait qui le renverse.

Car quand on verra, dit toujours le Seigneur par l'organe de Moïse, ce qui arrive en effet tous les jours, qu'un seul homme en met en fuite mille : *Quomodo persequatur unus mille* (*Deut.*, XXXII); quand on voit le seul Samson, par exemple, abattre toute la puissance philistine; l'innombrable armée de Sennachérib se défaire et se détruire elle-même sous les murs de Jérusalem assiégée et réduite aux derniers abois; une simple Israélite porter la confusion dans les conseils et dans la maison du fier Nabuchodonosor. Par rapport aux fortunes particulières mêmes, voulez-vous voir les mêmes catastrophes? Une Esther remplacer une Vasthi; Aman et Mardochée échanger pour ainsi dire leur situation en un instant : Aman à la place de Mardochée sur un gibet, Mardochée à la place d'Aman à la tête des conseils de son maître; une pauvre Moabite sans asile et sans ressource dans Israël faire souche à la maison royale de Juda. Ces exemples, Messieurs, tout singuliers qu'ils semblent, pourraient ne passer que pour des paraboles; changez les noms, vous les trouverez les mêmes dans tous les siècles, où continuellement ils se renouvellent. Eh bien! cherchez, grands politiques, cherchez le ressort qui varie ainsi sans cesse la scène du monde : *Nonne ideo quia Deus?...* (*Ibid.*) Avec autant de confiance que Moïse, j'en prends à témoin nos ennemis mêmes : *Inimici nostri sunt judices.* (*Ibid.*) Après qu'ils se sont épuisés en systèmes et en raisonnements politiques, le Seigneur enfin ne les force-t-il pas à en revenir au même principe que nous? *Nonne ideo quia Deus?* (*Ibid.*)

C'est là qu'en reviennent les magiciens de l'Egypte; après avoir réussi tant de fois à obscurcir par leurs prestiges l'éclat des miracles de Moïse, ils finissent par faire hommage malgré eux à la puissance suprême d'un Dieu qui met quelles bornes il lui plaît à leur science. C'est là qu'en revient, mais trop tard, l'endurci Pharaon; il cède enfin quand il est vaincu, il veut fuir; mais c'est en périssant qu'il faut qu'il reconnaisse et qu'il avoue qu'on ne peut, non plus par la fuite que par la résistance, échapper au Seigneur. C'est là qu'après tant de succès sont encore obligés d'en revenir les Philistins; ils l'éprouvent d'une manière si sensible qu'il faut que, tout victorieux qu'ils sont, ils en convienent, que non-seulement ils combattent en vain, si c'est contre le Dieu d'Israël qu'ils combattent; mais qu'ils triomphent même en vain, si celui qui leur a donné la victoire ne leur permet encore d'en profiter : *Nonne ideo quia Deus conclusit illos?*

Car enfin, malgré tous les raisonnements, tous les systèmes, toutes les expériences contraires qu'on pourrait alléguer, il sera toujours vrai que c'est au Seigneur qu'appartient la justice, que les punitions, les récompenses, les succès, les disgrâces sont en sa main. Il rend à chacun ce qu'il mérite, mais il le rend en son temps : *In tempore.* Ce temps, c'est celui qu'il a déterminé dans ses conseils. Qu'importe quand il arrive, puisqu'il ne peut manquer d'arriver? Il ne se hâte pas, parce qu'il est assuré de pouvoir toujours se venger dès qu'il le voudra; il a l'éternité tout entière pour le faire. Le délai, quel qu'il soit, ne rendra la justice que plus éclatante, la récompense plus magnifique et la vengeance plus terrible : *In tempore retribuam.* (*Ibid.*)

Eh! de quoi se glorifie-t-il donc, ce puissant qui n'est puissant que par l'iniquité? s'écriait David. Etre puissant par l'iniquité, c'est prétendre être puissant contre Dieu même. Ah! que c'est être faible! Cependant par ses fourberies et ses impostures, continue le Roi-Prophète, par mille artificieux discours composés avec art, déguisant son ambition encore timide sous le masque séduisant d'une probité raffinée, il commence à jeter les fondements de sa haute fortune. Esprit double, langue trompeuse; il fascine d'abord, pour ainsi dire, ceux mêmes dont il doit bientôt devenir le fléau. Son parti se grossit de tous les ennemis du Seigneur; leur nombre, hélas! n'est que trop grand: dans leurs bouches il trouve des éloges qui, en l'aveuglant sur lui-même, aveuglent presque également les nations. Aussi peut-il enfin se flatter d'être assez fort pour se montrer à découvert et sans feinte; tout tremble, tout plie devant lui. Les plus criantes injustices, la tyrannie la plus féroce lui paraissent les moyens les plus efficaces et les plus sûrs pour se mettre à l'abri de tout revers. Il y croyait être; il ne pensait point à vous, ô mon Dieu! O vous, justes! à qui il a fait verser tant de larmes, bientôt vous rirez sur lui à votre tour, ajoute le Prophète. Le voilà, direz-vous, cet homme qui se prévalait tant de son vain pouvoir, et ne reconnaissait de Dieu que ses richesses, infâme fruit de ses parjures et de ses brigandages! Mais cette âme fidèle, vraiment héroïque, qui, dans le temps qu'elle pouvait le plus compter sur ses propres forces, n'a établi son espérance que dans la miséricorde du Seigneur, elle peut paraître ébranlée, mais elle ne sera point abattue. C'est comme un olivier fertile qui fleurira, et ne cessera de donner les plus beaux fruits dans la maison de Dieu, dont il sera de race en race le soutien et la gloire. Béni soyez-vous, ô mon Dieu, de cette admirable conduite que vous avez tenue, que vous tiendrez toujours dans le gouvernement du monde! conclut David. Je vous en louerai tous les jours de ma vie; mais ce sera pour me régler moi-même dans toutes mes actions sur ces principes.

En tête de tout mon système, j'écrirai donc, ainsi que le même Prophète, que je veux observer vos ordonnances saintes; et mon premier principe de conduite sera de vous craindre, de ne craindre que vous, et de respecter toutes vos lois. C'est là, en effet, tout le système pratique de la religion. Non, je ne reconnais plus d'autre sagesse,

Mais hélas! le préjugé, les sens et la cupidité non-seulement nous aveuglent, mais nous séduisent sans cesse. Sagesse incréée, éternelle, faites-nous-en triompher par les lumières de notre sainte foi! Elle pénétrera nos esprits et nos cœurs de la fin noble pour laquelle vous nous avez créés, afin que nous ne nous en écartions jamais; elle subordonnera tous nos projets à votre volonté suprême, et toutes nos mesures aux maximes de votre loi. C'est de vous seul qu'elle nous fera attendre et espérer toute espèce de succès; nous n'en voudrons aucun dont puissent rougir la droiture et l'innocence; ils sont trop peu flatteurs, et toujours trop dangereux. Quel est l'homme vraiment sage, disait encore le même Prophète : *Quis sapiens?* (*Psal.* VI.) Il comprendra, il goûtera toutes ces maximes, il les suivra : *Quis sapiens? Et custodiet hæc.* (*Ibid.*) Aussi c'est lui qui ressentira, Seigneur, tous les effets de votre miséricorde la plus tendre : *Et intelliget misericordias Domini.* (*Ibid.*) Après nous avoir conduits et dirigés dans toutes les affaires temporelles dont vous avez voulu que nous fussions occupés sur la terre de notre exil, cette ineffable sagesse enfin nous ramènera, nous fera heureusement arriver à notre patrie pour y combler tous nos vœux par la possession d'une éternelle félicité. Ainsi soit-il.

SERMON VII.

SUR LA PRIÈRE.

Pour le jeudi de la première semaine de carême.

Ecce mulier Chananæa a finibus illis egressa clamavit dicens : Miserere mei, Domine, fili David. (*Matth.*, XV.)

Une femme chananéenne qui venait du côté de Tyr et de Sidon, se mit à crier et à lui dire : Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi.

Une femme de Chanaan vient se jeter aux pieds de Jésus, elle le prie d'avoir pitié de sa fille qu'un cruel démon tourmente; Jésus paraît sourd à sa prière. Les apôtres, importunés des cris de cette femme, intercèdent pour elle; Jésus ne leur répond qu'avec toutes les apparences de la plus dure insensibilité pour cette infortunée. Cependant elle insiste; plus Jésus semble la rebuter, plus elle le presse, jusqu'à ce qu'elle obtienne enfin le miracle qu'elle demande. Jésus admire, loue sa foi; il la console, guérit sa fille. Voilà, Messieurs, le précis de notre évangile. Preuve sensible, disent les saints docteurs, de l'efficacité de la prière; mais en même temps modèle admirable d'une prière bien faite : preuve et modèle que je voudrais aujourd'hui vous faire parfaitement goûter.

La prière va donc faire le sujet de ce discours. C'est-à-dire, c'est à la source de toutes les grâces que nous allons vous conduire, dit saint Jean Chrysostome; c'est-à-dire, nous allons vous découvrir un trésor où vous pourrez puiser tous vos besoins divers, quels qu'ils soient, quels qu'ils puissent être; c'est-à-dire, nous allons vous montrer une route aplanie, une route toute délicieuse par le fleuve de bénédictions qui l'arrose, route qui mène droit à la céleste patrie.

A cette annonce magnifique vos cœurs déjà, chrétiens, ne se sont-ils pas enflammés? Jugez, par ces grandes idées, sur lesquelles je promets de renchérir encore, jugez de l'importance, jugez de la nécessité de la prière. Mais qu'est-ce que la prière? Ce ne peut être que parce qu'on l'ignore qu'on se plaint de son inefficace, qu'on en restreint l'obligation. Entrons aujourd'hui dans le vaste champ d'instruction que nous ouvre cette belle matière; et, pour l'embrasser tout entière, mais d'une manière plus méthodique, plus propre à faire impression, je la réduis à trois questions que je vais résoudre dans les trois parties de ce discours.

1° Qu'est-ce que la prière? Je l'expliquerai dans la première partie. 2° Sur quoi proprement est fondée la nécessité de la prière? Je le montrerai dans la seconde partie. 3° Jusqu'où s'étend l'efficace, ou pour mieux dire l'infaillibilité de la prière? Je le fixerai dans la troisième partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La prière est un désir du cœur uni aux désirs de Jésus-Christ, offert à Dieu par les mérites de Jésus-Christ. Retenez, Messieurs, cette définition, dont l'explication simple et familière va remplir la première partie de ce discours.

La prière est un désir, désir qui suppose le sentiment de son besoin. L'homme qui prie, c'est un pauvre, dit saint Augustin, qui, confus de sa misère, vient à celui qui peut le soulager, verser ses larmes dans son sein, lui confier ses soupirs. Celui qui n'est pas pénétré de ses besoins ne peut pas désirer, par conséquent prier.

Car la prière est un désir. Parler beaucoup, lire beaucoup, c'est réciter des prières, non pas prier. Laissez, chrétiens, nous dit Jésus-Christ, notre Maître, ce flux de paroles, laissez-le aux nations qui invoquent leurs idoles. Pourquoi? demande saint Jean Chrysostome. C'est au prophète Elie, répond ce Père, qu'il faut le demander. Qu'ils se fatiguent, qu'ils se tourmentent une journée entière en invoquant leur dieu, ces prêtres insensés de Baal. Leur dieu, comme dit le prophète en leur insultant, dormait peut-être, il fallait l'éveiller par leurs cris redoublés. Mais notre Dieu, qui voit le fond des cœurs, ne veut qu'un mouvement du cœur vers lui. C'est le cœur qui le touche, et non pas le son de la voix. Le secret où lui-même nous commande d'entrer pour le prier, c'est notre cœur. La porte qu'il nous ordonne de fermer sur nous en y entrant, c'est la porte de nos sens. Que tout exercice de nos puissances soit suspendu, hormis celui du cœur; c'est alors que ce Dieu, dont l'œil perçant dissipe les ténèbres les plus obscures, nous voit, nous entend, nous exauce : *Pater, qui videt in abscondito, reddet tibi.* (*Matth.*, XVIII.) Tout cela, Messieurs, est de saint Jean Chysostome.

Saint Augustin pense de même. La prière qu'il loue, qu'il conseille, ce qu'il appelle prière, ce sont ces secrets gémissements de colombe, ces soupirs rapidement poussés au

ciel, ces larmes qui s'échappent des yeux pour couler dans le sein de Dieu ; gémissements, larmes, soupirs qui entrecoupent, pour ainsi dire, de temps en temps nos occupations les plus terrestres. C'est par là que le cœur s'explique sans le secours de la voix et ne touche que plus sûrement le cœur de Dieu : courts mais fréquents élancements d'une âme habituellement occupée de ce qu'elle demande, voilà la prière, pourvu cependant que ce désir du cœur s'unisse aux désirs de Jésus-Christ.

C'est ici, Messieurs, le point capital selon la doctrine de tous les saints docteurs ; et le fondement de cette doctrine, c'est qu'il n'y a proprement que les désirs de Jésus-Christ qui méritent d'être offerts à Dieu. Or Jésus-Christ (saisissez ce raisonnement de saint Grégoire pape), Jésus-Christ est Sauveur ; tous ses désirs ne tendaient qu'au salut, et ils étaient pour le salut de tous les hommes. Suivez exactement ceci.

Ce ne sont donc plus les désirs de Jésus-Christ, concluait ce grand pape, si l'on demande quelque chose qui n'a point de rapport au salut éternel. Les gentils peuvent demander les autres biens, les biens du monde : *Hæc gentes inquirunt* (*Matth.*, VI), dit Jésus-Christ. Qu'ils fassent des sacrifices à leurs divinités, ajoute saint Jean Chrysostome en expliquant cet endroit de l'évangile, pour obtenir les nécessités de la vie, de longues, d'heureuses années, des honneurs, des établissements sur la terre ; ils n'ont point de Sauveur qui les élève à l'espérance d'une autre vie ; ils ne connaissent pas même une autre vie : *Hæc gentes inquirunt*. Le Juif même encore peut former de tels désirs : qu'il rougisse les autels du sang de ses victimes pour faire descendre la rosée du ciel sur ses campagnes, pour demander l'accroissement et la prospérité de sa famille, il ne connaît, il n'attend de Sauveur que pour la terre : *Hæc gentes inquirunt*. Mais nous, mes frères, qui avons ce Sauveur, qui connaissons sa destination, qui savons que le salut qu'il nous apporte est un salut éternel, nous avons d'autres vœux à former, lui-même nous les dicte : l'avénement du royaume de Dieu : *Regnum Dei* (*Ibid.*), tout ce qui peut y avoir quelque rapport : *Justitiam ejus* (*Ibid.*), rien autre chose ; le reste ne mérite pas d'exciter un désir. Soyons tranquilles, nous aurons le reste de surcroît : *Cætera adjicientur* (*Ibid.*) ; car notre Père céleste sait pour tout le reste ce qu'il nous faut : *Adjicientur*.

Cependant, selon l'ingénieuse remarque de saint Augustin, ce reste même, ces avantages temporels qui nous sont promis sans que nous les demandions, peuvent avoir rapport au salut de nos âmes. La santé de nos corps, la paix, la tranquillité de notre patrie, la fertilité de nos terres, tout cela peut influer sur notre salut éternel. Dans ce sens, sous ce rapport, tout cela est donc renfermé dans les désirs de Jésus-Christ, par conséquent peut être demandé ; mais prenez garde que c'est uniquement sous ce rapport. L'idolâtrie, le judaïsme consistent à les demander pour eux-mêmes, à en faire l'unique ou principal objet de sa prière ; et ce n'est plus prière, parce que ce n'est plus désir de Jésus-Christ.

Le désir de Jésus-Christ est pour le salut ; mais c'est pour le salut de tous les hommes, il est Sauveur de tous. D'où saint Jean Chrysostome infère encore que la prière du chrétien ne doit pas se restreindre pour lui seul et se borner à ses besoins particuliers. Chrétiens, qui que vous soyez, tout homme a droit à votre prière, parce que Jésus-Christ, qui prie en vous, y prie toujours pour tous. Ah ! mes frères, quand nous prions, s'écriait après ce raisonnement ce tendre et charitable pasteur, mes chers frères, prions donc tous les uns pour les autres, prions donc pour le salut les uns les autres, et c'est le plus sûr moyen d'obtenir pour nous-mêmes ce que nous demandons. Car plus nous nous intéressons pour nos frères, plus notre Père céleste s'attendrit sur nos besoins. C'est l'intention de notre Maître ; il nous la marque dans la prière qu'il nous a lui-même prescrite ; nous y prions pour tous en général, jamais pour nous seuls en particulier. L'Eglise, notre mère, entre exactement dans cette vue de son Epoux ; elle n'adresse jamais à Dieu aucune prière, elle ne nous donne aucun modèle de prière qui ne soit général et pour tous ses enfants. Avançons.

Ce désir du cœur, qui fait l'essence même de la prière, s'il est conforme aux désirs de Jésus-Christ, doit être offert à Dieu ; et c'est là, dit encore saint Augustin, à quoi servent proprement ces formulaires de prière que l'Eglise nous met entre les mains : non-seulement, dit-il, pour nous avertir des vœux que nous devons faire ; mais aussi pour énoncer au pied du trône de la Divinité les vœux que nous avons formés. Car, quoique Dieu les voie, lui qui lit dans les cœurs, lui qui même produit en nous par sa grâce tout désir utile et salutaire ; il veut cependant que nous lui fassions l'aveu extérieur de notre indigence, comme un espèce d'hommage à sa souveraineté et à sa toute-puissance. Pour cela l'humble posture de suppliants que nous prenons en sa présence ; pour cela nos yeux élevés, nos mains étendues vers les montagnes, d'où nous attendons notre secours ; pour cela ces paroles tendres, énergiques, touchantes, qui suppléent en quelque sorte à la froideur de nos désirs ; pour cela même les soupirs, les gémissements qui partent de nos cœurs, les pleurs qui coulent de nos yeux ; signes du désir qui nous enflamme, offrande que nous faisons à Dieu de nos désirs.

Mais offrande enfin toujours appuyée des mérites, et des mérites seuls de Jésus-Christ. Il n'est au ciel ni sur la terre point d'autre nom qui sauve les mortels. L'invocation des saints, de la Reine même des saints, que nous réclamons dans nos prières, n'est point un hommage que nous fassions à leurs mérites au préjudice du Médiateur unique, à qui seul tout mérite appartient. L'unique fondement de notre espérance, le motif uni-

que de notre confiance pour obtenir ce que nous demandons, sera toujours le sang du Rédempteur; et si nous invoquons les saints, ce n'est qu'afin qu'ils représentent à Dieu ce sang divin, qu'ils fassent souvenir le Rédempteur de ce qu'il fit et endura pour nous, et que par ce souvenir ils l'engagent à s'intéresser dans nos prières en adoptant tous nos désirs. Appliquons et concluons maintenant.

Est-ce ainsi, Messieurs, que vous avez conçu jusqu'à présent ce que c'était que la prière ? Est-ce ainsi que vous avez prié ? Combien d'entre nous à qui Jésus-Christ pourrait faire ce tendre reproche qu'il faisait à ses apôtres : Jusqu'ici vous n'avez encore rien demandé : *Usque modo non petistis quidquam* (*Joan.*, XVI); ou du moins vous n'avez rien demandé en mon nom : *Non petistis quidquam in nomine meo*?

Non, vous n'avez rien demandé : *Non petistis quidquam.* Comment donc, dit saint Augustin, nos églises ne sont-elles pas pleines de chrétiens qui prient? Oui, je vois, poursuit ce Père, des corps humiliés, des postures suppliantes; mais l'esprit, où est-il? est-il appliqué ou réfléchit-il? A peine les genoux fléchis, l'attention se lasse, on s'ennuie, mille objets vains et frivoles s'emparent d'un esprit qui ne cherche qu'à se distraire; on ne sait ce que c'est que de faire effort sur soi, mettre un frein à son imagination, c'est un langage qu'on n'entend plus. Comment désirerait-on? *Non petistis quidquam.*

Et ce reproche est-il même assez fort pour notre siècle ? N'y a-t-on pas perdu jusqu'aux dehors de la religion? Non, non, Messieurs, on n'y prend plus la faible précaution de masquer du moins l'impiété. La posture des corps marque trop bien la légèreté, l'irréligion de l'âme. Ces hommes, jusqu'au milieu d'une église et pendant le redoutable sacrifice, occupés d'objets immodestes, curieux, empressés pour les bagatelles les plus indécentes, oubliant la sainteté du lieu et la majesté des mystères pour se livrer à des conversations profanes, peut-être criminelles, ces hommes ont-ils eu seulement intention de venir demander? *Non petistis quidquam.*

Et dans ceux mêmes qui demandent, peut-on dire que demander soit désirer? Ce qui les occupe, c'est un formulaire de prières que peut-être ils n'entendent pas. Désirent-ils ce qu'ils demandent? Ils ne savent pas même ce qu'ils demandent. Combien en est-il, en effet, qui demandent à Dieu, sans le savoir, ce qu'ils craignent le plus d'obtenir, du moins de sitôt obtenir?

Que d'Augustins, par exemple, demandent à Dieu la chasteté, tandis que leur cœur est tout brûlant d'une flamme proscrite! Donnez-la moi, Seigneur, c'est le langage de leurs lèvres; mais le cœur, en secret d'intelligence avec la passion, ajoute aussitôt : Cependant, Seigneur, ne me donnez pas encore : *Da, sed noli modo.* Détachez-moi du monde, dit cette femme mondaine, qui ne voudrait risquer ni son bonheur du temps, ni celui de l'éternité : oui, Seigneur, détachez-moi du monde : *Da.* Mais attendez que j'aie usé à son service la fleur de mes ans; attendez que l'âge ait tout à fait détruit des attraits qui peuvent encore lui plaire : *Da, sed noli modo.* Brisez en moi la chaîne de cette habitude vicieuse, dit un voluptueux troublé par ses remords; rompez le charme qui m'attache à mon péché : *Da.* Mais attendez que l'objet me soit devenu moins cher, et qu'à force d'en user l'usage m'en devienne insipide : *Da, sed noli modo.* Guérissez mon ambition, dira l'orgueilleux même, dans des moments où la grâce l'éclaire et le presse davantage, détrompez-moi de la vanité, Seigneur : *Da.* Mais attendez que ma réputation soit solidement établie, que j'aie joui du fruit de mes travaux; attendez qu'à la source des honneurs mondains j'ai tout à fait éteint la soif qui me dévore : *Da, sed noli modo.* Enfin, que je meure de cette mort précieuse à vos yeux, de la mort dont meurent tous vos élus, ce sont presque tous les chrétiens qui parlent ainsi : Seigneur, que je voie votre règne : *Da.* Mais attendez cependant encore. Laissez-moi jouir du monde, tandis qu'il me rit; attendez qu'un cours de prospérités non interrompues m'ait conduit à ce terme où la vie la plus charmante devient ennuyeuse à la fin; donnez-moi le ciel, mais attendez que la terre ne puisse plus avoir d'agréments pour moi : *Da, sed noli modo.*

Désirs contradictoires à eux-mêmes, illusions plutôt que désirs d'un cœur qui veut et ne veut pas, qui cherche à s'étourdir lui-même pour se persuader qu'il veut ce qu'il craint davantage : *Non petistis quidquam.*

Du moins certainement vous n'avez rien demandé au nom de Jésus-Christ. Vous demandez tout pour la terre, rien pour le ciel : *Non petistis in nomine meo.* Mais surtout si l'on demandait au nom de Jésus-Christ, on demanderait avec humilité, parce qu'on ne compterait point sur sa propre justice, on ne compterait que sur la miséricorde et les mérites du Rédempteur. On demanderait avec résignation, parce qu'on ne voudrait que l'accomplissement des désirs de Jésus-Christ; or, les désirs de Jésus-Christ, c'est la volonté de Dieu même. Cependant on demanderait avec foi, avec confiance, cette foi qui n'hésite pas, cette confiance qui espère contre l'espérance même; on demanderait avec cette familiarité, cette douce ouverture de cœur qu'un fils a pour son père; parce que, uni d'intention avec Jésus-Christ, membre de Jésus-Christ, on regarderait sa prière comme celle du grand Médiateur qui mérite toujours d'être exaucé, et qui ne peut jamais ne le pas être; la foi, la confiance animeraient à la persévérance : demander au nom de Jésus-Christ dit tout cela : *In nomine meo.*

On ne verrait donc pas ces présomptions orgueilleuses d'un pharisien qui, par le récit fastueux de ses propres justices, vient sommer, pour ainsi dire, le Seigneur de lui octroyer toutes ses grâces. Ah! c'est là demander en son propre nom, non pas au nom

de Jésus-Christ : *Non petistis in nomine meo.* Mais aussi l'on ne verrait pas de ces âmes timides, qui n'approchent jamais de la Divinité qu'avec frayeur, comme d'un feu consumant; qui, alarmées de la distraction la plus involontaire, s'en font un prétexte de s'abstenir de la prière, comme d'une occasion de nouveau péché; bien assurées de la puissance de Dieu, elles ne peuvent jamais se rassurer sur sa bonté; sous ombre d'humilité, parce qu'elles se reconnaissent indignes d'obtenir, elles doutent s'il ne serait pas indigne de Dieu de leur accorder. Ainsi elles tombent bientôt dans le découragement, et, comme ces pusillanimes Israélites, n'osent parler à Dieu crainte de mourir. Ah! le nom de Jésus-Christ inspire plus de confiance : *Non petistis in nomine meo.*

Retenez donc aujourd'hui ce que c'est véritablement que la prière. J'ai dit : un désir du cœur, pour la dégager de tout ce qui n'est qu'amusement des sens. J'ai ajouté : désir uni aux désirs de Jésus-Christ, pour régler les objets qu'il faut demander. J'ai dit enfin : offert à Dieu par les mérites de Jésus-Christ, pour la revêtir de tout ce qui doit l'accompagner : l'extérieur de suppliant, l'humilité, la foi qui soutient la persévérance.

C'est à la prière ainsi entendue que je viens à présent vous exhorter; c'est de la prière ainsi entendue que je vais démontrer la nécessité. Voyons sur quoi proprement elle est fondée.

SECONDE PARTIE.

La prière est un moyen absolument nécessaire de salut : voilà, Messieurs, le fondement du précepte rigoureux qui nous est fait de la prière. Sans la prière il est impossible de se sauver, parce que sans la prière il est impossible de pratiquer la justice, impossible, surtout, de persévérer dans la justice.

Mais pour traiter à fond cette matière, prenez garde que le mot général de *justice* renferme et des devoirs généraux communs à tous les chrétiens, et des devoirs particuliers à chaque état : or je prétends que l'accomplissement et des uns et des autres est impossible sans la prière.

D'abord, la connaissance même de nos devoirs dépend de la prière. Dieu seul peut nous instruire. Dans notre propre fond ce n'est presque, hélas!, dit saint Augustin, qu'ignorance ou mensonge; tout ce que nous avons de lumière pure vient de Dieu comme de sa source. La réflexion, l'expérience ne donnent que des règles peu justes et peu certaines. Les instructions des hommes sont toujours imparfaites, ajoute saint Bernard; nos amis ou sont trop peu sensés, ou sont trop peu sincères; mille choses leur échappent, ils en suppriment mille autres; ce qui ne passe pas leurs connaissances passe les bornes de leur zèle, ou celles de notre confiance pour eux. La sévère et vigilante critique ne nous désabuse pas de nous-mêmes; pour nous aveugler, la malignité de nos ennemis sert de prétexte à l'amour-propre. Sentez donc, chrétiens, la nécessité de cette arme spirituelle de lumière intérieure, comme parle saint Paul, pour assujettir nos esprits à la vérité. Dieu est le seul maître qui peut nous instruire, mais il veut être consulté.

Nous en avons besoin pour dissiper nos ténèbres; nous en avons besoin pour soutenir notre faiblesse et suppléer à notre insuffisance. Car les motifs qui rendent nos actions méritoires du salut éternel ne se rencontrent pas au dedans de nous-mêmes. Tout motif humain, motif inutile pour le salut, et tout motif surnaturel viennent de Dieu seul. Tout motif humain, motif incapable de de soutenir, du moins de soutenir longtemps contre la multitude et la vivacité des tentations qui nous assaillent de toutes parts; il faut un secours qui élève notre nature au-dessus d'elle-même : telle est la misère de l'homme, telle est la perversité de la nature dégradée par le péché. Sentez-donc, chrétiens, la nécessité de la grâce d'en haut, pour pratiquer ainsi que pour connaître les devoirs du christianisme.

La grâce est nécessaire, la prière l'est donc; car la grâce, selon le cours ordinaire de la Providence, n'est accordée qu'à la prière. Il est vrai que Dieu nous prévient, comme dit saint Augustin. Il nous prévient, ajoute ce Père, en premier lieu par le don de la foi qu'il répand en nous sans nous-mêmes; il nous prévient, en second lieu, en nous donnant de désirer le bien, c'est-à-dire, il nous prévient par la grâce de la prière; car prier et désirer le bien, c'est, comme j'ai dit, la même chose. On ne peut véritablement étendre trop loin la gratuité de ses dons, pourvu que ce soit toujours sans préjudice au mérite de l'homme. Faisons hommage à sa bonté, mais reconnaissons sa justice. Or, c'est cette justice qui, après cette première démarche qu'il commence à faire vers nous, l'oblige à attendre, dit toujours saint Augustin, que nous le prévenions en quelque sorte à notre tour, c'est-à-dire, il nous prépare ses grâces, il nous donne ce qu'il faut pour l'engager, en les lui demandant, à nous les accorder; mais ne serait-ce pas les prodiguer après cela que de les accorder sans qu'on les lui demande? Il le peut, je l'avoue, mais il ne le fait pas : conduite de la Providence si constante et si uniforme, que saint Jean Chrysostome assure que Dieu ne s'en est départi presque jamais.

Nous croyons donc, avec saint Augustin, que personne, *nullum*, personne ne vient au salut qu'il ne soit appelé de Dieu : *Nullum credimus ad salutem nisi Deo invitante venire;* personne de ceux que Dieu appelle n'opère son salut que par la grâce : *Nullum invitatum salutem nisi Deo auxiliante promereri;* mais aussi que personne n'obtient la grâce que par la prière : *Nullum nisi orantem auxilium promereri.* Nous croyons, avec saint Jérôme, que détruire la nécessité de la prière, c'est détruire la nécessité de la grâce même; qu'établir l'une, c'est par conséquent établir l'autre, parce que l'une suit nécessairement de l'autre; et, sur ces principes, nous publions, nous publierons toujours, encore

avec saint Augustin, que le salut est possible à tous, les devoirs du christianisme praticables à tous : *Deus impossibilia non jubet;* parce que, s'il est quelque chose que nous ne puissions encore, faute d'un secours immédiat et prochain pour l'accomplir, nous pouvons, nous devons demander ce secours, et Dieu promet de l'accorder toujours à la prière : *Et facere quod possis, et petere quod non possis.*

Mais si du général je veux descendre à présent dans le détail des devoirs communs, si je passe aux particuliers, d'abord dans chaque état que de devoirs souvent incompatibles avec les faiblesses qu'on y apporte! Dans les liens du mariage, c'est une humeur inégale et chagrine qui rend deux époux insociables; dans la société, c'est un naturel prompt et brusque, qui souffre et fait souffrir sans cesse, tantôt par ses emportements et tantôt par ses imprudences; c'est dans le négoce une passion d'intérêt si vive et en même temps si adroite que souvent la conscience, malgré sa prétendue sincérité, en est la triste dupe. Les occupations les plus saintes ne sont pas sans danger; indiscrète victime de son propre zèle, celui-ci se prive des soins qu'il prodigue aux autres; et la dévotion pour plusieurs, sans qu'ils y pensent, dégénère en amusement. D'autre part, quelle sensibilité dans cette jeune personne exposée, par état, au commerce du monde! L'air de vanité qu'elle y respire l'empoisonne d'abord, et les bons désirs cent fois formés autant de fois s'évanouissent.

Ce sont là, Messieurs, des plaintes que nous vous entendons faire tous les jours, plaintes que vous concluez toujours en vous récriant sur l'impossibilité où vous êtes, dites-vous, de vous sauver. Hélas! oui, mes frères, il est impossible de se sauver avec tant de devoirs, parmi tant d'écueils, dans ce tumulte des plus vives passions; il est impossible de se sauver sans la prière. Vous avez promis, vous promettez tous les jours d'étouffer vos ressentiments, de vaincre vos aversions, de souffrir avec patience, de réprimer votre avidité pour les biens de la terre. Cependant la nature prévaut toujours, elle est toujours vindicative, farouche, impatiente, intéressée. Pourquoi tant de résolutions infructueuses? Je veux me corriger, dites-vous : toujours je l'espère, et je ne le fais jamais.

Non, jamais vous ne le ferez par votre propre force, jamais par votre propre sagesse, jamais sans Dieu. Mais concluez. Dieu seul peut rendre possibles vos projets de conversion : c'est donc avec lui qu'il faut les concerter dans la prière. Sans lui la connaissance même de vos défauts ne peut servir qu'à vous décourager : c'est donc à la lumière de sa grâce, cette lumière douce et pure, qui console les âmes humbles, qu'il faut par la prière vous en instruire. Vous l'avez éprouvé, vous le sentez que vous ne pouvez rien par vous-même; que vous dit ce sentiment, que conclure de cette épreuve? Qu'il est pour vous d'une nécessité indispensable de recourir à Dieu

En vain, je n'en suis pas surpris, un père infortuné soupire, en voyant des enfants libertins, plongés dans l'oubli de Dieu et de toute vertu, consumer par avance dans la débauche une succession, fruit de mille soins et de mille peines. Tous remèdes humains sont trop faibles contre de tels maux. Il faut, à l'exemple de Job, purifier tous les jours vos enfants par des sacrifices, surtout par le sacrifice de la prière. Jusque-là, père charnel, vous en restez comptable.

En vain, je n'en suis pas surpris, une femme chrétienne gémit sous l'autorité d'un mari dissolu, qui, méprisant la foi qu'il lui avait jurée, dissipe follement ses biens, et dans le sein des plaisirs honteux, dont il compose le tissu de ses coupables jours, se hâte d'oublier une famille trop malheureuse, hélas! d'avoir un tel père. Tous remèdes humains sont trop faibles contre de tels maux. C'est dans le sein de Dieu qu'il faut, ainsi que Monique, aller décharger vos yeux gros de pleurs. Jusque-là, malheureuse épouse, vous en restez comptable.

En vain nous-mêmes, ministres de l'Evangile, en vain nous consumons-nous de travaux et de fatigues pour réprimer la licence des esprits et arrêter la contagion des mœurs! Tous les remèdes humains sont trop faibles contre les maux que nous voyons! Il faut, comme saint Paul, pour soutenir l'Eglise, ne cesser de prier pour les fidèles, et par la vertu secrète de la prière forcer les cieux à se fondre et la grâce à descendre dans les cœurs. Jusque-là cependant nous en restons comptables.

En vain, qui que vous soyez, en un mot, vous bâtissez. Fondements ruineux que votre prévoyance et votre industrie, ressource sujette à bien des mécomptes que tout l'art de la politique mondaine! Si Dieu, par la prière, mis lui-même dans votre parti, ne règle, ne conduit votre ouvrage, quel en en sera le fruit? Nous le voyons tous les jours : biens dissipés, famille en désordre, flétrissures déshonorantes et dont encore Dieu demandera compte : parce que si rien n'a réussi, c'est votre faute, pour n'avoir pas recouru à Dieu par la prière.

Sans la prière il est donc impossible de pratiquer la justice. Ajoutons : impossible de persévérer dans la justice J'entends persévérance jusqu'à la fin, enlèvement dans l'état de la justice; grâce tellement gratuite, disent les théologiens, que personne ne peut la mériter; mais grâce que la justice de Dieu, d'accord avec sa grande miséricorde, a attachée à la prière; et même selon saint Augustin, à la seule prière. De quelque façon qu'il nous ait prévenus pendant tout le cours de notre vie; il est constant (pesez bien tous les termes) : *Constat*, que c'est uniquement à ceux qui prient : *Non nisi orantibus*, que Dieu accorde ce don précieux, le couronnement de tous ses dons, la consommation de ses miséricordes, le dernier sceau de notre élection, la persévérance finale : *Præparasse perseverantiam in finem.*

Toutes les autres bonnes œuvres, quelles

qu'elles soient, gage douteux de prédestination. Véritablement le salut éternel est promis à la foi; la vision de Dieu est promise aux cœurs purs; le royaume des cieux est promis à la pauvreté, surtout à la pauvreté volontaire. Mais il faut ajouter l'exercice de la prière à l'exercice de toutes ces vertus; car ce n'est qu'à la persévérance dans ces vertus que peut être assuré le céleste héritage; et il est constant : *Constat*, qu'il n'y a que ceux qui prient à qui Dieu fera la grâce de persévérer jusqu'à la fin. *Constat non nisi orantibus præparasse perseverantiam in finem.*

La charité semble donner un droit, le droit le plus solide aux divines récompenses. S'il est dans l'Ecriture un gage marqué d'élection, c'est la souffrance. La fréquente réception du corps de Jésus-Christ, qui change nos corps dans la substance même de celui de notre Dieu, semble ne nous laisser aucun doute de notre résurrection à la vie glorieuse. Mais, Messieurs, réunissez dans une seule personne tous les différents caractères que Dieu imprime ordinairement à ses élus dès cette vie; tout cela signes équivoques, si vous les séparez de la prière. Car il est constant qu'il n'y aura de saints que ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin; et il est également constant : *Constat*, qu'il n'y a que ceux qui prient qui persévéreront jusqu'à la fin : *Constat non nisi orantibus præparasse perseverantiam in finem.*

Maintenant donc l'énergie des termes dans lesquels le précepte de la prière est conçu n'a plus rien qui doive étonner. Ce ne sont pas seulement des exhortations tendres, de pressantes invitations; c'est un ordre précis. Il faut : *Oportet.* (*Luc.*, XVIII.) Ce mot, dit saint Jean Chrysostome, marque la nécessité, impose l'obligation. Il faut prier, prier toujours, ne se lasser jamais : *Oportet semper orare.* Aucun prétexte, aucune excuse n'en dispensent : *Non impediaris semper orare.* Il peut y avoir des dispenses pour quelques autres préceptes, pour celui-ci jamais : *Non impediaris.* Il peut y avoir des raisons légitimes qui excusent l'omission de quelques autres; de celui-ci jamais : *Non impediaris.* Il peut naître des circonstances, survenir des affaires, qui autorisent à différer l'accomplissement de quelques autres; de celui-ci jamais. *Non impediaris.* Priez toujours, ne cessez jamais : *Non impediaris semper orare.*

Si cependant on veut une décision plus précise sur l'obligation que ce précepte impose : décidons en reprenant nos preuves. Sans la prière il est impossible de connaître nos devoirs, à raison de notre ignorance; donc, quand nous avons quelque perplexité, quelque doute, il faut prier. Sans la prière il est impossible de nous soutenir dans la pratique de nos devoirs, à raison de notre faiblesse; donc, quand nous sommes assaillis par la tentation, quand nous nous sentons chanceler dans le bien, il faut prier. Sans la prière il est impossible de remplir les devoirs particuliers de notre vocation; donc, quand nous avons surtout quelques devoirs difficiles à remplir, quelques passions difficiles à vaincre, il faut prier. Sans la prière il est impossible de persévérer jusqu'à la fin dans l'état de justice; donc, dans l'incertitude où nous sommes à quel jour, à quel instant doit se décider notre destinée éternelle, nous devrions sans cesse, et s'il était possible, à chaque instant solliciter la miséricorde de notre juge : *Oportet semper orare.*

C'est donc véritablement un péché, même un péché grief, conclut saint Jean Chrysostome, de négliger l'exercice de la prière pendant un temps considérable. Voulez-vous en ceci vous décider sur l'exemple des saints? Non, vous n'en trouverez pas un seul, qui pendant sa vie n'ait été persuadé que son salut dépendait de la prière, qui conséquemment n'ait regardé la prière comme son devoir le plus indispensable et n'en ait fait son occupation la plus fréquente. Prier tous les jours, et plusieurs fois le jour, et la plus grande partie de la journée; dérober ses yeux au sommeil, pour consacrer les veilles de la nuit à la prière; se retirer de temps en temps dans la solitude, pour vaquer plus tranquillement à la prière : ainsi se sont sauvés les saints; ainsi nous assurerons notre salut. Car autant la prière est nécessaire, autant elle est efficace. Voyons enfin jusqu'où s'étend cette efficacité que Jésus-Christ attribue à la prière.

TROISIÈME PARTIE.

La loi de la prière, disent les saints docteurs, est réciproque entre Dieu et l'homme. Comme il nous oblige indispensablement à lui demander ses grâces, de son côté lui-même il s'oblige à nous les accorder, quand nous les demandons. L'efficacité de la prière s'étend donc aussi loin que la fidélité de Dieu, que la toute-puissance de Dieu, que la miséricorde de Dieu, que la justice de Dieu. Retenez, Messieurs, ces quatre pensées, et voyons si elles vous laisseront quelque doute, quelque défiance sur l'efficacité de la prière.

Notre Dieu, le Dieu qui nous a tous appelés, mes frères, à la compagnie de son Fils, pour combattre, pour souffrir avec lui sur la terre, pour être couronnés avec lui dans les cieux, notre Dieu est fidèle, dit saint Paul : *Fidelis Deus* (I *Cor.*, I); et ce Dieu fidèle nous a lui-même engagé sa parole : Invoquez-moi, dit-il, je vous délivrerai; demandez-moi, je vous accorderai. Sa parole est scellée de l'auguste sceau de son serment : Moi, qui suis Dieu, j'en jure par moi : je suis la vérité, je m'en atteste moi-même : *Amen, amen dico.* Tout ce que vous demanderez, croyez donc que vous le recevrez : *Credite quia accipietis.* (*Marc.*, XI.)

Dieu nous ordonne de croire. Prenez garde à la force de ce terme : *Credite.* Le fondement de ma confiance est le même que celui de ma foi : la vérité de Dieu. Autant il est impossible que ma foi soit fausse, autant il est vrai que ma confiance n'est point vaine. Bien plus, ma confiance devient un objet de ma foi : *Credite.* Comme je crois que j'ai besoin de la grâce, ainsi, par l'ordre exprès de Dieu, je crois qu'il ne la refusera

jamais à ma prière. Comme je crois que, depuis le péché du premier homme, la concupiscence et la mort, la mort éternelle enfant de la concupiscence, ont pris empire sur moi ; ainsi, par ordre exprès de Dieu, je crois que sa grâce, si je la demande, m'affranchira. Comme je crois qu'un Dieu s'est incarné, qu'il a souffert pour moi ; ainsi, par son ordre, je crois qu'en vue de son incarnation, de ses souffrances et de sa mort, tout ce que je demande me sera donné : *Credite quia accipietis.*

Je le crois ; et même de toutes les vérités qu'il m'est ordonné de croire, c'est peut-être celle dont je dois avoir le moins de doute. Dieu est fidèle en tout : *Fidelis Deus.* Mais sa fidélité à accorder tout ce qu'on lui demande est surtout invariable ; et il manquerait plutôt à toute autre promesse qu'à celle-ci. En effet, ne l'a-t-il pas fait, dit saint Jean Chrysostome ?

En vain il a promis à son prophète de renverser la coupable Ninive ; Ninive s'humilie devant lui et le prie ; l' arrêt est révoqué. En vain, lassé des prévarications d'Israël, il a juré de le détruire ; Moïse prie ; l'arrêt est révoqué. En vain il a fait annoncer à Achab le plus terrible arrêt de condamnation ; Achab tombe la face contre terre, il prie ; l'arrêt est révoqué.

Pouvons-nous donc craindre, après cela, qu'il nous refuse quelque chose ? et par là seulement ne concevez-vous pas que l'efficacité de la prière s'étend aussi loin que sa toute-puissance même ?

Tout ce que Dieu peut, la prière le peut tout sans réserve, je n'excepte rien : *Omnia.* Soutenez votre attention, mes frères, dit saint Jean Chysostome ; voici les miracles de toute-puissance que la prière a jadis opérés.

La prière élève celui qui prie au-dessus de toutes les créatures, continue saint Jean Chrysostome. Témoin ce Moïse, qu'elle établit dieu, le dieu de Pharaon pour délivrer Israël. La prière assujettit tous les éléments aux ordres de ce divin conducteur, et devient, en quelque sorte, en ses mains l'étendard qui suit la victoire. Témoin ce prophète Elie, dont la prière devient la clef des cieux ; il prie, le ciel se ferme ; il prie, le ciel se rouvre, et la pluie tombe à sa prière. Témoin ce Josué, que la prière a rendu l'arbitre des jours et de la nuit ; il prie, c'est assez ; il a droit de commander au soleil, et le soleil obéit.

N'osons pas entreprendre de tout raconter ; enchérissons plutôt sur ces idées. La prière, ajoute saint Jean Chrysostome, égale à Dieu celui qui prie ; elle le rend même en un sens supérieur à Dieu. Que signifie autre chose la lutte de Jacob contre l'ange ? Et n'est-ce pas pour cela que nous-mêmes nous appelons nos assemblées une ligue que nous faisons contre le Seigneur pour désarmer sa justice ? Ligue où nous serons toujours vainqueurs, vrais Israëls, forts contre Dieu, et le Seigneur aime à se voir ainsi vaincu, il applaudit à nos victoires, il les couronne. O force insurmontable de la prière ! C'est un frein que Dieu, s'il veut absolument punir, semble craindre que l'on ne mette à sa colère. Pour punir en liberté un prince sacrilége, le coupable Saül, ne défendait-il pas à son prophète de le prier pour lui ?

La prière peut donc tout, puisqu'elle asservit, elle enchaîne en quelque sorte la toute-puissance de notre Dieu. Si elle reconnaît des bornes à son pouvoir, ce sont, Messieurs, celles que lui prescrit la miséricorde du Père céleste. Appliquez-vous à ceci plus particulièrement, je vous supplie.

Souvent nous n'obtenons pas ce que nous demandons. Comment donc, direz-vous, la prière est-elle toute-puissante ? On répond ordinairement que, si nous n'obtenons pas ce que nous demandons, c'est que nous demandons mal. Mais non, Messieurs, en suivant toujours saint Jean Chrysostome, j'avoue que la prière des saints mêmes n'est pas toujours exaucée. En effet, Paul ne demandait-il pas comme il faut ? cependant Paul n'obtient pas ce qu'il demande. Comment donc la prière est-elle toute-puissante ? Oui, elle l'est, répond saint Jean Chrysostome ; et rien ne marque mieux sa toute-puissance ; voici comment. C'est la miséricorde qui écoute, et qui, attendrie par la prière, n'a point égard à ce qu'elle demande, afin de donner ou plus ou mieux que l'objet demandé.

Car premièrement, conti nuece Père, la prière est en elle-même un si grand bien, que Dieu ne peut nous faire une plus grande grâce que de nous refuser ce que nous demandons, afin de nous obliger à persévérer dans la prière. S'il nous accordait aussitôt toutes nos demandes, avouez, Messieurs, que nous nous relâcherions bientôt dans ce saint exercice. Il faut des besoins pressants, intéressants, pour nous obliger à recourir à Dieu. Nos besoins passés, le monde nous rappelle ; et dans le sein de ses plaisirs nous allons perdre le souvenir des bienfaits du Seigneur. Voici donc la grande récompense de la prière, conclut saint Jean Chrysostome ; c'est que Dieu, par le délai, quelquefois par le refus des grâces que nous lui demandons, nous fait celle de nous retenir attachés auprès de lui. La prière est donc véritablement écoutée ; mais c'est la miséricorde qui l'écoute.

Secondement, dit encore ailleurs ce saint docteur, hommes faibles et ignorants que nous sommes, il est impossible que nous sachions ce qui nous convient véritablement. Aveugles enfants, nous demandons du pain à notre Père ; et ce pain que nous demandons est souvent un poison pour nous. Que fait-il, ce Père éclairé et charitable ? Il nous refuse ; en nous exaucant il nous perdait. Il nous refuse le poison que nous demandons, et nous donne le pain véritable. La prière est donc véritablement écoutée ; mais c'est la miséricorde qui l'écoute.

Mais vous ne demandez, dites-vous, que le pain véritable : la victoire sur une tentation qui vous tourmente, sur une passion qui vous met tous les jours à deux doigts de votre perte. Voilà précisément ce que demandait saint Paul. Mais, reprend saint Jean Chrysostome, si Paul eût été exaucé, la va-

nité peut-être l'eût perdu. Pour le tenir dans l'humilité, il faut que la tentation honteuse le tourmente. Pour vous, si la passion vive et ardente ne vous livrait de continuels combats, pour vous tenir incessamment sur vos gardes et vous obliger à veiller sur vous-mêmes, bientôt les objets attrayants du monde, auquel vous êtes livrés, séduiraient, emporteraient, attacheraient tout à fait votre cœur. Priez donc, la grâce qui vous suffit pour triompher descendra du ciel à votre prière, et perfectionnera peu à peu votre vertu dans le combat. La prière est donc encore écoutée ; mais c'est la miséricorde qui l'écoute.

Oui, toujours la miséricorde écoute. En vain le Seigneur paraît s'armer de ses plus inexorables vengeances. En vain proteste-t-il, jure-t-il par lui-même qu'il est inutile de le prier. Cent fois il avait fait cette menace à l'ancien peuple. Il avait dit qu'il ne recevrait plus ses holocaustes, qu'il détournerait les yeux pour ne point voir son humiliation, que quand même Samuel ou Moïse seraient au milieu d'Israël, ils ne l'engageraient pas à pardonner. Priez cependant, priez, prophète ! A la vérité la terre de Juda sera désolée, le trône de David sera renversé, Jérusalem sera détruite, le temple rasé, le peuple dispersé, conduit en servitude. Cependant la prière est-elle inutile ? Ah ! Messieurs, que la gloire d'Israël subsiste ; Israël sera impénitent jusqu'à la fin. Ce sont ses disgrâces qui le convertissent ; captif, il devient le vrai peuple de Dieu. La prière véritablement est donc écoutée ; mais c'est la miséricorde qui l'écoute.

Dans toute l'histoire sainte je ne sais, Messieurs, qu'une seule prière à laquelle la miséricorde du Seigneur ait été inflexible. C'est l'insolente prière d'un scélérat sans foi, qui dans le secret d'un cœur perfide désavoue les fastueuses promesses dont il ose se faire un mérite devant le Seigneur.

Béni soit donc, mes frères, béni soit le Seigneur, qui veut bien que nous puissions encore le prier. Tant qu'il nous laisse l'esprit de la prière, il nous laisse le plus sacré des droits de sa miséricorde : *Benedictus Deus qui non amovit orationem meam et misericordiam suam a me.* (*Psal.* LXV.) La prière et sa miséricorde semblent avoir une connexion essentielle l'une avec l'autre : *Orationem meam, misericordiam suam.* C'est encore la réflexion de saint Jean Chrysostome. L'efficacité de la prière est fondée, en effet, sur sa justice même, elle s'étend aussi loin que sa justice.

S'il nous refusait, ce n'est pas nous qu'il refuserait ; car dans le chrétien, ce n'est pas l'homme qui prie ; et j'ose dire qu'il y aurait de l'injustice à refuser celui qui prie au dedans de nous. Les gémissements que nous poussons, les désirs que nous faisons monter au ciel, sont ceux de l'Esprit-Saint, qui habite en nous : *Ipse spiritus interpellat pro nobis.* (*Rom.*, VIII.) Ce sont des gémissements ineffables, des gémissements de colombe auxquels le Père éternel ne peut être insensible : *Gemitibus inenarrabilibus.* (*Ibid.*) En effet, dit saint Augustin, celui qui nous a donné son Esprit, pour qu'il priât en nous, peut-il être sourd aux cris qu'il pousse ? Je dis plus : le Père ne doit-il pas écouter son Esprit ?

Et son Fils ? Car encore en un autre sens, Messieurs, ce ne sont pas nos désirs que nous offrons à Dieu, ce sont les désirs de Jésus-Christ pour nous. Or pensez-vous que Jésus-Christ puisse jamais désirer en vain, Jésus-Christ surtout appuyant sa prière de son sacrifice ?

Car enfin, quand je demande à Dieu quelque grâce, quelque grâce que je lui demande, je donne autant, même infiniment plus que ne vaut ce que je lui demande. Vous savez que, par le transport que Jésus-Christ nous a fait de ses mérites, sa passion, ses souffrances, sa mort, tout son sang est à nous. Et le prix du sang de Jésus-Christ, ah ! quel est-il, mes frères ?

Tourmenté par les remords de ma conscience, si, après tant d'infidélités, tant de rechutes, confus de mes égarements, je reviens au Seigneur, je lui demande sa grâce, qui réveille la foi, ranime l'espérance, réchauffe la charité dans mon cœur. Mais que donné-je, que puis-je donner en échange ? Ah ! le sang de Jésus-Christ est à moi, c'est le sang de Jésus-Christ que je donne : j'offre autant, même infiniment plus que ne vaut ce que je demande.

Si d'autre part je me sens agité de quelque trouble intérieur, par lequel je craigne d'être arrêté dans le chemin de la vertu ; si je suis effrayé des saillies continuelles de mon humeur, ou vive, impatiente, ou contrariante, hautaine, ou sombre et chagrine, qui, toujours me tenant en guerre tantôt avec le prochain, tantôt avec moi-même, rend toujours inutiles tous mes projets de conversion ; je demande encore à Dieu sa grâce : la grâce d'onction et de douceur, qui, portant la paix et la tranquillité dans mon âme, lui donne le goût de la vraie piété ; la grâce de force qui fixe mon inconstance, soutienne ma fragilité, m'arme de courage. Mais pour oser tant demander, qu'ai-je donc à donner en échange ? Ah ! le sang de Jésus-Christ est à moi, c'est le sang de Jésus-Christ que je donne ; j'offre autant, même infiniment plus que ne vaut ce que je demande.

Comptant sur l'infinie vertu, sur les mérites surabondants de ce sang précieux, je demande avec confiance non-seulement ma propre conversion, mon salut éternel et tout ce qui peut assurer mon élection ; mais tout cela de plus je le demande pour tous ceux qui m'intéressent par les liens du sang ou de l'amitié et surtout de la religion ; et je le demande sans craindre que Dieu me refuse ; sa justice est intéressée à me l'accorder : parce que tout cela ce sont les gémissements de l'Esprit-Saint en moi, ce sont les désirs de Jésus-Christ ; pour qu'ils soient accomplis, j'offre le sang de Jésus-Christ. Ah ! mes frères, il n'est dans les trésors de Dieu point de grâce, dans le ciel il n'est rien de

si beau que le sang de Jésus-Christ ne mérite. Sur la terre, dans moi, dans aucun homme il n'est point de forfaits qu'il ne doive expier. J'offre donc encore infiniment plus que ne vaut ce que je demande.

Voilà, Messieurs, jusqu'où la prière élève ma confiance; et c'est une confiance solide, fondée sur la nature même de la prière; puisque la prière est un désir du cœur, uni aux désirs de Jésus-Christ, offert à Dieu par les mérites de Jésus-Christ. Vous en avez vu la nécessité, nécessité absolue pour opérer notre salut, nécessité fondée sur ce que la grâce nécessaire pour connaître et pratiquer les devoirs généraux du christianisme, pour remplir les devoirs particuliers de sa vocation, la grâce enfin de la persévérance finale ne s'accorde qu'à la prière. Vous venez enfin d'en voir l'infaillible efficace, dont nous répondent toujours la fidélité, la toute-puissance, la miséricorde et la justice même de notre Dieu.

Maintenant donc, Seigneur, instruit par votre divine parole, animé par vos promesses, j'ose élever vers vous et mon cœur et mes yeux; je vous dirai dès à présent ce que je vous dirai tous les jours de ma vie.

O Père! ô Père! de tous les pères le plus compatissant et le plus tendre, Père tel qu'il n'en est point, il n'en peut être parmi les créatures; Père commun, Père de tous; car vous avez donné à tous ceux qui vous invoquent le droit d'être appellés enfants de Dieu; Père qui, sans aucune diminution de tendresse, partagez entre tous également vos soins. O Père! ô le plus doux des noms! nom trop peu doux encore pour exprimer, Seigneur, vos sentiments pour nous : *Pater noster!* (*Matth.*, VI.)

Père céleste, qui avez établi au plus haut des cieux le siége de votre empire; qui renfermant tout l'univers par l'immensité de votre essence, vous représentez cependant comme habitant les cieux, pour nous avertir que nous qui sommes vos enfants, habitants de la terre, nous ne devons nous y regarder que comme dans un exil. Père dans les cieux, où vous nous appelez, où vous nous attendez, d'où vous examinez tous nos besoins, où un jour vous nous couronnerez : *Pater noster qui in cœlis es.* (*Ibid.*)

Béni soit d'abord, loué soit votre nom de tant de grâces que vous avez déjà répandues sur les infortunés mortels! Actions de grâces éternelles vous soient rendues par tous vos saints, par tous vos anges, par toutes les créatures, des biens que vous m'avez faits à moi-même : *Sanctificetur nomen tuum.* (*Ibid.*)

Que votre grande miséricorde continue donc à se répandre sur moi, sur nous tous, sur tous les chrétiens, vos enfants et mes frères. Que votre règne arrive; régnez sur tous les cœurs, ainsi que sur le mien, assujettissez-les tous par votre grâce, pour les rendre tous dignes du royaume éternel : *Adveniat regnum tuum.* (*Ibid.*) Qu'il arrive, qu'il se hâte d'arriver, ce royaume éternel. Pourquoi les années s'écoulent-elles si lentement? Que la nuit ne précipite-t-elle les jours? Siècles, abrégez-vous, afin que je voie au plus tôt Jésus-Christ dans sa gloire : *Adveniat regnum tuum.*

Cependant, mon Dieu, qu'il en soit, non comme je le veux, mais comme vous le voulez : *Voluntas tua.* Tout ce que vous ordonnerez de moi sur la terre : la vie ou la mort, la santé ou la maladie, les prospérités ou les disgrâces, tout m'est indifférent; que votre volonté se fasse, et non pas la mienne : *Voluntas tua.* Je soumets dès à présent à l'ordre de votre volonté toute-puissante tout ce que j'ai de plus cher, tout ce qui m'intéresse le plus dans le monde. Sur mes amis, sur ma famille, sur mes biens, sur ma réputation, sur mon honneur, accomplissez, Seigneur, votre volonté, non pas la mienne : *Voluntas tua.* Que je n'aie moi-même d'autre volonté que la vôtre, comme les saints au ciel ne veulent que ce qui vous plaît; point d'autre volonté que de vous remercier, de vous bénir et d'accomplir vos saintes lois : *Voluntas tua sicut in cœlo et in terra.* Seulement, si vous me permettez de former quelques vœux, mon Père! en vous demandant que votre volonté s'accomplisse, je vous supplie que ce soit la volonté de votre miséricorde, cette volonté qui seule s'accomplit dans les cieux; qu'aucun de nous ne résiste à vos desseins de bonté, afin que vous ne soyez forcé d'exécuter sur aucun de nous les terribles décrets de votre justice : *Fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra.* (*Ibid.*)

Du reste, ô notre Père, donnez-nous notre pain : *Panem nostrum.* Nous sommes vos enfants, à quel autre devons-nous le demander, de quel autre pouvons-nous l'attendre? Ce n'est pas que nous soyons en peine des nécessités de cette vie; car nous savons que vous êtes notre Père, par conséquent que vous y pourvoirez. Mais vous voulez que nous vous fassions souvenir de notre mendicité, de notre indigence? Eh bien! Seigneur, nous venons la confesser aujourd'hui devant vous : *Panem nostrum.* (*Ibid.*) Surtout ce que nous vous demandons, c'est le pain véritable, le pain qui ne se corrompt pas, le pain qui nourrit et fortifie nos âmes : *Panem nostrum.* Donnez-le nous aujourd'hui. Le lendemain n'est point à nous; demain, si vous nous l'accordez, nous vous dirons encore que nous attendons de vous seul toute espèce de subsistance; et tous les jours de vie que vous nous donnerez, nous viendrons le redire; car nous savons que tous les jours il faut vous demander le pain de tous les jours : *Da nobis hodie.* (*Ibid.*)

Oubliez nos offenses : *Dimitte.* Malgré les résolutions que nous formons, nous péchons tous les jours. Pour obtenir grâce, que faut-il faire? Nous sommes prêts à tout. Père commun, ô le meilleur de tous les pères, vous ne nous demandez rien autre chose, sinon que nous nous pardonnions les uns aux autres. Pour moi, Seigneur, quoiqu'on m'ait fait, je le pardonne. Vous, ne me pardonnez, j'y consens, qu'autant que vous voyez mon cœur sincère : *Dimitte sicut dimittimus.* (*Ibid.*)

Mais enfin pardonnez-moi mes offenses de telle sorte, que vous daigniez aussi ne permettre jamais que j'y retombe. Hélas! ma vie est exposée à tant de tentations. Le démon, le monde, ma chair rebelle, tout me sollicite, tout m'entraîne au péché, et toujours je chancelle. Modérez la tentation, Seigneur, rendez les occasions moins fréquentes; ou si c'est votre volonté que tous les jours, chaque instant de ma vie, je lutte, je combatte contre des ennemis si difficiles à vaincre, que votre volonté s'accomplisse. Mais combattez avec moi; tant que vous serez avec moi, je ne crains rien, je serai sûr de toujours vaincre. Hélas! si vous m'abondonnez un seul moment, je suis perdu. Mon Père, ne m'abandonnez donc pas. Je ne reconnais d'autre mal que le péché, daignez m'en délivrer, d'autre bien que votre grâce, conservez-la moi : *Et ne nos inducas in tentationem, sed libera nos a malo.* (*Ibid.*) Ainsi soit-il.

SERMON VIII.

Pour le vendredi de la première semaine de carême.

SUR LES SOUFFRANCES.

Est Jerosolymis probatica piscina quinque porticus habens. In his jacebat multitudo magna languentium. (*Joan.* V.)

Il y a à Jérusalem une piscine entourée de cinq galeries où étaient étendus des malades en grand nombre.

Je considère la piscine dont parle aujourd'hui l'Evangile comme la figure du monde; on n'y voit que malheureux de toute espèce. Ici, comme à Bethsaïde, tous attendent une circonstance favorable pour arriver au point de félicité où ils aspirent. Mais la plupart (ah! ne craignons pas de le dire) ici tous attendent en vain; c'est une indispensable nécessité de souffrir sur la terre. Seigneur, si vous daigniez cependant aujourd'hui donner efficace à mon discours, j'oserais me flatter, non pas sans doute de guérir, mais d'adoucir du moins les maux qui les tourmentent.

Voici, Messieurs, la vérité que nous traitons toujours le plus inutilement; sur cette vérité, nous convainquons toujours sans persuader jamais; nous touchons, nous attendrissons le cœur, sans en rien obtenir. Pourquoi cette espèce de contradiction dans nos auditeurs même les plus dociles? Ah! nous prouvons en vain que la souffrance est un bien; un sentiment plus fort que nos démonstrations les plus touchantes en suspend tout l'effet. C'est, Messieurs, qu'il n'est que trop vrai que la souffrance pour la plupart de nous est un mal. Honorez-moi de toute votre attention, je vous supplie; je ne prétends point assurément vous faire illusion.

Sur ce sujet saint Augustin disait autrefois à son peuple : Rien de plus indifférent en soi que la souffrance. Il en est d'elle à peu près comme des aliments qui nous nourrissent. Ils sont nécessaires; mais il ne tient qu'à nous d'en faire ou un mal ou un bien. Ce que la vertu transforme en suc salutaire, la cupidité le change en poison.

De cette pensée de saint Augustin je tire, Messieurs, tout le dessein de ce discours, et je dis : C'est une nécessité de souffrir; et dans cette nécessité contre laquelle elle se révolte, la nature orgueilleuse trouve non-seulement son vrai malheur, mais l'accroissement et le comble même de son malheur. Première proposition. C'est une nécessité de souffrir, et dans cette nécessité qu'elle accepte et qu'elle aime, la foi docile trouve la source du souverain bien. Deuxième proposition.

En deux mots, Messieurs, nécessité de souffrir, nécessité accablante pour la nature qui y répugne et y résiste. Nécessité de souffrir, heureuse nécessité pour la foi docile qui s'y soumet. Les désordres de la nature dans la souffrance : ce sera le sujet de la première partie. Les avantages que la religion y fait trouver : ce sera le sujet de la seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'est assurément personne qu'une triste expérience n'ait suffisamment convaincu de la nécessité de souffrir. Nous naissons tous dans la douleur; les cris et les larmes sont les premiers signes de vie que nous donnons, comme pour prendre en même temps possession et de la vie et des souffrances. Nous croissons, nous vieillissons, nous mourons enfin dans la douleur. Faibles mortels, infortunés enfants d'un père coupable, en vain nous tourmenterions-nous pour nous soustraire à cette loi suprême qui nous condamne tous à souffrir. Le monarque y est sujet sur son trône, ainsi que le berger dans sa cabane. Depuis l'arrêt porté par notre Dieu, la terre, qui doit être arrosée de nos larmes, en exige bien à la rigueur le tribut que chacun lui doit. Mais voici le désordre de la nature.

Elle s'agite pour arracher le trait qui la blesse. A quoi peuvent aboutir ses vains efforts, qu'à se déchirer elle-même, à agrandir sa plaie? Je m'explique. Elle voudrait ne souffrir pas; voilà son vrai malheur. Dans les consolations qu'elle recherche, elle ne trouve que surcroîts à son malheur. Enfin elle s'irrite, elle se révolte de se sentir obligée à souffrir; dans ses impatiences et ses murmures le comble et l'excès de son malheur.

O vous tous qui souffrez et dont le cœur soupire, permettez-moi d'abord d'examiner avec vous les différentes sortes de maux qui vous affligent.

Mère désolée, ah! je vois ce qui fait couler vos pleurs. Il manque un appui à votre vieillesse : un fils que le ciel refuse depuis longtemps à vos vœux empressés, ou qui peut-être vient d'être arraché d'entre vos bras, tandis que vous fondiez sur lui les plus douces espérances. Vous surtout, tendres époux, épouses fidèles, qui venez de mettre au tombeau la plus chère partie de vous-mêmes, oui, je compatis à votre douleur et je ressens toute votre tristesse : *Scio tribulationem tuam.* (*Apoc.*, II.)

Je compatis pareillement au revers imprévu que vient d'éprouver cette opulente famille. Je vois avec douleur une fortune aussi solidement que légitimement établie

tomber tout à coup et se fondre. Pour vous sauver d'un entier naufrage, il a fallu sacrifier la meilleure partie de vos biens. Peut-être même la perte d'une charge importante, d'un emploi considérable a-t-elle jeté quelque tache sur votre réputation, sur votre honneur. Circonstance fâcheuse : ah! bien loin que j'ose le nier, mon cœur ne peut y être insensible : *Scio tribulationem tuam.*

Mais vous surtout, pauvres, que je vous plains dans cet état de disette, d'humiliation et de douleur où le ciel vous a fait naître. C'est pour vous que la terre est une vraie vallée de misères ; par combien de travaux vous fait-elle acheter tous les jours le pain étroit et insipide dont elle vous nourrit ! Mes larmes, je vous l'avoue, sont encore maintenant prêtes à couler de mes yeux pour se mêler aux vôtres : *Scio tribulationem tuam.*

Enfin, quelle pourrait être l'âme assez inhumaine pour ne point s'attendrir sur votre état douloureux, vous qu'une santé affaiblie n'approche de jour en jour du tombeau qu'en vous faisant mourir d'avance et lentement, non-seulement à toutes les douceurs de la vie, mais à quelque partie de vous-mêmes : *Scio, scio tribulationem tuam.*

Prenez donc garde, mes chers frères, que mon intention n'est pas de dire que vous ne souffrez pas ; mais je dis que ce n'est pas ce que vous souffrez qui vous rend proprement malheureux Si vous l'êtes, en effet, la source de votre malheur est dans vous-mêmes.

En voulez-vous une preuve plus sensible que toutes les démonstrations les plus profondes? Voyez Tobie et son épouse. Vous avouerez certainement qu'Anne n'a rien à souffrir plus que Tobie. La captivité, l'indigence, l'éloignement d'un fils qu'ils chérissent également l'un et l'autre, ce sont des disgrâces communes à l'épouse et à l'époux. Si l'un des deux vous paraît plus malheureux, ce sera certainement celui qui souffre de plus une longue et cruelle privation ; Tobie aveugle n'excite-t-il pas, en effet, davantage votre pitié? Cependant vous le plaignez à tort. Ce Tobie si malheureux en apparence est content, il est tranquille au milieu de tous les fléaux dont Dieu l'afflige : pourquoi? Parce qu'il ne veut rien que ce que la Providence ordonne; si elle veut qu'il souffre, lui-même il ne veut que souffrir. Anne, au contraire, qui écoute le murmure de la nature, pleure, gémit, se désespère ; elle est malheureuse, sans doute; mais quelle est la cause de son malheur?

Disons la même chose, Messieurs, et de Job et de son épouse encore. Celle-ci, du côté des biens, du côté de sa famille, n'a pas plus perdu sans doute que son époux. J'avoue que toute sa fortune renversée, tous ses enfants péris lui font une situation bien douloureuse et bien triste. Cependant la comparerez-vous à celle de son époux même, frappé de plus d'un ulcère aussi cruel qu'ignominieux. Pourquoi donc Job bénit-il le Seigneur de tous ces maux dont il l'accable, tandis que l'impatience aveugle son épouse jusqu'à lui reprocher sa soumission? Vous conviendrez avec moi que c'est elle qui est véritablement malheureuse; mais encore une fois quelle est la cause de son malheur? La cause, c'est que l'une et l'autre, et l'épouse de Job et celle de Tobie, souffrent en ne voulant pas souffrir. Le vrai remède à notre malheur serait donc, à l'exemple de ces deux justes souffrants, de subordonner à la volonté de Dieu tous nos désirs, tous nos attachements, toutes nos espérances, toutes nos craintes. Mais ce sentiment est trop relevé pour la nature ; et voilà son désordre. Aussi remarquez, je vous prie, que c'est le plus souvent à force de craindre d'être malheureuse, ou à force de vouloir être heureuse, qu'elle tombe réellement dans le malheur qu'elle veut éviter.

Oh! qu'un peu de soumission et d'aveugle abandon de soi-même à la providence de notre Dieu nous allégerait de peines souvent imaginaires, et nous en épargnerait de réelles par la suite ! Pour un cœur bien né quelle triste situation que celle de Jacob, par exemple? En butte aux persécutions et à la haine de son propre frère, il se trouve obligé de s'exiler lui-même, de quitter un père et une mère tendrement chéris, pour leur épargner de plus vives douleurs, en épargnant à Esaü de plus grands crimes. Il part donc en effet, les larmes aux yeux, la douleur dans le sein, et adorant les desseins d'un Dieu auquel il s'abandonne ; mais faites attention, je vous prie, que cet exil si cruel devient la première cause de toute sa fortune. Heureux vraiment, s'il eût toujours laissé tout le soin de son bonheur à cette Providence paternelle! Mais dans la suite la stérilité d'une épouse le plus justement chérie trouble la tranquillité de son cœur. Pour son malheur, l'empressement de ses vœux obtient du ciel ce qu'il désire. Ah ! quelle amertume ce qu'il a cru devoir faire toute sa félicité va-t-il répandre sur le reste de sa vie! Combien de fois, en pleurant et Rachel et Joseph, maudira-t-il les jours qui l'ont fait père?

Ainsi, Messieurs, arrive-t-il tous les jours que ce que nous regardons comme le plus grand malheur de notre vie est le trait le plus marqué de la miséricorde de Dieu sur nous. J'ose avancer qu'il n'est entre nous presque personne qui, pour peu qu'il voulût réfléchir sur les événements de sa vie, n'en trouvât la preuve dans lui-même. Eh! que savez-vous si ce qui fait encore aujourd'hui le sujet de vos larmes n'est pas la source d'où doivent dans la suite couler sur vous les plus douces consolations? Dérangez, si vous le pouvez, peut-être en effet le pourrez-vous, troublez cet ordre de providence, en guérissant le mal qui vous fait à présent gémir, ah! combien d'autres, souvent irrémédiables, vous attirerez-vous pour la suite !

Le seul parti vraiment sage, c'est donc de ne vouloir absolument que ce que Dieu veut, pour les maux également comme pour les biens de cette vie. Mais non-seulement on craint trop d'être malheureux, on

veut être trop heureux : et voilà ce qui plus sûrement encore nous rend misérables.

Que manquait-il à Saül pour être l'homme le plus fortuné de son siècle? De dernier qu'il était dans sa tribu et dans sa famille, il devient roi d'un grand et florissant empire; obéi, respecté de ses sujets, redouté de ses ennemis; son fils, héros dès l'enfance, fait déjà la gloire et les délices d'Israël. Comparez l'état de Saül à celui de David trahi, persécuté de toutes parts, obligé de chercher un asile parmi les ennemis de sa patrie, errant de désert en désert sans trouver une grotte assez obscure pour se cacher. Qui le croirait, si l'Ecriture ne nous l'avait appris, que le vrai malheureux c'est Saül? Eh! pourquoi donc l'est-il en effet? Parce qu'il ne veut pas que rien lui résiste, il ne veut pas que rien s'oppose à ses vœux. La gloire présente de David le tourmente, il craint sa félicité future; il lui est dur de voir son sujet plus estimé que lui, plus dur encore d'imaginer que ce sujet est son rival, et que peut-être il deviendra son maître. Si j'avoue, Messieurs, que cette idée est affligeante en effet, n'aura-t-on pas droit de me demander pourquoi elle ne l'est donc pas pour Jonathas, qu'elle doit cependant intéresser bien davantage?

Vous de même, mes frères, je conviens que vous venez d'essuyer un rude échec; vous pleurez, je pleure avec vous la brèche qui vient d'être faite à votre fortune. Mais de bonne foi, dites-moi, je vous prie, combien d'hommes se croiraient souverainement heureux, s'ils possédaient seulement une partie de ce que vous appelez vos débris? Quoi donc! puis-je juger vraiment misérable un état qui ferait le bonheur de mille autres?

Voulez-vous donc enfin, qui que vous soyez, mes frères, disait à son peuple saint Jean Chrysostome, voulez-vous perdre le sentiment de tout ce que vous souffrez de maux? Venez avec moi sur ces tristes théâtres de la faiblesse humaine : dans ces chaumines où un père, une mère aussi tendres que vous périssent de désespoir en voyant des enfants expirer de besoin entre leurs bras; dans ces prisons, où tant d'innocents confondus avec les coupables souffrent mille fois le jour une mort infâme et cruelle, qui dans l'excès de leurs maux devient l'objet de leurs désirs; dans ces hôpitaux, où l'affreuse indigence rassemble tant de victimes infortunées, que la douleur immole lentement à l'impitoyable mort. Comparez tout ce que vous pouvez souffrir avec ce qu'on y souffre. Ces lugubres objets sous les yeux, oserez-vous encore vous croire misérables?

Mais la nature, ingénieuse à se tourmenter elle-même, se détourne de ces tristes pensées, pour se représenter avec exagération ce qu'elle imagine de gracieux dans les conditions supérieures. On ne se compare qu'avec ceux qu'on croit heureux, c'est pour cela qu'on se croit misérable. Folie de l'homme! les peines d'autrui ne nous sont rien, les nôtres seules nous touchent; tandis que d'autre part les douceurs de notre état, dès que nous les goûtons, ne nous paraissent rien, obstinés que nous sommes toujours à envier les agréments que nous imaginons dans la condition des autres, qui peut-être également de leur côté et aussi follement nous portent envie.

Posons donc pour principe incontestable que partout ici-bas, d'une ou d'autre manière, il faut souffrir. Ne vouloir point souffrir, premier désordre de la nature, cause du vrai malheur.

Ne voulant pas souffrir, et souffrant cependant, souffrant même d'autant plus qu'elle y répugne davantage, elle cherche du moins quelque adoucissement à ses maux; mais où le cherche-t-elle? Dans les objets sensibles qui l'environnent, accroissement de son malheur.

Le monde, disait saint Augustin, il l'avait éprouvé, le monde est ce désert dont parle le prophète : ô le triste, le terrible désert! Aride, impraticable, on n'y trouve ni source pure pour tempérer les ardeurs qui y brûlent, ni chemin qui en facilite la sortie; du moins s'il s'y rencontrait quelque âme vraiment charitable qui pût y servir de guide sûr. Mais en vain y chercherez-vous l'ombre même de consolation; quelque part que vous vous retourniez, tant que vous vous arrêterez aux créatures, non, vous ne ferez qu'aigrir vos maux.

Quoi! direz-vous, par exemple, décharger dans le sein d'un ami les soins, les inquiétudes dont on est dévoré; le voir, l'entendre, cet ami, compatir aux maux que l'on endure : est-il rien de plus naturel et de plus doux?

Eh bien! dites-le-nous, Job infortuné, dites-nous ce que sont pour un malheureux qui souffre toutes les consolations humaines. Des croix, des fardeaux, répond-il, plus lourds et plus pesants que l'affliction même : *Consolatores onerosi.* (*Job.*, XVI.)

Car 1° en trouve-t-on? Dans les jours de votre fortune vous croyiez avoir des amis. Mille flatteurs à double langage vous répétaient sans cesse qu'ils étaient prêts à mourir avec vous : *Etiamsi oportuerit me mori tecum.* (*Matth.*, XXVI.) Pour votre malheur vous les crûtes. Enfin l'adversité a paru; où sont-ils? *Omnes fugerunt* (*Ibid.*); et si quelqu'un peut-être vous a suivi, n'est-ce pas pour vous renoncer d'une manière plus lâche et plus perfide, en vous renonçant jusque sous vos yeux? *Non novi hominem.* (*Ibid.*) Triste exemple que Jésus-Christ lui-même a voulu nous donner, du peu de fond qu'il faut faire sur toutes les consolations humaines.

2° Je veux que vous en trouviez. Oui, je vois auprès de Job trois amis qui viennent le consoler. Quelles démonstrations de tristesse! Ils poussent les plus profonds gémissements, ils versent des torrents de larmes, ils déchirent leurs habits. Ah! consolateurs onéreux souvent par leur importunité seule : *Consolatores onerosi.* (*Job*, XVI.)

Car enfin que peuvent-ils, que prétendent-ils faire? Vous plaindre, pleurer avec vous; mais vous soulager réellement, trouvez un

seul ou qui le puisse, ou qui le veuille. Du moins écoutons-les, que diront-ils? Ah! que bientôt dans l'amertume de votre âme vous vous récrierez ainsi que Job : Ne finiront-ils jamais, ces vains et frivoles discours? *Nunquid habebunt finem verba ventosa?* (*Job*, XVI.) Oui, vous serez en effet obligé d'entendre, ainsi que Job, dit saint Grégoire, tantôt des discours impies et sophistiques, qui sous l'apparente douceur du miel vous présenteront le poison de l'erreur; tantôt des discours solides, à la vérité, mais orgueilleux, dont l'enflure rend tous les sens inutiles; tantôt des discours ennuyeux, redits mille fois, dont les vides et spécieux paradoxes ne feront que fatiguer votre esprit, sans même effleurer votre cœur; peut-être des discours amers et insultants, qui, vous faisant un crime de votre infortune, vous reprocheront avec aigreur votre faiblesse; surtout de toutes parts un amas confus d'avis et de conseils, les uns pernicieux, les autres impraticables, presque tous inutiles. Ah! quand finiront-ils, tous ces discours frivoles? *Nunquid habebunt finem verba ventosa?* Retirez-vous donc enfin, retirez-vous, consolateurs importuns, qui ne savez que parler et le faites si mal : *Consolatores onerosi omnes vos estis.* (*Ibid.*)

Si peu content des hommes, pour adoucir vos maux, à quoi donc aurez-vous recours? Il est rare, dit saint Augustin, de tout perdre à la fois, ainsi que Job; en s'attachant plus fortement à ce que l'on conserve, ou même en s'efforçant de recouvrer ce que l'on a perdu, on cherche à distraire ou à étourdir la douleur des pertes qu'on a faites. Oui, c'est ce que j'ai fait moi-même, continue le saint docteur; et quel en fut le fruit? De nouvelles douleurs, du moins de nouvelles sources de douleur. O vous qui, comme Augustin encore épris et entêté des vanités du monde, établissez l'assiette de votre âme sur l'arène mouvante de la terre, pourrez-vous y trouver mieux que lui une situation tranquille?

Demandez-le en effet à l'*Ecclésiaste*, quel remède le monde entier peut fournir à un cœur blessé, aigri par le triste sentiment de son malheur? Après s'être tourné de toutes parts, pour charmer l'ennui que tout lui inspire, à quoi en revient-il? A conclure ce que je concluais d'abord : qu'il faut nécessairement souffrir sur la terre; parce qu'il n'est réellement pas un bien qui ne soit, par sa nature, et surtout par son instabilité naturelle, un principe nécessaire de mille maux.

Oh! que le sage David avait donc raison de fermer son cœur à toutes les consolations dont pouvait le flatter le monde! Il en avait éprouvé trop souvent la fausseté perfide et la désespérante amertume. Monde trompeur, s'écriait-il enfin, non, je ne veux plus de tes consolations cruelles : *Renuit consolari anima mea.* (*Psal.* LXXVI.) Depuis que Jonathas n'était plus, en vain avait-il cherché quelque cœur qui partageât ses peines : *Sustinui qui contristaretur, et non fuit* (*Psal.* LXVIII); et que les tristes consolations qu'il reçut de Jonathas même, bientôt après lui coûtèrent cher! Obligé de se séparer de ce tendre ami, et de lui dire un éternel adieu, le trône même où il monte a-t-il de quoi le dédommager de sa perte? « *Consolantem quæsivi et non inveni.* » (*Ibid.*) Aussi malheureux ami qu'il avait été d'abord malheureux courtisan et malheureux frère, il devient père enfin plus malheureux encore. Ah! continue-t-il dans l'excès de sa tristesse : je l'ai trop ressenti pour me flatter de ne pas le ressentir encore, qu'un malheureux ne doit attendre du côté du monde que de la misère, et qu'à la suite de la misère, l'opprobre vient toujours : *Improperium exspectavit cor meum et miseriam.* (*Ibid.*) Où trouvera-t-il donc du soulagement à ses maux? Dans ses enfants? Un si bon père n'avait-il pas bien droit d'en attendre? Des incestueux, des fratricides, des lâches ou des perfides : voilà les consolateurs que le sein de sa famille lui présente. Dans ses épouses si tendrement chéries? Ah! n'osons pas dévoiler cet excès de sa douleur et de sa honte; et ce que l'infâme Absalon ne rougit pas de faire publiquement, rougissons de l'avoir seulement insinué. Dans son royaume? Une multitude volage, toujours prête à suivre le premier maître qui ose vouloir le devenir. Dans sa cour? Un essaim de flatteurs que le vent de la fortune emporte de quelque côté qu'il souffle. Un seul ami essentiel semble cependant encore lui rester; mais par quelle insolente dureté, par combien de hauteurs indécentes l'impérieux Joab lui fait-il acheter ses odieux services? Encore une fois donc, quelle sagesse en lui de ne compter que sur son Dieu, et de bannir de son cœur jusqu'à l'espoir, d'effacer de son esprit jusqu'à l'idée de ces consolations importunes! *Renuit consolari anima mea. Memor fui Dei et delectatus sum.* (*Psal.* LXXVI.)

Ah! malheur donc, concluait saint Grégoire, malheur à celui qui cherche et se flatte de trouver sa consolation ici-bas! Elle lui manquera sûrement, cette consolation qu'il espère. De là les impatiences et les murmures : comble, excès de malheur.

Comble, excès de malheur dans des murmures qui sont la source de mille péchés : médisances, jugements injustes et calomnieux, désirs de vengeance contre ceux qu'on croit les auteurs de ses maux; que ne se se permet-on pas à leur égard? Murmures, qui sont en eux-mêmes un des péchés les plus griefs, péché qui fit périr toute la multitude d'Israël dans le désert. Murmures qui, en effet, insultent Dieu dans ses perfections les plus essentielles : dans sa sainteté; quel homme peut être innocent aux yeux de Dieu; quel homme par conséquent a droit de murmurer si Dieu l'afflige pour le punir? Dans sa justice; Dieu peut-il être injuste envers aucun homme; par conséquent, quelque rigoureuse que soit la conduite de Dieu, quel homme peut s'en plaindre? Dans son souverain domaine; le limon demande-t-il à l'ouvrier pourquoi il fait de lui un vase d'ignominie plutôt qu'un vase d'honneur? Dans sa miséricorde même; cette main qui

vous frappe n'a intention que de vous sauver; vous troublez l'ordre de cette aimable Providence; pour votre malheur, il dépend de vous, dit saint Thomas; mais celui-ci rejeté, un autre devient nécessaire. Cette main paternelle, qui vous paraissait ennemie, le devient avec trop de vérité; elle va frapper; mais ce ne sera désormais que pour vous perdre; et voilà pourquoi j'ai dit : comble, excès de malheur dans vos impatiences et vos murmures.

Excès de malheur, 1° en ce que nos souffrances par là deviennent inutiles. Car enfin, puisque, même en suivant les lumières de la raison seule, il faut reconnaître une Providence, dont l'ordre exprès détermine la croix que chacun de nous doit porter, la seule ressource qui nous reste est d'apaiser cette Providence rigoureuse, et de l'engager à compenser par quelque endroit les maux qu'elle nous fait souffrir. Or, c'est cet avantage que nos murmures nous ôtent; nous l'insultons, cette Providence, quelle récompense en attendons-nous?

Excès de malheur, 2° en ce que nos souffrances deviennent par là sans consolation. Si quelque chose peut nous consoler en cette vie, c'est sans doute l'onction de la grâce de notre Dieu. Pour verser des larmes non-seulement profitables, mais des larmes douces qui soulagent le cœur en le déchargeant, c'est dans le sein de Dieu qu'il faut les répandre. Nous avons beau nous agiter, nous tourner, nous retourner de toutes parts ; quelle que puisse être notre situation sur la terre, nous ne trouverons jamais d'assiette tranquille que dans le sein de notre Dieu ; c'est là notre vrai centre ; il ne s'agirait donc que de nous y attacher, d'y demeurer. Or, c'est cette ressource que nos murmures nous ôtent; nous la fuyons, nous la bravons, cette Providence; quelle consolation en attendons-nous?

Excès de malheur, 3° en ce que nos souffrances ne servent qu'à nous attirer les derniers fléaux d'un Dieu justement irrité. Il en a menacé plus d'une fois; ses menaces ont-elles été sans effet?

On voit dans l'histoire sainte un Job frappé de la main de Dieu dans ses biens, dans sa famille, dans son corps même. Job au milieu de tant d'épreuves demeure fidèle. Eh bien, avez-vous jamais pris garde, Messieurs, au dénouement de cette histoire? Les bénédictions du Seigneur retournent sur Job : *Conversus Dominus.* (*Job*, XLII.) Sa fortune devient plus brillante que jamais; et lui-même enfin dans une vieillesse extraordinaire, plus heureuse que ne l'avaient été les plus beaux jours de son premier âge, il voit les enfants de ses enfants, jusqu'à la quatrième génération, comblés d'honneurs, de richesses et de gloire. C'est ainsi qu'en nous soumettant à notre Dieu dans les disgrâces dont sa justice nous afflige, nous le forçons, en quelque sorte, à revenir à nous dans sa miséricorde. Tobie, Mardochée, David, Ezéchias en sont d'illustres exemples.

Mais quand nous nous révoltons contre le joug dont Dieu nous charge, à quoi devons-nous nous attendre enfin? Demandez-le à cette multitude d'Israélites qui étaient entrés dans le désert sous la conduite de Moïse, et qui tous y trouvèrent leur tombeau; demandez-le à tant de rois impies de Samarie et de Jérusalem. Le Seigneur avait dit qu'il en ferait autant d'exemples de terreur à l'univers. Ah! ces terribles exemples ne nous feront-ils jamais trembler?

Car enfin, Messieurs, combien de foudres le Seigneur n'a-t-il pas déjà lancés sur nous? Combien de disgrâces, soit publiques, soit particulières, avons-nous essuyées, essuyons-nous encore tous les jours? Eh bien, comment les avons-nous reçues, comment les recevons-nous? Ecoutez ce qu'ont dit les prophètes.

Quand l'intempérie des saisons a ravagé vos campagnes, quand votre commerce traversé a tari la source de votre opulence, quand quelque revers imprévu a porté le trouble et la consternation dans votre famille, pour réparer ces différents malheurs, quelles maximes avez-vous consultées? Ils se sont appuyés sur un bras de chair, disait Isaïe, ils ont mis leur espérance dans leur propre industrie, dans leur courage ; et le Seigneur dit : Je redoublerai donc, et j'ajouterai un fléau sept fois encore plus terrible : *Septuplum addam.* (*Levit.*, XXVI.)

Si dans ces tristes circonstances on vous a vus accourir dans vos temples, faire retentir le lieu saint de vos soupirs, l'arroser de vos pleurs; le principe de votre retour à Dieu quel était-il? Ah! dit le prophète Osée, c'est la perte des biens temporels qu'ils sont venus pleurer ; sensibles aux fléaux qui les frappaient, ils étaient peu touchés des péchés qui les leur attiraient : *Super triticum et vinum ruminabant.* (*Osee*, VII.) Je redoublerai donc, a dit le Seigneur, et j'ajouterai un fléau sept fois encore plus terrible : *Septuplum addam.* (*Levit.*, XXVI.)

Les châtiments ont-ils produit, en effet, quelque réformation dans vos mœurs? C'est là le point essentiel. Autrefois saint Jean Chrysostome, au milieu des fléaux dont Dieu frappa la ville d'Antioche, félicitait ce peuple de ce que ses disgrâces l'avaient converti. Le saint docteur croyait pouvoir alors lui promettre un prompt retour des miséricordes du Seigneur. Ah! que ne pouvons-nous vous le promettre de même! Oui, nous le ferons, disait saint Hilaire dans une circonstance presque semblable, si votre luxe a tout à fait disparu, si tous les plaisirs ont cessé parmi vous, si les lieux d'assemblée ont été fermés, si les théâtres ont été renversés; c'est ce dont saint Jean Chrysostome félicitait le peuple d'Antioche; surtout si nous pouvons ajouter avec ce saint docteur que votre foi, votre vertu sont désormais inébranlables. Mais, hélas, mes chers frères, est-ce à vous que ce discours peut convenir? Votre luxe est-il seulement diminué? Eh! ne dirait-on pas que plus les fortunes particulières s'épuisent, plus on s'obstine à vouloir couvrir par un redoublement de faste l'indigence réelle dont on se sent accablé? Plus le commerce tombe, plus on s'efforce d'y suppléer par toutes

sortes d'injustices; plus la nature se dérange, plus l'irréligion redouble de fureur pour en méconnaître et en braver l'auteur; et plus enfin nous avons de sujets de nous affliger et de pleurer, plus nous cherchons, aveugles que nous sommes, à nous étourdir et à nous enivrer par tout ce qu'ont de plus insensé les joies mondaines. Qu'opèrent donc en nous les châtiments de la vengeance céleste? Impatiences, murmures, révoltes, blasphèmes d'une part; usures, monopoles, brigandages de l'autre. Ah! ma patience est donc enfin lassée, dit le Seigneur. Oui, je vais redoubler et ajouter à tous les fléaux dont je vous ai frappés un dernier fléau sept fois plus terrible que tous les autres. *Septuplum addam.*

Sept fois plus terrible!..... Dieu! quel sera-t-il donc? Quoi qu'il en soit, de grâce, réfléchissez-y, mes frères: Vos maisons, vos campagnes supporteront-elles sept années encore semblables à quelques-unes des dernières? Votre commerce soutiendra-t-il sept fois encore autant de traverses? Votre fortune tiendra-t-elle contre sept autres échecs semblables à ceux qu'elle vient d'essuyer? Votre santé résistera-t-elle à sept fois autant d'infirmités et de douleurs! Quel sort enfin devez-vous donc attendre? Je n'ose penser au détail épouvantable des menaces que le Seigneur nous fait. Mais enfin quand elles seront accomplies, ces menaces, et peut-être bientôt le seront-elles, du moins certainement elles le seront plus tôt que vous ne pensez; quand le feu de la divine colère aura dévoré autour de vous ce que vous avez de plus cher et porté l'incendie jusque dans vos entrailles; quand votre fortune renversée aura entraîné toute votre maison dans ses ruines, que sais-je enfin? qui peut savoir tout ce que le Seigneur si justement irrité nous réserve? quoi que ce soit, accablés sous ses coups, alors enfin à qui nous en prendrons-nous qu'à nous-mêmes?

Etrange situation que celle des ministres de l'Evangile! Ils n'ont à vous émouvoir que sur vos propres malheurs? N'est-ce pas un grand avantage? Que leur sort est triste cependant! Sur les maux de tout autre ils vous attendriraient, sur des maux imaginaires et feints tous les jours on vous attendrit jusqu'aux larmes, sur les vôtres propres on ne trouve en vous qu'insensibilité. Essayons cependant encore et faisons un nouvel effort. Après vous avoir découvert les désordres de la nature, opposons-leur la docilité de la foi, et montrons comment la religion fait trouver une consolation solide et même le vrai bien dans la souffrance. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Je le disais il n'y a qu'un moment, mes frères, avec saint Augustin, que ce monde est pour nous tous, qui que nous puissions être, un désert aride, impraticable, où l'on ne trouve qu'épines et sécheresse d'une part, et source d'amertume de l'autre. Cependant c'est dans ce désert même, continue saint Augustin, que le Seigneur a daigné jeter sur nous un regard de pitié, pour changer nos gémissements en allégresse en changeant nos douleurs en sources de félicité. Sur cette terre aride il répand l'onction de son Esprit, dans ce désert impraticable il nous fraye une route qui nous ramène à notre patrie. C'est la croix de Jésus-Christ qui opère toutes ces merveilles, reprend saint Jean Chrysostome. La verge de Moïse n'en était que la figure, lorsqu'elle faisait sourdre les fontaines des roches et traçait par mille prodiges au peuple d'Israël le chemin de la terre de Chanaan.

Prenez donc garde encore ici, mes chers frères, que, comme je n'ai point prétendu dire que vous ne fussiez point malheureux en disant que vous faisiez vous-mêmes votre malheur, ainsi maintenant encore je ne prétends point dire que la religion vous empêchera de souffrir, mais je dis qu'elle vous fera trouver la plus douce consolation et le plus solide bonheur dans la souffrance.

Et d'abord, qui que vous soyez, venez, jetez avec moi un coup d'œil sur la croix. Seulement, répondez-moi, croyez-vous que ce soit le corps de votre Dieu que vous y voyez attaché? Ensuite détaillez-moi tous vos maux, quels qu'ils puissent être, et osez vous en plaindre.

En butte au caprice et à l'injustice des hommes, l'innocence n'est plus pour vous qu'un titre vain qui ne peut vous soustraire à leurs injustes fureurs. Mais, mes frères, celui que vous voyez souffrir n'est-il pas le Saint des saints, l'Auteur de toute justice! Oseriez-vous vous flatter de souffrir aussi injustement que lui? Et si nous voulions entrer avec vous dans un examen détaillé, ne vous forcerions-nous pas bientôt de convenir que vous souffrez encore moins que vous ne méritez: *Nos, nos, quidem factis digna recipimus.* (*Luc.*, XXIII.) Mais cet Homme-Dieu de quoi est-il coupable que de nos crimes: *Hic autem quid?* (*Ibid.*)

En proie à toutes sortes de maux, l'indigence conspire contre vous avec les douleurs les plus aiguës; vous souffrez et vous ne pouvez espérer aucun adoucissement à vos souffrances. Mais, mes frères, l'abus que vous avez fait tant de fois de votre santé lorsque vous en avez joui, l'attachement que vous aviez à vos richesses; l'esprit d'avarice, d'ambition, de vanité qui vous domine vous-mêmes; pauvres jusque dans le sein de votre indigence, les défiances continuelles que vous avez de la providence de votre Dieu, tout cela n'a-t-il pas attiré justement sur vous les fléaux qui vous affligent? *Nos, nos, quidem factis digna recipimus.* Mais ce Jésus qu'a-t-il donc fait: *Hic autem quid?*

Cependant un coup d'œil sur la croix. Quelle nudité, quel abandon, quelle douleur! En quelle partie de votre corps, quelle sorte de mal vous tourmente? J'ai dans cette seule image de Jésus souffrant de quoi vous représenter mal pour mal en propre espèce. Voici l'abrégé de tous les différents genres de martyre. Un front hérissé d'épines, un visage meurtri, une bouche

abreuvée de fiel, un corps dont les chairs arrachées ne présentent à la vue que l'image d'un squelette tout sanglant, une poitrine déchirée, enflée par la force de la douleur, un côté ouvert, des pieds, des mains percés ; et tout cela pourquoi, sinon pour expier nos intempérances et notre mollesse? *Hic autem quid?* (*Luc.*, XXIII.)

Mais c'est l'indignité d'un mal honteux qui vous désespère, tandis que d'autre part personne n'a pitié de vos maux; des amis perfides, après vous avoir abandonné, insultent encore à votre malheur. Mais n'est-ce pas ce que méritait ce respect humain qui vous a fait tant de fois sacrifier votre conscience et même votre foi à la crainte frivole de déplaire au monde : *Nos, nos quidem factis digna recipimus.* Mais Jésus, qu'a-t-il fait? Pourquoi ces fouets, ces épines qu'il endure? Avez-vous à souffrir quelque chose d'aussi honteux? Un de ses disciples le trahit, les autres s'enfuient et l'abandonnent, le chef de tous le renonce ; ce ne sont que cris et blasphèmes d'une nation entière comblée de ses bienfaits, qui demande sa mort. Sont-ce là des circonstances assez fâcheuses?

On vous a perdu d'honneur et de réputation. Je sais quel droit s'arroge la délicatesse du monde dans ces sortes de disgrâces. Je désespérerais de relever votre courage abattu, si je n'avais à vous représenter un Dieu jugé comme un criminel public, condamné comme un séditieux et un imposteur. Encore une fois, tout cela pourquoi, sinon pour expier ce que nous ne pouvions expier suffisamment nous-mêmes par aucune souffrance, tant d'hypocrisies secrètes, tant de fausses vertus, dont se couvre tous les jours notre injuste amour-propre?

Plaignez-vous donc à présent, mes frères, de la nécessité de souffrir. Un Dieu souffrant pour nos péchés, voilà celui qui nous l'impose. O digne objet de nos hommages! ne nous ferez-vous jamais goûter les vérités sublimes que vous nous prêchez avec tant d'énergie? Croix de Jésus, souffrances de mon Dieu, quelle impression faites-vous donc sur mon cœur, si vous ne m'apprenez du moins à souffrir?

C'est à cette école, en effet, que nos apôtres, nos martyrs, tant d'illustres chrétiens de tout sexe, de tout état et de tout âge avaient appris à souffrir. Non, leurs transports de joie au milieu des plus vives et des plus cuisantes douleurs n'ont plus rien qui doive étonner. Qu'ici j'en voie s'applaudir de l'oubli et de l'ignominie même dont est récompensée leur vertu; que là j'en entende rendre grâces à leurs persécuteurs; que d'autres se réjouissent en voyant leurs corps mutilés, tombant en lambeaux, et n'aient d'autres plaintes à la bouche, sinon de ne pas encore assez souffrir; qu'ailleurs les pertes les plus sensibles n'excitent que des sentiments de reconnaissance et d'amour; croix de Jésus, souffrances de mon Dieu, vous m'expliquez toutes ces énigmes, et rien ne m'étonne plus que de ne pas avoir encore les mêmes sentiments dans mon cœur.

Ah! pourquoi n'y sont-ils pas encore dans mon cœur, ces sentiments? Pourquoi, mes frères, ne seraient-ils pas dans les vôtres? Souffrirons-nous jamais pour notre Dieu autant qu'il a souffert pour nous? souffrirons-nous aussi injustement que lui? Pardonnez-le-moi, mes frères; j'oserais presque maintenant avec un saint évêque des premiers siècles, appeler et défier toutes les souffrances et toutes les douleurs : *Ignoscite, filioli, ignoscite.* Pertes de biens, humiliations, infirmités douloureuses, privations, quelles qu'elles puissent être : à la vue de Jésus en croix tout doit devenir délicieux; et pourquoi, d'ailleurs, les craindrais-je? Encore une fois, pardonnez-le-moi, mes chers frères; Jésus-Christ en croix m'apprend, oui, je le sais, je le sens, de quelle utilité tout cela doit être pour moi : *Ignoscite, filioli, ignoscite, quid prosit ego scio.*

Depuis, en effet, que la croix d'un Dieu est devenue l'instrument du salut du monde, la voix de la tribulation est devenue la grande voie, la voie royale qui conduit à la vie.

La souffrance rappelle à la vertu, elle soutient la vertu, elle relève l'éclat de la vertu : c'est là, ce me semble, le vrai sens de ce que disait saint Paul : que la tribulation ramène l'âme à elle-même : *Tribulatio patientiam operatur* (*Rom.*, V); que c'est proprement dans cet état que Dieu l'éprouve : *Patientia probationem* (*Ibid.*); et que de cette épreuve naît dans le cœur une espérance solide qui ne trompe jamais : *Probatio spem, spes non confundit.* (*Ibid.*) Concluons-en avec l'Apôtre, qu'il n'est rien dont nous ayons plus droit de nous glorifier que des souffrances : *Gloriamur in tribulationibus.* (*Ibid.*)

Premièrement, quelle est la source la plus ordinaire de tous nos vices? N'est-ce pas la présence des objets sensibles? De là l'amour du plaisir, de là la vanité, écueils où vient échouer le plus souvent notre vertu. Quelque objet présent flatte-t-il notre cupidité, aussitôt l'amour du plaisir remplit toute la capacité de notre âme. Avons-nous quelque avantage ou réel ou imaginaire, aussitôt le sentiment de notre supériorité prétendue nous occupe tout entiers. Mais le Seigneur alors daigne-t-il, du haut de son trône, abaisser sur nous un regard de miséricorde, il envoie le feu de la tribulation; nos yeux aussitôt se dessillent, nos esprits se détrompent et nos cœurs sont changés.

C'est là, selon l'interprétation de saint Grégoire, pape, ce que le Seigneur lui-même disait à son prophète : *Sepiam viam tuam spinis* (*Osee*, II), je sèmerai d'épines toutes vos voies. Qu'est-ce à dire? demande le saint docteur. Le Seigneur parle ici de ces âmes fidèles qui, éclairées par le flambeau de la foi, aperçoivent la route qu'elles devraient suivre; mais, emportées par les désirs charnels sur le penchant glissant du vice, elles s'égarent en courant après les idoles du monde. Touché de leur aveuglement, voulant les sauver, que fera le Dieu de miséricorde? Il traverse tous leurs desseins, mille obstacles imprévus se rencontrent sans cesse

sur leur passage, tous les objets de leurs désirs semblent toujours fuir et s'échapper à leurs poursuites : *Sequetur amatores suos et non apprehendet* (*Osee*, II); plus elles s'obstinent à s'engager dans le monde, plus elles y essuient de tempêtes et de naufrages. Rebutées enfin, elles pensent au Seigneur : *Vadam et revertar.* (*Ibid.*) Elles se rappellent les beaux jours où elles vivaient tranquillement sous ses lois, sans désirs, sans chagrins, sans remords et sans crainte : *Quia bene mihi tunc erat magis quam nunc.* (*Ibid.*) Ses préceptes, que la folie de la cupidité leur faisait regarder comme impraticables, deviennent alors faciles, et elles mettent toute leur gloire à les accomplir.

Rien, effet, ne facilite tant la pratique de la vertu que la souffrance. Ne voyons-nous pas tous les jours qu'elle change et adoucit en un instant le cœur le plus farouche? En souffrant, on apprend aisément à avoir pitié de ceux qui souffrent; rien n'enseigne donc mieux la charité que la souffrance. Il n'est jamais plus facile de se détacher du monde que quand on le connaît; le connaît-on jamais mieux que quand il nous abandonne? A mesure que le corps s'abat par la douleur, ne sent-on pas nécessairement et naturellement même les feux de la concupiscence s'éteindre? Enfin quelle leçon plus efficace du néant et de la vanité de l'homme que le sentiment de la faiblesse de notre nature? Mais voulez-vous encore que je pousse à la démonstration la preuve de cette pensée? Il ne faut qu'un moment de réflexion sur l'histoire du peuple juif.

Vous savez sans doute quelle fut l'étrange inconstance de ce peuple. Vous avez remarqué ce retour perpétuel du crime à la pénitence et de la pénitence au crime, qui remplit presque toute son histoire pendant l'espace de tant de siècles. Recherchez-en les différentes époques. Celle de ses prospérités termine toujours celle de son innocence, et celle de ses afflictions forme celle de son retour au Seigneur. Combien de ses rois cette sorte de grâce a-t-elle humiliés et convertis enfin! Infortuné Salomon! infortuné pour avoir joui d'une félicité trop constante.

Un historien sacré en faisait la remarque. Racontant les terribles fléaux dont avait été accablé le peuple juif sous les rois de Syrie, il s'interrompt tout à coup pour donner à ses lecteurs cette instruction importante. Ne vous scandalisez pas, dit-il, de tous ces maux que nous avons soufferts; bénissez-en plutôt avec nous la providence de notre Dieu; car c'est un des traits les plus marqués de sa miséricorde sur nous. Il ne laisse dans l'ivresse de la prospérité que ceux qu'il réserve pour ses vengeances éternelles; mais ceux qu'il veut sauver, dès qu'ils s'égarent, il les châtie en père pour les ramener à la docilité que doivent avoir des enfants. Et voilà l'espèce de patience, c'est-à-dire la soumission, que la tribulation, suivant la pensée de saint Paul, opère en nous : *Tribulatio patientiam operatur.* (*Rom.*, V.)

Mais du moins vous voudriez que la prospérité fût la récompense de la vertu. N'est-il pas étonnant, dites-vous, que Dieu ne joigne pas les richesses à la charité et ne couronne pas l'humilité par les grandeurs? Oh! que les saints docteurs pensaient bien autrement, mes frères. Il est dans l'ordre, dit saint Pierre Chrysologue, que le mauvais riche soit vêtu d'écarlate et de pourpre, qu'il passe sa vie dans les joies et dans les festins, et que Lazare à sa porte manque de tout. Il est dans l'ordre !.. quel paradoxe ! Saint Jean Chrysostome l'explique. C'est pour conserver la modération dans un cœur que Dieu le sèvre des plaisirs; les richesses sont enlevées à l'homme charitable, de peur qu'elles ne réveillent en lui la cupidité, et l'homme humble est tenu dans l'humiliation pour que les grandeurs ne le fassent pas tomber dans le précipice de l'orgueil.

Nous sommes déjà si enclins à aimer le monde; surtout qu'il est naturel de s'attacher à un séjour où l'on ne goûte que délices! Tant que la colombe trouve les vents déchaînés et l'univers enseveli dans les ondes, elle cherche son refuge dans l'arche; mais sitôt qu'elle rencontre des campagnes verdoyantes, des plaines émaillées de fleurs, elle s'y arrête et ne revient plus.

Chrétiens, qui que nous soyons, reconnaissons notre image dans ce tableau. Si le monde nous propose des grandeurs et des richesses, la voix de l'enchanteur nous plaît, nous l'écoutons, nous nous laissons surprendre; mais à mesure que nous ne trouvons que dégoûts et misères nous nous retournons vers le ciel pour y chercher la vraie félicité. Combien de fois nous-mêmes peut-être, mes frères, en avons-nous fait l'épreuve? Il ne faut souvent qu'une grande disgrâce pour rendre une vertu désormais inaltérable.

Et voilà la vraie solution de ce paradoxe dont je parlais il n'y a qu'un moment, et qui est si constamment marqué dans l'Ecriture. *Quia acceptus eras Deo* (*Tob.*, XII), disait l'ange à Tobie; parce que vous étiez juste et agréable au Seigneur, il a fallu : *Necesse fuit* (*Ibid.*), non pas que vos desseins réussissent, non pas que vous fussiez récompensé de la graisse de la terre par la fertilité de vos campagnes et la multiplication de vos troupeaux; mais il a fallu : *Necesse fuit*, que vous fussiez éprouvé par la tribulation : *Ut tentatio probaret te.* (*Ibid.*) Epreuve précieuse qui, étant le fruit de la patience, selon le langage de saint Paul, opère en nous l'espérance qui ne trompe jamais. Car non-seulement la souffrance ramène à la vertu, non-seulement elle soutient la vertu, mais elle relève et couronne l'éclat de la vertu : *Probatio spem, spes non confundit.* (*Rom.*, V.)

Nous en avons encore, dit saint Jean Chrysostome, une preuve sensible dans l'exemple de Job. Pourquoi pensez-vous, lui dit le Seigneur, que ma main se soit appesantie sur vous? C'était afin que vous parussiez juste : *Ut justus appareas.* Tant que Job, en effet, coula des jours sereins dans la prospérité et l'abondance, l'ange de ténèbres pa-

rut douter de la pureté, du moins de la solidité de sa vertu. Non, non, ce n'est pas pour vous-même, disait-il au Seigneur, que Job vous est si constamment fidèle. Comblé de vos dons, peut-il vous méconnaître? Inondé de toutes parts des biens que vous faites sans cesse couler sur lui, est-il surprenant qu'il ne pense pas à s'éloigner de cette source? Raisonnement faux, mais spécieux. Pour confondre Satan sans réplique, il faut donc que Job soit affligé de toutes manières, et ce sera pour lors enfin que le Seigneur pourra vraiment insulter à l'ennemi jaloux de sa gloire; c'est alors que Job paraîtra sûrement un héros de vertu.

Le titre de héros, en effet, ne s'acquiert, disait saint Cyprien, qu'en surmontant de grands obstacles. Quelle victoire remporte-t-on, si l'on n'a point d'ennemis en tête? Du moins ce n'est qu'autant que le choc a été rude que la couronne doit être brillante : *Delicata jactatio est ubi periculum non est.*

Le poignard à la main, prêt à percer le sein d'Isaac, c'est là qu'Abraham paraît un vrai prodige d'obéissance et de foi. En butte à toutes sortes de persécutions, au milieu des débris de trois naufrages, battu de verges par la Synagogue, aux pieds du tribunal d'Agrippa, dans les fers et sous le glaive de Néron, c'est là que saint Paul paraissait à saint Jean Chrysostome, c'est là qu'il doit paraître à l'univers le vrai vase d'élection, le fidèle imitateur de Jésus-Christ, le fléau de l'idolâtrie, le maître, le docteur et le héros de la religion. Dans des épreuves communes la vertu ne peut paraître que commune : *Delicata jactatio.*

Serait-ce enfin mal raisonner, Messieurs, de juger de l'économie de la divine Providence à l'égard des particuliers sur sa conduite générale par rapport à son Eglise? Pourquoi depuis son premier établissement jusqu'à nos jours d'âge en âge, de siècle en siècle, son époux, cet époux qui l'aime avec tant de tendresse, a-t-il toujours semblé prendre à tâche de la tenir, du moins de quelque côté et dans quelque endroit, dans le creuset douloureux de la tribulation? Ah! Messieurs, ces jours d'orage et de tempête furent toujours ses plus beaux jours et les vrais jours de son triomphe. Dans l'humiliation de ses ministres, dans la dispersion de ses enfants, dans la destruction même de ses temples, dans les souffrances de ses martyrs fut de tout temps et sera toujours sa plus solide gloire. Enfants de l'Eglise, ce qui fait la gloire de votre Mère peut-il donc ne pas faire la vôtre?

Mais que dis-je? Et comment ne serait-ce pas la gloire de l'Eglise, puisque ce fut la gloire de son époux? N'a-t-il pas dit lui-même qu'il fallait qu'il souffrît pour entrer en possession de sa gloire? Or, sur quel modèle, mes frères, avons-nous été prédestinés de Dieu? Ecoutons là-dessus toute la suite du raisonnement de saint Paul interprété par saint Augustin. Ceux qu'il a prévus par sa prescience éternelle devoir être conformes à son Fils crucifié, il les a prédestinés à devenir pareillement conformes à son Fils glorifié. Or, ceux qu'il a prévus et prédestinés de la sorte, il les appelle dans la carrière de la souffrance, où son Fils Jésus notre Sauveur est entré et a combattu le premier. Ceux qu'il appelle ainsi, il les justifie dans la tribulation, de même que dans son propre sang notre Jésus a justifié le monde. Et ce n'est enfin que ceux qui, sur les traces de ce Sauveur crucifié, auront résisté, auront souffert jusqu'à la mort; non, ce n'est que ceux-là qu'il couronnera de la gloire qui ne nous est en effet acquise que par la croix. Ah! que dirons-nous donc après cela, mes frères? C'est toujours le grand Apôtre qui parle : Que le monde entier soit contre nous, que nous importe? Attachons-nous inviolablement à Dieu. Il ne permet les maux qui nous arrivent que parce qu'il sait les faire servir au bien de ceux qui l'aiment. Et pourquoi donc après tout ne les permettrait-il pas ces maux prétendus? Pourquoi nous épargnerait-il? Il n'a pas épargné son propre Fils.

Ah! je ne sais donc plus que me glorifier, ainsi que votre Apôtre, des souffrances dont vous daignerez désormais m'affliger, ô mon Dieu! D'autant plus que, comme dit saint Jean Chrysostome, il n'est dans la religion rien de si héroïque qui puisse l'emporter sur le mérite et le prix des souffrances : *Gloriamur in tribulationibus* (*Rom.*, V.)

Vous, pauvres, par exemple, vous voudriez, dites-vous, posséder les richesses pour les consacrer à la charité. Ah! consolez-vous, dit notre saint docteur, il est plus grand, plus agréable à Dieu de souffrir patiemment la perte ou la privation des biens du monde que de les distribuer aux pauvres.

Vous voudriez être en crédit dans le monde, avoir le mérite et les talents de l'esprit pour servir plus utilement l'Eglise. Consolez-vous, mes frères. Il est plus grand, ajoute saint Jean Chrysostome, il est plus héroïque de vivre avec résignation dans un état d'obscurité et d'humiliation que d'être même un apôtre.

Vous voudriez du moins jouir d'une santé parfaite pour n'être incommode à personne, pour contribuer au bien de la société en remplissant les devoirs de votre état. Eh bien! consolez-vous encore; notre saint docteur vous assure qu'un juste souffrant est plus utile à la société que le plus grand politique et le plus beau génie.

O mes chers frères! qui que vous soyez enfin, conclurai-je avec l'apôtre saint Jacques, persévérez donc constamment dans la patience et la soumission aux ordres du Seigneur. Prenez pour modèles les anciens patriarches et les prophètes. Vous avez ouï raconter plus d'une fois, vous l'avez ouï dans ce discours même, les souffrances de Tobie, de Job, de David et de tant d'autres. Eh bien! vous-mêmes maintenant ne les croyez-vous pas, ne les nommez-vous pas heureux de ce qu'ils ont souffert? Mais surtout, continue saint Jacques, ce que je vous supplie, mes frères, de n'oublier jamais, ce sont les souf-

frances de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Un jour il viendra lui-même vous apporter le prix des combats que vous aurez essuyés à son exemple. Maintenant déjà du haut des cieux il vous regarde, il vous soutient, il vous anime. Voyez quelle couronne il vous prépare ! Mes frères, mes chers frères, encore une fois ne vous rebutez donc pas ; il reste trop peu de temps à souffrir pour laisser abattre votre courage. Le délai ne peut plus en effet être long. Déjà je crois le voir ce Juge aussi miséricordieux qu'équitable ; oui, déjà je le vois pour ainsi dire à votre porte. Ah ! c'est alors que vous la comprendrez, que vous la goûterez cette admirable maxime : Qu'heureux sont ceux qui souffrent, parce qu'après avoir été quelque temps éprouvés ils recevront la couronne de vie que je vous souhaite, mes frères, de tout mon cœur, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON IX.

Pour le second dimanche de Carême.

HOMÉLIE SUR LA TRANSFIGURATION DE JÉSUS-CHRIST.

Assumpsit Jesus Petrum et Jacobum et Joannem, et duxit illos in montem excelsum seorsum, et transfiguratus est ante eos. (*Matth.*, XVII.)

Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et les conduisit à l'écart sur une montagne, où il fut transfiguré en leur présence.

Je ne sais quel sentiment de joie se glisse dans mon âme, disait saint Jérôme. Ravi hors de moi par l'image magnifique que l'Evangile nous présente aujourd'hui de notre divin Maître, je crois voir le ciel plus beau que de coutume. Le soleil est-il donc descendu sur la terre, ou le même jour est-il éclairé de deux soleils? Les montagnes en tressaillent d'allégresse, et témoins de votre puissance font retentir leurs échos de votre nom, Seigneur : *Thabor et Hermon, in nomine tuo exsultabunt.* (*Psal.* LXXXVIII.)

O sainte montagne, heureux Thabor, continue saint Jérôme, vous me paraissez aujourd'hui le disputer, non-seulement en beauté, mais en grâce même avec le ciel. Jésus-Christ y reçoit le témoignage de sa divinité ; Moïse vient reconnaître en lui l'accomplissement des anciennes promesses ; Elie, l'accomplissement des prophéties ; les apôtres y sont conduits pour être confirmés dans la foi.

En effet, Messieurs, c'était sur ce mystère que raisonnait autrefois saint Pierre. Non, disait-il aux premiers fidèles, nous n'avons pas cherché à surprendre votre crédulité par des fables ingénieusement imaginées, lorsque nous vous avons annoncé la mission de Jésus-Christ Notre-Seigneur : *Non doctas fabulas secuti.* (II *Petr.*, I.) Ce que nous vous avons prêché, nous l'avons vu ; oui, nous avons vu nous-mêmes sa majesté : *Speculatores facti magnitudinis illius.* (*Ibid.*) Car il a été glorifié de Dieu son père qui, du milieu d'une gloire digne de sa grandeur, fit entendre cette voix éclatante : c'est là mon Fils : *Filius meus* (*Ibid.*) ; et cette voix, nous l'avons entendue : *Audivimus* (*Ibid.*), lorsque nous étions avec lui sur la montagne sainte : *Cum essemus cum ipso in monte sancto.* (*Ibid.*)

Preuve sans réplique, disent les saints docteurs. Le mystère de la transfiguration de Jésus-Christ renferme en effet, dit saint Jean Chrysostome, tout ce que l'on peut dire en faveur de sa divinité.

Hélas ! tandis que l'irréligion prend toutes sortes de formes pour saper notre sainte foi par ses fondements mêmes, nous, ministres publics de la parole, la laisserons-nous triompher par notre silence? Du moins nous vous préviendrons, mes frères, contre la séduction qui est si ingénieuse, si artificieuse à se répandre aujourd'hui, que nous ne pouvons nous tranquilliser sur la foi de personne. Appliquez-vous donc, je vous supplie. Sur le fond de notre évangile, en suivant le raisonnement de saint Pierre, je vais former une démonstration complète de la divinité de Jésus-Christ contre toute espèce d'incrédule.

Première preuve tirée du témoignage de Moïse et des prophètes, c'est-à-dire de l'ancienne Ecriture : *Apparuerunt Moyses et Elias.*

Seconde preuve tirée de l'Evangile par le témoignage glorieux que lui rend son Père : *Filius meus, ipsum audite.*

Troisième preuve enfin tirée de la gloire sensible de Jésus-Christ : *Transfiguratus est.*

O Marie, c'est à la gloire de votre divin Fils que tout ce discours se rapporte, vous devez vous y intéresser sans doute. Obtenez-moi donc la grâce de traiter dignement, surtout de traiter avec fruit ce beau sujet. *Ave, Mari*

PREMIÈRE PARTIE.

C'était contre toute espèce d'incrédules que saint Augustin tournait efficacement cette preuve tirée de l'ancienne Ecriture. Qu'on me demande, en effet, disait ce Père, quel est le Christ que j'adore. Je réponds : c'est celui qui fut figuré, promis, annoncé de mille manières longtemps avant que de naître ; et toujours figuré, promis, annoncé comme Dieu : il est donc Dieu. Que peut-on me répondre à ce raisonnement? Rien, ce me semble, que de nier que toutes ces figures soient réelles, rien que de dire que c'est après l'événement que toutes ces prophéties ont été faites. Alors, dit saint Augustin, j'ai recours et j'en appelle au Juif. Le malheureux, il n'est dispersé par toute la terre que pour être partout une preuve vivante et subsistante de ma foi. Tout mon ennemi qu'il est, le plus grand de mes ennemis, je lui demande des armes et il m'en fournit malgré lui-même : j'emprunte de lui ses propres livres. C'est là que je trouve ces figures, ces prophéties et ces promesses ; elles ne sont donc ni imaginées depuis l'événement, ni controuvées par art pour surprendre. Il faudra donc que tout incrédule, quel qu'il soit,

cède et se rende, si je démontre que ces figures, ces promesses, ces prophéties conviennent au Jésus que j'adore, ont été accomplies en lui. Or, c'est pour le reconnaître cet accomplissement, que Moïse, auteur de la loi; Elie, chef des prophètes, viennent aujourd'hui rendre témoignage à Jésus-Christ : *Apparuerunt Moyses et Elias.*

Et d'abord, remontons jusqu'à la première origine de la loi. Pourquoi la vocation d'Abraham, pourquoi Isaac et Jacob, séparés du milieu des nations toutes corrompues, deviennent-ils pères d'un nouveau peuple? Que leurs descendants me répondent. N'était-ce pas pour conserver, pour perpétuer dans l'univers le souvenir de la promesse qu'avait faite le Seigneur de donner un libérateur au monde? Promesse faite à nos premiers parents aussitôt après leur péché, de leur donner dans la suite des siècles un enfant qui écrasât la tête du serpent qui les avait séduits; promesse confirmée à Noé dans la suite; promesse si souvent réitérée surtout à Abraham, non-seulement de bénir sa postérité, mais, en considération d'un enfant qui naîtrait de sa postérité, de bénir toutes les nations de la terre. Voilà la promesse dont l'ancienne loi n'était que comme le gage, dont le peuple même qui vivait sous cette loi n'était que le gardien : promesse d'un libérateur, mais d'un libérateur par conséquent qui réparât les maux que le péché de notre premier Père avait causés au monde; d'un libérateur qui non-seulement affranchît Israël, mais qui sauvât toutes les nations. Car voilà ce qu'a écrit Moïse. Poussons plus loin cette première pensée.

Promesse de plus si souvent inculquée de siècle en siècle au peuple d'Israël par tous les hommes inspirés que le Seigneur lui envoyait; promesse faite particulièrement à David, attachée particulièrement à sa maison de laquelle ce libérateur devait sortir, dont il devait affermir le trône et rendre l'empire éternel; promesse par conséquent d'un Libérateur issu du sang de David, non-seulement roi d'Israël, mais unique monarque éternel, monarque de l'univers.

Examinons ensuite la loi en elle-même. Qu'est-ce autre chose qu'une figure, qu'une ombre d'une loi plus parfaite qui devait être annoncée par un législateur plus parfait, un Homme-Dieu? Ainsi saint Paul le faisait reconnaître aux Juifs mêmes de son siècle. Figure dans ses apprêts, tous grands, tous magnifiques qu'ils furent : les enfants de Jacob délivrés de la captivité d'Egypte, ce n'était que l'ombre d'un affranchissement plus noble qui devait rendre l'adoption divine à toute notre nature : *In figura.* (I *Cor.*, X.) Figure dans ses récompenses : tant de miracles de protection en faveur du peuple choisi, ce n'était que l'ombre des torrents de grâce et de miséricorde qui devaient dans de nouveaux jours inonder toute la terre : *In figura.* Figure dans ses héros : tous ces hommes extraordinaires que Dieu fit paraître pour consoler son peuple; les Josué, les Samson, les David, et tant d'autres, ce n'était que l'ombre de celui qui devait suffire seul à tous les peuples, pour établir une paix éternelle entre le ciel et la terre : *In figura.* Figure dans ses sacrifices : cette multitude d'hosties, tantôt pour honorer le Seigneur, tantôt pour apaiser sa justice, tantôt pour solliciter ses bontés, ce n'était que l'ombre du sacrifice unique qui, offert une fois, devait se renouveler dans tous les lieux et dans tous les temps, et pour tous les besoins : *In figura.* Tout n'était donc que figure. *In figura contingebant illis* (*Ibid.*); tout devait s'accomplir dans un nouveau législateur, et Moïse vient aujourd'hui reconnaître que tout est accompli.

En effet, Messieurs (car il n'est besoin, ni de raisonnements abstraits, ni de spéculations critiques pour former de cette preuve une vraie démonstration), toute l'ancienne loi, selon la belle expression de saint Bernard, n'était qu'une espèce de semence des miséricordes divines que le Seigneur avait répandue sur la terre; figures, promesses, ce furent, pour ainsi parler, les fleurs que cette divine semence fit éclore; le fruit qu'elles annonçaient, c'était le Messie; nos ennemis n'ont jamais rien nié de tout cela. Or, les fleurs sont tombées, concluait saint Bernard; le fruit est donc venu; et quel autre serait-ce que le Jésus que j'adore, en peut-on citer d'autres?

Qu'est-il devenu le peuple même gardien des figures et des promesses? Qu'il se montre en corps de nation : dispersé depuis tant de siècles dans tout l'univers, quel gage conserve-t-il encore des promesses qui lui ont été faites? Où est le temple, l'arche, le tabernacle où s'offrent à présent les sacrifices? Les lévites, les prêtres, que sont-ils devenus? Le grand pontife, le pontife éternel est donc arrivé; le sacrifice qui devait abolir tous les autres, remplacer tous les autres, a donc été offert; puisque les fleurs sont tombées, le fruit est donc venu.

Qu'est-elle devenue, cette maison de David, dont le Messie devait naître, à qui un trône immuable était promis? Qu'on la distingue, qu'on la montre parmi les restes infortunés de cette nation dispersée. Qu'elle nous dise elle-même, cette nation tout entière, quels héros, quels libérateurs, depuis tant de siècles, sont sortis de son sein. Le temps de la délivrance promise est donc passé; le grand libérateur, qui n'était que figuré par tous les autres, a affranchi les vrais fidèles; le trône de David subsiste à présent immuable, éternel, placé par notre Jésus au plus haut des cieux. Puisque les fleurs sont tombées, le fruit est donc venu. La figure, en effet, ne cesse, comme disait saint Paul, que quand la vérité succède; un premier testament n'est aboli que par la substitution d'un nouveau; et l'ombre, en un mot, ne s'évanouit qu'au lever du soleil. O Jésus! ô soleil de justice, vous avez dissipé toutes les ombres; au milieu du beau jour que vous faites briller parmi nous, qui peut vous méconnaître? Puisque les fleurs sont tombées, le fruit est donc venu. Et c'est ce que Moïse

et Élie viennent aujourd'hui reconnaître : Moïse, l'accomplissement final de la loi ; Élie, l'accomplissement littéral des prophéties : *Apparuerunt Moyses et Elias.*

Oui, Messieurs, ce n'est qu'en cette qualité de chef des prophètes, qu'Élie paraît aujourd'hui sur le Thabor, dit saint Jean Chrysostome. Il me semble l'y voir, poursuit ce saint docteur, au nom de David, pour adorer son Fils, son Seigneur, Fils de l'Éternel, à qui l'Eternel a dit de s'asseoir à sa droite. Au nom d'Isaïe, n'y vient-il pas reconnaître en lui la réalité de tous les titres qu'il lui avait donnés ? Ange du grand conseil, père de l'Eternité, admirable, fort, Seigneur et Dieu, mon Jésus est donc tout cela. Le nombre des semaines, que le Seigneur avait promis d'abréger, est rempli. Oui, c'est Daniel, qui vient, dans la personne d'Elie, adorer et avouer pour son Messie, celui qui est méconnu par son peuple. La désolation de Jérusalem, la ruine du temple suivront bientôt. Il n'est plus, en effet, ce temple que le Seigneur avait promis cependant de rendre plus glorieux que le premier. Le Messie, qui devait en faire toute la gloire par sa présence, est donc arrivé. C'est lui qu'Élie, au nom d'Aggée, vient reconnaître.

Pour nous dispenser de le reconnaître avec lui, que pouvons-nous donc objecter ? Les oracles des prophètes, dira-t-on peut-être, sont obscurs. Ceux mêmes qui les appliquent à Jésus de Nazareth varient entre eux, se combattent eux-mêmes dans leur explication. Qu'ils s'accordent d'abord avant que d'attaquer leur ennemi commun. Seigneur, je vous supplie, pour votre propre gloire, de me donner aujourd'hui, l'intelligence et le sens de vos Ecritures, comme vous les donnâtes autrefois à vos premiers disciples.

Prenez donc garde, Messieurs, je vous prie : en quoi les prophéties sont-elles obscures ? Est-ce dans les points essentiels ? Varions-nous, disputons-nous entre nous pour savoir si c'est le Messie qu'elles annoncent ? Le Juif même n'en peut disconvenir. Varions-nous, disputons-nous entre nous pour savoir si ce Messie, annoncé par les oracles des prophètes, doit être un Dieu Sauveur. Ces paroles de Daniel, le Saint des saints, qui doit être oint pour faire régner une justice éternelle, pour mettre fin au règne du péché ; ces autres paroles de Malachie : le Seigneur, l'ange du testament, qui doit venir dans son propre temple, ne concilient-elles pas tous les esprits ? Varions-nous, disputons-nous entre nous pour savoir si le temps auquel, selon les prophéties, devait arriver le Dieu Messie, si ce temps, dis-je, est passé ?

Ce temps, selon Jacob, devait être lorsque le lion de Judas, désarmé, aurait perdu tout à fait l'empire. Nous disputons, il est vrai, comment il l'a conservé jusqu'alors ; mais le conserve-t-il à présent ? Le Messie est donc arrivé. Le temps, selon Daniel, était fixé dans l'espace de soixante et dix semaines. Nous varions, il est vrai, nous disputons pour borner l'étendue de ces semaines, mais depuis plus de vingt siècles, peuvent-elles n'être pas finies ? Le Messie est donc arrivé. Ce temps, ajoute Daniel, était avant la seconde destruction de Jérusalem, avant la seconde dispersion du peuple, avant la ruine du second temple. Nous varions, il est vrai, nous disputons pour placer l'époque du rétablissement de Jérusalem, qui est prédit en même temps ; mais Jérusalem, son nouveau temple, subsistent-ils encore ? Le Messie est donc arrivé.

Que fait donc contre nous l'obscurité prétendue des prophéties ? Ah ! Messieurs, c'est la seule curiosité de notre critique qui les embrouille dans des incidents de nulle importance ; le point essentiel est évident. Varions tant que nous voudrons dans nos raisonnements, dans nos systèmes, l'évidence du fait ramène et réunit tous les esprits à la conclusion : le Messie est donc arrivé.

Est-ce donc qu'aux traits sous lesquels était annoncé le Dieu Sauveur, Jésus de Nazareth est difficile à reconnaître ? Messieurs, tâchons de n'en perdre aucun, de ces traits ; aux moindres circonstances de sa naissance, de sa vie et de sa mort, il est reconnaissable : tout a été prédit comme il est arrivé.

Oui, me voici, semble-t-il dire aujourd'hui sur le Thabor, moi, qui parlais autrefois par les prophètes, me voici ; je suis enfin venu vérifier tout ce que je leur ai fait annoncer : *Ego ipse qui loquebar, ecce adsum.* (*Isai.*, LII.)

Cette fleur, qui devait éclore de la racine de Jessé, naître à Bethléem de Juda, naître d'une vierge, dans les beaux jours d'une paix profonde, sous la quatrième monarchie : n'est-ce point ce Jésus ; tout cela ne s'accorde-t-il pas en lui ? *Ego ipse qui loquebar, ecce adsum.*

Celui que son peuple a méconnu, persécuté, que les gentils ont adoré dès son berceau, que son Père a rappelé de l'Egypte où il avait été contraint de fuir, le Messie qui devait être précédé par un prophète d'un ordre tout nouveau dans le désert : n'est-ce point ce Jésus, tout cela ne s'est-il point accompli dans lui ? *Ego ipse qui loquebar, ecce adsum.*

Ses miracles, ses courses apostoliques, son triomphe à Jérusalem, son entrée dans le temple, la trahison de son perfide apôtre, rien n'a échappé. On a compté toutes ses plaies ; le genre de sa mort, le lieu, le temps, jusqu'au moment, tout est annoncé. On dirait que c'est l'histoire de la vie de Jésus écrite après l'événement. Il est donc véritablement celui que les prophètes annonçaient, celui qui même inspirait les prophètes : *Ego ipse qui loquebar, ecce adsum.*

Je conclus : ou l'ancienne loi n'est qu'illusion et chimère, ou Jésus-Christ est le Dieu Sauveur. Mais une loi qui a des figures si exactement remplies, des promesses si magnifiquement accomplies, des prédictions si littéralement vérifiées, peut-elle ne

pas venir de Dieu? L'ancienne loi était donc la vraie religion. Mais j'ajoute : puisque ses figures, ses prophéties, ses promesses sont accomplies, elle-même a donc fini; et puisque tout est accompli dans Jésus-Christ, Jésus-Christ est donc incontestablement le Dieu Sauveur, auquel toute l'ancienne loi se rapportait.

La consolante conclusion pour nous, Messieurs! Plaignons cependant, plaignons le sort de ces infortunés qui s'obstinent à vouloir s'aveugler au milieu de cette éclatante lumière. Joignons-nous aujourd'hui à Moïse et à Elie pour reconnaître celui que Moïse et Elie ont annoncé.

Pour affermir cependant encore ces sentiments dans nos cœurs, éclairons à présent nos esprits d'un flambeau plus lumineux que celui même qui nous a guidés jusques ici. Nous devons, en effet, disait saint Pierre, nous éclairer du flambeau de Moïse et des prophètes, jusqu'à ce que le jour vienne à paraître. Il est venu, Messieurs, il brille avec éclat au milieu de nous, ce beau jour, profitons-en; et voyons ce que l'Evangile nous enseigne de ce Jésus que toute l'ancienne Ecriture vient de nous annoncer.

SECONDE PARTIE.

Que vais-je donc faire, disait sur ce même sujet saint Augustin? Oserai-je parler de la génération éternelle d'un Fils égal en tout à son Père : *Quis enarrabit?* S'il est engendré, comment n'a-t-il point de commencement? S'il est Fils, comment n'est-il point inférieur à son Père? O Dieu! vous habitez véritablement une lumière inaccessible. Si j'ose y porter un regard, aussitôt le poids de votre Majesté m'accable. Contentons-nous, Messieurs, d'écouter de loin la voix qui sort de la nue éclatante, dont la Divinité se voile à nos yeux : *Vox de nube.* Le témoignage du Père suffit au Fils, mais le Père veut que nous nous en rapportions au témoignage de son Fils même. 1° Ecoutons donc le témoignage que lui rend son Père : *Filius meus.* 2° Ecoutons, suivant l'ordre exprès de son Père, le témoignage que lui-même il se rend : *Ipsum audite.*

Le Père seul connaît son Fils, il peut seul le connaître; et le Père a dit : Voilà mon Fils : *Filius meus.* Or, à quelle créature, répond saint Paul, à quel ange même le Seigneur a-t-il dit jamais : Voilà mon Fils, le Fils que j'ai engendré de ma substance. Il a dit de ces intelligences célestes, toutes supérieures qu'elles sont, qu'il en a fait les ministres de ses ordres; mais a-t-il dit jamais d'aucune d'elles qu'elle fût l'objet de ses complaisances, qu'elle dût s'asseoir à sa droite et régner comme son Fils : *Filius meus.*

En quel sens le Père a-t-il donc dit : Voilà mon Fils? Détourner à un sens figuré cette parole, c'est détruire le bienfait de la rédemption, c'est avilir et dégrader tous nos mystères.

Oui, c'est détruire le bienfait de la rédemption. Car c'est en cela, comme disait saint Paul, qu'a paru la grande charité de Dieu pour nous, qu'il a envoyé son Fils unique, qu'il l'a livré pour nous. C'est donc son Fils par nature; autrement quel serait cet incompréhensible amour?

Qu'on me dise que le Seigneur a envoyé son Fils, son propre Fils, engendré de toute éternité dans son sein, auquel il communique sa propre nature, sa propre essence; qu'il l'a, dis-je, envoyé dans le temps sous la forme d'esclave, qu'il l'a soumis pour nous à toutes les infirmités d'une nature corruptible, qu'il l'a livré aux supplices, à la mort. Père éternel, mon cœur n'est plus capable d'aucun sentiment de reconnaissance qui puisse répondre à vos bienfaits! J'entre donc aussi dans les sentiments de la confiance la plus douce. Comment celui qui m'a donné son propre Fils ne me donnera-t-il pas toutes choses?

Mais prenez garde, Messieurs, si ce n'est son Fils que par adoption et en figure : 1° Comment est-il son Fils unique, puisque nous sommes nous-mêmes tous adoptés? Ou plutôt comment sommes-nous tous adoptés en lui? Dans un Fils adoptif lui-même a-t-on jamais conçu que l'on pût en adopter d'autres? Cependant nous sommes adoptés en Jésus-Christ, c'est le langage constant de toute l'Ecriture; Jésus-Christ est donc propre Fils de Dieu.

2° Comment a-t-il pu satisfaire pour nous? Sa personne n'étant plus d'une dignité infinie, ses souffrances ne peuvent être d'un mérite infini, par conséquent ne peuvent équivaloir aux peines que le péché mérite. Cependant c'est le langage constant de l'Ecriture qu'il a expié, effacé nos péchés, qu'il a attaché à sa croix la cédule de notre condamnation; il a donc satisfait, il est donc propre Fils de Dieu.

3° Du présent que Dieu m'a fait de son Fils comment puis-je conclure avec l'Apôtre que rien ne me sera refusé, que j'ai un droit incontestable à la vie éternelle? Entre la vie temporelle d'une créature, quelle qu'elle soit, et la vie éternelle qui m'est promise, peut-il y avoir quelque proportion? Le gage est donc inférieur à la promesse, ou Jésus-Christ est propre Fils de Dieu : aussi proprement Fils de Dieu, qu'Isaac l'était d'Abraham; car Isaac n'était que la figure, et le sacrifice qu'Abraham fit à Dieu de son Fils la figure du sacrifice que Dieu devait nous faire du sien propre. Tout le bienfait de la Rédemption est donc anéanti, ou Jésus-Christ est propre Fils de Dieu?

Mais quoi? mes frères, quel sera donc ce grand mystère du Dieu manifesté en chair, comme disait saint Paul? Si Dieu ne me montre qu'une créature qu'il sanctifie, qu'il adopte, qu'il remplit de ses dons, qu'il envoie pour le représenter lui-même; quoi! est-ce là ce chef-d'œuvre de toute-puissance pour lequel il a fallu que l'Eternel, suivant l'expression de Malachie, remuât et le ciel et la terre? Quoi! est-ce là ce mystère qui

fut l'objet de l'attente, de l'espérance, des désirs de tous les patriarches et que Dieu leur promettait comme l'excès de ses miséricordes? En quoi donc les humiliations, les souffrances, la mort de cette créature eussent-elles été le scandale du juif, eussent-elles surtout révolté la raison du gentil? Etait-il besoin d'une foi si docile, de la foi la plus simple pour croire un tel mystère? Est-ce même un mystère? Non, sans doute; et la foi même qui consiste essentiellement à croire des vérités qu'on ne croirait jamais sans l'autorité de Dieu qui les révèle, la foi même est anéantie, ou Jésus-Christ est propre Fils de Dieu.

Aussi ne la croyons-nous, cette vérité sublime, que parce que le Père nous l'a révélée : *Filius meus.* Mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. C'était dire, comme les saints docteurs l'expliquent : Mon Fils, l'objet de mon amour avant qu'il fût aucune nature; mon Fils, par qui j'ai tout créé, par qui je sanctifie, en qui j'aime tous mes ouvrages : *Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui.*

Ecoutons-le donc à présent lui-même; car il est le Verbe, c'est-à-dire la parole de son Père, la lumière qui doit éclairer le monde, la source de toute sagesse, l'oracle de la vérité, disons plutôt : Il est la sagesse et la vérité substantielle : *Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui.* Or, que dit-il de lui-même? Le Père, en second lieu, nous ordonne de l'écouter : *Ipsum audite.*

Le nom de Dieu, les attributs de Dieu, les œuvres de Dieu, le culte réservé à Dieu seul, tout cela lui convient; il est donc véritablement Dieu, puisque dans l'Evangile lui-même il s'attribue tout cela.

D'abord, pour savoir sous quel nom il s'est annoncé dans le monde, quels témoins voulez-vous que je cite? Ses ennemis ou ses disciples? Oui, que le Juif nous le dise. De quoi l'accusait-on? Pourquoi tantôt veut-on le lapider, tantôt le cite-t-on de tribunal en tribunal, demande-t-on sa mort? Il s'est dit Fils de Dieu, égal à Dieu, Dieu lui-même : voilà son crime. S'il ne l'est pas, c'est donc un acte de justice dans les Juifs de l'avoir fait crucifier; où il faut dire qu'il était faux qu'il se fût fait passer pour Dieu.

Mais dites-le-nous, ô vous, fidèles disciples qui suivîtes de plus près toutes ses actions, et recueillîtes de sa propre bouche toutes ses paroles, dites-nous ce qu'il a voulu que vous crussiez, que vous enseignassiez de lui. Il leur avait dit que Lui et son Père n'étaient qu'un, un vraiment par nature; puisque le voir, c'est voir aussi son Père; puisque la vie éternelle consiste à le connaître, ainsi qu'à connaître son Père. Disciples dociles, ils avaient cru. Ici Thomas se récrie : *Mon Seigneur et mon Dieu!* (*Joan.*, XX.) Pierre auparavant avait, au nom de tous, reconnu Jésus-Christ Fils de Dieu; et Jésus avait approuvé, loué, récompensé sa foi : *Beatus es.* (*Ibid.*)

Et pourquoi eût-il regardé le nom de Dieu comme un nom usurpé? Tous les attributs de Dieu lui conviennent. Eternel, il était avant Abraham, dit-il aux Juifs; les Juifs l'entendent dans le sens propre et naturel; et s'explique-t-il, se rétracte-t-il pour les détromper? Avant qu'il fût rien de tout ce qui a été fait, il existait, dit le plus chéri de ses disciples, il existait dans Dieu, il était Dieu. Aussi est-il indépendant des changements de l'univers. Le ciel et la terre périront; mais au milieu des révolutions auxquelles sont sujettes toutes les créatures, le Christ du Seigneur sera toujours le même; ses années n'auront point de fin; car son trône est établi et affermi pour tous les siècles, sous cette noble idée l'envisageait saint Paul.

Il n'a donc pas besoin que nous lui découvrions nos pensées. Il lit dans les cœurs; il prévient les demandes qu'on n'ose lui faire. Les pharisiens confondus, ses disciples charmés ne peuvent résister à cette preuve de sa divinité. Rien ne peut se cacher à sa vue; il voit Nathanaël sous le figuier, il le voit quand Philippe l'appelle. Nathanaël le reconnaît à ce seul trait. Mais si tant de traits rassemblés ne nous suffisent pas encore, en voici de plus éclatants, et si j'ose ainsi parler, de plus divins : *Majus his videbis.* (*Joan.*, I.)

La grâce qui nous sanctifie vient de lui : *Per gratiam Jesu Christi.* (*Act.*, XV.) Il donne la vie et la vie éternelle : *Vitam æternam do.* (*Joan.*, X.) Qui peut remettre les péchés que Dieu lui-même? Et le Christ prouve que c'est à lui de les remettre : *Habeo potestatem dimittendi.* (*Ibid.*) Il conduit jusqu'aux portes de la mort, il en rappelle; l'enfer même ne sait non plus résister à sa voix que le tombeau. En un mot, il fait tout ce que fait son Père : *Quæcunque Pater hæc et Filius.* (*Joan.*, XVI.) Et de même que son Père agit de toute éternité, il agit de toute éternité lui-même; ce n'est qu'une seule opération dans les deux; et le terme, le fruit de cette opération ineffable est une Trinité parfaite, une Personne divine égale aux deux qui la produisent : *Spiritum meum.* (*Matth.*, XII.)

Sont-ce là les œuvres d'un Dieu? Quel culte faut-il donc lui rendre sinon celui qui est réservé pour Dieu même? Dès que son Père eut créé quelque chose, il ordonna, dit saint Paul, à ses créatures de l'adorer; et quand ensuite il le fit entrer dans le monde, revêtu de notre nature, il dit encore à ses anges de l'adorer; les anges l'adorèrent. Ah! mes frères, est-ce donc à nous de lui refuser nos hommages? Ceux qu'il exige, ce sont ceux qui ne sont dus qu'à la Divinité. Ses paroles, dit-il, sont l'objet de notre foi : *In me credite.* (*Joan.*, XIV.) Ses mérites sont le motif de notre confiance : *Per me salvabitur.* (*Joan.*, X.) Ses maximes sont la règle de notre conduite : *Mandata mea servate.* (*Joan.*, XIV.) Tout était renfermé dans ce mot de son Père : *Ipsum audite.*

Au reste, mes frères, s'il se rencontre dans l'Ecriture quelques expressions qui semblent faire quelque nuage à ce grand

jour, nous les dissipons, en opposant l'état d'humiliation du Dieu Sauveur à son état de gloire ; surtout en opposant à l'unité de Personne la distinction de deux natures; car le même Christ est aussi véritablement homme, qu'il est véritablement Dieu. Qu'il nous suffise d'avoir indiqué ce principe si raisonnable et si simple, contre lequel vient échouer tout esprit qui veut contredire. Mais, mon Dieu, mon Sauveur, que m'importe ce que pensent de vous les autres hommes? Ah! que dis-je? Sans doute mon cœur s'y intéresse par la douleur que je ressens de vous voir encore méconnu. Ah! si je pouvais ramener à vos pieds quelques adorateurs! Moi, du moins, ô mon Dieu, je vous reconnais, je vous confesse, je vous adore. Oui, vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, Dieu vous-même, digne de tous mes respects.

Hâtons-nous, Messieurs, de lui rendre cet hommage, avant que d'approcher de l'objet de notre foi le flambeau de l'évidence même. Je voudrais pouvoir m'en dispenser, pour avoir la consolation de ne croire que sur votre parole, ô mon Dieu! Mais il est une secte d'incrédules qui sont obstinés à ne rien croire, que ce qu'on fait, en quelque sorte, voir, et toucher à leurs sens. C'est contre eux que j'emploie cette troisième preuve tirée de la gloire sensible de Jésus-Christ : *Transfiguratus est.* Sujet de la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Saint Paul et avant lui saint Jean, saint Chrysostome ensuite en commentant et l'un et l'autre ont en effet prétendu que de la gloire sensible de Jésus-Christ il sortait une preuve invincible de sa divinité. Voici comment, selon saint Chrysostome. C'est une gloire, disait saint Jean, telle que doit être celle du Fils de Dieu : *Gloriam unigeniti* (*Joan.*, I); et gloire tellement sensible par rapport à nous-mêmes qu'on ne peut sans folie la contester : *Vidimus.*

Moïse, poursuit saint Chrysostome en copiant saint Paul, Moïse, ministre envoyé du Seigneur dans l'ancienne loi, devait être glorifié; et quelle fut cette gloire? Le commerce, qu'il eut avec le Seigneur sur la montagne, laisse sur son visage une impression sensible de majesté qui étonne, qui éblouit le peuple à son retour. Mais ce n'est là qu'un serviteur glorifié, dit saint Jean Chrysostome. Elie emporté dans un tourbillon lumineux sur un char de feu, les anges mêmes lorsqu'ils se montraient aux mortels dans cette splendeur capable de donner la mort, c'étaient des créatures glorifiées. Mais la gloire du Fils de Dieu, la voici, mes frères : *Gloriam unigeniti.*

Ce n'est pas seulement un visage brillant de quelques rayons de clarté, c'est tout un corps transformé : *Transfiguratus est.* Il se fait sur tout le corps de mon Jésus un écoulement de la gloire et de la béatitude dont jouit son âme. Son visage en devient plus resplendissant que le soleil : *Resplenduit sicut sol*, brillant de cet éclat qui fait la lumière des cieux, le soleil du temple même de la gloire : *Sicut sol.* Ses vêtements en reçoivent une blancheur éblouissante qu'aucune industrie ne pourrait imiter : *Vestimenta sicut nix.* Les disciples qui l'accompagnent, glacés d'une respectueuse frayeur, tombent la face contre terre; ravis hors d'eux-mêmes, ils semblent perdre l'usage de toutes leurs puissances. Aussi ce n'est pas, poursuit saint Chrysostome, une étoile qui l'annonce aujourd'hui, comme elle l'annonçait autrefois aux rois mages; les anges l'annoncèrent aux bergers, Gabriel à Marie, Anne et Siméon dans le temple; aujourd'hui c'est son Père même qui veut le manifester, et Moïse et Elie, tout glorifiés qu'ils furent, ne paraissent ici que pour servir d'ornement à son triomphe, ou plutôt pour l'admirer, pour venir perdre toute leur gloire et l'anéantir devant la sienne : *Gloriam unigeniti.*

Mais prenez garde, mes frères, que je ne m'arrête à vous représenter la gloire de sa manifestation sur le Thabor, que comme le prélude, et si j'ose ainsi m'exprimer, la première entrée de son triomphe dans le monde. La nature entière publia bientôt sa gloire, la gloire du vrai Fils de Dieu : *Gloriam unigeniti.*

Ce fut quand, sa réputation se répandant dans toute la Galilée et toute la Syrie, on vit au seul bruit de son nom les légions de l'enfer obligées d'abandonner les corps; on les entendit rendre hommage, en fuyant, à la grandeur et à la puissance du Messie, Fils de David et Fils de Dieu. On vit la mort, d'autre part, ensevelie dans ses propres tombeaux, relâcher ses anciennes dépouilles pour servir de trophées au Dieu de la vie. Ne parlons point des malades guéris.

Le spectacle brillant! mes frères, qu'il fut bien propre à annoncer le Fils de Dieu! *Gloriam unigeniti* : quand on vit ses persécuteurs devenir les prédicateurs les plus zélés de sa doctrine, les publicains changés en apôtres, les prostituées de Chanaan, de Samarie, ainsi que celles de la Judée entraîner leurs concitoyens à ses pieds, pour rendre hommage au Dieu Sauveur des âmes. Les peuples empressés à le suivre perdent, pour ainsi dire, en l'écoutant toutes les faiblesses de l'humanité, leurs vices, leurs penchants vicieux et le sentiment même des nécessités de la nature.

Qu'était-ce donc surtout que la gloire du Thabor? qu'était-ce que l'ombre et le prélude de cette gloire qui le suivit jusqu'au sein de ses ignominies, gloire qui marque mieux qu'aucune autre le Fils de Dieu? *Gloriam unigeniti :* quand attaché à la croix, il se fait reconnaître par ses bourreaux les plus aveuglés et les plus furieux. Le soleil s'obscurcit, la terre tremble, les tombeaux s'ouvrent, le voile du temple se déchire; et ceux qui viennent de le crucifier en lui insultant, s'en retournent saisis de frayeur et frappant leur poitrine.

Qu'était-ce surtout que la gloire du Thabor? qu'était-ce que l'ombre et le prélude de cette gloire, dont son corps ressuscité fut re-

vêtu? quand lui-même, par sa propre vertu, rétablissant les liens qui unissaient son corps et son âme, il brise en même temps les sceaux de son sépulcre ; triomphant de la fureur de ses ennemis, il se sert de leurs précautions pour mieux faire éclater, mieux établir sa gloire, rendant témoins de son triomphe les soldats qui gardent son tombeau. C'est ainsi qu'il l'avait promis lui-même ; c'est à ce signe de gloire qu'il voulait être reconnu pour Fils de Dieu : *Gloriam unigeniti.*

Que dirai-je donc enfin de cette gloire qu'il possède au plus haut des cieux, assis à la droite de son Père? C'est là qu'il jouit véritablement de toute la gloire qui convient au Fils de Dieu : *Gloriam unigeniti.* C'est de là qu'il se manifeste encore au monde, transformant ses apôtres en d'autres hommes, opérant par leur ministère des prodiges aussi grands que ceux qu'il avait faits lui-même, couronnant Etienne, terrassant Saul, fondant son Eglise sur les débris rassemblés et de la synagogue et de la gentilité.

Gloriam, gloriam unigeniti, concluait saint Jean Chrysostome. Mais, Messieurs, le point essentiel, c'est de vous la rendre sensible ; si sensible que je vous fasse convenir qu'on ne peut, sans folie, la contester. Nous l'avons vue, disait saint Jean : *Vidimus.*

Et c'est là, Messieurs, le grand avantage qu'avaient sur nous les premiers prédicateurs de l'Evangile. Ce que nous vous prêchons, disaient-ils, nous en avons été témoins. Aussi incrédules dans les commencements que l'on peut l'être, nous avons été convaincus, entraînés par l'évidence des faits, que nos yeux ont vus, que nos oreilles ont entendus : *Vidimus, audivimus.* Si l'on contestait la vérité de leur témoignage, ils opéraient, pour l'appuyer, des miracles aussi grands que ceux qu'ils annonçaient. Au nom de Jésus-Christ, ils guérissaient les malades, éclairaient les aveugles, ressuscitaient les morts. Bien plus, ils en appelaient au témoignage de leurs ennemis mêmes. Toute la Judée avait été témoin, de même qu'eux, de ce qu'ils annonçaient. A tout cela que pouvait-on répondre? Aussi, Messieurs, ne répondait-on rien, que de leur ordonner de se taire.

Mais les siècles qui se sont écoulés entre eux et nous, ont, pour ainsi dire, éclipsé l'évidence de ces faits. Pour rendre sensible encore à présent la gloire de Jésus-Christ, par où faut-il donc nous y prendre? Nous citons le témoignage des apôtres, mais on le nie. Nous recourons à leurs miracles : on les conteste. Ecoutez cependant encore et suivez-moi.

Les faits que nous avançons, nous les tenons des apôtres et des premiers disciples de Jésus-Christ : première proposition. Ces faits que nous tenons d'eux, ils les ont véritablement vus : deuxième proposition. Enfin, personne n'a moins de droit que nous de contester la vérité de leur temoignage : troisième proposition. De peur que je ne paraisse vouloir faire illusion à vos esprits, souffrez Messieurs, que je raisonne à présent de la manière la plus simple.

Je dis en premier lieu : ces faits, que nous vous annonçons, nous viennent incontestablement des apôtres et des premiers disciples de Jésus-Christ. Remontons de siècle en siècle; dans chaque âge nous trouvons que les chrétiens ont eu ces mêmes livres qui les rapportent. Les mêmes que nous vous expliquons aujourd'hui, saint Grégoire les expliquait déjà dans le VIe siècle; les Basile, les Chrysostome, au IVe ; Origène, dans le IIIe. Ils le tenaient, disaient-ils, des premiers disciples des apôtres, comme venant des apôtres eux-mêmes. Irénée, disciple de Polycarpe, Polycarpe, disciple de saint Jean, Ignace le martyr, disciple de Pierre, en parlent ainsi que nous. Bien plus, les explications mêmes que nous vous faisons de ces livres, nous les tirons de ces premiers docteurs. Ce n'est donc pas depuis les apôtres que ces livres ont été faits, depuis eux ils n'ont pas été corrompus; et si l'hérésie osa contester l'authenticité de quelques-uns, ce ne fut jamais d'aucun de ceux dont nous tirons les faits que nous venons de rapporter. Ces faits que nous venons de rapporter nous viennent donc incontestablement des apôtres eux-mêmes. Mais les apôtres les ont-ils vus? Oui, Messieurs; et c'est ma seconde proposition : *Vidimus.*

En vérité, s'avisa-t-on jamais de contester à un historien s'il a vu le fait qu'il rapporte, quand il dit l'avoir vu, et surtout qu'il n'est contredit par aucun auteur du même siècle? Or, les apôtres disent qu'ils ont vu : *Qui vidit testimonium perhibit* (*Joan.*, XIX); ils protestent de leur sincérité, ils assurent dans les termes les plus exprès la vérité de leur témoignage : *Scimus quia verum est.* (*Ibid.*) Mais non, mes frères, on ne rendra pas aux disciples de Jésus-Christ une justice qu'on n'a jamais refusée à l'historien le plus profane.

Se sont-ils donc imaginé qu'ils voyaient ce qu'effectivement ils ne voyaient pas? Mais sur une multitude de faits tous différents, sur un enchaînement de faits suivis qui sortent l'un de l'autre, est-il possible de se tromper? Qu'on donne aux disciples de Jésus-Christ quel caractère on voudra leur donner? Etait-ce, comme ils se représentent eux-mêmes, des gens grossiers, simples, sans lettres? Dans cette supposition, il est impossible qu'ils aient formé ce plan d'histoire, ce système suivi d'événements, ce corps complet de doctrines que nous trouvons dans l'Evangile ; et cependant je viens de démontrer qu'il était d'eux. Veut-on les supposer hommes habiles, adroits, instruits? Dans cette supposition, il est plus impossible encore qu'ils se soient trompés dans ce qu'ils rapportent.

Mais sans se tromper eux-mêmes, n ont-ils pas voulu tromper l'univers? Peut-être on pourrait le croire, si longtemps après la mort de leur maître, dans quelque pays éloigné ils eussent formé ce dessein, et, en conséquence, imaginé ce système. Mais c'est dans le temps que la mort de Jésus-Christ faisait

le plus de bruit dans la Judée, c'est à Jérusalem qu'ils rapportent, qu'ils écrivent ces faits. Est-ce dans l'esprit d'un fourbe habile que viendrait un semblable dessein? Après tout, que gagnaient-ils à feindre? Des persécutions, des tourments, la mort. Et comment, au lieu de les persécuter, ne les convainquait-on pas de fourberie? Il eût été si facile de le faire. Cependant personne ne pense à l'entreprendre, ou ne l'ose. Eh! Messieurs, était-ce à nous de contester à présent leur témoignage?

Autrefois, quand le mystère de la croix, regardé comme folie, démentait dans l'esprit du gentil toutes les preuves les plus solides de la divinité de Jésus-Christ, on n'osa cependant attaquer la force de ce témoignage. Aussi ce ne fut pas par des raisonnements, ce fut par le fer et le feu qu'on entreprit de le combattre. Pour enlever à Jésus-Christ les adorateurs que ce témoignage invincible lui gagnait de jour en jour, la gentilité ne trouva d'autre ressource que de faire un crime d'état de l'adorer. Cependant ce témoignage a triomphé; et comment a-t-il triomphé? Est-ce par la persuasion qu'opère le raisonnement? Non, sans doute, puisque nous avons toujours avoué qu'il est en faveur d'un mystère qu'aucune intelligence humaine ne peut comprendre. Est-ce donc par la force des armes, par la violence, par la sédition et la révolte? Encore moins, sans doute, puisque tous ceux qui l'ont rendu, presque tous ceux qui l'ont reçu les premiers en furent les victimes. Comment donc a-t-il triomphé? Ou c'est par le plus grand des prodiges; et alors son triomphe est incontestablement l'ouvrage de Dieu même; ou c'est par l'évidence même du témoignage; or, de quelque manière que ce soit, en triomphant ainsi de toute la sagesse et de toute la fureur du paganisme, est-il devenu plus faible?

Est-il devenu plus faible, depuis que l'univers entier y a souscrit? Est-il devenu plus faible, depuis que tant de millions de martyrs l'ont scellé de leur sang? Est-il devenu plus faible par le sceau qu'y a mis la perpétuité de notre foi depuis tant de siècles? A mesure qu'il s'éloigne de nous, il devient donc de jour en jour plus invincible, par conséquent, rend plus sensible encore par rapport à nous-mêmes la gloire de Jésus-Christ.

Que le Juif ne nous dise donc plus, comme il disait autrefois à Jésus-Christ même, qu'il ne sait de quelle part ce Sauveur que nous adorons est venu, puisque Moïse et Elie l'ont eux-mêmes annoncé. Que l'hérétique ne se pare plus d'un faux zèle pour la gloire de la Divinité, en réduisant notre Jésus au rang des créatures; puisque son Père lui rend témoignage et nous ordonne d'écouter celui que lui-même il se rend. Enfin que l'incrédule ne nous insulte plus, en nous défiant de l'attaquer par l'évidence; puisque la gloire extérieure de Jésus-Christ est si sensible, que nous pourrions dire encore, dans un sens presque aussi réel que l'ont dit les apôtres, que nous la voyons. Est-ce là, Messieurs, une démonstration complète?

Ah! plût au ciel que ces sortes de discours, pour prouver les objets de notre foi, fussent aussi inutiles dans notre siècle que peut-être on le pense! Hélas! mes frères, nous croyons en Jésus-Christ, disons-nous, nous l'adorons, il est vrai.

Cependant (eh! pouvons-nous trop souvent nous en plaindre?) combien se trace-t-il tous les jours dans cette ville, combien ne se glisse-t-il pas de ces ouvrages de ténèbres. (Que dis-je, ouvrages de ténèbres? Peut-être autrefois l'étaient-ils; mais l'irréligion se montre aujourd'hui sans déguisement, et va tête levée.) De ces ouvrages, dis-je, où ce que nous appelons les beaux esprits, les génies philosophes de notre siècle se font un mérite et une gloire, non pas peut-être de combattre ouvertement notre foi en Jésus-Christ, mais de répandre sur les preuves que nous apportons des doutes affectés, surtout un ridicule malin, mille fois plus dangereux que ne seraient tous leurs raisonnements : ouvrages trop applaudis pour le malheur de leurs auteurs, pour notre propre malheur, à la honte de notre patrie!

Mais vous, mes frères, comment nous persuaderez-vous que vous croyez, tandis que ces sortes d'ouvrages seront l'objet de toutes vos recherches, le sujet de tous vos éloges, la matière de vos plus chers amusements? Comment nous persuaderez-vous que vous croyez, tandis que tous les efforts que nous faisons tous les jours pour vous arracher d'entre les mains ces sortes d'ouvrages, n'ont d'autre succès que de redoubler votre curiosité, plutôt votre fureur à les rechercher et à les lire?

Adorable Jésus, Dieu Sauveur, recevez du moins aujourd'hui l'acte solennel de réparation que j'ose ici publiquement vous faire! Oui, mon Dieu, daignez la recevoir, cette amende honorable, pour tous les blasphèmes que l'erreur et l'impiété, d'âge en âge, ont proférés contre votre adorable personne; surtout pour tant d'écrits, tant de libelles infâmes, qu'enfante encore tous les jours le libertinage de notre siècle. Encore une fois, ô mon Dieu, oui, daignez la recevoir de ma bouche, cette amende honorable que je vous fais, pour tous ceux qui eurent le malheur de les écrire, ou de les répandre; pour tous ceux qui ont encore la curiosité criminelle d'en amuser leurs esprits!

O vous tous, chrétiens, qui aimez encore notre sainte religion, vous surtout, ministres du Seigneur, unissez-vous à moi, je vous en supplie. Ranimez votre zèle. C'est en faveur d'un Dieu qui n'est outragé si cruellement que parce qu'il s'est trop exposé pour nous; c'est en reconnaissance de tout son sang qu'il a versé pour nous que je voudrais intéresser vos cœurs. S'il ne nous est pas possible de le venger, tâchons du moins de le dédommager par nos propres hommages, de tant d'outrages qu'il reçoit tous les jours. Ah! puissions-nous l'engager ainsi par les efforts redoublés de notre zèle à faire finir lui-même tant d'horribles scandales qui nous pénètrent continuellement de la plus vive

douleur. Du moins par là certainement nous attirerons sur nous-mêmes sa grâce, des forces de laquelle nous attendons, nous espérons notre salut, où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON X.

Pour le mardi de la seconde semaine de Carême.

SUR LE CIEL.

Unus Pater vester qui in cœlis est. (*Matth.*, XXIII.)
Vous n'avez qu'un seul Père qui est dans les cieux.

Notre Père est dans les cieux; le ciel est donc notre héritage. En effet, l'ancien arrêt est révoqué, dit saint Augustin; non, il ne subsiste plus, ce terrible arrêt qui condamnait l'homme pécheur à retourner en poudre; du moins il n'a plus rien d'effrayant. La terre, cette prison maudite, qui devait être notre demeure, n'est plus qu'un lieu de passage. Le ciel est notre vraie patrie; c'est là que nous tendons tous, c'est le terme de notre carrière. Tout ce qui est ici-bas, les joies, ainsi que les chagrins, tout est épreuve; la récompense est dans les cieux. Goûtez à loisir toute la douceur que doit causer l'attente d'un tel bonheur; car c'est une récompense magnifique, c'est un bonheur inexplicable. Mais souvenez-vous aussi que, puisque c'est une récompense, il faut la mériter; non, le ciel ne se donne qu'à titre de conquête.

Hélas! Messieurs, cette parole ne vient-elle pas d'étouffer tout à coup dans vos cœurs les sentiments de joie que le début de ce discours vous avait inspirés. Mériter le ciel, en effet, quelle parole! non, non, qu'elle ne vous rebute pas, cette parole; du moins qu'elle ne vous fasse pas perdre courage; car la récompense qui vous est promise est telle que rien ne doit coûter pour la mériter, dès qu'on la connaît.

Je voudrais donc vous la faire connaître. Mais tout ce qu'on peut en dire n'est rien en comparaison de ce que c'est. Aussi n'est-ce point de là même qu'il faut conclure que tout ce qu'on peut faire pour la mériter n'est rien en comparaison de ce qu'elle vaut.

Arrêtons-nous à ces deux pensées, pour en faire le partage de ce discours. Quelque brillante description que nous puissions faire de la béatitude céleste, ce n'est rien en comparaison de ce qu'elle est : sujet de la première partie. Donc quelque sacrifice que Dieu nous demande pour nous faire mériter la béatitude céleste, ce n'est rien en comparaison de ce qu'elle vaut : sujet de la seconde partie.

En deux mots, nous ne pouvons en dire assez pour la décrire; nous ne pouvons donc en faire assez pour la mériter. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'on dit de vous de choses glorieuses, sainte cité de Dieu, qu'on en raconte de merveilles! Mais tout ce qu'on peut en dire n'est rien en comparaison de ce que vous êtes. Vos beautés sont des mystères : *Arcana verbo* (II *Cor.*, XII), dit saint Paul; il n'est pas permis à l'homme de les comprendre; et ceux mêmes à qui le Seigneur a fait la grâce de voir quelques rayons échappés de cette gloire, ne peuvent expliquer ce qu'ils ont vu : *Arcana verba quæ non licet homini loqui.* (*Ibid.*)

Demandez-moi donc ce que c'est que le bonheur des saints. Je puis vous dire ce que ce n'est pas; mais ce que c'est, je ne puis vous le dire : du moins je ne le ferai jamais comprendre. La nature et la religion s'y perdent tour à tour et s'y confondent également. Je suis ici-bas comme un enfant, disait saint Augustin, qui, ayant été élevé dans une misérable chaumine, voudrait décrire l'éclat et la splendeur d'une cour; je suis comme un aveugle, qui s'efforcerait de peindre les rayons du soleil et la beauté des cieux.

En deux mots, Messieurs, voici tout le précis de cette première partie : le bonheur céleste n'est rien de tout ce qu'on peut en dire; la nature s'y perd. Ce que c'est ne peut se comprendre; la religion même est obligée de tirer le voile sur cet éclat de majesté.

1° Ce n'est rien de tout ce qu'on peut en dire. Je ne puis en juger par rien de sensible, je ne puis m'y élever par aucun symbole; les sens et l'imagination ne peuvent donc y atteindre; la nature s'y perd.

Quelle idée, d'abord, m'en fourniraient mes sens? Non, non, Messieurs, n'en jugez point par aucun des plaisirs que vous ressentez sur la terre. Ces plaisirs, dit saint Augustin, ne sont que de faibles soulagements, dont le Seigneur veut bien adoucir les misères continuelles de l'exil auquel il nous condamne : *Solatia qualiacunque damnatorum.*

Qu'est-ce sur la terre que la société la plus charmante? Quelque choisie qu'elle soit, quelle diversité d'humeurs, de vues et d'intérêts qui en corrompent toutes les douceurs! Que de semences de division dans les soupçons, dans les rapports, dans la seule inconstance naturelle à l'homme! Quelle extension de misère, s'il m'est permis d'ainsi parler, quelle multiplication de douleurs dans les misères, dans les douleurs de ce qu'on aime! Ce sont là cependant les sociétés de la terre : *Solatia qualiacunque damnatorum.*

Quelle idée me fourniraient-elles donc de cette société divine, qui rassemble tout ce qu'il y eut de plus parfait au monde; où la perfection même est consommée dès qu'on y est admis; où chacun voyant à découvert le cœur d'autrui, n'y voit rien que ses propres sentiments, ses propres vues; où il n'y a qu'une seule volonté, volonté toujours satisfaite, c'est la volonté de Dieu même; un seul intérêt, c'est la gloire de Dieu, d'un Dieu glorieux nécessairement et à jamais; où chacun par conséquent est heureux, heureux du bonheur d'autrui même. Voilà la société des saints : *Præmia beatorum.*

Qu'est-ce sur la terre que la satisfaction des sens, même la plus complète? Est-il des plaisirs assez vifs pour sécher toutes les

larmes, étouffer tous les cris de l'enfance; pour calmer toute la fougue des passions de la jeunesse; pour rassurer contre tous les accidents qui menacent, dissiper tous les soins, toutes les inquiétudes qui rongent, faire oublier toutes les affaires, qui épuisent dans la maturité de l'âge; pour prévenir toutes les infirmités, raffermir la caducité, ranimer la lenteur et la timidité de la vieillesse? En est-il d'assez délicats pour ne laisser aucun dégoût? En quoi consistent tous les plaisirs du monde? Dans un instant, dans le passage de la privation à la jouissance; à peine on jouit que la pointe du plaisir s'émousse, le plaisir lasse. En est-il d'assez forts, pour étourdir l'âme contre cette réponse de mort, qui crie au fond de notre nature, et nous annonce à chaque instant la dissolution prochaine de cet instrument, de ces organes de nos plaisirs? Ce sont là cependant les plaisirs de la terre : *Solatia qualiacunque damnatorum.*

Quelle idée me fourniraient-ils donc de cette vie nouvelle où notre nature, devenue incorruptible et impassible, se trouve affranchie de toutes les infirmités et de tous les besoins; où l'âme, unie au corps sans assujettissement et sans dépendance, commande et se fait obéir sans peine et sans contrainte; où tous les sens, également satisfaits sans posséder aucun objet terrestre, laissent en paix dominer la raison. Plus de cupidité qui résiste, plus de fantômes qui troublent. Le plaisir est pur et sans remords, sans crainte et même sans espérance, toujours le même, toujours nouveau. Voilà les plaisirs du ciel : *Præmia beatorum.*

Qu'est-ce sur la terre que tout ce qu'on y nomme biens? En est-il, en fût-il jamais qui calment tous les désirs? Donnez à chaque homme ce qu'il souhaite, vous ne lui procurez d'autre avantage que celui de pouvoir former de nouvelles espérances. Ce pauvre, qui habite à présent une cabane, ne désire que le nécessaire à la nature; élevez-le d'un degré plus haut, il faudra le nécessaire à la condition; ensuite ce sera le nécessaire à la cupidité : toujours des besoins, toujours du nécessaire; on cesse de pouvoir acquérir sans cesser pour cela de désirer. Ce sont là cependant les biens de la terre : *Solatia qualiacunque damnatorum.*

Quelle idée me fourniraient-ils donc de ce vrai bien dont la première propriété est d'étouffer tous les désirs, en sorte qu'on voie de plus heureux que soi sans leur porter envie, en sorte qu'on n'ait jamais à désirer autre chose que ce que l'on possède? Voilà le bien du ciel : *Præmia beatorum.*

Les sens n'en peuvent donc fournir l'idée. J'élève en vain mon imagination pour y atteindre. Ah! le Seigneur n'est magnifique qu'en cet endroit, s'écriait Isaïe : *Ibi solummodo magnificus Dominus noster.* (*Isa.*, XXXIII.) Aucune autre de ses œuvres ne peut m'aider à m'élever jusqu'à celle-ci : *Ibi solummodo magnificus Dominus noster.*

Il est grand cependant, il est magnifique dans toutes les œuvres de la nature. Qu'il paraît admirable dans ce vaste univers! Ma vue ne peut en mesurer l'étendue, je me perds dans le détail de ses parties. L'ordre qui les soutient, les ressorts du mouvement perpétuel qui les agite, les principes de fécondité qui les animent, que de merveilles! Réveillez-vous, créatures mortelles, au spectacle pompeux de la nature! Elevez les yeux; au milieu d'une belle nuit, voyez de combien de lumières brille la voûte des cieux; Quel est cet astre ensuite qui, s'élançant avec rapidité du haut du firmament, comme dit l'Ecriture, prête aux autres l'éclat dont ils luisent en son absence, et les éclipse par ses rayons dès qu'il paraît? Abaissez vos regards; quelles scènes riantes de verdure dans les campagnes! Tâchez de pénétrer dans les entrailles de la terre, sondez l'océan, tâchez de découvrir tous les trésors qui y sont renfermés. Seigneur, m'écrié-je à cette vue avec le Prophète (*Psal.* XVIII) : Que toutes vos œuvres annoncent éloquemment votre puissance et votre gloire! Je me trompe cependant, reprend le prophète en un autre endroit : *Stilla situlæ, pulvis exiguus, stateræ momentum.* (*Isa.*, XL.) Non, ce n'est là qu'un peu de poussière. C'est au-dessus des cieux que la magnificence du Seigneur éclate : *Super cœlos.* C'est là qu'il récompense; il n'est magnifique que là : *Ibi solummodo magnificus Dominus noster.*

Aussi remarquez, Messieurs, que, quand il promet de récompenser, la première chose qu'il nous promet, c'est un ciel nouveau, une terre nouvelle : *Cœlum novum, terram novam* (*Isa.*, LXVI), un spectacle nouveau, tout autre que celui qui frappe à présent nos yeux : *Nova omnia.* (*Ibid.*) Oui, cet univers, tout éclatant qu'il est, n'est pas digne d'un Dieu qui récompense; il n'a fait jusqu'à présent qu'y semer, pour ainsi dire, quelques traits grossiers de sa magnificence; c'est alors qu'il la montrera telle qu'elle est: *Ibi solummodo magnificus Dominus noster.* (*Isa.*, XXXIII.)

Il est grand, il est magnifique surtout dans ses créatures raisonnables. En combien de manières a-t-il empreint sur elles sa propre ressemblance! Ne nous arrêtons pas à l'éclat passager de leurs corps. Qu'est-ce qu'un peu de poussière? *Pulvis exiguus.* (*Isa.*, XL.) Mais dans les âmes mêmes, que de beautés! Quelle capacité de connaissances, quelle étendue de facultés! Et dans quelques-unes, en effet, quelle droiture de raison, quelle noblesse et quelle élévation de cœur, quelle profondeur de jugement, quelle pénétration de génie! Tout cela, qu'est-ce cependant encore qu'un écoulement ménagé de ses perfections divines? *Stilla situlæ.* Réunissez en une seule personne tout ce que vous connaissez de perfections, toutes celles du corps, toutes celles de l'esprit, toutes celles du cœur; tout ce qui fait les héros, les sages, les grands génies, les beautés de la terre; non, ce n'est pas là la moindre ébauche du moindre des élus dans l'empire du Dieu des magnificences : *Ibi solummodo magnificus Dominus Deus noster.*

Chercherai-je donc à présent un symbole des divines récompenses dans les ouvrages des hommes mêmes? Ces palais où l'art, dans ses imitations, semble surpasser la nature (ne nous arrêtons pas à ce que nous avons sous les yeux; la main de l'ouvrier ne peut aller plus loin; mais ajoutons-y ce que la fable a permis de feindre aux imaginations les plus échauffées et les plus hardies), qu'est-ce encore, qu'un peu de poussière? *Pulvis exiguus*. Ces spectacles d'enchantement, dont le premier coup d'œil transporte et plonge tous les sens dans une douce illusion, qui s'entretient par la diversité des objets et n'est interrompue que par le regret que cause tout à coup leur évanouissement. Ces fêtes mondaines où tous les sens, flattés également tous ensemble, jettent l'âme dans une ivresse qui fait couler les jours ainsi que des instants : ah! n'osons pas comparer rien de tout cela au palais de la cité sainte, aux concerts des légions célestes : *Quasi non sint, quasi nihilum.* (*Isai.*, XL.) C'est qu'il n'appartient qu'à notre Dieu d'être magnifique, et il n'est véritablement magnifique que quand il récompense : *Ibi solummodo magnificus Dominus Deus noster.*

Il est admirable encore plus dans les ouvrages de sa grâce. Il fait plus, disait un saint docteur, dans une seule âme qu'il sanctifie, qu'il n'a fait dans tout l'univers, quand il l'a formé; mais la justification d'une âme, ce miracle de sa toute-puissance, ce n'est que pour la disposer à recevoir ses récompenses. Qu'il est grand dans les effusions de sa miséricorde sur ceux qu'il veut favoriser dans cette vie! Quelle impression avait fait sur le législateur du peuple juif la vision qu'il avait eue sur la montagne de Sinaï. Il est obligé dans la suite de se voiler la face; le peuple ne peut soutenir les éclairs que lance chacun de ses regards. Cependant, qu'avait-il vu, dit saint Augustin? Une nuée, un ange, un tourbillon de feu; c'était la figure du Seigneur, mais non pas le Seigneur lui-même : *Stilla situlæ.* Quel transport dans les disciples à la vue du corps de Jésus-Christ transfiguré! Ils en perdent en quelque sorte le sentiment. Ravis, hors d'eux-mêmes, ils ne veulent plus rien voir; tous leurs désirs se bornent à jouir de ce spectacle. Et qu'était-ce donc que ce spectacle? Un faible rayon de la gloire, et même seulement de la gloire extérieure de Jésus-Christ : *Stilla situlæ.* De quels torrents de délices avait été inondée l'âme de saint Paul dans ce ravissement qu'il ne pouvait expliquer lui-même! L'œil n'a rien vu, l'oreille n'a rien entendu, l'esprit de l'homme ne peut imaginer rien de semblable. Et si le Seigneur est si libéral dans les faveurs qu'il fait à ses saints sur la terre, que sera-ce donc quand il les récompensera dans les cieux? *Ibi solummodo magnificus Dominus Deus noster.*

Enfin il est admirable et même incompréhensible dans ses mystères. Mais un des plus grands mystères, dit saint Paul, de sa sagesse et de sa puissance, c'est la gloire qu'il a préparée de toute éternité à ses élus. Ne cherchons donc plus à y pénétrer par les forces de la nature : *Nemo cognovit.* (I *Cor.*, II.) Mais, Seigneur, vous nous l'avez révélé par l'Esprit-Saint : *Nobis autem revelavit Deus per Spiritum sanctum.* (*Ibid.*) Dites-nous donc vous-même, vous qui préparez la récompense, dites-nous ce que vous préparez. Moi-même, dit le Seigneur, moi-même je serai ta récompense : *Ego ero merces tua.* (*Gen.*, XV.) C'est tout ce que la religion peut nous en dire; elle est obligée de tirer le voile sur cet éclat de majesté. Essayons du moins de le dire si nous ne pouvons l'expliquer et le faire comprendre.

Le bonheur des saints, c'est Dieu lui-même; Dieu, la vérité souveraine, seule capable de contenter nos esprits. La foi le croit, dit saint Augustin, mais elle le croit sans le comprendre : *Fide non comprehenditur.* Le bonheur des saints, c'est Dieu lui-même : Dieu le souverain bien pour contenter nos cœurs; la charité le désire, mais elle ne peut encore le sentir : *Charitate non capitur.* Le bonheur des saints c'est Dieu lui-même : Dieu l'Etre immuable, éternel, seul capable de nous contenter éternellement; l'espérance l'attend, mais à peine peut-elle embrasser tout l'objet de son attente : *Spe non tangitur.*

C'est donc sur l'autorité seule de la divine parole que nous osons vous dire, mes frères, toujours avec saint Augustin, que cette économie sous laquelle nous vivons passera; que nous serons affranchis un jour de l'empire des sens qui bornent à présent toutes nos connaissances aux seuls objets terrestres; qu'alors notre âme libre se trouvera dans Dieu, Dieu sera l'unique objet qui l'occupera, elle le verra tel qu'il est : *Sicuti est* (I *Joan.*, III); non plus comme à présent par la foi ni par des connaissances abstraites et toujours obscures, mais en lui-même et face à face : *Revelata facie.* (*Ibid.*)

Voilà, Messieurs, ce que la foi nous enseigne et ce qu'elle nous défend en même temps de vouloir pénétrer. En vain, en effet, m'efforcerai-je pour le comprendre. Créature intellectuelle, disait à ce sujet saint Augustin, tu seras heureuse, tu peux l'être; mais souviens-toi qu'étant créature tu ne peux l'être de ton fond, j'entends du bonheur que Dieu te destine; il faudra qu'il emploie sa toute-puissance pour t'élever à la capacité de ce bonheur. Jugez-en, Messieurs, par ce seul trait, et n'exigez pas que je vous en dise davantage.

Esprit avide, impatient de tout connaître, attendez donc ce beau moment où seront levés tous les voiles. Plus de voiles sur la nature; tous ces secrets, qui tourmentent à présent nos trop faibles génies et qui se dérobent toujours à nos plus opiniâtres recherches, nous paraîtront à découvert; qu'est-ce qu'on peut ignorer, dit saint Grégoire, quand on sait celui qui sait tout, qui a tout fait, en qui tout existe? *Scientem omnia sciunt.* Plus de voiles sur la religion; l'essence divine étant développée à nos yeux, pourrait-il y avoir encore des mystères? L'ordre, la profondeur des décrets du Tout-Puissant, les

opérations de sa grâce ne seront plus des secrets pour notre nature; aussi n'y aura-t-il plus de foi, tout sera mis en évidence. Plus de voiles sur aucune créature; l'essence divine, disait un concile, est un miroir, où chaque élu voit tout ce qui l'intéresse ; tout ce qu'il veut savoir, ce miroir le lui représente. Savants fameux, grands génies, sages du monde, en comparaison des connaissances du moindre des élus, toute votre science n'est que ténèbres : *Nox dici potest.*

Mais bien plus, Messieurs, vrais ténèbres que toutes ces idées, quelque vives que nous tâchions de vous les donner, pour vous représenter le centre de lumière où les saints habitent. C'est une lumière inaccessible : Dieu la vérité souveraine pour éclairer nos esprits ; ajoutons Dieu le souverain bien pour contenter nos cœurs.

Ah! qu'un cœur est avare, disait ailleurs encore saint Augustin, si notre Dieu ne lui suffit pas! Car qu'y a-t-il, que peut-il y avoir qui ne se trouve en Dieu? Mais, Messieurs, les saints ne désirent rien de tout ce que nous désirons ici-bas. Gloire, puissance, empire, trésors, richesses : jouets d'enfants dont s'amuse notre cupidité. Les saints trouvent en Dieu toute autre chose. Ils désirent de l'aimer et ils ne peuvent plus ne l'aimer pas; ils désirent d'en être aimés et ils sont assurés de l'être; voilà la source d'un tout autre bonheur, mais bonheur à présent encore inexplicable : *Charitate non capitur.*

Les saints désirent d'aimer Dieu, non pas comme nous le désirons ici-bas, dans les moments de nos dévotions les plus ferventes, qui n'enlèvent jamais tout à fait nos cœurs à la créature: non pas comme ont désiré de l'aimer sur la terre les saints mêmes les plus parfaits. Non, les cœurs de saint Paul, de Thérèse, d'Augustin, de tous les martyrs n'étaient que glace auprès d'un cœur qui se trouve tout à coup transporté dans le sein de Dieu même. C'est là que s'enflamment des ardeurs que nous ne sommes point capables de ressentir, tant que les objets extérieurs nous distraient et partagent encore l'attention de notre âme, tant que le voile de la foi couvre encore à nos yeux les amabilités infinies de notre Dieu.

Comment donc sentirait-on les délices que cause cette heureuse impuissance de n'aimer pas l'unique objet que l'on désire? La vertu sur la terre n'est jamais sans combat ; la charité la plus pure a toujours des larmes à verser sur le passé, des inquiétudes, des craintes qui l'alarment sur l'avenir; un Dieu jaloux demande à présent des sacrifices qui coûtent; il se montre souvent dans un appareil de justice qui effraye, tantôt il éprouve, tantôt il punit. Mais dans le ciel plus de combats, plus d'épreuves; c'est l'empire de la miséricorde, la justice ne s'y exerce que par des récompenses; le passé ne trouble plus, l'avenir ne peut inquiéter; on aime sans peine et l'on sent que l'on ne peut plus ne pas aimer. C'est ce dont il n'y eut jamais d'expérience sur la terre : *Charitate non capitur.*

Les saints désirent d'être aimés de Dieu. Mais quelle doit être la violence de ce désir dans des cœurs qui aiment avec toute la perfection que peut avoir l'amour le plus vif et le plus tendre, dans des cœurs qui voient le souverain bien dans l'objet qu'ils aiment, qui n'attendent de bien que de l'effusion de son amour?

Qu'est-ce donc enfin que l'assurance d'être aimé d'un tel objet? Or les saints la trouvent, cette assurance, dans l'ordre de leur prédestination, qui, toujours présent à leurs esprits, leur montre dans le détail toute l'économie du système de miséricorde qui les a conduits à la félicité. Ils la trouvent, cette assurance, dans les perfections et dans l'essence d'un Dieu tout amour. Ils la trouvent dans cet état de paix qui, étouffant en eux tous les désirs, calme toutes leurs puissances ; dans cette espèce de transport qui s'empare de toutes leurs facultés ou plutôt qui ne leur laisse plus de faculté que pour aimer.

C'est alors, dit saint Grégoire, pape, que Dieu lui-même, tel qu'un torrent impétueux, entre dans leurs cœurs; il en élargit, il en étend les bornes trop étroites. Non, il ne reste plus de bornes, ajoute saint Augustin; le torrent impétueux renverse tout, tout est transformé, tout est divin ; la gloire, la puissance, le bonheur de Dieu même deviennent comme l'apanage de notre nature : *Perit humana mens, fit divina.* Mais quel langage! Eh! Messieurs, nous ne faisons que bégayer, quand il nous faut exprimer les extases passagères du divin amour dans les saints de la terre ; comment donc pourrions-nous expliquer le mystère de la charité consommée dans les cieux? *Charitate non capitur.*

Saint Augustin avait donc raison d'ajouter que le cœur de l'homme, tout immense qu'il est dans ses désirs, n'aurait jamais pu souhaiter un bonheur tel que celui que Dieu lui destine. C'est que ce bonheur, c'est Dieu lui-même. Disons enfin : le Dieu immuable, éternel, pour pouvoir rendre éternellement heureux.

En effet, l'âme une fois heureuse ne peut plus cesser de l'être. Pour que son bonheur pût finir, il faudrait ou que Dieu cessât d'être, et l'essence de Dieu c'est l'immutabilité, ou que Dieu cessât de vouloir la rendre heureuse; mais les volontés de notre Dieu ne changent point; ou qu'elle-même cessât de vouloir être heureuse, en cessant de mériter son bonheur; mais les mérites ainsi que les volontés sont fixés dans les cieux.

Détruisez successivement toutes ces créatures qui vous environnent, élevez-vous sur les débris du monde retourné à son premier chaos; mon espérance s'étend encore au delà de ces bornes. J'entasserai donc âges sur âges, siècles sur siècles, sans pouvoir trouver la fin de mon bonheur. Placé dans ce centre de lumière, sur ces trônes de gloire, au milieu de cet océan de volupté, je sentirai les siècles s'écouler ainsi que des jours, goûtant à chaque instant l'ineffable plaisir d'une éternité tout entière et ne craignant

jamais que la rapidité des temps puisse abréger la durée de mon bonheur. Je porterai si loin que je voudrai mon espérance, je trouverai toujours de quoi l'étendre encore plus loin : *Spe, non tangitur.*

Ah! Messieurs, goûtez-vous du moins à présent le plaisir qu'il doit y avoir à se perdre dns la pensée de son bonheur? Mais que conclure enfin de tout cela? Une vérité morale, pour laquelle j'ose vous demander une attention toute nouvelle. Donc quelque chose que Dieu nous ordonne pour nous faire mériter la béatitude céleste, ce n'est rien au prix de ce qu'elle vaut. Sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE

Mes frères, disait saint Augustin, Dieu nous propose son royaume à acheter : *Ecce venale est regnum Dei.* Nous pouvons tous, qui que que nous soyons, y prétendre. Mais qu'est-ce que l'homme peut donner pour l'acquérir? Qu'il donne tout ce qu'il a, tout ce qu'il est, qu'est-ce donner pour un bonheur ineffable et incompréhensible ? Cependant, ou nous nous plaignons de la justice de Dieu qui met, disons-nous, ses récompenses à trop haut prix; ou, nous faisant une fausse idée de sa miséricorde, nous nous flattons de faire assez pour les mériter. Double erreur, qu'il s'agit à présent de détruire; et pour cela :

1° Je demande à ceux-ci qui se flattent de faire assez pour mériter le ciel, je leur demande ce qu'ils font en comparaison de ce qu'ont fait les saints. Et cependant ce que les saints ont fait ne pourrait le mériter à la rigueur; il a fallu qu'un Homme-Dieu appuyât leur mérite par celui de son sang.

2° Je demande à ceux-là qui se plaignent que le ciel est trop difficile à mériter : que font-ils eux-mêmes tous les jours pour acquérir les biens du monde ? Et ce qu'ils font pour acquérir les biens du monde, leur en demande-t-on même tant pour mériter le ciel? En deux mots, Messieurs, voici deux principes simples, sur lesquels va rouler toute cette seconde partie : le ciel a valu tout le sang d'un Dieu, le ciel est d'un ordre, par conséquent d'un prix infiniment supérieur à toutes les choses naturelles. Raisonnons à présent sur ces deux principes et suivez-moi.

Rien ne donnait à saint Augustin une si haute idée de la gloire céleste, que cette pensée : qu'il a fallu tout le sang d'un Dieu pour la mériter. Après les descriptions qu'il en faisait presque tous les jours à son peuple, et que j'ai tâché de recueillir dans la première partie, il concluait toujours avec une espèce de ravissement et de transport : Mes frères, pour nous en acquérir la possession, Jésus-Christ s'est donné lui-même : *Christus semetipsum tradidit* (*Ephes.*, V); en se donnant lui-même, il n'a pas cru trop donner.

Pour juger de ce que vaut le ciel, osons donc aujourd'hui nous élever par la foi, et pénétrer dans le sanctuaire des conseils de l'Eternel. L'homme déchu par son péché du droit qu'une infinie miséricorde lui avait donné sur ce divin héritage en le formant, Dieu veut encore cependant le lui rendre, et pour le lui rendre, sa sagesse, en consultant sa justice, n'imagine d'autre moyen que l'Incarnation de son Verbe.

Descendez ensuite dans la plénitude des temps, entrez à Bethléem et cherchez-y le Dieu Sauveur. Pourquoi cette étable, cette crèche, pourquoi ces cris, ces larmes d'un Dieu enfant, pourquoi ce sang qui commence à couler ? Suivez-le dans tout le cours de sa vie mortelle : que de sueurs, que de travaux, que de fatigues ! Parcourez toutes les scènes de la plus douloureuse des passions : outrages, calomnies, tourments, des fouets, des épines, une croix; voilà le prix du ciel; et il fallait tout cela, tout cela dans un Dieu; c'est le raisonnement de saint Paul. Il était convenable, dit-il : *Decebat* (*Hebr.*, II), que celui par lequel et pour lequel sont toutes choses : *Eum propter quem omnia, per quem omnia* (*Ibid.*), voulant nous conduire à la gloire, consommât notre salut par sa passion : *Auctorem salutis per passionem consummare* (*Ibid.*). Raisonnement fondé sur la parole de ce Sauveur lui-même. Il a fallu, disait-il : *Oportuit*, que le Christ souffrît pour entrer en possession de sa gloire. Sa gloire, disent les saints docteurs, c'est la primauté de son humanité dans ce royaume; et il fallait qu'il souffrît pour la mériter : *Oportuit pati.* (*Ibid.*) Sa gloire, ajoutent les saints docteurs, c'est de nous conduire avec lui dans ce royaume ; et il a fallu qu'il souffrît pour nous le mériter : *Oportuit pati et ita intrare in gloriam.* (*Ibid.*)

Sans cela, tout était inutile du côté de l'homme même. Non, les larmes d'Adam, neuf cents ans de pénitence ne pouvaient lui rendre le droit qu'il avait perdu. Ni la pureté des sacrifices d'Abel, ni la justice d'Enoch, ni la foi d'Abraham, ni la générosité de l'oblation d'Isaac, ni les travaux de Jacob, ni l'innocence de Joseph, ni le zèle de Moïse, non rien de tout cela ne méritait par soi-même d'ouvrir à ces saints patriarches l'entrée du ciel.

Aussi remarquez que, jusqu'à ce Dieu ait souffert, le ciel reste toujours fermé, et par tant de vertus ces justes mêmes ne peuvent mériter, comme dit encore l'Apôtre, que de voir de loin, de saluer, pour ainsi dire, non pas de posséder la récompense. Encore n'eussent-ils pu même en mériter l'attente et l'espérance, si leurs vertus n'eussent tiré leur mérite du sang qu'un Dieu devait verser. En un mot, le droit de l'homme une fois perdu ne peut plus se rétablir que par le sang d'un Dieu ; le vrai prix du ciel, c'est ce sang divin.

Dites-nous à présent, mes frères, que vous faites assez pour le mériter. Les saints en ont conclu que, quoi qu'ils fissent, ce n'était rien. Non, s'écriait l'Apôtre, tout ce qu'on souffre, tout ce qu'on peut souffrir sur la terre ne peut mériter le moindre degré de la gloire qui nous est promise dans les cieux. Et d'où concluez-vous ainsi, grand

Apôtre? Ah! répond-il, c'est de l'exemple que nous a donné l'auteur et le consommateur de notre foi, Jésus : *Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum.* (*Hebr.*, XII.) Ayant en vue l'état de joie qui lui était offert : *Proposito sibi gaudio,* (*Ibid*) il a souffert le tourment de la croix sans se mettre en peine de son ignominie : *Sustinuit crucem confusione contempta.* (*Ibid.*)

Cependant quiconque achète, disait un saint docteur en appliquant ici le proverbe du Sage, offre toujours moins que ne vaut ce qu'il veut acheter ; il ne se réjouit, il ne se félicite que quand il croit l'avoir à vil prix ; et Jésus-Christ offre d'abord tout son sang pour prix du ciel. Après l'avoir acheté à ce prix pour son humanité sainte et pour notre nature, il s'en applaudit comme d'un triomphe, il veut conserver pendant l'éternité tout entière les cicatrices de ces plaies, comme les marques de sa victoire. Quelle idée Jésus-Christ avait-il donc de cette récompense? Et vous, mes frères, concluait l'Apôtre, ne cessez donc de rappeler à vos esprits celui qui a soutenu dans son corps un si violent combat : *Recogitate* (*Ibid.*); afin que vous ne vous lassiez jamais de travailler et de combattre à son exemple : *Ut non fatigemini.* (*Ibid.*)

Hé quoi! lâches que vous êtes, continuait l'Apôtre, avez-vous répandu tout votre sang en combattant contre le péché? Quand vous l'auriez fait, serait-ce trop? N'est-ce pas ce qu'ont fait tant de martyrs; les uns dans les fers et dans les prisons, les autres sur les chevalets et sous le tranchant des épées, lapidés, sciés, en butte aux moqueries, aux insultes, ils ne pouvaient modérer, ni dissimuler les transports de leur joie de ce que Dieu voulait bien, pour si peu de chose qu'ils faisaient de leur côté, leur faire part de sa béatitude. Car c'était là véritablement ce qui les soutenait, ajoute le grand Apôtre, ce qui paraissait les rendre insensibles dans les tourments : *Cognoscentes habere meliorem substantiam.* (*Ibid.*)

Est-ce là ce que vous avez fait, vous, mes frères, qui croyez faire assez pour mériter le ciel? Ah! qu'il s'en faut que vous ayez résisté jusqu'au sang, jusqu'à la mort, vous qui êtes véritablement fidèles à observer la loi de Dieu, quand elle ne vous demande aucun sacrifice, quand vos passions endormies laissent votre âme dans un calme profond, quand le monde applaudissant à votre vertu vous soutient par ses éloges, quand le Seigneur vous attache à lui par une chaîne non interrompue de prospérités et de faveurs. Mais que la guerre s'allume, que la voix parle d'en haut, enlève ou redemande Isaac, que les passions ameutées s'arment contre la raison de tout ce que les objets du monde ont de plus séducteur, que le monde fasse un crime de l'innocence et insulte à la simplicité de la vertu, qu'une providence rigoureuse tarisse tout à coup la source de ses bienfaits; combien restera-t-il d'Abrahams dociles et fidèles, de Josephs innocents, et de Jobs vertueux? *Nondum, nondum usque ad sanguinem restitistis repugnantes.* (*Ibid.*)

Eh! qu'avez-vous donc fait pour mériter le ciel? Vous êtes-vous privés de tout? vous êtes-vous renfermés dans les déserts pour y devenir vous-mêmes votre tyran, en crucifiant votre chair par les travaux de la pénitence? Quand vous l'auriez fait, serait-ce trop? N'est-ce pas ce qu'ont fait tant de saints anachorètes dans les grottes et les antres où ils se sont ensevelis, épuisant tous les jours leurs veines de sang, exténuant leur corps par le jeûne, n'ouvrant leurs yeux qu'aux larmes, leur bouche que pour implorer la miséricorde du Rédempteur; et cependant craignant toujours de ne point faire assez pour mériter le ciel, ne se consolant que quand ils pouvaient trouver l'occasion d'essuyer quelque violent combat, de remporter quelque victoire qui leur coûtât beaucoup? *Cognoscentes habere meliorem substantiam.*

Est-ce là ce que vous avez fait, vous, qui vous flattez d'avoir assez fait pour mériter le ciel? Ah! qu'il s'en faut que vous ayez résisté jusqu'au sang, jusqu'à la mort, vous qui, après une vie toute souillée de crimes, croyez tout expier suffisamment par le seul aveu que vous venez en faire au tribunal de pénitence; qui, vivant au milieu du monde dans le sein de l'abondance et des délices, réduisez tout le précepte de la mortification chrétienne à dévorer dans le silence quelques chagrins que vous avez soin d'aller dissiper le plus tôt que vous pouvez dans les joies et les fêtes du monde; à souffrir sans murmurer quelques incommodités passagères que vous ne manquez pas d'adoucir toujours par tous les soulagements que peut procurer l'opulence; à supporter le poids d'un domestique que vous savez si bien vous rendre gracieux, d'un travail que vous tournez si habilement à la satisfaction de votre amour-propre, de mille affaires véritablement accablantes, mais dans lesquelles la cupidité ne vous jette et ne vous retient que parce que vous êtes très-assurés d'y trouver de quoi grossir votre fortune. Tout cela, voilà le prix du ciel? Et ce prix est suffisant, pensez-vous? Il n'en a pas coûté si peu à Jésus-Christ, aux saints que l'Eglise nous propose pour modèles : *Nondum, nondum usque ad sanguinem restitistis repugnantes.*

J'entends un solitaire qui, venant de se dépouiller à la lettre jusqu'à ne se réserver qu'un sac pour vêtement, s'écrie avec transport : Je viens d'acheter le ciel, je le crois. Mais vous qui craignez toujours que la charité ne vous appauvrisse, qui, grâce aux folles inventions de votre luxe, avez trouvé l'art de n'avoir jamais de superflu dans la plus immense fortune, par où l'avez-vous acheté?

Je vois une vierge chrétienne qui, craignant ses propres attraits, les condamne à une nuit éternelle, craignant sa propre liberté, se captive sous le joug d'une continuelle dépendance; de la part de Jésus-Christ on lui promet le ciel; je le crois. Mais vous, pour qui la moindre gêne est un sup

plice, qui, affrontant tous les dangers du monde, vous faites un jeu ou plutôt un triomphe de séduire les cœurs, et renfermez toute l'austérité de votre vertu dans les bornes si étendues aujourd'hui de la probité et de la bienséance mondaine, sur quoi puis-je vous le promettre?

Au centre du monde même, je reconnais un élu de Dieu aux larmes qu'il ne cesse de répandre sur les chaînes qui l'attachent au service du siècle; je le reconnais au détachement de cœur qu'il conserve au milieu des richesses, à la générosité prodigue qui lui fait trouver le nécessaire du pauvre dans ce qui pourrait être la matière de son luxe et de sa mollesse. Cependant il tremble, il frémit sans cesse au souvenir des anathèmes prononcés par Jésus-Christ contre le riche et les richesses. Mais je peux le consoler et lui faire espérer que ce sera en sa faveur que s'opérera le prodige qui introduit un riche dans les cieux. Mais vous, qui trouvez si facile l'art d'allier le service de Dieu avec celui du monde, parce que toute votre charité consiste à ne faire tort à personne, toute votre humilité à n'être point arrogant, à être poli, selon les règles du monde, toute votre religion à pratiquer certaines cérémonies extérieures, toute votre patience à lutter dans l'occasion avec courage contre la mauvaise fortune, sur quoi voulez-vous que je vous rassure?

Concluons de bonne foi, Messieurs, où les saints ont trop acheté le ciel, ou nous sommes bien éloignés de pouvoir y prétendre. Mais les saints mêmes l'ont-ils acheté aussi cher que Jésus-Christ? Et quand ils auraient donné autant que lui, encore ne l'auraient-ils pas acheté à la rigueur, puisqu'il fallait, pour le mériter, le sang d'un Dieu.

Ah! que le ciel est donc difficile à conquérir, répondrez-vous sans doute! En vérité, mes frères, ne vous plaindrez-vous pas maintenant de la justice de Dieu; ne l'accuserez-vous pas d'avoir mis ses faveurs à trop haut prix! Cependant, dites-nous, que faites-vous vous-mêmes tous les jours pour acquérir les biens du monde? C'est ma seconde réflexion.

Le principe de toutes les conclusions que j'en dois tirer, c'est que le ciel est d'un ordre, par conséquent d'un prix infiniment supérieur à toutes les choses naturelles. La première partie de ce discours a dû certainement vous en convaincre, de ce principe. Car, puisque la béatitude céleste n'est rien ni de ce qu'on peut sentir, ni de ce qu'on peut même imaginer, puisque la religion, en nous révélant ce que c'est, ne peut en faire qu'un objet très-obscur de notre foi, dont la charité ne peut démêler toutes les douceurs, que l'espérance n'atteint qu'imparfaitement et confusément encore; il s'ensuit que c'est une récompense d'un ordre surnaturel, en comparaison de laquelle rien de naturel ne peut entrer. Cependant, pour vous la faire mériter, Dieu vous demande-t-il autant de sacrifices que vous en faites tous les jours pour acquérir les biens du monde : autant de sacrifices d'esprit, de cœur et de corps même. Encore un moment de détail pour parcourir ces trois chefs.

Cette réflexion, Messieurs, avait frappé saint Paul. Etonné de la lâcheté des hommes, de leur froideur dans la poursuite d'un bien infini, tandis qu'ils sont si vifs et si ardents pour des biens périssables qui ne méritent pas même le nom de biens; il s'animait sans cesse lui-même à imiter du moins dans la carrière du ciel, où la grâce de Jésus-Christ l'avait fait entrer, l'activité des mondains qui courent la carrière de la gloire et de la fortune.

Vous vous plaignez, par exemple, mes frères, du joug sous lequel la foi captive vos esprits. Cette aveugle soumission à des mystères impénétrables vous semble un esclavage indigne d'une raison que sa nature porte à vouloir juger de tout et rend capable de tout connaître. Qui êtes-vous donc, vous qui vous plaignez ainsi?

C'est un servile adorateur de la fortune, qui s'aveugle lui-même tous les jours, pour approuver tous les caprices les plus déraisonnables d'un grand auquel il s'est asservi; c'est un vil esclave qui, épris de la plus folle des passions, ne voit plus que par les yeux, ne juge plus que par le jugement de l'idole honteuse qui l'enchaîne; dans le commerce du monde le plus réglé, que de sacrifices notre raison n'est-elle pas obligée de faire tous les jours, tantôt par complaisance pour un ami dont on craint de perdre la confiance, tantôt par intérêt pour un maître dont on dépend, tantôt même par prudence, pour conserver la paix et la bonne intelligence d'une famille?

Les sacrifices de l'esprit ne sont donc difficiles que quand ils sont le prix d'une récompense incompréhensible. Cependant c'est cette incompréhensibilité de la récompense qui devrait faciliter tous les plus grands sacrifices de la raison. L'incompréhensibilité de la récompense c'est, en effet, de quoi justifier la foi la plus aveugle et répandre la lumière sur tous les mystères de la religion. La récompense est incompréhensible. Pourquoi? Parce que cette récompense c'est Dieu lui-même. Or, ne pouvant comprendre un Dieu qui récompense, quelle folie de vouloir le comprendre, ce même Dieu, dans ses punitions, dans son essence et ses décrets.

La soumission de mon esprit est donc raisonnable. La vôtre, mondains, le plus souvent l'est-elle? L'est-elle, quand la passion de vous enrichir vous fait éteindre toutes les lumières d'une raison qui vous reproche l'injustice des moyens que vous employez pour le faire? L'est-elle, quand un misérable respect humain vous fait prêter aveuglément votre main à des crimes dont vous rougissez sans oser le paraître?

Mais la soumission de mon esprit à la révélation divine sera récompensée par le plaisir de goûter un jour la vérité pure que j'aurai crue sans la comprendre? Et vous, mondains, quel est le prix de votre aveugle soumission? Au plus une place qui, longtemps attendue, achetée chèrement, viendra

de la main de ce protecteur, comme une grâce; non pas pour payer vos complaisances et vos flatteries, mais pour vous imposer l'obligation de les continuer, de les redoubler dans la suite, sous peine de tout perdre en perdant votre appui.

Esclaves du monde, il vous sied donc bien de vous plaindre de la justice de notre Dieu, vous qui vous soumettez sans peine à toutes les injustices du monde, d'un monde qui vous fait plus acheter le néant de ses biens, que Dieu ne vous ferait acheter la possession de lui-même. Plus de sacrifices d'esprit, plus de sacrifices de cœur.

Qu'est-ce, en effet, qui vous révolte tant dans notre morale? Oui, Dieu met à trop haut prix ses récompenses, parce qu'il les attache à une privation générale de tous les plaisirs illégitimes. Mais, Messieurs, le monde ne vous impose-t-il jamais l'obligation de vous roidir contre ces penchants naturels, auxquels vous trouvez qu'il est impossible de résister, quand il n'y a que la loi de Dieu qui s'y oppose? Mais est-il impossible, quand les lois du monde peuvent les doter de quelque infamie? Quand, par exemple, une alliance mal assortie ruinerait votre fortune, déshonorerait votre famille, vous est-il impossible d'éteindre une passion? Quand une santé affaiblie vous fait voir de plus près l'objet effrayant du tombeau, vous est-il impossible de vous retirer des fêtes mondaines et de renoncer aux intempérances de la débauche? Disons tout en un mot, nous est-il impossible d'être vertueux, quand par quelqu'un de ces retours qu'on voit quelquefois arriver sur la scène du monde, les grâces ne coulent plus que par le canal de la vertu? La voie de la dévotion est-elle impraticable quand elle aboutit au temple de la fortune? Cependant Dieu met à trop haut prix ses récompenses. Mais les a-t-il fait acheter aux martyrs mêmes par un détachement de la vie plus généreux que celui des héros du monde? Les a-t-il fait acheter aux solitaires mêmes par une privation plus générale que celle qui acquiert dans le monde le vain renom de savant et de sage?

Mais enfin, Messieurs, vous demandons-nous même tout ce qu'ont fait, tout ce que font et les uns et les autres? Exigeons-nous que vous vous dépouilliez réellement de vos richesses? Et combien de héros du monde ne se sont fait leur réputation qu'en épuisant leur fortune? N'en est-il plus encore qui se ruinent à son service? Cependant Dieu se contente que, vous en détachant de cœur, vous préveniez le regret de les quitter à la mort; que vous entriez dans l'ordre de sa providence, qui, vous donnant à vous seul ce qu'il pouvait partager entre vous et tant d'autres, vous a chargé de la subsistance de vos frères qu'il a laissés dans l'indigence pour vous enrichir, en quelque sorte, à leurs dépens. Et au prix de ces vertus que la seule raison devrait vous prescrire, un royaume, mais un royaume dont aucune grandeur humaine ne peut être le symbole, vous paraît acheté trop chèrement!

Vous demandons-nous en général et sans réserve le sacrifice de tous les plaisirs et de toutes les attaches? Mais ne vous avouons-nous pas, dit saint Augustin, que ce monde est fait pour vous, que Dieu vous en permet l'usage? Sa loi ne l'interdit pas, elle le règle; et n'en coûte-t-il pas tous les jours infiniment plus pour être populaire selon le monde, qu'humble selon le christianisme, libéral selon le monde que charitable selon le christianisme, philosophe selon le monde que patient selon le christianisme, complaisant selon le monde que doux selon le christianisme, généreux selon le monde que détaché selon le christianisme? Et au prix de ces vertus simples et faciles, des plaisirs, dont le sentiment d'aucunes joies mondaines ne peut aider à se former l'idée, vous paraissent achetés trop chèrement!

Mais nous vous demandons aussi une mortification rigoureuse de votre chair même, il est vrai. Cependant, quelque sévère qu'en soit le précepte, l'étendons-nous aussi loin que le monde l'étend pour quantité d'entre vous? Et que vous promet-il donc pour ce travail opiniâtre et dur, sous lequel il condamne vos corps à se courber, ou vos esprits à s'épuiser et les nuits et les jours? Que promet-il à ce guerrier pour les veilles, les fatigues, les dangers dans lesquels il le condamne à consumer sa vie? Cette vie qu'il lui fait abréger, pourra-t-il la lui rendre? Ce corps qu'il lui fait user avant l'âge par les travaux, pourra-t-il le ressusciter glorieux et impassible? Ah! c'est là, Messieurs, notre espérance; espérance qui sera certainement remplie au grand jour du Seigneur Jésus, qui, ranimant la poudre de nos tombeaux, revêtira nos corps des qualités de sa propre chair glorifiée.

Non, non, nous ne courons donc point dans la carrière du ciel comme on court dans celle du monde. Le mondain se fatigue et se tourmente autant que nous; mais il s'épuise en courant à l'aventure, selon l'expression de saint Paul, et sans savoir où il arrivera; puisque les récompenses du monde sont non-seulement des plus frivoles, mais les plus incertaines : *In incertum.* (I *Cor.*, IX.) Après avoir beaucoup couru arrivera-t-il à son terme? Combien peu, presque un seul y arrive : *Unus accipit.* (*Ibid.*) Mais nous, Messieurs, dans la carrière du ciel, nous sommes assurés de gagner la couronne, elle nous est réservée : *Reposita est.* (*Coloss.*, I.) Notre Dieu toujours juste nous la donnera : *Reddet.* (*Matth.*, XVI.) Tous peuvent y prétendre, car il n'en est pas ici comme dans la carrière du monde; l'avancement de l'un y est toujours une exclusion pour quelque autre, mais le Seigneur a des couronnes pour tous, tous peuvent être heureux du même bonheur : *omnibus.* (*Ibid.*)

Ne nous plaignons donc plus qu'il faut trop faire; mais aussi ne nous flattons plus de faire assez. Efforçons-nous chacun à l'envi l'un de l'autre. Entrons tous dans cette belle carrière, courons-y de telle sorte que nous ayons le prix : *Sic currite.* (I *Cor.*, IX.) Pour arriver au terme où il se donne, ré-

glons nos démarches sur celle de notre Chef, et ne comptons marcher sûrement qu'autant que nous suivrons ses traces : *Sic currite.* Animons-nous par l'exemple des mondains mêmes, en voyant avec quelle ardeur ils mesurent leur carrière ; qu'attendent-ils cependant à leur terme, et nous quattendons-nous? Est-ce trop de nous demander autant d'attention, de vigilance, de vivacité qu'ils en ont : *Sic currite.* D'ailleurs, puisque les récompenses qu'on nous promet sont telles, que tout ce qu'on peut en dire n'est rien en comparaison de ce qu'elles sont, hâtons-nous d'y arriver pour les comprendre : *Sic currite, ut comprehendatis.* (I Cor., IX.) Quoi que ce soit qu'on nous ordonne, rien ne doit plus nous décourager. Un bonheur incompréhensible ne peut être trop acheté. Quand la grandeur du prix nous alarmera, pensons à la valeur de ce qu'on nous propose. En un mot, faisons en sorte que nous l'obtenions à quelque prix que ce soit; il n'importe, pourvu qu'en effet nous l'obtenions : *Sic currite, ut comprehendatis.* Ainsi soit-il.

SERMON XI.

Pour le mercredi de la seconde semaine de Carême.

HOMÉLIE SUR LA DEMANDE DES ENFANTS DE ZÉBÉDÉE.

Ascendens Jesus Jerosolymam assumpsit duodecim discipulos secreto et ait illis : Ecce ascendimus Jerosolymam; et Filius hominis tradetur principibus sacerdotum et scribis, et condemnabunt eum morte. (*Matth.*, XX.)

Jésus allant à Jérusalem, prit à l'écart ses douze apôtres et il leur dit : Nous allons à Jérusalem ; c'est là que le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres et aux scribes, qui le condamneront à mort.

Combien de fois notre adorable Maître avait-il déjà prédit à ses disciples ces affligeantes vérités ? Mais, selon la remarque de saint Jean Chrysostome, ce n'était qu'en général, et même en termes ambigus, qu'il leur avait parlé de sa mort. Il fallait, dit ce saint docteur, les accoutumer peu à peu à cet étrange langage et les prévenir comme insensiblement contre le scandale de la croix. Mais quand le terme approche, sur le point d'arriver à Jérusalem, où doit se consommer son sacrifice : *Ascendens Jerosolymam*, il semble ne ménager plus rien. Les miracles qu'il a opérés, la confusion des pharisiens et des saducéens, tant d'instructions sublimes qu'il a données, tant de conversions éclatantes qu'il a faites doivent suffisamment affermir ses disciples. Il les prend à l'écart : *Assumpsit secreto.* Mais ce n'est que pour tirer d'avance, en quelque sorte, le voile qui cache encore à leurs yeux cette scène tragique. Il leur en fait voir dans le détail toute la suite funèbre; la trahison d'un d'entre eux qui doit le livrer à ses ennemis : *Tradetur;* la noire perfidie de la synagogue qui le mettra en la puissance des gentils : *Tradent gentibus;* l'injuste arrêt qui sera porté contre lui : *Condemnabunt;* les outrages dont il sera couvert, sa flagellation sanglante, enfin l'horrible dénoûment de cette abominable intrigue, une croix sur laquelle il expirera : *Ad illudendum, et flagellandum, et crucifigendum.*

Qui le croirait, mes frères, que ce fut dans cette circonstance, à la vue de ce triste appareil d'opprobres et de douleurs, que l'ambition dût entrer dans le cœur des apôtres? Passion funeste, dont la suite de notre Evangile va nous fournir une peinture vive et naturelle, bien capable, je pense, de nous inspirer de l'horreur. Mais pour la réprimer efficacement, j'ose croire que ce serait trop peu de la combattre dans ceux qui en sont possédés ; ce sont ceux mêmes à qui l'on s'adresse pour la satisfaire, qui peuvent plus sûrement en prévenir les dangereux effets. Pour la détruire, attaquons-la de ces deux côtés, et dans ceux qu'elle possède, et dans ceux qu'elle flatte et dont elle espère. La mère des fils de Zébédée nous montrera d'une part ce que sont les premiers; Jésus-Christ, de l'autre, nous apprendra ce que doivent faire les seconds. Vous tous qui aspirez aux fortunes mondaines, concevez donc d'abord qu'elle est la folie de votre conduite. Vous qui concourez de quelque façon que ce puisse être à la distribution des fortunes mondaines, concevez ensuite quelles doivent être les règles de votre conduite.

En deux mots, les désordres de l'ambition, vous les verrez sensiblement tracés dans l'exemple des fils de Zébédée et de leur mère; et ce sera le sujet du premier point. Les devoirs de ceux qui ont en main de quoi satisfaire l'ambition, vous en verrez le plus parfait modèle dans Jésus-Christ : sujet du second point. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les premiers feux de l'ambition sont assez communément allumés dans nos cœurs par nos parents mêmes, dit saint Jean Chrysostome ; c'est leur cupidité qui commence à réveiller, à échauffer la nôtre. Que de Salomés surtout, que de mères semblables à l'épouse de Zébédée, qui renoncent à tout pour elles-mêmes, quittent tout, sacrifient tout, selon la remarque de saint Ambroise, et font consister tout leur bonheur et toute leur gloire dans l'élévation de leurs enfants. Parents aveugles, dans quelle carrière les poussez-vous ! Etudions tous les égarements divers de ceux qui s'y engagent dans le tableau que nous présente l'Evangile.

La mère des fils de Zébédée vint se jeter aux pieds de Jésus, elle l'adore et le supplie : *Ordonnez, Seigneur, que mes deux fils soient assis l'un à votre droite, l'autre à votre gauche.* Jésus-Christ, au lieu de répondre à la mère, adressa la parole aux deux apôtres : *Pouvez-vous boire le calice que je boirai*, leur dit-il? *Nous le pouvons*, répondent-ils aussitôt. La réponse des enfants, autant que la démarche de la mère, irrite les dix autres apôtres. A ces quatre traits reconnaissez l'ambition.

D'abord, elle est intéressée, timide, basse et servile; elle n'adore que pour demander, et ne demande qu'en adorant : *Adorans et petens.* Bientôt elle est indiscrète, empressée,

pour peu qu'on la flatte ; elle prétend à tout et ne ménage rien pour parvenir à ses fins : *Dic ut sedeant, dic.* Pleine de confiance, de quoi ne se croit-elle pas capable ? Exigez ce qu'il vous plaira; elle peut tout : *Possumus*, Mais enfin à combien de dangers n'est-elle point exposée? Que de rivaux, que d'envieux, par conséquent que d'ennemis ne se fait-elle pas : *Audientes decem indignati sunt.* En quatre mots : rampant par intérêt, injuste dans ses empressements, présomptueux jusqu'à l'aveuglement et à l'extravagance, haï, détesté, toujours par conséquent à la veille des plus cruels revers : voilà le fidèle portrait de tout ambitieux.

Quel est-il ce jeune homme que je vois s'annoncer dans le monde autant par le faste et le luxe qu'il étale que par les airs familiers et populaires qu'il affecte ? Sans doute, il peut prétendre à tout; c'est Absalon, fils de David, même aîné de ses fils ; il a tout ce qu'il faut pour faire un jour la gloire et la félicité d'Israël. Son port majestueux, l'exacte régularité de ses traits annoncent d'abord sa destination naturelle ; l'intrépide fermeté de son âme, la hauteur de ses sentiments ne démentent ni sa physionomie ni sa naissance : tel nous le dépeint l'Ecriture. Convenons, en effet, que le feu de l'ambition n'échauffe guère que des âmes au-dessus du vulgaire ; mais que l'ambition même les dégrade aussitôt.

Ce jeune prince qui frappe, d'une part, éblouit les yeux par la magnificence de son train et de ses équipages, qui ne se montre dans les rues de Jérusalem qu'avec toute la pompe des rois, environné d'un nombreux cortége, monté sur des chars de triomphe : *Fecit sibi currus et equites* (III *Reg.*, I) ; est-ce lui que je vois d'autre part vigilant, affable et populaire jusqu'à l'indécence, prévenir l'aurore à la porte de la ville ? *Mane consurgens stabat juxta introitum portæ.* (*Ibid.*) Oubliant qu'il est fait pour être maître, il devient, pour ainsi dire, le courtisan de tous ; il aborde quiconque se trouve sur son passage, il entre dans ses intérêts, s'informe de ses affaires ; il loue, il flatte, il caresse, il voudrait offrir ses services, mais il ne peut que gémir de son peu de crédit et de son impuissance ; s'il était en place, que ne ferait-il pas ? Au défaut de la justice, qu'il n'est point autorisé à rendre, il prodigue des embrassements. Mais remarquez, Messieurs, que c'est à tous également qu'il fait les mêmes avances, qu'il tient le même langage : *Faciebat hoc omni Israël.* (*Ibid.*)

Bien aveugle qui se laisse surprendre par les caresses d'un ambitieux ! Croiriez-vous, en effet, que c'est vous personnellement qu'il recherche ? Non, non, c'est en général une créature qu'il veut se faire ; il lui faut un parti ; pourvu qu'il soit nombreux, qu'il soit puissant ; peu lui importe qui le composent. A votre ennemi, à votre rival, à l'étranger, à l'inconnu, au dernier du peuple, comme à ceux qui sont au-dessus de lui, il s'offrira donc, il se prodiguera de même : *Faciebat hoc omni Israël.* Quelle bassesse de caractère ! Mais n'en soyez point étonnés.

Rien de si délicat, de si fragile, rien de si variable que la faveur. Que faut-il pour le faire changer, ce vent heureux qui vous pousse ? La vertu même ne peut rassurer suffisamment contre ses caprices. Souvent il est aussi dangereux de faire trop bien que de mal faire. Le soupçon seul d'une faute légère rend méprisable ; une action trop éclatante fait devenir suspect. Le vice est trop senti, la vertu n'est point assez goûtée ; le vice méchamment exagéré, la vertu malignement interprétée ; on tire des conséquences presque également fâcheuses de tous deux. Tremblez donc, oui, tremblez, ambitieux. Un bruit, une fable, un mot hasardé, tout porte coup ; tout peut donc, tout doit en effet vous glacer. Mais dussiez-vous parvenir à tout ce que vous oserez prétendre, quelle élévation peut valoir les gênes, les inquiétudes, les bassesses qu'elle vous coûtera ?

Surtout, Messieurs, à cette source enchantée des dignités et des honneurs, qu'on pourrait, ce me semble, appeler le sanctuaire de la grandeur et de la fortune : séjour le plus riant et le plus perfide, le plus calme en apparence et le plus agité, où les passions sont les plus vives et le plus contraintes, où le seul intérêt domine, et se cachant avec plus d'art, substitue la politesse à l'amitié, les éloges à l'estime et les bienséances à la vertu : séjour, où l'on promet le plus et l'on donne le moins, où l'on paye par des compliments les services, les assiduités par des promesses, et ordinairement le vrai mérite par la défiance et l'envie : séjour des illusions et des chimères, où l'éclat est sans solidité, le plaisir sans contentement et l'abondance sans richesse : séjour enfin, dont on se plaint le plus et qui attache davantage, où l'on éprouve le plus de dégoûts et dont on peut moins se déprendre ; monstrueux et bizarre assemblage de contradictions, d'avidité et de profusion, de mollesse et d'activité, de flatterie et de fierté, de hauteur et de bassesse. Qu'il s'y rencontre peu de Mardochées que le seul devoir y ait conduits, y retienne et y occupe ! qui, modestement concentrés dans la place qui leur fut d'abord assignée, ne fassent aucun mouvement pour s'avancer, et, contents d'avoir eu le bonheur une fois d'être utiles, attendent sans vanter leur zèle qu'on leur fournisse l'occasion de servir davantage ! Où se retrouvera-t-il surtout, ce Mardochée inflexible, qui ose ne point tomber avec la foule aux pieds d'Aman, et courre plutôt tous les risques de se perdre que de trahir, en adorant l'idole, sa conscience et son honneur ?

Non, non, tous à l'envi s'empressent à fléchir le genou ; c'est à qui le premier adorera la faveur dans celui qui en est honoré : *Omnes flectebant genua et adorabant Aman.* (*Esther*, III.) Ce n'est, en effet, qu'en adorant que l'on obtient, comme je le disais d'abord ; il faut donc toujours adorer en demandant : *Adorans et petens.*

Voyez cette troupe humiliée, presque prosternée aux pieds de ce grand. Pensez-

vous que ce soit son mérite que l'on adore, et qu'il doive à l'estime qu'on a pour lui les hommages et les respects qu'on lui prodigue ? Pour le confondre à jamais, que je voudrais qu'il pût lire dans le cœur de chacun de ces adorateurs qui l'encensent ! Soyez assuré qu'il n'en est point qui n'ait quelque grâce à lui demander, soit maintenant, soit bientôt. Le plus rampant, le plus flatteur est peut-être celui qui le méprise davantage ; mais qui a le plus besoin de lui : *Adorans et petens.*

Lui-même à présent, suivez-le, ce grand que vous venez de voir si hautain et si fier. Son air rêveur, inquiet, embarrassé, ne vous annonce-t-il pas qu'il a quelque prétention pour lui-même ? Suivez-le donc. Quoi ! la scène est changée. Le personnage servile qu'on faisait, il n'y a qu'un moment, devant lui, c'est lui qui le fait à son tour devant un autre ; et cet autre même bientôt se joint à lui, pour aller tous deux de concert, ou plutôt à l'envi l'un de l'autre, le faire aux pieds d'un commun maître. Ah ! c'est que tous, quels qu'ils soient, ont quelque chose à demander ; il faut que tous adorent : *Adorans et petens.*

Oui, tous ont toujours quelque chose à demander. Quelque rang qu'on occupe, il faut monter plus haut, quelque espérance qu'on ait, il faut se hâter de parvenir, quelques concurrents qu'on ait écartés, il faut supplanter tous les autres. En un mot, tout pour soi-même, et à l'exclusion de tout autre voilà ce que j'appelle de l'injustice et de l'ambition.

L'ambition, c'est, en effet, ce me semble, selon la pensée du Sage, cet élément insatiable, cette terre qui engloutit, absorbe toutes les eaux, sans paraître jamais abreuvée ; ce feu qui, plus on lui fournit d'aliments, plus il redouble d'activité, plus il dévore. Que n'avait point fait déjà Jésus-Christ pour les deux fils de Zébédée. Entre les disciples ils avaient été choisis des premiers, pour être élevés au rang d'apôtres, entre les apôtres eux-mêmes, il n'était aucune occasion, où ne les distinguât leur divin maître. Ce sont précisément toutes ces distinctions qui leur inspirent le désir d'être distingués et honorés encore davantage. Vous croyez vous débarrasser des importunités de cet ambitieux, en l'élevant au poste qu'il sollicite, mais plus vous lui donnerez, plus il demandera ; et très-probablement, quand il n'aura plus rien à obtenir de vous, enfin il voudra vous supplanter vous-même. D'une place obtenue par le crédit d'un protecteur ne se fait-on pas tous les jours un degré, pour monter à la place du protecteur lui-même ? Il vous semble que vous ne désireriez plus rien si vous étiez parvenu à ce degré d'honneur, à cet emploi ; il vous le semblait de même de celui que vous voulez à présent quitter, et vous le croirez pareillement d'un autre auquel vous aspirerez après celui-ci.

Les fils de Zébédée, dit saint Jean Chrysostome, ne se se hâtent de demander à Jésus-Christ les deux premières places de son royaume, que parce qu'ils voient un rival dans la personne de Pierre. Ils le redoutent, il faut le prévenir : *Dic ut sedeant ;* c'est pour cela qu'ils pressent, continue saint Jean Chrysostome : *Ita urgebant dicentes : Dic.*

Ce n'est pas dans un cœur enflammé par l'amour des distinctions et de la gloire, que se rencontre cette douce tranquillité que l'Ecriture nous fait admirer dans Joseph. Combien en est-il qui, instruits comme lui de leur haute destinée, se tinssent dans cette inaction d'indifférence, qui ne sait que se prêter aux conjonctures que la Providence fait naître, sans défiance dans les fers, sans présomption dans un commencement de fortune, sans autre défense contre l'envie que la candeur, sans autre précaution contre la calomnie que l'innocence. Non, non, Messieurs, ne mettons pas l'ambitieux aux mêmes épreuves que Joseph. L'ambitieux sait-il du moins attendre ?

Attendre ? Oui, les moments favorables, le moment de trouver accès chez un protecteur, de captiver par quelque service ses bonnes grâces, le moment de rendre un concurrent suspect, de couvrir un rival ou de ridicule ou de honte ; le moment de se produire, de se vanter sans affectation, de se rendre nécessaire. Attendre ? Oui, ces circonstances décisives pour le succès d'une entreprise, ces occasions uniques, qui se présentent quand on y pense le moins, et qui, échappées une fois, jamais ne se retrouvent. Les attendre, que dis-je, quel empressement à les faire naître, quelle vivacité à les saisir, quelle désolation quand elles tardent, quel désespoir quand elles manquent !

Dic ut sedeant, dic. Au défaut de ses paroles, s'il n'ose encore tout à fait s'expliquer, son maintien, ses yeux, son visage, toutes ses démarches sans cesse le redisent. Il sonde tous les terrains, il tente tous les accès ; entrevoit-il quelque part quelque lueur d'espérance, c'est là que tous ses efforts se réunissent : plus d'autres affaires qu'il ne néglige, plus de fatigues qu'il ne supporte, plus de besoins qu'il n'oublie, et souvent plus d'amis qu'il n'immole, plus de devoirs qu'il ne sacrifie.

Dic ut sedeant, dic. Lui paraissez-vous propre à servir ses projets, attendez-vous à en être assiégé sans cesse. Vous le verrez partout, partout il ornera votre cortége, assidu, complaisant, prêt à tout, il fera tant qu'enfin vous vous croirez son redevable. Flattez-le alors de quelque promesse, il ne faudra plus penser qu'à lui, en redoublant ses complaisances et ses attentions, il redoublera ses instances, et toutes les faveurs qu'il vous verra faire à quelque autre, il les regardera comme une injustice faite à lui-même : *Dic ut sedeant, dic.*

L'ambitieuse Salomé n'a que deux fils, c'est pour eux qu'elle veut les deux premières places, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche, que tous les autres se contentent des places subalternes : *Unus ad dexteram, unus ad sinistram.* Que de familles

dans un état semblent de même vouloir tout engloutir! Chacun y prend son rôle, et chacun dans sa partie veut être le premier, le premier au sanctuaire, le premier dans les conseils, le premier au sénat, le premier dans le armées : *Unus ad dexteram, unus ad sinistram;* et peut-être bien plus, si l'occasion s'en présente, ce sera le même qui voudra être le premier partout.

Equitable David, vous voulez en vain récompenser le mérite dans deux sujets utiles. A la tête de vos armées vous avez mis un ambitieux, qui s'est rendu nécessaire et qui ne veut point de concurrent. Abner et Amasa tomberont plutôt sous le glaive assassin de Joab, que de partager jamais avec lui l'autorité.

Non, monarque d'Israël, non, ne vous flattez pas de revoir un Jonathas, et de retrouver dans quelque autre les nobles sentiments que cet aimable prince eut pour vous. Averti par son père qu'il ne pourrait jamais être assuré du trône, tant que le fils d'Isaï respirerait, il aime mieux tout perdre, et le trône et la vie, que de laisser David seulement en danger. Le beau combat de générosité entre ces illustres rivaux! C'est à qui périra pour assurer la vie et la couronne à son ami, aucun des deux ne veut vivre que pour obéir à l'autre. Tour à tour prosternés, ensuite se serrant tendrement, que j'aime à les voir se renvoyer mutuellement les hommages que déjà d'avance ils se rendent; tous deux ensuite de concert s'en remettre au Seigneur de leurs intérêts si cruellement opposés; une humble soumission à ses décrets calme seule leurs transports. Eh! Messieurs, était-il besoin d'un contraste si frappant, pour confondre l'injustice de l'ambitieux?

Quoi! se flatte-t-il donc de tout mériter lui seul? Oui, Messieurs, du moins peu s'en faut qu'il ne s'en flatte. Se croit-il capable de tout? Il le croit, et voilà l'aveuglement, l'extravagance de sa présomption.

En vérité, Messieurs, je ne crois pas que nos deux apôtres comprissent eux-mêmes tous le sens de la question que Jésus-Christ leur faisait. Pouvez-vous boire le calice que je boirai, leur dit ce divin Maître? Quel était ce calice. Ils ne prennent pas même le temps d'y réfléchir ni de le demander.

Quoi qu'il en soit, voulez-vous les voir à l'épreuve, ces hommes qui ne doutent de rien, qui peuvent tout! Voyez-les au jardin des Olives, lorsqu'on vient saisir Jésus-Christ. Ils sont les premiers à fuir, et pour fuir plus sûrement, selon l'opinion de quelques docteurs, c'est un d'eux qui s'échappe des mains de ceux qui veulent l'arrêter, en abandonnant son manteau. Oui, les voilà ces hommes qui peuvent tout, qui peuvent boire jusqu'à la lie du calice du Seigneur : *Possumus.*

Quoi qu'il en soit, est-il donc si difficile de se connaître assez, du moins pour savoir se défier de soi? La nature est par elle-même si faible, sa capacité si bornée, ses lumières si équivoques, ses forces si chancelantes, son pouvoir si douteux. La grâce seule, dit saint Jean Chrysostome, peut nous soutenir dans les emplois que la Providence elle-même nous confie. Mais, continue le saint docteur, est-ce sur la grâce que l'ambitieux compte? Il ne désirerait rien, il attendrait tout du Seigneur, il ne serait plus ambitieux. Il compte sur lui-même, ou tout au plus il compte que la grâce servira toujours à point son ambition : *Possumus.*

C'est le plus sage des hommes, le plus versé dans toutes les sciences de l'Egypte, le plus zélé de tous les enfants d'Israël, c'est Moïse, qui s'excuse d'être le chef et le libérateur de son peuple, qui, frappé vivement, fortement pénétré de ses défauts, supplie le Seigneur de choisir et d'envoyer un autre que lui pour cette grande entreprise : *Obsecro, mitte quem missurus es.* (*Exod.*, IV.) Tandis que trois ambitieux soulèvent contre le saint Législateur toute la multitude, et piqués de la préférence qu'il s'arroge, disent-ils, injustement sur eux, portent l'aveuglement jusqu'à oser prendre le Seigneur même pour Juge.

C'est Gédéon qu'un ange vient d'appeler le plus brave des hommes, qui ne peut se persuader que de sa main puisse venir le salut d'Israël : *In quo liberabo?* (*Judic.*, VI.) Tandis que le barbare Abimélech, indigne fils de ce grand homme, s'offre présomptueusement lui-même pour remplacer son père, et pour le malheur d'Israël est agréé.

C'est Jérémie le plus éloquent des prophètes, qui ne se regarde que comme un enfant sachant à peine bégayer, et qui supplie le Seigneur de le dispenser d'aller porter sa parole à Sion : *Nescio loqui, puer ego sum.* (*Jerem.*, I.) Tandis qu'un Hananie à qui le Seigneur n'a point parlé, s'ingère hardiment dans le sacré ministère; et sans talent ainsi que sans vocation ose s'aller présenter de lui-même aux pieds du trône, pour séduire par d'agréables mensonges le monarque et sa cour.

Enfin, Messieurs, c'est Esther, qui tremble d'entrer chez le monarque son époux, qui, malgré la préférence dont il l'a honorée, malgré tant de gages et d'estime et d'amour qu'elle en a reçus, n'attend rien de son crédit auprès de lui, attend tout du Seigneur : *Quomodo ad regem intrare potero?* (*Esth.*, IV.) Tandis qu'un insolent favori ne fait aucun doute d'en obtenir les plus criantes injustices, et ne pense pas même qu'il puisse venir à l'esprit de son maître de distinguer et d'honorer un autre que lui.

En effet, on ne juge sainement que des objets pour lesquels on est sans cupidité. La cupidité les fait tous changer de face; leur prix s'affaiblit, leurs difficultés s'évanouissent, ce qu'ils ont de disgracieux disparaît, ce qu'ils ont de flatteur redouble de charmes; les plus éloignés, elle les rapproche; les plus disproportionnés enfin, si elle ne les rabaisse jusqu'à nous, elle nous élève jusqu'à eux. Comptez donc toujours peu sur la capacité, sur le mérite de celui qui se croit digne et capable de tout; cet homme

qui peut tout ne fera rien que convaincre le public de son aveuglement, de son extravagance.

Quel sera donc enfin son sort? C'est lui-même qui se le prépare. Quelque pacifique que soit un cœur, dès qu'on veut le subjuguer de hauteur et le dominer, l'amour-propre s'y réveille, se révolte et s'irrite. La cupidité de Jacques et Jean, dit saint Jean Chrysostome, ranime aussitôt celle des dix autres apôtres. Ils avaient supporté, reprend ailleurs ce saint docteur, ou plutôt même ils avaient respecté les distinctions que leur divin Maître avait déjà faites plus d'une fois des deux frères; mais leur prétention ambitieuse les offense et les choque : *Audientes decem indignati sunt*. Ainsi s'assemble cette nuée de rivaux, de concurrents et d'ennemis, qui forme sur la tête de l'ambitieux une tempête qui tôt ou tard l'écrasera.

La même passion qui vous échauffe en échauffe plusieurs autres. Or, le monde, vous le savez, n'a pas de quoi contenter tous ses désirs. En tendant à son but, votre passion se trouvera donc croisée par d'autres; en se croisant on se choque; du choc des passions naît une flamme qui produit bientôt un incendie dans lequel il faut nécessairement que tous les contendants, un seul heureux excepté, sucombent et périssent.

Le fussiez-vous, ce seul heureux, quelle situation que la vôtre! Nouvel Ismaël, toujours campé, toujours en guerre contre tous vos frères, toujours ou attaquant ou défendant, ayant tout le monde pour ennemi, étant ennemi de tout le monde, quelle situation! Après avoir triomphé de tous vos ennemis, c'est par vous-même que vous périrez peut-être enfin. Le Sage l'a prédit sous divers emblèmes. Vous avez tendu un piége, vous y serez surpris. Sous ces débris de fortune sur lesquels vous vous êtes élevé, se cache une couleuvre qui vous mordra. A force de porter la faux dans la moisson d'autrui et la cognée dans une forêt étrangère, vous serez blessé par vos propres armes. La précipitation, la crainte, peut-être une présomption indiscrète vous font faire une fausse démarche qui vous perd. Enfin, de quelque façon que ce soit, la confusion vient tôt ou tard à la suite de l'ambition; évitez tous les piéges, sortez heureusement de tous les dangers, vous soustrairez-vous aux coups de la main vengeresse du Seigneur?

Des six choses qu'il a le plus en horreur, selon le Sage, se forme l'ensemble qui peint l'ambitieux : un sourcil élevé, des yeux altiers qui décèlent malgré lui l'élévation de ses vues et l'orgueil de son âme : *Oculos sublimes* (*Prov.*, VI); des pieds toujours en mouvement et qui ne se reposent jamais, tantôt par impatience et tantôt par inquiétude; il a besoin partout, partout il intrigue, on le voit partout : *Pedes veloces* (*Ibid.*); des lèvres toujours gardées par une dissimulation profonde, sur lesquelles ne s'échappa jamais le secret du cœur, aussi fausses quand elles louent que quand elles blâment : *Linguam mendacem* (*Ibid.*); des mains avides et toujours aussi promptes à répandre qu'à recueillir, pour cacher sous l'imposant dehors d'un luxe de prince une indigence réelle à peine supportable aux plus simples particuliers, des mains qui dans l'occasion ne ménageront pas le sang même. *Manus effundentes, effundentes sanguinem* (*Ibid.*); un esprit toujours rempli de projets, toujours en travail pour enfanter des systèmes, toujours en souci, en agitation pour les exécuter : *Cor machinans* (*Ibid.*); enfin, un cœur fourbe, traître et parjure, toujours prêt à dégorger le fiel le plus amer, pour diviser tous ceux qui lui pourraient nuire et perdre ses rivaux les uns par les autres : *Qui seminat discordias* (*Ibid.*); oui voilà ce que le Seigneur déteste sur toutes choses, ce que son cœur ne peut supporter; il faut donc que tôt ou tard enfin il les confonde : *Quæ odit Dominus et detestatur anima ejus.* (*Ibid.*)

La conduite de sa Providence est si universelle sur ce point que j'ose assurer, toujours avec le Sage, qu'on ne pourrait guère citer d'exemples contraires. Malgré toute la tendresse de David, Absalon trouvera un Joab dont la lance percera ce cœur dénaturé. Sur la tête de Joab lui-même, malgré tous ses anciens services, Salomon fera retomber tout le sang qu'il a répandu. De Sichem et de Mello sortira le feu vengeur qui dévorera Abimélech, suivant la prédiction de son jeune frère. Le faux prophète par sa mort éclatante et publique confondra les adulateurs de Sédécias et justifiera Jérémie. Tandis qu'Aman triomphe, il s'attaque sans le savoir, à l'épouse de son maître; et après avoir été obligé de rendre à Mardochée les insignes honneurs qu'il croit se décerner à lui-même, il trouve sa dernière destinée sur le gibet qu'il avait fait dresser pour ce rival malheureux. Ah! le Seigneur se suffit à lui-même pour la vengeance. La terre ouvrant son sein engloutira les orgueilleux lévites qui osent disputer la préférence à la maison d'Aaron. Voilà le sort de tous les ambitieux, dont j'ai parlé jusqu'à présent dans ce discours.

Heureux donc, vraiment heureux celui-là seul qui sait assez estimer son état pour s'en contenter, l'honorer assez pour s'en croire honoré lui-même! Ignorant jusqu'à la source d'où les grâces et les faveurs coulent sur nous, il révère les grands et craint les grandeurs. Spectateur tranquille des révolutions qui arrivent sur la scène du monde, il n'y prend d'intérêt que pour applaudir au mérite qu'on récompense, plaindre celui qu'on persécute ou qu'on oublie et s'instruire lui-même à borner ses désirs. Cherchant à être utile sans vouloir dominer, il sait se retirer à temps, dès qu'il aperçoit que ses services deviennent ou désagréables ou inutiles; et, dans une médiocrité innocente, jouit tranquillement de ce qu'il possède et possède sûrement ce qu'il a occasion d'acquérir. Son obscurité même lui fait un abri contre les éclatants revers et les grandes disgrâces.

Mais des charmes si simples ne sont pas

du goût d'un cœur ambitieux. Il est beau, selon lui, de s'exposer et même de tomber. Eh bien, qu'il s'expose ! qu'il donne même à sa bassesse le nom de politique; à son injustice, celui de noble émulation; à sa présomption, celui de grandeur d'âme! Pour l'intérêt public, nous allons cependant tâcher de le corriger et de le guérir malgré lui-même, en instruisant maintenant ceux de qui dépend le succès de ses projets. C'est l'exemple de Jésus-Christ que nous devons leur proposer dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ce n'est pas précisément aux grands, dispensateurs ordinaires des grands emplois et des grands honneurs, que convient ce second point d'instruction. Il n'est presque personne qu'il ne regarde, parce qu'il n'est réellement presque personne qui, soit par ses amis, soit par lui-même, soit par recommandation, soit par office ou par son crédit, ou par son propre emploi, n'influe sur la distribution des faveurs et des grâces, et n'ait par conséquent de quelque manière quelque place en sa disposition. C'est donc à tous que j'adresse ces quatre règles de conduite : 1° Se tenir en garde contre son propre penchant; 2° examiner et même éprouver les talents et les forces; 3° consulter la volonté de Dieu; 4° enfin, en se décidant n'avoir égard qu'à l'intérêt public. La conduite de Jésus-Christ va nous en fournir le modèle.

Ce sont les fils de Zébédée qui, par le canal de leur mère (observez cette circonstance), viennent solliciter auprès de Jésus-Christ les deux premières places de son royaume. Les fils de Zébédée : nous avons déjà remarqué que c'étaient les plus favorisés de ses disciples : Jean en particulier n'est désigné le plus ordinairement dans l'Evangile que sous le nom du disciple que Jésus aimait.

Sur ce titre de l'amitié singulière, dont Jésus-Christ les honorait, quel droit n'avaient-ils pas de tout attendre? Oui, selon l'usage du monde. Mais prenez garde que la distribution des grades et des emplois est essentiellement une partie de la justice. Or, où la justice parle, la vraie amitié doit se taire et se tait en effet toujours. Personne n'est vraiment ami, disait saint Augustin, s'il n'aime d'abord par-dessus tout la vérité et la justice. Comment donc regarder la disposition qui se fait partout des faveurs et des grâces par une amitié de fantaisie, d'intérêt ou de passion?

On se prévient pour ou contre quelqu'un par caprice, et que de sortes de caprices règlent ainsi les rangs dans le monde! Caprice d'imagination : on se prévient par la figure et souvent par l'habit. Caprice de nation et de naissance : être de tel pays ou de tel sang, auprès des uns, c'est un équivalent à tout mérite; auprès des autres, c'est une tache que rien n'efface. Caprice de mode et de coutume : il est un mérite ainsi qu'un langage de mode, des qualités ainsi que des manières de mode, un esprit et même des vertus, par conséquent une réputation de mode : c'est ce dont se plaignait autrefois saint Jacques et ce qui arrive aujourd'hui plus que jamais.

Voyez entrer dans une de ces assemblées où se décident habituellement les fortunes du monde, voyez entrer différents concurrents. Ah! qu'ils ne se donnent pas même la peine de demander : le choix est tout fait dès le premier abord : *Tu sede hic bene.* (*Jac.*, II.) Tous les suffrages sont pour vous, la place d'honneur vous est due, vous dont la physionomie, l'ajustement, la réputation, le pays, le nom seul, ont prévenu en votre faveur : *Tu sede hic bene.* Pour vous, infortuné, qui n'avez pour aïeux que des vertus, pour protecteur qu'un mérite utile et solide, pour titres que des talents antiques et surannés qui ne peuvent servir qu'au bien réel, inutiles pour le plaisir et l'agrément de la société, trop heureux qu'on veuille vous souffrir, demeurez, demeurez debout, attendez; à force d'attendre, toute la grâce que l'on pourra vous faire sera de vous assigner une place aux pieds de votre rival : *Tu sta illic, aut sede sub scabello pedum.* (*Ibid.*)

On se prévient par intérêt et encore plus par passion. L'intérêt, c'est le grand mobile, non-seulement des actions, mais des affections du monde. Rien ne se donne, tout se commerce aujourd'hui : amitié pour amitié, services pour services, faveurs pour faveurs, emplois pour emplois; tout enfin, selon l'ancienne remarque du Sage, tout pour l'or et l'argent. Si vous voulez obtenir quelque chose, ne paraissez donc nulle part les mains vides. S'il est possible, surtout, intéressez pour vous les passions d'un protecteur; c'est encore le plus sûr et le plus court moyen de parvenir. Vous l'emporterez donc, vous, dont on a besoin ou dont on peut avoir besoin dans la suite; surtout, vous l'emporterez infailliblement, vous pour qui l'oracle a parlé. L'intérêt le plus cher, l'intérêt auquel cèdent tous les autres est l'intérêt de la passion; on sera trop heureux de vous servir : *Tu sede hic bene.* Mais vous qui ne pouvez procurer que l'honneur infructueux et la gloire stérile d'avoir su distinguer vos talents et récompenser votre mérite, ne vous attendez qu'à de vains compliments, à d'inutiles protestations d'estime, ou tout au plus à quelques places inférieurs qui vous tiendront toujours dans l'esclavage; *Tu sta illic, aut sede sub scabello pedum.*

Aussi la grande ressource de l'ambitieux est dans un sexe qu'il est ordinairement plus facile de gagner, et dont il est toujours plus difficile de se défendre. Les fils de Zébédée se servent du canal de leur mère pour demander à Jésus-Christ. Sans doute elle méritait des égards, selon la remarque de saint Ambroise, cette femme vraiment forte, qui non-seulement avait abandonné ses deux fils à Jésus-Christ, mais qui elle-même avait tout quitté pour le suivre. Sans doute, il en mérite de même des considérations, des attentions, un crédit même singulier : en général, j'en conviens, il le mérite, ce sexe, sans lequel resterait-il en-

core quelque ressource à l'indigence et peut-être quelque appui à la religion. Que de Debboras, que d'Esthers procurent à l'Etat des Barachs et des Mardochées! Et sans de généreuses Thabites, que de malheureux délaissés! que de prophètes même, sans de vertueuses Sunamites, périraient encore tous les jours dans l'indigence!

Je suis donc bien éloigné de condamner absolument l'influence qu'elles ont sur les événements du monde, et la grande part qu'on leur donne à ses intrigues. Mais aussi qu'il me soit permis de le dire, la bonté de leurs cœurs souvent leur fait illusion. Bethsabée elle-même n'est-elle pas séduite par l'ambitieux Adonias? Sans manquer aux égards qui leur sont dus, il faut donc se tenir en garde contre elles, crainte qu'elles-mêmes ne soient pas assez en garde contre la surprise. Certainement, on ne soupçonnera point Salomon d'un défaut de tendresse et de respect pour sa mère. Il se lève dès qu'il l'aperçoit, il s'avance pour la recevoir; il lui fait placer un trône à côté du sien; il ne se croit pas permis de lui refuser quelque chose. Bethsabée demande donc pour Adonias la jeune Sunamite de David. Elle croit demander une grâce de peu de conséquence : elle ne voit pas que c'est un titre de plus qu'Adonias veut avoir pour remonter au trône. Le sage et jeune monarque le conçoit aussitôt. L'ambitieux, à l'instant même, payera de sa tête la hardiesse qu'il a eue de surprendre la reine, et la cruelle nécessité où il a mis le fils de refuser sa mère. Le bel exemple, Messieurs! voilà celui que je voudrais qu'on prît pour règle dans une infinité de pareilles circonstances.

C'est à peu près ce que fait Jésus-Christ, dans notre évangile. Vous avez peut-être été surpris que Salomé demandant, Jésus-Christ réponde à ses deux fils, non point à elle. C'est par considération, dit saint Ambroise, crainte de l'attrister. Il sait qu'elle n'est coupable que d'un excès de tendresse: il excuse son erreur. La vraie faute est dans ses fils qui l'ont fait agir et parler. Les reproches que mérite une demande si indiscrète ne doivent tomber que sur ceux qui l'ont fait faire.

Pouvez-vous boire le calice que je boirai moi-même: *Potestis bibere calicem?* Eh bien! vous le boirez : *Bibetis*. C'est ainsi qu'avant toutes choses, avant que de s'avancer même à promettre, il faut commencer à examiner les talents et les forces de ceux qui demandent : *Potestis bibere calicem?* mettre même dans l'occasion, s'il est possible, pour les éprouver : *Bibetis*.

Dans l'énumération des désordres que l'Ecclésiaste se plaint d'avoir vus sur la terre, il en est un qu'il rapporte uniquement à une espèce d'erreur, c'est-à-dire, je pense, à la précipitation et à l'inattention de ceux qui sont en place pour distribuer les fortunes : *Est malum quod vidi... quasi per errorem egrediens a facie principis.* (*Eccle.*, X.) Ce désordre, dit Salomon, c'est l'élévation des hommes sans talents, sans mérite; et l'oubli, souvent l'affliction et l'infamie où se trouvent les justes doués de sagesse et de toutes sortes de vertus. Non, ce désordre n'est pas toujours l'ouvrage des passions; l'envie, la jalousie, la malignité du monde n'y ont pas toujours part. C'est le plus souvent une faute d'ignorance : on place sans examiner assez, ou après avoir trop légèrement examiné, sans éprouver : *Malum quasi per errorem egrediens.*

L'autorité, qui que ce soit qui l'ait en main, quelque bornée même qu'elle puisse être, est toujours une émanation de l'autorité de Dieu même; mais elle n'est accompagnée dans les hommes ni de la science ni de la puissance du Seigneur. Dieu voit le fond des cœurs, c'est sur cela qu'il juge; et de plus, quand il place lui-même quelqu'un, à quelque rang qu'il le place, il est le maître de lui donner tout ce qu'il faut pour en remplir les devoirs. Les hommes, toujours aussi faibles qu'aveugles, quelques lumières et quelque puissance qu'on leur suppose, doivent donc s'aider dans leur choix de tout ce qu'ils peuvent fournir d'attention et de réflexion. Sans une inspiration toute singulière, qu'en pensez-vous, Messieurs, n'aurait-ce point été la plus folle imprudence de risquer le salut et la gloire d'Israël, en remettant ses intérêts à un jeune berger qui s'offre à combattre le plus terrible des géants? Eh! que de Davids sans talents, sans expérience, et, ce qui fait le vrai désordre, sans vocation, sont imprudemment et sans examen hasardés contre des Goliaths!

Or, dans cet examen des talents et des forces, gardez-vous surtout de vous en rapporter au témoignage de celui qui demande. L'ambition, vous l'avez vu dans la première partie, est toujours présomptueuse. Vous ne trouverez pas un ambitieux qui, si on veut l'en croire, n'ait étouffé, comme David, des ours et des lions.

Ne vous en rapportez pas même entièrement à des témoignages étrangers; il en est très-peu que la passion ne dicte, et l'amitié n'aveugle pas moins que l'envie. Ecoutez un ami du jeune David : avant même qu'il ait quitté les troupeaux de son père, dans le temps qu'il ne sait encore manier qu'une fronde. Ce courtisan prévenu le fait passer pour un des plus fameux guerriers d'Israël. Ecoutez ses frères d'autre part : ce n'est qu'un jeune indiscret plein d'orgueil, qu'une vaine curiosité conduit, qu'un sot amour-propre fait parler, et que la méchanceté même de son cœur a détourné des devoirs essentiels de son état. Voilà les témoignages du monde.

Pour ne point en être la dupe, éprouvez vous-mêmes, éprouvez les forces, assurez-vous-en par vous-mêmes; et surtout consultez avec foi, avec confiance, consultez longtemps la volonté du Seigneur, vous souvenant humblement que vous n'êtes que ses ministres.

Num coram Domino est christus ejus (I *Reg.*, XVI), disait Samuel envoyé pour sacrer un roi à Israël. Est-ce là, Seigneur,

celui que vous avez choisi ? Le prophète, en effet, croit le voir dans Eliab, l'aîné des enfants d'Isaï ; sa bonne mine, sa taille avantageuse, son air noble et majestueux ont prévenu Samuel en sa faveur. Mais ce n'est point à Samuel, c'est à Dieu même à décider ; et vainement tous les enfants d'Isaï se présenteront successivement au prophète, jusqu'à ce que le Seigneur lui dise : Voilà celui que j'ai choisi : *Ipse est.* (*Ibid.*)

Suspendez votre choix de même jusqu'à ce que le Seigneur ait parlé. Il a différentes voix pour se faire entendre ; il s'expliquera soit par l'une, soit par l'autre, si vous le consultez. Qu'en vain on vous sollicite, on vous presse, que votre cœur même parle en vain, Jésus-Christ vous fournit la réponse que vous devez faire : *Non est meum dare.* Non, ce n'est point à moi à accorder.

Mais comment Jésus-Christ pouvait-il le dire ? demandent les saints docteurs. Toute autorité ne lui appartient-elle pas au ciel et sur la terre ? Son Père ne lui a-t-il pas remis tout pouvoir de juger, de récompenser et de punir ? Oui, mes frères ; mais cet adorable Sauveur voulait nous instruire ; et que d'instructions pour nous dans ces courtes paroles !

Non est meum dare. Ce n'est point à moi à donner ce que vous demandez. Il parle ici précisément en tant qu'homme, dit saint Augustin ; et, en effet, ce n'est point en tant qu'homme qu'il distribue les places de son royaume. Précisément comme hommes vous n'avez de même aucun droit ; celui dont vous jouissez est une participation de la divine puissance. L'humanité ne doit donc influer en rien sur l'usage que vous en faites ; et qui que ce soit qui veuille intéresser votre cœur par des vues humaines, votre réponse vous est toute dictée par Jésus-Christ : *Non est meum dare.*

Non, ce n'est point à moi à vous donner : *Non est meum dare vobis.* Car je ne donne point aux orgueilleux, ajoute encore saint Augustin ; et vos sollicitations, vos instances trahissent votre orgueil. Si vous voulez obtenir ce que vous demandez, changez donc de sentiments et de conduite. Vous voulez être élevés, commencez par être humbles. Oh ! la belle leçon à donner aux ambitieux qui vous obsèdent : Soyez autres que vous n'êtes, et vous aurez : *Alii estote, et dabitur,* dit saint Augustin.

Ce que vous demandez, je le dois à ceux à qui l'a destiné mon Père : *Est meum dare quibus paratum est.* Ce n'est point aux sollicitations, aux instances que je le donne, dit saint Grégoire de Nazianze ; c'est à titre de récompense que le Juge suprême le destine et que je le donne en son nom. Il faut donc, en quelque sorte, vous le donner vous-mêmes en le méritant : *Non est meum dare vobis, sed quibus paratum est.*

Ici, en effet, le mérite seul décide. Le plus digne, quel qu'il soit, vous supplantera, dit saint Jean Chrysostome ; et le plus digne, continue ce Père, c'est celui qui travaille davantage, qui souffre davantage, qui, par l'emploi de ses talents, rend plus de gloire à Dieu, plus de services à la société : quatrième et dernière règle, qui doit vous diriger dans la dispensation de vos faveurs, l'intérêt public.

C'est en condamnant l'abus de la puissance que Jésus-Christ ajoutait que ceux qui l'exercent la rapportent à leur seule utilité particulière. Mais dans l'ordre naturel, surtout dans l'ordre qu'établit une religion sainte comme la nôtre, le plus grand crédit, tout crédit, quel qu'il soit, n'est qu'une charge plus grande. Le premier est le plus redevable à la société ; et l'inégalité des rangs devrait supposer toujours l'inégalité non-seulement des talents, mais même des services : *Quicunque voluerit major fieri, sit vester minister.*

Malheur, s'écriait l'Ecclésiaste, malheur à la terre dont les chefs ne connaissent d'autre occupation que de satisfaire leur intempérance, d'autre usage des dons de la nature que de servir à leur mollesse, et d'autre emploi de leur crédit que d'épuiser de plus en plus et de tyranniser le pauvre ! Terre infortunée, tu ne résisteras pas longtemps aux violentes secousses dont tu seras agitée ! Bientôt on y verra ce qui, selon le Sage et selon l'expérience de tous les siècles, est le pronostic le plus certain, la plus prochaine annonce de la décadence des empires : *Movetur terra et... non potest sustinere.* (*Prov.*, XXX.) Quoi donc ? Messieurs, apprenez-le de Salomon, de ces enfants de la fortune qui, avec une âme basse et servile, tout à coup, sans qu'on sache comment, sortent de la poussière : ... *servum cum regnaverit.* (*Ibid.*) Leur richesse ne fait qu'ajouter à leurs autres vices celui de l'arrogance ; ils oublient leur première condition sans en perdre les sentiments : ... *stultum cum saturatus fuerit.* (*Ibid.*) Eh ! que sera-ce quand on les verra peut-être bientôt à la place de leurs anciens maîtres : *cum fuerit hæres dominæ suæ.* (*Ibid.*)

Tel est, en effet, le dernier malheur dont Isaïe, de la part du Seigneur, menaçait son peuple. A la tête de ce peuple, disait-il, il n'y aura plus personne capable de le soutenir et de le défendre ; dans sa milice, plus de braves et de forts ; dans ses conseils, plus de sages ; dans ses assemblées, plus d'orateurs éloquents. Les jeunes gens sans expérience et sans réflexion se soulèveront contre les vieillards, qu'ils traiteront d'imbéciles ; et, par leur audace présomptueuse, l'emporteront sur eux, tandis que les derniers du peuple, enrichis par leurs concussions et leurs rapines, supplanteront les nobles. Dans toutes les places, enfin, l'on ne verra que des efféminés qui, peu à peu, corrompront tous les arts et toutes les sciences par leur mollesse, et réduiront tout le mérite au seul frivole agréable et voluptueux. Aussi bientôt n'y verra-t-on plus d'artistes mêmes que gagés par la volupté, plus de savants que ligués contre le Seigneur et contre ses œuvres ; et comme enfin l'on ne reconnaîtra plus rien d'utile que ce qui amuse, la grande voie de parvenir sera de flatter, ou de servir,

ou de justifier les passions. C'est pour cela, conclut le prophète, oui pour cela : *Propter hoc*, que ce peuple sera entièrement détruit, et jusqu'à ses derniers rejetons seront déracinés et réduits en poudre, afin qu'il n'en reste sur la terre qu'un souvenir qui serve d'exemple de terreur aux nations futures : *Propter hoc germen eorum ut pulvis ascendet.* (*Isa.*, V.)

Pour prévenir ces horribles malheurs, que fit Ezéchias qui régnait du temps d'Isaïe? que fit Josias ensuite, effrayé des mêmes menaces que le grand prêtre lui fit lire dans les livres de Moïse? Ce fut, Messieurs, de tout remettre en son rang, de tout rétablir dans l'ordre, et de placer partout à la tête des affaires des hommes vraiment propres à les conduire. L'Ecriture nomme avec éloge, comme du temps de Salomon, tous ceux qu'ils choisirent pour chefs dans toutes les parties de l'Etat.

Quelque limité, quelque faible que votre crédit puisse être, quelque inférieures que soient les places dont vous disposez, faites ici deux réflexions, je vous prie. La première est qu'en distribuant les derniers rangs vous produisez, vous désignez d'avance ceux qui doivent remplir les premiers; la seconde, que ce sont précisément les dernières places qui communément ont le plus d'influence sur le bien ou le mal de la société. C'est aux dernières places qu'est renvoyé le soin des menus détails; et n'est-ce pas du menu détail que dépend le succès des plus grandes affaires? En vain le maître ordonne s'il n'a pour l'exécution de fidèles subalternes, et le plus grand malheur du maître est souvent de ne pouvoir même savoir s'il est obéi.

Les vrais zélateurs du bien public ce sont donc ceux que vous devez choisir toujours par préférence; oui, par préférence à ceux mêmes pour qui votre propre cœur vous solliciterait. Que ce soit donc la première qualité que vous recherchiez dans l'examen de ceux qui s'offriront à vous. J'ose ajouter que c'est en leur faveur que se déclarera toujours la volonté de Dieu si vous la consultez.

Pourquoi le Fils de Dieu lui-même est-il descendu sur la terre? Belle réflexion qui termine notre évangile, et qui me semble bien propre à conclure ce discours dont elle renferme en deux mots tout le fruit. Ce n'est point pour être servi, mais pour servir, dit-il lui-même, et pour sacrifier sa vie à la rédemption du monde. Et nous, mes frères, nous, pourquoi serions-nous ici-bas? Dites-nous donc ce que vous cherchez, ambitieux, demande saint Jean Chrysostome. C'est sans doute de l'emporter, d'exceller sur les autres. Eh bien! choisissez la place, quelle qu'elle soit, fût-ce la dernière, où vous serez le plus utile; c'est là que vous serez vraiment grand. Car enfin arrivé au faîte même des honneurs, quel fruit compteriez-vous donc en retirer? Vous n'y mériteriez d'estime qu'autant que vous sauriez vous y sacrifier vous-même à l'avantage de ceux que vous dominerez. Dure leçon, sans doute, reprenait saint Jérome; mais que répondre à l'exemple dont elle est appuyée? poursuit ce Père. C'est ainsi que le Fils de l'homme est venu sous la forme d'esclave pour se faire en effet le serviteur de tous et la victime de tous : *Filius hominis venit ministrare et animam dare.* (*Matth.*, XX.)

Disciples de ce Dieu serviteur et victime, en quoi ferons-nous donc consister encore la grandeur et la gloire? dit Origène. Cet appareil éclatant et pompeux, cette multitude d'esclaves rampants ou prosternés, ces hommages, ces respects, cet encens, ces éloges; ah! ce n'est que le spectacle de la grandeur, le fantôme de la gloire. A l'exemple de Jésus-Christ, être affable, accessible aux plus petits, ne rebuter personne, chercher toutes les occasions de rendre toutes sortes de services, faire du bien à tous, et n'avoir de prédilection, de préférence que pour ceux qui sont le plus dans le besoin, s'oublier entièrement soi-même, et si l'occasion se présente dévouer sa santé, son repos, sa fortune, sa vie même au bien public : *Ministrare et animam dare;* c'est ainsi qu'on mérite les premières places sur la terre; c'est ainsi, ajoute saint Jean Chrysostome, qu'on les obtient infailliblement dans les cieux, où nous conduise, etc.

SERMON XII.

Pour le jeudi de la seconde semaine de Carême.

SUR L'ÉVANGILE DU MAUVAIS RICHE.

Homo quidam erat dives, qui induebatur purpura et bysso, et epulabatur quotidie splendide; et erat quidam mendicus nomine Lazarus, qui jacebat ad januam ejus. (*Luc.*, XVI.)

Il y avait un riche dont les vêtements ordinaires étaient la pourpre et l'écarlate, et qui faisait tous les jours de grands festins. A sa porte était un mendiant nommé Lazare.

Quel contraste, Messieurs, nous est ici présenté dans l'Evangile! D'une part, un riche dans toute l'étendue du sens que ce mot peut avoir, superbement vêtu d'écarlate et de pourpre, toujours dans les joies et dans les festins; de l'autre, un pauvre si misérable que son nom semble ne nous avoir été conservé que pour passer comme en proverbe et signifier la misère même. Ici rien ne manque au luxe le plus superflu; là tout manque au plus absolu nécessaire. Ici donc enfin tous les biens, là tous les maux assemblés.

Mais à peu de chose près, n'est-ce point là le spectacle que la scène du monde offre sans cesse à nos yeux? Quel partage des biens de la nature! Tout d'un côté, rien ou presque rien de l'autre. Et ce qui doit, ce semble, étonner encore davantage, c'est que trop ordinairement c'est le vice qui habite sous les lambris dorés, tandis que la vertu languit sous le chaume et sur la paille. C'est Lazare, un des plus dignes enfants d'Abraham, qui périt de besoin à la porte d'un riche, si méprisable devant Dieu, dit saint Jean Chrysostome, si indigne de vivre que Jésus-Christ n'a pas même daigné en prononcer le nom.

Vous êtes véritablement toujours juste, ô mon Dieu! s'écriait à ce sujet le prophète Jérémie : *Justus quidem tu es, Domine.* (*Jerem.*, XII.) Qui oserait entrer en dispute avec

vous et vous demander compte de votre conduite? *Justus es... si disputem tecum.* (*Ibid.*) Mais enfin la plainte que j'ose vous adresser aujourd'hui a du moins quelque apparence de justice : *Verumtamen justa loquar ad te.* (*Ibid.*) Père commun de tous les hommes, avez-vous pu traiter si différemment vos enfants? Et quand même cette inégalité entrerait dans le système de votre Providence générale, était-ce à l'impie que vous deviez prodiguer vos faveurs?

Voilà, Messieurs, un scandale dont furent frappés et presque abattus les plus grands et les plus saints personnages de l'ancienne loi. J'avoue, disait David, que j'en ai été ébranlé, et ma faible raison en a presque chancelé dans la foi d'une Providence. Tous mes sens en ont été troublés, ajoute Job, et je ne sais quel frémissement d'indignation cette pensée a porté dans ma chair et a répandu dans tous mes os. Cependant, Messieurs, ces illustres et saints persécutés ne tardèrent pas à se calmer eux-mêmes. Ils entrevirent du moins l'économie cachée de cette Providence supérieure, et bientôt, animés d'une confiance respectueuse, ils se soumirent humblement et même avec action de grâces à ses ordres les plus rigoureux.

Ainsi peut-on le remarquer encore tous les jours, reprend saint Jean Chrysostome; le pauvre assez communément bénit Dieu de sa pauvreté, et c'est le riche qui prend occasion de sa richesse même pour accuser la Providence des maux qu'il fait souffrir au pauvre. Excès d'ingratitude, d'inhumanité, d'irréligion que je voudrais aujourd'hui confondre.

Vous accusez la Providence du désordre que produit dans le monde le partage inégal des biens. Ah! mauvais riche, ce n'est point la Providence qu'il faut accuser, c'est vous-même. La Providence un jour saura bien se justifier. L'évangile que nous lisons aujourd'hui m'a fourni cette double idée. Vous, pauvres, vous y trouverez une consolation solide, et puissiez-vous y trouver un soulagement réel à vos maux! Je dis donc : ce n'est point la Providence, ce sont nos passions qui font le désordre dont vous vous plaignez, mes frères; vous le verrez dans la première partie. Mais la Providence un jour pour se justifier le punira ce désordre avec éclat; ce sera le sujet de la seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est certain, dit saint Jean Chrysostome, que l'inégalité des fortunes est un des traits les plus brillants de la sagesse de Dieu dans le gouvernement du monde. Cette inégalité est comme le lien de la société même. Une société de riches seuls ne pourrait non plus subsister qu'une société de pauvres seuls. Tous les ministères ne peuvent être les mêmes; un besoin mutuel doit nous unir tous ainsi que les différents membres d'un même corps, selon la belle réflexion de saint Paul. Il faut donc que chacun mettant du sien pour le bien général de la société, chacun paye et chacun soit payé pour ce qu'il reçoit et ce qu'il rend de services. Or, ce système suppose évidemment l'inégalité des richesses ainsi que des honneurs, du pouvoir et des talents mêmes. Prenez donc garde, Messieurs, que le désordre n'est pas qu'il y ait des riches; de même qu'il n'est point contre l'ordre qu'il y ait des génies lumineux et sublimes aussi bien que des esprits simples et faibles. Mais comme ce serait un vrai désordre que ces soleils de la nature humaine, si j'ose ainsi parler, concentrassent au dedans d'eux-mêmes le foyer de lumière qu'ils possèdent et n'en prêtassent rien aux globes opaques et ténébreux qui roulent dans leurs sphères. Ainsi le vrai désordre c'est que le riche ne soit riche que pour lui seul; que le pauvre soit délaissé dans son besoin, en un mot, que Lazare meure de faim à la porte d'une maison de bonne chère. Mais ce désordre vient-il de la Providence? Non, non, je l'ai dit, Messieurs, et vous allez le voir dans le détail : ce sont nos passions qui le font, ce désordre. 1° C'est notre injustice : nous ne nous croyons pas obligés à soulager les pauvres. 2° C'est notre cruauté : nous ne croyons pas qu'ils aient besoin ou peut-être même qu'ils méritent d'être soulagés. 3° C'est notre luxe et notre mollesse : nous ne nous croyons pas en état de les soulager.

Approchez donc et voyez, qui que vous puissiez être, voyez ce pauvre, ce Lazare, par exemple, dont parle notre évangile; le voilà qui périt de besoin à la porte du riche. D'abord, de grâce, dites-moi : faut-il donc que ce malheureux en effet périsse? Et pourquoi périrait-il? pourquoi même languirait-il plutôt que le riche? Créature comme lui de l'Etre suprême, enfant de sa providence, honoré du titre de son adoption, en naissant il apporta autant que lui; en mourant celui-là n'emportera pas davantage. Aussi tous les biens naturels ne leur sont-ils pas communs à tous deux? Le soleil éclaire également et l'un et l'autre; la terre leur doit donc également à tous deux leur subsistance. Ils en sont sortis pareillement, ils y rentreront de même. Voyez, disait Jésus-Christ, les oiseaux et les bêtes des champs, le Père céleste ne les nourrit-il pas? Sa Providence attentive s'étend jusque sur l'herbe et sur les fleurs de vos prairies; le plus inutile des êtres éprouve la tendresse de ses soins. N'y aurait-il exception que contre l'homme, le plus parfait et le plus beau de ses ouvrages? Sans doute cette exception serait injuste. Elle est réelle cependant, répondez-vous. Où sont les biens du pauvre? où est le patrimoine que son Père, le Père commun de tous lui a donné? où est son héritage? Les voici, Messieurs, écoutez-moi.

Il ne manquera pas de pauvres dans la terre que vous habiterez, dit le Seigneur. Souvenez-vous qu'ils m'appartiennent par les mêmes titres que vous m'appartenez vous-mêmes. Je suis leur Père, ils sont vos frères. Craignez donc le Seigneur, afin qu'ils trouvent au milieu de vous leur subsistance. Car

je vous en avertis, c'est vous que j'ai chargés de leurs besoins; c'est à vous que j'en demanderai compte.

Aussi, selon la remarque de saint Jean Chrysostome, quand ensuite le Seigneur, par la bouche de ses prophètes, reproche à son peuple la misère des pauvres, comment s'exprime-t-il? Vos rapines, dit-il, crient dans vos greniers et dans vos coffres contre vous. Vos rapines! Et pourquoi? Isaïe l'explique. La terre a produit abondamment ses fruits, plusieurs de vos frères cependant souffrent encore. C'est leur patrimoine que vous gardez injustement dans vos maisons; car tout ce que vous avez au delà de votre entretien nécessaire, conclut saint Jean Chrysostome, n'est à vous qu'autant qu'aucun de vos frères n'en a pas besoin. Et pourquoi, disait saint Paul, les uns regorgeraient-ils de biens, tandis que les autres manqueraient du plus absolu nécessaire? Non, non, poursuit l'Apôtre; l'ordre veut que, du moins par rapport aux besoins essentiels, tout soit égal : *Ut fiat æqualitas* (II *Cor.*, VIII); en sorte que celui qui n'a rien ne souffre point de son indigence, et que pour cela celui qui a trop n'abuse pas de son abondance : *Ut fiat æqualitas, sicut scriptum est, qui multum non abundavit, et qui modicum non minoravit.* (*Ibid.*)

Mais approfondissons davantage, Messieurs, cette économie de Providence. Car enfin, reprend saint Jean Chrysostome, celui qui vous a fait riche ne pouvait-il pas sans vous pourvoir aux besoins des pauvres? Pourquoi donc a-t-il remis leur sort entre vos mains? Par la même raison que, après avoir quelque temps nourri miraculeusement son prophète, ensuite il le renvoie à une sainte veuve, qu'il charge de sa subsistance. Est-ce pour son prophète ou pour la veuve même?

Le riche et le pauvre se sont rencontrés, disait le Sage; considérons-les un moment, comme en effet l'Evangile nous les représente aujourd'hui à côté l'un de l'autre. Lazare manque de tout; c'est pour cela que la Providence l'a placé à la porte d'un riche : *Dives et pauper obviaverunt sibi.* (*Prov.*, XXII.) Riche, ne croyez pas que ce soit pour vous seul; c'est pour ce pauvre autant que pour vous que le concours de mille hasards apparents, mais ménagés par la divine Providence, vous a fait riche. C'est pour lui autant que pour vous que la rosée du ciel fertilise vos campagnes, et que la bénédiction du Père commun se répand sur vos entreprises et fait fleurir votre commerce. Dans vos coffres est donc le fonds qui doit nourrir le pauvre; c'est injustement que vous le détournez à d'autres usages. Ces ameublements superbes, ces vêtements d'écarlate et de pourpre, ces splendides festins : voilà donc ce que Dieu destinait à l'entretien nécessaire et à la nourriture de ce Lazare. Pourquoi? Je ne dis plus : parce qu'étant frères, enfants tous deux d'un même Père, il était juste que le nécessaire de l'un fût pris du moins sur le superflu de l'autre; je ne dis plus : parce que celui de qui venaient tant de richesses avait expressément ordonné cette compensation équitable. Je vais plus loin; suivez-moi.

Le riche, enivré de sa prospérité, dit saint Pierre Chrysologue, esclave plutôt que possesseur de ses richesses, commençait à oublier l'auteur de sa fortune, il commençait à s'oublier lui-même. C'est pour cela que la Providence miséricordieuse de son Dieu amène à sa porte un pauvre : *Dives et pauper obviaverunt sibi.* Dans le dénûment où il le voit, quelle frappante leçon de la vanité de ses biens et du néant de sa vie même! Mais il se distrait, il s'aveugle en quelque sorte pour ne point voir la misère de ce malheureux : de là, oui, j'ose le dire, continue saint Pierre Chrysologue, de là tous les fléaux dont Dieu accable Lazare, pour en faire un objet plus touchant, auquel ne puisse résister le cœur le plus insensible. Ah! qu'en penserez-vous, Messieurs? Si le riche, enfin attendri, fût rentré dans les sentiments d'humanité et de religion, lequel eût été plus redevable à l'autre?

Telle est, en effet, reprend encore saint Jean Chrysostome, la conduite habituelle de Dieu à notre égard : il n'a fait les pauvres que pour l'instruction et le besoin des riches, comme il a fait les riches pour le besoin et l'entretien du pauvre : *Dives et pauper obviaverunt sibi.* Riches, vous regorgez, en effet, du frivole superflu, et vous manquez du véritable nécessaire; vous abondez de la graisse de la terre, et vous manquez de la rosée du ciel. Oui, certainement vous en manquez, et vous en manquerez toujours, jusqu'à ce que vous l'achetiez, en quelque sorte, du pauvre. Lui seul, en effet, peut vous le procurer; en recevant d'une main, il donne donc de l'autre. Votre devoir est de donner, le sien est de prier; et sa prière pour vous, toujours efficace, vous fait échanger le ciel pour la terre. En un mot, la Providence veut nous sauver tous : voilà le but général, ou plutôt l'unique but de son système : le pauvre par la patience, le riche par la charité; le pauvre par le détachement forcé des biens de la terre, toujours trop dangereux pour le salut, le riche par un détachement volontaire qui l'en dépouille en faveur des pauvres.

C'est pour cela surtout qu'il les rassemble, qu'il les fait rencontrer et les uns et les autres à la porte de nos temples ou dans nos temples mêmes : *Dives et pauper obviaverunt sibi.* A quoi pensez-vous, mes frères, de vous plaindre qu'ils vous y poursuivent, qu'ils vous importunent et vous distraient jusqu'au pied des autels? Qu'y venez-vous donc faire? demander à Dieu ses grâces? Eh bien! c'est pour cela que les pauvres viennent s'y présenter à vous. Ils en sont pour vous les dispensateurs de ces biens célestes, ainsi que vous l'êtes pour eux des biens de la terre; en sorte, dit l'Apôtre, que si votre abondance des biens terrestres supplée à leur indigence, votre indigence des biens spiri-

tuels est à son tour soulagée par leur abondance.

Ils vous sont donc bien plus utiles que vous ne pouvez le leur être. Aussi savez-vous sous quelle idée je me les représente, ajoute encore notre saint docteur? Nous sommes ici-bas dans une guerre continuelle; les sauvegardes qui veillent à notre défense, les soldats qui combattent pour nous, qui, aux dépens de leur repos, par mille travaux et mille souffrances, nous gagnent la victoire, mes frères, ce sont les pauvres. Que j'aime à voir cette armée, pour ainsi parler, en bataille, surtout dans nos temples! Ayons-en soin, entretenons-la, veillons exactement à sa subsistance, si nous voulons vaincre. Elle s'arme, en quelque sorte, de nos bienfaits pour désarmer la justice du Seigneur, trop souvent et trop justement irritée contre nous, et triompher de sa colère. Arrive-t-il des temps de calamité et de disgrâce? c'est l'effet des avantages que nous avons laissés prendre sur nous à l'ennemi, c'est la punition de nos péchés. Et remarquez ici même la bonté de notre Dieu : les pauvres alors se multiplient; ce sont nos forces qui redoublent pour nous donner moyen de réparer nos pertes. Est-ce dans le temps que la guerre est la plus vive qu'on néglige les armées? Quelle inconséquence donc de faire du malheur des temps un prétexte pour négliger les pauvres! C'est alors surtout que le prophète nous crie : *Rachetez vos péchés par des aumônes* (*Dan.*, IV); c'est alors surtout que Jésus-Christ nous dit : Faites-vous des amis avec vos richesses; c'est alors surtout que l'Apôtre nous ordonne d'apaiser le Seigneur par des sacrifices redoublés de charité et de bienfaisance. O le bel accord de miséricorde et de justice dans le système de notre Dieu, qui fait ainsi rencontrer et le riche et le pauvre! *Dives et pauper obviaverunt sibi.*

Mais à qui tenons-nous ce langage? Le riche voluptueux, tel que celui que nous peint l'Evangile, distrait par ses plaisirs, ne l'entend pas. Nous ferons-nous mieux entendre, dit saint Jean Chrysostome, de cet avare qui, pauvre lui-même par sa naissance, n'est riche que de ses brigandages, qui, sans titre et sans nom, ne s'est rendu fameux que par son industrie à s'enrichir, et n'a d'autre mérite, en effet, que l'opulence? Conviendra-t-il de l'obligation de donner, cet homme qui, sans cesse joignant héritage à héritage, semble vouloir seul envahir toute la terre; à la cupidité duquel ce qu'il possède ne peut suffire, et les possessions mêmes d'autrui ne peuvent mettre de bornes? Sentira-t-il qu'il n'est riche que pour autrui, cet homme qui n'est pas même riche pour lui-même, qui conserve avec autant de sollicitude qu'il acquiert, soupire le jour pour amasser, soupire la nuit crainte de perdre, et, se permettant tout pour remplir son trésor, ne se reproche rien que ce qu'il est forcé d'en ôter pour lui-même. A force de raisonnements cependant convainquons-les, et les uns et les autres; la cruauté vient à l'appui de l'injustice; on ne voit point de besoins réels à soulager.

Point de besoins réels? Ah! cruels, ouvrez les yeux. Il n'a pas besoin, ce Lazare qui n'a d'autre toit que le ciel, d'autre lit que le seuil de votre porte, d'autre vêtement, s'il est permis d'ainsi parler, que ses blessures et ses ulcères, d'autre soulagement que celui qu'il reçoit de vos animaux domestiques, mille fois plus humains que vous? Il n'a pas besoin, ce malheureux affamé qui, pour toute nourriture, ne vous demande en grâce que les miettes qui tombent de votre table? Il n'a pas besoin ce cadavre animé, à peine respirant, tombant déjà d'avance par lambeaux en pourriture? Les plaies qui couvrent tout son corps, dit saint Pierre Chrysologue, sont autant de bouches bien plus éloquentes pour exprimer sa misère, que ses gémissements mêmes et ses cris.

Je l'avoue, Messieurs, tous ceux pour qui nous sollicitons votre pitié ne sont pas dans cet état de dénûment et de douleur. Mais, quoi! pour vous attendrir, faut-il donc que réellement on expire? Mais la plupart, dites-vous, sont des imposteurs, indignes de toute compassion. Hélas! n'est-ce pas peut-être un Lazare que les anges sont sur le point de porter dans le sein d'Abraham que vous calomniez ainsi?

Ce sont des imposteurs, indignes de pitié! Ah! ne craignez-vous pas, en proférant ces mots, dit saint Jean Chrysostome, que la foudre enflammée ne tombe du ciel et ne vous consume? Pardonnez-moi, Messieurs, je ne puis modérer le transport d'indignation qui me saisit. En vérité, qu'il vous sied bien, riches du siècle, tout échauffés peut-être encore par les fumées de la débauche, rassasiés et presque suffoqués de bonne chère, disons du moins, au centre de vos appartements, ou la commodité dispute le prix à la richesse, environnés de tas d'or et d'argent, toujours à même de vous dédommager par toutes les ressources de la mollesse des fatigants travaux que vous impose votre cupidité; ainsi dans le sein même de l'abondance et de la volupté, qu'il vous sied bien de philosopher austèrement sur les besoins des pauvres, et de moraliser sur leurs vices!

Quoi! pour un vil morceau de pain, continue le même saint docteur, vous traitez d'imposteur un misérable, et vous examinez rigidement toute sa conduite? Mais ils feignent ordinairement, dites-vous, une indigence et des maux qu'ils n'ont pas. Hélas! s'ils feignent, c'est à votre honte plutôt qu'à la leur. Cœurs inhumains, ils cherchent à vous attendrir; vous-mêmes, rougissez de les réduire à ces bas artifices. Si vous donniez facilement, ils n'y recourraient pas : preuve qu'ils ont besoin, c'est qu'ils y recourent; sans un besoin pressant, extrême, qui voudrait s'avilir jusqu'à faire ce triste et déshonorant personnage.

Cependant, vous ne voyez point de besoins réels à soulager. Eh bien! entrez, mes frères, entrez dans ces prisons, où l'op-

probre et l'infamie se joignent à la disette et à la douleur pour accabler l'humanité de tous les maux ensemble. Ce sont, dites-vous, des criminels qui méritent ce qu'ils souffrent. Ah! combien de fois l'apparence du crime s'y trouve-t-elle confondue avec le crime même? Mais je les supposerai aussi criminels qu'ils le paraissent; que vous importe à vous, mes frères? Ils ont leurs juges; êtes-vous chargés de les punir?

Que préjugerez-vous donc de cette pensée de saint Jean Chrysostome? Il prétend que l'aumône véritable, ce qui mérite plus proprement le nom d'aumône et touche plus sûrement en notre faveur le cœur de Dieu, c'est la miséricorde qu'on exerce envers les criminels et les pécheurs. Pourquoi? que la raison en est belle et touchante! parce que c'est la miséricorde qui ressemble davantage à celle de Dieu pour nous.

Ignorez-vous, disait notre divin Maître, de qui vous êtes fils? D'un Père... Ah! quel Père? Son soleil se lève également sur les pécheurs ainsi que sur les justes; et sa rosée fertile ne distingue pas les gens de bien et les impies. Vous-même comment vous traite-t-il tous les jours? Etes-vous moins coupable envers lui que ces malheureux, quels qu'ils soient, ne le sont envers vous ou envers la société même? Rentrez dans votre conscience et rendez-vous justice; vous avouerez certainement que vous n'userez jamais à leur égard d'autant d'indulgence que votre Dieu en a pour vous. Quand vous venez vous prosterner à ses pieds, vous rebute-t-il comme un criminel indigne de toute grâce? Quel droit n'aurait-il pas de le faire! Vous dit-il que vous êtes un imposteur qui avez promis cent fois ce que vous n'exécutez jamais? Vous reproche-t-il le sang de son Fils, que vous avez réellement versé et que vous profanez encore tous les jours? Aussi, lui dites-vous de ne point se souvenir de vos iniquités; ne vous souvenez donc point de celles de vos frères. Ils ont besoin, voilà leur titre; et ce titre suffit pour leur donner droit, un droit légitime sur vous.

Vous demandez des besoins réels. Eh bien, venez, entrez dans ces asiles que la charité publique a préparés à la misère. C'est un mal supportable, quand la santé du moins est en état de porter le poids de l'indigence; c'est un mal encore plus supportable, quand la richesse vient au secours de la douleur. Mais l'excès du malheur, que ces tristes lieux nous représentent, c'est l'infirmité jointe à la pauvreté. Etre à la merci d'autrui et ne rien pouvoir pour soi-même, être dénué de tout et de l'usage même de son corps, sans ressource du côté de la nature autant que du côté de la fortune, sans biens et sans forces, sans soulagements qu'on puisse se procurer ou qu'on puisse exiger : ah! que sais-je? Que prétends-je décrire? Entrez vous-mêmes et voyez; vos yeux vous le peindront bien plus éloquemment que moi. Vous faut-il des besoins plus réels? Ou quel prétexte votre cruauté fournira-t-elle encore à votre injustice?

On n'y manque pas, dites-vous. Non sans doute, grâce à votre providence, ô mon Dieu, grâce à quelques âmes généreuses, que vous suscitez pour y pourvoir. On n'y manque pas; mais est-ce vous qui y contribuez? Il est des fonds, ajoutez-vous pour y fournir. Arrêtez : c'est votre cupidité qui parle, et j'en appelle à vos réflexions. Quels sont-ils donc ces fonds, sinon votre charité? Que dis-je, votre charité? S'il n'en était point d'autres, que deviendraient bientôt ces saints établissements? Quels sont-ils donc ces fonds? De grâce, demandez-le à ceux qui consacrent si noblement leurs soins à y pourvoir; et quand ils vous montreront ce que saint Jean Chrysostome s'offroit à montrer à son peuple : les dépenses excédant toujours monstrueusement les recettes, vous conclurez sans doute avec ce saint docteur que c'est un miracle de la Providence. Mais moi, j'en concluerai contre vous que ce miracle même sera certainement un jour le titre le plus authentique de votre condamnation au jugement de Dieu.

Quoi donc! après vous avoir comblés de toutes sortes de biens, le Seigneur, pour nourrir vos frères, est encore obligé de recourir à des miracles. Ah! malheur à vous, s'écriait saint Jean Chrysostome, riches et princes de Samarie, malheur à vous, s'il faut qu'il en coûte un miracle au Seigneur pour nourrir son prophète!

En effet, Messieurs, c'est une pauvre veuve de Sarepta qui fait subsister Elie. Le Sage l'avait dit, saint Jean Chrysostome en faisait la remarque parmi son peuple, et nous le voyons, en effet, tous les jours de même parmi nous, que les plus aumôniers, les plus charitables, ce sont les pauvres mêmes. Des artisans accablés de toutes sortes de charges, et n'ayant d'autre revenu que le travail de leurs mains, trouvent de quoi donner toujours; et les riches ne sont jamais en état de rien faire. N'est-ce pas là surtout le vrai désordre?

Hélas! mauvais riche, ce malheureux ne vous demande que les miettes de votre table. Les miettes de votre table, mes frères, c'est ce qui se perd tous les jours dans vos maisons. Quelle ridicule indécence, que par un faux air de grandeur, ce qui ferait la nourriture et les délices mêmes de tant de malheureux périsse en vil rebut et sous les pieds d'un domestique, devenu par votre délicatesse aussi fastidieux que vous! Les miettes de votre table, c'est ce qui se consume de jour en jour, sous vos yeux en pure perte. Quelle fureur, que tant d'étoffes précieuses soient rongées par les vers et par la poussière, tandis que les membres de Jésus-Christ restent sans vêtements! Les miettes de votre table, c'est ce que vous prodiguez habituellement, plutôt ce que vous prostituez aux usages les plus déraisonnables. Quelle indignité, qu'un homme, votre semblable, languisse de faim à votre porte, et

qu'il ne soit rien d'assez délicat, rien de trop précieux pour vos animaux de caprice!

Mais allons plus loin. Pensez-vous qu'en les consacrant à la charité, ces miettes, pour ainsi parler, de votre table, pensez-vous que ce serait assez? Si le mauvais riche, dont parle l'Evangile, ouvrant son cœur à une si faible compassion, eût écouté la prière de Lazare, Lazare lui-même eût été content, sans doute; mais le Seigneur l'eût-il été? Le riche croit toujours assez faire; il faut le détromper. Il craint de manquer lui-même; il faut le rassurer. Il ne se trouve point de superflu à donner; il faut le lui montrer.

L'exacte et précise mesure de votre charité, ce sont les besoins des pauvres; tant qu'il reste, en effet, des besoins, ne vous flattez pas d'assez faire. Or, pour les besoins que nous avons sous les yeux, de quelle utilité peuvent être des aumônes si légères, que ce que vous donnez, pris sur la masse de vos biens, est à peine, dit saint Jean Chrysostome, un verre d'eau puisé dans l'Océan. Et vous demandez au Seigneur, poursuit ce Père, d'avoir pitié de vous selon sa grande miséricorde. Osez-vous bien le dire? Celui qui y a droit, c'est ce juste qui, comme dit le Prophète, ne se contente pas de donner, mais qui répand à pleines mains. Celui qui y a droit, c'est le fidèle qui, comme dit l'Apôtre, sème avec abondance dans le sein du pauvre, et dont la bénédiction sur l'indigent ressemble aux bénédictions du Seigneur même. Celui qui y a droit c'est celui qui, selon le précepte de l'Ecclésiastique, inculqué par saint Paul, ne connaissant dans sa fortune d'autre avantage que celui de pouvoir en faire part, donne avec plus de joie qu'il n'acquiert, donne avec le plaisir d'un homme qui s'acquitte, et sanctifie ses dons par l'allégresse avec laquelle il les prodigue. Mais ces dons d'avarice, comme l'Apôtre s'exprime, arrachés par importunité, comme de force, ou lâchés tristement et presque à regret avec réserve, autant ils font peu pour le soulagement de l'indigence, autant ils feront peu pour vous auprès de Dieu.

Eh! qu'est-il donc besoin d'accumuler, comme vous faites sans cesse, profits sur profits, revenus sur revenus, contrats sur contrats. Mes frères, amassez, à la bonne heure, pourvoyez prudemment à l'avenir et pour vous et pour vos enfants; je ne dis pas encore : pourvoyez à un avenir qui ne finira pas; mais je dis : pourvoyez, j'y consens, je vous y invite, je vous y exhorte, pourvoyez à l'avenir de cette vie même; procurez-vous, procurez à vos enfants des créances sûres; choisissez Dieu pour débiteur.

N'est-il pas assez puissant pour vous tranquilliser, disait encore saint Paul? Celui qui fournit la semence à celui qui sème, peut bien vous rendre au centuple ce que vous lui donnez; et il vous promet de le faire; afin, continue l'Apôtre, que, toujours riches de plus en plus, vous soyez de plus en plus charitables. Outre la parole expresse de Dieu, pour achever de vous rassurer, faut-il l'expérience? Interrogez David. Vous croyez, dit-il, vous enrichir, établir solidement votre fortune en plaçant vos trésors sur les plus opulents d'entre les opulents du siècle. Ah! que de fortunes bâties sur ces fondements ruineux se renversent tous les jours! Le pécheur emprunte et il ne paye pas : *Mutuabitur peccator et non solvet.* (*Psal.* XXXVI.) Mais de quelque façon que cela arrive, il arrive au contraire toujours que le juste, sensible aux maux de ses frères, jamais ne manque de biens suffisants pour exercer sa charité, sans s'incommoder lui-même : *Justus autem miseretur et tribuet.* (*Ibid.*) J'en ai fait la remarque dès ma plus tendre enfance, continue le Roi-Prophète; et jusqu'à l'extrême vieillesse où je suis arrivé, dans tout le cours de ma vie, je n'ai point vu un seul homme charitable laisser des enfants dans l'indigence. Voyez, en effet, reprend saint Jean Chrysostome, dans cette affreuse famine qui afflige le royaume de Samarie, les greniers des riches, les magasins des princes et du monarque même s'épuisent; mais la petite provision d'une veuve charitable ne s'épuise pas.

Que c'est d'ailleurs un revenu sûr, un inépuisable fonds pour vous, pour vos enfants, et surtout pour les pauvres, que cette sage économie que l'Apôtre en pareille occasion prescrivait aux premiers fidèles. Aujourd'hui l'on ne peut rien, ou presque rien pour les pauvres; en serais-je surpris? Les bienséances prétendues d'état et de condition absorbent tout; eh! quels revenus pourraient y suffire?

Vous demandez, mes frères, ce que vous pouvez selon votre état donner aux pauvres; eh bien, écoutez, je vais vous le dire. C'est ce que vous employez tous les jours à offenser Dieu et à vous perdre. De toutes parts, autour de vous, sur toute votre personne, brillent comme à l'envi l'or, l'argent et la soie, perles et pierreries de toutes espèces; la nature n'a rien de trop rare pour fournir à vos usages les plus communs et les plus vils. J'ose avancer, Messieurs, qu'en ameublements, en vaisselles de toutes sortes, en équipages, en parures frivoles pour vous, pour vos enfants et vos animaux mêmes, il se consume par an, dans cette ville, plus de métal précieux qu'il n'en faudrait pour fournir abondamment à la nourriture de tous les pauvres. Et vous me demandez ce que vous pouvez donner dans votre état! Ah! les états étaient les mêmes parmi nos pères qu'ils sont parmi nous et quelle différence entre leur manière de vivre et la nôtre!

Ce que vous pourriez donner selon votre état? C'est surtout, dit saint Jean Chrysostome, ce que vous prostituez habituellement à l'entretien de ces troupes d'hommes perdus de mœurs et d'honneur, qui font métier de vous séduire et de vous corrompre, et dont tout le talent, tout l'art et tout le mérite est, en effet, de vous inspirer toute la licence de leurs esprits et toute la mollesse de leurs cœurs. Ah! c'est pour les détourner de cette profession abominable, continue le saint docteur, que vous devriez prodiguer

s'il était nécessaire, toutes vos richesses. Quoi? Ces inventions vraiment diaboliques ont plus de pouvoir sur vous ou plus d'attraits que les promesses de votre Dieu. Qu'on vous annonce un acteur nouveau, ou dans vos concerts, ou sur votre théâtre (c'est toujours saint Jean Chrysostome qui parle), ah! pour l'entendre, rien ne vous coûte; et tandis que vous courez en insensés livrer votre cœur et vos sens à la douce séduction que vous en attendez, qu'il s'offre à vous, ou qu'on vous montre d'autre part de pauvres citoyens qui, à force de se rendre utiles, se sont épuisé la santé, ou dont un hasard malheureux a déconcerté toute l'industrie, qui, rétablis, feraient encore la force et la gloire de l'Etat, votre froide compassion pour eux se borne à quelques souhaits stériles, comme disait saint Jacques. Ils vous demandent, ou l'on vous demande pour eux de quoi les vêtir, de quoi les nourrir, de quoi les rétablir ou les soulager; et vous répondez tristement, d'un air distrait, que vous souhaitez qu'ils en trouvent. Vous souhaitez qu'ils en trouvent! Ah! s'écriait saint Jean Chrysostome dans la juste indignation dont il se sentait saisi, on nous demande après cela pourquoi il y a un enfer... Peut-il y avoir assez de supplices et d'assez grands supplices pour punir un pareil désordre? Voyons donc comment en effet Dieu le punira. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La vraie solution, pour justifier la Providence sur les désordres que l'on croit voir dans le gouvernement du monde, c'est, Messieurs, le dernier dénouement des différentes scènes qui nous scandalisent aujourd'hui. C'est cette solution qui tranquillisait le Prophète-Roi, qui calmait de même les inquiétudes du Sage. J'ai été troublé, disait David, jusqu'à ce qu'enfin, pénétrant dans le sanctuaire de la Divinité, j'y ai remarqué la dernière destinée qui se prépare à tous les hommes : *Donec intrem in sanctuarium Dei, et intelligam in novissimis eorum.* (*Psal.* LXXII.) Le dernier jugement que Dieu portera d'un chacun, ajoutait le Sage, confondra bientôt avec éclat nos jugements injurieux à sa sagesse. La fin de toutes choses arrivera : *Finis omnis rei erit.* Alors l'égalité la plus parfaite sera d'abord remise entre tous les hommes; ensuite l'inégalité monstrueuse, que nos passions ont causée, sera punie de la manière la plus terrible. Ainsi se justifiera la Providence. Suivez-moi, Messieurs, dans ces deux réflexions que me fournit notre évangile.

Dieu vengeur et toujours juste, vous n'attendez même pas toujours ce terme quoique d'ailleurs inévitable, pour faire éclater votre colère. On voit changer tous les jours la scène de ce monde, on est étonné des révolutions qui arrivent dans les fortunes. Les princes de Sion, selon l'expression de Jérémie, ces riches orgueilleux, dont le faste recherché semblait insulter à la simplicité de la nature, comment tout à coup sont-ils devenus tels que des vases d'argile sans ornements et sans prix? Ils languissent à présent de misère à leur tour, et périssent de besoin dans les rues et dans les campagnes, ces voluptueux, au goût desquels il n'était rien d'assez délicat et d'assez exquis; et maintenant ils sont réduits à ramper dans la poussière, ces hommes qu'on ne voyait naguère que dans la pourpre. On recherche la cause de ces vicissitudes. Apprenez la, riches cruels, reprenait un autre prophète. Le Seigneur a juré de confondre votre injuste et barbare orgueil; c'est pour cela qu'il a fait dès à présent changer quelquefois la face de la terre. Il l'a dit, en effet : ils crieront vers moi, ces misérables que vous abandonnez; et j'exaucerai leurs cris. Mes frères, concluait saint Jean Chrysostome, redoutez ces terribles armes que les pauvres ont en mains contre vous. Ce sont ces armes, poursuit ce Père, qui renversent les fortunes les mieux établies, et détruisent les maisons les plus florissantes. Mais quand ils ne seraient point écoutés maintenant, ah! n'en tremblez que d'avantage. Si vous échappez maintenant à la vengeance, ce n'est que pour l'éprouver encore plus terrible, et peut-être bientôt.

Tôt ou tard, en effet, l'égalité, ai-je dit, sera rétablie. L'entrée du riche et du pauvre dans le monde est la même, disait le sage; la sortie de l'un et de l'autre est la même pareillement. Lazare meurt : *Factum est ut moreretur mendicus;* mais bientôt le riche meurt à son tour : *Mortuus est et dives* : voilà le terme où tout se confond, tout devient égal. Le besoin, la privation générale de toutes les nécessités de la vie ont peut-être abrégé les jours de ce misérable; mais l'affluence de tous les biens, de toutes les commodités et de tous les secours n'a pas garanti le riche de la mort : *Mortuus est et dives.*

Entrez donc maintenant, mes frères, dit saint Jean Chrysostome, entrez dans le palais de ce riche. Voyez tout cet appareil de luxe qui brillait dans ces appartements, sur tous ces murs, toutes ces sources de mollesse, où il s'enivrait à longs traits du poison de la volupté, que lui en reste-t-il? Voyez cette troupe innombrable de serviteurs et d'esclaves, de courtisans, de parasites et de flatteurs : quel secours, quel service en tire-t-il?

Venez ensuite et portez votre vue sur un autre objet. Sortez, et voyez à la porte du riche, misérablement étendu le cadavre inanimé de ce Lazare : eh bien! que lui importe à ce moment d'avoir souffert toute sa vie? De cette nudité, de cette indigence, de cet affreux état de douleur et de mépris que ressent-il enfin?

Ce spectacle fastueux de deuil, ce cortége nombreux, dont est encore honorée la mémoire du riche, ce marbre dont on charge ses cendres, ces pompeux éloges dont on pare sa tombe, en quoi tout cela l'intéresse-t-il, le touche-t-il lui-même? D'autre part, quel préjudice peut porter au pauvre l'ob-

sécurité du tombeau où on le renferme? Mais osez pénétrer plus loin; examinez l'un et l'autre dans le sein de la terre; comparez cadavre à cadavre, voyez en quoi ils diffèrent, et distinguez, entre les deux, quel est le riche, quel est le pauvre.

Voilà donc l'égalité parfaitement rétablie. Nous entrons dans ce monde comme sur un vaste théâtre, continue saint Jean Chrysostome. La Providence, qui nous y place, assigne à chacun de nous son rôle. La pauvreté, les richesses, les dignités, quelles qu'elles soient, ah! ce ne sont vraiment que divers personnages. Sur un théâtre, qu'importe le rôle qu'on joue, tout consiste à s'en bien acquitter. Tant que la pièce dure, le grand, le puissant sont distingués de l'esclave; celui-là reçoit des hommages, ils lui sont dus; il représente avec dignité, avec noblesse, il le peut sans doute, il le doit; on tremble devant lui, il ordonne, on lui obéit, tout cela est dans l'ordre. Mais pensez-vous que ces dehors imposants qui l'entourent lui appartiennent? La scène finit : c'est la mort qui arrive. Tout rentre alors dans l'état naturel; chacun met bas son habit emprunté. Le riche quitte sa pourpre et ses palais; le pauvre pareillement quitte ses haillons et sa chaumine. Eh! qu'importe alors d'avoir joué le premier rôle ou le dernier? Aux yeux du Juge, qui apprécie le mérite et distribue le prix, ce n'est pas la dignité du personnage qu'on a représenté qui l'emporte, c'est la manière dont on l'a rempli, qui attire ou des châtiments ou des récompenses. Lazare est porté par les anges dans le sein d'Abraham. *Factum est ut portaretur mendicus ab angelis in sinum Abrahæ.* Le riche est entraîné par les exécuteurs de la divine Justice dans le profond abîme, et la demeure de son éternité, c'est l'enfer : *Dives sepultus est in inferno.* Quelle catastrophe, mes frères! Ainsi convient-il que, l'égalité rétablie, le désordre soit vengé.

Ah! que ce moment, dit saint Pierre Chrysologue, est glorieux autant que consolant pour le pauvre! Ce moment de sa mort (qu'en pensez-vous?) ne vaut-il pas infiniment mieux que toute la vie voluptueuse du riche, et que ce triomphe de son âme, transportée par les anges dans le lieu de repos, l'emporte sur toute la pompe, tout le faste et toute la gloire dont le riche a joui pendant sa vie! Pauvres, concluait saint Jean Chrysostome, ne vous troublez donc plus, ne vous plaignez même plus, lorsque vous éprouvez l'injustice et l'inhumanité de ces riches. C'est comme un jeu de théâtre qui se représente aujourd'hui; attendez le dernier dénoûment.

En voulez-vous, mes frères, une image sensible, de cette dernière et terrible catastrophe? Ecoutez les gémissements, les plaintes et les lugubres cris du riche dont parle l'Evangile. Enseveli dans l'enfer, du fond de cet obscur cachot, du milieu des flammes qui le pénètrent et le dévorent : *Sepultus in inferno.., cum esset in tormentis*, il élève les yeux, sa vue perce jusqu'au sein d'Abraham; il y voit Lazare dans les délices d'un inaltérable repos : *Vidit Lazarum.* Ah! quelle vue! Quoi! ce misérable, qui dernièrement était sur le seuil de votre porte, à qui vous ne daignâtes pas même donner l'hospice abjet de vos plus vils animaux, Abraham lui ouvre son sein : *Abraham et Lazarum in sinu ejus.* Et vous qui habitiez sous l'or et dans la pourpre, une prison ténébreuse, un tourbillon de flammes, dans la compagnie des démons vos bourreaux éternels, voilà votre demeure : *Sepultus in inferno.*

Vous le voyez donc à présent, ce Lazare, sur qui vous ne daigniez pas abaisser un seul regard, et vous implorez maintenant son secours, vous qui fermâtes si longtemps l'oreille à ses cris. Non, reprend saint Jean Chrysostome, la confusion, dont cette vue accable le riche, le souvenir de son ancienne inhumanité, le remords qui déchire son cœur font qu'il n'ose s'adresser à Lazare même. C'est à Abraham qu'il a recours.

Il élève vers lui une voix lamentable : *Et ipse clamans.* Ah! c'est ainsi que Lazare autrefois criait vers vous; vous ne l'avez pas écouté; vous criez maintenant en vain vous-même. Le Seigneur l'a dit par la bouche du Sage, que celui qui ferme l'oreille aux cris du pauvre criera lui-même un jour, et ne sera point écouté.

Abraham, mon père Abraham! *Pater Abraham.* C'était autrefois, reprend saint Jean Chrysostome, qu'il fallait implorer, et surtout travailler à mériter la miséricorde du véritable Père, du Père commun de tous. Mais vous l'avez méconnu, puisque vous méconnûtes votre frère; maintenant il vous méconnaît à son tour, il vous renonce.

Cependant ayez pitié de moi : *Miserere mei.* Quoi! Vous osez demander de la pitié maintenant que vous souffrez; en eûtes-vous pour ceux que vous voyiez souffrir? Ne vous avait-on pas tant de fois averti que vous seriez traité de la même manière dont vous auriez traité vos frères?

Mais du moins daignez envoyer Lazare : *Mitte Lazarum.* Insensé! vous osez prononcer ce nom, ce nom qui vous condamne! Mes frères, rappelez-vous ce que j'ai dit dans la première partie, de cette économie de Providence, qui a créé le pauvre et le riche pour le besoin mutuel de l'un et de l'autre. Le pauvre est devant Dieu le protecteur, le médiateur du riche; mais il faut pour cela que le riche soit ici-bas le père, le consolateur, le nourricier du pauvre. Après la mort, vous la connaîtrez cette belle économie de la Providence. Ah! si vous aviez nourri ce Lazare, au jugement de Dieu il serait votre avocat et votre défenseur. Vous l'avez négligé : qu'en pouvez-vous attendre?

Seulement, qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau, et qu'il vienne rafraîchir ma langue brûlante : *Ut intingat extremum digiti in aquam et refrigeret linguam meam.* Il vous demandait autrefois les miettes de votre table; à présent vous lui demandez une goutte d'eau. O l'exacte compensation,

mes frères! Jugez sur ce que vous demandez de ce que vous auriez dû faire. Ce faible soulagement, au milieu des ardeurs qui vous consument, vous serait sans doute inutile. Les miettes de votre table n'eussent guère servi davantage à ce Lazare, accablé de tant de maux. Il s'en contentait cependant : vous vous contentez d'aussi peu de chose. Vous lui avez refusé l'un; on vous refuse l'autre.

En vain pendant l'éternité tout entière pousserez-vous ces lamentables cris : *Crucior in hac flamma.* Les entrailles de fer que vous vous êtes formées pour les misérables ont endurci pour toujours le cœur de Dieu à votre égard. Vous mettiez entre eux et vous une différence extrême. En effet, à comparer leur état et le vôtre, qui les eût pris pour vos frères? Eh bien! la différence à présent est encore plus grande que vous ne pouviez l'imaginer alors; et votre état immuable et fixe, et des uns et des autres, rompt enfin pour jamais toute liaison, tout commerce, ôte tout rapport entre eux et vous : *Inter nos et vos chaos magnum firmatum est.*

Mais quoi! tant de rigueur, tant de supplices pour punir la seule inhumanité envers les pauvres? Oui, mes frères, reprend toujours saint Jean Chrysostome. Ce riche, qui souffre de si cruels tourments, n'est accusé dans l'Evangile d'aucun de ces crimes qui déshonorent dans le monde. Il n'est point dit qu'il fût sans probité, on nous laisse croire qu'il était bon citoyen, bon ami, bon père. Jésus-Christ donne même à entendre qu'il était tout cela, en nous représentant l'inquiétude dont il est agité sur le sort de cinq frères qu'il a laissés dans le monde. Il n'est point accusé de s'être enrichi par rapines, ni même par des voies obliques et équivoques. A s'en tenir précisément au texte de l'Evangile, il vivait comme vivent tous les grands, tous les riches, qu'on appelle les honnêtes gens du monde. Mais un pauvre périssait de besoin à sa porte, et il n'y a fait aucune attention : voilà l'unique cause que Jésus-Christ nous marque des tourments auxquels il est condamné.

Au rapport d'Ezechiel, telle fut aussi la première source de tous les malheurs de Sodome même : *Ecce hæc fuit iniquitas Sodomæ.* (*Ezech.*, XVI.) Les grands y vivaient dans un orgueil qui leur faisait dédaigner et oublier le pauvre : *Iniquitas Sodomæ superbia* (*Ibid.*), l'abondance et la fertilité du pays étaient épuisées en festins : *Iniquitas Sodomæ saturitas* (*Ibid.*); on ne s'y occupait que des arts voluptueux et frivoles, et le sexe surtout coulait dans la mollesse des jours consacrés uniquement au plaisir : *Iniquitas Sodomæ otium ipsius et filiarum ejus* (*Ibid.*); tandis que les pauvres, sans secours et sans assistance, manquaient du plus absolu nécessaire : *Et manum egeno et pauperi non porrigebant* (*Ibid.*) : voilà, conclut le Seigneur, la cause des abominations que cette ville infâme a commises devant moi, et pour lesquelles je l'ai détruite.

Cette réflexion, Messieurs, mérite, ce me semble, une attention singulière. Soit que l'inhumanité envers les pauvres dispose et même entraîne à toutes sortes d'autres crimes, soit qu'elle ne se puisse rencontrer que dans un cœur déjà corrompu; du moins elle est toujours l'effet de l'attachement aux biens de la terre, ou enfouis par l'avarice, ou prodigués par la volupté; et le seul attachement aux biens de la terre suffit, dit saint Jean Chrysostome, pour mériter tous les plus terribles supplices de l'éternité.

C'est ce que Jésus-Christ nous enseigne encore dans la suite de notre évangile. Vous avez été comblés de biens sur la terre; Lazare y fut accablé de mille maux; il est donc juste qu'il soit à présent dans les délices, et vous dans les tourments. Il est juste, et pourquoi? Ah! répond saint Chrysostome, c'est qu'on ne peut être riche (s'il faut entendre riche de cœur et d'affection); on ne peut, dis-je, être riche dans cette vie et l'être encore dans l'autre.

Le Seigneur a permis que vous en jouissiez, de ces biens qui ne sont biens que dans l'imagination des hommes : *Recepisti bona in vita tua.* Il fallait, pour entrer dans les vues de la Providence, vous en détacher de ces faux biens; sûrement vous en auriez fait part à ce pauvre. Pour lui, dans la privation de toutes les commodités, de toutes les nécessités mêmes de la vie, il ne s'est soutenu que par l'espérance des biens futurs : *Lazarus similiter mala.* Les biens que vous aimiez uniquement étaient passagers; ceux que se proposait Lazare étaient éternels. Votre sort de l'un et de l'autre a suivi la nature des biens dont vous aviez fait votre félicité : *Nunc consolatur, tu cruciaris.*

Il n'est, en effet, suivant la doctrine de l'Evangile expliquée par tous les saints docteurs, il n'est que deux voies pour parvenir au terme du salut : la pauvreté soufferte avec patience, ou la richesse possédée sans attache et prodiguée généreusement par la charité, je dis généreusement prodiguée. Dans la première partie, je vous en donnais pour règle et pour mesure les besoins des pauvres. En voici maintenant une autre, qui n'est ni moins exacte, ni moins juste; c'est un mépris généreux, un noble dédain de tous les biens de la terre.

Et pourquoi, dit encore saint Jean Chrysostome, pourquoi vous attacheriez-vous à ces biens que vous ne pouvez ni emporter avec vous à la mort, ni souvent retenir et conserver pendant votre vie, et qui, très-sûrement vous précipiteront un jour avec le mauvais riche dans le plus profond abîme d'indigence et de douleur? Travaillez, mes frères, travaillez à vous faire un trésor qui vous soit vraiment propre, et qui soit à l'abri de toute vicissitude. Tel était celui que possédait la vertueuse Tabithe. Ce n'étaient ni ses appartements, ni son train magnifique qui la rendaient recommandable. Veuves qui perdiez en elle votre mère, c'étaient vos larmes qui faisaient son éloge.

Pardonnez-nous, mes frères, si nous insistons avec tant de force, et peut être avec tant d'importunité. Ah! ne croyez pas que

ce soit précisément par compassion et par tendresse pour les pauvres. Non, mes chers frères, non, dit encore saint Jean Chrysostome, c'est encore plus par tendresse et par inquiétude pour vous-mêmes. Quand, en effet, vous les oublieriez, quand vous les délaisseriez entièrement ces malheureux, pensez-vous qu'ils y perdissent beaucoup? Quel si grand tort fit à Lazare l'inhumanité du riche? Mais c'est vous, riches, qui vous perdez vous-mêmes. C'est sur vous principalement que notre cœur s'attendrit, et que la piété fait couler nos larmes.

De grâce, enfin, remarquez donc, mes frères, d'une part le piége que vous tend l'ennemi de votre salut, et de l'autre la miséricorde de notre Dieu. D'une part, on vous présente un peu de boue éblouissante pour vous ravir le ciel dans un songe agréable, mais trompeur; on vous amuse de vains fantômes, pour qu'à votre réveil vous vous trouviez dans le plus affeux dénûment. D'autre part, notre Dieu vous offre une vie éternelle. Ah! mes frères, si au prix de toutes vos richesses vous pouviez vous racheter de la mort, que feriez-vous? Non, non, nous ne cherchons pas à vous faire illusion; nous ne vous proposons pas d'acheter au prix de vos richesses la prolongation de cette vie, ce serait trop peu de chose. C'est une vie éternelle que nous vous proposons, que nous vous offrons, que nous vous vendons, en quelque sorte, à ce prix; vous l'aurez en effet à ce prix, mais point à d'autres. Puissiez-vous donc être aujourd'hui déterminés à le vouloir, et dès à présent, même avant que de sortir de ce temple, puissiez-vous commencer à l'acheter en effet à ce prix! Ainsi soit-il.

SERMON XIII.

Pour le Vendredi de la seconde semaine de Carême.

SUR L'ENFER.

Malos male perdet. (*Matth.*, XX.)
Il perdra les méchants.

Ah ! mes frères, quelle perte, quel horrible malheur ! Nous ne vous avons jusques ici parlé que trop superficiellement des vengeances de notre Dieu; l'évangile de ce jour nous rappelle à cette méditation importante ; tâchons une fois de la bien approfondir.

Qui que vous soyez donc, pécheurs, vous surtout pécheurs obstinés dans le crime, qui courez en aveugles au précipice, enfin aujourd'hui écoutez-moi ! Du moins ne faut-il pas vous exposer à un danger sans le connaître. Commencez par affermir votre cœur ; ensuite, sur la description que je vais vous faire des tourments dont vous êtes menacés, éprouvez-vous, essayez-vous vous-mêmes, si vous pouvez en supporter l'horreur.

Grand Dieu, Dieu terrible dans vos conseils, encore plus terrible dans vos vengeances, je vous demande aujourd'hui ce que vous demandait votre Prophète : ouvrez devant nous les portes de la mort, que le flambeau de la foi nous guide, mais surtout que l'onction de votre grâce nous accompagne sur cet horrible théâtre de vos justices.

Quel chaos, quel trouble, quelle confusion ! J'y cherche le Seigneur, et ne l'y reconnais qu'à des traits de colère. Quelle multitude de créatures sans subordination, sans ordre, acharnées l'une contre l'autre, conjurées à s'entre-détruire ! O région de ténèbres, région de fureur et de rage, ô région de désespoir !

Quel ordre, quelle méthode faut-il donc que je garde dans cette affreuse description? Ecrivez, dit le Seigneur, écrivez : ce peuple n'est plus mon peuple, je ne suis plus son Dieu ; j'appellerai toutes mes créatures au grand sacrifice que j'en veux faire à ma gloire outragée.

Arrêtons-nous, mes frères, à ces deux frappantes idées que le Seigneur lui-même nous en donne. Le pecheur s'est éloigné de Dieu par son péché, Dieu s'éloignera de lui par ses vengeances : sujet du premier point. Le pécheur s'est attaché aux créatures par son péché ; toutes les créatures s'attacheront à lui pour son supplice : sujet du second point. En deux mots, peines intérieures, peines extérieures des réprouvés, c'est, selon l'expression du Prophète, la double torture dont le Seigneur brisera, pour ainsi parler, et leurs âmes et leurs corps : *Duplici contritione conteret illos* (*Jerem.* XVII) et c'est tout le dessein, le double point de vue de ce Discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Devrons-nous menacer le pécheur d'être privé de Dieu ? Est-ce un supplice pour lui ? Sur la terre il ne fait de démarches que pour s'en éloigner, il ne cherche qu'à en distraire son imagination et sa pensée ; aveugle fils d'Adam, il ne se croit en sûreté qu'autant qu'il croit se dérober à sa présence. Pécheurs, voilà justement votre crime ; en voici le châtiment.

Un jour viendra que vous le connaîtrez, ce Dieu ; alors vous désirerez, je ne dis pas avec empressement, mais avec fureur, de vous réunir à lui; et c'est ce moment qu'il attend pour s'éloigner de vous à son tour. Mais qui pourra comprendre, comment décrire la gêne, les regrets, le désespoir d'une âme ainsi arrachée violemment à son Dieu? Il faudrait, dit saint Grégoire, l'avoir possédé et l'avoir ensuite perdu.

Je me représente, d'abord, cette horrible circonstance, où l'Ecriture dépeint le malheureux Job. Imaginez qu'on vient actuellement vous annoncer la mort de tout ce que vous avez de plus cher dans le monde ; un incendie qui a réduit tous vos héritages en cendres, une disgrâce soudaine qui vous dépouille de toutes vos dignités, de tous vos titres, votre honneur perdu, votre réputation flétrie, sans qu'il vous reste un seul ami qui partage vos peines ; objet d'horreur, de haine, d'exécration à l'univers, quels sont, dans cette situation, les sentiments de vos cœurs ? Non, non, mes frères, tous les sentiments de tristesse auxquels notre âme peut

être sujette dans cette vie, sont trop bornés. Le pécheur, au moment de sa mort, perd Dieu : Voilà un tout autre malheur, un tout autre sujet de regrets, source du plus affreux désespoir. Suivons naturellement ce que nous présenteront ces trois idées : son malheur, les regrets que son malheur lui cause, le désespoir qui suit de l'inutilité de ses regrets.

Son malheur : il perd Dieu. Perdre Dieu, qu'est-ce à dire? Lui-même nous l'expliquera par son Prophète. C'est-à-dire que cette âme n'est plus rien à son Dieu, Dieu la renonce : *Non populus meus* (*Osee*, I) ; Dieu ne lui sera jamais rien, il l'abandonne : *Non ero vester.* (*Ibid.*) Ah! mes frères, disait saint Bernard, lequel des deux est le plus terrible ?

Cette âme n'est plus rien à son Dieu ! Cette âme, qui lui appartenait par tant de titres, ouvrage et chef-d'œuvre de ses mains, sur laquelle il avait pris soin de tracer sa propre image, qu'il avait enrichie de tant de dons surnaturels, autant de liens, pour ainsi dire, pour l'attacher plus fortement à lui ; cette âme qu'il avait chérie d'un amour si tendre, qui, lors même qu'elle l'eut abandonné dans le temps qu'elle s'obstinait à le fuir, émut si vivement sa tendresse, pour la ramener à lui que ne mit-il pas en usage ? Ah! pécheurs, voilà ce que nous vous remontrons maintenant en vain ; tant de liens qui vous attachent à Dieu, et qui ne peuvent cependant vous fixer à son service, se briseront enfin, mais avec quelle douleur, quel déchirement pour votre âme ! *Non populus meus.*

Ismael, chassé de la maison de son Père, la répudiation d'Agar n'en présentent que de faibles emblèmes. Qu'on le dépouille, dit le Seigneur, de la robe qu'il a souillée : *Exspoliate.* A ce mot, quel changement affreux se fait en vous, pécheurs ! Aussitôt toutes ces habitudes surnaturelles qui vous avaient été infuses dans le sacrement du baptême, et qui ont été stériles dans votre cœur : cette foi, à laquelle nous n'avons jamais pu vous déterminer à conformer votre conduite ; cette espérance, que l'amour du monde et de ses faux biens a toujours retenue comme captive dans votre cœur, elles vous seront enlevées à ce moment . *Exspoliate.* En même temps tous ces penchants vertueux contre lesquels vous n'êtes occupés qu'à vous raidir sans cesse, ces principes de probité, ces semences de vertu qui n'eurent en vous d'autre fruit qu'une probité toute mondaine, une vertu toute morale, ils vous seront enlevés : *Exspoliate.* Mais surtout cette capacité divine de connaître Dieu, de l'aimer, c'est-à-dire la capacité d'être heureux, c'est-à-dire tous les traits de la ressemblance divine, ils vous seront arrachés : *Exspoliate.*

Que vous restera-t-il donc ? Et quel affreux portrait ! Dieu pourrait-il encore voir en vous quelque chose qui lui appartînt ? Aussi il vous méconnaît, il vous renonce : *Non populus meus.* En même temps, il vous abandonne : *Non ero vester.*

Elles sont donc finies, toutes ces relations que la miséricorde de notre Dieu avait établies entre lui et sa créature. Ce n'est plus un ami, ce n'est plus un époux : tendres noms, qu'il prend maintenant à notre égard, et qu'il nous permet de lui donner ; c'est un ennemi éternellement irréconciliable. Ce n'est plus un Père, c'est un Juge intéressé à punir, à perdre son coupable. Ce n'est plus notre Dieu ; c'est-à-dire ce n'est plus le Dieu de notre consolation, de notre salut, comme il se nomme encore aujourd'hui ; c'est le Dieu des vengeances : *Non ero vester.*

Et à qui l'abandonnez-vous donc, Seigneur, cette âme que vous renoncez ? Aux démons, ministres éternels de ses vengeances éternelles. Ah ! Messieurs, quel échange ! au lieu de l'empire paternel d'un Dieu qui ne veut régner sur nous que pour nous rendre heureux, l'empire des démons acharnés éternellement à nous tourmenter.

O vous, prophète, qui déploriez en termes si tendres les malheurs de Jérusalem devenue la proie des nations, pleurez plutôt des maux dont ceux de Sion n'étaient qu'une ombre trop faible ; pleurez cette âme, la véritable maîtresse de l'univers, asservie à ses ennemis, l'héritage du Seigneur abandonné par le Seigneur lui-même. Hélas ! il ne lui reste plus rien de son ancienne beauté ; objet d'insulte et de risée pour les créatures les plus viles, un Dieu vengeur l'a livrée à des mains dont elle ne pourra s'arracher. Ses maux sont sans ressource, ne la plaignons donc point ; le Seigneur est sans miséricorde pour elle, ne lui prodiguons plus notre compassion.

Mais vous, mes frères, vous, contre qui l'arrêt n'est pas encore porté, c'est sur vous que couleront nos pleurs. Puissent-ils éteindre la foudre prête à vous écraser ! *Non ero vester.* Dieu vous abandonnera ; mais il ne vous a pas abandonnés encore. Hâtez-vous de recourir à lui, maintenant que vous le pouvez ; alors vous ne le pourrez plus, vous ne le voudrez même plus. Terrible, mais juste punition, dit saint Grégoire, que vous ne puissiez plus alors ce que vous vous obstinez à ne point vouloir aujourd'hui !

Nous pouvons à présent vous promettre encore ce beau royaume, ces torrents de délices, cette éternité de gloire que le Seigneur nous a préparée dans les cieux ; mais alors tout cela ne sera plus pour vous. La grâce vous est encore offerte, alors il n'y aura plus de grâce pour vous ; affreuse impuissance de tout bien qui succédera justement à votre obstination volontaire dans le crime, et tout cela parce qu'il n'y aura plus de Dieu pour vous, qui vous obstinez maintenant à ne vouloir point être à Dieu : *Non ero vester.* Vous le renoncez, il vous renoncera ; vous l'abandonnez, il vous abandonnera ; et vous sentirez votre malheur, mais que vous servira de le sentir ? Ce sera l'accroissement de votre malheur même, sentez-le à présent et prévenez des regrets inutiles.

C'est ce ver rongeur, dont parle l'Ecriture, qui déchirera le cœur du réprouvé par trois tourments divers qu'il ne cessera de lui faire endurer, disait un saint pape : affli-

gant souvenir, repentir trop tardif, reproches les plus sanglants.

Recordare, recordare quia recepisti bona in vita tua. (*Luc.*, XVI.) Amère consolation, ou plutôt insultante raillerie! Ame pécheresse, souviens-toi que tu as joui de ta félicité pendant ta vie. Tu as joui, hélas! quelle félicité, qu'une félicité qu'on a perdue! *Recepisti.*

Alors repasseront dans l'esprit de ce riche ses trésors immenses, ses possessions innombrables; dans l'esprit de ce grand tous ses titres, tous ses honneurs; dans l'esprit de ce voluptueux tout son faste et toute sa mollesse. Voilà, pécheurs, dit saint Jean Chrysostome, ce qui fait à présent votre bonheur : *bona tua;* ce ne sont pas des biens en eux-mêmes, mais en vous y attachant vous en faites vos biens : *bona tua.* L'attache, pour votre supplice, restera au fond de votre cœur, poursuit saint Chrysostome; vous les aimerez éternellement pour les regretter éternellement : *affliget memoria.*

Cependant vos regrets vous feront sentir le désordre de votre attache. La perte de ces biens tant chéris vous rappellera le souvenir de la vraie félicité, à laquelle vous les avez préférés : de là le repentir; mais repentir trop tardif. Dangereux amis, cruels flatteurs, traîtresse fortune, plût à Dieu que vous n'eussiez jamais été! Non, non, ils ne sont plus, et ne seront jamais pour vous que dans votre mémoire, pour y entretenir un repentir éternel et toujours inutile : *Turbabit pœnitentia.*

Tous vos crimes, en même temps se représenteront à votre esprit; ces crimes, dont vous vous applaudissez maintenant, concussions cachées, usures palliées, brigandages couverts, heureux chefs-d'œuvre de votre industrie; toutes ces voies abrégées de s'enrichir et d'avancer, comme on dit, sa fortune; tant de journées, tant de nuits passées au sein du plaisir dans les fêtes mondaines ou dans les parties de débauche; crimes charmants, dont vous vous rappelez encore longtemps après le souvenir, pour vous consoler de leur peu de durée, ils se représenteront à vous, mais sous leurs véritables traits, dans toute leur noirceur, tels que les voyait un Dieu qui en sua de douleur le sang et l'eau, tels alors vous les verrez, pécheurs, pour vous faire à jamais de vous-mêmes, à vous-mêmes, un objet d'exécration et d'horreur : *Affliget memoria.*

Quelle honte, quel repentir saisira donc vos cœurs! Il nous faut employer à présent les images les plus fortes, les tours les plus frappants, les expressions les plus énergiques pour vous faire rougir de vos crimes; encore y réussissons-nous? C'est, Messieurs, que chaque crime a toujours quelque apparence de bien; la cupidité s'y attache. Mais, quand il n'y aura plus de jour avantageux sous lequel vous puissiez envisager vos désordres; quand la conscience, ce juge inflexible, revenu de toutes les préventions qui l'avaient corrompue, vous les représentera, vous les reprochera sans cesse!... Avouez qu'il est certains moments où le souvenir surtout de certains crimes vous glace de remords, que vous ne pouvez vous-mêmes supporter; mais que serait-ce si, surpris dans quelqu'un de ces forfaits regardés comme infâmes dans le monde, on vous traînaît au supplice sous les yeux d'une multitude applaudissant à l'arrêt prononcé contre vous et insultant à votre honte? Ah! je vous représente mal la honte et le repentir dont un Dieu vengeur s'appliquera lui-même à vous troubler : *Turbabit pœnitentia.*

Mais, ce qui mettra le comble à cette espèce de tourment, ce sera le souvenir de tant de grâces que vous avez rendues et que vous rendez tous les jours inutiles; cette éducation chrétienne que vous avez reçue dans le sein d'une pieuse famille, ces semences de vertu qu'un maître habile avait jetées dans votre cœur, tant de remontrances sans fruit d'un pasteur charitable, tant de sollicitations pressantes des ministres du Seigneur, tant de bons exemples que le Seigneur lui-même vous avait ménagés, tantôt pour vous animer et tantôt pour vous confondre.

C'est donc alors que vous reconnaîtrez la miséricorde de notre Dieu. Vous le verrez alors, si les plaintes que vous faites à présent sur la sévérité de ses lois, si vos murmures sont justes. Mais l'affligeant souvenir surtout, l'affreux objet qu'un Dieu en croix pour une âme exclue à jamais du fruit de son sang et de sa mort! *Affliget memoria.*

Regarde, lui dira le Seigneur, regarde, si je t'avais faite pour te damner. Elle détourne en vain les yeux; la justice de Dieu s'arme contre elle de tous les instruments du supplice de son Fils. Ce sang qu'elle a profané en mille manières, dans les sacrements par ses sacriléges, dans les grâces par ses résistances, ce sang sera toujours sur elle pour la tourmenter d'un regret trop tardif, par là même inutile : *Turbabit sera pœnitentia.*

De là ces reproches cruels que le pécheur ne cessera de se faire à lui-même, pour déchirer lui-même son propre cœur : *Torquebit angustia.*

Peignez-vous, Messieurs, un malheureux précipité du faîte de la grandeur au plus profond abîme de la misère, sans espérance et sans ressource, à qui, pour toute consolation il ne reste que la liberté de punir l'auteur de ses disgrâces. Tel à peu près l'état du pécheur. Il sent sa perte et son malheur; en proie aux passions les plus fougueuses, plein du désir le plus impétueux d'être heureux, ayant pu l'être, et dans l'impuissance de le devenir jamais, il voit l'auteur de tous ses maux; Dieu veut qu'il le punisse, l'anime et le fortifie pour le faire; mais l'auteur de ses maux, c'est lui-même. Ah! ne le peignons plus dans cette situation terrible qu'avec les couleurs du désespoir : *Torquebit angustia.*

Désespoir, dit saint Denys l'Aréopagite, causé par les désirs les plus violents : *cupiditas amens;* désir dont la violence toujours

frustrée lui fait enfanter les plus insensés projets : *phantasia præceps;* projets enfin dont la folie le jette dans la fureur la plus déraisonnable, et fureur encore, pour comble de désespoir, toujours impuissante : *Irrationalis furor.*

Désirs violents : *cupiditas amens.* C'est alors enfin que l'âme sentira toute sa capacité, toute son étendue; mais elle ne la sentira, dit saint Bernard, que par le vide affreux que l'absence de Dieu laissera en elle : absence, poursuit ce Père, plus cruelle que le néant. Unis à Dieu nécessairement comme à notre principe, nous désirons nécessairement de nous réunir à lui comme à notre fin. Mais c'est là, Messieurs, une vérité qu'il ne faut pas même entreprendre à présent de rendre sensible : au milieu de tant d'objets extérieurs qui nous distraient sans cesse; dans ce temps d'épreuve où Dieu, voulant que nous nous attachions à lui librement et par choix, ralentit lui-même, en quelque sorte, l'impétuosité du mouvement qui nous porte vers lui ; sous cette économie où nos sens qui asservissent notre âme en partagent toujours l'attention.

Mais, prenez garde, Messieurs, qu'après la séparation de l'âme et du corps, tous les voiles sont levés, le temps d'épreuve est passé ; il n'est plus de sens qui puissent tromper l'esprit, plus d'objets sensibles qui puissent le distraire ; tous les appuis de la vanité mondaine sont tombés. Quelle est donc la vivacité de cette âme rendue alors à elle-même ! C'est comme un torrent qui a brisé sa digue. Elle se trouve seule avec Dieu ; elle ne voit que lui , elle le voit dans ses attributs suprêmes, dans toutes les relations qu'elle avait avec lui ; elle le voit comme son souverain bien , son unique bien, son bien éternel. Aussitôt tous ses désirs se portent vers lui, toutes ses passions se concentrent dans lui. Elle le voit, elle le désire et en même temps elle le perd : *Retire-toi, maudit.* (*Matth.*, XXV.)

Cependant, pour son supplice, ses connaissances s'épurent ; ses désirs, par conséquent, s'enflamment, son activité s'augmente, et le bras du Tout-Puissant ne cesse de l'arrêter et de la repousser loin de lui : *Retire-toi, maudit.* Eh ! Seigneur, où ira-t-elle ? Il n'est plus autour d'elle de biens même apparents, plus de monde, plus de terre, plus de dignités, plus de richesses, plus de sociétés, plus de plaisirs sensibles ; où ira-t-elle ? Hélas ! vous ne l'aviez créée que pour vous, Seigneur ; maintenant elle reconnaît ses erreurs, elle condamne sa folie par l'hommage qu'elle rend à votre souveraineté et à votre puissance. Hommage forcé ; je voulais d'elle un hommage libre, l'ingrate me l'a refusé quand elle pouvait me le rendre ; qu'elle se retire. Il faut qu'elle me connaisse pour sentir son supplice ; il faut qu'elle reconnaisse son égarement, pour l'accroissement et le comble de son supplice. N'y aura-t-il donc jamais de grâce ? Non, point de grâce ; en vain ne cessera-t-elle de désirer, le Seigneur ne cessera de dire : *Retire-toi, maudit.*

Ainsi la violence de ses désirs toujours frustrés lui fait concevoir les plus insensés projets : *Cupiditas amens, phantasia præceps;* projets insensés contre elle-même : à force de s'aimer, forcée à se haïr, elle voudrait se détruire.

En effet, Messieurs, une passion violente frustrée, n'est-ce pas ce que vous nommez une grande disgrâce ? Elle rend l'homme odieux à soi-même. De là ces désespoirs d'un amant furieux, d'un joueur forcené, de l'ambitieux et de l'avare trompés dans leurs espérances, désespoir que nous voyons tous les jours ensanglanter la scène du monde. Scène frivole, disparaissez devant cet horrible théâtre des pures vengeances du Seigneur ! Un malheureux qui perd tout, et le perd par sa faute, pour toujours et sans ressource, voilà l'acteur que j'ai représenté jusqu'ici sur cette scène ; ne pouvant être que malheureux, il ne peut donc plus que se haïr. Montagnes de Gelboé, témoins des derniers excès de Saül quand il ne put survivre à sa défaite et à sa honte ; champ maudit, souillé des impures entrailles du traître Judas, vous ne vîtes jamais rien de si affreux ! Collines, tombez sur nous ! rochers, montagnes, écrasez-nous ! Voilà le cri de l'enfer.

Du moins, Messieurs, la haine la plus violente qu'un scélérat peut avoir contre soi-même pendant sa vie, est toujours modérée par la bonté de Dieu, qui l'aime encore ; mais Dieu hait l'âme damnée, il faut donc qu'elle se haïsse. Et comment pourrait-elle s'aimer, quand l'Etre le plus parfait, le plus juste, le Dieu d'amour et de bonté, qui trouve aimable un vermisseau, ne voit rien en elle qui ne soit digne d'horreur ? Orgueilleux mortels, insensés amateurs de vous-mêmes, supportez si vous pouvez la vue de cet océan de bonté changé pour vous en mer d'amertume, en océan de haine !

Il faut bien la supporter, cette vue ; vainement, pour s'en délivrer, voudra-t-il se détruire ; son âme céleste et incorruptible échappe à ses propres poursuites ; supérieure à ses désirs, cette substance, qui n'est qu'amour, vit de sa propre haine ; elle s'entretient, elle subsiste des vœux mêmes qu'elle forme contre soi. Incapable donc de rien pouvoir sur elle-même, aveuglée par son désespoir, elle appelle au secours de sa haine impuissante des créatures encore plus faibles ! Collines, tombez sur nous ! rochers, montagnes, écrasez-nous ! Mais le ciel se rit également, et de sa haine et de ses vœux, et lui conserve l'immortalité pour dernier prix de ses forfaits.

Que fera-t-elle enfin dans les mouvements impétueux qui l'agitent ? Elle se tourne contre Dieu ; fureur déraisonnable, dont l'impuissance encore met le dernier comble à son désespoir : *Irrationalis furor.*

Pécheurs, l'amour de Dieu vous semble à présent une chimère ; en vain le Seigneur, dans ces jours de miséricorde, emploie tout, remue les plus grands ressorts de sa toute-puissance pour attendrir vos cœurs, vous vous endurcissez à tous les traits de son

amour. Ah! quelle peine, grand Dieu, pour ne vous avoir point aimé, que d'être forcé à vous haïr! Tous les motifs d'amour auxquels vous résistez, pécheurs, vont donc se changer pour vous en motifs de haine.

Sa bonté vous offensera; elle vous rappellera sans cesse le souvenir de votre malice, et votre malice fixe, permanente, éternelle, fera que jamais sa bonté n'aura pitié de vos maux. Sa science vous confondra; elle ne sera perpétuellement appliquée pour vous qu'à percer, à éclairer le chaos ténébreux de votre cœur, pour vous reprocher vos crimes et vous convaincre continuellement de la justice de l'arrêt qui vous condamne. Sa puissance vous accablera; vous livrant en proie à ses justes vengeances, elle vous fera sentir toute votre faiblesse. Son éternité vous désespérera; à moins qu'il ne cesse d'être Dieu, vous ne pouvez cesser d'être malheureux; vous souhaiterez donc qu'il ne soit plus; mais sa félicité, toujours présente à votre esprit, vous annoncera toujours sa nécessaire indépendance et votre propre subordination. Ses bienfaits même vous seront à charge; tant de grâces que vous recevez tous les jours augmentent votre ingratitude; votre ingratitude augmente votre crime; plus coupables, vous en serez plus malheureux. Tout vous deviendra par là même odieux dans ses œuvres; toutes ces œuvres de providence, qui scandalisent aujourd'hui votre raison, vous paraîtront toutes marquées du beau sceau de sa sagesse et de sa justice, tandis que toutes les vôtres, dans lesquelles votre prudence charnelle se complaît, dont s'applaudit votre aveugle amour-propre, vous les verrez toutes frappées au coin du crime.

Affreuse opposition, qui ne cessera d'entretenir une haine mutuelle du pécheur contre Dieu, de Dieu contre le pécheur; haine cependant que le pécheur n'a que malgré lui contre ce qu'il désire le plus ardemment, haine dont il voudrait détruire la cause en détruisant l'opposition qu'il sent entre son Dieu et lui; mais vainement il le désire. Eh quoi! ne pourra-t-il jamais rien vouloir qui se puisse accomplir? Non, Messieurs, l'état fixe et permanent de son cœur est de vouloir toujours ce qui ne sera jamais, et de ne jamais vouloir ce qui sera toujours.

De là ces cris d'horreur et de blasphème. Mais arrêtons. Hélas! mon Dieu, moi, dont la bouche est consacrée à opérer tous les jours les grands prodiges de votre amour; moi, dont vous purifiez tous les jours les lèvres par le sang précieux de votre Fils, pour la manifestation de son Evangile, serais-je un jour condamné à tant d'horreurs? Mais tout ce peuple, mon Dieu, que vous avez scellé du sceau de votre adoption, dont la langue fait retentir sans cesse le lieu saint de vos louanges, serait-il un jour condamné à vous maudire éternellement avec les démons? Quoi! je serais forcé à vous haïr, moi, dont le plus grand supplice en cette vie est, ce me semble, de vous aimer trop peu! O mon Dieu! conservez-moi votre amour! je consens plutôt à souffrir toutes les autres tortures, à endurer tout le feu de l'enfer.

Mais vous, mes frères, quels sont vos sentiments? Sentez-vous maintenant quelle peine c'est de perdre Dieu? Je suis au désespoir, je vous le dis en vérité, disait à son peuple saint Jean Chrysostome, de vous offrir de si affreuses images; mais enfin puissé-je m'en dispenser? Je voudrais être assez sûr, et de vous et de moi, pour que nous n'eussions qu'à nous consoler, à nous réjouir tous ensemble par les magnifiques descriptions des récompenses de notre Dieu. Mais, tous tant que nous sommes, avec quelle étonnante sécurité passons-nous notre vie au sein du crime! Si je pouvais du moins me flatter d'avoir excité le repentir dans vos cœurs, je finirais ici volontiers cet effrayant discours; mais je crains, ai-je tort de craindre? que plusieurs d'entre vous, à présent même, ne méprisent mes menaces, et par là ne se rendent encore plus criminels. Hélas! n'est-il pas du moins des âmes assez sensuelles, assez charnelles, pour que ce supplice ne les touche et ne les effraye que trop peu. Souffrez donc que je poursuive, et réveillez votre attention; voici quelque chose qui fera peut-être plus d'impression sur vous; c'est en effet à vos sens mêmes que je vais à présent m'expliquer dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Approchez, écoutez, peuples! Terre, frémis dans le silence au funeste récit de ce que j'ai fait, dit le Seigneur : *Audite populi quæ fecerim.* (*Isa.*, XXXIII.) Peut-être enfin connaîtra-t-on quelle est ma force et ma puissance : *Cognoscite fortitudinem meam.* (*Ibid.*) Déjà je vois, en effet, toutes les créatures prêtes à seconder la vengeance du Créateur. Pécheur insensé, tu en as abusé contre ton Dieu; elles n'étaient faites que pour te conduire à lui; en t'attachant à elles, tu en as fait ta fin. Moyens inutiles pour te conduire à ses bontés, elles te ramèneront trop efficacement à ses vengeances. Quel supplice! quelles vengeances! Supplice aussi réel qu'ineffable.

Supplice réel. Je ne sais personne qui en ait établi plus solidement et plus sensiblement la vérité que saint Jean Chrysostome. L'incrédule nous demande, disait ce Père, sur quoi nous nous fondons pour faire ces terribles menaces, et si quelqu'un est revenu des enfers pour nous en assurer la réalité et nous révéler ce qu'on y souffre. Ah! mes frères, répond le saint docteur, non, personne n'est venu nous rendre compte de ce qui se passe dans l'autre monde; et quand même quelqu'un en serait revenu, ce n'est pas sur son témoignage que nous nous appuierions pour vous convaincre. Le témoin que nous vous citons, encore une fois, ce n'est donc pas un homme sorti des enfers, c'est un Dieu descendu du ciel; ce n'est point un coupable arraché à ses supplices, c'est le Juge même qui y condamne, c'est le Sauveur qui en délivre.

Est-il, en effet, aucune vérité plus clairement exprimée dans l'Evangile? Partout on n'y voit que menaces réitérées d'un feu vengeur, d'une prison ténébreuse, séjour de gémissements et de larmes : si vous en niez l'existence, niez donc aussi celle des joies célestes. Etonnante contradiction de notre amour-propre! Nous voulons bien que Dieu récompense, et nous ne voulons pas qu'il punisse. L'innocent et le coupable seront donc confondus et traités également par un Dieu juste. Car, prenez garde, mes frères, ajoute saint Chrysostome, que notre Dieu punit véritablement quelquefois, mais ne punit pas toujours dans cette vie; s'il punissait toujours, on pourrait peut-être en conclure que sa vengeance épuisée ou satisfaite ne sévira plus; s'il ne punissait jamais, on en prendrait occasion de nier sa justice; c'est pour cela qu'il laisse quelquefois échapper de ses mains les traits de sa colère, et qu'il les retient aussi quelquefois. Il ne les retient que parce qu'il les réserve, ou il fait acception des personnes. Si vous reconnaissez un Dieu juste, il faut donc reconnaître un enfer, conclut saint Jean Chrysostome; et comment reconnaître un Dieu sans reconnaître qu'il est juste?

De plus, reprenait saint Augustin, ne nous dites pas qu'en privant le pécheur précisément de sa vue, sa vengeance soit satisfaite. Non, non, hommes sensuels, hommes charnels, vous n'êtes sensibles à rien qu'à ce qui fait impression sur vos sens; il faut donc que vos sens soient punis. La crainte de la moindre douleur vous retient actuellement dans les bras de la mollesse; c'est par la douleur que vous craignez, qu'il faut que votre mollesse soit punie. Le moindre attrait de plaisir vous séduit et vous porte au crime; à cet attrait de plaisir qui vous enchante succédera justement la pointe la plus vive de la douleur. Votre âme, asservie à ses sens qu'elle devait dominer, a fait de tous ses organes autant d'instruments d'iniquité; n'est-il pas juste qu'asservie à ses sens pour son supplice chaque organe devienne pour elle un instrument de douleur?

Tournerez-vous donc encore en figures ces fortes expressions des livres saints qui ne nous représentent qu'étangs de soufre, abîmes de feux? Eh! qui vous autorise à prendre ainsi figurément l'Ecriture? Elle doit toujours s'entendre dans le sens propre et littéral, disait saint Augustin, et c'est la grande règle que suivent inviolablement tous les docteurs, à moins qu'une raison évidente et même appuyée de l'autorité de l'Eglise, n'oblige à la détourner à un sens figuré. Ici l'Eglise vous condamne; quelle évidente raison objecterez-vous contre elle? Il est vrai, nous l'avouons sans doute, que ce feu dont l'Ecriture nous menace, agit sur des esprits, puisqu'il agit sur les anges rebelles, ainsi que sur les âmes encore séparées de leurs corps. Il est vrai pareillement, nous l'avouons de même, que le feu ne peut brûler qu'un corps. Oui, mes frères, répond saint Augustin, si par brûler on veut entendre séparer et dissiper des parties. Mais ce sentiment vif et cuisant que le feu cause en nous par les organes, pourquoi le feu ne pourrait-il le produire dans des âmes mêmes séparées de leur corps? Ces organes sont-ils absolument nécessaires pour les sentiments de l'âme? Dieu ne peut-il sans eux ce qu'il opère en nous par leur moyen? Qu'une âme, après tout, dépende ou d'un organe matériel, ou d'un feu matériel; l'un répugne-t-il plus que l'autre? Nous éprouvons tous les jours, nous sentons le premier, pourquoi douter du second?

Vous demandez la manière dont agira donc sur l'âme ce feu terrible. Saint Augustin répond : L'âme y sera, en quelque sorte, unie; elle y sera condamnée, c'est-à-dire pour punir son orgueil, Dieu l'assujettira à la plus vile des substances, à l'action d'un feu matériel; son repos, la cessation de ses douleurs dépendra du repos d'un corps toujours en mouvement; ainsi ses maux ne finiront jamais.

Vous demandez encore ce qui l'allume, ce qui l'entretient, ce feu terrible. C'est le souffle de la colère du Tout-Puissant; ah! c'est le bras qui t'a faite, ingrate créature!

Ainsi tout est réel, mais avançons. Tout est également ineffable dans ce supplice : ineffable dans l'étendue, ineffable dans la continuité du sentiment qu'il cause.

Que je peigne à vos yeux tout ce que l'ingénieuse cruauté des tyrans à jamais inventé de tortures : roues, croix, peignes de fer, brasiers ardents, la douleur que vous causez, en comparaison de l'action du feu d'enfer, n'est que sentiment de délices.

En vain donc ouvrirais-je devant vous la triste scène de nos martyrs aux prises avec les plus cruels bourreaux : celui-ci écorché vif, cet autre étendu sur un gril enflammé; Agnès, les mamelles arrachées, qu'on roule à travers les épines sur des cailloux aigus; Catherine, sur une machine infernale, exposée successivement et par parties au tranchant des rasoirs; Jean dans un bain de plomb fondu, d'huile bouillante. Messieurs, la seule pensée des tortures de l'enfer les fait chanter dans ces tourments. En voici la raison, que je vous prie de remarquer, elle est sensible et prise dans les principes de la philosophie la plus exacte; rien ne vous donnera une plus juste idée du sentiment que causent les supplices de l'enfer.

Sur la terre, les sensations de douleur que nous avons sont des effets de la bonté même du Créateur; son intention, en nous les imprimant, est la conservation de nos corps; pour répondre à ce but auquel sa sagesse les proportionne, il suffit qu'elles soient propres à nous avertir de ce qui peut nous nuire. Tout ce que nous sentons de douleur sur la terre vient donc de la bonté du Créateur; celles de l'enfer sont des effets de sa colère; il s'agit sur la terre de nous conserver; en enfer il veut punir et contenter sa haine.

De plus, lors même qu'il punit sur la terre, sa bonté modère toujours l'activité de

son bras : en enfer la mesure de ses châtiments est la mesure de sa puissance. Vainement donc m'efforcerais-je encore de décrire les fléaux dont le Seigneur punit quelquefois les coupables; ce ne sont que des commencements de sa justice, des gouttes, pour ainsi dire, échappées à sa fureur : *Initium justitiæ stillans.* (II *Mach.*, VIII.) Cette pluie de feu qui dévore l'impie Pentapole : *Initium justitiæ stillans;* le déluge qui détruit la race humaine entière, huit personnes seulement exceptées : *Initium justitiæ stillans;* l'affreuse exécution qui se fait à Jérusalem par l'impie Antiochus, quatre-vingt mille hommes égorgés dans les plus cruels supplices : *Initium justitiæ stillans;* Dieu, dit l'Ecriture, n'était qu'un peu irrité contre son peuple : *Erat modicum iratus.* (II *Mach.*, V.)

Quelle image me reste-t-il donc à vous offrir? Que je vous représente les horreurs du grand jour du Seigneur, quand il viendra dans l'appareil de sa justice et de sa puissance; eh! ce n'est, dit Jésus-Christ lui-même, que l'annonce, pour ainsi parler, de ses vengeances. Nations élevées contre nations, royaumes conjurés contre royaumes, tremblements de terre, phénomènes dans les cieux : *Oportet primum hæc fieri, sed nondum finis.* (*Marc.*, XIII.) Le soleil éclipsé, la lune teinte de sang, les étoiles perdant leur lumière, les flots de la mer franchissant la barrière que le doigt de Dieu leur a marquée, la terre au milieu des ondes enflammées d'un incendie universel, les hommes séchant tous de frayeur et d'effroi, les vertus du ciel en désordre : non, ce n'est là que le prélude des vengeances du Seigneur que je voudrais décrire : *Oportet primum hæc fieri, sed nondum finis.*

Ah! que dis-je donc quand je parle de l'enfer? Hélas! Messieurs, je parle de ce que je ne puis comprendre; je parle d'un tourment dont ni l'imagination ni le sentiment ne peuvent me fournir la moindre idée.

Car, encore une fois, sur la terre, jamais du moins tous les sens ne sont tourmentés tous ensemble. En enfer la douleur est universelle, chaque sens particulier a son supplice; aucune partie du corps n'en est exempte, le feu dévorant pénètre tout, agit en même temps sur tout. Il n'est besoin d'aucun détail; le point de foi c'est que le tourment, diversifié en toutes manières, se fait sentir également par tous les organes.

Sur la terre, la multiplication des maux n'augmente pas toujours le sentiment; le plus violent l'emporte, distrait des autres, quelquefois les détruit; s'ils sont égaux, ils se confondent, pour ainsi dire, et s'absorbent mutuellement. En enfer, la diversité des maux ne nuit point à la vivacité, la vivacité n'empêche point la multitude; sans diminution, par exemple, du tourment de la vue, par l'ouie, par l'odorat, par le toucher vous souffrirez, pécheurs, tout ce que peut souffrir une créature.

Sur la terre, la trop grande activité d'un objet nuit souvent à son action même; un organe trop vivement frappé s'émousse, l'âme ne sent plus rien : d'où vient, Messieurs, que j'ose assurer que personne n'a jamais ressenti sur la terre tout ce qu'il peut sentir? Pécheurs, vous le sentirez en enfer; l'organe y devient en quelque sorte, incorruptible autant que l'âme même, pour pouvoir fournir à la violence du tourment que Dieu lui destine.

Aussi ce qui doit surprendre le plus, dans le tourment de l'enfer, c'est que l'âme humaine y puisse suffire; cette âme si bornée en tout comment supportera-t-elle un supplice qui semble en tout sens infini? Voici, Messieurs, la solution à cette difficulté : c'est que Dieu qui emploie sa toute-puissance pour élever l'âme du juste à la capacité d'une récompense vraiment divine, emploiera de même sa toute-puissance pour élever l'âme coupable à la capacité d'une peine vraiment divine.

Mais quelle différence pourra-t-il donc y avoir dans des tortures qui semblent toutes excessives; et, s'il n'y en a point, où sera la justice? Quoi! direz-vous, moi, par exemple, qui aurai noué, entretenu une intrigue à la vérité criminelle, mais cachée si soigneusement que la plus adroite jalousie n'a pu même la soupçonner, moi, que les principes d'honneur et de probité ont toujours guidé dans toutes mes actions, et qui ne me trouverai coupable, hélas! que pour avoir été enlevé trop à l'imprévu dans le feu bouillant de l'âge, et dans la fougue des passions; ferai-je donc autant puni que ces scélérats de profession que je vois affronter toutes les lois et braver la justice, autant que ces infâmes prostituées qui font trafic de leur pudeur, autant que les malheureux qui m'ont séduit?

Non, mes frères, non, vous serez véritablement punis comme eux, mais non pas autant qu'eux. Les flammes, vengeresses et discrètes dans leur vengeance, sauront mesurer la grandeur de votre crime.

Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum. (*Apoc.*, XVIII.) La quantité, la qualité, les circonstances de vos crimes, seront examinées, jugées, punies. En un mot, le degré juste de votre orgueil : *Quantum glorificavit se* (*Ibid.*); la mesure précise de votre mollesse, de votre cruelle abondance : *Quantum in deliciis fuit*, feront le juste degré, l'exacte mesure de votre supplice : *Tantum date illi tormentum.* (*Ibid.*)

Redoublez, poursuit le Seigneur, ajoutez à la coupe d'amertume qu'il s'est lui-même préparée : *In poculo quo miscuit miscete duplum.* (*Ibid.*) Ajoutez pour tel nombre de grâces que ce pécheur a rendues inutiles, pour tous les remords que je lui avais imprimés, pour tant d'exhortations qu'il a entendues, pour tant de sacrements auxquels il a participé sans fruit; ajoutez surtout encore pour tous les instants qu'il est demeuré volontairement dans son crime sans le rétracter par la pénitence : *In poculo quo miscuit miscete duplum.* Le feu docile exécute à la lettre l'ordre du Créateur. O tourments,

ô feux d'enfer, ineffables dans l'étendue, ineffables dans la continuité du sentiment qu'ils causent!

Quel tourment! Quel est donc ce feu nouveau, dit saint Augustin? Il tourmente sans affaiblir, il brûle sans consumer, il dévore et semble épargner : *Urit et parcit.* Cruel ménagement; il n'épargne que pour faire sentir une peine toujours nouvelle, pour multiplier les douleurs à chaque instant; continuel sans relâche, continuel sans soulagement.

Plongés, abîmés, ensevelis dans ces torrents de flammes, tels qu'une étoupe, dit l'Ecriture, toute pénétrée et imbibée de feu : *Quasi stuppa.* Ils demanderont toujours ce qui ne leur sera jamais donné; et quoi, mes frères, une goutte d'eau? Qu'est-ce, hélas! qu'une goutte d'eau dans un tel incendie? Et à jamais cette goutte d'eau leur sera refusée.

Continuel sans consolation. Ah! maintenant, cœurs gâtés, esprits libertins, rassurez-vous sur la multitude des compagnons que vous aurez de votre supplice; multipliez-les encore davantage par vos scandales. Oui, vous vous y reverrez tous, amis de table, amis de jeu, amis de débauche, amis d'intrigue, vous vous y reverrez pour vous accabler de reproches et d'invectives, pour vous maudire et vous tourmenter sans cesse mutuellement.

Idolâtre amant, tu y reverras ton idole! Approche insensé, viens recevoir à présent le prix de tes adorations, de tes hommages. En butte à sa haine, en proie à ses fureurs, auteur de son déshonneur et de tous ses maux, un Dieu juste et vengeur l'anime et l'autorise à t'en punir.

Et vous aveugle père, folle mère, écoutez cet enfant malheureux que votre lâche complaisance a perdu. Grand Dieu! quelle barbarie enfanta jamais tant d'horreurs? Le père à son tour s'arme contre son fils, l'époux contre son épouse; ils excitent l'un contre l'autre sans cesse la justice céleste, ils animent leurs bourreaux acharnés.

Hélas! mes frères, disait à ce sujet saint Jean Chrysostome, qu'aucun de vous ne me soupçonne de vouloir ici dès à présent lui insulter : *Me ipsum primo exhortor, mihi hæc ipse dico;* c'est pour moi-même que je parle; en m'efforçant de vous toucher, je cherche à m'attendrir moi-même. Car enfin de même que Tyr et Sidon condamneront alors Corozaïm; combien de chrétiens, de même, qui ont reçu moins de grâces, s'élèveront contre nous qui en avons reçu bien davantage : *Mihi hæc dico, me exhortor.*

Le voilà donc aussi, ce moraliste austère, qui nous faisait du vice de si vives peintures! Le voilà ce ministre si jaloux en apparence des intérêts de Dieu, qui n'avait à la bouche que ces mots respectables : la religion, l'Eglise, la charité : *Quasi unus ex nobis factus est* (*Gen.*, III), le voilà donc aussi semblable à nous! Ah! finissons, mes frères; la force m'abandonne, et ma langue se glace d'effroi

Telles sont les consolations, pécheurs, auxquelles il faut vous attendre. L'espérance même, l'espérance, qui se trouve partout, n'a point place en enfer.

O éternité, éternité! tu les accables de ton poids, non pas même successivement, mais toute à la fois, tout entière. Ils la préviennent à chaque instant par leurs pensées; ils la souffrent donc tout entière à chaque instant.

O éternité! punition juste, punition même nécessaire pour des malheureux qui, toujours incapables de repentir, ne pourront jamais par conséquent ni apaiser la colère ni satisfaire la justice du Seigneur, dit saint Ambroise. Eternité, juste punition, dit saint Grégoire, de ces insensés qui, dans l'alternative qui leur était proposée d'un bonheur ou d'un malheur sans fin, se sont obstinés volontairement à renoncer aux promesses et à courir tous les risques des menaces qui leur étaient faites. Eternité, ajoute saint Augustin, qui entretiendra une mort continuelle dans des âmes criminelles qui ne peuvent plus vivre étant privées de Dieu, ni cesser de souffrir, parce qu'elles ne peuvent cesser d'être. Je compte donc, je suppute en vain, dit encore saint Grégoire, pour trouver quelque fin; Caïn, damné dès le commencement du monde, n'est pas plus près de la fin de son supplice, que le pécheur qui y tombe à cet instant; et après autant de millions de siècles qu'il s'est écoulé d'instants depuis la création du monde, malheureux, vous n'en serez pas encore plus proche.

O éternité, éternité! A proprement parler, Messieurs, l'éternité n'a ni instants, ni jours, ni siècles; dans l'éternité point de passé, point d'avenir: c'est un présent toujours permanent, toujours fixe. Que dire donc de l'âme damnée? Elle souffre, sans qu'à parler réellement on puisse jamais dire elle a souffert. C'est même encore parler improprement de dire : elle souffrira. Car le temps n'est qu'une succession de mouvements divers; souffrir toujours, souffrir mêmes tourments, mêmes feux, il n'est point d'autre mouvement dans l'âme damnée, sans changement, sans relâche, sans intervalle; donc point de succession de mouvements, donc point de temps.

O éternité, que tu me confonds! C'est la pensée de tes horreurs qui a peuplé les solitudes, qui a fait tant de martyrs de foi, de charité, de pénitence! Eternité, c'est toi qui remplis encore les cloîtres, qui fais voler dans un nouveau monde, qui sur les plages brûlantes d'Afrique, parmi les glaces du pôle, au milieu des bûchers allumés de l'Amérique, anime et encourage tant de héros que mon lâche cœur n'a pas cependant le courage d'y suivre. O éternité! quelle impression fais-tu donc sur mon cœur? Mais, Messieurs, quelle impression fait-elle sur vous-mêmes?

Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante? (*Isa.*, XXXIII.) Qui de vous, répondez-moi, pourra habiter ce séjour dévorant d'un feu éternel? Plaignez-vous main-

tenant que les voies de la pénitence sont trop pénibles; dites-nous que vous ne pouvez mortifier votre chair, veiller, vous faire violence; que votre corps n'est point fait au travail, votre santé trop faible pour supporter les jeûnes, les abstinences et les autres austérités. Et ce corps si délicat, si faible, comment donc habitera-t-il dans les étangs de feu? *Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante?*

Un solitaire sollicité au crime se jette dans un brasier ardent. Que faites-vous, s'écrie sa tentatrice étonnée, éperdue? J'essaie, répond l'anachorète, avant que de vous écouter, j'essaie si je pourrai soutenir le feu de l'enfer. Oserais-je, mes frères, vous proposer cet exemple? Quand les difficultés de la pénitence vous épouvanteront, quand l'amorce du crime commencera d'amollir votre cœur, mettez, mettez votre main dans les flammes, et tâchez de vous accoutumer à en supporter les ardeurs.

Au reste, Messieurs, permettez-moi encore cette expression de l'Ecriture, je viens de mettre devant vous l'eau et le feu : *Apposui ignem et aquam* (*Eccli.*, XV); choisissez donc enfin; ou l'eau, c'est-à-dire les larmes de la pénitence, ou le feu, le feu de l'enfer : *Ad quod volueris porrige dexteram.* (*Ibid.*) Ou Dieu par-dessus tout maintenant sur la terre, ou plus de Dieu pour vous dans l'éternité; ou plus d'attachement au monde, à ses plaisirs, à ses richesses, ou le feu dévorant de l'éternité; ou souffrir dans ce monde, ou souffrir dans l'éternité : *Ad quod volueris porrige dexteram.*

Mon cœur balancera-t-il encore sur cette affreuse alternative? Mon Dieu fixez-le enfin par votre grâce pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON XIV.

Pour le troisième dimanche de Carême.

SUR L'IMPURETÉ.

Cum immundus spiritus exierit ab homine, ambulat per loca inaquosa, quærens requiem et non inveniens. (*Luc.*, XI.)

Quand l'esprit impur est sorti d'un homme, il va par des lieux arides, cherchant du repos et n'en trouvant pas.

Dans les temples de l'Esprit-Saint, dans les membres mêmes de Jésus-Christ, s'établit et demeure l'esprit impur! Mon Dieu, que ne pouvons-nous du moins fermer les yeux pour ne point voir la désolation de votre héritage; que ne nous est-il permis d'ignorer jusqu'au nom du monstre qui l'a ravagé! Saint Paul, en effet, ne voulait pas qu'il fût même nommé dans nos assemblées; mais plus nous sommes retenus à le combattre, plus il semble devenir hardi et insolent de jour en jour. Oreilles chastes, ne vous effrayez pas cependant; c'est même à vous proprement que je vais parler aujourd'hui; car je cherche bien moins à invectiver contre le vice, qu'à réchauffer l'amour de la vertu dans des cœurs vertueux.

Aimable pudeur, disait saint Cyprien, c'est vous qui nous unissez à l'Agneau vierge; vous changez la terre en ciel, vous égalez l'homme aux anges, vous êtes la couronne des vertus; charmante liberté, perpétuelle enfance, douce, aimable pudeur, que vos charmes sont divins, mais qu'ils se ternissent facilement! Que vous êtes précieuse, mais hélas! que vous êtes fragile!

Qui que vous soyez donc, chrétiens de tout sexe, de tout état et de tout âge; tendre jeunesse surtout, qui portez encore dans vos corps le Dieu de pureté, je vous conjure de toute l'affection de mon cœur, par tout ce que vous avez de plus précieux, je vous conjure de vous pénétrer aujourd'hui de l'inestimable prix de la pudeur. Dans le monde tout semble conjuré pour la combattre; le premier échec qu'elle reçoit ne se répare presque jamais : deux puissants motifs pour nous engager à veiller sur nous-mêmes.

Estimez-la donc d'autant plus, cette belle vertu, qu'il est plus facile de la perdre : sujet de la première partie. Craignez d'autant plus de la perdre, qu'il est plus difficile d'en réparer la perte : sujet de la seconde partie. Ou, si vous voulez autrement, Messieurs, ce qui revient au même : les voies du péché sont glissantes, la chute est presque inévitable; c'est ce que vous verrez d'abord. Le péché en lui-même est funeste; il est très-difficile de se relever après être tombé, vous le verrez ensuite : *Peccati vias, peccatum ipsum.* C'est ainsi que saint Jean Chrysostome avait conçu cette importante matière. Que n'ai-je la discrète et vive éloquence de ce grand docteur pour la traiter! Seigneur envoyez-moi, j'en ai plus besoin qu'Isaïe, un de vos séraphins, pour purifier mes lèvres avec le plus brûlant de ses charbons, et vous, Reine des vierges, priez pour nous. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que d'assauts à soutenir, que de combats à livrer pour défendre la pureté, dit saint Augustin! Avoir toujours les armes à la main, jamais de paix, jamais de trêve; toujours en garde contre les dehors, n'être jamais tranquille au dedans; toujours résister, jamais ne pouvoir compter sur la victoire; toujours vaincre, ne triompher jamais; et quand même on triompherait, toujours craindre : que cet état est violent, qu'il est terrible! Le puissant ennemi que l'ennemi de la pureté! Tout est avec lui d'intelligence, reprend sur le même sujet saint Jérôme : la chair, le monde, notre propre cœur; au dedans et au dehors tout est plein d'ennemis. C'est de là, Messieurs, que saint Cyprien concluait combien cette vertu est précieuse; estimez-la donc d'autant plus qu'il est plus facile de la perdre. Je le dis, 1° à l'âge le plus tendre; c'est en effet cette vertu que l'ennemi du salut attaque toujours en nous la première et avec le plus d'adresse. Je le dis, 2° à toute personne de tout âge engagée dans le monde; c'est en effet cette vertu qui y est attaquée le plus violemment et le plus constamment. Enfin,

j'ajoute encore : que qui que ce soit ne se rassure; c'est du côté de cette vertu que l'ennemi a toujours sur nous le plus d'avantages.

Le bel âge, d'abord, ô l'âge heureux que celui de la jeunesse, si l'innocente simplicité qu'on lui attribue ordinairement pour apanage, en était véritablement aussi inséparable qu'on le pense! Mais que de piéges, que de dangers, piéges adroits, dangers par conséquent presque inévitables, assiégent de toute part la trop faible enfance! Dangers dans l'âge seul, dangers dans ses penchants, dans ses liaisons, dans ses occupations mêmes.

Vous voici, mes chers frères, disait saint Cyprien, en parlant à de jeunes vierges de son siècle, vous voici dans le moment critique pour la pudeur. Réfléchissez, en effet, un moment avec moi, je vous supplie : si vous avez lu nos Ecritures, qui sont ceux que vous avez remarqués avoir été tentés le plus dangereusement sur cette vertu? Le jeune Joseph, la jeune Susanne, le jeune Amnon. Incendie de la volupté, qui peut donc de si bonne heure t'allumer dans un cœur?

C'est, Messieurs, que ce fut là toujours le premier faible d'un jeune cœur. Les autres passions ne se développent que peu à peu; il leur faut des occasions et des objets, tous les âges ne leur en fournissent pas. Mais, pour ce vice, il naît, hélas! avec nous; au dedans de nous est renfermé le malheureux foyer qui nous brûle, et le moindre souffle, le premier souffle suffit pour l'allumer. Pour pouvoir être coupable, il ne faut que pouvoir sentir; et d'abord tout conspire à réveiller et à surprendre le sentiment.

Le monde qu'on voit déjà, mais qui ne se montre encore que de loin et ne laisse apercevoir que ses dehors, frappe aussitôt par sa figure charmante; tout y brille, en effet, tout y rit, tout y éclate; pour peu qu'il veuille admettre dans ses fêtes, il le fait quelquefois, on s'y livre, et l'on se croit heureux. Hélas! que de pudeurs ont fait naufrage à ce premier écueil!

Ainsi, le bandeau sur les yeux, on commence à jouer sur les bords fleuris du précipice. Dans ces divertissements, dans ce badinage de l'enfance, déjà j'aperçois un sérieux mortel qui me glace. Dans ces jeux violents et passionnés, se prépare un dégoût mortel pour tous les plaisirs modérés et licites; dans cette fuite du travail, je découvre la source de la langueur, de la mollesse, d'une maudite sensibilité; dans cet orgueil naissant, j'entrevois toutes les folies de l'envie de plaire; dans cette affectation puérile de se montrer et de paraître, toutes les ruses d'un cœur corrompu et qui ne cherche qu'à séduire; dans ces délicatesses affectées d'un goût fastidieux, toute la faiblesse d'un cœur efféminé se déclare; dans cette légèreté, dans ces saillies indiscrètes, ah! je vois toutes les portes de tous les sens ouvertes; la mort entre de toutes parts pour ravager le cœur.

Du moins, ah! du moins, sirènes enchanteresses, gardez-vous de tenter leurs oreilles par vos chants séducteurs. Que deviendrez-vous, chère jeunesse, hélas! que ferez-vous, au milieu de cette troupe de compagnons dissolus? Non, non, il ne faut plus en chercher aujourd'hui, de ces sociétés aimables que forme la vertu entre des cœurs vertueux. Même attrait pour les mêmes plaisirs : voilà maintenant ce qui forme les liaisons de la jeunesse; conversations libres et dès-là même ouvertes à combien d'indécences : voilà ce qui les entretient; communication mutuelle de sentiments et de pensées : un cœur corrompu suffit donc pour en perdre cent autres; enfin liberté que l'on se donne mutuellement de tout dire et de tout faire. N'achevons pas.

Que ferez-vous, chère jeunesse, entre les bras de ces flatteurs? Votre âge n'en manque jamais; c'est là son danger le plus ordinaire. Ils vous louent, ils vous caressent; reconnaissez à cette marque vos plus mortels ennemis. Sur leur sein, entre leurs bras va s'étouffer votre innocence.

Que deviendrez-vous, chère jeunesse, Hélas! l'oserai-je dire, que ferez-vous dans le sein de votre famille même? Mère mondaine, à qui voulez-vous immoler ces jeunes victimes que vos mains prennent tant de soins de parer? A quel dessein déjà les promenez-vous dans ces cercles et dans ces spectacles? La séduction, pour être autorisée par votre exemple, en sera-t-elle moins dangereuse, et comptez-vous que leurs cœurs seront toujours assez en sûreté, quand, par un vain dehors de bienséance vous veillerez peut-être sur leurs sens? Et vous, pères aveugles, pour qui formez-vous cet esprit que vous accoutumez de bonne heure à ne point s'effrayer d'un discours licencieux, à concevoir un mot ambigu, à sourire à l'équivoque?

A peine sont-ils connus encore dans les plus belles éducations du monde, ces livres divins, source féconde de la vraie doctrine. Tout le goût de notre siècle est pour le frivole agréable; et n'est-ce point dans des fables romanesques qu'on instruit tous les jours la plus tendre jeunesse à bégayer le langage de la passion?

Ils se multiplient à cet effet de jour en jour et presque à l'infini, ces livres, dont le grand art est de personnifier, pour ainsi dire, la volupté. C'est là qu'on la voit ornée de toutes les qualités héroïques, pour couvrir ce qu'elle a de bas et de hideux en soi; toujours animée des sentiments les plus nobles, pour surprendre l'estime des grandes âmes; longtemps persécutée, pour attendrir par le spectacle de ses malheurs, et s'insinuer dans les cœurs par la compassion; presque toujours enfin triomphante, pour se faire suivre par l'appât des succès. C'est là que, réglant toutes les affaires, décidant de tous les événements, elle a réussi à se faire regarder comme nécessaire; se ménageant même habilement, soit dans les objets qu'elle ne se propose que légitimes,

soit dans les passions qu'elle arrête et modère à propos, de peur de révolter par l'image du crime, elle a trouvé l'art de se faire regarder comme innocente. C'est là que, sous la forme d'histoire intéressante, elle enseigne adroitement, sans qu'on s'en aperçoive, toutes ses souplesses, tous ses artifices, toutes ses intrigues; et le plus souvent aujourd'hui, prenant, pour mieux séduire, un masque de vertu, elle noie son venin dans les leçons de la plus saine morale. Avouez-le, Messieurs, n'est-ce pas là surtout, entre les ouvrages d'esprit propres à l'enfance, ce qu'on entend louer, ce qu'on recherche, ce qui a vogue dans le monde? Ne sont-ce pas là les maîtres et les modèles qu'on met entre les mains de la jeunesse, sous prétexte d'adoucir, dit-on, ce qu'a de sauvage et de rude une éducation trop sérieuse. O vous, dont l'esprit délicat et curieux rend le cœur plus sensible, craignez de vous laisser éblouir par les traits brillants qui vous y frappent; ce sont les traits de la volupté; plus ils sont travaillés avec art, plus vous devez les craindre. Si votre curiosité s'en amuse, c'en est fait, votre cœur est blessé.

Assez d'autres dangers se préparent; ils croissent et se multiplient avec les ans. Le monde, en effet, dans les commencements, ménage encore, ou plutôt feint de ménager l'innocence et la candeur de la première jeunesse; et se dérobant, du moins en partie à ses regards curieux, lui fait désirer vivement, attendre avec impatience cet âge heureux, où se donne enfin le privilége de tout lire, de tout voir et de tout entendre. Alors un père, une mère, que les dégoûts ou les disgrâces de la vieillesse forcent à quitter le monde, veulent du moins s'y voir encore revivre dans un enfant chéri. Non, je ne puis passer le Jourdain; mon fils le peut; il est en âge, il peut vous suivre, disait Barsillaï au roi David. Présenté de la main d'un père ou d'une mère, enfin donc on est admis à ce sanctuaire d'iniquité. C'est là que le monde, par tous ses scandales, toutes ses maximes, tous ses attraits, conspire à triompher de la pudeur.

Non, le camp, l'infâme camp d'Israël n'eut jamais tant de scandales. Souffrez, Messieurs, cette vive peinture que saint Cyprien croyait pouvoir faire à son peuple des mœurs de son siècle. Ici, disait-il, comme à Sétim, vous verrez encore une troupe de jeunes Moabites formées et accomplies pour la débauche, qui, dans un corps délicat, n'ont que le front d'insensible; leur unique art, leur seule étude est de tendre des filets dans l'arrangement affecté de leurs paroles et de leurs regards. Pour elles, vous y verrez encore, comme à Sétim, un peuple entier, le peuple même des fils de Dieu, prostituer ignominieusement leur vertu; et jusqu'aux portes du tabernacle, vous y verrez le crime audacieux venir braver la majesté de notre Dieu. Mais qu'on ne cherche point des Phinées, poursuit saint Cyprien, on ne sait point ici punir ce vice. Plus hardi que dans la Pentapole, ne monte-t-il pas quelquefois sur les tribunaux de la justice pour en dicter les arrêts, ne s'insinue-t-il pas dans les conseils pour en dispenser les faveurs? Plus fier que dans l'impure Gabaa, ne dispose-t-il pas à son gré de l'épée des guerriers? Et plus autorisé qu'il ne le fut jamais dans Jérusalem, la plus corrompue, ne vient-il pas jusqu'au sanctuaire faire encenser ses idoles, non plus par de lâches prostituées, non plus par d'infâmes vieillards, mais par la race même (ô excès du scandale!) par la sainte race d'Aaron?

Babylone même, la voluptueuse Babylone, eut-elle jamais rien d'aussi séducteur? Ainsi que dans la molle Assyrie, vous verrez encore ici l'aveugle plaisir, selon le tempérament ou le caprice, autoriser également tantôt le vice et tantôt la vertu, le luxe somptueux, l'agréable frivole prendre la place du vrai mérite, et la mollesse efféminée s'ériger seule en arbitre du goût. Parcourez tous les états du monde; ce n'est plus aujourd'hui le faste, le faste presque partout est égal, les différents degrés de mollesse en sont le seul discernement. Passez dans tous les cercles, ce ne sont pas seulement de jeunes mondains qui attisent à l'envie le feu des conversations libertines; ce sont des vieillards mêmes qui, glacés par le froid de l'âge, se consolent mutuellement de la perte de leurs voluptés, par le souvenir qu'ils s'en retracent les uns aux autres, et comptent le nombre des jours fortunés de leur vie par celui de leurs crimes. Pénétrez dans toutes les assemblées; ce n'est plus seulement la liberté, l'envie de plaire qui y domine; celui-là se croit méprisé que l'on ne cherche pas à y séduire.

A quelle autre langue qu'à la nôtre fut-il connu, cet admirable raffinement, pour rendre plus libre et plus hardi dans les discours, de donner les plus beaux noms à toutes les infamies de la volupté, et sous les expressions les plus honnêtes, d'envelopper les plus licencieuses images?

A quelle autre nation qu'à la nôtre fut-il connu, ce charmant artifice, pour rendre plus inévitables tous les piéges de la volupté, d'en composer toutes les règles qu'il a plû de nommer la bienséance du monde?

Comparez, en effet, Messieurs, les maximes de la pudeur d'une part, et les maximes du monde de l'autre. (C'est toujours saint Cyprien que je copie.) La pudeur, dit-il, ne cherche point à plaire; et la première règle du monde est de savoir se faire aimer. La pudeur connaît sa fragilité, elle est toujours timide, poursuit le même docteur; manières libres, c'est ce qui se nomme dans le monde affabilité, enjouement; et l'on n'y connaît plus guère la retenue que sous le nom odieux de rusticité ou de stupidité.

La pudeur est toujours simple et tranquille, toujours en garde contre la violence d'un ébranlement passionné; apprivoiser les passions, n'est-ce point là le propre de ce qu'on nomme politesse, bannir d'un cœur l'insensibilité, c'en est l'effet.

La pudeur, parce qu'elle est simple et ti-

mide, s effraie de l'ombre seule du mal, l'image du danger la fait frémir; elle cherche les lieux solitaires, dit saint Ambroise; elle tient toujours toutes les portes des sens fermées, sa solitude la suit partout; le seul mot de volupté la gêne, le moindre sentiment de plaisir l'alarme, un soupir échappé l'étonne, un regard indiscret la déconcerte, un simple mouvement du cœur la fait fuir.

D'autre part, la grande maxime du monde est de s'aguerrir et de lutter ouvertement contre le vice, pour se garantir, dit-on, de ses surprises; son grand art est de familiariser, pour ainsi dire, avec tous les appas du crime, afin d'en éviter, prétend-on, les excès : sa pratique la plus ordinaire d'abandonner un cœur à la passion même, pour le sauver, ajoute-t-on, de ses folies : art admirable! se hâter d'être criminel, pour éviter le crime!

Osons cependant pénétrer plus avant dans le monde. Quel séjour enchanté! Ah! c'est ainsi, dit le prophète, que Sodome et ses alliées détestables corrompaient par leurs délices ceux qu'elles ne pouvaient entraîner par leurs exemples, ni séduire par leurs maximes : *Hæc, hæc fuit iniquitas sororis tuæ Sodomæ.* (*Ezech.*, XVIII.)

Dans ces palais, où je ne retrouve plus la nature, trouverai-je encore la modeste pudeur? Dédaignée ou corrompue dans ses ouvrages, non, dit toujours saint Cyprien, non, la nature n'y sera pas longtemps respectée dans ses devoirs les plus sacrés; le luxe, insultant à sa simplicité, s'y montre seul dans l'appareil séducteur de la prostituée que dépeignait saint Jean. Ici, comme là, quel éclat éblouissant emprunté de toutes les créatures pour relever des charmes naturels ou pour suppléer à leur défaut! Ici, comme là, quelle mollesse dissout les corps, énerve les âmes! L'inaction érigée en titre de noblesse, l'habitude de ne rien souffrir passée en impuissance de le faire, les plus superflues commodités devenues des nécessités de la nature : *Hæc, hæc fuit iniquitas sororis tuæ Sodomæ.*

Mais ici de plus, dans tous les appartements, surtout les meubles, ce ne sont qu'esprits impurs, volant de toutes parts, et de ces statues immodestes et de ces peintures lascives. Non, je ne crois pas que Sodome elle-même connût cet art funeste de faire revivre, d'éterniser les crimes, et d'aider aux désordres d'une imagination salie pour entretenir le cœur dans sa corruption! *Sodoma soror tua minor te.*

Quels cris confus d'autre part, mais quelle amorce de crimes dans ces fêtes qu'anime et que dirige la passion! Concerts, où la morale la plus corrompue se fait toujours applaudir sûrement à la faveur d'une musique passionnée, qui en rehausse la flatteuse impression : bals, où la confusion, l'agitation, le désordre animés, soutenus par ces symphonies vives, ces accords variés qui en font l'âme, transportent en même temps tous les sens; jeux, où la moindre perte qu'on fasse, dit un saint docteur, est celle de la fortune et plût à Dieu que la plus considérable, selon la pensée du saint docteur, fût en effet toujours celle du temps même; festins, où la raison, ensevelie dans les fumées de la débauche, laisse l'homme en proie aux plus brutaux instincts : *Hæc, hæc fuit iniquitas sororis tuæ Sodomæ.*

Mais Sodome elle-même a-t-elle jamais su, ainsi que nous, jeter l'huile, comme dit saint Jérôme, sur le feu de la volupté? Savait-elle, comme nous, ébranler l'âme en même temps par tous les sens, en réunissant toutes les sensualités ensemble; renouveler sans cesse toutes les amorces du péché, pour les rendre plus attrayantes; donner un nouvel éclat au luxe même par les variations de mode? surtout savait-elle, en excitant les passions, présenter les occasions de les satisfaire : occasion favorable et dans la confusion des assemblées tumultueuses; et dans le secret de la nuit, seule complice aujourd'hui des plaisirs du grand monde, et dans les déguisements du masque si propres à tout autoriser, à enhardir à tout, à tout couvrir : *Sodoma soror tua minor te.*

Comment, dans le monde, resterait-il donc de la pudeur? A peine est-elle assez en sûreté dans la retraite même; et souvent dans les cavernes de Ségor vient échouer une vertu que toutes les délices de Sodome n'avaient pu amollir.

Moi-même, ah! que j'en suis un triste exemple, s'écriait saint Jérôme du fond de son désert! Dans cette vaste solitude, brûlée par les ardeurs du soleil, ma seule imagination me fait encore retrouver toutes les délices de Rome; dans cet antre profond, moi qui n'ai plus de commerce qu'avec les scorpions et les ours, je pense être encore au milieu d'un cercle mondain. Le jeûne a décharné, défiguré mon visage, desséché ma peau sur mes os; je déchire mon corps, je bats, j'enfonce ma poitrine; et dans une chair toute morte, l'impure flamme vit encore. Indigné contre moi, je crains, je fuis ma cellule même; peu s'en faut que je ne la croie complice de mes pensées; je m'enfonce dans le désert, je fais retentir les échos de mes cris, de mes plaintes; et souvent la nuit, qui vient me surprendre au milieu des forêts, ne fait qu'augmenter le trouble de mon cœur. Combien de fois abattu, exténué de jeûnes, de veilles, de lassitude, mon corps a-t-il succombé; combien de fois me suis-je cru aux portes de la mort, sans pouvoir encore rappeler ma raison de ses égarements?

O vous, mondains, qui vivez dans le sein des délices, m'avez-vous entendu? Si moi, poursuit saint Jérôme, dans le fond du désert, le corps usé de travaux...: ajoutez, grand saint, si Jérôme, avec un esprit toujours pur, avec un cœur toujours chaste, si Jérôme a tant de combats à livrer, vous, mondains, au centre même de la séduction, à quoi devez-vous vous attendre? Au dehors vous n'êtes environnés que d'images séduisantes; au dedans de vous est un esprit qui ne cherche qu'à s'égarer. Volage imagination, dit

toujours saint Jérôme, jusque dans la solitude tu m'échappes; livrée à tous les objets du monde, quel frein pourra te retenir? Autour de vous ce ne sont qu'attraits du péché; au dedans, un cœur par lui-même si sensible; son propre penchant l'entraîne, sa seule activité l'emporte, sa nature même l'amollit. Bouillante passion, ni jeûnes, ni mortifications ne peuvent réprimer tes saillies, ni larmes ni sang ne peuvent étouffer tes flammes; tu brûles sous le sac qui me couvre, tu t'entretiens dans la cendre même où je m'ensevelis; quel incendie vas-tu donc allumer, quand rien ne modérera ton ardeur insensée!

C'est la chair qui doit combattre; mais la chair, c'est la faiblesse même, elle attend toute sa force de l'esprit, et c'est l'esprit qui la séduit; elle reçoit du cœur toutes ses impressions, et c'est le cœur qui la trahit; quand même l'esprit et le cœur la soutiennent, la rebelle encore se soulève, vous la réduirez en servitude, qu'elle vous fera sentir son aiguillon; quelle tyrannie exercera-t-elle donc quand elle sera idolâtrée?

Ah! Messieurs, assiégé de tant d'ennemis, environné de tant de piéges, qui pourra donc se sauver : *Quis potest salvus fieri?* (*Matth.*, XIX.) Et, en effet, combien se sauvent? Terrible réflexion, dont nous sentons la vérité malgré nous-mêmes; mais sur laquelle nous ne cherchons qu'à nous étourdir pour la plupart. Je sais que tout est possible avec la grâce, je sais que la grâce ne vous manquera pas; mais prenez garde que dans des occasions si délicates la grâce, disent les saints docteurs, est presque toujours une grâce de fuite. Pour s'exposer à la tentation, on compte sur la grâce; on tombe, on se plaint que la grâce a manqué. Non, la grâce n'a pas manqué; mais la grâce était une grâce de fuite, et l'on s'est exposé. Du moins on se relèvera; on le dit, on l'espère. Eh! dût-on véritablement se relever, la perte de cette première fleur de l'innocence est-elle donc si légère? Que la difficulté de la conserver vous en fasse connaître le prix; mais est-il d'ailleurs aussi facile qu'on le pense d'en réparer la perte? C'est ce que nous allons examiner dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Etrange propriété, mes frères, au seul vice contraire à la pudeur! C'est peu de dire qu'il flétrit une fleur que ni larmes ni temps ne feront jamais revivre; bien plus, c'est souvent pour toujours qu'il rompt le commerce de l'homme avec son Dieu. Dès qu'une fois le pas est franchi, que le retour est difficile! En voici la preuve en deux mots. Point de vice dont l'habitude se forme si aisément, se rompe si difficilement : voilà la double suite du péché même. Sous ces deux traits, vous paraîtra-t-il assez à craindre?

Dans les commencements qu'on s'engage, qu'on sait peu jusqu'où conduira la passion! Il est rare de se relever de la première chute, plus rare encore, quand même on se relève, de ne pas retomber; comment donc prévenir l'habitude? Elle commence par la fausse conscience.

D'abord, les principes d'honneur et de religion retiennent, surtout à cet âge dont la timidité sert de rempart à l'innocence; je ne sais quel sentiment de pudeur, que le péché d'origine n'a pu tout à fait arracher du fond de notre nature, tempère les bouillantes ardeurs de la cupidité naissante. Mais le front s'endurcit peu à peu; on commence par ne plus rougir de voir et d'entendre; les discours licencieux qu'on entend tenir dans le monde enhardissent comme insensiblement à parler, à tout dire; ainsi l'imagination commence à se salir sans qu'on s'en aperçoive. Le cœur s'échappe, mais la première fois qu'il s'échappe, il se trouble lui-même en s'échappant; ses premiers soupirs alarment la conscience; on la rassure sous prétexte de la pureté d'intention qu'on se suppose; on ne cherche, prétend-on, qu'à s'amuser; dans le monde, il faut vivre comme vivent les autres. Dites-moi, vous-mêmes, Messieurs, comment autrefois vous regardiez ces libertés que vous traitez aujourd'hui de politesse; ces rendez-vous donnés, reçus, qu'en pensiez-vous? Une sotte et puérile simplicité vous aveuglait encore; le monde vous a instruits, vos yeux se sont ouverts: et qu'avez-vous appris? Ah! que les progrès sont rapides dans cette école funeste!

Un crime instruit à un autre crime; l'esprit est asservi, le cœur est enchaîné, qu'on croit combattre encore; et pourvu seulement que le péché ne soit pas consommé, on s'applaudit de la victoire; bientôt ne se reprochera-t-on pas d'avoir trop résisté? On se laisse donc emporter par le torrent du siècle; en ne fréquentant plus que les auteurs ou les complices de son désordre, on s'affermit par des exemples crus illustres dans les plus criminelles démarches. Alors c'est un état d'ivresse; dans le désordre des sens, qui ont pris le dessus, la raison se tait, la conscience est muette, à peine l'âme agit encore, ou, si elle agit, ce n'est plus que pour justifier et rejeter sur Dieu les plus honteux excès. En tombant, on sent qu'on est faible; fragilité, faiblesse, ce sont des noms plus doux auxquels on s'accoutume et dont on couvre les plus honteux déréglements. Sans vouloir prendre garde si c'est par nature ou par choix que l'on tombe, aux dépens du Créateur, on aime mieux absoudre, du moins en partie, la créature. Enfin, par cette adresse, rien ne paraît grief dans la matière qui seule ne connaît rien de léger; et l'on se croit innocent tant qu'on n'a pas encore affronté tous les droits les plus sacrés de la nature.

La fausse conscience formée, qui arrêtera dans la carrière du crime? La religion présente en vain différentes barrières. C'est en effet, Messieurs, une expérience trop constante qu'un cœur possédé d'une passion n'est plus capable que de passion; la passion l'occupe et l'épuise tout entier; les affaires les plus indispensables du monde même sont un joug onéreux dont on ne cherche qu'à s'affranchir. Qui a énervé tous les plus grands

courages? N'est-ce pas la passion de volupté? Quel goût restera-t-il donc pour les exercices de la religion? Paraît-on encore dans nos églises? Ah! plût à Dieu qu'on n'y parût pas! Approche-t-on des sacrements? Plût à Dieu qu'on n'en approchât pas!

Prophète! vous déploriez la solitude de Sion dans les jours de ses solennités les plus brillantes. Venez ici, Fils de l'homme; ah! que vous y verrez d'abominations plus affreuses! *Conversus videbis abominationes majores his.* (*Ezech.*, VIII.) Temples du Dieu vivant, sanctuaires où réside l'Agneau immolé, que n'êtes-vous plutôt déserts! C'est, dit saint Jean Chrysostome, c'est en théâtres que la volupté les a transformés de nos jours; et je ne sais si cette expression n'est pas trop faible; mais je n'ose me servir de celle qu'ajoutait un autre Père... Seigneur, si le scandale ne respecte plus votre présence, il convient du moins à vos ministres de la respecter! Ce n'est pas ménagement pour le monde, c'est respect pour vous, mon Dieu, qui me ferme la bouche.

Je plains véritablement, Messieurs, une personne qui, engagée malheureusement dans une occasion périlleuse, y aura été renversée par la violence de la tentation; les sens revenus de leur première ivresse, elle est étonnée de sa chute; je conçois comment elle cherche aussitôt à se relever. Mais ces mondains de nos jours, dont l'esprit a été gâté, le cœur amolli peu à peu et par art, pour ainsi dire, les voyons-nous recourir au remède que leur offre la pénitence?

D'où vient que vous-mêmes, Messieurs, dans les années d'une jeunesse innocente, on vous voyait si souvent en larmes assiéger les tribunaux de pénitence, faire aux ministres du Seigneur une douce violence pour les obliger à vous plonger, vous replonger sans cesse dans le bain sacré du sang de Jésus-Christ? Hélas! je l'ai dit, vous étiez innocents. Vous êtes entrés dans le monde, vous avez pris part à ses fêtes; reconnaissez que c'est là la malheureuse époque de votre éloignement des sacrements, de la crainte et de l'horreur qu'ils vous inspirent. Enfin, depuis qu'il faut, pour vous amener une fois l'an aux pieds de l'Eglise, la crainte de toutes ses foudres, sondez vous-mêmes votre cœur, s'il est encore innocent ou coupable.

Pendant tous ces délais, la passion se fortifie, les crimes se multiplient, la conscience devient un chaos horrible qu'on ne peut plus démêler; plus elle s'embrouille, plus on diffère; et, par un retour nécessaire, plus on diffère, plus on s'engage dans le crime. Hélas! qu'il n'arrive jamais, le temps où un dehors de bienséance, plutôt que de religion, fera regarder l'usage des sacrements comme nécessaire! Voici la plus affreuse des abominations: *Conversus videbis abominationes majores his.*

Rougit-on maintenant de ce vice ailleurs que dans les tribunaux de pénitence? Les crimes changent toujours de nature, ils s'affaiblissent, s'évanouissent dans une bouche qui croit conserver encore de la pudeur; et le comble du mal, l'excès de notre douleur, c'est qu'entre ceux qui ne rougissent pas de s'avouer coupables, presque aucun dont nous puissions arracher un véritable repentir. Du moins enfin s'arrêtera-t-on là? *Conversus videbis abominationes majores his.* Sur des lèvres prostituées à la volupté, dans un cœur tout brûlant d'une flamme proscrite, n'osera-t-on pas recevoir le Saint des saints?

Non, je veux, Messieurs, qu'on n'aille pas si loin. J'avouerai qu'on s'est relevé véritablement après la première chute, ne retombera-t-on pas? D'abord le premier crime a rendu comme nécessaire l'occasion de la rechute. Quelquefois la crainte du scandale met dans l'impuissance de rompre absolument certain commerce. On se perdrait de réputation dans le monde; on diffamerait son complice: il faut donc, à se qu'on prétend, garder des bienséances. Le pénitent qui se croira le plus sincère sera celui qui prendra certaines mesures pour rendre l'occasion moins périlleuse. Mais elle reste, hélas! véritablement (que sais-je?) presque nécessaire.

Occasion nécessaire dans l'état même où l'on est engagé. Quand on s'est une fois livré au monde, est-il toujours possible de le quitter? On s'est placé volontairement au sein de la séduction, il faut ensuite y vivre. Le luxe des habits, la délicatesse des tables, la liberté des compagnies, la licence des fêtes mondaines sont devenues, dans les principes du monde, où l'on vit, des devoirs indispensables. La dignité de la place qu'on occupe, la confiance d'un maître auquel on est attaché, peut-être l'ordre absolu d'un époux, d'un père même et d'une mère rejettent enfin dans toutes les occasions où la première fois avait échoué l'innocence. Occasion nécessaire encore plus et véritablement nécessaire dans les suites du premier crime. Eve malheureuse, avant que d'avoir péché, ne connaissant point encore le mal, vous voyez sans danger ce qui vous fait à présent rougir. De là vient, Messieurs, que dans les premiers commencements, la figure du monde paraît charmante, sans paraître dangereuse. Nous avertissons en vain: la beauté de ce fruit qui vous flatte portera la mort dans votre sein: *Moste morieris.* (*Gen.*, III.) On ne sait encore ce que c'est que la mort, on ne la craint ni on ne s'en défie. Non, vous ne mourrez pas, *Nequaquam* (*Ibid.*), dit le tentateur; et le tentateur est cru préférablement à nous sur sa parole. Alors les yeux s'ouvrent, on reconnaît le danger quand on y est tombé; et le danger reste quoiqu'on fasse; on a beau fuir et se cacher, on le retrouve partout. *Quis indicavit tibi, nisi quod comedisti?* (*Ibid.*)

On le retrouve dans tous les objets du monde qui paraissaient les plus innocents auparavant; on le retrouve dans tous les sens, qui semblent toujours se reporter d'eux-mêmes sur les objets qui les ont une fois séduits; à leur défaut même, on le retrouve dans les fantômes d'une imagination qui conserve toujours et représente sans cesse les premières traces qui l'ont salie.

On le retrouve dans les mouvements désordonnés d'une concupiscence soulevée, qui, maîtresse une fois, veut toujours l'être, et qui jamais n'est plus hardie que quand elle a senti ses forces, en triomphant une fois de la raison. *Quis indicavit tibi, nisi quod comedisti?*

On le retrouve dans sa faiblesse même. La raison, confuse de sa défaite, ne résiste plus que faiblement, dès qu'elle se défie de la victoire. Le cœur, d'autre part, une fois blessé, garde une cicatrice qui, même refermée, fait toujours sentir de la douleur. Que faudra-t-il pour la rouvrir? *Quis indicavit tibi, nisi quod comedisti?*

Les occasions multipliées, la faiblesse augmentée, le tentateur redouble ses efforts. Je veux qu'il soit sorti de votre cœur, cet esprit impur auquel vous vous étiez malheureusement abandonné : *Exierit.* L'Esprit-Saint lui-même l'aura vaincu, il lui aura enlevé toutes ses armes qui sont les amorces du péché : *Vicerit eum, arma auferet;* il aura fait un trophée à la grâce de ses dépouilles mêmes : *distribuet spolia.* Le tentateur perd-t-il cependant courage? Il voit avec dépit ce cœur purifié, orné de nouveau par le Dieu qui en a repris possession : *Invenit mundatam et ornatam*; il ne laisse pas encore de le regarder comme étant à lui : *Domum meam;* il y a été une fois, il se tient assuré d'y rentrer : *Domum meam.* Il prend donc de nouvelles forces, il s'associe tout ce que l'enfer a de plus terrible : *Assumit septem nequiores se.* Malheureux cœur! quel nouvel assaut allez-vous essuyer, et quel en sera le succès? *Habitant ibi.* Il y rentre infailliblement, dit Jésus-Christ; il n'est donc effectivement point de vice qui rende le pécheur plus sujet à l'habitude; j'ajoute : non-seulement le démon qui en a été chassé y rentre, mais il s'y établit mieux que jamais, il y demeure : *Ingressi habitant ibi;* l'habitude est donc non-seulement la plus facile à former, mais la plus difficile à rompre. Pour s'assurer de ce cœur où il est rentré, l'esprit impur y amène à sa suite sept démons pires que lui : *Assumit septem nequiores se.* L'esprit d'insensibilité, d'aveuglement, d'injustice, de fureur, de présomption, de désespoir, d'impénitence : voilà, Messieurs, les sept démons qui suivent les enseignes de celui d'impureté et qui consomment enfin sa victoire : *Et fiunt novissima pejora prioribus :* second effet du péché même.

Ecoutez, ministres du Dieu vivant, disait le Seigneur par la bouche d'un de ses prophètes : *Audite hoc, sacerdotes.* (*Osee*, V.) N'allez point annoncer ma parole à Ephraïm; je connais ces impies, ils ne vous écouteront point : *Scio Ephraim.* (*Ibid.*) L'esprit impur s'est établi au milieu d'eux : *Spiritus fornicationis in medio eorum est.* (*Ibid.*) N'espérez plus de les toucher par vos instructions ni de les ébranler par vos menaces ; non, ils ne se convertiront point : *Non dabunt cogitationes suas ut revertantur* (*Ibid.*); vous les trouverez insensibles à tout. Pour moi, Messieurs, je n'en veux que l'expérience pour preuve.

Combien de fois, en invectivant contre ce vice, vous l'a-t-on peint sous les couleurs les plus noires! Tantôt on vous a dit : Ce vice est une idolâtrie détestable, le plus sanglant outrage que vous puissiez faire à votre Dieu. Adorer des statues de bois ou des idoles de chair, offrir au démon des animaux en sacrifice ou son âme même en holocauste, quel est le plus grand crime? Quelle religion d'ailleurs captive autant les sens, occupe autant l'esprit, pénètre autant le cœur que le service d'une idole de chair? Tantôt on vous l'a représenté comme la plus abominable fureur, le plus sanglant outrage qui pût vous être fait à vous-même. Vous vous perdez, vous a-t-on dit, et vous vous dégradez, mes frères, de la qualité d'homme libre; quel esclave est asservi à un maître aussi capricieux, aussi cruel que l'est votre concupiscence? De la qualité d'homme raisonnable : prodiguer vos biens, ruiner votre santé, négliger toutes vos affaires, perdre votre réputation et votre honneur, est-ce là l'ouvrage de votre raison? De la qualité de chrétiens : ces membres que vous vendez à l'iniquité sont les membres de Jésus-Christ, ces cœurs que vous séduisez sont le prix du sang de Jésus-Christ.

Le flambeau de la foi à la main, vous avez vu conduire ensuite ce libertin dans le tombeau où gît à présent l'ancien objet de ses idolâtries. Considérez, lui a-t-on dit, ces traits effacés, ces yeux éteints, ce corps maintenant amas infect de vers et de pourriture; reconnaissez, si vous pouvez, ce que vous adoriez il y a quelques jours; l'objet qui vous charme aujourd'hui sera dans peu semblable à celui-ci.

Eh bien! Messieurs, quel effet ont jamais produit tant d'énergiques images? Nous avons fait ensuite gronder la foudre, nous avons fait parler contre le pécheur les cendres de Sodome, les ruines de Sichem, la désolation de Benjamin, l'incestueux Amnon tombant sous le glaive de son frère, l'infâme Onan frappé de mort : quelqu'un s'est-il appliqué ces exemples, ont-ils épouvanté personne?

Notre voix est trop faible, Seigneur, parlez vous-même! En vain il parlera. Dès les premiers jours, voyant que toute la race humaine avait corrompu ses voies, ne voyant plus qu'hommes de chair, Dieu méconnut l'ouvrage de ses mains, il résolut de le détruire : sa voix terrible aussitôt se répand sur la terre : *Delebo hominem.* (*Gen.*, VI.) L'homme charnel l'entend, en est-il effrayé! Déjà l'arche se construit, signe du désastre qui menace tout l'univers; cette arche même devient l'objet des insultes du monde. Cependant l'ouvrage avance, et la sécurité n'en est pas moins profonde. Enfin les nuages s'amoncellent de toute part sans que la joie soit moins vive, la débauche moins insolente, le libertinage moins hardi.

Hélas! Mes frères, ce n'est là qu'une figure

de ce qui se passe au milieu de nous. Nos menaces, en effet, s'accomplissent, nos craintes se justifient de jour en jour; et tant de morts hâtées par un libertinage honteux ont-elles ralenti dans quelqu'un les ardeurs de la volupté; et les flétrissures du péché, si fréquentes et si terribles, ont-elles fait déserter ou proscrire une seule de ces maisons où s'ensevelit tous les jours la fleur de l'Etat et l'espérance des familles; et la stérilité de nos campagnes a-t-elle pu diminuer le luxe enfant de la débauche? Quel malheureux enchantement fascine donc les mortels? L'esprit d'insensibilité que l'esprit impur, en rentrant dans un cœur, y amène à sa suite: *Ingressi habitant ibi.*

Ni l'un ni l'autre ne marche guère sans l'esprit d'aveuglement et d'infidélité. Salomon, Messieurs, n'est pas le seul sage que l'amour du plaisir ait perverti et rendu apostat. Un cœur possédé d'une passion n'a point de Dieu que son idole; peu lui importe ensuite sur quel autel son encens brûle; Astarté, Chamos et Moloch seront adorés; le seul vrai Dieu, qui gêne les penchants, sera mis en oubli. Remontez, si vous voulez, jusqu'à l'époque de la première idolâtrie: les mains des Caïnites, selon la remarque des saints docteurs, ne s'enhardirent à se former des dieux de bois et de pierre, qu'après que leurs cœurs se furent prostitués aux idoles de chair. Le libertinage de l'esprit ne tarde pas à suivre celui du cœur, dit saint Ambroise; et la route qui conduit au plaisir, ajoute saint Chrysostome, aboutit infailliblement à l'incrédulité.

Le cœur endurci, l'esprit aveuglé, c'est alors que le débordement de mœurs commence, la licence ne souffre plus de frein; toutes les passions en même temps se soulèvent pour concourir à affermir l'empire de l'esprit d'impureté: *Ingressi habitant ibi.*

La criante injustice n'y laisse plus rien de sacré. La bonne foi de la société est violée, les droits du pauvre sont trahis, le fonds du marchand, le salaire de l'ouvrier sont consacrés à l'entretien de la débauche. La noire envie, l'implacable colère viennent ensuite avec toutes leurs fureurs. Familles bouleversées, fortunes ruinées, villes détruites, empires mêmes renversés, ce sont les jeux de ce qu'on nomme amour; la torche de la discorde partout s'allume à son flambeau; le frère s'arme contre son frère, la mère dénaturée, selon la belle expression de saint Augustin, donne la mort dans son sein avant que de donner la vie, et du malheureux fruit de son péché en fait la première victime.

Cependant l'esprit d'orgueil produit la présomption. On compte sur la miséricorde de Dieu, dont on a fait plusieurs fois la douce épreuve; on soutient, on nourrit son espérance par l'exemple de tant de grands scélérats qu'il a convertis. Ainsi le pécheur, tel que l'infortuné Samson, s'endort tranquillement sur le sein de la volupté: Qu'elle me lie, qu'elle m'enchaîne, je briserai ses fers, comme je les ai déjà brisés. Insensé! tu ne vois pas que la perfide a le ciseau levé; le cheveu fatal qui faisait ta force est coupé, Dieu se retire.

Alors enfin, l'on se réveille du sommeil léthargique où jusqu'alors on était demeuré; on ne sent sa misère que quand on sent sa faiblesse, et le désespoir prend la place de la présomption. Pressons ce pécheur, par exemple, quand, détrompé sincèrement du monde, il reconnaît de bonne foi tous ses égarements, pressons-le, dis-je; il gémit de son esclavage, sans oser cependant tenter de s'affranchir; ses chaînes multipliées à l'infini l'effrayent; s'il essaye de les briser, c'est toujours d'une main timide; un effort trop faible ne sert qu'à le désespérer par le sentiment réitéré de sa faiblesse. Hélas! le voilà qui de nouveau s'abandonne au torrent contre lequel il croit ne pouvoir plus se roidir qu'inutilement.

Tout est-il donc enfin désespéré? L'esprit d'impénitence s'en empare. Non pas assurément que je prétende insinuer qu'il est tout à fait abandonné de Dieu, qu'il n'y a plus pour lui de grâce; mais je n'attends plus aucun effet de la grâce sur lui; l'abus constant qu'il en a fait la rend désormais inutile. Quelle grâce en effet contre laquelle il ne soit endurci? Ces grâces qui ne l'ont point préservé le guériront-elles? Ah! s'il devait y être sensible, c'était quand les motifs qu'elles lui présentaient avaient toute leur force sur une raison encore saine, sur un cœur encore exempt de corruption; mais à présent il faut un miracle tel que celui qui fut opéré sur Madeleine, un miracle qui chasse de son cœur sept démons: et s'il le faut, ce miracle, combien mourront impénitents!

La plupart cependant l'attendent, et en l'attendant, le petit nombre de ceux que la foudre vengeresse n'a point surpris et arrêtés dans la carrière du crime arrive à cet âge qui arrache enfin le corps à la volupté. Mais, Messieurs, est-ce un exemple unique au monde que celui des vieillards accusateurs de Susanne? Les sens ont beau s'émousser, le plaisir pour cela ne perd rien de sa pointe; les années s'accumulent, sans que les neiges de la vieillesse amortissent d'anciennes ardeurs. On ne plaît plus au monde, mais le monde plaît encore; la scène charmante qu'il offre ne peut plus flatter les sens ni flatter que trop confusément les yeux; cependant on la recherche encore, du moins elle distrait de l'effrayant objet d'une éternité qui se prépare; du moins elle étourdit et rend sourd aux cris d'une conscience alarmée. Malheur donc à celui qui s'est rendu dans sa jeunesse le crime nécessaire, en le laissant passer en habitude. L'idole à qui furent vouées les prémices de l'âge en occupe presque toujours les derniers moments. L'oracle est ancien, Messieurs, et nous déplorons tous les jours la triste épreuve que fit de sa vérité celui-là même qui l'avait prononcé.

Hélas! mes frères, que conclurai-je donc

enfin de tout ce discours? Si les voies du péché sont si glissantes, qui peut se flatter d'être innocent? Si la chute a de si terribles suites, combien y a-t-il de vrais pénitents? Un saint évêque de France en concluait que de tous les adultes : *Ex adultis*, si la plus grande partie se perd : *Pauci salvantur*, c'est par ce vice : *Propter carnis vitium*.

Mais quoi! fermerai-je sans pitié et sans miséricorde le puits de l'abîme, selon l'expression du prophète, sur tous ceux qui sont tombés? A Dieu ne plaise, Messieurs, que ce zèle pharisaïque s'échauffe jamais dans mon cœur! Votre Dieu lui-même, le Dieu de Madeleine prendrait contre moi votre parti. Allez vous jeter à ses pieds; dites-lui comme David le cœur saisi et pénétré : J'ai péché, mon Dieu! De sa part, je vous réponds sans hésiter avec le prophète : Le Seigneur vous a pardonné. Mais point de délais, mes frères; si l'habitude n'est point encore formée, hâtez-vous de la prévenir, puisqu'elle est si difficile à rompre. Fût-elle même déjà formée; que je vous plains; qu'il vous en coûtera pour la rompre! N'importe, cependant, avec la grâce de Jésus-Christ vous la romprez. Hélas! serait-il ici quelqu'un parmi vous qui s'obstinât à vouloir justifier par son exemple les funestes idées que je viens de vous donner?

Cœurs innocents, vous du moins consolez-vous! Cœurs vides encore de passion, cœurs nouveaux que la séduction n'a pu corrompre, profitez de l'endurcissement des autres. L'inutilité de nos efforts pour retirer le pécheur de son crime ne doit-elle pas être pour vous le plus puissant motif de vous affermir dans la vertu?

Qui que vous soyez donc enfin, car je ne puis désespérer de personne, innocents ou coupables, je vous conjure tous également par la miséricorde de notre Dieu : *Obsecro vos, fratres, per misericordiam Dei* (*Rom.*, XV); par cette grande miséricorde, qui non-seulement reçoit Madeleine à ses pieds, mais qui va chercher et qui attend la Samaritaine même; qui non-seulement sauve Jérôme dans son désert des égarements de son imagination, mais qui va troubler Augustin jusque dans le sein de ses crimes : *Per misericordiam Dei*. C'est cette même miséricorde qui s'offre à vous aujourd'hui, mes chers frères; elle vous promet un ciel, elle vous menace d'un enfer, elle vous présente sa grâce; s'il est quelque motif auquel votre cœur doive être plus sensible, elle m'ordonnera de l'employer. Mais peut-il être un motif plus capable de toucher un bon cœur qu'une miséricorde si tendre? *Per misericordiam Dei*. Par cette grande miséricorde, je vous conjure donc, mes frères, d'offrir vos corps au Seigneur comme une hostie : *Ut exhibeatis corpora vestra hostiam Deo*. (*Rom.*, XII) Il a pris lui-même un corps, afin de l'immoler pour vous; lui refuserez-vous après cela les vôtres; il les a purifiés dans son sang, sanctifiés par l'onction de son esprit, divinisés en quelque sorte par la réception de sa chair; ces titres ne suffisent-ils pas pour lui en assurer la possession? Ils lui appartiennent nécessairement; les lui ravirez-vous pour les immoler au péché? Ils sont à présent ses membres, les lui arracherez-vous pour les prostituer encore à la volupté? Il faut nécessairement qu'ils soient ses victimes, aimez-vous mieux qu'ils soient éternellement les victimes de ses vengeances que d'être à présent les victimes de sa gloire? *Obsecro vos ut exhibeatis corpora vestra hostiam Deo*. Une hostie vivante, la volupté en fait une victime de mort; une hostie sainte, la volupté en fait une victime d'infamie; une victime agréable à ses yeux, la volupté en fait une victime d'abomination : *Obsecro vos, fratres, ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem*. (*Ibid.*) Quelque fragile que soit votre chair, que sa faiblesse ne vous décourage point; quelque rebelle qu'elle soit, ne vous laissez point effrayer de ses révoltes. Unissez-en seulement le sacrifice à celui de la chair de Jésus-Christ, cette chair virginale enfin l'assujettira pour en faire une victime docile et volontaire, tout à fait agréable au Seigneur, digne d'être reçue un jour dans les tabernacles éternels. Ainsi soit-il.

SERMON XV.

Pour le mardi de la troisième semaine de Carême.

SUR LA FOI.

Si Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus. (*Matth.*, XVIII.)

S'il n'écoute pas l'Eglise, regardez-le comme un païen et un publicain.

Nous protestons tous, en effet, que nous sommes les véritables enfants de cette Eglise; nous la reconnaissons pour l'Epouse de Jésus-Christ; nous faisons profession de n'avoir d'autre doctrine que la sienne, de la respecter, de l'écouter comme notre mère. Disciples de Jésus-Christ, nous portons son nom, nous nous en faisons gloire. Oui, Messieurs, voilà sans doute la foi de notre bouche; et, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, notre foi de dehors; mais la foi de nos cœurs, s'il faut en juger par notre conduite, quelle est-elle?

Hélas! disait à ce sujet saint Jérôme, monstrueux assemblage de contradiction, je suis pour moi-même un problème insoluble. Suis-je chrétien, ou ne le suis-je pas? Je dis que je le suis, mais mes œuvres démentent mon langage. Mon esprit cependant me semble convaincu, mais mon cœur est tout infidèle, et mes actions mêmes ne sont jamais d'accord. Je crois donc et je ne crois pas; je suis la chimère de la nature.

Mais, Messieurs, si saint Jérôme parlait ainsi de soi, que dirons-nous de nous? Croyons-nous ou ne croyons-nous pas? Ah! le problème par rapport à nous est facile à résoudre. Non, nous ne croyons pas; et bien plus, j'ose assurer que c'est la perversion presque générale de la foi qui a perverti toutes les mœurs de notre siècle.

Ministres du Seigneur, voulons-nous donc corriger les cœurs, en réformer les vices, c'est à l'esprit qu'il faut aller d'abord; car la cause sûre, la cause nécessaire du défaut des mœurs, c'est le défaut de foi. Mais aussi pourquoi donc si peu de foi?

Honorez-moi, Messieurs, de votre attention, je vous supplie; voici le dessein d'un des principaux discours que vous puissiez entendre. Il ne reste presque plus de foi de nos jours : de là point de mœurs. On n'est point instruit, ou l'on est mal instruit de nos jours; de là point de foi. En deux mots, cause du défaut de mœurs, défaut de foi : sujet de la première partie; cause du dédéfaut de foi, défaut d'introduction : sujet de la seconde partie.

La matière demande véritablement de l'application; mais certainement elle la mérite. C'est à Marie que je m'adresse; demandons lui pour vous une attention chrétienne, c'est-à-dire animée, soutenue par la grâce de son Fils. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

A comparer les chrétiens de nos jours avec les chrétiens de l'Église primitive, dirait-on, Messieurs, que les uns et les autres ont une même foi? Il est de l'essence de la foi, dit saint Jean Chrysostome, d'opérer de grandes choses partout où elle se rencontre, et le moins merveilleux des effets qu'elle opère, c'est de transporter les montagnes.

Où sont-ils ces beaux jours, où notre foi supérieure en tout à la nature triomphait non-seulement des choses brutes et inanimées, c'était encore une fois la moindre de ses victoires. On la voyait, supérieure aux passions de l'homme, triompher de ses inclinations les plus fortes, de ses penchants les plus enracinés, de ses préjugés les plus opiniâtres; elle a vaincu le monde et ses terreurs et ses attraits : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* (I *Joan.*, V.) La preuve même la plus éclatante que nous apportons en faveur de sa divinité, nous la tirons de ses victoires. Mais hélas! aujourd'hui qu'en reste-il, de ses anciens triomphes? Il en reste les monuments dans nos histoires, quelque ombre encore, ombre bien faible dans les âmes les plus fidèles. C'est dans tous cependant la même foi, la même aujourd'hui que dans les premiers siècles. Oui, c'est la même en apparence; c'est-à-dire même symbole que l'on récite, mêmes cérémonies que l'on pratique, mêmes sacrements auxquels on participe encore. Mais, du reste, étudions, mes frères, les qualités de la vraie foi; et dans l'entier anéantissement de la foi du christianisme vous découvrirez facilement la véritable source de la décadence de nos mœurs.

1° La vraie foi, la foi chrétienne est une et simple; et parmi nous ce n'est que foi partielle ou raisonnée; chacun se fait une foi à son gré et suivant son caprice.

2° La vraie foi, la foi chrétienne applique, éclaire, captive l'esprit; et parmi nous ce n'est que foi distraite; personne ne pense, ne médite, ne réfléchit sur sa foi.

3° La vraie foi, la foi chrétienne est dans le cœur encore plus que dans l'esprit; et parmi nous il n'est de foi que purement spéculative; quel est celui qui aime sa foi et qui veuille lui faire le moindre sacrifice? Donc point de foi, et de là, ai-je dit, par une conséquence nécessaire, point de mœurs.

Car, prenez garde; en premier lieu, la foi chrétienne est tellement et si essentiellement une, qu'y ajouter, en retrancher le moindre point, c'est la détruire, selon la remarque de saint Léon : *Nisi una est, fides non est.* La foi chrétienne, dans la pensée de saint Paul, expliquée par saint Grégoire pape, est tellement et si essentiellement simple, que vouloir seulement l'éclairer du flambeau de la raison, c'est en anéantir tout le mérite : *Fides non habet meritum ubi humana ratio præbet experimentum.*

D'abord, son objet, c'est en général et sans réserve toute révélation de Dieu, quelle qu'elle soit : immédiate dans l'Ecriture, ou médiate par l'organe de son Eglise; toute révélation de Dieu, soit qu'elle propose ou explique les dogmes, soit qu'elle règle les mœurs ou dirige notre culte; toute révélation de Dieu, soit qu'elle proscrive les erreurs, soit qu'elle fixe les bornes de la dispute. Prévenez la révélation dans un seul point; retranchez, contestez un seul point révélé; vous altérez son objet : l'altérer c'est le détruire. La foi n'est plus une, ce n'est plus foi : *Nisi una est, fides non est.*

Son motif, c'est uniquement la vérite de Dieu qui révèle. Croire ce qui est révélé, parce qu'il est révélé : voilà la foi. Si ma raison cherche à être satisfaite avant que de se soumettre; si je veux raisonner, disputer pour comprendre, avant que de croire, ma foi perd son mérite; et de plus, si c'est la satisfaction de ma raison qui me porte à croire, je n'ai plus le motif de la foi, ma foi n'est plus simple, ce n'est plus foi : *Fides non habet meritum ubi humana ratio præbet experimentum.*

Foi une et simple : où la trouver, Messieurs, dans notre nation, dans notre siècle? Personne ne croit aujourd'hui que ce qu'il veut, et ne veut croire que ce qu'il peut comprendre.

Pourrait-on me montrer, je ne dis pas dans le sein de ce royaume, je ne dis pas dans le sein d'une seule de nos provinces, ni même d'une seule de nos villes; mais dans le sein d'une seule famille, pourrait-on me montrer tous les membres qui la composent réunis dans un parfait accord de créance et de foi?

Le feu d'enfer révolte ceux-ci. Les paroles les plus expresses de l'Ecriture sont tournées en figure, et la révélation est éludée. La doctrine du purgatoire gêne ceux-là; la plus respectable tradition, prouvée le plus évidemment depuis les apôtres, passe cependant dans leurs esprits pour rêverie. Les décrets de Dieu sur l'élection et la réproba-

tion des hommes scandalisent les autres ; sans se mettre en peine de ce qui est décidé, sans savoir même ce que l'Eglise abandonne à nos disputes, chacun forme à son gré son système.

Mais qu'ai-je dit, l'Eglise ? En reconnaît-on de nos jours? Cependant chacun proteste qu'il en est fils, qu'il en est membre, et chacun dispute où elle est, en quoi elle consiste. Tandis que ceux-ci la restreignent, la renferment tout entière dans le petit nombre d'un parti décrédité presque abattu de toutes parts, les autres l'étendent monstrueusement jusqu à en faire un corps bizarre et informe, composé des sectes les plus opposées, contradictoires même. Ici l'on en fait un Etat anarchique où personne n'a droit de commander; là chaque particulier s'en établit le chef et ne veut reconnaître d'infaillibilité que dans lui seul. On ose disputer à ses pontifes les clefs que Jésus-Christ leur a données; ici on ne veut pas qu'elle condamne, là on lui refuse le droit d'absoudre; on brave ses foudres, on se rit de ses grâces. Voilà la foi du monde éclairé, du beau monde.

Encore, n'ai-je rien dit de ce qu'on pense des dogmes les plus capitaux de la religion. L'existence de Dieu n'a-t-elle plus parmi nous d'adversaires ? Le dogme d'une Providence n'est-il pas regardé par quelques-uns comme un dogme contradictoire? Ne trouve-t-on pas des difficultés, des répugnances?... Eh! Messieurs, n'entrons pas dans un plus long détail ; est-il quelque esprit qui n'en trouve dans quelque article? Cependant cet article, quel qu'il soit, était renfermé dans l'objet de la foi; niez cet article, votre foi n'est plus une, ce n'est plus foi. *Nisi una est, fides non est.*

Ainsi personne ne croit que ce qu'il veut ; et bientôt on ne voudra plus rien croire, parce qu'on veut tout comprendre.

Autrefois, quand les saints Pères proposaient à leurs peuples les mystères de la religion, les peuples dociles n'avaient besoin, ne demandaient qu'on leur montrât rien autre chose, sinon que le Seigneur avait parlé. Il faut aujourd'hui de plus le *pourquoi*, le *comment*. Ce n'est pas assez que nous exposions ce qu'il faut croire ; on veut que nous prouvions qu'il le faut croire, et pour prouver qu'il le faut croire, il le faut expliquer.

La secte dominante dans le christianisme de nos jours, c'est celle qui rappelle tout au tribunal de la raison. L'autorité des saints docteurs ne fait plus preuve. On ne consent à les admettre qu'autant qu'eux-mêmes ils prouvent, et chacun s'établit arbitre et juge de leurs écrits et de leurs preuves

L'autorité de l'Eglise ne fait plus preuve. Une critique bien raisonnée a cru prouver en bonne forme qu'elle s'est trompée plusieurs fois, et peut donc se tromper encore, et parmi ceux mêmes qui la reconnaissent, cette autorité de l'Eglise, combien en est-il qui se font je ne sais quel bizarre devoir de la restreindre, de l'expliquer, c'est-à-dire de l'anéantir en mille manières?

L'autorité de l'Ecriture même ne fait plus preuve. Il faut d'abord qu'une critique austère passe sur l'authenticité des livres saints ; ensuite, si la raison ne donne son suffrage aux dogmes qu'ils annoncent, n'a-t-on pas trouvé l'art merveillleux d'énerver toute la force, ou d'obscurcir tout le sens du texte par l'ingénieuse adresse du commentaire.

Chrétiens, dites-moi donc : ce que vous croyez, pourquoi le croyez-vous? Si votre raison est la règle de votre foi, c'est une foi sans mérite ; ou, pour mieux dire, ce n'est plus foi. Quand même, en effet, vous croiriez ainsi tous les articles, c'est persuasion purement humaine ; je ne suis plus surpris de son infécondité dans votre cœur. Ce n'est plus l'ouvrage de la grâce ; son inutilité par rapport à votre conduite n'a plus rien qui m'étonne. Car la foi qui, selon la promesse de Jésus-Christ, opère les miracles dans l'ordre surnaturel, ainsi que dans l'ordre naturel ; la foi qui transporte les montagnes, c'est-à-dire, comme l'explique saint Grégoire, la foi qui chasse Satan de nos cœurs et nous prémunit contre ses embûches ; la foi qui rend les poisons inutiles, c'est-à-dire la foi qui nous préserve de la contagion du monde ; la foi qui guérit les maladies, c'est-à-dire qui corrige nos penchants vicieux, redresse nos inclinations perverses; la foi qui commande aux éléments, adoucit les bêtes les plus farouches, c'est-à-dire qui dompte nos passions ; c'est une foi, selon l'ingénieuse remarque de saint Augustin, semblable à la graine de sénevé, qui s'élève et opère d'autant plus, qu'elle est plus petite et plus simple : *Quanto minutiori, tanto ferventiori.*

Mais ce qui prouve évidemment ma pensée, c'est que la foi, selon l'expression des saints docteurs, est le premier principe et comme le fondement même de toutes les vertus chrétiennes (remarquez que je dis vertus chrétiennes) ; par conséquent, si la foi est anéantie dans un cœur, il faut que toutes les vertus chrétiennes soient anéanties avec elle. Sans la foi, l'espérance qui vous reste ne peut être qu'illusion, et comment l'illusion se soutiendrait-elle dans la pratique des austères lois de l'Evangile? Sans la foi, point de charité habituelle, c'est-à-dire point de grâce sanctifiante ; par conséquent point de principe de vie surnaturelle pour toutes vos œuvres. Sans la foi, l'acte même d'amour de Dieu ne peut être qu'un acte de vertu humaine, incapable d'opérer au dehors l'entière et l'exacte observation de la loi. Donc, sans la foi, point de vertus que des vertus morales, vrai paganisme, masqué des dehors de la religion ; aussi est-ce là, Messieurs, le portrait le plus ressemblant de notre siècle : un paganisme masqué des dehors de la religion. La cause, défaut de foi : de cette foi une, on ne croit que ce qu'on veut croire ; de cette foi

simple, on veut raisonner sur tout, tout comprendre.

Mais il est certains états du monde, du moins il est certaines personnes dans le monde, qui croient tout sans restriction, sans raisonnement, sans dispute. Dans cette partie du monde trouve-t-on plus de mœurs? Non, Messieurs, et c'est un autre défaut de foi, de cette foi qui applique l'esprit et qui remplit le cœur.

C'est dans les uns foi distraite. J'ai vu, s'écriait le prophète, j'ai vu la terre inondée d'un déluge d'iniquités, la religion désolée, crimes, abominations partout : *Desolatione desolata est terra.* (*Jerem.*, XII.) J'ai étudié le cœur de l'homme, j'ai réfléchi sur moi-même, pour trouver la cause d'une désolation si générale. Hélas! je l'ai bientôt trouvée, continue le prophète; c'est que personne ne réfléchit, ne pense; *Quia nullus est qui recogitet corde.* (*Ibid.*)

J'ai vu le temple profané, le sanctuaire souillé en mille manières, l'autel moins respecté que le théâtre; les ministres du Dieu vivant distraits, interrompus dans leurs fonctions saintes par le trouble et la confusion qui règne entre les assistants; le Dieu vivant jusque sur son trône bravé lui-même par les insolentes postures, les conversations hautes et publiques qu'on tient en sa présence; de scandaleuses idoles y détournent sur elles les hommages et les vœux; et la plus grande partie des chrétiens, que conserve-t-elle encore des dehors mêmes de la religion, que d'y venir une fois chaque semaine insulter Dieu, une fois l'an souiller son corps par le plus abominable sacrilége? *Desolatione desolata est terra.* Ces chrétiens croient-ils donc? Croient-ils que sous ces faibles symboles qui paraissent à nos yeux, toute la majesté de Dieu réside? Croient-ils que dans ce sacrifice si simple en apparence c'est un Dieu qui s'immole pour eux à son Père : le croient-ils? Oui, disent-ils, ils croient; mais ils n'y pensent pas : *Nullus est qui recogitet.*

J'ai vu tous les âges de la vie livrés au péché : la jeunesse folle de plaisirs faire son unique étude de connaître et de goûter tous les divers amusements du monde; l'âge mûr déchiré par l'ambition, en proie à l'avarice, dans une ivresse continuelle, courir insensément après les dignités et les honneurs, prendre toutes sortes de voies, permises ou criminelles, tout est indifférent, il n'importe, pour enfler et agrandir ce qu'on nomme fortune; des vieillards uniquement occupés à retenir les restes languissants d'une vie fugitive, et à les consacrer encore au monde, à ses affaires, à ses plaisirs : *Desolatione desolata est terra.* Ces chrétiens croient-ils donc? Croient-ils que leur âme, au sortir des mains du Créateur, créée pour toujours vivre, fût reléguée dans un corps comme dans une prison, lieu d'épreuve; qu'un jour, tôt ou tard, personne ne sait quand ni comment la dissolution de l'un et de l'autre doit se faire, le corps doit retourner en terre, lieu de son origine; l'âme livrée entre les mains de Dieu sera jugée selon ses œuvres; un bonheur éternel, un supplice sans fin, point de milieu, affreuse mais inévitable alternative; la croient-ils? Oui, disent-ils, ils croient, mais ils n'y pensent pas ; *Nullus est qui recogitet.*

J'ai vu tous les états et toutes les conditions du monde possédés de l'esprit de vertige; ceux qu'on nomme les grands, ne se croyant sur la terre que pour être servis, disputer en quelque sorte les honneurs suprêmes au ciel même, et ne reconnaître d'autres lois que leurs caprices; les petits, méprisables flatteurs, vils esclaves, leur vendre lâchement leur foi et leur honneur; le riche impitoyable boire à longs traits dans ses coupes d'or le sang de la veuve et du pupille, et le pauvre, dans les frénétiques accès de son aveugle désespoir, s'en prendre au ciel même de l'inhumanité du riche qui le dépouille et l'opprime; mauvaise foi dans le négoce, usure palliée ou brigandage ouvert dans le maniement des affaires; la fureur érigée en héroïsme fait consister la gloire à s'égorger de sang-froid les uns les autres : *Desolatione desolata est terra.* Ces chrétiens croient-ils donc? Croient-ils que tous, tant que nous sommes, égaux entre nous par la condition de notre nature, égaux surtout par notre adoption commune en Jésus-Christ, nous devons tous nous rapprocher les uns des autres, être tous confondus à un même terme auquel nous tendons tous; qu'alors la scène finie, les rôles de chacun joués, le masque qui nous distingue maintenant étant enfin levé, rien ne nous différenciera plus que nos œuvres : Lazare au sein d'Abraham, le mauvais riche dans l'abîme, terrible catastrophe; la croient-ils? Oui, disent-ils, ils croient, mais ils n'y pensent pas : *Nullus est qui recogitet.*

J'ai vu cependant le crime s'établir et s'accréditer partout par les fausses consciences; la mondanité la plus libertine traitée de devoir, ou du moins de bienséance d'état et de condition : les académies de jeu, les théâtres, bals, concerts, festins, fêtes profanes courus avec fureur, excusés, justifiés, applaudis sous le beau nom de divertissements honnêtes, utiles et même nécessaires. Les docteurs chrétiens qui les condamnent traités d'esprits faibles, ignorants, hypocrites censeurs de ce qu'ils voudraient eux-mêmes se pouvoir permettre. Hélas! j'ai vu bien plus; j'ai vu la pure morale de l'Evangile n'oser se montrer dans le monde, de peur d'être exposée à la risée des chrétiens: *Desolatione desolata est terra.* Ces chrétiens croient-ils donc? Ont-ils lu l'Evangile, le croient-ils? Croient-ils un Dieu mort sur une croix pour leur donner un modèle à suivre? Croient-ils qu'il n'y a de salut à espérer pour eux que par la conformité de leur vie à ce modèle austère? Oui, disent-ils, ils croient, mais ils n'y pensent pas : *Nullus est qui recogitet.*

Croire et ne penser pas, est-ce la foi chrétienne? Qu'est-ce donc que la foi? Croire, dit saint Augustin, *credere*, ce n'est rien

autre chose, *nihil aliud est*, que penser et réfléchir avec persuasion, *quam cum assensione cogitare*. Persuasion si forte, dit ailleurs ce saint docteur, qu'aucune vérité humaine, quelle qu'elle soit, ne puisse l'emporter sur elle dans mon esprit; persuasion si forte, dit-il encore, que je douterais plutôt de mon existence même que de la vérité qu'un Dieu m'annonce : *Facilius dubitarem me vivere*. Ah! Messieurs, ne pense-t-on pas à ce qu'on croit ainsi? Parce qu'on sait que l'on existe, on craint la misère, on craint la douleur, on craint la mort; mais on ne craint point d'offenser un Dieu, de mériter ses châtiments et d'encourir sa haine; et l'on croit qu'on a un enfer à éviter? Qu'en penserait saint Augustin ? *Facilius dubitarem me vivere*. Parce qu'on sait que l'on existe, on a soin d'entretenir en soi les principes de la vie, d'éviter tout ce qui pourrait les altérer; on pense à se procurer tous les besoins, toutes les commodités de la vie, et on ne pense pas à conserver la grâce dans son cœur, à la recouvrer après l'avoir perdue, à la nourrir et à l'entretenir par l'exercice des vertus; et l'on croit qu'on a un ciel à mériter? Qu'en penserait encore saint Augustin ? *Facilius dubitarem me vivere*.

Oui, Messieurs, on pense, on réfléchit à ce qu'on croit fortement. Si vous étiez bien convaincus qu'il ne tient qu'à vous de faire aujourd'hui une brillante fortune dans le monde, eh! serait-il besoin que je vinsse vous en rappeler le souvenir? Si vous étiez bien convaincus que ce soir même, si vous allez à ce rendez-vous où votre péché vous attend, un accident imprévu y tranchera subitement la trame de vos jours; eh! faudrait-il tout l'art, toute la véhémence d'un orateur, pour vous détourner d'y aller? Si vous voyiez actuellement devant vous un ennemi, le glaive levé, tout prêt à vous frapper, serait-il besoin que je vous criasse de trembler, de prendre garde?

Cependant la certitude de la foi l'emporte essentiellement sur toute certitude humaine, sur l'évidence même. Et vous, mes frères, vous ne pensez point aux vérités de la foi; que ne faut-il point faire pour vous les rappeler? L'éloquence n'a rien d'assez fort pour vous les inculquer : vous ne croyez donc pas? C'est donc encore défaut de foi qui perd les mœurs des chrétiens; parce que ce n'est dans ceux-mêmes qui croient que foi distraite, ou foi purement spéculative; et foi purement spéculative, ce n'est pas plus foi chrétienne que foi ou partielle ou raisonnée ou foi distraite.

Selon toute la théologie, la foi chrétienne appartient au cœur, du moins autant qu'à l'esprit. C'est véritablement une conviction de l'esprit; mais c'est une conviction de l'esprit que le cœur opère, et qui retourne au cœur pour opérer sur lui.

Oui, la foi chrétienne, en premier lieu, a sa source dans le cœur; c'est une foi de cœur, comme dit saint Paul : *Corde creditur*. (*Rom.*, X.) Car la foi chrétienne est une foi méritoire; or, pour qu'elle soit méritoire, il faut qu'elle soit libre; l'opération du cœur seul peut être libre; le cœur opère donc la foi : *Corde creditur ad justitiam*. (*Ibid.*)

Ecoutez, je vous prie, Messieurs. Lorsque nous vous pressons sur les vérités qu'il nous est ordonné de croire, vous nous opposez toujours cette question frivole : Dépend-t-il donc de moi de croire ou de ne pas croire? Je réponds : Oui, il dépend de vous. Celui qui aura cru sera sauvé, dit Jésus-Christ, sauvé pour avoir cru; il dépendait donc de lui de ne pas croire. Celui qui n'aura pas cru sera condamné, ajoute Jésus-Christ, condamné pour n'avoir pas cru; il dépendait donc de lui de croire; et sans entrer dans une longue et abstraite discussion, voici comment.

C'est qu'il dépend de nous, en premier lieu, d'appliquer notre esprit à étudier, à méditer les motifs de croire; la foi chrétienne en ce premier sens vient donc du cœur : *Corde creditur*. Mais aujourd'hui la plupart des chrétiens croient, disent-ils; demandez-leur ce qu'ils croient et pourquoi, ils ne pourront le dire. Une foi si vague est trop faible pour opérer la justice; car la foi qui opère la justice vient du cœur : *Corde creditur ad justitiam*.

C'est, en second lieu, que le motif de la foi est, comme je l'ai dit, la révélation de Dieu prise précisément en elle-même. Or, ce motif est obscur par lui-même; par conséquent, disent les théologiens, s'il s'élève des doutes dans l'esprit, le cœur peut alors imposer silence à la raison et ordonner de croire; la foi chrétienne en ce second sens vient donc du cœur : *Corde creditur*. Mais aujourd'hui le grand amusement, l'amusement spirituel du monde est d'entendre proposer des difficultés sur la religion : ce sont les difficultés, non pas les preuves qu'on veut approfondir. Qu'on dise après cela qu'on croit; une foi si combattue est trop faible pour opérer la justice; car la foi qui opère la justice vient du cœur : *Corde creditur ad justitiam*.

Cependant, si notre foi ne vient pas du cœur, elle est trop faible pour agir à son tour sur le cœur même, Or, la foi chrétienne doit agir sur le cœur, pour lui faire aimer la religion, pour le mettre dans la disposition habituelle de tout sacrifier à la religion.

Disposition héroïque, effet nécessaire de la vraie foi; mais disposition sur laquelle nous n'oserions jamais éprouver un seul de nos chrétiens. Ils aiment leur religion en général; en général, ils sont prêts à lui tout sacrifier; mais n'entrons jamais dans aucun détail.

Demandez, à la bonne heure, mais contentez-vous de demander en général à ce riche, par exemple, s'il ne consent pas à tout sacrifier pour Jésus-Christ. Il y consent, répondra-t-il sans hésiter. Mais représentez-le lui-même à lui-même dans cet état de conformité avec Jésus-Christ, cet état pauvre, canonisé par Jésus-Christ : aussitôt il se dément, il se rétracte; la cupidité l'emporte

sur la vérité évangélique; la foi est sacrifiée à la cupidité.

Demandez, à la bonne heure, mais contentez-vous de demander en général à ce guerrier, par exemple, s'il ne consent pas à tout sacrifier pour Jésus-Christ. Il y consent, répondra-t-il sans hésiter. Mais donnez-vous de garde de le mettre à l'épreuve d'une injure : au seul mot d'injure, il frémit, il se rétracte; le point d'honneur l'emporte sur la vérité évangélique; la foi est sacrifiée au point d'honneur.

Demandez encore, mais contentez-vous toujours de demander en général à ce père, à cette mère, s'ils ne consentent pas à tout sacrifier pour Jésus-Christ. Ils y consentent, répondront-ils encore sans hésiter. Mais si vous venez à leur désigner cet enfant, à leur insinuer que c'est lui que Dieu redemande, pour le couronner dans sa gloire, ils se révoltent aussitôt, ils se rétractent; le sentiment des vérités évangéliques est étouffé par le murmure de la nature; la foi est sacrifiée à la nature.

Disons plutôt, mes frères, que réellement ils n'avaient point de foi. Ah! donnez-nous des esprits pénétrés, des cœurs touchés de leur foi : la foi en fera autant d'Abrahams prêts au premier ordre du Seigneur à quitter leur pays natal, prêts à mettre eux-mêmes le poignard dans le sein de leur Isaac : *Fide Abraham.* (*Hebr.*, XI.) La foi en fera autant de Jacobs qui, remplis de l'espérance d'une vie future, ne se regarderont que comme des voyageurs sur la terre, et, si l'occasion s'en présente, n'opposeront à la violence des Esaüs que leur patience et leur douceur : *Fide Jacob.* (*Ibid.*) La foi en fera autant de Josephs qui sacrifieront volontiers à la conservation de leur innocence leur réputation, leur liberté, s'il le faut, leur vie même : *Fide Joseph.* (*Ibid.*). La foi en fera autant de Moïses plus touchés de la qualité de simple Israélite que des titres les plus beaux, des espérances les plus flatteuses, et qui aimeront mieux souffrir avec le peuple saint que de partager les délices d'une cour impie : *Fide Moyses.* (*Ibid.*)

Si l'on voit aujourd'hui revivre si peu de ces exemples, concluons que c'est qu'il est rare de voir une semblable foi. La cause du défaut de mœurs, c'est donc le défaut de foi; pour corriger les mœurs, le point essentiel c'est donc de réveiller la foi, cette foi une qui croie tout sans réserve, cette foi simple qui croit sans raisonner, cette foi réfléchie qui applique l'esprit, cette foi de cœur qui vienne du cœur comme de la source, et retourne au cœur pour le déterminer.

Mais, enfin, pour la réveiller, cette foi, remontons plus haut, jusqu'à la source du défaut de la foi. C'est, ai-je dit, défaut d'instruction. Appliquez-vous, je vous prie, à cette seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il est nouveau et bien extraordinaire sans doute d'accuser notre siècle de défaut d'instruction. Aucun siècle se crut-il jamais et parut-il en effet si bien instruit? Cependant je prétends, Messieurs, que dans ce siècle les uns ne sont point instruits, les autres sont mal instruits; et le comble de l'aveuglement des uns et des autres, c'est que tous se croient parfaitement instruits et fuient l'instruction : de là si peu de foi.

Car comment croirait-on, quand on ne sait ni ce qu'il faut croire, ni pourquoi il faut croire, ni les avantages de croire?

Et d'abord, dans le monde (car je ne parle que du monde; j'admire, je respecte les lumières de ceux que je reconnais pour mes maîtres); dans le monde, dis-je, qui sont ceux qui sont instruits de la religion? Est-ce le peuple? Quoi! cette partie du peuple qui, dans une grossière et stupide ignorance, ne connaît presque de la vie que les fonctions animales, et passe ses jours, à peu de chose près, ainsi que les bêtes, dans une alternative continuelle et de travail et de repos! Est-ce donc cette autre partie du peuple, plus polie à la vérité que la première, mais qui réellement n'a sur la première d'autre avantage que de connaître un peu mieux l'intrigue du monde, et de savoir rechercher un peu plus de délicatesse et de raffinement dans les plaisirs?

Qui sont donc ceux qui peuvent être instruits de la religion? Les grands? Dont les uns, noyés dans un torrent d'affaires, trouvent à peine dans tout le jour, avec toute l'application de l'esprit le plus laborieux, de quoi suffire à la moitié des soins dont leur humeur inquiète ou leur cupidité les embarrasse; les autres, oiseux illustres, font toute leur affaire, affaire pour eux indispensable, de se montrer dans toutes les assemblées : de la table aux spectacles, des spectacles aux académies de jeu, des académies de jeu dans les cercles, voilà toute leur vie. Et les uns et les autres, et grands et peuple, que peuvent-ils donc savoir de la religion? Peut-être ce que dans une jeunesse toujours volage et distraite, à force de le leur inculquer, on a pu leur apprendre d'un catéchisme court et superficiel, ils le savent; oui, Messieurs, si ce qu'à cet âge on apprend toujours légèrement et à la hâte laisse des traces assez profondes pour qu'on n'en perde pas le souvenir. Mais, si le défaut de réflexion, si une distraction continuelle efface bientôt les premières impressions, quelle teinture de la religion peut-il rester dans la plupart des chrétiens? La connaissance des premiers dogmes, qu'on entend répéter sans cesse : l'existence de Dieu, la Trinité des Personnes, l'Incarnation du Verbe, la nécessité des sacrements en général. Mais n'allons pas plus loin : ils n'en savent pas plus, ces chrétiens, qui cependant veulent parler de tout, raisonner de tout, décider de tout.

Opprobre de la religion seule véritable. Interrogez le mahométan, le juif; ils savent toutes les rêveries, toutes les extravagances de leur Koran et de leur Talmud. Interrogez l'hérétique; ah! Messieurs, non, donnez-vous garde d'entrer en dispute avec lui : il est instruit des sophismes les plus captieux

de sa secte, il sait les questions les plus abstraites de la théologie. Le catholique seul, sous le prétexte d'une foi docile, pense être autorisé à ne croire qu'en gros, à tout croire, comme l'on dit, en général, sans savoir même pourquoi il croit.

En effet, que je demande à ceux d'entre nous qui passent pour être les mieux instruits pourquoi ils croient les vérités que l'on enseigne dans le christianisme, ils répondront qu'ils croient ces vérités parce qu'elles sont révélées. Que j'insiste, et que je demande d'où ils savent qu'elles sont révélées : combien en est-il qui pourront me répondre? On le leur a dit : c'est tout ce qu'ils savent.

Prenez garde cependant que je ne prétends point par là vous établir juges de votre foi. A Dieu ne plaise! Je veux une foi aveugle, une foi d'enfant, telle que Jésus-Christ la demandait à ses disciples; mais je veux aussi, comme saint Paul, une foi raisonnanable : *Rationabile obsequium.* (*Rom.*, XII.) Je m'explique donc : une foi raisonnable, je n'entends pas une foi dont les raisonnements humains soient le motif, mais une foi dont la raison pénètre le motif. Je veux une foi aveugle, une foi d'enfant, fondée sur la révélation seule; mais je veux une foi raisonnable, fondée sur une révélation que l'on connaisse; une foi aveugle, que guide en tout l'autorité visible établie par Jésus-Christ, l'auteur de notre foi, mais une foi cependant raisonnable, qui sache comment et pourquoi cette autorité visible ne la peut égarer.

Voulez-vous une preuve sans réplique que le défaut de foi vient du défaut de cette sorte d'instruction? C'est, Messieurs, que, si l'on était instruit de la sorte, certainement on croirait. Comment pourrait-on refuser de se soumettre aux décisions d'une Eglise à laquelle on verrait faites par Jésus-Christ de si authentiques promesses d'une assistance éternelle? Quelle estime, quel amour n'aurait-on pas pour une religion dont l'établissement, ouvrage des plus éclatants prodiges, paraîtrait lui-même le plus grand des miracles?

Mais pour être instruit de cette sorte il faudrait du temps, de l'application d'esprit. Moins que vous ne pensez, mes frères; la lumière est si vive, elle jette un éclat si frappant qu'il n'est point de ténèbres qu'elle ne dissipât bientôt. Cependant il faudrait, j'en conviens, se recueillir du moins de temps en temps; il faudrait interrompre quelquefois l'étude laborieuse des frivoles bagatelles du monde qui vous occupent sans cesse; sans rien retrancher si vous voulez de votre travail, il faudrait prendre quelque chose sur vos plaisirs. Ah! chrétiens, qu'avez-vous donc qui vous soit plus cher et plus précieux que votre foi? Je vais plus loin et je demande pourquoi Dieu vous a-t-il placés dans le monde? Vous répondrez sans doute : Pour le connaître. Mais cette connaissance n'est-elle pas le fruit de l'étude même de votre foi? La connaissance de la religion, voilà donc votre destination sur la terre; le temps ne vous fut donné qu'à cette fin, et vous n'en manquez que pour elle; vous en avez pour tout le reste. Pour vous remplir l'esprit de connaissances frivoles, vous en avez; pour le jeu, la table, les assemblées, les spectacles, vous en avez; pour travailler à l'entretien de cette vie périssable, pour satisfaire toutes vos passions, vous en avez; vous n'en manquez que pour le nécessaire : apprendre à connaître Dieu par la connaissance de la religion, vous exciter à aimer Dieu par la pénétration des beaux mystères de la religion, vous instruire à servir Dieu par l'étude des maximes de la religion. Eh! s'il le faut, laissez là tout le reste, puisque c'est là votre unique fin, votre fin sur la terre, et d'où dépend votre destinée éternelle.

Mais quel est celui qui sait ce que c'est que la foi, tout ce que peut la foi? Appliquez-vous du moins aujourd'hui, je vous prie, à cette instruction. La foi, disent les théologiens, est le premier pas qui commence à nous approcher de Dieu; sans la foi, que personne n'aspire à lui plaire. C'est la foi qui, étant la première de ces habitudes surnaturelles que Dieu infuse en nous pour y empreindre sa propre ressemblance, attire ensuite sur nous les regards immédiats de sa bonté; cet être surnaturel que nous avons devant Dieu, c'est la foi qui en est le premier principe.

Aussi les saints Pères l'appellent-ils communément le commencement de la justice chrétienne; parce qu'elle précède, elle commence notre justice; elle fait partie elle-même, mais c'est la première partie de notre justice.

Ils l'appellent la source et le principe de la justification, parce que, comme dit saint Augustin, c'est en considération de la foi que nous sont donnés tous les autres dons qui opèrent prochainement en nous la justification; et pour aller plus loin, parce que, comme dit saint Ambroise, c'est la foi qui commence à nous unir à Jésus-Christ qui seul nous justifie ensuite par sa grâce.

Aussi c'est à la foi que saint Paul attribue tout le mérite des anciens patriarches, c'est à la foi qu'il attribue toutes les grâces qu'ils ont reçues. La foi soustrait Enoch aux traits de la mort : *Fide Enoch translatus est.* (*Hebr.*, XI.) La foi fait excepter Noé de l'arrêt porté contre la race humaine entière : *Fide Noe aptavit arcam in salutem domus suæ.* (*Ibid.*) La foi obtient un fils à Sara; elle élève Joseph sur l'Egypte entière; elle sauve le jeune Moïse de la fureur des eaux et conserve un libérateur à Israël; elle fend les flots et dessèche le lit de la mer Rouge; elle fait tomber les murs de Jéricho et préserve la fidèle Rahab dans le sac affreux de sa ville.

Et quid adhuc dicam (*Ibid.*)? poursuit l'Apôtre. Le temps, les forces me manquent pour raconter en détail tous les avantages de la foi. C'est la foi qui fait tous les miracles. Elle est l'âme et le mobile de tous les grands événements dont l'histoire sainte est remplie. Elle a fait non-seulement des saints, mais des héros destructeurs des tyrans, conqué

rants des empires : *Per fidem vicerunt regna.* (*Hebr.*, XI.) Elle a produit et produit encore dans les cœurs cette noble ardeur qui fait la bravoure : *Fortes facti sunt in bello.* (*Ibid.*) Et pour gagner des batailles elle a des ressources que la seule bravoure ne peut fournir : *Castra verterunt.* (*Ibid.*)

C'est peu même encore que tout cela. La foi fait recouvrer à l'homme l'empire qu'il eut au temps de sa première origine et avant le péché sur toutes les créatures inanimées. Elle ferme la gueule des lions. *Obturaverunt ora leonum* (*Ibid.*); elle éteint l'activité du feu : *Exstinxerunt impetum ignis* (*Ibid.*); elle émousse le tranchant des épées : *Effugerunt aciem gladii.* (*Ibid.*) Non-seulement elle soutient l'âme contre les infirmités d'un corps abattu, mais elle guérit le corps même des infirmités qui l'abattent : *Convaluerunt de infirmitate.* (*Ibid.*) Elle a rendu à des mères désolées leurs enfants arrachés du tombeau : *Acceperunt mulieres de resurrectione mortuos suos.* (*Ibid.*)

Voilà ce qu'on apprendrait dans une instruction sage et prudente, dans une étude exacte de notre foi. Voilà ce que savaient ces grands hommes, nos premiers maîtres dans la foi, qui ne connaissaient d'autre bonheur ni d'autre gloire que de verser leur sang pour la religion ; ces hommes que le monde ne persécutait que parce que le monde n'en était pas digne. C'est dans cette étude qu'ils avaient puisé ces sentiments d'estime et d'amour pour la religion, que ni la fureur des tyrans, la cruauté des bourreaux, les insultes de leurs ennemis, ni le carnage de leurs frères, le sac de leurs villes, ni l'effusion de leur sang, la mutilation de leurs membres, ni les approches de la mort ne purent ébranler. Instruits à la même école et de la même manière, nous aurions donc encore la même foi. Mais on n'est instruit ni de l'objet, ni des motifs, ni des avantages de la foi ; ou si l'on est instruit, on l'est mal.

Premièrement, combien parmi nous en est-il qui ne sont chrétiens que parce qu'ils sont nés dans le christianisme, ne différant en rien que par le bonheur de leur naissance du sauvage qui vit dans les bois sans foi, sans mœurs et sans Dieu ? Mais on leur a appris une religion dans leur enfance, leurs pères y ont vécu ; c'est la religion du prince et de la patrie. Ils la professent. S'ils étaient nés ailleurs, ils croiraient à Mahomet et adoreraient les ridicules divinités de l'Inde comme ils adorent Jésus-Christ.

Convenons cependant que le plus grand nombre est de ceux qui cherchent à s'instruire, qui veulent croire d'une manière raisonnable ; mais quel guide prennent-ils pour s'éclairer ?

Presque tous laissent d'abord la règle sûre établie par Jésus-Christ dans une autorité visible. Ainsi que je disais dans la première partie, on s'attache à sa raison, guide aveugle qui d'erreur en erreur conduit enfin la plupart dans l'abîme de l'incrédulité.

Ceux-ci s'en tiennent, disent-ils, à l'Ecriture. L'Ecriture, oui, Messieurs, nous en convenons tous, c'est la source pure de notre foi. Mais quel hérétique dans tous les siècles, depuis le premier commencement du christianisme, n'a pas prétendu y trouver ses erreurs ? Il faut donc un interprète autorisé, un interprète infaillible, qui décide ce qui est véritablement renfermé dans l'Ecriture ; autrement il sera permis de tout croire, et la Divinité sera sans cesse en contradiction avec elle-même. Aussi, faute de le reconnaître et de le suivre, cet interprète infaillible, l'Ecriture est, dit saint Jean Chrysostome, comme la colonne de feu qui éclaire et conduit l'Israélite fidèle, et ne sert en même temps qu'à éblouir, aveugler et égarer le présomptueux Pharaon qui croit la suivre.

Ceux-là, sans pénétrer si loin, s'attachent uniquement à la sainteté de mœurs, comme s'il était absolument impossible d'être dans l'erreur en vivant bien. De là cette secte si répandue de nos jours : la tolérance. Le paganisme même, en effet, n'a-t-il pas eu ses saints prétendus, comme remarque saint Augustin ? On en convient ; aussi on adopte tout, on tolère tout, et l'on ne veut pas réfléchir à ce que dit saint Augustin : qu'on ne peut appeler vivant bien que ceux qui connaissent Jésus-Christ, qui est la véritable vie, et que personne ne connaît Jésus-Christ s'il n'est entré dans le bercail par la véritable porte, qui est son Eglise.

Les autres, pour fixer leur foi, demandent encore des miracles, comme s'il ne suffisait pas de ceux qui sont rapportés dans l'Evangile et qui sont si avérés et si incontestables. C'est à ceux-là que nous vous renverrons toujours, d'autant plus que les autres, indépendamment d'une autorité visible, ne prouvent certainement rien, dans la pensée de saint Paul, qui ne voulait pas qu'un ange même descendu du ciel (se peut-il un plus grand miracle ?) pût contrebalancer l'autorité de sa prédication ; selon l'oracle de Jésus-Christ qui nous avertit qu'il viendra de faux prophètes qui opéreront les plus surprenants miracles, oracle confirmé, dit saint Augustin, par l'expérience de tous les siècles, où l'on a toujours vu des Simons par leurs enchantements contrefaire les œuvres miraculeuses de Pierre.

Ainsi le préjugé séduit les uns, l'orgueil aveugle les autres. Mais ce qu'on appelle les beaux esprits, les gens éclairés du monde, que savent-ils communément de la religion ? Que ce qu'ils en ont appris dans les écrits de ceux qui la combattent.

Qu'ils étaient simples, nos premiers chrétiens ! Soit respect pour la religion, soit crainte d'être séduits, ils abhorraient et fuyaient comme une peste tout écrit, pour peu qu'il fût suspect. Ils se seraient crus coupables de la transgression la plus énorme s'ils les eussent seulement gardés dans leurs maisons. Ainsi les instruisaient les saints docteurs. On est mieux instruit de nos jours, on est plus fort ; chacun croit avoir droit de tout lire comme de tout voir et de tout en-

tendre. Il n'est plus de livres défendus pour personne, parce qu'il n'est plus personne qui en reconnaisse de dangereux pour soi.

Mais enfin qui sont-ils donc, ces chrétiens confirmés dans la grâce ainsi que les apôtres, affermis dans la foi encore plus que les martyrs? Où se sont-ils donc si bien instruits? Est-ce dans les savantes controverses de nos docteurs, dans les instructives et touchantes homélies des premiers Pères? Ces sortes de livres on nous les abandonne. Nos livres spirituels mêmes, quelque bien qu'ils soient écrits, on les renvoie dans les cloîtres et sur les oratoires des âmes dévotes. Où s'est-on donc si bien instruit? Le voici, Messieurs.

Chaque année ne manque pas d'enfanter régulièrement un essaim presque innombrable de ces libelles ingénieux dont tout le but est d'insinuer avec art, sans qu'on s'en aperçoive, le plus subtil poison de l'incrédulité. Tantôt ce sont des philosophes prétendus qui, sous prétexte d'éclaircir les mystères de la théologie naturelle, sapent les premiers fondements de toute religion; tantôt ce seront des critiques qui, sous les titres les plus fastueux et même les plus utiles, en se faisant les partisans de toute secte, trouvent l'art de les abolir toutes. Ensuite d'autres paraîtront sur la scène se croyant en droit de divulguer toutes les maximes des ennemis les plus jurés de notre foi dont ils adopteront le nom, et sous ces beaux noms de travestir burlesquement les plus saintes pratiques du christianisme, et surtout de faire toujours adroitement retomber sur la religion les ridicules qu'ils prennent soin de répandre partout sur les ministres. Finirais-je jamais le détail des monstrueuses productions que le libertinage d'esprit enfante tous les jours?

Avouez-le cependant, Messieurs. Ne sont-ce pas là les lectures à la mode dans notre siècle pour ceux qui cherchent, disent-ils, à s'instruire? C'est donc dans ces lectures qu'on prétend s'être instruit. Il faut bien sans doute qu'on le prétende, quand chacun fuit l'instruction.

Il faudrait du moins (car je sais que tous ne sont pas capables de l'application que demande une sérieuse lecture), il faudrait fréquenter ces instructions familières dans lesquelles on explique tous les jours les principes de la religion; mais ces sortes d'instructions ne sont plus que pour la plus tendre enfance; on croirait se déshonorer en y assistant. Il faudrait du moins suivre régulièrement ces instructions plus relevées et plus pathétiques dans lesquelles l'Esprit-Saint, se proportionnant à toutes vos faiblesses, emploie tout l'art de l'éloquence humaine pour pénétrer de la religion vos esprits et vos cœurs; il faudrait les écouter assiduement, avec attention, les méditer ensuite dans le secret de son cœur, y réfléchir dans le recueillement, se les appliquer à soi-même. Mais tantôt elles concourent avec vos heures de plaisirs ou d'affaires; les circonstances de la saison, du temps, du lieu gêneraient la mollesse dans laquelle on a coutume de vivre : on ne peut point y assister. Tantôt elles sont, dites-vous, trop relevées et au-dessus de la portée de vos esprits; oui, d'un esprit distrait et volage, qui ne sait ce que c'est de s'appliquer, je n'en suis pas surpris; mais quelquefois elles sont trop hardies, elles expliquent trop librement la foi ou censurent trop vivement les vices : on s'aigrit, on se révolte au lieu de se les appliquer. Du moins vous trouveriez certainement des ministres zélés qui, avides du salut de vos âmes, prendraient toutes les heures de votre loisir pour vous instruire dans le particulier de vos maisons. Mais des heures de loisir il n'en est pour personne; les compagnies du monde, les affaires et les plaisirs du monde absorbent toutes les journées; on n'a jamais le temps de les écouter.

Eh quoi! Messieurs, le monde s'emparera-t-il donc ainsi de toute votre vie? Enlèvera-t-il ainsi toujours un temps que vous deviez consacrer à la religion, sans que jamais la religion puisse se faire rendre un seul de tant d'instants que vous prodiguez au monde? Pourquoi cet étrange désordre? Le voici : c'est que dans les principes et suivant les maximes du monde, les moindres affaires, les plus légères bienséances autorisent toujours à manquer aux devoirs les plus essentiels de la religion, et jamais les devoirs les plus essentiels de la religion n'autorisent à manquer à la moindre bienséance du monde. On meurt donc comme on a vécu, dans une ignorance honteuse de la religion.

Retenez du moins, Messieurs, ce seul mot d'instruction, par lequel je finis. Il est de saint Jean Chrysostome.

Souvenez-vous que votre foi est le plus précieux héritage que vous aient laissé vos ancêtres. Souvenez-vous du sage Naboth : Achab et Jézabel conspirent pour lui enlever l'héritage de ses pères; il aime mieux périr que d'en être dépouillé. Mais vous, mes frères, si vous pensiez à ce qu'à coûté votre foi, ce précieux héritage que vos pères ont reçu de Jésus-Christ, et qu'ils vous ont transmis. A Jésus-Christ, elle a coûté tout son sang. Que de travaux, que de sueurs n'a-t-elle point coûté aux apôtres et aux hommes apostoliques! Que de combats, que de tourments a-t-elle coûté à vos pères pour vous la conserver!

Souvenez-vous du moins que votre foi, si vous l'avez conservée pure, sera votre unique consolation à l'heure de votre mort; ce sera l'unique motif que l'Eglise représentera à votre Dieu pour l'attendrir et le fléchir en votre faveur. Seigneur, lui dira-t-elle, souvenez-vous que cette créature, quoiqu'elle vous ait offensé en mille manières, a toujours conservé cependant la foi dans son cœur, et a cru fidèlement à votre parole.

O mes chers frères, voulez-vous donc vous priver de cette dernière ressource, vous ôter ce dernier gage de la miséricorde de notre Dieu? *Certa certamen fidei.* (I *Tim.*, VI.) Combattez donc avec courage, combattez constamment pour votre foi. Le combat que nous vous demandons, mes frères, n'est pas

tel, après tout, que celui qu'ont essuyé les martyrs; il ne s'agit plus de sacrifier votre fortune, votre vie pour votre foi. Seulement retranchez quelque chose de tant d'affaires superflues, de tant de plaisirs dangereux; laissez-vous instruire, faites-vous instruire de la religion. L'instruction réveillera certainement la foi dans vos esprits; la foi réveillée dans vos esprits réglera les mœurs de votre cœur. De cette légère espèce de combat le prix sera la vie éternelle. *Certa certamen fidei, apprehende vitam æternam.* (I *Tim.*, VI.) Ainsi soit-il.

SERMON XVI.

Pour le mercredi de la troisième semaine de carême.

SUR LE CULTE EXTÉRIEUR

Accesserunt ad Jesum scribæ et pharisæi, dicentes: Quare discipuli tui transgrediuntur traditiones seniorum?.. Ipse autem respondens ait illis: Quare et transgredimini mandatum Dei propter traditionem vestram? (*Matth.*, XV.)

Les scribes et les pharisiens vinrent à Jésus et lui dirent: Pourquoi vos disciples violent-ils les traditions de nos anciens?..... Jésus leur répondit: Et vous, pourquoi transgressez-vous la loi de Dieu pour observer votre propre tradition?

C'est sans doute un portrait bien odieux que celui des pharisiens, tel que Jésus-Christ nous l'a tracé. Sépulcres brillants au dehors, ils frappent les yeux par toutes sortes d'ornements extérieurs, au dedans ce n'est que corruption; fiers d'une apparence de piété, dont ils ont soin de faire remarquer avec faste les éclatants symboles, ils négligent, ils anéantissent tout l'esprit de la religion; prodigues adorateurs dans le temple, ils font sans cesse fumer l'encens sur les autels, mais c'est à eux seuls qu'ils rapportent tout le culte qu'ils feignent de rendre à Dieu; jaloux de leurs propres ouvrages, ils observent scrupuleusement une loi arbitraire qu'ils ont établie, ils traitent de profanes tous ceux qui osent en violer le moindre point; pour la loi de Dieu même, ils n'en condamnent l'infraction que dans ceux qui ne sont point initiés à leurs mystères; c'est assez pour eux-mêmes de la prêcher avec force, d'en resserrer les obligations; le masque de vertu dont ils se couvrent leur donne droit de contenter en secret toutes leurs passions.

Mais, Messieurs, si ce caractère est odieux, celui des publicains d'autre part vous le semble-t-il moins? Par haine du pharisaïsme, dépouiller la religion de tout extérieur; sous prétexte de la renfermer dans son cœur, en anéantir tous les symboles; pour se séparer du superstitieux, lever l'étendard de l'irréligion; attaquer et combattre l'hypocrisie par une profession publique et déclarée d'impiété; et, crainte de paraître se masquer, porter ouvertement sur son front le sceau de tous les vices: ce second tableau choque peut-être moins; mais n'est-ce pas parce qu'il est plus conforme à nos mœurs et par conséquent plus commun dans le monde? Car enfin la religion n'est pas moins anéantie d'un côté que de l'autre.

Le pharisien cependant se félicite de n'être pas semblable au publicain; et le publicain de son côté regarde le pharisien avec horreur. Ils ont raison sans doute et l'un et l'autre; aussi la vraie religion consiste dans le milieu entre ces deux extrêmes; tâchons de le démontrer aujourd'hui. Le culte extérieur de la religion sera le sujet de ce discours. L'usage en est saint et nécessaire; mais plus l'usage est saint, plus l'abus est dangereux. Je démontrerai donc d'abord la nécessité de son usage, et ce sera le sujet du premier point. Je découvrirai ensuite les dangers de l'abus qu'on peut en faire, et ce sera le sujet du second point. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Voici, Messieurs, quel était, sur le sujet que je traite, le raisonnement de saint Augustin. Dans toute religion (j'entends avec saint Augustin ce mot, *religion*, dans le sens le plus étendu qu'il peut avoir, pour signifier le culte qu'une créature raisonnable rend à celui qu'elle reconnaît pour Créateur), dans toute religion, dis-je, il faut des signes extérieurs: *In nullum nomen religionis coagulari homines possunt, nisi aliquo signaculorum consortio.* Ce sont des espèces de liens qui unissent tous ceux qui font profession d'un même culte, pour les attacher, en quelque sorte, tous ensemble à la Divinité au service de laquelle ils se dévouent. Ces signes, poursuit saint Augustin, ne sont pas moins avantageux qu'ils sont nécessaires. Comme ils sont les marques de notre dévouement au service de Dieu, ils sont les gages de la protection de Dieu sur nous. Les négliger, les mépriser, c'est donc un sacrilége, conclut saint Augustin; peut-on mépriser sans impiété ce qui fait une partie essentielle de la vertu de piété? *Impie contemnitur sine quo pietas perfici non potest.* Tâchons d'approfondir le raisonnement du saint docteur; vous y verrez que donner atteinte au culte extérieur de la religion, c'est 1° ébranler et détruire la religion même; 2° c'est soustraire aux fidèles les plus puissants moyens de salut.

Mais contre qui vais-je donc raisonner? Ah! Messieurs, plût à Dieu qu'en établissant ainsi notre foi, nous ne combatissions en effet que des fantômes! Tout mon raisonnement suppose l'existence d'une religion; ce n'est donc point vous que j'attaque, incrédules, qui vous faites gloire de n'avoir ni foi ni Dieu. Pour trouver des adversaires, je n'ai pas même besoin d'en aller chercher parmi les partisans de l'erreur. Le venin que, sous le spécieux manteau de la philosophie, distribuent continuellement des plumes impies et sacriléges, se répand parmi nous de jour en jour, et corrompt peu à peu les enfants de l'Eglise jusque sur le sein de leur mère. Oui, Messieurs, c'est dans vos cercles mêmes, que tous les jours nous avons la douleur d'entendre blasphémer et calomnier les plus saintes pratiques de notre culte. Depuis surtout qu'on s'est fait un mérite, une espèce de devoir de lier et d'entretenir un commerce d'esprit avec des hommes desquels souvent on rougirait dans la société, leurs

écrits, en passant dans nos mains, ont fait passer dans nos esprits toutes leurs maximes, et, par une suite nécessaire, toute leur irréligion dans nos discours et dans nos mœurs. La dévotion n'est donc plus qu'un vain nom dans le monde, un nom presque noté dont on rougit. Pour arrêter, s'il est possible, les progrès de cette contagion funeste, raisonnons donc; je supplie qu'on me suive.

Dès le premier âge du monde, nous lisons qu'Abel dressa des autels au Seigneur, les teignit du sang de ses victimes; et ne lisons-nous pas en même temps que le Seigneur agréa ses sacrifices? Ensuite, quand l'homme aveugle, oubliant le Dieu qui l'avait fait, se crut en droit de se faire des dieux, qu'on nous montre une seule divinité, quelque chimérique qu'elle fût, qui n'ait eu des temples, des autels, des prêtres et des victimes. Bientôt ce culte impie souilla toute la terre. Pour conserver quelques adorateurs, le Seigneur est obligé de créer, en quelque sorte, un nouveau peuple Abraham est choisi pour en être le père; un signe imprimé sur sa chair est d'abord établi comme le sceau de cette destination.

Saintes collines, heureuses campagnes, où nos premiers patriarches élevaient les monuments rustiques de leur piété et de leur foi, combien de fois vîtes-vous une flamme céleste venir dévorer leurs holocaustes; les anges mêmes descendre du ciel sous une figure sensible pour recevoir leurs offrandes de la part du Seigneur, et leur apporter ses bénédictions et ses bienfaits.

Tant il est vrai, Messieurs, que c'est la main de Dieu même qui a gravé au fond de notre nature ce sentiment, qu'aucune religion ne peut subsister sans un culte extérieur.

Passons au temps de Moïse, et considérons la loi qu'il donne aux enfants d'Israël. Quelle multitude de cérémonies! Le détail en est inutile, on en convient, mais on répond : c'était là un culte grossier et charnel, aboli par un culte plus pur et tout spirituel; c'était un culte d'esclaves, tout y était matériel, tout y était figure. Affranchis que nous sommes par Jésus-Christ, nous adorons maintenant, comme dit notre divin législateur, en esprit et en vérité.

Oui, Messieurs, mais quoi? Parce que notre culte est un culte spirituel, comme dit saint Paul, n'en devons-nous plus donner de marques? Parce que nous avons un commerce d'esprit et de cœur avec le ciel, le corps ne doit-il y avoir aucune part? Est-ce là ce que l'Apôtre en concluait? L'Apôtre, qui lui-même fléchissait plusieurs fois le jour les genoux devant le Seigneur, qui, pour se séparer de l'infidèle, condamnait si sévèrement les viandes offertes aux idoles, et, crainte de scandaliser le juif, circoncit Timothée son disciple.

Parce que nous sommes affranchis par Jésus-Christ d'une loi d'esclavage, comme disait saint Augustin après l'Apôtre, parce que les cérémonies de l'ancienne loi étaient des figures imparfaites; est-ce à dire qu'il faille dépouiller notre religion de tout son culte extérieur, anéantir toutes nos cérémonies? Est-ce là ce que concluait saint Augustin? Saint Augustin, qui autorisait si solennellement dans son église d'Hippone les neuvaines, par exemple, que l'on faisait sur les tombeaux des martyrs, et qui voulait dans notre culte une pompe et un éclat propres à faire respecter nos mystères par ceux qui n'en pénétraient pas le sens.

Retournons en esprit, Messieurs, dans ces grottes et ces cavernes, où le feu de la persécution resserrait et captivait autrefois l'Eglise naissante. Déjà vous y verrez la réalité de cette fameuse vision de saint Jean : l'Agneau offert et immolé sur les corps de ses martyrs. Il reste encore parmi nous quelques débris de ces anciens monuments que la piété des premiers fidèles avait élevés : images, simulacres respectables, tombes sacrées, ossements des martyrs conservés si précieusement depuis tant de siècles, vous en serez la preuve, preuve sans réplique de cette maxime: que dans le christianisme, ainsi que dans toute autre religion, les cérémonies extérieures firent de tout temps partie essentielle du culte rendu à la Divinité.

Le principe d'où sort cette maxime se trouve, Messieurs, dans le fond même de notre nature. Qu'un culte purement spirituel puisse convenir à des intelligences pures, je l'avouerai. Mais nous sommes composés d'âme et de corps; l'un et l'autre doit être également consacré à notre Dieu, il est créateur également et de l'un et de l'autre. L'âme se dévoue à lui par les actes qui lui sont propres, par la soumission de l'esprit, par l'attachement du cœur. Quel hommage le corps peut-il lui rendre, sinon par des signes extérieurs?

Ces raisonnements, Messieurs, sont-ils abstraits? Oui, peut-être encore le sont-ils trop pour certaine classe d'incrédules qui font aujourd'hui la plus grande partie du monde. Ce qu'ils croient de la religion, ils le croient, sans en avoir jamais recherché ni raison ni preuve, et mécroient de même à l'aventure sans savoir ni pourquoi ni comment. Encore ne croient-ils, et ne mécroient que suivant les conjonctures; avec l'incrédule ils doutent, avec le catholique ils croient; mais, trop superficiels pour être jamais pénétrés d'une preuve, ils ne sont pas même assez réfléchis pour sentir la force d'une difficulté que l'on propose. Tels étaient à peu près ces publicains et la plus noble partie de la secte des sadducéens, dont parle l'Evangile. Consommés dans toutes les sciences du monde, maîtres parfaits dans l'art de s'enrichir aux dépens du peuple, de s'élever sur les débris d'un concurrent et d'un rival, dans l'art surtout de former et d'exécuter des systèmes de plaisirs nouveaux, dans l'art de plaire et de séduire, ils regardent tout le reste comme inutile; et s'ils aiment à en entendre discourir ou en discourir eux-mêmes, ce n'est que par un certain air qu'on a mis à la mode, de paraître savoir un peu de tout. Dans le fond cependant ils ont, disent-ils, de la religion, ils le protestent;

mais leur religion est dans leur cœur, ajoutent-ils. En effet, dans leur esprit à peine en reste-t-il une légère teinture, et dans leurs discours, ainsi que dans leur conduite, non, vous n'en trouverez aucun vestige.

C'est donc à ceux-là qu'il faut parler. Qu'ils entrent dans une famille, qu'ils pénètrent dans une cour. Ici, des enfants bien nés se contentent-ils de ressentir de la tendresse pour leur père, sans se mettre en peine de lui en donner jamais aucune marque? Notre Père, c'est Dieu ; sa famille, c'est le monde. La religion y forme une société entre tous les hommes qui la professent, société dont Dieu même est le centre, à peu près comme un père l'est de sa famille. Or, restreignez toute la société à un commerce d'esprit et de cœur; Messieurs, comment se formera-t-elle, comment se manifestera-t-elle, pensez-vous qu'elle subsiste, cette société? Otez les symboles extérieurs d'amitié, restera-t-il longtemps de l'amitié parmi les hommes?

Mais, qu'on entre surtout dans une cour. Pourquoi cette pompe qui environne le monarque, cette pourpre qui le couvre; pourquoi ce sceptre, ce trône, ces adorations de tous ceux qui l'approchent? On reconnaît donc la nécessité du spectacle d'une cour pour un roi de la terre. Dites-nous ce qui le rend nécessaire, ce spectacle ; je le dirai pour le culte de Dieu.

Il est nécessaire, dans une cour, pour représenter sensiblement l'autorité du monarque. Mais son autorité sur nos biens, notre fortune et notre vie n'est qu'un emblème, ce n'est qu'un faible écoulement de l'autorité de notre Dieu. Pourquoi donc ne tâcherions-nous pas de reconnaître et de représenter celle-ci par des signes, s'il se peut, plus magnifiques encore?

Il est nécessaire pour imprimer et soutenir le respect dans des cœurs dont les sentiments dépendent presque toujours de ce qui frappe les sens; mais le respect de la Divinité est-il gravé plus profondément en nous par la nature ou par la foi? Il faut donc aussi, dans le culte, de Dieu, des signes extérieurs qui servent à nous pénétrer par une impression sensible.

Aussi, me dira-t-on, ne les proscrit-on pas tous au hasard et en général. Ce qu'on réprouve, ce qu'on condamne, ce sont tant de nouveautés introduites dans les derniers siècles : dévotions frivoles, oiseux amusements, dit-on, d'une multitude ignorante et superstitieuse.

Nous l'avouons avec joie, Messieurs, que dans les pratiques qui sont en usage aujourd'hui, il en est de nouvelles. Eh! pourquoi refuserions-nous aux derniers siècles l avantage et la gloire d'avoir donné au Seigneur de nouvelles marques de leur zèle? Ah! que nous voudrions avoir pu trouver l'art de consacrer toutes les créatures à la gloire de notre Dieu, en gage de notre dévouement!

En vérité, disait un Père des derniers siècles, ne sied-il donc pas bien de donner l'odieux nom de nouveautés à ces pratiques de dévotion consacrées de nos jours à l'honneur de Jésus, de Marie et des saints dont l'Eglise autorise le culte? A mesure que croissait la fureur de l'impiété, la dévotion des fidèles ne devait-elle point croître? On a osé attaquer la religion par de nouveaux blasphèmes ; ne fallait-il pas inventer aussitôt de nouveaux témoignages de l'horreur qu'ils nous inspiraient?

N'est-ce pas, en effet, ainsi que de siècle en siècle, à mesure que l'esprit d'erreur et de schisme divisa le troupeau de Jésus-Christ, l'Eglise établit diverses marques, pour reconnaître ses enfants? Ainsi le culte de Marie s'accrut par les blasphèmes de Nestorius; les croix et les images se multiplièrent par la fureur des iconoclastes; la dévotion singulière à Marie, le culte spécial des saints devinrent alors le signe auquel on reconnaissait les vrais fidèles : *Hoc est pactum meum.* (*Gen.*, XVII.)

Ces nouveautés prétendues, qu'on nous accuse de pratiquer aujourd'hui, nous en sommes donc redevables de même aux nouvelles fureurs de l'impiété ; ce sont de nouveaux monuments, de nouvelles victoires de l'Eglise, de nouvelles protestations par lesquelles nous jurons au Seigneur de n'avoir jamais rien de commun avec ses ennemis : *Hoc est pactum meum.*

Ah! qu'on les traite à présent de minuties, de bagatelles; la fureur même avec laquelle on se déchaîne contre elles nous les rendra toujours respectables. Mais qu'est-ce donc que l'on y substitue dans le monde pour exprimer le culte que l'on rend au Seigneur? Deux fois le jour au plus fléchir rapidement un genou devant Dieu; une fois la semaine paraître quelques minutes dans une église, une fois l'an se présenter au tribunal de la pénitence: oui, voilà tout le culte extérieur de plupart, disons des chrétiens les plus réglés. Du reste, à quelles marques les reconnaîtrez-vous pour chrétiens? C'est sans doute la fréquentation du théâtre qu'ils ont substituée à l'assiduité dans nos temples; au lieu de nos saintes lectures, des livres plus amusants, les poésies et les fables les plus licencieuses, les écrits du moins les plus équivoques sur les mœurs et la religion, c'est ce qui les occupe. Ils raillent nos associations pieuses. Eh! comment, en effet, pourraient-ils les allier avec leurs sociétés de brigandage et d'injustice, de jeu, de débauche et de volupté? Le respect que nous portons à ces croix et à ces images, à tous ces différents symboles dont nous nous glorifions comme des livrées de Jésus-Christ même, c'est à leurs idoles qu'ils le rendent, ce respect. Voyez dans leurs appartements, cherchez sur eux-mêmes; oui, vous y trouverez les objets de leur culte.

O vous, chrétiens fidèles, qu'ils traitent d'esprits simples et faibles, ne craignez point leurs railleries; adoptez hautement, montrez publiquement toutes ces marques de votre foi. *Delebitur anima illa de populo suo, quia pactum meum irritum fecit.* (*Ibid.*) Quiconque se sera refusé par indifférence ou par mépris à ces saintes

cérémonies, que son nom soit effacé du nombre des fidèles ! *Delebitur anima illa de populo suo.* Il a méprisé l'alliance du Seigneur : *Pactum meum irritum fuit ;* il s'est confondu avec le novateur, il a fait société avec l'impie : du moins je ne vois en lui aucune marque qui le distingue d'eux ; qu'il n'ait plus de part qu'avec ceux dont il suit les maximes dans la pratique et dans le langage : *Delebitur anima illa de populo suo.*

En ce seul sens, d'abord, il est donc vrai que toutes ces pratiques extérieures sont de puissants moyens de salut, puisqu'en nous distinguant de l'incrédule et de l'impie, elles sont une profession publique et comme une expression sensible de notre foi.

Pour en démontrer l'avantage, est-il donc besoin d'avoir recours à cette multitude de prodiges dont ces pratiques, ces symboles mêmes de piété ont été les occasions ou les instruments ? Prodiges dont plusieurs nous ont été transmis par les plus grands docteurs mêmes des premiers siècles ; prodiges dont nous avons pour garants tout ce que l'Eglise, dans les siècles suivants, eut de plus respectable ; prodiges examinés avec soin, discutés avec scrupule, approuvés le plus authentiquement par l'Eglise même. Les nier tous en général, ces prodiges, c'est donc, non-seulement une impiété selon la religion, c'est, selon la raison même, une témérité la plus vaine et la plus indiscrète.

Pour en démontrer l'avantage, de ces dévotions extérieures, est-il même besoin de ce raisonnement si simple et si naturel : que plus nous donnons à Dieu de marques de notre attachement, plus il est engagé, en quelque sorte, à y répondre par des marques de sa protection sur nous ; que, par conséquent, tous ces signes extérieurs, symboles de notre amour et de notre foi, sont nécessairement autant de gages pour nous de sa miséricorde ?

Pour en démontrer encore plus solidement l'avantage de nos cérémonies, tournons plutôt contre l'incrédule les armes qu'il emploie contre nous. Il ignore, ou du moins il affecte de paraître ignorer l'esprit de notre culte : c'est pour cela, faute de le connaître, qu'il le combat : développons-le.

Toutes ces cérémonies extérieures, qui sont en usage parmi nous, disait le bienheureux Yves de Chartres, ce sont des espèces de similitudes par lesquelles l'Eglise nous représente la réalité de nos mystères. Elle s'en sert pour exciter à la piété les âmes simples : et son intention, comme le concile de Trente en avertit expressément, est d'émouvoir les cœurs par l'impression que ces objets font sur les sens.

De là, suivant la remarque du même saint évêque, ce changement de décorations dans nos temples, décorations tantôt de joie et de triomphe, tantôt de tristesse et de deuil, qui, toujours, se rapportent aux mystères dont l'Eglise prétend nous retracer le souvenir.

De là ces croix érigées de toutes parts, afin que la Passion de notre Rédempteur soit toujours et partout présente à nos esprits ; ces tableaux qui nous représentent les actions, les miracles, les martyres des saints, afin d'exciter en nous une noble émulation de leurs vertus.

Chrétiens, chargez-les de fleurs ces croix, ces images ; que l'encens fume, que la cire se consume devant elles : ce n'est qu'une figure, ou plutôt un témoignage, un gage de la confiance que nous inspirent les mystères qu'elles nous représentent.

Mais pourquoi ne demanderions-nous pas avec plus de confiance, en certains lieux, ou devant certaines reliques et certaines images ? Dès les premiers temps, les patriarches n'ont-ils pas éprouvé que Dieu choisissait certains lieux pour y manifester spécialement sa gloire et y signaler sa puissance ? Non, non, nous ne prétendons par là ni raccourcir le bras de Dieu, ni borner sa miséricorde.

Pourquoi, de même, n'espérerions-nous pas davantage du récit de certaines prières, surtout si elles touchent davantage nos cœurs, si elles pénètrent davantage nos esprits, si elles raniment plus efficacement et notre foi, et notre espérance, et notre amour ? L'assujettissement à les répéter, à les continuer, n'est autre chose qu'un hommage de persévérance que nous reconnaissons devoir à notre Dieu.

Me permettrez-vous, Messieurs, de pousser plus loin ce détail ? Oui, chrétiens, réunissons-nous tous publiquement ensemble ; faisons, selon l'expression de Tertullien, une espèce de ligue contre la justice du ciel pour la désarmer ; tous ensemble, allons, par nos saints cantiques, forcer la bénédiction à descendre sur nos maisons, sur nos villes et sur nos campagnes. Traçons, s'il se peut, à tout instant le signe adorable de notre rédemption sur nos fronts et sur nos poitrines : ah ! que ne peut-il y rester toujours empreint, pour y être une profession permanente de notre foi ! Purifions-nous sans cesse dans cette eau salutaire que l'Eglise nous présente comme la figure des eaux de notre baptême où nous avons été régénérés ; l'usage que nous en faisons est comme un renouvellement des engagements que nous prîmes au sacrement de notre adoption.

Si l'incrédule pénétrait ainsi le sens et l'esprit de nos cérémonies, ah ! Messieurs, ne serait-il pas bientôt forcé à nous rendre justice ? Que n'est-ce, en effet, le zèle d'un christianisme pur qui l'enflamme, comme il ose s'en vanter, que nous serions depuis longtemps réconciliés avec lui !

L'Ecriture rapporte que les tribus de Ruben et de Gad, et la moitié de la tribu de Manassé, s'étant établies dans le pays de Galaad, séparées de leurs frères par le Jourdain, elles élevèrent sur ses bords un autel d'une énorme grandeur. Tout Israël effrayé, regardant ce monument comme un signe de schisme et d'idolâtrie, aussitôt s'assembla, résolu de combattre et d'exterminer de prétendus sacriléges. Mais avant tout, on députe vers eux, pour les faire expliquer : c'est

ainsi qu'on se comporte, quand c'est un vrai zèle qui anime. Eh! que ne nous demandait-on de même ce que nous prétendons; et si c'est contre les autels du Seigneur que nous érigeons des autels sacriléges. Nous ferons avec joie profession de notre foi; nous répondrons avec les enfants de Ruben et de Gad : ah! loin de nous la moindre idée de prévarication dans le culte du Seigneur : *Absit, absit a nobis hoc scelus.* (*Josue*, XXII.) Notre Dieu connaît nos sentiments et les dispositions les plus cachées de nos cœurs; que toute la terre en soit instruite : *Deus ipse novit, et Israel simul intelligat.* (*Ibid.*) Si nous avons jamais prétendu nous construire des idoles et leur prostituer notre encens, si ce n'est pas, au contraire, un témoignage d'un dévouement éternel au culte du Dieu de nos pères que nous avons érigé ce monument : *Si prævaricationis animo construximus.* (*Ibid.*), nous nous soumettons à toute sa vengeance : oui, qu'il fasse tomber sur nous toutes ses foudres : *Puniat nos.* (*Ibid.*)

Hélas! Messieurs, il suffit autrefois de cette protestation pour réconcilier les tribus d'Israël. Plût à Dieu que cette même protestation, que nous ne cessons de faire dans toute la sincérité de nos cœurs, fût reçue de même par nos frères et pût enfin les ramener à nous!

Cependant nous convenons qu'il peut se glisser, qu'il se glisse en effet des abus dans le culte extérieur; mais nous les réprouvons. Autant nous soutenons comme nécessaire l'usage du culte même, autant nous en condamnons l'abus comme dangereux : et c'est ce que vous allez voir dans ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Toutes ces cérémonies, tout ce spectacle du culte extérieur, quelque nécessaires qu'ils soient à la religion, ne sont pas cependant la religion même, dit saint François de Sales. C'est, pour ainsi parler, le corps sensible de la religion; mais il y faut l'âme qui vivifie. La piété, qui est vraiment avantageuse, comme dit saint Paul, est dans le cœur : c'est dans la pratique des vertus intérieures qu'elle consiste. Les exercices du corps sont peu utiles par eux-mêmes, continue l'Apôtre : ils sont la figure et comme l'expression du culte intérieur; si l'intérieur même n'est religieux, l'extérieur ne figurant, n'exprimant plus rien de réel, devient donc inutile. Observer fidèlement toutes les pratiques, se revêtir scrupuleusement de tous les symboles de la sainteté, ce n'est donc point être saint, comme le saint évêque de Nôle en avertissait une dame chrétienne. Au contraire, s'arrêter là précisément, c'est le véritable abus : abus dangereux, parce qu'alors toute cette dévotion extérieure n'est plus qu'un piége de Satan pour nous perdre plus sûrement, et un motif à Dieu de nous condamner plus sévèrement.

Qu'est-ce ceci, mes frères, s'écriait là-dessus l'éloquent saint Jérôme? Je vois s'établir parmi nous une espèce de dévotion qui renouvelle tous les vices des pharisiens; c'est-à-dire, qui anéantit toutes les vraies vertus, qui rassure contre tous les crimes : *Væ nobis ad quos omnia pharisæorum vitia transierunt!* Pour la peindre, cette dévotion prétendue, dans un plus grand détail que je n'ai fait d'abord, ne cherchons point d'autres couleurs que celles dont Jésus-Christ même s'est servi pour tracer le portrait de la secte pharisaïque.

Le premier point de leur système est de passer les jours à méditer, ou à prier : *Orationes longas orantes.* (*Matth.*, XXIII.) Ils se sont prescrit de longs formulaires d'oraisons vocales et de toutes sortes d'offices qui les occupent presque continuellement; ils se croiraient coupables d'une prévarication énorme, s'ils en omettaient, pour quelque raison que ce pût être, aucune partie. Entrez dans nos temples, vous les y trouverez toujours prosternés; rien de plus édifiant que leur posture; un recueillement profond semble leur ôter l'usage de tous les sens; leurs lèvres seules sont occupées et ne le sont qu'à louer le Seigneur. Il n'est pas une cérémonie de religion à laquelle ils ne se fassent un devoir d'assister, aucune association pieuse à la tête de laquelle ils ne veuillent paraître; ils en portent régulièrement tous les symboles, ils s'en parent avec affectation comme d'autant de marques d'honneur : *Dilatant phylacteria et magnificant fimbrias.* (*Ibid.*) Ils sont surtout empressés à augmenter la pompe et la magnificence du culte saint; pas un temple, pas un autel qui ne soit orné de leurs présents : *Ornatis monumenta justorum.* (*Ibid.*) Du reste rien de mieux réglé que tout leur extérieur; ils se font gloire de mépriser les usages de luxe et de faste du siècle; à Dieu ne plaise qu'ils se revêtent jamais de ces livrées de Satan! Tout est simple dans leurs manières, tout y respire la modestie et même la sévérité; et sur leurs fronts ils portent empreint le sceau de la mortification la plus austère : *Exterminant facies.* (*Matth.*, VI.) Ils ont fait un pacte avec tous leurs sens pour qu'ils ne s'égarent jamais vers aucun des objets profanes, et ne se pardonnent pas une parole, pas un geste, pas une démarche, pas un seul coup d'œil : *Excolantes culicem..... Mundatis quod deforis est.* (*Matth.*, XXIII.)

Est-ce donc là un caractère qui doive être réprouvé? Non sans doute, répond saint Jean Chrysostome. Pourquoi donc Jésus-Christ frappe-t-il d'anathème chaque trait de ce tableau? *Væ vobis.* (*Luc.*, XI.) C'est, répond ce sage docteur, parce que dans les pharisiens tous ces dehors religieux n'étaient qu'un masque pour cacher, ou plutôt même un prétexte pour autoriser la transgression des préceptes les plus essentiels de la loi; et voilà le piége qui nous perd, ai-je dit, plus sûrement. Levons, en effet, ce masque, perçons ces dehors religieux; ah! malheur à vous, qui renouvelez dans le christianisme tous les vices des pharisiens : *Væ vobis!*

Dans le secret que ne se permet-on pas,

et dans le public même que ne se croit-on pas permis? *Excolantes culicem, camelum glutientes.* (*Matth.*, XXIII.) Tout l'extérieur est composé sur les règles de la plus sage modestie; mais l'intérieur est plein de rapines, et le cœur peut-être tout voué à la volupté : *Mundatis quod deforis est, intus pleni estis rapina et immunditia.* (*Ibid.*) A la sortie de nos temples, où ils ont donné de si beaux exemples de recueillement, suivez-les dans leurs maisons; leur humeur aigre, chagrine, impatiente et colère, effraye tout leur domestique, désespère leurs enfants, victimes souvent innocentes de l'amertume de leur zèle; et les jours de dévotion plus singulière encore se reconnaissent aux excès de leurs emportements. Ecoutez-les dans leurs cercles et dans leurs assemblées; c'est là surtout que leur zèle charitable s'exerce, se déploie, se signale contre toutes les réputations les mieux établies; à leurs yeux tout est publicain; et pour l'honneur de la religion, il faut que tout publicain soit frappé d'anathème : *Reliquistis judicium et misericordiam et fidem.* (*Ibid.*)

Eh! plût à Dieu que ce fussent là les traits les plus hideux de ce tableau! Après avoir passé la moitié des journées dans ces exercices publiques de religion, ne rentre-t-on pas chez soi, pour y méditer des projets de brigandage et de vengeance, ruiner la veuve par des usures, épuiser le peuple par des monopoles, et peut-être même s'enrichir dans l'administration du bien des pauvres : *Comeditis domos viduarum, longas orationes orantes.* (*Ibid.*)

Helas! oserai-je poursuivre? Ces longues prières, ces grandes démonstrations de piété ne sont-elles pas dans quelques-uns des piéges adroits qu'ils tendent à la simplicité des peuples pour les engager à se dépouiller en leur faveur : c'est là proprement ce que Jésus-Christ reprochait aux pharisiens : *Comeditis domos viduarum, longas orationes orantes.*

Mais où me conduit insensiblement ce détail d'injustice et d'impiété? Un zèle ardent de la gloire de Dieu semble vous dévorer, ajoutait Jésus-Christ; vous courez la terre et les mers pour vous faire un prosélyte : *Circumitis mare et aridam.* (*Ibid.*) Maisguides présomptueux, vous n'ambitionnez dans la conversion du monde que la gloire de vous faire des partisans et des sectateurs; guides aveugles, peu vous importe de leur ôter leurs vices, vous ne cherchez qu'à leur communiquer vos erreurs : *Facitis filium gehennæ duplo quam vos.* (*Ibid.*)

Quelle austérité cependant dans leur morale! C'est toujours la suite des paroles de Jésus-Christ : *Alligant onera gravia.* (*Ibid.*) Mais c'est assez pour eux de la prêcher, cette morale austère; à force de la prêcher, ils font croire aux simples qu'ils la pratiquent; mais ils s'en dédommagent bien dans le secret, ou avec ceux qui sont initiés à leurs mystères : *Digito nolunt ea movere.* (*Ibid.*) Ils ferment impitoyablement le royaume des cieux presque à tous les hommes, ils n'ont à la bouche que des mots d'anathème! *Clauditis regnum cœlorum.* (*Ibid.*) Mais quelle contradiction dans leur morale même! Ils se récrieront au scandale contre la plus légère équivoque, et tous les jours ils se parjurent sans remords : *Qui juraverit per templum nihil est.* (*Ibid.*)

Où en sommes-nous donc réduits? A regarder comme les moins criminels ces prétendus chrétiens, observateurs presque aussi scrupuleux des bienséances de la religion que des bienséances du monde. Le cercle des dévotions arbitraires, qu'ils se sont prescrites, étant fini, c'est sans scrupule qu'ils se livrent ensuite aux divertissements, du moins les plus équivoques. D'ingénieux romans, des poésies libres, des ouvrages prétendus philosophiques, dont en vain l'on s'efforce de leur faire sentir le danger, les dédommagent du dégoût et de l'ennui que viennent de leur causer les livres de piété et les divines Ecritures. Après avoir assisté dévotement à tous les offices de l'Eglise, on court à une table de jeu, ou peut-être même sur les théâtres. Aux assemblées de charité succèdent les sociétés de médisance. Après les visites de prisonniers et de malades, on se croit en droit d'aller se donner en spectacle et amuser son oisive curiosité de cercle en cercle. Est-il si rare enfin de passer les nuits entières dans les fêtes mondaines, après avoir, à ce qu'on prétend, sanctifié les jours?

Ainsi chacun accommode la religion selon l'intérêt de la passion qui le domine. Comme disait saint François de Sales, chacun veut dans la dévotion un sel, un assaisonnement de son caprice. C'est la cupidité, c'est l'amour-propre qui la règlent. Pour la plupart elle ne consiste qu'en paroles, c'est-à-dire, comme je l'ai déjà remarqué, longues prières, fréquentes lectures, méditations journalières; ajoutez, si vous voulez, mille autres pratiques; mais du reste on est aussi amateur de soi-même, jaloux de sa réputation, prévenu de son mérite, aveugle sur sa propre conduite, soupçonneux, envieux sur celle des autres, précipité dans ses jugements, sensible à la moindre injure, âpre au gain, inflexible sur le moindre intérêt, vindicatif, intraitable.

Avec cela cependant on se croit juste : on s'érige même en censeur de la conduite des autres, et l'on remercie hautement le Seigneur de n'être pas comme eux. Ou si l'on a des défauts que l'on ne puisse se dissimuler à soi-même, par toutes ces dévotions arbitraires on croit acheter le droit de ne point s'en corriger.

C'est ce dont se plaignait un saint évêque de Noyon. Je sais, mes frères, disait-il, qu'il est parmi vous des voluptueux, des monopoles, des sacriléges mêmes, dont toute la religion consiste ou à réciter régulièrement tous les jours certaines prières, ou à faire l'aumône. Cependant l'ennemi du genre humain les endort dans une sécurité prodigieuse. Ceux-ci se flattent que, pourvu qu'ils ne manquent jamais à ces sortes de prières, ils ne peuvent mourir sans pénitence, et

dans cette confiance présomptueuse ils diffèrent de se convertir jusqu'à la mort. Ceux-là, continuait le même saint docteur, croient que Dieu recevra leur argent et leur pardonnera leurs péchés. Eh! pour qui donc vous prennent-ils, Seigneur? Pour un de ces juges corrompus qui vendent la justice?

Mais ce qu'enfin nous ne saurions pleurer avec assez de larmes, c'est, dit saint Cyprien, l'anéantissement presque entier de la vertu de pénitence. En courant toutes les dévotions d'une ville, on s'empresse à y gagner toutes les indulgences; et sous ce prétexte, personne ne se croit plus obligé à se mortifier, à éteindre dans ses larmes et dans son sang les dettes contractées envers la divine justice. Obligation cependant, dit saint Thomas, qu'aucune indulgence ne peut jamais anéantir, puisqu'aucune indulgence n'est accordée que sous la condition d'une sincère pénitence : autrement piége de Satan, ainsi que tous les autres. J'ajoute, motif à Dieu pour vous juger et vous condamner plus sévèrement.

N'est-ce pas ce que disait Jésus-Christ même en parlant des pharisiens. Pour moi, je ne suis pas surpris des noms odieux qu'il leur donnait, ni du zèle amer et foudroyant qui l'enflammait contre eux. Comment, leur disait-il, comment prétendez-vous éviter le jugement de Dieu : *Quomodo fugietis a judicio gehennæ?* (*Matth.*, XXIII.) Votre scrupuleuse attention à pratiquer tout cet extérieur ne servira qu'à attirer sur vous un jugement plus terrible : *Propter hoc amplius judicium accipietis.* (*Ibid.*)

Car, 1° qu'est-ce qui les rend observateurs si scrupuleux des pratiques extérieures qu'ils se sont eux-mêmes prescrites, ces dévots prétendus, si hardis à violer la loi de Dieu? C'est, Messieurs, ce qui obstinait Saül à venger la transgression d'une loi de son invention par la mort de son fils, ce Saül qui venait d'épargner Amalec proscrit par le Seigneur : caprice, amour-propre; nouveau crime. C'est ce qui faisait demander aux Juifs avec fureur la mort de Jésus-Christ, transgesseur de l'austère et ridicule interprétation qu'ils avaient donnée à la loi du sabbat; ces Juifs, qui tout d'une voix renvoient absous un séditieux homicide : jalousie, vengeance; nouveau crime! C'est ce qui rendait les pharisiens si attentifs sur mille sortes de purifications légales, ce qui les engageait à charger l'autel de leurs offrandes, ces cruels, ces dénaturés qui laissaient périr de besoin sous leurs yeux leurs parents les plus proches : orgueil, intérêt, hypocrisie, superstition; que de nouveaux crimes! *Propter hoc amplius judicium accipietis.* (*Ibid.*)

2° Sur quoi s'excuseront-ils? Les Juifs du temps de Jérémie prétextent à leurs transgressions la difficulté de la loi; le prophète les confond par l'exemple des fils de Jonadab. Mais qu'eût dit Jérémie, si c'eussent été les Réchabites mêmes qui, fidèles à garder le commandement de leur père, s'abstenant de vin, habitant sous des tentes, ne possédant sur la terre autre chose que le fruit du travail de leurs mains, eussent prévariqué dans l'essentiel de la loi? Le Seigneur n'eût-il pas encore été bien plus autorisé à leur dire : tout ce qui était de votre invention, de votre goût, tout ce qui flattait votre orgueil, vous l'avez scrupuleusement observé; on suit donc fidèlement les traditions de ses Pères; on a une complaisance aveugle pour les maîtres et les docteurs qu'on s'est choisis; et à moi, qui suis le Seigneur, on ne m'obéit pas : *Propter hoc amplius judicium accipietis.*

3° Par là, non-seulement ils déshonorent, mais de plus même ils décrient la religion, et se rendent ainsi coupables du vrai péché de scandale? Qu'est-ce, en effet, Messieurs, qui autorise tous les jours les libertins à justifier toutes les pompes du monde, le luxe, le jeu, les tables, les assemblées, les spectacles? En vain nous raisonnons pour en prouver l'usage illicite, pour en démontrer le danger; tant que l'on vous voit, chrétiens prétendus, qui faites même ostentation de christianisme, les allier avec toutes les pratiques de la religion, toujours on s'obstine à les justifier par votre exemple. Vos démonstrations de piété servent donc de prétexte pour donner couleur au libertinage; et, si les mœurs se corrompent, si la vertu se perd, c'est à vous que le Seigneur en demandera compte : *Propter hoc amplius judicium accipietis.*

Mais qu'est-ce surtout qui a tellement décrié la dévotion dans le monde, que le nom même est devenu presque un outrage? N'est-ce pas l'humeur chagrine et décisive, l'intraitable et farouche délicatesse, le zèle âpre et cruel, l'adroite et subtile malignité, les vivacités capricieuses, les dédains impérieux, en un mot, l'amour-propre toujours insociable de ceux qui passent pour en faire profession? Si l'indévotion et l'irréligion même s'accréditent et s'établissent de jour en jour, c'est donc à vous, dévots prétendus, que le Seigneur en demandera compte : *Propter hoc amplius judicium accipietis.* (*Matth.*, XXIII.)

Comment donc éviteront-ils l'arrêt dont Jésus-Christ les menace : *Quomodo fugietis a judicio gehennæ?* (*Ibid.*) L'endurcissement, l'impénitence finale consomment ordinairement leur réprobation. Comment penseraient-ils à se convertir? Ils se croient justes; et le juste certainement n'a pas besoin de conversion : ils font même profession de justice; et, si nous osons entreprendre de les démasquer ou de les instruire, de les toucher ou de les confondre, d'abord ils se récrient au scandale. C'est la vertu même, disent-ils, que l'on attaque; et ne voudraient-ils pas nous imposer la loi, par respect pour la vertu, de respecter tous leurs vices?

N'est-ce pas ce que Jésus-Christ lui-même a éprouvé pendant sa vie mortelle? Il a fait des conversions innombrables; gentils, Samaritains, publicains, Chananéens, la douceur de la grâce qui l'accompagne entraîne tout à sa suite. Combien trouvez-vous dans l'Evangile de pharisiens convertis? Hélas!

ceux de notre siècle doivent être plus endurcis encore.

Je n'avais osé jusqu'ici dévoiler le dernier morceau de ce portrait. Forcé que je suis maintenant à abattre ce masque, ma main tremble, je vous l'avoue; du moins, je vais me servir des propres paroles de saint Jean Chrysostome. Mais prenez garde, et retenez qui sont ceux de qui je parle après le saint docteur.

Ce sont des chrétiens, dont toute la religion n'est plus que dans l'extérieur, et ne consiste qu'en cérémonie d'habitude, qui font entrer dans leur système de dévotion surtout la fréquentation des sacrements. Ils comptent exactement toutes les fêtes pour n'en manquer aucune; et les dispositions que la réception du sacrement exige ne sont comptées pour rien. A peine même semble-t-on en connaître d'autres qu'une pureté générale de conscience, dont on n'a garde de se croire dépourvu, et cet extérieur de piété que l'on pratique. La sécurité bien établie, on multiplie les sacrements; c'est-à-dire, on multiplie les sacriléges. Ainsi l'endurcissement vient à son comble. Enfin, par un dernier sacrilége on consomme tous les autres; et souvent, ajoute saint Augustin, jusque dans un lit de mort, tranquille sur une apparence fastueuse de justice, soutenant encore son personnage, le crucifix sur la bouche, le démon dans le cœur, par un dernier soupir entrecoupé des augustes noms de Jésus et de Marie, on rend pour les enfers une âme noircie d'abominations et de crimes.

Ah! Messieurs, pardonnez-moi, si je finis par un coup de pinceau si affreux! Mon intention, certainement, n'était pas de condamner les pratiques extérieures de la religion : vous l'avez vu. Elles sont nécessaires, je l'ai montré; mais, si l'on s'y arrête, c'en est l'abus; et que cet abus est terrible! Mais enfin quel fruit la plupart retireront-ils de ce discours? Ne sera-ce pas de s'applaudir, de se féliciter de ce que rien de ce que je viens de dire ne les regarde? Mais ce que j'ai dit dans la première partie ne les regarde-t-il pas? C'est ainsi qu'il arrive de presque tous nos discours. Ceux qui se les appliquent, qui en sont effrayés, sont ordinairement ceux qui en auraient moins de sujet. Vous n'êtes point tombés dans l'excès de la fausse dévotion; mais aussi ne donnez-vous pas dans l'excès opposé de l'indévotion? Votre extérieur n'est point couvert du masque de l'hypocrisie; mais votre cœur est-il chrétien? Si cela est, rassurez-vous. Oui, je sais qu'il en est parmi nous, même plusieurs, grâce au ciel, qui peuvent et doivent ainsi se rassurer. Mais vous, publicains, sadducéens de notre siècle, quel sujet de gloire, quel motif de sécurité prétendez-vous tirer de ce que vous n'êtes point pharisiens?

Concluons donc enfin avec saint Jean Chrysostome. Ne séparez jamais, mes frères, le culte intérieur du culte extérieur; ne séparez point l'âme d'avec le corps du christianisme. Les pratiques de dévotion en général sont essentielles à la religion; chacune en particulier est très-utile, plusieurs même sont nécessaires. Mais souvenez-vous qu'il faut toujours les rapporter à la fin pour laquelle elles sont établies. Je ne puis trop le répéter : Elles ne sont proprement que des expressions du culte que doivent rendre et l'esprit et le cœur. Que votre première attention soit donc de régler et l'un et l'autre. Qu'ainsi le culte intérieur soit comme le centre auquel tout l'extérieur se rapporte; que toutes vos dévotions en partent comme de leur source et y retournent comme à leur fin. C'est ainsi, selon la pensée du Sage, que toutes les rivières sortent de l'océan et y retournent. Ainsi, puissions-nous tous, mes chers frères, tendre sans cesse et retourner enfin aux grands principes d'où nous sommes sortis! Ainsi soit-il.

SERMON XVII.

Pour le jeudi de la troisième semaine de Carême.

SUR LES SPECTACLES.

Socrus Simonis tenebatur magnis febribus, et rogaverunt illum pro ea, et stans super illam imperavit febri, et dimisit illam. (*Luc.*, IV.)

La belle-mère de Simon avait une fièvre violente; on pria Jésus de la secourir; s'approchant d'elle, il commanda à la fièvre, et la fièvre la quitta.

La belle-mère de Pierre, brûlée des ardeurs d'une fièvre violente, c'était, dit saint Ambroise, la figure de notre nature agitée par les transports des passions. Hélas! mes frères, qu'est-ce même que l'incendie qu'une fièvre la plus ardente allume dans un corps, en comparaison des feux dont la bouillante cupidité brûle nos cœurs? Feux d'autant plus dangereux que nous ne voulons point les éteindre. Coupables frénétiques, nous ne cessons de repousser la main charitable qui voudrait nous guérir; et bien loin de recevoir le remède qu'elle nous offre, nous saisissons avec fureur, nous buvons à longs traits, avec délices, le poison subtil qui nous donne la mort. Eh! comment voudrait-on s'en défier et le craindre? On s'obstine toujours à le méconnaître. Peut-être même en vain le nommerai-je aujourd'hui, en vain en découvrirai-je le danger. Esprit-Saint, donnez force et efficace à mon discours! Vos théâtres, mes frères, vos théâtres, c'est là le funeste foyer où s'allume, s'attise et se nourrit habituellement le feu des passions qui vous dévorent. Honorez-moi, je vous supplie, de votre attention; et, vous détachant de tout préjugé, comme je proteste de m'en détacher moi-même, raisonnons ensemble de bonne foi, guidés par le seul amour de la vérité et de notre salut.

Saint Jean Chrysostome commençant à traiter expressément ce sujet, disait à son peuple : Je pense, mes frères, que plusieurs de ceux qui sont aujourd'hui présents en ce lieu assistèrent ces jours derniers aux spectacles. (Messieurs, crainte que vous ne me soupçonniez d'exagérer la pensée du saint docteur, permettez que je cite ici ses propres expressions) : *Equidem arbitror multos ex iis qui ad spectacula discesserant hodie*

præsentes esse. Je voudrais les connaître, ajoutait-il : *Optarim autem istos qui sint palam nosse.* Si je les eusse connus, je les aurais empêchés d'entrer dans l'Eglise : *Ut eos a sacris vestibulis arceam*; non pas cependant pour les en tenir toujours exclus; mais pour leur faire sentir la grièveté de leur faute, les faire rentrer en eux-mêmes, et les recevoir ensuite, après qu'ils se seront corrigés : *Non ut perpetuo foris maneant, sed ut correcti denuo redeant.*

Avouez, Messieurs, que ce zèle austère vous étonne. Ah! c'est qu'en effet vous ne connaissez le théâtre que par l'idée qu'un préjugé trop soutenu de vos passions vous en donne. Examinons donc aujourd'hui ce que le monde pense ordinairement des spectacles. Il les regarde comme un amusement indifférent en soi, honnête même par le motif qu'on s'y propose, et qui tout au plus deviendrait criminel par le danger qu'on pourrait y courir; mais danger à présent, dit-on, chimérique, le théâtre étant épuré comme il l'est de nos jours.

Là-dessus, Messieurs, je forme le plan de ce discours, en proposant simplement deux questions. Le théâtre est-il, comme on le prétend, indifférent en soi? Je l'examinerai dans la première partie. Et quand même on pourrait le regarder comme indifférent en lui-même, est-il vrai que l'innocence n'y court aucun risque? Nous le verrons dans la seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour qu'une chose puisse être regardée comme indifférente en elle-même, il faut, Messieurs, en premier lieu, qu'elle ne soit défendue par aucune loi; secondement, qu'on puisse, en lui donnant un motif honnête, la déterminer à quelque espèce de vertu. C'est la règle que donnait saint Augustin, et que suit après lui le torrent des docteurs. Avant que de décider sur les spectacles, il s'agit donc d'examiner : 1° si aucune loi ne les défend; 2° s'ils peuvent être rapportés à quelque fin véritablement honnête. Aussi est-ce bien là ce que prétend le monde.

Une loi qui défende les spectacles! Où est-elle, nous dit-on, cette loi? Est-ce dans l'Ecriture ancienne ou dans la nouvelle? Est-ce dans les saints Pères ou dans les conciles? Oui, Messieurs, c'est dans les conciles, c'est dans les saints docteurs, qui tous ont prétendu qu'ils étaient véritablement condamnés dans l'Ecriture.

Mais je sais que vous opposez d'abord à tous les traits d'autorité un bouclier que vous croyez impénétrable : c'est la différence prétendue, que vous affectez d'exagérer, entre les spectacles anciens et les spectacles de nos jours. Autrefois, dites-vous.... Oui, j'avoue qu'il était autrefois des spectacles infâmes par eux-mêmes, spectacles même d'une infamie grossière, spectacles qui eussent fait rougir les fronts les plus endurcis au crime, spectacles crimes plutôt eux-mêmes que représentations de crimes; les ai-je peints de couleurs assez noires? Mais vous pensez que ce n'était que contre ces abominations grossières que les saints Pères déclamaient. Ces abominations grossières, ce n'était pas apparemment ce que les chrétiens d'Antioche regardaient comme des divertissements permis; car vous supposerez bien, sans doute, ces chrétiens d'Antioche aussi réservés, aussi chastes qu'on peut l'être dans notre siècle; or, ce sont ces divertissements qu'ils croyaient permis, que saint Jean Chrysostome assure et prouve être péchés. Ces abominations grossières, ce n'étaient pas, sans doute, ces chefs-d'œuvre de l'antiquité dont notre siècle a emprunté ce qui a paru de plus merveilleux sur nos théâtres; et ce sont ces chefs-d'œuvre de l'antiquité que Tertullien, saint Augustin, saint Clément d'Alexandrie nomment dans le détail, et dont les représentations sont traitées par Tertullien d'inventions diaboliques, auxquelles saint Augustin s'accuse d'avoir assisté, comme d'un des plus grands péchés et de la source même de tous les péchés de sa jeunesse, et que saint Clément d'Alexandrie défend à tout chrétien sans réserve et sans exception.

Sans doute, il était autrefois d'autres spectacles que les abominations grossières du cirque et de l'arène; et jamais cependant les docteurs et les conciles en ont-ils fait la distinction, pour permettre les uns et réprouver les autres? Ce sont tous les spectacles en général qui sont interdits aux chrétiens par deux conciles d'Arles, et plus récemment encore, presque de nos jours, par un concile de Milan sous saint Charles. Ce sont tous les spectacles en général, dont saint Thomas décide qu'ils ne peuvent produire à ceux qui les représentent qu'un gain honteux, illicite et criminel. C'est, Messieurs, que les raisons qui engagèrent de tout temps les conciles et les docteurs à les proscrire avec tant de sévérité, conviennent à tous également et sans exception. Or ces raisons les voici : rien en général de plus contraire que les spectacles à l'esprit du christianisme, à la profession du christianisme, aux exercices du christianisme.

L'esprit du christianisme, en premier lieu, est un esprit de recueillement et de mortification, dit saint Ambroise. Que mes yeux, s'écriait le prophète, se ferment à la vanité! C'est là, poursuit saint Ambroise, la première devise du chrétien; et vous, mes frères, ajoutait-il ensuite, refuserez-vous du moins à vos spectacles le nom de vanité? Le monde, en effet, a-t-il rien nulle part de plus attrayant pour les sens par la pompe et la magnificence qui les décorent? Le monde a-t-il rien nulle part de plus amusant pour l'esprit par l'ordre et l'économie qui les soutient? Le monde a-t-il rien nulle part de plus ébranlant pour le cœur par le combat des passions qui en fait l'âme! Et ce sont des chrétiens, concluait saint Ambroise, des chrétiens qui adorent un Dieu crucifié, crucifiant dans sa chair tous les plaisirs du monde, ce sont des chrétiens qui veulent les accorder avec l'esprit de leur religion. Or,

cette première preuve de saint Ambroise convient-elle, Messieurs, aux spectacles de nos jours?

L'esprit du christianisme est un esprit de sainteté. Ah! si les anciens apologistes de la religion revivaient parmi nous, que diraient-ils à mes frères? Un saint Théophile, par exemple, qui prouvait aux païens la pureté de notre morale par l'horreur que les chrétiens avaient pour les spectacles, que dirait-il de nous? Sommes-nous, disait-il aux idolâtres de son siècle, des ambitieux, des séditieux, des avares, des ennemis irréconciliables, nous qui ne pouvons souffrir, même sur vos théâtres, la seule représentation de ces vices? Le théâtre est-il donc changé de nos jours? reprenait un docteur plus moderne. Qu'y voit-on, du moins, que des haines forcenées, des jalousies furieuses, des révoltes sanguinaires? et le plus souvent qu'y entend-on, dans nos auteurs les plus célèbres, que des impiétés et des blasphèmes; sous ce prétexte si commun, mais aussi dangereux que sophistique et frivole, qu'on représente des scélérats et des impies? Ah! Messieurs, nos anciens pères savaient ce que nous affectons aujourd'hui de paraître ignorer : que la morale du christianisme est si austère, qu'elle proscrit jusqu'à l'ombre du crime, et qu'en amuser volontairement son imagination seule, c'est en rendre son cœur complice. Or, cette seconde preuve, encore tirée de Théophile, convient-elle, Messieurs, aux théâtres de nos jours? A les peindre avec les couleurs les plus adoucies, que peut-on donc en dire autre chose, sinon ce qu'en disait un grand docteur, que l'on y fait du moins un jeu du vice et un pur amusement de la vertu?

Mais la profession du christianisme, en second lieu, s'accorde-t-elle avec les spectacles? Heureux initiés, s'écriait saint Jean Chrysostome, ignorez-vous à quelle condition le Seigneur vous adopta pour fils? Nous vous demandâmes, quand nous vous reçûmes au saint baptême : Renoncez-vous aux pompes de Satan? Vous répondîtes : J'y renonce. Or, dites-vous, quelles sont les pompes de Satan? Montrez-nous-en, si le théâtre n'en est point une; et si vous osez nier qu'il en soit une, j'en appelle aux idolâtres, reprend Tertullien. Je leur demande s'il est permis aux chrétiens d'assister aux spectacles; ils sont persuadés que vous y avez renoncé; ils répondront en nous citant les premiers écrits de nos docteurs à leurs césars. Nos pères y protestaient qu'on les trouverait partout les premiers pour le service de l'Etat et de l'empire; sur la terre, sur la mer, dans le commerce de la société, sur les tribunaux, dans les armées; qu'il n'y a que deux endroits où ils font profession de ne jamais paraître; que, quoi qu'on fasse pour les y forcer, on ne les y verra jamais : dans les temples des idoles et sur les théâtres. Remarquez, mes frères, continuait Tertullien, les temples des idoles et les théâtres, c'est donc pour les chrétiens presque la même chose; aussi, toutes les fois qu'on vous voit aux spectacles, on vous croit apostats.

Et que cette pensée ne vous paraisse point outrée. Pourquoi, en effet, dans les principes du monde même, cesser de fréquenter le théâtre; est-ce faire profession d'une vie plus régulière? Pourquoi retourner au théâtre après y avoir renoncé; est-ce un signe de retour au monde? Pourquoi aller au théâtre; serait-ce un scandale pour vous-mêmes dans des personnes de certain état et de certain rang? Ah! l'Evangile est le même pour tous, mes frères, et tout l'Evangile concourt à démontrer que dévotion, christianisme et sainteté, c'est même chose. Selon vous-mêmes, ainsi que selon Tertullien, suivant la manière de penser du monde d'aujourd'hui comme suivant celle des anciens idolâtres, la fréquentation du théâtre est donc une espèce d'apostasie pour des chrétiens.

Que dirai-je enfin des exercices du christianisme? Le premier, le principal de tous, c'est la prière. Or, dites-nous encore, reprenait saint Jean Chrysostome, comment au sortir du théâtre vous vous trouvez disposés à prier? Hélas! nous-mêmes, mes frères, nous vous l'avouons, poursuit ce sage archevêque, au centre du recueillement où nous vivons, à peine pouvons-nous captiver devant Dieu notre esprit, notre cœur et nos sens. Et vous, qui vous plaignez sans cesse de vos distractions, de vos dégoûts, de vos froideurs dans la prière; vous, que les affaires les plus indispensables troublent toujours dans ce saint exercice, comment vous y appliquerez vous? Mais oserez-vous même venir vous présenter devant Dieu? Quoi! chrétiens, reprend Tertullien de concert avec saint Jean Chrysostome, vous oserez lever au ciel ces mains que vous venez de fatiguer en applaudissant à un acteur? Vous oserez fixer sur l'auguste tabernacle, sur la victime sans tâche ces yeux tout éblouis de la pompe du spectacle, et tout pleins peut-être de l'action d'un déclamateur passionné? Et ces oreilles, auxquelles retentit encore l'accord enchanteur d'une symphonie molle et séduisante, comment écouteront-elles le chant modeste des psaumes? Or, ces deux preuves enfin de Tertullien et de saint Jean Chrysostome, conviennent-elles, Messieurs, au théâtre de nos jours?

Avouez donc du moins que ce sont tous les spectacles en général, ceux de nos jours comme ceux de leur siècle, que condamnent les saints docteurs; puisque les mêmes raisons, qui les ont engagés à condamner les uns, conviennent également aux autres; et puisqu'ils ont trouvé ceux de leur siècle contraires à l'esprit, à la profession, aux exercices du christianisme, convenez que ceux-ci le sont encore.

Ne nous dites donc plus, poursuit Tertullien, que les spectacles ne sont point défendus dans l'Ecriture. Non, répond ce docteur, ils n'y sont pas expressément nommés; mais toute l'Ecriture ne tend-elle pas à les défendre?

Cependant, ne raisonnons pas davantage,

concluait-il enfin. Voulez-vous indépendamment de toute autorité, et de celle de l'Ecriture même, une preuve sans réplique, que le théâtre est illicite en soi : *Argumentum malæ rei?* C'est la manière dont on en a toujours regardé les acteurs. Dans le paganisme, demandez aux acteurs de Rome ce qu'on y pensait d'eux. Vous trouverez une loi expresse de ce sage sénat qui note d'infamie tous ceux qui entretiendraient avec eux aucun commerce : loi qui fut véritablement abolie dans la suite par l'usage; mais remarquez que ce fut au temps de la décadence de Rome; loi que Charlemagne depuis renouvela le plus sévèrement au rétablissement du goût, des mœurs et de l'empire. Vous-mêmes, Messieurs, quel rang leur donnez-vous dans la société? Nous le savons, à vos amusements voluptueux, surtout à vos plaisirs secrets, vous ne les associez que trop ; mais voudriez-vous les associer à vos affaires et à vos familles? L'Eglise surtout enfin qu'en pense-t-elle? L'Eglise qui les rejette de son sein, qui, lors même qu'ils se convertissent, leur laisse un lien qui les rend pour toujours incapables du ministère sacré ; l'Eglise qui, même après leur mort, les exclut de la participation de ses prières : hélas! sans qu'aucune considération ait pu faire excepter de cette sévère loi ce prodige du siècle dernier, dont pour faire en deux mots le portrait, on pourrait dire ce que disait un sage païen d'un auteur tout semblable : qu'étant presque le seul qui pût mériter d'être vu et d'être écouté sur le théâtre, il était, d'autre part, le seul de tous ceux qu'on y voit, qui méritât de n'y jamais paraître : homme, en effet, qui, dans tout autre état que celui où son génie l'avait jeté, eût été non-seulement l'honneur de sa patrie par la beauté de son esprit, non-seulement l'amour et les délices de la société par la bonté de son cœur, mais un modèle de christianisme même par l'austère probité et l'intégrité de ses mœurs. O ciel! que lui servit et que lui sert surtout à présent tant de réputation et tant de gloire? Triste preuve que le théâtre est illicite en soi : *Argumentum malæ rei?*

Car, enfin, serait-il innocent d'autoriser par sa présence des jeux si solennellement proscrits? Serait-il innocent d'entretenir dans un état tellement abhorré par l'Eglise des âmes rachetées du sang de Jésus-Christ?

Vous dites cependant qu'on les tolère. Hé quoi! répondait saint Thomas en traitant ce sujet même, tout ce qu'on ne punit pas, le tolère-t-on ; et permet-on tout ce qu'on tolère? On les tolère, dites-vous, cependant. O temps malheureux, ô mœurs des chrétiens! Que n'est-on pas forcé de tolérer aujourd'hui? Mais c'est à l'Eglise, à ses ministres d'imiter dans ces circonstances les Augustin, les Chrysostome et les Ambroise, de réclamer les droits de l'Evangile, de crier au scandale.

Par où donc enfin prétend-on se justifier? C'est, dit-on, le motif qui décide toujours de la nature d'une action morale.

Premièrement, Messieurs, il est certain, c'est un principe qui ne fut jamais contesté, qu'aucun motif, quel qu'il soit, ne peut excuser une action qui est mauvaise en soi. Mais j'abandonne tout l'avantage que je pourrais tirer de ce principe, et je veux bien examiner en eux-mêmes les motifs par où l'on prétend rendre le théâtre licite. Ces motifs sont de se former l'esprit en le délassant des occupations sérieuses, et même de prendre, dit-on, des leçons de vertu.

Le théâtre forme donc, il délasse l'esprit. D abord, j'en conviendrai, Messieurs, si c'est former l'esprit de le repaître de vanité, de mensonge et de fable, de remplir le cœur de sentiments outrés, qui font de l'héroïsme une chimère, enflent les passions jusqu'à rendre l'homme méconnaissable à l'homme même, et défigurent jusqu'à travestir en romans toute l'histoire; et je défie que personne méconnaisse le théâtre le plus châtié à ces traits.

Il forme cependant, il délasse l'esprit. Encore une fois, j'en conviendrai, si c'est former et délasser l'esprit de lui rendre insipide toute lecture utile, de le distraire par je ne sais quel charme secret de toute occupation grave et sérieuse, de le dégoûter de la simplicité, en ne lui laissant de goût que pour le merveilleux, de plaisir que dans les ébranlements violents de l'âme; et je défie que personne méconnaisse le théâtre le plus châtié à ces effets.

Il forme cependant, il délasse l'esprit. Oui, Messieurs, enfin, j'en conviendrai, si vous pouvez me citer, je ne dis pas un seul docteur de l'Eglise, mais un seul sage du paganisme même, qui veuille en convenir avec moi. Mais ce ne sera pas certainement ce grand législateur, qui regardait la seule liberté de fiction autorisée sur le théâtre comme une source intarissable de perfidie et de mauvaise foi dans la société; ce ne sera pas cet illustre philosophe qui, traçant le plan d'une république parfaite, en excluait non-seulement tout acteur, mais aussi tout auteur de théâtre ; et pourquoi? Précisément, parce que rien, dit-il, n'est plus contraire à l'honnêteté publique et particulière que d'imiter, soit par représentation, soit par fiction, ce qu'il ne peut jamais être permis de faire. Ce n'était donc pas que le théâtre fût alors, comme vous voulez le supposer toujours, une école de dissolution. Alors, les magistrats de la Grèce punissaient un auteur comme un empoisonneur publique pour avoir seulement altéré le caractère d'un héros par une intrigue de passion ; alors on vit le plus célèbre auteur d'Athènes condamné par un jugement solennel pour avoir mis sur la scène un personnage d'impie qui parlait avec trop peu de respect de la religion. Je ne demande pas si on agit aussi sévèrement ; mais pense-t-on aussi chastement, aussi religieusement de nos jours? Ajoutons : si quelqu'un approuve le théâtre, ce ne sera pas ce fameux orateur de Rome, homme d'une prudence si profonde et d'un discernement si exquis, qui, citant nommément les auteurs les plus

graves de la Grèce et leur pièces les plus sérieuses, attribuait au plaisir, qu'on prenait à les voir représenter et à les lire, tous les déréglements de l'esprit et tous les désordres du cœur.

Ainsi pensaient des philosophes, et les ministres de l'Evangile que diront-ils? Car, après tout, former et délasser l'esprit, est-ce là précisément un motif, qui doive conduire des chrétiens? Des chrétiens qui savent qu'un juge exact et rigoureux doit un jour leur demander compte d'une action, d'un geste, d'un seul mot inutile; des chrétiens qui savent qu'un seul instant peut décider, doit décider pour eux d'une éternité de supplice ou de gloire; des chrétiens qui savent que toutes leurs actions et toutes leurs pensées, tous les mouvements de leur cœur sont achetés par tout le sang d'un Dieu.

Chrétiens, disait à ce sujet le saint et savant prêtre de Marseille, réjouissez-vous, délassez-vous l'esprit, à la bonne heure. Mais quoi! le divertissement innocent d'une joie pure et simple ne peut-il vous suffire? Quelle fureur! l'excès seul a-t-il des charmes pour vous? Oui, l'on ne trouve plus de plaisir aujourd'hui nulle part, qu'où le Seigneur est offensé, que dans ce qui va jusqu'au crime.

Dites donc, il faut le dire pour vous justifier, que si vous allez au théâtre, c'est pour y prendre des leçons de vertu. Le théâtre une école de vertu : le beau paradoxe, Messieurs! Véritablement, il n'est pas nouveau; depuis que le théâtre est établi, on eut toujours grand soin de nous le dire; et depuis qu'on le dit, on a répondu, je le réponds encore, que si le théâtre purge les passions, forme les mœurs, c'est dans la spéculation, non pas certainement dans la pratique; c'est dans les écrits de ceux qui nous en ont donné les règles, non pas dans les ouvrages de ceux qui les ont prétendu suivre.

Depuis combien de temps, en effet, fréquentez-vous le théâtre? Et depuis ce temps, quel vice a-t-il corrigé en vous, quelle vertu y a-t-il formée, quelle passion réprimée? Ce serait, en vérité, dans le christianisme chose bien nouvelle, qu'on nous montrât les auteurs, les acteurs et les partisans du spectacle devenus les plus vertueux et les plus chrétiens d'entre nous. Renversons à présent, détruisons nos chaires, fermons nos églises, ministres du Seigneur, taisons-nous! Dans un spectacle on trouve plus de profit à faire pour la vertu que dans tous nos discours. Hélas! mes frères, combien de fois n'ai-je pas eu la douleur de l'entendre dire? J'en appelle à vous, ô mon Dieu, je vous en prends pour juge! Quoi! dans les sentiments, dans les pensées d'un auteur tout profane que la passion seule inspire, on puise plus de leçons de vertu que dans cette parole que vous nous mettez à la bouche, que dans les sentiments et les pensées des Pères, que dans notre Evangile? Quoi! l'action d'un pur déclamateur peut davantage pour imprimer la vertu dans les cœurs que le zèle saint qui nous enflamme? On le prétend, on nous le dit; Seigneur, décidez entre nous!

Mais enfin, Messieurs, dites-moi donc, reprend un saint docteur, sur ce théâtre, où vous n'allez que pour vous former à la vertu, voudriez-vous être subitement frappés de mort? Ah! j'en suis sûr, quelque disposés que vous fussiez d'ailleurs, vous craindriez que la mort ne vous y surprît. Et un chrétien, qui sait que le glaive suspendu sur sa tête ne tient qu'à un fil, un simple fil prêt à se rompre, un chrétien qui sait que son Juge l'épie comme un voleur pour le surprendre, ce chrétien s'expose de sang-froid sur un endroit où il craint de mourir! Seulement, que quelque accident imprévu vous y surprenne, disait encore Tertullien : qu'un coup de foudre, par exemple, vous y avertisse des vengeances du Seigneur, aussitôt on vous voit effrayés; vous vous empressez à porter la main sur votre front pour y tracer le signe du salut. Ah! que faites-vous, mes frères, continue Tertullien? Ce signe de sainteté et de recueillement, ce signe de pénitence et de mortification vous condamne : certainement vous ne seriez point là, si vous l'aviez dans votre cœur ce signe que vous osez marquer sur votre front : *Gestant in fronte unde discederent, si haberent in corde.*

Mais quelle rigidité de morale, me direz-vous sans doute! Il faudra donc, sur les mêmes règles, condamner de même et proscrire tous les amusements, tous les plaisirs du monde? Hélas! il n'est peut-être que trop vrai de la plupart; oui, jugez-les sur les mêmes règles. Pour moi, en condamnant aujourd'hui vos spectacles, je ne prétends justifier ni la mollesse et l'inutilité de votre vie, ni la dissolution de vos cercles, ni le libertinage caché de vos assemblées nocturnes, ni l'excès de vos jeux, ni la somptuosité, pour ne pas dire la débauche de vos tables. Quelle rigidité de morale! J'en conviens, elle est rigide cette morale. Aussi Tertullien supposait-il, comme un principe incontestable, que la religion chrétienne est dure, difficile à pratiquer, qu'elle contrarie en tout la mollesse et la lâcheté de la nature : *Ignava non est et mollis nostra religio.* Aussi Jésus-Christ nous a-t-il expressément avertis que, pour gagner le ciel, il faut se faire une grande violence. Tout austère que soit cette morale, elle ne peut donc paraître outrée qu'à ceux qui ont oublié qu'être chrétien et crucifier sa chair, mortifier tous ses sens; être chrétien et porter l'esprit de recueillement et de retraite jusqu'au milieu du monde; être chrétien et penser sans cesse à l'éternité, soupirer jour et nuit après le ciel; être chrétien et conformer toute sa vie au modèle d'un Dieu crucifié, c'est essentiellement la même chose.

Et c'est, Messieurs, sur cette notion même du christianisme, que je décide, après tous les saints docteurs, que le théâtre est criminel en soi. J'ajoute que, quand on pourrait le regarder comme indifférent en lui-même, encore ne pourrait-on sans crime y assister, à raison seulement du risque où s'y trouve toujours l'innocence. Renouve-

lez votre attention, Messieurs; la matière devient plus intéressante, et le préjugé plus difficile encore à détruire.

SECONDE PARTIE.

Vous aimez le péril; malheureux, vous y périrez. L'oracle est ancien, confirmé mille fois par une triste expérience; et cependant porsonne n'en convient. Je me trompe, on en convient en général; mais on ne croit plus trouver du danger nulle part; et jusque sur le sein de sa cruelle Philistine Samson repose; il dort, et croit dormir en sûreté. Ah! Samson, le Philistin va te saisir! Tu as brisé déjà trois fois ses chaînes, tu comptes sur ton ancienne force, et c'est ta sécurité présomptueuse qui va te perdre.

Voità, Messieurs, une image fidèle du mondain dans les spectacles; il ne croit jamais y courir le moindre danger. J'entasserais en vain autorités sur autorités pour le détromper. On prétexte toujours la modestie du théâtre de nos jours; et moi, je dis, en premier lieu, que ce spectacle si chaste, si honnête, en apparence, est le plus sûr écueil de l'innocence. On prétexte l'expérience commune, sa propre expérience; et moi, je dis, en second lieu, que l'expérience commune et générale, c'est que le théâtre a perdu de tout temps, et perd encore aujourd'hui toutes les mœurs.

Premièrement, le théâtre est le plus sûr écueil de l'innocence; à moins, Messieurs, que vous ne prétendiez que l'innocence peut compatir avec la mollesse d'un cœur attendri, et les égarements d'une imagination corrompue. Mais si ce que nous nommons passion est véritablement un crime, il faut avouer que, selon la belle expression de Salvien sur le théâtre, tout est crime, parce que tout y tend à autoriser la passion, à insinuer agréablement, à imprimer fortement la passion. Suivez-moi Messieurs; il ne faut ici que du détail.

Que voit-on maintenant sur le théâtre, qu'un héroïsme corrompu par les égarements d'un fol amour, l'amour devenu la passion des belles âmes? Et plût à Dieu que des plumes hardies et téméraires n'eussent pas même osé nous peindre la sainteté sous ces traits; faire languir et soupirer (Seigneur, où était votre foudre?) au pied d'une idole de chair les destructeurs du paganisme et les martyrs de la religion! En vérité, quelles impressions peuvent se faire dans les cœurs, quand ils verront les inclinations les plus terrestres, les attaches les plus charnelles autorisées par tout ce que l'antiquité a jamais eu de plus fameux, et la religion même de plus saint! Or, ne sont-ce point là cependant les mœurs de tout théâtre?

Ensuite, quand vous entendrez les saintes lois de l'Evangile, la pureté, l'austérité de sa morale combattues par tout ce que les maximes du monde ont de plus séducteur, vous entendrez ces héros de l'antiquité, ces héros mêmes de la religion traiter tout penchant de nécessité, de destinée invincible; nommer devoir, appeler vertu, le désordre des sens et l'ivresse d'une âme qui s'y livre; ce que la morale appelle crime l'ériger en bonheur! Or, ne sont-ce pas là les sentiments et le langage de tout théâtre?

Surtout, quand on vous fera remarquer la passion qui règle et conduit toutes les affaires; vous la verrez représentée comme le principe de toutes les vertus, l'âme de tous les événements, le ressort secret de toutes les grandes actions, le mobile de toutes les fortunes! Or, n'est-ce pas là l'intrigue de tout théâtre?

Enfin, quand par mille sentiments divers et mille mouvements contraires, qu'on aura eu l'art d'exciter, même malgré vous dans votre cœur, on aura su vous intéresser pour le héros le plus passionné, sous prétexte de punir le vice et de récompenser la vertu; quand vous verrez enfin couronner à vos yeux la passion la plus ardente et la plus vive, rien de puni que l'insensibilité et le défaut d'ardeur! Or, n'est-ce pas là le dénoûment de tout théâtre?

Ah! concluait Lactance, n'est-ce donc point aussi un avertissement trop persuasif de ce que vous pouvez faire? *Admonentur quid facere possint;* quand les exemples des héros, leurs sentiments, leurs discours, leurs actions, leur bonheur, jusqu'à leur infortune, tout autorise la passion : *Admonentur quid facere possint, et inflammantur libidine.*

Prétextez à présent encore la modestie et la retenue du théâtre. Oh! qu'il serait à souhaiter qu'il fût, en effet, de nos jours ce que vous pensez qu'il était autrefois! Un siècle aussi délicat que le nôtre sur les dehors en aurait de l'horreur, on n'y pourrait aller sans se flétrir. Mais le malheur de notre siècle est d'avoir été trop habile à déguiser le crime en lui donnant un masque de vertu.

Il est vrai, comme vous le dites, que le théâtre aujourd'hui purifie l'amour profane, et ne forme que de légitimes nœuds. Mais Messieurs, vous tournerez, vous ornerez en vain la passion, c'est toujours cette malheureuse concupiscence que saint Jean défend de rendre aimable, puisqu'il défend de l'aimer; c'est toujours cette concupiscence qui, enflammée une fois, ne souffre jamais ou presque jamais de règle. Le théâtre qui l'enflamme, en la représentant réglée, la règle-t-il en vous? L'auteur, d'un trait de plume, modère, arrête un héros à son gré; mais le cœur une fois ému ne reconnaît pas si aisément des bornes. Un objet grossier l'eût rebuté, l'eût arrêté d'abord; mais vous l'autorisez à s'échapper, il en profite; ensuite vous lui présentez une barrière, elle l'irrite; il est déjà bien loin.

Hélas! Messieurs, notre théâtre, supposé même qu'il soit plus châtié, n'en est donc qu'un plus sûr écueil à l'innocence, et parce qu'il autorise davantage, et parce qu'il insinue plus agréablement, imprime plus fortement la passion.

Oui, je consens, disait Tertullien, que tout soit dans vos spectacles simple, char-

mant, même honnête. Remarquez que les Pères ne déclamaient pas contre des théâtres de dissolution et d'infamie, comme vous vous obstinez toujours à le prétendre et à le dire : *Sint dulcia libebit et grata, etiam honesta.* Mais, poursuit Tertullien, celui qui veut préparer un breuvage ne détrempe pas le poison dans le fiel et l'absinthe; c'est sous la douceur du miel qu'il cache perfidement la mort. De là tous ces agréments que l'ennemi de la pudeur a pris soin de répandre sur les spectacles.

De là, comme remarque l'ingénieux Lactance, cette beauté, cette noblesse de sentiments, cette vivacité, cette diversité d'images, pour faire trouver les crimes plus charmants et plus aimables; de là cette magnificence, cette pompe de décorations, pour leur donner plus d'appareil, un éclat plus frappant; de là cette liberté de fiction pour en dégager la représentation de tout ce qu'ils eurent, dans la réalité, de rebutant et de hideux; de là cette exactitude de proportions et de vraisemblances pour exciter plus sûrement à l'imitation; de là cette politesse de langage, ces vers nombreux composés avec art, pour aider à les retenir plus aisément.

Que dirai-je de ces artifices étudiés d'un déclamateur d'autant plus propre à porter dans les cœurs le trait de la volupté qu'il sait mieux s'en feindre blessé? Et ces danses animées, ces symphonies molles et séduisantes : *His tripudiis diabolus saltat;* n'est-ce pas Satan lui-même, dit saint Jérôme, qui vient danser à ces accords? Et, quand il n'y aurait, ajoute saint Augustin, que la rencontre de l'un et de l'autre sexe, sans parler de ces criminelles afféteries de femmes sans pudeur, qui, par leurs airs languissants, leur voix pénétrante, leur action empoisonnée, ne cherchent, selon l'expression de saint Basile, qu'à vous percer, vous déchirer des traits des passions qu'elles représentent : sans tout cela, dis-je, quand il n'y aurait que la vue d'un sexe toujours dangereux, qui affecte de venir y montrer une beauté relevée par tout ce que le faste et le luxe ont imaginé de plus enchanteur. Ah! quelle vertu pourra se sauver de tant d'écueils!

L'Eglise même, conclut saint Jean Chrysostome, après une description presque semblable à celle-ci; l'Eglise n'est pas toujours un asile assuré contre les surprises et les insultes de la concupiscence. Vous le dites vous-mêmes, vous vous en plaignez tous les jours; cependant tout y tend à calmer les passions. Dans un lieu où tout les excite et les enflamme, que deviendront des cœurs amollis et attendris au milieu des assauts violents qu'ils auront à essuyer de toutes parts?

En effet, n'est-ce pas là que l'on remue tous les plus grands ressorts de l'âme? tantôt ces terreurs qui préparent aux joies inopinées, tantôt ces suspensions dans l'attente de grands événements, tantôt ces tristesses que produisent les éclatants revers? Qu'est-ce que sensibilité, si tout cela ne rend pas sensible? Et tout cela surtout mis en usage pour intéresser le spectateur à l'intrigue d'une passion, pour faire entrer dans l'âme du spectateur la folle passion du héros prétendu, que l'on feint enflammé: et tout cela mis sous les yeux, celui de tous les sens qui fait toujours les plus fortes impressions dans l'âme. Assailli de tant de côtés, tantôt par adresse et tantôt par force, je défie le cœur le plus dur de ne pas se rendre à l'impression de la passion qui est représentée. C'est bien aussi ce qu'on prétend. On réussit trop bien. Ici la joie éclate, ailleurs les larmes coulent; et dans ces pièces qu'on nomme saintes, dans ces pièces où l'on ne cherche qu'à s'édifier et à s'instruire, Seigneur, vous le savez, si ces pleurs sont pour vous!

Allez donc maintenant, pères et mères, allez conduire vos enfants à cette école prétendue de vertu; mais ne soyez pas surpris s'ils en rapportent dans le cœur un incendie qui n'éclatera peut-être qu'à votre désespoir, à votre honte, et quand il ne sera plus temps de l'éteindre. Allez cependant leur faire apprendre, à cette école de vertu, l'art de conduire habilement une intrigue, l'art de vous cacher les secrets de leur cœur, l'art de nourrir et d'entretenir une passion que toutes les bienséances condamnent. C'est là, Messieurs, l'héroïsme du théâtre de nos jours, c'est la grande science qu'on y enseigne sous le beau prétexte de purger les passions et de former les mœurs. Ils en reviendront, dites-vous, plus propres à la société, pleins d'horreur pour ces vices qui déshonorent l'homme, pleins d'amour pour ces vertus qui font la douceur du commerce du monde. Je le souhaite, je souhaite que tous les saints Pères se soient trompés, car tous les saints Pères assurent tout le contraire; mais laissez-nous cependant déplorer la corruption de leurs cœurs, le déshonneur de la religion et de l'Etat, et peut-être le déshonneur prochain de vos propres familles.

Allez à présent surtout, allez dans vos sociétés particulières les donner devant vous, et peut-être vous donner vous-mêmes devant eux en spectacle : amusement nouveau, nouvel artifice mis à la mode dans notre siècle, sans doute pour arracher tout à fait un reste de répugnance qu'on avait jusqu'à présent conservé pour le théâtre et ses acteurs, mais surtout infaillible moyen de rendre la séduction plus certaine encore et plus prompte, en imprimant plus fortement des passions, dans lesquelles on est obligé de mieux entrer pour les représenter soi-même; en donnant plus de liberté et de hardiesse à parler le langage de la volupté; en mettant dans l'occasion la plus prochaine d'inspirer et de prendre des sentiments mieux réglés peut-être dans leur objet, mais aussi déréglés dans leur principe, et communément plus dangereux encore dans leurs suites; désordre contre lequel nous ne voyons pas que se soient élevés les saints docteurs, sans doute parce que les chrétiens de leur siècle en étaient incapables; mais désordre que nous avons la douleur de voir déploré par des sages du paganisme, comme le présage

le plus certain de la prochaine et de l'entière décadence des bonnes mœurs.

Mais c'est assez raisonner; le monde ne se rend guère à de pareils raisonnements; sans rien répondre, il se retranche sur son expérience. J'y consens; oui, paraissons au tribunal où il nous cite. J'ai dit, en second lieu, que l'expérience commune et générale est que le théâtre a perdu de tout temps, et perd encore aujourd'hui toutes les mœurs.

Une preuve d'abord bien sensible, c'est, Messieurs, l'expérience de toutes les nations dans tous les siècles et dans tous les pays de l'univers. C'est un fait constant dans les histoires, un fait que les auteurs ont pris soin de remarquer : que l'époque du libertinage, qui a perdu tous les empires, est l'établissement des spectacles, et surtout le raffinement de goût et de somptuosité dans les spectacles.

Qu'est-ce qui perdit les florissantes républiques de la Grèce? Demandez-le à leurs sages; voici ce qu'en dit le plus éloquent de leurs orateurs : Les spectacles firent naître l'amour du merveilleux, et dégoûtèrent de la modeste simplicité; on se plaignit alors que les magistrats et le peuple négligeaient le soin des affaires publiques; la jeunesse quitta ses anciens exercices pour courir au théâtre; l'oisiveté et la mollesse d'un sexe produisit la délicatesse et la sensibilité dans l'autre. Bientôt la débauche de la Grèce passa en proverbe dans les histoires.

Rome fut longtemps vertueuse; ce fut tant qu'elle ignora les spectacles, selon la belle remarque de saint Augustin : *Theatricas artes virtus Romana non noverat.* Mais, comme parle un auteur romain même, dès que la Grèce conquise lui eut fait présent de cet art funeste, elle lui fit présent en même temps de tous ses vices. Ainsi l'avait prévu le plus sage des Romains. Il s'était fortement opposé à l'établissement d'un théâtre fixe, assurant que se serait pour Rome une Carthage plus redoutable que celle qu'on venait de détruire. Il réussit alors à le persuader; malheureusement ce fut pour trop peu de temps, et l'événement a fait voir si Caton s'était trompé. Voulez-vous donc, Messieurs, soutenir encore que le théâtre n'est point la cause nécessaire de la corruption des mœurs? Effacez toutes les histoires; et traitez les auteurs profanes, ainsi que les saints Pères, de gens austères, ennemis des divertissements et des plaisirs.

Des exemples généraux si je passe aux particuliers, parmi les auteurs sacrés, j'entends un Augustin, qui se cite lui-même en témoignage; et, avec cette noble franchise, si di ne d'un vrai pénitent, avoue que c'est sur le théâtre qu'il respira par les oreilles et par les yeux tout le venin qui corrompit son cœur. Entre les auteurs profanes mêmes, j'entends un philosophe païen qui, avouant, dit-il, sa faiblesse, reconnaît de bonne foi qu'il est allé plusieurs fois au théâtre, et que jamais il n'en est revenu que moins homme de bien. Un auteur plus moderne, courtisan célèbre, l'un des plus beaux génies de son siècle, s'exprime à peu près dans les mêmes termes; et que de mondains nous le disent encore tous les jours au lit de la mort!

Mais voulez-vous que je remonte jusques aux premiers siècles et dans l'histoire sainte? Ah! dites-nous, infortunée Dina, combien les fêtes de Sichem coûtèrent de regrets et de larmes à votre cœur, de honte et de crimes à votre famille, de sang à Sichem même.

Consultez encore les derniers livres saints, et recherchez quelle fut du temps des Machabées la cause et l'origine de la perversion presque générale du peuple juif. Ce que toute la fureur, toutes les persécutions des rois de Syrie n'avaient pu faire, par quelle adresse un apostat sut-il y réussir? Ce fut en introduisant à Jérusalem les jeux, les fêtes et les spectacles de la Grèce.

Et vous, Messieurs, avant que de prétendre contre-balancer le poids de ces exemples par l'expérience de notre siècle, commencez par me prouver que notre siècle est innocent. Brûlez donc auparavant tous ces écrits licencieux, surtout ces poésies libertines, tous ces ouvrages qui ne respirent que l'irréligion et l'athéisme, opprobre, hélas! trop subsistant de notre patrie. Renversez ces lieux publiquement voués à la prostitution; alors je verrai si je vous recevrai en témoignage.

Car n'est-il pas étonnant que, pour nous prouver que le théâtre n'est point dangereux, on ose se donner pour exemple? J'assiste à tous les spectacles, dit-on, et j'en sors toujours innocent. Qui parle donc ainsi! Est-ce un chrétien, soit de l'un soit de l'autre sexe : qui, vertueux sans affectation, pénétré de sa foi, fait son unique affaire de se sanctifier par le recueillement, par la réception fréquente des sacrements, par l'ordre qu'il établit dans sa famille? On en voit encore quelques-uns de ce caractère; mais ce ne sont point eux qui le diront : j'assiste tous les jours au spectacle et j'en sors toujours innocent. Non, non, ils n'y paraissent pas.

Qui parle donc ainsi? C'est quelquefois un jeune dissolu plongé dans le désordre; c'est un vieux mondain qui va y chercher l'image de ses anciennes misères et tâcher d'y rallumer les étincelles du feu qui l'a brûlé : c'est une femme livrée au plaisir, esclave de ses sens, idolâtre d'elle-même.

Qui parle ainsi? Ce sont tous les prétendus honnêtes gens du monde : bons pères, fidèles amis, magistrats équitables, hommes de cœur et de parole; mais qui, du reste, dans les passions ne savent rien craindre que l'éclat, rien sauver que les dehors, se rien reprocher que la consommation même du crime.

Je ne suis pas surpris qu'ils nous le disent : J'assiste tous les jours au spectacle, et j'en sors toujours innocent. Hélas! mes frères, permettez-moi de le dire, vous ne savez pas même ce que c'est que l'innocence. L'intrigue n'est pour vous qu'un amusement; vous regardez les rendez-vous les plus concertés comme un délassement

d'esprit; vous traitez la liberté, la licence des conversations de gaieté, de sel et d'enjouement aimable; et tout ce que les saints Pères ont appelé voie du péché, occasion du péché, avant-coureur du péché, tout cela passe parmi vous pour politesse, belles manières : voilà votre innocence. On n'a pas le moindre scrupule sur les pensées; les soupirs ne se comptent pour rien. Je conçois maintenant comment vous prétendez sortir innocent du spectacle.

J'assiste tous les jours au spectacle, et j'en sors toujours innocent. Le peuple de Constantinople le disait de même autrefois à son sage archevêque; que répondait le divin Chrysostome? Ah! mes chers frères, rendez grâces à Dieu, que vous êtes heureux! La grande merveille! Vous marchez tous les jours sur le feu sans vous brûler. Tandis que nous par une simple lecture de ce que vous voyez représenter, malgré toute la pureté de nos intentions, nous nous trouvons presque toujours coupables; tandis qu'une simple lecture encore plus innocente fit trouver au grand Jérôme dans le fond de son cœur un sujet continuel de regrets et de larmes; que vous, mes frères, que vous êtes heureux!

Mais que vous changerez un jour, au tribunal de Jésus-Christ, de sentiment et de langage! Et quand il serait vrai, ce que vous dites à présent, que vous êtes toujours sortis innocents du spectacle, encore faudrait-il conclure avec un grand docteur : 1° qu'à raison du scandale, autorisant par votre exemple des personnes qui peut-être y périront, et dont Dieu vous redemandera les âmes; 2° à raison du danger auquel vous vous exposez, danger moindre, si vous voulez, pour vous que pour d'autres, mais toujours vrai danger pour vous, c'est toujours un vrai péché, un péché grief pour vous, qui que vous soyez, d'y assister.

Est-ce donc, Messieurs, une perte si légère que la perte de votre innocence, pour que vous ne trembliez pas au plus petit danger? La grâce, dites-vous, et je veux le croire, vous l'a conservée jusqu'ici dans les lieux mêmes où elle courait le plus de risque Quelle reconnaissance marquez-vous à Dieu de ses faveurs; quel motif lui fournissez-vous pour l'engager à vous les continuer, que de vous obstiner à en abuser ainsi?

Ah! chrétiens, s'écriait Tertullien en finissant le beau traité qu'il a écrit sur cette matière, chrétiens, si vous aimez le spectacle, si vous ne pouvez vous en passer, nous en avons à vous donner. Regardez, chrétiens, le cours précipité des siècles, les temps qui s'écoulent; réveillez-vous à la pensée du royaume de Dieu, il approche. Si le merveilleux, l'extraordinaire vous plaît, les mystères de la religion vous en fournissent. Aimez-vous à être attendri, à voir des objets qui frappent, des morts, du sang versé? Ah! voilà le sang de Jésus-Christ qui coule; quel spectacle plus touchant et plus beau pouvez-vous désirer! Quel amour! Un Dieu en croix! Quel amour a jamais fourni une si surprenante scène! Retour inopiné, dénouement admirable; le voilà triomphant dans les cieux, il vous y montre votre place, il vous appelle.

N'est-ce point assez de ce spectacle? Nous vous en montrerons d'autres encore. Ce monde, tout cet univers enflammé, réduit en poudre; l'étonnement, l'effroi des nations; un Juge rayonnant de gloire, porté sur les nues, les anges qui lui font son cortége! Dites-nous quelle place alors vous voulez occuper. Voilà certainement le grand spectacle qui doit vous dégoûter de tous les autres.

Le théâtre, poursuit Tertullien, est l'empire de l'ennemi de Jésus-Christ. Mes frères, et vous quittez, vous désertez l'église où Jésus règne, pour courir au théâtre. Savez-vous donc que celui qui quitte son prince pour s'attacher à son ennemi doit se résoudre à périr avec lui? Malheureux! ah? voulez-vous périr avec l'ennemi de Jésus-Christ?

Mais je raisonne en vain, je tâche en vain à émouvoir; je suis presque certain que je n'ai persuadé, changé personne. Du moins, mes frères, je vous prends à témoin devant Dieu, que je ne vous ai rien caché de tout ce qui pouvait vous inspirer de l'horreur des spectacles profanes. Allez donc à présent, si vous êtes tout à fait obstinés à vous perdre, allez, courez encore au théâtre; autel, église, murs de ce temple, vous m'en serez témoins! Et vous, innocente victime, qui reposez sur cet autel, je vous atteste, recevez les serments et la protestation que je vous fais : je serai, je suis innocent de la perte de ces âmes, vous ne m'en demanderez point compte?

Le théâtre est criminel en soi; l'innocence y court toujours un très grand risque. Ames chrétiennes, qui vous souvenez que vous avez renoncé au démon et à ses pompes, et qui remplissez fidèlement les conditions de l'alliance que vous avez faite avec le Seigneur; vous du moins, vous nous consolerez. Que ces deux réflexions vous animent à persévérer dans le bien que vous avez commencé. Rien de commun entre vous et le monde, si vous voulez vivre en Jésus-Christ. pour régner un jour avec Jésus-Christ. C'est à cette seule condition que nous pouvons vous promettre la vie éternelle, à laquelle vous aspirez, et que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON XVIII.

Pour le vendredi de la troisième semaine de Carême.

HOMÉLIE SUR LA SAMARITAINE.

Venit Jesus in civitatem Samariæ, quæ dicitur Sichar. (*Joan.*, IV.)

Jésus arriva dans une ville de Samarie qu'on appelle Sichar.

Le Seigneur est admirable dans toutes ses œuvres; mais ses œuvres de miséricorde l'emportent infiniment sur toutes les autres.

Il est admirable, lorsqu'il anime le limon pour en faire le chef-d'œuvre de sa puissance, et qu'il empreint sur la plus vile boue les augustes traits de sa beauté. Admirable dans la création de l'homme, il l'est bien plus encore dans l'ouvrage de sa réformation, quand par l'opération toute-puissante de sa grâce il rétablit en lui le sceau de son adoption. Il est admirable dans le mouvement qu'il imprime à toutes les parties de ce vaste univers ; admirable dans le cours et les vicissitudes réglées de ces globes lumineux qu'il a placés sur nos têtes; admirable quand sur un doigt, comme dit le Prophète, il pèse et tient en équilibre les mers, les campagnes et les cieux; mais il est bien plus admirable, quand il fléchit le cœur de l'homme, et que respectant, en quelque sorte, les droits de sa liberté, il ne le conduit pas moins sûrement au terme où il veut efficacement le conduire, sans que ses ménagements nuisent à sa toute-puissance, sans que sa douceur diminue la force de son bras. Oh ! qu'il est admirable dans les trésors de sa vengeance ! Mais il l'est encore plus dans ceux de sa miséricorde; admirable dans les fléaux qu'il réserve pour punir les coupables mortels; admirable bien plus dans les grâces, par lesquelles il se plaît à les conduire à ses ineffables récompenses.

O homme, qui es-tu, pour oser vouloir pénétrer dans le sanctuaire des conseils de la Divinité? Qui es-tu, pour oser vouloir développer les ressorts merveilleux qu'elle emploie à l'exécution de ses décrets ? A Dieu ne plaise que nous l'entreprenions, mes frères ! Mais pourquoi nous serait-il défendu de nous instruire? Une humble reconnaissance, une confiance vive, une salutaire confusion : ce sont les trois sentiments qu'il nous est permis d'exciter dans nos cœurs par la méditation des mystères de la grâce, mais méditation toujours prudente et discrète. Hélas ! qui suis-je moi, pour vous faire entrer dans ces beaux sentiments?

Frappé d'étonnement, glacé de frayeur, je me tiendrais sur les bords de cet abîme dans un silence d'anéantissement et d'adoration; si l'Evangile, que je me propose de vous expliquer aujourd'hui, ne devait me servir comme de fil pour parcourir sûrement les obscures routes de ces profondeurs inexplicables.

En effet, Messieurs, je regarde la conversion de la Samaritaine, telle que l'Evangile nous la raconte, comme un miroir fidèle, dans lequel se représentent successivement et par ordre toutes les opérations de la grâce. Suivons-le donc, cet évangile; vous y verrez, 1° la gratuité de la grâce dans sa préparation; 2° la douceur, et s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, la patience de la grâce dans les obstacles qu'on oppose à son opération; 3° enfin les miracles de la grâce dans son triomphe. Implorons, avant que de commencer, le secours de la grâce même par l'intercession de celle qui fut elle-même pleine de grâce. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La préparation de la grâce renferme l'élection et la prédilection de ceux à qui Dieu la destine : double preuve de sa gratuité.

Avant le commencement du monde, avant qu'il fût des temps, lorsque rien n'existait encore que dans l'idée de Dieu, le Seigneur, maître absolu de notre destinée, arbitre ainsi que créateur de notre être, nous a choisis, dit saint Paul : *Elegit nos ante mundi constitutionem* (*Ephes.*, I); il nous a choisis pour nous rendre saints par sa grâce : *Ut essemus sancti.* (*Ibid.*) Election gratuite; il n'eut point égard à nos œuvres ; nos œuvres n'étaient pas, nous n'étions pas nous-mêmes. Il ne fut point déterminé à nous choisir par la prévision de nos œuvres; la prévision de nos œuvres suppose son choix. Il nous a choisis libéralement, sans qu'il pût voir en nous ni mérite, ni disposition même d'aucune sorte au choix qu'il voulait faire. C'est par sa grande miséricorde : *Ex misericordia sua magna;* et, en conséquence de cette grande miséricorde, il a prévenu non-seulement nos actions, mais nos bons désirs, et la première disposition même à nos bons désirs : *Operatur in nobis velle et perficere secundum propositum voluntatis suæ.* (*Rom.*, IV.) Voilà, Messieurs, le précis de la doctrine de l'Eglise enseignée par saint Paul, défendue par saint Augustin sur la pure gratuité de la grâce. La preuve, ou plutôt l'explication de cette doctrine, c'est un fait que je tire de l'Evangile.

Jésus, toujours avide du salut des âmes, pressé de cette noble faim qui le dévorait sans cesse, de donner des adorateurs à Dieu son Père, médite quelque illustre conquête; il marche, suivons ses pas; il tient en main la grâce, voyons sur qui il se dispose à en signaler le pouvoir. C'est dans une ville de Samarie : *In civitatem Samariæ;* et dans cette ville de Samarie, quel sujet choisit-il? Une femme pécheresse : *Quem nunc habes non est tuus vir;* et dans cette Samaritaine, cette pécheresse publique et scandaleuse, comment prévient-il jusqu'aux premières idées de conversion : *Venit Jesus..... dicit ei* : trois preuves bien marquées de la gratuité de l'élection de Dieu. Hâtons-nous de les rendre sensibles.

C'est dans une ville de Samarie : *In cicitatem Samariæ.* C'est-à-dire, dans une de ces villes abominables, où régnait un assemblage monstrueux de toutes les superstitions judaïques avec l'idolâtrie la plus honteuse; ville sacrilége, qui, pour avoir autrefois adoré le vrai Dieu dans les beaux jours du royaume d'Israël, et avant la division du sceptre de David, dont cette province faisait un des ornements les plus beaux, n'en était devenue dans la suite que plus hardie dans la transgression de ses lois; ville malheureuse, qui ne conservait encore quelques faibles restes de l'ancienne religion que pour endormir ses habitants dans une sécurité plus funeste; ville maudite, d'un commerce si dangereux, qu'il était alors défendu au

peuple juif d'y jamais entrer; et pour comble de malheur enfin, ville aveuglée et endurcie jusqu'à s'être fait elle-même un point de religion de n'avoir aucun commerce avec les habitants de la Judée, qui adoraient à Jérusalem. Voilà, Messieurs, le théâtre que la grâce choisit pour y faire l'épreuve de sa puissance : *In civitatem Samariæ.*

Tels nous étions à peu près nous-mêmes, mes chers frères, quand le flambeau de l'Evangile commença d'éclairer pour la première fois notre hémisphère. Plus sacriléges, plus impies, plus aveugles que Samarie, en nous que vîtes-vous, Seigneur, que vîtes-vous qui pût vous attendrir sur notre sort? Hélas! en remontant à notre première origine, nous ne pouvions pas même dire, ainsi que Samarie, que nous étions les fils des saints, nous enfants des premiers idolâtres, de ces premiers insensés qui s'arrogèrent le sacrilége droit de se faire des dieux. Nos pères n'avaient-ils pas porté l'aveuglement et la fureur jusqu'à vouloir exterminer la religion naissante et l'étouffer dans le sang des hommes généreux que le ciel leur avait envoyés pour dissiper leurs ténèbres? Pourquoi donc le Seigneur a-t-il choisi ce peuple, préférablement à tant d'autres, pour en faire son héritage particulier? Il a voulu que son nom fût célébré parmi nous avec plus de magnificence qu'en aucune autre contrée de l'univers. Pourquoi? Ah! béni en soyez-vous, Dieu de nos pères, qui, de la même masse, faites, selon votre vouloir, des vases d'honneur ou d'infamie! béni en soyez-vous, et que notre vive reconnaissance exalte et publie votre miséricorde de siècle en siècle!

Mais, de plus, nous en particulier, mes frères, qu'avions-nous fait pour être choisis spécialement entre ce peuple? Qu'étions-nous d'abord quand nous fûmes choisis pour recevoir l'adoption? Enfants de colère, nés dans la disgrâce de notre Dieu, quel mérite pouvait-il avoir à récompenser en nous? Mais ensuite, surtout après que nous eûmes perdu la grâce d'adoption librement et par notre faute, quand le Seigneur vint nous rechercher encore pour nous inviter à retourner à lui, à vouloir être heureux, quel mérite avions-nous? Hélas! plus nous avions été favorisés d'abord, honorés du beau titre d'enfants de Dieu, devenus enfants rebelles, plus nous méritions de périr. Grands pécheurs, pécheresses fameuses, c'est sur vous principalement que le Seigneur aime à signaler la pure gratuité de ses miséricordes; c'est sur vous qu'elle brille, qu'elle éclate en effet davantage.

Une femme pécheresse, c'est le sujet qu'il choisit dans Samarie; une femme brûlée d'une ardeur criminelle pour le plaisir et vieillie dans l'habitude de la débauche : *Quinque viros habuisti;* et qu'enfin la jouissance des voluptés charnelles n'avait fait qu'enhardir aux plus grands crimes : *Et nunc quem habes non est tuus vir.*

Pour nous, mes frères, quand nos péchés ne seraient ni si griefs, ni si honteux, il n'en est pas moins vrai que, notre innocence une fois perdue, nous sommes tout à fait incapables de la recouvrer. Le premier crime que nous avons commis nous a réduits à l'affreuse impuissance de faire rien de méritoire pour le salut, si Dieu ne nous prévient encore par sa miséricorde.

Car il faut qu'il prévienne : *Venit Jesus.* S'il attendait que nous fissions les avances vers lui, hélas! Messieurs, le premier crime serait toujours le dernier sceau de réprobation sur nous. Nous pouvons bien nous éloigner de lui, mais pour nous en rapprocher, pour nous y réunir ensuite, il faut que lui-même il nous prévienne; et s'il ne nous donnait les premières idées de conversion, jamais nous ne penserions à nous convertir.

Saint Thomas en donnait la raison; appliquez-vous-y, Messieurs, pour reconnaître enfin toute l'obligation que vous avez à votre Dieu, et rendre tout l'hommage que vous devez à sa miséricorde.

Le péché, dit ce saint docteur, produit dans l'âme trois funestes effets. 1° C'est une tache qui la souille, qui défigure en elle l'image de la Divinité; Dieu seul qui y avait empreint, peut y rétablir sa ressemblance et effacer ce qui l'avait détruite. 2° Le péché, ajoute saint Thomas, trouble l'ordre dans nous, il révolte contre Dieu la volonté pour la soumettre aux créatures; il aveugle l'esprit, corrompt le cœur, soulève les sens; guerre funeste que le pécheur déclare à Dieu; guerre éternelle, si Dieu lui-même ne daigne rentrer en conquérant dans ce cœur pour en reprendre possession, remettre l'ordre et pacifier les puissances. 3° Enfin par le péché, l'homme mérite une peine éternelle. Qui peut la lui remettre, que Dieu lui-même?

Ainsi, Messieurs, non-seulement la justification première, non-seulement les premiers bons désirs, les premières dispositions mêmes à la justification viennent de Dieu; mais encore la justice, une fois perdue, ne peut plus se recouvrer que par la grâce; ajoutons : mais encore la justice, une fois recouvrée, ne peut se conserver que par la grâce. Oui, jusque-là s'étend la gratuité pure des dons de Dieu, jusque-là doit s'étendre le sens des paroles de saint Paul : *Justificati gratis per gratiam.* (*Rom.*, III.)

Qu'on dise, à la bonne heure, qu'il est une justice morale, mais justice morale toujours très-imparfaite, dont notre nature est capable par elle-même. Oui, nous l'avouons; pourvu que l'on ajoute que cette justice morale ne peut ni être parfaite sans la grâce, ni, quelle qu'elle soit, déterminer jamais ni engager Dieu à nous donner la grâce Tel est, Seigneur, tel est l'aveu que nous vous faisons de notre indignité et de notre néant; tel est l'hommage que notre reconnaissance vous fait de tout le bien que nous pouvons avoir : *Justificati gratis per gratiam.*

Ainsi se fait l'élection. Mais prenez garde, Messieurs, que la grâce, qui nous choisit, est par rapport à nous une prédilection (2e preuve de sa gratuité), prédilection bien consolante pour ceux que Dieu choisit, mais bien terrible pour ceux que la grâce abandonne;

quoique nous croyions, avec le concile d'Orange, que Dieu n'abandonne jamais ceux qu'il a d'abord justifiés, à moins qu'eux-mêmes les premiers ils ne l'abandonnent : *Deus gratia sua justificatos non deserit, nisi prius deseratur.*

Mais enfin une ville de Samarie est choisie; pourquoi Tyr et Sidon délaissés? Ces deux villes se fussent converties, si elles avaient vu les miracles de Jésus-Christ; c'est Jésus-Christ même qui l'assure. La pécheresse de Samarie est choisie; pourquoi tant de sages de la Grèce livrés à leur aveuglement? De combien d'entre eux la même grâce eût-elle fait des colonnes de l'Eglise naissante? Eh! pourquoi nous de même, mes frères, dans la plus vive lumière de l'Evangile, tandis que tant d'autres hommes, enfants du même Père, rachetés du même sang de Jésus-Christ, restent dans les ténèbres? Qu'une seule de tant de grâces, qui nous sont prodiguées, ferait de saints dans les îles et les forêts du nouveau monde! Ah! Messieurs, c'est le même mystère, dont frémissait saint Paul; Jacob choisi, pourquoi Esaü ne l'est-il pas? Mystère inexplicable! Vous êtes juste, Seigneur, vous ne devez rien à personne, et votre miséricorde donne cependant toujours assez à tous, pour les convaincre eux-mêmes d'injustice. Mais c'est ce mystère qui, par là même qu'il est inexplicable, fait la preuve la plus forte et la plus sensible de ce dogme de notre foi, que votre grâce, Seigneur, est tellement gratuite, que pas même votre connaissance, la connaissance infaillible que vous avez du succès de vos grâces, ne vous engage à les donner.

Ainsi le flambeau de l'Evangile court de contrée en contrée, sans qu'on ait droit de demander pourquoi il dirige ainsi son cours. *Secundum propositum voluntatis suæ* (*Rom.*, IV) : c'est toute la réponse de saint Paul; celui qui ne doit rien, le veut ainsi.

En vain saint Augustin voulut sonder cet abîme après saint Paul. Il raisonna davantage; mais il fut obligé d'en revenir à la même conclusion; c'est la preuve de la gratuité des dons de Dieu. Je ne vois dans l'homme, disait ce saint docteur, aucun motif de la prédilection de Dieu, à moins que ce ne fût, ou plus de lumière dans l'esprit, ou moins de corruption dans le cœur, ou de meilleures dispositions dans la volonté.

Dirai-je, continue-t-il, que le brillant et la vivacité d'esprit, que l'étendue des connaissances naturelles sont le motif de la prédilection de Dieu? Mais je suis confondu par celui qui a protesté qu'il choisirait, qu'il choisit en effet ce qu'il y a de plus faible pour triompher de la sagesse et de la force du monde. Quel avantage du côté de l'esprit une femme de Samarie pouvait-elle avoir sur tant de savants et d'Athènes et de Rome? De plus, cette pécheresse avait-elle plus de mœurs que tant de scribes, tant de prêtres et tant de docteurs de la loi? Resterait donc à dire, conclut saint Augustin, que c'est aux bonnes dispositions de la volonté qu'a égard le Seigneur. Mais ces bonnes dispositions sont l'ouvrage de la grâce; car la volonté reste dans l'inaction, si rien ne l'émeut et ne l'excite; or dépend-il de la volonté même d'être excitée?

Revenons donc, mes chers frères, avec saint Augustin, à l'unique solution de saint Paul; celui qui ne doit rien, le veut ainsi : *Secundum propositum voluntatis suæ.* Heureux ceux qu'il éclaire! Que diront ceux qu'il laisse dans leur aveuglement? Adorons pour eux, en frémissant, les desseins du Seigneur, et tremblons pour nous-mêmes.

Car à quelle réflexion sur tout ceci me conduit encore notre évangile? Pour aller en Samarie, Jésus quitte la Judée : *Reliquit Judæam.* Sichar doit la grâce qu'elle reçoit à la perte qu'en a faite Jérusalem; et à combien de vierges de Sion la pécheresse de Samarie a-t-elle peut-être enlevé la couronne? La jalousie des pharisiens, l'obstination de tout le peuple fait fuir Jésus, dit l'Evangile. Nations heureuses, que le Seigneur a éclairées, prenez donc garde qu'un autre peuple à son tour ne vous supplante. Hélas! quel pays et quel siècle eut plus de sujet de craindre que nous? Avec humilité, reconnaissance et crainte, tâchons, nous du moins, mes frères, tâchons d'opérer tous notre salut; humilité, puisque par nous-mêmes nous ne méritons rien; reconnaissance, ce que nous ne méritions pas, la miséricorde toute gratuite de notre Dieu nous l'a donné; crainte et frayeur, ce que nous avons, nous pouvons le perdre, et nous ne sommes peut-être que trop sur le point de le perdre. Voilà, Messieurs, la première leçon que nous devons tirer de la méditation de notre évangile. Avançons et admirons maintenant la douceur et la patience de la grâce dans les obstacles qu'on lui oppose; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Je voudrais, Messieurs, vous rendre attentifs aujourd'hui, mais pour toujours, aux mouvements divers, souvent cachés, que la grâce imprime dans vos cœurs. On se plaint que la grâce manque, ou que la grâce n'est point assez forte; ce sont les deux excuses dont on se couvre le plus ordinairement pour justifier son indolence dans la pratique du bien, ou pour autoriser son endurcissement dans le mal; c'est-à-dire, on méconnaît la grâce, ou l'on se défie de ses forces; deux grands obstacles que l'on oppose à l'opération de la grâce. Pour les lever, il s'agit donc 1° de vous faire reconnaître la grâce, quand elle se présente à vous; 2° de vous faire sentir et avouer que son inefficace ne vient que du peu d'attention que vous y faites. Notre évangile nous fournira la preuve de ce double point de dogme également et de morale.

Jésus, ayant quitté la Judée, se hâte d'arriver à Sichar; il se hâte pour se trouver à temps sur le lieu, où il doit rencontrer la pécheresse. Fatigué du chemin, dit l'Evangile, il s'assied sur le bord de la fontaine : *Fatigatus ex itinere sedebat sic supra fontem.* Fatigué! pourquoi, Messieurs, et que veut dire cette expression de l'Evangile? Ah! répond saint Jean Chrysostome, ce sont nos

résistances qui le fatiguent : *Fatigatus*. Il a quitté les cieux, poursuit ce Père, il est venu en terre travailler à notre délivrance. Que de travaux, que de fatigues n'a-t-il pas essuyés : *Fatigatus*. Insensibles que nous sommes à ces premières marques de son amour, il cherche cependant encore à émouvoir notre tendresse ; il nous poursuit sans cesse, sans cesse il se présente à nous sous tous les traits aimables, qui peuvent lui gagner nos cœurs : *Fatigatus*. Il se hâte de nous prévenir dès les premières années de notre enfance ; en vain nous le fuyons, il ne cesse de poursuivre ; il nous poursuit dans tous les âges. Il nous poursuit dans le cours de nos affaires, tantôt par des revers inopinés qu'il nous ménage, tantôt par des succès pénibles qu'il nous fait acheter. Il nous poursuit dans le cours même de nos plaisirs par les salutaires amertumes qu'il a soin d'y répandre. Il nous poursuit dans nos disgrâces, soit par les réflexions chagrines qu'il nous inspire, soit par les consolations que l'onction de sa grâce répand sur nous. Hélas ! il se fatigue en vain : *Fatigatus*. Sa patience cependant n'est point lassée ; il s'assied, pour ainsi dire, à la porte de notre cœur, il attend le moment où nous voudrons lui en ouvrir l'entrée : *Fatigatus ex itinere sedebat sic supra fontem*. Après cela, mes frères, plaignez-vous que sa grâce vous manque.

Pour vous prouver qu'il veut vous sauver, que faut-il donc qu'il fasse davantage ? Il vous a dit expressément qu'il le voulait : *Vult omnes homines salvos fieri et ad agnitionem veritatis venire*. (I *Tim.*, II.) Si sa parole ne vous suffit pas, croyez-en ses œuvres. Croyez-en ces invitations pleines de tendresse, ces reproches mêlés de douceur, ces menaces atterrantes qu'il vous adresse presqu'à chaque page de ses écritures. Croyez-en ces bons désirs, ces mouvements salutaires qu'il a tant de fois excités, qu'il excite peut-être encore à présent dans vos cœurs. Croyez-en tant d'actions de vertu, tant de bonnes œuvres, que vous avez faites depuis le commencement de votre vie, et que vous n'eussiez assurément point faites, que vous ne pouviez faire sans son secours. Sur ces témoignages du moins, croyez qu'il vous aime, qu'il veut vous sauver, que sa grâce par conséquent ne vous manque, ni ne vous manquera jamais.

Le dogme de la gratuité de la grâce ne nuit point à celui-ci ; car nous disons que celui qui ne doit rien à personne donne toujours libéralement à tous. Le dogme terrible de l'enlèvement de la grâce à ceux qui lui résistent ne nuit pas même davantage à celui-ci ; car nous croyons avec saint Augustin que jamais Dieu ne prive tout à fait personne de sa lumière ; et ce que nous appelons endurcissement dans cette vie n'est jamais, continue ce Père, qu'un endurcisse- imparfait : *Obstinatio imperfecta*. L'exemple même des infidèles, que Dieu laisse périr dans les ténèbres de l'infidélité, ne nuit point à cette doctrine ; car nous disons avec saint Prosper que la bonté de notre Dieu, toujours inépuisable en moyens et toujours ineffable, a tellement pourvu au bien du monde entier, qu'aucun de ceux qui périssent ne peut se plaindre qu'il périt faute de secours.

Quoi ! les infidèles mêmes n'auront point à se plaindre ; et nous, mes chers frères, nous nous plaindrons, nous que le Seigneur a éclairés, qu'il a tant de fois justifiés, nous que sa grâce environne, assiége partout, poursuit sans cesse !

Mais le mouvement de la grâce est souvent presque imperceptible ; c'est pour cela qu'on la méconnaît. Le Seigneur, il est vrai, ne vient pas toujours à nous dans cet appareil redoutable de majesté dans lequel il apparut à Paul, annonçant sa venue à coups de foudre. Il ne se montre pas toujours sous ces traits frappants de douceur et de bonté sous lesquels il se montrait quelquefois au peuple juif, forçant les plus endurcis à le reconnaître aux prodiges d'amour qu'il opérait. Sa marche est quelquefois couverte. Tel qu'il se montra à la Samaritaine, tel souvent il se montre à nous. C'est un voyageur fatigué qui se présente à la pécheresse de Samarie ; rien que d'ordinaire et de commun dans cette rencontre ; c'est en apparence un pur hasard qui la forme. La Samaritaine ne pense qu'à venir puiser de l'eau à la fontaine de Jacob : *Venit mulier haurire aquam;* ce voyageur fatigué, assis sur le bord de la fontaine, c'est Jésus qui l'attend : *Venit Jesus, sedebat sic supra fontem*.

Ainsi tous les jours arrive-t-il parmi nous. Tantôt c'est une curiosité innocente qui conduit cet Augustin pour entendre les discours éloquents du grand Ambroise : *Venit haurire aquam ;* c'est là que Jésus l'attend ; la grâce repose sur les lèvres de son ministre, pour frapper ce pécheur et le convertir : *Venit Jesus, sedebat sic supra fontem*.

Tantôt c'est un devoir, une bienséance d'état, qui oblige de venir se montrer à un convoi funèbre : *Venit haurire aquam ;* c'est là que Jésus attend ; la grâce se sert du lugubre appareil de mort, qu'on y étale pour faire à ce mondain les plus tristes leçons sur la vanité des biens à la poursuite desquels il se fatigue : *Venit Jesus, sedebat sic supra fontem*.

C'est même quelquefois l'esprit de vanité, c'est l'attrait du plaisir qui conduit cette jeune personne dans les compagnies et dans les cercles du monde ; elle ne pense qu'à y amuser sa criminelle oisiveté : *Venit haurire aquam;* et c'est là même que Jésus l'attend : il lui ménage un heureux affront, une raillerie, un mépris qui la dégoûte de la folie du monde : *Venit Jesus, sedebat sic supra fontem*.

Mais encore une fois, parce que les premières réflexions, les premiers désirs que la grâce inspire dans ces circonstances, sont encore bien éloignés de la pratique du bien qu'on sent que Dieu exige ; on méconnaît la grâce dans l'opération de la grâce même, on se plaint qu'elle manque ; et pour s'autoriser à ne rien faire, on attend la grâce, ajoute-t-on.

Ainsi la Samaritaine, en parlant à Jésus même, pour éluder ses sollicitations pres-

santes, en appelle au Messie futur : *Scio quia Messias venit, cum venerit nobis annuntiabit omnia.* Parlez donc, Seigneur, et montrez-vous à découvert : *Ego sum qui loquor tecum.* Cette grâce que vous attendez, dites-vous, mes frères, ah! la voilà qui vous presse à présent. C'est cette doctrine évangélique que nous vous annonçons tous les jours; c'est cette lumière que l'Esprit-Saint répand dans vos esprits à mesure que nous vous l'annonçons; c'est ce mouvement, soit de crainte, soit d'amour, qu'il excite dans vos cœurs. Une controverse plus profonde est inutile. Voilà la grâce, nous vous la montrons, vous la sentez; ne dites donc plus que vous attendez la grâce, ne dites plus que la grâce vous manque. Mais cette grâce que vous avez, répondez-vous, n'est point assez forte. Eh! pourquoi, mes frères, n'est-elle point assez forte? parce que vous la combattez, peut-être même sans vous en apercevoir.

Mais d'abord, remarquez la conduite sage et toujours charmante de la grâce. Elle commence par demander : mais ce qu'elle demande est toujours exactement proportionné à notre pouvoir, selon les forces actuelles qu'elle nous donne, selon les circonstances où elle nous place. Jésus ne demande à la femme de Samarie qu'un peu d'eau : *Mulier, da mihi bibere.* Etait-ce un grand sacrifice, dit à ce sujet un saint docteur, pour une femme qui était sur le bord d'une fontaine, et qui tenait en main de quoi y puiser? A des sacrifices aussi légers souvent le Seigneur attache ses faveurs les plus insignes. Mais on commence aussitôt, sinon à refuser entièrement, du moins à disputer : *Quomodo poscis a me?* Comment pouvez-vous me demander, dit la Samaritaine?

Quelquefois le Seigneur s'offre à vos yeux sous la forme d'un pauvre fatigué, délaissé, qui implore votre assistance. Riches, vous êtes à la source de tous les biens, et votre salut dépend peut-être pour vous d'une légère aumône. Mais on se retranche sur les besoins de sa condition : *Quomodo poscis a me?* Comment puis-je donner? Dieu ne me demande que le superflu; et puis-je en avoir dans l'état où je me trouve? En effet, est-il aujourd'hui du superflu dans les plus brillantes fortunes? *Quomodo poscis a me?*

Quelquefois le Seigneur se présente dans la personne d'un ministre zélé qui voudrait gagner votre confiance pour pouvoir ensuite vous gagner à Dieu. Mais aussitôt on se retranche sur les bienséances et les devoirs des deux états : *Non coutuntur Judæi Samaritanis.* La place d'un ministre du Seigneur n'est point dans le tumulte du monde; non, sans doute, Messieurs. D'autre part, la place d'un homme du monde n'est pas l'ombre et le silence de la retraite : *Non coutuntur Judæi Samaritanis.* Trop funeste séparation qui concentre en effet sur le monde tous les anathèmes prononcés par Jésus-Christ.

Ah! si vous saviez cependant, mes frères, quel est celui qui vous parle : *Si scires quis est qui dicit tibi;* certainement vous l'auriez prévenu. Oui, vous auriez quitté de vous-mêmes le sein de votre mollesse, riches du siècle, pour aller offrir vos secours à ce pauvre. Mondains, vous auriez interrompu pour quelque temps vos occupations et vos affaires, pour aller vous instruire dans la retraite avec ce ministre du Seigneur : *Petiisses ab eo.* Mais vous ne connaissez pas le don de Dieu.

Qu'une âme esclave de la chair et des sens a peine en effet à comprendre les choses divines! Vous lui parlez de salut, elle ne connaît que le monde et la vie présente du monde; vous lui parlez de biens spirituels, elle ne connaît que les richesses de la terre; vous lui parlez d'eau vive, elle ne connaît que les sources empoisonnées de la volupté. Qui lui désillera les yeux, qui épurera ce goût perverti? Ah! malheureux, cette eau que vous buvez à longs traits ne fait qu'irriter votre soif; en fûtes-vous jamais désaltéré? Quand est-ce que la soif des voluptés charnelles fut éteinte en vous par la jouissance? Quand est-ce que vous sûtes-vous fixer dans la carrière des honneurs, pour goûter les douceurs du repos? Quand est-ce qu'au milieu des trésors entassés l'un sur l'autre votre cœur vous dit : c'est assez? *Qui bibit ex hac aqua sitiet iterum.* Votre âme est trop vaste pour être remplie par ces objets; tant qu'elle n'est pas remplie, il faut nécessairement qu'elle désire : *Sitiet iterum.* La possession d'un bien ne sert qu'à en faire sentir la petitesse; pour suppléer à l'insuffisance du premier, il faut en désirer un autre : *Sitiet iterum.* Les seuls biens de la grâce sont proportionnés à la capacité de notre cœur; ils le remplissent, en le remplissant ils le fixent; en le fixant, ils l'établissent dans le repos, repos qui fait sa vie et son bonheur, vie éternelle, bonheur inaltérable : *Fons aquæ salientis in vitam æternam.*

Telles sont, Messieurs, les réflexions que la grâce, qui poursuit le pécheur, lui fait faire de temps en temps, même au milieu de ses plaisirs les plus charmants. Frappé de ces réflexions, il sent un désir du salut s'élever presque malgré lui dans son cœur; il s'écrie avec la pécheresse de Samarie : Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif : *Ut non sitiam.* C'est bien quelque chose, à la vérité, que ce désir; mais ce n'est cependant que le commencement du salut; désir infructueux auquel se bornent et se réduisent presque toujours les prétendues conversions du monde; ainsi la grâce demeure sans effet.

Si elle insiste, si elle demande davantage, on se retranche sur la difficulté : *Puteus altus est;* on ose prétexter l'impossibilité même : *Neque in quo haurias habes.* S'il faut tout ce que vous prescrivez pour mener une vie chrétienne, est-il un seul vrai chrétien dans le monde? Et si l'on ne peut être sauvé qu'à ces conditions, il faut donc dire que le salut est impossible. On s'autorise dans ses raisonnements par la coutume : *Patres nostri.* N'est-ce pas ainsi qu'ont vécu nos ancêtres; n'est-ce pas ainsi que tout le monde vit encore? Cependant la conscience remuée par la grâce reproche les désordres de cette vie

prétendue chrétienne; mais on trouve encore le moyen de se faire illusion.

Non, je ne suis pas coupable de ces vices énormes qui attirent la foudre du Seigneur sur ceux qui les commettent. Quoi! cette envie démesurée de plaire, ces agréments étudiés, ces grâces étrangères, ces parures affectées dont vous savez si habilement vous servir pour surprendre les cœurs, ces libertés que vous vous permettez et que vous accordez : est-ce là cette vie innocente? L'amour-propre rougit, et c'est alors qu'on entre, pour se distraire, dans les questions les plus abstraites, ainsi que la Samaritaine, tantôt sur la morale et tantôt sur le dogme. Eh! que servent, Messieurs, ces controverses sur les mystères les plus profonds de la religion? Tandis que vous disputez sur les propriétés de la grâce, vous en étouffez le mouvement dans votre cœur; et vous vous plaignez que la grâce qui vous est donnée n'est point assez forte!

J'avouerai bien, si vous voulez, qu'en effet elle ne l'est point assez encore pour opérer prochainement votre conversion. Mais suivez le mouvement qu'elle vous imprime, pratiquez le bien qu'elle vous inspire, et la grâce ultérieure, la grâce immédiate et prochaine ne vous manquera pas. Elle vous prévient d'abord par de salutaires pensées, écoutez-les; les saints désirs viendront ensuite, livrez-vous-y : non, non, la grâce, après vous avoir prévenus ne vous quittera point; elle vous aidera, elle vous soutiendra, non-seulement pour vouloir, mais pour commencer, mais pour finir l'action même. Ecoutez, par exemple, la voix de la miséricorde qui vous parle en faveur des malheureux; la grâce de la conversion vous sera donnée libéralement pour récompense de votre aumône. Ecoutez la voix de la religion qui vous appelle à nos saints exercices; et vous trouverez dans nos discours les lumières qui vous montreront la route que vous devez suivre; la voix du Seigneur ébranlera vos cœurs, et vous serez transformés par la grâce qui descendra du ciel à votre prière. Ecoutez la voix de votre conscience qui vous reproche le désordre de votre conduite ; une salutaire confusion s'emparera de vos cœurs, une vive douleur les brisera pour les disposer à l'entière réconciliation. Mais vous fermez, vous vous obstinez à fermer toujours les yeux à la lumière, dit saint Ambroise; est-ce donc la faute du soleil de justice si vous n'êtes point éclairés?

Voilà, Messieurs, la doctrine de l'Eglise défendue par saint Augustin. Doctrine fondée sur la réparation de notre nature par Jésus-Christ; est-elle réparée notre nature, si la faculté que nous avions pour le bien ainsi que pour le mal, ne nous est pas rendue? Doctrine fondée sur la possibilité du salut pour tous les hommes; tous y sont appelés, il est donc possible à tous, et comment serait-il possible, si la grâce nécessaire pour l'opérer nous manquait? Doctrine fondée sur la justice des commandements de Dieu; quelle justice serait-ce, ou plutôt quelle tyrannie ne serait-ce pas d'ordonner ce qui est impossible? Loin de nous cette idée de Dieu! Qui ne le sait, disait saint Augustin, que Dieu ne peut rien commander qu'il ne le rende en même temps possible? *Quis hoc nesciat ;* il n'est point possible sans la grâce : aussi la grâce, poursuit saint Augustin, ne manque pas.

Quelque faible que vous la supposiez, cette grâce, dès que vous supposez en même temps un commandement de Dieu, la grâce est donc assez forte : oui la grâce est assez forte ; car, comme dit saint Thomas, la plus faible grâce suffit toujours, dans les circonstances où elle est donnée, pour résister à la plus forte concupiscence : *Minima gratia potest resistere cuilibet concupiscentiæ.*

Veillons donc sur tous les mouvements de nos cœurs. pour reconnaître la grâce quand elle se présente à nous; étudions les mouvements que la grâce imprime à nos cœurs pour profiter des forces actuelles qu'elle nous donne, c'est le moyen d'être nous-mêmes des preuves sensibles de sa puissance. Voyons à présent enfin, dans l'exemple de la Samaritaine, les véritables miracles qu'elle opère dans son triomphe, sujet de la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Qu'on fasse consister en quoi l'on voudra l'efficacité de la grâce. J'avouerai, si l'on veut, que la grâce que l'on nomme efficace diffère essentiellement et par sa nature même de celle qui n'a point son effet. Nous reconnaissons tous avec saint Augustin que Dieu opère en nous: *Operatur Deus ;* qu'il opère et les bons désirs que nous avons pour le bien, et l'exécution du bien même : *Velle et perficere.* Mais nous ajoutons avec saint Augustin qu'il opère par un pouvoir secret, admirable et incompréhensible : *Occulta, mirabili, ineffabili potestate.* N'osons pas entreprendre de pénétrer trop curieusement dans ce mystère. Voici, Messieurs, les véritables miracles de la grâce dans son triomphe, miracles qu'il nous est permis de développer et d'admirer. 1° Miracle dans les différentes formes qu'elle prend pour s'insinuer efficacement dans un cœur. 2° Miracle dans les progrès qu'elle fait sur un cœur sans captiver le libre arbitre. 3° Enfin, miracle dans le changement qu'elle y opère après se l'être assujetti.

Car, 1° nous ne croyons pas, mes frères, que ce soit la seule délectation de charité qui assure le triomphe de Dieu sur un cœur qu'il veut soumettre. Ce serait exclure la crainte du nombre des dons de l'Esprit-Saint, et le concile de Trente dit anathème à cette doctrine. David demandait à Dieu de pénétrer son cœur de crainte, et Jérémie la promettait comme une grâce propre à assurer la persévérance des élus du Seigneur. Les sentiments que la grâce nous inspire sont, disait saint Prosper, de joie aussi souvent que de frayeur : *Trahit lætitia, trahit timor;* de désir et d'espérance aussi bien que de charité : *Trahit desiderium, trahunt delectationes.* Ah! qui pourrait connaître, continue saint Prosper, qui pourrait compter dans le

détail toutes les diverses affections dont la grâce se sert pour attirer, pour s'attacher un cœur? Autant de sentiments dans l'âme, autant de ressorts qu'elle peut faire jouer: elle prend la forme de nos passions mêmes, et quand elle le veut, elle fait servir la nature à ses desseins. Tantôt elle convainc l'esprit pour forcer le cœur à se rendre; tantôt elle touche le cœur pour soumettre doucement, captiver librement la raison. Elle frappe, elle atterre à coups de foudre les volontés rebelles, elle console les timides par l'onction de sa douceur. Elle s'attache les cœurs reconnaissants par des bienfaits, elle tente les intéressés par des promesses. Elle effraye ceux-ci, elle attendrit ceux-là; dans les uns et dans les autres elle porte successivement et le trouble et la paix. Un seul et même esprit, conclut saint Prosper, l'esprit de Dieu opère tout cela: *Hæc omnia operatur unus atque idem spiritus*, partageant chacun selon ses besoins, *dividens singulis*. (I *Cor.*, XII.)

En faut-il, Messieurs, d'autre preuve que l'exemple de la Samaritaine? Vous avez dû déjà remarquer, en considérant les obstacles qu'elle oppose à la grâce, sous combien de différentes formes la grâce s'offre à elle et s'insinue dans son cœur. C'est d'abord une tendre compassion qu'elle lui inspire pour un voyageur fatigué, c'est ensuite un désir vague et général du salut qui lui est présenté sous la figure d'une eau qui étanche à jamais notre soif: *Trahit desiderium*. C'est ensuite une salutaire confusion de ses désordres; elle en rougit, elle voudrait se les cacher à soi-même: *Trahit timor*. C'est une foi ferme au Messie qu'elle attend, dans lequel elle espère, c'est une foi implicite en Jésus-Christ même, qu'elle commence à reconnaître pour un prophète. Dira-t-on que tout cela soit délectation de charité? Non, sans doute. Ah! le Seigneur, encore une fois, a plus d'un trait pour soumettre et s'assujettir les volontés les plus rebelles, mais le grand miracle, c'est qu'il les soumet, sans même captiver jamais le libre arbitre.

Et d'abord, pour rendre sur ceci l'exemple de la Samaritaine plus sensible, saint Jean Chrysostome la comparait au peuple juif. Voyez, mes frères, comment des grâces de la même espèce que celles qui convertissent la pécheresse de Samarie, des grâces bien plus éclatantes encore et bien plus fortes, ne servent qu'à endurcir ce peuple ingrat. En effet, le premier abord, le premier regard de Jésus-Christ, dit saint Jean Chrysostome, la pénètre d'un modeste respect. Seigneur, lui dit-elle: *Domine*. Ah! combien de fois les Juifs l'avaient-ils vu, combien de fois avaient-ils éprouvé sa puissance, profité de ses bienfaits? Et pour toute reconnaissance ils l'avaient traité de Samaritain, de Bélial. Jésus parle à la Samaritaine d'une eau vive, qu'elle ne connaît point encore; sans la connaître, déjà, sur la seule parole de Jésus-Christ, elle la désire: *Da mihi*. Les Juifs avaient ouï le même discours, avec quel fruit? Ils se scandalisent, les plus modérés se retirent, les autres veulent le lapider. Jésus-Christ découvre à la Samaritaine avec douceur, mais avec force, le triste état de son âme; il lui reproche vivement le déréglement de sa vie. Les Juifs avaient entendu les mêmes reproches toujours tempérés de la même douceur; ces reproches n'avaient jamais fait qu'aigrir ces cœurs obstinés et incrédules. La Samaritaine, il est vrai, d'abord élude, mais avec modestie, l'aveu de ses crimes: *Virum non habeo;* elle en rougit; elle n'ose s'avouer aussi coupable qu'elle sent l'être. Bientôt la douleur qu'elle en conçoit l'emporte, elle s'expose à toute la confusion que son péché mérite, elle la recherche, elle l'aime.

Cependant, Messieurs, développons plus en détail les progrès successifs de la grâce dans cette âme. Car enfin, si, toutes les fois que le Seigneur gagne un cœur, il enlevait subitement le consentement de la volonté, on pourrait peut-être en conclure que sa voix ne se fait jamais entendre en vain. Ne pourrait-on pas appuyer cette doctrine de l'exemple des apôtres qui, au premier mot, quittent tout pour Jésus-Christ? quoique nous ne croyions pas qu'aucun des apôtres mêmes ait été converti par une grâce qui lui ait ôté le pouvoir de résister. Car nous savons que le Seigneur, qui ne veut de sa créature que des hommages libres, n'étouffe jamais tout à fait en nous par sa grâce le mouvement de la concupiscence. En ménageant équitablement ainsi les droits du libre arbitre, son triomphe est quelquefois plus lent, mais il n'est pas moins sûr.

C'est pour cela, selon la remarque de saint Jean Chrysostome, que Jésus commence par demander à la Samaritaine, pour nous faire sentir qu'il faut correspondre à sa grâce. C'est pour cela qu'il exige d'elle l'aveu de ses désordres, et qu'il la conduit peu à peu jusqu'à en faire volontairement une espèce de confession publique, pour nous apprendre que notre retour à Dieu doit être l'effet d'une volonté prévenue, à la vérité, émue, soutenue par la grâce, mais qui se livre librement à son opération, et qui peut en suivre, en rejeter, en retarder, en ralentir le mouvement. C'est pour cela surtout, ajoute saint Jean Chrysostome, que Jésus-Christ ne l'amène que successivement jusqu'à le reconnaître pour le Messie. Elle n'est, dit ce Père, ni incrédule par opiniâtreté, ni crédule par simplicité et par ignorance; elle raisonne avec Jésus-Christ, afin de s'instruire; elle interroge, elle examine, et ne se rend qu'à la conviction, preuve sensible que la grâce, la grâce même de la foi, n'asservit pas l'entendement. La grâce, en effet, ne l'aveugle pas, elle l'éclaire, de même qu'elle n'enchaîne pas la volonté, mais elle lui donne la force et la puissance d'agir.

Mais remarquez enfin, mes frères, que nous ne détruisons pas la toute-puissance et l'efficacité des volontés de Dieu, en établissant ainsi la justice, qui, pour laisser à l'homme un vrai mérite, lui laisse la liberté de se déterminer, de même que nous ne détruisons pas la pure gratuité des dons

de Dieu, en établissant la miséricorde qui toujours en fait part à tous les hommes. Non, Seigneur, vous ne triomphez pas moins, sitôt que vous voulez vaincre. Nous reconnaissons que tous les cœurs sont en vos mains. Maître absolu d'attendrir les plus durs, de fléchir les plus indociles, de fixer les plus volages, vous les transformez comme il vous plaît, sans qu'aucun résiste plus à l'impression de votre main toute-puissante que l'argile ne résiste à la main de l'ouvrier qui la façonne; mais comment cela se peut-il faire, comment cela se fait-il en effet? Ah! c'est là votre secret, Seigneur, secret adorable et que nous respectons: *Miris modis*, d'une manière ineffable et merveilleuse, c'est tout ce que nous pouvons en dire après saint Augustin, et c'est là surtout l'incompréhensible miracle de la grâce. Finissons: miracle enfin, mais miracle éclatant et sensible dans le changement qu'elle opère, après s'être soumis un cœur.

Il en est peu d'exemples aussi frappants que celui de la Samaritaine. Tout ce que les apôtres ont fait, elle le fait, dit saint Jean Chrysostome : *Superna provehente gratia apostolico munere fungitur;* et même, ajoute ce saint docteur, quelque chose de plus, du moins avec plus de ferveur : *Adeoque illis ardentius.* D'abord elle abandonne sa cruche, dit l'Evangile : *Reliquit hydriam suam mulier.* Désaltérée à la source d'eau vive où le Sauveur l'a conduite, elle oublie la soif naturelle qui la presse. Ainsi les apôtres avaient autrefois abandonné leur barque et leurs filets. Elle court à la ville. Si elle semble quitter Jésus, c'est pour aller réparer ses scandales; elle reviendra bientôt vraie pénitente, ramenant à sa suite, non pas, dit saint Jean Chrysostome, comme Philippe, le seul Nathanaël, ou comme André, le seul Pierre; mais tous les témoins, peut-être les complices de ses désordres, pour en faire autant de disciples de Jésus-Christ : *Venite, videte hominem qui dixit mihi omnia quæcunque feci.*

Quel zèle l'anime et l'enflamme! D'abord, remarquez-en la prudence, continue saint Chrysostome. Elle ne commence pas à dire qu'elle a rencontré le Messie, des esprits prévenus auraient eu peut-être trop de peine à l'en croire ; mais elle prend le peuple par son faible, elle excite sa curiosité; elle est assurée que, pourvu que l'on voie Jésus-Christ, on ne pourra résister à ses charmes : *Venite, videte hominem qui dixit mihi omnia quæcunque feci.*

Remarquez encore la générosité de son zèle. Il m'a dit tout ce que j'ai fait. Que cet aveu dut lui coûter! Elle rougissait il n'y a qu'un moment de le faire, cet aveu, à Jésus seul; maintenant que la grâce s'est rendue tout à fait maîtresse de son cœur, elle le fait à toute une ville assemblée. Ah! vous maintenant, mes frères, venez donc, venez la voir cette pécheresse au milieu de la place, dans les rues de Sichar, transportée, hors d'elle-même, la rougeur sur le front, les larmes dans les yeux, les soupirs à la bouche et l'amour dans le cœur, crier à haute voix, assembler tout le peuple : *Venite, videte hominem qui dixit mihi omnia quæcunque feci.*

Remarquez donc, 3° la force et l'activité de son zèle. Cet homme m'a dit tout ce que j'ai fait. Par prudence, ainsi que j'ai dit, elle ne conclut pas elle-même, mais elle indique la conclusion qui doit en suivre; n'est-ce point le Christ, le vrai Messie promis : *Nunquid ipse est Christus?* Quel autre pourrait-ce être que le Messie qui lit ainsi dans les cœurs, qui en pénètre les replis? Grâce de mon Dieu, que vous êtes puissante! Vous égalez tout à coup une pécheresse aux plus grandes lumières de l'Eglise, vous la rendez semblable à Paul même, au grand Paul, qui, pour glorifier les miséricordes de Dieu, pour consoler et animer les pécheurs par son exemple, faisait lui-même le récit des persécutions qu'il avait suscitées à l'Eglise. Ah! venez donc, mes frères, venez la voir cette femme environnée ou suivie de tous les habitants de Sichar, qu'elle amène aux pieds du Dieu qui l'a sauvée : *Venite, videte hominem qui dixit mihi omnia quæcunque feci.*

Car remarquez enfin les succès de son zèle. Sur le témoignage de cette femme : *Propter verbum mulieris*, la ville de Sichar change de face. Le nombre de ceux qui croient en Jésus-Christ est le même que le nombre de ceux qui le voient et l'entendent : *Crediderunt multi.* Ces nouveaux fidèles ne cherchent qu'à s'instruire de plus en plus ; ils craignent de perdre Jésus, ils lui font d'instantes prières pour le retenir avec eux, et en moins de deux jours, toute la ville est convertie, hélas! tandis que le vrai peuple de Dieu s'obstine à fermer les yeux à la lumière.

Mais vous, Messieurs, quel fruit retirerez-vous donc enfin de cet exemple? Insisterai-je, en finissant, sur les dogmes dont la conversion de la Samaritaine nous a fourni la preuve? Exciterai-je encore votre reconnaissance par le dogme de la pure gratuité des dons de Dieu? Presserai-je, pour réveiller votre vigilance sur les mouvements souvent presque imperceptibles de la grâce, et pour vous reprocher les obstacles que vous lui opposez? Animerai-je votre confiance, en vous faisant tout espérer des forces de la grâce! Ah! mes frères, la fin de notre évangile me fournit quelque chose encore de plus tendre à vous dire.

Notre aimable Sauveur languit de faim. Ah! sa nourriture est de sauver les âmes. Vous pressera-t-il toujours en vain de soulager le besoin qui le presse? *Meus cibus est ut perficiam opus ejus qui misit me.* Pour vous sauver, il s'est épuisé de fatigue, il a répandu tout son sang. Epuisé qu'il est, il vous demande, et quoi? que vous profitiez du prix du sang qu'il a versé pour vous; le remettrez-vous encore? Quand il devrait vous attendre, est-il donc d'un bon cœur, d'un cœur comme le vôtre, de le laisser attendre et languir plus longtemps? Mais hélas! outré de vos résistances, il est peut-être

prêt à se retirer; quoi qu'il doive en coûter à son amour, sa justice enfin l'y forcera.

Levate, levate oculos; levez les yeux, mes frères : *videte regiones, albæ sunt ad messem.* Le royaume des cieux est ouvert; personne de vous ne veut-il aller cueillir les palmes qu'on vous y offre? La récolte est prête; hâtons-nous; la récolte est pour une vie éternelle : *Qui metit fructum accipit in vitam æternam.*

SERMON XIX.

Pour le quatrième dimanche de Carême.

SUR LA MESSE.

Accepit Jesus panes, et cum gratias egisset, distribuit. (*Joan.*, VI.)

Jésus prit les pains, et ayant rendu grâces à son Père, il les distribua au peuple.

La multiplication des pains dont parle l'Evangile, la distribution que Jésus en fit dans le désert, ce n'était, disent les saints docteurs, qu'une foible figure d'un tout autre miracle qui s'opère tous les jours au milieu de nous.

Le grand prêtre de la nouvelle alliance se constitue lui-même victime sur ses propres autels pour nous y nourrir de sa chair. Son sacrifice, à cet effet, tous les jours se renouvelle; autant de temples, autant de calvaires; autant d'autels, autant de croix où la charité conduit un Dieu. Prodige le plus grand de sa toute-puissance! il y reproduit et multiplie à l'infini son corps, pour verser une infinité de fois en figure ce sang qu'il ne put verser réellement qu'une fois; pour pouvoir suffire à une infinité de sacrifices où nous puissions tous et tous les jours nous nourrir de sa chair. Festin délicieux, trop mal représenté par les plus magnifiques figures de l'ancienne Ecriture; sacrifice admirable, qui seul équivaut à la multitude, seul surpasse infiniment toute la valeur des anciens sacrifices, qui n'avaient eux-mêmes d'autre prix ni d'autre mérite que d'être les symboles de celui-ci. Spectacle tout divin, dit saint Jean Chrysostome, que Dieu donne à la terre, et qui fait la joie, la gloire et l'admiration des cieux.

Il fait la joie, la gloire et l'admiration des cieux! La terre seule semble y être insensible, poursuit saint Jean Chrysostome. Ces miracles ne frappent plus, pour être devenus trop fréquents; on néglige de profiter d'un bien qui s'offre sans cesse; un spectacle qu'on a toujours sous les yeux ne paraît plus mériter d'attention; ainsi, mon Dieu, c'est votre prodigalité même qui fait des ingrats; et voilà le comble, voilà l'excès, le monstrueux prodige de notre ingratitude.

Il faut aujourd'hui, Messieurs, vous la faire sentir, en vous découvrant les richesses que vous laissez indiscrètement tous les jours échapper de vos mains. Serai-je assez heureux pour dessiller vos yeux? Qu'ils seraient éblouis de la magnificence du spectacle que nous allons vous retracer!

C'est donc au sacrifice de notre grande victime que je viens vous inviter, mes frères, et vous apprendre en même temps comment il faut y assister. L'obligation, la manière d'assister à la messe, c'est tout le dessein de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Assister à la messe, c'est l'obligation du christianisme qui paraît peut-être la plus légère, dont on se dispense en effet le plus facilement; à peine même pense-t-on que ce soit une obligation distinguée du précepte que l'Eglise en fait tous les jours qu'elle consacre spécialement au service du Seigneur. Cependant, Messieurs, c'est indépendamment de ce précepte même, que je prétends en établir aujourd'hui l'obligation; et je dis qu'assister à la messe, c'est en soi-même un de nos devoirs les plus indispensables, parce que le sacrifice de la messe est, 1° l'acte essentiel de notre religion; 2° le plus ferme soutien de notre espérance; 3° le lien le plus étroit de la charité chrétienne.

Tout sacrifice, quel qu'il soit, est en lui-même un acte essentiel de religion: c'est la partie principale du culte extérieur qu'on rend à la Divinité. Ainsi l'ont pensé tous les peuples; ainsi la nature même l'inspira d'abord à l'homme. Depuis le juste Abel, tous les saints patriarches l'ont pratiqué, et le Seigneur agréait leurs sacrifices. Lui-même il en exigea de l'ancien peuple; il en détermina la matière, il en régla l'ordre et les cérémonies, il en prescrivit le temps même et le lieu.

Cependant il les abolit dans la suite; et ce fut, dit saint Irénée, lorsque, prenant du pain, il le changea en son propre corps; et prenant ensuite du vin, il dit que c'était son sang. Alors les apôtres reçurent de lui le pouvoir et le commandement d'offrir ce nouveau sacrifice; vrai sacrifice, dit saint Cyprien : *sacrificium verum;* sacrifice parfait dans le genre même de sacrifice : *sacrificium plenum.* Sur quoi voici, Messieurs, comment raisonnait ce saint docteur.

Jésus-Christ n'est-il pas véritablement le grand prêtre de Dieu son père? Ne s'est-il pas véritablement offert en sacrifice quand il a changé le pain et le vin dans son corps et dans son sang? Or, il nous a ordonné de faire en mémoire de lui ce qu'il venait de faire pour nous. Celui qui, conformément à ses ordres, fait ce qu'il a fait, tient donc sa place; il est donc vraiment prêtre; il offre donc un véritable sacrifice : *Utique ille sacerdos vice Christi fungitur et sacrificium tunc offert.*

Sacrifice à la vérité spirituel, comme l'ont nommé quelques saints docteurs, parce que rien ne s'y opère que par l'action secrète et mystérieuse de l'Esprit-Saint; mais sacrifice réel où une victime réelle est offerte et immolée réellement, quoique son sang ne se verse que par représentation et en figure; parce que, sans être détruite, elle change d'état, et comme de nature; sans mourir, elle est réduite à un état de mort, et sans cesser d'être un vrai corps, un corps matériel, elle en perd toutes les propriétés et devient la nourriture des âmes.

La messe est donc un vrai sacrifice, le sacrifice propre du christianisme : *Ecclesiæ sacrificium*, comme avait dit auparavant saint Irénée; négliger d'y assister, c'est donc omettre l'acte essentiel de notre religion. Allons plus loin.

Pourquoi des sacrifices? Pourquoi des créatures offertes, immolées, détruites sur un autel? Ce fut toujours, ajoute saint Irénée, pour signifier l'excellence et la supériorité de la Divinité qu'on adorait, pour la remercier de ses bienfaits : *Ut nec infructuosi, nec ingrati.* Mais, Messieurs, des créatures sacrifiées, était-ce assez pour signifier la grandeur et la majesté de notre Dieu?

Salomon sans doute avait raison de dire qu'il n'avait rien fait, qu'il ne pouvait même rien pour le Seigneur : c'est la remarque de saint Jean Chrysostome. Que verrez-vous, en effet, dans le temple qu'il venait de lui consacrer? Des tas d'or et d'argent, toutes les dépouilles des nations barbares; était-ce là pour vous glorifier, Seigneur? J'y vois couler à longs flots le sang des animaux de toute espèce, des victimes sans nombre y sont égorgées tous les jours sur les autels. Seigneur, j'admire votre condescendance, de vouloir bien vous contenter de semblables hosties.

Représentez-vous, poursuit saint Jean Chrysostome, ce qu'il y eut de plus éclatant dans tous les anciens sacrifices; représentez-vous celui d'Elie, par exemple. D'une part, tout Israël assemblé, attentif, dans un profond silence, attend la gloire de Dieu qui a promis de se manifester; d'autre part, le prophète prie. A sa voix, une flamme miraculeuse descend du ciel, elle tombe lentement par un sillon lumineux sur la victime et la dévore... Ombres, disparaissez!

Ici, je vois un prêtre bien mal représenté par Elie; lui-même il représente le Fils de Dieu. Il porte entre ses mains non pas du feu, mais l'Esprit-Saint. Il parle, non pas en évoquant la foudre, mais la flamme du céleste amour; elle vient à sa voix, elle tombe sur les dons qu'il vient d'offrir; sans le consumer, elle les change; ce n'est plus du pain, c'est le corps de Jésus; la coupe sainte rougit du sang d'un Dieu. Où sommes-nous à ce moment, mes frères? Au ciel. Ah! le ciel même n'a rien qui marque ainsi la grandeur de celui qui l'habite. Aussi le ciel descend en terre; anges, archanges, puissances, trônes, dominations de l'empirée, tout vient en terre chanter : *Gloire au Très-Haut, gloire à l'Agneau, gloire à celui à qui s'immole une telle victime!* (*Luc.*, II; *Apoc.*, V.)

En effet, quelle victime! C'est un Homme-Dieu : homme, afin de pouvoir être immolé; Dieu, pour égaler le mérite du sacrifice à la grandeur de celui à qui il est offert; Homme-Dieu qui s'offre lui-même, mais qui s'offre par nos mains; il s'offre lui-même, afin que tout soit infini dans le sacrifice, autant du côté du prêtre que du côté de la victime; il s'offre par nos mains, afin que l'hommage qu'il rend à son Père puisse être véritablement censé notre hommage. Négliger de venir l'offrir, c'est donc priver le ciel de la plus grande gloire que nous puissions lui rendre; c'est en un sens bien plus, c'est omettre l'hommage essentiel que nous devons dans le christianisme à la Divinité : hommage que nous devons à sa gloire, hommage que nous lui devons pour ses bienfaits.

Le Seigneur, dit encore à ce sujet saint Jean Chrysostome, ne cessait autrefois dans les Ecritures de représenter à son peuple le détail de ses bienfaits. Toutes les fêtes n'étaient instituées que pour lui en rappeler la mémoire; et la principale partie de la solennité consistait dans des sacrifices d'actions de grâces. Or, continue ce Père, ce que le Seigneur prétendait par cette multitude d'hosties, il le fait aujourd'hui par une seule.

Examinez toutes les cérémonies de notre sacrifice; ce n'est qu'une représentation continuelle des mystères de la Rédemption. Ici les vœux ardents des anciens patriarches pour la naissance du Messie nous sont représentés par les premières prières, par la première lecture de l'ancienne Ecriture, et surtout des prophètes. Là le souvenir de la vie mortelle du Dieu sauveur nous est rappelé par la lecture de son Evangile. Sa présentation dans le temple, son dévouement au sacrifice de la Rédemption nous sont marqués dans l'oblation que nous faisons à Dieu du pain et du vin du sacrifice. Le sacrifice lui-même, qu'est-ce autre chose que la représentation du sacrifice sanglant qu'il offrit sur le Calvaire? De là ces signes de croix multipliés sans cesse, presque à chaque action du sacrifice, sur le calice et sur le pain, après comme avant la consécration. C'est assez de ce détail pour conclure : donc en négligeant d'assister à la messe, vous négligez de vous rappeler, de vous remettre sous les yeux les bienfaits de notre Dieu; premier trait d'ingratitude.

Mais surtout le sacrifice de la messe, en nous représentant les bienfaits de notre Dieu, en est la plus parfaite action de grâces, la seule digne de notre Dieu, et proportionnée à ses bienfaits; de là le nom même d'*Eucharistie* que l'Eglise lui donne. Le Seigneur, en effet, a livré son fils pour nous : voilà le bienfait; bienfait sans doute infini, par conséquent inestimable; pour le reconnaître, que pouvons-nous offrir? Son fils lui-même, répond saint Jean Chrysostome; c'est lui rendre autant qu'il a donné. O véritable, ô parfaite Eucharistie! Donc en négligeant d'y assister, vous négligez le seul acte de reconnaissance qui puisse égaler les bienfaits de votre Dieu : second trait de votre ingratitude.

Cependant, direz-vous, tout cela ne pose-t-il pas sur un faux principe? Car enfin, indépendamment de l'Eucharistie, nous avons un vrai sacrifice; c'est celui de la croix. Il est permanent, éternel; tous les jours nous pouvons donc encore l'offrir à Dieu. C'est l'oblation unique qui, comme dit saint Paul, faite une fois, a mis pour toujours la religion au comble même de la perfection; elle suffit donc pour honorer Dieu et lui rendre grâces.

Oui, Messieurs, et voilà précisément l'objection de Luther, pour abolir le saint sacrifice de la messe.

Objection vraie en elle-même, mais aussi fausse dans la conclusion que vous en tirez que dans celle de l'hérésiarque. En effet, comment le sacrifice de la croix est-il un sacrifice éternel ? 1° par la représentation ; or, sa représentation c'est la messe ; c'est donc à la messe que vous devez l'offrir ; 2° par son efficace, par ses effets ; mais il faut s'en appliquer l'efficace, il faut en mériter les effets ; or, c'est proprement, c'est du moins principalement à la messe que vous pouvez le faire ; et c'est pour cela que j'ai ajouté que le sacrifice de la messe est le plus ferme soutien de notre espérance. Le sacrifice de la croix est le sacrifice de Rédemption, disent les saints docteurs et tous les théologiens après eux ; le sacrifice de la messe est le sacrifice d'application. Donc, toutes les fois que vous négligez d'assister à la messe, vous négligez le moyen propre, du moins le moyen principal de vous appliquer les mérites de Jésus-Christ crucifié.

Saint Jean Chrysostome appuyait cette conclusion sur la doctrine de saint Paul. Dans la loi, dit l'Apôtre, presque tout est purifié par le sang : *Omnia pene in sanguine mundantur.* (*Hebr.*, IX.) Pourquoi cette espèce de restriction dans la proposition de saint Paul, reprend saint Jean Chrysostome ? C'est, répond le saint docteur, que l'ancienne purification par elle-même était très imparfaite ; ce n'était par elle-même qu'une purification des souillures légales, une rémission des peines purement temporelles dont la loi menaçait Le sang des animaux répandu ne pouvait par lui-même mériter davantage. La vraie purification, qui consiste dans la rémission des péchés, devait se faire par un sang d'un tout autre prix, qui devait couler, dit saint Jean Chrysostome, non pas du corps des animaux, mais d'un corps formé par l'opération de l'Esprit-Saint. Ce n'est point Moïse, c'est Jésus-Christ qui en fait sur nous l'aspersion. Comment, poursuit le saint docteur ? Par ces paroles : Voici le sang du Testament Nouveau pour la rémission des péchés : *Per sermonem qui dictus est : hic est sanguis Novi Testamenti in remissionem.* (*Marc.*, XIV.) Ce sont ces paroles qui tiennent lieu de la branche d'hysope teinte de sang, et qui opèrent en nous la purification de nos âmes. Or, où ces paroles se prononcent-elles, où se fait cette espèce d'aspersion, par conséquent où se fait la rémission des péchés? N'est-ce pas dans l'action même de notre sacrifice?

Ces paroles, que nous prononçons à l'autel, sont donc pratiques dans un double sens. Non-seulement elles opèrent le changement des substances, pour rendre notre victime présente sur nos autels ; mais elles opèrent l'application même des mérites de la victime par l'aspersion spirituelle de son sang : *Hic sermo, hyssopi loco, sanguine intinctus omnes aspergit.* Et comme autrefois, selon la vraie doctrine de saint Paul expliquée par saint Jean Chrysostome et saint Augustin, quoique la rémission des péchés ne se fît proprement que par la foi au sacrifice futur de la croix de Jésus-Christ, il fallait cependant l'immolation présente des animaux pour figurer ce sacrifice futur ; ainsi, maintenant encore, quoique la rémission des péchés ne s'obtienne que par les mérites de Jésus-Christ sacrifié sur le Calvaire, cependant il faut de plus le renouvellement actuel de ce sacrifice qui se fait tous les jours sur nos autels, parce que, comme disent ces saints docteurs expliquant littéralement saint Paul, et dans l'une et dans l'autre loi rien ne se pardonne, qu'il n'y ait du sang versé : *Sine sanguinis effusione non fit remissio.*

Nous ne prétendons pas cependant que le sacrifice de la messe par sa propre vertu rende aux pécheurs la grâce sanctifiante qu'ils ont perdue. Non, Messieurs. Ce que nous prétendons, c'est ce que le saint concile de Trente décide formellement en disant anathème à quiconque oserait enseigner le contraire : qu'il a par son institution la vertu, 1° de remettre les fautes légères que nous commettons tous les jours ; 2° d'obtenir même aux plus grands pécheurs la grâce de pénitence ; 3° de remettre les peines que le péché quoique pardonné mérite et laisse encore à subir ; 4° d'obtenir aux justes des grâces toujours proportionnées à la tentation, pour les empêcher de succomber. Donc, enfin, négliger d'assister à la messe, c'est négliger le moyen le plus efficace pour obtenir la rémission de vos péchés.

L'obligation d'assister à la messe est donc, conclut saint Cyprien, une des plus étroites qui soient dans le christianisme, parce qu'il n'y en a point, dit ce Père, qui aient tant de rapport aux mystères de la Rédemption. C'est l'acte essentiel de la religion ; c'est le plus ferme soutien de notre espérance ; je dis enfin : c'est le plus beau nœud de la charité.

Oui, qu'il est beau, qu'il est sacré ce nœud ! Les saints docteurs s'appliquent sans cesse à nous le faire remarquer. Tantôt ils en montrent le symbole dans la matière du sacrifice ; c'est du pain et du vin : du pain, selon la réflexion de saint Paul, formé de plusieurs grains broyés et pétris ensemble, pour ne faire qu'une seule masse ; du vin exprimé de même de plusieurs grappes, du vin mêlé avec de l'eau; tout cela pour signifier l'union de tous les fidèles ensemble, et leur union commune avec Jésus-Christ. Tantôt, expliquant les cérémonies du sacrifice, ils y trouvent des démonstrations sensibles de cette union, et dans ce baiser de paix que les chrétiens se donnaient les uns aux autres ; et dans ces paroles que le prêtre répète presqu'à chaque action du sacrifice : que la paix, que le Seigneur Dieu de la paix soit avec vous ; et dans cette réponse que nous lui faisons aussitôt tous ensemble, pour nous unir à lui, comme il s'unit à nous; et dans ces offrandes que nous allons faire à l'autel, pour les partager ensuite entre nous tous, comme vrais frères en Jésus-Christ ;

et dans cet accord unanime de nos voix, ici, pour faire la profession publique d'une même foi, là, pour chanter en commun les mêmes cantiques à la gloire de notre commun Père.

Le sacrifice de la messe est donc vraiment le nœud de la société que nous formons tous ensemble en qualité de chrétiens ; nœud d'autant plus étroit qu'il fait toute la gloire, tout l'avantage de notre société, qu'il en acquitte tous les devoirs.

1° La gloire de notre société, chrétiens, en quoi consiste-t-elle? C'est sans doute à avoir pour chef Jésus-Christ, un Homme-Dieu. Or, où s'unit-il à nous plus spécialement que dans le sacrifice? C'est là qu'il se met à notre tête en qualité de pontife, qu'il se livre à nous en qualité de victime. Peut-on resserrer assez souvent les nœuds d'une société si glorieuse?

2° Les avantages de notre société, chrétiens, en quoi consistent-ils? C'est sans doute à pouvoir profiter des mérites les uns des autres. Ici nous entrons en société avec les saints; nous remercions le Seigneur du bonheur dont il les fait jouir, ils le demandent pour nous; dans cette double intention, nous nous réunissons ensemble, et le chœur des anges s'unit à nous; la voix de la victime qui s'immole se joint à nos vœux. Ainsi les mérites de tous les saints, de toutes les intelligences célestes, surtout les mérites de l'Homme-Dieu notre victime, deviennent en quelque sorte les nôtres. Ah! peut-on se lasser jamais d'aller profiter des avantages d'une société si belle?

3° Les devoirs de notre société, chrétiens, quels sont-ils? C'est sans doute de nous aider réciproquement les uns les autres; mais c'est surtout avec Dieu, dit saint Jean Chrysostome, que le chrétien doit traiter des intérêts de ses frères. Or, partout ailleurs nous pouvons craindre que nos péchés, même passés, n'empêchent l'effet de nos prières; ici nous pouvons, nous devons prier sans crainte; à proprement parler, ce n'est pas nous qui prions, mes frères, c'est Jésus-Christ qui prie. Partout ailleurs nous pouvons craindre que les péchés de ceux pour qui notre cœur s'intéresse ne détournent la source des grâces de dessus eux; ici celui qui prie nous répond toujours de l'effet de la prière; son sang, qui convertit plusieurs de ceux qui l'avaient répandu, peut bien encore obtenir grâce même pour ceux qui le profanent.

Mais répondez surtout aux lamentables cris de ces tristes victimes du céleste courroux, qui languissent dans les flammes. Une seule goutte de ce sang précieux, qui coule à grands flots tous les jours sur nos autels, éteindrait le feu qui les dévore. Fils ingrat, époux dénaturé, c'est cette mère, ce père tant regrettés, c'est cette épouse tant pleurée, qui, du fond de ces cachots où ils souffrent des tourments inexplicables, crient vers vous pour vous appeler au sacrifice. Est-il donc rien qui puisse vous dispenser jamais de tant de devoirs si sacrés?

Est-il cependant une obligation dont on se dispense si ordinairement? L'embarras, la multitude des occupations semble toujours fournir des dispenses légitimes. Avez-vous donc, Messieurs, des affaires plus indispensables que de remplir les devoirs les plus sacrés de la société chrétienne qui nous unit? Avez-vous assez d'affaires pour qu'elles puissent souffrir quelque préjudice en leur dérobant un temps aussi court que celui de notre sacrifice? Eh! sont-ce même les plus occupés qui y manquent plus fréquemment? Combien n'ont d'autre occupation, pendant le temps du sacrifice, que de se reposer, au sein de leur mollesse, des plaisirs fatigants de la nuit, ou de préparer les funestes ornements de leur luxe, et de composer avec art leurs dangereux attraits. Tout le christianisme de la plupart se réduit donc à venir rapidement, une fois la semaine, se montrer dans une église pendant le temps du sacrifice. Ainsi l'on croit satisfaire à la double obligation de sanctifier les jours du Seigneur, et d'assister à la messe; ainsi l'on ne satisfait à la rigueur ni à l'une ni à l'autre. L'Eglise cependant, dit-on, n'en prescrit pas davantage : il est vrai. Mais sans préjudice du précepte naturel et divin; oui, précepte naturel et divin fondé sur tout ce que j'ai dit dans ce discours : que le sacrifice de la messe est l'acte le plus essentiel de la religion, le plus ferme soutien de notre espérance, le nœud le plus étroit de la charité chrétienne; précepte naturel et divin que l'Eglise par son précepte particulier détermine, mais ne limite pas, à entendre la messe les jours qui doivent être sanctifiés. Assister à la messe ces jours-là seulement, c'est donc véritablement satisfaire à cette partie du précepte de l'Eglise; mais ce n'est satisfaire suffisamment ni au précepte naturel, ni au précepte divin. L'hommage cependant se rend, il est vrai; mais c'est sans vous, ce n'est donc pas le vôtre. La source des grâces coule toujours, mais ce n'est pas sur vous. L'Eglise jouit de toute sa gloire, les nœuds de la charité se resserrent; mais vous n'y avez aucune part.

Est-on donc obligé, me demanderez-vous, d'y assister tous les jours? Ah! Messieurs, c'est moi qui vous demande si vous croyez être obligés à faire tous les jours l'acte essentiel de notre religion, s'il vous paraît indifférent de priver un seul jour le Seigneur de la seule gloire vraiment digne de lui que vous puissiez lui rendre, du seul hommage de reconnaissance que vous puissiez lui faire proportionné à ses bienfaits. S'il est un seul jour de votre vie où votre Dieu ne vous comble de ses faveurs, nous vous permettons ce jour-là d'omettre le sacrifice d'actions de grâces. C'est moi qui vous le demande, Messieurs, si vous avez besoin de venir puiser tous les jours à la source des grâces pour acquitter les dettes que vous avez contractées envers la divine justice, pour y prendre les forces nécessaires contre les tentations dont vous êtes assaillis de toutes parts. S'il est un seul jour où vous n'offensiez pas notre Dieu, ou du moins vous ne couriez pas un risque très-probable

de l'offenser, nous vous permettons de négliger ce jour-là le remède et le préservatif du péché. C'est moi qui vous le demande enfin, si vous devez resserrer tous les jours par rapport à vous les nœuds de la charité chrétienne. Estimeriez-vous assez peu la société qui nous unit pour croire pouvoir vous dispenser un seul jour de profiter des avantages qu'elle vous procure, et de pratiquer les devoirs les plus sacrés qu'elle vous impose? Eh! pourquoi notre aimable victime s'immole-t-elle tous les jours, dit saint Augustin, sinon pour que vous assistiez tous les jours à son sacrifice? Pourquoi se multiplie-t-elle à l'infini tous les jours, pourquoi renouvelle-t-elle mille fois le jour son sacrifice, sinon pour rendre inexcusables ceux qui se dispensent d'y assister? Achevons; car, enfin assister précisément à la messe, ce n'est encore à la rigueur observer aucun des préceptes que nous venons d'expliquer. Tout dépend, en effet, de la manière dont on y assiste; c'est donc cette manière qu'il faut tâcher à présent de vous apprendre dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Pour apprendre la manière d'assister au saint sacrifice de la messe, consultons d'abord, Messieurs, l'idée du sacrifice en général; ensuite examinons dans le sacrifice de la messe en particulier quel en est le prêtre, quelle en est la victime. L'idée du sacrifice en général nous fournira d'abord un détail des dispositions avec lesquelles il faut y assister; l'idée du prêtre et de la victime nous apprendra la vraie méthode pour nous y occuper.

Qu'est-ce en général qu'un sacrifice? 1° Le sacrifice est un acte de religion institué pour reconnaître le souverain domaine de Dieu par le changement ou la destruction de la victime qu'on offre. Dans cette vue, l'ancienne loi rougissait ses autels du sang des animaux, y consumait des fruits de toute espèce; ainsi par l'oblation des créatures elle reconnaissait l'éminence du Créateur; ainsi par la destruction des créatures elle reconnaissait son Dieu pour le principe de tout être, le Maître souverain de tout être, devant qui tout être est néant, doit être anéanti. Dans cette même vue, un Homme-Dieu descend aujourd'hui sur nos autels, s'y fait victime, s'y offre, s'y laisse offrir par les mortels à Dieu son Père.

Sentiments de crainte et de respect, saisissez donc mon cœur! Pénétré de la grandeur de mon Dieu, j'approche en tremblant de l'autel pour m'anéantir; c'est peu; pour reconnaître et protester que je ne mérite pas même d'être anéanti en sa présence. Je viens reconnaître et protester que tout ce que j'ai, tout ce que je suis doit être consacré à sa gloire; c'est encore peu; je viens reconnaître et protester que tout ce que j'ai, tout ce que je suis ne mérite pas même de lui être consacré. Je viens reconnaître et protester que je voudrais qu'il me fût permis de lui immoler mon être même; c'est encore peu; je viens reconnaître et protester qu'il est si élevé au-dessus de moi, que l'immolation de mon être même ne pourrait assez l'honorer.

Mes frères, concluait saint Jean Chrysostome, quand vous sortez de vos maisons pour vous rendre au redoutable sacrifice, ah! laissez-y donc, laissez dans vos appartements toutes ces marques d'honneur qui vous y distinguent; laissez dans le cercle de vos clients, de vos adulateurs, ces airs fastueux de grandeur, ce sourcil élevé, cet air imposant, cet altier visage; laissez dans vos cabinets tous les soins, tous les embarras, toutes les intrigues qui vous y occupent.

Le sacrifice est un hommage; et vous le rendez cet hommage insolemment debout ou un genou demi-fléchi : insultante posture de ces soldats qui saluaient par dérision Jésus-Christ traduit en roi de théâtre! Le sacrifice est un hommage; et vous le rendez cet hommage l'esprit distrait, l'œil égaré. Ce tumulte que vous excitez dans nos églises par vos politesses déplacées, vos conversations hautes et publiques, est-ce donc là l'hommage que vous venez rendre à votre Dieu? Le sacrifice est un hommage; ce n'est donc pas l'habitude, ni la bienséance, ni même, du moins principalement, l'obligation que l'Eglise vous en impose; c'est la foi, c'est-à-dire, la persuasion intime de la grandeur de Dieu et de votre dépendance, qui doit vous le faire rendre cet hommage, et par conséquent vous amener au sacrifice.

Sans cela, quel effet produirait-il en vous? Car enfin, 2° le sacrifice est une espèce de prix que l'homme donne à Dieu par la victime qu'il offre, en échange de ses faveurs et de ses grâces. Or, que n'est pas capable d'obtenir la victime que nous offrons! Mais l'habitude qu'on a d'assister à la messe ne laisse pas même réfléchir à l'efficacité du sacrifice. Y demande-t-on? Qu'y demande-t-on? Comment le demande-t-on?

D'abord, preuve que vous n'y demandez pas, c'est que la longueur du sacrifice vous ennuie, c'est que la célébration n'en peut jamais être assez courte au gré de votre impatience. Eh! Messieurs, un malheureux s'ennuie-t-il jamais de former des vœux et des souhaits? Je vous suppose admis à l'audience d'un monarque qui vous aurait promis de pourvoir à tous vos besoins; une demi-heure, serait-ce trop pour les expliquer tous? Votre cœur a donc bien peu de désirs. Cependant vous vous plaignez sans cesse. Vous vous plaignez, par exemple, de mille chagrins domestiques qui vous dévorent; que ne les exposez-vous à votre Dieu? Vous vous plaignez de tant d'occasions et de dangers, où votre innocence, dites-vous, se trouve exposée malgré vous tous les jours; voilà ce qu'il faut expliquer à votre Dieu. Vous vous plaignez de tant de tentations toujours trop fortement secondées, tantôt par la vivacité, tantôt par la facilité de votre caractère; ah! si vous étiez véritablement pénétrés de tous ces besoins, vous lasseriez-vous, du moins sitôt, de les exposer à notre Dieu? Mais on s'ennuie; il faut donc qu'on

n'demande pas, qu'on ne pense pas même à demander, qu'on ne vienne pas même pour demander.

Si quelqu'un demande, que demande-t-il ? Ah ! que ne m'est-il permis de démêler ici de quels cœurs partent tous les soupirs qui se répandent autour de nos autels ; ce sont tous cœurs corrompus dans leurs vues et dans leurs motifs. Notre sacrifice s'offre principalement pour reconnaître que tout ce qui est créé n'est que néant ; et sans ce néant qui assisterait au sacrifice, qui ferait offrir le sacrifice ? Les intérêts temporels vous y amènent ; les intérêts temporels vous y occupent. Quoi ! mes frères, c'est donc pour l'élévation de votre famille, peut-être pour la conservation de l'idole qui possède votre cœur ; c'est-à-dire, c'est pour contenter vos passions, que vous osez faire couler le sang de Jésus-Christ.

Cependant les ministres de l'Eglise, entrant dans l'esprit du sacrifice, demandent pour vous. Ils demandent la rémission de la peine dont vos péchés vous ont laissés redevables à la divine justice. Prêtres du Seigneur, vous demandez en vain ; vous intercédez pour des ingrats encore soumis à l'anathème, non-seulement qui diffèrent toujours de se convertir, mais qui sont peut-être obstinés à ne se convertir jamais, du moins qui sont bien résolus à jouir de l'âge des divertissements, à saisir toutes les occasions de se procurer quelque plaisir, à profiter de tous les avantages que l'opulence donne pour le luxe et pour la mollesse. La peine peut-elle donc être remise avant que la réconciliation soit faite ?

Nous demandons cependant pour ces pécheurs mêmes ; nous crions vers le trône de la miséricorde de notre Dieu, pour faire descendre sur eux la grâce de pénitence. Mais la grâce en vain descendrait, ils y ferment leurs cœurs. Ici, c'est un voluptueux qui, jusque sous les yeux du Dieu devant lequel s'anéantit un Dieu victime, vient apporter son criminel hommage à l'idole de chair qui l'asservit. Là, c'est un vindicatif qui, au pied de l'autel même où la victime de charité s'immole, vient concerter ses projets de fureur. C'est ici une femme mondaine qui, pour charmer l'ennui que lui cause la longueur prétendue du sacrifice, ne pense qu'à se rappeler l'agréable souvenir de toutes ses parties de plaisir, de toutes ses intrigues. Là, c'est une troupe de jeunes dissolus, qui n'y viennent peut-être que par bienséance, par préjugé ou par coutume, attendre l'heure de leurs rendez-vous libertins. En un mot, l'habitude les attache tous à l'objet de leurs passions ; ce ne sont partout qu'esclaves volontaires, qui ne veulent point être affranchis ; nous demandons en vain pour eux la liberté.

Apportez-y donc de votre côté, mes frères, avec l'intention de demander ; mais surtout de demander des grâces qui ne déshonorent point le prix que nous offrons pour vous les obtenir ; apportez, dis-je, une volonté qui s'accorde avec l'effet du sacrifice. Vraiment propitiatoire, il remet les fautes vénielles ; mais pour cet effet il suppose les mortelles remises. Propitiatoire en un autre sens encore, il remet la peine du péché ; mais pour cet effet il suppose la souillure effacée. Propitiatoire enfin dans le sens le plus étendu, il remet les plus grands crimes, en obtenant la grâce de pénitence ; mais pour cet effet il suppose du moins un sincère désir de conversion. Dispositions essentielles, prenez garde cependant, je n'entends pas, dit saint Thomas, précisément pour assister au sacrifice, en sorte qu'on se rende coupable d'un nouveau péché en y assistant sans ces dispositions ; mais dispositions essentielles pour recevoir tout l'effet du sacrifice.

Maintenant pour vous y occuper, connaissez le prêtre, connaissez la victime ; le prêtre ici c'est la victime même ; le prêtre et la victime, c'est Jésus, c'est vous-mêmes. Jésus prêtre et victime ; vous prêtres, Jésus victime ; vous-mêmes en même temps prêtres et victimes : de ces trois différentes combinaisons sortent trois excellentes méthodes pour assister à la messe. Je tire la première de saint Jean Chrysostome, la seconde de saint Cyprien, et la troisième de saint Augustin. Suivez-moi, je vous prie.

Jésus prêtre et victime. Ah ! Messieurs, qu'il y a bien ici de quoi occuper une âme qui sait admirer et sentir ! Ne fît-on que considérer et l'excellence du prêtre et la charité de la victime ; s'étonner sur la grandeur du Dieu présent, le même qui, au commencement des jours forma la terre et l'établit sur son axe immobile, le même devant qui doit se confondre à la fin des siècles l'admirable structure de ce monde qui m'enchante ; auteur, principe de mon être, maître de mon sort ! *Quid mihi et tibi?* (III *Reg.*, XVII.) Comment donc et pourquoi descendez-vous jusqu'à moi ? *Ingressus es ad me.* (*Ibid.*) Est-ce pour me représenter plus vivement ma corruption et ma misère ? *Ut rememorarentur iniquitates.* (*Ibid.*) Sans doute, au milieu de ce monde que j'adore et qui peut-être m'idolâtre, dans la foule de ces pécheurs dont le commerce m'occupe et me distrait sans cesse, au sein de mes plaisirs, j'oubliais ce que je suis, ce que vous êtes. Mais ici, mon Dieu, au pied de votre trône, dans la société des saints et de vos anges frémissant de respect, que de tristes et humiliantes pensées se représentent à mon esprit !

Je me rassure cependant sur la charité de la victime. Cette aimable victime qui se livre à moi, c'est le prêtre même, dont la dignité me saisissait d'une respectueuse frayeur. J'admire comment il se cache, comment il se voile et s'expose. Ai-je l'intelligence de pénétrer plus loin ? Que de mystères ! Ici non-seulement le prêtre et la victime, mais la divinité et le sacrifice, le pontife et le peuple se trouvent réunis dans une seule personne. Sacrifice unique équivalant à tous les anciens, sans aucun de leurs défauts ; holocauste auquel les hommes participent ; action de grâces où Dieu ne partage point

la victime avec les hommes ; sacrifice d'immolation où le sang n'est répandu qu'en mystère ; oblation de fruits et d'aliments qui cachent l'Agneau immolé ; offrande libre et cependant essentielle à la religion, réitérée et toujours unique, qui a tout obtenu et encore nécessaire, qui abolit les ombres et les figures même en les conservant. Tant de mystères sous les yeux, on demande à quoi s'occuper! Qu'on adore, qu'on se taise! Oui, Messieurs, pour laisser parler et agir Jésus-Christ; je m'explique. Misérables que nous sommes, jamais nous ne pouvons adorer Dieu, ni l'aimer, ni lui rendre grâces comme il le mérite, ni nous abaisser suffisamment devant sa majesté. Voici donc, mes frères, le supplément à notre faiblesse ; unissons-nous à Jésus-Christ ; ensuite laissons agir et parler Jésus-Christ. Désirons seulement ; est-il difficile de désirer? Jésus-Christ adopte tous nos désirs, il les remplit ; mais désirons sincèrement : désirons d'honorer Dieu, il l'honore pour nous ; désirons de louer, il loue pour nous ; désirons de remercier et de prier, il prie et remercie pour nous.

Voudriez-vous cependant une méthode où vous agissiez davantage? Prêtres vous-mêmes dans ce sacrifice, Jésus y est votre victime. Nous savons, il est vrai, vous devez savoir comme nous, que le ministère ne vous appartient pas ; mais l'Eglise ne suppose pas moins que vous vous unissez à elle pour offrir intérieurement avec elle le sacrifice.

Unis à nous par la foi, commencez donc avec nous par une humble confession de vos péchés ; demandez avec nous grâce et miséricorde au Père céleste ; ainsi que nous, achevez de vous purifier par le chant des psaumes et la lecture de l'Ecriture, par la profession haute et publique de votre foi. Ensuite, quand nous prenons entre nos mains le pain terrestre, évoquez avec nous la flamme du céleste amour qui purifie nos dons.

Chrétiens, qui que vous soyez, c'est à vous que nous adressons alors la parole à haute voix ; et souvenez-vous de la promesse que vous nous faites. Que vos cœurs, vous disons-nous, soient élevés au ciel ! Vous nous répondez : Ils y sont. Aussitôt c'est dans le ciel même qu'il faut nous transporter tous par la pensée. Nous nous unissons tous ensemble à tous les chœurs des intelligences célestes, en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, pour chanter : Honneur, gloire, action de grâces par Jésus-Christ au Père céleste !

Maintenant qui se recueillera avec nous dans le plus secret de son âme ! Membres particuliers de l'Eglise universelle, nous nous réunissons en esprit par la foi, de cœur par la charité, à notre chef d'abord, le vicaire de Jésus-Christ en terre, à nos pasteurs, à tous nos membres dispersés. Ainsi réunis, ne faisant qu un seul corps, Eglise militante, nous nous réunissons à nos frères triomphants, à l'auguste Marie, aux apôtres, aux patriarches, aux martyrs, à tous les saints, pour ne faire avec eux qu'un seul hommage.

Arrêtez ici, mes frères, saisis d'une sainte horreur. Les anges se voilent la face de leurs ailes ; baissez le front, mortels; laissez votre ministre, au nom de toute l'Eglise, en votre nom, opérer le redoutable mystère. Il est opéré.

Nous y admirons ; mais prenez garde, Messieurs, que nous protestons en même temps à Dieu que vous y admirez avec nous l'auguste mémorial de tous les mystères de la Rédemption. L'incarnation, la naissance, la mort, la résurrection, l'ascension de Jésus-Christ sont, en effet, figurées par ces symboles qui restent ; tout cela peut et doit vous occuper en considérant ces symboles.

Cependant profitez du temps : hâtez-vous de demander ; laissez désirer votre cœur ; faites parler pour ses désirs le sang de Jésus-Christ. Pour vos besoins, ceux de l'Eglise, pour ceux de vos amis, pour l'Eglise souffrante, faites parler le sang de Jésus-Christ, offrez-le à son Père ; chaque goutte renferme un trésor infini. Et si tout cela ne suffit pas encore pour vous occuper, prêtres et victimes vous-mêmes, joignez votre sacrifice à celui de Jésus-Christ. Saint Augustin va vous en apprendre la manière.

Sacrifice de vos biens, disait ce Père, par les œuvres de miséricorde. L'Eglise autrefois avait tellement en vue ce sacrifice, qu'une partie même de sa liturgie était consacrée à recevoir les aumônes des fidèles. On y recueillait effectivement de quoi fournir abondamment aux besoins de tous les pauvres de chaque église, et à la décence, à la magnificence même du culte saint. Que c'est, en effet, un temps bien propre à offrir vos richesses à Jésus-Christ, ou présent sur ses autels, ou représenté par ses pauvres, qu'un temps auquel il se dévoue, il se sacrifie lui-même pour vous. Et ce temps, aujourd'hui, n'est-ce pas le temps où vous affectez d'être plus réservés et plus impitoyables? Jésus se livre à vous ; et vous, mes frères, vous lui refusez la plus légère partie des biens dont il vous a comblés.

Sacrifice de vos corps par les œuvres de pénitence. C'était, en effet, autrefois pendant la célébration des saints mystères, que l'Eglise faisait accomplir aux pécheurs les pénitences qu'elle leur imposait. Quel lieu plus propre, en effet, pour crucifier notre chair, que le pied d'un autel qui est la représentation du Calvaire? Quel temps plus propre à faire accepter nos satisfactions par notre Dieu, qu'un temps auquel nous pouvons les unir à la satisfaction présente de Jésus-Christ? Et ce lieu, ce temps, n'est-ce pas aujourd'hui le temps, le lieu, où l'on ose affecter quelquefois plus de mondanité et de délicatesse? Jésus se dépouille de toute la gloire de sa divinité, il s'expose volontairement à toutes sortes d'outrages, il s'immole en quelque sorte de nouveau sur la croix pour nous ; et ne dirait-on pas que le plus souvent on ne vient alors se présenter sous ses yeux que pour insulter à sa nudité par

l'appareil le plus fastueux du luxe le plus immodeste ?

Enfin, sacrifice de vos âmes. Il se fait, dit saint Augustin, quand l'âme, enflammée du divin amour, s'abîme en Dieu, pour y perdre entièrement la forme de la concupiscence terrestre et se réformer sur l'image de la Divinité même. C'est là proprement l'effet de la communion, et c'est pour cela qu'autrefois la coutume était de communier chaque jour à la messe à laquelle on assistait; c'est pour cela que l'Eglise, encore de nos jours, nous invite en termes si tendres à nous mettre en état de renouveler cette pratique. Du moins, Messieurs, tandis que Jésus-Christ descend sur nos autels pour y être notre victime et nous y nourrir de sa chair, confus de votre indignité, qui vous empêche de répondre à ses tendres invitations? Désirez d'y répondre; et, purifiés par vos larmes, larmes de pénitence et d'amour, nourrissez-vous en esprit de la chair de cette aimable victime, pour rendre, autant qu'il est en vous, le sacrifie complet à votre égard.

Assistant ainsi tous les jours à la messe, que bientôt vous vous rendriez dignes d'y communier tous les jours! Faites-vous donc, mes frères, une inviolable loi d'assister tous les jours au saint sacrifice de la messe. Vous avez vu ce qui vous engage : c'est ce que vous devez à Dieu, puisque la messe est l'acte le plus essentiel de la religion ; c'est ce que vous vous devez à vous-mêmes, puisque la messe est le plus solide fondement de notre espérance; c'est ce que vous devez au prochain, puisque la messe est le lien le plus étroit de la charité chrétienne. De quelque manière que vous vous y occupiez, soit que vous vouliez y méditer les grands mystères de Jésus, prêtre et victime; soit que vous aimiez mieux y exercer vous-mêmes la fonction de prêtre, en offrant Jésus victime à Dieu son père; soit enfin que vous trouviez plus de profit pour vous à unir votre sacrifice à celui de Jésus immolé; quelque autre méthode que vous vouliez choisir pour vous y occuper, assistez-y toujours avec attention, respect, douleur de vos péchés: et vous y trouverez une source abondante de toutes sortes de grâces.

En voici, Messieurs, une belle figure que vous me permettrez d'ajouter en finissant. Dans cette terrible nuit, où l'ange exterminateur devait frapper l'Egypte, il reçut ordre de n'épargner que les maisons dont l'entrée serait marquée du sang de l'agneau de la pâque. Véritable Israël, ne craignez donc rien! *Sanguis erit in signum.* (*Exod.*, XII.) Ce sang, le sang de Jésus-Christ, versé sur nos autels, marqué sur votre front par l'application qui vous en sera faite au sacrifice, ce sera le signe et le gage de la protection de Dieu sur vous : *Sanguis erit in signum.*

Que l'ennemi du salut vienne désormais vous attaquer, qu'il redouble ses efforts et sa rage; tous ses traits émoussés s'arrêteront à cette marque. Le monde en vain tâchera, par ses promesses, par ses caresses, par ses menaces, de vous rengager dans ses fers ; ce sang sera la marque de votre affranchissement en Jésus-Christ; les prodiges les plus éclatants seront prodigués, s'il le faut, pour vous maintenir dans la liberté des enfants de Dieu; ce sang vous les promet, il les mérite, il vous les obtiendra : *Sanguis erit in signum.*

Si, d'autre part, irrité contre la terre ingrate de votre exil, le Dieu jaloux la livre dans sa fureur aux terribles exécuteurs de ses vengeances, leur glaive étincelant respectera cette marque sur votre front : *Sanguis erit in signum, nec erit in vobis plaga disperdens.* (*Ibid.*)

Enfin, lorsque la mort viendra s'offrir à vous, vous ne craindrez rien de ses horreurs. Ce sang, gage de la protection de Dieu dans votre exil, vous est surtout le gage de ses bénédictions éternelles dans la Patrie qu'il vous destine : *Sanguis erit in signum.* Vous paraîtrez à son tribunal : alors il le verra ce sang: *Videbo sanguinem* (*Ibid.*); à cette vue, sa justice désarmée fera passer loin de vous les flots bouillants de son courroux: *Transibo vos.* (*Ibid.*) Ce sang, en vous marquant du sceau d'adoption, vous a prédestinés à l'héritage, héritage éternel, où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XX.

Pour le lundi de la quatrième semaine de Carême.

SUR LES ÉGLISES.

Zelus domus tuæ comedit me. (*Psal.* XVI; *Joan.*, II.)
Le zèle de votre maison me dévore.

C'est ce que les disciples de Jésus-Christ appliquèrent eux-mêmes à leur divin maître, lorsqu'ils le virent enflammé d'une sainte colère, chasser du temple de Jérusalem ceux qui le profanaient : *Recordati sunt discipuli, quia scriptum est : zelus domus tuæ comedit me.* Saint Jean Chrysostome remarque, à ce sujet, que ce fut la première action éclatante de zèle par où Jésus-Christ commença sa vie publique, et que ce fut aussi une des dernières par lesquelles il la finit. Saint Ambroise ajoute que ce furent là les deux seules circonstances dans lesquelles il parut sortir de son caractère de patience et de douceur. Ne pourrait-on pas en conclure qu'entre tous les crimes celui qui l'irrite davantage est la profanation, surtout la profanation publique de ses temples?

Qu'on attaque sa réputation et sa doctrine, il dissimule, il se tait; qu'on l'attaque dans sa personne même, il ne sait que souffrir; une ville de Samarie lui ferme honteusement ses portes; si l'indignation paraît s'allumer dans son cœur, ce n'est que contre ceux qui veulent le venger. Est-ce là, mes frères, le même Maître que nous voyons aujourd'hui, le fouet à la main, chasser du temple les marchands qui y exercent un négoce profane ?

Chrétiens, quel sujet de crainte et de

frayeur pour vous! Quelle leçon de zèle pour nous, ministres de l'Évangile! Mon Dieu, mettez dans notre cœur quelque étincelle de ce feu qui vous dévorait! Nous voyons aujourd'hui des scandales... Ah! qu'était-ce que ceux que vous crûtes devoir punir si sévèrement, en comparaison de ceux-ci?

Nous célébrons tous les ans avec pompe la mémoire de la consécration de nos temples; une amende honorable des profanations qui s'y commettent conviendrait peut-être bien mieux; et ce lieu ne devrait-il pas retentir plutôt de plaintes et de soupirs, que de chants de joie et d'allégresse?

A Dieu ne plaise, cependant, que nous voulions placer, à l'entrée de ces temples, un chérubin de feu pour vous en exclure, mes frères! Hélas! au contraire, nous savons que vous ne vous en éloignez déjà que trop, et c'est le premier sujet de nos plaintes. Nous voudrions donc vous y introduire; mais, en vous y introduisant, nous voudrions mettre dans vos cœurs des dispositions convenables à la majesté et à la sainteté de ce lieu.

C'est aussi la double fin que je me propose dans les deux parties de ce discours. En deux mots, nos temples sont la porte du ciel; c'est la maison de Dieu: *Porta cœli, domus dei* (*Gen.*, XXVIII); il faut donc les fréquenter; mais comment faut-il les fréquenter? C'est le précis de toute l'instruction que je me propose de vous donner aujourd'hui. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Sur quoi pouvait être fondé le transport extatique de Jacob, lorsque, s'étant endormi dans les campagnes de Béthel, à son réveil, il s'écria tout à coup : ce lieu est véritablement terrible; comment puis-je autrement le nommer que la porte du ciel? *Non est hic aliud nisi porta cœli.* (*Gen.*, XXVIII.) Qu'avait-il donc vu dans ce songe mystérieux dont nous parle l'Ecriture? Une échelle qui s'élevait jusqu'aux cieux, des anges qui montaient et descendaient sans cesse; le Seigneur lui-même, qui semblait appuyé sur le haut de cette échelle d'où il lui fit entendre sa voix, pour lui promettre ses plus abondantes miséricordes. Frappé d'étonnement, saisi de joie à cette vue, le saint patriarche ne voudrait plus sortir de ce lieu, il promet d'y repasser à son retour, c'est là qu'il croit devoir revenir pour offrir au Seigneur ses sacrifices; le théâtre des merveilles dont il vient d'être témoin, quoiqu'elles ne s'y soient opérées qu'en songe et en figure, ne peut être qu'un lieu spécialement consacré au Seigneur.

Ici, Messieurs, ce n'est pas en songe et en figure: c'est réellement, c'est sous nos yeux que s'opèrent des merveilles mille fois plus éclatantes encore. Voilà la vraie porte du ciel: *Porta cœli.* Les traits auxquels nous voulons aujourd'hui vous la faire reconnaître ne sont pas des emblèmes tels que Jacob les vit en songe. Voici le véritable lieu où le Seigneur veut qu'on l'honore, où il promet de répandre sur nous ses plus singulières faveurs; c'est ici, dans un sens réel et véritable, que les anges reçoivent nos prières pour les porter au trône du Tout-Puissant; c'est ici qu'ils descendent pour nous rapporter ses bienfaits. En deux mots, Messieurs, 1° c'est dans nos églises que l'on honore Dieu; 2° c'est dans nos églises qu'on reçoit ses bienfaits; c'est donc ici la porte du ciel: un chrétien s'il était possible, ne devrait donc s'en éloigner jamais.

1° c'est dans nos églises que Dieu est honoré. Leur destination, leur conservation, leur usage les rapportent à cette unique fin.

Remontez d'abord jusqu'à l'origine des premiers temples; vous en trouverez l'époque confondue avec celle de tout culte religieux. De là vient que, parmi tous les peuples, fréquenter le temple d'une divinité, ce fut toujours une profession publique de son culte; de là vient qu'on regarda toujours comme un culte proscrit dans le monde tout culte qui n'avait pas de temple. C'était donc aux chrétiens, mais aux chrétiens de notre siècle, qu'était réservé ce plausible prétexte pour justifier leur négligence à fréquenter nos temples; ne peut-on pas adorer, disent-ils, n'adore-t-on pas, en effet, le Seigneur en tout lieu?

Oui, Messieurs, notre Dieu n'est pas comme les idoles des nations, qui n'ont d'autre existence que celle que la main des hommes leur a donnée dans leurs statues et dans leurs temples. Pour vous, Seigneur, Dieu de nos pères, comment la main de l'homme pourrait-elle vous borner, vous que l'immensité des cieux ne peut comprendre?

Le Seigneur est partout, on peut l'adorer en tout lieu. Mais pourquoi, quand il prescrit des cérémonies de religion à Israël, lui ordonne-t-il expressément d'aller les pratiquer dans le lieu qu'il choisira pour se faire bâtir un temple? *Non in omni loco, sed in loco quem elegerit Dominus.* (*Deut.*, XII.) Pourquoi le signe éclatant et public de l'apostasie de Jéréboam fut-il de défendre aux dix tribus d'aller désormais à Jérusalem adorer le Seigneur dans son temple? Pourquoi un des plus beaux traits de l'éloge de Tobie dans l'Ecriture est-il de s'être exposé à tout, pour aller porter au temple de Sion ses hommages et ses vœux? On peut donc honorer Dieu partout, mais la profession publique de son culte se fait essentiellement dans ses temples.

C'est pour cela même que les saints docteurs interdisaient avec tant de sévérité la seule entrée des temples des idoles aux chrétiens; parce que fréquenter un temple c'était, comme je viens de le remarquer, selon l'idée de tous les peuples, se porter pour adorateur de la divinité que l'on y adorait. C'est pour cela que l'Eglise naissante gémit si longtemps de ne pouvoir ériger de temples au Seigneur; parce qu'une religion sans temples, ai-je ajouté, fut toujours regardée dans le monde comme une religion proscrite.

C'est donc en vain, Messieurs, que le sang

d'un million de martyrs lui acquit enfin ce privilége désiré si longtemps. En deuil aujourd'hui plus que jamais, elle se plaint de la solitude de ses temples : *Viæ Sion lugent.* (*Thren.*, I.) Encore vous le pardonnerions-nous, mes frères, s'il en était aujourd'hui comme dans les premiers temps, si nous étions obligés de tenir nos assemblées cachées dans le silence et les ténèbres de la nuit. Mais hélas! le christianisme à présent autorisé par les lois se trouve en effet proscrit par notre conduite ; florissant par les édits de nos princes, il est presque anéanti par nos mœurs.

Les temples se multiplient à l'infini de toutes parts pour faciliter l'exercice de la religion ; et l'exercice de la religion fleurit-il davantage ? Je voudrais donc savoir, dit saint Jean Chrysostome, ce qui occupe ailleurs nos chrétiens. Ce qui les occupe? Ah! reprend ce Père, allez le voir dans les palais des grands, où ceux-ci vont régulièrement chaque jour encenser l'idole de la fortune; allez le voir dans les lieux d'assemblée, où ceux-là vont charmer l'ennui de leur oisiveté par l'amusante occupation de se corrompre et de se séduire les uns les autres ; allez le voir dans toutes les maisons particulières, où vous trouverez chaque cercle occupé gravement à livrer au hasard un superflu dont la perte ne peut incommoder, je le veux croire, mais que la Providence n'avait donné certainement que pour la subsistance des misérables. Oui, voilà quelle est l'occupation des chrétiens; tandis que les temples du Seigneur sont déserts aux jours mêmes les plus solennels, à moins peut-être que l'heure des exercices ne s'accorde avec celle des rendez-vous d'affaires ou de plaisirs, à moins que la saison ne favorise la mollesse, ou qu'enfin la curiosité, je n'ose nommer un motif encore plus indigne, n'y fasse le concours de l'oisive multitude qui s'y rassemble : *Viæ Sion lugent, eo quod non sint qui veniant ad solemnitatem.* (*Ibid.*) Car sans cela l'on se retranche sur ce prétexte : on peut honorer Dieu par tout. J'en conviens donc encore; mais comme je viens de le montrer, la profession publique de son culte se fait essentiellement dans ses temples.

A cette fin se rapportent tant de cérémonies augustes par lesquelles l'Eglise a pris soin de les purifier, afin que n'y restant rien de profane les regards de complaisance du Seigneur puissent plus particulièrement s'y fixer. Je les ai d'abord appelés les portes du ciel ; ai-je assez dit? Non ; il me semble que c'est le ciel même, dit saint Jean Chrysostome. En effet, toutes les figures les plus brillantes dont l'Eglise se sert pour nous donner quelque grossière idée de ce séjour de délices, ne les applique-t-elle pas, d'autre part, à ses temples?

Tantôt, c'est cette cité sainte, cette Jérusalem heureuse, séjour de paix, dont toutes les pierres sont vivantes en quelque sorte et animées par l'onction sainte qu'elles ont reçue ; tantôt, c'est la demeure des anges qui veillent eux-mêmes à sa garde et la nuit et le jour; car ce lieu a été sanctifié par le Très-Haut lui-même, afin que son nom y fût invoqué. Tout ce qu'il y a de plus précieux dans la nature; l'or le plus pur, les diamants, les perles ne peuvent être le symbole de la dignité, de la beauté de ses murs et de ses portes. La pierre fondamentale, c'est Jésus-Christ; et lui-même il en est l'ouvrier invisible qui en a disposé toutes les pierres, qui les a cimentées de son propre sang, dont elles ont été arrosées en figure, dont elles portent empreint le signe mystérieux.

Seigneur! quand vous ne nous auriez pas déclaré de mille manières que c'est ici le lieu où vous voulez qu'on vous honore, oserions-nous ailleurs vous présenter nos hommages et nos vœux ? En effet, Messieurs, quand même il serait vrai, comme vous le dites, que le Seigneur est toujours prêt, en tout lieu, à recevoir nos hommages, dites-moi donc enfin où vous l'honorerez. Dans vos maisons? Eh! les murs mêmes de vos maisons, complices ou témoins tant de fois de vos crimes, ne sollicitent-ils pas sa justice à détourner ses regards de dessus vous? Quel lieu du moins choisirez-vous dans le monde, où votre hommage ne soit interrompu, tantôt par les suggestions du tentateur qui vous obsède, et tantôt par le tumulte que les passions, non-seulement les vôtres, mais celles de tous ceux qui vous environnent, excitent sans cesse autour de vous? Quel lieu où votre hommage ne soit gêné en quelque sorte par la crainte des yeux critiques qui vous observent? Et ne me dites pas que vous avez ici le même écueil à craindre. Non, 1° je ne puis croire, dit saint Jean Chrysostome, que l'esprit tentateur ait ici le moindre empire; il fuit avec horreur ces lieux, vous seul pouvez l'y introduire en l'y apportant dans votre cœur. 2° Si les passions s'y soulèvent d'une part, tout concourt de l'autre à les calmer; et serait-il possible enfin que le respect humain captivât vos cœurs dans des lieux où certainement on ne vient que pour honorer Dieu?

Car non-seulement la destination, non-seulement la consécration de nos temples les rappportent à cette fin ; mais ils ne sont employés à d'autre usage. Hélas! Messieurs, je n'ignore pas cependant que le monde en a fait le théâtre de ses plus affreux scandales ; ce n'est point encore ici le lieu de nous en plaindre Mais s'il est vrai, comme je ne puis en disconvenir, que la piété des plus fidèles n'y est jamais sans quelque risque, est-il moins vrai qu'elle y trouve, d'autre part, les plus fermes soutiens?

Sans parler encore de la victime qui s'y immole pour le salut du monde ; des louanges divines dont ce lieu retentit et la nuit et le jour; de ces anges de la terre qui y mêlent leurs voix pour nous représenter les concerts de la Jérusalem céleste ; sans parler, dis-je, de tout cela, n'est-ce point ici cet asile mystérieux où les âmes vraiment fidèles s'enfuient comme sur les ailes de la colombe, pour se dérober au tumulte du monde?

Car enfin, Messieurs, pourquoi parlerions-

nous toujours de nos sujets de douleur, et jamais de ce qui nous console? Non, n'invectivons pas toujours contre les scandales, rendons justice quelquefois à la piété des vrais chrétiens ; les exemples de ferveur qu'ils y donnent peuvent servir et peut-être plus efficacement même que nos reproches, à faire enfin rougir l'impiété.

Oui, Messieurs, vous y verrez (et je vous en atteste vous-mêmes, combien de fois déjà n'y avez-vous pas vu?) des monarques, des princes qui n'y viennent dans toute la pompe de leur majesté que pour y rendre au Roi des rois des hommages plus solennels en s'anéantissant devant lui. Vous y avez vu, vous y verrez encore des grands confondus avec le peuple ne se distinguer que par leur ferveur. Vous y avez vu, vous y verrez de vrais chrétiens de tout état et de tout rang qui, dans le recueillement et le silence, y répandent secrètement des larmes de pénitence et d'amour dans le sein de leur Dieu. Quel avantage pour vous, mes frères, de pouvoir unir votre hommage à des hommages si dignes de Dieu!

Mais surtout encore, que ce lieu doit être cher à tout vrai chrétien! Toutes les vertus chrétiennes qui sont proscrites dans le commerce du monde sont ici révérées par les mondains mêmes. Que j'ai de plaisir à les voir humiliées et prosternées aux pieds des autels, ces idoles de vanité! La pauvreté, titre d'opprobre dans le monde, est ici l'objet de nos respects; tout y retentit d'anathèmes foudroyés contre l'orgueil et contre le luxe, tandis que toutes les bouches s'y consacrent à louer la simple humilité.

En dépit du monde même, c'est donc ici que fleurit la religion, c'est ici que le monde même lui fait hommage et se condamne. O mon Dieu, m'écrierai-je à présent avec le Prophète, Dieu des vertus, que vos tabernacles sont charmants! (*Psal.* LXXXIII.) Mon cœur ne goûte de joie qu'autant que je puis venir repaître mes yeux de ce magnifique spectacle. Qu'heureux seraient ceux qui pourraient n'en sortir jamais! Qu'attendez-vous donc, chrétiens, que supputez-vous, dit saint Jean Chrysostome? Vous comptez les jours, vous attendez les fêtes pour y venir adorer le Seigneur; mais qu'est-ce donc que la solennité ou présente ou future peut ajouter à votre hommage? Ne devez-vous honorer votre Dieu que dans les jours de fête? Et s'il faut d'ailleurs, poursuit saint Jean Chrysostome, des solennités pour vous déterminer, ah! Messieurs, la solennité ne finit jamais dans vos temples. Jésus-Christ y réside, sa sainte doctrine s'y prêche; la bénédiction est toujours prête à s'y répandre; vous y trouverez toujours du moins quelques-uns de vos frères auxquels vous pourrez vous unir pour prier; Dieu y converse familièrement avec les hommes : quelle solennité plus grande peut-il donc y avoir? *Quod majus quæris festi argumentum?* Mais surtout, ce qui doit vous suffire, la source des grâces y est toujours ouverte. Car si c'est ici qu'on honore Dieu, c'est ici qu'il prodigue ses bienfaits.

Considérez, en effet, de toutes parts, vous ne verrez dans nos temples que monuments des anciennes miséricordes de notre Dieu sur nous, que gages de sa miséricorde pour le présent et pour l'avenir, que canaux de ses grâces.

D'abord, en entrant, quel objet se présente à vos yeux? Le lieu où une Providence attentive vous amena sitôt que vous vîtes le jour, pour y recevoir le précieux caractère d'enfant de Dieu. Vous lasserez-vous jamais de le revoir, ce bain sacré, où vous eûtes le bonheur d'être ensevelis avec Jésus-Christ, et de renaître à une vie nouvelle? On revoit toujours avec plaisir les lieux qu'on fréquenta dans sa première enfance; surtout la vue des lieux, où l'on reçut quelque insigne faveur, en rappelle si agréablement le souvenir. Quelle douce joie par conséquent, mes frères, pour peu que vous soyez chrétiens, de pouvoir vous dire à vous-mêmes : Ici j'acquis le premier droit que j'ai sur un héritage éternel; ici je fus admis à la société des saints; j'étais né esclave, enfant de colère, ici je fus reçu en grâce et je recouvrai l'adoption.

Avancez cependant, et souffrez que je vous conduise comme par la main dans ce lieu sacré. Là, l'Eglise commença de vous nourrir de son lait spirituel, vous y apprîtes les premiers éléments de la religion que vous professez. Souvenez-vous, je vous prie, de ce bel âge où l'on vous fit approcher pour la première fois de cette table sainte; auriez-vous oublié les délices ineffables que Jésus-Christ vous y fit goûter à son festin? A l'ombre de ce sanctuaire se conservera si longtemps votre innocence; c'est là qu'après l'avoir perdue, vous eûtes encore le bonheur de la recouvrer. Au pied de ces autels coulèrent vos larmes de pénitence, au pied de ces autels se calmèrent vos remords. Voyez ces tribunaux; combien de fois y entendîtes-vous prononcer sur vous des arrêts d'absolution. Combien de fois sentîtes-vous la paix, l'aimable paix qu'on vous y donne, succéder en effet, au trouble que les passions avaient excité dans votre cœur.

Et si tout cela ne peut convenir dans la rigoureuse exactitude qu'à ces temples où préside le pasteur que l'Eglise a chargé spécialement du salut de vos âmes; oui, j'y consens, concluez-en, Messieurs, que c'est à ceux-là particulièrement que le Seigneur a attaché ses grâces; et puisque c'est de plus, dans ceux-là que l'Eglise vous invite à vous rassembler comme dans le bercail qu'elle vous ouvre, sous le pasteur qu'elle vous donne, puisque c'est en effet, dans ceux-là qu'elle a toujours prétendu que vous viendriez en enfants dociles écouter sa voix, vous ranger sous sa discipline et la reconnaître pour votre mère. Oui, j'y consens, concluez-en, Messieurs, que ce sont particulièrement ceux-là que vous devez fréquenter. Mais avançons.

Elevez à présent les yeux. Que vous dit

cette croix gravée de tous côtés sur tous les murs? Instrument autrefois, signe et garant aujourd'hui de votre affranchissement spirituel en Jésus-Christ, que vos cœurs seraient insensibles, si cet objet ne les pénétrait de la reconnaissance la plus vive, s'il ne les animait de la confiance la plus tendre! Que verrez-vous ensuite de toutes parts? Des autels où nous révérons des saints qui tous ont été autrefois ce que vous êtes, et qui vous offrent à présent leur intercession auprès de Dieu pour vous faire devenir ce qu'ils sont.

Combien de ces autels ornés des superbes dons que la reconnaissance de vos pères y a consacrés en mémoire des faveurs qu'ils y ont reçues! Au milieu de tant de consolants objets qu'on peut sans cesse représenter à Dieu, qu'on doit être hardi à demander, avec quelle confiance doit-on le faire! surtout si ces monuments des anciennes miséricordes de notre Dieu nous sont autant de gages de la continuation de ses miséricordes.

Ils le sont en effet. Car notre Dieu ne s'épuise jamais en donnant; il ne nous fait une première faveur que pour nous avertir qu'il est prêt à nous en faire une infinité d'autres, et le plus sûr moyen de l'engager à nous les faire, dit saint Jean Chrysostome, c'est toujours de le remercier de la première. Or, l'action de grâces est-elle nulle part plus convenable, nulle part est-elle plus agréable au bienfaiteur, qu'à l'endroit même qu'il a signalé par ses bienfaits? Tous les autres lieux de l'univers sont pleins des signes de la justice et de la colère, autant que de la miséricorde de notre Dieu; je n'y puis que craindre, j'y frémis même en espérant. Mais ici, c'est un asile sûr : dès que j'y suis, rien ne m'y trouble; c'est ici qu'il faut que je sois pour dire hardiment :

Non, Seigneur, vous ne m'avez point incorporé à votre Eglise de la terre, pour ne pas m'incorporer un jour à cette véritable Eglise, cette Eglise parfaite qui triomphe et règne dans les cieux. Non, vous ne m'auriez pas fait la grâce de renaître pour devenir membre de votre corps, si vous eussiez voulu m'en séparer à jamais. J'en atteste ces fonts sacrés, ces tribunaux où s'exerce votre jugement de miséricorde, cette table sainte, cette croix que j'ai sous les yeux! achevez donc votre ouvrage, Seigneur; tout ce que vous avez déjà fait pour moi, vous engage, et même vous oblige en quelque sorte à me sauver.

Mais, Messieurs, si vous craignez que cette prière même ne soit trop peu fervente, et par là trop peu efficace dans votre bouche; voici le supplément à ce qui vous manque de ferveur. Mais vous ne le trouverez que dans nos temples; concluez-en donc avec moi que c'est dans nos temples qu'il faut venir prier.

C'est la pensée de saint Jean Chrysostome. Voyez-vous, dit-il, les prêtres et les diacres à l'autel? Ce n'est que pour vous qu'ils y sont : *Propter te sedet presbyter, propter te stat diaconus;* ils ne président à nos assemblées, qu'afin que leurs prières plus ferventes suppléent à la tiédeur des vôtres : *Ideo præsunt;* afin que vos vœux soutenus par les leurs montent jusqu'au trône de notre Dieu : *Ideo præsunt, ut multitudinis preces infirmiores his validioribus conjunctæ in cœlum ascendant.*

Vous défierez-vous cependant encore de la ferveur de leurs prières? Ah! Messieurs, quand vous le pourriez partout ailleurs, vous ne le pouvez certainement dans ce lieu. Dès qu'ils y entrent, c'est au nom de Jésus-Christ, au nom de l'Eglise qu'ils y entrent; les prières qu'ils font ne doivent plus être censées les leurs; ce sont celles de l'Eglise qui les députe, celles de Jésus-Christ qu'ils représentent. Eh! quelles prières seront écoutées si celles-là ne le sont point?

Mais enfin, qu'est-il besoin de gages de la miséricorde de notre Dieu, quand lui-même il vous place à la source des grâces? Venez donc, puisez vous-mêmes : cette source abondante coule de toutes parts par mille canaux divers. Combien même y étant entrés dans une intention toute contraire, ont été subitement inondés du torrent de grâces qu'ils ne pensaient pas à y venir chercher? La voix des ministres qui sans cesse et presque à toute heure y retentit, n'est pas toujours une cymbale résonnante qui ne fasse qu'un vain bruit; le sang de Jésus-Christ qui y coule sans cesse, n'y coule pas toujours en vain.

Mais sans raisonner davantage, je veux m'en rapporter à vous-mêmes. Oui, mes frères, votre propre témoignage va vous convaincre que vous-mêmes vous regardez nos temples comme la source la plus certaine de toutes les grâces que vous attendez du Seigneur.

L'éloquent saint Jean Chrysostome émettait dans un beau jour cette pensée, à l'occasion des différents malheurs qui arrivèrent à Antioche. *Nos églises étaient vides ces jours derniers*, disait ce Père, *et l'affluence est si grande aujourd'hui, que cette basilique, toute vaste qu'elle est, ne peut contenir la moindre partie de la multitude qui y accourt. Pourquoi ce changement, mes frères? Ah! c'est que la verge du Seigneur s'est fait sentir. Vous craignez pour vos campagnes, pour vos maisons, pour votre vie; il faut apaiser le Seigneur irrité; vous accourez pour cela dans ses temples. La vieillesse ni l'infirmité n'arrêtent personne; il n'est plus d'affaires qui servent de prétexte; la mollesse ne retient plus aucun d'entre vous. Vous faites donc preuve vous-mêmes que nos temples sont la source de toutes sortes de grâces; et si vous étiez aussi soigneux, aussi timides sur les dangers de votre âme que sur ceux de votre corps, nous n'aurions pas besoin de vous tenir aujourd'hui ce langage.*

Etant archevêque de Constantinople ensuite, le saint docteur traitait encore ce même sujet d'une manière plus forte, ce me semble, et plus énergique. La circonstance est remarquable : c'était à l'occasion de la

disgrâce d'un fameux courtisan, qui avait abusé longtemps de son crédit pour anéantir tous les priviléges que les césars avaient accordés aux églises. Disgrâcié lui-même et ensuite proscrit, il ne trouva d'autre asile que cet autel qu'il avait voulu dépouiller du droit d'asile. Aurai-je beaucoup à changer dans le discours que lui adressait le saint pasteur, pour vous l'appliquer à vous-mêmes?

Autrefois, lui disait-il, *lorsque la prospérité vous enivrait, au milieu du cercle de vos flatteurs;* du moins vous dirai-je, à vous, mes frères, dans la distraction continuelle de vos affaires, tant que le monde vous flatte par l'espérance de ses faveurs, nous vous disons en vain que rien n'est plus fragile que tous ces bras de chair, dont vous cherchez à étayer votre faiblesse. *Mais*, dit saint Jean Chrysostome, *qu'un vent impétueux dépouille cet arbre superbe de toutes ses feuilles, brise toutes ses branches, l'ébranle jusque dans ses racines, et le renverse; c'est-à-dire qu'un fléau public ou quelque disgrâce particulière ruine tout à coup votre fortune; qu'une maladie subite vienne vous avertir de la vanité de notre vie; c'est alors que nous vous voyons empressés à assiéger, ou, si vous ne le pouvez vous-mêmes, à faire assiéger nos autels en votre nom. Les cercles du monde vous ont abandonnés, les plaisirs du théâtre ne sont plus pour vous; c'est alors que vous reconnaissez malgré vous qu'il n'y a de véritable asile, d'asile assuré que nos églises.*

Mais arrêtons-nous au moment de votre mort, moment certainement inévitable; s'il vous reste alors quelque consolation, quelque ressource, où les trouverez-vous? Ne sera-ce pas dans les prières qu'on fera pour vous au pied de ces autels? Ne sera-ce pas surtout dans le viatique céleste que vous fournira ce tabernacle, dans l'onction sainte que ce temple renferme et conserve pour vous? Oh! le beau triomphe pour ces autels, conclut saint Jean Chrysostome, *de vous voir enfin abattus sous la foudre vengeresse du Seigneur, pour avoir négligé trop longtemps d'y venir conjurer la tempête! Mais n'éprouverez-vous point alors ce que nous n'éprouvons que trop ordinairement dans les disgrâces dont le Seigneur nous afflige? La piété de la plupart des chrétiens semble se ranimer alors; mais le Seigneur est sourd à nos prières. Les douces influences de sa miséricorde n'ont pu nous attacher à ses autels; les coups de sa justice nous y ramènent. Mais la miséricorde irritée trop longtemps par notre ingratitude et la résistance opiniâtre à tant de grâces, laisse agir la justice qui nous punit.*

Non, mes frères, non, ne désespérons point cependant de le fléchir; ne quittons point, s'il est possible, le pied de ces autels que nous ne soyons exaucés; mais aussi prenons-y des résolutions sincères pour l'avenir. Nos temples sont la porte du ciel, puisque c'est là qu'on honore Dieu et qu'on reçoit ses grâces; fréquentons-les avec assiduité. Mais de plus et surtout, fréquentons les comme il convient de fréquenter la maison du Seigneur; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Faut-il donc croire que le Dieu du ciel daigne descendre sur la terre et habiter parmi les hommes? *Ergone putandum est quod vere Deus habitet super terram?* (III *Reg.*, VIII.) Ainsi s'écriait Salomon, transporté d'étonnement et de joie à la vue des signes sensibles que le Seigneur avait donnés de sa présence dans le nouveau temple qu'il venait de lui consacrer. Pour nous, Messieurs, nous avons des signes encore plus certains de la présence de Dieu dans les nôtres. La gloire du Seigneur ne s'y manifeste pas seulement en figure par une épaisse nue; nous savons que notre Dieu y habite réellement, aussi réellement qu'il habite dans les cieux; car nous savons que l'humanité adorable du Verbe incarné pour nous y réside; la divinité par conséquent, car la divinité en est inséparable; par conséquent l'auguste Trinité tout entière, car le Père et le Saint-Esprit sont dans le Fils, de même que le Fils est dans le Saint-Esprit et dans le Père. Nous croyons donc, ainsi que le roi d'Israël, et même dans un sens plus propre et plus exact encore, que ces temples sont votre maison, Seigneur : *Habitaculum tuum* (III *Reg.*, VIII), le trône éternel de votre gloire : *Solium in sempiternum.*

Ce sont là, Messieurs, des premiers principes de notre foi, qu'il n'est besoin de développer que pour les appliquer à notre conduite. Nos temples sont la maison de Dieu : je veux en conclure la manière dont nous devons y venir et nous y comporter; il ne s'agit pour cela que d'expliquer comment et dans quel sens notre Dieu y réside.

Nos temples sont la maison de Dieu. 1° Il y est comme un père dans sa famille; j'en conclus l'esprit d'union et de charité dans lequel nous devons tous nous y rassembler comme frères. 2° Il y est comme un monarque dans sa cour et sur son trône, j'en conclus la modestie respectueuse avec laquelle nous devons nous y comporter. 3° Il y est comme un juge sur son tribunal; j'en conclus enfin que c'est de la manière dont nous y venons et dont nous nous y comportons devant lui, que dépend presque toujours notre sort. Reprenons, je vous prie.

Que fait un père dans sa famille, que notre Dieu ne le fasse ici avec infiniment plus de tendresse? Il y rassemble tous ses enfants, toujours prêt à les y recevoir, les plus prodigues mêmes; il se plaît à s'entretenir avec eux, il les instruit, il les console. Tantôt avec toute la compassion de la mère la plus tendre, il calme leurs frayeurs, essuie leurs larmes; tantôt avec toute la sagesse d'un bon père, il leur promet son héritage, leur prescrit les moyens de le mériter, ou les frappe d'une crainte salutaire pour les contenir dans le devoir.

Voyez cette multitude de serviteurs qu'il y entretient, ce sont tous les ministres de l'Evangile, ils n'y sont que pour vous; tan-

tôt comme des guides éclairés, pour veiller sur votre conduite et vous diriger, de peur que vous ne vous égariez dans la voie des commandements de votre Père; tantôt même comme des domestiques, pour aller vous chercher et vous ramener de vos égarements; tantôt comme des amis fidèles, pour vous rassurer, vous enhardir à vous aller jeter entre les bras de ce bon Père, et vous servir quelquefois d'intercesseurs et de médiateurs auprès de lui.

Que dirai-je de la manière dont il nous y nourrit? Ah! si c'était ici le lieu de vous entretenir de la somptuosité de son festin! Sa table est toujours prête; nous, qui sommes ses dispensateurs et ses économes, nous avons un ordre exprès de notre Maître de n'y refuser jamais aucun de ceux qui sont disposés à recevoir le pain céleste qu'il vous y donne; et si vous y participez si rarement, c'est vous seuls qui avez la témérité de vous en exclure, en résistant aux tendres invitations qu'il vous fait sans cesse de vous y préparer.

Voici donc la véritable maison du Père de famille; et j'en conclus, avec saint Jean Chrysostome, que c'est aussi la maison commune de tous les chrétiens : *Communis certe domus est.* Car enfin, des enfants ont-ils d'autre maison que celle de leur père? Ah! qu'il serait donc à souhaiter, ajoute ce saint docteur, que nous n'eussions tous point d'autre maison! Cela serait, si la charité primitive régnait encore parmi nous : *Si concordia vigeret inter nos, non aliam haberemus domum.* Et que cette pensée ne vous paraisse point une exagération, dit toujours saint Jean Chrysostome. En voulez-vous la preuve? vous la trouverez dans nos premières annales. Les fidèles, dit l'auteur sacré, n'avaient qu'une seule maison, une seule table; c'est qu'ils n'avaient tous qu'un seul cœur. Ah! que nous sommes éloignés à présent de la vertu de nos pères! Mais du moins quand nous nous assemblons, mes frères, imitons-les : *Saltem cum convenimus, faciamus.*

Rassemblés dans la maison de notre commun Père, nous sommes tous frères. Voulez-vous savoir, Messieurs, jusqu'où les saints docteurs poussaient la conséquence qui sort de ce principe? Qu'ils avaient bien une autre idée que nous de la religion! Saint Jean Chrysostome et saint Augustin n'en excluaient pas seulement, pour cette raison même, tous ceux qui troublent la paix de l'Eglise en rompant le nœud sacré de la foi ou de la charité chrétienne; ils vont plus loin.

Tous enfants d'un même Père, dans le sein d'une seule et même famille, il n'est donc plus rien qui nous distingue les uns des autres. Césars, grands, riches du monde, vous avez vos maisons, poursuit saint Jean Chrysostome en appliquant ici le texte de saint Paul, pour vous y faire rendre des honneurs et des respects. Dans la maison de notre Dieu, je ne reconnais d'autre noblesse que la qualité de son enfant : *Hæc apud nos est nobilitatis ratio.* Soyez esclaves, soyez libres, ou sujets, ou monarques, il n'importe; l'un n'a rien ici plus que l'autre : *Sive servus, sive liber; nihil plus, nihil minus habes.*

Quelle honte donc, mes frères! N'est-ce point l'opprobre de la religion? Je vois ici les uns nus, transis de froid, les autres tout brillants d'or et de pourpre; ceux-ci énervés par la mollesse, et ceux-là expirant de faim : sont-ce là les enfants d'un même père? Cependant, toutes les fois que je vous adresse la parole, je les traite de frères ainsi que vous; vous-mêmes, en me répondant, vous les traitez de frères : ils nomment Dieu leur Père ainsi que vous. Mais que pensez-vous que saint Jean Chrysostome en conclut? Que c'est à vous, riches, 1° par votre simplicité et votre modestie; 2° par la prodigalité de vos aumônes, si pour cela la prodigalité même est nécessaire, dès que vous entrez dans nos temples, à rapprocher en quelque sorte leur condition de la vôtre. Sans cela vous y venez en vain, vous demandez en vain; si vous méconnaissez vos frères, Dieu vous méconnaît pour ses enfants. Nos temples sont la maison de Dieu; puisqu'il y est comme un père dans sa famille: nous devons nous y rassembler comme frères. Mais il y est comme un monarque sur son trône; nous devons par conséquent y paraître comme des courtisans devant leur prince. Soutenez votre attention, je vous en supplie.

Oui, voici, mes frères, la maison du Seigneur, le palais du Tout-Puissant. Quoi donc! a-t-il besoin des édifices que les hommes peuvent lui construire? Au-dessus du firmament est son palais; le soleil et les étoiles forment son trône. Ah! vils mortels, que pensons-nous qu'il puisse lui en revenir de nos hommages et du culte que nous lui rendons? S'il les reçoit, c'est bonté pure, pure condescendance. Quand nous l'honorons, toute la gloire, tout l'avantage est pour nous et non pour lui-même.

Cependant, puisque sa bonté l'engage à se nommer notre monarque, à regarder la terre comme son héritage et son empire, il était naturel qu'il y eût des palais. Un prince, en effet, dans ses Etats, peut-il être sans cour? De là vient que celui à qui tout appartient veut bien nous savoir gré des dons que nous lui faisons pour lui dresser des autels et les orner; de là vient que celui qui est lui-même comme le centre de tout ce qui est, dans lequel toutes les créatures existent, veut bien resserrer, pour ainsi dire, sa majesté dans les temples que nous lui consacrons.

Il y descend réellement; et avec lui, dit saint Jean Chrysostome, le ciel entier me paraît y descendre. Je ne vous dirai pas d'apprendre des intelligences célestes la manière de vous y comporter; allez l'apprendre seulement, Messieurs, dans les palais de nos princes. Quel ordre règne partout, quelle modestie, quel silence! La présence même du monarque n'est point nécessaire; il suffit

de la seule idée qu'on est dans un lieu qui lui appartient pour contenir tout dans le respect. Quoi! serons-nous toujours obligés de nous plaindre, mes frères, que tous vos dédains, tous vos mépris, toutes vos insultes sont réservés pour notre Dieu? Lui seul, en vérité, vous semble-t-il donc propre à en recevoir?

Mais enfin, dites-moi : qu'est-ce qui vous frappe dans le palais d'un prince? Est-ce la magnificence qui le décore? Et les marques sensibles de la consécration spirituelle que ces murs ont reçue ne vous inspirent rien! Est-ce le trône du monarque? Et ce tabernacle où votre Dieu réside ne vous inspire rien? N'est-ce pas plutôt cette troupe de gardes armés qui, postés de toutes parts, semblent vous avertir de l'autorité souveraine qu'a sur vous celui qui y habite? Ah! Seigneur, puisque la foi de nos chrétiens est trop faible, frappez-les par la vue sensible de vos anges, qui, vous faisant cortége, armés de glaives de feu, n'attendent qu'un signal pour vous venger des impies qui viennent sous vos yeux braver votre puissance.

Mais non, Messieurs, l'empire que notre Dieu exerce dans ce lieu est un règne de patience et de miséricorde; il souffre tout, il paraît ne rien voir, être insensible à tout. Mais il n'y exerce que d'une manière plus terrible la qualité de juge. Je me hâte de passer à cette dernière pensée pour lui donner plus d'étendue. C'est ici, en effet, qu'il nous examine plus rigoureusement; c'est ici que nos irrévérences l'irritent plus vivement; c'est ici qu'il les punit plus sévèrement.

Croyez-vous donc, mes frères, dit encore saint Jean Chrysostome, que notre Dieu se contente de la beauté, de la splendeur extérieure des temples que vous lui consacrez? S'il s'en contentait, ah! j'avoue qu'aucun siècle ne l'eût honoré plus parfaitement que le nôtre. Vit-on jamais plus de magnificence dans les édifices, plus de richesse dans les décorations, plus de pompe et de majesté dans les cérémonies? Mais ce ne sont, si j'ose ainsi m'exprimer avec saint Jean Chrysostome, ce ne sont là que les symboles du christianisme; nous les avons plus beaux, plus splendides que jamais : *Symbola exstant*. Le véritable ornement que Dieu recherche dans ses temples, c'est la piété, c'est la vertu des chrétiens; et cet ornement de nos temples, où est-il aujourd'hui? *Ornamentum evanuit*.

Il trouve donc encore ici, comme autrefois, une multitude rassemblée autour de ses autels; il y voit ses autels plus parés qu'ils ne le furent jamais; il y entend un concert de voix qui se joignent avec plus d'ordre et d'harmonie que jamais pour chanter ses louanges; mais, encore une fois, ce ne sont là que des symboles : *Symbola exstant*. Au milieu de cet appareil éclatant de religion, ce sont des adorateurs qu'il cherche; ce sont les adorateurs qui font le véritable ornement de son temple, et cet ornement, où est-il aujourd'hui? *Ornamentum evanuit*.

Non pas des adorateurs de corps, nos temples en sont pleins. Corps prosternés, postures humiliées et suppliantes, regards fixés sur l'auguste tabernacle, bouches occupées à répondre aux concerts de louange et d'adoration qu'entonnent les ministres du Seigneur : si c'était là précisément ce qu'il faut pour contenter notre Dieu, j'avoue encore qu'il aurait lieu d'être content des hommages qu'on lui rend parmi nous : *Symbola exstant*.

Mais la situation de l'esprit est-elle conforme à la posture du corps? Les désirs du cœur s'accordent-ils avec les sons de la bouche? Charité, paix, union entre tous les fidèles, détachement de la terre, esprits déprévenus de tous les préjugés du monde, cœurs embrasés d'amour, voilà les vraies richesses, le véritable ornement de nos temples; et cet ornement, où est-il aujourd'hui? *Ornamentum evanuit*.

Nous chantons tous ensemble, toutes nos voix se mêlent, se confondent dans l'accord le plus harmonieux, poursuit saint Jean Chrysostome, et nos cœurs sont tous divisés. Le pontife qui préside à nos assemblées n'annonce que la paix; presque à chaque instant il nous répète : Que la paix, que le Seigneur Dieu de la paix soit avec vous, mes frères; et nos cœurs ne respirent que schisme et discorde. Tout retentit de la gloire de l'Eternel, le signal se donne, et aussitôt nous nous prosternons tous pour l'adorer; et nos esprits cependant ne sont occupés que de la terre. Nous demandons la bénédiction du Père céleste, nous fléchissons le genou pour la recevoir; ses ministres, qui la tiennent pour ainsi dire entre leurs mains, ne cessent de la prodiguer en quelque sorte, et nos cœurs ne sont attachés qu'aux biens terrestres, ne soupirent qu'après les biens terrestres. Eh! quelle scène est-ce donc là, mes frères? *Ludentium hæc sunt*. Mais jeu funeste, dont le contraste frappant nous trahit, nous condamne, et rend inexcusables au tribunal de notre Juge, et notre conduite par notre foi, et les dispositions de nos cœurs par notre conduite.

Osez cependant pénétrer plus avant, fils de l'homme, disait le Seigneur à son prophète. Non, non, mon Dieu, permettez plutôt à vos ministres de fermer les yeux pour ne point voir le scandale introduit jusque dans votre sanctuaire, et tâchons seulement, mes frères, de nous pénétrer d'une crainte salutaire par cette pensée : qu'il n'est point de lieu où nos irrévérences irritent plus vivement notre Dieu.

N'en cherchons point d'autre preuve que ce que vous avez ouï jusqu'à présent dans ce discours. 1° Nos temples, ai-je dit dans la première partie, sont destinés par leur institution même à honorer Dieu. Mille cérémonies les plus augustes et les plus saintes les ont sanctifiés pour les consacrer à cet usage; la piété des fidèles qui les fréquen-

tent, tout ce qui s'y fait au nom de l'Eglise se rapporte uniquement à cette fin. Ils sont donc le centre et le siége même de la religion; y manquer de respect, c'est donc le mépris le plus formel de la religion, c'est donc une insulte marquée à la majesté de Dieu.

J'ai ajouté 2° c'est ici que le Seigneur nous offre, nous prodigue toutes ses faveurs; de quelque côté que nous jetions les yeux, nous n'y trouvons que monuments de ses anciennes miséricordes, que gages de la continuation de ses miséricordes, que canaux de ses grâces. C'est donc la source même des bienfaits de notre Dieu; y manquer de respect, c'est donc un mépris le plus formel des biens que notre Dieu nous offre, c'est donc une insulte marquée à la miséricorde de notre Dieu.

De ces deux vérités, que je viens de vous rappeler, je concluais dans la première partie de ce discours l'assiduité avec laquelle nous devons fréquenter nos temples. Non, vous dirai-je à présent, mes frères, non, n'y venez pas. Quoi! la terre n'est point assez vaste, disait le Seigneur par la bouche de son prophète? n'offre-t-elle pas un assez grand théâtre pour signaler votre impiété? *Nunquid leve est hoc?* (*Ezech.*, VIII.) N'est-ce pas assez de vos maisons, pour enfanter et pour exécuter vos projets d'injustice? Vous avez dressé des théâtres, eh! contentez-vous du moins d'y aller étaler votre luxe immodeste, et tendre des piéges à l'innocente pudeur. Vous avez établi des assemblées, contentez-vous d'y déchirer la réputation de votre prochain, et d'y tourner en ridicule les maximes de la religion. Renfermez du moins vos crimes dans ces asiles de prostitution que vous leur avez élevés: *Nunquid, nunquid leve est hoc?* Quelle fureur! après avoir ainsi souillé de vos crimes toute la face de l'univers; n'est-ce encore rien, si vous ne venez insulter notre Dieu jusque dans son palais, jusqu'aux pieds de son trône? *Replentes terram iniquitate, nunquid leve est hoc?* Non, mon Dieu, ce n'est rien, et le crime ne sera satisfait entièrement que quand il aura fait paraître plus d'audace en votre présence que dans les lieux mêmes qui lui sont le plus publiquement voués. Aussi ce n'est plus le trône d'un Dieu de miséricorde, c'est le tribunal du Dieu des vengeances, et de ce propitiatoire il ne sortira que des foudres.

Plût à Dieu, Messieurs, que ces foudres en sortissent avec éclat, pour faire de tous les profanateurs autant d'exemples de terreur à l'univers! Plût à Dieu que le téméraire Oza fût encore frappé de mort au pied de l'arche nouvelle! Plût à Dieu que le feu sortant encore du sanctuaire dévorât quiconque ose y apporter un hommage proscrit! Plût à Dieu que le Seigneur permît encore à ses anges de punir visiblement tant de coupables Héliodores!

Mais non, Messieurs, de pareilles peines seraient trop légères pour la grandeur de l'outrage que reçoit ici notre Dieu. Le temple de Salomon ne fut que la figure de nos temples; par conséquent les peines dont Dieu punit les profanateurs du temple de Salomon, ne devraient être regardées que comme la figure de celles qu'il réserve à ceux qui profanent les nôtres.

Hélas! Seigneur, de quel fléau sommes-nous donc menacés? Je disais encore, mes frères, en concluant la première partie de ce discours, qu'un jour viendra où ces temples seront vos asiles et votre ressource. Il n'est point d'année où les alarmes, que le Seigneur nous donne en faisant gronder sa foudre sur nos têtes, ne justifient cette réflexion; il n'est presque aucun de nous qui ne puisse en être la preuve dans certaines circonstances de sa vie. En faisant cette remarque, je tremblais pour ceux qui y viennent si rarement; que dirai-je donc maintenant à ceux qui les profanent? C'est le Seigneur encore lui-même qui leur parle par son prophète.

Vous avez couvert ma maison d'ignominie, disait-il à Israël, par vos irrévérences et vos scandales: *Cogitasti confusionem domui meæ* (*Habacuc*, II); mais j'entends déjà les pierres de cet édifice qui crient contre vous et sollicitent ma vengeance: *Lapis de pariete clamabit.* (*Ibid.*)

Vous y viendrez donc inutilement alors. Eh! que vous servira, pour attendrir le Seigneur, de lui présenter les signes de ses anciennes miséricordes qui s'y conservent, les gages précieux qu'il nous y donne de son amour? Hélas! mes frères, ces objets si propres à fléchir notre Dieu, opposés aux traces encore récentes des crimes que vous y commettez tous les jours, ne feront que mieux éclater votre ingratitude et provoquer plus vivement le Dieu jaloux à la colère: *Lapis de pariete clamabit.*

C'est ce que saint Jean Chrysostome faisait remarquer à son peuple en l'instruisant par l'exemple des Juifs. Ne vous abusez pas, disait-il, comme ce peuple infidèle s'abusait, en se rassurant toujours sur ce qu'il possédait le vrai temple du Seigneur. Voulez-vous voir à quoi servent les temples à ceux qui les profanent? Allez, allez le voir à Silo, disait le Seigneur, ce lieu que j'avais choisi pour y habiter dans mon tabernacle: *Ite, ite ad locum meum in Silo* (*Jerem.*, VII); et voyez ce que j'y ai fait à cause des prévarications de mon peuple d'Israël: *Et videte quæ fecerim ei.* (*Ibid.*) J'en ferai de même à Sion, continue le Seigneur: *Et faciam domui huic....* (*Ibid.*) La menace ne s'est-elle pas accomplie? reprend saint Jean Chrysostome. Allez, allez le voir dans la Judée, et retrouvez, si vous pouvez, la place du temple de Sion sur la montagne de Sion même: *Et videte quæ fecerim.*

Hélas! mes chers frères, continuait saint Jean Chrysostome, je tremble qu'il n'en arrive autant à cette basilique où je vous parle. Mille fois plus sainte que le temple de Sion, est-elle plus respectée? *Et faciam domui huic.* Et les frayeurs de ce saint patriarche ont-elles été vaines? Allez vous-mêmes maintenant, allez voir à Constantinople. Qu'est

devenu l'endroit où parlait alors le divin Chrysostome? *Et videte quæ fecerim.*

Pardonnez, Messieurs, je vous supplie, à la douleur dont me saisit et me pénètre le souvenir de ces tristes objets. Seigneur, en feriez-vous autant à ce temple où nous sommes rassemblés aujourd'hui? Car enfin, Messieurs, pourquoi le Seigneur nous ménagerait-il davantage? Ce qui faisait trembler saint Chrysostome pour sa basilique de Constantinople, ne doit-il pas encore aujourd'hui nous faire trembler pour les nôtres? Il tremblait sur ce qu'on y venait, disait-il, comme on va au théâtre; y vient-on bien différemment aujourd'hui? Il tremblait sur ce qu'on s'y comportait avec moins de décence que l'on ne se comporte dans les palais des grands; s'y comporte-t-on bien plus décemment aujourd'hui? Il tremblait sur ce que les ministres du Seigneur, et lui-même y étaient souvent troublés ou distraits dans l'exercice même du ministère par l'audace et la dissipation des assistants; y est-on plus recueilli, plus modeste aujourd'hui? *Et faciam domui huic?* Quelle parole, mes frères! Cependant n'avons-nous pas encore sous les yeux de quoi justifier cette prédiction funeste? Y a-t-il longtemps que nos pères ont vu l'erreur secondée par la discorde, le fer d'une main, le feu de l'autre, se signaler par les ravages de nos plus augustes basiliques? les ruines en fument encore; et tout le zèle de nos princes et de nos pasteurs n'a pu les relever encore entièrement : *Et videte quæ fecerim.* C'est ainsi, en effet, que Dieu punit le plus ordinairement la profanation de ses temples. Lassé d'y être offensé, il les abandonne, et que devient alors le peuple malheureux, sur qui s'exerce ce jugement de justice?

Ai-je donc eu tort de dire que notre sort dépend de la manière dont nous venons dans nos temples et dont nous nous y comportons? Prévenons, mes frères, le fléau qui nous menace. Ce n'est pas précisément en bâtissant des temples au Seigneur, en les ornant avec magnificence, que nous le fixerons au milieu de nous. C'est d'abord en les fréquentant : ils sont la porte du ciel; un chrétien, qui ne doit soupirer qu'après le ciel, ne devrait donc s'en éloigner jamais, pour y honorer Dieu, pour y recevoir ses grâces. C'est en second lieu et surtout en les fréquentant comme il convient de fréquenter la maison du Seigneur : en esprit de paix et d'union, puisque nous y sommes tous frères; avec modestie et respect, puisque nous y sommes dans le palais de notre Maître; avec crainte et tremblement, puisque c'est là qu'un Juge sévère nous examine pour décider de notre destinée sur la manière dont nous nous y comportons.

Oui, c'est alors, dit le Seigneur, que j'habiterai au milieu de vous : *Habitabo vobiscum* (*Jerem.*, VII); et la miséricorde que j'y exercerai sur vous n'aura d'autres bornes que l'étendue des temps et de l'éternité : *A sæculo et usque in sæculum.* (*Ibid.*) Ainsi soit-il.

SERMON XXI

Pour le mardi de la quatrième semaine de Carême

SUR LES TALENTS.

Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me. (*Joan.*, VII.)

Ma doctrine n'est point de moi, mais de celui qui m'a envoyé.

C'est Jésus-Christ qui est obligé de justifier sa doctrine, de se justifier lui-même; quelle honte pour l'humanité! Mais en butte à la calomnie, quelque aveugle, quelque opiniâtre qu'elle soit, cet adorable Sauveur n'en paraît que plus ardent à instruire ceux mêmes qui le persécutent! Quel exemple pour ceux qui sont comme lui les victimes de l'envie!

Dans tous les états du monde, aujourd'hui comme autrefois, combien ne trouve-t-on pas de pharisiens qui, pour conserver l'ascendant qu'ils ont usurpé, sont toujours prêts à s'armer contre toute espèce de mérite qui pourrait les supplanter ou les couvrir!

D'autre part, que d'avides publicains et de saducéens voluptueux qui, ne sachant, les uns que s'enrichir, les autres que dépenser, ne s'intéressent à tout le reste qu'autant qu'il les amuse. Ce ne fut presque que parmi le peuple, selon la remarque de l'Evangile même, que Jésus-Christ trouva de la docilité : *De turba multi crediderunt in eum.* Quel sujet d'humiliation pour les grands, les riches et les savants de la terre!

Mais est-il aussi beaucoup de cœurs assez généreux, de génies assez nobles, pour s'élever, à l'exemple de notre divin Maître, au-dessus de la fureur des uns et de l'indifférence des autres, pour accomplir la volonté du Père céleste, et travailler à procurer sa gloire, quel que doive être pour eux-mêmes le succès? Ah! quelle matière de réflexion pour ceux à qui le Père de famille a confié son talent!

Ne croyez pas, Messieurs, que je n'aie en vue dans tout ceci que le ministère évangélique : une idée plus générale me saisit et m'occupe; je me propose un dessein plus étendu. C'est pour le bien commun de la société, que j'entreprends de parler dans ce discours. Pourquoi le christianisme ne s'intéresserait-il pas à tant de talents qui s'y perdent tous les jours, soit par l'indolence ou le découragement de ceux-ci, soit par l'envie ou l'indifférence de ceux-là? Il le doit d'autant plus, ce me semble, qu'il peut y remédier plus efficacement. La raison ne fournit que des motifs trop faibles; c'est dans le fond même de la religion qu'il en faut chercher.

Tous les talents, quels qu'ils soient, sont des dons de Dieu, comme dit saint Paul; ce sont des espèces de grâces qui, dans l'intention de leur auteur, sont moins pour l'avantage de ceux qui les reçoivent, que pour l'utilité commune et générale : d'où je crois, Messieurs, pouvoir conclure que nous ne

sommes pas moins obligés envers Dieu pour les talents des autres que pour les nôtres propres; et c'est sur ce principe que je vais établir et régler : 1° l'usage que nous devons faire de nos propres talents : ce sera le sujet de la première partie; 2° l'usage que nous devons faire des talents des autres : ce sera le sujet de la seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Nous avons tous des dons, c'est-à-dire des talents différents, disait saint Paul ; chacun a le sien, et il n'est personne qui en soit tout à fait dépourvu : *Unusquisque proprium donum habet.* (I *Cor.*, XVII.) Ils sont inégaux autant que différents, plus ou moins relevés, plus ou moins étendus : *Alius quidem sic, alius vero sic.* (*Ibid.*) Mais le vrai mérite consiste dans l'usage qu'on en fait; et l'usage est le même pour tous. Pour le régler, ne perdons point de vue l'idée d'un Dieu, auteur de tout ce que nous avons de bon, comme dit encore saint Paul, juge sévère, rémunérateur aussi bien que vengeur équitable. Nous en conclurons, Messieurs, qu'il faut nous attacher à connaître nos talents sans orgueil : nous les tenons de Dieu; à les cultiver sans négligence : nous en rendrons compte à Dieu; à les faire valoir sans intérêt : Dieu seul peut en être la récompense.

C'est donc à tous que je dis, d'abord, avec l'Apôtre, à tous également et sans exception, à tous, quels qu'ils soient : *Omnibus dico ;* non pas de s'aveugler sur leur propre mérite, pour n'avoir que des sentiments désavantageux de soi : fausse humilité qui ne conduit à rien qu'à la pusillanimité et à l'indolence, dit saint Basile. Saint Paul veut que l'on connaisse ce qu'on vaut, ce qu'on peut, afin de connaître ce qu'on doit; il veut qu'on s'apprécie soi-même : *Omnibus dico sapere* (*Rom.*, XII); mais il veut qu'on s'apprécie justement, sans trop s'élever, sans s'abaisser trop : *Sapere ad sobrietatem* (*Ibid.*), selon la me ure précise des grâces dont Dieu nous a fait part : *Sicut Deus divisit mensuram.* (*Ibid.*) L'orgueil, qui perd les talents, ne consiste pas moins à méconnaître ceux qu'on a qu'à se croire ceux que l'on n'a pas. Je vais m'expliquer; suivez-moi, je vous prie.

Vous vous rendez assez de justice, pour reconnaître que vous n'avez ni cette pénétration lumineuse, cette sagacité, cette précision d'esprit, qui forment dans l'Etat ou dans l'Eglise ces grands hommes qui en deviennent les oracles; ni cette force de raison, ce beau feu d'imagination, cette fécondité de génie qui, dans toute espèce d'éloquence, caractérisent proprement les grands maîtres; ni la sagesse de conduite, l'étendue de lumières, la justesse de discernement nécessaires pour gouverner. Mais ce bon sens naturel que vous avez reçu en partage, assidûment travaillé par la réflexion et par l'étude, vous eût mis en état d'instruire les simples, de conseiller les faibles, et de quelque façon que ce fût, de remplir une place dans la société : place, à la vérité, subalterne; l'amour-propre en rougit.

Surtout si l'on est d'une naissance ou dans une fortune qui semblent destinées par elles-mêmes aux grands emplois. Tel qui est en état d'acheter tout, qui ne voit aucun poste au-dessus de son opulence, se concentrera-t-il dans la profession peut-être obscure, pour laquelle semblait l'avoir formé la nature? Issu d'un sang de héros qui sauva cent fois la patrie à la tête ou des conseils ou des armées, aura-t-on la force et la sagesse de se refuser à des honneurs avec lesquels on est né, pour ainsi dire, ou qui s'offrent d'eux-mêmes? Ceux-ci ne veulent point déchoir, ceux-là veulent s'élever.

On se plaint communément, Messieurs, qu'il n'est presque plus aucune famille qui ne veuille donner un juge à la société, et surtout un ministre aux saints autels. L'ambition pourrait être louable, si le talent des sujets était consulté. J'avoue cependant que les circonstances assez souvent en décident : oui, les circonstances de la naissance même. Car, quoique l'esprit et le cœur des pères ne passent pas toujours à leurs enfants, il faut convenir qu'il est des talents, comme il est des devoirs, en quelque sorte, héréditaires. Le Seigneur n'attribuait-il pas à certaines familles le privilége de délivrer son peuple? Vous qui n'êtes pas de ce sang précieux, indiscret Azarie, vous échouerez en aspirant à cet honneur. Circonstances surtout du tempérament, de l'humeur, de l'inclination; car, dans ces maisons mêmes privilégiées, il est des Judas, il est des Simons. Heureux l'état où se trouvent des pères aussi sages que Matathias, qui, après avoir discerné de bonne heure le caractère propre de leurs enfants, destinent les Simons au conseil : *Vir consilii est, ipsum audite* (I *Mach.*, II); et les Judas au commandement des armées : *Fortis viribus a juventute sua, ipse aget bellum!* (*Ibid.*) En un mot, et sans raisonner davantage, ce à quoi la nature vous porte d'abord et vous entraîne comme nécessairement par je ne sais quel instinct; ce à quoi vos premiers efforts tendent d'eux-mêmes, et sont approuvés par le succès : quoique ce soit, c'est votre talent; rendez-en grâces à l'Auteur de tout qui vous le donne. Le méconnaître, c'est ingratitude; se l'exagérer c'est injustice.

Une étincelle de mérite brille en vous dès l'âge le plus tendre. Elle vous flatte d'abord; elle vous séduit ensuite; à force de la considérer et de vous y complaire, elle vous éblouira. Quelques succès, dont vous êtes redevable peut-être au défaut de rivaux, peut-être à l'ignorance et à la brigue de vos admirateurs, vous font croire que vous pouvez enfin prétendre à tout, tout entreprendre. De là souvent quelle confusion dans toutes les parties de la société! Le meilleur subalterne devient un mauvais chef; tel a le ta-

lent d'obéir, qui n'a pas celui de commander ; à la cour, auprès des grands, on perd une réputation acquise même justement quelquefois à la ville et parmi le peuple. Hélas ! que d'ouvrages scandaleux, du moins équivoques, sont éclos d'imaginations échauffées par trop d'applaudissements indiscrets ! Vous jouiriez de la renommée la plus pure, si vous n'eussiez eu la manie de l'augmenter.

Mais un génie ardent, impétueux, de bonne heure enivré d'éloges, se trouve trop à l'étroit dans une seule carrière ; il veut toutes les parcourir tour à tour, et même toutes ensemble. Trop vif pour se donner le temps d'approfondir, trop vain pour ne pas croire approfondir d'un seul coup d'œil tout ce qu'il envisage, il se croit bientôt parfait en tout ; et par là même ne le devient en rien, pas même en ce qui faisait d'abord son talent propre. En avançant, il dégénère ; aussi cesse-t-il de mériter d'être admiré à mesure que lui-même il s'admire. Sainte religion, puissent du moins vos augustes profondeurs ne tenter jamais la folle curiosité de ces esprits superficiels qui veulent paraître tout savoir !

Saint Paul, au chapitre XII de sa première *Epître aux Corinthiens*, se plaignait de ces différents désordres. La société qui nous formons, disait-il, est comme un corps composé de diverses parties ; chaque membre a sa destination particulière. Quel ridicule orgueil serait-ce à la main de refuser son secours au reste du corps, quand il souffre ? Les pieds, obligés à soutenir toute la masse, sont-ils déshonorés par cet emploi ? Pourquoi vous faire donc un point d'honneur d'être l'œil qui éclaire ou la tête qui gouverne, vous dont tout le mérite doit être de supporter la fatigue et de servir en instrument docile ? Qu'importe après tout ce qu'on fasse pourvu qu'en effet on soit utile ? d'autant plus que les talents, même les plus relevés, les plus sublimes, n'ont pas davantage de quoi enorgueillir.

C'est encore la remarque de saint Paul. Tous les talents, ajoute-t-il, sont dépendants les uns des autres. Dans tous les états, en toute circonstance, c'est presque toujours à l'aide des inférieurs que les supérieurs brillent. Ainsi l'a voulu, selon l'Apôtre, une Providence sage, pour former la liaison et conserver l'harmonie entre les membres de la société. Tout talent est un don de sa libéralité purement gratuite ; êtes-vous bien plus estimable pour avoir reçu davantage ? Et qu'avez-vous même enfin, en comparaison de tant d'autres ? reprenait sur ce sujet Origène. Comparez votre science à celle de saint Paul, votre éloquence à celle du grand Chrysostome, votre sagesse à celle de Salomon, votre courage à celui de Judas Machabée : eh ! que deviendra toute votre gloire ? Mais que votre humilité ne soit, dit saint Hilaire, ni une lâche pusillanimité qui vous fasse méconnaître ce que vous valez, ce que vous êtes, ni une indolence timide qui vous le fasse négliger. Reconnaissez vos talents sans orgueil, cultivez-les sans négligence.

Vous en rendrez compte, en effet, à celui de qui vous les avez reçus. Lui-même ne se représente-t-il pas sous la figure tantôt d'un père de famille qui distribue son trésor à ses serviteurs, afin qu'ils le fassent travailler, et le multiplient par leur industrie ; tantôt d'un maître vigilant qui va visiter ses héritages et y chercher du fruit, qui ménage en quelque sorte son terrain, et fait arracher tout arbre qui n'est d'aucun rapport ? Ah ! Messieurs, que de figuiers stériles dans les jardins de notre Maître ! que de poids inutiles sur la terre ! *Ut quid etiam terram occupat?* (*Luc.*, XIII.)

Que font-ils, en effet, dans le monde, et pourquoi chargent-ils la terre, tous ces oiseux de profession, qui ne semblent exister qu'en végétant ? Ce grand, par exemple, n'existait-il que pour donner fastueusement en spectacle un beau nom, des titres illustres qu'il avilit et déshonore, pour dépenser, sans savoir ni en quoi ni comment, des revenus immenses, et rendre inutile à la société une troupe presque innombrable de fainéants orgueilleux qui vivent de son luxe ? *Ut quid terram occupat ?*

Et cette femme surtout qui, étrangère en quelque sorte dans sa propre maison, ne connaît d'affaire que le soin alternatif de se parer et de se faire voir, et partout se fait gloire d'une tranquillité d'inaction qui n'est de temps en temps interrompue que par le tumulte de ses plaisirs, ou par l'embarras de ses intrigues : *Ut quid terram occupat ?*

Hélas ! jusque dans le sanctuaire, que fait-il, cet homme, qui, sans vocation et sans caractère, ne s'y est intrus que pour en envahir le patrimoine, pour nourrir sa mollesse, entretenir son luxe du salaire qu'il enlève aux ouvriers laborieux ? *Ut quid etiam terram occupat ?*

Mais ce jeune homme enfin, qui donnait à la société de si belles espérances : une première culture fit d'abord éclore et briller en lui mille talents, mais comme des fleurs tendres encore qu'une froide haleine flétrit et fait tomber dans une matinée de printemps, son entrée dans le monde les a fait disparaître. Que fait-il donc à présent sur la terre, faible jouet d'un tourbillon de vains amusements qui l'entraînent et l'emportent ? La science des jeux, le goût des ajustements le beau ton des compagnies, l'esprit de société, l'art d'intéresser et de plaire, eh ! sont-ce là les fruits que le souverain Maître en attendait ?

Non, non, ce n'est pas la vaine apparence d'un bel ombrage que le maître de la vigne va chercher sur son figuier, c'est du fruit réel et solide : *Quærens fructum.* (*Ibid.*) S'il ne s'en trouve point, qu'il soit coupé, il charge injustement la terre : *Succide; ut quid terram occupat?*

C'est dans le même esprit que saint Paul ne juge pas digne de vivre celui qui ne travaille pas au bien public. Qui que nous soyons, le pain qui nous nourrit ne nous appartient qu'autant que nous le gagnons

par notre travail ; et saint Jean Chrysostome, aussi judicieux qu'éloquent interprète de saint Paul, n'en exempte pas même ceux que l'attrait de la contemplation a conduits dans le désert. La règle est générale et sans exception : chacun dans son état doit cultiver le talent qui lui est propre, pour l'avantage commun de la société, et en le travaillant, bien plus il le doit augmenter.

Jésus-Christ nous en avertit, dit le même saint docteur, dans la parabole des talents. Maître rigoureux, il exige dans la proportion la plus exacte le double de ce qu'il a donné. Si vous avez reçu cinq talents, il faut en représenter dix ; si votre lot ne fut que de deux, il se contentera de quatre. Mais remarquez, ajoute ce saint docteur, que cinq talents sont aussi difficiles à doubler que deux. Quelles que soient la vivacité de votre pénétration, l'étendue de votre génie, ou la force de votre tempérament, ce n'est donc pour vous le titre d'aucun relâchement dans le travail.

Or le rendez-vous, ce double exact et rigoureux, vous qui, à la faveur d'une facilité heureuse, vous contentez de remplir précisément avec honneur votre emploi ? Les hommes n'ont rien à vous reprocher, j'en conviens. Vous allez de pair avec tous vos rivaux ; quelle peine n'ont-ils pas même à vous atteindre ? Le temps si court pour tant d'autres ne vous manque jamais, vous en avez toujours à perdre, sans courir aucun risque de rester en arrière. La légèreté de votre esprit peut se satisfaire en se promenant sur mille objets frivoles ; et tous les amusements, tous les plaisirs peuvent tour à tour occuper votre cœur. Voilà précisément ce qui vous condamne. On ne demanderait rien de plus que ce que vous faites à celui qui n'aurait reçu que deux talents ; mais vous en avez cinq ; ne faire pas plus que celui qui n'en a que deux, c'est en vous prévarication punissable.

Prévarication punissable, bien plus, si tout à coup, au milieu de votre carrière, endormi, pour ainsi parler, par votre propre gloire et vos premiers succès, vous vous arrêtez pour jouir ; spectateur oisif désormais sur la scène du monde, on ne vous y verra plus que comme juge de vos anciens compétiteurs ; et ce sera beaucoup, si vous daignez conserver assez de modestie pour ne pas vous estimer autant au-dessus d'eux que la fortune vous a donné sur eux d'avantage.

Fatale oisiveté, ton charme est-il donc assez fort pour nous étourdir contre l'épouvantable arrêt de notre Maître ? *Tollite, tollite ab eo talentum* (*Matth.*, XXV.) ; qu'on lui ôte le talent qu'il n'a point fait profiter, et la menace s'exécute. Ou une mort subite et prématurée vous l'enlève, ou une maladie lente et douloureuse, même en vous le laissant, vous en ôte la jouissance, ou du moins les embarras, les soins, compagnons inséparables de la fortune, en corrompent pour vous tous les charmes : *Tollite ab eo talentum*. Mais le dernier dénouement surtout, quel sera-t-il ? *Ejicite*. Oui, qu'on le jette, ce serviteur paresseux et infidèle : *Inutilem servum ejicite*. (*Ibid.*) Le lieu de supplice est son partage. Dans les prisons ténébreuses du Père de famille, qu'il pleure éternellement la perte des talents qu'il a rendus inutiles : *Tollite talentum, et ejicite in tenebras*. (*Ibid.*)

Car ne croyez pas, mes frères, reprend saint Ambroise, que ce que vous possédez actuellement, quoi que ce soit, vous appartienne réellement à aucun titre. Ce que vous appelez récompense n'est autre chose qu'un nouveau talent qu'il faut pareillement faire valoir. Ici-bas, il n'est proprement point de récompense, le temps un jour en viendra. Mais à présent, en cultivant vos talents sans négligence, c'est sans intérêt qu'il faut les faire valoir.

La peste des talents, c'est l'intérêt. Il les rend méprisables par la flatterie à laquelle il les assujettit ; il les rend même nuisibles par les usages auxquels il les prostitue ; et de l'une et de l'autre manière également il les prive de leur vraie récompense.

Loin cependant, loin de nous ces philosophes prétendus, qui se font un devoir de ne descendre jamais à aucune complaisance ! Renfermés au dedans d'eux-mêmes, et satisfaits de leur orgueilleuse pauvreté, ils s'exhaussent, pour ainsi parler, sur leur propre mérite, d'où ils considèrent avec dédain tout le reste de l'univers. Vous les entendrez sans cesse déclamer avec fureur contre les richesses, et plaindre les grands avec une arrogante pitié. Grossiers et brusques par affectation de sincérité, ils deviendront vos tyrans, pour ne point être vos esclaves.

Excès haïssable, voici l'autre extrême qui rend méprisables les talents. Vous voulez vous avancer, faire fortune ; il faudra pour cela vous attacher au char d'un protecteur. Aussitôt votre mérite, quel qu'il soit, devient comme partie de son domaine, il lui appartient plus qu'à vous-même ; il ne doit plus servir désormais qu'à couvrir ses défauts, ou exagérer ses vertus, surtout à embellir sa cour, honorer son cortége, l'amuser et le désennuyer lui-même. Quelle honte ! Eh ! que fait-il là, cet homme dont tous les moments devraient être si précieux au public ? Hélas ! il a tout vendu, lui-même il s'est vendu à la fortune.

Plaise au ciel que du moins la passion qui le domine ne lui fasse pas employer ses talents aux plus pernicieux usages ! Il n'est que trop vrai que c'est ainsi que tous les arts, dans notre siècle, sont devenus criminels. Ainsi l'éloquence vénale se prostitue à protéger l'injustice ; le bel esprit se voue à l'irréligion, le burin et le ciseau vendent leurs plus beaux traits, le pinceau ses couleurs les plus vives à la volupté ; l'harmonie redouble ses charmes, non plus comme autrefois pour élever l'âme et pour former le sentiment, mais pour séduire et pervertir les cœurs.

Eh ! quel intérêt si considérable les anime

donc tous? Folle cupidité, qui ne sait aspirer à rien de grand! dit saint Bernard! Que vous êtes vains, enfants des hommes, que vos balances sont fausses! Ne pèserez-vous jamais, n'apprécierez-vous rien justement? L'ombre, le fantôme, l'apparence de bien l'emporteront-ils toujours sur le bien même, sur le bien réel et solide? *Mendaces filii hominum in stateris, ut decipiant ipsi de vanitate.* (*Psal.* LXI.)

Vous plaignez cet homme à qui le monde ne rend d'autre justice que de le reconnaître digne de tout. Endurci dès l'âge le plus tendre à tous les travaux de son état, il n'a jamais connu d'autre plaisir que celui de se sentir utile, ni d'autre voie de parvenir que celle de mériter. Respectueux envers les grands, sans en faire ses idoles, dans l'occasion, courtisan soumis avec autant de désintéressement que de noblesse, jamais il ne fit parler que la voix publique en sa faveur; elle parle en effet, mais en vain. Vous le plaignez? Ah! Messieurs, que son sort au contraire me semble beau! que je le trouve digne d'envie! Supposé qu'il puisse de plus rendre de soi le même témoignage que saint Paul : non-seulement de n'avoir choqué, blessé personne, mais de s'être étudié toujours à plaire à tous par une sage complaisance : *Omnibus per omnia placeo* (I *Cor.*, X); non-seulement de n'avoir en rien recherché son propre avantage : *Non quærens quod mihi utile est* (*Ibid.*); mais en se consacrant tout entier au prochain, de n'avoir eu jamais que son salut en vue : *Sed quod multis, ut salvi fiant.* (*Ibid.*) Oui, je le répète, l'état heureux! Car, comme dit saint Jean Chrysostome, plus le monde est injuste à notre égard, plus Dieu nous devient redevable : *Habemus debitorem Deum.*

Dieu notre redevable! *Debitorem Deum!* Ah! mes frères, quel débiteur que notre Dieu! Il ne juge pas comme le monde, par l'événement et le succès; c'est le travail et l'industrie qu'il couronne, ajoute saint Jean Chrysostome; deux talents doublés sont autant récompensés que cinq; n'en eussé-je qu'un, je puis aspirer à la même récompense, et la récompense est également pour tous la joie même du Seigneur. Joies du monde, postes éclatants, éminentes dignités de la terre, vous n'avez rien d'assez beau pour qu'un Dieu puisse vous donner comme récompense, dit encore saint Chrysostome : *Non capit hujus honoris amplitudinem vitæ præsentis conditio.* Et nous, mes frères, nous en contenterions-nous, de ces biens passagers et frivoles? les regarderions-nous comme payant nos travaux?

Prince, disait à Balthazar le prophète Daniel, ne croyez pas m'exciter ni me tenter par vos magnifiques promesses : *Munera tua sint tibi* (*Dan.*, V); gardez vos fastueux présents; ces distinctions et ces richesses que vous m'offrez, réservez-les pour ceux qui peuvent en être éblouis : *Munera tua sint tibi, et dona domus tuæ alteri da* (*Ibid.*); mais je n'en satisferai pas moins à ce que je vous dois. La science que j'ai en partage est un don du Très-Haut, je sais que je dois en faire usage, et que vous avez droit de l'exiger de moi; mais ce ne sont point vos récompenses qui m'y engageront : *Munera tua sint tibi, et dona domus tuæ alteri da : scripturam autem legam et interpretationem ostendam tibi.* (*Ibid.*)

Cœurs généreux, génies sublimes, que ces sentiments sont bien dignes de vous! Ne vous enorgueillissez point de vos talents : ils viennent de Dieu; cultivez-les sans négligence: vous en rendrez compte à Dieu; surtout enfin faites-les valoir sans intérêt, puisque Dieu lui-même se charge de les récompenser. Voilà l'usage que nous devons faire de nos propres talents. Quel usage devons-nous faire de ceux des autres? Vous allez le voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La même loi de providence qui nous rend tous redevables de nos talents les uns aux autres, nous oblige pareillement chacun l'un envers l'autre, pour l'usage que nous devons ou que nous pouvons mutuellement en faire. Cette obligation est fondée non-seulement sur la charité chrétienne mais sur la justice même et sur notre propre intérêt. C'est ce que prétendait saint Jean Chrysostome, en assurant que les talents d'autrui n'entreront guère moins que les nôtres propres dans le compte que nous rendrons à Dieu, et qu'ils seront presque également la matière de notre jugement. Pour nous rendre favorable ce jugement, nous devons donc 1° applaudir aux talents d'autrui avec joie : ceux qui les possèdent sont nos frères; 2° les exciter avec générosité; leurs progrès dépendent presque toujours de nous; 3° en profiter avec reconnaissance : ce sont leurs succès qui feront devant Dieu notre condamnation ou notre gloire.

Je me rappelle ici d'abord, avec une douce complaisance, les transports d'allégresse dont furent saisis les frères de Rebecca lorsqu'elle fut choisie par le Seigneur pour épouse d'Isaac. Chacun applaudit, on la conduit comme en triomphe. Vous êtes notre sœur, s'écrie-t-on tous d'une voix; puissiez-vous croître de jour en jour, croître sans cesse, à l'infini, s'il est possible; puissiez-vous croître en gloire et en puissance! *Soror nostra es; crescas in mille millia!* (*Gen.*, XXIV.)

Beaux sentiments! Pourquoi, dans toute circonstance à peu près semblable dans tous les états, quels qu'ils soient (je n'en exclus et je vous prie de n'en exclure aucun), pourquoi ne sont-ce pas toujours les nôtres? Un mérite nouveau commence à paraître; dès le premier éclat qu'il jette, il saisit, il frappe, il étonne. Mais quoi! au milieu des acclamations d'un public équitable, vous, en particulier, je vous vois rêveur, inquiet, consterné, presque abattu. Peut-être ne voudriez-vous pas, comme Josué, captiver l'esprit de Dieu dans ce nouveau prophète : *Prohibe, Domine mi.* Pourquoi, en effet, ces intrigues sourdes, ces cabales clandestines, ces partis adroitement formés? O vous que cette odieuse

manie poursuit, elle doit vous tenir davantage sur vos gardes, elle doit surtout vous prémunir pour toujours contre des sentiments dont vous éprouvez l'injustice. Mais allez cependant, sous la protection du Dieu qui vous anime, allez, fournissez, remplissez toute votre carrière. Puisse le ciel redoubler en vous ses dons, et de degrés en degrés vous faire monter à la perfection la plus sublime! Vous êtes notre frère : *Frater noster es;* c'est saint Bernard qui retournait ainsi les paroles de l'Ecriture : *Frater noster es, crescas in mille millia.*

Mais ce qui me paraît inconcevable, Messieurs, c'est que la charité chrétienne ne puisse faire en nous ce qu'a fait de tout temps, ce que fait surtout aujourd'hui le fanatisme de parti. Dans chaque cabale, tous les membres qui la composent se soutiennent mutuellement. On s'annonce, on se loue, on se porte, on s'élève, chacun croit jouir de la gloire qu'un autre acquiert. Les liens de la société chrétienne sont-ils donc moins forts et moins étroits? Aucune correspondance humaine ne vous lie avec celui-ci, peut-être même une disparité d'état vous en sépare; mais enfin la seule humanité devait vous le faire regarder comme votre frère. Et cette patrie, notre commune mère, ne dit-elle rien à votre cœur pour sa gloire et son avantage? Ah! surtout, pour l'honneur de notre sainte religion, qu'il avance, ce cher frère en Jésus-Christ, qu'il croisse de jour en jour et sans cesse : *Frater noster es; crescas in mille millia.*

Je n'ose assurément, Messieurs, exiger de personne ce désintéressement héroïque de Moïse, qui, pour le plus grand avantage de son peuple, priait le Seigneur de diviser l'esprit qu'il lui avait communiqué et d'en faire part à quelques-uns des plus anciens d'Israël. Qui de nous voudrait, comme ce saint législateur, perdre de son talent et de son génie pour en enrichir d'autres? Mais du moins sont-ils tout à fait au-dessus de la générosité de notre cœur ces sentiments de satisfaction qu'il fit paraître quand on vint lui annoncer que deux nouveaux prophètes s'élevaient encore dans le camp. Quoi! vous m'annoncez de nouvelles faveurs que le Seigneur fait à son peuple : *Eldad et Medad prophetant* (*Num.*, XI), et vous me les annoncez avec un air troublé? Quelle injuste émulation vous saisit pour moi, faux ami! *Quid æmularis pro me?* (*Ibid.*) Que je voudrais être le dernier des prophètes en Israël et que le Seigneur eût communiqué son esprit à tout le peuple! *Quis tribuat ut omnis populus prophetet et det eis Dominus spiritum suum!* (*Ibid.*) Mais vous après tout, qui que vous soyez, pouvez-vous donc seul suffire à tout? Voulez-vous seul tout faire? Que les progrès d'autrui excitent, redoublent vos efforts, à la bonne heure, dit saint Jean Chrysostome : *Æmulare ut similis efficiaris;* mais vous affliger de ce qu'on vous devance, c'est, poursuit ce saint docteur, impiété envers Dieu; à lui proprement appartient la gloire de tous les talents, il en est l'auteur; c'est donc la gloire de Dieu qui vous afflige : *Doles quod honoratur Deus.* C'est injustice envers la société. De quel droit semblez-vous exiger qu'elle soit privée de ce que vous ne possédez pas? C'est fureur envers vous-même : la bassesse de vos sentiments, la mauvaise foi de votre conduite vous déshonorent devant les hommes et vous font perdre devant Dieu votre mérite : *Quod habes projicis.* Enfin c'est cruauté envers votre frère : pour valoir mieux que vous, est-il coupable? Et dût-il même, cela peut être, une partie de ses succès à la prévention du public, à l'intrigue de ses amis, au crédit d'un protecteur, il n'en est pas moins votre frère. Enfants que nous sommes tous d'un même Dieu, d'une même patrie, d'une même Eglise, sa gloire ne doit-elle pas vous paraître rejaillir, ne rejaillit-elle pas effectivement en quelque sorte sur vous? *Frater noster es; crescas in mille millia.*

C'est là le sens ainsi que le motif du précepte que saint Paul faisait aux Romains, de s'affliger avec ceux qui pleurent, de se réjouir avec ceux qui sont dans la joie. Compatir aux maux de ceux qui souffrent, c'est un sentiment assez commun et peu difficile, reprend saint Jean Chrysostome; mais où brille la charité fraternelle que l'Apôtre exige, c'est à prendre part sincèrement au bonheur du prochain. Vous me plaignez aujourd'hui dans mon malheur, demain ma prospérité me rendra odieux. Le saint docteur en demande la raison; elle est dans notre amour-propre toujours partial, toujours injuste. Il est flatté de je ne sais quelle supériorité que les disgrâces de notre prochain semblent nous donner sur lui. Ses succès l'élèvent en quelque sorte au-dessus de nous, l'amour-propre s'en aigrit et se révolte. Je veux qu'il vous fût dû, ce poste auquel vient d'arriver votre rival; mais la préférence qu'il obtient sur vous diminue-t-elle rien de vos talents réels? Vous fait-elle oublier surtout que votre vrai rémunérateur est dans les cieux et qu'enfin celui qu'on élève est votre frère? Pourquoi corrompre la joie de son élévation par le chagrin qu'il sent qu'elle vous cause? Ah! puisse croître son mérite à proportion de sa gloire, et sa puissance monter au-dessus de son mérite même : *Frater noster es, crescas in mille millia.*

Quelque beaux cependant que soient ces sentiments, les talents demandent encore quelque chose de plus. Ce n'est pas d'applaudissements stériles, c'est d'appui réel et solide qu'ils ont le plus souvent besoin; je veux dire et de crédit qui les produise, et de faveur qui les soutienne, et de lumières mêmes qui les dirigent, voilà ce que j'appelle exciter les talents.

Mais d'abord je regarde les talents dans le monde, surtout les talents utiles et sérieux, comme ce paralytique dont il est parlé dans l'Evangile, qui, depuis trente-huit ans sur les bords de la piscine, voyait tous les jours autour de lui quantité de malheureux soulagés sans pouvoir parvenir lui-même à la guérison de ses maux. Ah! c'est qu'il n'a-

vait personne pour le jeter dans la piscine : *Hominem non habeo.* (*Joan.*, V.)

Cette piscine, c'est la source des faveurs et des grâces. Elle est sans cesse assiégée par une multitude presque innombrable, vigilante, attentive et toujours active et prompte à profiter du premier mouvement de l'eau : *Multitudo magna exspectantium aquæ motum.* (*Ibid.*) Le plus méritant n'est pas toujours celui qui a le plus de force et d'adresse pour saisir l'occasion ; trop occupé d'ailleurs il se laisse aisément prévenir : *Dum venio ego, alius ante me descendit.* (*Ibid*) Combien d'années attendra-t-il toujours en vain s'il ne rencontre heureusement un homme? car il en faut : *Hominem.* Il faut un homme pour vous faire d'abord connaître. Qu'on perd de temps à se produire quand on est obligé de le faire soi-même ! Il faut un homme pour donner le ton au public : les plus grandes réputations ne se font ordinairement que par des échos multipliés. Il faut un homme qui fasse taire l'envie ou qui la réfute ; ce sera toujours moins la vérité que le crédit qui vous fera rendre justice, et si la calomnie artificieuse ne vous craint, vous en serez tôt ou tard la victime. Il faut surtout un homme qui veuille étudier pour vous les moments favorables et les saisir efficacement : *Hominem, hominem!* Eh ! sans cela que d'éloges stériles vous feront user peu à peu, consumer vos forces! que de remises enfin lasseront peut-être votre patience ! *Hominem non habeo.*

Qui sera, Messieurs, assez généreux pour être cet homme toujours prêt à venir au secours du mérite infortuné?

Ce fut toujours l'émulation qui produisit les grands hommes, et rien n'éteint l'émulation comme la faveur et l'intrigue. Comment David forma-t-il autour de lui cette multitude de braves qui rendaient ses armées invincibles et dont tous les noms ont mérité d'être consacrés en quelque sorte par l'Esprit-Saint? Ce fut, selon la remarque de l'Ecriture même, par son attention à marquer des rangs et des distinctions particulières pour chaque action héroïque. Daniel, à la cour de Babylone, eût-il fait tant d'honneur à son peuple, si la Providence ne l'eût conduit de bonne heure à une école où le monarque lui-même voulait être le juge des progrès qui seuls décidaient toujours des emplois et des grâces?

Il n'appartient véritablement qu'aux grands, et c'est là, ce me semble, le plus beau privilége de leur grandeur, d'allumer ce grand feu d'émulation qui illustre leur siècle et dont la lumière resplendissante se porte jusque dans la plus reculée postérité. Cependant j'ose avancer qu'ils ne le peuvent seuls; il faut que chacun des particuliers y concoure avec quelque sorte de proportion dans son état. Il est en effet des talents qui, quoique respectables et très-utiles, ne sont point faits pour le grand jour d'un certain monde ; ils s'éclipseraient bientôt à sa lumière. et ceux mêmes qui pourraient en soutenir l'éclatante splendeur ne peuvent s'élever du premier vol ; il faut que peu à peu, et comme de degrés en degrés, on les y porte. Or c'est ce à quoi je prétends que nous pouvons, tous tant que nous sommes, suppléer d'une part et concourir de l'autre. Vous avez du crédit, vous possédez une fortune ; qu'il sera beau d'en faire la ressource et l'appui des talents oubliés ! Vous avez du moins de la considération dans le monde. Qui n'en a point, chacun dans une certaine sphère? Quel plus noble usage en pouvez-vous faire que de produire des talents inconnus? En un mot, que chacun dans le rang qu'il occupe s'étudie à reconnaître, à distinguer le vrai mérite; que chaque supérieur, selon l'étendue de son autorité, s'applique à l'avancer; non, certainement il ne sera plus de talents ignorés et inutiles. Mais vous surtout (qu'il me soit permis de le dire), vous dont les suffrages, toujours soutenus par ces grâces insinuantes qui vous sont propres, créent ordinairement les réputations et les fortunes, ah! si vous daigniez enfin vous déprévenir du frivole, vous déprendre du faux amusement, quelle gloire pour vous! dit saint Jean Chrysostome En conservant à la patrie ou peut-être à la religion un talent rebuté par les disgrâces et sur le point de s'éclipser, vous en feriez de plus naître cent autres qui ne sont retenus dans l'obscurité que par le désespoir où ils sont de se produire.

Hélas ! Messieurs, faut-il donc enfin vous l'avouer? les motifs de la religion ne sont pas toujours assez puissants pour exciter et surtout pour soutenir constamment les plus grands cœurs, quoiqu'au fond chrétiens. Il est très-peu de Pauls qui renoncent généreusement à la récolte, après avoir semé ; je me sers de l'expression même de l'Apôtre : aussi voulait-il que les fidèles reconnussent son droit, quoiqu'il y renonçât ; il voulait que ceux qui l'aidaient en profitassent. Le dégoût, en effet, dit saint Jean Chrysostome, suit bientôt un travail toujours infructueux ; et nous le voyons tous, tous les jours, les dégoûts, les disgrâces sont pour les génies ce que sont les frimats pour les campagnes : réchauffez-les par de douces chaleurs, nourrissez-les de rosées favorables, si vous les voulez rendre fertiles.

Non, dans quelque genre que ce puisse être, non, n'attendez plus rien de grand de cet homme que vous laissez aux prises avec la dure nécessité. D'une part, fatigué par les sollicitations humiliantes auxquelles il est réduit ; de l'autre, privé par la médiocrité d'une situation trop étroite des secours qui sont comme les aliments du génie ; tantôt abattu par le besoin présent, tantôt agité de sollicitudes fâcheuses sur l'avenir ; toujours distrait et dissipé par les soins cuisants d'une vie malaisée : cependant il cherche encore, dans son talent même, de quoi charmer quelquefois sa trop juste douleur. Mais l'esprit piqué se roidit, l'imagination choquée se rebute, le cœur ulcéré se révolte, peut-être le corps même accablé se refuse au travail. Ah ! quel exemple pour une troupe de jeunes élèves qui faisaient l'espérance et

qui pouvaient faire un jour la gloire de la société! Ils manquent de crédit qui les produise, et ils se fanent dans l'obscurité; de faveur qui les soutienne, et ils périssent dans la disgrâce; ou même de lumières qui les dirigent, et ils avortent, en quelque sorte, dans leur plus beau feu.

Que j'aime à voir se former sous Elie une nombreuse troupe de prophètes, qui perpétuèrent, après lui, l'esprit de Dieu dans Israël. Ainsi, Moïse, longtemps avant sa mort, s'était préparé des successeurs dans les Josué et les Othoniel. Ainsi, sous les ordres et sur les exemples de Joab, se distinguaient les braves de Juda. C'est ainsi pareillement qu'autour des grands évêques des premiers siècles se rassemblaient tant d'illustres disciples, dans lesquels ils se retraçaient en quelque sorte eux-mêmes, pour prévenir, dit un d'entr'eux, le regret de leur perte. De même encore, dans tous les âges où l'on vit fleurir les talents entre les plus grands maîtres, la plus grande émulation était de faire les plus grands élèves. Le disciple n'est pas même toujours au-dessous de son maître : de l'école d'Héli sortirent les Samuel : et ce fut un Augustin qu'Ambroise eut la gloire de donner à l'Eglise.

On dit qu'aujourd'hui les talents déchoient peu à peu, dégénèrent et s'abâtardissent de jour en jour. Ce n'est point à moi certainement, Messieurs, à décider ce qui en est; mais si l'on se plaint justement, serait-ce la faute des génies? Oui, peut-être de certains génies ou trop présomptueux pour consulter, ou trop vains pour chercher, en consultant, autre chose que des éloges. Mais ne serait-ce pas plutôt, en général, la faute d'un certain public prétendu connaisseur qui aussi peu amateur de la patrie que de la religion, aussi fastidieux dans le goût que téméraire et emporté dans la critique, se donne droit également sur toutes les réputations, sans autre talent, si c'en est un, que celui de médire?

L'aiguillon de tous les talents, c'est la critique. Oui, Messieurs, une critique sage et mesurée, qui n'oublie jamais les égards qu'on doit à des hommes qui se dévouent généreusement eux-mêmes au bien public; une critique éclairée, aussi ingénieuse à faire sentir les beautés qu'à faire remarquer les défectuosités d'un ouvrage et qui balance équitablement les unes par les autres; une critique modeste et sans faste, qui sache respecter les défauts mêmes d'un talent décidé et l'instruire sans mettre en compromis sa réputation.

Or sont-ce là les critiques en usage dans notre siècle? Jamais on n'en vit tant : critiques fastueuses, où l'on ne cite les talents devant le public que pour y usurper avec plus d'appareil le droit de décider irrévocablement de tout; critiques perfides, où toujours on a soin d'intéresser la malignité du cœur humain par le sel empoisonné dont on les assaisonne; critiques traîtresses qui ne couronnent les victimes qu'elles choisissent que pour avoir plus d'honneur à les immoler; critiques indécentes qui, à la honte de l'humanité, ne feignent d'attaquer le talent que pour avoir bientôt après occasion de diffamer les mœurs et de noircir le caractère de la personne; critiques au moins toujours partiales, où le cœur juge plus que l'esprit, et où l'on n'affecte d'élever un héros que l'on adopte qu'au préjudice et pour le rabaissement de tous les autres. Par là les talents s'engourdissent, les génies se glacent : est-il étonnant que leurs progrès se ralentissent? Au lieu de les produire, on les étouffe; au lieu de les soutenir, on les abat; au lieu de les éclairer, on les éclipse. Tant que subsistera cette frivolité, cette injustice, cette perversité de goût, eh! faut-il inviter à profiter des talents avec reconnaissance?

Il n'est cependant peut-être point de plus terrible article dans le compte que vous rendrez à Dieu, dit saint Jean Chrysostome. Quels que soient nos propres talents, nous répondrons véritablement de notre diligence, de notre industrie à les cultiver et à les faire valoir; mais pour leurs succès ce sont ceux pour qui nous les aurons employés qui en seront comptables, poursuit ce Père, comme nous le serons nous-mêmes de ceux des autres : comptables et pour votre propre salut! *Vestræ scilicet salutis causa;* et pour l'utilité même du prochain : *Ac aliorum utilitatis.* D'où suit enfin ce que j'ai ajouté, que de leur succès doit dépendre devant Dieu votre condamnation ou votre gloire.

Votre condamnation si, croyant les acheter, en quelque sorte, par une vile récompense, vous prétendiez ensuite les asservir à vos goûts, à vos caprices, peut-être à vos passions mêmes. Ah! c'était autrefois, dans des républiques païennes, que l'on ne souffrait aucune science, aucun art qui ne tendissent soit à fortifier et endurcir les corps, soit à éclairer les esprits, soit à régler les mœurs. Aujourd'hui, si nous en exceptons peut-être les seuls talents sacrés que la religion forme dans son sein pour elle-même, que voit-on partout qui n'énerve et les âmes également et les corps? Ici la raison, séduite par les éclairs éblouissants de l'imagination; là, le génie étouffé par les brillantes fleurs de l'esprit; ailleurs, le sentiment dégradé par la mollesse, la délicate débauche transformant tout en poison délicieux; partout enfin la nature couverte et déparée, si j'ose ainsi parler, par les ornements laborieux du luxe. Voilà, Messieurs, oui, grâces au goût prétendu épuré de notre siècle, voilà les précieux chefs-d'œuvre qu'enfantent les talents On ne veut plus rien pour le simple besoin, tout est pour le plaisir; et l'on ne connaît point de plaisir s'il n'efféminé. Est-il étonnant que rien n'instruise, que tout tende au péché? Quel compte à vous rendre, grand Dieu! Mais à qui le demanderez-vous?

Qui le rendra, surtout encore, le compte terrible de tous les avantages qu'auraient dû procurer à la société tant de talents, s'ils eussent été employés et mis à leur vraie place? Dans tous les genres, dans tous les états, dans tous les rangs, combien en est-il

à qui, comme à David chez Achis, on pourrait avouer qu'il ne manque rien que de plaire? *Non places.* (II *Reg.*, XV.) On ne vous dispute ni le génie, ni la bonne volonté, ni le courage : *Rectus es tu.* (*Ibid.*) On vous reconnaît un talent même supérieur : *Sicut angelus Dei* (*Ibid.*); dans toute votre conduite, d'ailleurs, on ne reproche rien : *Non inveni quidquam.* (*Ibid.*) Il faut cependant que vous vous retiriez, que vous renonciez à toute espérance; et pourquoi? Vous ne plaisez pas. Ne pas plaire, eh! c'est le plus impardonnable de tous les crimes! *Sed non places.* (*Ibid.*) De là l'émulation éteinte, par conséquent les arts languissants, les sciences déchues et avilies; de là les emplois mal remplis, l'Etat par conséquent mal servi. Que sais-je? Hélas! l'innocence opprimée, les abus tolérés, les vices plutôt flattés que combattus, la religion trahie, ou trop faiblement défendue : en voilà les suites.

Certainement je n'en accuserai ni celui-ci qu'une cabale adroite a écarté, sans le dégoûter ni l'abattre, que la perversité du goût a décrié sans le corrompre; ni celui-là qui, exempt de cupidité, incapable d'intrigue, ne sut jamais perdre à solliciter de l'emploi un temps qu'il crut ne devoir employer qu'à s'en rendre capable. Bien moins en accuserai-je cet autre qui, cherchant modestement à se produire et se montrant partout avec honneur, fait malheureusement trop d'ombrage pour qu'on l'avance. Peut-être, bien plus, excuserai-je celui qu'une fâcheuse nécessité contraint à sortir d'une trop stérile carrière; et je le plaindrai même en le voyant ensevelir ses talents ou les prêter à des usages moins utiles au public; peut-être, hélas! pernicieux à la religion et, ce qui fait notre honte, plus avantageux pour lui-même.

C'est donc contre vous, qui que vous soyez, qui, dans l'état où la Providence vous a placés, n'avez su profiter ni pour vous-mêmes ni pour les autres des vrais talents qui s'offraient à vous; contre vous qui, séduits par le préjugé dont il fallait vous défaire, trompés par la cabale, qu'il fallait éclairer et confondre, prévenus par la calomnie, qu'il fallait démasquer, aveuglés par votre propre passion, dont il fallait vous défier, ou entraînés par la brigue et la faveur, contre lesquelles il fallait vous roidir, avez méconnu, oublié, négligé, déplacé les talents; oui, c'est contre vous que s'élèvera le Seigneur.

La preuve en est évidente dans la parabole même des talents proposée par Jésus-Christ, dit saint Jean Chrysostome. Les talents, quels qu'ils soient, c'est l'argent que le père de famille distribue à ses serviteurs; leur devoir est de travailler pour qu'il profite. Mais sur qui le profit se retire-t-il? N'est-ce pas sur le banquier auquel ils le confient? et si c'est celui-ci qui refuse de le recevoir, ou qui l'enfouisse, ah! c'est à lui, non pas à son serviteur, que le maître s'en prendra.

Mes frères, concluait saint Jean Chrysostome, nous vous offrons les trésors dont le Maître suprême nous a faits les dépositaires; recevez-les ou non, enfouissez-les ou non, doublez-les ou multipliez-les au centuple, vous n'augmenterez ni ne diminuerez notre récompense : *Perfecta tamen nobis futura merces est.* Nous avons fait ce que nous ordonnait notre Maître, nous n'avons rien négligé pour faire profiter son talent : *Concreditam pecuniam deposuimus;* il ne nous en demandera pas davantage.

Mais que dis-je? reprend notre saint docteur. Ah! ne croyez pas, mes frères, que ces sentiments d'indifférence pour vous puissent entrer dans nos cœurs, surtout dans les nôtres, ministres de l'Evangile : *Id non spectamus tamen.* Oui, tout homme à talent véritable est trop généreux pour penser ainsi. Voulez-vous faire toute sa félicité, profitez de son talent, faites qu'il vous soit utile, mettez-le en situation d'être utile à plusieurs, vous comblez tous ses vœux : *Nos quoque beatos præstabitis.* Mais ce que nous vous prions surtout de considérer enfin, c'est que vous faites vous-mêmes par là tout votre bonheur, toute votre gloire

Quand vous n'auriez vous-mêmes aucun talent, ou que vous n'auriez que les talents les plus médiocres, reprend en un autre endroit saint Jean Chrysostome, quand vous ne pourriez rien ou presque rien, ni pour la société ni pour la religion : *Etsi nihil laboretis*, oh! mes frères, que ce sera beaucoup faire d'applaudir aux talents d'autrui avec joie, de les exciter, autant qu'il est en vous, avec générosité, et d'en profiter avec reconnaissance! Ce sera mériter d'avoir part à toute la récompense des talents les plus utiles et les plus précieux : *Præmiorum participes eritis.* Oui, comme les plus parfaits mêmes de ceux qui se seront attachés à reconnaître leur talent, et qui l'auront connu sans orgueil, cultivé sans négligence, et fait valoir sans intérêt, comme eux vous entendrez au jugement de Dieu ce consolant arrêt: *Audietis et vos.*

Serviteur fidèle, réjouissez-vous; vous m'avez bien servi dans l'administration que je vous avais confiée, recevez-en la récompense; entrez dans la joie de votre Dieu. Ainsi soit-il.

SERMON XXII.

Pour le jeudi de la quatrième semaine de Carême

SUR L'ÉDUCATION DE LA JEUNESSE.

Defunctus efferebatur filius unicus matris suæ. (*Luc.*, VII.)

On portait au tombeau le corps d'un fils unique.

Quelle désolation, quelle tristesse, quelle démonstration de douleur dans une famille à la mort d'un enfant, surtout d'un enfant unique! Hélas! dit saint Jean Chrysostome, cet enfant était peut-être mort devant Dieu depuis longtemps; il était mort à la grâce, sans qu'un père, une mère si tendres, sans qu'aucun de ceux qui veillaient à son éducation s'en fussent aperçus. Ah! pères et mères, n'aimerez-vous donc jamais vos en-

fants, ne les élèverez-vous jamais que pour la terre?

L'art des arts, de tous les arts le plus important, mais le plus difficile, c'est, Messieurs, celui de l'éducation de la jeunesse. On convient assez de son importance, et sa difficulté ne se prouve que trop par le peu de succès des éducations ordinaires; on en rejette assez communément la faute sur les parents ou sur les maîtres qui en étaient chargés; les uns et les autres se justifient sur le défaut de naturel et de disposition dans leurs élèves. Quoi qu'il en soit, Messieurs, si l'on voit quelquefois des naturels heureux éclore et se former d'eux-mêmes dans le sein de la corruption: des Josias, par exemple, sortir de la cour et du sein des Amons; si l'on voit, au contraire, des gouverneurs les plus vertueux et les plus habiles, des Joïadas, par exemple, ne former à l'Etat et à la religion que des Joas cruels, impies et sacriléges, il faut avouer, d'autre part, que ces exemples sont rares. On peut donc établir en général, comme un principe certain, que le succès des éducations dépend toujours et presque également des soins des parents et des maîtres, et de la correspondance de leurs élèves.

Que les uns et les autres m'écoutent donc aujourd'hui; je ne séparerai point, dans les deux parties de ce discours, les devoirs mutuels et des uns et des autres. Les parents et les maîtres aiment ordinairement à nous entendre foudroyer les vices de leurs enfants, dont ils ne sont que trop souvent les victimes; les enfants, de leur côté, se plaisent à voir grossir les obligations de leurs parents et de leurs maîtres, pour les rendre seuls comptables de tous leurs vices. Mais aujourd'hui je vous avertis, qui que vous soyez, pères, mères, maîtres, enfants, que je ne puis vous absoudre que les uns par les autres, ni vous condamner que les uns par les autres.

Vous tous qui êtes chargés d'une éducation, respectez l'enfant confié à vos soins; mais vous surtout, enfants, respectez vos parents et vos maîtres : première règle d'éducation, qui fera le sujet de la première partie.

Vous tous qui êtes chargés d'une éducation, aimez l'enfant confié à vos soins; mais vous surtout, enfants, aimez vos parents et vos maîtres : seconde règle d'éducation, qui fera le sujet de la seconde partie.

En deux mots, Messieurs, un devoir mutuel de respect et d'amour, c'est ce que j'entreprends d'établir et de diriger dans ce discours. Si je pouvais y réussir, ah! Messieurs, l'Etat n'aurait plus que de bons sujets, mais surtout la religion n'aurait que des enfants parfaits; quelle douce société commencerait à se former parmi les hommes! Esprit-Saint, répandez sur mes lèvres la grâce de sagesse et de discrétion; je vous la demande, et j'ose me la promettre par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que des enfants doivent respecter, honorer ceux que le ciel leur a donnés pour pères, ou que leurs pères leur ont donnés pour maîtres, c'est, Messieurs, une de ces règles générales de conduite qu'on trouve gravées dans le fond de tous les cœurs; et même, avant que d'en pouvoir démêler les motifs, je ne sais quel penchant entraîne d'abord la première enfance à s'y conformer. Mais dire à des parents et à des maîtres qu'ils doivent respecter leurs enfants, n'est-ce pas une de ces propositions inouïes qui révoltent d'abord, et auxquelles on croit faire grâce en ne les regardant que comme des paradoxes proposés pour réveiller et amuser l'attention? Quoi qu'il en soit de ces principes pris en eux-mêmes, je n'en ai besoin aujourd'hui que par rapport à l'influence qu'ils peuvent avoir sur le bonheur ou le malheur des éducations, et sous ce rapport voici deux propositions auxquelles je vous supplie, Messieurs, de vous rendre attentifs.

1° Une éducation ne peut être que malheureuse si celui qui y préside, quel qu'il soit, n'est respecté de son élève : première proposition. 2° Un maître, quel qu'il soit, ne se fera jamais respecter de son élève s'il ne le respecte en quelque sorte lui-même : seconde proposition.

Il est vrai, Messieurs, que de toutes vos occupations domestiques, celle qu'on regarde aujourd'hui comme la moins personnelle, c'est l'éducation de vos enfants. On ne voit plus que parmi le peuple le plus grossier et le plus simple les enfants croître sur le sein de leur mère. Saint Jean Chrysostome s'en plaignait autrefois dans les termes les plus forts et les plus tendres. Mais, quoiqu'il en soit, vous vous réservez toujours, et vous le devez sans doute, une inspection vague et générale sur leur éducation; quelque vague qu'elle soit, soyez assurés que c'est de vous que dépend le succès; et d'abord il s'agit de vous en faire respecter.

C'est à cet âge, en effet, que les passions commencent à s'élever dans leurs cœurs; si le respect ne leur sert de frein, n'espérez plus les réprimer jamais. La crainte du châtiment, et le châtiment même, sont de mauvais garants d'une constante obéissance; vous ferez des esclaves, et jamais des cœurs vertueux.

C'est à cet âge, d'autre part, que les semences de vertu, que la grâce du baptême a mises dans leur cœurs, commencent à éclore; il est essentiel pour toute la suite de la vie de les enracinner fortement, de les développer, de les mûrir, pour en hâter, en assurer les fruits. Mais cet âge est trop faible pour être véritablement susceptible d'aucun motif raisonné; d'ailleurs le sentiment dès lors s'explique plus fortement pour le vice que pour la vertu. Votre autorité doit leur tenir lieu de tout motif; et il n'est d'autre principe de ce motif que le respect.

C'est à cet âge encore que la nature leur

parle plus fortement en votre faveur; les noms de mère et de père sont des noms respectables pour eux sans qu'ils sachent pourquoi; ce n'est que peu à peu, et même avec peine, que ce sentiment s'étouffe dans leurs cœurs. Ah! si vous le laissez s'étouffer en effet, tout est perdu et sans ressource. Malheureux pères, quelle vipère élevez-vous dans votre sein? Et plaise au ciel que l'infâme Absalon périsse, meurtrier, incestueux, révolté, du moins, avant que d'être parricide! Plaise au ciel que la vie des indociles enfants du malheureux Héli soit abrégée avant qu'ils déshonorent la vieillesse de leur père, et fassent éclater contre Israël la colère du Seigneur!

Combien de scènes pareilles se passent dans le monde, et y sont renfermées dans l'obscur intérieur des domestiques! N'espérez pas que l'autorité d'un maître, quel qu'il puisse être, supplée jamais au défaut de la vôtre. La nature, en effet, ne parle point pour lui comme pour vous; dépositaire de votre autorité, c'est tout le titre qu'il a pour se faire respecter; mais que lui servira-t-il ce titre?

Une famille est un théâtre continuel de guerres intestines, Le père et la mère, tour à tour, ne semblent appliqués qu'à se décréditer l'un l'autre dans l'esprit de leurs enfants. Une mère, par exemple, ne choisira-t-elle pas quelquefois le sein d'un fils qu'elle idolâtre pour y verser les larmes que son époux fait couler; tandis qu'un père également indiscret tracera d'après son épouse le tableau des vices qu'il prétend faire éviter à sa fille?

Prophète, honorez-moi du moins en présence du peuple, disait Saül à Samuel. Le monarque ne croyait plus pouvoir compter sur la soumission de son peuple, si le prophète semblait l'autoriser, par son exemple, à perdre le respect. Et vous, Messieurs, qu'en pensez-vous? Quels peuvent être les sentiments de vos enfants, spectateurs de vos continuelles discordes, témoins des reproches sanglants que vous vous faites mutuellement l'un à l'autre? Vous seriez trop heureux s'ils se contentaient d'en gémir dans le secret de leurs cœurs. Mais n'arrive-t-il jamais qu'ils soient eux-mêmes le flambeau de vos divisions domestiques? Ne trouvent-ils jamais dans le sein de l'un un asile ouvert contre la sage sévérité de l'autre? Qu'aura donc un étranger à attendre de vous pour se faire respecter?

En vain cependant donnera-t-il les leçons les plus sages; si le respect ne fixe la distraction, ne captive l'imagination, n'enchaîne les penchants de l'enfance, à peine elle écoute, elle oublie aussitôt, elle ne profite de rien. Pourquoi tout cela, Messieurs? Par la même raison que nous-mêmes nous faisons toujours très-peu de cas des avis de tous ceux pour qui nous n'avons que du mépris ou de l'indifférence.

Que vous cherchiez avec soin un gouverneur habile, sage surtout et vertueux, pour lui confier votre enfant; que vous le choisissiez entre mille, vous avez raison sans doute; vous ne pouvez apporter trop de précaution, trop d'exactitude à ce choix. Mais ne croyez pas avoir tout fait quand vous l'aurez trouvé.

Je vois un grand empereur (Théodose) obliger les Césars, ses enfants, à se tenir debout en présence d'Arsène. Ah! Messieurs, je me promets tout de l'ascendant que le maître prendra sur l'esprit de ses deux élèves. Mais quand je verrai dans l'intérieur de vos familles un maître, revêtu peut-être d'ailleurs du plus respectable caractère, confondu quelquefois dans le rang de vos plus vils mercenaires, surtout quand vos enfants eux-mêmes s'apercevront de vos hauteurs, de vos dédains à son égard; quand ils le verront peut-être obligé de ramper sous vos domestiques mêmes; quand ils entendront les railleries, les censures amères que vous faites de ses moindres défauts; quand ils sentiront comment vous autorisez leur indocilité, avec quelle vivacité vous prenez contre lui le parti de tous leurs vices : ah! l'éducation la mieux réglée et la plus sage sera toujours inutile, et le mépris que vous inspirez pour le maître fera toujours mépriser ses leçons.

J'entends avec plaisir saint Irénée louer la miséricorde du Seigneur de lui avoir donné Polycarpe pour maître. Ses leçons, dit-il, se gravaient profondément dans mon cœur dès ma première enfance; elles y sont demeurées très-présentes et très-vives; et je m'occupe sans cesse à les repasser, à les relire dans ma mémoire, où, grâces à Dieu, je les retrouve encore. Polycarpe, non-seulement était un saint, c'était un saint reconnu pour saint par son élève; et l'éloge que l'évêque Irénée fait ailleurs de son saint maître, m'annonce, indépendamment de cet aveu, le fruit qu'il avait retiré de ses leçons

Enfants indociles, apprenez cependant que rien ne peut jamais vous affranchir du respect que vous devez à vos parents et à vos maîtres; ce n'est point à vous à voir leurs défauts et leurs vices. Que le Seigneur révèle à Samuel enfant le crime et la punition d'Héli, Samuel n'oublie pas pour cela ce qu'il doit à son maître; sa docilité n'est ni moins prompte, ni moins respectueuse : voilà votre modèle. En quelque état que Noé paraisse aux yeux de ses enfants, le devoir des enfants est de s'aveugler en quelque sorte plutôt que de le voir; et toi, Cham indiscret, qui en prends occasion de manquer au respect que tu dois à ton père, tu seras maudit du Seigneur.

Oui, maudit, et la menace que le Seigneur en fait s'exécute de mille manières. Fils de l'homme, disait le Seigneur parlant à son prophète, prononce en mon nom l'arrêt de jugement sur cette ville impie et abominable à mes yeux. As-tu vu ces enfants dénaturés qui osent insulter et leurs pères et leurs mères? C'est là la source de tous leurs désordres, et c'est surtout ce qui enflamme ma fureur contre eux. Je vengerai les pères de leurs enfants, et, en les vengeant, je les pu-

nirai par leurs enfants mêmes, moi qui suis le Seigneur.

Pères et mères, que n'avez-vous donc plutôt fait subir à vos enfants la terrible loi portée contre eux dans l'ancienne Ecriture! Elle vous ordonnait, si vous aviez un enfant indocile et rebelle à votre autorité, de le traîner vous-mêmes en présence des juges. C'est un monstre, il faut que la nature en soit purgée; qu'on le lapide, dit le Seigneur.

Mais, trop faibles, trop lâches pour vous faire respecter, on ne devait pas attendre de vous un trait de justice aussi sévère. Vous avez remis au Seigneur le soin de votre vengeance; vous ne serez que trop vengés. Enfants maudits du Seigneur, voici quel sera votre sort; tout ceci est de l'*Ecclésiastique*. Une enfance indisciplinable ne m'annonce qu'une jeunesse libertine; les penchants vicieux se fortifieront, et le désordre croîtra avec l'âge. Quelle autorité reconnaîtra celui qui ne reconnaît pas celle d'un père? Après avoir étouffé les sentiments de la nature, conservera-t-il ceux de la religion? Mauvais sujet, membre inutile ou plutôt dangereux dans la société, il en sera l'opprobre et la risée. Puisse le jour de sa naissance, qu'il maudira sans cesse, être effacé du nombre des jours! Aussi mauvais père qu'il fut mauvais enfant, il sera père encore plus malheureux que celui qui eut le malheur de l'engendrer. Chanaan sera maudit avec Cham, pour ne transmettre à sa postérité la plus reculée qu'un héritage de crimes et de malédictions. L'enfant dénaturé aura des enfants pour son supplice, et ses enfants, plus intraitables qu'il ne le fut lui-même, le couvriront d'opprobres, l'accableront de douleur, et préviendront le temps de sa vieillesse pour le précipiter dans le tombeau.

Entendez-vous, malheureux enfants, la foudre qui gronde sur votre tête! O mon fils, conclut l'*Ecclésiastique*, écoutez donc plutôt et recueillez avec respect toutes les paroles de votre père : *Judicium patris audite, filii.* (*Eccli.*, III.) Dans le temps, dans l'éternité, tout dépend pour vous de votre docilité et de votre obéissance : *Sic facite ut salvi sitis.* (*Ibid.*) Si vous craignez le Seigneur, honorez vos parents, servez-les comme vos maîtres; que tous vos discours, toutes vos actions soient à leur égard des témoignages de respect : *In opere et sermone.* (*Ibid.*) Honorez-les dans leurs faiblesses mêmes, en les dissimulant ou les supportant avec patience : *In omni patientia honora patrem.* (*Ibid.*) Et si vous élevez votre fortune au-dessus de celle de vos ancêtres, quelque nom que vous vous fassiez dans le monde par votre mérite et vos talents, n'en prenez point occasion de les mépriser ou de les méconnaître : *Ne spernas in virtute tua.* (*Ibid.*) Joseph, arrosant de ses pleurs Jacob son père, et ne rougissant point de sa condition de berger, me paraît plus grand qu'assis à côté de Pharaon, reconnu pour sauveur et maître de l'Egypte. Ayez donc soin de vous attirer, comme lui, la bénédiction de votre père; c'est le meilleur héritage que vous puissiez transmettre à vos enfants : *Benedictio patris firmat domos.* (*Ibid.*)

Cependant, j'en reviens toujours à vous, pères et mères. Hélas! en effet, j'exhorte et je menace en vain vos enfants; si vous n'avez soin vous-mêmes de leur inspirer de bonne heure ce respect qui leur est ordonné, nos exhortations, nos prières, nos menaces auront toujours trop peu d'effet. Et j'ose ajouter, prenez garde, je vous prie, que jamais vous ne leur inspirerez ce respect qu'ils vous doivent, qu'en les respectant en quelque sorte vous-mêmes. C'est ma seconde proposition : je m'explique.

C'est, Messieurs, une grande et belle règle d'éducation, que je trouve non-seulement dans les saints docteurs, mais dans les sages mêmes du paganisme : Ne considérez jamais un enfant que vous avez à former que sous l'idée de ce qu'il doit être un jour au sortir de vos mains; de même qu'un statuaire habile ne pense point au marbre brut qu'il travaille, qu'il taille; il n'a dans l'idée que le chef-d'œuvre qu'il se propose d'en faire.

Nous vous permettons ici, pères et mères, d'être noblement ambitieux. Vous destinez à votre famille dans cet enfant un soutien, un appui; élevez plus haut, si vous voulez, vos pensées et vos vues. Destinez, dans la personne de cet enfant, à l'Eglise un Phinées, à la robe un Esdras, à l'Etat un Daniel, un David dans les armées; mais ne vous souvenez que de ce que vous voulez en faire; perdez l'enfant de vue, pour ne voir que le magistrat, le politique, le guerrier. Mettez en usage cette maxime, vous surtout qui présidez à des éducations étrangères : votre enfant, quelque jeune qu'il soit, sent déjà ce qu'il doit être un jour : vous le choquez, si vous paraissez l'oublier.

Cependant on ne regarde dans un enfant que la timidité, la faiblesse et la dépendance de l'enfance; c'est par là qu'on le méprise et qu'on s'attire son mépris. Non, non, Messieurs, ce n'est pas en lui exagérant sans cesse avec hauteur les droits que vous avez sur lui; ce n'est pas en lui faisant sentir, peut-être avec barbarie, le poids de votre autorité que vous vous en ferez respecter.

Des parents et des maîtres ne savent accoutumer un enfant qu'à craindre et à trembler devant eux; on le tient dans une servile contrainte, qui ne lui permet ni de lever les yeux sans rencontrer aussitôt un regard menaçant et farouche, ni de proférer une parole sans s'attirer un reproche.

Des parents et des maîtres veulent passer pour infaillibles dans l'esprit de leur enfant. Qu'il soit innocent ou coupable, dès qu'il leur plaît de l'accuser, il faut qu'il se condamne; ouvrir la bouche pour se disculper, avec quelque respect, quelque ménagement que ce puisse être, c'est une aggravation de crime qui les transporte.

Des parents et des maîtres, se croyant tout permis avec un enfant, en font le jouet perpétuel de leur humeur capricieuse et bizarre. D'un moment à l'autre, ils louent et blâment la même chose; défendent aujourd'hui

ce qu'ils ordonnèrent hier: recompensent sans choix, punissent sans sujet; d'une main ils sèchent tendrement les pleurs qu'ils font couler brutalement de l'autre : tout cela s'appelle rendre souples les enfants, s'en faire respecter. Non, encore une fois, Messieurs, le caractère le plus heureux et le plus beau sera celui que vous ne ferez que décourager et abâtardir par cette tyrannie. S'il est fier et vain, vous offensez son amour-propre; et ses passions irritées produisent dans son cœur une aigreur, un dépit, qui, à mesure que l'âge l'affranchira de la crainte, ne lui laissera que du mépris pour vos leçons et pour votre personne.

Autre grande règle d'éducation donnée par saint Jean Chrysostome pour prévenir ce malheur : Regardez dans votre enfant ce qu'il doit être en particulier par rapport à vous. Dans la société, il doit être votre protecteur et votre appui C'est là l'ordre de la Providence, dit saint Jean Chrysostome, c'est par là qu'elle a voulu lier pour ainsi dire tous les âges : *Sic voluit Deus humanum genus coalescere;* elle a rendu les pères et les maîtres nécessaires à l'enfance : *Patres, magistros constituit;* afin que les maîtres et les pères à leur tour trouvent des appuis et des soutiens dans leur vieillesse : *Ut tui curam in senectute gerant.* N'oubliez jamais cet ordre de la Providence; et surtout n'oubliez point ce que cet enfant doit être un jour à votre égard devant Dieu pendant l'éternité tout entière : votre couronne, ou votre désespoir; l'auteur de votre salut, ou le consommateur de votre réprobation éternelle. Ah! toutes les fois, poursuit saint Jean Chrysostome, que vous jetterez sur lui les yeux, toutes les fois que vous aurez quelque leçon à lui donner, quelque correction ou quelque innocente caresse à lui faire, imaginez-vous l'entendre vous citer au tribunal de Dieu, pour rendre compte de la manière dont vous en agissez alors même avec lui, et décider peut-être par là votre destinée éternelle. Qu'il vous paraîtra respectable sous cette idée!

Nous ne verrons plus une aveugle complaisance vous faire descendre aux familiarités les plus basses. L'enfant lui-même en reconnaît déjà toute l'indécence, même en profitant de votre faiblesse qui vous avilit peu à peu à ses yeux.

Nous ne verrons plus ces puérilités ridicules sous lesquelles il semble en vérité qu'on prenne à tâche d'étouffer les premières étincelles d'une raison qui commence à se développer dans un enfant; on se hâtera, au contraire, de lui faire entendre la voix de la raison et du devoir, on la lui fera remarquer dans le fonds même de sa nature, et peu à peu on l'accoutumera à la découvrir lui-même et à la suivre.

Au lieu d'ébranler ces cerveaux, tendres encore, par de vaines frayeurs qui ne peuvent que les affaiblir, s'il faut les étonner par la crainte, on ne fera tonner à leurs oreilles que la voix de la religion. Messieurs, ah! tout est fait si vous pouvez les y rendre sensibles; vous pourrez compter sur leur docilité, sur leur obéissance, sur leur respect. Mais il faut pour cela les respecter vous-mêmes, ne point regarder ce qu'ils sont, mais ce qu'ils deviendront un jour; du moins, en considérant ce qu'ils sont, ne point vous tromper dans l'idée que vous vous en faites.

Rien de plus faux que l'idée qu'on a ordinairement de l'enfance. On s'imagine qu'un enfant ne pense ni ne raisonne, qu'il ne sait que sentir; erreur dans laquelle les enfants ne se plaisent que trop quelquefois eux-mêmes à vous confirmer, afin que, vous endormant en quelque sorte sur leur maligne vigilance, ils puissent mieux vous pénétrer. Regardez toujours un enfant comme un censeur éclairé, presque toujours intègre. Vous vous cacherez plutôt à l'ennemi le plus intéressé à vous connaître qu'à votre élève. S'il a des défauts à corriger, commencez donc à vous examiner vous-mêmes, et ne lui laissez jamais entrevoir de passion.

La bouillante vivacité de l'un vous irrite; mais êtes-vous plus doux, plus patient que lui? L'opiniâtreté de l'autre vous choque; est-ce donc dans vous seul une vertu de ne pas céder? La légèreté de celui-ci vous révolte; l'avantage de la raison que vous avez sur lui justifie-t-il en vous tous les caprices? La difficulté de concevoir qu'a celui-là vous impatiente, vous désespère; mais était-ce donc à lui de vous suivre, ou à vous de l'attendre? Cependant vous ne lui pardonnez rien, il ne vous pardonnera rien; vous le censurez, il vous censure; vous l'irritez, s'il sent qu'il vous irrite; si vous lui marquez du mépris, il vous méprise. Peut-être que la sujétion dans laquelle vous le retenez captivera ses sentiments, quoique très-souvent ils éclatent; mais quand il ne sortirait pas extérieurement des bornes du respect, comptez que tout enfant qu'il est il est homme; dans le fond de son cœur du moins, il vous rend à la rigueur les mêmes sentiments que vous avez pour lui.

Allez donc après cela lui faire gravement des leçons que vous démentez par votre conduite. Mère colère, entreprenez de réprimer par les plus indécentes saillies les innocentes vivacités de votre enfant. Venez, père mondain, après avoir consumé tout le jour dans la distraction du plaisir, venez le soir faire à votre fils de belles leçons d'application et d'amour du travail. Et vous, maître licencieux, que je viens d'entendre débiter devant votre élève les plus scandaleuses railleries sur la religion, allez ensuite lui prêcher avec force la crainte de Dieu et le respect des choses saintes!

Dans le sein de presque toutes les familles, que voient autre chose les enfants, que ce bizarre assemblage de maximes chrétiennes et de conduite toute mondaine? Une mère, au sortir des assemblées, des spectacles et des cercles, veut inspirer à sa fille le dégoût du monde et l'amour de la retraite; et toute brillante encore de diamants, d'or et de perles, lui vante philosophiquement la modeste simplicité. Le père, à son tour, au milieu

d'un festin, l'esprit déjà troublé par le fumet de la débauche, donne à son fils des règles de tempérance; tandis que, d'autre part, un maître qui viole ouvertement toutes les bienséances ne peut souffrir la moindre indiscrétion dans un enfant. Leçons, dirai-je seulement inutiles? leçons dangereuses, dont la raison de l'enfant, certainement plus formée que vous ne pensez, démêle déjà toute la bizarrerie, bizarrerie qui lui fait regarder toute éducation comme un jeu pour l'amuser, ou un cérémonial pour l'étourdir.

Vous tous, qui êtes chargés d'une éducation, sentez donc enfin ce que vous devez de ménagement et même de respect à l'enfance. Mais enfin, si vous consultiez aussi votre foi, reprend saint Jean Chrysostome, que vous découvrirait-elle dans cet enfant? Sur son front, continue ce saint docteur, vous liriez le sceau de la divine adoption; c'est à vous de veiller pour empêcher le péché de le rompre. La langue est encore assaisonnée du sel précieux de la sagesse, que vous devez y conserver. Sa tête, sa poitrine portent empreint le caractère auguste d'enfant de Dieu; c'est vous qui répondrez à Dieu s'il s'y altère. Son cœur est le vrai sanctuaire de l'Esprit-Saint; et vous en êtes, pour ainsi parler, le gardien. Dans son âme vous découvririez le germe et le principe de toutes les vertus; c'est à vous à les y faire éclore. Jésus-Christ nous montre autour de lui les célestes armées campées nuit et jour pour le défendre; vous partagez avec elles ce bel emploi.

Pour moi, Messieurs, je vous l'avoue, à cette vue, j'entre dans les sentiments de Job; une sainte jalousie me saisit. Hélas! il jouit, cet enfant, des avantages que j'ai perdus; je les regrette en vain; il me confond, il m'humilie; malheur à moi!

Mais surtout malheur à celui qui lui sera une occasion de chute! Plût au ciel qu'il fût plutôt précipité dans le fond de la mer! Voilà des réflexions, pères et mères, qu'il faut vous rappeler sans cesse; affermissez par ces réflexions le respect dans vos cœurs, puisque vous ne vous ferez jamais respecter de vos enfants si vous ne les respectez vous-mêmes; puisque tout est perdu pour eux s'ils ne vous respectent.

Un retour mutuel de respect entre les enfants et ceux qui les élèvent, c'est donc, comme je l'avais dit, Messieurs, le premier principe des éducations. Mais au retour mutuel de respect il faut joindre un retour mutuel d'amour. Je vais développer et expliquer ce second principe dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Tout parle en faveur de l'enfance pour lui gagner les cœurs; je ne sais quel secret murmure de la nature sollicite pour elle; la candeur, la simplicité de cet âge ont un charme qui prévient et dont on se défend rarement. Mais il faut aussi avouer, Messieurs, que l'enfance n'est pas moins prévenue en faveur de ceux qui veillent à sa conduite; la tendresse, la sensibilité de cœur lui sont comme naturelles; et j'ose dire qu'un Absalon rebelle et parricide est un monstre presque aussi rare qu'une Athalie dénaturée. Le point essentiel est donc de diriger cet amour naturel et comme nécessaire dans les uns et dans les autres. Pour les diriger, voici trois règles que je lui prescris : 1° qu'il soit tendre et compatissant dans les parents et dans les maîtres, reconnaissant dans les élèves; 2° éclairé dans ceux-là, docile dans ceux-ci; 3° et surtout chrétien dans les uns et dans les autres. Voyons quelle influence ont ces trois règles sur le système des éducations.

1° L'enfance est sujette à mille faiblesses, à des défauts sans nombre : c'est la matière à l'exercice de cet amour compatissant que je demande; en voici la pratique.

D'abord, que de faiblesses générales essentielles à l'âge de l'enfance! L'ignorance est, en naissant, notre premier apanage. Quelles ténèbres sur nos esprits! quelle peine à saisir et à concevoir les moindres objets! Ajoutez cet amour, le premier qui paraît dans les enfants, l'amour de l'indépendance, fuite du travail, aversion pour toute règle, distraction presque impossible à fixer, dissipation que rien n'arrête, non, rien que l'idée du plaisir : voilà d'abord un portrait général de toute enfance.

Mais que de traits particuliers diversifient ensuite chaque sujet! C'est dans celui-ci une timidité que rien ne rassure; il trouve en tout des difficultés qui le désespèrent; tout est insurmontable à cet esprit resserré par la crainte. Dans celui-là, c'est au contraire une confiance présomptueuse que rien n'effraie, vanité qui déjà se croit infaillible en tout, veut dominer partout. Ici quelle vivacité impétueuse, elle rompt tous les freins! Là c'est au contraire une lente pesanteur qu'aucun aiguillon ne réveille. Dans les uns naïveté incapable de se taire, qui ne cherche à tout propos qu'à se répandre. Dans d'autres dissimulation profonde, cœur double, pétri de mensonge, lèvres armées de feintes, sur lesquelles la vérité ne repose jamais.

Qu'il faut d'amour pour ménager de tels sujets! Ménagement pour l'ignorance de la jeunesse : un père, un maître mettent leur gloire à briller eux-mêmes dans leur élève; ils se font une sotte vanité de l'avancer; ils veulent tout lui apprendre, tout à la fois; ainsi en le chargeant on l'accable, on rend stérile un esprit à force de culture; du moins certainement ce qu'on voit tous les jours, c'est que ces fruits mûris trop tôt à force d'art perdent la moitié de leur saveur.

Ménagement pour l'aversion même que l'enfance a de l'ordre : très peu de règles, et s'il en faut, les faire passer doucement sous d'autres noms, ou que ce soit l'enfant lui-même, qui, sans y penser, se les prescrive; c'est la plus sûre méthode de faire aimer la gêne même et la contrainte.

Ménagement jusque dans l'ardeur que l'enfance a pour le plaisir. Tout est perdu, Messieurs, si l'enfant se fait une idée triste et sombre de la vertu, si la liberté se pré-

sente à lui sous une figure agréable. C'est là le défaut capital des éducations; on met tout le plaisir d'un côté et tout l'ennui de l'autre; l'ennui dans l'étude et le travail, tout le plaisir dans les amusements; le travail y tient toujours lieu de punition, le divertissement de récompense. Que peut faire un enfant qui voit cette règle, que courir ardemment après les jeux?

Ménagement surtout pour les penchants particuliers. Un naturel timide, qu'on n'ose exposer, dit-on, se fane et se flétrit à l'ombre et dans l'obscurité où on le laisse; et cet esprit pusillanime, pour qui l'on n'a que des reproches, achève de se décourager et de s'abattre entièrement. D'autre part, on irrite une vivacité qu'on veut éteindre tout à coup, tandis qu'à force d'aiguillon on fait dégénérer la lenteur en insensibilité. Enfin toute passion qu'on veut détruire de hauteur avec éclat, est peut-être en effet obligée à se cacher; mais elle reste, d'autant plus dangereuse pour la suite, qu'elle aura été plus longtemps et plus violemment contrainte.

C'est de là, Messieurs, que plusieurs grands maîtres ont conclu l'avantage des éducations domestiques sur les éducations étrangères; c'est de là qu'ils ont pris occasion de serrer l'obligation des pères et mères d'élever par eux-mêmes leurs enfants. Ils croyaient, en effet, que le seul amour que la nature inspire, surtout l'amour maternel, était capable de ces sentiments de compassion et de tendresse, de ces adresses innocentes et de cet ingénieux support; mais ils ne faisaient pas réflexion à ce que peut la charité. Ne la voyons-nous pas, en effet, tous les jours mille fois plus tendre et plus ingénieuse que la nature?

Chaque père, chaque mère aiment, disent-ils, leurs enfants; mais ils sont trop vifs pour supporter leurs défauts. Eh! qui les supportera donc si un père, si une mère ne les supportent?

Ils aiment, disent-ils leurs enfants. Mais une marâtre jalouse, impérieuse, s'empare de l'esprit d'un époux faible et complaisant. Sara ne peut voir la tendresse d'Abraham partagée entre Isaac et Ismaël; il faut qu'Ismaël sorte de la maison de son père.

Ils aiment leurs enfants. Mais celui-ci est disgracié de la nature; hélas! il n'en était que plus à plaindre. Ce Miphiboseth sera peut-être cependant le soutien de votre famille, tandis que tout le reste de votre coupable race périra sous le glaive du Seigneur.

Ils aiment leurs enfants; mais n'en est-il pas un qui emporte toutes les marques effectives d'amour, et souvent ne laisse aux autres qu'une froide et stérile tendresse? Rebecca est pour Jacob, Isaac pour Esaü, et plaise au ciel que ce soit aux desseins du Seigneur que servent les artifices de Rebecca pour surprendre Isaac en faveur de Jacob!

La préférence la plus juste et la plus légitime aura toujours de dangereuses suites. Que s'en est-il fallu que Jacob ne fût la victime du dépit jaloux de son frère? Et que de larmes lui coûtera dans sa vieillesse la prédilection qu'il témoigne lui-même trop indiscrètement au vertueux Joseph!

Ce sont ces défauts de tendresse, surtout d'une tendresse égale, qui altèrent le plus souvent la reconnaissance dans les enfants. Mais avouons aussi qu'il est des enfants qui prennent prétexte de tout pour s'affranchir du devoir de la reconnaissance. Car qu'était-ce, après tout, que la prédilection de Jacob pour Joseph, et quel tort faisait-elle à ses frères jaloux? Mais une récompense qu'on ne peut refuser à quelque trait de vertu d'un enfant, pour piquer les autres d'émulation, leur paraît une odieuse préférence, et souvent il arrive que c'est l'enfant chéri qui croit avoir droit de se plaindre. Arrivé à un âge mûr, il se rappelle avec malignité tous ces sujets frivoles de mécontentement; il rend comptables de tous ses défauts ceux qui étaient chargés de sa conduite, et souvent, s'applaudissant d'en avoir fait sa dupe, il leur fait un crime de leur tendresse même et de leur complaisance pour lui. Heureux le père qui pourra dans sa vieillesse se passer du secours d'un tel enfant! Heureux, à plus forte raison, le maître qui sera à l'abri des emportements d'un tel élève! Mais qu'ils s'attendent du moins et l'un et l'autre, à devenir les objets de ses railleries les plus amères, de sa satire la plus piquante, peut-être, si l'occasion s'en présente, de ses reproches les plus sanglants. Vous frémissez d'horreur, Messieurs, je le veux croire, contre de tels fils; mais tous les jours vous applaudissez dans vos cercles à de pareils disciples.

Ah! souvenez-vous, qui que vous soyez, je ne vous dirai pas seulement comme Tobie disait à son fils : souvenez-vous de l'obligation que vous avez à ceux qui vous ont donné l'être; souvenez-vous surtout de ce qu'endura pour vous celle qui vous porta dans son sein; souvenez-vous des inquiétudes, des soins que vous lui donnâtes si longtemps; mais souvenez-vous, dirai-je à présent, de ce que coûta votre éducation. C'est une espèce d'enfantement plus long, presque aussi douloureux que celui qui vous a mis au jour. Salomon partageant son trône avec Bethsabée, sur le sein de laquelle il avait puisé les premières leçons de la sagesse; Joseph offrant toutes les richesses de l'Egypte à un père qui l'avait formé si soigneusement de sa propre main à la vertu; non plus que Joas confiant toute son autorité au vertueux grand prêtre qui l'avait élevé dans l'enceinte du temple : non, Messieurs, ni les uns ni les autres ne rendent autant qu'ils ont reçu.

Mais un modèle digne véritablement d'être proposé, d'être suivi, c'est celui de Jésus-Christ même. Rappelez-vous donc sans cesse les tendres soins de notre Jésus pour son auguste Mère, et pour celui qu'il avait établi gardien de son enfance. Jusqu'à l'âge de trente ans, que commença sa vie publique, il leur fut soumis : c'est tout ce que dit de

lui l'Evangile ; tout le reste de sa vie, pendant ce long espace d'années, peut être caché, mais sa reconnaissance ne doit point l'être. Elle le suit jusqu'au Calvaire, ajoute un saint docteur. Attaché à la croix, victime du genre humain, tout occupé qu'il est du grand ouvrage de notre rédemption, pour laquelle il est prêt à consommer son sacrifice, il doit quelque chose de particulier à sa mère : *Vel cruci affixus curam gerebat matris.* Les douleurs qu'il endure ne peuvent le distraire de l'attention qu'il doit avoir à soulager celles de sa mère. Il est prêt à la quitter; qui aura soin désormais de sa vieillesse? Il charge de ce soin le plus chéri de ses disciples; s'il avait quelque chose de plus cher que Jean, il le donnerait à sa mère. Non pas, Messieurs, que Marie eût véritablement besoin de ce secours, non pas que Jésus ne suffît toujours seul à Marie, mais pour nous apprendre que la reconnaissance, surtout la reconnaissance pour une mère, est le dernier sentiment qui doit mourir dans nos cœurs : *Docens non negligere parentes usque ad extremum spiritum.*

Que la reconnaissance des enfants soutienne donc, anime la tendresse des parents et des maîtres, en même temps que la tendresse des parents et des maîtres excitera la reconnaissance des enfants. Car s'il est vrai, comme je l'ai dit, que le défaut de tendresse dans les uns altère les sentiments de reconnaissance dans les autres, il n'est pas moins vrai que des parents, des maîtres surtout, voyant l'ingratitude qui commence à se trahir dès l'âge le plus tendre, jugeant surtout par la conduite ordinaire du peu de reconnaissance qu'ils doivent attendre dans la suite de leurs enfants, sentent peu à peu la tendresse s'étouffer et se glacer, presque malgré eux, dans leurs cœurs.

Amour compatissant et tendre dans les parents et les maîtres, reconnaissant dans les enfants; c'est donc la première règle. Amour éclairé dans les uns, docile et soumis dans les autres, c'est la seconde.

J'adresse cette règle à vous d'abord, pères et mères. C'est en effet une plainte très-ordinaire de ceux que vous chargez de l'éducation de vos enfants, que l'amour jette toujours sur vos yeux un bandeau qui vous aveugle sur tous leurs vices.

Le respectable Héli sait le dernier les sacriléges de ses enfants; à peine il peut les croire. Tout juge intègre qu'est Samuël, il croit que c'est lui faire une injustice de soupçonner seulement la probité de ses fils. Absalon est révolté, tout Israël le suit, il est presque déjà parricide; et David, le poignard dans le sein, ne peut encore que l'absoudre. Jugez par là, Messieurs, des pères vulgaires; que sera-ce des mères? Que sera-ce des parents eux-mêmes corrompus?

Quoi qu'il en soit, n'arrive-t-il pas tous les jours qu'aux yeux d'un père aveugle, d'une mère idolâtre, les signes les plus équivoques de vertu deviennent des prodiges; et les vices mêmes, ne les érige-t-on pas en vertus? Gardez-vous, amis trop sincères, de vouloir dessiller les yeux à ces aveugles volontaires, il faut être avec eux ou dupes de la maligne imposture, ou lâches adorateurs des vices de leurs enfants.

Je ne prétends pas cependant qu'il faille toujours reprendre, censurer toujours les enfants; je sais, au contraire, qu'il n'est rien qui les rebute davantage, et qui soit plus propre à leur laisser tous leurs vices. On ne peut tout corriger à la fois : l'amour le plus éclairé feint donc quelquefois d'être aveugle, et rarement faut-il montrer que l'on remarque ce qu'on ne peut corriger encore ; attachez-vous à l'essentiel et n'y négligez rien. Mais vous, enfants, rendez-vous de bonne heure dociles, écoutez les leçons, profitez des avis, et n'obligez jamais l'amour de vos parents ou de vos maîtres à se faire violence pour en venir à la sévérité.

Qu'entends-je dire de vous, mes enfants : *Quare facitis res quas ego audio pessimas* (I *Reg.*, II), disait le grand prêtre d'Israël à ses détestables fils? Quelle réputation vous faites-vous dans Israël? Quoi? vous faites prévariquer le peuple, vous qui devriez être ses guides. *Nolite filii mei* (*Ibid.*); corrigez-vous donc, mes enfants, et n'attirez pas sur vous les fléaux du Seigneur, dont le terrible contre-coup frappera le cœur de votre père plus vivement que le coup ne pourra vous frapper vous-mêmes.

Rien de plus tendre assurément que ces reproches; mais les cœurs d'Ophni et de Phinées n'étaient plus sensibles à la tendresse : *Non audierunt vocem patris sui.* (*Ibid.*) Ophni et Phinées périront sous la main du Seigneur; Héli périra lui-même. Enfants, retenez cet exemple, pour avoir obligation à ceux qui vous conduisent de leur sévérité même; une correction sévère aurait sauvé ces deux malheureux fils. Mais vous, pères et mères, retenez cet exemple ; ne laissez point au Seigneur le soin de punir vos enfants; regardez comme un des principaux devoirs de la tendresse même de les soustraire à son courroux.

Qu'ils s'éloignent cependant de ma vue, qu'ils sortent de ma pensée, ces tyrans cruels et sanguinaires de l'innocente enfance! Oui, Messieurs, en général on peut dire, et c'est saint Jean Chrysostome qui le dit, que les punitions inspirent des vices plus dangereux que ceux mêmes qu'on voudrait corriger; qu'elles ne font ordinairement que des esclaves, et qu'elles éteignent presque toujours les sentiments d'honneur. Que faire donc, me direz-vous? Ah! Messieurs, aimez, répond saint Jean Chrysostome, aimez et faites-vous aimer. L'amour, mais un amour éclairé, sera toujours plus heureux que la crainte. Pourvu que vous, enfants, vous n'obligiez jamais vos parents et vos maîtres à sortir de cette règle ; car alors nous leur dirons, nous leur répéterons sans cesse avec l'Ecriture de vous courber par le poids de leur autorité, malgré vous-mêmes : *Curva illos.* (*Eccli.*, VII.) Nous leur dirons véritablement, avec saint Paul, de prendre garde d'allumer la colère, le dépit, l'indignation dans vos cœurs par

leurs corrections : *Nolite provocare ad iracundiam.* (*Ephes.*, VI.) Mais nous ajouterons avec l'*Ecclésiastique*, que trop de ménagement pour un enfant est une abondante moisson de chagrins pour ceux qui l'élèvent : *Lacta filium, contristabit te* (*Eccli.*, XXX); que la familiarité surtout, une complaisance excessive l'enhardissent à tout entreprendre : *Non corrideas illi, ne doleas.* (*Ibid.*) Un cheval qu'on ne dompte pas de bonne heure devient fougueux; il en est de même des passions d'un enfant; domptez-les de quelque façon que ce puisse être, il n'importe, pourvu qu'en effet vous les domptiez : *Curva, tunde, ne induret.* (*Ibid.*) Nous avouons, avec l'Apôtre, qu'une conduite sévère souvent abat le courage; mais nous ajoutons avec saint Jean Chrysostome, qu'il vaut encore mieux contenir par la crainte qu'abandonner au vice, abattre le cœur que le laisser corrompre, faire des esclaves que des enfants effrénés.

Mais avant que d'en venir à ces extrémités (car ce sont des extrémités auxquelles on ne doit se déterminer enfin que comme aux remèdes violents dans les maladies désespérées), il faut connaître à fond le caractère de l'enfant qu'on a entre les mains; et c'est alors surtout que l'amour doit être éclairé dans les parents et dans les maîtres, docile et soumis dans les enfants. Mais enfin qu'il soit chrétien dans les uns et les autres : troisième règle, c'est la plus importante de toutes.

Qu'il est beau d'entendre Salomon raconter avec complaisance la manière dont le sage David l'élevait et le formait à la vertu dans son enfance. Moi, qui suis à présent roi d'Israël, j'ai été enfant, enfant chéri de mon père : *Ego filius fui patris mei tenellus* (*Prov.*, IV); chéri surtout d'une tendre mère dont j'étais l'unique : *Unigenitus coram matre mea.* (*Ibid.*) Mon père, tout roi qu'il était d'un grand empire, regardait cependant comme un de ses principaux devoirs de m'instruire par lui-même : *Et docebat me.* (*Ibid.*) Ecoutez, mon fils, me répétait-il sans cesse : toute votre félicité dépend de votre docilité à suivre mes leçons : *Audi, fili mi; suscipiat verba mea, cor tuum, et vives.* (*Ibid.*) Qu'est-ce donc, Messieurs, que David enseigne avec tant de soin à ce fils auquel il destine son sceptre et sa couronne? Sont-ce les secrets de la politique mondaine, l'art de remplir ses trésors, de se faire respecter de ses peuples, de dompter ses ennemis? Non, non, quelque chose de plus important demande les soins et l'attention de David. Mon fils, possédez la sagesse; c'est là l'unique nécessaire : *Posside sapientiam, fili mi.* (*Ibid.*)

Ah! leçons bien inconnues dans les éducations d'aujourd'hui. Sans m'engager dans un trop long détail, souffrez seulement, Messieurs, que je vous demande : dans l'éducation de vos enfants combien de temps est employé à les instruire de la religion? Un certain nombre d'heures est réglé tous les jours pour toutes sortes d'exercices; ce ne sont que maîtres de toute espèce. Les maîtres de mœurs, les maîtres du christianisme où sont-ils?

C'est l'affaire, répondez-vous sans doute, d'un gouverneur éclairé, vertueux, choisi principalement pour cet emploi. Maîtres chrétiens, c'est donc à vous qu'il faut que je m'adresse. Mais non, Messieurs, c'est vous personnellement que Dieu en a chargés; c'est à vous qu'il en demandera compte. Ah! que de maîtres, damnés par leurs élèves, damneront et de pères et de mères!

Car enfin, Messieurs, pour ce qui regarde la santé, pour tous les soins temporels vous en reposez-vous absolument sur d'autres? Un père veut juger par lui-même des progrès de son fils dans les sciences; une mère veut être témoin de tous les exercices de corps qu'on ordonne pour sa fille; elle préside elle-même à toutes les leçons qu'on lui donne. Mais les leçons de christianisme s'en informent-ils, ni l'un ni l'autre? A quoi penseront donc dans la suite de l'âge ces enfants qui ne vous voient occupés pour eux que de vils amusements de la terre? Comment s'accoutumeront-ils à regarder l'affaire de leur salut, ces enfants qui voient que c'est dans leur éducation ce qui tient le dernier lieu, ce qui paraît intéresser le moins? Gémissez, sainte religion, de la distraction de l'oubli de Dieu, où l'on vit dans le monde : en voilà la source, elle est dans l'âge le plus tendre. En voulez-vous encore une preuve sensible?

Quel fut le malheur des caïnites, selon la remarque de l'Ecriture? Ce fut d'être nés d'un père corrompu qui, ne pensant qu'à se faire un établissement sur la terre, se mit peu en peine d'apprendre autre chose à ses enfants, que l'art de s'agrandir et de passer commodément la vie. Malheur trop commun dans notre siècle.

A peine les enfants sont-ils nés, qu'on semble oublier que ce sont des êtres raisonnables; comment donc se souviendrait-on qu'on vient d'en faire des chrétiens? On commence par dissoudre les corps dans les délices de la mollesse. Prêchons-leur ensuite la pénitence et la mortification; comment nous écouteront-ils? A mesure qu'ils grandissent, toute l'attention se porte sur les défectuosités du corps; pour les défauts de l'âme, ils se découvrent en vain; on passe tout à la faiblesse de l'âge. Qu'ils vivent, ah! qu'ils vivent : ignorants, capricieux, déjà libertins peut-être, n'importe, pourvu qu'ils vivent. La correction la plus légère, une réprimande, un moment de contrainte pourraient altérer leur santé; on leur épargne tout. Si on leur donne quelquefois des leçons sérieuses : l'honneur, leurs ancêtres, ce sont les seuls mots qu'on fait retentir à leurs oreilles. Ainsi les vertus fondamentales de la religion sont étouffées; et plus on réussit à les étouffer, plus on s'en applaudit. N'a-t-on pas même enfin trouvé l'art détestable de rendre habile aux dépens de la pudeur? Les poésies les plus libres, les fables les plus licencieuses. N'est-ce pas.... Ah! finissons, Messieurs.

Tendres enfants, pourquoi suis-je forcé de vous adressor enfin malgré moi une leçon si contraire à toutes celles que je vous ai données jusqu'à présent; mais enfin, c'est le Sage qui vous la donne. Mon fils, vous dit-il, si les pécheurs veulent vous allaiter de leur venin : *Si te lactaverint peccatores, fili* (*Ibid.*), ah! prenez garde de vous laisser surprendre par la douceur de ce breuvage qu'il vous présentent : *Ne acquiescas eis.* (*Ibid.*) Non, ne regardez jamais comme vos pères ces cruels qui, courant à leur perte, mais peu contents de périr seuls, veulent vous associer à leurs crimes, afin de vous associer à leur malheur : *Insidiantur contra sanguinem suum.* (*Ibid.*) Votre père, le véritable père, c'est le Seigneur. Souvenez-vous que vous êtes à lui, avant que d'appartenir à vos parents de la terre. Souvenez-vous de l'adoption que vous avez contractée en Jésus-Christ : c'est-là votre véritable noblesse. Elevez vos pensées vers ce bel héritage que votre Père vous promet dans les cieux : c'est-là qu'il faut tendre, mon fils, si vos parents, fût-ce un père, fût-ce une mère, veulent vous arrêter dans la voie où Dieu vous appelle; ah! c'est l'expression de saint Bernard, plutôt fouler aux pieds et l'un et l'autre. Le respect, l'amour que vous leur devez peuvent-ils balancer ce que vous devez à Dieu? Qui vous aime davantage, d'eux ou du Père céleste? Qui vous a fait plus de bien? Se sont-ils sacrifiés, sont-ils morts pour vous? Votre Dieu l'a fait. Vous promettent-ils, sont-ils en état de vous donner un royaume éternel? Votre Dieu vous le promet, il vous le donnera. Et que peut enfin contre vous leur colère? Vous menacent-ils d'un enfer, vous puniront-ils d'une éternité de supplices? Votre Dieu vous en menace, il vous en punira. Suivez donc, mon fils, suivez la voie que Jésus-Christ vous a marquée par la trace de son sang, et non pas celle que ceux-ci vous tracent par leurs désordres. Dans tout le reste, votre respect ne peut être trop profond, votre amour trop soumis et trop tendre; mais sitôt qu'ils mettront en compromis ce que vous devez à votre Dieu, ah! ne reconnaissez plus d'autre père que le Seigneur. O vous pères et mères, vous vous plaindrez peut-être de ce que nous donnons de pareilles leçons à vos enfants; mais c'est moi qui me plains de ce que nous sommes obligés de les leur donner; et qui de nous a plus de droit de se plaindre?

Vous les aimez, dites-vous (je vais finir par cet extrait de saint Jean Chrysostome) vous les aimez; mais quelle marque leur donnez-vous de votre amour? Vous vous empressez à leur laisser de grands établissements, de riches héritages, de brillantes fortunes. Eh! Messieurs, dussiez-vous leur laisser un diadême; qu'est-ce que tout cela? Tout cela les suivra-t-il dans le tombeau?

Vous les aimez, dites-vous, et vous n'êtes occupés qu'à les rendre souverainement, éternellement malheureux. Hélas! entraînés par le seul poids de la concupiscence, ils chancelaient, vous les voyez prêts à tomber; à qui était-ce donc de leur tendre la main pour les soutenir? A vous sans doute; et c'est vous qui les poussez au précipice, et qui hâtez leur chute. Est-ce là les aimer, cela s'appelle aimer!

Vous leur avez donné la vie; quel bienfait! Bienfait cruel! Que ne la leur ôtiez vous dès le berceau? Pourquoi la leur conserver avec tant de soin, cette vie de quelques jours sur la terre, pour leur procurer ensuite une mort éternelle? Quand je vous vois si inquiets sur leur santé, si tendres sur leurs besoins, si affligés à la seule idée de leur perte; ah! malheureux, m'écriai-je au dedans de moi-même, malheureux, que craignez-vous? Craignez-vous qu'il n'échappe à l'enfer une victime? Et c'est là les aimer, cela s'appelle aimer!

Non, non, Messieurs, corrigez désormais votre amour surtout par la religion. Songez à devenir les pères d'enfants illustres, mais illustres selon Dieu, illustres dans la foi. Pour cela, tout dépend, en premier lieu, de vous en faire respecter; puisque leur éducation sera toujours malheureuse s'ils ne vous respectent. Mais pour vous en faire respecter, il les faut respecter en quelque sorte vous-mêmes, en considérant ce qu'ils seront un jour, ce qu'ils sont déjà par rapport à vous et devant Dieu. Tout dépend, en second lieu, de vous en faire aimer, en les aimant vous-mêmes d'un amour tendre qui excite leur reconnaissance, d'un amour éclairé cependant qui les retienne dans la soumission, mais surtout d'un amour chrétien qui imprime profondément le christianisme dans leurs cœurs.

Heureux les pères et mères qui auront suivi cette belle méthode dans l'éducation de leurs enfants! Leurs enfants feront leur gloire et leur joie pendant leur vie, dit l'*Ecclésiastique* : *Laudabitur, gloriabitur in illo.* (*Eccli.*, XXX.) Ils seront leur consolation, leur soutien dans leur vieillesse, leur espérance même au moment de la mort : *In obitu suo non contristatus est.* (*Ibid.*) Ils meurent, mais c'est comme s'ils ne mouraient pas : *Mortuus quasi non mortuus* (*Ibid.*); puisqu'ils laissent après eux des successeurs de leurs vertus, qui perpétueront leur nom et leur mémoire : *Similem reliquit post se.* (*Ibid.*) Enfin ils les retrouveront, pour se réunir à eux au sein de Dieu, où ils seront leur couronne dans l'éternité bienheureuse où nous conduise, etc. Ainsi soit-il.

SERMON XXIII.

Pour le vendredi de la quatrième semaine de Carême.

HOMÉLIE SUR LA RÉSURRECTION DE LAZARE.

Veni et vide. (*Joan.*, XI.)
Venez et voyez.

Quel est-il ce spectacle, auquel je viens aujourd'hui vous inviter, mes frères? Venez, et voyez, disait Marie, sœur de Lazare, à Jésus-Christ; voyez en quel état, Sei-

gneur, celui que vous aimiez est à présent réduit.

Un cadavre hideux, amas infect de vers et de corruption; venez, voyez, est-ce là l'homme : *Nunquid iste est?* Une caverne souterraine, voilà quelle doit être notre dernière demeure; six pieds de terre au plus suffiront à celui dont les vastes projets trouvaient trop étroit l'univers : *Spelunca.* C'est là que l'on se hâte de le précipiter, de peur qu'il n'infecte l'air des vivants; une pierre, barrière impénétrable, l'y renferme, pour nous en épargner la vue : *Lapis superpositus erat ei.* Levons cependant pour un moment, levons cette pierre : *tollite lapidem.* Dieu! quelle horreur!

Quoi? est-ce donc là cette personne aimable, aux pieds de laquelle se rassemblaient tous les jours tant de profanes adorateurs; cette idole du monde, dont l'éclat séducteur éblouissait tous les yeux, enchantait tous les sens, captivait tous les cœurs, dont l'esprit vif et brillant était l'âme, faisait les délices de tous les cercles? Maintenant c'est un cadavre qui fait horreur. Un drap mortuaire, des bandes qui lui lient et les pieds et les mains, c'est tout ce qui lui reste de ces anciennes richesses : *Ligatus pedes et manus institis.* Encore une fois est-ce là l'homme? Venez et voyez. Oui, tous tant que nous sommes, voilà quelle doit être enfin notre destinée : *Veni et vide.*

Mais ce spectacle si plein d'instruction m'en retrace un autre plus instructif encore. Venez donc et voyez : un état mille fois plus affreux que celui de Lazare dans le tombeau, je veux aujourd'hui vous le décrire : c'est celui d'une âme dans le péché. Non, la mort traînant à sa suite toutes les horreurs du tombeau; la mort qui, comme un monarque impérieux, dit un prophète, foule aux pieds, brise et détruit ce vase d'argile, que nous nommons un corps; la mort qui dans le profond du lac, comme parle Isaïe, entraîne l'orgueil de l'homme, et s'immole impitoyablement toute humaine beauté, la mort, sous ces horribles traits, n'a rien de si horrible que le péché; et l'état d'une âme pécheresse, représenté sous cet emblême, est représenté sous des traits trop adoucis encore.

Saint Augustin, qui me fournit toute l'idée de ce discours, trouvait cependant dans la description de Lazare mort, telle que nous a fait l'Evangile, l'image la moins imparfaite que l'on puisse tracer de l'état du pécheur; et les sentiments de Jésus-Christ pour Lazare, il les considérait comme la figure des sentiments de Dieu pour le pécheur. En saisissant sous le même point de vue notre évangile, voici donc, Messieurs, quel sera le plan de ce discours. L'état du pécheur, par rapport à Dieu, fera le sujet de la première partie. L'état de Dieu par rapport au pécheur fera le sujet de la seconde. L'une et l'autre ne sera qu'une explication morale de notre évangile; et la fin que je me propose, le fruit que j'en espère, est de vous inspirer la plus vive horreur du péché. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est par degrés que l'âme pécheresse s'engage dans l'abîme du crime; c'est par degrés que je veux vous la faire considérer aujourd'hui. Nous allons donc examiner le pécheur 1° dans la voie du péché; 2° dans l'état même du péché; 3° enfin dans l'habitude du péché. Ne perdons point de vue notre évangile; il nous fournira un emblème naturel de ces trois états de l'âme pécheresse.

D'abord ce n'est qu'une langueur : *Erat quidam languens.* A cette langueur succède un assoupissement léthargique : *Dormit.* Hélas! la mort même ne tardera pas de suivre. Mais d'abord, comme je viens de le dire, ce n'est qu'une langueur. Les morts subites et inopinées sont bien plus rares dans l'ordre de la grâce, que dans celui de la nature. Car dans l'ordre de la nature, l'excès de nos crimes, selon la prédiction de saint Paul, force enfin le Seigneur à signaler presque tous les jours sa justice par ces grands coups de vengeance. Presque plus d'intervalle entre la santé et la mort, entre l'exercice et la punition du crime. Nous y sommes tellement accoutumés aujourd'hui, que ces coups éclatants de votre foudre, Seigneur, ne frappent même presque plus nos esprits.

Mais dans l'ordre de la grâce, ce furent toujours, aujourd'hui comme autrefois, ce sont encore mêmes degrés par où l'on passe. Une jeune personne, par exemple, est élevée jusqu'à un certain âge dans tous les principes d'honneur et de christianisme. Vient ensuite le temps où, selon la coutume, il faut penser à son établissement. Alors c'est la règle de la montrer au monde; et le monde veut que l'on commence à la montrer dans tout l'éclat qui convient à une idole naissante, à qui l'on cherche des adorateurs. Ici le danger commence, et la contagion se fait sentir. Dans les commencements cependant, les principes d'une éducation chrétienne l'emportent dans son esprit et dans son cœur. Ce fracas tumultueux, qui amuse les mondains par l'étourdissement qu'il leur cause, dégoûte, ennuie, fatigue et tourmente cette âme innocente encore que la grâce protége. Peu à peu, à force de voir et d'être vu, l'ennui s'envole, le charme se forme, le sentiment du plaisir s'éveille, la concupiscence parle, le monde plaît. Alors les austères maximes de retenue et de modestie chrétienne, qu'on avait apprises dans l'enfance, s'éloignent comme insensiblement, et se perdent peu à peu dans un obscur lointain, où l'on ne les aperçoit presque plus. Voilà le commencement de l'état de langueur : *erat quidam languens.*

Il serait facile d'y remédier d'abord. Mais bientôt au contraire on interrompt l'usage des préservatifs, dont on se servait quand on avait bien moins à craindre. On se retire des sacrements, non pas tout à fait d'abord, mais peu à peu; on en approche plus rarement. Ainsi le goût de la dévotion se perd.

Les lectures chrétiennes deviennent moins fréquentes, et par là même plus insipides de jour en jour; chaque jour on retranche quelque chose des exercices ordinaires de piété. De là l'oubli de Dieu et de son culte; qu'est-ce autre chose que l'état d'assoupissement même? *Dormit.*

Ce que l'attrait du plaisir, le charme de l'oisiveté produisent dans les brillantes conditions du monde, la distraction du travail, l'embarras des affaires le produisent dans les autres. Dans toutes, c'est pas à pas qu'on vient au crime. Il n'est point de scélérat qui n'ait fait insensiblement l'apprentissage de la débauche : *erat quidam languens.* C'est pour tous un état de langueur; c'est-à-dire, une nonchalance dans la pratique des règles du christianisme, dans l'observation des devoirs particuliers de son état, dans l'usage surtout des sacrements. Avant que de mener à la mort, la langueur conduit à une espèce de léthargie spirituelle : *Dormit.* On ne se permet d'abord que les petites fautes. La courtisane la plus effrontée a commencé d'échauffer dans son cœur la passion par de vaines lectures; des regards indiscrets, des conversations libres, des imaginations volages, n'y ont allumé d'abord qu'une étincelle. L'usurier plus hardi ne fut pour l'ordinaire, dans les commencements, qu'un économe ébloui par l'éclat des richesses, qui mit sa gloire à se faire ouvrier d'une belle fortune. L'avarice, comme la volupté, ralentit d'abord les sentiments de la religion : *erat quidam languens.* Avant que de se marquer au coin du crime, il faut s'établir dans une sécurité de conscience, qui puisse endormir sur tous les excès : *Dormit.*

On s'autorise de la coutume et de l'usage du monde. L'oiseveté n'est-elle pas l'apanage des grands, un privilége que donne toujours la délicatesse du sexe? Dans les conditions communes, comment, dit-on, se tirer de la poussière, si l'on ne sait profiter du besoin de ceux qui sont pressés? Sans quelque industrie, dit le peuple, c'est ainsi que la fourberie se nomme, le moyen de vivre avec ces riches avares et inhumains?

On s'autorise de l'exemple. Après tout, dit-on, est-il quelqu'un dans le monde qui vive autrement que moi? Aucun de ceux qu'on a regardés et qu'on regarde comme les gens d'honneur et de probité, comme les modèles de la religion, suit-il un autre train de vie? Il n'est enfin point de scélérat même, qui ne trouve toujours quelque scélérat plus hardi que lui, dont l'exemple le rassure.

La fausse conscience formée, en vain nous lui opposons les maximes de l'Evangile : la passion, qui enivre, a plongé dans un assoupissement mortel, qui rend sourd et insensible à tout. Quelquefois, cependant, nous remuons encore la conscience, nous effrayons, nous touchons. Oui, lorsque nous annonçons avec force certaines grandes vérités de la religion, notre voix réveille pour un moment ce léthargique; mais il retombe bientôt dans son premier sommeil. Ah! vous m'avez ému, nous dit-on froidement. Nous vous avons ému; et de cette émotion quel est le fruit? Un saisissement subit, dont la sensibilité de votre cœur n'a pu se défendre; une émotion passagère, à laquelle un esprit encore raisonnable n'a pu se refuser; peut-être quelques larmes, telles que l'action vive et animée d'un acteur passionné vous en fait répandre sur un théâtre. Cependant, ajoutez-vous, peu s'en faut que vous ne m'ayez converti Peu s'en faut! Et que s'en faut-il donc? C'est-à-dire que nous vous avons arraché, presque malgré vous, un désir vague et général de conversion : désir qui, étouffé aussitôt que formé dans votre cœur, ne servira qu'à vous rendre plus criminel, et criminel inexcusable. Peut-être cependant, en conséquence de cette émotion, de ce désir, vous avez fait quelque avance vers Dieu, vous vous êtes approché d'un sacrement; et c'est là tout? Oui, c'est même assez pour le malade. Après cette faible marque de vie chrétienne, qu'il se détermine à donner, il est content de soi, il se rendort avec plus de sécurité que jamais : *Dormit.*

Hélas! elle est donc morte enfin, cette âme; oui, c'en est fait, n'en espérons plus rien : *Mortuus est.* Funeste état que cet état de mort! J'avais raison de dire que la mort du corps n'a rien d'assez hideux pour en être l'emblème.

D'abord, en elle est éteint tout principe de vie. En effet, la vie de l'âme, c'est la grâce; et le péché n'est autre chose que la destruction de la grâce même. Je me représente ici, Messieurs, le premier homme au moment même où il devint pécheur. Quelle est sa confusion, à la vue subite de sa nudité! Mais surtout représentez-vous la révolte générale de toute la nature, le trouble, le bouleversement, l'étrange désordre que son crime cause tout à coup dans l'univers; quelque chose de plus terrible encore : représentez-vous un Dieu qui insulte à sa misère et à sa honte, un ange qui le poursuit le glaive en main. Le voilà donc enfin chassé du paradis terrestre, dépouillé de tous ses droits, triste jouet du prince de l'enfer, qui l'a séduit. Quelle image! mes frères. Cependant la première, dont je me suis servi d'abord, n'est-elle pas plus expressive encore? Pour peindre Adam lui-même, ainsi que tout autre pécheur, il faut en revenir à celle-là : *Mortuus est.*

Et c'est, ce me semble, dit saint Jean Chrysostome, ce que le Seigneur voulait lui faire entendre, quand il lui dit : *Adam, Adam, ubi es? (Gen.*, III.) Où est-il cet homme, sur qui j'avais pris plaisir à empreindre tous les traits de ma ressemblance, ce miroir accompli de mes perfections divines, en qui je me complaisais comme dans mon image? Où est-elle cette créature chérie, que j'avais adoptée pour mon fils, à qui j'avais donné le droit de m'appeler son père, qui avait reçu de moi l'empire sur tous les autres ouvrages de mes mains? Qu'est-il devenu, ce composé merveilleux d'âme et de corps, dans qui j'avais établi le plus bel ordre de subordination : un esprit pour

commander à la matière, une raison pour dominer les sens? Voilà l'homme. Où est-il, ce chef-d'œuvre de ma toute-puissance? *Adam, Adam, ubi es?*

Hélas! il n'est plus. Et ne puis-je point dire encore, avec saint Jean Chrysostome, que c'est là, dans le sens moral, le funeste accomplissement de la menace que le Seigneur lui avait faite? Au moment que tu mangeras de ce fruit : *In quocunque die comederis* (*Ibid.*), c'en est fait, Adam, tu mourras : *Morte morieris.* (*Ibid.*)

En effet, à peine est-il pécheur, qu'aussitôt à ce chef-d'œuvre de la Divinité succède un monstre, ouvrage de l'enfer; aux magnifiques traits de la divine ressemblance a succédé l'image de Satan; un rebelle, un perfide a pris la place du fils de Dieu. Aussi remarquez, Messieurs, qu'aucune créature ne veut plus reconnaître ses lois. Pour venger le Créateur outragé, pour punir le rebelle qui l'outrage, toute la nature semble conjurée en un instant : les animaux s'arment de férocité; la terre ferme son sein et lui refuse la nourriture; le ciel se charge de carreaux, de foudres et d'orages; la mer enfle et mutine ses flots; tous les éléments, dont l'ordre et l'harmonie devaient servir à le conserver, se troublent, se combattent pour le détruire. Et comment régnerait-il encore sur la nature, quand au dedans de lui-même ce n'est que trouble, que désordre, anarchie? La matière captive l'esprit, la raison est esclave des sens; ce n'est donc plus l'homme : *Mortuus est.*

Est-ce même assez, je le disais d'abord, pour exprimer sa dégradation, est-ce assez de l'image d'un cadavre sans vie? Qu'est-ce qu'un tombeau, dit saint Jean Chrysostome, pour nous représenter l'étang de feu qui devient son partage? Qu'est-ce que le dépouillement où la mort nous réduit, en comparaison de l'horrible indigence d'une âme soumise au péché?

Considérez, par exemple, mes frères, ce grand, ce héros, ce monarque devenu poudre. Qu'est devenu tout l'éclat de sa gloire? Que lui reste-t-il de ses possessions immenses? Que lui servent et ce grand nom qu'il laisse après lui et cette réputation brillante qu'il s'est acquise? De ces actions fameuses, de ces traits de bravoure héroïque qui l'ont signalé dans l'univers, quel fruit retirera-t-il désormais? Terrible nudité! Nudité cependant qui ne doit point être mise en parallèle avec celle du pécheur. Le péché ne lui laisse plus rien de son ancien mérite. Infortuné David (hélas!), que te servit toute ta douceur? Que devint tout le mérite de ces beaux exemples de patience et de modération? Au premier coup d'œil indifférent jeté sur l'épouse d'Urie, au premier désir criminel éclos dans ton cœur, tout est effacé, tout est oublié. Le héros des armées d'Israël, le roi selon le cœur de Dieu, où est-il? Hélas! il n'est plus : *Mortuus est.*

Salomon n'est plus; du moins il n'est plus ce sage à qui le Seigneur était redevable de l'éclat et de la splendeur de son culte, ce modèle accompli de justice et de religion. Depuis le premier grain d'encens brûlé sur les autels des profanes divinités de Tyr et de Sidon, tout est oublié. Ces oracles de sagesse, ces traits éclatants de justice, cette magnificence de piété, peuvent bien en faire l'objet de l'admiration des hommes; mais dans les livres de Dieu tout est effacé. Salomon n'est plus; il ne reste devant Dieu que le sacrilége et l'idolâtre : *Mortuus est.*

C'est-à-dire, Messieurs, qu'aussitôt après votre péché, tout le mérite que vous aviez devant Dieu, quel qu'il fût, est perdu. Vous pouvez le recouvrer, il est vrai, en ressuscitant à la grâce; mais tant que vous demeurerez dans la mort du péché, toute votre ancienne vertu, toutes les bonnes œuvres que vous avez faites, tous les travaux que vous avez essuyés pour le Seigneur, tout cela, par rapport à vous, est comme s'il n'eût été jamais.

Bien plus, Messieurs, tant que vous resterez dans cet état de mort, vous êtes incapables de toute fonction de vie; quoi que vous fassiez, vos œuvres sont des œuvres mortes. Expliquons-nous, cependant. Je ne prétends point insinuer par là que toutes les œuvres du pécheur sont des péchés; non, Messieurs. Voici la vraie doctrine de l'Eglise : c'est que toute œuvre de l'homme mort à la grâce est incapable de mériter pour la vie éternelle. Cependant elle peut bien toucher le cœur du Père des miséricordes; elle l'engagera (l'Eglise même vous le promet), elle l'engagera, dis-je, à vous accorder libéralement et gratuitement la grâce de pénitence. Mais pour des récompenses éternelles, ah! pécheurs, n'en espérez pas pour tout ce que vous ferez dans l'état de péché. Nourrissez les pauvres, consolez les malheureux, macérez votre chair, défendez la foi, combattez le vice, corrigez les vicieux : en conséquence de tout cela, je puis bien vous faire espérer de la bonté de notre Dieu des grâces qui vous convertissent; mais rien de tout cela, fait dans l'état du péché, n'entrera jamais dans la matière de votre récompense. Et la raison de cette doctrine, c'est qu'un esclave révolté ne peut mériter l'héritage des enfants; et, pour dire quelque chose de plus sensible, c'est que pour agir il faut la vie, et le pécheur est mort : *Mortuus est.*

Peut-on rien ajouter à des traits si hideux? Que sera-ce donc si l'habitude se forme? L'habitude, c'est, pour ainsi parler, le gouffre où le pécheur s'ensevelit : *Spelunca:* gouffre dont il n'est presque plus possible de sortir; une pierre énorme en ferme l'entrée : *Lapis superpositus erat ei.* Ce sont les premiers péchés qui, comme un horrible poids, pèsent sur la tête du pécheur, pour l'empêcher de se relever; c'est-à-dire, ce sont les funestes charmes qu'il a goûtés dans l'exercice du crime, et qui l'y rappellent sans cesse; ce sont les vaines espérances qu'il a conçues de pouvoir toujours se relever dès qu'il voudra le faire, et d'en avoir toujours la volonté quand il en sera temps; c'est une conscience erronée qui,

par la fausse lueur qu'elle répand dans son esprit, l'empêche de s'apercevoir des ténèbres qui l'environnent, et lui diminue insensiblement l'horreur de son état; peut-être le respect humain, qui, par la terreur qu'il lui imprime, lui fait redouter jusqu'à l'idée, jusqu'au mot de conversion : *Lapis superpositus erat ei.* Ah! qu'il faudrait de force pour vaincre ces obstacles! Mais il a les pieds, les mains liés : *Ligatus pedes et manus institis.*

Pour sortir du péché, il ne peut rien de lui-même. Son esprit, livré à ses pensées naturelles, ne peut même avoir l'idée de la conversion ; son cœur, abandonné à ses propres mouvements, ne se tournera jamais vers Dieu; la concupiscence une fois maîtresse domine, enchaîne et la volupté et la raison : *Ligatus pedes et manus institis.*

Il ne peut rien que par la grâce ; avec la grâce il peut tout, j'en conviens. Mais les crimes, qui l'ont endurci peu à peu dans l'habitude, ont éloigné peu à peu de lui les miséricordes du Seigneur. Le voilà donc maintenant, non pas à la vérité tout à fait délaissé dans son impuissance naturelle (nous ne le croyons d'aucun pécheur), mais du moins le voilà dans un état de mort, dont le cours ordinaire de Providence ne le tirera plus. C'est un mort de quatre jours à ressusciter ; il faut, Seigneur, il faut le plus grand miracle de votre toute-puissance ; et voudrez-vous le faire?

Il exhale déjà la corruption la plus infecte : *Jam fetet;* c'est un scandaleux, dont le commerce empoisonne. Quelques crimes hasardés heureusement, goûtés délicieusement dans le mystère du secret, ont bientôt fait perdre à ce jeune homme cet air modeste et réservé qui lui était resté d'une éducation grave et sérieuse. Les applaudissements qu'il reçoit dans le monde, à mesure qu'il y prend des manières plus aisées et plus libres, l'ont enfin enhardi à pécher sans remords. Déjà il est maître parfait dans l'art d'inspirer une passion; il n'ignore aucun des détours, aucun des artifices les plus cachés pour surprendre un cœur simple et crédule; il sait dissimuler et feindre, prodiguer à propos et acheter un crime ; il connaît de plus tous les sophismes, tous les prétextes ingénieux que le libertinage inventa pour déguiser le désordre sous le nom plus doux d'amusement; il s'en sert avec esprit, avec adresse, toujours avec succès. Bientôt, faisant les délices du monde, recherché, désiré dans tous les cercles, devenu l'âme de toutes les parties, partout il porte et répand l'incendie allumé dans son cœur.

Cette femme mondaine ne se contente plus, comme autrefois, de souffrir les assiduités de ses adorateurs. La gloire où elle aspire maintenant, c'est de se signaler par des conquêtes difficiles, et de surprendre dans ses filets la plus scrupuleuse innocence. C'est peu pour elle de promener sa mondanité de cercle en cercle, de spectacle en spectacle, si ses traits assassins n'y immolent à sa cruelle vanité tout ce qu'elle y rencontre ; partout où elle porte ses pas, mettre en déroute la charité la plus attentive et la plus circonspecte pudeur, c'est le triomphe qu'elle se propose.

Cependant (et voici, Messieurs, le comble du malheur) ces pécheurs morts à la grâce, dans le tombeau même de l'habitude, infectants déjà toute l'Eglise par la corruption de leurs cœurs, ne passent encore aux yeux des hommes que pour être endormis. Ils ne se regardent eux-mêmes que comme des chrétiens véritablement imparfaits, mais qui ont tout à espérer pour le salut : *Dormit, salvus erit.* C'était le langage des apôtres au sujet de Lazare ; c'est le langage de tous les mondains par rapport à eux-mêmes. Je mène une vie dissipée, il est vrai; mais, tout dissipé que je suis, j'ai de la probité, j'ai de la foi. Je n'approche pas des sacrements aussi souvent que les parfaits; mais enfin j'en approche, quand l'Eglise l'ordonne. Je ne fais d'ailleurs tort à personne; et si quelquefois mon cœur s'échappe, je sais le retenir précisément à la barrière que l'honneur me prescrit. Je sais bien que je ne suis pas un saint, mais je suis chrétien : *Dormit.* Pourquoi donc m'effraierais-je sur mon état? Dieu me fera miséricorde; ne fût-ce qu'en considération de la droiture de mon cœur, à laquelle ni tous ces discours que je tiens, ni ces libertés autorisées que je me permets, ni cette distraction continuelle où je vis, n'ont jamais donné aucune atteinte; oui, Dieu me fera miséricorde : *Salvus erit.*

Ah ! Seigneur, parlez ouvertement, découvrez à ces pécheurs toute l'horreur de leur état : *Dixit manifeste : mortuus est.* Plaise au ciel, Messieurs, que ces tableaux, que vous venez de voir, ne représentent personne de cet auditoire, que ceux qui auront bien voulu s'y reconnaître. Quoi qu'il en soit, réfléchissez, je vous prie, à une pensée qu'il me faut ajouter en concluant cette première partie.

Pour passer de l état de langueur à la mort, combien de temps pensez-vous qu'il faille? Hélas ! deux jours seulement de langueur conduisent Lazare au tombeau : *Duobus diebus.* Mais faut-il bien plus de temps pour passer de l'état de mort à la corruption du tombeau? Quatre jours suffisent pour y mettre Lazare : *Quatriduanus est, jam fetet.* Dans l'ordre surnaturel, moralement parlant, il n'en faut quelquefois guère davantage. Je vous laisse, Messieurs, sur cette dernière pensée que j'abandonne à vos réflexions. Examinons maintenant l'état de Dieu par rapport au pécheur, sujet de la seconde partie.

ECONDE PARTIE.

Suivons les réflexions de saint Augustin sur notre évangile ; la conduite de Jésus-Christ à l'égard de Lazare nous paraîtra toute mystérieuse. 1° Après avoir appris la maladie de Lazare, Jésus diffère de se rendre en Judée : *Mansit in eodem loco.* 2° Etant arrivé à Béthanie, à mesure qu'il approche du tombeau, il se trouble, il frémit : *Infre-*

muit, turbavit seipsum. Ensuite la douleur le saisit, l'horreur fait place à la tristesse ; *Lacrymatus est.* Retenez tout cela, Messieurs, c'est le symbole des sentiments de Dieu à l'égard du pécheur dans les trois différents états où nous l'avons considéré : 1° sentiment de refroidissement qui doit faire trembler ceux qui sont dans la voie du péché ; 2° sentiment d'horreur, qui marque bien sensiblement la malice et l'énormité du péché ; 3° sentiment de douleur et de tristesse sur le danger de ceux qui s'obstinent et s'endurcissent dans le péché. Reprenons.

Lazare étant attaqué de la maladie mortelle qui le conduisit au tombeau, Marthe et Marie, ses sœurs, envoient à Jésus. Jésus apprend l'extrémité où Lazare est réduit; cependant il diffère d'aller le secourir, il demeure encore deux jours au delà du Jourdain : *Mansit in eodem loco.* C'est, Messieurs, la figure de ce qui arrive tous les jours parmi nous.

Les justes, surtout les ministres du Seigneur, figurés ici par Marthe et Marie, voient tous les jours de jeunes personnes s'engager indiscrètement dans les routes trop frayées du crime. Nous voyons des malades en Béthanie. Hélas ! ce sont nos frères ; ce sont des personnes pour qui notre cœur doit spécialement s'intéresser, dont la confiance nous attendrit, ou même quelquefois à qui la reconnaissance nous a liés des plus doux nœuds de l'amitié. Effrayés du danger qui les menace, effrayés d'autant plus qu'ils le sont moins eux-mêmes, nous courons à Jésus. Seigneur, celui que vous aimez est malade : *Ecce quem amas infirmatur.* Nous le disons avec larmes ; nous n'en disons pas davantage, et nous attendons tout du vif amour de celui qui a le remède en ses mains. Nous a-t-il entendus? Il retarde, il diffère, il semble sourd : *Mansit duobus diebus in eodem loco.* Deux jours : il n'en faut souvent pas davantage pour rendre le mal irremédiable, et vous les laissez, Seigneur, s'écouler ces deux jours. Ah ! quel mystère. Cependant, Seigneur, c'est une personne que vous aimez : *Quem amas.*

Oui, Messieurs, c'est une personne qu'il aime, mais pour qui son cœur s'est refroidi. Nous demandons pour elle un secours, qu'elle-même néglige : voilà la cause de l'éloignement de Jésus. Vous avez constamment abusé des grâces de préservation que la miséricorde du Seigneur vous prodiguait sans cesse; vous vous êtes par là rendus indignes de la grâce de guérison qu'on demande aujourd'hui pour vous. Vous vous êtes indiscrètement engagés dans l'occasion, dont la main de Dieu faisait effort pour vous écarter; vous y êtes donc par votre choix; la main de Dieu se retire et vous abandonne. Vous avez quitté de vous-mêmes la source des grâces où vous alliez puiser auparavant la force et la ferveur; vous avez cessé de vous approcher de Jésus-Christ; à présent il est éloigné de vous; de qui est-ce la faute? Son éloignement a refroidi votre cœur : de là cet état de langueur où vous êtes tombés; le refroidissement de votre cœur a refroidi le sien.

Cependant il vous aime encore. *Quem amas.* Non, je ne vous suppose point dans cet état de mort qui lui fait horreur, aussi ne vous a-t-il pas tout à fait rejetés, mais il commence, comme il le dit lui-même, il commence à vous rejeter, non pas encore avec horreur, mais avec dédain : *Incipiam,* non pas en rompant tout commerce avec vous, mais en se retirant, en s'éloignant peu à peu de vous : *Incipiam.* Quel sera donc enfin le dernier dénoûment? Tandis que Jésus retarde, Lazare meurt.

Convenez que déjà vous ne goûtez plus les charmantes douceurs du service de Dieu; l'usage des sacrements vous est devenu insipide; déjà la manne céleste ne vous inspire plus que du dégoût, et la pratique de vos devoirs est devenue pour vous un fardeau lourd et presque insupportable : voilà les suites de l'éloignement de Jésus. Votre cœur ne s'attendrit donc plus, comme autrefois ; ce n'est plus par goût que vous servez votre Dieu, et si vous différez encore de vous livrer aux objets criminels de vos passions, ce n'est plus que la crainte qui vous retient. Mais vous retiendra-t-elle longtemps encore? Ce cœur, devenu d'abord insensible aux attraits de l'amour, ne s'endurcira-t-il pas bientôt aux impressions de la crainte? Ce Dieu, qui ne peut plus se faire aimer, voudra-t-il bien encore se faire craindre? Ah ! pour peu qu'il s'éloigne, pour peu qu'il tarde encore, Lazare est au tombeau.

A ce nouveau spectacle, quels sentiments nouveaux s'emparent de son cœur? Il frémit : *Infremuit ;* il se trouble : *Turbavit seipsum.* Pécheurs, concevez enfin ce que c'est que le péché, qui trouble un Dieu ! Que ne puis-je faire passer dans votre cœur toute l'horreur qu'il lui inspire?

Les péchés des enfants des hommes se sont multipliés, dit le Seigneur; leurs cris insolents sont montés à mon trône; je descendrai moi-même, et je verrai en quel état ils sont. Il voit, dit le texte sacré, que toute la race humaine a corrompu ses voies, que toutes les inclinations du cœur de l'homme se tournent vers le mal. A cette vue, quelle horreur le saisit ! Il se repent d'avoir créé : *Pœnituit ;* trop faible marque de l'indignation qui le trouble ! Voulez-vous me permettre de remonter plus haut? Oui, reprenons par ordre dès les commencements. Dieu troublé dans ses desseins, dans ses ouvrages, dans lui-même : voilà ce que fait le péché : *Infremuit, turbavit seipsum.*

Ses desseins, en créant, étaient de ne faire que des heureux. C'est le péché qui le força de faire des misérables, pour qui il serait avantageux de n'avoir point été. C'est le péché qui le force de creuser les profonds abîmes, et d'opposer au ciel, séjour de paix, de joie et de délices, un enfer, lieu d'horreur et de tourments, où le péché subsistant toujours, immole à la douleur, au désespoir, à la rage, ses créatures les plus chères.

Tous les ouvrages du Seigneur étaient parfaits en sortant de ses mains, c'est le péché qui les a tous défigurés. Des plus beaux de ses anges, il a fait des démons, Le péché ne pouvant détruire Dieu lui-même, s'est attaqué à son image, et l'a détruite dans l'homme. Que dirai-je de ce monde sensible? Le péché y a tout bouleversé, tout confondu. Ce beau ciel, il l'a obscurci de nuages, il l'ébranle par les orages et les tempêtes; il empeste les airs; tantôt il brûle et tantôt il inonde les campagnes; elles avaient été créées pour produire d'elles-mêmes les plus riches moissons, le péché les a rendues stériles; nos corps étaient faits pour jouir d'une vigueur inaltérable, le péché les a soumis aux maladies, aux infirmités à la mort; tous les animaux avaient été créés dociles à la voix de l'homme, le péché les a tous révoltés : qu'ajouterai-je encore? Le péché n'a-t-il pas déjà une fois noyé dans un déluge universel tous les ouvrages du Créateur? Mille fois depuis ne l'a-t-il pas forcé à détruire lui-même son ouvrage successivement et par parties? Que de fléaux a-t-il mis dans ses mains! Le feu qui consuma Sodome; les guerres qui grossissent du sang humain les fleuves et les mers; les famines, qui changent en déserts les plus florissants empires. Ah! Seigneur, aucun de vos ouvrages n'a-t-il pu se garantir des ravages du péché.

Hélas! Messieurs, permettez-moi de le dire, Dieu lui-même s'en est-il garanti? Dieu troublé dans lui-même par le péché : cette expression si forte n'est que trop exacte cependant... Ah! pardonnez à l'horreur qui me saisit maintenant et me trouble moi-même. Une Trinité sainte, trois personnes adorables en une seule nature jouissaient dans l'éternité au-dedans d'elles-mêmes d'un bonheur parfait: O Dieu trois fois saint, trois fois bon, trois fois juste, pourquoi créâtes-vous? J'adore vos desseins, que je ne puis comprendre. Vous créâtes; le péché s'empara de votre ouvrage et le corrompit; vous voulûtes le réparer. En conséquence de cette volonté de miséricorde, il faut qu'une personne de l'auguste Trinité même, votre Verbe, ô Père Eternel, pour vaincre le péché, en devienne la victime. Un Dieu homme, un Dieu enfant, (chrétiens, écoutez-moi) un Dieu sur une croix, un Dieu qui expire dans les tortures! voilà l'ouvrage du péché. Voilà donc enfin la divinité elle-même troublée, en quelque sorte, par le péché.

Et c'est ce Dieu, dit saint Jean Chrysostome, ce Dieu victime du péché, qui frémit, qui se trouble à la vue du tombeau de Lazare. Ce tombeau était la figure du péché; sa vue se glace. Ah! son horreur est bien juste ; c'est pour cela qu'il frémit et se trouble : *Infremuit, turbavit seipsum.*

Cette vue lui rappelle tout ce que le péché lui avait déjà fait souffrir, tout ce qu'il doit lui faire endurer encore. Tant d'années d'une vie pauvre, laborieuse, toujours persécutée; toutes les scènes de la plus douloureuse passion repassent sous ses yeux : voilà ce qui le fait frémir ce qui le trouble : *Infremuit, turbavit seipsum* L'inutilité de la rédemption pour tant d'ingrats, pour lesquels il va verser tout son sang : oserai-je le dire? le triomphe que le péché remporte, en quelque sorte sur lui-même, le péché subsistant dominant dans votre cœur, mes frères, malgré l'effusion de tout son sang : Ah! voilà surtout ce qui le fait frémir, ce qui le trouble : *Infremuit, turbavit seipsum.*

Mais pourquoi donc, nous dira-t-on, pourquoi permit-il au péché de dominer sa créature? C'est là une des plus anciennes objections de l'incrédule, le prétexte trop ordinaire du pécheur aveuglé et endurci, qui voudrait s'absoudre lui-même aux dépens de la Divinité. Ainsi raisonnaient les Juifs au sujet de Lazare. Cet homme, se disaient-ils les uns aux autres, qui a éclairé un aveuglé-né, ne pouvait-il pas empêcher que Lazare ne mourût : *Non poterat facere, ut hic non moreretur?* Pourquoi donc ces frémissements, pourquoi ces démonstrations d'horreur, de trouble et même de tristesse, dont lui-même il pouvait s'exempter? Ah! sans doute il le pouvait. Il pouvait empêcher l'homme de l'offenser, ainsi que Lazare de mourir; il le pouvait, mais il n'a pas voulu le faire. Pourquoi demandez-vous? Dès qu'il n'a pas voulu, croyons-le, n'en doutons pas, c'est pour sa gloire : *Pro gloria Dei.* Eh! quoi? parce qu'il n'a point réglé sur vos idées son système de providence, êtes-vous en droit d'en révoquer en doute la sagesse? Mortels, quand je conviendrais avec vous que ce n'est pas votre avantage; mais c'est sa gloire: *pro gloria Dei;* et à quoi devait-il conformer son système, à vos intérêts ou aux siens? Oui, c'est pour la gloire de sa grandeur Il n'était point d'hommages dignes de lui, que des hommages libres; pour qu'ils fussent vraiment libres, il fallait que sa créature pût les lui refuser; si sa créature les lui refuse, c'est à elle-même, non pas à lui, qu'il faut s'en prendre : *pro gloria Dei.* Mais en créant, son intention était que sa créature n'usât de sa liberté que pour le servir; elle en abuse pour l'offenser. Voilà ce qui le fait frémir, ce qui le trouble : *Infremuit, turbavit seipsum.*

Cependant, même en ne créant que des volontés libres, il pouvait faire qu'elles ne l'offensassent jamais. J'en conviens encore : *poterat facere ut hic non moreretur.* Pourquoi donc ne l'a-t-il point fait? Il ne l'a point fait; c'est pour sa gloire; encore une fois, dès qu'il ne l'a point fait, n'en doutons pas : *pro gloria Dei.* C'est pour la gloire de sa toute-puissance, qui sait tirer le bien du mal même; pour la gloire de sa justice, qui paraît en punissant des ingrats, comme en récompensant des serviteurs fidèles : *pro gloria Dei.* Mais en créant, son intention n'était que de récompenser. Il donne à ses créatures tout ce qu'il faut pour mériter ses récompenses. Ingrats, nous abusons de ses grâces, et nous ne méritons que des punitions. Encore une fois, voilà ce qui le fait

frémir, ce qui le trouble : *infremuit, turbavit seipsum.*

Car enfin, Messieurs, ce n'est en lui que miséricorde ; en voulez-vous la plus forte des preuves? C'est la douleur et la tristesse que le péché lui cause : tristesse bien sensiblement figurée par les larmes qu'il verse sur le tombeau de Lazare : *lacrymatus est.*

Qu'il est tendre, notre Dieu! Nos péchés, notre obstination même, notre endurcissement dans le péché ne peuvent étouffer tout à fait dans son cœur des sentiments de tendresse. Remarquez, pécheurs, comment votre Dieu vous aime : *ecce quomodo amabat.* Malgré toute l'horreur que votre état lui cause, il vous aime : de là cette douleur à laquelle il s'abandonne. L'objet de cette tristesse, ce n'était point Lazare qu'il allait ressuciter, il le savait; c'était donc vous, oui vraiment, réellement pécheurs, c'était vous qui en étiez l'objet. Il en verse des larmes; un jour il en suera le sang et l'eau. Permettez-moi cette idée, toute figurée qu'elle est, exacte cependant : il pleure pour attendrir le pécheur par ses larmes; même en le punissant, il pleure de regret d'être forcé à le punir.

Hélas! oui, Messieurs, tandis que dans vos assemblées, vos fêtes tumultueuses, vous cherchez à vous étourdir vous-mêmes contre les reproches qu'il vous fait, il pleure vos égarements. Sa voix n'a jamais pu fixer la distraction de votre esprit léger et volage ; elle ne peut même plus se faire entendre dans le tumulte que vos passions excitent autour de vous ; il verse des pleurs: *lacrymatus est.*

Tandis qu'en insensés, vous échappant à sa poursuite, vous courez perdre vos remords dans l'exercice du crime, et étouffer ses grâces sous le poids de vos péchés multipliés; compatissant plus que jamais à votre aveuglement, l'œil de sa providence vous suit encore. Pour mériter votre salut il a versé son sang, pour vous engager à vouloir en profiter, il verse encore des larmes : *lacrymatus est.*

Dans vos tabernacles de volupté, parvenus enfin à pécher par distraction, comme vous dites, c'est ce qu'un prophète appelait avaler l'iniquité, comme on avale l'eau, tandis que vous vous plongez avec réflexion, et plus encore avec fureur, dans l'ivresse de vos criminels plaisirs, hélas! il pleure l'inutilité de ses grâces. Vous vous êtes roidis contre tous ses efforts ; vous êtes endurcis contre tous ses traits, il ne vous demande plus rien. Ah! pécheurs, quelque obstinés que vous soyez, considérez ses larmes : *lacrymatus est ;* et du moins concluez-en que, s'il vous perd, il vous perd à regret.

Cette réflexion, Messieurs, me paraît bien touchante. C'est ainsi que, quand même il punit, les traits de son amour brillent, éclatent et se font jour à travers les foudres que lance son indignation la plus terrible. S'il se voit obligé de réprouver et de condamner absolument l'ingrate, la perfide Jérusalem, c'est les larmes aux yeux qu'il prédit sa ruine : *Videns civitatem flevit super illam.* (*Luc.*, XIX.) Autrefois déjà, quand il prit la dernière résolution de perdre tout à fait une génération criminelle, dont il ne pouvait plus supporter les excès ; son cœur attendri, serré de la plus vive douleur ne prononça l'arrêt qu'en soupirant. Encore en diffère-t-il l'exécution; il menace longtemps, il fait longtemps briller, gronder la foudre, dans l'espérance qu'on lui fera peut-être enfin révoquer son arrêt.

C'est ainsi que tous les jours encore, selon la belle remarque de saint Jean Chrysostome, il menace, pour obliger les hommes à désarmer son bras; il punit, il frappe, pour épargner des fléaux plus terribles à des coupables qu'il cherche à convertir et à sauver.

Ah! Messieurs, qu'une miséricorde si tendre deviendra donc terrible, quand une longue obstination à la mépriser toujours l'aura changée tout à fait en rigueur, en vengeance. C'est à présent qu'il faut en profiter, pécheurs; il en est temps encore : votre aimable Rédempteur fait un nouvel effort, mais hélas ! c'est peut-être un dernier effort, pour vous sauver

Il élève vers son Père un regard enflammé plein de compassion et de tendresse : *Elevatis oculis.* Mon Père, s'écrie-t-il : *Pater !* A ce doux nom, la foudre s'éteint toujours entre les mains du Père céleste. Dieu des miséricordes, pourriez-vous refuser quelque chose aux mérites de votre Fils? Vous l'écoutez, vous l'exaucez toujours. A sa prière, la grâce, que son sang nous a méritée, descend du ciel

En vain cependant descend-elle, si le pécheur n'y correspond. La voix du Seigneur se fait entendre; elle appelle, elle ordonne : *Lazare, sortez du tombeau !* Toute la nature obéit à l'ordre du Créateur; la mort même ne peut résister à l'Auteur de la vie ; le péché seul peut résister à l'Auteur de la grâce. Il faut donc que le pécheur obéisse volontairement à la voix qui l'appelle ; la grâce véritablement le ressuscite, mais elle ne le ressuscite pas sans lui.

Car, Messieurs, selon la judicieuse remarque de saint Augustin, quelque ressemblance qu'il y ait en effet entre la résurrection d'un mort et la conversion d'un pécheur, il reste toujours cette différence essentielle, que le mort ne coopère en rien à sa résurrection; le pécheur au contraire doit coopérer à la grâce qui le convertit. Mais cette différence essentielle une fois établie, cherchons enfin, pour conclure dans le détail de ce que Jésus-Christ fait pour ressusciter Lazare, le symbole de ce que le pécheur doit faire de son côté pour se convertir.

1° Le frémissement de Jésus-Christ, le trouble qui le saisit, la tristesse qui le glace marquent la douleur que le pécheur doit concevoir de son péché. N'est-il pas bien juste, Seigneur, que cet horrible fruit de mon âme criminelle porte dans le sein qui l'a produit, une partie de l'horreur qu'il vous ins-

pire? N'est-il pas juste que mes yeux se changent en deux fontaines de larmes, pour les mêler à celles que vous versez sur moi?

2° Jésus ordonne qu'on lève la pierre du tombeau; Marthe semble s'y opposer d'abord : figure de ces pécheurs, qui voudraient bien retourner à Dieu, mais qui voudraient qu'il ne leur en coûtât rien. Non, mes frères, il faut que la pierre soit levée; c'est-à-dire, il faut éclairer le plus profond abîme de votre cœur, porter le flambeau jusque dans les replis les plus secrets de votre âme : *Tollite lapidem.* Les ministres du Seigneur vous aideront dans cette pénible recherche; leurs sages conseils, secondés par la grâce, allégeront peu à peu le fardeau de l'habitude, contrebalanceront le poids de la concupiscence : *Tulerunt lapidem.* Mais il faut pour cela vous adresser à eux, leur découvrir avec sincérité le triste état de votre âme; d'autant plus que ce n'est que par leur ministère que peut s'achever enfin le miracle de votre résurrection.

Car remarquez 3° que Lazare sort du tombeau encore lié : *Alligatus;* c'est à ses disciples que Jésus-Christ l'adresse pour être mis en liberté : *Solvite;* figure du pouvoir qu'il a donné à son Eglise d'absoudre les pécheurs.

Sortez donc enfin, Lazare, sortez du tombeau de votre corruption : *Lazare, Lazare, veni foras.* Quoi, vous obstinerez-vous à demeurer plus longtemps dans ce funeste état de mort; éloigné de votre Dieu, par conséquent indigne de toutes ses récompenses, objet de haine et d'indignation pour lui; du moins ne vous laisserez-vous pas attendrir par ses larmes? Rendrez-vous encore inutile cet effort éclatant que sa miséricorde fait pour vous aujourd'hui?

Non, sans doute, car déjà vous pensez à vous réconcilier avec le Seigneur, pendant ces saints jours qui approchent. Puissiez-vous une bonne fois faire tout ce qu'il faut, pour que la réconciliation soit réelle et constante.

Pour cela, commencez par vous arracher du sein de votre mollesse, par interrompre le cours de vos plaisirs et de vos amusements ordinaires. Qui que vous soyez, dégagez-vous, du moins pour quelque temps, du moins d'une partie de cette foule d'occupations, de cette embarrassante multitude d'affaires toujours trop dangereuses, ne fût-ce que par la dissipation qu'elles vous causent. Quittez surtout, mais quittez sans retour, ces occasions, dans lesquelles a si souvent échoué, dans lesquelles échouera toujours votre innocence; rompez ces commerces que l'amour du plaisir a formés; renoncez à ces sociétés, dont le lien n'est que le crime. Ensuite paraissez devant les ministres de l'Eglise; quelle que soit la corruption de votre cœur, ne craignez pas de la leur découvrir tout entière. Enfin, sorti du tombeau, mis en liberté par l'Eglise, allez en paix; allez vous produire dans le monde mais que ce soit pour vous y montrer véritablement converti; allez confondre le libertin, que vous avez imité, que vous avez vous-mêmes engagé dans le désordre; tâchez maintenant de l'engager par vos exemples à en sortir, allez consoler, édifier l'Eglise que vous avez peut-être fait gémir si longtemps; allez glorifier publiquement l'auteur de votre vie nouvelle.

Père céleste! je vous rends grâces de ce que vous avez déjà si souvent exaucé votre Fils, et manifesté avec éclat sa miséricorde et sa puissance par la conversion de tant de grands pécheurs. Achevez, car vous avez promis de tout soumettre à son empire, achevez d'exaucer tous ses désirs. Ses désirs pour ma conversion, pour celle de tout ce peuple, exaucez-les. Appelez-nous de cette voix à laquelle vous savez que nous obéirons; afin que tout le monde sache que vous l'avez vraiment envoyé, votre Fils bien-aimé, votre Fils unique, Jésus-Christ Notre-Seigneur, pour la conversion du monde entier, pour nous délivrer, nous en particulier, de nos péchés, et nous conduire à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON XXIV.

Pour le dimanche de la Passion.

SUR LE MINISTÈRE ÉVANGÉLIQUE.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi? (*Joan.*, VIII.)

Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas?

Permettez-moi, Messieurs, de vous adresser aujourd'hui ces paroles, soit plainte, soit reproche. De tant d'instructions, de tant d'exhortations que vous ne cessez d'entendre, où est le fruit? Quel est-il à présent, quel sera-t-il dans la suite? Si vous convenez que c'est la vérité que nous vous annonçons, dites-nous donc pourquoi nous vous l'annonçons toujours, ou presque toujours inutilement pour la réformation de votre conduite.

Cependant, avouons-le, que ce n'est pas un spectacle nouveau dans le monde, que la vérité méconnue, quelquefois même proscrite, et la semence de la divine parole infructueuse. Les Jérémie, les Ezéchiel, les Isaïe ont eu dans leur ministère aussi peu de succès que nous; et ce qui doit étonner davantage, c'est que Jésus-Christ lui-même ait eu sujet de s'en plaindre. Dans quels termes, avec quelle tendresse et avec quelle douleur se plaint-il, en effet, presque continuellement de l'ingrate obstination d'un peuple pour lequel il était spécialement envoyé! En faut-il davantage pour nous justifier nous-mêmes, et convaincre d'injustice ceux qui rejettent sur nous la faute de nos auditeurs que nous ne convertissons pas?

Mais hélas! que cette justification est triste pour nous! L'ingratitude des anciens jours nous consolerait-elle de celle de notre siècle? Que pouvons-nous donc faire? A l'exemple de notre divin Maître, verser des larmes de charité sur la perfide Jérusa-

lem, nous consoler par le témoignage d'une bonne conscience, et nous soutenir devant Dieu par cette pensée : que si nous n'avons pas sanctifié nos frères, nous les avons rendus du moins inexcusables, et que si le Seigneur n'est pas glorifié par leur conversion, il le sera par leur punition? Ah! consolation funeste qui réveille toute notre douleur et ranime tout notre zèle.

Ne cessons donc d'élever nos voix; c'est le Seigneur qui nous l'ordonne par son prophète : *Clama, ne cesses.* (*Isa.*, LVIII.) Qu'elle retentisse, notre voix, ainsi que le son aigu d'une trompette, aux oreilles d'un peuple, tout obstiné qu'il semble être à ne point nous entendre : *Exalta vocem quasi tuba.* (*Ibid.*) Peut-être enfin forcerons-nous les obstacles que le pécheur ne cesse d'opposer à la grâce. Car enfin, Messieurs, je ne puis croire que ces obstacles soient tout à fait invincibles; j'aime même à me persuader que c'est la distraction, plutôt qu'une malice réfléchie qui vous rend sourds à la voix de Dieu. Je ne sais quel pressentiment flatteur me force, en quelque sorte, à vous adresser aujourd'hui ce discours; j'ose en espérer tout pour le salut de vos âmes : en voici le projet et tout le plan.

Avec toute la liberté et la simple franchise qu'inspire le pur amour de la vérité, je vais vous exposer, et je vous supplie de l'écouter et de l'entendre de même, ce qui rend infructueux parmi nous le ministère évangélique. Je pense, Messieurs, que c'est 1° la fausse idée que l'on se forme du ministère et des ministres; 2° l'éloignement que la plupart des hommes ont de la vérité. J'attaquerai donc dans la première partie les préventions de votre esprit contre le ministère et les ministres; et dans la seconde celle de votre cœur contre la vérité.

Seigneur, nous le reconnaissons tous, et nous faisons volontiers cet aveu, comme un hommage que nous devons à votre souveraine puissance; que si votre grâce n'anime et ne soutient notre parole, notre voix n'est propre qu'à faire un vain bruit pour frapper l'air. Daignez donc donner vous-même la force et l'efficace à ce discours : je vous en supplie par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

REMIÈRE PARTIE.

Qu'il est beau, Messieurs, de se représenter les premiers ministres de la religion, après avoir formé entre eux le grand projet de changer toute la face de l'univers, se partager les différents empires! Partout, en effet, où ils paraissent, les esprits les plus philosophes s'asservissent volontairement sous le joug d'une foi aveugle aux plus incompréhensibles mystères, les cœurs les plus corrompus soumettent leurs penchants à la plus austère morale. La Grèce ingénieuse, l'altière Rome, le Perse voluptueux, le Scythe brutal, et l'Indien féroce, tout se réunit, selon l'expression de saint Grégoire, dans la profession d'un même Évangile. Quels durent être les ministres qui opérèrent cette éclatante merveille? Ce sont de pareils apôtres qu'il faudrait encore à présent, dites-vous, pour renouveler l'Eglise que ceux-là ont fondée. Nous entendons, Messieurs, ce que signifie ce reproche; mais reproche aussi faux qu'il serait frivole, quand même il serait vrai. Pour le détruire, comme ce n'est point à moi, non plus qu'à vous, d'examiner et bien moins de juger nos docteurs et nos juges, je me contente de dire (et retenez, je vous prie, ces trois pensées) : 1° Le ministère est trop grand par lui-même pour en juger par les qualités personnelles des ministres; 2° il impose d'autre part trop de devoirs pour qu'on n'ait pas quelque indulgence du moins pour les ministres mêmes; 3° la fin est trop intéressante pour que nous n'en profitions pas, quel que soit le ministre en lui-même.

Commencerai-je par recueillir ici les titres pompeux, les éloges magnifiques dont l'Esprit Saint a lui-même honoré ses ministres? Mais souffrez, Messieurs, que je prenne d'abord la précaution de vous avertir que je ne prétends point certainement confondre l'ordre de la sainte hiérarchie. Je parle du ministère en général; et, pour m'exprimer encore plus exactement avec saint Thomas même, je parle du ministère, comme ne faisant qu'un seul sacrement d'ordre.

C'est à tous ainsi en général, à tous ceux qui devaient être députés vers vous par son esprit, que Jésus-Christ disait (*Matth.*, XXIV) : Vous êtes la lumière du monde; allez : je vous charge d'éclairer toutes les nations. Dépositaires de ma toute-puissance, liez et déliez les mortels; tous les arrêts que vous prononcerez, je les ratifie; moi, à qui seul appartient le droit de juger. Votre autorité est la même que la mienne; je vous donne la même étendue de puissance; seulement ne l'étendez point au delà des bornes que je me suis moi-même prescrites; car de la même manière que mon Père m'a envoyé; moi, de mon côté, je vous envoie. Bien plus, je vous donne autorité sur moi; je vous établis pontifes, et je ne constitue entre vos mains d'autre victime que moi-même. Telle est, Messieurs, la grande idée que Jésus-Christ donnait à ses disciples de leur vocation. Les lèvres du sacrificateur, dit ailleurs l'Ecriture, gardent la science; c'est dans sa bouche qu'il faut chercher la loi; tous les trésors du salut sont en ses mains. Il parle; non, ce n'est point lui qui parle; c'est l'Eternel qui a parlé. Il n'est que l'organe de cette voix forte et magnifique, puissante en vertus, cette voix qui brise les cèdres, ébranle les déserts, retient la mer dans ses bornes, cette voix qui fend la nue et fait partir l'éclair, qui commande au néant et appelle les choses qui ne sont pas, comme elle anéantit celles qui sont.

Que de titres magnifiques, Messieurs! Mais ajoutons que s'ils ne nous ont point été transmis avec cet éclat miraculeux, dont ils furent accompagnés dans les apôtres, ils n'en sont pour cela pas moins réels. Et même, la gloire des miracles qui autorisait

les apôtres, et dont vous voudriez peut-être que l'on soutînt encore le ministère, est à nous, j'ose le dire, autant qu'à eux, car c'est à la religion qu'elle appartient, c'est à l'Eglise. Or, c'est la même religion que nous prêchons, c'est la même Eglise qui nous députe, c'est le même ministère que nous exerçons; donc ces prodiges si avérés et si incontestables autorisent encore à présent notre ministère : ou vous ne les croyez pas; ou, si vous les croyez, ils doivent donc vous faire soumettre au ministère.

Lorsque les prêtres de la nouvelle loi entrent dans les tribunaux sacrés pour vous juger, ou montent dans les chaires pour vous instruire, voilà les titres de leur autorité; qu'avez-vous à opposer pour la détruire? Est-ce l'indignité du ministre même? Hélas! mes frères, répondait à cette objection saint Jean Chrysostome, je le reconnais à ma confusion; oui, je suis moins encore que vous ne pensez peut-être. Si vous ne considérez que moi, vous pouvez me regarder comme le plus vil, le plus méprisable des hommes : *Sum enim talis, nullius pretii homo.* Mais enfin, qui que je sois, je suis ministre de Jésus-Christ. Sans cette qualité, qui d'une part me confond, mais qui de l'autre m'enhardit et m'encourage, oserais-je même paraître devant vous, bien loin d'entreprendre de vous instruire; mais si je suis ministre de Jésus-Christ, concluez vous-mêmes ce qui doit suivre.

Dans vos cercles, dans la sphère des sociétés mondaines, réglez les rangs, à la bonne heure, sur la naissance, sur la richesse. Aussi, Messieurs, dans le commerce de la vie, nous n'exigeons de vous ni égards ni respects; tous les honneurs temporels, nous reconnaissons qu'ils vous sont dus, et nous serons certainement partout les premiers à vous les rendre; mais, dans l'Église, n'est-ce pas l'autorité de Jésus-Christ qu'il faut respecter? Qu'importe qui en soit revêtu? N'arrive-t-il jamais, poursuit saint Jean Chrysostome, qu'un prince met le dépôt de son autorité entre les mains d'un sujet peu considérable par les avantages de la naissance et de la fortune? L'autorité du monarque ennoblit tous les jours ceux qui en sont les dépositaires, bien loin de pouvoir être avilie par leur bassesse personnelle; cela doit être. Mais quoi? L'autorité de Jésus-Christ, dans toute l'étendue du ministère spirituel, n'aura-t-elle pas le même droit?

En vérité, mes frères, quelle bizarre conduite! Souffrez que je le dise, adorer un Dieu humilié, anéanti sous la forme d'esclave, toujours persécuté, toujours pauvre, enfin crucifié, et ne régler le respect qu'on doit à ses ministres que sur leur grandeur et sur leur opulence, reconnaître pour maîtres et pour premiers docteurs des pêcheurs simples et grossiers, et ne juger de leurs successeurs que par le brillant de leurs qualités personnelles et de leurs talents.

Leurs talents! eh! Messieurs, s'agit-il ici de talents naturels? Nous vous le cédons volontiers en ce point comme en l'autre, et j'ose dire encore avec saint Jean Chrysostome que le plus habile d'entre nous est prêt à prendre de vous des leçons d'esprit et de science. Aussi nous ne venons pas ici faire ostentation de doctrine. L'Evangile à la main, nous paraissons devant vous pour vous en expliquer le dogme et la morale : c'est là toute notre science, c'est en effet tout le sujet de nos études, c'est donc tout ce que vous devez attendre de nous et nous demander. Or l'Evangile, de quelque manière qu'il soit annoncé, change-t-il de nature? Quel que soit l'organe que Dieu emploie pour déclarer ses volontés, sa parole doit-elle être moins respectée? Un prince, pour se faire obéir, a-t-il besoin de choisir un ministre éloquent qui intime ses ordres? Et l'exécution des vôtres, ô mon Dieu (que dis-je?) l'attention seulement qu'on voudra leur donner, dépendra des seuls talents de vos ministres?

Cependant prenez garde, je vous prie, à ce raisonnement : dès qu'il est vrai que vous ne devez nous regarder que comme les ambassadeurs de Jésus-Christ, c'est l'expression de saint Paul, je prétends qu'il s'ensuit que les talents les plus médiocres sont respectables pour vous, et même aussi respectables que les plus éclatants. Les fonctions que nous exerçons sont d'une dignité infinie en quelque sorte; que peuvent y ajouter ou en diminuer des talents, quels qu'ils soient, toujours aussi bornés que les nôtres? La personne de l'homme est différente dans les différents ministres; mais c'est le même Dieu qui agit et qui opère en tous. La parole de l'homme est différente de même dans les différents ministres; mais c'est la même parole de Dieu que tous annoncent. Et de plus même, dans la diversité de leurs talents pour l'annoncer, j'admire et j'adore la disposition d'une Providence sage qui, voulant accommoder le même pain aux différents goûts de ses enfants, a trouvé l'art de le faire apprêter de différentes manières. C'est pour cela que Jean a plus de douceur et d'insinuation, Paul plus de profondeur et plus de force. C'est pour cela que l'Apôtre des gentils n'emploie le plus souvent contre eux que le raisonnement et semble même quelquefois négliger l'autorité des livres saints, pour lui substituer l'autorité profane. De même autrefois déjà, tandis qu'Amos et Baruch annonçaient en style simple et populaire les volontés de Dieu aux bergers et aux habitants de la campagne, Jérémie avec l'éclat du foudre et du tonnerre faisait trembler une cour indocile. Tout cela, comme dit saint Paul, pour composer encore de nos jours un même corps des membres les plus différents, pour former une même Eglise et de l'ignorant et du sage, et du Juif et du Gentil : *In ædificationem corporis Christi.* (*Ephes.*, IV.) C'est là que tous les talents se rapportent; à cette fin le partage et même l'inégalité des talents; les plus médiocres y concourent, autant et même plus quelquefois que les plus éclatants; tous sont donc également respec-

tables dans les vues de la Providence qui les distribue et les partage.

Mais enfin, reprend saint Jean Chrysostome, ne vous paraîtra-t-il pas singulier, rebutant peut-être, que nous insistions ainsi sur cette matière? *Res vobis molesta est, vosque offendit.* Non, mes très-chers frères, non, répond le saint docteur, je l'ai dit, je le répète, ne l'oubliez jamais, pour nous personnellement nous ne demandons rien ; *Non nos sumus.* N'ayez donc aucun égard à moi, que personne n'écoute ma parole ; eh! c'est trop peu de chose pour que vous y fassiez attention; mais écoutez le ministère; écoutez Jésus-Christ et son Eglise, au nom de qui je l'exerce : *Nemo me audiat, sed dignitatem.* Ajoutons cependant que, si vous voulez absolument considérer le ministre lui-même, la multitude de ses devoirs mérite bien que vous ayez pour lui quelque indulgence.

C'est après saint Paul que j'ose, Messieurs, vous proposer cette seconde réflexion. Les devoirs des ministres de l'Evangile parurent bien au grand Apôtre pouvoir entrer dans le plan de l'apologie qu'il fut obligé d'opposer aux traits de l'envie, qui voulait avilir la gloire de son ministère. Dans le même dessein, souffrez que je suive son exemple; et tandis que nous nous rendons justice à nous-mêmes, ayez aussi la bonté de vous la rendre.

Qu'est-ce, en effet, qu'un homme chargé du soin de vous instruire? C'est un homme obligé par état à étudier pour vous tout ce que vous devez savoir dans le dogme et dans la morale ; c'est un homme chargé devant Dieu du salut de votre âme, responsable de votre ignorance, s'il a négligé de s'instruire suffisamment pour dissiper toutes vos ténèbres ; comptable de toutes vos passions, s'il a omis ou négligé aucun moyen de les détruire. Que ce compte est terrible! Est-ce donc à vous, mes frères, qu'il convenait d'appesantir encore cet énorme fardeau par vos continuelles résistances? Que ce compte est terrible! Mais c'est à Dieu qu'il le doit.

Eh bien! nous voulons bien cependant entrer dès à présent avec vous dans cette discussion et vous rendre ce compte. Avouez-le donc à la gloire du ministère, n'est-ce pas du fond des solitudes les plus laborieuses et les plus austères, que vous les voyez sortir encore tous les jours, ces hommes vraiment apostoliques, auxquels je n'ose, hélas! me comparer moi-même, que pour me confondre par leur exemple? Mais à quel terme les ont réduits la délicatesse de vos goûts et la sévérité de votre critique? Savent-ils le plus souvent comment s'y prendre, pour mettre la parole de Dieu à l'abri de votre censure?

Que dirai-je des combats qu'ils ont à livrer de toutes parts à l'impiété et à l'irréligion, au double libertinage et d'esprit et de cœur? Que dirai-je des persécutions qu'ils ont trop souvent à essuyer de toutes parts? Carrière évangélique, ô vraie carrière de souffrances et de croix, carrière arrosée presque toujours des pleurs et quelquefois du sang de ceux qui la frayent! Persécuteurs déclarés, ennemis secrets, basses calomnies, noirs complots, trames couvertes, désertion générale de tous ceux qui semblaient être le plus intéressés à le soutenir, dissensions fatales entre ses prosélytes : voilà, mes frères, de quelles amertumes fut détrempée la vie du grand Apôtre ; et telle fut depuis, telle est trop ordinairement la destinée de ceux qui lui succèdent.

Pensez-vous donc qu'alors le zèle dont la grâce de la vocation a embrasé leurs cœurs ne fasse rien sentir? Demandez à l'Apôtre quel est ce genre de tourment. Qu'un cœur qui vient de s'instruire du prix de vos âmes au pied de la croix de Jésus-Christ est agité cruellement, mes frères, quand il voit l'inutilité de ses travaux! Elie au désespoir en demanda la mort. Jérémie en fut sur le point d'abandonner le ministère; mais le feu de zèle allumé dans son cœur s'oppose à cette résolution extrême; dans ce triste combat, dit saint Jean Chrysostome, le Prophète succombe à la vivacité de sa douleur. Hélas! vous le savez, mon Dieu, combien de fois dans les mêmes sentiments, les yeux noyés de larmes, nous tombons au pied de votre trône.

Cependant (abrégeons un détail auquel je vous avoue que mon cœur se refuse), tandis qu'il se consume lentement, bien moins de ce qu'il souffre, que du regret de souffrir inutilement pour vous, vous convient-il de n'occuper votre maligne oisiveté qu'à condamner ses moindres vices. Hélas! oui, mes frères, dit toujours saint Jean Chrysostome, nous le savons assez, il n'est pas besoin de nous le dire en forme de reproche, oui, notre ministère est le plus saint des ministères; pour l'exercer, les anges mêmes seraient à peine assez purs. Cependant de tous les ministères c'est le plus dangereux, le plus rempli d'obstacles. J'en frémis tous les jours, poursuit ce grand docteur; obligé de vivre au milieu de vous pour vous instruire, je dois être plus saint que les anachorètes. Mais sur quoi vous convient-il donc de me juger? Sur les devoirs de mon état, ou sur les dangers auquel votre salut m'expose? Etat si saint, nous en convenons tous, que les défauts les plus légers y deviennent des crimes. Mais ce qui augmentera la grièveté de mes fautes au tribunal de mon Juge, ne devrait-il donc pas la diminuer à vos yeux?

Non, non, ministres de l'Evangile, ne demandez aucune grâce, n'en espérez aucune. Victimes de charité, c'est par charité même qu'on vous immolera. Le monde ne sait plus signaler son zèle pour la religion, qu'en censurant ou en décriant ses ministres. Ils seront trop heureux, si l'on veut bien ne pas donner les tours les plus malins à leurs paroles les plus innocentes, et prêter à leurs actions les plus saintes les motifs les plus odieux.

Mais enfin, Messieurs, que vos ministres soient aussi saints que leur état l'exige, ou aussi criminels que vous le supposez, que

vous importe? La fin du ministère n'est-elle pas assez intéressante pour vous engager à en profiter, quels que soient les ministres mêmes?

C'est à cette réflexion que saint Jean Chrysostome en revenait toujours; et c'est dans cette pensée que ce grand docteur appelait les ministres de l'Evangile, tantôt les anges du Seigneur, c'est-à-dire, envoyés vers vous pour vous montrer la voie du salut et pour vous y conduire; tantôt les coopérateurs de la rédemption, dans le même sens que l'étaient les apôtres; car, comme les apôtres sont entrés avec Jésus-Christ dans le plan de la rédemption du monde, tous les ministres qui leur succèdent y entrent encore pareillement de siècle en siècle; et comme Jésus-Christ, selon la belle expression de saint Bernard est un Dieu consacré uniquement, consacré tout entier à nos besoins : *Totus in usus meos;* un ministre de Jésus-Christ, c'est un homme de même qui semble n'avoir été créé, qui ne vit en effet que pour vous; tout son temps, tous les instants de sa vie, toutes ses qualités personnelles, quelles qu'elles soient, tous ses talents, tout ce qu'il sait, tout ce qu'il fait, doit être pour vous. Il ne peut se sauver lui-même, reprend saint Jean Chrysostome, s'il ne vous sauve; mais aussi vous ne pouvez vous sauver sans lui; avec cette différence cependant bien avantageuse pour vous, mes frères, que tandis qu'il se perd, s'il ne vous sauve, même en se perdant lui-même, il ne vous sauve pas moins efficacement.

Qu'avez-vous donc besoin de rechercher ce qu'il est en lui-même? Qu'il vive bien; c'est son affaire, que vous importe, pourvu qu'il vous enseigne bien? en profiter, voilà la vôtre. Oui, quand je serais, continue toujours le même saint docteur, aussi scélérat que Balaam, la vérité qui sort de ma bouche ne souffre point de la corruption de son organe. Je serais un Judas entre les apôtres; mon ministère, pour vous sauver, n'est pas moins efficace que celui de Pierre, parce que l'un et l'autre, Judas ainsi que Pierre, n'est que l'organe et l'instrument de Jésus-Christ; l'action, la parole sont de Jésus-Christ; c'est Jésus-Christ qui parle et qui opère.

Vous n'avez donc enfin, conclut saint Jean Chrysostome, qu'une seule précaution à prendre : à savoir s'il enseigne bien. Le saint docteur s'explique : Ah! si vous aviez jamais le malheur d'en trouver, sans ménagement fuyez-les, ces Corés, ces Dathans indociles qui se sont révoltés contre Aaron, et qui voudraient vous associer à leur révolte : *Qui insurrexerunt in Aaronem, Core, Dathan.* Fût-ce un ange même qui vînt vous annoncer une autre doctrine que celle que vous avez apprise de Pierre et de Paul, dites-lui anathème : *Vel si angelus, noli credere.* Mais si c'est Pierre et Paul qui vous l'envoient, c'est-à-dire, si l'Eglise l'avoue, le reconnaît pour son ministre, quelle que soit sa conduite, c'est lui qu'il faut écouter : *Noli vitæ, sed verbis intendere.* Abusât-il de son ministère pour le rapporter aux fins les plus criminelles, rapportez-le vous-même à sa véritable fin; cela suffit pour vous sauver.

Mais avouez-le, Messieurs, celui qui s'éloigne davantage de la fin du ministère, ce n'est pas certainement le ministre même. Quand nous voyons tous les ministres ne retirer presque plus d'autre fruit de leurs travaux que des applaudissements ou des censures, comment devons-nous croire que les chrétiens envisagent de leur côté le ministère?

Plût à Dieu, reprend encore ici saint Jean Chrysostome, plût à Dieu que vous ne payassiez notre zèle que par des censures! Le plus souvent elles nous justifieraient devant Dieu; mais que nous servent vos applaudissements? Car, je vous avoue à ma honte, mes frères, dit toujours ce saint docteur, que je suis quelquefois assez malheureux pour y être sensible; quel sujet de douleur, quand ensuite livré à mes réflexions je me dis à moi-même : Voilà donc tout le fruit de mes travaux

Ah! mes chers frères, si vous voulez récompenser notre zèle, reconnaître nos services, entrez dans les vues de notre ministère. Ce sont vos conversions qui doivent nous louer. Qu'un sombre silence entrecoupé de sanglots fasse notre éloge au sortir de nos assemblées. Allez le faire aux pieds d'un confesseur en détestant vos crimes. Du reste, laissez-le faire aux pauvres, ils le feront bien mieux que vous, quand au sortir de nos discours vous répandrez dans leur sein d'abondantes aumônes; laissez-le faire aux malheureux dont vous irez ensuite rétablir la réputation et la fortune : voilà les seules récompenses que nous avons droit d'exiger de vous. Ou si nous sommes assez prévaricateurs pour en attendre d'autres, c'est par là qu'il faut nous punir, en trompant ainsi cette coupable attente. Si nous sommes assez criminels pour démentir notre morale par notre conduite, c'est ainsi qu'il faut nous confondre, en nous faisant rougir de nous-mêmes par vos exemples. Sans cela, que faisons-nous, mes frères, que nous rendre plus criminels, et nous damner les uns les autres? Hélas! cependant nous devions être les auteurs de votre salut, vous deviez être notre couronne; et ces tendres relations, que l'Eglise avait mises entre nous aboutiront enfin à nous accuser, à nous convaincre les uns les autres, au tribunal de notre commun Juge, et à justifier l'arrêt qu'il prononcera contre nous.

Rendez donc enfin au ministère évangélique toute sa gloire; la vraie manière de l'honorer, c'est d'en profiter. Pour cela, quelles que soient les qualités personnelles des ministres, ne considérez que la dignité de leur caractère. Opposez aux défauts qui vous offensent dans leur conduite la multitude des devoirs qu'ils ont à remplir. Qu'ils soient dignes, en effet, ou d'éloge ou de blâme, ne pensez qu'à la fin que Dieu lui-même s'est proposée en établissant le ministère; cette fin, c'est de vous sauver. Mais il faudrait surtout détruire encore les préjugés de votre

cœur contre la vérité qu'ils vous annoncent; serai-je maintenant assez heureux pour y réussir ? Essayons dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Etre prévenu contre la vérité, c'est un défaut que nous avouons sans peine être assez commun dans le monde, un défaut dont nous nous accusons sans cesse les uns les autres; mais aucun de nous s'en croit-il coupable personnellement ? Vous jugez sans doute, Messieurs, que je ne prétends parler ici que de la vérité qui occupe notre ministère, de la vérité soit dogmatique, soit morale, que nous vous annonçons. Or c'est cette vérité que tout chrétien se flatte d'aimer davantage; et moi, je dis que c'est celle qu'on recherche le moins. Cependant chacun proteste qu'il ne cherche autre chose; et quand elle se montre, personne ne la reconnaît, ou du moins ne se l'applique à lui-même. Enfin si elle se montre quelquefois dans un éclat qui force, malgré qu'on en ait, à la reconnaître, en est-on plus docile à la suivre ? En trois mots, Messieurs, on fuit la vérité, on méconnaît la vérité, on résiste à la vérité : voilà les trois préventions du cœur humain, source fatale du peu de fruit de notre ministère.

1° On fuit la vérité. Jérémie au milieu de Jérusalem annonce les volontés de l'Eternel ; mais ce sont des vérités amères qu'on craint d'entendre ; le Prophète prêche en vain et dans le temple et dans les places ; Jéchonias, renfermé dans l'impénétrable asile de sa cour, laisse tonner le Prophète et goûte à loisir, dans l'ivresse où l'encens de ses flatteurs l'a plongé, l'agréable douceur du mensonge qui flatte toutes ses passions. En vain le Prophète, par l'ordre exprès de Dieu, pénétrera jusque dans ses appartements ; des serviteurs toujours habiles à flatter et à servir toutes les passions de leur maître sauront bien empêcher la voix de Dieu de parvenir jusqu'à l'oreille du malheureux prince.

Que d'aveugles pareils trouverait-on dans notre siècle auxquels il ne manque, pour être éclairés, que de vouloir ouvrir les yeux au soleil qui ne cesse de leur luire ! Mais que dis-je ? Ils savent, répondent-ils, tout ce qu'annoncent les ministres de l'Evangile, aussi bien et même mieux peut-être que les ministres mêmes. Ah ! mes frères, je le souhaite, répond saint Jean Chrysostome ; mais enfin, poursuit ce Père, vous lassez-vous jamais de revoir les mêmes spectacles sur les théâtres ? Ah ! c'est que, malgré tout ce que nous pouvons en dire, l'agréable illusion, le mensonge flatteur qui règnent dans vos spectacles, la passion qui les anime, vous amusent, vous plaisent. C'est la religion seule qui vous rebute, qui vous dégoûte, qui vous ennuie ; et vous aimez la vérité !

De là vient, Messieurs, (suivez-moi, je vous prie) que dans cette multitude de prétendus amateurs de la parole de Dieu, qui se rassemblent dans nos églises pour écouter les ministres de l'Evangile, a peine peut-être en trouverions-nous deux ou trois qui ne cherchent que la vérité, ou du moins, comme dit saint Augustin, qui cherchent la vérité pour elle-même. Permettez-moi, pour en juger, d'examiner aujourd'hui le goût commun de notre siècle.

D'abord, chacun veut être consolé et rassuré ; les plus grands pécheurs ne veulent entendre parler que de la miséricorde de Dieu et de la magnificence de ses récompenses. S'ils nous entendent quelquefois annoncer ces vérités effrayantes, que nous appuyons sur la sévérité de sa justice, et qui nous mènent à peindre en traits forts ses jugements terribles ; aussitôt ne se met-on pas en garde contre nous, de peur de se laisser trop émouvoir ? N'en est-il pas qui, au titre seul de ces discours, se retirent, crainte que peut-être, même malgré eux, on ne donne l'alarme à leur conscience endormie ? Hélas ! mes frères, il s'agit à présent plus que jamais d'éteindre l'incendie prêt à réduire en cendres la maison de notre Maître ; et vous voudriez que nous ne nous occupassions qu'à l'orner. Le bras de Dieu tonne, foudroie, il va s'appesantir, il faut désarmer ; et vous ne voulez entendre que les éloges pompeux de la miséricorde. Fournissez-nous donc, de grâce, oui, fournissez-nous de quoi vous consoler, c'est tout ce que nous désirons. Si vous voulez que nous vous consolions dans nos discours, consolez-nous vous-mêmes par le profit que vous en retirerez. Mais vous voulez que l'on vous flatte, au risque qu'on vous trompe, et qu'en vous trompant on vous perde. Est-ce ainsi que vous aimez la vérité ?

Que j'entreprenne de vous instruire à fond de quelque point essentiel de notre foi, d'abord ce projet seul endormira la plus grande partie d'un auditoire : esprits superficiels, pour qui le seul frivole a des attraits, qui dans le commerce amusant du monde, accoutumés à ne penser et à n'agir que par un goût de volupté, se sont rendus comme incapables de toute application grave et sérieuse. En vain donc, pénétrant dans les profondeurs de saint Paul, j'en tirerai ces raisonnements accablants contre l'incrédule et contre l'impie ; en vain, expliquant l'Evangile d'après les saints docteurs, je ferai de cette double autorité un rempart impénétrable pour mettre notre dogme à couvert des railleries du libertin ; bientôt l'attention se lasse, la distraction succède au dégoût. Ah ! mes frères, c'est donc, encore une fois, la religion qui vous ennuie ; et vous aimez la vérité !

Que je représente la vertu chrétienne avec tous les traits de perfection qui lui sont propres, bientôt ce portrait devient trop étranger pour qu'il intéresse et qu'il plaise. Que j'explique les opérations merveilleuses de la grâce dans un cœur qui lui est fidèle, la coopération que notre Dieu demande pour cela du côté de sa créature, les effusions abondantes de miséricorde dont il ne cherche qu'à nous récompenser : hélas, Mes-

sieurs, moi-même à présent déjà je deviens inintelligible. C'est là cependant ce que les apôtres prêchaient aux premiers fidèles, les saints Pères à leurs peuples, ce que Jésus-Christ même disait à ses disciples; c'est donc là la véritable religion; c'est la religion que vous ne pouvez entendre ; et vous aimez la vérité !

Pour réveiller l'attention, pour se faire écouter, que faut-il donc faire? Farder pour ainsi dire la vérité, en la chargeant de mille ornements étrangers et de tout ce que l'imagination a de plus riant dans ses images, et de tout ce que l'éloquence a de plus recherché dans son artifice, et de tout ce que la langue a de plus poli dans ses expressions; alors on écoute, la vérité plaît. Non. ce n'est pas la vérité, c'est plutôt le fard éblouissant dont on la couvre; ou du moins ce n'est pas certainement la vérité pour elle-même.

On écoute, la vérité plaît; comment encore? Si dans des détails exacts, étudiés, nous savons peindre les passions humaines; si dans des descriptions vives et animées, qui représentent au naturel la scène du monde, nous découvrons habilement tous les ressorts qui font mouvoir ce grand théâtre, et qui en forment les dénouements et les intrigues. On nous passe même volontiers quelques couleurs hideuses que nous semons légèrement sur ce tableau, en considération du plaisir spirituel que l'on sent à repaître encore son imagination des voluptés charnelles dont on flatte habituellement tous ses organes. C'est donc le monde, c'est le monde seul que vous aimez; et nous sommes trop heureux si nous n'enflammons pas vos passions en voulant les éteindre. Du moins, certainement, si vous aimez la vérité; ce n'est pas la vérité pour elle-même.

Je vous avoue, Messieurs, que saint Jean Chrysostome se plaignait de cette disposition dans la plupart de ses auditeurs. Aussi, disait ce Père, comment sort-on le plus souvent de nos discours? On sort l'imagination remplie de toutes sortes de peintures, l'esprit égayé par mille traits brillants, dont la multitude et la diversité ont souvent même confondu toutes les traces; on sort quelquefois plein de l'idée de celui qui a parlé sans rien savoir de ce qu'il a dit. En vérité, mes frères, permettez-moi cette expression du saint docteur, un auditeur n'est-il pas ridicule? *Quomodo non auditor ille ridiculus?* Ou plutôt n'est-ce pas la plus sanglante satire qu'il puisse faire de nous? *Quomodo non irrisor putabitur?* De louer un discours qu'il vient d'entendre, et d'avouer en même temps qu'il n'en a rien retenu : *Dum asserit doctorem bene dixisse, nescire autem quid dixerit.* Eh ! le moyen que vous eussiez rien retenu; vous ne vous êtes attachés qu'à l'écorce. Aimez la vérité ; vous la trouverez sous cette écorce, et vous la retiendrez; pourvu cependant, en second lieu, qu'en la trouvant, vous vouliez ne la point méconnaître.

Entre tous les ministres du Seigneur, et dans l'une et dans l'autre loi, il n'en est point qui ait été plus malheureux dans son ministère que Jérémie ; il n'est pas besoin de chercher ailleurs des exemples ou des figures de nos propres succès.

Allez, prophète, lui dirent les chefs et les anciens du peuple demeurés en Judée, après la destruction de Jérusalem par le fameux monarque de Babylone, allez consulter le Seigneur, nous attendons sa réponse par votre organe, vous nous apprendrez quelle résolution nous devons prendre. Qui ne croirait, Messieurs, qu'Israël ne cherche en effet qu'à s'instruire? Mais par malheur on avait déjà pris son parti, on voulait se retirer en Egypte. Cependant le prophète prie ; après dix jours de retraite, il avertit les restes malheureux de la nation sainte que la volonté du Seigneur est qu'ils demeurent dans la Judée. Ah ! prophète, s'écrie aussitôt la multitude, pour cette fois vous vous trompez, ou vous voulez nous tromper nous-mêmes. Ce n'est pas là ce que le Seigneur vous a inspiré : *Mendacium tu loqueris, non misit te Dominus.* (*Jerem.*, XLIII.) C'est plutôt le cruel Baruch qui vous anime contre nous; vous voudriez, et l'un et l'autre, nous faire tous esclaves du roi de Babylone : *Baruch incitat te adversum nos ut traduci faciat in Babylonem.* (*Ibid.*)

Voilà, Messieurs, un exemple bien sensible de la vérité méconnue. Mais ne faisons pas à nos auditeurs l'injure de leur appliquer un caractère si odieux. J'avoue donc qu'ordinairement nous réussissons assez à prouver, en général, et notre morale, et notre dogme. Certains grands principes du christianisme sont par eux-mêmes si frappants, qu'ils ne trouvent guère de contradicteurs. On convient de l'obligation d'aimer ses ennemis; le précepte de la pénitence est trop clair pour qu'on puisse le nier ; il ne faut que rappeler les esprits aux paroles de Jésus-Christ, elles sont trop expresses, elles persuaderont sans peine toute l'étendue du précepte de la charité ; notre propre cœur nous dit lui-même que nous devons aimer Dieu. Mais s'agit-il d'appliquer à notre état, aux dispositions de nos cœurs ces vérités pour ainsi dire spéculatives ; c'est là qu'échoue la vérité; on a toujours quelques prétextes pour s'y soustraire : où n'en trouve-t-on pas?

On en trouve dans son âge. Ce n'est jamais pour personne le temps de faire pénitence : la jeunesse est trop délicate et trop faible, l'âge viril a trop d'affaires, la vieillesse est trop caduque; on convient donc du précepte, en général, mais le précepte n'est pour personne. On en trouve dans sa condition, quelle qu'elle soit. Chacune a des bienséances qui ne permettent jamais de s'abstenir d'aucune partie de plaisir. On en trouve dans ses occupations. L'homme le plus oisif a-t-il jamais le temps d'assister aux divins offices. On en trouve dans son tempérament, ou trop vif pour se modérer, ou trop volage pour souffrir la contrainte. On en trouve dans la situation de son esprit, dans les dispositions de son cœur. Que je

fasse tonner aux oreilles d'un mondain les anathèmes de l'Eglise contre les spectacles et les fêtes profanes, que j'en démontre même le danger; on convient de tout, en général; mais on n'y a jamais commis le moindre mal, dit-on, on n'y court donc aucun risque. Ainsi l'on convient, en général, de la défense et de la justice de la défense; mais la défense n'est pour personne.

Enfin tout est donc innocent. Ne soyons plus surpris de voir si peu de conversions dans le monde; personne n'en a besoin. En avez-vous besoin, vous en particulier, vous demandé-je? Pourquoi détournez-vous votre pensée et vos regards sur ceux qui sont autour de vous? Votre voisin ne pense pas en avoir besoin plus que vous; mais vous le réformez, il vous réforme. Chacun pense à autrui, personne à soi.

Que j'invective aujourd'hui contre le luxe. Sous l'or, l'argent et la soie, dans l'éclat éblouissant des diamants et des perles, sera-t-il une seule des femmes les plus mondaines qui, même à côté d'un pauvre nu, pense être encore assez parée? Que je déclame contre le jeu. Après avoir perdu dans une nuit de quoi peut-être sauver la vie à une infinité de malheureux, voudra-t-on seulement reconnaître en soi les premières étincelles de cette passion funeste? Je prêcherai l'aumône; un cœur impitoyable ne trouvera ni besoin pressant dans les pauvres, ni superflu dans sa fortune. Quelque vice donc que je combatte, vous n'aurez tous qu'à rendre grâces à Dieu; et livrant Jésus à ses bourreaux, Pilate même se lavera les mains.

Il faudrait donc démasquer tout à fait le vice; avec la sainte liberté de Nathan, il faudrait dire en face à ce pécheur : *Tu es ille vir* (II *Reg.*, XII); oui, c'est vous que ce tableau vient de peindre, c'est à vous que ces reproches du Seigneur s'adressent. Mais quand il nous serait libre de le faire, qu'y gagnerions-nous encore? Découvrons la vérité, mettons-la dans tout son jour, qu'on ne puisse la méconnaître; en sera-t-on plus docile à la suivre? On vous accordera tout, à l'exception du seul point que nous demandons : c'est de se convertir.

Pensez-vous donc, mes frères, disait saint Cyrille d'Alexandrie, que pour vous justifier au tribunal de Dieu, il suffise d'avoir écouté avec empressement, et même d'avoir écouté avec respect sa parole? Non, ce n'est point là ce que Jésus-Christ a promis : *Non sustinuit dicere : si quis sermonem meum audierit; sed si quis servaverit.* L'écouter sans la pratiquer, c'est, dit saint Jean Chrysostome, augmenter votre crime, c'est augmenter votre châtiment.

Les Juifs disaient autrefois aux prophètes (tout ceci, Messieurs, est toujours de saint Jean Chrysostome) : Ne nous annoncez point les volontés de l'Eternel, nous ne voulons point les entendre. Ce crime vous paraît énorme, sans doute; le vôtre cependant est pire encore. Vous ne nous empêchez point de parler; au contraire, vous nous y excitez par votre assiduité à nous entendre, par vos applaudissements : bel intérieur de piété. Mais dites-nous vous-mêmes qui vous offenserait davantage, un serviteur qui négligerait de venir prendre vos ordres, ou un autre qui serait exact à les recevoir, en louerait la justice, et ne se mettrait point en peine de les exécuter? Que vous en semble? Si dans le premier c'est négligence, n'est-ce point insolence dans le second? Le crime est donc plus grand et plus inexcusable.

Celui qui n'a point connu la volonté de son maître pourra s'excuser sur son ignorance, s'il ne l'a point exécutée; mais vous qui voulez être instruit, qui l'êtes, en effet, sur quoi vous excuserez-vous?

Bethzaïde, Corozaïm, malheur à vous! Tyr et Sidon, Sodome même seront traitées plus doucement au jugement de Dieu; et dans quelle circonstance Jésus-Christ parle-t-il ainsi? C'est lorsqu'il envoie ses disciples prêcher dans les bourgades de la Judée, pour les prévenir contre le scandale qu'ils pourraient avoir un jour au sujet de l'inutilité de leur ministère.

Ah! nouvelle Corozaïm! France, que tu es riche sans le savoir, que tu es riche à ton malheur d'un bien faute duquel périssent tous les jours tant de peuples infortunés! La semence précieuse de la parole de Dieu se verse tous les jours à grands flots dans cette ville; un seul grain, germant au centuple, eût fertilisé toute une contrée de l'Inde et du Japon; tandis qu'ici, parce qu'on l'y prodigue, il est foulé aux pieds.

Aussi, Messieurs, ne nous arrivera-t-il pas comme aux Juifs? Ces nations malheureuses qui périssent dans les ténèbres, faute d'être éclairées, demanderont à Dieu vengeance contre nous; hélas! elles l'obtiendront. Car le Seigneur l'a dit par la bouche d'Isaïe, que sa parole ne pouvait jamais être inutile : *Verbum meum non revertetur vacuum.* (*Isa.*, LV.) Il faut, de quelque façon que ce soit, qu'elle serve à sa gloire; si elle ne couronne l'élection de ceux qui l'entendent, elle consommera leur réprobation. Cette rosée, dit le Seigneur, cette influence céleste, que je fais descendre sur vos campagnes, ne peut retourner à moi sans effet; il faut qu'elle les fertilise, ou qu'elle les brûle : *Sic erit verbum meum.* (*Ibid.*) Et quelle sera l'exécution de cette menace? Le Seigneur en poursuivant va vous l'apprendre.

J'enverrai sur la terre une famine : *Mittam famem in terram* (*Amos*, VIII), non pas une famine du pain grossier de la terre : *Non famem panis.* (*Ibid.*) Je vous avais envoyé autrefois ce fléau, dans ma miséricorde, pour vous ramener à moi, vous y avez été insensibles; le fléau que je vous prépare maintenant est un fléau de ma colère : la faim de ma parole, continue le Seigneur : *Famem audiendi verbum.* (*Ibid.*) C'est-à-dire que cette voix, qui retentit inutilement au milieu de nous, enfin se taira.

Cette affreuse prédiction ne s'est-elle ac-

complie que sur les Juifs? Ah! Messieurs, que sont devenues déjà depuis longtemps les fameuses églises de l'Egypte et de l'Asie arrosées des premières sueurs de nos apôtres, consacrées par les prémices du sang de nos martyrs? Quelle voix retentit à présent dans ces augustes basiliques, où coulaient autrefois à longs flots les fleuves d'or de l'éloquence des Basile, des Chrysostome, des Augustin? Hélas! le glaive du Seigneur approche. Que de belles provinces, de florissants empires ont été retranchés depuis encore, et tout nouvellement presque sous nos yeux! Enfin les signes de cette redoutable vengeance prédits autrefois par l'Apôtre sont-ils bien éloignés de nous-mêmes?

Sont-ils bien éloignés, ces malheureux jours, où l'on ne pourra plus supporter l'austère gravité et la modeste simplicité de la sainte doctrine : *Tempus cum sanam doctrinam non sustinebunt* (II *Tim.*, IV), ces jours où tous se laissant emporter, les uns par la licence effrénée des désirs de leurs cœurs, les autres par la vaine curiosité de leurs esprits : *Ad desideria sua* (*Ibid.*), ne chercheront plus, ne voudront plus entendre que des maîtres et des docteurs particuliers qui flattent la raison, amusent l'imagination, chatouillent les oreilles : *Coacervabunt sibi magistros prurientes auribus* (*Ibid.*); ces jours où, fermant l'entrée de son cœur à l'amère vérité : *A veritate quidem auditum avertent* (*Ibid.*), on courra follement après des hypothèses ingénieuses, des systèmes nouveaux et captieux, ou plutôt de vraies fables plus propres à éblouir qu'à éclairer, à séduire qu'à instruire : *Ad fabulas autem convertentur.* (*Ibid.*) Eh! mes frères, quand les signes de vengeance sont si proches, le fléau peut-il être bien loin?

Mon Dieu, suspendez encore votre foudre, arrêtez la tempête prête à s'étendre jusque sur nous; ne nous renfermez point, Seigneur, dans ce jugement de colère, nous que vous semblez avoir choisis entre tous les peuples, pour accomplir les promesses que vous avez faites à votre Fils, et perpétuer jusqu'à la consommation des siècles son héritage.

Mais, Messieurs, quand même ce vœu serait exaucé, quand notre nation, plus heureuse que tant d'autres, ne serait point soumise à l'anathème, serait-ce de quoi nous rassurer? O vous, qui vous éleviez jusqu'aux cieux, non-seulement par la force de votre génie, mais encore par les grâces dont le Seigneur vous a comblés : *Exaltata usque ad cœlum* (*Luc.*, X), vous n'en serez précipités que plus profondément dans l'abîme : *Usque ad infernum demergeris* (*Ibid.*). La mesure de vos connaissances sera la mesure de votre supplice : *Vapulabit multis* (*Luc.*, XII); car plus on vous a fait de grâces, plus on vous redemandera : *Multum datum est, multum quæretur.* (*Ibid.*) Tout cela, Messieurs, c'est la suite des paroles de Jésus-Christ sur le même sujet.

Ministres de l'Evangile, ranimons donc de notre côté tout notre zèle! Car, comme dit saint Grégoire pape, plus la corruption des mœurs augmente, plus les ministres du Seigneur doivent faire effort pour s'y opposer. Tous nos efforts mêmes dussent-ils être inutiles, ne nous rebutons pas; du moins sauvons-nous nous-mêmes, notre propre salut dépend de nos instances. Mais, Messieurs, ne nous accorderez-vous jamais la seule grâce que nous vous demandons, la consolation de vous sauver en nous sauvant?

N'envisagez donc désormais dans le ministre que la grandeur et l'excellence de son ministère; s'il a des défauts, que votre charité les couvre par la pensée des devoirs immenses qu'il a à remplir, et profitez toujours de la fin du ministère, quand même nous serions assez coupables pour nous en éloigner. Pour cela surtout encore, ne cherchez que la vérité dans nos discours; reconnaissez-la de bonne foi, quand nous vous la montrons, et surtout ayez soin de vous l'appliquer à vous-mêmes; enfin, que les terribles menaces que vous fait le Seigneur vous engagent à y conformer votre conduite.

Mon Dieu! nous ne vous demandons rien pour nous-mêmes. Nous sommes contents d'être anathèmes, victimes dans ce monde, ainsi que votre Apôtre, pourvu que vous nous accordiez le salut de ceux pour qui nous nous sacrifions. Mais si mes propres péchés m'empêchent, Seigneur, d'obtenir cette grâce, ah! daignez du moins jeter un regard de miséricorde sur les travaux de tant de sages pasteurs que leur propre zèle immole tous les jours pour votre peuple, en sacrifice d'expiation à votre justice. Serait-ce en vain pour le salut du monde que leur érudition, autant que leur vertu, nous retracerait encore dans ces derniers jours les plus beaux siècles de l'Eglise? Non, Seigneur, ce ne sera pas en vain; et puisque vous nous donnez encore des Aarons, des Samuels, c'est sans doute une preuve que vous ne nous laisserez pas périr. Pour moi, serviteur inutile, je n'ose, hélas! vous demander d'avoir quelque part à leur triomphe. La seule grâce, ô mon Dieu, que je souhaite, et que je vous demande de toutes l'affection de mon cœur, c'est d'être le témoin et l'admirateur de leurs succès, d'être sauvé moi-même par leur ministère, ainsi que tout le peuple que vous leur avez confié; qu'aucun, s'il se peut, ne périsse; et que nous ayons tous la consolation de nous rejoindre, et les ministres et le peuple, et les pasteurs et le troupeau, dans le sein de Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

SERMON XXV.

Pour le mardi de la cinquième semaine de Carême.

SUR LES JUGEMENTS TÉMÉRAIRES.

Murmur multum erat in turba de eo. Quidam enim dicebant: quia bonus est. Alii autem dicebant : Non, sed seducit turbas. (*Joan.*, VII.)

Il y avait une grande fermentation dans le peuple à son occasion. Les uns disaient : C'est un homme de bien ; les autres disaient : Non, mais il séduit la multitude.

Soit que le monde approuve, soit qu'il

condamne, il est également méprisable dans ses jugements. C'est ordinairement la passion, toujours du moins c'est le préjugé qui les dicte. Encore s'il ne jugeait que pour approuver, encore serait-il excusable; mais l'orgueil est son partage, et l'orgueil ne sait ni louer ni absoudre. Voilà ce que c'est que le monde, qui veut cependant juger de tout: si aveugle, qu'il ne se connaît pas lui-même, si trompeur, que tous les jours lui-même il se séduit, si critique enfin et si contradictoire, qu'il ne peut souvent s'empêcher de se condamner lui-même.

Nous avons, Messieurs, dans l'adorable personne de Jésus-Christ, un sensible exemple de l'injustice des jugements du monde. Quelle diversité d'opinions sur lui; et si l'on excepte quelques disciples fidèles, dociles à la lumière surnaturelle qui les éclairait, partout quel aveuglement, que d'erreurs! *Murmur multum erat in turba de eo.* Les plus sages le regardent comme un prophète comparable à Elie et à Jean-Baptiste : *Quidam dicebant, quia bonus est.* La plupart, les docteurs de la loi à leur tête, soutiennent hautement que c'est un séducteur qui trompe les peuples par de faux miracles, par une fausse doctrine : *Alii dicebant, Non, sed seducit turbas.* Enfin ce sont les emportés qui prévalent. Ainsi arrive-t-il encore tous les jours parmi nous.

Vous concevez sans doute, Messieurs, où je tends par cet exemple. Ce sont les jugements désavantageux que vous formez du prochain, que je prétends attaquer dans ce discours : matière qui peut-être vous paraît légère et de peu d'importance; cependant je crois qu'il en est peu qui aient une si grande influence sur toute la morale. Toutes les fautes contre la charité sortent, en effet, de cette source. Honorez-moi donc de toute votre attention.

Celui qui se fait le censeur de son frère, s'érige en censeur de la loi même, disait saint Jacques. Attendez pour juger l'avénement du grand juge, dit saint Paul. N'établissez point un jugement sur L'extérieur d'un homme, tout y est trompeur, et pour le mal et pour le bien, dit saint Jean. Ne jugez point, ne condamnez point, redit partout et dans les mêmes termes notre législateur et notre Juge : voilà le précepte. Si vous jugez, vous serez jugé, si vous condamnez, vous serez condamné. Le poids dont vous aurez pesé les actions de votre frère sera celui dont le Seigneur se servira contre vous: voilà la peine du transgresseur. C'est ce que nous répétons sans cesse, quand on nous juge; ce que nous ne nous appliquons jamais à nous-mêmes, quand nous jugeons. Nous nous mettons à l'abri d'une vaine subtilité en séparant nos jugements de ce que nous appelons jugements téméraires. Juger, sans être obligé par devoir d'état à le faire, c'est toujours juger témérairement. Quelle plus audacieuse témérité, en effet, que de juger, quand cela est absolument défendu par le souverain Juge? Je vais plus loin cependant; et pour approfondir tout à fait cette matière, je dis que, quels que soient les jugements que vous portez contre le prochain, ce sont toujours des jugements injustes, première proposition; jugements injustes qui feront contre vous la matière du plus terrible jugement, deuxième proposition. C'est ce qui va faire le sujet de ce discours, après que nous aurons imploré plus spécialement que jamais les lumières de l'Esprit-Saint, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

A vous seul, Père éternel, à vous seul appartient le droit de juger; non-seulement parce que nous vous appartenons tous essentiellement en qualité de créatures; mais encore parce que vous habitez une lumière toujours pure, inaccessible à l'ignorance et à l'erreur. L'Homme-Dieu, votre Fils, ne l'exerce lui-même sur nous, comme dit saint Paul, que parce qu'il nous a tous acquis au prix de son sang. C'est comme notre Sauveur que vous l'avez établi notre juge; et même vous ne l'avez établi notre juge qu'après l'avoir rempli de vérité.

A Dieu ne plaise cependant que ma voix téméraire semble par là prétendre vous interdire le jugement, vous à qui la voix du Très-Haut s'est fait entendre! Oints du Seigneur, je sais qu'une nuée redoutable environne votre tribunal; malheur à moi si j'osais la vouloir pénétrer! Notre devoir est d'attendre dans un humble silence les oracles et les foudres qui en partent, en laissant au Juge des justices le soin de juger vos jugements. Mais si vous êtes les ministres de la justice, c'est parce que la vérité vous a choisis pour ses organes; et vous n'êtes nos juges qu'après qu'elle vous a établis nos maîtres, nos lumières et nos guides.

J'en conclus, Messieurs, 1° que le jugement, suppose essentiellement une supériorité dans celui qui l'exerce. Juges téméraires, commencez par produire les titres sur lesquels vous fondez votre droit : *Quis te constituit judicem?* (*Act.*, VII.) 2° Le droit de juger n'appartient qu'à la vérité. Qu'est-ce donc, si c'est l'ignorance qui se l'arroge? *Quis es tu qui judicas?* (*Jac.*, IV.) 3° Le jugement doit être l'ouvrage du désintéressement le plus pur, et si je montre que c'est la passion qui le dicte, de ce monstrueux désordre enfin que peut-il naître que la plus criante injustice? *In quo alterum judicas, te ipsum condemnas.* (*Rom.*, II.) Voilà sur cette matière toute la doctrine de saint Paul.

Et d'abord, qui que vous soyez, qui vous a donné le droit de juger votre frère? *Quis te constituit judicem?* Ne le jugez point, vous dit expressément le Seigneur, car c'est à moi seul qu'est réservé le jugement : *Nolite judicare.* (*Luc.*, VI.) Ne le condamnez point, car je prononcerai d'avance contre vous tous les arrêts que vous prononcerez contre lui : *Nolite condemnare.* (*Ibid.*) Il est mon serviteur, c'est à moi seul qu'il appartient, c'est de moi qu'il dépend; de quel droit jugez-vous un serviteur qui n'est point à vous?

Judicas alienum servum. (*Rom.*, XIV.) Qu'il viole ou qu'il accomplisse ses devoirs, en êtes-vous chargé? Qu'il se tienne ferme, qu'il chancelle ou qu'il tombe, c'est à son maître qu'il en répondra : *Domino suo stat aut cadit.* (*Ibid.*)

Ici cependant l'opulence, altière du sein des plaisirs, enivrée de son luxe et de sa mollesse, décide des rigueurs de l'indigence, lui prescrit le nécessaire, et se récrie avec aigreur contre son avidité, ses feintes et son inaction. Injustes que vous êtes, quelque condamnable au fond que le pauvre puisse être, quel droit, quel privilége pouvez-vous penser que vous donne en effet la richesse, sinon d'aider, de soulager, de soutenir ceux qui sont dans le besoin? Et si vous représentez parmi nous la majesté de Dieu par la pompe et l'éclat qui vous environne, ce n'est qu'une obligation pour vous de nous représenter encore plus sa miséricorde et sa bonté.

Là, d'autre part, pour se venger de l'injustice du riche, l'orgueilleuse pauvreté s'arme contre lui des grandes maximes de la morale. Sur ces maximes, elle proscrit son luxe, censure son oisiveté, condamne et réprouve sa barbarie, règle ses dépenses et pèse ses aumônes au poids de sa propre cupidité. Eh quoi! si la richesse ne donne aucun titre réel contre la pauvreté, la pauvreté peut-elle en donner un contre la richesse? L'une est l'image de la magnificence du Seigneur dans sa gloire et l'autre celle de ses humiliations. Si le devoir du riche est la bénignité et la miséricorde, celui du pauvre est la soumission. Au maître commun de tous, chacun des serviteurs, quel qu'il soit, est comptable de ses obligations personnelles; aucun d'eux ne l'est à aucun autre. Mais retenez ce que j'ai dit d'abord, que c'est aux simples particuliers et d'eux seuls que je parle. Dépositaires de l'autorité du Seigneur, et dans le sacré et dans le profane, ministres de ses justices, je le répète, je respecte et respecterai toujours vos jugements.

C'est ailleurs la vertu prétendue, une probité pharisaïque, qui dit insolemment : Je ne suis pas comme le reste des hommes : *Non sum sicut cæteri.* (*Luc.*, XVIII.) Celui-ci est ravisseur, celui-là est impur ; d'un côté ce n'est qu'irréligion, de l'autre que scandale ; partout on ne voit qu'injustice. Superbe, ouvrez les yeux : le plus criminel, le plus injuste de tous ceux que vous condamnez, c'est vous-même. Si quelque chose pouvait fonder à quelqu'un un droit raisonnable sur les autres hommes, ce serait sans doute la vertu. Mais présumer de sa vertu, c'est la perdre; se croire vertueux, c'est cesser de l'être. Quel droit peut-il donc rester nulle part qu'un droit chimérique et usurpé?

Jusqu'au libertinage et à l'irréligion, tout en effet se l'arroge. Ne dirait-on pas que l'impie croit qu'en prenant le parti de la vertu on se soumet à sa critique? Ecoutez-le. Il ne trouvera qu'ostentation dans la mortification de celui-ci, hypocrisie dans les prières de celui-là, zèle trop amer ou indiscret et déplacé dans les uns, faiblesse, lâche condescendance dans les autres.

L'impérieuse science est de toutes la plus hardie. Enflée de ses vaines connaissances, elle rappelle tout à son tribunal et établit sur tout les règles de jugement. Cependant cette troupe présomptueuse se désunit et se divise. Que de sectes à part, l'une contre l'autre échauffées, toujours acharnées à s'anathématiser mutuellement! Chacun ne voit de vérité que dans sa cabale, ne reconnaît de bonne foi que dans ses disciples ou dans ses maîtres, ne trouve de morale exacte que dans ses auteurs; partout ailleurs ce n'est plus qu'erreur ou contradiction. Plût à Dieu que ces esprits de parti pussent enfin s'entre-détruire eux-mêmes! Juges audacieux, encore une fois, qui vous a donné le droit de juger? *Quis te constituit judicem?* (*Act.*, VII.)

Du moins si vos lumières répondaient toujours à votre audace, vous pourriez peut-être couvrir le défaut de supériorité. Mais qui êtes-vous, vous qui jugez? Comment et sur quoi prononcez-vous? *Quis es tu qui judicas?* (*Jac.*, IV.)

Vous conviendrez certainement, Messieurs, qu'il est une infinité de matières qui échappent aux lumières de ceux mêmes qui sont les plus éclairés. Chacun de nous est nécessairement renfermé dans un cercle étroit d'objets, par conséquent de connaissances. On en sort, non pour s'instruire, mais pour juger. Le mondain veut décider des voies de Dieu ; tout ce qui passe les vues de sa prudence charnelle, il le traite d'illusion et de prestige. Dans sa retraite le solitaire s'érige en politique pour régler les affaires de l'Etat et censurer l'administration de ses maîtres. Dans les cercles les plus profanes, on agite tous les jours les plus épineuses controverses, on termine les débats de l'école, on réforme l'Eglise. Le négociant même et l'ouvrier ne semblent-ils pas se travestir, tantôt en guerriers, tantôt en magistrats, pour remettre l'ordre et la justice dans le barreau, rétablir la discipline et ramener la victoire dans les armées? Eh! rentrez du moins, téméraires, rentrez chacun dans votre sphère.

La précipitation, le préjugé n'y laisseront pas même porter des arrêts plus équitables. D'un coup d'œil, du premier regard on croit tout découvrir, tout pénétrer. Sur le maintien, sur la démarche d'un homme, sur son air, sur ses manières, son procès est instruit; on prononce, il est jugé. Souvent même encore ne l'est-il pas sur des indices plus frivoles? Pour connaître croit-on toujours avoir besoin de voir? Il a plu de rendre le crime, l'ignorance, la stupidité héréditaires en certaines familles, d'en établir comme le centre dans des sociétés, des villes, des provinces, des nations entières. Ainsi, aveugles et téméraires que nous sommes, nous jugeons tous les jours nos voisins, qui se vengent à leur tour de notre injustice par des jugements aussi injustes que les nôtres.

Enfin sur les matières mêmes les plus faciles, les plus claires, les plus à notre portée, sommes-nous plus en état de décider?

Toutes nos connaissances, vous le savez, se réduisent à la comparaison des apparences, des vraisemblances, des probabilités. Apparence, probabilité, vraisemblance, est-ce donc vérité?

De là vient que Jésus-Christ nous défend en termes si exprès et si précis de juger jamais sur l'extérieur : *Nolite judicare secundum faciem* (*Joan.*, VII), parce qu'en général rien de plus trompeur que les apparences. Or, dans quelque circonstance que ce puisse être, sur quoi cependant pouvons-nous juger que sur l'extérieur?

Tout concourt à déposer contre ce jeune homme ; son mérite même, qui le rend trop aimable, sert à le condamner. Qui pourrait ne pas le juger coupable au milieu des clameurs, des soupirs et des larmes de cette femme d'une réputation toujours intègre, qu'il a voulu, dit-on, brutalement séduire. Elle tient en mains, elle produit les indices non suspects de son crime. Vous l'avez en horreur ce jeune homme. Peut-on, dites-vous, sans se déshonorer, ne pas le détester, le fuir? Vous le condamnez donc sans miséricorde. Eh bien ! c'est Joseph que vous condamnez

Eussiez-vous été vous-même témoin d'une action qui ne peut absolument se justifier en elle-même, est-ce assez pour vous autoriser à condamner sans pitié celui qui l'a commise? Ce ne peut donc pas être distraction, surprise, ignorance, qui l'a fait succomber ? Il est tout à fait inexcusable, cet homme que vos propres yeux viennent de surprendre dans un état indécent et ignominieux, indigne surtout de sa profession, de son âge et de son caractère. Eh bien ! condamnez-le sans miséricorde. C'est cependant le plus juste des hommes, c'est le favori, le bien-aimé du Seigneur, c'est Noé que vous condamnez.

Mais non-seulement le crime est avéré, de plus l'habitude même du crime est si éclatante, si invétérée, si constante : je le veux. Mais enfin pouvez-vous savoir si, au moment même où vous jugez le coupable, ses habitudes, tout invétérées qu'elles sont, subsistent encore devant le Seigneur? Pouvez-vous savoir si les larmes de la pénitence n'ont pas effacé déjà dans le secret tous ses crimes, si une abondance subite de charité ne les a point couverts? C'est une pécheresse déclarée, une pécheresse scandaleuse et publique. L'envie démesurée de plaire a toujours dirigé toutes ses démarches ; pour parvenir à ses fins, elle a successivement mis en usage et les ris et les pleurs, une feinte modestie et la plus indécente liberté, la nature et l'art, la vérité et l'imposture ; cent fois vous l'avez vue habile à se plier et à se replier en toutes formes, dissimuler son caractère, dans le besoin tout simuler, jusqu'à la vertu. Quoi ! c'est pour cela qu'aujourd'hui votre zèle austère la poursuit jusqu'aux pieds de Jésus où elle se réfugie? Ne voudriez-vous pas l'en exclure, l'en proscrire, et peut-être n'imputez-vous pas son péché, du moins ne refusez-vous pas le titre de prophète à celui qui la reçoit avec indulgence, avec bonté? Ah ! prenez garde, c'est le personnage du pharisien que vous faites, et c'est Madeleine que vous condamnez.

Après tout le Seigneur lui-même, dites-vous, n'ordonne-t-il pas de prononcer sur le rapport de deux ou trois témoins? Peut-il donc défendre, d'autre part, de juger du moins celui que la voix publique condamne? Eh bien ! condamnez-la, cette infortunée contre laquelle tous les suffrages en effet se réunissent ; les plus respectables témoignages déposent contre elle, les organes mêmes de la justice, les sacrés dépositaires de l'autorité sont ses accusateurs, sans qu'elle trouve dans tout le peuple, dans ses sociétés, dans sa famille même, une seule voix qui prenne sa défense ; son silence même la convainc, et la rougeur qui couvre son front trahit la noirceur de son âme. Ainsi jugez-vous, juges aveugles. Et qui vous a dit que ce n'est point Susanne que vous condamnez?

Le rapport de deux ou trois témoins doit régler tout jugement, a dit le Seigneur, il est vrai. (*Matth.*, XVIII.) Mais à qui l'a-t-il dit? C'est à vous, ministres du Dieu des justices, qui par état êtes absolument obligés à juger. Mais vous, à qui la voix du souverain juge redit sans cesse : Ne jugez pas ; la même voix ajoute : Ne suivez point le jugement de la foule : *Post judicium turbæ ne ieris.* (*Exod.*, XXIII.)

Cependant, peintres légers et superficiels, vous vous formez un portrait sur la description qu'on veut bien vous faire, description toujours incertaine, presque toujours fausse. Description, dis-je, toujours incertaine. Sujets à nous tromper nous-mêmes, les autres le sont-ils moins? Reconnaîtrons-nous dans eux une infaillibité dont nous ne pouvons nous rendre témoignage à nous-mêmes? Description de plus presque toujours fausse. La vérité, telle qu'une onde pure et claire, s'altère souvent et se corrompt dans les canaux par lesquels elle passe. Que d'esprits peu justes la défigurent! Que de bouches artificieuses, joignant malignement le faux avec le vrai, en font un assemblage bizarre de faits et de fictions, de réalités et de conjectures !

N'est-ce pas ce que nous voyons, ce que nous éprouvons, ce dont nous nous plaignons nous-mêmes tous les jours? Aujourd'hui, disons-nous, rien n'échappe à la maligne oisiveté ; elle voit tout, elle interprète tout, elle publie tout ; la légèreté des uns recueille les bruits qu'elle enfante, l'autorité des autres les accrédite, l'étourderie de ceux-ci les répand, la passion de ceux-là les grossit. Juges téméraires, vous vous laissez emporter par ce torrent ; remontez plus haut : en voilà les progrès, en voilà la source.

Vous-mêmes, qu'il me soit ici permis de le dire, vous-mêmes, juges et maîtres du monde, dont tous les jugements sont d'autant plus redoutables qu'ils sont toujours plus décisifs, surtout défiez-vous de tous ces bruits confus qu'on fait sans cesse résonner à votre oreille ; redoutez l'artifice et l'imposture ; vous en êtes environnés plus que per-

sonne. Craignez que quelquefois du moins, que tôt ou tard enfin elles ne vous surprennent, ces lèvres flatteuses et impures, toujours préparées à la feinte, le plus souvent vendues à l'iniquité ; tenez-vous soigneusement en garde contre elles. La plus grande partie des jugements des hommes sont dictés par la passion : *In quo judicas alterum, teipsum condemnas.* (*Rom.*, II.) Troisième et dernière preuve de leur injustice.

Enfants pervers d'une génération perverse, disait Jésus-Christ au peuple juif, quels traits emprunterai-je, quels traits assez frappants, assez marqués, pour vous faire rougir de votre injustice? Semblables à des enfants qui, assis au milieu d'une place, censurent, critiquent tout ce qui s'offre à leurs yeux ; ils veulent que chacun prenne de leur caprice le ton de la joie ou de la tristesse. Tels, mais plus coupables encore, on nous voit tous les jours. L'orgueilleux ne peut imaginer que bassesse où ne règne pas la soif des honneurs ; le prodigue ne voit qu'intérêt dans l'économie ; l'homme dissipé taxe le recueilli de misanthrope ; le sauvage juge rampant tout ce qui est sociable ; dans les plus innocentes liaisons l'homme froid et apathique trouve du crime. Ainsi notre humeur d'abord se trahit et se décèle en défigurant la vertu qui lui est opposée par les traits du vice son contraire : *In quo judicas alterum, teipsum condemnas.*

Aussi souvent du moins nos propres passions se peignent et se représentent à nos yeux dans tout ce qui nous approche, de même que ces verres infidèles à travers desquels on ne voit aucun objet que sous la couleur dont ils sont empreints eux-mêmes.

Pourquoi, en effet, tout vous fait-il ombrage? Personne ne se trouve sous vos pas que vous ne croyiez trouver en lui un concurrent et un rival. Toujours en défiance, les plus simples démarches vous semblent des piéges et des intrigues ; vous ne pouvez imaginer qu'il reste encore de la bonne foi sur la terre ; aussi pâlissez-vous sans cesse, et vous craignez jusqu'aux caresses les plus ingénues de vos amis les plus sincères. En vain vous récriez-vous à tout propos contre l'ambition et l'intérêt, contre la fourberie du monde. Ah! vous êtes fourbe, ambitieux vous-même. Ce favori prétendu de la fortune ne vous paraîtrait pas insatiable d'honneurs et de richesses, si vous étiez aussi philosophe, aussi borné dans vos désirs que vous voulez le paraître, et vous ne le croiriez pas toujours occupé à vous desservir, si vous ne nourrissiez dans votre cœur le cruel mais inutile regret de n'avoir pu, de ne pouvoir encore le supplanter vous-même : *In quo judicas alterum, teipsum condemnas.*

Pourquoi ne pouvez-vous croire aucun commerce de cœur innocent? Partout vous voyez des inclinations, des habitudes, des intrigues criminelles ; ah! c'est que vous-même ne connûtes jamais ni les lois de la charité chrétienne, ni les douceurs de la pure amitié. Accoutumé que vous fûtes toujours, dès les premiers transports d'une fougueuse et bouillante jeunesse, à ne porter nulle part vos pas que pour y allumer le flambeau de la volupté, à ne donner jamais que pour séduire, voilà ce qui vous fait regarder aujourd'hui toute assiduité comme l'indice non suspect d'une intelligence libertine, tout service, tout bienfait comme le piége d'une passion qui cherche à se satisfaire, ou le prix d'une passion satisfaite. C'est donc dans votre cœur qu'est la source du venin dont vous empoisonnez les actions des autres. Elle serait encore innocente à vos yeux, cette jeune personne, si vous n'aviez cherché à la tromper et à la séduire ; et si l'usage que vous avez fait trop longtemps de votre esprit et de vos attraits eût été toujours légitime, dans les manières enjouées et les grâces naïves de celle-ci vous ne trouveriez pas tant de sujet de crier au scandale : *In quo judicas alterum, teipsum condemnas.*

De toutes les passions, la haine et l'envie sont les plus aveugles et les plus injustes. De quoi Joseph est-il coupable contre ses frères? De trop d'ingénuité, et peut-être de trop d'innocence. Son innocence leur reproche trop vivement leurs désordres ; son ingénuité leur annonce avec trop peu de précaution les grands desseins de Dieu sur sa personne. La haine et l'envie ne laissent plus voir dans le plus tendre et le meilleur de tous les frères qu'un orgueilleux qui cherche à s'élever, et qui d'avance se repaît de chimères et de songes de grandeur : *Somniator noster.* (*Genes.*, XXXVII.)

Qu'a fait de même David contre Saül? Il a sauvé l'Etat : voilà tout son crime. Mais il est souvent dangereux de rendre de trop grands services. Saül, dans le vainqueur de Goliath, ne voit plus qu'un séditieux, un ennemi déclaré de sa famille, un rebelle aspirant à sa couronne.

Sans chercher des exemples si reculés, quels jugements la passion a-t-elle fait porter de Jésus-Christ? Vous le savez, Messieurs ; c'est même par cette réflexion que nous avons commencé ce discours, et c'est cette réflexion qui nous a donné occasion de traiter cette matière. Parce qu'il est affable, on l'accuse d'autoriser le crime ; s'il chasse les démons, c'est, dit-on, au nom et par la puissance du prince des démons ; lorsqu'il annonce les vérités éternelles, c'est, ajoute-t-on, un hypocrite ; si à sa parole les aveugles voient, les sourds entendent, on se gêne, on se tourmente pour pouvoir douter du prodige : Non, cela ne peut être, se récrie-t-on, cet homme est un pécheur ; on voudrait persuader à un aveugle-né qu'il a toujours vu, ou du moins que, même après sa guérison, il ne voit pas encore ; enfin en s'obstinant, on parvient à s'aveugler soi-même, et l'on croit avoir anéanti le miracle en chassant de la synagogue celui sur lequel il s'est opéré.

A ce seul trait, l'injustice des jugements de passion n'est-elle pas assez marquée? Concluons donc : dans de tels jugements, quelle matière contre nous du jugement le plus terrible!

SECONDE PARTIE.

Les jugements de notre Dieu sont toujours justes; mais c'est parce qu'ils sont la justice et l'équité même qu'ils en sont plus terribles : oui, pour vous principalement, qui vous arrogez le droit de juger à la rigueur, de condamner impitoyablement toutes les actions de vos frères. C'est, en effet, contre vous que s'exercera toute la rigueur du jugement de Dieu; jugement rigoureux, qui ne peut aboutir pour vous qu'à la plus juste condamnation. Développons ces deux pensées.

Prétends-je donc que toute la sévérité du jugement de Dieu doive tomber sur ceux qui auront jugé témérairement, c'est-à-dire sans autorité et sans nécessité, les actions de leurs frères. Il semble véritablement, Messieurs, que ce soit là le sens exact et littéral de l'Evangile. Que peuvent, en effet, signifier ces paroles de Jésus-Christ même : Ne jugez point, et vous ne serez point jugés: *Nolite judicare, ut non judicemini* (*Luc.*, VI); ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés : *Nolite condemnare, ut non condemnemini.* (*Ibid.*) Vos actions seront pesées du même poids dont vous aurez pesé celles de votre frère; la mesure dont vous vous serez servi à son égard sera celle dont on se servira pour vous : *In qua mensura mensi fueritis, remetietur vobis* (*Ibid.*); ainsi le jugement sans miséricorde est pour celui qui n'a point fait de miséricorde : *Judicium sine misericordia, ei qui non fecit misericordiam.* (*Jac.*, II.) Pour moi, je vous avoue que je trouve cette économie de providence bien conforme aux sentiments de notre Dieu, et parfaitement bien assortie à tout le système de l'Evangile.

Notre aimable Sauveur nous répète sans cesse qu'il n'est pas venu pour juger le monde, mais seulement pour le sauver. Autre part cependant il nous assure que c'est à lui que tout jugement appartient, que son Père l'a établi juge, et en cette qualité lui a remis toute son autorité et toute sa puissance, a déposé toutes ses foudres entre ses mains. Quelquefois il fait les descriptions les plus terribles du jugement qu'il doit faire un jour des justices les plus apparentes, des plus éclatantes vertus. Les saints les plus renommés de la nouvelle et de l'ancienne loi frémissaient d'épouvante et d'horreur, soit en les annonçant aux peuples auxquels ils étaient envoyés, soit en les méditant eux-mêmes. Ailleurs cependant, parlant à ceux qui l'ont fidèlement suivi et qui le suivront dans la suite, il leur promet que, bien loin d'être jugés, ils jugeront eux-mêmes, au grand jour de son second avénement, tout le reste des humains. Que veut dire tout cela? Messieurs, appliquez-vous, je vous prie.

Il viendra, dit-il, juger le monde; mais sur quoi? Sur ses jugements pour les réformer : *Arguet mundum de judicio* (*Joan.*, XVI); sur ses injustices pour les confondre : *Arguet de justitia.* (*Ibid.*) De là cette pensée de Tertullien: que la fin, l'intention de Dieu dans son jugement, est la réformation des jugements du monde. Du moins, dans la vérité la plus exacte, nos jugements, nos injustices envers le prochain en feront certainement la matière la plus rigoureuse et la plus étendue. Vous en serez donc à l'abri, vous, chrétiens indulgents et charitables, qui, uniquement attentifs à vous-mêmes, aurez laissé à chacun son compte à dresser et la décision de tout au souverain Juge. Dans votre compte particulier, il n'y aura point de jugements à discuter; de ce côté d'abord ce n'est donc pas contre vous, à proprement parler, que se fera le jugement de Dieu : *Nolite judicare, ut non judicemini.*

O vous surtout qui, victimes innocentes de l'orgueilleuse malignité du monde, gémîtes si longtemps, flétris et accablés par les injustes jugements que portaient et semaient partout contre vous ces hommes inquiets qui, habiles à s'ingérer partout, à se mêler de tout, à décider de tout, à donner le ton sur tout, ne surent jamais ni voir, ni reconnaître, ni supporter de mérite et de talents que dans eux-mêmes, ah! que vous importe? Cédez, cédez avec douceur, pliez avec humilité. Gardez-vous surtout de dresser tribunal contre tribunal, pour juger qui vous juge et décrier qui vous décrie. Le Seigneur un jour vous jugera tous, ou plutôt il vous vengera; et pour vous venger avec éclat, il vous établira leurs juges pour humilier enfin et confondre leur politique orgueil : *Nolite judicare, ut non judicemini.*

Quand il menace d'une discussion la plus exacte, d'un jugement le plus étendu et le plus rigoureux, c'est donc vous surtout, censeurs impitoyables de votre prochain? Toute votre vie se passe à rechercher les défauts de vos frères, à examiner leur conduite, à censurer leurs actions; de quel compte vous chargez-vous? Hélas! ne sommes-nous donc pas assez chargés de nos propres fautes? Quelle étrange folie de grossir ainsi la matière de notre jugement, et de faire dépendre notre destinée des actions d'autrui! Oui, tous les jugements que nous aurons faits du prochain seront, en effet, la matière du nôtre, et décideront de notre sort. Il s'agira de savoir s'il a été aussi coupable que nous l'avons jugé. C'est par là, dit saint Jean Chrysostome, que commencera notre Juge; c'est à cela qu'il s'attachera principalement, dit Tertullien; c'est sur cela que nous serons jugés, suivant la parole de l'apôtre, à la rigueur et sans miséricorde: *Judicium sine misericordia ei qui non fecit misericordiam.*

Rigueur cependant dont nous ne pourrons nous plaindre. Admirez en ceci avec moi, Messieurs, l'ineffable sagesse de notre Dieu. Connaissant notre faiblesse et la corruption naturelle de notre cœur, sa bonté l'alarme, en quelque sorte, sur la délicatesse rigoureuse de sa sainteté, en comparaison de laquelle rien ne peut être innocent, et sur l'exacte sévérité de sa justice, devant laquelle rien, par conséquent, ne pourrait être ab-

sous. Nécessairement Juge cependant et Sauveur tout ensemble, juste, mais ne voulant pas nous perdre, que fera-t-il donc? Il remet notre arrêt entre nos mains. Si nous ne jugeons que nous-mêmes, si nous ne condamnons que nous-mêmes, notre Dieu ne se réserve à prononcer sur nous qu'un arrêt de grâce et d'absolution : *Nolite condemnare, ut non condemnemini.* Il l'a promis, et comptons qu'il saura bien accomplir sa promesse, sans même blesser les droits de sa justice. Prenez garde comment. L'indulgence que nous avons pour notre prochain, notre attention scrupuleuse à ne point le juger, attirent sur nous dès cette vie les douces influences de sa miséricorde, qui, par les grâces qu'elle nous donne, prévient son jugement et nous soustrait à ses vengeances. Oh! l'art facile et admirable de nous concilier, dès à présent, notre juge pour le grand jour de ses justices! Mais vous qui le méprisez, ou qui le négligez, ce moyen si facile, c'est donc sans doute sur votre justice que vous comptez pour espérer ses faveurs? Eh bien! voyons comment vous soutiendrez l'examen d'un juge sans miséricorde : *Judicium sine misericordia ei qui non fecit misericordiam.*

Hélas! mon Dieu, vos jugements, quoique adoucis par votre plus tendre bonté, sont encore si terribles. Quelque innocent, quelque pur que j'aie tâché de me rendre à vos yeux, si vous m'interrogez, pour toute réponse, je ne puis que vous demander grâce. Que sera-ce, si inflexible, inexorable, vous voulez entrer en jugement? Vos anges à vos yeux n'ont point été purs; et moi, vil composé de cendre et de poussière, conçu dans le péché et la corruption, pourrai-je faire pencher en ma faveur la balance de votre justice?

Non, certainement, mes frères; aussi ne sera-ce pas l'exacte et rigoureuse balance de sa justice dont il se servira contre nous. De notre propre main, dit-il, il prendra celle dans laquelle nous aurons examiné les actions de notre prochain, pour peser à son tour les nôtres. Consolez-vous donc, vous qui sûtes tout excuser, tout pardonner. Votre charité ingénieuse ne manqua jamais ni d'éloges pour relever le mérite de vos frères, ni de raisons pour justifier leur conduite équivoque, ni de voiles pour couvrir leurs défauts : oui, consolez-vous. *Qua mensura mensi fueritis, remetietur vobis.* Vous sûtes toujours apercevoir et montrer sous un jour favorable toutes les actions qui en étaient susceptibles. C'est sous ce jour que le Seigneur daignera de même considérer les vôtres. Les fautes les plus apparentes, vous sûtes les excuser, soit par l'intention, soit par l'ignorance de la loi, soit du moins par la faiblesse ou par le danger de l'occasion. Le Seigneur à son tour prêtera une oreille attentive aux humbles prières que vous lui adresserez, de regarder en pitié votre misère, de ne point vous imputer vos ignorances, et de se souvenir du limon dont il vous a formé. Sur les fautes les plus évidentes mêmes, vous sûtes vous aveugler, en quelque sorte, pour n'humilier que vous, ne confondre que vous par un modeste retour sur vos propres vices, et sur les bonnes œuvres que vous aviez toujours soin de découvrir et de remarquer dans vos frères. Voilà ce qui donnera le prix et le mérite surnaturel à votre humiliation, à votre condition et à vos larmes, pour expier et effacer vos crimes, et rehausser devant Dieu l'éclat de vos vertus : *Qua mensura mensi fueritis, remetietur vobis.*

Mais quel avantage en pouvez-vous tirer, de cette conduite si miséricordieuse de notre Dieu, vous, censeurs rigides, juges austères? C'est votre propre poids, votre propre balance qui décideront contre vous. Rien n'a pu échapper à la malignité de vos recherches; rien n'échappera à l'exactitude des recherches de votre Juge. Fiers d'une supériorité que vous aviez usurpée, vous avez présumé de vos lumières contre le prochain; le Seigneur se servira contre vous de toutes les siennes, son infaillible science éclairera toutes vos actions. Vous avez voulu pénétrer, découvrir, juger les intentions les plus cachées, les plus secrètes; le flambeau de la divine justice percera les replis, les détours les plus profonds de votre cœur. Vous avez décidé dans toute la rigueur de la loi; la loi la plus étroite, la plus sévère sera la règle qui sera appliquée à toutes vos œuvres. Vous n'avez point eu d'égard, vous n'avez pas même pensé aux regrets et aux larmes qui, peut-être, avaient suivi les prévarications que vous condamniez. Vos pénitences seront à leur tour examinées, jugées rigoureusement, et dans leur principe, et dans leur motif, et dans leur étendue, et dans leur durée. Aucune vertu n'a pu être à l'abri de votre censure, vos passions, l'orgueil, l'envie, l'amour-propre ont tout défiguré, tout noirci à vos yeux; ces mêmes passions resteront dans la balance de votre juge, pour rendre criminelles, pour réprouver et proscrire toutes vos prétendues justices : *Judicium sine misericordia ei qui non fecit misericordiam.*

A quel arrêt enfin pouvez-vous donc vous attendre? A la plus juste condamnation. Je dis la plus juste, et je le dis pour trois raisons que je tire de saint Jean Chrysostome : 1° Ne fussiez-vous coupable d'aucun autre crime, celui-ci suffit pour vous rendre digne des supplices éternels; 2° mais de plus ce péché n'est jamais seul, il en entraîne après soi une infinité d'autres, et augmente par lui-même la grièveté de tous les autres; 3° enfin, il n'est susceptible d'aucune excuse, il ne laisse aucun prétexte sur lequel on puisse se justifier. Encore un moment d'attention, je vous supplie.

Le voilà donc, ce péché si léger, qu'à peine y avez-vous fait attention dans les revues les plus exactes de votre conscience, qu'à peine entend-on les âmes les plus timorées s'en accuser au sacré tribunal? Rappelez-vous d'abord tout ce que j'ai dit,

dans la première partie, de l'injustice qu'il renferme : injustice contre Dieu ; seul maître, seul il peut établir des juges ; vous avez violé son droit : injustice contre le Rédempteur ; à lui seul a été donné le jugement ; vous avez usurpé sa fonction : injustice contre le prochain ; vous vous êtes arrogé sur lui une supériorité sans titre ; sans l'entendre, sans le connaître, vous l'avez condamné. Je vais plus loin, et j'ajoute, injustice contre la loi même. C'est non-seulement un outrage, mais une espèce de bravade que vous lui faites, selon la pensée de l'apôtre saint Jacques, lorsqu'il disait que celui qui juge son frère juge la loi : *Qui judicat fratrem, judicat legem.* (*Jac.*, IV.) Non-seulement parce que la loi défend si expressément de juger, qu'il est très-peu de préceptes dans le christianisme si fortement et si souvent inculqués sous des peines plus sévères ; mais encore parce que juger son frère, c'est réellement s'arroger une espèce d'autorité sur la loi même. Qui vous a donc chargé d'en être le glossateur et l'interprète, pour décider, comme vous le faites, que c'est précisément telle action et dans telle circonstance qu'elle condamne ; qu'elle n'est susceptible d'aucune exception, d'aucune dérogation, d'aucune dispense favorables à votre frère ?

Le voilà, ce péché si léger, à vous entendre, qui lui-même est la source féconde de mille autres péchés. Serait-il des médisants, s'il n'était point de juges téméraires ? Qu'est-ce que la médisance, sinon l'énonciation des jugements injustes qu'on a portés contre le prochain ? Cette personne jouirait d'une réputation toujours intègre, si votre maligne légèreté, votre cruelle franchise n'eussent appris au public à considérer ses actions et ses manières sous ce jour qu'il vous a plu de leur donner. Les haines, les animosités, les divisions, les querelles n'ont d'autre principe. Cet ancien ami ferait encore la douceur de votre société, l'appui de votre fortune, si vous n'aviez trop écouté les soupçons injurieux que le caprice de votre imagination a enfantés contre lui. La paix régnerait encore entre ces deux familles, si la jalousie ou la fausse délicatesse de l'une n'eût interprété méchamment les démarches de l'autre.

Le voilà, de plus, ce péché si léger, qui donne lui-même un nouveau degré d'énormité et de malice à tous vos autres péchés, et dégrade enfin toutes vos vertus. Si clairvoyant, si subtil pour découvrir et faire remarquer un fétu dans l'œil de votre prochain, quoi ? vous ne remarquez pas une poutre dans le vôtre ? Au jugement de Jésus-Christ, vous êtes un hypocrite : *Hypocrita.* (*Matth.*, VII.) Le même orgueil qui d'un côté grossit les fautes de votre frère, n'exagère que vos vertus, et tandis que de l'autre il diminue, rapetisse et réduit presque à rien ses talents et son mérite, miroir en tous sens infidèle, il éloigne et fait tout à fait disparaître vos vices. Vrai pharisien, c'est cet orgueil qui, empoisonnant vos bonnes œuvres, les anéantit entièrement devant Dieu ; et, par une conséquence nécessaire, envenime vos défauts, et les rend incurables. Du moins deviez-vous n'avoir qu'une même mesure, une même balance, et pour le prochain et pour vous ; mais vous en avez deux : une pour vous qui approuve tout, une pour le prochain qui proscrit et rejette tout. Ah ! voilà ce que l'Esprit-Saint dit être une abomination au jugement de Dieu. L'énormité que la fausseté de votre poids a ajoutée aux actions de votre frère retombera sur les vôtres.

Qu'est-ce donc qui peut le justifier ou le faire paraître léger, ce péché ? Est-il défendu de voir, répondez-vous d'abord ; faut-il s'aveugler soi-même ? Où le crime est évident, puis-je m'empêcher de condamner ? Oh ! mes frères, que l'amour-propre est ingénieux à nous séduire ! Il n'est point d'apparence, ni même d'illusion qu'il ne fasse prendre pour évidence. Mais, sans répéter ce que j'ai dit ailleurs de la faiblesse de nos lumières, dites-moi seulement : consentez-vous que Dieu vous juge sur cette maxime, et qu'il souscrive aux arrêts qu'on porte tous les jours contre vous, et qu'on croit porter sur l'évidence ? Est-il défendu de voir, dites-vous ? Oui, mes frères, quand on n'est pas obligé de voir, quand on n'est point chargé de veiller à la conduite des autres. Mais le moyen, ajoutez-vous, de ne point voir ? Le moyen, dit saint Jean Chrysostome, c'est de rentrer au-dedans de nous-mêmes, c'est d'examiner nos propres défauts, et de nous occuper à nous juger nous-mêmes : *Vis judicare, tua judica.* Vous voyez votre frère, poursuit ce saint docteur, faire une démarche fausse, prendre un détour oblique dans une affaire ; vous entendez cet autre s'échapper à des vivacités indécentes, se livrer aux saillies fougueuses de son humeur ; votre franchise se révolte contre les duplicités de celui-ci, qui ne cherche qu'à vous étouffer par ses embrassements, ou qui, ne pensant qu'à lui-même, vous offre à tout propos et vous vante ses services ; celui-là vous fatigue par les éloges qu'il ne cesse ou de mendier ou de se prodiguer à lui-même, dressant partout un trophée à son propre mérite des débris de toutes les réputations qu'il immole sans pudeur ; en un mot, quoi que vous puissiez remarquer dans autrui, détournez aussitôt votre pensée sur vous-même, non certainement, vous ne condamnerez personne.

Mais il faudra donc regarder tout le monde comme innocent. L'homme de bien et le malhonnête homme seront confondus impunément dans la société ; il faudra se fier également et sans choix à tous les hommes, et par conséquent s'exposer à être dupe tous les jours. Non, mes frères, non, répond encore saint Chrysostome ; sans porter un jugement absolu, on doit se prémunir contre la fraude, on peut se défier avec prudence sans condamner.

Ici paraît le dévot prétendu, couvert

du masque spécieux de zèle ; il croit, en condamnant ses frères, rendre gloire et service à Dieu. Malheur ! ne cesse-t-il de s'écrier, malheur à celui qui donne le scandale ! Mais qu'est-ce à dire ? Saint Augustin l'explique : Malheur au pécheur trop instruit et trop autorisé, dont les discours et les exemples trompent, séduisent, entraînent dans l'erreur le faible innocent ! Mais est-ce là le cas dont il s'agit par rapport à vous ? Bien loin d'être empoisonné par la contagion de l'exemple, c'est vous qui empoisonnez les actions les plus saintes ; bien loin d'être égaré par un guide infidèle, vous ne travaillez qu'à rendre suspectes les voies les plus droites ; l'anathème retombe donc sur vous : Malheur à celui qui prend le scandale ! Sur le plus léger soupçon de mal, vous décidez que le mal est réel, vous vous écriez sans pitié : Anathème au scandaleux ! Mais si vous connaissez le mal, il perd pour vous toute sa contagion.

Sans doute, répondrez-vous encore ; mais le poison, qui n'est point dangereux pour moi, est à craindre pour les simples et les faibles. Oints du Seigneur, pasteurs du troupeau, ministres de notre Législateur et de notre Juge, c'est à vous d'y veiller ; vous portez en main la balance pour peser, le glaive pour frapper. (*Rom.*, XIII.) C'est pour vous que le Prophète disait : Malheur à celui qui, crainte de répandre le sang, laisse oisive l'épée qu'il a reçue. (*Jerem.*, XLVIII.) C'est pour vous que l'Ecriture loue le zèle sans pitié des enfants de Lévi. Oui, malheur à vous si, par une lâche douceur, par une compassion déplacée, par inadvertance seulement, vous laissiez subsister le scandale et triompher le crime ! Pour nous, peuple, laissons le jugement à nos juges. Si vous craignez cependant que le mal qui vous alarme ne trompe leur vigilance, vous pouvez leur découvrir vos soupçons, mais attendez leur jugement. Le Seigneur vous assigne l'emploi d'accusateur et de témoin, mais redoutez celui de juge. Vous l'arroger, c'est la plus criante injustice, qui attirerait infailliblement sur vous le jugement le plus sévère et la condamnation la plus juste.

Ah ! mes frères, la foudre vous menace ; c'est sur vous que l'orage s'assemble, que la nuée est prête à crever, et vous ne pensez follement qu'à trouver des sujets de crainte pour votre prochain. Mon Dieu, pénétrez-nous d'une frayeur salutaire qui nous engage à ne juger que nous-mêmes, à ne trembler que pour nous-mêmes ! Ne point juger, ne point condamner, c'est cette perfection de charité dont parle saint Jean, qui couvre une multitude de péchés. Soyez donc indulgents pour vos frères, vous n'éprouverez qu'indulgence dans votre juge. Ne balancez pas à tout excuser, à tout pardonner ; tout vous sera pardonné de même ; la miséricorde sera pour vous sa mesure.

C'est vous-même qui l'avez promis, vous, mon Sauveur et mon juge ; daignez, à votre grand jour, vous souvenir de votre promesse. Ainsi soit-il.

SERMON XXVI.

Pour le mercredi de la cinquième semaine de Carême.

SUR L'OBSERVATION DE LA LOI.

Oves meæ vocem meam audiunt. (*Joan.*, X.)
Mes brebis entendent ma voix.

Non-seulement elles l'entendent, mais elles la suivent fidèlement et constamment, la voix de leur Pasteur, ces brebis dociles que le Seigneur connaît et dont il est connu. Malheur aux indociles et aux rebelles qui négligent d'entendre cette voix, ou qui la fuient, ou lui résistent ! C'est contre elles que je viens m'élever dans ce discours. Plût au ciel que je pusse en instruire, en toucher, en amener quelqu'une !

En effet, l'obligation d'observer la loi de Dieu est si essentielle à l'homme, quel qu'il soit, en quelque état, en quelque situation qu'il se rencontre, qu'aucune raison, aucun prétexte ne peuvent l'en dispenser jamais. Aussi n'est-ce pas cette obligation que l'on révoque en doute ; et j'avoue qu'il serait très-inutile de faire un long discours pour l'établir. Mais, en reconnaissant l'obligation en général, on la restreint de mille manières ; et pour justifier ses exceptions et ses réserves, l'homme lâche ne cesse de prétexter la gêne et la contrainte que la loi impose, la difficulté presque insurmontable de la garder ; or c'est ce que j'attaque aujourd'hui. Je veux d'abord donner à la loi de Dieu toute son étendue, et après avoir serré le plus étroitement les obligations de l'homme, je veux le faire convenir avec moi qu'il ne doit s'en prendre qu'à lui-même des difficultés qu'il trouve à servir le Seigneur. Pour remplir ce dessein, je propose simplement deux questions : 1° Comment faut-il observer la loi de Dieu ? Je répondrai dans la première partie. 2° Pourquoi la loi de Dieu nous paraît-elle trop dure et trop sévère ? Je l'examinerai dans la seconde partie.

Marie, vous m'obtiendrez de votre Fils la grâce de force et d'onction qui m'est nécessaire pour traiter cette importante matière. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Comment faut-il observer la loi de Dieu ? Je réponds, Messieurs, à cette première question par trois articles qui vont nous ouvrir un grand champ de morale. Il faut observer la loi de Dieu soigneusement, sans rien excepter ; scrupuleusement, sans rien négliger ; fervemment, sans rien examiner.

Point d'exception d'abord, point de réserve ni pour aucun article de la loi, ni pour aucun temps ; il faut la loi tout entière, il la faut en tout temps.

La loi tout entière : saint Jacques en donnait la raison ; appliquez-vous, je vous prie, Messieurs, pour la comprendre. C'est que celui qui transgresse un seul point de la loi se rend coupable sur tout le reste : *Offendat in uno, factus est omnium reus.* (*Jac.*, II.) Soit parce que, comme dit saint Jean Chry-

sostome, tous les preceptes sont comme autant de parties étroitement unies et liées ensemble pour ne faire qu'un seul corps de la loi; en sorte que toucher à un seul précepte, c'est donner atteinte à tout le corps de la loi. Soit, comme l'entend saint Augustin, parce qu'on ne peut transgresser aucun point de la loi sans détruire et anéantir en soi l'habitude de la charité, c'est-à-dire, la grâce sanctifiante; or rien ne peut être méritoire du salut éternel pour celui qui a perdu l'habitude de la charité. Soit encore, si vous voulez, avec saint Thomas, parce que la malice du péché consiste proprement dans le mépris de Dieu, mépris qui n'est pas moins renfermé dans la transgression d'un seul précepte que dans la transgression de tous.

Quoi qu'il en soit, Messieurs, on ne voit guère de ces scélérats hardis; ou, pour mieux dire, entre les scélérats les plus hardis, il n'en est point qui soient noircis de tous les crimes. Ces vices mêmes que l'on appelle *capitaux*, parce qu'ils sont la source de tous les autres, n'entraînent jamais absolument dans tous les autres. L'ambition fit des Amans traîtres, perfides et parjures, mais non pas des oisifs inappliqués. Le luxe a plongé des Salomons dans la mollesse, dans la débauche, enfin dans l'idolâtrie même; mais le luxe n'a point fait des avares. L'irréligion a fait des Antiochus sacriléges, non pas certainement des superstitieux. Tant il est vrai que le règne de Satan est essentiellement divisé en lui-même; un vice contrarie nécessairement un autre vice; que s'ensuit-il?

C'est saint Jean Chrysostome qui en conclut que personne n'est réprouvé pour n'avoir pratiqué aucune vertu, mais pour en avoir omis quelqu'une. Vous êtes vierge, par exemple, poursuit saint Jean Chrysostome, c'est-à-dire, vous gardez exactement toutes les bienséances, la médisance la plus maligne ne peut trouver sur vous la moindre prise. Mais votre esprit, votre cœur, votre imagination sont-ils aussi chastes que votre corps. Sans cela, vous êtes à la vérité moins coupable, mais votre perdition n'est pas moins sûre que celle du pécheur le plus souillé.

Que sert cette équité, cette droiture sur laquelle se rassure cet homme du monde? Ses mains ne se sont point souillées du sang de ses rivaux; l'héritage de la veuve, le patrimoine du pupille ne sont point entrés dans ses trésors pour fournir à son luxe et à sa mollesse. Mais sa langue est-elle aussi innocente que sa main? La réputation de ses ennemis a-t-elle été pour lui aussi sacrée, aussi inviolable que leur vie et leur fortune? Sans cela, il est à la vérité moins coupable peut-être, mais sa perdition n'est pas moins sûre que celle de l'usurier, du monopoleur, du brigand le plus déclaré.

Riches du siècle, vous regardez vos aumônes abondantes comme un titre qui vous donne le droit le mieux fondé sur les miséricordes du Seigneur. Vous tranquillisez votre conscience sur ce qu'aucun misérable n'a gémi inutilement devant vous, sur ce que tous les hôpitaux d'une ville vous comptent parmi leurs bienfaiteurs. Mais votre aumône était-elle de vous? N'est-ce point aux dépens d'autrui que vous êtes aumônier et charitable? Si cela est, fussiez-vous peut-être moins criminel, votre perdition cependant ne serait pas moins sûre que celle du riche cruel de l'Evangile.

Bien plus, je vous connaîtrais toutes les vertus, je vous verrais dans la pratique de toutes les bonnes œuvres, vos actions de piété feraient l'admiration de toute une ville; si seulement votre cœur se complaît en lui-même, pharisien qui manquez à un seul point de la loi, quand même vous seriez moins coupable, votre perdition n'est pas moins sûre que celle du publicain, qui manque à tous : *Offendat in uno, factus est omnium reus*. C'est en un mot, Messieurs, que la vertu chrétienne, la vertu que Dieu récompense est essentiellement une vertu pleine, une vertu parfaite. Souillez-la d'une seule tache, ce n'est plus vertu.

Non, dans l'exacte vérité, ce n'est plus vertu. En voici une raison décisive et sans réplique. Ce qui constitue proprement et essentiellement la vertu, c'est le motif qui anime l'action extérieure. Or, je soutiens que ce ne peut être un motif de vertu qui fait observer un point de la loi, si l'on en viole un seul autre; car le motif est absolument le même pour tous les préceptes.

Tous ils sont saints, tous ils sont justes. Ce n'est donc pas un véritable amour de la justice qui vous rend si délicats, si scrupuleux sur les biens de votre prochain, si vous ne l'êtes également sur son honneur. La prévarication dans un seul point vous rend indignes des récompenses, vous fait encourir la haine, mériter les châtiments de Dieu, ainsi que la trangression de tous. Ce n'est donc pas véritablement la crainte de Dieu qui vous retient sur le penchant rapide de la débauche, si vous ne vous arrêtez de même avec une égale force sur le penchant glissant du point d'honneur.

La volonté de Dieu est également pour l'observation de tous ses préceptes. Ce n'est donc pas la volonté de Dieu, c'est la vôtre qui se rencontre dans vos jeûnes, dans vos mortifications, dans vos aumônes, vous qui, étant si soigneux à mortifier vos sens, l'êtes si peu à assujettir votre esprit, sévères observateurs de la morale, qui vous donnez tant de licence sur le dogme de la religion.

Ainsi se trahissent toutes les vertus humaines : vertus de tempérament, de caprice, de vaine gloire. Vous vous croyez, mes frères, véritablement chrétiens, parce que vous n'avez qu'un seul faible. Oui, n'en eussiez-vous qu'un seul, c'est ce faible unique, qui non-seulement rend toutes vos vertus inutiles, mais qui prouve que très-probablement toutes vos vertus sont fausses : *Offendat in uno, factus est omnium reus.*

Car voilà, Messieurs, une règle certaine, sur laquelle vous pouvez et vous devez exa-

miner votre christianisme. La pudeur et la modestie contiennent tous vos sens dans le plus sévère devoir. Mais vous vous livrez à toute la dissipation des compagnies et des fêtes mondaines, vous êtes de toutes les parties, on vous trouve dans toutes les assemblées; concluez-en que toute cette austère réserve que vous affectez, n'est qu'orgueil ou respect humain. Les principes de droiture et d'équité vous décident toujours dans les affaires les plus délicates; l'éclat de l'or ne vous éblouit jamais, pour vous engager dans les routes de l'injustice. Mais parce que votre fortune est juste et légitime, vous vous croyez en droit d'en jouir seul; et l'heureuse médiocrité où vous vivez ne vous paraît avoir aucun superflu que vous deviez partager avec le pauvre; concluez-en que toute votre probité n'est qu'amour-propre. Zélé sans humilité, croyez que toute votre ferveur n'est qu'humeur et caprice; dévot sans docilité, croyez que toute votre piété n'est qu'illusion. Le Dieu jaloux veut tout sans réserve et sans partage; et comme remarque saint Augustin, sitôt qu'on veut l'allier avec son ennemi, il se retire, il abandonne tout à l'ennemi : *Offendat in uno, factus est omnium reus*

Mais après tout, Messieurs, revenons à ma première idée; toutes vos vertus, quelles qu'elles soient, si vous manquez à une seule, n'empêcheront pas que vous ne vous perdiez. Soldats, qui combattez dans la lice du monde, dit saint Jean Chrysostome, vous avez tant d'ennemis à combattre. Toutes vos passions tendent sans cesse autour de vous les piéges les plus adroits pour vous surprendre; si vous tombez dans un seul, que vous servira d'avoir évité tous les autres? Il faut la loi tout entière, il la faut en tout temps.

En effet, tous les temps, tous les âges et tous les moments de notre vie n'appartiennent-ils pas également au Seigneur? Le Dieu que nous servons, comme dit saint Paul (*Hebr.*, XIII), était-il autre hier qu'il n'est aujourd'hui? N'est-il pas le même dans tous les siècles et dans tous les instants de chaque siècle? La terre, dit le Prophète-Roi, inébranlable sur son axe, désigne, par son immutabilité, l'immuable uniformité de nos hommages. Ainsi, continue le Prophète, les années se succèdent les unes aux autres, les saisons reviennent toujours dans le même ordre, les nuits et les jours gardent constamment leur uniforme alternative, pour nous apprendre que l'ordre de Dieu est invariable, que tout ce qui le suit ne doit jamais changer.

Créatures raisonnables, est-ce donc le privilége de la raison qui vous donne droit d'être inconstantes? Mais à quoi vous exposez-vous?

Vous voulez, dites-vous, profiter des droits de la jeunesse, c'est l'âge des divertissements et des plaisirs. Mais que savez-vous combien de degrés séparent pour vous cet âge du trépas?

Pour vous donner entièrement à Dieu, il faut attendre, dites-vous, que le torrent des affaires tumultueuses où vous êtes engagé, vous ait conduit au port de la tranquillité, où vous espérez pouvoir enfin jouir de vous-même. Mais qui vous a promis que le tourbillon de la mort ne vous submergera pas au milieu de votre course?

Après avoir réfléchi sérieusement sur la vanité du monde et de ses biens, sur les dangers inévitables qu'y court toujours l'innocence, sur l'importance et la nécessité de la grande affaire de votre salut, vous avez pris enfin la résolution de rompre tout commerce avec le monde, et peut-être même de vous renfermer dans la retraite, pour n'avoir plus à servir d'autre maître que le Seigneur. Mais en attendant, comme vous le dites, l'occasion favorable d'exécuter ces beaux projets, vous continuez à suivre tous les usages, toutes les maximes du monde. Ah! que savez-vous, mes frères, si les circonstances que vous attendez arriveront jamais? Quand elles arriveraient, savez-vous si la grâce, après tant de délais et tant de résistances, vous conservera cette bonne volonté qu'elle a produite en vous?

Enfin vous voulez véritablement et dès maintenant même servir votre Dieu; vous avez déjà depuis quelque temps commencé une vie plus régulière, dont vous vous êtes tracé le plan sur la loi du Seigneur. Cependant il n'est pas possible, prétendez-vous, de vivre toujours dans la gêne et la contrainte; n'est-il pas, dites-vous, certains jours, certains temps, où l'on peut se permettre quelque chose? Que savez-vous donc si ce n'est pas ce temps que l'ange exterminateur attend pour vous frapper? Que savez-vous si ce n'est pas ce moment que votre juge épie pour vous surprendre?

Un seul article de la loi, un seul moment exceptés, c'en est donc assez pour vous perdre; ne réservez donc rien, et ne négligez rien. Les transgressions les plus légères doivent faire horreur en elles-mêmes, doivent faire trembler pour leurs suites.

En elles-mêmes ce sont des offenses de Dieu : légères, dites-vous; oui, mes frères, si on les compare aux offenses mortelles. Mais comparez-les à tous les maux naturels, quels qu'ils puissent être; s'agit-il de la ruine de tout un empire, de l'anéantissement même de l'univers? il vaut mieux que tout l'ordre de la nature soit renversé, que tout périsse, que la loi de Dieu violée dans le moindre de ses points. Et c'est là ce que vous appelez de légères conséquences.

Légères, dites-vous; mais avouez, Messieurs, que ces transgressions de la loi, quelles qu'elles fussent, vous effrayeraient, vous paraîtraient considérables, si elles attiraient une peine éternelle. Non, elles ne l'attirent pas; mais elles sont en elles-mêmes, dit saint Bernard, quelque chose de plus terrible et de plus affreux que l'enfer même : *Terribilius, horribilius ipsa gehenna.* Cela vous paraît outré, sans doute; mais la preuve de l'exactitude de cette pensée, c'est ce dont tous les théologiens conviennent :

que s'il s'agissait dans un système imaginaire et chimérique, pour tirer de l'enfer tout ce qu'il y a de réprouvés et de démons, d'enfreindre la loi de Dieu dans le moindre de ses points; ah! Messieurs, il vaudrait mieux que toutes les créatures fussent précipitées et renfermées dans l'abîme, que la loi de Dieu violée dans le moindre de ses points. Et c'est là ce que vous appelez de légères conséquences?

Légères, dites-vous; cependant, continue saint Bernard, il est impossible que vous entriez dans le royaume céleste tant que vous en serez souillé : *Impossibile est salvari cum eis.* C'est là un des principes de la doctrine de l'Eglise sur le purgatoire. Et bien plus, ajoute ce Père, il est impossible que ces souillures, quelque légères qu'on les suppose, soient effacées autrement que par le sang de Jésus-Christ : *Impossibile est ea dilui, nisi per Christum Jesum.* Et voilà ce que vous appelez de légère conséquence?

Oui, ce mensonge officieux dont vous vous applaudissez peut-être comme d'une œuvre de charité, il ne peut être expié, mes frères, que par le sang de Jésus-Christ : *Impossibile est dilui, nisi per Christum Jesum.* Oui, ce petit retour de complaisance sur vous-même, cet attachement un peu trop sensuel à votre santé, à votre réputation, à votre famille, objets les plus innocents et les plus permis, un seul de ces mouvements de vanité ou d'impatience qui échappent tous les jours à votre humeur immortifiée, à votre amour-propre trop écouté, ils ne peuvent être expiés que par le sang de Jésus-Christ : *Impossibile est dilui, nisi per Christum Jesum.* Et c'est là ce que vous appelez de légère conséquence? En vérité, quelle idée avez-vous donc, mes frères, du sang de Jésus-Christ?

Légères, dites-vous cependant encore, parce que vous n'en jugez que par les suites que ces transgressions légères doivent avoir par rapport à vous. Oui, j'y consens; jugez-en par leurs suites.

Je parle ici de ces âmes chrétiennes du monde, qui, pénétrées de la crainte du Seigneur, effrayées de la sévérité de ses justices éternelles, frémissent au seul mot de la damnation. Elles sont donc dans la disposition de tout sacrifier plutôt que de perdre leurs âmes; aussi elles observent la loi de Dieu dans tous ses points : oui, dans tous les points capitaux, car du reste, croyant faire beaucoup de se contraindre dans les bornes de la justice essentielle, autant elles sont résolues à n'en sortir jamais, autant le sont-elles de ne se rien refuser de tout ce qui ne les en tirera pas. Une transgression considérable leur fait horreur, tout le reste est traité de bagatelles. Sans scrupule, sans remords, avec une volonté réfléchie, une délibération parfaite, on les accumule sans cesse l'une sur l'autre : on n'a d'autre attention, dit saint Léon pape, que d'en peser l'énormité : *Attendis quia minora sunt;* jamais on ne réfléchit à la multitude : *Non attendis quia multa sunt.* Ah! si ce n'est pas l'énormité, mes frères, c'est la multitude qui vous perdra : *Congere: premunt, obruunt.*

Non pas que des transgressions légères, multipliées tant qu'il vous plaira, puissent jamais équivaloir à une seule transgression considérable; comment donc et pourquoi?

1° Parce que toute transgression, quelle qu'elle soit, renferme toujours un mépris du Législateur et de la loi; mépris léger, dites-vous, j'y consens : *Attendis quia minora sunt.* Mais vous ne réfléchissez pas que ces mépris souvent réitérées diminuent peu à peu le respect, enhardissent peu à peu les passions: *Non attendis quia multa sunt.* Ah! que je crains qu'une autorité souvent et longtemps méprisée dans ses conseils, dans ses invitations, dans ses promesses, dans ses menaces mêmes ne soient pas longtemps respectée dans ses ordres les plus sacrés : *Congere: premunt, obruunt.*

2° Parce que dans cette disposition habituelle de se permettre tout ce qui ne donne pas une atteinte considérable au corps de la loi, on est presque toujours la balance à la main pour peser la grièveté des fautes : *Attendis quia minora sunt.* Mais dans cet examen ne se trompe-t-on pas? Les docteurs les plus éclairés craignent tous les jours de s'y tromper eux-mêmes. Pouvez-vous savoir quelle blessure a été faite dans le cœur de votre frère par tous les traits malins dont vous vous êtes fait un jeu de le percer? Est-il possible qu'en vous livrant, comme vous faites, au charme des compagnies mondaines, dans ce flux de paroles qui vous échappent, dans cette multitude de mouvements que la vue de toutes sortes d'objets imprime à votre cœur, est-il possible que vous soyez assez maître de vous pour vous arrêter précisément à la barrière qui sépare le mortel du véniel : *Non attendis quia multa sunt?* Ah! qu'il est dangereux que la vivacité de l'humeur, le feu de la concupiscence, l'ardeur de la passion, l'attrait du plaisir; du moins l'indiscrétion n'entraînent bientôt dans l'abîme autour duquel on se joue : *Congere : premunt, obruunt.*

3° Parce que certainement ces petites indulgences qu'on a pour la cupidité, la nourrissent peu à peu, la fortifient. L'objet qu'on lui accorde est peu considérable, encore une fois j'y consens. Vous avez renoncé, par exemple, à toutes ces pompes éclatantes du monde qui détruisent entièrement l'esprit du christianisme; mais un tempérament sensible au plaisir demande certains ménagements. Vous lui accordez donc mille sortes de divertissements qui ne peuvent être, dites-vous, criminels en eux-mêmes : des conversations peut-être prolongées au delà des bornes que pourrait prescrire la plus grande austérité de la morale; un jeu poussé, non pas jusqu'à endommager votre fortune et nuire à votre famille, mais du moins jusqu'à prendre une partie du superflu que vous deviez consacrer à la charité; des assemblées où la pudeur ne souffre aucune atteinte, mais où l'esprit de recueillement est toujours altéré. *Attendis quia minora sunt.*

Mais vous ne réfléchissez pas que la multitude de ces divertissements, tout innocents même que je les suppose chacun en particulier, fait de toute votre vie une vie oisive et inutile, par conséquent très-criminelle : *Non attendis quia multa sunt.* Mais vous ne réfléchissez pas surtout que tous ces divertissements, sans être absolument criminels eux-mêmes, nourrissent en vous l'amour du monde et de ses plaisirs; que ces divertissements, par là même qu'ils sont simples, vous deviendront peu à peu insipides. Cependant vous vous faites une habitude de ne pouvoir vous passer du plaisir en général; quand le monde vous en offrira de plus vifs qui vous paraîtront devoir vous satisfaire davantage, votre raison sera-t-elle assez forte pour résister à leurs appâts? Dans ces assemblées dont la dissipation fait tout le crime, la tentation ne s'élèvera-t-elle jamais? Vous vous promettez bien d'y résister; mais votre cœur peu à peu amolli sera-t-il en état de le faire? Mais le Seigneur, irrité par le mépris que vous avez fait de tant de grâces, vous donnera-t-il ce secours spécial qui vous est nécessaire pour triompher? *Congere : premunt, obruunt.*

Concluons donc enfin, Messieurs, que dans la pratique de la loi de Dieu tout est essentiel, jusqu'à la ferveur même qui ne laisse rien examiner dans le précepte.

Car c'est en cela que consiste proprement la ferveur de la véritable dévotion, à ne rien examiner dès que la loi parle, c'est-à-dire à se porter aussitôt à l'accomplir généreusement, aveuglément.

En effet, Messieurs, on ne tombe tous les jours que parce qu'on veut toujours capituler, pour ainsi dire, avec le Seigneur. Entendez-vous notre première mère, qui raisonne, qui dispute avec le tentateur; soyez assurés qu'Eve sera vaincue. La victoire est toujours à l'ennemi dès que l'on examine.

La loi parle, obéissez généreusement. Elle sollicite, par exemple, ce riche possesseur du bien d'autrui de renoncer à ses héritages d'injustice; elle presse ce grand hautain de faire aux pauvres un patrimoine de l'entretien superflu de son luxe et de sa mollesse; elle demande à ce vindicatif l'oubli d'une injure faite à sa vanité. Mais celui-là écoute les cris d'une famille qu'il faudra peut-être appauvrir par des restitutions immenses; cet autre considère son rang, consulte sa cupidité, examine les bienséances; celui-ci se laisse effrayer par les maximes du monde sur la matière délicate du point d'honneur. Cependant ils ne veulent, ni les uns ni les autres, blesser leur conscience; on cherche donc, on veut trouver quelque accommodement. Par quelques aumônes qui n'intéressent en rien, ni l'opulence, ni le luxe où l'on a coutume de vivre, par une réconciliation ou simulée ou secrète, le plus souvent même par une simple protestation qu'on se fait à soi-même, que l'on pardonne, sans rien changer du reste dans sa conduite, on se flatte de satisfaire à la loi de justice et à la loi de charité. Ainsi l'on croit avoir observé la loi, quand on a trouvé le moyen de l'enfreindre sans scrupule. Quoi qu'il en dût coûter, il fallait obéir, obéir généreusement.

La loi parle, obéissez aveuglément. Ministres du Seigneur, nous venons tous les jours dans ces chaires intimer les ordres de notre Dieu; mais ils contredisent trop toutes les lois du monde. Nous condamnons les excès du jeu, nous montrons les dangers du luxe, nous déclamons contre les spectacles; à force de raisonnements nous réussissons quelquefois à convaincre : pour cela se rend-on à la voix du Seigneur? Si l'on ne peut douter de l'existence de la loi, ne cherche-t-on pas du moins des prétextes pour s'en affranchir? Est-elle pour moi? dit celui-ci. Pourquoi me défendrait-on? dit celui-là. Dans mon état, dans les circonstances où je me trouve, est-il possible de vivre autrement que je ne fais? répond un autre. Tandis qu'on examine ainsi, la passion se fortifie. Cependant timide encore, dans la perplexité et dans le doute, elle cherche, pour se rassurer, des docteurs plus commodes. On n'en trouve que trop : j'entends, Messieurs, parmi les mondains mêmes, qui, sous prétexte qu'ils connaissent mieux que nous les usages du monde, s'érigent en docteur pour renverser toute notre morale. On les écoute, on les croit, on forme sa conscience sur leurs décisions et l'on suit le torrent! Ainsi la loi de Dieu est enfreinte pour avoir voulu trop raisonner.

Quel est donc celui qui la pratique? Mais, Messieurs, je conçois à présent par là vos plaintes; les plaintes que vous formez tous les jours sur la sévérité des lois de Dieu, voilà quelle en est la source et l'origine. Oui, voilà pourquoi la loi de Dieu vous paraît trop dure et trop difficile à accomplir : tâchons de vous faire entrer dans cette pensée. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Que les commandements de Dieu soient impossibles, c'est une proposition que je ne crois pas qu'on ait jamais avancée plus sérieusement que celle qui nie l'existence d'un Dieu. Ces sortes de propositions, c'est la fureur du libertinage qui les enfante. Je disais au commencement de ce discours qu'il était inutile de prouver l'obligation d'observer les préceptes de la loi; je tomberais en contradiction avec moi-même, si j'entreprenais à présent de montrer qu'on peut les accomplir. Une loi n'oblige qu'autant qu'elle est possible : c'est un principe contre lequel je ne sais comment la raison humaine a pu jamais s'inscrire, quelqu'aveuglée qu'elle pût être par un cœur corrompu.

C'est donc à vous seulement que je parle, chrétiens, mais chrétiens lâches et pusillanimes. Luttant sans cesse avec votre nature, traînant nonchalamment un joug sous lequel vous succombez à chaque instant, vous vous plaignez que la loi de Dieu est trop sévère et trop difficile. Oui, sans doute, elle l'est en effet pour vous; mais pourquoi? Parce

que vous ne la pratiquez pas soigneusement, vous exceptez; parce que vous ne la pratiquez pas scrupuleusement, vous négligez; parce que vous ne la pratiquez pas fervemment, vous examinez. Ce n'est plus pour les intérêts de Dieu que je parle, c'est, Messieurs, pour les vôtres mêmes.

Si vous voulez être heureux sous le joug de la loi, commencez donc par vous y soumettre sans réserve. Mais chacun de nous cache dans un recoin secret de son cœur quelque idole favorite qu'il ménage. Cependant la loi inexorable en demande le sacrifice. C'est alors que nous nous plaignons, nous murmurons : nous voilà malheureux. Mais à qui faut-il nous en prendre, si nous le sommes? A la loi? Oui, répond-on ; c'est que la loi est trop sévère.

Je vous entends. Vous eussiez donc voulu, mes frères, que le Seigneur, en formant le plan de sa loi, se fût dégradé lui-même en quelque sorte, pour revêtir tous nos penchants impurs. Peut-être voudriez vous que donnant à toutes ses créatures la loi de contribuer à vous rendre heureux, il les eût toutes livrées, se fût livré lui-même au gré de vos caprices, et ne vous eût imposé d'autre loi à vous-mêmes que de jouir ingratement de ses bontés.

Quoi! la loi, votre loi, Seigneur, nous rendrait malheureux? N'est-ce donc pas la même loi que Dieu s'est prescrite à lui-même, qu'il a suivie, qu'il suit dans ses décrets? Divine loi, qui réformes la créature sur l'image de celui qui l'a formée, loi d'imiter les perfections de Dieu, de participer en quelque sorte à son essence, loi qui fais dans l'éternité le bonheur de Dieu même, l'homme prétend que c'est ta sévérité qui le rend malheureux.

Quoi! la loi, votre loi, Seigneur, nous rendrait malheureux? N'est-ce donc pas cette même loi, dont le Prophète-Roi célébrait avec un si beau transport la douceur et les merveilles? Il s'éveillait avant le lever de l'aurore pour les chanter : *Præevenerunt oculi mei diluculo* (*Psal.* CXVIII); il les chantait sept fois le jour : *Septies in die* (*Ibid.*); au milieu de la nuit même il se levait pour les chanter encore : *Media nocte.* (*Ibid.*) N'est-ce pas cette même loi qu'il voulait toujours méditer, dont la connaissance lui paraissait suffire, dans l'étude de laquelle il avait puisé plus de lumières que tous les maîtres, que l'expérience même ne peuvent en donner : *Super senes, super omnes docentes me intellexi, quia meditatio mea est?* (*Ibid.*) N'est-ce pas cette même loi qu'il voulait pour son unique partage : *Portio mea* (*Ibid.*), qu'il regardait comme un bien héréditaire, qu'il voulait posséder à jamais : *Hæreditate acquisivi in æternum?* (*Ibid.*) Ah! c'est qu'il y trouvait, ajoutait-il, toute la joie de son cœur : *Exsultatio cordis mei* (*Ibid.*), une paix abondante : *Pax multa* (*Ibid.*), le soulagement de tous ses maux, le soutien de sa faiblesse, une consolation solide dans ses disgrâces : *Hæc me consolata est.* (*Ibid.*) Il y trouvait des avis toujours sûrs pour lui faire éviter tous les piéges de tous ses ennemis, un ascendant qui le rendait toujours supérieur à leurs efforts : *Super inimicos meos prudentem me fecisti mandato tuo.* (*Ibid.*) Aussi l'aimait-il uniquement ; il la préférait à toutes les richesses : *Super aurum* (*Ibid.*), à toutes les consolations humaines : *Super mel.* (*Ibid.*) Un conquérant n'a pas plus de joie à contempler ses trophées et ses captifs, à se parer des dépouilles qu'il a remportées, qu'il n'en avait à pratiquer la loi : *Sicut qui invenit spolia multa.* (*Ibid.*) Et nous, mes frères, nous nous plaignons que c'est sa sévérité qui nous rend malheureux!

Quoi! la loi, votre loi, Seigneur, nous rendrait malheureux! N'est-ce donc pas cette loi que le Dieu notre législateur n'appelle jamais qu'un fardeau léger : *Onus leve* (*Matth.*, XI), un joug agréable : *Jugum suave.* (*Ibid.*) N'est-ce pas cette loi qu'il n'annonce et ne publie jamais que sous le titre de béatitude : *Beati pauperes, beati mites, beati....* (*Matth.*, V.) Que dirai-je donc encore?

Ah! Seigneur, il faut que je l'avoue; et je fais volontiers aujourd'hui cet aveu public, en réparation de la gloire de votre bonté, qu'ont outragée mes murmures; mon malheur ne fut jamais que la triste, mais juste récompense de la passion, qui contrebalance en mon cœur l'observation de votre loi. Dès que j'écoute ce tyran, qui veut partager avec vous l'empire de mon cœur, soumis aussitôt à la malédiction que vous lancez sur moi : *Maledicti qui declinant a mandatis* (*Psal.* CXVIII), aussitôt je suis malheureux.

Vous ne m'aviez donné ce corps que comme une victime que je devais vous immoler; et j'en fais mon idole. Voilà pourquoi le précepte de la mortification me paraît trop sévère; voilà pourquoi, dès que vous m'affligez, je me plains, je murmure, et je suis malheureux.

Ce monde qui m'environne, vous ne l'aviez créé qu'afin de me conduire à vous; j'en fais ma fin. Voilà pourquoi il me paraît si dur de renoncer à ses biens, à ses honneurs, à ses délices; voilà pourquoi, dès que vous m'en demandez le sacrifice, je résiste, je murmure; dès que je pense qu'il faudra les quitter, je frémis, je m'afflige, et je suis malheureux.

Le remède à notre malheur, le moyen de trouver bientôt la loi de Dieu douce et facile, d'être heureux en la pratiquant, c'est donc, Messieurs, de dompter nos passions, mais de les dompter toutes.

Détruire non-seulement, comme Saül, l'Amalécite proscrit, mais le prince d'Amalec, Agag lui-même; c'est-à-dire, renoncer non-seulement à ces vices ignobles et grossiers qui flétrissent et déshonorent, mais à ces passions mêmes que l'exemple, le préjugé, les éloges du grand monde ont pour ainsi dire ennoblies : non-seulement arracher du fond d'une nature corrompue l'avarice sordide, la basse jalousie, la débauche brutale ; mais éteindre dans son cœur la noble ardeur de dominer, réprimer dans son

esprit l'ingénieuse curiosité de tout savoir et de tout comprendre, interdire à tous ses sens la belle passion de paraître et de plaire. Tant que vous écouterez les maximes du monde qui la justifient, qui la font regarder comme nécessaire dans la société, il n'est pas étonnant que la loi qui la condamne vous paroisse trop dure et trop sévère.

Poursuivre sans relâche et sans pitié non-seulement, comme Samson, le peuple Philistin, mais la Dalila même: c'est-à-dire, non-seulement vous retirer des fêtes scandaleuses du monde, non-seulement quitter les occasions publiques du péché; mais rompre ce commerce secret, ces liaisons de sentiment qui captivent votre cœur sous le joug de la chair. Tant que vous nourrirez le feu de la passion par la vue de l'objet qui vous enflamme, est-il étonnant que la loi qui en demande le sacrifice vous paraisse trop dure et trop sévère?

Comme Abraham, non-seulement immoler ses troupeaux, renoncer Ismaël, mais sacrifier Isaac même; c'est-à-dire, soumettre intérieurement à la volonté de Dieu non-seulement ses biens et toute sa fortune; mais sa réputation, sa famille et tout ce qu'on y a de plus cher. Il arrive assez souvent, Messieurs, que le Seigneur attend ce dernier sacrifice, le sacrifice de l'idole chérie, pour confirmer sur nous, comme sur Abraham, toutes ses promesses, et déjà même les accomplir; pourvu cependant encore qu'on soit constant.

Car entre les raisons, pour lesquelles on a tant de peine à pratiquer la loi, une des plus sensibles, c'est, ce me semble, qu'on ne la pratique jamais constamment.

1° On en excepte, ainsi que je le disais, certains âges dont on consacre, les uns aux plaisirs, les autres aux affaires du monde. Pendant ce temps, se fortifient des passions qu'on entretient par le désir et par la jouissance des biens sensibles. Est-il étonnant qu'après avoir pris dès l'enfance, et pendant toute la jeunesse, le goût de la volupté, s'être fait une habitude de la débauche, l'âge mûr ait de la peine à s'en sevrer?

2° On excepte certains jours, que la bienséance oblige, prétend-on, de donner presque tout entiers au monde. Un long combat avait affaibli vos passions pendant un temps de dévotion ou de pénitence; succèdent des jours de dissolution, viennent je ne sais quelles malheureuses circonstances qui rendent comme nécessaire la distraction des compagnies, du jeu, de la table et des assemblées. Vous vous y livrez sans ménagement, comme sans précaution. Alors les passions se réveillent, reprennent, raniment toutes leurs anciennes forces. Est-il étonnant que vous ne puissiez les assujettir entièrement, qu'elles vous paraissent invincibles?

3° On excepte certains temps tous les jours. On ne veut jamais que partager sa vie entre Dieu et le monde; tant de moments pour la prière; mais aussi tant pour le jeu, tant pour la table; tant d'heures pour le travail, mais aussi tant pour la dissipation. Et vous vous plaignez que vous sentez une répugnance presque insurmontable pour les exercices de la religion, qu'il vous est absolument impossible de vous recueillir, que le travail est un joug onéreux qui toujours ou ruine et accable votre santé par la fatigue, ou la mine en vous désséchant d'ennui. Est-il étonnant que votre goût corrompu par les voluptés charnelles soit insensible à l'attrait des divines douceurs?

Enfin, Messieurs, de quelque façon qu'on excepte, est-il encore quelqu'un qui vive véritablement innocent? Tout ce qu'on conserve de votre loi, Seigneur, c'est de venir à certains jours, s'accuser et demander pardon des transgressions qu'on y a faites. Après un temps très-considérable passé dans un entier oubli de la loi, vient un temps, où ce qui reste encore de religion, se réveille dans le cœur d'un mondain, et le rend attentif à la voix de l'Eglise qui l'avertit de se réconcilier avec le Seigneur. C'est alors qu'il se plaint que la loi du christianisme est austère et dure. Est-il étonnant, mes frères, que cette loi qui consiste alors pour vous à pleurer, à vous repentir, à faire pénitence, soit une loi pénible et difficile?

Le remède serait donc encore non-seulement de dompter, mais de dompter de bonne heure toutes vos passions; pour cela, les combattre sans relâche jusqu'à ce qu'elles soient entièrement domptées; une fois domptées, les tenir dans un assujettissement continuel, sans leur fournir aucun prétexte, aucune occasion de s'allumer. Ainsi, mes frères, tous vos ennemis étant vaincus, vous frayerez sans peine les beaux sentiers de la justice; et s'il y reste encore quelques épines, l'onction de la grâce vous les adoucira; mais pour cela ne négligez rien.

Y pensé-je donc de faire dépendre la facilité de la loi de cet état de délicatesse et de scrupule qui en resserre l'obligation à un point qui ne permet plus rien à la nature: perfection presque impraticable; et ne me direz-vous pas, Messieurs, ce que saint Pierre disait à ses frères, mais dans un sens bien différent? *Pourquoi voulez-vous nous charger d'un joug que ni nos pères, ni nous n'avons pu porter?* (*Act.*, XV.) Ah! Messieurs, est-ce à l'expérience que vous voulez vous en rapporter? Interrogez donc, à la bonne heure, mais qui? nos premiers pères, nos maîtres dans la foi; ces saints qui n'eurent jamais à se reprocher d'autres fautes que celles qui échappent à la fragilité de la nature, ces hommes véritablement chrétiens, qui vivent au milieu de nous; il en est encore en effet, grâce au ciel; vous en connaissez dans la retraite qui, ayant imposé à tous leurs sens la loi de ne plus goûter rien de terrestre, menant sur la terre la vie des anges; vous en connaissez au milieu du monde même, des Davids et des Esthers au sein des cours, qui sèchent de douleur en y voyant mépriser et violer la loi de Dieu, qui se reprochent à eux-mêmes l'usage le plus légitime de leurs richesses, et par la mortification la plus sévère vengent

sur leurs corps la loi de Dieu du mépris qu'en font les impies. Demandez-leur, ils vous le diront, non pas si cette perfection est praticable, mais quelle source de délices ils y rencontrent.

Vantez-leur la facilité qu'il y aurait à suivre les lois et les maximes du monde, qui favorisent tous nos penchants; plaignez-vous à eux de la difficulté que vous avez à vous raidir contre vous-mêmes pour observer la loi de Dieu. Oui, vous répondront-ils avec le Prophète, les pécheurs nous racontent des merveilles de la loi que le monde leur impose ; ils s'applaudissent, ils se félicitent de la suivre : *Narraverunt iniqui fabulationes.* (*Psal.* CXVIII.) Mais, Seigneur, c'est qu'ils ne connaissent point votre loi ; s'ils la connaissaient, s'ils la suivaient, ah ! que la loi du monde leur paraîtrait dure et difficile ! *Sed non ut lex tua.* (*Ibid.*)

Vantez-leur les plaisirs dont le monde enivre ses esclaves : l'appareil éclatant de vos spectacles, le charme enchanteur de vos assemblées ; plaignez-vous de la violence qu'il faut vous faire pour vous en abstenir. Oui, vous répondront-ils encore, les pécheurs racontent des merveilles des douceurs que le monde leur fait goûter ; ils se récrient avec transport qu'ils sont contents, qu'ils sont heureux quand ils peuvent en jouir : *Narraverunt iniqui fabulationes.* Mais, Seigneur, c'est qu'ils ne connaissent pas les délices dont vous inondez les cœurs de ceux qui s'attachent à vous. S'ils les avaient goûtées, ah ! que les plaisirs du monde leur paraîtraient fades et insipides ! *Sed non ut lex tua.*

Vous ne pouvez, Messieurs, comprendre ce langage, et voilà justement ce qui fait ma preuve. Vous ne ressentez rien de ce que ressentent les saints ; cependant vous pouvez vous rendre témoignage que vous observez, comme eux, l'essentiel de la loi. Pourquoi donc cette différence entre eux et vous? C'est qu'ils ne négligent rien dans la pratique de la loi, et vous, vous négligez les petites choses. Et pour vous convaincre qu'en voilà la véritable cause, interrogez-les encore ; ils vous diront qu'à mesure qu'eux-mêmes ils se relâchent, leur contentement diminue, qu'ils ne sont heureux qu'autant qu'ils sont scrupuleux sur les points les plus légers de la loi.

En effet, la seule raison démontre qu'il en doit être ainsi. La passion, fût-ce la passion la plus légère, tyrannise, asservit ; elle diminue donc la liberté, elle trouble la paix et le bonheur.

La transgression, fût-ce la transgression la plus légère, est un sujet de repentir et de remords ; elle diminue donc la tranquillité, elle trouble la paix et le bonheur.

L'attache, fût-ce l'attache la plus légère, est contraire à la loi ; l'austère loi en demande le sacrifice. Tandis que la cupidité la retient, la raison et la conscience la condamnent : source de guerre et de combats ; elle altère donc la paix et trouble le bonheur.

Mais ce qui décide évidemment cette matière, c'est, Messieurs, que cette paix, ce contentement, ces douceurs que goûtent les âmes justes sous le joug de la loi, viennent de Dieu qui les répand en elles par une action particulière de sa toute-puissance. Or, les communiquera-t-il à des cœurs resserrés, qui sont toujours avec lui sur la réserve, qui ne craignent pas de l'offenser, pourvu qu'ils ne s'exposent pas à une perte éternelle. Ce sont là, comme il les appelle, les âmes tièdes, qu'il ne hait pas encore, mais à l'égard desquelles il se refroidit de jour en jour, qu'il éloigne de sa vue, qu'il écarte de sa présence, prêt à les rejeter. Ah ! Messieurs, rien de plus conséquent que de juger que la pratique de la loi leur est difficile, quelque douce qu'elle soit en elle-même ; quand on l'observe soigneusement, constamment, scrupuleusement, finissons et ajoutons fervemment.

En effet, c'est une vérité de sentiment, que dès qu'il s'agit de sacrifice, plus on examine, plus on raisonne, plus on dispute, plus le sacrifice devient difficile à faire.

Que dirai-je donc enfin ! Si vous voulez sentir les douceurs de la loi, pratiquez-la fervemment, c'est-à-dire, par amour. Car toute la loi, la perfection même de la loi consiste à aimer ; et en vérité, mes frères, oseriez-vous me dire qu'il est difficile d'aimer notre Dieu? Nous ne sommes créés que pour l'aimer, dit saint Basile ; ce saint docteur en conclut que la constitution même de notre nature doit nous en faire trouver l'inclination au dedans de nous-mêmes. Aussi sentons-nous, malgré nous, jusque dans nos égarements, nous sentons ce penchant qui nous presse ; et il serait difficile de le suivre? Je vous avoue, Messieurs, que cette pensée me frappe, me confond et me fait rougir de moi-même, sentant que j'aime si peu. Ne suis-je pas un monstre dans la nature ? Les animaux les plus insensibles, les plus farouches, marquent de l'attachement à leurs bienfaiteurs, à leurs maîtres. Ah ! je suis donc pire, ne suis-je pas plus déraisonnable qu'eux? Quoi ! mes frères, il serait difficile d'aimer le Seigneur? Est-il donc difficile à un enfant d'aimer son père? Cependant quand je me plains, quand nous nous plaignons tous de la sévérité de la loi, il faut bien que nous n'aimions pas. Car la raison, notre propre expérience nous forcent à avouer que, quand nous aimons, rien ne nous coûte. Jacob aimait Rachel ; quatorze ans d'esclavage furent-ils une trop forte épreuve pour son amour ? Jonathas aimait David ; lui fut-il difficile d'affronter pour son ami et la jalouse haine, et l'implacable fureur du roi son père ?

Mais un autre objet me touche bien davantage, un Dieu nous aime, et il sacrifie pour nous son Fils unique. Ce Fils nous aime, et il s'incarne, il naît, il souffre, il meurt pour nous. Il nous aime, et parce qu'il nous aime, la pauvreté la plus dénuée, la plus basse humiliation, l'abandon le plus universel deviennent un état délicieux à son

amour. Il nous aime, et parce qu'il nous aime, il soupire après les tourments, il les endure, il verse tout son sang avec délices. Et nous trouvons qu'il est difficile d'aimer un Dieu qui aime ainsi ; et quelque chose nous paraît trop difficile pour témoigner notre reconnaissance d'un tel amour !

Hélas ! avouons donc, mes frères, que nous sommes assez ingrats pour n'aimer pas. Car enfin, pourquoi trouvons-nous la loi du monde douce et facile, tandis que les saints l'ont trouvée tyrannique et presque impraticable ? Parce que nous aimons le monde que les saints détestaient. Pourquoi aussi trouvons-nous la loi de Dieu dure et difficile, tandis que les saints l'ont trouvée si douce et si facile ? Parce que les saints aimaient Dieu ; et nous.....

Mes frères, pour terminer enfin ce discours, je prends à témoins aujourd'hui le ciel et la terre : *Testes invoco hodie cœlum et terram* (*Deut.*, IV), que je viens de mettre devant vous et la bénédiction et la malédiction, la vie et la mort : *Quod proposuerim vobis vitam et mortem, maledictionem et benedictionem* (*Ibid.*) : la bénédiction et la vie si vous observez la loi de votre Dieu : *Benedictionem si obedieritis mandatis* (*Ibid.*) ; la malédiction et la mort si vous osez l'enfreindre : *Maledictionem si non obedieritis.* (*Ibid.*)

Ainsi s'exprimait autrefois Moïse, après avoir conduit son peuple jusque sur les confins de la terre promise. Ecoute, Israël, s'écriait-il : *Audi, Israel.* (*Deut.*, VI.) Ah ! Messieurs, qu'avait-il à leur dire, en comparaison de ce que les ministres de la nouvelle loi doivent vous annoncer ? Le Seigneur, ajoutait-il, a fait alliance avec nous ; il n'a point fait cette grâce à nos premiers pères, c'est à nous qui sommes ici présents. Il vous a parlé, vous avez ouï sa voix, je vous ai servi de médiateur auprès de lui, il m'avait choisi pour interprète, Qu'en pensez-vous, Messieurs, était-ce là de quoi exciter puissamment la reconnaissance d'Israël ? Ah ! mes frères, quelle sera donc la nôtre ! Car c'est à nous proprement qu'il a parlé, non-seulement nous l'avons ouï, nous l'avons vu ; point d'autre interprète de ses volontés que lui-même, point d'autre médiateur entre lui et nous que son Fils. Nous l'avons vu, non pas dans l'appareil d'une majesté redoutable, mais sous les voiles, avec toutes les infirmités de notre nature ; nous l'avons ouï, non pas nous annonçant sa loi au bruit de la foudre, mais nous l'enseignant, nous invitant à la pratiquer par son exemple ; nous l'avons ouï, nous l'avons vu, non pas sur Horeb, mais sur le Calvaire.

Et nunc Israel. Ah ! maintenant surtout, mes frères, écoutez-donc avec respect et accomplissez fidèlement les préceptes de votre Dieu : *Et nunc custodite mandata Domini.* (*Ibid*).

Vous voici tous aujourd'hui rassemblés en présence du Seigneur : *Statis hodie cuncti coram Domino* (*Deut.*, XXIX) ; écoutez donc encore, continuait Moïse. Malheur ! je vous l'annonce de la part de notre Dieu ; et que tout le peuple me réponde et se soumette à la malédiction que je vais prononcer : *Respondebit omnis populus et dicet : Amen.* (*Deut.*, XXVII.) Malheur, non-seulement à celui qui brave et qui méprise la loi de Dieu, mais malheur à celui qui se flatte de l'observer et ne l'observe pas tout entière ; c'est la violer d'en transgresser un seul point, observât-on tous les autres . *Maledictus !* (*Ibid.*) Malheur à celui qui ne l'observe pas tous les jours de sa vie, car le Seigneur le surprendra dans les jours de son inconstance, pour signaler contre lui sa juste fureur : *Maledictus !* Malheur à celui même qui l'observe avec tiédeur et avec négligence ; bientôt il se rendra assez coupable pour attirer sur soi les fléaux du Seigneur, car le Seigneur a ordonné qu'on observât ses saints commandements avec la plus scrupuleuse exactitude : *Mandasti mandata tua custodiri nimis.* (*Psal.* CXVIII.) Quelle foudre gronde sur la tête de ces insensés ! Ils seront maudits : *Maledictus !*

Maudits, et dans l'éternité, et dans le temps même ; maudits dans leurs biens, dans leurs projets, maudits dans leur descendance ; un ciel d'airain, une terre de fer, un Dieu toujours vengeur, ce sera leur partage : *Maledictus !* La menace s'est accomplie sur Israël. Qu'on nous demande pourquoi le Seigneur l'a frappé de cette horrible et persévérante malédiction sous laquelle nous le voyons encore ; nous répondrons suivant la prophétie de Moïse au même endroit : c'est parce qu'il a violé la loi de son Dieu. Ah ! Messieurs, en sera-t-il autrement de nous-mêmes ? Répondez, voulez-vous en courir le risque ? *Respondebit omnis populus et dicet : Amen.*

Il vous est libre de choisir, mes frères. Car d'autre part une abondante bénédiction est promise aux observateurs fidèles et constants, scrupuleux et fervents de la loi. Oui, qu'ils soient bénis, dit le Seigneur : *Benedictus !* Ce sont eux qui composeront mon peuple, un peuple saint, un peuple auquel je prodiguerai toutes mes grâces, pour le rendre heureux tous les jours de sa vie, heureux au moment de sa mort, heureux surtout dans l'éternité, où il n'aura d'autre bonheur que le mien propre : *Benedictus !* Plaise au ciel, Messieurs, que je vous renvoie plutôt comblés de ces abondantes bénédictions ! Répondez donc encore, ne voulez-vous pas les recevoir ? *Respondebit omnis populus et dicet : Amen.* Ainsi soit-il. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XXVII.

Pour le jeudi de la cinquième semaine de Carême.

SUR L'ÉVANGILE DE LA PÉCHERESSE.

Mulier erat in civitate peccatrix. (*Luc.*, VII.)
Il y avait dans la ville une femme pécheresse.

Qu'importe, Messieurs, quelle soit cette femme pécheresse dont parle notre Evangi-

le. Ne recherchons point par une vaine curiosité ce que l'Esprit-Saint semble avoir voulu dérober à notre connaissance. Quand on a sous les yeux de si beaux exemples, il ne s'agit de les étudier que pour s'instruire à les imiter.

Pour moi, dit saint Grégoire pape, quand je réfléchis sur ce modèle de pénitence, je vous avoue, mes frères, que les paroles me manquent, et l'attendrissement qui saisit mon cœur, ne me laisse que des pleurs à verser pour les mêler à ceux de cette illustre pénitente.

Un autre objet cependant me frappe et me touche autant du moins que le premier, c'est la bonté de Jésus qui reçoit la pécheresse. Est-ce assez dire qu'il la reçoit? Ne faut-il pas dire plutôt : de Jésus qui l'attire? Disons et l'un et l'autre, car la même miséricorde qui l'attire au dedans, la reçoit au dehors : *Mariam venientem, Dominum suscipientem; suscipientem et trahentem.*

Fixons notre vue sur de si beaux objets, tâchons de ne rien perdre de ce double spectacle. Aussi bien, comme disait saint Augustin, en commençant à expliquer à son peuple ce même évangile, nos jours de pénitence touchent à leur terme; voici donc le temps de ranimer toute notre ferveur. Je suppose, Messieurs, qu'en commençant cette carrière d'abstinence et de jeûne, vous êtes entrés dans les vues de l'Eglise, et que vous avez regardé tous ces exercices de pénitence comme une disposition prochaine à la conversion de vos cœurs. Les jours enfin s'écoulent, le temps approche, le temps où la miséricorde de notre Dieu, comme dit un prophète, va rompre toutes les digues que lui opposait sa justice. Notre Pâque, Jésus, est prêt à s'immoler; le sang d'un Dieu va couler à longs flots. Déjà parmi les cris lugubres, les tristes plaintes que l'Eglise commence à pousser sur la mort de l'unique Fils de Dieu, son cher Epoux, quelle voix, d'autre part, commence à retentir à mon oreille? Une voix, chrétiens, qui vous invite tous à venir vous purifier et à vous renouveler dans le baptême de sang qui se prépare ; la voix de la victime, qui s'immole au Calvaire, vous appelle au banquet de sa chair. Convertissez-vous donc, mes frères, hâtez-vous, le temps presse ; nous vous en avons apporté déjà tant de motifs, celui que nous venons de vous insinuer devrait suffire, et d'ailleurs nous vous y croyons déterminés.

Mais quelquefois une ombre de pénitence nous fait illusion; on reste impénitent en se croyant converti. C'est donc aujourd'hui, pour me servir de l'expression de saint Grégoire, un miroir de pénitence que je viens vous présenter. Pour cela, je partage simplement et naturellement notre évangile en deux parties: la pénitence de la pécheresse sera le sujet de la première; le jugement que Jésus-Christ en fait sera le sujet de la seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Saint Paul donnait en un seul mot tout le précis des règles de pénitence. Où le crime, dit-il, a abondé, la grâce de justice abonde à son tour : *Ubi abundavit delictum, superabundavit et gratia.* (I *Tim.*, I.) C'est, Messieurs, le sens moral que saint Jean Chrysostome donnait au paroles de l'Apôtre et que ce saint docteur appliquait lui-même à la pécheresse de l'évangile.

Ls scandale, les instruments du péché, l'amour du monde, source de ses péchés et de ses scandales, tout avait été grand en elle pour le crime : *Abundavit delictum.* C'est pour cela que la grâce, qui la transforme aujourd'hui, en fait un grand modèle de pénitence : *Superabundavit et gratia.* C'est à dire, en trois mots que je vais expliquer, elle rend sa pénitence généreuse, sage et sincère.

1° Généreuse pour proportionner l'éclat de sa pénitence à l'éclat de ses scandales et la hardiesse de sa pénitence, si j'ose ainsi m'exprimer avec saint Jean Chrysostome, à la hardiesse de ses scandales.

Elle était pécheresse, dit l'évangile, *peccatrix.* Mais ne cherchons point à enlaidir d'imagination son tableau. Je sais jusqu'où quelques-uns des saints docteurs ont poussé le sens de cette expression. Mais, Messieurs, sans être livré publiquement au péché, on n'en est souvent pas moins obligé de rendre sa pénitence éclatante et publique. Car qu'est-ce que la pénitence? C'est essentiellement, dit un saint docteur, la destruction et l'anéantissement même de tous les effets du péché; et de là ce principe incontestable de morale, que le péché ne peut être remis, si tout le tort qu'il a fait n'est réparé.

Or, 1° la pécheresse avait offensé les gens de bien par son désordre, c'est le premier sens de ce mot : *peccatrix.* Et vous, mes frères, combien de fois avez-vous de même, par vos péchés, quoiqu'ils ne fussent pas de la même nature, pénétré de la plus vive douleur les vrais serviteurs de Dieu; il faut donc à présent les consoler par votre pénitence. Surtout ce sage pasteur qui courut si longtemps en vain après sa brebis fugitive, il faut à présent le consoler par votre docilité à venir de vous-même recevoir, écouter et suivre ses conseils. Ces dispensateurs de la divine parole, que vous avez presque désespérés (Dieu le sait), dans l'exercice de leur redoutable ministère, il faut à présent les consoler par votre avidité à les entendre, et surtout par votre ferveur à profiter de leurs leçons. Consoler l'Eglise entière par votre assiduité constante à ses prières et à ses offices; et tout cela publiquement, parce que leur douleur n'a été que trop publique.

Je pardonne à Nicodème, toujours juste, de vouloir éviter les yeux du peuple et de se cacher dans les ténèbres pour venir consulter Jésus-Christ. Mais la pécheresse doit aller le chercher à la table même d'un pharisien. *In domo pharisæi*, c'est-à-dire d'un des plus austères zélateurs de la loi, parce que si la Synagogue a été offensée de ses scandales, elle doit être édifiée et consolée par sa pénitence.

2° La pécheresse avait été une occasion de

péche pour quantité de cœurs auxquels elle avait ravi leur innocence; c'est le second sens de ce mot : *Peccatrix*. Hélas! vous-mêmes, mes frères, n'êtes-vous coupables que de vos propres péchés? Maîtres trop habiles dans la science du mal, n'avez-vous point fait de disciples? Il faut donc à présent changer, non-seulement de conduite, mais de langage; dans vos sociétés et dans vos cercles, substituer les maximes de l'Evangile à celles du monde, que vous avez si longtemps vantées, préconisées, et que vous n'avez que trop persuadées.

Je permets à ceux qui n'ont péché que dans le secret de leurs cœurs, d'y renfermer leurs soupirs, et de confier leur douleur au silence et aux ténèbres d'une retraite; mais les larmes de la pécheresse doivent couler publiquement, et si toute la ville a été témoin de son désordre, toute la ville doit être témoin de sa pénitence.

Oui, toute la ville avait été témoin de son péché, car 3° l'Evangile l'appelle pécheresse, dit saint Jean Chrysostome, comme pour nous faire entendre que son nom même c'est le péché; et le péché de toute la ville, ajoute saint Pierre Chrysologue : *Appellationem habuit peccatum, totius civitatis peccatum.*

Péché de toute une ville : par cette expression, toute forte qu'elle paraît, saint Cyprien cependant n'entendait qu'une de ces femmes mondaines invulnérables aux traits de la médisance la plus maligne, scrupuleuses observatrices de toutes les bienséances, mais qui, par le luxe indécent de leurs somptueuses parures, par la licence couverte de leurs discours, par l'artifice avec lequel elles savent composer toute leur personne, par leur indiscrète affectation de ne se montrer qu'avec agrément, avec éclat, et de toujours paraître, enlèvent peut-être à la grâce plus de conquêtes que la plus attitrée des pécheresses.

Mais péché de toute une ville : cette expression même est-elle assez forte pour peindre ces artisans funestes d'iniquités qui savent si bien, les uns par leurs pinceaux, les autres par leurs plumes, éterniser les amorces du crime? Ah! qui de ces pécheurs, qui de nous-mêmes, peut savoir jusqu'où s'est étendue la funeste influence de ses scandales? Il faut donc, ainsi que la pécheresse, saisir des occasions décisives, des circonstances de remarque et d'éclat, afin que, s'il se peut, personne n'ignore qu'on est véritablement converti.

Et ne prétextez pas, pour vous en dispenser, mes frères, qu'il faut tenir ses bonnes œuvres cachées, par respect pour la religion même, éviter les railleries des libertins; car c'est ainsi que dans le monde la lâcheté se couvre du voile de la modestie, et le respect humain prend le masque de la religion. Hardie autrefois pour la débauche, la pécheresse, dit un saint docteur, l'est encore plus dans sa conversion : *In operibus mundanis impudens, inverecunda pro salute.*

Dès que la grâce l'a touchée, elle ne voit plus rien, elle n'examine plus rien que son péché; que les complices de son désordre pensent ce qu'ils voudront d'un changement si soudain, elle sera trop heureuse si son exemple les touche, heureuse même encore s'il lui attire leurs railleries. Elle n'a pas craint ce que pensaient, ce que disaient les gens de bien de sa vie mondaine; craindra-t-elle ce que les libertins penseront et diront de sa vie pénitente? Elle n'a que trop cherché à plaire au monde; c'est pour cela même qu'elle comprend qu'elle doit commencer par braver le monde, chercher à lui déplaire, pour commencer à plaire à Jésus-Christ : *Quantum in operibus mundanis impudens, tantum inverecunda pro salute.*

Elle entre dans la salle du festin. Que sa hardiesse offense les conviés et celui chez qui elle ose entrer ainsi, la douleur qui la presse ne lui permet pas de tant réfléchir. Les bienséances de son état, de son sexe, de sa religion, ne lui présentèrent que de faibles obstacles quand il s'agit de contenter ses passions, pourquoi les bienséances du monde l'arrêteraient-elles aujourd'hui dans les signes de sa pénitence? Elle n'est point en peine comment elle soutiendra dans la suite cette éclatante démarche; c'est parce qu'elle connaît sa fragilité, parce qu'elle se défie d'elle-même, qu'elle veut d'abord, par un coup d'éclat, faire un divorce si public avec le monde, qu'elle se mette dans l'impossibilité de renouer jamais avec lui : *Quantum in operibus mundanis impudens, tantum inverecunda pro salute.*

Et prenez garde, Messieurs, que ce n'est point la ferveur de la pénitence que cet exemple nous conseille, c'est l'essentiel de la pénitence qu'il nous prescrit; en sorte même que cette réparation de nos scandales, proportionnée exactement à leur éclat, ne peut, disent les théologiens, faire partie de la satisfaction que nous devons d'ailleurs à Dieu pour venger sa justice, parce que la satisfaction doit être composée d'œuvres de surérogation, au lieu que celle-ci est de précepte; d'un précepte si étroit, ajoutent les théologiens après saint Thomas, qu'elle est une des dispositions essentielles qui doivent, autant qu'il se peut, et du moins dans notre intention, précéder la réconciliation même.

Pécheurs publics; et qui de nous, mes frères, n'est pas ou n'a pas été dans ce sens pécheur public? Qui de nous n'a point eu de complices ou de témoins de son péché? qui de nous n'a pas fait gémir ou n'a pas déshonoré par sa conduite l'Eglise, notre mère? Notre pénitence doit donc être publique; en ce sens, généreuse pour la réparation de nos scandales, et sage, en second lieu, comme celle de la pécheresse l'est encore, et dans les moyens qu'elle choisit pour fléchir Dieu, et dans les instruments qu'elle emploie pour lui satisfaire, et dans la crainte qu'elle a de ne point faire encore assez. Suivez-moi toujours, je vous prie.

Elle apporte, dit l'Evangile, un vase plein d'une liqueur odoriférante; et se tenant derrière, aux pieds de Jésus : *Stans retro secus pedes ejus*..... Ah! Messieurs, sa seule pos-

ture ne vous annonce-t-elle pas une vraie pénitence? Confuse du souvenir de ses crimes, elle n'ose se montrer en présence de son Dieu : *Retro*. Ce n'est point cependant qu'elle se cache, ainsi que le premier pécheur; hélas! elle ne désire rien tant qu'un seul regard de ce Dieu de miséricorde, mais elle s'en croit indigne. Aux pieds de son Juge, c'est là que doit être un coupable : *Retro secus pedes*. Elle n'entreprend pas d'excuser ses crimes ni même de les déclarer; hélas! ils ne sont que trop connus; elle se taît. Mais que ce silence est éloquent, dit saint Jean Chrysostome! Quel aveu plus expressif sa bouche eût-elle fait de ses désordres? qu'eût-elle dit de plus fervent pour en demander grâce? *Silentio loquens, clamans silentio*.

Ses larmes, d'ailleurs, parlent assez en sa faveur : *Lacrymis cœpit rigare pedes*. Elle sait que rien n'est plus efficace auprès de Dieu que les pleurs. Il rejette quelquefois, dit saint Augustin, les prières des pécheurs, mais il ne peut résister à leurs larmes. C'est, ajoute saint Cyprien, une espèce de second baptême, dans lequel les pécheurs retrouvent toujours la grâce du premier, qu'ils ont perdue; véritable baptême de pénitence, que la pécheresse se croit désormais absolument nécessaire : *Fletibus se abluit, lacrymis se baptizat*. Que Jean, toujours juste, toujours vierge, versant sur le sein de son Dieu des larmes d'amour, s'entretienne familièrement avec lui de ses plus doux mystères; la pécheresse ne doit que se taire et pleurer humblement à ses pieds : *Lacrymis cœpit rigare pedes*. Mais quelle abondance de larmes! c'est un torrent qui inonde en quelque sorte les pieds de Jésus. Elle a raison sans doute.

Car souvenez-vous, pécheurs, dit saint Jean Chrysostome, que l'abondance des larmes doit être proportionnée à la multitude et à l'énormité des crimes : *Lacrymæ pro ratione commissorum*. Quelques gouttes échappées de vos yeux pourront emporter ces fautes légères que saint Paul appelait des pailles; mais ces amas énormes de crimes que la concupiscence a élevés, comme une digue, entre le Seigneur et nous, il faut des fleuves de larmes pour les renverser : *Lacrymis cœpit rigare pedes*.

Ah! mes frères, quand nous n'aurions pas à nous reprocher des fautes de la même espèce que celles de la pécheresse, sommes-nous beaucoup plus innocents? Et ces yeux mêmes, qui peut-être ont lancé tant de traits assassins, tant de flammes meurtrières; ces yeux qui peut-être ont versé tant de feintes larmes pour séduire ceux qui pouvaient résister à leurs feux, ces yeux n'en ont point à répandre sur les ravages qu'ils ont faits.

Cependant je vous vois si sensibles à la moindre disgrâce. La crainte d'un revers de fortune trouble vos yeux. Qu'on vienne à présent vous annoncer la mort d'un père, d'un ami, d'un enfant, rien ne pourra les sécher..... Pécheurs, à quoi prodiguez-vous vos larmes! Votre âme se perd, le feu de l'enfer s'allume pour vous punir, un Dieu expire pour vous sauver; ah! voilà certainement, voilà de quoi pleurer. Oh! qui donnera du moins à mes yeux assez de larmes pour déplorer une si grande insensibilité : *Lacrymis cœpit rigare pedes*.

Mais ces larmes, que la pécheresse répand sur les pieds du Sauveur, elle les essuie de ses cheveux : *capillis tergebat*. Ils furent autrefois les instruments de sa vanité, objets chéris de ses plus tendres soins : c'est pour cela qu'elle croit à présent ne pouvoir les avilir assez; ou plutôt n'est-ce pas pour les sanctifier sur les pieds de Jésus qu'elle les emploie à cet usage, de même qu'elle s'empresse à y purifier une bouche qui fut si longtemps le malheureux organe de la passion qui corrompit son cœur? *osculabatur pedes;* et ce qu'elle eut de plus précieux dans ses parures, ces parfums exquis qui consacraient son corps à la volupté et à la mollesse, ils sont encore pour les pieds de Jésus : *ungebat unguento*.

Ne cherchons point de mystère dans cette conduite; tout y est naturel : c'est l'accomplissement littéral de ce que saint Paul ordonna dans la suite : que tout ce qui a servi au péché doit servir à la pénitence. Rentrez donc à présent en vous-mêmes, pécheurs, examinez quels ont été les instruments de vos désordres!

Sont-ce ces richesses, au prix desquelles vous achetâtes, en effet, si souvent vos illicites plaisirs? Est-ce cet appareil de mondanité dont vous nourrîtes votre orgueil, ou que vous tendîtes autour de vous comme un piége, pour surprendre les cœurs? Sont-ce ces dignités, ces charges, ces emplois, qui vous fournirent un moyen toujours infaillible de satisfaire vos passions, souvent aux dépens d'un peuple malheureux qui en était la victime? *servire exhibuistis iniquitati*. Voilà ce qui doit servir à présent à votre pénitence : *exhibete servire justitiæ*.

Il ne s'agit donc plus, dit saint Jean Chrysostome en expliquant cet endroit même de saint Paul, de vous réduire dans les bornes de la modestie chrétienne : c'est là l'obligation des âmes justes. Celle des pécheurs, c'est de venir avec la pécheresse essuyer les pieds de Jésus-Christ de leurs cheveux; c'est-à-dire, en retranchant ce luxe qui vous a fait pécher, il faut, de plus, employer tout ce que vous y consacriez autrefois; il faut, dis-je, l'employer désormais à revêtir les pauvres qui sont les membres de Jésus-Christ : *capillis capitis sui tergebat*.

Il ne s'agit donc plus de renoncer aux criminels plaisirs, de régler chrétiennement l'usage que vous ferez de vos richesses: c'est là l'obligation des âmes justes. Celle des pécheurs, c'est de venir avec la pécheresse répandre leur parfum sur les pieds de Jésus; c'est-à-dire tout ce que vous pourriez maintenant, selon votre état et la bienséance de votre condition, employer à des plaisirs honnêtes, il faut vous en priver, pour le consacrer à la religion ou à la charité : *ungebat unguento*.

L'équité, la droiture sont des vertus des

âmes toujours chrétiennes et toujours justes; celles des pécheurs sont l'abaissement et l'humiliation. Il ne s'agit donc plus de ne point abuser de vos emplois, pour opprimer les malheureux, pour vous enrichir de la substance du peuple; il faut, avec la pécheresse de l'Evangile, venir baiser les pieds de Jésus-Christ; c'est-à-dire, ne vous servir de ce qui vous élève dans le monde que pour vous rendre plus utile en devenant le consolateur, le protecteur, le père de tous les malheureux : *osculabatur pedes.*

Poussez vous-mêmes plus loin ce détail. En un mot, tout ce qui vous a servi à offenser le Seigneur doit servir à lui satisfaire; et selon l'expression de saint Grégoire, en parlant de la pécheresse même, les holocaustes de votre pénitence doivent être pris dans les instruments de vos péchés : *Exhibuistis iniquitati, exhibete justitiæ.*

Mais croirez-vous de plus, Messieurs, que ce n'est là qu'une règle très-adoucie de la pénitence; saint Paul lui-même nous en avertit en la donnant. Il parle en homme, dit-il : *Humanum dico* (*Rom.*, V), en homme qui connaît toute la faiblesse de notre nature et qui veut y avoir égard : *Humanum dico, propter infirmitatem carnis vestræ.* (*Ibid.*) Et c'est ce que la pécheresse semble encore nous enseigner par son exemple. Car pourquoi, aux pieds de Jésus, ses larmes, ses cheveux, ses parfums? Ah! c'est qu'elle compte pour rien tout ce qu'elle fait. Elle sait qu'un prophète voulait autrefois qu'on retournât à Dieu avec dix fois plus d'ardeur qu'on n'en avait fait paraître en s'éloignant de lui : *Decies tantum convertentes requiretis eum.* (*Baruch.*, IV.) En mesurant ce qu'elle fait sur cette règle, que fait-elle effectivement, en comparaison de ses crimes? Et nous, mes frères, que faisons-nous et que nous prescrit-on, en comparaison des nôtres?

Saint Grégoire, pénétré de cette maxime, dit qu'il ne sait comment un homme, qui a péché mortellement une seule fois dans toute sa vie, peut encore se permettre aucun plaisir, quelqu'innocent qu'il puisse être, entretenir encore aucune liaison, aucun commerce avec le monde, recevoir ou se laisser rendre aucun honneur dans la société. Un homme qui a péché mortellement une seule fois ne devrait plus que pleurer, que prier dans la cendre et sous le cilice. Ah! voilà, Messieurs, la perfection de la pénitence, et non pas ce que nous avons dit jusqu'ici.

Et qu'est-ce cependant encore que cette pénitence, en comparaison de ce que le péché mérite? Aussi ce sont là, Messieurs, les sentiments dans lesquels je me représente la pécheresse aux pieds de Jésus-Christ : comme un sujet rebelle qui, vaincu, jette toutes ses armes et lui-même se jette aux pieds de son roi; mais il ne se flatte pas de mériter par là sa grâce : il n'a devant les yeux que l'image de son crime qui l'épouvante; et s'il attend encore la vie, ce n'est plus que de la clémence de son vainqueur. Oui, telle était, dit saint Jean Chrysostome, la pécheresse : tel doit être devant Dieu tout pécheur pénitent. Hélas! en effet, trop assuré d'avoir péché, qui peut s'assurer de se repentir comme il faut pour en obtenir le pardon? Car j'en ai vu, ajoutait saint Grégoire, dont les pleurs avaient défiguré le visage; qui, renfermés dans des antres ou même des tombeaux, ont expiré dans le martyre de la mortification : et je ne sais cependant si j'ai vu un seul vrai pénitent. Qui se rassurera donc, après cela, mes frères? et croirons-nous toujours en faire assez?

O vous, tandis que nous tremblons, rassurez-vous, consolez-vous, illustre pénitente! oui, vous pouvez compter sur la miséricorde d'un Dieu que vous aimez. Une pénitence, guidée, animée par l'amour, est toujours véritable et sincère : troisième qualité de la pénitence de la pécheresse : *Dilexit multum.*

Ce n'est donc pas ici, Messieurs, un masque de pénitence que certaines circonstances forcent à prendre, après bien des délais, pour le jeter ensuite, aussitôt que les circonstances qui l'ont fait prendre seront passées. L'amour, mais un ardent amour, amène la pécheresse aux pieds de Jésus-Christ. Ne nous arrêtons plus à considérer ses démarches extérieures. C'est dans son cœur que je voudrais à présent vous faire entrer pour réformer le vôtre sur ce modèle : *Dilexit multum.*

C'est un cœur véritablement contrit, froissé, brisé par la douleur; c'est-à-dire dans le sens où la théologie l'explique, un cœur à qui la douleur a fait perdre toute sa dureté, un cœur amolli par la grâce, pour le rendre docile à tous les mouvements qu'elle lui imprime : contrition essentielle à la vraie pénitence.

C'est un cœur véritablement humilié, tel que celui que David pénitent présentait au Seigneur; c'est-à-dire, selon saint Augustin, un cœur que la vue de ses crimes remplit de haine et d'horreur contre lui-même : humiliation essentielle à la vraie pénitence.

C'est un cœur entièrement changé; c'est-à-dire, comme le prescrit expressément le saint concile de Trente, un cœur absolument détaché du monde, un cœur qui déteste souverainement tous les objets de son péché : changement donc essentiel encore à la vraie pénitence.

Mais contrition, humiliation, changement du cœur que je ne suis pas supris de trouver dans notre pénitente, parce qu'elle aime beaucoup : *Dilexit multum.* Et c'est parce qu'elle aime beaucoup, que nous en concluons que tout ce qu'elle fait au dehors n'est rien en comparaison de ce qui se passe dans son âme : c'est parce qu'elle aime beaucoup que nous en concluons encore que les larmes qu'elle verse ne sont qu'une trop faible expression de la douleur de son cœur, que la posture humiliée qu'elle prend désigne mal l'humiliation de son âme, que l'usage auquel elle emploie les objets de sa vanité ne marque point assez l'horreur qu'ils lui inspirent : *Dilexit multum.*

C'est parce qu'elle aime beaucoup que saint Cyprien concluait que, tandis qu'elle sacrifie

au denors son luxe et ses parures sur les pieds de Jésus, son cœur est lui-même un autel où elle immole une tout autre victime : *Dilexit multum*

C'est parce qu'elle aime beaucoup que saint Cyprien ajoutait que, tandis qu'elle ne répand au dehors que des larmes pour laver ses désordres, son cœur verse déjà du sang pour les mieux effacer : *Dilexit multum.*

Ah ! Messieurs, qui lui avait donc inspiré ce vif et généreux amour ? Saint Augustin croit nous l'apprendre. Ce Père dit qu'elle avait entendu, de la bouche même de Jésus-Christ, le discours qu'il venait de faire aux Juifs et qui est rapporté dans l'Evangile immédiatement avant l'histoire de sa conversion. Les traits de miséricorde et de douceur, sous lesquels Jésus s'y peint lui-même, avaient blessé son cœur ! Seigneur, si vous daigniez donc encore les essayer ces mêmes traits, contre les pécheurs de notre siècle !

Car, hélas ! c'est en vain que vous nous députez à présent pour ce même ministère ; nos discours sont trop faibles ; on s'en plaint ; et sans doute on a raison de s'en plaindre. Mais enfin, nous est-il possible, Seigneur, de peindre tous les charmes divins de votre aimable personne ? Cependant, Messieurs, quand la pécheresse commença de l'aimer, le vit-elle sous des traits aussi touchants que ceux sous lesquels on vous le montre tous les jours ? Quoi ! du haut de cette croix où il expire, ne part-il pas des traits assez perçants pour blesser vos cœurs ? Du fond de ce tabernacle où lui-même il réside, ne sort-il pas un feu assez ardent pour les enflammer ?

Ah ! Messieurs, que nous puissions donc une fois dire de vous que vous avez aimé, et nous n'aurons plus rien ensuite à vous prescrire. Votre pénitence sera généreuse, vous vous porterez assez de vous-même à la réparation de vos scandales. Elle sera sage ; quels qu'aient été les instruments de vos péchés, ils ne vous paraîtront pas suffire en instruments de pénitence. Enfin elle sera sincère ; et s'il nous reste encore quelque chose à vous dire, ce ne sera que pour vous consoler, en vous appliquant le jugement que Jésus-Christ prononce au sujet de la pécheresse. Mais, pour prévenir également les pécheurs contre la présomption, ainsi que contre le désespoir, la défiance et la pusillanimité même, il faut le développer à loisir et tout entier dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Voici, Messieurs, tout le précis, et si j'ose ainsi m'exprimer, l'analyse exacte du jugement entier de Jésus-Christ au sujet de la femme pécheresse : 1° C'est un jugement de miséricorde qui doit faire l'impression la plus vive sur les pécheurs, pour les engager à la pénitence. 2° C'est, d'autre part, un jugement de justice, sur lequel nous pouvons et nous devons juger nos pénitences. 3° C'est enfin un jugement de miséricorde en même temps et de justice, qui instruit les pécheurs d'une double obligation : obligation que Dieu leur impose, et obligation qu'il contracte de son côté à leur égard, après la rémission même de leurs péchés.

Une pécheresse fameuse, une pécheresse qui s'est signalée par son désordre, vient à Jésus ; non-seulement elle ose se prosterner à ses pieds, elle ose le toucher. Jésus la reçoit, il la souffre, bien plus, il s'expose pour elle aux jugements injurieux du pharisien ; enfin il prend sa défense, il l'absout. Pécheurs, ne perdez rien de tous ces traits.

Pour vous déterminer aujourd'hui à retourner au Seigneur et à faire pénitence, nous n'emploierons donc point les menaces terribles que la colère de notre Dieu fait au pécheur impénitent. J'aime mieux essayer les traits de sa miséricorde contre des cœurs qui se flattent d'être bons et sensibles, et qui le sont sans doute.

Venez donc à Jésus, vous dirons-nous d'abord ; il est prêt à vous recevoir. Voyez comment il reçoit la pécheresse qui se jette à ses pieds ; lui échappe-t-il contre elle un seul mot de reproche, la remet-il un seul instant ? Mais que dis-je ? Et comment pouvait-il la rebuter ou la remettre ? il l'avait attendue si longtemps ! s'était-il même contenté de l'attendre ? Combien de fois l'avait-il sollicitée par le mouvement intérieur de sa grâce ? S'était-il jamais lassé de ses résistances ? Quelle dut donc être sa joie quand il vit que le dernier trait, le trait d'amour, qu'il avait lancé contre elle, venait de faire dans son cœur une large blessure ; quand il la vit expirante d'amour autant que de douleur, tomber à ses pieds et lui rendre les armes !

Je désirais, il n'y a qu'un moment, de pouvoir vous faire entrer dans le cœur de la pécheresse. Ah ! c'est le cœur de Jésus même que je voudrais à présent vous montrer. Mais du moins jugez de ce qui s'y passe par la complaisance avec laquelle il souffre tous les transports de cette pécheresse. On s'étonne peut-être de cet excès de bonté dans un Dieu si longtemps outragé. Ah ! croyez-moi, mes frères, il a plus de joie de voir la pécheresse à ses pieds qu'elle-même n'en a de pouvoir y être reçue ; il craint plus de la rebuter qu'elle ne craint de l'être ; il souhaite plus de l'absoudre qu'elle-même ne désire de recevoir son pardon. Et ce n'est là, Messieurs, que le symbole des dispositions de Jésus à votre égard. Or ces sentiments pour vous dans le cœur de votre Dieu ne méritent-ils aucun retour vers lui de votre part ?

Depuis combien de temps vous attend-il ? Je ne vous dirai pas à présent que, fatigué de vos délais, il passera, et qu'il viendra peut-être un temps où vous le chercherez sans pouvoir le trouver. Non, mes frères. Eh bien ! il vous attendra toujours ; tant que vous vivrez, il ne cessera de vous attendre. Est-ce donc là véritablement un motif pour vous de différer encore ?

Depuis combien de temps vous sollicite-t-il ? Comptez, si vous pouvez, tous les coups qu'il a frappés à la porte de votre cœur Non, mes frères, je ne vous dirai pas que, irrité de vos résistances, peut-être il cessera

de frapper, et laissera l'aveuglement et l'endurcissement se former dans votre âme. Je veux qu'il ne vous retire point sa grâce; j'avouerai, si vous voulez, qu'il ne cessera de vous l'offrir. Est-ce donc là véritablement un motif de vous obstiner à la rejeter et à la rendre inutile?

Tout pécheur que vous êtes, il désire votre salut avec plus d'ardeur que le plus parfait de ses saints n'a désiré le sien propre. Encore une fois, je ne vous dirai pas que l'excès de sa miséricorde se changera en un excès de justice. Il a tout employé pour vous sauver; eh bien! il emploiera tout encore. Est-ce donc là véritablement un motif, pour que vous ne vouliez, de votre côté, rien faire? Qu'en pensent vos cœurs? admettent-ils ces conséquences? Mon Dieu! l'ingratitude passe parmi nous pour un monstre; devient-elle une vertu selon l'idée des hommes quand on est ingrat envers vous?

Car enfin, Messieurs, sa patience à vous attendre et à vous supporter dans vos égarements ne donne-t-elle pas occasion, tous les jours, aux jugements les plus injurieux à sa gloire? En voici toujours la figure:

Un pharisien, dit l'Evangile, est scandalisé de la liberté que prend la pécheresse et de la bonté de Jésus pour elle. Si cet homme, dit-il, était un prophète, il saurait quelle est cette femme qui le touche. Oui, c'est ainsi, dit saint Augustin, que raisonnent encore les impies : S'il y avait une Providence, verrait-on tant de crimes impunis? Mais faux raisonnement, poursuit ce Père; il est fondé sur la justice, mais il ne s'accorde pas avec la miséricorde de notre Dieu.

Si cet homme était un prophète, il saurait quelle est cette femme qui le touche. Ah! c'est au contraire parce qu'il est un prophète, qu'il dissimule, qu'il paraît même ignorer les péchés de cette femme : *Dissimulans peccata* (*Sap.*, XI); parce qu'il est ce grand prophète, envoyé surtout pour les pécheurs, afin de les appeler à la pénitence, afin de les consoler dans leur pénitence, afin de récompenser leur pénitence par la rémission de leurs péchés : *Dissimulans peccata hominum propter pœnitentiam.* (*Ibid.*)

Et c'est de même parce qu'il y a une Providence, mais une Providence qui ne cherche à se manifester que par le salut de tous les hommes; c'est pour cela, dis-je, que notre Dieu ne punit pas aussitôt qu'on l'offense : *Dissimulans peccata;* afin de laisser aux pécheurs le temps de se repentir et d'expier leurs péchés par la pénitence : *Dissimulans peccata hominum propter pœnitentiam.*

Si cet homme était un prophète, il saurait quelle est cette femme qui le touche. Ah! sans doute, il le sait, il sait ce qu'elle a été, mais il craint de le laisser paraître : *Dissimulans peccata;* parce qu'il craint d'intimider, ou même de couvrir de la moindre confusion une pénitente, que son amour et sa douleur ont déjà rendue aussi agréable à ses yeux que si elle n'eût jamais péché : *Dissimulans peccata hominum propter pœnitentiam.*

C'est ainsi, mes frères, qu'il nous voit nous-mêmes tels que nous avons été, tels que nous sommes, tels que nous serons un jour? Hélas! ne nous verra-t-il jamais que pécheurs.

Jusques à quand lui ferons-nous donc attendre cette pénitence? Et ne lui donnerons-nous jamais la satisfaction de pouvoir prononcer sur nous, comme sur la pécheresse, un arrêt d'absolution?

O femme! vos péchés vous sont remis. Si je pouvais vous faire sentir toute la consolation que cette courte parole renferme! Mais il n'y a que des cœurs déjà pénitents qui puissent la sentir. Quoi donc, Messieurs, dois-je croire que votre péché vous plaît de telle sorte que vous ne souhaitez pas même d'en être délivrés? *Remittuntur tibi peccata tua.* Dois-je croire que l'amitié de votre Dieu vous est tellement indifférente que vous ne souhaitez pas même de la recouvrer? Serait-il possible que vous fussiez tellement insensibles à sa haine que vous ne voulussiez point recevoir le pardon qu'il vous offre? *Remittuntur tibi peccata tua.* Dois-je croire que l'empire du démon, dont vous êtes esclaves, a pour vous tant de charmes que vous ne souhaitez pas même de briser vos fers? Quoi! l'aimable empire d'un Dieu qui ne veut régner sur vous que pour vous rendre heureux, n'a-t-il rien qui vous touche et qui vous flatte? *Remittuntur tibi peccata tua.* Dois-je donc croire que vous avez porté la fureur contre vous-mêmes jusqu'à renoncer volontairement à ce bel héritage que notre Père céleste nous a préparé dans les cieux? L'enfer n'a-t-il plus rien qui vous effraie? Etes-vous tout à fait déterminés à éprouver toutes les rigueurs d'un Dieu dont vous vous obstinez à refuser les bienfaits? *Remittuntur tibi peccata tua.*

Non, Messieurs, je ne puis le croire. Il n'est pas possible que vous aimiez mieux le trouble et les remords glaçants, qui sont la suite inévitable du péché, que cette aimable paix que notre Dieu vous offre, et qu'il est prêt, en effet, à vous donner : *Vade in pace.* C'est la paix de Dieu, comme disait saint Paul : *Pax Dei :* la paix de Dieu, qui surpasse tout ce qu'on peut en dire, qui surpasse tout ce qu'on peut sentir : *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum.* (*Ibid.*)

Dites-nous vous-même à présent, illustre pénitente, quel changement se fit en vous lorsque vous la reçûtes de la bouche même de votre Dieu. Le monde vous avait-il jamais procuré de semblables douceurs? Dans l'ivresse de vos plaisirs les plus délicieux, aviez-vous ressenti jamais un si pur, un si parfait contentement? Dites-nous donc encore, illustre pénitente, si vous crûtes alors avoir trop acheté le bien d'entendre cette courte parole : *Vade in pace.* Crûtes-vous devoir rougir de la démarche hardie que vous veniez de faire? Regrettâtes-vous les sacrifices que vous veniez de faire sur les pieds de Jésus? Vous repentîtes vous d'y avoir versé tant de torrents de larmes? Ah! plutôt, que de larmes vous fit verser encore la joie dont votre cœur se sentit tout à coup inondé! Combien de temps, transportée, hors

de vous-même, dans l'extase de reconnaissance et d'amour où vous entrâtes, demeurâtes-vous encore la bouche collée sur les pieds de Jésus ! *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum.*

Mais vous, Messieurs, combien de fois vous êtes-vous déjà montrés dans l'Eglise en qualité de pénitents? Cependant cette paix, que Jésus-Christ donne à la pécheresse, vous est encore inconnue. Hélas! que faut-il que j'en conclue?

Vous vous plaignez quelquefois, mes frères, que nous ne faisons le plus souvent que vous effrayer dans nos discours, et grossir les traits hideux de nos tableaux, pour fulminer contre vous des anathèmes; peut-être même ne nous regardez-vous que comme ce pharisien de l'Evangile, qui semblait ne reconnaître d'autre attribut de Dieu que sa justice. Vous l'avez vu aujourd'hui, mes frères, si nous méconnaissons la miséricorde de notre Dieu. Mais enfin jugez donc aussi vous-mêmes vos pénitences sur le second arrêt que Jésus-Christ prononce au sujet de la femme pécheresse, et que j'ai nommé un jugement de justice.

Véritablement, il réprouve, il condamne ce pharisien, qui voudrait éloigner des pieds de Jésus une pécheresse pénitente, qui voudrait que ses larmes coulassent en vain. Mais, Messieurs, ce sage et charitable pasteur, par exemple, qui vous a vus déjà tant d'années de suite pleurer à ses pieds les mêmes désordres, qui peut-être même vous a assisté dans une maladie, pendant laquelle il fut dépositaire de tous les serments que vous fîtes à Dieu, et qui, presque aussitôt après, a eu la douleur de vous voir manquer à toutes vos promesses, le confondrez-vous avec ces faux docteurs, parce qu'il se défie à présent de vous et n'ose faire aucun fond sur aucune de vos paroles? Mais ce docteur éclairé, ce ministre intègre de l'Evangile, qui, dans le commerce du monde, témoin tous les jours de vos mondanités, a la douleur de vous les entendre justifier, et vous obstiner à vouloir passer pour innocents dans le sein même du crime, le confondrez-vous avec ces faux docteurs, parce que, même en vous parlant de la miséricorde de Dieu, obligé qu'il est de vous expliquer les conditions auxquelles elle est promise, il ne peut jamais conclure que le regret et le désespoir dans le cœur, en se plaignant de ne pouvoir vous appliquer aucune des consolations de l'Evangile? Eh bien! Messieurs, jugez donc vous-mêmes si je dois aujourd'hui vous consoler par l'exemple de la pécheresse.

Voyez cette femme : *Vides hanc mulierem.* Jésus-Christ l'absout, et réprouve quiconque la condamne. Mais c'est une vraie pénitente, qui, dès que Jésus-Christ s'est montré à elle, aussitôt s'est hâtée de venir demander sa grâce, est venue librement, volontairement la demander. Au lieu que vous, il faut que l'horreur des approches de la mort dans une maladie dangereuse, ou du moins les lois les plus sévères de l'Eglise, soutenues de ses anathèmes les plus terribles, vous forcent à venir (l'oserai-je dire?) donner une scène de conversion, je dis une scène. En effet, voyez-vous cette femme? *Vides hanc mulierem.* Aussitôt qu'elle est convertie, elle ne ménage plus rien; elle commence par une rupture éclatante avec le monde, elle ne réserve rien de tous les anciens objets de son péché. Et vous, mes frères, dites-nous quelle démarche vous avez faite pour vous rapprocher de votre Dieu.

Hélas! mes chers frères, c'est la pécheresse qui, blessée jusqu'au fond du cœur, pleure aux pieds de Jésus. Et ne sont-ce pas au contraire ici les ministres de Jésus-Christ qui, dans le cruel désespoir auquel vous réduisez leur zèle, après vous avoir pressés, sollicités, conjurés de mille manières, ne savent plus que gémir, soupirer, pleurer même devant vous, sans pouvoir encore vous attendrir par leurs larmes?

Encore une fois donc, voyez-vous cette femme, dit Jésus au pharisien : *Vides hanc mulierem?* Elle a baigné mes pieds de ses larmes, elle les a essuyés de ses cheveux; depuis qu'elle est entrée, elle n'a cessé de les baiser, elle y a répandu le plus odoriférant de ses parfums. Ah! pharisien, cette femme a fait ce que tu devais faire. Et ce reproche ne vous convient-il pas autant du moins qu'à celui à qui Jésus le faisait?

Depuis qu'il est entré dans vos cœurs par sa grâce, a-t-il pu les attendrir, a-t-il arraché de vos yeux une seule larme? *Aquam non dedisti;* et lors même que vous allâtes le recevoir à la table sainte, aviez-vous préparé la demeure que vous lui présentiez, aviez-vous pris soin de la purifier par une seule larme? *Aquam non dedisti.* Mais surtout quel sacrifice, en suite de votre prétendue conversion, avez-vous fait? Un seul de vos ajustements a-t-il été mis au pieds de Jésus? Un seul malheureux s'est-il ressenti de votre conversion? Un seul pauvre s'est-il réjoui que vous fussiez pénitent? C'est là, dit saint Jean Chrysostome, le vrai parfum, le parfum de l'aumône, qu'il faut répandre sur les pieds de Jésus-Christ : *oleo non unxisti.* Du moins votre famille s'est-elle aperçue de votre conversion? Vos enfants vous ont-ils senti plus vigilants sur leur éducation? Vos domestiques ont-ils trouvé en vous plus de charité, de patience et de douceur? Le monde vous a-t-il vu plus recueillis, plus modestes dans les églises, plus réservés dans les cercles? C'est là le véritable parfum, dit saint Ambroise, le parfum du zèle et du bon exemple qu'il faut répandre encore sur Jésus-Christ : *oleo caput non unxisti.* Surtout, enfin, quelle réconciliation avez-vous faite? N'avez-vous plus de haine, d'animosité ni même de froideur et d'indifférence pour personne? *osculum non dedisti.* Quelle marque d'amour avez-vous donc donnée à votre Dieu? Avez-vous soutenu l'honneur de ses autels, défendu la pureté de son culte, protégé les droits, vengé les intérêts de ses ministres, imposé silence à l'impiété, confondu l'erreur? *osculum non dedisti.* Eh! qu'avez-vous donc fait? C'est

donc au pharisien que vous êtes semblables, et non pas à la pénitente. Appliquez-vous donc à vous-mêmes le jugement que vous méritez.

Pour vous, pécheurs véritablement pénitents, écoutez enfin, car il me reste encore quelque chose à vous dire. C'est Jésus-Christ qui va vous instruire dans une courte parabole de ce que vous devez à votre Dieu, de ce à quoi il s'engage à votre égard, après votre justification même : et c'est ce que j'ai nommé le jugement de miséricorde en même temps et de justice.

Un créancier avait deux débiteurs : le créancier, c'est Dieu; nous sommes tous les débiteurs. Mais la dette de tous n'est pas la même : l'un doit cinquante deniers, l'autre cinq cents. Simon le pharisien, par exemple, à qui Jésus parle, est un orgueilleux, plein de l'idée de sa propre justice; mais homme austère, irréprochable en effet dans toute sa conduite. La pécheresse est une scandaleuse, comptable à Dieu du libertinage de toute une ville. Cependant ni l'un ni l'autre, celui qui doit le moins, non plus que celui qui doit davantage, n'a de quoi s'acquitter; il faut que le créancier charitable remette à tous deux également la dette entière. Qu'en pensez-vous? Lequel doit maintenant à son créancier magnifique plus de reconnaissance et plus d'amour? La question n'est-elle pas facile à résoudre? C'est sans doute celui à qui la plus grosse dette a été remise. Ainsi jugea le pharisien, et Jésus-Christ approuva sa réponse ; *Recte judicasti.* (*Luc.*, VII.)

Mes frères, la grandeur de la miséricorde de Dieu sur nous doit donc être la mesure de notre reconnaissance : voilà la première conclusion que j'en tire avec saint Augustin. Car, pouvez-vous penser que l'arrêt de grâce étant prononcé, tout soit fait pour le pécheur absous? Il est vrai que le Seigneur oublie ses crimes; mais il n'en convient que mieux au pécheur même de s'en ressouvenir : s'en ressouvenir (appliquez-vous, je vous prie, et suivez-moi) pour amortir sans cesse par ses larmes une concupiscence que les péchés passés ont enflammée, mais que la rémission des péchés n'a point éteinte; s'en ressouvenir, pour s'exciter de plus en plus à venger la justice d'un Dieu qui, en se relâchant de ses droits, n'a pas prétendu tout à fait les perdre; s'en ressouvenir, surtout, pour enflammer de jour en jour son amour par proportion de la dette qui lui a été remise.

Or, qui de nous peut savoir, poursuit saint Augustin, combien le Seigneur lui a remis? Le pharisien croit avoir peu besoin de miséricorde, et c'est pour cela même qu'il est convaincu d'injustice. Mais parmi nous, est-il même un pharisien qui puisse se flatter d'être innocent? Et quand vous ne seriez pas coupable de ces crimes noirs qui font les grands pécheurs, à qui, d'ailleurs, en êtes-vous redevable? Vous avoir empêché de les commettre, n'est-ce pas véritablement vous les avoir remis? Pour moi, tout ce que je sais, c'est que la corruption de mon cœur est si grande, que je ne la connais pas même tout entière. Sans savoir tout ce que le Seigneur m'a remis, j'en sais donc toujours assez pour avouer que je suis, de tous les pécheurs, celui à qui le Seigneur a fait le plus de miséricorde.

Non, je ne mettrai donc plus de bornes à ma reconnaissance et à mon amour. Mais avez-vous fait jamais, mes frères, reprend saint Jean Chrysostome, une remarque bien consolante pour les plus grands pécheurs? C'est que les saints les plus illustres, non-seulement ceux qui se sont le plus distingués par leur amour, mais, de plus, ceux que Dieu semble avoir favorisés davantage, ce sont ceux qui furent d'abord les plus grands pécheurs; un David adultère et homicide, un Paul persécuteur, un Pierre après avoir renoncé son maître, Augustin lui-même, que je viens de citer. J'aurais tout dit, ce semble, en le nommant, si je n'avais à ajouter la pécheresse de notre évangile.

Car enfin, Messieurs, cette femme, qui n'avait été connue jusqu'alors que par son désordre, n'est plus connue désormais que par son amour; et c'est pour cela, dit saint Ambroise, que l'Evangile ne la nomme plus nulle part pécheresse, mais ne parle plus que du commerce étroit de l'amitié vive et tendre qu'elle entretint toujours depuis ce temps avec Jésus-Christ.

Cette femme, ajoute encore saint Ambroise, qui avait été le scandale, ou plutôt le péché de toute une ville, devient, en quelque sorte, l'apôtre de la pénitence, non-seulement dans la Judée et dans la Galilée, mais dans tout l'univers. Qui pourrait compter, ajoute saint Laurent Justinien, tous les pécheurs que ses discours pendant sa vie, son seul exemple, depuis sa mort, ont convertis? Mais aussi cette pécheresse gagne de telle sorte le cœur de Jésus, dit saint Augustin, qu'il ne peut plus refuser aucun miracle à sa prière.

Voulez-vous, poursuit saint Jean Chrysostome, que je vous la montre à présent au pied de la croix, où cette femme, plus forte que la plupart des apôtres mêmes a le courage de suivre son Jésus, recevant sur elle les dernières gouttes de ce sang divin, pour achever de laver ses crimes? Et n'est-ce pas aussi cette femme pécheresse, disent encore ces mêmes docteurs, qui mérite d'être témoin, une des premières, de la résurrection de Jésus-Christ?

Ah! mes frères, concluait de tout cela saint Jean Chrysostome, c'est donc ainsi, vous tous qui vous croyez justes, que vous verrez un jour les plus grands pécheurs vous précéder dans le royaume de Dieu. Mais nous, qui ne pouvons nous dissimuler à nous-mêmes la grandeur de la dette dont nous sommes chargés, que cette réflexion anime notre ferveur. Osons tenter et faire de grandes choses; grands pécheurs, c'est à nous surtout qu'il convient d'en faire.

Entrons tous, mes frères, poursuit saint Jean Chrysostome, dans les sentiments de saint Paul. Qu'il est vrai, disait le grand apôtre! *Fidelis sermo ;* mais que cette vérité est consolante, qu'elle doit être reçue

de nous avec joie! *Fidelis sermo et omni acceptione dignus!* (1 *Tim.*, I) que Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, dont je suis moi-même le premier et le plus grand : *Quod Christus Jesus venit in hunc mundum peccatores salvos facere, quorum primus ego sum.* (*Ibid.*) Hélas! oui, mon Dieu, je suis le plus grand des pécheurs. Les saints les plus illustres l'ont pensé d'eux, comme l'Apôtre ; mais ce que la seule humilité leur fit penser d'eux-mêmes, Seigneur, vous le savez, n'est que trop vrai de moi : *Primus ego sum.* Cependant, mon Dieu, j'espère que vous me ferez miséricorde, afin que Jésus-Christ fasse paraître en moi toute la patience et toute la force de sa grâce, dont la surabondance ne se montre mieux nulle part qu'où le crime a surabondé : *Ideo misericordiam consecutus* (*Ibid.*); afin qu'ensuite moi, qui suis le plus grand des pécheurs, je serve d'exemple à tous les autres : exemple de pénitence, mais exemple surtout de votre infinie miséricorde : *Ideo misericordiam consecutus.* Car qui pourrait désespérer de son salut, si l'on me connaissait et que l'on vît que vous m'auriez sauvé. Gloire en soit rendue, concluait l'Apôtre ; concluons tous de même, mes frères, actions de grâces éternelles au Roi des siècles, qui, sans avoir aucun besoin de nous, a bien voulu nous racheter et nous sauver par son cher Fils : *Regi sæculorum immortali honor et gloria.* (*Ibid.*) *Amen.*

SERMON XXVIII.

Pour le vendredi de la cinquième semaine de carême.

SUR LA COMPASSION DE LA SAINTE VIERGE.

Ecce positus est hic... in signum cui contradicetur et tuam ipsius animam pertransibit gladius, ut revelentur ex multis cordibus cogitationes. (*Luc.*, II.)

Cet enfant sera en butte à la contradiction, et votre âme même sera percée comme par un glaive, afin que les pensées cachées dans les cœurs soient découvertes.

Terrible prédiction faite de Jésus-Christ, dès sa première entrée dans le monde; prédiction qui fut le plus littéralement accomplie dans toute la suite de sa vie, et surtout à sa mort; prédiction, dit saint Augustin, qui enveloppait et renfermait également deux objets : Jésus-Christ et Marie. Le même glaive, en effet, devait percer, mais de différente manière, l'âme de l'un et de l'autre ; et ce glaive de douleur était la persécution même, à laquelle Jésus-Christ devait être en butte : *Ecce positus est hic.... in signum cui contradicetur, et tuam ipsius animam pertransibit gladius.*

Mais remarquez, Messieurs, que ce temps orageux de persécution pour le Sauveur du monde était le temps d'épreuve pour ses disciples. C'était à ce moment qu'on devait reconnaître les dispositions d'un chacun à son égard : *Ut revelentur ex multis cordibus cogitationes.* C'est à ce moment, en effet, que se découvrent la noirceur de Judas, la faiblesse et la timidité des autres apôtres, l'hypocrite jalousie des pharisiens, l'injustice de Pilate, la politique d'Hérode, et la fureur des Juifs. Mais c'est à ce moment aussi que se découvrent l'attachement de Madeleine, la pénitence de Pierre, l'amour de Jean, et surtout la tendresse et la constance de Marie : *Ut revelentur ex multis cordibus cogitationes.*

La passion, la croix de Jésus-Christ est encore pareillement, mes frères, l'épreuve des vrais et des faux chrétiens. C'est à cette épreuve qu'on reconnaît ceux qui sont sincèrement à Jésus-Christ, et ceux qui ne sont à lui qu'en apparence. Nous allons célébrer dans peu la triste et lugubre mémoire de ce qu'a souffert pour nous notre divin Rédempteur. On vous verra tous, chrétiens, empressés à venir lui rendre vos hommages; assidus dans nos temples, vous viendrez y pleurer avec nous; nous vous verrons prosternés au pied de la Croix, la baiser avec tendresse. Mais toutes ces démonstrations de piété partiront-elles d'un cœur vraiment pénétré, sincèrement attaché? Je vais, Messieurs, vous donner une marque pour le reconnaître ; c'est l'exemple de Marie : *Ut revelentur ex multis cordibus cogitationes.*

Voici vraiment, mes frères, la grande semaine des chrétiens, dit saint Jean Chrysostome. C'est, d'une part, une semaine de deuil, de tristesse, de pénitence; mais c'est aussi, d'autre part, une semaine de grâce, d'amnistie et de miséricorde. Je pense que c'est surtout pour nous apprendre comment, c'est-à-dire, dans quels sentiments et dans quels exercices nous devons la passer, cette grande et sainte semaine, que l'Eglise aujourd'hui nous offre d'avance le spectacle de Marie au pied de la croix de Jésus; et c'est aussi pour cela même, que je veux vous l'y faire considérer aujourd'hui.

Or deux sentiments y occupent tout son cœur : 1° sentiment d'amour pour son Fils, qui lui cause le plus singulier, mais le plus cruel des martyres; j'en conclurai dans la première partie l'état de tristesse et de deuil dans lequel nous devons passer ces saints jours; 2° sentiment d'amour pour les hommes, qui l'encourage et la soutient dans ce terrible martyre; j'en conclurai dans la deuxième partie les exercices de charité et de miséricorde, dont nous devons nous occuper pendant ces saints jours.

En deux mots, Messieurs, ce que Marie souffre par son amour pour son Fils; ce que Marie sacrifie par amour pour les hommes ; c'est le double modèle que je vous propose, pour vous apprendre comment vous devez honorer la passion de Jésus-Christ. Commençons par saluer humblement cette auguste mère d'amour et de douleur. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que c'est un beau souvenir, mes frères, disait un saint docteur, un souvenir bien propre à nous pénétrer de la dévotion la plus affectueuse et la plus tendre, que celui des douleurs que la passion de Jésus fit endurer au cœur de son auguste Mère! Retra-

çons-le-nous donc aujourd'hui, ce souvenir; j'ose me flatter que de lui-même il nous inspirera et fera passer dans nos cœurs du moins une partie des sentiments de Marie. Amour, je ne dis pas seulement le plus tendre, mais le plus singulier, le plus extraordinaire pour un Fils le plus aimable et le plus cruellement persécuté; tâchons d'approfondir, d'abord, cette double source du cruel martyre qu'elle endure.

O vous tous qui savez, qui sentez ce que c'est qu'aimer, rendez-vous attentifs! Si jamais il ne fut d'amour tel que celui de Marie, concluez que jamais il ne fut de douleur pareille à la sienne. Il n'est point de comparaison, point de figure, qui puisse nous aider à comprendre ni l'un ni l'autre.

Dans la nature, il n'est point de sentiment plus vif que celui de l'amour d'une mère pour son fils. Aussi pour exprimer une grande douleur, l'Ecriture n'a point d'expression plus forte que de la comparer à la douleur d'une mère qui pleure son fils unique. Ah! Messieurs, la voici, cette vraie Mère de douleur, cette véritable fille de Sion, dont parle Jérémie, qui pleure son premier-né, son unique, l'unique de son cœur; image trop faible, car quelle mère aima jamais comme Marie?

Elle n'a pas ce Fils, disait un saint docteur, comme les autres mères, par une espèce de hasard. C'est par un choix distingué du Père Eternel et de son Fils même, qu'elle est devenue mère, en conséquence du consentement libre qu'elle a donné à ce choix. De plus, en donnant la vie à son Fils, elle-même en a certainement bien plus reçu qu'elle ne lui a donné. Toute la reconnaissance, tout l'amour que doit produire la double relation d'une mère à son fils, et d'un fils à sa mère, doivent donc être dans le cœur de Marie. Surtout quel fils, entre les enfants des hommes fut aussi aimable, mérita tant d'être aimé? Et quelle mère connut si bien le mérite de son fils?

Que prétends-je donc faire, Messieurs? Vous donner une idée de l'amour de Marie? O vous, mères les plus tendres, réveillez à ce moment, s'il est possible, dans votre cœur toute l'affection, toute la tendresse qu'il a jamais ressenties pour le Fils le plus parfait et le plus aimable. Mais supposez un fils qui n'eut jamais pour vous que les sentiments, qui ne vous donna jamais que les preuves les moins suspectes de l'attachement le plus respectueux et le plus tendre; un fils de qui dépendît toute votre consolation, tout votre bonheur, toute votre gloire, à qui vous seriez redevable de la vie même qu'il tient de vous : Ah! permettez-moi de le dire, vous ne ressentez encore rien, en comparaison de ce que ressentait Marie. Vous allez en convenir, c'est que la grâce faisait autant, et plus encore en elle, que la nature.

C'était par l'opération de l'Esprit-Saint qu'elle avait conçu son Fils, et son Fils était Dieu. Ah! quel mystère! C'est un abîme, comme dit le prophète, qui attire un autre abîme. Les deux amours les plus vifs qui jamais aient été se sont réunis dans le cœur de Marie, pour se concentrer dans son Fils. Ce Fils, en effet, elle l'aime comme son Dieu, et son Dieu, elle l'aime comme son Fils. Saints, qui que vous soyez, votre amour pour Dieu, cet amour qui vous fit souffrir tant de fois, dans la méditation de ses souffrances, un si terrible et si cruel martyre, votre amour n'était rien en comparaison de celui de Marie; elle aime son Fils dans son Dieu. Mères, quelque tendres que vous puissiez être, votre amour pour vos enfants, cet amour si fort, qui s'est déclaré si souvent par des effets si surprenants et si héroïques dans la nature, cet amour qui vous fait préférer habituellement la vie de vos enfants à la vôtre propre, non, votre amour n'était rien en comparaison de celui de Marie; elle aime son Dieu dans son Fils. Ah! qui peut donc exprimer, qui peut concevoir sa douleur? De cette double source d'amour, ici, quel océan d'amertume doit se former! *Abyssus abyssum invocat.* (*Psal.* XLI.)

Pour épouvanter Pharaon, et dompter enfin l'endurcissement de son cœur, après toutes les plaies dont l'Egypte avait été frappée, le Seigneur le menace de rassembler en même temps tous les fléaux dans son cœur seul : *Mittam omnes plagas in cor tuum.* (*Exod.*, IX.) Eh! quelle vengeance le Seigneur prépare-t-il donc? C'est la mort de son fils. Vierge sainte, c'est sur vous que s'exécute à la lettre, et dans un sens encore plus douloureux, cette terrible menace : *Mittam omnes plagas in cor tuum.* Tous les fléaux de la vengeance céleste sont rassemblés sur votre Fils, et aucun de ces fléaux ne tombe sur sa chair, sans retomber dans le moment sur votre cœur : *Mittam omnes plagas in cor tuum.* Ah! quel coup mortel chacun doit-il y porter! Autant était grand son amour, dit saint Augustin, autant sa douleur doit être vive; c'est par l'excès de l'un qu'il faut juger de l'excès de l'autre. Tout ce qu'on peut dire, reprend saint Bernard, c'est qu'elle souffre autant qu'une telle Mère pouvait souffrir pour un tel Fils; c'est-à-dire, pour un Fils si aimable, pour un Fils tant aimé; ajoutons : pour un Fils si cruellement persécuté.

Il me semble la voir, mes frères, disait un saint docteur, courir après son bien-aimé, non pas comme l'épouse des *Cantiques* à l'odeur de ses parfums, mais, s'il est permis de s'exprimer ainsi, au bruit des calomnies dont on le charge, des opprobres dont on le couvre, et aux traces de son sang. Inquiète, alarmée de son sort, continue ce même saint docteur, depuis le moment qu'elle l'avait quitté, avant la dernière scène qu'il venait de célébrer avec ses apôtres, ne pouvant douter que son heure ne fût proche, elle le cherche partout, ainsi que l'Epouse des *Cantiques* cherchait son bien-aimé, elle le demande partout : *Num quem diligit anima mea vidistis?* (*Cant.*, III.) Elle le trouve enfin; mais dans quel état? O ciel! ah! c'est

bien elle qui peut dire que les soldats qu'elle a rencontrés l'ont frappée, l'ont blessée; hélas! elle l'est, en effet, dans l'endroit le plus sensible de son cœur : *Percusserunt me, vulneraverunt me.* (*Cant.*, III.) A ses inquiétudes, à ses alarmes, quelles douleurs succèdent! Saint Augustin pense que la nuit même où Jésus fut pris, elle assista à cette prise ignominieuse et cruelle. Saint Jean Chrysostome la représente chez Caïphe, où Jésus commence à être frappé, et où tout d'une voix il est jugé digne de mort. Saint Jérôme la suppose spectatrice de tous les divers tourments qu'on fait souffrir à Jésus. Elle le suit, dit un autre saint docteur, de chez Caïphe chez Pilate, de chez Pilate chez Hérode.

Imaginez-la donc, Messieurs, dans le prétoire, pendant ces affreuses exécutions de la flagellation et du couronnement d'épines. Je ne suis plus surpris de ce que dit saint Anselme, que toutes les cruautés exercées sur les corps des martyrs ne sont rien auprès de ce que souffre Marie. Il est mille fois plus doux de souffrir que de voir souffrir ainsi ce qu'on aime. Pas un coup n'est porté sur le corps de Jésus, auquel, selon la belle expression de saint Jérôme, un triste écho ne réponde, pour ainsi dire, dans le cœur de sa Mère.

Mais c'est au Calvaire surtout que l'Evangile s'attache à la représenter; c'est là que l'Eglise la contemple, et veut particulièrement nous la faire considérer aujourd'hui. Hélas! Messieurs, les filles de Jérusalem, selon la remarque de l'Evangile, consternées, désolées, pleuraient, se lamentaient, en y suivant Jésus-Christ : *Plangebant, lamentabantur.* (*Luc.*, XXIII.) Quelle était donc la situation de sa Mère?

A qui pourrions-nous la comparer? Je me rappelle ce que rapporte l'Ecriture de l'infortunée Respha. Ses deux fils, rejetons malheureux de la race proscrite de Saül, sont crucifiés le même jour sur la montagne de Gabaa, leur patrie, victimes innocentes, mais dévouées par le Seigneur même à l'expiation du crime de leur père. Leur mère désolée se couvre d'un cilice, et va s'asseoir sur une roche au pied de la croix de ses fils; elle y demeure attachée, pour ainsi parler, par les chaînes de son amour ; elle y demeure nuit et jour pour garder leurs corps, et les défendre des animaux voraces, jusqu'à ce que David, touché de sa douleur, leur fasse donner la sépulture. Figure véritablement naturelle, Messieurs, figure cependant encore trop faible.

L'Evangile ne nous dit autre chose de Marie, sinon qu'elle était au pied de la croix de Jésus : *Stabat juxta crucem* (*Joan.*, XIX) : courte parole, mais qu'elle est énergique! Elle voyait donc, cette tendre Mère, la plus tendre des mères, elle voyait le vrai Salomon, son Fils, le front ceint du diadème que lui avait donné la Synagogue. Quel diadème, mes frères! O nouveau Salomon, comment traitez-vous votre Mère? Vous la faites véritablement asseoir à votre côté, ainsi que Salomon faisait à Bethsabée sa mère; mais hélas! sur quel trône! *Stabat juxta crucem.*

Il suffit de ce mot. Non, reprend saint Bonaventure, il me semble que ce n'est point assez dire; ajoutons qu'elle était plutôt sur la croix même. Ne me trompé-je pas encore? Pardonnez-moi ces perplexités, Messieurs, pour vous peindre l'état de Marie. Hélas! il est inexplicable. Sur la croix même, je pense qu'elle eût encore moins souffert. C'est une consolation du moins de souffrir avec ce qu'on aime; et l'attente, l'espérance d'une mort prochaine eût adouci la vivacité de sa douleur. Le mot de l'Evangile dit donc encore davantage, il dit tout ce l'on peut dire pour peindre la situation la plus terrible qui fut jamais : *Stabat juxta crucem.*

Dans cette situation, ne vous représentez aucun signe, aucune démonstration de douleur. L'Evangile, selon la remarque de saint Ambroise, dit que Marie est au pied de la croix; mais il ne dit pas qu'elle y pleure. Gémissements, soupirs, sanglots, torrents de larmes, vous n'êtes des expressions que de douleur commune. Ici, c'est une espèce d'agonie qui épuise toutes les forces, absorbe tout le sentiment, et ôte jusqu'à la faculté de se plaindre; c'est une agonie continuelle, qui ne prolonge la vie que pour faire mourir mille fois à chaque instant : *Stabat juxta crucem.*

Elle y demeurera jusqu'à ce que le sacrifice s'achève; et le sacrifice, en effet, s'achèvera. Sur le point de porter à son fils le dernier coup, le coup mortel, Abraham est arrêté par une voix céleste. Que ce moment le dédommagea de tout ce qu'il lui en avait coûté jusqu'alors! Marie n'aura pas cette consolation, elle ne s'y attend pas. Elle sait qu'il n'est point de victime qui puisse remplacer son Fils et lui être substituée. Elle entendra ses dernières paroles, elle recevra sur elle les dernières gouttes de son sang, elle recueillera ses derniers soupirs; il faut que rien ne manque à sa douleur pour la rendre complète : *Stabat juxta crucem.*

Enfin, en descendant de la croix, c'est sur ses genoux, c'est entre ses bras que sera déposé le corps sanglant de son Fils. Voilà, ce me semble, Messieurs, le plus terrible et le plus douloureux des moments pour elle. La lance qui venait de percer le côté de Jésus après sa mort, dit saint Bernard, n'avait pu faire aucune impression de douleur sur son âme déjà séparée de son corps; c'est l'âme de Marie qui y était passée, en quelque sorte; c'est donc pour l'âme de Marie que fut toute la douleur. Mais ici, surtout, tenant ce corps inanimé entre ses bras, comptant toutes ses plaies, chacune de ces plaies fait réellement à son cœur une blessure toute fraîche et toute nouvelle. C'est donc ici, Vierge sainte, que la prophétie de Siméon s'accomplit plus spécialement et à la lettre. Chacune des plaies que Jésus avait successivement reçues, n'avait fait de même sur Marie que des impressions passagères et successives, dit encore saint Bonaventure; mais ici toutes

ces plaies se réunissent, pour ainsi dire, en un seul instant, pour ne faire qu'un seul glaive de douleur, qui pénètre et déchire son âme : *Tuam ipsius animam pertransibit gladius.* (*Luc.*, II.)

Eh bien! Messieurs, à ces traits d'amour et de douleur, ne reconnaît-on pas bien sensiblement au pied de la croix la mère de Jésus crucifié? Mais nous, mes frères à quels traits, à quelles marques nous reconnaîtra-t-on maintenant pour ses disciples? *Ut revelentur ex multis cordibus cogitationes.* (*Ibid.*)

Autrefois, au rapport de saint Jean Chrysostome, pour honorer ces grands jours où nous allons entrer, les princes chrétiens avaient ordonné que l'on suspendît, pendant toute cette semaine, le cours de toutes les affaires civiles, qu'on interrompît les jugements et tous les actes de justice. C'est, dit ce saint docteur, pour nous marquer que rien ne doit à présent nous occuper que les grands mystères dont nous célébrons la mémoire; que ces jours sont pour tous les chrétiens des jours d'un deuil général, pendant lesquels on doit tout oublier, tout négliger, pour se livrer entièrement à la douleur. A quelque chose près, Messieurs, le même usage est encore parmi nous; mais parmi nous, qu'est-ce autre chose qu'un vain usage de pure cérémonie, et dont même on n'observe plus que des dehors de bienséance? Marie au pied de la croix nous apprend ce que nous devons faire. L'amour de son Fils occupe tout son cœur, et le plonge dans le plus profond abîme de tristesse; le même amour doit pareillement nous occuper, mes frères, et pénétrer nos cœurs d'une tristesse, mais d'une tristesse chrétienne, qui comme dit saint Paul, opère en nous la pénitence.

Hélas! si nous aimions notre aimable Sauveur, serait-il besoin d'insister davantage? Quoi! mes frères, nous n'aimons pas Jésus-Christ! Que faut-il donc pour attendrir nos cœurs? Vous disiez anathème, grand Apôtre, à celui qui n'aime pas Jésus-Christ notre Seigneur. En effet, ce n'est pas par raisonnements, ce n'est pas par sentiments qu'il faut parler à de tels cœurs, c'est à coups de foudre : *Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema.* (I *Cor.*, XII.) Oui, qu'il soit anathème! C'est en ces saints jours surtout qu'il faut le dire. Quoi! nous n'aimons pas un Dieu qui souffre, qui meurt pour nous. Si l'excès de ses maux ne nous touche pas, du moins que la cause pour laquelle il les endure nous attendrisse. Nous avons en un sens, j'ose le dire, autant, peut-être encore plus de sujets de l'aimer que Marie elle-même. Il l'avait choisie pour mère, il nous adopte pour frères; et de plus, (saisissez, je vous prie cette pensée, elle est exacte,) ce n'est que pour nous qu'il est Fils de Marie; ce n'est que pour nous faire enfants de Dieu qu'il est devenu Fils de l'homme. C'est pour nous qu'il l'expose, qu'il l'oblige et la condamne, cette divine Mère, à ce tourment rigoureux que nous lui avons vu souffrir. Car prenez garde encore à cette pensée; c'est, ce me semble, pour nous, plus spécialement encore que pour Marie, qu'il souffre. Je dis plus spécialement; je n'ai garde, en effet, de prétendre que Marie n'eût pas besoin de la rédemption de son Fils. Toute pure qu'elle fut toujours, tout exemptée qu'elle avait été de la tache même originelle, nous reconnaissons que la grâce qui l'en avait préservée était vraiment le fruit de la mort de son Fils. Mais nous, mes frères, en combien d'autres manières encore nous a-t-il rachetés? Que de fautes personnelles, indépendamment de celle que nous avons héritée de notre premier père, son sang a-t-il lavées et expiées en nous! Et nous ne l'aimons pas, ce Dieu, je ne dis pas seulement par lequel nous existons et nous vivons; mais je dis, par lequel, malgré toutes nos ingratitudes, toutes nos perfidies, nous avons encore droit de nommer Dieu notre Père et d'aspirer à son royaume!

Il vous semble étrange, Messieurs, que je presse ainsi cette réflexion. Vos cœurs révoltés et piqués du doute que je semble faire à présent de votre amour, se récrient avec saint Paul : *Anathème, ah! sans doute anathème à celui qui n'aime pas le Seigneur Jésus!* (I *Cor.*, XVI.)

Mais, mes frères, si vous l'aimiez, ne compatiriez-vous pas à ses souffrances? Si vous l'aimiez, si vous compatissiez à ses souffrances, quel deuil, quelle tristesse le retour de ces saints jours ne ramènerait-il pas parmi nous! Etrange prodige, mes frères! Prodige d'insensibilité dans les créatures raisonnables, plus grand que le prodige de sensibilité qui s'opéra dans toutes les créatures inanimées à la mort de Jésus-Christ, dit saint Jérôme. Hélas! le juste meurt, s'écriait le prophète Jérémie; et personne ne semble y faire attention. Cependant, reprend saint Jérôme, à sa mort, toute la nature insensible s'attendrit; le soleil s'obscurcit, la terre s'émeut et tremble, les rochers se fendent; l'homme seul, pour qui le juste meurt, l'homme seul reste insensible.

Lorsque les rois d'Orient, amis de Job, vinrent le visiter dans ses malheurs, frappés, dit l'Ecriture, de l'état affreux où ils le virent, consternés, ou plutôt effrayés, ils déchirèrent leurs vêtements et s'assirent à terre auprès de lui pendant sept jours entiers, sans pouvoir proférer même une seule parole, sans faire autre chose que s'étonner sur l'excès de ses maux. Mes frères, ce sont ces sept jours que je viens de la part de l'Eglise vous demander aujourd'hui; je vous les demande au nom de Jésus et de Marie; est-ce donc trop? Oui, sans doute, c'est trop pour la plupart des chrétiens; et bien loin d'oser me flatter de les obtenir, je suis presque certain de ne les pas obtenir. Voici cependant un spectacle bien plus étonnant que celui d'un prince réduit sur un fumier. Voici le spectacle d'un Dieu sur une croix, expirant pour sa créature. Ah! si ce n'est l'amour, qu'au moins l'étonnement vous saisisse; et si vous n'avez pas le courage, dit saint Jé-

rôme, de rendre d'autre hommage à ce Sauveur mourant, du moins lui refuserez-vous celui de la compassion?

De la compassion! que dis-je? ah! mes frères, il n'en veut point, à moins que ce ne soit sur vous-mêmes. Si vous ne pouvez pleurer, dit saint Bernard, d'amour pour Jésus-Christ, comme Marie, pleurez du moins, comme Pierre, pleurez de repentir et de regret pour vos péchés.

Concevrez-vous donc enfin, continue ce saint docteur, ce que c'est que le péché? Concevrez-vous quelle plaie il fait à votre âme; puisqu'il faut qu'un Dieu, pour la guérir, soit ainsi blessé, meure ainsi lui-même? Concevrez-vous quel outrage il fait à Dieu, puisqu'il faut qu'un Dieu l'expie de la sorte? Hélas! mes chers frères, ce qui ne peut arracher de vos yeux une seule larme, lui coûte tout son sang; ce qui fait tous les jours dans vos cercles et dans vos assemblées le sujet de vos ris immodérés, de vos joies dissolues, c'est ce qui cause sa mort. O pécheurs, quelque endurcis que vous puissiez être, écoutez donc du moins ces tendres paroles qu'il vous adresse : Ne couvrez point mon sang, vous dit-il, et que mes cris ne soient point étouffés dans votre sein! Ce sang ne cesse, en effet, de crier pour vous miséricorde. Quelle fureur de vous obstiner toutours à l'empêcher de l'obtenir!

Dans ces sentiments, enfin, concluait saint Bernard, soit d'amour pour votre Dieu, soit de honte et de repentir de vos péchés, venez donc, mes frères, à l'exemple des amis de Job, pendant ces sept jours que l'Eglise vous prescrit, venez vous prosterner au pied de la croix. Dégagés, pendant ce peu de jours, de tout autre soin, oubliant toute affaire, dépouillés de tout étalage de luxe, la tête couverte de cendres, venez pleurer en silence, ah! bien moins la passion de Jésus-Christ que la cause même de sa passion.

Mais, hélas! mes frères, que verrons-nous, que voyons-nous, en effet, tous les ans, pendant cette sainte semaine dans le christianisme? Combien peu de disciples fidèles, qui, comme Jean et Madeleine, suivent Marie au pied de la croix! Permettez-moi de le dire : la situation où se trouvait Jérusalem, pendant la passion de Jésus-Christ, n'est une figure que trop exacte de la situation où se trouvent encore toutes nos grandes villes.

Que de Judas possédés du démon d'avarice y vendent encore Jésus-Christ à prix d'argent! Ce sont tous ces hommes uniquement occupés du soin de se bâtir une brillante fortune, qui, bien loin d'interrompre du moins pour ce peu de jours leurs affaires tumultueuses, continuent toujours comme auparavant leur frauduleux négoce, et se font peut-être un mérite de venir avec ostentation consacrer dans nos temples à la religion ou à la charité quelque partie du fruit odieux de leurs usures, de leur mauvaise foi et de leur injustice. C'est ce que saint Jean Chrysostome appelait venir immoler un enfant sous les propres yeux de son père.

Que de disciples lâches et timides, qui fuient et qui abandonnent Jésus-Christ! Ce sont tous ces chrétiens prétendus, qui semblent craindre le spectacle public de religion qui est en usage pendant cette semaine; et qui, pour se mettre à l'abri des remords qui pourraient même malgré eux s'élever dans leur conscience, fuient la ville et vont cacher leur irréligion dans les campagnes.

Que d'Hérodes insultent, baffouent, pour ainsi dire, et traitent d'insensé Jésus-Christ! Ce sont tous ces grands, ces riches, esprits forts prétendus, qui, sans savoir autre chose que les usages et le jargon du beau monde, sans s'être jamais appliqués à rien qu'aux ingénieuses découvertes de la volupté, s'érigent en censeurs dédaigneux de tous nos mystères, et voient avec pitié la dévotion du peuple crédule, qu'ils traitent de simplicité et de folie.

Que de Pilates condamnent Jésus-Christ, le livrent au supplice, même en reconnaissant son innocence! Ce sont ces malheureux esclaves du respect humain, qui, persuadés intérieurement de l'excellence et de la vérité de notre sainte foi, n'osent en faire une profession publique, et que la crainte des jugements du monde force à vivre en impies, pour éviter le ridicule d'être dévots.

Mais enfin surtout, que verra-t-on, que voit-on, qu'un peuple curieux, qui partout cherche, trouve partout matière d'amusement; qui, sans impiété et sans dévotion, avec aussi peu d'attachement que de haine, suit indifféremment Jésus-Christ au Calvaire, comme il l'eût suivi sur le Thabor? Il faut à ceux-là des spectacles; ceux du monde sont interrompus; ils profitent de ceux de la religion. Ils viendront dans nos églises, entraînés par la foule, comme ils allaient deux jours auparavant sur les théâtres; et retourneront sur les théâtres, sitôt que les spectacles de religion seront finis. Un orateur sacré les attire, comme un acteur en réputation les attirerait. Le torrent de l'usage et de la coutume les conduit au pied d'un crucifix, comme cent fois il les emporta dans les assemblées et dans les cercles; et peut-être même les rendra-t-il prodigues pour la charité, comme ils le furent et le seront le lendemain même encore pour la vanité et pour le luxe.

Hélas! Messieurs, il n'est que trop vrai que ces différents portraits peignent au naturel la plus grande partie des chrétiens. Mon Dieu! aurais-je le malheur de parler ici à quelques-uns de ce caractère? J'ose mieux augurer de vous, mes frères. Oui, je me flatte que, pénétrés, touchés des vérités que vous venez d'entendre, et bien plus encore de celles que je supplie le Seigneur de vous inspirer par sa grâce, vous entrerez parfaitement dans les vues et dans l'esprit de l'Eglise pendant ces saints jours.

Oui, je vous conjure, mes chers frères, et encore une fois, j'ose me le promettre, je vous conjure, dis-je par tous les grands objets de la religion qui vont pendant cette semaine se retracer à vous, de leur sacrifier

pour ce peu de temps, et vos plaisirs même innocents, et du moins une partie de vos affaires ordinaires. Un Dieu qui meurt pour vous ne mérite-t-il pas bien ce petit sacrifice? Dans le recueillement de la retraite et du silence, tenez-vous, tout ce temps, avec Marie au pied de la croix de Jésus, pour vous exercer à l'aimer et à souffrir avec lui. C'est, en effet, la première leçon que Marie nous donne par son exemple, pour nous instruire à honorer la passion de Jésus-Christ. Son amour pour son Fils, qui lui cause le plus affreux martyre, nous apprend l'état de tristesse et de deuil dans lequel nous devons passer ces saints jours : vous venez de le voir. Son amour pour les hommes, qui l'anime et la soutient dans son martyre, nous enseigne les exercices de charité et de miséricorde dont nous devons nous occuper pendant ces saints jours : c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Marie, dès le moment qu'elle était devenue Mère de Dieu, était entrée parfaitement dans l'économie du mystère qui s'était accompli en elle. Elle savait, comme dit saint Augustin, qu'elle n'avait été élevée à cette haute et éminente dignité, qu'à cause des pécheurs mêmes; que si l'homme devait lui être redevable de sa rédemption, elle était elle-même redevable à l'homme de sa maternité divine. S'il n'y eût point eu de péché, il n'y eût point eu de rédemption; elle n'eût donc point mis au monde de rédempteur, s'il n'y eût point eu de pécheurs à racheter. Aussi dès lors ne regarda-t-elle son Fils que comme la victime du monde, et ne se regarda elle-même que comme la mère des pécheurs; elle en prit tous les sentiments. C'est la miséricorde même, s'il est permis de parler ainsi avec saint Bernard, qu'elle avait mis au monde; en conséquence, elle comprit que le sentiment dominant et toujours triomphant dans son cœur devait être la miséricorde; que son office propre, son véritable emploi était celui de médiatrice des pécheurs dont son Fils était la victime, et que, par une suite en quelque sorte nécessaire, elle devait être la coopératrice de la passion de son Fils, comme elle l'avait été de sa naissance, et avoir, pour ainsi dire, la même part et à l'une et à l'autre.

Au pied de la croix de Jésus, que fera-t-elle donc, mes frères ? Il me semble l'y voir combattue de deux sentiments d'amour : l'un pour son Fils qu'elle voit souffrir, l'autre pour les hommes pour lesquels il souffre Lequel de ces deux amours l'emportera ? Ah ! Messieurs, l'oserai-je dire ? Son amour pour nous triomphe, et étouffant tout sentiment naturel, non-seulement la fait consentir à la mort de son Fils, mais le lui fait offrir et immoler en quelque sorte, en s'immolant elle-même en même temps pour nous. Tâchons, Messieurs, de développer en peu de mots ces trois pensées pour en faire comme les principes des résolutions que je voudrais vous inspirer.

Je ne suis donc plus surpris de cet héroïque courage qui l'amène jusqu'au pied de la croix de son Fils. Dans Agar, l'esclave de Sara, je reconnais les sentiments naturels d'une mère : Ismaël, son fils, étant sur le point d'expirer sans qu'elle pût lui donner aucun secours, elle le couche sous un arbre et se retire : Non, s'écrie-t-elle, non, je ne puis me résoudre à voir mourir mon fils : *Non videbo morientem puerum* (*Gen.*, XXI) : c'est la nature qui parle ; dans Marie, elle est muette ; il faut qu'elle voie mourir son Fils, et qu'elle le voie au pied de sa croix même : *Stabat juxta crucem.* (*Joan.*, XIX.) Oui, au pied de la croix. Messieurs, prenez garde, c'est la remarque de saint Ambroise : les autres femmes de Jérusalem le regardaient de loin, dit l'Evangile : *Aspicientes a longe.* (*Ibid.*) Mais la place de Marie sur le Calvaire est sous la croix même : *juxta crucem.* Elle y est debout, continue saint Ambroise : *stabat* ; ô quelle fermeté, quelle constance ! C'est comme un rocher battu de toutes parts par les vents et les flots, et toujours immobile : *stabat.* Pas même une seule larme, pas un gémisssement, pas un seul mot de plainte ne trahissent sa douleur.

Je trouve, Messieurs, dans l'illustre mère des Machabées une femme vraiment héroïque, comme dit l'Ecriture, une femme digne d'être proposée pour exemple à tout l'univers dans tous les siècles ; qui, pendant que l'on tourmente et qu'on égorge ses sept enfants, assiste elle-même à leurs supplices, sans donner le moindre signe de faiblesse, sans se montrer mère que par les exhortations vives et touchantes qu'elle leur fait pour soutenir leur courage. Messieurs, ce n'était que la figure de Marie. La voici vraiment, cette mère admirable : ce n'est plus à la mère des Machabées, c'est à Marie que convient cet éloge : *Supra modum mater mirabilis* (II *Mach.*, VII), cette mère qui ne doit jamais être oubliée, que tout vrai chrétien doit honorer à jamais : *bonorum memoria digna* (*Ibid.*) ; cette mère supérieure à tous les sentiments de la nature, pleine de sagesse autant que de grandeur d'âme : *Repleta sapientia* (*Ibid.*), aussi forte et plus forte qu'Abraham même, quoique mille fois plus tendre : *Et femineæ cogitationi masculinum animum inserens* (*Ibid.*); qui voit le plus cher ainsi que le plus aimable des fils dans le tourment le plus ignominieux et le plus cruel : *conspiciens* (*Ibid.*) ; et non-seulement le voit sans gémir, sans pleurer, sans se plaindre ; mais, l'oserai-je dire ? oui, rien de plus exactement vrai, elle le voit avec action de grâces, elle le voit avec une espèce de satisfaction qu'elle ressent de la rédemption qu'il procure au monde : *Bono animo ferebat propter spem.* (*Ibid.*) Ah ! Messieurs, je n'ai point dit assez encore.

J'admire Abraham, que je vois le glaive levé sur la tête de son fils, prêt à porter le coup. Marie n'est ni moins généreuse, ni moins fidèle, dit saint Anselme. Sentez-vous, Messieurs, jusqu'où s'étend le sens de cette pensée ? Oui, ajoute saint Antonin, elle

était tellement avide de notre salut, mes frères, que, pour nous le procurer, elle était dans la disposition, elle était prête, au premier signe de la volonté du Seigneur... N'achevons pas... Ah ! pardonnez-moi cette idée, qui peut-être vous révolte, mais concluez-en du moins quel était, quel est par conséquent encore son amour pour nous.

Qu'il me soit donc permis d'employer ici, avec quelque proportion, le raisonnement de saint Paul. Combien, disait-il, nous a aimés un Dieu qui n'a pas épargné pour nous son propre Fils : *Etiam proprio Filio non pepercit.* (*Rom.*, VIII.) Combien pareillement nous a aimés une mère, de toutes les mères la plus tendre, qui, par amour pour nous, non-seulement consent au sacrifice de son Fils, mais qui est prête elle-même à l'immoler : *Pro nobis tradidit illum.* (*Ibid.*)

O Vierge sainte, ô la plus généreuse des mères ! c'est bien à vous sans doute que nous devons faire aujourd'hui cet hommage de reconnaissance que le peuple de Béthulie faisait à sa libératrice : Soyez bénie, ô vraie fille du Très-Haut, soyez bénie par-dessus toutes les femmes : *Benedicta tu præ omnibus mulieribus super terram.* (*Judith*, XIII.) C'est vraiment aujourd'hui que votre nom est devenu célèbre sur la terre, et que vous avez acquis le droit le mieux fondé sur l'estime et l'amour, sur l'admiration et les éloges de tous ceux qui, de siècle en siècle, connaîtront la force, la puissance et la miséricorde du Seigneur. Vous ne vous êtes point épargnée vous-même. Ah ! bien plus, vous n'avez point épargné ce qui vous était mille fois plus cher et plus précieux que votre propre vie : *Non pepercisti animæ tuæ.* (*Ibid.*) Touchée de nos malheurs, pour y remédier, vous avez offert votre propre Fils, et avec lui, en même temps, vous vous êtes offerte vous-même en sacrifice d'expiation pour nous.

Messieurs, que cette pensée ne vous étonne pas, elle est d'un saint évêque de Chartres, et adoptée par saint Bernard. Voyant Jésus en croix immoler pour nous son corps, en même temps elle immolait pour nous son âme. Qu'elle eût voulu, continue le saint évêque, verser elle-même son sang, et attachée à la croix avec son Fils, y célébrer le sanglant sacrifice de la rédemption du monde ! mais elle sait que c'est là le privilége réservé au seul grand Pontife. Elle se contente donc, reprend saint Bernard, de se tenir au pied de la croix, et d'y offrir au Père éternel le sacrifice de sa résignation et de sa douleur. Ainsi, comme Eve nous avait tous perdus dans notre premier père, en cueillant le fruit défendu sur l'arbre de science ; Marie de même, en cueillant sur l'arbre de la croix les fruits amers de douleur, nous rachète tous par son Fils ; afin, continue saint Bernard, et c'est, dit ce Père, la doctrine de l'Eglise même, afin que, comme une femme avait coopéré au péché, une femme de même coopérât à la rédemption.

Dans ces sentiments, Messieurs, sa vraie consolation, en un sens bien plus réel que Job ne le disait de lui-même, sa consolation unique est de n'être point épargnée, de souffrir tout ce que peut souffrir la plus affligée des créatures : *Et hæc mihi sit consolatio, ut affligens me dolore non parcat* (*Job*, VI), et d'entrer fidèlement dans toutes les vues, de seconder en tout les intentions, et de coopérer à la conduite même du Saint des saints, son Fils : *Nec contradicam sermonibus Sancti.* (*Ibid.*)

Dans ces sentiments, elle le voit, ce Fils bien-aimé, prêt à rendre le dernier soupir, abaisser du haut de la croix sur elle un dernier regard ; et comme pour approuver le sacrifice qu'elle faisait déjà et de lui et d'elle-même, lui dire d'une voix mourante que ce sont vraiment les hommes qui sont ses enfants : *Mulier, ecce filius tuus.* (*Joan*, XIX.) Ce n'est point sans raison, remarque un saint docteur, que l'Evangile ne nomme point ici Jean lui-même, mais désigne seulement un disciple : *discipulo.* Non, non, mes frères, ce n'est pas, en effet, personnellement à Jean que Jésus-Christ mourant assigne Marie pour mère, c'est à nous tous. Ce mot : disciple, signifie tous les fidèles : *Dixit discipulo : Ecce mater tua.* (*Ibid.*)

Mes frères, recueillons-les avec respect et avec action de grâces, ces précieuses paroles, comme Marie les recueillit avec soumission et avec amour. Elles réveillèrent en elle tous les sentiments de sa tendresse pour nous, et les réveillèrent de telle sorte, qu'un saint docteur assure que ce fut alors plus spécialement encore qu'elle nous enfanta tous, pour ainsi dire, au pied de la croix de son Fils. Hélas ! mes chers frères, nous sommes donc véritablement les enfants de sa douleur, ainsi que Benjamin l'était de Rachel ; mais nous n'en sommes par là même que plus chers à son cœur, et j'ose l'ajouter, plus chers au cœur même de notre Dieu, notre véritable Père.

Aussitôt, c'est encore la remarque des saints docteurs, elle ne cherche plus qu'à nous en donner de nouvelles marques. Comme si tout ce qu'elle avait fait jusqu'alors n'eût pas suffi, elle entre plus particulièrement encore dans les sentiments de Jésus mourant ; et participant à sa charité autant qu'à ses souffrances, elle fait avec lui cette généreuse prière pour ses ennemis et ses bourreaux. Elle obtient par son intercession, dit un autre Père, la conversion d'un des voleurs crucifiés à côté de lui et fait descendre sur le centurion romain et ses soldats la grâce de repentir et de foi. Elle ne pense plus à mourir avec son Fils, comme elle l'a tant de fois désiré pendant le cours de sa passion, ajoute saint Anselme. Elle lui dit bien, ainsi que l'épouse des *Cantiques*, selon la remarque de ce saint docteur, de l'entraîner, mais non pas avec lui, seulement après lui : *Trahe me post te.* (*Cant.*, I.) Elle sent que l'Eglise naissante a besoin d'elle ; et déjà d'avance elle se soumet, elle se dévoue à toutes les persécutions qu'elle doit essuyer avec les apôtres pour la fonder.

O, mes chers frères ! oublierez-vous donc ja-

mais les gémissements et les douleurs d'une mère si tendre ? *Gemitus Matris vestræ ne obliviscamini* (*Eccli.*, VII), disait l'Ecclésiastique; et à qui ces paroles méritent-elles mieux d'être appliquées qu'à Marie? Tobie, se croyant sur le point de mourir, donnait à son fils cette instruction dernière; mes frères, il me semble que c'est Jésus mourant qui nous la donne : Mon fils, honorez votre mère tous les jours de votre vie; car vous devez vous souvenir de tout ce qu'elle a souffert pour vous. Mais que fais-je? Est-ce donc là la conclusion que je prétendais tirer ? Non, Messieurs, mais c'en est le principe. Ah! que ne puis-je me flatter d'avoir pénétré vos cœurs d'une vraie reconnaissance pour notre Mère! et si je ne l'ai point fait, que faut-il donc pour exciter la reconnaissance dans vos cœurs? Mais quel est l'objet que Marie elle-même vous en offre? Quels sont les témoignages qu'elle en exige de vous pendant ces saints jours?

Ce n'est pas, en effet, vous l'avez vu dans la première partie, ce n'est pas une tristesse oisive, un deuil d'inaction, pour ainsi dire, dont ses souffrances nous donnent l'exemple; c'est une tristesse, une douleur de pénitence. Ce n'est pas, de même, une reconnaissance froide et stérile, qui se borne à de purs sentiments, qu'elle exige à présent de nous; c'est une reconnaissance active, une reconnaissance de charité et de miséricorde. Marie sacrifie pour nous son Fils, elle se sacrifie elle-même; pour elle, à notre tour, que sacrifierons-nous?

Autrefois, comme le rapporte saint Jean Chrysostome au même endroit que j'ai déjà cité dans la première partie, pour honorer les grands mystères dont nous allons célébrer la mémoire, c'était la coutume d'ouvrir les prisons et d'élargir ceux que des crimes pardonnables y retenaient. Ainsi tâchait-on, dit le saint docteur, d'imiter de quelque manière, et autant qu'il était possible de le faire, la grande charité d'un Dieu qui a daigné nous affranchir par sa mort de la plus triste des servitudes. Mes frères, concluait saint Jean Chrysostome, efforçons-nous donc, de notre côté, d'imiter aussi la miséricorde de notre Dieu.

En effet, ces grands jours passèrent toujours dans l'Eglise pour des jours de miséricorde, et sans doute on les regarde comme tels encore aujourd'hui. De là vient que dans le cours de cette semaine se multiplient de toutes parts les assemblées de charité; partout on vous invite à ces sociétés pieuses dont la fin est de soulager les misérables. Ah! c'est sans doute, mes frères, qu'on vous croit dans ces jours plus miséricordieux et plus charitables; et qu'on croit ces jours réellement plus propres à réveiller et à enflammer la charité. Saint Paul, selon la remarque de saint Bernard, mettait l'insensibilité des Gentils au nombre de leurs plus grands crimes. Ah! conclut ce saint docteur, loin de nous, mes frères, loin de tous les serviteurs de Marie, ce crime si éloigné des entrailles de Marie elle-même!

Je crois à la vérité, Messieurs, qu'il est presque superflu d'insister auprès de vous sur cette matière. Ce que saint Paul disait aux Corinthiens, j'aime à vous l'appliquer : que la plus tendre affection vous porte sans cesse en faveur des misérables; et que votre générosité sur ce point soit vraiment la gloire de l'Evangile. Saint Paul ne laissait pas cependant d'exciter encore la noble émulation des Corinthiens, et croyait être en droit d'animer de plus en plus leur zèle, tout persuadé, tout édifié même, tout consolé qu'il était de leurs dispositions.

N'est-il pas, en effet, certaines circonstances, surtout certains jours, où il convient de se surpasser soi-même? Et, Messieurs, à quels jours, à quelles circonstances conviennent mieux ces saints excès, qu'aux jours et aux circonstances où nous allons nous trouver? Si vous êtes pénétrés des grands objets que je viens de vous remettre sous les yeux, votre unique consolation pendant cette semaine, l'unique soulagement à la tristesse dont vous serez saisis et pénétrés, sera dans les exercices de charité : consolation vraiment juste, et même la seule juste que vous puissiez vous procurer, en pleurant vos péchés aux pieds de la croix, comme je vous y exhortais dans la première partie, de les racheter en même temps par vos aumônes. Or, pour répondre à ces grands objets, serait-ce assez de vos aumônes ordinaires? C'est vous-mêmes, Messieurs, que j'en prends pour juges. D'une part, pour marquer votre reconnaissance du sang qu'un Dieu verse pour vous et du sacrifice que vous fait Marie; de l'autre, pour vous appliquer la satisfaction de Jésus-Christ par proportion à la multitude et à l'énormité de vos péchés, serait-ce assez? Je vais plus loin : pour soulager réellement et Jésus et Marie dans l'excès des maux qu'ils endurent, enfin serait-ce assez?

Car remarquez ce que disait saint Léon pape : la passion de Jésus-Christ continue, ou se renouvelle habituellement jusqu'à la consommation des siècles. Comme il est persécuté dans ses saints, il souffre encore dans ses membres; et comme il est honoré dans les uns, il est consolé, soulagé dans les autres. Or, mes frères, s'il ne tenait qu'à vous actuellement de soulager Jésus, de consoler Marie dans leurs mutuelles douleurs, que feriez-vous, et croiriez-vous devoir épargner quelque chose? Il ne tient, en effet, qu'à vous de faire l'un et l'autre. Votre charité, disait saint Paul, n'est pas seulement avantageuse à ceux que vous soulagez, elle ne l'est pas seulement à vous-mêmes, elle l'est en quelque sorte à Dieu. Oui, à Dieu, elle l'honore, dit l'Apôtre, par les louanges et les actions de grâces qu'elle lui procure.

La plus grande douleur de Jésus et de Marie dans tout le cours de la passion, c'était vraiment, dit saint Bonaventure, la vue, la connaissance claire et distincte qu'ils avaient l'un et l'autre de ceux qui n'en profiteront pas. Eh bien, c'est cette douleur,

cette partie la plus amère du calice du Fils et de la Mère que je vous invite à adoucir. Vous le pouvez, voyons jusqu'à quel point vous le voudrez faire. Plus vous soulagerez de misérables, plus en effet, vous l'adoucirez ; et par rapport à vous, par l'application que vous vous ferez de leurs souffrances ; et par rapport à ceux que vous soulagerez, par les sentiments de patience et de douceur que leur inspirera votre charité ; et par rapport au reste des fidèles, par le bon exemple que vous leur donnerez.

Achevez donc, mes frères, concluait encore saint Paul, achevez dès aujourd'hui, et pendant tout le cours de cette semaine, ce que vous avez commencé, ce que vous faites habituellement avec tant de gloire ; afin, continue l'Apôtre, que, comme vous avez une si prompte volonté d'assister vos frères, vous les assistiez aussi effectivement de tout votre pouvoir. Je dis, selon votre pouvoir, non pas avec avarice et avec réserve. Si Jésus et Marie ont réservé quelque chose dans le sacrifice qu'il vous ont fait, nous permettons à votre cupidité d'user de réserve ; mais j'ajoute surtout, de vous-mêmes et de plein gré, sans attendre qu'on vous demande et qu'on vous presse, car, comme dit saint Augustin, ce sont ceux qui préviennent les demandes qu'on pourrait leur faire, sur qui le Seigneur aime à répandre ses faveurs.

Hélas ! la plupart de ces malheureux qui souffrent ne peuvent se présenter à vous ; ils ne peuvent vous faire entendre les tristes expressions de leur douleur ; ils n'ont que ma voix pour solliciter votre piété ; ou plutôt ils ont celle de leur Dieu souffrant, ils ont celle de Marie leur protectrice et leur mère, aussi bien que la vôtre. Rendez-vous donc attentifs dès aujourd'hui à cette double voix.

Gratiam fidejussoris ne obliviscaris ; dedit enim pro te animam suam. (*Eccli.* XXIX.) Non, n'oubliez pas, vous disent-ils comme de concert l'un et l'autre, n'oubliez pas la grâce que vous ont faite ceux qui ont répondu pour vous. Pour vous assister, pour vous sauver, ils ont exposé, ils ont donné leur âme même. L'occasion de la reconnaître, cette grâce, est présente aujourd'hui. Permettez-moi d'ajouter encore ceci en finissant : pouvez-vous trop tôt commencer à marquer à l'un et à l'autre votre reconnaissance ; et pourriez-vous sans ingratitude vous dispenser de ce devoir dès aujourd'hui ?

L'Eglise consacre ce jour à honorer les souffrances, et pour me servir de l'expression de l'Eglise même, la compassion de Marie. Sans doute, vous entrerez dans son intention : et je vous crois bien déterminés à rendre aujourd'hui un culte plus spécial à cette Mère de douleur, au pied de la croix de son Fils. Ah ! mes frères, le culte qu'elle vous demande, c'est d'honorer les pauvres, en les soulageant de tout votre pouvoir. Oui, pour toute reconnaissance de ce que son Fils a souffert, de ce qu'elle a souffert elle-même, elle ne sollicite que votre charité, votre miséricorde. Messieurs, c'est une mère affligée, désolée, qui vous demande, qui vous presse, qui vous supplie même, en quelque sorte, pour ses enfants qui souffrent ; et ces enfants ce sont vos frères !

Finissons donc, je croirais vous faire injure d'insister davantage. Oui, je suis persuadé que votre charité réveillée, ranimée par d'aussi grands objets que ceux que nous vous avons présentés, et que nous vous présenterons encore dans la suite, fera un effort généreux pour se distinguer dès aujourd'hui et pendant toute la suite de ces saints jours. Déjà même je crois pouvoir, comme faisait saint Paul à l'égard des Corinthiens, en remercier le Seigneur : *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus* (II. *Cor.*, IX), et d'avance aussi vous féliciter vous-mêmes des abondantes bénédictions que votre charité, soutenue, appuyée de toute l'intercession de Marie, attirera sur vous par une application sans réserve des mérites de Jésus-Christ souffrant, mourant, crucifié pour nous : *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus.* Ainsi soit-il.

SERMON XXIX,

Prêché le dimanche des Rameaux, dans l'église de Sainte-Geneviève, à la procession solennelle du chapitre de Notre-Dame de Paris.

DE QUELLE RESSOURCE UN SAINT PEUT ÊTRE DANS UN EMPIRE.

Pontifex venit cum universis presbyteris suis, ut videret Judith. (*Judith*, XV.)

Le pontife vint à la tête de tous ses prêtres pour voir Judith

Monseigneur,

Ce trait mémorable de l'histoire sainte n'exprime-t-il pas sensiblement l'édifiant spectacle que nous avons sous les yeux ? Joachim qui vient, à la tête de tous les enfants d'Aaron, rendre l'hommage de la reconnaissance publique à la libératrice de la patrie : n'est-ce pas, Messieurs, le religieux pontife que nous voyons amener ici aux pieds de Geneviève la plus belle et la plus noble partie du clergé de la nation ? Le zèle ardent et intrépide, la charité tendre et généreuse, la sage prévoyance, l'infatigable activité, dont l'Esprit-Saint lui-même loue le pontife d'Israël, dans un des plus éminents dangers qu'eût couru jamais le peuple de Dieu, ne sont-ce pas les vertus que nous admirons depuis si longtemps dans notre illustre pasteur ? Sans doute, vous reconnaissez pareillement son clergé au vif empressement que fait remarquer l'Ecriture dans toute la famille d'Aaron et la tribu de Lévi à marcher sur les traces, à suivre les exemples, à seconder le zèle de son digne chef, pour le rétablissement, le maintien et l'embellissement du culte saint. L'hommage que reçut la glorieuse veuve de Béthulie, je ne puis donc le regarder que comme une espèce de figure de celui que je vois rendre à la sainte vierge de Paris. Mais l'un et l'autre égale-

ment nous rappellent à une vérité intéressante, dont vous me permettrez, Messieurs, de faire le sujet de ce discours : De quelle ressource un saint est toujours dans un empire. Quelques traits abrégés de l'histoire de Geneviève m'en fourniront une courte preuve dans la première partie. Mais avons-nous autant de sujet qu'il nous le paraîtra peut-être, de compter sur cette ressource? Nous l'examinerons en peu de mots dans la seconde partie.

Je vous l'avoue, Messieurs, aux pieds, pour ainsi dire, de Geneviève, où nous voici rassemblés, je n'ai pu me déterminer à vous occuper d'autre objet que d'elle-même. Quelque court que je sois forcé d'être, et que je me propose d'être en effet, j'ose me flatter cependant d'en dire assez pour faire quelque impression, si la grâce daigne seconder mes trop faibles efforts. Demandons-la par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'était-ce, Messieurs, que Geneviève? Qu'on lui donne telle extraction que l'on voudra, du moins ne dira-t-on pas certainement qu'elle doit la célébrité de son nom à l'illustration de ses ancêtres. Eh! que sont devenus les noms les plus fameux qui faisaient bruit alors dans le monde? Vanité de la grandeur mondaine! A peine pourrions-nous dire au juste sous quel souverain elle naquit. De ces premiers fondateurs de notre monarchie, des Clodions, des Mérovées, des Childérics, que reste-t-il même dans l'histoire? Leurs noms, et rien de plus. Tout le reste, tous leurs hauts faits, soit de guerre, soit de politique, l'étendue, la durée de leur domination, jusqu'à leur origine : tout est problème. Allez, maintenant, fameux héros, grands et superbes génies, entêtez-vous de la chimère de l'immortalité!

Le Sage avait raison de la promettre à la seule sagesse. Pour trouver la preuve de cet oracle dans la vie de notre sainte vierge, remontons d'abord jusqu'à sa première enfance. Eh! qui de nous, Messieurs, saurait s'il exista jadis une Gaudence et un Sévère, s'ils n'avaient eu Geneviève pour fille? Nanterre même assez probablement ne s'est conservé, ne subsiste encore que pour avoir eu l'avantage de lui donner naissance. Elle y vivait dans la simplicité la plus obscure; cet astre naissant échappait encore aux yeux vulgaires; des yeux plus éclairés le remarquèrent, et commencèrent à le faire observer.

Les deux plus grands prélats des Gaules étaient en marche; chargés des dépouilles de l'erreur qu'ils avaient poussée heureusement loin des frontières de leurs provinces, ils allaient au delà des mers, l'attaquer dans le lieu même de sa naissance. Mais les marches des héros ne sont pas de simples voyages; les apôtres en ce point ressemblent aux conquérants. Ceux-ci, vrais héros de la grâce de Jésus-Christ, dont ils vont soutenir les droits, toujours armés du glaive de la parole, n'arrivent nulle part sans essayer de lui faire quelque conquête. A Nanterre, comme partout ailleurs, l'église est leur premier hospice; ils s'y reposent en instruisant le peuple. Confondue dans la foule, Geneviève écoutait; ce n'était encore qu'une enfant de sept ans au plus; et c'est cette enfant qui fixe les regards, attire toute l'attention du saint évêque. Il la remarque, il l'appelle, il la montre à tout le peuple assemblé. Etait-ce, Messieurs, pour proposer en elle un modèle de toutes les vertus? Dans une enfant de sept ans, quel modèle, direz-vous? Plus il est rare, plus il est propre à instruire et à confondre. A la voix du saint évêque, ce jeune cœur commence à s'enflammer; il voue toutes ses affections à Jésus-Christ, et Germain la dispose, la consacre à cette alliance divine; déjà il lui en donne et le signe et le gage.

Distinction singulière, avantageuse, autant que glorieuse à cette jeune vierge! Tout le temps qu'il instruit et qu'il prie, Germain tient la main étendue sur la tête de Geneviève. Oh! quelle impression dut faire en elle l'imposition mystérieuse de ces mains saintes, dispensatrices continuelles des dons de l'Esprit-Saint, et qui nulle part ne s'étendaient que pour opérer des miracles!

De ce moment, la plus sainte union se forme entre ces deux beaux cœurs; la disproportion d'âge et de caractère n'y forme point d'obstacle. Le saint évêque semble ne plus perdre de vue la jeune vierge; dans le cours même de ses travaux apostoliques, il se souviendra d'elle, il s'en informera, il se recommandera à ses prières. La sait-il persécutée, il la consolera; vient-il à Paris, tout en arrivant, à peine fera-t-il attention à la foule qui court à sa rencontre, c'est à la pauvre cellule de Geneviève qu'il voudra d'abord qu'on le conduise; les intérêts de l'Eglise l'occupent-ils ailleurs jusqu'au delà des mers, il lui enverra, et c'est par les plus distingués personnages de son clergé, qu'il lui fera porter les gages de son souvenir et de son estime. Messieurs, serez-vous donc surpris, si dès lors, tout enfant qu'elle est encore, il ne la quitte qu'avec une espèce de regret, en la recommandant à tous ses citoyens, comme un dépôt le plus précieux à sa patrie, dont elle sera bientôt la Débora, l'Abigaïl, la Judith et l'Esther?

Sous ces illustres héroïnes du peuple de Dieu, on vit autrefois ce que peut pour sauver des maisons, des villes mêmes et des nations entières abandonnées, déjà proscrites, ce que peut, dis-je, la simple vertu, sans moyens, sans facultés, sans ressources, par la seule inspiration de Dieu. On le vit encore mieux dans Geneviève; et la preuve n'en sera que plus forte et plus sensible, en souscrivant d'abord à la tradition vulgaire. Oui, j'aime à la voir représentée, telle que les Rébecca et les Rachel, avec la même simplicité, mais bien éloignée de leur opulence, plus pauvre encore volontairement et par choix, qu'elle ne l'avait été d'abord par la condition de sa naissance, errante à la suite

d'un troupeau dans nos vallons et sur nos montagnes. Mais quel éclat de gloire me distrait aussitôt de ce charmant spectacle! Dans l'état de Rachel, c'est tout à coup une Débora que je trouve, juge et libératrice de son peuple.

Ce ne sont pas seulement des filles simples et faciles qui viennent se ranger sous sa conduite, et apprendre de ses leçons et de ses exemples l'art de plaire à l'époux sacré. Quelle multitude de vierges, en effet, s'empresse à venir de toutes parts sur ses traces, suivre l'Agneau dans les voies les plus épineuses de la pénitence! Ce n'est pas même Paris seul qui lui fournit des disciples et des compagnes; la Brie, la Picardie, la Champagne lui en envoient. Elle les forme à loisir sous ses yeux, et les renvoie ensuite répandre dans leur patrie la douce et sainte odeur de la plus belle des vertus. Entre elles, vous trouverez des jeunes personnes distinguées par tous les avantages les plus vantés dans le monde; vous en trouverez que l'Eglise a placées depuis sur ses autels, à côté même de leur sainte maîtresse, et que leur patrie révère, comme nous révérons aujourd'hui celle-ci. Pour tout dire en un mot, vous y trouverez une Céline. Mais un spectacle encore plus brillant nous appelle.

Ce ne sont pas seulement des particuliers de tout état, de tout sexe et de tout âge, qui se rassemblent autour d'elle, comme autour de Débora sous son palmier, pour terminer leurs différents, décider leurs perplexités, entendre leurs destinées, guérir tous leurs maux. De sa bouche, en effet, ne distille-t-il pas comme un torrent de miel qui inonde, embaume, adoucit tous les cœurs? La charité, la concorde, la paix, semblent siéger sur ses lèvres. De ses yeux s'élance un rayon de lumière qui éclaire tout esprit; tandis que de ses mains bienfaisantes et fécondes sort une vertu divine à laquelle aucune espèce d'infirmité ni de douleur ne peut résister. Monuments publics, archives antiques de Meaux, de Troyes, de Laon, d'Orléans et de Tours, je vous en atteste! Malgré les injures du temps, vous subsistez encore en partie, du moins assez pour nous faire juger de ce que put, de ce que fit cette pauvre et simple bergère. Il y a plus.

C'est le corps entier de la nation qui, dans toutes ses calamités et ses disgrâces, trouve toujours en elle une sûre ressource. Dans les maladies, Geneviève en arrête la contagion; dans les famines, elle seule se charge de pourvoir à tout et y pourvoit. Elle fait plus que Judith; elle épargne à ses concitoyens l'horreur d'un siége, arrête Attila sur leur frontière, en annonce, en obtient du ciel la défaite, et par ses prières enfin délivre l'univers de cet horrible fléau du genre humain. Qu'ajouterai-je encore?

Que sa réputation s'étende dans toute l'Europe, qu'elle passe les mers; que son nom remplisse l'Asie même, et pénètre jusque dans les déserts de l'Egypte; que de là les plus illustres et les plus saints anachorètes s'informent d'elle, se recommandent à ses prières: ce n'est encore rien de tout cela qui me surprend. Enfin voici le trait le plus frappant, ce me semble, le trait vraiment éblouissant de sa gloire.

Les rois les plus redoutables me craindront (*Sap.*, VIII), avait dit le Sage, faisant parler la sagesse; et ces dieux de la terre, devant qui tout tremble, tout se tait, trembleront eux-mêmes et se tairont devant moi. Miracle de la sagesse! Quelle force inspire-t-elle donc, ou quel caractère imprime-t-elle à ceux qui la possèdent, pour leur donner cet ascendant auquel rien ne peut résister! Les premiers rois francs l'éprouvèrent, tout païens qu'ils étaient, ce que peut la seule vertu. Childéric avoue ne pouvoir rien refuser à Geneviève. Que cette pauvre et simple bergère influât sur les projets et les résolutions du grand Clovis, qui pourrait le croire? J'admire après cela, mais sans étonnement, une Clotilde à ses pieds, prenant tous ses avis pour règles de conduite, sollicitant la médiation de ses prières auprès de Dieu, comme le gage le plus assuré de toute espèce de succès. O béni soyez-vous à jamais, Dieu de miséricorde, d'avoir exaucé les vœux de votre humble servante, pour l'accomplissement des désirs de la pieuse reine! Ne craignons pas, Messieurs, de faire à la gloire de notre sainte un aveu que le saint évêque de Reims fit lui-même le premier: Que Geneviève, par ses prières, avait autant et plus contribué que lui par ses instructions à la conversion du prince. Clovis lui-même fut si persuadé qu'il en était redevable, en effet, à Geneviève, qu'il crut ne devoir plus mettre de bornes à sa reconnaissance. L'humble vierge n'en tira d'autre fruit que de rester plus volontairement pauvre, et de n'avoir plus besoin d'opérer des prodiges pour être utile. Criminels arrachés au supplice, malheureux de toute espèce soulagés, autels érigés de toutes parts, temples construits..... Auguste basilique, où nous voyons les cendres du monarque reposer humblement aux pieds de la sainte bergère, vous en rendrez témoignage!

Eh bien! Messieurs, quel avantage naturel, quelle ressource politique est capable d'avoir cette influence sur l'état des particuliers et la constitution même des empires. C'est, Messieurs, reconnaissons-le aujourd'hui, que le vrai ressort efficace de tous les événements, quels qu'ils soient, c'est la main souveraine, toute-puissante du premier moteur de toutes choses; et le plus souvent, ce sont les prières et les larmes d'un homme ignoré dans le monde, mais agréable aux yeux de Dieu, qui détermine le mouvement de cette main. Ah! quel langage à tenir dans un siècle comme le nôtre! Jamais on ne s'obstinera tant à trouver des causes naturelles à tout. Je le sais; aussi je vous le demande à vous-mêmes, Messieurs, si jamais on vit tant d'opinions hasardées, d'extravagantes conjectures, et de systèmes contradictoires.

J'en appellerais ici volontiers à nos pères. Oh! qu'ils ne savaient pas comme nous ima-

giner un Dieu sans providence, insensible aux besoins comme aux hommages de sa créature, spectateur oisif du mouvement et de l'efficacité des causes qu'on veut bien qu'il ait une fois produites et arrangées. Ils savaient espérer, demander et reconnaître les bienfaits d'un Dieu jaloux de son culte, et toujours prêt à changer, en faveur de ceux qui le servent et l'invoquent, l'ordre le plus constant de la nature. Il le fit pour Geneviève, pendant toute sa vie; il l'a fait encore plus, et il le fait encore tous les jours, depuis sa mort.

Depuis plus de douze siècles, Genevièvre a-t-elle cessé d'être comme l'ange tutélaire, non-seulement de cette ville, mais de tout cet empire? Nos histoires sont pleines des faveurs singulières qu'en ont reçues nos pères. En quel besoin pressant n'a-t-on pas eu recours à elle? En quelle circonstance nous a-t-elle manqué ? De quelle espèce de fléau n'a-t-elle pas délivré ces contrées? De quelle génération, de quel âge, n'en reste-t-il pas encore sous nos yeux des monuments? Tantôt, ce sont des armées ennemies qui, prêtes à engloutir toute cette monarchie, se trouvent tout à coup, comme par une main céleste, repoussées au delà de leurs propres frontières. Tantôt, ce sont des fleuves débordés, qui contre un grain de sable viennent briser leurs flots écumants, et, se repliant sur eux-mêmes, rentrent dans leurs lits naturels. Tantôt ce sont des campagnes desséchées, brûlées, du sein desquelles, contre toute attente, on voit éclore les plus riches moissons.

Retracerai-je ici surtout l'affreux et lugubre spectacle de cette ville et de ses campagnes presque entièrement dépeuplées dans le douzième siècle? Quel poison nouveau avait infecté les airs? C'est un feu, qui, comme un véritable incendie, gagne d'instants en instants, de proche en proche; on se le souffle, pour ainsi dire, l'un à l'autre, partout on le respire, et son activité mortelle allume aussitôt le sang, brûle, dessèche le corps par parties, embrase les entrailles. Mon Dieu! est-ce le même foudre enflammé dont vous consumiez autrefois les murmurateurs d'Israël? Quel sera l'Aaron dont l'encens désarmera votre colère, pour sauver enfin du moins les tristes restes de ce peuple infortuné? Paris, en effet, avait alors un saint évêque, qui ne cessait de prier à la tête de son clergé; mais le Seigneur semblait inflexible, inexorable à tous les vœux. N'était-ce pas, Messieurs, pour relever la gloire de notre sainte patronne, à l'intercession de laquelle le salut de cette ville devait en tout temps, en toute circonstance, être attaché? Les reliques de Geneviève paraissent; ah! c'est l'encens choisi que le Seigneur attend pour arrêter le cours du mal. A mesure qu'elles avancent, l'air se purifie, l'incendie caché cesse, la santé reparaît. Evénement bien digne, sans doute, qu'un grand pape le consacrât dès lors par une fête qui subsiste encore parmi nous!

Mais enfin, une preuve décisive surtout de ce que peuvent les saints, même après leur mort, pour le salut des empires, c'est votre propre témoignage, Messieurs.

J'entre dans cette auguste basilique, où les reliques de notre sainte se conservent. Habituellement, presque à toute heure, quelle affluence, quel concours, quelle foule de suppliants prosternés de tout état et de âge! Grands et peuple, princes même, prêtres et lévites, que mille espèces de besoins divers y rassemblent; presque aucun d'eux que bientôt après la reconnaissance n'y ramène pour rendre grâces.

J'élève les yeux. Les gages authentiques des grâces singulières qu'on y reçoit couvrent tous les murs. Les monuments publics éclipsent les particuliers; les nouveaux déplacent les anciens. Parcourez en détail, examinez à loisir; c'est une suite de faits éclatants qui forme la preuve la plus complète que, dans toutes les circonstances périlleuses où se trouva la nation, Geneviève fut toujours notre sûre ressource.

Arrêtez, cependant, voyez encore. Entre ces monuments, le dernier de tous de vous ne vous frappe-t-il pas? Sans doute, il vous souvient du trouble, de la consternation, du deuil général où nous fûmes tous plongés, quand notre auguste monarque, volant d'une de nos frontières à l'autre, pour couvrir en même temps de son épée son royaume tout entier, ainsi que le dit l'Ecriture de Judas Machabée, fut arrêté tout à coup..... Ah! Messieurs, épargnons-nous le récit de ce qui nous coûta tant de larmes; ne pensons qu'au prodige qui, contre notre espérance même, le rendit à nos vœux. Qui nous l'obtint, ce prodige? Lisez, Messieurs, lisez l'hommage public, éclatant, éternel, que nos sages magistrats en firent aussitôt après à Geneviève. Illustre et sainte vierge, le salut et la gloire de la France sont votre ouvrage. Achevez-le, consommez-le; mettez le dernier sceau, mettez le comble à tant de faveurs dont nous reconnaissons vous être redevables. Mais pour cela, de notre côté, ne devons-nous rien faire?

Vous avez vu, Messieurs, par l'histoire de Geneviève, dès son enfance même, pendant sa vie, surtout encore après sa mort, de quelle ressource est un saint dans un empire. Mais pour s'assurer cette ressource, que doivent faire les peuples? Et avons-nous autant de sujet qu'il nous le paraît peut-être d'y compter? C'est l'instruction que je dois vous donner dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il est heureux sans doute de pouvoir se flatter d'avoir auprès de Dieu une protection puissante qu'en mille circonstances essentielles on a reconnu toujours efficace. Mais, Messieurs, pour s'assurer qu'en effet elle ne manquera pas dans le besoin, suffit-il d'être dans la détermination d'y recourir, d'y recourir effectivement, et même avec la confiance la plus respectueuse et la plus

tendre? Suffit-il d'ériger mille trophées religieux aux précieuses reliques que chacun concourt à regarder comme la sauve-garde de l'empire?

Véritablement, c'est un édifiant spectacle que celui que je décrivais, il n'y a qu'un moment, ce concours de tous les membres de la société à venir dans toutes les nécessités, soit particulières, soit publiques, autour du tombeau de notre sainte vierge, solliciter, attendre son secours. C'est un spectacle surtout bien consolant pour notre foi, que ce magnifique assemblage de témoignages éclatants de la reconnaissance publique. Quel gage de plus notre siècle ne va-t-il pas avoir d'un renouvellement, ou plutôt même d'un redoublement d'attention, de zèle et de tendresse pour nous, dans ce temple somptueux qu'on lui élève. L'ardeur, l'empressement, l'impatience, que le seul projet a d'abord inspirés à tout le peuple, ne semblent-ils pas lui donner droit de tout attendre? Oui, Messieurs, si pour mériter la protection des saints, il suffisait des hommages extérieurs qu'on leur rend. Mais qu'en pensent, qu'en disent les saints docteurs? Profiter des leçons que nous donnent les saints par leurs exemples, profiter des grâces qu'on a déjà reçues par leur intercession : voilà sur le culte que nous leur rendons la vraie doctrine de l'Eglise, pour régler notre confiance. Or, si ce n'est qu'à cette double condition que nous pouvons compter sur la protection de Geneviève, que devons-nous en attendre?

Est-il, en effet, un contraste plus frappant que celui que forment nos mœurs avec la vie de Geneviève? Où trouverons-nous cette aimable candeur, cette simplicité charmante, cette innocence naïve, que j'ai tant de plaisir à voir briller partout dans son histoire? A quel âge pourra-t-on nous montrer la tendre pudeur conserver toute sa fleur sous la garde d'une sage retraite? Hélas! aussi, où trouverons-nous des cœurs encore exempts de la contagion du monde, du moins par ignorance? Eh! mes frères, vous-mêmes, n'attribuerez-vous pas peut-être ou à la grossièreté prétendue de ces premiers siècles, ou aux disgrâces de la naissance, la simplicité dans laquelle Geneviève passa toute sa vie? Aujourd'hui, en effet, le goût du frivole, le goût de l'indévotion, osons le dire, le goût de l'impiété, de l'irréligion, s'inspire dès le premier âge; les arts voluptueux sont la première étude, la principale étude de la jeunesse; eh! mes frères, ce sont les seuls qui attirent votre attention, qui semblent mériter des éloges et des récompenses. La connaissance du mal s'y prend, même avant qu'on soit en état de le commettre : et c'est là ce qui s'appelle la belle éducation de notre siècle.

O foi vierge, humble soumission des premiers âges, zèle ardent et généreux pour la religion, qu'êtes-vous devenus? Aujourd'hui, nous dit-on froidement, ce n'est plus le temps des miracles. Je le crois, mes frères. C'est, en effet, la foi qui les opère. Un siècle d'incrédulité comme le nôtre serait-il un siècle de miracles? Après tout, que serviraient-ils aujourd'hui; et que servent-ils en effet? Car votre miséricorde n'est point épuisée, ô mon Dieu! Vous daignez encore, par un excès prodigieux de bonté, pour réveiller notre foi mourante, faire éclater à nos yeux votre toute-puissance; mais avec quel succès? La plupart de nous ne sont-ils pas dans la disposition où étaient, selon Jésus-Christ, les frères du mauvais riche : dans cette opiniâtreté de mécréance dont la résurrection même d'un mort ne triompherait pas? Comme eux, en effet, dans le sens même que Jésus-Christ entendait, nous avons Moïse et les prophètes; et comment les écoutons-nous? Geneviève porte la docilité au point de changer toute sa conduite au premier avis que son évêque lui donne. De quelque manière, en quoi que ce soit que la voix de ses pasteurs se fasse entendre en elle, elle croit entendre la voix de Dieu, et se soumet. Eh! mes frères, à quelle autorité consent-on à se soumettre aujourd'hui, de qui veut-on dépendre? Cependant le zèle du culte extérieur, convenons-en, semble ne s'être point ralenti de nos jours. Les antiques monuments de la piété de Geneviève se sont renouvelés, se renouvellent encore plus que jamais; les temples se multiplient, les sanctuaires s'embellissent et se décorent de plus en plus. Hélas! dois-je en féliciter la religion? Plus les temples se multiplient, plus ils semblent devenir déserts de jour en jour; plus la pompe augmente dans les cérémonies, plus l'indécence redouble entre les assistants. Les métaux les plus précieux, les pierres les plus rares, les étoffes les plus riches sont prodiguées à l'envi pour orner le tabernacle et les vases qui renferment le corps de Jésus-Christ. Et ce corps adorable, comment lui-même est-il traité? Oh! que servent sur ces murs tous ces signes de joie, tous ces trophées amoncelés? Vain appareil de triomphe, tandis que l'Eglise elle-même éplorée, désolée, ne fait que gémir sur la perte de ses enfants, assez dénaturés pour insulter à sa douleur en déchirant son sein! Et voilà le fruit de l'esprit philosophique de notre siècle.

Toute la vie de Geneviève ne fut qu'un exercice continuel de charité. Il n'y a guère d'autre diversité dans son histoire que celle qu'y met la diversité des maux et des disgrâces auxquelles elle apporta remède. Aujourd'hui, je ne sais en vérité, mes frères, comment la moitié du genre humain subsiste, en butte comme elle l'est sans cesse aux artifices et aux fureurs de la cupidité de l'autre. Aussi n'est-ce plus la charité chrétienne; c'est la simple humanité qu'il faudrait prêcher aujourd'hui. Epargner du moins son semblable, le laisser jouir en paix du fruit de ses travaux, l'oublier, si on le dédaigne, ne point insulter à sa misère, si l'on ne veut point la soulager : ah! nous serions trop heureux, si c'était là du moins le fruit du patriotisme tant vanté de notre siècle.

Ne poussons pas plus loin ce contraste. Dans ces dispositions où nous sommes, j'entends du moins le gros de la nation, que pouvons-nous donc encore attendre de Dieu par la médiation de notre sainte Patronne? Les saints en général sont pour ceux qui leur rendent un culte plus spécial, Geneviève en particulier est pour cette ville ce qu'étaient autrefois pour Israël Abraham, Isaac et Jacob, ce qu'était singulièrement David pour les rois de Juda. Or, quand les prévarications furent montées à leur comble, que servit à Jéchonias le nom de David son père; et les mérites d'Abraham, d'Isaac, et de Jacob, sauvèrent-ils Jérusalem et son temple de la foudre du roi de Babylone? Cette réflexion, mes frères, ne mérite-elle pas d'être un peu sérieusement approfondie?

Ce que les prophètes faisaient habituellement à Jérusalem, depuis combien de temps le faisons-nous au milieu de vous, mes frères? Ils menaçaient; nous n'avons que trop d'occasions et de sujets de copier leurs menaces. Le peuple, sur qui la foudre demeurait encore suspendue, ou négligeait et ne daignait pas même entendre les discours des prophètes, ou les écoutait avec une froide et insensible indifférence, ou les méprisait et les tournait en dérision; n'est-ce pas là peut-être votre propre situation actuellement même? Et le discours qu'Osée adressait à Ephraïm de la part de Dieu (*Osee*, IX), je crois vous l'entendre adresser par celle à qui de notre propre aveu nous avons dû tant de fois notre salut.

J'ai chéri vos pères, nous dit-elle; c'était mon peuple; je l'ai vu presque encore au berceau. Dès lors, vivant avec lui, j'ai eu la satisfaction de le voir, sous mes auspices, s'élever au-dessus les autres peuples, tel qu'une vigne féconde qui donne autant de fruits que de feuilles et de fleurs. Depuis, dans tous les temps, j'ai toujours protégé les enfants ainsi que les pères, et je suis prête à faire encore autant et plus pour vous-mêmes.

Mais, mes frères, prenez garde à la condition que le prophète ajoute à ce discours si tendre. Rentrez donc en vous-mêmes et reconnaissez vos égarements; convertissez-vous à votre Dieu, dans le souvenir des biens que vous avez reçus de lui, vous et vos pères. Dans cette vue (souffrez, Messieurs, que je poursuive et que je continue à emprunter et à mettre à la bouche de notre sainte les paroles du prophète), pour vous faire mériter par un retour sincère la continuation de mes faveurs, c'est moi qui vous ai ménagé tant de prophètes zélés qui n'ont cessé de vous exhorter, de vous menacer, de vous instruire. Mais, peuple toujours en possession de contredire tous ceux qui lui parlent de la part du Seigneur, quel abus n'avez-vous pas fait de leurs instructions et de mes grâces? Mes grâces ne vous ont-elles pas servi elles-mêmes de prétextes pour vous révolter contre leurs instructions? Vous avez dit, comme Ephraïm : Ai-je donc cessé de fleurir, de briller, de régner en quelque sorte, entre les autre nations de l'univers, d'agrandir ma puissance, d'étendre et d'élever ma gloire? Après tout, la conduite que j'ai tenue et que je tiens m'a été avantageuse; et où sont les effets des menaces que l'on m'avait faites?

Ce discours à la bouche d'un peuple, c'est, selon le même prophète, le signe le plus certain d'une très-prochaine vengeance. Quand elle arrive, oh! que l'on change de langage! Plus d'une fois nous l'avons vu. Sitôt que le glaive du Seigneur commence à briller sur nos têtes : soit qu'il tire des trésors de sa colère ces vents brûlants qui dévorent nos campagnes; soit qu'il ouvre et fasse fondre sur nous les cataractes des cieux; soit enfin, comme nous l'éprouvions plus récemment encore, qu'ébranlant sous nos pieds les fondements de la terre, il nous fasse ressentir quelques impressions de ces violentes secousses dont nous entendions avec horreur les funestes ravages dans les climats lointains : effrayés alors, on nous voit prosternés aux pieds des autels, embrassant le tombeau de notre illustre et sainte Patronne, nous ne faisons qu'un seul concert de toutes nos voies pour l'invoquer et lui dire : Vous êtes notre protectrice, nous vous reconnaissons, toute notre confiance est en vous; ah! reconnaissez-nous de même, et reconnaissez que nous sommes votre peuple.

Bel appareil, pompeux extérieur de religion, mais qui n'a pas plus de solidité et de durée que les nuées du matin, et la rosée qui se sèche aux premiers rayons du soleil. La frayeur passée, qu'en reste-il que quelque authentique monument sur les murs de nos temples?

Que te ferai-je donc, Ephraïm, que te ferai-je, Juda? concluait le Seigneur par son prophète : soit que je t'effraie, soit que je te console; que j'emploie à ton égard ou ma miséricorde ou ma justice, le fond de ton cœur ne change pas. C'est donc en vain (mes frères, que ce reproche conviendrait encore à Geneviève contre nous), c'est en vain que je voudrais continuer à vous combler de biens; ma bonté ne sert qu'à faire éclater davantage votre malice. Ce n'est ni par ignorance, ni par faiblesse, qu'ici l'on pèche; c'est avec réflexion, c'est par une profonde corruption de cœur. Gabaa, l'infâme Gabaa se rendit-elle autrefois plus coupable? Les plus innocents sont ceux qui, aussi faciles à séduire qu'une colombe imbécile, vont follement donner dans tout piége qu'on leur tend, et se laissent prendre à toute amorce. Qu'est-ce enfin que toute cette grande ville? (Remarquez, mes frères, dirait-on que c'est aux Juifs, ou à nous, dans Jérusalem, ou dans cette capitale que parle le prophète?) Qu'est-ce, dis-je, qu'un bruyant assemblage, un chaos tumultueux d'infidélités et de forfaits? Depuis que le levain y a été jeté, il agit, il agira toujours, jusqu'à ce que tout l'azyme de vérité et de sincérité soit anéanti.

Comment donc (pardonnez-moi, mes frè-

res, si je pousse si loin cette idée : c'est toujours le prophète qui parle, et je ne puis m'empêcher de mettre encore ces paroles à la bouche de notre sainte) ; comment vous traiterai-je, ô peuple que je ne puis cesser d'appeler mon peuple, peuple au milieu duquel j'ai pris naissance, peuple dont j'ai reçu de si sincères et de si beaux hommages? Puis-je encore vous prendre sous ma protection? Mais vous abandonnerai-je donc entièrement à une inexorable vengeance, comme ces nations dont vous déplorez tous les jours le malheur, et que vous n'imitez que trop fidèlement dans leurs honteux égarements? Mon cœur en est ému et comme déchiré, partagé entre l'horreur que vos désordres me causent, et le désir que j'ai de vous sauver.

O vous, prophètes du Dieu vivant, faites encore un dernier effort; annoncez le terrible jour de la visite du Seigneur, le jour trop prochain de sa vengeance. Alors enfin, vous le reconnaîtrez, mes frères, vous le sentirez, quelle est la folie des espérances dont vous vous obstinez à vous flatter toujours Je l'ai vu, ce peuple qui se glorifiait de sa beauté, de sa force et de sa puissance, je l'ai vu réduit (ô ciel !) en quel état? Il recherche le Seigneur; mais le Seigneur s'est retiré. Il recourt à une protection dont il a tant de fois éprouvé la puissance; mais celle même qui avait toujours pris tant de plaisir à le protéger, semble prendre plaisir à le couvrir d'ignominie.

O vierge sainte, en qui nos pères ont mis, en qui nous mettons de même notre principale confiance, donnez-lui donc dès à présent à ce peuple..... Et que lui donnerez-vous? De prévenir promptement cette horrible vengeance, maintenant qu'il en est temps encore et qu'il le peut. Redoublant ensuite d'amour et de tendresse pour nous, vierge sainte, vous guérirez toutes nos blessures. Vous serez pour votre peuple comme une rosée douce et féconde; et ce peuple, selon l'expression du même prophète, fleurira comme le lis. La racine de ce beau lis s'affermira de jour en jour, ses branches s'étendront, son odeur se répandra par toute la terre; on viendra de toutes parts se reposer sous son ombre, et sa gloire croîtra d'âge en âge. Mais gloire temporelle, trop vaine pour satisfaire nos désirs; une gloire éternelle en est l'objet. Qu'elle soit, vierge sainte, l'effet de votre protection et le prix de nos hommages. Ainsi soit-il.

SERMON XXX.

Pour le jour des Rameaux.

SUR LA COMMUNION.

Dicite filiæ Sion : Ecce rex tuus venit tibi mansuetus. (*Matth.*, XXI.)

Dites à la fille de Sion : Voici votre roi qui vient à vous.

Je ne doute pas, mes frères, disait à son peuple saint Jean Chrysostome, que vous ne pensiez tous à venir, pendant ces jours de fête, recevoir l'auguste sacrement de la sainte Eucharistie. Mais souffrez que je vous demande : Y êtes-vous disposés? Cette question vous étonne sans doute. Ah! mes frères, que vos communions me sont suspectes? Et pourquoi, pensez-vous? C'est que je remarque en ce point beaucoup d'irrégularité dans votre conduite. Je communierai, dit un fidèle, à la fête prochaine ; la fête vient, en effet il communie. Cependant quantité d'autres jours, un long espace de temps même, quoique vous soyez dans les mêmes dispositions habituelles, nous ne vous voyons pas à la table sainte. Est-ce donc, mes frères, est-ce Noël ou le Carême, est-ce Pâque même, qui rend les fidèles dignes du sacrement? Notre Pâque continue toute l'année; et nos solennités n'ont rien à certains jours plus qu'à tout autre. Cependant il faut que la solennité vous détermine; ce n'est donc en vous qu'habitude ; mais aussi quelle présomption!

Or, prenez garde, je vous prie, que la témérité ne consiste pas à participer souvent à la table du Seigneur, mais à y participer indignement, ne fût-ce qu'une seule fois dans tout le cours de votre vie. Pourquoi donc régler vos communions sur le temps, puisque le Seigneur n'a voulu borner son sacrifice à aucun temps? Ce sont les dispositions de vos consciences qui doivent décider du temps où vous pouvez approcher de la table sainte. Avec les dispositions convenables, approchez-en toujours, et sans elles, jamais.

Tout cela, Messieurs, est de saint Jean Chrysostome, et j'en tire toute l'idée de ce discours. Il en est parmi vous, poursuit ce sage docteur, qui communient très-souvent, d'autres très-rarement. Ainsi, en général, je ne puis approuver ni blâmer personne. C'est trop de communier une fois, si l'on communie mal : vous le verrez dans la première partie. On ne peut jamais communier trop souvent, si l'on communie bien : vous le verrez dans la seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est trop de communier une fois, si l'on communie mal. En vain j'ai voulu, par cette proposition adoucie, diminuer en quelque sorte l'horreur de l'affreuse matière qui se présente à moi. Je tremble, Messieurs, et je frémis, aux funestes idées qui me saisissent; ma langue s'épaissit et se glace d'effroi, mon esprit étonné se trouble. Pourquoi ai-je entrepris de dévoiler tant d'abominables mystères? Mon Dieu, je comptais parler du chef-d'œuvre de votre amour, du triomphe de vos miséricordes, et je me trouve tout à coup transporté sur le théâtre le plus affreux de haine, de fureur et de vengeance.

Ah! mes frères, disait à son peuple saint Jean Chrysostome, fermez avec soin les portes de ce temple ; et vous, lévites, prenez garde, aujourd'hui surtout, qu'aucun idolâtre, aucun hérétique ne se glisse dans notre assemblée. Quel scandale contre la religion, s'ils étaient témoins des reproches que nous sommes, malgré nous, obligés de vous faire!

Murs de Sion, renfermez donc exactement aujourd'hui dans votre enceinte nos paroles et nos plaintes; qu'elles ne transpirent point jusqu'à Geth; qu'Ascalon n'en ait point de connaissance : *Nolite annuntiare in Geth, neque annuntietis in compitis Ascalon* (II *Reg.*, I.) Quel triomphe serait-ce pour les incirconcis, s'ils apprenaient les indignités que nous exerçons contre notre Dieu, et les vengeances qu'il est obligé d'exercer contre nous à son tour!

Qu'est-ce donc, Messieurs, qu'une communion indigne? Celui qui communie indignement, ajoute saint Jean Chrysostome, est un déicide : *Christicida est;* c'est un réprouvé, c'est un démon : *Satanas est.* L'apôtre saint Paul l'avait peint autrefois déjà sous ces deux traits.

N'y concevez point d'exagération ni de figure. 1° La communion indigne renouvelle dans toutes ses circonstances la passion de Jésus Notre-Seigneur : même perfidie qui prépare le crime, même fureur qui le consomme. Même perfidie d'abord, marquée des mêmes traits d'ingratitude, d'hypocrisie, de trahison. Entrons cependant dans ce triste détail.

David détrôné, chassé de Jérusalem, se plaignait de l'ingratitude d'un fils auteur de ses disgrâces. C'est à Jésus que conviennent proprement les tendres plaintes de ce roi malheureux.

Encore, disait-il, si c'était un ennemi qui me traitât ainsi : *Si inimicus.* (*Psal.* LIV.) Si je n'étais insulté dans ce sacrement de mon amour que par le Juif obstiné toujours à me persécuter, ou par le Gentil sur qui je n'ai pas daigné répandre la lumière de mon Evangile, ou du moins par le novateur qui nie ma présence réelle dans ce sacrement, encore le coup venant d'une telle main me sera-t-il moins dur et moins sensible : *Sustinuissem.* (*Ibid.*) Peut-être même, mes ministres, en me tenant renfermé dans mon tabernacle, en les excluant de la participation de mes mystères, auraient pu me sauver de leurs coups : *Abscondissem me forsitan.* (*Ibid.*) Mais vous, mon fils, devais-je me défier de vous? *Tu vero.* (*Ibid.*) Vous, uni en apparence et d'esprit et de cœur avec ceux qui m'adorent, membre de mon corps, de ce même corps que vous percez : *Homo unanimis* (*Ibid.*); vous, que j'avais fait peut-être chef de mon troupeau, et qui, en cette qualité, aviez plus d'accès auprès de moi : *Dux meus* (*Ibid.*); vous, qui certainement me connaissez, que je connais; avec qui j'avais commencé de lier le doux commerce de l'amitié la plus tendre : *Notus meus* (*Ibid.*); vous qui, prévenu des plus abondantes bénédictions de ma tendresse, dans les premières années d'une innocente enfance, avez fait avec moi à cette même table tant de délicieux festins : *Qui simul mecum dulces capiebas cibos* (*Ibid.*), reçu dans la maison de mon père, en considération du sceau d'adoption que j'avais empreint sur vous : *In domo Dei* (*Ibid.*); à l'ombre de mes ailes, fortifié de mes grâces, vous avez si longtemps marché avec moi dans les sentiers de la justice : *Ambulavimus cum consensu* (*Ibid.*), qu'avez-vous donc à vous plaindre de moi, mon fils? Ai-je fait trop peu pour vous? Je ferai davantage : *Addam.* (*Ibid.*) Je ne suis ici que pour écouter tous vos vœux, pour les exaucer; parlez, votre cœur a-t-il quelque désir? Je suis prêt à tout vous accorder : *Addam.* (*Ibid.*) Non, non, n'espérons pas d'attendrir ces ingrats.

De quelle hypocrisie, d'ailleurs, se masquent-ils à nos yeux! Surpris et alarmés de cette parole, dont nous ne pouvons douter en général, qu'il est des disciples assez impies pour trahir le Seigneur, nous lui demandons, dans l'amertume de nos cœurs, qui ils sont. Hélas! nous ne voudrions les connaître que pour leur épargner cet excès d'horreur, ce comble de tous les forfaits.... Le voilà, c'est cet homme qui reçoit maintenant à la table du Seigneur le pain qu'il lui présente : *Qui intingit mecum manum...* (*Matth.*, XXXVI; *Marc.*, XIV.) Ah! Messieurs, quelle marque pour reconnaître un traître! *Hic est qui me tradet.* (*Ibid.*)

Oui, le voilà, cet homme qu'on ne voit depuis quelques jours qu'à la suite de Jésus. C'est, en effet, l'usage du monde même de suspendre le cours des grands plaisirs, des fêtes tumultueuses pendant ces jours de fête extraordinaire. Il s'est donc conformé à la coutume, il s'est abstenu des spectacles, des cercles, des académies de jeu, des assemblées; on l'a vu pendant tout ce temps dans nos églises, il s'est fait remarquer à toutes nos cérémonies de religion.

Le voilà, c'est cet homme à qui Jésus vient de laver les pieds; c'est-à-dire il vient de se présenter à un prêtre, il lui a fait l'aveu humiliant de tous ses désordres, il a même été plongé dans la piscine où sont guéries toutes les infirmités.

Le voilà, c'est cet homme qui en signe de paix a donné à Jésus le baiser d'ami. Il a consenti à tout ce qu'ont voulu les ministres de l'Eglise, il a tout promis, il est allé se réconcilier, du moins en apparence, avec ses ennemis; ses habitudes, il a promis de les rompre; ses sociétés, il a promis de les quitter; il a même interrompu pour quelques jours et les unes et les autres.

Le voilà donc à présent, je le vois au pied de l'autel, dans une posture humiliée et suppliante, attentif, pénétré de respect, il adore et reçoit en adorant le fils de Dieu. A toutes ces marques reconnaît-on le déicide? Mais ce n'est là que le masque, arrachons-le. L'hypocrite démasqué, le traître restera : *Ecce qui intingit mecum manum, hic est qui me tradet.*

Hommes du monde, quelle dérision! disait saint Jean Chrysostôme. Vous prétendez, par quarante jours de jeûne et de mortification, vous être disposés suffisamment à recevoir le corps de Jésus-Christ? Quarante jours de pénitence! Ah! saint docteur, n'est-ce point assez? Eh! qu'eussiez-vous fait dans notre siècle? Hypocrites, continuait-il, votre pénitence prétendue, ces dehors fastueux de piété, ce n'est qu'une feinte pour

nous surprendre, pour avoir, ainsi que le perfide apôtre, l'occasion de trahir, de livrer Jésus-Christ : *Quærebat opportunitatem ut traderet.* (*Matth.*, XXVI ; *Luc.*, XXII.)

Eh ! que dirons-nous donc de ces hommes qui, passant toute leur vie et les temps même consacrés le plus spécialement à la pénitence dans la dissolution des joies mondaines, dans un oubli formel de la religion, se recueillent enfin quelques heures au plus pour jeter à la hâte un coup d'œil sur leur conscience ? Si je les vois ensuite aux pieds d'un ministre du sacrement, que puis-je en dire, sinon qu'ils cherchent l'occasion de trahir Jésus-Christ ? *Quærebat opportunitatem ut traderet.*

Vous me montrez leurs larmes. Ah ! mes frères, ils en versaient hier, dans peu ils en iront verser de pareilles sur le théâtre. Vantez les résolutions qu'ils ont prises, les promesses qu'ils ont faites, les occasions même de péché qu'ils ont peut-être quittées. Tous les ans ne viennent-ils pas jouer le même personnage ? Que cherchent-ils donc, sinon l'occasion de trahir Jésus-Christ ? *Quærebat opportunitatem ut traderet.*

Et ces personnes mêmes qui mènent une vie si régulière en apparence ; celles-ci se sont fait un système de dévotion dans lequel entre la fréquentation des sacrements ; celles-là sont peut-être dans un état saint par lui-même qui les oblige à s'approcher souvent de Jésus-Christ. Ah ! plaise au ciel que ce ne soit que l'habitude qui distrait leurs esprits et dessèche leurs cœurs ! Mais quand ce ne serait que l'habitude, sont-elles bien éloignées de trahir Jésus-Christ ?

Que dirons-nous donc surtout de ces prétendus pénitents qui s'obstinent à ne point rompre une habitude que leur amour-propre a soin de justifier et d'absoudre, ou qui veulent bien déraciner et même expier par la pénitence une passion dont ils n'osent faire au tribunal le triste aveu ; de cette multitude d'esprits orgueilleux qui ne veulent reconnaître que leur sens propre pour règle de leur morale ainsi que de leur foi ? Grand Dieu ! que de perfides qui, tout comblés qu'ils sont de vos bienfaits, n'empruntent dans ces saints jours les dehors de la religion, et ne s'approchent de votre table que pour vous y trahir ! *Ecce qui intingit mecum manum, hic est qui me tradet.*

Le crime sera donc consommé ; quelle idée vous en donnerai-je ? N'en cherchons point d'autre, Messieurs, que la première que je vous ai présentée d'abord : c'est la passion de Jésus-Christ renouvelée en tout point, en fureur ainsi qu'en perfidie.

Il venait dans ce cœur pour y régner ; qu'il en avait, en effet, bien mérité l'empire ! Ministres du Seigneur, répandez-vous dans les rues de Sion : *Dicite filiæ Sion ;* annoncez la venue du Roi d'Israël, *Rex tuus venit tibi ;* peignez-le dans tous ses charmes, décrivez les aimables douceurs de son empire : *Rex tibi mansuetus, justus, et salvator.* C'est ce que font en effet, aujourd'hui, tous les ministres de l'Eglise. A leur voix, Jérusalem s'émeut encore de nos jours : *Commota est civitas ;* chacun s'empresse à préparer au Roi Sauveur une entrée triomphante. Mais attendez qu'il soit entré. Ah ! son trône est occupé, l'idole est dressée sur son autel : *Non habemus regem nisi Cæsarem.* (*Joan.*, XIX.) Qu'y deviendra donc Jésus-Christ ?

Pourrait-il, en effet, régner dans un cœur où le monde règne ? Les lois, les maximes de ces deux souverains sont trop incompatibles. Non, non, vous n'en voulez point, de ce roi qui gêne tous les penchants de la nature, qui ne prescrit qu'humilité, assujettissement, mort à soi-même, qui ne souffre ni raisonnements dans l'esprit, ni partage dans le cœur ; vous n'en voulez point, de ce roi : *Non hunc.* Que deviendra-t-il donc dans votre cœur ?

En a-t-il pris effectivement possession, de ce cœur, y règne-t-il, dans ce cœur en qui je vois toujours mêmes habitudes, mêmes inclinations, mêmes faiblesses, sur qui le monde et ses scandales ont toujours le même ascendant qu'autrefois ? C'est donc toujours, en effet, le monde qui y règne ; qu'y est donc devenu Jésus-Christ, la victime du monde. *Crucifigatur.* (*Matth.* XXVII.)

Mais quelle croix, dit saint Bernard ! O mon Jésus, à quelle croix on vous attache ! Non, l'arbre infâme, poursuit saint Jean Chrysostome, auquel ces membres divins furent cloués, n'eut rien de si honteux, rien de si douloureux pour lui. La chair virginale de mon Jésus est unie, incorporée à un corps de péché ; on prend les membres de Jésus-Christ pour en faire des membres de prostituée : *Accipiens membra Christi, faciam membra meretricis.* (I *Cor.*, VI.)

Ces yeux, messagers de mort, qui ne portent à l'âme que des images de péché, recueillies tantôt sur ces peintures ou dans ces livres, criminels amusements de l'oisive volupté ; tantôt dans ces assemblées où tous les arts s'épuisent en inventions pour prêter au crime des charmes étrangers qui séduisent et surprennent, ce seront là les membres de Jésus-Christ : *Membra Christi, membra meretricis !* Ces lèvres sur lesquelles volent peut-être encore les étincelles de la flamme impure qui dévore le cœur ; ces langues occupées sans cesse à lancer de toutes parts les traits de la volupté ; ces bouches qui se font un jeu de travestir en ridicule les austères maximes de la pudeur ; ces cœurs qui ne connaissent point d'amour qui ne soit passion ; ces organes voués non-seulement au péché, mais au scandale, tour à tour instruments de séduction et ministres d'iniquité ; ces corps nourris dans les délices, dissous par la mollesse et défigurés par le luxe ; oui, voilà dans un sens réel et véritable ce qu'on prend pour en faire les membres de Jésus-Christ : *Accipiens membra Christi, faciam membra meretricis.* Est-ce assez de fureur ?

Saint Paul l'explique encore bien énergiquement, ce me semble : celui qui communie indignement se rend coupable du corps et du sang de Jésus-Christ : *Reus corporis et*

sanguinis Domini (I *Cor.*, XI); du corps qu'il prive réellement de la vie : *Reus corporis ;* du sang qu'il répand véritablement par un énorme forfait : *Reus sanguinis.*

Car, 1° quoique le corps de Jésus-Christ soit dans un état de mort sur nos autels, cependant il y exerce des fonctions de vie, mais d'une vie toute spirituelle et toute divine. Or, dans le cœur du sacrilége, qu'opérerait-il ? Nourrira-t-il une âme qui ne conserve aucun principe de vie? Affermira-t-il l'empire de la vertu dans un cœur esclave volontaire du vice? Expiera-t-il les péchés dans ce cœur qui en est tout souillé et qui veut en conserver la souillure? Enflammera-t-il de la charité divine ce cœur brûlant de l'amour du monde? Changera-t-il dans sa chair virginale un corps temple de la volupté? Mort spirituelle qui me paraît plus surprenante dans un Dieu que celle qu'il endura sur le Calvaire! Déicide donc encore plus affreux : *Reus corporis et sanguinis Domini.*

Car, 2° qu'est-ce que le mystère de la sainte Eucharistie? C'est, disent les théologiens, le renouvellement de la passion de Jésus-Christ, avec cette différence, ajoute saint Thomas, que le sacrifice de la croix fut du côté des hommes la plus monstrueuse impiété; celui de nos autels est l'acte le plus divin de la religion. Ah? Messieurs, la différence est ôtée, l'un et l'autre sacrifice sont confondus. Eglise de Jésus-Christ, vous n'en êtes pas moins pure, pas moins sainte. Tenant ici la place de votre époux, vous versez son sang sur nos autels, vous le recevez dans vos coupes saintes; c'est de votre côté que le sacrifice est toujours l'acte le plus divin de la religion. Mais du côté du sacrilége, qu'est-ce? Je n'ai point dit assez; c'est un crime pire que le déicide des Juifs.

Les aveugles! ils ne savaient ce qu'ils faisaient en crucifiant Jésus-Christ. Jésus-Christ le dit lui-même, en demandant grâce pour eux. S'ils l'eussent connu, ajoute saint Paul, ils ne l'eussent point crucifié. Mais vous, mes frères, ah! qu'est ceci, dit saint Ambroise? Vous l'adorez, et c'est en l'adorant que vous le percez. N'est-ce donc que comme ces soldats dont il est parlé dans l'histoire de la Passion, par dérision et pour lui insulter, que vous fléchissez les genoux devant lui, que vous l'appelez votre Christ, votre roi? Mais du moins encore ces soldats mêmes, ainsi que les princes de la Synagogue, quand les prodiges arrivés à sa mort les eurent forcés à le reconnaître, ils s'en retournèrent tous en frappant leur poitrine. Quand saint Pierre fit sur la Synagogue assemblée ces vives impressions qui changèrent en apôtres tant de persécuteurs, que disait-il : Vous avez crucifié Jésus votre Messie : *Jesum crucifixistis.* (*Act.*, II.) Cette même parole, vous venez de l'entendre. Faut-il représenter l'ingratitude, l'horreur de ce forfait avec des couleurs plus noires? Mais en est-il? *Jesum crucifixistis.* Si l'on est insensible à cette parole, eh! par où pourra-t-on désormais être touché? N'est-ce pas, dit saint Laurent Justinien, que Satan même a déjà pris possession du sacrilége? N'est-ce pas qu'il a bu et mangé son jugement, et que sa réprobation par là peut-être est consommée?

C'est, en effet, l'épouvantable idée que saint Paul nous donne du crime : *Judicium sibi manducat et bibit.* (I *Cor.*, XI.) Par rapport à celui qui l'a commis, le procès est tout instruit, l'arrêt est porté, il est irrévocable, déjà il s'exécute.

1° Le procès est instruit : cette première idée est de saint Augustin. Quiconque mangera ce pain, on lui en demandera un compte exact; il en faudra montrer l'effet. Examen terrible pour les justes mêmes. D'une communion à l'autre, quels penchants corrigés, quelle diminution du moins dans les habitudes, quelles vertus nouvelles acquises, du moins quels nouveaux degrés de vertu, quel accroissement de ferveur dans le service de Dieu, quelle augmentation d'amour? Mais cet examen par rapport au sacrilége est inutile, point de discussion à faire; l'action par laquelle il vient de recevoir le corps de Jésus-Christ est non-seulement la consommation, c'est la conviction de tous ses crimes.

Car, comme dit encore saint Augustin, quoique ce soient à présent des jours de silence et de longanimité du côté du Seigneur, surtout dans le sacrement de nos autels, il y exerce cependant un jugement : jugement secret tel que celui qu'il exerçait sur les Juifs dans le cours de sa Passion, mais jugement qui n'en est que plus redoutable. Ici, il descend dans nos âmes pour reconnaître ceux qui sont à lui : *Descendam et videbo* (*Gen.*, XVIII); je descendrai moi-même, disait-il autrefois, et je verrai. Eh! que verrez-vous ici, Seigneur? *Abominationes pessimas quas faciunt hic.* (*Ibid.*) L'inépuisable fonds de corruption et de malice qui est dans ce cœur, il y descend pour en sonder l'abîme; pour en éclairer de plus près tous les abominables replis; pour être lui-même témoin des idoles qu'on lui substitue sur son autel. Les cacherez-vous, les justifierez-vous ensuite au jugement de ce Dieu qui en aura été la victime? Le procès est donc instruit.

Et l'arrêt est porté; mais quel arrêt? Celui qui viole la loi de Moïse, disait saint Paul, est mis à mort sans miséricorde; et celui qui aura foulé aux pieds le sang de l'alliance, quel supplice mérite-t-il donc? Si quelqu'un répand le sang d'un homme, dit le Seigneur, son sang sera répandu; Pourquoi? parce que l'homme est fait à l'image de Dieu. Et celui qui aura répandu le sang de Dieu même? Ah! voici, mes frères, un sang bien plus précieux que celui d'Abel. Est-ce assez sur ceux qui l'ont versé du sceau de malédiction et de terreur imprimé sur le premier fratricide?

C'est le sceau d'une réprobation presque assurée. Il a bu, il a mangé sa condamnation : triste allusion, disait un saint évêque, faite par saint Paul à la coutume de ces anciens juges qui faisaient avaler aux crimi-

nels leur arrêt de mort pour leur faire sentir qu'il était irrévocable. Car quelle victime, reprenait un peu plus loin saint Paul, lui restera-t-il pour son péché? C'est l'hostie même de propitiation pour les péchés qu'il a outragée.

L'arrêt enfin ne semble-t-il pas s'exécuter déjà? Voyons-nous, en effet, ajoute saint Laurent Justinien, ces pécheurs se convertir jamais? Ils s'endorment dans la plus étonnante sécurité; la fausse paix des consciences est la punition ordinaire de ce péché. Quelle action pourrait imprimer des remords à celui qui n'a point été effrayé d'un déicide? Et cette affreuse licence de notre siècle : licence d'esprit, qui met tout en problème, tolère tout en matière de créance, et ne croit rien; licence de mœurs, qui ne connaît presque plus de crimes que ceux qui flétrissent ou qu'on punit dans la société. Hélas! mes frères, disait saint Jean Chrysostome, cette affreuse licence vient-elle d'une autre source que de la source même des grâces empoisonnée, le sang de Jésus-Christ profané? Aussi faudrait-il à présent des miracles pour convertir. Eh, que dis-je, des miracles? en vain même en montrerons-nous, ajoute saint Chrysostome; car effectivement nous en montrons. Ces grands coups de la colère de Dieu, ces fléaux redoutables de sa vengeance, ces guerres, ces famines, ces maladies d'épouvante et de terreur, ces morts prématurées, ou inopinées et subites : tout cela, mes frères, a-t-il une autre cause dans cette ville qu'à Corinthe? Et personne en est-il effrayé? Pour moi, je n'en suis pas surpris. C'est que, comme je le disais d'abord, Satan s'est réellement emparé de leurs cœurs; et les grâces mêmes de remords, après ce crime, ne conduisent presque plus qu'au désespoir.

Non, non, mes chers frères, concluent cependant tous ces saints docteurs que je viens de citer, il n'est point de crime, quelque affreux qu'il soit, dont on ne puisse obtenir miséricorde, car les jugements de miséricorde de notre Dieu sont incompréhensibles. Non, vous ne devez pas désespérer de votre salut, qui que vous soyez, vous qui voyez un Dieu en croix. L'eussiez-vous crucifié vous-mêmes : il prie, il intercède pour vous. Retournez donc à lui, le cœur contrit et pénétré de douleur; il est prêt à vous pardonner encore. Car en décrivant les terribles châtiments de ce crime, j'ai décrit, il est vrai, ce que vous méritez peut-être, mais non pas ce que vous subirez, pourvu que vous vouliez vous y soustraire par une prompte pénitence.

Pour moi, ajoutait saint Jean Chrysostome, je regarde véritablement le corps de Jésus-Christ indignement reçu comme un feu : j'oserais presque dire que c'est comme le feu d'enfer même qui s'attache à l'âme, s'y unit en quelque sorte pour la dévorer. C'est quelque chose encore de plus terrible, continuait ce tendre docteur, car je vous l'avoue, et je vous conjure, mes frères, de penser tous comme moi : oui, j'aimerais mieux être en enfer, que de profaner le sang de l'alliance.

Tout ce que je vous ai dit jusqu'à présent, mes frères, c'est donc à dessein de vous rendre plus circonspects dans l'usage de cet auguste sacrement, mais non pas à dessein de vous en éloigner : *Hæc dixi vobis, non ut terrorem injiciam, sed ut cautiores vos efficiam.* Je finis volontiers, Messieurs, cette première partie par la même protestation que ce grand patriarche faisait à son peuple. Car j'entends, d'autre part, le saint archevêque de Milan, qui, dans son troisième Synode, m'ordonne d'inviter les peuples à la communion, et même à la communion fréquente, suivant la pratique de l'Eglise primitive, suivant la doctrine des Pères, et celle surtout du saint concile de Trente. Vous allez voir, dans la seconde partie de ce discours, ce que ces règles nous prescrivent : renouvelez votre attention.

SECONDE PARTIE.

Trompés autrefois, dit un saint docteur, par la vaine promesse du tentateur, qui disait : *Prenez et mangez, vous serez comme des dieux* (*Gen.*, III), nos premiers pères osèrent porter sur l'arbre défendu une main criminelle; mais il ne tient qu'à nous de réparer, mes frères, par une foi religieuse, les funestes effets de l'impie crédulité de notre père. C'est Jésus-Christ qui nous tente en quelque sorte à son tour? *Prenez et mangez*, nous dit-il; *ceci est mon corps, ceci est mon sang* (*Matth.*, XXVI); prenez et mangez, vous serez comme des dieux. Malheureux genre humain, veux-tu t'obstiner à ta perte? Tu te perdis autrefois par une folle crédulité; veux-tu te perdre encore par incrédulité même?

Par rapport à l'usage du sacrement de l'Eucharistie, deux choses sont à considérer, dit saint Thomas : la première est le sacrement même, la seconde est l'état et les dispositions de ceux qu'on y invite.

Or, 1° le sacrement considéré dans sa nature, dans l'intention de son auteur, et selon la doctrine constante de l'Eglise universelle, nous invite, mes frères, à un fréquent usage.

C'est un pain, disent les saints docteurs; pain quotidien, ajoutent-ils. S'il est quotidien, pourquoi ne le mangez-vous pas tous les jours, dit saint Ambroise? O mes chers frères, poursuit saint Cyprien, accordez-vous du moins avec vous-mêmes. J'entends chaque jour dans l'accord, ce semble, le plus beau, j'entends la multitude des fidèles chanter avec nous, crier vers le trône du Père céleste : *O Père, ô Père, donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.* (*Luc.*, XI.) Aussitôt votre prière est exaucée, le pain que vous demandez descend du ciel. Alors nous, dispensateurs et économes du Père céleste, nous nous empressons à dresser la table du festin; après nous être nourris nous-mêmes, nous nous présentons pour faire part à nos frères de l'aliment commun. Hé quoi! la foule alors se retire, ou nous tourne le dos. Quelle scène est-ce donc là, mes frères?

Pauvres orgueilleux, ou ne demandez pas, ou recevez le pain qu'on vous accorde.

Vous nous entendez dire, poursuit saint Ambroise, nous le disons tous les jours à l'autel, que chaque fois que le sacrifice s'offre on renouvelle tous les mystères de notre foi en Jésus-Christ : ici sa passion, sa mort; là sa résurrection glorieuse; ensuite son ascension triomphante; et par toutes ces différentes images la rémision des péchés est toujours signifiée. Vous le savez, vous l'entendez, ce beau langage : *Audis*. Et cependant vous ne recevez pas ce pain quotidien de vie : *Et panem istum vitæ non quotidianum assumis*. Recevez-le aujourd'hui; Jésus-Christ meurt aujourd'hui, il ressuscite, il monte aux cieux pour vous; si vous le recevez tous les jours, il meurt tous les jours, il ressuscite, il monte aux cieux pour vous.

Comment donc, direz-vous? Pour que les mérites de Jésus-Christ nous soient appliqués et soient réellement à nous, ne suffit-il pas d'assister au sacrifice? Non, Messieurs, dans la grande exactitude cela ne suffit pas. Cette conclusion sort du principe de saint Ambroise; mais pour en sentir la liaison, appliquez-vous à ce raisonnement. C'était le raisonnement de saint Paul, au chapitre X de sa première *Epître aux Corinthiens*.

Dans toute religion, dit l'Apôtre, dans toute loi, quiconque offre un sacrifice mange la chair de la victime qu'il offre. Cette manducation réelle et effective est regardée partout comme nécessaire pour participer pleinement au fruit du sacrifice.

On le pensait, on le pratiquait ainsi dans l'ancienne loi. *Cur non comedistis hostiam* (*Levit.*, X), disait Moïse au fils d'Aaron; pourquoi n'avez-vous pas mangé la chair de votre victime? Le saint Législateur ne regardait pas le sacrifice comme complet entièrement pour ceux qui l'offraient, sans cette circonstance. En effet, les mérites du sacrifice appartiennent sans doute à la victime; pour se les approprier dans toute leur étendue, il faut s'unir, s'incorporer la victime même.

C'est donc alors qu'on sent véritablement en soi les effets merveilleux de cette nourriture divine. A mesure que je la goûte, cette manne salutaire qui ne tombe du ciel tous les jours qu'afin que je la recueille tous les jours, je sens naître successivement dans mon âme le goût de toutes les vertus. O table sainte, vrai jardin des délices, et dont aucun fruit ne m'est défendu! Je me rassasie sans crainte du fruit de l'arbre de science; dessillant mes yeux, il me fait connaître ma nudité et ma misère; j'y retournerai pour éprouver ma force dans le Dieu qui me nourrit; lui-même il me donne le fruit de vie; celui qui le mange vit éternellement; venez-y donc avec moi, mes frères, venez-y désarmer la mort: la vie de votre âme affermie, aucun poison ne pourra plus désormais l'altérer. Mais ce n'est pas une seule réception du sacrement qui produit tout à coup en nous tant d'effets merveilleux. Approchez-en donc souvent, afin que l'effet soit plustôt complet, et se manifeste. L'intention de l'auteur du sacrement se déclare dans son institution même.

Mon Dieu! quand vous ne paraîtriez encore à présent parmi nous que comme autrefois au bruit de la foudre, au milieu des éclairs et des tempêtes de Sinaï, votre tabernacle, mon Dieu, serait-il plus désert? Ce n'est pas ici cependant, disait saint Paul, l'ancien tabernacle, qu'une nuée de feu dérobait aux yeux du peuple; ce n'est pas ici l'ancien sanctuaire, qui, toujours fermé d'un voile épais, excluait de sa redoutable enceinte tout autre que les prêtres. Ce n'est pas ici le Saint des saints, où il n'était permis au pontife même d'entrer qu'une fois l'an. Si le feu vengeur et la mort en sortaient encore comme autrefois pour punir la transgression la plus légère, la face collée contre terre, j'adorerais comme vous avec frayeur le Dieu consumant dont je n'oserais proférer même le nom. Mais venez et voyez; ici tout est simple. Venez et voyez; les grands les plus populaires, les plus affables, ont un accès moins libre.

Que pensez-vous, disait saint Jean Chrysostome, quand, au sortir de la cour de notre monarque où vous avez vu cette armée redoutable qui l'environne, ce flot de courtisans qui repousse sans cesse tout ce qui voudrait approcher; une barrière impénétrable d'épées et de dards étincelants laisse à peine à vos timides regards la liberté d'atteindre jusqu'au trône : quand, au retour de ce majestueux spectacle, vous entrez dans nos églises, que pensez-vous, mes frères? Ici, tout ce qui pourrait vous effrayer est caché, rien de sensible que des symboles qui n'inspirent qu'amour. Ici, une troupe de ministres s'empresse autour de l'autel, non pas pour écarter, mais pour faire approcher la multitude; on vous montre, on livre entre vos mains, on vous donne à toucher, à goûter, à manger le corps du monarque qu'on y adore.

Desiderio desideravi (*Luc.*, XXII), disait-il autrefois à ses disciples; j'ai désiré de manger avec vous cette pâque. Il vous tient tous les jours encore ce doux langage; jusques à quand frustrerez-vous un si tendre désir? Pour tromper en quelque sorte la respectueuse frayeur qui vous éloigne, c'est en apparence du pain que l'on vous offre. Du pain : pourquoi ce symbole de l'aliment le plus familier, sinon pour nous familiariser en quelque sorte avec lui? Du pain : surtout pour nous apprendre que, comme le corps ne croît que par le fréquent usage de la nourriture, l'âme aussi, comme je le disais, ne se fortifie que peu à peu et par la réception souvent réitérée du sacrement.

Temps heureux, où l'intention de notre aimable victime était connue! chacun s'empressait alors à entrer dans l'esprit de l'institution du sacrement. Alors, parmi les chrétiens, s'assembler et communier c'était la même chose, le même mot signifiait et l'un et l'autre. Alors on se croyait, comme

s'exprime saint Cyprien, séparé du corps de Jésus-Christ, on ne se croyait pas chrétien, chaque jour qu'on n'avait pas communié. Dans le temps des persécutions, pour consoler les fidèles de la rareté des assemblées, ne fallut-il pas leur permettre d'emporter dans leurs maisons la chair de leur victime pour s'en nourrir? Saints chrétiens, eussiez-vous cru que la paix, objet de tant de vœux et achetée par tant de sang, dût sitôt entraîner le relâchement après elle?

Mais si l'Eglise se corrompt dans ses membres, elle est inaltérable dans les pasteurs. Ici, l'on se récrie au scandale, on fait gronder la foudre. Pourquoi? parce qu'en entrant dans l'Eglise, écoutant la lecture des divines Ecritures, on ne communie pas : ce sont les propres paroles des conciles. Ailleurs, quel torrent me ravit et m'entraîne! c'est le grand Chrysostome dans la basilique de Constantinople. Il gémit, il se plaint, cet incomparable docteur : il se plaint à son peuple, il se plaint à Dieu, tantôt du peu de fruit qu'on retire du sacrifice, parce qu'on n'y communie pas; tantôt de l'outrage qu'on fait à Dieu en refusant le plus beau de ses dons; tantôt de la violence, dit-il, qu'on fait au corps de Jésus-Christ, aux saints mystères, parce qu'on n'y participe pas. Sa charité, son zèle lui arrachent des larmes; il pleure au milieu de tout son auditoire attendri, fondant en larmes; il tonne ensuite, il foudroie, il menace de ne laisser jamais communier ceux qui le font si rarement.

Cependant l'indolence des chrétiens l'emporte. Alors l'Eglise alarmée assemble ses conciles, les canons se multiplient; ce n'est que peu à peu et forcément, toujours les larmes aux yeux et le cœur pénétré de douleur, que l'Eglise relâche son ancienne discipline qui faisait communier les chrétiens tous les jours; jusqu'à ce qu'enfin, pour la dureté de nos cœurs (ces paroles sont remarquables, ce sont celles du concile) : *Propter duritiam cordis*, l'Eglise, dans le XIIe siècle, s'est restreinte à nous y obliger une fois l'an, au temps pascal.

Mais ne croyez pas, Messieurs, que depuis ce décret si fameux l'Eglise ait pour cela changé d'esprit. Non, le même esprit qui l'animait aux premiers siècles la fait parler encore dans le XVIe, elle fait un dernier effort; mais qu'il est tendre! rendez-vous attentifs à ses paroles.

Ce sont tous les prélats, tous les docteurs assemblés à Trente en concile, ce sont vos pères, enfants de l'Eglise, voudrez-vous méconnaître leur voix? C'est avec une affection vraiment paternelle : *Affectu paterno*, qu'ils vous avertissent, vous, leurs enfants, vous, du salut desquels ils doivent rendre compte au tribunal du Souverain juge : *Affectu paterno admonet sancta synodus*. Vous avertir, c'est peu pour l'importance de la matière qui sollicite leurs soins, elle réveille toute leur tendresse; ils vous exhortent donc, ils vous prient, ils vous conjurent : *Hortatur, rogat, obsecrat*. Ce n'est point encore assez; ils emploient les motifs les plus tendres, les plus capables de vous toucher. Par les entrailles de la miséricorde de votre Dieu, qui s'épuise en quelque sorte pour nous nourrir de sa propre substance, par ces entrailles de miséricorde qui se répandent pour vous sur cet autel : *Per viscera misericordiæ Dei nostri*. Que tous ceux qui font profession de christianisme : *Ut omnes qui christiano nomine censentur;* tous en général, chacun en particulier : c'est à chacun de vous, mes frères, que ceci s'adresse : *Omnes et singuli;* que tous, dis-je, non seulement par une exacte pureté de conscience, mais encore par une foi vive, par une tendre piété, par un ardent amour, se disposent à manger fréquemment ce pain au-dessus de toute substance : *Panem istum supersubstantialem frequenter comedere possint*. Ils voudraient vous en dire davantage; mais la disposition de vos cœurs les épouvante. Ils souhaiteraient (c'est tout ce qu'ils osent dire) : *Optaret quidem sacrosancta synodus*, qu'à chaque messe tous les fidèles qui y assistent communiassent : *Ut in singulis missis omnes fideles astantes communicarent*.

Ainsi l'Eglise, toujours vivante en ses ministres, ne cesse d'inviter ses enfants au festin que son Epoux a préparé. Mais funeste application de la parabole de l'Evangile : nous ne ressemblons que trop à ces serviteurs infortunés du père de famille; nous invitons en vain, chacun s'excuse, nous n'amenons personne. Ce sont, d'une part, des mondains qui, vivant au milieu du monde dont ils ne veulent point se détacher, du moins dont ils ne veulent se détacher qu'en partie, se jugent indignes de communier fréquemment; ils ont raison sans doute et je le leur avoue : ce sont ceux-là qu'il faudrait déterminer à s'y préparer. Ce sont, d'autre part, des âmes timides et scrupuleuses, que le respect glace et retient; je voudrais les encourager, et en quelque sorte les forcer. L'entreprise n'est guère moins difficile d'un côté que de l'autre.

Et d'abord, l'Apôtre, écrivant aux Corinthiens, attribuait au peu de soin que prenaient ces fidèles de se disposer à la cène du Seigneur le grand nombre de languissants, de faibles que l'on voyait dans cette Eglise : *Ideo multi infirmi et imbecilles*. (I *Cor.*, XI.) Terrible parole sur laquelle nous ne pouvons trop insister, mes frères, même en vous pressant avec le plus d'ardeur. Mais de quoi n'abuse-t-on pas? Le peuple de Constantinople s'autorisait de cette sage maxime pour s'éloigner de la communion. Saint Jean Chrysostome s'en plaint. Comment, lui disait son peuple, ces maux que déplore l'Apôtre se voient-ils parmi nous, nous qui communions si rarement. Ah! mes frères, répondait ce sage archevêque, voilà justement ce qui trouble tant dans cette Eglise. C'est parce que vous mettez ce long intervalle de temps d'une communion à l'autre que vous, mes frères, vous languissez, vous êtes faibles, et vous vous endormez dans le chemin de la vertu : *Ideo multi infirmi et imbecilles, et dormiunt multi*.

Il est vrai cependant, Messieurs, que pour la communion fréquente, à laquelle je vous invite, les saints Pères, les docteurs veulent de grandes dispositions. Car dans toute âme qui communie fréquemment, pas un seul docteur qui ne demande, non-seulement l'exemption de toute habitude mortelle, mais encore l'exemption de toute attache et de toute habitude même vénielle : c'est saint François de Sales que je copie, et certainement on ne l'accusera pas d'être outré dans la morale.

Aussi, est-ce là ce que reconnaissent volontiers, et même ce qu'à tout propos ne cessent d'exagérer ces mondains dont je parle. Ils sont donc bien éloignés, nous disent-ils, de pouvoir approcher souvent de la sainte Eucharistie. Oui sans doute, mais fausse humilité, leur répond saint Jean Chrysostome, et de laquelle peut-être cependant ils s'applaudissent : humilité, qui ne coûte rien à la nature, et qui flatte pendant des années entières des passions qu'il faudrait combattre et vaincre pour se mettre en état de communier souvent et dignement.

Car enfin, Messieurs, prenez garde à ceci, je vous prie : en se jugeant de la sorte indignes de communier fréquemment, se déterminent-ils donc à ne communier jamais? Non sans doute ; et voilà ce qui paraissait une contradiction à saint Ambroise et à saint Jean Chrysostome.

En effet, disaient ces deux saints docteurs presque dans les mêmes termes : celui qui ne mérite pas de communier tous les jours, ordinairement, ne le mérite pas après un an: *Qui non meretur quotidie non meretur post annum.* N'est-ce pas toujours le même sacrement, poursuit saint Ambroise? Aujourd'hui comme hier, dans un an, ne sera-ce pas le même corps, le même sang de Jésus-Christ? *Quotidie est Christus.* Et pourquoi dans un an faudrait-il moins de dispositions qu'il n'en faut aujourd'hui? Pourquoi en faudrait-il plus aujourd'hui qu'il n'en faudra demain? *Quotidie est Christus.* Si vous ne méritez pas de communier aujourd'hui, dans un an, très-probablement, vous ne le mériterez donc pas davantage : *Qui non meretur quotidie, non meretur post annum.*

Mais vous pensez peut-être, reprend saint Jean Chrysostome, qu'en différant ainsi de jour en jour, vous vous disposerez davantage. Illusion, mes frères, et je ne veux que l'expérience pour la détruire, disait ce Père. Ceux qui communient plus rarement sont-ce ceux qui vivent plus régulièrement parmi nous? Ah! qu'il n'est que trop vrai qu'on ne craint la communion que parce qu'on craint le recueillement et la sainteté que cette action sainte inspire ; parce qu'on craint la gêne et la contrainte où l'on sent qu'elle mettra les passions. Si vous êtes indignes aujourd'hui, il est très-probable que dans un an vous ne le serez que plus encore : *Qui non meretur quotidie, non meretur post annum.*

D'où vient, Messieurs, que ce sage docteur ne croit pas outrer cette matière, en disant expressément qu'il est convaincu que de toutes ces communions si rares, surtout de ces communions annuelles que font la plupart des gens du monde, il en est très-peu qui ne soient sacriléges. Concluez donc que si c'est quelque attache et quelque habitude, qui vous rendent indignes aujourd'hui, il faut dès aujourd'hui les rompre; mais si vous ne le faites pas aujourd'hui, dans un an vous le ferez moins encore : *Qui non meretur quotidie, non meretur post annum.*

Raisonnons un moment, je vous prie. Quel privilége aurait le délai de la communion pour disposer à la bien faire? Ce délai est-il en lui-même une vertu? Ah! que vous vous trompez, mes frères, si vous croyez qu'on honore notre Dieu en refusant ses bienfaits, dit toujours saint Jean Chrysostome! on l'honore en les recevant avec amour, avec humilité et confiance ; mais vous n'avez point ces vertus. Il faut dès à présent travailler à les acquérir ; mais ce ne sera pas certainement le délai de la communion qui les produira dans votre cœur.

Depuis quand, en s'éloignant du feu, prétend-on s'échauffer? L'Eucharistie est la fournaise d'amour. Guérit-on en fuyant le remède? Est-ce par l'abstinence et le jeûne que l'athlète se prépare à la lutte?

Non, nous n'exposons pas sans armes nos frères que nous envoyons au combat, disait saint Cyprien du temps des persécutions. De peur que l'ennemi ne les surprenne, nous les munissons tous les jours du corps et du sang de Jésus-Christ. Que ne pouvons-nous à présent dire de même? La persécution d'aujourd'hui, pour être cachée sous une apparence de paix, n'en est que plus à craindre. L'impiété raffinée, l'athéisme masqué, le tolérantisme général et de mœurs et de foi couvert d'un voile spécieux que l'hypocrisie lui donne, et qui à la faveur de ce voile gagne de jour en jour comme la gangrène, sont certainement bien plus redoutables que les glaives et les feux. Le remède quotidien ne fut donc jamais si nécessaire à tous les chrétiens.

Ames timides, c'est à vous encore plus que je voudrais faire goûter et retenir tous ces principes. Mais prenez garde d'abord, souvenez-vous qu'en parlant des dispositions au sacrement, j'ai parlé d'exemption d'attache et d'habitude. Car, hélas! malheureux ou indiscrets que nous sommes, dit saint Ambroise, quelquefois par nécessité, le plus souvent par imprudence, nous nous jouons avec un monde traître et perfide ennemi, qui blesse sans qu'on s'en aperçoive. Le péché, c'est notre plaie; le remède, poursuit saint Ambroise, est dans notre céleste et divin sacrement : remède non pas d'expiation, mais de préservation pour les péchés mortels; d'expiation même pour les véniels qu'il consume par le feu du divin amour.

Approchez donc sans crainte, approchez et souvent, vous tous qui désirez sincèrement être parfaits. Désirer sincèrement d'être parfaits, voilà la disposition essentielle. Ames indiscrètes, toujours dans la perplexité,

dans le doute et dans le scrupule, vous ne savez que craindre et trembler; ah! c'est que l'onction n'est point en vous. Toujours en gêne et en contrainte, vous ne faites que languir; épuisées d'abord par les efforts mêmes que vous faites pour aller à Dieu, vous êtes toujours sur le point de succomber et de tomber en défaillance; hélas! c'est par le défaut de l'aliment céleste. Eh! comment pourriez-vous agir au dehors, sans vous nourrir au dedans; vivre de Jésus-Christ, sans vous nourrir de Jésus-Christ? Ecoutez donc enfin : le voilà, ce Sauveur aimable qui, dans ces jours de fête, reposant sur nos autels, dans l'état de victime où le réduit son amour, vous adresse ces paroles qu'il adressait autrefois au peuple juif dans le temple : *In die magno festivitatis clamabat dicens:* Vous tous qui avez soif, qui que vous soyez, venez à moi : *Si quis sitit, veniat ad me.* (*Joan.*, VII.) Mes frères! vous êtes donc à la source de vie; vous laisserez-vous encore languir, périr de soif? Si vous êtes tentés, c'est là qu'il faut aller chercher des forces pour combattre; mais vous n'êtes tentés si fréquemment que parce que vous laissez trop de prise sur vous à l'ennemi, en ne vous revêtant pas assez souvent de Jésus-Christ. Du moins vous désirez la victoire et la paix; ah! c'est ici qu'il faut venir prendre des forces pour vaincre, afin de mériter la paix : *Si quis sitit, veniat ad me.*

Vous êtes effrayés, dites-vous, du peu de fruit que la communion produit en vous. Saint Jean Chrysostome vous répond : n'est-ce pas peut-être que vos communions sont encore trop rares? Du moins un grand fruit de la communion est de vous empêcher de faire de plus grandes chutes. Mais enfin, vous désirez la perfection de la vertu; (car encore une fois je ne parle qu'à ceux qui la désirent et qui sont sincèrement déterminés à faire, pour y arriver, tous leurs efforts) or c'en est ici la source : *Si quis sitit, veniat ad me.*

Vous voudriez être assurés des dispositions de vos cœurs. Eh! quand donc communierez-vous, si vous attendez cette certitude? Vous ne l'aurez certainement jamais dans cette vie. Désirez des dispositions plus nobles encore et plus héroïques; mais, encore une fois, c'en est ici la source : *Si quis sitit, veniat ad me.* Reconnaissez, dites avec l'enfant prodigue que vous ne méritez point d'être admis à la table des enfants; mais souvenez-vous que, même avec ce sentiment, l'enfant prodigue ne refuse ni la robe dont le revêt son père, ni le festin qu'il lui prépare. Enfin, retenez surtout cette excellente règle donnée par saint Augustin : ce n'est point à vous d'être en ceci vos propres juges. Une humble et docile soumission aux avis de ceux que le Seigneur a chargés du salut de vos âmes, c'est en général la règle la plus sûre que vous puissiez suivre, et la seule vraiment sûre que nous puissions vous donner.

Concluons avec saint Bernard : C'est un grand mal, c'est le plus grand de tous les maux qu'une communion indigne; mais c'est un mal presque aussi grand de s'éloigner de la communion, sous quelque prétexte que ce puisse être. Des deux côtés danger éminent, mes frères : *Utrobique grande periculum.* Reste donc une grande, une pressante nécessité : *Ideo magna necessitas instat* (c'est toujours la même conclusion que je répète), grande nécessité de nous rendre dignes de communier souvent et dignement : *Ideo magna necessitas instat, ne indigni inveniamur.*

Mon Dieu! un seul rayon de ce miel délicieux qui jaillit à grands flots du pied du trône où votre Agneau réside; une seule goutte de cette eau salutaire qui même en irritant la soif désaltère.... C'est ce qu'en finissant je vous demande pour nous tous. Ah! mon Dieu, si les chrétiens savaient votre don, s'ils en connaissaient les douceurs, eux-mêmes ils nous feraient une douce violence pour nous obliger à leur en faire part. Qu'ils goûtent donc, mon Dieu, qu'ils sentent vos délices; il les voudront goûter sans cesse, et rien ne pourra plus les en rassasier. Ainsi soit-il.

SERMON XXXI.

SUR LA PASSION.

Prædicamus Christum crucifixum. Judæis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam; ipsis autem vocatis Judæis atque Græcis Christum Dei virtutem et Dei sapientiam. (I *Cor.*, I.)

Nous prêchons le mystère de Jésus crucifié, mystère qui est aux Juifs un scandale, que les nations traitent de folie; mais ceux qu'il a plu à Dieu d'appeler, entre les Juifs et les gentils, le regardent comme le plus grand miracle de la force et de la sagesse de Dieu.

La raison humaine eût-elle pu jamais entrer dans ce mystère d'un Dieu souffrant et crucifié? Ce ne sont dans l'adorable personne de notre Jésus que contradictions les plus énormes en apparence. Un Dieu accablé de toutes les infirmités de notre nature; le législateur de l'alliance de grâce accusé, jugé lui-même et condamné; le pontife sacrifié, fait victime d'anathème : est-il surprenant que ce soient là pour le Juif autant de pierres de scandale, autant de traits de folie pour le gentil? Mais grâce à la vocation sainte qui nous a tous choisis, mes frères, c'est là pour nous le grand miracle de la force, de la sagesse, j'ajoute seulement à la pensée de saint Paul et de la charité de notre Dieu. Or, ces trois grands miracles, que nous venons vous annoncer répondent parfaitement aux contradictions que le juif et le gentil trouvent dans le mystère qui fait aujourd'hui le sujet de nos méditations : *Prædicamus Christum crucifixum, Judæis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam; ipsis autem vocatis Judæis atque Græcis Christum Dei virtutem et Dei sapientiam.*

Mais, Messieurs, une pieuse erreur vous séduit presque toujours dans cette méditation. Votre cœur, d'abord attendri, se fane d'inutiles douleurs, se dessèche par de stériles larmes. Si vous en avez à verser, ce n'est pas certainement sur Jésus même.

L'occasion se présentera peut-être, dans la suite, de vous apprendre comment et sur quoi vous devez pleurer. J'ose dire cependant qu'un plus beau dessein m'anime : c'est de vous révéler tout le secret de Dieu dans ce mystère : *Christum Dei virtutem et Dei sapientiam.*

Je me représente aujourd'hui la passion de Jésus-Christ comme le commencement de son règne et le prélude, pour ainsi parler, de son triomphe. Je le vois au jardin des Olives comme sur un théâtre où il déploie toute sa force; le prétoire de Pilate est le tribunal où il exerce toutes les fonctions du législateur le plus sage; enfin le Calvaire est le temple, la croix, l'autel où ce Pontife auguste remplit toute l'étendue de son ministère.

Il fallait donc non-seulement que le Christ souffrît, mais qu'il souffrît généralement tout ce qu'il a souffert pour entrer dans sa gloire. Voilà le secret de Dieu; parce qu'il fallait qu'il souffrît tout ce qu'il a souffert, afin d'être reconnu incontestablement pour le Messie.

En effet, le Messie devait être un Homme-Dieu, auteur d'une nouvelle loi et d'un nouveau culte. Les prophètes l'avaient autrefois promis et annoncé sous ces trois idées magnifiques : idées auxquelles il va parfaitement répondre dans les trois différentes stations où je vous invite à le suivre. Comment cela, Messieurs? Par les trois grands miracles que j'ai déjà insinués, et que je vous prie de retenir; ils vont faire tout le partage de ce discours.

Miracle de force, qui démontre le Dieu dans l'homme abattu sous tout ce que la nature humaine a de plus humiliant et de plus triste. Miracle de sagesse, qui démontre le Législateur dans le criminel accusé, jugé et condamné. Miracle de charité, qui démontre le pontife dans la victime.

O croix, source de gloire, c'est à vous que s'adresseront aujourd'hui tous nos hommages! O croix, source de grâces, c'est à vous que nous dirigerons tous nos vœux! Vous nous obtiendrez la grâce d'intelligence et de force qui nous soutienne dans la révélation des grands mystères qui furent opérés et consommés entre vos bras. *O Crux, ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Est-ce y penser de choisir pour preuve de la force divine de notre Messie la circonstance de sa vie où il paraît le plus faible des hommes? Accablé de tristesse, glacé de frayeur, dévoré d'ennui, les yeux baignés de larmes, ne poussant que cris et sanglots, demandant grâce. A ces traits, reconnaît-on la force de Dieu, la vertu de l'Eternel? Oui, Messieurs; elle ne paraît mieux nulle part que dans tout cela. C'est la pensée de saint Ambroise. Cet abattement du Sauveur fait horreur à plusieurs, disait ce Père : *Horrent plerique hoc loco;* mais, pour moi, je ne puis qu'admirer, ajoutait-il, et dans toute la vie de notre Sauveur je ne trouve rien qui me fasse mieux reconnaître la majesté du Dieu incarné pour moi : *Ego nusquam magis majestatem demiror.* Peignons donc son accablement avec des couleurs plus vives encore; nous ne ferons que relever sa force : *Virtutem Dei.*

Il n'y avait que lui qui pût s'abattre ainsi lui-même : premier trait de la force de Dieu. Voici le second : il n'y avait que lui qui pût ne pas succomber à cet abattement extrême. En deux mots, lui-même il est l'auteur de sa tristesse et son soutien dans sa tristesse; dans l'homme faible, le Dieu est-il méconnaissable à ces deux traits de force?

Chercher le principe de l'agonie de Jésus ailleurs que dans la volonté de Jésus même, c'est une contradiction, Messieurs, et de toutes les contradictions la plus sensible.

Non, je ne puis en reconnaître la cause dans l'appréhension, du moins dans la seule appréhension de la mort, et même la plus vive, telle que l'homme le plus timide et le plus faible peut l'avoir. Il y a contradiction à le penser.

En effet, dit saint Jean Chrysostome, cet homme, qui n'avait marqué toute sa vie d'autre empressement que de la voir finir dans les supplices; cet homme, qui disait de lui qu'il devait être baptisé dans un fleuve de sang, qu'il languissait d'impatience dans l'attente d'y être plongé; cet homme, qui ne parlait qu'avec transport du moment qui devait le mettre à la puissance de ses bourreaux, qui ne se lassait point de prédire à ses disciples, dans le détail le plus circonstancié, tout ce qu'il devait un jour souffrir; cet homme, qui ne put retenir son indignation contre le plus fervent de ses apôtres, à qui le seul amour dictait des vœux pour écarter ce calice loin de lui; cet homme, dis-je, au moment que ses désirs allaient être comblés, change tout à coup et se dément d'une si étrange manière? Sentez-vous, dit saint Jean Chrysostome, la contradiction?

Dira-t-on que l'approche de ce moment redoutable renverse bien les beaux projets, change bien la situation d'un cœur qui n'envisageait la mort encore que de loin. Il est facile, en effet, d'être héros loin du champ de bataille; on brave aisément un ennemi tant qu'il est éloigné; à l'instant précis du combat, c'est là que le faux héroïsme se trahit et se dément. Oui, Messieurs, mais il n'y a qu'un moment encore qu'il en parlait avec la plus étonnante sécurité à ses apôtres; il désignait celui d'entre eux qui l'avait trahi; il exhortait ce lâche perfide à consommer son noir ouvrage; il prédisait à Pierre le nombre précis de ses parjures, et à tous ses apôtres le scandale dont ils allaient être frappés à son occasion; et demandant enfin des glaives, il pourvoyait tranquillement à l'accomplissement entier des prophéties. Est-ce là, Messieurs, être héros au moment précis de la bataille?

Dites encore qu'il est toujours des moments où le plus ferme courage se soutient mal. Il est vrai, mais du moins le cœur chancelle avant que de s'abattre; un homme, qui a toujours fait ostentation de grandeur d'âme

et de constance, cache du moins alors sa honte et sa faiblesse. Et Jésus veut avoir pour témoins tous ses disciples; pour se faire voir de plus près, il choisit les trois plus fermes d'entre eux, Pierre, Jacques et Jean. Sentez-vous encore la contradiction?

Ce n'est donc point l'appréhension de la mort qui peut être proprement la cause de sa tristesse. Ou bien, Messieurs, c'est que lui-même il applique volontairement, il détermine son imagination à lui en représenter toutes les circonstances les plus humiliantes et les plus douloureuses; ou plutôt, c'est que lui-même il se soustrait volontairement toutes les consolations qui l'avaient soutenu jusqu'alors. Comment cela? Je vous le ferai voir dans un moment. Concluons cependant que c'est lui véritablement qui veut être abattu, puisqu'il ne l'est que quand il veut, puisqu'il veut le paraître.

Non, il ne l'est que quand il veut. En effet, quelle surprenante variation de scènes? Ici je le trouve exposant à ses disciples, dans les termes les plus tendres, le déplorable état de son cœur : *Tristis est anima mea.* (*Matth.*, XXVI; *Marc.*, XIV.) Il les exhorte, oserai-je le dire, il les conjure de ne point l'abandonner : *Sustinete* (*Ibid.*); de partager son ennui : *Sustinete mecum;* de joindre leurs prières aux siennes pour fléchir la colère de son Père : *Orate.* (*Ibid.*) Et immédiatement après, je remarque les apôtres consternés, intimidés, tous en fuite; le maître seul, désormais inébranlable, va fièrement à la rencontre de ses bourreaux.

Maintenant je le vois, la face collée contre terre, suer le sang et l'eau. Le moment d'après, il console lui-même, il encourage ces mêmes disciples auprès desquels il venait de chercher du soulagement; il leur reproche leur lâcheté, et cela par trois fois différentes en moins de la moitié d'une nuit.

Tantôt il élève au ciel une voix entrecoupée de sanglots; il pousse les cris les plus lugubres : Mon Père! que ce calice passe loin de moi! Et l'instant suivant il ajoute : Que votre volonté se fasse, et non pas la mienne.

Et non pas la mienne! Qu'est-ce donc à dire, si, comme je prétends, il ne souffre que ce qu'il veut? Saint Ambroise répond. *Mon Père, éloignez de moi ce calice* (*Matth.*, XXVI): c'est l'homme qui parle. *Que votre volonté se fasse* (*Ibid.*) : c'est le Dieu qui poursuit. *Mon Père, que votre volonté se fasse, et non pas la mienne.* (*Ibid.*) Non pas cette volonté humaine, la faible, qui chancelle encore, mais la volonté divine, qui est la même que la vôtre, ô mon Père, et qui veut que la volonté humaine non-seulement soit triste, mais chancelle même jusqu'à paraître se démentir dans sa tristesse. Voilà la force de Dieu bien marquée au milieu des plus grandes faiblesses de l'homme. Avançons.

O Jésus! ô la source et la joie de mon cœur, vous voulez être plongé dans la tristesse! Seigneur, me sera-t-il permis de pénétrer dans le conseil de cette volonté qui m'étonne moi-même et me confond? Ah! c'est qu'il vous tardait de souffrir. Votre amour est non-seulement le plus cruel, mais il est aussi le plus impatient de vos bourreaux. Prenez garde, Messieurs, que tout était consommé dans les actions de sa vie; il avait accompli tout ce que son Père lui avait prescrit, il vient de le dire, la nouvelle pâque était instituée. Jésus n'avait plus rien à faire pour nous que de souffrir; et trois heures de retardement dans ces circonstances, c'eût été le plus grand de ses supplices.

Il veut souffrir; et pour se faire souffrir, ah! comment s'y prend-il? Mon Dieu! j'avais raison de dire que votre amour est le plus cruel de vos bourreaux. Jugez vous-mêmes à présent, Messieurs, si aucune cause naturelle eût pu produire un tel tourment. Lui seul pouvait s'abattre ainsi.

D'abord, il commence par soulever toutes les puissances de la partie inférieure, siége des passions dévorantes. L'imagination se remplit d'idées noires et lugubres, cause du mortel ennui : *Cœpit tœdere* (*Marc*, XIV); cette faculté ingénieuse à se forger des peines, offre à ses yeux troublés (il les voit) des bourreaux acharnés, une croix, des clous, des épines; à ses oreilles (il les entend) accusations, calomnies, insultes piquantes, cris de fureur et de blasphème; bien plus, il sent déjà déchirer ses membres, enfoncer les épines dans sa tête, il sent percer et ses pieds et ses mains. Cependant, la raison qui seule corrige les fantômes de l'imagination, la raison de Jésus, la plus épurée, la plus parfaite qui fut jamais, par le prodige le plus étonnant de la toute-puissance, est retenue dans l'inaction. La concupiscence aussitôt s'irrite, et, par le mouvement nécessaire qui lui fait haïr le mal, se révolte contre tant d'affreux objets; pendant que la volonté supérieure qui nous est donnée pour régler les mouvements désordonnés de la concupiscence par un amour plus légitime, étant ici destituée de la raison, ne trouve rien à quoi elle puisse s'attacher. Quel état! ô la mort, la plus affreuse mort a-t-elle rien de si terrible! *Tristis est anima mea usque ad mortem.* (*Matth.*, XXIV; *Marc*, XIV.) De là l'inquiétude, les regrets, les perplexités, les terreurs et les craintes qui divisent l'âme et la déchirent : *Cœpit pavere.* (*Marc.*, XIV.)

Il faudrait, Messieurs, l'avoir éprouvé pour le comprendre; mais Jésus est le seul qui ait pu le sentir, ce combat terrible qui s'éleva dans son âme, quand la volonté divine prenant le dessus captive l'imagination qui voudrait se distraire, et la force de contempler à loisir et dans le détail tant d'objets effrayants. Elle enchaîne en même temps la concupiscence qui cherche à secouer ce joug affreux, et lui fait sentir qu'il est inévitable : *Fiat!* (*Matth.*, XXVI.) Ah! c'est alors que la force abandonne ce corps mortel; il ne peut se soutenir, il tremble, les genoux se heurtent l'un contre l'autre, tous les membres se roidissent, il tombe : *Cecidit in faciem.* (*Luc.*, XVII.)

Prosterné, sans mouvement, la face collée

contre terre, les bras étendus. Ah! chrétiens, venez voir le premier état où l'amour a réduit votre Jésus. Une froide sueur se répand sur tout son corps; le sang et l'eau coulent en abondance, la terre en est trempée : *Factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram.* (*Luc*, XXII.)

N'y concevez, Messieurs, aucune exagération. C'est l'effet de cette imagination si vivement frappée, que, croyant déjà verser du sang, le fait couler en abondance; c'est l'effet de cette résistance de la concupiscence qui, par les efforts violents et extraordinaires qu'elle fait pour éviter le mal, rompt les veines les plus tendres de ce corps délicat et les épuise par tous les conduits; c'est l'effet de ce combat contre la faiblesse de l'homme et la force de Dieu : la crainte resserre le cœur, le courage le dilate; la crainte concentre autour du cœur le sang qui s'y rassemble de toutes les parties, le courage le rejette et le renvoie avec tant d'impétuosité et tant de force qu'il en brise tous les pores. Je dirai mieux en un seul mot : c'est l'effet de cette volonté suprême, de cette volonté toute-puissante, maîtresse souveraine de son sang, de son âme, de toutes ses puissances; c'est l'effet surtout de cet amour qui ne veut mettre de bornes à son supplice que celles que reconnaît la toute-puissance, qui veut faire souffrir une nature sans la détruire.

Quoi donc, hélas! Messieurs, est-il possible qu'une nature bornée souffre tant sans se détruire? Il faut donc reconnaître encore un autre miracle de toute-puissance qui soutient Jésus dans ce supplice : deuxième preuve de la force de Dieu : *Virtutem Dei.*

Nous admirons la force et l'invincible courage des martyrs; nous ne pouvons comprendre comment des hommes faibles ont pu soutenir tout ce que l'ingénieuse cruauté des tyrans a inventé de tortures. Ah! Messieurs, rassemblez-les, toutes ces tortures; joignez-y tout ce que notre nature a jamais enduré de plus vifs et de plus cuisants sentiments de douleur; ce ne sont, dit un savant théologien, que des gouttes, pour ainsi dire, de l'océan d'amertume où Jésus est plongé.

Dans cette ineffable agonie (pesez bien cette pensée, elle n'a rien d'outré) il souffre non-seulement tout ce qu'ont souffert tous les justes, non-seulement tout ce qu'ont souffert tous les pécheurs, mais tout ce qu'ils auraient dû souffrir, pour expier tous leurs crimes.

En effet, venu au monde pour être la victime du péché, c'est du moins plus spécialement à ce moment, qu'il se chargea de tous ceux de tous les hommes; c'est proprement, du moins plus spécialement à ce moment, que, commençant l'office de réparateur, il voulut les expier tous, et les expier d'une manière qui satisfît pleinement à la plus rigoureuse justice.

On a vu des pénitents saisis tout à coup d'une telle horreur à la vue de leurs crimes, qu'ils en expiraient de douleur; et cependant on ne peut dire que cette douleur équivalût à la malice du péché. Jésus égale la sienne à l'énormité, non pas d'un crime, mais de tous les forfaits de l'univers; et Jésus ne succombe pas.

Tout ce qu'avaient mérité dans une exacte justice tous ces crimes qui ne purent être suffisamment lavés par un déluge universel; tout ce qu'avaient mérité dans une exacte justice toutes ces abominations trop imparfaitement expiées par une pluie de feu; tout ce qu'avaient mérité dans une exacte justice tant de prévarications que le Seigneur n'avaient punies que dans sa miséricorde par la dispersion d'Israël, par la dévastation de la Judée et le sac meurtrier de Sion, Jésus le souffre dans son cœur, et mille fois davantage; tout ce qu'ont mérité mes forfaits, tout ce qu'ont mérité les vôtres, mes frères, tous ceux de chacun d'entre nous, et mille fois davantage.

Cependant, il est seul, si j'ose ainsi parler, pour résister à tant d'assauts; pas un seul objet qui ne l'afflige. Tous les hommes étaient alors présents à son esprit; et pas un seul homme qui ne porte à son cœur mille coups meurtriers. Où est-il, celui dont la main l'épargna? Qui de nous, mes frères? Est-ce vous? Est-ce moi?.. Je frémis, ma langue se glace d'effroi, et ma parole expire, tout se confond en moi dans l'amer souvenir de l'état où je parus, ô mon Dieu! devant vous! vous-même rassurez, soutenez-moi, ou je ne puis poursuivre.

Ses justes mêmes, il les voit persécutés, et toutes les persécutions qu'ils endurent sont autant de traits qui percent son cœur. Dans les endurcis, il voit tous ces mérites inutiles; quel surcroît, quel comble, quel excès de supplice pour son amour! pas un seul objet de consolation devant les yeux. Des disciples timides, lâches, endormis, ont besoin que lui-même il les soutienne.

Dans le présent, dans le passé, dans l'avenir, rien qui ne le tourmente. Dans le passé, tant d'horribles forfaits dont l'expiation demande sa mort. Dans le présent, le plus horrible de tous les crimes, qui doit être l'instrument et l'occasion de la réparation même. Dans l'avenir, l'inutilité de sa réparation pour tant d'ingrats pour lesquels il expire.

Au ciel, sur la terre, pas un seul appui. Sur la terre, tout est conjuré contre lui : les grands s'unissent avec le peuple, le pharisien s'accorde avec le publicain, le Juif et le Romain conspirent, Pilate se réconcilie avec Hérode pour le tourmenter. Au ciel, un juge inexorable lui redemande jusqu'à la dernière obole de la dette dont il s'est volontairement chargé.

Mon Père, s'écrie-t-il, mon Père! inutile mot de tendresse, qui ne peut émouvoir la pitié du Père céleste, *Mon père! mon Père!* ce tendre mot, ce seul mot même est rejeté. C'est la voix de Jacob, il est vrai, que ne mérite-t-elle pas? Mais c'est la voix de Jacob revêtu des dépouilles d'Esaü; le Père les reconnaît et détourne les yeux. *Mon Père, mon Père! pourquoi m'avez-vous abandonné?*

(*Matth.*, XXVII; *Marc*, XV.) Tristes accents, qu'il ne prononce, il est vrai, que sur la fin de son sacrifice, quand tout fut consommé; mais paroles qui n'exprimaient que ce qui avait commencé dès la première scène de cette sanglante tragédie, où Jésus, seul acteur, seul bourreau, seul soutien de soi-même, voulut nous donner les premières marques de son amour, en satisfaisant pour nous à toute la justice de son Père. *Mon Père, mon Père! pourquoi m'avez-vous abandonné?* Dans ce général abandon, qui peut se soutenir ainsi soi-même, sinon la force et la vertu de Dieu : *Virtutem Dei.*

Un ange enfin descend du ciel; ne vient-il pas du moins le consoler? *Apparuit angelus de cœlo confortans, eum.* (*Luc.*, XXII.) Ah! mes frères, disait saint Jean Chrysostome, quelle consolation un ange pouvait-il donner à celui qui est lui-même la force et la joie des anges? Aussi n'est-ce point pour le fortifier, comme semble l'insinuer le mot de l'Evangile, que l'ange lui apparaît, poursuit saint Jean Chrysostome; c'est plutôt, dit ce Père, un hommage qu'il vient faire à la force divine du Verbe incarné : *Non robur accepit, sed glorificationem ab angelis.* Ou si vous aimez mieux l'explication des autres saints docteurs, quelle consolation l'ange vient-il lui présenter? L'irrévocable arrêt de son père, l'indispensable nécessité de souffrir pour nous racheter : quelle consolation!

Non, non, Messieurs, véritablement c'en était une : *Apparuit angelus de cœlo confortans eum.* A cette vue, tout son amour pour nous se réveille et s'enflamme. L'amour, auteur de ce premier tourment, un amour assez fort pour causer un tourment si extraordinaire, comment ne serait-il pas assez fort pour l'y soutenir? A cette vue, l'intérêt de la gloire de son Père se représente plus vivement à son esprit, et il ne pense plus qu'à souffrir pour la réparer encore davantage.

O amour véritablement plus fort que la mort, plus fort que l'enfer! plus fort pour tourmenter mon Sauveur que l'enfer même, plus fort pour le soutenir que la mort pour l'abattre.

Mais je voudrais, Messieurs, ne point quitter cette première station que nous venons de faire avec notre Jésus, sans y prendre quelques leçons pour nous-mêmes. La force de Dieu ne paraît en lui nulle part avec tant d'éclat, que dans ses plus grandes faiblesses; voilà l'idée sous laquelle vous l'avez considéré jusqu'ici. Or, Messieurs, la force du disciple ne doit-elle pas être où se trouve celle du Maître! La force du chrétien doit donc se montrer surtout dans la souffrance.

Oui, mon Dieu, pourvu que vous me souteniez, je l'éprouverai, ainsi que votre apôtre, que je n'ai jamais plus de force que dans l'infirmité et la douleur; mais il faut pour cela, Seigneur, que vous me souteniez. Montrez donc en moi que vous êtes Dieu, Dieu de mon âme et de mon cœur; montrez-le en m'affligeant et surtout en me soutenant dans les afflictions. Montrez en m'affligeant que vous êtes juste. Je suis le pécheur, c'est à moi de souffrir; convient-il que vous souffriez seul la peine que je mérite? Montrez en m'affligeant que vous êtes miséricordieux et que vous m'aimez, en me faisant expier mes péchés par mes souffrances. Montrez que votre miséricorde s'accorde admirablement avec votre justice, en pénétrant mon cœur de cette tristesse que vous causa la vue de mes iniquités. Que cette tristesse ne peut-elle opérer en moi l'agonie mortelle qu'elle opéra dans vous! que ne puis-je en suer le sang et l'eau, expirer de douleur! Montrez enfin, Seigneur, que vous êtes le Dieu de force, en me soutenant dans les douleurs dont vous m'affligerez. Plus je suis faible, plus votre force éclatera en moi. Je voudrais souffrir pour vous ce que vous avez souffert pour moi; mais je voudrais souffrir ainsi que vous.

Allons, Messieurs, puiser cette force à côté de Jésus souffrant. Couvrons-nous de ce sang dont il vient déjà de tremper la terre. Dans la méditation de ses faiblesses nous trouverons notre force. Recueillons-nous donc un moment dans cette pensée, pour nous disposer à le suivre dans la seconde station, où j'ai promis de vous conduire, pour voir briller toute la sagesse du législateur le plus divin dans le criminel accusé, jugé et condamné. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Enfin tous les foudres du ciel sont rassemblés sur la tête d'un innocent représentant tous les coupables; l'orage éclate de toute part. Satan et ses légions infâmes ont obtenu pouvoir contre le Saint de Dieu; leurs satellites approchent, le traître Judas à leur tête conduit cette infernale troupe. Mais que fais-je, Messieurs? Ce ne sont ni des sentiments d'indignation contre les ennemis de Jésus-Christ, ni des sentiments de compassion pour Jésus-Christ même que j'ai prétendu vous inspirer. Fixons votre attention, comme je l'ai promis, sur la sagesse du législateur le plus divin.

L'autorité, l'indépendance sont les deux premières qualités essentielles à un législateur; mais tout autorisé, tout indépendant qu'il peut être, il doit cependant l'exemple à ceux qu'il veut régler. Or, Messieurs, voulez-vous reconnaître Jésus-Christ à ces trois traits qui caractérisent, ce me semble, le vrai législateur? Suivez-le dans tout le cours du jugement exercé contre lui. Soit qu'il réponde aux accusations de ses ennemis, soit qu'il se taise, soit qu'il se soumette aux jugements d'injustice qu'on lui fait subir : s'il parle, c'est pour établir son autorité; s'il se tait, c'est pour démontrer son indépendance; s'il souffre, c'est pour confirmer toute sa loi par son exemple. Quels traits peuvent mieux marquer le législateur le plus sage?

1° L'autorité du législateur, voulez-vous d'abord la reconnaître à un trait bien frappant? Une troupe de soldats vient pour se saisir de lui par ordre de la Synagogue. Ces soldats, dit saint Jean Chrysostome, l'avaient

vu mille fois, sans doute; cependant il est au milieu d'eux sans qu'ils puissent le reconnaître. Non-seulement ils ne peuvent le prendre, mais ils ne peuvent même le voir, s'il ne leur en donne la puissance. Il leur demande ce qu'ils cherchent; c'est à lui-même qu'ils répondent que c'est lui qu'ils cherchent, et il faut que lui-même se trahisse en quelque sorte. Mais, comme remarque saint Augustin, il ne leur donne par cette première réponse que le pouvoir de le reconnaître. A peine ils le reconnaissent, qu'étonnés, frappés comme d'un coup de foudre ils reculent tous, ils chancellent, tombent à la renverse. Ils ne se relèveront point, si lui-même de plus ne les rassure et les relève; eux aussi ne le saisiront-ils que quand ils en auront reçu l'ordre de lui-même. Mais il ajoute, poursuit saint Augustin, si c'est moi que vous cherchez, laissez donc aller mes disciples; et personne n'ose ou plutôt ne peut passer ses ordres. C'est à ses ennemis qu'il commande; et ses ennemis, tout furieux qu'ils sont, sont forcés d'obéir à leur captif: *Inimicis jubet; et hoc faciunt quod jubet.*

Mais avançons, Messieurs. Dans toute la suite du jugement qui s'exerce contre lui, tâchons de recueillir toutes ses paroles; et remarquez, je vous prie, comment ses ennemis, sans le vouloir et sans y penser, partout y souscrivent.

C'est d'abord chez Caïphe qu'on le conduit. On veut le trouver coupable, c'est là tout son crime. On fait venir, on écoute contre lui toutes sortes de témoins; mais pour le condamner avec quelque apparence de justice, on veut avoir son propre aveu; et à quoi se réduit enfin toute l'interrogation qu'on va lui faire?

Au nom du Dieu vivant je vous conjure, lui dit le grand prêtre, *de nous dire enfin si vous êtes le Fils de Dieu.* (*Matth.*, XXVI.) Prenez garde, Messieurs, que jusqu'alors il ne l'avait dit qu'avec quelque sorte de réserve ou à quelques particuliers et secrètement; mais en public, il s'était presque toujours contenté de le démontrer par ses œuvres; c'est à la preuve de ses œuvres qu'il avait toujours renvoyé les Juifs: *Operibus credite.* (*Joan.*, X.) Cependant il convenait qu'il nous révélât clairement ce point fondamental de toute sa loi, parce que c'était le principe incontestable de son autorité sur nous. Aussi répond-il enfin de la manière la plus nette et la plus précise qui ne laisse lieu à aucun subterfuge. Oui, je le suis. Dans le sens que l'entendait Caïphe, dans le sens dont il prétendait lui faire un crime: *Tu dixisti* (*Matth.*, XXVI); par conséquent, le Fils de Dieu promis par les prophètes pour être le Messie, le Fils naturel de Dieu, égal à son Père, consubstantiel à son Père, digne de nos adorations ainsi que son Père, car c'est ainsi que l'entendait Caïphe: *Tu dixisti*; et Caïphe lui-même, selon la remarque de saint Jérôme, souscrit, sans y penser, à la vérité de cet oracle. Il déchire ses vêtements, dit l'auteur sacré, comme s'il avait entendu le plus affreux des blasphèmes. Ah! poursuit saint Jérôme, c'est que la robe sacerdotale ne lui convenait plus. Cette courte parole du Fils de Dieu est un arrêt qui vient de dégrader la Synagogue. Voilà le Fils de Dieu; il n'est donc plus besoin d'ordre sacerdotal ni lévitique, la loi des types et des figures est abolie. Il n'est plus besoin d'interprètes de la loi de Moïse; une loi nouvelle a succédé, en voilà l'auteur et l'interprète unique, c'est le Fils de Dieu: *Tu dixisti.*

Aussi tout le reste de son jugement ne roule plus que sur cette accusation capitale, qu'il s'est arrogé le titre et l'autorité de Fils de Dieu. Atteint et convaincu de ce prétendu crime, on le mène à Pilate. Pilate en est épouvanté; il monte sur son tribunal, il l'interroge: *Etes-vous le roi des Juifs?* (*Ibid.*) A toute autre interrogation il se tait; vous en verrez la raison dans un moment, mais à celle-ci il répond toujours. Il est roi, mais son royaume n'est pas de ce monde: restriction nécessaire, pour déterminer l'étendue de son autorité, même en l'établissant.

Il est roi, mais son royaume n'est pas de ce monde. Malheureux monde, sur qui ne règne pas cet aimable Souverain! Ce n'est pas à dire cependant, selon l'expression de saint Augustin, qu'il n'ait point autorité sur ce monde sensible, c'est lui qui l'a créé, c'est par lui qu'il existe; et l'héritage que son Père lui a promis comprend toutes les nations de l'univers. Mais c'est un règne caché, il faut de la foi pour le reconnaître, il faut de la foi pour s'y soumettre: *Non est de hoc mundo.* (*Joan.*, XVIII.)

Il est roi, mais son royaume n'est pas de ce monde. Ce n'est pas à dire, ajoute saint Jean Chrysostome, qu'il ne veuille dès à présent régner sur nous. Mais c'est un royaume de liberté; il ne règne point en captivant par la crainte, il ne règne point sur des esclaves enchaînés; c'est sur les esprits, c'est sur les cœurs qu'il règne, et quoiqu'il puisse par un privilége particulier de son empire s'assujettir d'autorité les esprits et les cœurs, il n'en veut que de soumis et de dociles: *Non est de hoc mundo.*

Aussi, comme il poursuit lui-même, il n'a point de ministres qui défendent ses intérêts à main armée. C'est par la douceur que se soutient, c'est par la persuasion seule que s'étend ce bel empire. Oui, vous pouvez à présent, pécheurs, violer ses lois, braver son autorité, insulter sa puissance. Il souffre tout à présent, son empire n'est pas de ce monde: *Non est de hoc mundo.*

Ce n'est pas cependant qu'il ne puisse dès à présent se venger de ses ennemis et réduire en poudre les rebelles qui lui insultent. Des millions d'anges sont à ses ordres; qu'il dise une seule parole, pécheurs, et vous ne serez plus. Mais ce n'est pas à présent que s'exerce l'empire de sa justice: *Non est de hoc mundo.*

Aussi, vous tous qui vous attachez à lui, n'attendez pas ici-bas votre récompense. Ce n'est pas cependant qu'il ne tienne en sa

main les sceptres et les couronnes; celui qui a tout fait peut tout anéantir, par conséquent tout donner à qui lui plaît; il n'est, comme il le dit encore, point de puissance qui ne vienne de lui; celle que son juge a sur lui, il ne l'aurait point s'il ne l'avait reçue de lui-même. Mais l'état de puissance, ainsi que celui d'humiliation, de richesse ainsi que de pauvreté, tout état est un état d'épreuve; comme ce n'est pas ici-bas qu'il punit, ce n'est pas ici-bas qu'il récompense: *Non est de hoc mundo.*

Mais la scène changera : *Amodo.* (*Matth.*, XXVI; *Joan.*, XIV.) Bientôt, disait-il à ses juges, vous verrez. Nous verrons tous, mes frères, le Fils de l'homme assis sur les nues, qui viendra juger l'univers. Alors, reprend saint Augustin, le règne de foi, le règne de liberté étant fini, commencera le règne éclatant, le règne de contrainte, qui mettra toutes les nations sous ses pieds. Le règne de patience et de miséricorde finira, ce sera le règne de la justice : *Videbitis amodo.*

Ah! mes frères, soumettons-nous à présent, soumettons librement nos esprits et nos cœurs, nos esprits par la foi et nos cœurs par amour à ce législateur aimable, pour participer nous-mêmes à l'empire qu'il commencera d'exercer. Soumettons-nous à sa loi, sa loi c'est la vérité même; elle renferme des mystères incompréhensibles; mais tout incompréhensibles qu'ils sont, c'est la vérité : *veritati.* (*Joan*, XVIII.) Elle renferme des préceptes qui semblent au-dessus des forces de notre nature; mais, tout difficiles qu'ils sont, ils sont la droiture et l'équité même, et lui-même il les rend toujours possibles : *veritati.* Car il n'est venu dans le monde que pour rendre témoignage à la vérité : *Ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati.* (*Ibid.*) Que cela nous suffise, notre divin législateur n'en dit pas davantage. Après avoir reconnu son autorité dans ses paroles, admirons la sagesse de son silence pour établir son indépendance. Mais d'abord pour la mieux sentir, prenez garde, Messieurs, aux circonstances dans lesquelles il se trouve.

Un de ses disciples (c'est celui-là même à la bonne foi duquel il semblait s'être confié davantage), Judas vient de le trahir et de le vendre au prix des esclaves. Le chef de ses apôtres le renonce sous ses yeux et prend le ciel et la terre à témoin de sa lâche désertion; tous ses disciples ont fui et l'ont abandonné. Cependant on le charge de calomnies, on lui impute toutes sortes de crimes; ce ne sont que de faux témoins, accusateurs attitrés qui déposent contre lui. Sur leur témoignage il est traité de blasphémateur, de séditieux et d'impie; sous ces titres odieux, on le traîne de tribunal en tribunal; un peuple comblé de ses bienfaits demande sa mort, prêt à se révolter s'il ne l'obtient.

D'autre part, Pilate, son juge, ne cherche que les moyens de le soustraire à la fureur de ses ennemis Un grand prince, Hérode au milieu de sa brillante cour, est prêt à prendre sa défense; charmé de le voir enfin il ne désire que de l'entendre, et Jésus se tait : *Jesus tacebat.* (*Matth.*, XXVI.)

Ne cherchons, Messieurs, point d'autre mystère dans ce silence, sinon qu'il était infiniment supérieur aux accusations qu'on formait contre lui; il ne lui convenait que de les mépriser et de se taire. Il était infiniment supérieur aux juges auxquels la passion de ses ennemis l'avait soumis; s'ils s'arrogent le droit de l'interroger, lui convenait-il de leur répondre?

Hélas! je me suis attendu, disait-il autrefois par son prophète, qu'ils exerceraient du moins contre moi un véritable jugement : *Exspectavi ut facerent judicium.* (*Isa.*, V.) Mais quel jugement! au lieu d'accusations, ce sont des cris, pour preuve une révolte. Que lui convenait-il dans un tel jugement que de se taire?

Cependant on veut donner à ce jugement du moins une couleur de justice. Les princes et les anciens de la Synagogue assemblés consultent, délibèrent de quoi on l'accusera, et dans toute sa vie ils ne peuvent trouver la moindre apparence de crime : *Et non invenerunt.* (*Marc.*, XIV.) On gagne de faux témoins, ils déposent; mais leurs dépositions se détruisent les unes les autres : *Non erant convenientia.* (*Ibid.*) Jésus a-t-il donc besoin de parler? C'est par la bouche de ses ennemis qu'il se justifie. Ils en sont réduits à recourir aux cris et à la révolte : *Fecerunt clamorem.* Leurs cris ne peuvent étourdir ni séduire personne : *Nemo adstipulatur clamoribus.* Pour Jésus, il se tait : *tacebat.* Et ses ennemis mêmes rendent témoignage pour lui : *Testificantur inimici.*

Pilate est étonné autant de la fureur de ses ennemis que de son silence. Il le presse: N'entendez-vous pas, lui dit-il, ce qu'on dépose contre vous? Et que dépose-t-on? Pilate lui-même n'y trouve ni vérité, ni même vraisemblance; il n'est donc pas nécessaire qu'il réponde. Mais tandis qu'il se tait, il fait parler pour lui et la femme de Pilate qui l'appelle Juste, qui tremble que son mari n'ait la faiblesse de céder aux clameurs des Juifs et de se souiller d'un sang innocent, et le perfide qui l'a trahi; le remords ou plutôt le désespoir dans le cœur, il vient publiquement avouer et détester son crime; et Pilate et Hérode : *Nullam invenio causam, sed neque Herodes* (*Joan.* XVIII); et ses ennemis mêmes les plus furieux. *Quel crime a-t-il commis?* leur demande le gouverneur. *Qu'on le crucifie*, il faut *qu'on le crucifie!* Mais enfin pourquoi? Ah! Messieurs, prenez garde, voici pourquoi. C'est Caïphe lui-même qui va vous l'apprendre : parce qu'il faut qu'un seul meure pour tout le peuple : *Expedit unum mori pro populo.* (*Ibid.*) Voilà tout le crime de Jésus, c'est pour cela que, selon Caïphe, il doit périr. Son crime, c'est celui de Caïphe lui-même, c'est celui de Judas qui l'a trahi; c'est celui de tout le peuple qui demande sa mort; c'est celui de Pilate qui va le condamner. Son crime, ce sont, mes frères, tous les nôtres. C'est pour cela qu'il se tait il s'est chargé véritablement de tous

ces crimes; aussi les avoue-t-il par son silence. Pour ceux qu'on lui impute personnellement à lui-même, il montre assez par son silence combien il est supérieur à ses accusateurs en les forçant eux-mêmes, comme vous venez de le voir, à reconnaître son innocence.

Voulez-vous cependant pénétrer plus loin dans le mystère de ce silence? Il se tait, parce qu'il est supérieur à ses accusateurs; il se tait, parce qu'il est supérieur à ses juges.

Vous avez déjà remarqué, Messieurs, que toutes les paroles qu'il daigne prononcer, ne sont que pour leur faire sentir non-seulement qu'il ne dépend point d'eux, mais qu'il a même autorité sur eux. Il le montre à mon gré bien mieux encore par son silence.

Un accusé doit répondre à ses juges légitimes. Jésus se tait, parce que personne n'a droit de l'interroger ni de le juger. Aussi, selon la belle remarque de saint Augustin, dès que Caïphe ou Pilate l'interrogent sur des points sur lesquels il peut les instruire, sur lesquels ils paraissent souhaiter d'être instruits, il parle, mais c'est en maître et en docteur : *Quando respondebat, ut pastor docebat.* Mais sitôt qu'ils veulent, ou l'un ou l'autre, reprendre à son égard le personnage de juges : il se tait : *Tacebat.*

C'est pour cela, selon la remarque d'un autre saint docteur, que tant que Pilate paraît pencher du côte de la justice, il daigne lui parler pour affermir, par la grâce de sa parole, les sentiments d'équité dans son cœur. Mais sitôt que le respect humain, la crainte de César l'ont ébranlé pour lui faire sentir que ni César ni ses ministres n'ont autorité sur sa personne, il se tait : *Tacebat.*

C'est pour cela surtout qu'à la cour d'Hérode il ne profère pas même une seule parole. Pilate le croit Galiléen; en cette qualité, il l'envoie à Hérode, roi de Galilée, comme un sujet pour être jugé par son prince naturel. Il n'est aucune puissance en terre qui puisse avoir sur lui aucun droit, c'est pour cela qu'il se tait : *Tacebat.*

Silence si persuasif et si convaincant pour ses ennemis et ses juges mêmes, qu'aucun d'eux n'ose prendre sur soi de le condamner. Pilate dit aux Juifs de le juger eux-mêmes : *Accipite vos et judicate.* (*Joan.*, XVIII.) Les Juifs s'en excusent, ils veulent qu'il périsse, mais ils ne veulent point prononcer l'arrêt. Il ne nous est pas permis, répondent-ils, de mettre personne à mort. Fausseté insigne, reprend saint Augustin, puisque dans la suite ils condamnent Etienne. Pilate le renvoie donc à Hérode, Hérode le renvoie à Pilate.

Mais pourquoi donc, tandis que personne ne le condamne, tous conspirent-ils pour le tourmenter? Ah! Messieurs, c'est qu'il voulait lui-même avoir occasion de confirmer toute sa loi par son exemple.

C'est donc pour cela que la scène change enfin. En effet, Messieurs, il est des lois qu'un sage monarque ne propose que par son exemple : les sujets rougissent naturellement de ne point se trouver conformes à leur maître. Voyons donc à présent, chrétiens, ce que vous inspirera ce spectacle.

Non, non, hâtez-vous plutôt, ô soleil, de vous couvrir de ténèbres, pour dérober à nos yeux ce funeste spectacle! On arrache les vêtements à ce divin Agneau ; nu au milieu d'une soldatesque insolente, lui-même il présente ses mains à leurs fers. Quelle est donc cette exécution qui se prépare? Jésus est lié à une colonne. Quelle multitude de bourreaux! la fureur arme leurs mains! verges, fouets, chaînes de fer, tout semble propre à servir d'instrument pour ce supplice. Déjà l'air retentit du bruit des coups redoublés; la grêle vengeresse du Seigneur tombe avec moins d'impétuosité, moins de fracas sur des campagnes criminelles.

Contemple, ô mon âme, contemple en quel état on met le corps de ton Jésus! Sa chair se sillonne, la peau se fend par de larges blessures; bientôt les coups ne portent plus que sur des os ensanglantés, la chair arrachée avec violence vole de toutes parts en lambeaux; le prétoire est inondé de sang, les bourreaux épuisés manquent de force, l'enfer les ranime et les soutient. On semble se repentir de lui avoir donné un moment de relâche : on le dépouille de nouveau, on jette sur ses membres déchirés un vil manteau de pourpre, on lui met un roseau à la main. Que veut dire tout ceci? Mes frères, pour en faire un roi de théâtre, il ne manque plus qu'une couronne, elle s'apprête : des branches d'épine sont pliées en forme d'un étroit diadème.

Ah! Messieurs, dans cet état si je vous le présentais, ainsi que Pilate fit aux Juifs : *Ecce homo.* (*Joan.*, XIX.) Quoi! le méconnaîtriez-vous de même? N'est-ce point votre Roi? *Regem vestrum.* (*Ibid.*) Je ne sais, je vous l'avoue, quel sentiment me trouble; mais je crains d'entendre s'élever du fond de vos cœurs ces cris séditieux du peuple juif : Otez, ôtez de devant nos yeux cet objet importun : *Tolle, tolle.* (*Ibid.*) Sondez vos consciences, ne sont-ce point là vos dispositions? Du moins ne le seront-ce pas si, vous faisant méditer à loisir cet objet, je vous montre dans le détail les terribles obligations qu'il vous impose ?

Choisissez donc dès à présent, mes frères, et répondez : est-ce là votre roi ou bien le monde : *Quem vultis de duobus?* (*Ibid.*) Le monde tout brillant d'or, nageant dans les plaisirs, ou Jésus couronné d'épines : *Quem vultis?* Le monde qui ne vous promet que délices, honneurs et richesses, ou Jésus qui ne vous promet qu'humiliations et souffrances? Choisissez : *Quem vultis?* Non, ce n'est pas Jésus que vous voulez sans doute, vous qui ne savez ce que c'est que mortification et pénitence, chrétiens mous, efféminés, qui n'avez de forces que pour la débauche, de santé que pour les plaisirs : *Non hunc, non hunc.* (*Ibid.*) Ce n'est pas lui que vous voulez sans doute, vous que la voix lugubre de l'Eglise n'a pu même arracher du sein de

vos délices pendant ce peu de jours que nous consacrons à pleurer avec lui : *Non hunc, non hunc.* Ce n'est pas lui que vous voulez sans doute, vous qui l'avez vendu, livré à ses bourreaux, vous que je vois tout prêts encore à aller peut-être demain le trahir par un baiser, peut-être hier avec Judas l'avez-vous fait : *Non hunc, non hunc.* C'est donc le monde que vous voulez: oui vous serez satisfaits, vous aurez le monde pour maître; recevez ses lois, suivez ses maximes, obéissez à ses préceptes. Mais hélas! voulez-vous donc qu'il n'y ait plus de Dieu, plus de Sauveur pour vous? *Non hunc, sed Barabbam.* (*Ibid.*)

Venez cependant, âmes chrétiennes, venez recueillir les oracles de ce vrai Salomon. Le voilà sur son trône, c'est la colonne à laquelle il est attaché : le sceptre en main, il porte sur le dos la marque de son empire, ainsi que l'avait prédit Isaïe. La couronne en tête, dans cet état qu'il est admirable! Salomon dans toute sa gloire, l'objet de l'admiration et des respects de l'univers, mérita-t-il jamais des hommages si sincères?

Il avait dit autrefois qu'heureux sont ceux qui souffrent, que la gloire de ses disciples consiste à être calomniés, persécutés. Mais cette admirable maxime qu'il avait proposée comme le fondement de sa nouvelle loi, n'avait jusqu'alors que révolté ses disciples mêmes. Il fallait son exemple pour en convaincre; mais après cet exemple, que ce paradoxe, Messieurs, tout étrange qu'il est, devient sensible!

La gloire d'un sujet, quelle est-elle? Mondains, nous voulons bien à présent nous en rapporter à vous. Demandons-le à cet ambitieux courtisan d'Assuérus, qui ne voyait point de plus beau terme où sa vanité pût aspirer que d'être donné en spectacle à tout le peuple, orné du manteau royal de son maître, monté sur son char, le front ceint de son diadème. Ah! chrétiens, voici votre roi : *Regem vestrum.* (*Ibid.*) Et sa couronne, ce sont des épines; son sceptre, c'est un roseau; son manteau royal, un vil lambeau de pourpre : *Regem vestrum.* La gloire, le bonheur, en quoi consistent-ils maintenant?

Que la raison, que la nature se révoltent, quelles objections et quels prétextes tiendront contre la force de cet exemple? Allons donc aujourd'hui du moins aux pieds de ce nouveau Salomon confondre tous nos raisonnements, soumettre toutes nos répugnances. Tâchons de le dédommager par cet hommage des opprobres qu'il endure. Mais aussi, joignons-y des respects extérieurs; et tandis que toute la cour d'Hérode et de Pilate lui insultent comme de concert, allons avec la cour céleste nous anéantir devant lui.

Oui, je vous salue, ô véritable Roi! Non plus roi des Juifs qui vous ont renoncé. Mais, mon Jésus, vous serez le mien : mon Dieu, mon roi; roi d'humiliations, il est vrai, roi des souffrances; mais vous n'en êtes que plus respectable pour moi. C'est dans vos humiliations et dans vos souffrances que je vous adore; non, je ne puis, je ne veux plus me séparer d'un objet si digne de mon culte. J'adore en particulier tous les funestes ornements de votre Majesté souffrante.

J'adore ce sceptre que vous portez, sceptre de faiblesse en apparence; cependant il a renversé toute la force et toute la puissance du monde. Je m'y soumets avec joie à ce sceptre royal, je l'adore et le baise avec respect; il m'a rendu la vie. J'adore ce manteau de pourpre, signe de dérision et de folie, mais folie qui confond la sagesse des grands. Souffrez que je m'en couvre : sous ce symbole de votre amour, qu'aurai-je à craindre? J'adore, ah! surtout quelles délices pour moi d'adorer votre couronne, couronne de douleur, précieuses épines! O Jésus, ô nouvel Adam que vous accomplissez à la rigueur la pénitence imposée à tous les hommes! Nous étions condamnés à ne trouver qu'épines sur la terre. Maintenant surtout, ô mon Dieu! pourquoi voudrais-je n'y cueillir que des fleurs, sur cette maudite terre qui ne porta pour vous que des épines?

Achevons enfin, Messieurs. Notre victime est couronnée; la voilà dévouée irrévocablement au sacrifice. Hâtons-nous de voir consommer ce parfait holocauste. Voici le plus grand de nos miracles : miracle de charité qui va démontrer le pontife dans la victime.

TROISIÈME PARTIE

Rien de plus opposé en apparence que ces deux fonctions : celle de pontife et celle de victime. C'est au pontife à prononcer l'arrêt de mort, la victime l'écoute et le reçoit; la victime est immolée, le pontife immole, le pontife applique les mérites que la victime acquiert. Comment donc réunir ces deux qualités dans une seule personne; le moyen d'être en même temps prêtre et victime? Rien n'est impossible, mes frères, à la charité de notre Jésus : charité active, impatiente, généreuse et désintéressée, qui prévient et son arrêt, et l'exécution de son arrêt, et l'application de ses mérites. En trois mots, Messieurs, Jésus lui-même prononce et reçoit l'arrêt de mort, et le subit et l'exécute, acquiert et applique le mérite : voilà donc enfin le pontife réuni dans la victime.

Mon Dieu! je ne suis pas surpris que toutes les victimes de l'ancienne loi ne vous inspirassent que du dégoût, pour me servir de l'expression de votre prophète. Que voyiez-vous, en effet, sur vos autels? Des hosties brutes sans sentiment de leur noble destination, des hosties souvent rebelles qui s'agitaient sous le couteau sacré pour éviter le coup. Voici enfin la grande victime que demandait votre gloire, une victime volontaire.

Je me représente ici, dit saint Jean Chrysostome, le jeune Isaac, quand il apprend que c'est lui-même que le Seigneur s'est choisi pour victime. Quel héroïsme dans cet enfant! Aussitôt transporté d'allégresse, lui-même il se ceint la tête de fleurs, baise

mille fois le glaive, se hâte de construire le bûcher, monte dessus, baisse la tête. O la belle victime! mes frères, voici bien plus qu'Isaac.

Le Père céleste ne peut jamais ordonner rigoureusement à son Fils d'être victime. Il l'avait dit lui-même dans le cours de ses souffrances, qu'il n'avait qu'à dire un mot à son Père, et qu'aussitôt toutes les légions des anges s'armeraient pour le défendre. Mais qu'avait-il besoin des légions des anges, dit saint Jean Chrysostome? Sa seule parole eût suffi pour réduire en poudre et ses bourreaux et ses accusateurs et tous ses ennemis. Oui, malgré toute la puissance et des Juifs et de Rome, malgré toute la fureur de l'enfer, malgré tout l'univers conjuré contre lui, il était sauvé de l'autel si seulement il avait voulu l'être. Quel est donc l'arrêt qui le condamne? Le prophète nous l'apprend : Mon Fils, lui dit son Père, je n'ai point de victime qui m'agrée. O mon Père, me voici. Oui, voilà le seul arrêt porté.

En effet, rappelez-vous, Messieurs, et appliquez ici la réflexion que j'ai faite déjà dans la seconde partie. Je lis bien que Jésus est conduit au supplice, mais je ne lis nulle part qu'on l'y ait expressément condamné. Les Juifs avouent qu'ils n'en ont pas le pouvoir : *Nobis non licet.* (*Joan.*, XVIII.) Pilate répète quatre fois qu'il ne trouve en lui aucun sujet de condamnation : *Nullam invenio causam.* (*Ibid.*) Enfin le condamne-t-il? Non, il le leur abandonne : *Tradidit voluntati eorum.* (*Luc.*, XXIII.)

Quelle est donc, encore une fois, cette espèce nouvelle de jugement? Des accusateurs qui sans preuve veulent que sur leur seule parole on croie coupable celui qu'ils accusent : *Si non esset malefactor, non tibi tradidissemus eum.* (*Joan.*, XVIII.) Un juge qui ne peut se résoudre à condamner un innocent : *Innocens ego sum a sanguine justi hujus.* (*Matth.*, XXVII.) Et l'accusé cependant qu'on conduit au supplice.

Le titre même de la croix que porte-t-il, mes frères? Jésus roi des Juifs. En vain le peuple et ses chefs se révoltent contre cette inscription; en vain veulent-ils qu'on la corrige et qu'on ajoute : condamné, parce qu'il s'est dit le roi des Juifs. Il est vraiment roi; dans son royaume qui peut l'avoir condamné? Pilate semble souscrire à ce raisonnement dicté par l'évidence : *Quod scripsi scripsi.* (*Joan.*, XIX.)

Encore une fois, qui l'a donc condamné? personne que lui-même. Aussi l'arrêt n'en est que plus irrévocable; il est porté à un tribunal sans appel, au tribunal du pontife souverain. Point d'ange qui descende du ciel pour soustraire la victime au sacrifice; point de voix qui se fasse entendre dans les airs pour arrêter le bras du sacrificateur; point d'hostie substituée. Il faut que le sacrifice s'achève, la victime mourra; mais elle mourra de telle sorte qu'on reconnaisse encore que c'est elle-même qui s'offre, elle-même qui se consume par sa propre charité : *Propter nimiam charitatem qua dilexit nos, oblatus est quia ipse voluit.* (*Ephes.*, II.) Il a prévenu son arrêt, il en préviendra l'exécution : *Propter nimiam charitatem ipse voluit.*

Les cordes ici sont inutiles; il n'en est besoin que pour les victimes forcées, qui cherchent à s'échapper. Ministres de son sacrifice, hâtez-vous de l'exposer sur son autel. Il a plus d'impatience d'y être placé que vous n'en avez de l'y conduire; son amour surpasse votre haine.

Il se charge de sa croix, il veut lui-même la porter. Suivons-le, Messieurs, dans cette route qu'il nous marque par les traces de son sang; mais il ne veut pas que nous l'arrosions de nos larmes. Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi.

Quoi donc! parce qu'il est une victime d'amour, en mérite-t-il moins des larmes de compassion et de tendresse? Non, sans doute; mais enfin, le grand cœur de Jésus les désavoue et les réprouve. Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi.

Qu'on voie des pleurs au sacrifice de la jeune vierge de Galaad; qu'on en voie au sacrifice d'Isaac même couler des yeux d'un tendre père. Victimes communes, les larmes pouvaient vous convenir. Mais elles feraient injure au grand sacrifice de Jésus. Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi.

S'il semble succomber sous le fardeau dont il est chargé, ne croyez pas qu'il ait pour cela réellement besoin qu'on l'aide à le porter. Il veut cependant qu'on l'aide. Grand mystère pour nous apprendre que, quoiqu'il ait satisfait abondamment par son sacrifice pour tout le monde, il faut cependant nous appliquer nous-mêmes ses mérites, en prenant sur nous du moins une portion de sa croix.

Voilà donc, mes frères, voilà notre grand prêtre revêtu des ornements de son sacerdoce, qui monte au temple de la vraie Sion pour y souffrir son sacrifice : sacrifice de louanges et d'action de grâces, sacrifice d'impétration, sacrifice, ah! surtout sacrifice d'expiation pour les péchés. Oui, pour les nôtres. Mes frères, enfin voilà ce qui demande des larmes. Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi, mais sur vous-mêmes.

Dans ces sentiments de componction, de pénitence, à la vue de ce que notre péché lui fait souffrir, ah! mes frères, qui de nous refusera de mêler des pleurs à son sang? Des pleurs, est-ce donc trop? Ah! si quelqu'un ne pleure pas dans ce grand jour, s'écriait un prophète; ce grand jour le voici certainement, Messieurs; et c'est à présent surtout que je puis et que je dois le dire : si quelqu'un ne pleure pas dans ce grand jour, que son nom soit effacé du livre où sont inscrits les fils de Dieu, que ce sang qui va couler ne coule point pour lui. Quels vœux formé-je? Vœux trop contraires à la grande charité de notre pontife.

Pécheurs, pour toute reconnaissance de son sang, dont il va sur l'autel épuiser les dernières gouttes, il ne vous demande autre chose, sinon que vous ayez pitié de vous.

Point de retour sur lui-même, il n'en demande point. Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi. Tout accablé que je vous semble sous le poids de mes maux, tout réduit que je suis à l'état de la plus humiliante souffrance, nu, couronné d'épines, ensanglanté, déchiré jusqu'à n'avoir plus même la figure d'homme, non, ne pleurez pas sur moi. Je souffre moins encore que mon cœur ne désire; pour toute reconnaissance de ma tendresse, pleurez sur vous; cette croix sera pour moi le plus léger fardeau si vous l'arrosez seulement de quelques larmes de pénitence. Pour vous réconcilier avec mon Père, outre mon sang, il faut de votre part encore ce peu de larmes. Seriez-vous plus insensibles que l'enfer? je le confonds. Plus inexorables que mon Père? je le désarme. Ce sang, qui éteint toutes ses foudres, ne pourra-t-il mouiller vos yeux? Filles de Jérusalem ne pleurez pas sur moi, mais sur vous-mêmes.

En disant ces tendres mots, il arrive au Calvaire. C'est là que devait se passer le dernier dénoûment de cette sanglante scène. C'est là, hors de la ville, selon la remarque de saint Paul, que la vraie victime d'expiation pour les péchés devait consommer son holocauste : *Extra portam (Hebr.*, XIII); de même, dit l'Apôtre, qu'auparavant les victimes d'expiation étaient brûlées hors de l'enceinte du camp.

Mais il n'est point ici besoin de prêtres qui allument le feu et qui posent sur l'autel la victime. Jésus lui-même se couche sur sa croix, devenue, dit saint Léon, non plus l'autel du temple, mais l'autel du monde entier. Lui-même il étend les bras. Cependant quatre bourreaux le saisissent; à coups redoublés de marteau ils percent de clous émoussés et ses pieds et ses mains. Voilà donc notre Jésus attaché à l'arbre infâme. Enfin la croix est élevée. Je me tais, mes frères; j'admire, j'adore dans l'étonnement et le silence; et que pourrais-je dire pour exprimer la grandeur de ce terrible sacrifice?

En exprimerais-je la honte? C'est le supplice des esclaves. En pourrais-je faire comprendre la douleur? Saint Thomas assure que jamais homme n'en ressentit et ne put même en ressentir de pareille. Ah! la nature plus éloquente, la nature bouleversée, les éléments confondus, suppléeront au défaut de mes paroles. Ces ténèbres qui couvrent la terre, le voile du temple qui se déchire, les rochers qui se fendent; voilà, chrétiens, les pathétiques voix qu'il nous faut écouter.

Jésus cependant sur son sanglant autel, se soutient par sa force divine. Il applique toutes les puissances de son âme, pour ne rien perdre de la vivacité de sa douleur; il pourvoit tranquillement à l'accomplissement de ce qui reste de prophéties, et profite enfin de ses derniers moments pour achever de se montrer tout à fait le pontife et la victime; en méritant il applique les mérites, en intercédant il accorde.

C'est donc alors, dit saint Bernard en appliquant ici les réflexions de saint Paul, que ce véritable grand prêtre, toujours digne d'être exaucé, à raison de son égalité même avec son Père, autant que par sa soumission respectueuse à ses décrets : *Exaudiendus pro reverentia* (*Hebr.*, V); accompagnant ses prières et ses supplications de grands cris et de larmes : *Preces cum clamore, et lacrymis offerens;* les mains étendues, élevées vers le ciel : *In elevatione manuum;* faisant monter au trône de son Père la fumée de son encens: c'est son sang même qui couvre la terre, pénètre aux enfers et s'élève jusqu'aux cieux : *Virtute incensi.* Ah! véritable holocauste, qui seul équivaut à tous les autres, qui renferme seul, ou plutôt qui surpasse infiniment tout le mérite et tout le sacrifice du matin et de celui du soir : *Cum sacrificium matutinum in holocaustum vespertinum transiret;* il s'écrie enfin (remarquez, Messieurs, l'excès de cette charité vraiment divine) *Ignosce* (*Luc.*, XXIII) : Pardonnez-leur, mon Père! Quel contraste, continue saint Bernard, ô prodige de charité! Qu'on le crucifie, s'écrient les Juifs. Et du haut de sa croix il répond : pardonnez-leur, mon Père : *Ignosce.* Ils l'outragent encore alors même, ils l'abreuvent de fiel et de vinaigre, ils portent le défi le plus insultant à sa puissance; et il n'a pour eux que des sentiments de compassion et de tendresse; tout abominable qu'est leur forfait, il trouve à l'excuser encore : *Ignosce.*

Ainsi notre Pontife intercède; vous en verrez bientôt l'effet. Un voleur crucifié à sa droite l'éprouve déjà; le mouvement de la grâce, que le sang de la victime fait descendre du ciel, se fait sentir à son cœur. Seigneur, souvenez-vous de moi Voici le grand pontife de la nouvelle loi qui, lui-même de sa propre autorité, pardonne et assure du pardon. Vous serez aujourd'hui en paradis avec moi.

Maintenant enfin tout est-il consommé? Oui, tout est consommé. Il ne reste plus à notre Jésus aucune marque d'amour à nous donner : *Consummatum est.* (*Joan.*, XIX.) Et c'est alors que la victime, ayant achevé toute son œuvre, recueille encore ses forces; et pour montrer enfin que rien ne peut qu'elle-même par sa destruction achever son sacrifice, elle jette un cri plus qu'humain : *Exclamavit voce magna* (*Marc.*, XV), et reçoit le dernier coup, le coup mortel de son amour : *Exspiravit.* (*Luc.*, XXIII; *Marc.*, XV.)

Aussitôt le fruit du sacrifice se déclare par mille effets prodigieux. Les tombeaux s'ouvrent; la mort, obligée de relâcher ses anciennes dépouilles, vient servir de trophée à l'Agneau immolé. En même temps, tout ce qu'il y avait eu de justes depuis le commencement du monde, profitant des mérites du sacrifice offert, sortant de dessous la puissance de l'enfer, viennent faire cortége au Roi-Messie, jusqu'à ce qu'il remonte dans sa gloire, dont ils doivent aller prendre possession avec lui. Les bourreaux eux-mêmes,

Juifs et gentils, sont frappés d'étonnement; la grâce se répand dans leurs âmes; pleins de confusion ou plutôt d'horreur de leur forfait, ils retournent frappant leur poitrine; je les vois presque tout changés en disciples, en apôtres, quelques-uns même en martyrs de ce Jésus qu'ils ont crucifié : *Percutientes pectora sua revertebantur.* (*Luc.*, XXIII.)

Ah! mes frères, tout profite dans le monde du sacrifice de Jésus. Serons-nous les seuls pour lesquels il sera mort en vain? Ce concours de miracles, que vous venez de voir s'opérer dans la passion de notre Messie, ce dernier prodige surtout, le prodige de sa grande charité, a fait une révolution générale dans la nature. Il ne pouvait arriver autrement. Appliquez-vous, je vous prie encore, et réveillez toute votre attention pour cette conclusion.

CONCLUSION.

La mort de Jésus-Christ, envisagée du côté de ceux qui en sont la cause et l'occasion, est le plus atroce de tous les crimes : voilà la première réflexion que je vous prie de méditer avec moi. Quoiqu'il ne souffre et ne meurt que parce qu'il veut, il n'en est pas moins vrai que quelque chose l'a déterminé à le vouloir. Il est donc quelqu'un qui, dans un sens exact et propre, est auteur de sa mort. Les couleurs doivent manquer sans doute pour peindre un tel forfait, quel que soit le coupable.

O ciel! quel est donc le monstre qui a crucifié le Dieu de gloire, celui que les anges adorent, le Fils bien-aimé de l'Eternel, celui qui a reçu un nom auquel doit fléchir tout genou? Rappelez-vous, mes frères, tout ce que j'ai dit de son martyre : ces insultes cruelles, ces défis insolents, cette couronne d'épines, ce manteau de pourpre, ce sceptre ridicule. O Dieu! quel est-il le monstre qui a osé commettre un tel forfait?

Est-ce Pilate, Hérode, le peuple juif, les soldats romains? S'il est vrai, mes frères, comme vous ne pouvez en douter, que Jésus-Christ n'est mort que parce qu'il l'a voulu et comme il l'a voulu, il s'ensuit évidemment que Pilate et ses soldats, les princes et le peuple juif n'ont été que comme les ministres et les instruments de sa volonté; et de plus le crime qu'ils ont commis en l'exécutant n'est que postérieur à sa résolution même. Encore une fois quel est donc le coupable?

Voici, mes frères, pour me servir de l'expression d'un prophète, le grand procès de l'Eternel contre son peuple. Je viens à présent de sa part vous redemander le sang de son Fils. Le voilà mort sur un gibet. O le plus aimable! ô le plus beau de tous les enfants des hommes! qui vous a donc ainsi défiguré? Approchez, venez, mes frères, comptez à loisir toutes ses plaies; voyez si vous ne reconnaîtrez pas à ces traces sanglantes quelle est la main qui a porté ces coups. Approchez, venez du moins, je veux bien m'en rapporter à votre seul témoignage; venez, mettez la main sur ce sanglant cadavre, osez jurer que vous n'en êtes point le meurtrier..... Non, arrêtez; le trouble qui vous a saisis vous confond. Ah! mes frères, ce ne sont plus des larmes, ce sont des cris et des sanglots qu'il faudrait entendre à présent dans cet auditoire. Les gentils, au dénoûment de cette sanglante tragédie, moins coupables que nous, étaient plus contrits : *Percutientes pectora sua revertebantur.* Hélas! nos auditoires sont insensibles; c'est au ciel, à la terre, aux éléments, aux pierres, qu'il faut faire entendre notre voix.

Regarde, ô soleil! voilà l'auteur de ta lumière crucifié par le crime des hommes. Le soleil refuse ses rayons à ce monstrueux déicide. O terre! voilà ton Créateur déchiré, défiguré, méconnaissable; c'est l'ouvrage de tes enfants. La terre s'ébranle jusque dans ses fondements, ne pouvant plus supporter de si coupables mortels. Que faut-il encore pour vous toucher, mes frères? L'objet de votre crime sous les yeux, au milieu de l'horreur qu'en conçoit toute la nature, pécheurs, le remords n'est pas encore dans votre sein.

Mon Dieu! je reconnais mon crime. Indigne de voir la lumière, dans la juste épouvante qui me poursuit partout, où fuirai-je, où me cacherai-je? Au pied de cette croix, mes frères, n'en détournez plus les yeux. Dans le repentir dont je vous vois glacés, ce n'est plus pour vous qu'un sujet de consolation. Cet objet sous les yeux, écoutez donc encore.

Si la mort de Jésus-Christ est, d'un côté, le plus affreux des crimes, c'est, d'autre part, l'expiation la plus entière de ce même crime. Tout ce qui fait l'atrocité du péché fait en même temps l'intégrité et la surabondance de la satisfaction. Un Dieu qui meurt : voilà l'atrocité du crime; un Dieu qui meurt : voilà la proportion de la satisfaction à l'offense. Un Dieu qui meurt dans le supplice le plus cruel et le plus infâme : voilà l'excès du crime; l'infamie, la cruauté du supplice font la surabondance de l'expiation.

Concluons donc encore avec la plus tendre confiance, et dites avec moi :

Respice, sancte Pater, de sanctuario tuo, et de excelso cœlorum habitaculo. (*Deut.*, XXVI.) Père saint, Père éternel, du haut de votre trône abaissez les yeux, regardez cette hostie que notre grand prêtre, votre cher Fils, le Seigneur Jésus vous offre. Revêtu de son sacerdoce, tout indigne que j'en suis, je vous l'offre en son nom; ou plutôt lui-même encore il vous l'offre par mes mains et pour moi et pour tous nos frères. Seigneur! le sang de votre Fils crie pour nous du haut de la croix. Mettez à présent, dans une même balance, d'un côté les crimes de l'univers entier, et ce sang précieux de l'autre. Que sera-ce, ô mon Dieu! de toutes nos iniquités auprès de la satisfaction que vous avez reçue? Recevez donc, Père saint, ce sacrifice en action de grâces de la faveur que vous nous avez faite de pouvoir vous l'offrir, en hommage

à votre souveraine puissance, en satisfaction à votre justice.

Enfin, Messieurs, de ces deux réflexions sort une dernière conséquence. Si la mort de Jésus-Christ est d'un côté le plus énorme de tous les crimes, et de l'autre la plus abondante satisfaction, il s'ensuit que, par la passion de Jésus-Christ, nous sommes placés entre deux extrémités : l'extrémité de la justice, et l'extrémité de la miséricorde de Dieu. Il n'y a plus de milieu : ou toute la colère de Dieu, si nous nous trouvons coupables de ce sang; ou toutes ses grâces, si nous nous en appliquons les mérites.

Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! C'était la voix de ces furieux obstinés à obtenir la mort de Jésus-Christ. Que son sang soit sur nous ! C'est, dans un autre sens la voix des âmes fidèles, qui, entrant dans les desseins de Dieu, s'arrosent par la foi de ce sang précieux.

Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! C'est donc la dernière voix qui retentira dans cette assemblée, et qui doit s'y accomplir dans l'un ou dans l'autre de ces deux sens. Oui, ce sang sera sur vous, ou en vengeance et en malédiction, ou en bénédiction et en miséricorde. C'est à vous de choisir, mais il ne dépend pas de vous d'éviter l'un et l'autre. Oui, ce sang sera sur vous, dans vos consciences pour les tourmenter, dans votre lit de mort pour y porter le désespoir, dans l'éternité pour allumer le feu vengeur qui punira vos crimes; ou ce sang sera sur vous, pour vous fortifier dans vos faiblesses, pour vous soutenir dans les tentations, pour vous consoler dans vos misères, pour vous calmer dans vos remords, pour vous rendre la mort heureuse et l'éternité triomphante.

J'aime à m'arrêter, Messieurs, sur ces dernières idées; et, fût-ce une illusion de charité, dans cette illusion, je vais le répandre sur vous, ce sang divin.

Humblement prosternés, recevez donc, mes frères, la bénédiction que vous donne en mourant notre véritable père, le nouvel Isaac. Au nom du Père, etc. Ainsi soit-il.

SERMON XXXII.

POUR PAQUES.

Surrexit, non est hic. Ecce locus ubi posuerunt eum. (*Marc.*, XVI.)

Il est ressuscité, il n'est plus ici. Voyez le lieu où on l'avait inhumé.

Quels furent les transports de Jacob, ce tendre père, lorsqu'il apprit que Joseph, son cher fils, Joseph, digne objet de tous ses soins, de toute sa tendresse, Joseph, qu'il croyait mort, était vivant! Depuis combien d'années, inconsolable de sa perte, ce bon père ne se nourrissait-il que de ses larmes? L'heureuse nouvelle enfin, quand on vient lui apprendre que ce Joseph tant pleuré, non-seulement vit, mais même règne dans la terre d'Egypte! Il se lève aussitôt. Quel vif empressement! Il jette bas les vêtements de sa tristesse : *Sufficit mihi, si Joseph vivit.* (*Gen.*, LV.) Ah! c'est assez pour moi si Joseph est vivant. Que je meure à présent, rien ne me retient plus sur la terre, pourvu que je voie mon cher Joseph, et que je meure entre ses bras.

Mes frères, disait un saint docteur, le dévot saint Bernard, pourquoi suspendre si longtemps votre joie par une parabole? Voici plus que Jacob, voici plus que Joseph. Véritable Sion, les larmes n'ont été que trop longtemps votre partage, assez et trop longtemps vos murs ont été revêtus de deuil; Eglise de Jésus-Christ, séchez vos pleurs; et vous, chrétiens, venez prendre part à la joie de votre mère. Vos yeux depuis assez longtemps ne sont frappés que d'objets lugubres et sombres. Journée que le Seigneur a faite, il est temps que je me réjouisse en ta lumière. Jésus est ressuscité : *Resurrexit.* Voyez ce tombeau vide, ces chaînes de mort, ces linceuls, qui n'ont pu l'arrêter. Non-seulement il est vivant, mais il a vaincu la mort et détruit son empire. Jésus seul maintenant, mon Jésus règne au ciel, sur la terre et aux enfers. Je vivrai donc à présent sans trouble, et je mourrai sans crainte. Que m'importe tout ce qui se fait, tout ce qui se fera dans le monde? Mon Jésus est vivant; cela seul m'intéresse : *Sufficit mihi, si Jesus vivit.*

Beaux transports! livrez-vous-y, mes frères, vous pouvez vous y livrer sans crainte. Voici comment et pourquoi Jésus-Christ est ressuscité, donc nous ressusciterons un jour. Chrétiens, enfants de l'éternité (c'est le beau nom que l'Ecriture nous donne), élevons-nous donc aujourd'hui au-dessus de la terre, regardons avec un généreux mépris le tombeau. Nous y entrerons, il est vrai, mais nous en sortirons, et ce sera pour toujours; notre défaite est passagère, notre triomphe est éternel. Cette inscription magnifique, que j'imagine aujourd'hui sur le tombeau de Jésus, nous regarde tous, mes frères : *Resurrexit.* Un jour viendra que cette inscription pourrait de même être substituée, sur nos tombeaux, à ces lugubres mots qui renferment à présent, ce me semble, le triste hommage que le monde vaincu rend à la mort. La Résurrection de Jésus-Christ nous est le gage de cette magnifique espérance; ne pensons plus qu'à mériter d'avoir part aux prérogatives glorieuses de la Résurrection de Jésus-Christ.

C'est sous ce point de vue que les saints docteurs, toujours attentifs à considérer nos mystères du côté le plus intéressant pour nous, saint Augustin surtout et saint Jean Chrysostome ont envisagé celui-ci; et voici les deux raisonnements qu'ils tiraient l'un et l'autre de saint Paul.

Jésus-Christ est ressuscité; donc il y aura une résurrection générale de tous les morts. Ce sera le sujet de ma première partie.

Mais Jésus-Christ n'est entré dans la gloire de sa résurrection que par les souffrances de sa mort; donc il faut avoir part à ses souffrances pour avoir part à la gloire de sa ré-

surrection. Ce sera le sujet de ma seconde partie.

En deux mots, Messieurs, la résurrection de Jésus-Christ est le gage et la règle de notre espérance pour la résurrection future. Puisque Jésus-Christ est ressuscité, il est incontestable que nous ressusciterons : c'est ce que je démontrerai d'abord. Mais ressusciterons-nous dans l'état de gloire où Jésus-Christ ressuscite? Ce sera, Messieurs, sur la conformité de notre vie avec celle de Jésus-Christ qu'il faudra le décider ensuite. Commençons par féliciter l'heureuse Marie du triomphe de son Fils. *Regina cœli.*

PREMIÈRE PARTIE.

Voici, Messieurs, quel était le raisonnement de saint Paul au chapitre XV de sa première *Epître aux Corinthiens*, dont je dois tirer toute la substance de ce discours. Si l'on avoue que Jésus-Christ est ressuscité, comment peut-on dire qu'il n'y a point de résurrection? *Si Christus prædicatur quod resurrexit a mortuis, quomodo quidam dicunt quoniam resurrectio mortuorum non est.* Car si les morts ne ressuscitent pas, Jésus-Christ n'est point ressuscité; de même si Jésus-Christ n'est point ressuscité, c'est en vain que nous attendons une résurrection. Selon l'Apôtre, il y a donc une liaison essentielle entre ces deux dogmes : le dogme de la résurrection de Jésus-Christ et le dogme de la résurrection future. Or, continue l'Apôtre, le dogme de la résurrection de Jésus-Christ est appuyé sur des preuves et même sur des démonstrations incontestables : *Nunc autem Christus resurrexit.* Donc il n'y a plus de doute raisonnable à former, plus de difficultés solides à faire sur le dogme de la résurrection. Donnons à ce raisonnement une juste étendue sans ajouter autre chose aux pensées de l'Apôtre que le commentaire de saint Jean Chrysostome et de saint Augustin.

Oui, mes frères, disait l'Apôtre, il y a une liaison essentielle entre la résurrection de Jésus-Christ et la nôtre; car Jésus-Christ est les prémices de ceux pour qui la mort est un sommeil : *Primitiæ dormientium.* S'il est appelé les prémices, il faut donc qu'il y en ait d'autre après lui. C'est pour cela que l'Apôtre poursuit : La mort avait été introduite dans le monde par le péché d'un homme, celui qui par sa mort a détruit le péché doit donc avoir ramené la vie. Ainsi comme tous sont morts, tous aussi recouvreront la vie; mais chacun à son rang, dit l'Apôtre : *Unusquisque in suo ordine.* Jésus-Christ le premier : *Primitiæ Christus*, ensuite ceux que Jésus-Christ a délivrés. L'interprétation de saint Augustin donnera plus de jour et plus de force à ce premier raisonnement.

Avez-vous pris garde, mes frères, que Dieu nous ayant tous condamnés à la mort en punition du premier péché, il ajouta cependant aussitôt en parlant au serpent qui nous avait séduits : Je veux qu'il y ait une haine irréconciliable entre toi et le fruit de la femme (le fruit de la femme c'est Jésus-Christ). Il écrasera ta tête, et ton pouvoir sur lui sera borné à lui mordre le talon : *Conteret caput tuum, et tu insidiaberis calcaneo ejus.* (*Gen.*, III.) Prédiction, dit saint Augustin, qui fut accomplie à la lettre quand par une mort passagère et seulement de quelques jours (ce fut la morsure du serpent) Jésus-Christ acquit le droit d'une résurrection à une vie éternelle. Voilà la tête du serpent écrasée.

Cette interprétation me semble belle. Mais autant elle établit la nécessité d'une résurrection pour Jésus-Christ, autant elle la démontre par rapport à nous-mêmes. En effet, poursuit saint Augustin, Jésus-Christ ne combattait pas le serpent infernal pour lui-même; c'était proprement notre guerre qu'il soutenait contre lui. C'est donc pour nous qu'il a vaincu. Aussi nos droits, qui sont le fruit de sa victoire, doivent être réglés sur ceux de notre chef : *Primitiæ Christus.* (I *Cor.*, XV.) Donc c'est encore pour nous une nécessité de mourir. Voilà la morsure du serpent. Donc aussi cette mort n'est que passagère, ou la tête du serpent n'est point écrasée.

Approfondissons encore davantage la pensée de l'Apôtre. Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, disait-il, c'est en vain que vous croyez : *Vana est fides vestra.* (*Ibid.*) Et pourquoi? Parce que vous êtes encore dans le péché : *Adhuc enim estis in peccatis* (*Ibid.*); par conséquent ceux qui ont cru en Jésus-Christ sont eux-mêmes perdus : *Qui dormierunt in Christo perierunt.* (*Ibid.*) Mais d'où ces conclusions se tirent-elles? De ce que l'Apôtre disait un peu plus bas que le péché est, pour ainsi parler, le trait de la mort, l'arme dont elle s'est servie pour nous soumettre : *Stimulus mortis peccatum est.* (*Ibid.*) Le péché reste donc si la mort n'est point désarmée; et comment a-t-elle été désarmée si Jésus-Christ n'est pas ressuscité? Mais de plus, en supposant Jésus-Christ ressuscité, si nous ne ressuscitons de même, la mort est donc encore armée contre nous, et par conséquent le péché reste encore : *Adhuc estis in peccatis.* (*Ibid.*)

Mais quelle différence y aurait-il (c'est le raisonnement que saint Jean Chrysostome en particulier tirait de saint Paul), quelle différence entre le premier et le second Adam? Le premier Adam formé de la terre, dégradé dans le péché, avili, corrompu, et condamné à retourner en poudre : *Primus homo de terra terrenus* (*Ibid.*); et le second Adam venu du ciel, auteur de toute sainteté, saint lui-même, et le Saint des saints par essence : *Secundus de cœlo cœlestis* (*Ibid.*); quelle justice les aurait confondus l'un et l'autre dans la poussière et l'infection du tombeau? Jésus-Christ devait donc ressusciter. Mais en mourant et en ressuscitant pour notre justification, comme dit encore l'Apôtre, il avait anéanti en nous le vieil homme, il nous avait fait renaître en lui pour devenir de nouvelles créatures, des hommes spirituels, des enfants adoptés. Or, la nouvelle créature sera-t-elle confondue avec l'ancienne? Cette chair, toute

méprisable qu'elle est en elle-même, élevée à un ordre spirituel et divin par l'incarnation du Verbe, divinisée en quelque sorte par le sang d'un Dieu qui a coulé sur elle, ne doit pas rester confondue avec la vile boue qui compose les êtres inanimés de l'univers ; oubien, Messieurs, il faut conclure, ainsi que concluait l'Apôtre, que tous ces faits, tout ce système de religion, ce n'est que fable que nous croyons en vain : *Vana est fides vestra.*

En effet, ajoutons encore avec saint Augustin que nous croyons en vain si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, parce que tout le système de la religion porte pour ainsi dire sur cette base : la résurrection de Jésus-Christ ; je dis encore et sur cette autre : la résurrection des morts.

Quelle preuve Jésus-Christ donne-t-il de la vérité de sa mission, de sa divinité? Messieurs, on vous l'a dit cent fois : toujours sa résurrection ; tantôt sous la figure du miracle de Jonas renouvelé. Cette nation infidèle demande des prodiges, disait-il, mais on ne lui montrera point d'autre prodige que celui de Jonas : *Signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ prophetæ.* (*Luc.*, IX.) Tantôt sous l'emblème du temple : détruisez-le, disait-il aux Juifs ; en trois jours je le relèverai : *Solvite templum hoc, in tribus diebus reædificabo illud.* (*Amos*, IX.) La résurrection de Jésus-Christ était donc devenue l'argument décisif en faveur de sa divinité. Malgré tous les autres miracles qu'il avait opérés, sans ce dernier dénoûment qu'eût-on pu penser d'un homme qui terminait sa vie sur une croix? Quoi qu'on eût pu dire, son silence n'eût-il pas été regardé comme un aveu de toutes les accusations intentées contre lui ? Sa patience n'eût-elle point été soupçonnée d'impuissance et de faiblesse? Comment ses apôtres eussent-ils osé se montrer dans le monde ? comment y eussent-ils été regardés ? Des génies faibles, qui s'étaient laissé séduire. C'était sans doute l'épithète la moins déshonorante qu'on eût pu leur donner. Aussi, Messieurs, telle était la situation de tous les esprits pendant les trois jours qui s'écoulèrent entre la mort de Jésus-Christ et sa résurrection. Mais Jésus-Christ ressuscité, sa parole est dégagée, toutes ses promesses sont accomplies, ses ennemis confondus.

Cependant, Messieurs, avez-vous remarqué quand Pilate et Caïphe lui demandent s'il est Fils de Dieu, à quelle période il les renvoie pour les convaincre? *Un jour*, leur dit-il, *vous verrez le Fils de l'homme en puissance et en majesté venir juger tous les peuples.* (*Luc.*, XXI.) La résurrection générale des morts est donc véritablement, dans la pensée de Jésus-Christ même, une espèce de supplément à la preuve de sa divinité, ou plutôt ce n'est, conjointement avec sa résurrection, qu'une preuve totale de tout notre dogme.

Car enfin (c'est ici la preuve sur laquelle insistaient davantage saint Augustin et saint Jean Chrysostome), quelque décisif que soit l'argument tiré de la résurrection de Jésus-Christ en faveur de sa divinité, il est, pour ainsi dire, trop éloigné de nous pour fermer tout à fait la bouche à l'impie. Les nations conjurent encore contre le Seigneur et contre son Christ, et c'est encore à présent le règne du prince des ténèbres. Il n'est point de plus sensible image de l'économie qui règne aujourd'hui dans le monde, que ce qui se passait dans les jours de la Passion de Jésus-Christ. La Divinité partout cachée est en butte aux fureurs de la noire impiété. Quelle horreur, quel blasphème de la Passion ne se renouvellent pas tous les jours, même au sein du christianisme ? En proie à la fourberie triomphante, la justice n'est-elle pas souvent un titre de proscription ? Le vice seul semble avoir droit de se montrer. Il n'a plus même besoin d'emprunter le masque de la vertu pour se cacher. Où sont encore dans le monde les disciples de Jésus-Christ ; s'il en est quelqu'un qui soit vraiment fidèle, ose-t-il paraître? Jésus partout calomnié, persécuté : calomnié dans ses dogmes, calomnié dans sa morale ; persécuté dans tous ceux qui le représentent ; trahi peut-être, hélas ! par ceux qui sont le plus intéressés à le défendre ; vendu par les uns, lâchement renoncé par les autres ; victime tantôt d'un sordide intérêt, tantôt d'un vil respect humain, n'est-il pas livré tous les jours dans vos cercles aux jugements d'injustice qu'on y porte contre lui ? Et vous semblez endormi, Seigneur, tandis que votre silence consomme le triomphe de l'impie.

Quel miracle nouveau vengera la Divinité et justifiera la Providence? Le miracle d'une résurrection générale, répondent les deux saints docteurs que j'ai cités. C'est pour cela, comme dit saint Paul toujours dans la suite du même raisonnement, qu'il faut que Jésus-Christ règne à présent encore, c'est-à-dire qu'il défende, qu'il gouverne, qu'il conserve le royaume qu'il s'est acquis, c'est son Eglise : *Oportet illum regnare.* (I *Tim.*, III.) Eglise militante, il faut encore y livrer des combats, y remporter des victoires. Le péché et la mort y exercent encore des restes de tyrannie ; le triomphe ne sera complet qu'à ce dernier période que nous attendons. Alors tous les ennemis de Jésus-Christ seront mis à ses pieds, toute domination, toute autorité, toute puissance sera anéantie. Plus de roi que Jésus-Christ, plus de sceptre que la croix de Jésus-Christ. Sceptre de fer pour briser les têtes orgueilleuses de ceux qui lui ont résisté et troublé la paix de son empire ; sceptre d'or, verge de bénédiction et de douceur pour rendre à jamais son Eglise glorieuse et triomphante, voilà, Messieurs, le triomphe complet. Mais quelle en est l'époque? Quand la mort même, dit l'Apôtre, sera tout à fait détruite : *Novissima destruetur mors.* (I *Cor.*, XV.)

Consolante époque par conséquent, mes frères, époque que la résurrection de Jésus-Christ nous fait envisager dès aujou d'hui et nous promet. Oui, je ressusciterai donc. Je voudrais que mes paroles pussent s'écrire maintenant en caractères ineffaçables : *Quis*

mihi tribuat ut scribantur sermones mei? (*Job*, XIX.) je voudrais d'un style de fer les graver sur l'airain et sur le marbre, ou plutôt je voudrais les imprimer en traits de flammes dans le plus profond de vos cœurs.

Scio quod Redemptor meus vivit (*Ibid.*) : oui, je sais que mon Rédempteur est vivant; et de là je conclus que le tombeau ne possédera mon corps que pour un temps, que la corruption à laquelle je suis condamné n'est que passagère; oui, je sortirai du sein de la terre : *Et de terra surrecturus sum.* (*Ibid.*) Ce corps, cette chair, oui cette même chair que je touche à présent, dont mon âme, à la vérité, doit être séparée, qui, séparée de mon âme, sera jetée dans le tombeau, y deviendra cendre et poudre, cette même chair sera rétablie; mon âme y sera de nouveau réunie pour la vivifier, pour l'animer : *Rursum circumdabor pelle mea* (*Ibid.*); et mes yeux alors, ces mêmes yeux qui reçoivent à présent la lumière du jour, ces mêmes yeux dont nous nous voyons tous aujourd'hui les uns les autres, recevront la douce impression que fera sur eux le soleil de justice. A la faveur de la brillante clarté dont le corps glorieux de mon Rédempteur éclairera le monde, je le verrai, en même temps nous nous reverrons tous les uns les autres : *Et in carne mea videbo Deum Salvatorem meum, quem visurus sum ego, et oculi mei conspecturi sunt.* (*Ibid.*)

Telle est, Messieurs, l'espérance qu'un ancien juste concevait déjà de la résurrection du Messie, qu'il attendait; espérance flatteuse, concluait-il, mais espérance, tout éloignée qu'elle est, espérance solide, que la résurrection de mon Sauveur a gravée profondément dans le plus secret de mon cœur : *Reposita est hæc spes in sinu meo.* (*Ibid.*)

Quelles peuvent être les objections dont l'impie se servira pour la détruire? L'Apôtre les a prévenues au même endroit en combattant, en réfutant les incrédules de son siècle. *Insipiens* (I *Cor.*, XV), dit-il, insensé, toute la nature offre sans cesse à vos yeux une image de la résurrection. Le grain que vous jetez dans le sein de la terre y meurt toujours avant que de s'y reproduire. Ainsi la corruption semble être partout le principe de la vie. Cette vicissitude continuelle des choses terrestres qui ne se renouvellent qu'en périssant, la concevez-vous mieux que la résurrection des corps? Mais la réponse, qui confond à jamais tout esprit curieux, amateur de disputes, c'est le fait que nous annonçons aujourd'hui : *Nunc autem resurrexit Christus.* (*Ibid.*) Si la résurrection des corps est impossible, Jésus-Christ n'est donc pas ressuscité; si l'on est en droit de nier la résurrection parce qu'elle est incompréhensible, on est donc en droit de nier la résurrection de Jésus-Christ. Mais Jésus-Christ est ressuscité : c'est un fait qu'on ne peut, sans folie, révoquer en doute ni contester : *Nunc autem resurrexit Christus.* (*Ibid.*) C'est la seconde partie du raisonnement de l'Apôtre

Et nous l'établissons avec lui, non pas seulement par des conjectures; en voici cependant une bien forte. Jésus-Christ était mort, il avait été enseveli, on gardait son tombeau. Remarquez, dit ici saint Jean Chrysostome, pourquoi garder son tombeau? Nous nous souvenons, disent les Juifs à Pilate, que cet imposteur a dit qu'il ressusciterait. Quoi! si c'est un imposteur, qu'ont-ils à craindre? Que ses disciples, ajoutent-ils, ne viennent la nuit et n'enlèvent son corps. Puisqu'ils se précautionnent avec tant de soin contre cette surprise, ils s'ôtent donc cette réponse. Cependant le tombeau de Jésus-Christ s'est trouvé vide Si son corps y eût été, ils n'auraient pas manqué de le produire. Qu'est-il donc devenu? Ses disciples l'ont enlevé. Mais ces gardes, où étaient-ils donc? Que faisaient-ils? Ils étaient endormis. Ah! quels témoins ose-t-on nous produire? Des témoins endormis. N'insistons pas davantage. Voici quelque chose de plus fort qu'une conjecture. Preuve qu'il est ressuscité, dit saint Paul, c'est qu'on l'a vu : *Visus est.* (*Ibid.*)

Le témoignage des apôtres paraîtrait-il suspect? De ces hommes si peu prévenus en faveur de leur maître, que sa mort avait étouffé toute espérance dans leurs cœurs; si timides, qu'aussitôt que leur maître est pris, ils n'osent plus ni se montrer ni s'avouer pour ses disciples; si incrédules, qu'aucun d'eux ne veut s'en rapporter au témoignage d'un autre pour croire sa résurrection. Chacun veut voir par lui-même. Pour quelques-uns, ce n'est pas même assez, ils veulent le toucher. Cependant, si ce témoignage est suspect, celui de plus de cinq cents disciples le sera-t-il? *Visus est plus quam quingentis fratribus.* (*Ibid.*) S'il l'est encore, celui de Paul, du moins, le sera-t-il? C'est Paul qui l'atteste; il le persécutait, il l'a vu, c'est ce qui l'a changé : *Visus est et mihi.* (*Ibid.*) Ah! continuait cet Apôtre, si nous ne l'avions vu, s'il ne nous eût en quelque sorte obligés à le reconnaître en se montrant à nous, qu'est-ce donc qui nous engagerait à courir tant de dangers, braver la mort, affronter les supplices pour l'attester, pour le persuader aux autres hommes : *Ut quid periclitamur omni hora?* (*Ibid.*) Quelle fureur nous engagerait, mes frères, à vouloir vous tromper aux dépens de notre propre vie? Car nous mourons lentement tous les jours, pour établir au milieu de vous cet Evangile. Or que répondre à cet argument de l'Apôtre?

Saint Jean Chrysostome, en le traitant, allait plus loin. Oui, disait-il, la prédication des apôtres, mais surtout le succès de leur prédication, voilà ce qui lève toutes les difficultés, ce qui démontre.

Qn'on ne dise donc pas : Si Jésus-Christ était véritablement ressuscité, que ne se montrait-il au milieu de Jérusalem, en présence de ses ennemis. Je crois, Messieurs, que c'est la seule objection spécieuse qu'on ait faite contre la résurrection de Jésus-Christ. La réponse, nous la tirons, non plus du témoignage des hommes, mais du témoignage de l'Esprit même de Dieu.

L'apparition de Jésus-Christ au milieu de Jérusalem n'eût pas encore, ce me semble, levé toute difficulté, tout sujet de doute. N'aurait-on pas pu dire que c'était un fantôme, ou même que quelque ressemblance de traits eût occasionné l'illusion? Ce n'est donc pas Jésus-Christ qui paraît au milieu de Jérusalem en présence de ses ennemis; c'est son Esprit, l'Esprit de Dieu qui frappe, étonne tout Jérusalem par sa descente sensible sur les apôtres. Quelque chose de plus accablant encore: il les remplit de sa vertu, il leur fait opérer les plus surprenants prodiges. Qu'en pensez-vous, mes frères? Pouvait-il y avoir une manière plus convaincante de prouver la résurrection de Jésus-Christ, que de la faire publier par les muets, de tirer des morts du tombeau, pour l'annoncer? Que pouvaient répondre les Juifs de tous pays, de toute nation, qui entendaient douze pêcheurs simples et grossiers attester en toutes sortes de langues la résurrection de Jésus-Christ? Que pouvait répondre la Synagogue même à des aveugles qui, subitement éclairés, s'écriaient : par ce Jésus que vous avez crucifié, mais qui est ressuscité, je vois?

Prendra-t-on donc le parti, continue saint Chrysostome, de nier ces miracles? Mais preuve de leur vérité et de leur réalité, c'est que ce témoignage a convaincu tout l'univers de la résurrection de Jésus-Christ. On dit qu'autrefois les disciples d'un séducteur, le plus grand ennemi du christianisme, feignirent que leur maître était ressuscité. Quelle fut l'issue de cette fourberie? Y gagnèrent-ils un seul disciple? Purent-ils persuader personne? S'en souvient-on même à présent? Mais à la voix de ces disciples, qui attestent la résurrection de Jésus-Christ, le monde entier a cru : voilà le grand miracle, la grande preuve, preuve dont les murs mêmes de nos villes, ces temples et ces autels font foi; preuve, dit saint Jean Chrysostome, qui non-seulement démontre tous les anciens miracles, mais qui, par rapport à nous maintenant, tient lieu de tous; preuve par conséquent qui va sans doute à la démonstration, s'il est par rapport à des faits preuve démonstrative.

Goûtez donc maintenant, mes frères, toute l'énergie de ce raisonnement. Jésus-Christ est ressuscité, donc nous ressusciterons tous. Qu'il est consolant, en effet, dit saint Ambroise, et l'espérance qu'il produit nécessairement dans un cœur qui le goûte, n'est-elle pas un sentiment bien doux? *Juvat credere, sperare delectat.* Car, quand même ce serait une illusion, poursuit ce Père, je vous avoue que j'aimerais à me tromper ainsi, et le sentiment de mon cœur adopterait l'illusion de mon esprit. Mais non, autant l'espérance en est si douce, autant la foi en est solide, et que la douceur du sentiment redouble par la solidité même de la foi! *Juvat credere, sperare delectat.*

Qui de nous, en effet, ne désire de vivre dans ce corps? Tout méprisable qu'il est à présent, tout sujet qu'il est à la misère, tout condamné qu'il est à la corruption, hélas! nous l'aimons. Misérables mortels, que notre fragilité seule entraîne de jour en jour dans le tombeau, en vain nous efforçons-nous de retenir le faible souffle d'une vie fugitive; élevons-nous donc dès à présent par la foi au-dessus de notre nature, dans un asile assuré contre la mort, où nous n'aurons plus rien à craindre de ses traits. Ah! que cette foi s'accorde avec tous les sentiments de mon cœur! *Juvat credere, sperare delectat.*

Mais, hélas! que dis-je? N'est-ce point, en effet, une trop douce illusion qui nous séduit? Il est certain, à la vérité, que nous ressusciterons; mais cette résurrection est-elle autant à désirer pour nous qu'elle nous l'a paru d'abord? Car enfin, comment et dans quel état ressusciterons-nous? C'est ce qu'il faut examiner maintenant dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Voici, mes frères, un grand mystère que je vous annonce aujourd'hui, disait l'Apôtre au même endroit qui m'a fourni déjà toute l'idée de la première partie de ce discours : *Ecce mysterium vobis dico.* (I *Cor.*, XV.) Il est certain que nous ressusciterons tous : *Omnes quidem resurgemus* (*Ibid.*); mais le sort de tous ne sera pas le même : *Sed non omnes immutabimur.* (*Ibid.*) En un moment, en un clin d'œil, au premier son de la dernière trompette (car la trompette du Seigneur sonnera, poursuit l'Apôtre : *Canet enim tuba* [*Ibid.*]), aussitôt tous les morts ressusciteront : *Resurgemus omnes.* (*Ibid.*) Mais qui seront ceux qui seront changés, c'est-à-dire, qui entreront dans un état d'immortalité glorieuse, dans un état de conformité avec le corps glorifié de Jésus-Christ notre modèle et notre chef, nous répond l'Apôtre : *Nos immutabimur* (*Ibid.*); nous qui sommes ses disciples, nous qui participons maintenant à ses souffrances; et même, bien plus, selon que nous aurons ou plus ou moins souffert, nous aurons ou plus ou moins de gloire; car une étoile diffère en clarté d'une autre étoile; il en sera de même dans la résurrection des morts: *Sic et resurrectio mortuorum.* (*Ibid.*) Et voilà, Messieurs, le principe sur lequel il nous reste à examiner aujourd'hui quel sera notre état au grand jour de la résurrection générale que nous attendons.

1° Etat de gloire pour ceux qui souffrent à présent avec Jésus-Christ et comme Jésus-Christ; par conséquent mystère consolant pour eux que le mystère de la résurrection de Jésus-Christ. 2° Etat d'horreur et de confusion pour ceux qui vivent à présent dans les délices de la mollesse; par conséquent mystère effrayant, mystère désespérant pour eux que le mystère de la résurrection de Jésus-Christ.

Ah! Messieurs, que ne puis-je supposer, ainsi que l'Apôtre, que je ne parle aujourd'hui qu'à de vrais disciples de Jésus-Christ! j'écarterais volontiers ces affreuses idées de corps hideux, destinés à l'étang de flammes Tâchons cependant de peindre d'abord et de

représenter à vos esprits la gloire de ces corps spiritualisés, divinisés, en quelque sorte, sur le modèle du corps de Jésus-Christ ressuscité.

Dès qu'il est ressuscité, la mort perd à jamais sur lui tout son empire : *Mors illi ultra non dominabitur.* (*Rom.*, VI.) Ce n'est point ici une de ces résurrections passagères, telle que fut celle des fils de la veuve ou de Sarepta ou de Naïm. Lazare, ressuscité par Jésus-Christ, ne ressuscite que pour mourir. Aussi, n'étaient-ce là, Messieurs, que les préludes, pour ainsi dire, de la victoire que Jésus-Christ devait remporter sur la mort; ce n'étaient que des figures, pour disposer les esprits au grand miracle d'une résurrection immortelle.

La résurrection, que nous attendons, a donc un plus grand modèle. Le terme de notre espérance, disait saint Paul, c'est le grand jour du Seigneur Jésus : *Exspectamus Dominum nostrum Jesum Christum* (*Philip.*, III), qui réformera notre corps : *Qui reformabit corpus humilitatis nostræ* (*Ibid.*), sur le modèle de son propre corps glorifié : *Configuratum corpori claritatis suæ.* (*Ibid.*)

Qu'ils paraissent à présent ces tyrans qui l'ont condamné, ces bourreaux qui l'ont crucifié. Son corps, victime d'abord de leur fureur, en succombant sous leurs coups, s'est rendu supérieur pour toujours à leur tyrannie : *Christus resurgens jam non moritur.* (*Rom.*, VI.) Et voilà donc, mes frères, où se borne de même contre nous le pouvoir tant redouté de ces tyrans, auxquels nous nous croirions soumis. S'étend-il au delà de nos corps? et sur nos corps mêmes, que peuvent-ils? Qu'ils exercent contre eux toute leur puissance, ils ne peuvent l'exercer sans la perdre, et nous y soustraire pour toujours.

Christus resurgens jam non moritur. Non, non, mes frères, on ne meurt qu'une fois : pensée bien terrible en un sens; mais bien consolante dans l'autre. Cet appareil de mort que je redoute, ces horreurs du tombeau, qui m'épouvantent, il faut les subir une fois; mais, en les subissant une fois, je m'en affranchis pour toujours. Que mes yeux se ferment donc à la lumière : ils s'y rouvriront bientôt, et ce sera pour ne la perdre jamais. Que les organes de mes sens soient confondus : ils seront rétablis, et je ne pourrai plus en perdre jamais l'usage. Que ce corps de boue s'altère et se corrompe; le jour vient, il est proche, où sa première forme doit lui être rendue, et rendue pour toujours.

Tendres liaisons, sociétés aimables, pourquoi crains-je de vous quitter? Ah! Messieurs, que les charmes du commerce le plus doux sont tempérés ici par les frayeurs d'une prompte séparation. La mort s'offre sans cesse à nos yeux, la mort armée, prête à briser les plus beaux nœuds. Quoi que vous fassiez, il faudra donc vous en séparer, et bientôt, soit que ce soit vous qui les quittiez, soit que ce soient eux qui vous quittent, il faudra vous en séparer de ce tendre père, de ce fidèle ami, de cet époux chéri. Mais, après en avoir été quelque temps séparés, vous leur serez réunis; dans ce beau jour de la réunion future, le plaisir sera pur et sans mélange, sans amertume et sans crainte; la mort accablée sous ses propres trophées, restera seule enchaînée dans les tombeaux.

Tous ses traits lui seront arrachés, toutes ses armes seront brisées. (Voici le second privilége de la résurrection de Jésus-Christ.) Le corps impassible aura toutes les propriétés de l'esprit. La belle vie, mes frères, que cette vie nouvelle! Mais, vous hommes sensuels, éloignez-vous, ce n'est point encore à vous que je parle. O vous, qui souffrez, vous, qui que vous soyez, écoutez-moi! Croirez-vous à présent que le bien de l'homme puisse consister dans l'inaction de l'indolence, dans le sommeil de la mollesse et de l'oisiveté? Croirez-vous que le bien de l'homme puisse dépendre de la somptuosité des tables, du luxe des vêtements? Vraies misères de l'homme, puisqu'une grande partie de notre bonheur doit consister à en être affranchis. A la vue du corps ressuscité de Jésus-Christ, pouvez-vous donc à présent rien regretter, rien désirer de ce qu'on nomme les plaisirs et les délices du monde.

Mais quelles couleurs emprunterai-je assez vives pour en peindre la beauté? O corps glorifié de mon Jésus! en vain représenterais-je à vos yeux les brillantes clartés de l'astre du jour; le corps glorifié de Jésus-Christ est lui-même le soleil qui éclaire le céleste séjour : *Lucerna est agnus.* (*Apoc.*, XXI.) O corps glorifié de mon Jésus! il fait la joie des saints et le bonheur des anges. C'est de là, comme de leur centre, que s'élancent les rayonnants éclairs dont brilleront les corps de tous les élus, tels que des flambeaux, dit l'Ecriture, qui promènent leur lueur à travers les forêts : *Tanquam scintillæ in arundineto* (*Sap.*, III), tels plutôt que les étoiles dont se pare une brillante nuit : *Sicut luna perfecta.* (*Psal.* LXXXVIII.)

Ecartez-en toutes ces difformités, dont le péché a déparé ce corps, en y établissant son empire. Ecartez-en toutes ces ombres, dont il avait obscurci cette belle image du Créateur. Quel œil mortel pourra le suivre dans son agilité? La matière la plus épaisse ne peut le retarder, la matière la plus opaque ne peut arrêter le trait perçant de ses regards. Qui pourra maintenant démêler son essence? Docile au commandement de l'esprit auquel il est uni, il se dilate à son gré, il se resserre, il n'a pas la moindre propriété de ce qui est matière, qu'autant qu'il veut l'avoir; il paraît, il disparaît, il se prête, ou se refuse au mouvement de tout corps étranger. Est-ce une douce illusion qui nous séduit? On pourrait le croire, si nous n'avions sous les yeux, pour modèle et pour gage, le corps de Jésus-Christ ressuscité.

Ici, je vois qu'il s'échappe aux tendres empressements de Madeleine; là, cependant, il se laisse examiner, toucher par un disciple incrédule. Ici, il se montre à des dis-

ciples consternés, et ne dédaigne pas de voyager et de converser avec eux. Là, tout à coup il disparaît à leurs yeux comme un éclair. Il se présente à ses apôtres dans le cénacle, les portes étant exactement fermées; et ensuite, pour les convaincre qu'il n'est point un fantôme, comme ils le pensent, il mange, il boit avec eux. Aujourd'hui, il se proportionne à la faiblesse de leurs regards, et demain, s'élevant sur un char de nue étoilée, il les frappera par le plus petit rayon de sa gloire qu'il laissera tomber sur eux.

Ah! mes frères, qui de nous ne désire à présent d'avoir part un jour aux prérogatives de cette résurrection glorieuse? Mais, qui de nous a droit de l'espérer? Vous tous, encore une fois, ô vous qui souffrez, c'est vous que cette consolation regarde. Méditez-les donc et goûtez-les à loisir tous ces beaux traits, vous pauvres, vous, pour qui cette terre, véritable vallée de larmes, ne produit que des ronces et des épines. Ah! que vous importe à présent que le monde soit pour vous un séjour de douleur ou de délices? Votre vie n'est point pour cette habitation terrestre, qui doit être détruite; vous ne vivez ici-bas que pour un temps; et combien de temps devez-vous y vivre? Votre corps et votre âme seront réunis un jour pour une vie nouvelle et glorieuse; c'est à cette vie qu'il faut penser.

Méditez-les, goûtez-les à loisir, ces beaux traits, vous, pour qui ce corps accablé d'infirmités continuelles n'est qu'un organe de douleur. Justes affligés, innocentes victimes de la jalouse fureur d'un monde que votre austère vertu réprouve; martyrs de la vérité, trop sincères pour n'être point redoutés, trop craints pour n'être pas calomniés, persécutés; martyrs de la charité et de la justice, de la pénitence et de la mortification, méditez-les, goûtez-les à loisir, ces beaux traits. Que vous serez récompensés un jour des travaux que vous essuyez à présent pour votre Dieu!

Car vous portez à présent en vous l'image de l'Homme céleste : voilà, selon saint Paul, ce qui justifie votre espérance. Persécutés comme lui, souffrant comme lui, mourant comme lui dans la douleur, vous ressusciterez comme lui : *Qualis cœlestis, tales cœlestes* (1 *Cor.*, XV), puisque ce n'est que par la souffrance qu'il est entré lui-même dans la gloire de sa résurrection.

N'en cherchons point d'autre preuve que la parole de Jésus-Christ même ressuscité. Ses apôtres étaient scandalisés de ses souffrances et de sa mort : c'est dans cette disposition qu'il les trouve, quand il leur apparaît sur le chemin d'Emmaüs. Pour lever ce scandale, que leur dit-il? Il a fallu (pesez bien tous les termes) : *Oportuit* (*Luc.*, XXIV) que le Christ souffrît : *Oportuit Christum pati.* (*Ibid.*) Et pourquoi? Pour qu'il méritât sa gloire, la gloire de sa résurrection, selon l'explication des saints docteurs : *Oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam.* (*Ibid.*)

Remarquez donc avec moi, je vous prie. N'était-il pas d'ailleurs le Saint des saints, impeccable même comme homme, exempt nécessairement de toute souillure de péché? Ce n'est pas cependant par cette exacte justice qu'il a mérité la gloire de sa résurrection, puisqu'il a fallu qu'il souffrît : *Oportuit pati;* et ce n'est qu'en conséquence de ses souffrances et de sa mort : *Et ita*, qu'il pouvait entrer dans la gloire de sa résurrection : *Pati, et ita intrare in gloriam suam.* N'avait-il pas rempli toute la Judée de ses bienfaits? Il avait répandu les dons de Dieu dans toute la Palestine; il avait formé des adorateurs à son Père en esprit et en vérité. Cependant il faut de plus encore qu'il souffre et qu'il meure : *Oportuit pati;* et ce n'est qu'en conséquence de ses souffrances et de sa mort : *Et ita*, qu'il entre en effet dans la gloire de sa résurrection : *Pati, et ita intrare in gloriam suam.*

Principe démontré, dont nous concluons, avec l'Apôtre, que, pour être un jour semblables à Jésus-Christ ressuscité, il faut que nous soyons à présent semblables à Jésus-Christ crucifié. Dieu, disait saint Paul encore en un autre endroit, ne nous a prédestinés que sur le modèle de son Fils : *Prædestinavit conformes.* (*Rom.*, VIII.) Entendez ce terme de prédestination comme il vous plaira, mes frères : une conformité parfaite avec Jésus-Christ, voilà la destination des chrétiens. Les prérogatives de notre résurrection doivent être les mêmes que de la sienne; le mérite de notre côté doit donc être le même que du sien : *Prædestinavit conformes.* Aumônes, prières, œuvres de charité, de zèle, rien de tout cela ne suffisait pour Jésus-Christ : *Oportuit pati.* (*Luc.*, XXIV.) Rien de tout cela ne peut donc suppléer en nous à la souffrance, pour mériter la gloire de la résurrection : *Pati, et ita intrare in gloriam.* (*Ibid.*)

Les saints docteurs en donnent une raison qui me paraît sensible : c'est que le péché nous rend redevables à la justice divine, indignes de sa gloire jusqu'à ce que nous ayons satisfait; car la satisfaction de Jésus-Christ nous met en état de pouvoir satisfaire, mais ne nous en ôte point l'obligation. Or la satisfaction, pour être exacte et proportionnée, doit se faire par l'instrument de l'offense : la chair a été l'instrument de l'offense, la chair doit donc être l'instrument de la satisfaction, puisqu'il a fallu que Jésus-Christ même satisfît pour nous dans sa chair. De plus, la résurrection des corps est la récompense de la chair; il faut donc que le mérite vienne, en quelque sorte, et autant qu'il se peut, du côté de la chair même.

Mes frères, disait un saint docteur en commentant le même chapitre de saint Paul, votre corps est, pour ainsi parler, la semence de votre résurrection. La semence est stérile si elle ne meure d'abord dans le sein de la terre, disait Jésus-Christ même en comparant son corps à un grain de froment. Il faut donc, concluait-il, qu'il périsse, qu'il meure dans l'ignominie et la souffrance, pour revivre ensuite et ressusciter dans la gloire;

et de là, par rapport à nous, il concluait ensuite qu'aimer à présent, flatter nos corps, c'est les haïr, c'est les perdre : d'où suit enfin ce que dit encore saint Paul, qu'il faut semer à présent dans la douleur pour recueillir un fruit de gloire : *Seminatur in ignobilitate, surget in gloria.* (I *Cor.*, XV.)

Oui, mes frères, continuait l'Apôtre, nous serons glorifiés avec Jésus-Christ, pourvu cependant que nous souffrions avec lui : *Si tamen compatimur.* (*Rom.*, VIII.) Etre glorifié avec Jésus-Christ, c'était l'espérance de Job, mais de Job étendu sur un fumier; c'était l'espérance de nos martyrs, mais de nos martyrs dans les prisons, sur les échafauds et sous le glaive de leurs tyrans : *Si tamen compatimur, ut et conglorificemur.* (*Ibid.*)

Aussi voyez, Messieurs, qui sont ceux que Jésus-Christ ressuscité console déjà par la manifestation de sa gloire. Ce sont des disciples qui ont pleuré sur son tombeau, qui ont eu part à ses outrages, qui boiront comme lui un calice d'amertume : preuve du choix qu'il doit faire un jour de ceux qu'il associera à sa gloire.

En effet, quelles sont-elles ces troupes brillantes qui se rassemblent autour de la croix? Qui sont-ils ces corps que le corps glorieux de Jésus-Christ couronne des rayons de sa gloire? L'Eglise nous répond par les paroles de l'Ecriture : *Hi sunt qui venerunt ex magna tribulatione.* (*Apoc.*, VII.) Ce sont ceux qui sont sortis d'un océan de tribulations, qui ont été plongés dans les flots du sang de l'Agneau, qui ont essuyé comme lui dans leur chair de violents combats. Ils ont semé dans la tristesse, ils recueilleront un fruit de joie; ils ont semé dans l'ignominie et la douleur, ils recueilleront un fruit de gloire : *Seminatur in ignobilitate, surget in gloria.* (I *Cor.*, XV.)

C'est pour cela, disait saint Léon, pape, que les apôtres, animés de l'Esprit de Dieu, ont établi dans l'Eglise un temps de pénitence, pour disposer les chrétiens à célébrer avec joie la résurrection de Jésus-Christ. Car, pour ressusciter avec Jésus-Christ, il faut avoir été attaché à la croix avec lui. Non, continuait ce grand pape, selon la doctrine de l'Apôtre, point d'espérance solide de participer à la gloire de Jésus-Christ, qu'après avoir participé à ses douleurs. Ah! sur cette règle, mes frères, le mystère que nous célébrons aujourd'hui est-il donc vraiment un mystère d'allégresse et de consolation pour nous?

Car enfin, sous prétexte que l'Eglise aujourd'hui est dans la joie, laisserons-nous le pécheur se livrer à des transports qui ne sont point pour lui? Après avoir passé toute l'année, et les jours mêmes consacrés le plus spécialement à la pénitence et aux larmes, dans la dissipation des fêtes mondaines, dans l'oisiveté et la mollesse, enfin vous venez aujourd'hui dans nos temples (et n'est-ce pas peut-être le seul jour où l'on vous y voit?); vous venez, dites-vous, prendre part à la joie de l'Eglise, entendre traiter les consolants mystères dont elle retrace le souvenir à ses enfants. Ah! mes frères, malheur à nous, si nous vous laissions aujourd'hui dans cette dangereuse illusion! Non, non, les consolations de la religion ne peuvent s'accorder avec les joies du monde : partout où se trouvent les unes, il faut qu'elles anéantissent les autres.

Retournez donc plutôt dès à présent sur vos théâtres : c'est là qu'une agréable illusion fera goûter à vos esprits une satisfaction qui leur convient. Retournez dans vos cercles et dans vos assemblées : c'est là que l'heureuse rencontre des objets que vous adorez saisira vos cœurs, les inondera d'une joie qui peut véritablement vous flatter. Retournez à vos tables de festins et de débauche : c'est là que la volupté vous préparera des plaisirs dignes de vous. Mais dans ce lieu que pouvez-vous espérer d'entendre? Hélas! vous ne semez que corruption dans votre chair : que pouvons-nous vous promettre qu'un fruit d'horreur et de corruption? *Qui seminat in carne sua, de carne et metet corruptionem.* (*Galat.*, VI.)

Prétexterez-vous peut-être la dignité de votre rang, que vous avilissez tous les jours dans l'usage des plaisirs auxquels vous vous livrez sans bienséance? Vous excuserez-vous sur la faiblesse d'une santé mille fois prodiguée pour contenter vos passions? Prétextez ce que vous voudrez, mes frères : vos prétextes n'anéantiront pas un principe fondé sur la parole expresse et sur l'exemple même de Jésus-Christ. Si vous semez la corruption dans votre chair, non, vous ne recueillerez qu'un fruit d'horreur et de corruption : *Qui seminat in carne sua, de carne et metet corruptionem.*

Vous flatterez-vous donc de faire assez, du moins d'avoir assez fait pendant ces derniers jours de pénitence, pour pouvoir vous appliquer aujourd'hui les consolations de la religion? Mais qu'avez-vous donc fait? Avez-vous fait assez pour mettre une conformité exacte entre votre corps et le corps de Jésus-Christ crucifié? Et pour dire quelque chose de plus précis sans sortir du texte de saint Paul, avez-vous assez fait pour pouvoir dire avec lui que, sans cette espérance de la résurrection que nous vous promettons, vous seriez les plus misérables de tous les hommes : *Miserabiliores sumus cunctis hominibus?* (I *Cor.*, XV.) C'est-à-dire cette espérance vous engage-t-elle à combattre toutes vos passions, à vous roidir contre tous les penchants de la nature, à refuser à vos sens toutes les satisfactions qu'ils désirent, à dompter vos corps, à les macérer par tous les travaux, soit de pénitence, soit de zèle? Cette espérance vous engage-t-elle à braver les railleries, les persécutions du monde, à vous réjouir de lui déplaire? Cette espérance est-elle toute votre joie, l'unique plaisir que vous goûtez, que vous recherchez sur la terre? Mais osez le dire dans ce sens, que vous êtes les plus misérables des hommes : *Miserabiliores sumus cunctis hominibus.* Le direz-vous, vous surtout qui ne sûtes peut-être jamais ce que c'est qu'une seule néces-

sité, un seul besoin de la nature; vous qui ne croyez jamais avoir assez de forces pour soutenir, je ne dis pas les jeûnes, mais seulement les abstinences les plus sévèrement prescrites; vous surtout qui, dans l'usage des plaisirs dont vous composez tout le tissu de votre vie, n'avez jamais d'autre inquiétude que d'en prévenir le dégoût en les variant et les changeant sans cesse? Comment donc vous promettrais-je aujourd'hui un corps glorieux dans la vie future? La semence d'un corps glorieux, dit l'Apôtre, c'est un corps crucifié, un corps de douleur. Mais vous, mes frères, qui ne semez dans votre chair que la corruption des voluptés terrestres, que pouvons-nous vous promettre, qu'un fruit d'horreur et de corruption? *Qui seminat in carne sua, de carne et metet corruptionem.*

Sortez donc enfin, sortez du tombeau, beautés idolâtrées, qu'un jour de jeûne, une nuit de veille aurait fanées; sortez du tombeau, corps engraissés dans les délices de l'Egypte, membres fortifiés, nourris dans la myrrhe et le parfum : *Surgite, surgite, mortui;* grands du monde, qui ne vous crûtes nés que pour les plaisirs, qui ne crûtes les plaisirs faits que pour vous; dieux de la terre, qui trouvâtes enfin l'art admirable de ne connaître la douleur que par idée; délicates mondaines, dont tout le soin fut de parer, d'entretenir, d'idolâtrer vos corps : *Surgite, surgite, mortui.* Dieu! quelle horreur! quels cadavres hideux, qui ne traînent après eux que corruption et pourriture! le désespoir dans le cœur, la fureur dans les yeux, le blasphème à la bouche : allez, ancienne pâture des vers, allez : *Discedite, discedite* (*Matth.*, XXV); allez, non plus dans vos tombeaux, ce sort était trop doux pour vous. Déjà un tourbillon de flammes les environne, les légions infernales s'en emparent et les entraînent. Allez donc, ancienne pâture des vers, corps ressuscités pour une mort éternelle, allez servir enfin de pâture aux feux vengeurs du vaste abîme : *Discedite in ignem æternum.* (*Ibid.*)

Dieu! par quel tableau vais-je finir? Mais, Messieurs, pour vous présenter, en finissant, quelques idées plus consolantes, il faut que je change d'objet; car je ne puis adresser de consolation qu'à ceux qui peuvent s'appliquer les principes que je viens d'établir. C'est donc à eux enfin que je dirai ce que saint Paul disait encore en finissant le même chapitre dont j'ai extrait tout ce discours. Mes frères, rendons grâces à Dieu, qui nous a donné la victoire par Jésus-Christ; car la victoire de Jésus-Christ est la nôtre : *Gratias Deo, qui dedit nobis victoriam per Jesum Christum.* (I *Cor.*, XV.)

Cependant encore, soyons constants, continuait l'Apôtre, ne nous rebutons pas : *Stabiles estote et immobiles.* (*Ibid.*) Les travaux que nous essuyons à présent pour le Seigneur ne seront point perdus : *Labor vester non est inanis.* (*Ibid.*) Le temps du repos est proche; cette espérance doit bien adoucir maintenant toutes nos peines; mais souvenons-nous que la persévérance seule réalisera notre espérance : *Stabiles estote et immobiles, scientes quod labor vester non est inanis in Domino.*

Vous, cependant, qui, selon tout ce que je viens de dire, n'avez qu'un droit, hélas! trop douteux à tant de magnifiques promesses, que vous dirai-je enfin! Ah! mes chers frères, voici le grand jour de réformation. Vous avez mangé, du moins vous vous disposez à manger le corps de Jésus-Christ, ce pain spirituel, qui spiritualise, en quelque sorte, dès maintenant notre chair pour nous être le gage de la résurrection future. Ah! souvenez-vous, je vous conjure, que c'est la chair d'un Dieu crucifié. Ne perdez donc plus de vue ces trois objets : le corps crucifié, le corps ressuscité, le corps sacramentel de Jésus-Christ. La croix, voilà votre modèle et votre règle; la gloire de Jésus-Christ ressuscité, c'est le beau terme où cette croix doit vous conduire; puisse le sacrement vous en être enfin véritablement le gage! Formez vos résolutions, tracez-vous un plan de vie pour l'avenir sur ce que vous inspireront ces trois objets : n'en considérez, n'en écoutez plus d'autre. Ah! quelle joie pour nous alors de vous annoncer, de vous promettre, et même de vous donner déjà la paix, que Jésus-Christ ressuscité donnait à ses disciples. Je vous la souhaite au nom du Père, etc.

SERMON XXXIII.

Pour le lundi après Pâques.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loquere tur? (*Luc*, XXIV.)

Notre cœur n'était-il pas tout enflammé lorsqu'il nous parlait?

Ah! Messieurs, que ne puis-je vous faire tenir aujourd'hui le même langage que tinrent ces heureux disciples après avoir eu le bonheur d'entendre Jésus-Christ! Que je serais heureux si je pouvais vous embraser du même feu qui s'allumait dans leurs cœurs à mesure que leur parlait le divin Maître! C'est vraiment mon intention; je vous supplie de vouloir bien vous y prêter; j'aurais tout fait, non-seulement pour la conversion, mais pour la sanctification et la perfection même de vos âmes, si j'avais pu y réussir. Dans cette intention, j'ose entreprendre à présent de traiter à fond et dans toute son étendue la plus excellente, la plus sublime, et, si j'ose ainsi parler, la plus divine des vertus : vertu une dans un sens, et double dans un autre, une dans son motif, double dans son objet; ou plutôt même encore une dans son véritable objet, mais que l'on considère sous deux rapports et de deux manières : la charité, qui se divise essentiellement en amour de Dieu et amour du prochain. Vaste et admirable matière de deux importants discours. Ah! mes frères, si je pouvais enflammer aujourd'hui vos cœurs pour notre Dieu, qu'il me serait facile, demain, de les attendrir pour le prochain! Commençons.

Mais, hélas! le Seigneur a dit au pécheur. Pourquoi as-tu l'audace d'annoncer mes

justices? Et crois-tu que mon nom, saint comme il est, puisse être glorifié par une bouche impure comme la tienne : *Peccatori dixit Deus : Quare tu enarras justitias meas?* (*Psal.* XLIX.)

Je vous avoue, Messieurs, que ces terribles mots me glacent de frayeur chaque fois que je monte dans les chaires; il me semble toujours entendre retentir à l'oreille de mon cœur interdit cette effrayante menace; mais aujourd'hui surtout, ne vais-je pas me foudroyer moi-même des propres anathèmes que je prononcerai?

Mon Dieu! vous le savez, si du moins mon esprit fut jamais complice des lâchetés de mon cœur. Quelque peu, mon Dieu, que je vous aime, ah! je sais tout ce que je vous dois d'amour; et ma raison frémit encore maintenant même en m'accusant de mes froideurs. Tout pécheur que je suis, daignez donc aujourd'huit tirer votre gloire de ma bouche. Oui, je voudrais, en vous faisant aimer, Seigneur, me venger de vous aimer si peu moi-même.

Voici, Messieurs, sur la grande matière de la divine charité, toute ma doctrine, je la tire de saint Bernard. Vous me demandez, disait ce Père, le motif et la manière d'aimer Dieu : que puis-je vous répondre? Le motif, n'en connaît point qui soit digne de Dieu que Dieu lui-même : *Causa diligendi Deum Deus est.* La manière, ah! la véritable manière d'aimer Dieu, c'est de l'aimer sans mesure : *Modus sine modo.*

Mais, avant que d'entrer en matière, je vous supplie, Messieurs, que nous bannissions aujourd'hui tout esprit de subtilité et de dispute; c'est uniquement à vos cœurs que je veux parler. Je vous avertis que je ne prétends pas décider précisément en quoi la rigueur du précepte consiste; ce que je souhaite, ah! c'est plutôt de vous élever peu à peu au-dessus de vous-mêmes pour vous faire aimer Dieu comme il mérite de l'être, du moins autant que vous pouvez l'aimer.

Hélas! jusqu'à quand n'aurons-nous le beau nom de charité à la bouche que pour en disputer peut-être, et pour l'anéantir par nos disputes.

Epurer autant qu'il se peut le motif du divin amour; en étendre les règles aussi loin que s'étend la capacité de la nature, c'est donc, Messieurs, la double fin que je me propose dans les deux parties de ce discours. Je suppose qu'en parlant à des enfants d'aimer leur père, il s'agit de leur montrer ce qu'ils peuvent plutôt que ce qu'ils doivent à la rigueur. Aimons Dieu pour lui-même, nous ne l'aimerons jamais aussi purement qu'il le mérite; vous le verrez dans la première partie. Aimons Dieu autant qu'il nous est possible de l'aimer, nous l'aimerons toujours trop peu; vous le verrez dans la seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Mon Dieu, fallait-il donc que vous nous fissiez un précepte de vous aimer? Au dedans, au dehors de nous-mêmes, tout ne prêche, dit saint Augustin, que votre amour. Fallait-il promettre des récompenses à ceux qui vous aiment? Vous aimer, n'est-ce pas le suprême bonheur? Etait-il besoin de menacer de châtiments ceux qui ne vous aiment pas? Eh! mon Dieu, que peut avoir l'enfer de plus affreux que de ne pas vous aimer?

S'il faut cependant apporter des motifs pour exciter à aimer Dieu, je croirais, Messieurs, faire injure à la bonté de vos cœurs autant qu'à sa propre grandeur, d'en chercher ailleurs que dans lui-même. Interrogez d'abord toute la nature; consultez, en second lieu, la religion; tout s'accorde à vous convaincre que Dieu mérite seul d'exciter ainsi que de fixer votre amour : *Causa diligendi Deum Deus est.*

Et d'abord, soit au dehors, soit au dedans de nous, quel concert harmonieux dans toute la nature pour établir les droits du Créateur! (Tout ceci, Messieurs, est de saint Augustin.) Au dehors de nous, que nous dit tout ce vaste univers? Ce jour qui m'éclaire, cet air que je respire, ne me disent-ils pas que celui qui les a faits ne les a faits que pour mon usage? Pour qui ces globes lumineux roulent-ils nuit et jour sur nos têtes? Pour qui cet ordre invariable se maintient-il dans le mouvement perpétuel de la nature?

Je sors dans les campagnes; que de richesses prodiguées de tout côté pour nous! poursuit saint Augustin. Parlez, fertiles plaines, sombres forêts, riches coteaux : *Ipse, ipse fecit nos* (*Psal.* XCIX); langage universel de toutes les créatures, c'est le Seigeur qui nous a faites, mortels, pour vos usages. La pourpre des fleurs, le cristal des eaux, l'émail des prairies, la fécondité de la terre, regardez, mes frères, partout vous ne verrez que les présents de votre Créateur; tous les animaux vous le redisent, chacun à sa manière : *Ipse, ipse fecit nos.*

Je rentre dans les villes, continue encore saint Augustin, quelle profusion de trésors d'une autre espèce! C'est chaque art à son tour qui me le dit, que je le dois au Créateur : *Ipse, ipse fecit nos.* J'élève, j'abaisse les yeux, je les promène autour de moi, je porte la main sur tout ce qui m'environne; mon regard ni ma main ne peuvent tomber que sur les présents du Créateur. Et de peur encore que mon esprit puisse s'y méprendre, chacune de ces créatures me le dit dans son usage, dans leurs vicissitudes réglées; toutes les répètent : le jour l'annonce à la nuit, la nuit le redit au jour, toutes les saisons tour à tour me le redisent : *Ipse, ipse fecit nos.*

Au milieu de ce cri général, qui nous annonce les bienfaits de notre Dieu, quels seront nos sentiments, mes frères? Au préjudice des droits du Créateur, si nous nous attachons aux créatures, elles-mêmes soudain se récrient : cet éclat que vous admirez n'est point à nous, ce plaisir que vous ressentez ne vient point de nous : *Ipse, ipse fecit nos.*

Jalouses des droits de leur auteur, elles poussent plus loin ces leçons importantes. Suivez-moi, Messieurs, je ne vous égarerai

point. Tout utiles qu'elles nous sont, bien loin de pouvoir partager avec Dieu notre amour, elles ne peuvent même, à la rigueur être le motif de celui que nous avons pour Dieu. Toutes les perfections, dont les plus belles créatures sont ornées, image imparfaite du centre de perfection qui est dans Dieu; tous les avantages que les créatures les plus bienfaisantes nous procurent, faible écoulement de l'océan de bonté qui est en Dieu. Dieu lui-même, Dieu lui seul, celui qui les a faites, c'est dans le seul véritable motif, ainsi que le seul véritable objet d'amour. Regardez encore une fois, mes frères, vos yeux peuvent-ils se lasser de ce magnifique spectacle? Considérez tout ce que l'univers a de plus beau : *Si hæc tanta sunt, qualis ipse?* Quel est le Créateur, si telles sont les créatures? C'est la réflexion où tout doit nous conduire. Un amour fondé sur des perfections aussi bornées que le sont celles des créatures, serait trop peu digne de notre Dieu : *Causa diligendi Deum Deus est.*

Admirable et solide maxime, que je trouve gravée au dedans de moi-même. Mon esprit conspire avec mon cœur pour m'en convaincre; tantôt c'est par le vide affreux que mon cœur sent en soi dès qu'il s'attache aux créatures; tantôt c'est par l'inquiétude qui l'agite, les remords qui le glacent, dès qu'il n'est point entier à Dieu; tantôt c'est l'insatiabilité de ses désirs qui lui annonce qu'il n'existe que pour aimer Dieu; il ne fait que languir sitôt qu'il s'en éloigne; il se sent déchiré sitôt qu'il se partage.

Malheureux cœur, pourquoi te refuses-tu donc au penchant qui t'entraîne? *Quis ut Deus?* De ce beau mot du prince des armées célestes, faisons, Messieurs, notre devise : *Quis ut Deus?* Voilà le cri auquel je voudrais rassembler tous les peuples sous les étendards du divin amour.

Il faut à votre cœur un bien réel, un bien solide : *Quis ut Deus?* L'être et la perfection, c'est son essence; à quel autre pourriez-vous donc vous attacher? Devant lui les cieux sont comme s'ils n'étaient pas; tout n'est qu'inanité, vide et néant dans la nature. Il a parlé, tout a été; qu'il parle encore, et rien n'existe.

Il faut à votre cœur un bien immuable, éternel : *Quis ut Deus?* Tout s'écoule en sa présence comme l'eau; tout change de forme dans l'univers. Les plus éclatantes beautés s'effaceront; un amas de vers et de corruption succédera bientôt à cet éclat qui vous charme aujourd'hui dans la créature. Dieu, seul invariable, fait toutes ces différentes vicissitudes; son être est le seul où rien ne change; son être, c'est l'éternité, c'est la plénitude d'être.

Ma raison se perd et se confond dans l'abîme illimité de ses perfections toutes incompréhensibles. Je voudrais en vain le comprendre; je ne comprends rien de lui qu'en anéantissant devant lui tout autre être· *Quis ut Deus?*

Je recherche son commencement. Je m'élève successivement, pour le trouver, sur les ruines de chaque créature; déjà je ne vois plus que le chaos de l'univers. Mon esprit éperdu cherche plus loin; il ne trouve que le néant de toute créature, et se perd dans l'être du Créateur.

Je recherche sa fin. J'entasse pour cela siècles sur siècles. Je vois les cieux se dissoudre, l'univers se confondre; je retombe dans le néant de toute créature, et je me perds de nouveau dans l'être du Créateur.

Sentez-vous, Messieurs, comment l'anéantissement même des créatures ne donne pas encore une idée assez juste de la grandeur du Créateur? *Quis ut Deus?*

Tout disparaît devant sa justice. Tantôt, par ses vengeances, les rebelles confondus tombent en poudre au premier souffle de sa colère; tantôt, par ses récompenses, je m'y élève; rien d'humain, rien de naturel, tout y périt, tout est divin.

Tout disparaît devant sa puissance. Il se joue des sceptres et des couronnes. Grands du monde, établissez solidement les systèmes de votre politique; le Seigneur, jaloux de sa gloire, saura bien, quand il le voudra, vous ramener au chemin que sa providence vous a tracé.

Devant sa sainteté tout disparaît. Dirai-je que l'incompatibilité avec tout péché, tout défaut, toute imperfection, lui est essentielle? Je dis trop peu. Son entendement est la droiture même; c'est son idée qui fait le vrai. Sa volonté, c'est la justice; son seul vouloir est la souveraine loi, la règle de tout bien. Rien n'est pur, rien n'est saint que par lui. Incompatible avec le péché, il le rejette loin de lui par toute son essence. Saint lors même qu'il nous livre à nos mauvais désirs; saint jusqu'au milieu des abominations et des blasphèmes dont l'univers est rempli : *Quis ut Deus?*

Mais, Messieurs, par ce détail de qualités brillantes, je frappe, j'étonne vos esprits bien plus que je n'émeus vos cœurs. Concluez cependant quel outrage ce serait faire à tant de perfections infinies, de chercher ailleurs, je ne dis pas seulement des objets d'amour illégitime, mais même des motifs du saint amour : *Causa diligendi Deum Deus est.*

Car enfin, quel objet la cupidité présenterait-elle à mon amour? Ce sont, dites-vous, des objets légitimes qui sans crime peuvent charmer. Aimez-les donc, à la bonne heure, comme des dons du Créateur; ce n'est qu'en tant qu'ils sont ses dons qu'ils sont aimables. La main qui les donne, en les donnant, en fait le prix; la main qui les donne, c'est donc le vrai motif qui les doit faire aimer.

Ce sont des objets qu'il vous est même enjoint d'aimer. Aimez-les donc, à la bonne heure, en vue du législateur qui l'ordonne : c'est le législateur qu'il faut aimer, en les aimant.

Ce sont des objets qui vous sont avantageux en mille manières. Ce qu'il faut aimer, c'est la véritable cause des avantages dont vous jouissez. Or, ces objets, quels qu'ils soient, n'en sont que les occasions;

mais la cause même, ah! Messieurs, la méconnaissez-vous? ignorez-vous tout ce que Dieu fait dans la nature? A proprement parler, lui seul agit : exceptons les seuls êtres raisonnables; encore de qui tiennent-ils leur activité que de lui? Mais tout le reste n'est qu'instrument entre ses mains.

C'est lui qui, par ce soleil, vous échauffe, qui, par cette lumière, vous éclaire, qui, par cet air, vous rafraîchit; c'est lui qui, par ces aliments, vous soutient et vous conserve, qui, par cette variété de couleurs, flatte et réjouit votre vue, Il n'est de plaisir au monde que de ses bienfaits. A qui doivent donc aller l'amour et la reconnaissance? Et, s'il est le principe lui-même et le motif de notre amour pour les créatures, qui sera le motif de l'amour qu'on a pour lui, sinon lui-même? *Causa diligendi Deum Deus est.*

Oui, tout amour solide et véritable prend de lui son motif, jusqu'à l'amour de nous-mêmes. Créature mortelle, qu'aimes-tu donc en toi? Hors que tu n'aimes ton péché, je te défie d'y rien aimer que les dons de Dieu même. Mon être même, de qui le tiens-je? qui me l'a donné? qui me l'a conservé? Eh! Seigneur! qu'à de bon mon être même, sinon le pouvoir de vous connaître, de vous aimer? Vantez ce que vous voudrez, mes frères : vos richesses, vos talents, votre naissance; qu'avez-vous que vous n'ayez reçu? La faculté que vous avez de vous aimer, non-seulement vous la tenez de lui, mais dans l'exacte vérité, s'il ne vous eût aimés, vous n'eussiez pu que vous haïr vous-mêmes. Et cette félicité même, après laquelle soupire votre cœur, en quoi consiste-t-elle qu'à le connaître et à l'aimer?

Oui, mon Dieu, mon cœur s'égare donc s'il aime quelque chose, s'il s'aime soi-même que par rapport à vous. A plus forte raison devrais-je donc vous aimer par un autre motif que pour vous-même? *Causa diligendi Deum Deus est.*

Ainsi s'explique la nature; mais la religion que nous enseigne-t-elle? Considérez sa fin, sa perfection, ses récompenses; que de motifs de charité et de la plus pure charité!

La fin de la religion, oui, c'est la charité, mes frères. Son histoire, ses dogmes, sa morale, à quoi tout se rapporte-t-il, qu'à nous faire aimer Dieu, Dieu pour lui-même? *Causa diligendi Deum Deus est.*

Vous l'apprendrez dans son histoire. Remontez jusqu'au commencement; et quand vous y verrez un Dieu qui asservit toutes ses créatures, jusqu'à ses anges mêmes, à vos usages, concluez-en si son intention ne fut pas que vous-mêmes vous fussiez pour lui sans réserve et sans partage.

Vous y verrez comment il prit soin d'empreindre, au fond de notre nature, sa propre ressemblance; pourquoi, sinon pour que notre nature même nous rappelât, nous élevât sans cesse à lui?

Vous y verrez le beau commerce, le doux commerce de pur amour, qu'il établit d'abord entre lui et sa première créature; précieux apanage de l'état d'innocence qui consistait à aimer Dieu et à en être aimé; malgré notre dégradation par le péché, malgré toutes les misères de cette vie, la charité, mes frères, nous le fait recouvrer.

Suivez l'histoire de la religion, dans la loi de nature et dans celle de Moïse; partout, qu'y verrez-vous? qu'une providence attentive à se manifester dans les moindres événements, un Dieu jaloux que l'on n'attende les dénoûments et les succès que de lui seul : tout cela pourquoi, sinon pour disposer peu à peu les mortels à ne voir, à ne considérer que lui, à ne s'attacher qu'à lui dans l'univers?

Envisagez la religion du côté de ses dogmes : les plus abstraits vous prêchent ce pur amour. Soit que le Seigneur y développe ses attributs suprêmes, vous l'avez vu, que de motifs du plus pur amour! soit qu'il se dérobe à la faiblesse de nos pensées et qu'il renferme, pour ainsi dire, ses opérations et ses conseils dans l'incompréhensibilité de son essence, n'est-ce pas, dit saint Augustin, pour nous engager à nous abandonner à lui entièrement et sans réserve par pur amour?

Les dogmes les plus effrayants nous le prêchent. Le feu de l'enfer même n'est allumé, dit saint Jean Chrysostome, qu'afin de nous forcer en quelque sorte à nous attacher à lui par la crainte, pour nous disposer à goûter ensuite les douceurs du pur amour.

Aussi c'est dans les dogmes appartenant à sa miséricorde qu'il se plaît à se manifester, à se rendre sensible; et sa miséricorde même, ne semble-t-il pas avoir pris à tâche d'empêcher qu'on pût jamais la méconnaître? Quelle de ses œuvres n'en porte pas le caractère; quel instant de notre vie n'en est pas une preuve sensible pour chacun d'entre nous?

Considérez la religion du côté de sa morale. Ne pensez pas cependant que je veuille confondre ici toutes les vertus dans la charité seule, pour ne laisser dans la volonté que deux ressorts de tous ses mouvements: la charité et la concupiscence. Non, assurément; mais la fin de toutes les vertus, quelque avantageuses, quelque nécessaires qu'elles soient au salut par elles-mêmes, n'est-ce pas, dit saint Thomas, ce pur amour qui se contente d'aimer, sans aucun retour ni sur soi, ni sur les créatures? C'est pour nous y conduire, continue ce saint docteur, que la foi, par le sacrifice de nos esprits, la pénitence, par l'immolation de nos corps, préparent nos cœurs à devenir victimes du pur amour.

C'est pour nous y conduire, ajoute encore saint Thomas, que l'espérance nous fait envisager le Seigneur comme le souverain bien, nous fait soupirer après lui comme après notre béatitude; afin de nous disposer à ne le regarder ensuite que comme le plus relevé de tous les biens, seul digne par lui-même de fixer notre amour.

Celui qui aime est donc au terme de la religion. Car, non-seulement la fin, mais la perfection de la religion, c'est l'amour que nous nommons amour de charité.

Pourquoi, disait à ce sujet saint Bernard, tant de tiédeur dans le monde chrétien de nos jours? On ne fait le bien qu'imparfaitement, toujours nonchalamment, jamais constamment. La vie des uns n'est qu'une alternative continuelle de bonnes œuvres et de péchés ; celle des autres un composé bizarre et monstrueux de mondanité et de christianisme ; celle de la plupart un état mitoyen, pour ainsi dire, entre le vice et la vertu : pourquoi?

Pourquoi, continuait ce Père, tant de vertus stériles, tant de vertus mortes, pour ainsi dire, dans nos cœurs : foi qui n'influe en rien sur la conduite ; espérance sans désir des biens à venir, sans dégoût de la vie; religion qui se réduit à un culte extérieur et de pure cérémonie, sans pénétrer le cœur, et le plus souvent même sans appliquer l'esprit?

Pourquoi tant de vertus si faibles? Enfants des saints, fils des martyrs, qu'est devenue en nous la vertu de nos pères? La moindre tentation renverse aussitôt toutes nos résolutions les plus fermes, le moindre attrait de plaisir nous séduit et nous r'entraîne toujours ; et le monde n'a plus besoin, pour nous faire renoncer à Jésus-Christ, de prisons et de glaives; une frayeur panique, la crainte de ses jugements, le fol amour de son estime font tous les jours apostasier les plus sages d'entre nous.

Ah! mes frères, répond le saint docteur, c'est que, dans tous les chrétiens d'aujourd'hui, même les plus parfaits, ce n'est presque plus qu'amour partagé, surtout amour toujours altéré par un subtil amour-propre qui se glisse partout. On craint de se damner et rien de plus; on ne veut pas se sauver; et pour cela l'on n'aspire plus à rien de grand ; on se contente d'une vertu commune, qu'on croit suffire, on s'en tient à la rigueur des préceptes; encore se permet-on souvent de les enfreindre, dans l'espérance présomptueuse d'obtenir son pardon. Plaise au ciel qu'on ne manque, en effet, par là que la perfection de la vertu! Aveugles, s'écriait saint Augustin, qui vous privez du moins par cette conduite réservée des plus magnifiques récompenses de la religion!

Ah! donnez-moi, continuait ce tendre docteur, un cœur qui aime ; il sentira ce qui me reste à dire. Ah plutôt! donnez-moi l'onction, Seigneur, pour me rendre sensible à ceux qui ne vous aiment pas encore, afin que je les engage à vous aimer.

Dieu est tout amour, disait saint Jean. *Celui qui a la charité demeure en Dieu et Dieu demeure en lui.* (I *Joan.*, IV.) Qu'est-ce à dire, mes frères ; sentez-vous toute l'énergie de ces tendres paroles? Dieu est en celui qui a la charité ; est-il rien de si doux, dit saint Bernard? Celui qui a la charité est dans Dieu ; est-il un gage plus assuré d'élection?

En effet, le propre de l'amour, reprend saint Augustin, c'est de transformer celui qui aime dans l'objet de son amour. Aimez donc, concluait ce docteur, ah! mes frères, aimez notre Dieu; l'oserai-je dire? vous êtes Dieu. Joug d'amour, joug délicieux, qui ne laisse plus ressentir aucune peine à celui qui le porte!

Mes frères, vous vous plaignez sans cesse des difficultés de la vertu; les travaux de la pénitence vous rebutent; l'austérité de notre morale vous effraye; vous ne concevez point comment on peut se passer des biens, des plaisirs, des honneurs, des sociétés du monde. Ah! mes frères, je raisonnerais en vain pour vous le faire comprendre; aimez, vous en ferez l'épreuve, combien l'on souffre peu, du moins combien il est doux de souffrir pour ce qu'on aime. La joie, l'impeccabilité, les ineffables douceurs du ciel même consistent dans la consommation de la charité.

Jusqu'à quand donc, continuait saint Augustin, vous resserrerez-vous le cœur par cette basse crainte, cette crainte des esclaves, qui porte avec soi sa peine, comme dit saint Jean, dans l'inquiète et pénible contrainte qu'elle impose? Nous ne la condamnons pas cependant : à Dieu ne plaise! elle est le commencement de la sagesse, elle dispose à l'amour. Ames mondaines, craignez le Seigneur; la crainte de Dieu chassera de vos cœurs l'amour et la crainte du monde, qui vous arrêtent toujours dès les premiers pas que vous essayez de faire dans le chemin de la vertu. Ames justes, craignez vous-mêmes; la crainte vous soutiendra, comme elle a soutenu les martyrs, dit saint Ambroise, au milieu des assauts que le monde ne cesse de vous livrer. Mais élevez aussi, dilatez vos cœurs par la charité, mes frères; les douceurs, les consolations de la religion consistent dans l'amour. Craignez donc, qui que vous soyez; mais aimez surtout notre Dieu; l'amour purgera votre crainte de ces défiances qui vous abattent, de ces anxiétés qui vous troublent, de ces inquiétudes qui vous déchirent. Craignez, mais surtout aimez le Seigneur; prévenez la présomption par la crainte, mais guérissez la pusillanimité par l'amour. Aimez, bientôt vous n'aurez plus même rien à craindre, rien que de déplaire à notre Dieu. Un fils craint d'offenser un père qu'il aime, mais craint-il de l'avoir pour juge, ce père qu'il aime et dont il est aimé. En un mot, une vie d'amour est un bonheur anticipé, un bonheur assuré.

Qu'y a-t-il, en effet, de plus essentiel pour le salut? La charité supplée à son défaut, mais c'est la charité parfaite : concevez-en par là le prix

Quoi de plus essentiel à des enfants de colère, conçus dans le péché, que le baptême qui nous rétablit dans l'adoption de notre Dieu? Cependant la charité supplée à son défaut, mais c'est la charité parfaite.

Quoi de plus essentiel à des pécheurs, que le sacrement de réconciliation, institué pour nous purifier des taches que nous ne cessons de contracter dans le commerce du monde? Cependant la charité supplée encore à son défaut, mais c'est la charité parfaite.

Quoi de plus nécessaire que la vertu de pénitence à des pécheurs redevables par mille endroits à une justice inexorable?

Cependant la charité supplée encore à son défaut; non-seulement elle efface la souillure du péché, de plus elle en acquitte toute la dette, elle en remet toute la dette, mais c'est la charité parfaite

Remarquez cependant ce que j'ai dit : supplée à leur défaut; c'est-à-dire, supplée, quand le temps ou les facultés manquent pour y recourir et pour les pratiquer. Et je fais cette réflexion, en suivant la doctrine que nous enseigne le saint concile de Trente, afin que vous ne vous flattiez pas, mes frères, en vous reposant indiscrètement sur la charité que vous croiriez avoir. Car la charité parfaite porte nécessairement à la pratique de toutes les vertus, et renferme essentiellement le désir efficace de recourir à tous les remèdes que la religion nous présente.

De plus enfin, le sceau même de notre adoption, la grâce de sainteté qui nous donne droit au céleste héritage, ce n'est autre chose, disent communément les docteurs, que l'habitude de la vertu de charité; elle en est du moins inséparable; tous en conviennent.

Ainsi la religion concourt avec la nature, non-seulement pour exciter, mais pour épurer notre amour. Cependant, Messieurs, si ce langage de toutes les créatures vous semble trop obscur, si la voix qui s'élève au fond de notre nature même parle trop faiblement en vous; si ces raisonnements tirés de la fin, de la perfection, des récompenses de la religion, sont trop abstraits peut-être; écoutez, mes frères, voici une dernière voix qui se fera mieux entendre sans doute; elle seule suffit: c'est celle à laquelle l'apôtre saint Jean rappelait toujours les premiers fidèles; il ne se lassait jamais à tout propos de la leur faire entendre, et pourriez-vous, Messieurs, vous en lasser jamais! Qu'elle est énergique, en effet! C'est la voix qui parle du Calvaire, la voix qui sort de ce tabernacle, qui crie sur cet autel. Ici donc, chrétiens, un seul coup d'œil.

Le voilà le Dieu que je vous propose pour objet et pour motif de votre amour : *Causa diligendi Deum Deus est.* Que mérite-t-il de sa créature, un Dieu qui se fait victime de sa créature? Pour vous attendrir, que voulez-vous qu'il fasse? N'est-ce pas assez de se dépouiller de toute sa gloire; est-ce trop peu de s'incarner, de naître? Eh bien! mes frères, il mourra. Mourir est-ce encore trop peu? Il mourra dans des supplices. Votre cœur est-il content d'un tel amour? Le sien ne l'est point encore; il lui faut les supplices les plus cruels et les plus infâmes : *Causa diligendi Deum Deus est.*

Ce Dieu chargé de vos iniquités pour vous en décharger, mes frères; accablé de tous les fléaux de la colère céleste pour les écarter de dessus vous; battu sous les coups que vous aviez mérités; souffrant toutes les peines dont vous deviez être punis : ce Dieu est-il par lui-même un assez digne objet, un motif assez puissant d'amour? *Causa diligendi Deum Deus est.....* Couronné d'épines, la chair sillonnée de blessures, chancelant sous le fardeau de la croix, les pieds, les mains percés, le côté ouvert, abreuvé de fiel : un Dieu qui aime ainsi, mérite-t-il enfin que vous l'aimiez? *Causa diligendi Deum Deus est.*

Si ce n'est pas assez, il fera davantage; si ce n'est pas assez de s'être une fois ainsi sacrifié, il renouvellera tous les jours et mille fois le jour son sacrifice. Continuellement en effet il se renouvelle, son sang ne cesse de couler encore, dans un sens très-réel, sous vos yeux.

C'est donc enfin, mes frères, avec ces clous, ces mêmes clous, qui ont percé les pieds, les mains du Roi de gloire, que je voudrais en lettres de sang, du sang de Jésus-Christ, graver aujourd'hui dans vos cœurs le grand précepte : *Diliges Dominum Deum tuum.* (*Matth.*, XXII.)

Vos cœurs seraient-ils assez durs pour résister à l'impression qu'un style si extraordinaire y doit sans doute faire! *Erunt verba hæc in corde tuo.* (*Deut.*, VI.) La croix de Jésus-Christ sera le signe que je mettrai à votre main pour vous empêcher de l'oublier: *Ligabis in manu tua.* (*Ibid.*) La croix de Jésus-Christ sera l'objet qui le rappellera sans cesse à votre esprit et le remettra sous vos yeux : *Movebuntur inter oculos tuos.* (*Ibid.*) La croix de Jésus-Christ dans vos maisons et dans nos places, à la campagne même, toujours présente à vous, ne cessera de vous en entretenir, de vous, en conserver la mémoire : *In domo, in itinere meditaberis.* (*Ibid.*) Ah! que ne puis-je, pour accomplir toute la loi, l'aller inscrire encore, avec le sang de Jésus-Christ, à l'entrée de vos maisons, dans tous vos appartements, sur tous vos meubles : vous aimerez le Seigneur votre Dieu! *Scribes in ostiis domus tuæ.* (*Ibid.*)

Vous apprendrez à vos enfants ce grand précepte; étonnés de sa grandeur ils vous demanderont sur quoi il est fondé : *Cumque interrogaverit te filius tuus, dices ei.* (*Exod.*, XIII.) Mes frères, pour votre instruction et pour la leur, ne retenez que ce peu de paroles : *Servi eramus* (*ibid.*); nous étions esclaves, esclaves du péché, livrés à la mort, condamnés à l'enfer : *Servi eramus.* Un Dieu nous a affranchis au prix de tout son sang : *Eduxit nos.* (*Ibid.*) Et pour toute réconnaissance de tant d'amour, il ne nous ordonne autre chose, sinon que nous l'aimions : *Et præcepit nobis legitima hæc.* (*Deut.*, VI.) Encore pour récompense de notre amour, d'un amour qui lui était dû par tant de titres, il nous promet un bonheur anticipé sur la terre, un bonheur éternel dans les cieux : *Ut bene sit nobis cunctis diebus vitæ nostræ.* (*Ibid.*)

Voilà, Messieurs, sur quoi est fondé le grand précepte de la divine charité. Vos cœurs sentent-ils à présent toute l'énergie de ces motifs? Mais quelle est l'étendue du précepte? vous allez le voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Pour fixer, s'il est possible, l'étendue que doit avoir la divine charité, je ne veux la

régler que sur la grandeur de son motif. Car enfin, l'amour ne doit-il pas être proportionné à son motif? Et vous-mêmes, Messieurs, pourquoi vous croyez-vous en droit d'aimer certains objets plus que certains autres; d'où vient cette inégalité dans vos amours? Ne la croyez-vous pas dans toutes les règles de la justice la plus exacte, quand elle répond aux différents degrés de perfection qui se rencontrent dans les objets que vous aimez? Et vous me demandez maintenant comment il faut aimer Dieu. Ah! demandez-le à tout ce qui vous a prêché qu'il le fallait aimer: interrogez de nouveau la nature et la religion.

Parlez donc encore (c'est saint Augustin que je reprends), parlez, ô ciel, ô terre, vous tous animaux qui couvrez la surface de ce monde sensible, qui volez dans les airs, ou qui vivez dans les profonds abîmes; astres brillants qui roulez sur nos têtes; étalage pompeux de toutes les créatures qui nous environnent, dites-le-nous : *Modus diligendi Deum.* Ils nous ont déjà répondu qu'ils ne sont que de faibles ombres de la grandeur du Créateur; ils ajouteront encore que le Créateur, qui les a faits pour nous, en suivant les règles de sa sagesse, ne pouvait rien faire de plus parfait pour notre véritable avantage. Ainsi, soit qu'ils se parent de leur éclat, soit qu'en s'anéantissant ils en fassent hommage au Créateur, toujours ils nous forcent à conclure que rien de créé ne peut être la règle, non plus que l'objet ni le motif de notre amour : *Modus sine modo.*

Et vous, raison humaine, parlez, qu'en pensez-vous : *Modus diligendi Deum?* Elle se confond, elle se perd dans l'abîme de ses perfections; tout ce qu'elle en sait, tout ce qu'elle en peut dire, c'est qu'elles sont toutes infiniment au-dessus de sa faible portée. Mais, Messieurs, où ma raison se perd en s'étonnant, mon cœur en aimant ne doit-il pas se perdre et se confondre!

Ma raison me dit que je dois aimer Dieu, parce qu'il est bon; mais c'est une bonté infinie, ajoute-t-elle; or une bonté infinie ne mériterait-elle donc qu'un amour borné comme le mien?

Ma raison me dit que je dois aimer Dieu, parce qu'il est saint, parce qu'il est sage..... Mais dans quel détail osé-je m'engager? Disons plutôt que, je dois aimer Dieu, parce que, dans un degré de perfection que je ne puis comprendre, il possède plus que je ne puis comprendre de perfections. Or un assemblage infini de perfections toutes incompréhensibles ne mériterait-il qu'un amour faible, un amour borné comme le mien?

Il faut donc ou que ma raison borne la Divinité, ou que mon cœur ne mette plus de bornes à son amour : *Modus sine modo.*

Que votre cœur cependant lui-même en particulier vous le dise, mes frères, comment il doit aimer Dieu : *Modus diligendi Deum.* Le vide immense, que laissent toujours en lui toutes les créatures, lui fait assez sentir qu'aucun objet borné n'est propre à le remplir; et l'insatiabilité de ses désirs lui répète sans cesse qu'étant fait pour aimer un objet infini, il est donc fait pour aimer sans mesure: *Modus sine modo.*

Mais ma nature, direz-vous, est-elle capable de cet amour infini en quelque sorte et sans mesure? Répondez comme il vous plaira, peu m'importe; il s'ensuivra toujours que tout ce dont je suis capable doit être pour Dieu, que, quoi que ce soit dont je serai capable, ce sera toujours trop peu pour Dieu : *Modus sine modo.* Entrons cependant dans quelque détail.

Est-il possible à notre esprit de fixer sur Dieu toutes ses pensées? Dans le commerce le plus tumultueux du monde, ne se représenter que lui; dans ses réflexions secrètes ne s'occuper que de lui; dans la solitude la plus affreuse ne se consoler qu'avec lui, l'esprit humain, Messieurs, est-il capable de tout cela?

Pour en juger, voyez cet ambitieux. A quoi pense-t-il qu'aux moyens, de quoi s'intretient-il que des moyens de s'agrandir? Parlez-lui d'autre chose que d'honneurs, de voies d'honneur; il ne parle plus, il n'entend plus. En vain lui-même il cherche à s'en distraire; ces idées se représentent d'elles-mêmes, elles l'occupent pendant son sommeil, elles ne lui laissent goûter aucun plaisir.

L'esprit humain est donc capable de cette contemplation continuelle. Or cette capacité de qui la tient-il? Pourquoi Dieu, pensez-vous, la lui a-t-il donnée? Il la doit donc à Dieu. Car Dieu mérite encore davantage; ses perfections sont infinies, et tout est encore borné dans ces marques d'amour. Allons donc plus loin.

Est-il possible au cœur de l'homme de concentrer tellement en Dieu tous ses désirs, qu'il n'ait de soupirs à pousser, de larmes à répandre que sur les outrages faits à la divine Majesté? Est-il possible que ces regrets empêchent de goûter aucunes joies, aucunes douceurs dans un monde où sans cesse on le voit offenser? Est-il possible que ces regrets occupent tellement le cœur qu'ils ne lui laissent de vœux à former que pour l'extirpation des scandales, pour l'accroissement du culte saint?

Est-il possible de mépriser pour Dieu le monde entier, de lui sacrifier tout l'univers: le prix des richesses, la pompe des dignités, l'éclat des titres, l'attrait des plaisirs? de ne craindre pour Dieu ni chevalet, ni tortures; ongles de fers, grils enflammés, affreux supplices, tout affronter; n'avoir pour Dieu ni ménagement ni réserve; jusque dans le sein d'un frère comme Phinées, jusque dans le cœur d'un fils comme Abraham, être prêt à porter le glaive : tout cela, mes frères, est-il possible?

Est-il possible au milieu du plus beau monde, dans le sein des plaisirs les plus délicieux, ces plaisirs fussent-ils solides et constants, est-il possible de ne soupirer qu'après le ciel? Dans le ciel même, ne rechercher, ne désirer ni ces torrents de délices, ni ces trônes de gloire, ni cet océan de

volupté; ne rechercher, ne désirer que la vision du Dieu bienheureux, immortel; dans le désir impatient de le voir et de le contempler, compter tous les instants, se plaindre de la lenteur des jours, hâter par ses vœux empressés le cours rapide des années; tout cela, Messieurs, est-il possible? L'âme de l'homme est-elle capable de cette avidité et de ces sacrifices?

Pour en juger, Messieurs, voyez cet avare; écoutez les reproches qu'il se fait à lui-même d'avoir négligé la moindre occasion de s'enrichir, de n'avoir pas profité d'un avis salutaire. Dans quelle profonde tristesse le plonge une année de stérilité, de quelle frayeur le glace un nuage suspendu sur ses campagnes! Quelle haine l'enflamme, quelle fureur le transporte, ici contre un correspondant frauduleux, là contre un associé perfide! Avec quelle facilité rompt-il les nœuds les plus sacrés du sang, de l'amitié, de la religion! Demandez-lui comment il regarde le point d'honneur; voyez comment il s'expose aux dangers, comment il brave la mort même.

Le cœur humain est donc capable de tout cela. Or cette capacité de qui la tient-il? Pourquoi Dieu la lui a-t-il donnée? Il la doit donc à Dieu. Car Dieu mérite encore davantage; ses perfections sont infinies, et tout est encore borné dans ces marques d'amour.

Si le cœur humain peut davantage, il doit donc davantage à Dieu. Oui, je crois, Messieurs, que notre âme est capable de sentiments encore plus forts, plus vifs et plus tendres; et je suis persuadé que la passion du divin amour allumée dans un cœur par la grâce, doit les y produire. Qu'est-ce, en effet, que tous les objets des passions humaines auprès des grands objets de la religion? Ces grands objets, s'ils sont médités, s'ils sont connus, opéreront donc encore davantage. Essayons donc, mes frères, étudions-les encore ces grands objets. Mais vous, mon Dieu, daignez me soutenir de plus en plus par votre grâce, qui seule peut en pénétrer nos esprits, et les faire goûter efficacement à nos cœurs.

La fin de la religion, c'est la charité; mais quelle étendue de charité? Jugez-en par le précepte qu'elle en fait. La perfection de la religion, c'est la charité; mais quelle perfection de charité? Jugez-en par la manière dont les parfaits dans la religion ont aimé le Seigneur. Les récompenses de la religion sont pour la charité; mais quelles récompenses et pour quelle charité? Enfin jugez-en par la manière dont le Dieu juste distribue les places de son royaume. *Modus diligendi Deum, modus sine modo.*

Chrétiens, écoutez d'abord le précepte que notre Dieu nous fait : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu : *Diliges Dominum Deum tuum* (*Deut.*, VI); vous l'aimerez dans votre cœur et dans toute l'étendue de votre cœur : *Ex toto corde* (*Ibid.*), dans votre esprit et dans toute l'étendue de votre esprit : *In tota mente* (*Ibid.*); dans votre âme et dans toute l'étendue de votre âme : *In tota anima* (*Ibid.*); sans réserve ni dans vos puissances; elles sont toutes renfermées dans ces expressions : *Corde, mente, anima;* ni dans l'activité de vos puissances : *Ex toto corde, in tota mente, in tota anima.* Cherchons cependant dans les saints Pères, nos uniques docteurs, l'explication de ce précepte.

Aimer Dieu de tout son cœur, c'est, dit Origène, ne porter que Dieu dans son cœur, en tourner tous les mouvements vers lui, en élever à lui toutes les affections. C'est, dit saint Jean Chrysostome, n'avoir dans le cœur aucun attachement égal à celui qu'on a pour Dieu. C'est, dit saint Augustin, ne rien aimer avec Dieu, qu'on n'aime point pour Dieu, c'est oublier toute créature, haïr toute créature en comparaison de Dieu; s'oublier, s'anéantir soi-même, consumer tout amour-propre dans le feu du divin amour : *Ex toto corde.* Le précepte n'excepte donc rien, dit saint Grégoire. Eh! que voudriez-vous que j'exceptasse? *Qui ex toto, nihil relinquit.*

Aimer Dieu de toute son âme, c'est être prêt à sacrifier à Dieu, Origène dit tout bien, toute fortune temporelle; saint Augustin dit sa vie même; saint Jean Chrysostome ajoute son esprit, sa raison et toutes leurs lumières : *In tota anima.* Le précepte n'excepte donc rien; que voudriez-vous que j'exceptasse? *Qui ex toto, nihil relinquit.*

Aimer Dieu de tout son esprit, c'est, dit saint Jean Chrysostome, employer au service de Dieu tous ses sens; c'est, dit saint Augustin, n'occuper que de Dieu son esprit, sa mémoire, son imagination, toutes les facultés de son âme; c'est, dit Origène, n'avoir de bouche que pour louer Dieu, ne savoir parler, s'entretenir que de Dieu; c'est, ajoute saint Ambroise, par un jugement spéculatif de l'esprit exprimé dans toute notre conduite, détruire, anéantir devant Dieu tout l'univers : *In tota mente.* Encore une fois, le précepte n'excepte donc rien; que voudriez-vous donc que j'exceptasse? *Qui ex toto, nihil relinquit.*

Aimer Dieu de tout son esprit, de tout son cœur, de toute son âme, c'est, disent les saints docteurs, l'aimer par foi, par sentiment, par action; c'est l'aimer par préférence, par attache, par obéissance; c'est l'aimer d'un amour éclairé, d'un amour tendre, d'un amour jaloux. Aimer Dieu de tout son esprit, de toute son âme, de tout son cœur, c'est ne rien avoir qui ne soit pour Dieu; actions, discours, sentiments, désirs, pensées, tout occuper de Dieu, et toujours pour Dieu seul. C'est donc en un seul mot, c'est aimer sans mesure; saint Bernard avait tout dit dans ce seul mot : *Modus sine modo.*

Voilà, Messieurs, le précepte qui est la fin de la religion. Mais de plus, les saints, pour en atteindre la perfection, n'y ont-ils rien ajouté?

Demandez-le à saint Paul. Il aimait le Seigneur; aussi, selon la remarque de saint Denis l'Aréopagite, ce n'est plus Paul qui agit, qui pense, ce n'est plus Paul qui vit·

c'est Dieu qui vit en Paul. Il aimait véritablement; aussi, continue le saint Aréopagite, demandez-lui ce que son cœur projette, ce qu'il désire; il voudrait embraser tout l'univers des flammes de l'amour qui le consume; la charité de Dieu, qui le presse, ne lui laisse point de repos, ne lui donne point de relâche; cependant la vie lui est à charge, il soupire sans cesse après l'objet de son amour : *Cupio dissolvi.* (*Philip.*, I.) Il aimait véritablement; aussi demandez-lui ce qui serait capable de le séparer de l'amour de son Dieu. Seraient-ce les affections, la faim, la nudité, les dangers, les persécutions, la mort même? Non, répond l'Apôtre, non; car c'est de ceux qui aiment qu'il est écrit qu'ils meurent tous les jours pour le Seigneur qu'ils aiment. Traités dans le monde comme des victimes, qui ne vivent que pour être égorgées, nous sommes combattus, assaillis de toute part; mais l'amour de celui que nous aimons nous fait toujours remporter la victoire. Vienne qui voudra nous attaquer; je suis sûr que ni la vie, quelque longue, quelque dure qu'elle puisse être ; ni la mort, quelque cruelle et quelque infâme qu'elle soit; ni l'attrait des plaisirs les plus délicieux, ni les promesses les plus flatteuses : ni le monde par toutes ses caresses; non plus que par toutes ses fureurs ; le ciel ni la terre non plus que les enfers, ne pourront me séparer de la charité de Jésus-Christ. Mon Dieu ! c'est ainsi qu'on parle quand on vous aime.

Demandez-le cependant encore aux anachorètes, aux martyrs ; à Thérèse surtout, au tendre Augustin, demandez-leur comment il faut aimer Dieu. Ah! Messieurs, le divin amour les enflammait tellement de ses ardeurs, les enivrait tellement de ses douceurs, que leur raison semblait s'y perdre. N'allons donc pas plus loin.

Mais en vérité, Messieurs, (car je ne puis retenir cette réflexion captive dans mon cœur) pourquoi saint Paul, sainte Thérèse, saint Augustin, tant d'autres auraient-ils aimé Dieu plus que nous? Quoi! nous céderons sans jalousie la gloire et l'avantage d'aimer Dieu plus nous? Est-il donc pour nous moins aimable, a-t-il moins fait pour nous ? Paul, Thérèse, Augustin, ont-ils donc trop aimé? Demandez-leur encore; ils ne vous répondront que par leurs soupirs et par leurs larmes, en se reprochant d'aimer trop peu, en demandant sans cesse à Dieu la grâce de l'aimer davantage. C'est qu'ils savaient que la vraie manière d'aimer Dieu, c'est de l'aimer sans mesure : *Modus sine modo.*

L'aimer comme il nous a aimés, c'est la véritable règle de la perfection. Parlez donc encore, sainte montagne, montagne du Calvaire, croix de mon Dieu, sang de Jésus, dites-le nous : *Modus diligendi Deum.* Comment faut-il aimer un Dieu qui livre pour moi son Fils unique; un Dieu qui m'aime jusqu'à se sacrifier pour moi dans les tourments, jusqu'à renouveler pour moi mille fois le jour son sacrifice, comment faut-il l'aimer? Ah! Messieurs, se sacrifier ainsi, comment est-ce aimer? Et vous demandez quel amour il faut lui rendre : chrétiens, écoutez, c'est le sang de Jésus qui vous répond : *Modus sine modo.*

L'aimer comme on l'aime dans les cieux. C'est là que la religion est véritablement consommée par la perfection de la charité, qui fait vivre de la vie de félicité les esprits bienheureux ; c'est là qu'on aime, en effet, autant qu'on peut, autant qu'on doit. Anges, séraphins, saints glorifiés, dites-nous donc comment vous aimez. Mais votre bonheur n'est incompréhensible que parce que votre amour est sans mesure. Encore ai-je bien dit? Au ciel on aime autant qu'on peut : mais est-il vrai qu'on aime autant que Dieu mérite d'être aimé. Il faudrait aimer Dieu autant qu'il s'aime; car lui seul peut assez se connaître, s'aimer assez. Mais tout est infini dans Dieu, son amour, ainsi que ses perfections et son essence; il faudrait donc aimer d'un amour infini. Du moins, au ciel comme en terre, la mesure est d'ôter toute mesure : *Modus sine modo.*

Que celui qui aime, s'écriait un prophète, aime donc davantage ! Messieurs, je suppose à présent, aurais-je tort de supposer, que vous aimez véritablement notre Dieu. Mais pourquoi désespérerais-je de vous le faire aimer encore davantage ? Faut-il tenter vos cœurs par l'appât de la récompense? J'ai dit, en dernier lieu, que les récompenses de la religion sont pour la charité; et le Dieu juste règle les différents degrés de récompense sur les seuls degrés de charité.

Pensée la plus exactement vraie. Ce ne sont, dit saint Augustin, ni les plus longs services, ni les plus grands travaux qui nous acquièrent devant Dieu plus de mérites, une plus haute gloire ; c'est la plus grande charité. Les œuvres extérieures, quelles qu'elles soient, dit saint Thomas, sont récompensées d'une gloire accidentelle; la gloire essentielle est le prix de la charité, sans exclusion cependant des autres vertus; mais comme la perfection et l'héroïsme des autres vertus, suit toujours, dit saint Grégoire, la perfection et l'héroïsme de la vertu de charité ; il s'ensuit qu'il est toujours exactement vrai, selon la pensée de saint Thomas et de saint Augustin, que le plus heureux, le plus grand dans les cieux est celui qui a le plus aimé.

Chrétiens, si vous saviez ce que vaut un seul degré de cette gloire céleste! Quoi! vous voyez avec peine un concurrent vous devancer dans la carrière de la fortune; et vous verrez tranquillement qu'on vous enlève les postes les plus éclatants et les plus distingués du royaume de Dieu? C'est ici, Messieurs, que je voudrais réveiller l'ambition dans vos cœurs, les piquer d'une sainte jalousie.

O vous qui menez dans le monde la vie la plus obscure et la plus inutile en apparence, mes frères, il ne tient qu'à vous cependant, s'écriait saint Thomas, de vous élever au-dessus des apôtres mêmes et des martyrs ; il ne s'agirait que d'aimer Dieu plus

qu'eux. Et pourquoi, encore une fois, ne l'aimeriez-vous pas du moins autant qu'eux, puisqu'ayant les mêmes motifs, puisque le pouvant comme eux, la même récompense vous est promise?

Vous avez beaucoup offensé le Seigneur : cependant vous êtes dans un état, vous êtes d'une complexion, qui ne vous permettent point d'imiter la vie pénitente des anciens anachorètes. Du moins, aimez beaucoup, aimez autant que Madeleine; et sans vous ensevelir dans les déserts, sans renoncer même au commerce du monde, auquel des liens nécessaires et légitimes vous attachent, la même récompense vous est promise.

Vous n'avez ni les talents de l'esprit, ni la force du corps, ni la grâce de la vocation pour faire à Dieu d'éclatantes conquêtes. Du moins aimez beaucoup, aimez autant que Pierre; et sans avoir conduit le troupeau du Seigneur, sans avoir confondu ses ennemis, sans avoir confirmé vos frères dans la foi (*Luc.*, XXII), la même récompense vous est promise.

Ce n'est plus à présent le temps des persécutions; nous n'avons plus l'occasion de donner notre sang pour celui qui a donné le sien pour nous. Du moins, aimons beaucoup, aimons autant que les martyrs; et sans aller comme eux affronter les échafauds et les tortures, la même récompense nous est promise.

En un mot, mes frères, concluait saint Bernard, ayez une grande charité, vous êtes grands devant Dieu; si vous n'avez que peu de charité, quoique vous puissiez faire d'ailleurs, vous serez toujours petits devant Dieu, mais aimons sans mesure, notre récompense sera sans mesure : *Modus sine modo.*

Paraissez enfin, qui que vous soyez, proposez-moi maintenant toutes vos difficultés, tous vos doutes sur l'observation du grand précepte de la charité. Avec les principes que je viens d'établir, j'ai de quoi tout résoudre.

Demandez-moi, d'abord, si l'on est obligé de produire des actes exprès et formels d'amour de Dieu. Vous aimerez, *diliges;* et vous aimerez de toutes les puissances de votre âme, et de toute l'étendue de vos puissances. Ah! Messieurs, quand on aime, demande-t-on si l'on est obligé de manifester son amour? Raisonneurs oisifs, retirez-vous; vous n'aimez pas.

Demandez-moi s'il faut exprimer son amour par des sons extérieurs, si l'on est obligé de dire à Dieu qu'on l'aime. Vous aimerez : *diliges;* et vous consacrerez tous vos sens, tous vos organes à cet amour. Ah! Messieurs, quand on aime, demande-t-on si l'on doit dire qu'on aime? Froides controversités, retirez-vous, vous n'aimez pas.

Demandez-moi quand et combien souvent on est obligé à ces sortes d'actes. Mon Dieu! parmi vos enfants, dans le sein de votre famille, on dispute, on fait des problèmes. pour savoir quand et combien souvent on doit vous témoigner et vous exprimer son amour. Vous aimerez : *diliges*, de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toute votre âme. Le précepte ne détermine rien, mais il n'excepte rien, il suffit d'aimer; quand on aime, suppute-t-on les marques qu'on donne, les protestations qu'on fait de son amour? Allez, fils ingrats, fils dénaturés, retirez vous; vous n'aimez pas.

Demandez-moi s'il ne suffit pas, après tout, de craindre Dieu, de s'abstenir de l'offenser par la crainte de ses châtiments, et si l'on ne peut être sauvé sans l'aimer. Oh! mes frères, quelle horrible question vous me faites! Non, non, il ne suffit pas de craindre. La crainte, encore une fois, est bonne et salutaire; que nous voudrions en pénétrer vos cœurs! Mais, selon la remarque de saint Jean Chrysostome, non-seulement il est écrit; vous aimerez : *Scriptum est : diliges.* Sans cela, allez cœurs bas, cœurs mercenaires, cœurs indignes d'une récompense qui consiste à aimer, allez trembler dans l'abîme avec les démons.

Demandez-moi jusqu'à quel point nous devons donc préférer Dieu à la créature, à quels sacrifices à la rigueur nous sommes tenus. Vous aimerez : *diliges*, rien que Dieu, du moins rien qu'en Dieu, rien que pour Dieu. Le précepte encore ici ne détermine rien, mais il n'excepte rien. Ah! quand on aime, raisonne-t-on, dispute-t-on ainsi avec l'objet de son amour, pour s'en tenir précisément à ce qu'il faut pour ne point encourir sa haine? Abraham qui sacrifie son fils, qu'en pensez-vous, en fait-il trop? A quoi tiendrez-vous donc encore, vous qui voyez couler pour vous le sang d'un Dieu?

Demandez-moi s'il faut s'exercer à ces sortes de sacrifices; s'il ne suffit pas d'aimer Dieu, pour ainsi dire, en général, sans prévenir par une imagination indiscrète des combats qu'on n'aura jamais peut-être à livrer. Non, mes frères, non, cela ne suffit pas. Il faut à présent me répondre; il faut s'interroger sans cesse : N'est-il rien dans le monde, mes biens, ma famille, mon honneur, ma réputation, toute ma fortune, n'est-il rien qui balance en moi la divine charité? Parce que tant que votre cœur n'est pas endurci contre tous les attraits du monde, à l'épreuve de toutes les attaques du monde, il n'a pas la charité, il n'aime pas.

Direz-vous, oui, vous direz peut-être que toutes ces décisions ainsi données ne sont capables que de jeter le trouble et le scrupule dans les âmes; qu'après tout vous voudriez savoir ce qu'il faut faire, pour s'assurer qu'on aime Dieu. Voulez-vous donc, mes frères, que je vous réponde autre chose que ce que répondait saint Augustin? Aimez, disait-il, aimez; l'amour vous instruira de tout le reste. Que je vous parle d'aimer votre père, votre épouse, votre enfant, me demanderez-vous ce qu'il faut faire pour les aimer. Oh! que je crains que tant de subtilités, tant de pointilleux raisonne-

ments, le trouble et le scrupule qui viennent en conséquence, ne prouvent trop que c'est vous-mêmes et non pas Dieu que vous aimez.

Mais enfin, demandez ce que du moins vous pouvez faire pour exciter et produire en vos cœurs cet amour. Eh bien, mes frères, écoutez saint Jean Chrysostome; c'est lui qui va vous répondre pour conclure ce discours. Je pense, disait ce saint docteur, en avoir trouvé la plus sûre et la plus admirable des méthodes. C'est, mes frères, de faire de votre mémoire comme un grand livre, où vous graviez profondément en traits ineffaçables tous les bienfaits de notre Dieu; non pas ses bienfaits généraux, l'univers est lui-même un livre immense, où nous pouvons à tout instant les lire; ne nous en contentons pas. Ce sont toutes les grâces particulières que nous avons reçues : tant de dangers évités pour le corps, ainsi que pour l'âme, tant de faveurs spéciales, temporelles ainsi que spirituelles, dont je voudrais que votre mémoire fût toujours prête à vous fournir un exact détail. Ouvrons-le fréquemment ce beau livre, faisons-en chaque jour quelque étude. Oh! qu'il y aura de quoi nous occuper longtemps! mais ne nous lassons pas de relire; tous les jours, certainement, nous pourrons y ajouter de nouveaux traits. Il ne nous apprendra peut-être d'abord que l'amour de reconnaissance, c'est déjà beaucoup; mais la reconnaissance insensiblement nous conduira à la charité même; elle nous en inspirera la connaissance, elle nous en montrera la pratique. Ah! puisse enfin ce beau livre devenir pour nous, comme l'espérait et le promettait le saint docteur, un vrai livre de vie, pour le temps et pour l'éternité! Ainsi soit-il.

SERMON XXXIV.

Pour le mardi d'après Pâques.

SUR L'AMOUR DU PROCHAIN.

Stetit Jesus in medio discipulorum suorum et dixit eis : Pax vobis. (*Luc.*, IV.)

Jésus parut au milieu de ses disciples et il leur dit : La paix soit avec vous.

Que ces paroles, Messieurs, furent efficaces dans la bouche de Jésus-Christ par rapport aux premiers disciples! Quelle paix, quelle union, quelle concorde, en un mot, quelle charité vit-on régner entre eux! Ces paroles furent, en effet, comme le sceau du précepte qu'il leur avait donné, qu'il leur avait inculqué tant de fois, de s'aimer les uns les autres. C'est ce que saint Paul écrivait aux Thessaloniciens; ah! que ne puis-je vous dire ce qu'ajoutait le grand Apôtre, que l'ayant appris du Seigneur lui-même, il n'est plus besoin de vous en entretenir; parce que de vous-mêmes vous vous portez à l'accomplir, et qu'en effet vous l'accomplissez de tout votre pouvoir. Hélas! au contraire, combien de fois vous l'a-t-on annoncé, ce beau précepte? Vous en avez entendu approfondir le sens, expliquer l'étendue, développer le motif, lever les difficultés, détruire les prétextes; a-t-on jamais été assez heureux pour vous en bien persuader la pratique?

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, disait notre divin Législateur : *Diliges Dominum* (*Matth.*, XXII); c'est là le premier précepte, le grand précepte de la loi : *Magnum mandatum.* (*Ibid.*) Il est grand, en effet, ce précepte, et dans son motif et dans son objet; le motif et l'objet c'est Dieu lui-même : *Magnum mandatum.* Il est grand dans ses devoirs; il renferme l'accomplissement de toute la loi; tous les autres préceptes ne sont même qu'une suite, et comme une explication de celui-ci : *Magnum mandatum.* Cependant, ajoute Jésus-Christ, un second précepte est semblable au premier : *Simile secundum* (*Ibid.*); vous aimerez le prochain : *Diliges proximum.* (*Ibid.*)

Le précepte de la charité chrétienne est presque infini dans son étendue : vous le verrez dans la première partie; mais il ne peut être trop étendu pour son motif : vous le verrez dans la seconde partie.

Esprit de charité, réchauffez dans mon cœur cette aimable vertu; qu'elle y allume le beau feu d'un zèle vif et tendre, d'un zèle efficace qui, de toutes mes paroles, fasse autant de traits de flammes, pour embraser les cœurs de tous ceux qui m'écoutent. Daignez, ô Marie, m'obtenir cette grâce! c'est dans cette intention que je vous salue. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

On ne parle que de charité dans le monde; chacun fait profession de cette vertu, chacun la loue; mais la profession publique qu'on en fait marque assez que, même en la louant, presque personne n'en connaît véritablement toute l'étendue. Moi, j'ose assurer qu'elle est sans bornes; et voici comment je prétends le prouver : 1° par l'universalité de son objet, 2° par la manière dont elle nous nous est enjointe, 3° par le modèle qui nous en est donné.

1° La charité chrétienne est universelle dans son objet; et tellement universelle, que ni la différence des climats et des conditions, ni le combat des passions humaines, ni la mort même ne peuvent rompre ses nœuds.

D'abord, la charité chrétienne ne se resserre pas dans le sein d'une famille, dans le cercle d'une société; les murailles d'une ville, les frontières d'un empire ne peuvent la renfermer; elle embrasse tout l'univers; de cette généralité parfaite, exceptez un seul homme, ce n'est plus charité. Le prochain est son objet, et aucun homme n'est étranger à un autre homme : *Diliges proximum.*

Vous séparerez, tant qu'il vous plaira, les mortels par la diversité, l'éloignement des climats qu'ils habitent; ils sortent tous d'une même souche, la même main les a formés; et remontez à leur première origine, vous

leur reconnaîtrez à tous un même père : *Proximum.*

Vous distinguerez, tant qu'il vous plaira, les mortels par les différents rangs que la Providence a établis entre eux. Monarques et sujets, grands et petits, riches et pauvres, tous se trouvent confondus dans une même classe de nature et d'essence. Un corps formé dans tous de la même boue, un esprit capable en tous des mêmes opérations : voilà l'homme; connaître l'un, c'est les connaître tous : *Proximum.*

Vous différencierez, tant qu'il vous plaira, les mortels par l'inégalité de leurs talents; ce sont les mêmes faiblesses dans tous, et les plus beaux génies ne diffèrent des plus simples qu'à raison de notre commune ignorance : *Proximum.*

Tout est donc proche; du moins, tout se rapproche enfin à un même terme, à la mort; et ce riche, qui s'applaudit de la fertilité de ses campagnes, et ce pauvre, qui manque du plus absolu nécessaire; et ce grand, ce noble, ce monarque, qui comptent comme des vertus les noms de leurs ancêtres; et ce guerrier, qui ne parle que de gloire et d'héroïsme; et cet esprit fameux, qui se flatte de je ne sais quelle immortalité. Mortels infortunés, prenez tous différentes routes; elles vous ramèneront tous enfin à un même terme, à la mort. Là, qui que nous soyons, nous reviendrons tous nous confondre dans une égalité parfaite les uns avec les autres : *Proximum.* Tout est donc proche; l'objet de la charité embrasse donc tout : *Diliges proximum.* Et les passions, qui troublent tout dans le monde, ne peuvent même altérer la charité.

En effet, la charité n'unit pas seulement les humeurs liantes, les tempéraments sympathiques; elle unit les plus difficiles, les plus antipathiques caractères. La charité n'unit pas les seuls cœurs vertueux; elle tient l'homme de bien étroitement uni de cœur à l'impie; et l'erreur même, qui divise les esprits, ne peut rompre les nœuds dont la charité lie les cœurs. La charité n'unit pas seulement le client à son protecteur; elle unit le chrétien à ses ennemis mêmes, le glaive des tyrans ne peut briser ses chaînes, et le souffle impétueux ni de l'envie, ni de la haine, ne peut éteindre les chastes feux qui la nourrissent. En voici la raison, concevez-la, Messieurs, je vous prie : c'est que le propre objet, l'objet véritable de la charité, c'est Dieu qu'on aime dans l'homme. Quel que soit l'homme, Dieu ne mérite pas moins que nous l'aimions. Que ce principe étend la charité!

Formez-vous l'idée du plus mauvais caractère, marquez-en chaque trait des couleurs les plus noires. Cet homme, par exemple, ennemi de l'équité, vendu au mensonge, intraitable, inaccessible aux accommodements, aux explications, aux excuses; ce calomniateur hardi, esprit fertile en malice pour donner à tout des interprétations odieuses, infatigable dans la recherche des actions et des intentions des autres; oui, cet homme d'un si mauvais caractère est renfermé dans l'objet de la charité, ainsi que le caractère le plus doux, le plus patient et le plus aimable; parce que tous deux sont également renfermés dans Dieu, qui est le premier et le principal objet de la charité. Si la haine, la colère, seulement la froideur ou l'indifférence me séparent du premier, c'est de Dieu que je me sépare; la charité par conséquent n'est plus en moi.

Ce persécuteur déclaré, dont les sourdes intrigues, les noirs complots ne tendent qu'à ma ruine; cet ennemi juré, qui m'accable du poids de sa puissante haine; le tyran même, dans les fers duquel je languis, sous le glaive duquel j'expire : tous ils sont renfermés dans l'objet de charité, ainsi que le protecteur le plus zélé et l'ami le plus tendre; parce que tous également sont renfermés dans Dieu, premier et principal objet de charité. Si la haine, la colère, seulement la froideur ou l'indifférence me séparent des premiers, c'est de Dieu que je me sépare; la charité par conséquent n'est plus en moi.

Ce n'est pas à dire cependant que la charité trouble l'ordre qui est établi par la nature. Dans son universalité même, elle souffre des règles; c'est sans préjudice aux droits de l'amitié, qu'elle a ses devoirs pour les ennemis les plus mortels; même en confondant tous les hommes, les réunissant tous sous le beau nom de frères, comme dans le sein d'une seule famille, elle respecte les droits sacrés du sang, et permet au cœur les doux épanchements d'une sage tendresse, admet les préférences légitimes, lors même qu'elle proscrit le plus sévèrement la réserve, l'exception, l'indifférence; mais à condition que ce soit Dieu qui me décide et me dirige en tout. Car si c'est le caprice, l'intérêt, ou quelque passion que ce puisse être, qui règle les rangs dans mon cœur, ce n'est plus Dieu qui est le premier objet de mon amour; par conséquent la vraie charité n'est point en moi.

La mort même ne peut enfin restreindre l'objet de la charité. Les morts dans leurs tombeaux conservent les droits que la charité leur avait donnés sur nous pendant leur vie. A l'abri de la charité, leurs noms restent parmi nous, hors d'atteinte à la médisance et à la censure. Bien plus, la mort leur acquiert même de nouveaux droits sur nous; ce qu'ils ne peuvent plus pour eux-mêmes, la charité nous en charge : du soin de leurs dépouilles mortelles, de la défense de leur honneur, de l'exécution de leurs volontés. Mais surtout, ah! Messieurs, l'enfer seul brise les liens de la charité. En quelque état que nous soyons du reste, tous membres d'un même corps, sous un seul et même chef, Eglise, soit militante en terre, soit triomphante aux cieux, soit souffrante encore dans les prisons de la divine justice, nous nous appartenons tous les uns aux autres. Et comme la charité dans les cieux attendrit sur nos besoins nos frères couronnés de gloire, la même charité doit nous attendrir sur les maux de nos

frères qui souffrent. Eglise militante, nous invoquons l'Eglise triomphante; l'Eglise souffrante nous implore. L'Eglise triomphante intercède pour nous; c'est à nous d'intercéder à notre tour pour l'Eglise souffrante. Le prix du sang de notre chef descend du ciel sur nous; c'est par notre canal qu'il doit percer et pénétrer l'abîme. Ainsi tous frères, nous nous entr'aidons tous; et la charité franchissant toutes les bornes, embrasse également dans son objet tous les pays, toutes les conditions, tous les caractères, tous les siècles; et de plus, elle embrasse et renferme dans son objet et le ciel et la terre et l'abîme : voilà son étendue dans son objet. Voyons si nous la fixerons par la manière dont elle nous est enjointe; vous en connaissez l'objet, étudiez-en les devoirs.

Ecoutez donc, chrétiens, votre Législateur et votre Maître! Voici mon précepte, dit-il : *Præceptum meum;* un précepte particulier, un précepte nouveau que je vous donne : *Mandatum novum.* Qu'est-ce donc? demande saint Jérôme. Que vous vous aimiez les uns les autres : *Ut diligatis invicem.* (*Joan.*, XV.) Mais comment ce précepte est-il nouveau? continue saint Jérôme. N'est-il pas de l'ancienne loi, comme de la nouvelle? Sans doute, répond ce Père; mais il est nouveau par l'étendue des devoirs qu'il impose. Or, s'il est nouveau dans ce sens, quels sont donc ses devoirs?

L'ancienne loi n'a-t-elle pas proscrit toute injustice? Par quelle exacte sévérité met-elle à couvert de la fureur ou de l'avidité des passions humaines, non-seulement la vie, mais les biens, jusqu'à la moindre partie des fortunes? La charité chrétienne a donc aussi pour la sûreté publique les mêmes règles; mais elle ne se borne pas à cela, puisque c'est un précepte nouveau : *Mandatum novum.*

L'ancienne loi n'étend-elle pas sa sévère morale jusque sur les paroles, sur les pensées et les désirs? Elle étouffe dans un esprit et dans un cœur avides les moindres mouvements contraires aux intérêts du prochain. Elle établit des peines contre le médisant, ainsi que contre le calomniateur. Bien plus elle prescrit des devoirs à l'égard des ennemis mêmes; car, selon la remarque de saint Jérôme, ce n'était point dans la loi de Moïse, c'était dans la loi pharisaïque, qu'il était permis de rendre mal pour mal, haine pour haine. Que peut faire de plus la charité chrétienne, ce précepte nouveau : *Mandatum novum?*

Jusqu'à quel point l'ancienne loi a-t-elle étendu le précepte d'aumône? Le détail dans lequel est entré le Seigneur, est presque sans bornes. Outre la dîme exacte de tous les biens, outre les premiers-nés de chaque troupeau, outre les oblations de chaque année, de chaque mois, de chaque semaine; de plus, certaine portion de chaque récolte, certaine somme par an sur le total des biens sont réservées pour les pauvres, et tout cela sans préjudice des aumônes journalières; encore le Seigneur veut-il qu'on semble abandonner, comme par mégarde, ce dont aurait besoin un malheureux, souvent aussi honteux de recevoir le soulagement de sa misère que de le demander. Ah! Messieurs, que prescrira donc le prétexte nouveau : *Mandatum novum?*

Véritablement il ne fixe rien; mais n'est-ce pas pour cela même que j'ai droit de dire qu'il est sans bornes. Le précepte du Seigneur, le précepte nouveau, c'est que nous nous aimions les uns les autres : *Diligatis.* Il n'est pas besoin de donner des lois à celui qui aime. Aimez, cela suffit; c'est l'amour que notre Maître ordonne : *Diligatis.*

Oui, ce sentiment tendre, affectueux, ce sentiment délicat, qui, par une charmante illusion que le cœur fait à l'esprit, me fait regarder ce que j'aime comme un autre moi-même : voilà véritablement le précepte du Seigneur : *Sicut te ipsum.* En sorte qu'on veuille pour ce qu'on aime tout ce qu'on voudrait pour soi-même; en sorte qu'on regarde comme fait à soi-même tout ce qui arrive à ce qu'on aime : voilà le véritable amour; aussi sont-ce là les deux grands traits qui peignent la charité chrétienne : *Sicut te ipsum.* (*Matth.*, XXII.) Suivez le détail qu'en faisait saint Paul.

Elle n'est ni ambitieuse ni dédaigneuse : *Non est ambitiosa.* (I *Cor.*, XIII.) Elle ne porte point envie au mérite et aux talents d'autrui; elle ne brigue ni dignités ni titres, elle laisse à chacun ses droits; soumise sans bassesse, elle est ferme sans hauteur; bien loin de vouloir supplanter personne, l'emporter sur personne, elle paraît même ignorer les avantages qu'elle a : *Non æmulatur.* (*Ibid.*) Elle ne connaît donc point ces airs de domination hautaine, ces froideurs affectées, ces manières réservées du délicat orgueil, cet art si connu dans un certain monde d'imprimer poliment du respect : *Non inflatur.* (*Ibid.*) Elle n'est ni précipitée ni téméraire, aussi rien de vraiment poli que la charité; ce qu'on appelle éducation, manières, usages du monde, cache l'amour-propre et l'orgueil, la charité les détruit; la politesse est un dehors heureux que la charité anime et vivifie; elle adoucit ce qu'il y a de dur et de brusque dans l'humeur, et réforme l'extérieur même; elle n'épargne ni les tons décisifs qu'elle réprime, ni le son de la voix qu'elle modère : *Non agit perperam.* (*Ibid.*) Elle est donc bien éloignée de la colère et de la haine. Placez-la dans le sein de l'injustice; véritablement elle s'afflige, elle gémit, elle pleure, ainsi que la colombe : *Non gaudet super iniquitate* (*Ibid.*); mais ennemie de l'éclat qu'un zèle amer, inspire, elle plaint, elle ménage le criminel en cherchant à détruire le crime : *Non irritatur.* (*Ibid.*)

Tout cela, parce que l'homme charitable aime le prochain comme lui-même; et par conséquent il ne peut souffrir en soi, par rapport à autrui, ce qu'il ne pourrait souffrir en autrui par rapport à lui-même : *Quodcunque non vis tibi fieri, alteri ne fece-*

ris. (*Tob.*, IV.) De même, tout ce qu'il voudrait pour soi-même, il le veut pour ses frères : *Et quæcunque vultis ut faciant vobis homines et vos facite illis.* (*Matth.*, VII.)

Ne voudriez-vous point qu'on supportât, qu'on respectât, du moins qu'on dissimulât tous vos défauts? C'est, en effet, la loi que vous imposez dans le monde à tous ceux qui vous sont soumis. Aussi, c'est pour cela que la charité chrétienne est patiente : *Patiens est.* (I *Cor.*, XIII.) L'homme charitable souffre tout, il ne sait pas même penser le mal : *Non cogitat malum* (*Ibid.*), mais en fait de bien, de vertu, il est crédule, il croit tout : *Omnia credit.* (*Ibid.*) Jamais il ne manque d'excuses pour couvrir les fautes de ses frères; il supporte même avec bonté les vicieux, espérant toujours qu'ils se convertiront : *Omnia sperat.* (*Ibid.*)

Ne voudriez-vous pas qu'un chacun compatît à vos maux, qu'on vous plaignît dans toutes vos peines, qu'on s'empressât surtout à vous prêter secours? C'est, en effet, ce dont vous vous plaignez tous les jours, que dans le monde on ne trouve plus de services réels, plus d'amis dans les disgrâces, plus même de consolations, que des consolations amères et importunes. Aussi, c'est pour cela que la charité chrétienne est bienfaisante : *Benigna est.* (*Ibid.*) L'homme charitable est généreux, il étudie tous les moyens, il ménage toutes les occasions de rendre service; il est prodigue, il ignore tout terme de refus; et de plus, en donnant, il sait assaisonner ses dons de manières si aimables qu'on croirait, en recevant, lui rendre service; de dispositions si pures, qu'il n'attend pas même de reconnaissance.

Mais surtout, c'est le cœur que vous voulez dans les bons offices que l'on vous rend; les services les plus essentiels ne vous plaisent qu'autant qu'ils partent d'une main sincèrement amie. Aussi, c'est pour cela que le précepte de la charité affecte surtout le cœur même : *Diligatis.* L'homme charitable ne cherche que le vrai; la flatterie est un monstre qu'il abhorre, et la politique conserve pour lui son véritable nom, le nom de fourberie : *Congaudet veritati.* (I *Cor.*, XIII.) Toujours sincère, il est invariable; qu'il change d'état et de condition, il ne changera ni de sentiments ni de conduite; dans quelque situation que vous soyez vous-même, toujours vous le trouverez le même à votre égard : *Nunquam excidit.* (*Ibid.*) Ne voudriez-vous pas rencontrer ces dispositions dans les autres? C'est pour cela que la charité vous les prescrit : *Et quæcunque vultis ut faciant vobis homines, et vos facite illis.*

Cependant la charité chrétienne a quelque chose de plus noble encore que tout cela. Voici véritablement le précepte nouveau; consultons son modèle. Un Dieu incarné qui expire pour nous du haut de sa croix nous crie : Voici mon précepte, que vous vous aimiez tous les uns les autres, comme moi, je vous ai tous aimés : *Sicut dilexi vos.* (*Joan.*, XV.)

Je ne suis donc plus surpris que saint Paul donne pour caractère de la vraie charité un désintéressement parfait, un entier oubli de soi-même : *Charitas non quærit quæ sua sunt.* (I *Cor.*, XIII.) C'est là proprement la devise de la vraie charité : elle ne cherche point ses intérêts : *Non quærit quæ sua sunt.* Jusque dans l'asile le plus secret du cœur, elle va détruire l'idole de l'amour-propre. Pourvu que Dieu soit aimé, le prochain servi, que tout tende et se rapporte à Dieu, l'homme charitable est content; content d'être dans l'oubli, pourvu que le vrai mérite domine; content d'être persécuté, pourvu que la vérité triomphe : *Non quærit quæ sua sunt.*

Notre modèle dit encore davantage : *Sicut dilexi vos.* Mais oserai-je poursuivre? Ce caractère ne vous a paru déjà peut-être que trop outré; et que sert de peindre la vertu sous des traits qui ne peuvent plus intéresser le cœur, dès qu'ils la feront passer pour un fantôme?

Oui, c'est chimère, c'est fantôme, je ne dis pas pour cet ambitieux qui, pour s'élever, entasse sans cesse débris sur débris de fortune; pour ce voluptueux qui, renfermé dans l'impénétrable asile de sa mollesse, a trouvé l'art de s'y rendre inaccessible aux cris des malheureux; pour ces âmes prétendues héroïques, fières d'un barbare honneur qui ne s'acquiert qu'à prix de sang. Ah! je n'ai pas besoin de notre modèle pour les confondre. Parmi les païens et les publicains mêmes, une telle conduite est en horreur : *Nonne et ethnici et publicani hoc faciunt?* (*Matth.*, V.)

Mais c'est chimère, c'est fantôme, que la charité que je viens de décrire, pour la plupart de nos chrétiens mêmes. Vous avez le cœur compatissant et tendre; mais ce cœur compatissant et tendre fait des exceptions, a des réserves. D'une part, il se renferme dans un cercle étroit d'amis qui épuisent toute votre attention et tous vos soins; pour tous les autres, votre froide tendresse se borne à de stériles souhaits. A l'égard de vos ennemis, ce cœur charitable croit faire beaucoup de ne point les accabler. Ah! quelle charité? Charité païenne. Le publicain ne fait-il pas du moins autant que vous? *Nonne et ethnici et publicani hoc faciunt?*

Vous êtes complaisant, populaire, affable; mais il faut acheter votre affabilité par des assiduités, par des honneurs et des respects. Vous êtes prompt à rendre service; mais vous exigez qu'on s'abaisse à vous prier. Vous êtes généreux, mais vous voulez que votre générosité soit bien placée; vous voulez vous faire un mérite aux yeux des hommes de savoir connaître et priser les talents. Vous êtes aumônier, mais prudent et réservé, avare jusque dans vos aumônes, vous avez grand soin qu'il n'en coûte rien à votre luxe. Ah! mauvais riche, si des miettes de ta table tu prolonges la vie d'un Lazare malheureux, quel païen, quel publicain n'en a pas fait autant et plus que toi? *Nonne et ethnici et publicani hoc faciunt*

O christianisme, ô religion, vous n'en êtes pas moins la plus noble et la plus excellente des lois ; mais ce n'est plus que dans notre évangile, ce n'est plus dans notre conduite; c'est toujours dans votre chef, non plus dans vos disciples. Achevons cependant enfin. Non-seulement consacrer tout son superflu à l'entretien nécessaire des pauvres, mais, s'il le faut, sacrifier son nécessaire même et s'appauvrir soi-même, en quelque sorte, pour les soulager, comme un Dieu s'est fait pauvre pour nous. Non-seulement épargner en toute circonstance, et défendre même dans l'occasion l'honneur du prochain; mais, de plus, s'il est nécessaire, consentir à son propre déshonneur pour mettre à couvert l'honneur de ses frères, comme un Dieu a souffert l'opprobre et l'infamie pour nous. Enfin sacrifier, s'il le faut, sa vie même pour sauver des malheureux, comme un Dieu s'est immolé pour nous ; jusque-là s'étend le sens des paroles de saint Paul : *Charitas non quærit quæ sua sunt;* parce que jusque-là s'étend notre modèle : *Sicut dilexi vos.* (*Joan.*, XV.)

Prenez garde cependant, Messieurs, que, par rapport à cette perfection du précepte, car c'en est vraiment la perfection, j'en conviens, c'est dans la concurrence des intérêts spirituels de nos frères avec nos intérêts temporels seulement, qu'en a lieu la pratique. Oui, sacrifier tout pour l'âme de nos frères : nos biens temporels à leur bien éternel, notre honneur temporel à leur gloire éternelle, notre vie temporelle à leur vie éternelle; car c'est ainsi que, dans la vérité la plus exacte, notre Jésus nous a aimés : *Sicut dilexi vos ;* et c'est dans ce sens, que saint Jean concluait que nous devons tous être prêts à mourir les uns pour les autres : *Et nos debemus pro fratribus animas ponere* (I *Joan.*, III.)

Quelles bornes fixerai-je donc à présent au précepte de la charité? Son objet embrasse tous les hommes, tous quels qu'ils soient; aux portes de l'enfer, là seulement s'arrête la charité. L'expression du précepte ne fixe rien par rapport à ses devoirs, l'amour que nous avons pour nous-mêmes, point d'autre règle de l'amour que nous devons à nos frères. Le modèle, qui nous en est donné, va bien plus loin ; le pied de la croix de Jésus-Christ, en voilà la dernière borne.

Mais un si grand précepte est-il appuyé d'un motif proportionné véritablement à son étendue? Oui, Messieurs, je vais le prouver dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

De quelque façon que la charité considère Dieu, soit qu'elle s'attache à lui-même, soit qu'elle le regarde dans le prochain, elle ne reconnaît de motif vraiment efficace pour la déterminer, que Dieu même. En fût-il d'autres, en effet, celui-ci fait disparaître tous les autres. Développons-le donc aujourd hui par rapport au prochain, ce beau motif. Un Dieu tout charité dans sa nature, qui veut être honoré principalement par la charité ; un Dieu tout charité dans ses œuvres, qui n'exige de nous pour toute reconnaissance que charité ; un Dieu tout charité dans sa gloire, qui semble enfin ne prescrire et n'ordonner pour tout mérite que charité.

Je m'élève d'abord au sein de Dieu ; si j'ose pénétrer dans son essence, je n'y découvre que charité. amour ineffable du Père pour son Fils, amour qui forme cette incompréhensible union qui lie les trois personnes divines ensemble ; amour ineffable, qui cependant nous est donné pour modèle de l'amour que nous devons avoir les uns pour les autres : *Unum sint sicut nos* (*Joan.*, XVII); en sorte que nous ne soyons tous que charité, mes frères, comme notre Dieu n'est lui-même que charité : *Deus charitas* (I *Joan.*, IV). Un Dieu dont l'essence est charité, quel culte, en effet, peut-il prescrire, qu'un culte tout de charité?

Aussi, quand il fait annoncer aux mortels dans les jours de sa miséricorde une loi vraiment digne de lui, la charité fait toute l'essence de cette loi ; tellement, Messieurs, que la charité devient la marque distinctive du chrétien. O Père, ô mon Père! disait le Dieu notre législateur, ces disciples que vous m'avez donnés, faites qu'on les reconnaisse à la manière dont ils s'aimeront les uns les autres. Sa prière aussitôt est exaucée; la charité des chrétiens passe en proverbe ; il n'est pas besoin d'autre recherche, d'autre information pour les connaître. Voyez, se disaient les uns aux autres les païens étonnés, voyez comment ils s'aiment et se soulagent.

Les premiers ministres de la religion, les apôtres, connaissaient l'esprit de leur maître, ils connaissaient l'esprit de la religion; c'est pour cela qu'ils ne prêchaient que charité. Aimez-vous les uns les autres : *diligite ;* courte parole qu'ils répétaient sans cesse ; cela suffit, ajoutaient-ils ; ce mot renferme tout le christianisme : *Si solum fiat, sufficit.*

Il suffit en effet. Car remarquez encore que tout l'exercice extérieur de la religion n'est, en quelque sorte, qu'un symbole, ou même un exercice continuel de charité : une seule Eglise, qui nous rassemble tous en son sein, enfants d'une même mère; un seul temple qui nous renferme tous, nous réunit en unité d'hommage et de prière aux pieds du même Dieu, un seul sacrifice commun à tous, une seule et même table, où nous participons tous au même pain, tous enfants d'un même Père.

Si je dis après cela que le christianisme ne doit son origine et ses progrès qu'à la charité, en serez-vous surpris? L'origine du christianisme, quelle est-elle? Un Dieu qui se fait homme pour nous réunir tous en lui, pour nous réunir tous avec lui à la Divinité : voilà, Messieurs, tout le christianisme; or qui en dressa, qui en exécuta le plan, sinon la charité?

Les progrès du christianisme, demandez-les, demandez-en la cause ; en croirez-vous Tertullien? La charité des premiers fidèles parut aux gentils avoir quelque chose de divin qui les charma ; chacun voulut s'en-

gager dans une secte, où l'on voyait réalisé plus même que les belles idées d'amitié qu'avaient imaginées les anciens sages.

Mais enfin, la décadence du christianisme, recherchez-en l'époque. L'ambition, la vanité, le luxe entrèrent dans le monde avec la cruauté, et la pudeur alors, la douce modestie furent proscrites avec la charité. Ramenez la charité dans le monde, vous ramènerez toutes les vertus. La charité fait donc vraiment l'essence du christianisme ; mais venons à quelque chose de moins abstrait, de plus sensible et de plus tendre. Le Seigneur est tout charité dans ses œuvres ; quelle reconnaissance lui témoignerons-nous pour ses bienfaits?

Nous tenons de lui l'être et la conservation journalière de notre être. Cet air que nous respirons, c'est le souffle de sa parole vivifiante qui l'a formé; cette lumière qui nous éclaire, c'est lui qui l'a allumée, qui la conserve et l'entretient pour nous. Que lui rendre pour ces bienfaits? *Quid retribuam?* (*Psal.* CXV.) Veillez seulement à l'entretien, pourvoyez généreusement au soulagement de vos frères qui sont dans le besoin; il regardera tout ce que vous leur ferez comme fait à lui-même : *Mihi fecistis.* (*Matth.*, XXV.)

Dès vos premières années, il vous a prévenus par sa grâce, il nourrit votre âme encore tous les jours du pain de vie, il n'est ni lumières dans votre esprit, ni sentiments de probité dans votre cœur, que son énergique charité n'y ait produits et n'y conserve. Que lui rendre pour ces bienfaits? *Quid retribuam?* Hélas! il est tant de brebis égarées, ramenez-les au vrai Pasteur. Que de séductions, que de scandales dans le monde! Soutenez les faibles qui chancèlent, éclairez les aveugles qui s'égarent faute de guides pour les conduire. Entre ces malheureux surtout, pour qui nous sollicitons votre compassion, combien en est-il dont la misère expose et risque l'innocence? combien qu'un courage abattu ne soutient plus que faiblement sur les bords de l'affreux abîme du désespoir? Eh bien! faites pour ceux-là surtout quelque chose de particulier, sauvez la vertu des uns du naufrage, relevez l'espérance des autres, calmez leurs impatiences et leurs murmures en justifiant la divine Providence à leur égard. Notre Dieu regardera tout ce que vous leur ferez comme fait à lui-même : *Mihi fecistis.*

Surtout ce qu'il a fait, ce qu'il fait pour vous tous les jours, il le fait avec tant d'amour; quelle généreuse tendresse! Animez donc surtout toutes vos œuvres extérieures d'un amour vif et généreux, compatissant et tendre. Il se regardera lui-même comme l'objet de votre amour : *Mihi fecistis.*

Oui, Messieurs, lui-même; c'est en effet lui-même qui en est l'objet. Il nous réunit tous, lui-même il s'unit à nous pour ne faire qu'un seul corps, dont nous sommes les membres et lui le chef. Et comme, selon la pensée de saint Paul expliquée par saint Jean Chrysostome, tout ce qui se fait aux membres d'un corps, c'est véritablement et plus particulièrement au chef même qu'il se fait; ainsi, par cette merveilleuse industrie, tout ce que nous rendons de services à nos frères, c'est à Jésus-Christ même, dont ils sont membres, qu'il est rendu : *Mihi fecistis.*

A Jésus-Christ. Ah! Messieurs, soutenez-moi, je vous prie, par votre attention dans le nouveau champ qui se présente à moi. Je voudrais vous faire sentir la charité de Dieu; c'est de Jésus qu'il faut l'apprendre. Son nom seul, sa chair, toutes les actions de sa vie, surtout son agonie, sa mort, tout nous la prêche.

La charité de Dieu, apprenons-la donc de Jésus. Son nom seul nous l'enseigne. Pourquoi, en effet, un Dieu Sauveur? Enfants de colère, l'avions-nous mérité? Par quel service? Nous ses ennemis! Qu'attendait-il de nous? Vermisseaux de terre, moins encore à ses yeux! Qu'est-ce donc qui a pu faire former à la Divinité le grand projet de nous sauver? Demandez-le à Jésus; il vous dira : Dieu a tant aimé le monde : *Sic Deus dilexit mundum.* (*Joan.*, III.)

La charité de Dieu, apprenons-la de Jésus. Sa chair nous l'enseigne. Pourquoi un Dieu fait chair? Sans s'incarner, le Tout-Puissant ne pouvait-il pas nous sauver? Il le pouvait sans doute; mais, selon la pensée de saint Paul, pour être, en un sens, plus compatissant à nos misères, pour nous sauver, en quelque sorte, plus efficacement, il a fallu qu'il fût en tout semblable à nous, qu'il participât comme nous au sang et à la chair. Sans cela, que lui manquait-il donc? L'expérience et le sentiment de nos misères, répond l'Apôtre. Mais quoi? sa science universelle ne suffisait-elle pas pour les connaître? Sa toute-puissance ne suffisait-elle pas pour les guérir? Elles suffisaient bien véritablement en elles-mêmes, mais elles ne suffisaient pas à sa charité. De là cette chair, ces infirmités, ces faiblesses de notre nature, dont se revêt la Divinité. Pourquoi? Demandez-le encore à Jésus, il vous dira : Dieu a tant aimé le monde : *Sic Deus dilexit mundum.*

La charité de Dieu, continuons à l'apprendre de Jésus. Toutes ses actions nous l'enseignent; toute sa vie n'est qu'une suite continuelle d'exercices de charité. Voici en abrégé toute son histoire : il passait de lieu en lieu, de ville en ville, faisant à tous du bien. Quel zèle pour le salut du monde! Quelles vives instances! que de pressantes sollicitations! Il s'abaisse à prier. Point de misère qui n'excite sa tendresse; il en verse des pleurs; ici sur le tombeau de Lazare, là sur l'ingrate Jérusalem. Voyez comment un Dieu nous aime : *Ecce quomodo amabat.* (*Joan.*, XI.)

La charité de Dieu, ne nous lassons donc pas de l'apprendre de Jésus. Son agonie, sa mort; ah! l'éloquent langage! L'approche du moment fatal qui doit faire triompher ses ennemis, la pensée des tourments qu'on lui prépare, jettent le trouble dans son cœur. Il voit déjà des bourreaux acharnés, des chaî-

nes, des épines préparées, une croix dressée. Il entend déjà les accusations qu'on forme contre lui, les blasphèmes, les cris séditieux d'un peuple ingrat qui demande sa mort. Il sent déjà déchirer tous ses membres. Au milieu de tant d'affreux objets, qu'est-ce qui le remplit, qu'est-ce qui le soutient? La charité.

Ne passons pas légèrement sur ces objets. Point de plaies sur son corps, point de gouttes de sang qui ne nous prêchent la charité. Un coup d'œil sur la croix, un moment de méditation sur cet objet : considérez, voyez comment notre Dieu vous aime : *Ecce quomodo amabat*. Sa charité lui fait oublier les maux qu'il souffre, pour ne penser qu'à ceux que l'attentat commis en sa personne va attirer sur ceux qui le commettent. Ce sont des accusateurs, des faux témoins, des bourreaux mêmes; mais il les chérit, il intercède pour eux; et tandis qu'ils le crucifient, il offre pour eux son sacrifice : voilà comment un Dieu nous aime : *Ecce quomodo amabat*. Enfin son dernier soupir est un soupir d'amour : Pardonnez-leur, mon Père; en disant ces mots, il expire.

Rapprochez maintenant de ce motif les règles de charité que j'ai prescrites. Le précepte est universel dans son objet; la charité chrétienne ne souffre point de réserve, elle ne fait point acception des personnes. Ah! Messieurs, si Jésus-Christ a excepté quelqu'un de son sacrifice, je vous permets d'excepter celui-là de votre amour. Mais c'est un persécuteur déclaré, l'ennemi juré de votre repos et de votre fortune. L'est-il donc plus que ne l'étaient pour Jésus-Christ les Juifs qui le livrent, les gentils qui le condamnent, les bourreaux qui le crucifient? L'est-il plus que vous ne l'étiez vous-même, lorsque, transgresseur hardi de ses lois, vous avez troublé toutes ses œuvres, confondu ses desseins de miséricorde, renouvelé tous ses tourments? Cependant il vous a recherché le premier, il vous a prévenus par sa grâce, il vous a offert votre pardon. Plaignez-vous maintenant de ce que nous voulons que vous recherchiez votre ennemi, que vous fassiez de votre côté tout ce qui dépend de vous pour vous réconcilier avec lui. Ah! mes frères, si votre Dieu ne vous eût prévenus, que seriez-vous maintenant? Allez donc, faites de même. Car après tout, ne devez-vous rien à votre Dieu pour un amour si noble et si généreux? Eh bien! il a substitué votre frère à sa place; tout ce que vous ferez à votre frère, il le regardera comme fait à lui-même : *Mihi fecistis*.

La charité chrétienne est immense dans ses devoirs. Faites à vos frères tout ce que vous voudriez qu'on vous fît à vous-mêmes : voilà la grande règle de la charité. En vérité, Messieurs, en est-ce assez pour le motif qu'on vous propose? Un Dieu s'en est-il tenu là pour vous? Par conséquent, quand je vous dirais à présent de vous oublier, de vous sacrifier pour votre frère, qu'auriez-vous à me répondre pour vous en dispenser? Quand je vous demanderais tous vos biens jusqu'à vous appauvrir pour les pauvres, c'est pour Jésus que je vous les demanderais; oseriez-vous les lui refuser? Quand je vous demanderais le sacrifice de votre réputation, de votre vie, pour sauver l'honneur et la vie de votre ennemi le plus mortel, ce n'est pas pour lui que je vous demanderais ce sacrifice, c'est pour Jésus. Eh! mes frères, craindriez-vous la mort pour un Dieu crucifié pour vous? Pour un Dieu que son amour engage à souffrir pour vous la plus sanglante ignominie, craindriez-vous d'être outragé, de perdre votre honneur?

Avouez donc du moins que, quelque rigoureux que soit le précepte de la charité chrétienne, le motif est infiniment supérieur au précepte même. Cependant ce n'est pas tout encore. Car la charité de Dieu ne se renferme pas dans son essence, elle ne se répand pas seulement dans ses œuvres; elle le suit dans sa gloire.

Oserai-je entreprendre de tracer ici un crayon léger de la céleste béatitude? Ce n'est encore que charité : un Dieu dont la charité fait toute la béatitude, heureux en s'aimant lui-même, et par son seul amour; un Jésus pontife éternel, exerçant l'office de la charité la plus noble par une médiation toute-puissante; la troupe brillante des élus qu'un amour ineffable, confondant, pour ainsi dire, dans la substance même de la Divinité, rend heureux du bonheur de Dieu même, et par là rend tous heureux mutuellement du bonheur les uns des autres.

Remarquez cela, Messieurs, plus particulièrement, je vous prie. C'est là, en effet, disait saint Jean Chrysostome, ce qui démontre mieux l'excellence de la charité sur toutes les autres vertus. Toutes les autres vertus, poursuit ce Père, ont je ne sais quel caractère humiliant, qui nous rappelle toujours le néant de notre nature. La foi ne suppose-t-elle pas notre ignorance? La pénitence suppose le péché; la patience suppose notre misère; ainsi des autres; ce ne sont toutes que des remèdes à nos vrais maux. Mais la charité, j'entends la charité dans toute l'étendue de son objet, c'est-à-dire la charité comme s'étendant de Dieu au prochain; la charité dans ce sens, c'est la vertu du ciel. Aussi toute autre vertu n'y a point lieu, celle-là seule s'y trouve; elle ne suppose aucun défaut dans celui qui la pratique; elle suppose au contraire, ou plutôt elle fait la perfection de notre nature.

Faire à présent sur la terre ce que nous devons faire éternellement dans les cieux; changer dès à présent la terre en ciel, pour jouir dès à présent sur la terre des douceurs ineffables que la charité fait goûter dans les cieux; voilà donc le précepte que notre Dieu nous impose. Car pour tout mérite enfin, il semble ne nous demander que charité.

Cette dernière proposition suit naturellement de la première que j'ai d'abord démontrée; car si la charité fait toute l'essence du christianisme, il s'ensuit que c'est spécialement à la charité qu'est dû le céleste héritage.

Hélas! mes frères, l'idée de la mort vous glace sans cesse ; et surtout l'effrayante pensée de l'arrêt irrévocable qui doit décider à ce moment votre destinée éternelle, entretient un trouble continuel dans votre cœur alarmé. Soyez charitables et ne craignez plus rien; la charité suffit, comme dit saint Jean, elle suffit pour désarmer la mort, et désarmer à notre égard le juge le plus inexorable.

Sous quelle idée, en effet, voulez-vous envisager la mort? Regardez-la comme un dépouillement universel ; à cet égard, l'homme charitable ne meurt pas, il a prévenu la mort en se dépouillant lui-même; il s'est fait devancer dans l'éternité par ses trésors, c'est la mort qui va les lui rendre. Regardez la mort comme la fin de toutes les attaches; à cet égard, l'homme charitable ne meurt pas: tout ce qu'il aime est en Dieu; Dieu qui fut toujours le seul motif, fut toujours aussi par conséquent le seul véritable objet de son amour; c'est à la mort qu'il va commencer à en jouir. Mais regardez la mort comme le commencement d'une autre vie ; à cet égard enfin, l'homme charitable meurt, mais la mort est pour lui, sous ce rapport même, le commencement d'une vie de félicité. Heureux donc alors l'homme chrétien, qu'on sentira laisser un vide dans la société! Autour de son tombeau retentiront les regrets, les soupirs et les plaintes : éloge non suspect, le plus beau des éloges. Heureux celui qui, pour convoi funèbre, au lieu de ces superbes convois dont se repaît encore la vanité du siècle, n'aura qu'une troupe de pauvres redemandant leur père, fondant en pleurs!

Attendri par leurs gémissements, dit le Prophète : *Propter gemitum pauperum* (*Psal.* XI), le Seigneur alors se lèvera lui-même, pour prendre la défense de l'homme charitable : *Exsurgam.* (*Ibid.*) Qu'a-t-il à craindre? Son Juge même devient son avocat et son protecteur : *Exsurgam, dicit Dominus.* (*Ibid.*)

Ah! qu'ils tremblent, ces riches impitoyables, ces cœurs ulcérés de haine, aigris d'envie ; ces cœurs froids, indifférents, qui n'ont su vivre que pour eux-mêmes; c'est à eux de trembler. J'entends sortir de la nue étincelante la voix qui les confond, le foudre qui les écrase : J'étais pressé de la faim, et vous ne m'avez point nourri ; *j'avais soif, et vous ne m'avez point désaltéré; allez, maudits, allez au feu.* (*Matth.*, XXV.)

Mais cet arrêt ne peut tomber sur l'homme charitable, ou l'homme charitable, selon la remarque de saint Augustin, serait condamné sur un faux titre; et la sentence de notre juge serait, dans la réalité, ou injustement dictée, ou faussement énoncée, si quelqu'un de ceux qui ont couvert la nudité des pauvres, apaisé leur faim, éteint leur soif, n'allait pas jouir du royaume préparé. C'en est là, en effet, le véritable titre, le titre sur lequel est fondé proprement notre droit. Aussi, prenez garde, dit saint Jean Chrysostome, que toutes les autres vertus semblent oubliées dans l'arrêt de notre juge. La charité suffit donc. Le royaume de charité ne doit s'ouvrir qu'à la charité; et comment la charité en serait-elle exclue?

Aimons-nous donc, mes frères, aimons-nous tous les uns les autres, parce que notre Dieu nous a aimés; aimons-nous, comme notre Dieu nous a aimés. Ces deux mots renferment tout ce qu'on peut dire sur la charité; ils en renferment et le motif et le modèle. Que le modèle serre étroitement le précepte! mais que ce modèle renferme un grand motif! Etudions-les donc sans cesse, et le motif et le modèle; l'un et l'autre nous fera vivre ici-bas de cette vie de charité dont nous devons vivre éternellement dans les cieux, séjour de paix et de bonheur, où daigne tous nous conduire le Dieu tout charité, Père, Fils et Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XXXV.

Pour le dimanche de Quasimodo.

INUTILITÉ ET DANGER DES FAUSSES DÉVOTIONS.

Venit Jesus et stetit in medio, et dixit eis : Pax vobis. (*Joan.*, XX.)

Jésus apparut à ses disciples, et étant au milieu d'eux, il leur dit: La paix soit avec vous.

Cette paix que Jésus-Christ ressuscité donnait à ses disciples, cette paix qu'il leur laissa comme le dernier gage de son amour en les quittant, pour retourner à son Père : les ministres de l'Evangile l'annoncent aujourd'hui dans toutes les chaires; et leur unique désir serait, en finissant cette carrière, de pouvoir de même vous la laisser. Mon Dieu! vous voyez les plus secrets replis du cœur; l'homme ne peut juger que sur les apparences; ô vous qui connaissez les dispositions de ceux qui nous écoutent, vous pouvez seul juger de nos succès! Mais enfin, toutes les apparences seraient-elles assez trompeuses, pour que nous eussions tort de nous consoler et de nous réjouir avec votre peuple dans la douce confiance que nous lui laissons en effet votre paix?

Non, Messieurs, j'aime à mieux augurer de la situation de vos âmes; et tout semble concourir à confirmer aujourd'hui cet heureux présage. Une piété naturellement si tendre et qu'en effet nous avons vue si souvent et si facilement s'émouvoir; cette ardeur pour la divine parole, dont saint Jean Chrysostome félicitait son peuple, et dont je puis sans doute vous féliciter encore plus justement que lui, puisque je puis ajouter bien mieux que lui, à bien plus juste titre, que ce ne sont pas certainement les charmes flatteurs, les grâces naturelles de l'éloquence humaine que vous avez pu y rechercher. D'ailleurs, quel spectacle charmant venez-vous de donner à l'Eglise! Ses ministres à peine ont pu suffire à contenter votre ferveur. Vous connaissez la tendresse généreuse et désintéressée de leur zèle, vous voyez habituellement comment la charité les soutient dans les plus rudes travaux; vous-mêmes jugez donc combien ils se sont crus heureux de vous voir encore, pendant ces derniers jours de fêtes

seconder leurs pieuses intentions, et, si j'ose m'exprimer ainsi, les accabler en quelque sorte du poids de vos dévotions. Vous avez accusé, pleuré vos péchés; vous avez mangé le pain des anges; les œuvres de religion, de pénitence et de miséricorde ont été vos seules occupations. Tant de vertus sembleraient ne demander à présent que des éloges, ou du moins un discours tout de consolation.

Cependant, permettez-moi, Messieurs, de l'avouer, je ne sais quel funeste pressentiment me déconcerte et me trouble. Quel sera l'effet des résolutions que vous avez formées? combien de temps du moins durera-t-il? Dans quelques semaines, dans quelques jours peut-être, que restera-t-il de vos vertus? Avouons-le à notre confusion, Messieurs, voilà le grand défaut, le défaut ordinaire de toutes nos dévotions : c'est qu'elles ne durent pas plus que les cérémonies qui les font naître, défaut qui toujours les rend infructueuses, et vous le verrez dans la première partie; mais c'est trop peu dire : j'ajoute qu'il les rend funestes, et ce sera le sujet de la seconde partie. L'inutilité et même le danger de nos prétendues dévotions, c'est tout le plan de ce discours.

Que je serais heureux, si je pouvais enfin fixer votre inconstance dans le bien, et rendre invariable une piété qu'on a vue déjà tant de fois naître, périr et renaître! C'est la grâce que nous allons demander au Seigneur par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

J'ai nommé vos dévotions infructueuses; mais prenons garde ici de rien confondre. Ce n'est pas l'hypocrite que j'attaque, âme double, qui fait une espèce de trafic honteux de la religion, et abuse des dehors de la piété, pour en arroger au vice toutes les prérogatives; caractère odieux dont à Dieu ne plaise que je soupçonne, Messieurs, aucun de vous!

Cœurs fragiles, mais vertueux, que la faiblesse plutôt que la volonté r'entraîne quelquefois vers la terre, ce n'est point vous aussi que je prétends confondre; je chercherais plutôt à vous encourager et à vous animer.

Je parle donc d'une piété assez vive pour faire rougir du crime, non pas assez pour le corriger; assez sincère pour faire promettre, non pas assez pour faire exécuter; assez tendre pour émouvoir le cœur, non pas assez forte pour le transformer; piété de presque tous les chrétiens de nos jours; piété qui rend le cœur contrit à l'approche de toutes les grandes fêtes, et qui le laisse aussi mondain qu'auparavant, sitôt que la fête est passée; piété qui conduit aux pieds d'un confesseur, au banquet même de Jésus-Christ, toutes les fois que l'Eglise l'ordonne, mais qui perd aussitôt après le souvenir de toutes les résolutions qu'on y a prises. Ce sont donc aujourd'hui, dans ces cœurs dont je parle, tous les plus beaux sentiments de la religion, qui demain céderont la place à toutes les maximes du monde. Aujourd'hui nous les voyons, ces chrétiens, sur la sainte montagne avec Moïse, et demain nous les retrouverons dans la foule des adorateurs du veau d'or. En un mot, rien d'égal, rien d'uniforme, rien de constant dans leurs dévotions : voilà ce que j'attaque, et je dis que ce sont des dévotions infructueuses : 1° parce qu'elles sont insuffisantes pour nous convertir à Dieu; 2° parce qu'elles sont insuffisantes de même pour convertir Dieu à notre égard. Ne perdez pas de vue ces deux points; je ne m'en écarterai pas.

Et d'abord, qu'est-ce que se convertir? Est-ce former des plans de vie, ou les exécuter; reconnaître ses défauts, ou les réformer; s'essayer pour ainsi dire à la vertu, ou la pratiquer?

Qu'est-ce que se convertir? Jugeons-en, Messieurs, par quelques-uns des plus beaux exemples qui sont marqués dans l'Ecriture. Se convertir, c'est, comme Zachée, non pas seulement dans un transport de dévotion subite courir à la rencontre de Jésus-Christ, s'efforcer pour le voir, fendre la presse pour le toucher, l'inviter à venir dans sa maison, l'y recevoir; c'est principalement ouvrir, par exemple, ces trésors d'iniquité, en séparer exactement jusqu'à la dernière obole de ces fruits d'usure et de brigandage, rendre, s'il le faut, jusqu'au quadruple, pour réparer le tort d'une injuste détention; surtout, après tout cela, renoncer à un commerce illégitime et prévenir la rechute en quittant l'occasion : voilà se convertir.

Se convertir, c'est, comme saint Pierre, non pas dans un mouvement de légèreté quitter sa barque et ses filets; c'est suivre constamment Jésus-Christ; et si peut-être ensuite, dans des circonstances délicates et critiques où l'on se rencontre, le respect humain, la timidité, la faiblesse font renoncer ce divin Maître, se convertir, c'est au premier regard que Jésus daigne jeter sur nous, au premier rayon de sa grâce, sortir du danger où l'on s'était imprudemment jeté, verser des larmes amères, pleurer toute sa vie; surtout ensuite aller affronter la Synagogue qu'on avait redoutée, prêcher Jésus-Christ à ceux mêmes devant qui on l'avait renoncé, le suivre jusqu'à la croix, y être attaché comme lui : voilà se convertir.

Se convertir, c'est, comme saint Paul, non pas dans un sentiment de terreur, dont on est saisi malgré soi, s'écrier : Seigneur, que voulez-vous que je fasse? c'est obéir à la voix qui commande ensuite, écouter l'inspiration de la grâce qui parle dans le secret du cœur, se rendre docile aux conseils de l'Ananie auquel Dieu envoie; surtout c'est de persécuteur devenir apôtre, dans les cercles et les compagnies, où les bienséances de votre état vous engagent et vous retiennent; persécuter, combattre hardiment la doctrine du monde, prendre pour règle de vos discours, ainsi que de votre conduite, l'Evangile et ses maximes : voilà se convertir.

Or vous n'avez rien fait de tout cela; vous ne vous êtes donc point convertis. Allons plus loin cependant.

Qu'est-ce que se convertir? Le saint concile de Trente le décide en un mot : c'est retourner son cœur de l'amour des créatures à l'amour de Dieu Ah! quelle sentence contre vous, dévots volages! Oseriez-vous me dire que vous aimiez hier un objet que vous abandonnez aujourd'hui? Je crois que saint Paul était converti, quand il sentait pouvoir se rendre ce magnifique témoignage : Oui, je suis sûr que ni les persécutions ni la mort ne pourront me séparer de Jésus-Christ. (*Rom.* VIII.) Osez de même vous le rendre, ce témoignage. Mais peut-être ne l'avez-vous déjà que trop dit : oui, mon Dieu, je suis sûr... Inconstants, n'achevez pas. Dès demain, non pas la mort, mais un léger respect humain vous fera violer votre serment. Ce ne sera ni la faim, ni la nudité, ni la soif qui vous fera murmurer contre la Providence; votre seule délicatesse suffira pour vous arracher des plaintes. Il ne sera besoin ni de glaives, ni de prisons pour vous ébranler; la moindre amorce de plaisir que vous présentera le monde, le premier charme qu'il fera briller à vos yeux renversera tous vos projets. Et vous étiez convertis, et vous aimiez! Mon Dieu! que feront vos ennemis, si c'est ainsi que l'on vous aime; et quels regards pouvez-vous jeter sur de semblables cœurs?

N'est-il pas juste que Dieu règle son amour pour nous sur celui que nous avons pour lui? Or, s'il suit cette règle, que pouvez-vous en attendre? Le voici, Messieurs; soyez vous-mêmes vos propres juges : ce qu'aurait à attendre de vous un de ces amis prétendus, avec qui ce sont toujours nouvelles réconciliations à faire, ou un ennemi qui viendrait aujourd'hui pleurer à vos pieds une offense que vous le sauriez prêt à renouveler le lendemain.

Je sais, Messieurs, que dans les plus vives amitiés il est quelquefois des refroidissements. On peut offenser, on offense hélas! même souvent, un ami délicat et jaloux des droits de l'amitié. Quand l'offenseur revient de bonne foi, c'est alors que, par des redoublements d'amour, on serre encore plus étroitement les premiers liens. Il en est de même de Dieu à notre égard. Il est jaloux; ses amis même les plus sincères l'offensent souvent. Ils reviennent à lui, et quel ami retrouvent-ils? Il offre, il promet, il accorde le pardon le plus généreux. Oui, Messieurs; mais vous supposez des cœurs convertis, et j'ai commencé par montrer que vous ne l'étiez pas.

Peuple aussi volage que l'ancien Israël, écoutez ce que dit le Seigneur! Qu'ai-je besoin de la multitude de vos victimes : *Quo mihi multitudinem victimarum vestrarum? dicit Dominus.* (*Isa.*, I.) Non, je ne veux plus de vos holocaustes : *Plenus sum* (*Ibid.*); ne m'offrez plus de sacrifices; votre encens est abominable à mes yeux : *Incensum abominatio est mihi.* (*Ibid.*) Et pourquoi? C'est, ajoute le Seigneur, que je ne puis plus supporter le retour ennuyeux de vos cérémonies. C'est tantôt le sabbat, tantôt ce sont les nouvelles lunes, ce sont mille solennités différentes auxquelles vous venez régulièrement dans mon temple; non, je ne puis souffrir tous ces signes extérieurs de dévouement à mon culte, qui n'ont aucune influence sur votre conduite, toutes ces résolutions, toutes ces promesses, qui ne sont suivies d'aucune exécution. Si vous voulez que je reçoive vos hommages, que mon cœur se retourne vers vous, commencez par purifier ces mains que vous osez lever à mon trône toutes pleines de sang, pleines du moins de vol et d'injustice : *Lavamini* (*Ibid.*); allez jusque dans les replis les plus secrets de votre cœur détruire l'idole qui partage avec moi votre encens; jusque dans votre imagination même, allez en effacer l'image : *Auferte malum cogitationum vestrarum.* (*Ibid.*) Alors, venez à moi, dit le Seigneur, vous éprouverez les effets de ma plus tendre miséricorde. Mais je suis le seul Seigneur; je ne veux ni partage ni mélange, et je ne vois autre chose en vous : *Vinum tuum mixtum est aqua.* (*Ibid.*)

Les chefs de mon peuple viennent, tous les jours de fête, charger mes autels de leurs présents; mais leurs présents sont les fruits de leurs concussions et de leurs brigandages. Et le lendemain, pour se dédommager des offrandes qu'ils m'ont faites, ils retourneront vendre comme auparavant la justice, et dépouiller la veuve et le pupille, pour venir à une autre solennité faire ostentation de libéralité dans mon temple : *Principes tui socii furum.* (*Ibid.*)

Au milieu de vous, dans tous les états, dans toutes les conditions, jusque dans la tribu de Lévi, dans la famille même d'Aaron, tout est vénal. On vend le prêt, on vend les services, on vend les bienfaits mêmes d'autrui; on vend sa main au crime, jusqu'à son corps à la plus infâme prostitution. Voilà le peuple qui vient m'offrir ses sacrifices; et après le sacrifice, chacun retourne à son honteux négoce; je ne vois pas plus de gratuité qu'auparavant, pas une restitution : *Omnes sequuntur retributiones.* (*Ibid.*)

Et vous prétendez que je me convertirai à votre égard : *Et convertam.* (*Ibid.*) Ah! commencez vous-mêmes par vous convertir à moi : *Convertimini.* (*Ibid.*)

Mais je me suis converti, direz-vous sans doute; je me suis approché des sacrements, j'ai accusé tous mes péchés, le ciel m'est témoin de ma sincérité dans l'humble aveu que j'en ai fait; j'ai promis de me corriger, j'en avais fait la résolution sincère, je suis même allé jusqu'à la table sainte manger le pain de force pour me soutenir. Qu'est-ce que se convertir, si ce n'est là le faire?

Ah! Messieurs, que m'avez-vous dit? Je vous avoue que j'avais la faiblesse de n'oser pénétrer jusqu'à ce point délicat de ma matière; pourquoi me forcez-vous à y entrer? Quelles vérités faut-il à présent que je vous annonce? Mon Dieu, que notre ministère est terrible! Serons-nous toujours condamnés à faire le triste emploi des Jérémie et des Michée, à n'avoir que du mal à prophétiser à votre peuple? Cependant, j'en atteste le Seigneur, ainsi que le prophète : *Vivit Dominus* (*Ibid.*), aucune parole ne sortira jamais

de ma bouche que celle que lui-même y aura mise : *Quodcunque mihi dixerit Dominus, hoc loquar.* (*Isai.*, I.)

Ainsi que la cour du malheureux roi d'Israël, le monde aujourd'hui est rempli d'une certaine espèce de faux prophètes, uniquement occupés à flatter toutes les passions. Ce sont tous les mondains, les uns par rapport aux autres; ils ont formé un bizarre système de religion qu'ils ont mis en vogue parmi eux. Le dogme de la miséricorde divine y sert de principe pour tranquilliser tous les pécheurs. Et n'est-ce pas à ce corps monstrueux de doctrine qu'ils voudraient que nous accommodassions toutes nos décisions, tous nos discours : *Sit sermo tuus similis* (III *Reg.*, XXII), disait à Michée un courtisan d'Achab, *et loquère bona.* (*Ibid.*) Que vos discours soient conformes aux nôtres, et ne nous annoncez rien que d'heureux.

Eh bien! j'y consens donc, reprenait le prophète, rassurez-vous, allez en paix : *Vade in pace.* (*Ibid.*) Oui, Messieurs, vous dirons-nous de même, le Seigneur est avec vous, ne craignez rien. La route étroite s'élargit, les sentiers raboteux s'aplanissent sous vos pas, le ciel va s'ouvrir de lui-même à votre approche ; *Tradet eam Dominus.* (*Ibid.*) Toutes les sentences d'absolution, qui ont été prononcées en votre faveur sur la terre ont été ratifiées dans les cieux; le sang de l'Agneau n'a été sur vous que pour vous purifier; marchez donc à présent, marchez sans crainte sur l'aspic et sur le serpent : *Vade, vade prospere.* (*Ibid.*)

Mais on sent trop bien ce que signifie ce langage; on veut être trompé plus adroitement. Ah! Prophète, reprit Achab en parlant à Michée, je vous supplie de ne m'annoncer que la vérité : *Adjuro te ut non loquaris, nisi quod verum est.* (*Ibid.*) Vous voulez la vérité, mes frères? Eh bien! la voici.

Vous vous êtes approchés des sacrements, dites-vous; et moi je réponds que, malgré toutes vos confessions, toutes vos communions, vous ne vous êtes point convertis au Seigneur, le Seigneur ne s'est point converti à vous. Qu'ont été donc toutes vos confessions, toutes vos communions?

Au premier portrait que je vous ai tracé de ces inconstants que j'allais combattre, je suis assuré, Messieurs, que plusieurs d'entre vous n'ont pas eu peine à s'y reconnaître. Eussiez-vous cru que le portrait dût devenir si odieux? En ai-je donc peut-être grossi les traits? Suivez-moi, je vous prie.

1° Si vous vous étiez convertis dans le Sacrement de pénitence, vous auriez eu une volonté sincère et efficace de ne plus pécher; car sans cela, point d'effet du sacrement, tout le monde en convient.

La volonté humaine est volage, il est vrai; mais change-t-elle sitôt, quand elle veut fortement? Eh! Messieurs, dans les affaires du monde, nous admirons tous les jours votre constance. S'agit-il de vous réconcilier avec un ennemi en vain la raison l'exige, l'intérêt même quelquefois y engage; tous les motifs les plus forts, surtout ceux de la religion, échouent contre votre invincible opiniâtreté. Les résolutions humaines qui regardent le salut sont-elles donc d'une autre nature que celles qui regardent le monde? Du moins, il faut du temps pour effacer une idée forte qui a fait agir une fois; il faut du temps pour remettre le cœur dans une disposition qu'il abhorre; il résiste, il combat, il faut du temps pour ces combats, ces résistances.

Il est vrai que la plus forte inclination du cœur de l'homme est vers le mal; notre nature nous porte sans cesse au péché. Aussi, je plains une âme qui, revenue de bonne foi de la folie du monde, mais attachée encore à son commerce par des liens qu'elle ne peut rompre, se trouve rejetée par nécessité dans une occasion qu'elle déteste, bien loin de l'avoir recherchée; cependant l'occasion réveille subitement les passions, ranime toute la vivacité d'un tempérament sensible à l'attrait du plaisir. Je la plains, et même une rechute ne me ferait pas soupçonner la sincérité des résolutions qu'elle avait prises.

Mais vous qui, dès le lendemain de vos prétendues conversions, retombez dans les mêmes désordres, parce que vous vous rejetez dans les mêmes occasions; vous qu'au sortir de l'église on va retrouver sur les théâtres, dans les assemblées, mêmes écueils où votre innocence avait échoué la première fois : vous n'avez donc point eu cette résolution forte et efficace; donc il n'y a point eu de conversion de votre côté à l'égard de Dieu.

2° Nos sacrements, outre la grâce sanctifiante, renferment et confèrent des grâces actuelles qui aident, qui soutiennent pour empêcher de retomber. Vous vous êtes confessés, vous avez communié ; montrez-nous l'effet de ces sacrements que vous avez reçus.

L'état d'immutabilité n'est point attaché à nos sacrements, non, sans doute. Qui peut s'assurer de ne retomber jamais ? Mais du moins, les rechutes sont moins fréquentes ; si l'attache n'est pas tout à fait déracinée, elle s'affaiblit et diminue peu à peu.

Je sais encore qu'une âme nouvellement convertie est souvent exposée à des tentations plus violentes qu'auparavant ; le démon chassé de sa demeure prend avec lui sept autres démons plus méchants encore que lui pour y rentrer. (*Matth.*, XII.) Mais je sais aussi que le Seigneur, qui permet que nous soyons tentés, est fidèle, comme dit saint Paul, et que sa fidélité l'engage à redoubler ses secours à mesure que la tentation redouble. (I *Cor*, X.)

Dans ces cruels combats de la chair contre l'esprit, je plains cependant ce solitaire, par exemple, qui retrouve dans son imagination tous les objets de péché qu'il a quittés, en qui le feu de la concupiscence se rallume sous le sac et sous la cendre dont il se couvre ; et quand après le combat, je le vois livré aux remords, recourir à la pénitence,

criant miséricorde, dans l'incertitude s'il a été vainqueur ou vaincu ; ah ! Messieurs, je le plains, eût-il été vaincu, sans douter pour cela s'il avait reçu la grâce de pénitence, quoique la grâce de pénitence, comme dit saint Paul, soit une grâce de stabilité : *Pœnitentiam stabilem* (II *Cor.*, VII.)

Mais vous qui, sans combat, avec la même facilité, la même promptitude, retombez toujours, vous n'avez donc point reçu la grâce de stabilité, donc ni la grâce de sainteté ; donc il n'y a point eu de conversion du côté de Dieu à votre égard.

Non, vous n'avez point reçu la grâce de sainteté, c'est-à-dire la grâce sanctifiante. Cette grâce consiste dans l'habitude de charité, elle en est du moins inséparable ; or j'ai démontré que vous n'avez jamais véritablement aimé Dieu ; donc vous n'avez point reçu l'habitude de charité, donc ni la grâce de sainteté donc il n'y a point eu de conversion du côté de Dieu à votre égard.

Cependant (car voici sur quoi vous vous rassurez), j'ai senti, dites-vous, mon cœur fortement ému, j'ai pleuré, j'ai gémi sur mes désordres ; ce sont mes gémissements et mes larmes, l'humiliation de mon cœur, qui ont engagé les ministres de l'Eglise à m'accorder la réconciliation. Je me suis donc converti ; le Seigneur a eu certainement pitié de moi.

Achab, Messieurs, quand Elie lui parla, en fit autant que vous, il pleura, il gémit ; il fit bien plus, il se revêtit d'un cilice, il se couvrit la tête de cendre ; en avez-vous autant fait ? Mais Achab ne renversa point ses idoles, Achab ne restitua point aux enfants de Naboth l'héritage de leur père ; sa conversion ne fut en ce point que trop semblable à la vôtre. Et que lui dit Elie ? Voulez-vous, Messieurs, que nous vous consolions de la même manière ? La foudre que le Seigneur avait fait gronder sur votre tête, sera réservée pour votre postérité aussi coupable que vous. Non, vous ne serez point punis vous-mêmes dans cette vie, mais pour l'autre, mais pour l'éternité ; hélas ! Messieurs, Elie ne promet rien à Achab, et que pouvons-nous vous promettre ?

Vous avez pleuré, vous avez gémi, dites-vous ; mais ces gémissements, ces larmes, n'est-ce point un hommage forcé que Dieu vous a arraché par la torture que vous ont fait subir les remords de votre conscience ? Vous avez même peut-être, en suite de cette prétendue conversion, exercé les œuvres de miséricorde ; mais cette charité n'a-t-elle point été, pour ainsi dire, extorquée par les terreurs de la mort, par une crainte toute humaine des horreurs de l'enfer, plutôt que par une crainte véritablement chrétienne, et par un véritable amour de la justice ?

Vous avez pleuré, vous avez gémi. Je veux même que vos larmes aient été surnaturelles, qu'elles aient été l'effet d'une véritable aversion pour le péché, et non pas de la crainte de quitter l'objet de votre passion ; je veux que vous ayez pleuré, non pas comme Agag devant Samuel, mais comme David même en présence de Nathan. Cependant vous n'avez pas quitté votre péché, j'ai droit d'en conclure que vos larmes ont été inutiles.

Vous avez pleuré, vous avez gémi, c'est-à-dire que la grâce vous a livré un violent combat ; c'est-à-dire que Dieu a fait un puissant effort sur votre cœur ; mais j'ai tout lieu de craindre que vous n'ayez point profité de cette grâce. En effet, dit saint Grégoire pape, que je voie un juste violemment tenté, je ne le juge coupable, je ne le condamne que quand je le vois abandonner la justice. Je vois de même un pécheur fortement ému ; jusqu'à ce que je le voie abandonner son péché, non, encore une fois, non, je ne puis l'absoudre.

Et voilà pourquoi saint Augustin disait que c'est insulter Dieu de lui demander pardon d'une faute qu'on est prêt à commettre encore le lendemain : *Irrisor est.* Voilà pourquoi dans la primitive Eglise, on n'accordait jamais deux fois la réconciliation pour un même péché public : un pécheur scandaleux de rechute était pénitent jusqu'à la mort, et saint Cyprien, ce docteur énergique (les termes me manquent, Messieurs, pour exprimer sa pensée) : *Luxuriantur in Christo*, dit-il, c'est une espèce de prostitution spirituelle de recourir sans cesse à la pénitence pour retomber sans cesse : *Luxuriantur in Christo.*

Mais n'est-ce point là, me direz-vous, jeter le trouble dans les consciences, porter les âmes au désespoir? Ah ! Messieurs, oui certainement, j'en conviens, nous devons craindre d'effrayer des âmes vraiment fidèles qui, voulant sincèrement, uniquement même se sauver, combattent leurs passions avec courage, se roidissent avec force contre les préjugés du monde, tombent cependant, retombent même dans des fautes hélas ! inséparables de la fragilité de notre nature. Oui, je craindrai même d'effrayer, j'animerai, j'encouragerai par tous les motifs les plus tendres des pécheurs mêmes, qui, par une espèce de hasard malheureux, plutôt que par réflexion, par indiscrétion, plutôt que par volonté, auront été r'entraînés vers les objets de leur ancien péché. Aussi ce ne sont point ceux-là, je l'ai déjà dit, dont je prétends parler. Mais ces chrétiens prétendus, si communs dans notre siècle, qui, ne pouvant souffrir ni les peines de la vertu, ni les remords du vice, ne cherchent qu'à s'établir dans une fausse paix, en faisant un genre de vie mitoyen, pour ainsi dire, entre le vice et la vertu ; qui, ne pouvant se passer du monde, font consister tout leur christianisme à venir à certains jours en reconnaître, en avouer et en pleurer les égarements; qui, pour se persuader à eux-mêmes qu'ils sont chrétiens, s'approchent encore quelquefois des sacrements et retournent aussitôt dans les plaisirs du monde se dédommager de la gêne et de la contrainte que leur a imposées la religion : ah ! sans doute nous devons craindre de troubler dans leurs cœurs une

paix achetée peut-être au prix de mille sacriléges.

S'il s'agissait ici d'un impie sans foi et sans mœurs, vous seriez ravis que nous fissions tourner sur lui les plus terribles menaces de la colère de notre Dieu. On aime, en effet, à entendre foudroyer des vices dont on peut se croire innocent. Si je parlais à quelque grand pécheur qui, depuis vingt années, n'eût point approché des sacrements, vous frémiriez, vous seriez les premiers, sans doute, à fulminer contre lui l'anathème. Eh bien ! que le plus innocent d'entre vous jette la première pierre, mais qu'il prenne garde qu'elle ne retourne sur lui.

Tu es ille vir (II *Reg.*, XII): oui, c'est vous qui êtes ce pécheur. Depuis combien de temps approchez-vous des sacrements ? Et depuis ce temps, quel vice avez-vous corrigé, quelle habitude criminelle avez-vous détruite ? Etes-vous plus innocent, parce qu'à chaque péché que je pourrais vous reprocher vous pourriez peut-être opposer un nombre égal de sacriléges ? Vous êtes donc ce pécheur ; et vous êtes pire que lui ; du moins n'a-t-il pas joué la religion, abusé des sacrements. Vous êtes donc ce pécheur, puisque toutes vos prétendues dévotions ont été inutiles ; vous êtes pire que lui ; l'inutilité même de vos dévotions les a rendues funestes c'est ce que vous allez voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Impossibile est eos qui semel sunt illuminati, gustaverunt bonum Dei verbum, et prolapsi sunt, rursum renovari ad pœnitentiam (*Hebr.*, VI). Il est impossible que ceux qui, ayant été éclairés une fois, ont goûté le don de Dieu, et cependant sont retombés, soient encore renouvelés par la pénitence. Qui parle ainsi ? saint Paul.

Il est impossible. Prenez garde, Messieurs. Je sais que ces paroles mal entendues donnèrent lieu dans les premiers siècles à une hérésie proscrite ; c'est l'erreur de ces rigoristes outrés qui refusaient absolument toute pénitence à certains crimes. A Dieu ne plaise qu'une si détestable doctrine sorte jamais de ma bouche !

Il est impossible. N'entendez donc pas une impuissance qui ôte absolument toute ressource de salut. Hélas! j'aurai bien trop de quoi vous effrayer, en réduisant ces paroles à leur sens exact et propre, pour exprimer une difficulté telle, qu'il est vrai de le dire, selon le cours ordinaire de la Providence, que vous ne vous convertirez pas, du moins que vous ne ferez pas une pénitence meilleure que les précédentes; or j'ai démontré qu'elles avaient été très-probablement inutiles.

Voilà donc, Messieurs, quel est enfin le fruit de vos prétendues dévotions. Non-seulement elles sont insuffisantes pour vous convertir à Dieu, mais encore elles vous disposent à ne vous convertir jamais. Non-seulement elles sont insuffisantes pour convertir Dieu à votre égard, mais encore elles le disposent à ne retourner jamais à vous. Quand j'aurai prouvé ces deux propositions, rassurez-vous, si vous l'osez, sur ce que toute espérance de salut ne vous est pas cependant absolument ôtée. Non, sans doute, à Dieu ne plaise que nous vous l'ôtions tant que vous vivrez! mais il est très-propable que, si vous continuez à faire de votre vie, comme vous avez fait jusqu'à présent, un cercle continuel du crime à la pénitence, et de la pénitence au crime, il est, dis-je, très-probable que vous ne vous convertirez pas; tellement probable, que ce serait un miracle dans l'ordre de la grâce, aussi grand, dit saint Augustin, que la résurrection d'un mort dans l'ordre de la nature, s'il en arrivait autrement. Je dis donc :

Vous ne vous convertirez pas : première proposition; et je l'avance sur la parole de Jésus-Christ, qui m'assure que vous n'êtes point propres au royaume de Dieu, sur la nature des moyens qui pouvaient vous convertir, comparés aux dispositions actuelles de votre cœur; mais je tremble principalement sur vos dispositions futures.

Memores estote uxoris Loth (*Luc.*, XVII), disait notre divin Maître à ses disciples. Toute la Pentapole est en feu; Sodome et ses détestables alliées, en proie aux flammes vengeresses, éprouvent en périssant combien est terrible dans ses conseils le Seigneur dont le bras les confond : triste figure, disent les saints docteurs, du jugement qui s'exerce encore sur l'univers. Une seule famille, quatre personnes seulement sont sauvées de l'embrasement universel : autre symbole du petit nombre de ceux qu'il plaît à Dieu d'appeler spécialement. Vous qui avez eu le bonheur d'être de ce petit nombre, âmes choisies, à qui l'Ange du Seigneur a été envoyé, *Memores estote uxoris Loth;* si vos yeux, une fois témoins des magnificences du Seigneur, se retournent vers les spectacles du monde, non, vous n'êtes point propres au royaume de Dieu.

Il faut marcher dans cette voie d'un pas égal, d'un pas constant. Vous avez mis la main à la charrue, dit ailleurs Jésus-Christ, pour défricher le champ spirituel de votre cœur, pour en déraciner les vices et les habitudes; hâtez-vous, le temps est court, il presse, un regard indiscret, un coup d'œil en arrière suffirait pour vous perdre : *Nemo mittens manum ad aratrum, et respiciens retro aptus est regno Dei.* (*Luc.*, IX.) Mais vous voudriez la justification de ces menaces; elle est dans le cœur de ces prétendus pénitents que je combats; leur cœur est tel à présent, que je ne vois plus rien qui puisse le changer.

En effet, Messieurs, sur quoi nous fondons-nous ordinairement pour espérer la conversion d'un pécheur? Quelquefois nous espérons que l'âge mûr fixera le feu d'une bouillante jeunesse; qu'alors les semences de vertu qu'une main soigneuse a jetées dans le cœur d'une innocente enfance, pourront enfin germer. Mais votre esprit, aussi inconstant aujourd'hui que jamais, nous ôte cette ressource. Combien de fois cette se-

mence précieuse a-t-elle déjà poussé dans votre cœur? Vous l'avez toujours étouffée; maintenant que peut-il en rester, qu'une racine languissante, qui produira toujours quelques feuilles stériles, jamais de fruits?

Quand on nous parle de quelque grand pécheur, d'un scélérat obstiné dans le crime; nous nous flattons du moins qu'un coup extraordinaire de la main du Seigneur l'atterrera, comme un autre Paul. Ces exemples sont rares; cependant nous en savons. Quand le Seigneur se montre dans l'appareil redoutable de sa colère, nous voyons plus d'un Manassès se convertir. Mais notre Dieu vous a déjà tant de fois menacé, frappé de cette sorte; avec quel fruit? Quel fléau lui reste-t-il, quelle foudre pour vous abattre?

Il vous a frappé dans l'endroit sensible de votre cœur, en vous enlevant votre idole. Vous jurâtes alors de ne plus servir d'autre maître que le Seigneur. Huit jours après, une nouvelle intrigue vous rendit une nouvelle idole, aux pieds de laquelle vous allâtes oublier votre serment.

Il vous a frappé dans vos biens. Depuis combien de temps la verge du Seigneur ne cesse-t-elle de vous avertir? Lorsque le danger est le plus pressant, nous vous voyons en larmes venir assiéger nos autels; et en quittant les autels, vous retournez dans le commerce du monde tâcher, dites-vous, de réparer l'injustice des saisons, et comment? en multipliant les usures, en vous endurcissant plus que jamais à la misère du pauvre délaissé.

Vous avez été frappé dans votre corps. L'ange exterminateur cesse-t-il de faire briller autour de nous, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, son glaive étincelant? Ne vous a-t-on pas vu vous-même sur un lit de douleur demander au Seigneur la santé, comme Ezéchias, pour faire pénitence, pour réparer vos scandales? Vous avez été exaucé. Où sont-elles ces réparations, ces pénitences? Votre santé rétablie a réveillé toutes vos passions; vos passions réveillées ont renouvelé tous vos excès. Quelle ressource enfin vous reste-t-il donc encore?

Il est des jours où la religion revêt, pour ainsi dire, ses vérités de je ne sais quoi d'extraordinaire, qui remue les cœurs les plus insensibles, mais ce sont ces jours mêmes de dévotion singulière dont vous avez le plus abusé. Quel effet puis-je m'en promettre pour la suite autre que celui que nous avons vu jusques ici? C'est-à-dire, vous continuerez à y venir comme auparavant accuser et pleurer des péchés, qui seront commis de nouveau dès le lendemain. Quelquefois, dans ces sortes de jours, la voix du Seigneur, qui daigne parler par la bouche de ses ministres avec force et avec magnificence, brise et renverse les cèdres. Mais vous, mes frères, permettez-moi de le dire, vous êtes de ces faibles arbrisseaux que tout vent fait fléchir, qu'aucun n'abat. Plût à Dieu même que votre cœur fût de pierre! Encore quelquefois en avons-nous brisé. Mais il est de cire, il prend toutes les formes et n'en conserve aucune.

Actuellement même que je vous parle, j'ose croire que les terribles vérités que je vous annonce font impression sur vous, quel en sera le fruit? Je puis en répondre, sans trop me hasarder peut-être. Un mouvement de terreur, dont on est saisi malgré soi; mais au sortir de cet auditoire, les uns ne se plaindront-ils pas que j'ai voulu les effrayer, peut-être que j'ai outré cette matière; les autres, à force de s'examiner, ne parviendront-ils pas à se persuader que rien de ce que j'ai dit ne les regarde? Quelques-uns (ah! mon Dieu! détournez ce malheur) n'iront-ils pas rechercher dans un nouveau sacrilége la fausse paix que j'aurai peut-être troublée? Les plus dociles seront ceux que ces effrayantes vérités retiendront pour quelque temps dans le devoir; mais que dans quelques mois, ou plutôt dans quelques jours, je redemande à la plupart d'entre vous le fruit de ce discours, aurai-je le bonheur d'en trouver un seul qui même s'en souvienne?

Ne se fixera-t-on donc jamais? Ah! Messieurs, enfin l'on se fixe. Cet état de vicissitude est un état trop violent; il y a trop de contradiction entre ces dévotions et ces mondanités, pour qu'un esprit raisonnable puisse longtemps s'y soutenir. On se fixe donc enfin; et voici comment. Ces motifs, qui réveillent de temps en temps, à force d'être présentés à l'esprit, perdent toute leur efficace. Telle est la nature de l'homme : il s'accoutume à tout; les remèdes les plus salutaires, dont on use souvent, deviennent tout à fait inutiles. Dans quel état vous vois-je donc enfin, mes frères, dans un état pire que celui des plus obstinés pécheurs.

C'est pour cela que Jésus-Christ avertit toujours ceux qu'il guérit de prendre garde à la rechute : *Ne quid deterius tibi contingat* (*Joan.*, V), de peur, dit-il, que leur état ne devienne encore plus dangereux qu'auparavant. C'est pour cela que saint Pierre assure expressément qu'il eût été plus avantageux à ces pécheurs de n'avoir jamais connu les voies de la justice. Ah! fille de Sion, continue l'Apôtre, appliquant ici les paroles du prophète, fille de Sion, que vous êtes devenue vile et méprisable en retournant dans vos anciennes voies : *Quam vilis facta es, iterans vias tuas!* (*Jerem.*, II.) Non, dit saint Chrysostome, en commentant la pensée de saint Pierre, non, tout ce que la nature a de plus hideux ne nous donne qu'une idée trop faible du malheur de celui qui retourne à son péché : *Canis ad vomitum; sus in volutabro luti.* (II *Petr.*, II.)

De là vient enfin que nous voyons tous les jours ces sortes de pécheurs tomber, les uns dans un tel aveuglement, que rien de ce qui flatte leurs passions ne leur semble plus illicite, qu'ils justifient tous les jours dans eux-mêmes ce qu'ils condamnent le plus sévèrement dans la conduite d'autrui; les autres, dans un tel endurcissement de cœur, qu'aucun crime, aucun sacrilége, quelque reconnu qu'il

soit, ne leur imprime plus de remords; la plupart, dans cette espèce d'hypocrisie, si commune de nos jours, qui, ne regardant tous les dogmes de la foi que comme autant de fantômes imaginés pour effrayer les esprits timides, n'observent plus de la religion que des dehors de pure bienséance.

Et ce ne sont pas là, Messieurs, des vérités abstraites; ce sont des vérités de sentiment et d'expérience. Pour l'expérience, je ne citerai pas des exemples particuliers, que nos auditoires se persuadent toujours être uniques, parce que nous n'avons assez de temps que pour en choisir un entre mille. C'est l'exemple de tout un grand peuple que je cite en témoignage. Vous connaissez quelle fut l'inconstance des Juifs; eh bien! quelle fut la fin de leurs vicissitudes? Un déicide; ensuite un aveuglement dont nous voyons à présent encore que ni les plus éclatants miracles, ni l'accomplissement le plus sensible des prophéties, ni la conversion de l'univers entier n'ont pu rompre le charme. Un semblable jugement n'est-il pas sur le point de s'exécuter contre nous? Car, enfin, quand cet état de vicissitudes pourrait durer de notre côté, il ne peut durer du côté de Dieu; et c'est le sens de ma seconde proposition : Dieu ne se convertira pas.

Quand j'ai commencé cette seconde partie par le fameux texte de saint Paul : il est impossible que ceux qui retombent soient reçus de nouveau à la pénitence, je soupçonne, Messieurs, que quelques-uns d'entre vous pourront m'avoir accusé d'en abuser contre le sens et l'intention du grand apôtre.

J'avoue donc que le flot des Pères entend ce passage de l'impossibilité qu'il y a de recouvrer cette grâce abondante du baptême, qui remet la peine en même temps qu'elle efface la tache du péché : impossibilité qui ne doit aussi s'entendre que d'une difficulté extrême; puisque la charité parfaite a le même effet que le baptême. Mais il est très-difficile que cela arrive; et pourquoi, demandent les saints docteurs? Parce que l'ingratitude du pécheur, qui tombe après son baptême, détourne Dieu de lui donner des grâces assez fortes et assez abondantes pour opérer dans son cœur cette parfaite charité. J'en conclus : donc à mesure que le pécheur retombe, Dieu s'éloigne, la grâce s'affaiblit; et c'est ainsi que se fait peu à peu la soustraction des grâces qui, pour n'être jamais totale, comme nous le reconnaissons avec saint Augustin, n'en est cependant guère moins terrible.

Quelle que soit votre habitude, un crime n'est pas plus privilégié qu'un autre crime. Ecoutez ce que dit le Seigneur.

Super tribus sceleribus Damasci. (*Amos*, I.) J'ai converti Damas après trois crimes; mais une quatrième fois, il est retombé. *Eo quod trituraverint in plaustris ferreis* (*Ibid.*); il ne cesse d'imposer un joug de fer à ses ennemis; il ne veut point pardonner; ou s'il pardonne ce n'est jamais qu'en apparence, tandis que sa bouche et sa main offrent la paix, son cœur ulcéré ne médite que vengeance; ou s'il pardonne de cœur, c'est toujours avec restriction, avec réserve; du moins, s'il pardonne entièrement et de bonne foi, c'est à des conditions insupportables, c'est en exigeant des satisfactions les plus dures et les plus humiliantes. C'en est fait, ajoute le Seigneur. *Super quatuor* (*Ibid.*); je le traiterai désormais comme il traite ses frères : *Non convertam.* (*Ibid.*)

Super tribus sceleribus Gazæ. (*Ibid.*) Gaze a déjà trois fois éprouvé ma clémence; mais elle revient toujours à son humeur hautaine. *Eo quod transtulerit captivitatem perfectam* (*Ibid.*); on ne cesse dans cette ville impie de captiver le Fils de Dieu, on ne s'y repaît que de fables, on n'y aime que le mensonge; leurs cercles libertins s'érigent en arbitres de ma loi et de mes mystères; on veut y juger de tout, on m'y juge moi-même, dit le Seigneur. Tandis qu'un tolérantisme détestable y autorise la licence la plus effrénée et d'esprit et de cœur, la vérité seule et la seule vertu n'osent y paraître. Ah! c'en est trop enfin. *Super quatuor;* je vais les livrer à l'esprit de vertige qu'ils aiment : *Non convertam.*

Super tribus sceleribus Edom. (*Ibid.*) Edom n'est pas plus doux, pas plus traitable qu'auparavant, quoique je l'aie reçu déjà trois fois en grâce. *Eo quod persecutus sit fratrem suum* (*Ibid.*); parmi ce peuple perfide, le frère n'est point en sûreté avec son frère, l'ami même avec son ami; leurs langues plus cruelles et plus meurtrières que le fer philistin n'épargnent personne; ces lâches vendus à la cabale, artisans de fourbe et d'imposture, ne sont habiles qu'à obscurcir la vérité et à noircir la vertu; c'est entre eux à qui saura le mieux supplanter son voisin et le détruire. Enfin la voix de tant de malheureux dépouillés par leurs sourdes intrigues, ou opprimés par leurs violences ouvertes, est montée à mon trône. *Super quatuor;* puisqu'ils ne veulent pas rendre justice; je suis le Seigneur, je la rendrai : *Non convertam.*

Super tribus sceleribus Israel, super tribus sceleribus Juda. (*Ibid.*) Israël et Juda ne cessent de violer l'alliance que j'avais jurée avec leurs pères : *Eo quod abjecerit legem Domini* (*Ibid.*); entre le père et le fils, entre l'épouse et l'époux règne une honteuse émulation pour la débauche; dans les grands ce n'est que lâcheté, mollesse, parmi les pauvres, impatience et murmure; chacun court après les plaisirs, et la voix de la nature même est à peine encore écoutée. Trois fois cependant ils m'ont demandé pardon, jusqu'à trois fois je leur ai pardonné; mais une quatrième fois ils sont retombés dans leurs désordres. *Super quatuor;* ma patience est à bout, leur iniquité est à son comble : *Non convertam.*

Et vous, mes frères, disait saint Augustin, savez-vous combien de fois le Seigneur a résolu de vous pardonner? Pharaon, poursuit ce Père, après la première rechute est endurci.

Pour moi je ne suis point surpris de cette

sévérité de notre Dieu. Le caractère de ces pécheurs que je combats est marqué à des traits trop odieux.

1° Ingratitude. Le premier péché, sans doute, en était une ; car quoi de plus ingrat qu'une créature, qui abuse des bienfaits de son Dieu pour l'offenser ? Mais il y a ici quelchose de plus. Ce Dieu offensé vous avait offert votre pardon, et vous avez étouffé sa grâce en votre cœur. Qu'est-ce donc, s'il vous avait en effet pardonné ? C'était le comble de ses bontés ; c'est donc le comble de votre ingratitude.

2° Perfidie. Vous avez trahi tous les serments que vous aviez faits à ses ministres, serments faits sur le sang même de Jésus-Christ, que l'on vous appliquait

3° Mépris de Dieu. La première fois que vous avez péché, vous pouviez vous excuser peut-être sur l'ignorance, vous pouviez dire que vous ne connaissiez pas les objets des passions profanes, que vous aviez été entraîné par le préjugé, séduit par les sens. Mais quand vous retombez c'est avec connaissance de cause que vous péchez ; vous avez fait l'épreuve du vice et de la vertu ; c'est après avoir comparé les douceurs de l'un et de l'autre que vous prononcez en faveur de Bélial ; et quand, au sortir de vos dévotions, vous retournez dans les plaisirs du monde, c'est, dit Tertullien, une espèce de pénitence, que vous allez faire au démon des pénitences, que vous avez faites à Jésus-Christ.

Vantez après cela la miséricorde de notre Dieu ; car c'est là votre ressource. Oui, mes frères, la miséricorde de notre Dieu est infinie ; mais dit saint Augustin, montrez nous en un seul exemple sur un pécheur de rechute. Ah ! Messieurs, que cette induction est terrible !

Nabuchodonosor, poursuit ce Père, après une vie toute souillée d'abominations et de scandales, trouve grâce auprès du Seigneur ; Pharaon pécheur de rechute est endurci. Manassès, quel monstre d'iniquté ! cependant il est reçu à la pénitence ; Roboam pécheur de rechute meurt dans son péché. David coupable d'un adultère et d'un homicide s'humilie devant Dieu, Dieu lui pardonne ; Saül par une seconde désobéissance, consomme sa réprobation. Rappelez-vous tous les plus grands pécheurs, dont il est parlé dans l'Ecriture, sur lesquels le Seigneur a signalé sa miséricorde par les plus grands prodiges ; vous n'en trouverez pas un seul converti et pénitent plus d'une fois. C'est toujours saint Augustin qui parle ainsi. Ce grand docteur était lui-même, sans doute, un bel exemple de l'infinie bonté de notre Dieu. Il résista longtemps à la grâce ; mais une fois converti, il fut constant.

Et n'est-ce pas, en effet, en vous rassurant sur la miséricorde de Dieu, comme vous le faites, que vous l'insultez le plus cruellement ? Venez, se disaient les uns aux autres les Israélites, retournons au Seigneur ; c'est lui qui nous a frappés ; mais il nous guérira. Faisons pénitence aujourd'hui ; demain nous serons rétablis dans notre premier état de gloire et d'opulence ; après demain nous reprendrons notre premier genre de vie. Et vous pensez que des sentiments si bizarres ne suffisent pas pour déterminer tout à fait le Seigneur à la vengeance ?

L'arrêt s'exécutera donc enfin : *Non convertam.* Soit, comme dit saint Augustin, que Dieu, pendant le cours de vos vicissitudes, vous enlève dans le temps de vos mondanités ; soit, comme ajoute saint Chrysostome, qu'il permette que vous vous aveugliez et vous vous endurcissiez de telle sorte, que vous ne fassiez plus la moindre démarche vers lui. En mille manières s'exécute ce terrible arrêt : *Non convertam.*

CONCLUSION.

Ah ! mes chers frères, concluait le grand Apôtre, je conclus volontiers par les mêmes sentiments et les mêmes paroles : *Confidimus de vobis, dilectissimi, meliora, tametsi ita loquimur.* (II *Thess.*, III.) Quoique nous vous parlions ainsi, nous concevons pour vous de meilleures espérances. A Dieu ne plaise que nous vous fassions illusion, en vous dissimulant le danger où vous êtes ! Mais à Dieu ne plaise aussi que nous vous portions au désespoir, en exagérant votre malheur. Il est vrai que vous avez été jusqu'ici dans une voie suspecte ; mais il est encore temps d'en revenir. Il est vrai que le temps de la vengeance allait peut-être succéder au temps de la miséricorde ; mais l'arrêt n'est point encore porté ; vous pouvez le prévenir, vous vivez, vous respirez encore. Hâtez-vous donc de recourir à ce même Dieu, que vous avez si cruellement outragé ; couvrez-vous de ce même sang, que vous avez si indignement profané ; mettez-vous à l'abri de cette même croix, à laquelle vous avez attaché de nouveau le Roi de gloire ; ce sont tous ces objets, mes chers frères, qui nous font concevoir pour vous de meilleures espérances : *Confidimus de vobis, dilectissimi, meliora.*

Pour toute reconnaissance de ses bienfaits, pour tout prix de son ciel, le Seigneur ne vous demande autre chose, sinon que vous lui consacriez le peu de temps qui vous reste encore à vivre sur la terre. Est-ce trop, mes chers frères ? La vie est-elle trop longue ? Pourquoi la partager ainsi ?

Pécheurs, qui, pendant ces jours de fête et de dévotion, êtes revenus de bonne foi à votre Dieu, n'oubliez jamais les larmes que vous avez versées, ne perdez point le souvenir des remords dont vous avez été glacés. *Ecce sanus factus es.* (*Joan.*, V.) Grâces à tant de remords, à tant de larmes, vous voilà guéris des plaies de vos anciens péchés. Ah ! ne péchez donc plus : *Jam noli peccare.* (*Ibid.*) Qu'irez-vous rechercher dans les plaisirs du monde ? Des sujets de nouveaux regrets, de nouvelles larmes ; encore qui sait si Dieu vous fera la grâce de les avoir, ces regrets, de les verser ces larmes, qui le sait ? *Quis scit si convertatur Dominus ?* (*Jonas*, III.) Car, hélas ! en vous faisant tout es-

pérer de la miséricorde de notre Dieu, nous ne pouvons vous donner d'assurance contre les droits de sa justice.

Pour vous, pécheurs, qui avez tout sujet de craindre que cette dévotion n'ait été pour vous aussi infructueuse que tant d'autres qui ont précédé, hâtez-vous, je vous en conjure, qu'une résolution prompte, sincère et efficace, c'est-à-dire, suivie d'exécution en répare les défauts au plutôt et dès aujourd'hui, s'il est possible. Demain peut-être il ne sera plus temps; demain peut-être vous allez passer sous l'empire d'une inexorable justice. Hélas! qui sait si vous vivrez demain : *Quis scit?*

Mais si ces vérités terribles ne font sur vous aucune impression, si vous n'êtes pas dans ces dispositions à une sincère pénitence; du moins je prie le Seigneur qu'il ne permette plus que vous approchiez de nos sacrements, afin de ne pas forger contre vous de nouvelles foudres. Ah! plutôt je le supplie, ce Dieu de miséricorde, qu'il daigne vous les donner, ces dispositions, les accepter après vous les avoir données pour en couronner un jour les fruits dans sa gloire où nous conduise, etc. Ainsi soit-il.

MYSTÈRES ET FÊTES

SERMON Ier.

POUR LA FÊTE DE LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ.

Tres sunt, qui testimonium dant in cœlo : Pater, Verbum et Spiritus sanctus, et hi tres unum sunt. (I *Joan.*, V.)

Il y a trois personnes dans le ciel qui rendent témoignage à notre foi, le Père, le Verbe et l'Esprit-Saint, et ces trois personnes n'en font qu'une.

Voilà, mes frères, l'exposition la plus simple et la plus précise de notre foi sur l'auguste mystère que l'Eglise propose en ce jour à nos hommages.

Trois personnes réellement, parfaitement distinguées l'une de l'autre : *Tres sunt;* trois personnes expressément désignées par les noms particuliers et propres qui les distinguent : Père, Fils et Saint-Esprit : *Pater, Verbum et Spiritus sanctus;* mais ces trois personnes subsistantes dans une seule nature, et n'étant toutes trois ensemble qu'un seul et même Dieu : *Et hi tres unum sunt.* Expressions si claires, si nettes et si fortes, qu'entre toutes les erreurs qui, depuis le commencement du christianisme, s'élevèrent successivement et d'âge en âge contre ce sublime mystère, aucune n'osa même entreprendre de les obscurcir par ces subtilités ordinaires; aucune ne trouva d'autre ressource pour se soutenir contre leur évidence, que de les arracher de quelque manière que ce pût être, il n'importait comment, du corps même du livre qui les renferme, et dont on ne pouvait contester l'authenticité. Misérable ressource d'une cause absolument désespérée mais ressource à la faveur de laquelle ne sera plus rien qu'on ne puisse défendre. Pour nous, mes frères, qu'il nous suffise de ce témoignage si précis pour affermir et justifier notre foi.

Nous croyons, en effet. Les premiers sons de notre voix furent formés d'abord à confesser ce mystère, avant même que nous pussions le croire; et depuis nous l'avons cru, sans pouvoir plus qu'alors le comprendre? Ne soupçonnez donc pas que je vienne vous entretenir aujourd'hui dans la folle présomption de vous le faire concevoir.

Eh! que pourrais-je en effet, trouver, seulement pour vous en faciliter l'intelligence, dit saint Grégoire de Nazianze? J'en imagine bien quelques figures; mais bientôt ma raison même les désapprouve, autant que ma foi les condamne. Je me contente de croire; c'est le seul parti que la vraie sagesse me laisse à suivre. Méprisons les vains systèmes, les frivoles raisonnements qu'on peut faire sur nos mystères et ne craignons autre chose que de perdre la foi par nos subtilités.

Affreuse perte, que nous n'avons que trop sujet de déplorer aujourd'hui! On dispute de tout, on raisonne sur tout, on veut tout comprendre; de là l'irréligion presque dominante parmi nous. C'est de nos mystères que l'on prend prétexte pour ne rien croire, ou du moins pour se faire, chacun de son côté, un système à son gré. J'attaque l'incrédulité en général dans son dernier retranchement, en l'attaquant du côté de nos mystères; et voici le dessein que m'a fait concevoir celui que nous célébrons aujourd'hui.

Vous voudriez, pour croire, que la religion fût évidente, claire, sans obscurité; c'est-à-dire sans mystères. Eh bien, Messieurs, moi, je prétends, que si cela était, ce serait alors que la religion devrait vous être suspecte. Pour être raisonnable, la religion doit avoir des mystères. Ce système vous étonne; en voici la preuve. C'est que ce sont nos mystères qui rendent notre religion vraiment digne de Dieu : vous le verrez dans la première partie. Ce sont nos mystères qui rendent notre religion vraiment avantageuse à l'homme : vous le verrez dans la seconde partie. Le respect et l'amour que nos mystères doivent nous inspirer pour notre sainte religion, c'est donc tout le sujet de ce discours, après que nous aurons imploré les lumières de l'Esprit-Saint, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Un seul Dieu créateur de tout ce qui existe, ce n'est point là sans doute un mystère. Quelque incompréhensible que soit l'infinité de ses perfections, la raison nous la persuade; et la nécessité de son être, même en confondant mon esprit, l'assujettit nécessairement, et le force à lui faire hommage. Je trouve gravée dans le fond de mon cœur l'idée d'un Etre suprême; le sentiment de mon néant me dit qu'il est nécessaire qu'un Etre créateur existe; ma propre insuffisance pour parvenir au bonheur après lequel je soupire, me fait essentiellement désirer un bien supérieur à tous les biens que je trouve dans les créatures. Mais, de plus, l'idée que j'ai d'un Dieu se détruit elle-même, si je la multiplie ou si je la divise, pour admettre plusieurs dieux. Autant il est nécessaire que la Divinité existe, autant il l'est qu'elle soit une. Aussi, Messieurs, ce ne sont là que les principes, ce ne sont point, à proprement parler, les objets de la foi; et l'incrédulité rarement attente jusque-là.

Mais avançons plus loin. La foi ne nous conduira plus qu'à travers les ombres de la nuit la plus obscure. Dans l'unité nécessaire de la nature divine, une Trinité de personnes; une nature simple commune à trois personnes, sans confusion dans les personnes, sans division dans la nature. Le Père engendre de toute éternité son Verbe égal en tout à lui, consubstantiel à lui. Du Père et du Fils procède aussitôt, de toute éternité de même, un Esprit égal en tout, pareillement consubstantiel aux deux personnes qui le produisent. Génies profonds faites effort pour développer ce grand mystère, vous ne ferez que multiplier les mystères. Arrêtons-nous donc là; puisque toute explication serait du moins aussi obscure que ce qu'on voudrait expliquer.

Auguste Trinité, vous vous déterminez enfin à sortir, pour ainsi parler, de votre sanctuaire éternel, pour vous manifester au dehors par la production des créatures. Un seul acte, un signe d'une volonté toute-puissante crée tout ce qui existe. Dieu dit, et tout est fait. Ouvrage vraiment digne de son ouvrier. Au milieu de ce magnifique assemblage de toutes sortes de créatures paraît la dernière, celle pour qui toutes les autres ont été faites, et qui doit en effet régner sur toutes. Que l'homme, au moment de sa création, mérite bien cette prééminence et cet empire! Créé à la ressemblance de Dieu, fils de Dieu, créé pour Dieu seul, comme tout le reste avait été créé pour lui; mais créé libre, afin que son hommage volontaire puisse vraiment honorer son créateur; sa fidélité est mise à une épreuve, de laquelle (ô profondeur inexplicable!) dépend le sort de l'univers et de sa postérité tout entière. Adam transgresse le précepte unique de son Dieu. Au même instant, il est dégradé; et tout l'univers se trouve dégradé avec lui. Tout se corrompt, tout s'altère dans la nature; et toutes les volontés de ses enfants renfermées dans la sienne deviennent coupables avec lui. L'homme n'est donc plus qu'une créature proscrite, objet de haine et de mépris pour son Dieu, condamnée à la douleur, à toutes sortes d'infirmités et de misères, enfin à la mort; hélas! à une mort éternelle. Le sort d'une troupe d'anges perfides, rebelles avant elle et dont elle vient d'imiter l'audacieuse révolte, devient le sort de son âme malheureusement incorruptible et immortelle.

N'est-il donc plus de ressource? Il n'en est point pour les démons; il en est pour l'homme. O miséricorde de mon Dieu, miséricorde aussi incompréhensible que la justice! Pour obtenir la grâce de l'homme, le Verbe, le Fils unique de Dieu, s'offre à la mériter en satisfaisant pour lui; et le Père y consent. Cependant l'exécution de ce grand dessein de miséricorde est différée; mais toute différée qu'elle est, en considération du Rédempteur futur, Adam lui-même et tous ceux de ses enfants, qui voudront avoir grâce, l'obtiendront.

Pourquoi donc un déluge d'iniquités se répand-il sur la terre? Et vous le souffrez, Seigneur! Un déluge d'iniquités amène un déluge d'eaux vengeresses qui submerge, et renouvelle en submergeant tout l'univers. Une nouvelle génération sort de la famille d'un seul juste, sauvée seule du naufrage général de la nature; et cette génération nouvelle n'est ni plus longtemps fidèle, ni moins obstinée dans le crime que la première. Enfin, Abraham lui-même n'est guère plus heureux père que ni Adam, ni Noé.

Que tarde donc l'Auteur de la justice, à paraître dans le monde! Enfin, après la révolution de plus de trente siècles, enfin le voici. Quoi? c'est un faible enfant qui naît à Bethléem? Oui, ce faible enfant c'est le Fils de Dieu même. O ténèbres impénetrables de la foi! Ici, au lieu que dans l'essence divine ce sont trois personnes subsistantes dans une seule nature, ici, dis-je, ce sont deux natures subsistantes dans une seule personne : un homme Dieu. Ici, au lieu que dans l'essence divine c'est le Père éternel qui seul, par la force énergique de sa propre substance, engendre de toute éternité son Verbe, ici, dis-je, c'est une Vierge mère, qui par la seule opération de l'Esprit-Saint engendre son Créateur même, engendre dans le temps celui qui subsiste de toute éternité. Sujet à toutes les infirmités et à toutes les faiblesses d'une nature pécheresse, incapable de péché, il en prend toutes les apparences, pour en être la victime; persécuté toute sa vie, il meurt sur une croix.

Mais avant que de mourir, il fonde son Eglise, il la forme, il l'instruit, il la dote de ses mérites, de son propre corps et de son sang. Ah! qu'ai-je dit encore? quel voile épais partout sur chaque objet de ma foi! Sous les plus vifs symboles, sous l'apparence d'une nourriture matérielle, le corps et le sang de l'Homme-Dieu deviennent la nourriture de nos âmes; le pain, le vin détruits, Jésus présent lui-même réellement sur nos

autels, et cela à la voix et pour ainsi dire à l'ordre d'un homme mortel. Ah! cet homme, partout la foi me le fait voir dépositaire en quelque sorte de la divine toute-puissance. A sa voix les péchés sont remis, à sa voix l'Esprit-Saint descend et remplit nos âmes, à sa voix et par son ministère, par l'application des signes les plus grossiers, il n'est point de grâces qui ne découlent sur nous. Tel est le pouvoir que l'Homme-Dieu communique à notre nature.

Mais dernier mystère, mystère de tous le plus inexplicable! Ces sources de salut sont ouvertes à tous, et si peu en profitent. Le sang d'un Dieu coule, et tout l'univers n'est pas purifié. Un Dieu nous aime à un tel excès, que son amour est le plus inconcevable de tous les mystères, et ceux qu'il aime ainsi se perdent cependant. Il meurt pour nous et nous condamne. Il veut, il peut nous sauver, et ne nous sauve pas. Ma raison taisez-vous.

Voilà, Messieurs, tout le précis de la religion que je professe. Or c'est sur ce précis que l'incrédule triomphe. Le moyen, dit-il, de croire tant de mystères? Ne pensez pas que, pour m'opposer à ce triomphe prétendu, je veuille à présent le suivre dans le ténébreux chaos, le labyrinthe indéfini de questions, de subtilités et de sophismes dont il cherche à les obscurcir encore. Non, je tranche à la fois toutes les difficultés d'un seul coup; et par le même raisonnement, je confonds en même temps toute espèce d'incrédule, si je démontre que ce sont ces mystères mêmes qui doivent me faire respecter la religion, parce que ce sont eux qui la rendent vraiment digne de Dieu. Or comment le démontré-je? Suivez-moi. 1° Parce qu'en général, ce sont les mystères qui marquent la religion du vrai sceau de la divinité, ensorte qu'une religion devrait réellement m'être suspecte, si elle était sans mystères. 2° Parce qu'en particulier le complexe des mystère du christianisme forme un corps de système qui, tout supérieur qu'il est à la raison, est de tous les systèmes le plus conforme à la raison même. Expliquons-nous.

L'Etre éternel, que nous avons d'abord reconnu et que tout esprit raisonnable est forcé pareillement à reconnaître, n'avait besoin, pour être heureux, de rien d'étranger à lui-même. Son essence nécessaire renferme essentiellement la suprême béatitude. Il était donc souverainement libre pour créer ou ne créer pas. Mais supposé qu'il se déterminât librement à créer, il ne pouvait rapporter son ouvrage qu'à lui-même; il n'est pas d'autre fin digne de lui: sa propre gloire est la fin nécessaire et essentielle de tout ce qu'il fait. Formant des créatures raisonnables, capables de le glorifier, il devait donc se faire connaître à elles, leur prescrire la manière, leur fournir les moyens de l'honorer en effet. Voilà, Messieurs, ce qui démontre la nécessité d'une religion dans la supposition de la création de l'homme. Or certainement cette religion doit être digne de Dieu, qui en est et l'auteur et l'objet; la conséquence de ce second principe, c'est que les mystères y deviennent inévitables, vu l'infinité de Dieu d'une part, et de l'autre la faiblesse de l'homme.

Qu'y a-t-il, en effet, s'il est permis d'ainsi parler; de plus essentiel à l'Etre suprême? D'être infini, sans doute, par conséquent incompréhensible à un entendement créé. Tout entendement créé est essentiellement borné par sa nature même, et tout ce qu'un entendement borné peut comprendre n'est point infini, ne peut l'être. Or qu'est-ce qu'un mystère, sinon une vérité incompréhensible à l'homme? Il est donc nécessaire que tout ce qui appartient à l'essence de Dieu, tout ce qui flue de l'essence de Dieu, soit un mystère pour l'homme.

Cependant un Dieu, qui institue une religion, ne doit-il pas y parler d'une manière digne de lui? c'est révéler ce qu'il est en lui-même. Ce qu'il est en lui-même est un mystère. Il est donc nécessaire que dans cette religion il y ait des mystères.

Un Dieu, qui institue une religion, ne doit-il pas agir et opérer d'une manière digne de lui dans tout le système de religion qu'il forme? Agir d'une manière digne de lui, c'est agir d'une manière incompréhensible; car s'il est infini et incompréhensible dans son essence, il est évident qu'il doit l'être dans son opération. Tout le système de religion qu'il forme doit donc être un mystère.

Prenez en main votre cause, vous-même enfin, Seigneur! Parlez ici, comme autrefois vous parlâtes lassé ou plutôt indigné des sophismes captieux des trois amis de Job. Ah! que vous avez bien plus sujet d'être fatigué et irrité de ceux de nos incrédules! Oui, parlez du fond de la nue ténébreuse, dans laquelle vous vous cachez à nos regards: *Respondens Dominus de turbine.* (*Job*, XXXVIII.) En effet, je crois l'entendre lui-même, qui daigne entrer en dispute avec ses contradicteurs. Eh! quel est-il donc, s'écrie-t-il d'abord, quel est-il celui-là: *Quis est iste?* (*Ibid.*) qui cherche à vous éblouir et à vous séduire par l'emphase affectée, par le clinquant trompeur de ses discours inconsidérés et ignorants: *Quis est iste involvens sententias sermonibus imperitis?* (*Ibid.*) Quel est-il? Sans doute il est à propos de commencer par le connaître.

C'est un bel esprit, un savant si vous voulez, qui après une longue suite d'années d'étude, sur les sciences les plus bornées, est enfin forcé de convenir que tout est ténèbres, difficultés, incertitudes dans la nature; philosophe altier, tout rempli de lui-même, tout préoccupé de lui-même, qui pour tout savoir n'a que des doutes, des objections pour tout système; par horreur de tout préjugé, jouet continuel des préjugés de son orgueil. Il ne peut comprendre l'essence de Dieu. Comprend-il mieux celle des moindres êtres? Sa raison échoue contre l'accord des attributs divins: n'échoue-t-elle pas de même tous les jours contre le moindre atôme? Il ne conçoit pas comment Dieu agit; qu'il m'explique comment il agit lui-même, comment

agissent sur lui toutes les créatures qui l'environnent. Eh bien! esprits supérieurs, génies fameux, préparez-vous, dit le Seigneur, à la dispute : *Accinge sicut vir lumbos tuos* (*Job*, XXXVIII) ; je vais vous interroger, répondez-moi : *Interrogabo te, responde mihi.* (*Ibid.*)

Où étiez-vous, continue le Seigneur, quand j'ai posé les fondements de la terre? Dites-le-nous, grands philosophes qui raisonnez si profondément sur la création et qui semblez prescrire à la nature les lois de mouvement et de repos. Dites-nous comment toutes ses parties sont liées et assorties, comment celui qui l'a créée en a réglé toutes les mesures : dites-le-nous. Qui a resserré la mer écumante et lui a donné pour barrière une arène mobile qu'elle ne franchit jamais. Expliquez-nous comment cet élément indomptable s'épanche et reflue aussitôt sur lui-même : parlez. N'est-il pas juste, que celui qui veut censurer Dieu, se soumette aussi à lui répondre : *Qui arguit Deum, debet respondere ei.* (*Job*, XXXIX.)

Puisque vos connaissances vous semblent la règle de toute vérité, dites-nous donc comment s'est formé, comment s'entretient ce foyer de chaleur et de lumière qui éclaire, échauffe et fertilise les campagnes ; quel est le centre d'où les ténèbres se répandent sur l'univers. Qu'est-ce que les ténèbres, qu'est-ce que la lumière? Expliquez-le-nous d'une manière claire, qui ne laisse aucune difficulté, aucun doute : *Indica mihi, si nosti omnia.* (*Job*, XXXVIII.) Développez-nous ces trésors de colère, où le Seigneur, pour écraser ses ennemis, puise les grêles, les orages, les carreaux et les foudres. De quelle source coule cette douce rosée, dont chaque aurore nourrit le brillant émail des fleurs? Comment les torrents les plus rapides se fixent-ils en une nuit et se durcissent-ils comme un marbre? Comptez les étoiles, et dites-nous encore quelle intelligence agit dans ces globes lumineux, qui observent si régulièrement leur constante vicissitude : *Indica mihi, si nosti omnia.* Commandez au tonnerre, ajoute le Seigneur, et voyons s'il vous obéira. Appellez le lion, et voyons si docile à votre voix il viendra se prêter à vos usages. Seulement dites-nous et faites-nous comprendre quel est l'instinct toujours sûr qui dirige ces animaux, que nous voyons tendre à leur fin sans jamais s'en écarter, sans la manquer jamais. Du moins, expliquez-nous ce que c'est qui pense et veut en vous ; d'où naissent ces combats continuels, ces guerres intestines qne vous éprouvez au dedans de vous-même : *Indica mihi, si nosti omnia.*

Eh quoi! Messieurs, un esprit faible et borné qui ne trouve que ténèbres répandues et sur lui-même et sur tout ce qui l'environne, un esprit à qui ses propres découvertes ont arraché mille fois l'humiliant aveu de son ignorance, cet esprit veut comprendre la divinité et demande une religion sans mystères, tandis que la nature est pour lui toute pleine de mystères! L'essence de Dieu serait donc plus proportionnée à la portée de nos esprits que celle des corps mêmes qui nous environnent. L'action de Dieu serait moins mystérieuse que ma propre action ne l'est pour moi-même. En vérité, Messieurs, ne serait-ce point là ravaler la Divinité au-dessous des moindres créatures? Si j'avais une religion qui ne me donnât de Dieu que des idées si bornées, cette religion ne me serait-elle donc pas justement suspecte? Vu l'incompréhensibilité nécessaire de l'essence et de l'action de Dieu, vu la faiblesse naturelle de toute intelligence humaine, dans toute religion de Dieu, les mystères en général sont donc inévitables. Mais en particulier, que penserons-nous du complexe de mystères qui composent le système du christianisme?

Ah! sans doute, Messieurs, nous nous garderions bien de les croire et de les proposer à croire, si, comme on ose quelquefois inconsidérément nous l'objecter, ils contredisaient évidemment la raison. La foi est un flambeau qui supplée à la faiblesse de notre raison, qui l'éclaire, qui l'aide ; elle ne peut donc lui être opposée et la détruire. Le Seigneur serait en contradiction avec lui-même si la lumière, qu'il nous communique par la révélation, était contradictoire à celle qu'il nous a communiquée d'abord en nous créant. Aussi soutiens-je, Messieurs, que tout le système du christianisme est tellement conforme à la raison, qu'on ne peut même imaginer un plus raisonnabte système.

Je crois sans comprendre. Je ne puis donc juger qu'il y ait de contradiction en ce que je crois. Pour m'y faire trouver de la contradiction, esprits incrédules, commencez par me le faire comprendre. Comment jugerai-je, en effet, que la Trinité des personnes en Dieu contredit l'unité de nature, si je ne conçois ni la nature ni les personnes? Or c'est ce que je fais profession de ne point comprendre. Comment jugerai-je que la justice de Dieu contredit sa miséricorde, que sa sagesse est en contrariété avec sa conduite, que sa toute-puissance se trouve en défaut vis-à-vis de la liberté de l'homme? Certainement je ne puis porter de jugement raisonnable que sur ce que je conçois. Il faut donc d'abord m'expliquer nettement et me faire comprendre et sa miséricorde et sa justice, et sa toute-puissance et sa sagesse ; il faut me développer et me rendre sensibles tous les ressorts de sa providence. Or c'est ce que je fais profession de ne point comprendre.

Oui, je crois sans comprendre, et je crois raisonnablement cependant. Ce que je crois, je ne le comprends pas, mais il m'est évident que je dois le croire. Appliquez-vous, Messieurs ; voici la raison d'accord avec la foi.

La religion, en effet, dit admirablement saint Jean Chrysostome, a deux côtés, et, pour ainsi parler, deux faces : la nuée qui conduisait le peuple d'Israël dans le désert en était le symbole. D'un côté ce ne sont que ténèbres ; de l'autre tout est lumière. Le côté ténébreux, ce sont les objets de la foi ; c'est un assemblage de mystères qu'aucun flambeau naturel ne peut éclairer. Plus je

considère, plus je m'efforce à voir, plus je m'aveugle; et malheur à moi si, à force de regarder, je crois voir quelque chose! Ce ne sont sûrement que des prestiges, tels que ces prestiges nocturnes qui, dans d'épaisses ténèbres, payent d'une vaine illusion notre indiscrète curiosité.

Mais il est un côté lumineux; ce sont les motifs de la foi. La plus pure évidence m'y éclaire, et, pour peu que mon attention veuille s'y fixer, ma raison subjuguée s'empresse aussitôt à se soumettre. O nuée merveilleuse! Eh! que puis-je craindre en la suivant? C'est Dieu lui-même. Son essence, ses attributs, son action; quoi de plus essentiellement ténébreux pour l'homme? Mais, d'autre part, sa suprême vérité m'éclaire; elle a parlé, je l'entends, je ne puis la méconnaître. Ah! quel éclat de lumière!

Est-il, en effet, un principe d'évidence plus certain que la révélation de Dieu? Or, tout ce que je crois, tout le système, tout le détail de ma religion, je ne puis douter que ce ne soit de Dieu que je le tiens.

L'époque de sa première origine, c'est l'époque même de la création de l'homme. Un Dieu créateur ne pouvant créer que pour sa gloire, créant une créature raisonnable, devait en exiger et lui prescrire un culte; or, c'est ce culte même que je professe. Il ne varie dans la suite que pour tirer de ses variations mêmes tous les degrés, ainsi que toutes les marques de l'évidence. Il varie d'abord par la chute et la dégradation de l'homme; mais il ne varie aussitôt, alors même, que par la promesse faite du Rédempteur en qui je crois. Qu'on méconnaisse ici, si l'on peut, la voix de Dieu, je ne dis pas aux traits mystérieux de la sagesse, mais aux traits les plus sensibles de sa toute-puissance.

Le fonds de toute la religion devient alors la foi et l'espérance au Rédempteur promis. Ce fonds de religion, depuis la chute d'Adam jusqu'à nos jours, est le même. Ah! Messieurs, quel autre que le souverain Maître de tous les événements, de tous les temps; quel autre donc que Dieu pouvait, tant de siècles avant qu'il dût paraître, ce Rédempteur, le faire annoncer, promettre et figurer en tant de manières; figurer chacune des fonctions qu'il devait exercer et qu'il exerce, qu'en effet nous lui attribuons; promettre dans le détail chaque grâce, chaque faveur qu'il devait faire à son peuple d'abord, et au reste de l'univers ensuite; annoncer jusqu'aux moindres circonstances de sa vie, jusqu'au temps précis de sa naissance, jusqu'au genre et presque jusqu'au moment de sa mort. Quelque mystère qu'il y ait après cela et dans les causes de sa puissance, et dans les délais, si vous voulez, de sa naissance, et dans la manière dont il naît, j'avoue, en admirant, que je ne puis comprendre; mais l'évidence du fait, l'accord de la prophétie avec l'événement, ne me forcent pas moins à croire, quoique sans comprendre.

Est-il né ce Rédempteur? Ici la lumière s'accroît; c'est un soleil brillant qui dissipe toutes les ombres. Sa pauvreté, ses opprobres, ses persécutions, sa mort infâme, qui sont pour ma raison le plus inconcevable des mystères, forcent, plus que toute autre preuve, ma raison même à croire en lui. Il l'a promis, il l'exécute; du haut de sa croix même il attire tout à lui. Douze pêcheurs, sans moyens et sans ressources, sans autorité ni crédit, sans talents et sans science, sont les instruments qu'il emploie pour soumettre l'univers. Et à quoi? A ces mêmes mystères qui scandalisent votre raison et la révoltent; et ces mystères sont respectés, sont adoptés et crus par les génies les plus superbes, par les raisons les plus jalouses de leurs lumières. Soumettre l'univers; à quoi encore? A une morale la plus austère, la plus contraire à tous les penchants de la nature; et cette morale est embrassée, suivie par les plus fiers, par les plus voluptueux de tous les peuples. Par quels moyens ce changement se fait-il donc? Eh! quels moyens douze pêcheurs peuvent-ils prendre? Non, ne nous en croyez pas, n'en croyez aucun historien sur leurs miracles. Les persécutions qu'ils endurent, leur sang qu'ils versent à l'exemple de leur Maître, voilà dans la vérité la plus exacte ce qui achève de purifier, ce qui renouvelle en effet l'univers. Ah! quel que soit le système de religion qu'ils annoncent, le plus grand mystère pour moi c'est comment ils le font adopter. Mais ce dernier mystère n'est-il pas la preuve la plus palpable de tous les autres.

Sainte religion, consommez votre triomphe par un instrument ah! mille fois plus faible, en soumettant encore en ce moment les esprits orgueilleux qui peut-être m'écoutent. Mais hélas! vous l'avez dit, Seigneur, et il n'est que trop vrai que celui qui ose disputer contre vous ne se rend pas sitôt, n'est pas réduit si facilement au silence! *Nunquid qui contendit cum Deo tam facile conquiescit?* (*Job*, XXXIX.)

Armez-vous donc encore, qui que vous puissiez être, de vos raisonnements les plus subtils. Au lieu de condamner le Seigneur pour vous justifier, commencez plutôt, comme disait le Seigneur lui-même, avant que de le condamner, commencez à vous justifier vous-mêmes. Voyons, dites-le-nous, quel système, par préférence à celui de la religion, vous voulez adopter.

Certainement je ne puis croire que ce soit celui de l'athée. Diriez-vous que ce monde existe de lui-même? Un monde nécessaire n'est-il pas du moins aussi inconcevable que l'essence d'un Dieu? Diriez-vous que le hasard a formé l'univers? De bonne foi, à qui le ferez-vous comprendre? Ce hasard, qu'est-ce donc? Expliquez-le-nous. Recoureriez-vous à un progrès indéfini de causes successives? Ma raison ne s'y perd pas moins que dans l'éternité d'un Dieu. Cherchez donc un autre système, puisqu'il vous en faut un sans obscurités, sans mystères, que la raison conçoive

Admettrez-vous un Dieu créateur qui, aussitôt après avoir créé, abandonne son ouvrage, aussi peu sensible aux hommages qu'aux outrages qu'il reçoit de sa créature? Mais 1° dans ce système, comme dans tous les autres ensuite, reste le mystère de la création. Or, dès que vous me laissez un mystère, peu m'importe que vous m'ôtiez tous les autres. Si j'en crois un, j'en croirai mille: mille ne gêneront ma raison pas plus qu'un seul. 2° S'il est un Dieu, c'est un être parfait, infini en sagesse, en justice, en bonté, en puissance; car enfin, s'il existe, il existe de lui-même par la force et l'énergie de son essence même; et s'il existe par lui-même, qui peut l'avoir borné? Or cet Etre sage crée sans rapporter son ouvrage à aucune fin certaine; cet Etre bon, aussitôt qu'il a créé, délaisse son ouvrage; le comprenez-vous? Et pour cet Etre juste, il est indifférent que sa créature ou l'honore, ou le brave. Ah! Messieurs, l'accord des divines perfections, dans le système de la religion, est-il un plus grand mystère?

Reconnaîtrez-vous un Dieu qui gouverne, en effet, par une providence toujours sage, sa créature; qui veut en être honoré, qui lui propose des punitions et des récompenses; mais à qui tout culte est indifférent, qu'on peut également honorer, dont on peut mériter également dans toute espèce de religion, par toute espèce d'hommage. Oh! le charitable système! Mais est-il donc sans mystères? Ce Dieu, vérité souveraine par son essence, sera donc honoré par les contradictions les plus absurdes. Car, vous le savez, Messieurs, ce qu'un système de religion adopte, l'autre le nie; ce que l'un prescrit comme un acte de piété, l'autre le proscrit comme un crime. Le vice et la vertu changeront donc suivant les différents systèmes. Ce qui est mensonge en un pays sera vérité dans un autre; ou bien la vérité et le mensonge, le vice et la vertu, pour la Divinité, tout est égal. Et conséquemment, que punira-t-il, que récompensera-t-il ce Dieu? Il punira donc une de ses créatures pour la même action pour laquelle il en récompensera une autre. Est-il un plus inconcevable, un plus méprisable mystère?

Effrayé de toutes ces difficultés, conclurez-vous que le meilleur de tous les systèmes est de n'en point avoir. Là-dessus enfin vous déterminez-vous à douter également de tout. Quoi? Messieurs, si vous existez par vous-mêmes, ou si un être supérieur vous a crées et vous conserve, c'est un problème? Eh! dites donc aussi que c'est un problème si vous existez, si vous désirez d'être heureux, si vous sentez qu'il manque actuellement quelque chose à votre bonheur, dites que c'est un problème.

Non, non, ce ne peut être là ce que vous prétendez. Mais, voluptueux philosophe, vous laissez à l'école le soin de la religion pour vous livrer tout entier au plaisir; sage profane, vous renoncez à un avenir trop incertain, dites-vous, et trop cher pour jouir du présent qui s'offre à vous. Voilà le vrai système raisonnable, vous semble-t-il. Mais, Messieurs, quand même notre religion serait infiniment moins prouvée qu'elle ne l'est, je soutiens que la seule probabilité doit décider votre raison en sa faveur. Vous ne voulez point raisonner, dites-vous; il faut donc croire. Vous ne voulez point raisonner; vous n'êtes donc point absolument convaincu que notre religion soit fausse. Selon vous-même il peut donc se faire qu'elle soit vraie. Et si en effet elle l'est, comme vous avouez qu'il est possible, à quoi vous exposez-vous en ne croyant pas? Que risquez-vous cependant de croire quand même vous vous tromperiez en croyant? La religion vous fera sacrifier au plus quelques plaisirs aussi vides que frivoles, que vous possédez à peine qu'ils vous échappent, dont la jouissance même ne vous rendit, ne vous rendra jamais vraiment heureux. Mais un malheur éternel, d'autre part, vous menace. Ah! que le moindre degré de vraisemblance dans la religion doit par conséquent vous glacer de crainte! La seule incertitude d'un enfer suffit donc pour démontrer la folie de votre prétendu système.

Concluons enfin que notre religion, quelque mystérieuse qu'elle soit, est encore ce qu'il y a de plus certain, de moins inconcevable et de plus sage. Elle n'enseigne de mystères que parce qu'en parlant de Dieu, pour en parler dignement, les mystères sont inévitables. Mais de plus le complexe des mystères qu'elle enseigne non-seulement est conforme, mais de tous les systèmes est le plus conforme à la raison. Ses mystères la rendent donc digne de Dieu. Ils ne la rendent pas moins avantageuse à l'homme. Nous devons nous y attacher par sentiment de vénération. Apprenons à nous y attacher par sentiment d'amour. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La religion est comme un commerce établi entre le ciel et la terre, une espèce de lien qui unit l'homme à la Divinité. Elle fait descendre Dieu jusqu'à nous pour recevoir nos hommages; elle nous élève jusqu'à Dieu pour recevoir ses récompenses. Elle nous prescrit le culte que Dieu exige de nous pour le glorifier; en même temps, elle nous fait sortir en quelque sorte hors de nous, elle nous soutient, elle nous anime pour nous mettre en état de rendre à Dieu la gloire qu'il mérite, et ne nous laisse rentrer au dedans de notre être que pour y trouver la matière des sacrifices que nous devons à Dieu. Elle nous les montre ces sacrifices, elle les ordonne; mais aussi elle les facilite et les récompense. La religion est donc établie pour l'homme autant que pour Dieu même; l'avantage de l'homme en est la fin autant que la gloire de Dieu. Cette double fin est inséparable. Une religion vraiment divine doit donc être non-seulement proportionnée à la grandeur de Dieu, digne de Dieu; mais encore proportionnée aux besoins et aux faiblesses de l'homme.

Qu'on se scandalise à présent de nos mys-

tères ; je le permets, s'ils s'éloignent de cette double fin. J'ai déjà démontré qu'ils se rapportent tous à la gloire de Dieu ; si je montre à présent qu'ils tendent tous également à nous rendre meilleurs et plus heureux, n'est-ce pas un nouveau rayon d'évidence répandu sur la religion par les mystères mêmes? n'est-ce pas surtout un motif à notre cœur de s'y attacher fortement?

Mais d'abord faites avec moi, je vous prie, une réflexion bien naturelle : que la conduite de notre Dieu, dans la manière dont il a resserré nos connaissances, est admirable et pleine de sagesse. Il abandonne tout l'univers à la sagacité de nos recherches et de nos disputes, comme dit l'Ecclésiaste : *Mundum tradidit disputationi.* (*Eccle.*, III.) Mais pour lui-même, il se voile à nos regards; il nous défend d'étendre jusque sur lui une curiosité indiscrète. Tout l'univers, en effet, est fait pour l'homme, l'homme pour Dieu. C'est pour cela, en conséquence de cette fin que Dieu s'est proposée, qu'il nous enseigne clairement et sans voiles tous nos devoirs et tout ce qui a quelque rapport à nos devoirs. Sur quoi sont les mystères de la religion? Ce n'est pas certainement sur la pratique. Rien de plus clair que les préceptes. Et prenez garde, Messieurs ; voici ce qui fait plus particulièrement à mon sujet : c'est des principes les plus obscurs des mystères mêmes que sortent les leçons les plus lumineuses pour nous.

La religion nous enseigne un Dieu en tout point infini. Non, encore une fois, ne cherchez point à le comprendre, disait saint Augustin. Si vous avez compris quelque chose, ce que vous avez compris n'est point lui ; si vous avez cru le comprendre, votre imagination vous a séduit. Quand vous vous sentiriez élevé pour un moment au-dessus de vous-même, ainsi que le prophète, qui disait : Dans l'extase, dans le ravissement de toutes mes puissances, je me suis écrié : *Ego dixi in excessu mentis meæ...* (*Psal.* XXX.) Ah ! que prétendez-vous dire, Prophète? reprend saint Augustin : *In extasi tua quid dixisti?* Hélas ! répond David, suivant l'interprétation du saint docteur, je croyais, en effet, pouvoir dire quelque chose ; mais aussitôt replongé dans l'abîme de mon néant, je me voile la face et je dis : Seigneur, je ne vois qu'une distance infinie de vous à moi : *Projectus sum a facie oculorum tuorum.* Que la langue se taise donc, conclut saint Augustin ; arrêtons notre esprit, ne le laissons pas s'égarer et se perdre dans ses pensées ; c'est le cœur seul qui doit agir ici par sentiment. Car la Divinité, qui s'élève au-dessus de toutes nos pensées, s'abaisse elle-même pour se proportionner à tous les mouvements de nos cœurs. Suivez-moi donc, Messieurs, avec toute l'attention dont vous êtes capables : *Eia, fratres, adestote toto animo.*

La religion nous enseigne trois personnes en Dieu ; mais comment nous les enseigne-t-elle, et que conclut-elle en nous les enseignant? Un Père auteur de tout être, créateur et conservateur de tout ce que nous sommes, source féconde de tout bien ; un Fils, les délices de son Père, Dieu comme son Père, sacrifié pour l'homme par son propre Père ; un Esprit-Saint. Par quels ouvrages nous le fait-elle connaître? Par les dons précieux dont il comble les hommes quand il descend sur les apôtres ; et pourquoi? Pour les instruire à convertir le monde. Quand ensuite, par le ministère des apôtres et de leurs successeurs, il descend sur les fidèles, pourquoi encore? Pour opérer en eux la sanctification du cœur, pour les rendre fils de Dieu, héritiers du royaume céleste, pour éclairer leurs esprits de toute vérité, pour remplir leurs cœurs d'une force divine, pour enrichir et embellir leurs âmes de tout ce que la Divinité même a de plus beau et de plus précieux.

Voilà donc, Messieurs, cette Trinité adorable et incompréhensible occupée tout entière de notre salut. Un Père créateur de notre nature innocente, un Fils réparateur de notre nature dégradée, un Esprit sanctificateur de notre nature rachetée ; c'est là en trois mots tout le système de la religion. Tout ce qu'elle ajoute sur la Divinité n'est que pour nous exciter à profiter de ses bienfaits.

Elle nous rappelle sans cesse le souvenir de sa pureté, de sa sainteté, qui ne put souffrir la moindre souillure dans ses anges mêmes ; c'est un motif de perfection qu'elle nous présente : *Sancti estote, quia ego sanctus sum* (*Levit.*, XI); c'est un modèle : *Estote perfecti, sicut Pater vester cœlestis perfectus est?* (*Matth.*, V.) Elle nous effraye par les terribles images qu'elle nous trace de sa justice pour nous retenir par la crainte dans les sentiers difficiles de la vertu. Surtout elle exalte sa miséricorde pour nous faire aimer son service. L'accord de cette justice et de cette miséricorde, l'une et l'autre infinie, est sans doute un de nos plus impénétrables mystères ; mais que nous importe de les accorder. La religion nous en apprend assez pour nous faire opérer notre salut (et c'est tout ce qu'elle prétend, c'est tout ce qui nous est effectivement nécessaire). L'opérer, dis-je, véritablement avec crainte, mais aussi avec confiance, avec amour. Arrêtons-nous donc là. Rien de plus sage que cette borne qu'elle nous marque ; c'est le plus beau, le plus sûr et le plus court moyen de sanctification qu'elle nous fournit par là. Retenez encore ces trois idées, la preuve en est facile.

Mais avant que d'y entrer, incrédules, qui que vous soyez, adoptez, proposez-nous quel système il vous plaira et tirez-en quelque conséquence en faveur des mœurs et de la vertu. Si tout est l'effet du hasard, si tout est livré au caprice du hasard, la conséquence naturelle n'est-ce pas d'abandonner aussi au hasard notre conduite? Si tout ce que nous sommes périt quand notre corps périt, la vraie sagesse n'est-ce donc pas de jouir du temps présent pour satisfaire tous nos désirs? S'il n'est de Dieu qu'un Dieu indifférent aux outrages comme aux hommages de sa créature, quel frein reste-t-il aux passions qu'une crainte purement humaine? et une crainte

humaine, qu'il est faible ce frein! Dès qu'il n'y aura rien à craindre des hommes, toutes les passions seront donc en liberté. La tolérance de toute religion, ce système si accueilli de notre siècle, est-il plus favorable aux bonnes mœurs? Et les mystères impurs du paganisme, et les plaisirs brutaux et effrénés du mahométisme, et toutes les infamies de tant de sectes abominables qu'on n'oserait nommer peuvent donc devenir des vertus? Ce sont là des mystères, mais quels mystères! ils font horreur. Je n'accuse assurément, je ne soupçonne même aucun de nos incrédules, quel qu'il soit, d'admettre et de suivre dans la pratique ces conséquences, je dis seulement qu'elles suivent de leurs principes. Ce ne sont point les personnes, ce sont les systèmes que j'attaque. Revenons donc à nos mystères; ils ne tendent tous qu'à notre sanctification, et ils nous en fournissent, ai-je dit, le plus beau moyen.

Le plus grand sacrifice, le plus méritoire par conséquent que l'homme puisse faire à la Divinité, n'est-ce pas celui de sa raison? C'est celui qui nous coûte davantage. La raison est, de tous les apanages de notre nature, celui dont nous sommes le plus jaloux; c'est notre premier titre d'excellence et de noblesse. Aussi c'est le sacrifice que Dieu doit se réserver à lui seul, parce que c'est le seul que nous puissions faire à la Divinité seule. Combien de créatures dominent sur nos corps; notre vie sans cesse est le jouet du caprice et des passions des autres hommes. Nos biens, nos plaisirs ne dépendent-ils pas continuellement de tous les êtres matériels qui nous environnent? Nos volontés doivent être soumises aux volontés des maîtres que la Providence nous a donnés. Le sentiment même de nos cœurs, il nous est permis d'en donner innocemment quelque chose aux créatures pour le bien commun de la société. Mais sur notre raison Dieu seul peut avoir droit; nous n'en devons, nous n'en faisons qu'à lui le sacrifice. Or il est évident qu'il n'y a que les mystères qui nous donnent occasion de le lui faire. Sans eux nous ne pourrions donc faire pour Dieu plus que nous ne faisons tous les jours, ou de gré ou de force, pour la plupart des créatures.

Je vais plus loin, et je soutiens qu'il n'y aurait plus aucun mérite dans la plupart des actes de la religion sans les mystères.

Quel mérite y aurait-il à aimer Dieu s'il nous découvrait clairement toutes ses perfections infinies? C'est parce que les saints dans le ciel le connaissent, le voient sans voiles, qu'ils n'ont plus de mérite à l'aimer. Quelle grandeur d'âme marquerait-on en sacrifiant aux biens futurs les avantages présents de cette vie si l'on concevait, si l'on voyait ce que Dieu nous prépare dans l'autre? C'est la possession de cette béatitude qui met les saints dans l'état d'impeccabilité. Que deviendrait surtout l'espérance chrétienne, où serait ce beau milieu si digne de Dieu, ce milieu dans lequel nous marchons également entre la présomption et le désespoir, si Dieu n'avait comme enseveli dans les profonds abîmes de sa sagesse et de ses décrets, et la manière dont il les exécute? Ce sont donc les mystères qui constituent les principales vertus. C'est donc dans les mystères que nous trouvons les plus beaux, les plus sûrs moyens de sanctification, et les plus abrégés, les plus faciles, ai-je dit encore.

Car enfin s'il en était de la religion comme des sciences humaines, où l'on prétend tout démontrer, où la conviction de la raison est le seul motif qui doit faire croire, n'est-il pas vrai, Messieurs, que nous serions obligés à étudier ces démonstrations, à en pénétrer les principes? N'est-il pas vrai que cette étude non-seulement entrerait dans le plan de notre sanctification, mais qu'elle en serait comme la base et le fondement même? Ah! que d'hommes en seraient donc exclus! Que d'hommes, en effet, sont incapables de cette étude, les uns par la faiblesse de leur génie, les autres par la multitude des occupations légitimes et nécessaires qui les demandent tout entiers! Grâces vous soient rendues, sagesse miséricordieuse de mon Dieu! Outre que l'obscurité de la religion me délivre du soin pénible de l'approfondir, son système d'ailleurs pourvoit à tout, obvie à tout. Je ne puis m'égarer; j'ai des guides sensibles que je vois, que j'entends; je n'ai qu'à les écouter et à les suivre. Mon Dieu lui-même s'est chargé de les éclairer, de les inspirer, de les guider toujours. Eglise de Jésus-Christ, visible en tout temps et en tout lieu, toujours et partout indéfectible sur tout objet de ma foi, c'est à vous que je m'en rapporte aveuglément pour croire. Autre mystère, dira-t-on; j'en conviens. Mais mystère sans lequel tout le temps de notre vie certainement ne devrait ni ne pourrait suffire pour fixer notre foi chancelante et toujours incertaine; mystère qui, en faisant toute notre sûreté spéculative, nous laisse donc du reste tout notre loisir pour remplir les devoirs de la société dans l'état où la Providence nous place, pour corriger nos défauts, régler notre conduite, et par là mériter le bonheur que la religion non-seulement nous promet, mais nous assure.

Oh! qu'une telle religion, Messieurs, est donc aimable! Quelque proportionnée qu'elle soit à la grandeur de Dieu, comme je l'ai montré, j'ose dire maintenant qu'elle l'est, en quelque sorte, encore plus à la faiblesse et aux besoins de l'homme. Elle est donc toute faite pour l'homme.

Et d'abord, est-il rien qui contribue plus efficacement à la douceur de la société, que ce qu'il y a de plus abstrait et de plus impénétrable dans nos mystères? Trois personnes qui n'ont qu'une seule et même nature, parfaite unité dans la trinité la plus distincte : c'est, dit notre aimable législateur, le modèle de la concorde qui doit régner entre tous les hommes : *Unum sint sicut nos.* (*Joan.*, XVII.) Pour nous la faciliter encore, cette concorde, une des personne de cette Trinité adorable se fait homme : en conséquence, il se dit notre frère, pour nous faire sentir que tous les hommes ne composent

qu'une seule famille : *Omnes vos fratres estis.* (*Matth.*, XXIII.) Par un autre mystère, il veut n'être qu'un réellement avec nous, afin que tous ensemble nous ne soyons qu'un, tous membres d'un seul et même corps, dont il s'établit le chef : *Unum sumus.*

Récriez-vous encore, si vous voulez, contre ces mystères, esprits contradicteurs. Mais imaginez donc, proposez-nous un système plus propre à rendre la société douce et aimable, et par conséquent l'homme heureux. Je veux, Messieurs, sans raisonner, vous le rendre sensible. Supposons deux sociétés absolument isolées l'une de l'autre : l'une composée uniquement d'incrédules, l'autre de vrais chrétiens. Qui que vous soyez, je vous le demande, dites-le-nous, dans laquelle des deux, si vous aviez le choix, vous choisiriez de vivre. Ah ! Messieurs, si nos mystères sont vraiment incompréhensibles en eux-mêmes, du moins ils ne le sont donc certainement pas dans les conséquences qui en sortent pour l'avantage de l'homme. Notre cœur y souscrit d'abord.

Jusqu'au milieu des tourbillons et des tempêtes, dont les passions, secondées surtout par l'incrédulité, troublent sans cesse la vie civile, le vrai fidèle est tranquille, ferme et inébranlable sur l'ancre de la religion. L'incompréhensibilité de Dieu, en captivant son esprit, soumet également son cœur; une Providence supérieure fixe en même temps et les raisonnements de l'un et tous les mouvements de l'autre. Quoi de plus raisonnable, en effet, que de s'y livrer, de s'y abandonner tout entier à cette providence, dont véritablement on ne peut ni découvrir les ressorts, ni suivre la marche mystérieuse; mais qu'on sait ne pouvoir errer jamais, qu'on sait, lors même qu'elle paraît plus rigoureuse, ne tendre jamais qu'au vrai bien de sa créature? Si je pouvais la surprendre dans sa conduite, je m'agiterais, je me tourmenterais pour pénétrer ses desseins. Son incompréhensibilité me tranquillise et m'affermit dans cette aveugle mais douce confiance, qui me fixe dans son sein.

Supposons donc quelle espèce de misère et de douleur il vous plaira. Mettez aux prises avec elles, d'une part ce que vous appelez un esprit fort, l'incrédule le plus philosophe; de l'autre un chrétien pénétré de sa foi; mais de plus choisissez-le, ce chrétien, dans le sexe le plus faible et l'âge le plus tendre; choisissez la vierge la plus délicate. Sainte religion, c'est ici vraiment que tu triomphes. Soyez vous-mêmes, Messieurs, juges de ce double combat, et décidez ensuite quel est du moins le système plus propre à soutenir notre nature.

Dans l'indispensable nécessité de souffrir ici-bas d'une ou d'autre manière, sans pouvoir jamais ni par la possession d'aucun bien, ni par la jouissance d'aucun plaisir (hélas ! nous le savons, nous l'éprouvons assez tous les jours), sans pouvoir, dis-je, étouffer ni charmer le sentiment de douleur qui partout nous poursuit ; quelle ressource qu'une religion qui me découvre et la cause des maux que j'endure, et le remède même à ces maux, et la récompense de ma patience à les souffrir ! Ah ! que ce soient là des mystères, oui, c'en sont en effet, j'en conviens; mais ce sont des mystères qui font toute ma consolation et qui me rendent heureux, autant qu'il est possible de l'être sur la terre.

Sans la religion, le serez-vous jamais, surtout dans l'attente continuelle d'une mort inévitable? Sans la religion, qu'est-ce, en effet, que la mort? Dites-le-nous, incrédules: la fin de tous les maux, répondez-vous ; mais ajoutez donc aussi : la fin de tous les plaisirs, et selon la plupart d'entre vous, la fin de votre être même. Quoi ! vous pouvez vous familiariser avec cette idée désespérante. Ah ! qu'il me soit permis de le dire, philosophe prétendu, vous êtes de tous les animaux le plus stupide. En est-il un seul qui ne se raidisse en quelque sorte, s'il est permis d'ainsi parler, contre sa destruction, qui, par les efforts violents qu'il fait pour l'écarter, les signes de douleur et de désespoir qu'il donne quand il succombe, ne marque l'horreur qu'il en a : c'est là un sentiment de la nature. Il est commun à l'homme, si la religion ne vient à son secours. A force de sophismes, ou plutôt de distractions, réussissez à éloigner ces idées de votre esprit; ce moment redoutable enfin viendra, et alors que vous servira toute votre philosophie? Voyez donc à présent, Messieurs, voyez aux prises avec la mort, cet incrédule d'une part, un chrétien de l'autre; et dites-nous ensuite dans quel système vous voudriez alors avoir vécu; dans quel système vous voudriez mourir.

La mort pour le chrétien n'est que le renouvellement de son être ; à la fin de sa carrière, il voit un Juge rémunérateur qui l'attend. Ah ! que ces mystères, qu'il a crus sans les comprendre, le flattent alors, et lui deviennent chers. Un des plus incompréhensibles de ces mystères, c'est le bonheur même dont il va jouir. Folle raison, qui veux comprendre l'essence d'un Dieu, dont tu ne peux comprendre les récompenses ! Justice admirable, admirable sagesse de mon Dieu, d'exiger une aveugle foi à des mystères incompréhensibles, pour prix d'un bonheur lui-même également incompréhensible ! Sentez donc du moins, mes chers frères l'aimable proportion, l'harmonie merveilleuse, qui lie et assortit toutes les parties de la religion.

Elle brise cette symétrie parfaite de tout notre système jusque dans les châtiments dont il menace; châtiments exactement proportionnés aux récompenses, châtiments, quoi qu'on puisse objecter, qui ne sont pas plus disproportionnés au démérite, que la récompense l'est au mérite; châtiments éternels, récompenses éternelles; par une action momentanée on gagne les unes, comme on se rend digne des autres. Mystère terrible

cependant (eh ! qui peut le nier) ; mais c'est un frein nécessaire aux passions. Hélas ! encore ne peut-il réprimer l'indiscrète curiosité de nos esprits, ni calmer les mouvements déréglés de notre concupiscence. Mystère terrible, mais sans lequel (j'ose le dire) affranchis de toute espèce de crainte, la religion nous rendrait trop heureux, j'entends plus heureux qu'il ne convient, dans le système de la religion, que nous le soyons sur la terre.

La terre, en effet, suivant tout le système de la religion, est un lieu de passage, un lieu d'exil, un lieu d'épreuve ; nous n'y sommes que pour mériter. C'est pour répondre à ce but du Créateur, que non-seulement les mystères en général sont nécessaires ; mais, de plus, qu'est nécessaire cet assemblage, ce contraste de mystères consolants et de mystères terribles. J'en ai dit, ce me semble, assez pour le démontrer. Est-ce à la religion qu'il faut s'en prendre, si nous nous obstinons à nous écarter du but du Créateur, à contrarier ses intentions et à rendre ses desseins inutiles? Est-ce à la religion qu'il faut s'en prendre, si nous voulons d'autre flambeau que celui que le Créateur allume devant nous pour nous conduire; si nous suivons des feux trompeurs qui nous égarent, si nous nous perdons en les suivant, encore une fois est-ce à la religion qu'il faut s'en prendre ? Et voilà votre sort, qui que vous soyez, esprits incrédules !

Ah ! du moins, gardez pour vous seuls vos prétendues lumières ; vous êtes forcés vous-mêmes à convenir que ce n'est qu'incertitude. Quelle fureur de vouloir me tirer d'une nuit obscure, à la vérité, mais dont la foi diminue les ténèbres, dont l'espérance adoucit les horreurs, pour me plonger dans un épouvantable chaos, sans asile et sans ressource ! Raisonnez tant qu'il vous plaira ; pour m'engager à vous écouter, proposez-moi du moins un système, je ne dis plus, comme je le disais dans la première partie, moins mystérieux que celui de la religion, mais seulement un système plus avantageux à l'homme, et que mon cœur ait autant d'intérêt raisonnable à faire avouer à mon esprit. Proposez-moi donc un système qui rende la société plus vertueuse et plus douce. Quelle fureur de vouloir anéantir le motif et l'aiguillon de toutes les vertus, pour ouvrir la porte à l'injustice, au brigandage et à tous les crimes ! Proposez un système qui nous donne une idée plus noble de notre nature, qui nous console davantage de la triste nécessité que nous éprouvons de souffrir sur la terre, qui nous soutienne par des promesses plus solide d'une béatitude plus parfaite. Quelle fureur enfin de vouloir m'arracher toute consolation, m'enlever toute espérance, pour faire de moi, à force de raisonnements, la plus misérable de toutes les créatures. Ah ! fût-ce un préjugé que la religion, par pitié, cruels, laissez-le nous, ce préjugé qui nous rend vertueux, qui seul nous rend heureux autant que l'homme puisse l'être sur la terre; encore une fois, fût-ce un préjugé, laissez-le nous. Mais non, Messieurs, certainement ce ne peut être un préjugé qu'une religion si respectable et si aimable, si digne de Dieu, si proportionnée aux faiblesses et aux besoins de l'homme.

Croyons-en donc, adorons-en avec soumission tous les mystères. Heureux ceux qui croient à présent sans voir! Un jour ils verront, lorsque tout à coup transportés dans le sein de Dieu même, dans sa lumière voyant toute lumière, ils jouiront d'une inaltérable félicité.

SERMON II.

POUR LA FÊTE DE L'ANNONCIATION.

Missus est Gabriel angelus a Deo in civitatem Galileæ, cui nomen Nazareth, ad virginem desponsatam viro, cui nomen erat Joseph, de domo David, et nomen virginis Maria. (*Luc.*, I.)

Dieu envoya l'ange Gabriel dans une ville de Galilée, nommée Nazareth, à une vierge qui avait pour époux un homme de la maison de David appelé Joseph, et cette vierge se nommait Marie.

Attendons-nous, Messieurs, à quelque grand mystère ; c'est un de ses principaux ministres, que le Seigneur envoie. Gabriel ! Ce nom, dit saint Grégoire, promet d'abord quelque éclatante merveille ; ce nom signifie la force de Dieu. En effet, il est envoyé pour annoncer le grand mystère de la puissance autant que de la miséricorde de notre Dieu. Qui pourra l'expliquer ce mystère? Quel esprit peut comprendre, quelle langue expliquera donc la double génération du Verbe ; non-seulement cette génération divine, qui lui communique dans l'éternité la propre nature de son père, mais sa génération temporelle même dans le sein d'une vierge? L'une n'est pas moins ineffable que l'autre, dit saint Jean Chrysostome. Le poids de la majesté de Dieu m'accable si je considère la première ; la profondeur de son anéantissement m'étonne et me confond si j'ose vouloir méditer la seconde.

Cependant, mes frères, disait saint Léon Pape, nous vous sommes redevables de tous nos mystères ; et nous ne devons pas tellement nous attacher à vous développer la morale, que nous négligions de vous instruire aussi du dogme de la religion. D'ailleurs, reprend saint Jean Chrisostome, nous ne faisons peut-être jamais des impressions si solides que quand nous prêchons les mystères, surtout les mystères d'humiliation de notre Dieu. Lorsque Jean-Baptiste annonce au peuple juif l'incarnation du Verbe, c'est alors, poursuit saint Chrysostome, qu'il commence à faire des disciples à Jésus-Christ. Cet exemple m'anime et m'encourage. Mon Dieu, ne frustrez point ma confiance, et vous, chrétiens, quelque instruits que vous puissiez être, daignez m'honorer de votre attention. Je ne sortirai point du texte de notre Evangile pour former le plan et prendre la substance même de ce discours. L'explication du mystère, la manière d'honorer le mystère en feront le sujet : 1° Je trouve dans les paroles de l'ange le mystère exactement développé dans tous ses points, et

c'est ce qui fera le sujet de la première partie; 2° Dans toute la suite de la conduite de Marie à qui le mystère est annoncé, je trouve le modèle de ce que doit opérer en nous la révélation de ce mystère, et ce sera le sujet de la seconde partie.

Seigneur, votre Apôtre l'a dit, que ce n'est pas l'esprit du monde qui peut nous intruire des présents que vous nous avez fait. Aussi, continue saint Paul, vous nous avez donné votre Esprit, lorsque vous nous avez chargés du soin d'annoncer votre Evangile. Qu'il parle donc en nous, cet Esprit de vérité et de sagesse; mais surtout, tandis que par notre organe il frappera les sens de ceux qui nous écoutent, qu'il parle intérieurement à leurs cœurs pour les toucher. O vous, sur qui descendit cet Esprit divin, pour opérer le mystère que je prêche, Marie, c'est par votre intercession que nous espérons toutes ses grâces. Priez pour nous. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Examinons, Messieurs, avec attention, pesons avec exactitude toute la suite des paroles que l'ange adresse à Marie de la part du Seigneur, nous y trouverons le mystère que nous célébrons aujourd'hui, développé le plus exactement dans tous ses points.

Vous concevrez et vous mettrez au monde un fils : *Concipies et paries;* voilà la réalité du mystère. L'Esprit-Saint se reposera sur vous : *Spiritus sanctus superveniet in te;* voilà la manière dont s'est opéré le mystère. Vous donnerez à l'enfant qui naîtra de vous le nom de Jésus : *Vocabis Jesum;* voilà le motif et la fin du mystère. Il sera grand : *Magnus erit;* en voilà l'excellence et la dignité par rapport au Dieu même en qui il s'opère. Commençons par établir la réalité.

Les temps sont arrivés où les prophéties doivent être accomplies. Ce que l'ange annonçe aujourd'hui à Marie, c'est littéralement ce qu'Isaïe avait prédit.

Quand le Seigneur s'offrit à donner à son peuple de Juda le signe et le gage d'un prochain secours, Jérusalem assiégée, réduite aux abois par les rois d'Israël et de Syrie, il envoie son prophète à la rencontre d'Achaz. Prince, demandez un signe auquel vous reconnaissiez que j'aurai pitié de mon peuple, dit le Seigneur. Non, répond le monarque hypocrite, incrédule, non, je ne tenterai point le Seigneur. Eh bien, reprend le prophète, Dieu, le Dieu de nos pères donnera de lui-même un signe éclatant, signe, non-seulement de la prochaine délivrance de Jérusalem, mais d'un affranchissement plus noble, qu'il promet à nos pères de siècle en siècle, d'un affranchissement spirituel, éternel, dont la délivrance temporelle et passagère de Juda ne peut être que la figure. Une vierge concevra et enfantera un fils : *Ecce virgo concipiet et pariet filium.* (*Isa.*, VII.) Voilà le gage éclatant, le gage éternel des miséricordes de Dieu sur son peuple. Mais remarquez ce qu'ajoute le prophète. Pour le figurer dès lors, autant qu'il était possible, très-imparfaitement sans doute, la prophetesse conçut (c'est l'épouse d'Isaïe), elle mit au monde un fils, et, avant que ce fils eût atteint l'âge de puberté, Jérusalem et tout le pays de Juda jouirent d'une profonde paix. Voilà la prophétie accomplie dans sa figure; mais ce n'est que la figure; le vrai sens littéral restait à accomplir. C'est cet accomplissement que l'ange vient annoncer; et prenez garde, Messieurs, à la conformité des paroles du prophète avec celles de l'Ange, le rapport des termes dans lesquels le mystère est promis avec ceux dans lesquels il il est annoncé. Une vierge concevra et enfantera un fils : *Ecce virgo concipiet et pariet filium*, dit le prophète. Vous concevrez, dit l'ange, et vous enfanterez un fils : *Concipies et paries filium.* Que veux-je en conclure? Celui-ci fut donc aussi promptement, aussi réellement Fils de Marie que celui-là le fut de la prophétesse et du prophète.

Or si le Verbe de Dieu est conçu par Marie, s'il est Fils de Marie, il est donc vraiment homme. Rempli de l'Esprit divin, le même prophète reconnaissait dès lors et adorait son Dieu, son Sauveur dans l'enfant dont il venait de prédire la naissance : *Ecce Deus Salvator meus* (*Isa.*, XII); il invitait toute la terre à le reconnaître et à l'adorer avec lui : *Confitemini* (*Ibid.*); il cherchait des coopérateurs et des successeurs de son zèle qui l'annonçassent à l'univers dans tous les siècles : *Annuntiate hoc in universa terra.* (*Ibid.*) Ministres de l'Evangile, c'est à nous surtout que ces dernières paroles du prophète s'adressent. Oui, faisons connaître à tous les peuples l'admirable moyen que le Seigneur a choisi pour nous sauver : *Notas facite in populis adinventiones ejus* (I *Paral.*, XVI), afin que tous les peuples s'empressent à puiser la force et l'allégresse dans les sources que leur ouvre un Dieu Sauveur : *Haurietis aquas de gaudio in fontibus Salvatoris.* (*Isa.*, XII.) Poursuivons donc

S'il est Fils de Marie, conçu, mis au monde par Marie, il est donc consubstantiel à sa mère, par conséquent consubstantiel à nous tous. Comme la nature humaine ne peut détruire en lui la nature divine, de même la nature divine ne peut absorber la nature humaine. Il est aussi vraiment homme, qu'il est vraiment Dieu. C'est-à-dire deux natures sans se confondre, deux natures distinguées l'une de l'autre, deux natures aussi différentes l'une de l'autre que l'homme est différent de Dieu, subsistent dans une seule et même personne, sans duplicité de personnes comme sans confusion de natures, en sorte que les propriétés, les opérations de deux natures conviennent et peuvent, dans le sens le plus exact, être appliquées à une seule personne, sans que les propriétés et les opérations d'une nature conviennent et puissent s'appliquer à l'autre.

A l'exception du péché, nous lui attribuons donc tout le reste des apanages de l'humanité. Ce sont ici les premiers éléments de notre foi; mais, Messieurs, permettez-moi, je vous supplie, de vous les rappeler.

Un corps qui est véritablement chair :

Verbum caro (*Joan.*, I) : c'est l'expression de saint Jean. En quel sens, dit saint Hilaire, serait-il Fils de Marie s'il n'avait un corps formé de celui de Marie? en quel sens Marie l'eût-elle conçu? *Concipies.*

Une chair sujette, ainsi que la nôtre, à tous les besoins, soumise à toutes les vicissitudes de notre nature. Sans cela, dit encore saint Hilaire, à quoi bon serait-il resté, comme les autres enfants, dans le sein de sa mère : *Concipies et paries.*

Une âme de même nature que la nôtre, qui pouvait être séparée, qui fut, en effet, séparée de son corps, sujette aux mêmes affections, aux mêmes sentiments que les nôtres : mêmes affections d'ennui, de joie, de tristesse, d'indignation, d'amour; mêmes sentiments de plaisir, de douleur. Eloignez seulement tout ce qui peut avoir quelque rapport au péché. Mais, Messieurs, estimerions-nous assez peu notre nature pour croire que le péché soit de son essence?

Mêmes facultés dans l'âme : même entendement, entendement toujours éclairé par la raison divine, à laquelle il est intimement uni, mais dont la raison divine n'empêche et ne suspend aucune opération ; même volonté, toujours, il est vrai, dirigée par la volonté divine, mais dont la volonté divine n'empêche de même et ne suspend jamais aucune opération, en sorte que, reconnaissant dans une seule personne une double nature, nous sommes forcés, par conséquent, de reconnaître aussi double volonté, double faculté de connaître, double opération.

Il est donc, comme j'ai dit, aussi vraiment homme qu'il est vraiment Dieu ; mais ajoutons : homme par une conception toute miraculeuse, toute divine.

L'Esprit-Saint se reposera sur vous, dit l'ange à Marie, et la vertu du Très-Haut se répandra sur vous. Voici donc enfin, Messieurs, voici le miracle nouveau, le grand miracle prédit autrefois par Jérémie : *Novum creavit Dominus super terram.* (*Jerem.*, XXXI.) Miracle dont on n'avait jamais vu d'exemple depuis le commencement de l'univers ; miracle qui ne se renouvellera jamais jusqu'à la consommation des siècles : *Novum super terram.* Tous les miracles qui avaient précédé n'étaient que pour préparer à celui-ci ; tous ceux qui ont suivi, qui suivront à jamais, n'ont été, ne seront jamais que pour confirmer celui-ci ; miracle pour lequel ont été opérés tous les autres : *Novum super terram.* Une vierge qui conçoit, une vierge qui enfante par la seule opération de l'Esprit-Saint : Esprit de pureté, qui ne pouvait choisir pour épouse qu'une vierge, qui ne pouvait que perfectionner la pureté dans son épouse, qui ne pouvait que confirmer et rendre à jamais inviolable le sceau de sa virginité : *Novum super terram.* Esprits libertins, éloignez-vous !

Eh quoi! Messieurs, en serions-nous réduits encore, de nos jours, aux mêmes ménagements que la prudence inspirait autrefois à nos premiers docteurs. Ils craignaient d'exposer aux railleries des idolâtres nos respectables mystères ; c'est pour cela qu'ils n'en parlaient jamais qu'avec une sorte de réserve : prudence autorisée par la conduite de Dieu même dans l'accomplissement de ce mystère. Car pourquoi cette Vierge, qui conçoit par l'opération de l'Esprit-Saint, est-elle épouse de Joseph? *Virginem desponsatam viro.* Entre plusieurs raisons qu'en donnent les saints docteurs, voici, ce me semble, la plus belle et la plus sensible. C'était afin de cacher encore ce mystère au peuple juif, peuple alors aussi corrompu dans le cœur qu'indocile et incrédule dans l'esprit ; ce mystère l'eût révolté sans doute et contre le Fils et contre la Mère. Il fallait donc un époux à cette vierge, un époux tel que Joseph, homme juste, homme instruit dans la loi pour être et le témoin de la virginité de son épouse, et le protecteur de son innocence, et le dépositaire et le garant du mystère; un époux, et qui mit à couvert cette Vierge Mère de l'hypocrite fureur des Juifs, et dont le témoignage pût certifier le mystère aux premiers adorateurs de Jésus-Christ. Hélas ! Messieurs, il n'est que trop vrai que le double libertinage et d'esprit et de cœur ne dominent guère moins de nos jours ; mais enfin dominent-ils donc assez pour que nous devions les ménager encore? Non, non, du moins pour la consolation et pour l'instruction des vrais fidèles ; osons braver les railleries indécentes et les satiriques raisonnements de l'un et de l'autre.

Je vous salue donc, ô porte mystérieuse du sanctuaire de l'Esprit-Saint, que le Seigneur montrait à son prophète, porte toujours fermée, comme dit Ezéchiel, par laquelle le soleil de justice pouvait seul entrer ! Source toujours pure, dont parle un autre prophète, source scellée, et dont le sceau ne se brisa jamais, d'où sortit cependant le fleuve de grâces qui inonda la terre.

Ensuite, Messieurs, dès qu'il s'agit d'une conception opérée par l'Esprit-Saint, de la conception d'un Dieu, ne craignons plus de multiplier les merveilles. Quoi que ce soit que l'on nous puisse dire, et les conséquences raisonnées que les théologiens en tirent, et les pieuses opinions de nos mystiques mêmes, pour moi, je vous avoue que j'aime à tout adopter et à tout croire.

Quid miraris hæc homo? dit saint Augustin. Non, ne soyez étonnés ni rebutés de rien, mes frères; ainsi devait être conçu, ainsi devait naître un Dieu qui daignait se faire homme. Toutes les raisons, toutes les solutions que donnent les autres saints docteurs, se rapportent à celle-ci : *Deum sic nasci oportuit, quando esse dignatus est homo.*

Mais aussi pourquoi daigne-t-il se faire homme? Pourquoi tant de prodiges, tant de mystères? Messieurs, c'est pour nous sauver, car son nom est Jésus : *Vocabis nomen ejus Jesum.* Or, ce nom dans notre Jésus n'est point un vain titre, dit saint Bernard. L'ange ajoute en effet, dans une autre circonstance, en parlant à Joseph, que cet enfant délivrera son peuple de la servitude du péché : *ipse*

enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum.

Mais d'abord était-il donc nécessaire que le Verbe de Dieu s'incarnât pour sauver l'univers? Non, non, Messieurs, nous n'oserions le dire. Homme, qui êtes-vous, pour mériter un tel bienfait? Hélas! Dieu pouvait nous laisser tous dans la masse de perdition où nous avait plongé le péché de notre premier père. Voulant nous sauver, il avait une infinité d'autres moyens de le faire, comme dit saint Bernard après tous les saints docteurs. Mais nous ajoutons qu'il y avait une espèce de convenance qu'il nous sauvât par l'Incarnation de son Verbe. Que la raison en est belle! concevez-là, je vous prie.

Afin que le péché ne fût pas impuni, parce que Dieu est juste; afin que l'homme ne fût pas sans ressource, parce que Dieu est bon. O le bel accord de miséricorde et de justice! Sans l'Incarnation du Verbe le péché ne pouvait être suffisamment expié; il l'est surabondamment par l'Incarnation du Verbe.

Aucun homme ne pouvait satisfaire. Il y a trop de disproportion de l'homme à Dieu. Comme dit saint Anselme, Dieu seul pouvait, l'homme seul devait satisfaire; il fallait donc pour satisfaire un Homme-Dieu. Sans cela, Dieu voulant être satisfait, nos maux étaient irrémédiables; mais un Dieu s'étant incarné, la satisfaction est complète.

Il sauvera donc vraiment son peuple : *Salvum faciet*. En quelle qualité? Prenez-y garde, Messieurs. En qualité de caution, de médiateur, de prêtre et de victime.

En qualité de caution, il se charge de nos dettes, il paye pour nous; en qualité de médiateur, il nous réconcilie avec son Père; en qualité de prêtre et de victime, il se substitue à notre place pour satisfaire.

Entendez tout cela dans le sens le plus rigoureux. Quel autre sens, en effet, peut-on donner à toutes ces expressions de l'Ecriture : qu'il a porté nos péchés : *Peccata nostra ipse tulit;* qu'il est le garant et l'ôtage, pour ainsi dire, d'une alliance plus digne de Dieu et plus avantageuse à l'homme que la première : *Melioris Testamenti sponsor* (*Hebr.*, VII); qu'il s'est donné lui-même en rançon pour nous : *Dedit semetipsum redemptionem* (*I Tim.*, 2); qu'il est l'unique médiateur de tous : *Unus mediator omnium* (*Ibid.*); qu'il a attaché à sa croix la cédule de notre dette, et qu'il l'a effacée par son sang; qu'il a renversé le mur de séparation que nos péchés avaient élevé entre Dieu et nous; qu'il a étouffé en sa personne les inimitiés qui étaient entre le ciel et la terre.

Ce que l'ange promettait à Marie et à Joseph est donc accompli : son nom sera Jésus; il délivrera son peuple. Son peuple : prenez garde encore, ce sont toutes les nations de l'univers. Car, comme dit saint Paul, il n'y a plus de distinction entre le Juif et le gentil. Car, comme avait prédit le Prophète-Roi, son Père lui a donné pour héritage le monde entier. Croyons donc enfin, Messieurs, croyons sans aucun doute, c'est saint Augustin qui parle ainsi : *Indubitanter credamus;* que celui qui a tout créé a réparé tous ses ouvrages : *Sicut omnium conditor, ita omnium reparator.* Croyons que tout l'univers a été racheté par celui qui a donné infiniment plus que ne peut valoir tout l'univers : *Totum mundum redemit, qui plus dedit quam totus mundus valeret.*

Ne soyons pas surpris enfin, si l'ange ajoute qu'il sera grand : *Magnus erit.* La source de toute sa gloire extérieure, c'est le salut de l'univers. Vous l'appellerez Jésus : *Vocabis Jesum;* il sauvera son peuple : *Salvum faciet;* c'est en cela même qu'il sera grand : *Magnus erit.*

Qu'on ne nous objecte plus, disent les saints docteurs, que l'Incarnation dégrade la Divinité. Est-il indigne d'un ouvrier, répondent-ils, de réparer quand il le peut, le plus beau de tous ses ouvrages? C'est par le Verbe que tout avait été créé : *Per ipsum omnia facta sunt* (*Joan.*, I); c'est donc par le Verbe qu'il convenait que tout fût réparé.

Serait-ce la bassesse de notre nature qui le dégraderait? Non, non, Messieurs, car toute la majesté de Dieu est conservée, éclate même et se fait reconnaître au milieu de toutes les infirmités de l'homme; et comme dit saint Léon pape, il ne dédaigne point la bassesse de notre nature, parce que la bassesse de notre nature ne diminue point sa majesté : *Non fastidita humilitas, quia nec imminuta majestas.*

Que de noms magnifiques lui donnait Isaïe! Ils lui conviennent tous, ils sont tous renfermés dans le nom de Sauveur; et même encore ils ne l'expliquent qu'imparfaitement, ils ne donnent point une idée complète de toute sa gloire : *Magnus erit.*

Admirable : qu'il l'est en effet dans le changement merveilleux de nos volontés criminelles! Ange de conseil : tel nous l'éprouvons quand il nous console, il nous instruit, il nous soutient, il adoucit toutes nos peines. Fort : quelle sorte d'ennemis avons-nous que sa force invincible ne terrasse? Père du siècle futur : il nous a fait revivre pour l'immortalité. Prince de paix : il nous réconcilie avec son Père; son Père est Dieu, il est Dieu lui-même, il remet les péchés.

Aussi, sera-t-il reconnu pour Fils de Dieu, continue l'Ange en parlant à Marie : *Filius Altissimi vocabitur;* propre Fils sans adoption; celui en qui et par qui nous sommes tous adoptés ne peut être Fils adoptif lui-même. Fils du Très-Haut, Créateur de la Mère dont il naît, demeurant toujours dans son Père, lors même qu'il est conçu et qu'il naît sur la terre, afin, selon l'ingénieuse pensée de saint Augustin, qu'en devenant Sauveur des hommes, il ne cesse point d'être la joie et la force des anges. Ah! Messieurs, écrions-nous donc tous ensemble avec le Prophète que la majesté, la puissance sont, pour ainsi parler, ses vêtements : *Fortitudo et decor indumentum ejus.* (*Prov.*, XXXI.)

La majesté : il est roi. La puissance : son règne est éternel : ainsi l'ange s'exprime encore. Le Seigneur le fera asseoir sur le trône de David son Père : *Dabit illi Dominus sedem*

David patris ejus ; et son règne n'aura point de fin : *Et regni ejus non erit finis.* (*Luc.*, I.)

Mais, reprend saint Augustin, qu'était-ce donc pour le Verbe de Dieu d'être fils de David? Pour le Roi des siècles qu'était-ce donc d'être roi d'Israël? Aussi, Messieurs, poursuit saint Augustin, n'est-il point roi comme sont les rois de la terre. Ne comparons point son empire à aucun des empires de l'univers. Il règne sur toutes les créatures; mais comment et pourquoi? C'est saint Augustin qui l explique.

Le ciel, la terre et les enfers lui sont soumis; le ciel, pour y rendre éternellement heureux des sujets toujours volontairement dociles; la terre, pour faire de cette vallée de misère la route assurée du vrai bonheur; l'enfer, afin qu'il ne trouble plus jamais ni le ciel ni la terre. La vie et la mort lui sont assujetties, afin que la vie n'étant plus criminelle, la mort ne soit plus un supplice. Tous les hommes également sont ses sujets, afin que tous les hommes puissent aspirer à ses récompenses. Toutes les créatures, même inanimées, reconnaissent ses lois, afin qu'il ne soit aucune creature dans l'univers qui ne conduise l'homme à sa béatitude.

Il est donc vraiment grand : *Magnus erit.* Sa gloire remplit les cieux, elle en fait la beauté, la lumière. Descendez en esprit dans les abîmes; sa puissance invincible maintient l'ordre dans ces lieux de trouble, d'horreur et de confusion. Parcourez l'univers : point de partie de l'univers qui ne lui rende hommage. Et si l'homme est quelque part assez aveugle ou assez ingrat pour le méconnaître, partout la nature insensible est prête à le venger, toujouis prête à remplir ses ordres. Ah! pourquoi faut-il que je vole avec tant de rapidité dans un si beau champ? Cependant finissons, et ménageons le temps qui nous reste. Après nous être instruits à fond de notre mystère, hâtons-nous d'apprendre à l'honorer. C'est l'exemple de Marie qui va nous donner cette leçon dans le second point de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Les mystères de la religion doivent être écoutés et reçus avec un esprit docile, un cœur droit. Il est permis à la raison de s'informer, d'examiner, mais seulement jusqu'à un certain point. Dès que la révélation de Dieu se manifeste, il ne s'agit plus que d'adorer et de croire. La toute-puissance de celui qui opère est la solution de toutes les difficultés que l'on peut faire. Le cœur suit aussitôt le mouvement que l'esprit lui imprime. L'amour qu'il doit à l'auteur du mystère, s'étend sur le mystère même. Il s'y attache, il le médite, il le goûte avec complaisance, et se met dans la disposition de tout sacrifier, non-seulement pour confesser sa foi, mais encore, comme dit saint Paul, pour honorer sa foi par ses œuvres. Soumission d'esprit, soumission aveugle, cependant toujours raisonable; soumission de cœur, soumission humble mais généreuse : c'est ainsi que Marie va nous apprendre à honorer le mystère d'un Dieu incarné.

Rien de plus sage, Messieurs, que la règle qui nous est donnée par l'*Ecclésiastique* de ne point croire témérairement toutes sortes de paroles. Croire trop promptement, ajoute l'auteur sacré, c'est légèreté, c'est faiblesse : fatale source du crime de notre première mère. Mais aussi, selon la prudente remarque d'un saint docteur, c'est opiniâtreté, c'est folie de ne rien croire, et ce fut le crime de Zacharie. Marie, continue le même docteur, nous enseigne par son exemple le sage milieu qu'il faut prendre : *Evæ levitatem devitans, simul et duritiam Zachariæ.* Elle n'est ni comme Eve trop légèrement crédule, ni comme Zacharie défiante jusqu'à l'incrédulité; et voilà notre modèle.

A la première vue de l'ange, elle se trouble, dit l'Evangile : *Turbata est.* Qu'est-ce à dire, et pourquoi? dit toujours le même saint docteur que je viens de citer. Tout accoutumée qu'elle est aux révélations, aux visions, aux extases, elle se trouble cependant à celle-ci, elle craint l'illusion : *Turbata est.* Mais elle se trouble avec prudence et sagesse, elle réfléchit, elle pense : *Cogitabat;* crainte de rejeter la voix de Dieu, de résister à sa grâce si c'est sa parole qu'elle entend, dit encore le même docteur; crainte d'être trompée et séduite, si c'est un prestige de l'esprit de mensonge : *Turbata est, et cogitabat qualis esset ista salutatio.*

Mais nous, Messieurs, sommes-nous moins exposés à la séduction que ne l'était Marie? Nous, enveloppés des plus épaisses ténèbres de l'ignorance dès notre première origine, portés naturellement à toutes sortes d'erreurs, sommes-nous moins en danger de nous tromper? surtout au milieu d'un monde, où nous sommes dissipés sans cesse, tantôt par mille amusements qui nous distraient, tantôt par mille affaires qui nous occupent; au milieu d'un monde où tout conspire à nous aveugler, et les préjugés qui y règnent, et les maximes qu'on y débite pour autoriser les préjugés, et les exemples qu'on y voit pour accréditer les maximes; au milieu d'un monde instruit, éclairé, j'en conviens (le fut-il jamais plus que dans notre siècle?), mais instruit de toute autre chose que de la religion, et qui toujours, ou l'oublie et la néglige par indifférence, ou ne l'étudie que par malignité pour la combattre; au milieu d'un monde où toutes les passions exercent un empire aussi tumultueux que tyranique : empire fondé sur l'aveuglement et l'ignorance naturels à l'homme; empire défendu par mille sortes d'erreurs que l'ignorance et l'aveuglement font adopter : au milieu de ce monde, devons-nous être plus tranquilles sur le danger d'être séduits que ne l'était Marie? cette créature privilégiée, née et conçue, selon la doctrine de l'Eglise, sans aucune tache du péché, sans aucune suite du péché, sans pente au péché; cette heureuse vierge élevée, selon l'opinion commune des saints docteurs, dans l'enceinte sacrée du temple, où elle n'avait ouï d'au-

tres maximes que celles de la loi, où elle n'avait vu d'autres exemples que ceux d'une fidélité la plus parfaite à l'accomplir.

Il est vrai, Messieurs, que par rapport aux matières de la foi (et vous concevez sans doute que ce n'est que des matières de la foi que je parle), nous avons contre la séduction un préservatif infaillible. Une autorité respectable qui ne peut nous égarer, nous éclaire et nous guide. C'est l'autorité d'un tribunal visible établi par Jésus-Christ; lui-même il y préside. *Celui qui vous écoute m'écoute moi-même* (*Joan.*, X), disait-il en effet à ses apôtres; par conséquent à leurs successeurs, car il ajoute ailleurs : Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles; tribunal par conséquent toujours dressé, toujours prêt à décider dès qu'il est besoin de décision sur quelque point de foi ; tribunal par conséquent qui ne peut non plus cesser que faillir; par conséquent encore, qui ne peut non plus se tromper que nous séduire; tribunal donc enfin où le corps des pasteurs unis à leur chef, par rapport à nous est encore, sera toujours comme il a été dans tous les siècles, l'oracle sûr de la vérité, le pur organe de l'Esprit-Saint. Aussi Messieurs, c'est cette autorité que nous vous avertissons de suivre, comme nous faisons profession de la suivre nous-mêmes. Elle déclare la révélation de Dieu. Jusque-là il peut être permis de raisonner; on peut, on doit consulter, chercher à s'instruire; mais si tôt que la révélation de Dieu se manifeste par cet organe, il ne reste plus d'autre parti que de se soumettre et de croire. En prêtant l'oreille à tout autre langage, dit saint Augustin, on court le risque le plus évident d'être séduit, ainsi que notre première mère, par l'esprit de mensonge, qui ne se déguise hélas! que trop adroitement pour nous surprendre.

Or, c'est précisément pour s'assurer de la révélation de Dieu que Marie interroge : comment s'opérera ce mystère que vous m'annoncez? *Quomodo fiet?* Mais remarquez que ce n'est point là, dit saint Ambroise, une question d'incrédulité, comme celle de Zacharie; ce n'est point une question de curiosité ni de doute, comme celle de Sara, lorsque la naissance d'Isaac lui est annoncée. Elle ne demande point, comme Zacharie, un prodige pour se convaincre; elle ne rit point comme Sara, de la promesse singulière qui lui est faite.

Unde hoc sciam? disait Zacharie. Comment me convaincrez-vous que ce que vous m'annoncez est possible, qu'en effet il arrivera? C'est là le langage le plus commun de notre siècle; et plaise au ciel qu'il n'en soit point qui, dans un sens bien plus criminel que l'épouse d'Abraham, se rient de nos mystères.

Pour les combattre, ces incrédules, quels qu'ils soient, il ne nous est permis d'employer d'autre argument que celui de Gabriel à Marie même : rien n'est impossible au Seigneur : *Non erit impossibile apud Deum omne verbum.* Ainsi l'ange autrefois convainquait l'incrédule Sara; rien n'est difficile à Dieu, disait-il : *Nunquid Deo quidquam difficile est?* (*Gen.*, XVIII.) Ainsi le Seigneur lui-même confondait Moïse, qui semblait se défier de ses promesses : la main du Tout-Puissant ne suffit-elle donc pas pour toutes sortes de merveilles : *Nunquid manus Dominus invalida est?* (*Num.*, XI.) Aussi c'était là l'unique méthode dont se servaient les saints docteurs en raisonnant sur nos mystères. Voici leur grande règle, leur unique règle : Toute la raison du mystère est la toute-puissance de celui qui l'opère : *Tota ratio facti est omnipotentia facientis.*

Je sais qu'en raisonnant ainsi nous sommes traités d'esprits simples, faibles et crédules, disait saint Jean Chrysostome. Ah! qu'on nous traite même d'insensés. Pour moi, je me fais gloire de cette crédulité, de cette folie : et qui de nous ne s'en glorifierait pas après ce saint docteur? En effet, ajoute-t-il, elle m'est commune, cette folie, avec le grand Paul. Mais qu'elle l'emporte sur toute la sagesse du monde!

Sages du siècle, qu'est-ce donc, en effet, qui vous révolte dans nos mytères? Votre raison ne peut les comprendre. Mais tout ce que vous ne comprenez pas, faut-il le nier? Cela supposé, que ne nieriez-vous pas? Je vous demande : comment deux substances, parfaitement distinguées et différentes l'une de l'autre, votre âme et votre corps, se réunissent-elles en vous pour ne faire qu'un seul homme? C'est à peu près ainsi, dit saint Athanase dans son symbole, que la nature divine et la nature humaine se réunissent dans une seule personne, le Jésus que nous adorons. Vous me demandez la raison de ce second mytère; et moi, je vous demande la raison du premier. *Tota ratio facti est omnipotentia facientis.*

Ainsi Gabriel raisonnait avec Marie, selon la remarque de saint Jean Chrysostome. Pour la convaincre qu'un Dieu pouvait se faire homme, qu'une vierge pouvait concevoir, il lui cite l'exemple de sa cousine Elisabeth : *Ecce Elisabeth cognata tua*, Elle est sur le point de mettre au monde le précuseur du Messie. Cependant elle est dans un âge avancé, et toujours elle a passé pour stérile : *Mensis sextus est illi quæ vocatur sterilis.* Une femme avancée en âge et stérile a conçu, pourquoi une vierge ne pourrait-elle pas concevoir? Le précurseur du Messie va paraître; le miracle opéré sur Zacharie le fait attendre dans toutes les montagnes de la Judée. Le Messie doit donc aussi paraître bientôt. Trouvez-vous que la fécondité d'une vierge est un miracle encore plus grand que la fécondité d'une femme avancée en âge et stérile? Eh bien! j'en conviendrai. Mais si le précurseur est né par le second miracle, le Messie lui-même, dit saint Augustin, devait naître par le premier. La même puissance qui opère l'un suffit également pour l'autre : *Tota ratio facti est omnipotentia facientis.*

Et voilà, Messieurs, la borne où s'arrête, en effet, la raison de Marie. Instruite du mystère par toute la suite des paroles de l'ange, elle s'en repose aveuglément sur la toute-puissance de celui qui opère pour la manière dont il opérera. Si elle a paru d'abord inquiète et troublée : *Turbata est;* si elle a interrogé l'ange : *Quomodo fiet istud?* ce qui la troublait, ce qui l'inquiétait, outre ce que j'ai dit en premier lieu, c'était encore, dit saint Ambroise, l'amour de sa virginité. La gloire de devenir mère de Dieu la touche moins que l'avantage de demeurer vierge. O dieu de pureté! vos mystères sont incapables de donner jamais aucune atteinte à la plus scrupuleuse vertu. Ne craignez donc rien, Marie, l'accomplissement de ce mystère, non-seulement sera sur vous le sceau d'une virginité inviolable, mais de plus il sera pour vous l'occasion de pratiquer mille autres sortes des plus héroïques vertus.

Tous nos mystères, en effet, sont marqués du sceau de la sainteté, autant que de la toute-puissance de celui qui les opère. En même temps qu'ils captivent l'esprit, ils doivent influer aussi sur le cœur. C'est le second hommage que l'exemple de Marie nous apprend à leur rendre.

Soumission de cœur, ai-je dit, soumission humble et généreuse. Je suis la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.* Dans ces deux mots, en voilà le plus beau des modèles.

Les promesses qui viennent de lui être faites ne l'enflent donc point, dit saint Ambroise, d'un vain orgueil. L'ange la nomme pleine de grâces; mais elle ne se reconnaît que pour être la servante du Seigneur : *ancilla.* L'Esprit-Saint la choisit pour son épouse, le Verbe la choisit pour sa mère; mais elle ne prend d'autre titre que celui de servante du Seigneur : *ancilla Domini.* Prenez garde, Messieurs. C'est, en effet, le titre qui lui convient, continue saint Ambroise. Le mystère qui va s'accomplir en elle est le mystère de l'anéantissement du Verbe. Tandis que le Verbe de Dieu s'anéantit, lui convenait-il d'oublier son propre néant? Rien ne démontre mieux la vraie misère, ou plutôt le néant de l'homme, que l'incarnation du Verbe. Personne ne comprit jamais mieux que Marie toute l'économie de ce mystère; personne ne dut donc jamais comprendre mieux qu'elle la misère et le néant de l'homme; personne ne dut donc y rentrer plus profondément. Ce n'est là que l'explication de la pensée de saint Ambroise : *Humilem paritura, humilitatem debuit ipsa etiam præferre.* Tâchons d'y pénétrer comme elle, dans l'économie de ce mystère, afin d'apprendre d'elle à l'honorer.

Pourquoi le Verbe, en effet, s'incarne-t-il? Je l'ai déjà insinué, Messieurs : parce que notre nature dégradée par le péché n'était plus qu'un objet d'horreur aux yeux de Dieu; parce qu'aucun homme, tous les hommes même ensemble, n'étaient capables d'aucune œuvre satisfactoire qui pût apaiser Dieu; parce que toute notre nature était incapable d'aucun hommage qui pût honorer Dieu. Quelle affreuse indigence! Sont-ce les titres dont vous vous glorifiez dans le monde, qui pourraient la couvrir? Héros du siècle, grands génies, vainqueurs ou législateurs des nations, hélas! tous ces titres ne sont pour vous que des occasions de devenir plus coupables, et par conséquent plus abominables devant Dieu.

Hommes, qui que nous soyons, si nous sommes quelque chose, faisons-en donc hommage au Verbe anéanti pour nous. Son anéantissement fait tout notre mérite et toute notre gloire; et le vrai mérite, la solide gloire qu'il nous procure, c'est de pouvoir être serviteurs du Seigneur.

Servir le Seigneur, en effet, le beau titre, le vrai titre d'honneur et de gloire! Votre prophète, ô mon Dieu! sans doute avait raison de dire que vous servir c'est régner. Est-il un plus bel empire? Vous élevez celui qui vous sert au-dessus de tous les empires de la terre, que vous lui faites dédaigner. Vous le faites régner sur lui-même. Vous partagerez avec lui votre propre empire, votre empire éternel. Ah! disparaissent donc à mes yeux tous les autres titres qui pourraient m'élever dans le monde. C'est de celui-ci seul que je me glorifie; je ne m'en glorifie qu'en vous et par vous, ô mon Dieu, mon Sauveur! Voici donc votre serviteur : ordonnez qu'il me soit fait selon votre parole : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.* Oui, quoi que ce soit qu'il vous plaise ordonner, je n'ai point de réserve, je me soumets à tout : *Fiat.* Quoi que ce soit que vous m'ordonniez de croire, ma raison se captive sous le joug de votre parole. Quoi que ce soit que vous m'ordonniez de faire, mon cœur vous sacrifie toutes ses inclinations les plus chères. Non, je n'ai plus de volonté que la vôtre : *Fiat, fiat mihi secundum verbum tuum.*

Quand Marie prononça ces mots, elle savait toute l'étendue de l'obligation qu'elle s'imposait à elle-même. Eclairée d'une lumière surnaturelle, elle prévit à cet instant tous les sacrifices auxquels la condamnait sa qualité de Mère du Verbe anéanti. Mais à quoi eût-elle pu résister, en voyant ce à quoi se soumettait la Divinité même? L'enfance dure et pénible, la vie laborieuse, toujours persécutée de l'Homme-Dieu, son Fils, sa passion, sa mort se représentèrent à son esprit. Elle vit toute la part qu'elle devait avoir à ses travaux, à ses outrages, à ses souffrances. *Fiat mihi.* Rien ne la rebute, rien ne l'effraye. Eh! que craindrait-elle de faire et de souffrir? C'est avec son Dieu qu'elle souffrira : *Fiat.*

Or, ce qui inspirait à Marie cette généreuse soumission de cœur, ne nous doit-il donc rien inspirer à nous-mêmes? Notre Dieu livre pour nous son Fils unique. Est-il rien dans le monde, dont le sacrifice puisse égaler celui que notre Dieu nous fait? Est-il donc aucun sacrifice que nous puissions

répugner à faire? Le Verbe de Dieu s'anéantit pour nous. Quelque dure que nous paraisse sa loi, en est-il aucun article dont il ne nous ait donné l'exemple? Nous demande-t-il même autant qu'il a fait lui-même pour nous? Nous met-il dans l'occasion d'être abaissés, d'être outragés et de souffrir autant que lui? Ah! si l'occasion s'en présente, refuserons-nous donc de faire pour lui ce qu'il a fait pour nous? Richesses, dignités de la terre, réputation, gloire mondaine, brillante fortune, la santé, la vie même, rien de tout cela, tout cela même ensemble, équivaudra-t-il jamais au sacrifice que notre Dieu nous fait?

Mais, Messieurs, que servirait d'étendre et de pousser plus loin cette morale? Vos cœurs souscriraient-ils aux conséquences que je voudrais tirer, aux résolutions que je voudrais vous faire prendre? Permettez-moi de le dire en finissant : je me sens tourmenté maintenant par la même réflexion, qui saisissait saint Paul, lorsqu'après avoir annoncé au peuple juif l'avénement du Messie promis et attendu si longtemps, il prévoyait le petit nombre de ceux qui croiraient à sa parole, et la réprobation de la nation presque entière. Et quelle autre réflexion peut saisir à présent vos ministres, ô mon Dieu, lorsque vous les envoyez annoncer votre parole aux chrétiens de nos jours?

Je dis la vérité, s'écriait-il : *Veritatem dico.* (*Rom.*, IX.) J'ose emprunter aujourd'hui les mêmes paroles. Oui, je crois pouvoir le dire, ainsi que l'Apôtre, en présence de Jésus-Christ : *Veritatem dico in Christo.* (*Ibid.*) et je prends à témoin l'Esprit-Saint que le sentiment de ma conscience ne dément point les sons de ma parole : *Testimonium mihi perhibente conscientia in Spiritu sancto.* (*Ibid.*)

Hélas! Messieurs, tous mes sens sont plongés dans un profond abîme de tristesse; une douleur continuelle flétrit, sèche mon cœur : *Tristitia mihi magna est, et continuus dolor cordi meo.* (*Ibid.*) A quoi bon Seigneur, annoncer tous les jours, comme nous le faisons, expliquer et défendre vos saints mystères? Rien d'assez exprès dans votre parole pour convaincre, rien d'assez tendre pour toucher, rien d'assez terrible pour effrayer. Une impression momentanée, je ne sais quelle émotion, qui ne dure pas plus que le son même de notre parole, c'est ordinairement tout le fruit de nos derniers efforts.

Ainsi obligés que nous sommes de vivre dans un monde, où nous voyons sans cesse notre sainte foi en butte à toutes sortes de contradictions, combattue, attaquée par les uns, méprisée, ralliée par les autres mise en oubli presque par tout le reste, quels peuvent être nos sentiments? La religion dominante aujourd'hui est de n'en plus avoir aucune. C'est impiété raisonnée et systématique dans les uns, irréligion de mœurs et de pratique dans les autres; indifférence dans ceux-ci, timidité dans ceux-là : indifférence, timidité, qui font tout tolérer et applaudir à tout. A quel siècle, grand Dieu, nous avez-vous donc réservés? Les plus fidèles croient comme si leur foi ne devait influer en rien sur leur conduite. Il croient, je ne dis pas seulement sans pratiquer, mais sans penser, sans réfléchir jamais à ce qu'ils croient. A peine cependant osons-nous nous en plaindre; et c'est toujours inutilement que nous nous en plaignons. On nous accuse de partialité dans l'exposition du dogme; on nous croit outrés dans les décisions de la morale. Nous n'avons que vous, Seigneur, pour témoin de la droiture de notre conscience : *Veritatem dico in Christo, testimonium mihi perhibente conscientia in Spiritu sancto.* Pour soulager notre douleur, il ne nous reste plus que des larmes; et nos larmes nous n'osons même plus les confier qu'à votre sein. *Tristitia mihi magna est, et continuus dolor cordi meo.*

Cependant, Seigneur, souffrez que nous vous demandions avec votre apôtre une dernière grâce, que nous appuyons aujourd'hui de tout le crédit de votre sainte Mère auprès de vous. Notre unique désir est de sauver nos frères, et de devenir, s'il le faut, victimes d'anathème pour les sauver : *Optabam ego ipse anathema esse a Christo pro fratribus meis.* (*Ibid.*) Sauvez-les donc, Seigneur. Vous faut-il encore des victimes? Nous voici, nous sommes prêts à tout, nous nous dévouons nous-mêmes volontiers. Notre repos, notre fortune, notre santé, notre vie, oui, nous sacrifions tout. Mettez notre sincérité à l'épreuve en acceptant notre sacrifice : *Veritatam dico.* Votre esprit, qui pénètre nos cœurs de la tristesse, dont ce désir est le fruit, nous fera la grâce de ne nous démentir jamais dans aucune sorte d'épreuve : *Testimonium mihi perhibente conscientia in Spiritu sancto.*

Verbe incarné, c'est votre exemple qui nous inspire ce généreux dessein. Mais enfin, pour nous donner droit de tout demander, de tout espérer, de tout obtenir, il n'est pas besoin d'autre sacrifice que du vôtre. Que ne nous a pas donné le Père céleste en nous donnant son Fils? Par les mérites de ce cher Fils, qu'il daigne donc nous faire aussi la grâce de profiter du présent qu'il nous a fait. Ainsi soit-il.

SERMON III.

POUR LA FÊTE DE LA VISITATION.

Exsurgens Maria, abiit in montana cum festinatione, in civitatem Juda; et intravit domum Zachariæ et salutavit Elisabeth. (*Luc.*, I.)

Marie partit aussitôt; elle alla au canton des montagnes, dans une ville de la tribu de Juda, et étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth.

Voici, Messieurs, un grand sujet d'instruction pour nous dans ce mystère. L'ange du Seigneur, dit saint Ambroise, en commentant cet évangile, venait d'annoncer à Marie les merveilles, qui devaient s'opérer en elle. Pour gage de l'accomplissement de sa promesse, il lui avait cité l'exemple de sa cousine Elisabeth : *Ecce Elisabeth.* Marie aussitôt se lève, dit l'Evangile : *Exsurgens*; elle part en diligence : *Cum festinatione*; elle

traverse les montagne de la Judée, elle arrive dans la ville sacerdotale de la tribu de Juda, où Zacharie avait établi sa demeure, elle entre dans sa maison, elle salue Elisabeth : *Intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth.* A la voix de Marie, l'enfant qu'Elisabeth portait tressaillit dans son sein ; Elisabeth elle-même fut remplie de l'Esprit-Saint : *Exsultavit infans, repleta est Spiritu sancto Elisabeth.* Une espèce de combat d'humilité et de charité s'élève entre ces deux saintes parentes. C'est à qui s'abaissera davantage, à qui célébrera avec plus de magnificence les miséricordes du Seigneur. Cependant Marie demeure auprès d'Elisabeth jusqu'après ses couches, pour la soulager dans tous ses besoins : *Mansit Maria cum illa tribus mensibus.* Voilà, Messieurs, le précis de l'Evangile, que j'entreprends de développer aujourd'hui.

Je l'entreprends d'autant plus volontiers, qu'il me fournit un sujet plus intéressant d'instruction. La civilité, ce mot si connu dans le monde, la civilité, qui fait, pour ainsi parler, l'âme du monde, qui du moins en fait tout l'agrément, dont le monde emprunte toute ses grâces, la civilité, dont chacun se pare ou cherche à se parer, qualité qui seule peut remplacer, et remplace, en effet, quelquefois toutes les autres, qui donne le prix à tous les talents, sans laquelle tous les plus beaux dons de la nature et peut-être de la grâce même semblent inutiles dans le commerce de la société : la civilité mérite bien de recevoir une fois des règles, d'être déterminée dans ses devoirs, et réduite enfin dans les justes bornes, que le christianisme lui prescrit. Voici donc le dessein de ce discours.

La visite que Marie rend à sa cousine Elisabeth nous fournira le motif et le modèle de la civilité chrétienne. En deux mots : civilité vraiment chrétienne, parce que c'est la charité qui l'anime : ce sera le sujet de la première partie ; civilité également avantageuse à celle qui la fait et à celle qui la reçoit, parce qu'elle est chrétienne : ce sera le sujet de la seconde partie. Les devoirs et les avantages de la civilité chrétienne, c'est l'importante instruction, que nous recevrons de votre exemple, ô Marie, si votre intercession nous obtient la grâce de nous l'appliquer en le méditant. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

On appelle civilité ou politesse un commerce de devoirs humains, de témoignages d'affection, qu'on se donne mutuellement les uns aux autres : commerce qui semble d'abord bien éloigné de l'esprit du christianisme. J'avoue, Messieurs, qu'il l'est, en effet, tel qu'il est en usage dans le monde ; parce que dans le monde ce n'est que fourberie, orgueil déguisé, passion d'intérêt. Mais donnez-lui la charité pour principe, elle devient sincère, humble, officieuse ; et dès lors voilà la civilité au rang des vertus et des plus grandes vertus du christianisme. Hâtons-nous d'en prendre le modèle dans celle de Marie.

Elle est sincère, fondée sur l'estime et l'amour. L'ange lui apprend qu'Elisabeth longtemps stérile, et déjà dans une vieillesse avancée, vient cependant de concevoir un fils. Ne croyez pas dit saint Ambroise, qu'incrédule sur l'oracle, qui lui est annoncé, elle aille chercher à s'instruire par elle-même de ce fait extraordinaire : *Non incredula de oraculo.* C'est ainsi que dans le monde, si quelque mérite éclatant commence à faire bruit, chacun s'empresse à prévenir de politesse des talents qui s'accréditent, pour éprouver et juger par soi-même ce qu'annonce la renommée : *Incredula.*

Ne croyez pas que remplie de l'idée des merveilles, qui se sont opérées en elle, elle en cherche des témoins et des admirateurs ; que doutant qu'il puisse être dans le monde une âme digne d'être donnée pour exemple de ce qui s'est fait en elle, elle aille faire ostentation des augustes prérogatives, dont elle a été gratifiée : *Non dubitans de exemplo.* C'est ainsi que dans le monde, on s'applaudit de ses talents ; et pour les faire remarquer, on entre dans la société, comme dans une lice, où l'on prétend bien remporter l'avantage : *Dubitans de exemplo.*

Ne croyez pas que la curiosité guide ses pas ; qu'excitée par une nouvelle aussi singulière que celle de la fécondité d'une femme déjà vieille et stérile, la curiosité, dis-je, se déguise en elle sous le voile d'une politesse prétendue, pour avoir occasion de se satisfaire : *Non incerta de nuntio.* C'est ainsi que dans le monde encore, les bienséances de la civilité viennent au secours d'une oisive multitude, pour l'autoriser à s'échapper sans cesse, à s'aller amuser de toutes parts et se repaître de tous les bruits vains ou faux qu'enfante l'inaction des hommes : *Incerta de nuntio.*

Oui, Messieurs, voilà l'usage du monde. Ce qu'on y nomme civilité, bienséance de politesse n'est qu'un masque. Point de sincérité si la charité ne l'y met, comme dans celle de Marie, par estime d'abord, ai-je dit.

Elle croyait ; Élisabeth inspirée, l'en félicite : *Beata quæ credidisti.* Sur la parole de l'ange, elle croyait non-seulement les prodiges qui devaient s'opérer en elle, mais encore ceux qui s'étaient opérés dans sa sainte parente. Sa foi simple la pénètre d'abord d'une estime respectueuse ; elle se croit obligée d'aller honorer en elle les dons de l'Esprit-Saint. Remplie de joie : *Læta*, mais d'une joie toute sainte, ajoute saint Ambroise, d'une joie qui naît du sentiment intérieur de reconnaissance, que lui inspirent les miséricordes du Seigneur sur sa famille : *Religiosa;* elle est saisie d'un vif empressement : *Festina.* Elle part en diligence, elle franchit les montagnes de la Judée, entre dans la maison de Zacharie et salue celle que le Seigneur a choisie pour signaler en elle sa toute-puissance : *Intravit in domum Zachariæ et salutavit Elisabeth.*

Rien que de sincère en ces démarches; l'estime en est le principe, parce qu'elle a cru.

Écoutons de même notre foi. Elle nous représentera dans tous les hommes les images de Dieu, les membres de Jésus-Christ, la personne même de Jésus-Christ. Les honneurs que nous rendrons à tous, les égards que nous aurons pour tous, partiront de l'estime; la civilité sera sincère. Si j'honore un grand, mon hommage a sa source dans le fond de mon cœur, j'honore en lui, non pas ces dehors éclatants de faste qui l'environnent; j'honore en lui l'autorité de Jésus-Christ, à laquelle il participe. Si je marque ma considération pour les talents, ce sont les dons de Dieu que je respecte. Dans tous les hommes, quels qu'ils soient, je vois le sang de Jésus-Christ dont ils sont couverts; j'honore en eux ce qui a valu le sang d'un Dieu; et j'ai des hommages sincères pour les pauvres mêmes, en qui j'honore la pauvreté de Jésus-Christ. Je vois avec plaisir ces traits augustes de la Divinité, que la religion me découvre partout; et ces augustes traits d'eux-mêmes se font rendre les témoignages sincères du respect qui pénètre mon cœur.

Respect sincère, sincère amour. C'est, Messieurs, la remarque d'Origène, que le Dieu qui venait de s'incarner dans le sein de Marie, avait non-seulement enflammé, mais réglé la charité dans son cœur. Elle sait donc qu'il est dangereux que, sous prétexte de se détacher des créatures, on ne vienne enfin à s'en éloigner, jusqu'à les regarder comme tout-à-fait étrangères.

Malheur au monde! Il s'épuise en dehors et ne conserve dans le fond que froideur et indifférence. Mais quelquefois une dévotion mal entendue, en se détachant de tous les commerces d'amitié, retombe aussi dans l'indifférence et la froideur.

Malheur au monde! On n'y aime que soi-même; et ce qu'on y témoigne d'affection aux autres n'est qu'un appât trompeur, que notre amour-propre présente à l'amour-propre des autres, pour nous en faire estimer et chérir. Mais aussi quelquefois une dévotion malentendue n'en seconde que mieux l'amour-propre, qui ne nous vide des créatures que pour nous remplir tout entiers de nous-mêmes.

Le juste milieu, c'est la charité qui nous le fera trouver, comme elle le fit trouver à Marie. La charité lui fait quitter sa chère retraite de Nazareth, elle lui fait mépriser les pénibles difficultés d'un long voyage. Ainsi la charité conserve les dehors, mais elle les anime. Elle exige même de grands témoignages d'amour, parce qu'elle prescrit un grand amour. Elle me fait regarder chacun des autres hommes comme un autre moi-même, pour tromper, en quelque sorte, mon amour-propre et me forcer à aimer un chacun. Et même, avant que d'avoir pu produire dans un cœur les sentiments de tendresse, elle ordonne les témoignages d'amour comme des moyens de parvenir à l'amour même: et les rendant du moins conformes à notre inclination et à nos désirs, elle rend toujours la civilité sincère. J'ai ajouté, elle la rend humble.

Ah! ce n'est pas sous ce trait surtout que la connaît le monde; dans le monde, ce n'est qu'orgueil. Où sont-ils ces grands, qui savent si bien par leurs manières prétendues affables et populaires faire sentir leur supériorité, ces riches qui savent si bien humilier le pauvre par les avances mêmes les plus nobles de leur généreuse bonté?

J'entre dans la société, surtout dans cette noble partie de la société qui se flatte d'être comme le centre de tout ce que la politesse mondaine a de plus exquis et de plus fin. Remarquez-vous, Messieurs, comment chacun s'y observe soi-même; comment on s'y observe mutuellement les uns les autres; chacun y tient un rang qu'il ne faut jamais perdre de vue; un degré de plus ou de moins décide toujours de celui qui doit prévenir l'autre. Voyez ce puissant, comment du haut faîte de sa grandeur il attend que chacun vienne à son tour lui rendre hommage. Estimez-vous heureux, si d'un geste, d'un mot qui vous fasse sentir votre dépendance, il daigne approuver vos soumissions. Le mérite, les talents naturels, la vertu, ce sont des esclaves, trop honorés qu'il en fasse ses esclaves de faveur. S'il fait, du reste, vers vous quelque avance de civilité, de politesse, comptez qu'il prétend bien se les faire payer à grosse usure. Endormez-le donc de caresses, enivrez-le d'encens; vous le trouverez humain, rien de plus doux. Mais si vous avez le malheur, par mégarde peut-être ou par ignorance, de manquer à la moindre minutie de ce qui lui est dû, félicitez-vous de n'en être puni que par un air farouche et menaçant, une froide, une glaçante indifférence qui vous fassent rentrer dans le néant de votre condition.

Eh quoi! Messieurs, c'est là cette politesse que l'on dit être le lien et l'agrément de la société? Non, non, prenons-en un autre modèle, rendons-la non-seulement sincère, mais humble par la charité.

A qui était-ce de prévenir l'autre, demande saint Ambroise? était-ce à Marie de prévenir Élisabeth, ou plutôt n'était-ce pas à Élisabeth de prévenir Marie? Dans le monde, s'il arrive que quelqu'un parvienne à quelque dignité éminente, c'est l'usage que, comme une idole exhaussée sur le nouveau trône de sa grandeur, il attende le tribut d'encens que chacun lui doit. Eh quoi! Marie ne vient-elle pas d'être élevée au plus haut faîte de grandeur où puisse arriver une créature? et c'est elle qui aussitôt s'empresse à prévenir Élisabeth. Oui, répond saint Ambroise. N'en soyez pas étonnés, cela doit être ainsi: C'est à la plus élevée à être la plus humble.

Que ne voit-on donc dans la société ceux qui sont distingués soit par leur naissance, soit par leurs talents ou leurs emplois, oublier ce qui les distingue pour ne se souvenir que des titres de distinction qui peuvent être dans leurs frères? Comme on vit Marie oublier l'auguste alliance qu'elle avait contractée avec la Divinité, pour ne se souvenir

que de la proximité du sang qui la rapproche d'Elisabeth; oublier qu'elle est Mère de Dieu pour ne penser qu'à la prérogative d'Elisabeth d'être mère par un miracle, mère du précurseur du Messie; oublier que mille avantages l'élèvent au-dessus d'Elisabeth, pour se souvenir que du moins l'âge avancé d'Elisabeth lui donne quelque droit sur sa jeunesse; que ne voit-on, dis-je, de même, le noble, auprès d'un mérite reconnu, perdre de vue l'éclat de ses ancêtres; la vertu malheureuse remplacer dans l'esprit du riche les avantages que l'opulence donne, et du moins l'égalité d'une nature commune à tous, rapprocher les rangs et les conditions établis entre les hommes? La vraie charité, la charité chrétienne ferait tout cela, et purgerait ainsi la civilité mondaine de son orgueil.

Que ne voit-on surtout dans la société, ceux qui sont distingués par leur naissance, leurs talents ou leurs emplois, ne penser qu'au but que se proposa le Créateur commun de tous en les distinguant des autres hommes? Comme l'on vit Marie, qui, sitôt qu'elle est Mère de Dieu, bien loin de s'enfler de sa nouvelle dignité, conçoit que le Dieu dont elle est Mère est un Dieu Sauveur, par conséquent qu'elle doit, en quelque sorte, aux hommes mêmes, la dignité qui l'élève au-dessus d'eux, que son premier devoir est donc d'employer le crédit que sa dignité lui donne en faveur de ceux que sa dignité lui soumet. Elle est supérieure à tous; c'est pour cela qu'elle doit descendre et s'abaisser à ce qui lui est inférieur. Comme Jésus-Christ va chercher Jean, il faut que Marie aille chercher Elisabeth, dit encore saint Ambroise. Que ne voit-on de même les grands du monde ne regarder la puissance qui est entre leurs mains que comme l'appui des faibles, les esprits éclairés ne regarder leurs lumières que comme le flambeau des ignorants! Ils ne s'enorgueilliraient pas de leur supériorité; ils y trouveraient au contraire mille sujets d'humiliation; par conséquent ils n'attendraient pas qu'ils fussent prévenus par des marques de considération et de respect, ils se hâteraient de s'abaisser jusqu'aux plus petits et aux plus faibles, ils s'empresseraient à les prévenir en leur présentant un secours qu'ils ne regarderaient que comme une dette dont ils seraient ravis de s'acquitter. La vraie charité, la charité chrétienne ferait tout cela et purgerait encore ainsi la civilité de son orgueil. Elle la rendrait donc vraiment chrétienne en la rendant non-seulemet sincère, mais humble; j'ajoute encore : officieuse.

Dans le monde, en effet, ce n'est civilité que de langage; civilité par conséquent aussi frivole et infructueuse que le langage est stérile et vain. *Vana locuti sunt* (*Psal.* XI), disait le Prophète. Mais parce que toute la politesse du monde est sur les lèvres, quelle étude dans le monde, quel usage ne faut-il pas pour connaître tous les tours, tous les détours ingénieux, toutes les fines souplesses de ce langage : *Vana locuti sunt*. Vous le savez mieux que moi, sans doute : il est différent pour les différents sexes, il varie selon les âges et les pays de ceux à qui l'on parle, il a des termes propres, des phrases consacrées pour chaque rang, chaque condition. Que de vanités laborieuses! *Vana locuti sunt*.

Mais sous ce langage charmant, ce ne sont que langues plus dangereuses et plus cruelles, plus meurtrières que celle de l'aspic : *Labia dolosa*. (*Ibid.*) Que d'éloges prodigués de toutes parts! Tout est matière de louange dans le monde, jusqu'aux ajustements et aux parures, aussi bien que les qualités les plus nobles de l'esprit et du cœur. C'est impolitesse de ne pas se récrier sur tout, de ne pas ériger les vices mêmes en vertus : en vivacité l'étourderie, la brutalité en valeur : voilà la vanité : *Vana*. Mais la louange n'est pour personne qu'en sa présence. Séparez, par exemple, ces deux amies, que vous voyez tous les jours se combler mutuellement des témoignages les plus vifs d'estime et d'affection; parlez-leur à chacune en particulier l'une de l'autre; quelle sera votre surprise de les entendre ne pouvoir se trouver mutuellement aucune vertu! Eloignez le héros de ce cercle, le moment d'après il en est le jouet. Ce n'étaient donc que langues frauduleuses et ennemies : *Labia dolosa*.

De toutes parts on n'entend que compliments officieux, offres de services, magnifiques promesses, assurances de dévouement. Qui ne connaît pas encore le monde croirait, en y entrant avec tant de protecteurs qui s'offrent, pouvoir prétendre à tout, espérer de réussir en tout. Ah! ne vous y trompez pas. Vous n'êtes pas le seul à qui l'on se soit ainsi offert; on l'a fait à votre concurrent, à votre rival, ainsi qu'à vous; on le fait à l'étranger, à l'inconnu, ainsi qu'à celui qu'on dit l'ami le plus intime. Voilà la vanité : *Vana*. Mais le plus inhumain, c'est qu'on ne vous endort le plus souvent par ces flatteuses espérances, que pour vous desservir plus sûrement. Ce n'étaient donc encore que langues ennemies : *Labia dolosa*.

La source de tout cela, Messieurs, c'est ce que je disais d'abord : la passion d'intérêt gouverne tout le monde et a produit la civilité même du monde. Presque chacun a un cœur double : *Corde et corde* (*Ibid.*), ajoute le Prophète; un cœur qui n'aime que soi, et un cœur qui se prodigue aux autres; un cœur qui s'offre et s'abandonne au prochain, et un cœur qui ne rapporte qu'à soi l'amour qu'il témoigne au prochain : *Corde et corde;* ajoutons, un cœur qui aime sous le rapport sous lequel on peut lui être utile, et un cœur qui hait sous l'autre rapport, sous lequel on peut lui nuire. Pour qu'on le loue, il loue; pour obtenir des services réels, il prodigue des offres vaines, et s'il se détermine à servir, ce n'est jamais que jusqu'à la concurrence de son propre intérêt : *Corde et corde*.

Seigneur, qu'elles soient confondues, ces âmes vénales, vendues à l'intérêt : *Disperdat Dominus!* (*Ibid.*) Ou plutôt daignez les épu-

rer, les corriger, les changer par la généreuse charité. En voici toujours le modèle.

La visite que Marie rend à Elisabeth, reprend encore saint Ambroise, n'est pas une visite de pure cérémonie : *Venit ut adjuvet.* La première entrevue ne se passe point entre elles en honnêtetés de paroles, en éloges réciproques et mutuellement renvoyés avec art; vaine civilité que s'épargnent volontiers l'un à l'autre des cœurs vraiment amis. Tout ce qu'elles ont d'obligeant à se dire se tourne en actions de grâces pour le Seigneur. Mais Marie, remarque l'Evangile, demeure auprès d'Elisabeth tant qu'Elisabeth peut avoir besoin de son secours : *Mansit Maria cum illa tribus mensibus.*

Véritablement le dernier but de la civilité est le même que celui de l'établissement de la société; car la civilité n'est que pour entretenir la société même. Or, le but de la société est de nous aider les uns les autres par un support mutuel, par un échange réciproque de services. Il serait donc à souhaiter que toute la civilité se bornât de même parmi les hommes à des services réels. Du moins la charité serait que tous les dehors de civilité ne fussent que pour nous entretenir dans la disposition de servir nos frères, pour produire en eux cette disposition à notre égard, pour les convaincre intérieurement qu'ils nous trouveront toujours dans cette disposition, enfin pour nous enhardir à recourir avec confiance les uns aux autres.

J'en conclurais volontiers qu'il n'appartient qu'à la charité d'être vraiment polie. Mais voyons plus en particulier les motifs qui nous engagent à rendre ainsi la civilité chrétienne en la dirigeant par la charité. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Corrigez la civilité mondaine par la charité, rendez-la chrétienne, vous y trouverez les plus solides avantages. Je ne sais même à qui elle devient plus utile, à celui qui la fait, ou à celui qui la reçoit. Je vous établis vous-mêmes, Messieurs, juges de ce problème, et, pour vous en faciliter la décision, je vous offre d'un côté l'exemple de Marie, de l'autre celui d'Elisabeth.

Commençons par celle qui reçoit la visite de Marie. Tout à coup elle est remplie de l'Esprit-Saint. En effet, dit Origène, jusqu'à ce que celle qui porte dans son sein l'auteur de la grâce soit venue à elle, nous ne lisons pas qu'elle ait reçu cette abondante infusion de grâces. Mais sitôt que la voix de Marie a retenti à son oreille : oh! qu'elle est douce, qu'elle est efficace cette voix, disait le Sage : *Vox tua, vox dulcis!* (*Cant.*, II.) Quelles lumières se répandent à l'instant dans son esprit, de combien de mystères se trouve-t-elle instruite? Elle voit un Dieu dans le sein de Marie; en même temps elle rentre profondément elle-même dans l'humble sentiment de sa propre bassesse.

Oh! que la voix que la politesse chrétienne inspire est donc, en effet, énergique et touchante! Qui nous donnera de l'entendre, cette voix : *Sonet in auribus meis!* (*Ibid.*) Car pourquoi voit-on maintenant si peu d'émulation dans le monde pour parvenir au vrai mérite, pour perfectionner les talents et cultiver les vertus? Parce que les témoignages d'estime et d'affection qu'on leur prodigue ne sont que tromperie; rien de sincère. Pourquoi, parmi le peuple, si peu de soumission intérieure, pourquoi tant de trames cachées, tant de murmures qui éclatent contre les grands, contre les riches, ces dieux du siècle? Parce que leur affabilité prétendue n'est qu'orgueil; ils ne connaissent ni ce qu'ils sont par rapport aux autres, ni ce que les autres sont par rapport à eux. Pourquoi, dans la société, tant de forfaits qui en troublent la douce sécurité, en altèrent la paix et l'harmonie? Parce qu'on ne sait presque plus ce que c'est que de s'aider les uns les autres; et, dans le désespoir d'obtenir jamais l'accomplissement des promesses fastueuses qu'on y prodigue, les malheureux se croient forcés d'appeler le crime à leur secours pour se venger de la dureté des autres hommes.

Le remède à ces maux, Messieurs, ce serait l'insinuante et charmante douceur de la politesse chrétienne. Car si ces hommes qui, comme les plus éclairés et les plus sages, devraient servir de guides aux autres hommes, se souvenaient, dans toutes leurs manières et tous leurs discours que toute puissance terrestre vient de Dieu; si, dans leurs soumissions ou gênées, ou le plus souvent forcées, il ne leur échappait de ces airs de suffisance, d'estime, d'amour et d'admiration d'eux-mêmes, si le bas intérêt, et je ne sais quel dépit jaloux ne se faisait remarquer dans la dépendance même du peuple, avouez, Messieurs, que les grands ne seraient pas confirmés, comme ils le sont tous les jours, et par les flatteries des uns et par la jalousie des autres, dans la fausse idée qu'ils ont conçue de leur grandeur.

Quel honneur n'en reviendrait-il pas à la religion? La liberté respectueuse de ceux-ci apprendrait à ceux-là les devoirs de leur état sans révolter leur délicatesse, et corrigerait peu à peu leur délicatesse même. Les besoins des malheureux n'étant ni dissimulés par orgueil, ni exagérés par intérêt, mais exposés simplement avec une humble et noble franchise, attendriraient bien plus efficacement les cœurs. Surtout, quelle idée concevrait-on du christianisme, si l'on voyait les riches, respectant la personne de Jésus-Christ dans les pauvres, s'empresser à les prévenir d'honneurs et de services! Que de murmures injurieux à la Providence n'apaiseraient-ils pas, que de désespoirs ne calmeraient-ils pas?

Mais que voit-on presque partout dans le monde? Du supérieur à l'inférieur, ce n'est que hauteur; de l'inférieur au supérieur ce n'est que bassesse. Est-ce là ce qu'on peut appeler commerce de civilité? Ce commerce, qu'on fait consister uniquement dans des égards réciproques, ne se trouve donc plus qu'entre les personnes égales de quelque côté, du moins du côté d'une mutuelle indé-

pendance. Mais, entre ces sortes de personnes mêmes, tout ce qu'on nomme égards retombe dans la flatterie ; commerce pernicieux, qui, bien loin d'instruire, ne fait qu'aveugler et sur les défauts qu'il couvre, et sur les talents qu'il exagère, et sur les devoirs qu'il dissimule. Il n'appartient donc qu'à la civilité chrétienne, humble, sincère, officieuse, d'être vraiment utile à celui qui la reçoit.

Elle éclaire Elisabeth ; et de quelle abondance de grâces inonde-t-elle en même temps son cœur ! L'enfant qu'elle portait s'en ressentit, il en tressaillit dans le flanc de sa mère. Mais il ne s'agit pas ici de détailler les augustes prérogatives de Jean-Baptiste. Je sais qu'il les doit à la présence de Jésus-Christ ; mais il faut remarquer avec les saints docteurs que c'est la visite de Marie qui rend Jésus-Christ présent à son précurseur. Je sais que c'est l'enfant invisible dans le sein de Marie qui opère sur l'enfant d'Elisabeth ; mais je sais aussi que c'est par le canal et par l'organe de Marie : *Ut facta est vox, exsultavit infans.*

Concluons donc encore une fois, Messieurs, qu'il serait à souhaiter qu'un si beau langage fût le ton dominant dans la société. Entre les amis, d'abord, on ne verrait plus tant de froideur, tant d'indifférence, qui ne sont le plus souvent occasionnées que par le défaut de cordialité, que nous nous remarquons presque tous les uns aux autres. On ne se plaindrait plus des défiances d'un ami, qu'on glace souvent par les vivacités ou même les hauteurs, que l'inégalite d'état et de rang autorise toujours dans le monde. Il ne serait donc plus tant de refroidissements, ou du moins tout serait bientôt calmé.

Mais les réconciliations sont aujourd'hui des phénomènes extraordinaires, qui passent presque pour impossibles ; n'en soyons pas surpris. Deux personnes se brouillent ; c'est aussitôt une espèce de schisme dans la société. Jamais elles ne se voient, jamais elle ne se parlent ; on serait surpris de les voir dans un même cercle, d'une même partie ; l'une est toujours de trop partout où l'autre se rencontre. Ainsi l'on s'éloigne de plus en plus. Pour se rapprocher, que faudrait-il ? Un mot, souvent, un mot d'une politesse humble et modeste ; c'en est assez, disait le Sage, pour éteindre en un instant le feu de la colère la plus allumée : *Responsio mollis frangit iram.* (*Prov.*, XV.)

Ne bornons pas encore à cela même les avantages de la civilité. Les entreprises de zèle ne manquent souvent que par le défaut de cette vertu. On fuit dans la société un ministre austère, quels que soient ses talents, s'il ne sait assaisonner d'une politesse sage les efforts de son zèle. Autant une politesse mondaine l'énerve par la flatterie dont elle le corrompt, autant une politesse chrétienne, qui le rend doux, insinuant, aimable, lui donne d'efficace. Seigneur, que votre Esprit daigne donc l'inspirer à tous ceux que vous avez choisis pour être la lumière du monde ! Car, encore une fois, il n'appartient qu'à la civilité chrétienne d'être vraiment avantageuse à celui qui la reçoit.

Mais j'en conclus qu'elle est, en quelque sorte, par là même, plus avantageuse encore à celui qui la fait. Quel avantage, en effet, d'être l'instrument de tant de prodiges, d'être la source qui fournit tant de biens à la société ! Oui, ce me semble, je préférerais le sort de Marie qui sanctifie l'enfant d'Elisabeth, au sort de l'enfant même sanctifié. Oui, j'aimerais mieux, comme Marie, remplir Elisabeth de l'Esprit-Saint, que, comme Elisabeth, rempli de l'Esprit-Saint, prophétiser.

Ne voudriez-vous pas, Messieurs, rendre la société douce, aimable, paisible à tous ceux qui vous approchent, sympathiser vous-mêmes avec toutes les humeurs, adoucir les plus farouches, gagner les plus difficiles ? Ne voudriez-vous pas porter tous les hommes à la vertu, les éclairer sur leurs devoirs, dompter les vices qui corrompent les charmes de la société ? Eh bien ! la civilité chrétienne vous procurera ces avantages ; puisque nous avons vu que tout cela ne manque dans la société que par le défaut de christianisme dans ce que nous appelons civilité.

De plus, de combien de vertus sera-t-elle pour vous l'occasion ? C'est un exercice continuel d'humilité, de modestie, de charité ; c'est une épreuve offerte incessamment à notre foi. Vous n'en pouvez douter, puisque vous avez vu que ce sont toutes ces vertus qui caractérisent la civilité chrétienne.

Je me représente donc dans la société une personne dont cette vertu règle les maximes, anime les actions, inspire les sentiments et dicte le langage. Je me la représente dans les dispositions habituelles que je remarque dans Marie auprès d'Elisabeth.

Les égards qu'on a pour elle, les éloges qu'on lui donne, lui sont une occasion de s'élever à Dieu, de le glorifier : *Magnificat anima mea Dominum.* Les dons qui sont en elle, la cause des honneurs qu'elle reçoit, ne la réjouissent, ne lui plaisent qu'à cause de la gloire qui en revient à Dieu, non pas pour son propre avantage ; et l'honneur qu'elle en reçoit, elle le renvoie d'abord au Créateur : *Exsultavit spiritus meus in Deo salutari meo.* Mais comme elle ne garde rien pour elle-même des honneurs qu'elle reçoit des créatures, aussi ceux qu'elle rend, elle les élève au-dessus de la créature même. Dieu qu'elle voit partout est non-seulement le motif, mais encore le premier objet de ces hommages : *Magnificat anima mea Dominum, et exsultavit spiritus meus in Deo salutari meo.*

Elle ne voit que bassesse en elle-même. Plus elle est élevée, plus elle se croit destinée au service des autres ; elle n'a donc peine à respecter personne : *Humilitatem ancillæ.* De plus, comme elle a les yeux toujours attachés sur elle-même, elle y trouve mille rapports les plus humiliants avec ce qu'il y a de plus bas dans les autres créatures ; et ces rapports sont toujours présents à son esprit, pour conserver l'humilité dans son

cœur : *Humilitatem.* D'autre part, ce que les autres ont d'honorable et d'illustre lui rappelle sans cesse qu'elle est trop heureuse de les servir : *Ancillæ.* Mais s'il y a dans son état quelque chose d'abject aux yeux des hommes, bien loin de le souffrir avec impatience, elle le regarde comme la source de son bonheur : *Ex hoc beatam me dicent.* C'est un trait précieux de ressemblance avec son Sauveur anéanti; elle se trouve heureuse de pouvoir être abaissée au-dessous de tous, comme il s'est abaissé lui-même : *Humilitatem ancillæ; ex hoc beatam me dicent.*

Elle reconnaît que tout ce qu'il y a de grand en elle vient uniquement du Tout-Puissant : *Fecit mihi.* Sa dignité, son crédit, ses talents, ses vertus, elle ne les a pas de son fonds : *Fecit mihi.* Tous ces avantages, quels qu'ils soient, ne lui ont pas même été donnés pour elle-même, mais pour ceux que la Providence lui a soumis ; car c'est un présent de sa miséricorde : *Misericordia ejus.* Heureuse d'être en état de faire des heureux, du moins de soulager et de consoler des misérables, elle publie à tous les hommes les sentiments qui règnent dans son cœur, elle les invite à venir les mettre à l'épreuve, elle se hâte de leur en donner des témoignages : *Fecit mihi magna qui potens est... Et misericordia ejus a progenie in progenies.*

Comme elle adore Dieu dans l'humiliation des grands superbes, elle le bénit dans l'élévation des âmes humbles. Elle baise avec respect la main qui la soutient, qui la protége, et ne la regarde que comme l'instrument des bontés du Seigneur. Car, encore une fois, elle voit partout le bras de Dieu : *Fecit potentiam in brachio suo.* Aussi se prête-t-elle à toutes les conjonctures qu'il fait naître, et dans toutes les diverses situations où elle se trouve, elle est toujours égale à soi.

Qu'une telle âme est grande et héroïque! Mais ce ne sont là que les traits rapprochés, dont j'ai peint dans tout ce discours la civilité chrétienne : chrétienne, c'est-à-dire guidée par la charité; humble, sincère, officieuse. Les grands avantages qu'elle procure à celui qui la fait, plus même, en quelque sorte, qu'à celui qui la reçoit, ne doivent-ils pas nous déterminer à en faire toute notre étude?

Eh! Messieurs, que sert tout cet art laborieux de politesse, qui fait aujourd'hui la grande science du monde, science aussi frivole qu'onéreuse? Hélas! dit un prophète, *Comederunt alieni robur ejus; et ipse nescivit.* (*Osee*, VII.) Aveugles que vous êtes, sans vous en apercevoir, sans y penser, vous livrez follement et à pure perte ce que vous avez de plus précieux et de plus nécessaire.

D'abord l'étude de cet art frivole absorbe toute la jeunesse. La manière de s'ajuster, de composer avec grâce son air, ses pas, son geste, son langage : voilà ce qui occupe le temps le plus précieux, le plus irréparable de la vie; et la grande louange, le grand sujet d'éloges est d'avoir su y réussir : *Comederunt alieni robur ejus; et ipse nescivit.*

Est-on arrivé à l'âge d'homme parfait, c'est faire divorce avec la société que de s'appliquer à quelque chose de sérieux. Quand on veut cultiver le monde, les journées peuvent à peine suffire pour garder toutes les bienséances qu'on y exige. Il faudrait se multiplier, se reproduire, pour paraître partout où les devoirs de politesse appellent. Combien coûte la réputation d'officieux! Ecouter seulement les sollicitations dont vous êtes accablé de toutes parts, y répondre, c'est une occupation qui vous absorbe; et le plus poli n'est-il pas toujours celui qui est le moins à soi? *Comederunt alieni robur ejus; et ipse nescivit.*

Enfin, cependant, qu'y gagne-t-on? Se faire aimer, désirer, rechercher. Oui, je le veux; mais la fin de tout cela qu'est-elle? Dirai-je mille injustices commises? Combien les lâches complaisances, auxquelles la politesse oblige, en sollicitent-elles, en obtiennent-elles tous les jours! Dirai-je, flétrissures souvent irréparables de la pudeur? A combien de crimes préparent tous les jours les libertés, les familiarités, que la politesse mondaine autorise et prescrit! Dirai-je le luxe et la mollesse, compagne inséparable du luxe? C'est en se polissant, comme on appelle se polir, que tous les peuples sont devenus efféminés. Dirai-je la religion trahie, la réputation du prochain prostituée? En prendre la défense de manière à faire taire la médisance et l'irréligion, c'est grossièreté, impolitesse. Il faut renoncer entièrement au monde et se renfermer dans la solitude, si l'on ne veut applaudir à l'impiété dominante dans les cercles, surtout quand elle emprunte certains organes pour décréditer la vertu; et voilà comment la vertu s'est perdue dans le monde : *Comederunt alieni robur ejus.* Mais quand il n'y aurait que la perte du temps, de ce temps dont Dieu nous demandera un compte le plus rigoureux et le plus exact : *Comederunt alieni robur ejus.* Les jours se passent sans qu'on s'en aperçoive; sans qu'on sache comment on arrive à la fin d'une vie toujours occupée et toujours inutile : *Comederunt robur ejus; et ipse nescivit.*

Le voilà donc enfin dans un lit de mort, cet homme qui va laisser un si grand vide dans la société, pour qui chacun aura véritablement des larmes à répandre. Je repasse avec lui sur toutes les années de sa vie. Point de vices grossiers, il est vrai; mais des vertus? Hélas! point de vertus, que des vertus mondaines, dont la plupart seront peut-être des vices au tribunal de Dieu. Les attentions, les égards que prescrivait le monde, ont occupé chacun de ses jours, et n'ont pas laissé un seul moment libre pour la religion : *Comederunt alieni robur ejus.* D'autant plus malheureux que sans changer presque rien à ses actions extérieures, seulement en les animant et les réglant par le christianisme, il en eût fait une matière de récompense : *Et ipse nescivit.*

Le christianisme est donc nécessaire à la

civilité, pour la rendre, s'il est permis d'ainsi parler, vraiment polie, en la rendant sincère, humble et surtout officieuse. La civilité de même est donc nécessaire au christianisme, puisque c'est elle qui en rend les vertus aimables, puisqu'elle en facilite la pratique. Heureux le monde, si la politesse, ainsi devenue chrétienne par la charité, liait, entretenait désormais tout le commerce de la société! Société heureuse qui, par là, deviendrait l'image de la société même des saints dans l'éternité bienheureuse, où nous conduise le Père, etc.

SERMON IV.

Prêché à Lunéville devant le roi de Pologne, duc de Lorraine, en 1744.

POUR LE JOUR DE NOEL.

Natus est vobis Salvator et hoc vobis signum. (*Luc.*, II.)

Il vous est né un Sauveur, et voici le signe auquel vous le reconnaîtrez.

Sire,

Toutes les fois que le Seigneur promettait des libérateurs à son peuple, il lui donnait en même temps des gages de l'accomplissement de ses promesses. C'était surtout en ces occasions, que le Dieu tout-puissant se plaisait à signaler la force de son bras par d'illustres merveilles. Mortels, aujourd'hui le Sauveur promis par tous les prophètes, représenté par tous les patriarches, désiré pendant tant de siècles, le grand Sauveur vous est annoncé, il vient de naître : *Natus est vobis Salvator.* Et quel signe vous donne-t-on pour vous le faire reconnaître ? *Et hoc vobis signum.*

Ce ne sont pas, comme autrefois, des prodiges effrayants de puissance. Ce n'est pas, comme Moïse, en dépeuplant et ravageant la terre qu'il se déclare l'envoyé de Dieu. Aussi ne vient-il pas dans une pompe redoutable, armé du sceptre de fer, pour écraser les têtes superbes de ceux qui lui résisteront. Il vient dans un appareil de douceur et même de faiblesse, gagner par amour, attirer par des bienfaits, dompter par sa patience les œuvres de ses ennemis A quel signe sera-t-il donc reconnu, ce Sauveur?

C'est un faible enfant : *infantem*, enveloppé de quelques mauvais langes : *pannis involutum;* couché dans une crèche : *et positum in præsepio.* O miracle le plus grand de tous ceux qu'opéra la droite du Très-Haut! Oui, voilà le signe auquel je veux aujourd'hui reconnaître l'Auteur de mon salut; et pourquoi? Tâchons de pénétrer ce mystère. Parce qu'il est le Sauveur des pécheurs, il devait instruire, il devait consoler les pécheurs. Il les instruit par sa faiblesse même, vous le verrez dans la première partie. Il les console par son amour, vous le verrez dans la seconde. *Infantem, pannis involutum, positum in præsepio.... Hoc vobis signum.* O Marie, c'est de vous que ce Sauveur a pris naissance; en qui mettrons-nous qu'en vous notre espérance, pour avoir accès auprès de lui? *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Une profonde paix ayant enfin réuni tous les peuples sous un seul et même empire, selon la prédiction d'Isaïe; après que la puissance romaine, figurée par un grain de sable dans la fameuse vision de Daniel, serait devenue une énorme montagne qui remplirait toute la terre; quand le sceptre de Juda, selon l'oracle de Jacob, aurait été enseveli et confondu dans les débris de toutes les couronnes; la dernière désolation qu'avait vue Daniel, c'est-à-dire la ruine entière de Jérusalem et de son temple, étant enfin sur le point d'arriver; alors au milieu des ombres de la nuit, ainsi que le Sage l'annonce, la nature entière étant dans le silence, votre Verbe, Seigneur, Dieu d'Israël, le Verbe tout-puissant, descendu du séjour de la gloire, devait paraître en terre semblable à nous. Voilà, Messieurs, un signe éclatant que les prophètes avaient donné pour reconnaître le Messie à sa naissance. A ce signe, notre Jésus ne peut être méconnaissable. Enfant de David, comme les prophètes encore l'avaient annoncé, conçu à Nazareth, il naît à Bethléem dans la ville de ses pères, il naît d'une mère vierge. Mais à tous ces traits un autre doit être ajouté, c'est celui auquel le ciel veut que nous le reconnaissions proprement pour Sauveur : *Natus est Salvator; et hoc vobis signum*, un enfant enveloppé de langes, couché dans une étable. A tous les autres signes, je reconnais un Dieu, qui seul peut ainsi se faire annoncer. A celui-ci, c'est le Sauveur qui se manifeste; parce qu'il fallait ce signe de faiblesse pour instruire les pécheurs, et de la profondeur des plaies que le péché nous avait faites, et des remèdes qu'il faut pour les guérir.

Qu'elles étaient, en effet, profondes nos blessures, s'il fallut pour nous les faire connaître une si extraordinaire leçon! Funeste aveuglement de l'univers! Dieu partout ignoré; c'est, si j'ose ainsi parler, une des plus sûres époques de la naissance de Jésus-Christ. Les passions les plus infâmes s'étaient emparées des autels mêmes et des temples; et le crime se faisait révérer au point d'être regardé comme nécessaire au culte des dieux. Profanation, ou plutôt dérision de la Divinité, c'était toute la religion du monde. Erreur dans l'esprit, ivresse dans les sens, corruption dans le cœur, c'était toute la morale des philosophes même les plus sages. Le Seigneur cependant, dit le prophète, était encore connu dans la Judée : *Notus in Judæa Deus.* (*Psal.* LXXV.) Au milieu du peuple d'Israël son nom était grand et redouté : *Magnum in Israel nomen ejus.* (*Ibid.*) Oui, dans ce petit coin de l'univers était un temple du vrai Dieu; mais quel temple! Déjà dans le temps dont je parle, on ne rougissait plus d'y ériger contre l'autel du Seigneur un autel à César. Ce peuple si fidèle dans les jours de David ne conservait plus de son ancienne élection, que l'orgueil et la présomption, dont elle l'avait enflé. Le sens des prophéties n'était-il pas telle-

ment perdu, qu'en y méconnaissant le vrai Messie, on crût bien les pouvoir appliquer à un Vespasien, à un Hérode? Une multitude de superstitions bizarres, de frivoles observances avait défiguré les augustes cérémonies du Sinaï; et que restait-il enfin de l'esprit de la loi?

Ah! Seigneur, vous n'aviez différé que trop en apparence; il était temps de sauver le monde; et pour le sauver, il fallait commencer par l'instruire du besoin qu'il avait d'être sauvé. Toute autre leçon que celle d'un Dieu homme, d'un Dieu enfant ne nous eût point assez frappés; par conséquent ne nous l'eût pas suffisamment appris. Il fallait cette faiblesse de l'enfance, d'une crèche, d'une étable, pour nous apprendre l'affreuse impuissance, où l'homme était réduit par le péché. Et voilà pourquoi cette faiblese devient le signe essentiel du Sauveur qui nous est envoyé : *Salvator, et hoc vobis signum : invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio.*

Je vois un Dieu prendre ma ressemblance pour rétablir en moi son image. Qu'il fallait donc que tous les traits de la Divinité fussent effacés profondément en moi! Je vois un Dieu qui, pour réparer la gloire de son Père, se fait esclave. Qu'il fallait donc que l'outrage de mon péché fût sanglant! Le Seigneur, pour me sauver, s'arme, pour ainsi dire, de sa toute-puissance, selon l'expression des prophètes; il remue le ciel et la terre, il renverse toutes les lois de sa providence ordinaire, il unit deux natures éloignées d'une distance infinie, il allie les attributs les plus incompatibles, il lève mille contradictions. Qu'il fallait donc enfin qu'il fût difficile de me sauver! Mais que sera-ce, si ce Dieu Sauveur non-seulement se fait homme; mais s'il se réduit à ce qu'il y a de plus bas et de plus petit dans l'humanité, à l'enfance : *infantem;* non-seulement à l'enfance, mais à ce qu'il y a de plus faible, de plus humiliant dans l'enfance, des langes, un berceau : *pannis involutum;* non-seulement aux faiblesses, à l'humiliation de l'enfance; mais à l'état, en quelque sorte, à la condition des brutes mêmes, une étable, une crèche : *positum in præsepio.*

Ah! Messieurs, jusqu'alors l'homme avait pu croire, sans ce mystère il le croirait peut-être encore, qu'ayant pu offenser le Seigneur, il pouvait par lui-même réparer son offense, en l'effaçant par ses larmes, ou en l'expiant par le sang des victimes, du moins par son sang même. Apprenons enfin de quel médiateur nous avions besoin pour rentrer en grâce, et quelle était par conséquent notre propre impuissance.

C'est pour nous l'apprendre, dit l'apôtre saint Paul après le Roi-Prophète, que le Fils unique de Dieu entrant dans le monde revêtu de notre nature, élève d'abord vers son Père les premiers sentiments de son cœur, et lui dit: Les holocaustes, que l'homme vous offrait pour son péché, ne pouvaient, ne devaient point vous plaire : *Holocaustomata pro peccato non placuerunt* (*Hebr.*, X); toutes ses offrandes, toutes ses victimes étaient insuffisantes pour apaiser votre colère. *Hostiam et oblationem noluisti.* (*Ibid.*) Mais, mon Père, vous venez de me former un corps; c'est une victime digne de vous; que sur elle fondent tous les traits de votre colère; je suis prêt à les recevoir : *Corpus aptasti mihi : ecce venio.* (*Ibid.*) Abaissez donc enfin les yeux sur cette crèche devenue votre autel; ce n'est plus la chair des taureaux que vous y verrez, ô mon Père; c'est le corps de votre propre Fils, Vous ne le verrez point, cet autel, rougi du sang des animaux, voyez-le arrosé de mes larmes. Recevez ces prémices de mon holocauste, ces libations de mes pleurs, en attendant l'effusion de tout mon sang. Ce sacrifice a droit de vous plaire, il peut vous satisfaire, laissez-vous donc fléchir. Et vous, ô mortels, dont je tiens ici la place, apprenez d'un Dieu votre médiateur et votre victime quel est le Seigneur que vous avez offensé.

Oui, nous le reconnaissons, divin Enfant. La plus petite de vos larmes nous instruit davantage que tous les supplices dont la céleste justice avait puni jusqu'alors et punira jamais nos crimes. Je me perds, je m'anéantis dans la pensée et le sentiment de ma misère. L'abîme même de l'enfer ne me paraît plus assez profond pour me cacher et me dérober à la honte, à la confusion dont mon péché me couvre; les feux éternels ne sont point assez rigoureux pour me punir. Le Dieu qui me délivre, par la manière dont il me délivre, me donne une plus forte idée de mon péché que l'enfer même et toutes ses profondeurs et tous ses feux. A ce signe, je reconnais donc mon Sauveur : *Salvator, et hoc vobis signum.* Surtout il m'enseigne encore le moyen d'être guéri de mes plaies, dont il me découvre la profondeur.

Il me l'enseigne, en effet. Ce remède, c'est l'obéissance; puisque c'est par-là que lui-même il me guérit; et rien de plus proportionné à ma blessure que le remède qu'il y applique.

Une désobéissance, vous le savez, Messieurs, nous avait tous perdus. A peine notre premier père était créé, qu'il enfreignit la loi que son Créateur lui avait prescrite; funeste source de tous nos maux. C'est pour cela que notre Sauveur, dont les mérites devaient nous être appliqués à peu près de même que la prévarication d'Adam nous avait été imputée, signale d'abord son entrée dans le monde par une obéissance la plus prompte et la plus généreuse : *In capite libri scriptum est de me.* (*Psal.* XXXIX.) Oui, Messieurs, le premier trait de son histoire est un trait de soumission : *Ut facerem voluntatem tuam.* (*Ibid.*) Il naît sous le symbole même de l'obéissance, c'est un enfant : *Infantem.* Il est enveloppé de langes, marques de faiblesse et de l'impuissance de se conduire : *Pannis involutum.* Est-il étonnant que ces symboles de l'obéissance fussent le signe, auquel le Sauveur devait se reconnaître? *Et hoc vobis signum.* Aussi venait-il d'en donner déjà une éclatante preuve.

S'il naît à Bethléem, c'est l'obéissance qui l'y conduit; mais quelle obéissance, et qu'elle fut déjà rigoureuse! Un César a parlé. Un Dieu homme obéit. Octavien ordonne le dénombrement de tous les sujets de son empire : *Exiit edictum ut describeretur orbis;* et un Dieu obéissant dès le sein de sa mère veut que sa mère parte : *Ascendit Joseph cum Maria prægnante;* parce que ce Dieu Sauveur veut, dès son entrée dans le monde, faire profession de sujétion et d'obéissance : *Ut profiteretur.*

César! si tu savais quel nom s'inscrit sur tes registres! C'est un Dieu qui s'inscrit au nombre de tes sujets. Le Juif à ce signe n'avait garde de le reconnaître; c'était pourtant le signe véritable : *Et hoc vobis signum.* Parce qu'une désobéissance m'avait perdu, mon Sauveur en naissant me devait apprendre l'obéissance; mais une obéissance rigoureuse.

Un jour viendra, Messieurs, où cette obéissance le conduira sur une croix; aujourd'hui, c'est dans une étable qu'elle le conduit : *Positum in præsepio.* La multitude que l'ordre du prince attire à Bethléem remplit toutes les maisons de la ville; pour le Dieu Sauveur il n'y a plus de place : *Non erat ei locus.* Remarquez, Messieurs, que c'est pour lui seul qu'ils n'en ont point: *Non erat ei.* Le grand du monde, le riche du monde, tout autre que le Sauveur du monde en trouve; lui seul n'en veut point trouver : *Non erat ei.* Parce qu'il veut que son obéissance lui coûte. Voilà ce qui le réduit dans une étable, où il n'a pour berceau qu'une crèche, pour lit qu'un peu de paille; malgré les intempéries de la nuit dans la saison la plus rude, il ne veut point en trouver d'autres; encore une fois pourquoi? Parce qu'il est Sauveur; ce devait là en être le signe : *Salvator et hoc vobis signum.*

Mais enfin ce Dieu enfant pouvait satisfaire à son Père et nous guérir, je ne dirai pas à moindre prix. Eh! qu'y a-t-il en lui, que peut-il y avoir qui ne soit d'un prix infini? Mais je dirai du moins à moins de frais. Qu'était-il donc besoin qu'il se soumît à tant de misères? Pourquoi se rendre ainsi obéissant? Un seul ordre, un seul acte de sa volonté toute-puissante suffisait pour nous sauver. Qu'était-il besoin de ces cris que lui arrache la plus vive douleur? il suffisait d'une parole. Mais, Messieurs, il voulait apprendre au monde ce que le monde avait ignoré jusqu'alors, non-seulement quelle victime il fallait pour nous racheter, mais encore de quelle manière il fallait s'appliquer les mérites de cette victime.

En conséquence de cette prévarication de notre premier père, le Seigneur nous avait assujettis à toutes sortes d'infirmités et de misères. La faim, la soif, que de différentes sensations de douleur devinrent les apanages de notre nature, pour nous faire sentir que nos corps, instruments de l'iniquité qui nous avait perdus, devaient être les instruments de l'expiation! Mais que fit l'homme aveugle? Il ne pensa qu'à secouer, du moins à adoucir le joug que lui avait imposé une justice vengeresse. Prodigue en victimes qu'il offrait pour son péché, il se croyait exempté par là du sacrifice de soi-même; et transportant, en quelque sorte, toute son iniquité sur les animaux innocents qui lui étaient soumis, au prix de leur sang il prétendait se racheter lui-même, et acquérir le droit de se délicater, de vivre au gré de ses passions dans l'abondance et la mollesse.

Pitoyable illusion, que devait détruire un Dieu Sauveur! Sans doute il n'en est pas de son corps comme de ceux des anciennes victimes. Sur lui nous n'avons aucun droit, il ne nous appartient qu'autant qu'il veut bien nous le céder, et par conséquent aux conditions qu'il prescrit. Son exemple prévient sa parole pour nous en instruire. C'est une obéissance rigoureuse et aussi rigoureuse que la sienne.

Voyez donc maintenant, mes frères, voyez les yeux de cet enfant divin, rouges, éteints en quelque sorte par les larmes qu'ils versent; et vous-mêmes dans vos pleurs noyez désormais tant de crimes de vos yeux.

Voyez ces chastes mains comme enchaînées par les langes qui les enveloppent; et vous-mêmes désormais recevez sans murmure, prenez avec joie les douces chaînes que la loi de Dieu vous impose.

Voyez ces tendres membres transis, tremblants de froid; et dans vos propres membres vous-mêmes hâtez-vous d'éteindre les feux profanes et sacriléges dont la concupiscence les embrase.

Voyez enfin, voyez ce Dieu que l'obéissance fait descendre du ciel, réduit dans une étable, renfermé dans une crèche; et vous-mêmes supportez du moins avec patience tout ce qu'il y a de pénible, de dur et de mortifiant dans les emplois auxquels la Providence vous a soumis

En deux mots, Messieurs, instruits par cet enfant divin de la profondeur de nos misères, reconnaissons les moyens qu'il nous donne de nous guérir, saisissons-les avec empressement, usons-en même avec joie : en même temps qu'il nous instruit, il nous console. C'est le second trait auquel vous allez reconnaître le Dieu Sauveur : *Salvator, et hoc vobis signum.* Sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Que tout est consolant, Messieurs, dans ce mystère! La bonté, disons plutôt avec saint Paul, l'amour de Dieu pour les hommes : *Benignitas et humanitas nostri Dei* (*Rom.*, II), s'y manifestent dans le plus grand éclat : *Apparuit* (*Ibid.*); non-seulement pour nous instruire, comme vous l'avez vu dans la première partie : *Erudiens nos* (*Tit.*, II); mais surtout pour adoucir, pour nous faire goûter les instructions amères que nous y recevons. L'Être suprême s'est abaissé au niveau, pour ainsi dire, de ses créatures, dit saint Bernard : *Summus omnium factus est unus omnium;* il n'est distingué de nous, que

parce qu'il paraît le plus vil, le plus abject, le le plus pauvre, le dernier de tous; il s'est véritablement anéanti : *Exinanivit semetipsum.* (*Philip.*, II.) C'est l'amour qui a fait ce prodige ; mais quel amour? Un amour, continue saint Bernard, qui oublie sa propre dignité : *Amor dignatis nescius;* qui répand avec profusion tous les trésors de la miséricorde : *Amor dignatione dives;* qui surmonte toutes les difficultés, tous les obstacles, qui s'opposent à son affection : *Amor effectu potens;* et qui obtient enfin pour nous tous ce qui est nécessaire à notre bonheur : *Amor suasu efficax.* Recueillons, Messieurs, en deux mots, ces différents traits : un amour qui triomphe de la majesté même et de la justice de Dieu, pour ne laisser éclater que sa miséricorde : *Amor triumphat de Deo:* voila tout le précis de notre mystère. Quoi de plus propre à nous consoler et par conséquent à nous faire reconnaître un Dieu Sauveur? *Natus est vobis Salvator ; et hoc vobis signum.*

Qui pouvait mieux expliquer ce mystère admirable, disait un grand pape, que cet heureux disciple, qui, pendant la dernière cène reposant sur le propre sein de son maître, y avait puisé les divins secrets du saint Evangile. Il s'élève d'abord jusqu'aux splendeurs éternelles; il pénètre, en quelque sorte, jusque dans l'abîme de l'éternité, pour y considérer avant le premier commencement des siècles : *In principio.* (*Joan.*, I), le Verbe existant : *Erat Verbum.* (*Ibid.*) Il n'était encore aucune créature, et le Verbe existait dans Dieu, et lui même était Dieu, sorti du sein de son Père, sans que son Père ait existé avant lui ; tirant de son Père tout l'éclat dont il brille, sans que cet état lui soit étrange. Par lui tout a été fait, et rien de tout ce qui a été fait ne pouvait exister sans lui, principe de toute vie et de toute lumière..... Arrêtons. Eh ! de plus que pourrions-nous dire, quand le plus favorisé des apôtres ne peut dire davantage?... Ce Verbe ineffable et incompréhensible se fait chair. *Verbum caro factum est.* (*Ibid.*) O prodige? Qui l'a opéré? l'amour qui lui fait oublier ce qu'il est, pour devenir ce que nous sommes : *Amor dignitatis nescius.*

Immortel avec son Père, il devient mortel par sa Mère. Il tenait de son Père d'être le principe de la vie; par ce qu'il reçoit de sa Mère il a mis fin à l'empire de la mort. Comme homme, il est après sa Mère, avant laquelle il était, comme Dieu, dans le sein de son Père. Son Père ne fut jamais sans lui, sa Mère sans lui n'aurait jamais été. Quelle est admirable la puissance qui opère ces merveilles! C'est celle de l'amour qui lève les difficultés les plus répugnantes, qui allie les plus apparentes contradictions : *Amor dignitatis nescius, affectu potens.*

Cet amour lui fait oublier qu'il est l'offensé lui-même. C'est la pensée du même saint Bernard. Le péché du premier homme, en effet, dit ce Père, ainsi que celui du premier ange, s'attaquait directement au Verbe de Dieu. Satan avait voulu devenir semblable au Très-Haut : *Similis ero Altissimo.* (*Isa.*, XIV.) Précipité du ciel, il cherche à se venger sur l'homme; et pour l'entraîner dans sa chute, il lui inspire la même ambition : *Eritis sicut dii.* (*Gen.*, III.) C'était affecter ce qui n'appartient qu'au Verbe de Dieu par la propriété de sa personne. En punition de cet attentat, l'homme, ainsi que l'ange, est proscrit. Mais le cœur du Fils s'attendrit en faveur de l'homme. Il veut devenir semblable à moi, dit-il ; eh bien ! il le sera. Lui-même donc il se fait homme, il devient enfant, il adopte toutes les infirmités de notre nature, il se charge même du caractère et des apparences du péché, il en prend tous les apanages, il se soumet à toutes ses suites, afin de nous acheter au prix de ses abaissements et de ses souffrances la dignité de fils de Dieu. Nous voila donc, en un double sens, semblables à lui. Par quel prodige? Celui de son amour, qui le dégrade, en quelque sorte, de ce qu'il est, en le faisant devenir ce que nous sommes, afin que nous devenions ce qu'il est : *Amor dignitatis nescius.*

Que de raisons cependant semblaient devoir l'en détourner! Notre dignité. Eh! que lui importait que nous fussions heureux ou malheureux? Sa supériorité. Que pouvions-nous ajouter à son bonheur et à sa gloire? notre bassesse. Se rendre semblable à nous, dans quel abîme profond était-ce descendre? Cependant ce n'était rien encore que le néant de notre condition, en comparaison des surcroîts d'humiliation et de disgrâce auxquels il se soumettait, les infirmités d'une enfance pauvre, les douleurs d'une vie la plus laborieuse, une mort infâme sur un gibet : mettez le comble à tout cela par notre ingratitude. De la plupart des homme quelle reconnaissance a-t-il reçue, et reçoit-il encore tous les jours? que d'outrages sanglants, que d'horribles blasphèmes? Entre nous-mêmes, combien en est-il qui veuillent profiter de ce qu'il a fait pour eux. O Dieu! votre amour ne se rebuta pas : *Amor dignitatis nescius, affectu potens.*

O chrétiens applaudissons donc à cet amour; célébrons sa victoire, victoire qu'il remporte sur un Dieu en faveur de l'homme. Non plutôt taisons-nous, reprend saint Jérôme. Ce mystère est au-dessus de toutes nos pensées ; ce sont les sentiments de nos cœurs, qui doivent suppléer aux impressions de notre bouche.

Je voudrais, Messieurs, disait encore ce grand pape que j'ai cité d'abord, vous transporter à présent en esprit dans cette étable, vous montrer cette crèche dans laquelle fut couché le Fils unique du Père éternel : *Transeamus usque Bethleem et videamus.* C'est ici vraiment que le bœuf a reconnu son créateur et son maître. Ah! serons-nous plus insensibles que les brutes mêmes? Ici, dans les ténèbres d'une des plus froides nuits l'enfant précieux, que le ciel nous a donné, souffrant toutes les intempéries de la saison la plus rigoureuse, pour réchauffer ses membres raidis de froid, n'a que le souf-

fle de deux vils animaux. Ici des pailles aiguës lui servant d'oreiller ensanglantent son tendre front, comme pour préluder aux épines qui doivent un jour le couronner. Ici, d'autre part, considérez-le encore, ce faible enfant, sur le sein de sa tendre mère, lui donnant, en recevant mille chastes baisers, pour se dédommager d'avance du supplice cruel que doit lui causer un jour le baiser parjure de son traître disciple. Ici, du moins écoutez les cris perçants qu'il pousse, voyez le torrent de larmes qu'il verse, larmes, hélas! qui ne font qu'annoncer le sang qu'il répandra pour nous. A toutes ces marques enfin reconnaissez-vous votre Sauveur? Votre cœur en peut-il désirer un autre? *Et hoc vobis signum.*

Mais surtout, à quelle fin tant de consolantes merveilles? L'amour, qui triomphe ainsi d'un Dieu, s'est proposé sans doute un grand prix de sa victoire. Oui, Messieurs. Il ne triomphe, en effet, de toute la majesté de Dieu, que pour triompher de toute sa justice : *Amor dignatione dives, suasu efficax, triumphat de Deo.*

Quel présent plus riche et plus précieux le ciel pourra-t-il désormais nous faire que celui qu'il nous fait? *Amor dignatione dives.* Autrefois, en nous formant le Créateur avait tracé, empreint sur nous quelqu'ombre, pour ainsi parler, de sa ressemblance. C'est sa propre substance, qu'il nous donne aujourd hui dans l'Homme-Dieu qui naît pour nous. Plus elle semble avilie par la participation de notre nature, plus ne doit-elle pas nous être chère, plus le présent n'est-il pas précieux? Car, dans quel temps nous est-il fait, selon la remarque de saint Paul? qui se fût avisé que l'on pût faire un don pareil à l'ami même le plus chéri, poursuit l'apôtre? Et c'est dans le temps que nous étions ses ennemis, dans le temps que le genre humain, comme je vous l'ai fait remarquer, semblait le plus indigne de toute miséricorde par l'excès de ses crimes, que notre Dieu a daigné nous le faire. O prodige, ô chef-d'œuvre de l'amour, conclut l'apôtre! *Amor suasu efficax.* Et pourquoi donc encore l'Eternel abaisse-t-il, avilit-il ainsi son propre Verbe, son Fils unique? Ah! Messieurs, c'est pour en faire la raçon de ses créatures. Un Dieu veut naître de l'homme, afin que l'homme puisse renaître de Dieu, afin que Dieu puisse appeler l'homme son fils, et que l'homme ait droit de nommer Dieu son Père : *Amor dignatione dives, suasu efficax triumphat de Deo.*

O mortels, que la funeste contagion du premier péché avait asservis, goûtez donc enfin les douceurs de la liberté si longtemps désirée. Nation sainte, peuple fortuné, que notre Dieu a conquis sur l'enfer, pour nous faire entrer dans tous les droits de sa royauté et de son sacerdoce : à la vue de ce mystère, qui vous rend participants en quelque sorte, de la nature divine, quels autres titres pouvons-nous vous donner? Reconnaissez donc enfin votre excellence et votre noblesse : *Divinæ consors factus naturæ* (II *Petr.*, I), *agnosce, o homo, dignitatem tuam.* (S. Leo.)

Les anges la reconnaissent. Prenez garde, je vous prie, à cette réflexion singulière de saint Grégoire pape. Avant que le Sauveur naquît, dit-il, nous étions en guerre, pour ainsi dire, avec les anges. Quelle différence, en effet, entre leur pureté et notre corruption! Le péché originel, les péchés que nous commettons tous les jours mettaient entre eux et nous une énorme distance; ils nous regardaient comme indignes de leur commerce. Après nous être dégradés, dépouillés des droits que nous avions sur l'héritage céleste, quelle société pouvions-nous avoir avec ces heureux habitants du ciel? Aussi, continue saint Grégoire, que les patriarches, que Loth, Abraham, Josué tombent à leurs pieds, ils le souffrent. Mais depuis la naissance du Verbe de Dieu, ils ne nous regardent plus que comme leurs frères. Saint Jean, dans son *Apocalypse*, veut se prosterner aux pieds d'un ange, et cet ange l'en empêche. Ah! comment, en effet conclut saint Grégoire, pourraient-ils à présent mésestimer comme faible et infirme une nature qu'ils sont obligés d'adorer dans le Roi des cieux? Adorant un Dieu-Homme, peuvent-ils ne pas reconnaître l'homme pour leur associé et leur égal?

Les démons la reconnaissent à présent notre dignité, notre excellence; ils envient notre bonheur. Quelle est leur douleur de ne pouvoir y participer! Fiers autrefois d'avoir séduit le premier homme, ils goûtaient une maligne joie, en voyant le genre humain dégradé. Aujourd'hui la naissance du Verbe nous rétablit dans nos premiers droits.

Reconnaissons donc aussi nous-mêmes les avantages de notre nature; non pas pour nous élever dans les sentiments d'un vain orgueil, mais pour remercier avec humilité l'auteur de notre gloire et de notre salut; surtout pour profiter de la grâce qu'il a daigné nous faire.

L'amour a triomphé d'un Dieu; ne triomphera-t-il pas de nous? L'amour fait oublier à un Dieu sa grandeur et sa majesté; quelle honte, si l'ambition mondaine nous enflait encore, si la cupidité égarait nos désirs vers les biens de la terre! La violence de son amour lui fait surmonter tous les obstacles, qui s'opposaient aux tendres effusions de la miséricorde; et nous trouverons encore quelque chose d'impraticable ou de trop difficile, quand il s'agira de lui témoigner notre reconnaissance; les préjugés du monde nous retiendront, le respect humain nous arrêtera! L'amour efficace d'un Dieu nous élève en effet au plus haut point d'excellence et de gloire; ah! nous dégraderons-nous encore par les œuvres du péché? Loin donc enfin, loin de nous toute amorce de volupté qui corrompe nos cœurs! Souillerons-nous, défigurerons-nous par le crime cette nature qu'un Dieu daigne adopter?

Puissions-nous ainsi reconnaître notre Sauveur aux changements effectifs qu'il opérera dans nos âmes, en pratiquant les ins-

tructions qu'il nous donne, en profitant des consolations qu'il nous offre. Oui, puissions-nous le reconnaître ainsi pour notre Sauveur! Qu'ainsi sa naissance soit pour nous véritablement le signal de la paix. Jetons-nous à ses pieds; il est le vrai prince de la paix; il nous la fait annoncer aujourd'hui. C'est lui qui de deux peuples divisés, du Juif et du gentil, n'a fait qu'une seule Eglise; c'est lui qui a reconcilié le ciel avec la terre; et qui dans ce double sens, de deux n'a fait qu'un, selon l'expression de saint Paul. Après lui avoir demandé cette paix spirituelle que nous devons désirer avant tout, sans laquelle tout autre paix serait inutile et fausse, osons le supplier encore de calmer toutes les dissensions entre les royaumes divisés, et de finir toutes nos alarmes. Qu'il ordonne donc la paix aux nations; et que tous les peuples réunis par les doux liens de la concorde se réjouissent également tous ensemble de l'arrivée du Roi pacifique, à qui seul il appartient de terminer toutes les guerres, et de donner la véritable paix.

Sire,

Ce sont là des vœux que nous formons avec joie et avec confiance en présence de Votre Majesté. Nous les formons avec joie; Votre Majesté les forme avec nous et pour nous et pour elle-même. Nous les formons avec confiance; sans doute ils seront exaucés. Nous en avons pour garant et pour gage ce zèle ardent et généreux qui embrase votre cœur. Que d'augustes monuments de la piété la plus magnifique et de la charité la plus tendre pourrais-je en attester! Ah! que ne pouvez-vous, Sire, entendre, ainsi que nous, ces éloges non suspects, ces éloges simples et naturels, dont retentissent toutes vos campagnes! Mériter une couronne non-seulement au jugement des peuples, des peuples libres, mais au jugement des héros; deux fois la recevoir, et deux fois la sacrifier à la paix de l'Europe; gagner ensuite et captiver tous les cœurs d'une nation étrangère attachée le plus tendrement au sang de ses anciens maîtres, lui faire porter, non-seulement sans chagrin, mais sans regret, le joug d'une domination nouvelle : lequel de ces trois traits est le plus héroïque et le plus grand?

O vous, grand Dieu, Dieu de paix et de miséricorde, ce sont-là des vertus vraiment précieuses à vos yeux! Aussi déjà les avez-vous abondamment récompensées. Que je rappellerais volontiers, Sire, à Votre Majesté, tant de traits marqués d'une Providence attentive sur votre sacrée personne! Vous les entendriez sans doute avec joie. Quelles ressources cette aimable Providence vous avait-elle ménagées dans la société d'une reine, digne épouse d'un héros, capable elle seule de soutenir dans les plus grandes disgrâces par les exemples de sa fermeté chrétienne, capable même de les adoucir et de les faire toutes oublier par les charmes de son esprit et de son cœur! Quelles consolations, de plus, trouvâtes-vous dans la fidélité constante et généreuse de tant d'illustres sujets, que l'attrait de vos vertus avait attachés à votre fortune, et qu'aucun intérêt n'a pu en détacher! Que dirai-je de la gloire et de l'avantage d'une alliance, qui faisait l'objet des désirs et de l'ambition de tous les potentats de l'univers, et que vous ne dûtes qu'à vos vertus?

Mais surtout pour nous rapprocher d'objets plus présents, fut-il jamais une satisfaction égale à celle que vous goûtâtes dernièrement, lorsque vous eûtes la consolation de recevoir en ce palais la plus auguste et la plus tendre des familles? Un roi, l'admiration de l'Europe, j'ose dire, la vie et le salut de ses sujets, couronné des mains du Dieu de la victoire, arraché d'entre les bras de la mort par un prodige du Dieu de la vie. Que de soupirs venait-il de coûter à votre cœur! Que de larmes de joie versâtes-vous entre ses bras! Une reine sur laquelle sont attachés tous les yeux de la France, que le peuple regarde comme la source de toutes les faveurs que Dieu vient de lui faire, et comme le gage assuré d'une suite constante de prospérités pour cette monarchie; un jeune prince tout plein déjà des idées d'héroïsme, et bouillant de la plus impétueuse ardeur de courir à la gloire sur les traces de son auguste père. Que de plaintes, en vous ouvrant son cœur, ne vous a-t-il point faites des intérêts de l'Etat qui captivent encore son courage! Enfin d'aimables princesses, la joie et les délices de tous ceux qui les approchent par leur affable douceur, modèles de christianisme par leur piété sage autant que délicate et tendre, et qu'il me soit permis de l'ajouter, l'étonnement de tous ceux qu'elles honorent de quelque confiance par les richesses de leur esprit cultivé et déjà fertile en toutes sortes de connaissances.

Jugez, Sire, par tous ces traits de la miséricorde divine sur Votre Majesté, si le ciel se laisse vaincre en libéralité par ceux qui le servent. Cependant votre cœur, pénétré des sentiments et des maximes de la religion, s'élève bien au-dessus des faibles avantages de la terre. Nous élèverons donc et nous soutiendrons encore plus haut vos espérances. Le terme unique de vos désirs est une félicité sans amertume, inaltérable, éternelle; et c'est enfin de cette félicité que nous prions le Seigneur de couronner un jour vos royales vertus.

SERMON V.

POUR LA FÊTE DE LA PURIFICATION.

Prêché à Nanci, devant le roi de Pologne, duc de Lorraine.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus, tulerunt illum in Jerusalem ut sisterent eum Domino... et ut darent hostiam secundum quod dictum est in lege Domini. (*Luc.*, II.)

Le temps auquel la Mère devait se purifier étant arrivé, ils portèrent l'enfant à Jérusalem, afin de le présenter au Seigneur et d'offrir le sacrifice ordonné par la loi.

Sire,

Bénissons le Seigneur, disait saint Ber-

nard en commençant à parler à ses frères de cette solennité qui nous rassemble et nous occupe aujourd'hui; rendons grâces à notre Rédempteur adorable de ce qu'il daigne ainsi multiplier nos fêtes; c'est multiplier sans doute ses bénédictions sur nous; et notre joie, par conséquent, doit redoubler à mesure que les doux mystères de son enfance se représentent successivement à nos esprits. Après avoir célébré sa naissance ineffable, sa douloureuse circoncision, son épiphanie glorieuse, nous voici, Messieurs, à la cérémonie de sa première oblation; cérémonie toute pleine de mystères, reprend un autre saint docteur; mais j'ai l'avantage de pouvoir me faire entendre, continuait ce saint évêque, je parle à des auditeurs tels que Jésus-Christ lui-même en demandait, à des fidèles que je puis féliciter d'être du nombre de ceux à qui il a été donné de connaître le mystère du royaume de Dieu : *Vobis datum est nosse mysterium regni Dei.*

Je parle à une cour où, parce que chacun s'empresse à plaire au prince et à se former sur ses exemples, on trouve le plus rare assemblage des vertus morales avec les vertus chrétiennes; un goût délicat et fin, mais qui sait sentir les choses de Dieu; une noble et majestueuse décence, mais qui connaît surtout et respecte les devoirs de la religion. Quelle gloire pour vous, Sire! c'est, ce me semble, le plus beau de vos éloges d'avoir su la former et de savoir la perfectionner de jour en jour; une cour où la droiture, l'amitié même, et, pour dire bien plus, la charité chrétienne ont trouvé place; où la grandeur d'âme est sans fierté, la politique sans intrigue; où la politesse n'a point de masque et le bel esprit point de fard; mais ce qui par-dessus tout nous charme et nous enchante, où jamais l'irréligion n'eut la témérité de se montrer sans être aussitôt punie et proscrite.

Sous vos propres auspices, Sire, j'entrerai donc avec une nouvelle confiance dans la nouvelle carrière que vous daignez m'ouvrir; et c'est sans crainte que je commence aujourd'hui par l'explication d'un mystère que les saints docteurs ont regardé comme un des plus profonds et des plus difficiles de notre foi.

Rien de plus simple cependant en apparence. Il ne s'agit que d'un double précepte imposé dans l'ancienne loi par rapport aux mères et à leurs premiers-nés; par rapport aux mères qui, après quarante jours de retraite et d'exclusion de toute participation aux choses saintes, devaient venir se purifier dans le temple; par rapport aux premiers-nés, qui, par les termes de la loi, étaient dévoués au Seigneur, devaient en effet lui être offerts, mais pouvaient être rachetés. Les Juifs, en les accomplissant, ces préceptes, dit saint Grégoire de Nysse, avaient sur les yeux une espèce de voile qui les empêchait d'en comprendre le mystère et d'en atteindre la sublimité. C'étaient, poursuit ce grand docteur, comme des enfants qui exécutaient les ordres qui leur avaient été donnés, sans savoir le but auquel ils tendaient : *Puerili sensu.* Mais nous, mes frères, à qui ce voile a été ôté, éclairés que nous sommes des pures lumières de la vérité même, il convient que nous nous servions du flambeau de l'Esprit-Saint qui luit à nos yeux, pour pénétrer jusque dans les profondeurs du mystère.

Nous examinerons donc 1° quel était le véritable esprit de la loi dans son institution; 2° quel fut l'esprit de Jésus-Christ et de Marie en se soumettant à cette loi; 3° quel est à présent l'esprit de l'Eglise en célébrant la mémoire de la soumission de Jésus et de Marie à la loi.

Je ne crois pas, Messieurs, qu aucun sujet demande une attention plus soutenue et la mérite mieux que celui-ci; il est grand et sublime, mais j'ose ajouter qu'il est intéressant. Demandons les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour découvrir le véritable esprit de la loi, dont il s'agit aujourd'hui dans ce mystère, il faut d'abord nous rappeler les termes mêmes dans lesquels les deux préceptes sont énoncés. C'est au chapitre XII du *Lévitique* que le premier se rencontre.

Le Seigneur, dit l'historien sacré, *fit entendre sa voix à Moïse et lui dit : Portez mes ordres aux enfants d'Israël;* voici ceux que je leur intime aujourd'hui : *Si une femme met au monde un fils, elle passera pour impure pendant sept jours, et l'enfant sera circoncis le huitième. Ensuite elle demeurera trente-trois jours* encore séparée des choses saintes; l'entrée du sanctuaire lui sera interdite. Mais ce nombre de jours étant rempli, *elle portera* à l'entrée du tabernacle *un agneau d'un an, qui sera immolé en holocauste, et pour le péché, elle donnera au prêtre, pour l'offrir au Seigneur, le petit d'une colombe ou une tourterelle.* Que si ses facultés ne lui permettent pas d'offrir un agneau, elle prendra *deux tourterelles ou deux jeunes colombes, l'une pour l'holocauste, l'autre pour victime du péché.* Voilà, conclut le Seigneur, la loi que j'impose à toute femme qui deviendra mère.

Mais, à l'égard des premiers-nés, il était encore une autre loi. Rapprochons-la de la première, vous verrez ensuite, Messieurs, que toutes deux se rapportent au même but. C'est au chapitre XIII de *l'Exode* que Dieu déclare encore ses volontés à Moïse. *Consacrez-moi tous les premiers-nés*, dit-il, car c'est à moi qu'ils appartiennent; je consentirai cependant *que vous rachetiez à prix d'argent* les premiers-nés de vos enfants.

En conséquence de ce double précepte, toute mère qui avait mis au monde son premier-né après les quarante jours prescrits par la loi allait avec son fils se présenter au temple; l'enfant était offert à Dieu et racheté; la mère était purifiée par les sacrifices et les prières des prêtres. Mais que voulaient dire toutes ces cérémonies? Le Seigneur a daigné l'apprendre lui-même, du

moins en partie, à son peuple. Avançons pas à pas, et suivez-moi.

Un jour viendra, disait-il, que vos enfants, vous voyant accomplir ces préceptes, vous demanderont ce que tout cela signifie. Vous leur répondrez : Nos pères furent autrefois sous la tyrannie des rois d'Egypte; ils y étaient chargés de fers, accablés de travaux, dans le plus dur esclavage. Notre Dieu, touché de compassion sur les maux qu'ils souffraient, voulut les délivrer; il fit ordonner à Pharaon de les laisser sortir de son royaume. Le cœur du monarque s'endurcit, il refusa d'écouter la voix de Dieu; tous les fléaux dont il fut successivement frappé ne servirent qu'à le rendre plus rebelle et plus opiniâtre. Enfin le Seigneur développa toute la force de son bras; en une seule nuit l'ange exterminateur immola tous les premiers-nés de l'Egypte; le fils de Pharaon lui-même, héritier présomptif de sa couronne, ne fut point épargné. Alors on ne retint plus nos pères; le prince humilié, confondu, les pressa lui-même, les supplia de partir. C'est pour cela que non-seulement nous immolons au Seigneur tous les premiers-nés de nos troupeaux, mais encore que nous lui offrons et que nous rachetons tous les premiers-nés de nos enfants. Ceci donc, concluait le Seigneur, sera comme un signe en votre main : *Quasi signum in manu tua* (*Exod.*, XII.); comme un monument toujours suspendu devant vos yeux, pour vous rappeler cet événement mémorable : *Quasi appensum quid obre cordationem* (*Ibid.*); parce que le Seigneur vous a délivrés de l'Egypte par la force toute-puissante de son bras : *Eo quod in manu forti eduxit vos Dominus.* (*Ibid.*)

Mais cela, direz-vous sans doute, ne regarde encore que l'oblation et le rachat des premiers-nés; quel rapport peut y avoir la purification des mères? Soutenez, s'il vous plaît, votre attention, Messieurs.

Posons d'abord un principe incontestable répété si souvent par saint Paul et en tant de manières, principe qui est comme le fondement de toute la théologie du grand Apôtre. Tout ce qui arrivait au peuple Juif n'était que des figures : *Omnia in figura contingebant illis* (*I Cor.*, X); et c'est pour nous que toutes ces figures étaient tracées : *In figura facta sunt nostri* (*Ibid.*); c'est pour notre instruction que les livres saints en ont conservé la mémoire : *Scripta sunt ad correptionem nostram* (*Ibid.*), afin que l'accomplissement et la cessation des figures nous fissent reconnaître la vérité lorsqu'à la plénitude des siècles elle se montrerait à nous : *In quos fines sæculorum devenerunt.* (*Ibid.*)

Qu'était-ce donc que la servitude de l'Egypte? Qu'était-ce que l'affranchissement du peuple d'Israël et sa victoire sur Pharaon? Qu'était-ce, dis-je, qu'une figure? *In figura facta sunt;* figure de l'asservissement malheureux de toute notre nature soumise au prince du péché, et de la mort par la prévarication de notre premier père; figure du grand prodige de miséricorde par lequel le Seigneur daigna nous affranchir. Poussons plus loin ce parallèle; figure enfin, mais figure expressive du moyen que Dieu devait employer pour nous sauver; car comme le massacre de tous les premiers-nés de l'Egypte avait brisé les fers du peuple Juif, de même notre délivrance devait être le fruit de la mort ignominieuse et sanglante du Fils unique de l'Eternel : *In figura facta sunt nostri.* Ce signe, ce monument des miséricordes de Dieu sur son peuple, s'étendaient donc plus loin qu'à ce qui était arrivé en Egypte : *Signum in manu tua appensum quid ob recordationem.* (*Exod.*, XIII.) Vous prévenez sans doute ma pensée et la conclusion que je prétends tirer. Ce signe, ce monument regardaient le grand prodige de la rédemption générale par le Messie promis à notre premier père d'abord, à Abraham ensuite, à tous les patriarches et aux prophètes de siècle en siècle : *Signum in manu tua... appensum quid ob recordationem; eo quod in manu forti eduxit Dominus.* (*Ibid.*)

Il est vrai, convenons-en, que ce signe était devant des yeux aveuglés, la plupart, ou trop faibles pour percer et pénétrer jusque-là : c'est la remarque que je faisais dès l'entrée de ce discours. Oui, Messieurs, la plus grande partie du peuple juif ne voyait dans la loi que la lettre même, et n'y concevait d'autre sens que le sens grossier et présent qu'elle annonçait. Dans la pratique, il ne savait point s'élever au delà des cérémonies et du rite extérieur que prescrivaient les termes de la Loi; et c'est pour cela que saint Paul dit expressément que c'est pour nous qu'ont été données toutes ces figures : *In figura facta sunt nostri.* (*I Cor.*, X.) C'est donc à nous qu'il convient d'en pénétrer l'esprit, c'est à vous, c'est pour vous, chrétiens auditeurs, que nous nous sommes crus obligés de l'expliquer et de le développer aujourd'hui. Poursuivons donc.

Tout inconnu qu'était ce sens spirituel de la loi à la plus grande partie du peuple, il n'en est, en effet, pas moins réel. Les prophètes, les hommes inspirés, c'est-à-dire tous ceux qui, par un détachement généreux de la terre, ont mérité d'être spécialement éclairés par l'Esprit-Saint, le concevaient ainsi. Partout ils voyaient le grand Libérateur promis à leurs pères; et reconnaissant l'insuffisance des cérémonies qu'ils pratiquaient, ils soupiraient sans cesse après celui qu'elles leur annonçaient. Dans ces sentiments, tantôt comme Job, ils gémissaient de la dépravation de leur nature viciée dans sa première origine; tantôt avec David, ils représentaient humblement au Seigneur, pour exciter sa piété, non-seulement le penchant au péché, mais le péché même avec lequel ils avaient été conçus dans le sein de leurs mères; tantôt comme Isaïe, ils déploraient l'abîme d'iniquités, où ils voyaient plongés tous les mortels, jusqu'aux enfants qui n'avaient pas même vu le jour; et quoi qu'ils fissent enfin, jamais ils n'attendaient de miséricorde et de grâces, que des mérites de celui dont ils suppliaient le Seigneur de hâter la venue. Sans cesse ils réveillaient

leur foi, ranimaient leur espérance, dont il était le seul objet.

Or, dans toutes les cérémonies de la loi, il n'en était point de plus expressive que celle dont il s'agit aujourd'hui, pour rappeler les esprits à ce double point fondamental de toute la religion. C'était pour les mettre conjointement l'un et l'autre sous le même point de vue, que la purification des mères était jointe à l'oblation des enfants. Je ne l'avance point de moi-même. Voici quel était sur ce sujet le raisonnement des saints docteurs.

Pourquoi cette cérémonie de la purification des mères? Qu'aurait le mariage de criminel en soi? L'Apôtre en fait l'éloge en tant d'endroits; il loue l'excellence de ses nœuds, la sublimité de sa fin, l'innocence de son commerce et la sainteté de ses devoirs; en un mot, il est en tout sens irréprochable, dit l'Apôtre, exempt de toute tache : *Honorabile connubium in omnibus.* (*Hebr.*, XIII.) L'ancienne loi, sur ce point, ne pensait pas autrement que la nouvelle. C'est Dieu même, qui dès les premiers commencements du monde a formé et serré les liens qui unissent les époux. Encore une fois donc, de quelle purification pouvaient avoir besoin celles qui étaient devenues mères? Ah! Messieurs, répondent les saints docteurs, c'est que quelque saint que soit en lui-même le mariage, il produit des enfants pécheurs; et c'était, dit en particulier Origène, pour marquer que la naissance de tous les hommes est souillée, et que personne ne naît exempt de péché.

Car vous avez pu déjà remarquer dans les termes mêmes de la loi, que ce n'était pas seulement pour leurs premiers-nés que se purifiaient les mères? c'étaient également pour tous leurs enfants. Les seuls premiers-nés étaient offerts et rachetés; mais pour tous également, pour l'un ainsi que pour l'autre sexe, pour les cadets ainsi que pour les aînés, s'offrait la victime en holocauste et la victime pour le péché : *Pro filio, sive pro filia deferet in holocaustum et pro peccato.* (*Levit.*, XII.)

Mais ces victimes, comme je l'ai déjà remarqué, étaient tout à fait insuffisantes par elles-mêmes; jamais aucun péché ne fut remis que par les mérites du grand Libérateur promis. Cet agneau, cette colombe, ou cette tourterelle que la loi exigeait, n'étaient donc que des figures de l'admirable et étonnante victime, qui devait un jour périr pour les péchés du monde; et c'était pour en rappeler plus vivement et plus fortement le souvenir qu'étaient établis de plus et l'oblation et le rachat des premiers-nés : *Signum in manu tua, appensum quid ob recordationem.* (*Exod.*, XIII.)

En effet, dit saint Grégoire de Nysse, ce ne pouvait être précisément en mémoire du massacre des premiers-nés de l'Egypte, que se pratiquait cette cérémonie; pourquoi? Parce qu'après s'être réservé tous les premiers-nés d'Israël, en reconnaissance de cet insigne bienfait, le Seigneur avait aussitôt déjà pris un échange. La tribu de Lévi avait été substituée aux premiers-nés : *Tolle levitas pro primogenitis Israel.* (*Num.*, VIII.) L'échange n'avait point été révoqué, il subsistait. Comment donc, poursuit le saint docteur, ce qui avait été déjà racheté eût-il dû l'être encore? Sans doute il faut reconnaître ici du mystère.

Lévites, vous n'étiez que pour la figure, et les premiers-nés restaient effectivement engagés au Seigneur pour la réalité. En mémoire de la sortie de l'Egypte et des premiers-nés immolés à la vengeance d'Israël, une tribu entière avait été séparée du peuple; mais en mémoire de la grande promesse et de l'espèce d'engagement qu'avait pris le Seigneur avec les patriarches, de délivrer et de sauver le genre humain par le sacrifice de son propre Fils, chaque premier-né devait encore être offert au Seigneur, et immolé réellement s'il n'était racheté : *Signum in manu tua... appensum quid ob recordationem, eo quod in manu forti eduxit Dominus.* (*Exod.*, XIII.)

Concluons donc, Messieurs, j'en ai dit assez, ce me semble, pour vous faire entrer dans le véritable esprit de la loi; concluons que c'était 1° du côté des mères, qui se purifiaient, un mémorial humiliant de la tache originelle; 2° du côté des premiers-nés, offerts et rachetés, un mémorial consolant de la promesse faite à nos pères, d'un Rédempteur. Comment donc et pourquoi, c'est-à-dire, en quel esprit Jésus-Christ et Marie se soumirent-ils à cette loi? Vous allez le voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

De tout ce que je viens de dire dans la première partie de ce discours, il paraît suivre que ni Jésus ni Marie n'étaient rigoureusement obligés à la loi. C'est aussi le sentiment le plus commun des docteurs.

Une loi, disent-ils, peut-elle obliger l'Auteur même de la loi? Et quoiqu'en général il soit vrai que le législateur, pour le bien de la société dont il est le chef, et ne fût-ce qu'à cause de l'exemple, est tenu lui-même à la loi qu'il a portée, ce principe de morale ne peut du moins s'étendre jusque sur Dieu. D'ailleurs, comment une loi humiliante obligerait-elle celui en faveur duquel elle a été faite? Qu'était-il besoin, de plus, d'un rite extérieur, pour consacrer à Dieu son Fils bien-aimé et éternel? Pourquoi le racheter? Son dévouement était irrévocable. Par rapport à la purification des mères, que pouvait-il y avoir à purifier dans Marie? Et quand même (ce qu'à Dieu ne plaise que nous pensions!) elle eût pu avoir besoin de quelque purification, ç'aurait été sans doute avant que de concevoir, non pas après avoir conçu son Fils, qu'elle eût dû être purifiée. La seule conception du Saint des saints, bien loin de la souiller, l'eût rendue la plus pure de toutes les créatures. Si on prétend, comme nous l'avons fait, que cette cérémonie se pratiquait en mémoire de la tache originelle, elle ne pouvait pas davantage

obliger celle qui n'en avait jamais été souillée, et dont le fils n'avait pu l'être. Ainsi raisonnent quelques docteurs.

Cependant j'ose avancer qu'il était convenable que l'un et l'autre, et Jésus et Marie, se soumissent volontairement à la loi. Appliquez-vous, Messieurs, nous allons développer peu à peu l'intention de Jésus-Christ, son esprit véritable dans la pratique de ces cérémonies.

Il dit de lui-même qu'il n'était pas venu pour enfreindre la loi, mais pour la remplir : *Non veni solvere legem, sed adimplere.* (*Matth.*, V.) La remplir, prenez garde à cette expression; ce n'est pas seulement la pratiquer, c'est quelque chose de plus. En effet, il était figuré par toutes les cérémonies de la loi, c'était à lui que tout se rapportait; et parce que tout se rapportait à lui, tout prenait fin en lui : *Finis legis Christus* (*Rom.*, X), disait saint Paul; non-seulement parce qu'il était lui-même la fin pour laquelle la loi avait été instituée : *Finis legis;* mais parce qu'il était comme le terme auquel la loi devait finir : de même que les ombres cessent et se dissipent au lever du soleil, selon l'expression du même Apôtre : *Finis legis Christus.* Comme c'était donc en remplissant les figures de la loi qu'il devait la faire finir, il devait, pour en montrer l'accomplissement en sa personne, se soumettre à la pratiquer lui-même; d'autant plus que la loi n'avait rien de bon, rien d'agréable aux yeux du Seigneur par elle-même : c'est encore la doctrine de saint Paul. Elle ne plaisait au Père que par le rapport qu'elle avait à son Fils; c'était ce Fils bien-aimé qui lui donnait tout son prix, tout son mérite; et pour lui donner un vrai prix, un mérite réel, il fallait qu'il s'y soumît. Or, Jésus se soumettant à la loi, Marie pouvait-elle s'y soustraire, dit saint Ambroise?

Allons cependant plus loin, et approfondissons davantage notre mystère. Non-seulement il convenait que Jésus se soumît à la loi, mais de plus c'était lui-même particulièrement que la loi regardait. Ce sentiment, Messieurs, est celui de tous les Pères grecs; en sorte que les termes de la loi, selon ces saints docteurs, renferment une prophétie encore plus qu'un précepte.

Tout premier-né, disait la loi, selon qu'elle est rapportée dans l'Evangile, sera saint devant le Seigneur : *Sanctum Domino vocabitur.* (*Luc.*, II.) (Je traduis suivant l'interprétation des saints docteurs, dont je ne fais qu'exposer ici le sentiment.) Or, ce n'était certainement, disent-ils, qu'en Jésus-Christ que ces paroles pouvaient avoir un sens exact. Les Amon, les Achaz, et tant d'autres pires encore, étaient des premiers-nés, étaient-ils saints? On peut dire cependant qu'ils l'étaient en un sens; ils l'étaient en figure, parce que tous les premiers-nés en général n'étaient, dit le vénérable Bède, que comme des allégories et des emblèmes de celui qui, étant le Fils unique de l'Eternel, a daigné devenir le premier-né d'entre les morts, le premier-né de toute créature selon le langage de saint Paul.

Tout est donc ici mystérieux, mes frères, concluent les saints docteurs : mystère dans les termes mêmes de la loi, par lesquels l'enfantement surnaturel d'une vierge semblait être promis, dit saint Ambroise; mystère dans le précepte, qui regarde tellement Jésus-Christ, qu'une fois accompli par lui, il n'oblige plus à la rigueur personne, dit saint Grégoire de Nysse; mystère dans la purification des mères, qui devait prendre fin dans Marie, comme l'oblation des premiers-nés finissait en Jésus-Christ, et qui, par conséquent, dans toute l'étendue du sens de la loi et dans l'intention du législateur, regardait aussi spécialement Marie que la loi de l'oblation des premiers-nés regardait Jésus-Christ, dit un autre saint docteur. Ah! tous les voiles qui couvraient ces mystères, sont levés pour nous, chrétiens; ils l'ont été par l'entrée même de Jésus dans le temple. L'esprit dans lequel il y entre, la fonction qu'il vient y exercer, expliquent et développent toutes les obscurités de la loi.

Soit qu'il dût en être excepté, soit qu'il convînt qu'il s'y soumît, soit que ce fût lui-même singulièrement qu'elle regardât, je crois, Messieurs, que ces trois interprétations, tout opposées qu'elles paraissent, se concilient admirablement et sont toutes trois également exactes. Non, dans la rigueur il ne devait point être renfermé dans la loi, mais il a voulu l'être; il convenait même qu'il le fût, et il convenait tellement qu'il le fût, que la loi n'eût pas même été vraiment digne de Dieu si elle n'eût eu pour principal objet et dernière fin son Fils unique.

Rappelez-vous, Messieurs, ce que j'ai dit dans la première partie de l'esprit de la loi. C'était, ai-je dit, dans son institution pour le peuple juif un mémorial du péché originel, une action de grâces anticipée de la Rédemption. L'intention de Jésus-Christ s'explique par l'esprit de la loi qu'il remplit : il est la rédemption lui-même, c'est dans l'esprit de victime qu'il paraît aujourd'hui devant son Père. La loi ne devait point l'obliger en rigueur, c'est une victime volontaire; il convenait cependant qu'il s'y soumît, c'est une victime généreuse; à considérer d'ailleurs toute l'énergie des termes de la loi, elle devait s'étendre jusque sur lui, c'est une victime obéissante.

Or, tandis que Jésus paraît devant son Père dans les sentiments de victime, dans l'état de victime, quels devaient être les sentiments, quel pouvait être l'emploi de sa mère. Tenant Jésus entre ses bras et l'offrant à son Père, elle représentait tous les pécheurs. Voilà sans doute, pourquoi elle venait auparavant de se soumettre elle-même à une loi que nous avons reconnue instituée pour être le mémorial du péché. Plus elle est pure, plus, j'ose le dire, cette loi l'oblige dans la circonstance où elle se trouve; ah! disons aussi : plus elle s'y soumet avec générosité, avec amour. Jésus se charge de la peine du péché, Marie en prend de son côté toutes les apparences, et pour cela même, je le répète, il fallait qu'elle fût aussi pure qu'elle

l'était. Pour fléchir la colère du Père éternel, il fallait une victime telle que son fils; pour l'offrir cette victime au nom de tous les pécheurs, il fallait une créature aussi sainte que Marie.

O le beau spectacle, mes frères, que celui qui se donne aujourd'hui à toute la cour céleste dans le temple de Sion! Depuis longtemps toutes les victimes qui s'y offraient déplaisaient au Seigneur. Elles lui déplaisaient sans doute parce qu'elles étaient insuffisantes pour honorer sa majesté et satisfaire à sa justice. Aujourd'hui votre Fils bien-aimé, Père éternel, revêtu de l'humanité que vous lui avez formée, y vient lui-même dans ce temple. Qu'il est grand maintenant, qu'il est auguste, qu'il est vraiment digne de vous! La prophétie d'Aggée est accomplie; la gloire du premier temple n'était rien en comparaison de celle qu'acquiert aujourd'hui celui-ci; c'est ici qu'enfin la paix se donne à la terre. Malachie l'avait prédit de même, et sa prédiction se vérifie pareillement. Le maître du temple est venu dans sa propre demeure, il y prépare un sacrifice qui doit enfin vous plaire, ô mon Dieu!

Oui, le sacrifice de Juda plaît enfin au Seigneur, ainsi qu'il a été prédit : *Placebit Deo sacrificium Juda.* (*Malach.*, III.) Toutes les cérémonies prescrites par la loi s'y observent, et c'est maintenant pour la première fois que le Seigneur y fixe les regards de sa plus douce complaisance.

D'abord, une mère toujours vierge, autant après que devant l'enfantement, toujours sainte même avant que de naître, exempte de toute espèce de tache originelle même ainsi que personnelle, Marie s'y revêt des apparences du péché par la loi de la purification qu'elle accomplit, afin de représenter tous les hommes pécheurs. Sur ses bras est son Fils... son Fils!... Ah! c'est le Fils de Dieu même, l'image de sa substance, la splendeur de sa gloire, comme dit saint Paul. Aussi lui appartient-il uniquement. Eh! quel droit pouvait avoir sur lui les hommes, même dans l'état d'humiliation où il s'était réduit? C'est pour cela qu'elle l'offre d'abord au Seigneur. Mais elle le rachète, afin qu'il pût appartenir aux hommes et devenir leur victime; et le Père éternel daigne ratifier ce rachat; le sacrifice que Marie offre ensuite en est comme le sceau et le gage. Mais remarquez avec un saint docteur, que ce n'est pas sans mystère que la victime est non pas un agneau mais une tourterelle. Ah! lui-même il est le véritable agneau. Dès ce moment, il ne se regarde plus que comme la victime des hommes; en cette qualité, lui-même il s'offre, déjà d'avance lui-même il s'immole. Nous étions tous soumis à la malédiction de Dieu, pour nous en affranchir il s'y soumet, et le Père agrée encore cet échange nouveau. De même, dit saint Grégoire de Nysse, qu'il avait pris autrefois la tribu de Lévi pour tous les premiers-nés du peuple Juif; il accepte aujourd'hui son propre Fils pour tout le genre humain; mais il n'en est pas ici comme là, poursuit ce saint docteur. La tribu de Lévi ne pouvait compenser exactement tous les premiers-nés d'Israël: ici le prix du rachat surpasse infiniment ce qu'on rachète. Oui, j'ose le dire, Père éternel, vous gagnez infiniment à cet échange, et c'est ce qui rend désormais notre confiance sans bornes. Déjà cette aimable victime veut être déposée entre les mains de Siméon pour marquer qu'elle se donne à lui, qu'elle lui appartient, qu'il peut l'offrir et s'en approprier tous les mérites. Siméon en sent tout le prix; de là ces transports de reconnaissance, de joie, de confiance. Il ne craint plus rien de la justice céleste, il est prêt à s'aller présenter à son tribunal : *Nunc dimittis.* (*Luc.*, II.) La paix dont il ressent les douceurs dans son âme, l'assure de sa réconciliation et de sa grâce : *Secundum verbum tuum in pace.* (*Ibid.*) Il a vu le salut d'Israël, non-seulement il l'a vu, il en jouit; qu'a-t-il à désirer encore, qu'a-t-il à craindre? *Viderunt oculi mei salutare.* (*Ibid.*) Il comprend qu'un si grand bienfait ne peut être borné à un seul peuple : *Parasti ante faciem omnium populorum.* (*Ibid.*) Nations, qui que vous soyez: pécheurs, quelles que soient la multitude et l'énormité de vos crimes, ne désespérez donc plus de votre salut. La gloire, la vraie gloire d'Israël est de vous avoir donné ce sauveur; mais vous pouvez en profiter ainsi qu'Israël même : *Lumen ad revelationem gentium et gloriam plebis Israel.* (*Ibid.*)

Que ces sentiments sont bien conformes aux intentions de notre victime! Entrons-y donc tous, mes frères, dans ces beaux sentiments. Allons, dit saint Ambroise, la recevoir, cette adorable, cette aimable victime, recevons-la comme Siméon, de Marie. Elle-même nous l'offre, elle est prête à nous la remettre et à nous obtenir l'application de ses mérites. Car elle offre à tous le Sauveur qu'elle sait avoir mis au monde pour tous : *Omnibus offert in uno quæ pro omnibus eumdem peperit Salvatorem.*

Mais en le recevant, apprenons à profiter des grâces qu'il vient nous faire. Entrons pour cela dans l'esprit de l'Eglise; nous allons vous le développer, mes frères. Ici la matière devient plus intéressante et moins abstraite. Renouvelez, je vous prie, toute votre attention pour cette troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

A Dieu ne plaise que nous judaïsions, mes frères, dans les mémoires que nous faisons des cérémonies du judaïsme! Un tout autre esprit, en effet, nous anime. Jésus-Christ en se soumettant à la loi non-seulement l'a remplie par l'accomplissement de ses figures, mais il l'a remplie dans un sens encore plus étendu en la portant à son vrai point de perfection. Or, c'est à cette perfection de la loi qu'on prétend aujourd'hui nous élever et nous conduire. La simple exposition de nos cérémonies en va faire la preuve.

Oh! que l'Eglise est belle et brillante au

jourd'hui, disent nos saints docteurs! Quel éclat éblouissant, quel vive splendeur! Sainte Epouse de Jésus-Christ, c'est maintenant que vos tabernacles nous retracent sensiblement l'image de la resplendissante clarté dont brille le lumineux séjour de la gloire. Que j'aime à y voir rassemblée l'immense multitude de vos enfants, réunis en esprit de paix et de concorde sous leurs véritables pasteurs, après avoir reçu de leurs mains l'aspersion sainte, portant en main leurs lumières, suivant le précepte de l'Evangile, faire en société le tour de la véritable Sion!

Cérémonies augustes dont l'usage, Messieurs, est si ancien dans l'Eglise, que, dès le IVe siècle, saint Cyrille de Jérusalem exhortait son peuple à en pénétrer et à en suivre l'esprit. Que signifient-elles, en effet? Ce que Jésus-Christ même a prétendu nous enseigner et nous prescrire en se soumettant lui-même à la loi de la présentation des premiers nés au temple, comme en soumettant sa sainte mère à celle de la purification. Car, selon les saints docteurs, ce que Jésus et Marie pratiquèrent dans le temple était encore moins l'accomplissement des cérémonies de l'ancienne loi que l'établissement des sacrements de la nouvelle : *Quæ sacramenta declaret*, dit saint Ambroise.

Commençons par nous rappeler tout ce que j'ai établi jusqu'à présent dans ce discours et admirez comme en passant, Messieurs, l'harmonie parfaite qui règne entre les deux lois; la première n'est que comme la préparation de la seconde, ce n'est véritablement qu'une même religion ébauchée d'abord par Moïse et perfectionnée par Jésus-Christ. Dans l'ancienne économie nous n'avons découvert qu'un simple mémorial : mémorial humiliant du péché dans la purification des mères, mémorial consolant d'un Rédempteur dans l'oblation des premiers-nés. Que font donc, avons-nous dit, Jésus et Marie dans le temple? C'est le Rédempteur même que Marie y apporte. Jésus y paraît comme victime du péché entre les mains de Marie, qui, représentant tous les pécheurs, se l'approprie d'abord par le rachat qu'elle en fait pour le dévouer ensuite à la vengeance de son Père. Quelle obligation peut donc encore nous rester maintenant que nous possédons cette victime? L'obligation, mes frères, de nous en appliquer les mérites par une purification spirituelle dont Marie nous fait sentir la nécessité, dont Jésus nous prescrit la méthode.

La nécessité, dis-je, fondée sur ce que nous sommes pécheurs. Marie n'a que l'apparence du péché et elle se purifie, dit un saint docteur. Qui se flattera donc d'être assez juste, pour n'avoir pas besoin de se purifier encore? Mais, poursuit ce Père, ce n'est pas là certainement ce sur quoi il est besoin d'insister aujourd'hui. Il en est trop peu parmi nous qui se flattent d'être purs. Honte du christianisme! N'en est-il pas bien plutôt qui se glorifient d'être pécheurs? Du moins qui sont ceux qui pensent sérieusement à se purifier?

Mes frères, continuait ce saint abbé, mes frères, en voici le temps, le moment aujourd'hui. Marie non-seulement nous y invite par son exemple, mais de plus elle nous montre, elle nous donne la source de toute pureté : c'est son Fils. Il est la fontaine toujours ouverte où l'on peut à tout instant laver toute souillure : *Fons patens in ablutionem peccatorum.*

Il ne s'agit plus de faire couler sur des autels de bois ou de pierre le sang des agneaux ou des colombes : c'est dans nos âmes qu'il faut recevoir le sang de Jésus-Christ notre victime; et pour en assurer l'efficace, comme c'est par l'eau et par le feu, dit-il lui-même, qu'il a purifié le monde, c'est à-dire, comme il s'explique ailleurs, par l'effusion de son sang et l'effusion de son esprit; de même c'est dans le bain de nos larmes, c'est dans le creuset de la charité qu'il faut laver et épurer nos cœurs. Et voilà, Messieurs, le véritable esprit de l'Eglise.

Esprit de l'Eglise sensiblement marqué par toute la suite de ses cérémonies. Oui, voilà ce que signifient et cette eau sanctifiée par la bénédiction de ses ministres qu'elle verse sur nous, figure des larmes de pénitence; et ces cierges allumés qu'elle nous met en main, figure de la pure charité qui doit enflammer nos cœurs et briller dans toute notre conduite. Arrosés de cette eau salutaire, éclairés de ce beau feu, elle nous fait sortir tous ensemble de l'enceinte sacrée, pour marquer que ce n'est point ici-bas que nous avons une demeure permanente, mais que nous en cherchons une autre, comme dit saint Paul (II *Cor.*, VII), et que nous l'attendons dans le siècle futur.

Or c'est 1° dans les larmes qu'il faut la chercher. Non pas, reprend saint Jean Chrysostome, non pas dans les larmes que fait verser la tristesse du siècle qui, comme dit saint Paul, n'opère que la mort, mais dans ces larmes, qui sont les doux fruits d'une sincère et constante pénitence. Larmes précieuses! Heureux, vraiment heureux ceux qui les versent, selon l'oracle de Jésus-Christ même

Hélas! loin de notre céleste patrie, d'où notre péché nous exile, exilés sur les fleuves de Babylone, c'est le monde : terre maudite, terre en effet plus sacrilége, plus impie que l'ancienne Babylone! Dans ce triste exil, eh! comment pourrions-nous encore nous livrer à la joie? quels cantiques pourrions-nous chanter que des cantiques de deuil et de tristesse? Aussi n'élèverons-nous nos voix au ciel que pour y pousser des gémissements, pour exciter la pitié, implorer la clémence et fléchir la colère de notre Dieu.

Dans ces sentiments, mes yeux pourraient-ils à présent manquer de larmes? Surtout, ô mon adorable Rédempteur! si je considère l'état, où vous réduisent aujourd'hui mon péché, d'une part, et votre amour de l'autre; ce que j'avais mérité et ce que vous souffrez déjà : surtout ce que vous vous engagez à

souffrir un jour pour moi. Que mon insensibilité m'irrite contre moi-même, à la vue de votre bonté! Que l'excès de votre miséricorde me confond, comparée à l'exès de mon ingratitude! Mais enfin, quelque énormes qu'elles aient été, et mon insensibilité et mon ingratitude, résisteront-elles aujourd'hui à l'amour d'un Dieu qui se fait ma victime?

Ah! mes chers frères, nous n'avons que trop brûlé, jusqu'à présent, de feux sacriléges! Les passions, en effet, ont leurs feux, disait saint Bernard : il faut aujourd'hui les éteindre, les noyer dans nos pleurs; et leur substituer à présent un autre feu, ce feu divin que notre aimable Sauveur a lui-même, dit-il, apporté sur la terre, dont il veut que les flammes se répandent partout, et qui doit en effet, aujourd'hui, non-seulement briller en notre main, selon la remarque d'un autre saint docteur, mais surtout enflammer nos cœurs et étinceler en quelque sorte à notre bouche : *Sit in corde, sit in manu, sit in ore.*

Brûler dans notre cœur, pour y consumer tous les liens qui nous attacheraient encore à la terre; pour y dévorer toutes les idoles proscrites, anciens objets de notre péché; pour y allumer par conséquent l'ardent désir des biens célestes, et y établir, y assurer l'empire de toutes les vertus : *Sit in corde.*

Briller à notre main; afin que, selon le précepte de notre divin Maître, notre lumière luise devant les hommes et les éclaire. Car tous, tant que vous êtes, chrétiens, vous êtes le flambeau du monde. Ce n'est point pour être ensevelie sous le boisseau, que la lumière est faite : c'est pour être posée sur le chandelier. Mais ne nous y méprenons pas. Ce n'est pas le feu de la vaine gloire, qui doit briller à notre main, c'est, ai-je dit, le feu de la charité qui, sans aucun retour sur nous-mêmes, ne fasse éclater nos bonnes œuvres que pour en faire glorifier le Père céleste : *Sit in manu.*

Etinceler, en quelque sorte, à notre bouche. Ah! notre bouche n'a été que trop longtemps l'organe de nos passions. Lèvres impures, qui si souvent exhalâtes les flammes de la volupté; lèvres frauduleuses, qui distilliez de toutes parts sur le prochain le fiel du dragon et le venin de l'aspic; lèvres impies, qui répandiez avec tant d'art sur la religion les noires vapeurs d'une imagination libertine pour obscurcir tous nos mystères, il faut vous purifier à présent par la charité, dont l'humble et simple langage corrige enfin les malignes influences de vos scandales : *Sit in ore.*

Or, prenez garde, mes frères, continuait le même saint docteur, que pour l'allumer, ce sacré flambeau de la divine charité, c'est à Jésus encore qu'il faut avoir recours, car il est lui-même le foyer de cette pure lumière. C'est au feu divin qui l'amène aujourd'hui dans le temple, qui l'y dévoue sur l'autel comme victime à Dieu son Père, qui un jour le consumera tout à fait en holocauste sur l'autel de la croix; c'est, dis-je, à ce feu qu'il faut venir nous embraser nous-mêmes. L'Eglise encore nous y invite en nous répétant sans cesse ce beau refrein de tous ses cantiques : *Lumen ad revelationem gentium* (*Luc.*, II); c'est-à-dire qu'il est ce Rédempteur aimable, le soleil qui éclaire et embrase toute la terre : *Lumen ad revelationem gentium;* c'est-à-dire qu'il est toute notre ressource, toute notre consolation dans notre exil, le flambeau qui dissipe les ténèbres de nos esprits, la chaleur qui réchauffe la tiédeur de nos cœurs et ranime l'engourdissement de nos sens mêmes : *Lumen ad revelationem gentium;* c'est-à-dire que c'est dans la méditation de ses mystères que nos âmes s'attendrissent d'une sainte componction, que s'amortissent les feux de la concupiscence, que le goût de la piété se réveille, que tous nos organes se consacrent et se dévouent à la gloire de son Père, et que nous puisons les forces nécessaires pour pratiquer, pour confesser, pour publier sa loi : *Lumen ad revelationem gentium.*

Puisse-t-elle, mes frères, cette divine lumière, se découvrir à nous dans toute l'étendue de ce sens! Hélas! s'il est, en effet, cet aimable Sauveur, le salut des uns, il est l'occasion de la perte des autres, comme Siméon disait encore. Mais écartons ces affligeantes vérités. J'aime à me persuader que je ne parle qu'à des chrétiens disposés à profiter de la rédemption qu'il nous procure.

Entrons donc dans l'esprit de l'Eglise. Purifiés par les larmes de la pénitence et par le feu sacré de la divine charité, après avoir ainsi passé, pendant ce temps de notre exil, par l'eau et par le feu, selon l'expression du roi-prophète, nous arriverons au lieu de rafraîchissement et de repos : *Transivimus per ignem et aquam, et eduxisti nos in refrigerium.* (*Psal.* LXV.) C'est la douce espérance que l'Eglise enfin nous donne en nous ramenant au pied de ses autels, où, par l'éclat et la pompe de ses cérémonies, elle tâche de nous représenter du moins quelque ombre faible, un crayon léger du séjour de la gloire. Ah! mes frères, c'est là qu'enfin s'accomplira dans toute son étendue la magnifique prophétie d'Isaïe sur notre divin Rédempteur. C'est là qu'il plongera dans des torrents de délices ineffables ceux qui auront gémi et pleuré ici-bas. Une couronne de gloire sera la récompense de la cendre sous laquelle nous nous serons humiliés. Là, notre justice étant enfin tout à fait consommée, nous louerons, nous aimerons, nous bénirons, nous glorifierons à jamais l'Auteur de ces ineffables et consolants mystères. Ainsi soit-il.

SERMON VI.

POUR LA CÈNE DU ROI.

Prêché le jeudi saint 1745.

Et nunc reges, intelligite, erudimini qui judicatis terram; servite Domino in timore..... apprehendite disciplinam. (*Psal.* II.)

Vous, princes, établis pour administrer la justice aux peuples, instruisez-vous de ce que vous devez vous-mêmes à Dieu. Servez-le avec une crainte respectueuse..... et soumettez-vous à ses lois.

Sire,

Heureux le prince qui a cette maxime profondément gravée dans son esprit pour en faire la règle de toute sa conduite! Heureux les sujets qui sont gouvernés par un tel prince! Voilà, sire, ce qui fait, surtout aujourd'hui, non-seulement l'édification, mais l'espérance même de vos peuples. Leurs yeux, continuellement attachés sur votre auguste personne, sont plus charmés des exemples de religion qu'elle leur donne que de l'appareil même le plus éclatant de sa gloire, de son héroïsme et de sa puissance.

Le beau spectacle, en effet, que celui que nous avons aujourd'hui sous les yeux! C'est ce même spectacle qui flattait autrefois si agréablement les Pères du concile de Nicée, qu'ils croyaient ne pouvoir lui donner trop d'éloges. Un monarque chéri de ses sujets, redouté de ses ennemis, se dépouillant de toute sa grandeur pour déposer, en quelque sorte, son sceptre, sa couronne et ses lauriers aux pieds des pauvres! O l'intéressant spectacle, si c'est véritablement le désir sincère de se rendre semblable à Jésus-Christ qui détermine à le donner, si c'est la foi qui l'inspire, l'humilité qui le soutient et la charité qui l'anime!

Partout vous trouvez, Sire, les éloges légitimes qui sont dus à Votre Majesté. Dans les hommages de votre cour, dans les acclamations de vos peuples se manifestent les respectueux et tendres sentiments que vos vertus royales et politiques nous inspirent. De la bouche de vos ennemis mêmes sortent les éloges flatteurs et non suspects que leur arrachent votre bravoure et surtout votre bonté. Mais des ministres de l'Evangile vous n'attendez que les maximes les plus pures de la religion.

En voici une des plus importantes, bien digne d'être proposée à un roi chrétien. C'est cette maxime que le saint évêque de Reims proposait au grand Clovis, dans une circonstance presque semblable. *Prince*, lui disait-il, *souvenez-vous que vous ne serez grand qu'autant que votre main, d'une part occupée à soutenir l'Eglise, de l'autre s'abaissera jusqu'au dernier de vos sujets.*

Il n'est donc point de véritable politique, si elle n'est dirigée par la religion; et c'est cette maxime même qui va faire le sujet de ce discours : vaste matière, mais que je resserre en deux propositions, dont j'abrégerai même la preuve.

Point de mesures vraiment justes, si la religion ne les approuve.

Point de succès vraiment heureux, si la religion ne les procure.

Esprit-Saint, c'est de votre don de conseil et de sagesse que nous avons besoin pour sentir et goûter ces deux vérités importantes. Nous vous le demandons par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Sire,

Je ne puis comprendre sur quel principe, sous quel prétexte du moins, on a tellement distingué de nos jours l'homme chrétien de l'homme politique, qu'on en ait fait, pour ainsi parler, deux personnages contradictoires; comme s'il était absolument impossible de briller dans le maniement des grandes affaires sans enfreindre les lois de la religion.

Sur quoi donc, encore une fois, peut être appuyée une prétention si odieuse? Serait-ce sur quelque opposition qu'il y aurait entre les maximes de la religion et la félicité des empires? ou peut-être serait-ce même un défaut de providence sur ces choses purement terrestres que le Seigneur voudrait abandonner au gré des passions humaines? Mais je dis au contraire : 1° sous une providence sage telle que celle qui gouverne le monde, c'est la plus grande des folies de vouloir prospérer par le crime; 2° entre les maximes de la religion et le bonheur des sociétés il y a un rapport si sensible que, même indépendamment d'une providence, il n'y aurait que la religion qui pût rendre les sociétés heureuses.

Et d'abord, pour rendre ma première preuve plus sensible, je vous suppose, vous, qui que vous soyez, maître absolu du désir de mon cœur, de sorte qu'il ne tienne qu'à vous de le remplir. En conséquence de cette supposition je vous demande : Quels moyens pour réussir me suggérera la vraie prudence? Serai-je sage de former des projets, de prendre des mesures qui vous outragent? et la voie abrégée pour réussir, ne sera-ce pas de tâcher au contraire de vous mettre dans mon parti?

Sagesse du siècle, que tu es donc folle en tes desseins! Le Seigneur Dieu n'est-il pas le maître absolu qui gouverne le monde, sans la permission duquel je ne puis pas même détruire un vil insecte, sans l'ordre duquel un atome ne se déplace pas dans l'univers? Qu'est-ce qu'on appelle hasard et fortune? Est-il rien qui ne soit une exécution de l'ordre invariable de ses décrets? Et la prudence d'une créature adopte des moyens qui blessent la gloire du Créateur! Et, dans les secrets de la politique mondaine, il entre des ressorts qui contrarient ses volontés! A ce seul trait, que tu es donc folle en tes desseins, sagesse du siècle!

Cependant le Dieu qui gouverne tout, me dira-t-on, laisse ordinairement agir les causes qu'il a d'abord arrangées. Oui, Messieurs; mais vous pensez que dans ce système formé par sa sagesse peut entrer la transgression de ses lois. Mais il laisse aussi quelque chose à faire aux créatures qu'il a douées d'activité, et de leurs déterminations libres il fait souvent dépendre le flux et le reflux d'événements. Quelquefois, j'en conviens; mais convenez aussi qu'il se plaît quelquefois à les confondre. Dans cette incertitude de ce qu'il voudra permettre, vos moyens seront donc toujours du moins très-incertains; et cela suffit pour démontrer ma proposition.

Allons cependant plus loin : car indépendamment même d'une providence, pour faire la gloire et la force d'un empire, la sûreté

du prince qui le gouverne, le bonheur des citoyens qui le composent, se peut-il un corps de politique plus complet et plus beau que celui qu'on formerait de toutes les maximes de la religion réunies ensemble?

Premièrement, qu'est-ce qui fait la gloire et la force d'un empire ? Sont-ce les arts cultivés ? Peuvent-ils l'être mieux que si chacun, écoutant les menaces de l'Evangile contre le serviteur inutile, se souvient qu'il a du moins un talent à faire valoir, que l'enfouir c'est un crime, et qu'il faudra rendre à la rigueur au Père de famille le double de ce qu'on aura reçu ? Que de lâches voluptueux cette terrible voix arrachera-t-elle du sein de leur mollesse ! Que de riches oisifs troublera-t-elle dans l'usage de leur inutile opulence ! Que de talents timides enhardira-t-elle à se produire sur la scène du monde ! De là quel bien pour la société ! Surtout les vocations n'étant plus décidées par la cupidité ni par l'ambition, tous les états seront remplis par une providence sage, à laquelle on se sera laissé conduire. Rien ne sera donc déplacé. Tous les arts seront cultivés et le seront avec fruit.

Que dirai-je en particulier du commerce ? Bannissez-en la fourberie, faites-y régner ce noble désintéressement, cette sévère équité que prescrit l'Evangile ; on ne verra plus ces fortunes monstrueuses, qui s'enflent comme des torrents en une nuit, et qui souvent engloutissent seules la substance d'un Etat tout entier ; mais la bonne foi entretiendra l'harmonie, répandra l'abondance dans tous les membres de l'empire.

Désirez-vous la paix et la tranquillité du côté des voisins ? L'envie démesurée de s'aggrandir, de reculer ses bornes étant anéantie, on leur donnera bien moins d'ombrage. Mais si la justice autorise à une légitime défense, dans chacun de ses citoyens l'Etat ne trouvera que des héros : des sujets toujours prêts à prodiguer leurs biens et des soldats qui, comme les généreux Machabées, ne laissent de passage aux ennemis que sur leurs cadavres sanglants.

Quelle sûreté, d'autre part, pour le prince même ! Que pense, en effet, la religion de l'esprit de faction et de révolte ? La religion, qui dans toute-puissance légitime nous fait reconnaître l'autorité même de Dieu, qui, non pas même par crainte mais par conscience, nous oblige à respecter jusqu'aux tyrans.

C'est sur ces règles que s'étaient formés les premiers chrétiens ; aussi l'Etat n'avait-il point de sujets plus fidèles et plus utiles : leurs persécuteurs mêmes en conviennent. Ce fut en vain que la jalouse rage de leurs tyrans chercha, pendant plus de trois siècles, à pouvoir leur imputer un autre crime que celui d'adorer Jésus-Christ ; on n'en vit jamais dans les prisons accusés d'autre chose. Et malgré toutes les cruautés qu'on exerçait contre eux, dans ces siècles si féconds en révolutions et en attentats, où presque aucun César ne tombait du trône qu'en le teignant de son sang, Tertullien défiait les idolâtres de nommer un seul chrétien qui fût entré dans aucun de tant de complots.

L'Etat heureux enfin que celui d'un peuple à l'abri d'un trône fondé sur la religion ! Dans ses principes, le premier apanage de la grandeur, c'est la bonté. Comme elle avertit le peuple que le prince ne doit compte de ses actions à personne ; elle ne cesse d'avertir le prince même qu'il en est comptable à un Dieu, juge sévère. Le nom de pasteur qu'elle lui donne renferme en abrégé tous ses devoirs : non-seulement de pourvoir aux besoins de son peuple, mais d'exposer, de livrer sa santé, sa vie même pour lui.

Sans pousser plus loin ce détail, qu'on fasse seulement observer dans une société la règle de charité, telle que la prescrit l'Evangile; et sans toucher aux droits d'un chacun, sans déranger ni confondre les conditions, sera-t-il dans cette société un seul malheureux ?

Mais après tout, me dira-t-on, vous nous peignez ici d'imagination une belle chimère. Pour être heureux ainsi par l'observation des lois du christianisme, il faudrait que tous les membres de l'empire concourussent également à les observer. Il faudrait donc que le riche ne se regardât que comme l'économe des biens du pauvre ; il faudrait que le mérite fût toujours la voie sûre de se produire ; il faudrait qu'on s'appliquât à distinguer les talents, à ne récompenser que la vertu, qu'on respectât du moins l'innocence.

Mais dans le monde aujourd'hui, rien ne se donne qu'à la brigue et à la faveur. Si l'on ne se fait valoir, si l'on ne se rend nécessaire comme les autres, le mérite le plus éclatant restera toujours en oubli. Nous vivons au milieu de mille piéges, que nous tendent de toutes parts l'envie et la malignité de nos rivaux; la crédule sincérité serait bientôt surprise. Chacun de son côté cabale, intrigue ; dans la foule qui se presse pour parvenir, ah ! vous verrez bientôt renverser, fouler aux pieds l'humilité timide : voilà l'usage du monde.

Oui, Messieurs. Mais cette conduite du monde tend-elle davantage au bonheur des sociétés ? Certainement on n'oserait le dire. De plus, tend-elle davantage au bonheur des particuliers mêmes qui se conduisent ainsi ? Quoi ? si la ruse et la finesse sont si généralement mises en usage, n'est-il pas à craindre que vos intrigues ne soient découvertes par un plus fin que vous ? S'il faut suppléer aux talents par la hardiesse et la suffisance, ne serez-vous pas supplantés par un plus téméraire ? S'il est à propos quelquefois de hâter une fortune trop lente par des crimes couverts, heureusement hasardés, pouvez-vous vous flatter d'être le scélérat le plus habile ?

Voilà, dites-vous, l'usage du monde. Mais n'est-ce point là, reprend saint Jean Chrysostome, ce qui ruine toutes les fortunes, ce qui dérange toutes les sociétés du monde ? Car enfin, ce n'est pas un exemple unique dans les empires, que la confusion de tout

Israël causée par le péché du seul Achan. Mais quand c'est la société presque entière qui prévarique dans la loi, quand on voit partout la licence de mœurs la plus effrénée s'établir par le libertinage d'esprit le plus hardi, se justifier par les maximes les plus reçues, à quoi doit-on, chrétiens, attribuer les disgrâces qui y arrivent ?

Princes, concluait saint Jean Chrysostome avec une noble liberté, si vous voulez faire fleurir vos empires, faites-y donc refleurir la foi, et souvenez-vous que vos trônes ne seront parfaitement sûrs pour vous-mêmes, qu'autant qu'ils auront la religion pour fondement. Et vous, chrétiens, concluait ensuite ce sage docteur, pour apaiser le Seigneur irrité peut-être contre nous, il est inutile qu'un reste purement extérieur de religion vous amène dans nos temples, fasse couler sur nos autels le sang de notre adorable victime ; non, je ne vous écouterai pas, disait le Seigneur à Israël, qui faisait à peu près comme vous.

Mais, Messieurs, n'est-ce pas votre luxe immense qui épuise l'Etat et vos fortunes ? C'est donc votre luxe qu'il faut diminuer. Ce sont vos hauteurs insupportables qui excitent contre vous cette foule d'ennemis et de rivaux qui menacent et font déjà peut-être chanceler votre fortune. C'est donc votre orgueil qu'il faut modérer. Mais ce que vous ne penseriez peut-être pas, ajoute saint Jean Chrysostome, c'est votre inhumanité pour les pauvres qui rend vos terres ingrates, votre commerce infructueux. C'est donc la charité qu'il faut ranimer dans vos cœurs.

Car le dogme d'une providence et l'économie même de la religion concourent à démontrer qu'il n'est point de moyens sûrs, point de mesures justes, si la religion ne les approuve. J'ajoute qu'il n'est point de succès vraiment heureux, si la religion ne les procure : sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le Seigneur l'a promis, il l'a juré, dit saint Jean Chrysostome, qu'il confondrait par l'événement la fausse sagesse du siècle. Il l'a promis ; et il le fait en Dieu. Des Amans attachés au gibet qu'ils avaient fait dresser pour Mardochée ; des frères jaloux prosternés aux pieds du Joseph qu'ils croyaient avoir fait périr ; des Pharaons, qui élèvent dans leur propre sein le Moïse vengeur de leurs crimes : c'est ainsi que le Seigneur surprend tous les jours les impies, comme dit l'Ecriture, dans leur propre finesse : *Comprehendit in astutia.* (I *Cor.*, III.) Mais voyons plus en détail comment la Providence se déclare, et développe ses desseins de justice. Sans la religion point de succès heureux, du moins point de succès constant, aucun du moins qui ne soit suivi tôt ou tard du retour le plus tragique.

Quelle preuve d'abord va me fournir une société, qui mérita le titre glorieux de peuple de Dieu, par préférence à tous les autres peuples de l'univers ? Tout le temps que cette société subsista, sa fortune ne fut-elle pas toujours attachée au maintien du saint culte ? Vous le verrez triomphant tour à tour et captif pendant plusieurs siècles. Recherchez les différentes époques de ses prospérités et de ses disgrâces. Humilié, dès qu'il abandonne la loi ; sitôt qu'il retourne au Seigneur, il se relève de ses pertes et fait trembler ses vainqueurs. Tel vous le verrez sous ses juges, tel sous ses rois : toujours glorieux sous David ; divisé sous Roboam, florissant sous Josias au point d'ébranler les fondements mêmes du trône d'Assyrie ; captif, dispersé sous Jéchonias, il renaît, pour ainsi dire, et reprend tous ses droits sous les Zorobabel et les Néhémie. Tel vous le verrez dans sa décadence même, tantôt triste jouet de toutes les puissances voisines, tantôt craint et respecté de Rome même.

Mais on dira peut-être que l'exemple du peuple d'Israël ne fait point preuve. C'était un peuple, en effet, que Dieu semblait conduire par des voies toutes singulières de providence. C'est-à-dire, on pense que ce n'était que pour Israël que le Seigneur s'était donné les titres magnifiques de Dieu des conseils et des armées; comme si lui-même il n'avait pas pris soin dans ses Ecritures de faire remarquer son bras remuant à son gré les Cyrus, les Nabuchodonosor, les Alexandre, pour en faire les instruments, tantôt de ses miséricordes, et tantôt de ses justices. Ensuite, quand il le veut, mettant l'ordre ou la confusion dans leurs conseils, ranimant la confiance ou semant l'effroi dans les armées, selon qu'ils sont fidèles eux-mêmes à respecter ses saints commandants, il élève, affermit, ou foudroie leur puissance.

Babylone a donc dit, s'écriait un prophète, qu'assurée de ses forces, elle dominera toujours. L'insensée! Elle ne pense pas que c'est le Seigneur qui lui envoie sa félicité. Elle en abuse; aussitôt son empire et sa puissance passent à ses ennemis. Cet autre monarque s'en applaudit, comme de l'ouvrage de sa politique supérieure. Ecoutez Nabuchodonosor! Chassé du milieu des hommes, vivant parmi les bêtes, vous apprendrez que c'est le Seigneur, qui tient en sa main les empires, qui les donne et les ôte, comme il lui plaît. Baltassar, cependant en remercie ses dieux d'or et d'argent; et dans le moment l'arrêt se porte, son empire se divise dans les conseils du Tout-Puissant.

Allez donc maintenant, concluait le prophète, grands politiques, allez dresser des autels à la fortune. Et moi, dit le Seigneur, comme on remue un roseau dans les eaux, je frappe, je disperse, et j'anéantis les empires. (III *Reg.*, XIV.)

Rapportez-vous-en, si vous le voulez, Messieurs, aux auteurs profanes mêmes. Ils vous le diront, si les plus fameuses républiques ne durent pas, leur éclat et leur splendeur à l'austérité de leurs mœurs, à la sévérité de leur probité et de leur justice; et dans cette étonnante succession de gloire

et d'empire, qui passe si rapidement de peuple en peuple, partout ils vous feront remarquer, que ce furent les vaincus, qui firent périr leurs vainqueurs, en leur transmettant tous leurs vices.

Comme s'il n'était pas des crimes heureux, me dira-t-on. *J'ai vu l'impie*, dit le Prophète (*Psal.* XXXVI); *il s'élevait comme un cèdre.* Oui, Messieurs; mais ajoutez ce qui suit : *je passe, il n'était plus.* Et voilà pourquoi j'ai ajouté que s'il est des succès heureux, ils sont inconstants.

Je tremblais, en effet, et j'adorais en frémissant les desseins du Seigneur, lorsque je le voyais, sous le beau nom de Dieu des victoires, comme dit Isaïe, animer lui-même et conduire ces ambitieux, qu'on nomme héros et conquérants, se mettre à la tête de leurs armées, abandonner l'univers entre leurs mains : je tremblais. Mais j'ai vu tout à coup se justifier la Providence. Le marteau qui brisait les nations, conclut le prophète, vient lui-même d'être brisé; et le Seigneur a rompu la verge dont il avait frappé le monde.

N'était-ce pas, par exemple, un grand trait d'une politique fine et profonde dans les rois d'Egypte de ruiner peu à peu par adresse, ou même d'exterminer tout à fait par la force un peuple d'étrangers, qui, se multipliant à l'excès, pouvait dans peu d'années se rendre redoutable, peut-être enfin devenir maître? Mais ce peuple était protégé par le Seigneur. Cependant il est maltraité, poussé à bout, prêt à périr. Alors il trouve un chef autorisé de Dieu. Tant de plaies, dont fut frappée l'Egypte, la mort funeste de Pharaon lui-même : en voilà le succès.

C'était un grand trait d'une politique fine et profonde dans les rois d'Israël d'empêcher le peuple de Samarie de fréquenter Jérusalem, de peur que la magnificence du culte saint ne ramenât les cœurs à la maison de David. Mais c'était détruire toute la religion. Cependant l'artifice réussit d'abord. Bientôt le Seigneur irrité fait gronder la foudre; les fléaux se multiplient, la ruine totale de Samarie : en voilà le succès.

C'était un grand trait d'une politique fine et profonde dans ce monarque de Juda, qui, près d'être accablé par les forces d'Assyrie, s'était ménagé le secours de l'Egypte. Mais cette alliance était défendue par le Seigneur; quel en fut le succès? Le bruit de la marche de l'Egyptien fait lever le siége de Jérusalem. On évite les fers de Babylone, pour tomber dans ceux de l'Egypte; en voilà le succès.

Et sans remonter à des siècles si reculés, n'est-ce pas ainsi que nous voyons tous les jours tant d'illustres maisons s'ébranler et tomber successivement? Une alliance recherchée par ambition perd par le luxe une famille enrichie de rapines. Un père trouve sa croix, son déshonneur, voit sa maison s'éteindre dans celui qu'un fol amour de préférence lui avait fait choisir pour en être l'appui. Un traître par son exemple instruit un plus fourbe que lui à le supplanter et à le détruire. Par les exemples que nous nous donnons mutuellement, la mauvaise foi s'accréditc, et nous en devenons tour à tour les victimes. Cent rivaux, qu'il a fallu écarter successivement, sont autant d'ennemis, qui se réunissent et accablent enfin par leur multitude.

Non, non, il n'est donc point de prudence, point de mesures justes contre le Seigneur : *Non est contra Dominum.* (*Prov.*, XXI.) Il le voit, il l'entend, ce politique heureux, riche au delà de ses désirs et de ses espérances, chose bien rare, jusqu'à se croire lui-même assez riche, il s'invite à ne plus penser qu'à jouir : *Anima, requiesce.* Jouir! Insensé, tu n'entends pas le Seigneur qui te redemande ton âme. La mort : c'est le dernier écueil, l'écueil inévitable, où viennent enfin échouer tous les projets.

Il est donc à présent inutile d'insister davantage. Riez de notre simplicité, prudents du siècle, vantez les prodiges de votre sagesse; nous n'avons plus rien là-dessus à vous répondre : *Non oportet nos de hac re respondere tibi.* (*Dan.*, III.) Votre politique fût-elle infaillible; voici toute la nôtre. Nous avons un Dieu que nous devons servir : *Ecce Deus noster quem colimus.* (*Ibid.*) Malgré tous vos raisonnements, il sera toujours vrai que sa providence régit le monde, qu'il est le grand Maître des événements. Il peut donc, s'il le veut, nous tirer de vos mains : *Potest eripere nos de manibus tuis.* (*Ibid.*) S'il le veut, il rendra tous vos complots inutiles, il confondra votre science et fera triompher ce qui n'est pas de ce qui est. Il le peut; mais s'il ne le veut pas : *Quod si noluerit* (*Ibid.*); nous vous déclarons cependant que nous nous donnerons bien garde d'adorer vos idoles : *Notum tibi sit quod Deos tuos non colimus.* (*Ibid.*) Dissimuler ses pensées, se feindre tout autre qu'on n'est, donner au faux un air de vérité, déguiser le vrai, le savoir obscurcir des couleurs du mensonge, s'insinuer par des détours cachés, voiler tous les vices d'un masque de vertu, paraître obligé et rendre service, même en détruisant son ennemi, surprendre la crédulité des simples, pour en faire les ministres de ses passions, hasarder à propos un crime heureux, pour venir au secours de l'artifice inutile : par toutes ces voies obliques et tortueuses parvînt-on jusqu'à la plus éminente fortune; à ce prix nous n'en voulons point : *Deos tuos non colimus.* (*Ibid.*)

Que sert, après tout, de gagner l'univers? *Quid prodest?* (*Matth.*, XVI.) Si l'on perd son âme, le monde peut-il donner quelque chose qui dédommage? Donnât-il tout le reste; tout le reste est vanité : *Omnia vanitas.* (*Eccle.*, I.) Belle sentence, dit saint Jean Chrysostome! Je voudrais à présent aller l'inscrire dans tous les cabinets de nos grands politiques : *Omnia vanitas;* dans ces sanctuaires inaccessibles, où se traitent les grandes affaires, où s'agitent et se décident les fortunes des mortels : *Omnia vanitas;* dans ces bureaux ouverts de toute part, temples du lucre, disait un Ancien, où le

peuple va tous les jours sacrifier à la fortune : *Omnia vanitas.* Tout est vanité; et dans ce commerce de vanité il s'agit cependant du salut de votre âme; en faire l'échange, est-ce sagesse?

Mon fils, disait saint Grégoire pape, écrivant à un grand empereur, ô mon fils, le monde touche à sa fin. Nous approchons du redoutable tribunal où il faudra rendre nos comptes. Tels que des passagers sur mer, sans que nous y pensions, sans que nous le voulions, malgré nous-mêmes, le tourbillon du temps nous emporte. N'y pas penser, est-ce sagesse?

Direz-vous que le Seigneur est encore loin; qu'en attendant qu'il vienne, vous avez le temps de jouir du présent qui s'offre à vous? Mais quand il serait loin, reprend saint Chrysostome, sûrement il viendra, et vous ne savez quand. S'exposer à être surpris, est-ce sagesse ?

Mais quand il sera venu, que deviendra toute votre prudence? Tous vos projets, tous vos systèmes, même tous vos succès, que vous serviront-ils? Où sont-ils maintenant ces sages, à l'école desquels vous vous étiez si bien instruits? *Ubi sunt sapientes tui ?* (*Sap.* IV.) Qu'ils vous disent ce qu'a pensé, ce qu'a jugé d'eux le Seigneur : *Annuntient tibi quid cogitaverit Dominus.* (*Ibid.*)

Quoi donc? Ils sont descendus dans le tombeau, comme les autres hommes, ces grands génies, qui semblaient régler seuls les destinées des mortels; et comme de stupides brebis, ils se sont précipités dans les enfers : *Sicut oves in inferno.* (*Psal.* XLVIII.) Voilà le dénoûment de la scène brillante qu'ils ont jouée dans le monde. Tandis que ces hommes simples, dont l'innocence était à vos yeux fatuité, vous les verrez aux premiers rayons du grand jour de l'éternité, au-dessus de vos têtes, dans la céleste demeure, parmi les fils de Dieu. Qui a pris le meilleur parti, d'eux ou de vous? De quel côté donc est la sagesse?

Ah! Messieurs, sauvons le capital, abandonnons plutôt tout le reste. C'est là la vraie prudence, la prudence du serpent qui, pour sauver sa tête, livre, s'il le faut, tout son corps.

Descendez donc enfin dans nos esprits et remplissez nos cœurs, ô vraie sagesse! sagesse préférable à toutes les richesses de l'univers, sagesse qui, comme dit l'Ecriture, assistez aux conseils du Tout-Puissant, et dirigez ses décrets.

Continuez à présider aux conseils les plus secrets du monarque chrétien qui nous gouverne, sagesse qui faites régner les rois et les empires. Dès sa première enfance il fut élevé dans votre sein, et de votre main même, j'ose le dire, et dès lors il sut vous chérir, ne désirer que vous, vous préférer à tout le reste.

Dirigez-nous aussi nous-mêmes, Sagesse, qui faites le bonheur des familles particulières, ainsi que des empires. Réunissez-nous tous enfin dans un parfait accord de sentiments, de volontés, de vues et de maximes, dans le temps et surtout pour l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON VII.

SUR LA PASSION.

Pour une assemblée de charité, pendant la semaine sainte, prêché à la chapelle du Calvaire de Saint-Roch.

Attendite et videte. (*Thren.*, I.)
Faites attention et voyez.

Je vous avoue, Messieurs, que le lieu, où j'ai l'avantage de parler aujourd'hui, me frappe et me saisit de telle sorte, qu'il ne me laisse pas même la liberté du choix sur le sujet de ce discours. Faites attention vous-mêmes et voyez : cette représentation si expressive de la sainte montagne arrosée du sang de notre Dieu, ce lugubre trophée des instruments de ses souffrances, ce funèbre tombeau sur lequel se renouvelle habituellement d'une manière non sanglante le sacrifice sanglant, dont tout l'appareil et toute la pompe de ce lieu nous retracent si vivement la mémoire : quels sentiments tout cela peut-il m'inspirer, surtout dans ces saints jours? *Attendite et videte.* Un coup d'œil, mes frères, un instant de réflexion, et je suis convaincu que, frappés et saisis comme moi, vous désirerez d'entendre ce dont je viens m'entretenir, en effet, avec vous; et que les sentiments, que je voudrais vous inspirer, seront aussitôt dans vos cœurs.

Mon intention n'est pas cependant, non plus certainement que la vôtre, de prévenir ici la méditation détaillée des souffrances de notre adorable Sauveur. Non, mais je voudrais vous disposer d'avance à en profiter mieux que jamais vous n'avez fait. N'est-ce pas aussi l'intention, qui déjà vous rassemble aujourd'hui dans ce lieu? Hâtons-nous donc, tâchons de la seconder, cette intention si pieuse et si juste. Pour cela je vais vous faire considérer les souffrances de Jésus : 1° comme le plus tendre motif de la plus douce consolation pour tous ceux qui souffrent, quoi que ce soit qu'ils souffrent; 2° comme le plus pressant motif de la plus généreuse charité pour tous ceux qui sont en état de soulager ceux qui souffrent.

O Marie! je vous conjure, par tous les hommages aussi éclatants que religieux qu'on vous rend dans cet auguste temple, de daigner nous conduire vous-même à présent au pied de la croix de votre Fils, pour y prendre ces deux sentiments qui remplissaient si noblement votre cœur; joie de souffrir nous-mêmes, ardeur de soulager nos frères qui souffrent. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Mon Dieu! daignez donner l'efficace et l'onction à ma parole! Je voudrais que ma voix pût se faire entendre aujourd'hui au cœur de tous les malheureux; j'ose me flatter qu'elle y ferait entrer quelque consolation. Vous, Messieurs, honorez-moi de

votre attention. En quelque état que vous puissiez être, vous ne m'en désavouerez pas, j'ose dire qu'il n'est personne, qui, soit dans l'esprit, soit dans le cœur, soit dans le corps même, ne soit blessé de quelque trait de douleur. Quelque vif qu'en puisse être le sentiment, il ne tiendra pas contre la pensée un peu réfléchie de ce qu'endure notre Dieu. Comparons donc d'abord ce que nous souffrons à ce qu'il souffre, et nous comparerons ensuite la cause pour laquelle il souffre à celle pour laquelle nous devons souffrir.

Du reste, n'attendez ici de moi, Messieurs, que comme des points sommaires de réflexions, dont vous puissiez vous occuper pendant ces saints jours, en les étendant vous-mêmes, en vous les appliquant à vous-mêmes, jusqu'à ce qu'on vous en présente d'autres plus touchants et plus sublimes, plus dignes de vous occuper.

O vous donc, dont l'âme est noyée dans un océan d'amertume, venez, passez avec moi d'abord au jardin de Gethsémani. Là, quel abandon, quelle tristesse! *Attendite et videte.* O la digne ouverture d'une scène qui sera bientôt ensanglantée, qui, continuée par un enchaînement de tortures, doit enfin se dénouer sur une croix! Que personne ne commence à m'objecter que c'est un Dieu... Oui, c'est un Dieu qui, pour laisser prise à la douleur sur son humanité, lui soustrait toutes les consolations et toute la force de la Divinité. Oserai-je m'exprimer ainsi? Le Dieu n'est que spectateur du combat. L'humanité s'en plaint : *Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné?* (*Matth.*, XXVII; *Marc.*, XV.)

La voilà donc abandonnée, en quelque sorte, à elle-même, l'humanité de notre Jésus : abandonnée de cette joie, que son union substantielle à la Divinité lui rendait comme essentielle; abandonnée de cette force qui l'avait soutenue jusqu'alors contre toutes les faiblesses de notre nature; abandonnée de cette vertu supérieure qui l'avait fait triompher tant de fois de toutes les puissances de la terre et de l'enfer; ainsi seule, pour ainsi dire, elle est abandonnée à tout ce que la plus rigoureuse agonie peut avoir de plus sensible. Imaginez (plus le sentiment de douleur est vif actuellement dans votre âme, plus vous l'imaginerez aisément; tout l'avantage que je désire ici, c'est d'avoir à parler aux plus malheureux des hommes, à ceux qui souffrent davantage), imaginez quelle impression fait sur une âme l'attente certaine ou plutôt la vue présente d'un mal inévitable; quelles sont les frayeurs dont cette attente glace; quelle est la douleur dont cette vue accable; quelle est l'ardeur des vœux que forme cette âme pour s'en délivrer : *Mon Père, éloignez de moi ce calice* (*Matth.*, XXVI); et quel est enfin l'abbattement dans lequel elle tombe, quand elle sent ses efforts inutiles et ses vœux rejetés : *Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné?* (*Matth.*, XXVII; *Marc.*, XV.)

Aussi quelle impression fait sur le corps de Jésus l'affreuse situation de son âme! Epuisé de forces, sans mouvement, je le vois étendu sur la terre, nageant dans son sang. Considérez, voyez si vous avez, si vous eûtes jamais de pareils assauts à soutenir dans votre âme : *Attendite et videte si est dolor, sicut dolor meus.* Mais quelle plaintive voix en même temps échappée du fond de son cœur vient expirer sur ses lèvres : *Mon Père, que votre volonté s'accomplisse!* (*Matth.*, XXVI.) Beau sentiment, quand serez-vous dans nos cœurs, si cette vue ne vous y fait pas entrer aujourd'hui?

Elle s'accomplira, en effet, à la rigueur, la volonté du Père céleste, elle s'accomplira sur son Fils bien-aimé. Et pourquoi donc répugnerais-je à ce qu'elle s'accomplisse sur moi? Point d'adoucissement à l'arrêt porté contre vous, ô mon Sauveur! Votre innocence irréprochable, votre inaltérable douceur, votre résignation héroïque n'en feront pas retrancher la moindre circonstance. Et à quel titre, moi, prétendrais-je être ménagé?

Peignez-vous à présent tout ce qui peut rendre une passion humiliante, autant que douloureuse : *Attendite et videte.* Je dis d'abord humiliante. Je le dis à vous, qui que vous soyez, qui souffrez, quoi que ce puisse être dans votre réputation et votre honneur. Ah! plaignez-vous maintenant, plaignez-vous de l'abandon des hommes; en fut-il un plus universel que celui de Jésus? De tant de disciples qui l'ont autrefois suivi, il n'en paraît d'abord qu'un seul sur cette triste scène; et c'est pour le renoncer. Plaignez-vous de l'ingratitude du monde. Eh! qui sont ceux qui poursuivent avec tant de chaleur la mort de Jésus? Un peuple comblé de ses bienfaits; et parmi ce peuple, combien probablement qui avaient éprouvé les effets miraculeux de sa charité toute-puissante? Plaignez-vous de la cabale qui vous poursuit. Fut-il jamais une conspiration plus générale que celle qui se fait contre Jésus? Les Juifs et les Gentils, toutes les sectes les plus irréconciliables qui partageaient la synagogue, pharisiens, sadducéens et publicains, Hérode et Pilate, tous se réunissent contre lui. Plaignez-vous de l'opprobre dont la calomnie cherche à vous couvrir. Jamais fut-il calomnies plus atroces et plus injustes que celles dont Jésus est noirci? En fut-il de plus applaudies cependant? et en conséquence de ces calomnies, fut-il traitement plus injurieux que ceux qui lui sont faits?

Le Saint des saints, le Juge tout-puissant des vivants et des morts est jugé par les hommes. Mais quel jugement, et quels juges! Point de forme de justice; on n'en garde pas même les apparences. Un soufflet est le prélude de l'interrogatoire qu'on veut lui faire subir. Ce ne sont que témoins subornés, accusateurs attitrés par les juges mêmes. Les contradictions dans lesquelles ils tombent ne semblent point mériter d'attention. Le moins cruel, le moins injuste des tribunaux auxquels on le fait comparaître est celui où l'on veut bien pour toute grâce ne le re-

garder que comme un insensé. Du reste, pas une bouche qui n'applaudisse à sa honte, pas un cri qui ne demande sa mort.

Qu'on le crucifie! qu'il meure! (*Matth.*, XXVII.) Non, non, il n'est pas temps encore. On peut ajouter quelque chose à tant d'opprobres. Il faut un jugement exprès qui auparavant le mette au-dessous des monstres mêmes, s'il peut se rencontrer alors un monstre de crime dans la nature.

Il s'en rencontrera pour cet odieux parallèle. Un voleur public, un séditieux, un assassin? Peuple d'Israël, lequel estimez-vous plus digne de vivre, Jésus, ou lui? La vie de l'un et de l'autre est en vos mains. On ne balance même pas : que Barabbas vive et que Jésus meure; qu'il meure du supplice des esclaves! On souscrit à la demande, l'arrêt est prononcé. A-t-il droit maintenant de vous dire : Qui que vous soyez qui souffrez, quoi que ce soit que vous puissiez souffrir de l'injustice des hommes, considérez, réfléchissez, voyez s'il est rien de pareil à ce que j'endure : *Attendite et videte si est dolor, sicut dolor meus.*

Mais désormais la douleur ne doit plus être séparée de l'ignominie. C'est à vous, qui souffrez dans vos corps les douleurs les plus vives et les plus aiguës, c'est à vous que j'offre ce nouveau spectacle : *Attendite et videte.*

C'était la coutume que tout criminel condamné au supplice de la croix avant que d'y être conduit, fût flagellé. La loi fixait le nombre des coups. Ah! Jésus ne semble pas mériter qu'on observe aucune règle à son égard. Le signal donné, une cohorte entière se jette sur ce divin Agneau. Bientôt, depuis la tête jusqu'aux pieds, son corps entier n'est qu'une plaie; et les ruisseaux de sang qui coulent n'ont point éteint la brutale fureur de ses bourreaux.

Quelle autre scène se prépare? Certainement, Messieurs, si ce n'était un objet de ma foi, je ne pourrais croire cet excès d'inhumanité dans des hommes, cet excès de patience dans un Homme-Dieu.

On lui fait un diadème de branches d'épines entrelacées de joncs marins; les joncs aigus déchirent les chairs, les épines perçent et pénètrent les os. Un vieux lambeau de pourpre qu'on jette sur ses épaules, un sceptre de roseau qu'on lui met à la main achèvent d'en faire un roi de théâtre. Dans cet affreux état d'ignominie et de douleur présenté au peuple, quels sentiments inspirera-t-il? Aucun de compassion, aucun autre que de haine, de vengeance et de rage. Mais du moins, mes frères, nous, dans cet état, ne nous fera-t-il pas rougir enfin de nos délicatesses, de nos impatiences, de nos murmures et de nos plaintes?

Pour les étouffer entièrement, si ce n'est pas encore assez, suivons-le portant sa croix.... Portant sa croix! Quel criminel a-t-on jamais chargé de l'instrument de son supplice? Mais le supplice de Jésus doit l'emporter sur tous les autres, afin que personne, en quelque état qu'il soit réduit, ne puisse avoir désormais aucun droit, même aucun prétexte de se plaindre. Jusqu'à une goutte d'eau, pour modérer l'ardente soif qui le brûle, on la lui refuse. Du fiel et du vinaigre dans une éponge, c'est tout le soulagement que l'on veut bien lui accorder. Il est donc étendu sur sa croix; ses membres disloqués, tirés avec force, y sont attachés; ses pieds, ses mains percés de clous les y soutiennent. Mais arrêtons. Dans le bouleversement affreux qui se fait tout à coup dans la nature entière, que puis-je dire? Espérerai-je de décrire un spectacle qui fait fendre les rochers?... Ah! cette scène d'horreur et de tristesse sous les yeux, quels maux pouvons-nous ressentir? Écoutons tant que nous voudrons notre délicatesse, de quels maux du moins pourrons-nous nous plaindre? En est-il un seul, dans quelque partie de votre corps que ce puisse être, qui ne soit renfermé dans le martyre qu'il souffre? J'en laisse le détail à votre sensibilité même : *Attendite et videte si est dolor, sicut dolor meus.* C'est tout ce que je veux conclure et vous faire conclure. Quelque peu que j'en aie dit, vous avouerez que j'en ai dit plus qu'il ne faut pour appuyer cette conclusion.

Pourquoi souffre-t-il donc ce Jésus qui expire ainsi dans les tourments? Nous, pourquoi souffrons-nous? Deuxième pensée qui mérite encore plus d'attention.

Ah! ne croyez pas, mes chers frères, que j'ose ici vouloir insulter à vos maux, en vous reprochant la cause qui vous y livre. Mais enfin, pourquoi ne tâcherais-je pas de vous faire entrer dans les sentiments de ce fameux pénitent, qui, mourant à la droite de Jésus, reconnaît la justice de l'arrêt qui le condamne et l'innocence de celui que son seul amour lui associe dans ce supplice? Oui, disons tous avec lui dans toute la sincérité d'un cœur le plus profondément humilié : Certainement je ne souffre rien que je n'aie mérité, je souffre moins encore; mais qu'a fait ce Jésus?

En effet, on a beau tramer sa perte, concerter contre lui les plus noirs projets; son innocence résulte des accusations mêmes dont on le charge. Il est tellement innocent, qu'on ne peut l'accuser, sans tomber en contradiction. Son juge, tout prévenu qu'il est, reconnaît son innocence; tout injuste qu'il est, même en le condamnant, il le déclare innocent. Encore une fois, qu'a-t-il donc fait?

Il représentait le genre humain pécheur, il s'était chargé de nos crimes, il devait en subir la peine. Ne demandez donc plus ce qu'il a fait. Rentrons chacun dans notre conscience, écoutons ses reproches : voilà ses crimes. Il n'est coupable que parce que nous le sommes; il n'est condamné que parce que nous devions l'être; il ne souffre que parce que nous devions souffrir, et que nous ne pouvions souffrir utilement pour nous-mêmes. Doit-il donc souffrir seul? Et surtout, après que par ses souffrances il nous a rendu nos souffrances utiles et mé-

ritoires, refuserons-nous de partager avec lui la peine que nous seuls nous avons méritée?

Hélas! il prend presque tout sur lui. Que légère est la portion qu'il nous laisse! Tout ce que nous souffrons n'est rien en comparaison de ce qu'il souffre, ni même en comparaison de ce que nous avons mérité. Et n'eussions-nous commis qu'un seul péché, nous méritions l'enfer; toutes nos larmes, tout notre sang ne pouvaient en éteindre les feux : voilà pourquoi ce Dieu souffre. Il fallait son sang, il le donne; à ce prix, il nous rachète de la peine éternelle : que nous laisse-t-il donc? Une peine, quelque dure qu'elle puisse être, passagère après tout, et que son sang nous rend méritoire d'une récompense éternelle.

Je ne sais, Messieurs, ce qu'il vous en semble à présent; mais pour moi, ces motifs me paraissent trop touchants et trop forts pour le peu que nous avons à souffrir, et j'ai honte, je vous l'avoue, d'appliquer un si grand remède à des blessures aussi légères. N'avais-je pas bien raison de désirer de n'avoir à parler qu'aux plus malheureux, aux plus délaissés de tous les hommes? Eh! mes chers frères, quand tout nous abandonnerait, du moins nous l'aurons lui-même pour consolateur et pour appui. Ne nous restât-il rien, absolument rien sur la terre : le voilà qui nous prépare des récompenses et des couronnes dans les cieux; il meurt, c'est sur une croix qu'il meurt pour nous les mériter. Ah! certainement, Messieurs, qui que nous soyons, nous participons trop peu à ses souffrances pour oser espérer par là l'application de ses mérites : il faut donc vous en offrir un autre moyen.

Les souffrances de Jésus sont un motif de consolation bien supérieur aux maux que nous endurons. Permettez qu'à présent je vous les propose comme un motif de charité, aussi supérieur du moins à tout ce que nous pouvons faire pour ceux qui lui ressemblent bien plus que nous, et que nous pouvons soulager; c'est le sujet du second point.

SECONDE PARTIE.

Que devons-nous à Jésus-Christ souffrant ainsi pour nous? Envers qui devons-nous nous acquitter de ce que nous lui devons? Ce sont là, Messieurs, les deux principes simples des sentiments que je voudrais actuellement vous inspirer, et des résolutions pratiques que je voudrais vous faire prendre. L'étendue de notre reconnaissance, l'objet de notre reconnaissance : apprenons l'un et l'autre de Jésus souffrant, et voyons si vos cœurs, mes frères, résisteront à ce double motif d'une généreuse charité.

L'étendue de notre reconnaissance, en premier lieu, ne devrais-je pas la régler à présent sur l'étendue des différentes douleurs qu'il endure? Cependant j'aime encore mieux lui donner une autre règle plus conforme sans doute à la bonté naturelle et aux dispositions actuelles de vos cœurs, plus proportionnée surtout aux conséquences mêmes que je veux en tirer : c'est l'amour qui le fait souffrir, et avec lequel en effet il souffre. Que je m'estimerais heureux! je serais assuré d'obtenir tout de vous, si je pouvais appliquer et fixer sur un objet si tendre la sensibilité de vos cœurs naturellement si sensibles! O amour, qui triomphez d'un Dieu, qui en faites votre victime, serait-il possible que vous ne pussiez rien sur nos cœurs!

Oui, c'est l'amour qui en fait sa victime. Ah! pour le tourmenter, il n'était besoin ni d'autres tyrans ni d'autres bourreaux. Il aimait son Père, il nous aimait : de cette double source quel torrent d'amertume se répand dans son cœur! L'outrage que le péché fait à Dieu, l'abîme de maux où il avait plongé les malheureux mortels; c'en était bien assez pour l'engager à l'expier par une satisfaction tellement abondante, qu'il ne restât, s'il se pouvait, aucune trace de ses ravages.

Père éternel, votre justice pouvait donc bien s'en reposer sur lui du soin de sa vengeance! N'est-ce point cet amour qui l'engagea sitôt qu'il vit Dieu outragé, l'homme proscrit, à s'offrir lui-même pour victime et de la gloire de Dieu et du salut des hommes? N'est-ce pas cet amour qui l'engagea, maître qu'il était de toutes les circonstances de sa naissance et de sa vie, à choisir toujours les plus humiliantes et les plus douloureuses? N'est-ce pas cet amour qui le livre à ses ennemis; sans cet amour qu'eussent-ils pu? Tant de fois un seul de ses regards les avait aveuglés; il passait au milieu d'eux sans être vu, dès qu'il voulait échapper à leurs poursuites. Une seule de ses paroles venait encore de les faire tomber tous à la renverse. Il leur avait défendu de rien entreprendre sur ses disciples, et leur fureur avait été obligée de respecter l'ordre de son amour. Ah! Messieurs, c'est donc à présent son amour seul qui le lie, qui l'enchaîne; il rompra ses fers s'il veut les rompre; mais sa tendresse l'a surpris, pour ainsi dire, et l'a dépouillé de toute sa force, elle étouffe jusqu'à ses soupirs dans son cœur, elle arrête ses plaintes et lui ferme la bouche. On a beau le calomnier, l'interroger, le tourmenter, il paraît insensible, il se tait.

Il paraît insensible, mais l'amour qui fait dissimuler ce qu'on souffre, n'étouffe pas le sentiment. Je croirais bien plutôt que son amour empêche d'instant en instant ses organes de s'émousser, pour rendre le sentiment de douleur dans sa continuité toujours égal, ou plutôt toujours plus vif à chaque instant.

Eh! que dis-je cependant, que dis-je de douleur dans les sens?... Il en ressent à peine, j'ose le croire. Trop content de souffrir pour la gloire de son Père, pour le salut de ce qu'il aime, il compte pour rien les tortures qu'il endure. Son vrai supplice, enfin connaissons quel il est : c'est de souffrir de la part de ce qu'il aime, même en souffrant de faire des ingrats, et par là de souffrir inutilement pour ce qu'il veut sauver : voilà

proprement les trois traits qui le blessent et qui font toute sa passion.

1° Les auteurs de son supplice, ce sont ceux à qui le sang et la nature l'avaient uni des nœuds les plus étroits : *Ex quibus secundum carnem* (*Rom.*, IX); c'est un peuple qu'il avait choisi pour être son peuple particulier par préférence à tous les peuples de l'univers : *Populus peculiaris de cunctis populis* (*Deut.*, VII); un peuple qu'il avait spécialement adopté, à qui appartenaient proprement toutes ses promesses : *Quorum adoptio et promissa* (*Rom.*, IX); un peuple pour lequel il était particulièrement envoyé : *Missus ad oves Israel.* (*Matth.*, XV.)

Que ne nous est-il permis de lire dans son cœur pour y sonder la profondeur de la blessure que ce trait y a faite? L'Eglise nous y autorise en quelque sorte, elle nous fait entendre ses tendres plaintes. Que t'ai-je donc fait, mon peuple, quel sujet as-tu de te plaindre de moi : *Populo meus, quid feci tibi?* (*Mich.*, VI.) Entrons en jugement ensemble : voici mes actions, voici les tiennes : *Responde mihi.* (*Ibid.*) Est-ce pour t'avoir affranchi par la force de mon bras de la servitude d'Egypte, pour y avoir brisé tes fers, que tu me charges à présent de chaînes, et que tu me livres au pouvoir des gentils : *Responde, responde mihi.* Est-ce pour avoir ouvert devant toi les flots et desséché le lit de la mer, que tu me noies dans les flots de mon sang? Qu'ai-je pu faire davantage pour toi, et toi, qu'as-tu pu faire contre moi davantage? *Responde mihi.* Je t'ai conduit pendant quarante années dans un désert, où tous tes pas furent marqués des traits de ma miséricorde. Pendant tout ce temps, je t'ai nourri d'un pain céleste, d'une eau miraculeuse, et tu m'abreuves aujourd'hui de vinaigre et de fiel. Je t'ai donné le sceptre, j'ai affermi ton trône sur les débris de ceux des rois de Chanaan que j'ai tous exterminés devant toi. Et toi, regardes quel sceptre, quelle couronne, quelle marque de royauté tu m'as donnés : *Responde, responde mihi.*

Du moins, si parmi tant d'ingrats, il trouvait un cœur reconnaissant et fidèle. Mais en vain considère-t-il, en vain cherche-t-il autour de lui : *Considerabam et videbam* (*Psal.*, CXLI); pas un seul homme qui veuille seulement le reconnaître : *Non erat qui cognosceret me.* (*Ibid.*) Ses apôtres eux-mêmes, qu'il avait choisis et distingués si glorieusement, qu'il avait élevés avec tant d'attention et de soin, qu'il avait faits les dépositaires de tous ses secrets, ses apôtres que sont-ils devenus? C'est un d'eux qui l'a trahi, un autre le renonce, tous l'ont abandonné, se sont enfuis et se cachent : *Non erat qui cognosceret me.* Du moins, si tous profitaient de ses souffrances, son amour serait satisfait. Le comble, l'excès de son supplice, c'est de mourir inutilement pour des ingrats obstinés dans leur ingratitude, et qu'il aime encore.

Quel cruel coup de poignard dans son cœur, lorsqu'il entend les cris tumultueux d'un peuple aveugle qui se charge volontairement de toutes les malédictions que son sang répandu doit attirer sur ceux qui le répandent. Ce sang versé sur son perfide apôtre, et qui ne sert qu'à porter le désespoir dans son cœur; sur Israël, pour le marquer du sceau de réprobation; sur Jérusalem, pour rendre irrévocable l'arrêt de sa ruine; sur tant de réprouvés, pour donner une nouvelle ardeur à l'incendie qui doit les dévorer; sur nous peut-être encore, hélas! sur nous, mes frères, pour nous rendre inexcusables, plus justement et plus terriblement condamnés : quel coup de poignard, quel trait perçant dans le cœur de Jésus! Ah! je le répète, sans ce trait, toute sa passion n'eût été pour lui que délices.

Du moins à présent, ce trait ne fera-t-il pas quelque impression sur nos cœurs? Victime de son amour, comme nous venons de le voir, n'obtiendra-t-il de nous aucune reconnaissance? Mais quelle est la reconnaissance qu'il exige aujourd'hui de nous? Je viens de sa part vous demander à vous, mes frères, un supplément aux mérites de sa passion, un soulagement aux douleurs de sa passion. Expliquons-nous, et en reconnaissant ce que vous pouvez, voyons ce que vous voudrez faire pour lui témoigner votre reconnaissance.

Je dis un supplément, en premier lieu, mais je ne dis pas pour vous-mêmes; je le démontrerais aisément et de manière à vous frapper : mais je veux attaquer aujourd'hui vos cœurs par des motifs plus nobles que ceux de votre propre intérêt. L'objet d'un Dieu souffrant, mourant en croix, victime de son amour, fait disparaître à mes yeux tous les autres objets; c'est à lui seul, mes frères, m'en désavouerez-vous, qu'il convient maintenant de nous intéresser. Il souffre pour nos frères ainsi que pour nous, cet aimable Sauveur, et son plus grand supplice, vous l'avez vu, est de souffrir inutilement pour un grand nombre. Ah! refuserez-vous de soulager son amour en rendant ses souffrances efficaces pour quelques-uns? Oui, vous le pouvez. On cherche tous les jours toutes sortes de motifs pour vous attendrir sur le sort des misérables; en voici un que vous n'avez peut-être jamais bien senti.

Entre eux, combien en est-il dont la souffrance aigrit les cœurs, qu'un sombre désespoir rend inaccessibles à tout espèce de consolation! Combien à qui une honteuse indigence est prête à faire franchir la barrière du devoir et de la vertu! Combien, hélas! peut-être sur le point de racheter leur vie misérable par la perte de leur innocence! Quoi! vous ne sentez pas quel bonheur ce serait pour vous de porter aujourd'hui la joie dans leurs tristes retraites, la docilité dans leurs esprits, le calme dans leurs consciences, et par là, leurs âmes au sein de Dieu? Jesus-Christ donne pour cela tout son sang : tout son sang ne suffit pas; il faudrait, pour lui donner efficace, une très-légère partie de vos biens, et vous la refuserez. Jésus-Christ se réduit pour eux à une entière nudité; et vous craindrez de sacrifier pour eux, s'il est nécessaire, un seul de vos ajuste-

ments. Jésus-Christ pour eux est couronné d'épines, chargé d'une croix; il y est attaché, il y expire: et vous craindrez de vous priver d'une seule commodité, de la satisfaction d'un seul caprice.

Portes du ciel, c'est sur ceci qu'il faut vous ébranler, vous revêtir de deuil! Un Dieu meurt pour les hommes, il n'obtient pas le fruit de sa mort; il ne tient qu'à des hommes de le lui faire obtenir, et ces hommes le refusent. Hélas! espérerai-je que ces mêmes hommes voudront soulager ses douleurs?

Quoi donc! Messieurs, si la passion de Jésus-Christ se renouvelait sous vos yeux, si vous voyiez votre Sauveur en croix, et qu'il fût en votre pouvoir d'adoucir son tourment, vous ne le feriez pas. A Dieu ne plaise que je pense ainsi de vous! Eclairez-vous donc du flambeau de la foi. Lui-même il vous dit: tout ce que vous ferez à ceux-ci, c'est à moi que vous le ferez. Il s'est substitué pour vous à la colère de son Père, il substitue pour lui ces malheureux à votre reconnaissance. Si vous refusez de le reconnaître en eux, je vous avertis qu'un jour, bientôt peut-être: *Amodo* (*Matth.*, XXVI), vous le verrez lui-même, armé de sa croix, ainsi que d'un sceptre redoutable, porté sur les nues, trône de sa majesté: *Videbitis.* (*Ibid.*) Alors il vous reprochera votre cruauté à son égard. En vain vous répondrez que jamais vous ne le vîtes dans l'indigence et la douleur; il vous rappellera cette circonstance où je vous parle, ces paroles que je vous adresse, ces objets que je mets sous vos yeux. Voilà le temps, vous dira-t-il, voilà le lieu où vous me vîtes souffrant et où vous crûtes vous acquitter suffisamment envers moi par quelques marques d'une compassion stérile.

Est-il possible, Messieurs, qu'il faille de si grands objets pour réveiller le christianisme et même la seule humanité dans vos cœurs? Serait-il même possible que de si grands objets ne suffisent pas encore? Quoi! vous refuserez à cette bouche de quoi étancher la brûlante soif qui la dévore? Vous refuserez de quoi couvrir ces membres nus, de quoi reposer plus doucement ce corps crucifié, de quoi soulager ce chef percé d'épines, de quoi consoler ce cœur noyé dans l'amertume? Tout m'abandonne, hélas! s'écrie-t-il; vous aussi m'abandonnerez-vous? *Ut quid dereliquisti me?* (*Matth.*, XXVII; *Marc.*, XV.) Objet de haine et de mépris à tout l'univers, en suis-je moins digne de votre tendresse? *Ut quid dereliquisti me?* Poursuivi par la colère de mon Père, qui ne poursuit en moi que la vengeance de vos crimes, souffrant librement et volontairement pour vous ce que vous aviez mérité, n'ai-je pas droit d'attendre de vous du moins quelque soulagement? *Ut quid dereliquisti me?* Ah! Messieurs, il ne s'agit pas ici d'une froide compassion. Quand on peut soulager ce qu'on aime, est-ce le temps de se répandre en stériles douleurs?

Mais surtout, loin d'ici ces sordides réserves, qu'une prudence charnelle n'autorise que trop habituellement dans ces circonstances. Les plus aumôniers, les plus charitables se retranchent sur le grand nombre de malheureux qu'ils ont d'ailleurs à soulager, et qu'on les presse surtout à présent de soulager. Il est vrai, Messieurs, que de toutes parts, pendant le cours de ces saints jours, on vous sollicite; mais a-t-on tort de le faire? N'est-ce pas ici le temps le plus favorable aux malheureux? On vous suppose actuellement plus tendres, plus compatissants, plus libéraux que jamais; se tromperait-on? S'il est des jours où il convienne d'être prodigue et de s'élever au-dessus des règles ordinaires, n'est-ce pas ceux-ci? Un effort de charité aussi grand que la mort d'un Dieu ne vous inspirera-t-il rien d'extraordinaire? Pour réserver, pour ménager quelque chose, voyez ce qu'il réserve, ce qu'il ménage.

S'il exclut quelqu'un des mérites de son sacrifices, je permets à celui-là, à celui qui voudra renoncer au fruit de sa mort, je lui permets de sortir de ce lieu sans y signaler sa charité. S'il est quelqu'un dans toutes les espèces de malheureux en faveur de qui on vous sollicite, pour qui vous puissiez croire que votre Dieu n'ait pas souffert, je vous permets d'éviter, de négliger quelqu'une des occasions qu'on vous présente de signaler votre charité. Si dans son sacrifice il a épargné une seule partie de son corps, s'il a réservé une seule goutte de son sang, je vous permets de réserver quelque chose de ce que vous pouvez donner.

Mais enfin, ce que vous pouvez, est-ce encore aujourd'hui votre cupidité, votre luxe et votre mollesse qui le décideront! En vérité, mes frères, est-il donc nécessaire que l'or et l'argent, les pierres précieuses de toutes sortes, reluisent dans vos parures, brillent sur tous vos ameublements et sur vos équipages, tandis que votre Dieu est exposé nu sur une croix? Est-il nécessaire que vous viviez dans une abondance qui absorbe tous les jours des revenus immenses, que vous achetiez à gros prix toutes vos commodités, tandis que le corps de votre Dieu est déchiré, défiguré, tout en sang? Est-il nécessaire que vos goûts soient flattés, votre délicatesse entretenue par la profusion délicate de vos tables, tandis que votre Dieu n'a pas même une goutte d'eau pour étancher sa soif? Concevez-vous qu'il soit des bienséances d'état et de rang qui forcent à laisser un Dieu languir, périr dans la douleur et la misère?

La règle pour déterminer et fixer ce que vous devez faire, ce sont donc ses besoins, et ses besoins, dans l'exacte rigueur, ce sont les besoins de ses membres souffrants, de vos frères malheureux, auxquels il transporte tous ses droits. Vos charités ne laisseront-elles parmi eux aucune indigence, adouciront-elles toutes les douleurs? Voilà la règle que vous devez suivre. Mais sur cette règle, quelle résolution enfin allez-vous prendre?

De vous armer d'insensibilité pour résister aux cris, aux plaintes de votre Dieu

souffrant? De couvrir votre cruauté réelle d'une ombre de charité, pour étourdir votre conscience et vous persuader que votre Dieu est satisfait? Ah! si je le pensais, mes frères, j'oserais maintenant porter sous vos yeux, sous les yeux de chacun de vous en particulier, l'image de Jésus crucifié, je ferais parler chacune de ses plaies, je ferais crier chaque goutte de son sang, je vous ferais entendre la voix de ce sang qui crie vers vous, qui crie vers son Père; vers vous miséricorde, vengeance vers son Père: miséricorde pour des malheureux qui le représentent, vengeance contre vous, vengeance de votre ingratitude et de votre dureté!

Non, non, Seigneur, voici des cœurs autrement disposés. O Dieu, que nous adorons sur une croix et que nous reconnaissons par la foi dans nos frères qui souffrent, recevez l'hommage de reconnaissance que nous allons vous offrir en leurs personnes. C'est un faible prix du sang que vous avez versé; à ce faible prix cependant vous voulez bien nous le livrer; nous allons donc l'acheter, pour ainsi dire, à ce prix. Oui, ce sang avec tous ses mérites, ses mérites infinis, à ce prix est à nous, pour laver et expier tous nos péchés, pour nous sceller du sceau de votre élection, pour nous donner droit à votre céleste héritage, nous l'assurer et nous en mettre en possession. Ainsi soit-il.

SERMON VIII.

POUR LE JOUR DE L'ASCENSION.

Dominus Jesus assumptus est in cœlum et sedet a dextris Dei (*Marc.*, XVI.)

Le Seigneur Jésus fut enlevé au ciel, où il est assis à la droite de Dieu.

Voici, Messieurs, la vraie consommation de tous les mystères du Verbe incarné, Jésus-Christ Notre-Seigneur; nous vous avons développé successivement tous les autres. Son incarnation, sa naissance, chacune des actions de sa vie, sa passion, sa mort, sa résurrection, vous ont été présentées, chacune en son temps, tour à tour. Sans doute, il convient de vous entretenir enfin de son retour triomphant dans les cieux. Mais c'est, selon saint Paul, de la manière dont j'ai conçu ce mystère d'après ce grand apôtre, le plus relevé, le plus ineffable de tous. Il craignait que ceux à qui il en parlait ne fussent point assez forts pour l'entendre: *Grandis sermo, et ininterpretabilis ad dicendum.* (*Hebr.*, V.) Et ne pourrais-je pas, Messieurs, avec trop de vérité pour appliquer ici ce que disait l'Apôtre, qu'au lieu que vous devriez être des maîtres dans toute la doctrine évangélique depuis le temps qu'on vous en instruit: *Cum deberetis magistri esse propter tempus* (*Ibid.*); vous avez cependant toujours besoin, du moins pour la plupart, qu'on vous répète et qu'on vous inculque les premiers éléments de la parole de Dieu: *Rursum indigetis ut doceamini quæ sunt elementa exordii sermonum Dei.* (*Ibid.*) Hélas! qui sont, en effet, parmi nous les parfaits, à qui une longue et sérieuse étude a rendu les divines Ecritures assez familières pour en comprendre et en bien pénétrer les véritables sens?

Mais malgré cette disposition, dans laquelle l'Apôtre craignait de trouver ceux à qui il écrivait, il crut ne devoir pas toujours s'arrêter aux premières instructions du christianisme; il crut pouvoir s'élever, du moins une fois, à quelque chose de plus parfait: *Ad perfectiora feramur, non rursum jacientes fundamentum.* (*Hebr.*, VI.) Il ne faut pas, en effet, s'occuper continuellement aux fondements d'un édifice. Autant il y a d'imprudence à bâtir sans avoir bien assuré ce qui doit soutenir le bâtiment, autant il y aurait de folie à fonder toujours, sans songer à achever jamais ce qu'on a commencé.

Aujourd'hui que notre adorable Maître s'élève dans les cieux, n'est-ce pas bien le temps de nous y élever avec lui et de faire effort sur nous pour considérer l'auguste ministère qu'il y exerce? C'est à proprement parler aujourd'hui, en entrant dans les cieux, qu'il est qualifié notre pontife. Il entra véritablement dans cette fonction dès sa naissance; c'est pour cela même qu'il naquit. Il l'exerça surtout dans le temps de sa passion et de sa mort. Mais de même qu'Aaron, destiné d'abord au sacerdoce, puis appliqué au sacré ministère, n'est, à proprement parler, prêtre parfait que quand, après la consommation du sacrifice, il entre dans le sanctuaire pour y porter et y offrir la victime; notre Jésus de même n'entre proprement dans l'exercice parfait de son souverain sacerdoce que quand, après avoir consommé sur la croix son holocauste, il entre dans le ciel comme dans le Saint des saints, et y place son humanité: c'est sa victime.

Tout cela, Messieurs, c'est la pure doctrine de saint Paul que je veux vous faire entendre uniquement aujourd'hui. Son *Epître aux Hébreux* me fournira, non pas l'idée, non pas la substance de ce discours, mais le discours même tout entier. Mon Dieu, l'onction de votre grâce, qui fut toujours si efficacement attachée à sa parole, l'abandonneraitelle aujourd'hui en passant par un organe (hélas! je ne le sais que trop et je l'avoue) aussi corrompu que le mien? Grand apôtre, que l'ardeur de votre zèle supplée à ma froideur, que vos mérites couvrent devant Dieu mon iniquité; et puisque c'est vous-même qui allez parler à cet auditoire, parlez-y encore avec le même succès que vous eûtes autrefois.

La confiance que Jésus notre Pontife dans les cieux doit nous inspirer fera le sujet du premier point. Mais cette confiance, pour n'être point présomptueuse, doit être fondée sur une véritable foi; ce sera le sujet du second point.

Voilà, ce me semble, Messieurs, autant que j'ai pu le concevoir, le précis exact de ce que le grand Apôtre écrivait aux Hébreux; aussi sera-ce le sujet, et c'est même tout le précis de ce discours *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

J'établis, après le grand Apôtre, la confiance que nous devons à notre Jésus, Pontife souverain dans les cieux, sur la dignité de sa divine personne, sur l'éminence de son humanité même, sur la valeur et le prix de son sacrifice, mais bien plus encore sur sa tendre compassion pour nous et le désir ardent qu'il a de nous être efficacement utile; sur les promesses qu'il nous a faites et sa fidélité à les remplir. Réduisons tout à deux idées simples : la nature du Pontife qui nous est donné et la nature du sacerdoce qu'il exerce. Quel cœur sera assez insensible pour se refuser à ces deux motifs de la confiance la plus juste et la plus tendre ?

Le Seigneur autrefois daigna parler à nos pères de différentes manières; mais il n'employa d'autre organe, pour leur intimer ses volontés, que des hommes ou quelquefois au plus des anges : *Multifariam olim loquens Deus in prophetis.* (*Hebr.*, I.) Il inspirait à cet effet des prophètes; il rendait sensibles sous des formes humaines, mais seulement apparentes et fantastiques, ces intelligences spirituelles qu'il a créées pour être les ministres de ses ordres. Il daigna faire une alliance avec l'homme; Moïse en fut le médiateur. Il donna sa loi; ce fut par le ministère des anges. Il établit un culte religieux, des cérémonies, des sacrifices; la tribu de Lévi et la famille d'Aaron n'eurent que des animaux à offrir pour victimes. La plénitude des temps est enfin arrivée; une alliance nouvelle a abrogé la première; notre Dieu nous a donné un nouveau Législateur, un Pontife nouveau : c'est son Fils : *Novissime locutus est in Filio.* (*Ibid.*)

Oui, son Fils; Fils unique par nature, coéternel ainsi que consubstantiel au Père. Les plus parfaites de ses créatures sont des anges. Il dit d'eux tantôt qu'il en fait les ministres de ses vengeances, qu'il s'en sert comme des vents et des tempêtes, comme de la flamme du feu pour foudroyer ses ennemis; tantôt que leur emploi est de voler partout où il les envoie pour le service et en faveur de l'homme. Mais il n'est qu'une seule personne qui ne peut être créature, à qui il dit : Vous êtes mon Fils; je vous ai engendré de ma propre substance. Asseyez-vous à ma droite, où votre trône est placé et établi pour l'éternité. Comment en effet serait-elle créature, la personne qu'il ordonne à ses créatures les plus parfaites, à ses anges mêmes d'adorer ? Comment serait-elle créature cette adorable personne dont il dit que les cieux sont l'ouvrage de ses mains ?

Cette personne divine, par qui les siècles ont été faits, c'est elle qu'il a dans le temps envoyée sur la terre, revêtue de notre nature pour nous parler et nous instruire. C'est cette personne divine qui, après nous avoir purifiés de nos péchés par le sacrifice de son corps, a élevé son humanité sainte au plus haut des cieux, où elle est assise à la droite de la majesté de Dieu.

Oh! qu'elle est donc admirable et même vraiment adorable cette humanité unie ainsi à une personne divine! Que le Prophète avait raison de s'écrier : Qu'est-ce donc que la nature humaine pour que vous l'exaltiez ainsi, grand Dieu! *Quid est homo?* (*Psal.* VIII.) Tout inférieure qu'elle est aux anges par son essence même, de quelle gloire la couronnez-vous! et que vous l'élevez au-dessus d'eux! Cet homme, que nous avons vu un peu abaissé au-dessous des anges dans le cours d'une vie pauvre, souffrante, humiliée, surtout dans les opprobres et les douleurs de la mort : *Eum qui modico quam angeli minoratus est* (*Hebr.*, II), et qu'ensuite nous avons vu tellement élevé en honneur et en puissance : *Vidimus gloria et honore coronatum* (*Ibid.*), c'est Jésus... En conséquence de ce chef-d'œuvre de toute-puissance qui réunit la nature humaine dans une seule personne, Personne qui est celle du Verbe, du Fils unique de Dieu : Jésus dans les cieux, où il devient par la splendeur dont il brille l'image sensible de la divinité de son Père, a reçu, il exerce l'autorité souveraine qui lui est due. Tout est soumis à son pouvoir, tout est mis sous ses pieds; tout. Qui dit tout, assurément n'excepte rien; oui, tout, jusqu'aux anges mêmes.

Tel est, Messieurs, notre Pontife; tel, pour fixer solidement notre confiance, il convenait qu'il fût : *Talis decebat ut esset Pontifex.* (*Hebr.*, VII.) Pontife légitime, vraiment digne de tout obtenir pour nous; en tant que Dieu, en tant qu'homme même, et surtout en tant qu'Homme-Dieu; qui, n'ayant aucun besoin de prier, d'intercéder et d'offrir des sacrifices pour lui-même, peut nous abandonner généreusement et gratuitement tous ses mérites; qui, ayant franchi l'espace immense qui sépare le ciel de la terre, traitant, pour ainsi parler, d'égal à égal avec son Père, peut vraiment intéresser la justice même de Dieu à se réconcilier avec une nature qui est devenue la sienne propre. Permettez-moi de vous le demander, Messieurs : Sentez-vous suffisamment jusqu'où ces sublimes idées, en élevant nos esprits, élèvent notre confiance? Mais pour la soutenir efficacement, il faut que ce Pontife veuille, autant qu'il peut, nous sauver.

Il est bien vrai qu'il n'a pas la qualité ou plutôt le défaut qui se trouve dans les pontifes choisis entre les hommes ordinaires, de connaître par sa propre expérience le désordre et le malheur du péché, et d'être par là contraint de s'appliquer à lui-même le remède qu'il a établi pour appliquer aux autres. Mais à cette différence près, différence qui, en augmentant son mérite, ne diminue rien de sa tendresse, toute l'idée que se forment les hommes d'un pontife propre à soulager leurs maux, Jésus la remplit éminemment.

En effet, celui qui sanctifie en qualité de pontife doit être de la même nature et avoir la même origine que ceux qui sont sanctifiés : *Qui sanctificat et qui sanctificantur ex uno omnes.* (*Hebr.*, II.) Voilà pourquoi, tout Fils de Dieu qu'il est, égal à Dieu son Père, il ne rougit pas de nous nommer ses frères; et

comme ceux qu'il nomme ses frères sont des hommes passibles, sujets à la douleur et à la mort, il s'est lui-même revêtu de notre chair pour devenir comme eux mortel et passible. En conséquence, il souffrit, il fut éprouvé par toutes sortes de douleurs ; et l'épreuve qu'il en fit, sans déroger en rien à sa dignité suprême, a pour nous, Messieurs, cet avantage que, jusqu'au sein de la gloire dont il jouit, elle excite encore à présent sa compassion et ranime continuellement sa tendresse.

Oh ! mes chers frères, que pourrions-nous donc craindre en nous présentant au trône de sa gloire ? Le trône de sa gloire est le tribunal de sa miséricorde. Certainement il n'y a pas perdu le souvenir de nos misères. Pour nous convaincre qu'il avait réellement adopté toutes nos infirmités, tandis qu'il vivait dans une chair mortelle, il voulut s'abandonner sensiblement aux répugnances et aux craintes que notre nature a des souffrances et de la mort. A cet effet, il adressait à son Père ses supplications et ses vœux ; il lui offrait ses larmes pour être délivré de la mort. S'il ne fut point exaucé pour lui-même, il le fut pour nous, et c'est tout ce qu'il désirait efficacement. Pour lui-même, il avait renoncé à tous les droits que lui donnait sa qualité de Fils de Dieu ; il s'était volontairement soumis depuis longtemps, il se soumit spécialement alors même à tous les apanages les plus humiliants et les plus douloureux d'une nature pécheresse, afin d'apprendre en quelque sorte par son expérience, autant qu'il pouvait le faire, ce qu'il en coûte aux hommes pour obéir à Dieu et se sauver : *Didicit ex iis quæ passus est obedientiam.* (*Hebr.*, V.) Instruit de la sorte, il compatit à nos faiblesses qui lui inspirent plus de pitié pour nous qu'il ne conçoit d'indignation de nos fautes.

La tendresse égale donc en lui la puissance. Non, le Père éternel ne peut rien refuser à la dignité éminente d'un Fils dont la piété respectueuse et l'obéissance parfaite méritent tout. Le Fils de son côté peut-il rien refuser à une nature qu'il a chérie jusqu'à vouloir en ressentir toutes les faiblesses ? Avançons. La nature du sacerdoce même qu'il exerce est un second motif de confiance ; motif qui n'est ni moins puissant ni moins tendre que le premier.

Son sacerdoce est selon l'ordre de Melchisédech ; c'est-à-dire que le sacerdoce de Melchisédech était la vraie figure, une figure exacte de notre Pontife. Mais, Messieurs, vous l'avez cent fois entendu dire, l'avez-vous jamais suffisamment compris ? Appliquez-vous donc, je vous prie.

Le sacerdoce de Melchisédech était joint à la royauté : *Rex sacerdos Dei summi.* (*Hebr.*, VII.) Jésus, pareillement, est Roi et Pontife tout ensemble : Pontife pour intercéder et mériter, Roi pour accorder d'autorité et par lui-même : premier motif qui doit redoubler et soutenir notre confiance. Le nom de Melchisédech signifie roi de justice ; il était roi de Salem, c'est-à-dire roi de la paix : *Rex justitiæ, rex Salem, quod est rex pacis.* (*Ibid.*) C'est en faisant régner la justice dans nos âmes que notre Jésus leur fait goûter les douceurs d'une solide paix : deuxième motif de confiance en lui. Celui-là était sans généalogie : *Sine patre, sine matre, sine genealogia.* (*Ibid.*) C'est-à-dire que l'auteur inspiré par l'Esprit-Saint ne nous a rien appris de ses parents et de ses ancêtres : silence mystérieux, qui nous apprend que notre Pontife ne tenant en rien à la chair et au sang dans l'exercice de son ministère, il ne fait point acception des personnes, et que tous également ont droit à ses faveurs : troisième motif de confiance. Les jours de Melchisédech n'ont ni commencement ni fin ; c'est-à-dire encore que l'Esprit-Saint n'a voulu nous apprendre ni le temps de sa naissance ni celui de sa mort : *Neque initium dierum habens neque finem* (*Ibid.*), pour substituer à l'ignorance où il nous laisse sur ce point une instruction tout autrement intéressante : que le sacerdoce de notre Jésus ne doit jamais finir ; qu'en tout temps, par conséquent, en tout lieu, on peut également compter sur lui, et que son sacerdoce éternel étend nos espérances jusque dans l'éternité : *Manet sacerdos in æternum* (*Ibid.*) : quatrième motif de confiance. Enfin Melchisédech bénit Abraham même ; il reçoit la dîme de lui : *Obviavit Abraham et benedixit ei.* (*Ibid.*) Expressive figure de la supériorité de notre Pontife sur tout ce qu'il y eut jamais d'envoyés et de prêtres du Seigneur ; figure sensible que ce n'est d'aucun autre que de lui que nous tenons tout et que nous devons tout attendre : cinquième motif de confiance.

Mais allons plus loin, Messieurs ; ne nous arrêtons pas à considérer le sacerdoce de notre Jésus dans sa figure ; examinons-le plus à loisir en lui-même.

Tout pontife doit avoir des victimes à immoler, un tabernacle, un sanctuaire dans lesquels il les offre ; mais ce qui relève surtout l'excellence du sacerdoce, et doit lui concilier la confiance des peuples, c'est l'efficace du sacrifice et l'éminence des biens qu'il obtient.

L'ancienne alliance avait des règlements touchant le culte de Dieu, des cérémonies, un temple, des victimes. Mais qu'était-ce que tout cela, Messieurs ? Des ombres très-imparfaites et passagères de ce qui devait arriver un jour et subsister à jamais : *Umbram habens lex futurorum bonorum.* (*Hebr.*, X.) Le Fils de Dieu vient dans le monde ; en y entrant, il dit à son Père : Vous n'avez point voulu d'oblations ni d'hosties ; le sang des animaux, qu'on vous présente selon le rite de la loi, ne peut vous satisfaire ; mais, mon Père, vous m'avez formé un corps : il vous tiendra lieu de toutes les victimes. A la tête du livre où sont écrits les noms de vos élus est le mien, comme leur chef et leur pontife. Me voici donc, ô mon Père ; je viens exécuter vos ordres. La voici, cette hostie que vous désirez, que vous attendez depuis si longtemps ; qu'elle soit immolée. Par l'effusion de son sang, elle apaisera votre colère, elle satisfera votre justice, et fixera

enfin sur la terre les regards de votre complaisance et de votre miséricorde.

Conformément à la volonté du Père et à l'obéissance du Fils, la victime est donc immolée; déchirée par toutes sortes de tortures, épuisée de sang, elle expire sur la croix. Immolation une, parce que la victime une fois immolée a tout mérité; mais l'oblation, quoique pareillement une, parce qu'elle est toujours la même, se renouvelle et se renouvellera jusqu'à la consommation des siècles par le Pontife éternel, pour faire l'application des mérites de l'immolation.

L'oblation, dis-je, se renouvelle, ou plutôt se perpétue non-seulement en terre par ses ministres, qui, quoique vraiment prêtres, ne sont point cependant ses successeurs, mais ses représentants et ses vicaires; elle se perpétue surtout par lui-même dans les cieux, vrai sanctuaire où il est entré une fois pour s'y offrir toujours. Il n'y est pas comme Moïse et Aaron étaient dans l'ancien tabernacle, en qualité de simples ministres et de serviteurs fidèles; il y est comme Fils : aussi le Père a-t-il juré d'agréer toujours son hommage. Au lieu qu'il disait, comme nous l'avons vu, des anciennes victimes qu'elles déplaisaient à son cœur, il dit de celle-ci : Je l'ai juré, je le jure, et ne me repentirai jamais du serment que j'en fais : *Juravit et non pœnitebit* (*Psal.* CIX); vous êtes le Pontife agréable à mes yeux, vous l'êtes, vous le serez toujours : *Tu es Sacerdos in æternum.* (*Ibid.*) Aussi, en conséquence de son sacrifice, quelles promesses nous sont faites!

Longtemps auparavant, l'Esprit-Saint les avait fait annoncer par ses prophètes. Les jours viennent, ils sont proches, où je consommerai une alliance nouvelle avec Israël et Juda réunis, c'est-à-dire avec tous les peuples de l'univers : alliance bien différente, ajoute le Seigneur, de celle que je fis avec vos pères. Moïse, mon ministre, ne leur donna ma loi que sur des tables de pierre; mon Fils, mon propre Fils, qui veut bien lui-même être le ministre du Testament Nouveau que je me propose de faire en faveur des hommes, l'imprimera dans leurs esprits, la gravera dans leurs cœurs. Vrais enfants d'Israël, que de lumières vont se répandre dans vos âmes! quelle onction, quelle force va les remplir! Vous serez mon peuple, je serai votre Dieu, d'une toute autre manière que je ne l'entendais lorsque je me nommais le Dieu d'Israël et que j'appelais Israël mon peuple. Ce qui ne se vit jamais, on le verra dans ces heureux jours.

Que j'aime, Messieurs, à vous faire remarquer l'accomplissement de ces promesses! Elles s'accomplirent sur les premiers chrétiens; elles se sont accomplies dans tous les siècles et dans tous les pays de l'univers. La connaissance du vrai Dieu et de sa loi n'est plus bornée, en effet, comme autrefois, à quelques personnes privilégiées ni à un seul peuple. Le soleil de l'Evangile a éclairé l'un et l'autre hémisphère, et l'Eglise chrétienne n'a cessé de produire partout plus de connaissances et plus de vertus que n'en eut jamais la Synagogue.

Voilà, Messieurs, le fruit du sacerdoce de notre grand Pontife. Ah! qu'il se manifeste surtout avec éclat dans certaines âmes plus fidèles, auxquelles il ne tient qu'à chacun de nous de ressembler! Aucun siècle, pas même le nôtre, qui ne puisse en montrer, de ces âmes dont on peut dire avec vérité ce que disaient les apôtres eux-mêmes des premiers chrétiens en général : qu'ils sont riches en toutes choses par Jésus-Christ, et qu'il ne leur manque rien, ni du côté de la science ni du côté de la parole même; qu'ayant reçu l'onction de l'Esprit-Saint, ils sont instruits de tout, et n'ont pas besoin que personne les enseigne : *Unctionem habetis a Sancto et nostis omnia.*

Après de si belles promesses, dont l'accomplissement même est si sensible, quelle défiance pourrait encore se glisser dans nos cœurs? Craindrions-nous que nos péchés n'y missent obstacle par rapport à nous? Eh! c'est la première promesse que notre Dieu nous fait; c'est comme le fondement de toutes ses autres promesses : qu'il pardonnera, qu'il oubliera toutes les iniquités : *Peccatorum et iniquitatem non recordabor amplius.* (*Hebr.*, X.)

Et en effet, si les aspersions légales, si le sang des taureaux avaient autrefois le pouvoir de donner une sanctification extérieure à ceux qui étaient souillés, quelle pensez-vous que doit être l'efficace du sang de Jésus! Comment ne purifierait-il pas nos âmes des œuvres du péché, pour nous mettre en état de rendre au Dieu vivant un culte parfait, qui nous fasse mériter toutes ses faveurs et son héritage même éternel : *Ut repromissionem accipiant æternæ hæreditatis.* (*Hebr.*, IX.)

Nous y conduire, à cet héritage éternel, c'est la dernière fin du sacerdoce de notre adorable Pontife. Du temps de l'ancien tabernacle, un voile épais fermait le Saint des saints, où le seul grand prêtre pouvait entrer une fois seulement chaque année. L'Esprit-Saint, par là, voulait nous apprendre que l'entrée du vrai sanctuaire (je l'ai déjà dit, c'est le ciel) était fermée, que le seul vrai Pontife avait droit d'y entrer. Mais, Messieurs, le grand prêtre des Juifs n'en ouvrait à personne l'entrée; le voile aussi restait toujours. Le grand sacrifice de Jésus l'a déchiré, ce voile. En y entrant lui-même, il nous a fait part à tous de ses droits; et, en y plaçant son humanité, il lui en a fait prendre possession pour toute notre nature.

Allons donc, mes chers frères, concluait le grand Apôtre, puisqu'en vertu du sang de Jésus nous avons maintenant la liberté d'entrer dans le sanctuaire du ciel : *Habentes fiduciam in introitu sanctorum, in sanguine Christi* (*Hebr.*, X); suivons avec une noble et tendre confiance la voie qu'il nous trace pour nous y conduire, voie toute nouvelle : *Viam novam.* (*Ibid.*) Les anciens patriarches ne l'ont connue que pour la prédire; ils n'étaient en état ni de la suivre eux-mêmes ni de l'ouvrir aux autres. Voie qu'on peut

appeler vraiment vivante : *Viam viventem* (*Hebr.*, X), puisque non-seulement elle conduit à une vie future et éternelle, mais qu'elle fait même tout le bonheur de cette vie présente. Avec quelle joie, quelle satisfaction devons-nous la suivre, cette voie nouvelle, cette voie vivante, après que notre Jésus nous a fait la grâce de nous la montrer : c'est son Evangile, loi de douceur et d'amour.

Cet aimable autant qu'adorable Pontife ne nous conduit donc pas, comme Moïse conduisit son peuple, à travers un désert aride et stérile, au pied d'une montagne environnée de tourbillons de flammes, de nuages orageux et de tempêtes, sur le sommet de laquelle retentit le son bruyant d'une effrayante trompette. A la vue de ce redoutable appareil, le peuple suppliait le Seigneur de ne plus lui faire entendre sa voix. Moïse lui-même en fut saisi d'épouvante et glacé de frayeur. Ici, c'est une montagne tranquille, la vraie Sion, cité pacifique, dont les habitants déjà concitoyens des anges, quoique encore retenus sur la terre par la pesanteur d'un corps mortel, déjà, par la fermeté de leur espérance et de leur foi, se croient les citoyens du ciel. C'est de l'Eglise que parlait l'Apôtre, que je parle après lui : Epouse de Jésus-Christ, tous ses enfants, par la régénération qu'elle leur donne en Jésus, son époux, sont les enfants chéris de Dieu : *Ecclesiam primitivorum qui descripti sunt in cœlis.* (*Hebr.*, XII.) Elle forme et entretient entre eux et le ciel un commerce ineffable, dont le sang de Jésus, leur frère, pontife et victime, est le lien : sang précieux, dont la voix crie sans cesse, non pas comme celui d'Abel, en demandant vengeance; ce que celui-ci demande, toujours il l'obtient : miséricorde et pardon.

Encore une fois, approchons donc, mes frères, approchons sans aucune crainte : *Accedamus cum vero corde.* (*Hebr.*, X.) La nature de notre pontife et celle de son sacerdoce doivent également nous inspirer la plus tendre confiance.

L'Apôtre, pour l'autoriser, ne demande de notre côté qu'une condition : la plénitude de la foi : *Accedamus in plenitudine fidei.* (*Ibid.*) Expliquons sa pensée dans la seconde partie.

SECONDE POINT.

Ce que saint Paul appelle une foi pleine, c'est, ce me semble, une foi ferme et inébranlable dans l'esprit, agissante par la charité dans le cœur et dans toute la conduite. Développons à présent ces deux pensées du grand Apôtre, et tâchons de développer après lui que c'est là le vrai moyen, le moyen propre de profiter des avantages que le sacerdoce de Jésus nous promet et nous assure, moyen sans lequel toute notre confiance ne pourrait être que la plus fausse présomption. Jamais, hélas! fut-il plus nécessaire d'inculquer cette sorte d'instruction? Plaise au ciel que celle que je vais tirer du grand Apôtre soit plus efficace que toutes celles qu'on vous a déjà données tant de fois sur cet intéressant sujet.

Mais d'abord, qu'est-ce que la foi, selon l'Apôtre? C'est une conviction parfaite des choses que nous ne voyons pas, et par là même la base et le fondement des biens que nous attendons : *Fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium.* (*Hebr.*, XI.) Elle est comme l'œil de notre âme, pour lui faire voir ce que l'œil du corps ne peut atteindre. Comment ne justifierait-elle pas notre espérance? Elle la réalise, en quelque sorte, elle en rend les objets présents, et d'avance nous en fait comme jouir. Aussi est-ce par elle que, dès l'origine du monde, depuis Abel jusqu'à nous, tous ceux qui se sont laissé conduire par son flambeau ont plû à Dieu. Ils lui plaisaient, parce que, même avant la première alliance, déjà par la foi ils appartenaient à la seconde. Nous vous épargnerons, Messieurs, le long détail que faisait saint Paul de tous ces grands hommes, à la foi desquels le Seigneur a rendu un si glorieux témoignage, et par les prodiges dont il les récompensa pendant leur vie, et par les éloges qu'il en fit après leur mort. Mais que leur foi doit nous confondre! Mille fois plus heureux qu'eux, et par la dignité du Maître qui nous a été envoyé, et par l'excellence de la doctrine qu'il nous enseigne, et par la magnificence des promesses qu'il nous fait, que nous serions coupables, si nous négligions de mettre à profit nos avantages! La confiance aux mérites de notre pontife, sans docilité à sa parole, qu'aurait-elle de plus solide, selon l'expression de l'Apôtre même, qu'une eau qui s'écoule et se perd?

L'ancienne loi n'eut que des hommes pour ministres. Moïse qui la publia, Aaron qui en fut le pontife, n'eurent de commerce qu'avec des anges, qui leur intimaient les volontés de Dieu, qu'ils annonçaient ensuite au peuple. Cependant, quel empire absolu exerça-t-elle tant qu'elle subsista! Quel respect, quelle scrupuleuse soumission pour tous ses préceptes, soit dogmatiques, soit moraux, exigeait le Seigneur! Aucune prévarication, qui ne reçût la peine dont elle était menacée. Seriez-vous moins jaloux, Seigneur, des ordres que vous nous avez donnés par votre propre Fils? Eh! Messieurs, que manque-t-il donc à l'Evangile pour se concilier notre respect, et forcer en quelque sorte le suffrage de la raison la plus indocile?

Les miracles, que le Dieu notre Législateur a faits pendant sa vie mortelle pour l'établir, sont hors de tout soupçon; ils se renouvelèrent continuellement et sans cesse par ceux qu'il laissa sur la terre pour y être ses prédicateurs, les ministres et les vicaires du sacerdoce, dont il est allé remplir lui-même les fonctions pour l'éternité dans les cieux. De là, du haut des cieux, son sanctuaire éternel, quel empire exerça-t-il, exerce-t-il encore, et avec quel éclat, sur toute la nature, et en faveur de son Eglise! Guérison des maladies, résurrection des morts, effusions continuelles des grâces les plus extraordinaires de l'Esprit-Saint :

don de science, don de la parole, don des langues, prodigués aux plus ignorants et aux plus grossiers d'entre ses disciples : voilà ce que nous ne pouvons douter qui ne se soit fait du moins autrefois. Ah! tandis que tout dans la nature inanimée obéit à sa parole, nos esprits lui refuseront-ils leur obéissance?

L'empire, que son Père lui a donné sur toute la nature, est absolu; mais sur nous, mes frères, sur nos esprits et sur nos cœurs, ce n'est qu'un empire volontaire et libre de notre part; il faut que nous-mêmes nous nous soumettions à lui, parce qu'il faut qu'il y ait quelque mérite de notre part, pour recevoir l'application des siens. Mais, si nous ne nous soumettons à présent de plein gré, un jour nous lui serons soumis de force. Assis à la droite de son Père, il attend avec bonté et patience que ses ennemis, ces incrédules toujours contraires à sa doctrine et à ceux qui la prêchent, soient mis sous ses pieds, pour servir de marchepied à son trône : *In sempiternum sedet in dextera Dei, exspectans donec ponantur inimici scabellum pedum ejus.* (*Hebr.*, X.)

Le temps de cette vengeance ne peut être éloigné, et peut-être l'est-il moins que nous ne pensons, mes frères. Ce qu'un prophète disait autrefois au peuple juif, n'ai-je pas bien sujet de vous l'appliquer? Je le vois s'avancer, ce Sauveur si respectable et si outragé, il avance en qualité de juge pour faire vivre dans l'éternité le juste qui aura persévéré dans la foi. Mais celui qui par une lâche désertion l'aura abandonnée, cette divine foi, objet d'horreur à ses yeux, qu'il ne s'attende qu'à toute la violence de sa toute-puissante colère.

Que dis-je, et pourquoi menacer? Sans doute, je ne parle ici, oui, j'aime à le supposer, je ne parle qu'à des chrétiens dociles, vrais enfants de la foi. C'est donc à eux que je dirai : mes frères, ô mes chers frères, rappelez-vous, je vous supplie, et n'oubliez jamais les beaux, les heureux jours d'une innocente enfance, d'une candide jeunesse, pendant lesquelles honorés d'abord de la céleste adoption, éclairés ensuite des plus pures lumières de l'Evangile, vous goûtiez avec tant de douceur les preuves de notre sainte religion. Puis-je vous féliciter de les goûter également encore? Oui, je le crois; mais enfin la séduction est si dangereuse aujourd'hui, qu'en vous félicitant je tremble. Vous avez résisté jusqu'à présent à toutes les attaques de l'incrédulité et de l'erreur; prenez donc garde de perdre dans la suite le fruit de vos combats passés, de vos vertus présentes; prenez garde de vous laisser surprendre par la contagion de l'exemple, ou séduire par l'illusion du sophisme, ou vaincre par le respect humain ou par la crainte. L'énormité du crime, l'excès du malheur de ces lâches déserteurs, qui trahissent leur foi, sont bien propres à vous tenir dans une vigilance continuelle sur vous-mêmes.

L'énormité du crime : s'il en est quelqu'un dont on puisse dire qu'il crucifie de nouveau Jésus-Christ, c'est celui-là, selon l'Apôtre. Les railleries que ces incrédules font du christianisme qu'ils professaient, les objections dont ils le combattent, n'est-ce pas un jugement exécrable par lequel ils reconnaissent Jésus-Christ digne du supplice de la croix où le fit expirer la Synagogue? L'excès de leur malheur : s'il est un crime irrémissible, c'est celui-là, selon l'Apôtre encore. Non, véritablement à la rigueur, il n'est point de crime irrémissible; mais enfin, à quel sort peut s'attendre un ingrat qui blasphème les dons qu'il avait lui-même reçus, qui traite comme un sang profane et digne d'être répandu le sang qui l'avait purifié? Quelle autre victime le sauvera, et que peut-il attendre de celle qu'il foule ainsi indignement aux pieds? Ce qu'il peut en attendre! Un jugement terrible, continue l'Apôtre, un feu vengeur, jaloux de la gloire de Jésus, pour brûler et dévorer toujours ses ennemis, sans les anéantir jamais. Car nous le savons, et vous ne pouvez l'ignorer, mes frères, quel est celui qui a dit qu'il s'est réservé la vengeance, et qu'il jugera son peuple, autant pour punir les rebelles qui l'ont outragé, que pour récompenser le juste fidèle; autant pour faire triompher son Eglise, que pour la venger de ceux qui l'ont persécutée?

Serait-il peut-être entre nous quelqu'un qui crût pouvoir se rassurer contre des menaces si terribles sur ce qu'il observe encore les dehors de la religion, et que la racine maudite d'incrédulité qui vicie son cœur, n'a produit encore au dehors aucun fruit de pestilence : ce caractère n'est aujourd'hui que trop commun. Ah! qu'il ne se rassure pas, cet ennemi caché. La parole de notre Dieu est vivante et animée, en quelque sorte; ne craignons pas de lui attribuer des actions de vie. La parole de Dieu, ainsi que Dieu lui-même, ne se contente non plus du seul extérieur, que de l'intérieur seul; plus perçante qu'une épée à deux tranchants, elle entre et pénètre jusqu'au fond de l'âme pour en démêler les pensées les plus intimes et les plus secrètes intentions; rien ne peut se cacher à sa pénétration, ni se soustraire à sa puissance. Pleine d'efficace, soit qu'elle menace, soit qu'elle promette, elle exécute sûrement et infailliblement tout ce qu'elle annonce. Mais enfin, prenez garde à ce que j'ai dit, qu'elle veut également et l'intérieur et l'extérieur. La foi, qui est le fondement solide de notre espérance, est une conviction ferme et inébranlable dans l'esprit, mais agissante aussi par la charité dans le cœur. Poussons-en le détail jusqu'où le poussait saint Paul.

Foi agissante, pour aller jusqu'au fond du cœur sécher la racine même de la cupidité; en sorte que, satisfait des secours qu'on reçoit ou qu'on attend de la Providence seule, on ne désire de rien acquérir, on ne craigne de rien perdre : *Sint mores sine avaritia, contenti præsentibus.* (*Hebr.*, XIII.)

Foi agissante par la charité, qui nous fasse regarder tous les chrétiens comme nos frères, nous attendrisse efficacement, en vous dé-

terminant à les soulager, comme si nous souffrions nous-mêmes. Tous membres, en effet, d'un même corps, l'un peut-il souffrir sans que les autres souffrent? *Mementote laborantium, tanquam ipsi in corpore manentes.* (*Hebr.*, XIII.)

Foi agissante, qui nous attache, et même tendrement, à tout le culte de la religion, qui nous fasse aimer nos assemblées, nous y rende assidus, ne négligeant point, comme il n'est que trop ordinaire, de venir tous en commun nous édifier les uns les autres : *Non deserentes collectionem, sed consolantes.* (*Hebr.*, X.)

Foi agissante par la charité, qui nous maintienne en paix avec tout le monde, autant qu'il est possible, sans blesser notre conscience : tempérament difficile, mais nécessaire, de défendre la foi sans altérer la charité, et de conserver la charité sans préjudicier à la foi : *Pacem loquimini cum omnibus et sanctimoniam.* (*Hebr.*, XI.)

Foi agissante, qui nous élève au-dessus de toutes les épreuves auxquelles le Seigneur pourrait vouloir mettre notre fidélité, au-dessus de toutes les disgrâces dont il pourrait vouloir nous châtier. Soit qu'il éprouve, soit qu'il punisse, la foi ne nous montre en lui qu'un Père, qui ne châtie que ses enfants, et jamais ne les châtie qu'autant que le châtiment peut leur être utile. A la vue surtout de Jésus en croix, éclairés par la foi, que pouvons-nous que nous humilier et nous confondre d'avoir à souffrir si peu, de n'avoir point encore versé de sang : *In disciplina perseverate; tanquam filiis se offert Deus.* (*Hebr.*, XII.)

Foi agissante par la charité, qui, nous intéressant vivement et tendrement au salut de nos frères, étende nos soins et notre vigilance presque autant sur eux que sur nous. O mes chers frères, croyons-nous tous solidairement responsables à notre Dieu les uns pour les autres. Attentifs et clairvoyants sur toutes les vertus de nos frères, n'apercevons leurs défauts ou leur relâchement que pour les relever aussitôt par notre parole et les soutenir par nos exemples. Mille piéges, malheureusement aussi adroits que dangereux, sont tendus presque partout sous nos pas; ils se multiplient de jour en jour par l'émulation détestable qui semble régner entre les ennemis de notre sainte foi. Avertissons-nous continuellement les uns les autres, et ayons du moins autant de zèle pour nous sauver qu'on en a pour nous perdre : *Adhortamini vos metipsos, contemplantes ne quis desit gratiæ Dei.* (*Hebr.*, III.)

Ne nous laissons donc point surprendre par des opinions étrangères et nouvelles, quelque éblouissantes que les rende l'artifice ingénieux avec lequel on les colore. Jésus-Christ est le même aujourd'hui qu'il était dès le commencement du christianisme, il sera le même jusqu'à la fin des siècles. Comme il ne change point, sa doctrine et sa foi sont toujours les mêmes. Il a toujours protégé, il protégera toujours son Eglise; c'est donc à elle qu'il faut invariablement nous attacher : *Doctrinis variis et peregrinis nolite abduci.* (*Hebr.*, XIII.)

Rappelez, mes frères, rappelez fréquemment à votre mémoire nos premiers maîtres dans la foi. Vous savez à quels dangers ils se sont exposés pour nous instruire, quelles fatigues ils ont essuyées, quels combats ils ont soufferts, et quelles victoires aussi ils ont remportées. C'est aux dépens de leur sang que nous sommes chrétiens; marchons sur leurs traces; en fournissant courageusement la même carrière, nous arriverons au même terme, et nous gagnerons la même couronne : *Mementote præpositorum vestrorum qui vobis locuti sunt verbum Dei, quorum intuentes exitum imitamini fidem.* (*Ibid.*)

Leurs successeurs nous enseignent la même doctrine qu'eux, nous montrent la même route, nous soutiennent par les mêmes instructions, et j'ose l'ajouter, par les mêmes exemples. Ils savent qu'ils rendront un compte rigoureux de nos âmes : c'est ce qui les tient dans une continuelle sollicitude. Répondons à leurs soins par notre obéissance. (C'est, mes frères, la dernière leçon que l'Apôtre donnait aux fidèles) : *Obedite præpositis vestris; ipsi enim pervigilant, quasi rationem pro animabus vestris reddituri.* (*Ibid.*) La charge de nous enseigner et de nous conduire n'est que trop pesante par elle-même; n'y ajoutons pas par nos résistances la douleur de le faire sans fruit : *Cum gaudio hoc faciant, et non gementes.* (*Ibid.*) Leurs gémissements sont des cris qui s'élèvent au ciel contre nous, et les larmes que nous leur ferions verser formeraient au pied du trône de la divine Justice un orage terrible, qui certainement nous écraserait tôt ou tard.

O mes frères, mes chers frères, aujourd'hui que vous entendez encore la voix de Dieu, n'endurcissez donc point vos cœurs. Quelles promesses magnifiques n'avait-il point faites à son peuple; et que servirent ces promesses à ceux dont la foi se démentit! Oh! prenons garde d'être nous-mêmes un nouvel exemple des malheurs où l'incrédulité entraîne. Les promesses du Seigneur s'accompliront sur nous, oui, sur nous qui croyons. Après avoir eu le bonheur d'entrer en participation des mérites de Jésus-Christ, (car nous l'avons eu ce bonheur; l'esprit d'adoption que nous avons reçu en est le gage), la participation de sa gloire nous est assurée, mais à une condition (nous ne pouvons trop vous l'inculquer) que nous serons fidèles à la grâce que nous avons reçue, que nous conserverons pur et sans tache jusqu'au dernier soupir le principe de notre être surnaturel : c'est la foi. Nous ne cesserons donc, mes frères, de vous exhorter, de vous conjurer, jusqu'à l'importunité même, tandis que dure ce temps que l'Ecriture appelle aujourd'hui : c'est tout le temps de notre vie qui n'est, à proprement parler, qu'une longue journée que Dieu destine à éprouver notre foi. Veillons continuellement, veillons, chacun sur soi-même, veil-

lons tous les uns sur les autres, pour que la séduction, soit de la volupté, soit de l'orgueil, soit du raisonnement, soit de l'exemple, ne jette personne dans l'infidélité. Hélas! serais-je assez malheureux pour que quelqu'un de ceux à qui je parle nous manquât dans le royaume de Jésus?

Saisi, pénétré de cette crainte, je conclurai donc avec le grand Apôtre, en suppliant le Dieu de paix qni a ressuscité Jésus-Christ Notre-Seigneur d'entre les morts, qui l'a élevé à sa droite dans les cieux, où il l'a établi par la vertu de son sang notre Pontife éternel : oui, je le supplie qu'il répande, selon la promesse qu'il nous a faite, sa lumière dans vos esprits, et l'onction de sa grâce dans vos cœurs, pour vous instruire, si vous ne l'êtes point encore assez, de tout ce que vous devez croire, de tout ce que vous devez faire, en un mot, de tout ce qui peut vous rendre agréables à ses yeux, par Jésus-Christ, à qui soit la gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON IX.

POUR LE JOUR DE LA PENTECÔTE.

Prêché à la chapelle de Versailles, l'an 1758.

Si Spiritum sanctum accepistis? (*Act.*, XIX.)
Avez-vous reçu l'Esprit-Saint?

Sire,

Question intéressante que les apôtres faisaient aux nouveaux chrétiens de la Grèce. Plaise au ciel, Messieurs, qu'en effet, elle vous intéresse aujourd'hui que je viens vous la faire!

Cette auguste assemblée, où l'Esprit-Saint reçoit l'hommage le plus éclatant qu'il puisse recevoir sur la terre, ne serait-ce qu'une vaine pompe, indigne d'attirer les influences, de fixer la présence de l'Esprit-Saint?

Le grand archevêque de Constantinople, saint Jean Chrysostome, prêchant un jour cette même fête en présence de son souverain, l'empereur Arcade, et de toute sa cour, félicitait l'Eglise, se félicitait lui-même de l'édifiant spectacle qu'il avait sous les yeux; avec quelle complaisance le montrait-il à son peuple!

Adest imperator, disait-il, *deposito diademate crucem accipit, regiæ majestatis fastum in ecclesia non agnoscens.* Le premier des potentats de l'univers vient aujourd'hui par sa présence donner le plus éclatant appareil à nos cérémonies. Il ne connaît ici le faste de son rang que pour en faire hommage à la religion, et se fait gloire d'y substituer sur son front la croix au diadème. Cette puissance redoutable, qui partout ailleurs l'environne et le fait respecter jusqu'aux extrémités de l'univers, disparaît en ce lieu. *Foris*, continue saint Jean Chrysostome, *foris arma, foris scuta.* En simple fidèle, il vient participer avec son peuple à la célébration de nos mystères; et s'il se souvient qu'il est roi, ce n'est que pour montrer qu'il est roi chrétien : *Hic mysteria, hic sacramentorum celebratio.*

Tels furent, Sire, vos sentiments dès votre plus tendre enfance. Plus jeune encore que Salomon, vous comprîtes, ainsi que lui, que pour gouverner heureusement un grand empire, il ne suffit ni de trésors immenses, ni d'armées innombrables, et que tout l'art de la politique mondaine est une ressource bien faible pour la gloire et le bonheur des Etats; aussi, comme Salomon, vous ne désirâtes dès lors, vous ne demandâtes que la sagesse, et c'est cet aveu, ce désir, cette prière, que vous venez encore tous les ans renouveler solennellement au pied de cet autel. Pourquoi, en effet, ce dévouement, cette consécration éclatante que vous faites à l'Esprit-Saint, et de votre propre personne, et de tout ce que votre royaume a de plus grand? Pourquoi cette pompe religieuse dans un jour que l'Eglise destine à honorer la première descente de l'Esprit-Saint sur les fidèles? N'est-ce pas une reconnaissance publique et solennelle de la vérité de cette maxime si peu connue, encore moins suivie dans le monde : Que la sagesse, qui fait fleurir les empires et rend heureux les princes mêmes, ainsi que leurs sujets, n'est autre que celle que donne l'Esprit-Saint.

Tant de traits si marqués d'une providence miséricordieuse et sur vous et sur votre royaume vous ont pleinement convaincu de cette maxime. Un gage sûr de la continuation de ces miséricordes, c'est le zèle, le tendre et respectueux attachement de votre peuple. Un prince chéri des hommes, selon l'Ecriture, est toujours un prince chéri de Dieu. Puissiez-vous, Sire, pour votre consolation encore plus que pour la nôtre, lire dans tous nos cœurs les sentiments dont ils sont pénétrés! Mais aussi (qu'il me soit permis de l'ajouter) puissiez-vous, autant pour votre instruction que pour votre consolation même, lire dans le cœur de Dieu ses sentiments paternels pour Votre Majesté!

Pour entrer à présent dans le véritable esprit de cette fête, telle que l'Eglise l'ordonne en général à tous ses enfants, telle, en particulier, que l'intention de nos religieux monarques la fait célébrer en cet auguste lieu, je viens demander à tous, quels qu'ils soient, s'ils ont reçu l'Esprit-Saint : *Si Spiritum sanctum accepistis.* L'exemple des apôtres va nous aider à le reconnaître. 1° Les dispositions que l'Esprit-Saint exige; 2° les effets qu'il produit dans ceux sur lesquels il descend; ce sont les deux signes sur lesquels vous déciderez vous-mêmes, Messieurs, si vous l'avez reçu, et c'est toute l'idée et le partage même de ce discours, dans lequel ne vous attendez à entendre autre chose que la pure doctrine des apôtres eux-mêmes, interprétée par nos plus saints et nos plus grands docteurs.

Ah! si pour vous la rendre sensible, cette doctrine céleste, disait un d'entre eux, j'avais pu mériter une de ces langues de feu qui furent données aux apôtres en ce jour, avec quelle confiance dirais-je comme l'*Ecclésiastique :* Le Seigneur, pour récompense de mon zèle à le faire servir, m'a donné une

langue que je vais plus que jamais consacrer à sa gloire. Je dirais avec Isaïe : Le Seigneur mon Dieu est le seul Maître que j'écoute, c'est lui seul qui m'instruit; il touche mon oreille pour la rendre attentive aux leçons qu'il me donne, et touche en même temps ma langue pour mettre à ma bouche cette parole efficace qui soutienne celui qui chancelle, et relève celui qui est tombé.

Esprit-Saint, daignez opérer ce prodige. C'est sous les auspices et par l'intercession de votre auguste épouse que j'ose vous le demander. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Sur qui me reposerai-je, disait l'Esprit de Dieu lui-même par la bouche de ses prophètes? *Super quem requiescam?* (*Isa.*, LXVI.) Car, selon la remarque de saint Jean Chrysostome, quelque gratuits que soient les dons de Dieu, ne croyons pas qu'il les distribue sans discernement et sans choix. Nous avouons que c'est lui-même qui donne de quoi s'y préparer et s'en rendre digne; mais, pour les mériter, en effet, nous savons aussi qu'il faut répondre à ses premières grâces. Les apôtres eux-mêmes, continue le saint docteur, ne reçurent l'Esprit-Saint qu'après s'en être montrés dignes : et comment?

Ici, Messieurs, les saints docteurs, saint Augustin surtout, recueillent sous un seul point de vue les différents traits épars dans les divines Ecritures, pour caractériser une âme propre à devenir le temple de l'Esprit-Saint. Et d'abord, qu'il ne s'en flatte pas, dit le Sage, ce cœur esclave volontaire du péché, dévoré par les passions, surtout par les passions de haine et d'envie. Qu'il s'en flatte encore moins, ce cœur tout charnel, tout livré aux désirs de la chair. Dès les commencements, le Seigneur n'a-t-il pas dit que son Esprit ne pouvait demeurer dans l'homme, parce qu'il était chair? Eh! le temple des idoles peut-il être en même temps le temple de Dieu, disait saint Paul? Sur qui se reposera-t-il donc, cet Esprit divin? *Super quem requiescam?* (*Ibid.*) Lui-même il nous l'apprend : sur l'homme humble, sur l'homme doux et pacifique, sur l'homme qui écoute sa parole, qui la croit, qui s'en pénètre et la pratique : *Super humilem et quietum, et trementem sermones meos.* (*Ibid.*) Mais tout cela est trop vague. Toutes ces dispositions générales reviennent, après tout, indirectement du moins, à ce que je vais dire.

Pour recevoir l'Esprit-Saint, il faut être membre de Jésus-Christ : voilà la disposition essentielle. Or, c'est proprement par la foi, une vraie foi, que l'on devient membre de Jésus-Christ; fixons-nous là. C'est toute la doctrine de saint Augustin sur ce sujet; tâchons de l'expliquer et de développer cette doctrine; c'est, je crois, la plus nécessaire à notre siècle; je vous l'avoue, Messieurs, je ne puis me lasser, je ne me lasserai jamais de vous y ramener.

Je le répète donc : l'essentiel pour recevoir l'Esprit-Saint, c'est d'être membre de Jésus-Christ; et pour être vraiment membre de Jésus-Christ, l'essentiel c'est de croire. Ces deux vérités ne peuvent bien paraître dans tout leur jour, qu'en se relevant et se soutenant réciproquement l'une et l'autre; ne les séparons pas.

Elles paraissaient toutes deux à saint Augustin si évidentes et si claires, qu'il ne croyait même pas qu'il fût besoin de les prouver. Que vivifie, en effet, l'âme humaine, sinon le corps auquel elle est unie? Quels membres peut-elle vivifier autres que ceux du corps qu'elle anime? Un membre séparé, retranché pourrait-il en recevoir la vie? Or l'Esprit-Saint est l'Esprit de Jésus-Christ, continue le saint docteur; Jésus-Christ lui-même le dit en cent endroits; partout il l'appelle son Esprit : *Spiritum meum.* Il n'anime donc que le corps de Jésus-Christ; pour participer à la vie qu'il donne, il faut donc être membre du corps de Jésus-Christ; voilà certainement un raisonnement simple et bien sensible. Mais comme un membre n'est cense appartenir à un corps qu'autant qu'il fait un seul tout avec les autres membres qui le composent, nous de même, qui que nous soyons, nous ne pouvons être censés appartenir au corps de Jésus-Christ, si nous ne sommes si étroitement unis à tous les membres qui le composent, que nous ne soyons vraiment, réellement avec eux qu'un seul tout, un même corps. Unité précieuse autant que merveilleuse, qui fait toute notre félicité, toute notre gloire; mais quel en est le nœud, sinon la foi? Je dis la foi, qui, réunissant d'abord tous nos esprits dans l'unité de pensée, et, par une conséquence nécessaire, réunissant ensuite tous nos cœurs dans l'unité d'affection, nous réunit enfin à Jésus-Christ, comme à notre chef, en qui elle concentre toutes nos affections et toutes nos pensées.

Ainsi, selon la doctrine de saint Augustin, se forme vraiment le corps de Jésus-Christ, c'est son Eglise. La foi en unit tous les membres, l'Esprit-Saint les anime. Oui, mes frères, ce que fait dans un corps la disposition, la proportion, l'organisation de chaque membre, la foi le fait par rapport au corps de Jésus-Christ, et ce que l'âme fait ensuite dans un corps, l'Esprit-Saint le fait au corps de Jésus-Christ. Voulez-vous donc, concluait le saint docteur, participer à l'Esprit-Saint, être animé, vivre de l'Esprit-Saint; tenez-vous inséparablement uni au corps de Jésus-Christ, soyez par la foi membre de Jésus-Christ. Ce n'est que le corps de Jésus-Christ, qui peut vivre de l'Esprit de Jésus-Christ : *De Spiritu Christi non vivit nisi corpus Christi.*

Aussi (remarquez ceci particulièrement, je vous prie) nous voyons plusieurs opérations de l'Esprit-Saint avant même la promulgation de la loi, et surtout sous la loi. Que de patriarches et de prophètes l'Ecriture nous représente-t-elle remplis et inspirés de l'Esprit-Saint! Mais outre que ce n'étaient, suivant l'interprétation des saints docteurs, que des espèces de visites passagères de l'Esprit-Saint : *Temporaneus visitator;* c'est leur expression. Le temps était

encore loin, où il devait habiter et fixer réellement sa demeure sur la terre: *Perpetuus habitator*. De plus, ces visites mêmes momentanées de l'Esprit-Saint, qu'est-ce qui les attirait à ceux qui en étaient favorisés, sinon la foi qu'ils avaient déjà au rédempteur futur? Ce n'était donc qu'en tant que d'avance ils appartenaient déjà au corps futur de Jésus-Christ, qu'ils recevaient d'avance quelques légères influences de son Esprit: *Temporaneus visitator*. Influences légères, dis-je, et si légères, que l'Ecriture ne les raconte, ne les représente jamais que comme des figures, des promesses, des gages de ce que ce même Esprit devait opérer dans la suite: *Perpetuus habitator*.

Oui, Messieurs, c'était surtout pour les promettre, ces merveilles de l'Esprit-Saint fixé, si j'ose ainsi parler sur la terre, que d'avance ce divin Esprit inspirait les patriarches et les prophètes. C'est lorsqu'ils en sont le plus singulièrement remplis qu'ils s'écrient: J'enverrai mon esprit, dit le Seigneur: *Effundam* (*Act.*, II); mais à quelle condition? Le langage des prophètes sur ce point, comme sur tous les autres, n'est point autre que celui de l'Evangile.

Jésus-Christ, en effet, les annonce lui-même, ces abondantes effusions de grâces, qu'il avait fait promettre autrefois par ses prophètes, et dont il doit dans peu inonder la terre. C'est à ceux qui croient en lui qu'il les annonce et les promet: *Qui credit in eum.* (*Joan.*, III); et l'Evangéliste en même temps ajoute qu'il parle de l'Esprit-Saint, que devaient recevoir ses disciples: *Hoc dixit de Spiritu quem accepturi erant* (*Joan.*, VII); qu'ils devaient, dis-je recevoir, quand et comment? Quand ils croiraient vraiment en lui, par la foi qu'ils auraient en lui: *Credentes in eum.* (*Ibid.*) Saint Paul, écrivant aux Ephésiens, les fait-il ressouvenir du gage de salut qu'ils ont reçu; ce gage, dit-il, c'est l'Esprit-Saint; et il ajoute que c'est par la foi qu'ils l'ont reçu: *Credentes signati estis Spiritu promissionis sancto.* (*Ephes.*, I.) Et saint Jacques dans son *Epître* nous exhortant à demander à Dieu l'esprit de sagesse, promettant qu'il sera donné à quiconque le demandera: *Postulet et dabitur* (*Jac.*, I), quelle condition mettra-t-il à cette promesse générale qu'il en fait? Une seule, la foi: *Postulet in fide.* Enfin quand les apôtres font aux fidèles de la Grèce la question que je faisais en commençant ce discours, s'ils avaient reçu l'Esprit-Saint: *Si Spiritum sanctum accepistis* (*Act.*, XIX), ils indiquent aussitôt la marque distinctive sur laquelle ils doivent examiner, à laquelle ils peuvent reconnaître s'ils l'ont reçu; c'est à la foi: *Si Spiritum sanctum accepistis credentes.* Et comment l'auraient-ils en effet reçu, ces prétendus fidèles, qui sont forcés d'avouer qu'ils ne savent pas même s'il y a un Esprit-Saint? Car prenez garde encore: quand je parle ici de la foi, partout il faut entendre une vraie foi, cette foi une, la foi de l'Eglise, qui nous rend enfants de l'Eglise, membres de Jésus-Christ, en nous incorporant au corps de Jésus-Christ; ainsi l'entendent tous les saints docteurs. Car, puisque pour être animé de l'Esprit de Jésus-Christ, il faut être membre du corps de Jésus-Christ; puisque c'est proprement la foi qui nous incorpore à Jésus-Christ; comme le corps de Jésus-Christ c'est l'Eglise, la foi, qui nous faisant membres de Jésus-Christ attire sur nous l'Esprit-Saint, c'est la foi de l'Eglise.

Oh! que je voudrais, Messieurs, vous pénétrer vivement de ces principes, vous faire surtout goûter ces réflexions si nécessaires aujourd'hui! Aujourd'hui, l'on ne cesse de se faire illusion sur tout, on prétend être suffisamment instruit de tout. En effet, on est instruit de tout, hormis de ce qu'il y a de plus essentiel dans la religion, de ce qui fait le fonds même de la religion. On fait profession de croire, on se dit enfant de l'Eglise, par conséquent membre de Jésus-Christ. A ce titre, de tout ce que je viens de dire, ne conclura-t-on pas qu'on a vraiment reçu l'Esprit-Saint? Illusion, je le répète, illusion qui, seule peut-être, distingue la plupart d'entre nous de ces chrétiens de la Grèce dont je viens de parler. Ayant sur eux l'avantage d'avoir entendu parler de l'Esprit Saint, plût à Dieu que nous eussions leur disposition de simplicité et de docilité pour croire à la parole de ceux qui nous enseignent. Mieux instruits qu'eux, quel fruit retirons-nous de tant d'instructions? Disputer sur les dons de l'Esprit-Saint, censurer ses ouvrages, sur les uns et les autres mettre tout en problème, et de ces problèmes contentieux faire le sujet de nos scandaleuses divisions: voilà notre christianisme. Des uns ne pourrait-on pas dire, ainsi que de ces nouveaux fidèles, qu'ils ne sont que baptisés? *Baptizati tantum erant* (*Act.*, VIII); et des autres enfin que pourrait-on ajouter autre chose, sinon qu'ils ne cessent de trahir, de démentir et de déshonorer par leur conduite la foi de leur baptême? Mais avançons.

Avez-vous fait jamais attention, Messieurs, à ce que dit l'Evangile en un certain endroit, que les apôtres n'avaient pas encore reçu l'Esprit-Saint, et qu'ils ne pouvaient le recevoir avant que Jésus eût été glorifié? Alors, cependant, dans le temps dont parle l'Evangile, ils croyaient certainement en lui. Et qui nous donnera de revoir parmi nous cette foi des apôtres, seulement même dans les commencements de leur conversion, lorsqu'ils quittèrent tout pour suivre ce divin maître! Alors, de plus, selon la remarque des saints docteurs, ils avaient déjà reçu son baptême, une partie même de son autorité leur avait été déjà confiée, quand l'Evangile dit qu'ils n'avaient pas encore reçu l'Esprit-Saint; et quelle raison en ajoute-t-il? Parce que Jésus n'était pas encore glorifié. C'est-à-dire, parce que leur foi trop imparfaite et trop faible, ou du moins trop sensuelle, ne pouvait être encore ce qu'elle devait être un jour, la base de l'édifice spirituel que devait habiter l'Esprit-Saint. Ne vous y méprenez jamais, Messieurs, je ne puis trop le répéter, c'est l'Eglise. La

vraie gloire, la gloire propre et réelle de Jésus-Christ, c'est la formation de cette Eglise. En ce sens, l'Esprit-Saint ne pouvait être donné, que Jésus ne fût glorifié, parce qu'encore une fois l'Esprit-Saint ne pouvait descendre que sur le corps mystique de Jésus-Christ. Pour l'acquérir, cette gloire, pour fonder cette Eglise, temple que devait habiter, corps que devait animer l'Esprit-Saint, le divin maître passe trois années avec ses apôtres pour les instruire, et ce n'est qu'après qu'ils sont instruits à fond de tout le plan de sa divine loi, qu'ils méritent, comme vous venez de le voir, non pas même encore le don, mais la promesse de l'Esprit-Saint. Leur foi, pour l'attirer sur la terre, doit être mise à l'épreuve des humiliations, des souffrances et de la mort de l'Homme-Dieu. Après la Résurrection, encore emploie-t-il quarante jours à les affermir dans la foi qu'il leur avait enseignée, et ce n'est point assez. Il faut qu'il les quitte; s'il ne les quitte, ils ne peuvent recevoir l'Esprit-Saint; parce qu'il faut que leur foi, ainsi peu à peu et à loisir établie par ses enseignements, éprouvée par sa Passion, confirmée par sa Résurrection, passe encore par l'épreuve de son absence.

Alors enfin le dernier sceau peut-être mis aux prophéties et aux promesses; l'Esprit-Saint peut descendre; j'ose dire, il le doit. Jésus est glorifié; son corps est formé; il faut que l'Esprit-Saint vienne enfin l'animer. Il va descendre, en effet; et remarquez chaque circonstance de sa descente sensible. C'est la preuve la plus authentique et la plus éclatante de ma proposition; que ce n'est que dans l'Eglise, par la foi pure de l'Eglise, qu'on reçoit l'Esprit-Saint.

Après avoir enfin consommé tout son ouvrage, l'Homme-Dieu venait de retourner à son Père. Avant que de quitter ses chers disciples, il leur avait encore réitéré pour la dernière fois la promesse qu'il leur avait si souvent faite, de leur envoyer son Esprit. Tout occupés de cette promesse, les apôtres, suivant l'ordre exprès de leur Maître, rentrent à Jérusalem; ils se retirent tous ensemble, et rassemblent en même temps avec eux tous les fidèles dans une même maison. Là, tous les disciples de l'un ainsi que de l'autre sexe, comme remarque expressément l'Ecriture, les apôtres à leur tête, Pierre, entre eux, non-seulement honoré de la préséance, mais exerçant déjà l'autorité de chef, persévéraient, ajoute l'Ecriture, dans l'unanimité; c'est-à-dire, comme les saints docteurs l'expliquent, dans l'union et la concorde de tous les membres ensemble, et la subordination des membres à leur chef. C'est là la véritable Eglise; remarquez-en tous les caractères. Ce ne peut-être, en effet, sans raison, que ce grand mystère de la descente de l'Esprit-Saint s'opère précisément pour la première fois, quand tous les fidèles sont réunis ensemble; voilà l'unité de l'Eglise. Les apôtres, Pierre à leur tête, y président; en quelque siècle, en quelque pays que ce puisse être, c'est jusqu'aux apôtres, jusqu'à Pierre qu'il faut remonter par une succession continuelle, pour reconnaître l'Eglise. Elle persévérait dans la prière; signe de la sainteté qui la distingue. Bientôt elle parlera toutes les langues, pour en marquer d'avance la catholicité. Encore une fois, voilà l'Eglise, qui est le corps mystique de Jésus-Christ, sur laquelle descend l'Esprit-Saint, pour en être l'âme.

Voulez-vous donc enfin reconnaître si vous avez reçu l'Esprit-Saint? La marque est aussi facile que sûre et infaillible; vos esprits et vos cœurs sont-ils par une foi simple et docile sincèrement unis au centre de l'unité? Aimez-vous l'Eglise? Mettez-vous toute votre gloire à professer, à pratiquer, à confessser sa foi? Si cela est; je vous le dis sans crainte : membres véritables, membres vivants de Jésus-Christ, disciples de la vérité, enfants de la paix, oui, vous avez reçu l'Esprit-Saint. La source de ses dons est, en effet, toujours ouverte, toujours elle est prête à se répandre, et ne cesse effectivement de couler.

Oui, Messieurs, elle ne cesse de couler, cette source divine, selon la promesse expresse et authentique de Jésus-Christ. L'esprit-Saint descend encore tous les jours, ou plutôt il réside habituellement, fixé réellement jusqu'à la consommation des siècles; mais où? Dans l'Eglise, seule dépositaire et distributrice de tous ses dons. Les vrais fidèles l'y reçoivent donc, ils participent à sa vertu. Mais hélas! n'est-ce pas encore aujourd'hui comme autrefois, selon la terrible menace de Jésus-Christ au même endroit, pour la confusion et la condamnation du monde.

Malheureux monde! Frappé des anathèmes de Jésus-Christ, quelle part peut-il avoir à ses présents, que peut-il avoir de commun avec son Esprit? Malheureux monde, qui ne cesse de se renouveler et de se perpétuer de siècle en siècle, et dont l'empire n'est peut-être guère moins étendu de nos jours, qu'il ne l'était du temps des apôtres mêmes. C'est ce monde incrédule, qui ne croit pas en Jésus-Christ, ou qui n'y croit qu'en apparence; qui, parce qu'il ne voit Jésus-Christ que comme homme, méconnaît sa divinité; et parce qu'il ne le voit que dans son état d'humiliation et de souffrance, ose braver sa puissance et sa majesté. Monde terrestre et charnel, qui, uniquement occupé des choses présentes, néglige ou dédaigne les promesses faites pour le siècle futur; accoutumé à ne juger que par les sens, obstiné à ne croire que ce qu'il voit, tout ce qu'il ne voit pas, il le méconnaît, il le méprise. Monde perfide, dont la foi, s'il lui en reste, chancelante et timide n'ose se montrer, n'ose rien risquer, rien souffrir pour Jésus-Christ. Monde aveugle et téméraire, qui, fier de sa prétendue sagesse et de ses prétendues lumières, s'arroge le droit de décider de tout, ose juger de tout. Monde hypocrite, qu'une affectation sacrilége de se rassembler encore quelquefois avec nous, de participer aux mêmes mystères que nous, pour paraître appartenir au

même corps que nous, ne rend que plus abominable à cet Esprit divin, qui, pénétrant les cœurs, sondant les reins, démêle et confond toute feinte.

Ah! plaise au ciel, Messieurs, que ce ne soit pas notre condamnation qui soit ici prédite! Puissions-nous n'être pas de ce monde que l'Esprit-Saint ne vient, suivant la parole de Jésus-Christ, que pour confondre! Il viendra pour nous comme consolateur, comme avocat, comme père; il viendra pour nous vivifier, nous soutenir, nous animer, si nous appartenons vainement au corps de Jésus-Christ, comme ses membres. Voilà, je le répète encore en concluant, comme je le disais d'abord en commençant, voilà la disposition essentielle pour recevoir l'Esprit-Saint. Toutes les autres dispositions, qu'on pourrait vous prescrire, sont renfermées dans celle-ci, ou ne sont du moins que pour perfectionner celle-ci.

Je dis, en effet, membre de Jésus-Christ; mais non pas, selon la remarque de saint Augustin, non pas membre gâté et corrompu, qui mérite d'être retranché : *Non putre, quod, resecari mereatur;* non pas membre tortu, défiguré, dont le reste du corps puisse rougir : *Non distortum, de quo erubescatur;* je dis membre sain, membre conforme, exactement proportionné aux autres membres et digne de son chef; en un mot, membre, qu'une foi simple et docile, agissante et généreuse unisse et tienne inviolablement attaché au corps même! *Hæreat corpori.* Car, encore une fois, ce n'est que sur le corps même que descend l'Esprit-Saint; ce n'est que comme membre de ce corps que chaque particulier y participe. Oui, croyons-le, mes frères, ajoutait saint Augustin : *Credamus, fratres;* nous en sommes certains : *Certi sumus;* quiconque a la foi, une vraie foi, quiconque est sincèrement attaché à l'Eglise, quiconque aime l'Eglise, a droit, le droit le plus assuré, le plus incontestable sur tous les dons de l'Esprit-Saint. Croyons donc aussi, nous en sommes également certains : *Certi sumus,* que personne n'y participe, que par proportion à sa foi : *Quantum vas fidei attulerit, tantum implet.* Croyons encore une fois, nous en sommes certains, que personne n'y participe qu'autant qu'il aime l'Eglise de Jésus-Christ : *Quantum amat Ecclesiam Christi, tantum accipit.*

Oserai-je en ajouter encore, non pas une preuve nouvelle, mais une figure d'autant plus frappante, ce me semble, qu'elle est plus éclatante et plus noble. C'est, Messieurs, cet ordre auguste, dont l'édifiante et pompeuse solennité donne en ce jour un spectacle si consolant et si glorieux à la religion. Ce n'est pas sans raison qu'il fût institué sous la protection spéciale de l'Esprit-Saint. Dans des temps de trouble, de fanatisme et d'erreur (ces trois monstres furent presque toujours inséparables), un roi chrétien, voulant s'attacher plus singulièrement les grands de sa cour, crut devoir les attacher plus étroitement à l'Eglise. Dans ce dessein, rien de plus sage que de les réunir sous les auspices et sous la devise, pour ainsi dire, de l'Esprit-Saint. Aussi, par la loi fondamentale de l'institution même, en fut exclu quiconque ne ferait pas profession de la foi de l'Eglise, afin que la marque la plus brillante d'honneur fût en même temps la marque la moins équivoque de catholicité, personne ne devant porter le symbole extérieur de l'Esprit-Saint, qui ne pût être intérieurement animé de l'Eprit-Saint lui-même.

Voyons, en effet, maintenant ce que produit essentiellement cet Esprit divin dans ceux qui le reçoivent. A cette seconde marque, nous reconnaîtrons encore mieux si nous l'avons reçu.

SECONDE PARTIE.

L'opération de l'Esprit-Saint fut d'abord toute en prodiges; les plus éclatantes merveilles annoncèrent sa première venue. Il le fallait ainsi dans ces commencements, dit saint Jean Chrysostome Quand même les miracles auraient cessé parmi nous, serait-ce à dire que nous ne recevons plus l'Esprit-Saint? A Dieu ne plaise que nous pensions ainsi, reprend le saint docteur! Car remarquez qu'il est deux sortes d'opérations de l'Esprit-Saint : l'une éclatante et sensible, l'autre mystérieuse et secrète; mais la première n'était que pour servir de preuve à la seconde. Qu'avaient, en effet, besoin les apôtres du don des miracles, sinon pour la conversion de l'univers? C'est ce que disait le grand Apôtre : les signes sont donnés en faveur des infidèles, et non pas des fidèles. Comment les premiers prédicateurs de l'Evangile eussent-ils fait croire des mystères, qui, bien loin de tomber sous les sens, semblaient révolter la raison même, s'ils ne les eussent prouvés et confirmés par des signes également capables et de confondre la raison et d'étonner les sens. Notre foi suffisamment établie aujourd'hui, oui, suffisamment pour rendre inexcusable tout esprit qui refuse de s'y soumettre, ces signes sont donc devenus inutiles, conclut saint Jean Chrysostome; et notre Dieu ne fait rien en vain: l'Apôtre le dit encore : l'Esprit-Saint ne se manifeste que pour une vraie, une solide utilité. Les effets, auxquels il faut à présent reconnaître si nous l'avons reçu, ce ne sont donc ni les guérisons miraculeuses, ni le don de prophétie et de discernement des esprits. Il opéra d'autres effets dans les apôtres eux-mêmes, effets aussi miraculeux que les miracles mêmes qu'il leur fit opérer; et ce sont ces effets, qui tous les jours encore se renouvellent dans ceux qui l'ont réellement reçu. Il perfectionne leur foi, comme celle des apôtres, il leur donne, comme aux apôtres, le zèle de leur foi. A ces deux signes, dites-le-nous, Messieurs, si vous avez reçu l'Esprit-Saint : *Si Spiritum sanctum accepistis.*

C'est, en effet, un principe aussi certain qu'unanime dans la théologie, que les opérations de Dieu sur nous sont relatives aux dispositions qu'il exige que nous apportions

La disposition essentielle pour recevoir l'Esprit-Saint, vous l'avez vu, c'est la foi de l'Eglise. Son effet propre, son effet vraiment essentiel, suivant tous les saints docteurs, c'est de perfectionner en nous cette foi.

N'est-ce point là, suivant la remarque de saint Augustin, ce que Jésus-Christ prédisait ou promettait à ses apôtres? Après les avoir instruits avec tant de soin, confirmés par tant de miracles dans sa céleste doctrine, il ajoute qu'il a cependant encore à leur révéler bien des mystères, mais qu'ils ne sont pas encore capables de les entendre. L'Esprit saint viendra, continue-t-il; sa descente sur vous perfectionnera mon ouvrage, alors vous saurez toute vérité.

Que cette promesse fut promptement, qu'elle fut magnifiquement accomplie! Oh! quel Maître que cet Esprit divin, s'écrie saint Grégoire, pape! Il n'a pas besoin de temps pour instruire. Vrai soleil de nos âmes, sitôt qu'il se montre, il éclaire; et se montrer c'est éclairer. Quels trouve-t-il des apôtres? Quels les rend-il en un instant?

Car examinons un peu plus en détail avec saint Augustin ce qui manquait encore aux apôtres après la Résurrection et l'Ascension de Jésus-Christ, ce que l'Esprit-Saint donne par conséquent de perfection à leur foi. Ils croyaient véritablement, nous l'avons dit; mais, nous avons ajouté que leur foi était encore imparfaite, qu'elle était faible! Lors même qu'elle était soutenue par la présence de Jésus-Christ, affermie par ses instructions, confirmée par ses œuvres, leurs esprits encore, pour ainsi dire, tout charnels, toujours rampant sur la terre, n'avaient jamais la force de s'élever à l'intelligence d'aucun de ses mystères. Jusqu'au moment où il les quitte, il le leur reproche avec autant de vivacité que de tendresse. L'Esprit-Saint est-il descendu, quel changement subit! Ce ne sont plus des hommes, dit saint Jean Chrysostome; ravis dans les cieux tout à coup, et comme en un clin d'œil, ils semblent voir face à face la Divinité.

Ces hommes que la moindre œuvre surhumaine de Jésus-Christ confondait, au point de se croire presque dans l'illusion, qui, selon la remarque de saint Paul, ne le connaissaient encore que selon la chair, voyez comment, éclairés par l'Esprit-Saint, ils pénètrent d'un vol rapide jusqu'au sein de la Divinité; ils annoncent, ils publient la génération éternelle du Verbe fait chair. Ces hommes qu'aucun témoignage, qu'à peine leurs sens mêmes avaient pu convaincre de sa Résurrection, écoutez avec quelle force ils l'affirment, faisant passer toujours dans les esprits de ceux qui les entendent la conviction que l'Esprit-Saint vient d'opérer en eux. Ces hommes qui, comme eux-mêmes ils l'avouent, ne savaient rien des divines Ecritures, n'en pénétraient jamais les sens les plus faciles, dites-nous comment tout à coup ils la citent dans la plus précise exactitude, ils en développent tous les sens les plus cachés et les plus obscurs.

Pierre en particulier, qui véritablement au milieu des apôtres et des disciples avait confessé, au nom de tous, la divinité du Fils de l'homme, mais qui n'avait pas eu le courage de la confesser en présence d'une simple esclave; ce Pierre, qu'une saillie de confiance et de ferveur fait voler sur les eaux à la rencontre de son Maître, et qui, le moment d'après, au premier coup de vent, chancelle et succombe; ce Pierre, d'un instant à l'autre si dissemblable à lui-même, que la seule idée des souffrances de Jésus scandalise aujourd'hui, et qui voudra demain mourir avec lui; qui s'arme tout à coup indiscrètement pour le défendre, et dans la même nuit le renonce; ce Pierre, dis-je, qui en fait si subitement la colonne immuable de la vérité, le centre de l'unité, le fondement inébranlable de l'Eglise? Esprit-Saint, voilà certainement le plus miraculeux de vos ouvrages.

Or, qu'a-t-il fait d'approchant en nous, qui nous flatterions de l'avoir reçu? Car ce n'est pas dans les apôtres seuls que l'Esprit-Saint opéra ces merveilles, continue saint Augustin; les premiers fidèles ne sont pas les seuls qui y eurent part. O saint docteur, quelle consolation pour vous de pouvoir ajouter que vous voyez encore tous les jours les mêmes opérations de l'Esprit-Saint se renouveler dans votre Eglise! Hélas! Messieurs, permettez-moi de me distraire moi-même, et de détourner votre attention d'un contraste si humiliant et si désolant pour nous. Cette espèce de vertige, qui semble être tombé sur notre siècle, cette philosophie prétendue substituée partout à l'autorité de la révélation, ce crédit, cette faveur que prend de jour en jour tout ce qui décrédite la foi, de quel esprit est-ce là l'ouvrage? Mais continuons plutôt à admirer les anciens triomphes de l'Esprit-Saint.

De ce jour, de ce moment commence à retentir cette trompette évangélique, qui bientôt étonna tout l'univers, dit saint Léon, pape. C'était, en effet, moins pour eux-mêmes que pour le salut des nations, que l'Esprit-Saint avait ainsi transformé les apôtres. Ils deviennent d'abord comme le centre, qui rassemble toutes bénédictions du ciel, pour devenir ensuite comme les canaux, par où elles s'écoulent et inondent la terre.

Oh! que j'aime à voir cet Esprit vivifiant et Créateur remplir le cénacle, où les premiers fidèles sont assemblés; et de même, en quelque sorte, mais bien plus efficacement, continue saint Léon, qu'il était autrefois, suivant l'expression de l'Ecriture, porté sur les eaux, s'y reposer pour renouveler encore la face de la terre, pour dissiper les ténèbres qui couvrent non pas le vaste abîme, mais les esprits des malheureux mortels volontairement aveuglés, pour ranimer l'engourdissement, remplir le vide, échauffer la tiédeur, fertiliser la sécheresse de leurs cœurs, et débrouiller ainsi ce nouveau chaos de l'univers: création nouvelle presque

aussi miraculeuse que la première création nouvelle, dont les apôtres vont devenir les instruments.

C'est pour cela, suivant la remarque unanime des saints docteurs, qu'il paraît ici sous la figure du feu, pour signifier le zèle dont il les enflamme; et de langues de feu, pour marquer la chaleur et l'efficace que doit avoir leur parole, pour le ministère qu'il leur confie. Leurs langues, en effet, ainsi que leurs cœurs, deviennent toutes de feu.

Voyez-les donc maintenant à l'ouvrage, dont ils viennent d'être chargés, et qu'aussitôt ils entreprennent, dit saint Jean Chrysostome. Jésus-Christ leur avait dit d'aller enseigner toutes les nations. Mais, remarque ce saint docteur, effrayés plutôt qu'encouragés par ce commandement, ils ne savaient, ni comment commencer, ni par où s'y prendre. L'esprit-Saint arrive. Ce feu divin aussitôt les emporte; mais avec quel courage, quelle intrépidité, quels succès!

Ils s'étaient tenus cachés jusqu'alors, ils l'étaient encore alors même; enfin ils paraissent. Oublient-ils leur ancienne ignorance? Ils parlent. O langues vraiment de feu! La conversion de trois mille personnes est le premier coup d'essai de Pierre. Chacune de leurs paroles est un trait de flamme, qui embrase les cœurs en éclairant les esprits, allume partout le flambeau de la foi, partout consume le péché, dévore toute passion profane, purifie les sens mêmes, enfin communique sa propre ardeur à tout ce qu'il touche. Quel devait-il être, en effet, ce feu divin dans leur parole! Il semble subsister et agir encore dans leurs écrits. A la simple lecture du peu qui nous en reste, les cœurs les plus froids s'enflamment.

Qu'est devenue leur timidité? En butte aux fureurs non-seulement de leur peuple, mais bientôt après de toutes les nations, ils voient se former contre eux une conspiration générale; ils voient toutes sortes d'orages s'assembler sur leurs têtes, sans être plus émus, dit saint Jean Chrysostome, que s'ils les eussent vus en peinture ou en songe. Ils ne cessaient autrefois de disputer des préséances; la seule émulation, qui va désormais régner entre eux, c'est à qui souffrira davantage. Ils se réjouissent de leur pauvreté, ils s'applaudissent des outrages qu'ils reçoivent, ils bravent à l'envi l'un de l'autre, le fer et le feu, les prisons et les bêtes féroces.

Enfin, pour comble de merveilles, ajoute saint Jean Chrysostome, leur timidité, leur ignorance semblent être devenues le partage de leurs fiers adversaires. La lumière de leur doctrine est, en effet, si vive, que les plus habiles convaincus restent muets devant eux; aussi, ne dispute-t-on plus, on les menace; mais les menaces qu'on leur fait redoublent leur ardeur. On veut les condamner, et l'on n'ose; ce n'est qu'en tremblant qu'on les tourmente; par leur intrépidité, leur empressement à souffrir, ils étonnent leurs bourreaux ainsi que leurs juges. Enfin ne dirait-on pas qu'on ne les fait mourir que pour se délivrer de la crainte et du respect qu'ils inspirent.

Mais c'est au milieu des supplices, c'est entre les bras de la mort qu'ils triomphent, ainsi que leur divin Maître. Voilà les triomphes vraiment dignes de l'Esprit-Saint. C'est en mourant qu'ils détruisent la Synagogue, qu'ils renversent les académies de la Grèce, qu'ils soumettent à Jésus-Christ le Capitole. C'est de leur sang que germe et s'élève cette moisson de chrétiens, qui presque aussitôt remplit tout l'univers. En mourant ils laissent à leurs successeurs pour héritage le même Esprit; et c'est de la même manière, par les mêmes opérations, que d'âge en âge le même Esprit triomphe.

Ce qu'il opère, en effet, dans les apôtres, choisis spécialement par Jésus-Christ, il l'opère par proportion en même temps dans chaque fidèle. Aussi, l'Eglise avait-elle alors presque autant d'apôtres que de disciples, et compte dans ces premiers siècles presque autant de martyrs que de chrétiens. Tant que l'Esprit-Saint trouva des cœurs disposés de la même manière, par proportion de même aux dispositions, il opéra les mêmes merveilles. Nous vous les montrerons encore, si vous nous montrez de semblables cœurs. Dans les vrais chrétiens de notre siècle même, la seule passion nous les fait méconnaître, la même passion, peut-être, qui faisait déjà traiter d'ivresse dans les apôtres ces merveilleux effets de la vertu de l'Esprit-Saint.

Mais, avouons-le, Messieurs, de ces vrais chrétiens zélés pour leur foi, pleins d'ardeur, d'intrépidité, de courage pour leur foi, parmi nous combien en est-il? Le zèle, écoutez le monde, c'est fanatisme; consultez les prudents et les sages du siècle, le zèle, c'est du moins indiscrétion dangereuse. Cependant on en a, hélas! on n'en a que trop contre les mœurs et la religion. L'incrédulité a ses apôtres; quelle espèce d'erreur n'en trouve pas? Les plus monstrueux systèmes, les opinions les plus extravagantes, dès qu'elles attaquent la Divinité, en trouvent; la volupté la plus licencieuse a les siens. Grand Dieu! sainte épouse de Jésus-Christ, où sont les vôtres? Concluons donc : combien en est-il qui aient reçu véritablement l'Esprit-Saint? Car, comme dit saint Grégoire, pape, c'est toujours le même Esprit, un Esprit tout de feu; des langues de feu en sont toujours la figure. Partout où il descend, partout sans distinction de pays, ni de siècle, ni de sexe, ni d'âge, il allume le même feu, ce feu, qui toujours agit pareillement sur l'esprit, sur le cœur et sur la langue même : sur l'esprit pour faire connaître, sur le cœur pour faire aimer et pratiquer, sur la langue enfin pour faire confesser la foi.

Mais, puisqu'à ces effets de l'Esprit-Saint, nous n'avons certainement, Messieurs, que trop à craindre de ne l'avoir jamais reçu, hâtons-nous, dans ces jours de miséricorde et de salut, où la grâce de l'Esprit-Saint nous est offerte avec plus d'abondance, hâtons-nous, dis-je, d'y correspondre, pour pro-

duire en nous les dispositions qui l'attirent infailliblement dans nos âmes. La disposition essentielle, ainsi que l'effet essentielle, les saints docteurs enfin les réunissent l'un et l'autre dans un seul trait; appliquez-vous, je vous supplie; c'est le précis de tout ce que vous venez d'entendre.

Le gage de l'Esprit-Saint reçu, voulez-vous l'avoir, mes frères? disait saint Augustin. Rien, j'ose le dire, non, rien de plus facile; c'est le même qu'autrefois. Ainsi que les apôtres et les premiers fidèles, parlez toutes les langues. Quel paradoxe! reprend le saint docteur. Non, non, répond-il, ce n'est rien moins qu'un paradoxe. Parlez le langage de l'Eglise, et vous parlez toutes les langues. Mais c'est de la véritable Eglise, de l'Eglise catholique qu'il faut parler le langage; je dis : parler; et je vous réponds de la descente de l'Esprit-Saint sur vous.

Que signifiait, en effet, ce miracle du don des langues dans les apôtres et les premiers fidèles, disent les saints docteurs, sinon que l'Eglise, quoique encore resserrée dans un petit nombre de disciples, prenait déjà possession de tous les peuples, en faisant parler à chacun de ses enfants toutes les langues? Pronostique heureux, que bientôt, multipliée et répandue par toute la terre, aucune des langues qui se parlent dans toute l'étendue de l'univers ne lui serait étrangère; pronostique, nous le savons, nous le voyons, qui ne tarda pas à se vérifier.

Comme autrefois, selon ce que rapporte l'Ecriture, un criminel complot entre les premiers enfants des hommes mit entre eux la division, en divisant leur langues, lorsqu'ils voulaient follement élever jusqu'aux cieux l'ouvrage de leurs mains; de même, continuent nos saints docteurs, une humble et simple concorde entre les premiers chrétiens réunit en eux toutes les langues diverses, pour ne faire plus de tous les peuples qu'un seul peuple de Dieu. Ainsi l'Esprit-Saint s'annonce et se manifeste à l'univers; enfin, dit en particulier saint Augustin, que celui-là s'assure d'avoir reçu l'Esprit-Saint, celui-là dis-je, qui peut s'assurer d'être membre véritable de cette Eglise, qui parle, en effet, toutes les langues.

O mes chers frères, c'était la dernière conclusion de ce saint docteur, (et par quelle invitation puis-je moi-même mieux conclure? Mettons donc à présent et constamment désormais tous nos soins à entretenir entre nous cette aimable concorde : *Servate concordiam, charissimi.* Mais une concorde, telle que celle qui régnait dans l'Eglise primitive, une concorde, dont le principe soit une pure et simple foi, une humble et docile soumission . *Tenete fidem;* dont le lien soit une charité ardente et sincère : *Diligite charitatem;* et dont le terme soit cette unité parfaite et d'esprit et de cœur, qui ait pour centre la pierre fondamentale, sur laquelle a bâti Jésus-Christ : *Adhærete unitati.*

Esprit divin, esprit de paix et d'union, Esprit de charité, faites-la-nous connaître, cette douce et aimable concorde, afin que nous l'aimions; inspirez-nous-en le désir, afin que nous la recherchions; et après vous être ainsi préparé vous-même les voies dans nos cœurs, descendez-y, remplissez-les, pour l'y opérer, l'y perfectionner, l'y rendre durable, permanente, éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON X.

POUR LA FÊTE-DIEU.

Det vobis..... scire supereminentem scientiæ charitatem Christi. (*Ephes.*, III.)

Que le Seigneur daigne vous faire connaître l'amour de Jésus-Christ pour nous. C'est la plus noble et la plus sûre des connaissances.

L'amour de Jésus-Christ, dit l'Apôtre saint Paul, est le grand maître du christianisme. Dans le dogme ainsi que dans la morale, connaître la charité de Jésus-Christ, c'est connaître en abrégé toute la religion. Vaines recherches, frivoles disputes, vous ne nous apprendrez rien de plus que ce que l'amour, ce grand Maître en dit au fond du cœur de celui qui l'écoute! Prenez donc garde, mes frères, concluait le grand apôtre, de vous laisser surprendre par de vaines subtilités, grossiers éléments d'une science terrestre. La charité de Jésus-Christ, c'est le seul flambeau qu'il nous faut suivre pour entrer dans les profondeurs des mystères de la religion.

Je prêche aujourd'hui le grand mystère, où notre aimable Sauveur, nous retraçant tous les autres, vient en personne nous en redemander le prix sur nos autels; je parle dans une fête destinée par l'Eglise à lui payer le juste tribut de notre reconnaissance; j'adresse la parole à un auditoire rassemblé dans ce pieux dessein.

Gloire donc, honneur, triomphe à l'amour de l'Agneau immolé! Esprits contentieux, venez vous perdre dans cet abîme d'amour; cœurs froids et insensibles, venez vous réchauffer dans cette fournaise d'amour. L'amour de Jésus-Christ bien médité dans ce mystère triomphe de tous nos doutes : voilà pour réveiller notre foi. L'amour de Jésus-Christ bien connu dans ce mystère triomphe de toute la lâcheté de nos cœurs : voilà pour régler notre reconnaissance.

En un mot, le triomphe de l'amour de Jésus dans le sacrement de nos autels, c'est l'intention de l'Eglise dans l'institution de cette fête, et c'est aussi, Messieurs, le titre général de ce discours : triomphe sur l'incrédulité de nos esprits, triomphe sur la lâcheté de nos cœurs, en voilà le partage. L'amour de Jésus fait remporter le plus beau triomphe à notre foi dans ce mystère : sujet de la première partie. Notre foi triomphante doit donc à son tour, par reconnaissance, préparer le plus beau triomphe à l'amour de Jésus : sujet de la seconde partie.

Prions tous ensemble le Seigneur qu'il nous fasse aujourd'hui connaître toute la charité de Jésus-Christ, et pour éclairer nos esprits et pour enflammer nos cœurs : *Det nobis scire supereminentem scientiæ charitatem Christi;* c'est la grâce que nous allons

demander par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Rien ne parle, Messieurs, dans ce mystère, si l'amour ne parle pas. L'esprit ne voit rien, si le cœur n'aime ; tout est couvert de voiles et de symboles; l'amour seul peut les percer : *Qui non diligit, non novit.* (I *Joan.*, IV.) Les disciples encore grossiers, voyant Jésus qui vient à eux, ne croient voir qu'un fantôme ; le seul fils de Zébédée est mieux instruit, parce qu'il est instruit par l'amour : *Dixit discipulus ille : Dominus est.* Il en est de même dans ce mystère. A la vue des espèces sensibles que l'on nous montre, si l'on nous dit que c'est le corps de Jésus-Christ, la raison se confond, l'esprit se révolte; c'est le cœur qui doit les rassurer, les éclairer et les guider. Pour convaincre vos esprits, c'est donc le langage du cœur qu'il faut que je vous parle. Ah! que mon cœur n'est-il assez enflammé pour enflammer les vôtres! Puisse du moins la charité de Jésus-Christ suppléer même au défaut de la parole humaine! Notre foi sur la sainte Eucharistie est la plus solide, parce qu'elle est fondée sur la charité de Jésus-Christ. Elle est le plus vainement combattue, parce que la charité de Jésus-Christ est le principe qui répond à toutes les difficultés de l'incrédule. Ainsi l'amour de Jésus-Christ fait triompher notre foi.

Mais d'abord quelle est notre foi sur ce céleste et divin sacrement, comme les saints Pères l'appellent? Nous croyons, dit le saint concile de Trente, que, sous les espèces du pain et du vin, le corps, le sang de Jésus-Christ, son âme par conséquent et sa divinité, résident vraiment, réellement, substantiellement. C'est donc, 1° le corps, le vrai corps de Jésus-Christ; 2° le corps de Jésus-Christ sous les espèces par un vrai changement de substances; 3° le corps de Jésus-Christ, non pas seulement dans l'usage du sacrement, ou dans l'action du sacrifice, mais d'une manière fixe et permanente, tant que les espèces subsistent : voilà notre foi. Pour l'établir, encore une fois, ne consultons que l'amour de Jésus, soit quand il en fait la promesse, soit quand il l'accomplit.

Quand il promet, il ne nous parle que d'union; mais prenez garde, je vous prie, c'est dans les termes les plus expressifs et les plus forts : *In me manet, et ego in illo.* (*Joan.*, VI.) Ce n'est donc point assez pour ce Sauveur aimable d'être né, de vivre, de mourir pour les hommes; il veut s'unir de telle sorte à eux, qu'il ne fasse qu'un seul corps avec chacun d'eux : *Concorporales* (*Ephes.*, III); c'est l'expression de l'Apôtre, que les saints docteurs appliquent dans le sens propre et naturel à l'effet de la sainte Eucharistie : explication fondée sur le texte même de Jésus-Christ. Car quel moyen son amour imagine-t-il pour parvenir à cette union incompréhensible? Il fait de sa chair une véritable nourriture : *Caro mea vere est cibus* (*Joan.*, VI), afin que les hommes en la mangeant : *Qui manducat*, ne fassent plus qu'un réellement avec lui : *Unum sumus* (*Ibid.*), demeurant en lui, comme il demeure en eux : *In me manet, et ego in illo.* (*Ibid.*) Or, mes frères, une union spirituelle et par la foi, une simple participation de vertu répondent-elles à l'énergie de ces paroles? On dirait que son amour inquiet, en quelque sorte, craint qu'on n'entende pas toute l'étendue de sa promesse. Il répète, il inculque qu'il est le pain de vie; il s'explique : c'est sa chair qui est ce pain qu'il promet de donner : *Panis, quem ego dabo, caro mea est.* Il faut le manger : cette expression si forte est répétée à chaque phrase de son discours : *Si quis manducaverit, qui manducat.* (*Ibid.*) Il porte la précaution jusqu'à prévenir toute explication qui pourrait tourner ses paroles en figure. Il compare cette nourriture, qu'il doit donner, à celle de l'ancien peuple dans le désert : Vos pères, dit-il, ont mangé la manne et ils sont morts. Ce pain, disent les saints docteurs, quoique tombé du ciel, ne garantit pas de la mort ceux qui le mangèrent, parce qu'il n'était qu'une figure d'un pain plus céleste et plus divin. Aussi Jésus poursuit : Mais celui qui mangera ce pain nouveau, que je promets, aura la vie, une vie éternelle. Or, si ce pain n'est qu'une figure du corps de Jésus-Christ, en quoi surpasse-t-il la manne ? La manne en était aussi la figure. Figure pour figure, encore préférerais-je un pain venu du ciel immédiatement à un pain terrestre formé de la main des hommes. Mais pourquoi les Juifs se scandalisent-ils de la promesse que Jésus-Christ leur fait? Comment peut-il nous donner sa chair à manger, se disent-ils les uns aux autres? Rien n'était plus facile à comprendre, si ce n'était son corps que par représentation et en figure. Les Juifs entendaient donc sa promesse de la propre substance de sa chair. Jésus connaît leur embarras : *Sciens Jesus quia murmurarent de hoc discipuli.* (*Ibid.*) Et que fait-il ensuite? Il redouble l'énergie de ses paroles, il ajoute le serment : *Amen, Amen, dico.* (*Ibid.*) Il se plaint dans les termes les plus tendres de l'incrédulité de quelques-uns de ses disciples; il les assure que ses paroles sont vraies, qu'elles viennent de l'Esprit de Dieu, qui est en lui : *Spiritus* (*Ibid.*) ; qu'elles ne peuvent induire à erreur ; qu'elles conduisent à la vérité qui est la véritable vie de l'esprit : *Spiritus et vita sunt.* (*Ibid.*)

Concluons maintenant : Jésus-Christ voulant donner réellement son corps, eût-il pu le promettre en paroles plus expresses? Si ce n'est pas son propre corps qu'il donne ensuite, son présent est donc inférieur à sa promesse. Bien plus, il trompe ceux qui l'écoutent, et qui entendent sa promesse dans un sens réel et véritable; il est véritablement la cause de leurs murmures et de leur scandale, car il les connaît : *sciens;* et bien loin de s'expliquer, il confirme toutes ses paroles : *Verba, quæ locutus sum vobis, Spiritus et vita sunt.*

Aussi, Messieurs, l'effet répond véritable-

ment à la promesse, et la manière dont il donne confirme encore celle dont il promet. Voici donc enfin le moment où notre Rédempteur est prêt à consommer son grand ouvrage, à devenir notre victime, victime sur une croix. Vous savez que ce grand sacrifice devait abolir toutes les autres victimes; Jésus lui-même se substitue à elles par son amour, il devient notre unique sacrifice. Voilà, Messieurs, le plus beau point de notre foi, le fondement de notre espérance, le principe même de toute la religion. Or il nous fallait un gage d'une foi, d'une espérance si belles, un gage qui nous certifiât que Jésus était véritablement mort pour nous, et que les mérites de son sacrifice étaient applicables à nous tous. Ce gage, c'est la sainte Eucharistie. C'est à cette fin que Jésus l'institue, et c'est pour cela même qu'il ne l'institue qu'immédiatement avant sa mort. Nous empruntons tous ces principes de nos ennemis mêmes, et j'en conclus contre eux : donc l'Eucharistie doit me donner le véritable corps de Jésus-Christ. Pourquoi? Le voici, Messieurs, de la manière la plus sensible.

Dans toute religion, quiconque offrait un sacrifice était obligé de manger la chair de sa victime. Cette manducation réelle et effective était regardée comme un gage nécessaire, pour lui certifier que la victime était offerte pour lui. Or l'Eucharistie est le gage qui nous certifie que Jésus-Christ est notre victime; donc l'Eucharistie doit renfermer la véritable chair de Jésus-Christ. D'ailleurs, notre sacrifice est l'excès le plus prodigieux de l'amour de notre Dieu pour nous; une froide représentation, une figure sans force suffisent-elles pour en être le gage? Ah! notre Dieu, mes frères, aime bien autrement. L'autel où il s'immole, la croix toute teinte de son sang, est-ce trop peu pour nous l'apprendre? Mais les seules paroles, dont il se sert, ne devraient-elles pas suffire?

Quoi donc! Tandis que son amour fait violence à toute la nature, pour se manifester à l'homme, l'homme aveugle ne s'étudie qu'à faire violence aux paroles de son amour, pour en anéantir toute l'efficacité? *Ceci est mon corps*, nous dit-il. Si ce n'est que la représentation de son corps, qu'on nous dise ce que ces paroles signifient, et quel rapport du pain peut avoir avec un corps pour le représenter; qu'on nous montre ce que ces paroles si fortes ont opéré. Si ce n'est que la représentation de son corps, c'est donc encore par figure qu'il parle; c'est donc faussement qu'il vient de dire à ses apôtres qu'il ne leur parlerait plus en paraboles : *Non jam in proverbiis loquar.* (*Joan.*, XVI.) Si ce n'est que la représentation de son corps, il reste donc encore des ombres et des figures, et c'est à tort que saint Paul a dit que le sacrifice de Jésus-Christ avait aboli toutes les figures; c'est à tort que cet apôtre, expliquant le Prophète, regardait le sacerdoce de Melchisédech comme la figure du sacerdoce de Jésus-Christ. Melchisédech offrait autant à Abraham, que Jésus offrait à ses disciples : la vérité, cependant, dit encore l'Apôtre, doit l'emporter sur la figure. Si ce n'est que la représentation de son corps, les paroles de la dernière cène, que Jésus-Christ appelle son testament : *Testamentum*, doivent donc s'entendre dans un sens figuré; or la figure, selon les notions les plus communes, convient-elle jamais aux termes d'un testament. De plus, dans ce testament, qu'il faisait en faveur de son Eglise, selon la pensée de saint Paul, que lui laissait-il donc? Du pain? Ah! Messieurs, je ne demande pas si c'était là un présent digne de son amour, était-ce même un présent, et fallait-il un testament pour nous laisser quelque chose d'aussi commun, d'aussi vulgaire?

Aussi n'est-ce point là ce que pensaient nos premiers Pères. Saint Ignace le martyr, disciple de saint Pierre, avait appris de lui à regarder avec horreur tous ceux qui ne croyaient pas que l'Eucharistie est la chair de notre Sauveur, la même chair qui a souffert pour nous : *Eucharistiam carnem esse Salvatoris, quæ pro peccatis nostris passa est.* Saint Justin le philosophe, dans le siècle suivant, raisonnant sur les mêmes principes, protestait que l'Eucharistie n'est point un pain commun : *Non communem panem*, mais la chair du Dieu incarné : *Incarnati Jesu carnem;* nous l'avons appris, disait-il; de qui le tenait-on dans ces premiers siècles, sinon des apôtres mêmes? *Edocti sumus.* Saint Irénée était disciple de Polycarpe; Polycarpe, de saint Jean; c'est donc de saint Jean qu'Irénée tenait de même ce qu'il nous dit, que ce qui n'était qu'une créature, de pain devient par les paroles de Jésus-Christ son véritable corps : *Qui ex creatura panis est percipit verbum, et fit Eucharistia corporis Christi.* Passerai-je au IVe siècle? Saint Cyrile dans ses *Catéchismes*, avertit de ne point écouter ici le témoignage des sens : *Ne ex gustu rem judices;* il ne veut pas qu'on forme le moindre doute : *Nulla subeat dubitatio;* car c'est un point constant de notre foi : *Habeas ex fide certissimum*, que c'est le corps et le sang de Jésus-Christ que l'on nous donne : *Esse tibi donata corpus et sanguinem Christi.* Avançons.

Le corps de Jésus-Christ, sans aucun mélange d'autre substance, par un vrai changement passe de la substance du pain dans la substance du corps de Jésus-Christ. Pour le prouver efficacement, nous n'avons besoin que d'insister encore sur les paroles de son amour. Ces paroles marquent, sans doute, ou plutôt elles opèrent un changement : tous en conviennent; ce n'est point un changement figuratif; il est indigne de son amour; c'est donc un changement réel, un changement de substance. Ainsi raisonnait saint Cyrille. Autrefois, dit ce Père, dans un festin profane, la seule compassion lui fit changer la substance d'eau en substance de vin; et son heure, comme il dit lui-même, l'heure de nous manifester son amour par des prodiges, n'était point encore venue. Maintenant, au moment que son amour pour nous est le plus ardent et le plus vif, dans l'extase

de son amour, s'il m'est permis d'ainsi parler, lui-même il nous invite à son propre festin ; il s'agit de consommer tous ses prodiges, d'y mettre le sceau par le plus grand de tous ; et sa parole alors serait moins énergique et moins puissante !

Ainsi raisonnait saint Ambroise. La parole d'Elie a pu faire descendre le feu du ciel pour consumer sa victime. Qu'était-ce cependant que le sacrifice d'Elie, en comparaison du sacrifice de Jésus-Christ? Et la parole de Jésus-Christ ne pourrait transformer les substances pour nous donner notre victime ! Sa toute-puissance a créé ce qui n'était pas ; son amour ne pourra-t-il changer ce qui était? L'un est-il plus difficile, plus impossible que l'autre? Ah ! mes frères, est-il rien d'impossible à un amour qui fait un Dieu victime?

Demandez-nous ensuite combien de temps le corps de Jésus-Christ demeure donc sous les espèces. Dans l'instant du sacrifice, dans l'instant de l'usage, disent quelques-uns, il y est en effet ; mais l'instant d'après y reste-t-il? On se partage; l'un accorde plus, et l'autre moins. Mon Dieu, chacun veut mettre des bornes à votre amour ! Tant il est vrai qu'on ne vous connaît pas, dès que l'on cesse d'écouter votre Eglise. Elle seule vous connaît, divin Epoux. Vous aviez dit que vos délices sont de demeurer parmi nous ; elle en conclut que votre présence dans un sacrement qui est le gage de votre amour, doit être fixe et permanente. Vous aviez dit que votre tendresse s'étendrait à tous nos besoins, et ne se démentirait dans aucun siècle; elle en conclut que dans tous les instants de chaque siècle vous voulez être présent réellement au milieu de nous, toujours prêt, non-seulement à nous consoler, à nous écouter, mais surtout encore à nous nourrir de votre propre substance.

C'est pour cela, que, dans les premiers siècles, elle distribuait aux fidèles la sainte Eucharistie, leur permettant de l'emporter dans leurs maisons, pour se communier eux-mêmes selon leur dévotion. Saint Justin, saint Cyprien, saint Basile attestent ce fait. L'Eglise croyait donc que le corps de Jésus-Christ subsiste dans l'Eucharistie, même après le temps du sacrifice.

C'est pour cela, que, dès les premiers siècles, de même qu'à présent, après la célébration des saints mystères, elle conservait la sainte Eucharistie pour tous les besoins imprévus des fidèles, surtout afin qu'aucun malade ne fût en danger d'en être privé ; c'est pour cela que la sainte Eucharistie, ainsi conservée, était l'objet permanent des adorations de l'Eglise. Le premier concile général atteste ce fait, louant, adoptant, ordonnant cette pratique. Il croyait donc que le corps de Jésus-Christ subsiste dans l'Eucharistie, hors l'usage du sacrement, même après l'action du sacrifice.

A tant de raisonnements qu'oppose-t-on? N'est-ce point le scandale de la Synagogue qui se renouvelle parmi nous? Oh ! qu'il est dur ce discours, s'écrie-t-on de toutes parts ! *Durus est, durus est hic sermo* (*Joan*, VI); qui pourrait le comprendre? Les sens également et la raison le contredisent : *Quis potest audire?* (*Ibid.*) Comment donc prétend-on nous donner la chair de Jésus-Christ à manger : *Quomodo potest hic?* (*Ibid.*) Sous ce prétexte, on se sépare. Ah ! disciples ingrats, Jésus annonce le plus grand prodige de son amour ; et c'est là ce qui vous scandalise : *Hoc vos scandalizat.* (*Ibid.*) Ce prodige d'amour est le nœud qui devait nous unir à Dieu, nous unir tous ensemble de l'union la plus intime; et il devient pour vous l'occasion d'un schisme affreux : *Multi abierunt retro.* (*Ibid.*) Allez, ingrats, oui, retirez-vous, disciples indignes d'un maître si tendre? Ce discours est trop dur ! Oui, répond saint Augustin, il est trop dur pour vous, pour des cœurs durs et insensibles comme les vôtres : *Durus est hic sermo ; durus, sed duris.*

1° Dit-on, le témoignage constant de tous les sens contredit ce mystère. Si c'est le corps de Jésus-Christ, que nous recevons dans l'Eucharistie, il faut donc dire que tous nos sens nous trompent ; car tous nos sens nous disent que ce n'est que du pain. Quoi ! mes frères, c'est là ce qui vous scandalise, répondait saint Ambroise, en prévenant et réfutant cette première objection : *Hoc vos scandalizat ?* Où nous réduira-t-on, que croirons-nous, si nos sens deviennent les juges de notre foi? Saint Paul n'a-t-il pas dit que l'homme animal, c'est-à-dire, l'homme sensuel et terrestre ne comprend point les mystères de Dieu : *Animalis homo non percipit.* (I *Cor.*, II.) Voyez cet enfant qui naît à Bethléem ; vos sens vous disent-ils que ce soit le Verbe de Dieu? Suivez-le dans toutes ses courses de charité ; montez au Calvaire ; ce corps sanglant, défiguré, ce corps en croix, vos sens vous disent-ils que ce puisse être un Dieu? Ah! cœurs insensibles, que l'amour d'un Dieu incarné, d'un Dieu victime n'a pas encore élevés tout à fait au-dessus de leurs sens? *Durus est hic sermo ; durus, sed duris.*

Mais, ajoute-t-on, 2° toutes les notions les plus communes combattent ce mystère. Est-il possible qu'un corps soit multiplié tant de fois, un corps vraiment corps, sans aucune propriété de la matière? C'est donc là ce qui vous scandalise, répond encore saint Ambroise : *Hoc vos scandalizat.* Vous demandez comment un corps peut être en tant de lieux, comment les apparences d'une substance peuvent rester, la substance même étant détruite. Ah ! mes frères, tout cela se fait par la force invincible de l'amour de notre Dieu. Etudiez-le, cet amour ; combien de fois n'a-t-il pas renversé tout l'ordre de la nature pour les besoins de l'homme? Demandez-le à tous les éléments ; demandez-le à l'enfer. Tout vous répondra dans le concert le plus harmonieux qu'aucune partie de la nature n'a jamais pu résister à son amour. Hélas ! il n'y a que nos cœurs qui le peuvent et qui l'osent : *Durus est hic sermo; durus sed duris.*

Cependant, poursuit-on, 3° à quoi bon

nous donner sa chair à manger? Sans cela ne pouvait-il nourrir et soutenir nos âmes, ne pouvait-il nous donner un autre gage de son amour? Il le pouvait sans doute. Mais quoi? parce qu'il prend le plus efficace de tous les moyens qu'il pouvait prendre; parce qu'il nous donne le plus beau gage de son amour qu'il pût donner, cela vous scandalise : *Hoc vos scandalizat.* Pourquoi nous nourrir de sa chair, demandez-vous, mes frères? Ah! vous êtes chrétiens, dit saint Cyrille, et vous me faites ces questions : *Tu es magister in Israel, et hæc ignoras?* Répondez-moi donc à votre tour : pourquoi mourir pour nous, mourir en croix? Pour nous sauver fallait-il donc tant de supplices? Mais l'amour de notre Dieu n'est satisfait que quand il a, pour ainsi dire, épuisé sa toute-puissance; et cependant ce n'est pas même encore assez pour soumettre nos cœurs : *Durus est hic sermo; durus, sed duris.*

Enfin, conclut-on, ce mystère est injurieux à notre Dieu. A quel excès d'abaissement ravale-t-il sa majesté! Un Dieu qui devient la nourriture de l'homme, un Dieu réduit sous de faibles symboles sujets à l'altération, au changement! C'est donc encore là ce qui vous scandalise : *Hoc vos scandalizat.* Mais, répond saint Augustin, nous sommes aguerris depuis longtemps contre de telles objections. Dès les premiers siècles de l'Eglise, Marcion l'objecta, qu'il était indigne de Dieu d'être renfermé dans le sein d'une femme. Nestorius le dit ensuite, qu'il était indigne de Dieu d'être appelé enfant. L'Eglise à peine était formée que la croix était déjà le scandale et du juif, et de l'idolâtre. Si la foi craignait les railleries, poursuit saint Augustin, je ne croirais donc pas en Jésus-Christ. Mais concluons enfin, avec ce saint docteur, que, s'il est quelque chose dans notre mystère qui outrage notre Dieu (ah! sans doute, dit-il, je sais que quelque chose l'outrage), c'est l'insensibilité de ceux qui refusent de croire aux paroles de son amour. Ces faibles voiles dont il se couvre, cette obéissance à la voix d'un homme mortel, souvent d'un misérable pécheur; cet anéantissement, cette patience; que tout cela est grand, dit toujours saint Augustin, quand on le pèse dans la balance de l'amour : *In statera charitatis appendite.* N'ayons donc plus, mes frères, d'autre réponse que ce beau mot de saint Jean; qu'il soit gravé surtout dans nos esprits et dans nos cœur : c'est ainsi, oui, c'est ainsi que mon Dieu a aimé le monde : *Sic Deus dilexit mundum.* (*Joan.*, III.)

Après cela, qu'on exagère autant que l'on pourra, non je ne trouve pas qu'on ait encore assez exagéré le concours de miracles qui s'opèrent dans ce mystère; que l'esprit humain s'épuise en subtilités, que la raison recherche tout ce qu'une vaine philosophie a trouvé de plus spécieux pour nous combattre. Que j'aurai de plaisir à voir la folle sagesse du monde, à sentir ma propre raison confondue en voulant sonder les profondeurs de l'amour de mon Jésus pour moi! *Sic Deus dilexit mundum.*

Plaignons cependant, plaignons le sort de ces cœurs insensibles qu'un si bel amour ne peut toucher. Le voilà sous vos yeux, ce Rédempteur aimable, dans l'état de victime où son amour le réduit sur nos autels. Il me semble l'entendre, touché, pénétré de l'endurcissement de ceux qui l'abandonnent, nous dire à présent ce qu'il dit autrefois à ses apôtres : Vous aussi, voulez-vous me quitter? *Nunquid et vos vultis abire?* (*Joan.*, VI.) Ah! Messieurs, entrons tous dans le transport d'amour que ces tendres paroles inspirèrent à ces fidèles disciples. M'en démentirez-vous si, comme saint Pierre, je reprends la parole au nom de tous pour lui faire l'hommage de notre foi?

Seigneur, où irons-nous; nous ne pouvons que nous égarer, si nous nous séparons de vous : *Ad quem ibimus?* (*Ibid.*) Il n'est de vérité que dans votre parole : *Verba vitæ habes.* (*Ibid.*) Loin de nous tout esprit de subtilité pour en obscurcir le sens, en affaiblir l'énergie. D'ailleurs il nous est trop doux, trop avantageux de croire. Vos paroles sont des paroles de vie qui portent non-seulement la lumière la plus vive dans nos esprits, mais la plus tendre consolation dans nos cœurs : *Verba vitæ.*

Nous croyons donc, sur l'autorité de cette parole infaillible, que votre propre corps réside réellement, substantiellement, sous ces espèces : le même corps que vous avez livré pour nous sur une croix, le même qui habite à présent les cieux. Nous croyons. Ah! Seigneur, puisse votre amour, connu de toute la terre, réunir tous les esprits et tous les cœurs dans l'unité d'une si belle foi!

Nous du moins, Messieurs, pénétrés de notre foi, hâtons-nous de rendre à notre Dieu le tribut de notre reconnaissance. C'est notre foi triomphante qui doit à présent préparer et régler le triomphe de son amour : sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

L'amour de Jésus-Christ dans ce mystère exige de nous trois sortes d'hommages : un hommage extérieur et éclatant, pour le venger en quelque sorte de l'incrédulité de ceux qui le méconnaissent; un hommage intérieur, qui lui soumette en particulier notre cœur et toutes les puissances de notre âme; enfin un hommage fixe et permanent, qui ne se borne point à ces jours de solennité, mais qui s'étende, s'il est possible, aussi loin que s'étend sa tendresse. Les trois dogmes que nous avons établis dans la première partie de ce discours vont nous servir à régler ces trois sortes d'hommages. Ainsi notre foi triomphante par son amour nous apprendra à faire triompher son amour même.

Ascende huc, et ostendam tibi quæ oportet fieri cito post hæc. (*Apoc.*, IV.) Venez, disait le disciple bien-aimé, je vais vous montrer ce qui doit bientôt se faire. Mais ici, Messieurs, ce n'est plus une vision, ce n'est

plus un oracle prophétique, c'est l'accomplissement littéral de ce que saint Jean voyait autrefois en esprit.

Voilà le trône : *Ecce sedes* (*Ibid.*); sur le trône préparé, voilà l'Agneau : *In medio throni Agnum* (*Ibid.*); l'Agneau vivant : *Agnum stantem* (*Ibid.*), cependant immolé : *Tanquam occisum.* (*Ibid.*) Sous l'autel où lui seul est offert sont les cendres des imitateurs de son sacrifice : *Subtus altare animas interfectorum* (*Ibid.*); mais autour de l'autel, sur des trônes eux-mêmes, sont assis les prêtres vêtus de blanc, portant des couronnes : *In circuitu sedis seniores.* (*Ibid.*) L'encensoir à la main, ils se prosternent devant l'Agneau; l'odeur de leurs parfums monte à son trône. Aussitôt une harmonie céleste se fait entendre; les anges du ciel joignent leurs voix à celles des prêtres; ce ne sont que cris de joie, chants de triomphe. Il est digne, l'Agneau immolé, de recevoir la gloire, l'honneur et l'adoration : *Dignus est Agnus qui occisus est accipere virtutem et divinitatem, et honorem.* (*Ibid.*)

Que voudrais-je, Messieurs, exiger davantage? Cette magnifique peinture est à peine un crayon léger de ce que votre piété a déjà entrepris et veut encore entreprendre pour faire triompher l'amour de notre Dieu. J'ai vu plus que l'ange de l'*Apocalypse*, j'ai vu les rues de Sion jonchées de fleurs, parées des dépouilles les plus fastueuses des incirconcis, des arcs de triomphe, des pavillons superbes; l'encens fume de toutes parts; déjà paraît l'Agneau entre les mains de ses pontifes. Chacun veut lui faire cortége: le monde se dépouille de tout son éclat pour lui faire un trophée: et, captif lui-même, il suit volontairement le char du vainqueur chargé de ses dépouilles.

A cette vue autrefois, dans de pareilles circonstances, saint Laurent Justinien félicitait l'Eglise du triomphe que ses enfants faisaient remporter à son Epoux. Plein de ce magnifique spectacle, il s'écriait : redoublez votre joie, augmentez la pompe de vos cérémonies, sainte Epouse de Jésus-Christ! C'est de vous véritablement que le Sage disait que celui qui vous a créée, a reposé dans vos tabernacles. (*Eccli.*, XXIV.) Vous êtes cette heureuse mère qui triomphez dans le sein de votre famille par la multitude et la piété de vos enfants; que vous êtes belle et glorieuse, surtout aujourd'hui!

Ah! Messieurs, suspendons un moment ces cris de joie et ces chants de victoire. Faites-vous assez, en effet, pour confondre l'erreur? Est-ce du moins tout ce que notre foi devrait nous inspirer? Car, 1° ne croyez pas que l'hérétique s'en tienne précisément à cet appareil éclatant de l'hommage que vous rendez une fois l'an à notre Dieu. Non, non, Messieurs, il n'est point ébloui par ce magnifique extérieur; il approche et vous examine de plus près; et quand il remarque le trouble, la confusion, du moins la dissipation, qui règnent jusque dans nos cérémonies, lui paraîtrons-nous plus convaincus que lui? Surtout quand, au retour de cette pompe triomphale, il rentre avec nous dans nos temples, que conclura-t-il de la manière dont nous nous y comportons? Si nos solennités n'étaient qu'un spectacle profane, une cérémonie de pure politique, y assisterions-nous autrement? Si nos tabernacles ne renfermaient que de simples symboles, nos regards y seraient-ils moins réservés, nos postures plus libres, toutes nos démarches moins contraintes?

Vrai scandale de la religion! Hélas! mes frères, c'est dans la plus grande amertume de nos cœurs, que nous sommes forcés à l'avouer aujourd'hui. En vain nous raisonnons pour ramener cette partie de nos frères qu'un schisme affreux a séparés de nous. Nous les accablons par la force de nos preuves; cependant ils croient toujours que nous cherchons à les surprendre. Ils retournent contre nous les propres armes dont nous nous servons contre eux. Nos irrévérences leur servent de réponse pour les autoriser à ne point croire, et ils opposent les signes évidents de notre ingratitude à tous les témoignages que nous leur apportons de l'amour de notre Dieu. Que voulez-vous que nous répondions à cette objection? Nous disons bien que la foi de l'Eglise est indépendante de la conduite de ses enfants; nous leur avouons que tous les anathèmes que nous lançons contre eux tombent aussi sur vous, et que vous êtes même en un sens plus coupables qu'ils ne le sont. Réponse solide, mais qu'on a peine à croire bien sérieuse tant que l'on vous voit si peu touchés de ce qu'elle renferme de terrible pour vous. Que sert donc l'appareil éclatant de cette fête? L'Eglise l'a instituée pour être le triomphe de sa foi; mais c'est à vous à le rendre complet par votre conduite. Car, en premier lieu, si nous étions véritablement convaincus, qu'opérerait en nous cette foi?

Je me représente ici, Messieurs, ces grands spectacles de religion que l'Eglise donnait autrefois au paganisme. Saint Jean Chrysostome nous en a laissé une belle image, que je vous prie d'étudier. Sur l'autel, dit-il, dans le sanctuaire, tout reluit d'or et de jaspe: c'était ainsi que parmi nous. Mais ce qui frappait les idolâtres, c'était l'aimable modestie, la noble simplicité qui brillait dans tout l'extérieur des chrétiens. Sur l'autel, au pied du trône de l'Agneau, l'on vit ensuite le sceptre, la pourpre et le diadème des césars : c'était ainsi que parmi nous. Mais le vrai triomphe de la religion, c'était de montrer les césars eux-mêmes revêtus de sac et de cilice, plus profondément humiliés au pied de l'autel, que David ne le parut en présence de l'arche, ne s'étudiant qu'à s'abaisser davantage, à s'avilir à leurs propres yeux, et ne se croyant par là que plus glorieux et plus grands. Les plus vastes basiliques pouvaient à peine contenir la multitude des fidèles qui s'empressaient à s'y assembler de toutes parts : c'était encore ainsi que parmi nous. Mais la vraie gloire de l'Eglise, c'était l'ordre qui régnait dans ces assemblées. Ici, les pénitents à l'écart

ne priaient que par leurs sanglots et par leurs larmes; et dans la nef les fidèles rassemblés, sans autre distinction que celle que la pudeur mettait entre les sexes, laissaient le Saint des saints au seul pontife, environné de ses prêtres et de ses lévites; il parlait seul, tandis que tout le reste demeurait prosterné dans un respectueux silence.

Au milieu de ces belles assemblées parlait Jean Chrysostome ; sa voix maintenait tout dans l'ordre et le respect. Portes du ciel, ouvrez-vous, s'écriait ce grand docteur; et vous, mes frères, continuait-il, que trouvez-vous dans l'empirée de plus auguste et de plus grand? Monarques, dans vos palais ce qui me frappe, ce ne sont point vos lambris dorés; ce n'est point votre trône que je respecte ; c'est vous-mêmes assis sur votre trône; c'est devant vous que le respect fait chanceler mes genoux, et me fait tomber prosterné. La gloire du ciel, c'est donc aussi le corps du monarque du ciel. Oh! venez maintenant, mes frères, je vais vous montrer le ciel en terre : *Ipsum cœlorum in terra tibi ostendo Dominum.* Chrétiens, à cette vue, n'êtes-vous pas saisis d'horreur : *Dic, roge, non extimescis?*

S'il ne se montrait encore au milieu de nous, que comme autrefois, dans une nue étincelante d'éclairs et de foudres, il ne serait pas besoin que ses ministres fissent effort pour nous inspirer le respect. Quoi donc! parce qu'il ne veut point se faire craindre, parce qu'il cache sa majesté sous les voiles les plus faibles, devons-nous abuser de son amour pour l'outrager? Ou plutôt, l'amour ne devrait-il pas suppléer à la crainte, pour lui faire rendre de plus profonds hommages? En voici la règle : l'adorer, et pour ce qu'il est, et pour ce qu'il paraît n'être pas; pour ce qu'il est, c'est notre Dieu; pour ce qu'il paraît n'être pas, que paraît-il dans ce mystère?

Il se dépouille de toute sa gloire ; il porte le dépouillement plus loin que dans son incarnation même. Là, le Verbe fut revêtu de notre chair. Ici, le Verbe fait chair se revêt des apparences d'un pain matériel, pour devenir notre nourriture; donc il faudrait lui restituer, s'il se pouvait, par nos profusions toutes les richesses; mais surtout par notre encens, par nos louanges et nos respects lui rendre, s'il se pouvait, toute la gloire sensible de sa divinité, dont il se dépouille pour nous.

Il s'expose à être méconnu par l'incrédule, outragé, insulté par le libertin : donc il faudrait l'adorer, s'il se pouvait, pour tous ceux qui le méconnaissent; forcer, s'il se pouvait, toute la terre par la vivacité de notre foi, à le reconnaître et à l'adorer.

Rappelez-vous toutes les objections de l'incrédule; rappelez-vous toutes les incongruités et les disconvenances prétendues qui le scandalisent dans ce mystère. Il faudrait donc, par une scrupuleuse attention, tâcher de les prévenir toutes, et du moins, nous abîmant sans cesse dans une admiration respectueuse des mystères humiliants que renferme l'Eucharistie, faire en sorte que notre conduite ne fournît plus aucun prétexte aux incrédules pour l'attaquer.

Seigneur, s'écriait autrefois un prophète, que ne brisez-vous enfin la voûte brillante des cieux, pour descendre au milieu de nous. *Utinam, utinam disrumperes cœlos!* (*Isa.*, LXIV.) Les montagnes s'écouleraient comme la cire : *A facie tua montes defluerunt.* (*Ibid.*) Quelle roche pourrait résister à l'impression du feu qui marche devant vous? Tout serait enflammé, les cœurs les plus froids s'embraseraient et toutes les glaces seraient fondues : *Sicut exustio ignis tabescerent, aquæ arderent igni.* (*Ibid.*) Hélas! Messieurs, le souhait du prophète est accompli dans sa première partie. Les cieux se sont ouverts, ils s'ouvrent encore tous les jours; le Juste est descendu; le voilà maintenant encore sur nos autels. Pourquoi donc nos cœurs ne sont-ils pas transformés?

Un feu matériel tomba du ciel autrefois à la prière d'Elie; il embrasa non-seulement la victime, mais l'autel même, et dévora tous les environs. Ce n'était qu'une figure. Elle s'est accomplie, elle s'accomplit tous les jours du côté de Jésus-Christ. Par rapport à nous, quand s'accomplira-t-elle? Le Saint-Esprit descend sur nos dons, il les change, il les divinise ; et l'homme, pour qui descend cette flamme céleste, reste toujours le même, aussi froid, aussi insensible, aussi terrestre qu'auparavant. Oserai je même entrer dans le beau champ d'instruction où me conduit cette matière? Cependant, Messieurs, toute mystique que vous paraîtra peut-être cette doctrine, c'est celle que l'apôtre saint Paul prêchait aux premiers fidèles.

L'amour transforme ici toute substance dans la substance de Jésus. L'amour doit donc transformer tout chrétien dans Jésus même : *Vivit in me Christus* (*Galat.*, II); tout esprit dans l'esprit humble, doux et docile de Jésus; tout cœur dans le cœur bienfaisant et charitable de Jésus; tout corps enfin dans le corps chaste et virginal de Jésus : *Vivit in me Christus.*

L'amour réduit ici Jésus dans un état de mort. L'amour doit donc aussi faire mourir le chrétien de cette mort intérieure dont parle l'Apôtre : *Mortui estis* (*Coloss.* II) : mort de toutes les passions, de toutes les inclinations frivoles qui possèdent nos cœurs. Ah! chrétiens, notre Dieu est si près de vous, et vous tenez encore à la terre! votre Dieu est immolé pour vous, et l'objet de votre passion vit encore dans votre cœur! Mort de ces sens trompeurs qui nous ont tant de fois séduits. Jésus, dans ce mystère, est privé de l'usage de tous les sens; l'amour captive, enchaîne toutes ses puissances. Que mes yeux se ferment donc à tous les faux attraits du monde; que mes oreilles se ferment pour jamais à ces chants séducteurs; que tout meure en moi pour le monde : *Mortui estis.*

Enfin, l'amour cache ici la vie de l'âme sous les viles apparences d'une nourriture

matérielle. L'amour doit donc aussi cacher en nous, sous les voiles méprisables de notre nature, la vie intérieure qui nous soutient, cacher Jésus qui vit en nous : *Vita vestra abscondita est.* (*Coloss.*, III.) La belle vie, Messieurs, que cette vie cachée! Vertus, perfections, talents, l'humilité tient tout caché ; rien ne paraît au dehors que simplicité et faiblesse. Que l'orgueilleuse sagesse des hommes les méprise, ces faibles dehors; qu'importe, pourvu que tout l'intérieur soit transformé, pourvu que Jésus vive au dedans : *Vita vestra abscondita est.* Mais finissons par quelque chose qui soit encore plus intéressant et plus sensible.

Il était, disons-nous, de la majesté de notre Dieu, que les paroles de son amour eussent un effet présent et subsistant : premier principe, qui établit notre troisième dogme : donc il est de notre reconnaissance que les effets en soient de même présents et subsistants. Il était, ajoutons-nous, de sa tendresse, de pourvoir à tous nos besoins ; second principe : donc notre reconnaissance pour les dangers qu'il a écartés de nous, notre confiance pour prévenir ceux qui nous menacent; nos prières, nos instances pour les besoins présents, doivent sans cesse et successivement nous occuper au pied de son trône. Les délices de Jésus sont d'habiter parmi nous; donc, ah! Messieurs, donc nos délices devraient être de lui tenir compagnie.

Mes frères, disait saint Jean Chrysostome, je vous le dis en vérité, je frémis, je sèche de douleur toutes les fois que j'entre dans cette basilique. A moins que quelque grande solennité, ou peut-être une vaine curiosité de nous entendre n'y ait amené une foule souvent plus incommode qu'édifiante; oui, je frémis d'en voir la solitude. Jésus, cependant, au fond de son tabernacle, ne cesse de se plaindre ; il appelle, il invite, il promet, mais en vain ; ses promesses, ni ses plaintes ne peuvent lui ramener personne. Où sont donc tous nos chrétiens, poursuit saint Jean Chrysostome? Ah! mes frères, la foule est aux palais des grands ; les cercles sont nombreux, les académies de jeu sont remplies, les théâtres, les cirques regorgent de spectateurs; nos places publiques mêmes, nous les voyons couvertes tous les jours d'une multitude oisive : qu'y a-t-il de nouveau, se demande-t-on l'un à l'autre? Ecoutez, mes frères, je vais vous l'apprendre, ce que vous ignorez, du moins ce que vous semblez ignorer, ce dont l'oubli devrait vous couvrir de honte et de confusion : *Medius vestrum stetit quem vos nescitis.* (*Joan.*, I.) Le roi du ciel et de la terre, le monarque des princes célestes est au milieu de vous; et vous le laissez seul dans son palais. Cependant quels sont les sujets de vos empressements? Système de politique, entreprise des grands, voilà ce qui amuse votre vaine curiosité; tandis que le monarque du ciel est au milieu de vous, pour traiter avec vous la grande affaire de votre salut, et vous semblez l'ignorer. Défaites d'armées ennemies, projets d'alliances, prises de places, gains de batailles ; eh! rompez, mes frères, rompez ces entretiens puérils : *Majorum nugæ.* L'ennemi, le véritable ennemi est à vos portes ; le lion rugissant fait tous les jours de nouveaux ravages dans votre cœur, fait tous les jours sur vous de nouvelles conquêtes. Le monarque du ciel vient cependant à votre secours avec toute sa miséricorde, avec toutes ses grâces; et vous semblez l'ignorer. O foi! ô christianisme, qu'êtes-vous devenus! *Proh! fidem hominum Christianorum!*

Ne m'avez-vous point accusé, Messieurs, de perdre toute une partie de ce discours à prouver des vérités qu'aucun de vous ne balance à croire? et moi, maintenant, je ne sais, après tout ce que je viens de dire, si en examinant les consciences de chacun d'entre vous, je trouverais de la foi dans un seul. Quoi! Vous croyez votre Dieu réellement présent sur ces autels : *Credis hoc?* et sa présence ne vous inspire aucun respect, et vous osez en sa présence ce que vous n'oseriez, ce que vous croiriez justement puni de mort au pied du trône d'un monarque de la terre. Vous croyez que sur ces autels, l'amour, par le plus grand des prodiges, transforme toute substance terrestre dans la substance même du corps de votre Dieu : *Credis hoc?* et l'hommage par lequel vous venez reconnaître ce prodige d'amour, est un hommage purement extérieur, un hommage peut-être de pure politique, de bienséance ou d'habitude, auquel votre esprit ni votre cœur n'ont point de part. Vous croyez votre Dieu toujours présent sur nos autels, toujours prêt à vous y écouter, à y exaucer tous vos vœux : *Credis hoc?* et à peine, dans toute une semaine, l'enchaînement affecté des affaires mondaines vous laisse libres quelques moments, pour venir une fois, puis-je encore bien dire, l'y adorer?

Eh! Messieurs, tout cet éclat, tout cet appareil dont vous faites ostentation, est donc inutile. Ministres du Seigneur, rompez le cours de ces assemblées, et renfermez le Saint des saints dans son tabernacle. *Ad quem ascendet a nobis* (I *Reg.*, VI.), s'écrièrent les habitants de Betsamés, en voyant les prodiges de terreur que l'arche venait d'opérer au milieu d'eux, qui osera la recevoir : *Ad quem ascendet?* Vos rues, mes frères, vos places, vos maisons sont-elles plus propres à recevoir l'arche mystique? Est-il parmi nous quelque Israélite fidèle, digne d'introduire chez lui le Saint des saints? Pourquoi donc le tirer de son sanctuaire? *Ad quem ascendet?* Voulez-vous le rendre de plus près témoin de vos scandales, et le forcer à devenir, en quelque sorte, complice de l'arrêt de condamnation que vous voulez subir? Car enfin, quoique notre arche mystique ne paraisse aujourd'hui dans nos rues et dans nos places, que pour y opérer des prodiges d'amour et y répandre des bienfaits, je vous avoue que l'effroi qui me saisit n'en est que plus grand, et ne me paraît que

mieux fondé. Il est vrai que l'agneau immolé ne juge point, comme dit saint Augustin; mais c'est notre foi, poursuit ce Père, qui nous condamne. Il est vrai que son sang ne crie que miséricorde, ne cesse de demander grâce; mais nos irrévérences crient plus haut que son sang, et demandent justice. Ah! qu'obtiendra-t-il pour nous de son Père, tandis qu'il ne peut obtenir de nous pour lui-même ni amour ni respect?

Seigneur, en finissant, je vous supplie, non pas comme votre prophète, de répandre sur mes lèvres le fiel amer de vos vengeances, pour effrayer ce peuple; je ne veux que l'attendrir et le toucher; versez-y donc aujourd'hui, versez sur mes lèvres le sang de votre Fils. Tandis que ce Dieu victime demande pour vous, mes frères, miséricorde à son Père, je ne cesserai de mon côté de vous crier à vous-mêmes : grâce, miséricorde, grâce; c'est pour vous, mes frères, que je vous le demande.

Ecoutez donc, je vous en conjure par toute la bonté, par tout l'amour de notre victime, écoutez la voix de l'Agneau, la voix de son sang. Il ne veut triompher que par vous et pour vous; il ne veut triompher qu'en vous sauvant. S'il ne vous sauve pas, il est insensible à tout le reste; tous vos honneurs, tous vos respects, tous vos hommages, quelque éclatants qu'ils soient, le touchent peu. Ecoutez donc la voix de l'Agneau, la voix de son sang, et du moins sur le témoignage de ce sang, croyez qu'il vous aime. C'est bien peu demander; mais tout le reste suit de là. Quel cœur pourra résister à tant d'amour, s'il est bien médité et bien connu? L'amour de notre Dieu fera triompher notre foi; notre foi triomphante fera triompher son amour : triomphe dont nous seuls nous recueillerons tous les fruits et dans cette vie et dans l'autre. Ainsi soit-il.

SERMON XI.

POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Quia respexit humilitatem ancillæ suæ : ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes. (*Luc.*, I.)

Le Seigneur a daigné jeter les yeux sur l'humilité de sa servante : voilà la source de mon bonheur, bonheur qu'aucun âge ne cessera de publier.

L'oracle est accompli, Messieurs, dans toute son étendue : toutes les nations, tous les âges ont publié, publieront à jamais la gloire et le bonheur de l'auguste Marie. Mais aujourd'hui surtout, tandis que dans tout l'univers tous les ministres de votre Fils, aimable Reine, célèbrent vos grandeurs, daignez recevoir encore ici le faible hommage du dernier de vos enfants!

Je commence donc par vous saluer, ô Vierge pleine de grâces : *Gratia plena* (*Luc*, I); oui, véritablement pleine de grâces; car, comme dit saint Jérôme, la grâce se partage avec mesure entre les autres créatures; mais la plénitude même de la grâce est en vous : *Gratia plena*. Pleine de grâces; puisque c'est même par vous, que la source des miséricordes de notre Dieu s'est répandue sur la terre; pleine de grâces, en qui brillent toutes les vertus d'un éclat, dit saint Epiphane, qui éclipse toute la splendeur des Chérubins mêmes, quoiqu'ils soient le trône de la Divinité : *Gratia plena*. Le Seigneur est avec vous, ou plutôt il est en vous, dit saint Augustin : *Dominus tecum*. (*Ibid.*) Il est dans votre esprit, il est dans votre cœur, il fut dans votre sein : *Dominus tecum*. Dès les premiers moments de votre conception toute sainte, il prit possession de votre esprit, qu'il éclaira de ses plus vives lumières, de votre cœur qu'il enflamma du plus ardent amour; mais quand il se renferma dans votre sein, ah! qui peut exprimer tout ce qu'il y opéra? *Dominus tecum*.

Heureuse créature, qui fûtes comblée de bénédictions même avant que de naître! *Benedicta tu*. (*Ibid.*) Heureuse mère! le fruit de vos entrailles nous combla tous nous-mêmes de bénédictions. Béni soit donc le fruit que vous portâtes : *Benedictus fructus* (*Ibid.*); mais bénie soyez-vous aussi vous-même : *Benedicta tu*. Que le Ciel se joigne à la terre, que toutes les créatures s'unissent, pour bénir et célébrer celle qui a donné la joie et le salut au monde.

Pour seconder le zèle qui vous anime, c'est donc à son éloge, Messieurs, à l'éloge de Marie, puissante Reine du ciel et de la terre, Mère du Verbe de Dieu, coopératrice du salut, mère et médiatrice de tous les hommes, que je vais aujourd'hui consacrer ce discours.

Quel assemblage d'honneurs dans une seule créature! Mais la vraie gloire de Marie, c'est de les avoir mérités, autant qu'ils pouvaient l'être par une créature; et comment les a-t-elle mérités? Apprenons-le d'elle-même, et tâchons de profiter de ses exemples pour nous instruire. Le Seigneur a jeté les yeux sur l'humilité de sa servante : voilà la source de son bonheur et de sa gloire : *Respexit Dominus humilitatem ancillæ suæ*.

Marie, la plus parfaite des créatures, en se méprisant soi-même, mérite d'être revêtue de la plus éminente dignité; et Marie revêtue de la plus éminente dignité, en cherchant le mépris et l'opprobre parmi les hommes, mérite d'être élevée au faîte de la gloire. Deux différents degrés d'humilité, fondements de deux différents degrés de gloire : c'est ce qui va composer et partager son éloge.

Divine humilité, c'est vous qui avez fait une Mère de Dieu. Humiliations précieuses, vous avez fait une Reine du ciel et de la terre. Divine humilité, humiliations précieuses, vous serez donc désormais tout l'amour de mon cœur. Marie! que votre exemple nous l'inspire, que votre intercession nous l'obtienne, cet amour. *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

La vraie humilité suppose toujours le mérite. Avoir de bas sentiments de soi-même, lorsqu'on n'est distingué du commun par aucun rang, aucune prérogative, aucune qua-

lité, c est une vertu, je l'avoue, Messieurs; mais c'est une vertu de justice plutôt que d'humilité. Un homme humble est celui qui, ayant quelque distinction entre les autres hommes, se la cache à soi-même, en détourne les yeux pour ne considérer que ses défauts; abîmé dans l'océan des perfections de son Dieu, dont les vertus humaines ne sont qu'un faible écoulement, il ne se complaît que dans son Créateur; tout ce qu'il a de grand, de noble et d'illustre, n'est plus à ses yeux que comme une lueur maligne, qui s'éclipse, qui s'évanouit et se perd près de la splendeur éternelle; il n'estime donc plus que son Dieu, il ne croit plus qu'on puisse estimer autre chose; l'estime que fait de lui le monde le fatigue, le gêne, et même l'humilie: voilà le caractère, les effets, les progrès de cette première sorte d'humilité, qui consiste dans les sentiments qu'on a de soi-même. Elle croît cependant encore, selon l'étendue des talents qu'on possède; parce que plus ces talents sont supérieurs, plus ils nous étendent, plus ils nous dissipent, pour ainsi dire, hors de nous-mêmes; et plus, par conséquent, il nous est difficile de rentrer et de nous resserrer dans notre néant.

Supposez donc ces mêmes sentiments, ces mêmes dispositions dans une créature qui soit le chef-d'œuvre de la toute-puissance de Dieu, en qui toutes les vertus réunies ne soient ternies par aucun vice, enrichie de tous les trésors de la nature et de la grâce, comblée de toutes les qualités les plus rares du corps, de l'esprit et du cœur, ce sera, Messieurs, un prodige d'humilité, dont le monde n'a jamais vu d'exemple que dans Marie.

Dieu, dans les conseils éternels de sa sagesse, l'avait destinée à être la mère de son Fils. Mais il fallait, selon l'ordre de cette Providence aussi juste que souveraine, que Marie méritât cet honneur, autant qu'une créature le pouvait mériter. Or par où mériter la plus insigne faveur d'un Dieu, qui n'élève qu'autant qu'on s'abaisse, sinon par l'humilité? Par où mériter d'être la mère d'un Dieu anéanti, sinon par une espèce d'anéantissement de soi-même? Tel est aussi le mérite que Dieu exigeait dans Marie; et c'est pour l'en rendre capable, que, dès le premier instant de son être, il épuise, pour ainsi dire, sur elle tous ses dons. Pour qu'elle soit sa mère, il veut qu'elle soit la plus humble de ses créatures; et pour qu'elle soit bientôt la plus humble, il en fait d'abord la plus parfaite.

Vain mérite, distinction frivole de rang et de naissance, vous n'entrerez pour rien dans l'ordre des grâces et des prérogatives destinées à Marie. Si, en remontant à la source de son sang, elle compte parmi ses aïeux autant de rois que Juda a eu de maîtres, est-ce au sceptre de David que le Seigneur eut égard, et non pas plutôt à sa vertu? Autrement aurait-il fixé le moment de sa naissance à des temps où ce sang auguste, captif sous les rigueurs de la pauvreté, se voyait presque entièrement dégradé de tout ce que le monde appelle grandeur et noblesse? Ce moment était le plus propre aux desseins du Seigneur, afin que Marie, comparant l'obscurité de son état avec la splendeur de ses ancêtres, pût donner en tout genre des marques de la plus héroïque humilité.

Etre humble sur le trône, l'humilité peut toujours paraître suspecte; quelques preuves qu'on en donne, elles ont toujours trop d'éclat. Etre humble dans une condition pauvre et abjecte, c'est une loi du monde même; l'obligation qu'il en impose, les règles qu'il en prescrit vont jusqu'à la bassesse. Mais se voir confondu dans un peuple, à qui l'on semble né pour donner la loi; être esclave presque jusqu'au pied du trône de ses pères; aimer cependant, bénir, estimer son état, oublier la grandeur passée de sa famille, ou ne s'en souvenir que pour se confondre devant le Seigneur; s'assujettir sans murmure et sans répugnance à ses tyrans et donner les premiers exemples de la soumission la plus aveugle et la plus pénible: voilà l'héroïsme.

Telle paraîtra Marie à Nazareth, telle encore plus à Bethléem. Ici, occupée des seules miséricordes du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, elle ne se rappelle le souvenir de ses ancêtres, que pour remercier le Seigneur de ses anciennes bénédictions. Entrant dans toutes les vues de Dieu sur elle, si elle y voit des David, des Ezéchias, ce sera pour s'appliquer à méditer, à retracer en elle, à surpasser leurs vertus; si elle y voit un Salomon, elle fermera les yeux à sa gloire, pour ne répandre que des larmes, pour s'humilier et se confondre sur ses désordres; si elle y voit des Amons, des Achaz, des Jéchonias, elle apprendra sur leur funeste grandeur à s'alarmer, sur leur chute à trembler sur leurs malheurs et sur ceux de son peuple, à se pénétrer de la crainte salutaire des jugements de son Dieu. Là, parfaitement soumise à une puissance usurpée, elle ira, en vraie fille de David, exposer aux yeux des gentils les tristes débris du plus grand nom du monde, essuyer les mépris et les rebuts d'une ville qui n'a d'autre gloire que celle d'avoir été le berceau de sa race.

C'est trop m'arrêter sur un sacrifice qui coûta si peu à Marie. Instruite du vide des grandeurs mondaines, elle savait que si l'homme peut être grand, ce n'est que par ce qui orne et enrichit l'âme. Mais ici, quelle nouvelle épreuve pour son humilité! Le reste, Messieurs, n'est qu'une ombre; voici le jour auquel il la faut exposer, pour en bien connaître tout le prix.

En portant le terrible arrêt, qui a enveloppé tout le genre humain dans la disgrâce d'un père coupable, Dieu, par le privilége le plus spécial, en avait excepté Marie. Le moment de grâce et de bénédiction approche; déjà une femme stérile conçoit. Mais par la plus grande des merveilles, la faiblesse des organes ne peut arrêter ni suspendre un instant les opérations les plus spirituelles dans ce fruit tout miraculeux,

Dès que Marie existe, elle connaît qu'elle existe; et elle ne connaît qu'elle existe, que pour connaître l'auteur de son être. La grâce prévient en quelque façon la nature. Celle qui n'a point péché dans Adam, sort du sein du néant mille fois plus blanche que la lune, mille fois plus pure que le soleil. Excusez, Messieurs, la faiblesse de ces comparaisons. Dès ces premiers instants, tout doit céder dans le monde, tout doit s'obscurcir et s'éclipser devant Marie; dès ces premiers instants ses vertus et ses mérites laissent un espace presque infini entre elle et tout ce qui n'est point Dieu. Est-ce exagération, mes frères? Eh! comment exagérer ce que l'esprit humain ne peut comprendre? Est-ce conjecture? A Dieu ne plaise, vierge sainte, qu'en exaltant vos grandeurs, je puise dans d'autres sources, quoique pieuses d'ailleurs et respectables, que celles qui sont marquées du sceau inviolable de l'Eglise et de ses docteurs!

Tout ce qu'une pure créature peut recevoir de grâces, ils nous enseignent que Marie les reçut au premier moment de sa conception. Tout ce que le Créateur tout-puissant et magnifique avait partagé de faveurs entre ces intelligences parfaites, destinées à être les ministres de ses ordres, ils nous assurent que Marie les réunit en elle. Tout ce que l'Esprit sanctificateur a communiqué de lumières à tous ses élus, ils ajoutent que Marie en fut tout à la fois éclairée. O abîme, ô profondeur de richesses! Tel fut l'inépuisable fonds sur lequel Marie commença à établir les fondements de ce vaste édifice de sainteté, qu'elle entreprit aussitôt d'élever, et quelle en fut la hauteur dès ces premiers moments! Sa fidélité répond dès lors à la mesure des grâces, et les multiplie à chaque instant; et selon la mesure des grâces, à chaque instant, sa fidélité s'augmente et s'accroît. Pourquoi parler de mesure, où la plénitude même semble avoir été versée? Arrêtons, Messieurs, et admirons dans le silence ce que le Tout-Puissant a fait dans Marie. Comment pénétrer dans ce sanctuaire inaccessible de l'Esprit-Saint, comment en soutenir l'éclat? L'œil s'affermira plutôt contre le rayon du soleil. Ainsi dans les saintes extases de l'esprit prophétique l'avait conçu Salomon, lorsqu'il nous défendait d'approfondir cet abîme de vertus. Ainsi le reconnaît l'Eglise, lorsque, transportée de la plus juste admiration, elle avoue son impuissance à la louer.

Détournons donc à présent nos regards sur un spectacle plus proportionné à notre faiblesse. Mais à quoi pensé-je? L'humilité de Marie, victorieuse de tant de dons incompréhensibles, peut-elle être plus aisément conçue elle-même? Osons cependant encore admirer; ou plutôt n'admirons plus que pour nous instruire.

L'orgueil humain a sa source dans l'oubli où l'on vit de Dieu. Mais parce que Marie est la plus parfaite des créatures, son plus beau privilége est de connaître plus parfaitement son créateur; et parce qu'elle le connaît plus parfaitement, elle sait qu'il est seul celui qui est; que tout ce qui est devant lui n'est qu'une ombre, que l'être et la perfection sont en lui comme en leur source. Pénétrée de ces nobles idées, sa première pensée se tourne d'abord du côté du néant dont elle sort, et de l'immensité de son Dieu; elle reconnaît d'abord que tout ce qui est en elle, c'est le Tout-Puissant qui l'y a fait; que quelques grâces qu'il ait infuses en elle, elle n'est toujours que cendre et poussière devant lui.

Souvent l'humilité se perd par la comparaison que l'on fait de soi-même avec les autres créatures. Marie ne voit que son Dieu, ne pense qu'à son Dieu, ne s'occupe que de son Dieu; elle ne voit rien ailleurs qui soit digne de fixer ses pensées. Point de retour sur les créatures, qu'autant qu'elles peuvent l'élever jusqu'au Créateur. Point de retour sur elle-même; elle ne connaît point sa propre vertu, non pas par cette espèce de tempérament heureux, qui semble ignorer qu'il y ait des vices: destinée à apporter le premier remède à nos blessures, elle devait en connaître mieux que personne toute la profondeur: mais parce qu'elle ne connaît de vertu qu'en Dieu, à qui seul appartient toute vertu.

L'écueil trop ordinaire de l'humilité sont nos progrès. Ces talents qui naissent, pour ainsi dire avec nous, nous nous accordons assez à ne les regarder que comme des semences de mérite, dont nous sommes redevables à la main qui nous a formés; mais leur multiplication, leur accroissement, qui vient de l'usage que nous en faisons, nous ne sommes que trop portés à nous en applaudir comme de notre propre ouvrage. Plus Marie avance en âge ainsi qu'en vertu, plus elle approche de son Dieu; plus elle en approche, plus elle découvre en lui de perfections: et plus par conséquent elle trouve des motif de s'anéantir en sa présence. Chaque acte d'anéantissement est récompensé par autant de degrés de gloire; et Marie de ces degrés même de gloire, où Dieu l'élève, se sert pour descendre au plus profond abîme de l'humilité.

Mais c'est par l'action que le sentiment se développe; les actions sont, pour ainsi parler, la preuve du sentiment même. Attendez donc, Messieurs, que ce corps encore faible soit en état de produire au dehors ce que ressent son cœur. Les premiers pas que fait Marie la conduisent auprès du tabernacle du Seigneur. Victime du plus parfait dévouement, elle y va jurer à son Dieu un esclavage éternel. Victime de la plus circonspecte humilité, elle y va se cacher sous les ailes des chérubins, pour dérober ses vertus à la vue importune du monde.

Rarement on se mésestime soi-même, si l'on ne fait paraître de l'estime pour les autres; le mépris qu'on leur témoigne n'est jamais que le fruit empoisonné d'un secret orgueil. Marie, avec les autres vierges ses compagnes, élevées comme elle dans le temple, vit sans jalousie, dit saint Ambroise.

parce qu'elle veut y vivre sans distinction; chérie de toutes, parce qu'elle témoigne à toutes de la considération et de la tendresse; occupée avec elles au travail, elle prend sur elle-même le plus pénible de leurs emplois communs; toujours modeste et réservée dans ses discours; ces torrents impétueux de paroles, qui nous échappent sans cesse, n'ont communément d'autre source qu'un fond d'amour-propre qui cherche à dominer.

On peut cependant se faire encore un raffinement d'orgueil de l'humilité même qu'on exerce envers ses égaux. Mais à l'égard de ceux qui sont chargés de notre conduite, leur sacrifier nos lumières, nous remettre sur eux de tous nos intérêts, nous soumettre à leur jugement sans examen, ne rechercher, ne vouloir d'autre raison de leur volonté, que leur volonté même : ni vues humaines, ni complaisance sur soi-même ne peuvent conduire jusque-là. O vous, prêtres et lévites, à qui la garde de ce précieux trésor avait été confiée, dites-nous jusqu'où Marie porta cette vertu. Elle respecta toujours en eux, dit saint Grégoire, l'inspiration divine, dont elle les crut prévenus; et de là sa parfaite obéissance.

Qu'une telle humilité fut bien marquée au coin des vraies vertus! N'y cherchez point, Messieurs, de ces défauts qui rendent si souvent nos justices mêmes abominables devant Dieu et méprisables aux yeux du monde. C'est, par exemple, humilité présomptueuse dans celui-ci; il ne se soucie, il est vrai, ni des louanges, ni de l'estime des hommes; mais pourquoi? Parce qu'il méprise les hommes mêmes. C'est humilité chagrine et sauvage dans celui-là : toujours mécontent de soi-même, il ne peut être content de personne; estimant assez la perfection de la vertu pour sentir combien il en est éloigné, il en est, en effet, trop éloigné pour savoir supporter les défauts de son prochain. Humilité sensible et délicate dans cet autre, qui ne veut rien moins paraître que ce qu'il sent bien qu'il est en effet; qui, affectant de se mépriser soi-même, croit acquérir un droit pour être estimé. Humilité d'affectation, qui ne cède que quand elle ne peut l'emporter, et afin de paraître au moins pouvoir l'emporter en cédant par complaisance. Tantôt c'est humilité de censure et de critique : même en s'abaissant, on veut et on croit découvrir par contre-coup les vices de ceux que l'on se préfère. Tantôt c'est humilité partiale, s'il m'est permis d'ainsi parler : on se reconnaît un défaut, on se croit mille vertus; on s'estime moins qu'un ou deux peut-être, qu'on sent bien ne pouvoir égaler, on s'élève au-dessus de cent autres. Que dirai-je enfin? Humilité de tempérament et d'humeur, qui ne vient que de timidité et de bassesse; humilité déplacée qui gêne souvent plus qu'elle n'édifie. En un mot, partout où ce n'est pas vaine gloire, je ne vois presque plus que fausse humilité. Achevons de les combattre, et s'il se peut, de les détruire par l'exemple de Marie.

La virginité avait été jusqu'alors une vertu inconnue aux femmes juives. Dans l'attente du Messie, attente qui faisait le fondement de toute la loi, leur plus commune ambition était de mêler et de confondre leur sang avec celui du libérateur promis. Chacune souhaitait avec passion cet honneur, aucune ne s'en croyait indigne. Marie seule en fait le sacrifice à son humilité, et celle qui seule le méritait, seule ne croit pas même pouvoir oser y prétendre. Elle sait que le temps de la délivrance d'Israël approche; ses vœux les plus empressés sont pour hâter cet heureux moment. Elle sait que les promesses du Seigneur tombent sur sa famille, il ne lui vient pas même en pensée qu'elles regardent sa personne. Elle voue au Seigneur sa virginité; vœu qui, selon le cours ordinaire de la nature, la rendait pour toujours incapable de cette glorieuse destinée.

Mais cet acte même de vertu, plus il était extraordinaire, plus il devait paraître héroïque. La crainte d'une telle distinction alarme l'humilité de Marie. Toutes ses actions sont autant de prodiges; elles ne semblent successivement faites que pour se surpasser l'une l'autre. Sa virginité vient d'être le fruit de son humilité; son humilité va encore, autant qu'elle le pourra, triompher en quelque sorte de sa virginité même. C'est du voile nuptial qu'elle la couvrira. Sans rien perdre devant Dieu de sa virginité, Marie aux yeux des hommes devient l'épouse de Joseph. Heureuse alliance, dont l'humilité fut le principe, l'amour divin fut le garant, la continence est le lien! Heureux époux! Ils avaient été l'un et l'autre figurés par l'épouse et l'époux des *Cantiques*. Joseph est à l'égard de Marie ce bouquet de myrrhe, gardien de l'intégrité; et Marie est à son tour ce lis des vallées, qui, sous les épines dont il est couvert, conserve toute sa blancheur.

Que votre conduite, ô mon Dieu, dans l'exécution de vos desseins est sainte, aimable et efficace! C'est du sein des difficultés et des obstacles, que vous faites ordinairement éclore vos desseins. Ainsi autrefois déjà l'avait-on vu. Rébecca doit devenir la mère du bien-aimé de Dieu, du fort Israël; il faut auparavant qu'une longue stérilité l'en fasse croire entièrement incapable. La vertueuse Sara est destinée pour épouse au jeune Tobie; ce ne sera que quand une longue suite d'événements aussi singuliers que funestes l'en fera paraître le plus éloignée. Marie, plus soumise, et par là même plus heureuse que l'une et l'autre, n'est propre à devenir mère du Fils de Dieu, épouse de l'Esprit-Saint, que quand son humilité lui en a fermé en apparence toutes les voies. Une vierge concevra-t-elle? L'épouse de Joseph fera-t-elle reconnaître son fils pour le Messie? Ainsi raisonne la fausse sagesse du monde. Vos vues sont bien différentes, grand Dieu! Si le Verbe, engendré avant tous les siècles, dans les splendeurs du Père, devait, dans le temps, prendre la forme de l'esclave, ce mystère, qui

devait s'accomplir par l'opération de l'Esprit-Saint, ne pouvait l'être que dans le sein d'une vierge. Mais cette Vierge-Mère, Epouse de l'Esprit-Saint, devait cacher sous des dehors simples et communs tant de merveilles, qui auraient scandalisé le monde charnel et corrompu : traits que l'univers n'avait encore vus dans aucune créature, l'humilité vient de les réunir dans Marie.

Il est donc temps, Père trois fois saint, que le grand œuvre de vos miséricordes s'accomplisse. Cieux, ouvrez-vous; nues apportez le Juste, l'Auteur de toute justice, le Libérateur des nations! Le monde est digne de le recevoir, s'il peut jamais en être digne. Enfin, ce tabernacle des vertus fixe les yeux et le choix du Tout-Puissant; le prince des intelligences célestes est envoyé. Le croirez-vous, Messieurs, que l'humilité de la créature puisse aller jusqu'à s'opposer aux bienfaits mêmes du Créateur? C'est ce qui devait mettre le comble au mérite de Marie.

La vue du céleste envoyé la trouble; le premier salut l'alarme, parce qu'elle y entend son éloge ; ces louanges, quoique sorties d'une bouche consacrée à la vérité, la gênent et lui semblent suspectes; il faut que l'ange la rassure au nom du Seigneur. La maternité divine lui est offerte; elle connaît mieux que personne tout le prix de cette dignité: elle ne le connaît, que pour s'en juger indigne; et si elle consent enfin, ce n'est que parce qu'elle est la plus soumise des servantes du Seigneur.

Heureuse parole, qui a été la source de la joie et du bonheur du monde! Glorieuse humilité, à qui Marie doit sa grandeur! Faut-il, Messieurs, vous en montrer à présent l'élévation? Faibles éloges humains, vous ne pouvez qu'en ternir l'éclat. La mère d'un Dieu! à ce mot, que toute créature se prosterne, se taise, s'anéantisse; ici l'on ne peut louer qu'en adorant.

Mais comment Marie soutiendra-t-elle l'éminence de cette dignité? De la même manière dont elle l'a méritée. Marie, la plus parfaite de toutes les créatures, en se méprisant soi-même, a mérité d'être revêtue de la plus éminente dignité. Marie, revêtue de la plus éminente dignité, en cherchant le mépris et l'opprobre parmi les hommes, a mérité d'être élevée au plus haut faîte de la gloire. C'est le second degré de son humilité, le second trait des magnificences du Seigneur, le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ce n'est point l'éminence de la dignité, que le Seigneur a considérée dans Marie, lorsqu'il l'a placée sur ce trône de gloire, où tout est soumis à son pouvoir. Publions-la, Messieurs, ne cessons de la publier bienheureuse, cette excellente créature; la justice et la reconnaissance nous y engagent également. Joignons nos voix à celles de tous les siècles et de tous les peuples pour célébrer ses grandeurs. Mais, pour l'honneur de Jésus et de Marie, de Jésus, juge aussi intègre que rémunérateur magnifique, de Marie aussi justement que glorieusement récompensée, disons avec le Fils de Marie : heureuse, non pas celle, dont le sein a porté le Verbe de Dieu; mais heureuse, mille fois heureuse celle qui a suivi les exemples et pratiqué la loi du Verbe humilié, anéanti! Disons avec Marie : heureuse, non pas celle qui a été glorifiée; mais heureuse, mille fois heureuse celle qui ne s'est glorifiée que dans son Dieu, son Sauveur, Sauveur rassassié d'opprobres et de tourments!

A quoi lui servira donc la maternité divine? En voici, Messieurs, le plus beau privilége, le seul qu'elle ait véritablement estimé. Ç'a été non-seulement de relever devant Dieu l'éclat de son humilité, mais surtout de lui fournir le plus sûr et le plus infaillible moyen de contenter le désir insatiable qu'elle avait de l'humiliation; et par là de mériter d'être élevée au plus haut point de bonheur et de gloire. Suivons-la dans tout le reste des actions de sa belle vie, pour mettre cette seconde pensée dans tout son jour.

L'amour substantiel a rempli Marie ; le fruit de vie est formé dans ses chastes flancs, sans avoir violé le sceau de sa virginité. Dites-nous d'abord : dans cette circonstance, qu'eussiez-vous fait, ô vous qui, enivrés du fol amour de la gloire, exigez un tribut d'encens de tout ce qui vous approche, qui ne pouvez rien tenir secret de tout ce qui peut vous être glorieux, dont la bouche retentit sans cesse de vos droits, de vos prérogatives, de vos louanges? Qu'eussiez-vous fait, vous qui, séduits par une maxime vraie, je l'avoue, mais mal entendue, faites consister le souverain bien dans la conservation de votre honneur, qui sacrifiez tous les jours à ce fantôme d'honneur, biens, repos, fortune, conscience, religion? Vous ne manquez jamais de faux prétextes pour déguiser votre amour-propre. Tantôt cet enfant de ténèbres se transforme en ange de lumière : on l'appelle zèle. Tantôt, se couvrant d'un voile spécieux, il se donne le beau nom d'amour du bien public. Cependant, pour raffermir sa réputation, l'on se croit en droit de tout oser. Donner en spectacle ses vertus, pour convaincre le monde de son mérite; accabler par la force ceux qu'on ne peut convaincre, ce n'en sont que les premiers essais. D'une querelle particulière on fait une affaire publique ; la justice n'a pas assez de glaives pour nous venger. Combien de fois la fureur, après avoir versé tout son venin sur nos lèvres, nous met-elle en main des armes sacriléges? Sainte religion! Tes maximes si pures, soutenues des exemples de la mère d'un Dieu, et de ceux d'un Dieu même, sont-elles une trop faible digue pour briser ces torrents de fureur enfantés par notre orgueil?

Quel droit n'avait pas Marie, quelle obligation même ne semblait-elle pas avoir de faire connaître le divin Enfant qu'elle portait dans son sein? La gloire de son Dieu n'y était-elle pas elle-même intéressée?

Vues trop humaines, éloignez-vous, trop faibles pour contrebalancer un instant l'horreur des distinctions et de la gloire dans un cœur devenu le temple du Verbe anéanti. Joseph lui même n'apprendra rien du mystère de la bouche de Marie ; elle voit ses perplexités, elle aperçoit son trouble. Mais c'est à celui qui a fait en elle de grandes choses à les manifester lui-même ; pour le temps, pour la manière, sa sagesse en décidera.

Elle met au monde le Verbe de Dieu, c'est dans une étable abandonnée. Le grand, le riche occupent les palais ; et la première cour de la Mère de Dieu est une étable, asile à demi détruit des plus vils animaux. Cependant avec quelle facilité n'eût-elle point changé en vénération et en respect les mépris et les outrages qu'elle reçoit dans une ville ingrate, si elle eût découvert le prix de cet enfant si vil en apparence ! Non, elle suit en tout le plan qu'elle s'est tracé. Ce n'est point à elle à faire connaître son Fils, parce qu'il lui en reviendrait trop de gloire devant les hommes. Dieu lui-même le fait annoncer ; deux miracles conduisent successivement à cette étable et des bergers et des rois. Voilà donc la dignité de Marie reconnue. Pour effacer, autant qu'il est en elle, ces idées de grandeur, elle va se confondre dans la foule des femmes.

Quoi donc ! Vierge sainte, cette virginité si chère à votre cœur, que vous préfériez même à la maternité divine, vous consentez à présent à en être dépouillée ? Ah ! Messieurs, c'est la virginité même que Marie estime, et non pas le nom et la réputation de vierge. Elle a craint de devenir mère de Dieu étant vierge, parce qu'elle s'est crue indigne de cet honneur ; et maintenant elle craint de paraître vierge étant mère, de peur de paraître l'avoir reçu. Et si le succès trompe encore ici son attente ; si un prophète, conduit par l'esprit de Dieu, vient à l'entrée du temple reconnaître le Messie d'Israël dans le Fils de Marie ; que ce court honneur lui coûtera cher ! Bientôt elle se voit obligée d'aller, avec ce divin Fils aussitôt persécuté que connu, chercher dans une terre étrangère des opprobres et des outrages à souffrir, jusqu'à ce que la longueur de l'absence, effaçant un souvenir trop glorieux, lui permette de revenir vivre inconnue dans sa patrie.

Vous avez permis, ô mon Dieu, que tant de mérites, amassés pendant le cours de tant d'années, fussent ensevelis dans les ténèbres de l'oubli. Vous seul deviez en être le juste rémunérateur ; vous seul voulûtes en être le témoin. Mais qu'il me soit permis de le dire, ne semble-t-il pas que vous deviez plutôt les faire servir à notre instruction. Eh ! quelle instruction plus utile pour nous, que celle qui est renfermée dans le silence des auteurs sacrés ?

Plaignez-vous maintenant, vous qui que vous soyez, de l'obscurité où la Providence vous a réduits, de l'oubli où vous vivez parmi les hommes ; éclatez en invectives et en murmures contre l'injustice d'un monde qui ne sait, dites-vous, ni connaître le vrai mérite, ni distinguer les talents, ni récompenser la vertu. Car, hélas ! dans quel état, dans quelle condition du monde n'entend-on pas ces sortes de plaintes ? La cabane du pauvre en retentit tous les jours, ainsi que le palais du riche. L'objet des vœux et des désirs est différent peut-être ; mais les vœux mêmes le sont-ils ?

Quoi donc ? En quelque situation que vous puissiez être, vos occupations ont-elles rien de plus bas et de plus pénible que celles de la Mère de Dieu ? Renfermée qu'elle est dans la pauvre boutique d'un simple artisan, jugez à quels ouvrages son temps doit y être employé. Quel fardeau se trouve-t-elle sur les bras, dans le sein d'une famille presque dénuée de tout ?

La femme forte, dit le Sage (*Prov.*, XXXI), travaille avec des mains pleines de sagesse : *elle ceint ses reins de force, elle endurcit son bras, sa lumière ne s'éteint jamais pendant la nuit ; sa main s'attache aux travaux les plus rudes, et ses doigts manient le fuseau ; elle ne craint ni les chaleurs, ni les glaces ;* elle affronte également l'intempérie de toutes les saisons. A ces premiers traits d'abord je reconnais Marie ; mais le Sage poursuit. La femme forte apporte en sa maison l'abondance de tous biens : *le fin lin et la pourpre sont ses vêtements ; son époux est illustre dans les conseils, où il est assis entre les princes de la terre.* Cependant je ne vois dans la maison de Marie que la plus affreuse disette, dans son époux qu'humiliation. Que le Juif charnel s'en scandalise ; il ne connaît d'autre récompense que la graisse de la terre. Pour nous, Messieurs, en serons-nous surpris, tant que nous ne verrons qu'anéantissement dans Jésus même ?

Mais enfin le jour est venu où Jésus doit être manifesté au monde. La gloire du Fils du moins alors ne rejaillira-t-elle pas sur la mère ? Non, Messieurs, elle n'aura point de part à ses triomphes ; elle n'en aura qu'à ses souffrances. Elle ne paraîtra ni sur les rives du Jourdain, ni sur la hauteur du Thabor. Tandis que Jésus parcourt les villes et les bourgades de la Judée, établissant partout la vérité de sa mission par les plus éclatants prodiges, le cœur de Marie, il est vrai, est toujours uni par l'amour à celui de Jésus ; mais, enfermée dans sa retraite de Nazareth, à peine la renommée lui en peut faire entendre le bruit. Qu'un peuple, attiré par la douceur de son Fils, entraîné par ses charmes divins, convaincu par l'efficace de sa parole, ravi, transporté par la multitude de ses merveilles, veuille l'élever sur le trône de David ; tout l'honneur de ce choix doit être pour Jésus seul. Mais qu'une populace séditieuse, scandalisée de sa doctrine, qu'elle ne peut comprendre, lève la main sur l'oint du Seigneur ; c'est à Nazareth, c'est sous ses yeux que se passera cette scène humiliante. Vainqueur de la jalouse rage des Pharisiens, Jésus, aux acclamations d'un peuple qui le suit la palme à la main, entre dans Jérusa-

lem, il monte en triomphateur à la citadelle de Sion ; y voit-on Marie à sa suite partager, comme la mère de Salomon, avec son fils glorieux, l'éclat de son triomphe ? Mais cette pompe triomphale est changée en appareil de supplice : la tête de Jésus est proscrite ; lui-même arrêté, jugé, condamné ; Marie a craint de passer pour la mère d'un Dieu ; elle va reconnaître pour son Fils celui que toute la Synagogue ne regarde que comme un séditieux et un blasphémateur. Dans tous les tribunaux, au prétoire, partout elle le suit, au pied de la croix même.

Accourez, filles de Sion, voyez de quel diadème vous avez ceint la tête de votre nouveau Salomon. Quel trône, quel sceptre, quelle couronne ! Voilà donc le partage de sa mère. Oui, Messieurs ; et cependant disons-le hardiment : jamais la maternité divine ne fut plus chère à Marie qu'à ce moment où l'Esprit-Saint, pour me servir de l'expression de l'Ecriture, devient pour elle un époux de sang ; parce que jamais, si elle n'eût été mère de Dieu, elle n'eût trouvé l'occasion de tant souffrir.

Le sacrifice de Jésus est consommé; celui de Marie ne l'est point encore. Attachée inséparablement à la compagnie des apôtres de son Fils, elle boira avec eux à longs traits le calice d'amertume qui leur est préparé. Exposée avec eux à la persécution du Juif, aux mépris du gentil, elle sera, je l'avoue, l'objet de la vénération et des hommages de cette nouvelle Eglise, mais l'objet, en même temps, des railleries et des insultes de tout ce que le monde reconnaissait alors pour sage et pour grand. Elle voit tous les jours, il est vrai, apporter à ses pieds les dépouilles de l'idolâtrie et de l'impiété ; mais dépouilles arrosées de combien de sueurs et de sang par ceux mêmes qui les ont remportées ! et dès lors, mère commune de tous les fidèles, le contre-coup s'en fait ressentir jusqu'au fond de son cœur.

Voilà, Messieurs, quelle fut la voie par où Dieu conduisit Marie jusqu'à l'heureux instant de sa mort : voie d'humiliation, qui fut celle de tous les élus de Dieu ; voie que les élus du monde appellent folie, et que nous-mêmes peut-être, aveuglés jusqu'ici par les préjugés de ce monde vain et trompeur, nous avons regardée comme le comble de l'infortune. Vengez-vous, grand Dieu, vengez de l'erreur de nos préventions votre gloire et celle de vos saints ! Hélas ! Messieurs, ne l'est-elle point assez par le contraste même, l'étonnant contraste de nos sentiments et de notre conduite ?

Nous consacrons l'humilité sur nos autels et nous la proscrivons dans le commerce de la vie. Semblables à ces Juifs infidèles dont parle l'Ecriture, par le plus monstrueux assemblage, de la même main dont nous venons de sacrifier sur les lieux hauts, nous portons ensuite nos offrandes au temple de la sainte Sion. Quelque indignes de vous que soient ces hommages, vous les souffrez cependant, vous les recevez, Seigneur. C'est ainsi que, pour faire servir vos ennemis mêmes à votre gloire et à celle de vos saints, vous nous montrez de temps en temps ces idoles du monde, idoles de vanité, prosternées, humiliées, ainsi que l'idole philistine, devant l'arche de votre alliance.

Mais bénissez, ô vous fidèles adorateurs du Dieu de vos pères, qui n'avez point altéré le culte du Seigneur, ni fléchi le genou devant l'idole, bénissez le Seigneur, qui se plaît à confondre, à abattre, à ensevelir le superbe sous les ruines de sa grandeur, et à relever le pauvre humilié du sein de la poussière, pour faire fléchir devant lui les puissances mêmes du monde. Il vous méprise maintenant ce monde, il vous tyrannise, il vous opprime ; attendez votre délivrance de la main de votre Dieu. Un jour viendra que les cendres de ces Dieux de la terre seront sans distinction mêlées avec les vôtres ; le même Juge nous jugera tous. Avec quel désespoir n'envieront-ils point alors votre sort ? Mais désespoir inutile, qui sera le premier instrument de leur supplice. La gloire ne se donne qu'en récompense de l'humiliation ; les degrés de l'une seront mesurés sur les degrés de l'autre. Cherchons-en la preuve encore dans l'exemple de Marie, et finissons par ce dernier trait le tableau de la plus parfaite, de la plus humble et de la plus grande des créatures, de la plus humiliée, ajoutons et de la plus glorieuse.

Le sage l'avait prédit, que la mort n'aurait aucun pouvoir sur le juste humilié ; que son tombeau serait le premier trône de sa gloire; que sa mémoire serait immortelle au ciel parmi les esprits de Dieu, et sur la terre même parmi les hommes. En qui toute l'énergie de la prédiction s'est-elle mieux vérifiée que dans Marie ? O mort, montre-nous les dépouilles que tu as remportées sur elle! Ton aiguillon n'est autre que le péché, péché de notre premier père, péché d'orgueil, qui a soumis toute chair à ton empire. Que pouvait-il contre la plus sainte et la plus humble des vierges? Amour saint, amour divin, votre glaive de feu pouvait seul immoler cette hostie innocente.

Mais, Seigneur, la laisserez-vous dans l'horreur du tombeau ; autel funeste où se consument dans la corruption les coupables victimes de la mort et du péché ? Non, non, ces belles, ces précieuses dépouilles ne doivent servir de trophée qu'à celui qui les a conquises. Amour substantiel, elles vont retourner à vous. Montrez-nous, tombeau, ce qui vous en reste? Voûte du ciel, entr'ouvrez-vous, montrez-nous quelle place il occupe dans vos brillantes demeures !

Parmi les vierges et les martyrs, qui suivent partout l'Agneau de Dieu ? Mais c'est la mère de l'Agneau : plus humble, plus patiente qu'aucune des vierges et des martyrs, elle doit donc être leur reine. Parmi les prophètes et les apôtres, qui furent animés de l'Esprit sanctificateur ? Mais c'est l'Epouse même de l'Esprit-Saint : plus humiliée, plus persécutée que ne le fut aucun apôtre, aucun prophète, elle doit donc être encore leur reine. En

fin, parmi les anges ministres du Tout-Puissant? Ah! Messieurs, c'est la fille bien aimée de l'Eternel : plus soumise à ses volontés souveraines qu'aucune intelligence céleste, elle doit donc être la reine du ciel entier.

O terre, reconnaissez vous-même votre Reine, la dispensatrice des grâces, la médiatrice du salut! Les honneurs et les respects ont égalé déjà tous ces titres, et se perpétueront à jamais. Dans quel pays adore-t-on le nom de Dieu, où l'on n'honore pas le nom de Marie? Où érige-t-on des temples au Seigneur, qui ne soient ornés d'autels dressés à l'honneur de Marie? Où invoque-t-on le nom de Jésus, sans y joindre celui de Marie? Quelle langue ne sert pas à publier ses louanges, quelle région si reculée n'a pas retenti de ses grandeurs? Cherchez un ennemi à Marie, qui n'ait été l'ennemi de Jésus; trouvez un panégyriste de Jésus, qui n'ait été celui de Marie; nommez un saint, un élu de Dieu, qui n'avoue être redevable de son salut à Marie; citez un seul homme, qui n'ait été comblé de ses bienfaits, et qui puisse se dispenser de l'honorer sans être ingrat. Mais si l'homme lui-même était assez ingrat pour cesser de vanter sa miséricorde et sa puissance, que l'univers entier s'élève contre lui; que la terre, que la mer, que le ciel et les enfers, célébrant tant de prodiges qu'elle a y opérés, ne cessent jamais de nous confondre!

C'est donc avec la plus vive et la plus tendre confiance, que nous venons enfin nous jeter à vos pieds, auguste Reine du ciel et de la terre, Mère de Dieu, dont la médiation par conséquent ne peut être inefficace : *Mater Dei*, Vierge toute-puissante, car le Tout-Puissant est votre Fils; dispensatrice souveraine des grâces, puisque le sang qui nous les a méritées a pris sa source dans votre sang : *Mater Dei!* Daignez aujourd'hui l'employer en notre faveur, cette intercession qui ne fut jamais rejetée; priez pour nous : *Ora*. Pécheurs, que nous sommes, mais confus de nos iniquités, n'osant cependant encore paraître au tribunal de votre Fils : car quoiqu'il soit notre Sauveur, il est notre Juge; nous venons à vous, intercédez auprès de lui pour nous : *Ora*. Vous êtes la consolatrice, le refuge, l'avocate des pécheurs; vous êtes la mère, la reine de miséricorde : titres bien chers à de malheureux criminels comme nous; d'autant plus que ce sont les titres dont vous vous glorifiez davantage, sous lesquels vous désirez le plus qu'on vous invoque; c'est donc sous ces titres, que nous briguons aujourd'hui votre suffrage: *Pro nobis peccatoribus*. Nous vous le demandons surtout pour l'heure de notre mort : *In hora mortis*. A ce terrible passage, où les soins les plus empressés de nos amis les plus fidèles deviendront inutiles, redoutable moment, où tout enfin nous abandonne, tout nous échappe, rien ne nous reste, qui ne se soulève contre nous : notre conscience pour nous accuser, nos œuvres pour nous condamner, la justice de notre Juge pour prononcer l'arrêt de notre perte : ah! Vierge sainte, venez alors à notre secours : *In hora mortis;* venez recueillir notre âme sur nos lèvres mourantes, pour la présenter vous-même à notre Juge : notre Juge est votre Fils. Présentés de votre main, nous n'aurons rien à craindre; vous le ferez souvenir de ses miséricordes, vous fléchirez son juste courroux : *Ora pro nobis in hora mortis*.

Mais nous savons qu'il nous faut mériter dès à présent votre protection pour ce moment terrible. Priez donc, intercédez dès maintenant pour nous. Obtenez à des pécheurs qui vous invoquent la grâce de pénitence, les larmes d'une sainte componction, la persévérance ensuite dans les voies de la justice; afin que nous méritions qu'au moment de la mort vous preniez véritablement notre défense : *Mater Dei, ora pro nobis peccatoribus, nunc et in hora mortis. Amen.*

SERMON XII.

POUR LA FÊTE DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL.

Prêché à Compiègne, devant la reine, l'an 1764.

Gaudens gaudebo in Domino..... quia induit me vestimentis salutis, et indumento justitiæ circumdedit me. (*Isa.*, LXI.)

Je me réjouirai dans le Seigneur, parce qu'il m'a revêtue des vêtements du salut et qu'il m'a parée des ornements de la justice.

Madame,

Vous pouvez vous y livrer en assurance à ces transports de la plus douce joie, vous tous qu'un tendre attachement associe au culte de Marie. Le symbole de votre sainte association est véritablement, pour tous ceux qui le portent, un vêtement de salut. Mais souvenez-vous que c'est aussi, comme dit le prophète, un vêtement de justice; c'est-à-dire, qu'en même temps que c'est sur eux un gage de la miséricorde de Dieu, par la protection de Marie qu'il leur assure, c'est pour eux un engagement à une vertu plus exacte et plus pure, par l'obligation qu'il leur impose d'imiter ses vertus.

Oh! Messieurs, que c'est un beau spectacle, un spectacle édifiant et consolant pour notre foi, que celui dont vous avez été, dont vous êtes encore temoins : tout l'esprit, tous les sentiments de saint Louis subsistant encore dans son auguste race! C'est ce glorieux et saint monarque qui, amenant du Mont-Carmel en France quelques-uns des fidèles serviteurs de Marie, dont la piété l'y avait charmé, a donné vraiment naissance à cette fête. En se revêtant le premier du symbole de leur dévouement à Marie, il prétendit leur consacrer, non-seulement sa propre personne, mais sa famille et sa postérité. Ses desseins, vous le voyez, sont accomplis. Et qui était plus propre à conserver au sang de saint Louis ses sentiments de zèle et d'attachement au culte de Marie, que le sang de Stanislas? Qui ne sait tout ce que ce religieux monarque a fait, tout ce qu'il fait encore tous les jours pour la gloire de Marie? Aussi,

je vous l avoue, Messieurs, je ne sais qu'admirer ici davantage, ou les exemples, qu'une auguste mère ne cesse de donner à sa royale famille, ou l'ardeur et l'empressement des enfants à imiter leur mère.

Puisse donc, sous les auspices et la protection de Marie, le reste de l'oracle prophétique d'Isaïe s'accomplir dans toute son étendue! Puisse cette auguste race s'étendre et se multiplier de plus en plus! *Germen eorum in medio populorum.* (*Isa.*, LXI.) Puisse-t-elle être reconnue par tous les peuples, jusqu'à la consommation des siècles, pour la race qu'a bénie le Seigneur! *Illi sunt semen, cui benedixit Dominus.* (*Ibid.*)

De notre côté, Messieurs, que le tendre et respectueux sentiment, qui nous attache au sang de nos maîtres, nous engage à concourir, autant qu'il est en nous, à l'accomplissement de cet oracle, en redoublant, en ranimant de plus en plus notre attachement à Marie. C'est la fin à laquelle je consacre, en effet, ce discours. Hâtons-nous d'entrer en matière. Marie a tout ce qu'il faut pour être l'objet de la dévotion la plus solide : proposition générale; en voici la preuve qui fera le partage. 1° Une haute dignité qui mérite nos respects les plus profonds : ce sera le sujet de la première partie. 2° Une bonté charmante, qui doit se concilier notre amour le plus tendre : ce sera le sujet de la seconde. 3° D'aimables vertus, qui nous inspirent la plus vive et la plus juste émulation : ce sera le sujet de la troisième partie.

Mais, Messieurs, comment réussirai-je à traiter dignement ce grand sujet? Au seul nom de Marie, les saints Pères étonnés, un Chrysostome même, un Augustin, ne savaient qu'avouer leur impuissance et leur faiblesse. Cependant je tâcherai du moins de profiter de leurs lumières. Marie, vous-même obtenez-moi une grâce qui élève mon esprit et qui touche mon cœur, pour atteindre leur noblesse, sans rien perdre de leur tendre onction. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Moi, célébrer la gloire de Marie! s'écriait saint Epiphane. Qui suis-je donc moi, et qu'est-ce que Marie? Les anges, les chérubins, les archanges veulent chanter un cantique de gloire à son honneur; mais ils ne peuvent eux-mêmes célébrer sa dignité comme elle mérite de l'être. Ils la nomment le ciel, le temple, le trône de la Divinité; c'est moins dire qu'elle n'est : elle est mère de Dieu; et dans ce titre, dit saint Jérôme, tous les autres titres sont renfermés ou confondus.

Mais, ajoute saint Jean Chrysostome, la maternité divine, n'est-ce pas ce mystère dont parle saint Paul, le mystère de la sagesse, de la science et de la vertu de Dieu, qu'il n'est pas même permis d'oser vouloir sonder? Une mère de Dieu, c'est en effet ce prodige auquel le Seigneur voulait qu'on le reconnût pour Créateur et pour protecteur d'Israël; une Vierge-Mère : *Virgo pariet* (*Isa.*, VII); car le Fils dont elle est mère se nomme Dieu avec nous : *Vocabitur Emmanuel.* (*Ibid.*) Mais, reprend encore ce saint docteur, si cette éminente dignité ne peut se comprendre en elle-même, ne peut-on pas en tracer du moins quelque ombre, quelque figure qui aide à s'en former une grossière idée? Oui, Messieurs, jugeons-en donc, 1° par les apprêts, 2° par les suites de cette incompréhensible merveille.

1° Les apprêts de la merveille d'une mère de Dieu, ce sont les figures qui la précèdent, les attentions de providence qui lui préparent les voies.

Et d'abord, quelle suite magnifique de brillantes figures! Depuis la création du monde jusqu'à celle de Marie, il ne paraît rien de grand dans le monde qui ne figure ou Jésus ou Marie, ou tous deux quelquefois ensemble. Suivez-moi, je vous prie : je ne vous conduirai que sur les traces des Chrysostome, des Jérôme et des Augustin.

Le premier Adam, en qui tous ont été créés, représentait déjà, disent ces saints docteurs, le nouvel Adam, notre Jésus, en qui tous sont régénérés; et Marie était elle-même déjà l'élève véritable par qui tous devaient recevoir la véritable vie, cette arche précieuse qui sauva notre nature d'un naufrage universel : c'était Jésus, sans doute, Sauveur unique de tous; mais l'ouvrier de cette arche, le sage Noé, qui fut sauvé le premier par son propre ouvrage, et nous sauva tous avec lui, je ne craindrai pas de dire, après saint Augustin, que c'est Marie. Je reconnais, j'adore mon Jésus dans Isaac qu'on immole; mais le sacrificateur, l'Abraham que je vois le bras levé, prêt à frapper, si Dieu l'ordonne, saint Anselme dit que c'est Marie.

Je parcours successivement toutes les scènes de la plus noble des histoires; partout Marie se représente à moi sous les plus beaux symboles. Tantôt une Judith et tantôt une Esther, qui deviennent, l'une par son courage, l'autre par sa sagesse, les libératrices de leur peuple. Ensuite une vertueuse Abigaïl qui fléchit par sa prudente humilité la colère du vainqueur irrité de Goliath. Bethsabée paraît ensuite sur un trône éclatant à côté de son fils, partageant tous les honneurs et toute la puissance de Salomon, Salomon figure lui-même la plus parfaite de toutes les figures du Messie. Que d'ombres magnifiques! Cependant ce ne sont que des ombres; mais, par l'excellence des ombres, tâchons de nous élever jusqu'à connaître les merveilles de la réalité.

Voulez-vous que nous allions plus loin? Le grand Chrysostome ne voyait rien de miraculeux dans toute l'ancienne économie, qui ne fût un emblème des merveilles de la maternité divine. Mais nous en connaîtrons encore mieux l'excellence par les voies plus prochaines que la Providence attentive lui prépare : l'ordre entier de la nature est renversé, soit pour la faire naître, soit pour la faire mère.

Dans sa conception, dans sa naissance, n'imaginez, dit saint Augustin, rien d'ordi-

naire, tout y doit être miraculeux. C'est pour cela qu'il faut, en premier lieu, qu'une femme stérile la conçoive, faible prélude des événements prodigieux qui doivent suivre!

Commencez par écarter (c'est le saint concile de Trente qui l'ordonne) toute idée de péché, dès qu'il s'agit de penser à Marie. Vous savez, Messieurs, le décret qui nous condamne tous, enfants d'Adam, à naître enfants de colère, soumis à la malédiction. Le décret, tout général qu'il est, souffre exception pour Marie. Apanages du péché, ignorance, cupidité terrestre, ne venez pas souiller l'idée que nous voulons nous former de la Mère d'un Dieu! Quelle abondance de lumière! quelle douce inclination à la pratique du bien! Adam même, ce chef-d'œuvre de l'Auteur de la nature, sortit moins pur et moins parfait des mains de Dieu. Les saints les plus favorisés le furent moins dans tout le cours de la vie la plus sainte que Marie, au premier moment de sa conception.

Et depuis ce premier moment, quel enchaînement miraculeux (je dis miraculeux, le saint concile de Trente le reconnaît tel) de grâces, de choix, de secours de prédilection qui, dans toute la vie de cette créature supérieure, ne laissent pas un moment oisif, pas un seul qui puisse être mieux employé pour le salut; mille occasions, qui se succèdent sans cesse les unes aux autres, de pratiquer non-seulement la vertu mais l'héroïsme de la vertu et de tout genre de vertu! Que rien de tout cela ne nous surprenne : il fallait tout cela pour la Mère de Dieu.

Prenez garde, cependant, Messieurs; ne pensez pas que par là nous l'égalions à Jésus-Christ même. A Dieu ne plaise! il reste toujours une disproportion infinie entre le Fils et la Mère ; car Marie n'est si privilégiée, que par la grâce de son Fils. Or, cette différence (sans parler d'une infinité d'autres), cette différence essentielle une fois établie, c'est ensuite pour l'honneur même de notre Dieu que les saints Pères se sont crus forcés d'épuiser tous ses trésors pour les répandre sur sa Mère. Si nous pouvions concevoir une créature infinie, nous dirions donc avec saint Ambroise que la Mère de Dieu l'est, et qu'elle doit l'être. Par conséquent, dire avec saint Jérôme qu'elle est le chef-d'œuvre de la nature, dire avec saint Jean Chrysostome qu'elle est seule plus admirable que le ciel, que la terre, que l'univers entier, et tout ce que l'univers renferme de créatures, c'est dire véritablement tout ce qu'on peut penser; mais est-ce dire tout ce qu'elle est? Non, je ne le crois pas, surtout si je réfléchis sur la manière merveilleuse dont elle devient mère.

J'ose assurer, disait saint Jean Chrysostome, et je suis certain que je ne me trompe point en l'assurant : *Audeo dicere quod nullo sim errore dicturus.* Comme une personne divine engendre dans l'éternité et reste toujours vierge, de même une personne humaine (c'est Marie) engendre dans le temps, engendre sur terre sans perdre la virginité. Sentez-vous, Messieurs, toute la noblesse de cette énergique expression, qui compare en merveille la génération de Jésus par Marie, à la génération du Verbe par son Père? *Tum in supernis genuisse naturam virginem, tum in terris incorruptam virginem peperisse.*

Ajoutons encore, avec ce Père, la merveille d'une nature sanctifiée per la conception, d'une fécondité opérée par l'Esprit-Saint d'un enfantement surnaturel et sans douleur : toutes ces merveilles ne sont qu'une suite de la première. Ma raison s'y perd ; mais elle adore et se tait dans son étonnement. Ne me demandez pas, concluait saint Jean Chrysostome, comment une vierge engendre. Eh! comment le Père éternel engendre-t-il, vous demanderai-je à mon tour? Adorez donc avec moi, mes frères, la puissance de celui qui opère ; mais admirez aussi la grandeur de celle en qui le miracle est opéré. Adorez la supériorité du Fils; et révérez conséquemment l'excellence de la Mère. Le Fils est Dieu : dans la Mère, il n'est plus rien de concevable, sinon que tout y doit être incompréhensible.

Pénétré de ces sentiments de frayeur et de respect, j'ose cependant peser ensuite, avec saint Jérôme, la force des objections formées contre ce mystère par les impies et les incrédules de chaque siècle. Je ne suis plus surpris que quiconque voulut attaquer la gloire de Marie l'ait toujours attaquée par cet endroit; que quiconque voulut ébranler le système même du christianisme s'y soit toujours pris par cet endroit. S'il y avait, en effet, dans la religion, quelque côté qui eût quelque apparence de faiblesse, ce serait celui-ci. Pour concevoir une mortelle Mère de Dieu, il faut toute la docilité de l'esprit le plus humble et le plus simple : ce n'est que contradiction apparente dans ce mystère. Par la grandeur des difficultés, je juge donc de la grandeur du mystère même, et de la grandeur du mystère je conclus enfin la grandeur de la dignité de celle en qui il s'opère. En voilà les apprêts : les figures qui la précèdent, les miracles qui la préparent. Maintenant quelles en sont les suites? Ce sont les prérogatives qu'elle assure à Marie et les honneurs qu'elle lui attire.

Premièrement, que de prérogatives glorieuses! Une vie toute singulière, une mort extraordinaire : apanages nécessaires de la maternité divine. Prenez garde comment et pourquoi.

Le tendre Assuérus ne prétendait renfermer sa chère Esther dans aucun de ses décrets. Un Dieu aurait-il voulu comprendre sa Mère dans les siens? Ils sont pour tous, mais ils ne sont pas pour Marie : *Non pro te sed pro omnibus lex constituta est.* (*Esther*, XV.) Aussi les moindres actions de sa vie sont regardées par l'Eglise comme autant de mystères dignes d'être consacrés par autant de fêtes, et proposés à la vénération de ses enfants. C'est cependant une vie obscure et cachée, il est vrai, mais une vie toute de mystères. Elle vit comme elle est née, sous des lois toutes nouvelles de providence :

Non pro te, sed pro omnibus lex constituta est.

La terre ne me semble plus même être pour elle un lieu d'exil. Elle y jouit de son Dieu, et je ne sais si l'on peut être uni plus intimement à la Divinité que Marie l'est dès cette vie. Non, je ne le crois pas, dit un saint docteur, à moins que d'être Dieu comme le Fils de Marie. Les lois de séparation, d'exil ne peuvent être pour une mère : *Non pro te, sed pro omnibus lex constituta est.*

L'arrêt de mort, par conséquent, ne peut être contre elle. Non, disent les saints docteurs, ce qui s'appelle mort pour les autres hommes n'est point mort pour Marie ; car le trait de la mort, c'est le péché. L'amour seul, par le privilége le plus singulier et le plus beau, l'amour, qui dans l'état d'innocence eût réuni la créature à son Auteur ; l'amour, qui seul avait immolé sur une croix le Fils de Marie, consume encore cette victime. La Mère de Dieu n'est renfermée dans aucune partie des décrets de malédiction : *Non pro te, sed pro omnibus lex constituta est.*

D'où vient enfin, Messieurs, que son corps ne peut être longtemps séparé de son âme? car cette séparation est encore une suite humiliante du péché. Le corps de Jésus est dans les cieux, le corps de Marie en fait partie ; il faut qu'ils se réunissent au même endroit : *Non pro te, sed pro omnibus lex constituta est.* Que d'illustres prérogatives ! Que de beaux titres !

Tous ces noms magnifiques qu'on donna dans tous les siècles à Marie, sont fondés, en effet, sur celui de Mère de Dieu. C'est pour cela que nous la nommons la coopératrice de notre salut. Elle l'est en effet, puisqu'elle nous a donné celui à qui seul nous en sommes redevables. C'est pour cela que nous la nommons notre médiatrice ; elle l'est en effet, parce qu'elle est la mère de notre unique Médiateur. C'est pour cela que nous la nommons la dispensatrice des grâces ; elle l'est encore, parce que celui qui nous les a toutes acquises est son Fils. Le sang qui nous les mérita fut formé de son sang.

C'est pour cela, et dans ce sens, que saint Anselme la disait toute-puissante auprès du Tout-Puissant. C'est pour cela et dans ce sens, que ce saint docteur croyait pouvoir lui attribuer une espèce d'autorité sur Dieu même. Multiplions les titres et les éloges, nous ne craindrons que d'en dire trop peu. Laissant un espace infini entre Dieu et elle, nous mettrons au-dessous d'elle toute créature. Fixant toute notre confiance, toute l'espérance de notre salut en Jésus-Christ, nous ne craindrons pas de fonder sur l'intercession de Marie l'espérance que nous savons d'être admis au tribunal de Jésus-Christ même. Attendant toute notre justice et toute la récompense de notre justice des mérites du sang de Jésus-Christ, nous attendrons l'application de ses mérites, l'effusion, pour ainsi dire, du sang de Jésus-Christ sur nous, nous l'attendrons de la main de Marie.

Que l'erreur en murmure. Non, Messieurs, nous ne confondrons jamais la Mère avec le Fils, mais aussi nous ne confondrons pas le serviteur, quel qu'il soit, avec la Mère. Nous n'associons pas la créature à l'Etre suprême pour partager son culte, mais aussi nous savons révérer les créatures que glorifie l'Etre suprême ; et notre culte discret sait se régler sur la dignité dont il les honore.

Et de là, Messieurs, ces honneurs qui furent de tout temps rendus à Marie et qui le seront dans tous les temps, car les portes de l'enfer ne prévaudront jamais. De là ces dévouements publics et solennels que tous les monarques de l'univers se sont empressés à lui faire de leurs empires et de leurs personnes ; de là ces consécrations particulières que toutes les conditions, que tous les âges lui ont faites. Ce fut toujours à qui lui donnerait plus de marques éclatantes de son respect : confréries, associations de toutes sortes, pour se mettre sous sa protection ; dévotions, pratiques innombrables de piété pour briguer son suffrage. Qu'elles se multiplient encore, et, s'il se peut, à l'infini ! Pouvons-nous rendre trop d'honneurs à une créature que le Seigneur a ainsi glorifiée? Pouvons-nous par trop de liens nous attacher à son service ? Mais de là surtout ces alarmes que l'Eglise eut dans tout les siècles au premier bruit de l'honneur de Marie outragé.

O Ephèse, je vous salue, s'écriait saint Cyrille, heureuse ville qui eûtes la gloire de rassembler dans vos murs, de toutes les contrées de l'univers, tant de saints prélats, illustres vengeurs de la gloire de Marie ! De quoi s'agissait-il donc, Messieurs? D'assurer le titre de Mère de Dieu à Marie, et l'Eglise le regarda comme un dogme qui était non-seulement le fondement de la gloire de Marie, mais le fondement de la religion même.

Que ce titre doit donc nous être cher ! Que Marie est pour nous, par ce seul titre, un digne objet de respect ! En vain, concluait un autre saint docteur, en vain se pare du beau nom de chrétien quiconque souffre à regret les honneurs qu'on rend à Marie. Qu'il affecte un air de réforme, qu'il fasse ostentation d'austérité ; il aurait une pureté angélique de mœurs, je le verrais se ruiner le corps par toutes sortes de macérations, s'épuiser en aumônes ; bien plus (le saint docteur peignait Nestorius par tous ces traits), on lui attribuerait des miracles, j'en serais moi-même témoin, que je m'écrierais, même en les voyant : Anathème au blasphémateur, à l'impie ! Pour peu qu'il flétrisse la gloire de Marie, pour peu qu'il tende à affaiblir le respect que j'ai voué à Marie, pour peu qu'il ose vouloir retrancher des honneurs que l'Eglise catholique nous permet de rendre à Marie, sa foi m'est suspecte, je lui dis anathème.

Marie, en qualité de Mère de Dieu, a donc : 1° une haute dignité qui mérite tout notre respect. Mais, pour être un objet de dévotion solide, il faut 2° une bonté tendre, qui

se concilie notre amour. Vous allez voir si ce titre lui convient également : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Vous tous, qui que vous soyez, dit saint Bernard, le plus éloquent des Pères sur ce sujet, approchez sans crainte du trône de Marie. Quelque élevée qu'elle y soit, quelque radieux que soit l'éclat qui l'environne, sa grandeur même consiste à se dépouiller de cet éclat, à descendre de ce trône de gloire pour s'abaisser jusqu'à nous, pour reconnaître et soulager tous nos besoins. Elle est Mère de Dieu, c'est pour cela même que sa tendresse pour nous est un amour invincible, comme dit saint Bernard : *Amat amore invincibili.* Ce saint docteur en fournit lui-même la preuve : *Quos in ea, et per eam Filius Deus summa dilectione dilexit.*

Dans son sein s'est accompli le grand prodige de l'amour de notre Dieu pour nous ; peut-elle donc elle-même ne nous aimer pas ? Non, sans doute ; et vous verrez qu'en effet, elle est entrée avec joie dans toutes les vues de son Fils sur nous : *In ea Filius summa dilectione dilexit.* C'est par elle que Dieu veut nous donner encore les plus éclatantes marques de son amour ; sa tendresse pour nous peut-elle donc être stérile ? Encore moins sans doute, et vous allez reconnaître qu'elle a parfaitement rempli toute l'étendue de l'emploi que Dieu lui avait confié à notre égard : *Per eam Deus summa dilectione dilexit.* En deux mots, Messieurs, Dieu lui a donné pour nous un cœur véritablement tendre et toujours efficace dans sa tendresse ; il veut qu'elle nous aime et que nous tenions tout de son amour. *In ea, per eam Filius Deus summa dilectione dilexit.*

En vérité, Messieurs, peut-on demander si Marie nous aime ? peut-on douter si son cœur s'intéresse pour nous ? Ecoutez cependant, et suivez-moi.

La création de Marie fut, si j'ose ainsi m'exprimer, le prélude des miséricordes de notre Dieu sur nous. Retenez ce principe, en voici l'explication.

Dieu veut racheter le genre humain : pour le racheter, il se détermine à se faire homme ; il se choisit une Mère ; il l'a créée pour cet emploi ; et pour la rendre digne de cet emploi, il rassemble toutes les perfections dans elle. Que de bonté surtout, que de tendresse dût-il donc mettre dans son cœur ! Il est impossible de le sentir ; le cœur le plus compatissant et le plus tendre en jugerait mal d'en juger par soi-même. Tâchons de nous élever à le comprendre par le raisonnement.

1° En formant ce cœur, ce n'étaient dans Dieu que desseins de la plus inconcevable miséricorde. Ce cœur sort, pour ainsi parler, des mains de Dieu dans le plus grand excès de son amour pour nous. Et de quoi s'agissait-il en le formant ? De former un cœur dont devait se former la substance du cœur même de notre Jésus ; un cœur où devait prendre sa source le sang qui devait couler pour nous. Il faudrait concevoir la tendresse du Fils, pour concevoir celle de la Mère.

2° Le moment arrivé où l'amour d'un Dieu veut se manifester au monde par le plus grand prodige de sa miséricorde, Marie conçoit ; et c'est l'Esprit de charité qui descend dans son cœur pour former dans son sein notre Jésus. De quelle plénitude d'amour son cœur dut-il donc alors être inondé ! Il faudrait concevoir toute l'étendue des dons de l'Esprit-Saint pour concevoir la tendresse du cœur de son Epouse.

3° Mais, surtout, en concevant son Fils elle connaît sa destination. Marie sait qu'elle porte dans son sein le prix de la rédemption du monde. Elle le voit naître, elle le voit croître, agir, souffrir, mourir, partout victime de son amour. Qui dut donc mieux comprendre combien nous étions chers à Dieu ? A chaque instant elle médite les grands mystères opérés en elle ou sous ses yeux. Quel redoublement d'amour dans son cœur à chaque instant ! Il faudrait concevoir l'amour de Marie pour son Dieu, pour Jésus son cher Fils, afin de concevoir sa tendresse pour nous-mêmes.

Encore ne sais-je, Messieurs, si vous en jugerez assez par ce dernier trait même. Montons au Calvaire, passons jusqu'au pied de la croix. Là vous verrez comment son cœur s'intéresse en effet pour nous. Ce Fils, sur qui elle avait réuni tous ses soins, sa plus vive tendresse ; ce Fils, que l'assemblage de toutes les vertus rendait le plus aimable de tous les enfants des hommes, en qui se trouvait réuni, par un privilége unique, l'amour même, l'amour le plus ardent qui fut jamais, l'amour qu'elle avait pour son Dieu ; c'est-à-dire ce Fils qu'elle aimait comme son Dieu et ce Dieu qu'elle aimait comme son Fils, c'est peu de dire qu'elle consent, par amour pour nous, à le voir expirer. Elle-même, Messieurs, elle le sacrifie dans un sens propre et véritable, elle l'offre pour nous au Père céleste.

Femme, voilà votre fils. Votre fils ! Ah ! ce n'est plus ce Jésus qui expire ; ce sont les hommes pour qui vous avez sacrifié votre Jésus : *Ecce filius tuus.* (*Joan.*, XIX.) Quel échange pour Marie ! Mais c'est Jésus même qui l'ordonne, et le cœur de Marie y souscrit. Mortels, voilà donc votre Mère. N'a-t-elle point assez acheté ce titre d'autorité sur vous, ou plutôt ce titre d'amour, pour lui gagner vos cœurs ? C'est son Jésus ; qu'il lui en coûte ! Elle l'a sacrifié pour vous : *Ecce mater tua.* (*Ibid.*) Jean la reçoit pour nous en cette qualité de la main de Jésus, il l'adopte pour mère ; Marie l'adopte pour fils : l'adoption mutuelle est scellée de tout le sang de Jésus. Le disciple aussitôt en prend possession pour nous, et Marie le suit désormais ; elle lui transporte tous les soins, toute la tendresse qu'elle avait eus jusque-là pour Jésus : *Accepit eam discipulus in sua.* (*Ibid.*)

Depuis ce moment surtout, qu'elle a donc véritablement pour nous le cœur de mère, de la plus tendre des mères ! Ne nous arrêtons plus, Messieurs aux sentiments ; ju-

geons-en par les effets. Car c'est non-seulement en elle que Dieu nous a donné les marques les plus éclatantes de son amour, c'est de plus par son canal qu'il veut encore que nous recevions ses bienfaits : *In ea, per eam Filius Deus summa dilectione dilexit.*

Il n'a plus les raisons qui l'obligèrent une fois, pendant sa vie mortelle, à lui parler avec quelque apparence de dureté. *Femme*, lui dit-il alors, *qu'y a-t-il entre vous et moi?* (*Joan.*, II.) O le plus tendre des fils, vous sentiez tous les rapports qui étaient entre son cœur et le vôtre! Mais, selon l'interprétation des saints docteurs, jaloux des droits de la divinité, vous craigniez de paraître, en l'écoutant, suivre l'impression de la chair et du sang. Ces considérations sévères ne sont plus aujourd'hui. Cependant, dans le temps même qu'elles étaient, Jésus en fit-il moins ce que lui demandait Marie? Il prévient le temps de ses miracles, afin que Cana, témoin de la puissance du Fils, le soit en même temps de l'autorité de la Mère. Le premier prodige de Jésus s'opère à la prière de Marie : preuve prématurée, disent les saints docteurs, que ce sera toujours désormais par Marie que Jésus voudra qu'on aille à lui. Maintenant surtout, qu'y a-t-il, en effet, entre Jésus et Marie? Un rapport tout nouveau qu'y met la couronne d'immortalité qu'elle a si glorieusement méritée, un commerce encore plus intime depuis qu'elle participe à sa gloire d'une façon si distinguée. Qu'y a-t-il entre Jésus et Marie? Saisissez, Messieurs, cette belle pensée de saint Bernard : un décret de miséricorde qui, après avoir mis pour ainsi dire Jésus entre son Père et nous pour nous rassurer davantage, met encore Marie entre Jésus lui-même et nous.

Mortels, enfants d'indignation et de colère, depuis la chute funeste de votre père vous n'osiez approcher de votre Dieu. Il vous appelait en vain. Effrayés de cette voix qui fait la joie des âmes justes, de cette voix qui portait la plus douce consolation dans votre cœur pendant les beaux jours de votre innocence, pécheurs à présent tremblants, timides, ainsi que votre coupable père, vous ne pensiez qu'à fuir, à vous cacher. Bonté de Dieu! Afin de vous enhardir à approcher de lui, il vous donne un médiateur; c'est son Fils. Il ne peut manquer d'être écouté; il mérite de l'être, et il parle pour vous. Approchez donc, que craignez-vous, mes frères? Ce Jésus est votre frère, il en a tous les sentiments pour vous; et même, pour être en un sens plus compatissant et plus tendre, comme parle saint Paul, il a voulu faire un essai de la tentation. Mais tout homme qu'il est, il est Dieu. La divine majesté dont la plénitude est en lui vous saisit encore et vous effraie; vous voudriez un introducteur, pour ainsi dire, auprès de lui : recourez à Marie. Jésus lui-même vous l'a donnée pour médiatrice et pour avocate auprès de lui. C'est une créature, rien ne doit plus vous effrayer. Elle mérite aussi d'être écoutée. Le Fils exaucera sa Mère, le Père exaucera son Fils. La prière de Jésus peut-elle être rejetée, et Jésus pourrait-il résister aux prières de sa Mère? Marie, pour attendrir Jésus, lui présente son sein, ce sein qui l'a porté; et Jésus attendri, pour attendrir son Père, lui présente ses plaies. Chrétiens, conclut saint Bernard, le magnifique fondement de la plus solide espérance!

Pour l'intéresser efficacement en notre faveur, nous pouvons donc lui dire maintenant, avec une sainte liberté, ce que Mardochée disait à Esther : Souvenez-vous que ce n'est pas pour vous seule que vous fûtes élevée sur le trône : *Ne putes quod animam tuam tantum liberes.* (*Esther*, IV.) Epouse et Mère d'un Dieu, dans l'asile d'une cour où vous régnez, vous êtes à l'abri des misères qui nous assiégent. Mais, encore une fois, ce n'est pas pour vous seule que vous êtes la première, la plus écoutée et la plus distinguée dans cette cour : *Ne putes quod animam tuam tantum liberes, quia in domo regis es præ cunctis.* (*Ibid.*) C'est pour tout un grand peuple dont vous entendez les cris, qui réclame votre assistance, qui n'a de ressource qu'en vous. C'est pour nous tous que Dieu vous a faite ce que vous êtes : *Idcirco ad regnum venisti.* (*Ibid.*); car s'il n'y eût point eu de pécheurs à racheter, certainement vous n'eussiez point été Mère de Dieu : *Idcirco ad regnum venisti, ut in tali tempore parareris.* (*Ibid.*)

Elle entend, Messieurs, ce langage si pressant et si juste, et ne peut résister au motif qu'il lui représente. Ce motif, c'est la volonté de Dieu, qui veut nous sauver tous, et qui, pour nous sauver, comme dit saint Anselme, veut que nous recevions toutes ses grâces par le canal de sa Mère.

Cependant encore, reprend saint Bernard, repassez toute l'histoire de l'Evangile, voyez si vous trouvez dans toutes les actions de Marie un seul trait de dureté; recherchez tous les monuments de nos anciennes annales, si vous y trouvez un seul refus, de quelque grâce que ce puisse, être fait par Marie, j'y consens, craignez ou négligez de recourir à elle; mais si vous ne trouvez partout que des traces de sa douceur, des monuments de son efficace tendresse...

N'en cherchons point ailleurs, Messieurs, que dans nous-mêmes. Depuis combien de temps le bras du Seigneur, levé sur nous, prêt à s'appesantir, ne cesse-t-il de nous menacer? Rendons-nous justice. Les excès de notre siècle, l'esprit de libertinage et d'incrédulité portés au période le plus affreux, ne peuvent nous laisser aucun doute de ce que nous avons à craindre du Dieu des vengeances. Quelle main, pensez-vous, suspend toujours ses coups et arrête son bras? Sans doute il n'y a qu'une protection comme celle de Marie qui puisse fléchir un si juste courroux.

Il me semble donc voir le Seigneur irrité dire encore à Marie comme il disait au législateur de l'ancien peuple : Laissez éclater ma justice contre ce peuple ingrat. Et Marie, d'autre part, se jetant à ses pieds et retenant

sa main, lui dire (ah! dans des termes bien plus tendres que Moïse) : Souvenez-vous, Seigneur que, tout ingrats qu'ils sont, vous me les avez fait adopter; ils sont mes enfants. Jésus, votre Fils et le mien, est leur frère. Souvenez-vous qu'il est mort pour eux. Il faut donc, Seigneur, ou leur pardonner ou me dépouiller des titres augustes dont vous m'avez honorée à cause d'eux : *Aut dimitte, aut dele me.* A ces mots, le Seigneur apaisé met bas la foudre, et c'est ainsi, Messieurs, que nous respirons encore et que nous vivons.

Si, chacun en particulier, nous ne ressentons pas des effets plus singuliers de cette protection toute-puissante, n'est-ce donc pas que nous y recourons trop rarement? Car elle est offerte à tous, quels qu'ils soient : *Omnes amat.* Rien ne peut refroidir son amour. Nos misères, nos faiblesses, nos crimes mêmes ne font que l'enflammer. Le fréquent besoin que nous avons de son secours ne la rend que plus attentive ; elle aime à souffrir nos importunités mêmes. Sa tendresse est donc véritablement invincible, supérieure et à notre misère et à notre malice : *Omnes amat amore invincibili.*

Vous surtout qui, troublés par le souvenir de vos crimes, confus de la laideur de votre conscience, glacés de ses remords, n'osez attendre au tribunal du juste Juge qu'un arrêt de condamnation, c'est sur vous principalement que s'attendrit le cœur compatissant de Marie. Lors donc que la sombre tristesse répandra ses nuages sur votre esprit, ah! jetez-vous dans le sein de Marie, invoquez Marie. Son nom seul portera dans votre âme la lumière et la joie; car c'est un nom de consolation. Si la tentation s'élève ensuite, soit de défiance et de désespoir, soit de haine et de colère ou d'orgueil et d'ambition, si l'aiguillon de la volupté pique encore votre chair, jetez-vous dans le sein de Marie, réclamez, invoquez Marie ; son nom seul vous rendra vainqueur de tout l'enfer, car c'est un nom de grâce. Mais quand le monde, où vous êtes forcés de vivre, fera renaître l'occasion de vos premiers péchés, si votre faiblesse mille fois éprouvée vous décourage, si le souvenir de vos anciennes inconstances et le sentiment de votre légèreté naturelle vous abattent, jetez-vous dans le sein de Marie, réclamez, invoquez Marie; son nom seul vous rendra supérieurs au monde entier et à vous-mêmes, car c'est un nom de force. Que ne puis-je vous dire, Messieurs, combien de docteurs l'ont assuré, combien de saints l'ont éprouvé, que ce nom seul, je dis ce nom seulement prononcé, était le soutien de leur faiblesse, l'adoucissement de tous leurs maux, la décision de tous leurs doutes. Tant que vous l'aurez à la bouche, dit saint Bernard, ne craignez ni les égarements de vos folles pensées, ni les penchants séduisants de vos cœurs. On ne tombe pas avec un tel appui, on ne s'égare pas avec un tel guide. Essayez seulement, Messieurs; je puis et j'ose vous promettre qu'une douce assurance, une profonde paix succéderont bientôt au trouble qui vous agite. Que ce nom si puissant et si doux soit donc toujours dans votre cœur, pour en partir à chaque instant par votre bouche comme un trait enflammé.

Mais enfin et surtout qu'il reste toujours gravé dans nos esprits pour nous représenter à chaque instant un modèle de vie; c'est la dernière conclusion de saint Bernard. Car si Marie est un objet de respect par sa haute dignité, un objet de confiance et d'amour par sa tendre bonté, c'est encore un objet d'imitation par ses aimables vertus. Encore un moment d'attention pour cette troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

J'ai dit, Messieurs, que nous trouvons dans Marie d'aimables vertus qui doivent nous inspirer la plus vive émulation, c'est-à-dire des vertus qui sont à notre portée de tous tant que nous sommes, et bien capables, par les récompenses qui leur sont attachées, d'exciter puissamment à les imiter.

Car, 1° lorsque nous proposons Marie à votre imitation, ce ne sont pas, Messieurs, ces prérogatives singulières que vous avez admirées en elle dont nous prétendons vous parler. Elles ne dépendent point de vous, nous le savons, disait saint Bernard. Dépend-il de vous d'avoir été promis et figurés comme Marie longtemps avant que de naître? Dépend-il de vous d'être nés sous un ordre spécial de la Providence qui fasse exception aux décrets les plus généraux du Créateur? Une Conception immaculée, une vie toute de mystères, une maternité divine, une mort singulière, une Assomption glorieuse; tout cela, poursuit saint Bernard, c'est le privilége de Marie : *Secretum suum sibi.* Que mille vierges offrent à Dieu, comme elle, le sacrifice d'un corps et d'un cœur purs : *Afferantur Regi virgines;* ce ne sera jamais qu'un sacrifice bien inférieur à celui de Marie : *Sed post eam.* Son privilége est d'être en effet la Reine de toutes : *Secretum suum sibi.* Que les filles de Sion s'enrichissent des trésors les plus précieux de grâce et de vertu : *Multæ filiæ congregaverunt divitias;* Marie sera toujours la plus favorisée, la plus distinguée, la plus riche de toutes : *Tu supergressa es universas.* Car il n'appartiendra jamais qu'à elle seule, entre les créatures, de régner dans les cieux, et son trône placé au-dessous de celui de Dieu sera toujours élevé au-dessus de tous les autres; c'est là son privilége : *Secretum suum sibi.*

Mais si la vie de Marie, ajoute saint Bernard, est toute miraculeuse d'une part, de l'autre elle est toute simple; d'un côté tout y est extraordinaire, de l'autre tout y est commun. Soutenez un moment le détail.

Vous, par exemple, qui, peut-être trop prévenus des maximes du monde, avez donné entrée à la vanité dans votre cœur, considérez Marie, cette Mère de Dieu, cette Reine du ciel et de la terre, née cependant dans la pauvreté, vivant dans l'humiliation. A cette vue, est-il possible que le monde avec toutes ses pompes et toutes ses grandeurs ne vous devienne méprisable?

S'il était ici quelqu'un de ces génies inquiets, superbes, car où l'orgueil ne se glisse-t-il pas? cette passion est de tous les états et de tous les âges; le plus beau sang surtout ne coule guère sans cette tache. Cette adroite passion se replie selon les penchants de chacun, selon ses occupations diverses, et tous les objets, quels qu'ils soient, les plus saints comme les plus criminels, les plus grands comme les plus petits, lui conviennent pour en faire ses idoles. Marie, la Mère de Dieu, ne se distinguant que par son humilité, par sa douceur, par sa soumission, gagnant tous les cœurs par sa complaisance et sa modestie, le beau modèle à opposer à notre orgueil!

Quel motif de conversion pour le pécheur, de ferveur pour le juste! Quel modèle de perfection pour celui-ci et de pénitence pour celui-là! Pauvres, infortunés, qui que vous soyez, quels que soient les maux qui vous tourmentent, que n'y trouverez-vous pas pour soutenir votre patience, pour animer votre courage! Quelle source de consolation pour tous!

Mais surtout dans les combats que vous avez peut-être à essuyer pour la pudeur (car où ne souffle point l'esprit impur?), est-il une retraite si bien fermée où l'on n'ait point à craindre son venin? Pénétrez-vous bien de l'estime qu'eut Marie pour cette belle vertu; gravez profondément dans votre âme le portrait de la Reine des vierges. Si votre esprit s'en pénètre, si votre cœur s'y attache, ce sera pour l'un et pour l'autre une armure impénétrable à tous les traits de Satan.

Qu'aucun obstacle, aucune difficulté ne vous effraient. De grands motifs doivent vous animer : la gloire de participer en quelque sorte aux prérogatives les plus distinguées de Marie, l'avantage, le bonheur de pouvoir compter sûrement sur sa protection.

Lorsque vous m'avez entendu rassembler sous un seul point de vue tout ce que les saints docteurs ont dit de grand sur la Mère de Dieu, sans doute, Messieurs, vous vous êtes récriés plus d'une fois au dedans de vous-mêmes avec cette femme dont parle l'Evangile : *Heureux le sein qui a porté le Fils de Dieu!* (*Luc.*, XI.) Eloge trop ambigu que Jésus-Christ véritablement ne blâme point, mais qu'il achève et qu'il perfectionne. Oui, heureuse, mille fois heureuse cette Mère, mais bien plus pour avoir porté dans son cœur que pour avoir porté dans son sein le Fils de Dieu! Heureuse, mais bien plus pour avoir accompli la volonté du Père céleste que pour avoir nourri son Fils! *Beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud.* (*Ibid.*)

Et voilà, Messieurs, en effet, la vraie gloire de Marie, à laquelle nous pouvons tous participer. Heureux par proportion comme elle si, comme elle, nous rendons et notre esprit et notre cœur dociles aux leçons de la vérité que le Père céleste nous fait annoncer; si, pénétrés d'estime pour sa parole, nous ne nous appliquons qu'à l'accomplir : *Beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud.* Nous ne serons pas même exclus, au jugement de Jésus-Christ, des prérogatives les plus spéciales de Marie.

Son grand privilége, en effet, n'est-ce point d'avoir été Mère de Dieu? Or, demandez à Jésus-Christ quelle est sa Mère, quels sont ses frères. Il étendra sa main sur tous tant que nous sommes. Si nous écoutons sa parole, si nous pratiquons sa loi : Voici ma Mère, s'écriera-t-il, voici mes frères : *Ecce Mater mea, fratres mei.* (*Matth.*, XII.) Belle interprétation de saint Grégoire sur cet endroit de l'Evangile : Qui sont ses frères? *Qui sunt fratres mei?* (*Ibid.*) Quiconque est son disciple : *Extendens manum in discipulos, ait : Ecce fratres mei.* (*Ibid.*) Mais quelle est encore sa Mère? Quiconque, ajoute saint Grégoire, le nourrit dans ses membres, quiconque le fait naître en quelque sorte dans son cœur et surtout dans le cœur de ses frères, en s'instruisant lui-même, en instruisant les autres de sa doctrine : *Ecce Mater mea.*

Marie elle-même ne reconnaît aussi point d'autres enfants. Ne comptez sur sa protection qu'à ce seul titre; c'est en effet l'intention de son Fils même. Il donne Marie pour mère, mais à qui? demande un saint docteur. C'est à Jean son disciple : *Discipulo.* Il la donne véritablement pour mère à tous les hommes représentés par la personne de Jean. C'est donc à dire à tous les hommes qui peuvent être représentés par Jean, c'est-à-dire qui, comme Jean, sont ses disciples : *Discipulo.*

Et vous-mêmes, Messieurs, quelle idée auriez-vous donc de Marie? Prétendriez-vous en faire un appui de vos passions et l'ériger en protectrice de vos crimes? Non, non; si elle consent à s'intéresser pour vous, c'est à condition que vous vous rendrez agréables à son Fils par une soumission prompte et généreuse à sa loi. En voulez-vous encore la preuve? La voici dans un exemple bien sensible.

Marie s'intéresse pour l'époux de Cana, elle demande, et d'avance ose promettre un miracle en sa faveur. Mais à quelle condition! Prenez-y garde, dit saint Bernard : *Quodcunque dixerit facite.* (*Joan.*, II.) C'est à nous que cette parole s'adresse : suivons les maximes de Jésus-Christ, conformons notre conduite à sa doctrine : *Quodcunque dixerit facite.*

A cette condition, il n'est rien que nous ne devions en attendre; comptons sur des miracles mêmes, s'il nous en faut. Mais, sans cela, portez, mes frères, portez vos hommages loin de ce temple! Réservez-les pour ces idoles de grandeur qu'encensent votre orgueil et votre ambition; réservez-les pour ces idoles de volupté, aux pieds desquelles vous fait tomber votre lâche mollesse; mais gardez-vous de confondre avec ces idoles l'humble, la chaste, la docile Marie. Elle recevra les vœux de ceux qui veulent lui être semblables, qui ne veulent savoir, comme elle, qu'adorer, aimer Jésus-Christ, que croire à la parole de Jésus-Christ.

O Vierge sainte ! vous recevrez les nôtres ; car c'est dans cette disposition que nous tombons maintenant à vos pieds, et que nous élevons nos voix vers votre trône.

Mère de Dieu, Mère toujours vierge, la joie, la consolation des pauvres voyageurs qui voguent sur la mer orageuse de ce monde; étoile heureuse, qui nous annoncez le calme, nous marquez notre route, nous conduisez au port : *Maris stella, porta cœli, Dei Mater !* nous vous saluons. Recevez de nous le salut que l'ange du Seigneur vous adressa. Eve nouvelle, par qui nous fûmes tous créés de nouveau en Jésus-Christ, qui changeâtes en bénédiction la malédiction de la première, et rompîtes les fers dont elle nous avait chargés; achevez votre ouvrage, achevez notre délivrance.

Car, hélas ! que de funestes apanages du premier péché nous sont restés malgré votre victoire ! Quelle épaisse nuit sur nos esprits ! Dissipez nos ténèbres, éclairez notre ignorance : *Profer lumen.*

Quel joug de fer sur notre volonté ! Rompez nos chaînes, les chaînes de nos penchants vicieux, de nos habitudes criminelles : *Solve vincla.*

Quel affreux combat au dedans de nous-mêmes ! Notre cœur, théâtre de la plus violente des guerres, est sans cesse en proie aux passions qui le déchirent. L'enfer se met encore de la partie ; tantôt il trouble nos esprits de ses fantômes, tantôt il porte dans nos cœurs ses plus noires fureurs. Ramenez le calme, rétablissez la paix dans nos âmes alarmées : *Funda nos in pace.*

D'autre part, quelle indigence de biens au milieu d'un océan de maux où nous sommes plongés ! Que de sortes de dangers nous assiégent ! Adoucissez les maux qui nous tourmentent; obtenez-nous les biens dont nous avons besoin : *Mala pelle, bona posce.*

Montrez que nous sommes vos enfants, et que vous avez pour nous les sentiments de mère : *Monstra te esse Matrem.* Mère de Dieu, votre Fils ne peut certainement rejeter vos prières ; il exaucera les vœux que vous ferez pour nous ; car lui-même il nous aime, puisqu'il est né pour nous : *Sumat per te preces qui pro nobis natus tulit esse tuus.*

Vierge toute miraculeuse, Vierge en qui tout est singulier, tout est extraordinaire : tout est singulier et dans la naissance et dans la vie et dans la mort; tout est extraordinaire et dans la dignité et dans la puissance : *Virgo singularis.* Mais, Vierge qui vous plaisez surtout à vous distinguer par des traits singuliers de miséricorde et de tendresse : *Inter omnes mitis.*

Ce que nous voulons principalement obtenir de vous aujourd'hui, ce sont vos vertus : l'innocence de mœurs, la douceur surtout; en un mot, que nous menions une vie pure : *Vitam præsta puram.* Que nous marchions d'un pas assuré, d'un pas égal, uniforme et constant dans la voie des commandements de votre Fils : *Iter para tutum*, afin qu'un jour, présentés à son tribunal de votre main, il nous reçoive dans sa cour.

Heureux alors par sa seule vue, nous chanterons le cantique éternel de triomphe et de joie : *Gloire au Père, gloire au Fils, gloire à l'Esprit-Saint, même gloire à tous trois, qui ne sont qu'un seul Dieu, qui vit et règne dans les siècles des siècles.* Ainsi soit-il

SERMON XIII.

POUR LA FÊTE DE LA DISPERSION DES APÔTRES.

Illi profecti, prædicaverunt ubique. (*Marc.*, XVI.)
Les apôtres étant partis, allèrent prêcher de tous côtés.

Ouvrez enfin les yeux à la lumière, nations depuis si longtemps ensevelies dans les ombres de la mort; livrez-vous aux transports de joie auxquels vous invitent les prophètes ! Ils partent, ils vont dissiper vos ténèbres et faire luire sur vous le plus beau jour, ces pêcheurs que vous promettait Jérémie de la part de son Dieu : *Ecce ego mittam piscatores multos, dicit Dominus.* (*Jerem.*, XVI.) Qu'aucun peuple de l'univers ne se croie exclu de cette belle et consolante promesse. Je les enverrai, avait dit le même Seigneur par un autre de ses prophètes, jusqu'aux extrémités de la terre et au delà des mers : *Mittam ad gentes, in mare* (*Isa.*, LXVI); l'Afrique et l'Asie les verront, ils passeront de la Grèce en Italie : *In Italiam et Græciam Ibid.*); les îles les plus reculées, qui n'avaient jamais entendu mon nom, apprendront d'eux à me connaître : *Ad insulas longe.* Le Seigneur est fidèle à toutes ses promesses; les autres prophéties sont accomplies ; celle-ci va l'être également : *Illi profecti, prædicaverunt ubique.* (*Marc.*, XVI.)

Apôtres de Jésus-Christ, s'écriait saint Jean Chrysostome, que vos travaux m'étonnent, que vos succès me ravissent ! mais aussi que votre gloire me charme ! Il n'est point d'éloges, point de titres d'honneur, qui ne soient renfermés dans le seul nom d'apôtre ; et saint Paul, parlant des différentes grâces que le Seigneur a faites pour l'ornement et le soutien de son Eglise, met la grâce de l'apostolat la première : *Primum apostolos.* (*I Cor.*, XII.) O apôtres de Jésus-Christ, vous êtes, en effet, les fondements mêmes ainsi que les colonnes de la foi ; car, comme dit encore saint Paul, selon la belle remarque de saint Augustin, c'est sur le fondement des apôtres que nous avons été placés pour former l'édifice dont Jésus est la pierre angulaire : *Super fundamentum apostolorum.* (*Ephes.*, II.)

Avec quelle respectueuse dévotion, concluait saint Augustin, devons-nous donc honorer leur mémoire ! avec quelle tendre confiance ne sommes-nous point autorisés à réclamer leur protection ! mais aussi avec quelle attention sommes-nous obligés à étudier leur vie et leur doctrine ! Car avez-vous jamais remarqué, mes frères, ajoute ce saint docteur, que Jésus-Christ, en nous les donnant pour maîtres, nous les a donnés aussi pour juges ? Et voilà ce que j'ai intention de

vous faire méditer, ce que je voudrais vous faire bien comprendre aujourd'hui.

1° Nous sommes redevables aux apôtres de notre foi : cette première proposition fera le sujet de la première partie de ce discours. 2° Nous sommes comptables aux apôtres de notre foi : seconde proposition, qui fera le sujet de la seconde partie. En deux mots, ils sont nos maîtres, ils sont nos juges : c'est tout le dessein de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Nous sommes redevables aux apôtres de notre foi. N'est-ce point là, Messieurs, une de ces propositions indifférentes, qu'on entend sans en être frappé, qu'on avoue sans croire qu'elles intéressent assez, pour mériter d'être approfondies davantage? Funeste indifférence qui ne vient que de notre indifférence pour la religion même. Car enfin, pour peu que nous estimassions notre foi, quelle reconnaissance ne nous inspirerait-elle pas pour ceux qui en sont les fondateurs; quelle confiance pour ceux qui en sont, même à présent encore, les soutiens et les protecteurs? Or c'est là ce que signifie cette proposition générale : nous sommes redevables aux apôtres de notre foi. 1° Ils ont fondé, établi la religion dans le monde. 2° Ils la soutiennent, ils la conservent à présent encore.

C'est pour ce ministère si beau, mais si pénible qu'ils avaient été choisis et appelés par Jésus-Christ; ministère trop grand, trop élevé pour qu'aucun homme pût s'y ingérer de lui-même, selon la remarque de saint Paul, dit saint Cyrille. Colonnes de la foi, la main, la seule main de Dieu devait vous placer et vous affermir : *Ego confirmavi columnas ejus.* (*Psal.* LXXIV.) Ce n'était pas, en effet, continue saint Cyrille, dans les confins étroits de Dam et de Bersabée que devait être resserrée leur lumière, ainsi qu'autrefois celle de Moïse; tout ce que le soleil éclaire devait recevoir la douce influence de ces astres nouveaux. Disciples de Jésus-Christ seul, reprend un autre saint docteur, maîtres de tout le reste du monde, conduits à la source même de la science et de la sagesse, pour y puiser tout ce qui devait en être communiqué à l'univers : tout cela était renfermé dans ce seul mot de leur divin Maître : *Euntes docete omnes gentes... sicut misit me Pater, et ego mitto vos.* (*Matth.*, XXVIII; *Joan.*, XX.)

Ils ont ont accepté, ils ont rempli toute l'étendue de ce ministère; la preuve est sous nos yeux. Faut-il vous les représenter, mes frères, dit saint Jean Chrysostome, ces hommes, dont le cœur était aussi élevé que le ciel et plus vaste que la terre? Après qu'ils ont reçu leur dernière mission, ou plutôt la confirmation de leur mission par l'Esprit-Saint, ils sont assemblés, Pierre à leur tête, Pierre l'âme et le chef de toutes leurs entreprises; et de quoi délibèrent-ils entr'eux? De la conversion de l'univers. Ah! Messieurs, douze hommes seulement d'une part, et l'univers de l'autre! Aussi chacun ne se charge-t-il de rien moins que de plusieurs empires. Certainement, c'est sur ce projet que je ne serais point surpris d'entendre la Synagogue les traiter d'insensés

Déjà cependant ces géants évangéliques sont entrés dans leur carrière; et tous s'y trouvent trop reserrés encore. Leurs pas ne s'arrêtent qu'aux dernières extrémités de l'univers : *In fines terræ.* Ils se replient sur leurs premières traces; ayant tous pris différentes routes, ils sont étonnés de se rencontrer presque encore au milieu de leur course. La Judée, la Syrie, ne suffisent point à Pierre; Paul, après avoir parcouru toute la Grèce, vint le rejoindre à Rome. Les prisons d'Hérode, non plus que les fers de Félix et de Festus ne peuvent arrêter la bouillante ardeur du zèle qui les emporte.

Oh! qu'ils sont beaux, s'écriait l'Apôtre en citant le prophète, les pieds de ces hommes, qui ne se lassaient jamais de porter la paix et le salut à tous les hommes : *Speciosi pedes!* (*Rom.*, X.) Ne sont-ce point ces anges, qu'Ezéchiel avait vus devant le trône du Tout-Puissant? A la vitesse de leur course, qu'aucun obstacle ne peut retarder, ne semble-t-il pas qu'en effet ils aient des ailes, comme dit le prophète, pour franchir les mers, traverser les déserts et les plages les plus inaccessibles, s'échapper des mains de leurs bourreaux, et se transporter dans un clin d'œil aux deux extrémités de l'univers; afin qu'une partie de l'univers ne soit privée, que par sa propre faute, du salut qu'ils sont chargés d'offrir à tous les hommes.

Car enfin, Messieurs, voici le raisonnement de l'Apôtre. La foi dépend de l'instruction : *Fides ex auditu.* (*Ibid.*) Or, l'on n'est instruit que par la prédication de la parole de Jésus-Christ : *Auditus autem per verbum Christi.* (*Ibid.*) Sur quoi, dit encore l'Apôtre, est fondée cette magnifique espérance, que nous avons du salut éternel? N'est-ce point, sur la connaissance du vrai Dieu et de son Fils Jésus-Christ notre Rédempteur? Or invoquerions-nous, connaîtrions-nous le Seigneur, si nous n'avions eu le bonheur d'en entendre parler? *Quomodo credent ei quem non audierunt?* (*Ibid.*) Aurions-nous entendu parler du Seigneur, si personne n'eût prêché parmi nous? *Quomodo audient sine prædicante?* Enfin nous eût-on prêché, si la voix des apôtres n'eût éclaté, retenti dans toute la terre? *Quomodo prædicabunt nisi mittantur.* (*Ibid.*)

N'est-ce pas Jean lui-même qui, dans son Eglise d'Ephèse nous a formé les Irénée dont nous tenons la foi? N'est-ce pas du siége de Pierre à Rome que sortit la voix, qui nous envoya les Denis, et nous instruisait par leur ministère? Les Eglises particulières, que les apôtres eux-mêmes n'ont point fondées, l'ont-elles été par d'autres que par leurs disciples? Nous leur sommes donc véritablement redevables de la foi; mais pour exciter davantage notre reconnaissance, voyons encore ce qu'il leur en a coûté pour l'établir.

Car enfin Messieurs, l'Esprit-Saint, en

les remplissant de sa vertu, ne les avait pas rendu insensibles. En leur donnant la force de vaincre, il ne les a point exemptés des peines et des travaux du combat. Il leur a fait surmonter les obstacles; mais il ne les a point anéantis devant eux.

J'imagine voir, dit saint Jean Chrysostome, dans ces temps où la mer est la plus orageuse, au moment même d'une tempête : quand les flots mutinés s'élevant jusqu'aux cieux entrouvrent le fond de l'abîme; les airs obscurcis d'épais nuages, dans une affreuse nuit, étincelants d'éclairs, ne retentissent que de tonnerre, ne lancent que des foudres : j'imagine voir quelques particuliers, sans art et sans expérience, monter une faible barque, pour aller à travers les écueils renommés par les plus fameux naufrages, au milieu de mille monstres marins, braver et attaquer une nombreuse flotte. Oui, poursuit ce saint docteur, telle est à peu près la situation des apôtres, quand au sortir du cénacle, ils entrent dans le monde pour le convertir. Mais le Prophète l'avait annoncé et c'est ce qui s'exécute à la lettre, qu'ils triompheraient, qu'ils domineraient au milieu de leurs ennemis mêmes : *Dominare in medio inimicorum.* (*Psal.* CIX.)

D'une part, persécuté par les Juifs; de l'autre, en qualité de Juifs eux-mêmes, haïs, détestés des gentils, ils trouvent donc contre eux toute la terre. Les césars, les princes du monde font un des premiers points de leur politique de les exterminer avec tous leurs disciples. Les savants, les sages les méprisent d'abord; mais bientôt après, se voyant démasqués et confondus, ils tournent contre eux tout l'art captieux de leur philosophie et de leur éloquence. Entre tant d'ennemis, ils n'en ont point de plus furieux que leurs concitoyens mêmes. On ne veut d'abord que les convaincre; on cherche à les intimider ensuite; ne pouvant réussir ni à l'un ni à l'autre, tous conspirent enfin à les exterminer. Les prêtres et les pharisiens de la Judée, le sénat de Rome et ses augures, les philosophes et les orateurs de la Grèce, les brachmanes de l'Inde, les mages de la Perse et de l'Egypte, tous forment en même temps contre eux le même projet sanguinaire. Cependant ils triomphent, à la vérité, selon la prédiction du Prophète : *Dominare in medio inimicorum.*

Mais ni la gloire, ni l'avantage de leur triomphe n'est pour eux-mêmes. Ils ne vainquent partout qu'en périssant, et leur sang est toujours le prix de leurs victoires. Les temples du vrai Dieu se multiplient de toutes parts, continue saint Jean Chrysostome; et ceux qui les ont élevés ne trouvent nulle part d'asile tranquille. La croix est arborée dans tous les climats de l'univers, et brille déjà sur le diadème des rois; tandis qu'elle devient pour eux un instrument de honte et de supplice; témoin Pierre et André crucifiés l'un à Rome, l'autre en Achaïe. La prophétie de Malachie commence à s'accomplir. La victime pure, agréable au Seigneur déjà, par leur ministère, s'offre dans toute la terre; elle abolit tous les sacrifices, et ceux de l'ancienne loi, et ceux du culte abominable des idoles; eux seuls teignent encore de leur sang presque chacun des autels qu'ils ont dressés.

Faut-il, Messieurs, vous frapper par quelque description plus sensible, en ouvrant devant vous la scène sanglante de ces hommes intrépides aux prises avec les tyrans et les bourreaux? Nouveau combat, nouvelle sorte de victoire! On se lasse de tourmenter ceux qui ne se lassent point de souffrir. Des hommes, dont on avoue que tout le crime est d'avoir voulu rendre vertueux les autres hommes, meurent, et en mourant forcent leurs persécuteurs à s'avouer vaincus : *Dominare in medio inimicorum.*

Interrogez-les, chacun sur l'instrument de son supplice : Jean dans ce bain de plomb fondu, d'huile bouillante; Barthélemy entre les mains de ceux qui lui coupent et lui arrachent la peau de tout son corps; Jacques sous le glaive d'Hérode Agrippa; Thomas sous la grêle de traits dont on le perce : demandez-leur ce qui les engage à s'exposer à tant de tortures, à les endurer avec ces transports inconcevables de joie. Ah! vous répondront-ils tous, ainsi que Paul dans les fers, mes frères, c'est pour votre salut, c'est pour votre gloire : *Propter vestram gloriam* (I *Cor.*, IX); c'est pour rendre témoignage à l'Evangile que nous vous annonçons : *Propter Evangelium in quo laboro* (*Ibid.*); c'est en considération des élus qui sont parmi vous, mes frères : *Propter electos* (II *Tim.*, II); afin de leur assurer l'héritage éternel, que l'Homme-Dieu a bien voulu nous acheter par tout son sang : *Ut salutem consequantur.* (*Ibid.*)

Ainsi l'Eglise fut établie; fondée d'abord par la première vocation des apôtres, étendue par leurs travaux, arrosée de leurs sueurs, cimentée de leur sang. Ainsi se justifie, en premier lieu, ma proposition; nous sommes redevables aux apôtres de notre foi. J'ajoute en second lieu, parce qu'ils la soutiennent et la défendent encore.

C'est à eux, en effet, que le Seigneur avait dit par son Prophète : défendez les murs de Sion, protégez-les; et sous votre protection, qu'ils soient toujours à couvert de toute insulte : *Circumdate Sion et complectimini eam.* (*Psal.* XLVII.) Et ils le font, 1° par leur doctine, dit saint Jean Chrysostome; nous la trouvons dans leurs écrits, écrits précieux, écrits vraiment divins, que l'Esprit-Saint leur dicta, pour être la règle immuable de notre foi, en décidant toutes nos difficultés, en levant tous nos doutes : ce que nous croyons, c'est là que nous l'avons appris, nous l'y montrons; c'est là que nous nous instruisons nous-mêmes pour vous instruire. S'il s'élève au milieu de nous des disputes, c'est là que nous avons recours, c'est l'ancre solide qui nous arrête, pour que nous ne soyons point emportés par tout vent de doctrine. S'il se rencontre des esprits artificieux qui cherchent à nous séduire, c'est là que nous apprenons à les reconnaître, à les

combattre et à les confondre. Colonnes vivantes de la foi, ainsi par votre doctrine la nouvelle Sion subsiste et subsistera à jamais, toujours également victorieuse, toujours invincible.

2° Par leurs exemples. Non sans doute il n'est point éteint, ce feu divin que Jésus-Christ était venu apporter sur la terre, et dont il avait d'abord enflammé leurs cœurs. Nous reconnaissons, nous admirons avec plaisir les étincelles précieuses qui nous en restent. C'est ce même feu qu'ils ont transmis à leurs disciples et à leurs successeurs de siècle en siècle, et qui se réveille et se rallume encore de nos jours par la noble émulation qu'inspire leur exemple. C'est ce même feu, qui consume encore toute attache terrestre dans ces hommes apostoliques, que nous voyons voler aux extrémités de la terre, pour relever et rétablir les anciennes Eglises ; ce même feu qui détache de la chair et du sang tant de zélés pasteurs, qui se dévouent eux-mêmes et meurent lentement, glorieuses victimes du libertinage et de l'irréligion de notre siècle. Apôtres de Jésus-Christ, qu'il vive donc à jamais parmi nous le souvenir de vos exemples, pour perpétuer à jamais votre esprit parmi nous!

Oui, Messieurs, il subsistera en effet à jamais; 3° leur médiation en est le gage. L'Eglise est, en quelque sorte, leur ouvrage, c'est véritablement à Jésus-Christ qu'elle appartient ; il l'a acquise, dit saint Paul, au prix de son sang, elle est l'héritage que son Père lui a promis, c'est son royaume; mais ne peut-on pas dire que ce sont les apôtres qui, dans un sens réel et véritable, l'en ont mis en possession? Si Jésus-Christ en est le roi, ils en sont donc aussi les premiers princes; et comme Jésus-Christ, selon la doctrine de saint Paul, en qualité de chef et de monarque de cette Eglise, en est le Pontife éternel, le Médiateur unique auprès de son Père, il s'ensuit que les apôtres, associés par Jésus-Christ même à son sacerdoce, établis ses vicaires dans son Eglise, ont nécessairement droit de médiation pour nous auprès de lui.

Médiation toujours efficace, 1° par le zèle avec lequel ils l'exercent. N'en jugeons que par celui qu'ils eurent pendant leur vie. Paul, qui voulait autrefois être anathème pour ses frères, aurait-il à présent pour eux moins de zèle et moins de tendresse? Médiation toujours efficace, 2° par le mérite même de leur médiation; celui qui en fit, pendant sa vie mortelle, ses confidents et ses amis, comme il le dit lui-même, les dépositaires de tous ses secrets, les dispensateurs de tous ses mystères, maintenant pourrait-il leur refuser quelque chose dans sa gloire? La seule ombre de Pierre guérissait autrefois les maladies ; Pierre à présent dans les cieux aurait-il moins de pouvoir? Médiation, 3° toujours efficacement et réellement efficace.

En considération d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Seigneur supporta si longtemps Israël toujours rebelle, toujours ingrat. Ah! mes frères, si notre Dieu daigne avoir encore pitié de nous, avouons donc enfin que c'est à nos pères dans la foi, que nous en sommes redevables : *Propter Aaron sanctum meum.* Quels fléaux du Seigneur n'avons-nous pas mérités? Mais surtout quel pays, quel siècle s'est rendu plus indigne du dépôt de la foi, que nous avons cependant le bonheur de conserver? Par quel miracle l'Eglise se maintient-elle au milieu de nous contre les efforts redoublés et les secrètes intrigues de l'irréligion? Comment les foudres du Dieu des vengeances, suspendues sur nos têtes, se contentent-elles toujours de nous menacer, tandis que l'esprit fort, plus audacieux que jamais, semble se faire un jeu de les braver? *Propter Aaron sanctum meum.* Prêt en effet, dit saint Chrysostome, à exterminer l'univers, notre Dieu voit au milieu de nous les tombeaux où nous conservons les dépouilles mortelles des saints apôtres; autour de ces précieuses reliques, il voit les prêtres, les lévites assemblés, fondant en pleurs. A cette vue sa colère cède, sa miséricorde attendrie désarme sa justice.

Comment nous conviendrait-il donc de reconnaître tant de grâces? Je me rappelle ici, Messieurs, avec une douce complaisance ce que les saints docteurs racontent eux-mêmes du zèle des premiers chrétiens à honorer la mémoire des saints apôtres. Leurs fêtes, dit un d'entre eux, étaient au rang des plus grandes solennités; elles intéressaient et remuaient, pour ainsi parler, toute l'Eglise ; on ne les voyait approcher qu'avec le plus vif empressement et la plus douce impatience ; surtout on avait soin, longtemps auparavant, de s'y disposer par toutes sortes de saints exercices. Les veilles étaient consacrées au jeûne et à la pénitence ; ainsi l'on commençait à retracer en soi du moins quelque image imparfaite de ces hommes crucifiés en Jésus-Christ. La nuit ensuite se passait en prières. Le jour ranimait la piété et la ferveur. On ne croyait avoir rien d'assez précieux pour orner leurs tombeaux, on ne croyait pouvoir leur rendre d'assez profonds hommages. Témoins, Messieurs, ces beaux transports du grand Chrysostome; sa vive éloquence les inspirait à tout son peuple. Continuellement il soupire après la consolation de voir le sépulcre de Paul, de baiser l'urne froide qui renferme les cendres de Pierre; son cœur pour cela vole à Rome, Rome est l'objet de tous ses désirs, de tous ses vœux ; il se plaint sans cesse de ne pouvoir expirer d'amour, de zèle, de douleur, sur les tombeaux qui renferment les os inanimés et de Pierre et de Paul ; il ne se console que par les nouveaux transports qu'il sent naître en son cœur, qu'il inspire de même à tout son peuple; transports de joie, d'admiration, de confiance à la vue de leurs images. Ah! le contraste dans notre siècle est trop sensible, est-il besoin de le faire remarquer?

La cause de cette froideur est, comme je l'ai dit d'abord, l'indifférence qui endort à présent presque tous les chrétiens sur la religion. Pour les réveiller, tâchons donc de

leur offrir quelques réflexions plus vives et plus fortes que celles qui nous ont occupés jusqu'à présent. Nous sommes redevables aux apôtres de notre foi, vous venez de le voir. Mais si cette vérité vous touche peu, songez que vous leur êtes responsables de votre foi : ce sera le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE

Attachons-nous à développer d'une manière simple cette seconde proposition : nous sommes comptables aux apôtres de notre foi. Elle renferme, non-seulement un sujet abondant d'éloge pour les apôtres, mais surtout une matière intéressante d'instruction pour nous. Les apôtres sont les juges naturels de notre foi, c'est donc à leur tribunal que nous en répondrons ; tribunal juste, légitime et autorisé, tribunal où notre foi sera examinée sur les règles les plus sévères, tribunal auquel nous serons inexcusables, tribunal enfin d'où émanera l'arrêt le plus terrible de condamnation, si notre foi ne se trouve pure et sans reproche.

Tribunal juste, légitime, autorisé. Il est établi par celui-là même à qui son Père a donné le droit de juger. Vous qui m'avez suivi, disait Jésus-Christ notre législateur, par conséquent notre juge nécessaire, lorsque je viendrai dans l'éclat de majesté, qui convient à mon empire, vous serez assis sur douze trônes pour juger en mon nom, juger avec toute l'autorité qui m'appartient et que je vous transmets, les tribus d'Israël. Vous m'avez été fidèles dans toutes mes épreuves, je sais que vous me demeurerez constamment attachés au milieu de celles que vous aurez à essuyer du côté du monde et de l'enfer; c'est pour cela que je vous prépare mon royaume, comme mon Père me l'a préparé à moi-même.

Grande prérogative des apôtres, disait un saint docteur, mais prérogative justement accordée. Unis à Jésus-Christ pendant sa vie mortelle par les liens les plus étroits, honorés par lui-même du titre de frères, compagnons de tous ses travaux, associés à ses opprobres et à ses souffrances, sans doute il convenait qu'ils participassent à sa gloire. Juger au grand jour du Seigneur la foi de tous les fidèles, c'est d'ailleurs l'emploi qui leur est propre, ce n'est qu'une continuation de l'exercice du pouvoir des clefs qui leur avait été confié pendant leur vie. Mais quelle différence, mes frères, reprend saint Jean Chrysostome, entre la manière dont ils prononçaient autrefois, dont leurs successeurs prononcent encore à présent en leur nom, et celle dont ils prononceront alors!

Ce n'était autrefois, ce n'est à présent de même, qu'un pouvoir auquel il est libre de se soumettre, quelque efficace qu'il soit en lui-même ; alors ce sera un pouvoir de force et de contrainte. Voulez-vous, mes frères, poursuit saint Chrysostome, voulez-vous voir les marques de leur autorité : *Insign a magistratus?* On reconnaît les juges de la terre à l'épée qu'on porte devant eux, à l'appareil qui les environne, aux hérauts qui les précèdent, aux satellites qui les accompagnent pour exécuter leurs arrêts : *Hæc magistratus sunt insignia.* Mais qu'est-ce que le plus redoutable cortége des juges, des monarques mêmes de la terre, en comparaison du spectacle qui étonnera un jour l'univers? L'épée, qui paraîtra devant ces nouveaux juges, c'est, comme dit saint Paul, le glaive de l'Esprit: *Gladium Spiritus* (*Ephes.*, VI); glaive étincelant, qui fera la séparation des fidèles et des infidèles. Les exécuteurs de leurs arrêts, ce seront les anges d'une part et les démons de l'autre. Le héraut qui annoncera leur présence, ce sera le son terrible de la trompette, qui retentira aux quatre coins de l'univers, et le bouleversement entier du monde fera l'appareil du jugement.

Ah! mes frères, ajoute encore saint Chrysostome, autrefois, selon la remarque de l'Ecriture, à la vue des signes de terreur dont ils se servaient quelquefois pour faire respecter leur ministère, la multitude était saisie de crainte; personne n'osait approcher de ces hommes divins : *Nemo audebat se conjungere illis.* (*Act.*, V.) Qui de nous pourra donc alors soutenir leur présence, quand ils viendront examiner notre foi sur les règles les plus sévères?

Cette règle, Messieurs, c'est leur propre foi. Ils étaient députés pour nous instruire; par conséquent nous étions obligés de les écouter. Des disciples ne peuvent être juges que sur la doctrine de leur maître. Or Jésus-Christ a approuvé leur foi, il l'a reconnue pour sa vraie doctrine, il leur a promis qu'elle ne se démentirait jamais, qu'elle se conserverait toujours pure dans leurs successeurs de siècle en siècle. J'ai prié, disait-il à Pierre, pour que votre foi ne faillît jamais. Il ne s'agira donc que de décider si la nôtre aura été conforme à la leur. C'est pour cela que saint Jean Chrysostome, les appelle les douze tables de la nouvelle loi. Car, comme autrefois le Seigneur grava sur deux tables de pierre la loi qu'il donnait à Moïse, de même Jésus-Christ a, pour ainsi dire, écrit son Evangile dans les cœurs de ses douze apôtres, il l'a écrit en traits de flamme par l'opération de son Esprit : *Spiritus stylo scripsit.*

Or, 1° leur foi était une; c'est ce qu'ils répètent sans cesse : *Una fides.* (*Ephes.*, IV.) De même qu'il n'y a qu'un seul Dieu, un seul Sauveur, un seul baptême, il n'y a qu'une foi. Aussi ne craignent-ils rien tant que les moindres variations sur la doctrine. Ce que Jacques enseigne à Jérusalem, Jean l'enseigne à Ephèse; la parole de Thomas au fond de la Perse et de l'Inde est la même que celle de Pierre à Rome, ou celle d'André dans la Thrace et dans l'Achaïe; et Paul, comme il le rapporte lui-même, s'arrête tout à coup au milieu de ses courses, pour venir à Jérusalem consulter les apôtres sur des points qui pouvaient paraître les plus indifférents ; afin dit-il, que l'uniformité de la foi se conserve partout. Vous, qui regar-

dez maintenant la plupart des points comme arbitraires, qui, à l'exception de quelques articles que vous nommez essentiels, croyez qu'il est indifférent sur tout le reste de ne croire pas ou de croire, qui traitez de questions de mot, de disputes d'école, et de problèmes les points décidés le plus formellement, est-ce là votre foi?

2° Leur foi était simple. Il est vrai qu'ils avaient vu par eux-mêmes plusieurs de nos mystères, qu'ils en avaient appris la plupart de Jésus-Christ, qui les leur avait révélés de la manière la plus précise et la plus claire; que l'Esprit-Saint surtout avait opéré dans leurs esprits cette conviction qui entraîne. Cependant saint Pierre n'appelle-t-il pas la route de la foi une route ténébreuse? Saint Paul n'est-il pas lui-même effrayé de la profondeur de l'abîme, quand il veut sonder les trésors de la sagesse et de la science de Dieu? Hommes qui êtes-vous donc, pour vouloir pénétrer où n'a pu pénétrer saint Paul? Vous, qui cependant ne pouvez vous résoudre à rien croire de tout ce que vous ne pouvez comprendre, qui ne reconnaissez d'autorité sûre et infaillible que celle d'une raison, qui veut disputer, juger de tout, est-ce là votre foi?

3° Leur foi était active et généreuse. Pleins de l'idée de leur ministère (c'est saint Paul qui l'atteste de tous) autant ils avaient soin de ne point corrompre la foi, dont ils étaient les dépositaires, autant ils étaient attentifs à la manifester par leurs œuvres, non-seulement pour ne point démentir, mais pour honorer par leur conduite la doctrine qu'ils annonçaient: *In manifestatione veritatis.* (II *Cor.*, IV.) De là, continue l'Apôtre, ce détachement de toutes les choses de la terre, cette horreur de tout artifice et de toute finesse. De là surtout cette patience à l'épreuve de toutes les persécutions et de la mort, cette fermeté, cette constance, qui leur faisait oublier en quelque sorte ce qu'ils avaient déjà fait, pour Dieu, et soutenait leurs efforts qui tendaient toujours à faire davantage; de peur, dit encore saint Paul, qu'en conduisant les autres au terme du salut, ils ne s'en écartassent eux-mêmes. Et vous, qui déshonorez par votre conduite la vérité que vous défendez par votre parole; qui joignant à une créance véritablement pure des mœurs du moins très-équivoques, faites soupçonner d'imposture et notre dogme par l'incrédule, et notre morale par le libertin, est-ce là votre foi?

4° Leur foi, quoiqu'affermie le plus solidement, était cependant toujours inquiète, délicate jusqu'au scrupule, et pour eux-mêmes, et surtout pour le troupeau dont ils étaient chargés. Rien de plus tendre, et en même temps de plus sage, que ce que disent à ce sujet tous ceux dont il nous reste quelques écrits. Toute leur ambition, toute leur consolation, toute leur gloire est de laisser en mourant à leurs enfants une foi pure, telle qu'ils l'ont reçue de Jésus-Christ. Hélas! mes frères, est-ce là enfin notre foi? Le bel esprit, partout adoré, semble aujourd'hui s'être fait un point d'honneur de la détruire. On ne voit presque plus entre vos mains que ces livres pernicieux, dont tout le système est d'apprendre méthodiquement à ne rien croire; ouvrages maudits, vrais enfants de ténèbres, que personne le plus souvent n'ose adopter, et que chacun s'empresse à vanter, à rechercher et à produire. Des hommes que la licence de leur esprit a fait proscrire et détester non-seulement dans leur patrie, mais dans tous les pays de l'univers, en s'annonçant pour les antagonistes de la religion, sont devenus les grands auteurs, les auteurs à la mode de notre siècle. On les a cent fois convaincus de mauvaise foi et d'imposture; cent fois on a démontré que toute leur critique prétendue n'est qu'un piége adroit pour établir un pyrrhonisme universel. Cependant leur réputation de bel esprit prévient en leur faveur; ce préjugé l'emporte. La curiosité, un goût de littérature, dont on se pique, enhardit, semble autoriser à les lire. Nous avouons qu'ils n'ont que trop de charmes; le charme de leur style couvre le faux de leurs raisonnements; en les admirant, on se dispose à les croire. Ici, une raillerie délicate tient lieu de réponse à l'objection la plus solide; là, un sophisme agréablement tourné frappe, en frappant il surprend, il séduit, il entraîne. Hélas! le mal n'est-il point éternel par la funeste immortalité de leurs écrits?

Quelle foi transmettrons-nous donc à notre postérité malheureuse; et quelle foi nous-mêmes porterons-nous au tribunal des apôtres? Quand il nous en demanderont compte, que leur répondrons-nous; et par où prétendons-nous pouvoir nous justifier devant eux?

Paraissez à ce tribunal, esprits forts prétendus! Opposerez-vous, pour titres de défense, le peu de lumière que vous trouvez dans la religion, les difficultés insurmontables, les objections insolubles, qui vous ont arrêtés sur les principes mêmes, et qui vous ont enfin déterminés à prendre ouvertement parti pour l'incrédulité? Mais la seule prédication des apôtres, les succès vraiment miraculeux de leur prédication, n'était-ce point assez pour rassurer votre raison même sur leur témoignage seul? C'étaient, dites-vous, des gens obscurs, sans talents et sans lettres. Mais c'est là justement ce qui vous confond, reprend saint Chrysostome. Comment, en effet, ces pêcheurs grossiers se sont-ils fait des sectateurs? Comment ont-ils triomphé de la Synagogue; établi leur doctrine sur les débris de toutes les écoles les plus fameuses de la Grèce; arboré l'étendard de la croix au Capitole, et fait le siége de la religion du siége même de l'idolâtrie ainsi que de l'empire? Voilà, selon la prédiction du prophète, ce grain de sable, qui détaché d'un roc devient tout à coup une montagne énorme, qui remplit toute la terre; et ce n'est point là l'œuvre de Dieu! Subtilisez, disputez tant qu'il vous plaira; si vous trouvez une réponse, qui tranquillise entièrement votre conscience sur le risque,

où vous êtes de rendre ce compte aux apôtres eux-mêmes, une réponse capable de vous justifier, supposé qu'il faille, comme nous vous en menaçons, comparaître à ce tribunal, oui, si vous la trouvez cette réponse, je vous permets de ne point croire.

Paraissez à ce tribunal esprits simples, qui vous laissez si aisément séduire par l'erreur et l'incrédulité trop artificieuses à glisser leur venin! Vous flattez-vous que vous serez justifiés, parce que vous aurez été séduits; et que vos séducteurs porteront seuls toute la peine de la foi trahie et détruite? Mais tant de portraits, si bien frappés, que les apôtres eux-mêmes ont faits de ces esprits dangereux, les avis, les ordres précis qu'ils inculquent sans cesse de les détester et de les fuir, ne devaient-ils pas vous prémunir suffisamment contre eux? Tantôt c'est saint Jude, qui vous les dépeint comme des murmurateurs orgueilleux, qui se plaignent sans cesse, et avec une indécence égale, de l'une et de l'autre puissance : *Murmuratores querulosi.* (*Jud.*, XVI) D'autre part cependant, admirateurs intéressés, souples esclaves de tous ceux qui peuvent leur être utiles : *Mirantes personas quæstus causa.* (*Ibid.*) Tantôt c'est saint Pierre, qui vous avertit qu'ils abusent des saintes Ecritures, et surtout des écrits de saint Paul, en leur donnant un faux sens : *Depravant Scripturas* (II *Petr.*, III.) Tantôt c'est saint Paul, qui les représente comme des docteurs particuliers et ténébreux, habiles à s'insinuer dans les maisons par des détours obscurs, et surtout adroits à s'y faire dans leurs assemblées clandestines des partisans et des appuis : *Qui penetrant domos.* (II *Tim.*, III.) A ces traits, est-il difficile de reconnaître aucun séducteur d'aucun pays et d'aucun siècle? Vous excuserez-vous sur leurs lumières qui vous ont éblouis? Saint Jude vous en a prévenus en les comparant à des étoiles, qui brillent tout à coup, qui frappent par leur éclat : *Sidera.* (*Jud.*, XIII); mais il vous a donné en même temps une marque sûre pour les reconnaître; c'est qu'ils n'ont rien de fixe, et qu'ils trahissent bientôt eux-mêmes le faible de leur doctrine par les variations continuelles qu'ils sont obligés d'y faire : *Sidera errantia.* (*Ibid.*) Objecterez-vous leur piété austère? Saint Paul vous en a encore prévenus : ce sont dit-il, des hypocrites adroits, qui ne parlent que de réforme : *In hypocrisi loquentium* (I *Tim.*, IV), qui se masquent de tous les dehors les plus spécieux de la vertu, tandis que leurs principes mêmes en anéantissent tout le solide et tout le réel : *Habentes speciem pietatis, vitutem autem ejus abnegantes.* (II *Tim.*, III.) Direz-vous que dans la chaleur de la dispute, qui emportait tous les esprits, il vous était impossible de discerner par vous-mêmes la vérité? Aussi n'était-ce point par vous-mêmes, mes frères qu'il sagissait de la connaître. Ce que les apôtres vous ont enseigné, voilà votre règle : *Permane in his quæ didicisti* (II *Petr.*, III); leurs successeurs sont les dépositaires de leur doctrine; c'est à eux qu'il faut la demander, c'est d'eux seuls qu'il faut l'apprendre : *Sciens a quo didiceris* (*Ibid.*); voilà la foi dans laquelle saint Pierre vous ordonne de demeurer et d'être fermes, en vous raidissant contre tous les efforts de quiconque voudrait vous en écarter : *Ne insipientium erroretraducti excidatis.* (*Ibid.*) Cherchez tant qu'il vous plaira, mes frères, si vous trouvez des séducteurs que vous ne puissiez reconnaître à ces traits, qui ne vous écartent point de cette règle, j'y consens, vous pouvez sans danger les suivre.

Enfin paraissez à ce tribunal, chrétiens lâches, indifférents sur la religion, tolérants faciles, qui sans discernement adoptez tout; et sur le faux principe d'une charité mal entendue, vous faites une vertu de ne rien condamner. Que répondrez-vous à ce foudroyant anathème de Jésus-Christ même, que les apôtres nous répètent de tant de manières : Que celui qui n'est point pour lui est contre lui : *Qui non est mecum contra me est* (*Luc.*, XI); et qu'il regarde comme un dissipateur quiconque ne travaille pas à recueillir avec lui : *Qui non colligit, dispergit.* (*Ibid.*) Opposerez-vous les richesses infinies de la miséricorde de notre Dieu? Mais cette réponse anéantit-elle ce que dit saint Paul, que ce qui est une occasion de réconciliation pour les uns, est ordinairement une occasion de perte pour les autres; et que l'olivier sauvage n'a été enté sur l'arbre, qu'à la place des premières branches qui ont été rompues? Opposerez-vous l'esprit de paix et de concorde si recommandé par Jésus-Christ? Mais ce principe mal appliqué se soutiendra-t-il contre l'exemple de saint Paul qui livre à Satan l'incestueux de Corinthe et les blasphémateurs d'Ephèse? Opposerez-vous les bienséances que la sagesse du monde prescrit? Mais cette sagesse n'a-t-elle pas été réprouvée par les apôtres? Ces bienséances les ont-elles empêchés d'aller imposer silence aux idoles dans leurs temples les plus accrédités, et de prêcher Jésus-Christ dans les synagogues, dans leurs prisons, au pied des tribunaux de leurs juges, et jusque sur les instruments mêmes de leurs supplices.

Hélas! tous tant que nous sommes, mes frères, que deviendrons-nous donc? Car quel compte pourrons-nous rendre aux apôtres de notre foi? Il me semble déjà voir s'allumer dans leurs cœurs le feu du zèle, qui les enflammait autrefois contre les villes ingrates et rebelles de Samarie : *Vis, dicimus ut ignis descendat de cœlo et consumat illos.* (*Luc.* IX) : Ordonnez, Seigneur, et nous ferons descendre le feu du ciel sur ces impies. Ah! messieurs, le temps de la miséricorde sera passé. Autrefois ce Dieu venu pour sauver et non pour perdre, comme il le dit lui-même, avait désapprouvé en eux ces sentiments. Alors ils n'étaient que les ministres de sa miséricorde; il voulait bien plus qu'ils en fussent les victimes. C'est pour cela qu'il leur répondit que l'esprit

qui les animait n'était point l'esprit de son Évangile : *Nescitis cujus spiritus estis.* (*Ibid.*) Ils entrèrent aussitôt dans ses intentions, ils réformèrent leurs sentiments sur ses principes et ses exemples; et leur sang, comme j'ai dit déjà, fut versé pour dernier prix de la conversion du monde. Ce prix ne peut être inutile; on nous le redemandera; si nous ne présentons une foi pure, nous en serons chargés. Oh! Jérusalem incrédule! Coupables enfants de pères qui ont mis à mort ceux qui leur étaient envoyés : *Jerusalem, Jerusalem quæ occidis prophetas* (*Luc.* XIII); c'est sur vous que tombera tout le sang qui a été répandu : *Veniat super vos omnis sanguis justus qui effusus est.* (*Ibid.*) Oui sur vous le sang de Pierre et de Paul versé à Rome, pour sceller la pierre fondamentale de l'Église de Jésus-Christ; sur vous ce sang, si vous ne vous êtes invariablement attachés à cette base de l'unité chrétienne. Sur vous, sur nous tous, mes frères, ce sang qui fut le germe du christianisme dans cette ville, le sang de cet homme apostolique à qui nous devons la foi; sur nous ce sang, si nous ne présentons la même foi, cette foi pure, docile et simple qu'il inspira à nos pères : *Veniat super vos omnis sanguis justus qui effusus est.* (*Luc.* XI.) Eux-mêmes, en effet, alors demanderont vengeance de l'inutilité de leur sang; et, bien loin de condamner leur zèle, le Seigneur s'apprêtera à seconder leur colère *Vis, dicimus :* oui, il le veut; déjà le feu vengeur descend du ciel pour envelopper et entraîner dans l'abîme cette troupe d'infidèles : *Ignis descendat de cœlo, et consumat illos.*

N'est-ce pas, en effet, ce dont nous menaçait saint Paul; aussi bien que les Hébreux, auxquels il écrivait? A qui le Seigneur a-t-il juré, leur dit-il, qu'ils n'entreront point dans le lieu de repos? *Quibus juravit?* (*Hebr.*, III.) N'est-ce point aux incrédules? *Nonne incredulis?* (*Ibid.*) Aussi n'est-ce point ce que nous voyons accompli? *Et videmus.* (*Ibid.*) Or, c'est ce dont nous sommes menacés aussi bien que nos pères : *Et nobis nuntiatum est.* (*Ibid.*) Ah! mes frères, ajoutait le grand Apôtre, aujourd'hui que vous avez entendu la voix de Dieu, n'endurcissez donc point vos cœurs. Ne vous rassurez pas sur une apparence de foi qui reste encore parmi nous. Car c'est ainsi qu'il est arrivé à Israël. Il se fiait sur les promesses qui lui avaient été faites : il fondait son espérance sur le Messie qu'il attendait. Mais son espérance fut confondue, parce que la foi lui manqua : *Non profuit sermo, non admistus fidei* (*Hebr.*, IV.)

Profitons de cet exemple; commençons à examiner notre foi sur les règles qu'on vient de nous prescrire. Les apôtres en seront les juges; l'approuveront-ils? La soumission est pour nous un devoir indispensable. Car la parole de Dieu, dit encore saint Paul, est pleine de vie et d'efficace. Le Seigneur ne parle jamais en vain. Il veut être craint quand il menace, il veut être cru quand il révèle : *Vivus sermo Dei et efficax.* (*Ibid.*) Mais la soumission doit être entière et parfaite. Une seule de ses paroles que nous n'aurons point crue sera pour nous un glaive à deux tranchants qui portera le trouble et la mort dans notre âme : *Penetrabilior gladio ancipiti.* (*Ibid.*) Surtout la soumission doit être sincère. C'est peu de confesser de bouche; l'esprit et le cœur doivent croire. Car il n'est rien de si secret dans nos pensées, rien de si équivoque dans nos intentions que la parole de Dieu ne le discerne et ne le démêle : *Discretor cogitationum et intentionum cordis.* (*Ibid.*) Enfin la soumission doit être humble et simple. Point de prétexte, point d'excuse qui puisse tranquilliser notre conscience sur le moindre doute d'incrédulité. Point de prétexte que la parole de Dieu ne dissipe, point d'excuse qu'elle reçoive; devant elle tout est à découvert et sans voiles : *Omnia nuda et aperta in oculis ejus.* (*Ibid.*)

Cependant, mes frères, ayons confiance, conclut l'Apôtre. Puisque nous avons dans les cieux pour pontife l'Auteur même de notre foi; j'ajoute puisque nous la tenons cette foi de ceux qui l'ont apprise de lui-même : puisque ceux de qui nous la tenons en sont encore à présent les soutiens et les protecteurs; puisque c'est à eux que nous devons en rendre compte, ayons soin de nous attacher scrupuleusement et constamment à la confession de cette foi : *Teneamus confessionem.* (*Ibid.*) Nous nous présenterons sans crainte à leur tribunal, assurés d'y obtenir miséricorde : *Ut misericordiam consequamur.* (*Ibid.*) Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

SUJETS DIVERS.

SERMON PREMIER.

SUR LA CONSÉCRATION SOLENNELLE DE L'ÉGLISE DE SAINT-SULPICE,

Par l'assemblée générale du clergé, l'an 1745.

Sicut audivimus, sic vidimus, in civitate Domini virtutum, in civitate Dei nostri. Deus fundavit eam in æternum. Suscepimus, Deus, misericordiam tuam in medio templi tui. (*Psal.* XLVII.)

Ce que nous avons ouï raconter à nos pères, c'est ce que nous avons vu nous-mêmes dans la cité du Dieu des armées, dans la cité de notre Dieu : cité que le Seigneur a posée sur des fondements inébranlables. Nous y avons éprouvé sa miséricorde au milieu de son saint temple.

Messeigneurs,

Un grand évêque des premiers siècles parcourant les Eglises d'Asie, se trouva dans celle de Tyr, tandis que tous les évêques de

la province étaient assemblés pour la consécration d'une des plus augustes basiliques. Chargé de porter la parole à cette illustre assemblée, il commença son discours par ce même texte du Prophète que vous venez d'entendre.

O vous! s'écriait-il, pontifes du Dieu vivant, et que je ne craindrai pas de nommer ses favoris, puisque vous êtes les ornements et les soutiens de son Eglise; vous en particulier, à qui nous devons l'avantage de voir aujourd'hui la majestueuse cérémonie qui nous rassemble : soit qu'on vous compare au fameux Beséléel, sage ouvrier de l'ancien tabernacle, soit qu'on aime mieux vous nommer un Zorobabel nouveau, qui venez de donner au temple du Seigneur une splendeur toute nouvelle; vous tous, enfin, qui composez le troupeau sacré de Jésus-Christ, quelle consolation, quelle gloire pour nous de vous adresser la parole dans une si belle circonstance!

Autrefois, continuait cet éloquent docteur, frappés du récit des éclatantes merveilles que le Dieu de nos pères a opérées au milieu de nous, nous lui disions avec le Prophète dans les transports de notre reconnaissance : Seigneur, nous l'avons entendu, nos pères nous l'ont annoncé, ce que vous avez fait tant de fois en leur faveur : *Auribus nostris audivimus, patres nostri annuntiaverunt opus quod operatus es.* (*Psal.* XLIII.) Mais aujourd'hui que le bras du Tout-Puissant s'étend jusque sur nous-mêmes pour nous donner encore un nouveau gage de sa miséricorde, nous changeons nos cantiques d'actions de grâces et nous nous écrions : ce que nous avons ouï raconter nous l'avons vu nous-mêmes : *Sicut audivimus sic vidimus.*

Quelle est, en effet, cette cité de Dieu sur laquelle nous pouvons, ainsi que David, fonder solidement nos espérances? N'est-ce pas, Messieurs, ce temple même? C'est à lui, poursuit toujours le grand Eusèbe, que nous pouvons justement appliquer ce que dit encore le Prophète, qu'il est célèbre, qu'on en raconte des merveilles dans toutes les parties de l'univers : *Gloriosa dicta sunt de te.* (*Psal.* LXXXVI.) Nous tous, qui nous y trouvons aujourd'hui rassemblés, entrons donc dans la même extase d'allégresse : *Lætatus sum in his* (*Psal.* CXXI); car c'est ici, Seigneur, que nous viendrons implorer votre miséricorde; c'est ici que nous en éprouverons les effets : *Suscepimus, Deus, misericordiam in medio templi tui.* (*Psal.* XLVII.)

Je n'ai fait jusqu'à présent que copier l'illustre évêque que j'ai cité d'abord. A mesure que je parlais vous avez fait sans doute l'application de ses paroles. Maintenant pour la justifier, et c'est tout le but de ce discours, j'avance deux propositions qui en feront le partage :

1° Cette auguste basilique, dont la consécration nous occupe aujourd'hui, est, de notre côté, un gage de la piété de notre nation. Quelle honte, mes frères, si elle devenait pour nous un sujet d'opprobre!

2° Cette auguste basilique est, du côté de Dieu, un gage de sa miséricorde sur notre nation. Quel malheur pour nous si elle devenait l'occasion des plus terribles vengeances!

En deux mots : qu'elle fasse, cette auguste basilique, à présent et à jamais, qu'elle fasse notre gloire, qu'elle fasse à présent et à jamais notre sûreté! C'est le double vœu que je forme, le double sentiment que je tâcherai, Messieurs, de vous inspirer dans les deux parties de ce discours.

O vous, à qui l'on rend ici de si beaux, de si tendres et de si sincères hommages, Marie, vous êtes la première protectrice de ce lieu. L'illustre et saint pontife, sous l'invocation duquel il est consacré, n'y tient qu'après vous entre nos intercesseurs le premier rang. Puisse sa médiation, appuyée de la vôtre auprès de votre Fils, nous obtenir la grâce de profiter et de cette solennité même, et des instructions importantes qu'elle va nous fournir. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Messeigneurs,

Les plus grands établissements ont ordinairement les commencements les plus médiocres. C'est ainsi que ce fleuve, qui porte l'abondance dans les provinces, qui fait la richesse et la sûreté des Etats, ne fut d'abord qu'un ruisseau à sa source. L'arche du Seigneur n'habita longtemps que sous des tentes; et Dieu n'en faisait point de reproche à son peuple. Mais après que David, ayant emporté sur le Jébuséen la citadelle de Sion, y eut établi les fondements du trône le plus glorieux qui fut dans l'univers, le pieux monarque se reprocha lui-même d'habiter sous des lambris de cèdre, tandis que Dieu, auteur de toute sa gloire, n'avait point de demeure fixe en Israël.

Seigneur, qu'il me soit permis de le dire, nous n'eûmes jamais de reproches semblables à nous faire. Cette ville, que nos ennemis mêmes regardent comme le chef-d'œuvre de l'univers, se fait gloire de n'avoir rien de plus magnifique et de plus beau que les augustes monuments de la religion. Ne semble-t-il pas, en effet, que nos princes n'aient voulu successivement éterniser la mémoire des avantages qu'ils ont remportés, que par la magnificence des témoignages de leur reconnaissance? A mesure que cet empire croissait en puissance, à mesure que se reculaient ses limites, n'était-il pas convenable que cette ville, qui est comme le centre d'où le mouvement s'imprime, d'où se répand la vigueur, d'où la force se communique, d'où rejaillit la gloire sur les différents membres qui le composent, prît aussi de nouveaux accroissements? Mais il était encore plus convenable, Seigneur, qu'à mesure qu'elle devenait plus étendue, plus nombruse et plus riche, plus splendide en palais, vous y eussiez aussi de plus beaux temples.

Heureuse la destinée de notre siècle! Il semblait réservé pour achever et consacrer successivement au Seigneur les plus beaux

monuments de la grandeur et de la piété de la France. En moins de cinq années voici le troisième (1); et sans vouloir affaiblir aujourd'hui ce que j'eus l'honneur moi-même de dire à l'occasion de ces brillantes cérémonies, ne puis-je pas ajouter qu'elles doivent le céder en éclat et en splendeur à celle-ci? Vous en verrez, Messieurs, la raison dans toute la suite de ce discours.

Commençons par une réflexion sur laquelle vous m'aurez sans doute prévenu. Cette ville si renommée a-t-elle un quartier plus renommé que celui-ci, non-seulement dans la France, mais dans tout l'univers? Or, qu'était-ce, Messieurs, il n'y a guère plus de deux siècles? Une vaste étendue de prairies et de bois, qui n'avait pour habitants que quelques solitaires et quelques bergers. A l'endroit où sont maintenant tant de bâtiments fastueux, ces délicieux jardins, prodige de l'art, paissaient les troupeaux; et quelques chaumines éparses çà et là faisaient tout l'ornement de ces campagnes. Alors aussi une chapelle rustique, dédiée sous l'invocation du prince des apôtres, suffisait aux grossiers habitants de ces lieux. Quel changement la révolution d'un seul siècle a-t-elle fait dans le royaume et dans sa capitale!

Le rétablissement parfait de l'état monarchique, ce fut d'abord l'ouvrage de deux fameux ministres (2) qui, l'un après l'autre; mais l'un plus ferme et plus hardi, l'autre plus adroit et plus souple; l'un en se roidissant contre tous les obstacles, l'autre en leur cédant toujours à propos; celui-ci par des intrigues sourdes habilement conduites, celui-là par de grands coups, des coups éclatants et inattendus, tantôt de sévérité et tantôt de courage; tous deux également posèrent les premiers fondements de la grandeur de cette monarchie. C'était, Messieurs, comme pour préparer au plus glorieux de tous les règnes. Et voilà la belle époque qu'il faut fixer en même temps et à l'agrandissement immense de cette ville et à la première fondation de cette basilique.

Qu'on dise donc à jamais, en la voyant dans les races futures : Tandis que régnait un monarque, qui, après avoir étonné l'univers par ses succès, fit voir dans ses disgrâces qu'il ne devait rien de sa grandeur à la fortune, la France étant élevée par ses soins au plus haut point de gloire, la piété de nos pères, pour égaler la splendeur du culte divin à la splendeur politique, commença d'élever cet auguste édifice.

Mais une si grande entreprise ne pouvait être sitôt exécutée. Salomon n'avait à bâtir dans tous ses Etats qu'un seul temple; et, selon la remarque de l'Ecriture, quatre années entières furent employées aux fondements, onze à l'édifice même. Ne rougissons pas d'avouer qu'il en fallut bien davantage pour celui-ci. D'abord, le peuple se multipliant à l'excès, les premiers ouvrages trop étroits deviennent inutiles; les fonds épuisés manquent ensuite. Ah! Messieurs, quel spectacle charmant tout à coup me ravit, et fait disparaître à mes yeux cette longue suite d'années difficiles!

C'est Moïse au milieu d'Israël pénitent et fidèle à la voix de son Dieu. Il demande pour la construction de l'arche et du tabernacle, et de tout ce qui doit servir aux sacrifices : *Separate apud nos.* (*Exod.*, XXXV.) Mais il ne veut que des dons volontaires : *Omnis voluntarius et prono animo offerat.* (*Ibid.*) A ces mots, quel généreux désintéressement, quelle ferveur libérale! *Mente promptissima atque devota.* (*Ibid.*) Qu'il est beau de voir comment chacun s'empresse à contribuer à la construction du sanctuaire! Le peuple même ose le disputer en libéralité avec ses maîtres. Les épouses et les époux, comme de concert, cherchent dans leurs trésors les anciens ornements du luxe de leurs pères pour les consacrer au Seigneur : *Viri cum mulieribus.* (*Ibid.*) Les dames, en particulier, veulent filer de leurs mains la pourpre et le lin qui doivent être sur les autels : *Sed et mulieres quæ neverant.* (*Ibid.*) Les princes, d'autre part, détachent les pierres précieuses de leurs couronnes pour enrichir les vases sacrés : *Principes obtulerunt gemmas.* (*Ibid.*) La veuve même, pauvre et désolée, pleine de foi, espère un soulagement à sa douleur de l'oblation qu'elle vient faire de son obole. Presque pas un Israélite, qui ne veuille avoir quelque part à l'ouvrage : *Cuncti filii Israel voluntaria dedicaverunt.* (*Ibid.*)

Ai-je donc eu tort, Messieurs, de nommer cette basilique un gage de la piété de la nation tout entière? Interrogez ses fondements. Ils conservent, ils conserveront à jamais les noms respectables de ceux qui les ont élevés, gravés en lettres d'or sur le marbre ou le cuivre par les mains de la religion. Une auguste reine, suivie de toute sa cour, y vint la première poser de sa royale main les premières fondations de cet édifice, et y apporter l'hommage du monarque son fils. Sur ces traces ensuite, les princes du sang royal, des ministres, des prélats (dispensez-moi, Messieurs, de tout compter, de tout nommer) y vinrent successivement mettre la main à ce superbe ouvrage, afin que tous les ordres de l'empire y eussent part, et concourussent à le construire.

Portez vos regards dans ce sanctuaire, reportez-les à l'entrée même de ce temple, promenez-les dans tout son vaste contour; partout que de monuments de la pieuse magnificence, surtout de notre monarque! D'un côté, ces marbres augustes enlevés à une maison royale pour orner la maison de Dieu; d'autre part, ces conques, rares et précieux ouvrage de la nature, présent inestimable, qu'une sage république (3) jugea digne d'un de nos plus grands rois (4), les uns et les autres vous apprendront (puisse le souvenir

(1) Notre-Dame des Victoires et Saint-Roch.
(2) Les cardinaux de Richelieu et de Mazarin.
(3) La république de Venise.
(4) François Ier.

s'en conserver et se perpétuer de siècle en siècle!) que ce temple, ouvrage de la piété de notre nation, doit non-seulement ses principaux accroissements, mais ses ornements les plus beaux, au plus vaillant, au plus chéri des rois.

Tandis qu'à la tête de ses braves guerriers, presque chaque jour il nous fournit de nouveaux sujets de chants de victoire et d'actions de grâces; Messieurs, que ce temple aujourd'hui soit donc un hommage de reconnaissance que nous en fassions au Seigneur : hommage bien plus éclatant, bien plus durable, que tant de fêtes profanes qui ne cessent de se succéder les unes aux autres, pour célébrer ses triomphes, hommage bien plus propre, surtout à nous attirer la continuation des bénédictions du Seigneur.

Dans cette intention, oui, que tout Israël se rassemble; que de toutes les bouches il ne sorte qu'un seul cri d'allégresse : *Populus quasi vir unus.* (*Exod.*, XXXV.) D'ailleurs puisque toute la nation a pris part à la construction de l'édifice, toute la nation doit prendre part à sa consécration.

Déjà dans quelle partie de cet empire la renommée n'a-t-elle pas annoncé cette auguste cérémonie, et dans quelle partie de cet empire, l'intérêt que chacun y prend n'a-t-il pas communiqué la douce et sainte joie qui nous anime? Dans cette ville seule, cette ville immense qui semble renfermer comme en abrégé toute la France, quel concert unanime de dispositions, de sentiments et de langage! C'est tout une nation rassemblée dans un seul lieu : *Congregatus populus* (*Ibid.*); nation qui n'a qu'un seul esprit, un seul cœur, une seule âme dans cette circonstance : *Populus quasi vir unus.* Quel concours et quelle affluence! Tout spacieux qu'est ce temple, ne vous semble-t-il pas maintenant trop étroit? Presqu'à chaque instant la foule se renouvelle, foule toujours assez nombreuse pour peupler une ville. Ah! le monde donna-t-il jamais des spectacles, quelque nouveaux, quelque pompeux, quelque extraordinaires qu'ils fussent, qui attirassent une telle multitude? Chacun veut voir, chacun veut entendre, et chacun ne se plaint d'autre chose, sinon de ne point voir et de ne point entendre assez : *Congregatus populus in Jerusalem.*

Le beau spectacle, en effet! Qui pourrait en rassasier ses yeux? Les vieillards, pleurant de joie, montrent à leurs enfants surpris toutes les merveilles que contient cet édifice. Les riches se félicitent d'avoir consacré si noblement au culte du Seigneur les anciennes idoles de leur vanité et de leur luxe. Les pauvres ne cessent de bénir la pieuse prodigalité qui donne tant de décence et tant de pompe à la religion. Car les autels ne sont point ici chargés de larmes, selon l'expression d'un prophète. Membres vivants de Jésus-Christ, je vous en atteste! Non, vous ne vous plaindrez point des ornements de la maison de Dieu, et la charité ni la justice n'ont rien ici à répéter à la religion. Toutes les voix se réunissent donc enfin pour célébrer le premier auteur de tant de prodiges. Grands et petits, riches et pauvres, enfants et vieillards, l'étranger même, ainsi que le citoyen, s'accordent à louer le zèle infatigable et l'économe sagesse de celui que le Seigneur a choisi pour en être l'instrument : *Congregatus populus in Jerusalem, quasi vir unus.*

Tout le clergé, ainsi que tout le peuple, ne devait-il donc pas prendre part à cette fête que nous pouvons véritablement nommer maintenant la solennité de notre nation tout entière? Aucun ordre de l'Etat ne voulait y manquer; à la tête devait être le premier de tous. Pontifes du Seigneur, députés et assemblés dans cette capitale, pour y représenter toute l'Eglise de France, elle vous appartenait donc, elle devait vous être réservée, la consécration de ce temple, afin que l'hommage que nous en faisons au Seigneur pût être encore plus proprement regardé comme l'hommage de toute la France : *Congregatus populus in Jerusalem, quasi vir unus.*

C'est ainsi que dans les premiers siècles de l'Eglise, s'il s'élevait quelque basilique illustre, tous les évêques de la province se rassemblaient pour en faire en commun la dédicace. Souvent des conciles nationaux entiers donnaient aux fidèles ces magnifiques et édifiants spectacles. Ah! le plus magnifique et le plus édifiant de tous n'a rien certainement que nous devions envier aujourd'hui.

Grâces vous en soit rendues, Seigneur Jésus! Toujours fidèle à votre épouse, qui de son côté vous est toujours fidèle, vous ne cessez de lui donner des ministres dignes d'elle et de vous. L'onction sacrée, quelle que soit la main qui la répande, pourvu que ce soit au nom de l'Eglise et de son autorité qu'elle soit répandue, sanctifie toujours également tout ce qu'elle touche, nous l'avouons, Messieurs; cependant n'acquiert-elle pas devant Dieu quelque degré de mérite, et même un nouveau prix, par proportion de la dignité et de la sainteté de la main qui la verse? Oui, nous sommes autorisés à le penser, et c'est une tradition constante qui nous y autorise. Dans l'ancienne loi même, selon la remarque expresse de l'Ecriture, les prophètes Aggée et Zacharie ne firent-ils pas tous les honneurs de la consécration du second temple?

Mais surtout à considérer ces solennités comme des spectacles nécessaires à la religion, dit saint Augustin, puisqu'ils en sont comme le corps sensible; qu'est-ce qui leur donne cet éclat, cette pompe, que ce saint docteur demandait pour frapper les sens des mortels, et par leurs sens frappés imprimer à leurs esprits une grande idée de la Divinité, pour attendrir et consoler les âmes fidèles en étonnant les incrédules mêmes et les impies? N'est-ce pas cet auguste concours de tout ce qu'il y a de plus respectable dans un empire?

Triomphez donc surtout aujourd'hui, véritable Jérusalem, paraissez dans tout l'ap-

pareil de votre puissance et de votre majesté, parée de tous les ornements de votre gloire, vraie cité du Dieu saint, louez, célébrez le Seigneur dans vos plus doux cantiques ; que tous les instruments se réunissent pour chanter le triomphe qu'il vous accorde, et que les anges eux-mêmes, par leurs brillants concerts, applaudissent à votre gloire !

Pardonnez-moi, Messieurs, ces transports. Le spectacle qui me les inspire n'est ni moins intéressant ni moins beau que ceux qui les inspiraient aux anciens prophètes. Pontifes de la nouvelle alliance, ministres du Dieu de miséricorde, ce n'est pas, comme la tribu de Lévi, en teignant vos mains du sang des pécheurs, que vous les avez consacrées au Seigneur pour la dédicace de son tabernacle. Elles se sont disposées à ce noble emploi d'une manière, j'ose le dire, bien plus digne de notre Dieu.

Après avoir affermi la foi, assuré le maintien de la discipline par des règlements pleins de sagesse, après avoir consacré généreusement aux besoins de l'Etat une partie de ce que l'Etat a consacré lui-même à l'Eglise; que cet acte de religion que vous venez d'exercer en ce lieu, met dignement le sceau à tant d'actions de charité, de zèle et de justice! Anges de paix, en retournant consoler vos troupeaux par votre présence, que vous allez les édifier par le récit de tout ce dont vous êtes aujourd'hui les témoins, ou plutôt les coopérateurs! Puissiez-vous répandre partout l'esprit de piété qui vous anime, et dont vous venez d'animer toute cette illustre assemblée!

O vous! enfin, auguste basilique, soyez donc à jamais le gage de la piété de notre nation, et par là soyez à jamais, comme vous le fûtes dès la première époque de votre origine, et dans la suite de votre construction, comme vous l'êtes encore aujourd'hui dans votre consécration même, le sujet de notre gloire! Mais quelle honte pour nous, Messieurs, si de ce sujet si légitime de gloire nous nous faisions un sujet d'opprobre!

Car enfin, permettez-moi de vous le représenter aujourd'hui. Quoique ce temple soit enfin parvenu au point de pouvoir être solennellement consacré, vous ne pouvez ignorer, vous le voyez, Messieurs, tout ce qui lui manque encore pour être à sa dernière perfection. Quelle honte serait-ce donc pour nous, s'il restait encore longtemps imparfait!

Est-il nécessaire que je prouve à présent de quel mérite sont devant Dieu les dons qu'on lui fait pour lui bâtir des temples? Nous l'apprenons dans l'Evangile, dit saint Ambroise. Quand un centurion envoie solliciter Jésus-Christ en faveur d'un de ses serviteurs : il est juste, disent les apôtres, que vous lui accordiez cette grâce, car il nous a bâti une synagogue. (*Luc.*, VII.)

N'objectez pas, dit saint Chrysostome, les besoins des pauvres qui doivent être préférés. Jésus-Christ lui-même, poursuit ce Père, a prévenu et réfuté cette objection. Vous avez toujours les pauvres avec vous, disait-il à ses disciples; c'est-à-dire, il n'est point de circonstance, point de temps, point de lieu où vous ne puissiez signaler votre charité envers vos frères : *Pauperes semper habetis vobiscum.* Mais pour moi, vous ne m'aurez pas toujours; c'est-à-dire, mais l'occasion de pratiquer la vertu de religion en érigeant des autels et des tabernacles, ne se présentera pas toujours : *Me autem non semper habetis.*

Profitez-en donc, concluait saint Jean Chrysostome, de cette occasion qui s'offre maintenant à vous. Que ce que vous avez déjà fait vous engage à consommer votre ouvrage. Mais prenez garde surtout que jamais le fruit de vos rapines n'entre dans la maison de Dieu; ah! ce serait pour nous le plus sanglant opprobre, continue saint Chrysostome. Savez-vous, en effet, quelle est l'action d'un homme qui offre à Dieu le patrimoine de la veuve et du pupille? C'est, dit l'*Ecclésiastique*, l'action d'un assassin barbare qui viendrait poignarder un fils sous les yeux de son père ; c'est, ajoute saint Chrysostome, l'action de Judas qui alla porter au temple l'argent qui était le prix du sang de Jésus-Christ.

Enfin, ne nous dites plus que les temps sont trop durs pour satisfaire en même temps à la religion, à la justice et à la charité. Ah! Messieurs, jusqu'à présent, grâce au ciel, n'est-il pas arrivé à ce temple comme au second temple de Jérusalem du temps d'Esdras? Le zèle, l'industrie, le désintéressement, la sagesse de ce digne fils d'Aaron, ne manquèrent jamais de ressource. Nouvel Esdras, vous eûtes de même la consolation, dans les temps les plus difficiles, de n'être jamais obligé d'abandonner tout à fait votre ouvrage. Mon Dieu, nous ne craignons pas que le zèle se refroidisse dans vos ministres. Que ne nous font pas espérer pour la suite les soins attentifs et généreux, le crédit et la faveur de ces illustres économes de votre sainte maison, surtout d'un sage ministre (5), qui sait si bien, comme Néhémie, allier tous les devoirs politiques avec les devoirs de charité et de zèle que sa religion lui impose! Mais, Seigneur, aurions-nous la douleur de voir, à notre honte, la piété libérale se ralentir dans votre peuple?

Encore une fois, Messieurs, ne prétextez donc plus la difficulté des conjonctures. Eh! la rigueur des temps, dit encore saint Jean Chrysostome, vous a-t-elle fait jusqu'à présent quitter vos débauches et diminuer votre luxe? Ces sommes immenses que vous prodiguez tous les ans pour vos plaisirs, ces sommes que vous donnez tous les jours aux théâtres, ces sommes dont vous entretenez tant de pestes publiques pour la ruine de l'Etat et le déshonneur de la religion, ces sommes dont vous payez habituellement ces funestes ouvriers de crimes, dont toute la science est d'apprendre à pécher : voilà les fonds que nous vous redemandons pour achever l'édifice du Seigneur. Bien loin que l'E-

(5) M. le comte de Maurepas.

tat ni vos fortunes particulières en souffrent, votre première récompense, au contraire, sera d'être délivrés de tant d'occasions de péché. Mais de plus, combien d'autres récompenses le Seigneur ne vous prépare-t-il pas?

Ainsi ce temple étant véritablement le gage de la piété de notre nation, sera sur elle le gage des miséricordes du Seigneur. Ainsi devenant pour nous un vrai sujet de gloire, il deviendra une source de bonheur. C'est ce que vous allez voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est ici que sont renfermées nos plus précieuses richesses, disait saint Jean Chrysostome; c'est ici qu'est l'objet de nos plus douces espérances. Qu'y a-t-il en ce lieu qui ne soit consolant? Qu'elle est sainte et délicieuse cette table où notre Dieu devient notre propre nourriture! Qu'ils sont magnifiques, ces vases sacrés dans lesquels coule tous les jours le sang d'un Dieu! Et ce tabernacle, dont nous pouvons dire véritablement qu'il renferme la miséricorde même, qu'il est auguste; de quelle joie sa seule vue doit-elle nous saisir! Ici brille la plus vive lumière, ici règne la plus profonde paix. Quel calme, quelle allégresse répand sans cesse dans les âmes la lecture des saintes Ecritures, qu'ici l'on nous explique, qu'on nous y fait méditer! C'est dans ce lieu que les esclaves de Satan recouvrent la liberté, et que notre Dieu ne se lasse jamais d'accorder la plus parfaite amnistie. Les rebelles y sont reçus en grâce, et les enfants dociles y obtiennent le juste prix de leur fidélité.

Ainsi parlait saint Jean Chrysostome. Mais ne nous arrêtons pas davantage à ces traits communs et généraux. Mon intention est de me renfermer dans les preuves singulières d'une miséricorde spéciale que notre Dieu nous donne en ce lieu. Que de grâces spirituelles y répand-il depuis longtemps, et y répandra-t-il à plus forte raison désormais? Quel droit n'y aurons-nous pas à ses grâces, même temporelles, les plus insignes? Permettez, Messieurs, que je continue à ne suivre d'ordre que celui que l'enchaînement naturel des faits me fournira de lui-même.

Véritablement, Seigneur, il nous est bien doux de penser qu'il n'est plus aucun lieu dans l'univers où ne s'offre la victime seule pure, seule agréable à vos yeux. Nous avouons avec plaisir, de même, qu'il n'est presque aucun quartier de cette ville, où presque à chaque heure du jour vos saintes ordonnances ne se publient. Est-il une ville dans l'univers où le culte divin ait autant d'appareil et de magnificence, où l'instruction soit non-seulement aussi fréquente, mais aussi digne de toute la majesté qui convient à la parole de notre Dieu? Cependant, Messieurs, souffrez que je vous le fasse remarquer : dans Paris même, est-il un lieu où les oracles de la vérité puissent aussi souvent, aussi facilement s'entendre que dans celui-ci? Cesse-t-elle un seul instant d'y parler à tous les états, à tous les sexes, à tous les âges; et toujours avec quelle pureté de doctrine? Non, mon Dieu, vous ne reprocherez pas à cette église, comme vous reprochiez à celle de Pergame, que même, en demeurant fidèlement attachée à la foi, elle souffre l'erreur.

Ici, sous les auspices de la Reine des vierges, l'âge le plus faible, le sexe le plus fragile, se prémunissent sûrement contre la dangereuse séduction du monde. D'une part, la religion fournit à toutes sortes de malheureux des consolations solides, tandis que, de l'autre, la charité ingénieuse s'empresse et réussit toujours à leur adoucir leurs disgrâces. Que j'aime surtout à voir s'y rassembler à leur tour d'illustres et généreux guerriers qui viennent y prendre le mépris héroïque de la vie dans les leçons chrétiennes qu'on leur fait de la vanité des biens du monde, et s'instruire à braver la mort par l'espérance d'une vie éternelle!

Avançons. Pourquoi resserrer les bornes d'un si beau champ? Aussi loin que s'étendent les frontières de cet empire, aussi loin s'étend la lumière qui rejaillit de ce lieu. Vous allez en convenir, Messieurs. N'est-ce point ici, et, si j'ose ainsi m'exprimer, à la chaleur de ce sanctuaire, sous les ailes de ces chérubins, que sont venus, que viennent encore tous les jours allumer leurs feux, ces astres brillants qui se répandent dans toute la France pour l'éclairer, l'échauffer et la rendre fertile en toutes sortes de vertus.

France, ne pleurez plus la stérilité où sont retombés ces monastères, écoles autrefois si fameuses, qui fournissaient des pasteurs à toutes les églises. Non, nous n'avons plus besoin de recourir aux solitudes pour trouver autant que les Alcuin, autant que les Anselme, les Césaire et les Fulbert. Paris, c'est dans ton sein que s'élève aujourd'hui ce que l'Eglise a de plus illustre, et de plus docte, et de plus saint.

Bénie soit donc à jamais la mémoire du sage pasteur (6) qui, dans le siècle dernier, jeta les premiers fondements de ce temple, et en même temps de ce séminaire. Le premier fondateur de l'un et de l'autre, en effet, ne devait-il pas être le même; comme pour signifier dès lors l'étroite liaison, l'harmonie parfaite qui devait subsister entre l'un et l'autre, comme pour ne faire de tous deux qu'une seule et même source des miséricordes de Dieu sur la France?

Ignis est iste perpetuus, qui nunquam deficiet in altari (*Levit.*, VI); oui, Messieurs, c'est ici l'autel où brûle le feu sacré, feu plus précieux, plus ardent et plus pur que celui qui s'entretenait autrefois sur l'autel des holocaustes, feu qui toujours embrase tout ce qui l'approche pour en faire autant d'holocaustes du divin amour : *Ignis in altari.* Des prêtres toujours fidèles l'entretiennent et rien de profane ne sert à le nourrir.

(6) M. Olier.

La plus pure doctrine de l'Eglise le conserve et l'enflamme de jour en jour : *Ignis quem nutriet sacerdos.* Qu'il soit éternel, ce feu divin ! sans doute il le sera. L'esprit de piété, de zèle, qui vit dans les maîtres, se communique et revit dans les élèves : *Ignis iste perpetuus.* D'année en année, d'âge en âge, il se perpétuera donc toujours pour rendre éternelles dans la France la pure foi, la saine morale, qui sont les plus insignes bienfaits de notre Dieu : *Ignis iste perpetuus, qui nunquam deficiet in altari.*

Croissez à l'ombre de ce sanctuaire, jeunes Samuels, objets de complaisance pour le Seigneur, objets pour l'Eglise de la plus douce espérance ! A mesure que vous croissez, l'instruction se proportionne à votre âge et à la vocation qui se déclare en vous. Croissez en sagesse et en vertu, jusqu'à devenir capables de remplacer un jour vos docteurs et vos maîtres. C'est surtout de vos bouches que doit sortir aujourd'hui le beau cantique de David que les jeunes lévites entonnaient à la dédicace du temple de Salomon, ainsi que de celui d'Esdras : *Stabant levitæ in organis carminum quæ fecit David.* (II *Paral.*, VII.) Les prêtres qui vous ont appris ces saints cantiques vous accompagneront avec joie, et tout le peuple vous répondra : *Porro sacerdotes canebant ante eos, cunctusque Israel.* (*Ibid.*) Qu'il est bon, notre Dieu ! Il nous promet sa miséricorde, il nous en fait ressentir les effets, il nous en donne les gages les plus assurés pour tous les siècles : *Quoniam in æternum misericordiæ ejus.* (*Ibid.*) Gages de sa miséricorde, non-seulement pour les biens spirituels, mais pour les faveurs temporelles mêmes, dont la source ici n'est ni moins riche ni moins féconde.

N'est-ce point d'ici que sortent, en effet, ces aumônes abondantes qui font vivre, vous le savez, Messieurs, une grande partie de cette ville ? Quelle industrie, j'ai presque dit miraculeuse, y rassemble des fonds suffisants à tant de besoins ? Quelle sage économie les dispense, sans que la charité la plus crédule soit jamais trompée par l'imposture, sans que la charité la plus tendre autorise jamais l'oisiveté ?

Mais le prodige de cette charité, c'est sans doute cet établissement (souffrez, Messieurs, que je le dise), émule d'un des plus beaux monuments du plus grand de nos rois, cet asile ouvert à la noblesse, pour réparer les disgrâces de la fortune, à l'égard d'un jeune sexe dont l'éducation, selon la pensée de saint Paul, est la plus difficile.

Seigneur, si nous comptons sur votre miséricorde en ce saint lieu, c'est donc sur votre parole expresse que nous nous fondons pour l'espérer. C'est en considération du soulagement continuel qu'on y apporte à la misère des pauvres : *Propter miseriam inopum* (*Psal.* XI) ; c'est en considération des gémissements que ces chastes colombes poussent sans cesse vers votre trône : *Propter gemitum* (*Ibid.*) ; c'est en considération des vœux ardents que forment au pied de cet autel tant de jeunes lévites, qu'on y dispose à devenir autant d'Aarons, pour le soutien de notre sainte foi : *Propter Aaron.* (*Ibid.*) Ah ! Messieurs, que toutes les prières que nous viendrons y faire seront donc bien appuyées auprès de Dieu !

Vous les appuierez spécialement de vos suffrages, vous tous, à qui nous rendons un culte plus particulier en ce lieu. Vous les appuierez surtout, ô vous, Reine des saints, protectrice de cette ville et de tout cet empire. Nous nous rappelons avec joie les faveurs distinguées que vous avez tant de fois obtenues à nos pères ; mais vous aussi, souvenez-vous que vous fûtes toujours l'objet de notre plus tendre confiance et de notre culte le plus solennel. Nous n'oublierons jamais que cette monarchie vous dut sa conservation dans les conjonctures les plus difficiles ; mais, vous aussi, n'oubliez pas que nous sommes votre peuple spécial, puisque nous vous sommes voués par le plus authentique serment de nos pieux monarques. Nous voyons avec plaisir votre culte s'étendre de jour en jour parmi nous ; daignez donc agréer avec complaisance les honneurs singuliers qu'on vous rend en ce lieu ; et en considération de ces hommages, exaucez-y nos vœux.

Quelle multitude d'intercesseurs auprès de Dieu n'y trouverons-nous pas encore ? Un saint évêque (7) du IVe siècle, prêchant en présence de tous les évêques d'Italie la dédicace solennelle de son église, voulut qu'elle fût nommée *l'Assemblée des saints.* N'est-il pas juste, disait-il, qu'ayant eu le bonheur d'y rassembler tant d'illustres et saints prélats, surtout ayant l'avantage d'y posséder tant de précieuses reliques, par conséquent de pouvoir y trouver tant de puissants protecteurs ; toutes les fois que nous y entrerons, nous reconnaissions que nous entrons dans l'assemblée des saints ? Que n'aurons-nous pas droit d'y espérer, concluait-il ? Messieurs, ne pourrais-je pas m'exprimer de même aujourd'hui ?

Le premier de nos intercesseurs y sera le prince même des saints apôtres ; sous sa protection doit être singulièrement tout ce quartier. C'est sous son invocation que fut dédié le premier oratoire, dont cette basilique tient la place ; c'est sous son invocation que nous faisons aujourd'hui profession d'y venir honorer le Seigneur. Pierre fondamentale de la foi, vous voyez quelle adeur de zèle, quelle pureté de doctrine tiennent cette église étroitement unie à vous. Pouvez-vous ne pas vous intéresser aux prières que nous viendrons y faire ?

Vous les appuierez encore, ô vous surtout, illustre et saint pontife (8), sous le nom duquel ce temple est spécialement consacré. Nous lui devons, Messieurs, une confiance toute singulière. Qu'il me soit permis de m'exprimer ainsi : il est notre frère, notre chair et notre sang : *Frater enim et caro nostra est* (*Gen.*, XXXVII) ; il respira le

(7) Saint Gaudence, évêque de Bresse.

(8) Saint Sulpice, archevêque de Bourges.

même air que nous ; cette ville, la cour de nos rois, furent les théâtres des premiers essais de son zèle. Une charité douce et tendre, qui fit son caractère pendant toute sa vie, l'attendrira maintenant encore sur nos besoins, et le rendra sensible à nos hommages, favorable à nos vœux.

Nous l'espérons, et même, ce semble encore, avec plus de droit, cette même sensibilité, cette même tendresse, du saint et généreux prélat (9), qui dans les premiers siècles de la France chrétienne gouvernait cette église, et dont ce quartier porte aujourd'hui le nom. Nous osons enfin l'espérer de vous-même, ô vous, généreux martyr du Nord (10). Les honneurs que notre auguste reine vous fait rendre dans sa cour, la profession publique que l'on y fait de votre culte, nous autorisent à vous regarder comme un des protecteurs de cet empire. La confiance que son exemple et celui de son auguste maison nous inspirent pour vous, doit vous faire agréer les éclatants hommages que l'on s'empresse à vous rendre en ce lieu.

Pardonnez-moi, Messieurs, ces détails ; ce sont les gages de la miséricorde que nous attendons ici du Seigneur ; c'est sur ces gages que nous espérons, en effet, tout ce que Salomon demandait à son Dieu, en terminant la dédicace de son temple.

Oui, les yeux du Père de miséricorde y seront toujours ouverts la nuit, ainsi que le jour, sur tous les besoins de son peuple. Si nous irritons sa colère par nos péchés, si nous forçons sa justice à nous faire sentir la pesanteur de son bras ; quel que soit le fléau dont il nous frappe, soit qu'il ferme le ciel, nous refusant la rosée bienfaisante qui fertilise nos campagnes, soit que les cataractes du firmament nous menacent de noyer nos moissons, soit qu'il corrompe les airs pour porter la mort vengeresse dans notre sein coupable, soit qu'il punisse l'homme dans les animaux qui servent à son usage : pénétrés de repentir, quand nous viendrons dans ce lieu implorer sa miséricorde et lui demander grâce, du haut de son trône il nous exaucera.

Toutes les fois que le peuple français sera forcé de prendre les armes pour la défense ou de ses alliés ou de sa propre patrie, il viendra au pied de ces autels supplier le Dieu des combats de se mettre à la tête de nos armées. Oui, le Seigneur s'armera lui-même pour notre querelle. Mais surtout, qu'après avoir animé l'intrépide ardeur, soutenu la noble confiance de nos guerriers, surtout qu'il ne tarde pas à nous rendre les précieux avantages de la paix.

Si les étrangers mêmes, fussent nos ennemis les plus opiniâtres, viennent adorer le Seigneur en ce saint lieu. (Puissent-ils, en effet, apprendre que la main forte, le bras étendu de notre Dieu, signale avec magnificence son nom parmi nous !) Oui, grand Dieu ! nous vous supplions de les exaucer. Remplissez les désirs de leurs cœurs ; mais en même temps inspirez-leur des sentiments plus doux, des inclinations pacifiques.

Jusque-là s'étendent, Messieurs, les espérances que nous concevons aujourd'hui dans ce lieu, espérances, vous venez de le voir, solidement fondées. Cependant, prenez garde, je vous prie, c'est à nous de les affermir et de les assurer par notre conduite. Sans cela, (quel horrible malheur pour nous, Messieurs !) tant de beaux gages de la miséricorde de Dieu sur nous deviendraient peut-être les occasions de sa plus terrible vengeance.

Ainsi pensait saint Augustin. L'essentiel de ces sortes de solennités, disait-il, c'est d'accomplir au dedans de nous-mêmes ce qui se fait mystérieusement sur les murs de ces temples, tandis qu'on les consacre. Un saint évêque de France en faisait le détail ; qu'il est propre à nous instruire ! Mais hélas ! ne servira-t-il pas encore plus à nous confondre ?

Commençons, disait-il, par l'alphabet, que le pontife qui consacre écrit sur le pavé du temple. C'est la figure des éléments de la foi, qu'on nous enseigne habituellement dans cette enceinte sacrée. Regardez donc à présent ce pavé, quel reproche vous fait-il, mes frères ? Le même que saint Paul faisait aux Hébreux, dit toujours le bienheureux Yves de Chartres. Maintenant qu'après tant de temps d'une instruction la plus pure et la plus sage, vous devriez être maîtres dans la foi : *Nunc cum deberetis magistri esse propter tempus* (*Hebr.*, V); n'avez-vous pas besoin qu'on vous apprenne encore les premiers éléments de la doctrine de Dieu? *Rursum indigetis ut doceamini* (*Ibid.*) ; et, comme ajoute saint Paul, le peu de disposition que vous avez à entendre ne réduit-il pas les plus zélés docteurs à l'impuissance funeste de vous instruire? *Quoniam imbecilles facti estis ad audiendum.* (*Ibid.*) Quelle matière du compte le plus terrible pour le jugement de Dieu.

Que vous dit cette fréquente aspersion de l'eau, que les pontifes ont bénite, pour être comme le signe sensible du sang de Jésus-Christ ? Ce que saint Pierre disait aux Juifs, continue le saint évêque de Chartres : Faites pénitence, et que chacun de vous soit baptisé: *Baptizetur unusquisque vestrum.* (*Act.*, II.) On vous l'a dit tant de fois, tous les jours encore on vous le répète ; on vous l'a dit de tant de façons en ce lieu, pendant ces derniers jours (11) où l'Eglise vous a ouvert tous ses trésors de miséricorde, pour vous inviter et vous engager plus efficacement à la pénitence. C'est ce que la cérémonie présente vous répète encore. Vous qui avez profité de ces jours de pardon, cette cérémonie vous avertit que toute la vie du chrétien est une guerre continuelle contre lui-même, et qu'en toute circonstance la pénitence n'est pas moins nécessaire pour prévenir la rechute dans le péché que pour expier le péché même : *Pœnitentiam agite, et baptizetur*

(9) Saint Germain.
(10) Saint Jean Népomucène.

(11) Jubilé de 1745.

unusquisque vestrum. (*Ibid.*) Vous qui avez eu le malheur de laisser échapper cette occasion de salut, la cérémonie présente vous presse de nouveau, vous sollicite encore en vous avertissant qu'il n'est point de ressource pour vous que dans un baptême de pénitence, baptême de larmes, baptême de sang et de toutes les amertumes de la mortification chrétienne : *Pœnitentiam agite, et baptizetur unusquisque vestrum.* (*Ibid.*)

Ces encensements presque continuels; n'est-ce pas, selon l'explication de saint Jean, la figure des prières que les saints font en ce lieu : *Incensa de orationibus sanctorum?* (*Apoc.*, VIII.) Ces onctions du saint chrême répétées sur tous les piliers, ces cierges multipliés de toutes parts : n'est-ce pas la figure du bon exemple, que les chrétiens doivent surtout ici se donner les uns aux autres? Le comble du malheur, ne serait-ce donc pas si nous profanions, si nous déshonorions par nos scandales la maison de prière?

Enfin, conclut le bienheureux évêque de Chartres, l'Eglise se pare de tous les ornements qui peuvent signifier sa joie ; ce jour est pour elle un jour de triomphe. Mais, reprend saint Augustin, n'espérez point y avoir part, vous tous qui y apporteriez un cœur ivre des plaisirs du monde, et qui peut-être n'y viendriez que comme à un spectacle propre à amuser votre curiosité, ou même à exercer votre critique. Ah! pourquoi mon sujet me conduit-il à cette triste réflexion? En vain j'aurais montré que cette cérémonie est une source de bonheur et de gloire pour notre nation, surtout pour cette ville. Tout ce que j'ai dit de consolant suppose que nous entrerons dans les vues et les sentiments de l'Eglise. Sans cela, oui, malheur à la France, malheur à cette ville! Quelque glorieuses, quelque triomphantes, quelque riches qu'elles puissent être, hélas! malheur à nous!

C'est ce que saint Jean Chrysostome disait à Antioche. En quoi pensez-vous que consistent la gloire et la félicité d'un empire? Est-ce dans la multitude, la bravoure et l'industrie de ses habitants; dans la force de ses armées, dans les remparts de ses frontières, dans la fertilité de ses campagnes, dans l'étendue de son commerce? Non, non, continuait ce saint docteur : une ville dont les habitants sont vicieux est, à mon avis, plus méprisable que le plus aride désert. Y possédât-on les plus beaux monuments de la religion, à quoi serviront-ils, si on en abuse?

Je veux vous prouver cette vérité, ajoutait saint Jean Chrysostome, par l'exemple du temple de Jérusalem. Ce temple, qui portait tant de marques de l'amour de Dieu pour son peuple, où se conservaient tant de gages miraculeux de sa miséricorde, où Dieu parlait continuellement par la bouche de ses prophètes; ce temple, le chef-d'œuvre non pas de l'industrie des hommes, mais de la sagesse divine, puisque Dieu lui-même en avait inspiré le dessein à Salomon; ce temple si majestueux ne tomba-t-il pas dans un si grand mépris, par la dépravation des Juifs, qu'avant la captivité de Babylone on ne l'appelait plus qu'une caverne de voleurs? En sorte qu'enfin il fut pris par les barbares, qui le profanèrent et le détruisirent.

Pour faire l'éloge de cet empire et de sa capitale (c'est toujours saint Chrysostome qui parle ainsi), ne vantez donc plus ses richesses, ses forces, sa sûreté, son abondance. Pour louer dignement notre patrie, faisons en sorte, Messieurs, qu'on puisse parler désormais de notre charité, de notre modestie et de notre justice. C'est alors que cette auguste basilique sera vraiment pour nous un sujet de gloire, une source de bonheur.

Vous tous, qui dans ces saintes dispositions y êtes aujourd'hui rassemblés, ne craignez pas, dans ces dispositions, d'épancher vos cœurs au pied de cet autel. Ah! que je serai volontiers l'organe et l'interprète du désir qui domine sans doute à présent dans votre âme! Il est bien juste que nous l'exprimions à haute voix; c'est par où vous vous attendez certainement que je finisse ce discours; rien n'est plus propre à terminer cette pieuse cérémonie, Seigneur; vous l'exaucerez, ce désir!

C'est pour le fils aîné de votre sainte Eglise, un roi digne de toute notre tendresse, autant que de tous nos respects. La générosité de son amour pour son peuple nous fait trembler sans cesse pour lui. Mon Dieu, chaque pierre de cet édifice sollicite pour lui votre miséricorde! C'est par votre puissance que ce monarque vit, qu'il règne, qu'il triomphe; c'est à vous qu'il fait hommage de ses succès : *Domine, in virtute tua lætabitur rex.* (*Psal.* XX.) Dès sa première enfance, vous le prévîntes de vos bénédictions les plus douces; dès lors vous ceignîtes son front du plus beau des diadèmes, et dès lors vous mîtes dans son esprit et dans son cœur toutes les vertus nécessaires pour en soutenir le noble poids : *Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis, posuisti in capite ejus coronam.* (*Ibid.*) Il ne désirait autre chose que de faire fleurir, sous les auspices de la religion, tous les arts pacifiques dans ses Etats tranquilles; vous accomplîtes longtemps ce désir de son cœur : *Desiderium cordis ejus tribuisti ei.* (*Ibid.*) Maintenant encore qu'on le force à se montrer héros à la tête des armées, tandis qu'il fait trembler l'Europe, son cœur, vous le savez, ne pousse des soupirs, n'élève de vœux vers votre trône que pour en faire descendre la douce paix ; achevez d'exaucer ses vœux. Mais surtout, ah! grand Dieu, ne mettez plus nos cœurs à la cruelle épreuve que vous leur avez fait essuyer, lorsque votre main terrible l'arrêta, le frappa au milieu de sa brillante carrière. Alors il ne demanda la vie que par amour pour nous; nous, de notre côté, nous vous la demandions pour lui à cause de lui-même. Ah! nous craignions bien moins de perdre nos frontières que de le perdre lui-même; tandis que, méprisant la vie, bravant la mort en héros chrétien, il tremblait pour

nous seuls. Vous avez daigné nous écouter : *Vitam petiit a te et tribuisti ei.* (*Ibid.*) Conservez longtemps une vie si précieuse. Qu'il revive de siècle en siècle; qu'il vive à jamais et qu'il règne dans son auguste postérité : *Longitudinem dierum in sæculum.* (*Ibid.*) Vous venez de le couronner de toute la gloire des héros; cependant ajoutez encore à sa gloire : faites de lui le plus parfait modèle d'un prince en tout béni du ciel : *Magna est gloria ejus, decorem impones, dabis in benedictionem.* (*Ibid.*) Car, encore une fois, Seigneur, il n'espère qu'en vous : *Rex sperat in Domino.* (*Ibid.*) Appuyé de votre miséricorde, son courage ne sera jamais ébranlé, non plus que son trône : *In misericordia altissimi non commovebitur.* (*Ibid.*) Faites sentir à tous ses ennemis que vous le protégez : *Inveniatur manus tua omnibus inimicis.* (*Ibid.*) Qu'ainsi votre puissance éclate parmi nous : *Exaltare in virtute tua.* (*Ibid.*) Nous, de notre côté, nous célébrerons à jamais, comme nous célébrons aujourd'hui, vos merveilles : *Cantabimus et psallemus virtutes tuas* (*Ibid.*), jusqu'à ce que nous chantions vos miséricordes éternelles dans la céleste Sion.

Puisse la bénédiction que tant d'illustres pontifes vont laisser en ce lieu nous en être le gage! Ainsi soit-il.

SERMON II.

POUR L'ANNIVERSAIRE DE LA DÉDICACE DE LA PAROISSE SAINT-SULPICE.

Statuit Judas et fratres ejus et universa ecclesia Israel, ut agatur dies dedicationis altaris in temporibus suis ab anno in annum per dies octo .... cum lætitia et gaudio. (I *Mach.*, IV.)

Judas et ses frères et toute l'assemblée du peuple d'Israël ordonnèrent que tous les ans, pendant huit jours, on célébrerait avec une sainte allégresse la dédicace de l'autel, au même temps auquel elle avait été faite.

Toutes les fois que le Seigneur favorisait son peuple de quelque grâce extraordinaire, le peuple, reconnaissant, instituait une fête spéciale qui en perpétuât le souvenir. Entre toutes ces solennités, une des plus éclatantes fut la dédicace du temple de Salomon, tant que ce temple subsista. La nouvelle consécration du second temple, au temps de Néhémie, prit ensuite la place de celle du premier. Enfin, quand Judas Machabée, ayant affranchi sa patrie, dressa un autel nouveau et rétablit l'ancien culte, une solennité nouvelle fut encore alors instituée; et l'assemblée d'Israël ordonna que tous les ans elle fût célébrée par tout le peuple.

L'esprit de ces cérémonies s'est conservé dans le christianisme. Oui, c'est le même esprit qui nous rassemble aujourd'hui dans cette basilique, pour en solenniser l'auguste dédicace. La mémoire en est récente encore; tous tant que nous sommes, nous l'avons vue, nous avons eu l'avantage d'y prendre part. Il ne s'agit donc pas de vous la retracer; les monuments authentiques en subsistent. Nos neveux la liront avec étonnement sur ces marbres éternels, à l'entrée de ce temple. Mais les fruits que nous en avons retirés sont-ils de même écrits dans les livres de Dieu? On vous a vus, Messieurs, animés du plus vif empressement pour contribuer à la construction de cet édifice, pour orner la pompe de sa consécration. Eh bien! quelle influence ont eue sur votre conduite les saintes et majestueuses cérémonies dont vous avez été témoins? Quel profit avez-vous retiré, jusqu'à présent, de ce nouveau temple? Voilà les réflexions importantes dans lesquelles je voudrais maintenant vous faire entrer.

Vous savez, en effet, que ce ne sont point ici de vaines cérémonies. Il n'en est point dans le christianisme, tout y tend à l'édification des mœurs. Dans l'ancienne loi même, quand Israël solennisait les fêtes, le vrai but de la religion était de rappeler le souvenir des engagements que le peuple avait pris avec son Dieu, en reconnaissance des biens que Dieu avait daigné répandre sur son peuple : ainsi s'exprime l'Ecriture. Tâchons donc d'approfondir de même le véritable esprit de cette fête. A la dédicace solennelle de ce temple, vous prîtes des engagements avec le Seigneur; comment y avez-vous répondu? Ce sera le sujet de la première partie. En conséquence de vos engagements, le Seigneur vous promit, il vous prodigua ses grâces les plus abondantes. Comment en avez-vous profité? Ce sera le sujet de la seconde partie. En deux mots, Messieurs, comment avez-vous soutenu ce que nous fîmes alors pour le Seigneur? Comment avons-nous reconnu ce que le Seigneur a fait pour nous? Cette double discussion mérite bien, ce me semble, une attention toute singulière. C'est de la grâce de l'Esprit-Saint que j'en attends le fruit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'est-ce en général que nos temples? Qu'est-ce en particulier que cette basilique dont nous solennisons aujourd'hui la dédicace? L'idée générale de nos temples nous représente, dit saint Bonaventure, des lieux destinés aux exercices de la religion. Notre Dieu y établit particulièrement sa demeure, pour être au milieu de nous, comme un monarque dans son palais au milieu de son peuple. Il les sanctifie par une consécration spéciale, pour sanctifier en quelque sorte nos hommages, et rendre les vœux que nous lui adressons dignes d'être exaucés. C'est pour cela que l'Ecriture les appelle, tantôt le lieu saint, le sanctuaire; tantôt le lieu du Seigneur, l'habitation de Dieu; tantôt la maison de louange et de prière. On y voit un autel; car comme il ne peut y avoir de religion sans sacrifice, sans autel il n'est point de véritable temple; par conséquent une victime, dont le sang répandu non-seulement unit entre eux tous les adorateurs du même Dieu, mais de plus, après les avoir purifiés, les unit tous ensemble à la Divinité qu'ils adorent; des prêtres qui, tantôt entre le vestibule et l'autel, pour demander miséricorde par leurs prières, tantôt à l'autel

même, pour l'obtenir par les mérites du sacrifice qu'ils offrent; tantôt dans les tribunaux sacrés, pour l'accorder par l'autorité qui leur a été confiée, tour à tour intercesseurs du peuple auprès de Dieu, et ambassadeurs, ministres de Dieu auprès du peuple; sont toujours, comme dit saint Paul (*Ephes.*, II), entre le ciel et la terre pour les réconcilier. Voilà, Messieurs, en abrégé, l'idée naturelle que nous avons de nos églises : c'est le nom le plus commun qu'on leur donne, pour exprimer que c'est le lieu où la foule se rassemble pour rendre un culte public à la Divinité.

Mais en particulier, qu'est-ce que cette basilique? Vous la nommez *Paroisse*, c'est-à-dire (permettez-moi encore cette remarque simple, mais instructive et essentielle à mon sujet) un bercail où tout le troupeau se rassemble en commun sous les yeux, sous la main, en quelque sorte, de son pasteur, pour être conduit par les mêmes sentiers et recevoir la même nourriture spirituelle.

Penseriez-vous qu'en élevant cet édifice vous n'ayez pris aucun engagement avec le Seigneur? Sans doute vous ne le regardez pas comme un monument purement profane, ou de l'habileté de l'ouvrier qui l'a construit, ou de la magnificence somptueuse de notre siècle. Ne serait-ce donc autre chose de plus qu'un gage authentique pour les races futures, et de la piété de ceux qui ont contribué à le fonder, et du zèle surtout de ce sage pasteur qui vient de le porter à la perfection? Non, non, Messieurs, c'est non-seulement à l'intention de l'église, c'est à votre propre intention, lorsque vous construisîtes, lorsque vous dédiâtes ce temple, que je veux maintenant vous rappeler. Voici le monceau de témoignage, comme dit l'Ecriture, en parlant des pierres que Jacob rassembla pour être le titre subsistant de l'alliance, qu'il contractait avec Laban son beau-père : *Acervus testimonii.* (*Gen.*, XXXI.) Oui, cet édifice dépose aujourd'hui contre vous, soit que je le considère dans l'intention générale de la religion comme le temple du Seigneur : quelle décence de votre côté y avez-vous apportée pour honorer Dieu! soit que dans votre propre intention je le regarde comme votre propre église, votre *paroisse;* quel empressement, quel zèle particulier avez-vous eu pour elle? Appliquez-vous à ces deux réflexions. Etendons-en les principes et pressons-en les conséquences.

Et d'abord, ne peut-on pas vous appliquer ici, Messieurs, ce que le prophète disait de lui-même? Ne peut-on pas dire, en effet, qu'à la dédicace solennelle de ce temple vous fûtes conduits, ainsi qu'Ezéchiel, à son entrée? Vous vîtes en approcher avec pompe la majesté du Seigneur Dieu d'Israël; tous les environs de toute part resplendissaient de gloire; un concert de mille voix, harmonieusement mêlées au son des guitares et des luths, annonçait la présence du Dieu qui venait en prendre possession. Introduits dans l'intérieur du sanctuaire n'y ressentîtes-vous pas l'impression de la Divinité par le saisissement religieux, qui surprit tout à coup vos sens? Le Seigneur vous y fit entendre sa parole, sinon immédiatement par lui-même, du moins par l'organe de ses ministres. Enfants des hommes, vous dîmes-nous alors plus d'une fois, pensez, et que cette pensée se grave si profondément dans vos esprits qu'elle n'en sorte jamais, pensez que c'est ici que se dresse aujourd'hui le trône de l'Eternel, que c'est ici qu'il fixe à jamais sa demeure pour habiter au milieu de vous. Vous ne profanerez donc plus son saint nom, vraie maison d'Israël; vous vous souviendrez de vos pères que le feu de la colère céleste a consumés pour n'avoir point respecté les saints lieux.

Est-ce effectivement là ce que vous avez conclu, mes frères, de ces majestueuses cérémonies? Et n'est-ce pas peut-être plutôt pour vous confondre que nous vous rassemblons encore aujourd'hui dans ce temple, et que nous vous le montrons, comme Ezéchiel, selon le précepte du Seigneur, faisait aux Juifs : *Ostende domui Israel templum, et confundantur.* (*Ezech.*, XLIII.)

Hélas! en effet, Messieurs, si nous exceptons un petit nombre de vrais fidèles, que nous avons la consolation de reconnaître au recueillement respectueux dans lequel nous les voyons prosternés au pied des saints autels, quels reproches tout le reste des chrétiens ne mérite-t-il pas? *Ostende domui Israel templum, et confundantur.*

Mais ce ne sont que les moins criminels qui se les feront à eux-mêmes, ces reproches. Tous les jours nous les entendons pénétrés de douleur, saisis de regret s'accuser; ce sont eux qui, maintenant encore couverts d'une salutaire confusion s'accuseront eux-mêmes, d'une distraction, la plus involontaire, d'une pensée la plus indélibérée et la plus légère, d'une curiosité indiscrète, d'un regard, d'une parole, d'un geste échappés presque avant toute réflexion, d'une posture ou trop peu humble ou trop peu mortifiée. Sans doute ils ont raison, mes frères. Ils savent, et ce sont ces sentiments que nous voudrions vous inspirer, que rien n'est plus saint que nos temples, que rien ne mérite donc plus de respect. L'ancien tabernacle, le temple de Salomon, le sanctuaire où résidait l'arche, n'en étaient que de faibles figures; ce n'est pas, en effet, le sang des animaux qui les a sanctifiés; c'est le sang de l'Agneau sans tache, d'un Homme-Dieu qui les sanctifie tous les jours; le Seigneur n'y habite pas seulement comme dans les anciens lieux sacrés, par une action particulière de sa miséricorde et de sa puissance; il y réside substantiellement dans le corps de Jésus-Christ qui s'y conserve. Ames justes, oui, ce sont ces réflexions qui vous pénètrent, qui vous confondent. Il ne faut devant vous que prononcer ce nom : *Le temple du Seigneur*, pour vous faire frémir, ainsi que saint Jean Chrysostome, d'une sainte et respectueuse horreur; vos plus légères irrévérences vous paraissent des

crimes : *Ostende domui Israel templum, et confundantur.*

O vous surtout, voyez-le donc, ce temple, concevez ce que c'est; une fois enfin pénétrez-vous de sa dignité et de son excellence, vous qui venez le souiller tous les jours par vos scandales. Le prenez-vous, dit saint Jean Chrysostome, pour un lieu de rendez-vous et d'assemblée profane, vous, qu'une habitude toute mondaine, ou plutôt une curiosité criminelle n'y amène qu'aux jours, aux heures, où la foule s'y rassemble pour s'y montrer et pour y voir? Le prenez-vous pour une place, continue le même saint docteur, vous dont les discours hauts et publics, les conversations libres et indécentes, les ris immodérés y portent la confusion et le désordre et vont souvent distraire le sacrificateur jusqu'à l'autel dans l'exercice du plus redoutable ministère? Le prenez-vous pour un théâtre, vous qui venez sans retenue et sans pudeur y faire montre de vos airs inquiets, de vos postures hardies, de votre luxe immodeste? Est-ce donc là, mes frères, l'idée qu'a dû nous donner ce zèle ardent et pur avec lequel vous avez vu la charité de concert avec la religion rassembler les pierres de cet édifice? Est-ce là surtout l'idée qu'a dû vous en donner l'auguste consécration que ces murs ont reçue de la main de tant d'illustres pontifes? Est-ce là l'idée que vous en donnent tous les jours et ces cantiques de louanges, ces instructions de toutes sortes, dont ce lieu ne cesse de retentir, et la piété des ministres, les fonctions qu'ils y exercent, et la majesté des cérémonies, les prières qui s'y font publiquement? Examinez ce temple de quel côté il vous plaira; tout ne conspire-t-il pas à vous confondre : *Ostende domui Israel templum, et confundantur.*

De quelque côté que vous l'envisagiez, vous ne verrez rien qui ne tende à en faire le siége de la religion; et si c'est là le culte que vous rendez, ah! quelle idée avez-vous donc de votre Dieu? Passez, passez à Céthim, disait un autre prophète, informez-vous à Cédar; dans aucun des pays les plus barbares, quel peuple en a jamais agi de la sorte avec ses dieux? Et que sont ces dieux? Des bronzes brutes, des marbres inanimés, des bois sans sentiment, sans mouvement : *Et ipsi non sunt dii.* (*Jerem.*, II.) Etait-ce au seul vrai Dieu qu'il était réservé d'être ainsi traité par ses adorateurs? S'ils ne sont point confondus à la vue de cet auguste temple, montrons-leur donc enfin ceux des idoles. Que ne pouvons-nous de nos jours encore les faire entrer dans les pagodes de l'Inde, dans les mosquées de la Turquie et de la Perse : *Ostende domui Israel templum.* Le silence respectueux qui règne partout, les postures graves et modestes de tous les assistants, les prosternations fréquentes et presque continuelles, cette attention scrupuleuse à ne se permettre pas un mouvement, pas un geste le plus indifférent : quelle leçon pour les chrétiens! Ah! mes frères, où en sommes-nous réduits, d'être obligés d'employer de pareils objets pour vous confondre? *Ostende domui Israel templum, et confundantur.*

Et vous avez de la foi, nous dites-vous! Oui, vous en avez. Nous ne pensons pas que les déréglements de vos cœurs aient étouffé la foi dans vos esprits. Si nous vous présentions, dit saint Jean Chrysostome, l'étable où Jésus-Christ est né; si vous aviez sous les yeux cette crèche où reposa sur un peu de paille un Dieu enfant; certainement vous seriez saisis de respect. Ah! voici autant que Bethléem, autant que le Calvaire! Sur cette sainte montagne où coula le sang de votre Dieu, oseriez-vous vous livrer à ces conversations profanes, à ces ris immodestes? Pourquoi donc l'osez-vous en ce lieu? Vous rougiriez de cet audacieux maintien, de cette inattention criminelle, de ces occupations frivoles et mondaines, de ces politesses indécentes; ici pourquoi donc n'en rougissez-vous pas? Et vous avez de la foi! Oui, vous en avez; vous croyez que sur cet autel se renouvellent habituellement tous les mystères de la rédemption; vous croyez que dans cette enceinte s'appliquent habituellement tous les mérites du Rédempteur.

Malheur donc à vous. Hélas! vous n'en êtes que plus criminels; vous n'en serez que plus sévèrement punis. Si vous n'aviez point de foi, vous seriez moins inexcusables : *Quanta malignatus est inimicus in Sancto* (*Psal.* LXXIII), disait le Seigneur par un de ses prophètes. Que l'idolâtre ait souillé mes autels en y plaçant ses idoles; que l'hérétique déchaîne encore aujourd'hui toute sa fureur contre mes temples; c'est un ennemi, je ne pouvais en attendre qu'une guerre cruelle : *Inimicus.* Mais vous, mon fils, vous qui faites profession de croire en moi, vous qui protestez que vous m'aimez, à qui j'ai donné tant de marques d'amour : *Dilectus meus* (*Jerem.*, XI); est-ce aveuglement, est-ce vertige, est-ce manie ou rage? *Quid est?* (*Ibid.*) Qu'est-ce enfin qui a pu vous engager à choisir ma maison pour en faire le théâtre de vos crimes : *Quid est quod dilectus meus in domo mea fecit scelera multa?* (*Ibid.*) Vous m'avez en quelque sorte chassé de tout le reste de vos habitations par les abominations affreuses dont vous les avez profanées; je me suis retiré dans cet asile; c'est vous-mêmes qui me l'aviez construit, qui me l'avez consacré; voulez-vous me forcer à l'abandonner encore? *Ut procul recedam a sanctuario mea.* (*Ezech.*, VIII.) J'y suis assiégé et comme investi de vos scandales. Ces palais, écoles de luxe et de mollesse, ces maisons vouées à la prostitution la plus infâme, ces promenades, rendez-vous de curiosité et de débauche, ce théâtre où se débitent impunément sous le beau nom d'amusements utiles, les leçons empoisonnées de la volupté, me resserrent en quelque sorte de toutes parts. Pour habiter encore au milieu de vous où me retirerai-je donc enfin?

Dans ce temple, ô mon Dieu; non, ne l'abandonnez jamais. Mais vous, Messieurs, pour l'y fixer, n'oubliez donc jamais le respect que vous vous êtes engagés à lui ren-

ire; et de plus souvenez-vous encore du zèle et de l'empressement particuliers que vous devez à cette basilique. Pourquoi? Je l'ai dit déjà, parce qu'elle est votre *paroisse*. A ce titre, elle vous appartient et vous lui appartenez spécialement; c'est pour vous spécialement que vous l'avez construite; c'est pour vous spécialement que le Seigneur l'a choisie, l'a sanctifiée et y demeure. A ce titre vous lui devez et plus d'empressement à la fréquenter et plus de zèle à l'honorer.

Ce que Jean Damascene a dit de nos églises en général, qu'elles sont dans les villes ce que les ports sont dans la mer : *Tanquam portus in mari, sic ecclesias in urbibus fixit Deus*, on peut, par rapport à vous, mes frères, l'appliquer à celle-ci, et ajouter que ce que les églises en général sont dans nos villes, celle-ci l'est en particulier dans ce quartier. De quelque orage que vous soyez surpris, n'est-ce pas ici que vous trouvez toujours un sûr asile? La source des secours de toutes sortes y tarit-elle jamais? Quelle exactitude ponctuelle à se prêter à tous vos besoins, quelle tendresse à les prévenir! Où trouverez-vous l'instruction plus solide, plus pure et plus fréquente? S'il faut pour exciter, pour soutenir votre dévotion de la décence et de la majesté, n'est-ce pas ici véritablement que vous verrez ce que disait saint Jean Chrysostome, un ciel réduit en petit : *Cœlum in angustum redactum*. Autour des saints autels, des anges, plutôt que des mortels, y rendent comme sensible, par le respect qui les pénètre, la grandeur du Dieu qu'ils servent. Quelle splendeur, quelle richesse! Est-il rien de plus propre à représenter les concerts de la Jérusalem céleste que ce que vous entendez tous les jours en ce lieu?

Mais qu'est-il besoin de ce détail? C'est ici que fut reçu le serment qui vous attache au christianisme; ici vos noms furent inscrits parmi ceux des enfants de l'Eglise; c'est donc ici particulièrement que vous devez venir reconnaître votre mère. C'est ici que vous eûtes le bonheur d'être régénérés et de renaître en Jésus-Christ; c'est donc ici votre vraie patrie spirituelle, c'est la cité sainte dont vous êtes citoyens, selon l'expression de saint Paul. (*Ephes.*, II.) Le zèle, l'amour, l'attachement que vous avez tous pour le pays, le lieu où vous avez pris naissance, est-ce donc à tort que nous vous les demandons pour ce temple? Chrétiens, ne devriez-vous pas partout ailleurs vous regarder comme exilés? Faut-il insister sur le précepte qui vous est fait? Le saint concile de Trente nous ordonne expressément de vous en avertir. C'est une obligation du droit nouveau, ainsi que du droit ancien, imposée d'abord par les premiers conciles, renouvelée par les suivants; et c'est témérairement, dit le clergé de France dans une de ses assemblées générales, qu'on prétendrait qu'une coutume contraire y eût dérogé dans la France.

Et la reconnaissance, et l'intérêt, et plus encore que l'un et l'autre, la religion même vous obligent donc spécialement envers cette basilique : j'ai dit pour la fréquenter avec plus d'assiduité, et pour l'honorer avec plus de zèle.

Si c'est ici, comme je l'ai dit, votre église particulière, l'église qui vous appartient spécialement, il faut sans doute en conclure que les honneurs qu'on y rend à notre Dieu vous regardent de plus près, doivent singulièrement vous toucher, et par une suite nécessaire que vous devez être plus sensibles aux outrages qu'il y reçoit.

Si c'était dans votre maison, dans une maison que vous eussiez fait construire pour y recevoir votre monarque, qu'on vînt l'insulter et le braver, ne vous croiriez-vous pas insulté personnellement vous-même? Quel zèle vous saisirait pour le défendre ou le venger! Au contraire, ne seriez-vous pas flatté particulièrement des honneurs qu'il y recevrait? En quoi cependant ces honneurs honoreraient-ils votre personne? C'est la gloire qu'on rend ici à notre Dieu, qui vous intéresse véritablement, et qui vous touche en un sens propre. Vous avez part au mérite de tout ce qui s'y fait pour votre Dieu; il vous tient compte de toutes les bonnes œuvres qui s'y pratiquent. C'est pour vous que le sacrifice s'y offre; c'est pour vous que les louanges divines s'y chantent et s'y publient sans cesse.

Quels reproches particuliers ne vous fait donc pas encore cette basilique même! Hélas! Messieurs, le Seigneur ne pourrait-il pas vous dire ce qu'il disait par le prophète Aggée au peuple Juif : *Domus mea deserta est, et vos festinatis unusquisque in domum suam.* (*Agg.*, I.) Quelle foule empressée de toutes parts dans cette ville! Ma maison seule est déserte. Quel grand dont la cour ne soit habituellement plus nombreuse que la mienne? *Festinatis unusquisque in domum suam.* Mais, ici à l'exception de certaines fêtes solennelles, où l'habitude, plutôt que la dévotion, vous y amène, tous les autres jours, quels adorateurs y trouve-t-on? Souvent à peine s'y rencontre-t-il quelqu'un pour répondre aux concerts de louanges et d'action de grâces que les ministres y entonnent. N'avez-vous donc bâti ce temple magnifique à votre Dieu que pour l'y laisser seul? *Domus mea deserta est.* Hé quoi! mes frères, c'est toujours pour vous le temps de consumer les jours en plaisirs et en amusements. Quelles que puissent être vos affaires, vous en distraient-elles, vous en détournent-elles jamais? Ce n'est que pour venir adorer le Seigneur dans son temple, que le temps et la commodité vous manquent tous les jours : *Domus mea deserta est, et vos festinatis unusquisque in domum suam.*

Est-ce donc là le zèle que vous avez pour cette basilique? Ah! bien loin de vous empresser par votre assiduité, par un redoublement de ferveur dans vos hommages, à dédommager le Seigneur des outrages qu'il reçoit trop souvent dans ce lieu, n'est-ce pas vous-mêmes dont on peut dire, comme des

coupables enfants du grand prêtre Héli, que vous détournez le peuple des sacrifices du Seigneur : vous, pères et mères, par l'indifférence impie que vous inspirez de bonne heure à vos enfants pour nos mystères ; vous, maîtres et chefs de famille, en retenant vos domestiques à vos affaires au préjudice de la religion ; vous surtout, grands de la la terre, dont les contagieux exemples ont presque de nos jours annobli l'irréligion. Aussi, moi, qui suis le Seigneur, continue le prophète, j'appellerai tous mes fléaux, et je les enverrai sur la terre, sur vos animaux, sur vos campagnes, sur vous-mêmes ; vos projets échoueront, ou ne réussiront qu'en partie. Pourquoi ? dit le Seigneur Dieu des armées : *Quam ob causam, dicit Dominus exercituum ?* (I *Reg.*, XXVI.) Parce qu'on laisse ma maison déserte, tandis que la mollesse retient les uns dans leurs palais, où l'ambition et la cupidité conduisent les autres : *Quia domus mea deserta est, et vos festinatis unusquisque in domum suam.* (*Agg.*, I.)

A Dieu ne plaise, Messieurs, que ce lieu, où le Seigneur nous a déjà donné tant de témoignages de sa miséricorde et nous promet encore tant de faveurs, devienne l'occasion de ses plus redoutables vengeances ! Mais n'est-ce pas encore ici un nouveau sujet de crainte pour nous ? Car comment avons-nous profité de ses bienfaits ? Nous allons l'examiner dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Les vues de notre Dieu, en établissant au milieu de nous sa demeure, sont bien plus de miséricorde pour nous que de zèle pour lui-même ; c'est moins sa gloire qu'il cherche que notre propre avantage. Quelque beaux, quelque splendides que soient ces temples que nous lui dédions, qu'est-ce en comparaison de sa véritable demeure ? Le ciel est son palais, les flambeaux lumineux du firmament sont le marchepied de son trône. Quelle gloire réelle pour lui-même peut-il retirer de nos hommages les plus éclatants ? Sa gloire, ainsi que sa félicité, est renfermée dans son essence. S'il exige un culte de nous, c'est parce qu'il veut avoir à récompenser quelque mérite en nous.

Il en exige, en effet, de deux sortes, parce qu'il a deux sortes de grâces à nous faire : 1° un culte extérieur et sensible, par conséquent des temples matériels où se pratique ce culte, qu'il récompense proprement de ses faveurs temporelles ; 2° un culte spirituel, qui l'honore dans des temples spirituels qu'il se plaît à orner de ses grâces les plus spéciales et les plus précieuses. Or comment nous sommes-nous prêtés, pour ainsi dire, à ce double culte ? Expliquons-nous par le détail.

Pouvons-nous d'abord ne pas mettre au nombre des bienfaits les plus signalés de notre Dieu ce que nous eûmes la consolation de voir à la dédicace solennelle de ce temple ? La multitude qui se rassembla pour celle que célébra Salomon ne fut pas plus nombreuse : *Ecclesia magna valde.* (II *Paral.*, VII.) C'était toute la France en quelque sorte réunie, comme nous le remarquâmes alors : *Omnis Israel.* (*Ibid.*) Quelque chose de plus, les augustes députés de toutes nos églises, tant d'illustres pontifes, également recommandables par leur piété et par leur doctrine, nous y représentèrent ces magnifiques spectacles que l'Eglise commença de donner aux fidèles dès les premiers siècles, où elle jouit de la tranquillité. Ici, comme alors, n'était-ce point un concile assemblé pour consacrer à notre Dieu, au nom de la nation tout entière, ce nouveau gage de notre zèle et de notre dévouement ? Aussi remarquez, Messieurs, que de prospérités accompagnèrent ou suivirent de près cette époque brillante.

D'une part, ce peuple que la mer a séparé de nous, et toujours le plus opiniâtre et le plus dangereux rival de notre monarchie, deux fois successivement mis en déroute ; les plus fortes murailles, les plus fermes remparts, qui ne cessent de tomber ou de s'ouvrir d'eux-mêmes à notre approche ; d'autre part, la tranquillité, l'abondance qui règnent au centre de cet empire, et surtout de cette capitale. Ah ! Messieurs, nous n'avons pas sujet cependant de nous glorifier de ces succès ; ils sont mêlés sans cesse de trop de craintes et de trop d'amertumes. Ce que le Seigneur nous donne d'un côté, presqu'au même instant il nous le ravit de l'autre. Successivement et tour à tour, quelques pertes viennent tempérer la joie de nos conquêtes, et de nouvelles victoires calmer la douleur de nos pertes Quelle économie de providence sur nous, ô mon Dieu ! Est-ce donc pour entretenir éternellement le funeste flambeau de la discorde qui nous consume ?

Hélas ! Seigneur, toutes nos intentions, toutes nos vues, tous nos vœux n'ont que la paix pour objet. Mais qui peut nous la donner, sinon vous-même ? Voyez ces anges de paix, selon l'expression de votre prophète, qui pleurent au pied de vos autels ; ils ne cesseront de pleurer, jusqu'à ce que vous ayez daigné les exaucer : *Angeli pacis amare flebunt.* (*Isa.*, XXXIII.) Ecoutez les voix et les soupirs de tout ce peuple, d'un tendre monarque surtout, qui, même au milieu du bruit de ses armes victorieuses, ne fait entendre que des paroles de paix, et s'arrête presque à chaque pas de ses conquêtes, pour offrir de les terminer : *Pax, pax.* (*Jerem.*, VI.) C'est l'unique cri du prince et des sujets. Pourquoi donc, ô Dieu de paix, pourquoi la paix semble-t-elle toujours s'éloigner de nous de plus en plus ? *Pax, pax, et non erat pax,* (*Ibid.*) Ah ! Messieurs, n'est-ce pas la juste punition d'un défaut de confiance et de reconnaissance marqué sensiblement dans toute notre conduite ?

En effet, prenez garde, je vous prie, il n'est point de faveurs que le Seigneur ne promette à Salomon après la dédicace du temple ; mais c'est à condition que le peuple viendra les lui demander dans ce temple même. De quelque espèce de disgrâce que

j'afflige mon peuple, lui dit-il, s'il revient à moi, s'il me demande grâce dans ce lieu, oui, je promets de l'exaucer toujours. Les yeux de ma miséricorde seront sans cesse ouverts sur tous ceux qui viendront y prier : *Ad orationem ejus qui in loco isto oraverit.* (II *Paral.*, VII.)

Ce que le Seigneur a fait pour nous jusqu'à présent, mes frères, ne nous laisse aucun lieu de douter qu'il n'ait attaché spécialement les mêmes promesses à cette basilique. Mais tout ce qu'il a fait jusqu'à présent a-t-il pu fixer notre confiance, ou même exciter notre reconnaissance? Nous nous plaignons des fléaux de Dieu quand il nous frappe; mais est-ce à lui que nous avons recours pour en être délivrés? Ce n'est que quand toute ressource humaine manque, que nous allons à vous, ô mon Dieu; et sitôt que nos vœux sont accomplis, n'oublions-nous pas la main qui nous avait frappés et qui nous a guéris. Les actions de grâces solennelles que l'on décerne à Dieu pour nos succès, les supplications publiques que l'on ordonne dans nos malheurs : eh! Messieurs, de la façon dont s'exécutent et les unes et les autres qu'est-ce autre chose aujourd'hui qu'une pompe de cérémonie, un spectacle qu'on semble vouloir donner aux peuples?

Chacun de nous en particulier pense-t-il, agit-il autrement dans sa propre conduite? Combien aujourd'hui, surtout dans cette capitale, combien de ces athées de cœur, ou de ces génies philosophes qui paraissent douter, ou qui même doutent peut-être, en effet, s'il est une Providence; qui s'endurcissent par système contre les biens et les maux, et regardant également les uns et les autres comme des apanages nécessaires de la nature, reçoivent les uns avec autant d'ingratitude, qu'ils supportent les autres avec indifférence. Parmi les plus fidèles mêmes, que les adversités font recourir à Dieu, combien en est-il qui dans la prospérité ne l'oublient?

Nation perverse, dit le Seigneur, nation sans conseil et sans prudence, je t'ai comblée de mes grâces, je t'ai adoptée pour mon peuple spécial, au milieu duquel je voulais me fixer pour te gouverner et te conduire dans tous tes projets; je t'ai élevée au-dessus des autres peuples, je t'ai fait tant de fois triompher, je t'ai enrichie de tous les biens; et aussitôt tu m'as abandonné. C'est pour cela, continue le Seigneur, que je te cacherai désormais ma face : *Abscondam faciem meam.* (*Deut.*, XXXII.) Au préjudice de ma providence souveraine, tu t'es approprié la gloire de tes succès : *Manus nostra excelsa fecit hæc.* (*Ibid.*) Tes succès ont été traversés, sans que tu pensasses à celui qui les traversait; tu as cru trouver des ressources inépuisables dans les ressorts de ta politique, dans la souplesse de tes intrigues, dans l'abondance de tes richesses : *Manus nostra excelsa et non Dominus.* (*Ibid.*) Voilà donc les dieux dans lesquels tu te confies; à présent qu'ils te sauvent, qu'ils te délivrent : *In necessitate vos protegant.* (*Ibid.*)

Non, non, mon Dieu, c'est au pied de ces autels que nous viendrons désormais, que dès aujourd'hui nous venons, en adorant humblement votre providence et dans les bons et dans les mauvais succès, solliciter votre miséricorde de jeter sur la terre de votre peuple un de ces regards qui portent partout la joie et la sérénité : *Propitius erit terræ populi sui.* (*Ibid.*) Et toutes les fois que notre âme se trouvera plongée dans la tristesse, si nous ne pouvons alors nous transporter nous-mêmes dans ce temple, du moins, ainsi que le prophète Jonas, nous tournerons vers lui nos cœurs, nous y adresserons nos vœux et nos prières, pour leur donner plus d'efficace : *Ut veniat ad te oratio mea ad templum sanctum tuum.* (*Ibid.*)

Non-seulement il les exaucera, Messieurs, mais il étendra sa miséricorde encore plus loin. Ses faveurs temporelles ne furent jamais que des figures des grâces spirituelles qu'il vous prépare. Mais il exige que nous nous y disposions de notre côté par un culte intérieur que nous lui devons dans nos temples, et duquel tout cet extérieur de culte, ces temples mêmes ne sont aussi que des symboles.

Ne savez-vous pas, disait l'Apôtre saint Paul, que le vrai temple de Dieu c'est vous-mêmes : *Nescitis quia templum Dei estis.* (I *Cor.*, III.) C'est ce temple, dont parlait le Sage, que sa sagesse s'est construit, où elle-même immole ses victimes. Apprenons de là que nous avons au dedans de nous comme un corps de religion dont nous sommes en même temps le temple, l'autel, les adorateurs, les prêtres et les victimes. Et comme, selon la remarque de saint Augustin, il y avait dans le temple de Salomon deux autels : l'un au dehors, où s'égorgeaient les victimes; l'autre dans l'intérieur du sanctuaire, où se brûlaient les parfums : ainsi nos corps mêmes, en premier lieu, continue saint Paul, sont comme l'autel extérieur de ce temple : *Membra vestra templum sunt* (*Ibid*): ils ne nous appartiennent plus, depuis qu'un Dieu a donné tout son sang pour en être le prix. C'est à ce prix, en effet, qu'il les a rachetés, non-seulement en mourant sur une croix, mais encore en nous donnant sa propre chair, qui sanctifie nos corps, et les transforme dans le sien propre, pour les rendre capables d'être la demeure de l'Esprit-Saint, qui, en conséquence du sacrifice de Jésus-Christ, vient habiter en nous. Jésus-Christ lui-même y demeure comme dans sa maison propre, dit encore l'Apôtre : *Christus in domo sua... quæ domus sumus nos* (*Ibid.*); et c'est plus proprement encore dans ce sens que s'accomplit en nous, selon saint Paul, la promesse qui nous a été faite par notre Dieu, de ne nous abandonner jamais, d'habiter au milieu de nous; afin que nous soyons son peuple, et qu'il soit notre Dieu. Surtout, Messieurs, sur l'autel de notre cœur : c'est là proprement que le Dieu esprit et vérité veut être adoré, c'est là pro-

prement qu'il peut l'être d'un culte digne de lui. Ce sont là ces pierres vivantes dont parle saint Pierre : *Lapides vivi* (II *Petr.*, II), qui composent une maison toute spirituelle : *Domus spiritualis*, où, tous tant que nous sommes, nous exerçons les fonctions d'un sacerdoce saint : *Sacerdotium sanctum* (*Ibid.*), en offrant des hosties spirituelles que Jésus-Christ rend toujours agréables à son Père : *Offerre spirituales hostias acceptabiles Deo per Jesum Christum.* (*Ibid.*) Autant de désirs dont notre cœur est capable, autant de grains d'encens, pour ainsi dire, que nous pouvons brûler sur cet autel; autant de passions dont nous sommes agités, autant de victimes que nous devons y immoler.

Or c'est à ce culte intérieur et spirituel que se rapporte comme à sa véritable fin tout ce que nous voyons dans ces temples matériels. Tout ce qui s'y pratique le figure, et nous fournit les moyens d'y parvenir.

Si les pierres matérielles qui composent cet édifice doivent être saintes, combien plus ne devez-vous pas l'être vous-mêmes? Le temple de Dieu est saint, reprend l'Apôtre; quiconque le profane périra; et le temple de Dieu c'est vous-mêmes. Comment donc, dit encore saint Paul, prétendriez-vous allier dans le même temple le Seigneur avec des idoles? L'excès monstrueux de l'impiété des Juifs fut de placer les dieux des nations sur l'autel du Seigneur. Au dedans de vous, qui êtes le temple de Dieu, ériger des autels à l'ambition, à l'avarice, à la jalousie, à la volupté, mes frères, est-ce un moindre crime?

Que signifiait, que figurait cet auguste concours, cet empressement religieux de tant d'illustres et saints prélats à la dédicace solennelle de ce temple? Qu'il paraissait bien dans toutes leurs actions qu'un zèle pur de la maison de Dieu les animait. Mais la vraie maison de Dieu, encore une fois, c'est vous-mêmes, c'est vous aussi que leur zèle avait proprement pour objet. En vous ouvrant ce temple, c'est une source abondante de grâces spirituelles qu'ils prétendaient vous ouvrir, pour purifier, pour sanctifier, pour orner le temple spirituel du Seigneur

Quelle source de grâces dans ces fonts sacrés, qui, en nous faisant ressouvenir des obligations de notre baptême, nous rappellent à l'origine de notre foi et de notre régénération, et réveillent conséquemment dans nos cœurs la grâce qui nous fut donnée, pour remplir les devoirs de notre adoption!

Quelle source de grâces dans ces autels qui, en nous montrant le Dieu victime qui s'y immole et y repose immolé, font couler sur nous les mérites de la rédemption, pour nous donner la force et le courage d'unir au sacrifice qu'il offre, celui de nos esprits et de nos cœurs!

Quelle source de grâces dans ces tribunaux de pénitence qui semblent nous reprocher sans cesse nos prévarications et nos rechutes, et nous invitant à pleurer et à gémir, nous offrent la récompense de nos gémissements et de nos larmes dans la réconciliation que nous pouvons à tout instant y recevoir!

Quelle source de grâces, enfin, dans cette chaire même, d'où sortent les oracles de la vérité! Toute muette qu'elle est, ne nous prêche-t-elle pas par sa seule vue, en nous retraçant tant d'instructions qu'on nous y donne tous les jours, tant de sentiments soit d'amour, soit de crainte, dont ces instructions pénètrent si souvent nos cœurs!

C'était à ces sources de grâces que venait vous rappeler l'année dernière un illustre pontife (12)... O ciel! quel souvenir se représente à nous? L'année précédente, nous l'avions vu signaler sa piété à la dédicace solennelle de ce temple, autant qu'il venait de signaler son zèle pour l'Etat et la religion dans l'auguste assemblée dont il faisait partie. Dès lors nous l'enviâmes à l'Eglise qui avait le bonheur de le posséder. Mais nos vœux étaient arrêtés et comme étouffés dans nos cœurs par le tendre et respectueux attachement que nous avions pour un pasteur, vrai père de son peuple (13), qui, tel que l'ancien des apôtres, ne pouvant plus présider à nos assemblées, les animait encore de son esprit; et, ne pouvant plus faire entendre sa voix, instruisait par ses écrits et par ses exemples, prêchant sans cesse encore, ainsi que l'apôtre saint Jean, la concorde et la charité. Hélas! il était mûr pour le ciel. Nous crûmes revoir ses premières années dans son digne successeur. Mon Dieu! vous ne fîtes que nous le montrer. La postérité équitable lira avec respect son nom gravé sur les portiques de ce temple, et y lira en même temps notre douleur. Qu'il soit à jamais consacré, ce nom précieux, dans les fastes de l'Eglise, comme il l'est déjà dans les cœurs de tous ceux qui aiment vraiment la religion!

Du moins, Seigneur, conservez-nous longtemps l'objet (14) de nos espérances et de notre consolation; ajoutez à ses années celles de celui qu'il remplace. Il fait déjà l'amour et les délices de son troupeau. Puisse notre docilité à seconder les efforts de son zèle tendre et généreux, le faire repentir lui-même des obstacles que son humble modestie opposa si longtemps à nos désirs!

C'est à cette fin, Messieurs, vous le savez, que se rapportent habituellement les immenses travaux de votre infatigable pasteur (15); hâtez-vous d'en profiter. Hélas! vous tremblez sans cesse pour ses jours. Qui ne tremblerait pas, en le voyant craindre si peu lui-même, oublier ses infirmités, son âge et ses anciens travaux? Ah! Messieurs, donnez-lui la consolation de vous voir zélés pour la maison de Dieu, devenir vous-mêmes des

(12) M. de Bellefonds, archevêque de Paris.
(13) M. de Vintimille, prédécesseur de M. de Bellefonds.
(14) M. de Beaumont, successeur de M. de Bellefonds.
(15) M. Languet, curé de Saint-Sulpice.

temples dignes de l'Esprit-Saint ; c'est le plus sûr moyen de prolonger une vie qui nous est à tous si précieuse. Le ciel vient encore de vous le rendre. Les prières qui se sont faites au pied de cet autel, les cris des pauvres et des orphelins qui n'ont que lui pour père ont fléchi la Justice céleste qui vous menaçait de le ravir ; en vous le rendant, que n'est-ce pas vous rendre ? Et n'est-ce pas un dernier motif bien puissant pour ranimer votre confiance ?

Mais n'en sera-t-il pas de cet anniversaire comme il en est habituellement de tous les autres ? Il nous arrive tous les ans, à ces sortes de cérémonies, ce qu'on raconte d'un ancien peuple qui, ayant tout à fait dégénéré de la vertu de ses ancêtres, n'en conservait plus d'autres vestiges qu'une assemblée qui se tenait régulièrement tous les ans, au même jour. On y lisait les lois qu'on avait reçues de ses pères, on faisait l'éloge de leurs vertus, on déplorait la corruption dans laquelle on était tombé ; la journée se passait en pleurs, en gémissements, en regrets ; et la journée passée, chacun continuait son même train de vie.

Si c'était là votre image, mes frères, ah ! quelle confiance pourrai-je vous inspirer ? Le Seigneur fait entendre sa voix à Jérémie : *Verbum quod factum est ad Jeremiam a Domino.* (*Jerem.*, XVIII.) Prophète, lui dit-il, placez-vous à la porte du temple, élevez la voix, et dites à tous ceux qui viendront y adorer le Seigneur : les miséricordes que j'ai promis d'exercer sur vous dans ce lieu ne sont que relatives aux conditions que j'ai prescrites à vos pères, que vous marcherez dans la voie de mes commandements, que vous réglerez toutes vos inclinations et tous vos désirs sur ma loi : *Bonas facite vias vestras et studia vestra.* (*Ibid.*) Ne vous laissez donc point séduire par les discours imposteurs que l'on vous tient pour vous tranquilliser. Voici le temple du Seigneur, vous dit-on. Il est vrai ; mais c'est pour cela même que le Seigneur n'en sera que plus terrible dans ses vengeances contre vous, si vous ne lui présentez des adorateurs dignes de lui. Rendez donc exactement la justice ; ayez soin de la veuve, protégez le pupille ; mais surtout purgez mon véritable temple, qui est votre cœur, de toutes les idoles, surtout de cette idole favorite dont vous l'avez souillé. Sans cela, n'attendez rien de moi ; tout le culte extérieur que vous me rendez ne servira qu'à vous confondre. Souvenez-vous que je suis le Seigneur ; aucune de vos pensées, aucun de vos penchants, de vos désirs les plus secrets ne peuvent m'échapper : *Ego, ego sum, ego vidi, dicit Dominus.* (*Ibid.*) Corrigez donc dès à présent et réformez tout ce qu'ils ont de contraire à la sainteté de mon nom, afin que je confirme sur vous, sur vos enfants, et les enfants de vos enfants, mes promesses de bénédiction et de miséricorde pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

(16) Louis XIII.

SERMON III.

SUR LA DÉDICACE SOLENNELLE DE L'ÉGLISE DES RR. PP. AUGUSTINS DÉCHAUSSÉS DE PARIS, SOUS LE TITRE DE NOTRE-DAME DES VICTOIRES.

Turris David ædificata cum propugnaculis; mille clypei pendent ex ea, omnis armatura fortium. (*Cant.*, IV.)

C'est comme la tour de David, qui est bâtie avec des boulevards ; mille boucliers y sont suspendus et toutes les armes des plus vaillants.

Cette tour de David, selon l'interprétation la plus commune des saints docteurs, c'est l'Eglise. La pierre sur laquelle est établi son fondement est inébranlable. Les boulevards qui la défendent ne peuvent être forcés ; aussi les efforts de tous ceux qui ont eu la témérité de l'attaquer n'ont jamais servi qu'à multiplier ses trophées, en multipliant ses victoires.

Mais si les saints docteurs appliquent ordinairement à nos temples matériels tous les éloges que l'Ecriture fait de l'Eglise même ; ne pouvons-nous pas aussi leur appliquer celui-ci, et surtout ne convient-il pas dans la plus exacte précision à ce temple en particulier, dont la consécration nous occupe aujourd'hui ?

Oui, Messieurs, voici la vraie tour de David, *Turris David*, bâtie autrefois par un de nos plus grands rois (16), pour être comme le boulevard de son empire : *ædificata cum propugnaculis.* Nos pères, en effet y ont trouvé, pourquoi n'y trouverions-nous pas de même des armes spirituelles plus efficaces que toutes les forces de la terre pour terrasser nos ennemis ? *Mille clypei pendent ex ea.* Que de superbes dépouilles ornent déjà ses murs ! Chaque pierre même me semble être une espèce de trophée : *Omnis armatura fortium.* Ah ! c'est que l'édifice entier est sous la protection de Marie. C'est ici que son Fils lui a donné pouvoir de distribuer des palmes et des couronnes. C'est ici que la victoire vient lui rendre hommage et la couronner des lauriers qu'elle reconnaît n'avoir reçus que de ses mains. Il ne tient donc qu'à nous de nous en faire un sûr asile. Sous la sauvegarde de Marie, que peut-on craindre ? Sa seule protection tient lieu de toutes sortes d'armes. Faut-il animer notre confiance ? Rappelons-nous tout ce qu'elle a fait en faveur de ceux qui ont imploré son secours. Ces murailles, ces autels en feront foi : *Turris David ædificata*, etc.

Développons, Messieurs, toutes ces idées ; elles supposent une multitude de faits intéressants. Mais à Dieu ne plaise qu'un vain esprit de curiosité nous engage à nous en occuper. C'est à la gloire de Marie que je les rapporte, à l'édification des fidèles : car la gloire de Marie est inséparable de l'instruction de ses enfants.

En l'honneur de Marie, dispensatrice des victoires. C'est la dédicace de ce temple. Souffrez aussi que j'en fasse une espèce de dédicace de ce discours ; et l'histoire de ce temple même me fournira de quoi composer

le trophée que je viens aujourd'hui apporter à ses pieds.

Je dis donc que ce temple, considéré précisément en lui-même, est le monument des bienfaits que nos pères ont reçus de Marie. Voilà ce qui est proprement pour la gloire de la mère de Dieu. Mais j'ajoute que ce temple, considéré précisément en lui-même, n'est pas cependant un gage assuré de sa protection pour nous. Voilà pour notre instruction; et c'est ce qui va faire le partage même de ce discours. Marie a protégé visiblement, et même miraculeusement nos ancêtres : s'ensuit-il qu'elle nous protégera? Je voudrais donc et vous rendre sensibles les effets merveilleux de la protection de Marie, et vous engager à mériter sa protection.

En deux mots, Messieurs, ce temple, où nous sommes rassemblés aujourd'hui, est un monument éternel de la protection que Marie a accordée autrefois à la France. Vous le verrez dans la première partie. Mais c'est à nous-mêmes de nous en faire à présent un gage de sa protection. Vous le verrez dans la seconde.

O vous, à qui je consacre ce discours, mère de mon Dieu, c'est par votre intercession que j'en attends tout le succès! *Ave, Maria,* etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Toutes les fois que le Seigneur honorait son peuple d'Israël de quelque faveur singulière, le premier soin du peuple était aussitôt d'éterniser sa reconnaissance par quelque monument illustre. Ainsi, dès qu'il fut entré dans la terre promise à ses pères, Josué commence d'abord à construire des pierres mêmes du Jourdain une espèce de bâtiment, pour être le signal mémorial des miséricordes du Seigneur : *Ut sit signum inter vos.* (*Josue*, IV.) Vos enfants vous demanderont, disait le pieux général, ce que cet amas de pierres signifie : *Quando interrogaverint vos filii vestri, dicentes : Quid sibi volunt lapides isti?* (*Ibid.*) Vous leur répondrez que c'est un monument éternel des enfants de Jacob, en reconnaissance des prodiges que leur Dieu a opérés pour les mettre en possession de la terre qu'il leur avait promise : *Idcirco positi sunt lapides isti.* (*Ibid.*)

Des faveurs plus insignes, en quelque sorte, j'ose le dire, demandaient un signe plus éclatant de reconnaissance. Ecoutez, Messieurs, je vous prie; afin que vous puissiez un jour en instruire vos enfants. Surpris de l'auguste majesté de cet édifice, ils vous demanderont ce que signifie cette inscription gravée sur son frontispice : *Deo Optimo, Maximo. Virginis Deiparæ sacrum, sub titulo De Victoriis.* AU DIEU SOUVERAIN. EN L'HONNEUR DE LA VIERGE, SON AUGUSTE MÈRE, SOUS LE TITRE DES VICTOIRES. Vous leur répondrez que c'est une espèce de trophée éternel, érigé à Marie, en mémoire des victoires qu'elle a fait remporter à la France : *Idcirco positi sunt lapidestis in monumentum filiorum Israel usque in æternum.*(*Ibid.*)

En effet, Messieurs, soit que je remonte jusqu'à l'origine de ce temple, et si j'ose ainsi m'exprimer, dans les desseins de son auguste fondateur; soit que je le considère dans ses premiers commencements, dans ses progrès, et les premières suites de sa fondation. 1° Dans l'intention de son fondateur, c'est un hommage de reconnaissance fait à Marie de toutes les prospérités de la France. 2° Dès ses commencements, dans ses premiers progrès, ce fut le canal de toutes les grâces les plus singulières que le Seigneur a daigné nous faire. En deux mots, la reconnaissance de nos pères en inspira, en dicta le dessein; et Marie aussitôt en récompensa l'exécution par un redoublement de grâces et de faveurs. N'est-ce point assez, Messieurs, pour conclure que ce temple, tel qu'enfin nous le voyons aujourd'hui, est un monument éternel de la protection de Marie sur la France.

Aussitôt que l'on vit des césars chrétiens (17), on vit honorer Marie, comme la protectrice des empires, et sous le beau nom de dispensatrice de la victoire. Il n'est aucune monarchie, qui n'ait cru devoir plus d'une fois lui décerner des espèces de triomphes. Sans rechercher dans les annales étrangères de quoi relever la gloire de Marie, arrêtons-nous à ce qui fait proprement à mon sujet et doit nous intéresser davantage.

Déjà l'on voyait en plus d'un endroit d'illustres monuments de la reconnaissance de nos pères. Les dépouilles de leurs ennemis, consacrées à Marie, faisaient une preuve authentique qu'ils lui avaient toujours rapporté le succès de leurs armes. Presque aucun de ses autels, que nous ne voyions encore aujourd'hui décoré de superbes trophées.

Il est peu de journées aussi fameuses dans nos histoires, que celles de Bouvines (18), du Mont-en-Puelle (19), de Cassel (20) et de Marignan (21). J'en atteste les superbes édifices, que les vainqueurs élevèrent à Senlis.

(17) Constantin, premier empereur chrétien, mit son empire, et en particulier la ville de Constantinople qu'il avait fait bâtir, sous la protection de la sainte Vierge. (BAR., an. 330.)

(18) Bataille de Bouvines, près de Tournay, gagnée par Philippe-Auguste contre l'empereur Othon IV et ses alliés. En reconnaissance de cette victoire, le roi fit bâtir, auprès de Senlis, une abbaye de chanoines réguliers, dont il fit dédier l'église en l'honneur de la sainte Vierge, sous le titre de Notre-Dame de la Victoire. (SPOND., an. 1214.)

(19) Bataille de Mont-en-Puelle, près de Douai, gagnée par Philippe-le-Bel contre les Flamands. en mémoire de laquelle fut bâtie la cathédrale de Chartres, qu'on nomme encore aujourd'hui Notre-Dame de Chartres. (SPOND., 13.4; MEYER, *Ann. de Flandres.*)

(20) Bataille de Cassel, gagnée par Philippe VI, dit de Valois, contre les Flamands. Le roi s'y trouva dans un extrême danger, d'où s'étant heureusement dégagé, il remporta une pleine victoire, en mémoire de laquelle il a fait placer sa statue équestre vis-à-vis la chapelle de la sainte Vierge, dans la nef de la métropole de Paris. (MEZERAI, *Hist. de France.*)

(21) Bataille de Marignan, gagnée par François Ier, contre les Suisses. En actions de grâces, le roi fit

à Chartres, à Milan. J'en atteste l'auguste métropole de cette capitale, si Marie n'eut pas tout l'honneur de ces victoires.

Et c'est, Messieurs, ce que considéra d'abord le fondateur de ce temple, dont la consécration nous rassemble aujourd'hui.

Louis, surnommé *le Juste*, treizième de ce nom si cher à la France, était à peine monté sur le trône de ses pères, qu'il le sentit ébranlé, chancelant de toutes parts. L'erreur... Ah! Messieurs, pouvons-nous trop souvent remettre sous vos yeux ces funestes ravages? Plaise au ciel que ni nous, ni nos descendants, nous ne voyions jamais renouveler ces spectacles de fureur! L'erreur avait allumé partout, depuis près d'un siècle, le flambeau de la guerre et de la discorde.

Tel est, en effet, Messieurs, tel fut toujours le caractère de toutes les hérésies. Le disciple bien-aimé, dans son *Apocalypse*, nous en a tracé un portrait allégorique, que l'expérience de tous les siècles, et surtout du XVIe, a bien prouvé n'être que trop fidèle.

Dans les commencements tout est mystérieux dans son langage, ainsi qu'en ses démarches : *In fronte mysterium* (*Apoc.*, XVII); si mystérieux qu'à peine peut-on démêler l'erreur de la vérité qu'elle combat. Elle affecte un air d'austérité propre à séduire les simples; elle n'a que le mot de réforme à la bouche Si des docteurs éclairés viennent à découvrir le faux de sa doctrine, elle trouve aussitôt des bouches toutes prêtes à cacher ses blasphèmes, à les envelopper sous des termes pompeux et magnifiques : *Datum est ei os loquens magna et blasphemias.* (*Apoc.*, XIII.) Viennent à son secours toutes sortes de prestiges. Hélas! elle séduit presque tous les habitants de la terre : *Seduxit habitantes in terra* (*Ibid.*) par mille espèces de signes miraculeux par lesquels le Dieu terrible lui permet quelquefois de contrefaire les œuvres de sa toute-puissance : *Propter signa quæ data sunt ei facere.* (*Ibid.*)

C'est ainsi que, dès le règne de François Ier, le calvinisme avait commencé d'abord à se glisser, et s'était accrédité peu à peu en France.

Cependant l'erreur, tant qu'elle est encore faible, ne parle que de docilité et de patience. Attendez qu'elle se soit agrandie (la France l'éprouva sous les règnes suivants), alors elle élève le mur de division. Ce fantôme prétendu devient un monstre énorme qui fait trembler toutes les puissances : *Babylon magna.* (*Apoc.*, XVII.) Après avoir renversé les autels, elle porte la main sur le trône même : *Habet regnum super reges terræ.* (*Ibid.*) Elle prend le glaive, elle fait des martyrs : *Ebria de sanguine martyrum Christi.* (*Ibid.*) Quiconque ose la contredire est menacé ou d'exil ou de mort : *In captivitatem vadet, aut gladio occidetur.* (*Ibid.*)

C'était à ce comble, Messieurs, que les maux de la France étaient enfin venus. Longtemps auparavant on en avait averti. Mais quand il s'agit de la religion, les peuples s'obstinent toujours à ne vouloir reconnaître le danger que quand il est devenu presque irrémédiable. En vain donc l'Eglise alarmée avait tâché d'étouffer l'hérésie dans ses commencements; ce monstre, qui ne s'était d'abord maintenu que par son obscurité même, était devenu si redoutable qu'il crut pouvoir braver les édits et les armes de nos princes. En vain Charles IX et Henri III lui portèrent successivement mille coups mortels. Il semblait reprendre de nouvelles forces par ses défaites, et se faisait plus que jamais admirer et suivre presque de toute la terre : *Admirata est universa terra post bestiam.* (*Ibid.*) Les princes et le peuple s'empressaient à l'envi de s'enivrer du vin de prostitution qu'il tenait à la main : *Reges terræ inebriati sunt vino prostitutionis ejus.* (*Ibid.*)

Ajoutez à ces malheurs de religion les troubles de l'Etat, qui en sont ordinairement inséparables. Ceux mêmes qui étaient demeurés fidèles à la foi (22) semblaient n'avoir entrepris de la conserver qu'en anéantissant la monarchie. Même fureur animait l'un et l'autre parti, et comme s'il n'eût point suffi de la main des Français pour ravager la France, c'était des deux côtés à qui se hâterait le plus de la livrer en proie aux étrangers (23). Mon Dieu! nous adorons votre main vengeresse, qui se servait des fureurs d'un parti pour punir les crimes de l'autre, et nous ne nous rappelons aujourd'hui le souvenir des fléaux dont vous frappâtes notre patrie que pour remercier votre miséricorde qui nous en délivra.

Nos malheurs avaient donc enchéri en quelque sorte sur ceux que l'illustre Machabée déplorait en termes si tendres. (I *Mach.*, I.) D'une part on voyait les ennemis de l'Etat maîtres, non plus seulement de nos frontières, mais du centre même de cet empire. D'autre part, les Français semblaient acharnés les uns contre les autres avec plus de fureur que les ennemis mêmes. Chaque particulier s'érigeait en docteur, presque chaque seigneur s'érigeait en tyran, et parmi tant de voix qui voulaient commander, la moins écoutée était celle du prince. L'autorité royale n'était plus qu'un fantôme que chacun cependant avait soin de faire marcher devant soi pour séduire les simples, et qu'on n'affectait de paraître respecter que pour l'anéantir plus sûrement.

Dans cette effroyable anarchie, que de crimes, que de meurtres! Déplorerai-je les ministres du Seigneur égorgés sur les débris des temples réduits en poudre? Hélas! l'onction sainte de nos monarques mêmes ne put les garantir de l'aveugle fureur des révoltés. La terre même, selon la belle expression de l'Ecriture, parut s'émouvoir

bâtir, proche la ville de Milan, l'église de Notre-Dame de la Victoire. (Spond., an. 1515, num. 7.)

(22) La Ligue.

(23) Les Anglais et les Espagnols appelés en France, les premiers par les calvinistes, les seconds par les ligueurs.

alors sur la désolation de ses habitants : *Commota est terra super habitantes.* (I *Mach.*, I.) Et la France, ainsi qu'autrefois la maison de Jacob, ne parut plus qu'un affreux tombeau, séjour de larmes et de confusion : *Et universa domus Jacob induit confusionem.* (*Ibid.*)

Quelle main bienfaisante a donc dissipé tant d'orages pour leur faire succéder un si beau jour? Henri le Grand n'avait pu remédier encore qu'à une petite partie de tant de maux: Conquérant de ses propres Etats, il avait heureusement nettoyé ses frontières; sa sagesse avait adouci les fureurs de l'une et de l'autre cabale, et tenait du moins le monstre de l'erreur endormi. Il se promettait bien d'achever son ouvrage, quand le plus noir des attentats ravit à la France son libérateur et son père.

Dans ces tristes conjonctures, qu'attendre d'un monarque encore enfant, surtout sous la tutelle d'une mère (24) digne véritablement de régner, mais trop enviée pour faire espérer un règne tranquille. L'esprit d'indépendance que l'erreur avait fait naître ne pouvait être détruit que par la destruction de l'erreur même, et l'erreur dominait toujours. Cantonnée dans nos meilleures places, qu'on n'avait encore pu lui enlever, elle se croyait assez autorisée pour donner des lois, du moins assez forte pour n'en pas recevoir. L'Espagne, d'autre part, rivale alors et depuis si longtemps de notre monarchie, ne gardait la paix qu'on l'avait forcée d'accepter, qu'en attendant l'occasion de lever le masque avec avantage.

Qui combattra pour nous contre tant d'ennemis ? L'épée du Seigneur. Ne craignons rien, Messieurs. Vous avez vu le danger, voici le dénoûment et le succès.

L'Espagne, mettant bas toute sa haine, recherche elle-même notre alliance (25), et pour gage de la paix, le sang de ses maîtres s'unit à celui de nos rois. Les grands, rentrés dans le devoir, y sont maintenus, malgré la jalousie qui les anime et toutes les intrigues des princes étrangers. Les huguenots, battus de toutes parts, sont poussés de retraite en retraite, et toutes les forces de l'Angleterre ne peuvent leur sauver un seul asile. La Rochelle tombe enfin, cette ville orgueilleuse qui était depuis si longtemps le boulevard de l'hérésie, et alors la dernière ressource des révoltés.

A vous, Seigneur, toute la gloire de ces heureux succès ! Que nos politiques en fassent honneur à la bravoure de nos guerriers et aux intrigues du ministère, le pieux monarque en renvoie au ciel toute la gloire. Oui, c'est Marie, protectrice de son empire, qui a vaincu l'erreur, soumis ses ennemis, affermi son trône, rendu le lustre à sa couronne. C'est donc à Marie que nous devons, mes frères, la conservation de la foi primitive, tandis que nos voisins étaient arrachés du sein de l'unité. C'est à Marie que nous devons la fin des troubles qui agitèrent cette monarchie, tandis que l'erreur faisait changer de face à tant d'empires. Si nous sommes encore dans la voie du salut, si nous jouissons de notre patrie, c'est donc à Marie que nous en sommes redevables.

Et c'est, Messieurs, ai-je dit, ce dont les murs de cet édifice feront foi à jamais. Dès les premières années de son règne, Louis le Juste avait senti le besoin qu'il avait d'une protection surnaturelle. Qu'il est beau de se représenter ce jeune prince aux pieds de Marie lui dire humblement ce qu'un juge d'Israël disait à la prophétesse de son siècle : Puisque l'ordre de Dieu me destine à combattre, venez avec moi ; combattant sous vos auspices, je serai invincible : *Si venis mecum, vadam.* (*Judic.*, IV.) Mais que j'aime surtout à me représenter ce jeune héros cédant volontairement à Marie tout l'honneur de sa victoire, et par un acte authentique de reconnaissance, avouant que c'est à Marie, non pas à lui, que la Fance est redevable de son salut ! En voici, Messieurs, l'occasion.

Alors les Augustins déchaussés de France projetaient un établissement solide dans cette capitale. Les vœux de toute la ville les y fixaient depuis longtemps. Quelques années auparavant ils y avaient paru, et chacun était charmé de voir retracer si fidèlement par ces fervents religieux la vie ascétique du grand Augustin ; vie, quoique solitaire, toujours partagée entre l'étude et les fonctions d'une charité prudente et discrète. Mais leur premier emplacement resserrait trop leur zèle. On s'empressa bientôt de leur ouvrir une plus vaste carrière. Il fallut l'agrément du prince, et l'occasion lui parut la plus propre pour exécuter le pieux dessein qu'il méditait. Il prit le titre de fondateur, et voulut que l'église fût dédiée à Marie, sous le titre des Victoires. Ne changeons rien à ses expressions. « En mémoire, dit-il, de toutes les victoires dont le Ciel l'a favorisé, surtout en mémoire du triomphe qu'il a remporté sur l'hérésie, il érige ce temple, monument de sa reconnaissance envers Marie. (26). »

Ainsi l'on voyait autrefois les vaillants Machabées. Après avoir rempli de la terreur de leur nom l'Egypte et la Syrie, confondu les faux frères et poussé l'impiété jusque dans ses derniers retranchements, ils rentraient à Jérusalem en vainqueurs pieux et pacifiques : consacrant les dépouilles qu'ils avaient

(24) Marie de Médicis, régente du royaume pendant la minorité de Louis XIII.

(25) Anne d'Autriche, fille de Philippe III, roi d'Espagne, épouse de Louis XIII, mère de Louis XIV.

(26) *Ludovicus XIII, Dei gratia Francorum et Navarræ rex christianissimus, invictus et ubique victor, tot victoriarum cœlitus partarum profligatæque hæreseos non immemor, in insigne pietatis monumentum, FF. Augustinianis discalceatis conventus Parisiensis hoc templum erexit, Dei paræque Virgini Mariæ, sub titulo de Victoriis, dicavit, anno Domini* 1629, *die* 9 *mensis Decembris, regni vero* 20. C'est l'inscription gravée en lettres d'or sur la pierre de marbre, qui fut bénie par messire Jean François de Gondi, archevêque de Paris, et posée dans les fondements de l'église par le roi lui-même. (*Merc. Fran.*, tom. XV et XVI ; Spond., an. 1629.

conquises à l'embellissement de la maison de Dieu, ils ne voulaient pour eux-mêmes d'autre triomphe que la gloire de faire triompher la religion. Le Seigneur agréait des hommages si purs, et des victoires ainsi célébrées n'étaient que le prélude d'une infinité d'autres. Ne soyez donc pas surpris si j'ajoute, Messieurs, que ce temple, fondé d'abord comme un hommage de reconnaissance fait à Marie des prospérités de la France, devint bientôt le canal des plus singulières faveurs.

A mesure que l'ouvrage avançait, la gloire de Louis et de la France augmentait de jour en jour. Le pas de Suze forcé (27), la Savoie réduite, l'Espagne et l'empire obligés à respecter les droits des alliés de la France (28), voilà Messieurs, la glorieuse époque de la fondation de ce temple.

La France, cependant, couverte au dehors de tant de gloire, gémissait au dedans en secret. Au milieu de tant de trophées, il lui manquait, il manquait à son prince ce qu'aucun avantage extérieur ne pouvait remplacer. Le trône était sans héritier. En vain depuis plus de vingt années le sage monarque représentait au ciel les malheurs où l'on craignait que l'Etat ne se vît bientôt replongé.

Il paraît, Messieurs, que c'est une voie assez ordinaire de la Providence qui gouverne le monde, de faire attendre et désirer longtemps ces hommes singuliers qui doivent être l'étonnement de leur siècle. On dirait que le ciel, jaloux qu'on lui rapporte toute leur gloire, veut faire sentir au monde, même avant leur naissance, que tout ce qu'ils sont vient de lui. Ou n'est-ce pas, Messieurs, que le Seigneur a voulu que la France dût à Marie le plus grand de ses rois, et ne l'obtînt que dans ce temple? A ce seul trait, jugez si j'ai trop dit, que ce temple, dès ses commencements, fut le canal des grâces les plus signalées que le Seigneur ait daigné nous faire.

Celui qui se plaît à élever surtout les âmes humbles, et qui choisit presque toujours les hommes les plus simples, pour servir d'instruments à ses plus grandes merveilles, avait destiné, pour être le coopérateur de celle-ci, un saint religieux de ce monastère (29). Plus connu par sa vertueuse simplicité, que les plus grands héros ne l'étaient alors par leurs hauts faits de bravoure et de politique, il s'était attiré, sans le vouloir, l'estime, l'amour, la confiance et de la cour et de la ville. Il pria pour la France, il pria Marie aux pieds de cet autel, et Louis le grand fut le fruit de ses prières.

La France entière l'attesta par ses cris de joie et d'allégresse. Le pieux monarque l'attesta, et ne crut pouvoir témoigner sa reconnaissance à Marie, qu'en lui consacrant ses Etats, sa famille et sa personne par l'acte le plus authentique de dévouement. Le jeune prince lui-même l'attesta dans la suite (30). Cet autel, cette image que nous avons sous les yeux, font preuve encore aujourd'hui de sa reconnaissance.

Mais rien n'égala les sentiments, ou plutôt, si j'ose le dire, les transports de la reine même. Aussitôt après ses couches, on la vit en ce lieu faire hommage à Marie de sa fécondité. Elle y revint depuis régulièrement chaque année de sa vie célébrer l'anniversaire de la naissance de son Fils. Elle projetait bien davantage pour transmettre à la postérité la mémoire de cet heureux événement.

De même qu'auparavant un de nos rois (31) avait trouvé l'art d'attacher les grands à la religion par des liens d'autant plus forts qu'il avait su les rendre plus honorables, la vertueuse reine (32) voulut d'un nœud pareil, au pied de ces autels, lier les dames de sa cour au service de Marie, afin que de siècle en siècle, jusque dans la plus reculée postérité, toutes les reines qui devaient occuper son trône et toute la noblesse de l'Etat partageassent sa reconnaissance.

En effet, pour éterniser le souvenir de la naissance de Louis le Grand, pouvait-on trop faire, pouvait-on faire assez? Aussitôt que j'ai prononcé ce nom, quelle idée, Messieurs, vous a saisis vous-mêmes, quelle idée de gloire et de félicité pour la France! Le seul

(27) Victoire remportée par le roi en personne sur Emmanuel, duc de Savoie, l'an 1629. (*Suite de l'Hist. de* Mezerai, t. Ier, p. 426.)

(28) L'investiture des duchés de Mantoue et de Montferrat accordée au duc de Nevers, protégé par la France, l'an 1630. (*Suite de l'Hist. de* Mez., t. II, p. 11.)

(29) Frère Fiacre de Sainte-Marguerite, augustin déchaussé, mort en odeur de sainteté, le 26 février 1684, âgé de 75 ans. Le 3 novembre 1637, ce saint frère eut une vision, dans laquelle la sainte Vierge lui révéla que la reine aurait un fils avant que l'année fût révolue, et lui commanda de faire, à cette intention, trois neuvaines dont une devait être dans l'église Notre-Dame des Victoires. Le roi et la reine ayant été avertis de cette vision qu'avait eue le frère Fiacre, le chargèrent de faire les neuvaines que la sainte Vierge avait exigées, et le 5 septembre de l'année suivante 1638, la reine accoucha de Louis XIV. (*Mercure français*, t. XXII, p. 289; *Vie de M. Bernard*, par M. Gaufre, éd. de 1680, p. 230; *Vie du F. Fiacre.*)

(30) La chapelle de Notre-Dame de Savonne, bâtie par Louis XIV dans l'église des PP. Augustins de la place des Victoires.

(31) Henri III a institué l'ordre du Saint-Esprit, pour détacher les grands seigneurs du parti huguenot. (D. Lobineau, *Hist. de Paris*, t. II, p. 1139.)

(32) La reine Anne d'Autriche, l'an 1656, donna une déclaration par laquelle elle établissait une *Compagnie* de cent dames les plus qualifiées de la cour, sous le nom de *Dames du grand deuil de Jésus-Christ*, pour être à la tête de la confrérie érigée dans l'église des R. P. Augustins de la place des Victoires, en l'honneur de *Notre-Dame des sept Douleurs*. Dans cette déclaration, elle prend la qualité de protectrice de la confrérie et supérieure de la compagnie des dames, prie toutes les reines qui doivent lui succéder, de conserver la même qualité, se réserve à elle et aux reines le choix des dames qui doivent composer la Compagnie, et ordonne aux PP. Augustins déchaussés de dresser au plus tôt les statuts de l'ordre. Ce projet n'a point encore été exécuté. La déclaration de la reine se trouve dans l'*Histoire de Paris* de D. Lobineau, t. IV, p. 53.)

nom de Louis porte avec soi une idée de grandeur qu'aucun éloge ne peut égaler. Tous les arts florissants, portés au plus haut point où l'industrie humaine puisse atteindre; le mérite le plus caché, le plus modeste ne pouvant se dérober aux récompenses; tous nos ennemis humiliés, forcés à chérir autant qu'à respecter leur vainqueur; les princes du sang royal recherchés, enviés par les étrangers, pour porter leurs couronnes; le monstre de l'erreur tout à fait étouffé; la foi portée même au delà des mers; l'Eglise partout triomphante, et jusque dans l'empire ottoman révérée : voilà, Messieurs, ce que dit le nom de Louis; il en dit davantage, et vous-mêmes à présent vous m'accusez sans doute de le mal expliquer. En donnant Louis à la France, vous-mêmes jugez donc du présent que Marie nous a fait.

Ce n'est pas sans raison, qu'un illustre courtisan (33), voulant éterniser la gloire du meilleur ainsi que du plus grand de tous les maîtres, choisit ce quartier (34) préférablement à tous les autres, pour y ériger le monument de ses victoires. La statue de Louis tromphant devait être placée à l'ombre, pour ainsi parler, du temple de Marie. C'est de la main de cette puissante dispensatrice de la victoire, que viennent les lauriers qui le couronnent, et la gloire de Louis, ainsi renvoyée tout entière à Marie, n'en sera que plus éclatante dans tous les siècles. Tandis qu'on examinera les nations vaincues, enchaînées aux pieds du héros, qui font hommage à sa puissance, nous ferons remarquer le héros qui lui-même en a fait tout l'honneur à Marie. On lira avec étonnement les inscriptions magnifiques qui, gravées sur le bronze, annoncent le nombre presque infini, le temps et le lieu des triomphes du vainqueur; mais aussitôt après nous ferons tourner les regards sur l'inscription simple et modeste de ce temple, qui annonce le vainqueur redevable lui-même à Marie de ses triomphes. Qu'ils subsistent donc à jamais, qu'ils ne soient jamais séparés ces deux monuments illustres, qui semblent dépendre l'un de l'autre, monument des prospérités de la France, monument des bienfaits de Marie!

Il était donc convenable sans doute que ce temple fût enfin porté à ce point de majesté où nous le voyons aujourd'hui. Dès le temps de sa première fondation, il était demeuré bien éloigné de la perfection de son dessein, il n'était même encore exécuté qu'en partie (35), quand le pieux empressement des peuples força cependant de l'ouvrir à leur dévotion. On attendait, pour le dédier par une consécration solennelle, qu'il fût achevé dans toutes ses parties.

Louis le Juste l'avait toujours désiré avec empressement. La mort prévint l'accomplissement de son désir, et ne put, si j'ose ainsi parler, étouffer dans son cœur le désir même. Un article exprès de son testament en recommandait l'exécution à son fils.

Mais, Messieurs, le Seigneur réservait cette gloire au fils de David, et non pas à David lui-même. La destinée du monarque guerrier fut d'élever l'empire au plus haut point de sa gloire. Celle de Salomon devait être de faire goûter à son peuple le fruit de tant de victoires, et d'en ériger le monument de reconnaissance à celui par qui David avait vaincu.

Grâces en soient donc rendues d'abord à l'Éternel! Grâces à Marie! Heureux notre siècle, qui voit enfin ce grand ouvrage consommé! Encore imparfait, il allait périr, s'il n'eût été relevé des fondements. Nos neveux nous en féliciteront sans doute, ils nous sauront gré de l'avoir fait.

Qu'elle soit donc à jamais en bénédiction dans ce temple la mémoire de ce sage ministre (36), qui ne se sert de l'autorité royale, dont il est le dépositaire, que pour rendre heureux les peuples; en faisant fleurir la religion; tel que Joaïda, aussi fidèle, mais plus heureux que le grand prêtre d'Israël, plus heureux d'avoir élevé un monarque plus constamment attaché à la foi!

Qu'elle soit à jamais en bénédiction dans ce temple la mémoire de ce grand magistrat (37). Hélas! comptions-nous ne rendre aujourd'hui ce devoir de reconnaissance qu'à ses cendres inanimées, lorsque nous le voyions venir ce délasser au pied de ces autels des soins fatigants qui faisaient la sûreté de cette grande ville? Lui-même prévoyait-il le coup fatal qui nous menaçait de si près, quand il hâtait avec tant d'empressement la construction de ce temple? Vous lui avez refusé, Seigneur, la consolation de jouir avec nous de la douceur de ce spectacle. Du moins que ses cendres, qui reposent en ce lieu, profitent aujourd'hui de la bénédiction que vous y répandez!

Soit que nous considérions ce temple dans l'intention de son fondateur, soit que nous examinions ses commencements et ses progrès, c'est donc véritablement un monument éternel de la protection de Marie sur la France. Mais sera-ce un gage de sa protection pour nous-mêmes? C'est à nous maintenant de l'examiner et d'en juger.

Cette réflexion, Messieurs, demande un peu plus d'étendue, et nous offre naturellement un grand sujet d'instruction. Entrons-y maintenant. Ce doit être le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ce n est point assez de posséder d'illustres monuments des miséricordes du Seigneur.

(33) M. le duc de La Feuillade.

(34) La place des Victoires.

(35) L'Eglise, tout imparfaite qu'elle était encore, fut bénie le 20 décembre 1666, par messire Guillaume Leboux, évêque de Périgueux; et le lendemain, M. l'archevêque de Paris y dit la première messe.

(36) Monseigneur le cardinal de Fleury.

(37) Monsieur Hérault, lieutenant-général de police, puis intendant de Paris, mort le 2 août 1740 et inhumé dans l'église des Augustins de la place des Victoires.

Ils ne nous servent qu'autant qu'ils sont pour nous une occasion de mériter qu'il continue de répandre sur nous ses bienfaits. Appliquons, Messieurs, ces deux maximes générales à ce monument de la protection de Marie, et d'abord établissons solidement la première, pour bannir loin de nous une présomptueuse sécurité, ensuite expliquons et détaillons la seconde, pour animer et régler dans nos cœurs une juste espérance. Ne comptons donc pas que ce temple précisément par lui-même fixe sur nous la protection de Marie, mais comment pouvons-nous la fixer? Voilà, Messieurs, le plan général de cette seconde partie.

Il est vrai que rien ne touche davantage le Seigneur, rien ne l'engage si puissamment à continuer aux hommes les témoignages de sa bonté, que les témoignages qu'ils lui donnent de leur côté de leur reconnaissance. De là cette réflexion de saint Jean Chrysostome, qu'aucun lieu n'a jamais été plus signalé par les bienfaits de notre Dieu, que ceux où les hommes ont érigé les monuments de leur reconnaissance.

J'ajoute encore: il est également vrai que le Seigneur dispose toujours, comme il lui plaît, de ses dons, et qu'il les accorde souvent au mérite et à l'intercession de ses fidèles serviteurs. C'est ainsi, remarque encore saint Jean Chrysostome, que sa bonté l'a porté quelquefois à faire miséricorde aux enfants en considération de leurs pères. Le peuple d'Israël l'éprouva plus d'une fois. Au seul nom d'Abraham, d'Isaac et de Jacob la foudre s'éteignit souvent entre le mains du Seigneur irrité.

Mais, Messieurs, est-il moins vrai que les plus augustes monuments de la reconnaissance des hommes n'ont servi souvent qu'à les convaincre ensuite d'une plus noire ingratitude, et par là même à redoubler la mesure des vengeances du Seigneur? Israël se glorifiait de son temple, de son arche, de son tabernacle, et ce furent tous ces gages, prétendus infaillibles, de la miséricorde de Dieu, qui attirèrent enfin sur Israël un fléau plus terrible. Est-il moins vrai que le Seigneur nous avertit que les enfants ne seront ni punis ni récompensés pour les actions de leurs pères, mais que chacun subira le jugement qu'il aura personnellement mérité? Que servirent enfin à Israël les grands noms d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qu'à couvrir leurs indignes héritiers d'une plus accablante confusion?

Or, Messieurs, raisonnons de même (on ne peut sans doute) sur la protection de Marie. Elle s'est déclarée de mille manières la protectrice de cet empire. Nous avons aujourd'hui sous les yeux le plus authentique monument de ses bienfaits. Nos ancêtres l'ont honorée, elle a récompensé leur zèle. Mais qu'en conclure pour nous-mêmes?

La fameuse ville de Constantinople avait été consacrée à Marie par son auguste fondateur avec autant de pompe et de solennité du moins que Paris et la France ont pu l'être par nos princes (38). Ce début de parallèle ne vous étonne-t-il pas, mes frères? Pour moi, je vous avoue qu'il me fait frémir de crainte et d'horreur.

Constantinople était si particulièrement dévouée à Marie qu'elle en porta même le nom (39). On avait vu ses empereurs (40), au retour de leurs expéditions les plus glorieuses, placer l'image de Marie sur le char triomphal qu'on leur avait destiné, et suivre eux-mêmes en captifs la pompe de son triomphe. Constantinople, de plus, possédait un gage de la protection de Marie, du moins aussi éclatant, je puis le dire, que ce temple où nous sommes assemblés. Une image de Marie, peinte autrefois par saint Luc (41), était son principal étendard et était regardée comme la sauvegarde de tout l'empire. La Grèce, en effet, sous cet étendard, fut longtemps invincible: en sorte même que le nom de la victoire lui en resta (42).

Mais Constantinople enfin dégénère, un schisme opiniâtre la sépare du sein de l'Eglise romaine. Le luxe et la mollesse asiatiques efféminent d'abord, ensuite corrompent entièrement ses mœurs. Constantinople alors n'éprouve plus la protection de Marie que par les fléaux dont Dieu l'afflige pour la ramener à son devoir. Les révolutions se succèdent rapidement les unes aux autres, jusqu'à ce qu'enfin, lassée des continuelles résistances de ce peuple perfide, Marie l'abandonne entièrement. Alors cette image, qui avait été si longtemps la force des guerriers, le soutien du trône, le boulevard de l'empire, tombe elle-même entre les mains du barbare vainqueur; et la Grèce, en la perdant, perd avec elle la liberté, sa gloire et son empire (43).

Tel est, Messieurs, l'ordre le plus commun que le Seigneur a toujours gardé dans le gouvernement du monde. Pour le reconnaître, il ne faut que suivre avec un peu d'attention l'histoire des différents empires. Israël n'est pas le seul peuple qui fournisse des exemples de cette providence attentive à régler les événements, selon qu'elle veut ou récompenser ou punir. Ce que l'historien sacré prend toujours soin de rendre si sensible, par rapport à Israël, les prophètes l'ont de même remarqué des plus anciennes monarchies.

(38) Baron., an. 330; Niceph., l. VIII, cap. 26.

(39) Constantinople fut appelée la ville de la Vierge, *Civitas Virginis*, et *Parthenis*. (*Ibid.*)

(40) Jean Zimiscès, après avoir défait une armée de 300,000 Russiens, Bulgares et Turcs, qui avaient fait une irruption sur les terres de l'empire (Bar., an. 971.) Jean Comnène, après une grande victoire remportée sur les Scythes. (Bar., an. 1123.)

(41) Cette image avait été d'abord à Antioche, d'où elle fut envoyée par l'impératrice Eudoxie, épouse de Théodose le jeune, à Pulchérie sa belle-sœur, qui la plaça dans une église qu'elle avait fait bâtir à Constantinople en l'honneur de la sainte Vierge, sous le titre de Notre-Dame des Guides. (Niceph., l. XV, c. 14; Bar., an. 453.)

(42) Νικοποιὸς *effectrix victoriæ* (Baillet, *Sur la fête de l'Assomption.*)

(43) Baillet, *ibid.*; Spond., an. 1453,

Un peuple, après avoir été longtemps chéri, favorisé du ciel, commence-t-il à sortir des voies de la justice, il semble qu'aussitôt l'aimable Providence de notre Dieu redouble d'attention pour se faire sentir et reconnaître par des ingrats qui l'oublient. Il essaye d'attendrir par de nouvelles faveurs; il effraye par des menaces; il tonne longtemps avant que de frapper; il frappe ensuite, il frappe en père dont la miséricorde règle toujours et ménage les coups. Si le peuple s'obstine et s'endurcit, peu à peu la miséricorde fait place à la justice; les fléaux deviennent et plus fréquents et plus sensibles, jusqu'à ce qu'enfin arrive le temps de colère et de vengeance : le Juge inexorable succède au Père plein de miséricorde.

Ah! Messieurs, n'est-ce point là, en deux mots, la conduite que notre Dieu tient depuis longtemps à notre égard? Mais dans lequel de ces différents ordres de Providence sommes-nous à présent? Ne nous flattons pas; d'autre part aussi n'outrons pas nos sujets de frayeur, et ne dissimulons aucun des motifs que nous avons et d'espérer et de craindre.

Depuis que Louis le Juste a mis son empire sous la protection de Marie, ne semble-t-il pas que le Seigneur ait pris plaisir à élever la France au plus haut point de gloire et de puissance où soit jamais arrivée aucune monarchie? Je vous l'ai déjà fait remarquer dans la première partie de ce discours; mais pourquoi nous lasserions-nous d'admirer les miséricordes de notre Dieu sur nous? Quel siècle en effet que le siècle dernier! Rival des deux plus beaux siècles du monde, n'a-t-il pas donné la France en spectacle à tout l'univers sous le même point de vue, où le furent autrefois la Grèce (44) et l'Italie (45). Encore aujourd'hui le beau point de vue, le beau spectacle! Non, ce n'est point un vain esprit d'orgueil, c'est un sentiment de reconnaissance, qui m'engage à le retracer, pour en faire hommage à Marie notre protectrice, et pour soutenir ou ranimer la confiance que sa protection nous donne.

Quel enchaînement de prospérités nouvelles a conservé, et même à présent conserve à la France l'ascendant qu'elle a pris depuis près d'un siècle! Peut-on, Messieurs, ne pas reconnaître, ne pas avouer que la Reine des victoires était encore dernièrement à la tête de nos armées (46)? De là cette noble et généreuse confiance, cette bouillante ardeur, cette audace intrépide qui firent de chacun de nos soldats autant de Judas Machabées toujours déterminés à périr ou à vaincre, et toujours assez heureux pour ne périr qu'en triomphant. De là cette épouvante qui glaçait les cœurs de nos ennemis les plus intrépides (47), et qui, rendant toujours inutiles toute la sagesse et toute la bravoure de leurs plus grands généraux, ajoutait au chagrin de leurs pertes le dépit d'être forcés à en être les témoins. Mais surtout sous quels autres auspices, que ceux de Marie, pouvions-nous espérer des succès assez éclatants et assez rapides, pour faire en moins de trois campagnes changer de face à une partie de l'Europe, rendre à l'Italie ses maîtres légitimes (48), agrandir l'Etat d'une province si longtemps désirée (49), si souvent conquise, et que trente années de victoires n'avaient pu nous assurer entièrement; ouvrir un asile glorieux à un prince (50) trop digne de régner pour régner sur ses sujets qui avaient pu une fois le méconnaître, mais digne de régner parmi nous, digne que la France lui achetât une couronne au prix du sang de tous ses guerriers; reconnaissance même trop faible pour le présent que lui-même il nous a fait; enfin mettre la France en état de pousser si loin qu'elle voudrait ses prétentions et ses conquêtes, si notre prince eût estimé et recherché dans la victoire d'autre avantage, que de forcer ses ennemis à recevoir et à garder la paix?

Ce sont là, Messieurs, je l'avoue, des gages sensibles de la protection du ciel, des preuves éclatantes que Marie s'intéresse encore véritablement pour nous. Mais, parmi tant de motifs de confiance, n'avons-nous point des sujets de crainte? Voilà le parallèle qui vous a d'abord effrayés, justifié dans le premier trait. Ne se justifie-t-il pas aussi dans le second?

Au milieu de tant de prospérités, lorsque les ministres du Dieu vivant paraissent alarmés par les désordres que la prospérité même ne manque guère d'amener avec elle, lorsqu'ils vous avertissent et vous pressent de retourner à Dieu; avouez, Messieurs, que vous ne cessez de vous étourdir vous-mêmes, tantôt en regardant leurs menaces comme de pures déclamations, de simples jeux d'esprit, tantôt en traitant de frayeur panique la crainte salutaire qu'ils veulent vous inspirer, tantôt du moins en supposant le bras de Dieu bien éloigné de vous. Ainsi pensait et parlait Israël de tous les prophètes que le Seigneur lui envoyait. Ainsi le peuple de Constantinople écoutait autefois saint Jean Chrysostome. C'est ce grand patriarche qui lui-même s'en plaint. Cependant le Seigneur vérifie les menaces de ses ministres; il vient lui-même, il se montre dans l'appareil redoutable de sa justice. Hélas! Messieurs, est-il possible de méconnaître à présent l'action de son bras appesanti déjà sur nous? Il n'a fait que commencer. Si l'on ne le désarme, il achèvera. *Incipiam et complebo.* (*Jerem.*, XXV; *Ezech.*, V.)

En effet ne mesure-t-il pas tellement ses coups, qu'il faut-être tout à fait endurci pour ne pas reconnaître quelle est la main qui frappe? Ne cherchons donc point ailleurs que

(44) Siècle de Philippe et d'Alexandre, rois de Macédoine, sous lesquels vivaient Démosthènes, Platon et Aristote, le peintre Apelles, etc.

(45) Siècle d'Auguste.

(46) Campagnes d'Italie et du Rhin, en 1733 et les années suivantes.

(47) Philisbourg pris par M. le maréchal d'Hasfeld, à la vue du prince Eugène.

(48) Don Carlos, roi des Deux-Siciles.

(49) La Lorraine.

(50) Stanislas Ier, roi de Pologne, duc de Lorraine, père de la reine.

dans nos crimes la cause des maux qui nous affligent, et n'attendons de soulagement qu'autant que nous voudrons le mériter en retournant à Dieu. Il en est temps. C'est le Père qui commence; prévenons le Juge irrité, et craignons qu'il n'achève : *Incipiam et complebo.*

Oui, Messieurs, ce n'est encore que le Père qui nous rappelle. J'en juge, disait saint Chrysostome au peuple d'Antioche, dans une circonstance presque semblable, j'en juge sur ce que nos prospérités n'ont point été sans amertume, ni nos maux sans ressource. Ce sont là toujours les commencements du Père plein de miséricorde : *Incipiam.* Quand le Juge inexorable achève, ou il enivre de prospérités continuelles les victimes qu'il réserve à sa vengeance; ou, si le temps de la vengeance est arrivé, il extermine par des coups inévitables de colère; mais quand il veut tout à fait punir, jamais il n'avertit ni ne menace. Sa foudre ne gronde qu'afin qu'on l'évite. Hâtons-nous donc de l'éviter. Puisqu'il nous afflige, il est irrité; mais puisqu'en nous affligeant il nous comble encore de ses faveurs, c'est une preuve qu'il nous aime, et ne veut pas nous perdre. Voilà donc encore le second trait du parallèle justifié. Ah ! Messieurs, le dernier ne le sera-t-il pas? *Incipiam et complebo.*

Car enfin si nous nous endurcissons tout à fait dans le crime, sur quoi pourrait être fondée notre espérance? que peut toute la prudence humaine, quelle qu'elle soit, contre les desseins du Maître du monde ? Il est vrai que nous avons, que nous aurons toujours tout à attendre de la bonté d'un prince qui ressent les maux de son peuple comme s'ils étaient les siens propres, de la sagesse d'un ministre toujours inépuisable en ressources; mais quand le Seigneur veut punir, qui peut parer les coups de sa colère? Si quelques exemples nous rassurent, comme bien d'autres doivent nous faire trembler? Celui que j'ai cité d'abord me semble bien suffire. La protection de Marie elle-même ne nous servirait non plus qu'à ce malheureux peuple. Nous en avons reçu les mêmes grâces, des grâces plus singulières encore; le Seigneur irrité nous avertit de même; et si le dénoûment n'est différent de notre côté, du côté de Dieu le sera-t-il ? *Incipiam et complebo.*

En effet, Messieurs, quelle idée nous formerions-nous donc de la Mère de Dieu? Espérerions-nous en faire la protectrice de nos crimes? Regarderions-nous son crédit comme un rempart qui nous mît à l'abri pour offenser impunément son Fils? Non, non, mes frères; mais elle nous aidera à lui satisfaire, elle fera agréer nos satisfactions. Ce temple même en sera le gage, si nous le fréquentons désormais avec reconnaissance, avec confiance, avec respect. Ces trois dispositions sont directement opposées à trois vices les plus communs dans notre siècle, et que je crois pouvoir regarder comme la source de tous les maux qui nous affligent.

Après vous avoir tenu si longtemps entre l'espérance, pour ainsi dire, et la crainte, je remonte à présent jusqu'à la première cause de nos sujets de frayeur, pour tâcher enfin de ne laisser qu'une espérance bien réglée dans vos cœurs.

Je l'ai déjà insinué, en commençant cette seconde partie : une des vertus qui plaisent davantage à Dieu, qui l'engagent plus efficacement à nous faire part de ses faveurs, c'est la reconnaissance, et la reconnaissance est peut-être la vertu la plus rare dans notre siècle. J'entends la reconnaissance envers Dieu : car on se pique d'en avoir pour les moindres services qu'on a reçus des hommes. Dieu seul ne paraît jamais en mériter.

A qui, par exemple, avons-nous rapporté les succès si rapides de nos armes, l'opulence qui rend depuis si longtemps cette monarchie la plus florissante de l'univers? Israël, dans un pareil état de gloire et de splendeur, en faisait tout l'honneur à la bravoure de ses guerriers, à la profondeur de sa politique; et quel en fut enfin le succès, de cette bravoure, de cette politique du peuple d'Israël, quand le Seigneur l'eut abandonné?

Parmi nous, Messieurs, il est vrai que, par rapport à nos monarques, rien n'a changé. La piété, non plus que la valeur de nos Davids ne s'est point démentie dans leurs enfants. Nous venons de voir encore un prince animé du même esprit que ses ancêtres, ne nous annoncer ses triomphes que par l'appareil éclatant de l'hommage qu'il en rendait aussitôt au Dieu des armées. Non-seulement nous l'avons vu consacrer dans le tabernacle, devant l'arche du Seigneur (51), l'épée dont il venait de terrasser ses ennemis, et les dépouilles qu'il en avait remportées (52); mais nous l'avons vu, digne successeur de Louis le Juste, en reconnaissance de ses propres victoires, renouveler, faire renouveler par tout son peuple l'acte authentique, qui voue la France à l'auguste Marie (53). C'est là sans doute, Messieurs, ce qui fixe encore sur nous la protection de Marie. Mais ce qui nous fait craindre qu'elle ne se retire, c'est, ce que nous voyons d'autre part, je ne sais quel esprit d'incrédulité et d'irréligion, qui se glisse et s'établit de jour en jour.

Regarder comme miraculeux un événement, quelque singulier, quelque extraordinaire qu'il puisse être, rapporter à Dieu, fléchi par l'intercession de sa Mère ou de quelqu'un de ses serviteurs, la fin des maux qu'on a soufferts, n'est-ce pas s'exposer à être traité d'esprit crédule et faible, et à n'être écouté qu'avec un rire moqueur? Nous-mêmes, ministres du Seigneur, nous voulons en vain, ainsi que les prophètes, faire remonter jusqu'à cette main supérieure qui meut à son gré la machine du monde, forme et dénoue comme il lui plaît les nœuds de tous les grands événements. Hélas ! le plus souvent nous parlons à des hommes qui,

(51) Les saints Pères ont toujours regardé l'arche comme la figure de la très-sainte Vierge.

(52) Drapeaux envoyés à Notre-Dame de Paris.

(53) Déclaration de 1738 pour célébrer l'année centenaire du vœu de Louis XIII.

philosophiquement instruits à douter de tout ce qui est au-dessus de leur raison et de leurs sens, croient à peine qu'il y ait une Providence que le gouvernement du monde intéresse. Eh bien, mes frères, supportez donc avec un stoïcisme semblable les fléaux que Dieu vous envoie et dont il vous menace! Si vous méconnaissez une Providence, elle vous méconnaît. Si vous êtes insensibles à ses bienfaits, elle les retire, elle devient insensible à vos besoins, et attendez-vous à sentir tout le poids d'un bras vengeur.

Encore le plus souvent sommes-nous châtiés sans succès. Ingrats que nous sommes, nous oublions le Seigneur dans la prospérité, et l'adversité même ne peut nous ramener à lui.

Que voyons-nous en effet dans les calamités toutes les fois que Dieu nous afflige? D'une part, il est vrai, nous voyons d'illustres magistrats, vrais pères du peuple, qui, regardant la patrie comme leur propre famille, s'épuisent pour elles de toutes manières, lui sacrifient leur repos et leur liberté, et trouvent toujours dans leur zèle et dans leur amour du bien public des expédients sans nombre, pour suppléer à tout et subvenir à tout. Ce sont là, Messieurs, comme je le remarquais encore, les ressources que la protection de Marie nous a obtenues de la miséricorde de notre Dieu, et nous conserve encore. Mais ce qui attire sur nous les fléaux mêmes, ce qui nous fait trembler surtout pour l'avenir, c'est ce que nous voyons d'autre part.

Des riches qui, à l'abri de leur opulence, donnent à peine aux maux du peuple un sentiment de stérile pitié. Les malheurs publics les feront-ils retourner au Seigneur? Les malheurs publics ne sont jamais des disgrâces pour eux. La joie est-elle moins vive dans leurs cercles? Les spectacles sont-ils moins pompeux sur leurs théâtres? Aucune de leurs passions en est-elle contrainte? Ceux mêmes qui souffrent véritablement de l'indigence, pensent-ils alors davantage au Seigneur? Abattus par la tristesse, aigris par l'impatience, accablés peut-être par le désespoir, s'ils sont changés par l'adversité, ce n'est qu'en ce qu'elle leur fait perdre les deux seules vertus qui leur restaient, la bonne foi et la soumission. Enfin, tous tant que nous sommes, lorsque Dieu nous frappe, recourons-nous à lui? Oui, quand nous avons épuisé toutes les ressources humaines, quand, après avoir essayé tous les moyens de secouer le joug qu'il nous impose, nous nous sentons tout à fait abattus sous ses coups. Encore alors même dans quels sentiments paraissons-nous devant lui? Est-ce avec la douce confiance d'un fils qui sait que son père ne le punit que pour lui pardonner, ou plutôt n'est-ce pas avec la crainte et la frayeur d'un esclave fugitif ramené par force aux pieds de son maître? Eh! mes frères, sera-t-il surprenant, si la Providence enfin semble tout à fait endormie sur nos besoins les plus pressants? Nous joignons l'insensibilité à l'ingratitude, et nous mettons le comble à notre crime par l'insolence même.

Nous nous plaignons quelquefois, disait à son peuple saint Jean Chrysostome, et certainement nous avons droit de nous plaindre de la solitude de nos temples dans les jours ordinaires. Mais ce qui semblerait devoir nous consoler, c'est ce qui augmente véritablement notre douleur. Il arrive de temps en temps ou quelque solennité particulière, ou quelque cérémonie nouvelle et extraordinaire comme celle qui nous rassemble aujourd'hui, ou enfin certaine circonstance qui nous menace de la colère de notre Dieu. Alors toutes nos basiliques sont pleines. Rien de plus flatteur en apparence pour les ministres de l'Evangile que le concours qui s'y rassemble, rien de plus propre en apparence à fléchir le Seigneur. En effet, souvent il paraît se contenter de cet extérieur de religion comme il parut s'en contenter pour Achab. Mais c'est cet exemple même d'Achab qui me fait trembler. La foudre n'est que suspendue pour quelque temps, elle n'est point éteinte. J'ai donc raison, dit saint Jean Chrysostome, de regretter alors nos plus petites assemblées. Elles ne sont composées ordinairement que de vrais chrétiens qui cherchent à s'édifier, à s'instruire, à s'entretenir avec Dieu. Mais, dans cette multitude innombrable d'auditeurs que la solennité des fêtes nous amène, presque point de profit à faire. Ils nous étourdissent, ils nous troublent par le tumulte qu'ils causent; à peine nous écoutent-ils. Il faut les amuser, ils se croient mieux instruits que nous. Plus le concert de voix que l'on rassemble pour le Seigneur est éclatant, moins il s'y trouve de cœurs qui prient. Et comment une cérémonie extraordinaire de religion, quelle qu'elle soit, se fait-elle suivre? De même à peu près qu'un spectacle profane. Qui ne prendrait la foule des assistants qui s'y rassemblent, pour les oisifs spectateurs d'un amusement de théâtre? Encore là, poursuit saint Chrysostome, au théâtre, souvent on trouverait moins de tumulte, plus de silence et plus de modestie.

Ah! Messieurs, si c'était ainsi que la solennité présente vous eût rassemblés dans ce lieu, j'aurais donc tort de vouloir ranimer l'espérance dans vos cœurs.

Nos pères autrefois trouvèrent dans Marie la mère la plus tendre qui les comblait sans cesse de ses bienfaits. C'est qu'ils avaient pour elle des sentiments de fils. C'était à son intercession qu'ils s'avouaient toujours redevables de toutes les faveurs qu'ils recevaient de Dieu. Que de superbes dons, gages de la reconnaissance des peuples, ornent encore aujourd'hui les temples et les autels que les grands et les princes s'empressaient à lui ériger de toutes parts! Mais tous ces dons sont anciens; n'en cherchons, mes frères, point de nouveaux. Depuis qu'on a traité de superstition ou de simplicité la pieuse libéralité de nos pères, on est bien éloigné de vouloir les imiter. Saint Augustin et saint Jean Chrysostome ne cessaient

d'exhorter leurs peuples à prodiguer leurs biens pour l'embellissement des saints autels. Cette morale ne convient plus dans notre siècle. Tandis que les membres vivants de Jésus-Christ périssent de faim et de misère ; eh ! parlerons-nous pour l'ornement de ses temples ? Il n'est plus rien à retrancher dans les fortunes les plus brillantes. Rien ne suffit à notre luxe. Est-ce donc à ce trait que Marie nous reconnaîtra pour ses enfants ? Est-ce à ce titre que nous attendons ses bienfaits ?

Nos pères autrefois trouvaient dans Marie la mère la plus tendre. C'est qu'ils plaçaient en elle, après Dieu, toute leur confiance. Dans tous leurs besoins ils recouraient à elle. Aujourd'hui il ne reste plus, si j'ose ainsi parler, que les débris de tant de saintes associations formées autrefois pour se mettre plus particulièrement sous sa protection. Depuis que les prétendus beaux esprits de notre siècle, s'érigeant en oracles de la foi, ont trouvé l'art de répandre je ne sais quel ridicule sur toutes les pratiques les plus saintes, combien s'en faut-il qu'on ne rougisse de tout le culte extérieur de la religion ? Est-ce donc à ce trait que Marie nous reconnaîtra pour ses enfants ? Est-ce à ce titre que nous attendons ses bienfaits ?

Nos pères autrefois trouvaient dans Marie la mère la plus tendre. C'est qu'ils étaient pénétrés pour elle de vénération et de respect. C'était à qui lui prodiguerait les plus pompeux éloges. On ne pensait qu'à multiplier les fêtes à son honneur. C'était toujours un redoublement de ferveur à chaque fête. Les ministres de l'Eglise pouvaient à peine suffire à la multitude des fidèles, qui, pour se rendre dignes de la protection de la mère, s'empressaient à se réconcilier avec son Fils. Aujourd'hui ce ne sont que fausses subtilités pour diminuer la gloire de Marie, pour la dépouiller elle-même de ses plus belles prérogatives, pour rendre suspects tous les titres que l'Eglise lui a de tout temps décernés. Aussi la ferveur s'attiédit, les solennités diminuent de jour en jour. Est-ce donc à ce trait que Marie nous reconnaîtra pour ses enfants ? Est-ce à ce titre que nous attendons ses bienfaits ?

Lorsqu'elle abandonna Constantinople, cette ville qu'elle avait tant chérie, qu'elle avait protégée miraculeusement tant de fois, lorsqu'elle la livra sans ressource à la vengeance du Seigneur irrité; Constantinople était-elle alors, est-elle même peut-être aujourd'hui plus débordée que notre patrie ? Et sans rechercher des exemples si reculés de nous pour nous effrayer, n'en avons-nous pas sous nos yeux ?

Seigneur, une perversion publique et générale de la foi, serait-ce donc enfin le dernier coup que nous préparerait votre vengeance ? Ah ! plutôt répandez sur nos têtes coupables tous les autres vases de votre colère. Nous reconnaissons que nous méritons les châtiments les plus terribles. *Væ vobis, quia peccavimus !* (*Thren.*, V). Cependant, Seigneur, nous osons vous prier de vous souvenir de vos anciennes miséricordes. Abaissez les yeux sur ce temple où nous vous invoquons : *Propter montem Sion* (*Ibid.*). En considération des faveurs que vous nous y avez déjà tant de fois accordées, faites-nous revoir ces beaux jours que vous avez fait luire autrefois à la France, traitez-nous comme vous avez traité nos ancêtres, délivrez-nous et sauvez-nous comme eux. *Innova dies nostros sicut a principio* (*Ibid.*).

Il dépend de vous-mêmes, mes frères, que nous soyons exaucés. Opposez le remède à la cause même du mal ; c'est-à-dire : 1° Ranimez la reconnaissance dans vos cœurs. Les murs de ce temple vous annoncent les bienfaits que nos pères ont reçus par l'intercession de Marie. C'est donc un hommage d'actions de grâces qu'il faut d'abord venir rendre en ce lieu. Après que l'auguste fondateur de ce temple a fait graver sur ces pierres que c'était à l'intercession de Marie qu'il était redevable de toutes ces victoires, après que son successeur même, Louis le Grand, est venu si souvent y faire hommage à Marie de toute sa gloire ; est-ce à nous de douter ? Les fondements de cet édifice ne réclameraient-ils pas contre notre ingratitude ? *Lapis de pariete clamabit* (*Habac.*, II).

2° Que le souvenir des anciens bienfaits de Marie réveille en même temps dans nos cœurs la confiance et la plus vive et la plus tendre. Elle ne sera, Messieurs, ni superstitieuse, ni mal fondée. Maître absolu de ses grâces, notre Dieu n'a-t-il pas droit de les attacher à quelle condition il lui plaît ? N'avons-nous pas vu en mille circonstances qu'il voulait être prié particulièrement en certain lieu ? Cela supposé, la présomption ne doit-elle point être en faveur d'un endroit où il a déjà tant de fois signalé sa miséricorde ? Surtout à présent que ce lieu vient de recevoir une consécration solennelle, qu'il n'avait encore jamais reçue ; à présent que l'Eglise y forme sans cesse les vœux les plus tendres, pour qu'aucun de ceux qui y viendront n'en sorte sans avoir obtenu ce qu'il désire. Est-ce à nous, surtout à présent, de nous défier ? Les pierres de cet édifice ne réclameraient-elles pas contre l'injustice de nos défiances ? *Lapis de pariete clamabit.*

3° Enfin, que la reconnaissance, la douce confiance, qui nous amèneront au pied de cet autel, y pénètrent nos cœurs d'une respectueuse frayeur. Puisse l'onction sainte répandue sur ces murs laisser dans toute cette enceinte une impression de majesté, qui saisisse d'une secrète horreur tous ceux qui en approcheront ! Ou plutôt que notre foi supplée à toute impression sensible ! C'est ici le palais de notre Dieu ; sa Mère, que nous y révérons, n'y tient qu'après lui la première place. Voilà le trône où lui-même il vient corporellement recevoir nos hommages. Voilà le tribunal où lui-même il nous juge. Les légions célestes y veillent nuit et jour à sa garde. Les prêtres y sont ses ministres et les dispensateurs de ses grâces. Ses trésors sont toujours

ouverts. Chacun peut en tout temps venir y puiser selon ses besoins. Mais souvenez-vous, mes frères, que les endroits, où le Seigneur exerce ses plus grandes miséricordes, sont ceux où il exerce aussi ses plus redoutables vengeances, quand on le force à y punir. Maintenant surtout que le Seigneur, en recevant ce monument de notre reconnaissance, paraît plus disposé que jamais à nous pardonner ; maintenant que nous avons tout lieu de croire que Marie y emploie tout son crédit en notre faveur, viendrions-nous au pied de ces autels mêmes affronter la majesté de notre Dieu et braver sa puissance ? Ah ! les murs de cet édifice ne réclameraient-ils pas contre nos irrévérences et nos scandales ? *Lapis de pariete clamabit.*

Venez donc, hâtez-vous, vous tous qui appartenez au Seigneur, et qui aimez véritablement votre patrie, hâtez-vous de venir vous rassembler dans ce lieu ! C'est la voix d'Aaron, des enfants de Lévi, qui vous y appelle; c'est la voix de tant d'illustres pontifes, qui y viennent tous les jours présider à nos cérémonies, pour les rendre et plus augustes par leur présence, et plus agréables à Dieu par leur ferveur.

Déjà je vois dans un prochain avenir le Seigneur, apaisé par des vœux si purs, donner pouvoir à sa Mère de combler tous nos désirs. Déjà je vois ce temple devenir pour nous le canal de toutes sortes de grâces, et la miséricorde de notre Dieu s'y manifester par les plus grands prodiges de sa puissance.

O Marie, daignez vérifier ce beau présage ! Du haut de ce trône qu'on vous a préparé dans ce lieu, comme pour y régner à jamais sur la France, abaissez les yeux aujourd'hui particulièrement sur notre roi. Puissante dispensatrice de la victoire, qu'il reçoive de vos mains l'épée sainte, *gladium sanctum*, (II *Mach.*, XV), l'épée que reçurent de vous ses ancêtres, et qui les rendit invincibles ; qu'elle le fasse triompher, comme eux, de tous les ennemis et de l'Etat et de la foi ! *In quo dejicias adversarios populi Israel.* (*Ibid.*)

Ou plutôt, aimable reine de la paix, continuez à seconder ses desseins pacifiques. Que sa douceur et sa sagesse le rendent à jamais le pacificateur de tous les troubles ! Que le vice même et l'erreur cèdent enfin à la crainte plutôt de lui déplaire, que d'éprouver la justice et la sévérité de son bras !

Aussi heureux père que monarque chéri et respecté, qu'il jouisse des vertus de son auguste famille ; qu'il voie son sang faire les délices et le bonheur de tous les peuples, et devenir dans tout l'univers le lien de la paix !

Abaissez aussi les yeux sur tout le peuple. Agréez les hommages qu'il vous rend dans ce lieu ; puissante dispensatrice de toutes sortes de victoires, ce que nous vous demandons enfin pour nous, c'est que nous recevions de votre main l'épée sainte, *gladium sanctum*, l'épée spirituelle, qui fait les héros selon la foi ; c'est la grâce de votre Fils, *gladium sanctum, munus a Deo.* Elle nous rendra supérieurs à nous-mêmes, vainqueurs de nos passions et de nos vices, triomphateurs de l'enfer, conquérants du ciel, où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

SUR LA FETE DE NOTRE-DAME DES VICTOIRES.

Dies victoriæ hujus festivitatis in numero sanctorum dierum accipitur et colitur ex illo tempore usque in præsentem diem. (*Judith*, XVI.)

Le jour de cette victoire fut mis au nombre des jours les plus saints et les plus solennels, et depuis ce temps on en a toujours fait l'anniversaire ; il se fait encore aujourd'hui.

Le peuple juif eut des libératrices aussi célèbres qu'aucun de ses libérateurs les plus illustres. Les Debbora, les Esther, les Judith, pour la gloire de leur sexe, ne le cèdent en rien aux Josué, aux Samson, ni aux David même. On vit la première à la tête des armées conduire à la victoire les généraux du peuple juif ; et ensuite, avec autant de sagesse et plus de constance que Salomon, juger Israël et faire fleurir la Loi de Dieu dans toute sa pureté. Esther, par la seule douceur de ses charmes qui rendent sa médiation toute-puissante, retourne contre les ennemis de son peuple désolé les traits meurtriers qu'ils avaient aiguisés contre lui. L'autre enfin, par une inspiration particulière de l'Esprit-Saint, joignant aux grâces naturelles de son sexe le courage héroïque des plus intrépides guerriers, délivre sa patrie, et d'un seul coup déconcerte toute la puissance, met en déroute toutes les forces du fier monarque d'Assyrie. Le peuple reconnaissant comblait ses libératrices d'honneur et de gloire, et consacrait leurs noms à l'immortalité par d'authentiques monuments, et par des fêtes dont la solennité devait se perpétuer dans tous les siècles. Ce que l'Ecriture rapporte au sujet de Judith à l'endroit que j'ai cité, elle le dit à peu près en mêmes termes quand elle parle des autres : *Dies victoriæ hujus festivitatis in numero sanctorum dierum accipitur, et colitur ex illo tempore usque in præsentem diem.* Mais, Messieurs ce ne sont là que des figures.

Elles sont accomplies. Jésus et Marie sont les deux termes auxquels se rapportait toute l'ancienne loi, dit saint Jean Chrysostome ; ce sont les deux objets qu'elle annonçait par toutes ses figures. Voici donc plus que Debbora, plus que Judith, plus qu'Esther. La France sauvée des fureurs de la plus cruelle des guerres, l'hérésie confondue, proscrite enfin tout à fait de cet empire, ses boulevards renversés : ce fut l'ouvrage de Marie. Nos pères, en effet, lui ont fait tout l'honneur de ces glorieux événements ; sans doute il était juste que la mémoire s'en conservât dans tous les siècles, et que l'anniversaire d'un si beau jour fût consacré par une fête particulière : *Dies victoriæ hujus festivitatis in numero sanctorum dierum accipitur.* Il était juste que la reconnaissance

des peuples se joignît à celle de leurs princes, pour rendre à jamais de solennelles actions de grâces à la libératrice de la patrie : *Et colitur ex illo tempore usque in præsentem diem.*

J'ai déjà eu, Messieurs, une fois l'avantage de traiter ce grand et magnifique sujet. Oserai-je entreprendre de le traiter encore? Oui, le génie, quel qu'il soit, ne peut y manquer d'une fécondité toujours nouvelle; un cœur touché de la gloire de Marie, sensible aux intérêts de sa patrie, ne peut, en pareille circonstance, s'épuiser jamais de sentiments. Auguste Mère de mon Dieu, vous ne désavouerez point ma confiance. Le ministère que j'exerce ne m'est jamais si cher que quand il me fournit l'heureuse occasion de célébrer votre gloire et de publier vos grandeurs. Souffrez donc qu'encore aujourd'hui je vous place, sous le titre de Reine des victoires, au milieu des trophées que la reconnaissance de nos pères vous a érigés.

Pour exécuter ce dessein, voici, Messieurs, le nouveau plan que j'ai formé. La gloire de la France et celle de Marie me paraissent avoir une liaison si étroite que je ne crois point devoir séparer l'une de l'autre. Les marques éclatantes de protection que Marie a données à la France, les marques éclatantes de reconnaissance que la France a données à Marie, seront la matière de ce discours.

La gloire de la France triomphant par la protection de Marie : sujet de la première partie. La gloire de Marie triomphant par la reconnaissance de la France : sujet de la seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'est point de titre dont le Seigneur semble se glorifier davantage, que celui de Dieu des armées. Toutes les fois qu'il s'agit de quelque grande action digne de la force et de la puissance de son bras, toujours il se représente sous la forme d'un guerrier redoutable, devant qui marche l'épouvante et l'effroi. Les anges, ministres de ses volontés, l'environnent, formant mille légions brillantes et toujours invincibles. Lui-même armé de la cuirasse de la justice, tenant en main le glaive flamboyant de la colère, il se couvre du bouclier impénétrable de l'équité. Dans cet appareil terrible, il se met à la tête de son peuple d'Israël, pour le conduire à la victoire. Pourquoi donc craindrions-nous d'appliquer une partie de ces fortes images à celle qui, en qualité de Mère, a obtenu, comme dit saint Anselme, une partie de son empire? L'Eglise a reconnu plus d'une fois que le peuple chrétien lui était redevable de ses plus beaux triomphes. Des fêtes solennelles d'actions de grâces ont été instituées à cet effet par nos plus saints pontifes, et se célèbrent encore. La puisance ottomane confondue deux fois successivement leur parut être l'ouvrage de Marie. Le détroit de Lépante, les campagnes de Vienne retentirent en même temps et des cris de victoire du soldat chrétien, et de ses chants d'actions de grâces à l'honneur de Marie. Longtemps auparavant déjà, l'Espagne, affranchie de la servitude des Maures, avait cru lui devoir et le recouvrement de sa liberté et la conservation de sa foi.

Mais, Messieurs, le champ où je me suis proposé de me renfermer, n'est-il point assez vaste, et pourquoi commencé-je d'abord à m'égarer, comme pour chercher une matière étrangère à mon sujet? La France triomphant par la protection de Marie; voilà le tableau que je dois vous tracer. Pour ne rien perdre des traits qui le composent, remontons jusqu'à l'établissement même de la monarchie.

Qu'elle soit bénie à jamais, cette auguste princesse, la première de nos reines légitimes, le modèle de toutes! Issue d'un sang illustre, chrétien déjà depuis longtemps (de tous les peuples, qu'on nommait alors barbares, les Bourguignons avaient embrassé le christianisme les premiers), Clotilde, appelée sur le trône des Franks, eut la gloire et l'avantage d'y installer, pour ainsi dire, avec elle la religion; et en y installant la religion, de le rendre inébranlable à jamais.

En effet, ce trône encore nouveau, mal affermi, chancelait et semblait menacé d'une chute prochaine. Les Gaulois, et les Romains établis dans les Gaules, ne portaient qu'à regret le joug d'un monarque idolâtre. Toute la bravoure du plus belliqueux de tous les peuples, tout le courage et toute la politique du plus grand roi qui fût alors dans l'univers, ne suffisaient pas à soumettre entièrement les Gaules. Clovis l'éprouva surtout à cette fameuse journée, où la gloire des Franks faillit être ensevelie pour toujours sous les débris de leur monarchie naissante. O Marie, vous vous souvîntes alors que la vertueuse reine avait mis et l'Etat et la personne du prince son époux sous votre protection puissante; vous vous souvîntes des tendres vœux qu'elle vous adressait. Clovis promet de n'adorer désormais que le Dieu de Clotilde; Clovis est vainqueur. Vous savez, Messieurs, quelles furent les suites de cette action mémorable; mais ne serez-vous point étonnés que j'en renvoie la gloire à Marie? C'est sur le témoignage des saints évêques Avitus et Remi, qui instruisirent ensuite le jeune monarque; c'est sur le témoignage de Clotilde elle-même. Allez-donc à présent, nouveau Constantin, allez, sous les auspices de Marie, vous présenter au saint baptême. Allez, à l'exemple du César de Rome, lui consacrer votre nouvel empire, en lui faisant hommage de vos triomphes. Et vous, ô Marie, souvenez-vous qu'un empire fondé sous vos auspices ne doit jamais périr; qu'un peuple, qui vous doit la foi, ne doit jamais la perdre.

Aussi, Messieurs, ce ne fut là que le prélude des faveurs, que nous devions recevoir de la Reine des victoires. Passons les traits communs de notre histoire; mais remar-

quez, je vous prie, que toutes les époques brillantes qu'elle renferme sont toutes successivement marquées du sceau de la protection de Marie.

On vit le grand Charles élever la monarchie française à un point de grandeur et de supériorité, dont elle ne pouvait ensuite que déchoir. Ses conquêtes poussées jusqu'aux extrémités de la Germanie la plus reculée, le Nord entier soumis à ses lois, l'Espagne délivrée de l'oppression des Goths et des Sarrasins, l'Italie remise en possession de son ancienne liberté, l'empire rétabli en Europe, et le titre d'*auguste* acquis au profit de sa propre couronne : ce fut le prix juste et glorieux de ses victoires. Mais ses victoires, demandez-lui à lui-même à qui il fit profession de les devoir. Les plus authentiques monuments vous répondront que ce fut à Marie.

Toutes les fois ensuite que l'Etat, attaqué par quelque puissant ennemi, se vit en danger, à qui les princes eurent-ils recours? Que s'en fallut-il, par exemple, que la France, au commencement du XIIIe siècle, ne fût la proie du fougueux et sanguinaire Othon ? Le brave et intrépide Philippe, deuxième de ce nom, était allé lui-même s'opposer aux progrès de ce torrent impétueux prêt à inonder toutes nos provinces. Mais séduit, aveuglé par son propre courage, il était sur le point d'en être la victime. Renversé, déjà foulé aux pieds des chevaux, sur le pont de Bouvines, blessé à la gorge, il réclama Marie, et remporta la plus complète des victoires. La fureur des Flamands révoltés pensa nous enlever de même deux de nos plus grands rois; tous deux de même furent redevables à Marie de la vie et de la victoire.

N'oublions pas enfin cette journée si meurtrière, mais si glorieuse à la France. Attaqués tout à coup et à l'imprévu par les Suisses qu'ils regardaient comme leurs alliés et leurs amis, nos soldats firent des prodiges. Mais un combat opiniâtre pendant deux jours entiers, semblait ne devoir finir que par la destruction totale des deux armées. Marignan fut le théâtre de cette affreuse scène, et si Marie ne se fût mise enfin de notre parti, notre monarque même allait l'ensanglanter. Oui, Messieurs, il allait périr à la fleur de son âge, la première année de son règne, ce prince aimable, le plus humain, le plus sincère, le plus magnifique des rois, le restaurateur des beaux arts, le père de son peuple, François Ier n'était plus, sans la protection miraculeuse de Marie. Ah ! quel bienfait reçut la France de la main qui le lui conserva !

Après de telles faveurs, est-ce à tort que nous invoquerons Marie comme la protectrice constante de cet empire ? Est-ce à tort que nous viendrons au pied de ses autels lui faire hommage de toute notre gloire ? Attendez cependant, Messieurs; des besoins plus pressants nous attireront des grâces plus insignes. Redoublez d'attention, je vous supplie; voici ce qui appartient plus proprement encore à mon sujet, c'est ce qui a donné prochainement occasion à la fête que nous célébrons aujourd'hui. Par tout ce que j'ai dit jusqu'à présent, je n'ai prétendu que vous disposer à ce qui va suivre. Vous avez vu d'abord cet empire, sous les auspices de Marie, s'établir sur le fondement de la religion. Nos pères virent, hélas ! dans les siècles derniers, l'erreur audacieuse, en attaquant la foi, ébranler et presque anéantir l'empire. Montrons à présent, sous les auspices encore de Marie, l'empire relevé, affermi, triomphant par la destruction de l'erreur et l'entier rétablissement de la foi primitive.

Sans doute, Messieurs, il y a une espèce de liaison et de relation mutuelle entre les deux puissances. Cela doit être; en effet, puisque l'une et l'autre puissance viennent de la même source, l'une et l'autre sont également l'ordre de Dieu. Ces génies turbulents et factieux qui s'élèvent contre l'Eglise ne tardent à cabaler contre le trône, que jusqu'à ce qu'ils soient devenus les plus puissants et les plus forts; et de même on remarqua, dans tous les troubles qui agitèrent les diverses monarchies, que le prince légitime n'eut point de sujets plus fidèles que ceux qui furent plus constamment attachés à l'Eglise..... Tant il est vrai, comme le remarque saint Jean Chrysostome, que la meilleure politique des princes est de faire fleurir la religion dans leurs Etats, et d'y conserver une foi pure.

Ah ! plût à Dieu que cette maxime eût été toujours, comme elle l'est aujourd'hui, la maxime dominante dans les conseils de nos rois ! Tous les malheurs de la France eurent leur première source dans les ménagements qu'on eut d'abord pour l'hérésie naissante. Tandis que Luther, dogmatisant en Allemagne, y jetait les semences de ces sanglantes révolutions qui firent changer de face à la moitié de l'empire, une funeste émulation sembla lui susciter un rival dans la France. Celui-ci plus disert, moins savant; plus poli, moins profond que l'hérésiarque du Nord; moins emporté, moins furieux, plus fourbe; moins corrompu dans le cœur, aussi vain, aussi présomptueux du côté de l'esprit : celui ci, dis-je, fit des progrès, plus sourdement, aussi rapides. Cependant la rigueur des édits en suspendit quelque temps les effets, tant que vécut un prince qui, vraiment digne de régner, sut régner en effet lui-même. Mais bientôt sous des règnes, où chacun tirant à soi l'autorité, tous, jusqu'au monarque même, semblaient conspirer à l'anéantir, l'erreur, pour s'accréditer et s'étendre, profita de la faiblesse du gouvernement. Une sévérité excessive la rendit furieuse; elle trouva des héros pour chefs, hélas! jusque dans le sang de nos princes. Alors se croyant en droit de tout oser, elle se cantonna dans nos plus belles provinces, et se fit des remparts de nos meilleurs places. Une ville forte autant qu'opulente, aguerrie par plus d'un siége fameux et qu'elle avait autrefois soutenus,

importante surtout par sa situation, qui la mettait en état de recevoir sans cesse des secours, et même d'ouvrir, quand elle le voudrait, le centre du royaume aux puissances étrangères, La Rochelle, arbora la première l'étendard de la rébellion : et sur ce boulevard impénétrable, combien de temps l'erreur triomphante osa-t-elle faire tête à ses maîtres et leur donner même la loi ! Un schisme plus affreux que celui qui désunit autrefois les tribus d'Israël semblait donc avoir pour toujours divisé cette monarchie. Le calvinisme, non-seulement toléré, mais presque autorisé, des provinces entières soustraites à la puissance légitime, et pour comble de honte et de malheur, le souverain lui-même obligé à récompenser, en quelque sorte, la révolte de ses propres sujets par des édits avantageux et honorables : tel était, Messieurs, l'état général de la France, lorsque Louis le Juste monta sur le trône de ses pères.

Ainsi que Josias, reconnu roi avant que de savoir ce que c'est que de régner : *Octo annorum erat Josias, cum regnare cœpisset* (IV *Reg.*, XXII), le premier usage qu'il fit de sa raison fut de chercher le Seigneur Dieu de ses pères : *Cum adhuc esset puer, cœpit quærere Deum Patris sui* (*Ibid.*), et le premier usage qu'il fit de son autorité, dès qu'il put en disposer lui-même, fut de s'appliquer tout entier à abolir un culte abominable trop longtemps toléré : *Et duodecimo anno postquam regnare cœperat, mundavit Judam et Jerusalem.* (*Ibid.*) Mais l'entreprise était pour Louis tout autre que pour le monarque de Juda. Il envoya, comme lui, dans toutes ses provinces, des lévites et des prêtres zélés, propres à instruire les prévaricateurs de son peuple. Pieux projet, mais trop peu efficace. Quand l'erreur obstinée s'est une fois imaginé qu'on la redoute, la voie de la conviction réussit trop peu. Alors il faut, à l'exemple de Mathathias, aller jusque sur les monts les plus escarpés et dans les forts les plus inaccessibles, forcer les faux frères à se soumettre. Ici quelles circonstances pour une expédition si difficile déjà par elle-même ! L'Etat est attaqué de toutes parts, et sur terre et sur mer, par les puissances étrangères. N'importe, le jeune monarque n'examine rien que la gloire du Seigneur, et croit n'avoir besoin d'autre secours que de celui du ciel. La justice de ses armes lui répond de la protection de celle qu'il invoque. Sa protectrice, lui-même dans la suite il nous l'apprendra. Déjà, soit par des négociations, soit par des victoires, il a obligé ses voisins à se tenir renfermés dans leurs limites. Voulez-vous à présent, Messieurs, le suivre dans le Béarn, où l'erreur, depuis son origine, avait toujours dominé? Là, l'épée à la main, il redresse les autels, purifie les temples, rétablit les sacrifices. De là en Poitou, dans la Guyenne, en Dauphiné, dans le Languedoc : est-ce à moi d'entreprendre ici le détail de tant d'actions glorieuses? Disons, en un mot, il parcourt toutes ses provinces : *Circuivit* (I *Mach.*, II.), poursuivant partout les enfants de superbe : *Et persecuti sunt filios superbiæ* (*Ibid.*); partout signalant son zèle par la soumission des uns, par la punition des autres : *Prosperatum est opus in manibus.* (*Ibid.*) La Rochelle enfin, cette ville orgueilleuse, dernier retranchement des révoltés, est assiégée. L'Angleterre fait en vain, trois différentes fois, les plus puissants efforts pour lui donner secours. Deux années d'un des siéges les plus meurtriers qui furent jamais, ne purent lasser ni la fermeté du monarque, ni l'obstination des révoltés. Il faut cependant qu'elle cède enfin, cette ville orgueilleuse, et cent cinquante vaisseaux ne sont partis des ports d'Angleterre, que pour venir à temps être témoins de sa réduction.

Ce fut alors, Messieurs, que l'univers apprit de la bouche de Louis même à qui il était redevable de ses succès, succès inespérés qui cependant, dans la suite, parurent n'avoir été qu'une espérance de préparation à la gloire du règne de son fils. Ainsi, selon la remarque de l'Ecriture, le sage Mathathias ne fit que préparer les voies au brave Machabée. Or, ce fils de bénédiction, ce fut encore un présent de Marie; nos annales saintes ne le tairont jamais. Temple du Seigneur qui retentissez aujourd'hui de ma voix, vous en serez un témoignage éternel !

Ah ! Messieurs, par ce dernier trait, j'ai vraiment démontré la gloire de la France triomphante par la protection de Marie. N'est-ce point, en effet, celui-ci qui, comme le héros d'Israël, rétablit, soutint et conserva la gloire de son peuple ? *Dilatavit gloriam populo suo.* (I *Mach.*, III.) Dans un siècle où la Providence semblait avoir pris plaisir à rassembler tout ce qu'il peut y avoir de plus grands hommes, aucun ne parut grand que par lui. Dans les armées, tel qu'un géant redoutable, son épée, ou plutôt son nom seul, était le plus ferme rempart de son camp : *Protegebat castra.* (*Ibid.*) Tous ceux qui osèrent d'abord le combattre, effrayés de sa vigoureuse résistance, s'enfuirent cacher leur honte dans leurs asiles les plus impénétrables : *Repulsi sunt inimici præ timore ejus.* (*Ibid.*) Mais surtout les ouvriers d'iniquité trouvèrent tous en lui l'ennemi le plus irréconciliable : *Omnes operarii iniquitatis conturbati sunt.* (*Ibid.*) Il les poursuivit de retraite en retraite, jusqu'à ce qu'il en eût purgé tout à fait son empire : *Persecutus est perscrutans eos.* (*Ibid.*) Jamais une fausse clémence ne suspendit ses coups, jamais une brutale vengeance ne conduisit son bras. Israël dut enfin son salut à sa sagesse, autant qu'à son courage, et par la révocation d'un édit également déshonorant pour l'une et pour l'autre puissance, la majesté royale fut vengée, et l'Eglise seule dans ses Etats demeura triomphante : *Directa est salus in manu ejus* (*Ibid.*) L'éclat de sa gloire lui suscita mille rivaux : *Exacerbabat reges multos.* (*Ibid.*) Leurs ligues et leurs complots ne purent jamais étonner son grand cœur. S'ils firent quelque brèche à sa puissance, il n'en parut que plus héros

au milieu des disgrâces; et son peuple, tant qu'il le conserva, ne crut jamais être tout à fait vaincu : *Lætificabat Jacob in operibus.* (I *Mach.*, III.) Renommé jusqu'aux extrémités de la terre, il vit à ses pieds les nations les plus barbares saisies d'admiration et de respect : *Nominatus usque ad novissimum terræ.* (*Ibid.*) Mais il ne se servit de ses avantages que pour la gloire de la religion. Sous sa protection, que de nouvelles contrées éclairées du flambeau de l'Evangile! *Congregavit pereuntes.* (*Ibid.*) Que sa mémoire soit donc en bénédiction dans tous les siècles : *In sæculum memoria ejus ut benedictione* (*Ibid.*); mais aussi que dans tous les siècles, à la gloire de Marie, se conserve le précieux souvenir du prodige de sa naissance! Qu'ainsi la France triomphe à jamais par la protection de Marie, afin que la reconnaissance de la France éternise à son tour la gloire de Marie! Hâtons-nous, Messieurs, de remarquer à présent les témoignages éclatants que nos pères lui ont donnés de leur attachement.

SECONDE PARTIE.

Ce n'est point un fastueux esprit d'orgueil qui nous a fait raconter les miracles de protection que Marie a faits de tout temps en notre faveur. Mère de mon Dieu, non, vous ne désapprouverez pas le transport de reconnaissance qui nous fait publier aujourd'hui qu'aucun peuple de l'univers n'a reçu de vous tant de bienfaits; et permettez-nous d'ajouter qu'aucun peuple jamais ne vous donna des marques d'un dévouement plus parfait. Tant d'épreuves que nos pères ont faites de votre bonté et de votre puissance, le culte éclatant qu'ils ont fait profession de vous rendre dans tous les siècles : c'est, si j'ose ainsi m'exprimer, une double chaîne dont je voudrais aujourd'hui nous lier plus étroitement que jamais à votre service.

Et d'abord, quel pays a produit autant de fidèles serviteurs, de zélés défenseurs de la gloire de Marie? Ils vivront à jamais dans nos fastes, les Fulbert, les Yves de Chartres, les Césaire d'Arles, les Gerson; leurs écrits, toujours respectés dans l'Eglise, feront une des plus belles parties de son trésor sacré; et c'est dans ces sources pures que tous ceux qui voudront louer Marie puiseront les plus beaux traits de ses éloges. Lorsque la France autrefois, dans les célèbres monastères du Bec et de Corbie, élevait et formait des évêques au monde entier, n'est-ce pas de cette école renommée que sortit entre autres saint Anselme? Redevable de la vie à l'auguste Marie, il lui consacra toujours depuis et sa plume et sa voix. Quelle forte éloquence! quelle douce onction! C'est dans ce beau champ surtout qu'il triomphe, à nul autre comparable, sinon peut-être au tendre Bernard. Heureuse province, qui vis éclore dans ton sein cette nouvelle lumière! Dans des siècles, hélas! trop ténébreux, Bourgogne, tu seras toujours précieuse à l'Eglise par ce seul présent que tu lui fis. D'autres loueront en lui le père ou le restaurateur de la vie monastique, l'oracle des conciles, des pontifes et des rois, le fléau de tous les novateurs sophistiques. Pour moi, je ne le trouve si grand par aucun titre (passez-moi le terme, Messieurs) que par celui d'orateur de Marie. Qui sut jamais mieux expliquer et développer ses mystères, relever ses grandeurs, établir ses droits? qui sut intéresser plus vivement et plus tendrement à son culte les cœurs de tous les vrais fidèles?

Mais remontons plus haut. S'agit-il de soutenir la gloire de Marie? Quand on vit, par exemple, repousser en Europe un rejeton funeste de cette hérésie furieuse dont le dévot Damascène avait été une des plus illustres victimes, quelle main, Messieurs, abattit les dernières têtes de cette hydre renaissante? Le zèle de Charlemagne ne s'en tint pas à des édits sévères; la plume d'une main, l'épée de l'autre, j'ai presque osé dire, docteur aussi éclairé, aussi éloquent, aussi profond, que monarque ferme et intrépide, il convainc et confond en même temps l'erreur; les évêques s'assemblent par son ordre; lui-même il se soumet, et force les rebelles à se soumettre à leurs décisions.

S'agit-il d'étendre le culte de Marie en lui décernant de nouveaux honneurs? Le premier établissement de la plupart de ses fêtes ne s'est-il point fait parmi nous? Les célèbres abbayes que j'ai déjà nommées, ajoutons celle de Cluny, leur donnèrent naissance. L'Eglise universelle les adopta; et, si nous célébrons sa conception immaculée, personne ignore-t-il que ce fut l'Eglise de Lyon qui en fit la première fête?

S'agit-il de défendre la réalité des prérogatives de Marie? Qui les soutient plus vivement que l'illustre faculté de cette capitale, si constamment digne de sa réputation brillante, école où se forma tout ce qu'il y eut de grands et de saints docteurs dans les siècles derniers? N'est-ce point d'elle que toutes les universités de l'univers ont pris l'usage de n'admettre dans leur corps aucun membre qui ne jure de défendre toujours l'immaculée conception de Marie?

Je voudrais, Messieurs, pouvoir suffire au détail de tant d'institutions faites de siècle en siècle en son honneur. Que de saintes communautés se sont formées sous le titre de chacun de ses mystères, pour faire une profession éclatante et publique qu'elles se vouent plus spécialement à l'honorer! Où donc ont pris naissance les filles de Jeanne de France, de Pierre de Matincourt et de François de Sales? N'est-ce pas du sein de notre patrie que sont sortis ces essaims précieux qui ont porté la bonne odeur de Jésus-Christ dans toute la terre, en réveillant et ranimant, par leurs exemples, la dévotion à Marie dans tous les cœurs?

Cependant vous attendez sans doute des traits plus éclatants encore. Eh bien, Messieurs, rappelez-vous maintenant en détail et par ordre ce que j'ai dit dans la première partie. A chaque bienfait de Marie j'opposerai maintenant l'authentique témoignage de la reconnaissance de nos pères. Vous verrez à Senlis celui du vainqueur de Bouvines,

à Chartres et dans cette capitale ceux des deux autres Philippes, celui de François Ier à Milan. Est-ce trop peu de ces monuments particuliers? Portez vos regards, Messieurs, sur toutes les parties de cette vaste monarchie. Partout, jusque dans nos plus petites bourgades, vous ne verrez que temples érigés à l'honneur de notre auguste et magnifique patronne; partout on vous racontera toutes sortes de grâces miraculeuses obtenues par son intercession; partout vous en verrez les preuves suspendues aux voûtes, attachées aux murs de ces temples. Que de dons, que d'offrandes! Il n'est aucune de nos provinces où quelque basilique plus illustre ne conserve quelque gage public de la reconnaissance de quelqu'un de nos princes ou de nos capitaines les plus fameux. L'espèce singulière de ces sortes d'anathèmes vous les fera distinguer de ceux du peuple: des drapeaux ennemis, des armures, des trophées; puissent-ils être vus de l'univers entier, afin que l'univers entier apprenne que, dans tous les siècles parmi nous, l'honneur de toutes nos victoires fut toujours regardé comme appartenant à Marie. Partout, en effet, mais principalement dans cette capitale, vous trouverez encore des associations, des fêtes particulières établies en l'honneur de Marie sous le titre même de la *Victoire*. Quelques-unes, à la vérité, sont tombées, du moins déchues de leur première célébrité. N'était-ce pas comme pour faire place à celle que nous célébrons aujourd'hui?

Tant que subsistera cette ville, à laquelle nous espérons, Vierge sainte, que votre protection assurera un empire éternel, ce quartier sera donc un des plus renommés et des plus beaux. Nos rues, et même chaque pierre de nos maisons, en quelque sorte, y éterniseront le souvenir glorieux de nos triomphes; ah! ce ne sera que pour éterniser dans nos esprits le souvenir précieux des bienfaits de Marie.

Que nos voisins, toujours trop jaloux de notre gloire, ne nous reprochent donc plus le monument superbe que nous y avons élevé à la gloire de leur auguste vainqueur. Nous leur répondrons par ces paroles de l'Ecriture: Le Seigneur Dieu des combats, en qui nous avons toujours mis notre première espérance, voit le fond de nos cœurs: *Fortissimus Deus ipse novit* (*Josue*, XXII); que toute l'Europe le sache, nous aimons à en faire publiquement l'aveu: *Et Israel simul intelliget.* (*Ibid.*) Si c'est pour nous glorifier dans la force et la puissance de nos bras, en insultant injurieusement à nos rivaux, que nous avons dressé ce monument, que le Seigneur, qui nous protége, cesse enfin de nous faire vaincre: *Si ea mente fecimus, non custodiat nos.* (*Ibid.*) Qu'est-ce donc et qu'avons-nous prétendu? Laisser à nos descendants un témoignage éternel des miséricordes de Dieu sur nous et de la protection de son auguste Mère: *In testimonium inter nos, ut serviamus Domino.* (*Ibid.*) Si nos ennemis y paraissent enchaînés, c'est moins aux pieds du monarque qu'aux pieds de celle que nous y appelons la Reine des victoires, et le monarque lui-même n'y paraît couronné que pour y paraître le héros de Marie, et lui faire hommage de ses couronnes. C'est la protestation que nous renouvellerons régulièrement tous les ans à cette fête, et dont ce temple à jamais servira de garant parmi nous: *In testimonium inter nos.*

Ce temple, en effet, fondé d'abord par Louis le Juste en mémoire de la défaite de l'erreur, fut toujours depuis le principal objet de la dévotion de son auguste successeur. Deux hommes simples, mais, par leur simplicité même, aussi recommandables que les plus grands héros d'un siècle le plus fécond en toutes sortes de merveilles, étaient les instruments, les interprètes, ou si vous aimez mieux que je m'exprime ainsi, les ministres ordinaires de la tendre piété du vertueux monarque. L'un religieux de ce monastère (54), l'autre, si connu dans la France sous le nom de *Pauvre-Prêtre* (55), et de *Père des Pauvres*: c'est ici qu'au nom de leur prince ils venaient, avant le combat, implorer la Reine des victoires; c'est ici qu'après la victoire ils venaient remercier la main qui avait couronné le vainqueur. Maintenant, c'est nous-mêmes, Messieurs, qui devons nous regarder comme chargés de l'action de grâces. Entrons tous dans les sentiments de nos pères, et transmettons-les à nos neveux. Secondons ainsi le zèle de ces fervents religieux, que nos monarques ont chargés de veiller à la garde de ce tabernacle. Aussi fidèles sujets de leur prince que dévots serviteurs de Marie, qu'ils sont bien propres à signaler envers celle-ci la reconnaissance de ceux-là! Surtout depuis que, sous les auspices et par les soins de notre monarque, ce temple a été mis dans l'état de splendeur et de magnificence que nos pères avaient si longtemps vainement désiré, quel motif et pour eux et pour nous de donner un nouvel éclat aux témoignages de notre juste reconnaissance!

Je me rappelle avec plaisir, Messieurs, ces derniers jours, où nous étions occupés à la consécration solennelle de ce temple; quel concours, quel empressement à prendre part à cette fête, quelle ferveur surtout! Israël, quand il alla célébrer à Jérusalem la victoire de Judith, et consacrer au Seigneur dans son temple les dépouilles de l'Assyrien, marqua-t-il une plus vive et plus sainte allégresse? *Erat autem populus jucundus secundum faciem sanctorum.* (*Judith*, XVI.) Le tendre attachement des Pères subsiste donc encore dans les enfants. Qui de nous, en effet, peut ignorer, Messieurs, que, comme Français, nous sommes tous voués à Marie, et spécialement consacrés à son service?

Oui, la France est proprement le royaume de Marie. C'est à ses pieds que Louis le Juste déposa sa couronne pour ne la tenir que de sa main. L'acte authentique, ratifié par Louis

(54) Le F. Fiacre.

(55) M. Bernard

le Grand, vient d'être encore renouvelé par le digne héritier de sa couronne et de ses vertus. Ecoutez de sa propre bouche, Messieurs, la confirmation de tout ce que je viens d'avancer. *C'est Marie*, dit-il, *à qui tous ses prédécesseurs, dont il veut suivre les traces, ont eu recours dans tous les besoins de la Monarchie. C'est de Marie*, ajoute-t-il, *que Louis XIII en particulier a obtenu la paix et la tranquillité de ses Etats. C'est à Marie que Louis XIV a dû la gloire et le bonheur de son règne. C'est de Marie qu'il attend pour lui-même de semblables faveurs.* Que tout le royaume reconnaisse donc Marie pour patronne spéciale. Il veut qu'une époque éclatante signale le renouvellement qu'il fait du vœu de ses ancêtres.

A me ergo positum est hoc decretum (*Dan.*, III), disait le roi de Babylone, témoin des merveilles que le Dieu d'Israël avait opérées dans sa cour. Qu'il périsse quiconque osera blasphémer l'Auteur de ces grands prodiges ! Mais à Dieu ne plaise, Messieurs, que nous croyions jamais une telle sévérité nécessaire pour faire honorer parmi nous notre auguste et puissante bienfaitrice ! Les grâces qu'elle a faites à nos ancêtres ne suffiraient-elles pas pour lui gagner notre confiance ? Les exemples que nos pères nous ont donnés du plus respectueux attachement n'exciteraient-ils pas dans nos cœurs une émulation de reconnaissance ?

Mais prenez garde, Messieurs ; voici la réflexion que je dois faire pour votre instruction, en finissant. Marie est la protectrice de chacun de nous en particulier, ainsi que du corps même de la nation. Or c'est sous le titre de Reine des victoires que nous l'invoquons, que nous l'honorons en ce lieu. Sous ce titre nous-mêmes en particulier n'avons-nous rien à lui demander ? La foi catholique, à la vérité, domine et triomphe ouvertement dans ce royaume. Cependant n'avons-nous plus rien à craindre des sourdes pratiques, des basses fourberies, des détours artificieux de l'erreur et de l'irréligion ? Le monstre de l'incrédulité surtout se montra-t-il jamais plus hardiment tête levée ? Il ne prend même plus la faible précaution de se masquer, depuis que de nouveaux docteurs, se croyant en droit de tout braver, à l'abri du renom de bel esprit, ont levé publiquement école d'une irréligion raisonnée. Que de livres clandestins, dont la plupart n'ont d'autre mérite qu'une affectation de rareté, pour redoubler l'empressement à les rechercher et à les lire ! Sous quelle forme n'a-t-on pas trouvé l'art de reproduire ces dangereux systèmes, qui déguisent philosophiquement l'athéisme, et sont une nouvelle espèce de religion d'un pyrrhonisme ou d'un tolérantisme universel. Hélas ! ne sommes-nous point arivés à ce temps malheureux prédit par Jésus-Christ, le temps de ces nouveaux prophètes capables d'induire en erreur les élus mêmes, si les élus pouvaient être séduits ? Marie, soyez la protectrice de notre foi. Vous fûtes toujours le fléau de toutes les erreurs ; c'est à vous que l'Eglise s'avoue publiquement redevable de tous les triomphes qu'elle a remportés sur elles : *Cunctas hæreses sola interemisti.*

Elle est la Reine des victoires. A combien d'ennemis est exposée sans cesse notre vertu ! Que de pernicieuses maximes pour donner une couleur de probité à tous les vices ! Rien ne passe plus pour criminel que les éclats ou les excès des passions. Quels attraits séduisants, d'autre part, éblouissent les esprits, enivrent les cœurs ! Malheureux enchantement, qui laisse à peine la liberté d'une première résistance ! Sur ce penchant glissant, qui conduit au précipice, tout semble nous pousser ; la foule nous entraîne. Pour triompher de nos faibles cœurs, était-il donc besoin que l'enfer joignît ses forces et lançât contre nous encore d'autres traits ? Au milieu de tant d'ennemis, l'homme n'en a point de plus dangereux que lui-même ; notre propre concupiscence, comme dit l'apôtre saint Jacques, est notre tentateur le plus à craindre ; dans son sein le péché prend naissance ; c'est à son foyer ardent que se forgent toutes les armes qui portent la mort dans notre âme. Soyez, ô Marie, la protectrice de notre vertu. L'Eglise, en effet, reconnaît que c'est elle qui a écrasé la tête du grand Dragon ; qu'elle est la Mère de grâce ; que c'est elle que son Fils a chargée de distribuer les secours qu'il nous a mérités par l'effusion de son sang précieux.

Allons donc tous ensemble à présent nous prosterner à ses pieds. Dans les mêmes transports de joie et de reconnaissance que les habitants de Béthulie, après la victoire de Judith sur Holoferne, nous dirons, ainsi qu'Israël, à notre libératrice toute-puissante : *Universi, adorantes Dominum, dixerunt ad eam* (*Judith*, XIII.)

Bénie soyez-vous, ô Fille bien aimée du Tout-Puissant ! Que votre gloire s'élève au-dessus de celle de toutes les femmes dont l'univers a admiré la vertu : *Benedicta tu præ omnibus mulieribus super terram !* (*Ibid.*) Mais surtout béni soit le Seigneur Dieu du ciel et de la terre, qui a conduit votre main pour abattre les têtes orgueilleuses de nos implacables ennemis : *Benedictus Dominus qui te direxit in vulnera capitis inimicorum.* (*Ibid.*) Les bienfaits que nous avons reçus de vous nous imposent l'obligation la plus étroite de vous louer et de vous honorer à jamais : *Ut non recedat laus tua de ore hominum.* (*Ibid.*)

Mais aussi nous attendons de vous pour la suite, et dans tous les siècles, la même assistance et les mêmes miracles de protection dont vous avez honoré nos ancêtres. Car vous êtes la gloire, la joie, l'honneur de votre peuple : *Gloria, lætitia, honorificentia populi nostri.* (*Judith*, XV.) La main de Dieu vous a fortifiée, il vous a donné tout pouvoir ; nous vous regardons en quelque sorte comme la maîtresse de notre sort : *Manus Domini confortavit te.* (*Ibid.*) Aussi ne cessons-nous et nous ne cesserons jamais de recourir à vous.

Faites encore triompher nos armées comme autrefois ; vous-même mettez-vous à leur tête. C'est à vous que nous avons toujours fait l'honneur de nos succès. Sous vos auspices, de quels prodiges de valeur ne sont point capables nos soldats. C'est à vous que nous ferons toujours l'honneur de nos nouveaux ainsi que de nos anciens succès. Un siége à jamais mémorable (56), où le seul héroïsme de nos guerriers leur a tenu lieu de toutes munitions et de tous remparts, vient d'apprendre encore à l'univers que nous pouvons bien être trahis, mais que nous ne pouvons être abattus ni par la supériorité du nombre, ni par les plus inopinées conjonctures. De quelques ennemis qu'on nous menace, nous savons comment votre protection, ô Reine des victoires, nous en a fait déjà tant de fois triompher. Qu'ils tremblent donc à leur tour ; afin que la frayeur leur inspire des projets de conciliation et l'amour de la paix. C'est l'unique vœu du prince, ainsi que du peuple : *Et dixit omnis populus : Fiat fiat.* (*Judith*, XV.)

Cependant faites-nous triompher de tous nos ennemis domestiques, surtout de tous les ennemis de nos âmes. Assurez la tranquillité de cette grande ville. Continuez à éclairer, et soutenez l'exacte vigilance de nos sages magistrats. Faites taire les ministres de séduction, qui cherchent à nous surprendre. Qu'on les reconnaisse ; ils inspireront assez d'horreur. Donnez efficace au zèle prudent et discret de nos pasteurs. En un mot, que toutes les intentions de notre auguste monarque soient remplies; son règne, ainsi que celui d'Ezéchias, sera toujours le règne de la vérité et de la paix. Inspirez ses nobles sentiments à l'héritier de sa couronne. Ecoutez les vœux que vous adresse l'auguste compagne de son trône ; exaucez-les, et nous serons heureux. Que nos princesses, qui font à présent déjà les délices de la France, ne nous quittent que pour aller nous concilier les cœurs des nations voisines, en faisant leur bonheur. Enfin que nous n'ayons plus à remporter d'autres victoires que celles qui nous mériteront une couronne de gloire éternelle : *Et dixit omnis populus : Fiat fiat.* Ainsi soit-il.

SERMON V.

POUR LA FÊTE SÉCULAIRE DE L'ÉTABLISSEMENT DE L'INSTITUT DE L'ADORATION PERPÉTUELLE DU TRÈS-SAINT SACREMENT.

Prononcé dans l'église du premier monastère de l'Institut établi à Paris, rue Cassette, le 26 novembre 1754.

Isti sunt dies quos nulla unquam delebit oblivio... scripseruntque.... ut omni studio dies ista solemnis sanciretur..... et ut haberent pacem et susciperent veritatem. (*Esth.*, IX.)

Ces jours ne doivent jamais être effacés de la mémoire des hommes. Il fut ordonné que l'on eût soin d'en faire une fête solennelle, qui fût regardée comme un gage de paix et de vérité.

Monseigneur (57),

Jamais peut-être le peuple de Dieu ne se vit dans un danger si éminent et ne parut si proche de son entière ruine, que sous le règne du grand Assuérus dans la Perse ; jamais le Seigneur ne se déclara en sa faveur par un coup plus éclatant et plus marqué de Providence ; jamais aussi ne prit-on tant de soin de faire éclater et d'éterniser la reconnaissance. Le sage Mardochée, la vertueuse Esther ne veulent pas qu'aucun âge en puisse effacer le souvenir ; qu'aucune province, dans toute l'étendue de l'univers, s'exempte jamais d'en célébrer la mémoire. Ils veulent que ces jours soient des jours de fête solennelle et qu'ils soient regardés par tout le peuple saint comme un gage éternel de paix et de vérité : *Ut haberent pacem et susciperent veritatem.*

Permettez-moi, Messieurs, d'appliquer cette idée à la fête qui commence à nous rassembler aujourd'hui. Toute la suite de ce discours fera sentir la justesse de l'application ; ne prévenons rien. C'est, vous le savez, la mémoire d'un établissement illustre, étendu, glorieux autant qu'utile, que nous allons célébrer. Je dois d'abord vous avertir que je n'entreprends point ici de composer l'éloge de l'institutrice, ni même de développer en son entier l'esprit de l'institution. Je toucherai cependant l'un et l'autre, mais seulement autant qu'il sera essentiel à mon sujet. Mon dessein principal est de vous intéresser particulièrement à cette fête, et pour cela, je m'attache simplement à l'histoire de l'établissement.

Oui, Messieurs, j'ose le dire, le souvenir ne doit jamais s'en perdre. Les époques en sont trop remarquables et les suites en furent trop glorieuses. Il est juste que toutes nos provinces, d'âge en âge, en célèbrent la mémoire. La paix, la vérité, seul fondement solide de la paix, y sont également intéressées. Voilà, Messieurs, tout le sujet et le plan même de ce discours.

Dans l'histoire de cet établissement, je considère et les occasions qui y donnèrent lieu, et les succès qui le couronnèrent : et dans l'un et dans l'autre de ces deux points de vue brilleront du plus vif éclat les purs et solides avantages de la vérité et de la paix : *Ut haberent pacem et susciperent veritatem.*

Je dis donc en premier lieu, cet établissement considéré dans son occasion est le tableau le plus touchant des malheurs que cause l'absence de la paix : c'est le sujet du premier point. Je dis en second lieu : cet établissement considéré du côté de ses suites ou plutôt de ses succès, est la démonstration la plus intéressante que la vérité seule peut être le fondement solide de la paix : c'est le sujet du second point.

Esprit de paix et de vérité, daignez, sur tout aujourd'hui, m'éclairer et toucher ceux qui m'écoutent. Demandons-en la grâce par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Monseigneur,

Aimable paix, douce concorde, disait saint

(56) Siége de Prague en 1742.

(57) M. l'évêque d'Arras, officiant.

Augustin, (lib. XIX *De Civ.*, c. 11), il n'est rien qui soit comparable à tes charmes. Ton nom seul fait je ne sais quelle douce impression qui flatte, qui intéresse : la paix est en effet le seul bien dont la jouissance ne cause point de dégoût, c'est celui dont la perte cause de plus vifs regrets ; ou plutôt il n'est point de vrai bien sans celui-là. Aussi, reprend ailleurs saint Augustin (*In Psal.* LXXXIV), le titre sous lequel le Messie semble s'annoncer avec plus de complaisance, est celui de Prince de la paix. Ce sont les beaux jours d'une paix profonde qu'il choisit pour paraître dans le monde, et sa voix ne s'y fait entendre que pour annoncer la paix : *Loquetur pacem in plebem suam.*

Hélas ! Messieurs, pour appuyer cette réflexion et rendre plus vif ce sentiment si naturel à nos cœurs, est-il besoin de vous présenter ici l'horrible constraste du malheur de nos pères ? C'est mon sujet même qui m'y force. Je me suis engagé à vous faire le récit de l'établissement dont nous solennisons la précieuse mémoire, il faut commencer par remonter jusqu'à sa première origine, rechercher les occasions qui y donnèrent lieu. Pour cela, je le considère d'abord dans l'idée de son institutrice, et ensuite dans l'intention du ministère qui la seconda. Laissez-vous guider, Messieurs, ainsi que moi, par l'ordre des temps dans ce double détail.

Ce fut dans le commencement du XVIIe siècle que le Seigneur daigna consoler son Eglise par la naissance de notre vénérable mère institutrice. Jamais siècle n'eut plus besoin de personnages illustres pour réparer les maux des siècles précédents ; mais il faut avouer que si jamais siècle n'en eut plus de besoin, jamais siècle aussi n'en produisit davantage. Toutes nos provinces semblaient se disputer à l'envi la gloire de servir en ceci la patrie commune ; la Lorraine ne fut point celle qui s'y distingua le moins. Cette belle province, pour avoir été la plus fidèle à la foi de ses pères, semblait n'en avoir été par là même exposée qu'à de plus rudes épreuves; et les deux erreurs qui avaient infecté, l'une l'Allemagne, et l'autre la France, n'en avaient été que plus acharnées à venger sur elle, tour à tour, ou toutes deux ensemble, le zèle efficace dont ses princes s'étaient armés de tout temps contre toutes deux.

Déjà cependant un de ses citoyens (58) venait de relever ses espérances en la dédommageant, en quelque sorte, par l'esprit de piété qu'il avait ranimé dans la plupart de ses sanctuaires et de ses cloîtres, de l'affreuse désolation où gémissaient toutes ses campagnes. Ce grand homme touchait à la fin de sa belle carrière, victime généreuse des misères qu'il avait soulagées et des erreurs dont il avait triomphé, quand la Providence lui suscita une noble rivale, qui porta même encore plus loin la gloire de sa patrie, et répara plus avantageusement encore celle des saints autels.

Saint-Dié (59) la vit naître. A l'ombre de cet obscur vallon, Catherine Barre (60) croissait dans le sein d'une vertueuse famille, également éloignée et de cette opulente élévation qui expose plus ordinairement aux grands malheurs, et de cette triste indigence qui presque toujours étouffe le sentiment. Une piété prématurée l'avait vouée au Seigneur dès sa première enfance. Bientôt à l'abri d'une grille, elle crut se mettre pour toujours hors d'atteinte aux revers, aux disgrâces, autant qu'aux écueils et aux dangers du monde.

Qui n'eût cru, en effet, que dans cette paisible retraite elle n'était destinée qu'à se sanctifier ? Mais la naissance du projet pour l'exécution duquel le ciel l'avait fait naître dépendait de la part qu'elle devait avoir au malheur commun de sa patrie. C'est ainsi que souvent du sein de ces affreux nuages qui portent les foudres brûlants et les bruyants tonnerres sortent en même temps ces pluies heureuses qui fertilisent les campagnes.

Un peuple guerrier semblait n'être sorti du nord que pour venir anéantir, s'il eût été possible, la Lorraine. Les Suédois (nom si fatal à cette malheureuse province, nom qui peut-être y serait à jamais détesté, s'ils n'eussent été depuis la première occasion de ce concours singulier d'événements qui y fait régner aujourd'hui un prince (61) si capable, en effet, de faire oublier tous les malheurs qu'il ne s'occupe sans cesse qu'à prévenir autant qu'à réparer), les Suédois, dis-je, y revenaient chaque campagne porter le fer et la flamme dans son sein. Déjà ce n'était de toutes parts qu'un amas de cendres, tombeau funeste de presque tous les habitants. Bruyère (62) eut son tour. C'était là que notre sainte religieuse, quoiqu'encore la plus jeune, était déjà cependant à la tête d'une communauté fervente.

De cette époque quel spectacle touchant va s'offrir à vos yeux ! Bruyère saccagée, réduite en cendres! tout tombe sous le fer de ces vainqueurs inhumains auxquels rien ne s'oppose et ne résiste. Depuis plus d'un siècle les débris en restent, mais parmi ces débris en vain chercherez-vous quelques restes, quelques faibles traces du monastère.

Que deviendra cette troupe de vierges aux quelles il ne reste que leur vertu ? Où sera leur asile ? Hélas ! Messieurs, leur malheureuse patrie voudrait en vain leur en offrir. De Bruyère à Saint-Dié, à Rambervilliers, à Toul, à Commercy, à Saint-Mihiel, à Ligny, partout elles trouvent des cœurs pleins de compassion, mais d'une compassion impuissante qui n'a que des larmes à donner à leurs

(58) Le B. Pierre Fourier, réformateur des Chanoines réguliers de Lorraine et fondateur des Dames de la Congrégation.

(59) Petite ville de Lorraine, dans les Vosges.

(60) C'est le vrai nom de famille de la Mère Mechthilde du Saint-Sacrement, qu'on nomme communément Catherine de Bar.

(61) Stanislas Ier, roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar.

(62) Petite ville de Lorraine, dans les Vosges.

malheurs. Enfin la troupe fidèle est forcée de se séparer. Les filles arrachées du sein de leur mère sont dispersées. Rambervilliers se charge avec joie de notre vénérable mère, et deux fois encore les mêmes fureurs de la guerre l'obligent à en sortir. Ainsi changeant sans cesse d'asile, chassée pour ainsi dire de retraite en retraite, on dirait que la divine Providence, qui la conduit, ne cherche qu'à blesser de plus en plus son cœur d'une douleur profonde, par le spectacle qui s'offre partout à ses yeux de la désolation générale de la religion encore plus que de l'État.

Hélas! Messieurs, le plus terrible des fléaux dont le Seigneur avait menacé son peuple comme du dernier coup de ses vengeances (*Osee*, III), semblait être tombé sur la Lorraine. Sans prince et presque sans prêtres, sans autels ni sacrifices, partout elle présentait l'affreuse image de la dernière désolation prédite par Daniel (IX) : l'abomination introduite jusque dans les sanctuaires et les temples du Dieu vivant devenus à la lettre les sordides repaires des plus vils animaux.

La France ne lui offrait de retraite ni plus heureuse, ni plus sûre, ni moins douloureuse à son cœur. Ce n'est qu'à travers les ruines de nos temples, et, si j'ose le dire, sur les cadavres sanglants de leurs prêtres que de province en province elle arrive jusqu'à la capitale. Ah! est-ce donc là cette ville d'une beauté si parfaite qui faisait les délices et l'admiration de l'univers? *Hæccine est urbs perfecti decoris, gaudium universæ terræ?* (*Thren.*, II.) Les nations voisines, jalouses si longtemps de sa gloire, ne pouvaient plus que la plaindre, même en lui insultant. Non, des ennemis étrangers, quels qu'ils fussent, n'eussent pu réduire à cet état de désolation ce beau royaume; il fallait pour triompher ainsi de toutes ses forces, pour déchirer ainsi son sein, il fallait les propres mains de ses enfants dénaturés. Encore les guerres civiles seules n'inspirent point ces excès d'impiété et de fureur; le fanatisme seul peut aller jusque-là, lorsque l'abus de la religion, après avoir divisé les esprits, arme les mains.

Eh! quoi donc! Seigneur, avez-vous absolument réprouvé cette portion si chérie autrefois de votre héritage? Ses fêtes sont négligées, mises en oubli et changées le plus souvent en jours de deuil. Auriez-vous donc vous-même, Dieu terrible, proscrit vos autels et maudit votre tabernacle? Dans le tumulte des armes qui seul se fait entendre, il n'est plus de lois, et la voix de vos prophètes ne peut plus être écoutée.

Telles à peu près les réflexions dont, ainsi que Jérémie, notre illustre vierge s'occupait nuit et jour. Son unique désir était de pouvoir elle-même en conséquence devenir victime pour la gloire de son Dieu si indignement outragé, victime de propitiation pour l'expiation de ces outrages, victime d'impétration pour les faire finir, et victime enfin d'holocauste pour en dédommager, s'il est possible, la majesté divine.

A Montmartre, sur le tombeau des saints martyrs, premiers apôtres de la France, ces nobles désirs commencèrent à éclore dans son cœur. Bientôt après, ici, dans une obscure et sombre retraite, délaissée de tout le monde, connue de Dieu seul, elle commença d'offrir en effet ce beau sacrifice. C'était là comme la première ébauche du projet que Dieu voulait lui faire exécuter. En effet, dès lors elle eût voulu davantage.

Mais s'associer des compagnes de ce généreux emploi, en établir une société permanente et solide, quelle chimère, Messieurs, dans un temps où les établissements les plus riches pouvaient à peine se soutenir, tandis que les rues et les places de cette grande ville étaient couvertes de malheureuses vierges désolées, fugitives, sans asile et sans ressource! N'était-il pas de la sagesse ainsi que de la religion de penser, préférablement à tout, à les recueillir, à les faire subsister?

Ainsi pensait la première cette prudente vierge, ainsi la première elle combattait ses propres désirs. En vain trois illustres dames à qui le Seigneur avait de lui-même inspiré ce projet s'en ouvrent à elle, en vain s'offrent-elles à l'appuyer de tout leur crédit, de toute leur fortune. Dans le désespoir raisonnable du succès, elle ne songe qu'à s'aller renfermer dans les déserts de Marseille. Déjà la permission lui en est accordée. Ne croyant pouvoir autre chose, elle se voue à pleurer seule le reste de ses jours les maux et les scandales qu'elle ne peut plus se résoudre à voir puisqu'elle ne peut les réparer.

On l'arrête; elle se soumet. On lui promet du secours; elle attend. La voix du Seigneur se fait plus spécialement entendre à son cœur, elle espère. La Providence lui semble s'engager à accomplir ce grand œuvre qu'elle adopte comme le sien; elle s'y confie et s'y abandonne.

Voici, Messieurs, voici véritablement des murs dont on peut dire encore plus réellement, ce me semble, que de ceux de la seconde Sion (*Dan.*, IX), qu'ils furent élevés dans des temps fâcheux et difficiles, et ne puis-je pas ajouter, ce qui est plus merveilleux encore, qu'ils durent leur établissement au malheur même et à la difficulté des temps. Poursuivons pour nous en convaincre. L'essentiel pour le projet était le sceau de l'autorité royale. On n'osait le demander. Il s'offrit de lui-même. Voyons comment et pourquoi.

Dans la triste ébauche que je vous ai tracée, Messieurs, des malheurs auxquels la France était en proie dans ses villes, dans ses campagnes, jusque dans sa capitale, j'avais omis le plus affreux, sans doute, et le plus déplorable de tous. Eh! pourquoi donc, Seigneur, votre indignation semblait-elle s'être allumée contre votre Christ ainsi que contre vos ministres? L'autorité de l'un, aussi peu respectée que celle des autres, était devenue également le jouet d'une licence furieuse et sans frein : *Tradidit Dominus opprobrium et indignationem furoris sui regem et sacerdotem.* (*Thren.*, II.) Hélas! Messieurs, quand le fanatisme s'est emparé d'une nation, aveuglée, elle se

porte à des excès dont elle est elle-même effrayée dans la suite, et qui la rendent méconnaissable à elle-même.

O jeune monarque (63), à l'ombre duquel devions couler bientôt des jours si glorieux et si sereins, tendre monarque, notre Christ et notre Seigneur, qui faisiez toute notre ressource, qui deviez faire toute notre gloire, et que nous pouvons si justement nommer des expressions du prophète, l'esprit de notre vie, le souffle de notre bouche, c'est donc des iniquités de votre peuple, dont vous fûtes sans doute de si bonne heure la victime : *Spiritus oris nostri Christus Dominus captus est in peccatis nostris.* (*Thren.*, II.)

Nous-mêmes, Messieurs, le croirions-nous, si la mémoire n'en était si récente, que cette ville, qui fut de tout temps pour toutes les nations de l'univers un modèle d'amour et de zèle pour ses maîtres, eût, par un complot presque général, porté la fureur jusqu'à fermer ses portes à celui-ci ?

Cependant l'auguste reine qui tenait en main, pour son fils enfant, le timon des affaires, dans ce temps de bourrasque et de tempête, se trouvait au bout de son art et de ses ressources. Toute la sagesse de la politique mondaine était en défaut, sa confiance en Dieu n'y était point. Elle se souvint qu'elle ne devait cet auguste, ce cher fils qu'à la protection la plus marquée du ciel ; elle crut justement ne devoir attendre que du même endroit la gloire et la tranquillité de son règne.

Un vertueux ecclésiastique (64) avait part à sa confiance. Je crois, Messieurs, lire ici dans vos cœurs. Ne désireriez-vous pas que le coopérateur de cette sainte œuvre, qui devait s'exécuter dans ce quartier, ne sortît point d'ailleurs que du sanctuaire même qui le protége ? Oui, Messieurs, vos vœux sont satisfaits. Elle ne pouvait, en effet, manquer de saints prêtres, propres à seconder en ceci, comme en tout le reste, les vues miséricordieuses de notre Dieu, cette Eglise illustre, qui fut de tout temps ce qu'elle est encore aujourd'hui, la gloire et le modèle du clergé ; Eglise dont les plus simples lévites furent tant de fois jugés dignes de régir les autres églises les plus célèbres, et qui n'eut l'avantage de conserver si longtemps ses pasteurs mêmes (65), que par le zèle humble et modeste qui leur fit préférer les charges immenses qu'elle leur imposait aux dignités les plus brillantes.

Ce fut donc dans son sein qu'il se trouva, cet homme simple, mais de la simplicité qui caractérise les saints, d'autant plus éclairé qu'il se défiait davantage de ses lumières, zélé sans empressement et sans ardeur, aimant uniquement l'Eglise, mais persuadé de ce principe, qui fut celui de tous les saints, qu'on fait plus pour elle par des gémissements, des prières et des larmes, que par les actions les plus éclatantes, à moins qu'une vocation toute singulière ne les commande. Son mérite avait percé jusqu'à la cour par la modestie même qui le lui faisait céler, autant que les devoirs de son état pouvaient le lui permettre. La reine le charge devant Dieu des intérêts de son fils, et, promettant de souscrire à tout, elle veut qu'il fasse en son nom, à la divine majesté, tel vœu qu'il jugera le plus propre à la fléchir pour la pacification de la France.

Les mêmes réflexions qui occupaient la Mère Mecthilde pénétraient déjà depuis longtemps ce saint prêtre. Nuit et jour au pied des saints autels, il gémissait de l'enchaînement de malheurs qui de la religion étaient tombés sur l'Etat, et de l'Etat rejaillissaient encore sur la religion. Pour engager la miséricorde du Seigneur à les faire finir, le plus sûr moyen, pensait-il, était de venger sa majesté, par des sacrifices et des hommages dignes d'elle, de tant d'outrages qu'elle ne cessait de recevoir. Il diffère cependant, il délibère, il consulte ; mais enfin l'Esprit de Dieu le saisit, et le force en quelque sorte à vouer, au nom de la reine, ce qui faisait depuis si longtemps l'unique désir de notre sainte Mère.

La grâce ne tardera pas à les rapprocher, à les unir, ces deux saints personnages, pour l'exécution de leur commun projet. Bien loin cependant de se l'être communiqué, ils ne se sont pas même vus encore ; mais c'est l'Esprit de Dieu qui les inspire ; et l'Esprit de Dieu ne varie pas, il ne se dément et ne se contredit jamais, quelque organe qu'il choisisse pour se manifester, partout il est le même. Non, les hommes, en se concertant entre eux, ne sont jamais d'un accord si parfait. Animée du même esprit encore, la reine avoue tout, souscrit à tout. Voici donc ce que l'une promet, ce que l'autre se charge d'exécuter.

Etablir une congrégation de saintes vierges, dont l'unique emploi soit de faire au Seigneur une amende honorable continuelle, éternelle, des profanations sacriléges dont ces temps de trouble et d'erreur avaient souillé les sanctuaires ; de vierges dont la destination même soit d'être comme des victimes dont le double sacrifice : sacrifice extérieur par la pauvreté la plus dénuée, la mortification la plus austère ; sacrifice intérieur par la plus ardente charité, les charge elles-mêmes et décharge l'Etat des châtiments que méritaient les prévarications de tout le peuple.

Illustre patriarche de la vie cénobitique, Benoît, c'était parmi vos filles que devaient se trouver ces généreuses victimes. Admirons donc ici cette économie de la Providence qui, tant d'années auparavant, avait fait passer dans cet ordre notre vénérable institutrice, déjà professe, et même, comme vous l'avez vu, supérieure (66) dans un autre. L'auguste sacrement de nos autels, dit-elle

(63) Louis XIV.

(64) M. Picoté, prêtre de la communauté de Saint-Sulpice.

(65) M. Languet, en particulier, dernier curé de Saint-Sulpice, a refusé deux fois l'épiscopat.

(66) Elle avait été d'abord annonciade à Bruyère et avait fait profession dans l'ordre de Saint-Benoî à Rambervilliers.

elle-même, est comme la portion spéciale dans la religion et l'héritage des enfants de Benoît. En mourant au pied des saints autels, et vouant les derniers mouvements de son cœur à cette adorable hostie, ce grand homme devait y avoir engendré, pour ainsi dire, ces innocentes victimes de la gloire d'un Dieu immolé.

Et vous, auguste Mère de mon Dieu, vous deviez être leur première supérieure, et comme s'exprime l'institut même, leur unique abbesse éternelle. Aussi l'élection singulière que notre sainte Mère fait faire de Marie dans tous ses monastères n'a rien que de naturel, ce me semble. Il s'agissait de rendre à Jésus outragé des hommages, de lui faire des sacrifices vraiment propres à réparer sa gloire; il fallait pour cela qu'ils fussent de Marie, et pour qu'ils fussent censés être d'elle, ne fallait-il pas qu'elle parût partout elle même à la tête de ces chastes victimes?

Quel plus beau, quel plus noble projet, Messieurs! Mais, de grâce, n'oubliez pas quelle en fut l'occasion, ce qui y donna lieu. C'est, en effet, pour notre instruction que tous ces faits nous ont été transmis par les histoires; c'est pour notre instruction que j'ai cru devoir les rapprocher ainsi et vous les rapporter, disait saint Jean Chrysostome (*De verb. Ap.* : Habentes eumdem spiritum), après avoir fait à son peuple le détail de malheurs presque semblables, arrivés à l'empire. Nous plaignons, disait ce saint docteur, ceux qui vivaient dans ce malheureux siècle. En effet, ils étaient à peu près dans la même situation où seraient des passagers sur mer, surpris pendant la nuit d'une violente tempête, sans pilote et sans gouvernail. Mais en les plaignant ne feronsnous aucun retour, aucune réflexion sur nous-mêmes? Guère plus d'un siècle auparavant, sous le beau règne du glorieux restaurateur des arts et des lettres dans la France, prévoyait-on, redoutait-on ces horribles ravages que je viens de décrire? Concluons donc avec saint Jean Chrysostome, interprétant saint Paul.

Obsecro igitur primum. (I *Tim.*, II.) Premièrement nous vous supplions, mes chers frères, de ne cesser, surtout pendant les jours de la solennité présente, de faire à Dieu, par Jésus-Christ, des actions de grâces les plus ferventes pour l'inestimable bien qu'il daigna rendre enfin à nos pères : *Obsecro igitur primum fieri gratiarum actiones.* (*Ibid.*) Mais à ces témoignages d'une vive reconnaissance, il faut ajouter des prières, des supplications, des instances : *Obsecro fieri obsecrationes, orationes, postulationes* (*Ibid.*); pour le prince, continue l'Apôtre, et pour tous ceux qui nous gouvernent sous son autorité : *Pro regibus et omnibus qui in sublimitate sunt.* (*Ibid.*) La félicité des particuliers dépend toujours du bonheur du prince et de la tranquillité de l'Etat. La paix est le plus important de tous les biens, le plus nécessaire à la religion, le plus avantageux pour la pratique de la vertu ; Dieu veut que nous la lui demandions : *Ut quietam et tranquillam vitam agamus. Hoc enim acceptum est coram Deo.* (*Ibid.*)

Mais prenons garde, en second lieu, poursuit saint Jean Chrysostome, en suivant l'idée de saint Paul, prenons garde d'abuser de la paix, pour nous endormir dans une funeste sécurité, et nous abandonner au luxe et à la mollesse. Ce serait nous rendre indignes de ce bien précieux : *Quietam vitam agamus in omni pietate.* (*Ibid.*) La confiance présomptueuse en ses propres lumières et ses propres forces attira toujours les plus terribles vengeances du Seigneur; et la désolation des empires fut de tout temps la suite et comme l'effet nécessaire de la volupté. Surtout, mes chers frères, concluait notre saint docteur, gardons exactement entre nous la charité qui est le lien de la paix; attachons-nous inviolablement à la vérité, qui est le seul fondement solide et de l'une et de l'autre.

J'espère, Messieurs, que la suite de ce discours vous en convaincra. L'occasion de cet établissement a fait le sujet de la première partie; ses succès seront le sujet de la seconde.

SECONDE PARTIE.

Vous l'avez dit vous-même, Vérité incréée, éternelle, que vous pouviez seule donner une véritable paix. Le monde se flatte en vain de la donner; il n'en donne que les apparences, qui même s'évanouissent bientôt, dit saint Jean Chrysostome (hom. 9). Aussi nos princes mêmes, sagement instruits à l'école de l'Evangile, ne l'attendent, ne l'espèrent ni des intrigues de leur politique, ni de la terreur et du succès de leurs armes. C'est à vous, mon Dieu, que vos ministres, tous les jours et plusieurs fois le jour, s'adressent de leur part et par leur ordre même, pour vous la demander.

Mais, en la demandant, il faut la mériter en quelque sorte; et le prix de la paix, c'est le plus ordinairement la vérité. Pensée si vraie, dit saint Augustin (serm. 58, *De div.*), que pour établir une paix solide sur la terre, il a fallu que la vérité même y descendît du ciel : *Ideo quippe veritas orta est ut pax sit in terra.* Au milieu des orages et des tempêtes qui vous agitent, dit Jésus-Christ, si la vérité, comme un soleil bienfaisant, vient luire tout à coup à vos yeux et se fait reconnaître : *Cognoscetis veritatem* (*Joan.*, VIII); aussitôt la nuit s'enfuit, les nuages se dissipent, les foudres s'éteignent, les tonnerres cessent de se faire entendre : *Et veritas liberabit vos.* (*Ibid.*)

Remontons, en effet, d'abord jusqu'à la première source des troubles malheureux que nous avons déplorés dans la première partie. Eh! qui de nous peut l'ignorer? Une erreur, sous le beau nom de réforme dont elle se couvrait, trop longtemps négligée, avait fait des progrès sourds, mais étendus autant que rapides. La clémence l'avait

d'abord enhardie, ensuite, un excès de sévérité la jeta dans le désespoir. Bientôt elle alluma partout le flambeau de la discorde, qu'il ne fut presque plus possible d'éteindre. En vain, pendant plus d'un siècle, tenta-t-on toutes les voies de la réduire. Si quelquefois elle se trouvait contrainte d'épuisement à demeurer tranquille, ce n'était que pour reprendre haleine, en quelque sorte, et se mieux signaler ensuite par de nouvelles fureurs. Le comble du malheur était l'esprit d'indépendance qu'elle avait excité dans presque tous les ordres de l'Etat, source féconde de séditions et de révoltes, dont elle profitait d'autant mieux pour exercer ses brutales vengeances, qu'elle ne paraissait presque plus y entrer elle-même pour rien. Voilà l'ouvrage de l'erreur : celui de la vérité, voulez-vous maintenant le reconnaître? Reprenons notre histoire et suivons-la. Vous avez vu le projet de cet établissement dans la double idée et de l'illustre vierge qui le forma, et de l'auguste reine qui le seconda; voyons-en maintenant les succès selon l'idée et de l'une et de l'autre. Ce sera la preuve de ma proposition : *Cognoscetis veritatem, et veritas liberabit vos.*

Il n'est point de succès qu'il ne faille acheter par des traverses; et plus les succès doivent être brillants, plus les obstacles semblent insurmontables. C'est le propre de toutes les œuvres de Dieu d'exciter des contradictions. Ah! c'est que le Seigneur veut s'en réserver à lui seul toute la gloire; et pour n'avoir à la partager avec personne, il commence par mettre en défaut toute la prudence et épuiser toutes les ressources de ceux qu'il emploie.

Les maladies dont fut atteinte notre sage institutrice, l'affreuse disette où elle était habituellement réduite, trouvant à peine dans les aumônes de quelques âmes charitables l'étroite subsistance de quatre religieuses de Rambervilliers, ses compagnes, l'épuisement de l'Etat qui ne laissait entrevoir de ressources nulle part; c'étaient là, Messieurs, les moindres obstacles. Ceux qui parurent vraiment invincibles vinrent d'où l'on croyait en avoir le moins à attendre. C'est par ses serviteurs mêmes que le Seigneur exerce, éprouve assez souvent ses serviteurs. L'autorité spirituelle devait ici concourir avec la temporelle. De ce côté on faisait naître, on proposait tant de difficultés, on exigeait tant de conditions, qu'il ne semblait plus possible ni de résoudre les unes, ni de remplir les autres. C'est là précisément la circonstance que la Providence attend pour agir et se manifester.

Bénie soit à jamais la mémoire de ces deux illustres époux, que le Seigneur avait choisis pour être comme la pierre fondamentale de ce saint édifice, autant par la ferveur de leur piété que par la générosité de leurs largesses! Leurs noms, Mesdames, sont inscrits dans vos fastes en traits ineffaçables; ils le sont encore mieux, sans doute, en traits de flammes dans vos cœurs; mais surtout aujourd'hui ces noms respectables ne doivent-ils pas, entrelacés de la main même de la religion, servir ici comme de trophée, et faire le principal ornement de cette pompe triomphale?

La Bourgogne n'a point vu de maison plus illustre, la France en a peu de plus illustrées que la maison de Vienne. Alliée plus d'une fois à l'auguste sang de ses propres souverains, elle eut la gloire de leur rendre presque autant de signalés services qu'elle en reçut d'éminentes faveurs. De cette suite de grands hommes descendait le comte de Châteauvieux. Une épouse digne de lui par la naissance et par les vertus l'avait engagé dans cette sainte entreprise, qu'ils eurent la consolation de consommer. Leurs cendres, sous ce marbre funèbre qui les a réunies, me semblent aujourd'hui se ranimer pour applaudir à cette solennité qui nous rassemble. Monument de leur zèle, autel où si souvent ils vinrent immoler leurs cœurs par la charité la plus ardente, autel qui reçûtes tant de fois les sacrifices réitérés d'une partie considérable de leur fortune, où l'épouse généreuse eut enfin le courage de venir se dévouer elle-même en qualité de victime de de l'institut nouveau; autel, puissiez-vous être à jamais le monument de leur gloire, mais moins devant les hommes que devant le Seigneur!

Ne craignons pas cependant d'affaiblir leur mérite et de diminuer leur gloire; oui, nous leur laisserons l'un et l'autre tout entiers, même en leur associant d'illustres et vertueuses dames dont le zèle les anima, le crédit les soutint et la générosité les aida dans l'exécution de ce noble projet. *De Beauves* (67), *de Seissac* (68), et *Mangot* (69), ces beaux noms méritent bien de paraître avec éclat dans cette fête, d'en partager l'honneur, nos éloges et notre reconnaissance.

Sous des auspices si heureux, déjà l'institut commençait à prendre forme. Tout concourt, tout conspire à l'affermir, à le rendre éternel. Il paraît bien que le Seigneur approuve l'ouvrage, que lui-même y préside. Sa main soutient visiblement l'édifice. Oui, Messieurs, ces murs que vous voyez, avant que d'être achevés, allaient périr, et les ouvriers eux-mêmes furent étonnés du double prodige qui découvrit le danger et les en garantit. Déjà donc la ferveur suppléant au nombre, et la mortification faisant oublier la disette, la règle était observée, l'amende honorable, la réparation se faisait.

Oh! qu'elle est merveilleuse, qu'elle est en tout adorable, votre providence, ô mon Dieu! Ici, où nuit et jour, à présent, retentissent vos louanges, où l'on n'est occupé nuit et jour qu'à vous rendre le plus éclatant, le plus beau et le plus tendre des hommages et de foi et d'amour, ici était auparavant l'infâme asile des abominations et des désordres dont

(67) N. Courtin, marquise de Beauves.
(68) Marie de Choiseul, marquise de Seissac.
(69) N. Mangot, épouse de M. Mangot, maître des requêtes.

cette grande ville n'a que trop abondé de tout temps. Ainsi convenait-il qu'à l'endroit où vous aviez été le plus offensé, la réparation fût la plus solennelle et la plus éclatante. Ainsi choisîtes-vous autrefois la montagne où le Jébuséen avait fait triompher l'idolâtrie avec le plus d'insolence, pour en faire votre sainte Sion.

Voilà, Messieurs, quelle fut la première source de cette petite fontaine qui devint bientôt un grand fleuve, pour porter au loin l'allégresse et la fécondité. Cette petite fontaine, c'est notre vénérable Mère institutrice. Osons lui faire cette même application que l'Ecriture faisait à Esther : *Parvus fons Esther est.* (*Esth.*, X.) Comme elle, exilée de sa patrie, fugitive, dans les rigueurs d'une extrême indigence, par un simple abandon de soi-même à la volonté du Seigneur, elle devint la gloire et peut-être, en un sens aussi réel, la libératrice de son peuple.

Vous n'exigez pas de moi, sans doute, que je fasse ici repasser sous vos yeux tous ces grands noms, les noms respectables de tant de saints personnages qui s'empressèrent à l'envi de concourir à l'avancement de l'œuvre de Dieu.

Mais je vous l'avoue, Messieurs, je ne puis m'empêcher de rendre encore ici un hommage particulier et plus étendu à la mémoire de l'illustre et pieuse comtesse (70) qui, s'étant dévouée à l'institut, comme je l'ai dit, en qualité de victime, en fut vraiment la seconde mère. Compagne presque inséparable de notre sainte institutrice dans tous ses voyages, toutes ses persécutions et toutes ses traverses, elle fut le principal et souvent l'unique mobile de tous ses desseins, et la coopératrice de toutes ses entreprises. Je ne crois pas cependant que jamais le Seigneur ait réuni deux caractères plus différents pour le même ouvrage. L'une aussi prompte et active, que l'autre était tranquille et patiente, l'une aussi prodigue de ses richesses, que l'autre était amateur de la pauvreté; l'une croyant devoir acheter les succès par ses soins et ses fatigues, l'autre attendant tout uniquement de Dieu ; l'une se roidissant contre les obstacles par grandeur d'âme, l'autre cédant et pliant toujours par une humble soumission; toutes deux supérieures aux événements, vraiment héroïnes toutes deux; mais, s'il est permis de le dire, l'une, ce me semble, plus par nature, l'autre plus par la grâce ; unies entre elles de ces beaux nœuds que la charité forme entre les saints, entre qui le respect seul met la subordination, et la subordination, bien loin d'affaiblir la confiance, ne la rend que plus vive et plus tendre. Elles eurent la consolation, dans ce beau concert de zèle qui les animait, de voir l'institut à peine formé et établi solidement dans cette maison, désiré presque aussitôt, recherché, demandé non-seulement dans toutes les provinces de la France, mais dans la plus grande partie de l'univers.

Mais n'était-il pas juste, Messieurs, que la patrie de notre sainte Mère en eût, pour ainsi parler, les prémices? Toul, Rambervilliers et Nancy semblèrent, en effet, se disputer la préférence. Rambervilliers la méritait sans doute. Cependant le zèle d'un saint évêque (71) et les désirs mêmes de la comtesse l'emportèrent en faveur de la ville épiscopale, et ce ne fut qu'en troisième lieu que les ducs de Lorraine procurèrent le même avantage à leur capitale.

Je ne finirais pas si j'entreprenais ainsi le détail de toutes les fondations. Seulement, à la gloire de votre institut, Mesdames, permettez-moi de faire remarquer que c'est à votre maison de Nancy (72) qu'un sage monarque, uniquement occupé des progrès de la religion et du bonheur des hommes, vient de donner, cette année même, une marque bien précieuse de confiance et d'estime, en la chargeant d'une de ses fondations les plus importantes et les plus utiles pour l'éducation de la jeune noblesse de votre sexe.

La Normandie cependant, d'autre part, ne tarda pas à paraître jalouse de la Lorraine. Trois monastères s'élèvent presque en même temps dans cette province, et jusqu'au centre du Nord, vos sœurs, Mesdames, sous les hospices de votre sainte Mère, portent l'esprit de l'institut dans les murs de Varsovie. Mais que j'aime surtout à le voir s'étendre et se multiplier dans cette grande ville, et par l'ordre exprès de Louis le Grand, l'amende honorable et la réparation commencer sur les ruines (73) du temple de l'erreur, et l'image de Marie se placer à l'endroit même où l'on venait de renverser la chaire de pestilence!

Etait-ce assez de succès pour remplir les vues de notre sainte institutrice? Le Seigneur pour consoler son zèle, ou plutôt pour nous faire mériter les singulières faveurs qu'il nous préparait en conséquence, ne s'en contenta pas. Vous êtes sans doute édifiés, Messieurs, de cette multitude de solemnités et de cérémonies, dont les unes se pratiquent habituellement, les autres se renouvellent chaque semaine dans la plupart des églises de ce vaste royaume, pour honorer l'auguste sacrement de nos autels, et le venger en quelque sorte de tant de sacriléges outrages qu'il a reçus, et qu'il ne reçoit que trop, hélas ! encore tous les jours. Amendes honorables, expositions, bénédictions, adoration continuelle, du moins pendant le jour, c'est sur ce modèle qu'elles furent presque en même temps instituées. Une sainte émulation en inspira le projet à un vertueux ecclésiastique (74) de Bourgogne, allié du comte de Châteauvieux. Sur

(70) Marie de La Guesle, épouse de René de Vienne, comte de Châteauvieux.

(71) M. de Fieux, évêque de Toul.

(72) Fondation du roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar, Stanislas Ier, aux Dames du Saint-Sacrement de Nancy, pour l'éducation purement gratuite de douze jeunes demoiselles, en l'année 1754.

(73) Les Dames du Saint-Sacrement de la rue Saint-Louis, au Marais.

(74) M. Gontier, trésorier de la Sainte-Chapelle de Dijon, official et grand vicaire de Langres.

les avis de la Mère Mechtilde il l'exécuta d'abord dans sa patrie, d'où bientôt après il se répandit dans toutes les villes, jusque dans les bourgs et presque dans les hameaux de la France.

Ah! voilà donc maintenant, Messieurs, cette petite fontaine dont j'ai déjà parlé, que vous avez vue d'abord sourdre obscurément dans le fond reculé d'un des vallons des Vosges, *fons parvus;* que vous avez ensuite admirée dans cette capitale changée en un grand fleuve : *Fons parvus crevit in fluvium.* (*Esth.*, X.) La voilà, qui tout à coup se répandant de proche en proche, arrose, fertilise toutes les contrées de l'univers : *In aquas plurimas redundavit.* (*Ibid.*) Ainsi les vues de la Mère institutrice furent parfaitement remplies. Celles de l'auguste reine, sous les auspices de laquelle elle agissait, le furent-elles moins! La vérité vengée et reconnue, quelle influence eut-elle sur la paix et la prospérité de l'Etat? *Cognoscetis veritatem, et veritas liberabit vos.* (*Joan.*, VIII.)

Vous vous remettez ici facilement sous les yeux le funeste tableau que j'ai tracé dans la première partie, de l'état déplorable où la France était réduite depuis si longtemps; mais en même temps aussi rappelez-vous ce trait marqué de providence, qui fit concourir précisément le vœu de la reine avec le projet que notre sainte institution avait formé. Singularité bien remarquable..... Mais, que vais-je donc faire? Je sais que le monde ne goûte guère ces sortes de raisonnements, qui font dépendre les événements humains de causes et de ressorts surnaturels.

Mais que le monde en pense ce qu'il voudra. Cet esprit philosophique tant et si indécemment vanté de notre siècle, et dont les premiers maîtres sont appelés, par saint Jean Chrysostome, les pères de toutes les erreurs; cet esprit philosophique, dis-je, n'est, à le bien prendre, aujourd'hui qu'une irréligion subtilement raisonnée, qui n'affecte d'éclairer la nature que pour en faire oublier et méconnaître l'auteur.

Pourquoi en effet le Seigneur n'agirait-il plus aujourd'hui comme autrefois; pourquoi ne serait-il plus notre Dieu, comme il l'était non-seulement des David, mais des Cyrus? Ah! Messieurs, nous avons beau étourdir nos esprits et endurcir nos cœurs par le raisonnement de notre impie philosophie; quand notre Dieu ménage tellement la nature et les circonstances de ses châtiments, que nos désordres et notre éloignement de lui paraissent être la cause même naturelle de nos malheurs; quand ensuite notre retour à lui et la réparation faite à sa gloire deviennent l'époque précise de nos prospérités, ah! quelque philosophe que l'on veuille paraître, est-il possible de méconnaître la main qui a puni et qui console?

Encore une fois, que l'on raisonne donc tant qu'on voudra, certainement il ne sera pas moins vrai, il ne sera pas moins raisonnable de faire remarquer qu'aussitôt après le vœu de la reine, tout parut se calmer dans le royaume; la capitale ouvrit ses portes à son monarque, et tout rentra, mais prenez garde que ce fut alors pour toujours, tout rentra dans l'ordre et la soumission. Certainement il ne sera pas moins vrai que l'année même où l'institut prit sa première forme solide, et où la réparation commença (il y a précisément un siècle), ce glorieux monarque, faisant sa première campagne, ouvrit lui-même cette belle carrière de triomphes et de succès qui, faisant de la France l'objet de la jalousie de l'Europe, firent du monarque même l'objet de l'admiration de l'univers. Dois-je omettre, de plus, que cinq ans après, l'année même encore où notre sainte institutrice prit enfin possession de cette maison, fut conclu ce traité fameux qui, donnant une épouse à Louis, fut comme le fondement de l'élévation de cette monarchie? Mais l'essentiel à mon sujet, le plus important surtout à votre gloire, ô mon Dieu, c'est que ce fut là comme le signal de la décadence entière de l'hérésie, et que par un enchaînement singulier d'événements, ce ne fut, quoi qu'en puissent dire nos philosophes, prétendus politiques, non, ce ne fut qu'à proportion qu'elle tombait, que, la tranquillité et la paix rétablies dans l'Etat, ses forces et sa gloire s'accrurent de jour en jour et montèrent à leur comble.

Ce n'est pas qu'il n'y eût alors et que depuis encore il n'y ait eu des guerres, mais quelles guerres, Messieurs? Qu'elles étaient différentes de celles dont nous avons déploré les malheurs! Nous pouvons juger de celles-ci, telles nous en avons éprouvé dernièrement encore; des guerres dont le bruit à peine s'entend sur nos frontières, qui semblent ne rendre le centre du royaume que plus florissant et plus tranquille, et dont la capitale ne sait les événements que par les chants d'allégresse et d'actions de grâces qu'ils y occasionnent.

Achevons donc l'application que nous avons déjà commencée, de ce que l'Ecriture dit d'Esther à notre vénérable institutrice. Au changement qui se fait dans cette petite fontaine qui devient un grand fleuve, puis une mer immense, succède un changement plus merveilleux encore. Une lumière éclatante paraît, un soleil nouveau se lève. *Lux et sol ortus est.* (*Esther.*, XI.) Ses rayons resplendissants percent partout, portent partout le calme et la sérénité; les nuages se dissipent, et l'on n'entend plus d'autres bruits orageux que ceux du foudre qui écrase en même temps et les ennemis de l'Etat et ceux de la religion : *Humiles exaltati sunt et devoraverunt inclytos.* (*Ibid.*)

Or, la connexion de tous ces grands événements, la demanderez-vous peut-être encore, Messieurs? Ah! vous la comprîtes, vous la sentîtes, auguste reine, qui vous crûtes obligée depuis à vous déclarer en toute circonstance la protectrice la plus zélée et la plus tendre du nouvel institut. Vous la comprîtes pareillement, grand monarque, qui, de l'ordre sévère que bientôt après vous donnâtes contre la multiplication des communautés religieu-

ses, crûtes devoir formellement excepter celles de l'Adoration perpétuelle. O monarque vraiment grand, dont l'intérêt le plus cher fut toujours, s'il est permis de m'exprimer ainsi, celui de la Divinité, dont le règne envisagé dans toutes ses époques est la preuve certaine de cette maxime dont il fut toujours lui-même si profondément pénétré, que le vrai moyen d'élever et de conserver les empires est d'y maintenir dans toute sa pureté la vérité! *Cognoscetis veritatem et veritas liberabit vos.*

Continuez donc, Mesdames, sur les exemples que vos premières mères vous ont laissés, continuez à vous rendre les généreuses victimes de l'Etat pour la réparation de la gloire du Dieu notre victime; car c'est là, vous le savez, votre destination. L'auguste reine à la protection de laquelle vous devez votre établissement, s'en explique ainsi elle-même : *En réparation des sacriléges commis pendant la guerre.... Louer et adorer incessamment, prier jour et nuit pour la paix du royaume et la conservation de son roi* (75), c'est pour cela, dit-elle, qu'elle veut que vous soyez établies.

Hélas! Mesdames, vous ne manquerez encore aujourd'hui, non plus qu'autrefois, d'exercice à votre zèle. Vous n'aurez malheureusement encore que trop de scandales à expier. C'est vous qui, par état, êtes chargées de la réparation, de l'amende honorable pour tous les outrages faits à la Divinité. Vous l'êtes donc pour cette licence effrénée d'esprit encore plus que de mœurs, qui gagne de jour en jour parmi nous, pire mille fois et plus dangereuse que toutes les erreurs. Ah! permettez-nous, Mesdames, d'affliger ici vos cœurs religieux par le triste récit de ce qui fait tous les jours le sujet de nos larmes! N'est-il pas bien juste de vous faire connaître ce que vous êtes essentiellement obligées de réparer et d'expier?

Hélas! ce qui demande le plus vos regrets, vos pénitences et vos larmes, la première source de tous les scandales, le sujet de nos plus vives frayeurs, c'est cette multitude de livres, de libelles ténébreux par lesquels on semble aujourd'hui parmi nous s'être fait un point d'honneur de l'emporter sur toutes les nations de l'univers et sur tous les âges; livres infâmes où l'on ne sait quels piéges sont plus à craindre, ceux dans lesquels on cherche à surprendre l'innocence, ou ceux que l'on tend à la foi; livres où l'on a si bien trouvé l'art de rendre méprisable la simplicité de nos pères, d'attaquer notre dogme par le renversement de la morale et de la discipline, et qui marquent (l'oserai-je dire?) une haine plus décidée contre l'Eglise et son divin Chef, que ne le fut peut-être celle des païens mêmes. Grand Dieu! avec quel empressement cependant sont-ils recherchés, ces livres, avec quelle vitesse passent-ils de mains en mains, et de cette ville volent-ils dans nos provinces pour répandre la contagion partout! Preuve malheureusement trop certaine du goût d'impiété qui devient presque général dans la nation.

Si l'on voulait, en effet, la peindre aujourd'hui, notre nation, y aurait-il beaucoup d'exceptions à ce tableau général que l'on pourrait en faire? Une frivolité de sentiment et de pensée qui ne considère, n'estime et ne recherche en rien que l'apparence; apparence fastueuse, vernis trompeur, s'il est permis d'ainsi parler, qui caractérise proprement notre goût et s'étend sur toute notre conduite. Disons donc : Une espèce monstrueuse de probité sans mœurs, ou de mœurs sans christianisme; un culte extérieur subsistant encore; jamais, en effet, plus de soin de multiplier et d'orner les églises matérielles, et jamais moins de respect et de décence même en présence du Seigneur; jamais plus de pompe et de magnificence dans les cérémonies, et jamais moins de religion; pour tout le sérieux une indifférence qui ne se réveille qu'en faveur du mensonge et de l'illusion; des lumières, on s'en pique aujourd'hui plus que jamais, lumières fausses et dangereuses, qui n'intéressent la raison que pour la séduire, et le cœur que pour le corrompre; enfin un enchantement, une ivresse, ou plutôt une frénésie de passion, qui regarde en pitié l'innocence, rit avec dédain de la simplicité de la foi, qui traite le zèle de fanatisme et n'appelle zèle que le scandale; enchantement, frénétique ivresse, qui peut-être iront jusqu'à se méconnaître dans ce tableau. Ah! quelle nation fut jamais dans un état de vertige et de perversion plus déplorable, quand le Seigneur fit éclater sur elle ses plus redoutables vengeances?

Voilà donc, voilà, Mesdames, ce qui doit fournir à vos yeux deux sources intarissables de larmes, pour éteindre, s'il est encore possible, la foudre que je crois déjà voir allumée contre nous entre les mains de Dieu.

Plaise au ciel que vos prières soient aussi efficaces que le furent celles de vos saintes devancières! Nous-mêmes, Messieurs, joignons-nous donc à elles; nos vœux doivent aujourd'hui plus que jamais accompagner les leurs.

Cette solennité, vous l'avez vu, nous intéresse peut-être plus que d'abord vous ne pensiez. Elle est le monument des malheurs de nos pères, mais elle est aussi le monument des miséricordes du Seigneur sur eux, et par là même nous est le gage de la continuation de ces mêmes miséricordes. Fasse notre attachement inviolable à la vérité pure, qu'elles soient éternelles! Ainsi soit-il.

---

(75) Lettre de la reine à M. l'évêque de Metz, abbé de Saint-Germain.

SERMON VI.

POUR L'INAUGURATION DE LA STATUE DU ROI,

Erigée par le roi de Pologne sur la place publique de Nancy, le jour de la fête de saint Louis (76).

Nomen tuum et memoriale tuum in desiderio animæ. (*Isa.*, XXVI.)

Le monument le plus glorieux à votre nom, celui qui consacre le plus sûrement votre mémoire, ce sont les vœux et les désirs de nos cœurs.

Sire,

C'est à votre Majesté que tous nos cœurs s'empressent en ce jour d'adresser ce tendre et respectueux langage qui n'est que la faible expression des sentiments que cette solennité nous inspire. Nous admirons cette royale magnificence qui, par mille monuments divers, tous également dignes des plus beaux siècles de la Grèce et de Rome, éternisera votre mémoire et votre nom dans la Lorraine : mais vous avez des garants encore plus sûrs d'une immortalité plus glorieuse. Ils sont, Sire, dans nos cœurs. C'est là que votre image profondément gravée des traits de la reconnaissance et de l'amour, vivra réellement toujours, se perpétuera de race en race. Les pères la transmettront à leurs enfants, et vos bienfaits subsistant toujours ne cesseront de la reproduire : *Nomen tuum et memoriale tuum in desiderio animæ.*

Nous admirons surtout aujourd'hui cette douce et simple modestie qui vous fait, dirai-je, vous oublier ou vous dépouiller d'avance en quelque sorte comme pour transporter toute votre gloire et, par une tendresse plus que paternelle, porter déjà tous nos hommages et tous nos vœux au digne successeur de votre trône. Mais ce que nous admirons encore davantage, c'est cet esprit de piété toujours attentif, toujours ingénieux à sanctifier, à consacrer par la religion les cérémonies mêmes en apparence les plus profanes. Ah! bien loin donc que nous ayons à craindre pour ces superbes ouvrages les terribles menaces que le Seigneur faisait à ceux de l'Assyrie et de l'Egypte, nous dirons véritablement en ce jour avec un prophète, mais dans un sens bien différent : *Quid prodest sculptile?* (*Habac.*, II.) A quoi sert cette pompeuse image, objet de notre admiration autant que de nos respects? *Qui dicit : Surge, lapidi tacenti* (*Ibid.*), en érigeant cette statue muette, quelle leçon peut-on donc ou prétend-on nous donner? *Nunquid docere poterit?* (*Ibid.*) Oui, Messieurs, cette cérémonie peut et doit nous donner les leçons les plus importantes. C'est l'intention de notre religieux monarque que nous commencions à les prendre, et pour vous les donner, son intention me guidera.

Que nous apprend-elle donc, cette cérémonie royale? Qu'il n'est de gloire solide que celle qui vient de la religion, qu'il n'est de véritable héroïsme que celui que la religion dirige, et qu'il n'est de félicité pour les peuples que celle que procure la religion.

Oui, Messieurs, c'est pour nous rappeler ces sages maximes de politique gravées profondément dans son propre cœur et si fidèlement exprimées dans toute sa conduite, que notre sage monarque a voulu que la première pompe de cette fête fût pour Dieu, et que le premier des éloges auxquels doit être consacrée toute cette journée fût pour le plus saint et l'un des plus grands de nos rois.

Ainsi, par les ordres mêmes de Sa Majesté, je me trouve renfermé dans les bornes précises que prescrit l'austère sainteté de mon ministère. J'aurai cependant un avantage dont vous sentirez parfaitement, Messieurs, tout le prix, c'est que tout en traçant le portrait de saint Louis, sans le vouloir et sans m'écarter un seul instant de mon sujet, je vous procurerai la satisfaction de reconnaître à mille traits les deux augustes héros de cette fête. Eloge non suspect, qui ne sera l'ouvrage que de vos propres réflexions forcées, en quelque sorte, par l'éclat de la vérité seule; éloge le plus pur, qui partout se trouvera marqué du sceau de la religion : éloge par là même le plus flatteur sans doute et le plus glorieux. Avant que d'entrer en matière, commençons par implorer les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

Sire,

La sagesse, qui fait régner les rois, peut seule les instruire à régner. La lumière qui les éclaire vient de la même source que l'autorité qui les élève. Cette sagesse, dit le plus grand des rois, est celle qui habite dans le sein du Très-Haut, qui, éternelle comme lui, préside à ses conseils, dirige et exécute ses décrets. L'équité, la prudence, le courage, font partie de son essence; et quand elle daigne se communiquer aux mortels, la richesse et la force, la gloire et la puissance en sont le fruit.

Ainsi s'exprime Salomon. En vain réclamera la politique mondaine. Non, non, le bien public ne dépend ni des fourbes intrigues, ni des violences palliées d'un gouvernement tyrannique. La religion ne rend un monarque ni timide, ni faible; ce n'est pas en semant partout l'épouvante et l'effroi, en marquant de sang toutes ses démarches, qu'un prince acquiert le titre de héros et peut éterniser sa gloire. L'héroïsme n'est vrai que quand la religion l'anime et le dirige.

En voici, Messieurs, une preuve sensible. Depuis le premier établissement des monarchies, fut-il un règne plus heureux au dedans et plus glorieux au dehors que celui de Louis IX, roi de France? Or, quel fut le système de politique qui en fit le bonheur et la gloire?

(76) Ce sermon, composé par ordre du roi de Pologne, ne fut point prononcé, parce que les ouvrages ne furent point achevés pour ce jour.

La religion, présidant toujours à tous les conseils de Louis, lui découvre le vrai trésor du bien public, et le lui fait procurer à son peuple; sujet du premier point. La religion, soutenant toujours toutes les démarches de Louis, lui trace la véritable route de l'héroïsme et l'y conduit : sujet du second point.

En deux mots, le règne de saint Louis fut un règne heureux et glorieux par la religion, c'est tout mon dessein. Commençons.

PREMIER POINT.

Louis, en naissant, apporta ce riche fonds qui, cultivé par la religion, produisit ce rare assemblage de toutes les vertus qui en firent en même temps un héros et un saint. Louis VIII venait d'être enlevé par la mort à la fleur de son âge, sous les lauriers mêmes dont la religion le couronnait. Il laissait à son fils encore enfant un sceptre dont jamais l'erreur n'avait terni l'éclat : mais qui l'instruira à le porter? Blanche de Castille était une reine trop vertueuse, une mère trop tendre, pour avoir la jalouse ambition de conserver l'autorité aux dépens de la gloire du roi son fils. Dès l'âge de douze ans, elle lui apprenait l'art de régner, en le faisant, si j'ose ainsi parler, régner sous elle, ou plutôt sous la religion dont elle lui faisait sans cesse entendre la voix, pour l'accoutumer à ne consulter et à ne suivre que ses maximes. Voyons quelle influence elles eurent sur la félicité de l'Etat.

Un monarque est comme le centre de la société qu'il gouverne. Tout doit partir de lui comme de son principe; tout doit tendre à lui comme à sa fin. Plus l'harmonie est parfaite entre le prince et le peuple, plus le peuple est heureux. Or, cette belle harmonie, source de la félicité publique, jamais ne fut plus solidement établie que sous l'empire de Louis. Mais ce fut la religion qui en fut le principe et qui en fit éclore les précieux fruits. Voici comment. La religion, présidant à tous les conseils de Louis, lui apprend les droits ainsi que les devoirs de sa couronne; les droits, pour qu'il les soutienne toujours avec une invincible fermeté; les devoirs, pour qu'il les remplisse toujours avec la plus scrupuleuse fidélité.

Dieu seul est roi : monarques, vous n'êtes que ses ministres. Mais parce que vous êtes ses ministres, vous êtes aussi ses images vivantes. Votre autorité vient de lui; elle est une participation de la sienne. Elle est donc sacrée, absolue comme la sienne; elle ne reconnaît d'autres bornes que celles que Dieu même lui prescrit. Par quel bouleversement étrange se trouvait-elle donc vers le treizième siècle dégradée, avilie, presque anéantie dans la plus belle monarchie de l'univers?

D'une part l'hérésie, toujours l'ennemie la plus irréconciliable de toute autorité légitime, cantonnée dans une de nos plus fortes provinces, sous un chef hardi, accrédité, bravait avec une égale insolence et le glaive du prince et la foudre des pasteurs. D'autre part les grands, superbes vassaux de la couronne, après en avoir partagé les forces, en affectaient partout l'indépendance. Le peuple inconstant flottait sans cesse entre ses maîtres et ses tyrans, et le plus souvent se prêtait en aveugle à sa propre ruine.

Le comte de Toulouse, chef des albigeois, fut d'abord le géant philistin contre lequel ce nouveau David commença d'essayer ses forces. Attaqué, vaincu, jamais dompté par deux grands rois, il comptait profiter de la faiblesse du jeune monarque, pour réparer avec avantage ses anciennes pertes. Qui eût cru, Messieurs, qu'il dût recevoir le dernier coup de la main d'un enfant? Sainte religion, applaudissez à ce triomphe, il est vraiment digne de vous! Converti en même temps que vaincu, Raymond porte aux pieds de l'Eglise le premier hommage qu'il est forcé de rendre à son vainqueur.

Cependant fier de ses propres forces, plus fier encore des forces réunies de ses alliés puissants, enorgueilli de quelques premiers succès, le comte de Bretagne allumait dans toute la France le feu de la sédition. De tous les grands vassaux de la couronne le comte de Champagne était presque le seul qui fût resté fidèle. Bientôt Thibaut lui-même, ébloui par l'éclat de la couronne de Navarre, dont il venait d'hériter, oublia les bienfaits de son maître. L'Angleterre, souvent par rivalité notre ennemie, ne tarda pas à appuyer de toutes ses forces les prétentions des mécontents, et le comte de la Marche souleva contre le roi la plus grande partie du royaume.

L'autorité royale, entre les mains de celui qui sait gouverner, est vraiment invincible. Un monarque, en effet, est, selon l'apologue autorisé dans l'Ecriture, ce buisson d'où sort un feu dévorant qui réduit en cendres les cèdres mêmes.

Je voudrais, Messieurs, vous montrer en détail comment le jeune Louis soutint le noble caractère de la royauté dans ces malheureuses circonstances qui traversèrent les premières années de son règne! Ici protégeant ses vassaux fidèles contre la jalousie de leurs voisins, ou contre la haine de leurs sujets; là se faisant rendre à lui-même les hommages qui lui sont dus, tantôt à la tête de ses armées, étonnant les rebelles par sa bravoure et les abattant à ses pieds par l'effort de ses armes; tantôt assez généreux pour se livrer à leur discrétion, mais alors le seul respect de sa majesté les frappait, abaissait leur orgueil, déconcertait leur fierté et captivait enfin leur amour.

Combien de fois cependant de nouveaux Séméïas, conseillers timides, lui dirent-ils à peu près comme à Néhémie : Enfermons-nous dans la maison de Dieu, au milieu du temple; car on viendra cette nuit pour vous surprendre, vous détrôner, peut-être vous mettre à mort. Quelle ressource, en effet, semblait lui rester lorsqu'Enguerrand de Coucy fut proclamé roi par les révoltés? Louis se trouve sans soldats, presque sans suite, resserré dans la tour de Montlhéry. Quelle

ressource lui restait-il, lorque le comte de la Marche le surprend, le renferme dans Poitiers? Ah! Messieurs, tout jeune qu'est Louis, il sait déjà répondre ainsi que Néhémie : Non, non, mes semblables ne fuient jamais, et mon peuple n'aura point à me reprocher de lâcheté.

Au reste, ce n'était point ici l'excessive roideur de l'indiscret Roboam, fausse fermeté qui ne sait qu'éclater en menaces, mais qui se dément aussitôt et dégénère en lâcheté dans la conduite; la fermeté de Louis était sage. Hardi dans le danger, on le voit doux, humain, pacifique après la victoire, toujours prêt à relâcher de ses droits quand il le peut, autant qu'à les faire respecter quand il le doit : selon les différentes conjonctures, il sait également contenir par la crainte, ou gagner par la douceur, effrayer par des châtiments, ou fixer par des bienfaits des esprits remuants, intéressés, ou timides et volages.

Mais ce qui fait surtout chérir autant que respecter à des sujets les droits sacrés de la royauté, ce qui les fait plier avec joie sous le joug d'une autorité absolue, c'est la connaissance que le monarque a de ses devoirs, et surtout sa fidélité scrupuleuse à les remplir. Or, tous les devoirs d'un prince se rapportent, selon l'Ecriture, à ce seul point : Rendre la justice. Qu'est-ce donc que la justice? Une vertu qui donne à chacun ce qui lui est dû, par conséquent, protection aux sujets, secours aux malheureux, au vrai mérite des récompenses, au crime des châtiments, à Dieu, comme à l'auteur, au centre, à la fin de toutes choses, l'honneur et le culte suprême.

Faisons donc taire ici toute pensée vulgaire! Qu'est-ce qu'un roi? Un homme (car la pourpre qui les couvre, le diadème qui les couronne, ces dieux de la terre, ne les séparent pas de l'humanité), un homme, dis-je, qui ne vit, qui n'existe que pour les autres hommes.

Tel fut Louis pendant tout le cours de son règne, au-dessus de la royauté dont il méprise le faste et dont il n'estime que le pouvoir qu'elle donne, l'occasion qu'elle fournit d'être plus utile au genre humain; au-dessus de l'humanité, jamais il n'est plus transporté de joie que quand le bien public lui permet de pardonner des injures particulières, ou de devenir moins riche et moins puissant; au-dessus de l'amour de sa vie qu'il expose, qu'il prodigue en cent combats, au-dessus même de la gloire de combattre, qu'il sacrifie en se conservant pour ses sujets.

Rien ne justifie mieux ces héroïques traits, sous lesquels je vous présente notre monarque, que l'amour, l'attachement, j'ai presque osé dire, la tendresse de son peuple pour lui. Qu'il en goûta délicieusement les fruits dans une de ces circonstances périlleuses de sa vie, où il fut sur le point de tomber entre les mains de ses vassaux révoltés! Le peuple de Paris l'apprend. Son inquiétude aussitôt l'anime et le rassemble, son amour le conduit, sans armes il se croit assez fort par son zèle. Il s'agit de sauver son roi, son désespoir le rend invincible. Louis, en effet, est sauvé par son peuple qui le ramène en triomphe dans son palais. Jamais, disait-il dans la suite, jamais il ne goûta de satisfaction si pure.

Qu'elle était pure cependant, la satisfaction qu'il goûtait tous les jours au milieu de ses sujets, lorsqu'écartant tout l'appareil de sa majesté, sans gardes, sans autre suite que quelques favoris plus intimes, il voulait qu'on laissât approcher de lui quiconque désirait lui parler : sa parole jointe toujours à ses bienfaits était, selon l'expression de Job, comme une rosée bienfaisante qui portait partout la joie et la consolation.

Lisez les vœux que David a faits pour Salomon son fils, le jour de son sacre; vous croirez ne lire qu'une prophétie du règne merveilleux de Louis. La France en montrera partout les monuments. Est-il une de nos provinces qui n'ait été ou soulagée dans la famine, ou repeuplée après la peste et la guerre par ses libéralités et par ses soins? Que d'asiles érigés de toutes parts, non-seulement à l'indigence, mais à toutes les misères de l'humanité! Ils subsistent. Qu'est-il besoin de les nommer, de les montrer, quand on les voit?

D'un prince si généreux, que ne devraient donc point attendre le mérite et la vertu? En effet, que n'en reçurent-ils pas? Fouillez dans les chartes antiques. Combien de priviléges accordés aux sociétés qui se distinguaient par leur travail et leur industrie! Recherchez tout ce que son siècle a produit de livres et d'ouvrages d'esprit; dans tous vous trouverez la preuve de la protection spéciale dont il honorait les talents. A qui Robert, fondateur de l'auguste Sorbonne, dut-il les richesses immenses qu'il consacra si dignement à la religion? Ne fut-ce pas aux grâces sans bornes dont Louis récompensait chaque jour sa piété et sa doctrine?

Il n'avait, en effet, de plaisir délicat qu'à récompenser les talents. En donnant il ne croyait s'épuiser jamais. Il n'avait de peine qu'à punir, il savait cependant que le prince ne porte point en vain le glaive, il l'avait appris de saint Paul. Or, contre qui l'employa-t-il, si non contre les blaphémateurs, les sacriléges et les parjures?

Spectacle, dirai-je, attendrissant ou terrible, quand les grands du royaume assemblés dans la salle de son palais, le peuple en foule dans les cours, le monarque dans tout l'appareil de la royauté, le sceptre en main, la couronne en tête, assis sur son trône, prononce lui-même son ordonnance sévère contre les blasphémateurs de l'adorable nom de Dieu. Quel foudre d'éloquence, quelle vivacité, quelle noblesse dans le discours dont il l'accompagne! Ensuite quelle rigueur pour le maintien de sa loi! Ni crédit des grands, ni faveur des princes, ne peuvent y soustraire le premier coupable.

Même sévérité pour faire observer toutes les autres lois, surtout celle de Dieu; bien éloigné de cette fausse politique qui regarde avec indifférence, peut-être avec dédain, tout ce qui concerne la religion, Louis, se modelant toujours sur les plus grands et les plus sages rois du peuple de Dieu et dans sa conduite particulière et dans le gouvernement de l'Etat, non-seulement préférait la gloire du Seigneur à tout le reste, mais il y rapportait tout le reste comme à sa fin.

Dans sa conduite particulière, convaincu que tout ce qui appartient à la religion est grand, il se met comme David à la tête de toutes ses cérémonies, et ne craint pas de se donner en spectacle à son peuple, pour animer la ferveur publique par son exemple. Dépouillé de toutes les marques de la royauté devant la majesté de Dieu, ah! qu'il était bien plus digne de régner!

Dans sa conduite politique, ainsi que Josias, il regarde comme un de ses principaux devoirs de faire mettre les saintes Ecritures à la portée de tout son peuple. Sous ses ordres, ainsi que sous ceux de Josaphat, des lévites instruits, des commissaires zélés parcourent les provinces, ceux-là pour enseigner la loi de Dieu, ceux-ci pour la faire observer; il n'oublie jamais ce qu'il doit à son trône, non plus que de ce qu'il doit à l'Eglise. Si ses officiers et ses vassaux, comme le sacrilége Osias, osent entrer dans le sanctuaire, saisir l'encensoir et mettre la main sur les victimes, il n'est besoin que du monarque même pour les faire rentrer dans le devoir; mais aussi, d'autre part, qu'Abiathar intrigue contre l'Etat et s'ingère dans les affaires politiques, il est de l'honneur de la religion même que Salomon sache le réprimer et le punir.

Ainsi, Messieurs, en consacrant ses forces et toute sa puissance, en se dévouant lui-même tout entier à la religion, le saint monarque mettait dans son parti le Roi des rois. Est-il un gage plus beau, plus assuré de la félicité des peuples? Car indépendamment de toute politique mondaine, nous reconnaissons, ô mon Dieu, ce que disait l'*Ecclésiastique*, que toutes les puissances de la terre sont en vos mains. Vous affermissez le trône du prince selon votre cœur, en lui communiquant votre esprit, esprit d'intelligence pour connaître toute l'étendue de ses devoirs et de ses droits, esprit d'équité pour pratiquer les uns, esprit de fermeté pour soutenir les autres. Tandis que l'insensé perdra son peuple, le vrai sage fera donc fleurir ses villes; car non-seulement le bonheur, mais encore la gloire des empires dépend de la religion. Le règne de saint Louis va nous en fournir pareillement la preuve dans la seconde partie de son éloge.

SECOND POINT.

Les vertus ni les défauts d'un roi ne peuvent être obscurs. Le trône est un théâtre élevé, qui donne en spectacle à tout l'univers celui qui y est placé. Un monarque répond, en effet, de son peuple à toutes les nations de la terre, et par un retour nécessaire, il répond de toutes les nations de la terre à son peuple. Quelle étendue de devoirs éclatants! Leur accomplissement fidèle, c'est l'héroïsme, la gloire en rejaillit du monarque sur tout son peuple : or, où notre saint roi les puisa-t-il, ces sentiments du véritable héroïsme? J'ai dit : dans la religion. Son intrépidité, animée par la religion, rend la France terrible et respectable à tous ses ennemis. Sa politique, guidée par la religion, lui attire la confiance de tous les peuples. Quelle est la gloire, si elle ne consiste à être respecté, chéri de toute la terre?

Et pourquoi la religion éteindrait-elle dans un prince cette vive et noble ardeur, ce courage indomptable qui caractérisent les guerriers? N'est-ce pas le Seigneur qui formait lui-même les héros belliqueux de son peuple? L'Ecriture n'est nulle part si magnifique que quand elle anime à la guerre les tribus d'Israël, et surtout quand elle décrit leurs exploits. Prétendrait-on que l'équité, la patience, la douceur, qui sont si sévèrement prescrites par le christianisme, étouffent l'héroïsme, ou en obscurcissent l'éclat? Non, non, Messieurs, le christianisme rend, à la vérité, notre monarque moins prompt à prendre les armes, plus modéré dans les succès, plus humble dans les disgrâces; mais partout il n'en paraît que plus grand aux yeux de ses ennemis mêmes, soit vainqueurs, soit vaincus.

Fut-il jamais bravoure plus intrépide que la sienne? Est-ce sur la brèche de Bellême qu'il faut vous le montrer, l'épée à la main, bravant toutes les forces de l'Angleterre? Est-ce sur les ruines de Montreuil, de Berme, de Villers, de Saint-Gelais, de Fontenay, effrayant les ennemis par l'activité de son courage, autant qu'il les étonnait par la rapidité de ses conquêtes.

L'Angleterre et son roi en furent consternés. Mais que n'avait point fait notre monarque pour prévenir ou conjurer l'orage? Dira-t-on que les propositions avantageuses qu'il fit alors étaient en lui l'effet de la timidité et de la faiblesse? Qu'on le voie sur le pont de Taillebourg. Le refus des offres que son amour pour la paix lui a dictées lui rend toute sa fierté, l'attaque est ordonnée par différents endroits; la plus dangereuse, il se la réserve. Cependant le Français, vainqueur d'abord, est repoussé ensuite. Alors le prince n'écoute plus que son courage; suivi de huit chevaliers seulement, il s'avance, et tous les retranchements sont forcés. Louis à ce moment triomphait, c'en était fait, si les propositions de paix qu'on paraît vouloir faire n'eussent tout à coup arrêté son ardeur. Mais on peut le tromper, non pas le vaincre. Les remparts de Saintes, la valeur opiniâtre des troupes ennemies, la ruse et l'habileté de leurs chefs ne donnent que plus d'éclat à la victoire dont le Dieu des armées couronne la modération sans exemple de Louis.

Aussi ne vous attendez pas à voir ici un de ces vainqueurs hautains, inflexibles, qui, poussant à l'excès les droits prétendus de la victoire, souillent toutes les palmes qu'ils moissonnent par le sang innocent dans lequel ils les trempent. Qu'on mette bas les armes; les armes aussitôt tombent des mains de Louis. Qu'il est beau de s'arrêter ainsi sous les lauriers de la victoire, pour offrir au Dieu de la paix un sacrifice de clémence! La seule précaution qu'il prend, c'est d'empêcher ses ennemis de troubler désormais son empire.

Le seul nom de Louis assurait donc à la France un repos inaltérable. Mais, hélas! que ces brillants succès pensèrent lui coûter! Les fatigues de la guerre avaient altéré la complexion délicate du jeune héros. On l'avait vu, capitaine autant que soldat, prodiguer sa santé dans les campements et dans les marches, ainsi que son sang dans les combats. La grandeur de son courage, la vigueur de sa jeunesse le soutenaient, le courage ne s'abattit point, mais la force même de l'âge y succomba, la violence du mal fait désespérer entièrement de sa vie. Pourrai-je peindre la désolation de la cour, de la ville et de toutes les provinces? Les évêques et les prêtres, prosternés, mouillent le sanctuaire de leurs larmes. Le peuple redemande au ciel, par ses cris redoublés, ses longs gémissements, son monarque et son père. La reine, son épouse, et la reine, sa mère, les princes, ses frères et ses enfants vont-ils le précéder dans le tombeau? Sans connaissance et presque sans vie, on les emporte de l'appartement du roi, dont on a déjà proclamé la mort. Ah! Messieurs, osez vous plaindre maintenant des suites du prodige qui le rend à la France.

Tandis qu'on le croit mort, était-ce en effet léthargie, ou plutôt, comme quelques-uns l'on dit, était-ce extase? il fait vœu secrètement d'aller à la terre sainte. Aussitôt il revient à la vie, et dans peu de jours il reprend ses forces. N'était-ce pas ainsi que le Seigneur autorisait par des prodiges les Josué, les Gédéon à combattre les ennemis de son peuple?

Depuis longtemps les pieux sentiments du généreux Mathathias déchiraient le cœur de Louis. Malheur à moi, s'écriait-il, faut-il que je sois né pour voir le déshonneur de la religion et l'entière ruine de la cité sainte! *Ut quid natus sum videre contritionem civitatis sanctæ?* (I *Mach.*, II.) Que sert donc la puissance que Dieu m'a mise en main? Quoi! nous laissons plus longtemps cette terre, notre véritable héritage, entre les mains des étrangers! *Hæreditas nostra versa est ad alienos.* (*Thren.*, V.) Oui, c'est notre héritage : à qui doit donc appartenir le sang de Jésus-Christ? Cette terre en est toute trempée : *Hæreditas nostra.* C'est en vain que nos braves ancêtres en ont repris possession. Cette terre, acquise par le sang de tant de généreux guerriers, retombe entre les mains, non pas même de ses premiers usurpateurs, mais de nouveaux tyrans plus inhumains encore et plus sacrilèges : *Hæreditas nostra versa est ad alienos.* La jeunesse a péri dans la guerre, il n'y reste plus que des vieillards et des enfants, qu'on massacre tous les jours sur les cendres de leurs pères. La sainte Sion, tant de lieux consacrés par les traces d'un Dieu notre Rédempteur, le Calvaire encore teint de son sang, sont indignement abandonnés aux profanations les plus impies. Et je suis chrétien et je suis roi, fils aîné de l'Eglise, tandis que toute la gloire de l'Eglise, ma mère, toute la richesse du christianisme, tout ce qu'il y a de plus sacré dans le monde, sont entre les mains des gentils! Allez donc, allez, Louis, consacrez vos mains au Seigneur en les armant pour sa querelle, et, selon la belle expression de Jérémie, sanctifiez la guerre, non-seulement par la sainteté de votre motif, mais encore par le zèle et la piété, dignes du motif qui vous conduit.

Déjà la mer écumait sous sa nombreuse flotte. Sur son passage, il semble communiquer partout le feu divin qui l'embrase. Cependant ses vaisseaux tardent trop au gré de son impatiente ardeur. Le sabre à la main, il s'élance dans l'eau, à travers une grêle de traits, il gagne le rivage. L'ennemi recule épouvanté, l'épouvante jette le désordre dans les bataillons les plus épais; le désordre entraîne une déroute. On ne se croit pas assez en sûreté dans les murs de Damiette. Mais partout où fuient les vaincus, la foudre du vainqueur les poursuit et les atteint. Les campagnes de la Massoure deux fois le virent triompher de toutes les forces de l'Egypte. Ici, seul il combat contre six chevaliers sarrasins, renverse l'un, blesse l'autre, met les quatre autres en fuite. Là, le comte d'Artois, son frère, est sur le point de perdre la vie ou la liberté, il vole à son secours et le dégage.

Eh bien, Messieurs, la religion étouffe-t-elle dans un cœur l'héroïsme guerrier? Ce fier vainqueur, c'est cependant le même qui, comme Josué, n'attend la victoire que des prières de Moïse et des sacrifices d'expiation qu'il fait offrir tous les jours dans son camp pour lui-même et pour son armée; c'est le même qui, comme Judas Machabée, n'a point de soins plus pressants après sa victoire, que de faire purifier le temple du Seigneur pour y pouvoir rendre ses actions de grâces.

Mais hélas! Messieurs, que sa religion ne fût-elle imitée, autant que sa valeur! Le saint roi ne cessait d'opposer au libertinage de son armée la double digue et des plus sages lois et des plus vertueux exemples. Par malheur, il fut trop peu obéi dans le point qui l'intéressait davantage. Vous, Messieurs, réprimez ici les sentiments de douleur et de piété qui commencent peut-être à vous attendrir. Voyez plutôt comment le héros se soutient jusque dans les fers. Il s'humilie sous la main de Dieu qui le frappe, il reconnaît la vanité de sa grandeur; mais il n'est pas moins grand, il n'est que plus héros, parce qu'il n'est alors que plus chrétien.

Sa première attention se tourne du côté

des pauvres soldats de l'armée; si chacun traite en particulier de sa rançon, ils ne seront point délivrés : voilà le chrétien. Il se charge donc lui seul de tous les captifs. Qu'aucun des chevaliers, des seigneurs, ni des princes mêmes ne pense à son rachat; il le défend : voilà le roi.

Les propositions sont faites par le soudan. Louis est vaincu, il est captif, c'est à lui de recevoir les conditions qu'on lui impose. Il adore les desseins de la Providence et se soumet : voilà le chrétien. On lui redemande Damiette et dix millions; il ne convient pas à un grand roi de disputer sur les sommes : mais sa personne sacrée ne doit point être rachetée à prix d'argent; Damiette sera donc pour sa rançon; les dix millions pour celle des captifs : voilà le roi.

Le soudan d'Egypte est assassiné par ses sujets. Dans le tumulte de la sédition, le chef des révoltes, tout fumant du sang de son maître, entre dans la tente du roi; Louis aussitôt pense que c'est à sa vie qu'en veut le traître; il offre à Dieu son sacrifice : voilà le chrétien. Le Sarrasin lève le sabre : Meurs, s'écrie-t-il, ou fais-moi chevalier; sans s'étonner, sans se troubler, Louis le regarde : Oui, répond-il, fais-toi chrétien, je te fais chevalier : voilà le roi.

Pour s'assurer de l'exécution du traité, on veut faire jurer Louis; on lui propose un serment plein d'horribles blasphèmes; le pieux monarque en frémit. D'ailleurs un roi, dit-il, ne doit avoir d'autre serment que sa parole. Mais le comte de Montfort, chargé du payement, trompe les Sarrasins d'une partie de la somme. La grandeur d'âme du monarque s'en irrite dès qu'il en est instruit; il fait rendre tout le surplus de la rançon. Est-ce là, Messieurs, le chrétien et le roi?

Les Sarrasins eux-mêmes en sont étonnés. Ils délibèrent s'ils lui offriront leur couronne. Sa bonté, sa droiture les charment; ils admirent son courage, mais ils redoutent sa religion. Ne pouvant donc l'avoir pour maître, il veulent du moins se l'attacher comme allié; dans les différents partis qui les divisent, chacun veut l'attirer à soi, et tous sont prêts à le reconnaître pour médiateur et pour arbitre. Quelles devaient donc être les dispositions des princes de l'Europe à son égard? Permettez-moi de le dire, Messieurs; sa cour était comme un sanctuaire de la justice, où Louis, sur son trône, comme sur un tribunal avoué du monde entier, jugeait souverainement les peuples et les rois.

Il se l'était attirée cette confiance, ainsi que Salomon, par sa sagesse. Dans lui, comme dans le fils de David, elle se faisait remarquer par le bon ordre, l'économie de toute sa maison, par la concorde et la subordination parfaite qu'il maintenait dans sa famille; aussi bon père, aussi bon maître dans l'intérieur de son domestique, que grand roi sur le trône et à la tête des armées.

Elle se faisait remarquer par la magnificence de ses palais et des édifices publics dont il embellissait tous les jours son royaume, par la somptuosité même de sa table et l'éclat de sa cour, qu'il savait toujours allier avec la modestie, l'humilité et la mortification du chrétien, comme pour rendre son christianisme à chaque instant plus héroïque au milieu des occasions que son rang lui rendait inévitables.

Elle se faisait remarquer par l'ordre qu'il avait établi dans ses conseils et ses finances. Son conseil était comme l'élite de tout son royaume, aucun talent ne lui échappait; il savait les mettre tous en usage, consultant toujours sur chaque matière les plus expérimentés et les plus habiles. Son trésor sagement ménagé n'avait jamais besoin d'être grossi du sang du peuple, et le peuple donnait toujours volontiers, offrait tout de lui-même à un prince qui ne dépensait jamais qu'à propos et pour le bien public.

Le comte de Bretagne en fut témoin, il en fut ébloui et ne pensa plus qu'à réparer ses infidélités et ses révoltes anciennes en prodiguant ses trésors, sa santé, sa vie même pour un si sage roi.

Les ducs de Bourgogne et de Lorraine en furent témoins, ils en furent charmés, et Louis fut toujours depuis le seul arbitre de toutes leurs querelles.

Henri, roi d'Angleterre, en fut témoin. Quelle gloire pour la France, Messieurs! S'effacera-t-elle jamais, la gloire de ce jour où Louis, médiateur entre l'Angleterre et son roi, leur dicta les articles du traité le plus propre à assurer pour toujours, s'il eût été possible, et la dignité du prince et le bonheur des sujets?

Oh! qu'une nation est chérie du ciel, quand le ciel lui donne un tel roi! C'est sans doute, comme dit l'Ecriture, pour l'élever au-dessus de tous les autres peuples.

Cependant Louis était encore dans la plus grande force de l'âge. Une nouvelle carrière de gloire semblait s'ouvrir devant lui. Mais, Messieurs, ne jugerez-vous pas encore par l'événement de la sagesse de l'entreprise? Eh quoi? Quand Josias alla combattre les ennemis de son Dieu, sa mort ne remplit-elle pas de deuil toutes les familles de Juda? Cependant l'Ecriture ne loue pas moins sa piété et son courage; ce fut, dit-elle, le plus grand roi qui régna, depuis David, à Jérusalem; il n'avait point eu jusque-là son semblable, il ne l'eut point dans la suite. Lorsque Judas Machabée, de même, comptant sur la seule protection de son Dieu, va braver toutes les forces de la Syrie, n'est-il pas le premier qui tombe sous le fer ennemi?

Eh bien, Messieurs, voici un Josias nouveau, voici un nouveau Machabée, dont nous pouvons bien dire encore pour terminer son éloge, que nous n'avons pu raconter la moindre partie des batailles qu'il a livrées, des vertus qu'il a portées à l'héroïsme : *Cætera verba bellorum et virtutum, quas fecit, non sunt descripta* (I *Mach.*, IX). Dans une si grande abondance, les détails, en effet, sont impossibles : *Multa enim erant valde.* (*Ibid.*)

Comment donc a-t-il succombé à la fleur la plus brillante de l'âge, cet homme fort et puissant, à qui le peuple de Dieu allait être redevable de son salut? *Quomodo cecidit potens, qui salvum faciebat populum Israël?* (I *Mach.*, IX.) Adorons les desseins de Dieu. C'est ainsi que souvent il prend le temps de récompenser ses héros, quand il veut punir son peuple.

Dans une terre barbare, Louis, frappé du trait de la mort, s'offre lui-même en sacrifice d'expiation pour ses propres péchés et pour ceux de son armée. Dieu de miséricorde, qu'il vous fut agréable, ce sacrifice! Purifiée dans ses larmes, purifiée dans le sang de votre divin Fils, cette généreuse victime veut s'immoler sur l'autel même de la pénitence. Couvert d'un cilice, couché sur la cendre..... O France! s'il ne fut jamais peuple qui chérit ses monarques si tendrement que toi, fut-il aussi jamais peuple si tendrement chéri de ses monarques? Ses dernières volontés qu'il intime à son fils ne regardent que toi, et son dernier soupir enfin est un soupir de zèle et d'amour pour ses braves sujets : Gardez-les, Seigneur, sanctifiez-les; c'est votre peuple.

Ah! Messieurs, sa prière fut exaucée. Dans le ciel même, où maintenant il règne, il ne cesse encore de prier et d'intercéder pour nous aux pieds du trône du Roi des rois. Nos pères ont toujours ressenti, nous ressentirons de même les effets de sa médiation puissante. Quel gage plus précieux en pouvons-nous avoir, que ce que nous voyons depuis tant de siècles; son auguste postérité sur son trône, toujours animée du même esprit: même fermeté pour soutenir les droits du premier sceptre de l'univers, même fidélité pour porter tout le poids de la couronne, même intrépidité dans les dangers, même sagesse. Qu'il continue donc à régner sur nous, cet auguste sang, qu'il règne autant, ah! que dis-je? mille fois plus, s'il est possible, que ne dureront ces bronzes et ces marbres que nous consacrons en ce jour à sa gloire. Mêlé désormais avec celui de Stanislas, ce beau sang prendra dans cette source nouvelle une nouvelle activité, pour conserver à cet empire la même prééminence de bonheur et de gloire, mais de gloire et de bonheur uniquement fondés sur la religion. Ainsi soit-il.

SERMON VII.

POUR LA FÊTE DE SAINT-NICOLAS, ARCHEVÊQUE DE MYRE.

Prononcé à Saint-Nicolas-des-Champs.

In te confirmatus sum ex utero; de ventre matris meæ tu es protector meus; in te cantatio mea semper. Tanquam prodigium factus sum multis et tu adjutor fortis. (*Psal.* LXX.)

A peine vis-je le jour que vous fûtes mon soutien; dès le sein de ma mère vous étiez mon protecteur. Aussi mon occupation la plus ordinaire a toujours été de chanter vos louanges. Vos bienfaits m'ont fait regarder comme un prodige, et vous, Seigneur, comme un puissant défenseur.

Dans quelle bouche conviennent mieux ces transports de reconnaissance et ces chants d'actions de grâces, ou du Prophète-Roi, ou du saint pontife dont nous solennisons aujourd'hui la mémoire? En qui le Seigneur se hâta-t-il davantage de signaler ses miséricordes, et les signala-t-il avec plus d'éclat? Duquel des deux, en un mot, la vie peut-elle passer à plus juste titre pour une suite non interrompue des plus surprenantes merveilles, et faire une preuve plus sensible de la toute-puissance du Seigneur?

A Dieu ne plaise cependant que j'ose ici diminuer la gloire du héros d'Israël; mais souvenez-vous, Messieurs, que c'est un thaumaturge de l'Eglise primitive que je mets avec lui en parallèle. Ne fut-il pas, autant que David, l'objet des plus douces complaisances de son Dieu, dès sa plus tendre enfance? *In te confirmatus ex utero.* Enfant vraiment miraculeux dans toutes les circonstances de sa naissance, enfant de la grâce plutôt que de la nature; des docteurs respectables n'ont pas craint de l'égaler en prérogatives à Jean-Baptiste : *De ventre matris meæ tu es protector meus.* Depuis le premier jusqu'au dernier jour de sa vie, quelle fut son occupation ordinaire, sinon de louer et de glorifier le Seigneur? *In te cantatio mea semper.* Dépositaire, en quelque sorte, de la divine toute-puissance, instrument continuel de toutes sortes de prodiges, il semble n'être né que pour servir de preuve à cette vérité si consolante, qu'il n'est point de situation si désespérée dont la protection du Seigneur ne puisse nous délivrer : *Tanquam prodigium factus sum multis, et tu adjutor fortis.* A ces traits singuliers, toutes les nations de l'univers, d'âge en âge, ont toujours reconnu le grand archevêque de Myre, et pourquoi donc craindrais-je de le représenter encore à notre siècle sous les mêmes traits?

Mais à peine ose-t-on parler aujourd'hui de miracles. L'ingénieuse critique a trouvé l'art de répandre les ténèbres du doute et de l'incertitude jusque sur les histoires les plus avérées autrefois. Ah! que l'on nous accuse de simplicité et de faiblesse : auguste tradition, nous n'en serons pas moins scrupuleux à vous suivre! Non pas cependant, Messieurs, que je prétende en ce discours n'offrir à votre admiration que des miracles. C'est d'un thaumaturge, il est vrai, que j'entreprends l'éloge; mais un thaumaturge dont le plus grand miracle, c'est lui-même. Miracle de piété dès sa première enfance. Miracle de charité dans toute la suite de sa vie. Miracle de foi qui le couronne à la fin de ses jours. A ces trois beaux miracles, s'ils offensent peut-être encore la fastidieuse délicatesse du monde, pour le confondre, mes frères, j'opposerai trois prodiges contraires, prodiges humiliants, ou plutôt monstres de notre siècle. Prodige de perversité de mœurs, qui se déclare dès la plus tendre enfance. Prodige d'inhumanité qui se soutient dans tous les états, dans tous les âges de la vie. Prodige d'incrédulité qui consomme enfin notre réprobation à la fin de nos jours. Contraste frappant, qui mérite, ce me semble,

Messieurs, toute votre attention, contraste aussi propre à relever la gloire de notre saint, qu'à nous instruire par son exemple. Demandons-en la grâce, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je ne sais, Messieurs, ce qui doit étonner davantage, ou la piété miraculeuse qui distingua si singulièrement saint Nicolas dès ses premières années, et même dès ses premiers jours, ou cette monstrueuse perversité de mœurs qu'on voit aujourd'hui se déclarer dès la plus tendre enfance; le premier prodige est un prodige de miséricorde, dont toute la gloire n'appartient qu'à vous, ô mon Dieu. Mais qui devons-nous accuser du second ?

Il est vrai qu'on ne voit plus aujourd'hui, on ne vit même jamais que rarement de ces naissances merveilleuses, prédites comme celle d'Isaac par des messagers célestes, annoncées au loin, comme celle de Jean-Baptiste, par l'étonnant concours de mille événements prodigieux où l'enfant prophétise, et, si j'ose ainsi m'exprimer, fait sensation dans la nature presque avant que de naître, par le renversement de toutes ses lois.

Tel parut un enfant vers le milieu du troisième siècle, à Patare en Lycie. Il devait faire la gloire de sa patrie, il en fit l'étonnement dès le berceau. Sa naissance merveilleuse fut d'abord comme le fruit de la piété de ses parents; sa tendre piété fut le fruit de leurs soins. Si l'on peut donner des raisons des miracles qu'opère la divine toute-puissance, voilà, Messieurs, la double cause de ce premier prodige que j'ai promis de vous montrer, prodige de piété dès l'âge le plus tendre.

Mais dans quelle de vos familles le Seigneur ferait-il de semblables faveurs? Qu'il les fasse dans la maison du sage Euphémie, j'y vois un vieillard respectable, aussi fidèle, aussi généreux qu'Abraham; une épouse vraiment digne d'un tel époux, aussi chaste, aussi soumise, plus docile même à la voix de Dieu que Sara. Le zèle de la religion, l'attachement au culte du vrai Dieu furent es nœuds de leur alliance, et l'amour divin fut le seul qui réunit leurs cœurs. Dans une illustre opulence, l'unique soin qui les occupe est de découvrir des malheureux pour les soulager, des étrangers pour leur donner l'hospitalité; toute leur vie est partagée entre les devoirs de la religion et ceux de la charité. Qu'après une longue épreuve le Seigneur enfin leur donne un fils. Sans doute, Messieurs, vous vous attendez à un enfant de merveilles : anges, descendez du ciel pour prédire sa naissance; annoncez-le à ses parents pour être la joie et le soutien de leur vieillesse, déterminez le nom qu'il doit porter comme l'heureux présage de ses futurs triomphes. Ces traits, mes frères, sont merveilleux; mais l'histoire des anciens patriarches m'autorise à les croire : où je vois renouveler les vertus de ces hommes extraordinaires, pourquoi ne verrais-je pas renouveler les faveurs singulières qui en étaient la récompense?

Que je voie ensuite cet enfant, pratiquant comme par instinct toutes les vertus chrétiennes, même avant l'âge où l'on sait discerner le bien du mal, jeûnant dès la mamelle, priant et comme absorbé dans la contemplation de la Divinité avant d'ouvrir les yeux à la lumière, redressant les boiteux presque avant que de pouvoir marcher lui-même; je vous l'avoue, mes frères, je le répète, tout cela me surprend encore moins que ce que je vois tous les jours dans le monde.

Qu'y voyons-nous en effet, l'oserai-je dire? Des enfants dont la première connaissance est celle du mal, ou plutôt en qui la volonté du mal anticipe toute connaissance, en qui les passions se développent avant l'impression des objets qui les font naître, en qui l'amour du crime se déclare par l'avidité qu'ils ont à saisir tout ce qui peut leur en tracer l'image, ou leur faciliter les moyens de le commettre. N'en accusez pas uniquement la corruption de notre nature. Elle est affreuse sans doute. La concupiscence malheureuse qui infecte la source même de notre sang détermine, il est vrai, d'abord comme naturellement vers le mal les premiers mouvements de nos cœurs; mais hélas! que nous ajoutons volontairement nous-mêmes à ce penchant fatal! Il le faut avouer, qu'il est des vices comme il est des vertus qu'on peut nommer héréditaires. Le sang les transmet et semble en former le caractère. De là, mes frères, quels monstres d'iniquités doivent donc sortir de la plupart de vos familles!

Quel serait en effet, le fruit de ces alliances formées par le seul intérêt? Ne nous en plaignons pas. Eh! ce sont les plus innocentes. Plaignons, plaignons-nous de celles que la passion seule a préparées, et que le crime a rendues nécessaires. Plaignons-nous de celles contre lesquelles on est obligé de réclamer le bras vengeur de la justice, qui deviennent le scandale public, en souillant tous les tribunaux et sacrés et profanes de l'impur récit de leurs horreurs. Plaignons-nous de tant d'autres bien plus communes, qu'on n'a fait passer pour légitimes que parce qu'on a su tromper l'autorité, éluder les lois, en imposer à l'Eglise. Sainte religion! vous en gémissez, hélas! Le torrent est devenu si fort qu'il entraîne tout, et qu'aucune digue, quelque sacrée qu'elle soit, ne le peut arrêter. Vous vous contentez donc enfin de pleurer en secret la licence souvent effrénée, la joie dissolue, l'entier oubli de Dieu, qui signalent et distinguent toutes les alliances mondaines. Obligés que nous sommes d'y prêter cependant notre saint ministère, nous ne le faisons le plus souvent qu'à regret. A la plupart de vous qu'a-t-il servi, et que sert-il encore, qu'à vous rendre sacriléges?

Mon Dieu! j'adore vos jugements aussi justes que terribles. La malédiction que les parents attirent sur eux-mêmes s'étend jusques sur leurs enfants, et semble aggraver le

joug de fer que leur imposait déjà le crime de notre premier père. Le goût prématuré du vice qui se déclare dès l'enfance, a sa source dans vous-mêmes, parents malheureux! et quel affreux ravage fera-t-il dans la suite! Je ne vous vois occupés qu'à le cultiver, à le former, à le développer de jour en jour.

Vous regardez, Messieurs, je le conçois, comme extraordinaires, peut-être comme impossibles, ces vertus singulières qui semblent orner le berceau du saint dont nous publions la gloire. Grâce de Jésus-Christ, nous le reconnaissons, c'est votre ouvrage; mais, quoique vous n'ayez besoin d'aucun aide humain pour opérer vos merveilles, il est des moyens extérieurs dont la Providence se sert ordinairement pour assurer votre empire sur les cœurs. Ce sont, en effet, les exemples et les leçons des parents chrétiens qui développent dans leurs enfants les germes précieux de vertu que la grâce a semés dans leurs jeunes cœurs; ce sont leur attention et leur vigilance qui écartent d'eux tout ce qui pourrait en empêcher les heureux accroissements.

D'après ces principes certains, quel dût donc être bientôt cet enfant en qui nous admirons les prodiges de la grâce? A l'école d'un père et d'une mère tels que j'ai d'abord eu soin de les dépeindre, quelles leçons, en effet, pouvait-il prendre? A sa première éducation présidait un saint oncle qui, lui-même eût été regardé comme la gloire de l'Eglise de Myre, si son neveu, dans la suite, ne l'eût presque fait oublier. Instruit par le Seigneur des hautes destinées de cet enfant dès le moment de sa naissance, quelle joie pour ce vertueux prélat de se préparer, de se former un successeur plus illustre que lui-même!

Les premiers objets qui frappèrent les sens de Nicolas, jamais il n'en aperçut d'autres, furent des exemples de toutes les vertus, surtout des exemples de charité. Les premiers sentiments qu'on s'empressa à faire éclore dans son cœur furent ceux de la crainte et de l'amour de Dieu; les premiers mots qu'on lui apprit à prononcer en furent les expressions simples et naïves.

Quel contraste ici, grand Dieu! Dans vos maisons, mes frères, que voient, qu'entendent, qu'apprennent vos enfants? Vous croyez qu'on fait tout, qu'on dit tout devant eux sans conséquence. Dangereuse erreur, première source de tous leurs vices. Vos habitudes criminelles, par les impressions qu'elles font sur eux, s'insinuent peu à peu et se naturalisent, pour ainsi parler, dans leurs âmes. Oui, c'est de vous qu'ils empruntent leurs premières pensées, leurs premiers sentiments, ainsi que leurs premiers accents, et les uns ne leur deviennent pas moins naturels que les autres.

En vain la grâce de Jésus-Christ vient de purifier dans le baptême et de sanctifier leur cœur, c'est vous, parents cruels, qui vous hâtez presque aussitôt de le corrompre, de le souiller de nouveau. En vain même, en vain la grâce a affaibli en eux l'empire du péché, et les a fortifiés contre les penchants pervers dont ils auraient triomphé avec elle; c'est vous qui vous empressez à les faire rentrer dans l'esclavage en les enchaînant au joug honteux des passions.

Vous le dites tous les jours qu'il n'est plus d'enfants aujourd'hui : c'est le proverbe de notre siècle. Oui, pour le mal, il est vrai, et plus vrai que vous ne pensez peut-être. Vous seriez étonnés vous-mêmes du fond de méchanceté raisonnée que nous découvrons dans les plus jeunes cœurs. Mais ils vous entendent parler, ils vous voient agir ; leur imagination vive travaille sur ce modèle dangereux que vous leur fournissez; aidés d'ailleurs des leçons que vous ne rougissez pas de leur donner, quels rapides progrès ne vont-ils pas faire dans le vice?

A quels arts, en effet, les vois-je habituellement occupés? A tous ceux qu'inventa la volupté pour énerver, pour amollir. Quels premiers livres leur mettez-vous en main? Tous ceux qui savent énoncer avec plus de grâce, insinuer avec plus d'artifice le langage de la mollesse. Quels jeux, quels amusements leur procurez-vous? Ah! du moins quel contre-poison leur proposez-vous? Au plus quelques instructions chrétiennes, qui, vaguement, superficiellement, toujours sévèrement et ennuyeusement tracées, ne rendent que plus vif l'attrait des plaisirs criminels par le dégoût qu'elles inspirent de la religion. Félicitez maintenant notre siècle, applaudissez-vous à vous-mêmes de ce qu'il n'est plus d'enfants aujourd'hui. Ah! c'est qu'autrefois, du moins, on respectait plus longtemps dans l'enfance le précieux, l'auguste caractère de la grâce de Jésus-Christ.

Que n'opère-t-elle point, cette grâce, secondée par les attentions d'une éducation chrétienne? Ah! Messieurs, ici disparaît la faiblesse de l'enfance dans la pratique des vertus, comme elle disparaît parmi nous aujourd'hui dans l'exercice du mal. Jouissez, Eglise sainte, jouissez à loisir de ce charmant spectacle, goûtez d'avance toute la douceur des flatteuses espérances qu'il vous donne.

Dans notre jeune saint, il ne paraît, en effet, rien de l'enfance : non, rien de ses penchants; tout son goût est pour le ciel, et l'on dirait qu'il sent déjà que la terre n'est qu'un lieu de passage et d'exil. Rien de ses distractions et de ses caprices, une maturité précoce fixe tous ses sens et toutes les puissances de son âme au plus rigoureux devoir : rien de ses divertissements ni de ses jeux; il ne prend de plaisirs qu'en préludant, pour ainsi parler, au ministère apostolique.

Quel phénomène, Messieurs! Un enfant qui prévient toutes les leçons de ses maîtres, auquel il n'est au plus besoin que de montrer ce qu'il doit faire, qui n'est sensible à d'autres récompenses qu'à celles du ciel, à d'autre crainte qu'à celle du Seigneur. Que promet-il pour la suite ce brillant phénomène? Hâtons, hâtons-nous de voir se vérifier de si heureux présages. Je vous ai d'a-

bord prévenus que vous n'entendriez que des merveilles. D'un prodige de piété dès l'enfance suit un prodige de charité pour toute la suite de l'âge. Celui-ci, Messieurs, nous fera faire un retour encore plus intéressant et plus humiliant sur nous-mêmes.

SECONDE PARTIE.

Je me représente ici, Messieurs, ce jeune homme dont il est parlé dans l'Evangile. Issu d'une des premières maisons de la Judée : *Princeps* (*Marc.*, X), orné de tous les avantages de la nature, comblé de tous les dons de la fortune : *Dives valde* (*Ibid.*), mais animé du plus ardent désir du salut éternel, il vient avec empressement se jeter aux pieds de Jésus : *Procurrens genu flexo* (*Ibid.*); prêt à tout, il demande la route qui peut le conduire à la vie : *Quid faciam.* (*Ibid.*) Vous connaissez les préceptes de la loi, répond Jésus-Christ, observez-les : *Præcepta nosti.* (*Ibid.*) Ah! Seigneur, s'écrie aussitôt ce fervent prosélyte, je crois pouvoir me rendre témoignage de les avoir fidèlement gardés depuis ma plus tendre enfance : *Observavi a juventute mea.* (*Ibid.*)

Ici le cœur de Jésus s'attendrit ; il regarde avec complaisance cette âme fidèle, il conçoit pour elle des desseins d'une spéciale miséricorde, il l'aime : *Intuitus dilexit.* (*Ibid.*)

Jusqu'ici sans doute, Messieurs, vous reconnaissez notre jeune saint. Ce sont à peu près les traits sous lesquels j'ai peint son enfance, et vous lui appliquez sans peine les sentiments de bonté, de tendresse dont l'Evangile nous montre le cœur de Jésus pénétré. Après tant de vertus pratiquées, continue le Sauveur, il vous manque encore une chose : *Unum tibi deest.* (*Ibid.*) Allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et suivez-moi : *Vade, vende, da pauperibus, et sequere me.* (*Ibid.*)

Nicolas, en effet, crut dès sa jeunesse que ces rigoureuses paroles lui étaient adressées. Loin d'être effrayé d'un conseil si sublime, il en embrassa toute la perfection, il en remplit toute l'étendue. Mais prenez garde, Messieurs, ici finit le parallèle, et c'est à nous que convient ce qu'ajoute l'Evangile. Frappé de ces mots comme d'un coup de foudre : *Contristatus in verbo* (*Ibid.*), ce jeune seigneur se retire pénétré de douleur : *Abiit mœrens.* (*Ibid.*) A qui de nous pareillement oserait-on prêcher ce renoncement absolu à tous les biens de la terre? Qui l'entendrait, qui aurait le courage de goûter, de mettre en pratique cette leçon sublime? Ah! contentons-nous de proposer à l'admiration de nos auditoires ceux qui l'ont pratiquée ; et si c'est un prodige, qu'il nous serve du moins à confondre un prodige opposé qu'à peine on pourrait croire si notre siècle n'en fournissait de si fréquents exemples. Des riches altiers qui, riches pour eux seuls, semblent ignorer qu'il y ait des misérables sur la terre, et qui, réellement pauvres dans le sein de leur abondance, tels que des affamés, se jettent avec fureur sur tout ce qu'ils rencontrent, et, sans se rassasier jamais, dévorent toute la substance du public. C'est à ce prodige monstrueux que j'oppose l'exemple de notre saint, en qui je remarque d'abord une opulence généreuse qui se dépouille volontairement et se sacrifie sans réserve pour les pauvres; ensuite une pauvreté héroïque qui devient encore plus féconde en ressources pour tous les malheureux.

La mort de ses illustres parents venait de lui ouvrir une succession la plus opulente; il ne se résolut à en prendre connaissance que pour s'en dépouiller dans la suite avec plus de réflexion. Ce n'est donc pas ici, Messieurs, un riche qui, par un amour de la pauvreté plus fervent que discret, se hâte de perdre des biens qui paraissent l'embarrasser, dont les aumônes précipitées me semblent tenir d'une espèce de luxe; qui dissipe tout en superflu, sans presque rien donner au besoin; qui dépense sans profit, s'épuise sans utilité, et dont la charité, comme un météore, après un grand éclat, s'évanouit en fumée sans laisser aucune trace. C'est dans Nicolas une charité aussi judicieuse que libérale; il règle ses aumônes avec choix et discernement, et met d'autant plus sûrement à usure pour le ciel, qu'il assure avec plus de précaution les avantages qu'il procure.

Quel climat de l'univers n'a pas retenti de certains traits de cette charité aussi sage que prodigue? Ne peut-on pas en dire ce que disait Jésus-Christ de l'action de Madeleine à son égard, que partout où serait prêché l'Evangile, partout on en publierait la gloire? *Ubicunque prædicatum fuerit Evangelium..... et quod fecit narrabitur.* (*Marc.*, XIV.)

L'extrême indigence n'est pas moins dangereuse pour le salut que l'excessive richesse; l'une enfle, l'autre abat le cœur, pour qui l'éclat et l'humiliation sont un écueil presque également à craindre. Où ne voit-on pas de ces malheureuses victimes d'une honteuse nécessité? Mais où voit-on des riches qui, dans ces extrémités funestes, viennent généreusement à leur secours? Sans doute, on en voit, hélas! on n'en voit que trop qui se disputent à l'envi le coupable plaisir de sécher leurs larmes. Barbares! laissez-les plutôt périr dans une honorable misère. Vous leur offrez à trop haut prix vos infâmes largesses. Ah! rougissez de vos bienfaits. Quel bienfait que celui de leur faire racheter de vous la vie par la perte de leur honneur?

Heureux citoyens de Patare, dites-nous quelle ressource trouva dans notre saint une de vos plus illustres familles réduite à cette triste extrémité. Ne nous dérobez aucune circonstance de ce trait héroïque de charité. Charité discrète, qui craint de paraître connaître le besoin qu'elle soulage, et épargne au malheureux jusqu'à la honte de recevoir son soulagement. Charité libérale, qui ne rend point un service à demi, jalouse de donner d'abord tout ce qu'il faut pour étouf-

fer les soupirs. Charité persévérante, qui se multiplie suivant la multiplicité des besoins, et par trois différentes fois, avec les mêmes précautions, fait les mêmes libéralités pour fournir le même établissement à toute une famille infortunée. Enfin charité modeste, qui semble rougir d'avoir été surprise, et pour toute reconnaissance n'exige que le silence sur ses bienfaits. Non, non, ce silence eût été criminel sans doute. Plus l'humilité le proscrit, plus la reconnaissance le défend. Ainsi Jésus-Christ ordonnait à ceux qu'il avait guéris de tenir secrets les prodiges qu'il avait opérés en leur faveur; mais ceux-ci n'en étaient que plus empressés à publier la gloire de leur libérateur : *Quanto præcipiebat, tanto plus prædicabant.* (*Marc.*, VII.) L'Evangile même ne loue-t-il pas cette espèce de désobéissance?

Oui, que toutes les voix se réunissent donc pour célébrer ces merveilles. Partout où sera prêché l'Evangile, que les chaires chrétiennes retentissent de ce trait héroïque de la plus noble charité : *Ubicunque prædicatum fuerit Evangelium, et quod fecit narrabitur.*

Fallait-il, Messieurs, beaucoup de traits semblables pour le réduire enfin lui-même à cet état de pauvreté réelle qui avait toujours fait l'objet de ses désirs? Ah! c'est dans cet état que je veux me hâter de vous le faire voir, non pas à la tête d'un nombreux monastère, traçant par ses exemples plus que par ses discours les routes abrégées de la perfection; non pas hors de ce monastère que son humilité bientôt lui fait abandonner pour chercher à s'instruire lui-même de désert en désert, auprès des plus célèbres maîtres de la vie ascétique, et jusqu'auprès du grand Antoine. Ce serait plutôt dans ces augustes lieux, consacrés par les mystères de la Rédemption, que j'aimerais à vous le faire voir réveillant, ranimant la charité dans son cœur à l'aspect des monuments précieux de la divine charité La charité, depuis ce temps surtout, devint la vertu favorite de son cœur et fut, pour ainsi parler, sa passion. Mais comment donc la satisfera-t-il désormais? En voici le vrai prodige.

Ah! c'est maintenant mieux que jamais que se manifestera toute la tendresse de son cœur. Le Seigneur l'a rendu comme dépositaire de sa toute-puissance; à quelle espèce de misère et de disgrâce ne pourra-t-il pas remédier? Toute la nature obéit à sa voix; la mort même est docile à ses ordres. Bientôt sa bonté est tellement reconnue, ainsi que sa puissance, que de son vivant même il devient, il l'est encore aujourd'hui depuis tant de siècles, le protecteur de tous les Etats, de tous les ordres, le refuge universel de tous dans toutes les calamités publiques. Voilà cette indigence miraculeuse plus féconde en ressources que sa généreuse opulence pour le soulagement de tous les malheureux.

Ce seul trait, Messieurs, ne vaut-il pas tout un éloge, ne fait-il pas l'éloge le plus complet? Quel saint, permettez-moi de le dire, a été révéré et réclamé plus universellement, plus constamment? De quel saint, après les apôtres, le culte est-il aussi immémorial dans l'Eglise? Après cela, que l'on dispute sur les détails circonstanciés de certains faits. A-t-on bonne grâce de contester des principes quelque merveilleux, quelque incroyables qu'ils paraissent, dont on voit, dont on sent et l'on touche, pour ainsi parler, les conséquences? Hélas! mes frères, quelque chose de plus incroyable n'est cependant, à notre confusion, que trop réel, c'est, comme je l'ai dit, le prodige de notre inhumanité.

J'appelle prodige d'inhumanité l'affreux spectacle qui de toutes parts frappe nos yeux, dans nos campagnes dépeuplées par la misère de ceux qui les cultivent, et dans nos villes qui regorgent d'oisifs affamés, qui seuls dévorent toute la substance de l'Etat. Ici ce sont des pauvres auxquels on refuse, ou plutôt on arrache le plus absolu nécessaire, périssant de besoin ou forcés de partager la subsistance de leurs plus vils animaux, au milieu de l'abondance de tous les fruits de la nature que leurs sueurs ont arrosés et leurs soins ont fait croître. Là, ce sont des riches prodigues pour tout ce qui sert à leur volupté, qui sacrifient tout à leurs passions, à leurs moindres caprices, et tantôt par vanité, tantôt par distraction, dépensent follement, souvent à pure perte, le prix de la vie d'une infinité de malheureux. A leur porte, en vain un pauvre défaillant de faim se récrie, se lamente, et plus par son visage pâle et défiguré, que par ses pleurs, il expose sa misère et demande pour tout soulagement, les restes que les animaux les plus abjects et les plus méprisables y dédaignent. Ah! les cris confus de joie, les symphonies éclatantes dont toute la maison retentit ne laissent pas même entendre ni ses gémissements, ni ses cris. Spectacle encore plus affreux. Grand Dieu, l'horrible contraste! Nos rues, nos places couvertes de squelettes animés, de cadavres encore respirant auxquels souvent il ne reste d'autre signe d'une mourante vie que leur plaintive et lugubre voix. En est-il attendri, ce riche dont je vois les somptueux équipages roulant avec fracas, tout prêts à les fouler, à les écraser comme de vils rebuts de la nature?

J'appelle prodige d'inhumanité, cette avidité à laquelle rien ne peut suffire. Un malheureux, sous le chaume qui le met à peine à l'abri de l'intempérie des saisons, dans une cabane où il n'a, pour fournir à ses besoins, que les productions les moins recherchées de la simple nature, ce malheureux se croit riche s'il peut supporter les charges de l'Etat et donner du pain à sa laborieuse famille; vous-mêmes, riches du siècle, vous ne rougissez pas de le croire et de le dire heureux; tandis que vous, dans le labyrinthe superbe de vos appartements, dans la profusion de toutes les superfluités du luxe, vous soupirez, vous osez vous plaindre de la rigueur des temps, vous vous croyez pauvres. Ah! vous l'êtes en effet. Quels fonds pourraient

suffire à tous les besoins que la mollesse imagine de jour en jour? C'est bienséance aujourd'hui dans les conditions les plus communes, ce qu'on eût taxé de luxe immodéré dans les plus élevées, il n'y a pas deux siècles. Aussi n'osons-nous presque plus parler d'aumônes. Les cris de la justice étouffent et font taire ceux de la charité. N'est-ce pas le plus souvent aux dépens du pauvre même que le riche est somptueux et magnifique? L'ouvrier et l'artiste réclament l'or, l'argent et la soie dont brillent vos appartements et vos équipages, et combien de misérables familles sont affamées par la délicatesse de votre table!

Mais ce que j'appelle surtout prodige d'inhumanité, ce sont toutes ces infâmes ressources de la cupidité pour couvrir sa honteuse et trop réelle indigence, cet art, par exemple, sous prétexte d'aider et de soutenir dans des cas pressants une famille, de se faire peu à peu un droit sur sa fortune pour la pouvoir envahir tout entière; cet art d'envelopper un débiteur faible et simple dans les détours artificieux d'une captieuse chicane pour le dépouiller entièrement; cet art de rendre coupable un innocent malheureux et sans appui pour profiter de sa ruine; cet art. (Finirais-je jamais, et qui peut même les connaître?) tous Disons du moins, cet art le plus connu dans notre siècle, cet art si fécond en toutes sortes de systèmes pour épuiser l'Etat en attirant dans les coffres de quelques particuliers toutes les richesses du public, et en y retenant la meilleure partie de celles du prince même.

Pardonnez-moi, Messieurs, l'amertume du zèle qui m'a dicté ces violents reproches. En admirant des prodiges de vertu dans les saints, c'est aux excès opposés que le contraste doit naturellement conduire. Ainsi les prodiges de charité de votre saint patron m'ont jeté, presque malgré moi, dans le détail des prodiges d'inhumanité de notre siècle. En louant enfin les prodiges de sa foi, pourrai-je encore m'empêcher de déplorer les prodiges d'incrédulité qui nous menacent enfin de la réprobation la plus terrible? Encore un moment d'attention pour cette troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

C'est par la foi que s'opèrent tous les miracles, dit saint Paul; mais le plus grand des miracles c'est, ce me semble, la foi même, quand elle est à sa perfection. C'est la vertu la plus nécessaire aux ministres de Jésus-Christ. C'est même, pour ainsi parler, leur vertu propre. Combien ne doit-on pas être pénétré des vérités dont on est obligé par état de pénétrer les autres? Aussi, selon la remarque des saints docteurs, ce fut la foi de Pierre qui l'éleva au-dessus des autres apôtres. Jean aima davantage, aussi fut-il le plus aimé; mais quand il s'agit du gouvernement de l'Eglise, celui dont la foi est la plus vive et la plus ferme est préféré.

Les prodiges sans nombre que Nicolas avait opérés de toutes parts pendant tout le cours de sa vie, étaient la preuve de sa foi. Il devait donc, sans doute, être élevé dans l'Eglise. Cependant il semblait être oublié des hommes. Associé par son saint oncle aux travaux de l'épiscopat, quelques talents qu'il y eût fait briller, ils n'avaient fait qu'une impression passagère sur les peuples. Vous le permîtes, Seigneur, afin que son élévation parût sensiblement être votre ouvrage. Il ne pensait qu'à se sanctifier lui-même dans une obscure et paisible retraite. Cependant le siége de Myre était vacant. Les suffrages partagés s'égaraient sur différents sujets, sans qu'aucun tombât sur celui dont l'Esprit-Saint avait fait choix. Il parle enfin, c'est en faveur de Nicolas. Toutes les voix en même temps se réunissent, et l'on rougit d'avoir tant balancé. Son enfance, sa jeunesse, toute la suite de sa vie présageaient des merveilles; bientôt il surpassa l'attente qu'on avait conçue de lui.

Dans ces beaux siècles, l'Eglise ne comptait parmi ses premiers pasteurs, que des héros et des saints. Dans Nicolas elle trouva un nouveau défenseur; elle admira en lui, comme je l'ai annoncé, une foi généreuse qui le fit triompher du paganisme et de l'erreur.

Hélas! qu'une semblable foi serait nécessaire de nos jours. Encore ne sais-je? (Grand saint! c'est sans préjudice à votre gloire que j'ose le dire, c'est par la connaissance que je n'ai malheureusement que trop, de l'état déplorable de la religion dans notre siècle.) Non je ne sais si cette foi suffirait pour terrasser entièrement l'ennemi que le christianisme a de nos jours à combattre. Ce monstre, c'est la licence d'esprit, licence effrénée, qui, cachée sous mille voiles divers, autorisée de toutes sortes de prétextes, se glisse par une contagion funeste dans tous les états, séduit et corrompt peu à peu jusqu'au sexe le plus pieux, jusqu'à l'âge le plus innocent, jusqu'aux conditions les plus communes.

Ah! voilà, Messieurs, enfin, voilà l'origine de tous les maux que je déplorais dans les deux premières parties de ce discours. Cette perversité de mœurs que l'éducation et, pour ainsi parler, la naissance même communiquent à l'enfance; cette cruelle insensibilité qui déshonore parmi nous l'humanité, prennent leur première source dans l'irréligion, qui après avoir méthodiquement anéanti tous les principes de la foi dans nos esprits et dans nos cœurs, nous menace enfin d'une réprobation prochaine et la plus terrible.

Ne regrettons donc plus les ruisseaux précieux de sang que le glaive des tyrans a fait couler, ne déplorons plus les terribles ravages de l'erreur. Eh! les uns et les autres n'ont servi qu'à faire, bientôt après, l'occasion ou la matière de nos triomphes. On le vit du temps de notre saint pontife. Donnons-nous la consolation d'admirer la religion triomphante dans son ministère, avant que de pleurer les pertes secrètes qu'elle fait de jour en jour parmi nous.

Je ne m'arrêterai pas à vous le représenter dans son église, instruisant son peuple, et par sa vive éloquence, maîtrisant tous les cœurs pour les assujettir au joug de l'Evangile. Un spectacle bien plus brillant fixe toute mon attention.

C'est ici surtout qu'il me paraît mille fois plus grand, que quand il commandait aux vents et aux tempêtes, que quand il forçait la mort, jusque dans les tombeaux, à obéir à ses ordres. Oui, c'est ici surtout que je l'admire, au milieu de l'appareil affreux de toutes sortes de supplices, sur les places de Myre, couvertes d'échafauds, de chevalets, de bûchers allumés; dans son sanctuaire souillé, ou plutôt de nouveau sanctifié par le sang sacré des martyrs qu'on y égorge. La terre qui le recevait en trembla d'horreur et d'effroi, selon l'expression de l'Ecriture: *Commota est terra super habitantes.* (I *Mach.*, I.) Mais le saint pontife de Jésus-Christ ne se plaint point ici, comme autrefois Matathias, de ce que ses jours ont été prolongés. C'est maintenant au contraire qu'il s'applaudit et se trouve vraiment heureux de vivre; parce que c'est maintenant qu'il peut donner son sang en témoignage de sa foi. Il vole de tribunaux en tribunaux, non plus comme il avait fait tant de fois pour arracher des innocents à la honte des supplices, mais pour leur procurer, par ses exhortations toutes de feu, une mort honorable et la gloire du martyre.

Suivons-le dans les cachots, et là voyons-le lui-même livré à toute la cruauté des bourreaux. Mais quoi! n'ose-t-on le condamner? même en le tourmentant, on respecte sa vie. Seigneur! vous le réserviez à d'autres combats.

Paraissez donc encore, généreux confesseur de Jésus-Christ. C'est à Nicée que l'attend, en effet, cette auguste assemblée, qui, sous les yeux et sous la protection du premier césar chrétien, réunit tout ce que l'Eglise d'Orient avait de plus vénérable. A ces blasphémateurs sacriléges qui osent s'élever contre la divinité de notre adorable Rédempteur, il vient opposer les marques encore sanglantes des fouets et des peignes de fer qu'il a endurés pour la foi qu'ils attaquent. L'erreur en fut épouvantée, elle resta confondue à la vue de ces membres mutilés et couverts de cicatrices glorieuses, qui deviennent le témoignage le plus frappant de notre foi en Jésus-Christ.

L'Eglise, en effet, triompha. C'est ainsi, comme je le disais, Messieurs, que tous les efforts de ses anciens ennemis n'ont servi qu'à ses triomphes. Ah! plût à Dieu que nous pussions du moins nous consoler, et nous soutenir aujourd'hui par une pareille espérance! Mais à quoi tendent, à quoi bientôt, peut-être, aboutiront les maux qui nous font gémir? Leurs progrès sont rapides, presque sans remède; quelles en seront les suites?

Vit-on jamais tyran faire autant d'apostats qu'en font secrètement tous les jours ces beaux esprits de notre siècle, qui, abusant de leurs talents et de leur réputation pour surprendre la crédulité des peuples, tiennent partout école clandestine d'irréligion? Quel changement, grand Dieu, depuis moins d'un demi-siècle s'est fait parmi nous! On a, pour ainsi parler, rompu toutes les barrières qui défendent le sanctuaire de la religion. La curiosité a pris la place du respect; aussi chacun raisonne, chacun dogmatise, et c'est à qui conclura plus librement, c'est à qui raillera plus finement, combattra plus captieusement nos saints mystères. Pour peu qu'on ait de lumières, pour peu qu'on soit d'une condition qui laisse quelque loisir et quelque liberté, on veut, dit-on, savoir pourquoi l'on croit. O foi vierge, foi de nos pères! on ose d'une main téméraire lever le voile respectable dont vous vous couvrez. Justement irritée de cet attentat sacrilége, vous fuyez. Hélas! c'est ainsi que nous vous avons presque perdue.

Voilà, Messieurs, l'ouvrage de ces cercles éclairés, où toujours le raisonnement décide, jamais l'autorité, où préside l'imagination plutôt encore que la raison même, et où tous les suffrages sont toujours pour celui qui sait flatter plus agréablement l'oreille, et favoriser plus adroitement les passions. Voilà l'ouvrage, surtout, de ces livres, ou plutôt de ces libelles scandaleux, qui ne deviennent recommandables que par les proscriptions qui les flétrissent, qui ne doivent le coloris vif et amusant dont ils brillent, qu'au fard quils empruntent du mensonge et de la plus infâme volupté, dont tout le mérite est au plus de donner, par de nouveaux tours, un air séduisant de nouveauté aux sophismes décriés de je ne sais quel maître, que je rougirais de nommer, et dont on rougirait d'être reconnu pour disciple.

Comment nous opposerons-nous aux progrès de cette contagion funeste? Contre l'hérétique nous avons du moins un avantage. Il convient avec nous de certains principes. C'est par là que nous l'attaquons, et nous sommes toujours assurés de la victoire. Mais ici on est sans principe, on détruit tout et l'on n'établit rien. Le grand système est de n'en avoir aucun. On ne se soutient qu'en attaquant, et ce n'est qu'en plaisantant ou en interrogeant que l'on attaque. Non, je l'avoue, Messieurs, non, nous ne savons pas répondre à ces fines railleries, à ces satires ingénieuses, à ces impies bons mots par lesquels nos prétendus beaux esprits se distinguent, ni même à ces questions interminables, comme l'Apôtre les appelle, qui nous poussent, pour ainsi parler, jusqu'aux pieds du trône de la Divinité. Là, nous ne savons qu'adorer et nous taire, et par notre respectueux silence, on nous décide confondus. Si nous voulons opposer à leurs sophismes hardis des raisonnements aussi solides que discrets, on ne nous entend plus: que dis-je? Eh! daigne-t-on seulement nous écouter?

C'est alors que, saisis de la plus vive douleur, les larmes aux yeux, nous soupirons après les premiers temps des persécutions. Pardonnez-nous ces sentiments, puissances

de la terre! Votre zèle pour l'Eglise nous est bien précieux. Nous l'admirons, nous y applaudissons, nous en remercions sans cesse le Seigneur. Mais votre autorité n'est plus un frein qui puisse retenir l'impie, il ne la brave pas; mais il l'élude et il rend votre zèle, ainsi que le nôtre, inutile. Oui, c'est pour cela que, pénétrés des mêmes sentiments que des circonstances bien moins critiques inspiraient à nos premiers docteurs, nous voudrions encore avoir à braver les supplices et la mort. Vous le savez, Seigneur, nous porterions avec joie nos têtes sur les échafauds, et nous aurions, en mourant, la consolation d'assurer aux peuples, par notre mort, le dépôt de la foi. Ici l'irréligion est plus adroite, et par malheur, hélas! elle réussit mieux. Des persécutions d'éclat nous rendraient respectables, et c'est dans le mépris qu'on veut nous faire tomber, pour mettre la religion même en décri. Enfants malheureux et indiscrets, ne voyez-vous donc pas qu'on ne veut vous ôter la confiance que vous avez à vos pères dans la foi, que pour vous livrer plus sûrement ensuite à l'ennemi qui veut vous perdre? Ah! tremblez, tremblez avec nous, mes frères. Quel juste effroi l'exemple de nos voisins ne doit-il pas nous inspirer?

Permettez-moi de le dire, Messieurs : en vain une Providence miséricordieuse, sans doute, nous avait entièrement séparés d'eux. Malgré l'antipathie et la rivalité de nation, nous nous sommes obstinés, nous nous obstinons encore à lier, à entretenir avec eux un malheureux commerce d'esprit qui nous a déjà communiqué la plus grande partie de leurs maximes. Grand Dieu, préservez-nous du reste!

Et vous, illustre pontife dont nous célébrons aujourd'hui la gloire, soyez touché de nos justes alarmes, représentez-les au Père des miséricordes; que par votre puissante médiation il daigne les calmer! Généreux défenseur de la foi, soutenez la religion, hélas! déjà trop ébranlée parmi nous!

Car enfin, Messieurs, quand nous n'aurions pas à craindre la perversion de la nation entière, ah! du moins la perte de tant de nos frères qui périssent ou qui sont en danger de périr, pourrait-elle nous laisser tranquilles? Eh! mes chers frères, quelle consolation, quelle ressource vous restera-t-il donc à la fin de de vos jours, si la foi même vous manque? Après une jeunesse passée le plus souvent dans le désordre, après une vie consacrée à la cupidité, et tout occupée peut-être à faire des malheureux, comptez-vous enfin sur cette tranquillité philosophique dont nos incrédules font ostentation et dans laquelle ils vous flattent de vous affermir? Mais, quand vous auriez séché assez profondément dans vos esprits et dans vos cœurs toutes les racines de la foi, pour en venir à cette insensibilité raisonnée, ce désespoir systématique vous semble-t-il donc préférable à la douce espérance que la religion nous donne alors pour nous soutenir et nous consoler? Voyez, Messieurs, voyez ce qu'elle opère dans notre saint pontife dont je finis l'éloge par ce dernier trait.

Voyez-le, chargé des illustres trophées qu'il a remportés sur l'erreur, revenir triomphant dans son Eglise. Un secret pressentiment l'avertit, ainsi que l'Apôtre, que son sacrifice est prêt à être consommé, et que le temps de sa dissolution approche. Saint Paul en faisait l'aveu à son disciple. Nicolas croit le devoir à tout son peuple. Il l'assemble à cette intention pour lui faire encore entendre sa voix dans ses derniers adieux. Quel glorieux témoignage ne pouvait-il pas se rendre? Il a combattu généreusement et constamment : *Bonum certamen certavi.* (II *Tim.*, IV.) Entré dans la carrière, dès sa plus tendre enfance, il s'y est distingué toute sa vie par toutes les vertus propres de chaque âge : *Cursum consummavi.* (*Ibid.*) A la fin de ses jours, il a la gloire d'avoir sauvé la foi : *Fidem servavi.* (*Ibid.*) Que lui reste-t-il donc? Qu'à attendre une mort tranquille qui le mette en possession de la couronne qu'un Juge aussi libéral que juste lui prépare : *Reposita est mihi corona.* (*Ibid.*)

Il en jouit à présent de cette couronne; mais ce n'est point seulement à moi, semble-t-il nous dire aujourd'hui, du haut des cieux, non ce n'est pas à moi seulement qu'elle était promise et réservée! *Non solum mihi.* (*Ibid.*) Elle sera donnée à tous ceux qui croient, qui désirent, qui aiment l'avénement de Jésus-Christ : *Sed et iis qui diligunt adventum ejus.* (*Ibid.*) Ah! Messieurs, du moins par une foi pure et sans reproche, tâchons de nous conserver, pour le moment fatal de notre mort, cette douce espérance! Ainsi soit-il.

SERMONS SUR LE JUBILÉ,

Prêchés à Paris pendant le grand Jubilé de 1750.

PREMIER SERMON.

Sanctificabis annum quinquagesimum, et vocabis remissionem cunctis habitatoribus terræ tuæ. Ipse est enim jubilæus. (*Levit.*, XXV.)

Vous sanctifierez la cinquantième année, pendant laquelle vous annoncerez une rémission générale à tous les habitants de vos contrées, car cette année sera l'année du jubilé.

La voici, Messieurs, nous la possédons cette heureuse année, bien plus avantageuse parmi nous qu'elle ne l'était autrefois parmi

les Juifs ; année qui doit être pour nous véritablement sainte : *Sanctificabis annum quinquagesimum.* Année de rémission et de grâce, non plus seulement comme autrefois pour acquitter des créanciers, élargir des prisonniers, affranchir des esclaves et remettre les héritages aliénés à leurs premiers maîtres ; année de rémission et de grâce dans un sens plus noble et plus étendu pour nous délivrer de la tyrannie de l'enfer et briser le joug de nos passions criminelles, pour nous réconcilier entièrement avec le Seigneur et nous rendre le droit que nous avions perdu sur le céleste héritage : *Vocabis remissionem cunctis habitatoribus terræ tuæ.* Vrai *jubilé*, par conséquent, quelque sens qu'on veuille donner à ce mot ; année de joie, d'allégresse ; année de jubilation pour nous, bien plus sans doute qu'elle ne le fut jamais pour les Juifs mêmes ; année de profit, d'avantage, de toute sorte de biens qu'il ne tient qu'à nous de nous procurer, que le Seigneur, en effet, nous offre, par l'organe de son Eglise, aux conditions les moins onéreuses et les plus faciles à remplir : *Ipse est enim jubilæus.*

Vous engager à en profiter, vous apprendre la manière sûre et efficace de le faire, ce doit être le but de tous nos efforts, la fin de tous nos travaux pendant ce saint temps : c'est aussi ce que tous les ministres de l'Eglise s'empressent à faire de toutes parts et ce qu'en effet je me propose ici moi-même. Mais, pour ne vous laisser rien à désirer de toute l'instruction que vous avez droit d'attendre de nous, je crois devoir la partager en différents discours dont j'espère que la brièveté même pourra contribuer à les rendre plus utiles. Dans le premier, je démontrerai la réalité de la grâce du jubilé ; dans le second, j'exposerai le prix de la grâce du jubilé ; dans le troisième, je détaillerai la manière de profiter de la grâce du jubilé. Dans ce premier discours, je me borne donc à prouver l'autorité et la juridiction de l'Eglise par rapport à la grâce du jubilé qu'elle nous accorde : preuve que je me flatte de pousser jusqu'à la démonstration.

Esprit-Saint, daignez m'instruire moi-même, plus encore, oui, j'ose vous le demander, plus pour l'avantage de ceux qui m'écoutent que pour le mien propre. Marie, Reine de miséricorde, refuge et consolatrice des pécheurs, daignez intercéder pour nous tous, dans cette intention. *Ave, Maria.*

Nous ne croyons pas devoir vous dissimuler, Messieurs, qu'il est peu de dogmes de notre sainte foi contre lesquels l'enfer se soit déchaîné plus opiniâtrément et avec plus de fureur que contre celui des indulgences. Raconter les contradictions que l'Eglise eut de tout temps à essuyer, c'est mettre ses triomphes en évidence ; et plus les assauts furent fréquents et vifs, plus sa gloire est éclatante, plus la preuve de sa fidélité à conserver le sacré dépôt est lumineuse. Les réformateurs prétendus d'Allemagne et de France ne furent pas les premiers qui se signalèrent dans cette carrière. Sans remonter à des siècles plus reculés, Jean Hus et Wiclef avaient frayé la route à Luther, en Allemagne, et les Vaudois à Calvin, dans la France.

Mais, hélas ! plût à Dieu que nous n'eussions point d'autres ennemis à combattre que ceux-là ! Terrassés, depuis longtemps, par nos anciens docteurs, obligés à se séparer de nous, par leur divorce même ils ont annoncé leur défaite, suivant le bel argument que Tertullien pressait autrefois contre les hérétiques de son siècle. Nous nous contentons donc à présent de les plaindre, nous surtout ministres publics de la parole ; nous ne croyons plus guère devoir attaquer et combattre leur opiniâtreté que par nos gémissements, nos prières et nos larmes, aux pieds du trône de la miséricorde de notre Dieu.

Mais, Messieurs, il est une autre espèce d'ennemis contre qui se réveille, s'anime et s'enflamme tout notre zèle ; ennemis d'autant plus dangereux qu'ils font profession de ne point l'être ; catholiques en effet, mais catholiques de nom seulement et sans foi, raisonnant toujours sans principe, dogmatisant sans système, philosophes indéfinissables, qui changent à tout instant de créance, et qui, tels que ces animaux qu'on dit n'avoir point de couleur fixe, et prendre celle de tout ce qu'ils touchent, ne font qu'errer continuellement dans les espaces du pour et du contre ; opiniâtres, indociles contre la seule vérité. Ce sont la plupart des gens du monde, surtout d'un certain monde qu'on qualifie plus éclairé et plus poli. Eglise de Jésus-Christ ; ah ! ce sont vos enfants qui déchirent votre sein et le déchirent d'autant plus cruellement qu'ils s'obstinent cependant à y rester ! En contradiction perpétuelle avec eux-mêmes, on les voit tour à tour, tantôt superstitieux et tantôt incrédules, pratiquer ce qu'ils ne croient pas, et ne pas pratiquer ce qu'ils croient. Peut-être, à présent même, quelques-uns d'entre eux se laissent emporter par le torrent de la dévotion publique, et quoiqu'en général, dans le système de la religion rien ne les choque et ne les révolte davantage que la juridiction de l'Eglise, et par conséquent le dogme des indulgences : même en les censurant, en les tournant en ridicule, ne grossissent-ils pas tous les jours, par je ne sais quel air de coutume et de mode, la foule de ceux qui s'empressent à les gagner ? Eh bien ! Messieurs, c'est pour eux, comme le plus souvent ils ne blasphèment que ce qu'ils ignorent, c'est pour eux, dis-je, que j'ai cru devoir commencer par établir notre foi. Peut-être réussirai-je à les instruire, en les instruisant je serai sûr de les changer. Vous chrétiens dociles et fidèles, vous-mêmes, écoutez-moi. Vous en serez du moins confirmés dans votre créance, et, ce que je souhaite surtout, prémunis à jamais contre la séduction que vous savez, Messieurs, n'être que trop ordinaire aujourd'hui.

Je dis donc que rien n'est plus solidement établi dans la religion que la réalité de la

grâce du jubilé : c'est l'effet essentiel et nécessaire du pouvoir expressément donné par Jésus-Christ à son Eglise, et de tout temps, en effet, exercé par l'Eglise. Développons en peu de mots ces deux pensées.

PREMIÈRE PARTIE.

Le pouvoir des clefs donné par Jésus-Christ à son Eglise est le principe incontestable, l'inébranlable fondement de la juridiction qu'elle exerce; et ce que j'appelle la grâce du jubilé est une partie essentielle de cette juridiction. *Je vous remets en main les clefs du ciel*, disait Jésus-Christ à saint Pierre (*Matth.*, XVI); *tout ce que vous lierez, tout ce que vous délierez sur la terre, sera lié ou délié dans le ciel.* De ces paroles spécialement adressées à Pierre, nous concluons d'abord la plénitude et l'éminence de son pouvoir. Ailleurs, Jésus-Christ l'étend, ce pouvoir, à tous les autres apôtres : *Tout ce que vous remettrez sur la terre sera remis au ciel, tout ce que vous retiendrez sur la terre sera retenu dans les cieux.* (*Matth.*, XVIII.) Enfin, après sa résurrection, avant que de les quitter pour retourner à son Père, il les rend dépositaires de sa propre puissance : *Recevez l'Esprit-Saint*, leur dit-il (*Joan.*, XX); *tous les péchés que vous pardonnerez, je les pardonne.* Voilà, Messieurs, la juridiction de l'Eglise absolument démontrée par ces paroles : juridiction dont la plénitude par conséquent appartient au successeur de celui à qui ces paroles furent premièrement adressées, et à qui, de plus encore, Jésus-Christ confia le soin non-seulement de ses agneaux, mais de ses brebis. On peut éluder peut-être par des subtilités frivoles, jamais on n'ébranlera par des raisonnements solides ces beaux principes. En vain l'enfer a conjuré, en vain conjurera-t-il encore contre ce sacré tribunal établi par l'Auteur même de notre foi. Tous les efforts, toutes les fureurs de l'enfer n'ont jamais tourné, ne tourneront jamais qu'à sa propre honte.

Il réside donc dans l'Eglise une autorité absolue sur les péchés. Je dis absolue, car remarquez que Jésus-Christ ne la limite en rien : Tout ce que vous délierez, dit-il à saint Pierre : *Quodcunque solveris* : Tout ce que vous remettrez, dit-il aux apôtres, Pierre à leur tête : *Quorum remiseritis.* Raisonnons à présent sur ce principe. Appliquez vous, Messieurs, le raisonnement ne sera ni long ni difficile à suivre.

Dans le péché nous distinguons deux choses. La coulpe, c'est-à-dire la souillure qu'il fait contracter à l'âme, et la peine qu'il lui fait mériter. Il est faux, dit le saint concile de Trente (*Sess.* XIV), et contraire à la parole de Dieu, que la coulpe du péché ne soit jamais remise sans que la peine le soit en même temps. Mille exemples signalés de l'une et de l'autre écriture concourent à réfuter et à confondre cette erreur.

A la prière de Moïse, Dieu pardonne au peuple d'Israël; mais il faut que pour expier ses murmures, Israël erre pendant quarante années, et périsse dans les déserts. Moïse lui-même, tout juste, tout saint qu'il était, n'obtient pas un pardon entier et absolu d'une défiance, quoique légère; l'entrée de la terre promise lui est interdite. Quel cœur plus contrit et plus pénitent que celui de David? Cependant il faut qu'il expie son péché par des peines les plus longues et les plus rigoureuses. Quelles que soient les raisons de cette économie de la providence, ce n'est point à nous à vouloir les pénétrer. Quoi qu'il en soit donc, la justice divine offensée par le péché veut être satisfaite. Le péché, en nous faisant encourir la disgrâce de notre Dieu, nous avait fait mériter une peine éternelle. Le Seigneur, en nous rendant son amitié, se relâche véritablement de l'éternité de la peine, mais non pas de la peine même; il faut la subir, soit dans ce monde, soit dans l'autre. Voilà sa conduite ordinaire; mais il laisse à l'Eglise le droit de dispenser. La peine et la coulpe du péché sont également soumises au pouvoir illimité de l'Eglise : tout ce que vous remettrez sera remis : *Quodcunque solveris, erit solutum.*

C'est là l'inestimable fruit de ce trésor immense de grâces, de mérites et de satisfactions dont Jésus-Christ a laissé la disposition à son Epouse. Oserai-je le dire, Messieurs? Cette pensée, quoique singulière, du moins dans l'expression que je hasarde, me semble exacte autant que vraie en elle-même; c'est comme le douaire dont il l'honore, ou plutôt dont il la dote en la quittant pour retourner aux cieux. Trésor dont on ne peut contester l'existence. Le dogme en est fondé sur un principe dont personne, aucun hérétique même, n'osa jamais faire un problème, la surabondance de la satisfaction de Jésus-Christ. Non-seulement il n'est point de souillures de crimes que son sang répandu n'efface; non-seulement il n'est point d'outrages faits à la divine majesté, que la gloire qu'il lui rend ne compense, non-seulement même il n'est point de peines dues à quelques péchés que ce puisse être, que le mérite de ses souffrances ne surpasse; mais encore nous le reconnaissons, sans crainte d'en être désavoués au tribunal même de votre justice la plus sévère. Père éternel, à la gloire de votre Verbe incarné, nous le reconnaissons, que la multitude indéfinie de tous les péchés mêmes possibles, ne pouvait exactement balancer la valeur réellement infinie de la satisfaction d'un Dieu. Quelque miséricorde que le Seigneur ait faite, qu'il fasse encore à la terre, il nous restera toujours de quoi en espérer davantage; et sans crainte de vous épuiser jamais, sainte Epouse de Jésus-Christ! quelque tendre, quelque libérale, quelque prodigue que vous puissiez être envers vos enfants, il vous restera toujours de quoi leur donner encore davantage!

Que l'erreur ne nous calomnie donc pas. Suivez-moi, Messieurs : après cette confession de notre foi que nous venons de faire, c'est donc sans préjudice à la gloire des mérites de notre adorable Rédempteur que

nous joignons à ses satisfactions celles des saints. Ce n'est en effet que par la satisfaction de Jésus-Christ que celle des saints ont quelque prix et quelque valeur. Pour parler plus exactement encore, nous ne distinguons même pas les mérites des saints de ceux de Jésus-Christ. Ceux-là ne sont que de faibles ruisseaux, qui sortis de cet océan immense, nécessairement et par leur propre nature y retournent. Ils augmentent cependant notre confiance : pourquoi ? Parce que ces mérites de notre commun Rédempteur, après avoir coulé déjà sur notre nature dans la personne de nos frères, nous semblent avoir, en quelque sorte, plus de pente à refluer de nouveau sur nous.

On ne peut non plus contester la communication que l'Eglise peut faire de ce trésor, que l'existence et la réalité du trésor même. Que servirait-il, en effet, à l'Eglise, et quel présent Jésus-Christ lui eût-il fait, si elle ne pouvait en faire part à ses enfants ? Non, non, Messieurs, ne faisons pas au céleste Epoux l'injure de le regarder comme un père de famille avare, qui laisse gémir et languir ses enfants dans le besoin, sur un trésor toujours rigoureusement fermé. Autant il est riche, autant il est tendre : et bien plus, comme dit saint Paul ; le fonds de ses miséricordes n'est pas moins inépuisable que celui de ses richesses. L'injure, j'ose le dire, lui serait encore plus sensible, de le regarder comme un époux indifférent, réservé, qui ne donnerait à son épouse qu'un vain titre, et ne lui confierait la clef de son trésor que pour en être la gardienne oisive, sans pouvoir en user jamais. Ah ! peut-on la lui faire, cette injure, après ces paroles si fortes et si expresses : Tout ce que vous remettrez sera remis ; tout ce que vous délierez sera délié : *Quodcunque solveris, erit solutum: Quorum remiseritis peccata, remittentur.*

Dès les premiers temps, nos pères, les Apôtres eux-mêmes, pensaient bien autrement. J'en atteste, Messieurs, ce que vous récitez tous les jours dans le symbole auguste de notre foi qu'ils nous ont transmis eux-mêmes. Qu'est-ce que la communion des saints, à la quelle vous faites profession de croire ? Un savant cardinal (Bellar. *Controv. de Indul.* l. I, c. 3), l'expliquait, en raisonnant d'après saint Augustin sur saint Paul. (*Rom.*, XII.)

Chrétiens, tous tant que nous sommes, nous f isons un seul corps, dont nous sommes tous les membres, et notre chef c'est Jésus-Christ, membres vivants qui par conséquent s'aident tous les uns les autres, et recevant tous leur vie commune de Jésus-Christ se communiquent mutuellement ce qui peut leur être utile, de ce qu'ils tiennent tous également de leur commun Chef. Dans cette persuasion, dit saint Augustin, l'Apôtre se réjouit de ses persécutions, de ses souffrances, à cause de l'application qu'il croyait pouvoir en faire à ses chers enfants en Jésus-Christ : *Gaudeo in passionibus pro vobis* (*Col.*, I.) Et ce n'était pas seulement pour lui-même qu'il s'empressait à remplir dans sa chaire ce qui manque encore aux souffrances de Jésus-Christ, savoir, l'application qu'il faut nous en faire : *Adimpleo quæ desunt in carne mea* (*Ibid.*,); mais c'était pour le corps de Jésus-Christ même, dit-il, c'est-à-dire, pour son Eglise : *Pro corpore ejus quod est Ecclesia.* (*Ibid.*) Selon saint Paul, conclut saint Augustin, toutes les souffrances, toutes les satifactions des saints sont donc, pour ainsi parler, mises en commun avec les satisfactions et les souffrances de Jésus-Christ même. C'est un bien commun à toute la société chrétienne; chacun y a droit, chacun peut en profiter ; mais il faut sans doute qu'il y ait, comme dans toute société réglée, des maîtres qui en disposent, des économes qui les dispensent. Et qui serait-ce, Messieurs, sinon celui d'abord à qui Jésus-Christ a dit, par préférence à tous les autres, de paître non-seulement ses agneaux, mais ses brebis : *Pasce agnos, pasce oves meas?* (*Joan.*, XXI.) Qui serait-ce encore, sinon ceux à qui, par un privilége exclusif à tous les autres, il a été dit : Tout ce que vous remettrez sera remis : *Quæcunque solveritis, erunt soluta.*

Il est donc dans l'Eglise un pouvoir illimité d'absoudre et de remettre. Pouvoir illimité, dis-je, qui s'étend à toute espèce de crimes et à toutes sortes de peines ; pouvoir qui réside sans doute dans les successeurs de ceux à qui Jésus-Christ l'a nommément donné ; pouvoir qui, par conséquent, appartient au successeur de Pierre, à qui fut confiée la plénitude de l'autorité sacrée, et aux successeurs des apôtres, à qui elle fut communiquée dans la suite. Ce pouvoir illimité d'absoudre et de remettre, c'est, Messieurs, ce que j'appelle la grâce du jubilé. En voilà donc la réalité démontrée par l'institution de Jésus-Christ même. Vous allez maintenant en voir l'exercice immémorial et constant dans l'Eglise.

SECONDE PARTIE.

L'Eglise, dans l'exercice du pouvoir qu'elle a reçu de Jésus-Christ, s'est toujours attachée à imiter la conduite de Dieu même à l'égard des pécheurs. C'est sur les plus authentiques exemples de l'une et de l'autre Ecriture qu'elle a, dans tous les temps, réglé son système de discipline. Un tempérament exact de sévérité et d'indulgence en fit également toujours toute l'économie. Exagérer les rigueurs de l'Eglise primitive n'est pas une moindre calomnie que de se plaindre du relâchement de l'Eglise de nos jours. Nous reconnaissons, Messieurs, nous respectons autant que qui que ce soit la sagesse des anciens canons de pénitence, mais sans en regretter l'usage public tel qu'il se pratiquait alors. La police extérieure de la société chrétienne, prenez garde que je dis la police extérieure, ne doit-elle pas se régler, aussi bien que celle de toute société politique, sur les circonstances ? Sans altérer l'esprit du gouvernement, on est obligé quelquefois d'en varier la forme. Le même esprit de rigueur qui animait autrefois l'Eglise l'anime encore aujourd'hui,

et ne croyez pas qu'elle soit aujourd'hui plus indulgente qu'autrefois, quoiqu'à la vérité la forme extérieure et de ses rigueurs et de ses indulgences soit changée. Ecoutez d'une part le dernier de nos conciles; de l'autre, écoutez les premiers : partout vous trouverez la plus parfaite uniformité de sentiments et même de langage.

Le fruit du baptême, dit le saint concile de Trente (*Sess.* XIV), est différent de celui de la pénitence. Par le baptême nous sommes revêtus de Jésus-Christ, en qui nous devenons de nouvelles créatures, recevant une pleine et entière rémission de tous nos péchés. Mais, dans le sacrement de pénitence, nous ne pouvons revenir à cette intégrité première que par de grands travaux et une grande abondance de larmes; en sorte que ce n'est pas sans raison que la pénitence est appelée par les saints Pères un baptême laborieux. Voilà d'abord notre foi, la même aujourd'hui qu'autrefois sans doute. La pratique au fond est encore la même; car le concile poursuit (*Ibid.*) : Il faut donc que les prêtres, ministres du sacrement, imposent aux pécheurs des pénitences convenables, suivant la qualité et la quantité de leurs péchés; pénitences qui ne servent pas seulement de préservatifs contre les péchés à venir, mais encore de vengeance et de châtiment pour les péchés passés. Sans cela, ministres du Seigneur, qui que vous soyez, le saint concile vous avertit qu'en traitant les pécheurs avec trop d'indulgence, vous participez à leurs péchés et vous vous en rendez complices.

Ces pénitences, à la vérité, ne sont plus déterminées aujourd'hui comme autrefois; mais dans le temps même qu'elles l'étaient avec la sévérité la plus rigoureuse, l'Eglise était-elle moins indulgente qu'aujourd'hui? Vous avez entendu, Messieurs, notre dernier concile; écoutez à présent le premier. C'est le concile de Nicée (can. 12) qui, réglant les différentes satisfactions pour différents péchés, laisse en même temps aux évêques le pouvoir de les adoucir ou d'en dispenser : *Licebit episcopis humanius cogitare.* Eh bien! Messieurs, l'eussiez-vous cru quand vous avez ouï tant de fois gémir avec tant d'affectation sur le relâchement de l'ancienne discipline? Eussiez-vous cru qu'on dût un jour vous faire entendre le dernier de nos conciles recommandant la sévérité, et le premier de tous prêchant l'indulgence?

Il est donc vrai, comme le saint concile de Trente (*Sess.* XXV) le décide, que dès les premiers siècles l'Eglise usa du pouvoir qu'elle avait reçu de Jésus-Christ, de remettre les peines dues au péché.

Le grand Apôtre en usa le premier, au rapport de Théodoret, un de nos premiers historiens, dit saint Thomas. Il avait condamné à la pénitence la plus austère et la plus rigoureuse l'incestueux de Corinthe. Touchés de ses regrets et de ses larmes, peu de temps après, les fidèles supplient saint Paul de lui faire grâce. Que répond l'Apôtre? Pesez bien tous ses termes, ils sont essentiels : En votre considération, dit-il, *Propter vos* (II *Cor.*, II); au nom et en la personne de Jésus-Christ : *In persona Christi* (*Ibid.*), je lui accorde la rémission que vous demandez, et je ratifie l'indulgence dont vous voulez user à son égard : *Ego donavi.* (*Ibid.*)

Qu'est-ce là, Messieurs, sinon le premier modèle des réconciliations accordées dans la suite aux pécheurs en considération des martyrs? Saint Cyprien, Tertullien même, en rapportent mille exemples; et, pour dire quelque chose de plus précis encore sur ce sujet, remarquez que ce n'était pas seulement sur les billets de recommandation donnés par les martyrs que l'Eglise recevait les pécheurs en grâce : à la visite de leurs tombeaux et de leurs oratoires, elle avait attaché certaines indulgences, disent ces deux grands docteurs que je viens de citer. De là les stations de Rome, que saint Thomas appelle les premières indulgences, c'est-à-dire, sans doute, premières indulgences fixes et déterminées à certains lieux, générales et indéterminées pour les personnes; indulgences dont l'usage est si ancien qu'on ne peut, dit saint Thomas, en découvrir la première source.

Or, qu'était-ce, Messieurs, que ces premières indulgences? Consultez nos anciennes annales, examinez-les avec toute la précision de la plus exacte critique, il faudra certainement que vous en concluiez que c'était une facilité miséricordieuse de l'Eglise à recevoir les pécheurs en grâce, et à leur remettre, soit en total, soit en partie, les peines dues à leurs péchés.

Qu'est-ce encore à présent que nos indulgences? qu'une pareille économie de miséricorde par laquelle l'Eglise s'efforce en quelque sorte de faciliter le retour des pécheurs à Dieu par la rélaxation des peines dues à leurs péchés; rélaxation, dis-je, ou totale (c'est ce que nous nommons plénière indulgence), ou seulement partielle (ce sont les indulgences d'un nombre déterminé, soit de jours, soit d'années)?

Qu'est-ce enfin que la grande indulgence du jubilé que nous vous prêchons, Messieurs? Qu'est-ce, dis-je, sinon une économie encore plus miséricordieuse, ou, si vous voulez bien me permettre de m'exprimer ainsi, un effort, le plus grand effort de tendresse que puisse faire l'Eglise notre mère pour nous ramener tous dans son sein, aux pieds de son céleste Epoux. De là cette étendue de pouvoir qu'elle donne à ses ministres d'absoudre sans réserve de tous crimes; de là cette amnistie générale qu'elle publie, cette promesse illimitée qu'elle vous fait d'une rémission absolue, à certaines conditions seulement que nous expliquerons dans un autre discours.

Qu'on dise cependant, si l'on veut, que nos premières indulgences n'étaient qu'une rélaxation des peines canoniques que l'Eglise imposait aux pécheurs. Quand je l'avouerais, Messieurs. 1° Ces peines canoniques satisfaisaient certainement à Dieu;

l'Eglise ne les imposait que pour lui satisfaire : c'était du moins son intention principale. En les remettant, l'Eglise croyait donc remettre la satisfaction même. Mère si bonne et si tendre pour vos enfants, eussiez-vous voulu ne leur adoucir que les peines de cette vie pour les exposer à des peines plus rigoureuses dans l'autre ! 2° Quoique ces peines canoniques ne s'imposent plus aujourd'hui comme autrefois, le péché les mérite-t-il moins ? L'Eglise, qui a également le droit de les imposer, a donc aussi également le droit de les remettre.

Aussi la variation de la discipline ecclésiastique sur ce point entraînait nécessairement un changement dans la forme des indulgences ; mais le fond, comme vous venez de le voir, resta le même. Le XI° siècle le vit faire ce changement. Déjà cependant les stations de Rome avaient été réglées par le grand saint Grégoire. Déjà plusieurs souverains pontifes avaient renouvelé et confirmé successivement l'indulgence attachée par le pape Sylvestre à la basilique bâtie par le premier empereur chrétien sur les tombeaux des apôtres saint Pierre et saint Paul. Déjà la célébration de l'année centenaire était de tradition immémoriale dans l'Eglise de Rome. Nos vieillards, dit le souverain pontife qui donna le premier jubilé dans la forme qu'il a depuis conservée, nos vieillards de France et d'Italie se souviennent d'avoir ouï dire à leurs pères qu'un siècle auparavant ils avaient fait ce pieux voyage pour visiter les tombeaux des saints apôtres et y obtenir la rémission de leurs péchés. Ce n'est donc, Messieurs, depuis cette époque, qu'un différent exercice de la même juridiction que l'Eglise avait exercée dans tous les temps.

Multipliez à présent vos calomnies, partisans de l'erreur. En vain prétendez-vous que nos indulgences furent le fruit du relâchement de la discipline. Eh ! Messieurs, quel siècle donna de plus beaux, de plus fréquents exemples de l'exacte et scrupuleuse sévérité de l'Eglise que celui même où fut instituée la première célébrité du jubilé ? Et, si l'on reproche quelque chose au grand pontife qui le donna, ce ne peut être qu'un excès de rigueur. Mais, sans entrer, Messieurs, dans cette discussion inutile, nous avouons qu'il a pu se glisser, qu'il s'est glissé quelquefois, en effet, des abus dans l'usage des indulgences. Mais ces abus mêmes font preuve de leur sainteté ; car, comme dit Tertullien, l'on n'abuse que de ce qui est saint en soi-même. L'Eglise s'est toujours appliquée à les prévenir ou à les corriger, ces abus, et vous verrez, Messieurs, par nos autres discours, combien nous sommes éloignés d'en introduire, ni même d'en souffrir.

A présent que me reste-t-il donc, qu'à vous exhorter avec l'Apôtre à ne point recevoir en vain la grâce de Dieu que l'Eglise vous offre ? Voici ces jours de salut, ce temps favorable où Dieu promet de nous aider, de nous exaucer, de nous tout accorder. Profitons-en, Messieurs. Vous avez vu la solidité des promesses que vous fait l'Eglise. Elles sont fondées sur la parole expresse de Jésus-Christ, sur l'usage constant de tous les siècles depuis les apôtres mêmes. N'en est-ce pas assez, chrétiens, pour affermir votre foi, réveiller votre confiance, ranimer toute votre ardeur ? Puissent-elles être, en effet, assez vives pour vous faire mériter toute la grâce qui vous est offerte, et que je vous souhaite de tout mon cœur.

SECOND SERMON.

Ad annuntiandum mansuetis misit me, ut mederer contritis corde, et prædicarem captivis indulgentiam et clausis apertionem, ut prædicarem annum placabilem Domino. (*Isa.*, LXI.)

Je suis envoyé pour consoler ceux qui veulent rentrer dans les sentiments de la douceur évangélique, pour guérir les cœurs contrits, pour promettre l'indulgence aux captifs et l'élargissement aux prisonniers ; en un mot, pour annoncer à tous l'année favorable où l'on peut apaiser le Seigneur.

L'ancien jubilé des Juifs, disent unanimement tous nos docteurs, était la véritable figure de la loi de grâce. Aussi ces paroles d'Isaïe, qui font allusion à l'année jubilaire, ont-elles été toujours appliquées à Jésus-Christ. Mais, Messieurs, comme dans la loi même de grâce, notre année de jubilé est encore par préférence à toutes les autres une année sainte, c'est en effet le nom qu'on lui donne, nous croyons en trouver une figure plus spéciale, quoique imparfaite, dans le jubilé judaïque. C'est ce qui nous autorise à nous appliquer, particulièrement dans ces heureux jours, les paroles qu'Isaïe mettait à la bouche de Jésus-Christ.

Ministres de ce Rédempteur aimable, notre destination est véritablement toujours de prêcher un Evangile de grâce et de miséricorde. Mais c'est à présent surtout que l'Eglise nous envoie consoler les pécheurs, les guérir de leurs plaies : *Ad annuntiandum mansuetis misit me, ut mederer contritis.* C'est à présent surtout qu'elle nous autorise à briser les fers de tous les captifs, à prêcher une amnistie générale à tous ceux qui ont encouru la disgrâce du Seigneur : *Ut prædicarem captivis indulgentiam.* Et, quoique tous les temps soient propres à l'apaiser, ce Dieu de miséricorde, c'est ici cependant le temps qu'on peut nommer véritablement favorable : *Ut prædicarem annum placabilem Domino.*

Voilà, Messieurs, le prix de la grâce du jubilé, que j'ai promis de vous expliquer, après en avoir prouvé la réalité et l'existence. J'ose me flatter qu'une matière aussi intéressante me conciliera toute votre attention. Implorons d'abord les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

Ne pensez pas, Messieurs, que ce soit pour introduire un relâchement de morale, ni pour autoriser l'indolence des pécheurs, que l'Eglise nous envoie vous faire tant de consolantes promesses de grâce et de miséricorde. En vous annonçant une pleine et entière indulgence, c'est la pénitence qu'elle nous ordonne de vous prêcher ; et le vérita-

Le fruit qu'elle se promet du jubilé qu'elle vous accorde, est d'assurer davantage votre pénitence. Vous allez en voir la preuve en trois propositions qui feront la matière et le plan de ce discours. Voici ce en quoi je fais proprement consister le prix de la grâce du Jubilé. 1° Il nous invite et nous engage plus vivement à la pénitence. 2° Il donne plus d'efficace devant Dieu à notre pénitence. 3° Il affermit plus solidement pour la suite notre pénitence.

PREMIÈRE PARTIE.

Pour juger de la nature d'une grâce, il faut consulter l'intention de celui qui la donne. La nature de la grâce du jubilé doit donc se déterminer par l'intention de l'Eglise. Or, je prétends que l'intention de l'Eglise, en nous accordant le jubilé, a toujours été de nous déterminer plus efficacement que jamais à la pénitence; et c'est dans cette vive invitation à la pénitence que je fais consister le premier avantage de la grâce du jubilé, parce qu'on a toujours vu, avec la plus douce consolation, que rien n'a engagé si puissamment, en effet, les fidèles à la pénitence.

Et d'abord, pour vous en convaincre d'une manière plus sensible, remarquez, je vous prie, dans quels temps et dans quelles circonstances furent institués les jubilés. Les bulles de Boniface VIII, de Clément VI et d'Urbain VI, qui les donnèrent les premiers, en font foi. C'était, Messieurs, dans des temps où les fléaux du Seigneur, multipliés successivement ou tous à la fois sur la terre, n'annonçaient que trop sa juste colère. Les schismes déchiraient le sein de l'Eglise; les famines et les pestes désolaient les campagnes; les guerres sanglantes ravageaient et dépeuplaient les royaumes. Alors l'Eglise, cette mère toujours si tendre, éleva sa voix pour inviter ses enfants à revenir aux pieds de la miséricorde de Dieu, afin de désarmer sa justice.

Les paroles de Boniface à ce sujet sont remarquables. Faites-y, je vous prie, attention. La pureté de la foi s'altère, disait-il, la ferveur de la piété s'attiédit de jour en jour. Les enfants de l'Eglise méconnaissent leur mère; le troupeau n'entend plus la voix de son pasteur. Le Saint-Siége surtout est à peine encore respecté. Est-il étonnant que la colère du Seigneur se soit allumée et qu'elle éclate contre nous? Ah! Messieurs, sont-ce les désordres de son siècle dont se plaignait ce grand pape, ou prévoyait-il d'avance ceux du nôtre? Sainte religion, si pure, si florissante autrefois dans ce royaume, en quel état déplorable vous y voyons-nous aujourd'hui! L'iniquité, qui abonde partout, n'a pas seulement éteint dans les cœurs la charité; que s'en faut-il encore qu'elle n'ait séché dans les esprits jusqu'aux plus profondes racines de la foi? Le Seigneur est donc irrité contre nous, Messieurs: ah! nous ne l'avons véritablement que trop mérité, et nous ne sentons déjà que trop les funestes effets de sa juste fureur. Les fléaux de toutes sortes, déjà depuis longtemps sont en ses mains. Sa foudre brille, éclate de toutes parts sur nos têtes. Ce dérangement universel des saisons, ces intempéries de l'air, cet épuisement dont vous vous apercevez de jour en jour dans votre commerce; la stérilité, qui menace si prochainement vos campagnes, ces eaux vengeresses qui se multiplient et s'accumulent sans cesse pour faire craindre à nos villes les mêmes châtiments dont furent autrefois punis les premiers crimes des hommes, hélas! faut-il d'autres preuves de la colère du Seigneur? S'il suspend cependant encore la foudre, s'il en modère les coups, c'est pour nous faire sentir qu'il est toujours le Dieu de miséricorde, toujours prêt à se laisser fléchir; mais certainement il n'est pas encore désarmé. Il faut donc nous hâter de l'apaiser entièrement, si nous ne voulons nous obstiner entièrement à notre perte. Mais, pour le fléchir, continue le grand pape que je viens de citer, hâtons-nous de faire un dernier effort pour conserver le peu qui reste encore d'innocence sur la terre, et faire entrer dans la voie de la pénitence tant de pécheurs toujours indociles à notre voix.

C'est la fin que s'était déjà proposée l'Eglise dans l'institution des indulgences particulières. Le mal augmentant, il fallut redoubler le remède. Prenez garde à ceci, Messieurs, je vous prie; voici la différence essentielle que l'Eglise met entre les indulgences plénières et l'indulgence du jubilé. C'est la solennité qu'elle donne à celle-ci, les priviléges qu'elle lui accorde. Pourquoi? Dans la seule vue d'inviter plus fortement, d'engager plus puissamment ses enfants à retourner à Dieu.

Oui, Messieurs, dans cette vue sont établies toutes ces solennités extraordinaires, tant de cérémonies augustes et saintes que vous avez vu pratiquer à l'ouverture, que vous voyez tous les jours et que vous verrez enfin à la clôture de cette indulgence. Dans cette vue, ces instructions si fréquentes et presque continuelles que tous les ministres de l'Evangile s'empressent à vous faire sous la conduite de vos pasteurs; dans cette vue, ce concours général que l'Eglise a eu soin de ménager en présentant et promettant en même temps à tous les fidèles les mêmes faveurs, afin que ce concours général de l'Eglise universelle fasse un plus puissant effort pour attendrir la miséricorde du Seigneur et fléchir sa justice.

C'est à cette même fin que se rapportent pareillement tant de priviléges singuliers, tant de grâces spéciales que l'Eglise attache et réserve absolument à ces jours de bénédiction et de salut; ce pouvoir sans réserve de vous faire absoudre de toutes sortes de crimes, relever de toute espèce de censure et dispenser même de certains vœux, afin que la facilité de retrouver grâce vous engage à vous efforcer de la chercher. Qu'est-ce donc qui sera capable de réveiller et d'exciter vos cœurs, d'y faire entrer les sentiments

de componction et de pénitence, si tout cela ne le fait point?

Aussi l'Eglise eut-elle de tout temps la consolation de voir réussir au gré de ses désirs cet admirable moyen de regagner ses enfants. Le doux spectacle pour elle! Que j'aime à vous le retracer, Messieurs, cet admirable spectacle que tout le monde chrétien donna dans ces temps reculés à la ville de Rome! On ne pouvait nombrer la multitude de fidèles de tout sexe, de tout état et de tout âge même, qui accouraient de toutes les parties de l'univers pour obtenir sur les tombeaux des saints apôtres la rémission de leurs péchés. On y vit des princes mêmes et des monarques venir du fond le plus reculé du nord, renouveler aux pieds des Boniface et des Urbain les beaux exemples d'humilité et de pénitence qu'avait autrefois donné le grand Théodose à la voix de l'inflexible Ambroise.

Oh! qu'il est vrai, Messieurs, que rien n'est plus propre à ranimer dans les cœurs le peu qui reste d'étincelles de foi et de charité! La peste, qui ravageait alors toute l'Europe, ne fut qu'une faible barrière qui ne put arrêter la ferveur des fidèles. Les épées et les dards couvrant toutes les frontières ne les pouvaient étonner. Réveillés de leur trop long assoupissement par la voix miséricordieuse de leur tendre Mère qui les rappelait à son sein, tous accouraient à l'envi, persuadés qu'à quelque prix que ce puisse être il faut mériter la rémission de ses péchés et travailler à son salut.

Que je voudrais, Messieurs, pouvoir vous rapporter en détail quelques-uns du moins des plus beaux exemples de pénitence qui édifièrent alors et consolèrent l'Eglise! Elle fut si charmée des admirables fruits que produisit dans le monde chrétien le premier jubilé centenaire, qu'elle crut devoir en rapprocher le trop long intervalle. Pour lui donner d'ailleurs plus de ressemblance avec le jubilé judaïque, elle le fixa presqu'aussitôt à chaque demi-siècle, et bientôt après encore, pour rendre plus fréquents ces spectacles si doux à son cœur, cette mère toujours inépuisable en tendresse abrégea le terme de ses grâces. Les mêmes motifs, presque en même temps, déterminèrent les souverains pontifes à les étendre. Le jubilé, qui d'abord dans son institution avait été attaché à la seule ville de Rome, fut envoyé dans les provinces, l'Eglise ne pouvant voir aucun de ses enfants exclu, pour quelque raison que ce pût être, de ses faveurs.

C'est donc, Messieurs, par cette économie de l'Eglise, toujours de plus en plus miséricordieuse, que nous avons le bonheur de posséder actuellement la grâce du jubilé. Ce que le Seigneur disait à son peuple de ses préceptes, je puis donc aujourd'hui vous le dire au nom de l'Eglise, de ses grâces. Cette parole de bénédiction et de salut que nous vous annonçons, Messieurs, n'est point au-dessus de votre pouvoir; il n'est pas besoin d'en aller chercher bien loin l'accomplissement : *Non est supra te nec procul positum.* (*Deut.*, XXX.) Cette amnistie complète et générale que nous vous promettons n'est point un secret renfermé dans le sanctuaire de l'Eternel : *Nec in cœlo situm* (*Ibid.*); en sorte que vous puissiez dire : Qui y pénétrera pour nous assurer de la grâce que nous désirons obtenir, que nous voudrions mériter? *Ut possis dicere : Quis... deferat ad nos?* (*Ibid.*) Elle vous est sensiblement proposée, visiblement promise, indubitablement offerte, cette grâce, par l'Eglise, du pouvoir de laquelle vous ne pouvez douter après les expresses promesses qui lui ont été faites par Jésus-Christ. Elle est donc pour ainsi dire entre vos mains : *Juxta te est.* (*Ibid.*) On ne vous la propose même pas au delà des monts ou des mers : *Neque trans mare positum.* (*Ibid.*) Vous pourriez vous excuser peut-être. Malgré le prix de ce qu'on vous offre, votre délicatesse, votre attachement à vos affaires, à votre famille, à votre fortune, vous fourniraient des prétextes : *Ut causeris et dicas.* (*Ibid.*) Vous pourriez dire : Non, je ne puis aller si loin, m'expatrier, pour ainsi dire. Des liaisons innocentes et même prescrites, des soins légitimes et indispensables me retiennent : *Quis ex nobis poterit transfretare?* (*Ibid.*) Sans sortir du centre de cette ville, dans le sein de votre famille, en vaquant à vos affaires ordinaires, vous pouvez la gagner : *Juxta te est valde.* (*Ibid.*) C'est dans votre cœur même que vous la trouverez; seulement dans un cœur contrit et pénitent : *In corde tuo.* (*Ibid.*) C'est dans votre bouche, sur vos propres lèvres, par une simple, mais humble confession de vos crimes : *In ore tuo.* (*Ibid.*) Dans la pratique facile de quelques œuvres de pénitence, bien disproportionnées sans doute à ce que vous aviez mérité, mais auxquelles vous trouverez un supplément admirable dans le trésor de mérites et de satisfactions que l'Eglise vous ouvre : *Juxta te est valde in ore tuo et in corde tuo, ut facias.* (*Ibid.*)

Quelle honte, Messieurs, si les facilités que l'Eglise vous donne devenaient pour vous un prétexte ou une occasion de relâchement et de tiédeur! Non, je ne puis vous faire l'injure de le soupçonner. Vous avez été vous-mêmes sans doute émus et attendris de la vive et touchante description que vous a faite le souverain pontife des admirables spectacles de piété qui l'émurent lui-même si tendrement, dit-il, l'année dernière à Rome. Ses paroles toutes de feu ont allumé la charité dans vos cœurs et vous ont inspiré cette sainte et noble émulation si consolante pour nous-mêmes.

Votre piété, votre empressement, votre ardeur, que nous voyons se soutenir, se ranimer, prendre de nouveaux accroissements, et que nous espérons de voir croître encore de jour en jour, font donc une nouvelle preuve de ma première proposition que la grâce du jubilé est une des plus vives invitations et un des plus puissants engagements à la pénitence. Continuons à vous instruire. J'ai ajouté qu'elle rendait devant Dieu notre pénitence plus efficace. C'est son deuxième avantage.

SECONDE PARTIE.

Vous ne devez donc pas croire, disait saint Antonin, que les indulgences de l'Eglise, quelque étendues, quelque générales qu'elles soient, vous dispensent de faire pénitence. Non, ce ne fut jamais là l'intention de l'Eglise. Envers qui, selon saint Cyprien, usait-elle autrefois de cette miséricordieuse économie? Envers des pécheurs véritablement contrits et pénitents, qui priaient, qui travaillaient déjà par eux-mêmes à expier leurs péchés : *Pœnitenti, operanti, roganti.* En changeant la forme des indulgences, elle n'a pas prétendu en changer la dispensation. Non, disait un savant cardinal (*Controv.* Bell. *de Indul.*) expliquant les bulles des souverains pontifes, ce n'est point aux indolents, aux lâches que le Saint-Siége apostolique communique ces indulgences : *Non ignavis, otiosis ac negligentia torpentibus.* C'est à ceux qui selon leurs forces ne cessent d'opérer le bien : *Illis qui quantum suppetunt vires, bene operari non prætermittunt.* Je dis plus; sentez, je vous prie, Messieurs, combien nous sommes éloignés de toute espèce de relâchement dans la morale et combien sont calomnieuses les accusations de l'erreur contre nous. Tous nos théologiens catholiques conviennent que l'Eglise ne peut même pas vous exempter absolument du fardeau de la pénitence, parce que la pénitence, disent-ils est de précepte divin, dont l'Eglise ne peut dispenser.

Mais par là ne réduisons-nous pas à rien ou presque à rien les indulgences? En quoi consistera leur prix et leur valeur? Tout l'avantage qu'elles procureront sera-t-il de nous inviter, de nous engager à la pénitence? Non, non, Messieurs. Appliquez-vous à cette instruction; elle sera solide. Je la tirerai des sources les plus pures.

Je pose donc d'abord comme un principe incontestable que l'Eglise, en vous invitant à la pénitence, prétend que vous entrerez dans ses vues et que vous commencerez à la faire. De là même ces œuvres laborieuses qu'elle vous prescrit comme conditions indispensables pour mériter la grâce qu'elle vous accorde. Or, cette grâce consiste à vous décharger non-seulement des satisfactions que vous ne pourriez faire dans cette vie, et qui par conséquent vous resteraient à accomplir dans l'autre, mais encore de celles mêmes que vous devriez et que vous pourriez remplir. Est-ce là réduire à rien la valeur et le prix de nos indulgences?

Hélas! mes chers frères, si vous saviez de quelle dette nous laisse redevables envers Dieu un péché, même pardonné, même lavé dans les larmes de la pénitence la plus amère, que cet avantage vous semblerait inestimable.

Que n'avait point fait David pour obtenir la rémission d'un seul péché? Que de regrets, que de soupirs, que de pleurs, que de jeûnes, que d'exercices de la mortification la plus rigoureuse sous le cilice et sur la cendre! surtout quelle contrition, quel brisement de cœur, quelle humiliation d'esprit que d'actes les plus héroïques de toutes sortes de vertus pour l'expier ce seul péché! Cependant au tribunal rigoureux de la divine justice tout cela ne suffit pas encore; il faut que Dieu le punisse de plus par lui-même. Le déshonneur de sa famille, la révolte d'un fils, le soulèvement de ses sujets, la trahison de ses courtisans les plus favoris, la perfidie de ses conseillers les plus intimes, une guerre sanglante, une victoire qui coûte plus de regrets à son cœur, plus de larmes à ses yeux que ne lui aurait coûté une défaite; voilà les verges dont Dieu le frappe. Et prenez garde que ce n'est que dans sa miséricorde que Dieu le frappe ainsi. Tout cela pour un seul péché. Ah! Messieurs, pour tant de péchés dont nous sommes coupables, que devons-nous donc à Dieu? N'avons-nous, en effet, commis comme David qu'un seul crime? Avons-nous eu une douleur semblable à la sienne? Avons-nous pleuré, gémi, jeûné, macéré notre chair ainsi que lui? Dieu nous a-t-il envoyé autant de disgrâces et des disgrâces aussi sensibles? Multipliez donc à présent les satisfactions que nous devons à Dieu par proportion au nombre de nos crimes, par proportion à leur énormité Multipliez-les encore par proportion à la froideur de nos cœurs, à l'inconstance de nos résolutions, à la mollesse de notre vie. Hélas! encore une fois, mes chers frères, qui de nous se trouve à présent dans la puissance de jamais satisfaire à Dieu?

Or, c'est d'abord cette impuissance à laquelle il est de foi, que suppléent les indulgences. Quand il n'y aurait que cela, serait-ce en réduire à rien la valeur? Mais à Dieu ne plaise, que nous en bornions là le mérite et le prix. Nous disons de plus, qu'elles donnent une telle efficace aux pénitences que nous faisons alors, soit volontairement et de nous-mêmes, soit par l'ordre de celui qui donne l'indulgence, et pour l'accomplissement des conditions qu'il prescrit soit enfin, par le conseil ou par l'injonction d'un confesseur sage et discret, que ces satisfactions si légères en comparaison de nos crimes, nous tiennent lieu absolument de ce que nous devrions d'ailleurs. Est-ce là réduire à rien, ou presque à rien la valeur des indulgences.

Pour vous en faire sentir en un seul mot tout l'avantage, il ne faut que vous présenter l'exacte et précise définition que nos théologiens en donnent. Retenez-la, Messieurs. C'est comme le précis de tout ce que j'ai dit jusqu'à présent sur cette matière. L'indulgence est une absolution judiciaire de la peine due à Dieu pour le péché; absolution donnée hors du sacrement, par l'application des satisfactions renfermées dans le trésor de l'Eglise.

C'est une absolution judiciaire. Elle se donne en vertu de l'autorité donnée par Jésus-Christ aux apôtres, par le pouvoir des clefs du ciel qu'il leur a confiées. Absolution de la peine, que vous avez vue n'être pas moins soumise que la coulpe au jugement de l'E-

glise ; peine que l'Eglise par conséquent peut relâcher, aussi bien que remettre la coulpe ; peine par conséquent encore qu'elle relâche, en effet, non-seulement dans le fort extérieur, mais dans le fort intérieur de la conscience, et devant Dieu ; puisque c'est sans restriction, sans distinction de la peine et de la coulpe, que Jésus-Christ a dit à ses apôtres : *Tout ce que vous remettrez sera remis.* Absolution donnée hors du sacrement, mais qui suppose cependant le sacrement même, parce que le sacrement seul peut remettre la coulpe du péché ; et la peine du péché ne peut être remise qu'après la rémission de la coulpe. Absolution enfin donnée par l'application des satisfactions renfermées dans le trésor de l'Eglise, trésor dont vous avez reconnu l'existence, et dont vous avez vu que la dispensation appartenait essentiellement aux souverains pasteurs, et surtout au Pasteur des pasteurs

Mais absolution (finissons ce point d'instruction par cette réflexion nouvelle) absolution, dis-je, qui, quelque généralement, quelque pleinement qu'elle soit donnée, ne se gagne cependant qu'à mesure de la ferveur des pénitents. C'est le pape Innocent IV (Extrav. 8), qui vous en avertit, Messieurs, et Boniface VIII, instituteur du premier jubilé, en avait averti de même. Il n'est pas douteux, dit celui-ci, qu'on ne gagne plus ou moins les indulgences par proportion de la ferveur avec laquelle on pratique les œuvres auxquelles elles sont attachées; et quoiqu'en général, ajoutait celui-là, les indulgences s'accordent en considération des travaux auxquels on se soumet, des dangers auxquels on s'expose, ou des exercices de piété que l'on pratique, il arrive cependant tous les jours que l'un en profite plus que l'autre, suivant qu'il fait de plus grands efforts, s'expose à de plus grands dangers, ou du moins suivant qu'il entre dans les vues de l'Eglise avec une dévotion plus tendre et plus fervente.

C'est donc surtout cette ferveur qu'il faut à présent, Messieurs, réveiller dans vos âmes. Or je dis, et c'est dans la précision la plus exacte, la conclusion juste et naturelle de tout ce que je viens de dire, que, si avec toute la ferveur dont vous êtes capables, suivant les forces actuelles que vous donne la grâce, qui ne coule jamais avec plus d'abondance sur nous que dans ces jours de bénédiction et de miséricorde; si, dis-je, avec toute la ferveur dont vous êtes capables, vous commencez à faire pénitence, et par l'accomplissement des œuvres prescrites par le souverain pontife, et par les pratiques que votre confesseur vous enjoindra, ou que vous vous imposerez vous-mêmes, vous pouvez vous assurer d'une rémission si générale, si absolue et si parfaite, que de tous les péchés que vous aurez accusés et pleurés au sacré tribunal, rien ne sera plus recherché au tribunal de la divine justice, rien ne vous restera à expier, en sorte que, mourant dans cet état, rien ne pourrait retarder votre bonheur éternel. Voilà le prix de la grâce du jubilé. N'omettons pas cependant son troisième avantage, d'affermir solidement votre pénitence. Je finis en deux mots.

TROISIÈME PARTIE.

Toutes les fois que l'on retourne à Dieu, on n'a pas, comme dans ce saint temps, l'avantage de pouvoir en obtenir une amnistie générale et parfaite, qui s'étende jusque sur la peine que nos péchés avaient méritée; mais toutes les fois que nous retournons à Dieu, j'en conviens, ce doit être pour toujours, et sans aucun retour vers le monde. Cependant, Messieurs, combien de fois nous sommes-nous crus convertis, presqu'autant de fois ne sommes-nous pas retombés? Triste épreuve de la faiblesse de notre nature, dont vous avez tant de fois gémi, dont sans doute vous gémissez encore. Eh bien! c'est à présent le temps de faire un nouvel effort dans la douce espérance d'un renouvellement entier et constant. Non pas que je prétende que, par un privilége particulier, la grâce du jubilé reçue une fois, soit inamissible. Non sans doute, Messieurs, l'inamissibilité de la justice n'est que pour le séjour de la gloire; mais ce que je prétends, c'est qu'aucune circonstance de notre vie n'est si propre que celle-ci à fixer pour toujours notre constance dans le service du Seigneur. Je dis si propre, et du côté de Dieu, quant à la préparation de ses grâces, et de votre côté même, quant à la disposition de vos cœurs.

Notre persévérance dans le bien ne dépend pas moins de la grâce que notre conversion même; et quoique ce soit l'effet, non pas d'une grâce habituelle et permanente en nous, mais d'un enchaînement successif de grâces momentanées et passagères, il faut avouer cependant que notre fidélité et notre constance sont communément le fruit de l'abondance et de la force des grâces dont Dieu nous a prévenus d'abord. C'est dans certains moments décisifs pour le salut, que le pécheur confondu comme David, ou atterré comme saint Paul, ou blessé jusqu'au fond du cœur comme Madeleine, tout à coup se récrie : Je le dis enfin, ô mon Dieu ! *Dixi* (*Psal.* LXXVI) : c'est à présent que je commence à être tout à vous : *Nunc cœpi* (*Ibid.*); je commence, pour ne discontinuer jamais ; je commence, pour redoubler de jour en jour mes efforts vers vous : *Nunc cœpi* (*Ibid.*); c'est le Très-Haut qui a fait ce changement dans mon cœur, changement universel, changement qui ne sera plus sujet à aucune vicissitude. Or, s'il est de ces temps de grâce particulière, comme la foi et l'expérience nous l'enseignent; de ces temps où il est plus facile de trouver le Seigneur : *Quærite, dum inveniri potest* (*Isa.*, LV) ; de ces temps où il est, en effet, plus proche de nous : *Invocate, dum prope est* (*Ibid.*) ; de ces temps d'une visite spéciale, comme dit Jésus-Christ, où notre Dieu lui-même semble nous rechercher : *Tempus visitationis tuæ* (*Luc.*, XIX); de ces temps de bénédiction et de salut, comme saint Paul s'exprime : *Tempus*

acceptabile, dies salutis. (II *Cor.*, VI.) S'il en est, dis-je, celui-ci n'en sera-t-il pas? En est-il aucun où Dieu fasse paraître plus de miséricorde.

Toutes les sources du grand abîme sont rompues, toutes les cataractes du ciel sont ouvertes, non plus comme autrefois, pour désespérer et perdre les pécheurs, mais pour les consoler et les sauver : *Rupti sunt omnes fontes abyssi magnæ et cataractæ cœli apertæ sunt.* (*Gen.*, VII.) C'est l'Eglise, qui par l'inspiration de son céleste Epoux, a brisé toutes les digues qui retenaient les pluies de grâces et de bénédictions. C'est le sang de Jésus-Christ qui, dans ces beaux jours, forme sur la terre un déluge immense, où tous les péchés peuvent être noyés à jamais : *Rupti sunt omnes fontes abyssi magnæ, et cataractæ cœli apertæ sunt.* Il ne tient donc qu'à vous, Messieurs, de renouveler entièrement vos âmes dans cette inondation de miséricorde qui couvre toute la terre.

Aussi l'espérons-nous, et j'ose ajouter que les dispositions mêmes de vos cœurs soutiennent cette douce espérance. Il est très-peu de pécheurs assez endurcis, pour que cette circonstance ne les ait déjà réveillés et troublés. Il en est très-peu qui ne veuillent profiter des grâces de l'Eglise. La plupart de vous ont déjà commencé à s'efforcer de les mériter. D'ailleurs, les plus grands obstacles au salut semblent être levés. On dirait, en effet, que les considérations mondaines et le respect humain ne s'étendent même pas jusque sur la circonstance du jubilé. Plusieurs d'entre vous marquaient déjà d'avance ce saint temps pour l'époque de leur conversion. Vous êtes donc sincèrement déterminés à tout entreprendre et à tout faire.

Ah! Messieurs, c'est pour la suite surtout que nous vous supplions de prendre de justes et d'exactes mesures. Souvenez-vous particulièrement qu'en vous remettant les peines que vos péchés avaient méritées de la divine justice, la grâce du jubilé ne s'étend point jusque sur les pénitences médicinales, c'est-à-dire sur les pénitences qui sont nécessaires pour vous prémunir contre le péché et prévenir la rechute. De concert avec un confesseur discret et sage, formez donc vos résolutions et tracez le plan de votre vie future. Le mérite des satisfactions de Jésus-Christ qui vous seront appliquées, sans vous dispenser absolument des remèdes, comme je viens de le dire, du moins leur donnera plus d'efficace pour vous empêcher de retomber.

Enfin, Messieurs, c'est encore une nouvelle exhortation de l'Apôtre, que nous vous adressons, en finissant ce discours : *Deponentes omne pondus, et circumstans nos peccatum, per patientiam curramus ad propositum nobis certamen.* (*Heb.*, XII.) Déchargés de tout ce qui nous appesantissait et nous retenait attachés, comme captifs sur la terre : *Deponentes omne pondus*, déchargés surtout du poids énorme de nos péchés dont nous étions accablés : *Deponentes circumstans nos peccatum ;* entrons avec courage dans la carrière que l'Eglise nous ouvre : *Per patientiam curramus.* C'est une carrière laborieuse et pénible, il est vrai, c'est une carrière de pénitence : *Propositum certamen ;* mais qu'elle ne nous rebute ni ne nous effraye, mes frères. Un grand prix nous est proposé. Le peu que nous ferons suppléera, non-seulement à ce que nous ne pourrions, mais encore à ce que nous devrions faire, et nous attirera une abondance de bénédictions et de secours qui nous fera courir sans relâche, toujours avec un nouvel empressement, une nouvelle ardeur, jusqu'au terme qui est le salut éternel, où nous conduise, etc.

TROISIÈME SERMON.

Mihi data est gratia hæc evangelizare investigabiles divitias Christi, illuminare omnes quæ sit dispensatio sacramenti absconditi a sæculis in Deo. (*Ephes.*, III.)

Dieu m'a fait la grace de m'envoyer vous annoncer les richesses incompréhensibles de Jésus-Christ, et vous apprendre comment se dispense cet inestimable trésor de miséricorde que Dieu renferme dans son sein, mais qu'il cache au siècle pervers.

Béni soit Dieu, Messieurs! Oh! qu'il est vraiment dans tous les siècles le Père des miséricordes et le Dieu de consolation! Il nous console au delà de nos espérances mêmes, en soutenant, comme il le fait par sa grâce, et ranimant même de jour en jour votre ferveur. Qu'il soit béni de la grâce qu'il a daigné déjà me faire de vous annoncer les richesses incompréhensibles, le trésor inépuisable dont Jésus-Christ a doté, pour ainsi parler, l'Eglise, sa sainte épouse! *Mihi data est gratia hæc evangelizare investigabiles divitias Christi.* Vous en avez vu la réalité incontestable, de ce trésor, je vous en ai montré l'inestimable prix. Puisse-t-il ce Dieu inépuisable en miséricorde, me faire encore aujourd'hui la grâce d'achever de vous instruire en vous apprenant comment ce trésor se dispense, c'est-à-dire ce que vous devez faire pour y avoir part! *Illuminare omnes quæ sit dispensatio sacramenti.* Il est vraiment caché, comme dit saint Paul : *Sacramenti absconditi ;* mais il ne l'est qu'au siècle pervers : *Absconditi a sæculis.* Il faut donc renoncer absolument et pour toujours à ce malheureux monde, qui ne peut avoir de société avec Jésus-Christ. C'est dans le sein de Dieu qu'il faut aller le chercher, ce trésor de miséricorde : *Sacramenti absconditi a sæculis in Deo.* Et voici comment, Messieurs : Appliquez-vous à cette importante instruction, 1° avec un cœur contrit et pénitent; 2° avec un cœur soigneux et fervent; 3° avec un cœur respectueux et reconnaissant. Je m'explique d'une manière plus claire et plus précise. Trois dispositions pour recevoir la grâce du jubilé; vraie pénitence, scrupuleuse exactitude à remplir rigoureusement toutes les conditions que l'Eglise prescrit, et surtout enfin respectueuse reconnaissance pour l'Eglise. Voilà ce que je vais tâcher de développer dans ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Est-ce aveuglement, Messieurs, est-ce fureur de s'être obstiné, comme on l'a fait, à accuser l'Eglise de détruire et d'anéantir la pénitence par les indulgences qu'elle accorde? Car enfin qui sont ceux qui nous font ce calomnieux reproche? Qu'il me soit permis de le dire, sans aigreur, sans aucune amertume, mais avec toute la sincérité, toute la bonne foi qu'inspire l'amour de la vérité et le zèle le plus pur du salut de vos âmes. Ce sont de prétendus réformés, qui réduisent eux-mêmes toute la justice chrétienne à la simple foi, c'est-à-dire au plus facile, au moins coûteux de tous les actes; qui laissent tranquilles toutes les passions, et ne gênent aucun des penchants de la nature. On est juste, selon eux, dès qu'on peut s'assurer intérieurement qu'on est justifié par la justice de Jésus-Christ. Je vous en prends pour juges vous-mêmes, Messieurs. En vérité, quelle réforme! Ce sont de prétendus réformés qui dépouillent la pénitence de toutes les œuvres laborieuses et pénibles, abolissent la confession comme un joug tyrannique, suppriment toutes les macérations de la chair, décrient le jeûne et l'abstinence comme une politique cruelle, et revenant enfin à leur principe, assurent le pécheur qu'il est pleinement justifié, dès qu'il se croit revêtu de la justice de Jésus-Christ. Encore une fois quelle réforme! Nos indulgences les plus étendues, selon les opinions même les plus relâchées que l'Eglise, en expliquant ses intentions, a proscrites, donnent-elles aux pécheurs une pareille facilité, une telle assurance?

Non, Messieurs, je l'ai déjà dit, et nous ne pouvons trop insister sur ce principe; la première condition pour profiter de nos indulgences, c'est la pénitence même: *Vere pœnitentibus et confessis*. Ainsi s'expriment toujours les souverains pontifes. Ce n'est qu'aux vrais pénitents, après qu'ils auront recouvré la grâce sanctifiante, qu'ils prétendent faire part des trésors de l'Eglise; nous ajoutons même bien plus, qu'ils ne le peuvent autrement. Non, leur pouvoir ne s'étend pas au delà de ces bornes. Toute la théologie le prouve ou plutôt le démontre avec saint Thomas, parce que l'indulgence n'est par sa nature la rémission que de la peine temporelle due au péché. Or la peine que le péché mérite par lui-même, avant que d'être remis, est une peine éternelle. Ce n'est que par le recouvrement de l'état de grâce que la peine est commuée d'éternelle en passagère. Si l'indulgence ne remet et ne peut remettre qu'une peine passagère, elle suppose donc la grâce recouvrée.

Or le recouvrement de la grâce suppose essentiellement un renoncement absolu, général et sans réserve à tout péché et à toute attache au péché, une confession sincère de tous ses péchés, une résolution efficace d'éviter dans la suite toute occasion de péché, et de réparer tous les effets du péché. C'est là, Messieurs, ce qu'il faut dans tous les temps pour se réconcilier avec le Seigneur, et ce qui n'est pas moins nécessaire dans ce temps même d'indulgence que dans aucun autre. Ne vous faites donc pas illusion, Messieurs. Non, ne croyez pas qu'il soit plus facile dans ce temps que dans aucun autre d'obtenir la rémission de vos péchés. S'il est plus facile, c'est qu'en ce temps la miséricorde du Seigneur prodigue plus de grâces. En ce sens, il est plus facile, j'en conviens. C'est qu'en ce temps l'Eglise indulgente donne à ses ministres un pouvoir plus étendu de vous absoudre. En ce sens encore il est plus facile, j'en conviens. C'est surtout qu'en ce temps vous pouvez obtenir une rémission plus pleine et plus abondante. En ce sens, surtout, il est plus facile, j'en conviens. Mais en ce temps il ne faut pas une moindre contrition dans votre cœur; il ne faut pas un moindre détachement dans votre volonté; il ne faut ni une confession moins humble et moins entière, ni une détermination moins générale, non-seulement d'éviter, mais de réparer dans la suite tous vos péchés.

Hélas! Messieurs, nous nous plaignons tous les jours, et nous n'avons, en effet, que trop de sujets de nous plaindre de la fausseté de vos pénitences. De tant de chrétiens qui s'approchent de nos sacrements, combien en est-il qui se convertissent véritablement? N'en sera-t-il pas de même encore dans ce temps si favorable au salut? Véritablement les sacrements seront plus fréquentés. Il est très-peu de pécheurs assez endurcis pour ne vouloir pas profiter de la grâce du Jubilé. Tel pécheur qui, depuis plusieurs années, a été indocile au précepte de l'Eglise sur la réception du moins annuelle des sacrements, à l'annonce d'un Jubilé, se réveille, se sent ému et attendri, veut profiter, dit-il, des grâces de l'Eglise. Mais entre ces pécheurs combien en est-il qui se convertissent en effet? Véritablement on voit plus de marques extérieures de religion, plus de bonnes œuvres, plus d'aumônes; on voit peut-être même des réconciliations, des restitutions, des réparations, de scandales. Nous vous en bénissons, Père des miséricordes! Mais tandis que nous vous en bénissons, quel jugement en portez-vous vous-même? Est-ce d'un cœur vraiment pénitent, d'un cœur absolument changé que partent tous ces beaux fruits de pénitence? Toutes les causes de péché seront-elles retranchées, toutes les mesures convenables pour prévenir la rechute seront-elles prises, surtout suivies et observées? Vous ferez actuellement quelques aumônes, mais serez-vous constamment dans la suite plus charitables, et votre luxe diminuera-t-il? Vous jeûnerez quelques jours; mais bientôt après votre sensualité, votre mollesse ne l'emporteront-elles pas sur les préceptes de jeûne et d'abstinence ordinaires que l'Eglise vous fait? Vous abjurerez vos préjugés et vos erreurs contre l'Eglise et contre ses dogmes; mais vos bibliothèques seront-elles purgées de ces

livres, de ces libelles scandaleux où vous les avez puisés ? En un mot, n'en sera-t-il pas de ce saint temps comme de tous les autres ? Peut-être en sera-t-il pis encore. Vous flattant d'avoir reçu le bienfait du Seigneur, vous vous endormirez dans une fatale sécurité de conscience, qui bientôt renouvellera tous vos anciens excès.

L'esprit de pénitence, essentiel pour gagner la grâce du jubilé, s'étend donc à un détachement général, absolu et sans réserve, et de tout péché et de toute occasion de tout péché. Je vais plus loin, et pour vous instruire à fond sur cette matière, je dis non-seulement de tout péché mortel, mais de tout péché même véniel, pour gagner dans toute son étendue la grâce du Jubilé.

Prenez garde, Messieurs, que je dis dans toute son étendue ; car elle s'étend par sa nature à la rémission de toute la peine due au péché. Or la peine due à aucun péché ne peut être remise, si la souillure, que nous appelons la coulpe, n'est effacée. Elle ne peut l'être que par la pénitence. La pénitence doit donc s'étendre jusque sur les péchés véniels, pour que la grâce du Jubilé s'étende jusque sur eux. L'attache que vous conserveriez à un seul péché mortel rendant votre pénitence absolument fausse, vous rendrait tout à fait inutile l'indulgence de l'Eglise. L'attache à un péché seulement véniel rendant votre pénitence imparfaite, restreindrait par conséquent l'indulgence de l'Eglise.

Hélas ! Messieurs, qui de nous en profitera donc sans restriction et sans réserve ? On vous a dit que l'effet de l'indulgence du jubilé est tel, que si vous étiez surpris par la mort aussitôt après l'avoir gagnée parfaitement, rien ne retarderait votre félicité éternelle, et vous iriez incontinent jouir de Dieu. Quelle promesse ! Vous en sentez certainement tout le prix. Mais l'esprit fort, ou plutôt le scélérat incrédule, en rit, de cette promesse ; il tourne en ridicule et notre hardiesse à vous le promettre, et votre facilité à nous croire. Rien de plus exactement vrai cependant. Mais ce en quoi vous vous trompez vous-mêmes, Messieurs, l'illusion que vous vous faites, c'est de vous flatter de la gagner si facilement. Oui, soyez assez fervents pour mériter dans toute son étendue la grâce que l'Eglise vous offre, cette courte carrière de bonnes œuvres dans laquelle vous êtes entrés, sera pour vous comme un nouveau baptême. Heureux celui qui, au terme de cette courte carrière, trouverait la fin de son exil ! Le Seigneur, dans sa plus rigoureuse justice, ne trouverait en lui rien à condamner, rien à punir, plus rien même à purifier. Messieurs, cette assurance que j'ose vous donner avec toute la théologie, ne réveille, ne ranime-t-elle pas assez votre courage, pour vous déterminer à ne rien ménager, à tout faire pour remplir les conditions auxquelles cette grâce est essentiellement attachée ? C'est d'étendre votre pénitence jusque sur les moindres fautes, sur les moindres défauts, sur les imperfections les plus légères qui peuvent vous souiller aux yeux de Dieu. Condition véritablement difficile, j'en conviens ; mais que le prix qui y est attaché doit la rendre douce ! Achevons. Esprit de pénitence qui doit nous animer, non-seulement à nous purifier de tout péché, mais encore à satisfaire pour nos péchés.

Car je l'ai dit, Messieurs, dans un autre discours, c'est sur la pratique constante de l'Eglise dans tous les siècles que je l'ai avancé, jamais aucune indulgence n'a dispensé les pécheurs de toute espèce de satisfaction. C'est contre cette erreur que s'élevait avec tant de force saint Cyprien. Mais prenons garde qu'en voulant éviter une erreur, nous ne tombions dans une autre. Pour vous instruire dans toute la précision de la plus saine théologie, je vous répète ce que je disais alors, c'est à ceux qui commencent avec ferveur à faire pénitence, que l'Eglise remet libéralement et gratuitement le reste, le surplus de satisfactions qu'ils devraient faire.

Diem pro anno dedi tibi (*Ezech.*, IV), disait le Seigneur à son prophète. Jérusalem avait mérité d'être punie pendant quarante années, mais en votre considération, Fils de l'homme, je me relâche en partie des droits de ma justice, je me contente d'un jour pour une année : *Diem pro anno, diem, inquam, pro anno dedi tibi.* (*Ibid.*) Ici, Messieurs, le Seigneur est plus miséricordieux. Ah ! sans doute, en effet, il devait plus accorder à son Eglise qu'à son prophète. Ce n'est pas même un jour de pénitence pour une année qu'il vous demande. Qui de nous, même avec cette indulgence, aurait le pouvoir ou le temps de satisfaire ? Quelques jours de pénitence, l'Eglise à présent ne vous en demande pas davantage. Mais concluez-en avec quelle ferveur vous devez donc passer ce peu de jours. Elle vous détermine en même temps les œuvres de pénitence que vous devez faire. Quelle doit être votre exactitude à remplir scrupuleusement toutes ses intentions ! Tâchons à présent de les développer pour vous y faire entrer.

SECONDE PARTIE.

La première œuvre de pénitence que l'Eglise vous prescrit, c'est la confession, et sans doute il convenait de commencer par celle-là ; pourquoi ? La raison que les plus savants théologiens en donnent après saint Antonin, c'est que les œuvres par lesquelles on gagne le jubilé doivent se faire en état de grâce.

Ces œuvres, en effet, disait un illustre cardinal, sont des œuvres satisfactoires, qui par conséquent doivent être de nature à fléchir Dieu. Or Dieu n'est point honoré, par conséquent ne peut être apaisé par des œuvres mortes, telles que sont essentiellement celles d'un pécheur. Remarquez cette décision, Messieurs, peut-être y avez-vous fait trop peu de réflexion jusqu'ici. Je ne la donne pas comme absolument universelle et unanime, mais elle est du moins certainement la plus sûre ; par conséquent, pour

vous assurer de la grâce à laquelle vous prétendez, c'est celle à laquelle il faut vous arrêter dans la pratique. Avant tout, commencez donc par faire tout ce qui est en votre pouvoir, pour vous réconcilier avec Dieu dans le sacrement de pénitence; suivez ensuite ce que vous prescrira le confesseur auquel la Providence vous aura conduits. Je ne dis pas qu'il soit certain que les œuvres que vous feriez auparavant soient incapables de vous faire gagner l'indulgence, mais je dis qu'il n'est pas sûr qu'elles vous la fissent en effet mériter. Or il est certain qu'on ne peut prendre trop de précaution ni trop de sûreté en pareille circonstance. Réconciliés avec votre Dieu, ah! vous en aurez d'ailleurs bien plus d'ardeur et de courage.

C'est cette ardeur et ce courage qui doivent, Messieurs, vous rendre exacts jusqu'au scrupule dans la pratique de toutes les œuvres prescrites. Jeûnes, aumônes, visites des églises, ce sont les œuvres ordinaires. Quand même les deux premières ne seraient pas expressément déterminées dans la Bible, elles n'en sont pas moins nécessaires, parce qu'elles sont du moins équivalemment renfermées dans la pénitence que la bulle prescrit : *Vere pœnitentibus*. Sans jeûne, sans aumône, en effet, point de vraie pénitence; c'est la doctrine que tous les saints docteurs ont puisée dans la sainte Ecriture.

Les tendres et pathétiques exhortations que faisaient les prophètes au peuple juif, nous vous les adressons donc aujourd'hui. Oui, voici, Messieurs, ce que vous dit véritablement le Seigneur : Donnez le signal, un signal général dans Sion : *Canite tuba in Sion.* (*Joel.*, II.) Que tout le peuple se rassemble, que les vieillards se joignent aux enfants, aux enfants même encore à la mamelle; que ni la faiblesse ni la caducité de l'âge, ni les infirmités mêmes ne retiennent personne : *Coadunate senes, congregate parvulos.* (*Ibid.*) Sortez du sein de votre mollesse, vous surtout, grands, riches de la terre, interrompez le cours de vos affaires les plus légitimes; que les plaisirs les plus innocents soient interdits : *Egrediatur sponsus... et sponsa de thalamo suo.* (*Ibid.*) Tandis que les prêtres, entre le vestibule et l'autel, pousseront les cris les plus lugubres vers le trône de la miséricorde du Seigneur pour désarmer sa justice, que tout le peuple assemblé fasse retentir le parvis de ses gémissements et de ses pleurs : *In fletu et planctu.* (*Ibid.*) Marquez publiquement votre douleur par les jeûnes et les abstinences austères auxquelles vous vous condamnerez, par le cilice dont vous couvrirez votre chair, par la cendre que vous répandrez sur vos fronts : *In jejunio, in cilicio, in cinere.* (*Ibid.*) Mais surtout que les malheureux profitent des retranchements que vous ferez à votre luxe et à votre mollesse. Vos aumônes doivent être le prix de rachat de vos péchés : *Peccata eleemosynis redime.* (*Dan.*, IV.) Que la veuve consolée, que l'opprimé soulagé prient pour vous. Le Seigneur est plein de miséricorde. Ah! surtout dans ces jours de pardon, il est tout prêt à se laisser fléchir : *Benignus et misericors... præstabilis super malitia.* (*Joel.*, II.) Je ne vous dirai pas, Messieurs, ce qu'ajoutait un prophète : Qui sait s'il ne se tournera pas vers vous, s'il ne vous pardonnera pas? Ah! nous le savons certainement, nous pouvons vous le promettre et vous en assurer. Oui, Messieurs, nous vous le promettons, l'Eglise vous en donne les plus douces assurances, il vous comblera de ses plus abondantes bénédictions.

C'est dans ces dispositions, autant de confiance que de douleur, qu'il faut venir dans les églises qui vous sont désignées. Les saints, les martyrs qu'on y honore ou dont les cendres mêmes y reposent, doivent en animant votre confiance, exciter de plus en plus votre courage. Ils ont tous, à l'exemple de saint Paul, rempli dans leur chair ce qui manque encore aux satisfactions de Jésus-Christ, non-seulement pour eux-mêmes, comme dit l'Apôtre, mais pour l'Eglise, c'est-à-dire pour les autres fidèles. Que pouvait prétendre saint Paul par cette expression, s'il n'eût en effet compté, comme nous l'enseignons tous, que le surplus de ses satisfactions qui ne lui était pas nécessaire à lui-même, pouvait servir à l'Eglise même, du trésor de laquelle nous disons qu'elles font effectivement partie?

Oh! quelle abondance de grâces et de mérites satisfactoires ne pouvez-vous donc pas puiser à ses différentes sources, surtout aux pieds de l'auguste Marie, protectrice toujours si tendre de cet empire; sur les cendres de l'illustre patronne de cette ville (77) dont nous avons tant de fois éprouvé le crédit efficace auprès de Dieu; sur le tombeau de cet homme apostolique (78) dont les travaux ont semé, le sang a arrosé, et l'intercession puissante a fait fructifier parmi nous la semence évangélique; ici surtout encore dans cette grotte souterraine où le saint abbé, patron de cette paroisse (79) immola si souvent son corps innocent par tous les exercices de la mortification la plus sévère?

Le beau spectacle, Messieurs! Qu'il est consolant pour notre zèle et pour notre foi de vous voir tous ensemble, sous la conduite de votre pasteur et des dignes coopérateurs de son zèle, aller puiser successivement dans ces différentes sources que l'Eglise vous ouvre! Entrez donc, entrez, Messieurs, dans toutes les vues de ceux qui vous y conduisent; secondez leurs intentions; unis à eux et d'esprit et de cœur, joignez vos vœux aux leurs, ou plutôt prêtez vos cœurs dociles à toutes les impressions qu'ils s'efforcent de leur donner. Priez avec eux, répondez avec ferveur aux cantiques qu'ils entonnent. Ce sont les intentions de l'Eglise universelle et de son chef qu'ils suivent eux-mêmes et qu'ils s'efforcent de vous inspirer. Non, le Dieu de miséricorde ne résistera pas à

(77) Sainte Geneviève.
(78) Saint Denys.
(79) Saint Médéric.

cette ligue puissante formée contre sa justice !

Le corps précieux de Jésus-Christ que vous recevrez enfin, sera comme le sceau de votre réconciliation parfaite avec son Père. Toutes les autres œuvres précédentes dont je viens de parler ne sont que des préparations, préparations essentielles, comme je l'ai dit, à la grâce que vous espérez recevoir. C'est au moment de la communion même, disent les théologiens qui ont écrit avec le plus de précision sur ce sujet, que vous la recevrez en effet. Aussi, disent-ils, toutes les autres œuvres doivent précéder la communion.

Et remarquez, Messieurs, 1° qu'une seule des œuvres prescrites omise, ou même pratiquée autrement que l'Eglise la prescrit, suffirait pour vous faire absolument manquer la grâce du Jubilé; parce que la grâce qu'elle vous accorde n'est que conditionnelle, et une grâce conditionnelle certainement ne s'obtient qu'en remplissant exactement, scrupuleusement et à la lettre toutes les conditions auxquelles l'attache celui qui la donne. 2° Remarquez que, dans la pratique même de ces œuvres, une négligence qui en vicierait quelqu'une, restreindrait certainement pour vous la grâce du Jubilé. Oui, Messieurs, une distraction volontaire, une immodestie marquée, quelques ris indiscrets, quelques paroles inutiles; c'en serait assez, je ne dis pas pour vous la faire manquer, mais certainement pour la restreindre.

Ces décisions vous effrayent-elles, vous semblent-elles trop sévères? Eh! Messieurs, de quel prince de la terre obtiendriez-vous, à de pareilles conditions, une amnistie aussi parfaite que celle que nous vous promettons? Aussi parfaite... Ah! que dis-je! les hommes en accordent-ils de pareilles? Après les satisfations les plus longues et les plus pénibles pour les offenses les plus légères, rentre-t-on jamais parfaitement en grâce auprès d'un maître dont le caprice peut-être a fait tout notre crime? Regagne-t-on jamais sa confiance? Peut-on se flatter jamais, je ne dis pas d'avoir part, comme autrefois, à ses faveurs, mais même de n'avoir rien à craindre de son ressentiment? Père de miséricorde, il n'appartient donc vraiment qu'à vous de traiter ainsi des criminels dignes de vos châtiments les plus terribles! Et vous, Messieurs, bien loin de vous plaindre de l'exacte sévérité, de notre morale, entrez dans nos vues, redoublez toute votre ferveur pour ne rien perdre de la grâce que l'on vous offre, et recevez-la enfin avec un cœur respectueux et reconnaissant.

TROISIÈME PARTIE.

C'est pour l'Eglise que nous vous la demandons, Messieurs, cette respectueuse reconnaissance, et pourriez-vous la lui refuser? Hélas! à quelles contradictions n'est-elle pas exposée de nos jours! Ce ne sont plus les païens qui l'attaquent, comme autrefois dans ses commencements, par le glaive et par le feu. Elle se réjouissait autrefois, elle se féliciterait encore de ces persécutions sanglantes. Le sang répandu de ses plus fermes défenseurs servait davantage à ses triomphes que leurs succès les plus brillants ne l'eussent pu faire. Ce n'est pas des hérétiques mêmes qu'elle se plaint aujourd'hui. Tous leurs arguments, tous leurs sophismes n'ont pareillement servi jamais qu'à mettre la pureté de sa foi dans une plus belle évidence. Ah! ce sont ses propres enfants qui la persécutent, qui la déchirent et l'accablent d'une tristesse d'autant plus vive qu'elle ne peut se résoudre à les perdre malgré toute leur fureur. Messieurs, je vous en prends à témoin vous-mêmes. Vous le savez encore mieux que nous. Comment sont traités tous les jours dans vos cercles, et ses ministres, et ses pontifes mêmes? L'onction sacrée qui les distingue peut-elle mettre leur conduite la plus innocente à l'abri de la censure calomnieuse du monde? Les promesses de Jésus-Christ les plus étendues, les plus expresses, peuvent-elles y faire respecter l'autorité de leurs décisions? Que d'infâmes libelles sortent tous les jours des ténèbres, pour décrier également, et leur autorité et leur conduite, en sapant les principes les plus fondamentaux de la religion! Enfants de l'Eglise, on ose publiquement citer à votre tribunal la sainte Epouse de Jésus-Christ votre mère; et vous-mêmes n'avez-vous pas l'audacieuse témérité de vouloir vous établir ses juges?

Au milieu de cette désolation générale, hélas! Messieurs, l'Eglise ne perd rien de sa tendresse. Toutes vos fureurs ne font même que la redoubler. Lorsqu'elle semblerait ne devoir, en mère outragée, parler que par des anathèmes, ne lancer que des foudres, elle ouvre au contraire tous les trésors de sa miséricorde. Telle fut toujours sa conduite; et que cette conduite est, ce me semble, une preuve éclatante de sa divinité! Semblable à son céleste Epoux, elle n'a que des sentiments de compassion et de tendresse pour ceux qui l'outragent. Plus on l'outrage, plus sa compassion redouble ainsi que sa tendresse, et comme Jésus-Christ, crucifié pour le salut du monde, offrait son sang pour prix de la conversion de ceux qui l'avaient répandu; telle encore l'Eglise intercède, demande grâce pour ses persécuteurs. Elle n'est sensible à leurs outrages que parce que leurs outrages sont la cause de leur perte, et ce n'est qu'en les convertissant qu'elle veut se venger.

Y serez-vous donc insensibles, à cette douce vengeance que l'Eglise veut tirer de vous? Ah! pour la désoler entièrement, vous n'avez qu'à vous obstiner à votre perte. Mais non, je parle à des enfants sensibles à la tendresse de leur Mère, et qui veulent sincèrement profiter de ses grâces. En ce saint temps, pour toujours, pénétrez-vous donc bien du respect que vous lui devez. En vain voudrais-je vous le dissimuler, vous le savez, Messieurs, vous ne trouverez que trop de ces esprits dangereux qui chercheront à vous séduire; vous ne

trouverez, et tous les jours vous ne trouvez que trop d'occasions d'être séduits. Mais quoi ! oublierez-vous jamais les faveurs singulières que vous recevez aujourd'hui ? Oublierez-vous jamais les principes solides dont on vous a prémunis contre l'erreur?

Concluez vous-mêmes, Messieurs, de quel respect vous devez être pénétrés, toute votre vie, pour cette Eglise à qui Jésus-Christ a donné une autorité si absolue, si étendue sur tout ce qui regarde votre conscience; à qui il a remis les clefs du ciel avec le souverain pouvoir de vous l'ouvrir ou de vous le fermer. Quoi! disait saint Jean Chrysostome, cette redoutable puissance de l'Eglise que vous reconnaissez sans doute, ne vous inspire-t-elle pas une sainte et respectueuse frayeur? Oui, vous la reconnaissez, puisque vous vous empressez tous à en profiter aujourd'hui. Mais quelle gratitude lui en témoignerez-vous, mes frères ? Il est vrai qu'elle ne vous en demande point d'autre que d'en profiter. Mais il faut, si vous en profitez véritablement, que le fruit que vous en retirerez influe sur votre conduite. Sera-ce assez de ne plus la déchirer désormais par vos railleries amères, vos censures piquantes? Sera-ce assez de ne point prendre parti avec l'incrédule libertin qui la décrie, avec l'esprit fort audacieux, qui fait de ses pratiques et de ses dogmes le sujet continuel de ses ingénieuses satires? C'est votre zèle, Messieurs, oui, votre zèle que je réclame, et contre eux, et contre leurs ouvrages. Pouvez-vous sans ingratitude désormais, après l'insigne faveur que vous recevez, pouvez-vous les entendre et ne pas leur fermer la bouche, et ne pas prendre hardiment le parti de votre tendre Mère? Pouvez-vous sans ingratitude, désormais, rechercher leurs scandaleux écrits, les lire, leur applaudir, les produire? Pouvez-vous même sans ingratitude, désormais, les conserver dans vos maisons? Qu'ils rentrent, oui, qu'ils rentrent par votre main dans les ténèbres dont ils n'eussent jamais dû sortir ! Voilà, Messieurs, la reconnaissance que j'ose aujourd'hui vous demander de la part de l'Eglise.

Mais c'est pour votre propre avantage, Messieurs, plutôt que pour celui de l'Eglise même que nous vous la demandons. Permettez qu'en finissant ces discours, je vous ouvre enfin tout à fait mon cœur. L'iniquité qui couvre aujourd'hui plus que jamais toute la face de la terre, surtout dans cette grande ville, l'irréligion presque dominante, toutes les voies de l'homme corrompues ainsi que dans les premiers jours, me saisissent sans cesse et me glacent de frayeur. Grand Dieu ! sommes-nous bien éloignés du châtiment terrible dont vous avez menacé les nations qui abuseraient de vos grâces? Véritablement, Messieurs, les promesses d'éternité faites par Jésus-Christ à son Eglise nous rassurent d'une part, en nous annonçant les triomphes qu'elle remportera toujours sur la malice et l'obstination du monde; mais ce qui réveille et redouble aussitôt notre épouvante, c'est la remarque que faisait un saint docteur, que ces promesses d'éternité faites à l'Eglise ne sont certainement attachées à aucunes personnes ni à aucuns lieux.

Mes frères, n'est-ce donc pas ici un dernier effort de miséricorde que le Seigneur daigne faire en notre faveur? Par l'organe de son vicaire en terre, il semble nous prescrire un espace de six mois pour réveiller notre foi et corriger nos mœurs. Plus miséricordieux envers nous qu'envers Ninive, il nous accorde un terme plus reculé, et n'exige pas même de nous une pénitence aussi sévère. Ministres de l'Eglise, nouveaux Jonas, répandez-vous donc encore une fois dans les rues de la nouvelle Ninive ; élevez avec plus de force votre voix, ranimez votre zèle, redoublez vos travaux. Hélas ! peut-être, en effet, après ce court espace de temps qui nous reste, il n'y aura plus pour nous de ressource de miséricorde.

Du moins est-il certain, Messieurs, que cette circonstance singulière de grâce, ce temps de jubilé ne sera plus pour quantité de ceux qui m'écoutent. Ce n'est que de loin à loin que l'Eglise les accorde, et qui de nous peut se flatter de vivre assez pour se retrouver dans la même circonstance? Ne serait-ce pas une folie dans la plupart de nous? Il faut certainement moins de temps qu'il ne s'en écoule d'un jubilé universel à un autre, pour renouveler la plus grande partie de l'univers.

Encore une fois : hâtons-nous donc. Je ne puis insister avec trop de vivacité et de force sur cette dernière conclusion : hâtons-nous d'en profiter de cette circonstance véritablement unique; et profitons-en pour tout le reste de notre vie, puisqu'il est très-probable que dans tout le reste de notre vie elle ne se représentera plus. Dans un véritable esprit de pénitence, renouvelons nos esprits, nos cœurs et toute notre conduite; et souvenons-nous surtout de ce que dit saint Cyprien : que l'Eglise ne nous donne à présent la paix, qu'afin que nous reprenions les armes pour combattre avec un nouveau courage nos passions, nos penchants criminels. Il n'est de paix assurée, de paix qui se conserve sans combat, que la paix éternelle, où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMONS SUR L'ÉTAT RELIGIEUX.

SERMON Ier.

POUR UNE PRISE D'HABIT OU PROFESSION.

Tollite jugum meum super vos; jugum enim meum suave est et onus meum leve. (*Matth.*, XI.)

Chargez-vous du joug que j'ai porté; il est léger et plein de douceur.

Un Dieu l'a porté le premier, ce joug dont il nous presse de nous charger à son exemple; et c'est en le portant que lui-même il s'écrie que son joug est plein de douceur : *jugum meum suave est.*

Docile à cette voix de Jésus-Christ qui vous appelle, vous venez aujourd'hui, ma chère sœur, au pied de cet autel, vous soumettre à le porter tous les jours de votre vie. Dans la parole de Jésus-Christ, qu'il y a de quoi soutenir et animer votre courage; et dans votre exemple, de quoi confondre les mondains!

Le monde d'une part, quand il s'agit de gagner un cœur, ouvre d'abord devant lui une vaste carrière. Tout y semble jonché de fleurs; tout y brille du plus vif éclat; le grand nombre fraye cette route, et suit avec empressement la voix des plaisirs qui les appelle : *Tollite, tollite jugum meum super vos.* Mais cet éclat est-il aussi réel qu'il le paraît? Ces fleurs ne cachent-elles point d'épines? Cette multitude est-elle emportée ou par fureur et par ivresse, ou par raison? Et ces plaisirs ne sont-ils pas de ces sirènes insidieuses, dont la voix entraîne au précipice?

Jésus-Christ nous en assure. Malheur, s'écrie-t-il, malheur à ces heureux prétendus! Il montre donc, d'autre part, une autre route; lui-même le premier il s'y engage; mais les premiers pas qu'il y fait la teignent de son sang, ce ne sont qu'épines qui ensanglantent toutes ses traces. C'est dans cette route cependant qu'il invite à le suivre, ne promettant à ceux qui le suivront d'autre sort que le sien.

C'est entre ces deux diverses routes que je vous place aujourd'hui, ma chère sœur; tandis qu'il en est temps et que vous le pouvez encore, choisissez. Le choix est pour toute votre vie, votre résolution doit être irrévocable, vous ne pouvez y apporter trop de réflexion. Pour vous décider, au reste, je ne prétends tirer aucun avantage de l'affreuse différence des termes auxquels ces deux routes aboutissent. Interrogez seulement, demandez aux premiers s'ils sont heureux. Ils le paraissent; mais enfin, demandez. Ils cherchent, vous diront-ils, à l'être; ils espèrent bientôt le devenir. Interrogez donc les seconds. Tout infortunés qu'ils semblent, ils sont contents, vous diront-ils, ils nagent dans des torrents de joie. Quel paradoxe!

Eh bien! c'est ce paradoxe qui sans doute ne l'est point pour vous, ma chère sœur, puisque vous en avez éprouvé déjà la vérité, c'est, dis-je, ce paradoxe si inconcevable pour les mondains que je prétends prouver et rendre sensible dans ce discours.

Le joug de Jésus-Christ, par comparaison même au joug du monde, est léger, il est plein de douceur : voilà ma proposition. Ah! c'est qu'il est un joug d'amour, en voilà la preuve. C'est dans l'amour qu'il consiste; l'amour en doit être la récompense. Aimez donc, vous dirai-je d'abord, ma chère sœur, aimez le Seigneur; il est bien plus facile de plaire à Dieu que de plaire au monde; vous le verrez dans la première partie. Aimez le Seigneur, vous en serez aimée; le monde n'a point de semblables douceurs; vous le verrez dans la seconde. L'une et l'autre renfermeront une instruction solide sur les devoirs, autant que sur les avantages de votre état. Puissons-nous tous en profiter nous-mêmes! Demandons-en la grâce par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Toute la loi de Jésus-Christ consiste à aimer le Seigneur. Aimez, cela suffit, dit saint Jean : *Sufficit* (*Joan.*, XIV); celui qui aime a accompli toute la loi : *Legem implevit;* car la perfection de la loi consiste à aimer. *Plenitudo legis dilectio* (*Rom.*, XIII); et la pratique même des conseils évangéliques, qui fait toute l'essence de l'état religieux, n'est qu'une perfection de charité.

Accordons maintenant, si vous voulez, le même avantage au monde; convenons que tout le service qu'il exige de ses adorateurs consiste à l'aimer, à désirer de lui plaire. Ainsi plaçant dans une balance égale ces deux amours : l'amour de Dieu d'une part, et l'amour du monde de l'autre, examinons lequel des deux est le plus léger. C'est-à-dire, en deux mots, Messieurs, 1° lequel cause moins de trouble, 2° lequel exige de moindres sacrifices.

Pour cela d'abord, imaginons deux personnes à l'entrée de cet âge, où les premiers rayons d'une raison qui commence à se développer, les invitent à prendre un parti. D'un côté, le monde avec tous ses attraits; d'autre part, un Dieu crucifié avec tous les instruments de son martyre, tous deux les invitent et les appellent. L'amour divin a triomphé de l'un; quelle sollicitude prépare à l'autre un monde, qui ne lui promet que douceurs. Victime infortunée, qui vous livrez à ce tyran, apprenez-nous ce qu'il commence à exiger de vous. A peine vous vous donnez à lui, qu'il fuit sans pitié devant vous.

Il faut acheter ses faveurs; et à quel prix les met-il?

Sans honneurs, sans richesses, en vain on aspire à lui plaire. Voilà donc le mondain, dont je parle, devenu la proie de l'avarice, l'esclave de la vanité. Ne nous flattons pas, Messieurs; le monde mesure son estime sur nos richesses, sur nos honneurs; il ne fait cas du mérite même, qu'autant qu'il est un moyen pour parvenir à la fortune. Placez donc le mondain, dont je parle, dans quelque situation qu'il vous plaira; il verra toujours au-dessus de lui un monde dont il ambitionnera l'estime; pour l'avoir, il faudra s'élever; mais comment? Voilà son inquiétude.

Parcourez les familles les plus opulentes; entrez, si vous voulez, dans ces palais, qui semblent bâtis par la fortune elle-même pour ses favoris les plus chers. Si vous arrêtez les yeux sur ces frontispices superbes, ces murs brillants d'or et de soie, vous croirez voir, sans doute, les sanctuaires de la félicité. Mais pénétrez avec moi dans ces appartements secrets, seuls témoins, seuls confidents des embarras et des soins domestiques.

Ici, combien d'Amans que la seule vue d'un Mardochée empêche de goûter les douceurs de la plus riante fortune! Au sein des honneurs et de l'opulence, ils ne voient qu'avec chagrin la gloire dont ils sont environnés; ils ne comptent pour rien tous les avantages dont ils jouissent: *Nihil me habere puto.* (*Esther*, V.) Un rival qui les couvre ou les domine encore, bien moins quelquefois, (ô petitesse de l'ambition mondaine!) un étranger, un inconnu qui refusera de fléchir le genou devant eux, c'en est assez pour corrompre toute leur prétendue félicité: *Nihil me habere puto, dum videro Mardochæum.* (*Ibid.*)

Là, que d'Achabs se trouvent trop resserrés dans leurs vastes palais! Mais remarquez, Messieurs, combien il faut peu pour tourner en fureur le moindre désir d'un grand, dès qu'il se sent contrarié: *Indignans et frendens super verbo.* (III *Reg.*, XXI.) Qu'est-ce donc, qu'avez-vous, et quel est-il ce mot, monarque d'Israël? Votre âme est plongée dans la tristesse: *Anima tua contristata est.* (*Ibid.*) D'où vient ce désespoir qui vous abat jusqu'à vous arracher aux hommages empressés d'une cour idolâtre: *Avertit faciem* (*Ibid.*), jusqu'à vous rendre la vie même ennuyeuse? *Panem non comedit.* (*Ibid.*) Ah! Messieurs, l'héritage de Naboth manque au roi d'Israël; Naboth le refuse: voilà de quoi troubler Achab, le rendre malheureux jusque sur son trône: *Ait ille, non dabo.* (*Ibid.*)

Voulez-vous, Messieurs, que nous poussions plus loin ce détail? Voulez vous voir ce David entre les bras de sa voluptueuse oisiveté? Un premier crime commis ne contente qu'à moitié la passion; il faut la rendre entièrement tranquille, ou par la possession constante et assurée de son objet, ou du moins en la dérobant à la connaissance d'un public attentif et critique. Mais pour l'un ou pour l'autre, que de soins, que d'inquiétudes, que de forfaits peut-être et de remords! Descendons à présent d'état en état jusqu'aux conditions les plus communes; c'est partout mêmes désirs; et dans les mêmes désirs, même incertitude, même chagrin.

Que veulent dire, en effet, ces perpétuels empressements, cet enchaînement continuel d'affaires, qui vous agitent et vous épuisent? Revenons toujours à la source; vous voulez plaire au monde? vous, par le chemin de la gloire; de là cette soif insatiable d'honneurs, qui vous brûle, qui vous dessèche; de là cette ardeur inquiète, qui conduit celui-ci, client timide, à la porte d'un grand pour y prévenir, y supplanter un rival, dont il craint d'avoir été déjà devancé. De là ce trouble qui suit cet autre, bas adulateur, sous les yeux d'une multitude dont il brigue les suffrages, étudiant sur chaque visage la décision qu'on aura faite de son mérite, recueillant de chaque voix le ton que l'on voudra donner à sa renommée.

Vous voulez plaire au monde: vous, par la richesse et l'abondance; de là ces attentions continuelles à ramasser tout ce qui peut grossir le corps de votre fortune; à compter, à supputer ce qui s'en écoule tous les jours; à prendre des sûretés sur les choses les plus sûres.

Sur les choses les plus sûres! que dis-je? Comme s'il était rien de stable dans ces jouets de la fortune. Je ne blâme point, mondains, votre prudence à vouloir les assurer: vos inquiétudes sont justes; mais je vous plains de ne pouvoir le faire: que vos attaches sont folles! Vous-mêmes, vous le dites tous les jours, que ces biens sont des présents de la fortune; qu'un sort aveugle et capricieux les distribue. Pour vous élever, vous vous laissez emporter au mouvement de la roue de la fortune; mais vous n'ignorez pas que, par la nature même de ce mouvement, bientôt vous serez forcés de descendre: et c'est ce qui vous glace de crainte et d'effroi. Sainte religion, si je parle ici le langage impie du monde, c'est pour mieux exprimer ses sentiments, en empruntant ses idées. Ces faux biens qu'on y désire, de combien de hasards dépendent-ils, à ce qu'on pense? Le désir peut-il être tranquille?

Venez maintenant, esclave du siècle; entrez pour un moment dans ce cloître, dont le seul aspect vous fait trembler. Oui, venez-y considérer cette ancienne compagne de vos plaisirs, avec qui l'égalité de l'âge vous avait autrefois lié si étroitement, mais de qui l'amour divin vous a séparé dans la suite. Soyez encore une fois dépositaire de ses sentiments les plus cachés, de ses pensées les plus secrètes. Un seul désir règne à présent dans son cœur; il en a banni tous les autres désirs; il l'occupe, il l'épuise tout entier; mais dans sa violence n'imaginez aucun trouble. Quel trouble, en effet, pourrait inquiéter cette âme? Elle ne désire que de plaire à son Dieu; elle est sûre de lui plaire par ce désir même. Il est vrai que

tous les jours de plus en plus ses désirs s'enflamment, l'amour la consume ; mais plus ils s'enflamment, plus elle est sûre qu'elle plaît. Ce serait véritablement alors qu'elle serait glacée des craintes les plus vives, si elle sentait s'éteindre en elle les flammes du divin amour, si elle sentait leur activité se ralentir. Quel prodige! tant d'ardeur avec tant de tranquillité! Vous seul, mon Dieu, pouvez allier des qualités si opposées entre elles.

Frappé de ce prodige, que le sentiment intérieur de votre trouble vous rend plus surprenant encore, vous ne pouvez comprendre ce contraste. Mais comparez le caractère des deux maîtres que vous servez, vous cesserez d'être surpris.

Le monde est bizarre ; rien ne dépend de nous de tout ce qu'il nous demande pour nous plaire. Il veut de la naissance. Dépendait-il de moi de choisir mes ancêtres? Il veut des dignités, des titres. Tiens-je en ma main les couronnes, pour les mettre sur ma tête à mon gré! Il veut des talents brillants. Dans la distribution qu'en a faite le Père de famille, était-il à ma disposition de choisir, d'en prendre cinq, plutôt que deux ou un? Il veut du moins des richessses ; les richesses suppléent à tout le reste. Suis-je maître de ces coups de fortune qui enrichissent? Mais le Seigneur, toujours fidèle et toujours juste, n'exige de moi que ce qui est en mon pouvoir : un esprit docile, un cœur simple. Cet esprit docile, ce cœur simple dépendent, à la vérité, de vous; c'est l'effet de votre grâce, ô Dieu, objet de mon amour, et c'est ce qui me rend plus tranquille. Car vous désirez que je vous plaise, que je vous aime, bien plus certainement que moi-même je ne désire de vous plaire, de vous aimer.

Le monde est trompeur; il vous flatte, il vous caresse ; c'est alors que vous devez craindre le plus qu'il ne vous trahisse. Ses faveurs sont toujours sujettes à quelque retour; et rien dont nous devions nous défier davantage que de ses dons. Le mérite le plus applaudi est celui qui doit craindre le plus les sourdes intrigues de l'envie; la médisance aime à se signaler, en détruisant les réputations les plus brillantes ; plus je m'élève, plus je tremble, plus je suis proche de ma chute. A votre service, Seigneur, on n'a rien de pareil à craindre. L'onction de la grâce, qui se répand dans l'âme juste, à mesure qu'elle s'efforce de plaire à son Dieu, l'affermit de plus en plus en son amour, l'assure des bontés du Seigneur et de sa propre persévérance.

Le monde est cruel; lui-même il se rit des inquiétudes qu'il cause. Cet air de tranquillité qu'on affecte dans le monde, cette joie qu'on a soin de peindre sur son visage, n'est qu'un masque frivole. Avouez-le, Messieurs; dans le commerce du monde, de qui craignez-vous de paraître vous défier? N'est-ce pas de ceux dont vous vous défiez davantage? Quand vous avez des soins, des embarras, des chagrins domestiques, votre plus grande peine, n'est-ce pas la crainte qu'ils ne transpirent? Combien faut-il prendre sur vous pour cacher les frayeurs qui vous glacent dans la poursuite de cet emploi. D'autre part, achever de ruiner sa fortune, pour ne point laisser entrevoir le dérangement de ses affaires, de peur d'être le jouet du public; périr dans le silence, victime orgueilleuse de mille sortes d'égards : voit-on dans le monde autre chose? Vantez à présent la douceur de son commerce, la facilité de lui plaire!

Cependant, Messieurs, ne le dissimulons point; il est quelquefois au service de Dieu des temps d'épreuve. L'amour qui consume l'âme fidèle, en la consumant, la fait souffrir. Elle veut toujours plaire à son Dieu, parce qu'elle sait quel bien c'est de lui plaire. Le désir produit la crainte; ce n'est point encore trouble ; un enfant est-il malheureux, parce qu'il craint de déplaire à un père qu'il aime ? Mais quelquefois la crainte produit l'inquiétude. On croit déplaire en tout, parce qu'on ne voudrait déplaire en rien; toutes les actions deviennent suspectes, parce qu'on veut qu'elles soient toutes dignes d'un Dieu jaloux, et le soupçon même du péché est regardé comme un crime.

Ne tirez, mondains, aucun avantage de cet aveu. Mais quel avantage en pourriez-vous tirer? Si vous le prétendiez, à ces délicatesses d'une conscience tendre et timorée j'opposerais ces remords vifs, perpétuels, désespérants qui vous déchirent : remords continuels, rien ne peut les calmer, tout les irrite: ils vous suivent dans vos plaisirs, vos plaisirs mêmes les font naître; ils corrompent vos plus doux plaisirs, lors même que vous vous efforcez de les étouffer par vos plaisirs.

Pour les épreuves des âmes justes, elles sont passagères. Le bon maître qui les permet les proportionne à leurs forces. Il en adoucit la violence, de peur qu'elles ne les abattent; il en abrége la durée, de peur qu'elles ne les désespèrent.

Ce sont vos remords, mondains, qui sont désespérants, et d'autant plus désespérants qu'ils sont légitimes. Pour ceux de ces âmes fidèles, elles savent que leur Dieu les condamne. Ses ministres, qui ne font retentir à vos oreilles que des sons de terreur, n'ont à leur annoncer que des paroles de consolation. Eclairées de leurs lumières, auxquelles elles se soumettent, du moins volontiers et par amour, elles sacrifient au Seigneur cette légère partie de leur tranquillité, parce qu'ils leur apprennent que c'est une partie des sacrifices que Dieu exige d'elles.

A ce mot de sacrifice, le monde frémit. Il ne les connaît, en effet, que sous l'idée du plus affreux martyre. Abnégation de soi-même, privation de tous les plaisirs, crucifiement de la chair : oui, ma chère sœur, ce sont là les obligations essentielles de l'état que vous allez embrasser; à Dieu ne plaise que je les dissimule!

Il est bien doux à la nature de vivre au sein de la richesse et de l'abondance, du

moins de jouir en liberté des biens qu'on a reçus, d'en disposer à son gré, pour se procurer les douceurs et les commodités de la vie. Ici, cependant, que de tourments volontaires sont ajoutés à tant de misères inséparables de notre nature! Renoncer à tous les biens que la Providence avait donnés, ce n'en est que le prélude; se réduire au plus absolu nécessaire, se contenter du simple usage, dans la disposition même habituelle de s'en voir à chaque instant dépouillé, jusque-là s'étend le sacrifice.

Il est bien doux à la nature de commander et de parler en maître, du moins de jouir de soi-même, de couler ses jours dans une douce liberté. Cependant ici l'on ne prescrit qu'humilité, assujettissement, dépendance. Il faut s'abaisser, pour ainsi dire, à la condition d'un enfant, sacrifier en même temps et les lumières de son esprit, et la hauteur de ses sentiments, et la noblesse de son âme: quel sacrifice!

Il est bien doux à la nature d'entretenir d'aimables liaisons, de jouir du commerce d'un ami fidèle, de vivre dans le sein d'une tendre famille. Cependant aucunes liaisons, aucunes attaches ne sont permises en ce lieu. Ce n'est pas même assez de quitter, comme Abraham, son pays natal; il faut haïr tout ce qu'on avait de plus cher; les commerces même les plus saints sont condamnés, sont interdits, dès qu'ils attachent et qu'ils distraient,

Je conviens, en effet, de tout cela. Mais maintenant parlez à votre tour, vous qui, les premiers, nous donnâtes le généreux exemple de retracer en nous l'image d'un Dieu crucifié: Antoine, Paul, Hilarion, faites entendre votre voix, parlez du fond de vos déserts. Divines amantes de Jésus-Christ, vous toutes dont le saint amour a peuplé les solitudes, rompez ce sacré silence, parlez, instruisez le monde: votre joug est-il donc trop pesant? Mais ce n'est pas, Messieurs, par des exemples que j'ai promis de vous convaincre. Si je vous montre donc que vous faites les mêmes sacrifices au monde, et qu'ils vous coûtent infiniment plus, qu'aurez-vous à me répondre?

Agag et Isaac, tous deux sont condamnés par le même Dieu au même sacrifice. Le roi d'Amalec paraît à l'autel; mais c'est une victime tremblante, qui frémit, s'agite, se désespère à la vue du couteau qui doit l'immoler. Isaac, au contraire, porte lui-même sur la montagne le bois et le glaive du sacrifice; d'un œil tranquille il monte sur le bûcher, il se livre au supplice. Quoi! la mort a-t-elle deux faces si différentes pour inspirer des sentiments si divers? Elle les a sans doute, mais c'est selon la différence des cœurs auxquels elle se présente. Elle arrache, la cruelle, à un malheureux prince ce qu'il a de plus précieux, et dont il a toujours fait son idole. Pour Isaac, ce qu'elle lui enlève, il ne le conservait que pour l'offrir tôt ou tard à son Dieu. Image juste et naturelle des deux sacrifices dont je parle. Mais remarquez, Messieurs, toute la tyrannie du monde.

Il vous attache à ces faux biens, il vous les vante pour vous les faire estimer, il a l'art de vous les rendre chers par les travaux mêmes et par les inquiétudes qu'ils vous coûtent. Le cruel! il ne vous y attache que pour en rendre la privation plus sensible. Vous aimez vos richesses, il faut les immoler à l'ambition. La pompe, l'éclat des honneurs vous ravit, il faut les immoler à la volupté. La liberté, l'indépendance vous charme; tout vous l'enlève tour à tour; vous la perdez pour vos plaisirs, vous la perdez pour vos richesses; dans la voie des honneurs vous la perdez, vous la perdez dans le sein des honneurs mêmes.

Grâce à vos saintes illustrations, grâce aux mouvements divins que vous imprimez aux cœurs de vos fidèles épouses, ce ne sont plus là, mon Dieu, des biens pour elles. Avant que de leur en demander le sacrifice, vous leur en découvrez toute l'inanité, tout le vide; vous leur en montrez tout le danger.

S'il faut, par exemple, immoler sa liberté, pour qui ce sacrifice est-il pénible? Pour celui-là, sans doute, qui est assujetti à un maître capricieux, souvent injuste, presque toujours méprisable: voilà le vrai portrait du monde. C'est donc un sacrifice pénible pour vous, à qui ce monde prescrit mille fatigantes cérémonies, mille bienséances gênantes, milles coutumes, mille modes aussi onéreuses que frivoles, qui embrassent toutes les conditions, tous les âges, s'étendent sur toutes vos actions, gênent toutes vos démarches, restreignent tous vos plaisirs, contraignent jusqu'à vos conversations mêmes. Mais est-ce un sacrifice pénible pour celui qui n'est soumis qu'à son Dieu, à un Dieu dont tous les ordres sont la justice même? Ne pouvoir s'en affranchir, c'est la vraie liberté, la perfection de la liberté, la liberté des saints, c'est la liberté de Dieu même.

C'est un sacrifice pénible que celui des richesses; mais pour qui? Pour celui à qui un imprévu revers ravit le fruit de mille travaux; pour celui qu'une bienséance tyrannique oblige à répandre d'une main ce qu'il ramasse de l'autre; pour celui que les lois gênantes de l'honneur forcent à échanger son trésor contre un titre stérile; pour celui encore plus, qui, dans les moments d'une folle ivresse, dans laquelle le plonge la passion, vient d'acheter à gros prix un plaisir passager et souvent infamant. Mais l'est-il pour celui qui ne les perd que quand et parce qu'il sait qu'elles l'entraîneraient à sa perte?

C'est un sacrifice pénible que celui des honneurs; mais pour qui? Pour celui que l'envie fait tomber, que la calomnie flétrit, que le caprice outrageant d'un maître rejette dans la poussière, ou qu'une flétrissure méritée y fait rentrer. Mais l'est-il pour celui que le désir de trouver son Dieu engage à l'aller chercher dans le sein des humiliations, où son amour l'a fait descendre?

C'est un sacrifice pénible que celui des plaisirs; mais pour qui? Pour celui que l'œil

vigilant d'un maître, d'un envieux, d'un rival, astreint malgré soi à se modérer. Mais l'est-il pour celui que la vue d'un Dieu crucifié suit partout?

En un mot, Messieurs, c'est un sacrifice pénible que celui des biens du monde; oui, pour celui qui les estime, qui les désire; non pas certainement pour celui qui les méprise, qui les abhorre. C'est un sacrifice pénible; oui, pour celui que nul espoir ne soutient; mais notre Dieu ne demande jamais que pour donner, dit saint Jean Chrysostome, parce qu'il n'a pas besoin de nos dons, [mais il veut nous rendre dignes des siens.

Ainsi, ma chère sœur, s'il vous demande à présent des sacrifices pénibles, le sacrifice, non-seulement de vos biens, mais de votre esprit, de votre volonté, de votre cœur, c'est pour se donner lui-même à vous.

Véritablement donc il vous présente un joug : *Jugum* (*Matth.*, XI), mais il est doux : *suave;* un fardeau : *onus* (*Ibid.*), mais il est léger : *leve.* (*Ibid.*) Il ne veut ni vous faire illusion, ni vous décourager; il ne vous dissimule point les peines, mais il promet de les adoucir : c'est la réflexion de saint Jean Chrysostome. S'il ne vous eût montré que des travaux à essuyer, des sacrifices à faire, le désespoir pourrait vous abattre. S'il ne vous faisait espérer que des joies et des consolations, une présomptueuse sécurité vous jetterait dans la lâcheté et la mollesse. Ce bon et sage maître ne les sépare donc pas, le repos du travail, et les sacrifices des récompenses : *Tollite jugum meum, et invenietis requiem animabus vestris.* (*Ibid.*)

O ma chère sœur, chargez-vous donc de ce joug volontairement et avec allégresse. Notre Dieu ne force personne; il ne veut point d'esclaves à son service; il ne fait qu'inviter, et il invite par son exemple Il s'en est chargé le premier, nous avons fait cette réflexion dès l'entrée de ce discours : c'est son joug : *Jugum meum.* C'est un véritable joug; il contraint, j'en conviens, mais il n'abat point, et il ne contraint que pour soutenir. Bien loin d'empêcher de marcher ceux qui le portent, outre qu'il règle et assure leurs pas entre les précipices divers semés de part et d'autre sur la route difficile du salut, il les fait voler, en quelque sorte, avec ardeur dans cette voie étroite, mais vraiment royale, qui conduit à la vie.

Aimez donc, dois-je vous dire, en reprenant ma proposition, aimez le Seigneur; il est bien plus facile de plaire à Dieu que de plaire au monde. Aimez le Seigneur, vous en serez aimée; le monde n'a point de semblables douceurs. Amour divin, voici la plus belle partie de votre triomphe, et c'est le sujet de la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Tandis que Dieu se contentait de la graisse des animaux fumante sur les autels, la récompense était proportionnée aux sacrifices; la graisse de la terre était promise à ses adorateurs. Le peuple qui le servait, peuple indocile, ne se laissait émouvoir que par la crainte; aussi, tout alors, jusqu'à ses grâces, tout inspirait la terreur. Tel qu'un législateur sévère, il n'intime ses ordres qu'au bruit de la foudre et des tempêtes; tel qu'un monarque formidable, il ne commerce avec les hommes que par la médiation des anges ses ministres. L'arche de cette alliance de terreur, elle-même plus terrible, ne lance que des foudres sur quiconque ose y porter la main, ou y jeter les yeux. Après la plus insigne faveur, une fameuse vision, Jacob ne sait s'écrier que ces mots : *Que ce lieu est terrible!* (*Gen.*, XXVIII.) Et Moïse même, pour écouter ses ordres de la bouche de son ministre, est obligé de se voiler la face. Que ce ministre se manifeste, se rende sensible, quoique sous la figure d'un mortel, Abraham, Tobie, Moïse encore ne croient plus pouvoir respirer l'air des vivants.

Mais sitôt que la fumée des victimes brûlantes eut cessé de lui plaire, une loi nouvelle instruisit à d'autres sacrifices; et d'autres sacrifices étant établis, une nouvelle récompense fut promise. Et d'abord, pour y préparer les mortels, c'est à la loi d'amour, un Dieu en se faisant homme, lève les préjugés anciens, rapproche les termes les plus éloignés. Votre Verbe, mon Dieu, a habité parmi nous; il n'est donc plus vrai que la vue de votre face soit meurtrière : préjugé d'abord à lever pour l'établissement du commerce d'amour. La Divinité s'abaisse jusqu'à l'humanité; voilà donc l'humanité élevée jusqu'à la Divinité. Le Fils de Dieu devient fils de l'homme; voilà l'homme devenu fils de Dieu : condition nécessaire à l'établissement du commerce d'amour. Il naît enfin, le Verbe fait chair, il naît dans le sein de l'humiliation et de la pauvreté. Ne soyez donc plus surpris, si vous voyez encore le crime honoré et la vertu humiliée. Les honneurs et les richesses ne sont plus la récompense de la vertu; l'amour est le seul prix digne du commerce d'amour.

Cette économie ainsi disposée, les hommes ainsi préparés, ce n'est plus par le ministère des anges, c'est par lui-même, selon la remarque de saint Paul, qu'il promulgue la loi d'amour. Ecoutez, véritable Israël, Israël selon l'esprit; écoutez à l'endroit où la vérité se fait entendre, dans le secret de votre cœur : c'est là, non plus sur des tables de pierre (autre remarque de l'Apôtre), que se grave la loi d'amour; écoutez, le Seigneur en règle lui-même les conditions, il en donne les assurances. C'est au chapitre XV du disciple bien-aimé que je les trouve.

Comme il se fait entre deux amis étroitement unis ensemble un échange mutuel de sentiments, d'inclinations, de cœur, ainsi je veux désormais qu'entre nous tout soit échangé, tout soit commun. Que votre esprit et toutes ses pensées, que votre cœur et toutes ses affections se reposent en moi : je fixerai sur vous tous mes regards, vous serez l'objet de mes plus douces complaisances. Le cep n'est point uni plus étroitement à la vigne que je veux désormais vous être uni.

Mon Père, témoin, modèle et garant de notre alliance, en sera le terme; nous ne serons qu'un, vous et moi, comme lui et moi nous ne sommes qu'un : et par là nous ne serons qu'un tous ensemble. Mon Esprit, qui se reposera sur vous, en sera le lien; il nous unira du même nœud dont il unit de toute éternité mon Père et moi, et notre union fera la gloire même de mon Père. Commençons donc par écarter tous les noms contraires à cette alliance d'amour. Je ne vous donne plus le titre d'esclaves : un esclave n'entre point dans la participation des secrets sublimes que je viens de vous révéler. Pour premier témoignage d'amour, je vous ouvre mon cœur. Ne me nommez donc plus que du doux nom d'ami : c'est celui que je vous destine désormais, et que je commence dès à présent à vous donner.

Voyez, Messieurs, combien les promesses de notre Dieu sont magnifiques; l'effet les suivit promptement. Quelle suite de nouveaux prodiges se présente aussitôt à nous! Ce n'est plus un Israël obligé de lutter contre le Seigneur, et glacé de crainte et d'effroi : ce sont des apôtres qui, participant à la gloire de leur Maître, s'écrient tout transportés de joie : Seigneur, quel avantage pour nous d'être ici! (*Matth.*, XVII.) Ce n'est plus une Sara, un Manué, que la vue d'un ange fait trembler pour leurs propres jours ; c'est une troupe de disciples fidèles, qui ne peuvent penser à se séparer de leur Maître divin; qui, consternés des épreuves qu'il veut faire de leur amour, se récrient tout d'une voix : Ah! Seigneur, si vous nous quittez, où pourrons-nous aller? De votre bouche, ainsi qu'un pur rayon de miel, coulent les paroles de vie. C'est une Madeleine, qui ne trouve de délices que dans les larmes dont elle arrose les pieds de son Sauveur; c'est un saint Jean qui repose doucement sur le sein de son Dieu; c'est un saint Pierre, à qui l'amour ouvre une route nouvelle sur les eaux, pour autoriser son impatience à embrasser les genoux de son Maître.

Mais il faut, Messieurs, intéresser ici plus particulièrement le monde, et dire quelque chose de plus précis à l'avantage de l'état religieux. Ce n'est pas l'ancien joug que je dois comparer au joug d'amour : c'est sur le joug du monde que doit tomber l'opposition; c'est avec le joug du monde que j'en ai promis le parallèle. Dès que l'âme fidèle aime son Dieu, elle est assurée d'en être aimée. Le monde donne-t-il de pareilles assurances à ses adorateurs? Le peut-il? En est-il capable?

Le commerce du monde est un commerce de passion. Ainsi que dans un jeu de théâtre, la passion en lie tous les nœuds, en dénoue toutes les intrigues, en dicte le sentiment, en soutient le langage. L'amour est toujours doux et tranquille; la passion n'a que violence, mouvement déréglé, impétuosité, fureur. Le commerce du monde ne peut donc être un commerce d'amour.

Le commerce du monde est un commerce de fourberie. Pour s'agrandir, chacun y cherche sa dupe; on ne peut s'y élever que sur les débris de ceux qu'on renverse ou qu'on supplante; et la duplicité, revêtue d'un plus beau nom, se fait gloire de conduire toutes les fortunes, s'assied au timon des affaires, prend la balance de la justice à la main. L'amour est toujours ouvert, toujours sincère; il n'a point de replis, il ne connaît point de détours. Le commerce du monde ne peut donc être un commerce d'amour.

Le commerce du monde est un commerce de superbe. On y place des rangs de distinction à l'infini; presque chacun y fait une sphère particulière. Les différents degrés de richesse en forment chacun une, que les divers degrés d'honneur partagent encore. Le bel esprit, la faveur s'arrogent à leur tour le même droit. On compte jusqu'à ses aïeux; leur nombre, leurs grandeurs, leurs emplois avec soin sont supputés, pour faire encore autant de rangs distingués. Hélas! la seule vertu n'y est point comptée. Placés en tant de divers étages qui constituent presque chaque homme dans une espèce diverse, tous se renferment au dedans d'eux-mêmes. Ah! le véritable amour confond tout, égale tout; il ne connaît d'autres degrés que les divers degrés d'amour. Le commerce du monde ne peut donc être un commerce d'amour.

Le commerce du monde est un commerce d'intérêt. Funeste passion qui fait tout retentir dans le monde de ses fureurs! Du moins, si la justice pouvait calmer toutes les divisions qu'elle y allume, rarement elle serait forcée de tirer le glaive pour punir les noirs attentats. L'amour est toujours magnifique; il ignore jusqu'au nom de propriété. Le commerce du monde ne peut donc être le commerce d'amour.

Quelle manie donc de prétendre lui plaire! Quand j'aurai, dites-vous, enflé mes titres de ce degré d'honneur, amoncelé mes revenus à l'égal de ceux de ce riche, alors je suis sûr de lui plaire. Vous lui plairez! malheureux! vous ne lui plaisez donc point encore? Et pourquoi, de grâce, dites-moi? Ah! c'est qu'il faut s'agrandir, avant que de lui plaire. Mais ces dignités, ces richesses vous changeront-elles? A l'extérieur vous serez autre; au dedans vous serez toujours le même. Insensé que vous êtes! ce n'est donc point vous qui lui plairez : ce sera votre extérieur, ce sera votre fortune.

Heureux du siècle, demi-dieux de la terre, comprenez ceci : Vous vous croyez les idoles du monde, parce que tout vous adore, tout vous encense; mais jetez bas pour un moment ce masque, écartez ces dehors de faste, sortez de vos palais : bientôt vous les verrez s'évanouir, toutes ces ombres futiles de votre fortune. Cherchez maintenant ces adorateurs et ces amis. Le monde ne vous laissera pas longtemps ignorer quels sont sur vous ses sentiments; ses railleries, ses insultes sauront bientôt vous l'apprendre. Oseriez-vous le dire encore, que c'était vous qui lui plaisiez?

Apprenez-le du moins d'un des plus il-

lustres malheureux sur qui le monde a le mieux signalé la bizarrerie de ses caprices. Consulaire, triomphateur, idole de l'ancienne Rome, la colère d'un roi barbare le dépouilla en un jour de tous ses biens et de tous ses titres. Voici comment il s'exprimait alors ; c'est le fameux et le savant Boëce.

Monde aveugle, tu ne juges des choses que par l'événement. La seule fortune décide du prix et du mérite des actions. Dès que nous sommes malheureux, on nous croit dignes de tout ce qu'on nous voit souffrir; et la réputation est toujours le premier bien qui abandonne un misérable. Quels sont maintenant, poursuit ce philosophe chrétien, les discours du peuple sur moi ? Non, je n'y puis penser. Sans biens, sans honneurs, sans crédit, innocent cependant et accablé de toutes les peines dont on punit les plus coupables : en deux mots, voilà l'état où je suis.

Mais je veux bien vous accorder ce point encore, que vous plairez, que vous plaisez au monde ; qu'attendez-vous de son amour? Certainement ce ne sont ni les dignités ni les richesses; elles sont elles-mêmes le prix auquel est attaché son amour; si elles vous quittent, il vous méprise; il ne vous estime qu'autant que vous les possédez.

Restreignez-vous donc, mondains, à vanter vos plaisirs. Vantez-les, j'y consens, nous ne vous les envierons pas; nous n'achetons pas si cher un repentir. Car enfin de quels plaisirs me parlez-vous? Je n'ose croire que ce soient de ces basses voluptés qui ruinent en déshonorant; qui, en avilissant l'esprit, l'affaiblissent; qui troublent la raison, et en la troublant la rendent capable de tous les excès des plus féroces animaux. De quels plaisirs parlez-vous donc? C'est sans doute de ces plaisirs, que vous nommez honnêtes, qui font, dites-vous, la douceur de la vie, l'agrément de la société, auxquels il faut se prêter par bienséance, auxquels on ne peut se refuser, sans renoncer absolument au commerce des hommes.

Plaisirs de spectacle, par exemple. Plaisirs bornés au court espace d'une heure ou deux, au plus d'une nuit entière; mais dont vous rapportez dans le cœur presque toujours un trait meurtrier, source d'un long et cruel martyre ; souvent les mortelles inquiétudes d'un honneur flétri, d'une réputation perdue.

Plaisirs de liaison. Quoi! cette folle ivresse, l'ivresse de l'âme, ces extravagances de passion, l'idolâtrie de la chair, ce composé monstrueux d'artifice et d'infidélité : malgré les noirs soucis, le sombre chagrin, souvent l'implacable discorde, la sanglante fureur, qui marchent à la suite, est-ce là, mondains, ce que vous osez mettre encore au rang de vos plaisirs?

Plaisirs de conversation et de jeu. Qu'ils sont vides, ces plaisirs, qui vous replongent d'eux-mêmes et à la longue dans le dégoût et l'ennui, dont vous y cherchiez le remède ; plaisirs moins criminels cependant, si dans ceux-ci la réputation, dans ceux-là la fortune de toute une famille n'étaient souvent intéressées, si par là même et les uns et les autres n'étaient une source féconde de larmes, de soupirs et de regrets.

Plaisirs d'inaction et de mollesse. C'est pour ceux qu'on nomme les divinités de la terre. Victime d'un corps idolâtré, l'âme devient en eux sans action ; toutes ses fonctions sont arrêtées et suspendues par la volupté. N'agir, ne penser, ne parler, ne désirer que par plaisir; interrompre l'ennui de la volupté même par de voluptueuses rêveries : voilà tout leur système. Les arts s'épuisent en inventions nouvelles pour bannir loin d'eux jusqu'à l'idée de douleur. Raffinement de délices dans les délices mêmes, artiste mélange de toutes les sensualités pour flatter tous les sens ensemble ; jusqu'au dérangement de l'ordre de la nature entre dans l'économie de leurs plaisirs. Plaisirs vraiment chimériques. Eh! qui de nous oserait se flatter de se les procurer jamais ? Mais plaisirs frivoles pour ceux même qui en jouiraient ; ils dépendent de trop d'objets pour pouvoir être constants ; plaisirs insidieux, qui ne font qu'amollir l'âme et la rendre plus sensible au sentiment du revers.

C'est dans Dieu, vous le savez, ma chère sœur, vous l'avez éprouvé; mais que vous en ferez dans la suite encore une bien plus douce épreuve! oui, c'est dans Dieu seul que se trouvent les solides récompenses, les purs plaisirs. Non-seulement son amour nous est assuré; mais encore que son amour est magnifique! N'en cherchons point d'autre gage : il se donne lui-même. Qu'ai-je dit? Vous le comprenez, vous, ma chère sœur ; mais le monde le comprendra-t-il? peut-il le comprendre? Et ne puis-je pas bien appliquer ici ce que disait un jour notre divin Maître à un docteur de la loi : Nous ne vous disons que ce ce que nous savons sûrement, nous ne vous rendons témoignage que de ce que nous avons vu? Ah! que ne puis-je ajouter et de ce que nous avons éprouvé ? *Quod scimus loquimur, et quod vidimus testamur.* (*Joan.*, III.) Mais hélas! si vous ne nous avez point cru, ni peut-être même compris, lorsque nous ne vous avons parlé que de plaisirs sensibles et terrestres : *Si terrena dixi vobis, et non creditis* (*Ibid.*) ; eh! comment nous comprendrez-vous, comment nous croirez-vous, si nous vous parlons à présent de voluptés toutes célestes : *Quomodo, si dixero vobis cœlestia, credetis?* (*Ibid.*) Oui, notre Dieu se donne lui-même à ceux qui se donnent à lui : lui-même avec toute sa puissance, lui-même avec toutes ses grâces, lui-même avec toute sa gloire, lui-même et son immortalité. Quelque chose de plus doux encore : Jésus se donne lui-même, Jésus et son cœur. Sa parole y est expresse.

Ah! Messieurs, si ce ne sont là par rapport à vous que de vaines idées, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes. Vous n'êtes occupés qu'à vous corrompre le goût par les faux charmes du monde ; faut-il s'étonner si vous ne sentez pas le bien d'une âme qui peut se rendre à soi-même ce consolant témoignage :

j'aime mon Dieu, mon Dieu m'aime, et je sens les effets et le gage de ce double amour dans mon cœur? Épurez votre goût, mes frères, en renonçant aux fausses délices; élevez-vous au-dessus de la terre; vous goûterez le ciel. Alors vous le sentirez enfin quelle différence il y a entre servir Dieu et servir le monde.

Cependant, pour vous en donner du moins quelque grossière idée, une autre méthode se présente à moi; ne la refusons pas. Il faut, pour convaincre le monde, se proportionner à toutes ses faiblesses. Il ne sait juger des choses que par l'extérieur. Eh bien! voyez, examinez vous-mêmes ces âmes justes et fidèles, que vous plaignez quelquefois, que vous jugez si malheureuses dans leur austère solitude : sur leur visage, dans leurs démarches, dans tous leurs discours, quels signes de trouble, d'impatience, quel mouvement déréglé remarquez-vous? Mais surtout interrogez-les; elles vous le diront bien mieux que moi.

Au reste, cependant, je n'expose à cette épreuve que les vrais disciples de la croix. Avouons-le, en effet, sous le joug de Jésus-Christ on cache quelquefois le joug du monde; et l'amour-propre fécond en ruses ne prend que trop souvent tous les dehors du divin amour. Il est des cœurs dont Dieu réprouve le sacrifice. (Permettez-moi d'ajouter ceci, ma chère sœur. A Dieu ne plaise que je soupçonne que vous deviez jamais en avoir besoin; mais enfin permettez-moi de l'ajouter pour votre plus grande instruction!) Il est, dis-je, des cœurs dont Dieu réprouve le sacrifice; parce que ce sont des sacrifices mutilés, des sacrifices forcés, des sacrifices d'ostentation et d'hypocrisie.

Où se trouve la contrainte, l'amour ne se rencontra jamais. Sacrifices forcés; tel, par exemple, celui de la fille de Jephté : figure trop naturelle d'une malheureuse victime qui s'immole ou à l'ambition d'une famille, ou à son propre dépit. Mais en vain le corps est contraint, le cœur est toujours libre. Vous le refusez, malheureuse; et Dieu du haut du ciel, en réprouvant le sacrifice, vous condamne à regretter sans cesse un monde (le tyran!) qui de son côté vous condamne à ne le revoir jamais.

L'amour est ennemi de toute réserve. Sacrifices mutilés; tels ceux de Saül. L'ordre de Dieu soumet tout en général, tout sans réserve à l'anathème; mais la cupidité demande grâce pour son idole; elle l'obtient. Et tandis qu'on immole avec faste à l'ordre du Seigneur tout le peuple d'Amalec, victimes communes, que la passion abandonne aisément, elle retient secrètement le bras, et soustrait son Agag à l'holocauste. Cependant en voulant allier Dieu et le monde, on ne satisfait ni Dieu ni le monde, ni soi-même. On souffre du côté du monde pour ce qu'on immole; du côté de Dieu pour ce qu'on réserve; et le cœur ainsi partagé, se trouve déchiré par son propre partage.

Sacrifice d'ostentation ou d'hypocrisie. La vertu devient quelquefois le pis-aller de l'amour-propre; faute d'autres talents, on veut se singulariser par la dévotion; et le renoncement au monde devient une voie de parvenir à son estime. D'autres fois, c'est un voile heureux pour couvrir les plus noires trames. Au prix de quelques observances arbitraires, on achète volontiers le privilége de contenter les grandes passions. Une main pharisienne perce bien plus sûrement un ennemi; et souvent le moyen le plus certain de s'enrichir des dépouilles de Samarie, est de s'employer en apparence à la détruire.

Finissons ces portraits odieux. Vous le voyez assez, Messieurs, ce n'est pas au témoignage de semblables cœurs que j'en appelle. Quelque malheureux que vous soyez, ils le sont encore plus que vous. Avec plus de confiance je m'en rapporterais à vous-mêmes. Sans doute, il a été pour vous quelqu'un de ces heureux moments, où pénétrés d'une crainte salutaire, fondement du véritable amour, vous avez pleuré sur vos désordres. Eh bien! quels moments voluptueux vous furent jamais plus agréables que ces moments de contrition et de douleur? Mon Dieu, quoi! la douleur même a des charmes dans votre aimable service? Mais si les larmes ont tant d'attraits, que sera-ce des consolations? Fixez maintenant ces moments passagers; faites-vous-en un tissu entier de vie; que tous vos jours seraient sereins! l'heureuse vie, qui, en préparant à l'éternité, ne serait qu'un avant-goût perpétuel de ses délices! On verrait sans frayeur s'écouler cette vie passagère. Quelques joies qu'on y goûtât, il n'en est point de celles-ci comme des folles joies du monde, que la mort finit tôt ou tard. Ce terme des délices mondaines ne fait qu'épurer davantage, à mesure qu'il avance, les délices de l'amour divin, jusqu'à ce qu'il les ait fixées pour jamais dans la possession de la Divinité même.

Ah! Messieurs, sur quel objet viens-je, comme en passant, de porter votre vue! Souffrez qu'en finissant, je le contemple un moment avec vous. Puissiez-vous de tout ce discours conserver du moins cette dernière image! Ecoutez vous-même, ma chère sœur, pénétrez-vous-en bien de cette image; que votre sort vous paraîtra heureux, tant que vous la conserverez dans votre esprit! C'est une puissante défense contre toutes sortes de tentations que vous aurez peut-être à essuyer.

Ce monde que vous idolâtrez, mes frères, ce monde finira tôt ou tard. Cette scène, dont l'éclat vous enchante aujourd'hui, cette scène doit changer, du moins par rapport à vous, et bientôt. Nos années s'accumulent, notre corps retombe peu à peu tous les jours dans la poussière dont il est sorti; cette vile machine de boue s'écroule de jour en jour par les efforts mêmes que nous faisons pour la soutenir. La mort approche donc; elle va nous envelopper tous dans ses tristes ombres. Demain donc, dès demain, c'est ce grand qui va lui-même ensanglanter cette scène, la scène du monde, qui lui pa-

rait si riante, et dont il fait la principale décoration aujourd'hui; et sa pompe funèbre fera demain partie de ses spectacles. C'est dans ce point de vue qu'il faut considérer le monde pour le connaître.

Je voudrais, Messieurs, tandis qu'il en est temps encore, faire aujourd'hui l'office de ce héraut d'un roi fameux d'Asie. Au milieu de cet auditoire, j'élèverais un drap mortuaire. Mondains, qui que vous soyez, vous dirai-je, grands, riches, voluptueux du monde, de ces trésors amassés avec tant de fatigues, de ces palais, de ces titres d'honneur, de ces plaisirs, voilà donc enfin tout ce que le monde vous laisse. A ce seul trait, connaissez votre maître. Non, en voici un autre encore, c'est le dernier.

Ouvrez-vous, profonds abîmes, étangs de feu, découvrez-vous! Ou l'Evangile est faux, car il m'annonce que l'amour du monde est inimitié de Dieu. Donc ou l'Evangile est faux, ou voilà le dernier partage que le monde vous destine. Pour ces palais délicieux, un tourbillon de feu; pour ce fin lin et cette pourpre, pour toutes ces délicatesses sensuelles.....

Ah! ma chère sœur, en commençant ce discours, je vous avais placée comme entre deux chemins : la carrière du monde d'une part, celle de Jésus-Christ de l'autre. Renversez maintenant tout ce que j'ai dit jusqu'à présent. Donnez au joug de Jésus-Christ toute la pesanteur du joug du monde; supposez au joug du monde toute la douceur du joug de Jésus-Christ; et maintenant ce seul objet devant les yeux : Dieu d'une part, un ciel, et dans ce ciel, une éternité de gloire et de bonheur; d'autre part un enfer, des tourments, des démons : un seul coup d'œil sur ce double objet, et choisissez.

Pour vous, Messieurs, prenez garde ici de vous séduire. Ne penser pas à ces vérités terribles, ce n'est pas les anéantir; nous traiter de déclamateurs vagues, de moralistes outrés, ce n'est pas vous soustraire à nos anathèmes; et protester que vous êtes chrétiens, ce n'est pas vous séparer du monde. Rentrez dans votre conscience, et jugez-vous sur cette maxime : n'être pas du monde, c'est embrasser toute la sévérité de l'Evangile, c'est marcher fidèlement, constamment sur les traces de Jésus-Christ, porter sa croix : voilà son joug. Ah! puissions-nous tous, chacun dans notre état, mes frères, en ressentir, en goûter les douceurs, et dans cette vie et dans l'autre! Ainsi soit-il.

SERMON II.

POUR UNE VÊTURE OU PROFESSION.

Nemo est, qui reliquerit domum.... propter me.... qui non recipiat centies tantum in tempore hoc... cum persecutionibus, et in sæculo futuro, vitam æternam. (*Marc.*, X.)

Quiconque aura quitté pour moi sa maison, recevra cent fois autant dans cette vie même. Véritablement, il y sera persécuté, mais il aura la vie éternelle dans le siècle futur.

C'est ici-bas, ma chère sœur, le règne du monde; les riches seuls y semblent heureux. On dirait, en effet, que toutes les beautés, toutes les délices de la terre ne sont que pour eux; ils en jouissent seuls, tandis que la pauvreté, et même cette pauvreté héroïque à laquelle vous allez vous dévouer, malgré les éloges que Jésus-Christ en fait, est condamnée aux larmes; et son sort le plus beau semble être de gémir dans le silence et dans l'obscurité de la retraite, pour se dérober du moins au mépris et aux insultes du monde : *Mundus gaudebit, et flebitis vos* (*Joan.*, XVI.)

Epouse d'un Dieu crucifié, ne vous attendez donc qu'à souffrir sous cette alliance. L'Epoux dont vous avez fait choix, est un Epoux de sang, si j'ose me servir de cette expression de l'Ecriture : *Sanguinum sponsus* (*Exod.*, IV); et la dot qu'il vous apporte aujourd'hui, ce sont ses épines et sa croix.

Mais que la scène doit changer un jour à votre avantage! Votre Epoux paraît sur le trône de sa majesté, dans l'appareil de sa puissance; ô vous qui participez maintenant à ses ignominies, à ses douleurs, vous participerez alors à sa puissance et à sa gloire. Que cette espérance est magnifique! Est-il des maux assez vifs, pour qu'elle ne puisse pas les adoucir et les rendre même délicieux? Et voilà, ma chère sœur, le vrai centuple qui vous est promis dès cette vie : *Centies tantum in tempore hoc* (*Marc.*, X), l'assurance de la vie éternelle : *In sæculo futuro vitam æternam.* (*Ibid.*)

En effet, vous entrez dans un état ou votre salut est comme assuré; c'est la proposition générale de ce discours; en voici la preuve, qui fera le partage. 1° Vous serez éloignée de tous les obstacles. 2° Vous serez à la source même de toutes les grâces. Quoi de plus propre à vous affermir pour la consommation du sacrifice que vous avez si généreusement commencé?

Mais, Messieurs, en animant, en soutenant cette jeune vierge, je n'oublierai pas que je dois aussi quelque chose à votre instruction. Vous en avez certainement plus besoin qu'elle, et ne pensez pas que ce soit par pure cérémonie que l'Eglise vous invite et vous admet à ces sortes de spectacles. Ils vous intéressent de plus près que vous ne pensez ordinairement. Prions tous ensemble l'Esprit-Saint qu'il nous fasse à tous la grâce d'en profiter. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que le monde est dangereux! Je n'y vois qu'obstacles au salut, obstacles de toutes parts, presque invincibles. Suivez-moi, mes frères, dans le détail simple que je vais en faire. Si je ne prétendais que vous effrayer ici par des traits vagues et généraux, je me contenterais de recueillir tous les anathèmes dont Jésus-Christ est venu foudroyer le monde. Malheur au monde, région des scandales! Malheur au monde, dont, l'amour est inimitié de Dieu! Malheur donc, malheur au monde, pour qui Jésus-Christ n'a pas prié! Mais je crois devoir m'attacher plutôt à justifier ces anathèmes. L'incompatibilité du christianisme avec les attachements du monde, avec la vie du monde, avec les scandales du

monde, va me fournir une courte preuve.

Il est vrai cependant, et je l'avoue avec plaisir, ma chère sœur, qu'une grande partie de tout ceci pourrait paraître vous convenir mal. Une éducation vraiment chrétienne reçue dans le sanctuaire même de la pudeur, les semences abondantes de vertu que des mains les plus religieuses avaient jetées de bonne heure dans votre cœur, et qui avaient eu tout le temps d'y germer à l'abri des souffles empestés du monde : c'était là sans doute un puissant préservatif contre la séduction. Mais enfin l'âge était venu où il fallait vous décider. Si les charmes de cette enceinte sacrée ne vous eussent retenue, il fallait rentrer dans un monde qui vous rappelait par ses attraits les plus séduisants, et vous attendait avec la plus vive impatience. Or je soutiens que l'air du monde, s'il n'est pas toujours mortel, est toujours du moins bien dangereux, et que ce qu'on appelle même le monde le plus réglé est pour le salut un ennemi toujours très à craindre.

C'est le monde même que je veux en prendre pour juge. Non, non, nous n'avons pas besoin d'enlaidir d'imagination son tableau, pour en inspirer de l'horreur. Je commence par ses attachements.

Est-il bien facile de posséder les richesses sans s'y attacher? Dites-le nous vous-mêmes, Messieurs. De ce degré d'opulence où la Providence vous a placés, chacun selon votre état, descendriez-vous sans peine, les uns dans l'obscurité d'une condition commune, les autres dans l'abîme même de l'indigence ; et tous tant que vous êtes, souffririez tranquillement un de ces grands revers qui fît changer tout à coup la face de votre fortune ? A cette supposition, votre cœur se révolte ; il est donc attaché? Or, que pense la religion de cette attache? La religion décide : attache mortelle pour le salut; et la décision, tout austère qu'elle est, est fondée sur ces paroles de Jésus-Christ : Quiconque ne renonce pas, du moins de cœur, comme saint Paul l'explique, à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple ; et la décision, encore une fois, tout austère qu'elle est, est fondée sur ces autres paroles encore plus terribles : Quiconque n'est pas prêt à sacrifier pour moi, dès que je le demande, non-seulement sa fortune, mais sa famille même et tout ce qu'il a de plus cher, n'est pas digne de moi.

Est-il bien facile de vivre, je ne dis pas, dans l'illustre opulence, mais seulement dans cette honnête médiocrité si vantée dans le monde, sans rechercher ses commodités ? Est-il bien facile d'avoir toutes ses commodités, sans aimer la vie, sans être attaché à la terre? Et que pense encore la religion de cette attache? Sans mortification des sens et de la chair, point de christianisme, dit l'Evangile; et prenez garde à ce qu'ajoute saint Augustin : Celui qui ne gémit pas à présent d'être exilé sur la terre, ne sera jamais citoyen du ciel.

Dans quelque situation que l'on soit, quelque rang que l'on occupe dans le monde, on s'y trouve toujours, d'une part dominé par des conditions supérieures, de l'autre au-dessus de plusieurs. Dans cette espèce de milieu, pour ainsi dire, est-il bien facile d'empêcher que la vanité ne gâte le cœur? Il vous le semble peut-être. Ah! Messieurs, c'est que ce mot *vanité* signifie tout autre chose dans le monde que dans l'Evangile. Dites-moi donc, je vous prie, votre cœur ne ressent-il pas je ne sais quelle complaisance secrète à commander aux uns, je ne sais quel chagrin et quel dépit jaloux à obéir aux autres? Une épreuve encore plus facile à faire et plus décisive : les égards qu'on a pour vous, les honneurs qu'on vous rend vous gênent-ils, vous fatiguent-ils, vous humilient-ils? Préféreriez-vous les dernières places de la société à celles, quelles qu'elles soient, que vous y occupez ? Votre cœur surtout est-il bien affermi contre une injure? Au seul mot d'injure, il se décide, il se révolte ; il est donc attaché, votre cœur. Ouvrez l'Evangile ; maximes, préceptes, exemples, tout vous convainc d'anti-christianisme.

Sans pousser plus loin ce détail, examinons plutôt en abrégé quelle est la vie du monde ; je parle toujours de la portion même la plus réglée du monde. D'abord la perte du temps, l'oisiveté, la mollesse ne sont-elles pas comme l'apanage et le privilége même, surtout dans certains états, de certain sexe? Savoir se faire obéir, tenir un nombreux domestique toujours en haleine, toujours attentif, pour prévenir tous les caprices de l'idole dont le service l'attache : c'en est la grande et presque l'unique science. J'en recherche les occupations : un flux et un reflux continuel de visites, tour à tour rendues et reçues, absorbe la plus grande partie de chaque journée. Je pénètre dans les cercles : une politesse efféminée y règne ; mille sortes d'inutilités les entretiennent; et bientôt encore ils languiront, à moins qu'ils ne se soutiennent aux dépens de la charité, et peut-être de la religion et de la pudeur. Aux amusements de la conversation succèdent ceux du jeu, où l'on expose sans scrupule, on croit exposer innocemment un superflu que la Providence certainement n'avait donné que pour le soulagement des malheureux. Après les tables de jeu se dressent les tables de festin, dont les plus réglées sont celles où ne préside que la mollesse, quand la débauche en est bannie. Quoi! point d'occupations sérieuses? Que de journées se passent sans qu'on trouve place à une seule ! à moins que les embarras, les soins domestiques, multipliés à l'infini par la cupidité, ne rejettent dans des distractions plus dangereuses, et peut-être encore plus criminelles. Mais du moins les exercices de religion, où sont-ils? Un quart-d'heure de prière, au plus, au prix du quel on croit acheter le droit d'une distraction continuelle pour tout le reste de la journée. Est-ce là être chrétien ? Ah! mes frères, je frémis, je vous l'avoue, de cette pensée de saint Jean Chrysostome : si c'est là être chrétien, il n'était pas besoin, en vérité, qu'un Dieu descendît

du ciel pour nous apporter cette morale. Et l'on se sauve ainsi? Ah! s'il est vrai que l'on se sauve ainsi, comme on le croit dans le monde, que penserons-nous de la conduite de nos premiers chrétiens, de nos anachorètes, de tous les saints qu'on révère dans l'Eglise? Quoi! sur une même mer, je vois des passagers suivre doucement le fil de l'eau qui les emporte, tandis que les autres remontent le torrent avec effort; et je croirais que les uns et les autres aboutiront au même terme? Mais il n'est pas possible de vivre autrement dans le monde. Je veux le croire: en voilà justement le danger.

Que n'ai-je point omis cependant? Je n'ai rien dit de cette loi tyrannique, qui oblige indispensablement, en mille circonstances, à aller affronter tous les dangers les plus imminents. Par exemple, étant née comme vous l'êtes, ma chère sœur, eussiez-vous pu vous dispenser absolument de paraître, du moins quelquefois et même fréquemment, dans ces assemblées où l'on se fait un jeu de séduire les cœurs, de corrompre les esprits, d'établir et d'affermir l'empire des passions sur les débris de la simple innocence? La beauté d'un naturel qui ne s'est encore expliqué qu'en faveur de la vertu, mauvaise défense contre des maximes insinuées agréablement, soutenues avec esprit, autorisées par d'illustres exemples, et toujours d'autant plus dangereuses qu'elles flattent des penchants plus naturels. La gêne et la contrainte, où une éducation chrétienne a retenu jusqu'alors, ne font que donner plus de vivacité à des passions réveillées tout à coup, et mises en liberté après une longue servitude. Hélas! funeste présent dans ces délicates circonstances, oui, funeste présent que l'esprit, et la naissance et la beauté! A quoi servent-ils, qu'à multiplier les séducteurs et les occasions d'être séduite? Voilà les scandales du monde. Par force ou par adresse, il faut enfin qu'ils s'établissent.

Dans les commencements, les grands principes de religion, sucés dès l'enfance, médités fréquemment dans la jeunesse, retiennent peut-être quelques moments; en alarmant la conscience, ils servent de frein à la cupidité. Mais, hélas! Eve innocente, vous ne manquerez pas de tentateurs qui, à force de raisonnements, vous feront perdre peu à peu l'horreur du crime : *Nequaquam, nequaquam moriemini* (*Gen.*, III): non, vous ne mourrez pas. Préjugés que ces austères maximes de retenue, qu'on dit prescrites par le christianisme; morale outrée que ces préceptes de renoncement, d'abnégation, de pénitence; frayeurs paniques que tous ces scrupules, toutes ces délicatesses de conscience; peintures chimériques que tous ces horribles tableaux que l'on nous trace des jugements de Dieu : *Nequaquam, nequaquam moriemini*. Quel crime, en effet, de soutenir les droits, de jouir des priviléges de sa naissance? Dieu nous a-t-il créés raisonnables, pour que nous nous laissions aveuglément conduire? N'est-il pas d'autres règles à suivre dans le monde que dans les cloîtres? C'est injustice ou ignorance de porter si loin les devoirs du christianisme. D'ailleurs, ne faut-il pas savoir et le bien et le mal? Sans cette connaissance, une vertu n'est jamais assez bien affermie. N'est-ce pas, après tout, ainsi qu'ont vécu tous nos semblables? Et quel mal leur en est arrivé? *Eritis sicut dii, scientes bonum et malum.* (*Ibid.*) C'est diminuer étrangement le nombre des élus que d'en retrancher tous ceux qui vivent ainsi que nous. Non, non, il ne faut donc pas croire que nous mourions, que Dieu veuille nous damner pour si peu de chose : *Nequaquam, nequaquam moriemini*. Encore une fois, Messieurs, je vous en atteste vous-mêmes, n'est-ce point là le langage ordinaire du monde? et combien ne connaissez-vous pas de ces frauduleux serpents qui débitent hautement ces maximes? Ainsi la séduction gagne par adresse ou s'établit encore plus sûrement par violence.

Allez, à la bonne heure, sacrifiez au Seigneur votre Dieu, mais que ce soit dans cette terre. Ainsi Pharaon parlait à Moïse, qui le pressait de relâcher son peuple : *Ite, sacrificate Domino Deo vestro, sed in terra hac.* (*Exod.*, VIII.) Ainsi le monde s'efforce tous les jours de retenir de jeunes personnes touchées de Dieu : *Sacrificate, sed in terra hac.* Dans tous les états et toutes les conditions, dans le monde ainsi que dans les cloîtres, partout ne peut-on pas offrir au Seigneur son cœur en sacrifice? ne peut-on pas partout être chrétien, sauver son âme? Heureux qui n'a pas donné dans ce piége, piége adroit qui a perdu tant d'âmes!

Non, non, répondait Moïse, il ne nous est pas possible absolument de sacrifier ici à notre Dieu. La matière de nos sacrifices ce sont les idoles mêmes de l'Egypte; si vous nous les voyiez sacrifier, vous nous lapideriez : *Ægyptii lapidibus nos obruent.* (*Ibid.*)

Rien de plus juste et de plus naturel que cette figure. Oh! qu'il est difficile d'être chrétien dans le monde! Le christianisme oblige à une infinité de sacrifices, et la matière de ces sacrifices, ce sont les idoles mêmes du monde. O monde! ô malheureuse Egypte! quelle est l'âme, quelque endurcie qu'elle soit contre tes charmes, qui puisse résister constamment à tes fureurs? Au centre du monde le plus réglé, combien la crainte fait-elle tous les jours d'apostats! *Ægyptii lapidibus nos obruent.*

Je suppose, par exemple, une personne qui a reçu un affront : la religion l'oblige strictement, à la rigueur, à pardonner; mais s'il ne se venge, son honneur est perdu dans le monde. L'honneur, c'est l'idole du monde; si on l'immole à la religion, il faut renoncer à toutes les distinctions, à toutes les douceurs de la société, peut-être à la société même : *Ægyptii lapidibus nos obruent.*

Je suppose une de ces circonstances, circonstances assez fréquentes, et certainement plus fréquentes qu'on ne pense, quand, pour réparer une injustice anciennement commise, ou pour soulager les pauvres dans des besoins pressants, il faut retrancher de

son luxe, prendre sur ses plaisirs, peut-être endommager le corps même de sa fortune. La religion y oblige strictement et à la rigueur. Mais la richesse est l'idole du monde; si on l'immole à la religion, toute une famille se révolte, un cercle d'amis se récrie; il faut s'exposer à leurs railleries et à leurs reproches, peut-être à leurs persécutions mêmes: *Ægyptii lapidibus nos obruent.*

Combien de fois la conscience se trouve-t-elle en compromis avec les complaisances qu'on doit à un ami, peut-être à un père et à un époux. La religion oblige strictement à s'exposer à tout, à tout sacrifier. Mais la paix, la bonne intelligence d'une famille, sont en danger. Les liaisons les plus innocentes, les plus légitimes, courent risque d'être rompues : *Ægyptii lapidibus nos obruent.*

Que faire donc? Ah! vous avez pris certainement, ma chère sœur, le bon parti, le parti vraiment sage: *Viam trium dierum ibimus in solitudinem* (*Exod.*, V); nous irons dans la solitude, assez loin, pour ne plus voir l'Egypte, pour n'en être plus même aperçus. C'est là qu'on peut immoler avec sûreté toutes ses abominations. Les Jobs n'y trouvent point d'épouses impérieuses, qui traitent la patience de simplicité et de folie. Il ne s'y rencontre point de Michols, qui regardent la piété comme indécente. Les Saras n'y ont point d'Abimelech à craindre, ni les Rachels de Nachor, et les Susannes y sont chastes sans courir risque de leur honneur.

Puis-je donc ne point applaudir à votre bonheur, ma chère sœur? Enfin, après tant d'épreuves que vous avez soutenues avec tant de courage et de ferveur, il vous est permis de quitter entièrement le monde. Hâtez-vous de mettre entre vous et lui une barrière impénétrable. Vous voyez de combien de dangers cette seule séparation vous délivre.

Prenez garde cependant que nous ne vous promettons pas une sécurité parfaite. Non, non, tout homme porte toujours au dedans de lui-même son plus grand ennemi; et l'amour-propre, adroit serpent, se glisse partout, il profite de tout. Au défaut des grands objets, il s'attache aux plus petits. Vous aurez donc encore, en mille occasions, à vous prémunir contre ses ruses et ses surprises. Une vanité secrète, un retour de complaisance sur vous-même, une antipathie légère, que dirai-je? l'attache à une minutie : tout cela lui suffirait pour vous perdre. Mais, ma chère sœur, qu'est-ce que tout cela en comparaison des grands obstacles dont vous serez délivrée? Seulement, retenez, de grâce, cette importante leçon, que je crois vous devoir : seulement soyez fidèle à votre solitude; ne laissez aucun de vos désirs, aucune de vos pensées, pas même, s'il est possible, aucun de vos regards s'échapper vers le monde. Le cloître n'est dangereux qu'autant qu'on y entretient de commerce et de liaison avec le siècle.

Eh! ma chère sœur, qu'iraient encore y rechercher, dans ce monde, vos regrets et vos désirs? Il promet beaucoup, j'en conviens; mais le plus souvent donne-t-il autre chose que des espérances? A-t-il toujours intention d'effectuer ses promesses? et, quand il en aurait l'intention, en a-t-il le pouvoir? Il promet ordinairement par intérêt; il manque de parole par intérêt ou par faiblesse, après avoir épuisé de services. Quand même il donne, ce qu'il donne, après tout, vaut-il bien toujours ce qu'il exige? Peut-être on pourrait le croire, si ses biens étaient toujours la récompense du vrai mérite, s'ils n'étaient presque toujours le fruit honteux de la cabale et de l'intrigue, quelquefois de l'injustice même et du forfait; si du moins ils procuraient quelque avantage réel. Mais enfin qu'y trouve-t-on dans ces biens si vantés, qu'y trouve-t-on dès qu'on les possède? Plus de remords que de plaisirs, plus de besoins que de richesses, plus de devoirs que de dignités, et bien plus de travaux que de gloire : voilà ce qu'on y trouve; surtout que de piéges, que d'écueils, que de dangers pour le salut, et dans les attachements qu'il forme, et dans le genre de vie qu'il rend nécessaire, et dans les scandales auxquels il expose.

Vous ne sacrifiez donc réellement, ma chère sœur, que de vrais obstacles au salut. De plus, dans les petits combats que vous aurez encore à essuyer, ne craignez rien. Vous êtes à la source même de toutes les grâces. Cette seconde pensée, pour achever de démontrer l'assurance de votre salut dans l'état que vous embrassez, va faire le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est beaucoup, sans doute, d'être à l'abri des grands obstacles au salut; ce n'est pas assez cependant pour la faiblesse humaine. Hélas! Il n'est pas besoin que l'on nous pousse au précipice. Insensés, nous nous y jetons de nous-mêmes; aveugles, nous y tombons presque sans le savoir. Ici le salut est en assurance; je l'ai dit; et pourquoi? parce que tout y porte à la vertu, tout y facilite, tout y assure même la pratique de la vertu.

Je vous traçais, il n'y a qu'un moment, ma chère sœur, le tableau de la vie que vous eussiez été obligée de mener dans le monde. Que celle qu'on mène ici est différente! Vous le savez; depuis le temps que vous avez le bonheur de vivre dans cette enceinte sacrée, vous en avez fait la douce épreuve. Je ne suis pas surpris de la résolution que cette épreuve même vous a fait prendre, d'y passer tous les jours de votre vie. Pour peu que vous ayez vu le monde, vous l'avez sans doute assez vu pour faire une comparaison bien avantageuse à l'état religieux, en vous écriant avec le Prophète : Oh! qu'il est vrai, Seigneur, qu'un seul jour passé dans votre maison vaut mieux que la plus longue vie dans les tabernacles du monde! Ici l'abjection, l'humiliation, la douleur, sont préférables à tous les plaisirs, à toutes les délices

que l'on pourrait goûter ailleurs. Tels sont vos sentiments, ma chère sœur, sentiments fondés sur votre propre expérience. Qu'entreprendrais-je donc encore de vous dire? Que pourrais-je vous apprendre? Mais c'est au monde qu'il faut parler, pour le rendre, s'il est possible, oh! que je voudrais le rendre effectivement jaloux, en quelque sorte, de votre bonheur. C'est d'après le Seigneur lui-même que je veux en tracer le tableau.

Qu'elles sont heureuses (que leur sort est bien digne d'envie!), ces âmes dont parle l'ange de l'*Apocalypse*, ces âmes, dis-je, à qui le Seigneur a fait la grâce de les appeler aux noces de l'Agneau, ou plutôt à qui l'Agneau lui-même a fait la grâce de les choisir pour ses épouses; oui, qu'elles sont heureuses! Couvertes des pauvres livrées de leur époux, elles brillent mieux que sous la pourpre; l'éclat dont elles brillent ce sont leurs vertus.

N'est-ce point ici cette Jérusalem que le disciple bien-aimé avait en vue, cette cité sainte où rien de souillé n'est admis, où il n'est permis d'entrer qu'à ce qui est pur, du moins exactement purifié. C'est le Seigneur lui-même qui fait le choix des habitants fortunés de ce séjour; et le choix ne tombe que sur ceux qui sont inscrits dans le livre de vie de l'Agneau : vraies prémices, prémices précieuses de l'humanité, que le Seigneur s'est réservées à lui-même.

Que pourrait-il donc y avoir à craindre dans cet heureux asile? Non-seulement un mur élevé le sépare de l'impure Babylone, et le met à l'abri de tout orage et de toute tempête; mais les anges mêmes veillent, en quelque sorte, à toutes les portes, pour en exclure tout ce qui pourrait y porter le désordre et le trouble. Le Seigneur lui-même y habite; c'est lui-même qui en est le soleil, soleil dont la resplendissante clarté, se répandant dans tous les esprits, en écarte toutes les ténèbres du mensonge, tous les nuages de l'illusion et du prestige.

Un beau fleuve d'eau vive y jaillit à grands flots, et y fait croître de toutes parts le véritable arbre de vie, qui produit et reproduit sans cesse des fruits toujours nouveaux, fruits de toutes sortes de vertus.

Mais qui pourrait décrire les prodiges qui s'y opèrent à la suite de l'Agneau? Non, non, il n'est pas donné à tous d'entrer dans ces charmants mystères, ni même de les comprendre. Mais, ce qu'il nous est permis de voir et d'entendre, c'est cette voix unanime, ce cri, pour ainsi dire unique, qui retentit en même temps dans toutes les bouches, pour s'enivrer et s'animer mutuellement sans cesse à adorer, à louer le Seigneur. De même, sur tous les fronts, on voit écrit le nom de l'Agneau et celui de son Père, non pas par une ostentation pharisaïque, mais pour s'entre-avertir continuellement du respect et de l'amour qui leur sont dus.

Ainsi s'écoulent les jours dans une sainte joie, dans une paix profonde, que la défaite et l'esclavage des passions rendent inaltérables. Une noble émulation cependant y règne; c'est à qui fera davantage pour le céleste Époux. La faiblesse de l'âge ne s'y laisse remarquer que par une plus vive ardeur, la caducité par un plus grand courage, l'infirmité par une résignation plus héroïque. Mais! émulation est sans jalousie, parce que la même humilité dans tous les cœurs fait voir à chacune de la supériorité dans les autres.

O vrai tabernacle du Seigneur sur la terre! On n'y entend de gémissements que ceux que fait pousser le saint amour; on n'y voit couler de larmes que celles qu'il fait répandre; jamais par conséquent de tristesse; on n'y sait rien de plus délicieux que de souffrir. Enfin, l'ennui n'y trouve point de place, un tissu d'occupations toutes saintes, sans qu'on puisse même décider quelle est la plus sainte, remplit tous les jours et n'y laisse aucun moment vide. Les entretiens y sont aussi propres à recueillir que le silence même; jusqu'aux repas pourraient y passer pour des exercices de jeûne; et le sommeil un exercice de pénitence. Du reste, le chant des psaumes n'y est interrompu que par des communications encore plus intimes et plus familières avec le Seigneur. Un travail que l'amour de la pauvreté prescrit, ou que l'amour des pauvres règle, anime et dirige, remplace la prière, et toujours est accompagné, du moins suivi de la lecture.

Lectures! ah! quelles lectures? Qu'elles sont différentes de celles que les parents, même les plus religieux, regardent dans le monde comme nécessaires à leurs enfants, pour orner et cultiver leurs esprits. Hélas! peu à peu, par cette brèche, l'esprit du monde (personne ne le sait mieux que nous) se glisse dans les cœurs. Dans celles-ci, on ne peut apprendre autre chose que la méthode de plaire toujours plus au Seigneur.

Plaire à Dieu, c'est l'unique art en effet auquel on s'étudie. Dégagé de ce qu'on appelle les grands soins, les grandes affaires, on n'y connaît d'autre occupation sérieuse et digne d'appliquer, que d'avancer de jour en jour dans le chemin de la vertu.

Mais enfin, dira le monde, vous peignez ici d'imagination un beau tableau, plus brillant que réel. Dans les cloîtres même les plus saints et les plus austères, n'est-il pas des défauts, des imperfections et même des scandales? Ah! monde impie, taisez-vous, répondait un illustre et saint prélat du dernier siècle, également bien instruit des défauts du monde et de ceux des cloîtres. Les fautes que l'on commet ici sont ordinairement plus innocentes devant Dieu que les vertus les plus éclatantes du monde. Humiliez-vous, monde, qui m'entendez! Car, après tout, d'où viennent-ils ces relâchements, ces scandales de l'état religieux, d'où viennent-ils, que du commerce indiscret qu'on y lie quelquefois malheureusement, et qu'on y entretient indiscrètement avec le siècle; et d'ailleurs, l'éclat même qu'ils font, la surprise qu'ils causent, marquent assez combien ils sont rares.

Et comment ne seraient-ils pas aussi rares

que légers? Ici, non-seulement tout porte à la vertu, mais tout facilite, tout assure même la pratique de la vertu.

Les pratiques journalières, chacune en particulier, toutes en général, ne sont qu'un exercice habituel de tout ce que le christianisme a de plus parfait. Ce qu'on pratique ainsi continuellement et sans relâche, passe aisément en habitude; et l'habitude passée, comme on dit, en nature, ne laisse plus ni peines ni difficultés à essuyer. Les saintes maximes dont on est pénétré soutiennent. Ce qu'on regarde comme seul avantageux, seul estimable, peut-il paraître trop difficile? L'esprit convaincu entraîne le cœur; et les actions extérieures en suivent comme d'elles-mêmes le mouvement. Ajoutez la force de l'exemple; c'est un torrent qui entraîne presque sans qu'on s'en aperçoive.

Je conçois, Messieurs, comment le christianisme doit vous paraître dur, difficile et presque impratiquable dans le monde. Pratiques, maximes, exemples, tout conspire à en détourner. Dans l'état religieux, c'est tout le contraire. Il ne peut donc y avoir de difficulté qu'à offenser Dieu.

Celui qui ne possède rien, peut-il avoir peine à ne point s'attacher? Celui qui fait profession d'une continuelle dépendance, peut-il avoir peine à fléchir sous le joug de la volonté du Seigneur? La virginité même du corps ne tend qu'à celle de l'esprit, qui dans tout état est de précepte; et celui qui réserve avec jalousie à l'Epoux sacré tous ses désirs et toutes ses pensées, peut-il avoir peine à ne point profaner son temple?

Mais quoi! direz-vous, tout cela ne coûte-t-il donc rien à la nature? Cette retraite inviolable, cet assujettissement à mille menues observances..... Ah! Messieurs, vous demandez si cela coûte. Eh! quel homme, disait à ce sujet un grand et saint archevêque, quel homme regarde comme une prison la forteresse, où il se retranche contre l'ennemi pour sauver sa vie; et le soldat prêt à combattre prend-il ses armes pour un fardeau?

Du moins, cette dépendance continuelle, ce joug pesant, sous lequel sont liées, pour ainsi dire, toutes les facultés de l'âme, qui assujettit l'esprit et la raison, autant que la volonté et le cœur?... Oui, voilà véritablement le martyre continuel de l'état religieux; mais qu'il est avantageux pour le salut! C'est là précisément ce qui met toutes les vertus en assurance.

En effet, dans la pratique de la vertu, deux écueils opposés sont presque également à craindre : l'amour-propre et l'humeur, d'une part; le scrupule et l'illusion, de l'autre. Pour l'humeur, dans le monde il est bien rare que l'on s'en garantisse. L'humeur a toujours grande part aux meilleures actions que l'on y fait, et l'amour-propre s'y nourrit de l'idée d'indépendance qu'on y conserve. Ici, c'est l'aveugle obéissance, dont il faut faire la plus exacte et la plus continuelle profession, qui substitue pour toujours à l'humeur et au caprice de l'amour-propre la règle sûre et infaillible de la volonté de Dieu.

Le monde ne le concevra certainement pas ce bonheur. Qu'il est sensible cependant pour toute âme qui ne veut sincèrement et efficacement autre chose que se sauver sûrement! Vous du moins, ma chère sœur, vous en sentez certainement toute la douceur; et rien ne peut être plus consolant pour vous que ce que je dois à présent vous dire : que la volonté de Dieu va s'emparer absolument de toutes les actions de votre vie. Pas un instant de vos jours, où vous ne soyez assurée de faire la pure volonté de Dieu. La volonté de Dieu vous fera vaquer à la prière, et finira vos méditations. La volonté de Dieu appliquera vos mains au travail, et vous prescrira le repos. La volonté de Dieu réglera tous vos aliments, jusqu'au temps, jusqu'à la manière de les prendre, et consacrera sûrement tous vos jeûnes. La volonté de Dieu vous conduira jusque dans les bras du sommeil, elle-même aussi vous en arrachera, et fixera toutes les heures, tous les moments de délassement, ainsi que d'oraison, de prière et de silence.

De quelque côté que le tentateur vous attaque, il vous trouvera donc en garde contre tout, toujours dans l'ordre de la divine providence. Une des ruses qu'il emploie le plus ordinairement, et souvent avec trop de succès, c'est de déguiser la vertu sous les traits du vice, pour faire du moins craindre et haïr la vertu à ceux qu'il n'a pu séduire par les charmes attrayants du vice. Etat de scrupule, dangereux état, autant qu'il est cruel. Ici, c'est encore cette aveugle obéissance, qui, assurant toutes vos démarches, assure en même temps votre conscience. Heureuse nécessité, par conséquent, ma chère sœur, de ne pouvoir plus rien vouloir de vous-même, rien approuver, rien condamner, rien pratiquer de votre choix!

Mais remarquez encore jusqu'où s'étendra, pour vous lier, cette nécessité heureuse : jusque sur vos confessions, confessions fréquentes devenues pour vous indispensables; jusque sur vos communions; presque tous les jours l'Epoux sacré vous forcera, pour ainsi dire, à venir vous enivrer de ses douceurs : *Felix necessitas!* concluait saint Augustin. Quelle plus grande félicité, que d'être ainsi à la source de toutes les grâces, et d'être comme forcé à y puiser sans cesse!

Cependant, direz-vous enfin, quelque assuré que l'on puisse être de la victoire, du moins que le combat est long! Et qui peut se flatter de ne point céder enfin, si ce n'est à la pesanteur, du moins à l'ennui du fardeau qu'il faut porter? Le combat est long, dites-vous. O vous, ma chère sœur, répondez, instruisez et confondez le monde : qu'en pensez-vous? A votre âge, dans la fleur de la jeunesse où vous êtes, dites-le-nous, s'il vous paraît trop long. Le combat est long. Quoi! ce qui doit sitôt finir, peut-il, en effet, paraître long? Mais, après tout, quel

est-il donc cet avenir, que nous croirions donner à Dieu? Sera-t-il heureux pour nous? Sera-t-il funeste? Est-il même à nous? Bien plus, y sera-t-il? Le combat est long. Mais pensez-vous, vous qui le dites, à l'éternité de récompense qui doit le suivre?

Qu'il soit long enfin, autant que pénible; quelles douceurs, que de suavités intérieures le Seigneur ne sait-il pas y faire trouver! Je finirais volontiers par ce dernier trait le tableau de l'état que vous embrassez, ma chère sœur. Mais, hélas! j'en connais trop peu moi-même. Que pourrais-je en dire? Jamais je n'en dirais autant que vous en savez, autant que vous en avez éprouvé déjà vous-même; et j'en dirais toujours plus que le monde n'en pourrait comprendre. L'onction de la grâce, à mesure que vous lui serez fidèle, vous instruira du reste bien mieux qu'aucune parole humaine ne pourrait faire. De quelle joie, à présent même, votre cœur n'est-il pas inondé, autant par l'attente des consolations que le Seigneur semble vous promettre pour la suite, que par la jouissance de celles qu'il vous fait déjà goûter. Un doux saisissement ne s'en répand-il pas de votre cœur dans tous vos sens? Je vous laisse donc un moment, ma chère sœur, recueillie dans cette charmante pensée. Souffrez que je consacre à l'instruction du monde la conclusion de ce discours.

C'est donc à vous particulièrement, Messieurs, que je parle maintenant; mais c'est devant Dieu que je vous parle, devant Dieu qui nous voit, qui m'entend, qui jugera mes sentiments et les vôtres. Ces mêmes vérités, oui les mêmes que vous venez d'entendre, peuplèrent autrefois les déserts, firent déserter les villes, ou changèrent des villes entières (on en vit en Egypte), des villes entières en monastères.

J'ouvre les écrits des saints docteurs qui fleurirent dans les siècles qui suivirent immédiatement l'Eglise primitive; je consulte un saint Basile, les deux saints Grégoire, saint Jean Chrysostome, saint Augustin, saint Ambroise : dans tous leurs écrits, même dans les discours faits sans distinction pour tout le peuple, je trouve les exhortations les plus vives et les plus pressantes pour conduire les chrétiens dans la solitude, exhortations toujours appuyées sur les mêmes vérités que vous venez d'entendre.

On objectait alors ce qu'on objecte encore aujourd'hui, qu'il faut une vocation particulière pour les cloîtres. Ah! mes frères, répondaient ces saints docteurs, la vocation particulière, c'est pour le monde qu'il la faut; et vu la corruption du siècle (est-elle moindre aujourd'hui qu'elle ne l'était alors?), la vocation au christianisme est, en général, une vraie vocation à l'état religieux. Pensée bien forte; c'était cependant alors un principe généralement reçu dans l'Eglise. De là vient que les parents religieux ne croyaient point gêner la liberté de leurs enfants en les vouant à la retraite dès le berceau. De là vient que les saints évêques de ces beaux siècles permettaient de se consacrer au Seigneur dès le premier usage de la raison. Etonnante pratique, et qui n'est si éloignée des sentiments et des mœurs de notre siècle, que parce que dans notre siècle on a presque oublié qu'être chrétien et n'être pas du monde c'est essentiellement la même chose.

Cependant, car nous vous prêchons la pure parole de Jésus-Christ, et sans aucune exagération, que ceux qui sont engagés dans le monde y demeurent; oui, sans doute; mais en y demeurant, qu'ils en usent selon le précepte de l'Apôtre, comme n'en usant pas; et même, en y vivant ainsi, qu'ils tremblent, qu'ils prient, qu'ils adorent les desseins de Dieu. Que ceux, de même, qui, sans avoir jamais cherché le monde, s'y sentent appelés par des marques décisives de vocation, à la bonne heure encore qu'ils s'y engagent; le Seigneur sera avec eux, pourvu qu'ils y vivent dans une vigilance continuelle, avec la circonspection la plus exacte. Mais que la décision de saint Augustin est effrayante! C'est la plus grande partie des hommes, dit-il : *Plerique sunt*, pour qui la retraite est un moyen absolument nécessaire de salut : *Plerique sunt, qui, nisi sua omnia reliquerint, salvi esse non poterunt...* Selon que le salut de vos âmes vous intéresse, vous réfléchirez, Messieurs, sur cette pensée.

Pour vous, ma chère sœur, commencez donc à jouir du bonheur de votre sort. L'enceinte sacrée s'ouvre à vos vœux; voilà la livrée de Jésus-Christ que l'on vous offre. Que votre ardeur et votre reconnaissance, en la recevant, répondent à l'impatience avec laquelle vous l'avez désirée, et surtout aux grands avantages qu'elle vous procure. C'est le gage de la vie éternelle, où nous conduisent tous, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON III

POUR LA PROFESSION DE MADEMOISELLE DE TOURNY, AU CALVAIRE DU LUXEMBOURG, L'AN 1748.

Vocabunt nomen ejus Emmanuel, quod est interpretatum : Nobiscum Deus. (*Matth.*, I.)

On lui donnera le nom d'Emmanuel, qui signifie : Le Seigneur est avec nous.

Monseigneur (80),

En comblant tous les vœux de cette jeune vierge, quelle consolation, quelle joie pour vous-même, de pouvoir offrir au Seigneur une si belle victime! Personne n'en connaissait mieux tout le prix; personne ne méritait mieux de l'immoler. Dieu de miséricorde, je vous rends grâces du spectacle admirable et charmant dont vous daignez aujourd'hui consoler notre zèle, édifier notre foi! Ici, le mérite du sacrificateur se joint au mérite de la victime. Non, je ne puis modérer mon transport. Après tout, quelque précise et sévère que soit la loi qu'on m'a prescrite de bannir de ce discours toute espèce

(80) M. de Beaumont, archevêque de Paris, officiant.

d'éloge, pourrait-elle donc me défendre de louer, de bénir le Seigneur de ses miséricordes? Oui, mon Dieu, soyez-en béni, loué et adoré par tout votre peuple, d'avoir forcé, par votre grâce, les opiniâtres résistances d'un nouvel Ambroise pour le mettre à la tête de cette grande Eglise! Béni soyez-vous de même, adoré, loué à jamais d'avoir, par une vocation aussi forte, aussi décisive, soumis toutes les répugnances d'un cœur qui fait aujourd'hui, autant par la ferveur que par l'étendue de son sacrifice, la plus accablante confusion du monde, et le plus éclatant triomphe de la foi.

Je m'arrête cependant. Vous avez exigé, ma chère sœur, que je ne parlasse ici que pour votre instruction. Je me soumets d'autant plus volontiers à cet ordre, qu'il est plus conforme à l'esprit de mon ministère.

Je ne louerai donc pas le sacrifice que vous faites. Eussiez-vous sacrifié mille fois davantage, vous n'en seriez que plus redevable au Seigneur. Apprenez donc la grandeur des obligations que vous lui avez. Je les trouve toutes renfermées dans le nom même que vous avez choisi en quittant tous les noms et renonçant à tous les titres qui auraient pu vous distinguer dans le monde. O véritable Emmanuel! Le Seigneur, en effet, est avec vous : *Vocabunt nomen ejus Emmanuel, quod est interpretatum : Nobiscum Deus.* Goûtez à loisir toute la signification de ce beau nom, et toutes les fois qu'il retentira à votre oreille, qu'il rappelle à votre cœur ces deux mots dont l'explication sera tout le sujet de mon discours : Le Seigneur est avec vous par sa grâce, ayez soin de votre côté d'être avec lui par amour : *Vocabunt nomen ejus Emmanuel, quod est interpretatum : Nobiscum Deus.*

C'est sous les auspices de Marie que vous formâtes d'abord les résolutions généreuses que vous avez depuis exécutées ; c'est à son intercession que vous vous êtes plus d'une fois reconnue redevable de tant de grâces que le Seigneur vous a faites. Elle est la mère de l'Epoux que vous avez choisi ; elle-même va donc présider à votre sacrifice; c'est donc aussi sous ces auspices que doit être ce discours, pour vous y préparer. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que la grâce est admirable dans ses opérations diverses sur un cœur! Elle est admirable dans les combats qu'elle lui livre, admirable surtout dans les triomphes qu'elle lui fait remporter. Vous avez été le théâtre de ses combats, ma chère sœur; vous allez jouir des charmes de son triomphe. Depuis longtemps le Seigneur était avec vous dans les assauts qu'il livrait à votre âme; il était avec vous, quand par les tendres onctions de sa miséricorde il préparait peu à peu sa victoire. Aujourd'hui surtout il est avec vous par les récompenses dont il couronne le triomphe que lui-même vous a fait remporter. Ne soyez donc plus surprise de la tranquillité qui règne à présent dans votre âme. La grâce enfin, tout à fait maîtresse de votre cœur, en prend possession surtout aujourd'hui : 1° pour couronner votre fidélité; 2° pour soutenir votre constance ; c'est en ce double sens, ô véritable Emmanuel, que le Seigneur est avec vous : *Vocabunt nomen ejus Emmanuel, quod est interpretatum : Nobiscum Deus.*

Sentez donc, je vous prie, ma chère sœur, toute l'étendue de la grâce que le Seigneur vous fait. Quel doux plaisir, quelle pure joie ressentirait votre âme si vous entendiez à présent de la bouche même de votre Dieu cette consolante parole : Vos péchés vous sont remis, allez en paix : ***Remittuntur tibi peccata tua, vade in pace.*** Ah! livrez-vous à tous les transports de cette joie. Oui, c'est cette parole que je vous annonce, en effet, de la part de votre Dieu, et c'est en ce premier sens que va se justifier la signification du nom qu'on vous impose : *Vocabunt nomen ejus Emmanuel, quod est interpretatum : Nobiscum Deus.*

Jusqu'ici toujours en deuil, toujours en larmes, vous ne fûtes occupée au pied de la croix qu'à demander grâce. Toujours les regrets dans le cœur, les sanglots à la bouche, trop assurée d'avoir péché ; (car, qui pourrait se flatter d'avoir conservé la grâce de son baptême? Quelque innocente que soit une vie, de combien de taches n'est-elle pas souillée aux yeux d'un Dieu saint et jaloux!) d'autre part, trop peu rassurée sur votre pénitence (les péchés dont on croit s'être repenti le plus sincèrement laissent toujours dans l'âme, doivent en effet toujours y laisser, selon le précepte de l'Apôtre, un remords qui la déchire) ; vous ne faisiez donc que vous écrier et le jour et la nuit avec le Prophète : Seigneur, purifiez-moi davantage ; Seigneur, oubliez mes iniquités. Etat humiliant, cruel martyre d'une âme qui ne sait, qui ne peut savoir si elle est digne d'amour ou de haine; affreuse incertitude dont nous ne pouvons, quoi que nous fassions dans le monde, nous délivrer jamais! Jeûnons, veillons, prions, macérons notre chair, faisons de tous nos membres autant de victimes sanglantes de pénitence, consacrons à la gloire de Dieu tous nos talents, épuisons pour le salut du prochain toutes nos forces ; nous pouvons, nous devons espérer, sans doute, mais nous ne pouvons, nous ne devons cesser de craindre un seul instant : ***De propitiato peccato noli esse sine metu.*** (*Eccli.*, V.) O ma chère sœur, c'est pour vous que sera dans un moment cette douce assurance de votre pardon que nous ne pouvons avoir pour nous-mêmes. Le scrupule même ne doit plus trouver place dans votre cœur.

N'est-ce là peut-être qu'une doctrine hasardée, ou du moins arbitraire? Non, ma chère sœur, non; pour votre consolation, je dois l'établir solidement, et je le puis. L'ange de l'école entraîne ici après soi toute la théologie. Il est raisonnable de dire, c'est saint Thomas qui s'exprime ainsi, que tous les péchés sont remis entièrement par la

profession religieuse. Tous les saints docteurs tiennent le même langage, et ils en donnent la preuve. Pour abréger, arrêtons-nous à celle de saint Jean Chrysostome : la profession religieuse est un véritable martyre, et le plus excellent même des martyres ; elle en a donc tout le mérite et tout l'effet.

Et d'abord, c'est une mort réelle et véritable que vous allez subir. Le drap mortuaire dont vous serez couverte en est le symbole expressif. Le cloître, en effet, est comme le tombeau où vous allez être ensevelie. Tout le reste de l'univers, par rapport à vous, ne sera plus rien. Les joies, les plaisirs, les spectacles du monde ne franchiront non plus la fatale barrière que vous mettez entre eux et vous, qu'ils peuvent franchir celle du tombeau. La mort ne rompt pas plus absolument toutes les attaches; vous ne tiendrez désormais à la terre par aucun lien de la chair et du sang ; vous n'appartiendrez par aucun endroit à la société du monde, et le monde même, selon les lois de sa police, va vous regarder comme une personne morte. Qu'a de plus douloureux le martyre?

Mort d'autant plus douloureuse, que vous lui survivez en quelque sorte. Ce n'est pas un seul coup ou plusieurs coups redoublés qui, dans l'espace passager de quelques heures consomment le sacrifice et finissent les souffrances. Ici c'est un état permanent de martyre, un état de mort continuel, une vie de mort, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, qui sans cesse et à chaque instant immole la victime sans la consumer, renouvelle l'holocauste sans le consommer, ou plutôt le consomme sans mettre fin aux tourments. Qu'a de si douloureux le martyre ? Que peut-il donc avoir aussi de plus méritoire?

D'autant plus que le motif encore est le même, la cause est commune. Je regarde, en effet, le monde, tout chrétien qu'il fait profession d'être aujourd'hui, comme le successeur des anciens tyrans. Il faut à ce nouveau persécuteur de l'Evangile tout abandonner comme autrefois : richesses, dignités, douceurs de la vie, et souvent ce n'est point assez. Avec moins de fureur, peut-être, mais toujours avec plus d'adresse que les Dioclétien et les Néron, il persécute la vertu qui l'offense jusqu'à ce qu'elle l'ait exterminée ou pervertie. C'est donc pour être à Jésus-Christ que vous venez ici mourir au monde. N'est-point là ce que faisait le mérite du martyre?

Mort d'autant plus méritoire qu'elle est plus volontaire. Il n'est point ici de tyran qui vous condamne, point de bourreau qui vous traîne au supplice, point d'ordre supérieur qui vous dévoue à la mort. C'est vous-même qui prononcerez votre arrêt, il est renfermé dans la formule solennelle des vœux que vous allez faire. Point d'autres chaînes ne vous retiennent que celles du plus pur amour, et que n'a-t-on point fait pour les faire rompre? Du côté du monde, les remontrances, les sollicitations, les larmes d'une tendre famille ; du côté de la religion même que d'examens, que d'épreuves concourent à faire foi de la liberté de votre sacrifice! Votre seule main peut porter le coup qui vous doit immoler, et rien ne doit conduire votre main que votre cœur même. Qu'a de plus héroïque le martyre?

Ajoutons cependant enfin, mort d'autant plus volontaire que vous pourriez, ce me semble, vous en dispenser plus aisément. Non-seulement vous l'avez pu, vous le pouvez encore. L'option vous a été donnée, vous êtes encore à présent maîtresse de votre choix, et votre choix n'est pas même comme était celui des martyrs, entre l'apostasie et la mort. Vous pouvez sans doute, ainsi que nous, ma chère sœur, essayer de vivre chrétiennement dans le monde, foulant aux pieds ses idoles, vous roidissant contre ses maximes; vous pourriez même vous consacrer à l'instruire par vos leçons, vos conseils, du moins vos exemples. Mais le risque vous fait trembler. Oh ! que votre crainte doit nous faire trembler à notre tour. Et d'ailleurs, ne s'agit-il que de marquer à Jésus-Christ plus d'amour, de pratiquer la plus grande perfection, de pratiquer plus rigoureusement les conseils de l'Evangile, ce qu'on ne peut plus certainement dans le monde, c'en est assez pour vous déterminer. Non certainement le martyr n'a rien de si héroïque.

Jouissez donc, ma chère sœur, jouissez de cet avantage inestimable. En peut-il être de plus beau, de plus précieux que le recouvrement entier de la première innocence, la rémission parfaite, l'expiation totale de tous les péchés? Jésus-Christ vous reçoit aujourd'hui pour son épouse; recevez de sa main la robe nuptiale. L'acte solennel de dévouement que vous allez prononcer sera substitué désormais à la cédule, qui renfermait vos prévarications anciennes. Vous mourez au monde pour Jésus-Christ; n'est-il pas juste que tout ce qui s'est passé pendant que vous avez vécu au monde soit effacé, soit anéanti par cette mort? Si l'aumône rachète les péchés, ajoute saint Thomas, suivant la doctrine constante de toute l'Ecriture, à combien plus forte raison le dépouillement entier et volontaire non-seulement de tous les biens, mais de toutes les espérances, est-il la satisfaction la plus complète pour les péchés.

Le passé ne doit donc plus vous troubler désormais. Mais l'avenir peut-être vous alarme, et plus je vous ai démontré le prix de la grâce qui vous est faite, plus j'ai réveillé et redoublé les inquiétudes que doit causer la crainte de ne la point conserver. Non, ma chère sœur, assez et trop longtemps vous en avez été tourmentée et déchirée de cette crainte. Une assurance parfaite doit bannir aujourd'hui toutes vos frayeurs... O véritable Emmanuel, encore une fois, le Seigneur est avec vous, non-seulement pour récompenser votre fidélité, mais encore pour soutenir votre constance : *Vocabunt nomen ejus*

Emmanuel, quod est interpretatum : Nobiscum Deus. Je vous en donne pour gage les combats que vous avez essuyés, les victoires que vous avez remportées, l'état même où vous vous trouvez.

Permettez-moi donc, ma chère sœur, de vous rappeler ici devant Dieu ces jours de trouble, où sans cesse en contradiction avec vous-même, vous sentiez dans votre cœur comme deux volontés qui s'en disputaient l'empire et le dominaient tour à tour : guerre cruelle dont se plaignait saint Paul. Comme lui, tantôt enchantée du monde, même en le haïssant, vous vouliez rompre vos fers et n'osiez l'entreprendre; tantôt attirée par les douces onctions du Seigneur, et craignant de vous y livrer, vous fuyiez la voix céleste qui vous appelait, sans oser vous décider pour le monde. Ainsi vos vœux timides et incertains erraient, flottaient, se partageaient sans cesse, ne s'attachaient, ne se fixaient jamais. Que de regrets, que de remords, que de sanglots, que de larmes vous a coûtés ce funeste état d'incertitude! Vous vous écriiez avec l'Apôtre : qui me délivrera? La grâce de Dieu, par Jésus-Christ Notre-Seigneur; c'était la réponse que saint Paul se faisait à lui-même; il en éprouva la vérité, vous l'avez aussi éprouvée. Cette grâce vous a délivrée en effet, vous en défieriez-vous donc encore?

Ces défiances ne vous ont que trop longtemps alarmée, lorsque vous craigniez d'entreprendre ce que vous n'espériez pas de pouvoir accomplir. Votre fragilité naturelle vous étonnait, votre inconstance vous rebutait, vos répugnances vous effrayaient, vos résistances vous désespéraient; tout vous était suspect, jusqu'aux mouvements mêmes qui vous portaient vers Dieu. C'est alors que vos craintes glaçantes grossissaient à votre imagination épouvantée tous les objets qui s'offraient à votre esprit. Les passions se soulevaient, et quelque modérées qu'elles fussent par les seuls sentiments naturels, elles vous paraissaient invincibles. La nature se révoltait, et quelque réglés qu'en fussent tous les mouvements, ils vous semblaient inflexibles à l'ordre du Seigneur. L'état religieux se présentait à vos sens troublés sous une forme hideuse dont tous les traits vous effrayaient : les devoirs, qui vous paraissaient impraticables; les difficultés, les peines, les obstacles que vous jugiez insurmontables. Pour vous soutenir contre tant d'assauts, une voix impérieuse parlait seule à votre cœur : *Tolle, tolle filium tuum unigenitum quem diligis, Isaac.* (*Gen.*, XXII.) Ces désirs si naturels, si vifs et si tendres, il faut y renoncer; ces répugnances si violentes, si terribles, il faut les sacrifier; ces devoirs si difficiles, si gênants, presque impossibles, il faut s'y soumettre : *Tolle, tolle filium tuum unigenitum quem diligis, Isaac.* Cependant une famille éplorée s'arme de tout ce que le sang et la chair ont de plus séduisant, de tout ce que la pure amitié a de plus innocent. Les anges mêmes, c'est-à-dire les ministres du Seigneur, semblent concourir avec elle à retenir le bras déjà levé pour le sacrifice. Au lieu d'animer la victime en lui vantant les douceurs et la légèreté du joug qu'elle embrasse, ils ne lui représentent que la pesanteur, les douleurs et l'ignominie apparente de la croix sur laquelle elle va s'immoler. Mais, d'autre part, la grâce se fait entendre et crie au fond du cœur : *Tolle, tolle filium tuum unigenitum quem diligis, Isaac.* Oui, ce murmure si légitime de la chair et du sang, il le faut étouffer, c'est sur ce calvaire même qu'il faut monter, c'est sur cette croix qu'il faut être attaché, qu'il faut périr : *Tolle, tolle filium tuum unigenitum quem diligis, Isaac.*

Au reste, ma chère sœur, ce n'est pas votre éloge que je prétends faire, c'est celui de la grâce, et vous ne devez y prendre part que pour redoubler votre confiance et votre ardeur.

En effet, quels combats plus terribles que ceux que je viens de décrire aurez-vous jamais à essuyer? Il est des victoires si éclatantes et si complètes, qui terrassent, qui atterrent tellement l'ennemi, qu'elles le mettent hors d'état de se relever et assurent ainsi la paix pour toujours; telle est celle que vous venez de remporter.

C'est donc surtout cette victoire que j'aime à vous représenter. Dans ce beau jour où, victorieuse tout à fait de vous-même, vous vous dévouâtes au sacrifice que vous allez consommer aujourd'hui; sitôt que vous fûtes travestie en victime, qui ne différait encore que pour se disposer davantage à s'immoler, quelle consolation, quelle paix, disons mieux, quels transports d'allégresse s'emparèrent de toutes les facultés de votre âme! Plus de révolte dans les sens; quel calme du côté des passions! Plus de désordres dans l'esprit ni le cœur; quelle joie prit la place de vos anciennes répugnances! N'eût-on pas dit que la nature même était entièrement anéantie? Ah! voilà l'ouvrage de la grâce de Jésus-Christ, qui détruit ce corps de péché, ou plutôt qui, en le soumettant, nous délivre de sa tyrannie : *Quis me liberabit?... Gratia Dei per Dominum Jesum Christum.* (*Rom.*, VII.)

Dans l'état actuel où vous êtes, qu'auriez-vous donc à craindre? C'est à présent surtout que notre Dieu va être sans réserve avec vous.

Tout ce que l'Epoux des *Cantiques* dit de plus tendre et de plus consolant à son épouse n'est, selon l'interprétation des saints docteurs, qu'une figure, ou plutôt l'expression même des sentiments de Jésus-Christ pour l'âme fidèle qui se consacre à lui. Oui, ma chère sœur, vous devenez aujourd'hui l'épouse bien-aimée de Jésus-Christ; c'est donc en vous que va s'accomplir littéralement la réalité de ces figures. Ce jardin exactement fermé, c'est vous-même, à l'abri de ce cloître inaccessible à toute espèce d'ennemi. Les fleurs précieuses de toutes les vertus y croissent sans cesse arrosées par les plus douces influences de l'Esprit-Saint. On n'y voit ni ronces ni épines; les mains les plus habiles, les plus laborieuses, sont sans cesse occupées à les en arracher; et les ari-

dités mêmes, les sécheresses qu'on y trouve servent à mûrir les fruits que chaque plante y produit dans toutes les saisons avec une égale abondance : *Hortus conclusus, soror mea.* (*Cant.*, IV.) Cette fontaine scellée, c'est votre cœur que l'Epoux céleste a marqué de son sceau inviolable; il se le réserve tout entier à lui seul avec jalousie, aucun venin n'y peut entrer; il est fermé à toutes les maximes, à tous les scandales, à tous les usages u êmes du monde; rien ne s'y insinue que ce qui découle de la première source de la pure charité : *Fons signatus.* (*Ibid.*) Cette tour de David, c'est l'enceinte sacrée où vous vous êtes renfermée volontairement. Que le monde aussi aveugle qu'injuste la regarde comme une prison; pour vous, c'est un asile sûr, une forteresse imprenable : *Turris David.* (*Ibid.*) Les retranchements qui la défendent sont cette clôture austère, ces grilles obscures, ces voiles impénétrables qui vous cachent pour toujours au monde : *Turris David, ædificata cum propugnaculis.* (*Ibid.*) Vous y trouverez mille boucliers suspendus de toutes parts, dont vous pourrez vous couvrir pour repousser tous les traits de l'ennemi du salut, s'il osait venir encore vous attaquer; c'est cette multitude innombrable de moyens de sanctification que votre état vous fournit : ce silence inviolable, ces jeûnes, toutes ces pratiques de mortification, prières publiques, oraisons particulières, lectures, conseils, avis discrets de vos égales, remontrances charitables de vos supérieures : *Mille clypei pendent ex ea.* (*Ibid.*) Ah! c'est ainsi que tant d'autres avant vous ont triomphé; c'est ainsi, par ces mêmes armes, que vous en verrez encore tant d'autres tous les jours remporter la victoire. Leurs exemples vous animeront, vous soutiendront : *Omnis armatura fortium.* (*Ibid.*)

Tout doit donc vous répondre de votre fidélité, ma chère sœur, pourvu cependant que vous soyez vous-même fidèle à tant de grâces. Car ce n'est point assez que le Seigneur soit actuellement avec vous. Pour qu'il y soit constamment, il faut que vous lui demeuriez vous-même constamment attachée. C'est donc aussi de vous que dépendra l'entier accomplissement de ce que vous promet le beau nom que vous avez choisi : *Vocabunt nomen ejus Emmanuel quod est interpretatum : Nobiscum Deus.* Vous avez vu les engagements de Dieu à votre égard; voyons les vôtres à l'égard de Dieu, c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ce n'est pas des devoirs généraux de l'état religieux que je prétends vous entretenir aujourd'hui, ma chère sœur; ce sont les devoirs particuliers de votre état que je viens exposer à vos yeux, ou du moins, si je vous représente des obligations communes à toute vierge qui se consacre à Jésus-Christ, ce ne sera qu'en les singularisant, pour ainsi dire, par rapport à l'institut particulier dont vous avez fait choix. Tâchons d'abord d'en ébaucher l'idée en général, pour la développer ensuite par le détail.

Qu'elle est noble et digne de votre attention, l'ébauche que j'en ai conçue sur l'établissement même de la congrégation où vous entrez!

Une auguste princesse (81), que le sang paternel et maternel rapprochait également de la souche de nos rois, en fut, vous le savez, la première fondatrice. Mais ce ne fut pas par ses libéralités et son crédit, moyens qu'emploient aisément les grands, et qui leur coûtent peu pour exécuter les plus belles entreprises, ce fut par son propre exemple. Vous la détrompâtes, ô mon Dieu, des vanités du monde par un de ces coups frappants de providence que le monde appelle d'éclatantes disgrâces. Un époux (82) uniquement chéri lui est enlevé tout à coup, dès sa première entrée dans la carrière de la gloire; aussitôt, elle jura de ne plus appartenir jamais qu'au Seigneur. Toulouse (83), bientôt après, la vit dépouillée de toutes ses dignités et de tous ses titres, ne se réserver d'autres richesses que la croix de Jésus-Christ. Aussi humble dans le cloître qu'elle avait été élevée dans le monde, elle fait consister toute sa grandeur et toute sa gloire à obéir et à servir dans la maison de Dieu, et ne veut ni titres, quelque sacrés qu'ils soient, ni prééminences, quelque saintes qu'elles puissent être. En vain veut-on lui confier l'abbaye (84) la plus distinguée du royaume, elle n'y accepte d'autorité que pour y rétablir l'ancienne discipline. Les obstacles ne l'effrayent ni ne la rebutent. Mais il lui suffit d'avoir commencé l'œuvre de Dieu; il s'achèvera par d'autres. Un autre projet vient d'éclore en son sein.

Heureuse solitude de l'Encloître! Non-seulement vous devîntes alors le modèle de l'ordre entier de Fontevrault, et comme la réformatrice de votre propre mère, mais vous devîntes vous-même la mère d'une congrégation nouvelle. Pleurer, gémir sans cesse sur le Calvaire, sans cesse y partager les douleurs de Jésus crucifié, non pas seulement dans la méditation de ses souffrances par le sentiment d'une tendre compassion, mais surtout, dans toute la conduite, par une entière conformité de vie, ou plutôt de mort avec la sienne : en deux mots, en voilà la fin, la règle et tout le système.

Pour le développer plus en détail, ce système, le Seigneur associe à la pieuse fondatrice un homme;... mais, pour le bien con-

(81) Antoinette d'Orléans, fille de Léonor d'Orléans, duc de Longueville, et de Marie de Bourbon, duchesse d'Estouville.

(82) Charles de Gondi, marquis de Belle-Isle, tué l'an 1596, en voulant surprendre le mont Saint-Michel.

(83) L'an 1599, elle prit l'habit de religieuse Feuillantine.

(84) L'an 1604, Henri IV la nomma coadjutrice de Fontevrault; mais l'abbesse de Fontevrault étant morte l'an 1610, elle refusa de prendre le titre d'abbesse, et alla s'enfermer dans le couvent de l'Encloître, diocèse de Poitiers, ou elle établit la réforme.

naître, gardons-nous, Messieurs, de nous en rapporter à certaine espèce de moralistes politiques, s'il m'est permis d'ainsi parler, qui, ridiculement austères, soit par malignité, soit par envie, le plus souvent faute de savoir quelle est la vraie vertu, ne peuvent peindre aucune action profane qu'avec les couleurs du vice, ne conçoivent point de prudence sans duplicité, point de négociations sans fourberie, point de talents sans ambition; qui veulent faire à tout religieux un devoir essentiel d'être inutile à la société, et croient la sainteté incompatible avec les emplois de confiance et de distinction. Oui, méprisons les calomnies, dont cette sorte de téméraires censeurs a noirci une des plus belles vies du siècle dernier. Elles sont trop méprisables, en effet, pour que nous devions craindre d'en rappeler le souvenir.

Un homme, distingué, dès sa première jeunesse, moins par sa naissance, quoique la plus illustre, que par sa réputation et par ses emplois; dès sa première entrée dans le monde, héros dans les armées et les délices de la société; qui renonce, je ne dis pas aux plus belles espérances, mais à une fortune déjà la plus riante, brise les plus chers liens de la chair et du sang, résiste à toutes les caresses, brave toutes les menaces, triomphe enfin de tous les efforts de la plus tendre mère, pour embrasser l'humilité de la croix; un homme, bientôt après, modèle de pénitence dans un des ordres les plus pénitents de l'Eglise, fléau de tous les hérétiques de son siècle, dont il confondit tous ceux qu'il eut la douleur de ne pouvoir convertir; homme enfin auquel on ne peut reprocher autre chose que d'avoir servi sa patrie sous les ordres du plus grand, mais du plus envié de ses ministres, et qui ne goûta, dans sa vie, d'autre consolation que de mourir, avant que de pouvoir jouir des dignités éminentes dont le chef de l'Eglise avait cru devoir le décorer : tel fut le fameux P. Joseph, instituteur de la congrégation du Calvaire.

C'est de sa bouche, ma chère sœur, qu'il faut apprendre maintenant le détail de vos devoirs. En général, je l'ai déjà dit, c'est d'être continuellement avec Jésus-Christ sur le Calvaire; mais comment? Ah! comment convient-il d'être sur le Calvaire, compagne, en quelque sorte, d'un Dieu crucifié? Dans les sentiments d'un amour généreux qui ne se réserve rien, d'un amour compatissant qui souffre tout et ne redoute rien, d'un amour désintéressé qui ne demande et n'attende rien, c'est-à-dire rien pour cette vie passagère qui ne doit être qu'une vie de souffrances, rien qu'après cette vie et pour l'éternité.

L'épouse ne doit point être dans un autre état que son époux; la destinée de l'un et de l'autre doit être la même. Epouse d'un Dieu attaché nu sur une croix, il ne vous est donc plus permis de vous rien réserver, non-seulement aucune propriété, mais aucune attache dans le plus simple usage; pas même quelquefois l'usage le plus nécessaire; et toujours surtout, jusqu'à l'espérance, jusqu'au désir, jusqu'au moindre mouvement, qui reporte votre esprit, votre imagination ou votre cœur vers ce que vous avez quitté.

Je ne dois pas craindre, ma chère sœur, que ce portrait vous rebute et vous décourage; je sais au contraire que plus il sera chargé de devoirs gênants, de sacrifices rigoureux et difficiles, plus il sera certainement au goût de votre cœur : j'en ai pour garants ces sentiments généreux qui, dans le temps même de vos plus rudes combats, de vos répugnances les plus fortes, déjà se déclaraient contre toute espèce de réserve et de partage. Quelle folie, répétiez-vous souvent alors, d'abandonner le monde, pour risquer encore de se perdre! O ma chère sœur, qu'il ne sorte jamais de votre cœur, ce sentiment! Je vous l'avoue, vous en aurez souvent besoin, pour soutenir votre courage.

Dans d'autres communautés, que l'on jouisse de quelques adoucissements légers, qu'une sage dispensation a cru pouvoir accorder à la faiblesse humaine. Ici s'observe à la lettre et dans toute sa rigueur la règle austère du premier patriarche de la vie cénobitique. On n'y souffre point de relâchement; on n'y a pas besoin de mitigation : on dirait qu'on n'y connaît point de faiblesse. La pauvreté qu'on y observe va jusqu'à l'indigence, l'obéissance jusqu'à l'aveuglement.

Ne vous attendez donc pas, Messieurs, que, pour flatter cette victime et l'étourdir, en quelque sorte, sur l'étendue et la rigueur de son sacrifice, je vienne aujourd'hui lui vanter et lui promettre ce qu'on a compté quelquefois parmi les avantages de l'état religieux : cette douce exemption des grandes affaires, laborieux amusements du monde; cette inaction tranquille sur les besoins les plus réels de la vie; cette abondance surtout dont on jouit jusque dans le sein de la pauvreté. Non, non, ce n'est point là ce qui la charme, ce n'est point là ce qu'elle cherche. Au pied de la croix de Jésus-Christ sur le Calvaire, ah! serait-ce là en effet ce qui pourrait la toucher?

Jésus-Christ en croix : voilà donc votre modèle, ma chère sœur, et dans sa nudité et dans ses souffrances. Regardez et faites désormais pendant tout le reste de votre vie, sans discontinuation, sans relâche, comme sans adoucissement, tout ce qui vous est montré sur cette montagne teinte du sang de votre Dieu : *Respice, et fac secundum exemplar, quod tibi in monte monstratum est.* (*Exod.*, XXV.)

Cette croix, ces clous, ces épines, cette lance, ces fouets, ces haillons ensanglantés et déchirés : voilà quel doit être votre partage. Leur représentation ne sera sans cesse sous vos yeux que pour vous représenter sans cesse une image sensible du genre de vie que vous avez embrassé : *Respice, et fac.*

A cette vue, ma chère sœur, ranimez aujourd'hui, redoublez de jour en jour votre ferveur. Avec des transports toujours nou-

veaux de joie, embrassez tous les jours cet habit simple et grossier, instrument continuel de pénitence. Ah! c'est l'habit de noces de votre Epoux. Ainsi doit être l'épouse d'un roi revêtu, par dérision d'un vil lambeau de pourpre : *Respice, et fac.*

Cette pauvre cellule assez ornée de la seule image de votre Epoux crucifié : voilà pour toujours votre demeure. Perdez jusqu'au souvenir, jusqu'à l'idée de la somptueuse délicatesse qui règne dans les tabernacles du monde. Cette pauvre cellule : voilà le vrai palais qu'il faut à l'épouse d'un roi, qui, après être né dans une étable, n'eut pas même, pendant toute sa vie, comme il le dit lui-même, ce que la Providence a ménagé pour les plus faibles oiseaux dans les bois, et les plus vils animaux dans les campagnes : *Respice, et fac.*

Quelles commodités pourriez-vous donc y rechercher? Les commodités doivent-elles être pour l'épouse d'un roi dont le trône est une croix? Dans une étroite clôture, être privée de l'usage des biens les plus naturels, de l'air même commun et du simple spectacle de la nature : oui, ce doit être la destinée de l'épouse d'un roi qui n'eut pas même où reposer sa tête. N'espérez plus être jamais à vous-même, ni disposer d'un seul de vos instants, ni être maîtresse d'une seule de vos actions et de vos pensées, du plus léger mouvement de votre cœur. Epouse d'un Dieu obéissant jusqu'à la mort, souvenez-vous qu'obéir comme lui, servir comme lui, c'est partager son empire : *Respice, et fac secundum exemplar, quod tibi in monte monstratum est.*

Pour mettre entre lui et vous une ressemblance encore plus exacte, la mortification va vous mettre en main ses armes les plus sanglantes. Non, n'en redoutez pas les plus rigoureux coups : *Respice, et fac.* Une abstinence continuelle, un jeûne presque aussi continuel que l'abstinence, des veilles qui ne sont interrompues que par un court sommeil, qu'on pourrait appeler justement une continuation de pénitence; que sais-je encore? Mille autres sortes d'austérités que la règle prescrit ou qu'elle permet; les permettre, c'est équivalemment les prescrire : voilà la croix sur laquelle peu à peu, par une lente mort, se consommera votre sacrifice, en se renouvelant ou plutôt en se perpétuant tous les jours : *Respice, et fac secundum exemplar, quod tibi in monte monstratum est.*

Ce n'est pas tout. Il faut aujourd'hui, ma chère sœur, vous endurcir entièrement contre toutes les espèces d'épreuves que vous aurez probablement à essuyer. Vous savez que toute consolation humaine vous est interdite, tout commerce vous est interdit avec le monde. Le divorce que vous faites avec lui est mutuel et réciproque, et du moins aussi général et sans retour de son côté que du vôtre. Quoi que ce soit qui puisse désormais vous arriver dans tout le cours de votre vie, ce n'est donc pas auprès de lui que vous trouverez aucune ressource. Eh! quelle ressource y trouva votre Epoux? Dût-il encore, ce monde, s'intéresser à vous, ce serait en vous prévarication de recourir à lui. Cette tendre famille, de laquelle vous vous arrachez avec tant de violence, ne doit plus vous être rien qu'en Jésus-Christ; c'est pour la dernière fois qu'elle a reçu vos adieux et vos embrassements. Le pied de la croix, c'est l'unique refuge qui vous reste, pour y éprouver même à la rigueur, si la Providence l'ordonne, le même abandon qu'y éprouva Jésus-Christ; oui jusque-là doit aller le désintéressement de votre amour.

Je me rappelle avec autant d'admiration que de plaisir ces temps d'épreuves et de combat, pendant lesquels, étonnée sans être déconcertée ni abattue de vos répugnances, résolue à ce qu'il vous semblait haïr et craindre davantage, victime volontaire, mais craintive, tremblante, sans cesser d'être héroïque, ainsi que la fille de Jephté, vous pleuriez avec quelque apparence de faiblesse ce que vous ne laissiez pas de sacrifier avec courage. Ah! quelle voix entrecoupée de soupirs et de sanglots entends-je s'échapper de votre cœur. « Continuez-moi vos secours, ô mon Dieu, et laissez-moi mes répugnances et mes faiblesses. Je consens à combattre ainsi toute ma vie contre moi-même, pour rendre le triomphe de votre grâce plus beau et plus digne de vous. »

Un désir si religieux méritait bien de ne point être écouté. Mais attendez-vous, ma chère sœur, que ces temps d'orage reviendront; conservez le même courage. Il n'est point d'âme fidèle qui, sur le Calvaire, ne se trouve, et même souvent, dans cet état de délaissement, dont Jésus-Christ se plaignait sur la croix : *Mon Père, ô mon Père, comment m'avez-vous abandonné!* (*Matth.*, XXVII; *Marc.*, XV.) Vous l'avez dit plus d'une fois, vous croyant en effet abandonnée; vous le croirez, vous le direz encore. Soyez assurée que vous ne le serez jamais moins qu'alors. Mais ce n'est point sur la terre que vous devez goûter des consolations et des douceurs permanentes; votre amour doit porter le désintéressement jusqu'à y renoncer.

Ne vous en plaignez pas cependant. Oh! qu'il est un terme bien plus beau, auquel votre espérance s'élève! Ecoutez, épouse de Jésus-Christ, et que cette idée ne s'efface jamais de votre mémoire. Ce monde bientôt finira, cette décoration pompeuse à laquelle vous allez fermer les yeux, déjà je la vois entièrement changer; du moins changera-t-elle bientôt par rapport à nous tous, si elle ne change point encore en elle-même. Ah! je ne ne puis trop le répéter; jusqu'à ce temps, âme religieuse, nous n'avons point de joie parfaite à vous promettre. Epouse désolée d'un Epoux crucifié, vous serez dans les pleurs. Mais aux souffrances et aux ignominies du Calvaire succède la gloire de la résurrection. Le voilà votre Epoux triomphant; déjà il me semble le voir qui vous invite à partager son triomphe. Venez, ma bien-aimée, vous dit-il, venez, entrez dans mes jardins, enivrez-vous à longs traits de

mes douceurs : *Veni in hortum meum, sponsa mea.* (*Cant.*, IV.) Les jours d'épreuve sont écoulés, il n'y a plus pour vous que des jours d'allégresse : *Imber abiit et recessit.* (*Ibid.*) Ces habits de deuil vont vous être changés; de ces épines, dont vous avez fait choix, vont éclore les fleurs qui composeront votre couronne : *Ficus protulit grossos suos.* (*Cant.*, II.)

Alors, ma chère sœur, s'accomplira sur vous, dans toute l'étendue de son énergie, la signification du nom que vous allez porter; alors le Seigneur sera véritablement avec vous, non pas seulement comme à présent par l'amour qui vous unit à lui, par les grâces dont il enflamme, nourrit et soutient votre amour; alors il sera avec vous, ou plutôt il sera à vous, vous en jouirez sans partage, sans mélange aucun de crainte ni d'amertume, d'ennui, de dégoût ni de tristesse; il sera tout à fait avec vous pour vous rendre heureuse pendant l'éternité : *Vocabunt nomen ejus Emmanuel quod est interpretatum: Nobiscum Deus.*

Vous ne pouviez donc, ma chère sœur, choisir un nom plus expressif pour vous rappeler sans cesse le souvenir de vos engagements, et des grâces que le Seigneur vous a faites et de celles qu'il vous promet pour les remplir. Permettez-moi de le dire, vous ne l'avez porté jusqu'à présent que comme par emprunt; c'est maintenant qu'il va vous convenir, puisque c'est maintenant que vous allez le mériter, en vous soumettant par un serment solennel à toutes les obligations qu'il vous impose, en recevant toute la plénitude des grâces qu'il vous annonçait. Puissiez-vous donc n'en dégénérer jamais, de ce beau nom! Puisse en être sur vous le sceau éternel la bénédiction que vous allez recevoir d'un illustre pontife, dont les vœux sont d'autant plus agréables au Seigneur, qu'il est plus chéri, plus respecté de son peuple et plus digne de l'être! Ainsi soit-il.

SERMON

SUR LES COMMUNAUTÉS CONSACRÉES AUX OEUVRES DE CHARITÉ,

OU L'ON NE FAIT QUE DES VOEUX SIMPLES.

Sequere me. (*Matth.*, XIX.)
Suivez-moi.

C'est un ordre général donné sans exception à tout chrétien, de suivre Jésus-Christ. Eh! qu'était-il besoin d'un ordre exprès pour nous en faire sentir l'obligation? Notre nom seul de chrétien ne nous l'imposait-il pas suffisamment? Cependant cet ordre ainsi général, reconnu nécessaire et indispensable dans la spéculation, demandait à être expliqué, développé et déterminé dans la pratique. C'est ce que fait, dit saint Grégoire de Nazianze, une alternative admirable, mais rigoureuse, qui nous est proposée par Jésus-Christ: renoncer à tout, quitter tout pour Dieu, ou tout employer pour le service de Dieu. Chacune de ces maximes, prise en particulier, poursuit ce saint docteur, n'est que conseil; mais l'alternative est de précepte. Il faut rigoureusement se soumettre ou à l'un ou à l'autre, ou bien se dépouiller de tout ou partager avec Jésus-Christ ce qu'on n'a pas la force ou la liberté de quitter; mourir au monde, ou vivre de la vie de charité, en un mot, pauvreté volontaire ou exercice de miséricorde, ce n'est qu'entre ces deux partis que le choix nous est libre.

Le premier fait l'essence de l'état religieux; état parfait, état admirable, qui élève l'homme, en quelque sorte, au-dessus de l'humanité; état, disait saint Jérôme, qui renferme une idée d'excellence et de grandeur que rien ne peut atteindre. Cependant, l'oserai-je dire? je trouve dans l'autre je ne sais quel rapport plus intime avec l'humanité, avec le christianisme même; si l'un m'étonne, l'autre me flatte et me touche davantage. Je vois avec plus d'admiration le premier, mais je me sens plus intéressé par le second.

C'est donc avec le plus doux sentiment de complaisance et de satisfaction, mes chères sœurs, que je viens aujourd'hui vous féliciter du choix que vous avez fait et de l'état auquel vous allez vous consacrer; état qui véritablement, comme on peut le conclure de ce que j'ai dit d'abord, n'a rien au-dessus du christianisme même, si l'on peut dire, que ce n'est rien de porter à la perfection la pratique de l'Evangile, puisqu'en effet vous n'avez point d'autre règle que l'Evangile même, et que vos constitutions particulières ne sont que pour en expliquer les préceptes et les maximes et vous en faire atteindre la perfection. Honorez-moi donc de votre attention, mes chères sœurs. J'ai dit que je trouvais dans votre état un rapport plus spécial et plus intime avec les vertus les plus conformes à l'humanité. Je m'attache uniquement à cette idée; elle me fournira un parallèle suivi de votre état avec l'état religieux, parallèle qui, sans être tout à fait à votre avantage, suffira pour vous faire sentir et l'excellence et les devoirs de votre sainte vocation; c'est tout mon dessein. Implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

Sans doute je souscris, et je souscris avec

joie à tous les éloges que l'on a faits de l'état religieux ; j'en reconnais l'excellence, j'en admire l'héroïsme. O qu'elles sont en effet admirables, ces âmes généreuses, surtout dans un sexe faible et timide, qui osent s'armer de ce glaive de feu, ce glaive terrible que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, pour trancher d'un coup tous les liens par lesquels la nature les attachait au monde, qui dans une obscure et sombre retraite, comme dans un tombeau où elles s'ensevelissent en Jésus-Christ, ne survivent, si j'ose ainsi parler, à leurs propres funérailles que pour mourir habituellement, ou plutôt pour mourir continuellement à chaque instant de leur vie! Qu'on dise avec saint Thomas qu'elles font plus, qu'elles méritent plus devant Dieu dans le seul instant de leur sacrifice, que l'homme le plus vertueux ne peut faire et mériter dans tout le cours de sa vie ; je conçois les raisons que ce saint docteur en donne : que ce sacrifice est réellement un vrai martyre, acte de charité, selon Jésus-Christ, le plus parfait qui soit et qui puisse être dans la religion ; et que d'ailleurs, en tout autre état, nous ne donnons à Dieu que l'usage, pour ainsi dire, de nos biens et de notre liberté, au lieu que dans celui-là on lui consacre irrévocablement l'entière et l'absolue propriété de tout soi-même. Mais enfin je l'ai dit, je le repète encore, cet état, par sa perfection et son héroïsme même, semble s'élever au-dessus de l'humanité. Le vôtre, mes chères sœurs, a des vertus plus douces et qui doivent flatter davantage des cœurs humains. 1° Il vous laisse au milieu du monde pour l'édifier et l'instruire ; 2° il vous laisse la propriété de vos biens pour en aider vos frères, vos semblables ; 3° il vous laisse votre liberté, pour rendre votre consécration plus volontaire, à chaque jour, à chaque instant de votre vie ; et tout cela avec autant de sûreté pour vous que de profit pour le monde. Suivez ces trois réflexions, je vous supplie.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Je demande donc, en premier lieu, non pas quel est le plus parfait, mais le plus conforme à l'esprit de société, à laquelle on ne niera sûrement pas que le Créateur a destiné l'homme : de se séparer absolument du genre humain, de rompre toutes les liaisons les plus naturelles et les plus légitimes, que le sang d'abord avait formées, que la douceur de l'amitié avait serrées, que la religion même avait confirmées et comme consacrées ensuite, de mettre une barrière impénétrable, éternelle entre le monde et soi ; ou bien de rester au milieu de ce monde, pour l'édifier, d'en consacrer les liaisons pour les sanctifier, d'en suivre le commerce pour le régler, de se prêter à la société pour l'instruire? Or, ce sont là vos premiers devoirs, mes chères sœurs ; c'est là comme la base, disons mieux, c'est l'essence même d'où sortent tous les autres devoirs de l'institut que vous allez professer.

Véritablement, nous disons anathème à ceux qui restent dans la société pour y faire partie de ce monde proscrit par Jésus-Christ ; à ceux que la passion y entraîne, que la mollesse y retient, pour en multiplier les scandales ; à ceux qui ne savent y vivre que pour eux-mêmes, et qui ne connaissent d'autre art de faire apercevoir qu'ils existent, que d'augmenter le nombre des malheureux ; à ceux qui se laissent tellement éblouir par ses charmes, qu'ils en font leur unique et dernière fin, si criminellement occupés des créatures, qu'ils en perdent enfin comme naturellement l'idée du Créateur, et tellement dominés par leurs sens qu'il n'est point étonnant qu'ils en viennent à douter s'ils ont une âme. Malheur, oui, malheur à ce monde ! Nous ne cesserons de le frapper des anathèmes que foudroie contre lui l'Evangile.

Ce n'est pas tout. Nous plaignons ceux qu'un enchaînement de circonstances innocentes et comme inévitables pousse, pour ainsi parler, au milieu du monde ; ou qui par choix et par reflexion s'y placent eux-mêmes, faute de courage, ou peut-être, si l'on veut, faute de vocation pour un état plus parfait. Oui, même avec tous les sentiments chrétiens, dont les a prémunis une éducation sage, avec tous les bons désirs, toutes les résolutions sincères qu'ils y apportent, nous les plaignons. Qu'il est dangereux qu'au centre de ce monde, quand on est forcé d'y vivre, d'y tout voir et d'y tout entendre, ses pompes peu à peu n'éblouissent, ses attraits ne séduisent, ses maximes ne corrompent, ses scandales n'entraînent ! Le monde en général est, ce me semble, ce champ du père de famille, où l'ivraie se trouve malheureusement semée avec autant de profusion, du moins, que le bon grain. Combien souvent celui-ci n'y est-il pas étouffé par celle-là? Et de plus, que d'autres dangers encore à craindre ! Le plus grand de tous, n'est-ce pas le sol même, sol sec et aride, hérissé d'épines et de ronces, qui n'est guère, en effet, favorable qu'à l'ivraie?

Mais vous, mes chères sœurs, quoique restant véritablement dans le monde, de la façon dont vous y restez, nous ne pouvons vous y plaindre, bien loin que les anathèmes de Jésus-Christ contre le monde puissent s'étendre jusque sur vous ; parce que ni le poison de ses maximes, ni la contagion de ses exemples ne peuvent vous atteindre. Cette communauté où vous entrez, fait, en effet, comme un corps à part dans la société, sans la quitter cependant. Rien ne vous en sépare, que l'exacte et rigoureuse observation de ce beau précepte de saint Paul, fait pour tous les chrétiens en général, mais que si peu s'appliquent à eux-mêmes, et que vos saintes mères ont pris d'abord et pour elles et pour vous : *User du monde comme n'en usant pas* (I *Cor.* VII) ; c'est-à-dire, être dans le monde, sans être du monde, participer à son commerce, sans participer à son esprit. Avantage précieux que vous procure cette aimable et douce société dont vous allez faire partie. Sans vous éloigner du monde,

elle vous en distingue; ou plutôt elle vous en éloigne de cœur, sans vous en éloigner de corps, ou plutôt même encore, elle vous sépare absolument et sans réserve de tout ce qu'il a de dangereux et de proscrit, sans vous dépouiller du libre usage de ce qu'il a d'innocent et de légitime. Vous serez donc encore au milieu de ses tourbillons et de ses orages, sans en être agitées; au milieu de ses sollicitudes, sans en être troublées; au milieu de ses scandales, sans en être ébranlées. En un mot, rien de ce qui concerne le monde, de ce qui se passe dans le monde, ne vous doit être étranger, hormis ses vices.

Ah! le plus sûr, après tout, dira-t-on peut-être, n'est-ce pas de renoncer absolument à son commerce : commerce, malgré toutes les précautions que l'on peut prendre, toujours si dangereux pour le christianisme? Que ce soit le plus sûr, j'en conviens; mais est-ce bien en tous sens le plus méritoire? Non pas, par la raison qu'on fait communément sonner si haut, qu'où il y a plus de combats à livrer, plus de dangers à éviter, plus d'obstacles à surmonter, il y a par conséquent aussi plus de mérites à acquérir. Non, je ne pense pas qu'un danger évité par prudence puisse faire tort à l'héroïsme; et je n'estimerai jamais moins celui qui sans lâcheté décline adroitement le combat, que celui qui, le risquant avec audace, en revient à la vérité victorieux, mais toujours couvert de quelques blessures. Eh! combien en est-il qui n'en reçoivent pas du moins quelques-unes dans cette guerre continuelle qu'il faut essuyer au milieu du monde?

Que prétends-je donc dire? Que s'en séparer absolument n'est pas le plus méritoire? Non, ce n'est pas là ce que je prétends. Mais, si c'est le plus utile à celui qui se retire, ce n'est du moins pas certainement le plus avantageux à la société.

C'est beaucoup faire pour elle, oui, sans doute, de prier continuellement pour elle; de combattre continuellement, en quelque sorte, contre la justice de Dieu, pour lui arracher d'entre les mains les foudres dont nos crimes ne cessent de l'armer contre nous; d'expier sans cesse par tous les exercices d'une austère pénitence les désordres et les scandales publics; oui, c'est faire beaucoup. Ah! Messieurs, il n'appartenait qu'à un siècle aussi impie, aussi dissolu que le nôtre, de traiter ces saints exercices d'oisiveté inutile, et d'inaction pernicieuse à la société; et ce qui marque le mieux combien ces saintes âmes nous sont utiles, c'est que nous subsistons encore. Lequel des deux fait plus pour Israël : ou Josué qui combat, ou Moïse qui prie? Mais, enfin, outre qu'en cela même vous ne ferez guère moins que nos plus saintes recluses dans leurs retraites les plus austères, j'ose dire que vous le ferez avec plus de profit, et vous ferez même encore davantage.

L'édification, en effet, n'est-elle rien? Le bon exemple n'ajoute-t-il rien à l'efficacité de la prière? Nous nous le devons tous mutuellement les uns aux autres, ce bon exemple. C'est un des préceptes le plus expressément, le plus sévèrement intimés dans l'Evangile. Or, qui l'observera mieux que vous, mes chères sœurs, ce beau précepte, si vous êtes fidèles à l'esprit de l'institut que vous embrassez? Il y a, si j'ose ainsi parler, trop de distance entre le monde et les cloîtres religieux. Après le grand et héroïque spectacle que donnent au monde celles qui s'en séparent : spectacle, par son héroïsme même, bien plus propre à confondre qu'à animer et à instruire, elles se trouvent tout à fait hors de sa portée. Les vertus qu'elles pratiquent, vertus obscures, tout éminentes qu'elles sont, ne passent point l'étroite et impénétrable enceinte qui les renferme; elles n'ont pour admirateur que le ciel, et Dieu seul pour témoin. D'ailleurs, ce qui pourrait en transpirer est trop relevé, trop sublime pour se faire imiter.

C'est donc vous, à proprement parler, mes chères sœurs, qui devez être ce flambeau dont Jésus-Christ parlait, et dont l'aimable et simple lueur, sans effrayer ni éblouir, éclaire sûrement le monde. C'est vous qui devez être, qui serez, en effet, ce doux parfum qui, comme dit saint Paul, attire les hommes à l'Evangile; et tous vos pas doivent, pour ainsi dire, laisser les traces qui marquent le sentier de la vertu. Oui, c'est pour cela même que par état vous restez dans le monde.

C'est pour cela que vos exercices de piété et vos prières ne doivent point se renfermer dans le centre de vos oratoires; vous devez paraître dans nos temples, y participer à toutes les cérémonies de religion, pour détruire les scandaleux prétextes de ces prétendus chrétiens du monde, qu'à peine nos plus grandes solennités intéressent, et qui peut-être se flattent encore d'être du troupeau de Jésus-Christ, sans presque connaître ni le bercail ni le pasteur qu'il leur assigne. Il faut que publiquement on vous y voie, pour y rendre, en quelque sorte, sensible, par la modeste ferveur et l'éclatante vivacité de vos hommages, la majesté du Dieu qu'on y adore; et surtout pour contenir, s'il se peut, dans le respect, par l'éclatant spectacle de votre piété, le libertinage effréné de notre siècle. Et c'est pour cela que vos premiers supérieurs, vos supérieurs immédiats, sont vos docteurs ordinaires, pour condamner et confondre, par votre soumission universelle, l'indocilité téméraire et l'opiniâtreté scandaleuse de nos mondains.

C'est pour cela qu'aucune barrière ne vous sépare du monde, aucun voile ne le dérobe à votre vue et ne vous dérobe à la sienne; afin que, le voyant de plus près, vous puissiez de plus près l'instruire, ou que vos exemples, plus à sa portée, le rendent devant Dieu plus inexcusable. Il faut que l'on vous voie dans la société, pour qu'on y apprenne de vous à sanctifier son commerce et à rendre ses conversations utiles. Il faut que même on vous voie en public, pour qu'on y apprenne, par votre décence

et votre retenue, à y paraître chrétiennement.

C'est pour cela que votre habillement même ne doit avoir d'autre signe distinctif que celui que lui donneront la simplicité primitive et la modeste pudeur, afin que, sans rebuter par son austérité, sans révolter par sa singularité, il fasse mieux éclater par son contraste et le caprice de nos modes et l'indécence de notre luxe. C'est enfin pour cela, que jusque dans l'intérieur le plus secret de votre maison, on admet tous ceux qui veulent venir s'édifier et s'instruire; le monde même n'en est point exclu, dès qu'on peut espérer de lui faire goûter l'esprit du christianisme. De toute votre conduite intérieure, de toutes vos pratiques, de toutes vos observances, rien qui se cache aux yeux qui vous veulent observer; parce qu'il faut que, dans toutes les actions de votre vie, chacun puisse trouver un miroir qui lui représente fidèlement ce qu'il doit être.

Ne peut-on pas dire, mes chères sœurs, que vivre ainsi dans le monde, c'est y vivre avec aussi peu de danger pour soi que de profit pour le monde. Ne craignons donc encore rien pour vous de la propriété qui vous restera de vos biens. Votre état, en effet, ne vous les laisse que pour en faire la matière à l'exercice d'une autre vertu, du moins aussi digne de l'humanité. C'est ma seconde réflexion.

SECONDE RÉFLEXION.

Je suis effrayé, je vous l'avoue, mes chères sœurs, de ces rigoureuses paroles que Jésus-Christ adresse à un riche du siècle qui venait le consulter sur ce qu'il devait faire pour se sauver. Après une entière et exacte observation de toute la loi, il lui manque encore quelque chose pour pouvoir être mis au rang des disciples du Sauveur; il lui manque, et quoi donc? de renoncer à tout, de tout quitter. Quand il l'aura fait, c'est alors enfin qu'on pourra dire qu'il est à la suite de Jésus-Christ. Ah! je ne suis point étonné qu'une parole si sévère frappe, consterne ce jeune mondain, le pénètre de douleur. Mais ce qui m'effraye encore davantage, c'est ce qu'ajoute Jésus-Christ en se récriant sur le danger des richesses presque incompatibles avec la vie du chrétien.

Heureuses donc, ah! mille fois heureuses ces âmes fortes, qui savent se dépouiller de tout avec courage pour gagner le trésor précieux que Jésus-Christ leur promet dans les cieux! Heureux, qui se met une bonne fois en cet état, par un sacrifice universel, de dire avec saint Pierre : *Nous avons tout quitté* (*Matth.*, XIX); et à qui Jésus-Christ donne en récompense la douce assurance d'un centuple dès cette vie, et d'une béatitude surnaturelle dans l'autre. Mais, en applaudissant à leur bonheur, faut-il donc, dans un étonnement de frayeur ou même dans un triste désespoir, gémir inconsolablement sur le malheur et le danger du reste des hommes? Non, non, Messieurs, Jésus-Christ lui-même condamne ces sentiments d'un pusillanime effroi dans ses disciples. La grâce rend possible ce qui est impossible à la nature; et tous les états, quels qu'ils soient, elle les rapproche de la voie du salut.

Car enfin, raisonnons un peu de bonne foi sur cet endroit même de l'Évangile, si favorable à l'état religieux et si terrible pour tous les autres états du monde. De ces éloges éclatants que Jésus-Christ fait du dépouillement et de la pauvreté volontaire, de ces promesses magnifiques qu'il leur prodigue, peut-on raisonnablement conclure que l'on soit saint et assuré de la vie éternelle, dès que l'on a renoncé aux richesses? On ne le dira pas sans doute. Des malédictions que Jésus-Christ prononce contre les biens du monde, des terribles menaces qu'il fait à ceux qui les conservent, on ne peut donc pas mieux conclure que la possession des richesses par elle-même fasse un état proscrit. C'est l'attachement aux richesses, c'est l'usage pernicieux qu'en fait ou l'avarice ou la volupté, et non pas les richesses elles-mêmes, qui rendent le salut impossible et véritablement, absolument même impossible, selon toute la rigueur des expressions de Jésus-Christ. Si votre état, mes chères sœurs, en détache votre cœur, s'il sanctifie leur usage, quelle incompatibilité la propriété qu'il vous en laisse pourrait-elle donc avoir avec le salut? Pour moi, je vous l'avoue, ce n'est, ce me semble, qu'un moyen de plus de sanctification qu'il vous procure.

Malheur véritablement, malheur à vous, mes chères sœurs, si cette propriété qui vous reste était un lien qui attachât encore votre cœur! Cela se peut, j'en conviens. Mais où peut-on être, où est-on, en effet, ici-bas sans aucun danger, sans aucun obstacle? On s'en plaint tous les jours; et je crains qu'il ne soit vrai que le simple usage attache autant et souvent plus que la propriété même. Il n'est d'ailleurs pas besoin de grands objets, pour attacher le cœur. Le plus petit, qu'en toute autre circonstance on ne regarderait qu'en pitié, forme trop ordinairement une chaîne encore plus forte. C'est infidélité, dit-on, aux devoirs, et par là même à la grâce de sa vocation; je le sais; mais ici ne serait-ce pas infidélité toute pareille? Or, pour prévenir tout ce que la possession, soit de propriété, soit de simple usage, pourrait avoir de criminel, a-t-on ici moins de secours?

Ah! je conçois comment il est si difficile dans le monde de posséder les richesses sans les estimer, sans les aimer, sans s'y attacher. Comment serait-il facile de s'abstenir d'aimer ce qui fait toute la félicité, toute la douceur, tout l'agrément, tout l'appui de la vie? Or, qu'est-on dans le monde sans richesses? Un être inutile, vil rebut de la société, fait pour l'esclavage et la souffrance, sans oser prétendre aucun rang nulle part. Sans richesses, qu'est-ce que la probité même et la vertu aux yeux du monde, sinon une chimère? Sans richesses, qu'est-ce que l'esprit

et le talent, qu'un frivole jouet dont on s'amuse? Sans richesses, qu'est-ce que la réputation la plus brillante, qu'un vain fantôme dont on se joue? Qu'est-ce même qu'un grand nom? Que sont les plus beaux titres? Un fardeau trop à charge, qu'il faudra bientôt mettre bas, si la richesse ne vient aider à le porter. Ayez donc des richesses, vous êtes tout; vous n'êtes rien sans elles. C'est ici seulement qu'elles ne donnent ni les distinctions ni les rangs, qu'elles n'influent ni sur l'amitié ni sur l'estime. C'est ici seulement que l'on possède sans pouvoir ni s'enorgueillir de ce que l'on possède ni même en profiter.

Que ferait de plus la communauté de biens et la désappropriation la plus stricte et la plus parfaite? Pourrait-elle mettre plus d'égalité, plus d'uniformité dans la manière de vivre, dans le logement, dans le vêtement, dans toute la conduite? Celle qui possède davantage n'a pas plus pour elle-même que celle qui n'a rien. L'avarice, la cupidité, l'ambition, la mollesse, liens nécessaires pour nous attacher aux biens du monde, ne peuvent rien ici. Encore une fois, quel avantage vous procurera donc la propriété que vous retenez, mes chères sœurs? Rien pour vous et tout pour les autres. Est-il rien de plus conforme aux plus purs sentiments de l'humanité?

Après tout, dans les cloîtres les plus austères, observe-t-on bien mieux qu'ici le fameux conseil que Jésus-Christ donnait à ce jeune homme dont je parlais il n'y a qu'un moment? Car enfin, que disait-il? Allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres..... Donnez-le aux pauvres! Ah! qui l'observe à la lettre, ce conseil?

D'une part, je vois des pauvres d'effet, qui ne peuvent avoir d'autre mérite que de devenir pauvres de volonté : des Pierres, des Andrés, dont tout le sacrifice ne peut plus loin s'étendre qu'à une barque et des filets. A Dieu ne plaise cependant que j'ose vouloir diminuer le prix de ce sacrifice ! C'est toujours, en effet, quitter beaucoup, que de quitter tout ce que l'on possède, quelque peu que ce puisse être; et même, n'eût-on rien, c'est beaucoup de renoncer à l'espérance d'avoir.

Là, d'autre part, je vois des riches qui réellement quittent beaucoup; j'applaudis à l'héroïsme de leur sacrifice, et j'admire la force de la grâce, qui inspire de si généreux sentiments à notre nature. Mais, Messieurs, les pauvres y applaudiront-ils avec moi, en rendront-ils grâces avec moi à l'Esprit-Saint? Une famille ambitieuse, pleine de projets d'élévation et de fortune, y applaudit. C'est pour elle, en effet, que se fait le sacrifice ; elle n'a garde de permettre qu'on en retire rien. Est-ce donc là vraiment à la rigueur ce que prescrivait Jésus-Christ?

Ici, au contraire, quelles que puissent être vos possessions dans le monde, vous pouvez, si vous le voulez, ne vous dessaisir de rien. Quoi donc ! N'est-ce ici qu'un sacrifice vide, une ombre seulement de sacrifice, ou une victime de simple parade, s'il est permis d'ainsi parler, ne vient-elle se montrer avec ostentation au pied des saints autels, que pour y feindre, ou tout au plus y figurer une immolation, à laquelle elle a grand soin de se soustraire? Non, véritablement, ce n'est pas ici cette victime d'holocauste qui devait tout entière en même temps se consumer à la gloire du Seigneur, sans qu'il fût permis d'en retirer ou d'en retenir la moindre partie : figure expressive du sacrifice de l'état religieux. Ici, je pencherais à croire que c'est comme cette hostie pacifique, qui ne se consumait que lentement pour la nourriture du peuple même.

Au pied de ces autels vous retenez, en effet, la propriété de vos biens et de vous-mêmes; mais vous en liez l'usage. Vous ne vous dépouillez pas; mais ce que vous conservez, vous ne le conservez que pour les pauvres. Dans l'état religieux, au contraire, on se dépouille; mais est-ce au profit des membres souffrants de Jésus-Christ? Je demande à présent : pour remplir l'intention de notre adorable Maître, qui fait davantage? Là, on prend la première partie du conseil; on se contente ici de la seconde. Avouons que celle-là est la plus difficile et la plus héroïque; encore une fois on ne nous niera pas que celle-ci du moins est plus conforme à l'humanité.

Voici donc en deux mots, mes chères sœurs, le tableau de la vie que vous devez mener désormais : c'est saint Paul qui vous le trace. Etre pauvres pour vous-mêmes, et riches pour les pauvres; n'avoir rien pour vous-mêmes, et posséder tout pour les pauvres. J'ajoute avec l'Apôtre : être toujours prêtes à mourir et ne laisser pas de toujours vivre. Je le vais expliquer : parce que, si votre état vous laisse encore, en effet, votre liberté, ce n'est que pour rendre votre consécration plus habituelle et plus volontaire Encore un moment d'attention, je vous prie, pour cette troisième réflexion.

TROISIÈME RÉFLEXION.

De tous les biens, c'est la liberté qui est le plus naturel et le plus précieux à l'homme. De tous les sacrifices, le plus grand et le plus difficile, c'est donc celui de la liberté. Il immole, en quelque sorte, l'homme tout entier, soumet sa raison, captive son cœur, enchaîne ses sens. Il semble même, en un sens, anéantir l'homme ; puisqu'il ne lui laisse rien, ni au dehors, ni au dedans de lui-même ; puisqu'il lui ôte la disposition de tout, non-seulement de tout ce qui l'entoure, mais de lui-même. Ne pourrait-on pas dire au contraire, qu'à proprement parler, on ne sacrifie rien, tant que l'on conserve la liberté ! Elle adoucit, en effet, tous les malheurs, elle compense toutes les pertes. N'oserait-on pas presque croire qu'elle console de la perte de la vie même, puisqu'en effet on a vu tant d'hommes aimer mieux mourir libres que vivre esclaves.

Mais si c'est, d'une part, le plus doux de tous les biens, n'est-ce pas aussi le plus dangereux, de l'autre? Aucun de nos désor-

dres n'a une autre source. Rien de plus proche de la liberté que la licence : funeste licence et d'esprit et de cœur, que tout joug d'autorité, tout frein de discipline révolte, et qui ne s'aguerrit contre la morale que pour s'enhardir à braver bientôt après toute la révélation.

Heureux donc, vraiment heureux celui qu'un entier esclavage met dans une espèce de nécessité de pratiquer la vertu ! Obligé qu'il est par état à ne rien voir, à ne juger de rien, à n'agir en rien par soi-même, se trompât-il, il ne peut s'égarer. Or, si c'est là le vrai martyre de l'état religieux, c'en est aussi par là même le plus grand avantage.

J'ose avancer cependant, mes chères sœurs, que vous n'en serez pas privées absolument de cet avantage inestimable. Votre raison, en effet, et votre volonté ne seront guère moins liées à la raison et à la volonté d'autrui, quoiqu'elles ne le soient pas par des chaînes indissolubles. Car ne croyez pas pouvoir faire partie de cette société chrétienne où vous entrez, si vous vouliez y disposer absolument de vous-mêmes. Il faut y renoncer ou y faire profession d'une soumission la plus docile et la plus aveugle même aux pasteurs, et surtout aux premiers pasteurs de l'Eglise : voilà donc votre raison d'abord hors d'atteinte au danger de la séduction. Non-seulement la loi de Dieu y doit enchaîner sous son joug toutes les puissances de votre âme ; mais de plus, pour en serrer les nœuds, que d'observances journalières, s'emparant de tous les moments de votre vie, ne laisseront presque plus de matière à l'exercice de votre propre volonté ! Et d'ailleurs enfin, l'obéissance guidera-t-elle moins ici que dans aucun cloître, toute votre conduite extérieure, réglera-t-elle moins vos actions les plus ordinaires, et vous laissera-t-elle plus de moments à votre disposition, plus de démarches à votre choix ? Voilà donc encore également toute votre vie sanctifiée, et votre cœur pareillement à l'abri de l'illusion.

Ce joug, il est vrai cependant, vous pourrez vous en affranchir, vous êtes libre de le rompre ; ah ! ce n'est que pour renouveler à chaque instant votre mérite en le portant. S'il faut, en effet, la liberté pour le mérite, il doit conséquemment y avoir plus de mérite où se trouve plus de liberté ; et n'est-ce pas ce que semble signifier l'économie même de la divine Providence sur nous ? Non-seulement elle n'enchaîne pas par sa grâce notre libre arbitre ; mais elle a voulu que la grâce n'excitât même en nous que des mouvements passagers, afin de rendre plus marqué à chaque action et à chaque instant l'exercice de notre liberté. Vous ne la conservez donc, mes chères sœurs, qu'afin de jouir de cette belle liberté, que saint Augustin nomme la vraie liberté, la perfection de la liberté, qui consiste à pratiquer le bien, à servir Dieu, non-seulement sans nécessité, non-seulement sans gêne et sans contrainte, non pas même par crainte, mais par pur amour.

On le peut ainsi dans l'état religieux, j'en conviens sans doute ; mais ici vous ne le pouvez pas même autrement ; c'est par état que vous le faites. Votre état, en effet, vous soustrait par lui-même à toute nécessité et à toute contrainte. Et quelle crainte pourrait lier vos actions, captiver votre cœur ? Il ne vous reste donc d'autre chaîne, pour vous asservir sous le joug du Seigneur, que celle du plus pur amour.

Quand on est lié si indissolublement à un état, ah ! que l'inconstance humaine est à craindre ! L'ennui, le dégoût deviennent des obstacles presque aussi dangereux pour le salut que les plus grands dangers du monde ; les regrets viennent ensuite. On dit qu'il est heureux que la nécessité ramène au devoir dans ces circonstances : je le veux ; mais quelquefois aussi le désespoir n'en est-il pas le fruit ? Ce monde, que souvent on n'a pas eu le temps de bien connaître, et qu'on se trouve dans l'impuissance de revoir, rappelle un cœur qui s'indigne et s'irrite contre la barrière qui l'en sépare. Peut-être est-il avantageux de ne pas tant s'en éloigner. Il gagne toujours à n'être vu que de loin ; il perd à mesure qu'on s'en approche. L'imagination lui prête des charmes que sa présence fait disparaître. Il en est comme de ces tableaux de perspective, qui ne doivent qu'à l'éloignement toutes leurs grâces ; voyez-les de près, tout y est monstrueux et rebutant.

Libres que vous serez de le voir, mes chères sœurs, je puis donc m'assurer que vous ne ferez que vous en dégoûter davantage. Libres que vous serez d'y rentrer tout à fait, du moins cette liberté vous laissera plus maîtresses de votre délibération, pour déterminer sagement votre choix. Ah ! le monde lui-même sûrement, à l'aide de vos réflexions, vous décidera bientôt à son propre désavantage ; pourvu, cependant, mes chères sœurs, pourvu que vous soyez fidèles à la vocation de votre Dieu. Car enfin, nous n'avons garde de le nier, l'ivresse des passions peut obscurcir la lumière pure qui vous guide aujourd'hui ; leur enchantement fascinant vos sens, le vertige du monde pourrait vous surprendre. Ah ! serait-ce alors un bien que la liberté dont je vous félicitais il n'y a qu'un moment ? Malheur à celui qui en abuse ! il n'en est que plus glorieux de ne s'en servir que pour en faire à son Dieu des sacrifices plus volontaires ; et c'est là, mes chères sœurs, l'état où la Providence vous appelle, où saint Paul vous invite à persévérer constamment.

Après tout, enfin, dans la maison du Père céleste (c'est l'Eglise) il y a différents rangs, différentes demeures, dit Jésus-Christ. Chaque état a ses devoirs. S'il en est de plus relevés, de plus parfaits que le vôtre, mettez soigneusement à profit les avantages que le vôtre vous donne. Ce n'est à proprement parler que le christianisme, mais c'est un christianisme étroit et rigoureux qu'il vous prescrit. Je puis donc bien vous adresser maintenant la vive exhortation que saint

Jean Chrysostome faisait à tout son peuple.

Quelque part que nous puissions être, quelque avantage, quelque facilité que notre état nous donne pour la vertu, nous sommes, hélas! d'une nature si faible et si fragile, si facile à séduire, si prompte à se décourager, toujours prête à pécher. Cependant la voie, dans laquelle l'Evangile nous engage, est roide, étroite, escarpée. Ah! quand la faiblesse de celui qui marche concourt avec la difficulté du chemin, ne doit-on pas toujours craindre la chute?

Dans les commencements, poursuit le saint docteur, prenez garde à ceci, mes chères sœurs, c'est précisément la circonstance, où vous vous trouvez aujourd'hui, on a peu besoin d'exhortation. Le plus inconstant et le plus lâche, au moment qu'il entre dans la carrière, est toute âme et tout feu. Peu à peu, à mesure qu'on avance, la ferveur s'attiédit, le courage se dément, les forces s'épuisent. C'est alors pour nous réveiller, nous ranimer, nous soutenir, que le prophète nous crie ce beau mot, dont il a fait le titre même de quantité de ses psaumes, ne l'oublions jamais : *In finem, in finem ne disperdas* (*Psal.* LVI); gardons-nous de nous relâcher jusqu'à la fin.

Le tentateur, d'ailleurs, a trop d'adresse, pour faire de grands efforts contre nous dans ces premiers commencements, dit toujours saint Jean Chrysostome. Quand il triompherait, quel si grand fruit retirerait-il de sa victoire? Ce n'est pas un vaisseau sortant du port qu'attaque un habile corsaire; il attend qu'après une longue course il revienne chargé de son butin. Ainsi donc ce n'est pas à présent que vous avez vraiment le plus à craindre de cet ennemi toujours obstiné à notre perte. Mais quand il nous voit déjà chargés de mérites, couverts de gloire devant Dieu, c'est alors qu'il s'attache à nous pour nous dépouiller et nous ravir la palme, que nous semblons déjà tenir en mains. Dès maintenant, mes chères sœurs, dès aujourd'hui, gravez donc profondément dans votre mémoire cette leçon du Roi-Prophète, qu'encore une fois, je vous supplie de n'oublier jamais : *In finem, in finem ne disperdas.* Gardez vous de perdre au milieu, ou même à la fin de la carrière, le mérite que vous allez commencer à acquérir. Ce n'est qu'à la persévérance qu'est promise la couronne à laquelle vous aspirez, et que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

TABLE DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

AVERTISSEMENT. 9

SERMONS COMPLETS DU P. D'ALÈGRE.

Avis du libraire. 9

CARÊME. 9

Sermon Ier. — Pour le mercredi des Cendres. — Sur la mort. 9

Sermon II. — Pour le vendredi d'après les Cendres. — Sur le pardon des injures. 25

Sermon III. — Pour le dimanche de la première semaine de Carême. — Sur la parole de Dieu. 40

Sermon IV. — Pour le lundi de la première semaine de Carême. — Sur le jugement dernier. 52

Sermon V. — Pour le jeudi de la première semaine de Carême. — Sur la prière. 69

Sermon VI. — Pour le vendredi de la première semaine de arême. — Sur la conversion du pécheur. 83

Sermon VII. — Pour le dimanche de la seconde semaine de Carême. — Sur le ciel. 99

Sermon VIII. — Pour le mardi de la seconde semaine de Carême. — Sur l'humilité. 117

Autre exorde du même sermon. — Pour le troisième dimanche de l'Avent. 135

Sermon IX. — Pour le jeudi de la seconde semaine de Carême. — Sur la bonne mort. 136

Sermon X. — Pour le vendredi de la seconde semaine de Carême. — Sur l'enfer. 152

Sermon XI. — Pour le dimanche de la troisième semaine de Carême. — Sur l'impureté. 169

Sermon XII. — Pour le lundi de la troisième semaine de Carême. — Sur la rechute. 187

Sermon XIII. — Pour le jeudi de la troisième semaine de Carême. — Sur l'oisiveté. 204

Sermon XIV. — Pour le vendredi de la troisième semaine de Carême. — Sur la grâce. 216

Sermon XV. — Pour le dimanche de la quatrième semaine de Carême. — Sur l'aumône. 231

Sermon XVI. — Pour le mardi de la quatrième semaine de Carême. — Sur le prix de la pauvreté. 251

Sermon XVII. — Pour le jeudi de la quatrième semaine de Carême. — Sur les souffrances. 267

Sermon XVIII. — Pour le vendredi de la quatrième semaine de Carême. — Sur les conversions renvoyées à la mort. 286

Sermon XIX. — Pour le dimanche de la Passion. — Sur la loi de Dieu. 302

Autre exorde du même sermon. — Pour le jour de la Purification. 316

Sermon XX. — Pour le mardi de la semaine de la Passion. — Sur le scandale. 317

Sermon XXI. — Pour le vendredi de la semaine de la Passion. Sur la croix. 331

Sermon XXII. — Pour le dimanche des Rameaux. — Sur la comunion indigne. 344

Sermon XXIII. — Pour le vendredi saint. — Sur la Passion. 358

MYSTÈRES. 379

Sermon Ier. — Pour la fête de Pâques. — Sur la Résurrection de Jésus-Christ. 379

Sermon II. — Pour la fête de Pâques. — Sur le même sujet. 397

Sermon III. — Pour la Conception, ou pour la Nativité. — Sur la dévotion à la sainte Vierge. 411

Autre exorde du même sermon. — Pour l'Annonciation. 426

Autre exorde du même sermon. — Pour l'Assomption de la sainte Vierge 427

Sermon IV. — Pour le jour de Noël. 428

Sermon V. — Pour la Pentecôte. 441

SUJETS DIVERS. 453

Sermon Ier. — Sur la sainteté. 455

Sermon II. — Sur le purgatoire. 469

Sermon III. — Contre la fausse piété envers les morts. 480

Sermon IV. — Sur la pécheresse de l'Evangile. 489

Sermon V. — Pour le dimanche de la Quinquagésime. Sur la foi. 509

Sermon VI. — Sur l'amour de Dieu. 525

Sermon VII. — Sur l'oubli de Dieu. 541

Sermon VIII. — Pour une vêture religieuse. 556

Sermon IX. — Pour une profession religieuse. 570

Sermon X. — Sur l'amour de Dieu. 583

Sermon XI. — Sur l'enfer. 599

Sermon XII. — Sur la charité. 618

Sermon XIII. — Sur l'éducation. 632

Sermon XIV. — Sur le temps comparé à l'éternité. 650

Sermon XV. — Sur la persévérance ou la rechute. 665

Sermon XVI. — Sur la Madeleine. 683
PANÉGYRIQUE DE SAINT AUGUSTIN. 699
NOTICE SUR CLÉMENT. 713

SERMONS, HOMÉLIES, PANÉGYRIQUES ET ORAISONS FUNÈBRES DE CLEMENT.

AVENT. — HOMÉLIES. 717
Homélie Ire. — Pour le premier dimanche de l'Avent. — Sur la prédication de saint Jean. 717
Homélie II. — Pour le deuxième dimanche de l'Avent. — Sur le même sujet. 734
Homélie III. — Pour le troisième dimanche de l'Avent. — Sur le même sujet. 749
Homélie IV. — Pour le quatrième dimanche de l'Avent — Sur le même sujet. 764
SERMONS. — Sermon Ier. — Pour le dimanche entre Noël et la Circoncision. — Sur la confession. 777
Sermon II. — Pour le dimanche entre la Circoncision et les Rois. — Sur la connaissance de soi-même. 795
Sermon III. — Pour la fête de la Toussaint. 810
Sermon IV. — Pour le jour de la Commémoration des morts. 825
Sermon V. — Sur la Conception immaculée de la sainte Vierge. 841
Sermon VI. — Pour le jour de Noël. 856
Sermon VII. — Pour le jour de la Circoncision. 870
Sermon VIII. — Pour le jour de l'Epiphanie. 885
Sermon IX. — Pour les premiers jours de l'an. Sur le temps consacré à l'éternité. 897
CARÊME. 913
Sermon Ier. — Pour le mercredi des Cendres. — Sur la mort des pécheurs. 913
Sermon II. — Pour le jeudi après les Cendres. — Sur la mort des justes, ou sur la crainte de la mort. 926
Sermon III. — Pour le vendredi après les Cendres. — Sur la prédestination. 940
Sermon IV. — Pour le premier dimanche de Carême. — Sur les obligations du Carême. 956
Sermon V. — Pour le lundi de la première semaine de Carême. — Sur le jugement dernier. 971
Sermon VI. — Pour le mercredi de la première semaine de Carême. — Sur l'influence de la religion sur les affaires temporelles. 986
Sermon VII. — Pour le jeudi de la première semaine de Carême. — Sur la prière. 1003
Sermon VIII. — Pour le vendredi de la première semaine de Carême. — Sur les souffrances. 1021
Sermon IX. — Pour le second dimanche de Carême. — Homélie sur la Transfiguration de Jésus-Christ. 1039
Sermon X. — Pour le mardi de la seconde semaine de Carême. — Sur le ciel. 1053
Sermon XI. — Pour le mercredi de la seconde semaine de Carême. — Homélie sur la demande des enfants de Zébédée. 1071
Sermon XII. — Pour le jeudi de la seconde semaine de Carême. — Sur l'évangile du mauvais riche. 1088
Sermon XIII. — Pour le vendredi de la seconde semaine de Carême. — Sur l'enfer. 1105
Sermon XIV. — Pour le troisième dimanche de Carême. Sur l'impureté. 1121
Sermon XV. — Pour le mardi de la troisième semaine de Carême. — Sur la foi. 1138
Sermon XVI. — Pour le mercredi de la troisième semaine de Carême. — Sur le culte extérieur. 1155
Sermon XVII. — Pour le jeudi de la troisième semaine de Carême. Sur les spectacles. 1170
Sermon XVIII. — Pour le vendredi de la troisième semaine de Carême. — Homélie sur la Samaritaine. 1186
Sermon XIX — Pour le quatrième dimanche de Carême. — Sur la messe. 1203
Sermon XX. — Pour le lundi de la quatrième semaine de Carême. — Sur les églises. 1218
Sermon XXI. — Pour le mardi de la quatrième semaine de Carême. — Sur les talents. 1236
Sermon XXII. — Pour le jeudi de la quatrième semaine de Carême. — Sur l'éducation de la jeunesse. 1252
Sermon XXIII. — Pour le vendredi de la quatrième semaine de Carême. — Homélie sur la résurrection de Lazare. 1270
Sermon XXIV. — Pour le dimanche de la Passion. — Sur le ministère évangélique. 1286
Sermon XXV. — Pour le mardi de la cinquième semaine de Carême. — Sur les jugements téméraires. 1302
Sermon XXVI. — Pour le mercredi de la cinquième semaine de Carême. — Sur l'observation de la loi. 1318
Sermon XXVII. — Pour le jeudi de la cinquième semaine de Carême. — Sur l'évangile de la pécheresse. 1334
Sermon XXVIII. — Pour le vendredi de la cinquième semaine de Carême. — Sur la compassion de la sainte Vierge. 1351
Sermon XXIX. — De quelle ressource un saint peut être dans un empire. 1368
Sermon XXX. — Pour le jour des Rameaux. — Sur la communion. 1379
Sermon XXXI. — Sur la passion. 1396
Sermon XXXII. — Pour Pâques. 1419
Sermon XXXIII. — Pour le lundi après Pâques. — Sur l'amour de Dieu. 1436
Sermon XXXIV. — Pour le mardi d'après Pâques. — Sur l'amour du prochain. 1453
Sermon XXXV. — Pour le dimanche de Quasimodo. — Inutilité et danger des fausses dévotions. 1470
MYSTÈRES ET FÊTES. 1487
Sermon Ier. — Pour le jour de la très-sainte Trinité. 1487
Sermon II. Pour la fête de l'Annonciation. 1506
Sermon III. — Pour la fête de la Visitation. 1520
Sermon IV. — Pour le jour de Noël. 1533
Sermon V. — Pour la fête de la Purification. 1544
Sermon VI. — Pour la Cène du roi. 1558
Sermon VII. — Pour la Passion. 1563
Sermon VIII. — Pour le jour de l'Ascension. 1579
Sermon IX. — Pour le jour de la Pentecôte. 1595
Sermon X. — Pour la Fête Dieu. 1608
Sermon XI. — Pour la fête de l'Assomption de la très-sainte Vierge. 1623
Sermon XII. — Pour la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. 1638
Sermon XIII. — Pour la fête de la dispersion des apôtres. 1654
SUJETS DIVERS. 1667
Sermon Ier. — Sur la consécration solennelle de l'église de Saint-Sulpice. 1667
Sermon II. — Pour l'anniversaire de la dédicace de la paroisse Saint-Sulpice. 1683
Sermon III. — Sur la dédicace solennelle de l'église des RR. PP. Augustins déchaussés de Paris, sous le titre de Notre-Dame des Victoires. 1700
Sermon IV. — Sur la fête de Notre-Dame des Victoires. 1722
Sermon V. — Pour la fête séculaire de l'établissement de l'Institut de l'Adoration perpétuelle du très-saint sacrement. 1735
Sermon VI. — Pour l'inauguration de la statue du roi, érigée par le roi de Pologne sur la place publique de Nancy, le jour de la fête de saint Louis. 1753
Sermon VII. — Pour la fête de saint Nicolas, archevêque de Myre. 1765
SERMONS SUR LE JUBILÉ. 1779
Sermon Ier. 1779
Sermon II. 1790
Sermon III. 1800
SERMONS SUR L'ETAT RELIGIEUX. 1811
Sermon Ier. — Pour une prise d'habit ou profession. 1811
Sermon II. — Pour une vêture ou profession. 1827
Sermon III. — Pour la profession de mademoiselle de Tourny, au Calvaire du Luxembourg, l'an 1748. 1840
SERMON SUR LES COMMUNAUTÉS CONSACRÉES AUX OEUVRES DE CHARITÉS OU L'ON NE FAIT QUE DES VOEUX SIMPLES. 1853

FIN.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 0019081436

BX 1756 .A2M5 1844 V54
MIGNE, JACQUES PAUL.
COLLECTION INTEGRALE E

CE BX 1756
.A2M5 1844 V054
COO MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047782

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 10 04 05 13 07 3